This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

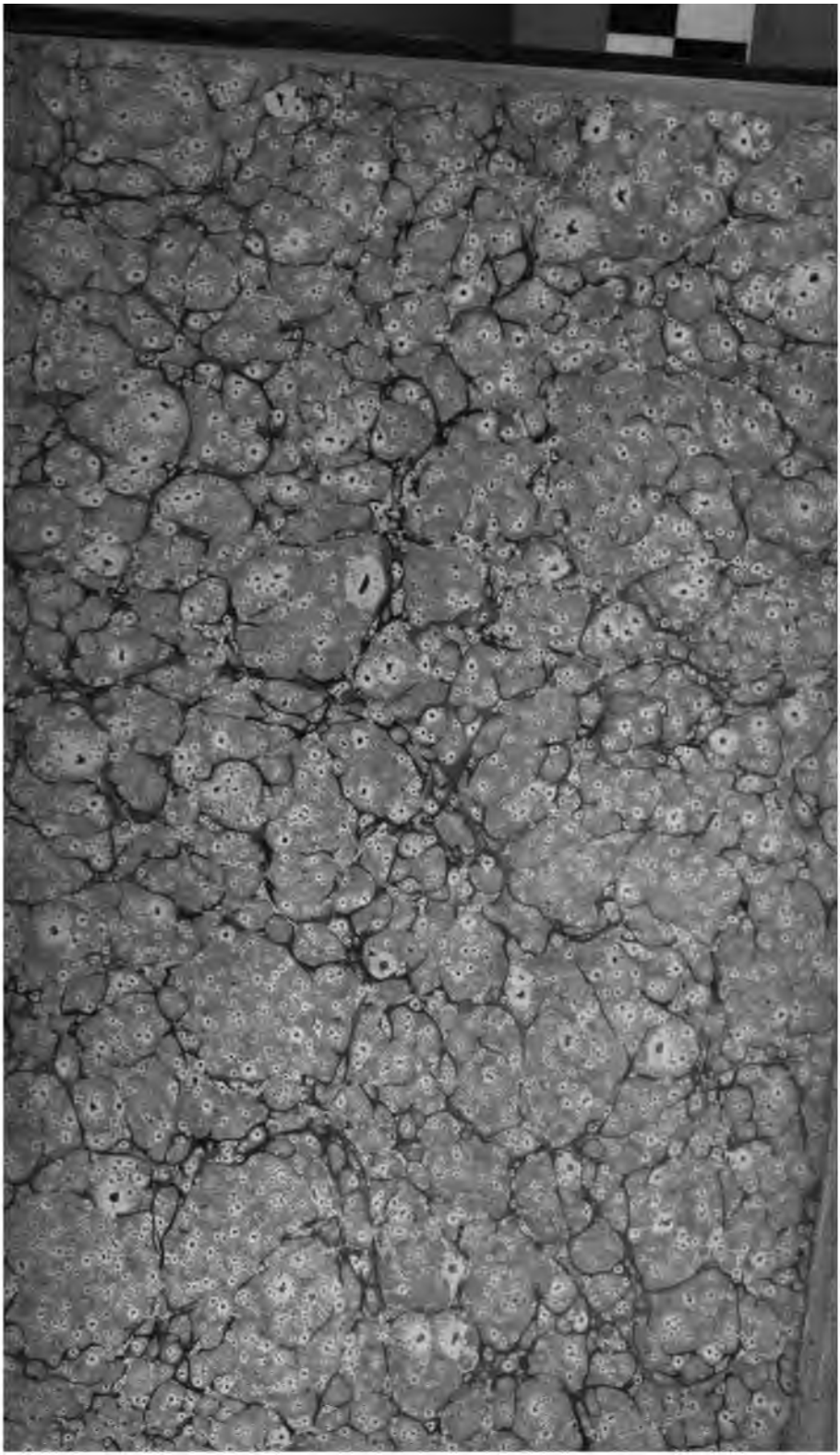
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



600045057R

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES.

TOME QUATRIEME.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER N° 30.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS,
DES ARTICLES CONSACRÉS
A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES,
AUX BATAILLES MÉMORABLES,
AUX GRANDS ÉVÈNEMENS POLITIQUES, ETC., ETC.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES.

TOME QUATRIEME.

MERO — RAPP.

PARIS,
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.
M DCCC XXXIII.

BOC
- 2 DEC 1966
P
LIBRARY

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

MERLINOT (N.), député de l'Ain à la Convent. nation, y vota la m. du roi sans appel et sans sursis. L'année suiv. il fut envoyé en mission dans son dép. avec Amar, à la violence duquel il s'associa; et pour regagner de la popularité, il proposa à l'assemblée quelques mesures de justice. Successivem. membre, puis secrét. du conseil des anciens, il passa en 1798 à celui des cinq-cents, en fut exclus après le 18 brumaire, et retourna dans son dép., où il m. en 1805.

MERLO (JACQUES). V. HORSTIUS.

MERMET (CLAUDE), poète franç., né vers 1550 à St-Rambert, dans le Bugei (états de Savoie), mort postérieurement à 1601, a laissé : *la Pratique de l'orthographe françoise*, etc., en vers, Lyon, 1583, in-16; *la Trag. de Sophonisbe*, ib., 1584, in-8, très-rare; *le Temps passé, œuvre poétiq., sententieuse et morale*, ib., 1585, in-8; ib., 1601; *la Boutique des usuriers*, etc., en vers, Paris, 1575, in-8.

MERMET V. BOLLIOUD.

MEROBAUDES Ier, commandant de la garde de l'emp. Valentinien Ier, fit associer Valentinien II à Gratien, perdit par ses intrigues le gén. Théodose, fils de l'emp. de ce nom, devint consul en 377 et 383, et conserva toute sa faveur sous Théodose, quoique resté fidèle à Gratien. Il m. à Lyon peu de temps après lui, vict. de la perfidie d'Andragathius. On l'a présumé le même que Mellobaudès, roi des Francs. — MÉROBAUDÈS II, duc d'Egypte vers 384, était probablem. son fils — MÉROBAUDÈS III, guerrier, sav. et poète, à qui fut érigée à Rome, le 3 août 435, une statue qu'on a découverte en mars 1813, fut le gendre et le successeur du patrice Asturius dans le commandement de l'Espagne, où il soumit quelques peuplades rebelles.

MEROLLA (JÉRÔME), missionn. capucin, né à Sorrento (roy. de Naples), prêcha 6 ans l'Evangile aux nègres du Congo et du Cacongo, et rédigea en ital. la relat. de ses voyages, qui parut pour la prem. fois, trad. en angl., dans le t. Ier de la collect. de Churchill. On la trouve, insérée par extrait, dans l'*Histoire générale des voyages*.

MEROUAN. V. MERWAN.

MEROUJAN, prince arménien, dynaste des Ardzrouniens, refusa, seul avec Vahan, prince des Mamigonians, de se soumettre à Arsace II, après qu'il eut ressaisi le pouv. souver., offrit ses services à Schahpour II, roi de Perse, abandonna le christianisme pour la doctrine de Zoroastre, et prit part à plus. expédit. contre sa patrie, signalant toujours son passage par la plus affreuse dévastation. Arsace étant m. captif de Schahpour (370 de J.-C.), Mérujan, à qui était promis le trône d'Arménie, s'empara du royaume et y recommença ses ravages. Mais l'emp. Valens prit sous sa protection le jeune Bab, fils d'Arsace; et le cruel usurpateur, vaincu par une armée romaine, se retira en Perse, où il ne cessa de méditer des projets de vengeance contre son pays. Enfin, dans une nouvelle expédition qu'il fit sous le règne et pend. la minorité d'Arsace III, il fut vaincu par Manuel, prince des Mamigonians, et tué dans sa fuite par Sahag, prince des Pagratides.

MEROVÉE, le 3e de nos rois, chef de la race des *Mérovingiens*, était le 2e fils de Clodion-le-Chevelu: sa naissance doit être placée vers l'an 411. Envoyé à Rome par son père (vers 432) pour cimenter la paix conclue par les Francs, il reçut l'accueil le plus flatteur de Valentinien III, et demeura l'ami des Romains, quoiqu'il paraisse bien probable qu'Attila ait fait entrer dans une ligue contre eux Clodion et son fils aîné. L'ancienne Chroniq. de St Denis donne à Mérovée 18 ans de règne, ce qui fait supposer qu'il prit le titre de roi en 440, du vivant de son père. Clodion mourut en 448. Son fils aîné était m. avant lui, laissant trois enfans, dont la tutelle fut confiée à leur oncle. Mais, craignant l'ambit. de ce tuteur, leur mère mit les trois jeunes pupilles sous la protection d'Attila. Aétius et Mérovée marchèrent contre ce barbare et lui livrèrent une bataille sanglante en 451, dans la plaine de Méry-sur-Seine, à 6 lieues au-dessous de Troyes. Ils eurent l'avantage; et le prince franc se vit affermi sur le trône, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 558. Il avait régné dix ans après son père, et laissait un fils, qui lui succéda sous le nom de Childéric.

MEROVÉE, 2e fils du roi Chilpéric Ier et de la princesse Audouaire, fut chargé par son père, en 576, de s'emparer du Poitou; mais, négligeant ces ordres, il alla épouser à Rouen sa tante Brunehaut, qu'il aimait passionnément. Pour le punir de cette union, et surtout de la révolte des seigneurs austrasiens en faveur du fils de Brunehaut, dont il le croyait l'instigat., Chilpéric enferma Mérovée dans le monastère d'Anisole, aujourd'hui St-Calais, dioc. du Mans, où il le força de recevoir les ordres sacrés. Le jeune captif parvint à s'échapper, erra quelq. temps dans différentes provinces, et périt en 577, assassiné par un émissaire de Frédégonde.

MERRET (CHRISTOPHE), médec. et natural., né à Winchcombe, dans le comté de Glocester, en 1614, mort à Londres en 1695, était membre du collége des médec. et de la société royale. On a de lui, en anglais : *Recueil de pièces* relatives au collége des médec., 1660, in-4; le *Caractère du parfait méd.*, *Coup d'œil sur les fraudes que commettent les apothicaires*, 1669, in-4; et plusieurs articles dans les *Transact. philosophiq.* Il a pub. en outre : *Pinax*

rerum naturalium britannicarum, continens vegetabilia, animalia et fossilia in hâc insulâ reperta, Londres, 1667, in-8.

MERRICK (Jacq.), aut. angl. né en 1720, m. à Reading en 1769, doit être compté au nombre des enfans précoces. On a de lui : *le Messie*, essai de poésie sacrée (*Messiah, a divine essay*), Reading, 1734; une *Trad. de Tryphiodore*, Oxford, 1739, *Prières pour les temps de tremblement de terre et d'inondat.*, Londres, 1756; *Poèmes sur des sujets sacrés*, 1763, in-4; *Psaumes trad. ou paraphrasés*, Reading, 1765, in-4.

MERRY ou **MEDÉRIC** (St), en lat. *Medericus*, né près d'Autun au 7e S., entra de bonne heure dans l'ordre de St-Benoît, y fut élevé à la charge d'abbé malgré ses modestes refus; et craignant que le don des miracles, dont Dieu l'avait honoré, ne lui enlevât l'humilité, il quitta son couvent, où le rappelèrent ensuite les instances de ses religieux et des autres fidèles. Enfin, dans sa vieillesse, il voulut visiter le tombeau de St Denis; mais, surpris à Paris par une maladie, et ne pouvant aller plus loin, il s'arrêta dans une caverne près la chapelle de St-Pierre et y mourut. Une des paroisses de Paris est sous l'invocation de St Merry.

MERRY (Robert), poète anglais, né en 1775 à Londres, occupa quelque temps une charge dans les gardes, puis épousa l'actrice miss Brunton, avec laquelle il passa en Amérique, où il mourut en 1798. Outre div. opusc. poétiques fournis aux journaux de Londres, et qu'il signait *della Crusca*, il a donné entre autres pièces dramatiques, la *Vengeance ambitieuse; Lorenzo; Fénelon*, etc.

MERSAN (N.), homme de lettres, anc. membre du conseil des cinq-cents, subit la déportation au 18 fructidor, comme soupçonné d'être l'agent de Louis XVIII et son intermédiaire avec Lemorer à la société de Clichy; il fut plus tard rappelé par arrêté des consuls, et m. à Paris le 20 janv. 1818 à env. 52 ans. Outre des art. fournis à la *Biogr. univ.*, et d'autres insér. dans div. journ., on a de lui : *Pensées de Nicole, de Port-Royal, précéd. d'une introd. et d'une notice*, Paris, 1806, in-18, édit. stéréot.; réimp. en 1811; *Pensées de Balzac, précéd. d'observations sur cet écrivain et sur le siècle où il a vécu*, ib., 1807, in-12.—Il ne faut pas le confondre avec Ch.-F.-M. Mersan, traduct., suivant Erch, de l'ouv. de Quevedo intit. *Vie du Chercheur*, Lyon, 1793, 2 vol. in-8, ni avec M. Du Mersan, l'un de nos plus féconds auteurs dramatiques.

MERSENNE (Marin), sav. religieux de l'ordre des minimes, né au bourg d'Oizé, dans le Maine, en 1588, mort à Paris en 1648, a mérité d'avoir un rang parmi les géomètres du 17e S., moins par ses propres travaux que par son rôle de correspondant et d'interméd. entre les principaux savans de l'Europe : c'est à lui qu'ils communiquaient leurs doutes pour être proposés, par son moyen, à ceux dont on en attendait les solutions. Doué d'un caractère doux et d'un esprit conciliateur, il voyait avec peine la république des lettres troublée par des discussions qui dégénéraient trop souvent en querelles, et faisait tous ses efforts pour y mettre un terme. Il avait été le condisciple de Descartes au collége de La Flèche, et demeura, jusqu'à sa mort, le partisan le plus déclaré de ce grand homme, dont il ne cessa de propager la doctrine. Ses écrits peuvent intéresser à la fois le théologien, le philosophe, le géomètre et le musicien. Les princip. sont : *Quæstiones celeberrimæ in Genesim, cum accuratâ textûs explicatione*, etc., Paris, 1623, in-fol.; *l'Impiété des deistes et des plus subtils libertins découv. et réfut. par raisons de théologie et de philosophie*, ibid., 1624, 2 vol. in-8. *Questions théologiq., physiq., morales et mathématiq.*, etc., ibid., 1634, 2 vol. in-8; les *Mechaniq. de Galilée*, trad. de l'italien, ibid., 1634, in-8; *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique*, etc., ibid., 1636, in-fol.; la *Vérité des sciences contre les Sceptiques et les Pyrrhoniens*, ibid., 1638, in-12; *Cogitata physico-mathematica*, ibid., 1644, in-4; *Universæ geometriæ mixtæque mathemat. Synopsis*, ib., 1644, in-4; *Novæ observationes physico-mathemat., quibus accessit Aristarchus Samius, de mundi systemate*, ib., 1647, in-4. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hilarion de Coste, minime, Paris, 1649, in-8; et son *Eloge* par M. Poté, Le Mans, 1816, in-8. V. aussi la *Vie de Descartes* par Baillet.

MERTON (Walter de), prélat angl. et homme d'état, m. en 1277, év. de Rochester, s'est immortalisé par la fondat. du collége qui porte encore son nom et qui est un des plus fameux de l'Angleterre.

MERTZ (Nic.-Balthas.), médecin allemand du 16e S., memb. de l'acad. des Curieux de la Nature, est auteur d'un traité intitulé : *Œnopolium polypharmacum*, 1652, in-4.

MERULA (George), l'un des restaurateurs des bonnes études en Italie, né vers 1424 à Alexandrie-de-la-Paille, petite ville du Milanais, m. en 1494 à Milan, où il était venu se fixer définitivement en 1482, sur l'invitation du duc Louis Sforce, qui le chargea d'écrire l'histoire de cette ville, a rendu de très-grands services aux lettres par ses correct. et ses publicat. des anciens aut. On lui doit la prem. édit. des *Epigrammes* de Martial, Venise, 1470-72, gr. in-4; des *Rei rusticæ Scriptores*, ibid., 1472; Reggio, 1482, in-fol., et des *Comédies* de Plaute, ibid., même année, même format. Ne pouvant énumérer les autres édit. qu'il a données, non plus que ses traduct., ses comment. ou ses remarq. sur divers aut., nous nous contenterons de citer ses ouvrages : *Bellum Scodrense*, Venise, 1474, in-4; *In Philelphum epistolæ duæ*, ibid., 1480, in-4 (ce sont des invectives contre Philelphe, son ancien maître, qui avait osé critiquer dans le livre précéd. le mot *Turcax* employé au lieu de *Turcos*, lequel semblait préférable au vieux philologue); *Antiquitatis Vicecomitum lib. X*, in-fol., sans date, mais probablem. de 1499 à 1512; Milan, 1529, in-fol.; réimpr. par Rob. Estienne, sous ce titre : *De gestis ducum mediolanensium*, Paris, 1549, in-4. *V.* sur Mérula les *Dissert. vossiane* d'Apost. Zeno, t. II.

MERULA (Paul), historien, né à Dordrecht en 1558, m. à Rostock en 1607, remplit la chaire d'hist. et la place de bibliothéc. à l'univ. de Leyde, après avoir visité les princip. acad. d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre. On trouve la liste de ses ouvr. dans les *Mém.* de Nicéron, t. XXVI. Les princip. sont : *Cosmograph. generalis libri tres; Item geograph. particularis libri IV*, Amsterdam, 1605, in-4; ibid., 1621, in-fol.; ibid., 1636, 6 vol. in-12; *Tydtresor*, etc., c.-à-d. *Histoire ecclésiast. et politiq.*, depuis la naissance de J.-C., etc., Leyde, 1627, in-fol.; *De maribus dissertatio*, ibid., 1633, in-8; *Opera varia posthuma*, ibid., 1684, in-4.

MERVEILLE, voyag. franç., fut chargé par une comp. de négoc. de St-Malo, en 1708, d'aller avec deux navires à Moka, pour y faire le commerce. Ce voyage, pendant lequel il sut faire respecter le nom franç. et obtenir du gouvernem. de Moka un traité avantageux, engagea la comp. à entreprendre une seconde expédit., dont toutefois Merveille ne fit point partie. Il s'était contenté d'insérer dans le *Mercure de Trévoux* un extrait de la relat. de son voyage, mais c'est sur ses renseignem. que La Roque composa le *Voyage de l'Arabie-Heureuse*, etc., Paris et Amsterdam, 1716, in-12, fig.

MERVEILLEUX (David-Franç. de), ingénieur suisse au service de Hollande, m. en 1712, a donné une *Introd. à la géogr. univ.*, 1694, in-8, et une *Carte de la souv. de Neuchâtel* (sa patrie).—David-François de Merveilleux, son neveu, m. en 1740 cons. et interprète du roi de France, est regardé par quelq. biogr. comme aut. des *Amusem. des bains de Bade*, Londres, 1739, in-12, et des *Réflex. critiq. sur l'entretien des treize Cantons*, 1739, in-12.

MERVESIN (Jos.), litt. peu connu, de l'ordre men réf de Cluni, m. en 1721, à Apt (Provence), sa patrie, victime de son dévouem. pour des pestiférés, a laissé : *Hist. de la poésie franç.*, Paris, 1708, in-12; *Hist. du marq. de St-André-Montbrun*, ibid., 1698, in-12; beaucoup de poésies MSs. et canevas d'une hist. de la rhétorique franç.

MERVILLE (Michel Guyot de), aut. dramatique, né à Versailles en 1696, se trompa d'abord sur le genre de son talent, et composa trois tragédies qui furent refusées. Plus tard il donna plus. comédies qui furent bien accueillies, entre autres le *Consentement forcé*. Pendant un séjour qu'il fit sur les bords du lac de Genève, désespéré d'avoir attaché à son malheureux sort une femme qu'il adorait, et dont il avait eu une fille, il régla toutes ses affaires, chargea un ami d'acquitter ses dettes, et, selon toute apparence, se précipita dans le lac : son corps fut trouvé près de la ville d'Evian. Ses *Œuvres de Théâtre* ont été pub. à Paris, 1766, 4 vol. in-12. *Le Consentement forcé* est la seule de ses pièces qui soit restée à la scène, où on la revoit toujours avec plaisir. On a en outre de lui : *Hist. littér. de l'Europe pendant l'année 1726*. La Haye, 6 vol. in-12; *Voyage histor. d'Italie*, ib., 1720, 2 vol. in-12; et en MSs.: une *Critique des œuvres de Voltaire*, 4 vol.; *l'Esprit d'Horace* et *les Veillées de Vénus*. V. la notice de M. Petitot sur Guyot de Merville, au devant du *Consentement forcé*, dans le t. 21 du *Répertoire du Théâtre-Français*.—Jean-Nic. Merville, jésuite, né en 1714, m. vers 1790, a donné : *Leçons de mathém. à l'usage des colléges*, 1761, in-8.

MERWAN Ier, 9e success. de Mahomet, et 4e khâlyfe de la race des Ommayades, surnommé *Ibn Tarid* (fils du banni), parce que son père avait été exilé par le prophète, fut d'abord secrét. du khâlyfe Othman, dont sa perfidie causa la m. Après avoir tenu une conduite équivoque sous les règnes d'Aly, de Moawyah et de Yezid, il se retira en Syrie pour se soustraire aux ordres sanguinaires d'Abdallah, proclamé khâlyfe à la Mekke, et fut lui-même élevé au khâlyfat l'an 64 de l'hég. (684). Il remporta une victoire décisive sur un des chefs du parti de son compétit., fut reconnu sans opposition dans toute la Syrie, n'éprouva non plus aucune résistance en Egypte, et opposa avec succès aux mécontens, en Mésopotamie, le fameux Obeid-Allah. Cependant Merwan, qui avait juré de garder le khâlyfat comme un dépôt jusqu'à la majorité de Khaled, fils et frère des deux dern. khâlyfes, venait de désigner son fils Abdel Melek pour son successeur. Khaled fut vengé par sa mère, qui, devenue la femme du khâlyfe, l'étouffa pendant son sommeil l'an 65 (685). Merwan était âgé de 63 ans, et avait régné environ 10 mois.

MERWAN II (Abou Abdel-Melek), 14e et dernier khâlyfe ommyade, et petit-fils du précéd., fut d'abord gouv. de l'Arménie. Il prit les armes contre le khâlyfe Yezid III, l'an 126 de l'hégire (744 de J.-C.), pour venger la m. de Walid II, se laissa apaiser par des concessions avantageuses, mais refusa plus tard de reconnaître Ibrahim, frère et success. d'Yezid. Sous prétexte de défendre les droits au khâlyfat des fils de Walid, prisonniers à Damas, il s'avança contre cette ville, battit les troupes d'Ibrahim, et, apprenant que ses jeunes protégés venaient d'être assassinés, se fit proclamer lui-même khâlyfe et alla établir le siége de son empire à Harran en Mésopotamie. Il y reçut les soumissions d'Ibrahim et de ses autres ennemis; mais bientôt il fut obligé d'aller soumettre Emessé, Damas, et plusieurs places de la Palestine, et combattre son cousin Soleiman. Ce prince fut vaincu; et Abdallah, fils d'Omar II, qui osa prétendre au khâlyfat, n'eut pas un meilleur sort. Merwan, par ces triomphes sur les chefs de sa famille, affaiblissait ses propres forces, et préparait l'élévation des Abbassides. En effet, ceux-ci levèrent l'étendard de la révolte en 128 (746); et Abou'l Abbas, marchant de succès en succès, vint se faire proclamer khâlyfe dans la grande mosquée de Koufah, l'an 132 (749). Enfin une bataille décisive fut livrée entre les deux maisons rivales, presque sur le même terrain où Alexandre avait remporté la victoire d'Arbelles. Merwan fut vaincu, se retira, toujours poursuivi, dans la Moyenne-Egypte, et fut tué dans une église chrétienne l'an 132 (750), à l'âge de 62 ans, après en avoir régné près de 6. La domination de Ommyades en Orient avait duré 92 ans, depuis Moawyah.

MÉRY (Jean), anatomiste français, né à Vatan en 1645, m. en 1722, prem. chirurg. de l'Hôtel-Dieu, avait été successivement chir. de la reine, des Invalides et du duc de Bourgogne, encore enfant. En 1684 il avait été chargé de porter les secours de son art à la reine de Portugal; mais il ne put arriver av. la m. de cette princesse. A son retour il fut reçu à l'académie des sciences. On cite de lui : *Description exacte de l'oreille de l'homme*, Paris, 1677, 1687, in-12; *Observ. sur la manière de tailler dans les deux sexes pour l'extraction de la pierre, pratiquée par le frère Jacques*, ibid., 1700, in-12; *Nouveau système de la circulation du sang par le trou ovale, dans le fœtus humain, avec les réponses aux objections de Duverney, Tauvry, Verheyen*, etc., ib., 1700, in-12; *Problèmes de Physique*, ib., 1711, in-4; et un grand nomb. de *dissert.* intéressantes dans les *Mémoires* de l'acad. des sciences. — François Méry, son fils, m. à Paris en 1760, avec la réputation d'un praticien habile, n'a fait imp. que quelques thèses et *Oratio quâ quid sit medicina docentur philiatri*, 1744, in-4. — V. Merry.

MÉRY (dom Franç.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Vierzon en Berri, m. à la fleur de son âge en 1723, avait été bibliothéc. du monastère de Bonne-Nouvelle d'Orléans. Il acheva en cette qualité le catalogue commencé par son prédécesseur, dom Billouet, y joignit un bel éloge de Guill. Prousteau, donataire et fondateur de cette bibliothèque, et pub. le tout sous le titre de *Bibliotheca Proustelliana*, Orléans, 1721, in-4; Paris, 1777, in-8. On a encore de lui une *discussion* critique et théologique des *remarques* de l'abbé Laurent-Josse Leclerc sur le Moréri de 1718; il la pub. en 1720, in-12, 96 pages.

MERZ (Louis), jésuite et controversiste aussi intolérant que fécond, né à Donsdorf, petite ville de la Souabe, en 1727, mort à Augsbourg en 1792, troubla la paix de cette dernière cité par la licence avec laquelle il attaqua, même en chaire, les membres les plus distingués de la communion luthérienne, et se fit destituer par l'évêque des fonctions de prédicat. de l'église cathédrale. Il a laissé un gr. nomb. d'ouv., tous écrits en allem.: ce sont des *sermons*, des *discours de controverse*, des *Livres ascétiques* et des *pamphlets* auxquels il donnait les noms de ses adversaires, Less, Büsching, etc. — Merz (Phil.-Paul), théol. d'Augsbourg, fut converti à la relig. catholiq. en 1724, reçut les ordres, et m. en 1754. Le plus estimé de ses ouv. est son *Thesaurus biblicus*, Augsbourg, 1733-38, 2 vol. in-4; ib., 1751, 1791; Venise, 1758, in-4; nouv. édit., Paris, Belin-Mandar, 1825, 2 vol. in-8. — Merz ou Mæræ (Ange), bénédict. de l'abbaye de Schoyren ou Scheurn, né à Schlechdorf, dans la Haute-Bavière en 1731, a laissé, entre autres ouv., une lettre latine *de Oraculis paganorum*, et trois opuscules en allem. sur la magie, 1766-67, à l'occasion des guérisons opérées par Gassner à la même époque.

MERZ (Jacques), peint. de portraits et grav., né en 1783 d'un paysan du village de Besch, canton de Zurich, mort à Vienne en 1807, a laissé,

malgré la courte durée de sa vie, un gr. nomb. de tableaux et de portraits, conservés pour la plupart par son bienfaiteur, le past. Veith, qui a pub. une *Notice* sur sa vie en allem., Tubingue, 1810, in-8.

MESA (Christophe de), poète espagnol, né en 1540 à Zafra en Estremadure, entra dans les ordres ecclésiast., et se rendit ensuite à Rome, où il vécut pendant 5 ans dans la plus grande intimité avec le Tasse. Les 3 poèmes épiques qu'il a laissés n'en sont pas moins médiocres : *las Navas de Tolosa*, Madrid, 1580 ; *la Restauration de l'Espagne ; le Patron de l'Espagne*. Cependant ses poésies lyriques ont eu quelque réputation, et ses trad. de l'*Enéide*, des *Georgiques* et des *Bucoliques*, sont estimées.

MESANGE (Matthieu), de Vernon, garde de la bibliothèque de St-Germain-des-Prés, mort à Paris en 1758, à l'âge de 65 ans, a laissé : *Traité de la charpenterie en bois*, 1753, 2 v. in-8 ; *Calculs tout faits*, in-12 (cet ouv. est plus ample et les opérations à faire y sont plus courtes, plus faciles que dans les comptes faits de Barême).

MESCHINOT (Jean), écuyer, sieur de Mortières, né à Nantes en Bretagne, fut maît.-d'hôtel du duc François II et de sa fille Anne, qui épousa Charles VIII. On a de lui des poésies sous ce titre : *Lunettes des Princes*, Nantes, Est. Larcher, 1493, petit in-4 goth. ; réimp. avec addit. et plus. *Ballades*, Paris, 1495, 1499, 1528, in-8 ; ib., 1539, in-16. *V.* le t. 2, pa 479 du *Manuel du Libraire*.

MESENGUY (Franç.-Phil.), prof., né à Beauvais en 1677, m. à St-Germain-en-Laye en 1763, occupa div. emplois au collège dit de Beauvais, à Paris, et s'opposa plus vivement que personne, en 1739, à la révocation de l'appel par la faculté des arts. Ses écrits, la plupart dictés par le plus ardent jansénisme, firent beaucoup de bruit. On cite de lui : *Idée de la vie et de l'esprit de M. N. Choart de Buzanval, évêque de Beauvais*, avec un *Abrégé de la Vie de M. Hermant*, Paris, 1717, in-12 ; *Abrégé de l'Hist. et de la Morale de l'Ancien Testament*, etc., ib., 1728, in-12 ; réimp. chez Delalain en 1824 ; *les Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, etc., ibid., réimpr. en 1826 chez Crapelet, 2 vol. in-12 ; *Abrégé de l'Hist. de l'Anc. Testam., avec des éclaircissem. et des réflexions*, ibid., 1735-1753, 10 vol. in-12 ; *Exposition de la doctrine chrét.*, 1744, 6 vol. in-12 ; 1754, 4 vol. in-12 (condamnée par un bref de Clément XIII, en 1761), etc. Lequeux a pub. un *Mémoire abrégé sur la vie et les ouvrages de Mesenguy*, 1763.

MESIH-PACHA. V. Mishx-Paléologue.

MESIHI, poète turk, contemp. de Soliman Ier, était un des sept poètes dont on voyait les noms écrits en caractères d'or, et suspendus au temple de la Mekke. La bibliothèque du Vatican conserve les œuvres de ces hommes de génie parmi les MSs. de Pietro della Valle. Abdul-Cufit, dans son livre int. *Teskiret-Oschoara*, parle de 300 poètes turks qui ont brillé depuis l'an de l'hég. 761 (1359 de J.-C.) jusqu'au 16e S., et cite Mesihi parmi les plus ingénieux et les plus élégans.

MESLAY. V. Rotille.

MESLÉ (Jean), av. au parlem. de Paris, mort dans cette ville en 1756, à l'âge de 75 ans, est aut. d'un bon *Tr. des mineurs, tutelles et curatelles*, Paris, 1752, in-4, et d'un autre *Tr. de la manière de poursuivre les crimes dans les différens tribunaux du royaume*, en société avec Claude-Joseph Prevost ; Paris, 1739, 2 vol. in-4.

MESLIER (Jean), curé d'Estrepigny en Champagne, né en 1678 au village de Mazerni, dans le Rhetelois, m. en 1733, s'est rendu célèb. par son abjuration des principes et des dogmes religieux qu'il avait enseignés toute sa vie. On trouva chez lui, après sa m., 3 copies d'un gros MS., entièrement de sa main, et qu'il avait intit. *mon Testament* ; c'est de la 1re part. de ce MS. que Voltaire a extrait l'ouv. pub. sous le titre de *Testament de J. Meslier*, et réimpr. sous celui d'*Extrait des sentimens de J. Meslier*, dans l'*Evangile de la Raison*, 1768, in-24. Malgré cette apostasie posthume, Meslier, qu'on a présenté à tort comme un homme orgueilleux et misanthrope, respecta tant qu'il vécut la croyance de ses paroissiens, et légua le peu qu'il possédait aux pauvres de son église, dont il avait toujours été l'ami et le bienfaiteur. Naigeon a ins. un précis du Testament de Meslier dans le *Dict. de philos. anc. et moderne de l'Encycl. méthodique*, et M. Beuchot l'a, le prem., joint aux œuvres de Voltaire dans l'édit. qu'il en a donnée. L'ouv. int. *le Bon Sens*, etc., qu'on a publié sous le nom de Meslier, est du baron d'Holbach (*v.* le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 1807).

MESME (Laurent), connu sous le faux nom de *Mathurin Neuré*, entra chez les chartreux de Bordeaux pour se soustraire à la misère plutôt que par une véritable vocation, renonça à la vie hérémit. au bout de quelq. années pour faire des éducat. particulières, obtint, sans le mériter, l'avantage d'être lié avec Gassendi, et publia, entre autres ouv. oubliés aujourd'hui, une invective contre la procession de la fête du St Sacrement sous ce tit. : *Querela ad Gassendum de parium christianis provincialium suorum ritibus, minimumque sacris eorum moribus*, etc., 1645, in-4 et in-12.

MESMER (Ant.), méd. allem., fondat. de la fameuse doctrine du *magnétisme animal*, né en 1734 à Mersbourg en Souabe, révéla pour la prem. fois son existence au monde savant, en 1766, dans une thèse, dont le but était d'établir l'influence des corps célestes sur les corps animés, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui remplit tout l'univers. Il imagina ensuite de joindre à cette influence l'action des aimans, et se rendit à Vienne pour y exposer son système. Il y trouva un rival dans l'art de guérir avec les aimans, et se tourna alors vers le magnétisme animal ; mais en vain chercha-t-il à accréditer cet agent nouveau parmi les médecins et au sein des sociétés savantes : celles-ci dédaignèrent de lui répondre ou le traitèrent de visionnaire. Cependant il fit un miracle, s'il faut l'en croire ; il rendit en 1777 la santé et la vue à Mlle Paradis, qui attira et étonna tout Paris, 7 ans après, par la réunion singulière de la cécité la plus absolue à un gr. talent d'exécution sur le clavecin. Mesmer, désespérant d'être prophète parmi ses compatriotes, vint à Paris en 1778, et après avoir recherché vainement les suffrages de l'acad. des sciences et de la société de médecine, résolut sagement de ne plus s'adresser qu'au public. Il eut bientôt un gr. nomb. d'adeptes sortis des prem. classes de la société, et dont l'enthousiasme n'eut point de bornes. Il parvint même à s'attacher un docteur-régent de la faculté de médecine nommé Deslon, qui prit la défense de son maître devant ce corps savant ; mais une décision publique de la faculté et des désert. particulières de ses memb. renversèrent les espérances du confiant apologiste. Telle était toutefois la célébrité de Mesmer, que le ministère du roi ouvrit avec lui des nég. ciations pour l'engager à révéler sa doctrine. Le charlatan, indigné des offres trop mesquines du gouvernement, se retira aux eaux de Spa, et laissa la place à Deslon, qui sut, en l'absence de son maître, exploiter avec succès la crédulité parisienne. Une souscription, ouverte par d'illustres adeptes au profit de Mesmer, et dont la valeur s'éleva à plus de 340 000 liv., dut bien le consoler de la trahison de son élève. Mais les désordres nombreux qui accompagnèrent les réunions présidées par le gr. opérateur depuis son retour à Paris éveillèrent enfin l'attention du gouvernement, qui livra définitivement le maître et sa doctrine à l'examen impartial de l'acad. des sciences et de la société royale de médecine. Les conclusions de ces deux corps furent également défavorables au magnétisme animal, et reçurent une publicité extra-

ordinaire qui força Mesmer à quitter la France, non sans emporter l'argent des souscript., auxquels il ne donna même pas son secret, comme il en était convenu. Cet homme, qui avait un moment occupé l'Europe, m. ignoré dans sa ville natale en 1815. Ses ouv. sont : *de planetarum Influxu*, Vienne, 1766, in-12 ; *Mém. sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12 ; *Précis histor. des faits relatifs au magnétisme animal*, etc., Lond., 1781, in-8 ; *Hist. abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8 ; *Mém. de F. A. Mesmer sur ses découvertes*, Paris, an VII (1799), in-8 ; *Mesmerismus, etc.*, ou *Système du magnétisme animal* (en allem.), Berlin, Nicolaï, 1815, 2 vol. in-8, fig., etc.

MESMES (Jean-Jacques de), seign. de Roissi, etc., né en 1490, de l'une des plus anciennes familles du Béarn, m. en 1569 à Paris, fut appelé, dès l'âge de 20 ans, à professer la jurisprudence à l'univ. de Toulouse. Il s'attacha bientôt à la maison royale de Navarre, entra dans le conseil, et obtint l'intendance générale des affaires de Catherine de Foix, épouse de Jean d'Albret. Lorsque Charles-Quint et François Ier traitèrent de la paix à Noyon, Mesmes fut chargé de revendiquer, au nom de sa souveraine, la portion de la Navarre dont s'était emparé Ferdinand-le-Catholique. Il remplit cette mission importante avec tant de talent et de succès que le roi de France voulut l'attacher à son service. Le vertueux Béarnais refusa la place d'avocat du roi au parlement de Paris, parce qu'il eût fallu en dépouiller Jean Rusé, et n'accepta celle de lieutenant-civil au Châtelet qu'à condition qu'il lui serait permis de continuer à servir le roi de Navarre. Il fut chargé de plus. ambassades aux noms de ses deux maîtres, devint successivement maître des requêtes et premier président du parlement de Normandie. Sous le règne de Henri II, il fut un des prem. memb. du conseil d'état qui obtinrent voix délibérative dans le parlem. de Paris. Ce fut lui qui négocia le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, union qui donna plus tard à la France le meilleur de ses rois. V. les *Elogia doctorum in Gallia virorum*, par Scévole de Sainte-Marthe.

MESMES (Henri de), seigneur de Roissi, de Malassise, etc., fils du précéd., né à Paris en 1532, m. en 1596, remplit à Toulouse, dès l'âge de 16 ans, et avec succès, la chaire de droit que son père avait occupée. Il revint à Paris en 1552, et fut nommé la même année conseiller à la cour des aides, puis conseiller au gr.-conseil. La république de Sienne s'étant mise sous la protection du roi de France, Henri de Mesmes fut chargé en 1557 de rendre la justice dans ce pays. Il y resta deux ans, justifia la confiance de ses administrés par sa sagesse, et battit même les Espagnols en l'absence du gouverneur du Siennois, B. de Montluc. A son retour en France, il fut nommé par Henri II conseiller d'état, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter, sous Charles IX, la place de chancelier de Jeanne d'Albret. Lorsque Catherine de Médicis offrit aux protestans cette paix trompeuse, qui précéda de si peu de temps la St-Barthélemi, de Mesmes fut envoyé à St-Germain avec Armand de Biron, depuis maréchal de France, pour traiter avec les chefs du parti qu'on voulait abattre d'un seul coup ; mais il n'était pas initié à cet horrible secret. Sous Henri III, il ne resta pas long-temps en faveur, et se retira de la cour. Après avoir été le témoin des désastres de la guerre civile, il vécut assez pour voir Henri IV affermi sur le trône de France. De Mesmes a laissé des *mém.* de sa vie adressés à son fils, et imp. dans le *Conservateur*, en octob. 1760. Rollin en cite un passage (*Traité des études*, t. I, liv. Ier, ch. 2).

MESMES (Jean-Ant. de), comte d'Avaux, etc., né à Paris en 1661, m. en 1723, était entré de bonne heure dans la magistrat. Nommé, dès l'âge de 18 ans, substitut du proc.-gén. au parlem. de Paris, puis conseiller en 1687, il devint l'année suiv. président à mortier. Il obtint en 1703 la charge de prévôt et grand-maître des cérémonies des ordres du roi, fut admis à l'académie française 7 ans après, et devint premier président du parlem. de Paris en 1712. Quoiqu'il ait quelquefois montré beaucoup de vigueur dans cette charge importante, on pourrait l'accuser d'avoir mis bien de la faiblesse à défendre, comme il l'avait promis, les prétentions du duc du Maine à la régence du royaume contre les droits plus légitimes de l'hilippe d'Orléans : mais l'on doit plutôt lui reprocher de la mauvaise foi, car il est probable que, gagné d'avance par ce dern. prince, il trompait à dessein le bâtard de Louis XIV. Lorsq. le régent enleva aux princes légitimés le droit de succéder à la couronne, qui leur avait été conféré par leur père, le prem. présid. fit des remontrances timides qui déplurent également et à celui qu'elles condamnaient et à ceux qu'elles voulaient protéger. De nouvelles et de plus vives remontrances, qu'il fit à l'occasion du système de Law, le firent exiler, avec tout son parlement, à Pontoise. Plus tard il s'opposa encore, mais sans fruit, à la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai. D'Alembert a pub. l'*éloge* de ce magistrat dans l'*Histoire des membres de l'acad. française*, t. 4, p. 339-46. — Mesmes (Jean-Jacq., dit *le Bailli de*), frère puîné du précéd., m. en 1741 à l'âge de 61 ans, fut gr.-croix de Malte, gr.-prieur d'Auvergne et ambass. de son ordre en France. — V. Avaux.

MESMES (Jean-Jacques de), comte d'Avaux, neveu de l'habile négociat. de ce nom (*v.* Avaux), né à Paris vers 1640, mort dans la même ville en 1688, fut présid. à mortier au parlement de Paris, et memb. de l'académie française. L'abbé d'Olivet lui a consacré un court *éloge* dans l'*Hist. de l'académie*, t. 2, p. 250, édit. in-12.

MESNAGER (Nicolas), habile diplomate français, né en 1665 à Rouen, vint à Paris en 1700 comme député des négocians de sa ville natale près le conseil de commerce, et se fit connaître avantageusement de d'Aguesseau, qui le recommanda à Louis XIV, et lui obtint deux missions importantes en Espagne. Mesnager ayant conçu le projet d'assurer, de concert avec cette dern. puissance, le commerce de toutes les nations de l'Europe au Nouveau-Monde, le roi l'envoya à La Haye en 1707 pour communiquer ce projet aux chefs de la république. Si l'adroit négociateur ne réussit pas complètement par suite des prétentions exagérées des Hollandais, il remplit du moins le principal objet de sa mission, celui de dissiper leurs défiances relativement au commerce de l'Inde ; et, à son retour en France, en 1708, il reçut beauc. d'éloges pour sa conduite. En 1711 il fut envoyé secrètement à Lond. pour traiter de la paix avec la reine Anne, dont il reçut l'accueil le plus flatteur, ainsi que du grand trésorier (Harley, comte d'Oxford). Les articles qu'il signa, et qu'il fit agréer à la reine malgré de nombreux obstacles, furent tous approuvés, et servirent de base aux instructions que Louis XIV donna peu de temps après pour les conférences d'Utrecht. Il prit encore une grande part à ces conférences, et, à son retour, reçut du roi l'accueil le plus honorable et une pension de 10,000 l. Mais il ne put jouir long-temps de sa gloire, et m. en 1714, laissant la réputation d'un diplomate instruit et plein de sens, surtout dans les affaires commerciales. On peut consulter sur sa personne et ses négociations : les *Mém. de Torcy*, La Haye, 1756, 3 vol. in-12 ; l'*Hist. du congrès d'Utrecht*, etc., Utrecht, 1716, in-12 (par Casimir Freschot) ; et les *Mém. biographiques et littéraires des hommes célèbres de la Seine-Inférieure*, par Guilbert, Rouen, 1812, 2 vol. in-8.

MESNARDIÈRE ou MENARDIÈRE (Hippolyte-Jules PILET DE LA), poète franç., né à Lou-

dun vers 1610, m. à Paris en 1663, étudia la médec. à Nantes, et devint le médecin du card. de Richelieu et du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, pour avoir écrit en rép. aux allégat. d'Urbain Grandier et dans le but de justifier son assassinat juridique un *Traité de la Mélancolie*, où il prouvait que ce mal était étranger aux désordres dont on voulait placer la cause dans de prétendus maléfices imputés à ce prêtre. Devenu par la suite maître-d'hôtel et lecteur ordin. du roi, La Mesnardière fut reçu à l'acad. fr. en 1655. On peut distinguer parmi ses nomb. ouv. : *Tr. de la Mélancolie : savoir si elle est la cause des effets que l'on remarque dans les possédées de Loudun*, La Flèche, 1635, in-8; *Raisonnement sur la nature des esprits qui servent au sentiment*, Paris, 1638, in-12; *Poésies françaises et latines*, Paris, 1656, in-fol.; *Lettres du sieur du Rivage, contenant quelques observat. sur le poème epique, et sur le poème de la Pucelle* (de Chapelain), ibid., 1656, in-4 de 65 p.

MESNIER (N.), prêtre, mort en 1761, a laissé un ouv. sous ce tit. : *Qui des jésuites ou de Luther et de Calvin ont le plus nui à l'Eglise chretienne ?* et une *Addition* dans laquelle il réfute le bref de l'inquisition contre son liv., Avignon (Paris), 1757, 2 vol. in-12.

MESNIL (Jean-Baptiste du), célèb. magistrat, né en 1517, d'un proc. au parlement de Paris, fut nommé avocat du roi au même parlem. en 1556, et apporta au ministère public une probité ferme, un esprit conciliant et une grande lucidité dans l'exposition des matières contentieuses. Il refusa la place de prem. présid. du parlem. de Rouen parce qu'il espérait obtenir celle de présid. à Paris; mais la disgrâce de l'Hôpital, dont il partageait les vues politiques, renversa ses espérances, et hâta sa mort survenue en 1569. On a de lui un plaidoyer contre les jésuites imprimé en 1594, in-8, et deux autres contre la même société parmi les *opusc.* de Loysel, qui lui a consacré une longue *notice*. Ses remontrances, plus. fois réimp., se trouvent notamment dans le *Rec. des libertes de l'Eglise gallicane*, édit. de 1731. Il prit part à la rédact. des édits de Roussillon et de Moulins. — V. Dumesnil et Gardin.

MESPLEDE (Louis), canoniste dominicain, m. à Cahors, sa patrie, en 1663, à l'âge de 62 ans, a laissé plus. ouv. sur son ordre qui sont d'une bonne latinité. En voici les titres : *Catalonnia Galliæ vindicata adversùs Hispaniarum scriptorum imposturas*, Paris, 1643, in-8; *Querela apologetica prov. Occit. ordinis prædicatorum*, Cahors, 1624, in-4; *Notitia antiqui statûs ordinis prædicatorum*, Paris, 1643, in-8, etc.

MESROB-MASCHDOTS, personnage illustre de l'église d'Arménie, né à Hatsegats-Avan, bourg de la province de Daron, vivait dans le 4e et le 5e S. Il fut successivem. secrét. du patriarche Nersès Ier et du roi Varastad, embrassa ensuite l'état eccles., et se retira dans le Vashouragan, lorsque ce dern. prince eut été détrôné par les Romains (382). De venu coadjuteur du patriarche Sahag en 390, il s'occupa avant tout, et avec ardeur, de poursuivre les idolâtres, composa ensuite un alphabet particulier aux Arméniens qui fut mis en usage l'an 406 et adopté dans toute l'Armenie par l'ordre du roi Bahram-Schahpour, et enfin donna à son église une version complète de la Bible, qui jusqu'alors lui avait manquée. Sahag étant m. en 440, Mesrob fut, pendant 6 mois, administ. du patriarcat, et m. lui-même en 441. Comme il est le prem. qui ait réglé la liturgie de l'église arménienne, tous les rituels portent le nom de Maschdots.

MESROB-EREZ, historien arménien et prêtre à Hoghots-Kéogh, dans le canton de Vanotsdsor en Siounie, né au village de Holatsum, florissant dans le 10e S. Il pub. en 987 les *Vies de St Nersès Ier, patriarche d'Armenie, et de Mouschegh Mamigonian, connétable d'Armenie et de la Géorgie*, imp. à Madras en 1775, pet. in-4, et dont la biblioth. du roi possède 2 exemplaires MSs., nos 95 et 99.

MESSA-HALA. V. Macha-Allah.

MESSALA CORVINUS (Marcus Valérius), né l'an 59 avant J.-C., combattit aux deux journées de Philippes avec Brutus, qui lui confia même le commandement d'une des divisions de l'armée. Devenu à la m. de celui-ci chef de toute l'armée républic., Messala trouva moyen de conclure un traité avantageux avec Antoine, s'attacha dès-lors à sa fortune, jusqu'à ce que l'extravagance avec laquelle ce général s'abandonna à son amour pour Cléopâtre le décida à quitter son parti pour celui d'Octave, qui lui fit l'accueil le plus distingué. Messala fut chargé de plusieurs expéditions, particulièrement dans les Gaules, soumit l'Aquitaine, et obtint, avec les honneurs du triomphe, la charge importante de préfet de Rome; mais il la résigna peu de temps après. Il fut ensuite (l'an 5 de J.-C.) collègue de l'emp. dans le consulat, et m. 6 ans après. C'est lui qui, le prem., salua Octave du nom de *Père de la Patrie*. Il avait composé plus. ouv. remarq., entre autres des *discours* et des *declamations* dont Quintilien loue l'élégance, la correction et le plan. Malheureusement il ne nous reste aucun de ses écrits. L'opuscule intit. *de Progenie Augusti*, imp. pour la prem. fois en 1540, et qu'on a voulu lui attribuer, est évidemment supposé.

MESSALINE (Valérie), impérat. romaine, fameuse par la dissolution de ses mœurs, avait pour père Valerius Messalinus Barbatus. Dès l'âge le plus tendre elle donna carrière à son goût effréné pour le plaisir, et telle était dès-lors la tache imprimée à son nom par ses désordres qu'elle ne put trouver d'époux que l'imbécile Claude, alors bafoué de la famille impériale. Lorsque le caprice du destin eut mis sur le trône ce prince esclave de ses ministres et de ses affranchis, Messaline s'abandonna plus que jamais à ses honteux penchans. Mais aux emportemens de la débauche elle joignit la frénésie de l'ambition et l'amour du commandement. Les préfectures, les sacerdoces étaient distribués ou par elle ou par ses créatures. Les hommes les plus illustres et les plus riches sont forcés d'opter un genre de m., et leurs biens confisqués deviennent la proie de l'impératrice. Silanus, son beau-père, refuse de satisfaire la passion qu'il a le malheur de lui inspirer, et il périt comme conspirat. Mais bientôt ce n'est plus dans les rangs des patriciens qu'elle cherche les complices de ses débauches. Elle s'abandonne aux histrions, aux affranchis. Souvent la nuit la voit sortir de son palais pour se mêler aux victimes de la prostitution publiq. et prendre leur place. L'hist. a conservé le nom de la courtisane Lycisca, dont Messaline empruntait le nom quand elle quittait le lit de l'emp. pour les réduits de la débauche. Enfin un acte plus audacieux encore couronne tant de crimes. Tandis que Claude est à Ostie, elle épouse publiquement Silius, con ul désigné. Mais Narcisse, son ennemi, annonce tout à Claude, et excite sa colère par son recit. Tous les amis de l'impératrice ont fui; mais Claude ne sait s'il doit punir : « Qu'on fasse venir cette malheureuse, dit-il à souper. » Narcisse, qui l'entend et qui craint l'entrevue, donne à un tribun l'ordre de tuer Messaline. Celle-ci, à l'approche des soldats, essaya d'échapper par une m. volontaire aux outrages qui l'attendaient; mais elle n'eut pas le c urage d'enfoncer le fer, et elle reçut le coup mortel des mains du soldat l'an de J.-C. 48.

MESSALINE (Statilie), impératrice romaine, petite-fille de Statilius Taurus, se maria en quatrièmes nôces à Néron, sur lequel son esprit et sa beauté lui donnèrent quelque pouvoir. Ce prince avant été forcé de se donner la mort l'an de J.-C. 68, Statilie conçut l'espoir d'épouser Othon, qui, peu après la chute du tyran, avait usurpé le trône impérial, et peut-être y eût-elle réussi sans la m.

prématurée de ce souverain éphémère. Elle renonça dès-lors au mariage pour se consacrer à la littérat. et à l'éloquence, dans laquelle elle acquit quelque réputation. On ignore si elle avait composé quelq. ouv.; ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne la trouvons jamais citée, ni même indiquée dans les polygraphes anciens.

MESSENIUS (Jean), historien suédois, né en 1584 à Vadstena en Ostrogothie, m. à Uleo en 1637, professa d'abord le droit à l'univers. d'Upsal, passa ensuite au tribunal supérieur de Stockholm, fut accusé de correspond. secrètes avec Sigismond, roi de Pologne, et avec les jésuites, et envoyé, comme prisonn. d'état, à Cajanaborg en Finlande. Pendant sa détention, qui dura de 1616 à 1635, il se livra à de sav. recherches, et composa plus. ouv. historiq. On cite de lui : *Scondia* (et non *Scandia*) *illustrata*, Stockholm, 14 vol. in-fol., de 1710 à 1714; *Disputatio theoremata encyclopædica comprehendens*, Upsal, 1609, in-4; *Detectio fraudis jesuiticæ contra Carolum IX*, 1610, in-4; *Chronicon episcoporum per Sueciam, Gothiam et Finlandiam*, Stockholm, 1611, Leipsig, 1685, in-8; *Sueopenta-Protopolis*, 1611, in-8, traduit en Suédois par Henri Hammer, Stockholm, 1612, in-8; *Chorographia Scandinaviæ*, Stockholm, 1615, in-8; des *comédies*, en suédois, sur des sujets tirés de l'histoire du pays.

MESSENIUS (Arnold), fils du précéd., partagea la détention de son père, et, comme lui, profita de ses loisirs forcés pour composer quelques ouv. Plus tard, après avoir obtenu son élargissement, il fut de nouveau emprisonné comme coupable de catholicisme et de correspondance secrète avec Sigismond, roi de Pologne. Mais tout d'un coup son sort changea; Christine lui rendit la liberté, l'employa dans plusieurs affaires secrètes et importantes, le nomma historiographe de Suède, et lui donna des lettres de noblesse. Cette fortune ne fut pas de longue durée. Arnold avait un fils nommé Jean qui composa, en 1651, un libelle contre le sénat et contre la reine. Le père et le fils furent condamnés à m. Le premier fut décapité, et le second fut écartelé, après avoir eu la main et la tête coupées.

MESSERSCHMIDT (Daniel-Théophile), méd. et naturaliste, né en 1685 à Dantzig, m. en 1735 à St-Pétersbourg, a eu le mérite de faire connaître la Sibérie, ou du moins d'en ouvrir la route à Pallas, à Gmelin, à Géorgi, etc. En 1716 il se rendit à Pétersbourg, et, 3 ans après, s'engagea à voyager pendant 7 ans dans l'empire russe, et surtout en Sibérie. Aucun voyage n'avait encore été aussi général dans son objet; et il fut entrepris par un seul homme, moyenn. 500 roubles par an, avec la promesse d'un cadeau à son retour. Il eut un moment pour compagnon le Suédois Tabbert, anobli depuis sous le nom de Stralenberg; mais l'amitié qui ne tarda pas à l'unir avec cet homme distingué le jeta, lorsqu'il fut obligé de s'en séparer, dans une mélancolie que ne laissa pas d'augmenter beauc. l'accueil peu honorable qu'il reçut de son gouvernement adoptif. Il traîna ses dern. jours dans la maladie, la misère et l'obscurité, après un voyage dont il avait bravé les périls sans nombre avec tant de courage, de zèle et de patience. Ses journaux MSs., conservés dans la biblioth. de l'acad. de Pétersb., renferment beauc. de détails instructifs. Aucun de ses ouvrages n'a été impr.; il a seulem. paru des extraits de ses journaux dans le 3e vol. des *Nouv. fragm. sur le Nord*, etc., par Pallas. On trouve aussi quelques détails sur lui dans la *Descript. géographique-physique de l'empire de Russie*, par J.-Théophile Géorgi, tom. Ier. Linnée a donné le nom de *Messerschmidia* à un genre de la famille des sébesteniers.

MESSEY (Louis François-Antoine-Nicolas, marq. de), maréchal-de-camp, né en 1748 à Braux (Champagne), et m. en 1821 à Paris, avait émigré en 1791 et servi dans l'armée des princes. En 1815 il suivit Louis XVIII à Gand, et à son retour exerça les fonctions de prevôt de Paris. Il a publié : *Mes souhaits pour l'année* 1816, Paris, in-8; *Voyage d'un fugitif franç.*, etc., Paris, 1816, in-12.

MESSIE. V. Jésus-Christ et Messia.

MESSIER (Robert), relig. franciscain, ministre de la province de France, se fit, par ses prédicat., vers la fin du 15e S, une réputation qui accuse le mauvais goût de cette époque. Ses *Sermons* ont été publiés à Paris, 1524, in-8.

MESSIER (Charles), astronome, né en 1730 à Badonviller en Lorraine, n'avait, lorsqu'il vint à Paris (1751), d'autre recommandat. qu'une écriture nette et bien lisible, et quelq. habitude du dessin; il entra chez Delisle pour tenir ses registres d'observ., et fut formé par Libour, secrét. de ce célèb. astron., aux observat. journalières de l'astron., à celles des éclipses et à la recherche des comètes. Nommé plus tard, par le crédit de Delisle, commis du dépôt des cartes de la marine, avec des appointem. de 500 fr. par année, il reçut en outre de son protecteur le logement et la table. Celui-ci, qui croyait avoir suffisamment payé les travaux présens et futurs de son élève, garda pour lui les observations que Messier fit sur les comètes de 1758, 1759 et 1760. Lorsque le vieil astronome abandonna les sciences pour la dévotion, Messier, devenu libre, s'occupa de ses recherches favorites avec plus d'ardeur et de succès; et, pendant 15 ans, presque toutes les comètes qui furent découvertes, le furent par lui seul. Il fut élu successivem. aux acad. de Berlin et de Pétersbourg, et, en 1770, à celle de Paris; déjà depuis quelque temps son titre de commis avait été changé en celui d'astronome de la marine. Cependd. les blessures les plus graves, causées par une chute terrible, vinrent interrompre ses travaux pendant plus d'un an. Devenu académicien-pensionnaire à son tour, il vit supprimer quelq. jours après l'académie, sa pension et le traitement qu'il recevait de la marine : malgré les embarras de sa position, il continua ses travaux, que l'institut, le bureau des longitudes et la Légion-d'Honneur récompensèrent avec usure sous un régime meilleur. Il vit des jours heureux dans une vieillesse qui fut long-temps sans infirmités, et m. en 1817. Il n'a composé aucun ouv., si ce n'est une brochure sous ce titre : *Grande comète qui a paru à la naissance de Napoléon-le-Grand, découverte et observée pendant 4 mois*, Paris, Delance, 1808, in-4. On n'a de lui que quelques *mém.* disséminés dans les vol. de l'acad. ou dans ceux de la *Connaissance des Temps*. Lalande avait consacré à la mémoire de cet infatigable observateur une nouvelle constellation, sous le nom du *Messier* ou *Garde-Moisson*, qu'il forma de quelq. étoiles éparses entre Céphée, Cassiopée et la Girafe.

MESSIS (Quintin), peintre, né en 1450 à Anvers, m. en 1529 dans la même ville, est connu sous le nom de *Maréchal d'Anvers*, parce que, dans sa jeunesse, il avait exercé la profession de maréchal, ou plutôt de serrurier. A la suite d'une maladie qui le laissa trop faible pour continuer d'aussi rudes travaux, il se mit à dessiner de petites images de saints pour les pénitens de la confrérie des Lépreux. Ces prem. essais, qui furent heureux, l'attachèrent décidément à la peinture. Parmi ses tableaux, qui se ressentent trop des défauts de l'époq. et rappellent la manière de van Eyck, avec plus de sécheresse encore, on distingue une *Ste Anne*, que l'on conservait dans l'église de St-Pierre de Louvain, et un *Christ entouré des saintes Femmes*, qui fut placé d'abord dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. Le musée du Louvre possède de ce maître un *Joaillier qui pèse des pièces d'or, ayant auprès de lui sa femme, qui feuillette un livre orné de miniatures*. — Son fils, nommé Jean, sans avoir autant de talent que lui, a laissé un gr. nombre de tableaux qui existent presque tous à Amsterd., et dont les plus remarquables représentent des scènes d'usuriers.

MESTLIN. V. Mæstlin.

MESTON (Guillaume), poète écossais, né vers 1688 à Midmar, dans le comté d'Aberdeen, m. en 1745 à Aberdeen, avait des connaissances variées et un esprit piquant et facétieux. Il avait une sorte de talent pour la poésie burlesque, et imitait avec assez de succès le style de Butler. Ses poèmes sont : *le Chevalier*, 1723; *les Contes de la mère Grim*, et *Canaille contre Canaille*. Ces 3 ouvr. furent impr. ensemble, avec une notice sur l'aut., Edimbourg, 1767, petit in-12.

MESTREZAT (Jean), théologien protest., né en 1592 à Genève, m. en 1657, refusa une chaire de philosophie à l'âge de 18 ans, desservit pend. 12 ans, avec une grande distinction, l'église réformée de Charenton, et y présida le synode en 1631. Le card. de Retz nous apprend (t. Ier, p. 59 et suiv. de ses *Mém.*, édit. de Genève, 1777) qu'il eut beaucoup à se louer de la délicatesse et des égards pleins de réserve de Mestrezat dans une lutte théologiq qu'il soutint contre lui devant le nonce du pape. Parmi ses ouvr., fort estimés de ses co-religionnaires, nous citerons : *Traité de la communion de J.-C. dans l'Eucharistie*, Sedan, 1625, in-4; *Sermons sur div. textes*, ibid., 1625, in-12; *Traité de l'Ecrit.-Ste*, Genève, 1632, in-8; *Traité de l'église*, ib., 1649, in-4. — Mestrezat (Philippe), profess. de philos. et de théol. à Genève, m. en 1690, a laissé quelq réputation comme prédicateur. On a de lui : *Theses physicæ de formâ*, Genève, 1643, in-4; *Theses physicæ de naturâ loci*, ibid., 1647, in-8; *Theses physicæ de cometâ*, ibid., 1647, in-4; *Quæstionum philosophico-theologicarum de libero arbitrio Decas*, ibid., 1655, in-4.

MESUE (Jean ou Iahia, fils de Masouiah, appelé vulgairement), médecin arabe, né au bourg de Khous, dans le voisinage de l'antique Ninive, m. sous le règne de Motawakkel vers 241 de l'hég. (855 de J.-C.), à l'âge d'environ 80 ans, fut successivement attaché à la personne du khâlife Haroun Al-Raschid et à celle d'Al-Mamoun, et jouit de la même faveur sous les successeurs de ces princes. Il a laissé beaucoup de *traités* sur son art, fort estimés chez les Orientaux, et même pendant long-temps chez nous. On y distingue entre autres des *dissert.* en 30 liv., une *pharmacopée*, un liv. d'*anatomie*, des *traités* sur les fièvres, les alimens, les catarrhes, les bains, etc. On en trouve quelques-uns, soit en original, soit en hébreu, dans les princip. biblioth. de l'Europe. Parmi les édit. lat. qui ont été faites, on cite celles de Venise, 1471, 3 part. in-fol.; 1562, in-fol.; et de Lyon, Husz et Siber, 1478, in-fol. On connaît aussi une version italienne, Modène, 1475, in-fol. — Mesué (Jean), fils d'Hamech, né à Mardin dans la Mésopotamie, mort en Egypte à 90 ans vers l'an 406 de l'hégyre (1018 de J.-C.), était disciple d'Avicenne, et a écrit en arabe un *Tr. des emplâtres, des onctions, des sirops*, etc. On en trouve une traduct. hébraïque à la Bibliothèque du roi, n° 581.

MÉTAGÈNES, archit. grec. V. Chersiphron.

MÉTAPHRASTE (Siméon le), ancien hagiographe, né à Constantinople dans le 10e S., suivant L. Allatius, fut successiv. proto-secrét. de l'emper. Léon, gr.-logothète, puis maître du palais. Il entreprit de rassembler les vies des saints, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères; mais, comme il s'est permis de supprimer des faits rapportés par les contemporains et d'en ajouter d'autres, sa compilation ne dispense pas de recourir aux originaux. Fabricius a donné la liste des vies qu'elle renferme dans la *Bibliothèque grecq.*, t. IX, p. 48-152. Un moine, nommé Agapius, en a fait un extrait pub. sous ce titre : *Liber dictus Paradisus, seu illustrium sanctorum vitæ, desumptæ ex Simeone Metaphraste, gr.*, Venise, 1641, in-4, rare. Les princip. *vies* ont été insér. en grec et en latin dans les *Acta* des bollandistes : on en avait déjà des trad. latines dans les *recueils* de Lippoman et de Surius. Indépendamment de cette compilation, on attribue encore à Métaphraste plus. autres pièces dont Fabricius a donné la liste dans sa *Biblioth. grecq.*, t. VI.

METASTASE (Pierre-Bonavent. TRAPASSI, dit), l'un des plus grands poètes de l'Italie, né à Rome en 1698, fut initié dans les lettres grecques, latines et italiennes, par le célèbre jurisconsulte Gravina, qui avait été émerveillé de ses dispositions précoces et de ses improvisat. brillantes. Le jeune Trapassi, par un caprice singulier, prit le nom de *Metastasio*, dérivé d'un mot grec qui signifie *passer*, et analogue par conséquent au nom qu'il quittait. A l'instigation de son maître, il composa, n'ayant encore que 14 ans, sa tragédie de *Giustino*, à laquelle la critique ne reprocha qu'une imitation trop servile des anciens. Après la mort de Gravina, Métastase, âgé de 20 ans, se trouva maître d'une fortune considérable, et compta bientôt tant de créanciers à Rome qu'il résolut de s'aller établir à Naples (1721). Là il se livra à des études sérieuses sur l'art qu'il voulait cultiver exclusivement, et se lia pour la vie avec une actrice distinguée nommée *la Romanina*, qui contribua au succès de ses prem. ouv. Rien ne saurait exprimer l'enthousiasme qu'inspira à toutes les classes de la population ital. la fameuse *Didone abbandonata*, représ. pour la prem. fois en 1724. Métastase, se voyant en état de satisfaire ses créanciers, retourna à Rome; où il n'eut d'autre maison que celle de son amie. Cependant il la quitta pour se rendre, en 1730, à Vienne, sur l'invitation de l'emp. Charles VI, qui lui avait offert le titre de *Poeta cesareo* et un traitement de 3,000 florins. Là, au milieu de ses nouveaux triomphes, il apprit la mort de sa chère *Romanina*, qui lui faisait un legs de 25,000 écus romains; mais il abandonna noblement cette somme considérable au pauvre Bulgarelli, époux presque inconnu de la célèbre cantatrice. Déjà il avait fait paraître, entre autres ouvr. nombreux : le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et cette *Olympiade*, que toute l'Italie surnomma la *Divine*. La mort de Charles VI et les guerres qui en furent la suite interrompirent les travaux dramatiques du poète, et ne l'empêchèrent pas toutefois de composer avec succès une foule de poésies moins importantes. Peu à peu il se retira du monde, quoique Marie-Thérèse lui accordât autant de bienveillance que d'estime, et s'occupa presque uniquem. de ses savantes analyses des poétiques d'Aristote et d'Horace, ou du moins d'études analogues. Il m. en 1782, digne de tous les hommages humains par son génie et par le bien qu'il fit pendant une longue carrière, digne aussi des récompenses d'une religion qu'il avait toujours aimée. Les œuvres poétiques de Métastase consistent en 63 *tragédies lyriques* et *opéras* de divers genres, 12 *oratorio*, 48 *cantates* ou *scènes lyriques*, une foule innombrable d'*elegies, idylles, canzonette, sonnets*, etc. Parmi ses ouv. en prose, il faut citer : l'*Analyse de la poétique d'Aristote*, les *Observations sur le théâtre grec*, et une *correspondance* assez étendue, souvent intéressante. Les édit., prétendues complètes, de Métastase, depuis 1733 jusqu'à nos jours, sont presque innombrables; les plus estimées sont les suiv. : Paris (Ve Quillau), 1755, 12 vol. in-8; Turin, 1757, 14 vol. in-4; Paris (Ve Hérissant), 1780, 12 vol. grand in-8; Gênes, 1802, 6 forts vol. in 8; Padoue (Foglierini), 1810. Le comte d'Ayala a pub. à Vienne, en 1795, ses *Opere posthume*, 3 vol. in-8. On doit à Richelet une traduct. anonyme de Métastase, Paris, 1751-1761, 12 vol. in-12. Les Italiens ont presque divinisé Métastase; Voltaire et Rousseau en ont fait le plus grand éloge. *V.* encore les jugemens que portent sur lui La Harpe (*Cours de litter.*) et M. W. Schlégel (*Cours de littérature dramatique*).

METAXI (François), riche Maltais du 17e S.,

brilla à Rome dans la société des beaux esprits de l'époque; il improvisait, sur quelque sujet qui lui fût proposé, des vers dont un petit nombre seulem. a été conservé dans les rec. du temps.

METEL. V. BOISROBERT et OUVILLE.

METEL ou METELLUS (HUGUES), poète et littér. du 12e S., né à Toul, vers 1080, m. vers 1157, était un homme d'une extrême vanité, qui, après avoir mené la vie la plus licencieuse, embrassa la vie religieuse dans l'abbaye des chanoines réguliers de St-Léon de Toul, mais ne cessa de tourner ses regards vers le monde, où il aurait voulu briller. Il écrivit un grand nombre de lettres aux personnages célèbres de son temps, dans l'espoir que sa corresp. avec eux sauverait son nom de l'oubli. Il se vante quelq. part de pouvoir, en se tenant sur un pied, composer jusqu'à mille vers, etc. De ses nombreuses productions, il ne nous reste que des *lettres* et des *poésies*, dont on trouvera quelque chose dans le t. 2 des *sacræ antiquitatis Monumenta* (*v.* HUGO). Il y a une analyse intér. de ces lettres dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 12, p. 495-510.

METELLI (AUGUSTE), peintre, né en 1609 à Bologne, m. en 1660 à Madrid, où il avait été appelé avec Michel-Ange Colonna (*v.* ce nom), excellait à peindre à fresque l'architecture et les ornemens.

METELLUS (C. CÆCILIUS), surnommé *Macédonicus*, à cause de ses victoires sur les Macédoniens, fut, quoiq. simple préteur, chargé de la guerre de Macédoine l'an 148 av. J.-C., et battit complètem. le faux Philippe (Andriscus), qu'il contraignit à prendre la fuite et qu'il fit pris. peu de temps après. Il vainquit également l'aventurier Alexandre, et réduisit la Macédoine en province romaine. De là, il passa dans le Péloponèse dont les peuples s'étaient revoltés, écrasa les Achéens, comm. par Critolaüs, s'empara de Mégare et de Thèbes, et acheva presq. la guerre avant l'arrivée de Mummius, sonsuccess. Arrivé à Rome, il reçut les honneurs du triomphe et le consulat (143 av. J.-C.). Il fut ensuite envoyé en Espagne avec le titre de proconsul et combattit contre les Celtibères. Il mourut quelq. années après, censeur et prince du sénat, et fut porté au bûcher par ses quatre fils, dont trois avaient été consuls. — Quintus Cæcilius METELLUS *Numidicus*, un des fils du précéd., étudia à Athènes sous Carnéade. Il courut ensuite la carrière des honneurs, et fut successivem. *questeur l'an 126 av. J.-C.*, tribun en 121, *édile en 118*, *préteur en 115*, gouverneur de *Sicile en 114*, *et enfin*, *en 110*, il parvint au consulat et fut chargé de conduire la guerre contre Jugurtha. Malgré l'adresse et la bravouvre de ce prince il changea, en moins d'un an, la face des affaires, battit les Numides sur les bords du Muthul, et força l'ennemi des Romains à demander une trêve. Mais bientôt on reprit les armes; la gloire de soumettre Jugurtha n'était point réservée à Métellus qui, à l'instant où il se préparait à de nouv. efforts, vit Marius, naguère son lieut. et nouvellem. nommé consul, venir prendre le commandem. de l'armée romaine d'Afrique. Métellus se résigna et revint à Rome, où on lui décerna les honneurs du triomphe, et où quelques années après il fut nommé censeur. La sévérité qu'il déploya dans l'exercice de cette charge lui attira beaucoup d'ennemis; et quand, l'an 101, il se présenta concurremm. avec Marius pour briguer un second consulat, loin de réussir, il fut condamné à l'exil. Il se retira à Rhodes, où il se consacra principalem. à l'étude de la philosophie; mais il fut rappelé au bout de quelq. années. On ignore quand mourut cet illustre Romain. Aussi recommandable par son inflexible vertu et par la dignité de son caractère, que par son courage, il n'eut guère d'autres défauts que l'orgueil dédaigneux de la caste patricienne des Romains. Il avait composé des *harangues*, estimées, des *lettres* et plus. ouv. où on louait un style très-correct; mais toutes ces productions sont perdues aujourd'hui. Nous avons perdu de même sa *vie*, écr. par Plutarq. — Q. Cæcilius METELLUS *Pius*, fils de Numidicus, fit ses premières armes en Afrique sous son père, et revint à Rome avec lui. Les démarches qu'il multiplia pour obtenir le rappel de Métellus exilé (*v.* ci-dessus) lui valurent le surnom de *Pius*. Il obtint ensuite la questure, et le tribunat l'an 93 av. J.-C. Peu après, il combattit les Samnites pend. la guerre sociale, et défit le général Pompedius Silo. Les guerres civiles l'obligèrent ensuite à quitter l'Italie, et il resta en Afrique pend. le court triomphe du fils de Marius. Revenu en même temps que Sylla, il se joignit à lui, battit Carinas et Carbon, fut nommé consul avec le dictat. en 81, et alla en Espagne pour s'opposer à Sertorius. Mais le redoutable transfuge refusa d'en venir à une bat. décisive, et s'attacha à ruiner l'armée romaine par des escarmouches. Métellus, sans doute, aurait été vaincu sans l'arrivée de Pompée à la tête d'une force de 30,000 hommes. Ce renfort donna lieu à Métellus de remporter un avantage sur son ennemi et sur Perpenna, son lieut, à Sagonte. L'assassinat de Sertorius rendit ensuite sa tâche plus facile, et les deux généraux, après avoir rétabli l'autorité du sénat en Espagne, revinrent triompher à Rome en 71. Métellus mourut 7 ans après, en 64, revêtu des fonct. de grand-prêtre. Il eut Jules César pour success. — Quintus Cæcilius METELLUS *Creticus*, de la même famille que les précédens, consul l'an 69 av. J.-C., fut chargé en 66 de faire la guerre en Crète, et parvint en effet à soumettre cette île aux Rom. en y mettant tout à feu et à sang. Pompée, qui, en sa qualité d'amiral des mers, avait voulu s'opposer aux cruautés du gén., s'opposa ensuite à son triomphe; et ce ne fut qu'au bout de 3 ans que Creticus l'obtint en dépit de sa résistance et de ses intrigues. — Q. Cæcilius Metellus *Nepos* (c.-à-d. le *Dissipat.*), fils de Métellus Balearicus, fut tribun du peuple en même temps que Caton d'Utique, l'an 63 av. J.-C., et s'opposa constamment aux mesures de Cicéron qu'il détestait. Aussi lorsque Catilina eut succombé, fut-il obligé de se réfug. en Asie auprès de Pompée. Dans la suite, il fut revêtu du consulat et se réconcilia alors avec Cicéron au rappel duquel il se montra favorable. — Q. Cæcilius Metellus *Celer*, préteur l'an 64 av. J.-C., se servit de son aut. pour sauver Rabirius des mains du peuple qui voulait le mettre à mort. Il fut ensuite envoyé avec le titre de proconsul dans la Gaule Cisalpine. Revenu à Rome, et collègue de Pompée dans le consulat en 60, il s'opposa de toutes ses forces au triumvirat de César, de Crassus et de Pompée, et ne cessa de prédire quels maux cette ligue monstrueuse causerait à la république. L'année suivante, il fut envoyé comme gouverneur dans la Gaule Transalpine; mais il y m. au bout de quelq. mois, et la rumeur accusa Clodia, sa femme, de l'avoir empoisonné.

METEREN (EMMANUEL van), histor., né à Anvers en 1535, m. en 1612, en Angleterre, où il était consul de la nation hollandaise, a publié une *Hist. des Pays-Bas*, depuis l'avènem. de Charles-Quint au trône d'Espagne (1516), jusqu'à la fin des troubles religieux; elle parut d'abord en latin, Amsterd., 1597, in-fol. L'aut. la traduisit lui-même en flam., Delft, 1599, in-4, et la continua jusqu'à l'année 1612, Arnheim, 1614, in-fol. Elle a été trad. du flam. en franç. par Jean de la Haye, La Haye, 1618, in-fol.; Amsterd., 1670, in-fol., fig., et en allemand, Francfort, 1669, 4 vol. in-fol., fig.

METEZEAU (CLÉMENT), archit., né à Dreux, dans le 16e S., s'est rendu célèbre par la fameuse digue de La Rochelle, dont n'avaient pu venir à bout les plus habiles ingénieurs, et dont il donna les plans et surveilla la construction. C'est lui qui, en qualité d'architecte des bâtim. du roi, a continué la galerie qui règne depuis le vieux Louvre jusqu'au troisième guichet. On lui doit encore le plan de

l'église des PP. de l'Oratoire et celui de l'hôtel de Longueville. — Paul METEZEAU, frère du précéd., né à Paris vers 1582, m. à Calais en 1632, était licencié de la maison de Navarre, et âgé de 28 ans, lorsqu'il s'associa avec le P. de Bérulle, pour la fondation de la congrégat. de l'Oratoire. Ses talens pour la prédication contribuèrent beaucoup à former divers établissemens de son ordre dans les différ. villes du roy., et à purger la chaire évangélique du mauvais goût qui la dégradait. On a de lui : *Theologia sacra juxta formam Evangelii predicat. distributa*, Lyon, 1625, in-fol. ; *de sancto Sacerdotio, ejus dignitate*, etc. Paris, 1631, in-8, etc. — METEZEAU (Jean), secrét. et agent d'affaires de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, dédia à ce prince, en 1610, *les CL Psaumes de David, mis en vers français*, Paris, in 8, fig.

MÉTHERIE (JEAN-CLAUDE de LA), auteur de nombreux ouv. de physiq. et d'hist. naturelle, né à la Clayette, petite ville du Mâconnais, en 1743, se livra, dès sa jeunesse, à l'étude de la médec., ou plutôt des sciences qui s'y rapportent. Regardant le mouvem. comme essentiel à la matière, il prétendait expliquer par la cristallisation non-seulem. la formation du globe, mais celle de tous les corps organisés ; et presque toutes ses idées reposent sur ces deux bases fondament. La Métherie m. en 1807, professeur adjoint à la chaire d'histoire naturelle du collége de France, où il avait succédé à Daubenton. Nous citerons de lui : *Essai sur les principes de la philosophie naturelle*, Genève, 1778, in-12; *Vues physiologiques*, 1780, in-12; *Essai sur l'air pur*, 1785, in-8; 1788, 2 vol. in-8; *Théorie de la terre*, 1791, 3 vol. in 8 ; 1797, 5 vol. in-8 ; *Leçons de minéralogie données au collége de France*, 1812, 2 vol. in-8 ; *De l'homme considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux* 1802, 2 vol. in-8 ; *Considérat. sur les êtres organisés*, 1804, 3 vol. in-8 ; *Sur la nature des êtres existans*, 1805, in-8. Mais son principal titre est la rédaction du *Journal de physique*, depuis 1785 jusqu'à juillet 1817, numéro où se trouve l'*éloge* de La Métherie, à la suite duquel vient une énumération complète de ses ouvrages.

METHODIUS (SAINT), surn. *Eubulius*, prélat du 4e S., occupa successivem. les siéges d'Olympe, de Patare, de Tyr, fut exilé à Chalcide par les intrigues des Ariens, et y subit le martyre en 311 ou 312. L'église a placé sa fête le 18 septemb. Il avait composé plus. ouv. import., entre autres un *poème* de 10,000 vers contre Porphyre, un *Traité du libre arbitre*, des *Comment.* sur la *Genèse* et le *Cantique des Cantiques* et le *Festin des Vierges*, espèce de dialogue qui nous est parvenu et qui a été publié par le P. Combéfis dans le supplém. de la *Biblioth. des Pères*, Paris, 1672, t. 1er, et par Fabricius, dans les *Œuvres de St-Hippolyte*, Hamb., 1718, t. 2. Il ne nous reste de ses autres écrits que des fragm. recueillis aussi par le P. Combefis dans les *Œuvres d'Amphilochius*.

METHODIUS, patriarche de Constantinople, était né à Syracuse. Il fit ses études dans sa ville natale, reçut ensuite les saints ordres, fut député à Rome pour solliciter le pape en faveur du patriarche Nicéphore, chassé de son siége par Léon, revint ensuite à Constantinople, où il fut enfermé dans une prison par l'empereur Michel, partisan déclaré des iconoclastes, puis jeté vivant dans un tombeau où il ne subsista que par l'humanité d'un pêcheur. Enfin pourtant il lui fut permis de se montrer, et sa constance dans la persécution le fit porter sur le siége patriarcal de Constantinople en 842. Son prem. soin fut d'assembler un concile pour rétablir le culte des images. Sa douceur non moins que sa vigilance contribua à ramener à la doctrine catholique beaucoup d'iconoclastes. Il m. le 14 juin 846. On lui attribue à tort une *Vie de St.-Denis l'aréopagite*, un *Serm. sur la Croix*, un *Panégyrique de St-Agathe* et quelques *homélies*, insérées dans la *Biblioth. des Pères*, par le P. Combéfis. — METHODIUS II, patriarche de Constantinople en 1240, après Germain, ne siéga que 3 mois.

METHODIUS, moine et peintre, né à Thessalonique, florissait vers le milieu du 9e S. Il se trouvait à Constantinople en 853, lorsque Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis, pour lui faire peindre une salle de festins dans son palais. Il y représenta le jugem. dern., et produisit un tel effet sur l'âme du barbare, que celui-ci se fit chrét., et parvint malgré quelq. résistance à décider toute son armée à embrasser la même croyance. Ce ne furent pas là les seuls travaux apostoliq. de Methodius : de concert avec St-Cyrille ou Constantin, il alla prêcher l'évangile aux Moraves et à d'autres peuples slaves, et fut archevêque de la Moravie et de la Pannonie. L'église l'a honoré d'un culte public : sa fête, célébr. par les Grecs et les Russes le 11 mai, est marquée au 9 mars dans le martyrologe romain.

METIUS SUFFETIUS, second dictateur d'Albe, fit la guerre aux Romains au commencem. du règne de Tullius Hostilius. C'est alors que, les deux armées étant en présence, les chefs convinrent que la querelle serait vidée par un combat singulier entre trois guerriers albains et trois romains (*v.* HORACES). La victoire resta aux Romains, représentés par les Horaces, et Albe lui fut soumise. Cependant Métius y garda la suprême autorité. Mais dans la suite, soit impatience d'un joug étranger, soit désir de regagner la confiance de ses concit., il engagea les Veiens et les Fidénates à attaquer Tullius Hostilius, et leur promit de se joindre à eux au milieu du premier combat. En effet, quand l'action eut lieu, Métius fit un mouvem. qui compromettait le sort de l'armée. Tullius, qui s'en aperçut, affecta de croire qu'il agissait d'après ses ordres, et lui envoya celui d'aller au lieu vers lequel il se dirigeait. Cette présence d'esprit rassura les Romains, et fit croire aux Fidénates que Métius les trahissait. Ils lâchèrent pied sur-le-champ. Le lendemain Tullius rassembla les deux armées, accusa hautem. Métius de perfidie, et le fit écarteler, 663 av. J.-C. — METIUS TARPA (Spurius), un des 5 juges établis par Auguste, pour prononcer sur le mérite des ouvr. destinés à être admis dans le temple d'Apollon qui faisait partie du palais de ce prince, se distingua par la pureté de son goût, qui l'a fait citer deux fois par Horace comme le plus habile critique de son siècle.

METIUS (ADRIEN), hab. géomètre holland., né à Alcmaer en 1571, m. en 1635, à Franeker, où il avait rempli, pend. 38 ans, la chaire de mathemat., donna dans les rêveries de l'alchimie et vit s'évanouir en fumée une bonne partie de sa fortune. On a de lui : *Doctrinæ sphæricæ libri V*, Franeker, 1598, in-8 et in-12, *univ. astronom. Institutio : accessit Tractatus de novis auctoris instrumentis*, etc., ib., 1606 ou 1608, in-8 ; avec des addit., ib., 1630, in-4 ; *Praxis nova geometrica, per usum circini et reg. proportionalis*, ib., 1623, in-4 ; *Problemata astronomica geomet. delineata*, Leyde, 1625, in-4 ; *Calendarium perpetuum articulis digitorum computandum*, Rotterd., 1627, in-8 en holland., etc. V. l'*Oraison funèbre* d'Adrien Metius, par Menelaus Winsem, Franeker, 1636, in 4.

METIUS (JACQ.), frère puîné du précéd., passe assez généralem. pour l'inventeur du telescope par réfraction. On fixe l'époq. de cette admirable découverte à l'an 1609. Huyens n'a pas manqué de la revendiquer pour les anciens, tandis que d'autres en ont fait honneur à J.-B. Porta et à Ant. de Dominis, à un certain Zacharie Jans, lunetier à Middelb., enfin à Jean Lapprey, de la même ville. Ce qui paraîtrait le plus probab., d'après cela, c'est que l'on devrait cet instrum. à la ville de Middelbourg, en Hollande. Sur le bruit seul de cette découv., Galilée construisit, en 1610, une lunette, qui a été perfectionnée successivem. par Keppler et Huygens.

On trouvera des détails curieux à ce sujet dans l'*Hist. des mathématiq.*, par Montucla, livre IV, *Progrès de l'optique*, ch. II.

METKERKE ou MEETKERCKE (Adolphe), antiq. et philologue, né à Bruges en 1528, m. en 1591, à Londres, où il était ambassad., mérita la réputation d'un des meilleurs hellénistes de son temps, quoiqu'il eût été souvent distrait de ses étud. favorites par le rôle qu'il joua dans les troubles de la Flandre. Député en 1579 au congrès de Cologne, pour traiter de la paix, il recueillit les actes de cette assemblée, et les publia avec des notes, Anvers, 1580, in-4. On lui doit en outre la 1re édit. complète des *Idylles* de Moschus et de Bion, gr.-lat., avec des notes, Bruges, Hub. Goltzius, 1565, petit in-4; et *de veteri et rectâ Pronunciatione linguæ græcæ*, ibid., 1576, in-8; réimpr. par Sig. Havercamp dans le *Sylloge scriptorum qui de ling. græcæ veræ et rectâ pronunciatione commentaria reliquerunt*, etc.

METOCHITE (Théodore), l'un des hommes les plus savans de son temps, fut revêtu, en 1314, de la dignité de grand logothète (chancelier) par Andronic l'Ancien, et maria sa fille Irène à Jean Paléologue, l'un des petits-fils de ce prince. Il fut dépouillé de sa charge par Andronic le jeune, fut exilé, vit ses biens confisqués, et obtint toutefois bientôt après la permission de revenir à Constantinople, où il m. en 1332, dans un monastère qu'il avait fondé ou rétabli. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont la plupart inédits restent encore ensevelis dans les bibliothèq. Nous nous contenterons de citer : *Hist. Romanæ liber singularis, gr. et lat. ex recens. et cum notis J. Meursii*, Leyde, 1628, in-4; *Hist. sacra libri duo et Constantinapol. liber unus.* V. pour plus de détails : *Specimina operum Theod. Metochitæ, cum præfatione et notis, primùm vulgata à Jan. Bloch*, Hanau, 1790, in-8.

MÉTON, astronome athénien, qui, vers l'an 432 avant J.-C., publia sa fameuse *Ennéadécaétéride*, ou période de 19 ans, par laquelle il corrigeait les inexactitudes de l'octaétéride, et ramenait avec plus de précision l'année solaire à l'année lunaire. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui le nombre d'or; mais ce cycle est devenu aujourd'hui complètem. inutile, et n'est conservé dans nos almanachs que pour les vieilles routines. Méton avait aussi élevé dans la place publiq. d'Athènes un instrum. appelé *héliotrope*, et qui probablem. n'était qu'un gnomon dont les ombres indiquaient les jours où le soleil se trouvait dans l'un ou dans l'autre tropique. On ignore quand m. cet astronome. On sait seulement que les Athéniens ayant voulu le faire passer en Sicile, lorsqu'ils portèrent la guerre dans cette île, Méton contrefit le fou pour ne point y aller.

MÉTRODORE, de Chio, philosop. et discip. de Démocrite, ouvrit une école dans sa patrie, et eut pour disciples Anaxarque et Hippocrate. Il avait composé un *Traité de la nature* et plus. ouvr. de médec. dont la perte afflige ceux qui veulent étudier l'Hist. de la science chez les anciens. Métrodore était sceptique. « Nous ne savons pas même, disait-il, si nous ne savons rien. » Il regardait l'univers comme éternel et infini, admettait les atomes, niait l'existence du mouvement, mais s'écartait de Démocrite dans l'explication de la voie lactée. — Trois autres philosophes ont porté ce nom : l'un, disciple et ami d'Epicure, florissait vers l'an 274 av. J.-C.; un autre, qui était de Stratonicée, embrassa d'abord la secte d'Epicure, et ensuite la quitta pour la philosophie de Carnéade. Il m. vers l'an de J.-C. 139. Enfin le 3e après avoir, pend. quelq. temps, fréquenté les écoles philos., se voua à la politique, et devint un des favoris du grand Mithridate qui, en 72, l'envoya en ambassade chez Tigrane, roi d'Arménie, pour demander du secours. Métrodore usa alors de perfidie, et conseilla au roi d'Arménie de ne point céder à cette demande. Mithridate le fit mourir sitôt qu'il fut de retour.

MÉTRODORE, peint. et philosop. d'Athènes, fut choisi par Persée, roi de Macédoine, pour présider à l'educat. de ses enfans et pour peindre son triomphe. Il vivait vers l'an 168 av. J.-C.

METROPHANE, év. de Smyrne au 9e s., s'opposa avec vigueur à Photius (867), et écrivit à ce sujet une lettre ins. dans les *Collect. des Conciles*.

METROPHANE-CRITOPULE, théologien de la communion grecque, né à Berrhœa, vers 1590, fut élevé à la dignité de protosyncelle de l'église de Constantinople, et, plus tard, placé sur le siége patriarcal d'Alexandrie. On cite de lui : *Epistola de vocibus in musicâ liturgicâ Græcorum usitatis*, Wittemberg, 1740, et insérée par Martin Gerbert dans les *Scriptores ecclesiastici de musicâ*, en grec et en latin, t. 3, p. 398-402; des *notes* et *correct.* sur le *Glossarium græco-barbarum* de J. Meursius l'Ancien, Leipsig, 1787, in-8. *V.* pour plus de détails la dissertat. de Dietelmair intit. *Novæ provinciæ professoris græcæ linguæ adeundæ caussâ de Metrophane Critobulo*, etc., Altdorf, 1770, in-4 de 12 pages.

METTERNICH-WINNEBOURG (le prince Franç.-George-Joseph-Charles de), min. d'état en Autriche, né en 1746, m. à Vienne en 1818, fut employé d'abord comme minist. près du cercle de Westphalie, puis chargé, en 1790, de pacifier le pays de Liége. L'année suiv., il fut appelé aux fonctions de minist. plénipot. près du gouvernem. des Pays-Bas, qu'il conserva jusqu'en 1795, et qui lui valurent le titre de chevalier de la Toison-d'Or. Il fut un des plénipotent. autrichiens au congrès de Rastadt en 1797, fut élevé, en 1803, à la dignité de prince de l'empire, présida, dans les 2 années suiv., le comité des princes médiatisés à Vienne, et vécut ensuite dans la retraite. Il est le père du prince actuel de Metternich.

METTRIE (Julien OFFRAY DE LA), méd. et littérateur trop fameux par ses égaremens et ses désolantes doctrines, né à St-Malo en 1709, reçut de Boerhaave des leçons dont il profita, et vint à Paris, où il eût fait une fortune rapide et honorable, s'il n'eût pas publié des ouvr. condamnables qui le forcèrent de se retirer à Leyde en 1746. Chassé bientôt après de la Hollande, comme il l'avait été de la France, et pour de nouvelles publicat. plus coupables que les premières, il ne savait plus où fuir, quand Maupertuis lui écrivit, de la part du roi de Prusse, qu'il trouverait un asile à Berlin. La Mettrie fut accueilli par Frédéric II en 1748, comme un philosophe victime de l'intolérance, obtint une pension, le titre de lecteur du roi, une place à l'Académie, et ne tarda pas à jouir d'une grande familiarité auprès du monarq. prussien. Cependant le séjour de Berlin lui devint insupportable, et il faisait négocier par Voltaire son retour à Paris, lorsqu'il m. en 1751, des suites d'une indigestion dont il avait prétendu se guérir par des bains et par 8 saignées. Médec. systématique et philosophe dangereux, il a été jugé sévèrem., même par ceux qu'on soupçonnait de partager une partie de ses opinions, par Voltaire, d'Argens et surtout Diderot. Outre ses *Œuvres de médecine*, réunies en 1 vol. in-4, Berlin, 1755, on a de lui des pamphlets contre les médec. : *la Politique du médec. de Machiavel*, ou *le Chemin de la fortune ouvert aux médecins*, Amsterd. (Lyon), 1746, in-12; *les Charlatans démasqués*, ou *Pluton vengeur de la société de médecine*, coméd. satirique (Hollande), 1772, in-8; *Ouvrage de Pénélope*, ou *Machiavel en médecine*, Berlin ou Genève (Hollande), 1748, 2 vol.; avec le *supplém.* et la clef, Berlin, 1750, 3 vol. in-12. Ses *Œuvres philosophiq.* ont été recueillies en 1 vol. in-4, Londres (Berlin), 1751; en 2 vol. in-8, Berlin, 1774; en 3 vol. in-12, Amsterd., 1774. Il

nous suffira de citer : l'*Hist. naturelle de l'âme; l'Homme Machine*, brûlé par arrêt des magistrats de Leyde; les *Réflexions sur l'origine des anim.*; la *Vénus métaphysique*, ou *Essai sur l'origine de l'âme humaine*. Tout ce qu'on peut dire pour justifier La Mettrie, c'est qu'il était fou.

METZ (Claude Berbier du), lieut.-gén. des armées du roi et l'un des plus braves officiers de son temps, né en 1638, à Rosnay, en Champagne, tué à la bataille de Fleurus en 1690, avait mérité par sa valeur d'être nommé successivem. command. de l'artillerie en Flandre et dans les autres pays conquis (1668), gouverneur de la citadelle de Lille, puis de Gravelines (1676 et 1684), enfin lieuten.-général en 1688. C'est de lui que la Dauphine dit un jour au dîner du roi : « *Voilà un homme bien laid.* » Il avait eu le visage horriblem. maltraité par des éclats de mitraille dans la campagne de 1657. L'on sait que Louis XIV répondit : « *Moi, je le trouve bien beau; car c'est un des hommes les plus braves du royaume.* » Ch. Perrault a publié son *éloge* dans le *Recueil des hommes illustres qui ont paru en France dans le* 17e *S.*, t. 11, p. 41.

METZGER (Jean-Daniel), méd., né à Strasb. en 1739, m. à Kœnigsberg, en Prusse, en 1805, occupa la chaire d'anatomie dans cette dern. ville pend. 28 ans, fut en outre assesseur du collége qui surveille l'administ. médicale du pays, devint physic. de la ville, prof. d'accouchem. et méd. de plus. hôpitaux. Il ne resta étranger à aucune des questions qui furent agitées dans son temps sur les diverses parties de la science, et se fit estimer surtout par l'excellent *journal* d'observ. sur la médec. légale et la police médicale, qu'il publia, presque sans interruption, quoique sous divers titres de 1778 à 1790. Parmi ses ouvr. nous pouvons distinguer : *Adversaria medica*, Utrecht, 1774-78, 2 vol. in-8; *Observ. de médec. légale*, 1778 et 1781, 2 v. in-8; *Bibliothèq. de médec. légale*, 1784-86, 2 v. in-8; *Esquisse de séméiotique et de therapeutique*, 1785, in-8; *Manuel de police médicale et de médecine légale*, 1787, in-8; *Bibliothèq. du physic.*, 1787, 1789, 1790, 2 vol. in-8; *Anthropologie philosophico-médicale*, 1790, in-8; *Manuel de chirurgie*, 1791, in-8, etc. Il a fait sa propre biograph. dans le 2e cahier de sa *Corresp. médicale*.—Metzger (Ch.), fils aîné du précéd. et prof. à Kœnigsberg, m. en 1797, a publié plus. *thèses*. — Un autre Metzger (George-Balthasar), méd. et membre de l'acad. des *Curieux de la nature*, sous le nom d'*Americus*, a laissé un gr. nombre de *thèses*, qui attestent beaucoup de savoir. Il m. en 1687.

METZU (Gabriel), peint. holland., né à Leyde en 1615, m. vers 1659, a laissé un gr. nombre de tableaux, qui sont tous recherchés, et dont quelques-uns sont d'un prix excessif. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Mieris, il se distingue par un meilleur goût de dessin. Il a plus. qualités excellentes; mais c'est surtout par l'harmonie que ses productions sont admirables. Le musée du Louvre possède de lui les suivantes : *Portrait de l'amiral Tromp, vu à mi-corps*; un *Militaire faisant présenter des rafraîchissem. à une dame*; un *Chimiste lisant près d'une fenêtre, dont l'extérieur est orné d'une vigne*; une *Femme assise, tenant un pot de bière et un verre*; une *Cuisinière pelant des pommes*; le *Marché aux herbes d'Amsterdam*.

MEULEN (Ant.-Franç. van der), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, m. en 1690 à Paris, où il s'était rendu à la sollicitation de Colbert, auquel son mérite avait été révélé par Lebrun, eut à son arrivée le brevet d'une pension de 2,000 liv., et fut logé aux Gobelins. Bientôt il fut chargé de suivre Louis XIV dans toutes ses campagnes, pour dessiner, sur les lieux, les marches, les campem., les attaques, les grandes actions, et les vues des différentes villes assiégées; circonstance à laquelle il dut cette vérité frappante d'imitation, qui entre autres qualités lui assure un rang éminent parmi les peintres de batailles. Son talent toutefois ne fut pas borné à ce seul genre. Il a peint avec succès la plupart des vues des maisons royales, des paysages, des portraits. Personne ne dessinait mieux que lui les chevaux : aussi Lebrun lui confia-t-il l'exécut. de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Enfin un grand nombre de tentures des Gobelins, dont il fournit les dessins, peuvent soutenir la concurrence avec celles qui ont été faites d'après les modèles de Raphael, de Jules Romain et de Lebrun. Van der Meulen fut reçu à l'académ. en 1673. Les 3 réfectoires des Invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. Le Musée du Louvre en possède 15, parmi lesquels on distingue : l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise*; l'*Entrée de Louis XIV à Arras*; *le siége de Maestricht*. Il existe encore 10 autres de ses tableaux des conquêtes de Louis XIV, dans le chât. de Rambouillet. L'œuvre de cet artiste a été gravé, et contient une suite de 152 planches, exécutées par les plus habiles graveurs de son temps, et formant les tom. 16, 17 et 18 de la collect. d'estampes connue sous le nom de *Cabinet du Roi*.

MEULEN (Guill. van der), jurisc. allem. du 17e S., a écrit des *Comment.* sur le traité de Grotius du *Droit de la guerre et de la paix*. On les trouve dans l'édit. de ce tr, donnée par Fréd. Gronovius, Utrecht et Amsterdam, 1676 et 1704, 3 vol. in-fol.

MEUN (Jos.-Hélitas de), mort à Paris en 1823, a composé plus. *vaudev.* et est aut., avec Cuvelier, des paroles de la *Mort du Tasse*, opéra représ. en 1821, musique de M. Garcia.

MEUNG ou MEHUN (Jehan de), poète franç., surn. *Clopinel*, né dans la petite ville de Meung-sur-Loire, près d'Orléans, au milieu du 13e S., m. à Paris, dans l'intervalle de 1310 à 1318, ou au plus tard vers 1322, étudia l'astrol., la géométrie, l'alchimie, et les autres sciences alors en honneur, et s'éleva au-dessus de ses contemp. comme sav. et comme poète. Un de ses premiers ouv. fut la traduction de l'*Art militaire de Végèce* (1284). Vers le même temps, sur la demande de Philippe-le-Bel, il résolut de donner une suite au *Roman de la Rose*, composé par Guill. de Lorris, supprima, à cet effet, les 82 derniers vers qui en formaient le dénoûment, et y ajouta environ 18,000 vers. Ce livre, l'un des monumens les plus importans et les plus anciens de notre langue et de notre poésie, acquit à Jean de Meung le nom de *Père et d'inventeur de l'éloquence*. Clément Marot l'appelait l'*Ennius franç.*; Pasquier le plaçait au même rang que le Dante; Lenglet-Dufresnoy le regardait comme notre Homère. Cependant les prêtres et les femmes, pour qui l'auteur n'avait pas gardé assez de ménagemens, firent long-temps la guerre à sa mémoire et à son livre, et contribuèrent peut-être à lui donner plus de lecteurs. Parmi les nombreux MSs. de ce poème que possède la Biblioth. du Roi, les plus curieux sont les nos 7239 et 7242, fonds de la Vallière, et surtout le no 196, fonds de Notre-Dame. Quant aux édit., la meilleure, sans contredit, est celle que l'on doit aux soins de M. Méon, Paris, Didot l'aîné, 1814, 4 vol. in-8. Jehan Molinet, chanoine de Valenciennes, qui florissait vers 1480, a donné une espèce de version, ou plutôt de paraphrase inexacte, en prose, de ce *roman* poétique, Paris, Verard, s. d., in-fol.; Lyon, 1503, in-fol.; enfin, Paris, 1521, in-4, sous ce titre rimé : *C'est le romant de la Rose, moralisé, cler et net, translaté de rime en prose par vostre humble Molinet*. Nous avons encore de Jehan de Meung son *Testament*, ou *les Sept articles de foi*, imprimés avec ses *Proverbes durez et ses Remontrances au roi*, Paris, 1523, in-8; il en existe d'autres plus MSs. à la Biblioth. du Roi, fonds de Notre-Dame; les *Loys des trespassez avecques le pelerinaige de maistre Jehan de Meung*, ibid., 1481 84, in-8; le *Miroir*

d'*Alchymie*, ibid., 1612, in-8; *la Vie et les Epîtres de Pierre Abaylard et d'Héloïse sa femme*, dont la Biblioth. du Roi possède un MS. sous le n° 7373 *bis*; etc., etc.

MEUNIER. V. MEUSNIER.

MEURER (Wolfgang), prof. de philos. et de médecine à Leipsig, né à Aldemberg en Misnie, en 1513, m. à Leipsig en 1585, a laissé un grand nombre de consultations insérées dans la collection de J.-Ph. Brendel (*v.* ce nom).

MEURIER (Hubert), en latin *Morus*, doyen et théologal de l'église de Reims, né dans le diocèse d'Amiens, m. en 1602 à Saint-Dies en Lorraine, où il s'était réfugié après la ruine de la ligue, dont il avait partagé les principes, était un homme fort instruit dans les matières ecclésiast. On a de lui : *chrétienne et catholique Exposition des saints et sacris mystères de la messe*, Reims, 1584, 1586 et 1598. 3 vol. in-8; *Traité de l'institution et vrai usage des processions*, ib., 1584, in-8; *Lamentation* (c'est un sermon plein de véhémence, prêché aux funérailles de Louis de Guise, arch. de Reims, massacré aux états de Blois), 1589, in-8, rare; *de Sacris unctionibus libri III*, Paris, 1593, in-8, rare.

MEURISSE (Martin), évêque (*in partibus*) de Madaure, suffragant et administrat.-général du diocèse de Metz, né à Roye en Picardie, m. en 1644, a laissé : *Rerum metaphysicarum libri tres*, Paris, 1623, in-4; *Tractatus de Sanctâ Trinitate*, ibid., 1631, in-8; *Histoire des évêques de Metz*, 1634, in-fol.; *Histoire de la naissance, des progrès et de la décadence de l'hérésie dans la ville de Metz*, 1642, in-4; ibid., 1670, in-4.—Meurisse (Henri-Emmanuel), chirurg., né à St-Quentin, où il m. en 1694, eut beaucoup de part à la construct. du nouvel amphithéâtre de St-Côme à Paris, dressa les tables qui ont servi à l'*Index funereus chirurgorum Parisiensium*, de Devaux, et composa un *Traité de la saignée*, in-12, ouvr. estimé, qui fut pub. par le même Devaux en 1689.

MEURON (Samuel) conseiller d'état et commissaire-général de Neufchâtel, sa patrie, vivait au commencem. du 18e S. Il a laissé une dissertat. *de Legatis plenipotentiariis*, Bâle 1744, in-4, et d'autres opuscules de crit. et de littérat.

MEURSIUS (Jean Ier), laborieux antiquaire, né à Loudun, près de La Haye, en 1579, m. en 1639 à Sora, s'appliqua d'abord à éclaircir Lycophron, l'auteur grec le plus obscur dont les ouvrages nous soient parvenus, étonna par son travail les savans les plus distingués, et se fit connaître avantageusement du grand pensionnaire Barneveld, dont il fut chargé d'accompagner les fils dans les différentes cours de l'Europe. De retour en Hollande, il fut nommé professeur d'histoire, puis de langue grecque à l'académ. de Leyde, et reçut le titre d'historiographe des états-généraux; mais après le supplice de Barneveld, il se vit exposé à des outrages continuels qui le déterminèrent à accepter l'offre que lui fit le roi de Danemarck, en 1625, de la chaire d'histoire de l'académ. de Sora. Il partagea le reste de sa vie entre les devoirs de son emploi et ses trav. littéraires. Ses Œuvres ont été recueillies par J. Lami, Florence, 1741-63, 12 vol. in-fol. On trouvera la liste de ses product., au nombre de 67, dans les *Mémoires* de Niceron, t. 12 et 20. Nous nous contenterons de citer : *Glossarium græco-barbarum*, Leyde, 1614, in-4; *Athenæ Batavæ, sive de urbe Leydensi et academiâ*, etc., ibid., 1625, in-4; *Rerum Belgicarum liber primus, de inductis belli belgici*, ib., 1612, in-4, très-rare; *Ferdinandus, sive libri IV de rebus per sexennium sub Ferdinando, duce albano, in Belgio gestis*, etc., ib., 1614, in-4; *Guillelmus Auriacus, sive de rebus toto Belgio tàm ab eo quàm ejus tempore gestis lib. X*, ib., 1620, in-4; *Historia Danica, usque ad annum 1523*, Copenhague, 1630, in-4; et un gr. nombre de dissertat., insér. dans le *Thesaur. antiquit. græcarum*. Ses ouvrages historiques ont été recueillis, Amsterdam, 1638, in-fol. Sa *Vie* a été pub. par D. Guill. Moller, Altdorf, 1693, in-4; Nuremb., 1732, in-4. *V.* aussi J. Valérian Schramm, *Dissertatio de vitâ et scriptis Joh. Meursii patris*, Leipsig, 1715, in-4.

MEURSIUS (Jean II), savant littérat., fils du précéd., né à Leyde en 1613, suivit son père en Danemarck, et m. vers 1653. On a de lui : *Majestas veneta*, Leyde, 1640, in-12; *de Tibiis veterum*, Sora, 1641, in-8, et insér. dans le t. 8 du *Thesaur. antiquitat. græcar.*; *Observ. politico-miscellaneæ*, Copenhague, 1641, in-8; *Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, Leyde, Elzevir, 1642, in-12; réimpr. à la suite du poème des *Jardins* de Rapin, ib., 1668, in-12; Utrecht, 1672, in 8.—V. Chorier.

MEUSCHEN (Jean-Gérard), théolog. et philologue, né à Osnabruk en 1680, fut successivem. profess. de philosophie à l'académ. de Kiel, past. dans sa ville natale, prem. prédicat. du comte de Hanau, enfin surintendant-général des églises de la principauté de Cobourg, et profess. de théolog. à l'académ. de cette ville, où il m. en 1743. Il était membre de la société royale de Berlin. On trouvera dans Rotermund la liste de ses ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Bibliotheca medici sacri, seu recensio scriptorum qui scripturam sacram ex medicinâ et philosophiâ naturali illustrârunt*, La Haye, 1712, in-8; *Ceremoniale electionis et coronationis pontificis romani, et ceremoniale episcoporum, collecta, edita et præfatione illustrata*, ib., 1732, in-4; *Vitæ summorum dignitate et eruditione virorum ex rarissimis monumentis litterato orbi restitutæ*, Cobourg, 1735-41, 4 part. en 1 v. in-4; *Novum Testamentum ex Talmude et antiquitatibus Hebræorum illustratum*, Leipsig, 1736, in-4.—Meuschen (Frédéric-Christian), fils du précédent, conseiller et secrét. de légation du prince de Cobourg à La Haye, né à Hanau en 1719, forma un riche cabinet de coquillages, et rédigea le catalogue raisonné des principales collect. de ce genre qui furent vendues en Hollande à cette époque. Il pub. ce recueil sous le tit. de *Miscellanea conchyliologica*, Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8.

MEUSEL (Jean-George), laborieux bibliogr., né en 1743 à Eyrichshof, près de Baunach en Franconie, m. en 1820, fut d'abord profess. d'hist. aux univ. d'Erfurt et d'Erlang, puis nommé successiv. conseiller aulique de la principauté de Quedlinb., de la cour électorale de Brandebourg et de celle du roi de Prusse. Sans parler des services qu'il a rendus aux lettres par ses édit. et ses trad., nous citerons quelques-uns de ses nombreux ouvr. : *de Præcipuis commerciorum in Germaniâ epochis*, Erlang, 1780, in-4; *Bibliotheca historica*, Leipsig, 1782-1804, 11 t. en 22 vol. in-8; *l'Allemagne littéraire* (gelehrte Teutschland), Lemgo, 1796 et suiv. 16 vol. in-8; *Introduct. à la connaissance de l'histoire des états de l'Europe*, Leipsig, 1775, in-8, 4e éd., 1800; *Dictionnaire des artistes allemands vivans*, Lemgo, 1778-89, 2 vol. in-8, 1808-09, avec un 3e vol. pub. en 1814 et servant de supplém. aux 2 édit.; *Littérature de la Statistique*, Leipsig, 1790, in-8; 1806-07, 2 vol. in-8; *Direction* (Leitfaden) *pour l'histoire de la littérature*, ib., 1799-1800, 3 part. in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, ibid., 1802 et suiv., 15 vol. in-8. Meusel a encore eu plus ou moins de part à la rédaction d'un grand nombre de journ. ou de recueils périodiques.

MEUSNIER (Philippe), habile peintre, né en 1655 à Paris, où il m. en 1734, fut reçu à l'académie, dont il devint trésorier, obtint une pension et un logement au Louvre, et fut honoré dans son atelier des visites de Louis XIV et de Louis XV. Il excellait à peindre l'architecture et entendait parfaitement la perspective. Il fut employé à repré-

senter l'architect. de la voûte de la chapelle de Versailles, à décorer la galerie de Coypel au Palais-Royal et le château de Marly.

MEUSNIER (Jean-Baptiste-Marie), général franç., né à Paris en 1754, était déjà parvenu au grade de lieutenant-colonel du génie, avant la révolution. Il fut chargé, en 1790, d'établir, vers les côtes et les frontières, des lignes de signaux. Parvenu au grade de général de division, il se distingua par la belle défense du fort de Kœnigstein contre les Prussiens en 1793, fut fait prisonnier et presque aussitôt échangé. La même année il fut placé à un poste important, celui de Cassel, eut la jambe emportée d'un coup de canon, et m. des suites de sa blessure.

MEUSNIER. V. Querlon.

MEUSY (Nicolas), écrivain ascétique, né à Villers-Sexel, dans la Franche-Comté, en 1734, m. vicaire de la paroisse de Rupt en 1772, victime de son zèle pour les malheureux atteints d'une malad. épidémique, a laissé *le Code de la religion et des mœurs*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; *le Catéchisme historiq., dogmatique et moral des fêtes*, Vesoul, 1771, in-12.

MEXIA ou MESSIE (Pierre), histor. et compilateur, né à Séville vers la fin du 15e S., m. vers 1552, fut honoré du titre d'historiogr. de Charles-Quint. On a de lui : *Silva de varia leccion*, Séville, 1542, in-4, trad. dans la plupart des langues de l'Europe, et notamm. en franç. par Cl. Gruget, sous le titre de *Diverses leçons*, Paris, 1554, Tournon, 1604, 1616, in-8; *Historia imperial y cesarea desde Julio Cesare hasta Maximiliano*, Séville, 1546, in-fol.; trad. en ital. par Louis Dolce, Venise, 1561, 1597 et 1644, in-4; *sept Dialogues*, Séville, 1547; trad. en ital. par Alph. d'Ulloa, Venise, 1557, in-4; et en franç. par Cl. Gruget, à la suite des *Diverses leçons*. — Un autre Mexia (Louis de) est présumé aut. de l'*Apologue sur l'oisiveté et sur le travail*, pub. à Alcala de Hénarès, 1546, sous le nom allégor. de *Fabricio de Portundo*.

MEXIQUE (le), contrée la plus remarquable du Nouveau-Monde, tant par l'étendue de territoire qu'occupaient ses diverses peuplades, que par l'ancienneté présumable de leur établissem. d'après les vestiges de civilisat. qu'y trouvèrent les Espagnols lors de l'expédition de Fernand Cortez (1519-21), venait à peine d'être découvert par un jeune aventurier nommé Grijalva (1518), lorsque le premier armement sous pavillon de S. M. C. mit à la voile pour en prendre possession. Outre l'empire d'Anahuac, qu'avaient fondé par la conquête, et gouverné au milieu de guerres presque continuelles avec les peuplades voisines, plus. générat. de souver. dont les derniers furent Montezuma II, Cuitlahuatzin et l'héroïque Gustimotzin ou Quauhtemotzin, le Mexique comprenait encore les petites républiques de Tlascala et de Cholula, les roy. de Tezcuco et de Mechoacan, enfin les autres peuplades éparses dans l'espace qui s'étend entre le golfe auquel il donne son nom, à l'est, et à l'ouest l'Océan pacifique, par les 14e et 21e degrés de latitude. Réduit à l'état de colonie sous le nom de Nouv.-Espagne, il embrassa bientôt dans ses limites depuis l'isthme qui sépare les deux Amériques jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Californie, par les 37e 10' de latitude. Si l'on en excepte les noms glorieux de Cortez et de quelq.-uns de ses lieuten., celui plus glorieux encore du vénérable Las Casas, et enfin d'un petit nombre d'autres hommes à jamais bénis des Mexicains, tels que les vice-rois Revillagigedo, Azanza, Juan de Acuna, marquis de Casa Fuerte (le seul Américain que durant près de 3 S. la couronne espagnole ait préposé à ces importantes fonct., et qui les remplit, avec autant d'habileté que de désintéressement, de 1722 à 1724), le digne archevêque D. Fr. Manso y Zuniga, quelques pieux et savans missionn., on ne trouve guère que de hideux souvenirs dans l'hist. de la domination espagnole sur ces contrées. Nos convulsions polit., qui ébranlèrent l'Europe dans les dern. années du 18e S., étendirent leur influence jusqu'au sein de la Nouv.-Espagne : l'exemple des États-Unis y avait d'ailleurs répandu déjà les prem. ferm. de révolte contre la mère-patrie; des mesures d'une rigueur excessive de la part du gouvernem. devaient en hâter l'explosion. Toutefois ce ne fut qu'après avoir déployé l'étendard pour la cause de la métropole contre l'envahissem. de Napoléon que le Mexique s'insurgea pour sa propre cause. Dans l'incertitude où le plaçait la difficulté des communications avec le gouv. légitime d'Espagne, le vice-roi Iturrigary convoqua une junte pour l'organisat. d'un gouv. provisoire, et fit faire ainsi aux colonies mexicaines un pas vers l'émancipation. Deux partis divisèrent tout d'abord cette assemblée, celui des *indépendans* et celui des *royalistes*; mais ils s'en tenaient à de simples démonstrat.: c'est à un ecclés., le moine Hidalgo, qu'appartient l'honneur de la prem. attaque (1810). Les troupes royales commandées par les généraux Cruz, Calleja, les colonels Lopès, Truxillo, etc., usant de stratagèmes dont plus. sont entachés d'odieux, défirent d'abord les insurgés commandés par Hidalgo revêtu du titre de généralissime. Venegas, qui avait succédé à Iturrigary, déploya un tout autre zèle contre le parti *indépendant*; les principaux chefs, faits prisonn., périrent par ses ordres; mais ils trouvèrent des success. qui achevèrent leur ouvrage après une lutte héroïque de plus de 12 années. En vain l'orgueilleux Iturbide (*v.* ce n.) s'était flatté de recueillir seul le fruit de tant d'efforts; son règne éphémère fit bientôt place à celui de la liberté; une constitution modelée sur celle des États-Unis d'Amérique, et qui divise le Mexique en républ. fédératives, a été promulguée en 1824; enfin, au moment où nous traçons cette esquisse imparfaite, d'importantes négociations entamées avec les puissances européennes, et dont plusieurs sont déjà conclues, semblent garantir aux Mexicains la durée d'une existence politique dont le maintien ne demande pas moins de vertus que sa conquête. Nous signalerons comme digne d'un haut intérêt l'immense ouv. de MM. A. de Humboldt et Bonpland, intit. *Voyage aux Régions équinoxiales du nouveau continent, fait en* 1799-1804, et dont la publicat. commencée en 1806 est à la veille d'être terminée. M. Beulloch a pub. en angl. : *le Mexique en* 1823, ou *Relat. d'un Voyage dans la Nouvelle-Espagne*, précédée d'une *introduct.* par sir John Byerley. Cet ouvrage a été traduit en français (par Mlle Sobry), Paris, Eymery, 1824, 2 vol. in-8 et atlas. On peut consulter aussi l'intéressant *Résumé de l'Hist. du Mexique, par Eugène de Monglave* (M. Garay), Paris, 1826, in-8.

MEY (Jean de), doct. en médec., ministre et profess. de théologie, né à Middelbourg en Zélande, où il m. en 1678, a laissé : *Commentaria physica, sive Expositio aliquot locorum Pentateuchi mosaici in quibus agitur de rebus naturalibus, etiam ad medicinam attinentibus*, Middelbourg, 1651, 1661, in-4; *Commentarius in Joannis Goedaert metamorphosim insectorum, cum appendice de hemerobius et cometis*, ibid., 1668, in-8, fig. — Un autre médec. holland., Frédéric van der Mey, a donné : *Historia medica de vertigine, catarrho, tussi, abortu*, La Haye, 1624, in-4; *de Morbis et symptomat. Bredanis tempore obsidionis*, Anvers, 1627, in-4.

MEY (Claude), avocat au parlem. de Paris et savant canoniste, né à Lyon en 1712, m. en 1796 à Sens, où il s'était réfugié pendant la terreur, était un homme fort instruit sur les matières canoniq., et avait même des connaissances en théologie. Il prit part à toutes les discussions religieuses de son temps, se rangea du côté des appelans, et plus tard se déclara contre la constitut. civile du clergé en signant la consultation dressée par Jabineau

(15 mars 1790). Nous citerons de lui : *Apologie des jugem. rendus en France par les tribunaux séculiers contre le schisme*, 1752, 2 vol. in-12 : ouv. supprimé par arrêt du parlem. de Paris et condamné par Benoît XIV (la 2e part. est de Maultrot); *Requête des sous-fermiers du domaine au roi, pour demander que les billets de confession soient assujettis au contrôle*, in-12 de 40 pag. (pièce satirique condamnée au feu par arrêt du parlem.); *Maximes du droit public français, tirées des capitulaires, des ordonnances du royaume et des autres monumens de l'histoire de France* (en société avec Aubry, Maultrot et Blonde), 1772, 2 vol. in-12; 2e édit., 1775.—MEYE (Ottavio), négociant de Lyon, de la même famille, m. en 1690, est l'inventeur du procédé employé pour lustrer les soies. Il se forma une riche collect. d'objets curieux et d'antiquités, parmi lesquels on voyait le fameux bouclier dit *de Scipion*, transporté depuis au cabinet des médailles.

MEYDANY (ABOU'L FADHL AHMED BEN MOHAMMED AL), écrivain arabe, né dans le quartier de Nischahpour, appelé Meydan, m. dans la même ville en 518 (1124), est aut. d'un traité *des noms propres et des synonymes*, augmenté par son fils Abou Sayd, et d'un traité de *grammaire en vers*. Mais il doit surtout sa grande réputat. à son *Recueil de proverbes* (Medjme-al-amtsal), au nombre de 6000, source féconde à laquelle sont venus puiser les savans qui ont le plus contribué par leurs écrits à la propagat. des études orientales en Europe, notamm. Pococke, Reiske et M. Silvestre de Sacy. Le prem. avait trad. tout l'ouvr. en latin et déposé son MS. à la biblioth. bodléienne. C'est d'après ce MS. que Schultens le fils pub. 120 proverbes en arabe et en latin, Londres, 1773, et que M. Macbride en a inséré un certain nombre dans les différentes livraisons des *Mines de l'Orient*. Schultens, qui en avait annoncé une édit. complète avec le texte, la traduct. latine et des notes, s'est arrêté au 334e proverbe; et son travail a été continué, mais non complété par Schrœder. Scheid, Reiske, M. Rosenmüller, n'ont donné également que des commencem. d'édit. : ce dern. a pub. 17 nouveaux proverbes avec leur traduct. et de savantes notes, Leipsig, 1796.

MEYER (JACQUES), dit *Baliolanus*, historien, né à Vleter, village près de Bailleul, en 1491, m. en 1552 à Blankenberg, dont il occupait la cure, fut un des restaurat. des bonnes études dans la Flandre. On a de lui : *Flandricarum rerum Decas, de origine, antiquitate, nobilitate, ac genealogiâ comitum Flandriæ*, Bruges, 1531, in-4 et in-8; *Chronicon Flandriæ ab anno Christi 445 usque ad annum 1278*, Nuremberg, 1538, in-4; continué par Ant. Meyer, son neveu, jusqu'à l'année 1476, et pub. sous le titre de *Commentarii sive Annales rerum flandricarum*, etc., Anvers, 1561, in-fol., puis réimpr. dans le *Recueil* des histor. belges de Feyrabend, Francfort, 1580, in-fol.—MEYER (Antoine), neveu du précéd., m. en 1607 à Arras, où il avait rempli 37 ans la place de principal du collége, a pub. quelques ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. belgica*, et parmi lesquels nous citerons : *Comites Flandriæ seu Epitome rerum flandricarum versu heroïco*, Anvers, 1556, in-8; et un poëme intit. *Ursus sive de rebus div. Vedasti* (St-Waast) *episcopi Atrebatensis libri tres*, Paris, 1580, in 8.—MEYER (Philippe), fils du préc., m. en 1637, à l'âge de plus de 70 ans, pub. différent. pièces dont Foppens a donné la liste, et continua les *Annales* de son grand-oncle jusqu'en 1617 : ce MS. était conservé à l'abbaye de St-Waast d'Arras.

MEYER (THÉOD.), peint. et grav., né en 1572 à Eglisau, canton de Zurich, m. à Zurich en 1658, a laissé un œuvre assez consid., dont font partie les *Douze Mois*, les *Danses des Paysannes*, l'*Armorial de Zurich*.—MEYER (Rodolphe), fils aîné du précéd., m. en 1738, dans un âge peu avancé, suivit la carrière de son père. On distingue ses grav. pour une édition de l'*Helvétie-Sainte* de Murer.

MEYER (CONRAD), peintre et grav. à l'eau-forte, né à Zurich en 1618, m. dans la même ville en 1689, fut élève de son père Théodore et de son frère Rodolphe. Il peignit avec un égal succès l'histoire, le paysage et le portrait, et fut le prem. qui se servit habituellem. du vernis mou pour graver à l'eau-forte. Le nombre de ses peintures et de ses grav. s'élève à plus de 900 pièces. Gaspard Füssli en a donné un catalogue que l'on peut consulter et dont Huber a inséré l'extrait dans le *Manuel des amateurs de l'art*. Son œuvre consiste en *portraits, sujets historiques, paysages et emblèmes*. — MEYER (Félix), peintre de paysages, né en 1653 à Winterthur, en Suisse, m. en 1713, trouva dans les sites variés de sa patrie une source féconde d'inspirat., et acquit, par un travail assidu, une telle promptitude d'exécut., qu'on en rapporte des effets incroyables. Devenu possess. d'une fortune assez considérable, il fut nommé par ses compatriotes memb. du grand conseil, et investi, en 1708, de la charge de gouvern. du château de Wyden près d'Hussen. Ses tableaux les plus recherchés sont ceux dont Roos ou Rugendas ont peint les fig.; car c'était la partie faible de son talent. Il a gravé à l'eau-forte plus. paysages estimés; ces pièces, au nomb. de 24, représentent des *sites de la Suisse*.

MEYER (LÆVIN de), théolog. et poëte de la société de Jésus, né à Gand en 1655, m. à Louvain en 1730, professa successivem., dans son ordre, les humanités, la philosophie et la théologie. Il eut de longs démêlés avec plus. doct. de Louvain, qui refusaient de se soumettre aux constitut. des papes. Parmi ses nombreux ouvr. polémiques, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, on distingue le suiv. : *Historiæ controversiarum de divinæ gratiæ auxiliis, libri sex*, Anvers, 1705, in-fol. On a encore de lui : *de Irâ, lib. tres* (poëme en vers élégiaq.), ibid., 1694, in-4; *de Institutione principis, lib. tres* (poëme en vers hexamètres), Bruxelles, 1716, in-4, etc. L'édit. la plus complète de ses *poésies* est celle de Bruxelles, 1727, in-8.

MEYER (CONRAD), peintre sur verre, né à Zurich en 1695, m. dans la même ville en 1766, s'est fait un nom par la beauté et la netteté de ses peintures et par ses connaissances peu communes en physiq. Il composa lui-même l'appareil nécessaire à la société physique de sa ville natale, où l'on conserve plus. de ses machines et instrum.—MEYER de KNONAU (Jean-Louis), amateur éclairé des sciences et des arts, né à Zurich en 1705, m. dans la même ville en 1785, a laissé cinquante *Fables* (Zurich, 1758), dont les figures ont été dessinées et gravées par lui-même, et quelques écrits sur l'agriculture, etc. — MEYER (Joseph-Léonce), né à Lucerne en 1720, m. dans la même ville en 1789, est aut. d'un grand nombre de composit. musicales, d'opéras et d'autres pièces de théâtre. En 1775 il fonda une société patriotique, dite *de la Concorde*, qui devait resserrer les liens entre les cantons et les pays catholiques de la Suisse, mais qui cessa d'exister en 1783.— MEYER (Jean-Jacques), né en 1629 à Winterthur, canton de Zurich, mort curé de la même ville en 1710, a laissé un grand nombre d'écrits ascétiques et pédagogiq.; nous ne citerons que l'*Hortulus adagiorum germanico-latinorum*, 1677; et le *Janua linguarum Comenii dialogisticè*, 1691.—MEYER (Léonard), curé à Schaffouse, s'est fait connaître surtout par une *Hist. de la ville de Schaffouse et de la reformat. de son église* (en allem.), 1656, in-8.

MEYER (JOSEPH-RODOLPHE-VALENTIN D'OBERSTAD), né à Lucerne en 1725, d'une famille patricienne, devint membre du sénat de sa ville natale, et s'annonça d'abord comme réformateur politique; toutefois son patriotisme apparent fut mêlé de beaucoup d'ambition et dicté peut-être par

son animosité contre les Schumacher, dont l'influence lui portait ombrage. Le trésorier de l'état, l'un des membres de cette puissante famille, fut accusé de malversat. et condamné à des amendes; son fils fut décapité, par sentence du sénat, et Meyer se vit décerner la couronne civique, fut appelé l'*Immortel* et *le Divin*. Mais en 1769, lorsqu'on eut reconnu l'injustice de ces deux sentences, il fut trop heureux de n'être puni que par un bannissem. de 15 ans. Son exil achevé il rentra dans sa patrie, reprit sa place au sénat, et loin de prêcher encore des réformes, donna lui-même dans tous les abus où il pouvait trouver son compte. Il se déclara contre la révolut. franç., et reçut du roi de Sardaigne l'ordre de St-Lazare en récompense de ses efforts, heureusem. inutiles pour entraîner sa patrie dans diverses coalitions. Déplacé de nouveau par la révolution suisse, il se retira chez son frère, abbé du couvent de Bleinau, où il m. en 1808. On connaît de lui plus. ouvr. politiq., qui offrent souvent d'assez bonnes idées. En 1764 il écrivit l'*Eloge de M. F.-V. Balthasar.*

MEYSSENS (Jean), peintre d'histoire et de portraits, né à Bruxelles en 1612, s'occupa aussi avec succès de la gravure au burin et à l'eau-forte, et abandonna pourtant la culture des arts pour se livrer au commerce des estampes. Parmi ses portr. on distingue ceux du *Comte Henri de Nassau*, de la *Comtesse de Styrum* et des *Comtes de Benthe.m.* En fait de gravures à l'eau-forte, on a de lui une suite de huit portraits de peintres, pub. en 1649, in-4. Il a laissé un livre, devenu rare, sous ce tit.: *Images de divers hommes d'esprit qui par leur art et science deburvient vivre éternellem. et desquels la louange et renommée faict estonner le monde*, Anvers, 1649, in-fol.—Meyssens (Corneille), fils du précéd., né à Anvers en 1646, se distingua surtout dans le genre du portrait. On cite de lui : *Effigies imperatorum domûs austriacæ, delineatæ per Joannem Meyssens, et æri insculptæ per filium suum, Cornelium Meyssens.*

MEYSSONIER (Lazare), médecin, né à Mâcon en 1602, m. vers 1672, pratiqua son art à Lyon avec beaucoup de succès et y obtint un canonicat de l'église St-Nizier. Il s'adonna toutefois à l'astrologie judiciaire, composa des horoscopes, et pub. un almanach intit. le *bon Hermite*, que ses confrères firent supprimer, non sans peine. Nous citerons de lui : *Œnologie*, ou *les Merveilleux effets du vin, ou la Manière de guérir avec le vin seul*, Lyon, 1636, in-8; *Introduct. à la philosophie des anges*, ib., 1648, in-8; *Almanach chrétien, catholique*, etc., ib., 1657, in-4; *la Belle magie*, ou *Science de l'esprit*, etc., ib., 1669, in-12, fig.

MEYTENS (Martin de), peintre, né à Stockholm en 1695, s'établit à Vienne, y fut nommé peintre de la cour impériale, et m. en 1770. Il peignit d'abord en émail, puis à l'huile, particulièrement dans le genre du portrait : ses carnat. sont excellentes.

MÉZERAI (François EUDES DE), célèbre historien, né en 1610 au village de Rye, près d'Argentan, renonça à la poésie, pour occuper une place de commissaire des guerres. Dégoûté ensuite de cet emploi, il vint se fixer à Paris; et c'est alors qu'il se fit appeler *de Mezerai*, du nom d'un hameau de la paroisse de Rye. Il débuta par quelq. pamphlets politiq., dont la composition, lui faisant sentir le besoin de comparer le présent avec le passé, le porta vers l'étude de l'histoire. Un travail trop opiniâtre, en le faisant tomber dangereusem. malade, lui valut la protection de Richelieu et une petite gratification. Peut-être le cardinal n'aurait-il fait de lui, par cette faveur anticipée, qu'un historiographe de France; mais le jeune auteur avait dans le caractère une indépendance à laquelle il lui eût été impossible de renoncer quand il l'aurait voulu. Le premier vol. de sa grande *Histoire de France* ne tarda pas à paraître et à faire tomber presque dans l'oubli, malgré les efforts envieux de plus. savans, toutes les compilat. qu'on avait eues jusqu'alors. Le 2e et le 3e vol., qui parurent en 1646 et en 1651, ne reçurent pas un accueil moins favorable. Ce ne fut qu'après s'être délassé par une vingtaine de pamphlets contre Mazarin, pub. sous le nom de Sandricour, qu'il commença l'abrégé de sa grande histoire, dont la prem. édit. mit le sceau à la réputat. de l'aut. en 1668. On releva pourtant des erreurs nombreuses, auxquelles Mézerai, uniquement occupé de présenter les faits d'une manière pittoresque, parut attacher peu d'importance. La manière dont il envisageait dans son hist. l'origine des tailles, de la gabelle et des impôts en général, déplut fort à Colbert, qui, après avoir exigé de l'auteur des correct. dont celui-ci s'acquitta de mauvaise grâce, lui ôta la moitié d'une pension de 4,000 fr., qui fut plus tard supprimée tout entière. Mézerai, riche encore du produit de ses ouv. et des pensions de plus. princes étrangers, institua à sa m. en 1683 pour son légataire univ. un certain Lefaucheur, cabaretier de La Chapelle, près St-Denis, avec lequel, dans ses dern. années, il avait formé une liaison fort intime. Ses proches parens n'eurent que ses biens patrimoniaux, c.-à-d. fort peu de chose. Il avait vécu incrédule, et m., comme tant d'autres, dans des sentim. plus chrétiens. L'acad. l'avait reçu dans son sein, après la publication des deux prem. vol. de sa grande histoire, et l'avait nommé secrétaire perpétuel à la place de Conrart. Comme historien il manque d'exactitude et d'instruction : comme écrivain, malgré son style dur, inégal, négligé, il a de la force, du nerf et offre quelquefois des traits qui feraient honneur aux plus grands peintres de l'antiquité. Voici la liste de ses principaux ouvr. : *Histoire de France*, 3 v. in-fol., 1643, 1646, 1651; *Abregé chronologiq. de l'Hist. de France*, 1668, 3 vol. in-4; réimpr. en Hollande, 1673, 6 vol. in-12 : la meilleure édit. est celle de 1775, 14 vol. in-12; *Traité de l'origine des François*, Amsterdam, 1688, in-12; une traduct. de l'*Histoire des Turcs*, de Chalcocondyle, Paris, 1662, 2 vol. in-fol.; une trad. du *traité* de Jean de Salisbury, intitulé : *Vanité de la cour*, ibid., 1640, in-4; une traduct. du *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Grotius, ibid., 1644, in-8 (*v.* le n° 1873t du *Dictionnaire des Anonymes*); *Histoire de la Mère et du Fils* (Marie de Médicis et Louis XIII), Amsterdam, 1730, in-4, ou 2 v in-12.

MÉZIÈRE (Eugène-Eléonore de BETHIZY, marquis de), lieuten.-général, m. en 1782 à Longwi, dont il était gouvern. et où il se fit chérir, s'était signalé à la bataille de Fontenoi et dans les guerres de Hanovre. Il a pub., sous le voile de l'anonyme, quelq. brochures peu importantes, parmi lesquelles on cite : *Effets de l'air sur le corps humain, considérés dans le son*, ou *Discours sur la nature du chant*, Amsterdam et Paris, 1760, in-8; *Critique du livre contre les spectacles*, *intitulé* : J.-J. Rousseau, etc., à d'Alembert, etc., 1765, in-8.

MEZIRIAC (Claude-Gaspar BACHET, sieur de), l'un des plus savans hommes de son temps, né à Bourg en Bresse en 1581, m. en 1638, possédait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol, et avait des connaissances positives et étendues dans les sciences mathématiq. Il fut reçu à l'académie franç. en 1635, quoique absent, et dispensé de prononcer lui-même son discours de remerciem., qui fut lu par Vaugelas. On a de lui : *Problèmes plaisants et delectables qui se font par les nombres*, Lyon, 1613; ib., 1624, in-8; *Diophanti Alexandrini arithmetic. lib. sex et de Numeris multangulis liber unus, gr. et lat. commentar. illust.*, Paris, 1621, in-fol.; ib., 1670, in-fol.; les épîtres d'Ovide, trad. en vers franç., avec des comment. fort curieux, Bourg en Bresse, Teinturier, 1626, in-8, très-rare; La Haye, du Sauzet, 1716, 2 vol. in-8,

augm. de divers morceaux du même auteur; *Chansons dévotes et saintes sur toutes les principales fêtes de l'année et sur autres divers sujets*, Dijon, 1615, in-8; Lyon, 1618, in-12.—Guillaume Bachet de Villeusant, frère aîné du précéd., m. en 1631, a laissé des vers latins et franç., dont quelques-uns ont été impr. dans le recueil des *Chansons dévotes*. *V.* l'*Eloge* de Bachet de Meziriac, dans les *Eloges de quelq. aut. franç.* (par Joly), p. 1-84.

MEZZABARBA (le comte François), savant antiquaire et numismate, né à Pavie en 1645, m. à Milan en 1697, avec le titre de fiscal de l'emper. Léopold pour la Lombardie autrich., a donné une édit. des *Médailles des Emper. romains*, par Adolphe Occo, avec des addit. et des explicat., qui ont été complétées et rectifiées par Argelati dans la belle édit. qu'il a donnée du même ouvr. en 1730. On cite en outre de lui : *Numisma triumphale ac pacificum, Joanni III, Poloniæ regi, oblatum*, Milan, 1687, in-4.—Mezzabarba (Jean-Antoine), l'un des fils du précéd., né à Milan en 1670, m. en 1705, prit l'habit de la congrégat. des somasques, professa la rhétorique à Brescia et à Pavie, puis la géographie et la théologie morale à l'université de Turin. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIV*, en trois langues, Paris, 1703, in-4; plus. pièces de vers en latin et en ital., dont on peut voir les titres dans la *Biblioth. mediolan.* d'Argelati, t. 2, p. 912, et une *Lettre au sujet d'une médaille de Sévère frappée à Acras*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, déc. 1703, et en lat. dans les *Electa numaria* de Volterek.

MEZZABARBA (Charles-Ambroise), patriarche d'Alexandrie et légat du pape Clément XI en Chine, partit en 1720 pour cette mission, dont l'objet était de faire exécuter les décisions du saint-siége, relativem. aux cérémonies sur lesquelles les missionn. ne pouvaient s'accorder. Le légat, mal accueilli par l'emp. Khang-hi et fatigué des désagrémens et des obstacles qu'il rencontrait, partit pour Macao, et y donna (1721) un mandem. pour exhorter les missionnaires à se conformer aux décrets de Rome; mais en même temps il modifiait ces décrets par quelques concessions, qui furent annulées par Benoît XIV en 1742. Après son retour à Rome, la relation de sa mission fut pub. d'abord en franç., puis en ital. en 1739 : elle a été insérée dans les *Anecdotes de la Chine*, t. 4 et 5. Les jés. y sont assez maltraités.

MEZZAROTA (Louis), connu sous le nom de *Cardinal de Padoue*, né dans cette ville en 1391, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine; mais ayant eu le bonheur de gagner la confiance du cardinal Gondolmiero, il le suivit à Rome, et renonça à la pratique de son art pour embrasser l'état militaire. Devenu l'un des chefs de la garde du pape Martin V et administrat. du diocèse de Trau, il se fit ordonner prêtre pour parvenir aux dignités de l'Eglise. Sous le pontificat d'Eugène IV (le cardinal Gondolmiero), il fut nommé successivem. arch. de Florence, patriarche d'Aquilée et cardinal. Il contribua à avec succès pour son protect. contre les Colonna, le duc de Milan et le roi de Naples, et ne lui fut pas moins utile comme négociateur. Il continua de jouer un grand rôle et de rendre d'importans services sous le successeur d'Eugène IV. Possesseur d'une fortune considérable, il ne sut pas se faire aimer des Romains, et se brouilla, par son insatiable avidité, avec le cardinal Barbo. Ce prélat ayant été élevé au siége pontifical sous le nom de Paul II, Mezzarota en m. de chagrin en 1465. Thomasini a pub. son *Eloge* dans les *Vitæ viror. illustr.*

MEZZAVACCA (Flaminio), juge du tribunal des marchands et profess. de jurisprud. à l'univ. de Bologne, né en cette ville, m. à Pieve di Cento en 1704, a laissé : *de Terræ motu libellus*, Bologne, 1672; *Tabulæ astronom.*, ib., 1697, etc.

MEZZO-MORTO, fameux amiral othoman, né de parens maures, fit d'abord le métier de pirate, comme Dragut et Barberousse, et rendit des gr. serv. à la régence de Tunis; mais il fut pris par les Espagnols et resta 17 ans captif. Un si long esclav. ne fit qu'accroître sa haine contre les chrétiens. N'étant encore que simple command. de vaisseau dans la flotte othomane, il osa proposer au divan la conquête de Chio, tombée au pouvoir des Vénitiens, tenta l'entreprise avec quatre sulthanes et huit galères, et s'empara de la ville et de l'île en 1695. Il reçut, en récompense de ce brillant exploit, la dignité de capitan-pacha, et les trois queues ainsi que le rang de coubé-vézyr. Lorsqu'il fut présenté au sulthan, on ne put le déterminer à paraître autrement qu'avec un habit de matelot. Cet exemple a servi de règle à ses successeurs.

MIACKZINSKI (Joseph), général dans les armées de la république franç., noble polonais, né à Varsovie en 1750, se rendit fort jeune en France, et y vécut d'abord obscurément. A l'époq. de la révolution, il se montra partisan zélé des idées nouvelles, s'attacha à Dumouriez qui l'avait connu dans sa patrie, et le fit employer dans l'armée lorsque la guerre fut déclarée. Vers la fin de 1792, Miackzinski, redevable d'un avancem. rapide à son patron, obtint le grade de général de brigade avec le commandement d'un corps de troupes dans l'armée des Ardennes. Il fit la campagne de la Belgique sous les ordres de Dumouriez, se laissa surprendre à Rolduc par les Autrichiens, perdit du monde dans sa retraite sur Aix-la-Chapelle, et réussit toutefois à rejoindre le gros de l'armée. Après la bataille de Nerwinde, il fit tous ses efforts pour seconder Dumouriez dans ses projets contre la convention nationale, fut arrêté à Lille au moment où il cherchait à entraîner cette place dans les intérêts de son patron, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionn., qui le condamna à mort le 17 mai 1793. Il crut se soustraire au supplice en annonçant des révélations importantes; mais ses déclarations étant reconnues vagues et sans preuves, il fut décapité le 25 mai.

MIARI (Aurèle-Augustin), jurisconsulte, né à Final, dans le duché de Modène, en 1639, m. à Rome en 1717, a laissé entre autres ouvr. : *Ad libros IV Institutionum Flavii Justiniani Cæsaris Notæ, seu breves Commentarii*, Rome, 1687; *ad Leges lib. I et II Pandectarum Notæ, seu breves commentarii*, ibid., 1700. *V.* pour plus de détails la *Bibl. Moden.* de Tiraboschi, tome 3, pag. 208, et tom. 6, pag. 138.

MICAL (N.), ecclésiast., mécanicien, né vers 1730, obtint, après avoir reçu les ordres sacrés, un bénéfice dont le produit, joint à son patrim., lui permit de vivre indépendant, et d'employer ses loisirs à l'étude de la mécanique, science pour laquelle il avait un goût décidé. Il fit d'abord plus. automates musiciens qu'il brisa bientôt par des motifs qui n'ont jamais été bien connus, construisit ensuite une tête d'airain qui articulait assez distinctement quelques petites phrases, puis il la brisa encore, indigné, dit un biographe, qu'on eût révélé dans un journal (celui *de Paris*), l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait trop imparfait pour mériter l'attention du public. Toutefois il reprit son travail, à la prière de ses amis, et fabriqua deux nouvelles têtes parlantes qu'il soumit, en 1783, à l'académie des sciences. Cette société jugea favorablement ces pièces, mais le gouvernem., sur le rapport du lieuten. de police Lenoir, refusa d'en faire l'acquisition. Suivant Montucla, l'abbé Mical mourut en 1790. On ignore ce que sont devenues ses deux têtes parlantes.

MICAULT (L.-Fr.), capucin, puis moine du Val-des-Choux, né à Nuys en 1641, m. à Vaulx en 1713, est auteur de l'ouv. anonyme intitulé *le véritable Abbé commendataire*, Dijon, 1674, in-12.

MICHAELIS (Sébastien), religieux dominic.,

né en 1543, dans le diocèse de Marseille, obtint de gr. succès dans la prédicat., et fut autorisé par le général de son ordre à instituer une congrégation particulière dont il fut le prem. vic.-gén., dans un certain nombre de couvens, répandus en Languedoc, en Provence, en Normandie, en Lorraine et sur quelq. autres points du royaume. Ce réformateur de la règle de St-Dominique m. en 1618, à Paris, dans le couvent des jacobins de la rue St-Honoré qu'il avait fait fonder par le cardinal de Gondi. On a de lui : un opuscule sur les *Sœurs Marie* de l'Ecriture, Lyon, 1592, in-4 ; *Hist. de la possession et conversion d'une pénitente seduite par un magicien*, ensemble, la *Pneumalogie*, ou *Discours des esprits*, Paris, 1613, in-8. Nous ne citons ce dern. ouvr., rempli de détails absurdes, que parce qu'il contribua à conduire Gaufridi au bûcher (*v.* GAUFRIDI).

MICHAELIS (JEAN), profess. de philosophie et de médecine à l'univ. de Leipsig, né à Soest ou Zoest en Westphalie, en 1605, m. en 1667, prem. médecin de l'électeur de Saxe, Jean-George II, a laissé plus. ouvr. recueillis sous le titre de *Michaelis Opera omnia*, Nuremberg, 1688, in-4.

MICHAELIS (JEAN-HENRI), savant orientaliste allemand, né dans le comté de Hohenstein, en 1668, professa d'abord la langue hébraïque à Leipsig, puis se fixa à Halle, et y ouvrit des cours de grec, de chaldaïque, d'hébreu, de syriaque, de samaritain, d'arabe et de rabbinisme. En 1698, il alla étudier l'éthiopien à Francfort, sous la direction de Ludolf, et occupa, l'année suivante, la chaire de grec à l'univ. de la même ville. Il devint ensuite inspect. de la biblioth. de l'univ. de Halle, profess. ordin. de théol., doyen de cette même faculté, inspecteur du sémin., et m. en 1738. Entre autres ouvr., dont la liste se trouve dans Moréri, on a de lui : *Conamina brevioris manuductionis ad doctrinam de accentibus Hebræorum prosaicis*, Halle, 1695, in-8 ; *Epicrisis philologica de R. Michaelis Becckt, ulmensis, disquisit.*, etc., ib., 1696 et 1697, in-8 ; *De peculiaribus Hebræorum loquendi modis*, ib., 1702 ; *de Historiâ linguæ arabicæ*, ibid., 1706 ; *de Isaiâ prophetâ, ejusque vaticinio*, ibid., 1712 ; *Dissertat. de rege Ezechiâ*, ib., 1717 ; *Biblia hebraica*, ibid., 1720, in-fol., in-4 et in-8 ; *Uberior. annotationum in hagiographos volumina tria*, ibid., 1720, in-4 ; *de Codicibus MSS. biblio-hebraicis, maximè erfurtensibus*, ib., 1706, etc.

MICHAELIS (JEAN-DAVID), savant orientaliste et théologien protestant, petit-neveu du précéd., et plus célèbre que lui, né à Halle en 1717, fit ses études dans cette ville, acquit les connaissances les plus étendues, en histoire, mathématiques, sciences naturelles, métaphysique, langues anc. et orient., fut appelé à Gottingue par Munchhausen, principal fondat. de l'univ. de cette ville, y devint successivem. profess. de philosophie, secrét., puis dir. de la société roy. des sciences, bibliothéc. et directeur du sémin. philologique, rédacteur et directeur du journal intit. : *Gelehrte Anzeigen*, et m. en 1791. Cet illustre savant coopéra par ses travaux au voyage de découvertes en Arabie, dont les ouv. de Niebuhr et les observ. de Forskal furent le résultat. Mais ce qui lui assure une reputat. impérissable, c'est d'avoir appliqué ses profondes connaissances à éclairer l'exégèse, ou exposit. biblique. Il a laissé de nombreux ouvr. sur lesquels on trouvera des détails dans l'écrit intitulé : *Reflexions sur le mérite litteraire de J.-D. Michaelis* (en allem.) insérées dans le 3e vol. de la *Biblioth. universelle de la littérat. biblique*, recueil périodique publié par M. Eichhorn, en continuation de la *Biblioth. orient. et exeg.* de Michaelis. Nous citerons seulement les suiv. : *Dissertatio de punctorum Hebræor. antiquitate*, Halle, 1739, in-4 ; *Grammaire hebraique*, ib., 1745, in-8, 3e édit., 1778 ; *Grammatica Chaldaica*, Gottingue, 1771, in-8 ; *Gramm. syriaca*, Halle, 1784, in-4 ; *Chrestomathie syriaque*, t. 1er, ibid., 1768, in-8, 3e édit., Goettingue, 1817, in-8 ; *Grammaire arabe avec une chrestomathie*, etc., Halle, 1771, 1781, in-8 ; *de l'Influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, en allem., trad. en franç. par Mérian et Prémontval, Brême, 1762, in-4 ; *Compendium antiquitatum hebræarum*, 1753, in-4 ; *Introduct. à la lecture des livres du Nouv.-Testament*, en allemand, 4e édit., Goettingue, 1787-1788, 2 vol. in-4, traduit en angl. par le doct. Marsh, *Introduct. à la lect. de l'anc. Testament*, tom. 1er, Goettingue, 1787, in-4, ouvr. non terminé ; *Esquisse de théologie typique*, 1753, 1763, in-8 ; *Compendium theologiæ dogmaticæ*, Goettingue, 1760, in-8 ; *Explicat. de l'hist. de la sépulture et de la résurrection de J.-C.* (en allem.), Halle, 1783 et 1785, in-4 ; *Reflexions sur les univ. protestantes d'Allemagne* (en allemand), 1769-1773, 4 vol. in-12 ; *Droit mosaïque*, Francfort, 1770-1775, 6 vol. in-8 ; *Biblioth. orient. et exegétique*, rec. périod., Francfort, 1771-1785, 23 vol. in-8 ; 24e vol., 1789 ; *Nouv. Biblioth. orientale*, etc., 1786-91, 8 vol. in-8 ; *Supplementa ad lexica hebraica*, Goettingue, 1784-1792, 6 vol. in-4 ; *Morale philosophique*, ibid., 1792, 2 vol. in-8 ; un gr. nombre de dissertations insérées dans les recueils de la société roy. des sciences de Gottingue, dans le *Magazin scientifique* de la même ville, dans les *Comment. per annos* 1758-1762, etc. J.-D. Michaelis était membre de la société roy. de Londres, et associé étranger de l'acad. des inscriptions et belles-lettres de France. Il a laissé des *notes* ou *mémoires* sur sa vie qui ont été réunis dans un vol. avec la *notice* d'Eichhorn, et une autre de Heyne, Leipsig, 1793, in-8. — CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC, son fils, médecin, né en 1754, fut reçu doct. en médecine à l'univ. de Strasbourg en 1775, séjourna quelq. temps à Paris, visita l'Angleterre, devint, à son retour en Allemagne, méd. de l'armée hessoise, profess. de médec. et d'anatomie à Cassel, puis à Marpurg, où il m. en 1814, avec le titre de conseiller auliq. On a de lui : des *Mém. de medec.*, Gottingue, 1785, tome 1er ; *Biblioth. de médec.-pratiq.*, ibid., 1786, tome 1er (ces deux ouvr. n'ont point été terminés) : 3 *Dissertat.* impr. séparém. ; et des articles de médec., de chirurgie et d'hist. naturelle dans divers rec. périod. d'Allemagne et d'Anglet. — Un autre Chrétien-Frédéric MICHAELIS, méd., né à Zittau en 1727, apprit d'abord la profession de relieur, étudia ensuite la médec. dans sa ville natale, à Strasbourg et à Paris, puis fut reçu docteur à Leipsig en 1756, et m. en 1804, méd. de l'un des hôpitaux de la même ville. Il a trad. en allem. un gr. nombre d'ouvr. de médec., français anglais, italiens ; et quelq. autres d'économie polit.

MICHAELIS (JEAN-BENJAMIN), poète allem., né à Zittau en 1746, fit ses études dans sa patrie, abandonna la médec. pour la poésie, obtint un emploi de précept., puis la rédact. de la Gazette d'Hambourg intit. : le *Correspondant* ; mais ne pouvant s'assujétir à un travail qui demandait trop d'assiduité, il s'enrôla dans une troupe de comédiens ambulans. Dégoûté de cette profession, au bout de quelq. années, il trouva un asile auprès du poète Gleim, chez lequel il m. en 1772. On a de lui : des *Fables*, *Odes et Satires*, Leipsig, 1766, in-8 ; des *Poésies diverses*, ibid., 1769 ; des *operas-comiques*, ibid., 1772 ; des *Epîtres*, ibid., 1772 ; un discours, *de Abusu linguæ vernaculæ*, ib., 1767, in-4 des pièces de vers, insérées séparém. dans divers recueils, et réunis sous le titre d'*Œuvres de Michaelis*, Giessen, 1780, tom. 1er. C.-H. Schmid, édit. de ce dern. recueil, avait publié en 1775, la *Vie* du même auteur, in-8.

MICHALLON (CLAUDE), sculpteur, né à Lyon en 1751, montra dès l'enfance un goût prononcé pour son art, et commença par quelques statues

en bois qui le firent remarquer. Venu à Paris pour y perfectionner son talent naissant, il suivit les leçons de Erslan, puis celles de Coustou, et remporta le grand prix de sculpture de l'acad. Pend. son séjour à Rome, il se lia avec le peintre Drouais (*v.* ce nom); et, lorsque celui-ci m. en 1788, Michallon obtint au concours l'exécution en marbre du tombeau de son ami, placé à Ste-Marie, *in vid latâ*. De retour à Paris, il fut chargé d'exécuter les *statues colossales* qui servaient alors aux fêtes nationales, obtint différens prix donnés par le comité d'instruction publiq., et m. à Paris en 1799, d'une chute qu'il fit en travaillant à des bas-reliefs du *Théâtre-Français*. On lui doit un très-beau buste du célèbre sculpteur Jean Goujon.

MICHALLON (ACHILLE-ETNA), fils du précédent, peintre-paysagiste, né à Paris en 1796, reçut les leçons de David et de MM. Valenciennes et Bertin, fit des progrès extraordinaires dans la peinture, et à l'âge de 12 ans s'attira par un de ses tableaux l'admiration du prince russe Youssoupoff, qui dès-lors fit au jeune artiste une pension payée jusqu'au désastre de Moscou. Michallon tint ce que promettait son enfance; en 1811 il remporta la médaille à l'acad, le second prix en 1812, et enfin le gr. prix de paysage histor. de 1817, qui lui fut décerné à l'unanimité des suffrages. Pensionnaire à Rome, il envoya de cette ville aux expositions de Paris deux tableaux qui l'élevèrent au rang des maîtres; ce sont: *Rolland à Ronceveaux*, et le *Combat des Lapithes et des Centaures*. De retour en France, il accrut sa réputation par les *Ruines du Cirque*; une *Vue des environs de Naples*, etc.; mais une mort prématurée vint détruire les espérances que donnait le jeune artiste: Michallon succomba à 26 ans (1822), victime peut-être de la trop grande activité de son génie. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par M. *Vanier*, (Paris, 1822, in-12). On a aussi publié: *Catalogue des tableaux, études, peintures et dessins de feu A.-E. Michallon*, Paris, 1822, in-8. Le libraire Lami-Denauzan a pub. en 1827: *Vues d'Italie et de Sicile, dessinées d'après nature par Michallon, et lithogr. par Villeneuve et Deroy*. 1 v. in-f., préc. d'une notice biogr.

MICHAUD (JEAN-BAPTISTE), conventionnel, né à Pontarlier, devint, au commencem. de la révolution, administrat. du département du Doubs, qui le nomma successivement député à l'assemblée législative, puis à la convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Secrétaire de l'assemblée en 1794, il entra plus tard au conseil des cinq-cents, devint en 1798 présid. du tribunal criminel de Besançon, puis, après avoir siégé en 1799 au conseil des anciens, il rentra dans la vie privée. Compris dans la loi d'exil du 12 janv. 1816, il se réfugia en Suisse, et m. à Lausanne en 1819.

MICHAULT (PIERRE), poète du 15e S., né, à ce que l'on croit, en Franche-Comté, fut attaché au comte de Charolais, si connu depuis sous le nom de Charles-le-Téméraire, et m. vers 1467. On a de ce poète, dont les autres circonstances de la vie sont ignorées, les ouvr. suivans: *le Doctrinal du temps present*, Bruges, petit in-fol., sans date, goth.; fig. et très-rare; réimpr. sous le titre de: *Doctrinal de court, par lequel on peut estre clerc sans aller à l'escole*, Genève, 1522, petit in-4, goth., fig. (cet ouvr. remarquable, en prose, mêlé de vers de 8 ou 10 syllabes, a été bien analysé par Legrand d'Aussy, dans le tome 5 des *Notices des MSs. de la Biblioth. du Roi*); *la Dance des aveugles*, Paris, chez Le Petit Laurens, in-4, goth.; ibid., chez la veuve Lenoir, 1506, in-4, réimpr. plus. fois dans le 16e S., en différens formats; Lambert Doux fils en a donné une belle et correcte édit., *augmentée d'autres poésies de la biblioth. des ducs de Bourgogne*, Lille, 1748, ou Amsterdam, 1749, petit in-8. Jule Chifflet dit qu'il a vu dans la Biblioth. de l'Escurial un MSs. de P. Michault, une *Vie en vers de Charles VII, roi de France*, et quelq. autres pièces. Il faut distinguer, suivant Mercier de St-Léger, ce Michault de P. MICHAULT TAILLEVENT, aut. d'un *Passe-temps* en vers, MS. auquel G. Chastelain répondit par une autre pièce en vers, intit. *le Passe-Temps* de Michault. Montfaucon, qui a confondu ces deux poètes, attribue encore au prem. des *Poésies du temps de Charles VII*, et l'*Hist. de Griselidis*, in-4. On croit aussi que Michault ne fut pas étranger à la composition des *Cent Nouvelles nouvelles*.

MICHAULT (JEAN), chirurgien, né à Villeneuve en Brie, en 1632, m. vers 1690, n'est connu que comme auteur d'un *Disc. de chirurgie pour l'explicat. des nouvelles machines pour les os, pour la maladie vénérienne, lorsqu'elle y fait des nodus et exostoses, et des anchyloses aux jointures, avec l'art de la guerir methodiquement par la seule applicat. du mercure*, Paris, 1682, in-8.

MICHAULT (JEAN-LÉONARD), philologue, né à Dijon en 1707, s'appliqua à la recherche des livres rares et curieux, et en fit des extraits en même temps qu'il s'occupait aussi de quelques parties des sciences naturelles. Il fut le prem. secrétaire de l'académie de Dijon, résigna ensuite ses fonct., vint à Paris où il fut nommé censeur, et retourna dans sa patrie, où il m. en 1770. On a de lui beaucoup d'écrits dont Cl.-X. Girault a donné la liste compl. dans ses *Lettres inédites*, Dijon, 1819, in-8. Les principaux sont: *Melanges historiq. et philolog.*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; reprod. en 1770 avec un nouv. frontispice seulem., sur lequel on a mis *nouvelle édit.*; *Vie de l'abbé Lenglet*, Londres (Paris), 1761, in-12; *Dissertation historique sur le vent de galerne*, 1740, in-8; *Explications des dessins des tombeaux des ducs de Bourgogne à la Chartreuse de Dijon*, Dijon, 1738, in-8. On doit à Michault la prem. édit. des *Lettres de La Rivière*, Paris, 1751 2 vol. in-12; et il a laissé en MS. une *Vie de Crébillon*. Son *éloge* fait partie des *Eloges historiques*, composés par Guyton de Morveau (*v.* ce nom).

MICHAUX (ANDRÉ), célèbre voyageur et botaniste français, né à Satory, près Versailles, en 1746, d'un père fermier de ce domaine royal, prit de bonne heure un goût très-vif pour l'agriculture et pour la botanique, suivit les leçons de B. de Jussieu au Jardin des Plantes de Paris, et forma le dessein d'étendre ses connaissances en voyageant. Une visite en Angleterre fut son début. Il parcourut ensuite l'Auvergne avec MM. Delamarck et Thouin, puis les Pyrénées et l'Espagne, partit pour la Perse en 1782, parcourut cette contrée pendant deux ans et revint à Paris en 1785, avec une belle collection de plantes et de graines. A peine arrivé, il témoigna le désir de retourner en Asie, avec le projet de pénétrer jusque dans le Thibet; mais le gouvernement préféra l'envoyer dans l'Amérique septentrionale dont l'histoire naturelle avait été peu explorée jusqu'alors. Il fut chargé d'établir, dans les environs de New-York, une espèce d'entrepôt de culture pour des arbres et des arbustes qu'il devait faire passer en France. Parti en septemb. 1785, Michaux arriva en oct. à New-York, parcourut le New-Jersey, la Pensylvanie, le Maryland, traversa les monts Alleghanys, visita la Floride, les rivières Tomakow et St-Jean, le lac St-George, les îles Bahama et Lucayes, les montagnes de la Caroline, la baye d'Hudson et le Canada. De retour à Philadelphie, le 8 déc. 1792, Michaux, qui avait conçu une grande affection pour la nation qui l'avait si bien accueilli, proposa à la société philosophiq. un plan de voyage de découvertes dans les vastes pays à l'ouest des Etats-Unis. Tout était prêt pour cette entreprise, lorsque le ministère français chargea Michaux d'une mission relative à l'occupation de la Louisiane. Ce botaniste partit pour cette destinat. au mois de juillet 1793, fut obligé 3 mois après de retourner à Philadelphie, et, le projet sur la Loui-

siane ayant été abandonné, il visita de nouveau la chaîne des Alleganys, le Kentucky, les bords du Mississipi et le pays des Illinois. Il s'embarqua pour la France en 1796, arriva à Paris vers la fin de la même année, n'obtint que de légères indemnités en récompense de ses longs travaux, s'occupa de mettre en ordre les matériaux qu'il avait apportés des Etats-Unis pour son *Histoire des chênes* et sa *Flore* de l'Amérique septentrion. Après avoir rendu les derniers devoirs au médecin Lemonnier (*v.* ce nom), au patronage duquel il devait son éducation scientifique et ses prem. succès, Michaux s'embarqua de nouveau en 1800, dans l'expédit. du capitaine Baudin (*v.* ce nom), profita d'un séjour de six mois à l'Ile-de-France pour parcourir ce pays dans toutes les direct. en recueillant des plantes et des graines, y créa une pépinière comparable à celles qu'il avait formées à New-York et à Charlestown, et visita ensuite les côtes de l'île de Madagascar, dans l'intent. d'y fonder un pareil établissem. Mais attaqué de la fièvre particulière à cette contrée, il y m. en nov. 1802, au moment où il allait explorer un sol curieux et établir des relations avantageuses pour sa patrie, et plein du projet de visiter encore une fois l'Amérique septentrionale pour compléter ses recherches. On a de lui : *Hist. des chênes de l'Amérique septentrion.*, Paris, 1801, in-fol., 36 pl. dessinées par Redouté; *Flora boreali-americana*, ibid., 2 vol. in-8, avec 52 fig. égalem. de Redouté. M. Deleuze a publ. en 1804, dans les *Annales* du muséum d'hist. natur., une *notice* fort intéressante sur la vie et les voyages de Michaux. Le nom de *Michauxia* a été donné par le botaniste Aiton, à la plante appelée *mindium* par Jussieu, de la famille des campanulacées.—Franç.-André MICHAUX, fils du précéd., a rendu de grands services à la botanique et à la culture. On a de lui une *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentr.*, Paris, 1810, 3 vol. in-8, un des ouvr. les plus compl. en ce genre.—Un autre MICHAUX (Jean-Joseph), botaniste belge, né à Gosselies en 1717, m. en 1793, direct. du jardin botaniq. de Louvain, a enrichi ce jardin d'un grand nombre de végétaux, mais n'y a donné que des leçons médiocres.

MICHÉE (en langue hébraïque *Semblable à Dieu*), dit *l'Ancien*, prophète, vivait à Samarie dans le 9e S. av. J.-C. Achab, roi d'Israël, voulant décider le roi Juda, Josaphat, son beau-père, à s'unir à lui pour faire la guerre à Ramoth de Galaad, l'engagea à consulter Michée sur ce dessein. Le prophète prédit la dispersion de l'armée d'Israël et la m. d'Achab, et ces évènem. s'accomplirent (*v.* la *Bible*, 3e liv. des Rois, chap. 22, et 2e liv. des Paralipomènes, chap. 18). La prophétie de Michée l'Ancien a beaucoup exercé les commentat. —MICHÉE, le 6e des petits prophètes, ou le 3e, selon la version des Septante, né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous les règnes de Jonatham, d'Achaz et d'Ezéchias, c.-à-d. depuis l'an 749 jusqu'à 679 av. J.-C. On ne connaît pas d'ailleurs les particular. de sa vie ni de sa m. Sa prophétie en 7 chap. a eu un grand nombre de commentat. (*v.* Baillet, *Sts de l'Ancien Testament*).

MICHEL Ier, surn. *Rangabé*, emper. d'Orient, fut d'abord europalate sous Nicéphore, puis devint gendre de ce prince par son mariage avec Procopia, et monta sur le trône en 812 à l'exclusion de Stauraace, son beau-frère, dont la légitimité n'avait été reconnue qu'un moment. Son premier soin fut de réparer les maux causés par son beau-père; il secourut les veuves et les enfans des soldats moissonnés dans les guerres contre les Sarasins et les Bulgares, et marcha contre ces dern., tandis qu'il envoyait contre les premiers Léon l'Arménien, qui devait bientôt le remplacer sur le trône. Michel ne fut point heureux dans son expédition : s'étant arrêté trop long-temps en Thrace, le désordre et l'indiscipline se mirent dans son armée, qui d'ailleurs manquait d'approvisionnemens. Attaqué par le roi des Bulgares au milieu de ces embarras, l'emper. fut forcé d'engager une action générale, où il fut défait par suite d'une fausse manœuvre de Léon, qui l'avait rejoint avec ses troupes. Sur ces entrefaites, de nouv. troubles excités par les iconoclastes ayant rappelé son maître à Constantinople, le perfide général, après quelques refus affectés, se laissa saluer emper. : bientôt il força Michel, qui s'était retiré avec sa famille dans un monastère, à en sortir pour se rendre à l'île de Proté, où il prit l'habit religieux et le nom d'Anastase. Michel vécut encore 32 ans dans cette retraite : il en avait régné deux et demi. On a de lui des médailles d'or et de bronze. Son fils aîné, Théophylacte, fut mis, par ordre de Léon, hors d'état de monter sur le trône et d'avoir aucune postérité; et Nicétas, son autre fils, devint patriarche de Constantinople sous le nom d'Ignace (*v.* ce n.) — MICHEL II, dit *le Bègue*, né à Amorium, en Phrygie, plut par ses qualités guerrières à l'emper. Léon l'Arménien, qui, après l'avoir créé patrice, le revêtit d'une des premières charges du palais. Il trempa néanmoins, l'an 820, dans un complot contre les jours de cet emper., qui le fit arrêter et condamner au feu. Mais, à l'instigat. du coupable dont le supplice avait été différé, les autres conjurés assassinèrent Léon, qui fut remplacé sur le trône par Michel que l'on proclama dans sa prison même. Le nouveau souverain, nourri dans les erreurs d'une secte, dite des *attingans*, formée du judaïsme et de plus. hérésies chrétiennes, crut devoir faire d'abord des concessions aux catholiques et aux iconoclastes. Il défit ensuite, avec le secours des Bulgares, l'armée d'un aventur. nommé Thomas qui, s'étant fait passer pour le fils de l'impératrice Irène, était venu du fond de l'Asie jusqu'aux portes de Constantinople. L'imposteur, fait prisonnier dans Adrianople, périt au milieu des supplices les plus affreux. Après cette expéd., Michel vit les provinces de son empire désolées par la famine et la peste, et joignit lui-même à ces maux les persécutions religieuses. Il voulut contraindre les catholiques à adopter les rites des Juifs, et ramena tous les désordres de l'iconoclastie. Enfin son règne déplorable se termina par une maladie aiguë qui l'enleva en 829. On a de cet emp., auquel succéda son fils Théophile, des médailles en or et en bronze.—MICHEL III, surnommé *Porphyrogenète*, petit-fils du précéd., n'avait que 3 ans lorsque la m de Théophile, son père (842), le plaça sur le trône de Constantinople sous la tutelle de sa mère Théodora; mais à peine eut-il atteint sa 15e année, qu'à l'instigation de Bardas, frère de cette princesse, il l'obligea de se renfermer dans un monastère avec ses filles. Devenu maître absolu de l'empire, Michel se livra à tous les excès, se vantant hautement de suivre l'exemple de Néron. Le patriarche Ignace, qui s'était déclaré contre la conduite scandaleuse du jeune empereur, fut chassé de son siége, et remplacé par Photius, neveu de Bardas, dans l'année 857 : c'est de cette époque que date le schisme qui, encore aujourd'hui, sépare les églises grecque et latine (*v.* NICOLAS Ier). Cependant un obscur favori, Basile (*v.* BASILE *le Macédonien*), avait succédé aux dignités de Bardas après l'avoir fait périr; l'emper. même fit asseoir avec lui sur le trône son nouv. ministre, qui dès-lors crut pouvoir lui reprocher l'inconvenance de sa conduite. Au moment où Michel indigné se disposait à renverser le hautain favori, il fut assassiné par lui dans son palais, l'an 867. Michel III avait déshonoré le trône pendant plus de 20 ans. S'abandonnant sans réserve à ses passions, il commit tous les crimes, et ne fit aucun acte estimable. Les intérêts de son empire le touchaient si peu, qu'il se mit un jour en fureur parce qu'on le dérangea d'une course de chars dans le cirque pour l'informer que les Sarasins venaient d'envahir le territoire de l'empire; et les historiens

rapportent encore à cette occasion qu'il fit abattre des phares et des signaux qui servaient à transmettre ces avis. — MICHEL IV, surn. *le Paphlagonien*, de sa province natale, vint dans sa jeunesse à Constantinople, et il y exerçait un commerce obscur, lorsque la beauté de sa figure ayant fixé les regards de l'impératrice Zoé, celle-ci, après avoir fait périr Romain Argyre, son époux (1034), plaça sur le trône son amant, sous le nom duquel elle se flattait de régner. L'eunuque Jean, frère de Michel, déjà puissant sous Romain, déconcerta les plans de Zoé; et la voyant disposée à se défaire du faible Michel par le poison, il traversa les projets de cette femme ambitieuse et cruelle en faisant proclamer césar Michel Calafate, neveu de l'empereur et le sien. Michel eut à soutenir deux guerres avec les Sarasins et les Bulgares, et s'en tira avec succès. De retour à Constantinople après la dernière, toujours dévoré de remords et sentant augmenter ses infirmités, il se retira dans un monastère, où il prit l'habit de religieux, et m. en 1041. — MICHEL V, neveu du précéd., appelé *Calafate*, parce que son père était calfateur de vaisseau, monta sur le trône d'Orient en 1041, immédiatement après la m. de son oncle. Un de ses premiers actes fut de reléguer l'impératrice Zoé, qui avait fortement contribué à son élévation, dans une des îles de la Propontide appelée Ile du Prince. Il fit eunuques ses autres parens, et se livra ensuite, à l'exemple de Michel Porphyrogénète, aux excès de la plus infâme débauche. Le peuple indigné se souleva contre lui, rappela Zoé et sa sœur Théodora de leur exil, et les reconnut pour légitimes souveraines. Michel fut renfermé dans un convent et eut les yeux crevés en 1042. On ignore l'époque de sa m. — MICHEL VI, surnommé *le Stratiotique* (guerrier), avait passé une gr. partie de sa vie dans les armées de l'empire, et était parvenu aux grades supérieurs, lorsqu'il fut appelé au trône d'Orient, en 1056, après la m. de l'impératrice Théodora, qui l'avait désigné pour son successeur. Déjà vieux et infirme, ce prince était peu propre au gouvernement. En cherchant à gagner l'affection du peuple, il s'aliéna les troupes et indisposa les principaux officiers de l'armée, qui conspirèrent contre lui, et élurent empereur Isaac Comnène en 1057. Le patriarche Michel Cerularius fit ouvrir les portes de Constantinople au nouvel élu. Michel quitta *sur-le-champ la* pourpre, et rentra dans la vie privée après un an et 8 jours de règne. — MICHEL VII, dit *Parapinace* (ainsi nommé du monopole qu'il fit du blé), emp. d'Orient, fils aîné de Constantin Ducas, fut déclaré emper. avec ses frères Andronic et Constantin au moment de la m. de leur père en 1067. Eudoxie, sa mère, ayant bientôt donné sa main et le trône à Romain Diogène, Michel se vit frustré de ses droits jusqu'en 1070, où Romain fut fait prisonnier par les Turks. Michel reprit alors la couronne impériale, et se laissa gouverner par plus. hommes dangereux que son prédécesseur avait eu le bon esprit d'éloigner. L'empire fut désolé par les rapines, les violences des ministres, par les invasions des Turks en Asie, des Scythes ou Tartares, des Slavons et des Croates en Europe. Quelq. génér. habiles, tels que les deux frères Nicéphore et Jean de Brienne, ayant réussi à repousser une partie de ses nombreux ennemis, le faible Michel paya leurs services de la plus noire ingratitude. Enfin Nicéphore Botoniate, général de l'armée d'Asie, souleva ses troupes, se fit proclamer emper. à Nicée, et, secondé par les Turks, s'empara de Constantinople en 1078. Michel fut relégué dans un monastère, y prit l'habit religieux, et parvint ensuite à l'archevêché d'Ephèse. — MICHEL VIII (Paléologue), né dans les prem. années du 13e S., d'une ancienne et illustre famille de Constantinople, gouverna d'abord pour l'emper. Théodore Lascaris une province de l'Asie Mineure. Nommé régent de l'empire durant la minorité de Jean Lascaris, fils de Théodore, il ne se contenta point de ce titre et des principales dignités qu'il y avait fait joindre. Aidé du patriarche Arsène et de quelq. autres personnages puissans, il se fit proclamer emper. en 1260, et relever du serment qu'il avait prêté à son jeune pupille, auquel plus tard il fit crever les yeux. Son prem. soin fut de parcourir les provinces en y répandant des largesses; ensuite il renouvela l'alliance avec les Turks, marcha sur Constantinople, d'où il réussit à chasser Baudouin II (*v.* ce nom), et enfin après avoir réparé les ruines de cette ville, et conclu des traités d'alliance avec les Tartares, il fit plus. expédit. heureuses dans l'Archipel, en Grèce et en Thessalie, s'assura des alliés en mariant son fils Andronic à la fille du roi de Hongrie et sa nièce à Constantin, roi des Bulgares, proposa au pape de rentrer dans le sein de l'Eglise cathol., de terminer le schisme, et fit acquiescer à cette réunion le patriarche et les évêq. grecs. Une partie du peuple de l'empire ne ratifiant pas les concessions faites par son souverain et ses pasteurs, Paléologue voulut réduire les opposans par la violence, et punit les plus audacieux. Ce prince, après un règne glorieux de 24 ans, m. dans une expédit. qu'il avait entreprise en Thrace, le 11 déc. 1282. On a quelq. lettres de Michel Paléologue aux papes St Grégoire et Jean XX : quelques-unes sont insérées dans le livre *de Consensu utriusque eccles.* d'Allatius; et d'autres sont conservées MSs. dans la biblioth. Bodléienne à Londres.

MICHEL Ier (GEORGIEWITZ), fils de George ou Jouri Ier, né dans le 12e S., partagea le grand-duché de Russie avec les deux fils d'André, son frère aîné, son frère cadet Wsevolod, et eut dans son lot le duché de Wladimiers. Cette possess. lui fut disputée par un prince de la maison régnante, Jaropolk; mais il vainquit ce compétit., et m. au bout de deux ans de règne en 1177. Son frère Wsevolod lui succéda. — MICHEL II (Jaroslawitz), grand-duc de Russie, succéda en 1304 à André III, par la protect. du khan des Tartares, dont la Russie était alors tributaire. Le prince George, duc de Moscou, compétit. de Michel, l'ayant ensuite supplanté dans la bienveillance du khan Ushek, vint l'attaquer à Twer, sa résidence ordinaire, et fut vaincu; mais cette victoire du grand-duc lui devint fatale. Accusé d'avoir empoisonné la sœur du khan, épouse de George, qui était tombée entre ses mains, Michel fut mandé à la cour du souverain des Tartares, et mis à m. en 1317, par jugem. après avoir subi une longue torture. George, son ennemi, lui succéda.

MICHEL, grand-duc de Kiew ou Kiow, occupait cette ville importante en 1240, lorsque les Tartares firent cette irrupt. terrible qui causa tant de maux à la Russie. Chassé de ses états, Michel se réfugia en Hongrie, rentra après la retraite de l'ennemi dans la principauté de Tchernichow qui lui appartenait, et reçut bientôt du grand khan l'ordre de venir faire hommage. Il obéit, se rendit auprès du souverain tartare; mais ayant refusé de se soumettre aux formalités consacrées par un ancien usage, il fut mis à m. en 1245.

MICHEL ROMANOF, appelé par les Russes *Mikhail Pheodorovits Iourieff*, tsar ou empereur de Russie, fut élu par les états assemblés à Moscou en 1613, pour occuper un trône que les séditions, les guerres malheureuses et un interrègne, avaient fort ébranlé. Fils de Phéodor Nikitisch, que le tsar Boris Goudounof avait contraint d'embrasser l'état monastique, le jeune Michel se trouvait dans un monastère de Kostroma, où sa mère, également forcée de se faire religieuse, l'élevait avec soin, lorsque les députés de l'assemblée de Moscou vinrent lui porter les hommages et les sermens de la nation russe. Il fut sacré, deux mois après, dans la capitale de l'empire moscovite par le patriarche de Cazan. La prem. pensée du nouveau monarque fut de chercher à réconcilier la Russie avec la Suède et la

Pologne; mais ses démarches n'eurent point de succès, et la guerre recommença avec ces deux nations. Le roi de Suède, maître de plus. provinces, battit un corps de troupes russes que Michel avait envoyé pour recouvrer celle de Novogorod. Le tzar implora la médiat. de la France, de l'Angleterre et de la Hollande : des négociat. furent entamées d'abord sous les auspices des deux dern. puissances, et le 26 janv. 1616 on signa un traité de paix, d'après lequel le tzar rentrait en possession de Novogorod, sous la condit. qu'il céderait à la Suède l'Ingrie, la Carelie et le territoire situé entre l'Ingrie et Novogorod; qu'il renoncerait à la Livonie, à l'Esthonie et qu'il payerait une somme en argent. Après plus. campagnes malheureuses contre les Polonais, des conférences s'ouvrirent et se terminèrent par un traité ou plutôt une trêve de 14 ans et demi, dont une des conditions, pour la Russie, fut de céder à la Pologne Smolensk et ses dépendances. De son côté, Sigismond, roi de Pologne, consentit à remettre en liberté Théodor Romanof, père de Michel, ainsi que tous les autres Russes qu'il retenait prisonniers. Le tzar fit élever son père à la dignité de patriarche ou chef de l'église russe. Après la m. de Sigismond, Michel ne se croyant plus lié par ses traités, voulut reprendre Smolensk qu'il n'avait cédé qu'avec une grande répugnance. Mais l'armée russe, bloquée dans son camp, fut réduite à capituler et à recevoir les conditions que l'ennemi lui imposa. Le tzar, découragé par ce gr. échec, fit, avec Wladislas, success. de Sigismond, un nouveau traité (1634) qui confirmait à la Pologne la possess. de Smolensk. Il s'occupa ensuite à rendre ses forces militaires plus redoutables, forma des régim. réguliers de cavalerie et d'infanterie, y appela des officiers étrangers (français, allemands et écossais), et fit construire des forteresses au midi de ses états pour contenir les Tartares de Crimée. Ce prince qui aurait peut-être hâté la civilisation de la Russie, s'il eût régné plus long-temps, m. d'apoplexie en 1645, à l'âge de 49 ans. Son fils Alexis, né de sa seconde femme Eudoxie, lui succéda.

MICHEL, vaivode de Valachie dans le 16e S., se ligua avec l'emper. Rodolphe II, contre les Turks ou Othomans, en 1595. Secondé par Sigismond, prince de Transylvanie, il vainquit le pacha Sinan, et reconquit les villes de Bucharest et Tergovitz, dont ce dern. s'était emparé. Nommé ensuite général de l'armée impériale, Michel combattit le cardinal Battori, à qui Sigismond avait cédé la Transylvanie, au mépris du traité qu'il avait fait précédemment avec Rodolphe II. Il s'empara d'Albe-Julie et d'Hermanstadt, et demanda pour prix de ses services la principauté qu'il venait d'enlever à Battori. Refusé, il eut à combattre à la fois Basta, génér. que Rodolphe envoya contre lui, et le prince Sigismond qui, aidé des Moldaves et des Othomans, cherchait à rentrer dans ses droits. Surpris et vaincu il se réfugia en Valachie, se réconcilia ensuite avec l'emper. en lui donnant des garanties pour l'avenir, et m. assassiné par les ordres de Basta, son rival, qui était jaloux de sa faveur auprès de Rodolphe.

MICHEL, patriarche syrien, vivait à Antioche vers la fin du 12e S. Il a laissé un ouvr. précieux, intit. *Abrégé de l'Hist. universelle*, depuis Adam jusqu'en 1193, dont il existe une traduct. arménienne à la Biblioth. du Roi, sous le n° 90, avec quelques autres pièces sacrées du même auteur. — MICHEL (Jean), médec. allem. du 17e S., a laissé : *Opera medica et chirurgica*, Nuremberg, 1698, in-4; *Oculi fabrica, sive de Naturâ visûs*, Leyde, 1651, in-8. — Un autre MICHEL (Juste-Conrad), médec., a laissé : *Methodus curandi apoplexiam*, 1675, in-4.

MICHEL CERULAIRE. V. CERULARIUS.

MICHEL (JEAN), poète du 15e S., est aut. de trois *Mystères* (la Conception, la Passion et la Résurrection), joués soit à Paris soit à Angers, et imp. dans la prem. de ces villes, d'abord sans date puis en 1490 et 1507, in-fol. et in-4. — MICHEL (Guillaume), poète du commencem. du 16e S., né à Tours, est aut. d'une traduct. des *Géorgiques*, en vers.—MICHEL (Jean), poète languedocien, né à Nîmes vers le milieu du 17e S., m. en 1700, a laissé un poème intit. *l'Embarras de la fieiro de Beaucairo* (l'Embarras de la foire de Beaucaire), qui a eu un grand nombre d'édit.; des *sonnets* et des *chansons*, également en patois languedocien, insérés dans un rec. des poètes gascons.

MICHEL (FRANÇOIS), maréchal ferrand, né à Salon en Provence, vers 1660, vint à Versailles en 1697 muni d'une lettre de recommandat. de l'intendant d'Aix, fut admis, après beaucoup de difficultés, dans le cabinet de Louis XIV, demeura renfermé avec ce monarque pendant plus d'une heure, occupa pendant quelq. temps l'attent. de la cour, des habitans de Paris et des provinces, et revint dans sa ville natale, où il resta long-temps l'objet de la curiosité publiq. Il ne répondait point aux questions qu'on lui adressait, et ne répéta jamais rien de ce qui s'était passé dans son entretien avec le roi. Fatigué enfin des visites qu'il recevait, il se retira dans un village près d'Aix, et y m. en 1726, à l'âge de 65 ans. Quelques écrivains ont conjecturé que sa miss., résultat d'une vision qu'il avait eue quelque temps avant son départ de Salon, avait pour but d'obliger Louis XIV à déclarer son mariage avec Mme de Maintenon; mais St-Simon dit dans ses *Mém.* que Michel ne nomma jamais cette dame et ne la vit point. L'abbé Proyart, dans sa *Vie du dauphin, père de Louis XV*, rapporte l'opinion populaire du temps, que le maréchal de Salon, comme un autre Nathan, était venu annoncer au grand roi la fin de ses prospérités. On a fait jouer un rôle à peu près semblable à un paysan de la Beauce, nommé Martin, auprès du roi Louis XVIII, en 1819.

MICHEL (PIERRE), comte de l'empire, lieut.-général et command. de la Légion-d'Honneur, m. aux champs de Waterloo le 18 juin 1815, était entré au service comme simple volontaire en 1792, et mérita un avancement rapide et la distinct. particulière de Napoléon par sa brillante conduite dans la plupart des affaires importantes, notamm. aux batailles d'Austerlitz et d'Eylau. Il commandait une divis. à celle de Montmirail, et contribua au succès de cette mémorable journée. C'est dans la bouche de ce brave que plus. histor. placent les mots fameux : *La garde meurt et ne se rend pas!* attribués communément, mais à tort, au général Cambronne; dans tous les cas Michel confirma cette réplique solennelle à la tête de la vaillante élite qu'il commandait.

MICHEL-ANGE BUONARROTTI ou BUONAROTI (placé ici parce qu'il est plus connu sous son prénom que sous celui de sa famille), l'un des hommes les plus célèbres de l'Italie, peintre, sculpteur et architecte de la plus haute distinct., poète estimable, né en 1474 au château de Caprèse, dans le territoire d'Arezzo (Toscane), d'une ancienne et illustre famille, annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour l'art du dessin, qui contrariaient les projets de ses parens; mais bientôt ceux-ci furent forcés de reconnaître que tous les obstacles qu'ils opposeraient à la vocat. du jeune artiste seraient inutiles. Michel-Ange fut place chez Dominique et David Ghirlandajo, les plus renommés de l'époque. Sa supériorité sur tous ses condisciples et même sur ses maîtres ne tarda pas à se manifester, et à peine âgé de 15 ans, ne pouvant plus recevoir de leçons, il se vit obligé de puiser ses ressources en lui-même et de chercher un nouvel enseignem. dans quelques ouvr. de son temps. C'est ainsi qu'on le vit étudier dans la célèbre chapelle *del Carmine* à Florence, les peintures de Masaccio que Raphael ne négligea pas de consulter

aussi plus tard. Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, ayant conçu le projet de former une école de sculpteurs, jeta d'abord les yeux sur Michel-Ange, fut assigna un logem. dans son palais et le traita comme son propre fils; mais la mort priva bientôt l'artiste de son digne protect. Pierre de Médicis n'hérita point des qualités de son père ni de son estime pour les arts et pour Michel-Ange. Le prieur de l'église du St-Esprit chercha à distraire ce dernier de son chagrin en lui command. un crucifix en bois et en lui donnant un logem. dans le couvent, où il lui procura des cadavres humains pour étudier l'anatomie. Michel-Ange se livra avec ardeur à cette étude pénible, et acquit, par la dissection, une connaissance profonde de la myologie qui le rendit le plus savant et le plus profond de tous les dessinat. Ayant quitté Florence pendant la révolut. qui chassa de cette ville la famille des Médicis, il y retourna lorsque le calme fut rétabli. Plus tard le cardinal de St-George l'attira à Rome et le logea dans son palais. Bien que Michel-Ange n'eût guère à se louer de ce nouveau protect., il mit à profit son prem. séjour dans cette capitale du monde chrétien, en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres la statue de *Bacchus* qui fut depuis transportée à Florence. Rappelé dans cette dern. ville par des affaires domestiques, il y composa la statue de *David*, plus. tableaux, parmi lesquels on compte la *Ste famille* et le carton de la *Guerre de Pise*, destiné à la décorat. de la salle du conseil et qui fut détruit dans les troubles de Florence. Jules II étant monté sur le siége de St Pierre rappela Michel-Ange à Rome pour lui confier l'érection de son fameux mausolée. Il faut lire dans *la Vie de Michel-Ange* par A. Condivi et par Vasari *le détail* de tous les désagrem. que ce grand artiste essuya de la part de Jules II pendant l'exécut. de ce monum. que l'on voit aujourd'hui dans l'église de St-Pierre-aux-Liens et qui ne fut achevé que long-temps après la mort du pontife. Michel-Ange n'éprouva pas moins de dégoûts et de contrariétés en peignant à fresque la grande voûte de la chapelle Sixtine; mais enfin par l'achèvem. de ce superbe travail il se concilia l'affect. de Jules qui le combla de faveurs et de richesses; et il fut non moins bien traité par Léon X, success. de ce pape. Michel-Ange avait près de 40 ans lorsqu'il commença à s'adonner à l'architecture sans négliger ses travaux de peint. et de sculpture. A cette époque de troubles et de désastr. pour l'Italie, il devint même ingénieur, fut nommé commiss.-général des fortifications de Florence, et défendit cette ville pendant un an. Le cadre de notre Dictionnaire ne nous permettant pas de suivre ce grand artiste dans toutes les circonstances de sa laborieuse carrière, nous nous bornerons à dire que, forcé par Paul III d'accepter la place d'architecte de la Basilique de Saint-Pierre, qu'avaient occupée avant lui Bramante et San-Gallo (*v.* ces noms), Michel-Ange traça un nouveau dessin qui restreignait les plans déjà donnés et réduisait l'édifice à la forme d'une croix grecque. En supprimant le luxe des détails, il ajouta de la majesté à tout l'ensemble et diminua le poids de la coupole sans rien retrancher de sa masse et de son diamètre. Pendant dix-sept ans il travailla, sans vouloir recevoir aucun traitem., à une entreprise qui avait enrichi les prem. architectes; et il n'avait point terminé la coupole de ce superbe édifice, lorsqu'il m. en 1564. Ayant ainsi consacré exclusivem. ses dern. années à l'architecture, il joignit encore d'autres travaux à ceux de la Basilique de St-Pierre. Il continua après San-Gallo le palais Farnèse, qui fut ensuite terminé ainsi que plus. autres grandes contruct. sur ses dessins, par Vignole (*v.* ce nom). Le corps de Michel-Ange, enlevé secrètem. d'après les ordres du duc Cosme de Médicis, de l'église des SS.-Apôtres où on l'avait inhumé, fut transporté à Florence, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. On lui éleva dans l'église de St-Laurent un pompeux catafalque, à la décorat. duquel contribuèrent tous les arts qu'avait cultivés le défunt. Bientôt après un monum. plus durable remplaça cette fragile représentation. Le grand duc donna tous les marbres nécessaires pour l'exécut. du mausolée projeté par Vasari, qui y plaça le buste de son maître. On trouvera dans les deux écrits de Vasari et d'Ascanio Condivi, déjà cités, le détail des nombreux ouvr. de Michel-Ange. Parmi ses chefs-d'œuvre de peinture et le sculpture dont la plupart sont à Rome et à Florence, et dont un grand nombre a été gravé, nous mentionnerons le *Jugement dern.*, peint à fresque dans la chapelle Sixtine; la statue de *Moïse* dans le mausolée de Jules II; la statue de *Bacchus*, morceau qui trompa Raphael par son extrême perfection et que ce célèbre peintre attribua sans hésiter à Phidias ou à Praxitele. La *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi, dont la dern. édit. est celle de Florence, 1746, in-fol., fig., a été trad. ou plutôt résumée en fr., par l'abbé Hauchecorne (*v.* ce n. au *Supplem.*), Paris, 1783, in-12. Richard Duppa, écriv. angl., a comp. une autre *vie* de Michel-Ange, plus circonstanciée, Londres, 1806, in-4, avec pl.: ce vol. est terminé par les *lettres* et les *poésies* de Michel-Ange. Celles-ci, consistant en sonnets, stances et autres petites pièces, avaient été pub., pour la prem. fois, à Florence en 1613, par les soins de Michel-Ange Buonaroti, dit *le Jeune*, petit-neveu de l'aut., et impr. ensuite sous le titre de *Rime di Michel-Agnolo il Vecchio, con una lezione di Bened. Varchi, e due di Mar. Guducci sopra di esse*, Florence, 1726, in-12. M. Biagioli a pub. une bonne édit. de cet ouvr. avec un comment., Paris, 1821, 3 v. in-8. On doit à M. Varcollier la traduct. franç. des *Poésies de Michel-Ange*, accompag. de notes littér. et critiq., Paris, 1825, in-8.

MICHEL-ANGE LE JEUNE. V. BUONAROTTI.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES ou *des Bamboches* (M.-A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, reçut les prem. leçons d'un peintre flamand, nommé Jacques d'Ase, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par son talent pour le dessin, s'appliqua d'abord à peindre des batailles, des naufrages, des sujets histor., etc.; mais la renommée que s'était acquise Pierre de Laar, dit le Bamboche, le décida à suivre la manière de cet artiste, et c'est ce qui lui fit donner alors le surnom de Michel-Ange *des Bamboches*. Il m. à Rome en 1660. On cite parmi ses nombr. ouvr., les tableaux qu'il exécuta pour le cloître de St-André *della Grotte*, où il a retracé quelq. traits de la vie de St François de Paule; *le Départ d'un courrier de l'armée; St Jean prêchant dans le désert; la Place du marché de Naples*, où l'on voit un rassemblement de lazzaroni applaudissant à une harangue de Masaniello. Le musée de Paris ne possède qu'un seul tableau de ce peintre, représent. une *Troupe de charlatans*.

MICHEL DE LA ROCHE-MAILLET (GABR.), avocat au parlem. de Paris, né à Angers en 1561, m. en 1642, a publié les ouvr. suivans: *le Code Henri III*, avec des notes et des édits de Henri IV et de Louis XIII, Paris, 1622, in-fol.; *Coutumes générales et particulières de France et des Gaules*, avec les notes de Dumoulin, 1630, in-fol., réimprimé depuis; *Eloges des hommes illustres qui ont fleuri en France de* 1502 à 1600, in fol. avec portr.; *Vie de Scévola de Ste-Marthe*, etc., Poitiers, 1629, in-4; réimpr. en tête des ouvr. de Ste-Marthe, édit. de 1632; *Théâtre géographique du roy. de France*, sur les cartes de J. Leclerc, 1632, in-fol.; des traduct. du *comment.* de Chopin sur la coutume d'Anjou; du *Traité des bénéfices* de Duaren, et du *Comment.* de Boiceau sur un art. de l'ordonnance de Moulins. On lui doit encore la révision de la collection des édits et ordonnances

des rois de France, publiés par Fontanon, et qu'il conduisit jusqu'à Louis XIII dans l'édit. qu'il publia lui-même en 1611, 4 vol. in-fol. Il retoucha aussi le *Style général de pratique*, *augmenté du Praticien français*.

MICHELESSI (Dominique), ecclésiastique et littérat. italien, né à Ascoli, dans la Marche, en 1735, m. à Stockholm, membre de l'acad. des sciences de cette ville, en 1773, a laissé : *Memorie intorno alla vita, ed agli scritti del conte Francesco Algarotti*, Venise, 1770, in-8; *Lettera a Monsig. Visconti, arcivescovo d'Efeso e nunzio apostolico presso le LL. MM. II. e RR. sopra la rivoluzione di Svezia, succeduta il dì 19 agosto* 1772, Stockholm, 1773, in-8. De plus l'abbé Michelessi a été réviseur et éditeur de la traduction des *Œuvres d'Algarotti* par Belletier, Berlin, 1772, 8 vol. in-8. le 8e vol. de cette collection renferme la *vie* d'Algarotti composée en italien par Michelessi, et trad. en franç. par le profess. Castillon.

MICHELI, famille patricienne de Venise qui a donné 3 doges à cette république dans le 12e S. — Vitale Micheli, fut le success. du doge Vit. Faledro en 1096, et mourut en 1102. De son temps les Vénitiens, engagés dans la prem. croisade, rapportèrent de Grèce les reliques de St Nicolas et de plusieurs autres. — Dominique Micheli succéda en 1116 à Ordelafo Faledro, passa en Orient en 1123 pour porter du secours à Baudouin II, roi de Jérusalem, remporta une victoire signalée sur la flotte sarazine devant Joppé ou Jaffa, contribua puissamment à la prise de Tyr, revint à Venise en 1125, et y m. en 1130. — Vitale II Micheli, success. de Dominique Morosini en 1156, fut engagé pendant son règne dans deux guerres également difficiles, l'une contre Etienne, roi de Hongrie, l'autre contre Manuel Comnène, emp. de Constantinople. Micheli reprit Zara, Trau et Raguse, sur les Hongrois qui s'en étaient emparés, et fit ensuite, avec la flotte vénitienne, une campagne malheureuse dans l'Archipel. Les seuls résultats de cette expédition pour la république furent la perte de la moitié de sa marine et la peste que les équipages apportèrent à Venise. Le peuple de cette cité attribuant ces malheurs au doge, Micheli fut tué dans une sédition en 1172.

MICHELI (Pierre-Antoine), sav. botaniste, né à Florence en 1679, manifesta dès l'enfance un penchant tout particulier pour l'étude des plantes, apprit seul la langue latine, et se livra à l'observat. de la nature; il s'attacha ensuite à P. Boccone, botaniste du gr.-duc de Toscane, et pub. un ouv. sur les ombellifères qui lui valut la protect. du comte Magalotti sous les auspices duquel il obtint tous les livres qui pouvaient l'aider dans ses travaux. Il succéda à Boccone auprès du grand-duc, s'appliqua particulièrem. à la recherche des plantes sauvages, parcourut l'Italie et l'Allemagne, entretint une correspondance savante dans les principales contrées de l'Europe qu'il n'avait pas visitées, et m. des suites d'une inflammation de poitrine contractée dans une de ses excursions sur le mont Baldo en 1737. Il avait fondé à Florence en 1734 une société de botanique qui depuis exploita le domaine entier des sciences physiques. On a de lui, outre l'*Essai sur les Ombellifères* qu'il avait publié dans sa jeunesse, les ouv. suiv. : *Relazione dell' erba detta da botanici orobanche*, Florence, 1722, in-8; *Nova plantarum Genera juxta methodum Tournefortii disposita*, Florence, 1729, in-fol., avec 108 planches; *Catalogus plantarum horti cæsarei florentini*, Florence, 1748, in-fol.; des *Voyages faits en* 1728, 1733 *et* 1734, *sur les montagnes du Siennois et dans d'autres parties de la Toscane*, insérés dans les *Relazioni di Alcuni Viaggi*, etc., de Targioni, tome 9 et 10. Micheli a aussi laissé un *comment.* MS. sur les 16 livres de Césalpin (*v.* ce nom). Beaucoup de plantes sont désignées sous le nom de *micheliennes* dans les ouv. de Vaillant, de Boerhaave, de Tilli, etc. Cocchi a pub. l'*Eloge* de ce botaniste, Florence, 1737, in-4.

MICHELI DU CRET (Jacq.-Barthélemi), sav. genévois, né en 1690, entra comme officier dans un régim. suisse au serv. de France en 1713, et y resta jusqu'en 1728. Rentré dans sa patrie, il prit beauc. de part aux troubles qui y éclatèrent, fut condamné à mort par contumace, se réfugia dans le canton de Berne, y fut renfermé au château d'Aarbourg pour avoir eu connaissance d'une conspiration à laquelle il ne prit aucune part, n'obtint sa liberté qu'au bout de 18 ans, et m. à Zoflingue en 1766. Doué d'une capacité rare, possédant un savoir varié, profondément versé dans l'architect. civile et milit., porté par goût vers les sciences physiques, il était fait pour s'illustrer dans tout ce qu'il aurait entrepris, s'il ne se fût pas mêlé dans les intrigues politiques, qui le privèrent de sa liberté. On a de lui des *mémoires* sur différens objets de science insérés dans div. recueils, et une *Descr. du Thermomètre universel*, qu'il avait construit, Paris, 1741, in-4. On trouvera la liste des écrits de Micheli dans l'*Histoire littér. de Genève* de Senebier, et les détails de sa vie politique dans les *hist.* de la même ville.

MICHELOTTI (Biordo et Ceccolino de'), deux frères, originaires de Pérouse, acquirent une gr. réputation dans le 14e S. comme chefs d'aventuriers ou *condottieri*. Biordo fut à la tête de la faction démocratique dans sa patrie, s'empara de plusieurs villes voisines, s'en fit déclarer seigneur avec le tit. de vicaire du pape, qu'il obtint de Boniface IX, de qui ces mêmes villes relevaient, excita par ces succès la jalousie de ses concitoyens, et fut massacré en 1398 dans sa maison, à la suite d'une conspiration formée contre lui par un prêtre nommé Guidalotti. — Ceccolino de' Michelotti, capit. d'une compagnie d'aventuriers, rassembla les amis de son frère, empêcha l'oppression du parti dont ce dern. était le chef dans Pérouse, s'engagea ensuite au service de J. Galéas Visconti, duc de Milan, lui asservit sa patrie en 1400, puis continua de servir à la solde de div. puissances. Fait prisonnier par Braccio de Montone en 1416, il fut mis à mort par ses ordres.

MICHELOTTI (Pierre-Ant.), médecin ital. du 18e S., né à Trente, m. vers 1730, memb. des acad. de Leipsig, de Paris, de Lond., de Berlin, de Pétersbourg, de l'institut de Bologne, a laissé divers ouvr., entre autres : *de separatione fluidorum in corpore animali Tractatus physicus, mechanicus, medicus, cum figuris*, Venise, 1721 et 1731, in-4; *de motu musculorum, effervescentiâ et fermentatione, Dissertationes*, ib., 1721, in-4. *V.* le *Dict.* d'Eloy.

MICHON (Pierre), dit l'*abbé Bourdelot*, méd., né en 1610 à Sens, où il apprit les prem. élémens de son art, vint continuer ses études à Paris sous la direction de ses deux oncles maternels, Jean et Edme Bourdelot, qui lui firent prendre leur nom, et dont il hérita. Après avoir d'abord suivi le comte de Noailles, amb. à Rome, il y fut attaché comme méd. au prince de Condé, obtint le titre de méd. du roi, fut appelé à Stockholm en 1651 près de la reine Christine, alors dangereusement malade, et gagna la bienveillance de cette princesse, autant par ses soins que par les agrémens de sa conversation. De retour en France il fut pourvu de l'abbaye de Macé, obtint des dispenses pour posséder ce bénéfice sans entrer dans les ordres, et m. en 1685. On a de lui : *Recherches et Observations sur la vipère*, Paris, 1670, in-12; *Réponse à une lettre de Boccone sur l'embrasement du mont Etna*, ib., 1671, in-12; *Hist. de la maladie et de la mort de M. de* ***, ib., 1684, in-12. Gallois pub. en 1674 : *Conversations académiques, tirées de l'académie de M. Bourdelot*, Paris, 2 vol. in-12 (*v.* Gallois).

MICHOT (Ant.), ancien acteur sociétaire du Théâtre-Français, m. en nov. 1826, s'était retiré

de la scène en 1822, emportant les regrets du parterre, dont il a mérité les suffrages par la vérité, le naturel et la rondeur de son jeu. Les principaux rôles qu'il a créés sont ceux du capitaine Copp dans *la Jeunesse de Henri V*, de Lully dans *le Souper d'Auteuil*, du valet dans *les deux Frères*, de l'oncle dans *la belle Fermière*, etc. Michot, qui parut aussi un instant sur la scène polit. pendant la révolution, remplit en 1792 les fonctions de commissaire du pouvoir exécutif dans la Savoie, et l'année suiv. fut chargé par le comité de salut public de div. missions dans l'intérieur de la France. Mais d'injustes dénonciations auxquelles il se trouva en butte après le 9 thermidor, et qui n'ont entaché sa mémoire d'aucun reproche, lui firent prendre le parti de s'en tenir à la carrière dramatique, résolution dont il n'eut jamais à se repentir.

MICHOVIUS (Mathias) ou *de Michovia*, ou plus exactement *Miechov*, médecin et chroniqueur polonais, né dans le 15e S. à Miechov, ville ou bourg de la Cujavie, fit ses études à Cracovie, visita ensuite les princip. universités d'Allemagne et d'Italie, fut reçu doct. à Padoue, devint, à son retour en Pologne, prem. méd. du roi Sigismond Ier, demanda ensuite sa retraite, embrassa l'état ecclésiastique, et m. à Cracovie en 1523, étant chan. de la cathédrale de cette même ville. On a de lui : un *traité d'hygiène* en latin ; *de Sarmatiâ asiaticâ et europeâ lib. II*, Augsbourg, 1518, in-4, inséré dans les *Polonicar. rer. Scriptores*, t. 1er, trad. en ital., Venise, 1561, in-8 ; *Chronica ab ortu Polonorum usque ad ann.* 1504, Cracovie, 1521, in-f., insérée aussi dans les *polonicar. rer. Scriptor.*, t. 2, et trad. en italien, Venise, 1582 ; *Moscovia*, imprimée dans les *rerum moscovitarum Auctores*, Francfort, 1600, in-fol.

MICHU (Benoît), peint. sur verre, né à Paris au commencem. du 17e S., m. en 1703, s'appliqua particulièrement à la pratique de ce qu'on appelle *peinture en apprêt*. Il a peint les vitres de la chapelle de Versailles, celles des Invalides et du cloître des Feuillans de la rue St-Honoré.

MICIPSA, fils de Masinissa, roi de Numidie, hérita des états de son père conjointement avec Gulussa et Mastanabal, ses deux frères, à la mort desquels il demeura seul maître de tout le royaume. Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et de plus adopta Jugurtha, fils naturel de Mastanabal. Mais bientôt l'ambition précoce et les qualités supérieures de ce jeune prince déterminèrent le roi à l'envoyer en Espagne, où il comptait que le sort des combats débarrasserait ses fils d'un rival si dangereux. La fortune trompa son espérance, et Jugurtha revint couvert de gloire et comblé d'éloges par le second Scipion l'Africain. Alors Micipsa renonça à ses projets, fit de Jugurtha l'égal de ses enfans, l'associa au trône, et peu de temps av. sa m. lui affecta une part à l'héritage de son royaume.

MICKLE (William-Julie), poète écossais, né en 1734 dans le comté de Dumfries, fut d'abord brasseur, réussit mal dans ce genre de commerce, et l'abandonna pour se livrer exclusivem. à la littérature ; il devint ensuite agent des prises maritimes, et m. en 1788. On a de lui des poèmes et plusieurs autres pièces de vers, impr. d'abord séparément, recueillies ensuite en 1 vol. in-4, et réimp. depuis dans la *Collect. des poètes angl.*, pub. à Edimbourg par Anderson. Le plus remarquable des ouvr. de Mickle est sa trad. des *Lusiades* (*os Lusiadas*) du Camoens, précédée de l'*Hist. de la découverte de l'Inde, des progrès et de la chute de l'empire portugais dans l'Orient*, de la *Vie du Camoens*, etc., avec des *notes* et *eclaircissemens*, Oxford, 1775, in-4. Cette trad. passe en Angleterre pour le meilleur ouv. de ce genre après l'*Iliade* de Pope.

MICON, peintre grec, vivait entre la 83e et la 89e olympiade (430 ans environ avant J.-C.). Emule de Polygnote, il orna comme lui la ville d'Athènes d'ouv. importans. Ces deux artistes introduisirent dans leur art l'usage de plus. couleurs combinées par eux, peignirent ensemble le portique connu sous le nom de *Pœcile*. Micon fut vivement critiqué pour avoir représenté (dans un tableau de la bataille de Marathon) les Perses d'une stature plus élevée que les Grecs.

MICOUD-D'UMONS (Ch.-E.), ancien préfet du départ. de l'Ourthe, m. à Paris le 17 déc. 1817, âgé d'environ 64 ans, est cité par M. Barbier (dans son *Dictionn. des Anonymes*) comme aut. des deux ouv. suiv. : *Essai sur le crédit public*, 1788, in-8 ; *Sur les finances, le commerce, la marine et les colonies*, an XI (1803), 2 t. en 1 vol. in-8.

MICRELIUS (Jean), profess. d'éloquence, de philosophie et de théologie luthérienne, né à Kolin dans la Poméranie en 1597, m. en 1658, a laissé : *Syntagma historiarum mundi et ecclesiæ*, Stettin, 1630, 1644 et 1660, in-8 ; *Ethnophronium contra gentiles, de principiis religionis christianæ*, ibid., 1647, 1651 et 1674, in 4 ; *Historia eccles.*, Leipsig, 1699, 2 v. in-4 ; *Lexicon philos.*, 1653, 1661, in-4.

MICYLLUS (Jacques), poète et litt. allemand, né en 1503 à Strasb., s'appelait d'abord *Moltzer* ; mais ayant rempli avec beaucoup de naturel le personnage de Micyllus dans un des dialogues de Lucien (*le Songe*), le nom lui en resta. Il enseigna d'abord le grec et le latin au gymnase de Francfort, puis occupa la chaire de grec à l'université d'Heidelberg, et m. en 1558. On a de lui : *De re metricâ lib. III*, Francfort, 1539, in-8 ; *Arithmet. logist. lib. II*, Bâle, 1539, in-8 ; plus. pièces de vers insérées dans les *Deliciæ poetar. german.* ; des *épigrammes*, et quelques autres *poésies* en grec et en lat. ; des *notes* sur Ovide, Martial, Lucain, Terentianus Maurus et sur la *Généalogie des Dieux* par Boccace. Il a trad. en lat. quelq. *dialog.* de Lucien, en allem. les *œuvres* de Tacite. On lui doit encore des édit. des *Fables* d'Hygin, de la *Grammaire* de Melanchthon, et quelq. opuscules dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque* de Gessner, et dans le t. 1er des *Eloges* de Teissier.

MIDDELBURGO (Paul-Germain de), év. de Fossombrone, dans le duché d'Urbin, né à Middelbourg, en Zélande, en 1445, mort à Rome en 1534, sollicita vivement les deux pontifes Jules II et Léon X, les cardinaux et les pères du 5e concile de Latran, de réformer le calendrier, et publia même à ce sujet un ouvr. intit. : *Paulina de rectâ Paschæ Celebratione et de Die passionis D. N. J.-C.*, Fossombrone, 1513, in-fol., où il examine non-seulem. le calendrier romain, mais aussi ceux des Juifs, des Egyptiens et des Arabes.

MIDDENDORP (Jacques), philologue allem., né en 1538 à Ostmersum, embrassa l'état ecclés., professa la philosophie dans plus. colléges, devint rect. de l'univ. de Cologne, chanoine et doyen de l'église de St-André de Cologne, et m. dans cette ville en 1611. On a de lui : *Acad. celebres in universo terrarum orbe lib. II*, Cologne, 1567, in-8 ; *de Officiis scolasticis lib. II*, ib., 1570, in-8 ; *Imperatorum, regum et principum, clarissimorumque virorum Quæstiones theol., jurid. et polit., cum pulcherrimis responsionibus selectæ*, etc., ib., 1603, in-8 ; *Histor. monast. quæ relig. et solit. vitæ originem, progressiones, incrementa et naturam demonstrat*, ib., 1603, in-8, réimp. sous le tit. de *Syriva originum anachoreticarum*, ib., 1615, in-8. On doit encore à Middendorp une édit. gr. et lat. de l'*Hist. d'Aristée*, avec un *comment.*, 1578.

MIDDLETON (Henri), navigat. angl. du commencement du 17e S., fut chargé du commandem. d'une flotte de quatre vaisseaux que la compagnie angl. envoya dans les Indes en 1604. Parti de Gravesend le 2 avril, il entra dans la rade de Bantam le 23 déc. suiv., fit un commerce avantageux, revint en Anglet. en 1606, retourna dans les mers de l'Inde en 1610, fut fait prisonnier dans une des-

cente sur les côtes d'Arabie, parvint à s'échapper, força ensuite les Arabes, en courant sur leurs bâtimens, à lui faire réparation, fit naufrage en 1613, dans son retour en Angleterre, et m. du chagrin que lui causa la perte de son bâtiment et de son équipage moissonné par les maladies contagieuses. — Son frère David MIDDLETON suivit la même carrière, et fit trois voyages à Bantam et à Banda, de 1607 à 1615. On trouve les relations des div. voy. des deux Middleton dans Purchass (*v.* ce nom), et l'abbé Prévost les a ins. dans l'*Hist. générale des Voyages*, où elles sont mêlées avec celles d'autres navigat. qui commandaient des bâtimens de leurs flottes. — Jean MIDDLETON, parent des précéd., commandait en 1601 un vaisseau de la flotte de Lancaster, et m. devant Bantam en 1603.

MIDDLETON (sir HUGUES), ingénieur angl., né à Denbigh vers la fin du 16e S., fut d'abord orfèvre à Londres, abandonna ensuite cette profession pour étudier l'hydraulique et chercher les moyens de conduire à Londres les eaux des environs. Muni d'un privilége que le parlement lui accorda, reversible à ses héritiers, il commença son entreprise, vainquit tous les obstacles qui s'y opposaient, obtint en 1619, pour lui et ses associés, la patente de *compagnie privilégiée*, exploita la fourniture d'eau de la capitale par actions, ne reçut pour récompense de l'important service qu'il avait rendu que le titre de baronnet en 1622, fut obligé d'accepter, pour vivre, une place d'inspecteur des travaux publics, et m. en 1631. Ce fut long-temps après que l'entreprise des eaux rapporta les bénéfices calculés par Middleton. La valeur de l'action, d'abord cotée à 100 liv. sterl., monta jusqu'à 15,000, puis tomba de moitié par la concurrence de nouv. compagnies.

MIDDLETON (CONYERS), sav. théol. et littérat. angl., né à Richmond en 1683, embrassa l'état ecclésiastique qu'exerçait son père, devint docteur en théologie à l'univ. de Cambridge, débuta dans la carrière littéraire en exposant des griefs du corps enseignant dont il faisait partie, contre le docteur Bentley qui venait d'en être exclu, et préluda ainsi par des pamphlets aux exercices polémiques qui devaient l'occuper pendant une gr. partie de sa vie, et qui donnèrent à ses écrits ce caractère d'aigreur et d'arrogance qu'on leur reproche. Il voyagea ensuite pour sa santé en France et en Italie. De retour en Angleterre, il reprit ses travaux scientifiques, théologiques et littéraires, et acquit une gr. réputation. Mais son penchant à la controverse, ses hauteurs, la témérité de ses opinions, l'entraînèrent dans des voies imprudentes, nuisirent à sa fortune, et troublèrent par d'implacables inimitiés le reste de sa vie. Il mourut en 1750. On a de lui de nombreux ouvrages, dont le plus connu, et le plus généralement estimé, est la *Vie de Cicéron*, publiée pour la prem. fois, par souscription, à Dublin, en 1741, 2 vol. in-8. Cette belle production fut suivie en 1743 d'une trad. angl. des *Lettres* de Cicéron à Brutus, et de Brutus à Cicéron, avec le latin en regard, des notes (en angl.) sur chaque lettre, et une dissertation préliminaire sur l'autorité de cette correspondance, dont lui, Middleton, avait fait un fréquent usage dans sa Vie de Cicéron, et dont l'authenticité était niée en Anglet. par Tunstal et Markland (*v.* ces noms). Tous les écrits de Middleton, l'*Hist. de Cicéron* exceptée, ont été rec. sous le titre d'*Œuvres mêlées*, Londres, 1752, 4 vol. in-4, et depuis en 5 vol. in-8. Les pièces les plus intéressantes de ce recueil sont : *Lettre sur Rome*, etc., impr. d'abord en 1729; une *Dissertat.* sur l'origine de l'imprimerie en Angleterre; *Germana quædam antiquitat. eruditæ monumenta*, etc.; *Tr. sur le Sénat romain*; *Réflex.* sur les variations et les contradict. des évangélistes dans l'exposé des mêmes faits; *Dissertat.* sur la prononciation des lettres latines; *Libres Recherches sur le don des Miracles*; *Examen des Discours de Sherlock sur l'usage et l'esprit des Prophéties*, etc.; *Défense* de l'ouv. précéd. L'abbé Prévost a publ. une trad. très-libre de la *Vie de Cicéron*; le *Traité du Sénat romain* a été trad. par le présid. d'Orbessan, et la *Lettre sur Rome*, par un anonyme, à la suite de la *Conformité des Cérémonies*, etc., de P. Mussard, Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12.

MIDDLETON (CHRISTOPHE), navigat. angl. du 18e S., est un de ceux qui ont essayé de trouver le passage du nord-ouest du globe. Parti à cet effet d'Angleterre en 1741, sur une galiotte à bombes, il passa l'hiver dans la baie d'Hudson, et, l'année suiv., alla plus au nord qu'aucun des navigat. qui l'avaient précédé. Parvenu dans une baie située près du 67e degré N., qu'il nomma *Repulse-Bay*, les glaces ne lui permirent pas de pousser plus loin, et, de retour en Anglet., il fut dénoncé au gouvernement comme s'étant laissé corrompre par la compagnie des Indes pour ne pas faire la découverte projetée. Dans la suite, cette accusation ayant été démontrée fausse, Middleton reçut une médaille pour récompense des observat. qu'il avait faites. Il devint membre de la société royale de Londres, et m. en 1770. Les détails de sa navigation n'ont été connus que par l'extrait qui en fut publié, d'après son journal et ses lettres, par Ellis (*v.* ce nom), et il en est aussi question dans l'ouvr. intit. *Relation des Contrées voisines de la baie d'Hudson*, par Dobbs, Londres, 1748, in-8. Middleton avait fait dans son voyage des observat. sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, qui ont été confirmées récemment par celles du capit. Parry. — Un autre MIDDLETON (Érasme), ecclésiast. méthodiste angl., m. en 1805, a pub. un ouv. intit. *Biograph. evangelica*, 4 vol. in-8, et un *Dict. des Arts et des Sciences*.

MIDDLETON (THOMAS-FANSHAW), le premier évêq. anglais de Calcutta, né en 1769 à Kedleston, dans le comté de Derby, m. en 1823, avait d'abord desservi une cure dans le Northampton, et était devenu successiv., par la protect. de l'évêq. de Lincoln, auquel il s'était attaché, vic. de St-Pancras, dans le Middlesex, et archid. de Huntingdon. Envoyé dans l'Inde pour y diriger les établiss. ecclés. de la Gr.-Bretagne, Middleton, qui déjà s'était acquis la réputation méritée de savant, fut élevé en 1808 au siége épisc. de Calcutta, et l'honora autant par son zèle éclairé que par ses vertus apostoliques. C'est à ses efforts qu'est dû en gr. partie l'établiss. du collége des Missions protest. à Calcutta. On cite de ce prélat, entre autres écrits, une espèce de journal intit. *le Spectateur de province*, sous le voile de l'anonyme, des *Exhortations pastorales*, 1 vol. in-8, et un *Traité sur la doctrine de l'article grec, appliqué à l'éclaircissem. du Nouv. Testam.*, in-8.

MIECISLAS Ier, en polonais MIECZYSLAW (*glorieux par son sabre*), prem. prince ou souv. chrét. de la Pologne, né en 931, de la famille des Piasts, succéda à son père Ziemomysl dans le gouvernem. du duché de Pologne, et, quelque temps après, demanda en mariage Dombrowka, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême. Cette princesse vint trouver son époux, accompagnée de prêtres slaves qui décidèrent Miécislas à quitter le culte des idoles et à se convertir à la foi chrétienne. Miécislas fut baptisé et marié le même jour, 5 mars 965, suiv. les chroniques polonaises, et les principaux seigneurs du pays reçurent l'ablution sainte avec leur prince. Celui-ci rendit aussitôt un édit par lequel il ordonnait, sous les peines les plus sévères, de détruire les temples, les autels et les simulacres consacrés aux faux dieux, et fonda des églises catholiques dans les principales villes de ses états. Pendant tout son règne il fut en guerre avec les petits princes qui gouvernaient les peuplades slaves habitant les bords de l'Elbe. Il fit hommage à l'emp. Othon Ier, pour les provinces entre l'Oder et l'Elbe, s'allia au duc de Hongrie, porta des secours à l'empereur Othon III qui assiégeait Magdebourg en 991, et m.

suivante à Posen, où il fut enterré. Son fils s, dit *Chrobry*, lui succéda. — MIÉCISLAS II, Boleslas Chrobry, né en 990, succéda à son 1025, perdit une gr. partie des conquêtes ni-ci avait faites, et ne conserva qu'avec n anciennes frontières de la Pologne. Les les Bohèmes, les Moraves et les peuplades ls de l'Oder, de l'Elbe et de la Sala, re- es territoires qui leur avaient été enlevés, ièrent le joug des Polonais. C'est alors que nt les principautés de Mecklenbourg, de ourg, de Holstein, de Lubeck, et quelques tats du nord de la Germanie. Les Poméra- als furent défaits par trois princes hongrois en Pologne, et à l'un desquels Miécislas Poméranie en fief, avec une de ses filles ge. Tombé en démence par suite de ses dé- Miécislas m. à Posen en 1034.

(JEAN-RODOLPHE), médecin, né à Bâle, fut professeur à l'univ. de cette ville, et 1733. On connaît de lui quelq. pièces aca- es, parmi lesquelles il faut citer un *Disc. vie de Theod. Zwinger*, 1729, et une dis- n *de Nasturcianarum plantarum Structurâ, et Usu*, 1714. — MIEG (Achille), médecin, em. de la famille du précéd., né à Bâle en erça son art avec succès dans la même ville, uisit le prem. la méthode de l'inoculation, ess. de l'univ., et m. en 1799. Outre plus. cadém., on trouve des *mem.* de lui dans les dstics, et plus. *lettres* dans la collect. des *o ad Hallerum*. On cite encore de lui quelq. médec. populaire, assez répandus en Suisse. L (J.). V. MEEL.

RIS, famille de peintres hollandais très- és. — François MIERIS, peintre de genre, lft en 1635, fils d'un habile orfèvre-bijou- tra de bonne heure dans l'école de Gérard ce nom), et ne tarda pas à devenir le meil- ve de cet artiste célèbre. Son père voulut porter au genre de l'histoire; mais, fidèle ation, il ne voulut point abandonner celui maître. Ses prem. ouv. établirent sa réputa- t, quelq.-uns, transportés à l'étranger, lui nt des propositions brillantes, qu'il refusa se point quitter sa patrie. Le gr.-duc de Tos- pri alors le parti de lui commander div. tabl. rent payés *généreusement*. *F.* Mieris abrégea urs en *se livrant aux excès de l'ivresse*, et m. 81, *laissant deux fils qui s'illustrèrent dans la carrière*. Cet artiste est surtout remarquable xtrême fini de ses ouvr., et l'emporte peut- ons ce rapport, sur Gerard Dow; mais les qu'il a traités sont d'une dimension moins que ceux de ce maître. Le nombre des tabl. Mieris est très-considérable, et il est peu de s où l'on n'en trouve quelq.-uns. Le musée uvre possède les suiv.: *Portrait d'un Homme mi-corps, enveloppé d'un manteau rouge; emme à sa toilette, servie par une Négresse; Dames prenant le thé dans un salon*. Avant il existait dans le même dépôt six autres tabl. maître, provenant de la galerie du stathouder, ont été remis au roi des Pays-Bas. Au nomb. derniers était celui qui passe pour le chef- re de F. Mieris. — Jean MIERIS, fils aîné du l., né à Leyde en 1660, cultiva la peinture nd, voyagea en Allemagne, en Italie, et m. pierre en 1690 à Rome, où ses ouv. l'avaient chercher. Ce sont des tableaux d'hist. et des qui annoncent de gr. disposit. qu'un plus long dans la terre classique des beaux-arts aurait em. développées. — Guillaume MIERIS, frère du précéd., né à Leyde en 1662, fut l'élève père, et annonça, dès l'enfance, le talent aître. Après s'être livré au genre dans lequel re s'est acquis tant de renommée, il voulut inguer dans une autre route, étudia avec ar- deur les ouv. de Lairesse (v. ce nom) et des autres peintres d'histoire de son temps, acquit par ses div. composit. une fortune considérable, et m. dans sa patrie en 1747. Outre ce genre et l'hist., il peignait avec une égale supériorité le paysage, modelait en terre et en cire; et les morceaux qu'il a exécutés de cette manière font juger qu'il aurait acquis la réputat. d'un habile sculpteur, s'il se fût exclusiv. livré à cette partie des beaux arts. Le musée du Louvre a conservé trois de ses tableaux: un *jeune Garçon faisant des bulles de savon; le Marchand de Gibier;* une *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre*. (Cinq autres ouv. du même artiste qui provenaient de la Hollande, de la galerie de Vienne et de celle de Dusseldorf, ont été enlevés du même dépôt en 1815.) Parmi les tabl. d'hist. de Guillaume Mieris, on cite: une *Ste Famille;* un *Triomphe de Bacchus*, et un *Jugem. de Pâris*. On connaît aussi de lui quatre *Vases*, sur lesquels il avait modelé des *Bacchanales*. — MIERIS (François), fils de Guillaume, peintre et sav. antiquaire, né à Leyde en 1689, ne se borna pas à être l'émule de la gloire paternelle, en cultivant la peinture; sav. historiographe, investigateur passionné des antiquités, des archives et des chartes nationales, il forma une collect. considérable de ces dernières, et les états de Hollande et de West-Frise favorisèrent ses études et ses recherches. Il m. en 1763. Bien moins remarquable par ses travaux en peinture que par ses écrits, il a donné, en hollandais: *Descript. des Monnaies et des Sceaux des év. d'Utrecht*, Leyde, 1726, in-8; *Hist. des Princes des Pays-Bas*, etc., La Haye, 1732-33-35, 3 vol. in-fol.: c'est l'hist. métallique des Pays-Bas; *Mém. sur la féodalité du Comté de Hollande*, Leyde, 1743; *Grand Recueil des Chartes de Hollande, de Zelande et de Frise*, etc., ib., 1753-1756, 4 vol. in-fol.; *Traité sur la manière d'écrire l'Hist., celle de Hollande en particulier* (sous le nom de *Zographos*), ibid., 1757; *Chartes, priviléges, octrois... de la ville de Leyde*, ibid., 1759, in-fol.: *Descript. et Hist. de la ville de Leyde*, ibid., 1762, 1770, 2 vol. in-fol. Il a été l'édit. d'une *anc. Chronique de Hollande*, dite *du Clerc*, Leyde, 1740, d'une *petite Chron. d'Anvers*, ib., 1743, et du *fidèle Narré de la Consecrat. de Nicol. de Castro*, etc., par Quentin Weytsen, ib., 1757.

MIERRE (LE). V. LEMIERRE.

MIET (CONSTANCE), religieux récollet, écrivain ascétique, né à Vesoul vers 1740, quitta la France pendant la révolut., et m. en Allemagne vers 1795. On a de lui: *Réflexions morales d'un Solitaire*, Paris, 1775, in-12; *Conférences religieuses* pour l'instruct. des jeunes profess., etc., ib., 1777, in-12.

MIFFLIN (THOMAS), major-général dans l'armée d'Amérique, et gouverneur de la Pensylvanie, né vers 1744, fut un des patriotes qui travaillèrent avec le plus d'activité et de zèle à assurer l'indépendance de son pays. Il s'opposa, dès les commencem., aux mesures du parlem. d'Anglet., fut membre du prem. congrès en 1774, se décida bientôt à prendre les armes, et fut un des officiers chargés d'organiser l'armée du continent. Il fit partie en 1787 de la convent. nation. qui donna une constitut. aux Etats-Unis, succeda l'année suivante à Franklin dans la présidence du conseil suprême exécutif de la Pensylvanie, fut nommé prem. gouverneur de cet état en 1790, et mourut à Lancastre en 1800.

MIGER (SIMON-CHARLES), grav., anc. memb. de l'acad. royale de peinture, né à Nemours en 1736, m. à Paris en 1820, avait reçu les leçons de Cochin. Parmi ses ouv., qui tous se distinguent par une touche ferme et un dessin correct, on remarque la collection des animaux de la *Ménagerie du Muséum* (1801, in-fol.); quelq. planches des *Voyages de Cassas*, beaucoup de portraits, notamment la plupart de ceux qui ornent l'*Hist. de la maison de Bourbon;* enfin la jolie gravure du *Jeune Espagnol*. Miger, qui joignait le goût des lettres et de la poé-

sie à celui des beaux-arts, a pub., outre plusieurs morceaux de circonstance en vers latins et en vers français, un ouv. intit. : *Pensées d'Horace extraites de ses odes, satires, épîtres*, etc., lat.-français, 1812, in-18.

MIGLIAVACCA (Celso), chan. régl. de St-Sauveur, né en 1673, à Milan, où il m. en 1775, après avoir été successivem. vic. de St-Laurent de Rome (*extra muros*), secrét., visiteur-gén., puis abbé et enfin procureur-gén. de son ordre, a laissé, tant imp. que MSs., div. ouvr. sur des matières de discipline et de dogme; on en trouve la liste dans une notice sur sa *vie*, au t. 3, p. 73 de la *Storia lett. d'Italia*. Nous citerons seulem. : *Animadv. in Hist. theol. dogmatum et opinionum de divinâ gratiâ, à... Scipione Maffejo elaborat.*, Francfort-sur-le-Mein, 1749, Lucques, 1758; *de idoneis ad baptismi et panit. sacrament. Dispositionibus*, Venise, 1753, etc.

MIGLIORATI (Louis), marquis d'Ancône et seigneur de Fermo, dans le 15e S., neveu du pape Innocent VII, faillit causer la ruine de son oncle en faisant massacrer, en 1405, près du pont St-Ange, les députés que les Romains avaient envoyés au pape pour traiter avec lui. Après la m. d'Innocent, Grégoire XII enleva la marche d'Ancône à Migliorati; mais celui-ci s'empara d'Ascoli et de Fermo, échangea ensuite la 1re de ces villes contre le comté de Monopello, et prit place ainsi parmi les seigneurs indépendans qui s'étaient partagé le patrimoine de St-Pierre pendant le long schisme d'Occident; il eut part aux guerres des Malatesti contre le duc de Milan, et m. vers 1430.

MIGLIORE (Gaetan), ecclés. et profess. d'éloquence et d'antiquités grecques et latines à l'univ. de Ferrare, sa patrie, où il m. en 1789, a laissé un recueil de *Poésies latines*, Ferrare, 1788, in-4.

MIGLIORUCCI (Laur.-Benoît), jurisc. ital., né à Florence en 1664, professa le droit canon à l'univ. de Pise, et m. en 1724. On a de lui : *Institutiones juris canonici cum explicat.*, Pise, in-4.

MIGNARD (Nicolas), né à Troyes (Champagne) en 1608, était fils de Pierre Moro, qui avait servi avec six de ses frères, tous officiers, d'une belle figure, dans les armées d'Henri IV. Ce roi les voyant un jour réunis, leur dit en plaisantant : « Ce ne sont pas là des Mores, ce sont des mignards; » et ce dernier nom leur resta. Nicolas Mignard reçut les prem. leçons de son art dans sa ville natale, voyagea ensuite en Italie, puis, en revenant, se maria à Avignon, ce qui l'a fait surnommer *Mignard d'Avignon*, pour le distinguer de son frère Pierre dont l'article suit, et que son long séjour à Rome a fait appeler *le Romain*. Le card. Mazarin, en passant par Avignon pour se rendre à St-Jean-de-Luz, avait eu occasion d'apprécier le talent de Nic. Mignard; il se ressouvint de lui, lorsqu'il fut de retour à Paris, et l'appela dans cette capitale. Mignard fit le portrait du roi, de la reine, et de la plupart des seigneurs de la cour. Il peignit, pour les Chartreux de Grenoble, deux grands tableaux d'histoire qui soutinrent sa réputation. Admis à l'académie royale de peinture, il en devint prof. et recteur, fut employé par Louis XIV à la décoration de ses appartem. dans le château des Tuileries, et m. en 1668. Ses composit. sont généralem. ingénieuses, et brillent par le coloris; ses attitudes ont de la grâce et son dessein est assez correct. Mignard est connu aussi comme graveur à l'eau forte, et l'on a de lui, en ce genre, 5 pièces d'après Annibal Carrache. On a gravé d'après Mignard 50 morceaux, la plupart des portraits. — Pierre Mignard, frère du précéd., né à Troyes en 1610, fut élève de Vouet (*v.* ce nom), puis alla en Italie, entreprit à Rome des travaux qui le firent connaître, parcourut successivem. plus. autres villes, notamment Venise où il fit les portraits du doge et de plus patriciens. De retour à Rome, il fut appelé, en concurrence avec Piètre de Cortone (*v.* ce n.), à peindre le tabl. du maître-autel de St-Charles de Catenari; il fit le portrait du pape Alexandre VII, et toutes ces *vierges*, appelées par la suite *mignardes*, et qui lui ont mérité d'être comparé, par les Italiens eux-mêmes, à Annibal Carrache. Après 22 ans de séjour en Italie, principalement à Rome, il fut rappelé en France par Louis XIV. Il fit les portraits de ce monarque et de la reine-mère, fut chargé de peindre à fresque la coupole du Val-de-Grâce, la petite galerie de Versailles et l'ancien cabinet du grand Dauphin. Il serait trop long de citer tous les travaux de ce gr. artiste, que le roi nomma son premier peintre des manufactures royales, après la m. de Lebrun (1690). Il eut pour amis Molière, Chapelle, Racine, La Fontaine, Boileau, et la plupart des hommes distingués de l'époque. Son esprit orné, son amabilité, faisaient rechercher sa société. On a retenu de lui plusieurs mots ingénieux et piquans. Louis XIV dont il faisait le portrait pour la 10e fois, lui dit un jour : « Mignard, vous me trouves vieilli? — Sire, répondit-il, il est vrai que je vois quelq. victoires de plus sur le front de V. M. » Une autre fois, le monarque ayant entendu un seigneur appeler Mignard sans lui donner le titre usité de *monsieur*, s'écria avec une espèce d'humeur : « Je l'appelle monsieur Mignard. — Sire, reprit celui-ci, je ne m'offense pas de la suppression de ce titre; il y a 30 ans que je cherche à le faire oublier. » Mignard avait refusé d'entrer à l'Académ. de peinture fondée sous les auspices de Lebrun, dont la hauteur et l'orgueil le choquaient; mais après la m. de ce peintre, il ne fit plus de difficultés et fut reçu, le même jour, académic., prof., recteur, direct. et chancel. Il m. à Paris en 1695. Nous croyons inutile de rappeler les peintures dont cet habile artiste a décoré les édific. roy.; et il nous suffira de citer les 7 tableaux qui sont au musée du Louvre : Son *portrait en pied; Jésus sur le chemin du Calvaire*, etc.; le *Portrait de Louis, Dauphin;* celui *de la marquise de Maintenon;* celui *de la marquise de Feuquières*, fille de Mignard; *la Vierge présent. une grappe de raisin à l'enfant Jésus* (connue sous le nom de *Vierge à la grappe*); *Ste-Cécile*. Mignard fut le plus habile coloriste du siècle de Louis XIV. Son pinceau est moelleux et plein de grâce; ses compositions sont bien entendues, mais il manque de chaleur et d'énergie. G. Audran, Nanteuil, Masson, Michel Lasne, Drevet, etc., ont gravé d'après ce peintre dont l'œuvre se compose de 147 pièces. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une *Ste Scolastique* aux pieds de la Vierge. — Pierre *Mignard*, archit., fils de Nicolas et neveu du précéd., né à Avignon en 1640, parcourut l'Italie et la France pour y étudier et lever les plans des plus beaux monum. d'archit., vint ensuite rejoindre son père à Paris, fut chargé de plus. constructions importantes parmi lesquelles on doit citer la façade de l'église de St-Nicolas et la porte St-Martin, fut un des six premiers membres qui fondèrent l'Académ. roy. d'archit., en devint l'un des prof., et m. à Paris en 1725.

MIGNAULT (Claude), plus connu sous le nom de *Minos* qu'il prit en tête de ses ouvr., jurisc., né à Talant, près de Dijon, en 1536, professa d'abord les humanités au collége de Reims et à Paris, étudia ensuite le droit et prit ses degrés à Orléans, fut nommé peu après avoc. du roi au bailliage d'Etampes, revint à Paris occuper une chaire de droit canon, devint doyen de la Faculté de droit, et m. en 1606. On a de lui beaucoup d'ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son *éloge* par Papillon, dans la continuat. des *Mem. de littérature*, t. 6, dans la *Biblioth. de Bourgogne*, dans les *Mem.* de Niceron, t. 14, et enfin dans le *Dictionn.* de Moreri. Le plus connu est son *Comment. sur les emblèmes d'Alciat*, Anvers, 1574, in-16, plus. fois réimpr.

MIGNON (Abraham), ou plutôt *Minon* (les Allem. écrivent *Minjon*), peintre de fleurs, né à

Francf.-sur-le-Mein vers 1640, m. en 1679, occupe un rang distingué parmi les artistes de son genre. Le musée du Louv. possède 3 tab. de lui : un *Ecureuil, des Poissons, des Fleurs et un Nid d'oiseau, dans un fond de paysage;* un *Bouquet de fleurs des champs;* des *Roses, des Tulipes et autres fleurs, dans un vase de cristal.*

MIGNOT (Jean), architecte franç. du 14e S., ne nous est connu que par les archives ducales de Milan, où l'on apprend qu'il fut appelé à concourir, à l'érection de la fameuse basilique, dite le *Dôme*, dont les fondem. furent jetés en 1386, sous Jean Galeas Visconti, et qui, continuée après une assez longue interrupt. par Ludovic *il Moro*, ne fut terminée que durant le règne de Napoléon Buonaparte sur la Lombardie. Vers 1399, Mignot fut désigné au duc, sur sa réputation d'habileté, comme capable de remplacer le *géomètre* (architecte) franç., Nicolas Bonaventure, que des contestations avec ses confrères lombards avaient forcé de se retirer. Muni de l'agrém. du roi de France, il partit pour Milan avec deux autres artistes, l'un Normand et indiqué dans les mêmes archives sous le nom de Jean *Compariosi* ou *Compomosie;* l'autre natif de Bruges, et appelé Jacques *Cova*. Il avait terminé la belle sacristie du côté sud de l'église, quand s'étant pris de querelle avec les autres architectes de la basilique (contre l'opinion desquels il soutenait l'absolue nécessité de flanquer d'arcs-boutans les parois extérieures de l'édifice pour en supporter le poids), il fut destitué par le conseil de la fabrique, malgré la protect. déclarée du duc, qui faisait grand cas de ses talens. On n'a plus d'autres détails sur cet artiste, sinon qu'il était de retour en France en 1402; mais il est fort vraisemblable qu'il concourut à la plupart des monum. remarq. érigés de son temps à Paris.

MIGNOT (Etienne), doct. de Sorbonne, né à Paris en 1698, m. en 1771, fut membre de l'acad. des inscript. et b.-let., et se montra très-habile dans la science de l'Ecrit. sainte, des SS. pères, de l'hist. de l'église et du droit canoniq. On a de lui : *Discours sur l'accord des sciences et des b.-lett. avec la religion*, Paris, 1753, in-12; *Paraphrase des livres sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12; *Paraphrase sur le Nouv.-Testam.*, ibid., 1754, 4 vol. in-12; *Paraphrase sur les psaumes*, 1755, in-12; *Réflexions sur les connaissances préliminaires au christianisme*, 1755, in-12; *Analyse des vérités de la religion chrétienne*, 1755, in-12; *Traité des droits de l'état et du prince, sur les biens possédés par le clergé*, 1755 et années suiv., 6 vol. in-12; *Mém. sur les libertés de l'église gallicane*, 1756, in-12; *Hist. du démêlé de Henri II avec St Thomas de Cantorbert*, 1758, in-12; *Hist. de la réception du Concile de Trente dans les états catholiq.*, 1756, 2 vol. in-12; une nouv. édit. du *Traité du prêt du commerce* (attribué à l'abbé Boidot, mais que l'on croit être d'Aubert, doct. de Sorbonne), avec des augmentat., Paris, 1759, 4 vol. in-12, plus un 5e vol., 1770, en réponse à l'abbé Barthél. de la Porte qui avait attaqué l'ouvr. dans le 3e vol. de *ses Principes théolog., canoniques, etc.* On lui attribue plus. *lettres* réunies en un petit vol. in-4, et dirigées contre le parti dit des *figuristes*, qui défendait les doctrines de Port-Royal. L'éloge d'Etienne Mignot, par Leheau, se trouve dans le t. 38 des *Mém.* de l'académ. des inscript. et b.-lett. Ce recueil renferme aussi plus. sav. mém. du même abbé Mignot. — Jean-André Mignot, gr.-chantre de l'église d'Auxerre, né dans cette ville en 1688, mort en 1770, rédigea, de concert avec l'abbé Le Beuf, la *Tradition de l'église d'Auxerre*, insérée dans le *Cri de la foi*, eut part à la rédact. du *Bréviaire*, du *Missel* et du *Processionnal* d'Auxerre, à l'édit. du *Martyrologe* particulier de cette ville, qui parut en 1751, in-4, et publia un *Mém. histor. sur les statues de St-Christophe*, 1768, in-8.

MIGNOT (Jacques), maître queux de la maison du roi, écuyer de bouche de la reine, et en même temps pâtissier-traiteur établi rue de la Harpe, fit sa fortune en cherchant à se venger du trait lancé contre lui par Boileau dans sa 3e *satire*. Renvoyé d'une plainte en diffamation qu'il avait faite contre l'aut. des fameux vers :

> Car Mignot c'est tout dire; et dans le monde entier,
> Jamais *empoisonneur* ne sut mieux son métier...,

il fit impr. à ses frais une *Satire* de Cotin contre leur commun agresseur, et s'en servit comme d'enveloppe pour ses biscuits. Cette singularité leur donna la vogue, et Despréaux lui-même en envoyait chercher pour se divertir avec ses amis.

MIGNOT (Vincent), littérat., neveu de Voltaire, né à Paris vers 1730, d'une famille originaire de Sédan, embrassa l'état ecclésiastiq., occupa une charge de conseiller clerc au grand-conseil, s'en démit en 1765 pour ne conserver que le titre d'honoraire, fut l'un des légataires de son oncle dont il fit transporter les restes à son abbaye de Sellières, et m. en 1790. C'était un écrivain laborieux et très-instruit. On a de lui : *Histoire de l'impérat. Irène*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12; *Hist. de Jeanne Ire, reine de Naples*, La Haye (Paris), 1764, in-12; *Hist. des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12; *Hist. de l'empire ottoman*, etc., ibid., 1771, 4 vol. in-12; trad. en allem. et en angl.; enfin des trad. fr. des *Traités de Ciceron sur la vieillesse et l'amitié*, Paris, 1780, in-12; et de *Quinte-Curce et les supplém. de Freinshemius*, avec le latin en regard, ibidem, 1781, 2 vol. in-8: cette dernière est moins estimée que celle de Vaugelas (*v.* ce nom).

MIGNOT DE BUSSY (l'abbé), m. vers 1770, est auteur des *Lettres sur l'origine de la noblesse*, Lyon, 1763, in-8.

MIKITAR. V. Mekhitar.

MILAN et MILANEZ. V. Lombardie.

MILAN (Jean de). V. Jean *le Milanais*.

MILANTE (Pie-Thomas), sav. prélat italien, né vers la fin du 17e S., dans le roy. de Naples, prit l'habit de St Dominique, professa la théologie à l'univ. de Naples, fut élu (en 1745) évêque de Castellamare-di-Stabia, et m. en 1749. On connaît de lui. *Oratio extemporanea in electione summi pontificis Benedicti XIII*, Naples, 1724, in 4; *Theses theologico-dogmatico-polemicæ*, ibid., 1734, in-4; *Exercitationes dogmatico-morales*, etc., ib., 1738-39-40, in-4; *Vindiciæ regularium in caussâ monasticæ paupertatis*, ibid., 1740, in-4; *de Viris illustribus congregat. S. Mariæ sanitatis*, ibid., 1745, in-4; *Orazioni*, ibid., 1747, in-4; *de Stabis, stabianâ Ecclesiâ*, etc., ibid., 1750, in-4. On lui doit encore des *lettres pastorales* et une édit. de la *Bibliotheca sancta* de Sixte de Sienne.

MILBOURNE (Leu), ecclésiastiq. angl., m. en 1720, est moins connu par ses ouvrages que par le ridicule dont Dryden et Pope l'ont couvert. On a de lui : Trente-un *Sermons* publ. de 1692 à 1720; une *Traduct.* en vers des Psaumes, 1698; des *Remarques* sur le Virgile de Dryden, 1698.

MILCENT (C.-L.-M.), colon de St-Domingue, se proclama en 1791 et 1792 le défenseur officieux des hommes de couleur opprimés, fut accusé d'avoir fomenté l'insurrection des nègres, vint se justifier à la barre de l'assemblée législative et se mit ensuite à rédiger un journal, intitulé *le Créole patriote*. Dénoncé par Robespierre à la société des jacobins, pour avoir travaillé au *Bulletin aristocratique des Amis de la Vérité*, il fut condamné à m. par le tribunal révolutionnaire, le 26 mai 1794.

MILCETTI (Donat), religieux camaldule, né à Faenza, m. en 1674, a publié : *della libera Necessità, paradosso accademico*, etc., Venise, 1638; *Lettere di vario stile*, Ravenne, 1652; *la Clio, poesie*, Padoue, 1662; *Lettere di antichi Eroi*, ibid., 1670. On conserve plus. autres ouvr. MSS. du

même religieux dans la bibliothèque St-Michel de Murano, à Venise.

MILÉ ou MILET (Jean-Francisque), peintre, né à Anvers en 1643, fut élève de L. Franck, parcourut la Hollande, la Flandre, l'Angleterre et l'Italie, selon quelq. biographes, se fixa ensuite à Paris, fut admis à l'académ. roy. de peinture, y devint prof., et m. en 1680. Admirateur du talent du Poussin, il s'appliqua surtout au paysage héroïque. Ses compositions décèlent une imagination féconde, mais on n'y trouve point ces grands effets de lumière, ces effets piquans qui caractérisent les productions de Claude Lorrain. Ses couleurs sont trop uniformes. Il a peint quelq. sujets historiques sacrés, parmi lesquels on cite le *Sacrifice d'Abraham* et *Elysée dans le désert*, qui décoraient avant 1789 l'église de St-Nicolas du Chardonnet. Théodore et Coelemans ont gravé d'après lui un certain nombre de ses paysages. On peut consulter sur cet artiste le *Manuel des Amateurs de l'art*.

MILEAGH, MILE, MILEADH ou MILEAS EASPAIN en lat. *Milesius Hispanus*, personnage fabuleux, on peut-être historiq., est regardé comme le père commun de toutes les anciennes dynasties irlandaises, par les chroniqueurs. Selon eux, ce nom de Mileas Easpain était un surnom emphatique que lui avaient donné les bardes et les druides dans leurs poèmes et dans leurs cantiques, et qui signifiait, le *Héros*, le *Champion*, peut-être le *Soldat d'Espagne* par corruption des mots latins *Miles Hispanus*. On croit que le nom primitif de ce personnage était *Gollamh*, *fils de Bile*, *fils de Breogan*. Toutes les traditions lui donnent une origine scythique et phénicienne, exposent sa généalogie de père en fils (depuis Phœnius Farsa, roi de Scythie et de Phénicie, et inventeur de l'écriture), et retracent des circonstances de sa vie fabuleuse.

MILET DE MUREAU (Louis-Marie-Antoine DESTOUFF), gén. de divis., etc, né à Toulon en 1756, d'une famille originaire de Lorraine, entra fort jeune dans l'arme du génie, et y devint capitaine à l'âge de 23 ans. En 1789, il siégea à l'assemblée constituante comme suppléant du député Lapoype. Entre autres decrets, il y fit rendre celui qui ordonnait l'impression des MSs. de La Pérouse, circonstance qui ne lui fut pas inutile : en 1793, ses opinions modérées l'ayant rendu suspect aux commissaires de la convention près l'armée d'Italie, Milet revint à Paris, où on le chargea de rédiger le *voyage* du célèbre et infortuné navigat. ; et cet emploi, en l'éloignant des affaires, le préserva du sort de son frère, m. à cette époque sur l'échafaud. Rentré au service vers 1796, Milet fut nommé général de brigade, occupa quelques mois le ministère de la guerre, et, après le 18 brumaire, obtint la préfecture de la Corrèze, qu'il conserva jusqu'en 1810. Les événemens de 1814 le rappelèrent momentanem. aux fonctions publiq., comme directeur par *intérim* du dépôt général de la guerre, et commissaire extraordinaire en Corse, mais en 1815, il fut mis en retraite, et reçut la place de membre du conseil d'administration de l'Hôtel des Invalides. Milet de Mureau m. à Paris en 1825 ; il était baron depuis 1809, et décoré des ordres de St Louis et de la Légion-d'Honneur. Outre la rédaction du *Voyage de La Pérouse*, on connaît de lui : *les Dépositaires*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par M***, Paris, 1814, in-8.

MILICH (Jacq.), en lat. *Milichius* méd. allem., né à Fribourg en Brisgaw en 1501, prof. la médec. à l'univ. de Wittemberg, et m. dans cette ville en 1559. On a de lui quelq. écrits sur son art, des *Comment.* sur le second livre de l'*Hist.* de Pline et des *discours* qui se trouvent dans le recueil de ceux de Mélanchthon, son ami, impr. à Strasbourg en 1563. — Son fils, Henri Milich, fut professeur de médec. à Iena, et m. à Plauen dans le Mecklenbourg en 1585.

MILIEU (Christ.), en lat. *Milaus* ou *Mylaus*, littér., né dans le pays de Vaud au 16e S., professa d'abord les humanités au collége de la Trinité de Lyon, visita ensuite l'Italie, l'Allemagne, et se retira dans sa patrie, où il m. vers 1560. On a de lui : *de scribendâ Universitate rerum lib. V*, Florence, 1548, in-4, très-rare, Bâle, 1551, 1576, in-fol.; réimp. par les soins de J.-G. Müller sous ce tit. : *Hermes academ.*, Iéna, 1624, in-8; *de Imitatione ciceronianâ*, Bâle, 1551 ; *Vita Ciceronis*, ibid. ; *de primordiis clarissimæ urbis Lugduni Comment.*, 1545, in-4. Les 4 ouv. suivans ne nous sont connus que par la *Biblioth.* de Gessner, et par Tiraboschi, *de relinquendis ingenii et litterarum Monumentis lib. III ; de priscâ Gallorum Linguâ lib. III; de Histor. lib. III; de Commendatione litterarum liber unus.* — V. Millieu.

MILL (John), théol. et hélléniste anglais, né à Shap, comté de Westmoreland, vers l'an 1645, fut chapelain ordin. de Charles II, principal du collége de St-Edmond, chanoine de l'église de Cantorbéry, et m. en 1707. On a de lui une très-belle édit. du Nouveau Testament grec, précédée de savans *prolégomènes*, enrichie de *scholies* et de *notes explicatives*, etc., Oxford, 1707, in fol. Ludolphe Kuster a ajouté de nouvelles recherches à celles de J. Mill et perfectionné son ouv. dans une 2e édit., Amsterdam, 1709, in-fol., réimp. à Leipsig en 1723 sous ce tit. : *Novum Testamentum græcum, cum lectionibus variantibus*, etc. J. Mill s'était fait aussi une réputation par ses *sermons*, mais il n'y a d'imp. que celui sur la fête de l'*annonciation*.

Mill (Henri), ingén. anglais, né à Londres vers 1680, fut un des princip. coopérat. de l'entreprise des eaux de cette capitale (commencée par Hugues Middleton (*v.* ce nom) et connue sous le nom de *Travaux de la nouvelle rivière*), et s'acquit par ses services la reconnaissance des habitans. La ville de Northampton lui dut aussi l'avantage d'être approvisionnée d'eau, et il rendit le même service à sir Robert Walpole dans sa belle résidence d'Houghton. Cet habile hydraulicien m. en 1770.

MILLAR (Jean), publiciste anglais, né en 1735 à Shotts, dans le comte de Lanerk, en Ecosse, professa le droit à l'univ. de Glascow pend. 40 ans, s'acquit une gr. réputation par ses leçons et par ses écrits, et m. en 1801. On a de lui : *Observations sur la distinct. des rangs dans la société* (en angl.), Glasgow, 1771, in-8 ; *Coup d'œil histor. sur le gouvernement anglais* (idem), ibid., 1787, in-4 ; *Œuvres posthumes*, 1803, 2 vol. in-8 (ce sont qu'il. écrits sur le même sujet que l'ouv. précéd.)

MILLE (Antoine-Etienne), av. au parlem. de Paris, né à Dijon dans la prem. partie du 18e S., conçut l'idée, dès l'âge de 17 ans, d'approfondir l'hist. de sa province, se dévoua à cette étude avec persévérance, mit à contribution les dépôts publics et les bibliothèq particulières, et publia l'*Abrégé chronologique de l'hist. eccles., civile et litter. de Bourgogne*, Dijon et Paris, 1772-73, 3 vol. in-8. Il avait promis de conduire cet ouv. jusqu'au 18e S., et avait reçu des états de Bourgogne une gratification pour aider aux frais d'un 4e et d'un 5e v. ; mais il s'est borné aux 3 vol. déjà pub., et qui se terminent à l'époque de la réunion du roy. d'Arles à l'empire des Carlovingiens, sont que les difficultés de son entreprise l'en eussent dégoûté, soit qu'il en ait été empêché par quelques-uns dont l'époque est inconnue.

MILLELOT (Jean-Et.), av., né vers 1795, m. en 1822, se distingua fort jeune comme jurisconsu. Il fut l'un des princip. rédact. de *la Thémis*, ou *Biblioth. du Jurisc.*, Paris, 1819 et suiv., in-8, et donna une *Notice sur Patru* dans les *Annales du Barreau français*.

MILLER (James), poète dramat. anglais, né en 1705, m. en 1744, avait embrassé l'état ecclésiast.; mais son goût pour le théâtre indisposa contre lui l'évêq. de qui dépendait son avancement, et il eut

recours à sa plume pour subsister. On a de lui : 8 *comédies*, dont une est imitée du *Malade imaginaire* de Molière ; *Mahomet*, tragédie, traduit de Voltaire : *Joseph et ses frères*, oratorio ; de petits *poèmes*, des *pamphlets* politiq. et quelq. *sermons*. Il a trad., en société avec H. Baker, le *Théâtre de Molière*, pub. par Watts, avec le texte franç. en regard. — Son fils a pub. un vol. de *poésies* et la trad. du *Cours de belles-lettres* de l'abbé Batteux.

MILLER (Philippe), célèbre jardinier anglais, né en 1691, succéda à son père dans la place d'intendant du jardin de la compagnie des apothicaires à Chelsea, ville où il m. en 1771, membre de la société royale de Londres et de plus. autres sociétés savantes de l'Europe. C'est par ses soins qu'un grand nomb. de plantes exotiq. ont été acclimatées sur le sol britanniq. Joignant à la théorie et à la pratique du jardinage de grandes connaissances en botaniq., il se fit d'abord connaître par plus. *mém.* ins. dans les *Transact. philos.*, et pub. ensuite les ouv. suiv. : *Dictionn. du Jardinier et du fleuriste*, ou *Système complet d'horticulture*, Lond., 1724, 2 vol. in-8 ; *Catal. des arbres, arbustes, plantes, etc., des jardins aux environs de Londres*, 1730, in-fol., avec 21 planches coloriées d'après les dessins de van Huysum ; *Catalogus plantarum officinalium quæ in horto botan. Chelseiano aluntur*, 1730, in-8 ; *Dict. des Jardiniers*, 1731, in-fol. : ce dern. ouv., qui mit le sceau à la réputat. de l'aut., souv. réimp., a été trad. dans les princip. lang. de l'Europe (en fr. par Chazelles avec des notes de Hollandre, 1785-88, 8 v. in-4 : la meill. édit. angl. est celle donnée par Th. Martyn (*v.* ce n.), Londres, 1807, 4 v. in-folio (Miller publia en outre, de 1755 à 1771, un rec. de 300 figures coloriées pour joindre à son dictionn.) ; *Calendrier du Jardinier*, 2e édition, 1732, in-8, reimp. pour la 16e fois en 1775 ; *Culture de la Garance suivant la methode pratiquée en Zélande*, 1758, in-4, avec pl. ; *Courte Introduct. à la connaissance de la botanique*, 1760, in-8, avec pl. Le doct. Martyn a consacré un des genres de la famille des corymbifères à ce sav. jardinier sous le nom de *Milleria*. — Charles Miller, fils du précéd., riche négociant dans les Indes orientales, a fait passer à la société royale de Lond. de curieuses expériences sur l'utilité de la transplantation du froment, et a fait insérer dans le t. 68 des *Transact. philos.* une *Descript. de Sumatra*. — Miller (Edward), doct. en musique, ancien organiste de Doncaster, où il m. en 1807, dans un âge avancé, s'est fait connaître par plus. composit., au premier rang desquelles on place ses *Elements of Thorough-bass and composition* et ses *Psalms of David*.

MILLER (Jean-Martin), littér. allem., né à Ulm en 1750, embrassa l'état eccléS., devint past. de l'une des églises de sa patrie, professa pendant plus. années la théologie et la langue grecque, fut nommé en 1810 doyen et conseiller consistorial, et m. en 1814. On a de lui 3 rom. : *Charles de Burgheim ; Correspondance de trois amis d'université ; Siegwart* (ce dern. a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment 2 fois en français) ; et des *poésies* (élégies, romances et chansons) qui sont devenues populaires en Allemagne. — Miller (N. lady), morte à Bristol en 1781, a pub. des *Lettres sur l'Italie* (où elle avait voyagé en 1770 et 1771), 3 vol. in-8 ; et un *Rec. de poésies*.

MILLES (Jérémie), eccléS. angl., doyen d'Exeter et présid. de la société des Antiq., m. en 1784, a fourni plus. *mém.* à cette compagnie. On lui doit une belle édit. in-4 des *poésies* déjà pub. par Chatterton (*v.* ce nom) sous le nom de Rowley. Il en soutint avec chaleur l'authenticité, et y ajouta un *glossaire* et des *notes*. — Un autre Milles (Thomas), év. de Waterford et Lismore, m. en 1740, a donné une édition des *Œuvres de Saint Cyrille*, Oxford, 1703, in-fol.

MILLET (Jacq.), écriv. franç. du 15e S., a laissé un poème int. : *Destruct. de Troye la grant, mise par personnaiges, et en ryme françoise*, Paris, 1484, in-fol., gothique, très-rare, réimp. depuis plus. fois. — Germain Millet, bénédictin de la congrégation de St-Maur, m. en 1647, n'est guère connu que par la polémique qu'il soutint contre les PP. Sirmond et Launay au sujet des deux Sts Denis qu'il prétendait n'être qu'un seul et même personnage. Son principal écrit a pour titre : *Vindicata eccles. gallic. de suo areopagitâ Dionysio gloria*, 1638, in-4.

MILLET (Jean), doct. ès-droits, né en 1513 à St-Amour (Bourgogne), m. dans la même ville en 1576, est aut. des trad. suiv. : *le Toxaris de Lucien, dialogue non moins élégant que récréatif par les belles hist. qui y sont contenues*, Paris, 1550, in-8 ; *cinq Dialogismes*, ou *Déliberations de cinq nobles dames* (Lucrece, Suzanne, Judith, Agnès et Camma), trad. du lat. de P. Nannius, ib., 1759, in 8 ; *les 5 Livres d'Egesippus*, etc, ib., 1551, 1556, in 4 ; *Hist. d'Eneas Sylvius touchant les amours d'Euryalus et de Lucrèce*, ibid., 1551, in-8 ; *les Conquêtes, Origine et Empire des Turcs*, trad. du latin de Chr. Richer, etc., ibid., 1553, in-8 ; les *Chroniques* ou *Annales* de J. Zonare, trad. en franç., Lyon, 1560, in-fol., Paris, 1583, in-fol. — Millet (Jean), music., né vers 1620, en Franche-Comté, fut d'abord enfant de chœur à la cathédrale de Besançon, embrassa l'état eccléS., et m. en 1682. On a de lui : *Directoire du chant gregorien*, Lyon, 1666, in-4 : on trouve des choses curieuses dans cet ouv. Jean Millet a donné en outre de nouvelles édit. des *Livres de chœur*, et on lui attribue l'*Art de bien chanter en musique*, livre inconnu à ceux mêmes qui l'ont cité.

MILLET. V. Challes.

MILLETIÈRE (Théophile BRACHET, sieur de La), controversiste, né vers 1596, m. en 1665, écrivit d'abord pour engager les calvinistes de La Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France leur souverain ; mais un emprisonnement de quatre années suffit pour le faire changer d'opinion. Il commença à regarder comme criminelles les guerres entreprises par les calvinistes, et pub. quelq. écrits pour opérer leur réunion avec les catholiq. Tombé justement pour cette démarche dans la disgrâce de son parti, il fit abjurat. publiq. du calvinisme en 1645, et signala son entrée dans l'Eglise romaine par un gr. nomb. d'ouv. contre les protestans. Il n'obtint que la haine de la religion qu'il avait quittée et le mépris de celle qu'il avait embrassée. On cite de lui : *le Pacifique véritable sur le débat de l'usage légitime du sacrement de penitence, expliqué par la doctrine du concile de Trente*, Paris, 1644, in-8.

MILLEVOYE (Charles-Hubert), poète élégiaque, né en 1782 à Abbeville, y commença ses études, qu'il vint terminer à Paris, et remporta en 1798 le prem. prix de litt. au collége des Quatre-Nations. A 13 ans il avait perdu son père, et c'est du même temps que datent aussi ses prem. compositions. Il renonça successivem. aux études du barreau et du commerce de la librairie pour se vouer sans partage au culte des muses, commença en 1806 à concourir pour le prix de poésie de l'acad. française, et fut plus. fois couronné, notamm. pour les compositions suiv. : *l'Indépendance de l'homme de lettres* (1806), *le Voyageur* (1807), *la Mort de Rotrou* (1811), *Belzunce*, ou *la Peste de Marseille*, enfin *le Héros liégeois* (*v.* l'art. Goffin). En 1813 Millevoye, qui s'était marié, et dont la santé commençait à dépérir, retourna dans sa ville natale. Là il se livrait paisiblement à ses travaux chéris, chantant parfois, comme le cygne mélodieux, sa dern. heure, qu'il voyait approcher. Des affaires l'appelèrent à Paris au mois de juin 1816 ; il n'y vint que pour rendre le dernier soupir, après de cruelles souffrances, le 12 août suiv. Le talent de

ce jeune poète était à peine en sa fleur lorsqu'une mort prématurée, mais longuement pressentie, le frappa au milieu de ses succès : une grande sensibilité, de la verve, beaucoup de grâce et de pureté distinguent la plupart de ses composit. ; au nomb. de celles où les images sont les plus touchantes, il faut distinguer sa jolie romance *Priez pour moi*, qu'il composa tout d'une haleine 8 jours av. sa m., son élégie du *Poète mourant*, celle de la *Chute des feuilles*, les morceaux int. : *Emma et Eginhard*, *la Rançon d'Egill*, enfin son poème d'*Alfred*. Les *Œuvres complètes de Millevoye*, précédées d'une intéressante *notice* sur sa vie par M. J. Dumas, ont paru en 1822, 4 vol. in-8 : on y trouve, outre sa trsd. des *Bucoliques* de Virgile et celle de quelq. chants de l'*Iliade*, 3 trag. qui n'ont pas été représ. : *Corésus*, *Ugolin* et *Conradin*. L'aut. avait lui même donné plus. édit. de ses *poésies* et une de ses *Œuv. complètes*, Paris, 1814-16, 5 vol. in-8 ; elles ont été plus. fois réimprim. On a publié en 1827, chez Furne, une nouv. édit. des *Œuvres de Millevoye*, 4 vol. in-8 : un des vol. contient ses *œuv.* inédites.

MILLIE (Jean-Bapt.-Jos.), sous direct.-gén. des contributions directes, né vers 1772 à Beaume, m. à Paris en juillet 1826, fut d'abord prof. d'humanités au collége de Juilly, entra vers 1798 au ministère des finances, et s'y éleva par degrés aux prem. emplois. Il remplit avec distinction plusieurs missions importantes sous l'empire, et depuis la restauration refusa le portefeuille des finances du Portugal, qui lui fut proposé au nom du souv. de ce royaume. Millié associa toute sa vie les études litt. aux travaux administratifs : c'est à lui qu'est due la meill. trad. des *Lusiades* de Camoëns, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Il avait pub. en 1821, *Lettre à M. Brennet*, député du dép. de la Côte-d'Or sur le dégrèvement de 1821 à l'occasion du fonds commun du cadastre, in-8 d'une feuille ; et en fév. 1826 le *prospectus* d'un ouv. ayant pour tit. : *du Cadastre tel qu'il est établi par la loi du* 31 *juillet* 1821, etc. : l'ouv. devait former 1 vol. in-8. Divers journaux ont pub., à l'époque de la m. de Millié, une *nécrol.* dont sa veuve a cru devoir réfuter quelq. allégat. (*v.* le *Moniteur* du 29 juill. 1826, p. 1116.)

MILLIÈRE (Ant.-Louis CHAUMONT de La), administ., né à Paris en 1746, fut élevé à Lunéville, à la cour du roi de Pologne Stanislas (*v.* ce nom), dont son oncle était chancelier, et devint successiv. av.-gén. au parlem. de Nancy, maître des requêtes, intend. des ponts et chaussées, des mines, intendant des finances, charge dont il se démit en 1792. Après avoir heureusement échappé à la tourmente révolutionn. des années suiv., il fut déporté, par ordre du gouvernem. directorial, sur le territoire de Genève, parce que son nom était mal à propos inscrit sur la liste des émigrés. Il rentra en France au commencem. de 1800, refusa les offres brillantes qui lui furent faites par le prem. consul Bonaparte, et m. en 1803. On a de lui : un *Mem. sur le département des ponts-et-chaussées*, 1790, in 4 ; un *supplément* à l'écrit préc. pub. dans la même année, et des *observat.* sur un écrit de M. Biauzat relatif à l'organisat. des ponts et chaussées. M. de La Millière avait refusé en 1787 de remplacer M. de Calonne au poste de contrôl.-gén. des finances, que Louis XVI lui offrait comme étant, suivant les propres expressions du monarque, le plus honnête homme de son royaume. Témoignage bien remarquable à cette époque.

MILLIÈRES (Franç.), né en Normandie, était cultivateur à l'époque de la révolut., dont il embrassa la cause avec exaltation. En 1792, il devint memb. de la commune de Paris, et fut ensuite envoyé, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, dans le départ. de l'Eure et à l'armée de la Vendée. Constamment attaché au parti jacobin, malgré les réactions de thermidor et de prairial, Millières resta cependant sans être inquiété jusqu'en 1800 ; compris alors dans l'affaire de la *machine infernale*, il fut déporté au Sénégal, où il mourut en 1803.

MILLIET (Jean-Baptiste), litt., né à Paris en 1745, fut employé à la biblioth. du roi, et m. en 1774. On a de lui : *les Etrennes du Parnasse*, *contenant les vies des poètes grecs et latins*, *des réflexions sur la poésie*, *etc.*, Paris, 1770-74, 15 v. in-12 : cette compilation a été continuée par Le Prevost d'Exmes. On cite encore de Milliet une *Lettre sur les Guèbres et les Scythes*, tragédie de Voltaire, et des *Lettres sur la peinture au pastel*, Paris, 1772, in-12.

MILLIEU (Ant.), en lat. *Milliens*, jésuite, né à Lyon en 1575, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie, fut ensuite rect. de divers colléges, puis provincial de son ordre, et m. en 1646. Il avait cultivé la poésie latine avec succès ; mais dans une maladie à laquelle il ne croyait pas échapper, il demanda la cassette qui renfermait ses vers, au nombre de plus de 20,000, et les jeta au feu. Le prem. chant d'un poème héroïque fut seul sauvé de cette destruct. Millieu acheva ensuite, à la prière de l'archevêque de Lyon, cet ouvr., qui fut imp. sous le titre suiv. : *Moyses viator, seu Imago militantis eccles. lib. XXVIII*, Lyon, 1636-39, 2 parties in-8.

MILLIN (Aubin-Louis), savant archéologue et naturaliste, né à Paris en 1759, prit d'abord l'habit ecclés. ; mais, renonçant bientôt à la théolog., il se livra entièrem. aux lett., qu'une fortune assez considérable lui permettait de cultiver avec indépendance. Après avoir appris la plupart des langues modernes et s'être essayé à traduire les morceaux les plus intéressans des ouv. classiq. dans ces mêmes langues, il dirigea ses études sur les sciences naturelles, et conçut le projet d'en écrire l'histoire sur le plan que Montucla et Bailly avaient adopté, l'un pour les mathém., l'autre pour l'astronomie. Il fut ensuite l'un des fondat. de la société *Linnéenne*. Comme la plupart des sav. et des littérat. de l'époque, il ne vit d'abord dans la révolut. de 1789 que la réforme des abus ; mais, ennemi des excès, il les combattit bientôt avec un courage qui lui suscita de vives persécut. Arrêté en 1793 et renfermé pendant un an dans une des prisons de Paris, il échappa à une mort certaine par la révolution dite du 9 thermidor. Il succéda en 1794 au savant abbé Barthélemi dans la place de conservat. du cabinet des médailles, fut ensuite chef de division dans les bureaux de la commission d'instruction publique, puis prof. d'histoire à l'école centrale du département de la Seine. Il avait entrepris en 1792, avec MM. Noel et Warens, la rédaction du *Magasin encyclopédique* ; et, abandonné de ces deux collaborateurs, il continua seul ce travail, qui l'accabla de fatigues. Sous le gouvernem. impérial il fit un voy. dans le midi de la France, dont il pub. la relation en 1807. Quatre ans après il entreprit celui d'Italie. De retour en France en 1813, il voulut mettre en ordre les notes et les documens nombreux qu'il avait recueillis dans ses courses ; mais ce travail acheva de ruiner sa santé, et il m. le 14 août 1818. On a de ce sav. un très-grand nomb. de product. dont on trouve le catalogue détaillé à la suite de sa *notice nécrologique* insérée dans le t. 6 des *Annales encyclopédiques*, année 1818. Nous nous bornerons à citer les ouv. suiv. : *Mélanges de littérat. étrangère*, Paris, 1785, 6 vol. in-12 ; *Discours sur l'origine et les progrès de l'hist. natur. en France*, ib., 1790, in-4 : ce discours sert d'introduction au rec. des *Mém. de la soc. d'hist. naturelle*, ibid., 1792, in-fol. ; *Minéralogie homérique*, ib., 1790, 1816, in-8, trad. en allem. par M. Rinck ; *Annuaire du Républicain*, ou *Légende physico-économique*, Paris, an II (1793), in-12 ; *Antiquités nationales*, ou *Rec. de monum. pour servir à l'hist. de l'empire franç.*, Paris, 1790-98, 5 vol. gr. in-4,

fig.; *Elém. d'hist. naturelle*, ib., 1794, 1801, in-8; *Introduct. à l'étude des monumens antiques*, etc., ib., 1796-1811, 4 part. in-8; *Monumens antiques inédits*, etc., ibid., 1802-04, 2 vol. in-4, avec 92 pl.; *Dictionn. des Beaux-Arts*, ibid., 1806, 3 vol. in-8; *Voyages dans les départemens du midi de la France*, ib., 1807-11, 5 vol. in-8, avec un atlas in-4: *Descript. des peintures, des vases antiques, vulgairement appelés étrusques*, ibid., 1808-10, in-fol.; *Galerie mythologique*, etc., ibid., 1811, 2 vol. in-8, fig.; *Voyage en Savoie, en Piémont*, etc., ib., 1816, 2 vol. in-8; *Voyage dans le Milanais, etc., et dans plus. autres villes de l'anc. Lombardie*, ib., 1817, 2 v. in-8; *Magazin encyclopéd.*, journal commencé en 1792 et continué jusqu'en avril 1816, 122 vol. in-8; plusieurs *articles* dans la *Biographie universelle*. On a publié en 1826: *Introduction à l'étude de l'archéologie, des pierres gravées et des médailles, nouv. éd. revue et mise en ordre par J. Roquefort, précédée d'une notice sur la vie et les ouv. de l'auteur*, par M. Dacier, et des *discours préliminaires* par M. Champollion-Figeac, 1 vol. in-8. M. P.-R. Auguis a écrit un *éloge de Millin*, inséré dans le tom. 2 des *Mém. de la société royale des Antiquaires de France*.

MILLOT (Claude-François-Xavier), histor., né en 1726, à Ornans en Franche-Comté, fit ses études chez les jésuites, fut ensuite admis dans cet ordre, prononça les humanités dans plus. colléges, puis la rhétor. à celui de Lyon. Il débuta dans la carrière littéraire par un discours, couronné à l'académ. de Dijon en 1757, sur cette question: *est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?* Cet écrit, dans lequel il donnait la préférence à l'étude des hommes et osait faire l'éloge de Montesquieu, *le mit mal* avec ses supérieurs. Les désagrémens qu'il éprouva le décidèrent à quitter la compagnie de Jésus, et l'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands-vicaires. Après avoir prêché quelq. temps sans succès à Versailles et dans la province, l'abbé Millot, dans le but d'être utile aux jeunes gens, entreprit quelques traductions et écrivit plus. livres élément. d'hist. Il obtint ensuite une chaire d'hist. au collége de la noblesse, fondé à Parme par le marq. de Felino. En 1778, il fut nommé précepteur du duc d'Enghien, et m. en 1785. Il avait été reçu à l'académie franç. en 1777. Voici la liste de ses ouvr.: *Deux discours* moraux, Lyon, 1750, in-8; *Disc. académiques*, au nombre de 8, ibid., 1760, in-12; *Disc. sur le patriotisme franç.*, ibid., 1762, in-8; *Disc. de réception à l'académ. de Châlons*, Paris, 1768, in-4; *Disc. de réception à l'académ. franç.*, ibid., 1778, in-4; *Essai sur l'homme*, trad. de l'angl. de Pope, avec des notes, etc., Lyon, 1761, pet. in-12; *Harang. d'Eschine et de Démosthène, pour la couronne*, ib., 1763, in-12; *Harangues choisies des histor. latins*, 1764, 2 vol. in-12; *Elémens de l'Hist. de France*, ib., Paris, 1767-69, 3 vol. in-12; ib., 1806, 4 vol. in-12, avec la continuat. de M. Ch. Millon et de Delille de Sales, trad. en allem., en angl. et en russe; *Elém. de l'Hist. d'Angleterre*, Paris, 1769, 3 vol. in-12; ibid., 1810, augment. des règnes de George II et de George III par Ch. Millon, trad. en angl., 1771; *Elém. d'Hist. générale ancienne et moderne*, ibid., 1772-83, 9 vol. in-12, trad. en allem., en danois, en holland., en angl., en suédois, en italien, en portug., en espagnol (les 3 ouvr. précéd. ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de l'abbé Millot*, Paris, 1800, 15 vol. in-8; nouv. édit., Paris, 1819-20, 12 vol. in-8; *Hist. littéraire des Troubadours*, ib., 1774, 3 vol. in-12; abrégée et trad. en anglais par Marie Dobson, 1779, in-8; *Mém. politiq. et milit. pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les MSs. du duc de Noailles, ibidem, 1777, 6 vol. in-12: cet ouvrage, plus. fois réimp., a été trad. en allemand et en hollandais; *Extraits de l'Hist. ancienne, de l'Hist. romaine et de l'Hist. de France*, imp. dans le *Cours à l'usage de l'Ecole-Militaire* (le second de ces extraits a été réimpr. sous le tit. de *Tableau de l'Hist. romaine*, ouvr. posthume, etc, Paris, 1796, in-4, avec 48 fig.); *Dialogue et Vie du duc de Bourgogne, père de Louis XV*, Besançon, 1816, in-8. M. A.-A. Barbier attribue à l'abbé Millot une *Hist. philos. de l'homme*, Lond. (Paris), 1766, in-12 (*v.* le n° 8262 du *Dict. des Anon*). On a pub. encore sous son nom des *Elém. de l'Hist. d'Allemagne* qui depuis ont été avoués par M. Duchatel. L'abbé Millot a laissé en MSs. une *Hist. de l'église gallicane*, une *Traduct. de l'Hist. de la vie civile*, par Fergusson et un petit vol. intit. *Examen de ma vie*. M. Lingay a composé l'*Eloge de l'abbé Millot*, couronné par l'acad. de Besançon en 1814. D'Alembert disait de cet hist. que c'était l'homme en qui il avait vu le moins de préventions et de prétentions.

MILLOT (Jacq.-André), chirurg., né à Dijon en 1738, vint terminer ses études à Paris, fut agrégé au collége de l'acad. de chirurgie, obtint ensuite comme accoucheur une réputation brillante, et m. d'apoplexie en 1811. On a de lui: *l'Art de procréer les sexes à volonté*, ou *Système complet de génération*, Paris, 1800, in-8 (cet ouvr. a eu 4 édit.); *l'Art d'améliorer les générations humaines*, ibid., 1801, in-8; *Supplém. à tous les Traités, tant étrangers que nationaux, sur l'art des accouchemens*, ibid., 1804, in-4; réimpr. en 2 vol. in-8; *la Geroconie*, ou *l'Art de parvenir à une longue vie sans infirmités*, ibid., in-8; *le Nestor franç.*, ou *Guide moral et physiologique*, etc. (en société avec Coffin son beau-fils), ibid., 1807, 3 vol. in-8; *la Médec. perfective*, etc., ibid., 1809, in-8; des *observat.* ou *dissertations* sur l'opération césarienne, la phtisie, la vaccine, etc.

MILLY (Nicolas-Christiern de THY, comte de), mestre-de-camp de cavalerie, né en 1728, d'une anc. famille des Beaujolais, embrassa à 14 ans la carrière des armes, servit avec distinct. jusqu'à la paix de 1762, s'adonna ensuite à la culture des sciences, publia des *essais* sur différ. objets de physique et de chimie, qui le firent connaître des savans, et lui ouvrirent les portes de l'acad. des sciences et de plus. autres sociétés savantes. Il avait malheureusem. trop de confiance dans la vertu de ces remèdes qu'on nomme *secrets*; et, après les avoir analysés, il voulait en faire l'essai. Sa constitution naturellem. robuste fut altérée par ces expériences, et il m. en 1784. On a de lui, outre plus. *mém.* insér. dans le *Journal de physiq.* et dans les *recueils* des acad. dont il était membre, les ouvr. suiv.: *l'Art de la porcelaine*, Paris, 1771, in-fol.; trad. en allem.; *Mém. sur la manière d'essuyer les murs nouvellem. faits*, ibid. 1778, in-8.

MILLY (Pierre-Antoine de), avoc. au parlem. et procur. au châtelet de Paris, né dans cette ville en 1728, m. en 1799, avait épousé la nièce du sav. abbé Mercier de St-Leger; il partagea le goût de ce dernier pour la bibliographie, mais on n'a de lui aucun ouv. Les amat. recherchent encore le *catalogue* de sa bibliothèq., rédigé par Chaillou. On y trouve sur lui une *notice*, insérée aussi dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, tom. 3, p. 242.

MILNER (Jean), sav. théolog. anglican, né dans le comté d'York en 1628, fut d'abord curé de Middleton dans le comté de Lancaster, puis vicaire de Leeds et chanoine de Ripon en 1681. N'ayant pas voulu prêter serment de fidélité au prince d'Orange, lors de la révolut. de 1688, il perdit ses places, se retira au collége de St-Jean à Cambridge, y passa le reste de sa vie, constamment attaché au parti des Stuarts, et m. en 1702. On a de lui: *Conjectanea in parallela quædam Veteris ac Novi Testamenti*, Londres, 1673, in-4; *Hist. de l'église de Palestine depuis la naissance de J.-C. jusqu'au commencem. de l'empire de Dioclétien* (en anglais), ibid., 1688, in-4; *Courte Dissertat. sur les quatre derniers rois*

de Juda, Londres. 1689, in-4; *de Nethinim sive Nethinæis*, etc., Cambridge, 1690, in-4; *Disc. de conscience, et réflexions sur le christianisme sans mystères*, Londres, 1697, in-8; *la Religion de Locke, d'après ses paroles et ses écrits*, ibid., 1700, in-8; *Réponse aux réflexions de J. Leclerc sur J.-C.*, etc., Cambridge, 1782; et plus. autres écrits tant impr. qu'inédits sur la chronologie, les livres saints, etc. — MILNER (Thomas), méd. anglais, m. en 1797, a publ. des *Expériences et Observat. sur l'électricité*, Londres, 1783, in-8.

MILNER (ISAAC), sav. docteur angl., né près de Leeds (comté d'York) en 1751, d'une famille très-pauvre, perdit son père encore fort jeune; réduit à travailler du métier de tisserand, il cultiva néanmoins ses heureuses dispositions pour l'étude, et par le secours de quelq. généreux citoyens, acquit une grande instruction; il entra ensuite au collége de Cambridge, où il s'appliqua particulièrem. aux sciences mathématiq., obtint, en 1782, l'office de procureur de l'univ. de cette ville, et y devint successivem. prof. de physiq. expérimentale (1788), vice-chancelier (1792), et enfin prof. de mathématiques. D'un autre côté, quelq. *mémoires* scientifiques lui ouvrirent les portes de la société roy. de Londres. Dans cette situation élevée, ayant pour amis les hommes les plus illustres de l'Angleterre, entre autres Pitt et M. Wilberforce, le docteur Milner n'oublia point l'état d'où il était sorti; il vint souvent visiter à Leeds ses anciens camarades, et entretint avec eux une liaison constante. Cet homme respectable m. près de Londres en 1820. Outre plus. *mém.* insérés dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui: *Animadversions on doctor Haweis's History of the Church of Christ*, 1800, in-8; *Strictures on some of the publications of the rev. Hebert Marsh*, etc., 1813, in-8. — Joseph MILNER, théol., frère du précéd., né à Leeds en 1744, m. en 1797, a donné entre autres ouv., en angl., une *Hist. de l'Eglise chrétienne*, dont il n'a fait paraître que 3 vol.; le 4e et dern. vol. a été rédigé sur ses MSs. par le docteur Isaac Milner; *Réfutation des attaques dirigées par Gibbon contre le christian.*, un *Essai sur l'influence de l'Esprit saint*, etc.

MILON *de Crotone*, le plus célèbre athlète de l'antiquité, fut 7 fois vainqueur aux jeux pythiques et 6 fois aux jeux olympiques. Il s'y présenta une 7e fois, mais il ne put combattre, faute d'antagonistes. On raconte de sa force une foule de traits prodigieux et dont probablement quelques-uns sont exagérés. Sa mort n'est pas moins fabuleuse que sa vie; car on rapporte que, dans sa vieillesse, ayant trouvé dans une forêt un vieux chêne entr'ouvert par des coins, il voulut l'achever avec les mains, mais que n'ayant pu réussir il demeura pris entre les éclats de l'arbre et fut dévoré par les loups, ou suiv. d'autres, par un lion, vers l'an 700 av. J.-C.

MILON (TITUS ANNIUS MILO), Romain célèbre par ses démêlés avec Clodius et son amitié pour Cicéron, né à Lanuvium vers l'an 95 av. J.-C., de Papius, l'un des hommes les plus illustres de l'armée des alliés pendant la guerre sociale, épousa la fille de Sylla. Tribun du peuple l'an 57 av. J.-C., il agit avec beaucoup de zèle pour le rappel de Cicéron, et s'attira ainsi la haine mortelle de Clodius. Six ans après Milon, à la veille d'obtenir le consulat qu'il briguait, fut traduit en justice pour le meurtre de Clodius, tué sur le chemin de Lanuvium par les gens du premier, dans une rixe qui s'était engagée entre leurs deux escortes. Il prit pour son défenseur, dev. la commiss. spéciale chargée de le juger, Cicéron, qui, épouvanté de l'appareil menaçant que Pompée avait fait déployer autour du tribunal, ne parla qu'avec timidité. Milon, condamné, alla en exil à Marseille; il y resta environ 3 ans, au bout desquels, choqué de n'être pas compris dans la liste de révocation que fit dresser César lors de sa nomination à la dictature, il s'avança dans l'Italie, rassemblant autour de lui des esclaves, des brigands, des prisonniers, pour composer une espèce d'armée, et déjà il assiégeait Compsa, quand une pierre lancée de dessus les murailles le blessa à la tête. Il m. presque aussitôt l'an 48 av. J.-C.

MILONE (N), comte de Vérone, au 10e S., fut l'élève et le confident de l'emper. Berenger dont il vengea la m. en 924, sur son assassin Hambert, et s'efforça de faire secouer à l'Italie le joug de Hugues qui régna ensuite en 934; Milone appela en Italie Arnolphe, duc de Bavière; et, en 945, ayant ouvert les portes de Vérone à Berenger II, il contribua plus qu'aucun autre à placer sur le trône d'Italie ce prince, petit-fils de son bienfaiteur.

MILONOF (MICHEL-WASSILIEVITSCH), poète russe, né en 1792, m. le 17 octob. 1821, conseiller titul. de l'emp. des Russies, avait montré de bonne heure des disposit. peu communes pour la poésie lyrique et didactique. Il n'a encore paru qu'une édit. incomplète de ses œuvres sous le titre suiv.: *Satires, Epîtres et autres compositions légères de Mich. Milonof*, St-Pétersbourg, 1819.

MILTIADE, l'un des plus illustres capitaines athéniens, était neveu d'un autre Miltiade, roi des Dolonces dans la Chersonèse de Thrace, et frère de Stésagoras, son successeur. A la m. de celui-ci, il s'empara de la souver. autorité, conquit pour Athènes Lemnos et les Cyclades, et consolida sa propre puissance en épousant Hégésipyle, fille du roi de Thrace Olorus. Plus tard, ayant donné le conseil de rompre le pont jeté sur le Danube par Darius, avant d'entrer dans la Sarmatie, et voyant ce sage avis méprisé, il quitta la Chersonèse pour se dérober au ressentiment d'un monarque qui ne pouvait guère tarder d'apprendre à quel péril il avait été exposé. Cependant, lorsque Darius, projetant de soumettre la Grèce, vint envahir l'Attique, Miltiade, ranimant le courage des siens, forma une petite armée, et à la tête de 12,000 Grecs, battit 300,000 h. dans les plaines de Marathon, l'an 490 av. J.-C. Il fut ensuite chargé de reprendre celles des îles de la mer Egée qui s'étaient soumises aux Perses, et il en ramena quelques-unes sous le joug des Athéniens. Mais peu après, ayant appris que la flotte perse venait l'attaquer, il leva le siége de Paros devant laquelle il était alors, et revint à Athènes où on l'accusa de trahison. N'ayant pu se rendre devant les tribunaux à cause de ses blessures, il fut condamné à payer une amende de 50 talens, et comme il ne possédait pas une somme aussi considérable, on le jeta dans une prison où il m. bientôt des suites de ses blessures, l'an 489.

MILTIADE ou MELCHIADE (ST), pape et successeur de St-Eusèbe, Africain d'origine, fut élu en 311, présida, en 313, le concile tenu à Rome contre le schisme des donatistes, et m. en 314, après huit ans et demi de pontificat. St Augustin fait les plus grands éloges de ce pape, qui eut pour successeur Silvestre Ier.

MILTON (JOHN), le plus gr. poète qu'ait produit l'Angleterre, naquit à Londres le 9 décembre 1608. Son père qui exerçait la profession de notaire, ami des lettres et des arts, les cultivant même avec quelq. succès, et principalement la musique, ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions que son fils manifestait dès son jeune âge. Il lui donna lui-même les premières instructions, puis le remit entre les mains des meilleurs maîtres. Le jeune Milton répondit avec ardeur aux soins paternels; il consacra même une partie des nuits à ses études, et son extrême applicat. affaiblit sensiblement en lui l'organe dont plus tard il déplora la perte en vers si sublimes. A 18 ans il commença à suivre les cours de l'université de Cambridge, où il ne tarda pas à se faire remarquer par des poésies latines d'une élégance et d'une harmonie peu communes alors dans le nord de l'Europe. Mais son humeur altière lui attira des désagrémens qui l'e-

nt même de quitter Cambridge au bout de
e séjour, après avoir pris le degré de maître-
. De retour près de son père, qui s'était re-
campagne, il continua à se livrer à l'étude
plus grande ardeur, et embrassa la plus
partie des hautes connaissances humaines,
nant à celles qu'il avait déjà acquises, les
modernes, l'hist., la philosophie, les ma-
ques, les antiquités, etc. : la poésie latine
se, était la seule diversion qu'il se permît
vaux. En 1636, il obtint de son père la
le partir pour l'Italie, passa par la France
connaissait la littérat., eut des relations à
ec le célèbre Grotius et plus. autres per-
distingués de l'époque, et se rendit à Flo-
il eut plus. fois l'occasion de voir Galilée
rison. Il visita Rome ensuite, et fut bien
du card. Barberini. Familiarisé avec la
et la littérature italienne, avant d'avoir
Angleterre, il avait composé, dans le pur
oscan, des vers qu'il lut avec succès dans
adémies. Il était à Naples et formait le des-
parcourir la Sicile et la Grèce, lorsqu'il ap-
prem. troubles de l'Angleterre. Ses idées
mes, non moins fortes dans son âme que
n pour les lettres, le rappelèrent dans sa
Il quitta l'Italie en visitant de nouveau
Florence, et pour la prem. fois Milan et
De retour à Londres en 1640, il prit part
aussitôt aux querelles politico-religieuses
aient élevées et où l'esprit républicain se
sous l'argumentation théologique. Il diri-
même temps l'éducation de quelq. jeunes
nombre desquels étaient ses deux neveux.
le circonstance qui a fait dire à ses détrac-
'il avait été maître d'école. Il publia en
écrit sur l'*épiscopat*, un autre sur le
ment de l'Eglise ; et l'année suivante, un
e la *réformation ecclésiastique*. En 1643,
eta un mariage qui lui fournit l'occasion
r de nouveaux écrits. Madame Milton, née
famille attachée au roi Charles Ier, quitta
à cause de ses opinions politiques. Milton
dissertations pour prouver la justice et
té du divorce, et ses écrits l'ayant fait
des presbytériens, il se jeta dans le parti
dépendans. Lorsque la défaite de l'armée
et la captivité de Charles Ier enhardirent
ell dans ses vues ambitieuses, Milton publia,
titre d'*Areopagetica*, un écrit plein de force
ur de la liberté de la presse, que ce géné-
chait à étouffer, parce qu'elle s'élevait en
de l'infortuné monarque, et s'abstint de
n jour un autre écrit qu'il avait composé
responsabilité des magistrats et des rois.
ès, ses talens et l'ardeur de ses opinions
nt Cromwell à le nommer secrétaire inter-
conseil d'état pour la langue latine. Dès
ent, Milton partagea le fanatisme des indé-
s. Il aborda sans ménagement la question
its et des devoirs respectifs des souverains
peuples, dans sa *réfutation* de l'écrit intit.
Eikonoklastes, faussement attribué à Charles Ier
ticle GAUDEN), et dans sa *réponse* à Sau-
ni avait publié, pour défendre la mémoire
oi, un livre (*Defensio regis*) peu digne
use aussi intéressante. En 1652, il fit pa-
ne *seconde défense du peuple anglais*, et,
ssque après, sa propre défense (*Defensio*
), écrite avec plus de calme et de dignité
précédentes. C'est par ce dernier écrit qu'il
n carrière polémique. Comme beaucoup
indépendans, il conserva près de Crom-
mploi qu'il occupait sous la république, et
secrétaire du *Protecteur* de l'Angleterre.
mort de Cromwell, et lorsque son fils Ri-
rd contraint d'abandonner les rênes de l'é-
ton, qui, privé de la vue depuis plusieurs
années, exerçait obscurément son emploi, ne crut point la cause républicaine perdue ; et, l'année même de la restauration il publia un pamphlet intitulé : *Moyen prompt et facile d'établir une société libre* (a ready and easy Way to establish a free commonwealth). Après s'être caché quelque temps, à l'époque du retour du roi, Milton fut arrêté le 13 septembre 1660, par ordre extraordinaire de la chambre des communes, et relâché deux mois après, par suite de l'intervention de Davenant (*v.* ce nom), auquel il avait rendu le même service 10 ans auparavant, lorsque ce poète ingénieux, officier dans l'armée royale, étant tombé au pouvoir du parlement, courait risque de la vie. Milton libre, mais aveugle et pauvre, s'appliqua avec ardeur à la composition de son poème du *Paradis perdu*, qu'il avait déjà commencé vers la fin de la dictature de Cromwell, lorsqu'il travaillait en même temps à un Dictionnaire latin et à une Histoire d'Angleterre. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu. Chaque jour, en se levant, il entendait la lecture d'un chapitre de la Bible hébraïque, plus tard des passages d'Homère, de Platon, d'Euripide, etc., et entretenait ainsi sa mémoire des beautés de ces grands modèles ; puis il dictait ses vers sublimes à sa femme (il s'était marié pour la 3e fois après la restauration), ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. Pour se distraire dans ses élaborations poétiques, il touchait de l'orgue et chantait avec goût des poésies sacrées. Après avoir terminé le *Paradis perdu*, il en vendit le MSs. (1667) pour 20 liv. sterling, payables à des conditions qui indiquaient la méfiance de l'éditeur. Ce poème n'eut d'abord aucun succès : l'esprit et la littérature, dit le savant biographe Samuel Johnson, se tournaient alors du côté de la cour, et celui qui briguait la faveur ou qui se conformait au ton dominant, aurait craint de se compromettre en louant le panégyriste des régicides. Toutefois la réputation de l'ouvrage s'établit, et le prix des édit. alla toujours en augmentant, jusqu'au moment où la révolution de 1688 permit d'avouer hautement l'estime que l'on gardait pour ce poème. Milton attendant sans impatience les vicissitudes de l'opinion, poursuivit ses trav., et, trois ans après la publication du Paradis perdu, il mit au jour un *Abrégé de l'hist. d'Angleterre* qui ne va que jusqu'à la conquête des Normands. Il fit paraître dans la même année : *Samson agoniste*, tragéd. mêlée de chœurs, à l'imitat. des anciens ; et *le Paradis reconquis* (the Paradise regained), poème en 4 chants, qui tomba d'abord dans l'oubli où il est resté. En 1772, il publia une logique nouvelle sous ce titre : *Artis logicæ planior Institut. ad Petri Rami methodum concinnata* ; et quelque temps après un *Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance, et des meilleurs moyens d'arrêter les progrès du papisme*. Enfin, dans la dernière année de sa vie, il réunit et publia quelq. poèmes et quelques lett. écrites en latin. Ce grand poète termina sa laborieuse carrière le 10 nov. 1674. Cette même année parut la sec. édit. du *Paradis perdu*, avec quelq. changemens laissés par l'auteur. La 3e édit. fut publiée en 1678, et le poème commença dès-lors à prendre faveur ; la 4e fut donnée en 1688. Les édit. subséquentes les plus estimées sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4, et 1753, 2 vol. in-4 ; de Birmingham (par Baskerville), 1760, 2 vol. in-8 ; de Glascow, 1770, in-fol. Le *Paradis perdu* a été trad. en prose par l'abbé de Boismorand, Dupré de St-Maur, L. Racine, Luneau de Boisjermain, Mosneron et M. Salgues ; le même ouvr. a été trad. en vers par H. M. Leroy, Beaulaton, Delille, Deloyne d'Autroche, J.-V.-A. de la Tour de Pernes. Les *Œuvres complètes* de Milton avec la *vie* de ce poète par Toland, furent impr. pour la prem. fois à Londres, 1669, 3 vol. in-fol.. L'édi-

tion la plus estimée et la plus complète a *été* publ. par Todd, Londres, 1801, 6 vol. in-8, réimpr. en 1821. Mosneron a donné une *vie* de *Milton*, 1804, in-8. M. Boulard a trad. de l'angl. de Johnson les *Vies de Milton et d'Addison*, 1806, 2 vol. in-18. On doit à F. Peck des *Mémoires* sur la vie et les product. poétiques de Milton, Londres, 1740, in-4. La *vie* de Milton a aussi été écrite en anglais par Philips son neveu, et par Hailey.

MIMEURE (Jacq.-Louis VALON, marq. de), lieut.-gén., membre de l'acad. française, né à Dijon en 1659, fut d'abord placé en qualité de menin auprès du dauphin, fils de Louis XIV, puis il entra au service à l'âge de 19 ans, et obtint un avancement rapide. Mimeure, qui dès l'âge de 10 ans s'était fait remarquer par ses dispositions pour la poésie, consacra presque toujours sa muse aux louanges des rois et des princes du sang. Il réussissait surtout dans les vers latins. La traduction libre d'une ode d'Horace le fit recevoir à l'acad. franç. en 1707. Il est à remarquer qu'il fit composer son discours de récept. par Lamotte-Houdard, et qu'il fut l'auteur de celui du cardinal Dubois, lorsque ce trop fameux prélat, ambitieux de toute espèce de distinctions, désira faire partie de l'acad. Le marq. de Mimeure m. à Auxonne, dont il était gouvern., en 1719. On lui attribue une traduction en vers, très-peu connue, de l'*Art d'aimer* d'Ovide.

MIMNERME, poète et musicien grec, contemporain de Solon, selon Suidas, était joueur de flûte et chantait les vers de sa composition. On lui attribue l'invention des vers pentamètres et celle de l'élégie. Il paraît seulement certain que ce dernier genre de poésie, consacré jusqu'alors à l'expression de la douleur, fut adapté par ce poète à des sujets d'amour. Il ne reste de ses productions, mentionnées par Pausanias et par Strabon, que quelques fragmens, dont le plus considérable, qui n'est que de 10 vers, a été conservé par Stobée dans ses extraits. On trouve d'ailleurs ces fragmens dans les *Analecta* et dans les *Poetæ gnomici* de Brunck.

MINA (N. marquis de La), capit.-général de la Catalogne dans le 18e S., gouverna cette province pendant plus. années, plutôt comme un souverain indépendant que comme un mandataire du roi d'Espagne; il embellit et assainit la ville de Barcelonne, fit fleurir son commerce et ses manufactures, et commença les constructions de Barcelonnette, espèce de faubourg de la capitale de la Catalogne, et devenu depuis une ville régulière. Il m. en 1768.

MINADOUS (Jean-Baptiste), philosophe et médecin ital. du 16e S., né à Ferrare, est auteur d'un traité intitulé : *de Abusu missionis sanguinis in malignâ febri, etiam apparentibus periculis*, Venise, 1597, in-4. — Minadous (Aurèle), médecin, fils du précéd., né à Rovigo, est aut. d'un traité : *de Virulentiâ veneréâ*, Venise, 1596, in-4. — J.-B. Minadous, frère du précéd., fut médec. du duc de Mantoue, et m. en 1615, à Florence où il avait été appelé par le gr. duc de Toscane. Il a laissé quelq. ouvr. de médec., oubliés aujourd'hui.

MINANA. V. Miniana.

MINARD (Antoine), magistrat célèbre du 16e S., né dans le Bourbonnais dont son père était trésorier-général, débuta d'une manière si brillante au barreau de Paris, que François Ier le nomma bientôt avoc.-général à la cour des comptes. Il devint ensuite président à mortier au parlement de Paris, et en 1553 il fut nommé curateur et principal conseiller de l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse. Son zèle pour la religion lui faisait approuver toutes les mesures prises contre les protestans. Se trouvant au nombre des magistrats chargés de faire le procès au conseiller Anne du Bourg (v. ce nom), il continua de siéger malgré les récusations de l'accusé, et cette obstination causa sa perte. Il fut tué d'un coup de pistolet en sortant du palais pend. la nuit, le 12 déc. 1559. Un Ecossais nommé Robert Stuart, soupçonné d'avoir commis cet attentat à l'instigation des calvinistes, fut mis à la question; mais il ne fit aucun aveu, et l'on se contenta de l'enfermer à Vincennes. C'est à cette occasion que le parlement rendit l'ordonnance appelée *la Minarde*, portant qu'à l'avenir, les audiences de l'après-midi, depuis la St-Martin jusqu'à Pâques, s'ouvriraient à 4 heures. Un nommé Misauld publia un poème de 100 vers intit. : *in violentam et atrocem cædem Antonii Minardi, præsidis inculpatissimi*, *nænia*, Paris, 1559, in-4.

MINARD (Louis-Guillaume), prêtre de la congrégation de la doctrine chrétienne, né à Paris en 1725, fut interdit pour ses opinions par M. de Beaumont, archev. de Paris, se déclara pour l'église constitutionnelle à l'époque de la révolution, devint curé de Bercy, et m. en 1798. On connaît de lui : *Avis aux fidèles sur le schisme dont l'Eglise est menacée*, Paris, 1795, in-8; et un *supplément* à l'écrit précédent, ibid., même format. L'*Eloge* de Minard se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, impr. à Utrecht, année 1798.

MINAS, de Mamith, patriarche arménien à Jérusalem, vers la fin du 17e S., m. en exil dans l'île de Cypre, en 1706, a laissé un *Abrégé histor. et chronologique des rois d'Arménie*, *dep. Haik*, *contemporain de Bélus*, *jusqu'à l'an* 1358 *de J.-C.*, et un *Petit Abrégé de l'hist. des emper. romains*, *grecs et occidentaux*, *depuis Auguste jusqu'à Charles IV*, impr. l'un et l'autre à Constantinople, 1735, in-12. — Un autre Minas, né à Aghin, dans la petite Arménie, fut élu en 1749 patriarche de sa nation à Constantinople, remplit cette dignité pend. plus. années, et devint ensuite grand *catholicos* à Etchmiatsin, où il m. en 1753. On a de lui un recueil d'homélies et de sermons sous le titre de *Repertoire des prédicateurs*, et un autre de *Fables avec leurs sens moraux*.

MINAS (N., marquis de las), général espagnol, commandait en 1735 le corps d'armée qui occupait la Toscane, et se signala dans cette campagne par la prise de Porto-Arcole et du fort Mont-Philippe. En 1739, il fut envoyé en France par le roi d'Espagne, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour demander la main de Madame Elisabeth de France pour l'infant don Philippe. Quatre ans après, il reçut le commandement de l'armée espagnole en Savoie, sous les ordres du même infant. On ignore l'époque de sa mort.

MINCIO (bataille du), gagnée par le prince Eugène Beauharnais sur les Autrichiens, le 8 fév. 1814, est, sous le rapport de la disposition des parties adverses, l'un des plus singuliers engagem. dont les annales militaires fassent mention. Posté sur la rive droite du fleuve dont on a donné le nom à cette journée, et maître des têtes de pont de Goito et de Monzembano, le vice-roi d'Italie, se disposant à attaquer dans Villa-Franca le feld-maréchal Bellegarde, venait de traverser le Mincio lorsqu'il aperçoit le mouvement opéré à Valeggio et à Pozzolo par l'armée ennemie, qui de son côté le franchissait pour se porter sur Plaisance, où, suivant une convention faite à Bologne, elle devait se joindre aux forces de Murat, à la veille de déclarer officiellement sa défection. Fondant aussitôt sur la division du feld-maréchal-lieut. Merville, qui n'a pu encore traverser le fleuve, Eugène la taille en pièces en avant de Pozzolo, et les secours qui lui sont envoyés par Bellegarde, encore à Villa-Franca avec son arrière-garde, la préservent à peine d'une défaite complète. Ce n'est qu'à la faveur de la nuit que les Autrichiens parviennent à reprendre leur position sur la rive gauche; après quoi le vice-roi ramène lui-même ses troupes en avant du pont de Goito. Le succès de cette action décida du reste de la campagne : l'armée autrichienne, qui n'avait pas eu moins de 6,500 hommes tués ou blessés et environ 2,500 prisonniers, dut renoncer au projet de

jonction avec Murat, et ses forces demeurèrent paralysées.

MIND (Godefroi), peintre suisse, né à Berne en 1768, m. dans la même ville en 1814, fut élève de Freudenberger. Son goût particulier pour dessiner et peindre des animaux, spécialem. le chat, lui a fait donner le surnom de *Raphaël des chats*. Il en était constamment entouré, et il a saisi avec bonheur leurs diverses poses, leur physionomie douceureuse et rusée; il retraça avec une grande vérité leur poil soyeux. Plus. souverains, en traversant la Suisse, ont voulu avoir des chats dessinés par cet artiste, et beauc. d'amateurs en conservent précieusement dans leurs portefeuilles. Mind avait également une prédilection pour les ours.

MINDANA, navigat. espagnol du 16e S., partit du Pérou en 1568, et fit la découverte des îles de Salomon. Dans un voyage qu'il fit avec Quiros, vers 1596, il découvrit encore les îles Marquises et de St-Bernard, l'île Solitaire et celle de Ste-Croix, et périt en retournant aux Philippines.

MINDERER (Raimond), médecin allemand, né à Augsbourg vers la fin du 16e S., fut attaché aux armées impériales, ce qui ne l'empêcha pas d'être appelé souvent par les personnages les plus distingués des cours de Vienne et de Munich. On a de lui : *Medicina militaris, seu Liber castrensis, euporista et facilè parabilia medicamenta continens*, Augsbourg, 1620, in-8; Nuremberg, 1668, in-8, 1679, in-12; avec les notes de Cardilucius, en anglais, Londres, 1674, in-8; *de Pestilentiâ liber unus*, Augsbourg, 1608, 1619, in-8.

MINELL (Jean), philologue, né à Rotterdam en 1625, professa les humanités et devint recteur de cette ville où il m. en 1683. On a de lui des éditions de classiques latins, principalement destinées aux élèves et qui ont servi de modèle au P. Jouvenci. Les plus connues de ses éditions sont celles de Virgile, Salluste, Horace, Ovide, Florus, Valère-Maxime, etc. On lui doit aussi une traduction de Térence en hollandais, avec le texte en regard, Rotterdam, 1663, in-8.

MINERBETTI (Bernadetto), évêq. d'Arezzo, né à Florence dans le 15e S., a écrit des *Annales de Florence*, depuis 1385 jusqu'en 1487. — Il ne faut pas le confondre avec un aut. Minerbetti (Cosme), archidiacre de Florence, m. vers 1640, dont on a quelq. *Orazioni funèb.* (*v. la Bibl. vol.* de Cinelli).

MINERVE ou PALLAS (myth.), déesse de la *sagesse, des arts et de la guerre*, est fille de Jupiter, *qui la fit sortir de son cerveau*. Lorsque Cécrops bâtit la capitale de son royaume, Neptune et Minerve se disputèrent à qui lui donnerait un nom : cet honneur était réservé à celui qui produirait la plus belle chose : la déesse créa l'olivier, et, le prix lui ayant été adjugé, elle appella cette ville Athènes. Aussi elle y était particulièrement adorée. On la représente avec le casque sur la tête, l'égide au bouel. au bras, ayant auprès d'elle une chouette, son oiseau favori, et div. instrumens de mathémat.

MINGARELLI (Ferdinand), relig. camaldule, né à Bologne en 1724, professa la théologie à l'univ. de Malte, puis, de retour en Italie, enseigna la grammaire et les belles-lettres à Faenza, où il m. en 1777. Il était membre de l'acad. des arcadiens. On a de lui : un *Recueil* de poésies (*versi di Frisa*, etc.), Bologne, 1754; *Vetera Monumenta ad classem ravennatem nuper erata*, Faenza, 1756, in-4; *veterum Testimonia de Dydimo Alexandrino cæco, ex quibus tres libri de Trinitate nuper detecti eidem asseruntur*, Rome, 1764, in-4; *Epistola quâ Cl. - Nicolai Celotti emendatio XI-XVI Matthæi cap. I, ejicienda ostenditur*, insér. d'abord dans la *Nuova Raccolta calogerana*, et réimpr. séparém. avec des addit., Rome, 1764, in-4. — Mingarelli (Jean-Louis), sav. bibliogr., frère aîné du précédent, entra dans la congrégat. des chanoines réguliers de St-Sauveur, fut appelé à Rome pour professer la littérat. grecque au collége de la Sapience et m. dans cette ville en 1793. On lui doit comme éditeur : les *Annotationes litterales in psalmos*, du P. Marini, avec des explicat. nouvelles sur les psaumes qui font partie de la liturgie romaine, Bologne, 1748-1750, 2 vol.; *veterum patrum latinorum Opuscula nunquàm antehac edita*, etc., ibid., 1751; *Anecdotorum Fasciculus, sive J. Paulini Nolani, anonymi scriptoris, etc.... Opuscula aliquot, nunc primùm edita*, etc., Rome, 1766, gr. in-4; *Epistola quarto sæculo conficta et à Basilio magno sapiùs commemorata*, insérée dans la *Nuova Raccolta calogerana; Græci Codices MSs. apud Nanios patricios venetos asservat*, Bologne, 1784, in-4; *Ægyptiorum Codicum reliquiæ Venetiis, in bibliothecâ naniana asservatæ*, ibid., 1785, 2 part. in-4. Il a publié aussi une lettre *sopra un opera inedita d'un antico theologo*, etc., Venise, 1763, in-12.

MINIANA (Joseph-Emmanuel), historien, religieux espagnol de l'ordre de la Rédemption des captifs, né à Valence en 1671, m. en 1730, a continué l'*Histoire d'Espagne*, de Mariana, jusqu'à l'année 1600. Cette continuation, impr. d'abord en latin dans l'édition latine de Mariana (1733, 2 vol. in-fol.), a été traduite en espagnol, et impr. dans l'édition espagnole d'Anvers, 1737-1739, 16 vol. in-12. Miniana est encore aut. des ouvr. suivans : *de Theatro saguntino Dialogus*, imprimé dans le tome 5 des *Suppléments* de Poleni aux *Antiq. gr. et rom.* de Gronovius; *de Circi Antiquitate, etc., Dialogus*, insér. dans le même vol.; *de Bello rustico valentino lib. tres*, La Haye, 1752, in-8, avec carte; cinq *lettres*, impr. dans le second livre des *Epistolarum lib. VI* de Mayans. Il avait composé un ouvr. intit. : *Saguntéida, poema de Sagunti Excidio*; on croit qu'il n'a pas été imprimé.

MINION ou MINJON (Abraham). V. Mignon.

MINOS (myth.), roi de Crète, fils de Jupiter et d'Europe, est célèbre dans l'antiquité par la sagesse des lois qu'il donna à ses sujets; on prétendait qu'il les avait puisées dans ses entretiens avec le dieu son père. Platon dit que de son temps elles étaient encore en vigueur. On place le règne de Minos au milieu du 15e S., avant l'ère chrétienne. — Minos II, petit-fils du précédent, est celui que les poètes ont placé aux enfers comme juge des humains après leur mort.

MINOS. V. Mignaut.

MINOT (Laurence), poète anglais du 14e S., a laissé quelques pièces qui ont été découvertes par M. Tyrrwhitt, et pub. par M. Ritson, 1794, in-8.

MINOT (George-Richard), historien, né à Boston en 1758, embrassa la profession d'avocat, remplit avec distinction la place de secrétaire de la chambre des représentans de l'état de Massachusetts, et d'autres emplois de magistrat., fut memb. de l'acad. améric. des sciences et des arts, de la société historique de Boston, et m. en 1802. On a de lui : un *Disc. sur le massacre du 5 mars à Boston*, 1782; *Hist. de l'insurrect. de la province de Massachusetts*, Boston, 1788, in-8 (cet ouvr. a été égalé à l'*Hist.* de la conjuration de Catilina par Salluste); *Eloge de Washington*, ibid., 1800, in-8; *Suite de l'Hist. de la baie de Massachusetts de* 1748 *à* 1765 (par Hutchinson), etc., ibid., 1798-1803, 2 vol. in-8. L'*éloge de G.-R. Minot* a été inséré dans le tome 8 du *Recueil* de la société histor. du Massachusetts.

MINTO (Gilb. Elliot, lord-comte), homme d'état, né en 1751, de l'ancienne famille Elliot établie dans le midi de l'Ecosse, fut élu, en 1774, membre de la chambre des communes d'Anglet., et, quoique sa famille fût attachée au parti des *whigs*, il se rangea de celui qu'on appelait alors les *Amis du roi*, parce qu'on supposait qu'ils étaient prêts à sacrifier, dans tous les temps, leurs propres opinions et tous leurs amis aux volontés du

prince. Sir Gilbert défendit successivement les opérations du ministère de lord North, et celles du ministère qui succéda à ce dernier. Il fut nommé vice-roi de Corse en 1794, pair de la Grande-Bretagne en 1797, ambassadeur auprès de la cour de Vienne en 1799, président du bureau du contrôle pour les affaires de l'Inde en 1806, et, l'année suivante, gouvern.-général du Bengale, poste qu'il conserva jusqu'en 1812. A son retour en Angleterre, le roi lui conféra les dignités de comte de Minto et de vicomte Melgund. Cet homme d'état m. en 1814. — MINTO (Walter), mathématicien, né en 1753 en Ecosse, se livra avec ardeur à l'étude des sciences exactes, passa aux Etats-Unis d'Amérique en 1782, fut nommé profess. de mathématiques et de physique au collége de New-Jersey, et m. en 1796. On a de lui (en anglais) : *Recherches sur quelq. parties de la théorie des planètes*, 1783, in-8; *Discours sur les progrès et l'importance des sciences mathém.*, etc., 1688, in-8.

MINTURNO (ANTOINE-SÉBASTIEN), professeur de rhétorique, ensuite évêque d'Ugento, puis de Cortone, dans la Calabre, m. vers 1570, a laissé un rec. de *lettres*, Venise, 1549, in-12; l'*Amore innamorato*, 1559, in-12; *Arte poetica*, 1563, in-4, réimp. à Naples en 1725, in-4, etc. (*v.* le t. 3 des *Scritt. napol.* de Tafuri.

MINUCCIO (MINUCCI), sav. prélat italien, né à Serravalle en 1551, fut d'abord secrétaire du pape Clément VIII qui le nomma ensuite archev. de Zara. Il m. en 1604. On a de lui : *Storia degli Uscocchi con i progressi di quella gente sino all' anno* 1602, continuée par P. Sarpi jusqu'à l'année 1616, Venise, 1616, in-4, 1617, in-8; trad. en franç. par Amelot de La Houssaye, Paris, 1682, in-12, et form. le tome 3 de l'*Hist. du gouvernem. de Venise*, Amsterd., 1705. Minuccio a écrit encore la *Vie de Ste Augusta, vierge et martyre*, insérée dans les bollandistes, au 27 mars, avec une préface et des notes; et quelques autres ouvr. historiques qui sont demeurés inédits.

MINUTIANUS (ALEXANDRE), littérat. et impr. italien du 15e S., né à San-Severo dans la Pouille, vers 1450, vint fort jeune à Venise, y étudia sous le sav. G. Merula (*v.* ce nom), devint (après avoir fait l'éducation des enfans d'un seigneur milanais) professeur de belles-lettres aux écoles palatines de Milan, se fit ensuite imprimeur, et m., à ce que l'on présume, vers 1522. Il n'était encore que précepteur lorsqu'il fit imprimer à ses frais une édit. d'Horace, 1486, in-fol; neuf ans après, il publia, toujours à ses frais, une édit. de Tite-Live, 1495, in-fol., et s'occupa ensuite d'une édition des ouvr. réunis de Cicéron. Cette édit. *princeps* des œuvres complètes de l'orateur romain est en 4 v. in-fol., dont les deux prem. sont à la date de 1498, et les deux autres sans date. Tous les ouvr. qu'elle contient avaient déjà été impr. séparém. On doit consulter la notice que M. Aimé Guillon a insérée dans la *Bibliographie de la France* (ou Journal de la librairie) 1820, pages 317, 331, 348, sur Minutianus et les éditions publ. par lui; ainsi que la lettre de M. Petit-Radel relative à cette notice, également insér. dans la *Bibliogr.* de 1820, pag. 407

MINUTIUS-FELIX (MARCUS), orateur latin, né en Afrique sur la fin du 2e ou au commencem. du 3e S., vint à Rome et s'y acquit une grande réputation par son éloquence. Il avait embrassé les principes du christianisme, et il en fut un zélé défenseur. On a de lui un dialogue, intit. *Octavius*, dans lequel un chrétien de ce nom et un payen disputent ensemble. Cet écrit a été long-temps regardé comme le 8e livre du traité *Adversus gentes*, d'Arnobe (*v.* ce nom); mais F. Baudouin reconnut l'erreur des premiers éditeurs, et publia *Octavius* sous le nom du véritable auteur, Heidelberg, 1560, in-8, souvent réimpr. depuis avec des remarques, Paris, 1643, in-4; Leyde, 1672, in-8; ib., 1709, in-8, par les soins de J. Gronovius; Cambridge, 1712, in-8. Ce dialogue a été trad. en franç. par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1660, in-12; et plus exactement par l'abbé de Gourcy dans son *Recueil des anciens apologistes du christianisme*. On doit à M. Antoine Péricaud une trad. estimée de l'*Octavius*, Lyon, 1825, 1 v. in-8 avec le texte en regard.

MINUTOLI (VINCENT), littérateur, né à Genève vers 1640, embrassa d'ab. la carrière ecclés., et fut appelé en Hollande pour y remplir les fonctions de pasteur; mais une intrigue galante l'ayant contraint de résigner cette place, il revint dans sa patrie où il fut nommé professeur d'histoire et de belles-lettres à l'académie, en 1676. Plus tard, la régularité de ses mœurs lui mérita d'être réintégré dans la compagnie des pasteurs, et il m. en 1710. On a de lui : *Hist. de l'embrasement du pont du Rhône*, Genève, 1670, in-12; *Dissertat. sur un monument trouvé dans le Rhône en* 1678; une *lettre* à Jurieu, insérée dans la *Chimère de la cabale de Rotterdam*; l'*Eloge de Spon*, impr. par extrait dans les *Nouvelles de la républ. des lettres*, juin 1686; *les Dépêches du Parnasse*, ou la *Gazette des Savans*, Genève, 1693, 5 nos in-12; quelq. pièces de vers latins dont on trouve les titres dans le *Dictionnaire de Moréri*; quelq. traductions du hollandais, de l'allemand et de l'italien. Il s'était lié d'amitié avec Bayle, et correspondit long-temps avec lui sur des objets de littérat. et de philosophie. — Un autre MINUTOLI (Joachim-Frédéric), doct. en droit et ministre à Genève au commencement du 18e S., se convertit à la religion catholique, passa à Lucques d'où sa famille était originaire, et y occupa un emploi dans le gouvernem. On ignore l'époque de sa mort. Il a écrit en franç. les *Motifs* de sa conversion, Modène, 1712, in-12.

MIQUEL-FÉRIET (LOUIS-CHARLES), colonel d'artillerie, né en 1763 à Auxonne, où son père professait les mathématiq., entra au service après avoir terminé ses études. Forcé de s'expatrier par suite de quelques étourderies de jeunesse, il passa en Prusse, où il fut admis comme cadet dans le régim. d'artillerie de Tempelhof. Ses talens lui procurèrent de l'avancem.; et il était capit. lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse en 1792. Ayant déclaré au roi Frédéric-Guillaume qu'il ne voulait point servir contre son pays, il obtint la permission de rentrer en France, où il fut aussitôt employé dans son grade, sous la condit., demandée par lui, de ne point servir dans l'armée destinée à combattre ses anciens compagnons d'armes. Ce fut d'après les plans donnés par cet officier que l'artillerie légère fut organisée en France, sur le même pied qu'elle était en Prusse, et il consigna ses observat. sur cette arme dans un *Mém.* impr. à Paris, 1795, in-4. Nommé d'abord command. de l'une des prem. compag. d'artillerie légère, avant la format. des régim. de cette arme, il passa ensuite aux grades supérieurs jusqu'à celui de chef de brigade (colonel), adjudant-général d'artillerie. Attaché à la direct. d'Auxonne, il y fit exécuter un nouveau modèle de caissons, adopté depuis par l'administration de la guerre. En 1802 il fut envoyé à St-Domingue pour y commander l'artillerie dans la partie espagnole de cette île, et fut assez heureux pour échapper à l'épidémie qui la ravageait. De retour en France en 1805, il avait obtenu la permission de se reposer dans une propriété qu'il avait à Belleville, près de Paris, lorsqu'il m. en 1806. — Son frère aîné, passé au service d'Espagne, était, en 1802, direct. de la manufact. royale de Valence. — MIQUEL (Claude-Jean-François), second frère du colonel, né à Auxonne en 1768, m. en 1809, avait embrassé l'état ecclésiastiq., et était entré dans la congrégat. des eudistes, dont il devint ensuite un des missionnaires. M. J.-J. La Coste a publié l'*Analyse des Sermons* que ce respectable prêtre prononça dans la mission d'Agen en 1806, in-12.

MIRA (Etienne), avoc. fiscal à la cour suprême de Palerme, sa patrie, m. en 1711, a laissé : *Allegat. de immunitate eccles., quibus probare nititur laïcos aerarios episcopor. non gaudere immunitat. eccles.* — Un ex-carme-déchaux du même nom, mort à Paris en 1817, après avoir été long-temps caissier du *Journal des Débats*, avait commencé par professer la théol. dans son ordre. Il consacra ses dern. années à la rédact. d'une *Concordance de l'écrit.-sainte*, qui n'a pas vu le jour.

MIRABAUD (Jean-Baptiste de), littérat., né à Paris en 1675, m. en 1760, secrét. perpétuel de l'académ. franç., avait quitté la congrat. de l'Oratoire pour entrer en qualité de secrétaire chez madame la duchesse d'Orléans, qui lui confia l'éducat. des princesses ses filles. Cet estimable savant, qui dans sa jeunesse avait porté les armes, conserva toute sa vie une grande aménité ; sa douceur et ses autres qualités liantes ne lui firent pas moins d'amis que quelq.-uns de ses ouvr. ne lui attirèrent de sarcasmes ; tout en faisant son profit des critiq. il eut le bon esprit de mépriser les traits trop grossiers qu'on lui lança. Son *éloge* a été lu à l'académ. par Buffon, qui l'y remplaça, et d'Alembert en a donné un autre dans le t. 5 de l'*Hist. des membr. de l'académ. franç.* Nous citerons de lui ses trad. de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Paris, 1724, 2 v. in-12, réimp. en 1824, bien qu'elle ait été effacée par celle du prince Lebrun ; — du *Roland furieux* de l'Arioste, 1740, 4 v. in-12, nullem. estimée ; *le Monde, son origine et son antiquité*, pub. par Dumarsais, Londres, 1751, in-8 ; des *lettres, dissertations*, etc., imprim. dans div. recueils. On avait aussi donné sous son nom le fameux *Système de la Nature*, qu'on sait aujourd. être du baron d'Holbach. (*v. le Dictionn. des Anonymes*, n° 17425).

MIRABEAU (Victor RIQUETTI, marquis de), écrivain économiste, naquit à Perthuis en 1715, d'une famille originaire de Florence, et qui s'était réfugiée en Provence, par suite des troubles civils, dans le 14e siècle. Fixé à Paris, le marquis de Mirabeau se lia avec le docteur Quesnay, chef de la secte des *économistes*, et se montra bientôt l'un des plus zélés propagateurs de cette doctrine, dont il rassemblait chez lui, tous les mardis, les principaux partisans. Il composa un grand nombre d'écrits sur cette matière, dans un style emphatique, obscur, bizarre et rempli de charlatanisme philanthropique, qu'il croyait propre à influencer l'opinion publique. Un de ses ouv. (la *Théorie de l'impôt*), valut à son aut. les honneurs de la Bastille, et donna à son nom la vogue qu'il ambitionnait. Mais cet homme qui prêchait si hautem. en faveur des libertés publiques, qui étalait dans ses écrits les principes les plus sévères de morale et de vertu, fut, s'il faut en croire les mémoires du temps, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père. Quant au mérite de ses travaux, on peut s'en référer au jugem. de La Harpe, qui le peint comme un extravagant, bouffi d'orgueil et d'affectation. Le marquis de Mirabeau m. à Argenteuil en 1789, le jour même de la prise de la Bastille. Ses *Œuvres* forment plus de 20 vol. Nous citerons : *l'Ami des Hommes*, Paris, 1755, 5 vol. in-12, trad. en ital. et impr. à Venise en 1784 ; *Exam. des poésies sacr. de Lefranc de Pompignan*, 1755, in-12 : écrit fastidieux et oublié aujourd'hui ; *Mém. sur les états provinciaux*, 1757, in-12 ; *Mém. concernant l'utilité des états provinciaux*, 1757, in-8 ; *Théorie de l'impôt*, Paris, 1760, in-4 et 12 ; *Philosophie rurale*, ou *Economie générale et partic. de l'agriculture*, Amsterdam, 1764, 3 vol. in-12 : cet ouvr., abrégé sous le titre d'*Elémens d'économie rurale*, La Haye, 1767 et 1768, in-12, a été composé en société avec Fr. Quesnay ; *Lettres sur le commerce des grains*, 1768, in-12 ; *les Econonomiq.*, Paris, 1769, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12 ; *Lettres économiques*, Amsterdam, 1770, in-12 ; *les Devoirs*, imp. à Milan au monast. de St-Ambroise, 1770, in-8 (ce titre est une allusion à l'un des traités les plus connus du saint archevêque de Milan) ; *la Science*, ou *les Droits et les Devoirs de l'homme*, Lausanne, 1774, in-12 ; *Lettres sur la législat.*, etc., Berne, 1775, 3 vol. in-12 ; *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur*, Paris, 1785, 4 vol. in-12 ; *Education civile d'un prince*, Dourlach, 1788, in-8 ; *Rêve d'un goutteux*, ou *le Principal*, in-8, sans date ; *Hommes à célébrer pour avoir bien mérité de leur siècle et de l'humanité*, ouvr. pub. par le P. Boscovich, ami de l'aut., et impr. à Bassano, 2 vol. in-8. Le marquis de Mirabeau fut un des rédact. du *Journal de l'Agricult., du Commerce et des Finances*, et des *Ephémerides du citoyen* avec l'abbé Baudeau.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel RIQUETTI, comte de), fils du précéd., et le plus grand orat. d'une époque qui a vu se former les Vergniaux, les Guadet, les Barnave, naquit à Bignon, près de Nemours, le 9 mars 1749. Dans quelques circonstances que le sort l'eût placé, un homme doué de tant de passions fortes et impétueuses, d'une intelligence si vaste jointe à la plus imposante audace, ne pouvait manquer de se saisir du rôle marqué pour le génie, celui de dominer la masse entière des esprits, de diriger même les évènemens, ou de leur imprimer un mouvem. plus rapide. Les incidens de sa vie privée concoururent à façonner, pour le drame terrible où il devait figurer avec tant d'éclat, le caractère de ce prem. champion de la cause populaire dans la prem. phase de notre révolution. Jeté tardivem. dans un pensionnat militaire après avoir reçu, sans beaucoup de fruit, une éducation soignée, Mirabeau, dont la pénétration devança les études dès qu'il voulut s'y livrer, céda de bonne heure à l'entraînement d'écrire. Son père, infatué de la même passion, loin d'éprouver le sentiment d'un noble et légitime orgueil en découvrant les germes d'un talent qui allait l'éclipser, n'en parut ressentir que de la jalousie : on ne saurait expliquer autrem. les rigueurs auxquelles fut soumise la jeunesse, à la vérité fougueuse, mais surtout irritée, du comte de Mirabeau. Il n'avait guère que 17 ans lorsque, volontaire dans un régiment de cavalerie, il fut, en punition d'une aventure amoureuse, conduit et enfermé à l'île de Rhé sur les sollicitations de son père, à qui, dans la suite, de nouveaux et plus graves écarts du jeune homme fournirent l'occasion de faire lancer contre lui successivement seize autres lettres de cachet. Les privations et les embarras pécuniaires qu'on lui imposait comme de salutaires entraves le portèrent, dès qu'il eut atteint sa 20e année, à rechercher la main ou plutôt la dot d'une demoiselle de Marignane, riche héritière dont il dissipa en peu de temps, et fort au-delà, tous les biens disponibles. Son père le fit alors interdire et confiner sur ses terres. Là le jeune comte trouva d'abord dans les plus sérieuses études un aliment pour sa bouillante activité ; mais une affaire d'honneur, pour laquelle il rompit son ban, le conduisit bientôt, de prison en prison, à la plus scandaleuse de ses aventures, la liaison qu'il contracta pendant sa détention peu sévère au château de Joux, près Pontarlier, avec Sophie Ruffey, jeune et aimable épouse du vieux marquis de Monnier. Tandis qu'il fuyait avec elle en Suisse, puis en Hollande, le parlement de Besançon, à la requête de trois parties poursuivantes, les familles Mirabeau, Ruffey et Monnier, le déclarait coupable de rapt, et le faisait brûler en effigie. Mirabeau fit ressource de sa plume pour subsister jusqu'à ce que, leur extradition ayant été obtenue, on enleva les deux amans d'Amsterdam pour les conduire, Sophie, alors enceinte, dans une maison de surveillance à Paris, son séducteur au donjon de Vincennes, où il passa 42 mois : c'est de cette époque que date leur *Correspond.*, que facilita M. Lenoir, lieut. de police,

et qui fut trouvée plus tard du secrétariat de cette administrat. par Mandel, officier municipal, qui la mit au jour. Mais une telle occupation, et d'autres encore non moins futiles, ne furent pour Mirabeau pendant cet intervalle qu'un délassement à des méditations sérieuses, à des travaux plus analogues à cette vigueur de conception qui devait bientôt lui donner une si grande influence dans nos agitations politiques. Le premier emploi qu'il fit de sa liberté fut de purger sa contumace : il obtint même que les procédures relatives à sa co-accusée fussent mises au néant; ensuite, voulant, suivant sa propre expression, se réinvestir de 60,000 livres de rentes, il requit juridiquement sa femme de se rapprocher de lui; mais un arrêt de séparation intervint, rendu sur la production, faite par lui-même, d'une lettre de sa femme, d'où semblait résulter la preuve d'une infidélité de la part de celle-ci qu'il avait autrefois pardonnée, et dont alors il arguait en réponse aux griefs déduits à l'appui des refus qui lui étaient opposés. Cependant la maturité de l'âge et du talent avançait pour Mirabeau : se consacrant désormais aux études politiq., il partit en 1784 pour Londres, et, tout en s'y occupant de l'examen des institutions de l'Angleterre, il suivait d'un œil habile la marche générale des affaire en Europe. Les plus importantes questions de politique et de finances devinrent sous sa plume le sujet d'une controverse piquante et neuve; mais plus. des écrits de circonstance qu'il lança à cette époque le firent taxer de vénalité; l'un entre autres, dirigé contre l'entreprise des eaux de Paris, l'engagea dans une très-chaude polémique avec Beaumarchais. Enfin le ministre Calonne l'ayant chargé d'une mission secrète pour la Prusse, non-seulem. Mirabeau y servit avec le plus gr. zèle les intérêts de son pays, mais il sut encore tourner au profit des lettres son séjour dans la capitale de cet état. Malheureusem. il abusa aussi, dans une sanglante diatribe intit. *Histoire secrète du cabinet de Berlin* (qui fut brûlée par arrêt du parlement de Paris peu après sa publication, en 1788) des secrets de l'hospitalité et de la confiance de ceux qu'avait séduits son esprit insinuant et la magie de son langage. L'époque fixée pour la convocation des états-gén. trouva Mirabeau rétabli à plus. égards dans la considération publique; son gr. ouvrage, *la Monarchie prussienne* (Paris, 1788, 4 vol. in-4 ou 8 v. in-8, avec atlas in-fol.), avait justifié, en la cimentant, la célébrité que lui avaient faite ses brochures politiques; il vit son nom proclamé sur tous les points de la Provence à côté de celui de Raynal dans la liste des candidats populaires. Toutefois c'est à l'assemblée de la noblesse que se présenta Mirabeau pour y voter avec ses pairs, et ceux-ci furent assez aveugles, assez présomptueux pour abandonner dédaigneusement au parti dont ils affectaient de méconnaître la force un athlète de qui allait dépendre le succès de la grande lutte prête à s'engager. Proclamé à la fois dép. par le tiers-état d'Aix et de Marseille, il opta pour la prem. de ces villes, se rendit immédiatem. à Paris, et y devint presque aussitôt comme le centre autour duquel se rassemblèrent d'habiles publicistes, que semblait relever encore son patronage. Ainsi s'organisa le fameux *Journal des Etats-Généraux*, qui survécut, sous la dénomination de *Courrier de Provence*, à sa sentence de suppression prononcée par le conseil d'état; ainsi d'utiles collaborateurs s'empressèrent à l'envi d'entourer Mirabeau de leurs lumières, de consacrer leurs veilles à l'intérêt de sa gloire, qu'ils confondaient dans leur pensée avec celle de la France. Nous emprunterons à Chénier l'énumération suiv. des travaux du grand orateur à l'assemblée constituante; c'est la seule esquisse qu'on en puisse tracer ici. Après avoir signalé sa célèbre *adresse au roi* pour le renvoi des troupes : « On se rappelle encore, dit-il, la séance où, peignant à gr. traits le tableau hideux d'une banqueroute générale, il fit adopter sans examen le plan de finances proposé par un minist. alors favori du peuple (*v.* NECKER), et sur qui, par cette confiance même, il faisait tomber tout le poids d'une responsabilité sans partage : l'orateur improvisa sa courte harangue, et jamais improvisation plus énergique ne produisit de plus grands effets...; sa réponse à l'abbé Maury *sur les biens ecclés.* (*v.* MAURY); un brillant discours *sur la constitution civile du clergé*; un discours très-sage *sur le pacte de famille*, base d'une longue alliance entre la France et l'Espagne; deux discours *sur la sanction royale*, deux autres *sur le droit de faire la paix et la guerre* (qu'il voulait qu'on dévolût au roi), et le second surtout, où, combattant Barnave, et le prenant pour ainsi dire corps à corps, Mirabeau, sans changer d'opinion, parvint à ressaisir une popularité qui lui échappait. » Le 16 janv. 1791 il fut nommé memb. de l'administ. départem. de Paris, et le 31 du même mois présid. de l'assemblée nationale. A cette époque déjà le rôle de Mirabeau n'était plus le même, bien que l'illustre orateur fût encore en possession, sinon de toute sa popularité, du moins de cette irrésistible influence qui lui était acquise par la supériorité de son talent. Mais convient-il de n'attribuer qu'aux largesses qu'il recevait depuis peu de la cour son rapprochement du parti monarchique? Il paraît avéré que dès le principe Mirabeau n'avait cru la révolution légitime qu'autant qu'elle se bornerait à détrôner l'arbitraire, et à établir sous la garantie des lois cette liberté que nous savons maintenant par expérience être le plus solide fondement de la puissance des rois et de la prospérité des peuples. Or elle était surtout menacée par les excès même dans lesquels préludait déjà la parti démagogiq. Il n'était pas au-dessus des forces de Mirabeau d'étouffer l'hydre naissante; mais le temps lui manqua; et tandis que, pour la dern. fois, il lançait contre ses *trente* têtes les foudres de son éloquence, il ressentait déjà les prem. atteintes du mal qui termina, le 2 avril 1791, une vie dont les dern. symptômes furent des élans d'amitié, des inspirations de patriotisme. Quelques instans avant l'heure fatale, des coups de canon tirés pour une cérémonie ayant fait vibrer une dern. fois ses artères engourdies par le sommeil de la m., il s'écria : « Seraient-ce déjà les funérailles d'Achille? » Jamais pompe ne fut plus imposante que l'apothéose décernée par l'enthousiasme public au Démosthène français. Deux ans plus tard la populace exhuma du Panthéon, et dispersa les restes de celui dont naguère les partis opposés s'accusaient d'avoir hâté la fin. Il faut se reporter à cette époque d'effervescence pour concevoir quel deuil l'annonce de la m. de Mirabeau répandit sur toute la France. Nous nous abstiendrons d'énumérer les titres de toutes ses productions; leur liste complète en offrirait plus. désavouées par la décence, entre autres celles intitulées : *Erotica Biblion*; *ma Conversion*, publiée aussi sous le titre, *le Libertin de qualité*; *le Rubicon*, etc., ouvrages qui se rattachent à l'époque de sa vie passée au sein d'une voluptueuse dissipation ou dans la nuit des bastilles, et qu'on voudrait pouvoir effacer de l'hist. d'un homme encore admirable malgré de flétrissans écarts. On a pub. : *Chefs-d'œuvre oratoires de Mirabeau*, ou *Choix*, etc., Paris, 1822, 1823, 2 vol. in-18. Il a paru en 1826 4 édit. du *Discours de Mirabeau sur l'égalité des partages dans les successions en ligne directe* (lu à l'assemblée nationale le jour de sa m. par M. de Talleyrand), Paris, in-8 et in-32 : deux édit. de ce dernier format sont précédées du nouveau projet de loi (sur le droit d'aînesse), etc. L'édit. des *Œuvres de Mirabeau*, *precedées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Mérilhou*, Paris, Brissot-Thivars, 1825-1827, 9 vol. in-8, est jusqu'ici le principal monument élevé à sa mémoire. On avait pub. en 1819 : *Œuvres oratoires*

de Mirabeau, contenant tous les discours, opinions et répliques que cet éloquent orateur a prononcés ou écrits depuis le 21 janv. 1789 jusqu'à sa mort, précédés d'une Notice historique sur sa vie, par M. Barthe, avocat à la cour royale de Paris, et de l'Oraison funèbre prononcée par Cerutti lors de ses funérailles, d'un Parallèle entre Mirabeau et le cardinal de Retz, par M. le comte de Boissy-d'Anglas, et des Jugemens portés sur Mirabeau par M. le comte Garat et Chénier, 3 vol. gr. in-8. On trouve sur lui une autre *notice* en tête de l'*Esprit de Mirabeau*, publié par Chaussard, Paris, 1796 et 1804, 2 vol. in-8.

MIRABEAU (Boniface RIQUETTI, vicomte de), frère puîné du précéd., né en 1754 dans la terre du Bignon, près de Nemours, entra de bonne heure au service, fit plus. campagnes en Amérique dans la guerre de l'indépendance des colonies angl., devint colonel du régim. de Touraine, et fut nommé, en 1789, député aux états-généraux par la noblesse de la sénéchaussée de Limoges. Il s'opposa avec chaleur à la réunion des trois ordres, parla contre l'abus des pensions, l'envahissem. des biens du clergé, et se montra le constant adversaire des nouvelles doctrines. Son excessif embonpoint et son penchant à boire l'avaient fait surnommer *Mirabeau-Tonneau*. Son régim., en garnison à Perpignan, s'y étant insurgé en 1790, il se rendit dans cette ville; et après avoir vainem. essayé de le faire rentrer dans le devoir, il s'empara des cravates des drapeaux de ce corps et revint à Paris. Cette démarche singulière excita une grande rumeur: le vicomte fut arrêté en route et dénoncé à l'assemblée nationale, où son frère le défendit. Cette dénonciation n'eut pas de suite; mais bientôt après Mirabeau le jeune sortit de France, envoya sa démiss. à l'assemblée avec une protestat. contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait par la suite, puis leva une légion, composée en partie de royalistes émigrés, et qui se réunit plus tard à l'armée de Condé. Il fut compris dans le décret, rendu le 2 janv. 1792, contre les deux princes, frères du roi, l'ex-ministre Calonne, le marquis de La Queuille, etc., et m. vers la fin de cette même année d'une fluxion de poitrine, à Fribourg en Brisgaw. On a de lui: *le Voyage de Mirabeau cadet*, 1790, in-8, de 52 pag.; *la Lanterne magique nationale* (1789), 3 num. in-8, et quelques pièces fugitives insérées dans l'écrit périodique connu sous le nom d'*Actes des Apôtres*. (*V.* Peltier.)

MIRABELLA (Vincent), poète et savant antiquaire italien, né en 1570 à Syracuse en Sicile, acquit des connaiss. très-étendues en mathématiq., en géogr., en histoire et en musique, se livra plus particulièr. à l'étude des antiquités, et à la culture de la poésie, fut membre des académ. de' *Lynceï* de Rome et des *Oziosi* de Naples, et m. en 1624. On connaît de lui un recueil de madrigaux (*madrigali*), Palerme, 1606, in-4; *Dichiarazioni della pianta dell' antiche Syracuse, et d'alcune scelte medaglie d'esse, e de' principi che quelle possedetero*, Naples, 1613, in-fol., fig.: ouvr. rare et curieux, trad. en latin et impr. dans le *Thesaur. antiquitat. Italiæ* de Burman, tom. 10. Mirabella a laissé en MS. une *Hist. de Syracuse*.

MIRAMION (Marie BONNEAU, dame de), seconde fondat. des *Filles de Ste-Geneviève*, connues sous le nom de *Miramionnes*, née à Paris en 1629, épousa en 1645 J.-J. de Beaubarnais, seigneur de Miramion, conseiller au parlem., devint veuve au bout de quelques mois de mariage, et refusa tout les partis qui se présentèrent, attirés par sa fortune et sa beauté. Le comte de Bussy-Rabutin, l'un de ces prétend., la fit enlever par ses gens; mais s'apercevant que cette violence ne lui réussissait pas, il la rendit à la liberté. La frayeur qu'avait éprouvée Mme de Miramion lui occasiona une maladie grave; et après son rétablissement, elle fit une retraite de quelques mois dans la communauté des *Sœurs-Grises*: ce fut alors qu'elle prit la résolut. de consacrer tous ses revenus au soulagem. des malheureux. Pendant les troubles de la fronde la misère ayant augmenté dans Paris, Mme de Miramion vendit jusqu'à ses diamans et sa vaisselle pour procurer des vivres à une population affamée et des médicam. aux pauvres malades. Elle eut part à l'établissement de la maison du *Refuge* pour les femmes et filles de mauvaise vie qu'on y renfermait malgré elles, et de la maison de *Ste-Pélagie* pour celles qui s'y retiraient volontairem. Elle forma, en 1661, une congrégat., dite de la *Sainte-Famille*, composée de 12 religieuses pour instruire les jeunes personnes de leur sexe et assister les malades; puis elle réunit cet établissem. à celui de *Sainte-Geneviève*, qui avait le même objet, et fut nommée supérieure de cette nouvelle maison, appelée de son nom *des Miramionnes*. Elle y fonda deux retraites par an pour les dames, et quatre pour les pauvres. Elle contribua, par ses libéralités, à l'érection du séminaire de St-Nicolas-du-Chardonnet; et, en général, il n'y eut à Paris aucun établissem. de bienfaisance qui n'éprouvât sa générosité. Ses vertus l'avaient rendue un objet de vénération pour Louis XIV et toutes les personnes de la cour. Elle m. à Paris en 1696. L'abbé de Choisy a pub. la *Vie* de cette pieuse dame, Paris, 1706, in-4; 1707, in-8.

MIRAMONT (Madeleine de SAINT-NECTAIRE, dame de SAINT-EXUPERY et de), née vers 1526, épousa en 1548 Gui de Miramont, seigneur de St-Exupery, fut veuve de bonne heure, et quoique jeune et belle et entourée d'adorat., résista à tous les hommages. Mais elle profita de l'amour qu'elle inspirait pour lever une petite troupe de gentilshommes et soutenir le parti protestant. Elle fit la guerre avec succès à François de Rozière, seigneur de Montal, lieuten. de roi dans la Haute-Auvergne, combattant elle-même aux prem. rangs et donnant partout l'exemple de la plus intrépide valeur. Elle défendit dans la suite le parti du roi contre la ligue. On ignore l'époque et les circonst. de sa m.

MIRAN-CHAH (Mirza Moez Eddyn), 3e fils de Tamerlan, n'avait que 14 ans, lorsque son père le nomma, en 1380 (782 de l'hég.), gouvern. du Khoraçan et le chargea d'achever la conquête de cette province. Il remplit cette mission avec bonheur, se distingua ensuite dans diverses autres expéditions, notamment à la prise de Bagdad, vainquit le sulthan Djelaïr, pénétra jusqu'à Bassorah, et reçut de son père, à titre de fief souverain, tous les nouveaux pays qu'il venait de soumettre par ses armes. Il s'était acquis l'affection de ses sujets par les vertus qui signalent un grand prince, lorsqu'en 1398, étant tombé de cheval dans une partie de chasse près de Tauriz, il fut blessé si dangereusem. à la tête, que sa raison en demeura pour toujours altérée. Dès-lors ses actions furent cruelles, insensées; il donna dans tous les excès et perdit les bonnes grâces de son père. Après la m. de Tamerlan (1405) Miran-Chah, fut placé sur le trône de ce conquérant par son propre fils, Mirza Aboubekr, qui l'en fit descendre peu de temps après. Une conspiration se forma pour l'y rétablir; Aboubekr en fit périr les chefs et relégua son père dans une prison. Rendu plus tard à la liberté, Miran-Chah perdit la vie dans une bataille que son fils livra à Cara Yousouf (*v.* ce nom), près de Serderoud, en 1408, et dans laquelle ce dern. resta vainqueur. La vaste monarchie de Tamerlan ne tarda pas à se dissoudre après ce dern. évènem. Babour, un des descendans de Miran-Chah, conquit l'Hindoustan et fut le fondat. de l'emp. moghol.

MIRANDA (François), général au service de France sous le régime républic., né dans la colonie espagnole du Pérou, vers 1750, embrassa de bonne heure la profess. des armes, et obtint un commandement dans les troupes du gouvernem. de Guati-

mala. Obligé de s'expatrier par suite de la découverte d'une conspirat. qu'il avait ourdie pour soustraire ce pays à l'autorité du vice-roi espagnol, il parcourut diverses contrées du nouveau et de l'ancien monde, vint à Paris vers la fin de 1791, et se lia avec Péthion, auquel il était recommandé par des membres de l'opposition anglaise. Ajournant l'exécution des projets qu'il avait formés pour l'affranchissement de sa patrie, il se fit nommer gén. de division, alla prendre part, sous les ordres de Dumouries, à la campagne contre l'armée prussienne en Champagne, et fit ensuite celle de la Belgique en 1793. On l'accusa bientôt d'être complice de la défection du gén. en chef, et il fut traduit au tribunal révolut. Eloquemment défendu par M. Tronçon du Coudrai. Miranda fut absous à l'unanimité des voix et reconduit chez lui en triomphe; mais incarcéré de nouv. quelque temps après à cause de ses liaisons précédentes avec les girondins et de son opinion bien prononcée sur la faction alors dominante, il fut condamné à la déportation, et se sauva en Angleterre. On le vit reparaître en France en 1803; mais le gouvernement consulaire le fit conduire hors du territoire. C'est alors qu'il prit le parti de se rendre dans l'Amérique méridionale, où il souleva, en 1811, la capitainerie générale espagnole de Venezuela contre la métropole; il organisa un gouvernem. républ. à Caracas, et s'y maintint avec avantage dans le cours de l'année 1812, à l'aide de l'Angleterre et des Etats-Unis de l'Amérique du nord. Il éprouva ensuite des revers, tomba entre les mains des Espagnols du continent, et mourut dans les prisons de Cadix en 1816. Miranda avait beaucoup d'instruct., de l'élévation dans les idées et une grande fermeté de caractère. On a de lui : *Ordre de Dumouriez pour la bataille de Nerwinde et la retraite qui en a été la suite* 1793, in-8; *Opinion sur la situation de la France*, 1793, in-8; enfin sa *Correspond. avec Dumouries.*

MIRANDOLE (François PIC DE LA), gentilhomme feudataire de l'état de Modène, dans le 14e S., se rendit indépendant à la Mirandole, petite ville du même état, dont ses ancêtres possédaient le château depuis plus. générat. Chef du parti gibelin, il soutint de longs combats contre les guelfes, fut vaincu et chassé de Modène, dont il était podestat, en 1312, rentra dans cette ville après la m. de l'emp. Henri VII, la vendit en 1317 à Passerino Bonacossi, seigneur de Mantoue, et se retira ensuite à la Mirandole, où il fut surpris, fait prisonn., et ensuite mis à m. en 1321, par ce même Bonacossi. — François III de La Mirandole fut créé, en 1414, comte de la Concordia, par l'empereur Sigismond. Les autres princes du même nom n'acquirent aucune célébrité jusqu'à celui dont l'article suit.

MIRANDOLE (Jean PIC DE LA), né en 1463, 3e fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de la Concordia, fut dès sa plus tendre jeunesse un prodige de mémoire, de travail et d'érudition. Confié par sa mère aux maîtres les plus habiles, il avait à peine dix ans que déjà le suffrage public le plaçait au prem. rang des orateurs et des poètes. Après avoir étudié le droit canon à Bologne, il parcourut pendant sept ans les plus célèbres univers. de l'Italie et de la France, étudia la méthode de Lulle (*v.* ce nom), suivit les leçons des plus illustres profess., acquit une facilité d'élocut. étonnante, et apprit dans une grande perfect. les langues latine, grecque, arabe, hébraïq. et chaldéenne. Après avoir terminé ses voyages scientifiques, il se rendit à Rome en 1486, y pub. une liste de 900 proposit. *De omni re scibili*, c.-à-d. sur tous les objets des sciences qu'il s'engageait de soutenir contre tous les savans qui se présenteraient pour les attaquer. Ce trait de vanité puérile lui suscita des ennemis. Quelques graves personnages irrités de se voir éclipsés par un jeune homme à peine sorti des bancs de l'école, lui firent défendre toute discussion publique, et dénoncèrent treize de ces proposit. (comme entachées d'hérésie) au pape Innocent VIII qui les censura. Pic de La Mirandole quitta Rome pour retourner en France, revint ensuite en Italie, et renonça aux succès que l'ardeur de sa jeunesse lui avait fait ambitionner et que les persécut. dont il avait failli être victime lui firent abandonner. Il jeta au feu des poésies amoureuses, composées dans sa prem. jeunesse; et, renonçant aux lettres et aux sciences profanes, il s'appliqua exclusivem. à l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il avait cédé tous ses domaines à l'un de ses neveux, et il vivait modestem. à Florence, au milieu de ses livres, et de quelq. amis distingués, lorsqu'il m. le 17 novemb. 1494, jour où le roi de France Charles VIII fit son entrée dans la capitale de la Toscane. Les ouvr. laissés par ce prince savant ont été recueillis et pub. pour la prem. fois à Bologne, 1496, in-fol.: édit. très-rare; une seconde parut à Venise, en 1498, et fut suivie de sept autres dans le 16e S. La dern. est celle de Bâle, 16 vol. in-fol. On trouvera le détail des écrits qu'elle renferme dans les *Mém.* de Niceron, t. 34, et dans la *Bibl. modenese* de Tiraboschi, t. 4.—Jean-François III Pic de La Mirandole, neveu du précéd., né en 1470, cultiva, à l'exemple de son oncle, les lettres et les sciences. Sa vie fut très-agitée et il fut deux fois chassé de ses domaines : la prem. par un de ses frères en 1500; la seconde par les troupes franç. en 1512. Il y rentra trois ans après; mais Galeotto, son neveu, le surprit la nuit dans son château de la Mirandole, et l'assassina avec son fils Albert en 1532. On trouve quelq. écrits de François III de La Mirandole dans le recueil de ceux de son oncle, édit. de Bâle.—Galeotto II Pic de La Mirandole, neveu du précéd., après s'être emparé de la principauté de la Mirandole en massacrant son oncle et son cousin, comme nous venons de le dire, se mit sous la protect. du roi de France, François Ier. Plus tard il livra sa principauté à Henri II, moyennant une compensat. qu'il reçut en France, et il m. en 1551.—Frédéric, son petit-fils, reprit les titres de prince de La Mirandole et de marquis de Concordia, et eut pour success. son frère Alexandre qui fut créé duc de la Mirandole en 1619 par l'emper. Ferdinand II, et m. en 1637. — Alexandre II, petit-fils de Frédéric, succéda à son gr.-oncle, et m. en 1691. — Enfin, François-Marie, petit-fils d'Alexandre II, né en 1688, ayant embrassé le parti de la maison de Bourbon, dans la guerre de la success. d'Espagne, perdit le duché de la Mirandole par décret du conseil aulique impérial. La famille des Pics de La Mirandole se retira en France, où elle s'est conservée jusqu'à nos jours.

MIRASSON (Isidore), religieux barnabite, littérateur, né à Oleron (Béarn) vers 1720, professa la rhétoriq. et les humanités dans plus. colléges, fut interdit comme partisan du jansénisme par l'archevêque de Paris, et emprisonné en 1772, sur le soupçon d'avoir écrit contre ce prélat. Comme on ne trouva aucune preuve de ce fait, il fut bientôt remis en liberté, et m. en 1787. On a de lui : *Lettre à M. Thomas, profess. au collége de Beauvais*, 1760, in-12; *Toinette Levasseur, chambrière de J.-J. Rousseau, à la femme philosophe*, ou *Réflexions sur* Tout le monde a tort, 1762, in-12; *le Philosophe redressé*, ou *Critique impartiale du livre int.*: sur la Destruct. des jésuites en France (par d'Alembert), 1765, in-12; *Hist. des troubles du Béarn, au sujet de la religion, dans le* 17e *S.*, etc., Paris, 1768, in-12.

MIRAULMONT (Pierre de), historien, né à Amiens vers 1550, acheva ses études à Paris, remplit pendant vingt-deux ans une charge de conseill. du roi en la chambre du trésor, fut ensuite nommé lieuten.-gén., puis prévôt de l'hôtel et gr. prévôté de France, et m. en 1611. On a de lui : *Mem. sur l'origine et institut. des cours souveraines et*

justices royales, etc., Paris, 1584, in-8; réimpr. sous ce nouv. tit. : *de l'Origine et Etablissem. du parlem. et autres juridictions royales*, etc., ib., 1612, in-8; *le Prevôt de l'hôtel et grand prevôt de Paris*, ib., 1610, in 8; réimpr. avec les arrêts, règlem. et ordonnances, concern. la juridict. du prevôt, ib., 1615, in-8; *Tr. de la chancellerie, avec un recueil des chanceliers et gardes des sceaux de France*, ib., 1610, in-8.

MIRBECK (Frédéric-Ignace de), jurisconsc., né à Neuville en Lorraine en 1732, fut d'abord avoc. à la cour souver. de Nanci et membre du conseil du roi Stanislas, duc de Lorraine. Il vint ensuite à Paris, s'y fit recevoir avocat au conseil en 1774, et pub. plus. mém. remarquables par une forte dialectique et une éloquence chaleureuse. On cite sur tout celui où il réclame l'affranchissem. des serfs du Jura (Paris, 1777, in-4), et qui, bien que resté sans effet, lui valut les éloges de Voltaire. Il fut l'un des commissaires du roi envoyés à St-Domingue, lors des troubles de cette colonie en 1791, et sauva un moment le cap, menacé par 10.000 noirs révoltés. De retour en France, il obtint, sous le ministère de M. François de Neufchâteau, la direct. de l'Opéra, prit part ensuite aux travaux de l'académie de législat., et m. en 1818. Il a fourni des articles à la collect. pub. par une société de jurisconsultes, sous le titre de *Répertoire de Jurisprudence*.

MIRE. V. Lemire.

MIRE (P. Simon Le), m. en 1824, curé de Versigny, près de Nanteuil-le-Haudoin, est aut. des ouvr. suiv. : *Exercice d'éducat. pour la ville de Dammartin*, Paris, 1804, in-12; *Pastorales et Elégies*, 1814, in-12 (anonyme); *Poème sur le désastre du 15 fev.* 1820, Paris, 1820, in-8.

MIREPOIX (Gui de Lévis, seigneur de), guerrier du 12e S., fut la tige commune des différentes branches de la très-ancienne famille de Lévis, ainsi nommée d'une terre ou fief, située près de Chevreuse. Il suivit les drapeaux de Simon de Montfort, son voisin et son ami, déclaré chef de l'expédit. contre les Albigeois, et reçut lui-même le titre de maréchal de l'armée des croisés. Ses exploits dans cette guerre déplorable lui valurent la concession de la terre ou fief de Mirepoix et de plusieurs autres dont on dépouilla les vaincus. Il m. vers 1230. Le titre de *maréchal de la foi*, qu'il avait pris, fut transmis à ses descendans qui le portèrent jusqu'à l'époque de la révolut.—Gui de Lévis, seigneur de Mirepoix, 3e du nom, petit-fils du précéd., suivit Charles d'Anjou dans son expédit. de Naples, et se distingua au combat où périt Manfred (*v.* ce nom) près de Bénévent en 1266. De retour en France, il fut maintenu par arrêt du parlement de Toulouse, dans la prérogative de connaître et de juger les délits d'hérésie dans l'étendue de ses fiefs.—Mirepoix (Charles-Pierre-Gaston-François de Lévis, marquis, puis duc de), maréchal de France, né dans les prem. années du 18e S., n'était encore que colonel, lorsqu'il fut appelé à remplir les fonct. d'ambassadeur à la cour d'Autriche en 1737. Il revint de cette mission l'année suiv., et fut promu successivem. aux grades de maréchal-de-camp (1738) et de lieuten.-général (1744), après avoir servi avec distinction en Italie. En 1749 le roi le nomma à l'ambassade de Lond., et lui confia le titre de duc. Deux ans après il reçut le bâton de maréchal, remplaça en 1756 le maréchal de Richelieu dans le gouvernem. de Languedoc, fut nommé capitaine des gardes, et mourut à Montpellier en 1757.—Mirepoix (Charles-Philib., comte de Lévis), de la même famille, maréchal-de-camp, député de Paris aux états-généraux de 1789, fut condamné à m. par le tribunal révolutionnaire en 1794.

MIREVELT (Michel-Jaanzoon), peintre hollandais, né à Delft en 1568, apprit le dessin et la gravure sous Jérôme Wierix, et la peinture sous A. Montfort de Blockland. Il s'était d'abord attaché au genre de l'histoire, mais ensuite il s'adonna plus particulièrem. au portrait, aux sujets familiers, et à la nature morte. La plupart des souverains de son temps voulurent être peints par lui. Après quelq. voyages en Angleterre et dans les Pays-Bas, il se fixa à Delft, où il m. en 1641. On cite parmi ses plus belles product. les portraits en petit sur cuivre de *Guillaume-Maurice Ier*, de *Philippe* et *Frédéric-Henri de Nassau*. Sandrart (*v.* ce nom) évalue le nombre des portraits de Mirevelt à plus de 10,000. —Pierre, son fils aîné, se distingua également dans le portrait.

MIR-GHOLAM-HOUCEIN-KHAN, hist. moghol, né à Dehli en 1723 (1140 de l'hég.), m. vers la fin du 18e S., a écrit en persan deux ouvr. dans lesquels se trouvent consignés les princip. évènem. de sa vie; le premier intit. : *Seiri-Moutakherin* (Coup d'œil sur les dern. affaires), embrasse tout ce qui s'est passé sous les sept dern. emper. de l'Hindoustan; le second renferme des considérat. sur la dominat. anglaise dans l'Inde : l'aut. énumère les causes qui doivent amener un jour la chute de la puissance britannique dans l'Hindoustan. Ces deux écrits intéressans ont été trad. en angl. par un libraire franç. et pub. à Calcutta en 1789, 3 vol. in-4, avec des notes. Cette trad. est très-rare.

MIRKHOND (Hamam Eddyn Mirkhawend Mohammed, vulgairem. appelé), célèbre histor. persan, né en 1433 ou 1434 (836 ou 837 de l'hég.), m. en 1498 (903 de l'hég.), avait fait une étude spéciale, et acquis une profonde connaiss. de l'histoire. Retiré dans un monastère d'Hérat, il y écrivit son *Rouzat al Safa* (Jardin de la Pureté, contenant l'hist. des prophètes, des rois et des khâlyfes), ouvrage dont Khondemyr son fils a fait un abrégé. Les morceaux qui en ont été publiés jusqu'à ce jour sont, la *préface* traduite en français par M. Silvestre de Sacy, et insérée dans le tome 9 des *Notices et Extraits* des MSs. de la bibliothèque du roi; l'*Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides*, trad. par le même et insér. dans ses *Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, Paris, 1793, in-4; l'*Hist. des dynasties des Tahérides et des Soffarides*, trad. par le baron de Jenisch sous ce titre : *Historia priorum regum Persarum post firmatum islamismum*, Vienne, 1792, in-4; l'*Hist. des Samanides et celle de Cabous*, trad. par Fréd. Wilken sous ce tit. : *Mohammedis filii Chawendschahi, vulgò Mirkhondi historia Samanidarum, persicè*, Gottingue, 1808, in-4; l'*Hist. des Ghasnevides*, trad. en lat. par le même; plus, autres *fragmens* trad. en lat. par le même et insér. dans sa *Chrestomathia persica*, Leipsig, 1805, in-8; des extraits de l'*Hist. de Djenghys-Khan* et de son code, trad. par M. Langlès dans le tom. 5 des *Notices et Extraits*, etc.; l'*Hist. des Ismaeliens de Perse*, ou *Assassins*, trad. par Jourdain dans le tom. 9 des *Notices*, etc.; fragm. sur l'*Hist. d'Alexandre-le-Grand*, trad. en angl. et en franç. par M. Shea. L'ouvr. intit. *Relaciones de Pedro Teixiera del origen, descendencia y sucesion de los reyes de Persia*, 1610, in-8, trad. en franç. par Cotolendi, Paris, 1681, n'est qu'une imitat. très-abrégée, très-incomplète et très-infidèle de l'hist. de Mirkhond. La Biblioth. du Roi possède cinq MSs. de la prem. partie du *Rouzat al Safa*, cinq de la seconde, deux de la troisième, quatre de la cinquième, trois de la sixième, un de la septième, et un appendice. La quatrième partie y manque; mais on la trouve aux archives du ministère des affaires étrangères. La biblioth. de l'Arsenal possède aussi un exempl. de Mirkhond en 4 vol. contenant la 2e, 4e, 6e partie et l'appendice.

MIR-MAHMOUD ou MAHMOUD-CHAH, roi de Perse de la dynastie afghane de Khaldjeh, était fils de Mir-Weis (*v.* ce nom), qui avait fondé cette

même dynastie dans le Candahar au commencem. du 18e S. A Mir-Weis avait succédé vers 1716, son frère, Mir Abdallah ou Abdel-Aziz. Ce prince pacifique, écoutant les propositions de la Perse, où régnait encore un monarque de la race des Sofys, négocia la reddition du Candahar; mais Mir-Mahmoud, à peine âgé de 18 ans, s'indignant que son oncle disposât d'une couronne qui devait lui appartenir, le poignarda, et s'empara du trône six mois après la mort de son père. Enhardi ensuite par divers succès, et profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, il osa marcher sur Ispahan (1722), réduisit cette capitale par la famine, fit descendre le faible Houcein du trône des Sofys, et prit lui-même le titre de *chah*. Il étendit ses conquêtes en diverses parties de la Perse; mais ses succès furent bientôt suivis de revers. Il attribua ce changement de fortune au courroux céleste, et crut l'apaiser en s'imposant les privations les plus austères, et en se livrant à toutes les pratiques superstitieuses que la terreur lui inspirait. Epuisé par le jeûne et les mortifications, il perdit la raison et tomba dans les plus violens accès de frénésie. Les Afghans, qui composaient sa garde, le voyant dans cet état, tirèrent de prison son cousin Aschraf, qu'ils placèrent sur le trône le 23 avril 1725; et le prem. acte du nouv. souverain fut de faire trancher la tête au meurtrier de son père Amir-Abdallah.

MIR-MAHNNA, fameux cheikh et pirate arabe, né en 1735 à Bender-Rick, ville de Perse dont sa famille s'était emparée au commencem. du 18e S., fit assassiner son père pour lui succéder plus promptement, et se défit également de sa mère, de son frère et d'un gr. nombre de ses parens. Il pilla ensuite les caravanes, exerça sur mer les mêmes brigandages, et se rendit redoutable aux musulmans comme aux Européens dans le golfe Persique pendant plusieurs années; mais ses cruautés lui ayant aliéné les cœurs des brigands qui s'étaient associés à son sort, ils se révoltèrent contre lui dans l'île de Karek, dont il s'était emparé sur les Hollandais en 1766. Forcé de fuir, et n'osant gagner ses possessions de terre ferme, il aborda près de Zobéir, sur le territoire de Bassorah, y fut arrêté, et m. étranglé dans sa prison en 1769.

MIRITI (Jean), prêtre conventuel de l'ordre de Malte, commandeur de Ratisbonne, né vers 1550 à Malte, mort au commencem. du 17e S. en Allemagne, était très-versé dans les sciences géogr. et astronom. On connaît de lui une *Géogr.* imprim. à Ingolstadt en 1590.

MIRO ou MIRON (Gabriel), médecin du 15e S., né dans le Roussillon, fut prof. à la faculté de Montpellier, devint en 1489 premier méd. du roi Charles VIII, et m. l'année suiv. à Nevers. Quoiqu'il n'ait laissé aucun ouv., il paraît qu'il avait acquis une très-gr. réputation. On voit encore sur la porte du bâtim. de l'université de Montpellier une inscription où Miro est appelé *Oraculum medicinæ*. — Son frère, François Miro, fut conseiller et médecin du même roi Charles VIII, accompagna ce monarque dans son expédition de Naples, et m. à Nanci. — Gabriel II Miro, fils du précédent, fut médecin ordinaire du roi, chancelier de la reine Anne de Bretagne, et ensuite de la reine Claude, femme de François Ier. On a de lui : *de Regimine infantum*, *tractatus tres*, Tours, 1544, 1553, in-f.

MIROMENIL (Armand-Thomas HUE DE), premier président du parlem. de Rouen, puis garde-des-sceaux de France, né en 1723, avait commencé par être conseiller au gr. conseil. Ayant approuvé et appuyé au conseil du roi les plans de M. de Calonne, il partagea la disgrâce de ce minist., donna sa démission, fut remplacé le 8 avril 1787 par le présid. de Lamoignon, sortit du ministère aussi peu riche qu'il y était entré, et m. en 1796. Ce magist., doué d'un esprit de sagesse et de modération, eut le mérite de seconder les vues d'humanité de Louis XVI en rédigeant la *Déclaration du 24 août* 1780 portant abolition de la question préparatoire.

MIRON (François), petit-fils de Gabriel II Miro (*v.* ce nom), médec., fut reçu doct. de la faculté de Montpellier en 1509, de celle de Paris en 1514, et remplit ensuite les fonctions de méd. ordinaire du roi Charles IX. On a de lui : *Relation curieuse de la mort du duc de Guise et du cardinal son frère*, insérée dans le t. 3 du *Journal de Henri III* et dans d'autres recueils. — Franç. Miron, petit-fils du précédent, m. en 1609, fut lieutenant civil, puis prevôt des marchands de Paris, et cette ville lui doit un gr. nombre d'embellissemens qui subsistent encore, entre autres la façade de l'hôtel de ville, qu'il fit construire en y consacrant les émolumens de sa place de prevôt. Il a donné au roi Henri IV (sur son projet de réduire les rentes constituées sur la ville de Paris) des *remontrances* que l'on trouve dans les *Œuvres de J. Leschassier* (*v.* ce nom). — Robert Miron, frère du précéd., m. en 1641, présida le tiers ordre aux états généraux de 1614, fut ensuite ambass. en Suisse, puis intendant des finances en Languedoc, et remplit ces différentes charges avec une gr. distinction. — Charles Miron, de la même famille que les précédens, fils du prem. méd. de Henri III, fut nommé par ce monarque év. d'Angers en 1588, à l'âge de 18 ans, se démit de ce siége en faveur de Guill. Fouquet de La Varenne, y fut replacé après la m. de ce dern. prélat, en 1622, puis transféré 4 ans après à l'archevêché de Lyon, où il m. en 1628. On a de lui : une *Lettre* sur quelq. affaires traitées dans les états de 1614; une autre sur les miracles de Notre-Dame de Saumur, et des *Statuts synodaux*, ins. dans ceux de M. Arnauld, son success. à Angers.

MIROUDOT DU BOURG (Jean-Bapt.), év. de Babylone, né en 1716 à Vesoul en Franche-Comté, entra dans l'ordre de Cîteaux, devint aumônier du roi Stanislas, duc de Lorraine, fut nommé évêque *in partibus infidelium* en 1776, et quelque temps après consul de France à Bagdad. Forcé par sa mauvaise santé de revenir en France, il embrassa les principes de la révolution, prêta son ministère pour la consécration des évêques constitutionnels, et m. dans la plus grande détresse à l'hôpital des Incurables de Paris en 1798. Il était memb. des acad. de Nanci et de Metz, et s'était occupé avec succès de la recherche des antiquités de la Lorraine. On ignore ce que sont devenues ses collections. Le seul ouv. qui reste de lui est un *Mém. sur le ray-grass ou faux seigle*, Nanci, 1760, in-8; trad. en allemand par J.-J. Reinhard. — Miroudot de Saint Ferjeux (Gabriel-Joseph), frère du précédent, a pub. : *Essai sur l'agriculture du comté de Bourgogne*, Lyon, 1762, in-8; *Mém. sur le bailliage de Vesoul*, Besançon, 1774, in-8.

MIROY-DESTOURNELLES (Jean-Louis), écrivain, né vers 1765 à Réthel (Ardennes), m. le 25 juillet 1826, rédigea le *Journal du département de l'Aisne* pend. les 16 prem. années de sa public., et créa, en août 1823, la feuille int. : *le Narrateur de l'Aisne*.

MIR-WEIS, chef de la tribu afghane de Khaldejh, *kalenter*, ou intendant de la province de Candahar en Perse, entreprit en 1709 d'affranchir son pays de la domination des Sofys, qui occupaient le trône persan. Après avoir tué par trahison le gouverneur Gourghin-Khan, il s'empara du Candahar, et se fit proclamer roi par les div. tribus d'Afghans, peuples montagnards de cette province, belliqueux et féroces, plus ennemis que sujets des Sofys. Dans le cours de son règne, il battit constamment les troupes envoyées contre lui par la cour d'Ispahan, et m. en 1715.

MISHA-PALÉOLOGUE, connu aussi sous le nom de *Mesih-Pacha*, grec renégat, issu de la maison impériale des Paléologues, né dans le 15e S., embrassa la religion musulmane lors de la prise de

Constantinople par les Turks en 1453, et devint le plus dévoué des esclaves du sulthan Mahomet II, comme aussi l'ennemi le plus implacable des chrétiens. Il obtint en 1480 le commandement de l'expédition contre l'île de Rhodes, alors possédée par les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem; mais l'intrépidité et les talens du gr. maître d'Aubusson (*v.* ce nom) ayant fait échouer cette entreprise, Mahomet II dépouilla Misha de son commandement, de son titre de pacha, et l'exila à Gallipoli. Ce renégat recouvra tous ses emplois sous Bajazet II, et causa par sa méchanceté la perte du vertueux gr.-vézyr Achmet (*v.* ce nom). Il n'est plus question de lui dans l'histoire après ce crime odieux.

MISRI-EFFENDI, poète turk, né en Egypte vers la fin du 11e S. de l'hég. (17e de l'ère chrét.), devint mollah (ministre de la religion) de la ville de Bursa (Prusa), dans l'Asie-Mineure, et se fit remarquer par la hardiesse de ses opinions relig. En 1693 (1104 de l'hég.), il leva l'étendard du prosélytisme, réunit une troupe de 3000 fanatiques, traversa le Bosphore, aborda sur la côte d'Europe à Rodosto (l'ancienne Héraclée), et s'avança jusqu'à Andrinople, où se trouvait alors le sulthan Achmet II. Suivi de son nombr. cortége, il entre dans la principale mosquée de cette ville, à l'heure de la prière de midi, prêche les fidèles rassemblés, annonce que le succès de la guerre que les Turks allaient entreprendre contre les Impériaux dépend de la punition des traîtres qui étaient à la tête du gouvernement, et demande la mort des principaux memb. du divan. Le sulthan, n'osant point, dans cette circonstance critique, faire punir l'audacieux orateur, le fit reconduire à Rodosto, d'où il retourna à Prusa. Les prosélytes de Misri se dissipèrent. Deux jours après un violent incendie s'étant manifesté dans le camp turk, et ayant causé de gr. ravages, on attribua ce désastre au renvoi de Misri. Le sulthan, par politique ou par superstition, envoya à Bursa inviter le mollah à revenir continuer ses prédications. Mais celui-ci déclara que sa mission était finie, ne quitta point la ville, et y termina paisiblem. son existence. Misri-Effendi avait composé des vers dans lesquels il célébrait l'incarnation et reconnaissait la divinité de J.-C. Sur la décision du mupfti, ces mêmes vers furent réputés orthodoxes. Toutefois le divan ordonna que les copies des poésies sacrées du mollah de Bursa porteraient en tête cette déclaration : « Quiconque parle » ou pense comme Misri doit être livré aux flammes ; » mais Misri seul doit être épargné, parce qu'il ne » faut pas condamner ceux qui sont possédés de » l'enthousiasme. » Le prince Cantimir nous apprend (*Hist. ottomane*, t. 4) que ce mollah fut ami du patriarche grec Callinique.

MISSON (Maximilien), litt., né en France vers le milieu du 17e S., de parens protestans, fut d'abord conseiller au parlem. de Paris, et perdit cet emploi à la révocation de l'édit de Nantes. Réfugié en Angleterre, il y montra un grand zèle pour sa croyance, fut chargé de surveiller l'éducation d'un jeune seigneur, l'accompagna dans ses voyages en Hollande, en Allemagne et en Italie, mit ensuite en ordre les notes qu'il avait recueillies, et les publia sous le titre de *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la meill. édit. est celle de La Haye, 1702, 3 vol. in-12, fig. : cet ouv. eut un gr. succès, et depuis on y ajouta les *Remarques sur divers endroits d'Italie*, *pour faire suite*, etc., par Addison; on y trouve beaucoup d'érudition, mais mal digérée, et de la partialité. Misson m. à Londres en 1721. On a encore de lui : *Observat. faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, 1698, in-12; *Théâtre sacré des Cévennes*, ou *Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc*, Lond., 1707, in-8.

MISSORIO (Raimond), mineur conventuel, né en 1691 à Barbarano, diocèse de Viterbe, mort en 1772, occupa plus. chaires de philosophie dogmatique et morale, de droit canon et d'éloquence dans les princip. villes d'Italie, et pub. à Venise de bonnes édit. de J. della Casa, 1731; de l'Arioste, 1730; de Pierre Bembo, 1729, in-4; et laissa en outre plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *ingenuarum artium solidarumque scientiarum Theoremata centum singularia, discussa in comitiis rom. prov., dato cuilibet oppugnandi facultate*, Viterbe, 1718; *J. A. Ruzzeno patricio veneto, Marci filio, Epistola poetica de studiis primæ philos.*, Venise, 1729, et quelq. autres opuscules poétiq., critiq. et théolog. peu remarquables.

MISSY (César de), né en 1703, m. à Londres en 1775, a publié : *Paraboles*, ou *Fables et autres narrations d'un citoyen de la république chrétienne du 18e siècle* (Bonav. Giraudeau, jésuite), mises en vers par de Missy, Londres, 1769, 1770, 1776, in-8, et la trad. des *Remarques* de Lemotteux sur Rabelais. Il a été aussi l'un des aut. de la *Biblioth. britannique*, ou *Hist. des ouvrages des savans de la Grande-Bretagne depuis* 1733 *jusqu'en* 1747, 25 vol. in-8.

MITCHELL (Jos.), poète anglais que Cibber classe au 3e rang, né dans le nord de la Grande-Bretagne vers 1684, m. en 1738, fut investi par la voix publique du titre de poète de sir Robert Walpole, auprès duquel il jouissait de la plus haute faveur. Quoi qu'il en soit, son goût pour le plaisir et la dissipation ne lui permit pas de sortir de l'état de détresse où il était né. On a recueilli ses pièces dramatiques et ses autres poésies, 1729, 2 v. in-8. — Mitchell (Jean), botaniste et médecin anglais du 18e S., passa d'Angleterre dans l'Amérique du Nord vers 1750, et établit sa principale résidence à Urbana, petite ville de l'état de Virginie sur le Rappahannock, à environ 73 milles de Richmond. C'était un homme laborieux, savant et bon observateur. On a de lui : *Essai sur les causes des différentes couleurs des peuples en différens climats*, pub. en 1743 dans les *Transactions philosophiques*, vol. 43e; *Essai sur la préparation et l'usage des différentes espèces de potasse*, ib., vol. 45e; *Lettre concern. la force de la cohésion électrique*, v. 51e.

MITCHELL (André), diplomate anglais, né à la fin du 17e S., commença par être secrétaire du marquis de Tweedale, ministre pour les affaires d'Ecosse, siégea à la chambre des communes en 1747, fut résident à Bruxelles en 1751, puis ambassadeur extraord. en Prusse, et m. à Berlin en 1771. Ce fut lui qui détermina le roi Frédéric à se détacher des intérêts de la France. On trouve quelques détails intéressans sur ce personnage dans les *Souvenirs de 20 ans de séjour à Berlin* de Thiebault (*v.* ce nom). — Un autre André Mitchell, amiral anglais, né en Ecosse vers 1757, entra de bonne heure dans la marine, et fut nommé capit. de vaisseau en 1784, après plus. campagnes dans les mers de l'Inde, où il s'était distingué. Il obtint le grade de contre-amiral en 1795, et celui de vice-amiral en 1799, en récompense de ses brillans services dans les campagnes contre la républiq. française. Il commanda ensuite diverses croisières, fut envoyé en 1802, comme commandant en chef dans les mers de l'Amérique méridionale, à la station d'Halifax; et, remplacé en 1818 dans ce dern. poste, il m. en Angleterre quelque temps après son retour.

MITELLI (Augustin), peint. italien, né à Bologne en 1607, fut élève du Dentone, peignit à fresque l'architecture ainsi que les ornemens, et m. en 1660 à Madrid, où le roi Philippe IV l'avait appelé pour la décoration de ses palais. On a, d'après ses dessins, plus. ornem. composés avec goût, entre autres un rec. de 48 frises et 24 cartouches et ornem. gravés à l'eau-forte par Fr. Curti et par son fils Jos.-Marie Mitelli, qui s'est distingué dans la grav. On a de ce dern. un gr. nomb. d'estampes d'après plus. mait. ital., et parmi lesquelles on cite la *Nuit* du Corrége, la *Fondation de Rome* (en 17

pièces), les *Cris de Bologne* d'après Annibal Carracho. J. M. Mitelli m. en 1718.

MITFORD (William), colonel de la milice du South-Hampshire, représent. de New-Romney à la chambre des communes de la Gr.-Bretagne, etc., m. en 1827, memb. de la *société* royale de Lond., avait suivi le barreau dans sa jeunesse, et occupé en 1778 l'office de juge du district de Newforet. Il a publié en anglais les ouv. suiv. : *Essai* (Inquiry) *sur les principes de l'harmonie dans le langage*, in-8, 1774, 1804; *Tr. sur les forces milit., et particulièrement sur la milice du royaume*, in-8: *Hist. de la Grèce*, 1784, 4 vol. in-4, réimpr. en 8 vol. in-8, dont les deux dern. ont paru en 1810.

MITHRA ou MIHR, divinité persane, que les Grecs et les Romains ont regardée comme le soleil, lorsqu'ils en adoptèrent le culte, cent ans environ après l'ère chrét.; ils la représentaient alors sous la figure d'un jeune homme domptant un taureau, et célébraient en son honneur des sacrifices humains. Mais, d'après le témoignage d'Hérodote, il paraît que chez les Persans Mithra était le nom de la Vénus-Céleste, ou Uranie.

MITHRIDATE Ier, roi de Pont, fils d'Ariobarzane Ier, monta sur le trône vers l'an 406 av. J.-C., et m. après un règne de 28 ans, qu'il passa dans d'inutiles efforts pour s'affranchir du joug des Perses dont il était tributaire. On présume que c'est celui dont parle Justin, et auquel il attribue une tentative inutile contre Héraclée. — Mithridate II, surnommé *Ctistès*, c.-à-d. *fondateur*, fils de Mithridate Ier, et successeur de l'usurpat. Ariobarzane II, monta sur le trône l'an 336 av. J.-C., la même année qu'Alexandre-le-Grand, et fut dépouillé de ses états par ce conquérant de la Perse; mais il vint à bout de les reprendre sur Antigone, auquel ils étaient échus en partage après la mort du prince macédonien. C'est là ce qui l'a fait regarder comme le fondateur de la monarchie qu'en effet il rendit le prem. indépendante. Il m. âgé de 84 ans en 301 av. J.-C. — Mithridate III, fils du précéd., commença à régner en 301, et resta environ 40 ans sur le trône. On ignore l'époque précise de sa m. L'hist. se tait également sur Mithridate IV. — Mithridate V, surnommé *Evergète*, ou *bienfaiteur*, fils de Pharnace Ier, fut le prem. roi de Pont qui fit alliance avec les Romains, et reçut d'eux en récompense la Phrygie, démembrée des états de Pergame. Il périt l'an 121 av. J.-C., dans la ville de Sinope, dont il venait de faire la conquête, et laissa sa couronne à son fils aîné Mithridate-le-Grand, si fameux par sa haine contre les Romains.

MITHRIDATE VI, surn. *Eupator* ou *le Grand*, né vers l'an 133 av. J.-C., se trouva roi à 12 ans. Formé de bonne heure à la dissimulat. et à la méfiance par les dangers au milieu desquels il avait été nourri, ce prince, après avoir étudié les poisons, alla observer les hommes en vivant plusieurs années au milieu des forêts, parmi les peuples les plus belliqueux et les plus sauvages, soit de son empire, soit des contrées voisines; il fit ensuite un voyage de long cours dans toute l'Asie-Mineure, et lorsqu'il reparut à sa cour, où on le croyait mort, il commença par faire périr Laodice, sa sœur et sa femme, qui s'était remariée. Tournant bientôt ses armes contre la Colchide et l'empire du Bosphore, il les soumit en peu de temps, fomenta des troubles en Cappadoce dans une prem. expédition, raffermit Ariarathe VII sur son trône, puis rentra en campagne pour dépouiller ce même prince, qu'il poignarda lui-même, en plein jour, et à la vue des deux armées. Immédiatem. après il plaça sur le trône un de ses fils, auquel il donna le nom d'Ariarathe VIII, et qu'il voulut faire passer pour le fils du monarque assassiné. Nicomède, roi de Bithynie, qui voyait d'un œil jaloux le rapide agrandissement de Mithridate, suborna alors un jeune homme qui, par ses ordres, se dit fils d'Ariarathe VII, et alla en cette qualité à Rome revendiquer son héritage. Cependant Mithridate avait déjà plus d'un sujet de haine contre les Rom. Dans son enfance ils lui avaient enlevé la Phrygie, concédée à Evergète, son père, en reconnaissance de ses services. Plus tard ils s'étaient opposés aux prétentions qu'il avait sur le trône de Paphlagonie, vacant par la m. de Pylémène II. Néanmoins il envoya des ambass. à Rome, affectant toujours d'avoir à cœur le titre d'ami et d'allié du peuple romain, et obéit au décret du sénat qui proclama libre la Paphlagonie et la Cappadoce, et prescrivit aux deux rois en même temps d'abandonner les deux provinces. Mais il s'appliqua à rendre encore plus redoutables ses armées de terre et de mer, qu'il organisait depuis long-temps, et s'attacha par des alliances la plupart des peuples voisins. Enfin il leva le masque; et, envahissant soudainement la Cappadoce et la Paphlagonie sans défense, il tourna de là ses armes contre toutes les autres provinces occupées par les Romains, conquit l'Asie-Mineure entière, moins la Cilicie, et même remplit de ses troupes les Cyclades, la Thrace et Athènes. Enfin, pour rompre tout espoir de réconciliation, il ordonna un massacre général de tous les citoyens de la république qui se trouvaient en Asie, et 80,000 Romains, selon le calcul le plus modéré, périrent ainsi en quelq. jours. L'instant où Mithridate commençait ainsi les hostilités était d'autant mieux choisi que ses ennemis avaient alors à combattre dans l'Italie même, où la guerre des Marses ne leur donnait déjà que trop d'occupation. Cependant Sylla marcha vers l'Asie et prit en passant Athènes, qui alors obéissait à Mithridate ou à son influence. Il remporta ensuite sur Archélaüs, son lieutenant, les victoires de Chéronée et d'Orchomène, puis conquit sur lui l'Ionie, la Mysie et la Lydie. Des intrigues avec les chefs des autres provinces s'élevèrent aussi des alliés à Mithridate. En moins de 4 ans il perdit plus de 200,000 hommes; sa flotte, défaite déjà par les généraux de Sylla, fut battue par une tempête, et enfin il fut forcé à signer un traité par lequel, en lui enlevant toute sa marine, les Romains le réduisaient aux états de son père. Ainsi finit la première guerre de Mithridate et des Romains. L'exécut. de ce traité donna lieu à quelq. combats contre Muréna, lieut. de Sylla, et l'armée du roi de Pont, combats que les histor. sont dans l'habitude de regarder comme une deuxième guerre. Mais la troisième fut plus grave et plus sérieuse. Mithridate, toujours dominé par le désir de chasser les Romains de l'Asie, avait encore rassemblé une armée d'environ 160,000 hommes, et n'attendait qu'un prétexte pour se mettre en campagne. La m. de Nicomède, roi de Bithynie, qui, en mourant, avait légué ses états aux Romains, le lui fournit. Il envahit la province l'an 75 avant J.-C., parvint sans obstacle à en faire la conquête, et battit Cotta, qui voulait s'opposer à ses progrès. Mais bientôt après Lucullus arriva pour le combattre, et non-seulem. le força de lever le siége de Cyzique, mais encore le poursuivit jusque dans ses états héréditaires, d'où il s'échappa avec peine pour aller en Arménie demander du secours à Tigrane, son gendre. Celui-ci lui donna une nouvelle armée; mais Lucullus, toujours vainqueur, franchit l'Euphrate, et parvint au cœur de l'Arménie. Heureusement il fut rappelé peu après, et Mithridate vainquit à Zela, dans le Pont, Triarius, son lieutenant, l'an 67 av. J.-C., et recouvra presque tout son royaume. Les Romains envoyèrent alors Pompée contre lui avec des pouvoirs très étendus, et celui-ci l'ayant vaincu dans un combat nocturne près de l'Euphrate, il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir dans le Bosphore. Là il méditait encore de vastes desseins, et ne songeait à rien moins qu'à pénétrer par terre en Italie et à porter la guerre aux portes de Rome. Mais ses soldats, effrayés des difficultés que devait présenter l'accomplissement d'un projet aussi gigan-

tesque, se révoltèrent, et proclamèrent roi Pharnace, fils de Mithridate, qui aussitôt lui envoya l'ordre de mourir. Celui-ci essaya d'abord de s'empoisonner : mais l'usage fréquent qu'il avait fait des poisons empêcha l'effet de celui qu'il prenait. Il se frappa alors de son épée, et se fit achever par un Gaulois qui lui était resté fidèle, l'an 64 avant J.-C. Ce prince était sans contredit un des hommes les plus distingués de son temps. Actif, ardent, laborieux, rusé, fécond en ressources, et toujours supérieur à la fortune, il était le seul prince de l'Asie occidentale capable de lutter 40 ans contre les Romains. Mais sa froide cruauté, sa jalousie, son ambition doivent le rendre un objet d'horreur autant que d'admiration. Peut-être doit-on révoquer en doute sa capacité militaire. Du reste il aimait les lettres, écrivit un traité de botanique, ou plutôt de toxicologie, et parlait 22 langues différ. C'est cette circonstance qui a engagé Adelung et Vater à donner le nom de Mithridate à leur célèb. ouvr. de linguistique. On sait que les dern. projets et les derniers moments de Mithridate ont fourni à Racine le sujet d'une tragédie.

MITHRIDATE Ier, roi des Parthes, fils de Phriapatius, succéda à Phraate son frère aîné l'an 164 av. J.-C, subjugua les Mèdes, les Perses, la Babylonie, l'Elymaïde, la Mésopotamie, la Bactriane, et poussa ses conquêtes jusqu'à l'Indus ; de sorte que l'empire des Arsacides, ayant désormais pour bornes d'une part l'Euphrate et de l'autre l'Inde, se trouva au-dessus de celui des Séleucides. De plus il fit prisonnier le roi de Syrie Démétrius II, et après l'avoir traité en souverain, et lui avoir assigné l'Hyrcanie pour demeure, il lui donna en mariage sa fille Rodogune. Mithridate Ier m. l'an 136 ou 139 av. J.-C., et eut pour success. Phraate II. On lui attribue la promulgation d'un code de lois très-sages rédigé par son ordre pour servir de règle à son empire. — MITHRIDATE II, fils et successeur d'Artaban III, régna 40 ans, de l'an 126 av. J.-C. à l'an 86, avec beaucoup de gloire. Il fit la guerre aux Arméniens, dont il obligea le roi à lui envoyer son fils pour otage, rétablit Antiochus Eusèbe dans ses états, remporta plus. avantages sur les Scythes, et fut surnommé *le Grand* par ses sujets. Il eut pour successeur son fils Mnaskirès. — MITHRIDATE III, fils aîné de Phraate III, succéda à son père l'an 61 av. J.-C., fut chassé de ses états, et se rendit à son frère Orode qui, pour régner à sa place, le fit égorger l'an 53.

MITTARELLI (JEAN BENOÎT), savant religieux camaldule, né à Venise en 1708, professa d'abord la philosophie et la théologie au monastère de St-Michel de cette ville, devint ensuite maître des novices, et successivem. procureur, supérieur des maisons de son ordre dans les états vénitiens, supérieur-général à Rome, et m. dans son premier couvent (St-Michel) en 1777. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont : *Memorie della vita di San-Parisio*, etc., Venise, 1748; *Memorie del monistero della Ssma-Trinità*, Faenza, 1749; *Annales Camaldulenses ordinis Sti-Benedicti*, etc., Venise, 1555-73, 9 vol. in-fol.; *ad scriptores rerum italicarum Cl. Muratorii Accessiones Faventinæ*, ibid., 1771, in-fol. ; *de Litteraturâ Faventinorum, sive de veris doctis et scriptoribus urbis Faventinæ*, ib., 1775, in-fol. : *Bibliothecæ Codicum, MSS. Sti Michaelis Venetiarum*, etc., ibid., 1779, gr. in-fol.

MITTERPACHER (LOUIS), prof. d'économie, d'hist. naturelle et de technologie à Pest, en Hongrie, né en 1734, m. en 1814, a laissé plus. ouvr. en latin, en allem. et en hongrois. Nous citerons seulement : *Elementa rei rusticæ* à l'usage des académ. de Hongrie, Pest, 1779-94, 3 part. in-8; *Iter in Poseganam Slavoniæ provinciam*, en société avec Mathias Tiller, ibid., 1783, in-4 ; *primæ Lineæ Hister. naturalis*, ibid., 1795, 1807, in-8.

MITTIÉ (JEAN-STANISLAS), méd., né à Paris en 1727, fut d'abord attaché, comme méd. ordinaire, au roi Stanislas, duc de Lorraine, et, à la m. de ce prince, revint exercer son état à Paris, où il m. en 1795. On a de lui : une *Dissertation latine sur les blessures de poitrine*, 1766, in-4; *Etiologie nouvelle de la salivation*, 1777, in-8; *Suite de l'Etiologie*, etc., 1781, in-8; *Lettre à l'auteur de la Gazette de santé*, 1780, in-8; *Observ. sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes*, etc., 1779, in-12; *Avis au peuple* (sur les maladies vénériennes), 1793, in-8, et quelq. autr. opuscules peu importans sur le même sujet dont il s'était occupé spécialem. Il voulait faire renoncer au traitem. de ces maladies par le mercure, et y substituer un régime végétal.

MIVERIUS (DANIEL), doct. en médec. au 16e S., et médecin pensionnaire de la ville de Tergoes en Zélande, a laissé des *lettres médicales*, insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smet, Francf., 1611, in-8. On a encore de lui : *Apologia pro Philippo Lansbergio*, Middelbourg, 1607, in-8.

MIZAULD (ANTOINE), méd. et astrologue, né vers 1520 à Montluçon, en Bourbonnais, prit ses degrés en médec. à Paris, s'y livra ensuite à la vaine étude de l'astrologie, écrivit sur cette matière, et m. dans la même ville en 1578. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages dont la liste complète se trouve dans les *Mém.* de Niceron, tom. 40, et parmi lesq. nous citerons seulem. : *le Miroir du temps*, autrem. dit *Ephémérides perpétuelles de l'air*, etc., Paris, 1547, in-8, rare et recherché par les curieux; *Cometographia, item Catalogus cometarum usque ad ann.* 1540, etc. ibid., 1549, in-8; *Planetographia*, Lyon, 1551, in-4, trad. en franç. par Montlyard; *de mundi sphærâ, sive Cosmographiâ, libri III*, Paris, 1552, 1567, in-8; *Nouvelle invention pour incontinent juger du naturel d'un chacun par la seule inspection du front et de ses linéamens*, ibid., 1565, in-8; *memorabilium, utilium et jucundorum Centuriæ IX arcanorum*, ibid., 1566, in-8; *les Secrets de la lune*, etc., ibid., 1570, in-4; 1571, in-8, rare; *Historia Hortensium quatuor opusculis methodicis contenta*, etc., Cologne, 1577, in-8; trad. en fr. par A. de La Caille, sous ce titre : *le Jardinage de Mizauld*, etc. Paris, 1578, in-8.

MNESICLES, archit. grec, construisit à Athènes, sous le gouvernem. de Périclès, le vestibule et les portiques connus sous le nom de *Propylées* qui formaient l'entrée de l'*Acropolis*, ou citadelle de cette ville. Il employa cinq ans à cette construction dont les frais s'élevèrent à 2,012 talens (10.864.800 fr.). Il reste encore de beaux débris de ce monument.

MOAB, fils de Loth, fut le père du peuple appelé de son nom *Moabites*, qui se fixa à l'orient du Jourdain et du lac Asphaltite, sur les bords du fleuve Arnon. Dans la suite, les Amorrhéens envahirent une partie du territoire mohabite.

MOAWIAH, 6e success. de Mahomet, premier khalyfe de la dynastie dite des *Ommiades*, né à la Mekke, dans le commencement du 7e S. de l'ère chrét., était l'arrière-petit-fils d'Ommiah ou Ommaya, parent de l'ayeul du prophète. Après l'assassinat d'Othman (*v.* ce nom), Moawiah fut proclamé khalyfe en Syrie, province dont il était gouverneur. Il soumit ensuite par ses lieutenans l'Egypte, Médine, la Mekke, le Yemen, et recula les bornes de l'empire musulman par des conquêtes que les guerres civiles avaient interrompues sous ses prédécesseurs. En Occident, ses troupes pénétrèrent jusqu'à l'Océan atlantique ; en Orient, elles traversèrent l'Oxus, envahirent la Sogdiane, s'emparèrent de Samarcande et d'une partie de la Tartarie. Les armes de Moawiah eurent moins de succès contre les Grecs. Son fils Yezid assiéga vainement Constantinople pend. 6 à 7 ans. La flotte des Arabes fut détruite en grande partie par le feu grégeois ; leur armée fut complètement battue par celle de

Constantin Pogonat (*v.* ce nom), et Moawiah fut obligé d'acheter la paix en l'an 58 de l'hég. (678 de J.-C.). Ce khalyfe m. à Damas 2 ans après (680 de J.-C.), après avoir fait reconnaître son fils Yezid pour son successeur. Il fut le premier souverain musulman qui établit des relais sur les routes, qui se plaça dans un lieu distinct et exhaussé à la Mosquée, et qui s'y tint assis *en* parlant au peuple. La mémoire de Moawiah est odieuse aux musulmans *Chyites* ou sectateurs d'Aly, parce qu'il usurpa le khalyfat sur ce gendre de Mahomet, qui avait été choisi d'abord pour succéder à Othman. — MOAWIAH II, 3e khalyfe Ommiade, petit-fils du précédent, succéda à son père Yezid Ier (*v.* ce nom), en l'an 64 de l'hég. (683 de J.-C.). Mais au bout de quelq. mois de règne, ce prince, âgé de 21 ans, faible de complexion, très-pieux, austère dans ses mœurs, abdiqua le khalyfat, se renferma dans son palais, et n'en sortit qu'à sa m. qui eut lieu peu de temps après son abdication. C'est cette retraite qui lui fit donner, par les musulmans, le surnom d'*Abou-leylah* (Père de la nuit). Les historiens arabes disent qu'il m. de la peste ou par le poignard.

MOBAREZ EDDYN MOHAMMED CHAH, fondateur de la dynastie des Modhafferides en Perse, dans le 14e S., fils de Modhaffen, d'origine arabe, et gouvern. de Mibad, se distingua de bonne heure par une valeur extraordinaire, fut nommé (à 19 ans) gouverneur d'Yezd, puis gouvern. du Kerman, se fit proclamer souverain dans cette province, s'empara du Farsistan, sur le chah Cheikh-Abou-Ishak-Indjou, fit trancher la tête à ce prince, et étendit ses conquêtes sur plus. autres provinces de l'empire persan. Mais dès qu'il eut affermi sa puissance, il s'abandonna aux excès les plus honteux, et se rendit odieux à ses sujets par ses cruautés. Ses fils et son gendre conspirèrent contre lui, se saisirent de sa personne et lui firent crever les yeux. Il vécut encore cinq ans et m. en l'an 765 de l'hég. (1364 de J.-C.), après avoir régné 42 ans. Son fils Djelal-Eddyn-Chah, lui succéda.

MOÇAILAH ou MOÇEILAH. V. MOSSAILAMAH.

MOCANNA. V. A[illegible].

MOCCIA (JEAN-S[illegible]), architit. napolit., donna en 1600 le plan et dirigea la construction de l'église du St-Esprit, à Naples. — MOCCIA (Pierre-Nicol.), chev. napolitain au 16e S., a laissé un traité *de Feudis*, qu'on trouve à la suite de *Jacobuzio de Franchis*, Cologne, 1591, in-8. — MOCCIA (Ch.-Ant.), sav. napolitain du 17e S., a laissé : *Sylva casuum forensium, atque in praxi quotidiè occurrentium*, Naples, 1649, in-fol. — MOCCIA (Jean), secrét. du cardinal Jacques des Ursins, vivait vers la fin du 14e S. à Naples, sa patrie. Il a laissé quelq. *Essais de poésies latines*, publiés par l'abbé Mehus, dans la *vie* de L. Castiglionchio, Florence, 1753, et dans celle d'Ambrosio le Camaldule.

MOCENIGO, nom d'une famille patricienne de Venise qui a donné plus. doges à cette république. — Thomas MOCENIGO fut élu en 1414, et m. en 1423. Les Vénitiens s'emparèrent, sous son règne, du territoire d'Aquilée. — Pierre MOCENIGO, doge en 1474, s'était signalé comme général de la république dans la guerre contre les Cypriotes et contre les Turks. Il m. en 1476. — Jean MOCENIGO, frère du précédent, succéda, en 1479, au doge André Vendramino, et m. en 1485. Ce fut sous son règne que la république entreprit, en 1482, une guerre de pure ambition, et dont elle ne tira aucun profit, contre Hercule III, duc de Ferrare. — Louis MOCENIGO, succéda, en 1570, au doge Pierre Loredano. La république était alors en guerre avec les Turks, qui s'emparèrent de l'île de Cypre en 1571. Mocenigo fit la paix avec eux, et m. en 1577.

MOCENIGO (ANDRÉ), historien, de la famille des précéd., né à Venise vers la fin du 15e S., fut chargé de plus. négociat. dont il s'acquitta avec autant de zèle que de capacité, et occupa plus. emplois importans dans l'administration de la république. On ignore l'époque de sa m. Il est aut. d'une hist. de la ligue de Cambrai, publ. sous ce titre : *Belli memorabilis Cameracensis adversùs Venetos Historiæ lib. VI*, Venise, 1525, in-8, insérée dans le 12e vol. du *Thesaur. antiquitat. Ital.*, de Grævius et P. Burmann ; trad. en italien, 1544, et de nouveau, 1500, in-8. Quelq. autres écrits du même aut., dont M. Foscarini rapporte les titres dans son ouvr. *Della Letteratura Veneziana*, se sont perdus. Plus. biographes lui attribuent encore un traité de théologie sous ce titre singulier : *Pentadopon* et *Pentateuchon*, Venise, 1511, in-8, Ghilini a consacré un article à A. Mocenigo dans le *Teatro d'uomini letterati*.

MOCHI (FRANÇ.), sculpt. florentin, né au chât. de Mont-Varchi en 1580, m. en 1646, avait appris le dessin sous Santi-di-Tito et l'art de modéler et de manier le ciseau sous Camille Mariani. S'étant rendu à Rome sous le pontificat de Clément VIII, il s'y plaça au rang des prem. artistes par deux statues de bronze, dont l'une est celle du duc Alexandre et l'autre du duc Ranuccio Farnèse, que l'on admire dans la place de Plaisance. On cite encore de lui une *Ste Véronique* dans le jubé du Vatican; une *Ste Marthe* à St-André della Valle; un *Saint Pierre* et un *St Paul* à la porte *del Popolo*, etc.

MOCLAH (ABOU-ALY-MOHAMMED IBN), inventeur des caractères arabes modernes, né à Bagdad l'an 272 de l'hég. (886 de J.-C.), fut gouvern. de plus. provinces de Perse sous le khâlyfat de Moctader, devint ensuite vézyr de ce même prince, de son frère Caher et de Radby, fut 3 fois dépouillé de ce titre, eut successivem. la main droite et langue coupées, et périt misérablem. en l'an 328 de l'hég. (940 de J.-C.). Il avait cultivé la poésie, et quelques-uns de ses vers ont été conservés par El-Makin. Mais il est surtout célèbre dans l'Orient pour avoir substitué aux anciens caractères koufiques l'écriture arabe, nommée *neskhi*. Cette invent. que quelq. aut. attribuent à Abou-Abdallah El-Hasan, frère de Moclah, fut perfect., un siècle après, par Aboul-Hasan-Aly-Ibn-Hallal.

MOCLAH ou MOCLES (SEID), supérieur d'un monastère de derviches à Ispahan dans le 17e S., sous le règne de Chah Soliman, de la dynastie des Sofys, avait trad. en persan, dans sa jeunesse, des comédies indiennes dont on croit qu'il existe à la bibliothèq. du roi une version turque sous le titre d'*al Faradj baad al Schidda* (la joie après l'afflict.) Moclah mit ces comédies en contes, auxquels il donna le titre d'*Hesariek-Rouz* (mille et un jours). Petis de La Croix (*v.* ce nom) les a trad. en français.

MOCQUET (JEAN), voy. français, né dans le Dauphiné en 1575, fut apothic. de la cour sous le règne de Henri IV, obtint la permission de voyager à l'étranger pour y recueillir des raretés destinées à orner le cabinet du roi, partit en 1601, et, jusqu'en juillet 1612, visita successiv. la côte occidentale d'Afrique, la Guiane et Cumana, Maroc, Goa, la Palestine, déposant après chaque voyage, au château des Tuileries, les objets qu'il rapportait. Il obtint pour récompense le titre de garde du cabinet des *singularités*, avec 600 fr. d'appointemens. En 1614 il partit pour l'Espagne dans l'intent. de faire le tour du monde; mais, n'ayant pu obtenir la faculté de passer en Amérique, il revint à Paris, où il m., on ne sait à quelle époque. Il a pub. la relation de ses div. excursions sous ce titre : *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales, divisés en 6 livres, avec figures*, Paris, 1617, in-12; à Rouen, 1645. 1665; trad. en holland. et en allem.

MOCTADER-BILLAH (ABOUL FADHL DJAFAR II, surnommé AL), 18e khâlyfe abbasside de Bagdad, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda, l'an 295 de l'hég. (908 de J.-C.), à son frère Moktafy. Il se laissa gouverner par ses eunuques et par ses femmes, fut le jouet des factions qui troublèrent

son règne, et négligea tellem. les soins de son empire, déjà ébranlé depuis un demi-siècle par l'insolence et l'insubordinat. de la garde turque, qu'il en hâta la décadence. Après avoir vu plus. ambitieux s'établir dans diverses provinces et y assurer leur indépendance, Moctader, contraint d'abandonner Bagdad, fut massacré par des soldats africains de l'armée d'un eunuque révolté, nommé Mounès, en l'an 320 de l'hég. (932 de J.-C.). Il était âgé de 38 ans, et en avait régné 22.

MOCTADY. V. MOKTADY.

MOCTAFY. V. MOKTAFY.

MODÉER (ADOLPHE), sav. suédois, né à Stockholm en 1738, m. en 1799, fut membre de la société patriotique et de l'acad. des sciences de cette capitale. Habile physicien, il avait fait un gr. nomb. d'observat. et d'expériences qui ont été consignées dans les *Mém.* de la même académ. On a en outre de lui : une *Hist. du Commerce de la Suède* (en allemand), Stockholm, 1770, in-8 ; *Bibliotheca helminthologica*, etc., Erlaug, 1776, in-8 ; trois *Opuscules* (en allem.) *sur l'Amélioration de l'agriculture, les Colonies et l'Economie domestique*, Stockholm, 1774, 1776, 1780, in-8.

MODEL (N.), méd. et pharmacien allem., né à Neustadt en Franconie, passa en Russie en 1737, eut la direct. des apothicaireries impériales, et m. à Pétersbourg en 1775. Il a pub. en allem. plusieurs opuscules de chimie et d'économie, traduits par A.-A. Parmentier (v. ce nom) en franç. sous le titre de *Recréat. phys., econom. et chimiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8.

MODÈNE (ducs de). V. ESTE.

MODÈNE (ESPRIT DE RAYMOND DE MORMOIRON, *comte de*), hist., né en 1608 à Sarrians, près de Carpentras, d'une des plus anciennes familles du comté Venaissin, fut d'abord page de MONSIEUR, frère de Louis XIII, entra ensuite au service, puis suivit en Italie la fortune du duc de Guise, Henri de Lorraine, qui était appelé à Naples pour se mettre à la tête de l'insurrect. dont Masaniello avait été le prem. moteur. Le comte de Modène fut nommé, sous le duc de Guise, mestre-de-camp-général de l'armée du peuple, obtint d'abord quelq. succès sur les troupes espagnoles, fut fait prisonnier, renfermé pend. 2 ans dans le chât. de Naples, revint en France, et m. en 1670. On a de lui : une *Hist. des Révolutions de la ville et du royaume de Naples*, Paris, 1666, 1667, in-4, ib., 1667, 3 vol. in-12 ; un fragment du *Livre des Rois* écrit en prose int. : *Salomon*, ou *le Pacifique* (c'est une paraph. du 2e chapit. du 3e livre); une *paraph.* du psaume 50. Il a laissé en MSs. un ouvr. burlesq. sur les mœurs de ses compatriotes ; des *Prières* (en vers) *pour la messe*, des *odes*, des *sonnets*, et des *Mem. depuis l'exped. de Béarn jusqu'au siége de Montauban*, dont le présid. de Gramond a fait usage dans son *Hist.* lat. *de Louis XIII*.—MODÈNE (Pierre, chev. de), de la même famille que le précédent, chev. de Malte, m. maréchal-de-camp en 1765, écrivait en vers avec facilité. On cite de lui quelq. pièces légères, et notamment un quatrain au sujet d'un bal donné par le roi Louis XV à son armée quelq. temps après la bataille de Fontenoy.

MODESTINUS ou MODESTIN (HERENNIUS), jurisconsulte romain du 3e S. de l'ère chrétienne, fut disciple d'Ulpien, devint conseiller des emper. Alex. Sévère et Maximin, et consul avec Probus en 228. Il avait composé un gr. nombre d'ouv. qui lui méritèrent d'être au nombre des neuf jurisconsultes aux opinions desquels l'emp. Théodose imprima force de loi. On ne connaît que des fragm. de ses ouvr. Jacq. Lect, jurisc. genevois du 16e S., a pub. : *ad Modestinum de Pœnis libri*; et H. Brenkmann, *de Eurematicis Diatriba, seu in Herenn. Modestini librum singularem Comment.*, Leyde, 1706, in-8.

MODESTUS, abbé du monastère de St-Théodose, puis év. de Jérusalem, m. en l'an 633, avait composé des *homélies* dont Photius nous a conservé quelques extraits.

MODHAFFER ou MOUZAFFER CHAH II, 14e et dern. souv. musulman du Gouzerât dans l'Inde au 16e S., ne fut d'abord qu'un fantôme couronné sous le nom duquel gouverna pendant plus. années un ministre ambitieux nommé Etmad. L'emp. moghol Akbar s'étant emparé du Gouzerât en 1573, emmena Modhaffer prisonnier, l'admit ensuite au nombre de ses courtisans, et l'adjoignit à l'un de ses généraux, Khan-Khanna, chargé (en 1581) de conquérir le Bengale. Modhaffer se voyant libre, souleva les peuples du Gouzerât en sa faveur, vainquit Etmad, qui en était gouvern. pour l'emp. moghol, et reprit la couronne. Attaqué ensuite par les troupes mogholes, il se défendit longtemps avec courage, fut vaincu à div. reprises, et se coupa la gorge pour ne point orner le triomphe du général ennemi, en 1592 (1001 de l'hég.). Après sa m. le Gouzerât fut réuni à l'empire moghol.

MODIUS (FRANÇOIS), jurisc. et humaniste flamand, né près de Bruges en 1536, m. chanoine à Aire, en Artois, l'an 1597, est auteur des ouvrages suiv. : *Lectiones novantiquæ*, Francf., 1584, in-8 ; *Octosticha ad singulas cleri romani figuras*, etc., ib., 1585, in-4 ; *Poemata varia* ; *Pandectæ triumphales, sive pomparum, festorum*, etc., ib., 1586, in-fol., et dans le *Thesaur. antiq. græc.* de Gronovius, t. XI ; et plus. autres ouvr. dont on trouvera la liste dans Foppens (*Biblioth. belg.*). On lui doit encore des édit. annotées de plus. classiques latins, notamm. des tacticiens Végèce, Frontin, Elien et Modeste, etc., pub. à Cologne et à Francfort.

MODREVIUS (ANDRÉ-FRICIUS), secrét. de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, au milieu du 16e S., travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés chrétiennes dans une même commun., et ne réussit qu'à se faire mépriser des unes et des autres. Il fut chassé de Pologne et dépouillé de ses biens pour son traité de la réforme de l'état, *de Republicâ emendandâ*, Bâle, 1569, in-fol., en 5 liv. On a encore de lui : *De originali Peccato*, 1562, in-4.

MOEBIUS (GODFROI), prof. de médec. à Iéna, et prem. méd. de plus. princes d'Allemagne, né à Laucha, en Thuringe, en 1611, m. à Hall en 1664, a laissé : *Abrégé des Elémens de médecine*, Iéna, 1690, in-fol. ; *Anatomie du Camphre*, ib., 1660, in-4. Ces ouv. sont en latin. — Son fils, médecin comme lui, a publié *Synopsis medicinæ practicæ*, 1667, in-fol.

MOESTLIN. V. MÆSTLIN.

MOEHSEN (JEAN-CHARLES-GUILLAUME), méd., allem., né à Berlin en 1722, m. en 1795, membre de l'acad. des sciences et des arts de Prusse, et de plus. autres sociétés savantes, est aut. d'un grand nombre d'ouv., dont les principaux sont : *Dissert. inaugural. de passionis iliacæ causis*, etc., Halle, 1742 ; *de MSs. medicis quæ inter codices biblioth. reg. Berolin. servantur Epistolæ I et II*, 1749 et 1747 ; *de Medicis equestri dignitate ornatis*, ib., 1768, in-4 ; *Collect. d'Expériences remarquables pour déterminer l'utilité de l'inoculation de la petite-vérole* (en allem.), Berlin, 1782 ; *Addition à l'Histoire des sciences dans la marche de Brandebourg*, Berlin, 1783 (id.) ; *sur l'Hist. de la marche de Brandebourg dans le moyen âge* (id.), 1792, insér. dans les *Mém.* de l'académie de Berlin, ainsi que plus. autres écrits du même auteur.

MOELLENBROCK (VALENTIN-ANDRÉ), prof. de médecine, né à Erfurt, mort à Hall en 1673, a laissé : *Medulla totius praxeos aphoristica*, Erfurt, 1656, in-4 ; *de Variis seu arthritide vagâ scorbuticâ*, Hall, 1662, in-8, Leipsig, 1663, 1672, in-8.

MOELLENDORF (RICHARD-JOACHIM-HENRI, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1724, dans la marche de Prignitz, fut d'abord page de Frédéric II, et accompagna ce monarque dans la

prem. guerre de Silésie. Placé ensuite comme officier dans un des bataillons de la garde, il se distingua dans les campagnes suivantes, s'avança successivement dans les grades supérieurs, devint colonel (dans la garde) en 1760, puis major-général en 1762, commanda un corps de l'armée du prince Henri dans la guerre de la succession de Bavière avec le titre de lieut.-gén., et à la paix fut nommé gouv. de Berlin. Sous le règne de Frédéric-Guillaume, le comte de Mœllendorf reçut le titre de gén. d'infanterie; il commanda en 1793 le corps de troupes qui fut chargé d'effectuer le démembrement de la Pologne, et fut ensuite nommé feld-maréchal et gouv. de la Prusse méridionale. En 1794, il remplaça le duc de Brunswick dans le commandement de l'armée prussienne sur le Rhin, battit l'armée franç. à Kaiserslautern. Après la reprise des lignes de Weissembourg par le général Hoche, le vieux feld-maréch., qui avait déjà manifesté quelq. opposition à la guerre contre la France, profita de la circonstance et du crédit dont il jouissait pour faire les prem. ouvertures du traité qui fut conclu à Bâle le 12 mai 1795. Lorsqu'en 1806 la Prusse déclara la guerre à Napoléon, le comte de Mœllendorf, alors plus qu'octogénaire, se montra encore opposé à cette résolution; mais, entraîné par le mouvem. général, il accompagna le roi dans cette campagne sans avoir de commandement spécial, fut blessé à la bataille d'Iéna, et se retira ensuite à Havelsberg, où il m. en 1816. Elevé à l'école du grand Frédéric, Mœllendorf avait acquis les talens nécessaires pour bien commander une division ou un corps d'armée; mais on n'a point reconnu en lui la capacité d'un grand capitaine.

MOELLER. V. MOLLER.

MOERK (JACOB-HENRI), littérat. suédois, né en 1714, m. en 1763, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, a laissé les ouv. suiv. : *Adalric et Gothilde*, roman, Stockholm, 1742-43, 2 vol.; *Thecla*, roman moral, ib., 1748, 1758; *Portrait du vrai héros*, disc. couronné à l'acad. des b.-lett. de Stockholm en 1755; plus. *éloges* d'académiciens lus à l'acad. des sciences; un poème intit. *l'Union*; des *sermons*, et autres opusc. : le tout en suédois.

MOESER (JUSTE), littérat. allem., né à Osnabruck en 1720, exerça dans cette ville la profess. d'avocat, fut député à Londres, par le duc de Brunswick, lors de la guerre de 7 ans, afin d'y diriger l'envoi des subsides pour l'armée alliée, profita de son séjour pour étudier les mœurs et les institutions anglaises, mérita par son patriotisme et par ses écrits le surnom de *Franklin allemand*, et m. en 1794. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste dans les biographies allemandes, et dont les princip. sont : *Essai de quelq. tableaux des mœurs de notre temps* (en allemand), Hanovre, 1747, in-8; *Arminius*, tragédie, ibid., 1749, in-8; *de veterum Germanorum et Gallorum Theologiâ mysticâ et popularî*, Osnabruck, 1749, in-4; *Hist. d'Osnabruck*, ibid., 1761, Berlin et Stettin, 1780, 2 vol. in-8; *de la Langue et Litterat. allemandes*, Osnabruck, 1781, Hambourg, 1781; *le Celibat des prêtres sous le rapport politique*, Osnabruck et Leipsig, 1783; *Idées patriotiques*, recueil périod., Berlin, 4 vol., 1774, 1786; 4e édit., ibid., 1820, augmentée du jugem. de Gœthe sur Mœser. (C'est à cet ouvr. que l'aut. doit principalement sa réputation). On trouve un gr. éloge de Mœser et de ses écrits dans le tome 2 des *Mémoires de Gœthe*, trad. en franç. par Aubert de Vitry, Paris, 1822, 2 vol. in-8; et M. de Bock, dans ses *Œuvres diverses*, a trad. en franç. quelq. essais du même auteur.

MOET (JEAN-PIERRE), littérat., né à Paris en 1721, m. à Versailles en 1806, est aut. des ouvr. suivans : *la Felicité mise à la portée de tous les hommes*, Paris, 1742, in-12; *Code de Cythère*, ou *le Lit de justice d'amour*, ibid., 1746, in-12; *Lucina sine concubitu*, etc., 1750, in-8 et in-12, trad. de l'angl. de sir John Hill, qui l'avait donné sous le masque d'Abraham Johnson (ce livre fut brûlé par arrêt du parlement); il en a paru une autre traduction sous ce titre : *la Femme comme on n'en connaît point*, ou *Primauté de la femme sur l'homme*, Lond., 1786, in-12 (*v.* le *Dictionn. des Anonymes*, n° 6676); *Conversat. de la marquise de L****, etc., Amsterdam (Strasbourg), 1753, in-8; *Traité de la culture des renoncules*, *des œillets*, *des auricules*, *des tulipes*, etc., Paris, 1754, 2 v. in-12; le dern. vol. du *Spectateur*, trad. d'Addison, etc., 1755, in-12; des *dissertat.* insérés dans les 10 prem. vol. du *Journal étranger*. Moet a donné une édit. de l'*Aloysia*, augmentée, Paris, 1757, in-8 (*v.* CHORIER), et il a publié les 4 dern. vol. du *Moreri* espagnol.

MOEZZ-ED-DAULAH (ABOUL-HOUCEIN-AHMED), 3e prince de la dynastie des Bowaïdes, fut le prem. de la famille qui régna à Bagdad, dans le 4e S. de l'hég. (10e de J.-C.), après avoir soumis le Kerman, le Khourdistan, et plus. autres prov. de la Perse. Il fit déposer et aveugler le khalyfe Mostakfy, et lui donna pour success. Mothy-Lillah qui ne fut qu'un fantôme de souverain. Moezz-ed-Daulah après avoir gouverné l'empire musulman pendant 22 ans, m. en l'an 356 de l'hég. (967 de J.-C.) et eut pour success. son fils Azz-ed-Daulah, qui fut détrôné et mis à mort par son cousin Adhad-ed-Daulah.

MOEZZ ED-DYN DJIANDAR CHAH, fils aîné de l'emper. moghol Behader Chah, monta sur le trône de l'Hindoustan en 1124 de l'hég. (1712). Il s'était fait admirer dès son jeune âge par son courage et de brillantes qualités; mais, devenu souverain absolu, il s'abandonna à la mollesse et aux plaisirs. Epris des charmes d'une *bayadère* (danseuse), il oublia tout pour elle et lui remit les rênes du gouvernem. Mohammed Ferakh-Syr, neveu de Moezz-ed-Dyn, profitant de l'indignation générale qu'excitait une pareille conduite, se fit proclamer emper., vainquit les troupes moghoies commandées par son cousin Azz-Eddyn, et fit trancher la tête à son oncle, l'an 1125 (1714 de J.-C.).

MOEZZ-LEDIN-ALLAH (ABOU-TEMYM-MAADAL), 4e khalyfe fatimite d'Afrique, né à Mahdiah dans le 4e S. de l'hég., succéda à son père Mansour-Billah, en l'an 341 (952 de J.-C.), conquit la Sicile en 352, puis l'Egypte en 357 et 58, par les armes de son général Djewhar, fondat. de la ville du Kaire (*al Kahirah*, la Victorieuse), y transporta le siége de son empire, en 362, s'affermit dans cette conquête, sans s'inquiéter des anathèmes et des manifestes du Khalyfe, chassa les sectaires carmathes (*v.* CARMATH) qui avaient envahi le pays, et m. en 365 (976 de J.-C.) dans la 46e année de son âge, après avoir régné, par lui-même et sans vézyr, plus de 20 ans dans son empire de Mahdiah, et 3 en Egypte. C'est lui qui fit creuser en ce pays un canal qui a long-temps porté son nom, et il a embelli le Kaire de plusieurs beaux édifices, entre autres la grande mosquée, où sa cendre repose.

MOEZZ-SCHERYF ED-DAULAH (ABOU TEMYM AL), 5e prince de la dynastie des Zeirides ou Badicides, succéda sur le trône de Tunis et de Tripoli à son père Badis, en 406 de l'hég. (1016), secoua le joug des khalyfes fatimites d'Egypte, et se mit sous la protection du khalyfe abbasside de Bagdad, Caim Beamr-Allah. Mostanser, khalife d'Egypte, fit un traité avec plus. tribus arabes, et les envoya ravager les états de Moezz, qui s'occupait alors d'arrêter les progrès des Normands en Sicile. Affaibli par les désastres qu'il éprouva dans cette dern. entreprise, le souverain de Tunis ne put opposer une grande résistance à l'invasion des Arabes. Après plus. défaites successives, Moezz, assiégé dans Mahdiah, y m. de chagrin en l'an 453 ou 454 de l'hég. (1061 ou 1062 de J.-C.). C'est ce

prince qui introduisit en Afrique la doctrine de l'iman Malek, à l'exclusion de celle de l'iman Chafei (*v.* ces deux derniers noms).

MOFFAN (Nicolas de), histor. du 16e S., né dans le bailliage de Poligni en Franche-Comté, fut d'abord destiné à la magistrature, et prit ensuite du service dans l'armée que Charles-Quint leva vers 1550 pour s'opposer aux progrès des Turks en Allemagne. Le corps dans lequel il servait ayant été pris à l'improviste, Moffan, blessé grièvement dans l'action, fut fait prisonnier et conduit à Constantinople. Il y resta 3 ans en esclavage, puis ayant recouvré sa liberté, il rejoignit l'armée en Allem. On ignore l'époque de sa mort. Ce fut à la prière du duc de Wirtemberg, son patron, qu'il écrivit la relation des particularités recueillies par lui sur la mort de Mustapha, fils du sulthan Soliman. Ce livre est intitulé : *Soltani Solymani, Turcar. imperatoris, horrendum facinus in proprium filium*, etc., Bâle, 1555, in-8 ; trad. en franç., Paris, 1556. On a encore du même écrivain : *de Origine domûs Ottomanæ et de Bello turcico sui temporis*. Cet ouv. n'existe qu'en MS. ; mais on en trouve plus. copies.

MOGGIO (N.), en latin *Modius*, poète latin, né à Parme vers 1330, fut l'ami de Pétrarque qui le plaça en qualité de secrét. auprès d'Azzo da Correggio, et ce seigneur lui confia l'éducat. de ses enfans. Après avoir partagé la bonne et la mauvaise fortune de son patron, Moggio m. dans les dernières années du 14e S. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les *Memorie de' scrittori e letterati Parmegiani* du P. Affo, t. 2, etc.

MOGILA (Pierre), prélat de l'église russe, né en Moldavie vers 1590, fit ses études à Paris, suivit d'abord la carrière des armes en Pologne, se fit moine en 1625, et en 1633 fut élevé au siége métropolitain de Kief. Il s'attacha à combattre l'influence que les principes de la religion catholique pouvaient acquérir sur le clergé grec de son diocèse alors soumis à la Pologne. L'académie de Kief lui doit une partie de sa splendeur actuelle ; il la réorganisa, y appela des professeurs étrangers, y adjoignit une imprimerie et lui fit divers legs. Mogila a laissé un *Catechisme abrégé en polonais et petit-russien*, Kief, 1645 et 1646. On a aussi de lui des poésies sacrées insérées dans les rec. du temps.

MOGLIANO (Gentile de), aventurier italien, s'empara de la seign. de Fermo, dans la Marche d'Ancône, vers le milieu du 14e S., soumit ensuite cette ville à Egidio Albornoz, général des troupes papales, et fut nommé en retour gonfalonnier de l'église, en 1354. Mais, l'année suiv., il provoqua par d'imprud. mesures un soulèvem. dans Fermo, ville qu'il avait reprise, et le peuple l'en chassa. Il finit ses jours dans l'exil. L'hist. de cet aventurier se lie à celle des Malatesti, princes de Rimini.

MOHALHAL (Ady Ben Rebiah), l'un des plus anciens poètes arabes, composa le prem. des pièces de 30 vers, appelées *gazidah*, ainsi que d'autres d'un moindre nombre, et fit servir la poésie à chanter les charmes de l'amour. C'est ce qu'indique le nom de *Mohalhal* que lui donnèrent ses contemporains. Il était antérieur de quelques années à Mahomet. Avant lui les poésies arabes n'étaient autre chose que des vers isolés d'un style grave et sententieux.

MOHAMMED Ier, empereur de l'Hindoustan. V. Mas'oud et Maudoud.

MOHAMMED II, *al Ghaury* (Aboul Modhaffer Chah-Chyl-Zad Chehab-ed-Dyn), 5e sulthan de la dynastie des Ghaurides en Perse, et 17e souverain musulman de l'Hindoustan, fut associé au trône en l'an 567 de l'hég. (1171 de J.-C.), par son frère Gaïrath-Eddyn qui lui donna le royaume de Ghaznah. Il recula les bornes de ses états du côté de l'Orient, et m. assassiné sur les bords du Sind (Indus), l'an 602 de l'hég. (1206), après avoir régné 32 ans à Ghaznah, et un peu plus de trois comme sulthan depuis la m. de son frère.—Mohammed III, 33e emper. de l'Hindoustan, succéda à son père Tougluck-Chah en l'an 725 de l'hég. (1325 de J.-C.), forma le projet de conquérir la Chine, échoua dans ses tentatives, perdit, par la révolte, une grande partie de ses états, et m. sur les bords du Sind, en marchant contre les rebelles, l'an 752 (1352), après un règne de 27 ans.—Mohammed-Chah IV, petit-fils du précéd., fut reconnu sulthan ou emper. de l'Inde en 790 l'hég. (1388), après la m. de son père Fyroux-Chah, eut à combattre un de ses parens qui s'était déclaré son compétit., le vainquit, et resta paisible possesseur de l'empire, jusqu'à sa m., arrivée en 796 (1394). — Mohammed-Chah V, 43e souver. de Dehli, fut mis sur le trône en 837 (1434) par la faction qui avait fait périr Moubarek II, son oncle et son prédécesseur. Prince sans énergie, il fut le jouet des factieux, et m. en 847 (1443). — Mohammed VI. V. Babour ou Babr.— Mohammed VII (Houmaioun), fils de Mohammed Babour, lui succéda en 937 (1546), vit ses états envahis par les Afghans ou Patans, peuples des montagnes du Candahar, et m. en 948 (1555). — Mohammed VIII, prince afghan, usurpa le trône de Dehli l'an 956 (1549) en faisant périr le jeune Fyrous-Chah IV, dont il était oncle maternel. Ce fut un monstre de débauches et de cruautés. Il régna deux ans et demi, et fut assassiné en 959 (1551) par ses deux beaux-frères qui occupèrent successivement le trône de Dehli.—Mohammed IX, X, XI et XII. V. Akbar, Djian Guyr, Chah Djihan et Behader Chah.—Mohammed XIII (Ferakh-Syr), emper. moghol de l'Hindoustan, né vers le commencement du 12e S. de l'hég. (sur la fin du 17e de J.-C.), fut d'abord gouvern. du Bengale sous son gr.-père Behader-Chah, et sous son père Asem-al-Khan. Après la m. de ce dern. il fut proclamé emp. à Patnah en 1713, puis à Dehli en 1714. Le principal évènem. de son règne fut la destruction des Seikhs, peuples septentrionaux de l'Inde. Mohammed fut ensuite détrôné en 1718 par ses deux frères, Abdallah, son vézyr, et Haçan-Aly, son trésorier-général, qui l'avaient fait monter sur le trône et qui l'empoisonnèrent après sa déchéance.—Mohammed XIV (Aboul-Modhaffer-Nasser-ed-Dyn), empereur de l'Hindoustan, l'un des petits-fils de Behader-Chah, et cousin du précéd., fut placé sur le trône en 1719 (1131 de l'hég.) par les deux frères Abdallah et Haçan-Aly, dont il est question dans l'article précéd. Son règne fut l'époque de la dissolut. totale de l'empire moghol dans l'Inde. Nadir Chah (*v.* ce nom), usurpateur du trône de Perse, fit dans l'Hindoustan une invasion désastreuse, se fit céder par Mohammed toutes les provinces à l'ouest de l'Indus, et retourna ensuite en Perse, emportant un butin évalué à 1500 millions, et même à plus de deux milliards suiv. quelq. relat. Après la m. de Nadir, l'un de ses généraux, Ahmed-Abdally, qui s'était formé un royaume des provinces récemment cédées à la Perse, fit une nouvelle invasion dans l'Hindoustan et pénétra jusqu'à Serhind, mais il fut battu par le fils de Mohammed, et forcé de se retirer au-delà du Sind. Mohammed XIV m. d'apoplexie le 8 avril 1748, après un règne orageux de 30 ans. Ahmed-Chah, son fils, lui succéda.

MOHAMMED, sulthan d'Égypte. V. Nasser-Mohammed.

MOHAMMED (Abou Abd-Allah), connu sous les surn. d'*Ebn Batouta*, de *Lewati* et de *Tandji*, célèb. voyageur arabe, né en l'an 703 de l'hégyre, partit à 22 ans de Tanger pour commencer ses voy., parcourut, durant l'espace de 22 ans, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie, plus. prov. de l'empire grec, les îles de Ceylan et de Java, enfin les Maldives et la Chine. De retour dans sa patrie, vers 745 (1345), il repartit bientôt pour visiter l'Espagne, puis se rendit dans l'Afrique sept., et revint de là à Tanger, où il écrivit la relat. de ses voy. On n'en connaît que

quelq. fragm., ainsi qu'un abrégé dû à Mohammed Kéléhi. On peut consulter pour plus de détails : *de Mohammede ebn Batutâ Arabe Tengitano, ejusque Itineribus*, par M. Kosegarten, Iéna, 1818, in-4 ; et *Descript. terræ Malabar, ex arab. ebn Batutæ itinerario*, par M. H. Apetz, ib., 1819, in-4.

MOHAMMED (Abou-Choudjah Gaïath-ed-Dyn Ier), 5e sulthan seldjoukide de Perse, 2e fils de Melik-Chah, disputa le trône à son frère Barkyarock (*v.* ce nom), fut proclamé souverain après cinq ans de guerre, et son frère étant m. en l'an 498 de l'hég. (1105), devint maître de toute la Perse. Il eut à combattre les grands vassaux, dont l'ambition préparait déjà la ruine de l'empire seldjoukide, et les chrétiens de Syrie qui étendaient leur domination. Ce prince m. à Ispahan l'an 511 (1118) dans la 37e année de son âge et la 14e de son règne. — Mohammed (Abou-Choudjah-Gaïath-ed-Dyn II), 10e ou 11e sulthan seldjoukide de Perse, petit-fils du précéd., eut à soutenir une guerre longue et difficile contre son frère Melik Chah II, et m. en 554 (1159) à l'âge de 33 ans, après en avoir régné 8. Soleïman-Chah son oncle lui succéda.

MOHAMMED, souver. de Perse. V. Khodabendeh et Oldjaitou.

MOHAMMED (Ala-ed-Dyn), 6me sulthan de Kharizm, né dans le 6e S. de l'hég. (12e de J.-C.), fut d'abord souverain du Khoraçan sous le règne de son père Takasch, et fut reconnu sulthan l'an 596 (1200 de J.-C.). Plus. vict. signalées qu'il remporta sur des peuples voisins de ses états lui firent donner le surn. de *Second Alexandre*. Enflé de ses succès, il refusa imprudemm. le traité de commerce que lui faisait proposer le célèbre Djenguyz-Khan. Le conquérant moghol irrité, envahit les états de Mohammed et les ravagea. Le sulthan de Kharizm, forcé de se réfugier dans une île de la mer Caspienne, appelée Abiscoun, y m. en 617 (1220), abandonné de presque tous ses serviteurs et dans la plus profonde misère. — V. Fazary, Mamdy, Mousa et Nassir-ed-Dyn.

MOHAMMED (Agha), khan, 2e prince de la dynastie des Kadjars, aujourd'hui régnante en Perse, né vers le milieu du 18e S., était fils de Mohammed Ilaçan khan qui avait disputé long-temps le trône à Kerym (*v.* ce nom). Pris, après la m. de son père, avec quatre de ses frères, il fut emmené à Chyraz où Kerym-khan le rendit eunuque. Ayant trouvé le moyen de s'évader lorsque ce prince m. en 1779, Mohammed retourna dans la province d'Esterabad, dont son père avait été gouverneur, s'en rendit maître, fit la conquête du Mazanderan, et força le gouvern. du Ghylan de se reconnaître son vassal. Arrêté quelq. temps dans sa carrière ambitieuse par Aly-Mourad-Khan, souver. de Chyraz et de la plus gr. partie de la Perse, Mohammed fit des progrès plus rapides après la m. de ce dern. en 1785, se rendit maître d'Ispahan la même année, triompha success., par la force des armes ou par l'astuce, de plus. compétit. redoutables, devint maître de toute la Perse méridion., et affermit le trône dans sa famille, en exterminant tous les princes de la dynastie Zend qui tombèrent en son pouv. Il battit ensuite les troupes géorgiennes du prince Héraclius qui s'était rendu, en 1783, vassal de la Russie, prit et saccagea Teflis, reçut la soumission des khans du Chyrwan et du Daghestan, dépouilla Chah-Rokh, petit-fils de Fadir-Chah, de la souver. du Khoraçan, et traversa l'Araxe en 1797 pour chasser les Russes des places qu'ils occupaient de ce côté. Son projet, après la fin de cette guerre contre les Russes, était de tourner ses armes contre les Othomans, lorsqu'il fut assassiné dans sa tente en mai 1797, par un officier de sa maison gagné par Sadek-Khan-Chakaky, l'un de ses généraux. Ce Narses moderne, spoliateur et tyran de sa propre famille, avait fait périr ou aveugler presque tous ses frères et rendu eunuques la plupart de leurs fils, « afin, disait-il avec une ironie féroce, de se voir revivre dans ces enfans. » Sadek-Khan, après l'assassinat de Mohammed, s'était rendu à Tauryz dans le dessein de disputer le trône au neveu de ce prince, Baba-Khan ; mais celui-ci, vainqueur du général rebelle et de quelques autres compétit., fut proclamé souverain des états de son oncle, sous le nom de Feth-Ali-Chah.

MOHAMMED-ALY-HAZIN, littérat. persan, né à Ispahan en 1691, m. à Benarès, dans l'Inde, en 1779, est aut. de plus. ouvr. en prose et en vers, écrits dans sa langue. Sir William Ouseley a inséré dans le tom. 2 de ses *Oriental's collections* quelq. fragm. des *mém.* de cet écriv., qui renferm. le récit de ses voyages en Perse, en Arabie et dans l'Inde. Ces *mém.* forment un vol. in-8 de 153 pag. seulement. Le recueil des poésies du même aut. forme, dit-on, deux forts vol. MSs. — V. Tombut.

MOHAMMED-BEN-ALBAREZI, dit aussi *Aldjohni*, poète arabe, né à Hamath vers la fin du 7e S. de l'hég., fut chef des scribes du gouvernem. en Egypte. Il est aut. d'un poème, en l'honneur du prophète, sous le titre de *Bediyet* (chose excellente ou admirable), composé en l'an 725 de l'hég. (1324 de J.-C.), et dont il existe deux exempl. à la Bibl. royale de Paris. On y trouve aussi un *comment.* sur ce même poème par Taki-ed-Dyn.

MOHAMMED-BEN-CAÇEM, écriv. arabe, né en 864 de l'hég. (1460) à Amasia dans la Natolie, est auteur d'un livre intit. : *Raud alkhiar* (Jardin des Gens de Bien) : c'est un abrégé d'un ouvr. de Zamachscari int. *Rebi alabrar* (Printemps des Justes), espèce de biogr. des doct. arabes. On en trouve des exempl. MSs. à la Biblioth. royale de Paris, et dans celle du roi de Saxe.

MOHAMMED-BEN-THAHER, 5me et dernier prince de la dynastie des Thanerides, fut confirmé par le khâlyfe Mostaïn-Billah en l'an 248 de l'hég. (862 de J.-C.), dans la souver. des états que Thaher Ier, son bisaïeul, avait reçu du khâlyfe Al-Mamoun, c.-à-d. de toute la Perse orientale. Ce prince était affable, humain, généreux, ne manquait pas de bravoure ; mais son goût pour les plaisirs éteignit en lui ces qualités et tout sentiment d'énergie. Yacoub-ben-Leth et Ilaçan-ben-Zeid, lui enlevèrent d'abord plus. provinces et s'y rendirent indépendans. Le prem., poussant plus loin ses entrepr., réduisit Mohammed à la dernière extrémité, le fit prisonnier et le retint auprès de sa personne. Mohammed recouvra la liberté après la défaite de Yacoub à Waseth (*v.* Yacoub), et se réfugia à Bagdad, dont il fut nommé gouverneur. Mais Amrou, frère et successeur d'Yacoub, ayant regagné les bonnes grâces du khâlyfe, Mohammed fut dépouillé de son gouvern., et m. dans l'obscurité.

MOHAMMED-BEN-YAHIA-BEN-ISMAIL, surnommé *Al-Bouzdjany*, mathématic. et astron. arabe, né l'an 328 de l'hég. (939 de J.-C.) à Bourdjan dans le Khoraçan, m. en 998 de J.-C., a écrit un gr. nombre d'ouvr., dont Casiri a donné une liste exacte dans sa *Biblioth. arab.-hisp.*, t. Ier, p. 433.

MOHAMMED-BEN-ZEIN-EL-ABEDIN-ALY, le 5e des 12 imams regardés par les chyites comme les seuls héritiers légitimes du khâlyfat, né à Médine en l'an 57 de l'hég. (677 de J.-C.), m. en Syrie en l'an 114 ou 116 (732 ou 734), avait acquis de profondes connaissances qui lui firent donner le surnom de *Baker* (Scrutateur). On l'a surn. encore *Hady* (Directeur) et *Schaker* (qui rend grâce à Dieu). — Mohammed, 9e imam, surn. *al Djawad* (le généreux), *al Taki* (Craignant Dieu), et *al Zaki* (le Pur), né à Médine en l'an 195 (810-11 de J.-C.), était fils d'Aly-Riza, que le khâlyfe Al-Mamoun avait déclaré son successeur. Il épousa la fille de ce même khâlyfe, et m. à Bagdad l'an 220 (835).

MOHAMMED-BEN-ABDALLAH-BEN-HOUÇEIN, fut le prem. prince alyde qui prit le titre de khâlyfe à Médine l'an 131 de l'hég. (749 de J.-C.). Forcé de céder à la puissance d'Abou-Djafar-Al-

Mansour et de s'enfuir aux Indes, il en revint ensuite, rentra en possession de Médine, de la Mekke et de l'Yemen, fut vaincu par Isa, neveu de Mansour, et périt, les armes à la main, sur les remparts de Médine en l'an 145 (762). Il avait pris les surnoms de *Mahdy* (Directeur) et de *Nefs zahi* (Ame pure).

MOHAMMED-BEYG, surnommé *Abou-Dhahab*, successeur du fameux Aly-Beyg dans le gouvern. de l'Egypte, avait été acheté par lui comme esclave en 1758. Admis au nombre des mamlouks, Mohammed devint le favori d'Aly, qui le fit son gendre, puis l'un des 24 beys de l'Egypte en 1766. Il répondit d'abord à la confiance de son maître, et par ses victoires multipliées il le rendit redoutable à tous ses ennemis. Mais son ambition croissant avec ses succès, il se révolta contre Aly, le chassa du Kaire, devint maître de l'Egypte en 1773, fit sa soumission au sulthan de Constantinople et obtint le titre de pacha du Kaire avec l'autorisat. de faire la guerre au scheikh Dhaher (*v.* ce nom). Il passa en Syrie au mois de fév. 1776, s'empara successiv. de Gaza, de Jaffa et de St-Jean-d'Acre, livra cette dern. ville au pillage, et y m. de la peste au mois de juin de la même année. Le surnom d'*Abou-Dhahab* (Père de l'Or) lui avait été donné à cause de son avidité et de son luxe.

MOHAMMED-BEN-ABD-EL-WAHAB (le Cheikh), fondateur de la secte musulmane des wahabis ou wahabites (*v.* ce mot), né en Arabie vers le commencem. du 18e S. dans la tribu de Temim, était de la race des Seids ou descend. de Mahomet. Après avoir étudié la théologie et la jurisprud. musulmane avec succès à Sanâ, doué d'une éloquence persuasive et contrefaisant l'homme inspiré, il s'érigea en réformat. de l'islamisme, visita la Mekke, les principales villes de l'Arabie et celle de la Syrie, telles que Bassorah, Bagdad, Damas, etc., fut d'abord mal accueilli dans ces diverses excursions, et finit par trouver d'ardens prosélytes, qui en moins de 12 ans, se virent en état de dicter la loi à ceux qui les avaient d'abord méprisés. Mohammed m. dans un âge très-avancé, laissant plus. fils, dont l'aîné, Houçeïn, lui succéda dans les fonctions de pontife suprême de la secte.—V. Akbar, Cotbe-Ed-Dyn, Ibn-Doreid, Mehemed et Nasser-Mohammed.

MOHAMMED (Gaiath-Eddyn-Aboul-Fethah), 3e sulthan de la dynastie des Ghaurides dans la Perse orientale, succéda en l'an 556 de l'hég. (1161 de J.-C.) à son cousin Saif-ed-Dyn-Mohammed, assassiné par un des siens dans une bataille, vengea la m. de ce prince par celle de l'assassin et de ses complices, rétablit la tranquillité dans ses états, fixa sa résidence dans la ville d'Herat, recula les bornes de son empire, se fit proclamer sulthan, titre que n'avaient point encore porté ses prédécesseurs, et m. en 599 (1203 de J.-C.), dans la 43e année d'un règne plein de gloire et de bonheur. Mohammed joignit de grandes vertus privées à ses talens milit. et politiques.

MOHAMMED-HAÇAN-KHAN, fondateur de la dynast. des Kadjars, actuell. régn. en Perse, était fils de Feth-Aly-Khan, gouv. du Mazanderan, sous le règne de Chah-Thahmasp II, en 1723, depuis détrôné par Thahmasp-Kouli-Khan (*v.* Nadir-Chah). Gouverneur d'Esterabad, sous Nadir, Mohammed commanda avec succès plus. corps de troupes, et, après la m. de ce prince et de son success. Adel-Chah, fut un des prem. à lever l'étendard de l'indépendance en 1748. Il vainquit le gouverneur du Mazanderan, s'empara de cette province, battit le roi de Candahar, maître du Khoraçan, soumit le Ghylan, prit possession d'Ispahan, fut forcé ensuite d'abandonner cette ville, et poursuivi par les troupes de Kerym-Khan, tomba au pouvoir de ce prince qui lui fit trancher la tête en 1758. Agha Mohammed, l'un des fils de Mohammed-Haçan recouvra par la force des armes les états de son père, et en étendit les limites (*v.* Agha Mohammed).

MOHAMMED-IBN-BATOUTA. V. Mohammed-Abou-Abdallah.

MOHAMMED-IBN-HANÉFIAH, 3e fils du khâlyfe Aly et de Hanéfiah, l'une de ses femmes, fut regardé comme le chef de la maison d'Aly, après la m. de son frère Houçeïn. Le khâlyfe Abdallah, fils de Zobeir, informé que Mohammed intriguait sourdement contre lui, le fit arrêter ainsi que toute sa famille l'an de l'hég. 66 (685 de J.-C.), et les menaça de la mort s'ils ne lui prêtaient serment de fidélité dans un délai qu'il leur fixa. Deux jours avant l'expirat. du terme fatal, 700 cavaliers délivrèrent les prisonniers, se saisirent d'Abdallah, et l'auraient tué si Mohammed n'eût sauvé généreusement les jours de son rival, dont le parti fut détruit par le khâlyfe ommiade ou ommayade Abdel-Melek (*v.* ce nom). Mohammed-Ibn-Hanéfiah m. à Médine l'an 81 (700 de J.-C.). Les chyites prétendent que ce fils d'Aly est encore vivant sur le mont Redhwa, près de la Mekke, qu'il est le *mahdy* (directeur, messie), prédit par Mahomet, et qui doit venir, à la fin des siècles, faire régner la justice et le bonheur sur la terre. — V. Sidi Mohammed.

MOHAMMED SULTHAN, né à Hérat l'an 821 de l'hég. (1418 de J.-C.), arrière-petit fils de *Timour* (Tamerlan), reçut de son aïeul, Chah-Rokh, le gouvernem. d'une grande partie de l'Irak Adjem, avec les droits et les attributs de la royauté, et perdit bientôt presque tout cet apanage par suite de sa mauvaise administrat. : il tourna ensuite ses armes contre Chah-Kokh, s'empara d'Ispahan sans coup férir, et mit le siége devant Chyraz, où régnait Mirza-Abdallah, son cousin germain. Forcé d'abandonner ses conquêtes par la marche des troupes de son aïeul, qui, malgré son grand âge, s'était mis à la tête de l'armée, Mohammed s'enfuit dans le Louristan; mais après la m. de Chah-Rokh, il rentra dans Ispahan en 851, vainquit Abdallah, se fit reconnaître sulthan dans l'Irak-Adjem, le Farsistan et le Kerman, et reçut les soumissions de tous les princes tributaires de la Perse. Quatre ans après il fut vaincu dans une bataille que son frère Babour (*v.* ce nom) lui livra vers les frontières de l'Esterabad, et mis à mort par les ordres de ce prince en 855 (1452 de J.-C.), dans la 10me année de son règne. Babour, malgré sa victoire, ne put s'emparer des états de son frère, qui passèrent sous la dominat. de Djihan-Chah, beau-père de Mohammed.

MOHAMMED-TARAGHY. V. Oulough-Beygh.

MOHEDANO (les frères Raphael et Pierre RODRIGUEZ), tous deux religieux de la Merci dans le couvent de St-Antoine de Grenade au 18e S., se sont fait une réputation par leur histoire littéraire de l'Espagne. C'est d'après leurs instances auprès du gouvernem. que des chaires de langues orientales, de mathématiq. et de physique, furent établies dans les colléges de leur ordre. Tous deux furent admis dans l'académie d'hist. à Madrid, et reçurent du roi une pension de mille ducats. On croit qu'ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, vers la fin du 18e S. Leur ouvr. principal a pour titre : *Historia literaria de España, origen, progresos, decadencia y restauracion de la literat. española*, Madrid, 1766-1785, 9 vol. in-4. Cet ouv. ayant été critiqué dans certaines parties, ils en publièrent une apologie sous le tit. de *Apologia del tomo V de la Historia literaria de España*, ibid., 1779, in-4 : plus tard don J. Suarez de Tolède publia une autre défense de cette même histoire, ib., 1783, in-4. Les PP. Mohedano ont laissé en MS. plus. autres dissert. et mém. sur le même sujet.

MOHSIN-FANI ou **MOHSAN**, poète indien du 17e S., est connu en Europe par un ouvr. int. *Dabistan*, écrit en persan, et où il est traité d'un gr. nombre de sectes religieuses, anciennes et modernes de l'Asie. Né à Cachemire, Mohsin se rendit à

Dehly, après avoir terminé ses études, fut nommé par l'emper. moghol, Schah-Djihan, *sadder* ou juge suprême de la ville d'Allahabad, perdit ensuite cette place et se retira dans sa patrie, où il m. vers 1670. Il donnait chez lui des leçons de littérat. et de morale, dont le sujet lui était fourni par les ouvr. des plus célèbres écrivains qu'il commentait. Ses œuvres poétiques se composent, dit-on, de six à sept mille distiques. Le surnom de *Fani*, qu'il avait adopté pour se conformer à l'usage des poètes persans, signifie dans cette langue *périssable*, *sujet à la destruction*.

MOHTADY-BILLAH (Abou-Abdallah-Mohammed VI, al), 14e khal. abbasside, fils de Wathek, fut appelé de Bagdad et proclamé à Sermenraï en 255 de l'hég. (869 de J.-C.), après la déposition de Motaz, son cousin germain. Ce prince, élevé dans des principes austères, voulut ramener dans l'empire la simplicité des prem. temps de l'islamisme; ses réformes, portées d'abord sur les mœurs et sur le luxe, embrassèrent aussi l'administrat. de la justice. Il donnait audience publique à tous ses sujets indistinctement, écoutait leurs plaintes et redressait leurs griefs. Il supprima la moitié des impôts établis par ses prédécesseurs. Toutefois la sévérité de son gouvernem., suscita de nombr. mécontentem., principalem. dans la garde turque, qui avait puissamment contribué à placer ce prince sur le trône. Investi et forcé dans son palais par une troupe de séditieux, Mohtady fut accablé d'outrages de toute nature, et poignardé en 870 de J.-C., à l'âge de 38 ans, après un règne de 11 mois et demi. Ce khâlyfe, digne d'un meilleur sort et d'un autre siècle, eut pour successeur Motamed (*v.* ce nom).

MOINE (Le). V. Lemoine.

MOINES ou *Solitaires*, ainsi appelés du grec μόνος (seul), à cause de leur genre de vie, étaient dans l'origine des laïcs qui, se consacrant à un plus pur exercice des vertus chrétiennes, et séparés volontairement du commerce des hommes, partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains, et abandonnaient aux pauvres tout ce qui excédait leurs modiq. besoins. Passant condamnat. sur les ridicules hypothèses qui feraient remonter l'institution des moines (et conséquemment celle de quelques-uns des ordres religieux dont ceux-ci furent la souche commune) jusqu'aux temps antérieurs à l'établissement de l'Église de J.-C., c.-à-d. aux prophètes Élie et Élisée, les plus savans canonistes s'accordent à reconnaître que ce fut d'après l'exemple de St Paul que les prem. de ces solitaires s'établirent en Égypte; ils s'y trouvaient déjà en gr. nomb. lorsque St Antoine en réunit quelq.-uns en communauté monastiq. (270). La Syrie, le Pont, la Cappadoce, l'Éthiopie, les Indes mêmes, virent bientôt se former de pareilles associations, dont les principaux fondat. furent St Pacôme, St Hilarion et St Basile: en publiant à Rome la *vie* de St Antoine, St Athanase y accrédita ce genre de dévotion, qui ensuite se propagea dans tout l'Occident. Après l'établissem. des monastères, il resta toutefois beaucoup de moines qui, comme au temps de St Paul, demeurèrent tout-à-fait solitaires: tels étaient ceux qu'on nomme *anachorètes* ou *ascètes*, et qui vivaient seuls dans les déserts, et les *remobotes* ou *sarabaïtes*, qui y habitaient deux ou trois ensemble une case ou cellule; mais les uns et les autres étaient en moins gr. nombre que ceux réunis en communautés, et appelés *cénobites*. Ces relig., que dans le principe leur profess. écartait des fonct. cléricales, et qui n'étaient engagés à cet état par aucun autre lien que celui de la ferveur ou de la volonté de mener une vie pénitente, n'affectaient point un costume particulier; savans ou ignorans, robustes ou faibles, ils étaient admis aux monast. sans autre condit. que leur inclinat. propre; enfin des hommes de tous les âges et de toutes les classes s'y confondaient avec les esclaves mêmes à qui leurs maîtres permettaient d'y entrer. Chaque évêq. à la juridict. duquel ils appartenaient confirmait l'élect. de leurs supérieurs ou pères (*abbés*) s'il ne les nommait lui-même, et c'était toujours de ses mains qu'ils recevaient des prêtres pour desservir leurs chapelles quand il arrivait qu'on les dispensât de l'obligation d'assister aux offices dans l'église paroissiale. Ainsi que nous l'apprend St Jérôme, les moines cénobites vivaient en commun sous la direct. du même chef dans un monastère ordinairement écarté des villes; presque tous renonçaient à leur patrimoine pour subsister du produit de leurs travaux, auquel suppléait au besoin la part qu'ils avaient aux aumônes de l'évêq. diocésain ainsi qu'aux charités du peuple. Un monastère pouvait comprendre jusqu'à 40 maisons, régies chacune par un supérieur, un prevôt, et où habitait un nombre à peu près égal d'individus, dont chaque dixaine obéissait à un doyen. Peu à peu, en se rendant utiles aux évêques, les moines en obtinrent des exemptions ou priviléges; et comme l'Église ne comptait pas de membres plus distingués, non-seulem. on favorisa leurs établissemens, mais on finit par les rapprocher des villes, comme de précieuses pépinières d'où l'on pouvait tirer des pasteurs zélés autant que pieux. Enfin dès le 8e S. on comprit sous le nom de clergé ces associat., sans pourtant les confondre avec les ecclésiast.; et à partir du 11e S., on n'a plus compté pour moines que les clercs, c.-à-d. les hommes destinés à chanter au chœur, ou versés dans les lettres latines. Moins de 300 ans plus tard le concile général de Vienne (1311) ordonnait à tous les moines de se faire promouvoir aux ordres sacrés, n'exceptant de cette règle que la classe des religieux uniquem. propres au travail des mains, et qu'on nomma frères *lais* ou *convers* (laïcs convertis). Il est naturel de croire que des associat. aussi nombreuses ne purent se soustraire à l'influence de l'esprit du siècle; aussi trouve-t-on dans les monastères, aux temps que nous nommons le moyen âge, toute la barbarie et les vices qui infestaient la société. Mais si, en se reportant à l'origine des établissemens monastiques, on recherche la cause de leur multiplicité prodigieuse, on la découvre dans l'esprit même du christianisme: le renoncement aux passions humaines pour une meilleure vie. Telle avait été de bonne heure la progression d'accroissement des monastères, qu'on s'occupa, au concile de Chalcédoine, d'en circonscrire le nombre, et de limiter les prérogatives de ces associations. Elles n'avaient dû sans doute leurs priviléges qu'à l'éclat des vertus qui distinguaient leurs membres; et l'on peut croire qu'en accordant aux moines certaines exemptions, telles que l'affranchissement de la législat. canonique, la remise d'une pleine puissance aux abbés pour la conduite de ce troupeau d'élite, etc., les évêques n'avaient entendu autre chose, sinon de donner un témoignage de confiance à de si parfaits observateurs des règles de l'Évangile, à des administrs dont le zèle prévenait l'intervention de toute autorité extérieure. Mais lorsque les richesses et la puissance eurent amené parmi ces religieux et leurs chefs un relâchement inévitable, il s'engagea entre eux et les évêques une lutte dans laquelle intervint le St siége, naturellem. peu disposé à prêter les mains au plein développem. des droits affectés à l'episcopat par differ. passages du Nouv. Testam. (*v. Joann.*, *cap.* XX, *vers.* 21 *et seqq.*; *Act. apost.*, *cap.* XX, *vers.* 28), et ce ne fut pas sans de grands efforts que St Bernard et quelq. autres Sts réformat. parvinrent à arrêter les progrès de cette lutte dangereuse (*v.* au mot Ordres relig.)

MOISANT DE BRIEUX (Jacques), poète latin et litterat., né en 1611 à Caen (Normandie), fit ses prem. études à Sedan, se rendit ensuite à Leyde, où il suivit pendant deux ans les leçons de Vossius, passa de Leyde en Angleterre, puis revint dans sa patrie où il se fit recevoir avocat, fut peu après pourvu d'une charge du conseiller au parlem. de

Metz, et m. en 1674, après avoir subi l'opérat. de la pierre. *Il fut lié* avec plus. hommes célèbres de son temps, tels que le duc de Montausier, Tannegui *Lefèvre*, Bochart, Vossius, Huet, Heinsius, Halley, etc. On a de lui trois différens *Recueils de poésies latines*, Caen, 1638, in-4; 1663, in-8; 1669, in-16; *Epistolæ*, ib., 1670, in-8; *les Origines de quelques coutumes anciennes et de plus. façons de parler triviales*, 1672, in-12; *les Divertissem. de M. D. B.*, ibid., 1673, in-12, rare: ce dern. est un recueil de lettres et de vers franç. et latins. Moisant a laissé en MS. la traduct. latine d'une partie des épigrammes de l'*Anthologie*, et un vol. de *Méditations chrétiennes*.

MOISE ou MOYSE, cél. législat. des Hébreux, fils d'Amram et de Jocabed de la tribu de Lévi, naquit en Egypte vers l'an 1571 av. J.-C. Le roi d'Egypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfans mâles de la postérité de Jacob, Jocabed, après l'avoir tenu caché pendant plus. mois, se vit obligée de l'exposer sur le Nil dans un panier de jonc. Thermutis, fille du roi, l'ayant trouvé, le sauva, et voulut le faire élever. Marie, sœur de Jocabed, qui se trouvait là comme par hasard, ayant offert de lui donner une nourrice de la race des Hébreux, la princesse y consentit, et Moïse se trouva ainsi nourri par sa propre mère, que Marie amena sur-le-champ. Dans la suite Thermutis l'adopta pour fils, et le fit élever avec soin dans les sciences des Egyptiens. Josèphe et Eusèbe assurent qu'il commanda les armées, entra sur les terres des Ethiopiens, et prit Saba, leur capitale. A 40 ans il quitta la cour pour aller visiter ses compatriotes, soit qu'il eût été disgracié, soit qu'ayant tué un Egyptien qui maltraitait un Israélite il craignît de se voir poursuivi par la vengeance des parens. Quoi qu'il en soit il se sauva dans le désert de Madian, où il épousa Séphora, fille d'un prêtre nommé Jéthro. Un jour qu'il faisait paître les troupeaux de celui-ci, Dieu lui apparut dans un buisson ardent sur le mont Horeb, lui déclara qu'il l'avait choisi pour être le libérateur de son peuple et le conduire dans la terre de Chanaan, et lui donna le pouvoir de faire des miracles. Moïse obéit, et s'étant présenté devant Pharaon, il lui ordonna de la part de Dieu de laisser sortir le peuple d'Israel pour aller sacrifier dans le désert; et, pour confirmer sa mission, il fit un miracle devant lui en changeant sa baguette en serpent. Mais le roi rejeta sa demande, et l'Egypte fut alors affligée de dix fléaux connus sous le nom de *plaies d'Egypte*. Tant de maux réunis décidèrent enfin Pharaon à se désister de sa sévérité, et à laisser partir les Hébreux, l'an 1691 av. J.-C. Moïse se mit à leur tête, et marcha vers la terre promise. Mais à peine étaient-ils arrivés à la mer Rouge qu'ils virent le Pharaon, déjà fâché d'avoir tenu sa promesse, accourir à la tête d'une armée innombrable. On sait que Moïse, étendant sa baguette sur la mer Rouge, ouvrit alors un passage à ses concitoyens à travers les eaux qui s'ouvrirent devant eux, mais qui se réunirent lorsque le Pharaon et son armée y furent entrés pour les poursuivre. Echappés à ce danger, les Israélites arrivèrent dans le désert, et là Moïse opéra encore un gr. nomb. de miracles, fit tomber la manne du ciel, fit jaillir l'eau des rochers, reçut la loi de Dieu sur le mont Sinaï, régla les cérémonies et le culte, vainquit les rois qui s'opposaient à son passage, et réprima plus. séditions. Cependant Dieu irrité des murmures continuels du peuple juif et de sa promptitude à adorer les idoles, voulut qu'ils errassent 60 ans dans le désert sans trouver le chemin de la terre promise, et Moïse lui-même ayant une fois manqué de confiance dans la parole du seigneur n'eut pas la joie d'y entrer. Seulement Dieu, touché de son repentir, lui en fit voir les frontières de la cime du Nebo chez les Moabites: peu après Moïse expira, l'an 1451 av. J.-C., âgé de 120, et fut enterré dans la vallée de Moab, où depuis on a vainement cherché sa sépulture. C'est lui qui est l'auteur du *Pentateuque*, c'est-à-dire des 5 prem. liv. de l'Ancien Testament. Le prem. comprend l'hist. du monde jusqu'à la mort de Joseph; le second est consacré à raconter la délivrance du peuple de Dieu et sa sortie d'Egypte. Dans le troisième est la législation tant civile que religieuse donnée aux Juifs par l'auteur. On le regarde aussi comme aut. de quelq. *psaumes*, et surtout de celui qui porte son nom (le 90e). Entre autres ouvr. on peut consulter sur Moïse sa *vie* par Philon: le t. 1er de Fabricius (*Codex pseudo-epigr. vet. Testam.*); *De vitâ et morte Mosis lib. III*, trad. de l'hébreu par Gaulmin, Paris, 1629, et avec une préface de Fabricius, Hambourg, 1714, in-8; les *Antiquités judaïques* de Josèphe; *the Divine legation of Moses demonstrated*, par G. Warburton, 5 vol. in-8, souv. réimpr., et réfuté par Lowth; enfin *Moïse considéré comme législateur*, par M. de Pastoret, Paris, 1788, in-8.

MOISE (Franç.-Xavier), théol. franç., né en 1742 dans un village de Franche-Comté, fut prof. au collége royal de Dôle, où sa réputation lui attira un gr. nomb. d'auditeurs. En 1790 il se rangea du parti du clergé favorable à la révolution, prêta le serment décrété par l'assemblée constituante, et fut nommé évêque du Jura en 1791. Obligé de se cacher dans les montagnes pendant le règne de la terreur, Moïse n'en persista pas moins dans ses opinions, adhéra aux deux encycliques publ. par les évêq. constitutionnels en 1795, parut aux conciles tenus par les mêmes en 1797 et 1801, fut nommé chanoine honoraire de Besançon après le concordat de 1801, et m. dans la retraite en 1813. On a de lui: *Réponses critiques aux incrédules sur plusieurs endroits des livres saints*, Paris, 1783, in-12, formant le 4e tome de l'ouvrage de l'abbé Bullet (*v.* ce nom) sur le même sujet; plus. petits écrits insérés dans les *Annales de la Religion*, par Deshois de Rochefort; plus. *lettres pastorales*, *mandemens*, etc. Il a laissé en MS. une *Défense des libertés de l'Eglise gallicane*.

MOISE-ALSCHECH, rabbin du 16e S., né à Saphet en Palestine, acquit une grande réputation parmi ses co-religionnaires comme prédicateur et comme interprète des livres saints. On a de lui des *comment.*, également estimés des juifs et des chrétiens, sur tous les liv. de l'Ancien Testament. Ceux sur *l'Ecclésiaste*, *les Lamentations*, *Ruth et Esther*, ont été imp. ensemble, Venise, 1601, in-4; Prague, 1610, in-fol.; Amsterdam, 1698, in-12; ceux sur les *Grands Prophètes*, Venise, 1620; Francfort-sur-le-Mein, 1719, in-fol.; ceux sur les *Petits Prophètes*, Iéna, 1720; sur les *Psaumes*, Venise, 1605, in-4; Iéna, 1721, in-fol.; sur le *Pentateuque*, Venise, 1601, in-fol.; Prague, 1616, in-folio.

MOISE BEN NACHMAN, rabbin espagnol du 13e S., né à Girone en 1194, étudia et pratiqua la médecine avec succès, ainsi que les sciences qui conduisent à l'intelligence de la loi et du Talmud. Ses contemporains lui donnèrent les surnoms de *Père de l'éloquence et de la sagesse*, de *Lumineire*, de *Fleur de la couronne de sainteté*. Il eut des conférences à Barcelonne avec plus. docteurs catholiques, et en publia les actes, dans lesquels il paraît s'attribuer tout l'honneur de la controverse. Rabbi-Moïse, que les Juifs appellent *Ramban*, nom formé des initiales des quatre mots *Rabi-Mose ben Nachman*, m. en l'an 1300. On a de lui un grand nomb. d'ouv., la plupart inédits, et dont on peut voir le catalogue dans la *Biblioth. héb.* de Wolf, t. 1 et 3. Les plus connus sont: *Ighereth Hakkodesch* (Lettres de sainteté), Rome, 1546, in-8; Cracovie, 1594, in-12; *Milmoth Jehovah* (guerres du Seigneur), Venise, 1552, in-fol.; *Thorah Adam* (loi de l'homme), ib., 1595, in-4; *Tephilah*

(prière sur la ruine du Temple), etc., ib.; 1626, in-8; *Saar Hamonah* (porte de la foi), ib., 1601, et Cracovie, 1648.

MOISE BEN TIBBON, rabbin, vivait à Grenade dans le 13e S., sous le règne d'Alphonse X, roi de Castille. On a de lui : une traduct. en hébreu des *Elémens* d'Euclide; la *Logique* de Maimonide, Bâle, 1528; les *Tables astronomiques* d'Alfergani, imp. à Venise; trad. des *Comment. d'Averroès sur Aristote*; le *Livre des Préceptes usuels* de Maimonide; le *Livre de l'Angle*, ouvr. élémentaire d'arithmétique et de géométrie; et quelq. autres écrits dont on trouvera le catalog. dans la *Biblioth. rabb.* de Bartolocci, et dans la *Biblioth. héb.* de Wolf.

MOISE DE KHOREN. V. KORENATZY.

MOISSON. V. DEVAUX (G.-P.-F. MOISSON).

MOISSY (ALEX.-GUILL. MOUSLIER DE), litt. et auteur dramatique, né à Paris en 1712, m. en 1777, a laissé des *romans*, quelq. *essais littéraires*, des *poésies*, et un assez grand nomb. de pièces de théâtre. Nous citerons parmi ces différens ouvr., presque tous oubliés aujourd'hui, les suivans : *les Fausses inconstances*, comédie en 1 acte, 1750, in-12; *la Nouvelle Ecole des Femmes*, comédie en 3 actes, 1758, in-12; *l'Education*, poème en cinq chants, 1760, in-8; *Ecole dramatique*, etc., 1771, in-8; *Ecole dramatique de l'Homme du dern. âge*, 1773, in-8; *Vérités philosophiques*, etc., imitation en vers libres de plus. passages des *Nuits* d'Young, Rouen et Paris, 1770, in-8; *Œuvres dramatiq.*, 3 vol. in-8; *petit Recueil de physique et de morale, à l'usage des dames*, etc., Amsterdam (Paris), 1771, in-8; *la Nature philos.*, 1776, in-8.

MOITHEY (MAURICE-ANTOINE), ingén. géogr. du roi, né à Paris en 1732, m. en 1777, est auteur d'un *Plan histor. de Paris*, et de *Recherches historiques sur Reims, Orléans et Angers*, 1774, in-4, avec cartes.

MOITTE (PIERRE ETIENNE), grav. à la pointe et au burin, né à Paris en 1722, élève de Beaumont, cultiva également le genre du portrait et celui de l'histoire, fut reçu memb. de l'académie royale de peinture en 1770, et m. en 1780, avec le titre de grav. du roi. On a de lui plusieurs gravures d'après les tableaux des galeries de Dresde et du comte de Brulh, d'après Greuze, et des portraits. — Franç.-Aug. MOITTE, fils du précédent, né à Paris en 1748, fut l'élève de son père, et se fit remarquer par la netteté de son burin et la finesse de son exécution. L'époque précise de sa mort est inconnue. Il a gravé d'après différens maîtres, et notamment d'après Greuze. On distingue dans son œuv. une suite de 24 feuilles pub. par cahiers de 6, sous le titre de *divers Habillemens, suivant le costume d'Italie, dessinés d'après nature par J.-B. Greuze*, etc. — J.-B.-Philib. MOITTE, son frère, m. en 1808, profess. à l'école de Dijon, avait obtenu en 1792 un prix à l'acad. sur la présentation d'un projet de cathédrale et d'un arc-de-triomphe.

MOITTE (JEAN-GUILLAUME), fils aîné de Pierre-Etienne, l'un des plus habiles sculpteurs du 18e S. et du commencement du 19e, né à Paris en 1747, manifesta dès son enfance un goût très-vif pour le dessin; son père s'empressa de cultiver ces heureuses dispositions, et le plaça chez le célèb. J.-B. Pigalle, que l'on regardait comme le premier sculpteur de cette époque. Le jeune Moitte passa ensuite de l'école de Pigalle dans celle de J.-B. Lemoyne, autre sculpt. habile de l'époq., et ne tarda pas à se distinguer; après avoir remporté presque toutes les médailles dans les différens concours de l'acad., il obtint, en 1768, le grand prix de sculpture, sur une fig. de *David portant en triomphe la tête de Goliath*, et partit pour l'Italie comme pensionnaire du roi à l'école de Rome. Dans cette capitale du monde chrétien, J.-G. Moitte acquit le goût pur et sévère qu'il imprima dans la suite à tous ses ouvrages. De retour en France en 1773, il reçut à Paris, des artistes et des amateurs, l'accueil le plus distingué. Il dessina d'abord à la plume plus. grandes frises d'un beau style, et fit pour Auguste, orfèvre du roi, d'autres dessins qui servirent de modèles aux plus beaux ouvr. de ce dern., et qui lui donnèrent une grande supériorité sur les autres orfèv. Moitte fut reçu à l'acad., en 1783, sur une figure représentant un *sacrificateur*, et fut chargé ensuite de plus. travaux importans, tels que les *bas-reliefs* de plus. des barrières de Paris, les figures colossales représentant les *provinces de Bretagne* et de *Normandie*, placées à la barrière de Passy; des *bas-reliefs* et autres morceaux au château de l'Isle-Adam; la *statue* en pied de *Cassini*; l'ancien *fronton* du Panthéon (aujourd'hui Ste-Geneviève), représentant *la Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières*, au-dessous duquel on lisait l'inscript. suiv. comp. par M. le marquis de Pastoret : *Aux gr. hommes la patrie reconnaissante*. Lors de la créat. de l'institut de France, Moitte fut désigné, avec le cél. peintre David, par le gouvernem., pour former le noyau de la classe des beaux-arts; il fut chargé, après la bataille de Marengo, du *mausolée* en bas-relief du général Dessix pour l'église de l'hospice du Mont-St-Bernard. Il exécuta ensuite le bas-relief d'un des avant-corps de l'intérieur de la cour du Louvre représentant la *Muse de l'histoire*, et les deux figures de *Moïse* et de *Numa*, une *Statue équestre en bronze de Napoléon Bonaparte*, les *bas-reliefs* en bronze de la colonne du camp de Boulogne, et les modèles de plus. autres ouv. qui lui avaient été commandés par le gouvernement, et qu'il ne put achever. Cet artiste distingué mourut le 2 mai 1810. M. Quatremère de Quincy a prononcé sur sa tombe un discours inséré dans le *Moniteur* du 6 du même mois. Moitte avait été nommé membre de la Légion-d'Honneur en 1808. Plusieurs sculpteurs distingués sont sortis de son école.

MOIVRE (ABRAHAM), géomètre, né en 1667 à Vitri, en Champagne, de parens protestans, apprit les mathématiques sous le célèbre Ozanam, se retira en Angleterre à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, perfectionna ses études à Lond., et s'y fit connaître avantageusement de l'astronome Halley, qui se chargea de communiquer ses prem. écrits à la société royale, et l'en fit recevoir memb. en 1697. Moivre fut l'un des commissaires désignés pour prononcer sur la contestat. qui s'était élevée entre Leibnitz et Newton au sujet de l'invention du calcul intégral; et peu après il communiqua à la société royale un petit traité *de Mensurâ sortis*, qui ajouta encore à l'opinion qu'on avait de son talent. Il m. à Lond. en 1754, peu de temps après avoir été reçu membre de l'académie des sciences de Paris; il était depuis long-temps de celle de Berlin. On a de lui, outre des *mém.* nomb. insér. dans les *Transact. philos.*, les ouv. suivans : *The Doctrine of chances*, Lond., 1716, 1738, 1756, in-4; *Miscellanea analytica de serebus et quadraturis*, ibid., 1730, in-4; *Annuities on Lives* (des rentes à vie), ib., 1724, 1742, 1750, in-8, trad. en italien par le P. Fontana, Milan, 1776, in-8. Moivre a revu et publié la trad. latine de l'*Optique* de Newton. On peut consulter pour plus de détails le *Mém. sur la vie de M. Abraham de Moivre*, par Maty, La Haye, in-12, et son *éloge* par Grandjean de Fouchy dans le *rec.* de l'acad. des sciences.

MOKHTAR, célèbre capitaine arabe, né dans la prem. année de l'hégyre (622 de J.-C.), était fils d'Abou-Obeidah, qui avait commandé les musulmans à la journée de Koss-Alntef, et qui, ayant tué l'éléphant sur lequel était monté le gén. persan, avait été écrasé par la chute de l'animal. Mokhtar devint le plus ferme appui de la famille des Alydes. Il se prétendait inspiré de Dieu, et il assurait que l'ange Gabriel lui apparaissait sous la forme d'une colombe. Il remporta une victoire signalée sur le khâlyfe Obeid-Allah (v. ce nom), ennemi des

Alydes, et se rendit maître de toute la Mésopotamie. Quelq. années après, il fut vaincu, fait prisonnier par Mosab, gouv. de Bassorah (au nom du khâlyfe Abdallah, son frère), et mis à m. en l'an 67 de l'hég. (687 de J.-C.). Les histor. arabes rapportent que Mokhtar avait immolé de sa propre main plus de 50.000 victimes aux mânes de Houceïn, second fils d'Aly, assassiné par les ordres du khâlyfe Yezid Ier (v. Houceïn).

MOKTADY BIAMR-ALLAH (Abou-l-Cacem Abdallah VI, al), 27e khâlyfe abbasside, succéda à son grand-père Caim Biamr-Allah en 467 de l'hég. (1074 de J.-C.). Ami des sciences et des lettres, ce prince favorisa les opérations astronom. qui furent faites pour la réforme du calendrier. Il épousa en 480 la fille de Melik-Chah (v. ce nom); mais cette union fut malheureuse et amena une rupture entre le beau-père et le gendre. Celui-ci allait être forcé d'abandonner Bagdad, et de se retirer à Bassorah lorsque Melik mourut. Moktady ne lui survécut que de 15 mois, et fut frappé d'apoplexie en 487 (1094) dans la 39e année de son âge et la 20e de son règne. On trouve quelq. vers de ce prince dans l'*Hist. mahomét.* d'Elmacin (v. ce n.).

MOKTAFY BILLAH (Abou Mohammed Aly II, al), 17e khâlyfe abbasside, succéda à son père Motadhed, l'an 289 de l'hég. (902 de J.-C.). Sous son règne les Carmathes exercèrent de grands ravages en Syrie; mais il marcha contre eux en 291, et, après des succès divers, ses armées parvinrent à réduire ces barbares sectaires. Moktafy m. à la fin de l'an 295 (908 de J.-C.) dans la 31e ou 33e année de son âge. Ce prince, disent les hist. arabes, sévère à l'égard des rebelles et des grands coupables, était d'ailleurs humain et généreux; il aurait relevé la gloire et la puissance du khâlyfât si la m. n'eût arrêté ses projets.

MOKTAFY BIAMR ALLAH (Abou Abdallah Mohammed IX, al), 31e khâlyfe abbasside, petit-fils de Moktady Beamr-Allah, monta sur le trône en l'an 530 de l'hég. (1136 de J.-C.), fit tous ses efforts pour affranchir le khâlyfât du joug humiliant des *émyrs al omrah*, et pour rétablir l'antique puissance de ses ancêtres, parvint à gouverner par lui-même, et avec un pouvoir absolu, Bagdad, l'Irak-Araby, et m. en 555 de l'hég. (1160 de J.-C.), à l'âge de 66 ans. Il eut pour successeur son fils Mostandjed.

MOLAI (Jacques de), dern. grand-maître des templiers, né en Bourgogne, de la famille des sires ou seigneurs de Longwic et de Rson, fut admis en 1265 dans l'ordre des templiers, et, à peine arrivé en Palestine, se signala contre les musulmans. A la m. de Guillaume de Beaujeu, il fut élu à l'unanimité gr.-maître, bien qu'il ne fût pas alors dans l'Orient. En 1299, J. de Molai se trouva à la reprise de Jérusalem par les chrétiens. Forcé ensuite de se retirer dans l'île de Cypre, il fut appelé en France par le pape Clément V en 1305, et il s'y rendit avec 60 chevaliers et un train considérable. Le prétexte de ce rappel du grand-maître était le projet de la réunion des templiers à l'ordre des hospitaliers; mais le motif réel était la destruction du prem. de ces ordres, destruction concertée entre le souverain pontife et le roi Philippe-le-Bel. Molai fut accueilli avec une grande distinction par le monarque, qui le choisit pour parrain de l'un des enfans de France. Deux ans se passèrent sans que les templiers et leur chef soupçonnassent le moins du monde ce qui se tramait contre eux; mais le 13 oct. 1307 Molai et tous les chevaliers furent arrêtés à la même heure dans l'étendue du royaume. La veille, le grand-maître avait porté le poêle à l'enterrement de la princesse Catherine, épouse du comte de Valois, et héritière du trône de Constantinople. La majeure partie des chev. furent voués au supplice comme hérétiques le 11 mai 1307; mais ce ne fut qu'environ 7 ans après cet événement que Molai, dont on avait différé l'exécution, grâce aux aveux que plus tard il rétracta, fut conduit avec Gui, dauphin d'Auvergne, et Hugues de Peralde au bûcher où ces infortunés expirèrent, le 18 mars 1314, en protestant de leur innocence et de celle de l'ordre entier (v. l'article Templiers).

MOLANS (Philibert de), noble franc-comtois, né au 14e S., fut écuyer du duc de Bourgogne et maître-visiteur des arsenaux et artillerie des rois de France et d'Anglet. Il entreprit deux fois le voyage de la Terre-Sainte, et en rapporta une partie des reliques de St Georges, dont il fit présent à l'église de Rougemont, où il institua une confrérie sous l'invocation de ce martyr. Thomas Varin a pub. en 1663, *l'Etat de l'illustre confrérie de St Georges en la dite année*; et M. Poutier de Gouhelans est l'édit. des *Statuts de l'ordre de St-Georges, avec la liste des chev. depuis* 1390, Besançon, 1768, in-8.

MOLANUS (Jean VERMEULEN, plus connu sous le nom latin de), théologien flamand, né en 1533 à Lille, fit ses études à l'univ. de Louvain, y obtint la chaire de théolog., devint ensuite doyen de cette faculté, censeur royal, et m. en 1585, après avoir pub. un assez gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. 27, et plus complètement dans la *Biblioth. belg.* de Foppens. Nous citerons seulement: *Annal. urbis Lovaniensis*, Louvain, 1572, in-4; *de Historiâ sacrarum imaginum et picturarum*, etc., ib., 1570, in-12; réimp. 3 fois dans le 17e S.; *de Fide hæreticis servandâ lib. III; de Fide rebellibus servandâ lib. unus; de Fide ac Juramento quæ à tyrannis exiguntur*, Cologne, 1584, in-8; *de Piis Testamentis*, etc., ib., 1584, réimp. en 1661, in-8; *de Canonicis lib. tres*, ibid., 1587, in-8; *Militia sacra ducum ac principum Brabantiæ*, etc., Anvers, 1592, in-8, rare et curieux, etc.

MOLANUS (Gérard-Walter VANDERMUELEN), plus connu sous le nom de), théol. luthérien, né à Hameln en 1633, fut prof. de mathém., et ensuite de théol. à Rinteln, obtint ensuite l'abbaye de Lokkum, eut la direction générale des églises protestantes du duché de Lunébourg, fut quelque temps en correspondance avec Bossuet relativement à la réunion des deux églises catholiq. et luthérienne, et m. en 1722. On a de lui quelq. écrits, dont les deux plus connus, intit.: *Regula circa christianor. omnium ecclesiast. reunionem*, et *Cogitationes privatæ de methodo reunionis ecclesiæ Protestantium*, etc., sont imp. dans le t. 25 des *Œuvres de Bossuet*, pub. par le cardinal de Bausset. On trouvera des détails intéressans sur Molanus dans le t. 12 de l'*Hist. de Bossuet*, par le même cardinal.

MOLARD (Etienne), né à Lyon vers 1765, et m. en 1825 dans cette ville, où il avait constamm. professé les langues française et latine, est auteur de quelq. *opuscules*; on lui doit entre autres l'écrit suiv.: *Lyonnoisismes*, ou *Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon*, etc., Lyon, 1792, in-8; 4e édit., 1810, sous le titre du *Mauvais Langage corrigé*, 5e édit., 1813, sous le titre de *Dictionn. du mauvais langage*.

MOLAY. V. Molai.

MOLDENHAWER (Daniel-Gottheilf), savant prussien, né à Kœnigsberg en 1751, m. en 1823, administrat. de la biblioth. royale de Copenhague, avait professé la philosophie et la théol. à Kiel, et enrichi l'établissement qu'il dirigeait depuis 1788 d'un nombre consid. de MSs. castillans et arabes, rec. dans un voyage en Espagne. Ses écrits principaux sont: une *Histoire des Templiers*, en allem., et un *Eloge du comte A.-P. de Bernstorff*, en lat.

MOLDOVANDGI-PACHA, gr.-vézyr du sulthan Mustapha III, né dans le 18e S., fut d'abord simple *Bostandji*, ou jardinier dans le sérail de Constantinople, devint ensuite chef de ce corps, puis pacha ou gouverneur d'une petite province; il

commanda un corps de 4,000 hommes en Valachie et en Moldavie dans la guerre des Russes contre les Turks en 1767, fit lever le siége de Choczim en 1769, et fut élevé la même année à la dignité de gr. véyr en remplacement de Mehemet-Emyn, que Mustapha III fit décapiter. Ayant perdu bientôt cette place importante, il fut relégué par le sulthan aux Dardanelles avec le titre de command. de ces deux châteaux, et m. dans ce poste obscur vers l'an 1780. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mem.* du baron de Tott (*v.* ce nom).

MOLÉ (LA). V. COCONAS.

MOLÉ (EDOUARD), conseiller, puis procureur-général, et enfin président à mortier au parlement de Paris, né vers 1550, était fils de Nicolas Molé, conseiller au même parlement, dont la famille était originaire de Troyes, où elle avait exercé des fonctions honorables dans le 15e S. Ed. Molé n'était encore que conseiller lorsqu'il se trouva enveloppé avec toute sa compagnie dans les évènem. funestes de 1589, et emprisonné par les ligueurs à la Bastille. N'ayant pu s'échapper pour rejoindre le parti royaliste, auquel il était attaché d'opinion, il fut contraint d'accepter la place de procureur-général de la faction du parlement, restée à Paris, et de prêter serment à la ligue. Dans cette position difficile, il ne craignit point de s'exposer à la fureur des seize, et fut assez heureux pour leur échapper. Il négocia en secret l'abjuration du roi Henri IV; et ce fut sur ses conclusions que le parlement rendit le célèbre arrêt qui renfermait cette déclaration : « que la couronne de France ne pouvait passer à des femmes ni à des étrangers. » Henri IV donna à Molé une charge de présid. à mortier qui est restée dans sa famille jusqu'à la destruction des parlemens en 1790; et ce magistrat m. en 1614. On trouve dans le *Journal de l'Etoile* (18 août 1604) un arrêt prononcé par le prés. Molé, dont la sévérité étonnerait un peu nos mœurs actuelles.

MOLÉ (MATTHIEU), fils du précéd., né à Paris en 1584, fut successiv. conseiller, président aux requêtes, procureur-général, prem. président du parlement de cette capitale et garde-des-sceaux de France. Nous n'entrerons point dans les détails de la vie, si pleine d'évènemens remarq., de ce grand magistrat, dont l'histoire est d'ailleurs dans tous les mémoires du temps. Il nous suffira de dire qu'il déploya pendant tout le cours de ses hautes fonctions, surtout dans les temps orageux de la fronde, autant de zèle que de grandeur d'âme. « Au milieu des dangers, des agitations qui exercèrent son courage (dit un judicieux biographe), il faut remarquer surtout cette suite, cette tenue, cette force de caractère qui ne le laissa jamais dévier de la ligne droite qu'il s'était tracée dans les deux époques si différentes de sa vie politique (sous l'empire absolu de Richelieu, et sous le ministère, souvent trop faible de Mazarin). » Le card. de Retz s'exprime ainsi : « Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle de plus intrépide que le grand Gustave et M. le prince (de Condé), je dirais que ça été M. Molé, premier président. » Un jour de sédition, un bourgeois, en plein parlement, appuya son mousqueton sur le front de Molé en le menaçant de la mort. Le premier président, sans détourner la tête, sans écarter l'arme, lui dit froidement : « Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra que six pieds de terre. » L'*Eloge de Matthieu Molé* a été pub. par M. Henrion de Pansey (aujourd'hui président à la cour de cassation), Paris, 1775, in-8. M. le comte Molé, pair de France, arrière-petit-fils du grand magistrat, a pub. aussi la *vie* de son aïeul en tête de son ouv. intit. : *Essais de morale et de politique*, 2e édit., Paris, 1809. — Matthieu-François MOLÉ, petit-fils de Matthieu, né en 1705, fut prem. président du parlem. de Paris après la démiss. de R.-Charles de Maupeou en 1757, se démit ensuite lui-même en faveur du fils de ce dernier, et m. à Paris en 1793. — MOLÉ DE CHAMPLATREUX (Edouard-François-Matthieu), fils du précéd., né en 1760, devint présid. à mortier en 1788, émigra en 1789, rentra en France au temps prescrit par les décrets de l'assemblée nationale, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, laissant un fils (le comte Molé), dont nous avons parlé plus haut.

MOLÉ (GUILL.-FR.-ROGER), avoc., m. en 1790, est aut. des ouv. suiv. : *Légende dorée*, ou *Hist. morale*, Paris, 1768, in-12; *Hist. des Modes françaises*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; *Observ. hist. et critiques sur les erreurs des peintres, sculpteurs et dessinateurs dans la représentation des sujets tirés de l'Hist.-Sainte*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; *Lett. à M. J*** (Jamet) sur les moyens de transférer les cimetières*, 1776, in-8.

MOLÉ (FRANÇ.-RENÉ), célèbre comédien, dont le vrai nom était *Molet*, né à Paris en 1734, débuta au Théâtre-Français en 1754 dans le rôle de Britannicus et dans celui d'Olinde (de la comédie intit. *Zenéide*). On jugea qu'il n'avait pas assez d'usage de la scène pour être admis au nomb. des comédiens du roi, et il n'obtint cette faveur qu'en 1761. Il joua pendant 20 ans la tragédie avec assez de succès, mais fut beaucoup plus heureux dans la comédie, dont il remplit les prem. rôles jusqu'à l'âge de 67 ans. Son talent était naturel, varié, brillant, son debit très-animé. Bien peu d'act. ont su comme lui parler aux hommes avec autant de sens et de raison que de dignité, aux femmes avec autant de grâces, de politesse, et un ton plus décent et plus aimable. Molé fut admis à l'institut de France dans la classe des beaux-arts, et m. en 1802. On a de lui quelq. *opuscules*, tels que les *éloges* de mademoiselle Clairon, de Préville, de Madem. Dangeville, prononcés au lycée des arts; une comédie intit. *le Quiproquo*, qui n'eut pas de succès; plus. *lettres* insérées dans le *Journal de Paris*, et quelq. *poésies* dans divers recueils. MM. Etienne et Nauteuil ont pub. une *Vie de F.-R. Molé, comédien franç.*, etc., Paris, an XI (1803), in-12 de 223 p., devenu très-rare. Les *Mémoires de Molé, précédés d'une Notice*, par M. Etienne, ont été publiés en 1825 dans la *Collect. des Mem. sur l'art dramatiq.*

MOLES (VINCENT), médec. espagnol du 17e S., est aut. des ouv. suiv. : *Philos. naturalis corporis Christi*, Anvers, 1641, in-4; *Pathologia de morbis in sacris litteris*, Madrid, 1642, in-4. — Barthélemi MOLES, frère du précéd. et médec. comme lui, est aut. d'un ouv. intit. : *Speculum sanitatis, sive de sanitate conservandâ Liber.* — Les biographes ital. citent encore deux individus de la même famille établis dans le royaume de Naples, l'un jurisconsulte et l'autre littérat., aut. de quelques écrits peu remarq. dont la date et le lieu de publication ne sont point indiqués.

MOLESWORTH (ROBERT), diplomate irland., né à Dublin en 1656, fut nommé conseiller d'état sous le règne de Guillaume d'Orange, et passa en 1692 comme envoyé extraordinaire à la cour de Danemarck, où il demeura 3 ans. Sa conduite ayant déplu au monarque danois, il partit sans audience de congé, et revint en Angleterre, où il publia, quelque temps après, un ouvr. intit. *Relation du Danemarck*, où il s'attacha à représenter le gouvernement de ce royaume comme arbitraire et tyrannique. Cette production, dont l'ambassadeur de Danemarck à Londres se plaignit amèrement, fut bien accueillie du public et trad. en plus. langues. Molesworth entra ensuite dans la chambre des communes d'Irlande et d'Angleterre, devint successiv. conseiller privé de la reine Anne et de George Ier, et pair d'Irlande avec les titres de baron de Philipstown et vicomte de Molesworth de Swordes. Il m. dans le comté de Dublin en 1725. Outre sa *Relation du Danemarck*, on connaît de lui une *Adresse à la chambre des communes pour l'encouragement*

[illegible]ature, et la trad. de l'ouv. latin du ju[illegible]te Hotman, intit. *Franco-Gallia*, réimp. [illegible], in-8, avec des *additions* et une nouvelle [illegible] traducteur.

[illegible]VILLE (Antoine-François, marquis [illegible]RAND DE), ancien ministre de la marine, [illegible]sse en 1744, m. en 1817, avait été d'a[illegible]re des requêtes, puis intendant de la [illegible] lorsqu'en 1778 il fut chargé, comme [illegible]re du roi, de dissoudre le parlement de [illegible] il encourut les plus grands dangers dans [illegible]stance. Sa probité reconnue et surtout [illegible] qu'il avait déployées à l'occas. des prem. [illegible]ditiques lui firent confier le portefeuille [illegible]e en 1791; et 3 jours après l'installation [illegible]mation., il fit un rapport sur la situation [illegible]s, annonçant en même temps le départ [illegible] l'expédit. de St-Domingue. Bertrand [illegible]le, que son inflexible attachement à la [illegible]ne tarda pas à engager dans une lutte [illegible]vec le comité de marine, se trouva en [illegible] accusat. multipliées; elles furent repro[illegible] Hérault de Séchelles dans les observat. [illegible]argé de présenter au roi sur la conduite [illegible]nistre. Ce prince répondit qu'il lui con[illegible]nfiance, et il n'accepta quelques jours [illegible]mission de Bertrand de Moleville, qu'en [illegible]t de nouvelles preuves de son estime. [illegible] répondit par son zèle; mais la marche [illegible]s fut plus forte que les moyens que l'ex[illegible]ait de leur opposer. Un décret d'accu[illegible]lancé contre lui le 15 août 1792, sur le [illegible] Gohier, et il ne parvint à s'y soustraire [illegible]ut en Angleterre au milieu de mille dan[illegible]nt près de 22 ans qu'y séjourna Bertrand [illegible]le, il s'occupa de travaux littér., qu'il [illegible]ma la retraite après sa rentrée en France [illegible] a de lui: *Hist. de la Révolut. de France*, [illegible], 10 vol. in-8; *Costumes des états héré[illegible] la maison d'Autriche*, en 50 grav. col., [illegible]-fr., trad. de l'angl. de Dallas, Londres, [illegible]t. d'Anglet., dep. l'invasion des Romains [illegible] paix de 1763, etc., Paris, 1815, 6 vol. [illegible]m. particuliers pour servir à l'Hist. de la [illegible]gne de Louis XVI, 1816, 2 v. in-8.

[illegible]ERE (François de), sieur de Molière et [illegible]ine, litt., né vers la fin du 16e S. dans le [illegible] d'Autun, vivait à la cour de France lors[illegible] assassiné en 1623. On a de lui: *la Semaine [illegible]se*, roman, 1620, in-8; *le Mépris de la [illegible]ité* de l'espagnol de Guevara, 1621, in-8; [illegible]ne, avec la suite et conclusion par Po[illegible]32, 2 vol. in-8; *Lettres* (au nomb. de 7) [illegible]ans le *Recueil* de Faret, 1627, in-8; et [illegible] pièces de vers insérées dans les *Délices de [illegible]franç.*, édit. de 1620.— Anne Picardet, [illegible]Molière, épouse du précéd., a pub. des [illegible]*ttes sur l'air des chansons de ce temps*, [illegible]23, in-8. — Le Molière cité par La Mon[illegible]ns ses *notes* sur Baillet, comme aut. d'un [illegible] *franç. histor.*, n'est autre que Juigné, [illegible]La Broissinière et sœur de Molière.— Léris [illegible]), parle d'un Molière, surnommé *le [illegible]*, comédien et aut. d'une tragédie de *Po[illegible]*; il est très-douteux que ce personnage [illegible] existé.

[illegible]ERE (Jean-Bapt. POQUELIN dit), na[illegible]ris, où il fut baptisé le 15 janv. 1622. Sa [illegible]tiercait depuis long-temps la profession de [illegible], et son père, qui se livrait également à [illegible]erce, le destina dès son bas âge à lui suc[illegible]office de tapissier valet de chamb. du roi, [illegible]t concédé quelques années après, le con[illegible]ore dans ce dessein. Il obtint pour son fils [illegible]nce de cette charge; et, s'étant borné à [illegible]rer les notions les plus élémentaires de [illegible]n, lui fit prendre part à ses travaux jus[illegible] de 14 ans. Le caractère naturellement ardent du jeune Poquelin ne put se plier long-temps à une semblable vie; il témoigna le plus vif désir de s'instruire, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à déterminer son père à satisfaire ce besoin d'apprendre. Il suivit comme externe les cours du collége de Clermont, dirigé par les jésuites, et eut pour condisciples Armand de Bourbon, Bernier, Chapelle, Hesnaut, et plus tard Cirano de Bergerac, parmi lesquels ses rapides progrès le firent bientôt remarquer. A peine eut-il terminé son cours de philosophie sous Gassendi, qu'en sa qualité de valet de chambre survivancier du roi il accompagna Louis XIII à Narbonne, dans ce voyage que signala l'exécution des malheureux Cinq-Mars et de Thou. A son retour du midi de la France, à la fin de 1642, il alla étudier le droit à Orléans, puis revint à Paris se faire recevoir avocat. C'est à cette époque que se développa chez lui le goût de la scène. Fidèle habitué de Bary et l'Orviétan, il prit, dit-on, des leçons du fameux Scaramouche. Bientôt il se mit à la tête d'une réunion de comédiens bourgeois qui, après avoir joué la comédie par amusement, la joua par spéculation. Elle était appelée l'*Illustre Théâtre*. Par égard pour ses parens, Poquelin prit alors le nom de Molière, que depuis a consacré l'admiration de la postérité. De 1646 à 1658, il fit avec sa troupe deux longues tournées en province, pendant lesquelles il fit représenter à Bordeaux une tragédie intit. *la Thébaïde*, qui n'eut aucun succès; à Lyon, en 1653, *l'Etourdi*; et à Montpellier, en 1654, *le Dépit amoureux*. En 1658 il obtint la permission de venir s'établir à Paris dans la salle du Petit-Bourbon; c'est sur ce théâtre, puis sur celui du Palais-Royal, que, de 1658 à 1673, furent représentées toutes ses pièces, dont le plus grand nombre sont des chefs-d'œuvre, et furent accueillies comme telles. Nous ne rappellerons pas ici leur nomenclature et cette série de succès; mais nous ne devons pas omettre ce qu'on aura déjà pressenti, c'est que l'envie ne garda pas le silence. Ses lâches efforts, joints à ceux des faux dévôts, empoisonnèrent plus d'une fois les triomphes de l'auteur du *Tartufe*; et sans sa noble fermeté, et surtout sans la royale protection de Louis XIV, il eût succombé à tant et à de si perfides attaques. Admiré par le public, estimé par le prince, Molière fut encore recherché par tous les hommes distingués qui vivaient de son temps. La Fontaine, Boileau, Chapelle, Mignard, formaient sa société intime; et s'il est une tache dans la vie de Racine c'est de s'être brouillé avec celui qui avait été son premier guide et son bienfaiteur. Chef de troupe, Molière fut souvent en butte aux contrariétés sans nombre d'un semblable emploi, et malheureusement jamais la paix domestique n'en compensa pour lui les pénibles soins. Doué d'une âme ardente, et emporté par le besoin d'aimer, il s'était attaché à une actrice de sa troupe, Madeleine Béjart, femme aussi peu digne de ses vœux que peu propre à les fixer long-temps. Plus tard, un penchant non moins aveugle et plus déplorable encore, l'enchaîna à la jeune sœur de cette prem. maîtresse, Armande Béjart, chez laquelle, sinon la beauté, du moins les grâces de la personne semblaient seules destinées à racheter, s'il est possible, les défauts du cœur; il l'épousa, et ne tarda pas à maudire son choix. Mais cette union ne ressemblait pas à celles qui se forment chaque soir sur la scène; elle était indissoluble; et l'amour malheureux, la jalousie trop fondée empoisonnèrent les jours de Molière. Une santé faible et languissante contribuait encore à rendre plus triste l'existence de notre premier comique. Cependant l'intérêt qu'il portait à ses camarades l'empêchait de quitter le théâtre, et de prendre un repos dont il avait tant besoin. Un jour qu'on devait donner *le Malade imaginaire*, il se sentit plus indisposé que de coutume; mais la crainte de priver quelques pères de famille de leur

salaire ne lui permit pas de faire relâche. Les efforts qu'il fit pour jouer lui furent funestes : pris d'une convulsion pendant la cérémonie de réception, il fut ramené chez lui après la représentation, et m. le soir même, 17 fév. 1673, entouré de ses camarades, de quelq. amis et de deux sœurs religieuses auxquelles il avait donné l'hospitalité. Avant sa mort il avait vainement invoqué les secours de la religion ; la sépulture ecclésiastique lui fut également refusée. Sa profession, qui lui attirait l'anathème des ministres des autels, lui avait aussi fait fermer les portes de l'académie. Toutefois ce corps savant voulut donner un siècle après (1778) une réparation tant soit peu tardive à sa mémoire. Son buste fut placé dans la salle de ses séances avec cette inscription de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.

Déjà en 1769 son *éloge* avait été mis au concours, et le prix décerné à Chamfort, dont le discours est à la fois spirituel et parfaitement senti. Mais l'éloge le plus irrécusable de Molière est dans le grand nombre d'éditions de ses *œuvres*. Nul auteur n'a été plus souvent réimp. et traduit. Les éditions principales sont : celles de Lagrange et Vinot, la première complète, 1682, 8 vol. in-12 ; de Joly et La Serre, 1734, 6 vol. in-4 ; de Bret, 1773, 6 vol. in-8, et 1778, 8 vol. in-12 ; de Petitot, 1813, 6 v. in-8 ; de M. Auger, 1819-27, 9 v. in-8 ; de M. Taschereau, 1823-24, 8 vol. in-8 ; et de M. Aimé-Martin, 1823-26, 8 vol. in-8. Il a paru en 1822, dans la *Collection des Mém. sur l'art dramat.*, des *Mém. sur Molière et sur madame Guerin, sa veuve* : ces mém. ne sont autre chose que la *Vie de Molière* par Grimarest, et des extr. de la *Fameuse comédienne* (par mad. Boudin), ouv. dont la prem. édit. est de 1688, in-12. (*v.* la *Dictionn. des Anonymes*, n° 6625.) On doit à M. Beffara, *Dissertat. sur J.-B. Poquelin Molière, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance, qui avait été inconnus jusqu'à présent*, etc., Paris, 1821, in-8. M. Taschereau, qui a pub. une *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 1825, in-8, vient de faire paraître (1827) un *Supplément* à cet ouvrage, qui contient la *bibliographie* de ce père de notre scène comique.

MOLIÈRES (Joseph PRIVAT DE), physicien, né à Tarascon en 1677, reçut de la nature une constitution délicate avec une grande aptitude à l'instruction. Il fit de bonnes études, surtout en mathématiq., science qu'il préféra bientôt à toutes les autres. Ayant embrassé l'état ecclésiastique en 1701, il entra quelque temps après dans la congrégation de l'Oratoire, et enseigna dans différ. colléges. Conduit à Paris par le désir de voir le célèb. Malebranche, il vécut plus. années dans la société intime de ce métaphysicien. Reçu en 1721 membre de l'académie des sciences, il remplaça deux ans après Varignon dans la chaire de philosophie au collége de France, fut un des plus zélés défenseurs du système des tourbillons (*v.* Descartes), et m. en 1742. C'était un philosophe obligeant, serviable, et quelquefois si absorbé dans ses méditations, qu'il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui. Il a laissé les ouv. suivans : *Leçons de mathematiques nécessaires pour l'intelligence des principes de physique qui s'enseignent actuellem. au Collége-Royal*, Paris, 1726, in-12, trad. en angl. par Huselden ; *Leçons de physique*, etc., ib., 1733-39, 4 v. in-12, trad. en ital. ; *Elémens de Géometrie dans l'ordre de leur génération*, Paris, 1741, in-12, ouv. non terminé ; plus. *Mém.* insér. dans le *Recueil* de l'académie des sciences et dans le *Journal des Savans*. L'abbé Lecoigne de Launay a pub. : *Principes du système des petits tourbillons*, ou *Abrégé de la physiq. de l'abbe de Molières*, Paris, 1743, in-8. L'*éloge* de ce sav. a été composé par Mairan. On peut consulter encore, pour plus de détails, l'*Hist. du collége de France* par l'abbé Goujet, tome 2 de l'édition in-12 ; et les *Vies des philosophe dernes*, par Saverien, tome 6.

MOLIN (Laurent), archid., prof. de l'uni d'Upsal, né en 1657, m. en 1729, est aut. de suiv. : *Disputatio de Clavibus veterum*, 168 sérée dans le *Thesaurus antiquitat.* de Salle *Disputat. de Origine lucorum*, 1688 ; *Disput Pietate heroïcâ*, 1692 ; un *Poème* en grec, a à l'archevêque Benzelius, 1678 ; une édit. po de la Bible en suédois. On trouve l'*éloge* de dans les *Acta litteraria Suecia* de 1724.

MOLIN (Jacques), plus connu sous le n *Dumoulin*, célèbre médecin de Paris, né d Gévaudan en 1666, étudia son art à Montp y reçut le bonnet de docteur, vint ensuite à y fut nommé prof. d'anatomie au Jardin du devint ensuite médecin en chef de l'armée çaise en Catalogne sous le maréchal de Noail sous le duc de Vendôme, revint dans la e en 1706, augmenta sa réputation en guéris prince de Condé d'une maladie grave, et fut généralement recherché de la cour et de l Louis XIV l'appela auprès de lui dans les de années de sa vie. En 1721, il contribua au rè sement de la santé du jeune roi Louis XV il devint médecin consultant en 1728, et qu' rit presque miraculeusem. à Metz en 1744. lin m. à Paris en 1755, sans postérité, et l une succession estimée plus de 1,500,000 fr le plus habile praticien de son temps. On que, pressé un jour par quelques jeunes m de désigner celui de leurs confrères qu'il digne de le remplacer, il répondit : « Je laiss moi trois grands médecins, la diète, l'eau et cice. » On croit aussi que c'est Molin que L désigné sous le nom du docteur *Sangrad Gil-Blas*), parce que ce médecin célèbre fréquemment, prescrivait la diète et l'eau, lui-même s'abstenait de vin pour éviter la g laquelle il était sujet. J.-B. Chomel a pub. u *historique de Molin*, Paris, 1761, in-8.

MOLINA (Marie de), reine de Castill Léon, fille d'Alphonse de Molina, issue d royal, épousa en 1282 Sanche IV, son cous main, qui, après avoir détrôné son propre se fit déférer le titre de roi par les états. Ma vailla avec succès à réconcilier son époux a phonse, son père ; et, après la m. de San 1295, elle fit déclarer roi, sous sa tutelle, nand, son fils, âgé de 10 ans. Mais don oncle du jeune prince, refusa de le recon alléguant qu'il était né d'un mariage illé parce que Marie et Sanche étant cousins ge leur union avait été déclarée nulle par le p reine-mère réussit, non sans de grandes diff à obtenir du pape Boniface VIII, en 130 bulle qui légitimait ses enfans. Reconnue e gente du royaume, Marie chercha à gagner tion des peuples en diminuant les impôts, voqua les états à Valladolid pour les consul les intérêts du royaume. Elle en obtint des considérables qui lui servirent à payer la des grands restés attachés à son fils, ou à e ter d'autres. Mais bientôt l'ingrat Ferdinand par des courtisans, signifia à sa mère qu'il régner par lui-même. Marie quitta sans se p les rênes du gouvernement, et sut toutefo server un reste d'autorité qu'elle n'emplo garantir son fils des fautes ou l'entraînait m tère cruel et emporté (*v.* Ferdinand IV). Ce m. en 1312, et Marie fut appelée une secon à la régence pendant la minorité d'Alphon ou petit-fils ; mais une partie des états s'ét clarés en faveur de Constance, mère du jeu son aïeule, remit l'autorité aux infans, oncle phonse, en conservant la surveillance sur e qui fut élevé sous ses yeux. Marie de Molin Valladolid en 1322, vivem regrettée de ses

pagnols s'accordent à célébrer les qualités de cette digne princesse.

MONSE de), missionn. espagnol du onne heure au Mexique, apprit la nes, devint l'interprète de la mis- s dans cette partie de l'Amérique, dre, fut attaché pendant 50 ans à ns, convertit un grand nombre de en 1580 dans le couvent de son Il a pub. une *gramm.* et un *dic- in*, et trad. dans la même langue *l'année*, des *Instruct. familières e la religion*, une *Méthode pour* quelq. ouv. ascétiques. Le diction- à pour titre : *Vocabulario en len- mexicana*, Mexico, 1571, 2 part. us ancien livre connu imprimé en le trouve difficilement, même au

ARGOTE y). V. ARGOTE et au

uis), célèb. théol. espagnol, né en entra dans l'ordre des jésuites à fit ses études à Coimbre, enseigna la théol. à Evora, quitta ensuite le à Madrid en 1601. On a de lui un ur la *Somme* de St Thomas, 1593, st en travaillant à cet ouv. qu'il fut er les moyens de concilier le libre me avec la prescience divine et avec , matières qui sont traitées dans la la *Somme* de St Thomas. Il fit un on commentaire sur ce sujet, et le onne, sous ce titre : *de liberi ar- ie donis..... Concordiâ*, avec un en 1689. Ce livre, approuvé par édié à l'archiduc d'Autriche, in- l d'Espagne, fut réimp. à Lyon en , 1594, et à Anvers, 1595. Molina ième qui depuis a été si fort agité Il n'admet point de grâces efficaces , et accorde beaucoup au libre ar- ait « la faculté d'agir ou de ne pas se en Dieu une science qu'il appelle cement aux actes *conditionnels*, et détermination est postérieure à la pré- ités (*v.* pour l'analyse complète de *Hist. ecclésiast. du 17e S.*, par Dupin, *Sorres* (*v.* ce nom), confrère de Mo- ne peu son système, et imagina celui le *Congruisme*. Le livre *de liberi* attaqué par les dominic. et défendu déféré à l'inquisit. d'Espagne, ensuite ape Clément VIII nomma, en 1597, on pour prononcer à ce sujet. Cette 'on appela *de Auxiliis*, tint un gr. es où les deux partis furent entendus. Clément VIII, Paul V congédia les défendit de se censurer mutuellem. de ne rien pub. sur cette matière. ndat., renouvelée par plus. des suc- al V, n'a pas empêché chaque parti e des histoires de la congrégation *de* s adversaires de Molina ont présenté omme monstrueux en lui-même, et ies conséquences. Le *molinisme* et le ui en est la modification, sont aban- d'hui. Les théologiens de nos jours le sonder ces questions profondes, être insolubles. Le P. Molina a pub. théolog. oubliés depuis long-temps, u traité *de Institiâ et Jure* (Mayence, fol.), dans lequel on a trouvé quelq. e morale relâchée dont on a grossi *assertions*, etc., compilation qui a xte à la suppression des jésuites dans er. — MOLINA (Antoine), chartreux en 1612, est aut. d'un ouv. traduit en français sous le titre de *Traité de l'instruction des prêtres*, impr. en 1677, in-8. — MOLINA (Louis), jurisconsulte espagnol attaché au conseil des Indes et de Castille sous Philippe II, a pub. un traité sur les substitutions des terres anciennes de la noblesse espagn. sous le titre suiv. : *de Hispanorum primogenitorum Origine et Naturâ*, Madrid, 1603, in-f. — MOLINA (Dominique), relig. dominicain espag., né à Séville vers la fin du 16e S., a pub. un *Recueil des bulles des papes*, concernant les priviléges des ordres religieux, Séville, 1626.

MOLINE (PIERRE-LOUIS), aut. dramatique, né à Montpellier (non à Avignon comme le prétendent quelq. biogr.), avait été d'abord av. au parlem.; et, pend. la révolut., il fut attaché à la convent. en qualité de secrét.-greffier. Moline a composé un nomb. consid. d'écrits en prose et en vers et de pièces de théât., qui pour la plupart ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre ; on en trouve la liste dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Ragueneau et Audiffred, 1821 et 1822, p. 341-64. Les principales sont : *Orphée et Eurydice*, tragédie-lyrique en 3 actes, musique de Gluck, représentée en 1774 ; *le Duel comique*, opéra-bouffon en 2 actes, mêlé d'ariettes, représ. en 1776 ; *l'Inconnue persécutée*, com. mêlée d'ariettes, 1776 ; *Ariane dans l'île de Naxos*, opéra en un acte représ. en 1782 ; *la Réunion du 10 août*, ou *l'Inauguration de la république franç.*, opéra en un acte, musique de Porta, 1793. On trouve aussi une *notice* sur Moline dans les *Siècles littér.* de Désessarts.

MOLINELLI (JEAN-BAPTISTE), prêtre de la congrégation des écoles pies, né à Gênes en 1730, enseigna d'abord la philosophie à Oneille, ensuite la théol. à Gênes, puis fut appelé à Rome pour y remplacer le P. Natali dans la même chaire au collége Nazaréen ; il revint au bout de quelq. ann. dans sa patrie, et y m. en 1799. On a de lui : un *Traité de la primauté du pape* (en ital.), Rome, 1788 ; une *Thèse sur les sources de l'incrédulité et sur les vérités de la religion chrétienne*, ibid., 1777 ; des *remarques* et des *notes* ajoutées à l'édit. de la Théol. de Lyon, faite à Gênes par Olzati en 1788. Molinelli s'était montré favorable à la révolution de son pays en 1797 ; et il pub. en faveur du système démocratique deux brochures (en ital.), dont voici les titres : *le Préservatif contre la séduction*, et *du Droit de propriété des églises sur les biens ecclésiastiques*. — MOLINELLI (Pierre-Paul), méd. ital., m. en 1764, professa la médecine et la chirurgie en l'université de Bologne, fut membre de l'institut de cette ville, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris. Il a laissé plusieurs *Mém.* estimés sur des expériences anatomiques et des opérations chirurgicales, notamment celle de la fistule lacrymale.

MOLINET (JEAN), poète français du 15e S., né dans un village du Boulonais, fit ses études à Paris, et retourna en Flandre, où il se maria. Devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique, et devint chanoine de la collégiale de Valenciennes, et mourut dans cette ville en 1507. On a de lui : la traduct. en prose du roman de *la Rose* de Jean de Meung (*v.* ce nom), Lyon, 1503 ; Paris, 1521, in-fol., goth. ; *Faits et Dits, contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux*, etc., Paris, 1531, in-fol., ibid., 1537 et 1540, in-8, édit. rares et recherchées. C'est de ce recueil qu'on a extrait les poésies div. de Molinet, imp. à la suite de la *Légende de maître Pierre Faifeu* (*v.* BOURDIGNÉ) ; et la plus curieuse des productions qui en font partie est la *Recollection des merveilles advenues en notre temps*, commencée par Chatelain (*v.* ce n.) ; *le Temple de Mars, dieu des batailles*, Paris, chez Petit-Laurent, sans date, in-8, goth. ; sans nom de ville et sans date, in-16, goth. ; réimp. dans les *Faits et Dits* ; *le Calendrier mis par petits vers*, sans date, in-8, et réimpr. dans les *Faits et Dits* : moralité intit. *Vigile des morts*,

mise en rimes françoises, et par personnaiges, Paris, chez Jean Johannot, sans date, in-16, gothique, très-rare; *Hist. du rond et du quarré à cinq personnaiges*, etc., imp. sans nom de lieu et sans date, de la plus grande rareté, puisque Duverdier est le seul bibliographe qui la cite. Molinet a laissé en MSs. : *l'Art de rimer*, conservé à la biblioth. du roi sous le n° 1188; et une *Chronique* de 1474 à 1504, dont on a connu plus. copies dans les Pays-Bas, entre autres [illegible] en 2 vol. in-fol., avec un *Supplément* jusqu'en 1506, en la possession de J. Godefroy, archiviste de la chamb. des comptes de Lille. Aubert Lemière avait eu l'intention de faire impr. un *extrait* de cette chronique; et son MS., approuvé par le censeur, faisait partie de la Biblioth. de M. La Serna Santander.

MOLINET (Claude du). V. Dumolinet.

MOLINETTI (Antoine), médecin de Venise, m. en cette ville vers 1675, est aut. d'un *Traite des sens et de leurs organes* (en latin), Padoue, 1669, in-4.

MOLINEUX. V. Molyneux.

MOLINIER (Guill.), troub. du 14e S., chancelier de l'association toulousaine connue sous le nom de *Collége du Gai-Savoir*, dont l'académie des Jeux Floraux tire son origine, fut chargé en 1348 de préparer une poétique dont il devait soumettre les difficultés aux sept poètes qui, sous le nom de *mainteneurs*, composaient le *gai-consistoire*. Il fondit dans sa rédaction les observations de ces poètes, et pub. son ouvrage, en 1356; une grammaire et un traité étendu des figures de rhétorique complètent cette production, qui a pour titre les *Leys d'Amors*, en prose, mêlée de quelques vers. M. Raynouard l'a pub. dans sa *Gramm. romane*, qui se trouve en tête du *Choix de Poésies des troubadours*; et MM. Descouloubre et d'Aguilar, académic. des Jeux Floraux, ont annoncé qu'ils publieraient le texte avec la trad. en regard. Cette publication est attendue.

MOLINIER (Etienne), doct. en théol. et prédicateur, né à Toulouse vers la fin du 16e S., y exerça d'abord la profession d'avocat, puis entra dans l'état ecclés., et se fit un nom dans la chaire évangélique. Il prêcha devant Louis XIII lorsque ce monarque fut sacré en 1610, et ensuite dans les principales églises de Paris et des provinces jusqu'à sa m., arrivée en 1650. On a de lui un gr. nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Sermons pour tous les dimanches de l'année*, Toulouse, 1631, 2 vol. in-8; idem *pour le Carême*, Lyon, 1650, 2 vol. in-8; id. *pour les Fêtes des saints*, Douai, 1652, 3 vol. in-8; id. *pour l'Octave du St Sacrement*, Toulouse, 1640, in-8; *sur le Mystère de la croix*, ib., 1643, in-8; *Œuvres mêlées*, ibid., 1651, in-8.

MOLINIER (Jean-Bapt.), prédic., né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'oratoire en 1700, passa des travaux de l'enseignement à ceux de la chaire, prêcha avec succès à Grenoble, à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris, quitta l'Oratoire en 1720, se retira au diocèse de Sens, et revint ensuite à Paris dans l'intention de reprendre ses travaux apostoliq. Mais l'archevêque de Paris Vintimille lui ayant interdit la prédication, il ne s'occupa plus que de la révision des sermons qu'il avait prononcés, et m. en 1745. On a de lui : des *Sermons*, 1730 et années suiv., 14 vol. in-12; une trad. des *Psaumes*, avec le latin et des notes, in-12; une traduct. de l'*Imitation de J.-C.*, 1725, in-12, et 1730, in-18; *Extraits de l'Hist. eccles. de Fleury sur l'Arianisme*, avec une *Préface théologique*, 1718, in-4; *Instructions et Prières*, etc., 1724, in-12; *Exercice du Penitent*, avec l'*Office de la Penitence*, 1724, in-18; enfin des *prières* et *pensées chrétiennes*, des *cantiques spirituels*, etc.

MOLINISTES, nom sous lequel on désigne les partis. des opinions théol. de Louis Molina (*v.* ce n.)

MOLINOS (Michel), théolog. espagnol, né en 1627 dans le diocèse de Sarragosse, alla se fixer à Rome, et y acquit une gr. réputation de piété et de talent pour la direction des consciences. Il publia en 1675, avec l'approbation de cinq docteurs, un livre intit. *la Guide spirituelle*, dans lequel il prétendait diriger les âmes en la voie de la perfection. Cet ouv., pub. d'abord en espagnol, puis imp. en ital. et en latin, fut attaqué par le jésuite Segneri et défendu par le P. Petrucci et Fr. Malaval. L'inquisition romaine fit arrêter et emprisonner Molinos en 1685; et l'inquisition d'Espagne condamna son livre la même année. Son procès fut instruit : plus. personnes furent aussi arrêtées à ce sujet; et le 28 août 1687 l'inquisition romaine lança un décret qui condamnait 68 propositions de Molinos, qualifié lui-même dans cet acte d'*enfant de perdition*, et obligé, le 3 sept. suivant, de faire une abjuration publique. Ce jugement fut confirmé le 19 déc. de la même année par le pape Innocent XI. Molinos m. en prison le 29 déc. 1696. Outre *la Guide spirituelle*, il avait publié un petit *Traité de la communion quotidienne*. On trouve dans l'édition des *Œuvres de Fénélon*, pub. par Lebel, t. 4, une analyse de la doctrine de Molinos, et une réfutation (par Fénélon) des 68 propositions condamnées. La doctrine de Molinos est différente du quiétisme mitigé de Mme Guyon (*v.* ce nom) et du système encore plus adouci du célèbre archev. de Cambrai. On trouve dans le *Recueil de pièces concernant le quiétisme* (pub. par Cornand de la Croze), Amsterdam, 1688, in-8, la traduct. franç. de *la Guide spirituelle* et du *Traité de la communion*.

MOLITOR (Ulric), doct. en droit de l'université de Pavie, né à Constance dans le 15e S., m. en 1492, publia dans cette ville un *Tractatus de Lamiis et Pythonicis*, dédié à Sigismond, duc d'Autriche, 1489, in-4; réimpr. à Paris, 1561, in-8, et inséré dans une collection de pièces sur la magie, intit. *Malleus Maleficorum*, 1584. — Jean-Horace Molitor, médecin allem. du 17e S., est aut. d'un *Tractatus de Thermis artificialibus septem mineralium planetarum*.

MOLLENDORF. V. Moellendorf.

MOLLER ou MOELLER (Henri), théolog., né vers 1528 à Hambourg, fut prof. des langues grecq., latine et hébraïque à l'université de Wittemberg; mais ayant refusé de signer les articles de foi dressés par le synode de Torgau, il perdit son emploi, et revint dans sa patrie, où il m. en 1589. On a de lui des *commentaires* en latin sur Isaïe, Malachie, Osée, et sur les *Psaumes* de David. Ce dernier *Comment.* a été pub. à Wittemberg, 1573, 3 vol. in-8, et à Genève, 1603, in-fol. On trouve aussi un écrit latin de ce théol., inséré dans le t. 5 des *Declamationes selectæ* de Melanchthon sous le tit. d'*Adhortatio in cognoscendam linguam hebræam*; et des *vers* latins dans le t. 4 des *Deliciæ poetar. germanorum*.

MOLLER (Daniel-Guillaume), savant philologue allemand, né à Presbourg en 1642, visita, au sortir de ses études, les principales villes d'Allemagne, s'arrêta particulièrement à Wittemberg, où il suivit des cours de théologie, de médecine et de langues orientales, parcourut ensuite la Prusse, la Pologne, l'Angleterre, l'Alsace, la Suisse, différentes provinces de France, l'Italie, revint dans sa patrie en 1670, fut nommé en 1674 profess. de métaphysique et d'histoire, bibliothécaire à l'université d'Altdorf, et m. dans cette ville en 1712. On a de lui de nomb. ouv. dont Niceron donne les titres dans le t. 12 de ses *Memoires*, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Oratio de confusione linguarum Babylonica*, Wittemberg, 1662, in-4; *Meditatio de insectis quibusdam hungaricis prodigiosis*, etc., Francfort, 1673, in-12; *Curriculum poeticum*, Altdorf, 1674, et *Mensa poetica*, ib., 1678, in-12; *de Typographia*, ib., 1692, in-4;

imp. dans les *Monumenta typogr.* de J.-C. Wolf, t. 2; *Dissert. de Opsimathiâ*, ib., 1694, in-4; *de Scytalâ Lacedæmoniorum*, ibid., 1695, in-4; *de Technophystatis*, ib., 1704, in-4; et 50 autres *dissert.* sur Quinte-Curce, Cornelius-Nepos, Salluste, Florus, Justin, Suétone, Tacite, etc., et les principaux historiens du moyen âge. Daniel Cerutinger a rassemblé beaucoup de détails sur la vie et les ouv. de Moller dans le *Specimen Hungariæ litterariæ*.

MOLLER (Jean), célèb. philologue allem., né en 1661 à Flensbourg, dans le duché de Sleswig, fréquenta successiv. les universités de Kiel, d'Iena et de Leipzig, fit de gr. progrès dans la philosophie, la théol. et la littér., visita les biblioth. de Hambourg et de Copenhague, fut nommé régent au collége de sa ville natale, puis rect. en 1701, refusa différentes chaires qui lui furent offertes en pays étrangers, et m. en 1725. On a de lui : *Prodromus Cimbriæ litteratæ*, Sleswig, 1687, in-4; *Isagoge ad histor. Chersonesi cimbricæ*, Hambourg, 1691, in-8; *Homonimoscopia histor.-philologico-critica*, ibidem, 1697, in-8; *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, ibid., 1699, 2 parties in-8; *Diatribe de Helmoldo presbitero*, etc., Lubeck, 1702, in-4; *Cimbria litterata, seu Historia scriptorum*, etc., Copenhague, 1744, 3 vol. in-fol. C'est l'ouv. le plus important de l'aut. On lui doit encore une bonne édit. du *Polyhistor* de Morhof. Bern. et Olaus-Henri, fils de J. Moller, ont publié sa *vie* en latin, Sleswig, 1734, in-4. — Olaus-Henri Moller, fils du précéd., né à Flensbourg en 1715, fut nommé en 1744 prof. honoraire d'hist. littér. à Copenhague, et m. en 1796 dans sa ville natale, où il était devenu recteur. On a de lui un gr. nombre de *tables généalogiques* et des *notices* histor. sur Flensbourg et autres villes du duché de Sleswig, et sur divers points de l'hist. du Danemarck. Il fut le rédacteur de la *Biblioth. danoise* (en allem.) depuis le 4e jusqu'au 9e cahier. — Moller (Christian), pasteur à Landau, a pub. : *Novum-Testamentum germanicum litteris hebraeo-teutonicis*, Francfort-sur-l'Oder, 1700, in-4, très-rare.

MOLLET (Claude), jardinier des rois Henri IV et Louis XIII, m. vers 1615, avait de grandes connaissances dans son art. Henri IV l'aimait beaucoup, et s'entretenait familièrem. avec lui. Mollet introduisit dans les jardins de Fontainebleau et d'autres maisons royales des plantes qui y étaient inconnues auparavant. Il s'appliqua à tracer des jardins à grands compartimens et à dessins figurés; c'est d'après ces principes qu'il planta les jardins de St-Germain-en-Laye, et qu'il fit des plantations dans le jardin des Tuileries. Après sa m., ses deux fils, André et Noël Mollet, publièrent son ouvrage intit. : *Théâtre des plans et jardinages, contenant des secrets et inventions inconnus, etc., avec un traité d'astrologie propre pour toute sorte de personnes*, etc., avec 22 planches de dessins d'André-Jacques et Noel, fils de l'aut., Paris, 1652, 1660 et 1676, in-4. La prem. édit. est la meilleure.

MOLLOY (Charles), publiciste irlandais, mort en 1690, est aut. d'un traité intit. : *de Jure maritimo et navali*, Londres, 1676, souv. réimprimé depuis. — Francis Molloy, prof. de théologie au collége St-Isidore de Rome, a pub. les ouv. suiv. : *Sacra theol.*, Rome, 1666, in-8; *Lucerna fidelium*, ib., 1676, in-8; *Grammat. lat.-hibernica compendiata*, ib., 1677, in-12. — Un autre Molloy (Charles), aut. dramatiq., issu d'une famille distinguée de Dublin, m. en 1767, a donné les trois pièces suiv. : *the perplexed Couple*, 1715, in-12; *the Coquet*, 1718, in-8; et *Half-pay Officer*, 1720, in-12. Il eut en outre la principale part aux deux écrits périodiques intit. : *le Sens commun* et *Fog's journal*.

MOLYNEUX (Guill.), mathém. irlandais, né à Dublin en 1656, forma en 1683 le plan d'une société philosoph. à l'instar de celle de Londres, et en fut le prem. secrétaire. Il fut nommé l'année suiv. ingén. en chef et surintendant des bâtimens S. M. Britannique; et la société royale de Londres l'admit dans son sein en 1685. Il m. en 1698. On a de lui : *Sciothericum Telescopium*, ouv. contenant la description et l'usage d'un cadran solaire à lunette de son invention, Dublin, 1686; Londres, 1700, in-4; *Dioptrica nova*, traité revu par Halley, et pub. à Londres, 1692; *the Case of Ireland stated in relation to its being bound by acts of parliament made in England*, Dublin, 1695, Londres, 1720, in-8; et plus. *Mém.* insérés dans les *Transactions philosophiques*. — Samuel Molyneux, fils du précéd., né à Chester en 1689, hérita du goût de son père pour les études astronom., contribua comme lui aux progrès de l'optique, fut secrét. du prince de Galles (depuis George II), ensuite commissaire de l'amirauté, et mourut dans un âge peu avancé, laissant des notes et observat. MSs., dont Rob. Smith a fait usage dans son traité d'optique. — Thomas Molyneux, oncle du précéd., méd., mort en 1733, a publié des *Letters to Mr. Locke*, Londres, 1708, in-8, et plus. *mém.* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

MOLYNEUX est le nom d'une ancienne famille d'Angleterre, descendante de William des Moulins ou de Molines, gentilhomme normand qui accompagna Guillaume-le-Bâtard dans son expédit. de la Grande-Bretagne. Plus. individus de cette famille se sont signalés par leur valeur, leur dévouement, et occupent une place honorable dans l'histoire d'Angleterre.

MOLZA (François-Marie), l'un des meilleurs poètes italiens de son siècle, né à Modène en 1489, termina ses études classiques dans sa patrie, puis suivit à Bologne les leçons de J. Mayno, célèbre jurisconsulte, et se rendit ensuite à Rome pour se perfectionner dans la connaissance des langues et de la littérat. ancienne. Les talens qu'il acquit lui auraient procuré une grande fortune dans le monde si sa conduite avait été plus régulière. Il m. dans la misère et des suites d'une maladie honteuse en 1544. Sa fin malheureuse fit oublier ses vices, et on ne se rappela que ses talens et ses qualités aimables. Une médaille fut frappée en son honneur par les soins de Léonard Arétin (*v.* ce nom). Tous ses contempor. l'ont comblé d'éloges comme poète. Ses *œuvres* ont été recueillies par P.-A. Serassi, Bergame, 1747-1754, 3 vol. in-8, avec une *vie* de l'auteur remplie de détails intéressans. Molza réussit également dans tous les genres, et joignit à l'élégance du style la noblesse des pensées et la vivacité de ses images. Un de ses écrits intit. : *Capitolo in lode de' fichi*, pub. à la suite des *dialogues* de l'Arétin (ce qui indique le sujet traité par l'auteur), a été imp. pour la prem. fois avec un *commentaire* d'Annibal Caro (caché sous le nom d'Agresto), sous ce titre : *Commento di ser Agresto da Ficaruolo sopra la prima ficata del P. Siceo*. Ce dernier nom est celui qu'avait pris Molza dans l'académie *della Virtù*, dont il était membre. On conserve dans les bibliothèq. d'Italie beaucoup de morceaux encore inédits du même aut. — Molza (Tarquinia), petite-fille du précédent, née à Modène en 1542, fut supérieure à son aïeul, non par ses poésies, mais par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle étudia avec succès le latin, le grec, l'hébreu, la philosophie, les mathém., l'astronomie, et cultiva en même temps les arts d'agrément. Un décret du sénat de Rome lui conféra en 1600 le titre de citoyenne romaine, transmissible à perpétuité aux personnes de sa famille; le pape et les plus illustres prélats la pressèrent en vain de se fixer dans cette capitale du monde chrétien; mais elle ne voulut point quitter sa patrie, où elle m. en 1617. Les ouv. qu'elle a laissés ne justifient guère les éloges dont elle a été comblée par le Tasse,

Guarini et les plus illustres écrivains de son temps. On a d'elle la traduct. de deux *dialogues* de Platon (*le Carneade* et *le Criton*), des *sonnets*, des *madrigaux* et des *épigrammes*, en latin, en italien, etc. : toutes ces pièces ont été recueillies dans les t. 2 et 3 des *œuvres* de l'aïeul de l'auteur. On peut consulter sur cette dame savante la *Biblioth. modenese* de Tiraboschi.

MOMBRIZIO (Bonino), écrivain ital. du 15e S., est connu comme auteur d'un ouvr. intit. : *Sanctuarium, seu Vitæ sanctorum*, 2 vol. in-fol., sans nom de ville et sans date (on croit qu'il fut imp. à Milan, patrie de l'auteur, vers 1489) : très-rare et très-recherché des bibliomanes. On a aussi de lui quelq. *poésies* latines. On peut consulter pour de plus gr. détails sur ce poète l'*Hist. topogr. mediol.* de Sassi, p. 146, ainsi que la 1re part., p. 939, et 2e part., p. 2007 du t. 2 de la *Bibl. script. mediol.* d'Argellati.

MOMORO (Ant.-Franç.), imp., né à Besançon en 1756, vint de bonne heure à Paris, y fut admis en 1787 dans la communauté des libraires, embrassa les principes de la révol., et figura parmi les memb. marquans de la soc. ou *club des cordeliers*. Après le 10 août 1792, il fut nommé memb. de la commission administrative qui remplaça le départem. de Paris, et fut envoyé deux fois, en 1793, pour surveiller les opérations des généraux. Danton et Robespierre, dont il s'était séparé, le firent comprendre dans le décret d'accusation porté contre Hébert, Chaumette (*v.* ces noms), et il fut condamné à m. le 24 avril 1794, à l'âge de 38 ans. Il a pub. : une *Epreuve d'une partie des caractères de sa fonderie*, 1787, in-16; *Manuel des imposit. typographiques*, 1789, in-12; 2e édit., augmentée, 1792; 3e édit., Bruxelles, 1819, in-8, avec 33 pl.; *Traité élémentaire de l'imprim.*, 1793, in-8, estimé; *Rapport sur les événemens de la guerre de la Vendée..... fait à la société des cordeliers le 14 nivose an* II, in-8, en 3 parties. On lui attribue encore : *Réflex. d'un citoyen sur la liberté des cultes relig.*, etc., in-8; et le *Journal des Cordeliers*, dont il a paru 10 nos, format in-8, du 28 juin au 4 août 1791.

MONACELLI (François), sav. canoniste, né à Gubbio dans le territoire d'Urbin, m. vers 1725, a laissé un ouv. utile aux évêques, aux grands-vic., aux confesseurs, aux curés, etc., sous le titre de *Formularium legale practicum fori ecclesiasti, in quo formulæ expeditionum de his quæ pertinent ad officium judicis nobile continentur, cum appendice*, etc., Venise, 1736, 1772, 2 vol. in-fol.

MONACI (Laurent de'), chroniq., né à Venise dans le 14e S., remplit quelque temps les fonctions de secrétaire du sénat de cette république, et fut ensuite nommé chancelier du royaume de Candie, où il m. en 1429. On a de lui une chronique de Venise intit. : *de Rebus Venetor. ab urbe conditâ ad annum* 1354, pub. par Fl. Cornaro, avec une *préface* et des *notes*, Venise, 1758, in-4. On conserve dans les MSs. de la biblioth. de Trévise une *Oraison funèbre de Vital Landi*, en latin, par le même; et on cite encore de lui deux pièces de vers : *Carmen metricum de Caroli Parvi regis Hungariæ lugubri Exitio* et *pia Descriptio miserabilis casûs illustrissimæ reginæ Hungariæ*.

MONACO (la princesse GRIMALDI), née Choiseul-Stainville, fille du maréchal de ce nom, ayant quitté la France en 1791, osa y rentrer l'année suiv., fut arrêtée comme suspecte, s'évada, et, de nouveau arrêtée, fut traduite au trib. révolut., et conduite à l'échafaud le 8 therm. an II (1794). On dit qu'en y marchant elle adressa au peuple l'interpellation suiv. : « Vous venez nous voir mourir; il fallait venir nous voir juger. »

MONALDESCHI, nom d'une famille noble de la ville d'Orviette dont sont issus les personnages suiv. — Benoit Monaldeschi s'empara du pouvoir suprême dans sa ville natale, alors gouvernée en république sous la protection du pape, et se maintint dans son usurpation jusqu'en 1355, que le légat Egidio Albornoz reprit Orviette. — Louis-Boncomte de Monaldeschi, chroniqueur, né à Orviette en 1327, fut élevé à Rome, où il vécut jusqu'à l'âge de 115 ans, sans avoir éprouvé, dit-on, aucune maladie. Il a laissé une *chronique* depuis 1228 jusqu'en 1340, écrite dans le dialecte alors en usage à Rome, et qui a beaucoup de rapports avec l'idiome napolitain. La biblioth. du roi possède un exempl. MS. de cette chronique, et Muratori en a pub. un fragment assez court dans les *Script. rer. ital.*, tome 12. — Monaldeschi (Jean, marquis de) entra au service de la célèbre Christine, reine de Suède, devint son grand écuyer, l'accompagna dans ses voyages, et fut assassiné par ses ordres dans la galerie du chât. de Fontainebleau le 10 oct. 1657. Le P. Lebel (*v.* ce nom) a écrit la *relation* de cet évènement.

MONALDI, religieux franciscain, puis archev. de Bénévent, né en Dalmatie vers la fin du 15e S., est aut. d'une *somme de cas de conscience*, connue sous le titre de *Summa Monaldina*, et imp. à Lyon en 1518. — Monaldi (Benoît), appelé aussi *Ubaldo* du nom d'un oncle dont il hérita, fut d'abord auditeur de rote, puis cardinal et év. de Pérouse, sa patrie, et m. en 1644. On a de lui un vol. de *décisions de la rote*, en ital., publ. à Pérouse en 1654, avec des *notes* de Torello. — Monaldi (Guido), de Florence, est aut. d'une *chronique* ou *journal* dep. l'an 1340 jusqu'en 1381, cité dans le vocabulaire *della Crusca*. — Monaldi (Michel), né à Raguse, m. en 1592, a laissé des *poésies* recueillies par son neveu Marino Battitorre, imp. à Venise en 1599, et de nouveau à Raguse en 1783.

MONANTHEUIL (Henri de), mathémat., né à Reims vers 1536, fit ses études à Paris, s'appliqua particulièrem. aux mathématiques et à la médec., fut reçu docteur dans cette dern. faculté, et joignit la pratique à l'enseignement. Il avait obtenu en 1574, à la recommandat. du secrét. d'état P. Brulart, la chaire de mathém. au collége de France; mais Amyot (*v.* ce nom) s'étant opposé à sa nomination, il fut d'abord rayé du tableau des profess.; puis, sur la requête que ses collègues présentèrent en sa faveur à Henri III, réintégré dans ses fonctions en 1577. Il m. en 1606. On a de lui : *Ludus iatro-mathematicus musis factus*, Paris, 1597, in-8; une trad. latine du *Traité des méchaniques* d'Aristote, ibid., 1599, in-4; *de Puncto, primo geometriæ principio, liber*, Leyde, 1600, in-4; *Problematis omnium quæ à MCC. annis inventa sunt nobilissimi demonstratio*, ibid., 1600; deux *discours* lat. prononcés au collége royal en 1574 et 1577. V. pour plus de détails les *Mém.* de Niceron, t. 15, et le *Mem.* de Goujet *sur le College royal*, tome 2, édition in-12.

MONARDES (Nicolas), méd. espagnol, né à Séville au commencement du 16e S., pratiqua son art avec un gr. succès, s'attacha à l'étude de la botanique, publia sur les propriétés des plantes médicales plus. ouv. estimés, et m. dans sa patrie en 1578. On connaît de lui : *de secandâ Venâ in pleuritide*, etc., Séville, 1539, in-4; Anvers, 1564, in-8; *de Rosâ et partib. ejus; de Succi rosar.*, etc., Anvers, 1565, in-8; *Libro de dos medicinas excellent. contra todo veneno*, Séville, 1569, 1580, in-8; *Libro que trata de la Nieve*, ibid., 1571, in-8; *de las Cosas que se traen de las Indias occidentales*, etc., Séville, in-4 (ces différ. ouv. espagnols ont été trad. en lat. par C. Lécluse, *v.* ce nom). — Linnée cite un Jean Monardes dans sa *Bibliothèque botanique*, et lui attribue des *Epistolæ medicinales*; mais il est probable qu'il ne faut pas distinguer ce personnage, inconnu d'ailleurs, de N. Monardes de Séville.

MONAVIUS (Frédéric), méd. de Stettin, en Poméranie, au 17e S., se fit une réputation par les

Lanx satura rerum medicarum, Tu-, in-4; *Elenchus affectuum ocularium*, , 1644, in-4; *Bronchotomia, quæ est rationali ratio, cum appendice de af-ribus, et de febribus omnibus*, Grypsin-4; Iéna, 1711, in-8; *Crystallina, rum novæ inventæ species*, Brunswick, — Un autre MONAVIUS (Pierre), mé-breslau en 1551, m. à Vienne en 1588, Pemper. Rodolphe II, a laissé quelq. et des *lettres* insér. dans les *Medico-ium Consilia*, publ. par L. Scholaius.

DO (lord). V. BURNETT.

GNÉ (J.-M.), commissaire à Paris, où échafaud révolut. le 4 mars 1794, est *tableau général du Maximum de la* Franç., en II (1794), 3 vol. in-8.

N (N. FOUGERET DE), littérat. mé-Péronne, mort en 1761, avait servi ps dans les gardes-du-corps, avant de métier d'écrivain. On a de lui, entre dont M. Barbier donne les titres dans *des Anonymes*, au mot *Fougeret* : *la nestie*, 1745, in-12 : mauvaise imitat. *risque* de Scarron, qui cependant a eu *Préservatif contre l'Anglomanie*, 1787, *mopolite*, ou *le Citoyen du monde*, 1750, *et la Ravaudeuse*, et quelq. autres rom. C'est à tort qu'on lui a attribué celui *se philosophe* (*v.* l'art. MONTIGNI).

BRIÉ (JOSEPH-SATURNIN PEITES, contre-amiral, né à Toulouse en 1741, la marine à l'âge de 15 ans comme garde a, s'embarqua sur le vaisseau *le Vaillant*, ntôt *des preuves* de bravoure et d'une *lligence*, devint enseigne de vaisseau en *ssant* en 1777, capitaine en 1782, et ssivem. avec une constante distinct. sous es amiraux d'Estaing, de Guichen et de ces noms). Après la paix de 1783 il fut ns plus. expédit., et continua de signaler on dévouem. et son expérience navale. révolut. il fut destitué comme noble, et ongue détention. En 1814 il fut nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis, iral en retraite ; et il m. en 1819.—Pierre-PEITES de MONCABRIÉ, second fils du né à Toulouse en 1771, entra fort jeune à filitaire, fit une partie des campagnes de t., devint officier supérieur, et fut tué sous *de Lubeck en 1806.*

ADE (*Hugues de*), vaillant capit. espag., *fin du 15e S.*, descendait d'une des plus *et des plus* illustres maisons de Catalogne. -jeune offrir ses services à Charles VIII, monarque dans son expédit. d'Italie en s la retraite des Français il s'attacha à la César Borgia (*v.* ce nom), passa ensuite de espagnole sous les ordres de Gonzalve ne, s'y distingua par des actions éclat fait prisonnier par André Doria sur la ées, et renvoyé ensuite à Charles-Quint m. De retour en Italie, Moncade embrassa s Colonne contre le pape Clément VII, ns Rome à la faveur de la nuit, et s'em-atican dont il abandonna le pillage à ses ommé ensuite vice-roi de Naples, il eut e cette ville contre les Français, et fut au combat naval qui eut lieu devant le 28. — MONCADE (François de), comte et marquis d'Aytona, de la famille du é à Valence en 1586, servit d'abord avec tinction dans l'armée espagnole, et rem-e plus. emplois importans, tels que ceux ler d'état, d'ambassadeur à la cour de t de généralissime de l'armée des Pays-les ordres de l'infante Isabelle : c'est pen-reice de ces dern. fonct. qu'il fit échouer les tentatives du prince d'Orange sur la Meuse, et qu'il m. en 1635 au camp de Glock dans le duché de Clèves. Il avait écrit à l'âge de 27 ans une relat. milit. intit. *Hist. de l'expédit. des Catalans et des Aragonais contre les Turks et les Grecs, sous le règne de l'emp. Andronic-Paléologue* (en espag.), Barcelone, 1623, in-4. On cite encore de lui une *Vie de Manlius Torquatus*, Francf., 1642, et une *Histoire du célèbre monastère de Montserrat* : ces deux ouvrages sont en latin.

MONCADE (LOUIS-ANTOINE DE BELLUGA DE), cardinal, de la même famille que les précéd., né en 1662 à Motril (roy. de Grenade), fut reçu docteur en théologie à Séville en 1686, devint ensuite chanoine de Zamora, puis de Cordoue, évêque de Carthagène en 1705, vice-roi de Valence et capit.-général de Murcie en 1706 ; il reçut le chapeau de cardinal en 1720, refusa l'archevêché de Tolède (siége le plus riche de la chrétienté), et m. à Rome en 1743. Ce docte prélat, que Clément XI et Benoît XIV citent avec honneur dans leurs ouvr., a laissé, entre autres écrits mentionnés dans le *Moréri* de 1759 : un *mém.* dogmatique sur la conception de la Ste Vierge ; *Epistola dogmatica ad Armenos*, in-fol. ; *Explicat. de la doctrine chrét. à l'usage des Missionnaires chez les infidèles*, in-8 ; des *Lettres pastorales*, 2 vol. in-4, etc.

MONCE (FERDINAND de LA), peintre et archit., né à Munich en 1678 de parens originaires de Dijon, vint en France pour se perfectionner dans les arts dont son père, peintre et architecte de l'électeur de Bavière, lui avait donné les premières leçons. Il visita ensuite successivement Rome et les principales villes d'Italie, revint en France par Marseille, s'arrêta quelque temps à Grenoble, s'y fit connaître par plus. ouvr., se maria, alla se fixer à Lyon en 1731, et m. dans cette même ville en 1753. Il y a construit plus. édifices assez remarquables, tels que l'*église des Chartreux*, le *portail* de celle de St-Just, celui du gr. Hôtel-Dieu et son *vestibule*, et une partie du *quai du Rhône*. C'est d'après ses dessins que furent exécutées les planches de la belle édition de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, pub. à Lausanne, et les planches qui font partie de la *Descript. de la Chapelle des Invalides* à Paris.

MONCEAUX (FRANÇOIS de), en latin *Moncaus*, seigneur de Fridelval, jurisc. et poète d'Arras au 16e S., fut envoyé en ambassade en France auprès de Henri IV par Alex. Farnèse, duc de Parme. On a de lui entre autres ouvr. cités dans le *Moréri* de 1759, etc. : *Bucolica sacra*, Paris, 1589, in-8 ; *Aaron purgatus, sive de Vitulo aureo libri duo*, ib., 1606, in-8, prohibé à Rome en 1609 ; *Lucubratio in Caput I et VII Cantici Canticorum*, ib., 1587, in-4.

MONCHAUX. V. DUMONCHAUX.

MONCHESNAY (JACQUES DE LOSME DE), littérateur, né à Paris en 1666, montra dès son enfance de gr. disposit. pour les lettres, se fit recevoir avocat pour avoir un titre dans le monde, se livra ensuite au goût primitif et dominant que sa fortune indépendante lui permettait de cultiver, et mourut à Chartres en 1740. On a de lui : cinq *comédies*, représentées au théâtre italien de 1687 à 1693, et impr. dans le recueil de Gherardi ; *Satyres nouv.* sur l'esclavage des passions et sur l'éducat. des enfans, Paris, 1698, in-4 ; *Bolæana*, ou entretiens avec Boileau, inséré dans les pièces préliminaires des *œuvres* de ce grand poète, Paris, 1740, in-4 ; réimp. avec les *Poésies* de Sanlecque, Amsterdam, 1742, in-12, et dans le t. 5 du *Boileau* de St-Marc, avec des additions et des correct. de l'éditeur. Il a laissé en MS. des *épîtres*, des *satires* et des *épigrammes*, traduites de Martial.

MONCHRETIEN. V. MONTCHRESTIEN.

MONCHY (CHARLES de), plus connu sous le nom de *maréchal d'Hocquincourt*, est moins célèbre par ses services militaires, qui cepend. ne sont pas sans gloire, que par l'écrit attribué à St-Evremond ou

à Charleval (*v.* ces deux noms), et qui a pour titre : *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*. Ch. de Monchy, né au commencem. du 17e S., d'une ancienne famille de Picardie, entra de bonne heure au service, se distingua dans les différentes campagnes contre les Espagnols, sous le règne de Louis XIII, à La Marfée, à Ville-Franche, etc., commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Rhétel en 1650, reçut le bâton de maréchal l'année suiv., battit ensuite les Espagnols en Catalogne, puis força leurs lignes devant Arras, fut battu à Bleneau en 1652 par le gr. Condé, et fut tué en 1658 devant Dunkerque.

MONCK (George). V. Monk.

MONCLAR. V. Ripert-Monclar.

MONCONYS (Balthasar), voyageur franç., né à Lyon en 1611, obtint de son père la permission d'achever ses études et de prendre ses degrés en droit à Salamanque. Il parcourut une partie de l'Espagne, revint en France, d'où, malgré la volonté de son père, qui voulait lui acheter une charge de conseiller, il partit pour le Portugal, s'y embarqua, visita successivem. les côtes de Provence, l'Italie, l'Egypte, la Syrie, la Palestine, la Natolie, Constantinople, et retourna dans sa patrie en 1649. Il fut chargé ensuite par le duc de Luynes d'une négociation importante à Rome, puis accompagna le fils de ce seigneur (le duc de Chevreuse) dans ses voyages en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne : revenu à Lyon en 1664, il y m. l'année suivante (28 avril 1665). On a de lui les *Voyages de M. de Monconys*, etc., pub. par son fils, Lyon, 1665, 3 v. in-4, avec fig. ; Paris, 1667, 2 v. in-4 ; ibid., 1695, 5 vol. in-12 ; trad. en allem., Leipsig, 1697, in-[illegible].

MONCOUSU (Pierre-Augustin), capitaine de vaisseau, né en 1756 à Beauné en Anjou, entra dans la marine à l'âge de 17 ans comme simple matelot, fut fait officier en 1779, et nommé capit. de haut-bord en 1794. Il commandait le vaisseau l'*Indomptable* au combat d'Algésiras le 5 juillet 1801, où il fit des prodiges de valeur ; mais à la fin de l'action il fut emporté par un boulet sur son banc de quart. Il fut vivem. regretté par ses camarades qui le considéraient comme un des meilleurs officiers de la marine française.

MONCRIF (François-Augustin Paradis de), littérateur, né à Paris en 1687, dut à sa figure prévenante, à son esprit, à des talens agréables, l'avantage d'être accueilli de bonne heure dans des sociétés brillantes, où il forma des liaisons utiles à sa fortune. Poète, musicien, acteur, il devint l'âme des divertissem. à la mode, fut reçu à l'académie franç. en 1733, obtint l'année suivante la place de lecteur de la reine (Marie Leczinska), puis celle de secrét.-général des postes par la protect. du comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, dont il était l'ami depuis long-temps, et qu'il accompagna dans sa disgrâce et son exil en 1757. Moncrif m. en 1770 au palais des Tuileries où il avait un logement. On a de lui un certain nombre d'opuscules tant en vers qu'en prose, pub. d'abord en partie séparém., puis réunis et impr. sous le titre d'*Œuvres*, Paris, 1751, 3 v. in-16 ; 1768, 4 v. in-12 ; 1791, 2 v. in-8 ; 1801, 2 vol. in-18. Nous citerons parmi ces morceaux : les *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire* (1738, in-12) ; *les Ames rivales* ; *Histoire des Chats*, etc. ; Paris, 1727, 1738 ; Amsterdam, 1767, in-8) ; quelques petits *opéras-ballets* ; des *poésies chrét.*, des *poésies fugitives*, et des *chansons*. Il eut part à la rédaction du *Journal des Sav.* et des *Etrennes de la St-Jean*.

MONDENARD (Jean Sardos de MONTAGU, marquis de), m. à Paris en 1823, avait émigré pendant la révolution. On a de lui : *Considération sur l'organisation sociale, etc., de la France et de l'Angleterre*, Paris, 1802, 3 vol. in-8 ; *Examen du Budjet de* 1817, Paris, 1817, in-8 ; *Dialogue entre un Militaire et un Député*, ou *Petit Catéchisme politique*, etc., Paris, 1819, in-12.

MONDESIR (..... THIROUX de), lieut.-gén., né vers 1739, m. à Paris en 1822, était fils de Thiroux d'Arconville, présid. au parlem. de cette ville ; il servit avec distinction, émigra pend. la révolut., et ne rentra en France qu'après 1814. On a de lui : *Manuel du Dragon*, etc., 1780, in-12 ; *Manuel pour le corps de l'infanterie*, etc., 1781, in-12.

MONDEVILLE. V. Hermondaville.

MONDINO (abréviation de RIMONDINO), en latin *Mundinus*, anatomiste italien, né à Milan, ou selon d'autres à Florence vers la fin du 13e S., m. à Bologne en 1326, avait enseigné pend. long-temps et avec succès dans cette dern. ville. On a de lui : *Anatome omnium humani Corporis interior. membrorum*, impr. pour la prem. fois à Pavie, 1478, in-fol. ; ib., 1512, in-4 et in-8, avec les comment. de Matth. Curtius ; Bologne, 1481, in-fol. ; ibid., 1521, avec ce titre : *Carpi Comment. cum ampliss. annotationibus super anatomiam Mundini*, etc., fig., Padoue, 1484, in-4 ; Strasbourg, 1513, avec ce titre particulier : *Mundinus de omnibus humani Corporis inter. memb. Anatomia*, Lyon, 1528, in-8 ; Marbourg, 1741, in-4. — On connaît encore un autre personnage du même nom, médec. et profess. à Venise, m. vers 1630, auteur de quelques écrits sur son art entièrement oubliés aujourd'hui.

MONDONVILLE (Jeanne de JULIARD, dame de), fille d'un conseiller au parlem. de Toulouse, épousa en 1646 le sieur de Mondonville, gentilh. languedocien, devint veuve au bout de 5 ou 6 ans de mariage, se consacra dès lors aux œuvres de charité sous la direction de l'abbé de Ciron, et institua une congrégat. dite des *Filles de l'enfance de Notre Seigneur* qui fut approuvée par le pape Alex. VII en 1662. Accusée ensuite d'intrigues dans les affaires du jansénisme et de la régale, cette dame eut défense, en 1685, de recevoir aucune novice et de prendre des pensionnaires ; puis un arrêt du conseil du 12 mai 1686 supprima la congrégation : la fondatrice fut exilée à Coutances, où elle m. en 1701. Antoine Arnauld avait pris la défense des *Filles de l'enfance* dans son livre intit. l'*Innocence opprimée* (1683, in-12) ; et on essaya vainement de rétablir cette communauté en 1717. Reboulet, d'Avignon, a publ. une *Hist. de la Congrégation des Filles de l'enfance*, 1724, 2 vol. in-12, où il donne une idée peu avantageuse de cet institut et de sa fondatrice : cet ouvr. fut condamné par le parlement de Toulous en 1735. *V.* l'art. Juliard.

MONDONVILLE (Jean-Joseph CASSANEA de), musicien-compositeur, né à Narbonne en 1715, se fit remarquer par un talent précoce sur le violon, parcourut différentes villes de France, vint se fixer en 1737 à Paris, où il composa et publia successiv. des *motets*, des *sonates*, des *trio*, des *concerto* et des *opéras* qui obtinrent un grand succès. Il m. à Belleville, près Paris, en 1772. Ses sonates de clavecin, ses opéras du *Carnaval du Parnasse*, de *Titon et l'Aurore*, de *Daphnis et Alcimadure*, quelques-uns de ses motets et *oratorio*, exécutés au concert spirituel (dont il était le direct.), et qui eurent beaucoup de vogue dans le temps, sont entièrem. oubliés aujourd'hui. Ces diverses compost. sont sans verve, sans génie, et ses chants aussi monotones que ses récitatifs. — Son fils, m. en 1808, avait publié des sonates de violon en 1767.

MONDORGE. V. Montdorge.

MONESTIER (Blaise), jésuite, né dans le diocèse de Clermont en 1717, professa la philosophie dans cette ville, et m. en 1776. On a de lui : *Principes de Piété*, 1756, 2 vol. in-12, et *la Vraie Philosophie*, 1774, in-8.

MONET (Philibert), jésuite, né en 1566 à Bonneville en Savoie, fonda le collége de Thonon en 1597, enseigna les humanités et la théologie morale à Lyon, où il fut pendant 22 ans préfet des études

collége de la Trinité, et où il m. en 1643. On a lui de nombr. écrits dont les plus remarquables nt : *Delectus latinitatis*, Douai, 1625, in-12, iv. estimé et qui a eu un gr. nomb. d'autres édit. ; *rigine et Pratique des Armoiries à la Gauloise*, yon, 1631, in-4 ; *Inventaire des deux langues atine et françoise*, ibid., 1636, in-fol. ; *Abrégé u Parallèle des langues franç. et latine*, Rouen, 637, in-4 ; *Nomenclatura geographica Galliarum*, yon, 1633, in-12. Il a laissé plus. ouv. MSs. dont *Bibliath.* des jésuites donne les titres. — MONET (.....), de la famille du précéd., né en 1703, en- a d'abord dans la société des jésuites, la quitta ssite pour raison de santé, étudia le droit à ria, puis fut nommé capitaine d'infanterie, passa Pologne, y parvint au grade de lieut.-général, t appelé en France, et reçut de Louis XVI et du i de Sardaigne le titre de comte. On ignore l'é- que de sa m. Il avait pub. en 1779 un ouv. anon. *Essai hist. sur la maison de Savoie*, Paris, in 8.

MONET (JEAN). V. MONNET.

MONETI (FRANÇOIS), astrologue, poète, et l'un s esprits les plus agréables, mais en même temps s plus bizarres de son temps, né à Cortone vers 35, prit l'habit de frère mineur dans le couvent St-François de sa ville natale, et pub. un nombre nsidérable d'ouvrages dont les titres sont plus ou ins singuliers, et où domine un esprit satirique. i cite de lui un poème contre les mi-sionnaires- suites intit. *Cortona convertita*, Paris (Florence), 59. F. Moneti mourut en 1712. *Voy.* sur lui le 2, p. 84 des *Veglie piacevoli* de D.-M. Manni.

MONFORT. V. MONTFORT.

MONGAULT (NICOLAS-HUBERT), très-bon tra- ucteur, né à Paris en 1674, entra à 16 ans dans la ngrégation de l'Oratoire, et professa les huma- ités au collége de Vendôme ; mais la faiblesse de poitrine ne lui permettant pas de soutenir les igues de cet emploi, il quitta l'Oratoire pour se tirer au collége de Bourgogne. Il fut attaché en- ite à l'archevêque de Toulouse Colbert, puis re- it à Paris, fut reçu à l'acad. des inscript. et b.-l., rigea l'éducation du fils aîné du duc d'Orléans gent du royaume, et fut récompensé de ses soins r des bénéfices et par la place de secrét.-général e l'infanterie, dont son élève était colonel-général. e succès de sa traduction des *Lettres* de Cicéron à tticus lui ouvrit en 1718 les portes de l'acad. franç., t il m. en 1746. On a de lui : la traduct. de l'*Hist.* l'*Hérodien*, Paris, 1700, in-12 ; celle des *Lettres le Ciceron à Atticus*, ib., 1714, 4 v. in-12, réimp. lans l'édit. de *Cicéron* pub. par M. J.-V. Leclerc ; leux dissertat., l'une sur les *Honneurs divins* rendus ux gouverneurs des provinces du temps de la ré- ublique rom., et l'autre sur le *Fanum* de Tullia, nérées dans les *Mémoires* de l'académie des in- criptions et belles-lettres.

MONGE (GASPARD), comte de Péluse, créateur le la géométrie descriptive, et l'un des fondateurs le l'école polytechnique, naquit à Beaune en 1746, d'un père qui, malgré son peu d'aisance, ne né- gligea rien pour lui assurer le bienfait d'une bonne éducation. Le jeune Monge, placé d'abord au col- ége que les oratoriens tenaient dans sa ville natale, fut envoyé ensuite à celui que la même société di- rigeait à Lyon. Il s'y appliqua surtout aux mathé- matiques, et, des l'âge de 16 ans, fut jugé digne de professer lui-même. Ce fut à cette époque, et pendant les courts loisirs des vacances, qu'il exé- cuta, sur de gr. dimensions, un plan de la ville de Beaune, qui lui valut l'honneur d'être recommandé par un officier supér. au chef de l'école du génie établie à Mézières. Il ne put toutefois être admis dans cette école spécialement destinée aux classes privilégiées, que parmi les appareilleurs et conduc- teurs subalternes des travaux de fortification, et n'eut d'abord d'autre occasion de se faire connaître que comme dessinateur. Cependant, on le chargea un jour de faire les calculs pratiques d'une opérat. de défilement : il inventa pour cela une méthode qui ne tarda pas à être reconnue la plus expéditive et la meilleure, quoiqu'on eût commencé par lui con- tester la solution du problème proposé. Ce triomphe en amena d'autres qui le firent nommer suppléant de Bossut pour les mathémat., et de l'abbé Nollet pour la physiq. ; il remplaça même bientôt ce der- n. comme professeur : il avait alors à peine 20 ans. Se trouvant conduit par ses essais à la solution d'im- portans problèmes, il fit l'application de ses décou- vertes aux différens arts de construct., et devint le créateur d'une doctrine lumineuse qui, développée depuis par lui-même et par d'autres, a reçu le nom de *géométrie descriptive ;* c'est là un de ses princi- paux titres de gloire. Mais cette méthode, si émi- nemment utile, se trouva en conflit avec l'ancienne routine, et n'en triompha qu'après 20 ans de lutte. Un vieux charpentier obtint même le droit d'ensei- gner, pour le reste de sa vie, à l'école de Mézières, sa pratique particulière pour les tracés de char- pente, en dépit de la théorie générale et des dé- monstrations du jeune géomètre, auquel il ne fut permis que de perfectionner la coupe des pierres : encore lui fut-il défendu par le corps du génie de donner de la publicité à ses procédés nouveaux. Il se dédommagea de cette contrainte par d'autres dé- couvertes et par plus. *mém.* sur le calcul intégral qui le firent nommer correspond. de l'académ. des sciences, puis memb. de la même société en 1780. Il fut adjoint la même année à Bossut, professeur d'un cours d'hydrodynamique nouvellement ouvert au Louvre ; mais il ne quitta l'école de Mézières qu'en 1783, lorsqu'il remplaça Bezout comme exa- minateur de la marine. Il composa pour les élèves de cette arme un *Traité de Statique* qui depuis a été adopté pour les aspirans à l'école polytechnique, et fut appelé ensuite à populariser la science devant les auditeurs frivoles réunis au lycée de Paris nou- vellement fondé. Mais bientôt la révolution vint le jeter dans une carrière à laquelle l'avait mal pré- paré sa vie studieuse. Nommé ministre de la marine après la journée du 10 août 1792, et chargé provi- soirement du portefeuille du ministère de la guerre, il se vit forcé, pour obéir à la convention natio- nale et aux comités, de revêtir de sa signature, le 19 janv. 1793, l'ordre de mise à exécution du ju- gement du roi. On sait qu'il regretta toujours d'a- voir attaché son nom à cette grande catastrophe, et que, fatigué de concourir malgré lui à des mesures violentes, il donna sa démission quelques semaines après, sans être effrayé du péril qu'il y avait pour lui à marquer ainsi son improbation aux pouvoirs tyranniques de l'époque. Au reste il avait su donner une impulsion nouv. aux travaux des différ. ports de la France ; il avait sauvé son prédécess., M. Du- bouchage ; il avait empêché le célèbre Borda de quitter le service : on peut lui reprocher seulement des choix indignes, qui d'ailleurs doivent être at- tribués plutôt à l'influence de la convention. Le jour même que sa démission fut acceptée, il fut dénoncé aux jacobins, qui pourtant n'eurent point la lâcheté d'immoler un savant peu redoutable. Monge devait rendre encore d'importans services à son pays, en créant, comme par enchantem., avec l'aide de Berthollet et de plus. hommes précieux, les armes et les munitions de guerre que réclamait l'enthousiasme de la France levée en masse contre la coalition de l'Europe. Il avait osé dire avec ses illustres collègues : *On montrera la terre salpêtrée aujourd'hui, et dans trois jours on en chargera le canon.* Il tint sa promesse, et conquit l'admiration et la reconnaissance de ses compatriotes. Appelé à faire partie de l'école normale, il jouit enfin du bon- heur de mettre au jour sa *Geométrie descriptive ;* et bientôt la part qu'il prit à la fondation de l'école polytechnique mit le comble à sa gloire. En 1796 il alla recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts

que la victoire nous avait donnés, en restaura quelques-uns qu'on laissait dépérir, et en facilita le déplacement par des procédés mécaniques. Le général Bonaparte l'envoya, l'année suiv., porter au directoire exécutif le premier traité de paix conclu avec l'Autriche à Campo-Formio. Monge à son retour en Italie reçut du jeune héros, qui était devenu pour lui véritablem. un objet de culte et d'amour, l'invitation de l'accompagner dans sa brillante et aventureuse expédition d'Égypte. Plein d'enthousiasme pour la science, et aussi pour la glorieuse destinée du conquérant, il accéda à cette proposition, et rejoignit l'armée franç. à Malte en 1798. On est d'accord sur les immenses résultats de cette entreprise pour les sciences et les arts. Monge ne resta pas en arrière de ses illustres compagnons, et fut même nommé président de l'institut formé au Kaire sur le modèle de celui de France. Les soldats murmuraient parfois contre le *vieux savant*, auquel ils attribuaient cette malheureuse expédition; mais ils ne pouvaient se défendre pour lui d'un sentiment d'estime et d'affection quand ils le voyaient partager leurs travaux, leurs fatigues, souvent même leurs périls, et consacrer toutes les ressources de son génie à améliorer leur situation. De retour en France avec Bonaparte qui le nomma, sous son consulat, président de la commission des arts et sciences d'Égypte, Monge surveilla avec zèle l'exécution du grand ouvrage qui devait réunir tant de richesses précieuses. Il avait repris ses fonctions de professeur à l'école polytechnique, et ne désirait rien autre chose, lorsque le chef du gouvern. lui fit accepter une place au sénat, le titre de comte de Péluse, la sénatorerie de Liége, le gr.-cordon de la Légion-d'Honneur, celui de l'ordre de la Réunion, une dotation en Westphalie, et un don de 200,000 fr. Les revers de nos armes portèrent un coup terrible au cœur vraiment français du vertueux savant. La restauration le priva de tout emploi, et une épuration, qui eut lieu en 1816 lui ôta même la place qui lui était due à l'institut. Ses facultés s'altérèrent par le chagrin, et déjà il avait presque cessé de vivre, il n'était plus le même Monge, lorsqu'il expira en 1818. Ne pouvant énumérer les *analyses*, les *observations*, les *mém.*, etc., qu'on trouve de lui dans plus. des journaux scientifiques de son temps, dans les Collect. de l'acad. des sciences de Paris, dans le Journal de l'École polytechnique, dans le *Dictionn. de Physique de l'Encyclop. méthodique*, dans les *Annales de Chimie*, dans la *Description de l'Egypte*, et enfin dans la *Décade egyptienne*, nous citerons les ouv. qu'il a publ. séparem. : *Tr. elem. de Statique*, Paris, 1786, in-8; 6e édition, 1826; *Description de l'art de fabriquer les canons*, ibid., an II, in-4, et formant le 21e vol. de la Collection des arts et métiers d'Yverdun; *Leçons de Geometrie descript.*, pub. dans le Journ. des séances de l'Ecole normale, Paris, an III; 3e édit., ibid., 1813, in-8; *Application de l'analyse à la géometrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, 4e édit., Paris, 1809, in-4, dont la 1re édit., in-fol., avait paru à Paris en l'an III, sous le titre de *Feuilles d'analyse appliquée à la geometrie*. — Deux frères de Monge, plus jeunes que lui, se vouèrent aussi à l'enseignement. Le prem., qui lui succéda dans la place d'examinateur de la marine, est mort en oct. 1827; il avait le titre d'inspecteur en retraite des écoles roy. de marine. Le second était prof. d'hydrographie à Anvers, où il est m. il y a quelq. années.

MONGEOT (Gabriel de), profess. de méder. à la faculté de Pont-à-Mousson dans le 17e S., avait été méd. ordin. des ducs de Lorraine Charles III, Henri II et Charles IV. Son écrit le plus connu est un *Disc. sur les Medicam. domestiques*, Pont-à-Mousson, 1630, in-12.

MONGEZ (Jean-André), chanoine régulier de Ste-Geneviève, sav. physicien et naturaliste, né à Lyon en 1751, partit en 1785 avec le capitaine de vaisseau La Pérouse (*v.* Pérouse) en qualité de physicien et comme aumônier de l'expédition, et partagea vraisemblablement le sort de ses malheureux compagnons de voyage, dont on a cessé de recevoir des nouvelles en 1788. Il reste de Mongez : *Description, usage et avantages de la machine pour la fracture des jambes*, d'Albert Pieropan, 1782, in-8; *Manuel du Minérulogiste*, etc., traduit de Bergmann. Il avait eu part aux prem. vol. du *Cours d'Agriculture* de l'abbé Rozier, et avait, dep. 1779, rédigé le *Journal de Physique* commencé par ce même abbé. On a mal à propos confondu J.-A. Mongez avec son frère aîné Antoine Mongez, memb. de l'institut, et encore vivant.

MONGIN (Athanase de), sav. bénédictin, né en 1589 à Gray en Franche-Comté, professa la philos. et la théologie à Cluny, devint supérieur de cette maison, et, successivement, prieur de Corbie, de Saint-Denis de Reims, visiteur de la province de France, directeur de St-Germain-des-Prés à Paris, et m. dans cette dern. maison en 1633. Il a laissé en MSs. un gr. nomb. d'ouv., la plupart ascétiques. On en trouvera la liste à la suite de sa *vie* dans la *Biblioth. de la Congrégat. de St-Maur*. — L'un de ses frères, jésuite, a pub. un de ses ouv. intit. *les Flammes eucharist.*, Paris, 1534, in-8; 1639, in-12.

MONGIN (Edme), prélat franç., né dans le diocèse de Langres en 1668, se consacra de bonne heure à la prédicat., remporta 3 prix d'éloquence à l'acad. franç. dont il devint membre en 1708, fut nommé en 1724 év. de Bazas, et m. dans cette ville en 1746. Ses *Œuvres*, qui consistent en sermons, discours et oraisons funèbres, ont été pub. à Paris, 1745, in-4. Son *éloge* a été écrit par d'Alembert. — Un autre Mongin, auteur dramatique, a donné aux Italiens, en 1695, une comédie en 3 actes et en vers intit. *les Promenades de Paris*.

MONGINOT (François), médec., né à Langres en 1569, fut d'abord attaché au prince de Condé, devint médecin ordinaire du roi en 1635, embrassa la religion réformée en 1640, et m. vers 1650. On a de lui un *Traité sur la Conservation de la Vie*, 1631, 1633, 1635, in-8; *Résolution sommaire à décision sur les doutes et controverses entre l'Eglise rom. et la Relig. reformée*, Charenton, 1641, in-8.

MONGIORGI (Nicolo), surnommé *del Pozzo*, ecclésiastique et sav. canoniste, né à Cento dans le 16e S., d'une famille originaire du Bolonais, a laissé entre autres ouv., cités par l'Orlandi, par Fantuzzi (dans ses *Notizie degli scrittori bolognesi*), etc. : *Codex seu Tractatus de Mosaico et veteri jure enucleato*, Bologne, in-4, 1573 et 1587 (avec un nouveau titre).

MONGITORE (Antonin), antiquaire et biogr., né à Palerme en 1663, embrassa l'état ecclésiast., devint chanoine de l'église cathédrale de sa patrie, puis consulteur du St-Office, et m. en 1743. On a de lui : une *Vie de Ste Rosalie* (en ital.), Palerme, 1703; *Biblioth. sicula, sive de Scriptoribus siculis, notitiæ locupletissimæ*, ibid., 1708-14, 2 v. in-fol., dont l'introduct. a été insérée sous le titre de *regni Siciliæ Delineatio* dans le *Thesaur. antiquit. ital.*, t. 10; *Divertimenti geniali*, ibid., 1704, petit in-4; *Vie de St François de Sales* (en ital.), ibid., 1695, in-12; *Palermo santificato dalla vita de' suoi santi cittadini*, ibid., 1708, in-8; *Parlamenti generali di Sicilia dal' anno 1446 sino all' 1748, con le ceremonie istoriche dell' antico e moderno uso del parlamento appresso varie nazioni*, etc. (pub. avec des notes et des addit. par un des parens de l'aut.), ibid., 1749, in-fol., et plus. *mém.* ou recherches histor. sur quelques antiquités de la Sicile, sur la fondation de divers couvens et églises, etc. On doit aussi à Mongitore une nouv. édit. augm. de *la Sicilia sacra* de Roch Pirrho.

MONGLAT. V. Monglat.

MONGODIN (André-Jacques), pieux ecclés., né de parens pauvres, m. en 1775, a mérité d'être

proposé pour modèle à tous les prêtres qui n'aspirent point aux éminentes dignités de l'église, ou qui ne se reconnaissent pas le droit d'y prétendre. Nommé recteur ou curé de St-Aubin, paroisse de Rennes, vers 1755, il ne permit jamais qu'on fît des quêtes pour les pauvres, ne consentit point à faire des emprunts pour sa paroisse, malgré l'autorisation du parlem., employa ses dîmes à pourvoir aux besoins des indigens, avec lesquels il partagea même souv. son repas. Il laissa en leur faveur une rente d'environ 700 liv. Il disait que son revenu appartenait aux malheureux, et qu'il ne se regardait que comme leur caissier.

MONGOMERI. V. MONTGOMERY.

MONEGARIO (DOMINIQUE), doge de Venise, fut élu en 756, en remplacem. de l'usurpateur Gallo, qui avait été déposé et privé de la vue. Après avoir gouverné la république pendant 8 ans, Monegario éprouva le même sort que son prédécesseur; des conspirateurs s'emparèrent de sa personne en 764, lui arrachèrent les yeux, et lui substituèrent Maurice d'Héraclée.

MONI (DOMINIQUE), peintre assez estimé, né d'une illustre famille de Ferrare en 1550, mort en 1602, fut toute sa vie le jouet de son imaginat. ardente. Il se jeta d'abord dans un cloître de chartreux, rentra bientôt après dans le monde pour se faire prêtre séculier, renonça ensuite à ce nouvel état, se maria, et résolut d'étudier la philosophie; mais ayant trouvé cette science nue et pauvre il se tourna vers la médecine, puis vers l'étude des lois, enfin vers la peinture, s'y fixa et y devint habile en peu de temps. Toujours agité, toujours malheureux par son caractère impatient et sensible, il perdit sa femme, et en conçut une telle douleur qu'il tomba dans un état de frénésie et commit un meurtre. On remarque dans les ouv. de ce peintre, très-nombr. en Italie, un coloris gracieux, des teintes agréables, un dessin correct, et surtout de l'invention. Il a saisi avec bonheur la manière du Tintoret.

MONIER (JEAN-HUMBERT), second av.-gén. à la cour roy. de Lyon, né en 1786 à Belley, m. à Lyon le 11 avril 1826, a pub. les écrits suiv.: *Considérat. sur les bases fondament. du Nouv. Projet de Constitution*, Lyon, 1814, in-8; *Discours prononcé à la rentrée de la cour royale de Lyon le 14 nov.* 1821, ibid., 1821, in-8; *Essai sur Blaise Pascal*, Paris, 1822, in-8. J.-H. Monier a en outre inséré dans la *Quotidienne* et dans les journaux de Lyon différens *mém.* ou articles; et il a laissé d'autres écrits MSs. On lui attribue la rédact. d'un *Mém. pour la ville de Belley où sont exposés les droits exclusifs de cette ville à la résidence de l'év. de Belley*, etc., Lyon, in-4.

MONIGLIA (JEAN-ANDRÉ), médecin et littérat., né vers 1640 à Florence, fut premier archiâtre du gr.-duc de Toscane, profess. à l'univ. de Pise, et sut concilier son goût pour les lettres avec les devoirs de son état. Il m. en 1700, membre de l'acad. de *la Crusca* et de celle *degli Arcadi*. On a de lui: *de Viribus arcani aurei antipodagrici Epistola*, Florence, 1666, in-4; *de aquæ usu in febribus*, ibid., 1682; *Opere drammatiche*, ibid., 1689, 3 v. in-4. Il a placé dans ce recueil des pièces de théâtre qui ne sont pas de lui, mais dont il avait composé le prologue et les divertissemens. — MONIGLIA (Thomas-Vincent), théologien, de l'ordre de St-Dominique, né à Florence en 1686, se distingua de bonne heure par ses talens pour la discussion. Séduit par les avantages que le ministre d'Anglet. près la cour de Toscane lui avait fait entrevoir, ce jeune dominicain s'échappa de son couvent, s'embarqua pour l'Angleterre, visita les principales bibliothèques de Londres, rechercha la société des savans, et acquit dans leur commerce des connaissances très-étendues. Ses ressources pécuniaires étant épuisées, il se vit forcé d'accepter l'emploi de précepteur chez un seigneur auquel il avait inspiré quelque intérêt. Après 3 ans de séjour en Anglet. il obtint de son ordre, par l'entremise du gr.-duc de Toscane, le pardon de son escapade, revint en Italie, et se dévoua dès-lors à la prédication avec le plus gr. zèle. Plus tard il professa successivem. la théologie à Florence et à Pise, et m. dans cette dern. ville en 1767. On a de lui: *de Origine sacrarum precum rosarii B. M. Virginis Dissertatio*, Rome, 1725, in-8; *de Annis Christi Salvatoris et de Religione utriusque Philippi-Augusti, Dissertationes duæ*, ib., 1741, in-4; *Dissertazione contro i Fatalisti*, Lucques, 1744, in-8; *Dissertazione contro i Materialisti ed altri increduli*, Padoue, 1750, 2 tom. in-8; *Osservazioni critico-filosiche contro i Materialisti*, Lucques, 1760, 2 t. in-8; *la Mente umana, spirito immortale, non materia pensante*, Padoue, 1766, 2 vol. in-8.

MONIQUE (STE), mère de saint Augustin, qui donne sur elle, dans ses *Confessions*, les plus touchans détails, naquit en 332, et quoiqu'élevée dans le christianisme fut mariée à un gentil, nommé Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, qu'elle réussit à convertir, et dont elle demeura de bonne heure veuve avec trois enfans. Ayant appris que le jeune Augustin, son aîné, s'était laissé séduire par les erreurs des manichéens, elle partit pour Milan où elle le trouva rendu à de meilleurs sentim. par les conseils de St Ambroise; et après être demeurée quelque temps auprès de ce fils chéri, elle se disposait à se rembarquer à Ostie, lorsqu'elle y tomba malade, et m. en 384, le 4 mai, jour où l'église célèbre sa fête. Godescard a écrit la *vie* de Ste Monique, et le pape Martin V a rédigé l'*histoire* de la translation de son corps à Rome en 1430.

MONIS (JUDE), juif ital., né vers la fin du 17e S., passa dans les colonies angl. de l'Amérique du nord en 1720, s'y convertit à la religion chrétienne, fut nommé professeur d'hébreu au collége de Harvard (Massachusetts), occupa cette chaire pend. 40 ans, et m. en 1764. On a de lui une *Gramm. hébraïque*, Boston, 1735, in-4.

MONK (GEORGE), général anglais, l'un des personnages célèbres du 17e S., né en 1608 dans le comté de Devon, de parens nobles, mais sans fortune, entra comme volontaire à l'âge de 17 ans dans un régim. d'infanterie commandé par un de ses parens, et fit ses prem. armes dans une expédition maritime contre les Espagnols. De retour en Anglet. il fut employé comme enseigne, d'abord dans l'expédition contre les îles de Rhé et d'Oleron, puis en Flandre, où il fit dix campagnes successives. A l'époque où les mécontens d'Écosse commencèrent la guerre civile, il obtint une place de lieut.-col. dans le régim. de lord Newport, qui faisait partie de l'armée royale rassemblée sur les frontières d'Écosse. L'année suiv. il fut nommé colonel du régim. de Leicester employé en Irlande, et il y fit une guerre très-vive aux rebelles jusqu'à la trêve conclue en 1643. De retour en Anglet. il y fut arrêté sur le soupçon de favoriser le parti du parlem., et on lui ôta le commandem. de son corps. Quelque temps après étant parvenu à se justifier auprès de Charles Ier, ce monarque l'éleva au grade de gén.-major. A peine Monk avait-il pris possession de ce nouveau poste qui lui était confié devant Nantwich, place assiégée par les troupes royales, qu'il fut fait prisonn. dans une surprise nocturne par les troupes parlementaires aux ordres du gén. Fairfax, et envoyé à la Tour de Londr., où il resta détenu pend. près de 2 ans. Il obtint ensuite sa liberté sur les instantes sollicitations de lord Lisle, fils aîné du comte de Leicester, et alors en faveur auprès du parlement; mais ce fut sous la condition qu'il adhérerait au *covenant*, et qu'il irait servir en Irlande. Peu de temps après son arrivée dans cette île, il y reçut le commandem. de la partie septentrion., et marcha au secours de Londonderry dont il força les royalistes de lever le siége. Des forces supérieures

l'ayant contraint à repasser en Anglet., il y vit pour la prem. fois Cromwell, qui le nomma lieut.-gén. d'artillerie et l'emmena avec lui en Ecosse. Monk s'y distingua à la bataille de Dunbar, resta chargé du commandem. de l'armée après le départ du Protecteur, et soumit la plus gr. partie de ce royaume. En 1653 il reçut le commandem. d'une division de l'armée navale sous les ordres de l'amiral Blake, et soutint, pend. 2 jours, un engagem. très-vif avec le célèbre amiral Tromp (*v.* ce nom). Deux mois après, commandant en chef de la flotte anglaise, il livra bataille au même amiral, qui fut tué dans l'action : les Hollandais y perdirent 30 vaisseaux pris ou détruits. Cette victoire fut célébrée à Londres par une fête extraordinaire, et Cromwell, de sa propre main, passa une chaîne d'or au cou du gén. Monk. Celui-ci prit ensuite le commandement en chef de l'Ecosse. fit proclamer le Protecteur à Edimbourg, et parvint à désarmer les montagnards. A la m. de Cromwell, Monk ne fit aucun mouvem., et ne parut occupé que du soin de se maintenir dans son gouvernem. d'Ecosse. Il eut l'adresse de perdre le gén. Lambert (*v.* ce nom) son rival, dans l'esprit du parlem., et de le faire arrêter. Devenu ainsi le seul chef militaire redoutable, il entra en Anglet. à la tête de son armée, vint occuper Westminster, se rendit l'organe de la nation auprès du *long-parlement*, et pressa cette assemblée de se dissoudre elle-même et d'abandonner la place à des députés élus librem. Bientôt après il s'aboucha avec sir John Grenville, principal agent du roi Charles II, fit échouer la tentative du gén. Lambert (qui s'étant échappé de sa prison avait rallié autour de lui un assez gr. nomb de républicains), proclama le souv. légitime dans Londres le 8 mai 1660, et alla le recevoir à son débarquem. à Douvres. La prem. soin de Charles II fut de récompenser le gén. qui venait de lui rendre un service aussi signalé. Monk fut nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière, memb. du conseil privé, gentilhomme de la chambre, gr.-écuyer, prem. commissaire de la trésorerie, et enfin duc d'Albemarle, titre auquel furent attachés des biens considérables. Les gouvernem. du Devonshire et du Middlesex complétèrent cette série de récompenses. Dans le procès des régicides, Monk, qui était au nombre de leurs juges, se montra modéré, excepté envers le comte d'Argile dont il produisit des lettres confidentielles que cet accusé lui avait adressées en Ecosse lorsqu'il (Monk) y commandait lui-même au nom de Cromwell. Il fut adjoint au duc d'York dans le commandement et la direction des armées navales lorsque la guerre éclata contre la Hollande en 1664, fit les campagnes des 1667 et 1668, et m. d'hydropisie le 3 janv. 1670. Charles II le fit enterrer avec une pompe presque roy. à Westminster, dans la chapelle d'Henri VII. Plus. hist. anglais s'accordent à représenter Monk comme un homme médiocre, et attribuent bien plus au cours des évènem. qu'à sa coopérat. le rétablissem. de la monarchie. Pend. sa captivité à la Tour de Londres, Monk avait composé un écrit qui fut pub. après sa mort sous le titre d'*Observations on military and political affairs*, Londres, 1671, in-fol. On a une *Vie* du général Monk, écrite en anglais par Thomas Gumble, son aumônier, et trad. en franç. par Gui Miège, 1672. (M. Desvaux-d'Oinville, maréchal-de-camp, a publié en 1816 une seconde édition de cette traduct. dont il a rajeuni le style) — Marie Monk, femme du précéd., morte à Bath en 1715, joignait à la connaissance des langues latine, ital. et espagn., un talent assez distingué pour la poésie. Ses product. en ce genre ont été recueillies et imp. en 1716, in-8, sous le titre de *Marinda, poems and translations on several occasions.*

MONLUC. V. Montluc.

MONMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Anglet., et de Lucy Walters, né à Rotterdam en 1649, fut élevé en France dans les principes de la religion catholique. Le roi son père le fit venir à Londres après la restauration, et le créa successivement comte d'Orkney, duc de Monmouth, chevalier de la Jarretière et capitaine des gardes. Monmouth fit ses premières armes dans les Pays-Bas sous le prince d'Orange, commanda un corps d'Anglais et d'Ecossais à la bataille de Saint-Denis en 1678, fut ensuite employé en Ecosse contre les rebelles qu'il défit complètement. Mais bientôt l'ambition lui fit oublier ses devoirs. On le vit entrer dans plus. conspirat. contre son père, ou plutôt contre le duc d'York, son oncle, auquel il prétendait enlever la couronne en faisant répandre le bruit qu'il y avait droit lui-même comme fruit légitime de l'union de Charles II avec miss Walters. Le roi lui pardonna en faveur des révélations qu'il fit; mais Monmouth ne tarda pas à renouer ses liaisons avec les mécontens. Il reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour, et se retira en Hollande, où il fut bien accueilli du prince d'Orange. A la mort de Charles II, Monmouth croyant le moment favorable pour faire valoir ses prétendus droits, et voulant profiter de la diversion que le comte d'Argyle allait opérer en Ecosse, s'embarque au Texel avec 80 h., débarque sur les côtes du Dorsetshire, publie une proclamation dans laquelle il traite Jacques II d'usurpateur, et l'accuse d'être l'auteur de l'incendie et d'avoir empoisonné le roi son frère. Il parvient à rassembler 2 ou 3,000 h.; mais sa tête est mise à prix; l'armée roy. se réunit sous les ordres du jeune d'Albemarle, fils du fameux Monk; une action s'engage à Sedgemore, dans le Sommersetshire; les rebelles sont vaincus, et Monmouth fait prisonnier le lendemain du combat est conduit à la Tour de Londres. C'est en vain qu'il essaya de fléchir le juste courroux de Jacques par les plus humiliantes soumissions; il fut décapité le 15 juillet 1685, après avoir montré dans ses dern. momens plus de résignation et de fermeté qu'il n'en avait eu pendant sa détention à la Tour.

MONNEL (S.-E.), curé de Valdelancourt à l'époque de la révolution, siégea à l'assemblée nation., prêta serm. à la constitut. civile du clergé, et, appelé à la convent., y vota la m. de Louis XVI. Après avoir occupé la place de commiss. du direct. près d'une administrat. département., Monnel rentra dans l'obscurité; en 1816 il fut banni de France, et m. à Constance en 1822.

MONNET (Jean), littérateur, né à Condrieux, près de Lyon, dans les prem. années du 18e S., fut placé très-jeune chez la duchesse de Berri (fille du duc d'Orléans, régent). Après la m. de cette princesse, il mena une vie dissipée et orageuse pendant plus. années, et fut successivem. direct. de l'Opéra-Comique (1743), direct. du théâtre de Lyon (1745), et d'une troupe d'acteurs franç. à Londres (1748). Il reprit la direction de l'Opéra-Comique en 1752, passa de nouveau à Londres en 1766, puis revint à Paris, où il m. obscurem. en 1785. De tous les ouv. que Monnet dit (dans ses *mem.*) avoir publ., on ne connaît que les suiv. : *Anthologie franç.*, ou *Chansons choisies, depuis le* 13e *S. jusqu'à présent*, Paris, 1765, 3 v in-8; *Choix de Chansons joyeuses, supplem. à l'Anthol.*, in-8 de 110 pages, à la suite desquelles on trouve les *Chansons gaillardes* et des airs notés qui ne sont autre chose que le recueil de Collé intit. : *Chansons joyeuses*, etc.; *Supplém. au Roman comique*, ou *Mem. pour servir à la Vie de J. Monnet, écrits par lui-même*, 1772, 2 v. in-12. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont composé en commun le vaudev. de *Jean Monnet*, joué à Paris en 1799, et imprimé in-8.

MONNET (Marietti MOREAU, dame), femme lettrée et poète, née à La Rochelle, m. en 1798, fut liée avec d'Alembert, Diderot, Thomas et autres littérat. distingués de son temps. Elle avait obtenu dès l'âge de 16 ans plus. succès littér. On a d'elle : *Contes orientaux*, Paris, 1779, in-12; *Hist. d'Abd-*

il-Masour, suite des Contes orient., 1784, in-12; *Lettres de Jenny Bleinmore*, 1787, 2 vol. in-12; quelq. pièces de théâtre; enfin des *poésies* insérées dans divers recueils du temps, et parmi lesquelles on doit remarquer une *idylle sur les fleurs*.

MONNET (Antoine-Grimoald), chimiste et minéralogiste, né en 1734 à Champeix en Auvergne, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences physiques, s'établit pharmacien à Rouen, vint ensuite à Paris, obtint la place d'inspecteur-général des mines en 1774, perdit cet emploi à la revolut., et m. en 1817. Il était membre des acad. de Stockholm, de Rouen et de Turin. On a de lui : *Traité des Eaux minérales*, Paris, 1768, in-12; *Catalogue raisonné minéralogique*, ibid., 1772, in-12; *Nouveau Hydrologie*, ib., 1772, in-12; *Traité de la dissolution des Métaux*, ibidem, 1775, in-12; *Nouv. Système de Minéralogie*, Bouillon, 1779, in-12; *Dissertat. et Expér. relatives aux principes de la Chimie pneumatique*, Turin, 1789, in-4; *Mém. histor. et politiq. sur les Mines de France*, Paris, 1790, in-8; *Démonstrat. de la fausseté des principes des nouv. chimistes*, ibid., 1798, in-8; quelques traduct. d'ouv. allem. sur la minéralogie; des *analyses*, des *mém.* et des *dissertat.* dans le *Journal de Physique*.

MONNIER (Hilarion), relig. bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, sav. controversiste, né en 1626 dans le bailliage de Poligni en Franche-Comté, prit l'habit de Saint-Benoît à Besançon, professa la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, fut envoyé en 1677 à Paris, où il se lia avec Mabillon, Nicole, Duguet et autres savans personnages, remplit successivem. les prem. emplois de sa congrégation, fut nommé prieur de Moiey, et m. dans cette abbaye en 1707. On a de lui : *Eclaircissemens des droits de la Congrégat. de St-Vannes sur les monastères qu'elle possède en Fr.-Comté*, 1688, in-4, ouvr. utile pour l'hist. monastique de cette province, et des *lettres* adressées à Duguet, à Mabillon et à un doct. de Sorbonne. Il a laissé en MSs. des *serm.*, des *traités* de morale et de controv. conservés dans sa famille. Un de ses petits-neveux, l'abbé Monnier, a pub. un *Abrégé de la Vie de dom Hilarion Monnier*, Dôle, 1786, in-12.

MONNIER (Louis-Gabriel), graveur, né à Besançon en 1733, m. à Dijon en 1804, membre de l'acad. de cette ville, a gravé la *Carte topographique de la Bourgogne*, dessinée par Paucher, 3 feuilles; la *Carte des chaînes des montagnes et des canaux de France*, par le même; la *Carte synoptique* qui accompagne les *Notions élément. de Botanique* de Durande; un gr. nomb. de *vignettes* et d'*estampes pour l'Hist. de Bourgogne* de D. Plancher, du *Salluste* du présid. de Brosses, etc.; des *jetons* et des *médailles* recherchées des curieux.

MONNIER. V. Lemonnier.

MONNIOTTE (Jean-Franç.), relig. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Besançon en 1723, professa long-temps la philos. et les mathém. à l'abbaye de St-Germain, et mourut à Tigery, près Corbeil, où il s'était retiré après la suppression de son ordre. On lui doit l'édit. des *Institutiones philosophiæ* de Rivard, Paris, 1778-80, 4 vol. in-12, et il est le véritable auteur de l'*Art du Facteur* d'orgue, publ. sous le nom de D. Bedos de Celles dans la *Description des Arts et Métiers*.

MONNOIE (Bernard de La), sav. litt. et philol. du 17e S., né à Dijon en 1641, suivit d'abord la carrière du barreau pour obéir aux vœux de son père; mais cédant ensuite à l'ascendant de son goût pour les lettres il se livra entièrem. à leur culture. Lié avec tous les personnages distingués dans les sciences et la littérat. que Dijon renfermait alors dans son sein, La Monnoie se partagea entre l'étude et le commerce de tels amis. Il remporta en 1671 le prix proposé par l'acad. franç., et dont le sujet était l'abolition du duel. Ce triomphe fut suivi de quatre autres à la même académ.; et le bruit courut dans le temps que ses juges l'avaient fait prier de s'abstenir désormais du concours dont sa supériorité écartait trop de rivaux. Sur la réputation qu'il acquit bientôt dans le monde savant et littéraire par diverses autres productions dont nous parlerons plus loin, ses amis le pressèrent à différentes reprises de se fixer à Paris; mais il leur répondait qu'il n'y serait considéré que comme un bel esprit, ce dont il se souciait fort peu. Il céda enfin à leurs vœux, vint dans la capitale en 1707, fut reçu à l'académie française en 1713, se vit dépouillé, par le système de Law, de toute sa fortune, convertie en rentes sur l'état, vendit sa biblioth. dont l'acquér. lui laissa l'usage pendant sa vie, et m. en 1728, à plus de 86 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. tant en prose qu'en vers, grecs, lat. et franç.; mais c'est uniquem. comme critique et philologue qu'il a conservé sa célébrité. Voici la liste de ses principales product. : *Noei borguignons de Gui Barozai*, ci Dioni (à Dijon), 1720, petit in-8, avec le glossaire et la musique (M. Louis Dubois a donné le texte plus épuré et plus complet des *Noels* et autres poésies bourguignonnes de La Monnoie, Châtillon, 1817, in-12); *Menagiana*, Paris, 1715, 4 vol. in-12 (il a joint aux pensées, bons mots, notes, etc., de Ménage, des remarques curieuses et différ. dissertat. qu'il avait lui-même en portefeuille); *Remarques* sur les *Jugem. des Savans* de Baillet (*v.* ce nom); *Observations* sur le *Cymbalum mundi* et sur les *Contes* de Bonav. Desperriers; *Remarques sur le Poggiana* (de Lenfant), Paris, 1722, in-12; une *préface* et des *notes* sur les *Nuits* de Straparole, etc. Les vers grecs et latins de La Monnoie ont été ins. dans le recueil des *recentiores Poetæ selecti*, par d'Olivet; ses *Poesies franç.* ont été publ. d'abord par Sallengre sur des copies incorrectes et tronquées, La Haye, 1716, in-8, et l'abbé Joly en a rassemblé de nouvelles pour faire suite au vol. précéd., Dijon, 1743, in-8. M. Rigoley de Juvigny a pub. les *Œuv. choisies* de La Monnoie, La Haye (Dijon), 1770, 2 vol. in-4, ou 3 vol. in-8. Il a entassé sans méthode et sans goût tous les matériaux qui se sont trouvés sous sa main, et il n'a pas jugé à propos de comprendre les *Noels* dans cette compilation.

MONNOT (Pierre-Etienne), sculpteur, né à Besançon vers 1660, alla jeune en Italie, et s'y perfectionna dans la pratique de son art par les leçons des maîtres habiles et l'étude de l'antique. Il se fixa à Rome, où il devint l'un des directeurs de l'académ. de St-Leu, et où il m. vers 1730. On voit dans cette ville plus. ouv. de sa composition, entre autres le tombeau en marbre élevé au pape Innocent XI dans une des chapelles latérales de la basilique de St-Pierre, et les deux statues colossales de *St-Pierre* et de *St-Paul* dans l'église de St-Jean-de-Latran. — Monnot (Antoine), anatomiste, né à Besançon en 1765, fut d'abord démonstrateur d'anatomie à l'université de cette ville, puis attaché aux hôpitaux militaires, profess. d'accouchem., et profess. de chirurgie à l'école secondaire de médec., emploi qu'il exerça jusqu'à sa m. arrivée en 1820. On a de lui différens opuscules, mentionnés dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. A. Mahul, 1re année, p. 155, et dont les plus remarquables sont : *Reflex. servant d'Introd. à l'étude de l'Anatomie*, 1791; *Précis d'Anatomie* à l'usage des élèves de l'école de dessin, Besançon, 1799, in-8; *Observat. sur l'Hydrophobie*, ib., 1799, in-8; *Observat. sur une perte de sang* (cas dans lequel l'aut. recommande l'emploi du Galvanisme, comme dernier moyen curatif), ibid., 1818, in-8.

MONOD (Pierre), jésuite, né en 1586 à Bonneville en Savoie, professa d'abord les humanités au collége de La Roche, puis occupa les chaires de rhétorique et de philos., devint recteur du collége de Turin, et enfin confesseur de Christine de

France, fille de Henri IV, femme de Victor-Amé Ier, duc de Savoie. Cette princesse sacrifia Monod au ressentiment du cardinal de Richelieu, contre lequel ce jésuite avait intrigué à la cour de France, où il était chargé d'une mission politique. Il fut enfermé au fort de Montmélian, puis transféré à celui de Miolans, où il m. en 1644. C'était un homme habile, éclairé, fier et entreprenant. On prétend qu'il avait refusé l'archevêché de Turin et celui de Tarentaise. On a de lui : *Hermes christianus*, Lyon, 1619, in-12 (c'est la traduct. d'un ouvr. franç. du P. Jacquinot, jésuite, ayant pour titre : *Adresse pour vivre selon Dieu dans le monde*); *Recherches histor. sur les alliances roy. de France et de Savoie*, Lyon, 1621, in-4; *Amedeus pacificus, seu de Eugenii IV et Amedei Sabaudiæ ducis,..... controv. comment.*, Turin, 1624, in-4; Paris, 1626, in-8; *Apologie franç. pour la sérénissime Maison de Savoie*, etc., Chambéri, 1631, in-4; *Apologia seconda per la Casa di Savoja*, etc., Turin, 1632, in-4; *Trattato del titolo regio dovuto alla sereniss. Casa di Savoja*, etc., Turin, 1633, in-fol.; *il Capricorno, ossia l'Oroscopo d'Augusto Cesare*, etc., ib., 1633, in-8; l'*Extirpation de la Rébellion*, ou *Déclarat. des motifs que le roi de France a d'abandonner la protection de Genève*, 2 vol. dont le prem. seulem. a été imprimé. On trouve quelq. MSs. du même jésuite à la biblioth. de l'univ. de Turin.

MONOD (Gaspard-Joel), ministre de l'église réformée, né à Genève en 1717, mort en 1782, a laissé quelq. traduct. d'ouv. angl., tels que : *Lettres, Mém. et Négociat. du chevalier Dudley Carleton*, 1759, 3 v. in-12; *Grandisson*, Leyde, 1757, 7 v. in-12, réimp. à Leipsig; *Henriette Courtenay*, 1 v. in-12; *le Monde*, ou *Suite du Spectateur*, 1758, 2 vol. in-12; etc., etc.

MONOTHÉLITES (secte des). V. Sergius.

MONOYER (Jean-Baptiste), nommé plus communément *Baptiste*, peintre de fleurs, né à Lille (Flandre) en 1635, vint fort jeune à Paris, et travailla avec Lebrun à la décorat. du palais de Versailles. Il fut reçu à l'acad. en 1665, passa ensuite en Angleterre, où il exécuta un gr. nomb. de tabl. de fleurs et de fruits, et m. à Londres en 1699. Ses ouvr. sont peu communs en France, mais très-nombreux en Anglet. Il eut un fils qui cultiva aussi le même genre de peinture, mais qui n'a point acquis la réputation de son père. (L'article consacré à cet artiste sous le nom de Baptist, pag. 173, doit être regardé comme nul.)

MONPER (Josse ou Joseph), peintre de paysage, né à Anvers en 1580, m. on ne sait en quel lieu ni à quelle époque, est compris dans l'école flamande quoiqu'il ait adopté une manière différ. de celle de tous les peintres de son pays. N'ayant jamais rien fini, et ne s'étant attaché qu'à l'effet, il a laissé des ouvr. qui n'offrent, vus de près, que des esquisses imparfaites, mais qui, regardés à une juste distance, représentent les objets avec une gr. vérité. Corn. Visscher a gravé d'après lui le *Printemps*; van Panderen l'*Eté*, et Th. Galle les deux autres *saisons*.

MONPLAISIR. V. Montplaisir.

MONRO (Alexandre), théologien écossais, né en 1648 dans le comté de Ross, professa la philos. au collége d'Aberdeen, fut ensuite principal de l'université d'Edimbourg, perdit cette place par son opposit. à la révol. de 1688, devint prédicat. et past. d'une congrégation épiscopale, et m. à Edimbourg en 1713. On a de lui quelques pamphlets contre les presbytériens, parmi lesquels on cite celui qui a pour titre : *Inquiry on the new opinions*. — Monro (Alexandre), médecin, profess. d'anatomie à l'université d'Edimbourg, né à Londres en 1697, m. en 1767, avait voyagé en France et en Hollande pour y suivre les cours des meill. maîtres, entre autres de Boerhaave. Etant venu se fixer dans la capitale de l'Ecosse en 1719, il y acquit la réputation d'un des meilleurs anatomistes de son temps. On a de lui : *Anatomie du Corps humain* (en angl.), Edimbourg, 1726, in-8 (la partie qui traite du système nerveux a été trad. en latin sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*, Francecker, 1759, in-8, réimp. plus. fois et trad. en franç. par Le Bègue de Presles; la partie qui traite de l'*ostéologie* a été traduite en français par Sue, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec planches); *Essai sur les Injections anatomiques* (en angl.), inséré dans le rec. de la société d'Edimbourg, et trad. en latin par J.-C.-F. Bonnegarde, Leyde, 1741, in-8; etc., etc. L'un des fils d'Alex. Monro a réuni tous les ouv. de son père sous le titre d'*Œuvres*, etc., Londres, 1781, in-4. — Donald Monro, fils du précéd. et méd. comme lui, m. en 1802, est aut. d'*Observat. sur les moyens de conserver la santé des soldats*, 1780, 2 vol. in-8; et d'une *Matière méd.*, 1788, 4 vol. in-8. — Monro (John), autre médecin anglais, né à Greenwich en 1715, fit ses prem. études médicales à Edimbourg, se rendit aussi à La Haye pour y entendre les leçons de Boerhaave, parcourut ensuite les princip. villes de l'Europe, revint en Angleterre en 1751, fut nommé médecin des hôpitaux de Bridewel et de Bethlem, et m. en 1783. Il s'était occupé spécialement du traitement de la manie, et on connaît de lui une réfutat. de l'ouv. pub. sur cette maladie par le docteur Battie.

MONROE (Ulysse), noble écossais du 17e S., se distingua par son dévouement à la cause de Charles Ier en Ecosse et en Irlande, battit plusieurs fois les troupes de Cromwell, fut proscrit, dépouillé de ses biens, et ne reçut aucune indemnité sous le règne de Charles II. Ses deux fils, Edmond et Charles, suivant l'exemple de fidélité qui leur avait été donné, restèrent constamment attachés à Jacques II, et le dernier accompagna ce monarque détrôné en France. — Deux des petits-fils de Charles Monroe, après avoir servi avec distinction dans les troupes de l'empereur d'Allemagne, parvinrent au grade de général-major, et moururent, l'un en 1801, l'autre en 1816.

MONS (Claude de). V. Dmons.

MONSIGNANI (Elisée), relig. carme, né dans le Frioul, mort à Rome en 1737, après avoir été quatre fois procureur-gén. de son ordre, a publié : *Bullarium Carmelitarum*, Rome, 1715 et 1718, 3 vol. in-fol.

MONSIGNY (Pierre-Alexandre), musicien-compositeur franç., né en 1729 à Fauquemberg en Artois, vint fort jeune à Paris, y exerça d'abord un emploi de commis, puis sentit s'éveiller en lui le goût de la musique en assistant à la représentation de la *Serva padrona*, opéra de Pergolèse (*v.* ce n.). Dès-lors il s'occupa de la composit. musicale, en reçut les prem. leçons de Giannotti, contrebasse de l'Opéra, et débuta dans la nouv. carrière qu'il venait de s'ouvrir par un petit opéra intit. les *Aveux indiscrets*, représenté en 1759 sur le théâtre de la foire Saint-Laurent. Encouragé par le succès de ce début, Monsigny donna successivem. les pièces du *Maître en Droit* (1760), du *Cadi dupé* (1761), et se plaça ainsi au rang des créateurs de l'opéra comique à ariettes qui ne date que de 1753. S'étant lié ensuite avec Sédaine (*v.* ce n.), ils travaillèrent ensemble, et l'alliance de leurs talens produisit plus. ouvr. qui obtinrent un très-grand succès, et dont quelq.-uns sont restés au répertoire de l'Opéra-Comique actuel. Monsigny travailla aussi avec Collé, Anseaume, Favart, Marmontel, et cessa de composer pour le théâtre à l'âge de 48 ans, après avoir donné l'opéra de *Félix*, représenté en 1777. Cette retraite prématurée fut attribuée à quelques désagrémens qu'il essuya de la part des acteurs. Il perdit à la révolution une place que le duc d'Orléans lui avait donnée dans sa maison. En 1798 les artistes du théâtre Favart lui décernèrent une pension de 2500 fr., et acquittèrent ainsi une dette que l'ancienne comédie ital. avait trop long-temps négligée.

En 1800 Monsigny succéda à Piccini dans la place d'inspect. de l'enseignem. au Conservatoire; il s'en démit au bout de deux ans, fut nommé membre de l'institut de France en 1813, après la mort de Grétry, et m. en 1817, âgé de 88 ans. Son éloge a été prononcé par M. Quatremère de Quincy, dans la séance publique de l'académ. des beaux-arts, en octobre 1818. Outre les opéras mentionnés plus haut, nous citerons encore de Monsigny les suiv., avec la date de leur prem. représentat. : *On ne s'avise jamais de tout*, 1761; *le Roi et le Fermier*, 1762; *Rose et Colas*, 1764; *le Deserteur*, 1769; *le Faucon*, 1772; *la belle Arsène*, 1775. Le caractère dominant de la musique de ce compositeur est le naturel et la vérité. Le violon était le seul instrum. dont il se servait pour composer.

MONSON (WILLIAM), amiral angl., né à South-Cilon dans le comté de Lincoln en 1569, entra de très-bonne heure dans la marine au commencem. de la guerre que la reine Elisabeth eut à soutenir contre l'Espagne, parvint en 1589 à l'emploi de vice-amiral sous le comte de Cumberland, dans l'expédition aux îles Açores, où il contribua à la prise de *Fayal*. Il fut nommé en 1604 amiral de la *Manche*, et soutint pend. 12 années l'honneur du pavillon anglais contre les entreprises de la républ. naissante de Hollande. Mais ensuite la haine de quelques courtisans puissans le fit tomber dans la disgrâce, et il fut enfermé en 1616 à la Tour de Londres. Ayant réussi à se justifier, il fut appelé au conseil en 1617 pour donner son avis sur les moyens de détruire les pirates d'Alger, et démontra l'impossibilité de s'emparer de cette ville. Il fut également opposé en 1625 et 1628 à deux autres projets du ministère, l'un sur Cadix, l'autre sur l'île de Rhé, et ne fut point employé dans ces expéditions. En 1635 il fut nommé vice-amiral de la flotte employée contre les Français et les Hollandais, continua à donner des preuves de son talent, puis se retira du service, et m. en 1643. On a de lui des traités sur la marine (*naval tracts*), publ. dans la Collection des Voyages de Churchill.

MONSTIER (ARTUS du), religieux récollet, né dans le diocèse de Rouen au commencement du 17e S., s'appliqua particulièrem. à rechercher et à rassembler les titres et chartes relatifs à l'hist. de la Normandie, publia quelq. ouvr. de piété, et m. en 1662. On a de lui : *la Piété françoise envers la S. V. Marie, N. D. de Liesse*, Paris, 1637, in-8; *de la Sainteté de la Monarchie françoise, des Rois très-chrétiens*, etc., ibid., 1638, in-8; *Martyrologium franciscanum*, ibid., 1653, in-fol.; *fortissimi martyris Christi D. Lauriani archiep. hispalensis agon*, etc., ibidem, 1656, in-12; *Martyrologium ampliss. sanctorum et beatarum mulierum*, ibid., 1657, in-fol. : ce dern. ouvr. a été critiqué par les bollandistes au ch. 6, t. 1 (de février) de leur Rec. L'abbé Saas a lu à l'académ. de Rouen un éloge du P. du Monstier, inséré dans les registres de cette compagnie.

MONSTIERS (DE). V. MERINVILLE.

MONSTRELET (ENGUERRAND de), chroniqueur ou historien du 15e S., né vers l'an 1390 dans la Flandre, fut prevôt de Cambrai, que l'on croit être son lieu de naissance, et prevôt de Walincourt; il écrivit les événem. arrivés de son temps, principalement la relation des guerres de France, d'Artois, de Picardie et d'Angleterre, et m. en 1453. Les *chroniques* de Monstrelet embrassent les années de 1400 à 1453, et commencent précisém. où finissent celles de Froissart (v. ce nom). Toutefois le prem. chapitre remonte à 1380, et présente un abrégé de l'hist. de Charles VI depuis son couronnement : cet ouvr., écrit avec la naïveté et la simplicité qui faisaient le principal caractère des écrivains du 15e S., a été continué par un autre personnage (Jacques Duclercq, suivant l'opinion de M. Dacier) jusqu'à l'année 1467, et différens édit., par d'autres continuations, l'ont porté jusqu'en 1516. Voici l'indicat. des différentes édit. des chroniques de Monstrelet : A. Verard, de Paris, en a donné deux, sans date, chacune en 3 v. in-f., qui ne vont que jusqu'à 1467. Les plus anciennes édit., avec date, sont celles de J. Petit et Lenoir, Paris, 1512, et de Fr. Regnault, 1518, 3 vol. in-fol. Pierre L'Huillier en a pub. une autre, ibid., 1572, avec un titre très-long qui est presque une analyse de l'ouvr. L'édition publ. par Denis Sauvage, à Paris, chez Chaudière, 1572, 3 v. in-fol., est des moins estimées, parce que cet éditeur a changé beaucoup de mots et de phrases dont même il n'a pas toujours rendu le sens. Th. Johnes en a donné une traduct. angl., 1809, 4 vol. in-4 et in-fol., réimp. à Londres, 1810, 12 v. in-8. La biblioth. du roi, à Paris, possède 3 beaux MSs. des chroniques de Monstrelet. M. Buchon, dans sa *Collect. des Chroniques nation. franç.* a donné la meilleure édit. que nous ayons des *Chroniques de Monstrelet, entièrem. refondues sur les MSs., avec notes et eclaircissemens*, par l'éditeur, Paris, 1826-1827, 15 vol. in-8 : un *mém.* de J.-B. Dacier, *sur la vie et les chroniques de Monstrelet* est placé en tête du prem. volume.

MONTAGIOLI (P.-D.-CASSIODORE), relig. de l'ordre du Mont-Cassin, né à Modène en 1698, m. au monastère de S.-Benedetto *del Sacro-Speco* en 1783, a pub. un gr. nombre d'ouv. ascétiques mentionnés dans le tom. 6 de la *Bibliot. modenese*, et parmi lesquels on remarque : *Trattato pratico della Carità cristiana*, etc., Bologne, 1751; Venise, 1761, in-12; *Maniera facile di meditare con frutto*, etc., Bologne, 1759, in-12; *detti, pratiche e ricordi di P. S. Andrea Avellino*, Venise, 1771.

MONTAGNAC (FRANÇOIS DE GAIN DE), évêque de Tarbes, né en 1744 au château de Montagnac dans le Limousin, fut d'abord aumônier du roi et gr.-vic. de Reims. Il s'opposa avec chaleur aux innovations de l'assemblée constituante relatives au clergé, passa en Espagne en 1790, et revint inopinément à Tarbes en 1791, pour y motiver son refus du serm. exigé par la nouv. constitut. ecclésiastiq. Remplacé dans son siége par un prêtre assermenté, il se vit obligé de repasser en Espagne, d'où il se rendit en Italie en 1794. Après plus. années de séjour à Lugo, il passa en Portugal en 1800, envoya volontairem. sa démission de l'évêché de Tarbes, se rendit ensuite en Angleterre, réclama contre l'exécution du concordat, se joignit aux évêques non-démissionnaires, et m. à Londres en 1806. Il avait publ. 57 écrits sur les matières ecclésiast. de l'époque; on en trouve la liste dans l'ouvr. intitulé *Extrait de quelq. écrits de l'auteur des Mém. pour servir à l'Histoire de la Révolution française*, Pise, 1814, tome 2. — V. GAIN-MONTAGNAC.

MONTAGNANA (BARTHÉLEMI), médecin et professeur distingué en l'univ. de Padoue, sa patrie, m. vers 1460, a laissé un rec. de ses ouvr. sous ce titre : *Selectiorum Operum, in quibus ejusdem consilia variique tractatus alii, tùm propriî, tùm ascititii, continentur, liber unus et alter*, Venise, 1497, 1567, in-fol.; Lyon, 1520, 1523, in-4, Francf., 1604, in-fol. — Son fils, BARTHÉLEMI II, également méd. et profess. à Padoue, alla ensuite exercer son art à Venise, où il mourut en 1525. Il a laissé quelq. opuscules peu remarquables. — Eloi, Fantuzzi et Tiraboschi citent quelques autres personnages du même nom qui n'offrent point de particularités intéressantes.

MONTAGNE (JEAN de LA), trad. de l'ouvr. de Lynd (v. ce nom) intit. le *Papisme réfuté*, etc.

MONTAGU. V. MONTAIGU.

MONTAGU ou MONTAGUE, nom d'une ancienne famille anglaise du comté de Northampton, dont l'origine remonte à Drogo de *Monte-Acuto*, l'un des guerriers qui accompagnèrent Guillaume-le-Bâtard en Angleterre. Un des descendans de ce Drogo, William, lord Montacute, fut créé comte

de Salisbury. Les Montagu qui suivent appartiennent tous à cette même famille.

MONTAGU (Edouard), magistrat anglais, né à Brigstock (comté de Northampton) vers la fin du 16e S., était président (*speaker*) de la chambre des communes lorsque Henri VIII, ayant un pressant besoin d'argent, proposa un *bill* de subsides qui fut rejeté (1523). Le roi, qui connaissait la grande influence du président, le fit venir, et lui fit des menaces telles que celui-ci fit passer le bill dans la séance du lendemain. Montagu fut nommé avocat du roi en 1532, et élevé au rang de chevalier l'année suiv.; il exerça ensuite la place de gr.-juge de la cour du banc du roi, résigna cet office en 1545, et accepta, cette même année, celui de président du tribunal des plaids-communs, emploi moins honorable mais plus lucratif que le précédent. Il fut aussi l'un des membres du conseil privé, et Henri VIII le nomma l'un des seize exécuteurs de son testament. Sous le règne d'Edouard VI, Montagu contribua beaucoup au renversem. du protect. Sommerset; mais ayant pris part aux menées du duc de Northumberland, successeur de ce même Sommerset, qui voulait changer l'ordre de la succession au trône en faveur de Jeanne Grey (*v.* ce nom), il fut enfermé à la Tour de Londres et privé de ses emplois. Remis ensuite en liberté, il se retira dans ses propriétés du Northampton, où il mourut en 1556.

MONTAGU (Edouard), comte de Sandwich, général, amiral, et homme d'état, né en 1625, servit d'abord dans l'armée du parlement contre Charles Ier, fut nommé membre de la chambre des communes et y siégea avant d'avoir atteint l'âge requis, obtint une place dans la trésorerie sous l'administration de Cromwell, entra ensuite dans la marine et fut associé au célèbre amiral Blake dans le commandement de la flotte de la Méditerranée. Après la mort du Protecteur, Montagu devint l'un des plus chauds partisans du rétablissement de la monarchie des Stuarts. Adjoint à Monk dans le commandem. de la flotte de la Manche, il ramena Charles II en Angleterre; et, deux jours après le débarquement, le roi lui donna l'ordre de la Jarretière, le créa baron, vicomte Hinchinghroke, comte de Sandwich, puis le nomma membre du conseil privé, maître de la garderobe, amiral de la Manche, et lieutenant du duc d'York. Lorsque la guerre éclata avec la Hollande en 1664, le comte de Sandwich, amiral de l'escadre *bleue*, prit un gr. nomb. de vaisseaux à l'ennemi. De retour à Londres il fut envoyé à Madrid pour négocier la paix entre l'Espagne et le Portugal; il réussit complètement dans cette mission, et conclut en même temps un traité de commerce très-avantageux à l'Angleterre. Au renouvellement des hostilités avec la Hollande en 1672, il s'embarqua de nouveau avec le duc d'York, et commandait l'avant-garde de l'armée navale au célèbre combat naval du 28 mai de la même année, lorsque le vaisseau le *Royal-Jacques*, qu'il montait, ayant été abordé par un brûlot ennemi, il refusa de se sauver, et périt au milieu des flammes avec presque tous ses officiers. Son corps, trouvé sur la plage de Harwick 15 jours après l'action, fut embaumé, porté à Londres d'après les ordres du roi, et enterré avec une gr. solennité à l'abbaye de Westminster. Walpole, dans son *Catalogue of royal and noble Authors*, cite de Montagu les écrits suiv.: *Lettre au secrétaire Thurloe*, insérées dans le 1er vol. des *Papiers d'état de Thurloe*; diverses *lettres* écrites pendant son ambassade en Espagne, pub. dans les *Lettres d'Arlington* et dans les *Lettres origin. et Negociat. de sir Richard Fanshaw*, etc. Il a aussi trad. de l'espagn. en angl. la *Metallurgie* d'Alonso Barba, 1674, petit in-8; et l'on trouve de lui quelq. observat. astronomiq. dans le no 21 des *Transactions philosophiques*.

MONTAGU (John), 4e comte de Sandwich, né à Westminster en 1718, se distingua par ses talens politiq., fut chargé de plus. négociat. importantes, occupa div. emplois supérieurs, fut trois fois lord de l'amirauté, et m. en 1792. Il avait fait dans sa jeunesse un voyage dans la Méditerranée, dont John Cook, son chapelain, a pub. la relat. sous ce titre: *Voyage fait par le comte de Sandwich dans la Méditerranée, pend. les années* 1738 *et* 1739, *écrit par lui-même*. On lui attribue un pamphlet intitulé *Etat de la question relative à l'hospice de Greenwich*, 1779, en rép. à l'écrit du capit. Baillie intitulé *Etat de l'hospice roy. de Greenwich*, publ. en 1778.

MONTAGU (Charles). V. Halifax.

MONTAGU (Edouard). V. Manchester.

MONTAGU (George), naturaliste, qui n'appartient pas à la famille des précéd., né en Angleterre, m. dans le comté de Devon en 1815, fut membre de la société roy. de Londres. On a de lui un *Dict. mineralog.*, 1802. 2 v. in-8; *Testacea britannica*, ou *Hist. natur. des Coquillages angl.*, 1803, in-4, avec un supplément qui a paru en 1809.

MONTAGUE ou MONTAGU (Lady Mary Wortley), dame angl., illustre par ses talens, née dans le comté de Nottingham en 1690, fille aînée d'Evelyn Pierrepoint, duc de Kingston, montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses, apprit le grec, le latin, le franç., l'italien et l'allemand dans une grande perfection, épousa, en 1712, lord Edouard Wortley-Montagu, petit-fils du 3e comte de Sandwick, dans une branche cadette, et l'accompagna en 1716 à Constantinople où il était env. en ambassade. Arrivée dans cette ville, après avoir parcouru en observatrice la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie et le nord de la Turquie d'Europe, lady Montague s'empressa d'apprendre la langue turque, parvint à la parler purement, obtint du sulthan Achmet III la permission de visiter le sérail, pénétra jusque dans le *harem* où logement des femmes, et se lia d'amitié avec la sulthane favorite Fatima. Ses fréquentes visites au palais du grand-seigneur la mirent à portée d'en bien connaître l'intérieur, de redresser bien des préjugés à ce sujet, et surtout de donner du harem des idées plus justes que les Européens n'en avaient eues jusqu'à elle. C'est pend. son séjour en Turquie qu'elle eut la première connaissance de l'inoculation de la petite-vérole, et qu'elle conçut l'idée d'introduire ce procédé en Europe. Son mari ayant été rappelé après environ 3 ans de séjour à Constantinople, elle s'embarqua avec lui, traversa la Méditerranée, visita Tunis et les ruines de Carthage, aborda ensuite à Gênes, et retourna en Angleterre par la France. Sa maison de Twickenham, village à 3 lieues de Londres, devint bientôt le rendez-vous des plus illustres littérateurs que Londres renfermait alors, Pope, Addison, Steele, Young, etc. Mais quelques désagrém. qu'elle éprouva dans le commerce de ces personnages, et les dégoûts dont l'accabla le parti des toris, par suite de son attachement au parti des whigs, la décidèrent à se rendre en Italie, où elle passa 22 ans dans les états de Venise, jouissant la culture des lettres à des occupations champêtres. Après la mort de son mari qui avait consenti à l'accompagner dans cet exil volontaire, lady Montague crut devoir retourner en Angleterre en 1761, et m. l'année suivante, au sein de sa famille. Elle avait écrit la relation de ses voyages sous la forme de lettres, adressées à divers personnages; mais ces lettres ne furent publiées qu'après sa mort, par les soins de M. Gieland, Londres, 1763, 3 vol. in-12. Encouragé par le succès de cette publication, qui était dit-on subreptice, il donna une 2e édition, ibid., 1767, 4 vol., même format; mais comme il n'existe pas de MS. des lettres du 4e vol., on est fondé à croire qu'elles ont été composées par ce même édit. On a encore de lady Montague, quelq. fragmens et des *poesies* qui ont été recueillis et impr. avec ses *lettres*, Londres, 1803

1 vol. in-12, d'après les originaux remis par la famille à l'éditeur, et accomp. de *mém.* sur sa vie par Dallaway : il en a paru une réimpression la même année à Paris. On a publié les *Œuvres de lady Montague*, contenant sa vie, sa correspondance avant son mariage et durant son ambassade en Turquie, et pendant ses voyages en Italie, traduit en franç., Paris, 1804, 4 vol. in-12 ; il y a une autre traduction des *lettres* de lady Montague, par Anson, 1805, 2 vol. in-12, contenant les *poésies* de cette dame, traduites par Germain Garnier. Il faut ranger parmi les fables ce qu'on a dit de la passion que le sulthan Achmet III avait conçue pour lady Montague, et à laquelle elle ne se serait pas montrée indifférente.— Edouard Wortley Montague, fils aîné de la précédente, né vers 1714, dans le comté d'York, m. en Italie en 1776, s'est fait remarquer par la bizarrerie de sa conduite et par les aventures singulières de sa vie. Placé par ses parens à l'école de Westminster, il disparut un jour. Après de longues recherches, un ami de la famille le retrouva au service d'un marchand de poisson. Ramené à l'école de Westminster, le jeune Edouard disparaît de nouveau, s'embarque comme mousse à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour le Portugal ; et à peine arrivé dans ce pays, déserte et se fait conducteur d'ânes. Il est découvert et ramené une seconde fois chez ses parens qui le font voyager sous la conduite d'un homme instruit. De retour en Angleterre après avoir assez bien profité des leçons littéraires de son guide, il joue, s'endette et passe en France, où sa première aventure le conduisit dans les prisons du Châtelet de Paris. Il réussit à en sortir sans inconvénient, revint en Angleterre, et malgré la tache que son affaire de Paris devait laisser sur sa réputation, il fut élu en 1754 membre du parlement. Devenu plus sage, il vécut ensuite plus. années à la campagne, s'occupant de l'étude de l'histoire ; mais après la mort de son père, il reprit son ancien goût pour la vie aventurière, parcourut, à différentes reprises, l'Italie, la Syrie, l'Egypte, l'Arménie, l'Asie-Mineure, séjourna plus. années à Constantinople, prit l'habit musulman et adopta tous les usages, mœurs et coutumes des Turks. Une notice détaillée sur sa vie a été insérée dans l'*Hist. du comte de Leicester*, et réimpr. dans les *Anecdotes littéraires du 18e S.*, par J. Nichols, Londres, 1812. On a de ce personnage singulier : *Reflexions sur les progrès et la chute des anciennes republiques, avec des applicat. à l'état actuel de l'Anglet.*, 1759, trad. en fr. par Mlle Legeai d'Ourxigné et retouché par Turpin, sous ce titre : *Hist. du gouv. des anciennes republ.*, Paris, 1769, in-12 (Cantwel en a donné une autre traduct., sous le titre *de la Naissance et de la chute des anc. republ.*, ibid., 1793, in-8) ; *Voyage du Caire au mont Sinaï ; Observat. sur la colonne de Pompée*. Ces deux mém. ont été insérés dans les 56e et 57e vol. des *Transactions philosophiques*.

MONTAGUE (Elisabeth), dame anglaise distinguée par son esprit et son érudition, née à York en 17[illegible], était fille de Matthews Robinson, riche propriétaire. Elle épousa en 1742 Edouard Montague, petit-fils du prem. comte de Sandwich, et se fit remarquer comme auteur de plus. ouvr. qui obtinrent un gr. succès. Devenue veuve en 1775, avec une fortune considérable, elle en fit le plus noble usage jusqu'à sa mort, arrivée en 1800. Elle avait vécu dans l'intimité d'un grand nombre de personnages illustres de son temps, tels que Pope, Johnson, Goldsmith, lord Bath, Lyttleton, Burke, le doct. Beattie, etc. On a d'elle des *Dialogues des morts*, publ. avec ceux de lord Lyttleton ; *Essai sur le genie et les écrits de Shakspeare*, 1769 : ouvrage trad. en franç. sous le titre d'*Apologie de Shakespeare*, et où l'on trouve beaucoup plus de savoir et de critique qu'on n'en devait attendre d'une femme du gr. monde : elle l'avait entrepris pour venger Shakespeare des sarcasmes de l'auteur de la Henriade. Voltaire a réfuté cet ouvr. dans sa *Nouv. Lettre à l'Acad. fr.*, imp. à la tête d'*Irène*.

MONTAIGNE (Michel, seigneur de), célèb. moraliste, né en 1533, au château de Montaigne, en Périgord, d'une famille anciennement nommée Eyghem et originaire d'Angleterre, reçut une éducation singulière mais très-soignée, à laquelle il dut sans doute en grande partie la tournure originale de son esprit et la vivacité franche et hardie de son langage. Son père lui fit apprendre le lat. avant le franç., dès le berceau, et l'idiôme vigoureux de Tacite et de Lucrèce fut véritablement la langue maternelle de cet enfant qui devait un jour donner au jargon de la vieille France tant d'énergie, de précision et de grâce. Il fut en outre recommandé à tous ceux qui l'entouraient de ne jamais le tirer avec violence du sommeil si nécessaire et si doux à son âge, mais de l'éveiller insensiblement aux sons d'une musique tranquille. Plus tard, son père, n'ayant plus auprès de lui ceux qui l'avaient secondé dans ses vues, fut obligé de rentrer dans le sentier de la routine ; mais les premières impressions devaient être durables dans le jeune Montaigne. Placé à l'âge de 6 ans au collége de Guienne, à Bordeaux, il y eut pour maîtres des hommes du plus grand mérite, Buchanan, Muret, etc., et fit des progrès rapides, puisqu'à 13 ans il avait achevé ses études : mais tout cela ne l'empêchait pas de remarquer avec chagrin que *c'était toujours collége*. Ennemi comme il l'était de toute contrainte, il fut peu disposé à suivre la carrière militaire, et aima mieux encore étudier le droit informe et compliqué de cette époque. Il fut pourvu, vers 1554, d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et sut se faire estimer de Pibrac et de Paul de Foix, ses confrères, et du chancelier de Lhopital. Un autre de ses confrères fut ce La Boétie, dont le nom semble désormais inséparable du sien. Tous deux s'estimaient avant de s'être vus, seulement sur les rapports qu'ils entendaient faire l'un de l'autre : enfin ils se rencontrèrent dans une grande société à Bordeaux, et quelq. momens suffirent pour établir entre eux cette amitié parfaite qui faisait dire à Montaigne, 9 ans après la mort de ce *sien cher frère : « Nous étions à moitié de tout : il me semble que je lui dérobe sa part. »* Quoique notre philosophe ne crût pas les femmes aussi propres à faire des amies, on connaît son attachement pour Marie de Gournay, sa *fille d'alliance* ou d'adoption, aimée de lui *plus que paternellement*. Il eut aussi beaucoup d'affection pour sa femme, quoiqu'il donne à entendre qu'en formant un engagement, il ait cédé plutôt à la convenance et à l'usage qu'à son inclination naturelle. Enfin il conserva toujours de son père le plus tendre souvenir, et dans la retraite où les agitations de la France ne tardèrent pas à le confiner, il éprouva plus que jamais le besoin de s'abandonner à ce pieux sentiment. Il était bien résolu de passer en repos le reste de sa vie ; mais il fallait un aliment à l'ardeur de son esprit, qui, comme un *cheval échappé*, se donnait plus carrière dans la solitude qu'il n'avait fait en la compagnie d'autrui. Montaigne se mit donc, vers 1572, à écrire ses *Essais*, où, dès l'un des prem. chapitres, il annonce avoir atteint l'âge de 39 ans. La prem. édit. de ce *livre de bonne foi* parut en 1580 : elle n'en contient que les deux premiers livres. C'est ici le lieu d'affirmer que le voyage de l'auteur en Allemagne, en Suisse, en Italie, est postérieur à cette publication, quoiqu'en aient pu penser plus. écrivains, étonnés avec raison de tant de connaissances positives. Montaigne donna une dernière édition de ses *Essais*, en 1588 (Paris, Langelier, in-4), avec un 3e livre qui forme le tiers de l'ouvr., et 600 additions aux deux prem. : c'est ce nouveau tableau qui lui a surtout assuré le titre de peintre inimitable de l'homme et de la nature. On peut se faire

une idée juste de sa manière de travailler, d'après la marche incertaine de son ouvr. Tantôt à la promenade, tantôt dans le cabinet, passant de la méditation à la lecture, de l'étude des autres à celle de lui-même, il observait, réfléchissait, remarquait, extrayait tour-à-tour; c'est ainsi qu'il parcourt dans son livre, dans ses chapitres même, tous les sujets, tous les textes, sans plan arrêté, sans objet suivi, mais non sans un but indirect ou éloigné. On a dit que ses principes n'étaient pas plus fixes que sa manière de procéder en écrivant; on l'a accusé de scepticisme. Nous ne chercherons pas à le justifier de cette accusation que plus d'un sage a méritée; lui-même avait pris pour devise : *Que sais-je?* Cette incertitude, cette hésitation, qui venait sans doute de son esprit juste et nullement passionné, devint presque de l'indifférence, lorsqu'il s'agit de faire un choix entre les opinions politiq. de sa malheureuse époque. Aussi ne réussit-il pas toujours à conserver son château *vierge de sang et de sac*, au milieu des guerres civiles dont la Guienne était le foyer : il finit, comme les autres royalistes sincères et les catholiques modérés, par être *pelaudé à toutes mains; au gibelin, il étoit guelfe; au guelfe, gibelin.* Malgré la vogue de ses *Essais*, que tout gentilhomme studieux voulait avoir sur sa cheminée, il ne tenait plus beaucoup à la vie et s'en détachait chaque jour par l'effet du mécontentem. moral autant que des douleurs physiques. Enfin, sentant sa mort approcher, il fit dire la messe dans sa chambre, et au moment de l'élévation, s'étant soulevé comme il put sur son lit, les mains jointes, il expira dans cet acte de piété (1592). Nous insistons sur ce dernier acte de sa vie, parce que Naigeon a prétendu que ce gr. penseur ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Quant à l'assertion des auteurs de l'*Art de penser*, que tout sentiment moral était éteint en lui, elle mérite à peine d'être rappelée. Montaigne eut sans doute des faiblesses, peut-être une grande vanité, puisqu'il parle toujours de lui et de lui seul; mais ses contemporains les plus vertueux, de Thou, Pasquier, l'honorèrent et l'estimèrent. Enfin son livre sera toujours lu par ceux qui veulent réfléchir sur eux-mêmes sans fatigue et sans ostentation, parce qu'il fut véritablement l'homme de son livre, un homme de bonne foi. Les éditions de Montaigne sont trop nombreuses pour que nous en donnions ici l'indication (*v.* le *Manuel du Libraire* par M. Brunet); les plus estimées sont celles de ses *Essais, avec des sommaires analytiques et des nouvelles notes*, par M. Amaury Duval, Paris, 1822-1826, 6 vol. in-8; et de ses *Œuvres, avec les notes de tous les commentateurs*, pub. par J. V. Leclerc, Paris, 1826-1827, 8 vol. in-8 : cette dern. fait partie de la *Collection des Classiques français*, pub. par M. Lefèvre. Nous ne mentionnerons, parmi les ouvrages relatifs à Montaigne, que les *Notices et Observat. pour préparer et faciliter la lecture de Montaigne*, par Th. Vernier, Paris, 1810, 2 vol. in-8. En 1812 l'institut mit au concours l'*éloge* de Montaigne, et le prix fut décerné à M. Villemain. Parmi ses concurrens, dont les composit. parurent à la même époque, on distingue MM. J.-V. Leclerc, Droz, Jay, Mazure, Biot et Victorin Fabre.

MONTAIGNE (Jean), ecclésiastique, né près de Cahors, en 1759, fit ses études à Toulouse, prit à Paris le grade de doct. en Sorbonne, et s'attacha à la congrégation de St-Sulpice. Dispersés pendant la révolution, les membres de cette société se réunirent en 1801, et Montaigne fut alors nommé supérieur du séminaire d'Issy. Il en exerçait encore les fonctions, lorsqu'il m. en 1821. On lui doit la publicat. de l'ouvrage de Legrand : *de l'Existent. d'un Dieu*, etc, 1812, in-8. On trouve une *notice* sur Montaigne dans l'*Ami de la relig. et du roi*, t. 27, page 151.

MONTAIGU (Pierre Guerin de), gentilhomme d'Auvergne, maréchal des hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem, fut élu 13e grand-maître de cet ordre en 1203, et peu de temps après, il secourut les chrét. d'Arménie. Après avoir contribué à la victoire qu'ils remportèrent sur Soliman, sultan d'Iconium, il se signala à la prise de Damiette, et parcourut ensuite la plupart des états de l'Europe pour solliciter des secours. A son retour, il trouva la Palestine livrée à l'anarchie et chercha, mais en vain, à rapprocher les hospitaliers des templiers avec lesquels ils étaient en guerre ouverte. En 1228, il engagea le pape à rompre la trêve conclue entre les musulmans et les croisés, et refusa la même ann. de se rendre à l'armée, tant qu'elle serait commandée par l'emper. Frédéric II, que le pape avait excommunié. Il m. en 1230.

MONTAIGU (Gilles-Aycelin de), l'un des plus célèbres prélats du 13e S., né en Auvergne, de la famille du précédent, fut élu archevêque de Narbonne en 1290, avant d'avoir été ordonné prêtre, et se rendit à Rome où il fut sacré. En 1299, il convoqua à Béziers un concile provincial dont les actes ont été publiés par Martène, tome 4 du *Thesaur. nov. anecdotor.* Il se prononça ensuite pour Philippe-le-Bel dans les démêlés que ce prince eut à soutenir contre Boniface VIII, déclara que ce pontife était déchu, et interjeta appel de sa sentence au futur concile. Plus tard il fut l'un des commissaires nommés pour examiner la conduite des templiers, et ouvrit l'avis que ces malheureux ne fussent point entendus dans leur défense; son zèle fut récompensé par la place de chancelier. En 1311, il passa du siége de Narbonne sur celui de Rouen; et il m. en 1318. Il avait fondé en 1314 le collége qui a long-temps porté son nom à Paris, et il lui légua une partie de ses biens.

MONTAIGU (Gilles-Aycelin de), cardinal, arrière petit-neveu du précédent, né dans les premières années du 14e S., fut d'abord évêque de Térouanne, assista en 1356 à la désastreuse bataille de Poitiers, et suivit le roi Jean en Angleterre avec le titre de chancelier. Ce monarque obtint pour lui la pourpre romaine, du pape Innocent VI, en 1361; et il fut nommé par le pape Urbain V, l'un des commissaires chargés de réformer l'université de Paris. Il fut ensuite envoyé en Espagne pour travailler à réconcilier le roi d'Aragon avec le duc d'Anjou, puis se retira à Avignon où il m. en 1378. — Montaigu (Pierre-Aycelin de), frère du précéd., connu sous le nom de *Cardinal de Laon*, entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, devint ensuite prieur de St-Martin-des-Champs, prov. de Sorbonne, chancelier du duc de Berri, fut élu en 1371 évêque de Laon, élevé au cardinalat en 1384, se démit de son évêché quelque temps après, et m. à Reims en 1388. Son corps, rapporté à Paris, fut inhumé dans l'église de St-Martin-des-Champs. — Jean Montaigu, vidame du Laonnais, obtint la surintendance des finances, fut revêtu de la charge de gr.-maître de France en 1408, et plaça deux de ses frères sur les siéges de Sens et de Paris; mais il ne sut pas jouir de sa fortune avec modération : ses emportem., son orgueil dédaigneux, ses violences soulevèrent contre lui les premiers personnages du royaume. Le duc de Bourgogne et le roi de Navarre profitèrent de la maladie de Charles VI pour faire arrêter son surintendant, et le livrèrent à des commissaires (1409) comme coupable de sortilége, d'empoisonnem. et de malversation. La dernière de ces imputat. était la seule fondée; mais les autres ne contribuèrent pas moins puissamment à le faire condamner. Il eut la tête tranchée aux halles de Paris la même année, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée 3 ans après, à la prière de Charles de Montaigu, son fils, tué plus tard à la bataille d'Azincourt. Les célestins de Marcoussi, dont Jean avait fondé le monastère, lui firent de magnifiques funérailles,

[illegible]rent un tombeau, devant lequel Fran-[illegible] siècle après, frappé du rapport que lui [illegible]eux du jugement et de la condamnation [illegible] mais malheureux Montaigu, jura de [illegible] faire mourir personne par commission. [illegible] avide méritait la mort; mais des juges [illegible]nt le droit de la lui donner.

[illegible]IGU ou MOUNTAGU (Richard de), [illegible]vant théologien anglican, né en 1578 à [illegible] le comté de Buckingham, fut nommé [illegible] Chichester en 1628, et passa 10 ans après [illegible] Norwick, où il m. en 1641. On dit qu'il [illegible] de se démettre de ce dernier évêché, [illegible]tirer en Flandre pour y faire une pro-[illegible]lique du catholicisme, mais que la m. [illegible] l'accomplir ce dessein. On a de lui : une [illegible]n angl. du traité *de Decimis* de Selden [illegible]); *Analecta exercitationum ecclesiasti-*[illegible]., Londres, 1622, in-fol.; une défense [illegible]n sous ce titre : *Antidiatribæ ad priorem [illegible]atribarum J. - C. Bulengeri adversùs [illegible]nes Is. Casauboni*, ib., 1625, in-fol.; *Ap-[illegible] origines ecclesiasticas*, Oxford, 1635, [illegible]*rigines eccles.*, Londres, 1636-40, 2 vol. [illegible] édit. des deux *discours* de St Grégoire [illegible] contre l'empar. Julien; des *notes* sur [illegible]s l'édit. de Paris, 1628, in-fol.; une [illegible] des *Lettres* de Photius, avec notes, [illegible], in-fol.; et plus. ouv. de controverse [illegible] en lat. Il a laissé en MS. une trad. lat. [illegible]tres de St Basile.

[illegible]IGU. V. Montague.

[illegible]ALAMBERT. V. Montalembert.

[illegible]ALBANI (Jean-Bapt.), comte ital., né [illegible] Bologne, d'une anc. famille de cette ville, [illegible] même jour docteur en droit et en philos. [illegible]r voyagé en France, en Allemagne, en [illegible] en Turquie, il visita Constantinople, [illegible] l'Asie-Mineure, se rendit en Perse, et [illegible] partie de la Haute-Asie. Il apprit les [illegible]rivées de l'arabe; et, d'après le témoi-[illegible]rlandi, il en parlait 13 avec facilité. De [illegible]logne, il passa d'abord en France pour [illegible]er du service, puis se rendit à la cour du [illegible]roie, où il obtint de ce prince le grade [illegible]énéral. Il fut fait prisonnier dans une ba-[illegible] les Espagnols, qui le traitèrent avec ri-[illegible] ayant recouvré sa liberté, il alla demander [illegible]loi à la république de Venise, et fut en-[illegible]e commandement supérieur à l'île de [illegible] où il m. en 1646. On a de lui : *de moribus [illegible]m Comment.*, Rome, 1625, 1636, in-12; [illegible]1643. Il a laissé plus. MSs. dont on trou-[illegible]t. dans les *Scrittori Bolognesi* d'Orlandi.

[illegible]ALBANI (Marc-Antoine), fils du précédent, [illegible]o, s'appliqua spécialement à l'étude de la [illegible]pie, parcourut en naturaliste les pays du [illegible] l'Europe, et fut bien accueilli par le roi [illegible]ne Jean-Casimir, qui le décora du titre de [illegible]. De retour en Italie, il exploita les côtes [illegible]atique, revint à Bologne mettre en ordre [illegible]tions, et y m. en 1695. On a de lui : *Ca-[illegible]minerale*, etc., Bologne, 1676, in-4; *Re-[illegible]lell' acque minerale del regno d'Ungaria*, [illegible]1687, in-4. — Castor Montalbani, fils [illegible] Antoine, né en 1670, cultiva les sciences [illegible]trés à l'exemple de son aïeul, suivit cela carrière des armes, et fut gouvern. de [illegible]our les Vénitiens. Il revint à Bologne en [illegible], y occuper la chaire d'architecture mili-[illegible]m. dans cette ville en 1732. On a de lui [illegible]*ers*, des *poésies*, des *dissertations*, des [illegible]*s*, dont Orlandi (*Scrittori Bologn.*) rap-[illegible] titres. — Montalbani (Ovidio), savant et [illegible]riv., frère puiné du marquis Jean-Bapt., [illegible]nme lui de vastes connaiss., fut nommé [illegible]rof. de logique à l'université de Bologne, [illegible]iccessivem. les autres chaires de physiq., de mathém. et de morale, fut appelé, en 1657, à la place de conservat. du cabinet d'histoire naturelle, légué par Aldrovande (*v.* ce nom) à sa patrie, obtint le titre d'astronome du sénat, et m. en 1671. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans les *Scrittori Bologn.* d'Orlandi, dans les *Mém.* de Niceron, t. 37, et parmi lesquels nous citer. : *Index omnium plantarum exsiccatarum.... quæ in proprio musæo conspiciuntur*, Bologne, 1624, in-4; *de illuminabili Lapide bononiensi Epistola*, ib., 1634, in-4; *Epist. variæ ad eruditos viros*, etc., ibid., 1634, in-4; *clarorum aliquot doctorum bononiensium elogialia Cenotaphia*, ib., 1640, in-4; *Minervalia bonon. civium anademata, seu Bibliotheca bononiensis*, ibid., 1641, in-16; *Formulario economico, cibario e medicinale*, etc., ib., 1654, in-4; *Bibliotheca botanica*, ib., 1657, in-24, très-rare; *Vocabolista bolognese*, etc., ib., 1660, in-12 de 272 pages, rare et curieux. C'est O. Montalbani qui a rédigé la *Dendrologie*, ou *Histoire naturelle des arbres*, qui fait suite aux différens *traités* publiés par Aldrovande ou par ses continuateurs.

MONTALEMBERT (André de). V. Essé.

MONTALEMBERT ou MONTALAMBERT (Adrien de), que quelques dictionn. biograph. ont confondu avec André Montalembert, maréc. d'Essé, fut aumôn. et prédicat. de François Ier. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé un écrit intit. *la Merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon*, Paris, 1528; Rouen, 1529, in-4; 3e édit., Paris, 1580, in-12; reproduit par l'abbé Lenglet dans le *Recueil des dissert. sur les apparitions*, tome 1er; et par l'abbé d'Artigny dans ses *nouveaux mémoires*, t. 7. Corneille Agrippa appelle A. de Montalembert *homo nequam et impostor*; mais cet ecclésiastiq. n'était au fond qu'un homme crédule et superstitieux.

MONTALEMBERT (Marc-René, marquis de), officier-général, né à Angoulême en 1714, de la famille du maréchal d'Essé, entra au service à l'âge de 18 ans, fit plus. campagnes en Allemagne, et, pendant les loisirs que lui laissait la paix, s'adonna à la culture des sciences, principalement de celles qui ont des rapports directs avec le métier des armes. Reçu à l'académie des sciences en 1747, il y donna plus. *mém.* qui se trouvent dans le *Recueil* de cette compagnie. La lecture du traité de l'*Attaque des places*, par Vauban, lui fit étudier avec un soin particulier l'art de la fortification. D'autre part il établit dans l'Angoumois et le Périgord des forges considérables qui fournirent bientôt à la marine des canons et des projectiles, dont elle n'était pas assez pourvue. Pend. la guerre de 7 ans, il fut attaché à l'état-major des armées de Suède et de Russie; et, consulté sur les opérations concertées entre les généraux alliés, il en rendait compte au ministère français. A la paix de 1762, Montalembert ayant terminé l'ouv. sur la fortification, qu'il méditait depuis long-temps, le duc de Choiseul, alors ministre de la guerre, auquel il avait communiqué son MS. en ajourna la publicat., qui n'eut lieu qu'en 1776. Le corps entier du génie militaire se prononça alors contre le livre et son auteur, qui émettait des principes nouveaux, et semblait attaquer une partie de ceux de Vauban. Toutefois Montalembert obtint du gouvern. la faculté de démontrer sa nouvelle doctrine, et fut chargé, en 1779, de la construction d'un fort destiné à garantir l'île de Rhé des attaques des Anglais. Ce fort, exécuté tout en bois, ne coûta que 800,000 fr., au lieu de plus. millions que portait le devis des ingénieurs, et n'éprouva pas le moindre dérangement par l'effet de la détonnation de toutes ses batteries, bien que les mêmes ingénieurs eussent annoncé qu'il s'écroulerait si l'on voulait faire usage des pièces dont il était armé. A la révolut., Montalembert perdit la

plus grande partie de sa fortune, et n'en abandonna pas moins, pour les besoins de l'état, une pension qu'il avait reçue du roi pour la perte d'un œil. Carnot (v. ce nom), chargé spécialem. des opérations milit., appela ce sav. général auprès de lui, ainsi que les ingén. Darçon et Marescot, au comité de salut public pour consulter leur expérience. Montalembert m. en 1800, doyen des généraux français et de l'acad. des sciences. Il avait été proposé pour une des places vacantes à l'institut, dans la section de mécanique; mais il se retira quand il apprit qu'il avait pour concurrent le vainqueur d'Italie, Bonaparte. On a de lui : *Fortification perpendiculaire*, ou *l'Art défensif supérieur à l'offensif*, Paris, 1776-96, 11 vol. in-4, avec un gr. nombre de pl. Les prem. vol. de ce gr. ouv. ont été trad. en allem. par le major du génie Lindenau; *Correspondance pendant la guerre de* 1757, Londres (Neufchâtel), 1777, 3 vol. gr. in-8; *Réponse au colonel D'Arçon sur son apologie des principes observés dans le corps du génie*, 1790, in-4; *l'Ami de l'art défensif*, ou *Observat. sur le journal de l'école polytechnique*, an IV (1796), 6 nos in 4; *Relat. du siége de St-Jean-d'Acre*, 1798, in-8; *Mém. histor. sur la fonte des canons*, 1738, in-4; *Cheminée-poêle*, ou *Poêle français*, 1766, in-4; plus. *Mém.* insérés dans le *recueil* de l'acad. des sciences. On connaît encore du gén. Montalembert 3 pièces de théât.: *la Statue* et *la Bergère de qualité* (musique de Cambini), et *la Bohémienne supposée* (musique de Thomeoni), impr. en 1786 à un très-petit nombre d'exempl.; et des *poésies* inédites. MM. Delisle de Sales et de La Platière ont pub. l'*Eloge histor. du général Montalembert*, Paris, 1801, in-4 de 76 p. On peut consulter aussi la *notice* sur le même personnage insérée dans le *Magasin encyclopédique*, 6e année, tome 1er, page 123.

MONTALIVET (Jean-Pierre BACHASSON, comte de), pair de France, né à Sarreguemines en 1766, embrassa la carrière de la magistrature, et à 19 ans était conseiller au parlement de Grenoble, place que la révolution lui fit perdre. Echappé aux troubles de cette époque, il fut nommé maire de Valence, et en 1801 le gouvernement l'appela à la préfecture du départem. de la Manche, puis à celle de Seine-et-Oise. Les talens qu'il déploya dans ces div. fonctions devaient lui procurer une élévation rapide : aussi Montalivet devint successivem. conseiller d'état, command. de la Lég.-d'Honneur, comte de l'empire, direct.-général des ponts-et-chaussées (1805), et enfin ministre de l'intérieur (1809). En 1814 il accompagna Marie-Louise à Blois, et rentra ensuite dans la vie privée. Ayant accepté pend. les cent-jours l'emploi d'intendant-général de la couronne, et siégé à la chambre des pairs instituée par Bonaparte, Montalivet se vit exclu de la nouvelle chambre royale; mais il y fut rappelé en 1819. Il votait avec le parti constitutionnel, bien qu'il prit peu de part aux discussions. Il m. en 1823 à La Grange, près Pouilly. M. le comte Daru a prononcé son *éloge* à la chamb. des pairs le 20 mars 1823.

MONTALTE. V. DANDI.

MONTALTO (Léonardi, doge de Gênes, né dans le 14e S., d'une famille considérée dans l'ordre populaire, avait acquis la réputat. d'un habile jurisconsulte, et était depuis long-temps chef du parti gibelin, lorsque ses concitoyens l'appelèrent à la prem. magistrature en 1384. Il m. l'année suivante. — André Montalto, parent du précédent, fut élu doge à l'âge de 23 ans en 1391. Obligé bientôt après de quitter ce poste par les intrigues d'Antoniotto Adorno, l'un de ses rivaux, il le recouvra l'année suivante, et en fut dépossédé de nouveau. Gênes ayant été livrée plus tard au roi de France Charles VI par Adorno, Montalto fit de vains efforts pour lui rendre sa liberté; et lorsque la république fut affranchie ensuite, en 1411, il ne put obtenir d'être réintégré dans la place éminente qu'il avait déjà occupée.

MONTALVO. V. Galvez.

MONTAMY (Didier-Franç. d'ARCLAIS, seigneur de), prem. maître d'hôtel du duc d'Orléans, m. à Paris en 1765, à l'âge de 62 ans, cultiva les sciences et les lettres en amateur éclairé. On a de lui : *la Lithogéognosie*, ou *Examen chimique des pierres et des terres*, etc., trad. de l'allemand de J. Pott, Paris, 1753, 2 v. in-12; *Tr. des couleurs pour la teinture en émail et sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*, ibid., 1765, in-12. V. l'*éloge* de l'aut. à la tête de ce dernier ouvrage, dont Diderot fut l'éditeur.

MONTAN, en latin *Montanus*, hérésiarque du 2e S., né dans un bourg de la Mysie, embrassa le christianisme dans l'espoir de parvenir aux prem. dignités de l'église; mais, trompé dans son attente, il résolut de se faire chef de secte, débuta par annoncer qu'il était le prophète que le St-Esprit avait choisi pour révéler aux hommes les grandes vérités qu'ils n'étaient pas en état d'entendre au temps des apôtres; et réunit en peu de temps un gr. nombre de disciples qui l'appelaient *le Paraclet*. Sans rien changer aux articles du symbole, il ajoutait à la rigueur des pénitences prescrites par les canons, refusant d'admettre à la commun. ceux qui étaient coupables de quelq. crime, soutenant que nul n'avait le droit de les absoudre, condamnant les secondes noces comme des adultères, etc. Il établit jusqu'à trois carêmes très-rigoureux et des jeûnes extraordinaires. L'Eglise d'Orient condamna, vers l'an 172, cette nouvelle doctrine; mais Montan persista dans son schisme, vit augmenter le nomb. de ses disciples, et vécut, dit-on, jusqu'à l'an 212. Quelq. écriv. prétendent qu'il mit fin à son existence en se pendant. Les montanistes subsistèrent plus d'un siècle en Asie, particulièrem. en Phrygie, pénétrèrent même jusqu'en Afrique, et furent divisés en deux sectes : les uns suivirent les opinions de Proclus (v. ce nom), et les autres adoptèrent les erreurs du sabellianisme (v. Sabellius).

MONTANARI (Geminiano), astronome, né à Modène en 1632, étudia d'abord la philosophie et la jurisprudence, et ensuite les mathémat. à Florence, exerça la profess. d'avocat dans cette même ville, devint astronome des Médicis, puis mathém. du duc de Modène Alphonse IV, fut nommé plus tard prof. de mathémat. à Bologne, passa de cette ville à Padoue pour y professer l'astronomie et la météorologie, et m. d'apoplexie en 1687. Il a laissé plus. écrits sur des sujets d'astronomie (notamm. sur les comètes de 1664, 1665, 1680, 1681 et 1682), dont on trouvera les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'aut., dans les *Vitæ Italor.* de Fabroni, et dans la *Bibliot. Mutinense* de Tiraboschi.

MONTANCLOS (Marie-Emilie MAYON de), née à Aix en 1736, m. à Paris en 1812, cultiva la poésie avec quelq. succès. On connaît d'elle un gr. nomb. de poésies fugitives et plus. pièces de théât. parmi lesquelles il faut distinguer *Robert-le-Bossu*, opéra comique en 1 acte. Ses composit. ont été recueillies en partie et pub. sous le titre d'*Œuv. div.*, Paris, 1790, 2 v. in-12. Celles qui sont sorties de sa plume postérieurem. à cette publication se trouvent dans différentes livrais. de l'*Almanach des Muses*.

MONTANI (Cola de'), appelé par d'autres Niccolo Montano ou Montanaro, comme ayant pris naissance dans les montagnes du Milanais, au lieu nommé Gaggio, était, suiv. ces dern., de la famille des Gapponi. Elève chéri du célèb. Giorgio Trapezunzio, il devint lui-même, vers 1450, profess. à Milan, et se fit une gr. réputat. autant par la vigueur de son éloquence que par la hardiesse et l'indépendance de ses principes. Ainsi que toute la jeunesse milanaise d'alors, Galéas-Marie Sforce avait passé sur les bancs de son école. Lorsqu'en 1466 ce prince succéda à son frère François sur le trône

ducal, il eut l'odieuse fantaisie de venger par la peine du talion une correct. infligée à son enfance par l'austère pédagogue ; et, sous un prétexte si vague que les histor. ne le peuvent indiquer avec certitude, il le fit fustiger publiquement. Dès-lors l'âme fière de Montani s'irrita au plus haut degré ; et égaré par ses ressentim., il excita ses élèves à la révolte, et les détermina à passer sous les étendards du fameux Barthél. Colleone de Bergame, qui s'avançait contre Milan pour y renverser le despotisme de la noblesse. Cependant, son parti ayant eu le dessous, Montani, obligé de quitter la ville, passa à Rome, et après y avoir séjourné quelque temps, se rendit à Bologne, puis revint à Milan, où les écoliers et les professeurs l'honorèrent d'une sorte de triomphe. Il recommença bientôt à s'élever contre la tyrannie du duc, qui le chassa de nouveau, mais n'en périt pas moins sous les coups de quelq. conjurés (*v.* OLGIATI). On fit périr dans les tortures, et la populace mit en pièces les aut. de ce meurtre. Quant à Montani, il trouva un protect. dans Ferdinand, duc de Naples ; et ce fut pour complaire à ce prince qu'il prononça une *harangue* pour détourner les Lucquois de contracter aucune alliance avec Laurent de Médicis. Celui-ci, violemm. irrité contre l'incommode rhéteur, le fit arrêter sur les montagnes de Bologne, et le fit pendre sans aucune forme de procès. On conserve à la Biblioth. ambroisienne le MS. du *discours* de Montani ; c'est la seule pièce qui soit restée de ces profess. célèbre, auquel le chev. Casio a consacré une place dans ses *Epitafi*, etc., p. 35. V. aussi le t. 6, p. 64 et suiv. des *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi.

MONTANI (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, né vers 1685, d'une famille noble de Pésaro, m. en 1760, prof. de morale au collége romain, a publié, avec des augmentat. considérables, un ouv. du P. Pelizzario sous le titre suiv. : *Tractatio de Monialibus*, Rome, 1755, in-4.

MONTANO (JEAN-BAPT. MONTI, DA MONTE, ou), en lat. *Montanus*, célèbre médec., né à Vérone dans les dern. années du 15e S., fit ses études et reçut le bonnet de docteur à Padoue, s'établit à Brescia, et y pratiqua plus. années son art avec succès ; il voyagea ensuite en Italie, visita Naples, Rome, Venise, et se vit partout recherché des grands. De retour à Padoue en 1536, il y remplit pendant 11 ans la chaire de médecine, attirant à ses doctes leçons une foule d'audit. de toutes les parties de l'Europe, et m. à Terrazo en 1551, des suites d'une maladie de vessie. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., presque tous publiés par ses élèves, et dont les tit. se trouvent dans le *Teatro d'Uomini letterati* de Ghilini, dans les *Eloges des hommes savans*, etc., de Tessier, dans le *Dictionn. de médecine* d'Eloy, dans la *Biogr. medicale*, pub. par C.-L.-F. Panckoucke, etc. Mart. Weindrich a pub. : *Medicina universa ex lectionibus Montani cæterisque opusculis collecta*, Francfort, 1587, 2 vol. in-fol. Les ouv. de Montano ont eu de nomb. édit. dans le 16e S. en France, en Italie et en Allem. ; mais depuis les progrès de l'art et de nouvelles expériences les ont fait tomber presque tous dans l'oubli.

MONTANO (JEAN-BAPT.), sculpt. milanais, m. à Rome, en 1621, travaillait le bois avec une adresse merveilleuse, et en faisait ressortir des figures aussi correctes qu'élégantes. Il sculpta, par ordre de Clément VIII, l'excellent *orgue* de St-Jean-de-Latran, et donna les dessins des églises, des tombeaux et des principaux autels de Rome. On a de lui : *L'Architettura con diversi ornamenti cavati d'ali' antico*, Rome, 1636, in-fol. ; *Scelta di varii templetti antichi, con le piante e alzate, disegnati in prospettiva, e pubblicati da Giambatista Soria*, ibid, 1624, in-fol. ; *Tabernacoli diversi*, ibid., 1628, in-fol.

MONTANSIER (MARGUERITE BRUNET, connue sous le nom de Mlle), née à Bayonne en 1730, passa en Amérique les premières années de sa jeunesse. De retour en France, elle joua quelque temps la comédie dans les provinces, devint directrice du théâtre de Nantes, et de là, par le crédit de M. de St-Conty, obtint (1775) le privilége exclusif de tous les spectacles de la cour. En 1789 elle ouvrit à Paris la salle Beaujolais, et en 1793 le *théâtre national*, situé rue Richelieu. A cette époque du délire révolutionnaire, on prétendit que Mlle Montansier, en construisant son établissem. près de la Bibliothèque nation., avait eu dessein d'incendier cette dernière. Une pareille accusation motiva la fermeture du théâtre et l'arrest. de sa directrice. Telle est l'origine des réclamat. que Mlle Montansier fit entendre sous tous les gouvernemens qui se succédèrent depuis 1795, demandant une très-forte indemnité pour les pertes que lui avait fait éprouver cette circonstance. Son droit fut constamment reconnu, mais ses prétentions, réellement exagérées, n'obtinrent point un entier succès ; le dernier résultat est un décret de Napoléon, daté de Moscou, qui liquide l'affaire par l'inscrip. de 100.000 fr. sur le gr.-liv. et de 1,200,000 fr. rejetés à l'arriéré. En 1801 Mlle Montansier avait rouvert le théâtre des Bouffes ; cette nouvelle entreprise ne réussit point. Depuis elle s'associa à la propriété du théâtre des Variétés, auquel son nom est souvent appliqué. Elle m. à Paris en 1820, à l'âge de 90 ans. On trouve une notice sur Mlle Montansier dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Armand Ragueneau et Audiffred, 17e et 18e année, 1821 et 1822, p. 383-97.

MONTANUS. V. ARIAS-MONTANUS, BERGHE, MONTAN et MONTANO.

MONTARGON (ROBERT-FRANÇ. de), religieux augustin, né à Paris en 1705, portait dans son ordre le nom de père Hyacinthe de l'Assomption. Il prêcha devant Louis XV et devant le roi Stanislas, duc de Lorraine, qui lui donna le titre de son aumônier. Il périt à Plombières, dans une inondation que cette ville essuya en 1770. On a de lui : *Dictionn. apostolique*, 1752 et ann. suiv., 13 vol. in-8 et 12 vol. in-12 ; trad. en ital., Venise, 1755 ; *Hist. de l'institution de la fête du S. Sacrem.*, 1753, in-12 ; *Rec. d'Eloquence sainte*, ou *Biblioth. des Patriarches et des fondateurs d'ordres*, 1759, 5 vol. in-8.

MONTARGUE (PIERRE de), major-gén. et chef du corps des ingén. dans l'armée prussienne, né à Uzès (Languedoc) en 1660, de parens protestans, passa dans les états de l'électeur de Brandebourg à la révocation de l'édit de Nantes, entra au service de ce prince, se distingua par sa valeur et ses talens, obtint un avancement rapide, fut chargé de plusieurs missions importantes, dirigea le siége de Stralsund, et m. à Maestricht en 1733. On conserve dans les archives milit. de Prusse un grand nombre de cartes et de plans levés par cet habile ingén.

MONTAUBAN (JACQUES POUSSET DE), av. au parlem. et échevin de Paris, ville où il m. en 1685, était d'un commerce agréable, et fut lié avec Boileau, Chapelle et Racine. On trouve dans la compilation de Gayot de Pitaval (*causes célèbres*) des extraits de quelq. plaidoyers de Montauban. Il a fait imprimer lui même, en 1654, la collection de ses *œuvres dramatiq.*, qui se composent de 4 trag. et de 2 coméd., tombées depuis long-temps dans un juste oubli. On prétend qu'il eut part à la conception des *Plaideurs*, et qu'il fournit à Racine les locutions et les formes de jurisprudence employées dans cette charmante comédie.

MONTAUBAND (N.), fameux flibustier, né en France dans le 17e S., commença ses excursions aventureuses à l'âge de 16 ans, courut pend. plus de 20 autres années les côtes du Mexique, ou Nouvelle-Espagne, de Carthagène, de la Floride, de toute l'Amérique septentr. jusqu'à Terre-Neuve, les côtes d'Afrique depuis les Canaries jusqu'au Congo, détruisit plus. établissem. anglais, s'empara d'un gr. nombre de vaisseaux de cette nation et des Hollandais, et m. en 1700 à Bordeaux, que l'on

présume être aussi son lieu de naiss. On a de lui : *Relation du voyage du sieur de Montauband, capitaine des flibutiers en Guinée, en l'an* 1695, *avec une description du royaume du Cap-de-Lopez, des maurs*, etc., imprimée à la suite de la trad. de Las-Casas, Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12.

MONTAULT. V. NAVAILLES.

MONTAUSIER (CHARLES DE STE-MAURE, duc de), pair de France, né en 1610, d'une très-bonne famille de Touraine, entra au service en 1630, se distingua en Italie, en Lorraine, obtint, à 28 ans, le grade de maréchal-de-camp, fut nommé, vers la même époque, gouverneur de la partie de l'Alsace alors soumise à la France, devint lieuten.-général en 1636, et reçut peu de temps après le gouvernem. des provinces de Saintonge et d'Angoumois. Il resta fidèle au parti de la cour pendant la guerre de la Fronde, et reçut dans une action des blessures graves qui le forcèrent de quitter le serv. milit. Il remplaça, en 1662, le duc de Longueville dans le gouvernement de la Normandie, fut nommé duc et pair en 1664, et gouverneur du dauphin en 1668. Depuis plus. années Louis XIV avait su apprécier les grandes qualités de l'homme auquel il confiait l'éducation de son fils. Montausier justifia pleinement le choix du monarque par les soins de toute espèce qu'il donna à l'héritier du trône. Riche lui-même de connaissances étendues, il rassembla près de son auguste élève tout ce que la France comptait de plus illustre dans les sciences et dans les lettres. En même temps qu'il cultivait le germe des bonnes qualités, à peine développé dans le dauphin, il éloignait de ce prince tout ce qui pouvait le corrompre en flattant ses passions, et ne mettait sous ses yeux que des exemp. de vertu. Si la nature ne permit pas, dit un biographe, qu'en sortant des mains d'un tel instituteur, le fils de Louis XIV fût un grand prince, Montausier en fit au moins un prince bon, juste et humain. » Dans une des promenades qu'ils faisaient ensemble, ils s'étaient arrêtés devant une chaumière, et le sage gouverneur dit à son royal élève : « Sous ce chaume, dans ce misérable asile, logent un père, une mère et des enfans qui travaillent tout le long du jour pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui supportent la faim pour subvenir aux frais de votre table somptueuse. » Montausier cessa ses fonct. en 1680 ; mais le roi voulut qu'il conservât auprès du dauphin la même autor., avec le tit. de 1er gentilh. de la chambre du prince. Toutefois le duc obtint deux ans plus tard la permission de se retirer tout-à-fait, et dit au dauphin : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Ce vertueux personnage m. en 1690. Fléchier (*v.* ce nom), alors évêque de Nîmes, qui avait prononcé, en 1671, l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, fit encore celle de son digne époux, le 11 août 1690, dans l'église des Carmélites de la rue St-Jacques, à Paris. Il y eut encore 3 aut. oraisons funèbres de Montausier, par les abbés Anselme et du Jarry, et par le relig. jacobin Courand. Sa *vie* a été écrite par Nicol. Petit, jésuite, Paris, 1729, 2 pet. vol. in-12 ; et Piget-de-St-Pierre a aussi publié l'*Hist. du duc de Montausier*, Genève et Paris, 1784, in-4. Son *éloge*, par Garat, a obtenu le prix de l'acad. française en 1781. — MONTAUSIER (Julie-Lucine D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, duchesse de), femme du précédent, née en 1607, du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, devint unique héritière de ces deux maisons (Rambouillet et Vivonne), par la mort de ses deux frères et la profess. relig. de ses trois sœurs, et forma de bonne heure son goût dans les entretiens des personnes d'esprit et de savoir qui fréquentaient la maison de sa mère, si connue sous le nom d'*hôtel de Rambouillet*. Elle avait 25 ans lorsqu'elle reçut les hommages du marquis, depuis duc de Montausier. Ce seigneur qui s'était empressé, après sa présentation à l'hôtel Rambouillet, de solliciter la main de la belle et vertueuse Julie d'Angennes, ne l'obtint cependant que 12 ans après (1645). Mme de Montausier fut nommée, en 1661, gouvernante des enfans de France, et quelque temps après dame d'honneur de la reine ; mais, ne pouvant remplir tous les devoirs que lui imposaient ces deux places, elle se démit de la première en 1664. Le mauvais état de sa santé la força, en 1669, de renoncer aux fonctions de dame d'honneur, et elle m. en 1671. Plus. ann. avant son mariage, son illustre époux lui avait offert, pour le jour de sa fête, le présent si connu depuis sous le nom de *Guirlande de Julie*, ouvrage de galanterie composé par plus. beaux esprits du temps, de concert avec un peintre de fleurs, nommé Robert. C'est un manuscrit de 90 feuillets, dont 29 offrent chacune une fleur différente, toutes médiocrement dessinées et enluminées. Les 61 autres contiennent chacune un madrigal. (Montausier était aut. de 16 de ces madrigaux.) La duchesse de Montausier garda précieusement, jusqu'à la mort, ce gage d'amour, qui, après avoir passé en plusieurs mains, est aujourd'hui en la possession d'une personne de la famille du duc de La Vallière. Nicolas Jarry (*v.* ce nom) fit trois copies de ce MS. : l'ouvrage a été impr. par Didot jeune, en 1784, in-8, papier vélin, et réimp. en 1818, avec figures coloriées, in-18.

MONTAUX (CHAMBON DE). V. CHAMBON au *Supplément*.

MONTAZET (ANTOINE MALVIN DE), archevêque de Lyon, membre de l'académie française, né dans l'Agenois en 1712, débuta par être chanoine, gr.-vicaire de l'évêché de Soissons et aumônier du roi par quartier. Nommé à l'évêché d'Autun en 1748, il se fit remarquer dans plus. assemblées du clergé, réclama pour les immunités de cet ordre et s'éleva contre les entreprises du parlem. en 1755. Il remplaça en 1758 le cardinal de Tencin sur le siége archiépiscopal de Lyon, et se rangea alors du parti de la minorité des prélats, qui tout en reconnaissant l'autorité des constitutions reçues dans l'église de France, soutenaient cependant ceux qui les combattaient. Il supprima la signature du formulaire, changea tous les livres liturgiques du diocèse, et se mit en opposition avec la majorité de son clergé. Il m. à Lyon en 1788. Il avait été reçu à l'académ. en 1757. On connaît de lui : *Lettre de M. l'archevêq. de Lyon, primat de France, à M. l'archevêq. de Paris*, Lyon, 1760, in-4 ; *Lettre pastorale*, du 30 juin 1763, in-4 ; *Mandem. et Instruct. pastorale contre l'Hist. du peuple de Dieu*, de Berruyer (*v.* ce nom), 1762, in-12 ; *Mandem. et Instruct. pastor.* pour la défense de son catéchisme, 1772, in-4 et in-12 ; *Instruct. pastor. sur les sources de l'incrédulité*, etc., 1776, in-4, rédig. par le P. Lambert ; plus. autres *mandem.* pour les *jubilés*, pour le *carême*, etc. ; des *rapports* faits aux assemblées du clergé de 1755 et 1772. C'est mal à propos qu'on lui attribue les *Instructions théolog.*, imp. à Lyon, 1782, 6 vol. in-12 : cet ouvrage est du P. Joseph Valla, oratorien, que l'archevêq. avait chargé de ce travail. On trouve une notice sur Montazet dans l'*Ami de la Religion*, t. 22, p. 161.

MONTBARREY (ALEXANDRE-MARIE-LÉONOR de SAINT-MAURICE, prince de), ministre de la guerre sous le règne de Louis XVI, né à Besançon en 1732, d'une ancienne famille de la Franche-Comté, entra au service à l'âge de 12 ans comme capitaine au régim. de Lorraine, fit plus. campag. en Allemagne, fut nommé colonel en 1749, commanda en 1758 le régim. de la couronne, se distingua par diverses actions d'éclat, et reçut plus. blessures. Après la paix de 1763 il obtint la place de capitaine des cent Suisses dans la maison de Monsieur, frère de Louis XVI, fut admis au conseil de la guerre en 1776. Au bout de quelq. mois, nom-

né adjoint du ministre de la guerre, comte de St-Germain, il devint son successeur en 1777, et fut lui-même remplacé par le marquis de Ségur en 1780. A l'époque de la révolution il courut de grands dangers, et le marquis de La Salle l'arracha des mains du peuple le jour même de la prise de la Bastille. Il retourna émigré en Franche-Comté, se fixa quelque temps à Besançon, passa ensuite en Suisse en 1791, s'établit avec sa famille à Constance, et m. dans cette ville en 1796. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été récemment pub. à Paris, chez Eymery, 1827, 3 vol. in-8. — Le prince de SAINT-MAURICE, son fils, colonel du régiment de Monsieur, fut du nombre des gentilshommes francs-comtois qui se prononcèrent en 1788, aux états de la province, pour la suppression des priviléges de la noblesse. Étant sorti de France en 1791, il se rendit à Coblentz pour offrir ses services aux princes français; mais le mauvais accueil qu'il reçut le détermina à revenir à Paris, où il fut arrêté comme complice d'une conspiration contre Robespierre, traduit au tribunal révolutionn., et condamné à m. en 1794.

MONTBARS (N.), surnommé *l'Exterminateur*, l'un des plus fameux chefs des flibustiers, était né vers le milieu du 17e S. en Languedoc, d'une famille honorable. Le hasard ayant mis entre ses mains, dès son enfance, les relations des cruautés exercées par les Espagnols contre les habitans du Nouveau-Monde, il en conçut contre les premiers une haine qui dégénéra bientôt en fureur. Jouant au collége un rôle de Français dans une pièce de théâtre, il voulut tuer un de ses camarades qui représentait un Espagnol, et on eut beaucoup de peine à le tirer de ses mains. La guerre ayant été déclarée en 1667, Montbars quitta la maison paternelle, et alla s'embarquer au Havre sur un vaisseau de l'état que commandait un de ses oncles. Arrivé dans les mers des Antilles, il se signala bientôt par des faits d'armes extraordinaires. Faisant ensuite la guerre pour son propre compte, il alla chercher les Espagnols, ses ennemis mortels, jusque dans leurs établissemens, les combattit tantôt sur terre, à la tête des boucaniers, tantôt sur mer, à la tête des flibustiers. Toutefois le P. Charlevoix (*v.* ce nom) lui rend ce témoignage honorable qu'il ne tua jamais un homme désarmé, et qu'il ne partageait pas « les brigandages et les dissolutions qui ont rendu un si grand nombre d'aventuriers abom[illegible] devant Dieu et devant les hommes. » On i[illegible] l'époque de la m. de cet homme extraordin. M. Picquenard a pub. un roman sous le titre de *Montbars l'Exterminateur*, Paris, 1807, 3 vol. in-12; et c'est sur cet ouv. qu'a été comp. le mélodrame qui porte le même titre, représ. vers la même époque sur un des théâtres des boulevards de Paris.

MONTBEILLARD. V. GUENEAU.

MONTBELIARD (LÉOPOLD-EBERHART, prince de), né en 1670, était fils du prince George qui fut dépouillé de ses états par Louis XIV, et contraint de chercher un asile en Silésie. Le jeune Léopold entra de bonne heure au service de l'emper. d'Allemagne, fit plus. campagnes en Hongrie, défendit avec succès la place de Tokay contre les Turks, et les chassa de toute la contrée. Il succéda en 1699 à son père réintégré dans sa principauté par le traité de Riswick; et dès-lors peu soucieux d'ajouter à la gloire qu'il avait acquise, il s'oublia dans les plaisirs, et étonna l'Europe par les scandales de sa vie privée. Il ne craignit point d'afficher ses désordres, obtint de la condescendance de l'empereur des titres honorifiques pour ses concubines, et de la complaisance du duc d'Orléans, régent, des lettres de naturalité pour ses bâtards de l'un et de l'autre sexe, auxquels il fit ensuite contracter des alliances entre eux. Nous nous abstiendrons d'entrer dans d'autres détails de la conduite scandaleuse de ce prince, qui m. en 1723. Le comte George de Spaneck, l'aîné de ses fils illégitimes, qui lui succéda dans la principauté de Montbéliard, en fut expulsé par décision du conseil aulique, et tous les individus de cette race bâtarde furent réduits à une pension alimentaire.

MONTBRUN (CHARLES DUPUY, seigneur de), dit *le Brave*, l'un des plus vaillans capitaines de son temps, né en 1530 au château de Montbrun, près de Gap, d'une ancienne famille du Dauphiné, fit ses prem. armes en Italie, et servit ensuite avec une grande distinction dans les guerres de Flandre et de Lorraine. De retour en Dauphiné, il embrassa les principes de la réforme religieuse, d'après les exhortations de Théodore de Bèze (*v.* ce nom), et se mit en tête de faire suivre son exemple par tous ses vassaux. La violence qu'il employa pour les y contraindre détermina le parlement de Grenoble à instruire contre lui. Montbrun fit prisonnier le prevôt Marin Bouvier, qui venait pour l'arrêter, leva quelques troupes, envahit le comtat venaissain, s'empara de plusieurs villes, pilla et profana les églises, y établit de ministres protestans, et mit le pays à contribut.; le pape lui fit demander la paix, et il y consentit sous la promesse de n'être jamais inquiété pour tout ce qui s'était passé. R[illegible]ant alors la guerre en Dauphiné, il fait mettre [illegible] les prêtres partout où il éprouve de la résistance, puis attaque le lieutenant du roi Gondrin dans un défilé, et taille sa troupe en pièces. Malgré ces succès et ne se trouvant pas en état de résister à des forces plus nombreuses que l'on dirigea contre lui, il prit le parti de se retirer à Genève avec sa famille, et, pendant son absence, son château fut rasé. En 1562, il revint offrir ses services au baron des Adrets, chef des protestans du Dauphiné, et lui succéda ensuite dans le commandem. Il assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour, y fit des prodiges de valeur, rentra dans le Dauphiné en 1570, défit l'armée catholique, commandée par le marquis de Gordes, et se porta ensuite en Provence. Après le massacre de la St-Barthélemi, il leva de nouvelles troupes et soumit plus. villes à son parti. En 1574 Henri III donna l'ordre au marquis de Gordes de marcher contre cet audacieux partisan et de le saisir mort ou vif. Montbrun se défendit quelq. temps avec la plus grande résolution; mais ses troupes, exténuées de fatigues, se débandèrent à la suite de trois combats successifs. Se voyant lui-même en danger d'être pris, et voulant franchir un canal pour échapper à l'ennemi, il se cassa une cuisse, fut fait prisonn., conduit à Grenoble, où une commiss. le condamna à perdre la tête sur l'échafaud, et il subit ce supplice avec une gr. fermeté le 12 août 1575. Sa grâce arriva deux heures après son exécution. Le traité de paix de 1576 réhabilita sa mémoire par un article spécial, et toutes les pièces de la procédure furent détruites. Gui Allard a publié la *Vie du brave Montbrun*, Grenoble, 1675, in-12. J.-C. Martin en a donné une autre plus étendue sous le titre d'*Hist. de Charles Dupuy, surnommé* le Brave, *seigneur de Montbrun*, 2e édit., Paris, 1816, in-8.

MONTCALM DE-SAINT VERAN (LOUIS-JOSEPH, marquis de), lieutenant-général, né au château de Candiac, près de Nîmes, en 1712, entra au service à l'âge de quatorze ans, ne tarda pas à se distinguer dans les campagnes de Piémont et d'Italie, et devint successivem. colonel et brigadier. Nommé maréchal-de-camp en 1756, il reçut en même temps le commandem. en chef des troupes chargées de la défense des colonies françaises dans l'Amérique septentrionale. Malgré l'abandon où le laissait le ministère, malgré la faiblesse de son armée et la supériorité de l'ennemi, le marquis de Montcalm remporta de fréquens avantages pendant sa prem. campagne dans le Canada, et, au commencement de la suivante, une victoire complète sur le général Abercromby. Mais forcé ensuite à un combat inégal sous les murs de Quebec, il y reçut une blessure mortelle, et m. deux jours après le

14 sept. 1759. Le général anglais Wolf, tué dans la même affaire, eut au moins la consolation, avant d'expirer, d'apprendre que ses troupes étaient victorieuses. Le célèbre Bougainville, alors aide-de-camp de Montcalm, publia une lettre pleine d'intérêt sur la mort de ce général, et fit graver sur sa tombe une épitaphe composée par l'académ. des inscript. et bell.-lettres. — Paul-Joseph de MONTCALM, de la même famille, né en 1756 dans le Rouergue, m. en 1812 dans le Piémont, était entré à 14 ans dans la marine, et avait fait la guerre de l'indépendance sous d'Estaing et Suffren en qualité de capitaine. Appelé aux états-généraux en 1789, il s'y joignit au parti constitut., appuya la suppression des droits féodaux, et quitta l'assemblée constituante vers la fin de 1790 pour se retirer en Espagne, où il ne séjourna que quelques années.

MONTCHAL (CHARLES de), archevêque de Toulouse, né en 1589 à Annonay (Vivarais), fit ses études à Paris, devint princip. du collége dit *d'Autun*, dans cette même ville, fut ensuite nommé chanoine du chapitre d'Angoulême, et succéda en 1628, sur le siége de Toulouse, au cardinal de La Valette, qui avait été l'un de ses disciples. Député aux assemblées générales du clergé, M. de Montchal fut exclu, en 1641, de celle de Mantes, pour s'être opposé aux volontés du cardinal de Richelieu; et cette disgrâce lui mérita l'honneur d'être président de l'assemblée de 1645. Il m. en 1651 à Carcassonne, où il s'était rendu pour assister aux états du Languedoc. Ce prélat, savant helléniste, s'était attaché particulièrem. à l'étude des historiens ecclésiastiques, et ses confrères l'avaient engagé à s'occuper d'une nouvelle édit. de l'*Histoire* d'Eusèbe, dont il avait rétabli le texte et corrigé la version latine. Toulouse lui dut la fondation d'un séminaire pour les jeunes clercs, d'une maison de secours pour les pauvres valides et de divers autres établissemens pieux. On a publié de lui, sur un MS. défectueux, des *Mém. contenant des particularités de la vie et du ministère du cardinal de Richelieu*, Rotterdam, 1718, 2 vol. in-12. Le Courayer (*v.* ce nom), ayant découvert un MS. plus complet, a inséré dans l'*Europe savante* (nov. 1718) des correct. et addit. qu'il a fait suivre d'une *dissertation* attribuée au même prélat, *pour prouver que les puissances séculières ne peuvent imposer aucunes tailles, taxes, subsides et autres droits sur les biens de l'Eglise, sans son consentement.*

MONTCHEVREUIL (JEAN-BAPTISTE de MORNAY, comte de), lieutenant-général des armées du roi, se distingua dans tous les siéges que Louis XIV fit en personne en 1667, assista à la bataille de Senef, où il mérita que le grand Condé écrivît au roi : « Montchevreuil a fait des merveilles ; il aspire aux grandes choses ; » et redoubla de zèle, de valeur et d'intelligence aux siéges de Valenciennes et de Mons, à la bataille de Fleurus et à celle de Nerwinde, où il fut tué, après avoir enlevé le village dont la première attaque lui avait été confiée par Luxembourg.

MONTCHRESTIEN (ANTOINE), littérateur et poète dramatiq., né à Falaise dans la 2e partie du 16e S., eut une jeunesse aventureuse, prit le nom de Watteville, passa en Angleterre pour se dérober aux poursuites qu'on dirigeait contre lui, y composa une tragédie sur la mort de Marie Stuart, et intéressa par cette product. le roi Jacques, qui demanda à Henri IV la grâce du poète. De retour en France, Montchrestien se mit à travailler l'acier ; et l'on prétend que tout en s'occupant ostensiblem. de son métier, il fabriquait en cachette de la fausse monnaie. Sous le règne de Louis XIII il prit parti pour les réformés, leva des soldats et fut chargé de délivrer des commissions d'officier. Découvert le 7 oct. 1621 dans un bourg de Normandie et attaqué pendant la nuit par un détachem. de troupes roy., il se défendit vaillamm., et fut tué de plus. coups de pistolets. Son cadavre fut traîné sur la claie, rompu et brûlé. On a de lui : *Tragédies et autres OEuvres*, Rouen, 1627, in-8 (cette publicat. avait été précédée de quelq. édit. publ. dans la même ville en 1604, à Niort en 1606, qui contiennent une tragédie d'*Hector*, retranchée dans l'édit. de 1627, mais où l'on ne trouve point 2 poèmes que renferme cette même édit.) ; *Traité de l'économie politique, dédié au roi et à la reine-mère*, in-4, sans date, et Rouen, 1615, in-4. Montchrestien avait trad. en vers franç. les Psaumes de David, et commencé une histoire de Normandie. Ces ouvr. sont restés inédits.

MONT-DORÉ (PIERRE), en latin *Mons-Aureus*, conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, né à Paris, m. en 1570 à Sancerre, où il s'était retiré pour fuir la persécut. que lui avait valu son attachement au calvinisme, cultiva la poésie latine avec succès et succéda à Pierre du Châtel dans la place de maître de la librairie du roi. C'était la bibliothèque royale, déposée alors à Fontainebleau, et qui renfermait : 1° les livres de Charles V, au nombre de 910 vol. ; 2° la biblioth. de Blois, formée par Charles VIII et Louis XII, et où l'on transporta celle que les Visconti et les Sforce, ducs de Milan, avaient établie à Pavie, et celle de Pétrarque ; 3° la biblioth. de Louise de Savoie, mère de François Ier ; 4° enfin celle de Marguerite de Valois, sœur du même roi.

MONTDORGE (ANTOINE-GAUTHIER de), littérateur, né à Lyon dans les dernières années du 17e S., exerça dans cette ville la charge de maître de la chambre aux deniers du roi, et m. à Paris en 1768. On a de lui, *l'Ile de Paphos*, 1727, in-12 ; *les Fêtes d'Hébé*, ou *les Talens lyriques*, opéra-ballet en 3 actes (musique de Rameau), joué en 1739, et impr. in-4 ; *Reflexions d'un peintre sur l'Opéra*, 1741, in-12 ; *l'Art d'imprim. les tableaux en trois couleurs*, 1756, in 8 ; l'*Opéra de Société*, en 1 acte (musique de Giraud), 1762 ; *Quelques lettr. écrites en 1743 et 1744 par une jeune veuve au chevalier de Luzeincour*, 1761, petit in-8 (12 de ces lettres avaient déjà paru dans le *Mercure* de 1759), réimpr. en 1769, sous ce nouveau titre : *Lettres au cheval. de Luzeincour, par une jeune veuve*. M. A.-A. Barbier attribue à Montdorge un conte de fées intit. : *Brochure nouvelle*, 1746, in-8, que les [illegible]lacteurs du *Catalogue de la Biblioth. du Roi* [illegible]nt à tort sur le compte d'un M. Manda (*v.* la *France littér.* de 1769, t. 2) ; et *Nadir, hist. orientale, roman moral et politique*, 1769, in-12 ; réimpr. sans déclarat. de 2e édit., Paris, chez Ledvocat, 1821, in-12.

MONTE. V. GUIDO' UBALDO.

MONTEBELLO (JEAN LANNES, duc de), maréchal de l'empire franç., né à Lectoure (Guienne) en 1769, d'une famille pauvre et obscure, exerça d'abord la profession de teinturier, puis s'enrôla en 1792 dans un bataillon de volontaires du département du Gers (ancien comté d'Armagnac) ; il y fut nommé sergent-major, et fit dans ce grade sa prem. campagne à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il obtint ensuite, par son courage, un avancem. rapide. Il était chef de brigade, ou colonel, en 1794 ; mais il cessa momentanément d'être employé après l'évènem. politiq. du 9 thermidor (27 juillet 1794). Remis en activité au mois d'oct. de la même année, il se rendit à l'armée d'Italie, fut placé, dans son grade, à la suite de la 32e demi-brigade, partagea la gloire de ce célèbre régiment dans les journées de Montenotte et de Millesimo, remplaça dans le commandem. en pied du même corps le vaillant Rampon (nommé général de brigade), continua de se distinguer dans les actions les plus remarquables de cette campagne, fut fait général de brigade en 1797, et justifia ce nouveau titre par de nouveaux exploits jusqu'au traité de Campo-Formio. Employé ensuite à l'armée d'Egypte, il ne se signala pas moins dans cette contrée qu'en Italie

étant le grade de général de division, fut du petit nombre des officiers qui accompagnèrent Bonaparte dans son retour en France, le servit utilem. dans la journée du 18 brum. (9 nov. 1799), et fut placé par lui à la tête de la garde consulaire. Dans la campagne de 1800 il commanda une des divisions de l'armée d'Italie, eut part à la victoire de Marengo, et se signala principalem. au combat de Montebello, qui devint plus tard son titre de famille. Il fut envoyé à Lisbonne par le prem. consul en 1801, en qualité de ministre plénipotent.; mais ses formes, toutes guerrières, ayant amené quelques difficultés dans le cours de sa mission, il fut rappelé à Paris. Bonaparte, devenu empereur, comprit le général Lannes dans la création des maréchaux de son nouvel empire, et le fit, quelque temps après, duc de Montebello. Ce maréchal commanda l'aile gauche de la grande armée dans la campag. de 1805 contre l'Autriche, et eut une grande part à ces brillans succès que couronna la victoire d'Austerlitz, où deux de ses aides-de-camp furent tués à ses côtés. Les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne ne furent pas moins glorieuses pour lui, et il fut nommé à la fin de la dernière colonel-général des troupes suisses au service de France. En 1808 le duc de Montebello accompagna l'empereur Napoléon en Espagne. Il y commandait le 3me corps de la grande armée, et fit avec ses troupes le fameux siége de Saragosse en 1809. On sait que cette ville ne se rendit qu'après les attaques les plus multipliées et les plus sanglantes; et le maréchal vainqueur ne parlait qu'avec enthousiasme du dévouement héroïque de ses habitans. Presque immédiatement après la prise de Saragosse, Lannes quitta l'Espagne pour aller prendre le commandem. de l'un des corps de l'armée nouvellement réunie contre l'Autriche, qui venait de reprendre les armes. Dans cette dern. campagne, qui ne fut pas la moins glorieuse de sa carrière militaire, le maréchal de Montebello, après avoir concouru avec Masséna à sauver l'armée française du péril imminent où des circonstances imprévues l'avaient placée, fut atteint d'un boulet sur le champ de bataille d'Essling (22 mai 1809). Il n'expira pas sur le coup, et subit encore de douloureuses opérat. Napoléon, qui eut avec lui une entrevue touchante dans l'île de Lobau, témoigna vivement les regrets que lui causait la perte d'un si digne lieuten., et fit transporter ses restes à Paris, où ils reçurent, par son ordre, les plus gr. honneurs. Le maréchal Lannes, avant son élévation, avait contracté un prem. mariage, qui, plus tard, fut annulé par le divorce. Il épousa ensuite Mlle de Guéhéneuc, fille d'un ancien commissaire des guerres, et en eut trois fils, dont l'aîné, succédant au titre de duc, fut créé pair de France par le roi, en 1815. Un fils de sa prem. femme, qui réclamait une part dans la succession du maréchal, avait été déclaré précédemm. adultérin par les tribunaux. On a une *Vie militaire de J. Lannes*, etc., par M. René Perin, Paris, 1810, in-8.

MONTECALVI (P. D. Honoré), chanoine régulier de St-Jean de Latran, prit l'habit religieux à Rimini en 1622: il vivait encore en 1676; mais on ignore l'époque précise de sa m. On a de lui: *Trium barbarorum philosophorum Vita, scilicet Abaris Hyperborei, Anacharsis Scytæ, Asclepii Innutis*, Césène, 1651, in-12.

MONTECCHIO (Sébastien), en latin *Monticulus*, célèbre jurisconsl., savant dans les lettres grecques et latines, né en 1538 à Vicence, où il m. en 1612, a laissé: *Commentarius non inutilis in tres titulos restitutionum, de rerum divisione, de rebus corporalibus et de incorporalibus, et de actionibus*, Padoue, 1570; *Tractatus de inventorio hæredis*, Venise, 1571; *Tractatus seu Commentarius de patrii potestate*, etc., Padoue, 1576.

MONTECLAIR (Michel), musicien, né aux environs de Chaumont en Bassigny, en 1666, m. près de St-Denis en 1737, fut le prem. qui joua de la contre-basse à l'orchestre de l'Opéra. On a de lui la musique des *Fêtes d'été*, 1716; des *Nuits d'été*, et de la tragédie de *Jephté*, représ. en 1731. Les paroles de ces trois ouvr. sont de l'abbé Pellerin.

MONTECORVINO (Jean de), religieux de l'ordre des frères-mineurs, missionnaire, né vers 1247, en Italie, fut envoyé dans l'Orient par le pape Nicolas IV en 1288, pour y prêcher la foi. Il parcourut d'abord la Perse, passa ensuite dans l'Inde, puis en Tartarie, où il éprouva beaucoup de persécutions de la part des chrétiens schismatiques, notamment des nestoriens qui avaient fait de grands progrès dans cette contrée. Toutefois, secondé plus tard par un franciscain de Cologne, nommé Arnold, Jean de Montecorvino opéra de nombreuses conversions. Il lisait, écrivait et prêchait en mongol, langue usuelle des Tartares, dans laquelle il traduisit aussi le Nouv.-Testam. et les Psaumes. Le pape Clément V érigea pour lui, en 1303, le siége archiépiscopal de Khan-Balikh (Pé-king), où il mourut vers 1330. On a de lui une *lettre* écrite de Khan-Balikh, à la date du 8 janvier 1305, adressée aux religieux de son ordre, et insérée par Wadding (*v.* ce nom) dans ses *Annal. minor.*, tome 6, où l'on trouve les détails de sa mission.

MONTECUCULLI, ou plus exactement MONTECUCCOLI (Sébastien de), gentilhomme italien, né à Ferrare au commencement du 16e S., fut d'abord employé au service de l'emper. Charles-Quint, vint ensuite en France à la suite de Catherine de Médicis et fut attaché au dauphin (prem. fils de François Ier), en qualité d'échanson. Il accompagnait ce prince dans un voyage sur le Rhône, au milieu de l'été de 1536; à Tournon, le dauphin s'étant échauffé en jouant à la paume, demanda de l'eau fraîche que Montecuccoli lui présenta dans un vase de terre: il en but avec avidité, tomba malade et m. au bout de 4 jours. Montecuccoli fut soupçonné d'avoir mis du poison dans cette eau, et, appliqué à la question, les tortures lui arrachèrent l'aveu de ce crime, qu'il avait commis, disait-il, à l'instigation d'Ant. de Lève et de Ferdinand de Gonzague, deux habiles généraux de Charles-Quint. Il fut condam. à être traîné sur la claie, puis écartelé. Cet arrêt fut exécuté à Lyon, le 7 oct. 1536. On voulut dans le temps rejeter ce crime, soit sur Charles-Quint, soit sur Catherine de Médicis dont Montecuccoli se serait rendu l'agent; mais quelques historiens impartiaux ont pensé avec raison que le dauphin m. d'une pleurésie, déterminée par l'eau fraîche qu'il avait bue abondamment. On trouve l'arrêt rendu contre Montecuccoli dans le tome 4 des *Mém. d'état*, et dans les pièces justificatives des *Mém.* de du Bellay, édit. de l'abbé Lambert, tome 6. — Charles, comte de Montecuccoli a traduit du grec en latin, et le comte François, son frère, du latin en italien, le traité de la *Physionomie* de Polémon (*v.* ce nom), Venise, 1652, in-8.

MONTECUCULLI (Raymond), un des plus sav. et des plus illustres capit. des temps modernes, né en 1608, d'une famille disting. du duché de Modène, fit ses premières armes fort jeune, comme volontaire, dans l'armée autrich., sous Ernest Montecuculli, son oncle, général d'artill. Il passa par tous les grades, servit dans plusieurs armes, et, comme Turenne, affectionna particulièrement la caval. Le premier command. important qu'il obtint fut celui de 2,000 chevaux, avec lesquels il surprit et battit les Suédois en Silésie; il avait alors environ trente ans. L'année d'après, en 1639, le fameux Bannier, l'un des meilleurs élèves de Gustave-Adolphe, vengea l'armée suédoise, battit Montecuculli à Hoeckirch et le fit prisonn. Pendant deux années que dura sa captivité, Montecuculli étudia la théorie de l'art dans la pratiq. duquel il était déjà avancé. Combien ses études furent graves, pro

[illegible] souales, entreprises sur de [illegible] princ. et suivies avec [illegible] si concis et [illegible] qu'on ne [illegible] temoig. En 1646 il [illegible] en Allem., et passa à l'armée de Jean de W[illegible], [illegible] devant lui les Suédois, il leur fit, [illegible] ensuite, évacuer la Bohême. Après la paix de Westphalie il voyagea en Suède, fit en[illegible] dans sa patrie, pendant lequel il eut le malheur, dans un tournois, aux noces du duc de Modène, de tuer d'un coup de lance un de ses amis (le comte Manzani). Etant revenu en Allemagne il fut élevé au grade de général, et marcha au secours de Casimir, roi de Pologne, que le prince de Transylvanie, Ragotski, aidé des Suédois, avait obligé de quitter Cracovie. Montecuculli reprit cette capit. Le roi de Danemarck fit une diversion d'abord heureuse en sa faveur; mais peu de temps après, il fut lui-même assiégé dans Copenhague, et Montecuculli rapporte dans ses *Mém.* les belles marches qu'il fit pour le dégager. La paix étant rétablie dans le nord, en 1661, Montecuculli fut envoyé en Hongrie pour s'opposer aux Turks, et gagna la bataille de St-Gothard le 10 août 1664. La paix fut la suite de cette victoire, qui valut à Montecuculli les plus hautes récomp. En 1673 ayant reçu ordre de conduire des secours aux Holland., il se trouva pour la prem. fois en présence de Turenne qui ne l'empêcha pas de faire sa jonction avec le prince d'Orange. En 1675 il fut de nouv. opposé à Turenne. Cette dern. camp. des deux rivaux sera toujours mémorable par la mort de l'un et la retraite de l'autre. Montecuculli m. à Linz le 16 oct. 1681, âgé de 72 ans et comblé d'hon. Il a laissé des *mém.* sur la guerre, écrits en italien, publ. par Henri de Huysen, Cologne, 1704, in-12; trad. en lat. sous le titre de *Commentarii bellici*, Vienne, 1718, in-fol. avec fig., et trad. en français par Jacq. Adam de l'acad. franç. Cette traduction souvent réimpr., est divisée en trois liv.: le premier traite de l'art militaire en gén.; le second, de la guerre contre les Turks; le troisième est une relation de la camp. de 1664. M. le comte Turpin de Crissé a donné un bon *Commentaire* sur ces *Mémoires*, Paris, 1769, 3 vol. in-4. On connaît encore de Montecuculli un *Traité sur l'art de régner*. Ses *OEuv* ont été publ. en italien, avec des notes d'Ugo Foscolo, Milan, 1807-8, 2 vol. gr. in-fol. Cette édit. est rare, attendu qu'elle n'a été tirée, dit-on, qu'à 170 exemp. On croit qu'il s'est peint lui-même dans le port. qu'il fait du chef de guerre pour lequel il demande, *un génie martial, un tempérament sain et robuste, un sang rempli d'esprits, d'où naissent l'intrépid. dans le péril, la bonne grâce dans les occasions où l'on doit paraître, et une activité infatigable dans le travail.*

MONTEFELTRO (Bonconte et Taddeo, comtes de) furent la souche de la famille du même nom, d'où sont sortis les comtes devenus ensuite ducs d'Urbin. Ils descendaient d'une des trois branches des comtes de Carpegna, laquelle ayant acquis le chât. de Montefeltro (dans la marche d'Ancône), en prit le nom. Bonconte et Taddeo se firent agréger en 1228 à la bourgeoisie de Rimini, ville alors sous un régime républ. Le prem. embrassa le parti gibelin, le second s'attacha au parti guelfe.—Montefeltro (Guido, comte de), seign. de Pise et d'Urbin, fut choisi pour chef par les gibelins du pays situé entre Ancône et Bologne, lors de la guerre qui éclata dans cette dern. ville en 1272 entre les partisans de l'empereur et ceux du pape. Il développa dans cette guerre de gr. talens milit., et battit les guelfes à plus. reprises. En 1290 les Pisans, accablés par les forces supérieures des Florentins, des Lucquois et Génois, invitèrent Guido de Montefeltro à venir se mettre à leur tête, le déclarèrent seign. de la ville, et, sous sa conduite, reprirent les forts et le territ. que leurs ennemis leur avaient enlevés. Guido commanda dans Pise jusq. 1293, époq. où il procura à cette ville une paix honorable. De retour à Montefeltro, il s'empara de la ville d'Urbin, qui fut plus tard la capit. de sa famille; et en 1296, n'ayant plus d'ennemis à combattre, il prit l'habit relig. dans l'ordre de St-Franç. On ignore l'époque de sa mort. — Son fils aîné, Frédéric Ier de Montefeltro, qui lui avait succédé en 1296 dans la seign. de ses fiefs, continua d'avoir la direction du parti gibelin dans la marche d'Ancône et la Romagne, réunit à ses états, de gré ou de force, plus. villes de ces deux prov., fut excommunié par le pape, et massacré dans une insurr. suscitée contre lui à Urbin, en 1322, par le parti guelfe. — Speranza de Montefeltro, cousin du précédent, seul hérit. de cette maison qui eût conservé en liberté après la catastr. de Frédéric, réussit à faire rentrer sous son obéiss. les villes de Fermo, d'Osimo et de Fabbriano, et partagea plus tard (1324) avec le jeune Nolfo, fils du même Frédéric, la seigneurie d'Urbin; mais la jalousie du pouvoir ayant divisé les deux parens en 1335, Speranza fut contraint de céder tout ses droits à son associé. — Nolfo Montefeltro, dont nous venons de parler, recouvra une grande partie des états de son père, soutint de longues guerres en Romagne, commanda les Pisans dans la camp. que ceux-ci entreprirent en 1342 contre les Florentins, et fut plus tard dépossédé de ses domaines par le card. Egidio Albornoz (*v.* ce nom) que le pape avait envoyé en Italie pour recouvrer le patrim. de l'église.—Antoine de Montefeltro, seign. d'Urbin, recouvra l'héritage de Nolfo, son aïeul, en 1375, fut constamment attaché au parti gibelin, soutint plus. guerres contre les Malatesti, chefs du parti guelfe, et m. en 1404. — Son fils, Guido-Antonio, lui succéda, enleva la ville d'Assise à Braccio de Montone, fut ensuite défait par ce dern., plus tard, par Piccinnino, et m. en 1443. — Oddo-Antonio, fils et succ. du précéd., se rendit odieux à ses vassaux par ses débauches et sa tyrannie, et fut massacré par des conjurés en 1444. — Frédéric II de Montefeltro, premier duc d'Urbin, frère du précédent, lui succéda en 1444, se distingua de bonne heure à la guerre comme dans les lettres, eut à soutenir plus. guerres contre Sigismond Malatesti, le vainquit en plus. rencontres, fut élevé à la dignité de duc d'Urbin par Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa seconde fille, seconda ce pape dans tous ses projets ambitieux, et mourut en 1482. — Guid'Ubaldo de Montefeltro, fils du précéd., le dernier des ducs d'Urbin de sa maison, fut un prince doux et pacifique, ami des lettres et des arts. Inférieur à son père et à ses aïeux, quant à la gloire militaire, il fit la guerre avec peu de succès, soit pour lui-même, soit comme *condottiere* (partisan) au service d'autres princes. Dépossédé de son duché d'Urbin par César Borgia en 1502, il en reprit possess. la même année, et m. en 1508. N'ayant point d'enfans, il avait adopté Fr.-Marie de la Rovère (fils de sa sœur et du frère du pape Jules II) qui lui succéda, et dont les descend. conservèrent le duché d'Urbin jusqu'en 1631. La vie du duc Guid' Ubaldo, écrite en latin par Balthasar Castiglione, se trouve dans l'édit. des *Lettres* de ce dernier, publ. par Sérassi en 1771.

MONTEGRE (Antoine-François JENIN de), méd., né à Belley en 1779, prit d'abord le parti des armes en sortant du collége, vint ensuite à Paris étudier la méd. et y reçut ses grades; mais n'ayant point encore de clientelle, il accepta une place d'ingénieur du cadastre, qu'il exerça pend. quelq. temps en province. Dégoûté de cet emploi, il revint dans la capitale, avec la résolut. de se consacrer entièrem. à l'art qui avait été l'objet de ses prem. études, et qu'il pratiqua bientôt avec succès. En 1810, il fut appelé à la direct. de la *Gazette de santé*; et cette feuille, qui depuis plus. années n'était qu'un dépôt de charlatanisme, devint bientôt, sous sa plume,

l'un des plus intéressans journaux scientifiques. En 1818, Montègre partit pour St-Domingue, où depuis quelq. temps il avait le dessein d'aller porter les lumières de l'Europe, en même temps qu'il étudierait les véritables caractères de la fièvre jaune endémiq. dans ces parages. Bien accueilli par Pétion, président de la république d'Haïti (St-Domingue), il fut bientôt atteint du fléau dévastateur qu'il venait reconnaître et combattre, et mourut au Port-au-Prince, le 14 sept. de la même année. On a de lui, entre ses articles insérés dans la *Gazette de Santé*, les écrits suiv. : *du Magnétisme animal et de ses partisans*, ou *Recueil de pièces importantes sur cet objet*, etc., Paris, 1812, in-8 ; *Expériences sur la digestion dans l'homme*, etc., ibid., 1814, in-8 ; *Examen rapide du gouvernement des Bourbons en France, depuis le mois d'avril* 1814 *jusqu'au mois de mars* 1815, ibid., 1815, in-8 ; *Traité analytique de toutes les affections hémorroïdales*, Paris, 1819, in-8, inséré antérieur. sous le mot *Hémorroïdes*, dans le *Dict. des Sciences médicales*, publié par C.-L.-F. Panckoucke, et auquel Montègre a fourni beaucoup d'autres art. ; plus. *Mém.* lus à l'académie *des sciences, sur la Digestion, le Vomissement, et sur les Habitudes des lombrics* ou *vers de terre*. Ce méd. était un très-bon physiologiste, et il en a donné la preuve dans ses écrits. On trouve sur lui, dans l'*Abeille haïtienne* du 1er oct. 1818, une *notice* par M. Colombel.

MONTEGUT (Jeanne de SEGLA, dame de), née en 1709, à Toulouse, où elle mourut en 1752, a laissé des poésies parfois galantes, plus souvent morales et chrét., où l'on trouve de la douceur, du naturel, de la facilité. Elle cachait ses talens avec autant de soin que d'autres en mettent à les faire briller. Un homme d'esprit disait d'elle : « C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante. » On a recueilli ses *Œuvres*, Paris, 1768, 2 vol. in-8. — Montegut (Jean-François de), fils de la précédente, conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1730, mort à Paris sur l'échafaud révolutionn. en 1794, fut lié avec les littérat. les plus distingués de son temps, notamm. avec Marmontel, et composa des poésies conservées en partie dans les œuvr. de sa mère, et dans le recueil de l'acad. des Jeux Floraux.

MONTEIL. V. Adhémar.

MONTELATICI (Ubaldo), chan. de la congrégat. de Latran, né à Florence en 1691, professa pend. plus. années les sciences ecclésiastiq. à Pistoie, Fiesoli, Brescia et Milan, cultiva ensuite l'agricult., fonda dans sa patrie (sous la protect. du grand-duc Léopold) la *Société roy. économiq. des Géorgophiles*, voyagea en Allem., prit connaissance de la culture du mûrier en Styrie et en Carinthie, revint à Florence en 1764, avec une collect. de notes et de mém. intéressans, et m. en 1770. On a de lui : *Ragionamento sopra i mezzi più necessarj per far rifiorire l'agricoltura, colla relazione dell' erba orobanche* (de P.-A. Michéli), Florence, 1752, in-8. L'éloge de l'abbé Montelatici, par le doct. Sav. Manetti, est inséré dans les *Mém.* de la Société roy. économiq. de Florence. — Montelatici (François), peintre, né à Florence, probablem. de la famille du précéd., m. à Inspruck en 1661, a laissé quelq. tableaux et peintures à fresque, notamm. une *Chute de Lucifer* que l'on voit encore dans le cloître des Théatins à Florence.

MONTELONGO (Grégoire de), cardin. ital., se fit remarquer dans le 13e S. comme un des principaux chefs du parti guelfe contre l'emper. Frédéric II. Nommé légat du pape Grégoire IX en Lombardie, il acquit une gr. influence dans les cons. de la républiq. de Milan, enrôla des prêtres et des moines dans les troupes lombardes, conduisit cette armée guelfe contre Ferrare, en 1240, et s'empara de cette place. En 1247, il délivra Parme assiégée par Frédéric II, et remporta, l'ann. suiv., une vict. signalée sur ce même emper. Il fut nommé par le pape Innocent IV, patriarche d'Aquilée en 1252, et m. peu de temps après.

MONTEMAGNO (Buonaccorso da), gonfalonnier de Pistoie, sa patr., en 1364, fut un des plus heureux imitat. de Pétrarque. auq. il survécut quelq. années, et l'un des aut. qui s'appliqua à perfectionner la lang. toscane. Ses poésies italienn. ont été plus. fois imprimées : une des bonn. édit. est celle de Florence, 1718.

MONTEMAYOR (George de), poète célèbre, regardé comme l'inventeur du genre pastoral en Espagne, naquit vers 1520 à Montemor ou Montemayor, pet. ville du Portugal, d'une famille obscure. Enrôlé très-jeune dans un bataillon de milice, il y prit le nom de sa ville natale, le seul sous lequel il soit connu. Un goût naturel le portait vers les arts. Il cultiva la musique, parvint à se faire admettre au nombre des chanteurs de la chapelle de l'infant, depuis Philippe II, et suivit ce prince dans ses voyages en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Bientôt familiarisé avec l'idiome castillan, il l'adopta de préférence au portugais, et acquit ensuite d'autres connaissances. L'amour le rendit poète. Montemayor célébra sa bien-aimée, sous le nom de *Marfida*, dans des vers harmonieux, naturels, et qui contribuèrent à épurer le goût de ses contempor., auxquels on reprochait justement alors l'enflure et l'exagération. A son retour en Espagne, le poète trouva sa maîtresse mariée, et c'est à cette occasion qu'il composa le célèbre roman pastoral *la Diana*, où il a exprimé les divers sentim. dont il était agité. Sa réputation lui fit obtenir un emploi honorable à la cour de Portugal, et il m. à Lisbonne en 1562, à l'âge de 41 ans. La *Diana* a eu un gr. nombre d'édit., dont la plus récente est celle de Madrid, 1795, in-8. Ce rom. pastoral en vers castillans a été trad. en latin, en allemand, en hollandais, et en franç. par Nic. Colin, Gab. Chapuis, Pavillon, Abr. Remy, Ant. Vitray, Levayer de Marsilly. On en trouvera l'analyse dans la *Biblioth. des Romans*, dans l'*Histoire de la Littérature espagnole*, par M. Bouterweck, t. 1er, et dans la *Littérat. du midi de l'Europe*, par M. Sismondi, t. 3. Les autres product. de Montemayor (dont plus. se trouvent à la suite de quelq. édit. de la *Diana*) ont été recueillies sous le titre de *Cancoinero*, Saragosse, 1561, et souv. réimprim.

MONTEMERLO (Jean-Etienne), littérat. et poète ital., né à Tortone en 1515, employa 20 ann. à recueillir tous les mots italiens, à en déterminer les différ. accept. par des exemples tirés des meill. aut. en cette langue, et publ. ensuite l'ouvr. intit. *Delle frasi toscane lib. XII*, Venise, 1566, in-fol. ; réimpr. en 1594, dans la même ville, sous ce titre plus étendu : *Tesoro della lingua toscana, nel quale, con autorità de' più approvati scrittori copiosamente s'insegnano*, etc., etc. Il n'y a cepend. dans cette nouv. édit. aucune augmentat. Le libraire s'est borné à changer le frontisp. et à ajouter une épître dédicat. Montemerlo m. en 1572, laissant, en MSs., un poëme intit. : *De Gestis apostolorum*. — Montemerlo (Nicolas), fils du précéd., est aut. d'une hist. de la ville de Tortone, sous ce tit. : *Raccogliamento di nuova istoria della città di Tortona*, etc., 1618, in-4.

MONTENAULT ou MONTHENAULT. V. Egly.

MONTERCHI (Joseph), antiquaire et garde du cabinet des médailles du cardinal Carpegna, dans le 17e S., a publié un choix de ces mêmes médailles, sous ce tit. : *Scelta de' medaglioni più rari*, etc., Rome, 1679, in-4. On attribue des explicat. de ces morceaux, au nombre de 23, à J.-P. Bellori (*v.* ce nom), parce que l'aut. parle dans la 9e de sa descript. de la colonne antonine ; mais il y a tout lieu de croire que Bellori s'est borné à fournir ce seul art. (sur une médaille d'Antonin Pie) à Monterchi, qui a sans doute rédigé les 22 autres. Il a paru une

traduct. lat. de cet ouv. (Amsterdam, 1685, in-12), qui est moins rare que l'original italien.

MONTEREAU (Pierre de), un des plus anc. architectes franç. connus, vivait sous le règne de Saint-Louis, et fut honoré de la confiance de ce monarque. On l'a confondu mal à propos, avec Eudes de Montreuil, autre architecte contemporain qui suivit le saint roi dans son expédit. de Syrie. P. de Montereau construisit à Paris la chapelle de Vincennes, le réfectoire de St-Martin-des-Champs, le dortoir, la salle capitulaire et la chapelle de Notre-Dame de l'Abbaye de St-Germain-des-Prés, la Sainte-Chapelle de Paris (son chef-d'œuvre). Cet architecte, qui joignait à de grands talens une rare probité, m. en 1266, et fut enterré dans le chœur de la chapelle qu'il avait construite à l'Abbaye de St-Germain. On y voyait enc. son tomb. avant la destruct. de cet édifice pendant la révolut. (V. *Musée des Monum. franç.* par Lenoir).

MONTERENZI (Annibal), juriscons. italien du 16e S., né à Bologne en 1507, m. dans cette même ville en 1586, a laissé : *Scholia ad nonnullas pactorum formulas instrumentis inserendas*, Bologne, 1561; *Sanctionum ad causas civiles spectantium*, etc., ibid. 1561-69; 2 vol.

MONTESPAN (Françoise-Athénaïs de ROCHECHOUART de MORTEMART, marquise de), l'une des maîtresses de Louis XIV, née en 1641, fut connue d'abord sous le nom de mademois. de Tonnay-Charente, et mariée à 22 ans à H. L. de Pardaillan de Gondrin, marq. de Montespan, qui la produisit à la cour, et, par le crédit de Monsieur, auq. il était attaché, obtint pour elle une place de dame du palais de la reine. La tournure d'esprit de la jeune marq., ses grâces agaçantes et une conversation enjouée, firent sur le monarque une impress. que les courtisans s'attachèrent à rendre durable, dans le but de supplanter madame de La Vallière. Après avoir feint quelq. scrupules qui ne la rendaient pas moins intéressante que les mauv. traitem. que lui faisait éprouver son époux, la marq. de Montespan ne tarda pas à jouir pleinem. de la faveur qu'elle avait briguée secrètem. par orgueil autant que par ambition (1670); et du double adultère des illustres amans naquirent 8 enfans, dont l'éducat. fut confiée à mad. de Maintenon (*v.* ce nom). Celle-ci, mettant fin à la faveur de sa belle protectrice, fit du moins cesser un scandale dont la vie pénitente et les longs regrets de la marquise de Montespan n'ont point effacé le souvenir. Avant qu'elle fût momentaném. supplantée par la duchesse de Fontanges (*v.* ce nom), à qui succéda définitivem. mad. de Maintenon, la marq. de Montespan avait régné despotiquem. sur Louis XIV pend. près de 14 ans. Elle m. encore belle à 66 ans en 1707, à Bourbon-l'Archambault. Les dernières années de sa vie furent marquées par de gr. austérités; elle réussissait à peine à calmer par de bonn. œuvres les inquiétudes de son repentir, faisait de fréquens voyages, voulait que des gens veillassent la nuit dans son appartem., et montrait constamm. une appréhension extrême de la mort.

MONTESQUIEU (Charles de SECONDAT, baron de LA BRÈDE et de), célèb. public., jurisc. et littér., né au chât. de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janv. 1689, d'une fam. distinguée de Guienne, montra dès son enfance les plus heureuses disposit. pour l'étude, et toute la vivacité d'esprit nécessaire pour en recueillir les fruits. Destiné à la magistrat. il s'appliqua de tr.-bonne heure à étudier le recueil immense des différ. codes, à saisir les motifs et à démêler les rapports compliqués de tant de lois obscures ou contradictoires. Pour faire diversion à une occupation aussi grave et aussi aride, il lisait, par forme de délassem., les livres d'hist. et de voyages, et méditait les product. des siècles classiques de la Grèce et de Rome. A 20 ans il composa un ouvr. dans lequ. il cherchait à prouver que l'idolâtrie de la plupart des païens ne semblait pas mériter une damnation éternelle; mais il ne fit point paraître cet écrit. En 1714, il fut reçu conseiller, et deux ans après président à mortier au parlem. de Bordeaux. Sa compagnie le chargea, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un impôt sur les vins, dont son éloquence et son zèle obtinrent d'abord la suppression, mais qui reparut ensuite sous une autre forme. A cette époque, il avait déjà signalé son entrée dans la carrière littéraire par les *Lettres persanes*, publiées en 1721. Cet ouvr., dont l'idée première est empruntée des *Amusem. sérieux et comiq.* de Dufresny (*v.* ce nom), eut un grand succès. Au milieu de détails voluptueux et un peu libres, de sarcasmes irréligieux qui flattaient le goût du siècle pour les plaisirs et son penchant à l'incrédulité, on y trouva une satire tout à la fois énergique et gracieuse des vices et des ridicules de la nation; un tableau animé et vrai des mœurs franç.; des aperçus lumineux sur le commerce, le droit public, les lois criminelles, et sur les plus chers intérêts des nations; un grand amour de l'humanité, un zèle courageux pour le triomphe de la raison. L'aut. s'était couvert du voile de l'anonyme, mais on sut bientôt que c'était l'un des présidens d'une des principales cours souveraines du roy.; et cette opposit. entre l'écrit et la profess. grave de l'écrivain augmenta le succès des *Lettres persanes*. En 1725, Montesquieu fit paraître le *Temple de Gnide*, product. ingénieuse, mais froide et sans intérêt, appelée spirituellem. par mad. du Deffant, l'*Apocalypse de la Galanterie*. Il vendit sa charge en 1726, pour se livrer entièrem. à la philosophie et aux lettr., et se présenta, quelque temps après, comme candidat pour la place vacante à l'Académ. franç. par la mort de M. de Sacy. Le cardinal de Fleury (*v.* ce nom), alors prem. ministre, écrivit à l'académ. que le roi refusait son approbat. à la nomination de l'aut. d'un ouvr. dans lequ se trouvaient des sarcasmes impies. Voltaire a écrit que Montesquieu porta lui-même les *Lettr. persanes* au cardinal, « qui ne lisait guère et qui en lut une partie. » Il ajoute : « Cet air de confiance, soutenu par l'empressem. de quelq. personnes en crédit, ramena le cardin., et Montesquieu entra à l'acad. » Il y a lieu de douter de la démarche de celui-ci, bien qu'elle n'ait point été contredite par les contemporains. On doit croire toutefois qu'il désavoua d'une manière quelconque celles des *lettr. persanes* qui fournissaient un prétexte légitime pour l'écarter de l'académ. Après sa réception, Montesquieu se mit à voyager, et visita la plupart des pays de l'Europe. Il alla d'abord à Vienne, passa en Hongrie, puis en Italie, visita Venise, Rome, Gênes, parcourut la Suisse, les pays arrosés par le Rhin, s'arrêta quelq. temps en Hollande, où il résida pend. deux ans, et fut reçu membre de la société roy. de Londres. De retour en France, Montesquieu se retira dans son château de la Brède, et publia en 1734 ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, suivies du *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Douze ans après, en 1748, parut son gr. ouvr., l'*Esprit des Loix*, dont il avait conçu le plan long-temps avant, qui mit le sceau à la réputat. qu'il s'était déjà acquise, et qui seul a donné la mesure de la force et de la grandeur de son génie. Montesquieu fut considéré dès-lors dans toute l'Europe comme le législateur des nations; mais loin d'être ébloui de l'éclat de sa gloire, il continua de vivre en sage, et de jouir de lui-même et de ses amis, partageant son temps entre le château de la Brède et Paris, c.-à-d. entre l'étude et le monde, s'occupant d'améliorations agricoles, adoré de ses paysans, toujours disposé à secourir les malheureux, à rendre justice aux talens et à les protéger au besoin. « Quoiqu'il tînt par quelques-unes de ses opinions (dit un de ses plus judicieux biographes) à la secte philosophiq., de même que

Buffon, Duclos et presque tous les bons esprits, il s'écartait des philosophes, et n'aimait pas le prosélytisme de l'impiété, ni les excès de l'esprit de cabale. Il consentit à travailler à l'Encyclopédie, et c'est pour ce gr. ouvr. qu'il composa l'*Essai sur le Goût*. Depuis la publicat. de l'*Esprit des Lois*, les forces physiq. de Montesquieu diminuèrent sensiblement, et il ne put, comme il en avait le dessein, donner plus d'étendue et de profondeur à quelques endroits de cet immortel ouv. Il m. à Paris le 10 fév. 1755, d'une fièvre inflammat. qui l'emporta au bout de 13 jours. Les ouvr. mentionnés dans cet article, impr. d'abord séparém., ainsi que plusieurs autres, ont été réunis sous le tit. d'*Œuv. compl.*, souv. réimpr. Les meilleures édit. sont celle donnée par M. Auger. Paris, chez Lefèvre, 1816, 6 v. in-8, précéd. d'une vie de l'auteur; celle de M. Lequien, ib., 1819, 8 v. in-8; et celle qui a été pub. en 1826 par M. L. Parelle dans la Collect. des Classiques de M. Lefèvre. Cet illustre écrivain avait laissé un gr. nomb. de MSs. Quelq.-uns furent pub. après sa m., et font partie de ses *Œuvr. complètes* dans les dern. édit. Parmi les autres, qui n'ont pas vu le jour, [illegible] cite une *relation de ses voyages*, tr.-imparf[illegible] *des morceaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des Lois*, et qui peuvent fo[illegible] des dissertat. particulières; 3 gros vol. in-[illegible] renfermant des extraits que Montesquieu faisait de ses lectures, avec des réflexions à la suite; une introduction à l'hist. de Louis XI, hist., dit-on, écrite en entier par Montesquieu, et dont son secrét. brûla, par mégarde, la copie au net, tandis que lui-même jeta au feu le brouillon, croyant que cette copie existait encore. Mais on regarde cette anecdote comme apocryphe. En 1815 l'académie franç. mit au concours l'*Eloge de Montesquieu*; le prix fut décerné à M. Villemain: ce morceau fait partie du 1er vol. de ses *Mélanges littéraires*. — Le baron de Montesquieu, son petit-fils et dern. descend. en ligne directe, m. sans postérité près Cantorbéry en 1824, avait servi sous Rochambeau aux Etats-Unis, et, après la révolution, dans l'armée des princes français émigrés. Marié en Anglet., il refusa, dit-on, la pairie que M. Decaze lui fit offrir. M. le comte Lynch a pub. une *Notice sur le baron de Montesquieu*, Paris, 1824, in-8. Un trait de générosité qui honore sa vie est d'avoir transmis à un parent de son nom, connu par son attachem. aux Bourbons, l'usufruit des biens non aliénés que lui avait rendus le gouvernem. consulaire.

MONTESQUIOU, nom d'une très-ancienne famille de l'ancien comté d'Armagnac, qui subsiste encore, et à laquelle appartiennent les personnages suivans: — Le baron de Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), acquit une triste célébrité en assassinant Louis Ier, prince de Condé, prisonnier et désarmé, à la bataille de Jarnac, le 19 mars 1569. — Montesquiou d'Artagnan (Pierre de) maréchal de France, né en 1645, entra de bonne heure au service dans la 1re compagnie de mousquetaires, se signala aux siéges de Tournai, de Lille et de Besançon pend. les campagnes de 1666 et 1667, passa ensuite dans les gardes, devint successivement major d'infanterie, brigadier des armées, maréchal de camp, lieuten.-général, commanda l'aile droite de l'armée à la bataille de Malplaquet en 1707, reçut le bâton de maréchal de France, en récompense de sa belle conduite dans cette journée, fut nommé commandant en Bretagne en 1716, membre du conseil de régence en 1720, et m. en 1725. — Montesquiou-Fezensac (Anne-Pierre, marquis de), lieuten.-général, né à Paris en 1741, fut d'abord attaché comme menin aux enfans de France (les 3 fils du dauphin, fils de Louis XV), entra ensuite au service, devint prem. écuyer du comte de Provence (depuis Louis XVIII) en 1771, et fut nommé maréchal de camp en 1780. Il remplaça, en 1784, M. de Coetlosquet à l'acad. franç., et son admission dans ce corps littéraire fut le sujet de nombreuses épigrammes. En 1789, le marquis de Montesquiou fut élu, par la noblesse de Paris, membre aux états-généraux, et se réunit, un des premiers de son ordre, au tiers-état, s'occupa plus particulièrement, dans l'assemblée constituante, des questions de finances, et développa des connaissances qu'on ne lui avait pas reconnues jusqu'alors. A la fin de la session il fut appelé au commandem. de l'armée du Midi, et se rendit d'abord à Avignon où il prit des mesures pour prévenir le retour des troubles qui venaient d'ensanglanter cette ville. Ayant ensuite rejoint le corps de troupes réuni sur les frontières du Dauphiné, il pénétra en Savoie en septembre 1792, et occupa tout ce pays sans coup férir. Un mois après il fut décrété d'accusation par l'assemblée conventionnelle, sous le prétexte ridicule qu'il avait compromis la dignité nationale dans une négociation dont il avait été chargé avec la républ. de Genève, pour l'éloignement des troupes suisses. Ayant cru devoir se soustraire à l'exécution de ce décret, il se retira en Suisse où il vécut assez ignoré jusqu'en 1795. A cette époque il adressa au gouvernem. conventionnel un mém. justificatif de sa conduite, obtint sa radiation de la liste des émigrés, et revint à Paris où il m. en 1798. On a de lui: *Discours de réception à l'académ. française*, 1784; *Emilie*, ou *les Joueurs*, comédie, Paris, 1787, in-18; tirée seulement à 50 exempl., et non représentée; *Correspondance*, in-8; *Mém. justificatif*, 1792, in-4; *du Gouvernem. des finances de France, d'après les lois constitutionnelles*, etc., 1797, in-8; des *rapports* et des *mém.* sur les finances du roy., publ. pend. la session de l'assemblée constituante; quelq. pièces de vers assez faciles, etc. On peut consulter, pour plus de détails, *la France littéraire* de Ersch, et ses supplém.

MONTÉSSON (Charlotte-Jeanne Béraud de La Haie de Riou, marquise de), née en 1737, d'une famille noble de la Bretagne, fut mariée à 17 ans à un riche gentilhomme du Maine, lieut.-génér. des armées du roi, mais déjà sur le retour de l'âge. Veuve à 32 ans, elle fut recherchée dans le monde autant pour ses talens et son esprit qu'à cause de ses qualités aimables. Le duc d'Orléans, petit-fils du régent, qui depuis plus. années nourrissait une passion très-vive pour Mme de Montesson, l'épousa en 1773 avec l'agrém. du roi; et cette union, qui devait rester secrète, fut bientôt connue à la cour et à la ville. Toutefois l'épouse du premier prince du sang sut se créer dans tous les esprits des titres à l'estime par les soins même qu'elle mit à paraître digne d'une qualité dont l'excluait sa naissance; et grâce à l'habileté de sa conduite, à des manières à la fois nobles et liantes, elle sut, en désarmant l'envie, s'affranchir des difficultés de sa position. Devenue veuve une seconde fois en 1785, elle n'eut presque rien à réformer dans le train de sa maison, si l'on en excepte les amusem. de société qu'elle avait habitué de ménager à son illustre époux, et qui consistaient surtout en réunions savantes et en petits spectacles; enfin elle continua de fréquenter le même cercle, et de répandre les mêmes libéralités, bien que l'acquittement de son douaire eût rencontré plus d'un obstacle. Reconnu comme dette légitime par Louis XVI, (juillet 1792), il ne fut définitivem. liquidé que sous l'empire, et assis sur les canaux d'Orléans et du Loing. La liaison tout honorable que Mme de Montesson avait contractée avec Mme de Beauharnais fut la source des égards et des distinct. qu'eut toujours pour elle Bonaparte; et celle que ses actes d'humanité et de bienfaisance avaient préservée de tout péril durant les orages révolut., employa surtout son crédit, dans des temps meilleurs, à obtenir que le chef du gouv. augmentât les pensions annuelles que recevaient dans l'exil quelq.-uns des membres

de la famille royale. Elle m. à Paris en 1806 et fut enterrée auprès de son second époux, dans une chapelle de l'église de St-Paul, près de Melun. A des talents distingués dans les sciences et dans les arts d'agrément, elle joignait le goût des spectacles; passionnée pour les spectacles, elle composa un très-grand nombre de pièces pour le petit théât. de sa maison, où elle-même jouait, ainsi que de sa mémoire, avec beaucoup d'intelligence et de grâce. Parmi les pièces dont elle est auteur, on distingue *Robert Sivarès*, drame en 5 actes et en prose, l'*Amour et l'Intérêt*, dont Montesquieu est le héros; *le Homme sans ère*, et *l'Amant romanesque*. Elle fit imp. pour ses amis, sous le titre d'*Œuvres anonymes* (Paris, Didot, 1782, 8 vol. gr. in-8) un recueil de ses écrits tant en prose qu'en vers; et en 1785 elle donna au Théâtre-Français, sans se nommer, sa comédie de *la Comtesse de Chaselles*, en 5 actes et en vers, qui fut assez mal accueillie. On assure qu'il reste en outre d'elle en MSs. 2 tragédies (*Elfrède* et *la Prise de Grenade*) et 2 comédies; enfin M. A.-A. Barbier lui attribue (n° 11975 du *Dictionn. des Anonymes*) une trad. du *Ministre de Wakefield*, Londres et Paris, 1767, in-12.

MONTET (Jacques), chim., né en 1722 près du Vigan en Languedoc, se procura, étant très-jeune, la collection de *mém.* de l'acad. des sciences de Paris, et puisa dans ce recueil un goût très-vif pour la chimie qui décida sa vocation dès l'âge de 20 ans. Un Anglais, qu'il accompagna dans un voyage en Suisse, mit le jeune adepte à portée de suivre à Paris les leçons du célèbre Rouelle (*v.* ce nom). De retour en Languedoc, Montet présenta quelques mém. à la soc. roy. de Montpellier, qui le reçut au nombre de ses membres, à 26 ans, dans la classe de chimie. Il professa long-temps cette science avec Venel, et ne contribua pas moins que lui à en répandre le goût dans le midi de la France. Montet m. à Montpellier en 1782. On a de lui un grand nombre de *mém.*, *dissert.*, *analyses*, etc., sur des sujets de chimie, de physique, d'hist. natur., d'agriculture, ins. dans le rec. de la soc. roy. de Montpellier, et dans celui de l'acad. des sciences de Paris.

MONTETH ou MONTEITH (Robert), histor. écossais, né à Salmonet, entre Airth et Grange, fut chapel. du card. de Retz. Il composa en français, sur l'hist. de son pays, depuis le couronnement de Charles Ier jusqu'au temps de la rébellion, un ouv. dont J. Ogilvie donna une trad. angl. sous ce titre: *a History of the troubles of Great Britain*, 1735, in-fol. — On le distingue d'un autre Robert Monteth ou Monteith, compilat. écossais, de qui on a un recueil d'épitaphes intit.: *an Theater of Mortality*, 1704, in-8.

MONTEVERDE (Claude), music.-comp. ital., né à Crémone vers la fin du 16e S., m. à Venise dans un âge très-avancé, publia, dans cette dernière ville, où il était maître de la chapelle du doge, des madrigaux à trois, quatre et cinq voix, sorte de poésie chantante très à la mode alors dans les concerts d'Italie. Il osa enfreindre quelq. règles importunes à son génie, mais qui jusqu'alors avaient été regardées comme inviolables, s'entendit traiter d'ignorant et d'innovateur dangereux, pour avoir voulu reculer les limites de son art, et parvint cependant, par la beauté de sa musique, à ramener à son parti le public et la plus gr. partie des amateurs; il fit adopter ses écarts avec quelq. modifications, et commença ainsi une révolution musicale dans son pays. L'académ. de Bologne l'admit dans son sein en 1620, et célébra son admission par une gr. solennité. On a de lui: *Selva morale e spirituale*, Venise, 1630; et les opéras suivants: *Proserpina rapita*, 1630, *Arianna*, par Rinuccini, 1640, *l'Incoronazione di Poppea*, 1642.

MONTEZUMA Ier, ou, suivant la vraie prononciation mexicaine, Motecuzoma, surnommé *Huéhue* (le vieux), 5e roi du Mexique, monta sur le trône en 1455, fit la conquête de Chalci, république guerrière de la mer du Sud, se fit craindre et respecter des nations voisines, donna de nouvelles lois à ses sujets, et m. en 1483. — Montezuma II, surnommé *Xocojotsin* (le jeune), succéda à son grand-père Ahuitzotl en 1502, s'aliéna bientôt l'affection d'une partie de ses sujets par son caractère arrogant, par ses règlem. sévères, soumit plus. pays révoltés contre sa domination, et porta, par ses conquêtes, l'empire d'Anahuac ou du Mexique à sa plus grande étendue. Mais en 1519 le débarquement du célèbre Cortes (*v.* ce nom), sur la côte orientale, vint mettre un terme aux prospérités de Montezuma. Ce monarque, après avoir tenté inutilement d'éloigner, par des négociations, le général espagnol de Mexico, devint bientôt le prisonnier de ces hôtes, et fut blessé par ses propres sujets dans une insurrection qu'ils entreprirent pour le délivrer. Dédaignant de prolonger une vie devenue pour lui honteuse et insurmontable, il déchira l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures, refusa de prendre aucune nourriture, et expira le 30 juin 1520. Il existe des contradictions dans les divers récits de la mort de Montezuma, suivant qu'ils ont été écrits par des Espagnols ou des Mexicains. Ce prince laissait plus. enfans; 3 de ses fils périrent dans une action contre les Espagnols, le lendemain même de sa m.; un 4e, nommé Tlacahuepan-Tomolichahuatzin, fut baptisé par les Espagnols sous le nom de don Pedro, et eut un fils qui épousa une demoiselle de la famille de la Cueva. C'est de celui-ci que descendent les comtes de Montezuma et de Tula, en Espagne. Trois maisons de Mexico, les Cano-Montezuma, Andrade-Montezuma, et comtes de Miravalla, tirent leur origine d'une fille du roi, nommée Temiepotzin. Un des Montezuma d'Espagne fut vice-roi du Mexique vers la fin du 17e S.

MONTFAUCON (Thierry II de), archevêque de Besançon dans le 12e S., fut élevé sur ce siége en 1180, s'appliqua à faire fleurir les lettres dans son diocèse, se signala par son zèle pour les croisades, revêtit le casque et la cuirasse, passa en Palestine en 1190, assista au siége de Ptolemaïs, et m. de la peste qui désolait le camp des chrétiens en 1191. On a de ce prélat guerrier, qu'un auteur contemporain nomme *Gemma Clericorum*, une *hymne* assez estimée, pour la fête de St-Vincent.

MONTFAUCON DE VILLARS. V. Villars.

MONTFAUCON (Bernard de), sav. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1655 au château de Soulage en Languedoc, d'une famille noble, avait acquis, dès l'âge de 17 ans, des connaissances très-étendues dans la géographie, l'histoire et les usages des peuples anciens et modernes. Ses idées se portant d'abord sur la carrière militaire, il fut admis en 1672, dans le corps des cadets à Perpignan, entra l'année suivante, comme volontaire, dans le régim. de Languedoc, et fit 2 campagnes sous les ordres de Turenne. Mais la perte successive de son père et de sa mère lui fit bientôt prendre la résolution de renoncer au monde. Il prit l'habit de St-Benoît au monastère de la Daurade, à Toulouse, en 1675, fut envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Sorèze, s'y livra à l'étude du grec et fit des progrès rapides. Appelé à Paris en 1687, il se lia avec deux critiques célèbres, Ducange et Bigot, mit à profit leurs conseils dans divers travaux littéraires qu'il entreprit, obtint ensuite la permission de visiter l'Italie, se rendit à Rome en 1698, y fut accueilli avec distinction par le pape Innocent XII, parcourut plus. autres villes principales, et revint à Paris mettre en ordre les riches matériaux qu'il avait amassés dans le cours de son voyage. Après avoir publié de nombreux ouvr., presque tous remarquables par leur importance et leur étendue, par une érudition aussi solide qu'abondante, le père Montfaucon, parvenu à l'âge de 87 ans, m. subitement le 21 décembre 1741, à l'abbaye de St-Ger-

main-des-Prés. Il avait été reçu membre de l'acad. des inscriptions en 1719. On trouve la liste très-détaillée des ouvr. de ce laborieux écrivain, dans l'*Hist. littér. de la congregation de St-Maur*, par D. Tassin; mais nous croyons devoir mentionner spécialem. les suivans : *Analecta sive varia Opuscula greca*, Paris, 1688, in-4; *la Vérité de l'hist. de Judith*, ibid., 1690, 1692, in-12; *Diarium italicum, sive monumentor. veterum Bibliothecar..... Notitia singulares itinerario italico collectæ*, ibid., 1702, in-4; *Collectio nova patrum et scriptorum græcorum*, ibid., 1706, 2 vol. in-fol.; *Palæographia greca, sive de Ortu et Progressu litterar. græcorum*, ibid., 1708, in-fol., fig.; *Bibliotheca Coislniana, olim Segueriana, sive m.scriptorum omnium quæ in eâ continentur accurata Descriptio*, ibid., 1715, in-fol.; *l'Antiquité expliquée et représentée en figures*, latin et franç., ibid, 1719-24, 15 vol in-fol. (ouvrage immense et qui suffirait seul à la gloire de l'auteur); *les Monumens de la monarchie françoise*, etc., ibid., 1729-33, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca bibliothecarum m.scriptorum nova*, ibid., 1739, 2 vol. in-fol.; d'excellentes édit. des œuv. de St-Athanase, des *Hexaples* d'Origène, et des œuv. de St-Jean Chrysostôme (*v.* ce nom); une traduct. française des livres grecs de Philon *sur la Vie contemplative*, Paris, 1709, in-12.

MONTFERRAT, nom d'une famille de l'Italie septentrionale, qui a disputé long-temps à la maison de Savoie la souveraineté du Piémont, et qui a régné en même temps à Casal, en Thessalie et à Jérusalem. — ALDERAME, prem. personnage connu de cette famille, obtint des chartes de possession, de Hugues et de Lothaire, rois d'Italie, en 938, fut fait marquis de Montferrat par Othon-le-Grand en 967, et m., à ce que l'on croit, vers 995. — Ses successeurs furent ses 3 fils qui régnèrent l'un après l'autre : GUILLAUME Ier, BONIFACE Ier et GUILLAUME II. — A ce dernier succéda GUILLAUME III, et vint ensuite Renier qui fut père de Guillaume IV, dont nous allons parler. Mais cette généalogie est fort incertaine; et l'hist. des marquis de Monferrat, pendant les 10e et 11e S., est enveloppée de la plus gr. obscurité. — GUILLAUME IV, surnom. *le Vieux*, parce que, dès sa jeunesse, il avait les traits d'un vieillard, épousa une sœur utérine de l'empereur Conrad III; il accompagna ce prince dans la seconde croisade, revint ensuite en Italie, et prit part aux guerres de Lombardie pour l'emper. Frédéric Barberousse, dont il devint dans la suite l'un des plus intimes conseillers. Guillaume IV mourut vers 1183. — GUILLAUME V de MONTFERRAT, fils aîné du précéd., passa en Orient avec son père et ses 4 frères (dont il sera question plus loin), se signala dans la troisième croisade et y acquit le surnom de *Longue-Epée*, épousa la sœur de Baudouin, dit *le Lépreux*, roi de Jérusalem, reçut en dot le comté de Joppé, et m. en 1185. Il laissait un fils qui succéda, l'année suivante, à son aïeul maternel, sous le nom de Baudouin V, et qui m. quelques mois après. — CONRAD V de MONTFERRAT, frère de Guillaume V, fut seigneur de Tyr de 1187 à 1192, et roi de Jérusalem, en concurrence avec Gui de Lusignan, successeur de Baudouin V. Les princes d'Occident avaient reconnu les droits de Conrad à ce dernier trône; mais le roi d'Angleterre, Richard-Cœur-de-Lion, embrassa avec chaleur la cause de Gui de Lusignan pend. le long siége de Ptolemaïs ou St-Jean-d'Acre. La discorde se mit dans le camp des chrétiens assiégeans; et Conrad fut assassiné en 1192, par deux Sarazins, émissaires, dit-on, du fameux scheik musulman, connu sous le nom de *Vieux de la Montagne*. — BONIFACE III de MONTFERRAT, frère de Conrad et de Guillaume V, fut roi de Thessalonique, de 1183 à 1207, comme héritier de Renier, 6e marquis de Montferrat (ce dernier étant passé en Orient, avait épousé Marie, fille de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et cette princesse lui avait apporté en dot le royaume de Thessalonique). A l'exemple de son père Guillaume V et de ses frères, Boniface crut devoir employer les ressources de ses états à la défense de la Terre-Sainte. Il passa en Syrie où il fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade en 1187. Echangé ensuite, il revint dans le Montferrat en 1191, augmenta ses états par des concessions de l'emper. Henri IV, fut nommé, en 1202, chef de la 5e croisade, contribua d'une manière brillante à la conquête de l'empire de Constantinople, et fut remis, en 1204, en possession de son royaume de Thessalonique, auquel le conseil suprême des croisés joignit l'île de Crète ou Candie, que ce prince vendit presque aussitôt aux Vénitiens. Il prit ensuite Napoli de Romanie et Corinthe sur les Grecs, et fut tué par une flèche empoisonnée, en 1207, en combattant les Sarazins devant Satalieh, ville de l'Asie-Mineure. — GUILLAUME VI, fils aîné du précédent, fut chargé, en 1203, du gouvernement du Montferrat, par son père, lorsque celui-ci eut passé dans l'Orient. Après la m. de Boniface III, il vint à Thessalonique pour affermir son frère puîné Demetrius dans la possession de ce petit royaume, revint ensuite en Italie, passa une seconde fois en Thessalie pour rétablir Demetrius sur le trône que les Grecs lui avaient enlevé, et y m. vers 1225, laissant un fils qui lui succéda dans la souveraineté du Montferrat. — DEMETRIUS de MONTFERRAT, frère du précédent, roi de Thessalonique, fut dépouillé de ses états par Théodore Lascaris en 1219, implora les secours de son frère, et fut remis par lui en possession de sa capitale en 1224. Mais après la m. de Guillaume VI, Demetrius fut contraint de passer en Italie avec son neveu Boniface, et m. à Casal en 1227, laissant par testament, à l'emper. Frédéric II, tous ses droits sur le royaume de Thessalie. — BONIFACE IV, marquis de MONTFERRAT, fils et successeur de Guillaume VI, prit part à l'expédit. de Thessalonique en 1224, revint l'année suivante à Casal avec son oncle Demetrius, et fut remis par ses sujets en possession de tout le Montferrat, malgré le contrat d'hypothèque que son père avait passé avec l'emper. Frédéric II, qui lui avait avancé une somme de 9000 marcs pour son entreprise en faveur de Demetrius. Boniface obtint même, en 1230, du même emper., que celui-ci renonçât à tous les droits que lui avait transmis Demetrius par son testam. Ce prince m. en 1254. Il avait épousé la fille d'Amédée, comte de Savoie. — GUILLAUME VII, fils et successeur du précédent, régna sur le Montferrat, de 1254 à 1292. Ce fut lui qui ouvrit l'entrée de l'Italie, en 1264, à Charles d'Anjou (*v.* ce nom); mais lorsque ce prince ambitieux, après avoir conquis le roy. de Naples, eut entrepris d'asservir la Lombardie, le marquis de Montferrat lui opposa la plus vive résistance, chassa la garnison franç. du Piémont, et força plus. seigneurs et villes de renoncer à l'alliance du roi de Naples. A la tête d'une armée formidable, il sut la maintenir en activité en la mettant à la solde des princes ses voisins, lorsque lui-même n'avait point de guerre. Profitant de son influence, il se fit déférer par les habitans eux-mêmes, la seigneurie de plus. villes indépendantes, maria sa fille Iolande avec Andronic Paléologue, emper. de Constantinople, et lui donna pour dot tous ses droits sur le roy. de Thessalonique. Ce prince, auquel les annalistes contemporains ont décerné le surnom de *Grand*, a terminé sa carrière d'une manière peu glorieuse. S'étant rendu à Alexandrie pour y réprimer une sédition fomentée par les citoyens d'Asti, ville voisine et indépendante, il y fut fait prisonnier en 1290, et enfermé dans une cage de fer, où il m., après 17 mois de captivité, le 16 février 1292. — JEAN Ier, marquis de MONTFERRAT, fils et successeur du précéd., se trouvait à la cour de Charles II, roi de Naples, lorsque son père mourut. Matth. Visconti, seigneur de Milan,

profitant de l'absence du jeune marquis, lui enleva les villes de Trino, Ponte-Stura, Moncalvo et Casal. Jean accourut à la défense de ses états, et ne se sentant pas assez fort pour résister à l'agresseur, lui demanda la paix : Visconti consentit à lui laisser le gouvernem. du Montferrat pend. 5 ans, avec le titre de son lieutenant, et une paie de 3000 livres milanaises. Au bout de ce terme, Jean, qui s'était fortifié de l'alliance d'Amé III, comte de Savoie, en épousant sa fille Marguerite, voulut rentrer en possession de la souveraineté : il se préparait à la guerre, lorsqu'Albert Scott, avec lequel il s'était aussi allié, lui en épargna les chances, en excitant à Milan, en 1302, une révolution qui chassa Matthieu Visconti de cette ville. Jean de Montferrat m. en 1305, à l'âge de 28 ans, sans postérité. Sa sœur Iolande ou Irène (les Grecs lui avaient donné ce dernier nom), succédant aux droits de sa maison, les transmit à son second fils, dont nous allons parler. — Théodore Paléologue, marquis de Montferrat, 2e fils de l'emper. grec Andronic Paléologue, et d'Iolande, ou Irène de Montferrat, neveu de Jean Ier, succéda à ce dern. A son arrivée à Gênes, en 1306, ce jeune prince trouva le Montferrat occupé presqu'en entier par Manfred, marquis de Saluces, et par Charles II, roi de Naples ; mais secondé par ses sujets, attachés à leurs anciens maîtres, appuyé par les Génois et par plusieurs seigneurs de la Lombardie, il combattit avec succès les troupes qui avaient envahi ses états, et se fit reconnaître par l'emper. Henri VII, avec lequel il contracta ensuite une alliance avantageuse à tous deux. A la m. de sa mère, en 1316, il passa en Grèce, demeura près de 2 ans auprès de son frère, Andronic-le-Jeune, alors emper. d'Orient, et l'aida à repousser les Turks. Il revint dans ses états en 1319, puis retourna à Constantinople, et finit par se fixer définitiv. dans le Montferrat, où il m. (à Trino) en 1338. Pend. son séjour en Orient, il avait composé, en grec, un *traité* sur la discipline militaire, qu'il traduisit ensuite en latin. — Jean II Paléologue, fils et successeur du précéd., résolut, en recueillant l'héritage paternel, de travailler à recouvrer en même temps les pays qui avaient été détachés des possess. de la prem. maison de Montferrat par les princes de Savoie, le roi de Naples ou les guelfes de Lombardie. Le succès couronna son entreprise. Secondé par un prince de Brunswick, nommé Othon, son parent, qui vint s'établir à sa cour, le marquis de Montferrat soumit les villes envahies par le roi de Naples et une gr. partie du Piémont ; il accompagna, en 1355, l'emper. Charles IV dans son expédit. en Toscane et à Rome, et obtint, en récompense des services qu'il rendit dans cette circonstance, le vicariat de l'empire en Italie. Cette nouv. dignité le brouilla avec la maison Visconti de Milan, et il eut à soutenir une longue guerre avec Galéaz Visconti, à la suite de laquelle il perdit Valence et Casal. Le chagrin et l'inquiétude qu'il éprouva de ces revers lui causèrent une maladie dont il m. en 1372. — Secondotto Paléologue, fils et successeur du précéd., né en 1360, eut pour tuteur, ainsi que ses trois frères, le prince Othon de Brunswick, qui conclut une paix glorieuse avec Galéaz Visconti en 1376. Marié l'année suivante avec Violante Visconti, sœur de Jean Galéaz, Secondotto fut investi du pouvoir par son tuteur, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge de sa majorité, fixé à 25 ans par son père. Mais bientôt son caractère violent hâta le terme de son existence. Etant entré en fureur contre un de ses palefreniers, et le poursuivant dans l'écurie pour le tuer, ce jeune prince reçut d'un autre valet, qui prit la défense de son camarade, un coup si violent à la tête qu'il en m. peu de temps après, en décembre 1378. — Jean III Paléologue, frère du précédent, lui succéda, et fut tué dans une bataille que le prince Othon de Brunswick, son tuteur et mari de la reine Jeanne, livra en 1381 à Charles III d'Anjou (*v.* ce nom), qui avait envahi le royaume de Naples. — Théodore II Paléologue, 3e fils de Jean III, fut appelé, par la mort de ses 2 frères, à la succession du Montferrat ; élevé à la cour de Jean Galéaz Visconti, où il était retenu comme en otage, le jeune marquis se vit d'abord forcé de céder tous ses droits sur la ville d'Asti ; mais à la m. du duc de Milan, en 1402, il recouvra son indépendance, se fit restituer Casal, sa capitale, que Jean Galéaz avait occupée jusqu'alors, fit alliance avec Amé VII, comte de Savoie, déclara ensuite la guerre (1408) à Jean-Marie Visconti, le contraignit à recevoir un gouverneur de son propre choix dans Milan, aida les Génois à chasser de leur ville la garnison française qui l'occupait (1409), et se fit élire capitaine de cette république, avec les émolumens accordés ordinairement aux doges ; mais ses troupes furent chassés de Gênes en 1413. L'année suivante, Théodore II fut reconnu, par l'emper. Sigismond, vicaire impérial en Italie, et cette dignité fut confirmée depuis à tous ses successeurs. Il m. en 1418. — Jean-Jacq. Paléologue, fils unique et successeur de Théodore II, né en 1395, régna sur le Montferrat de 1418 à 1445, époque de sa m. Ce fut un des princes les plus malheureux de sa maison. Il perdit successivem. dans des guerres avec le duc de Milan, presque toutes ses villes et ses forteresses, et fut contraint de remettre en dépôt, au duc de Savoie, ce qui lui restait de ses états. Les Vénitiens, dont Jean-Jacq. implora le secours, obligèrent bien le duc de Milan à restituer ses conquêtes ; mais il fut plus difficile d'amener le duc de Savoie à rendre le dépôt qu'il avait reçu. Amé VII fit arrêter le fils du marquis, et ne le rendit à son père que lorsque celui-ci eut consenti à faire hommage du Montferrat à la maison de Savoie. — Jean IV Paléologue, fils et successeur du précéd., fit quelques conquêtes dans le Milanez, fut obligé de les rendre ensuite au duc François Sforze, et m. au chât. de Casal en 1464. — Guillaume VIII, frère du précéd., s'était acquis la réputation d'un bon capit. dans les guerres de Lombardie, avant d'entrer en possession des états de Jean IV, et avait obtenu du duc de Milan, François Sforze, la seigneurie d'Alexandrie, à laquelle il fut obligé de renoncer en 1450. Ce prince s'affranchit de l'hommage et de la dépendance féodale que le duc de Savoie, Amé VII, avait imposés à son père, et m. en 1483, sans laisser de fils. — Boniface V Paléologue, 3e fils de Jean-Jacques, était déjà parvenu à un âge assez avancé lorsqu'il succéda à son frère Guillaume VIII. N'ayant pas eu d'enfant d'une première femme, Hélène de Poithiévre, qu'il avait épousée l'année même de la m. de Guillaume, il se remaria, en 1485, avec Marie, princesse de Servie, qui le rendit père de deux fils, et trompa ainsi les espérances de Louis, marquis de Saluces, gendre de Guillaume, et désigné par lui comme successeur de Boniface. Ce dernier m. en 1493. — Guillaume IX Paléologue n'était âgé que de 7 ans lorsqu'il succéda à son père Boniface V. On a peu de particularités sur ce prince, dont les états demeurèrent ouverts sans résistance aux armées de Charles VIII et de Louis XII, lors des expéditions de ces rois en Italie. Il m. en 1518, âgé de 30 ans. — Boniface VI, fils du précédent, n'eut pas plus de part que son père aux grands événemens d'Italie, et m. en 1531 d'une chute de cheval, en chassant le sanglier. — Jean-George Paléologue, dern. héritier mâle de la maison de Montferrat, abbé de Bremida et de Lucedio, déposa l'habit ecclésiastique pour recueillir la succession de son neveu Boniface VI, épousa, en 1533, Julie, princesse de Naples, de la maison d'Aragon, et m. d'apoplexie, la même année, à l'âge de 45 ans. Avec lui s'éteignit la maison de Montferrat-Paléologue, après avoir régné 228 ans sur cette partie de l'Italie : la première maison, dont Aleramme était

la tige, en avait régné 338. Le marquisat de Montferrat passa ensuite à la maison de Gonzague, qui le conserva uni au duché de Mantoue, et qui s'éteignit en 1708.

MONTFLEURY (Zacharie-Jacob, dit), né en Anjou à la fin du 16e s., d'une famille noble, fut d'abord page du duc de Guise, puis, entraîné par son goût pour le théâtre, se fit recevoir comédien dans une troupe de province. Les succès qu'il obtint le firent admettre dans la troupe dite de l'*Hôtel de Bourgogne à Paris*, où il joua d'original dans les tragéd. du *Cid* et des *Horaces* de P. Corneille; et il donna lui-même, en 1647, une tragédie d'*Asdrubal*, que plus. aut. ont mal à propos attribuée à son fils. Il eut la réputation d'un gr. acteur dans les deux genres tragique et comique, et m. en 1667, dans le cours des représentations d'*Andromaque* de Racine. Molière s'est moqué de la déclamat. outrée de Montfleury père dans sa coméd. de *l'Impromptu de Versailles*. — Montfleury (Ant.-Jacob, dit), fils du précédent, né en 1640, fut destiné par son père à la profession d'avocat, mais ne l'exerça point, préférant travailler pour le théâtre, auquel il donna successivem. 16 pièces qui ont été réunies *et imp. à Paris*, 1775, 4 vol. in-12. On y a joint la tragédie d'*Asdrubal*, dont nous avons parlé plus haut. A. J. Montfleury m. à Aix en Provence en 1685. On lui attribue encore une comédie intit. *les Bêtes raisonnables*. Une autre de ses pièces, *la Femme juge et partie*, que M. Leroy a retouchée en 1821, balança dans le temps le succès de la célèbre comédie du *Tartufe*, jouée à Paris la même année, 1669, mais sur un théâtre différent. Montfleury a des intent. comiques et de la gaîté dans le style, mais il est incorrect et trop souv. licencieux. Il a fait des emprunts au théâtre espagnol pour la composition de plusieurs de ses comédies.

MONTFLEURY (Jean Le petit de), poète franç., né à Caen en 1698, m. en 1777, vétéran de l'académie royale des b.-lett. établie dans sa patrie, est aut. d'un gr. nomb. d'*odes*, d'un poème *sur la prise de Berg-op-Zoom*, d'un autre intit. *la Mort justifiée*, et d'un *Essai* en vers *sur l'instruction morale, politique et chrétienne*, Caen, 1755, in-12. — L'abbé de Montfleury, frère du préc., m. chan. de Bayeux en 1758, est aut. d'une brochure ayant pour titre : *Lett. curieuses et instructives, écrites à un prêtre de l'Oratoire par un chanoine de Bayeux*, 1728, in-12.

MONTFORT (Simon, comte de), 4e du nom, né dans la 2e moitié du 12e S., d'une anc. et illustre maison de France, se croisa contre les musulmans en infidèles en 1199 avec Thibaut V, comte de Champagne, à la cour duquel il se trouvait alors, comme tenant d'un tournois. Il se distingua en Palestine par divers exploits; puis, à son retour en France, il prit parti dans la croisade formée en Languedoc contre les Albigeois, et en fut déclaré chef par les barons. En 1213 il remporta une grande victoire à Muret contre le roi d'Aragon et Raimond VI, comte de Toulouse (*v.* ce nom), qui était accusé de favoriser les hérétiques. Ce dernier ayant été privé de ses états à la suite de sa défaite, les barons les adjugèrent au comte de Montfort, qui en rendit foi et hommage à Philippe-Auguste. Nous ne retracerons pas ici toutes les cruautés qui ont rendu la mémoire de Simon de Montfort à jamais exécrable, cruautés que ne sauraient compenser son prétendu zèle pour la religion catholique, ni ses qualités guerrières. Le fils du comte de Toulouse, Raimond VII, étant parvenu à rentrer dans cette ville et à y faire reconnaître comme prince légitime en 1217, Simon de Montfort, alors occupé à faire la guerre dans le diocèse de Nîmes, revint promptem. mettre le siège devant la place rebelle à son autorité; depuis 9 mois il faisait des efforts inutiles pour s'en emparer lorsque, dans une dernière attaque, une grosse pierre lancée par une machine de guerre l'atteignit à la tête. Il expira peu de temps après, percé en outre de cinq coups de flèches. On peut consulter sur ce personnage fameux l'*Histoire génér. de Languedoc* par D. Vaissette, tom. 3, liv. xxi, xxii et xxiii. Il parut en 1767 un opusc. intit. *les Jeux de Simon de Montfort*, ou *les Jardins du parlem. de Toulouse*, attribué à Voltaire; mais qui ne se trouve dans aucune édit. de ses œuvres. — Montfort (Amauri, comte de), fils aîné du précéd., revendiqua tous les droits de son père, se fit reconnaître dans ses nouveaux états, et continua la guerre contre les Albigeois. Il fut d'abord secondé par le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, qui, à la sollicitation du pape Honoré III, était venu en Languedoc avec une armée de 600 hommes d'armes et de 10,000 fantassins. Mais livré ensuite à ses propres forces par le rappel du prince royal, et reconnaissant qu'il n'était plus en état de résister à Raimond VII, dont les succès allaient toujours croissans, Amauri prit le parti d'offrir à Philippe-Auguste tous ses droits aux états adjugés à son père. Le roi n'accepta point cette offre; mais, son fils Louis VIII étant monté sur le trône, la cession eut lieu. En 1231 le comte de Montfort reçut du saint roi Louis IX la charge de connétable, et quatre ans après prit la croix avec Thibaut VI, roi de Navarre. Dans une expédit. près de Gaza en 1240, il fut fait prisonnier et conduit au Kaire. Ayant recouvré sa liberté l'année suiv., il revenait en France lorsqu'il m. à Otrante. Il fut enterré à St-Pierre de Rome, où l'on voit encore son épitaphe.

MONTFORT (Simon VI de), comte de Leicester, fils puîné du fameux Simon de Montfort, quitta la France en 1231, ou suivant d'autres en 1236, par suite d'une discuss. assez vive avec la reine Blanche, mère de St Louis, et se retira en Angleterre, où il fut bien accueilli par Henri III. Il y recouvra le tit. de comte de Leicester et les terres considérables dont son père ou son aïeul avaient été dépossédés par le roi Jean, et qui provenaient de la succession de l'anglaise Amicia, sa gr.-mère paternelle. Il fut nommé en même temps sénéchal de Gascogne, acquit un gr. crédit parmi les Anglais, et gagna l'affection des individus de toutes les classes. Disgracié ensuite par Henri III, puis rentré en faveur, il gouverna si despotiquement, et commit tant d'exactions que les Gascons adressèrent de vives plaintes au roi d'Angleterre, qui lui retira ce commandem. pour le lui rendre ensuite, et le lui ôter encore. Toutefois son adresse, ses intrigues, ses déclamat. contre le gouvernem., son extérieur dévot, son zèle apparent pour les libertés nation., lui concilièrent l'amitié du peuple et la confiance de la noblesse. Il réunit secrètem. les princip. barons, concerta avec eux un plan pour réformer l'état, et força Henri III de convoquer un parlem. extraord. à Oxford, où ce prince jura de nouveau l'exécut. de la gr. charte et consentit à de nouvelles et importantes concessions connues sous le nom de *statuts* ou *provisions d'Oxford*. Le comte de Leicester fut placé à la tête d'un conseil suprême de 24 barons investis de toute l'autorité législative et exécutive. Mais ce conseil et son chef, abusant bientôt d'un pouvoir usurpé, s'en servirent pour exercer un despotisme sans frein et pour se gorger de richesses. Le roi voulut reprendre son autorité prem.; Montfort la lui disputa les armes à la main, obtint d'abord des succès, mit en déroute l'armée royale, fit prisonnier le prince Edouard, et força Henri à souscrire un traité ignominieux en 1263. Mais Edouard, étant parvenu à s'échapper, rassembla de nouvelles troupes, marcha sur le comte rebelle, le joignit à Evesham, dans le comté de Worcester, et lui livra bataille le 5 août 1265. Montfort perdit la vie dans cette action, ainsi que son fils aîné, Henri, et un gr. nomb. des barons de son parti. Son corps fut mutilé, coupé par morceaux, et sa tête envoyée à la femme de

Roger Mortimer, son implacable ennemi. En avouant la violence, la tyrannie, la rapacité et beaucoup d'autres vices qui déshonorèrent la carrière du comte de Leicester, que quelq. écriv. ont surn. le *Catilina anglais*, les histor. reconnaissent en lui le talent de gouverner les hommes et de conduire les affaires. Il était aussi habile général que politiq. profond. « Un prince (dit un judicieux biographe) d'un autre caractère que Henri aurait pu faire servir les talens de cet homme extraord. à la gloire de son pays et au soutien de sa couronne ; mais l'administ. faible et versatile de ce prince fit tourner les avantages immenses qu'il avait accordés à Montfort à la ruine de l'autorité royale. Toutefois les désordres qui furent la suite de leurs dissensions servirent à étendre les libertés nationales et à perfectionner la constitut. de l'Angleterre.

MONTFORT (Jean de), duc de Bretagne. V. l'art. de Charles de Blois, p. 575.

MONTFORT (N. Bordey, plus connu sous le nom de *père Gratien* de), relig. capucin, né dans le 17e S. à Montfort, village de Franche-Comté, théol. et prédicat., devint provincial de son ordre, et m. à Salins en 1650 dans un âge avancé. Outre un pamphlet qu'il écrivit contre un relig. de son ordre qui avait apostasié à Genève et intit. *la Tarentule du Guenon de Genève, ci-devant nommé Léandre, et à présent Constance Guenard, hérétique*, etc., St-Mihiel, 1620, in-8, on a de lui : *Axiomata philosophica quæ passim ex Aristotele circumferri solent illustrata*, Anvers, 1626, in-8 ; et des *Axiomata theologica*, conservés MS. dans la bibliothèque de Besançon.

MONTFORT (Louis-Marie GRIGNION de), missionnaire, né dans la petite ville de Montfort, en Bretagne, en 1673, fit ses études chez les jésuites de Rennes, puis reçut les ordres sacrés à Paris en 1700, et se consacra à la prédication de l'évangile. Il fut d'abord employé dans les missions de Nantes et de Poitiers, devint ensuite aumônier de l'hospice de la Salpêtrière à Paris, partit pour Rome en 1706 à pied, vêtu en pèlerin, et demanda au pape Clément XI d'être employé dans les missions étrangères. Le souver. pontife lui ayant ordonné de retourner en France, Montfort parcourut les prov. de l'Ouest, tomba malade de fatigues dans un village du diocèse de La Rochelle, et y m. en 1716. Dans le même lieu ce pieux missionnaire avait jeté les bases de deux associations qui subsistent encore ; l'une de missionnaires, dite du St-Esprit, et l'autre d'hospitalières sous le nom de *Sœurs de la Sagesse*. René Mulot, missionnaire et success. de l'abbé de Montfort, mit la dern. main à ces deux établissem. On a de Grignion de Montfort un recueil de *Cantiques spirituels*, souv. réimpr. Sa *Vie* a été écrite par J. Grandet, curé d'Angers, Nantes, 1724, in-12.

MONTGAILLARD (Pierre de FAUGHERAN, sieur de), poète médiocre du 16e S., né à Nyons en Dauphiné, m. en 1605, a laissé des *stances*, des *chansons*, des *couplets* satiriques, burlesques, etc., rassemblés par Vital d'Audiguier, et publ. sous le titre d'*Œuv. poétiques*, Paris, 1605, in-12.

MONTGAILLARD (Bernard de PERCIN de), connu dans l'histoire de la ligue sous le nom de *Petit-Feuillant*, né en 1563 au château de Montgaillard, en Languedoc, vint à Paris vers 1579, entra dans l'ordre des feuillans, nouvellem. fondé, se livra avec succès à la prédicat., embrassa le parti de la ligue, et se signala parmi les prédicateurs fanatiques qui soulevèrent les Parisiens contre l'autorité royale. Après la réduct. de la ligue, le père Montgaillard se réfugia à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de cîteaux. De Rome, le nouveau Bénédictin se rendit à Anvers : appelé ensuite à Bruxelles, il y devint predicat. de l'archiduc Albert, fut abbé de Nivelles et d'Orval, et m. dans cette dernière abbaye en 1628. Il paraît que D. Bernard de Montgaillard se repentit, dans les dernières années de sa vie, d'avoir prêté à la ligue l'appui de son nom et de ses talens. Peu de temps av. sa mort il avait brûlé tous ses écrits ; mais on a conservé : l'*Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, Bruxelles, 1622 ; la *réponse* à une lettre qui lui avait écrite Henri de Valois (Henri III), *en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes, et l'exhorte à la pénitence*, 1589, in-8 : cet écrit est des plus violens. A. Valladier a pub. : *les Saintes Montagnes et Collines d'Orval et de Clairvaux, avec représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de D. Bernard de Montgaillard*, etc., Luxembourg, 1629, in-4. — Montgaillard (Pierre-Jean-François de Percin de), parent du précéd., évêque de Saint-Pons, né en 1633, était fils d'un baron de Montgaillard, qui fut décapité sous Louis XIII pour avoir rendu la place de Bremme, dans le Milanez, mais dont la mémoire fut réhabilitée. Ayant embrassé l'état ecclésiastiq., le jeune Montgaillard devint successivem. docteur de Sorbonne, abbé de St-Marcel, puis fut nommé au siége épiscopal de St-Pons en 1664. Il fut un de ceux qui se déclarèrent en 1667 pour les quatre évêq. dans l'affaire du formulaire, et il signa la lettre écrite en leur faveur au pape et au roi par 19 évêques. Il m. dans son diocèse en 1713. On a de lui plusieurs écrits religieux et polémiques, parmi lesquels nous citerons seulem. : 3 *lettres* adressées à Fénélon, dans lesquelles il prétend réfuter la doctrine de cet illustre prélat sur l'infaillibilité de l'église dans le jugem. des faits dogmatiq. (ces lettres furent condamnées à Rome) ; *Instruct. sur le sacrifice de la messe pour les nouveaux convertis du diocèse de St-Pons*, Paris, 1687, in-12. — J.-J. de Percin de Montgaillard, parent du précéd., religieux dominic., m. à Toulouse, sa patrie, en 1771, est aut. d'un ouvr. int. : *Monumenta conventûs Tolosani ord. fratrum prædicatorum*, dans lequel on trouve des anecdotes curieuses sur l'inquisit., l'université et les principales familles de cette ville.

MONTGAILLARD (Guill.-Honoré ROCQUES de), hist., né en 1772 au bourg de Montgaillard (Languedoc), de parens nobles, mais qui n'appartenaient point à l'anc. famille de Percin de Montgaillard, fut d'abord destiné à la carrière des armes. Il venait d'obtenir une place à l'Ecole Militaire de Paris, lorsqu'une chute de cheval changea sa vocation. Il embrassa alors l'état ecclésiastique ; mais la révolution ne lui permit pas de s'avancer dans les ordres. Contraint de quitter la France pour fuir la persécut., il passa en Angleterre, de là en Allem., rentra dans sa patrie en 1799, et fut employé dans les administr. militaires sous le consulat et l'empire jusqu'en 1814. Depuis cette époque jusqu'à sa m., arrivée en 1825, l'abbé de Montgaillard travailla successiv. à deux ouv. histor. qui lui ont acquis de la réputat. Le prem. a pour titre : *Revue chronolog. de l'hist. de France depuis la première convocat. des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*, Paris, 1820, in-8 ; 2e édit., 1823, in-8 ; le second ouv., conçu sur le même plan que le prem., mais avec un plus gr. développem., n'a été publié qu'après la m. de l'aut. sous ce titre : *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825*, etc., Paris, 1826-1827, 9 vol. in-8, avec une table analyt. rédigée par M. Lallement. On a publié en 1827 : *Observat. de M. le lieut.-général comte Dupont sur l'Hist. de France par M. l'abbé de Montgaillard*.

MONTGARNY (Jean-Bapt.-Tite-Hermand de), méd., m. jeune encore, en 1823 à Paris, où il faisait des cours publics de physique et de chimie, avait été placé à l'hôpital du Val-de-Grâce en qualité de pharmacien. Il obtint en 1818 le grade de docteur à la faculté de Paris ; sa thèse était : *Essai de toxicologie considérée d'une manière générale*, etc., Paris, in-8. Montgarny a coopéré au *Dictionn.*

des termes de méd., chirurgie, etc., Paris, 1823, in-8; et au *Journal universel des sciences médicales.*

MONTGERON (Louis-Basile Carré de), conseiller au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1686, avait eu, d'après son propre aveu, une jeunesse très-déréglée, lorsqu'ayant entendu parler des miracles opérés, disait-on, au tombeau du diacre Pâris (*v.* ce nom), la curiosité le porta à visiter le cimetière de St-Médard, théâtre de ces prodiges. Un pareil spectacle le frappa d'enthousiasme; et cet homme, jusqu'alors incrédule pour les vérités démontrées de la religion, s'avoua converti en voyant des individus, payés à cet effet, exécuter des parades de saltimbanques. Dès-lors son zèle se connut plus de bornes, et les plus gr. extravagances trouvèrent en lui un patron intrépide. Il résolut d'écrire pour démontrer la vérité des prétendus miracles du bienheureux Pâris, et accueillit publiquem. les convulsionnaires dans sa maison. En 1737 il présenta au roi, dans le château de Versailles, son livre de la *Vérité des miracles du diacre Pâris* (Paris, in-4), contenant la relation de sa propre conversion, les détails de neuf miracles, et les conséquences qui, selon lui, en résultaient. Le roi fit mettre l'aut. à la Bastille, sans écouter les remontrances que le parlem. présenta en sa faveur, puis l'exila à Villeneuve-lès-Avignon, peu après à Viviers, et enfin à Valence, en Dauphiné. En 1741, Carré de Montgeron publia un second vol. de son ouvr. sous le titre de *Continuation des démonstrations des miracles avec des observat. sur les convulsions*, in-4; et il en fit paraître un troisième en 1748. Malgré le désaveu des évêques appelans et de plusieurs écriv. du parti janséniste, le conseiller fanatique trouva des défenseurs. On pub. un écrit intit. : *les Suffrages en faveur de M. de Montgeron*, 1749, in-12; et il y eut, de part et d'autre, un assez gr. nombre sur cette controverse, qui fut vive et animée. Montgeron m. à Valence en 1754. Il a paru en 1799 un *Abrégé des* 3 *vol. de Montgeron sur les miracles de M. de Pâris*, 3 vol. in-12. On croit que cet ouv. a été imp. à Lyon, et qu'il a pour auteur l'abbé Jacquemont, ancien curé du diocèse de la même ville, partisan déclaré des miracles et même des convulsions.

MONTGLAT (François-de-Paule de Clermont, marquis de), maréchal-de-camp, grand-maître de la garde-robe du roi, m. en 1675, avait été témoin d'un gr. nomb. d'évènem. qu'il se plaisait à raconter; ce qui l'avait fait surn. *Montglat-la-Bibliothèque*. Il a laissé des *Mémoires* dont le père Bougeant a été l'édit., Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. Cet ouv., rempli de faits, présente les évènemens militaires du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, ainsi que ce qui s'est passé de plus remarquable à la cour de ces monarques. M. Petitot a inséré ces *Mém.* dans la 2e série de la *Collect. des Mémoires relatifs à l'Hist. de France.* Le marquis de Montglat avait eu, de son mariage avec la petite-fille du chancelier de Cheverny, ou Chiverny (*v.* ce nom), un fils connu sous le nom de *comte de Cheverny*, dont parlent Mme de Sévigné (dans ses *Lettres*) et le duc de St-Simon (dans ses *Mém.*), et qui m. à Paris en 1722, âgé de 78 ans, sans laisser de postérité.

MONTGOLFIER (Joseph-Michel), chimiste, physic. et mécanic., l'un des deux frères inventeurs des aérostats, né en 1740 à Vidalon-lès-Annonai, était fils d'un fabric. de papiers dont la famille s'était vouée depuis long-temps à la pratique des arts. Placé au collége de Tournon avec deux de ses frères, le jeune Joseph Montgolfier, ne pouvant se plier à un mode régulier d'enseignem., s'enfuit à l'âge de 13 ans, fut découvert par ses parens, et remis entre les mains de ses prof.; il rentra ensuite dans la maison paternelle, qu'il quitta bientôt pour aller s'enfermer à St-Etienne, en Forez, dans un réduit obscur, où il vécut du produit de la pêche; se livrant seul à des expériences chimiques, il fabrique du bleu de Prusse et des sels utiles aux arts, qu'il colportait lui-même dans les bourgs du Forez et du Vivarais. Il fit ensuite un voyage pour se mettre en communicat. avec les sav.; et son père le rappela à Vidalon pour partager avec lui la direct. de sa manufacture. Contrarié dans ses vues de perfectionn., Joseph Montgolfier rompit cette associat. pour en former une nouvelle avec l'un de ses frères, et créa deux établissem., l'un à Voiron, l'autre à Beaujeu. Il simplifia la fabricat. du papier ordinaire, améliora celle des papiers peints de diverses couleurs, imagina une machine pneumatique à l'effet de raréfier l'air dans les moules de sa fabrique, et seconda enfin de toute l'activité de son génie investigateur les expériences aérostatiques de son frère Jacq.-Et. (*v.* l'article suiv.). On a raconté de div. manières l'orig. de la découverte dont la gloire est commune aux deux frères. Après les expériences faites en 1783 à Annonai, à Versailles et au château de La Muette (cette dernière par Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes), Jos. Montgolfier exécuta l'année suivante, lui septième, à Lyon, dans un aérostat de 102 pieds de diamètre sur 126 de hauteur, le troisième voyage aérien. Il eut le prem. l'idée de l'emploi des parachutes, et il en essaya d'abord l'appareil à Avignon, puis l'ajouta aux globes qu'il fit enlever à Annonai. Pend. la révol. il se tint à l'écart, poursuivant, sans être inquiété, ses méditat. utiles. Sa réputation n'attira point sur lui les regards du gouvernem. directorial, mais il n'échappa point à ceux de Bonaparte, et reçut de ce chef de l'état la décorat. de la Lég.-d'Honneur, comme ayant contribué aux progrès de l'industrie nationale. Plus tard il fut nommé administrat. du Conservatoire des arts et métiers, memb. du bureau consultatif des arts et manufactures, membre de l'institut en 1807. Dès 1792 il avait inventé, avec son frère Jacq.-Et., le *bélier hydraulique*, qu'il adapta pour la prem. fois aux besoins de sa papeterie de Voiron, et qu'il perfectionna ensuite à Paris. Joseph Montgolfier m. aux eaux de Balaruc, le 26 juin 1810. On a de lui, outre quelques petits écrits insérés dans différens recueils : un *Discours sur l'aérostat*, 1783, in-8; *Mem. sur la machine aérostatique*, 1784, in-8; *les Voyageurs aériens*, 1784, in-8. MM. Delambre et Dégérando ont composé chacun l'*éloge* de ce sav. industriel. — Jacq.-Et. Montgolfier, frère du précéd., né en 1745 à Vidalon-lès-Annonai, fit ses études au collége de Ste-Barbe, à Paris, fut destiné d'abord à l'archit., et suivit les leçons du célèbre Soufflot (*v.* ce nom). Il se livrait tout entier à sa profess., lorsque la m. de l'aîné de ses frères décida son père à le rappeler pour le mettre à la tête de sa manufact. Il rendit bientôt fructueuses les connaiss. qu'il avait acquises pend. son séjour à Paris, introduisit des procédés plus simples dans la fabrication du papier, inventa plusieurs machines, des formes pour le papier dit *grand-monde*, jusqu'alors inconnu, trouva le secret du papier vélin, et devina encore plusieurs méthodes des ateliers hollandais et anglais. La lecture de l'ouvrage de Priestley, *sur les différentes espèces d'air*, lui ayant fait entrevoir la possibilité de rendre l'espace navigable en s'emparant d'un gaz plus léger que l'air atmosphérique, il approfondit cette idée, en médita les moyens, les résultats, et la communiqua à son frère Jos., qui l'accueillit avec transport. Les calculs, les expériences, tout se fit en commun. Après l'essai de plusieurs combustibles, du gaz inflammable, du fluide électriq., après plus. tentatives particulières, d'abord avec des globes de papiers à Vidalon, ensuite par Jos. à Avignon avec un ballon de taffetas, les deux frères firent aux Célestins, près d'Annonai, le premier essai du globe de 110 pieds de circonférence avec lequel eut lieu, dans Annonai même, le 5 juin 1783, une expérience publique qui eut un plein

succès. Et. Montgolfier se rendit alors à Paris avec son frère pour y exposer une découverte dont la gloire leur était commune. Tous deux furent nommés correspondans de l'acad. des sciences. Etienne reçut le cordon de St-Michel, Joseph une pension de 2,000 liv., et leur vieux père des lettres de noblesse. Rentré dans sa manufacture pend. la révol., Etienne continua ses études industr. avec son frère; ils travaillèrent à l'invent. du bélier hydraulique, et s'occupèrent en commun des changem. heureux introduits dans la fabricat. du papier. Dénoncé plus. fois pend. le régime de la terreur, Etienne n'échappa à la proscript. que par l'affection de ses nombreux ouvriers. Atteint d'une maladie au cœur, il s'était rendu à Lyon avec sa famille pour y réclamer les secours de la médec.; mais voyant qu'ils devenaient inutiles, et voulant épargner à sa femme et à ses enfans le spectacle de sa mort, il partit seul pour Annonai; et, comme il l'avait prévu, il m. en chemin, le 2 août 1799. Il n'a laissé aucun écrit.

MONTGOMERY, nom d'une anc. famille d'Angleterre et d'Ecosse dont l'origine remonte à Roger de Mongomery, gentilhomme normand, l'un des compagnons de Guillaume-le-Bâtard dans la conq. de l'Angleterre, et qui commanda le corps princ. de l'armée normande, à la mém. bataille d'Hastings.—ROBERT, fils aîné du précéd., fut armé chev. par Guillaume, dans la 6e année du règne de ce conquérant, et jouit constamment de sa faveur; mais après sa m., il se joignit à Robert Curthose contre Henri Ier, et se trouva à la bataille dans laquelle le premier fut vaincu et fait prisonn. Le roi Henri punit la défection de Montgomery, en le bannissant du royaume. On croit que c'est à cette époque que la fam. Mongomery s'établit en Ecosse. Les descendans de Robert gagnèrent la faveur des rois de cette contrée, et y portèrent le titre de baron, jusqu'à Hugues de Mongomery qui fut créé comte d'Eglintoun en 1502 par Jacques IV. Le 12e comte d'Eglintoun fut créé pair de la Grande-Bretagne en 1806, sous le tit. de lord Ardrossan.

MONTGOMERY (JACQUES ou FRANÇOIS de), seign. de Lorges, dans l'Orléanais, célèbre guerrier du 16e S, était fils d'un Rob. Montgomery, noble écossais, venu de son pays en France, au comm. du règne de François Ier, pour entrer au service de ce monarque. J. de Montgomery, plus connu sous le nom de *Capitaine de Lorges*, se distingua de bonne heure à la cour de France. On l'a toujours regardé comme l'aut. de l'accident arrivé à François Ier, en 1521. On sait que le monarq., s'amusant un jour avec des seign., à faire le siége de l'hôtel du comte de St-Pol, fut atteint à la tête d'un tison enflammé qui le blessa au menton; et que cet accident donna lieu à la coutume, qui dura près de 100 ans en France, de porter la barbe longue et les cheveux courts. Ce fut le capitaine de Lorges qui ravitailla Mezières, si vaillamment défendu par Bayard. Pour soutenir les prétentions de sa naissance, ce même capit. acheta, en 1543, le comté de Montgomery en Normandie, qu'il disait avoir appartenu à ses ancêtres. Il fut colon. de l'infant. franç. en Piémont, et succéda en 1545, à Jean Stuart, comte d'Aubigny, dans la charge de capitaine de la garde écossaise du roi. Il m. vers 1560, laissant plus. fils qui se distinguèrent par leur vaillance: le plus célèbre est celui dont l'art. suit. — Gabriel de MONTGOMERY hérita de la valeur de son père, et passa en Ecosse en 1545, à la tête des troupes que François Ier envoyait à la reine Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, et régente pend. la minorité de sa fille. De retour en France, il fut chargé par Henri II d'arrêter quelq. conseillers au parlem., qui avaient embrassé les nouv. doctrines relig; et ce fut peu de temps après que lui arriva le malheur qui eut des suites si terribles pour lui et pour la France. On sait que Henri II, après avoir conclu les mariages de sa fille et de sa sœur, donna des fêtes magnifiques à cette occasion, entre autres un tournoi, dont la rue St-Antoine fut le théâtre. Le prince se retirait avec les honneurs du combat lorsqu'il eut la fantaisie d'engager une nouvelle lutte avec Montgomery. Celui-ci, dans la chaleur de l'action, frappe le roi du tronçon de sa lance brisée, avec tant de force qu'il lui traverse la tête et le renverse sans connaissance. Henri m. au bout de 11 jours. Montgomery, sentant qu'après un tel accident il ne pouvait plus rester à la cour, où il avait à redouter la haine d'une reine violente, blessée dans ses plus chères affections, se retira dans ses terres de Normandie et en partit ensuite pour voyager en Italie et en Angleterre. Il revint dans sa patrie en 1562; et, sectateur de la nouvelle doctrine relig., il se fit remarquer parmi les ennemis du gouvern. qui la persécutait. N'ayant pu malgré sa résistance empêcher la prise de Rouen par l'armée roy., il se retira au Hâvre, et se jeta ensuite en Basse-Normandie où il ne fit rien de remarquable. Réuni de nouveau aux protest. armés en 1565, il fut sommé comme tous les autres chefs de ce parti de mettre bas les armes ou de déclarer qu'il persistait dans la rébellion. En 1569, il rassembla à la hâte une petite armée dans le Languedoc, attaqua les royalistes dans le Béarn, les battit, prit d'assaut la ville d'Arthez et reconquit tout le pays. Vers le même temps il fut condamné à m., de même que Coligni, par le parlem. de Paris; et la sent. fut exécutée en effigie. Il était à Paris lors du massacre de la St.-Barthélemi; poursuivi avec acharnem. jusqu'à 10 lieues de Paris, il dut son salut à la vitesse d'une jument qu'il montait et qui fit 30 lieues tout d'une traite; il se retira en Angleterre. A la tête d'une flotte armée dans les ports de ce pays, il parut devant La Rochelle en 1573, se retira bientôt après sans avoir rien entrepris pour secourir cette ville assiégée par l'armée roy., et exerça quelq. ravages sur les côtes de Bretagne: revenu en Anglet., il repassa ensuite en Normandie, y fut successivement assiégé par Matignon (*v.* ce nom), dans les places de St-Lo et de Domfront, et se rendit, dans cette dern., aux troupes royales, dans le mois de mai de la même année (1573). Il avait demandé la vie sauve par la capitulation; mais Catherine de Médicis ordonna qu'il fût amené à Paris, où on le renferma dans une des tours de la Conciergerie, qui depuis a porté son nom. Il fut jugé par une commission extraordinaire, condamné à perdre la tête, et exécuté le 27 mai 1574. Ses enfans furent dégradés de noblesse; mais l'arrêt porté contre leur père et contre eux n'entacha point leur réputation.—GABRIEL, l'aîné des fils, n'eut qu'une fille qui épousa Jacques de Durfort de Duras, auquel elle apporta en dot la seigneurie de Lorges.—JACQUES, le second fils, est plusieurs enfans, dont les descend., divisés en 3 branc., existent encore en Angleterre, où ils jouissent de la dignité de baronnet.

MONTGOMERY (RICHARD), général américain, né en 1737, en Irlande, emb. rassa de bonne heure la prof. des armes, et servit comme officier dans la guerre du Canada, en 1756. Ayant obtenu sa démis. à la paix de 1763, il acquit une propriété dans la prov. de New-York, et se maria. Lors de la guerre de l'indépendance des colonies anglaises, il eut le command. d'un petit corps de troupes destiné à agir dans le Canada, s'empara des forts Chambly et St Jean, reduisit la ville de Mont-Réal, et fut tué au siége de Québec le 31 déc. 1775, également regretté des Anglais et des Américains. Le congrès des Etats-Unis lui consacra un monument, exécuté par J. J. Caffieri, sculp. français, et placé au devant de la princip. église de New-York.

MONTIGON (CHARLES-ALEXANDRE de), né à Versailles en 1690, fut élevé à la cour, embrassa l'état ecclésiast., reçut les ordres sacrés, passa ensuite en Espagne pour s'attacher au service de Philippe V, gagna la confiance de ce monarque, qui

l'envoya en France avec la mission secrète d'intriguer pour lui assurer la succession à la couronne dans le cas où Louis XV mourrait sans enfans. Mais l'agent de Philippe V commit l'imprudence de communiquer ses instructions au card. de Fleury, prem. ministre, qui arrêta facilement ses intrig., et l'éloignant de Versailles. L'abbé de Montgon se retira dans les Pays-Bas, où, pour se distraire du chagrin que lui causait sa mésaventure, il rédigea les *Mémoires de ses différentes négociations, dans les cours d'Espagne et de Portugal, depuis 1725 jusqu'à 1731*. Il passa le reste de sa vie dans cet exil, et m. tout-à-fait oublié, en 1770. Les *mém.* dont nous venons de parler ne furent publ. qu'après la m. du cardinal de Fleury. Ils forment 8 v. in-12. impr. à La Haye, à Genève et à Lausanne, de 1745 à 1753. On y trouve des particularités intéressantes; mais ils sont écrits avec une diffusion qui en rend la lecture fatigante. Il a paru à Florence, en 1753, un prem. vol. in-8, d'une trad. italienne des *Mém.* de Montgon par le marquis Féron; elle n'a pas été continuée.

MONTHASSER ou MOHTHASSER (Abou-Ibrahim-Ismaël-Al), 6e et dern. prince de la dynastie des Samanides, dans la Perse orient., fut arrêté à Bokhara, l'an 389 de l'hégire (999 de J.-C.) avec ses frères Mansour, Abdel-Melek et les autres rejetons de cette illustre famille, par ordre d'Ilek-Khan, roi du Turkestan, qui les fit tous renfermer dans des prisons séparées. Mohthasser, parvenu à s'échapper, se réfugia dans le Kharizm, y leva des troupes, défit celles d'Ilek-Khan, rentra dans Bokhara, fut obligé d'en sortir, vint dans le Khorsçan, et abandonna ensuite cette prov. pour chercher un asile dans le Djordjan, auprès de Cabous. Secouru d'abord par ce prince, Mohtasser se brouilla ensuite avec lui, s'enfuit dans le désert, enrôla sous ses drapeaux des Turkomans-Ghozzes, remporta une vict. sur Ilek-Khan, fut ensuite réduit au rôle de partisan. Ses soldats ayant formé le complot de le livrer au roi du Turkestan, il se sauva dans le camp d'une tribu arabe dont le chef le fit égorger pend. son sommeil en 395 de l'hég. (1004 de J.-C.). Les historiens orientaux font un grand éloge du courage de ce prince, de son activité et de sa constance dans les revers.

MONTHASSER ou MOHTHASSER BILLAH (Abou-Djafar MOHAMMED IV, surnommé Al), 11e khâlyfe abasside de Bagdad, monta sur le trône en 247 de l'hég. (862 de J.-C.), le jour même où son père Motawakkel fut assassiné par les offic. de la garde turque, crime auquel il n'était pas étranger. Ce fut par suite des concessions qu'il se vit forcé de faire à ses complices, que les milices turques commencèrent à jouer dans l'empire musulman le même rôle qu'autrefois à Rome les gardes prétoriennes. Elles exigèrent du nouveau khâlyfe qu'il exclût de leurs droits à la couronne ses frères Motaz et Mowaied qui avaient manifesté l'intention de venger un jour la mort de leur père. Mohthasser Billah chercha à réparer par sa bonne conduite sur le trône les maux qu'avait causés à l'islamisme l'intolérance fanatique de Motawakkel. Il aimait la justice, était brave, généreux, cultivait les lettres et surtout la poésie avec succès. Mais rien ne put dissiper la noire mélanc. que lui donnaient ses remords; elle le conduisit au tombeau en 248 (862 de J.-C.) dans la 26e année de son âge, après un règne de cinq mois.

MONTHOLON (Jean de), doct. en droit et chanoine régulier de St-Victor à Paris, né vers la fin du 15e S., fils de Nicolas de Montholon, lieuten.-gén. au bailliage d'Autun, puis avocat du roi au parlem. de Dijon, fut promu au cardinalat en 1528; mais la mort ne lui permit pas de jouir des honneurs de cette dignité. On a de lui *Promptuarium, sive Breviarium juris divini et utriusque humani*, Paris, 1520, 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la publicat. du *Traité* latin d'Etienne d'Autun sur le sacrem. de l'autel. — François de Montholon, frère du précéd., suivit le barreau de Paris; et la réputat. qu'il s'y acquit lui fit confier la célèbre cause du connétable de Bourbon contre la reine, mère de François Ier, et contre le roi lui-même, pour la succession de la maison de Bourbon. Il fut nommé avoc.-gén. en 1532, président à mortier en 1534, garde-des-sceaux en 1542, et m. l'année suivante à Villers-Cotterets. Ce magistrat était, selon Mézerai, « d'une probité rare et qui a touj. été héréditaire dans la famille. — François II de Montholon, fils du précéd., fut un catholique très-zélé, et fort estimé des ligueurs comme avocat. Pour complaire à ces derniers, Henri III confia les sceaux à Montholon en 1588; mais après la m. de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, dans la crainte, dit-on, d'être forcé à signer quelq. édit favorable aux huguenots. Il m. à Tours en 1590. — Jacques de Montholon, avoc. au parlem. de Paris, fils du précéd., est connu surtout par le plaidoyer qu'il prononça en 1611 pour les jésuites, attaqués par quelq. membres de l'Université. Il le fit imprimer après l'avoir retouché, et y ajouta les pièces justificatives. Il m. en 1622, peu après avoir publié les *Arrêts de la cour du parlem.*, prononcés en robe rouge, depuis 1580, in-4, plus. fois réimprimés.

MONTHYON. V. Montyon.

MONTI (Jean-Baptiste). V. Montano.

MONTI (Philippe-Marie), cardinal, né à Bologne, en 1675, embrassa l'état ecclésiastique au sortir de ses études, se rendit à Rome, fut élevé successivem. à plus. emplois honorables, décoré de la pourpre en 1743, par Benoît XIV, et m. en 1754. On a de lui *Elogia cardinalium pietate, doctrinâ ac rebus pro Ecclesiâ gestis illustrium, à pontif. Alexandri III ad Benedictum XIII*, Rome, 1751, in-4; un disc. intit. : *Roma tutrice delle belle arti, scultura ed architettura*, impr. séparém. en 1710, et inséré depuis dans le tom. 3 des *Prose degli Arcadi*; plus. MSs. conservés à Bologne. Le cardinal Monti avait légué à l'institut de cette ville sa bibliothèque et une collect. de portraits des savans italiens et étrangers, qu'il avait formée à grands frais. — Monti (Jules), parent du précéd., littérat., né à Bologne en 1687, embrassa l'état ecclésiastiq., fut pourvu d'un canonicat, devint secrétaire du cardinal Aldrovandi, et m. en 1747. On a de lui quelq. *poésies* dans le dialecte bolonais, dont plus. sont insér. dans le recueil des *Poésies de J. Pozzi*, Bologne, 1764, in-8, et une traduct. italienne du roman de Gilblas, Venise, 1746, 1750.

MONTI (Joseph), médec. et naturaliste, né à Bologne en 1682, se livra de bonne heure à l'étude de la botanique et des autr. branches de l'hist. naturelle, fut chargé de la direct. du musée de l'Institut de sa ville natale, occupa en 1720 la chaire d'hist. naturelle et une autre d'hist. médicale, et m. en 1760. On a de lui : *De monumento diluviano super agro bononiensi detecto dissertatio*, Bologne, 1719, in-4, fig.; *Catalogi stirpium agri bononiensis prodromus*, etc., ibid., 1719, in-4, fig.; *Plantarum varii Indices ad usum demonstrationum*, etc., ibid, 1724, in-4; *exoticorum simplicium medicamentorum varii Indices*, etc., ibid., 1724, in-4 (ces deux derniers ouvr. ont été reproduits avec des changem. et des addit. par les fils de l'aut., sous le titre de *Indices botanici et materiæ medicæ*, Bologne, 1753, in-4); plus. *mém.* dans le *rec.* de l'institut de Bologne. Micheli a donné le nom de *montia* à un genre de la famille des portulacées.

MONTIGNI (N. de), commissaire des guerres dans le 18e S., est auteur de l'écrit licencieux intit. *Thérèse philosophe*, ou *Mém. pour servir à l'Hist. de D. Dirrag et Madem. Eradice*, La Haye, 1748, 2 part. in-8. La publication de ce livre fit mettre l'auteur à la Bastille, où il resta enfermé pendant

8 mois. Le comte de Caylus a gravé les estampes qui se trouvent dans cet ouvrage infâme.

MONTIGNOT (N.), chanoine de Toul, né dans le 18e S., membre de la soc. roy. des sciences et belles-lettres de Nanci, n'est guère connu que par la publicat. des ouvr. suiv. : *Remarques théologiq. et critiq. sur l'hist. du peuple de Dieu, par le P. Berruyer*, 1755, in-12; *Etat des étoiles fixes, au second siècle, par Claude Ptolémée, comparé à la position des mêmes étoiles en* 1786, *avec le texte grec et la traduct. franç.*, Strasbourg, 1787, in-4 de 200 p. On ignore l'époque de la m. de ce savant chanoine.

MONTIGNY (Galon de), chevalier franç. du 13e S., porta, à la journée de Bovines, en 1214, l'étend. royal de Philippe-Auguste, et sauva, par sa valeur, la vie à ce monarque, qui, renversé de cheval, allait être foulé aux pieds et massacré par les ennemis. L'hist. ne nous a point fait connaître la récompense accordée à un service aussi signalé.

MONTIGNY-LE-BOULANGER (Jean de), prem. prés. au parlem. de Paris, né dans le 15e S., était fils de Raoul de Montigny, grand panetier du roi, et capitaine des gardes du duc de Bourgogne. Dans un temps de disette, l'aïeul de Raoul avait employé une partie de sa fortune à nourrir les pauvres de Paris, et le peuple, par reconnaissance, l'avait surnommé *le Boulanger*, dénominat. restée à la famille. J. de Montigny ayant rendu des services importans à Louis XI dans la guerre du bien public, fut placé par ce monarque à la tête du parlem. de Paris, en 1471. Ce fut lui qui instruisit les procès du cardinal La Balue, du connétable de St-Paul et du duc de Nemours. Il m. en 1481, d'une maladie contagieuse. Ses descend. sont restés dans la magistrature. Un des derniers, Jacques-Louis Le Boulanger, présid. à la chambre des comptes avant la révolution, est m. en 1808.

MONTIGNY (François de La GRANGE-D'ARQUIEN, sieur de), maréchal de France, né en 1554, fut élevé à la cour de Henri III, devint l'un de ses favoris, occupa successivem. plusieurs charges honorables, et se signala en 1587 à la bataille de Coutras. Fait prisonnier par le roi de Navarre, qui le renvoya sans rançon, il se déclara contre les ligueurs après la mort de Henri III, servit ensuite Henri IV avec un gr. zèle, et fut un de ceux qui arrêtèrent l'assassin Jean Châtel (*v.* ce nom). Après s'être distingué au siége de Rouen et au combat de Fontaine-Française, il commanda la cavalerie légère à l'attaque d'Amiens en 1597; il fut nommé gouverneur de Paris en 1601, de Metz en 1603, des Trois-Evêchés en 1609, reçut le bâton de maréchal en 1615, et m. en 1617. On a son *Oraison funèbre* par Jacques de Neuchaises, Bourges, 1618, in-4.

MONTIGNY (Jean de), prélat franç., né en 1637, en Bretagne, d'une famille de robe, fut évêque de St-Pol-de-Léon, et m. en 1671 aux états de Vitré. Il avait été reçu cette même ann. à l'acad. franç., à la place de Gilles Boileau. On a de lui une *Lettre à Eraste*, en réponse à un écrit contre la *Pucelle* de Chapelain, Paris, 1656, in-4; une *oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, Rennes, 1666; in-4; quelq. pièces de vers insér. dans les recueils du temps. St-Marc (*v.* ce nom) avait annoncé le projet de rassembler les *poésies* de Montigny, et de les publier avec des notes; mais ce projet est resté sans exécution.

MONTIGNY (Etienne MIGNOT de), né à Paris en 1714, était neveu de Voltaire. Il annonça de bonne heure un goût marqué pour les sciences exactes, devint commissaire des ponts et chaussées, occupa divers autres emplois d'administrat., et m. en 1782, membre de l'académ. des sciences de Paris et associé de celle de Berlin. Il a trad. en franç. l'exposition faite par La Belye des méthodes que cet ingén. a employées pour fonder les piles du pont de Westminster. On a en outre de lui plus. *mém.* insér. dans le recueil de l'acad. des scienc.; des *Instructions et Avis aux habitans des provinces méridion. de la France sur la maladie putride et pestilentielle qui détruit le bétail*, 1775, in-8; *Méthode d'apprêter les cuirs et les peaux, telle qu'on la pratique à la Louisiane*, trad. en allem. et insér. dans le *Hamburg. Magas.*, t. 23. L'éloge de Mignot de Montigny se trouve dans le *recueil* de la société roy. de médecine, 1781, t. 2, dans celui de l'académ. des scienc., 1782, t. 2, et dans le *Journal des Savans* de mai 1785.

MONTIGNY (François-Emmanuel DEHAIES de), gouvern.-gén. des établissem. franç. au Bengale, né à Versailles en 1743, entra comme sous-lieuten. au régiment de Médoc, en 1768, devint lieuten. en 1770, capit. en 1772, dans la légion de Lorraine, fit la guerre de Corse, fut employé aux reconnaissances des frontières des Alpes, de Flandre et d'Artois, et passa, en 1776, major au service de la marine. Le gouv. l'ayant chargé de missions importantes dans l'Inde, il s'y rendit par Vienne, Constantinople, l'Egypte et la mer Rouge, et eut à vaincre mille dangers, auxq. il n'échappa qu'à force d'adresse, de présence d'esprit, et en parlant les différentes lang. des pays qu'il parcourait et dont il revêtait alternativem. les costumes. Il visita Goa, Delhy et Pounah, et, après avoir rempli les missions qui lui étaient confiées, il revint en France en 1779. Louis XVI le renvoya dans l'Inde avec de nouvelles instruct. pour la cour des Mahrattes, en 1781. Il séjourna à Pounah pend. 7 ans, y fut comblé d'honneurs et de distinctions, et reçut de l'emper. moghol le diplôme de nabab. En 1788, il fut chargé d'une mission près le soubab du Décan, fut nommé ensuite gouvern. de Chandernagor, se signala dans ce poste par son zèle et son désintéressement, et trouva, sous sa seule garantie, des ressources de toute espèce qui soutinrent long-temps les établissem. franç. dans l'Inde. A l'époque de la révol., Montigny fut arrêté à Chandernagor, mis en prison et embarqué par ceux dont il avait réprimé les abus dans cet établissem. Mais il fut délivré et conduit à Calcutta par les ordres de lord Cornwallis, gouvern. anglais. Il revint à Paris en 1791, après avoir fait naufrage et essuyé mille contrariétés. Bonaparte, prem. consul, nomma Montigny général de brigade en 1800, et le fit repartir, en 1803, pour son anc. gouvernem. de Chandernagor. Mais forcé de se replier sur les îles de France et de Bourbon, par suite de la rupture du traité d'Amiens, Montigny resta dans ces colonies jusqu'au moment de leur prise en 1810, et rentra en France à cette même époque. Il reçut du roi, en 1817, le grade de lieuten.-gén., et m. à Paris en 1819. Il se proposait de livrer au public la relation de ses longs et périlleux voyag.; mais, affaibli par l'âge et par ses blessures, privé de la vue et de l'usage de la main gauche, ayant perdu à plusieurs reprises ses livres, ses cartes, ses notes, etc., il n'a laissé que des fragmens MSs. — Jean-Charles Bidaut de Montigny, poète et aut. dramat., né à Paris où il m. en 1782, a laissé entre autres productions assez médiocres : *Epître au Roi, par un Philos. parisien*, 1744, in-4; *Epître au Public, par un méchant Poète*, 1744, in-4; *Parodie de Semiramis*, 1748, in-12; *la Méchanceté*, ou *l'Ecole des Tragédies*, *parodie d'Astarbé*, en 3 actes et en vers, 1758, in-12; l'*Ecole des Officiers*, comédie en prose, en 5 actes, 1764, in-8; *Eloge funèbre de Marie Lezinska*, 1798, in-4; *Etrennes pittoresques, allégoriques et critiques*, 1778, in-12.

MONTJOIE (Félix-Christophe GALART de), littérat., né à Aix en Provence, vers 1730, suivit d'abord la carrière du barreau, se fit recevoir av., et vint à Paris, où il fréquenta quelq. temps le palais. En 1790, il travailla avec Geoffroi et Royou (*v.* ces noms) à l'ouvr. périodiq., intit. *Année littéraire*, et devint ensuite l'un des rédact. de *l'Ami du Roi*,

ntinué à combattre les principes de la Montjoie prit la défense de Louis XVI dans r. écrits, échappa aux proscript. qui suiv. de cet infortuné monarque, reprit la 1795 pour la propagation des principes , fut condamné à la déportat. en 1797, a Suisse, et revint en France sous le ré- ihin. Renonçant alors à la politique, il romans, et fournit des articl. au *Journ.* hance et au *Journ. des Débats*. Il profes- n de temps la rhét. au lycée de Bourges estauration survint : il reçut du roi, en ne sale, une pension de 3000 fr. et l'une e conservat. de la Biblioth. Mazarine. Il xie en 1816. On a de lui : *Lettre sur le animal*, 1784, in-8 ; *des Principes de la Franc.*, 1789, 2 v. in-8 ; *L'Ami du Roi*, is, *de l'ordre, et surtout de la vérité*, ou *révolut. de France*, etc., 1791, 2 part. la suite et le complém. du journal de ne) ; *Avis à la convent. sur le procès de* , 1792, in-8 ; *Alman. des honnêtes gens*, 2 vol. in-18 ; *Alman. des gens de bien*, 1 vol. in-18 ; *Hist. de la conjuration de* r, 1794, in-8, trad. en angl. ; *Hist. de* .*de d'Orléans*, 1796, 3 vol. in-8 (cette lie de faits apocryphes, a donné lieu à ion d'un ouvrage, devenu rare, ayant : *Explication de l'énigme du roman* tère, etc., Paris, sans date, 4 v. in-8) ; *oriq. de Louis XVI*, Neufchâtel, 1797, ge *historiq. de Marie-Antoinette*, 1797, l. en allem. et en holland. ; refondu sous *Hist. de Marie-Antoinette*, Paris, 1814, -8, fg. ; *Hist. de la révolut. de France*, vol. in-8 ; *Hist. des Quatre Espagnols*, 801, 4 vol. in 12, 3e édit., 1805, 6 vol. *z de Léon*, ou *Hist. d'un manuscrit le mont Pausilippe*, 1802, 5 vol. in-12 ; . *de Bochart de Saron*, 1800, in-8 ; *Les* on *Précis histor. sur les aïeux du roi*, etc., 8, avec 20 portr. Il paraîtrait, d'après e insérée dans le Journal de la Librairie 215), que les vrais noms de Montjoie sont DE LA TOULOUSE.

JOSIEU (Louis de), en latin de *Montiosius*, né dans le Rouergue, au 16e S., s'appliqua aux mathémat., vint à Paris, fut chargé ner des leçons de cette science au duc de , accompagna ce prince à Rome en 1583, ta de son séjour dans cette ville pour se li- à recherche des antiquités. L'historien de ous apprend que Montjosieu avait écrit sur tique ; et d'anciens bibliothécaires, tels que -du-Maine et Duverdier, donnent les titres autres ouvr. du même auteur, qui sont ait inconnus aujourd'hui. La plus connue lections de Montjosieu, et la seule qui soit ée aujourd'hui, est l'ouvr. intit. : *Gallus napes, ubi multa antiquorum monumenta* ntur, publ. à Rome, 1585, in-4, divisé en ent le 3e et le 4e ont été insérés par Laet a édit. de *Vitruve*, Amsterdam, 1649 ; et movius dans le *Thesaur. antiq. gr.*, t. 9.

TLINOT (CHARLES-ANTOINE LECLERC térateur, né à Crespi en Valois en 1732, a l'état ecclésiastique, devint chanoine de iale de St-Pierre à Lille, quitta cette der- le en 1765, après avoir résigné son bénéfi- à Paris où il exerça quelque temps l'état ire, fut relégué ensuite à Soissons, en vertu ttre de cachet, y fut bien accueilli par l'in- de la généralité, et placé à la tête d'un dé- mendicité. Lorsque la révolution arriva, ot en adopta les principes, et fut l'un des ars de la feuille périodique intit. *la Clef set des souverains*, dont Panckoucke père nom) était l'éditeur. Il m. à Paris en 1801. On a de lui les ouvr. suiv., la plupart anonymes : *Préjugés légitimes contre ceux du sieur Chaumeix*, 1759, in-12 (cet écrit a été attribué à Diderot, et inséré par méprise dans ses *Œuvres*, édition de 1773) ; réimpr. en 1760, sous le titre de : *Justification de plus. articles de l'Encyclopédie*, ou *Préjugés légitimes*, etc. ; *Etrennes aux bibliographes*, ou *Notice abrégée des livres les plus rares, avec leurs prix*, 1760, in-24 ; *Esprit de Lamothe Le Vayer*, 1763, in-12 ; *Hist. de la ville de Lille, depuis sa fondat. jusqu'en* 1434, Paris, 1764, in-12 (il parut en 1765 une critique anonyme de cet ouvr., sous le titre d'*Observat. sur l'Hist. de Lille*, in-12 ; et ce fut l'âcreté du style de ces observations qui força Montlinot d'abandonner son canonicat, et l'empêcha de publier un 2e vol. qui était terminé) ; *Disc. qui a remporté le prix de la société d'agriculture de Soissons, en* 1779, Lille, 1780, in-8 ; *Etat actuel du dépôt de Soissons*, précédé d'un *Essai sur la mendicité*, 1789, in-4 : l'*Essai* a été impr. à part, in-8 ; *Observations sur les enfans trouvés de la généralité de Soissons*, 1790, in-8 ; *Essai sur la transportation comme récompense, et la déportation comme peine*, 1797, in-8. Montlinot est aussi l'auteur de la préface du *Robinson Crusoé*, publié en 3 vol. in-8. V. FOE.

MONTLUC (BLAISE de LASSERAN-MASSENCOME, seigneur de), maréchal de France, né au château de Montluc vers 1502, fut placé comme page auprès d'Antoine, duc de Lorraine, et fit ensuite partie de la compagnie d'archers de ce prince, commandée alors par le chevalier Bayard. Il avait à peine 17 ans, lorsqu'il fut rejoindre en Italie le maréchal de Lautrec, ami de sa famille, et auprès duquel deux de ses oncles servaient. Il se fit remarquer au combat de la Bicoque en 1522, puis suivit Lautrec en Béarn, et reçut de ce maréchal, après une action d'éclat, le commandement d'une compagnie d'hommes d'armes. Montluc combattit à la bataille de Pavie, y fut fait prisonnier, et renvoyé sans rançon. Il accompagna ensuite Lautrec dans l'expédit. de Naples, fut blessé au siége d'Ascoli, et devint l'ami du célèbre Pierre de Navarre (*v.* ce nom). Les Français n'ayant pu se maintenir dans le royaume de Naples, Montluc vint se renfermer dans Marseille pour contribuer à la défense de cette ville, alors assiégée par Charles-Quint. En 1538, il se rendit en Piémont, avec le brevet de capit. de gens de pied, et Brissac (*v.* COSSÉ-BRISSAC) lui confia le soin de réduire les petites places qui environnaient Turin. A la bataille de Cérisoles, Montluc combattit à la tête des arquebusiers, et se couvrit de gloire. Le duc de Guise lui fit conférer le grade de mestre-de-camp et le commandem. de 1200 hommes. Après une courte campagne en Picardie, et une autre en Piémont, Montluc retourna dans cette dern. contrée en 1550, sous les ordres du maréchal de Brissac, continua à se distinguer de la manière la plus brillante, fut envoyé au secours de Sienne, assiégée par le marquis de Marignan (*v.* ce nom), défendit cette place avec une rare intrépidité, refusa de capituler en son nom, et n'en sortit pas moins avec tous les honneurs de la guerre. Le roi Henri II le récompensa par le cordon de St-Michel, une compagnie d'hommes d'armes et deux charges de conseiller au parlement de Toulouse qu'il mit à sa disposition. Montluc employé ensuite en Picardie, après le désastre de St-Quentin, se signala, avec le duc de Guise, aux siéges de Calais et de Thionville, et remplit les fonctions de colonel-général de l'infanterie franç., après la destitution de d'Andelot. Après la mort de François II, et pendant les guerres de religion, Montluc mérita par ses cruautés le surnom qui lui fut donné par les protestans, de *Boucher royaliste*. Nommé, en 1564, lieut.-gén. au gouvernement de Guienne, Montluc multiplia les exécutions contre

les réformés ; et il en a retracé lui-même les horribles détails dans ses *mémoires*, avec une odieuse gaieté. En 1570, il reçut, à l'assaut de Rabasteins, une blessure affreuse dans la figure, qui le contraignit de porter un masque le reste de sa vie, et il se vengea en passant au fil de l'épée tous les habitans. La cour lui donna enfin un successeur moins inhumain. Il assista en 1573, au siége de La Rochelle ; et ce fut le dernier acte de sa vie militaire. L'année suivante, il reçut de Henri III le bâton de maréchal de France, et se retira dans sa terre d'Estillac, près d'Agen, où il m. en 1577. C'est dans cette retraite qu'il rédigea ses *Commentaires*, ou mémoires de sa vie militaire, en 7 livres, dont les 4 prem. s'étendent depuis 1519 jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis en 1559, et les 3 autres embrassent le règne de Charles IX. Ces *Comment.* ont eu 7 édit., avant d'être compris dans le rec. des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*. La prem. édit. est celle de Bordeaux, 1592, in-fol., publ. par les soins de Florimond de Raimond, conseiller au parlem. de Toulouse. — MONTLUC (Pierre de), dit le capitaine PEYROT, fils du précéd., équipa trois vaisseaux, et partit de Bordeaux, en 1568, pour visiter les côtes d'Afrique et y ménager des retraites aux marchands français en bâtissant des forts. Une tempête l'ayant porté dans un des ports de Madère, on fit feu sur lui, et il eut quelq. gens de son équipage blessés. Irrité de cette perfidie, il descendit à terre, prit la place, la saccagea et y reçut une blessure mortelle. Sa perte découragea les équipages, et ses vaisseaux revinrent promptement en France. — Un autre fils du maréchal de Montluc, héritier de la haine féroce de son père contre les protestans, ne *s'épargna pas*, dit Brantôme, à la journée de la St-Barthélemi.

MONTLUC (JEAN de), frère du maréchal, né au commencem. du 16e S., avait été destiné par ses parens à l'état monastique. Il portait le froc de dominicain, lorsque la reine de Navarre, sœur de François Ier, le tira de son couvent pour l'amener à la cour. Il sut bientôt s'insinuer dans l'esprit du roi, s'éleva encore à une plus haute faveur sous Henri II, entra dans la carrière diplomatique, et fut successivem. envoyé en Irlande, en Pologne, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne et à Constantinople. Ses services furent récompensés, dès 1553, par l'évêché de Valence et de Die. Il avait adopté les principes de tolérance du chancelier de L'hopital (*v.* ce nom); mais il méprisait sa politique sur celle de Catherine de Médicis, à laquelle il demeura constamm. attaché. Il contracta, malgré sa profession, un mariage clandestin avec une demoiselle nommée Anne Martin, dont il eut un fils (*v.* l'article suiv.) ; et il sut dérober pend. long-temps la connaissance de cette union au public. L'ambiguité de la conduite religieuse de ce prélat fut dénoncée à la cour de Rome, et Pie IV le condamna comme hérétique. Montluc traduisit son accusateur par-devant le parlement de Paris, et obtint des dommages et intérêts, par arrêt du 14 oct. 1560. Sur la fin de sa vie, il parut rentrer tout-à-fait dans la communion romaine, publia en 1573 une apologie de la St-Barthélemi, et m. à Toulouse dans les bras d'un jésuite, en 1579. On a de lui des *Sermons*, impr. à Paris chez Vascosan, 2 vol. in-8. Les détails de son ambassade en Pologne ont été publ. par J. Choisnin de Châtelleraut, son secrétaire, sous le titre de *Discours au vrai de tout ce qui s'est passé pour la negociation de l'election du roi de Pologne*, 1574, petit in-8. Dans cette mission, Montluc avait su réunir les suffrages unanimes de la diète polonaise, en faveur de Henri de Valois, qui régna depuis en France sous le nom de Henri III. — V. CRAMAIL.

MONTLUC (JEAN de), seigneur de Balagny, maréchal de France, fils naturel du précéd., fut légitimé en 1567. Il suivit son père en Pologne, et s'attacha, à son retour, au duc d'Alençon qui lui fit obtenir le gouvernem. de Cambrai. Il s'attacha ensuite au parti de la ligue et y acquit peu de considération. Sa femme, sœur de Bussy d'Amboise (*v.* ce nom), le fit rentrer dans les bonnes grâces de Henri IV, et obtint pour lui, en 1594, le bâton de maréchal et la principauté de Cambrai. Les habitans de cette dernière ville, mécontens de leur nouveau prince, ouvrirent leurs portes aux Espagnols. Le maréchal de Balagny m. en 1603.

MONTLYARD (JEAN de), écuyer, sieur de Méleray en Beauce, et conseiller secrét. du prince de Condé, vers la fin du 16e S. et le commencem. du suiv., a laissé plus. écrits, oubliés aujourd'hui, et diverses traduct., parmi lesquelles nous citerons : celle des *Métamorphoses* ou *l'Ane d'or* d'Apulée, Paris, 1602, in-12; 1612, 1623 et 1631, in-8; et celle des *Amours de Théagènes et de Charycléa*, traduites du grec d'Héliodore, corrigées par Henri d'Audiguier, Paris, 1620, 1622, 1623, 1626 et 1633, in-8.

MONTMARTIN (ANTOINETTE de), l'une des femmes les plus aimables, les plus spirituelles de son temps, née dans le comté de Bourgogne en 1524, m. en 1553, joignait à ces qualités brillantes une rare beauté et beauc. d'instruction. Sa mort prématurée inspira à plus. poètes des vers que Gilbert Cousin a réunis et publiés, à la fin d'un recueil très-rare, intitulé : *Epitaphia, Epigrammata et Elegiæ aliquot doctorum et illustrium virorum*, etc., Bâle, 1556, in-8, pag. 73-87.

MONTMAUR (PIERRE de), fameux parasite, né en 1576, à Bétaille, près de Martel (en Quercy), m. en 1648, remplit d'abord les fonctions de régent au collége des jésuites de Périgueux, et fut envoyé ensuite à Rome, où il enseigna la gramm. lat. Etant sorti de la société, il vint à Paris, où il obtint, en 1623, la chaire de grec au coll. de France. Quoiqu'il possédât une fortune indép., Montmaur, qui d'ailleurs n'était pas sans mérite, s'abaissa indignement pour faire sa cour aux grands, à la table desq. il était admis pour ses bons mots et malgré ses longues et pédantesques citations des auteurs grecs et latins. On cite de lui une *invective* en prose contre le célèb. Auger Busbec, et une *élégie* sur la mort d'Eléonor d'Orléans, duc de Fronsac, né à Montpellier : ce sont ces deux pièces qu'Adr. de Valois fit réimprimer sous ce titre pompeusement ironique : *P. Montmauri, græcarum litterarum professoris regii, Opera in duos tomos divisa, quorum alter solutam orationem, alter versus complectitur, iterum edita et notis nunc primùm illustrata à Januario Frontone*, Paris, 1643, in-4. Les différentes satires publ. contre lui par les auteurs contemporains dont il avait provoqué au dernier point le mécontent. et la haine, ont été recueillies par Sallengre sous le titre d'*Hist. de P. de Montmaur*, La Haye, 1715, 2 v. in-8, fig.

MONTMENIL. V. LESAGE.

MONTMIGNON (JEAN-BAPTISTE), sav. ecclés., né en 1737 à Lucy, près Château-Thierry, et m. à Paris, en 1824, grand-vicaire de la métropole de Paris, avait été archidiacre du diocèse de Soissons, et en cette qualité il concourut aux mandemens de l'évêque de cette ville lors de la révolut. L'abbé Montmignon fut obligé de quitter la France en 1793, et n'y rentra qu'après le concord. Ses princ. ouvr. sont : *Système de prononciat. figurée applic. à toutes les langues*, etc., Paris, 1787 (1785), in-8; *Vie edifiante de Benoît-Joseph Labre*, etc., trad. de l'ital., 1784, in-12, 3 édit. la même année; *Choix de lettres édifiantes*, en 8 vol. in-8, 1808; 2e édit., Paris, 1824-25, 8 vol. in-8; *la Clé de toutes les langues*, etc., 1811, in-8. On a pub. une *Notice des livres de la biblioth. de l'abbé Montmignon*, Paris, 1824, in-8. *V.* le 5e vol. de l'*Annuaire necrol.* de M. Mahul, p. 335.

MONTMIRAIL (CHARLES-FRANÇOIS-CÉSAR LE TELLIER, marq. de), offic. disting. par ses qualités

nables et son instruct., né en 1734, m. en 1764, ait fait sa prem. campagne en 1757, en qualité aide-de-camp du maréc. d'Estrées, son oncle; il ervit à la tête de son régim. de carabin. dans celle e 1761, fut nommé brigad. des arm. du roi, l'ann. uiv., et plus tard colonel des cent-suisses. Admis l'acad. des sciences en 1761, il en devint présid. e 1763. Son *éloge historique*, mis à la tête du 9e vol. des *Mélanges intéressans et curieux*, par ury, a été impr. séparém., Paris, 1766, in-8.

MONTMORENCI (Matthieu Ier de), n'est u le prem. personn. connu de son illustre fam., ois le prem. sur lequel l'histoire donne quelq. ails importans. Son immense fortune, la dignité e connétable qu'il reçut vers 1130, sa première al- nce avec Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi Angleterre, et surtout son second mariage avec ix ou Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le- ros, et mère de Louis-le-Jeune, le rendirent le n puissant seign. du royaume. Lorsque le jeune ise croisa, en 1147, Matthieu, resté en France, ritagea les soins de l'administration avec Suger et ouel, comte de Vermandois. Il m. en 1160, com- é d'hon. et de richesses. Des auteurs ont fait re- ater l'origine des Montmorenci jusqu'au temps même au-delà de la fondat. de la monarch.; mais ne s'appuient que sur de simples conject. et sur traditions qui prouvent toutefois l'antiquité de te noble maison. On commence à avoir sur elle elq. données certaines, vers 950. On voit alors Bouchard, *sire de Montmorenci par la grâce Dieu*, se distinguer dans les armées franç. La ation de ses descend. est authentiq. prouvée sans eune interruption. La charge de connétable, pos- dée six fois par des Montmorenci, le fut d'abord r Albéric, qui vivait en 1060. Cet office, avant , répondait à sa dénomination (*comes stabuli*); tait à peu près ce qu'est aujourd'hui la charge grand-écuyer: Albéric en fit un office de la cou- ne et un office militaire. Thibaut, neveu d'Al- ic, devint connétable vers 1090. Ce Thibaut it le grand-oncle du Matthieu dont on a parlé n haut.

MONTMORENCI (Matthieu II de), surn. *Grand* et le *Grand-Connétable*, petit-fils de Mat- ieu Ier, se signala, sous Philippe-Auguste, à la nquête de la Normandie, qui fut enlevée à Jean- ns-Terre (1203), prit ensuite part à toutes les erres jusqu'à la *bataille de Bouvines* (1214) au ain de laquelle il contribua puissamm., se croisa 1215 contre les Albigeois, et fut créé connéta- e en 1218. Ce fut lui qui joignit pour touj. à ce re le command. des armées. Il jouit de la plus ande autorité sous le règne de Louis VIII, com- nda avec ce prince l'armée qui prit Niort, St- n-d'Angeli, le Limousin, le Périgord, l'Au- , etc., et tourna encore une fois ses armes contre Albigeois, qu'il combattit jusqu'à l'accommodem. 1226. Après la m. de Louis VIII, qui lui recom- anda son fils en bas âge, Matthieu aida la régente, lanche de Castille, à soumettre les grands vas- aux de la couronne; obtint sur eux plusieurs avan- ges, mais n'eut pas le temps de voir son ouvrage nsolidé, et m. justement regretté de son maître, 1230. Il mérita le surnom de *Grand* par son cou- ge, par son habileté dans les affaires, et plus en- re par ses vertus.

MONTMORENCI (Charles de), maréchal de rance en 1343, se distingua par ses exploits milit. par ses talens comme négociat. Il commanda rmée que Jean, duc de Normandie, envoya en retagne au secours de Charles de Blois, son cou- n, combatt. avec courage à la bataille de Crécy, 1346, et mérita d'être nommé gouvern. de Nor- ndie. Il contribua beaucoup à la conclusion du ité de Bretigny, en 1360, fut choisi par le roi harles V pour être parrain du dauphin, depuis harles VI, et m. en 1381.

MONTMORENCI (Anne de), connétable de France, né à Chantilli en 1493, se lia étroitem. dès son enfance avec le comte d'Angoulême, qui régna dep. sous le nom de François Ier: telle fut l'o- rigine de l'immense autorité dont il jouit plus tard sous ce prince. Il fit ses prem. armes en Italie, sous l'héroïque Gaston de Foix, eut ensuite l'hon. de seconder Bayard dans sa belle défense de Mézières (1521), et montra partout la plus brillante valeur. Les Suisses qui combattaient sous Lautrec en Italie, mécontens de ne point recevoir leur paie, mena- cèrent de se retirer, si on ne les menait à l'ennemi, retranché dans l'imprenable château de la Bicoque, près de Milan. Montmorenci, leur colonel-général, céda à leurs vœux malgré lui, et tomba dans la foule des mourans, couvert de blessures, qui ne l'empêchèrent pas, quelq. temps après, de marcher contre le connétable de Bourbon, de lui faire lever le siége de Marseille, et de le forcer même à évacuer toute la Provence. Ce fut alors (1522) qu'il fut nom- mé maréchal de France. Après s'être opposé vai- nement, l'ann. suiv., au projet d'une nouv. expé- dition dans le Milanez, il fut fait prisonn. à la fu- neste journée de Pavie (1525). Il traita bientôt de sa rançon, s'occupa avec ardeur des moyens de rendre à la liberté un prince qui était aussi son ami, et fut récomp. de son zèle par le gouvern. du Langue- doc, la charge de gr.-maître de France, et l'admin. des affaires de l'état. Son prem. soin fut de conclure des traités avec le roi d'Anglet. et le pape, pour op- poser des enn. à l'emper., qui effectiv. recommença la guerre en 1536. Montmorenci évita de livrer à Charles-Quint, qui commandait une armée de 60,000 h. en Provence, une bataille dont la perte eût entraîné la ruine de la monarchie; mais il sut le forcer à une retraite malheur. par son habile tem- porisation, et mérita par cette conduite les noms de *sage Cunctateur* et de *Fabius français*. Il préserva ensuite la Picardie d'une invasion des Impériaux, transporta le théâtre de la guerre dans le Piémont, et se prépara à conquérir le Milanez; mais des né- gociations furent alors entamées. L'épée de con- nétable, qui lui fut donnée en 1538, et les import. dignités de grand-maître et de chef des conseils, le rendirent l'arbitre de toutes les affaires, et lui valu- rent auprès des plus puissans monarq. une considé- ration égale à celle de son maître. Mais l'austérité de ses mœurs et la rudesse de ses manières le per- dirent. Il n'était aimé que du dauphin, dep. Hen- ri II: on eut l'art de persuader à Franç. Ier, devenu morose et soupçonn. par l'effet de sa cruelle maladie, que cette liaison de l'héritier du trône avec le prem. dignitaire de l'état était fondée sur des motifs cri- minels, et le connétable fut disgracié (1541). Sa fermeté et sa hauteur ne se démentirent point dans l'exil. Rappelé à la tête des affaires, à l'avènem. de Henri II (1547), il marcha, l'ann. suiv., contre les habit. de la Guienne et de la Saintonge, justement révoltés des vexations de la gabelle, et les traita avec barbarie. En 1557, il voulut secourir St-Quentin, assiégé par les Espagnols; il fit une faute, dont l'a- vait averti le maréchal de St-André, fut fait prison- nier, et dès ce moment la fortune parut l'avoir aban- donné sans retour. Il paya pour sa rançon 165 mille écus (plus de 2 millions de la valeur actuelle), et vint conclure la malheur. paix de Cateau-Cam- bresis (1559), qui satisfaisait sa jalousie, en enchaî- nant l'activité et le courage des Guises, ses rivaux déjà redoutables. Ecarté des affaires sous Franç. II, il reparut à la cour sous Charles IX, mais ne retrouva pas son ancienne influence. Sa haine pour les princes lorrains ne l'empêcha pas de s'unir avec le duc de Guise et le maréchal de St-André dans le fameux *triumvirat*; et malgré son attachem. à la relig. ca- tholique, il n'en fit pas moins cause comm. avec le prince de Condé et le roi de Navarre, pour combattre l'ascendant des Guises. En un mot, toute cette épo- que de sa vie fut indigne de sa réput., et ne lui va-

lut que le sobriquet de *capitaine Brûle-Bancs*, qu'il reçut pour avoir dispersé et détruit, dans un bel accès de zèle, quelq. prêches ou assemblées huguenotes. Vainqueur, en 1562, à la bataille de Dreux, il fut fait prisonnier néanmoins par les protestans; mais, remis en liberté l'ann. suiv., il chassa les Anglais du Havre, et vint enfin chercher la victoire et la m. dans les plaines de St-Denis, en 1567. Il expira dans son hôtel, à Paris, deux jours après cette sangl. bataille entre les deux partis religieux qui se disputaient l'empire de la France. On sait qu'il répondit au cordelier qui l'exhortait : *Croyez-vous qu'un homme qui a su vivre près de 80 ans avec honneur, ne sache pas mourir un quart d'heure!* Telle fut la vie et la mort de ce Montmorenci, *homme intrépide*, dit Voltaire, *à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus et de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme, et pensant avec grandeur.* Nous ajouterons, avec un judicieux biographe, que sa politique ne fut point assez éclairée, et qu'elle servit trop des ressentimens et des intérêts de position, aux dépens du bien public. Cette sagesse qui, dès son jeune âge, lui fit donner le nom de *Caton*, passerait peut-être de nos jours pour de la dureté pédantesque. (*Voy.* pour plus de détails, Brantôme; *la grande Hist. de la maison de Montmorenci*, par Duchesne; l'*Hist. des hommes illustres de France*, par d'Auvigny, etc.)

MONTMORENCI (FRANÇOIS de), fils aîné du connétable Anne, commença à porter les armes au siége de Lans en Piémont, en 1551, se signala dans plus. occasions, et fut envoyé, en 1572, en ambass. en Angleterre. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de St-Germain-en-Laye qui avait pour but d'enlever le duc d'Alençon, il fut arrêté et enfermé à la Bastille; mais Catherine de Médicis l'en fit sortir bientôt et se servit de lui pour ramener le duc qui avait quitté la cour. Il m. au château d'Ecouen, en 1579, dans sa 49e année, laissant la réputation d'un gr. capit. et d'un habile négociateur. Il avait été grand-maître de France, avait cédé cette dignité au duc de Guise, et avait reçu comme en échange le bâton de maréch. et le gouvernement du château de Nantes.

MONTMORENCI (HENRI Ier, duc de), 2e fils du connétable Anne, fit sa prem. camp. en Allemagne et en Lorraine (1552), passa ensuite à l'armée de Piémont, où il commanda la cavl. légère, et à son retour en France (1557), reçut le collier de l'ordre de St-Michel, à l'âge de 24 ans. Il fit prisonnier le prince de Condé, à la bataille de Dreux (1562), obtint le gouvern. de Languedoc l'année suiv., et le bâton de maréchal en 1566. Il avait été investi, pendant la guerre civile, de la dignité d'amiral de France, qu'il remit lors de la paix, à son cousin Coligni. La guerre s'étant rallumée en 1567, il se distingua à la bat. de St-Denis, ce qui ne l'aurait pas plus empêché que sa qualité de catholique d'être compris par Cather. de Médicis et les Guises dans le massacre de la St-Barthélemi, s'il n'eût cherché un asile dans son gouvern. de Languedoc. Là il se mit à la tête des catholiq. mécontens qu'on nommait les *politiques*, et vécut en souverain, levant des troupes et de l'argent, fortifiant ou rasant les places, et faisant à son gré la guerre ou la paix avec les huguenots. Henri IV, qu'il fit proclamer, après la m. de Henri III, dans toutes les villes où il commandait, lui envoya l'épée de connétable en 1593. Montmorenci, connu aussi sous le nom de *Damville*, m. à Agde en 1614, à l'âge de 70 ans, laissant la réputation d'un général plus heureux qu'habile.

MONTMORENCI (HENRI II, duc de), maréchal de France, fils du preced., naquit en 1595 à Chantilli. Filleul de Henri IV, qui lui assura la survivance du gouvernement qu'occupait son père, il fut revêtu par Louis XIII (1612) de la dignité de chev. de l'ordre du St-Esprit, et commença à se signaler en 1620 dans la prem. guerre contre les religionnaires du Languedoc. Chargé en 1625 du commandement de la flotte envoyée par les Hollandais à Louis XIII, il reprit sur les huguenots les îles de Rhé et d'Oleron, et dans cette expédition ne fit pas moins admirer son désintéressem. que son habileté et son courage. Après avoir obtenu en 1628 de nouv. avantages contre les protestans du Languedoc commandés par le duc de Rohan, et contribué à l'armistice qui leur fut accordé, il partit l'année suiv. en qualité de lieuten.-général pour le Piémont, où l'un de ses plus beaux faits d'armes fut la journée de Veillane (10 juillet): les Impériaux y perdirent 700 hommes et eurent 600 prisonniers, au nombre desquels se trouva Doria leur principal chef. Le bâton de maréchal fut la juste récompense de ce triomphe, qui avait amené la levée du siége de Casal. Cepend. des intérêts plus chers que ceux de la faveur dominant l'âme fière et généreuse de Montmorenci lui firent sacrifier un devoir inviolable et courir à sa perte. Moins sage qu'intrépide, il avait accueilli, comme un appel au dévouem. qu'il s'honorait de professer, les instances que fit Gaston d'Orléans pour l'entraîner dans sa rébellion; et il tenta de gagner au parti de ce prince toute la population de son gouvernement, sans songer à calculer l'issue d'une démarche où il entrevoyait du moins l'occasion de terminer, à ses propres périls, les mésintelligences qui divisaient la famille roy. Richelieu fit jouer tous les ressorts de sa politique pour parer les coups dont il se voyait menacé; et déjà il ne restait plus d'espoir de pardon pour le maréchal rebelle lorsque celui-ci engagea contre les troupes roy. commandées par Schomberg, l'inégal combat de Castelnaudary (1er sept. 1632). Après avoir tenté en vain de relever le courage chancelant de Gaston, il se précipite à la tête des plus intrépides d'entre ses amis sur la ligne de l'armée roy., s'y fait jour en écrasant tout ce qui lui résiste, et pénètre à travers une grêle de balles jusqu'au 7e rang, où il tombe enfin, non de l'épuisem. d'une blessure horrible qu'il a reçue dans la mâchoire, mais parce que le cheval qu'il monte est abattu sans vie. L'illustre prisonnier fut conduit au chât. de Lectoure, et de là transféré à Toulouse, où le roi s'était rendu, et où il fit instruire son procès; il dura 5 jours, au bout desquels la sentence de mort fut prononcée. La seule grâce qu'accorda Louis XIII aux instantes sollicitat. qui lui étaient adressées de toutes parts en faveur du coupable mais héroïque Montmorenci fut qu'au lieu d'être décapité publiquement, il le serait dans l'intérieur de l'hôtel-de-ville; et cette apparente condescendance ne lui réservait que la douleur plus cuisante d'être exécuté devant la statue de Henri IV, son parrain. Il vit l'appareil de son supplice avec la même sérénité d'âme que s'il eût marché à un trépas glorieux, et eut la tête tranchée le 30 octobre 1632, à l'âge de 38 ans. En lui s'éteignit la prem. branche ducale des Montmorenci, et tous ses biens demeurèrent à sa sœur, mère du grand Condé. On n'a cru pouvoir expliquer l'inflexibilité du roi à l'égard du duc de Montmorenci qu'en lui supposant de justes motifs de vengeance contre ce seigneur, le plus aimable homme et le mieux fait de France; et ce qui paraît hors de doute, c'est qu'au moment où il fut pris à Castelnaudary il portait au bras un bracelet avec le portrait d'Anne d'Autriche. Pour plus de détails on peut consulter sur ce personnage le tome 7 des *Memorie recondite* de Vittorio Siri, et l'*Histoire de Henri, dern. duc de Montmorenci, pair et maréchal de France*, par Sim. Ducros, Paris, 1663, in-4, etc.

MONTMORENCI (MARIE-FÉLICE ORSINI, duchesse de), femme du précédent, née à Rome en 1600, morte supérieure du couvent de la Visitation de Moulins en 1666, a été présentée par l'auteur anonyme d'une *Vie du duc de Montmorenci*, impr.

comme complice et même comme cause des torts si graves de son époux. Presque histor., et Désormeaux entre autres, f la même assertion ; mais d'autres écriv. ntin. D'ailleurs Gaston, pend. un séjour Moulins, en 1634, justifia hautement la l'avoir pris la moindre part à ce qui s'était ntraire à l'autorité du roi en Languedoc. n soit, huit jours après l'exécution de elle fut conduite au château de Moulins. la liberté au bout d'un an, mais touj. le, elle se détermina à entrer dans le la Visitation, où elle prit le voile en y avoir placé le corps de son époux dans nsolée. Là tout entière à sa douleur et qui la consolait, elle fut honorée des plus grands personn. de son temps, en- de Louis XIV, de Christine, reine de la Henriette de France, cette veuve in- Charles Ier, qui vint souvent mêler ses lles d'une veuve également malheureuse.

MORENCI (Charlotte-Marguer. de), se Henri II, et belle-sœur de la précéd., ll, avait été destin. par son père, le conné- ntmorenci-Damville, à être l'épouse de re ; mais Henri IV, sur lequel sa rare t fait une vive impression, la maria au Condé, qu'il croyait sans doute pouvoir s facilem. Cependant le jeune prince, après temps tenu sa femme éloignée de la cour, ll de l'emmener en toute hâte à Bruxelles, tôt il se retira en Italie, pour échapper suites du roi de France. Toutefois la prin- a en Flandre : aussi a-t-on dit, sans trop sont, qu'elle était le véritable objet de la nt Henri IV faisait les préparatifs, lors- ssus. Cette m. cruelle permit aux deux e réunir et de vivre en bonne intelligence. ne s'enferma avec son mari, en 1617, à la t y subit volontairement avec lui plus de le détention. Restée veuve en 1646, elle o, laissant trois enfans qui jouèrent un rt. : le grand Condé, le prince de Conti bème de Longueville.

MORENCI (Jeanne-Marguerite de), sous le nom de la *Solitaire des Rochers*, 1649, résolut, en 1666, d'aller vivre loin de. On sait que sa naissance était très-dis- ; mais on n'a aucun renseign. sur ses pren., ni même rien de positif sur sa famille : fait croire qu'elle appartenait aux Montmo- nt qu'une demoiselle de cette illustre maison rut vers ce temps avait précisém. le même le. Quoi qu'il en soit, elle avait profité, pour r, d'un pèlerinage qu'on lui permit de faire -Valérien, et, après avoir servi ou men- nt plus. années, se choisit dans une gorge ées une retraite qu'elle nomme dans ses *Solitude des Rochers*. Plus tard elle se ren- lieues de là, et plus près de l'Espagne, autre ermit. qu'elle nomme la *Solitude de des ruisseaux*. Ce fut là qu'elle commença nir avec un père Debray, cordel., jadis son une correspond. qui dura 8 ans, et dont neilli 38 lettres. Elle quitta enfin sa solitu- ller à Rome recueillir les grâces du jubilé, ce qu'on présume, dans ce voyage. Elle oir environ 51 ans. Il a paru en 1787 une *Solitaire des Rochers*. (V. l'*Histoire ecclé-* de l'abbé Berault de Bercastel, liv. 80e.)

MORENCI (Matthieu-Jean-Félicité MORENCI-LAVAL, vicomte, puis duc r de France, ministre d'état, etc., né à 1767, porta les armes dans la guerre d'A- sous les ordres de son père, colonel du Auvergne, et y puisa les principes de li- indépendance qu'il manifesta dès le com- de la révolut. Nommé en 1789 député aux états génér. par la noblesse du bailliage de Montfort-l'Amaury, dont il était gr.-bailli d'épée, il se réunit des premiers au tiers-état, et pendant toute la session de l'assemblée constituante, prit une part active aux mesures de réforme qui devaient assurer le triomphe des nouv. doctrines polit. ; ce fut même sur sa proposition que l'abolit. de la noblesse fut adoptée. Aide-de-camp du maréch. Luckner jusqu'à l'établissem. du régime républ., il quitta la France à cette époque et se réfugia en Suisse, où il se lia d'une étroite amitié avec mad. de Staël, dont il reçut les secours d'une généreuse hospitalité. Revenu à Paris après la journée du 9 thermidor, il ne se déroba qu'avec peine aux périls des réact. en vivant dans la retraite ; et toujours suspect sous le gouvernem. impér., dont il ne voulut accepter que des fonctions de bienfaisance, il fut même exilé momentaném. en 1811. La restauration trouva le duc de Montmorenci dans des sentimens diamétralem. opposés à ceux qu'il professait lors de la chute de la monarchie ; accueilli avec bonté par Monsieur (aujourd'hui Charles X), il devint son aide-de-camp, accompagna en 1815, comme chevalier d'honneur, Madame, duch. d'Angoulême, à Bordeaux et à Londres, puis se rendit à Gand, d'où il revint à Paris avec le roi. Il fut compris dans la deuxième organisat. de la chamb. des pairs, y combattit avec chaleur les principes qu'il avait rétractés, et vit accroître à un tel point la confiance que lui valut cette conduite, qu'il obtint en 1822 le portefeuille des affaires étrang. avec la présidence du conseil des ministres. Appelé au congrès de Vérone, il s'y trouva avec M. le vicomte de Châteaubriand, qui bientôt le remplaça au ministère. Livré aux pratiq. d'une dévotion fervente, et sans cesse occupé de bonnes œuvres, le duc de Montmorenci put recevoir sa démission comme une faveur nouv. ; toutefois une place à l'académ. remplaça pour lui, en 1825, le fauteuil ministér., et bientôt il fut choisi par le roi comme gouvern. de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux. Il ne remplit que fort peu de temps ces importantes fonctions ; la mort le frappa le vendredi-saint de l'année suiv. (24 mars 1826), tandis qu'il faisait ses dévotions à l'église St-Thomas-d'Aquin, sa paroisse. Le *Journ. de Paris* a donné sur lui une *nécrol.* assez étendue, reproduite dans le *Monit.* du 29 mars 1826, p. 396, et M. le duc de Doudeauville a lu son *éloge funèbre* à la chambre des pairs dans la séance du 28 mars. (V. le *Monit.*, p. 400). M. Billecoq a prononcé à la société roy. pour l'amélioration des prisons, dans la séance du 6 déc. 1826, un autre *disc.* à l'occasion de la m. du duc Matthieu de Montmorenci, membre de cette société, également impr. dans le *Monit.* du 23 déc. 1826, p. 1702. M. A.-A. Barbier attribue à M. le duc de Montmorenci la brochure intitulée *Observations sur la marche suivie dans l'affaire du Concordat* (de 1817), Paris, 1818, in-8.

MONTMORET (Humbert de), en latin *Monsmoretanus*, orateur et poète latin, né au 15e S., dans le comté de Bourgogne, prit l'habit de St-Benoît, à l'abbaye de Vendôme, où l'on conjecture qu'il m. après l'an 1520. On a de lui *Bellorum britannicorum à Carolo VII, Francorum rege, in Henricum, Anglorum regem, felici ductu, auspice Puellâ francâ, gestorum : prima pars versibus expressa*, Paris, 1512, in-4 ; *Liber primus Caroleidos de miseriis belli anglicani*, conservé parmi les MSs. de la Biblioth. du Roi, n° 1983 ; *De bello Ravennati* (c'est l'hist. des guerres de Louis XII en Italie) ; *De laudibus superioris Burgundiæ sylvæ*, petit poème, publié par Gilbert Cousin à la suite de sa *Descript. comitatûs Burgundiæ*, etc.

MONTMORIN SAINT-HÉREM (J.-B.-François, marquis de), lieuten.-gén. des armées du roi, chev.-commandeur de ses ordres, gouvern. de Fontainebleau et de Belle-Isle, né en 1704, m. en 1779, après 55 ans de service, se trouva aux ba-

tailles de Parme et de Guastalla, força le premier les lignes de Weissenbourg en 1744, se distingua à la bataille de Raucoux, commanda les troupes qui montèrent les prem. à l'assaut, au siége de Berg-op-Zoom, et contribua à la reddit. de Maestricht en 1748. — MONTMORIN (Louis-Victoire Luc, comte de), fils du précéd., et, comme lui, gouvern. de Fontainebleau, né en 1762, était colonel du régim. de Flandre, au commencem. de la révolut. Il donna de gr. preuves de fidélité et de dévouem. au roi et à la famille roy., et fut massacré le 2 sept. 1792.

MONTMORIN-SAINT-HEREM (ARMAND-MARC, comte de), parent du précéd., fut d'abord menin du dauphin (Louis XVI), puis ambassad. à Madrid, et ensuite commandant en Bretagne. Appelé à la première assemblée des notables, en 1787, il fut chargé bientôt après du portefeuille des affaires étrangères, et se trouva ainsi ministre, lors de l'ouverture des états-généraux en 1789. Il adopta les opinions et les principes de Necker, fut renvoyé avec lui (1789), et rappelé quelq. jours après la révolut. du 14 juillet. Il se trouva entraîné dans le club des jacobins, qui ne portait encore que le nom de *société des amis de la constitution;* mais incapable de partager toutes les exagérations des clubistes, il se vit expulsé par eux (1791), comme un traître vendu aux puissances étrangères. Chargé néanmoins du ministère de l'intérieur, par *interim*, il fut accusé, lors du voyage de Varennes, d'avoir donné des passe-ports à la famille roy., et parvint à se justifier. Lorsqu'il donna connaissance aux souverains étrangers de l'acceptat. de l'acte constitut. par Louis XVI, et à l'assemb. législative de leurs réponses officielles, sa conduite, ainsi que celle des autr. ministr., parut tellem. équivoque, que l'assemblée les manda tous à sa barre. Montmorin montra, dans cette circonstance, beaucoup de noblesse et de fermeté, et, après avoir offert sa démission, forma avec Malouet, Bertrand de Moleville et quelq. autres réformateurs mixtes, un des conseils particuliers de Louis XVI. Forcé de se cacher après les évènemens du 10 août 1792, il fut découvert presque aussitôt, et conduit devant l'assemblée législative, qui le fit mettre en prison. Il périt peu de temps après sur l'échafaud. Le plus grand de ses torts fut de ne s'être pas prononcé avec énergie pour ou contre le parti de la cour ou celui des réformateurs.

MONTMORT (PIERRE-RÉMOND de), mathématicien, né à Paris, en 1678, m. dans la même ville en 1719, fut d'abord destiné à la magistrat.; mais fatigué de l'étude du droit, il s'appliqua entièrement à la philosophie et aux mathémat., après la m. de son père, qui lui avait laissé une fortune assez considérable. Les instances de son frère cadet lui ayant fait accepter un canonicat, il devint l'exemple de ses nouveaux confrères par son assiduité à ses devoirs, jusqu'au moment où il connut mademois. de Romicourt, petite-nièce et filleule de la duchesse d'Angoulême. Il l'épousa en 1706, et renonça avec plaisir à son canonicat, qui d'ailleurs ne l'avait pas détourné de ses études favorites. Il fut l'élève de Malebranche, l'ami de Nicolas Bernouilli, et eut le bonheur de connaître Newton à Londres, où il fit plus. voyages. Reçu agrégé de la société roy. de cette ville, il fut admis à l'académie des sciences de Paris, en 1716, en qualité d'associé libre. Il s'était attaché particulièrem. à étudier la théorie de la probabilité, dont presque aucun géomètre ne s'était encore occupé. Telle était sa force de tête qu'il pouvait travailler aux problèmes les plus embarrassans dans une chambre où l'on jouait du clavecin, et tandis que son fils courait et le lutinait. Il employait une partie de ses revenus à faire imprimer de bons ouvr., dont les libraires n'auraient pas voulu se charger, et consacrait l'autre à faire en secret des œuvr. de charité. On cite de lui *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, Paris, 1713 ou 1714, in-4; *Traité des suites infinies*, imp. dans les *Transactions* de 1717, avec une addition, par les soins de son ami Taylor. *Voy.* son *éloge* par Fontenelle, *Hist. de l'acad. des sciences*, 1719.

MONTORSOLO (frère JEAN-ANGE de), sculpt. italien, né aux environs de Florence, m. dans cette ville en 1564, à l'âge de 56 ans, embrassa successivement les ordres des camaldules, des franciscains, des jésuites, entra enfin dans celui des servites, qu'il ne tarda pas non plus de quitter. Amené en France par le cardin. de Tournon, et présenté à François Ier, il résolut de s'attacher à lui, moyennant un traitem. considérable; mais n'étant pas payé exactem. par ce roi trop occupé alors de la guerre, il retourna en Italie, où l'on cite encore de lui le *Tombeau de Sannazar* à Naples, celui d'*André Doria* à Gênes, et deux *Fontaines* à Messine. (*V.* le tom. 6, pag. 57 des *Elogj de' pittori.*)

MONTPENSIER (FRANÇOIS DE BOURBON, duc de), connu aussi sous le nom de *prince dauphin*, né en 1539, m. à Lisieux en 1592, était dauphin d'Auvergne et fils de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier. Il obtint, en 1574, le commandem. d'une des trois armées chargées d'agir contre les protestans, justifia la confiance de ses maîtres par quelques exploits, et fut cependant un des premiers à reconnaître les droits incontestables de Henri IV à la couronne. Il se distingua aux batailles d'Arques et d'Ivri, et soumit Avranches.

MONTPENSIER (CATHERINE-MARIE DE LORRAINE, duch. de), fille du duc de Guise, assassiné devant Orléans, née en 1552, épousa à 18 ans Louis II, duc de Montpensier, et m. à Paris en 1596. On la trouve dans toutes les conspirat. qui, depuis la tenue des états de Blois, se succédèrent contre l'état ou contre la personne du roi Henri III. Elle eut des prédicateurs à ses gages pour faire insulter ce prince en chaire, et poussa l'audace jusqu'à tenter de le faire enlever. Elle sauta au cou du premier qui lui annonça que Henri III venait d'être assassiné, et l'on assure que dans son délire, elle s'écria : « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup. » Elle monta en carrosse avec la duchesse de Nemours, sa mère, et parcourut les rues de Paris en criant : *Bonne nouvelle !* Lorsque plus tard elle apprit que les portes de la capitale avaient été ouvertes aux troupes du nouveau roi, cette furie demanda s'il n'y avait pas quelqu'un qui pût lui donner un coup de poignard dans le sein. Cependant elle parut se réconcilier avec le bon Henri, qui dès le soir même de son triomphe, la reçut et joua aux cartes avec elle.

MONTPENSIER (ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS, connue sous le nom de *Mademoiselle*, duch. de), née à Paris en 1627, de Gaston, duc d'Orléans, m. en 1693, eut quelques-uns des défauts de son père, mais non point sa faiblesse, et déploya dans sa vie orageuse quelq. gr. qualités. Une des singularités les plus remarquables de son histoire, c'est la quantité de mariages qu'elle eut en vue ou qui lui furent proposés sans aucun résultat. Louis XIV, enc. enfant, Louis de Bourbon, comte de Soissons, le cardin. infant, frère d'Anne d'Autriche, et gouvern.-génér. de la Flandre, le roi d'Espagne, Philippe IV, le prince de Galles, depuis Charles II, l'emper. lui-même, puis l'archiduc Léopold, frère de l'emper., enfin le duc de Savoie, furent tour-à-tour ceux auxquels elle put espérer de donner sa main. Toutes ces alliances manquèrent ou par sa faute ou par celle de Mazarin, auquel elle voua dès-lors une haine durable. L'occasion de se venger du ministre lui fut bientôt offerte par les frondeurs, qui, connaissant son esprit fier et entreprenant, cherchèrent à l'attirer dans leur parti. Tout en servant la fronde secrètem., elle resta, par devoir, attachée à la cour jusqu'au mom. où son père fit cause commune avec le prince

é contre la reine et le ministre. Elle rendit ans services à son nouveau parti pend. la ivile, fut inquiétée et obligée de quitter la ersque les troubles furent apaisés, et ne ren- ur qu'en 1657. De nouv. projets de mariage vent alors. Il fut question de plus. petits u'elle refusa, du fils du prince de Condé, roi de Portugal, tout cela sans succès. Un ldet d'une illustre maison, Lauzun, devait heureux que tant de princes. *Mademoi-* perdument amoureuse de ce favori du roi, ses facilement, en 1670, la permission de , perm. bientôt révoquée, mais qui ne l'em- , du moins on le suppose avec quelque s'unir à son amant par un mariage secret. l en soit, Lauzun subit une détention de ne recouvra la liberté que grâce aux sacri- ienses de la princesse, et montra pour cette ui l'avait tant aimé beaucoup d'ingratitude. consola en se jetant dans la dévotion, et ges en instituant Monsieur son légataire l. On a d'elle des *mém.* qui, selon Voltaire, *s d'une femme occupée d'elle que d'une e témoin de grands événemens.* Parmi les *ses édit.* qui en ont été données, on distin d'Amsterdam (Paris), 1746, 8 vol. in-12 int plus. de ses opusc. Ces Mém., réimpr. forment les t. 50, 51 et 52 de la 2e série *lect. des Mém. relatifs à l'Hist. de France,* par M. Petitot. On trouve en tête de cette *Notice sur mademoiselle de Montpensier* es *Mémoires.*

TPENSIER (Antoine-Philippe-d'Or- , duc de), né en 1775 de Louise-Marie- le de Bourbon-Penthièvre, montra de bonne u goût pour les arts, qu'il cultiva depuis cès. A l'époque de la révolut., il vola avec *le duc de Chartres* à la défense du terri- oe., se fit remarquer à Valmy et à Jem- passa ensuite à l'armée d'Italie, comman- e général Biron; mais il fut arrêté à Nice , par ordre du comité de salut public, et à Marseille au fort N.-Dame-de-la-Garde, oit 43 mois d'une pénible captivité. Il dut u élargissement au directoire, ou plutôt à la sse désignat. de son frère aîné, le duc d'Or- qui, cédant au vœu de cette administrat. in- et faible, consentit à s'éloigner de l'Europe rendre en Amérique. Le duc de Montpensier rejoindre avec le comte de Beaujolais en *et réuni enfin à ses deux frères*, parcourut ts-Unis, *visita Washington* dans sa retraite nt-Vernon, et connut plus d'une fois, dans *rses* continuelles sur une terre étrangère, le les périls et des vexations de tout genre. frères vinrent chercher un asile en Angle- 1800, et choisirent pour leur séjour habi- ickenham. C'est là que le duc de Mont- m. en 1807, d'une maladie de poitrine portait depuis long-temps le germe dans son lui donna un tombeau à Westminster. Il lui-même des *Mém.* concernant sa captivité, Baudouin frères, 1824, in-8.

TPERLIER (N.), auteur dramat., mort à 1819, à l'âge de 32 ans, s'est fait connaître s. pièces jouées avec succès sur le théâtre de -Saint-Martin à Paris. Les principales sont les vilies de *Mon oncle Tobie*, des *Femmes* s, du *Panier de Cerises*, et la comédie du *neur.* Cette dernière pièce est une comédie rts, et son succès pouvait faire concevoir a de l'art de légitimes espérances.

TPETIT (Armand-Vincent de), artiste andable, né à Mâcon en 1713, m. à Paris , peignit le portrait avec succès, et imagina velle manière de peindre la miniat., qu'il *eludorique*, parce qu'on n'y emploie que et l'eau. Il s'occupa aussi beaucoup de la mécanique, à laquelle il fit faire quelques progrès. Ses inventions sont décrites dans le *Dictionn. des Arts*, de l'abbé Jaubert. On a de lui: *Note sur les moyens de conserver les portraits peints à l'huile*, etc., Paris, 1776, in-8; *Prospectus d'un pont de fer d'une seule arche* (de 400 pieds d'ouverture), ibid., 1783, in-4; *Observat. physico-mécan. sur la théorie des ponts de fer*, dans le *Journ. de Physique*, ann. 1788, t. 1er. Lalande a donné une *Notice* sur cet artiste, dans le *Magas. encyclopéd.*, ann. 1800, t. 1er.

MONTPEZAT-LETTRES (Antoine de), maréchal de France en 1543, m. en 1544, n'était que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix, à la bataille de Pavie. Il fut fait prisonnier dans cette malheureuse journée, se présenta de la meilleure grâce du monde pour servir de valet de chambre à François Ier pendant sa captivité, sut gagner la confiance de ce prince, et fut chargé par lui de porter en France des ordres secrets à la régente. Plus tard il se fit remarquer dans plus. siéges ou batailles, et parut un personnage assez important pour être mis au nomb. des 8 otages que fourit François Ier à Henri VIII pour la reddition de ournay à la France.

MONTPLAINCHAMP. V. Bruslé de Montplainchamp.

MONTPLAISIR (René de Bruc, marquis de), poète franç. du 17e S., se fit autant de réputation dans les armes que dans les lettres, et fut nommé, en 1671, lieuten. de roi à Arras, où l'on croit qu'il m. vers 1673. Ses vers, disséminés dans les *recueils* du temps, en ont été extraits par Lefèvre de Saint-Marc, et forment un pet. vol. qu'on trouve ordinairement joint aux *Poésies* de Lalane, Amsterdam (Paris), 1759, in-12. On suppose qu'il a eu quelq. part aux *élégies* publiées sous le nom de la comt. de La Suze.

MONTRÉAL d'ALBANO ou *Fra Moriale*, gentilhomme provençal et chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, au 14e S., se distingua d'abord au service du roi de Hongrie, dans les guerres du roy. de Naples. Il commandait une de ces troupes de brigands, qu'on nommait compagnies d'aventure, avec laquelle il resta dans le roy. de Naples en 1351, après le départ du roi de Hongrie. Vaincu et chassé du pays l'année suivante, par Malatesti, seigneur de Rimini, il se mit à la solde du préfet de Vico, seigneur de quelq. villes du patrimoine de Saint-Pierre. Mais bientôt il parvint à attirer sous ses drapeaux 1500 gendarmes et 2000 fantassins, qu'il soumit à une discipline régulière, tout en les autorisant à un brigandage également régulier. Il fondit avec cette troupe sur les états de Malatesti en 1353, et après y avoir porté la désolation, et réuni sous ses drapeaux un plus gr. nombre de partisans, avides de pillage, il alla mettre à contribution Sienne, Florence et Pise. Il engagea ensuite sa bande à la solde d'une ligue formée en Lombardie contre les Visconti, et se rendit, avec une suite peu nombreuse, à Pérouse et à Rome, pour se ménager des intelligences dans le midi de l'Italie. Mais à son arrivée à Rome, il fut traduit devant un tribunal, comme coupable de brigandages que le prétendu droit de la guerre ne pouvait excuser, et eut la tête tranchée (1354).

MONTRÉSOR (Claude de Bourdeille, comte de), grand-veneur et favori de Gaston, duc d'Orléans, né vers 1608, m. en 1663, sut captiver ce prince au point qu'il n'osait rien entreprendre sans ses conseils. Montrésor facilita plus. entrevues entre son maître et le comte de Soissons, et fut le chef secret du complot tramé par eux contre le cardinal de Richelieu. Mais lorsque *Monsieur*, dont les menées ne purent demeurer cachées, se hâta de faire la paix avec le ministre, il ne stipula rien pour son favori, qui alla passer 5 à 6 ans dans sa terre pour éloigner de lui tout soupçon d'intrigue. Cu-

pendant il entra presque sans le vouloir dans la conspiration de Cinq-Mars, et se vit abandonné une seconde fois par Gaston. Obligé de chercher un asile en Angleterre, tandis que l'on saisissait ses biens, il ne revint en France qu'après la mort de Richelieu (1643), et vendit bientôt sa charge de grand-veneur. Il paraissait disposé à vivre tranquille loin de la cour; il annonçait même l'intention de se retirer en Hollande, lorsqu'il se rendit suspect à Mazarin par une correspondance assez insignifiante avec la duchesse de Chevreuse, alors exilée. Il subit quatorze mois de détention, et rendu enfin à la liberté, ne manqua pas de se lier avec le coadjuteur contre le ministre. Il joua un rôle très-actif dans les troubles de la fronde, se réconcilia avec la cour en 1653, et passa les dern. années de sa vie étranger aux intrigues, sans toutefois cesser d'entretenir des liaisons d'amitié et de reconnaissance avec le cardin. de Retz. On a de lui des *Mémoires* pleins de candeur et de bonne foi, qui ont été insérés dans le Recueil de plusieurs pièces servant à l'hist. moderne, Cologne (Elzéviers), 1663, in-12, et réimpr. par les mêmes, Leyde, 1665, 2 v. in-12.

MONTREUIL ou MONTEREUL (Bernardin de), jésuite du 17e S., distingué par ses talens pour la chaire et pour la direction, a laissé une excellente *Vie de Jésus-Christ*, revue et retouchée par le P. Brignon, réimp. à Paris, 1741, 3 v. in-12.

MONTREUIL (Jean de), ou *Monterenl*, négociateur, né à Paris en 1613, m. en 1651, fut envoyé à Rome, puis en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, passa de là en Ecosse avec le titre de résident, et, à son retour en France, accepta la place de secrétaire des commandemens du prince de Conti. Il était en outre membre de l'acad. franç., et avait été pourvu d'un canonicat du chapitre de Toul. — Un autre Jean de Montreuil, médecin de Bourges, professeur au collége royal à Paris, m. en 1647, et dont le nom s'écrivait *Monstreuil*, a un article dans le *Mémoire histor. et littéraire du collége de France*, par Goujet. V. aussi son *Oraison funèbre* (en latin), par Ch. Le Breton, Paris, 1647, in-8 de 32 p.

MONTREUIL (Matthieu de), frère du négociateur, né à Paris en 1620, m. à Valence en 1692, porta l'habit ecclésiastique sans être engagé dans les ordres sacrés, fit négligemment de petits vers, écrivit des lettres galantes à l'imitation de Voiture, et réunit à toutes les faiblesses d'un abbé petit-maître les fadeurs obligées de la galanterie du temps. Ses *œuv.* ont été publ. Paris, Billaine, 1666, in-12, 2e édit., 1671, soignée par l'aut. lui-même. M. Campenon a publié, en 1806, les *Lettres choisies* de Balzac, Voiture, Pélisson, Boursault et Montreuil, 2 vol. in-12. On trouve dans les *Mélang. histor.* de Michault (t. 1er, p. 85-94) un *mémoire sur la vie*, etc., de Matthieu de Montreuil.

MONTREUIL (Eudes de). V. Eudes.

MONTREUX (Nicolas de), surnommé *Ollenix du Montsacré* (anagramme de son nom), né en 1561, mort en 1608, se rangea dans le parti de la ligue, perdit tous ses biens dans les guerres civ., et fut réduit à une extrême misère qui l'obligea d'avoir recours aux bontés de la duchesse de Mercœur, Marie de Luxembourg. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., tous médiocres. Le plus considérable est intitulé : *Bergeries de Juliette*, 1585, 3 v. in-8; 5e édit., Tours, 1592 et suiv., 5 v. in-12. Cet ouvrage, divisé en deux livres et en journées, est un mélange de vers et de prose, de contes romanesques et comiques.

MONTREVEL. V. Baume.

MONTRICHARD (Henri-René, comte de), né vers 1756, d'abord page de Marie-Antoinette, entra ensuite au service, et joignit, lors de la révolution, l'armée des princes emigrés. Rentré dans sa patrie en 1799, il exécuta plusieurs missions dans l'intérêt des Bourbons, et néanmoins fut nommé, en 1806, maire de Saint-Pierre-le-Roaille (département de la Loire). A la restaurat. de 1815, le gouv. l'appela à la sous-préfect. de Villefranche. Révoqué en 1817, par suite des troubles qui éclatèrent alors, de Montrichard publia un *factum* contre ses accusateurs, intit. : *Un et un font un*, ou *M. Fabvier et M. Sainneville*, Paris, 1818, in-8, deux édit.; une 3e fut pub. à Lyon en 1818. Le cte de Montrichard m. en 1822, au château de Marcengis (Haute-Loire).

MONTROSE ou MONTROSS (Jacques Graham, comte et duc de), l'un des plus zélés défenseurs de Charles Ier, né à Edimbourg en 1612, offrit ses services au roi avant que les troubles civils éclatassent; mais, se voyant écarté par le duc d'Hamilton, il n'écouta que son ressentiment, et se jeta dans le parti des covenantaires. Chargé par ceux-ci d'une mission importante auprès de Charles Ier, qui était alors à Berwick, il se laissa surprendre aux manières affables de ce prince, et, dès ce moment, se voua en secret à son service. Toutefois les covenantaires lui ayant confié un grand commandement dans la seconde insurrection, il fut le prem. qui passa la Tweed pour envahir l'Angleterre. A cette même époque, une lettre qu'il écrivait au roi tomba entre les mains d'Hamilton, qui en envoya une copie à Leven, général écossais. Montrose, accusé de haute trahison, avoua tout, mais pour en tirer gloire, et dès ce jour tâcha d'engager ceux qui pensaient comme lui à se lier par un acte d'association. Débarrassé bientôt d'un ennemi redoutable par la disgrâce d'Hamilton, il négocia directement avec les royalistes les plus zélés, parvint à former un corps peu consid. d'Irlandais et d'Ecossais, et se déclara décidément (1645) contre son ancien parti. Mais après avoir battu successiv. lord Elcho à Perth, lord Burleig à Aberdeen, le comte d'Argyle à Innerlochy, enfin Baillie et Urrey, il reçut de Charles Ier l'ordre de désarmer, et, proscrit par le parlement d'Ecosse, excommunié par l'église puritaine, se retira en France, et de là en Allemagne, où il prit part aux dernières campagnes de la guerre de trente ans, et fut élevé au grade de maréchal de l'empire. Dès qu'il eut appris la mort tragique de Charles Ier, il courut offrir ses services à Charles II, qui était alors à La Haye, et qui les accepta. Fort de l'assentiment de son maître, et de l'appui du roi de Danemarck, du duc de Holstein, de la reine Christine et du prince d'Orange, il se transporta dans les Orcades, arma plusieurs habitans de ces îles, et descendit avec sa petite armée sur les côtes du comté de Caithness (1650); mais il se flattait vainement de trouver de nombreux partisans dans un pays qu'il venait troubler encore au nom de la cause royale : mal secondé par ses propres soldats, et forcé par la faim et la fatigue de réclamer l'assistance d'un de ses anciens officiers nommé Aston, il fut livré par cet ami perfide, et condamné à être pendu. La sentence portait de plus que ses membres seraient attachés aux portes des princip. villes d'Ecosse. L'intrépide défens. des Stuarts s'écria : « Que ne me coupe-t-on en un assez grand nombre de morceaux pour rappeler à chaque village du royaume la fidélité qu'un sujet doit à son roi! » Il mit même cette pensée en assez beaux vers; il avait toujours cultivé les lett. Son courage ne se démentit pas au moment du supplice. Le cardinal de Retz a dit de lui : « C'est un de ces hommes qui ne se rencontrent plus dans le monde, et qu'on ne retrouve que dans Plutarque. » Le cardinal de Retz jugeait d'après les idées de son siècle, qui ne sont pas celles du nôtre. L'abbé Goudin (v. ce nom) a donné une trad. franç. des *Mem.* du marquis de Montrose.

MONTUCLA (Jean-Etienne), sav. mathémat., né à Lyon en 1725, m. en 1799 à Versailles, était venu de bonne heure à Paris, où les savans et les artistes s'étaient empressés de l'admettre dans leur société. Il participa à la rédaction de *la Gazette de*

journal presque uniquement consacré alors
ret. et aux sciences, fut appelé à Grenoble
pour y remplir les fonct. de secrét. de l'in-
, et 3 ans après accompagna, comme prem.
t comme astronome du roi, le chevalier
chargé d'établir une colonie à Cayenne. De
a France, il fut nommé premier commis
nens de la couronne et censeur royal; mais
, en le privant de ses traitemens, le laissa
ans. On lui accorda toutefois une pension
nuis, dont il ne jouit que quatre mois, et
n de la loterie qui, pendant deux ans, fut la
ource de sa famille. Ce sav., recomman-
ses vertus autant que par ses talens, a
ire une excellente édit. des *Récréations
tiques* d'Ozanam (1778, 4 vol. in-8), et
iet. des *Voyages de Carver dans l'inté-
l'Amérique septentrionale*, avec des ré-
et addit. (Paris, 1784, in-8) : *Hist. des
es sur la quadrature du cercle*, Paris,
-12, 8q.; *Rec. de pièces concernant l'ino-
de la petite-vérole*, trad. de l'angl., ib.,
-12; *Hist. des mathémat.*, ib., 1758, 2 v.
99-1802, 4 vol. in-4. V. une *Notice sur
, dans le Magasin encyclop.*, année 1799,
6-10.

UUS ou DE MONTEUX (Sébastien),
6e S., né, selon Georges Mathias, à Rieux
adoc, a laissé : *de Medicis Sermones sex*,
1 *de Sectis medicorum*; 2 *de Disciplinis
matticis necessariis*; 3 *de Dogmaticorum
de Excellentiâ dogmaticorum*; 5 *de Con-
ium*; 6 *de Stipendiis eorumdem*; *Ejusdem
rum differentiis atque indiciis Epitome*,
584, in-8; *Dialexeon medicinalium libri
jectus est de his quæ ad rationalis medici
um, munus, laudes, consilia et præmia
, libellus*, ibid., 1537, in-4.

VALLON (André BARRIGUE de), sav.
, né à Marseille en 1678, m. en 1759 à
l était l'oracle du parlement, fut consulté
par d'Aguesseau lorsque celui-ci prépara
nances sur les donations, les testam. et les
ions. Il a fourni plusieurs observations aux
s de l'académie des sciences, années 1730
; mais l'ouvrage qui le fit connaître le plus
ssement est son *Nouveau système sur la
ssion et les effets des sons, sur la proportion
nds et la méthode d'accorder juste les or-
clavecins*, Avignon, 1756, 2e édit. On cite
e de lui : un *Précis des ordonnances, décla-
, lettres-patentes, statuts et règlemens*,
dispositions étaient les plus en usage dans
t du parlement de Provence, Aix, 1752,
*pitome juris et legum roman. frequentioris
xta seriem Digestorum*, ib., 1756, in-12.

TYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert
, baron de), magistrat connu par un grand
de fondations en faveur des lettres, des
et des établissem. de charité, par des actions
ns recommandab., et enfin par quelq. écrits,
n 1733, et m. à Paris en 1820. Il avait été
v. intendant de la Provence, de l'Auvergne
ays d'Annis, et avait mérité une disgrâce en
, de coopérer à la suppression des cours de
par l'installation, dans la province qui
alors confiée, du corps de magistrats que le
er Maupeou prétendait mettre à la place de
lepuis long-temps existante. Déjà, en 1766,
opposé seul, dans le conseil du roi, à l'in-
des lois de l'état, par laquelle ce conseil se
transformé en commission criminelle pour
Chalotais. Il passa en Angleterre lors de
iers troubles politiques, fut nommé memb.
ciété royale de Londres, et suivit le roi
VIII à son retour en France. Les fondations
du vertueux magistrat se montaient, avant
, à un capital de plus de 60,000 fr. : elles
devinrent nulles par la suppression, en 1790, des
académies auxquelles elles avaient été confiées;
mais il les a remplacées depuis. De 1815 à 1820, il
fit aux bureaux de charité de plus. des arrondisse-
mens de Paris divers dons très-consid., qui ont été
employés à des achats de rentes pour les indigens.
Par une clause particulière de son testament, les
deux sommes de 10,000 fr. qu'il a léguées à l'acad.
franç., l'une pour *prix de vertu*, l'autre pour *l'ouv.
le plus utile aux bonnes mœurs*, peuvent être mul-
tipliées selon l'évaluation de sa succession et la na-
ture de ses autres legs : il en résulte que le total de
ces deux sommes sera peut-être porté à près d'un
million; car on estime que le fondateur a laissé de
quatre à cinq millions de fortune. Ce bienfaiteur de
l'humanité peut encore être cité comme écrivain.
Parmi ses ouv., nous distinguerons *l'Eloge du chan-
celier de L'Hôpital*, qui obtint un accessit en 1777
à l'acad. franç.; un discours *de l'Influence de la dé-
couverte de l'Amérique sur l'Europe*, auquel la
même compagnie décerna le prix; le *Rapport fait à
S. M. Louis XVIII, à l'occasion du tableau de
l'Europe en* 1795, par de Calonne, Lond., 1796,
in-8, plus. fois réimp.; *Quelle espèce d'influence
ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité,
l'activité et l'industrie des peuples*, Paris, 1818,
in-8; *Particularités et observat. sur les ministres
des finances de France les plus célèbres, dep.* 1660
jusqu'en 1791, Londres, 1812, in-8 : cette édit. est
précédée d'une *Epître dédicatoire aux mânes de
William Pitt*, pièce qui ne se trouve pas dans la
réimpress. de l'ouvrage faite à Paris en 1812; *Etat
actuel du Tunkin*, Paris, 1812, 2 v. in-8. Cet ouv.,
publ. sous le nom de M. la Bissachère, a été rédigé
par M. de Montyon : il avait paru en 1811 sous le
titre d'*Exposé statistiq. du Tunkin*. En 1826 l'*éloge*
de M. de Montyon fut proposé par l'acad. franç.
comme sujet du concours de poésie; et le prix fut
décerné à M. Alfred de Wailly.

MONVEL (Jacques-Marie BOUTET de), cé-
lèbre acteur et aut. dramat., membre de la 4e classe
de l'institut, né à Lunéville en 1745, m. à Paris en
1811, avait débuté en 1770 à la Comédie-Franç., et
y fut reçu deux ans après. Double de Molé, pour
l'emploi des jeunes premiers et des amoureux, il
était loin d'avoir autant de grâce et d'élégance que
lui dans la comédie; mais le public lui tint compte
de ses efforts, et surtout de la flexibilité de talent
qui lui permit de jouer avec un grand succès quelq.
rôles tragiques. A la m. de Lekain, il se crut en
droit de réclamer les premiers rôles; mais la fai-
blesse de sa santé et les désagrémens de sa personne
et de son organe le forcèrent bientôt de renoncer à
cet emploi, ainsi que Molé, son rival et son ennemi.
Il jouissait paisiblement des applaudissemens dus à
son talent incontestable dans vingt autres rôles
quand un ordre de la haute police le fit sortir brus-
quement de France (1781). La chronique scanda-
leuse du temps prête à cet ordre des motifs qu'il
n'est pas dans notre objet d'approfondir. Accueilli
par le roi de Suède, qui l'employa comme lecteur et
comédien ordin., il resta à Stockholm jusqu'en 1786.
De retour à Paris, il s'attacha aux Variétés du Palais-
Royal, qui prit, en 1792, le nom de Théâtre de la
République, et auquel se réunirent, sept ans après,
presque tous les anciens artistes de la comédie fran-
çaise. Il fut alors forcé par son âge de renoncer aux
rôles tragiques qui avaient fait sa réputation, pour
prendre ceux de pères nobles et de grands raison-
neurs. On se souvient encore de lui avoir vu jouer
quelques-uns de ces derniers, surtout *l'Abbé de
l'Epée*, avec une supériorité remarquable. Monvel,
moins disgrâcié de la nature, eût égalé peut être
Baron et Lekain : des obstacles insurmontables
purent seuls l'empêcher d'être le plus grand des
acteurs. Ses désavantages physiques n'étant sensi-
bles que sur la scène, il se montrait, devant ses
camarades ou dans le monde, le lecteur le plus sé-

duisant. Un gr. nomb. de ses productions ont eu du succès, et quelques-unes sont restées au théâtre. Pourquoi faut-il dire que, transformé en apôtre de l'impiété la plus audacieuse, il prononça, dans l'église de St-Roch, pour la fête de la raison (1793), le plus horrible discours? Ajoutons toutefois qu'il ne s'est jamais consolé de ces blasphèmes arrachés à sa faiblesse par des insensés. Parmi ses nombreux ouv. dramatiques, l'on peut distinguer *l'Amant Bourru*, comédie en 3 actes et en vers libres, 1777, in-8; *la Jeunesse du duc de Richelieu*, ou *le Lovelace français*, drame en 5 actes et en prose (en société avec M. Alex. Duval), 1796, in-8; *Blaise et Babet, ou la suite des Trois Fermiers* (autre pièce du même aut.), comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, musique de Dezède, 1783, in-8; *Raoul, sire de Créqui*, comédie en 3 actes, mêlée d'ariettes, musique de Daleyrac, 1789, in-8; *Ambroise*, ou *Voilà ma journée*, opéra-comique en un acte, musique de Daleyrac, 1793, in-8; *l'Heureuse Indiscrétion*, comédie en 3 actes et en vers, 1789. On cite de lui en outre un roman historique, intitulé *Frédégonde et Brunehaut*, 1776, in-8, avec grav.

MOONEN (Arnold), théolog. holland., de la communion réformée, né à Zwoll en 1644, m. en 1711, s'est distingué comme prédicateur, comme poète et comme grammairien. On a de lui des *Sermons* sur divers sujets, Delft, 1715, in-4, Deventer, 1702, in-4; une *Grammaire de la langue hollandaise*, publ. en 1716, et fréquemment réimprimée; des *Poésies hollandaises*, Amsterdam, 1700 et 1720, 2 vol. in-4; des *Poemata latina*, Groningue, 1716, in-8.

MOOR (Barthélemi de), profess. de médecine à Harderwick, vers la fin du 17e S., s'éleva contre la secte chimique dont les principes se propageaient en Hollande, et écrivit, pour ramener ses contemporains à l'étude des anciens, *Cogitationum de instauratione medicinæ, ad sanitatis tutelam, morbos profligandos, necnon vitam prorogandam, libri tres*, Amst., 1695, in-8. — Moor (Karel (van), peintre de l'école hollandaise, né à Leyde en 1656, m. en 1738, fit d'abord des portr. où l'on trouve souvent la manière de Rembrandt et quelquefois celle de van Dyk. Mais il mit ensuite le sceau à sa réputation par un tableau représentant *le Jugement porté par Brutus contre ses deux fils*, demandé par les États pour orner la salle du conseil.

MOOR (Michel), théol. cathol., né à Dublin en 1640, m. en 1728, a laissé entre autres ouvr.: *de existentiâ Dei*, Paris, 1692, in-8; *Hortatio ad studium linguæ græcæ et hebr.*, 1700, in-12; et *Vera sciendi methodus*, Paris, 1716, in-8: dans ce dern. l'aut. prétend réfuter le système philos. de Descartes. — Moor. V. Moro (Ant.).

MOORE (sir Jonas), mathématicien angl., né à Whitle, dans le Lancashire, en 1617, m. à Godalming, entre Portsmouth et Londres, en 1679, fut nommé par Charles II intendant de l'artillerie, et se servit du crédit qu'il avait à la cour pour faire ériger la maison de Flamsteed en observatoire public, et pour fonder une école de mathémat. à l'hôpital du Christ. L'Angleterre lui doit l'établissement d'un système régulier d'instruction mathemat. Il a laissé, entre autres ouvr., plus. traités *sur l'Arithmétique*, *la Géométrie pratique*, *la Trigonométrie* et *la Cosmographie*. Perkins et Flamsteed y ont ajouté quelq. autres ouvr. Ce recueil fut publié par la famille de Moore en 1681, in-4.

MOORE (Franç.), voyageur angl., alla en Afrique en 1730, et y resta jusqu'en 1735. Il remonta la Gambie jusqu'à la distance de deux cents lieues de la mer, et, à son retour en Angleterre, publia: *Voyages dans les parties intérieures de l'Afrique, contenant une description de plusieurs nations qui habitent le long de la Gambie, dans une étendue de six cents milles*, Londres, 1738, 1 vol. in-8; ibid., 1742, 1 vol. in-4, fig.; ibid., 1776, 1 vol. in-8. Cet ouvr. a été extrait et trad. en franç., avec les relations de Stibbs et de Leach, par M. Lallemant. Ces extraits forment le 2e vol. des *Voyages de Ledyard et de Lucas en Afrique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8.

MOORE (Robert), habile maître d'écriture et philologue angl., m. vers 1727, a laissé: *l'Aide du maître d'écriture*, 1696, 1704; *The general Penman*, 1725; *Court Essai sur l'invention primitive de l'écriture*, avec des exemples gravés.

MOORE (Philippe), théol. angl., recteur de Kirkbridge et chapelain de Douglas, m. en 1783 à l'âge de 78 ans, se chargea de réviser la traduction des Stes-Ecritures dans la langue des habitans de l'île de Man, et de quelq. autres livres de religion, impr. pour l'usage de ce diocèse. Il existe des fragmens de sa *Correspondance particulière*.

MOORE (le doct. John), méd. et littér. écossais, né à Stirling, en 1730, m. à Londres en 1802, fut d'abord employé à l'armée de Flandre (1747), comme aide (*mate*) dans les hôpitaux militaires de Maestricht et de Flessingue, fut nommé ensuite chirurgien-adjoint du régiment des gardes à pied, revint à Londres en 1748, et, après avoir étudié successivem. dans cette ville et à Paris, alla exercer la chirurgie à Glascow. Chargé, vers 1770, d'accompagner sur le continent un fils de la duchesse d'Argyle, en qualité de gouverneur, il mit 5 ans à visiter la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande, et, de retour à Londres, consigna les observations et l'expérience de sa vie dans plusieurs ouvr. Nous citerons les suivans: *Coup-d'œil sur la société et les mœurs en France, en Suisse et en Allemagne*, 1779, 2 vol. in-8; *Coup d'œil sur la société et les mœurs en Italie*, 1781, 2 vol. in-8 (ces deux ouvr. ont été trad. en franç. par M. Henri Rieu, Genève, 1799, 4 vol. in-8: Mlle de Fontenay a publ. une nouvelle traduct. du prem., sous le titre de *Voyage de John Moore en France*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8); *Zeluco*, Londres, 1788, roman trad. en franç., par Cantwell, 1796, 4 vol. in-18; *Edouard*, autre roman moral, trad. en fr. par Cantwell, 1797, 3 vol. in-12: *Vues des causes et des progrès de la révolution française*, 1795, 2 vol. in-8; *Mordaunt*, ou *Esquisses de la vie, des mœurs et des caractères de divers pays*, contenant l'hist. d'une Française de qualité, 1798, 2 vol. in-8. On lui attribue encore des *Œuvres morales*, dont MM. Prevost et Blagdon ont publié des extraits, Londres, 1803, 2 vol. in-8, en angl.

MOORE (sir John), général angl., fils du précédent, né à Glascow en 1761, obtint, à l'âge de 15 ans, par la protect. du duc d'Hamilton, élève de son père, le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie, fut employé dans la guerre d'Amérique, et réformé à la paix de 1783. Peu de temps après, il représenta au parlement le bourg de Lanark. Ayant repris du service en 1788, il fit partie de l'expédit. de 1794 contre la Corse, se distingua au siége de Calvi, et fut élevé au grade d'adjudant-général. De retour en Angleterre, l'année suivante, il fut nommé immédiatement brigadier-général, et reçut l'ordre, en 1796, de conduire une brigade à sir Ralph Abercrombie, dans les Indes occidentales. Employé par ce général dans les postes les plus importans, il reçut de lui le gouvernement de Ste-Lucie: mais l'insalubrité de cette île le força de retourner en Angleterre (1797), d'où il passa bientôt en Irlande. Ce pays, alors en état de rébellion ouverte, devint pour lui le théâtre de nouv. exploits qui lui valurent le grade de major-gén., et un régiment. Après avoir accompagné le duc d'York en Hollande (1799) et sir Ralph Abercrombie en Egypte (1800), couvert de blessures reçues dans ces deux expéditions, il revint en Angleterre, fut créé chevalier, décoré de l'ordre du Bain et investi d'un commandem. dans l'intérieur. En 1808, il mena un corps de 10 mille hommes au secours

roi de Suède, attaqué alors par la Russie, la nnce et la Danemarck ; mais ayant eu à se plain- de ce prince, il abandonna sa cause, et, à peine retour de la Baltique, fut envoyé en Portugal ec les troupes qu'il avait ramenées. Il arriva dans royaume au moment de la convention de Cin- a, et fut nommé aussitôt commandant en chef. Il ait eu d'abord pouvoir compter sur l'assistance s Espagnols, et bientôt il se vit dans l'impossi- lité de se réunir aux divers corps de sa propre armée, et fut convaincu en même temps du peu fonds qu'il devait faire sur les promesses du peu- pour lequel il combattait. Il était décidé cepen- nt à marcher sur Madrid, lorsqu'il fut informé e Bonaparte en personne cherchait à se placer tre l'armée anglaise et la mer. Craignant d'être upé par ce redoutable adversaire, il effectua sa traite, à marches forcées, vers la Corogne. Rien tait préparé pour son embarquement. Le 16 jan- r 1809, les Français vinrent lui livrer une ba- aille, qui lui coûta la vie et força ses troupes à abandonner toute l'Espagne. Moore jouit d'une rande réputation chez ses compatriotes : il ne lui manqua peut-être que d'être heureux comme lord Wellington. On trouvera des détails sur ses actions ans l'ouv. de James Moore, son frère, intit. *Hist. s campagnes de l'armée anglaise en Espagne.*

MOPISOT (Simon), bénédictin de Saint-Maur, à Reims en 1706, m. en 1427, après avoir pro- ncé avec succès les humanités dans son ordre, a composé des *hymnes* lat. qui furent long-temps en r. honneur ; il a de plus travaillé avec D. Constan le Collect. des Lettres des Papes, dont il rédigea l'*Epître dédicatoire* et la *Préface*, etc.

MOPSUESTE (Théodore de). V. Théodore.

MORA (Dominique), écrivain bolonais et l'un es meilleurs tacticiens du 16e S., fut successive- ment au service de Florence, de Parme, du pape, du roi de Pologne qui lui donna le grade de co- nel. Il a publié : *Tre quesiti in dialogo sopra far batteria, fortificare una città, e ordinar batte- a quadrata, con una disputa di precellenza tra arme e le lettere*, Venise, 1567, in-4, et quelques autres ouvr. dont on trouvera l'indication dans les *critteri bolognesi* de Fantuzzi, t. 6, p. 99 et suiv.

MORA Y JARABAS (Pablo de), jurisconsulte espagnol, et membre du conseil du roi, né dans la Vieille-Castille en 1718, m. à Madrid en 1792, a laissé, sur divers points de droit civil et ecclesias- tique, un grand nombre de dissertations MSs., ci- tées par Sempère dans la *Bibliothèque espagnole*. Son principal ouvr. est un traité critique *sur les erreurs du droit civil et les abus de la jurispru- dence*, Madrid, 1748, in-4.

MORABIN (Jacques), secrétaire du lieuten. de police de Paris, né à la Flèche, m. à Paris en 1762, fut agrégé comme docteur de la faculté de Navarre, et protégea la jeunesse indigente de Chamfort. On a de lui : une traduct. du *Traité des lois*, de Cicéron, Paris, 1719, 1777, in-12 ; une autre du *Dialogue* sur les causes de la corruption de l'élo- quence romaine, ibid., 1722, in-12 ; une autre du *Traité de la consolation*, de Cicéron, ibid., 1753, in-12 ; réimpr. avec la *Divination*, trad. par Ré- nier-Desmarais, ib., Barbou, an III (1795), in-12 ; *Hist. de l'exil de Cicéron*, 1725, in-12 ; *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4 ; *Nomenclator Cice- nianus*, 1757, in-12.

MORAD. V. Amurat et Mourad.

MORAINE (Ant.), théol. du 17e S. n'est connu que comme aut. d'un ouvr. cité dans le procès du P. Quesnel, et qui a pour titre : *Anti-Jansenius, sic est selectae disputat. de haresi*, etc., Paris, 1652, in-fol.

MORALES (Ambroise), célèbre écrivain espa- gnol, né à Cordoue en 1513, m. en 1590, fut his- toriographe de Philippe II, professeur de belles- lettres à l'université d'Alcala, et l'un des auteurs qui contribuèrent à rétablir en Espagne le goût de la saine littérature. On cite de lui : *Corónica general de España, prosiguiendo adelante de los cinco libros que el maestro Florian de Ocampoha escrito*, Alcala, 1574-77 ; Cordoue, 1586, 3 v. in-f. ; *Antiquités des villes d'Espagne*, Cordoue, 1575 ; et surtout une *Relation du voyage littéraire* qu'il fit par ordre de Philippe II dans les roy. de Léon, de la Galice et des Asturies, Madrid, 1765, in-fol. On a publ. ses *Œuvres complètes* à Madrid, 1791-1792.

— Moralès (Jean-Baptiste), dominicain espagn. et célèbre missionnaire, né à Ecija vers 1597, m. en 1664, à Fo-ning-cheou, capitale de la province de Fo-kien en Chine, fut envoyé, n'étant encore que simple diacre, dans ce royaume, où il découvrit bientôt parmi les chrétiens qu'avaient fait les jé- suites quelq. pratiques d'idolâtrie autorisées par ces pères. Il se rendit à Rome et fit condamner ces pratiques, au nomb. de 17 environ, par le saint-office en 1644. Cette condamnation ayant été approuvée et confirmée en 1645 par le pape Innocent X, le P. Moralès quitta l'Espagne avec 30 religieux de son ordre, arriva à la Chine en 1649, après bien des traverses, et donna connaissance du décret au P. Emmanuel Dias, vice-provincial des jésuites. Quelques années après, il eut la douleur de voir qu'on lui opposait un autre décret d'Alexandre VII, qui rendait à peu près nul celui dont il était por- teur. Il n'en persista pas moins à se conformer tou- jours à la saine doctrine malgré l'exemple des jé- suites, et refusa constamment le baptême aux néo- phytes qui ne voulurent point renoncer entièrem. au rit chinois, voulant moins assurer des sujets à la cour de Rome, que faire de vrais chrétiens.

MORALES (Louis). V. Divino-Morales.

MORAND (Jean), chirurgien français, né en 1658, m. chirurgien-major de l'hôtel des Invalides en 1726, fut un des plus habiles opérateurs de son temps. — Morand (Sauveur-Franç.), fils du précéd., né à Paris en 1697, m. chirurgien en chef de l'hô- tel des Invalides, en 1773, était membre des aca- démies royales des sciences et de chirurgie, de la plupart des autres académies nationales et étran- gères, et chevalier de l'ordre de St-Michel. On a de lui : *Traite de la taille au haut appareil*, etc., *avec une dissertat. de l'auteur, et une lettre de Winslow sur la même matière*, Paris, 1728, in-8 ; trad. en angl. par Douglas, Londres, 1729, in-8 ; *Refutation d'un passage du traité des operations*, publié en angl. par Sharp, Paris, 1739, in-12 ; *Discours pour prouver qu'il est nécessaire à un chirurgien d'être lettré*, ibid., 1743, in-4 ; *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre* (avec Bremond), ibid., 1743, 2 vol. in-12 ; *Opuscules de chirurgie*, ibid., 1768, in-4 ; 2e partie, ibid., 1772, in-4 ; trad. en allem., Leipsig, 1776. Son *Eloge*, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le *Recueil* de l'acad. des sciences, 1773, H., p. 99.

MORAND (Jean-Franç.-Clément), doct. en médec. et profess. d'anat., fils de Sauveur-Franç., né à Paris en 1726, m. en 1784, fut bibliothécaire de l'acad. des sciences, et membre de la plupart des sociétés savantes étrangères. Nous citerons de lui : *Hist. de la maladie singulière et de l'examen du cadavre d'une femme devenue en peu de temps toute contrefaite par un ramollissement général des os*, Paris, 1752, in-12, fig. ; *Nouvelle Descript. des grottes d'Arcy*, Lyon, 1752, in-12 ; *Lettre sur l'instrument de Roonhuysen*, Paris, 1755, in-12 ; *Mémoire sur les eaux thermales de Bains, comparées dans leurs effets avec celles de Plombières*, inséré dans le tom. 6 du Journal de Médecine, ann. 1757 ; *du Charbon de terre et de ses mines*, Paris, 1769, in-fol. ; *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre, apprêté pour être employé comme combustibl[illegible], économiquement et sans inconvénient [illegible] chauffage et à tous les usages domestiques*, ibid., 1770, in-12,

fig.; *l'Art d'exploiter les mines de charbon de terre*, 1769, 1779, in-fol., fig. Son *éloge* se trouve dans le *Rec.* de l'acad. des sciences, 1784, H., p. 48.

MORAND (Pierre de), poète dramat., né à Arles en 1701, m. en 1757, fut reçu avoc. au parlement de Paris, en 1739, cessa d'être porté sur la liste annuelle de l'ordre en 1755, et ne put conserver que 8 mois la place de correspondant littéraire du roi de Prusse, qu'il avait obtenue en 1749. Accablé de revers de toute espèce, malheureux en mariage et au théâtre, il conserva toujours son courage et sa gaieté, et plaisanta presque jusqu'à sa dern. heure. Le caractère intraitable de sa belle-mère lui fournit le sujet de sa meilleure pièce, l'*Esprit de divorce*, qu'il fit jouer avec succès sur la scène italienne, en 1738. Déjà, en 1736, il avait donné une tragédie de *Childéric*, qui fut imprimée en 1737 et en 1751, et qui mériterait de reparaître au théâtre, ainsi que la comédie dont nous venons de parler. On cite enc. de lui : les *Muses*, sorte d'ambigu joué en 1738 par les comédiens italiens; *la Vengeance trompée*, coméd. jouée à Arles en 1743; *Mégare*, tragédie sifflée par une cabale, au Théâtre-Français, en 1748, et dont la 2e représentation n'a jamais eu lieu. Toutes ces pièces ont été réunies et imprimées avec d'autres du même auteur, sous ce titre : *Théâtre et œuvres diverses de Morand*, Paris, 1751, 3 vol. in-12. On a en outre de lui : *Justification de la musique franç., contre la querelle qui lui a été faite par un Allem. et un Allobroge* (Grimm et J.-J. Rousseau), etc., Paris, 1754, in-8. Morand a été, avec Rousseau de Toulouse et l'abbé Prévost, l'un des fondateurs du *Journal encyclopédique*, qui commença en 1756.

MORAND (Jean-Antoine), architecte, et chevalier de St-Michel, né à Briançon en 1727, m. à Lyon sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, avait étudié d'abord la perspective et la décoration sous le célèbre Servandoni, et reçu ensuite des leçons de Soufflot, dont il devint l'ami. Il exécuta, d'après les plans de ce grand artiste, la salle de spectacle de Lyon, fut appelé à Parme, en 1759, à l'époque du mariage de l'archiduchesse avec l'emp., pour construire un théâtre à machines, et obtint le suffrage des artistes même de l'Italie. De retour à Lyon, il fit servir à l'embellissement de cette ville les nouvelles connaissances qu'il avait acquises pendant un court séjour à Rome. Entre autres ouvr., il faut citer le fameux pont de bois jeté par lui sur le Rhône, et qui porte le nom de son habile constructeur. L'école des ponts-et-chaussées a donné son approbat. aux principes qui ont présidé à cette construction; et leur exposition fait partie de son enseignement.

MORANDE (Charles THÉVENOT de), journaliste et pamphlétaire, né à Arnai-le-Duc en 1748, vint, jeune encore, à Paris, et se livra à des désordres honteux qui le firent enfermer d'abord au For l'Evêque, puis à Armentières. Elargi au bout de 15 mois, il passa en Angleterre, où la composition de quelques libelles devint sa ressource. Il se crut alors appelé à rançonner les puissances, et réussit en effet à faire acheter son silence à la Dubarry, moyennant une somme de 500 guinées et une pension de 4000 fr., dont la moitié réversible à sa femme. Mais Voltaire, auquel il voulait aussi arracher un tribut par des menaces de diffamation, répondit aux ouvertures d'un aussi méprisable adversaire, en le rendant publiques. Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, fit mieux encore : il distribua à Morande des coups de canne dont il eut soin d'exiger quittance. La pension que ce vil pamphlétaire avait obtenue sous Louis XV ayant été supprimée sous le règne suivant, il fit paraître en 1776 les *Anecdotes secrètes sur la comtesse Dubarry*, dont le prix, joint au salaire qu'il recevait comme agent de la police franç. et au produit de sa feuille périodique du *Courrier de l'Europe*, lui permirent de vivre à Londres dans l'aisance. Revenu en France à l'époque de la révolut., il végéta dans la foule des journalistes, et, flottant entre les partis, il finit par se rendre suspect à celui qui dominait. Son *Argus patriotique* fut signalé comme une feuille indirectem. favorable à la cour, et l'aut. périt dans les massacres de sept. 1792. Nous citerons de lui : *le Philosophe cynique*, et les *Mélanges confus sur des matières fort claires*, Londres, 1771, in-8; *le Gazetier cuirassé*, ou *Anecdotes scandaleuses sur la cour de France* (1772), in-12 (avec des *Recherches sur la Bastille*, etc.).

MORANDI (Morando), médecin, né en 1693 dans le Modenais, où il m. en 1756, exerça son art avec succès à Modène, à Imola, et à Novi dans l'état de Gênes. Ses princip. ouv. sont : *Decade di lettere famigliari contenenti gli errori nella pratica fatti, ed al publico schiettamente comunicati*, Modène, 1748, *de Febribus quibusdam tertianis perniciosis*, Ferrare, 1748, in-4. Les biographes ital. (*voy.* Tiraboschi, *Bibl. moden.*, Fantuzzi, *Notizie degli scritt. bologn.*, etc.) citent plus. autres personnages du même nom, et tombés depuis dans une obscurité d'où nous croyons peu nécessaire de les tirer.

MORANDI-MANZOLINI (Anne), femme célèbre par ses connaissances en anatomie, née en 1716 à Bologne, où elle m. en 1774, avait épousé J. Manzolini, habile anatomiste, dont elle apprit la science qu'il professait. Après la m. de son mari, en 1755, elle fut pourvue d'une chaire d'anatomie à l'univ. de Bologne; et sa réputat., comme modeleuse en cire, s'étant répandue dans toute l'Europe, diverses académies se l'agrégèrent. Elle reçut des offres brillantes pour aller s'établir, soit à Milan, soit à Londres, soit à St-Pétersbourg; mais elle préféra rester dans sa patrie, où les sav. et les étrangers les plus illustres s'honorèrent de venir la visiter.

MORANDO-ROSA (Philippe), littérat. ital., né en 1735 à Vérone, où il mourut en 1760, a laissé : *Medo*, tragédie, Vérone, 1755 (le marq. de Maffei en parle avec éloge dans le chap. Ier de son Traité des Théâtres anciens et modernes); la *Teonoe*, trag., ibid., 1755; *Sonetti e Canzoni*, ibid., 1756, et autres pièces mentionnées dans le t. 6 des *Elogi italiani*, etc.

MORANT (Philippe), antiquaire et biographe angl., né dans l'île de Jersey en 1700, m. en 1770, publia un grand nombre d'ouvr. dont M. George Crabb donne les titres avec détail (*Univ. hist. Dict.*, Londres, 1825, in-fol.), et parmi lesquels nous citerons seulement : *Histoire et Antiquités de Colchester*, 1748, in-fol.; réimp. en 1768; *Histoire du comté d'Essex*, 1760-68, 2 vol. in-fol.

MORARD DE GALLE (Justin-Bonaventure), vice-amiral, naquit à Gonselin, en Dauphiné, le 30 mars 1741. Après avoir servi pendant quelques années dans les gendarmes de la garde, il entra au service de la marine, comme garde du pavillon, en 1757. Nommé enseigne de vaisseau en 1765, il fit diverses campagnes dans l'Inde et en Amérique, jusqu'en 1772, qu'il fut attaché à la direction des constructions du port de Brest. Promu, en 1777, au grade de lieutenant, il passa sur *la Ville de Paris*, et assista au combat d'Ouessant (27 juillet 1778). Il était sur *la Couronne*, dans l'armée du comte de Guichen, aux combats des 17 avril, 15 et 19 mai 1780. Embarqué, l'année suivante, dans l'escadre aux ordres du Bailli de Suffren, il fit toute la campagne de l'Inde, assista aux divers combats livrés par cet amiral, et reçut une blessure grave à celui de la Praya. Morard de Galle, nommé contre-amiral en 1792, fut fait vice-amiral l'année suivante. Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de commandant d'armes au port de Brest, il prit, en 1798, le commandement de l'armée navale qui y était réunie. Il m. à Guéret le 23 juillet 1809. Il était à cette époque

grand-officier de la Légion-d'Honneur, et de la sénatorerie de Limoges. Peu d'hommes ont fourni une carrière aussi remplie de Marat de Galle ; il avait fait 37 campagnes, 11 commandemens, et assisté à 15

TA (Olympia Fulvia), l'une des femmes sav. de son siècle, née à Ferrare en 1526, à partager les leçons de la jeune prince d'Este, et devint bientôt l'objet de l'admiration de toute la cour par ses rapides progrès philosophie et dans les langues anciennes. perdit presque en même temps son père les grâces de la duchesse de Ferrare, et seule avec une mère infirme, sans fortune pui, chargée de l'éducat. de 3 sœurs et en bas âge. Ayant épousé, et 1548, Andrier, jeune médecin allemand, elle alla vec lui à Schweinfurt; mais cette ville, r les troupes de l'empire, fut prise d'ass., siégée de 13 mois, livrée au pillage et réduite en cendres. La malheureuse Olympia, longtemps sans asile, à travers mille dangers, jeune frère et son mari, commençait à essayer un sort plus prospère grâce à la nomination ler à une chaire de médec. à Heidelberg, m., épuisée de tant de fatig., en 1555. vaient été détruits en partie dans l'incenweinfurt. Cœl. Secund. Curion en a refragmens échappés aux flammes, et les s ce titre : *Olimpiæ Fulviæ Moratiæ, fœtissimæ ac planè divinæ, Opera omnia omis inveniri potuerunt*, Bâle, 1562, in-8. ; avec quelq. augmentat., en 1570 et 1580. tte femme remarq. les *Mém.* de Nicéron la dissertat. intit. *de Olympiâ fulviâ Mo* tan, 1808, in-4.

TIN (Nicolas-Fernandez), sav. espag., lo, était avocat, membre de l'acad. latine, té économique de Madrid, et des Arcadiens de Rome. Il se proposa de rapprocher le théâ- de sa nation de celui des Français, et a 1762, dans la carrière dramatiq., par la de *la Petimetra*, qui paraît être la prem. pagn. vraim. conforme aux règles de l'art. encore de lui plusieurs tragédies, parmi lesil faut distinguer celle d'*Hermesinda*, jouée en 1770. Il rédigea pendant quelq. temps milles périodiq. : *el Desengañador del teatro* et *el Poeta*. Ses autres écrits sont : on *l'Art de la chasse*, poème en 6 chants, 1765, in 8; *las Naves de Cortez destruidas* épique, ibid., 1785 (pub. par les soins andro, son fils, qui y a joint des réflexions très-curieuses) ; une églogue (*Dorisa et* s), lue en 1778, à la distribution des prix société économ., et une *Lettre historiq.* sur et les progrès des combats de taureaux en , Madrid, 1777, 1801, in-8.

ATO ou MORETO (Fulvio Pellegrino), ital., né à Mantoue, vers la fin du 15e S., 1547, professa les belles-lettres dans différ. vec beaucoup de réput., notamment à Ferà l'avait attiré le duc d'Este ; mais obligé ter cette ville, comme suspect de partager s les opinions des novateurs, il se retira à vers 1530, et passa ensuite à Venise. L'on l était de retour à Ferrare en 1538, et nte de sa vie fut partagé entre les lettres, et le soin d'élever sa fille (la célèb. Olympia . On a de lui : *il Rimario di tutte le cadi Dante e Petrarca*, Venise, 1528, in-8, dans la même ville en 1529, 1533, 1550 ; des addit., 1565, in-8 ; *Carmina quædam* Venise, 1533, in-8 ; *Del significato de' de mazzoli*, ibid., 1535, 1543, in-8.

AVES (secte des frères), également appelés s. V. l'art. Hutteen (Jacob).

MORCELLI (Etienne-Antoine), sav. archéologue ital., né à Chiari en 1737, fit ses prem. études chez les jésuites de cette ville, et les termina d'une manière brillante à Rome, où il fut ensuite choisi pour professeur d'éloquence. Son ordre ayant été supprimé, en 1773, il s'attacha au cardinal Albani, qui lui confia le soin de sa riche bibliothèque. C'est au milieu de ce vaste trésor des sciences littéraires que Morcelli entreprit et exécuta son immense ouvrage sur le *Style des inscriptions*, ainsi que plusieurs autres écrits non moins importans, et qui lui acquirent en peu de temps une grande réputat. En 1791, il revint à Chiari, et y remplit jusqu'en 1821, époque de sa mort, les fonctions de prevôt de l'église principale, bien que l'archevêché de Raguse lui eût été offert ; il a encore signalé son amour pour sa patrie en y fondant de nombreux établissem. d'instruction et de charité. On a de Morcelli *de Stylo inscriptionum lat. libri III*; Rome, 1780, in-4 ; *Inscriptiones commentariis subjectis*, ibid., 1783, in-4 ; *Sermonum lib. II*, ibidem, 1784, in-8 ; *Indication des antiquités de la maison Albani* (en latin ou en italien), ibidem, 1785 ; *Kalendarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, etc., Rome, 1788, 2 vol. in-4 ; *Sancti Gregorii*, etc., *libri X*, *etc.*, *græcè primùm*, *et cum latinâ interpretatione ac commentariis vulgati*, etc., Venise, 1791 ; *Electorum libri II*, 1814 ; *Agapeja*, 1816; *Sulla Bolla d'ora dei fanciulli Romani*, Milan, 1816 ; *Sull' Agone Capitolino*, Milan, 1817; *Africa christiana*, *in tres partes tributa*, Brescia, 1817-18, 3 vol. in-4; Μιξαηαεΐα, *sive Dies festi principis angelorum apud Clarenses*, Milan, 1817, in-4 ; Παρεργόν *inscriptionum novissimarum ab anno* 1784, etc., Padoue, 1818, in-fol. ; *Œuvres ascétiques* (latin et italien), 1820, 3 vol. ; *dello Scrivere degli antichi romani*, etc. ; Milan, 1822, in-8. M. Labus, éditeur de plus. des ouvrages de l'abbé Morcelli, a écrit sur son illust. ami une *Notice* insérée dans la *Gazette de Milan*, et trad. dans la *Revue encyclopédique*, t. IX. On a publié aussi *Trois discours en l'honneur de Morcelli*, par P. Bedoschi, P. Deani, et A. F. Bazzoni, Chiari, 1821, in-4.

MORDANT DE LAUNAY (Jean-Claude-Michel), né vers 1750 à Paris, où il fut reçu avocat en 1775, mort le 13 mars 1816 au Havre, biblioth. du muséum d'hist. nat., a publié depuis 1804 *le bon Jardinier*, in-12, espèce d'almanach commencé à ce qu'on croit par P.-A. Alletz (*v.* ce nom), et dont la publicat. remonte à l'année 1754 ; Mordant de Launay succéda dans sa rédaction à Th.-Fr. de Grace. On a encore de lui : *Herbier général de l'amateur*, 1811-12, 11 liv. gr. in-8 ; enfin il a donné une nouvelle édit. de *l'Ecole du Jardinier*, de La Bretonnerie, avec augm., 1808, 2 vol. in-12.

MORDAUNT. V. Peterborough.

MORE (Thomas), en latin *Morus*, grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, entra ensuite au barreau, s'y acquit une grande réputation, et dès qu'il eut atteint l'âge fixé par la loi, fut élu membre du parlem. où il débuta par faire refuser un subside onéreux que voulait imposer Henri VII. Introduit par Wolsey auprès de Henri VIII, et dans le conseil privé, il fut admis à la dangereuse intimité de ce monarque, qui le nomma trésorier de l'échiquier, l'employa avec succès dans plus. missions importantes, notamment aux conférences de Cambrai, et lui donna la charge de grand-chancelier après la disgrâce de son favori. Lorsq. More quitta ses hautes fonctions, au bout de 2 ans d'exercice, son revenu ne se montait pas à plus de 100 livres sterl. ; son activité et son zèle pour la justice avaient égalé au moins son désintéressement. Ce fut de son propre mouvement qu'il se démit du grand-sceau, et il le fit dans la persuasion que les changemens entrepris par Henri VIII amèneraient

une rupture avec le St-Siége, et que le grand-chancelier serait dans la nécessité de prendre part à cette révolut. hasardeuse, et coupable selon lui. Ce n'est pas qu'il ne désirât, avec tous les hommes éclairés de cette époque, la réforme des abus qui s'étaient glissés dans le gouvern. de l'église; mais il voulait corriger et non détruire. Le fougueux Henri VIII avait résolu de frapper un grand coup; mais il aurait voulu s'assurer le suffrage d'un homme tel que More, quoique celui-ci ne fût plus chancelier. More, enlevé à sa paisible retraite de Chelsea, pour avoir refusé de prêter le serment de suprématie, fut enfermé à la Tour de Londres. Sans être ébranlé un moment ni par les larmes de sa famille, ni par les séductions, ni par la colère d'un prince qui n'avait jamais menacé en vain, le grand citoyen subit avec courage un jugem. dont il pouvait prévoir l'issue, renouvela sa profession de foi sur la suprématie qu'il regardait comme contraire aux lois de l'église et de l'Angleterre, et se prépara à mourir en chrét. Il eut la tête tranchée sur la plate-forme de la Tour, en 1535. Personne ne vit jamais arriver sa dernière heure avec plus de gaîté ni avec une fermeté plus stoïque. More passait pour un des hommes les plus aimables et des meilleurs littérat. de son époque. Ses ouvr. ont été recueillis en 2 vol. in-fol.; l'un, qui renferme tous ceux qu'il avait composés en anglais, Londres, 1559, et l'autre où se trouvent tous ceux qui sont écrits en latin, Louvain, 1566. La plus connue de toutes ces pièces est son Utopie : *de optimo reipublicæ statu, deque novâ insulâ Utopia*, Louvain, 1516 in-4; Bâle, 1518, in-4 : Ralphe Robinson en a donné en 1551 une trad. angl. qui a été réimp. à Lond. en 1809, 2 vol. in-8, par les soins de Th. Frognall Dibdin; il en existe plus. trad. franç. : la 1re par J. Lebloud, Paris, 1550, in-8; la 2e par Gueudeville, Leyde, 1715, Amsterdam, 1730, in-12, et la 3e par Th. Rousseau, 1780, 1789, in-8, avec un précis de la vie de l'auteur. M. Cuyley a pub. en angl. les *Mémoires de Th. Morus*, etc., Londres, 1808, 2 vol. in-4. Plus. auteurs ont publié sa *vie* : nous citerons celle qui a été écrite par son gendre Will. Roper, et publiée par Th. Hearne, Oxford, 1716, in-8.

MORE (Marguerite), l'aînée des filles du chancelier Thomas Morus, professa hautem. la foi orthodoxe en Angleterre, et ne négligea rien pour avoir la liberté de consoler son père pend. sa captivité, et pour l'affermir dans la résolution de mourir plutôt que d'abandonner les intérêts de l'église. Elle racheta de l'exécuteur la tête de l'illustre victime, la mit dans une boîte de plomb, et voulut qu'à sa mort elle fût placée entre ses bras. Cette femme courageuse, non moins remarquable par ses connaiss. que par ses vertus et sa piété, chercha dans les lettres un soulagement à sa douleur, et publia divers ouvrages. — V. Roper.

MORE ou MOORE (Edouard), littér. angl., né en 1711, mort en 1757, a laissé : un recueil de *Fables du sexe féminin*; deux comédies, *l'Enfant trouvé* et *Gilblas*; une tragéd. du *Joueur*, trad. en français par l'abbé Bruté de Loirelle, 1762, in-12, etc. Il est aussi l'auteur de célèbres feuilles périodiques, intit. le *Monde*, dont on a fait un *recueil* après sa m., en 4 vol. in-12. Ses autres *œuvres* ont été imp. en 1 vol. in-4, 1756.

MORE (Ant.). V. Moro.

MOREAU (René), docteur-méd., sav. dans la diététique, né à Montreuil-Bellai, en Anjou, vers 1587, m. à Paris en 1656, professa pendant 40 ann., avec distinction, la médec. et la chirurg. à la faculté de Paris. On a de lui : *Schola salernitana, de valetudine tuendâ*, Paris, 1625, réimpr. en 1672, in-8; un *Traité du chocolat*, trad. de l'espag. d'Antoine de Colmenero, ibid., 1643, in-4.; un petit traité *de Missione sanguinis in pleuritide*, 1622, in-12; une *Lettre* à Baldi, à ce sujet, 1640; et une *Laryngotomie*, jointe au traité de Bartholin *de Angina puerorum*, 1646, in-8.

MOREAU (Jacob-Nicolas), historiographe de France, né à St-Florentin en 1717, m. à Chambourci, près de St-Germain, en 1803, fit son droit à Aix, fut reçu avocat, et devint conseiller à la cour des comptes, aides et finances de Provence. Il renonça bientôt à la magistrature, pour venir à Paris cultiver les lettres; mais après quelq. essais de poésie dont le peu de succès lui prouva que ce n'était point là sa vocation, il se mit à étudier les intérêts des cours de l'Europe, les bases de l'ancien droit public de France, l'hist. et ses monumens, et la science de l'administ. On doit lui reprocher d'avoir trop écrit en faveur du gouvern. absolu et contre les protestans; mais du moins on assure qu'il ne trafiqua point de ses doctrines, qui furent touj. l'expression de sa pensée et de ses sentimens. Les récompenses cependant ne lui manquèrent pas : il devint premier conseiller de Monsieur (depuis Louis XVIII), bibliothéc. de la reine, historiographe de France, et fut préposé à la garde du *dépôt des chartes et de législation*, qu'il avait été chargé de former. Nous citerons de lui : une *Ode sur la bataille de Fontenoi*, 1745, in-4; L'*Observateur Hollandais*, ou *Lettres de M. Van***, à *M. H***, *sur l'état present des affaires de l'Europe*, La Haye (Paris), 1755-59, 3 vol in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps, par l'Observateur hollandais*, 1757, 2 vol. in-12; *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, Amsterdam, 1757, in-12; *Entendons-nous*, ou *Radotage d'un vieux notaire sur la richesse de l'état*, 1763, in-8; *Lettres historiques sur le comtat Venaissin, et sur la seigneurie d'Avignon*, Amsterdam (Paris), 1768, in-8; *Principes de morale politique et du droit public, puisés dans l'histoire de notre monarchie*, ou *Discours sur l'histoire de France*, Paris, 1777-89, 21 vol. in-8; *Plan des travaux littéraires ordonnés par S. M., pour la recherche, la collection et l'emploi des monumens de l'histoire et du droit public de la monarchie française*, Paris, impr. royale, 1782, in-8; *Progrès des travaux littéraires relatifs à la législation, à l'histoire et au droit public de la monarchie franç.*, ibid, 1787, in-8; *Lettre d'un magistrat, dans laquelle on examine ce que la justice du roi doit aux protestans*, 1787, in-8; *Exposé historique des administrations populaires aux plus anciennes époques de notre monarchie*, 1789, in-8; *Exposition et défense de la constitution de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8. On trouvera une *Notice* sur sa vie et ses écrits dans les *Annales littéraires et morales*, t. 1er p. 259-264.

MOREAU (Jean-Victor), célèbre général des armées franç., né à Morlaix en 1763, d'un avocat estimé, était élevé pour la même profession; mais son inclination le portait ailleurs. Comme Pelard il s'engagea dans un régim., fut comme Pelard dégagé par ses parens, et continua ses prem. études. Une figure ouverte, des manières franches, des connaissances acquises le firent aimer et estimer de ses camarades. Il fut regardé comme le chef de la jeunesse de Rennes, et les circonstances où se trouvait alors la magistrature lui firent donner le nom de général du parlem. de Bretagne. Il était prévôt de droit en 1787; dans les journées du 26 et 27 janvier de cette même année, il contribua beaucoup à calmer l'effervescence de la populace de Rennes, eut pour cet objet avec l'autorité des rapports qui lui furent favorables, et le gr. prévôt loua sa prudence. Au commencement de la révolut., il forma une compagnie, et la commanda jusqu'en 1792 que, n'ayant pu obtenir dans la gendarmerie un emploi qu'il sollicitait, il entra dans un bataillon de volont., et en fut bientôt nommé chef. Il fit ses prem. armes sous Dumouriez en 1792, devint général de brigade en 1793 et général de division en 1794. Le général

en chef Pichegru (*v.* ce nom) lui ayant confié aussitôt le commandem. d'un corps destiné à agir dans la Flandre maritime, M. s'empara de Menin, de Bruges, d'Ostende, de Nieuport, de l'île de Cadsand et de fort de l'Ecluse. Ce fut au milieu de ces succès qu'il apprit la mort de son père, homme universellement respecté, traîné à l'échafaud sous prétexte qu'il avait eu la confiance de quelq. émigrés : il était en pension. De celle de tous ses concitoyens, Moreau, justement indigné, ne vit plus la patrie que dans les camps. Dans la campagne d'hiver de 1796 il commanda l'aile droite de l'armée du Nord. Quand Pichegru fut appelé au commandement des armées de Rhin-et-Moselle, Moreau prit celui de l'armée du Nord, et fit toutes ses opérations sans daigner consulter le gouvern. révolut. établi en Hollande. Il remplaça ensuite Pichegru dans le commandem. des armées de Rhin-et-Moselle, et ouvrit sa belle campagne de 1796. Il repassa Wurmser vers Manheim, passa le Rhin vers Strasbourg, détaqua l'archiduc Charles à Rastadt, lui fit abandonner le Necker, et lui livra à Heidenheim un combat de 17 heures, à la suite duquel les Autrichiens se replièrent sur le Danube. Moreau se porte alors en avant ; et se trouve en tête du général Latour. Ce chef autrichien recevait sans cesse des renforts ; Moreau doit renoncer à être rejoint par Jourdan : il commence le 11 septembre cette retraite dont nos annales n'offraient plus de modèle depuis Turenne. Son armée est dans un état qu'il peut faire sans imprudence, et qu'il affecte avec loyauté, l'envoi d'un fort détachement à Bonaparte, qui en avait besoin en Italie. A l'ouverture de la campagne suiv., il passa de nouveau le Rhin en plein jour ; de vive force, en face de l'ennemi, reprit Kell ; et fit 4,000 prisonniers. Lorsqu'à la fameuse époque du 18 fructidor le gouv. directorial voulut absolum. mêler Moreau à ses intrigues, il paraît que celui-ci ne se prêta à dénoncer Pichegru que quand cet acte d'une complaisance illégale à exécuter ne pouvait produire aucun effet doi : ainsi sembla en juger le général dénoncé, qui n'en a jamais montré le moindre ressentim. à son dénonciateur. Le directoire au contraire, en faveur duquel Moreau avait dû l'air d'agir, le disgrâcia, et le mit en retraite ; mais il l'en tira bientôt, ne croyant pas devoir laisser dans l'inact. une existence militaire déjà si haute. On lui rendit d'abord de l'activité sous le titre d'inspecteur-général, vers la fin de 1798. En avril 1799 l'Italie était sur le point d'être enlevée aux Français : Moreau rejoint sur l'Adige Scherer, qui lui remet un fardeau au-dessus des moyens de celui qui le quittait. Forcé sur l'Adda et dans la position de Cassano, Moreau se replie sur le Tessin, appuye sa droite aux Apennins, et s'établit momentanément entre Alexandrie et Valence dans un camp retranché, couvert par le Pô et le Tanaro. Le 11 mai, après avoir repoussé les Russes près de Bassignano, il passe la Bormida. Mais bientôt, ayant sur les bras presque toutes les forces de Suwarow, il doit évacuer Valence et Alexandrie. Les habitans du pays se joignent aux Barbares, qui prétendent les envahir pour les venger ; et la guerre prend un caractère politique. Moreau se replie sur Coni, prend position au col de Tende, et cherche à donner la main à Macdonald, qui accourt du royaume de Naples pour effectuer cette jonction. Afin de la hâter, Moreau descend dans le pays de Gênes, part de cette capitale avec 15,000 hommes, bat le gén. Bellegarde, débloque Tortone, et pousse l'ennemi jusqu'à Voghera ; mais la nouvelle des journées malheureuses de la Trebbia, le ramène auprès des Apennins. C'est lors qu'il est appelé de nouveau au commandem. de l'armée du Rhin. Joubert, qui vient le remplacer en Italie, veut lui laisser la direction d'une bataille imminente : Moreau veut bien combattre, mais ne consent pas à commander. Joubert trouve à Novi une mort glorieuse ; Moreau, qui l'a cherchée en vain ; qui a eu 3 chevaux tués sous lui et ses habits criblés de balles ; préside à la retraite, et réduit à peu de choses les avantages de l'ennemi. Après avoir quitté l'armée d'Italie ; qu'il vient de sauver, Moreau, passant à Paris pour rejoindre l'armée du Rhin, refuse le rôle qu'acceptera bientôt Bonaparte, revenant d'Egypte : toutefois il se montre favorable à la révolut. du 18 brum. (9 novembre 1799). Entre le prem. consul et lui, sur la manière d'ouvrir la campagne en Allemagne, s'élèvent quelques dissentimens ; enfin Moreau est laissé le maître. Au printemps de 1800 comme à la fin de 1796 ; il ménage le territoire de la Suisse, passe le Rhin au gr. coude que fait ce fleuve, bat l'ennemi à Stockach, à Engen, à Moeschirch ; à Biberach, et l'accule enfin sur Ulm. Bientôt, par une succession de manœuvres toujours habiles, et sur une échelle qui s'agrandit tous les jours, il attache le général autrichien Kray à la belle position qu'il avait prise, le force à la retraite, d'abord sur la Bavière, ensuite sur les états héréditaires ; le pousse et le bat alternativem. sur l'une et sur l'autre rive du Danube, à Bleinheim, à Neubourg, à Landshut, et signe enfin sur l'Inn, le 15 juillet, l'armistice de Parsdorff. Ainsi furent suspendues, pend. plus. mois, les hostilités en Allem. et en Italie. Moreau, qui avait profité de cet armistice pour faire un voy. à Paris, était de retour à son armée à la fin de nov. (1800). Il prépara pend. quelq. jours, et livra le 3 déc. cette bataille de Hohenlinden, si glorieuse, si complète, gagnée, ainsi que l'a très-judicieusem. remarqué le général Matthieu Dumas (*Précis des événemens militaires, campagne de 1800*) « par » l'exécut. loyale et littérale de tous les ordres don- » nés d'avance : exemple rare dans les fastes de la » guerre » ; 11,000 prisonniers, 100 pièces de canon sont les trophées de cette journée. Chateauneuf des suiv. éclaire de nouvelles pertes pour l'armée autrichienne, dont la retraite ressemble chaque jour davantage à une déroute. Au bout de 25 jours, et presqu'aux portes de Vienne, cette armée épuisée, découragée, effraye l'archiduc Charles, qui vient d'en prendre le commandem. ; l'armistice de Steyer arrête la poursuite, et sauve cette fois la capitale de l'Autriche. Mais ce qu'il faut surtout estimer et louer c'est que l'armée française est plus belle, plus forte, en meilleur état sous tous les rapports, qu'au moment où elle a passé le Rhin pour entrer en campagne ; et cette armée, unanime de sentimens pour son chef, alla peu après périr à St-Domingue ! Après la paix de Lunéville (1801), Moreau, sentant sa position vis-à-vis du premier consul, se voua à une espèce de retraite, mais ne dissimula point assez ses sentimens ; environné d'espions et de délateurs, il se laissa pousser à conspirer, se rapprocha de Pichegru, et nous des intelligences avec George Cadoudal (*v.* ce nom). Subitem. emprisonné, tenu 3 mois au secret le plus rigoureux, traduit au bout de ce temps devant le tribunal criminel de Paris, Moreau fut l'objet du plus vif intérêt pour la presque totalité des citoyens français. Les uns désiraient en secret la chute du gouv. consulaire : par des motifs opposés, d'autres craignaient pour ce gouv., récemm. établi, la flétrissure que l'opinion pouvait attacher à une persécution dirigée contre un homme couvert de gloire comme général, très-haut dans l'estime publique et universellem. aimé. D'une sorte de transaction tacite entre l'autorité et l'opinion résulta pour Moreau une condamnat. à 2 ans de détent. Les efforts de sa famille et de ses amis, et l'influence de Joséphine, épouse de Bonaparte, firent commuer cette peine en un exil aux Etats-Unis. Moreau, suivi de la jeune épouse qu'il venait d'associer à son sort (Mlle Hulot), parcourut long-temps en observat. les vastes contrées de son exil, laissant partout dans ces régions neuv. les Anglo-Américains étonnés de sa

sagesse et de sa simplicité ; il semblait avoir oublié l'Europe et la France ; mais l'impolitique guerre d'Espagne, l'expédit. insensée de Russie, le bruit de nos désastres, répandu sur le continent américain, le frappèrent successivem. d'une douleur profonde, d'un violent désespoir. Dans cette disposition d'esprit, hautem. manifestée, on conçoit sisém. quelles ouvertures purent lui être faites. Celles qui lui vinrent de la part de l'emper. Alexandre lui montrèrent les vues de ce monarque sous un jour si favorable que Moreau s'embarqua secrètement le 21 juin 1813 avec M. de Swinine, conseiller de l'ambassade russe. Ils débarquèrent à Gothembourg le 24 juillet. Moreau fut reçu partout avec de vives marques d'effect. et d'espérance. Il passa 3 jours à Stralsund en conférences avec son ancien compagnon d'armes, Bernadotte, devenu prince royal de Suède. Sur son passage à Berlin et dans toute la Prusse, il recueillit les acclamat. dont on saluait celui de qui les conseils semblaient devoir promptem. effectuer la libérat. de l'Allem. Le général français pensait surtout au salut de sa patrie ; il se flattait, dit-on, de pouvoir l'opérer en lançant dans l'armée alors fatiguée et mécontente une proclamat. qui l'eût détachée d'un chef qui ne voulait point entendre aux seuls modes possibles et solides de pacificat. Mais la présence de Moreau au quartier-génér. des alliés ne fut connue dans l'armée française qu'en même temps que le coup dont il fut frappé, et qui ne laissa aucune espérance pour sa vie. Napoléon venait de recommencer les hostilités. Le 26 août (1813) Dresde fut attaquée par les alliés ; Moreau s'en approcha à côté de l'emper. Alexandre ; ils parcoururent assez long-temps le front des colonnes au milieu des boulets et des bombes, recommencèrent le lendemain, et au moment où Moreau, après avoir communiqué quelq. réflexions au monarque russe, s'avançait de sa personne pour observer de plus près les mouvemens de l'armée franç., un boulet lui fracassa le genou droit, et, traversant le ventre de son cheval, lui emporta le mollet de la jambe gauche. Il fut porté sur un brancard de piques dans une auberge voisine ; et l'empereur Alexandre en pleurs vint prodiguer à Moreau tous les secours de l'amitié. Le chirurgien de ce prince fit l'amputation de la jambe droite. Moreau lui demanda s'il pouvait espérer de conserver la gauche ; sur la réponse négative : « Coupez-la donc, » dit-il avec sang-froid. Il expira dans la nuit du 1er au 2 sept., consolant les amis et les admirat. dont il était entouré. Son corps, conduit d'abord à Prague pour être embaumé, fut ensuite dirigé vers l'église catholique de Pétersbourg, où il fut inhumé avec les plus grands honneurs. Telle fut la vie et la mort d'un des plus gr. capit. de nos temps modernes : il avait l'instinct de la guerre ; le trouble et le danger le rendaient plus calme et plus grand. L'école de guerre dont Moreau a de nos jours été le chef conserve les armées, ménage les peuples, décide les campagnes moins par les gr. engagemens que par les marches et les manœuvres ; elle assure, si l'on est vainqueur, une longue supériorité, elle laisse, si l'on est vaincu, des chances d'honorable paix ou de favorable retour de la fortune ; elle menace le moins possible la civilisation ; elle seule enfin peut guider un gén. qui n'est pas souver., surtout quand il sert un gouv. à la fois légitime et constitut. Telles sont les considérations qui recommandent la mémoire militaire de Moreau à un long et honorable souvenir. Garat a écrit l'*éloge* de ce général, Paris, 1814, in-8.

MOREAU (Jean-Michel), dessinateur du cabinet du roi, né à Paris, en 1741, m. en 1814, est désigné ordinairement sous le nom de *Moreau jeune*, qui le distingue de son frère, Louis Moreau, m. à Paris plus. années avant lui, et duquel on a plus. paysages à la gouache. Artiste presque en naissant, celui qui est l'objet de cet article ne se rappelait pas lui-même l'époque de ses premiers essais. Emmené en Russie, à l'âge de 17 ans, par Le Lorrain, son maître, il revint à Paris au bout de 2 ann., qui n'avaient pas été inutiles au développement de son talent ; mais il vécut d'abord dans la détresse, et ne dut un sort plus heureux qu'à la protection pleine de délicatesse et de générosité du comte de Caylus, l'ami ou plutôt le père des artistes. Bientôt il se vit chargé presque seul de la composition de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions imprimées à la fin du dern. S. Il remplaça Cochin, comme dessinateur des menus-plaisirs du roi, en 1770, et quelque temps après, mérita, par des ouvr. importans, une place à l'acad. et la charge de dessinateur du cabinet, avec une pension et un logement au Louvre. Enfin un voyage en Italie (1785) agrandit encore son talent. Il embrassa le parti de la révolut. avec chaleur, et fut nommé membre de la commission temporaire des arts ; ce qui lui fournit l'occasion de soustraire aux fureurs des nouv. Vandales beaucoup d'objets précieux. En 1797, il fut appelé à professer aux écoles centrales. Louis XVIII, à son retour, se souvint plutôt du talent de l'artiste que de ses opinions, et lui rendit sa place et sa pension. L'œuvre de Moreau se monte à plus de 2 mille pièces gravées d'après lui-même, pour l'histoire de France, pour les Evangiles et les Actes des apôtres, pour les œuv. de Voltaire, J.-B. Rousseau, Molière, Ovide, Marmontel, Racine, Gessner, Montesquieu, Raynal, Regnard, La Fontaine, Delille, et surtout pour les belles édit. de Psyché, d'Anacharsis, des Entret. de Phocion, etc. Il existe deux *Eloges* de Moreau jeune, l'un par M. Feuillet, bibliothéc. de l'Institut, imprimé dans le *Moniteur* de 1814 (n° 355), et tiré aussi à part ; l'autre par M. Ponce, inséré dans le *Mercure* du 15 juin 1816. — Moreau de Brasx (Jacques), capit. de cavaler., né à Dijon en 1663, m. à Briançon vers 1722, est aut. des *Mém. politiques, satiriques et amusans*, 1716, 3 v. in-12 ; et de la suite du *Virgile travesti*, 1706, in-12. — Moreau (Jean-Baptiste), musicien, né à Angers, en 1656, m. à Paris en 1734, sut obtenir la faveur de la dauphine Victoire de Bavière, et par suite celle du roi. Il fit la musique pour les intermèdes des tragédies d'*Esther*, d'*Athalie*, de *Jonathas*, et travailla aux divertissemens de Marly. — Moreau de Commugny ou Caumagny (Antoine-Jean), baron, puis vicomte de Soulangis, né en 1491 d'une ancienne et noble famille du Berri, m. en 1561, se distingua comme homme de guerre et comme homme de lettres. On a de lui un *Recueil de poesies*, 1548, in-4 ; et une *Relation detaillée de la bataille de Pavie*, restée MS. à la biblioth. de l'archev. de Bourges.

MOREAU. V. Maupertuis et Mautour.

MOREAU de La Rochette (François-Thomas), inspecteur-général des pépinières royales de France, né en 1720 à Rigni-le-Feron, bourg près de Villeneuve-l'Archevêque, aujourd'hui départ. de l'Aube, mort dans sa terre de *La Rochette*, en 1791, a prouvé, par de grands travaux, combien la culture peut féconder et embellir les lieux les plus ingrats. Dans le petit village de *La Rochette*, presq. à la porte de Melun, se trouvait un domaine rocailleux, stérile, et d'un revenu presque nul. Moreau l'acheta, et obtint du gouvernem. l'autorisation de tirer des hôpitaux cent enfans trouvés, destinés à l'aider dans ses défrichemens et à se former, sous sa direction, aux travaux agricoles. Nous ne pouvons énumérer ici tous les heureux essais qui transformèrent en peu de temps cette lande infructueuse en une campagne riante, parée de tout le luxe et de toutes les richesses de la culture. Il nous suffira de dire qu'en 13 années, il sortit des pépinières de La Rochette un million d'arbres de tige et 31 millions de plans forestiers, dont une grande partie a servi à repeupler les bois et les forêts du domaine, et que pendant le même espace

le temps, les leçons de l'habile agronome formèrent 400 élèves, presque tous devenus de bons jardiniers, d'excellens pépiniéristes, quelques-uns même des dessinateurs et des planteurs de jardins d'agrément. Les services de Moreau ne demeurèrent pas sans récompense : outre sa place d'inspecteur-général des pépinières royales, il avait été nommé à celle d'inspecteur-général des familles acadiennes restées sur les ports de mer, puis fait commissaire du roi, chargé d'aménager les bois servant à l'approvisionnem. de Paris, et de rendre flottables les ruisseaux affluens aux communications avec la Seine. Dès 1769, le roi lui avait accordé des lettres de noblesse, et l'avait décoré de l'ordre de St-Michel. On trouvera une *notice* de M. François de Neufchâteau, sur les pépinières de La Rochette, dans les *Mémoires* de la soc. d'Agricult. du département de la Seine, t. 4. — MOREAU de La ROCHETTE (Jean-Etienne). fils du précédent, né à Melun en 1750, m. en 1804, n'est connu que pour avoir contribué de diriger les établissemens agricoles dont on vient de parler.

MOREAU, baron de LA ROCHETTE (ARMAND-BERNARD), de la même famille, né près Melun en 1787, cessa de cultiver la poésie pour entrer dans la carrière administrative ; il a successivem. occupé les places d'auditeur au conseil d'état (1810), commissaire spécial de police à Caen (1811), sous-préfet à Provins (1814), préfet de la Vendée sous le ministère de 1817, et préfet du Jura sous celui de 1820. En 1815 un travail relatif à l'organisat. de la garde nationale lui avait mérité la décoration de la légion-d'honn. Moreau m. en 1822, laissant : l'*Amour crucifié, traduct. d'Ausonne*, 1805, in-12 ; les *Adieux d'Andromaque et d'Hector*, *trad. du grec en vers franç.*, in-8. On trouve une Notice sur Moreau de La Rochette dans le *Nobiliaire universel de France*, par M. de St-Allais, t. 2, p. 82.

MOREAU DE LA SARTHE (JACQUES-LOUIS), prof. honoraire et anc. biblioth. de l'école de médecine de Paris, né en 1771 à Montfort, près le Mans, fit, chez les oratoriens de cette dern. ville, ses études, qu'il vint terminer à Paris, et obtint très-jeune encore, au concours, une place d'officier de santé dans les armées. Forcé, par une blessure qu'il reçut à la main droite, de renoncer à cette carrière, il revint à Paris, et se consacra à la littérat. médicale, se fit bientôt un nom très-distingué dans le monde savant. Il m. à Paris le 3 juin 1826, memb. de la *société médicale* d'émulation, etc. Un disc. funèbre fut prononcé devant sa tombe par M. le prof. Cruveilhier, au nom de la faculté de Paris. Outre de nombr. articles insérés dans le *Journal de Médecine* (depuis l'année 1797), dans la 82e livraison de l'*Encyclopedie*, etc., on a de lui, entre autres ouv. : *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux*, 1796, in-8 (en société avec Burdin) ; *Eloge de Vicq-d'Azyr*, 1797, in-8 ; *Esquisse d'un cours d'hygiène*, etc., 1799, in-8 ; *Quelques réflexions philos. et morales sur l'Emile* (de J.-J. Rousseau). 1800, in-8 ; *Traité hist. et prat. de la vaccine*, 1801, in-8. Moreau de la Sarthe a recueilli les *Œuvres de Vicq-d'Azyr*, 1804, 6 vol. in-8 et atlas, et a donné en 1806 une nouvelle édition de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, par Lavater.

MOREAU-SAINT-MÉRY (MÉDÉRIC-LOUIS-ÉLIE), conseiller d'état, né au Fort-Royal de la Martinique en 1750, m. en 1819, ne vint à Paris qu'à l'âge de 19 ans, pour y compléter son éducation, qui jusqu'alors avait été fort négligée. Désirant être inscrit aux écoles de jurisprudence, il entreprit sans maître l'étude du latin, et y fit des progrès si rapides, qu'au bout de 14 mois, il écrivait et soutint dans cette langue sa thèse de bachelier en droit. Il suivit aussi avec assiduité les cours de mathématiq. et de géométrie du collége royal. Comme son goût pour le plaisir était presque aussi vif que son amour de la science, il avait imaginé de ne dormir qu'une nuit sur trois. Devenu avocat au parlem. de Paris, après 3 ans de séjour dans cette ville, il repartit pour la Martinique, et de là passa au Cap-Français, où il exerça 8 ans la profession d'avocat et parvint à se créer une fortune indépendante. Nommé conseiller au conseil supérieur de St-Domingue, il profita des loisirs que lui laissaient ses nouv. fonctions, pour se livrer à des études importantes relatives aux colonies ; il parcourut ensuite, afin de compléter ses recherches, la Martinique, la Guadeloupe et Ste-Lucie, et fut appelé à Paris par Louis-XVI, qui savait apprécier l'utilité de ses travaux. Moreau-St-Méry se montra, en 1789, l'un des plus chauds partisans de la révolution ; il présida pendant quelq. temps l'assemblée électorale, qui, en se séparant, lui vota des remercîmens et une médaille. Appelé ensuite à l'assemblée nationale, comme représentant de la Martinique, il y défendit, contre l'opinion dominante, les véritables intérêts de la métropole et de ses colonies, et se déclara courageusement pour les principes d'une sage liberté. Proscrit par les anarchistes et maltraité par la populace, après la dissolution de l'assemblée, il chercha vainement un asile en France, et fut obligé de s'embarquer pour les Etats-Unis, en 1793. Là il fut d'abord commis d'un marchand de New-York, homme grossier et insupportable, puis libraire et imprimeur à Philadelphie. Après 5 ans d'absence, il revint à Paris, sous les auspices de son ami, l'amiral Bruix, ministre de la marine, qui le nomma historiographe de ce département. L'époque de l'établissement du consulat fut pour lui celle d'une fortune aussi brillante que passagère. Nommé conseiller d'état et commandant de la légion-d'honn., il fut désigné pour l'ambassade de Florence, et envoyé à Parme, auprès de D. Ferdinand, pour lui faire connaître les traités qui le spoliaient, et réclamer de lui la renonciation à son duché. Il sut remplir cette mission délicate avec tant de ménagement que Ferdinand et l'archiduchesse son épouse le comblèrent de marques d'affection et de confiance. A la m. de ce malheureux prince (1802), il prit possession de ses états au nom de la France, et les gouvernal, avec le titre d'administrateur général. Revêtu d'une autorité immense, puisqu'il exerçait les droits régaliens, et même celui de faire grâce, il administra ces contrées d'une manière toute paternelle ; mais ce fut ce qui lui fit perdre la faveur dont il jouissait auprès du gouvernem. français. S'étant opposé fortement aux rigueurs inutiles que déployait le général Junot contre quelq. compagnies de la milice des états de Parme révoltées un moment, mais ramenées bientôt à l'obéissance par les seuls moyens de persuasion, il fut rappelé, et complètement disgracié. On le priva de ses appointemens de conseiller d'état ; on lui refusa même le remboursement de 40 mille fr. d'arrérages, et sans les bienfaits de Mme Bonaparte, sa parente, une petite pension, qui ne lui fut accordée qu'en 1812, et une somme de 15 mille fr. qu'il reçut de Louis XVIII en 1817, il aurait vécu dans la misère dont ces faibles secours purent à peine le préserver. L'étude fut presque la seule consolation de sa vieillesse malheureuse. Nous citerons de lui : *Lois et Constitutions des colonies franç. de l'Amérique sous le vent*, de 1550 à 1785, Paris, 1784-1790 ; 6 vol. in-4 ; *Description de la partie espagnole de St-Domingue*, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8, *Idée générale ou Abrégé des sciences et des arts, à l'usage de la jeunesse*, ibid., 1795, in-12, traduit en anglais et adopté comme classique, dans les colléges des Etats-Unis ; *Relation de l'ambassade de la compagnie des Indes-Orient. hollandaises à la Chine*, trad. du hollandais de Van-Braam, ibid, 1796-97, 2 vol. in-4 ; *Description de la partie française de la colonie de St-Domingue*, ibid., 1797-98, 2 vol. in-4. Parmi

des ouvr. MSs., nous distinguerons : *Histoire générale des Antilles françaises* ; *Observations sur le climat, l'histoire naturelle, les mœurs et le commerce des États-Unis d'Amérique* ; *Histoire des chasses de Pierre, Plaisance et Guastalla* ; *La Vie de l'auteur, écrite par lui-même*. Il existe deux éloges de Moreau-de-Méry, l'un prononcé sur sa tombe par M. Fournier-Pescay, et imprimé par l'ordre de la société d'agriculture, l'autre lu à la même société par M. Silvestre, son secrétaire perpétuel.

MOREL (Eustache), dit *Deschamps*, poète français du 14e s., né en Flandre, était plus jeune que le chroniqueur et poète Jean Froissart, et plus âgé que Charles d'Orléans et Alain Chartier. Le recueil de ses *Œuvres*, qui n'ont jamais été imprimées, est conservé parmi les MSs. de la Bibliothèque royale, sous le n° 7219. On y trouve des ballades, des chants royaux, des farces, des moralités, des chansons balladées, des lais, des virelais, des roudeaux et des écrits en prose. Son principal ouvr. a pour titre : le *Miroir du mariage* ; mais son premier titre à la célébrité, c'est qu'il est regardé comme l'inventeur de la *Chanson à boire*.

MOREL (Jean), seign. de Grigny, né à Embrun en 1511, m. en 1581, fut le plus fidèle ami d'Érasme, dont il avait été le disciple. Chargé par Catherine de Médicis de l'éducat. de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, il devint maître-d'hôtel ordin. de la maison du roi. Il existe un vol. sous le titre de *Royal mausolée* (1583), conten. les vers grecs, latins et franç. dont les gens de lettres honorèrent sa mém. Antoinette de Loynes, sa femme et leurs trois filles, Camille, Lucrèce et Diane, faisaient des vers grecs et latins. Camille surtout fut un prodige d'érudition. — Hugues Morel, chan. de Besançon et doyen de la Ste-Chapelle, mort en 1421 à Auxonne, sa patrie, après avoir rempli div. commissions importantes au nom du bailliage de cette ville sous les trois prem. ducs de Bourgogne de la race royale, y a laissé une mémoire encore en vénération tant à cause des fondations pieuses qu'il y a faites qu'à cause des services qu'il rendit à ses concitoyens.

MOREL (Joseph), surnommé *le Prince*, né à Arbois dans le 16e S., s'acquit la réputation d'un bon officier dans les guerres qui désolèrent à cette époque le comté de Bourgogne. Biron ayant reçu l'ordre de pénétrer dans cette prov., dont Henri IV refusait de reconnaître la neutralité, se présenta devant Arbois, dont Morel essaya de lui défendre l'entrée, quoiqu'il sût la place peu tenable. L'inflexible maréchal, maître de la ville, fit pendre le capit. bourguignon (1595) à un tilleul, qu'on montre encore à l'entrée de la promenade d'Arbois, et qui est devenu un objet de vénération pour les habitans. On trouvera une *notice* sur Jos. Morel dans l'*Annuaire du Jura* pour 1807.

MOREL (Guill.), sav. imprim., né en 1505, au Tilleul, bourg du comté de Mortain, en Normandie, m. en 1564, fut admis, en 1549, dans la corporation des imprim. de Paris, et reçut le brevet de direct. de l'imprim. royale en 1555. On connaît de lui plus. bonnes édit., enrichies de notes et de variantes tirées des meilleurs MSs. : Maittaire les a indiquées, p. 33-46 de ses *Vitæ typogr. paris.* Il pub., en 1544, un comment. sur le tr. de Cicéron, *de Finibus*, et s'adjoignit à Jacq. Bogard, 4 ans après, pour une édit. des *Institutions oratoires* de Quintilien, à laquelle il ajouta des notes. Ses travaux ne purent préserver sa famille d'un dénuement absolu. — Morel (Jean), frère cadet du précédent, né dans le comté de Mortain, fut lié avec les chanceliers Olivier et Michel de l'Hospital, dont la protection ne fut pas assez puissante pour le faire triompher d'une accusation d'hérésie. Il mourut en 1559, à l'âge de 20 ans, dans la prison du For-l'Évêque, et l'on eut la barbarie de le déterrer pour le brûler. — Morel (Frédéric), dit *l'Ancien*, imprimeur du roi, né en 1523 dans la Champagne, m. en 1583, se fit une gr. réputat. comme sav. et comme typographe. Il établit un atelier dans la rue St-Jean-de-Beauvais, à l'enseigne du *Franc Meurier*. Maittaire a donné le *Catalogue* des édit. de Fréd. Morel, parmi lesquelles on doit distinguer celle des *Déclamations* de Quintilien, 1563, in-4, et surtout celle de *l'Architecture* de Philib. de Lorme. Parmi ses ouvr., nous nous contenterons de citer trois traités de St-Chrysostome : *de la Providence*, *de l'Ame*, *de l'Humilité*, trad. en franç., 1557, in-16 ; *Disc. du vrai amour de Dieu*, mém. sun. et mém. form. — Morel (Frédéric II), fils aîné du précéd., né à Paris en 1558, m. en 1630, doyen des imprim. et des professeurs du roi, et avec la réputation d'un des plus sav. hellénistes de son temps, fut nommé imprim. du roi en 1581, et, 4 ans après, professeur d'éloquence au collége royal. Outre les nombreuses *éditions* qu'il a publiées avec des préfaces, des avertissemens et des corrections, on a de lui : des *notes* sur Strabon, Catulle, Tibulle et Properce, *les Sylves* de Stace, Dion-Chrysostome, etc. ; *Alexander Severus*, *Tragœdia togata*, 1600, in-8 ; *Discours des Pères grecs*, trad. en français, 1604, in-8 ; et d'autres *traductions* de divers auteurs, trad. en vers grecs et latins, en prose latine et française. — Morel (Nicolas), l'un de ses fils, interprète du roi, a inséré quelques petites pièces de vers dans les éditions pub. par son père, et trad. en vers les *Sentences* de Ménandre et de Philistion. — Morel (Claude), frère cadet de Frédéric II, né en 1574, m. en 1626, fut admis en 1599 dans la corporation des imprim. de Paris, et placé, dès l'année suivante, à la tête de l'atelier de son frère, que celui-ci lui céda entièrement en 1617. Claude ne prit toutefois le titre d'imprimeur du roi qu'en 1623. Parmi les belles éditions qu'il a publiées, les plus remarq. sont celles des *œuvres* de St Basile, de St Cyrille, de St Grégoire de Nazianze, etc., d'Archimède, de Philostrate, etc., etc. — Morel (Charles), fils aîné du précédent, né vers 1605, m. vers 1649, si l'on s'en fie à l'autorité douteuse de Lottin, fut reçu imprim. en 1627, obtint le titre d'imprimeur du roi l'année suivante, et resuge à l'exercice de son art en 1639, pour acquérir une charge de secrétaire du roi. Il s'est surtout attaché à donner de nouvelles édit. des ouvrages des Pères grecs. — Morel (Gilles), frère du précéd., lui succéda dans la place d'imprimeur du roi, qu'il remplit jusqu'en 1646 ; il acheta ensuite une charge de conseiller au grand-conseil, et m., dit-on, vers 1650. Dans le petit nombre d'éditions publiées par lui, on distingue celle de la *Grande Biblioth. des Pères*, en 17 vol. in-fol. *V.* sur tous ces imprim. les *Vitæ typograph. paris.* de Maittaire.

MOREL (dom Robert), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1653 à la Chaise-Dieu, petite ville d'Auvergne, m. à St-Denis en 1731, en odeur de sainteté, après avoir rempli avec succès la charge de prieur dans différentes maisons, a laissé : *Entretiens spirituels*, en forme de prières, sur les Évangiles, etc. ; *Effusions de cœur*, etc., Paris, 1716, 4 vol. in-12 ; *Imitation de Jésus-Christ*, traduct. nouv., etc., ibid, 1722, in-12 ; *Méditations chrétiennes sur les Évangiles de toute l'année*, ibid, 1726, in-4, ou 2 vol. in-12. On trouvera la liste de ses autres ouvrages dans le *Dictionn. de Moréri*, édit. de 1759, et dans *l'Hist. littéraire de la congrégat. de St-Maur*, par D. Tassin. — Pierre Morel, né à Lyon en 1723, m. en 1812 à Paris, est aut. des opusc. suiv. : *Concordances des participes* (*Essai sur les voix de la langue française* ; *Essai sur les voyelles*, imprimés ensemble, Paris, 1804, in-8. Il a communiqué à l'acad. franç. des remarques pour la nouv. édit. de son Dictionn., et fourni divers artic. au Journal grammat. de M. Demergue. Morel était memb. de l'acad. de Lyon, et il y a lu plus. dissert. sur des quest. de philologie.

EL (Jean-Alexandre), né à Loisey (Meuse) l., mort à Paris en 1825, fut l'un des élèves distingués de l'école polytechnique, et y fut plus de sous-inspecteur en 1817, après lé professeur à l'école d'artillerie de la garde. nt pensionné pour la musique, il s'était de grandes études sur cette science. On lui Principe acoustique nouv. et universel de la musicale, etc., Paris, 1816, in-8; Systématique nouveau et universel de la théorie le, etc.; 1825, in-8, publié d'abord dans le nire des Découvertes; Observations sur la nie théorie de la musique de M. de Momiles, in-8; Champ de paix, 1816, in-8. en outre écrit plusieurs articles sur la mu- notéré dans le Moniteur.

ELL (André), sav. numismate, né à Berne mort en 1703, était venu à Paris en 1680. à Ruinsant, alors conservateur du cabinet s médailles, il se livra avec une ardeur in- s à la classification et à l'arrangement de la llection confiée à ses soins. Indigné de ne voir la récompense qu'on lui avait promise, laignit, et fut deux fois incarcéré. Relâché de fois à la sollicitation du gouvernem. de il retourna dans sa ville natale, d'où il se a Thuringe (1664) auprès du comte de nburg-Arnstad, qui le chargea du soin de net. Ce fut dans cette occupat. qu'il passa les n. de sa vie. Pend. son séjour à Paris, il avait e la publicat. génér. de toutes les médailles i qui existaient alors dans les divers cabinets urope; mais il ne put terminer cet ouvrage n. On a de lui: Specimen universæ rei nummariæ, 1683; Thesaurus Morellianus, milliarum romanarum Numismata omnia, ar Havercamp, 1734, 2 vol. in-fol., dont anches et un de texte; Thesauri Morelliani ata aurea, argentea, aerea, cujusque mo- priorum imperatorum, pub. par Haver- chlegel et Gori, avec d'amples commen- Amsterdam, 1752, 3 vol. in-fol, fig., etc. autographe du gr. ouvr. de Morell, intitulé ata regum, urbium, populorum, familia- nnarum, Augustorum et Cæsarum, 6 vol. -4, est actuellem. dans la bibliothèque du Westreenen de Tiellandt, à La Haye. V. la André Morell, écrite en latin par A.-P. Giu- i, et publiée, en 1752, par Gori, à la tête de nma Trojana.

ELL (Thomas), doct. en théologie, né en à Eton, en Angleterre, m. en 1784, con- longue vie à la pratique de ses devoirs éc- ques et à la culture des langues anciennes. rices qu'il a rendus aux bonnes études se- précieés tant que l'érudition elle-même honneur. Ses principaux ouvr. sont: Une n de poèmes théologiques, tant originaux duits, avec des notes, Londres 1732-36; tion des Contes de Cantorbery, par Chau- ver les imitations modernes, ibid, 1737; e, l'Oreste, les Phéniciennes et l'Alceste ide, avec les scholies anciennes, et des bid, 1748; une édition du Prométhée d'Es- vec les scholies, des notes sur le mètre, et lect. anglaise, en vers blancs; des éditions s et soignées du Lexique grec de Hédéric, Dictionnaire latin de Ainsworth. Son chef- est le Thesaurus græca poeseos, etc. (fait tion du Gradus ad Parnassum), Eton, 1762. Maltby en a donné une édition considéra- gmentée et très-estimée, Cambridge, 1815.

ELLE (N. de La), littér., né à Paris vers 16e S., est connu par un sonnet de Mal- ui fait de lui le plus gr. éloge, et par quelq. poésie de sa composition qui ne sont pas ite: Endymion, ou le Ravissement, tragi- -pastorale en 5 actes, en vers, Paris, 1627, in-8; Philin, ou l'Amour contraire, pastorale en 5 actes, en vers, Paris, 1630, in-8.

MORELLET (André), littér. et publiciste, né à Lyon en 1727, m. en 1819, entra de bonne heure au séminaire des Trente-Trois à Paris, et fut ensuite admis en Sorbonne, où il se délassa des études théologiques par la lecture des philosophes modernes, Locke, Bayle, Buffon, Voltaire, etc., et par des recherches et des entretiens sérieux sur l'économie politique. Loménie de Brienne et Turgot étaient ses condisciples, et dès cette époque il s'était lié d'amitié avec Diderot et d'Alembert. Une éducation qu'il se chargea de faire en 1752, lui fournit l'occasion et les moyens de voyager en Italie. De retour à Paris, il fut introduit dans plus. sociétés brillantes, où les agrém. de sa conversat., la droiture de son caractère, et la tournure franche et originale de son esprit le firent généralem. aimer et estimer. Pour venger les philosophes indignement outragés par Palissot sur la scène comique, l'abbé Morellet écrivit la Preface des Philosophes, ou Vision de Charles Palissot, plaisanterie mordante qui réussit beauc., mais qui valut à son aut. un emprisonn. de 2 mois à la Bastille. Rendu à la liberté par le crédit de la maréchale de Luxembourg que J.-J. Rousseau intéressa en sa faveur, il dut s'applaudir d'une persécution qui avait augmenté l'affection et le nombre de ses amis, et l'avait montré à la renommée comme un des hommes distingués de l'époque. Il était loin cependant de partager l'exagération des principes qu'il entendait professer hautem., surtout chez le baron d'Holbach, et plus d'une fois il embarrassa dans la discussion ses confrères trop audacieux. Parmi les écrits qu'il publia successivem. alors, il faut distinguer sa traduct. du Traité des délits et des peines de Beccaria (1766), et ses mémoires sur la Compagnie des Indes, qui contribuèrent à faire supprimer le privilége de cette association (1769). Il fit un voyage en Angleterre en 1772, s'y lia avec les membres les plus distingués du parlem., avec Franklin, dont il était digne d'apprécier la grande âme, et y renoua les liens d'une amitié plus ancienne avec lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown, qui plus tard, par le brillant éloge qu'il fit de lui au ministère français, lui procura une pension de 4 mille francs (1783). Une autre faveur, non moins douce pour Morellet, et qu'il obtint l'année suivante, fut une place à l'académie française. Habitué à l'analyse, et doué d'un esprit éminemment méthodique, il fut un des collaborateurs les plus utiles du Dictionnaire. Mais bientôt les événemens qui annonçaient la révolution le jetèrent dans une carrière plus large et où ses études profondes lui permettaient d'entrer hardiment. Il écrivit successiv. pour défendre l'opin. du bureau de Monsieur sur la double représentation du tiers-état, pour relever le vice des opérations faites sur les biens du clergé, pour proposer d'autres mesures plus équitables, enfin pour attaquer l'inconcevable doctrine de Brissot sur la propriété. Nommé directeur de l'acad. en 1792, il emporta et cacha chez lui, pend. la tourmente révolutionn., les archives, les registres, les titres de création de sa compagnie, et jusqu'au MS. du Dictionnaire: grâce à lui, ce travail ne fut point perdu. Après le 9 thermidor, rompant sur les affaires publiques le silence qu'il ne gardait que depuis un an, et bravant l'esprit de terreur qui survivait à la chute de Robespierre, il publia le Cri des familles, en faveur des enfans et des autres héritiers naturels immolés par les tribunaux révolutionnaires, et contribua, par ses accens énergiques à enhardir, à fortifier l'opinion, qui déjà se prononçait pour la restitution des biens des condamnés, et qui parvint à arracher à la convention une mesure de stricte justice. Au Cri des familles succédèrent d'autres écrits dictés par le même sentim. Cependant il avait perdu ses pensions et ses bénéfices, et il se vit obligé de consacrer

presque tout son temps, pour vivre et pour soutenir sa sœur, à des traduct. de voyages et de romans anglais. Appelé à l'institut (2e classe), en 1803, il entra au corps législatif 4 ans après ; mais une chute, qu'il fit en 1815, le laissa dans un état d'immobilité sans remède et sans espérance. Il s'occupa toutefois de faire un choix de ses ouvr. inédits ou déjà publ., qu'il fit impr. sous le titre de *Mélanges de littér. et de philosophie du 18e siècle*, 1818, 4 vol. in-8. Nous n'avons pu énumérer tous ses écrits, pour le détail desq. on peut consulter la table du *Dictionn. des Anonymes*. Il a paru en 1821 : *Mém. de l'abbé Morellet sur le XVIIIe siècle et sur la révolution*, précédés de son *Éloge* par Lemontey (avec un préface et des notes par J.-V. Leclerc), Paris, Ladvocat, 2 vol. in-8 : dans une 2e édition le libraire a joint à cet ouv. un *supplément* auquel l'éditeur n'a eu aucune part.

MORELLI (Franç.-Jos.), franciscain défroqué, né à Florence au commencem. du 18e S., se sauva du couvent des frères mineurs de l'observance de sa ville natale pour passer en Angleterre, et mena une vie vagabonde qu'il termina à Vienne (Autriche) en 1756. Entre autres ouvr. mentionnés par les biogr. ital. (*v. Novelle litt. di Firenze*, 1756, p. 699, et *Ann. litt. d'Ital.*, p. 262), on a de lui : *le tre conversioni d'Inghilterra del paganismo alla religione cristiana*, etc., Rome, 1750, 3 vol. in-4.

MORELLI (Marie-Madeleine), célèb. improvisatrice, née à Pistoie en 1728, m. à Florence en 1800, faisait partie de l'académie des Arcadiens, où elle avait pris le nom de *Corilla Olympica*, par lequel on la désigne communém. On la vit quelquefois réciter d'inspirat. des tirades considérables, et jusqu'à des scènes entières de tragéd. Elle reçut au Capitole, en 1766, la couronne de laurier, que le Tasse n'obtint que pour sa tombe : mais Pasquin protesta, par de nombreux sarcasmes, généralement approuvés, contre cet hommage solennel. Bodoni a pub., dans un recueil intit. : *Actes du couronnement de Corilla*, les pièces composées à cette occasion.

MORELLI (l'abbé Jacques), célèb. bibliogr., et bibliothéc. de Saint-Marc, à Venise, né en 1745 dans cette ville, m. en 1819, est un de ceux qui ont surtout contribué à donner au magnifique établissement confié à ses soins plus de richesse, d'ordre et d'éclat. On entreprendrait en vain de peindre sa douleur, lorsqu'en 1797, et à d'autres époq. postérieures, il se vit contraint de livrer, pour être transportés en France, un gr. nomb. d'ouv. imp. et MSs. Bien plus, la seule nouvelle de la translat. de sa biblioth. chérie au palais ducal, suffit pour le faire fondre en larmes et s'évanouir, tant il redoutait, comme le plus grand des malheurs, la perte de quelq.-uns de ses livres. Morelli, placé au milieu de tant de richesses, était devenu un critique habile, un bon archéologue, et s'était rendu familière l'hist. de tous les peuples, et celle des sciences et des arts. Ses travaux littér. sont trop considérab. pour que nous puissions les examiner en détail. Le nomb. des ouv. ou édit. pub. par lui s'élève à 61. L'estime des étrangers et l'affection de ses compatriotes furent la récompense de ses études persévérantes. Il était de presque toutes les acad. d'Italie, de celles de Berlin et de Gottingue, et avait été admis à l'académie des b.-lettres de Paris comme corresp. Étranger au monde politique et à ses passions, il avait vu, sans éprouver aucune vicissitude dans sa place ni dans sa fortune, l'état vénitien passer successivem. sous la dominat. de la France et de l'Autriche. On trouvera la liste complète des ouv. de Morelli dans l'excell. *notice* que lui a consacrée M. Villenave (*Biogr. univ.*, t. XXX). Il nous suffira de citer : *Dissertazione storica intorno alla pubblica libreria di San-Marco in Venezia*, Venise, Zatta, 1774, in-8; *Codices manuscripti lat. bibliothecæ Nanianæ relati, cum opusculis ineditis ex iisdem depromptis*, ib., Zatta, 1776, in-4; *Catalogo di storie generali e particolari d'Italia*, etc., ib., 1782, in-12; *Aristidis Oratio adversùs Leptinem, Libanii Declamatio pro Socrate, Aristoxeni rhythmicor. elementor. Fragmenta, ex Biblioth. venetâ D. Marci nunc primùm edita, cum annotationibus, græcè et latinè*, ib., 1785, in-8; *Catalogo di lib. ital. raccolti dal ball Farsetti*, ibid., 1785, in-12; *Lettere di Apostolo Zeno emendate ed accresciute di molte inedite*, ib., 1785, 6 vol. in-8; *Catalogo di lib. lat. raccolti dal ball Farsetti, con annotazioni*, ibid., 1788, in-12; *Biblioth. Mophei Pinelli, Veneti, magno jam studio collecta, descripta et annotat. illustrata*, Venise, 1787, in-8. Les divers opusc. de Morelli ont été réunis sous le titre d'*Operette*, Venise, 1820, 3 v. in-8, avec portrait.

MORELLY (N.), écriv. paradoxal et sans talent, que *la France littéraire* de 1769 fait à tort naître à Vitry-le-Français, était fils d'un régent de cette ville, aut. de trois ouv. remplis d'idées rebattues : *Essai sur l'esprit humain*, Paris, 1743, in-12; *Essai sur le cœur humain*, ib., 1745 ; *Physique de la beauté*, ou *Pouvoir naturel de ses charmes*, Amsterdam, 1748, in-12. Quant à Morelly fils, livré tout entier aux paradoxes, la nécessité de renverser le droit de propriété, cette base de toute associat., est la pensée qui domine continuellement dans ses ouv., à travers des déclamat. que ne rachète aucune beauté de style. Nous citer. de lui : *le Prince, les délices du cœur*, ou *Traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12; *Basiliade*, ou *Naufrage des îles flottantes*, poème héroïque en prose, supposé trad. de l'indien de Pilpaï, Messine, 1753, 2 vol. in-12; *le Code de la Nature*, ou *le véritable Esprit de ses lois, de tout temps négligé ou méconnu. Partout, chez le vrai sage*, 1755, in-12. C'est sans fondem. que La Harpe, dans sa *Philos. du XVIII siècle*, attribue cet ouv. à Diderot (v. le n° 2415 du *Dictionn. des Anonymes*). Morelly fit en outre l'édit. des *Lett. de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres*, rec. par Roze, secrét. du cabinet, Paris et Francfort, 1755, 2 vol. in-12.

MORELOT (Jean), jurisc., né à Besançon vers le milieu du 16e S., m. à Arbois en 1616, chercha à ramener le goût des lett. dans sa patrie. On a de lui : *Discours* (en vers) *aux excellens et magnifiques seigneurs les gouverneurs de la cité impériale de Besançon*, Besançon, 1588, petit in-4; *Carmina, id est, Eleg., Epigrammata et alia miscellanea, epist.*, ib., 1589, in-8.

MORENAS (Franç.), compilat. infatigable, né en 1702, d'une famille obscure d'Avignon, m. à Monaco en 1774, fut d'abord soldat, puis cordelier, se fit ensuite relever de ses vœux, et se livra à plus. spéculat. littér., parmi lesquelles il faut compter la rédact. du *Courrier d'Avignon*, journal qui eut de la vogue dans les provinces, et surtout dans les pays étrangers. Outre quelq. écrits distribués périodiquement et des brochures de circonstance, on peut citer de lui : *Parallèle du ministère du card. de Richelieu et de celui du card. de Fleury*, Avignon, 1743, in-12; *Abrégé de l'hist. ecclesiast. de Fleury*, 1750 et années suiv., 10 vol. in-12, *Dissertation sur le commerce*, trad. de l'ital., du marquis Belloni, La Haye (Paris), 1756, in 12; *Dictionnaire portatif, comprenant la géographie, l'hist. universelle, la chronologie*, etc., Avignon, 1760-62, 8 vol. in-8.

MORERI (Louis), prem. aut. du *Dictionnaire histor.* qui porte son nom, né à Bargemont, en Provence, en 1643, mort à Paris en 1680, fit ses prem. études à Draguignan et à Aix, alla ensuite étudier la théolog. à Lyon, et prit les ordres sacrés dans cette ville. Il s'était annoncé, jeune encore, par quelq. product. frivoles ; mais bientôt il résolut de consacrer sa vie à la composit. de son Diction-

ire, qui parut à Lyon, 1673, 1 vol. in-fol. Pend. m. séjour dans la capitale, après avoir eu l'espoir u moment de faire une belle fortune par la protection du ministre Pomponne, il se livra de nouveau tout entier à ses études, et prépara une nouvelle édit. de son Dictionnaire. L'excès du travail avait épuisé ses forces, et il ne put faire impr. que e 1er vol. de cette édit. Un prem. commis de M. de Pomponne surveilla l'impress. du 2e vol., achevée en 1681, et dédia tout l'ouv. au roi. On a fait plus. reproches assez graves et mérités au Dictionnaire de Moréri; toutefois on doit savoir gré au sav. compilateur de l'heureuse idée qu'il conçut le prem., et reconnaître que c'est aux imperfect. même de son travail qu'on doit celui de Bayle, qui ne s'était proposé d'abord que de réfuter les erreurs ou de suppléer aux lacunes de son devancier. Le Dictionnaire de Moréri, quoiqu'il ait conservé le nom de son auteur, aut., a été porté successivem. par d'autres écriv., à 5 vol. in-fol. en 1718, à 6 vol. en 1729 et 1732, et enfin à 10 vol. en 1759 par Drouet, au moyen de la refonte des supplém. de l'abbé Goujet. On doit à Moréri quelq. autres travaux littér. qu'on a oubliés pour ne se souvenir que du grand monument qu'il a élevé en l'honneur de la science. On doit à l'abbé du Masbaret (*v.* ce nom) des *Remarques sur le Dictionnaire de Moreri.*

MORES (Edouard-Rowe), antiq. anglais, né à Tunstall, dans le comté de Kent, en 1730, mort à Low-Leyton en 1778, était memb. de la société des antiq. et direct.-perpétuel de l'espèce de tontine appelée *equitable society for assecurance on lives*, et qui lui devait son existence. On a de lui : *Nomina et Insignia gentilitia nobilium equitumque sub Edwardo primo rege militantium*, 1748, in-4; une *Dissert. curieuse sur les fondeurs et les fonderies typographiques* (Lond., 1776, in-8, tirée seulem. à 100 exempl.); l'*Hist. et les Antiquités de Tunstall, dans le comté de Kent*, etc.

MORET (Ant. de Bourbon, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Bourbon-Moret, né à Fontainebleau en 1607, légitimé en 1608, était abbé de Savigni, de St-Victor de Marseille, de St-Etienne de Caen et de Signi. Il avait eu pour précept. Scipion Dupleix, depuis historiogr. de France, et Lingendes, depuis évêq. de Mâcon, et avait beaucoup profité de leurs leçons. A peine sorti du collége de Clermont, où il avait soutenu avec un gr. succès des thèses de philosophie et de théologie, il se trouva jeté dans les intrigues de la cour, et s'attacha au duc d'Orléans. Par div. arrêts d'une chambre du domaine, composée de conseillers-d'état et de maîtres des requêtes (1631), le comté de Moret fut confisqué avec les biens de plus. autres partisans du faible Gaston. Mais lorsque Montmorenci donna dans le Languedoc le signal d'une nouvelle révolte, le comte de Moret fut mis par Gaston à la tête de 500 Polonais. A la bataille de Castelnaudari, la prem. à laquelle il se fût encore trouvé, ce fut ce jeune guerrier qui commença l'attaque; mais on le vit aussitôt tomber, atteint d'un coup de mousquet. Les uns on dit qu'il m. sur le champ de bataille à l'instant même, les autres qu'il n'expira qu'au bout de quelq. heures. D'autres enfin ont prétendu qu'ayant été secrètem. pansé et guéri, il passa en Italie, se fit ermite, parcourut div. pays sans être connu, et se retira ensuite dans l'ermitage des Gardelles, à 2 l. de Saumur, où, sous le nom de *frère Jean-Baptiste*, il m. en odeur de sainteté en 1692. Voilà un problème historique dont nous ne pouvons entreprendre la solution, d'ailleurs assez peu intéressante.

MORETO Y CABANA (Augustin), poète espagnol du 17e S., écrivit pour le théâtre, mais avec moins de fécondité que Caldéron, son contempor. Plus tard étant entré dans l'état ecclés., il renonça à la carrière dramatiq. pour se livrer exclusivem. aux pratiques de dévotion. Ses comédies ont été recueillies en 3 vol. in-4, Valence, 1676 et 1703 : le 1er vol. avait déjà paru à Madrid en 1654. Moreto n'avait pas l'imaginat. aussi brillante, ni une composition aussi facile que Lope et Caldéron; mais ses pièces, qui d'ailleurs sont dépareés par les mêmes défauts que celles de ces gr. poètes, sont généralem. mieux conçues, et contiennent peut-être plus de vrai comique. Au reste quelques-unes d'entre elles ont été utiles à Molière lui-même, notamm. pour sa *Princesse d'Elide* et pour son *Ecole des Maris.*

MORETTI (Gaetan), astronome ital. du 17e S., m. à Bologne en 1697, a laissé : *Tavole dell' ore planetarie perpetue, nelle quali si vede qual pianeta domina in qualsivoglia ora del giorno, e della notte, per tutto il tempo dell' anno*, etc., Bologne, 1681; *Firmamentum novissimè denudatum, in quo supputantur omnia sidera fixa usquè adhùc observata*, etc., ibid., 1695.

MORGAGNI (Jean-Bapt.), l'un des plus grands méd. du 18e S., né à Forli en 1682, m. en 1771, étudia d'abord à Bologne, et fit marcher de front les sciences naturelles, la physiq., et surtout l'astronomie. Il se rendit ensuite à Venise, puis à Padoue, où il remplit successiv. la chaire de médec. théoriq. et celle d'anatomie. Admis à la société roy. de Londres, à l'acad. des sciences de Paris, à celles des Curieux de la Nature, de Pétersb., de Berlin, etc., il vit son buste placé, de son vivant, dans le palais principal de Forli, et reçut les plus grandes marques de bienveillance du roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, et des souverains pontifes Clément XII, Benoît XIV et Clément XIII. Incapable de se resserrer dans le champ déjà si vaste de la médecine, il embrassait encore la philologie, la critiq., l'hist. et les antiquités. On cite de lui : *Adversaria anatomica prima*, Bologne, 1706, in-4; Leyde, 1714, in-8; — *altera et tertia*, Padoue, 1717, in-4, Leyde, 1723, in-4; — *quarta, quinta et sexta*, Padoue, 1719, in-4; Leyde, 1723, in-4; *Adversaria omnia*, Padoue, 1719, in-4; Leyde, 1723, 1741, in-4, figures; Venise, 1762, in-fol.; *nova institutionum medicarum Ideæ*, Padoue, 1712, in-4; Leipsig, 1735, in-4; *de Sedibus et Causis morborum per anatomen indagatis lib. V*, Venise, 1761, 2 vol. in-fol.; Leyde, 1768, 4 vol in-4; Yverdun, 1779, 3 vol. in-4, avec une *préface* de Tissot, contenant l'hist. de la vie et des ouvr. de Morgagni; Paris, 1820, 8 vol. in-8, par les soins de MM. Chaussier et Adelon; trad. en angl., 1769, 4 vol. in-4; en allemand par Kœnigsdœrfer, Altenbourg, 1771-76, 5 vol. in-8; en fr. par MM. Désormeaux et Destouet, Paris, 1821-1824, 11 vol. in-8, dont les suivans se continuent; *Miscellanea opuscula*, Venise, 1763, in-fol. Tous les ouvr. de Morgagni ont été réunis et pub. sous le tit. d'*Opera omnia*, Bassano, 1765, 5 t. en 2 gros vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite par Fabroni (*Vitæ Ital.*), et ensuite par Jos. Mossea, Naples, 1768, in-8.

MORGAN (Henri), fameux chef de flibustiers anglais, était fils d'un riche fermier du pays de Galles. S'étant fait connaître par quelq. heureuses expédit., il fut pris en amitié par Mansfield, vieux flibust., qui le nomma son vice-amiral, et m. peu de temps après en 1668. Morgan, auquel ses compagnons ne disputèrent point le commandem., parvint bientôt à rassembler 12 bâtim. de différ. grandeurs, et montés de 700 hommes. Il attaqua d'abord et rançonna une ville de l'île Cuba, emporta d'assaut Porto-Bello, y commit les plus horribles excès, et vit le nomb. de ses compagnons s'accroître rapidement, grâce au bonheur qui favorisait tous ses brigandages. Après avoir détruit le fort de Maracaïbo et rançonné une ville voisine nommée Gibraltar, il se retira à la Jamaïque (1669) avec l'intention d'y jouir paisiblem. de sa fortune, déjà considérable. Mais l'année suivante, cédant aux instances de ses camarades, il se mit de nouveau en course avec une flotte de 37 voiles, la plus grande

qu'un flibustier eût jamais commandée dans ces mers. S'étant rendu maître de l'île Santa-Catalina, à l'est de la côte de Nicaragua et d'un fort situé à l'embouchure du fleuve de Chagres, il marcha sur Panama (1671) avec 1300 hommes, s'empara de cette ville, dont il fit un monceau de cendres, traita Porto-Bello avec une égale cruauté, et s'arrogea, au détrim. de ses camarades, une part illégale dans le butin, qui était immense. Craignant de leur part un soulèvem., il mit à la voile avec 3 autres bâtim., dont les capit. n'avaient pas eu plus de bonne foi que lui, et conçut avec eux l'idée d'exercer plus en grand le métier de pirate, qu'il ne songeait plus à quitter. Mais tout à coup une déclaration du roi d'Angleterre, qui voulait vivre désormais en bonne intelligence avec l'Espagne, mit fin à tant de ravages et de massacres. Morgan reçut même l'ordre de se rendre en Europe pour y répondre aux plaintes que le roi d'Espagne et ses sujets avaient portées contre lui. Il faut croire qu'il parvint à se disculper, car il revint à la Jamaïque, s'y maria, y remplit des emplois brillans, et y finit tranquillement ses jours.

MORGAN (George-Cadogan), savant anglais, né en 1754 à Bridge-End, en Glamorganshire, un des comtés du Sud-Wales, m. en 1798, fit à Hackney des cours particuliers de philologie, de mathématiques et d'hist. naturelle, et pub. : *Lectures on Electricity* (leçons sur l'électricité), Londres, 2 vol. in-8; *Observat. et Expériences sur la lumière des corps en état de combustion*, insérées dans les *Transact. philos.*, vol. 75e, part. 1re, p. 190-212. — Morgan (Jean), sav. méd., né à Philadelphie en 1735, m. en 1789, entendait parfaitem. les aut. lat. et grecs, et avait lu tout ce qu'il y avait de liv. sur la médec. Résolu de voyager pour s'instruire encore, il se rendit d'abord à Édimbourg, puis à Paris, où il suivit les leçons d'anatomie du célèb. doct. Sue, visita ensuite la Hollande et l'Italie, et revint à Philadelphie, où il fut nommé prof. de médec. théoriq. et pratiq. au collége de cette ville, et par la suite méd. en chef et direct.-général des hôpitaux de l'armée américaine. On a de lui : *Tentamen medicum de puris confectione*, Édimbourg, 1763; *Discours sur l'institution des écoles de médecine en Amérique*, 1765, etc.

MORGENSTERN (Jacques-Salomon), géogr., et de plus bouffon de la cour de Prusse, né à Pegau, dans l'électorat de Saxe, en 1706, mort à Potsdam en 1785, sut plaire à Frédéric-Guillaume par ses reparties vives et singulières, et fut investi par ce prince ignorant et brutal de la charge de lecteur et interprète des gazettes, et de conseiller-bouffon de son cercle de fumeurs. Il est vrai qu'à ces titres ridicules fut joint celui de conseiller-aulique, avec un traitem. de 500 écus, un logem. à Potsdam, et l'obligat. d'entretenir le roi sur l'hist. ancienne et moderne. Sous le règne de Frédéric II, Morgenstern, qui sentait le besoin d'avoir des droits plus réels à la munificence royale, demanda d'être employé à la fixation des limites de la Silésie, et mérita par son travail la confirmat. de sa pension. On a de lui : *Nouvelle géographie politique, dans laquelle on trouve un tableau exact de l'état naturel, politique, ecclés. et civil de chaque pays*, t. 1er, Iéna, 1735, 1 vol. in-4; *Jus publicum imperii Russorum*, Halle, 1736, in-8; *Sur Frédéric-Guillaume* (1793), ouvr. posthume, sans indication de lieu d'impress., etc. Morgenstern a été le sujet de plus. *notices spéciales*, parmi lesquelles on cite celle de J.-F. Nicolai.

MORGIER (Franç.), littérat. agréable, né à Villeneuve-les-Avignon en 1688, m. dans la même ville en 1726, étudia d'abord la jurispr., et se fit recevoir avocat; mais son goût pour la littérat. et pour la poésie le détourna de la carrière du barreau. Admis, très-jeune encore, dans une société de gastronomes connue à Avignon sous le nom d'*Ordre de la Boisson*, il devint bientôt le principal rédact. de la gazette qu'elle publiait. Cette gazette, intit. *Nouvelles de l'Ordre de la Boisson*, et imp., disait-on, *chez Musseau-Cramoisi, au Papier-Raisin*, offrait, à travers une foule de bouffonneries, de calembourgs et de quolibets dignes d'une réunion d'ivrognes, quelq. traits qui décélaient des gens d'esprit. Ce badinage eut une grande vogue, et fit à Morgier une réputat. qui lui facilita, lorsqu'il vint à Paris, les relat. les plus honorab. Il composa, pour l'amusement de la princesse de Conti (Louise-Elisabeth de Bourbon), d'autres petits ouv. qui n'ont pas vu le jour.

MORGUES (Matthieu de), mauv. histor., connu aussi sous le nom de sieur de St-Germain, né dans le Velai en 1582, m. à Paris en 1670, fut successiv. nommé prédic. de Marg. de Valois et de Louis XIII, et aumônier de Marie de Médicis. Il commença par écrire quelq. pamphlets, sous l'inspirat. et pour la défense de Richelieu, alors simple évêq. de Lugon et conseiller intime de la reine-mère. Mais lorsque l'ambitieux prélat se fut brouillé avec son ancienne protectrice, St-Germain demeura fidèle à la princesse, et se retira dans le Velai pour échapper à la colère du ministre persécut., qui déjà avait empêché que sa nominat. à l'évêché de Toulon, fût confirmée à Rome. Il alla ensuite rejoindre Marie de Médicis à Bruxelles, et ne revint à Paris qu'après la m. du cardinal. Outre des *pamphlets* que nous passons sous silence, on a de ce prêtre : *Diverses pièces pour la défense de la reine-mère et de Louis XIII*, Anvers, 1637, 1643, 2 vol. in-fol.; des *Sermons*, illisibles par le style comme par le ton qui y règne, Paris, 1665, in-8. On peut voir dans Fontette le détail des écr. de Matt. de Morgues.

MORHOF (Daniel-George), l'un des plus sav. et des plus laborieux philolog. de l'Allemagne, né à Wismar, dans le Mecklenbourg, en 1639, m. en revenant des eaux de Pyrmont, à Lubeck, en 1691, avait visité les principales universités de Hollande et d'Anglet., et occupé successivem. la chaire de poésie à Rostock, celles de b.-lett. et d'histoire à l'univ. de Kiel, et la charge de biblioth. de l'acad. de cette ville. Il a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût des bonnes études. On trouvera la liste de ses ouv., au nomb. de 30, dans le t. 2 des *Mém.* de Niceron, et dans le *Dictionn.* de Moréri, éd. de 1759. Les principaux sont : *Princeps medicus*, Rostock, 1665, in-4; *Epistola de Scypho vitreo per sonum humanæ vocis rupto*, Kiel, 1672, in-4, réimp. en forme de dissertation sous le tit. de *Stentor hyaloclastes sive de Scypho*, etc., Kiel, 1703, in-4; *Traité de la langue et de la poésie allemandes*, etc. (en allem.), ibid., 1682, in-8; Lubeck, 1702, 1718, in-8; *Polyhistor..... sive de Notitia auctorum et rerum comment.*, Lubeck, 1688-92, 3 parties in-4; ibid., 1732, 2 vol. in-4, etc.

MORICE de BEAUBOIS (dom Pierre-Hyacinthe), bénéd. de la congrégat. de St-Maur, né à Quimperlé en 1693, m. en 1750, a laissé une *Hist. généalogique* de la maison de Rohan, qui n'a point été imprimée, et qui forme 2 vol. in-fol., avec les preuves. Mais son principal titre littéraire est une édit. de l'*Hist. ecclesiast. et civile de Bretagne*, par D. Lobineau, dont il fit paraître le 1er vol. en 1750, et qui fut terminée après sa m. par les soins de D. Taillandier (1756). Déjà D. Morice avait publié, de 1742 à 1746, 3 vol. in-fol. de *Pièces justificatives*, et y avait joint de savantes *dissertations* sur l'origine des Bretons, leurs mœurs, etc.

MORIGI (Jules), poète italien, né en 1538 à Ravenne, où il m. en 1610, a laissé : *il Demone innamorato*, Bologne, 1566; *Rime*, Ravenne, 1579; *delle Disavventure d'Ovidio libri V, ridotti nella volgar lingua*, ibid., 1581, etc.

MORIGIA (Buonincontro), chroniqueur, né à Monza, dans le duché de Milan, au 13e S., faisait

partie en 1329 du conseil des douze, qui avait l'administration de Monza, ville alors sujette de l'empereur Louis de Bavière. Il a laissé une *Chronique latine* de sa vie natale, depuis son origine jusqu'en 1349; elle a été publiée par Muratori dans les *Script. rerum ital.*, t. 12. — MORIGIA (Jacques-Antoine, dit l'*Ancien*), l'un des fondateurs de la congrégat. des barnabites, né à Milan vers 1491, m. en 1545, remplit deux fois la charge de prévôt de son ordre avec beaucoup de sagesse, et édifia ses confrères par ses vertus. — MORIGIA (le cardinal Jacques-Antoine), de la même famille que le précéd., et, comme lui, barnabite, né à Milan en 1632, m. en 1708 à Pavie, dont il était évêque, avait occupé les sièges de San-Miniato et de Florence, et refusé l'archevêché de Milan. On a de lui trois *oraisons funèbres*, et des *lettres pastorales* adressées aux fidèles de Florence. — MORIGIA (Paul), jésuite, né à Milan en 1525, m. en 1604, fut élevé quatre fois à la dignité de supér.-général de son ordre. Il paraît qu'il avait composé 61 ouvr.; mais Argelati n'en a pu découvrir que 45, tant impr. que MSs., dont il donne les tit. dans la *Biblioth. Mediol.*, tome 1er, p. 966 et suiv. Les princip., non qu'ils soient *estimés ou estimables*, sont : *Origine di tutte le Religioni, lib. III*, Venise, 1569, 1581, 1586, in-8; trad. en français, Paris, 1578, in-8; *Storia dell' antichità di Milano, lib. IV*, ib., 1592, in-4; *della Nobiltà de i signori LX del consiglio di Milano, lib. VI*, Milan, 1595, in-4, et avec un *supplement* de Forsseri, ib., 1619, in-8.

MORILLO (Grégoire), célèb. poète satirique, né à Grenade vers le milieu du 15e S., est aut. d'un *Recueil de poésies*, imp. à Valladolid en 1605 par les soins de Pedro Espinosa, et que l'on trouve dans l'hist. de ce dern., intit. : *Premiere partie des fleurs des meilleurs poetes espagnols*. Michel Cervantes a fait de Morillo le plus gr. éloge dans son *Chant de Calliope*.

MORILLON (dom Julien-Gatien de), bénédictin de St-Maur, né à Tours en 1633, m. à l'abbaye de St-Melaine de Rennes en 1694, est surtout connu par son poème de *Joseph*, ou *l'Esclave fidèle*, Turin (Tours), 1679, in-12; Breda, 1705, in-12. Le bon père ne s'était pas contenté de peindre d'une manière très-vive les amours de la femme de Putiphar; mais il avait supposé Putiphar lui-même amoureux de Joseph. Son livre fut défendu, et ce fut là son principal mérite, qu'on n'y trouve des morceaux touchans. — MORILLON, le géant, homme tristement fameux dans les fastes de la police révolutionnaire, servit d'abord dans la grande gendarmerie, dont il fut chassé, devint sucessiv. music., espion, faux-monnoyeur, émigra en 1791, trahit à Coblentz les intérêts des princes, rentra en France pour se vendre aux jacobins, et fut employé dans les intrigues secrètes de la police. Il fit de nombr. arrestations en Provence et en Dauphiné, parvint à découvrir tous les papiers qui devoilaient la conspiration de La Rouarie; mais au moment où il jouissait du fruit de ses rapines, de ses vexations, et de son impudente vénalité, il fut arrêté (1794) et condamné à m. par le tribunal révolutionnaire.

MORILLOS. V. MURILLO.

MORIN (Pierre), sav. critique, né à Paris en 1511, m. à Rome en 1568, fut employé à Venise dans l'imprimerie du célèb. Paul Manuce, enseigna ensuite le grec et la cosmographie à Vicence, fut appelé à Rome par St Charles Borromée, et y travailla, par ordre de Grégoire XIII et de Sixte V, à l'édit. des *Septante*, 1587; à l'édit. de la *Bible* en lat., trad. sur celle des *Septante*, Rome, 1588, in-fol., à l'éd. des *Decretales* jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in-fol., etc. On a de lui un *Traité du bon usage des sciences*, pub. par le père Oratof, dominic., en 1675. — MORIN (Jean), peint. et graveur, élève de Philippe de Champagne, né à Paris en 1639, a gravé à l'eau-forte beaucoup de sujets et de portraits d'une touche fine et expressive. Ses principaux ouv. sont, une *Vierge ayant sur ses genoux l'enfant Jesus, qui tient un bouquet de fleurs devant le sein de sa mère*, d'après Raphael; une *Vierge qui adore l'enfant Jesus couché sur de la paille*, d'après le Titien.

MORIN (Jean Baptiste), astrologue plus connu par ses travers que par des services réels rendus à la science, né à Villefranche, dans le Beaujolais, en 1583, m. à Paris en 1656, renonça de bonne heure à la médec. pour prédire l'avenir, rencontra quelquefois juste, et gagna la confiance du cardinal de Richelieu. Il lui fit part des moyens qu'il avait imaginés pour trouver les longitudes en mer, mais les commissaires chargés d'examiner cette découverte ne lui ayant pas été favorables, quoique réellem. il méritât des encouragem., il se brouilla avec le prem. ministre. Plus heureux sous Mazarin, il obtint une pension considérab. pour le temps, 2,000 l. Il est fâcheux qu'il se soit établi le champion de l'astrologie judiciaire et l'un des contradicteurs les plus opiniâtres de Copernic et de Galilée. On trouvera la liste de ses MSs. dans le *Dictionn.* de Moréri, édit. de 1759, et celle de ses ouv. imp. dans le t. 3 des *Mem.* de Niceron. Nous nous contenterons de citer : *Famosi problematis de telluris motu vel quiete hactenùs optata Solutio*, Paris, 1631, in-4; *Longitudinum terrestrium et cœlestium nova et hactenus optata Scientia*, ib., 1634, in-4; reproduit avec des addit. sous ce tit. : *Astronomia jam à fundamentis integrè et exactè restituta*, 1640; *Epistola de tribus impostoribus* (ces trois imposteurs sont Gassendi, Bernier et Mathurin de Neuré), Paris, 1654, in-12; *Astrologia gallica*, La Haye, 1661, in-fol. V., pour plus de détails sur Morin, l'*Hist. de l'astronomie moderne*, par M. Delambre, t. 2, p. 235-274.

MORIN (Jean), sav. orator., né à Blois en 1591, mort à Paris en 1659, avait été élevé dans la relig. protestante, qu'il abjura entre les mains du card. Duperron. Bientôt sa passion pour l'étude lui fit chercher un asile et du loisir (1618) dans la congrégation de l'Oratoire, nouvellem. fondée. Il fut compris par le P. de Bérulle, en 1625, parmi les douze prêtres de son ordre qui devaient former la chapelle de Henriette de France, reine d'Anglet.; mais il revint à Paris au bout de quelque temps, et s'y fixa dans la maison de St-Honoré, où il s'occupa avec succès de la conversion des Juifs et de ses anc. co-religionnaires. Appelé à Rome par Urbain VIII, qui cherchait à réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, il fut adjoint aux théol. chargés d'un travail préparatoire, nécessaire à cette gr. entreprise, et justifia l'idée que le pape avait conçue de son savoir et de sa sagacité. Le card. de Richelieu le fit revenir en France, on ne sait trop pour quelle raison, après 9 mois de séjour dans la capitale du monde chrétien. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum pentateuchum*, etc., Paris, 1631, in-4; *Exercitationes biblicæ de hebraici græcique textûs sinceritate, de germanâ LXX interpretum translatione dignoscendâ*, etc., ib., 1633, in-4, ib., 1669, in-folio, précédée de la *vie* de l'aut. par le P. Constantin de l'Oratoire; *Opuscula hebræo-samaritana* (c'est ici le lieu de dire qu'on le regarde comme le restaurat. de l'anc. langue des Samaritains), ib., 1657, in-12; *Comment. histor. de disciplinâ in administratione sacramenti pœnitentiæ*, etc., ibid., 1651, in-folio; *Commentarius de sacris eccles. ordinationibus, secundùm antiquos et recentiores Latinos, Græcos, Syros et Babylonicos*, etc., ib., 1655, in-fol. On a lieu de regretter plus de ses ouv. restés imparfaits ou MSs., par exemple un gr. traité *de Sacramento matrimonii*, et un autre *de Basilicis christ.*

MORIN (Simon), visionnaire et fanatique du 17e S., né vers 1623 à Richemont, près d'Aumale, dans

[illegible] pour [illegible] à ré- [illegible] par des écrits, [illegible] qu'impie : mais [illegible] chaînes, que les [illegible], ou ce qu'ils abattent [illegible] actes impurs ne souil- [illegible] que leur maison vaut *saints* [illegible] pas de proselytes. Empri- [illegible] à la Bastille, à la Conciergerie, enfin [illegible] comme fou incurable, il par- [illegible] à obtenir son élargissem., moyen- [illegible] jurat., et n'en continua pas moins à dé- [illegible] erreurs. Mais enfin il fut dénoncé par un [illegible], le poète Desmarets de St-Sorlin, pour [illegible] dit qu'il fallait que le roi le reconnût pour [illegible] qu'il était, ou qu'il mourrait. On instruisit le procès du misérable fanatique ; et une sentence du Châtelet (1662) le condamna à faire amende honorable et à être brûlé vif : elle fut confirmée au parlement par arrêt du 13 mars 1663, et exécutée le lendemain 14. On cite de Morin : des *Pensées*, dédiées au roi, in-8 de 174 p., très-rare ; une *Requête au roi et à la reine-régente, mère du roi*, du 27 oct. 1647, 8 p. ; deux *Rétractations*, ayant toutes deux 4 p. in-4, la 1re du 7 fév. 1649, l'autre du 14 juin suiv. ; *Témoignage du deuxième avènement du fils de l'homme*, janv. 1641.

MORIN (Etienne), sav. oriental., né à Caen en 1625 de parens protest., m. en 1700, fut successiv. past. au bourg de St-Pierre-sur-Dive et dans sa ville natale. Il se retira en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes, et fut nommé peu après prof. de langues orientales à l'univ. d'Amsterdam. On a de lui : *Dissert. octo in quibus multa sacræ et profanæ antiquitatis monumenta explicantur*, Genève, 1683, in-8 ; nouvelle édit. corrigée et augm., Dordrecht, 1700, in-8 ; *Exercitationes de linguâ primævâ ejusque appendicibus*, Utrecht, 1694, in-4 ; *Explanationes sacræ et philolog. in aliquot Vet. et Novi Testamenti loca*, Leyde, 1698, in-8, etc. Pierre Francius a donné un *éloge* de Morin dans la 2e édit. de ses *Orationes*. On peut encore consulter les *Mém.* de Niceron, t. 12. — Morin (Henri), fils aîné du précéd., né à St-Pierre-sur-Dive en 1655, m. à Caen en 1728, se convertit de bonne heure à la foi catholiq., et obtint l'amitié de l'abbé de Caumartin, depuis évêque de Blois, qui se l'attacha comme secrétaire, et facilita son admission à l'acad. des inscript. On a de lui 14 *Mém.* dans le *Recueil* de cette société sur les sacrifices de victimes humaines, sur le chant mélodieux attribué aux cygnes par les anciens, sur les souhaits en faveur de ceux qui éternuent, etc.

MORIN (Louis), méd., né au Mans en 1635, m. en 1715, vint étudier la médecine à Paris, et s'y fit recevoir docteur vers 1662. Après quelq. années de pratiq., qui lui concilièrent l'estime de Fagon, il fut admis comme expectant à l'Hôtel-Dieu, et obtint ensuite la place de méd. pensionnaire. Mais aussitôt qu'il avait touché son traitem., il le remettait en secret dans le tronc de l'hospice. « Ce n'était pas, dit Fontenelle, servir gratuitem. les pauvres, c'était les payer pour les avoir servis. » Au reste, sa manière de vivre était celle de l'anachorète le plus austère. Il laissa une bibliothèque de près de 20 mille écus, un médaillier et un herbier, mais nulle autre acquisition. On a de lui, dans le *Recueil* de l'acad. des sciences : *Projet d'un système touchant les passages de la boisson et des urines*, année 1701 ; *Observat. sur la guérison faite à l'Hôtel-Dieu de plusieurs scorbutiques par de l'oseille cuite avec des œufs ; Examen des eaux de forges*, année 1708. L'*éloge* de Morin est un de ceux qu'a écrits Fontenelle. — Morin, de Toulon, chimiste et naturaliste, reçu à l'académie des sciences en 1693, nommé 6 ans après à la seconde place d'associé botaniste, et m. en 1707, avait communiqué à l'académie, l'année de sa réception, un *Mémoire sur une mine de fer malléable*, et l'année précéd., 2 mémoires, l'un *sur la Porcelaine*, l'autre *sur l'Azur des cendres bleues de la montagne d'Usson, en Auvergne, et son usage dans la médecine*.

MORIN (Benoît), ancien libraire, né en 1746 à Paris, où il m. en 1817, a donné : *Dictionnaire universel des Synonymes de la langue franç. pub. jusqu'à ce jour*, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-12 ; *Esope en trois langues*, ou *Concordance de ses Fables avec celles de Phèdre, Faerne, Derbillon, Lafontaine*, etc., Paris, 1803, in-12 ; etc., ibid., 1810, in-12.

MORINGE (Gérard), théol. de Bommel, dans la Gueldre, professa la théol. à Louvain, et m. en 1556, chan. et curé de St-Tron dans la principauté de Liége. Il a donné : *Vie de St Augustin*, Anvers, 1553, in-8 ; *Vie du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4 ; *Comment. sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1533, in-8, etc.

MORISON (Robert), l'un des botanistes les plus distingués de son temps, né en 1620 à Aberdeen, en Ecosse, mort en 1683, embrassa avec ardeur la cause de Charles Ier, reçut même dans un combat une blessure grave à la tête, et passa en France, où il se fit recevoir doct. en médec. Gaston, duc d'Orléans, lui confia la direct. de son jardin de Blois ; et pend. les 10 ans qu'il occupa cette place, il fit plus. voyages dans div. provinces, et recueillit une gr. quantité de plantes. Rappelé en Angleterre par Charles II, qui le nomma son méd., et prof. royal de botanique, aux appointem. de 200 liv. st., avec une maison, en qualité de surintend. des jardins du roi, il se fit recevoir docteur à Oxford en 1669, et bientôt après obtint la chaire de botanique à la même université. Il a rendu des services incontestables à la science, comme on pourra s'en convaincre par la lecture des ouvr. suiv. : *Hortus Blesensis auctus*, etc., Londres, 1669, in-8 ; *Plantarum umbelliferarum Distributio nova*, etc., Oxford, 1672, in-fol., fig. ; *Hist. universelle des plantes*, etc., ib., 1680, in-fol., fig. (le titre porte, 2e partie. L'aut. devait traiter, dans la prem., des arbres et arbustes : mais ce fut Jacq. Bobart qui composa, sur le même plan, et publia cette 1re part. de l'*Histoire*, en 1699, 1 vol. in-fol.). Morison a pub., en outre, un ouv. de Paul Boccone, intit. *Figures et Descriptions de plantes rares cueillies en Sicile, à Malte, en France et en Italie*, Oxford, 1674, in-4 de 96 p., accomp. de 52 pl. Plumier a donné le nom de *morisonia* à un genre de la famille des *capriers*.

MORISOT (Jean), méd., né à Dôle, vers le commencem. du 16e S., fut exclus de la chaire de médec. de l'univ. de cette ville sous le prétexte qu'il cultivait la poésie, et ne pouvait être un médecin instruit. Il vivait encore en 1551 ; mais l'époque de sa m. est inconnue. On a de lui : *Ciceronis Paradoxa cum gravâ interpretatione*, Bâle, 1547, in-8 ; *Hippocratis aphorismorum genuina Lectio : eorum fidelis Interpretatio, cum Galeni censurâ*, etc., ib., 1547, in-8 ; *Colloquiorum lib. IV*, ib. (1550), in-8 ; *Libellus de parechemate contra Ciceronis calumniatores*, impr. à la suite de l'ouvr. précédt, et accompagné d'une liste des autres ouv. du même aut., déjà terminés à cette époque, au nombre de 31 en prose et 14 en vers.

MORISOT (Claude-Barthélemi), sav. franc., né à Dijon en 1592, m. dans la même ville en 1661, se fit recevoir avocat par complaisance pour son père ; mais les travaux littéraires et scientifiques furent à peu près la seule occupation de sa vie. Tous ses ouvr. sont en latin. Nous citerons : *Henricus magnus*, Leyde (Dijon), 1624, in-8 ; réimpr. à Genève ; *Pervigilia*, Dijon, 1644, in-4 (c'est l'hist. des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine-mère et Gaston : il faut y joindre une suite de 35 p.

sous le titre de *Conclusio et Interpretatio totius operis*, ibid., 1626); *Alitophili veritatis Lacryma, sive Euphormonis Lusinini Continuatio*, Genève, 1624, in-8; *Orbis maritimus, sive rerum in mari et littoribus gesterum generalis Historia*, Dijon, 1643, in-fol., fig.; *Ovidii Fastorum libri XII, quorum sex posteriores à Morisoto substituti sunt*, ibid., 1649, in-8.

MORISOT (Joseph-Madeleine-Rose), l'un des architectes-vérificat. des bâtim. de la couronne, né en 1767 à Champeaux (Seine-et-Marne), mort en 1821, après avoir consacré de longues années à des recherches et des essais sur ce qu'on nomme la comptabilité des bâtim., a laissé les deux ouv. suiv. sur cette matière : *Essai sur un nouveau mode de mesurer les ouvr. de bâtiment, en supprimant les usages*, 1802, in-8; et *Tableaux détaillés des prix de tous les ouvr. de bâtiment, suivis d'un traité particulier pour chaque espèce*, Paris, 1804, 7 v. in-18, avec pl. : l'auteur avait commencé en 1820 une 2e édit. de ce dern. ouv., dont l'*Introduction* contient une sorte de bibliogr. critiq. des aut. qui ont écrit sur la même matière.

MORISSE (N.), anc. intend. de Caïenne, né en 1714, m. à Paris en 1810, a laissé : *Essai sur la nature et l'exercice de l'autorité du Peuple dans un état*, 1789, in-8; *Adresse au gouvernement*, ou *la France en danger par l'ultramontanisme*, Paris, 1804, in-8.

MORISSON (C.-F.-G.), l'un des membres les plus modérés de la convention nationale, fut d'abord avocat dans le Poitou, puis administrateur du département de la Vendée, en 1790, et député à l'assemblée législative, et enfin à la convention. Il parla successiv. pour et contre les frères du roi, pour et contre Louis XVI lui-même lors de son procès. Il croyait le roi inviolable, et voulait s'opposer à ce qu'on le mît en jugement : quand il fut obligé de prononcer sur le sort du malheureux prince, il vota pour sa détention pendant la guerre, et sa déportation après la conclusion de la paix générale. Aussi fut-il accusé plus tard de liaisons avec les royalistes. Cependant il ne fut pas trop tourmenté sous la terreur, et fut même employé. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il fit adopter un décret d'amnistie pour les royalistes de l'Ouest (1796), et, l'année suiv., fut appelé à la cour d'appel de Bourges, où il m. en 1816.

MORITZ (Charles-Philippe), écriv. allem., né à Hameln en 1757, m. en 1793, fit lui-même le malheur de sa vie par son caractère fantasque et bizarre. Ses études, commencées à Hanovre, continuées à Erfurt et achevées à Wittemberg, furent plus. fois interrompues par des voyages aventureux. Dès lors, on le vit tel qu'il devait être toujours, se livrant tour à tour à des excès de travail ou de débauche, et plongé parfois dans la plus sombre mélancolie. Sa passion pour l'étude, ses voyages en Angleterre, en Suisse et en Italie, son mariage avec une femme qu'il aimait, les diverses places de profess. qu'il occupa à Dessau, à Potsdam, à Berlin, rien ne put le satisfaire ou lui donner plus de raison. La misère même, dont il connut quelquefois les tourmens, ne put le guérir de son inconstance. Il a raconté lui-même les bizarreries de son caractère et les aventures de sa vie dans deux romans, *Antoine Reiser*, et *André Hartknopf*, et ses amis y ont ajouté les traits qui manquaient. Nous citerons de lui : *Mémoires pour servir à la philosophie du cœur humain*, 3e édit., Berlin, 1791; *Opuscules sur la langue allemande*, ibid., 1782, 1792; *Grammaire allemande pour les dames*, en forme de lett., ibid., 1762, 1791, 1794; *Voyages d'un Allemand en Angleterre*, ibid., 1783, 1785; *de l'Orthographe allemande*, ibid., 1784; *Antoine Reiser*, roman philosophique, ibid., 1785-90, 4 vol. (Klischnig les a fait suivre d'un 5e vol., 1794) *Essai d'une prosodie allemande*, ibid, 1786; *Vie du pasteur André Hartknopf*, ibid., *Voyage d'un Allemand en Italie*, ib., 1792-93, 3 vol.; *de la Bonne Expression en allemand*, ibid., 1792; *Dictionnaire grammatical de la langue allemande*, t. 1er, ibid., 1793, in-8. (Les 2 vol. suiv. ont été rédigés par Sturtz et Stensel.)

MORIZOT (N.), avocat, né en 1744 à Avalon (Bourgogne), tenait à Paris, depuis plus. années, un cabinet de consultat., quand, poussé par le désir de se faire remarquer, il se jeta dans une série de démarches qui toutefois n'aboutirent qu'à lui attirer des persécutions sans éclat. Il en a lui-même consigné le récit dans ses *Notices historiq. sur M. Morizot, avocat de Paris, qui, pendant la révolut. de 1789, défendit le roi et la reine de France, etc., dédiées aux souverains*, Francfort, 1795, in-12. Obligé avant 1789 de sortir de France pour se soustraire aux répressions qu'il avait encourues par suite de l'inconvenance avec laquelle il osait qualifier les ministres du roi et plus. personnes très-influentes, il reparut lors de la convocat. des états-généraux, lança mémoires sur mémoires en faveur de ses propres idées; puis, n'ayant pu se faire distinguer du roi, dont il voulait être le défenseur dans le célèbre procès qui conduisit cet infortuné monarque à l'échafaud, il s'ingéra, sans autre mission qu'un louable mais aveugle enthousiasme, d'envoyer à toutes les cours de l'Europe des adresses pour l'auguste famille à laquelle il s'était dévoué. Tout ce que gagna Morizot à ces démarches, dans lesquelles, à défaut de talent, perçait du moins une très-grande force de volonté, fut d'être incarcéré à l'Abbaye, puis à la Force. Il fut assez heureux pour échapper aux massacres de septembre; mais, relâché enfin par le crédit de Danton, qui, sur ses sollicitations, le prit en pitié, il faillit compromettre son protecteur par de nouvelles menées, et depuis alla se réfugier dans quelq. ville de Suisse ou d'Allemagne, où il est mort obscur à la fin de 1805. Outre les *Notices* et tous les *Mém.* (aujourd'hui oubliés) qu'a pub. Morizot, on a de lui : *Dénonciation contre les comités des rapports de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8; *Appel au roi, contenant un essai historiq. sur les empires troublés ou renversés par les compag. d'avocats*, 1792, Paris, in-8; *Placet à la reine*, 1792, in-8; *Tableau abregé des espiégleries de la cour pendant les six premiers mois de* 1792, Paris, 1792, in-8. — Un autre Morizot (Martin), aussi avocat, ne doit pas être confondu avec le précédent. Ce dernier est aut. de *l'Inauguration de Pharamond*, Paris, 1772, in-12. M. Dufey (de Lyonne) a pub. en 1822 une nouv. édit. de cet ouv. sous le titre suiv. : *du Sacre des Rois de France*, ou *de l'Inauguration*, etc. (*v.* les nos 16,731 et 22,686 du *Dictionn. des Anonymes*).

MORLAND (sir Samuel), baronet, mécanicien angl., né vers 1625, m. en 1697, se voua d'abord à la carrière diplomatique, sous le protectorat de Cromwell, dont il se disait parent, fit partie, en 1653, de l'ambassade chargée de proposer à la reine de Suède une alliance offensive et défensive, et fut envoyé, deux ans après, à la cour du duc de Savoie pour intercéder en faveur des Vaudois, et transmettre à ces malheureux religionnaires, au nom de la nation anglaise, un secours de plus de 30 mille liv. ster. De retour en Angleterre, il fut instruit d'un complot tramé contre la vie du prince, depuis Charles II; et dès lors, ne pouvant plus que détester le gouvernement d'Olivier Cromwell, il travailla à la restauration du trône royal. Mal récompensé, selon lui, et dégoûté des grands et de la cour, il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur aux mathématiq. et à la mécanique, et eut l'hon. d'être envoyé par son souverain à Louis XIV. Nous citerons de lui : *Méthode du comte de Pagan de tracer toute sorte de fortifications, réduite à la mesure anglaise*, Londres, 1672; *Description de la Tuba stentorphonica ou porte-voix*, ibid., 1671, in fol., trad. en franç. dans le Journal des Savans; *Eléva-*

tion des eaux par toute sorte de machines, réduite à la mesure, au poids et à la balance, etc., Paris, 1683, terminé par les *Principes de la nouvelle force du feu, inventée par le chevalier Morland, l'an* 1682, etc., 1684; *Hydraustatique ou Instructions concernant les travaux hydrauliques*, 1697. V. la description de quelq. machines de l'invention de Morland dans le *Biogr. Dictionary* de Chalmers, t. 22, p. 413-423.

MORLAND (George), peintre angl., né en 1764, m. en 1804, ne reçut aucune éducation, et passa toute sa vie dans la compagnie des gens de la dern. classe, et dans la plus dégoûtante misère, ne connaissant d'autre plaisir que celui de s'enivrer. Il ne peignait ordinairement que la basse nature, et il n'avait qu'à regarder autour de lui pour trouver des sujets. Cet homme dégradé ne manquait pourtant pas de talent. Son chef-d'œuvre est un extérieur d'étable, qu'il exposa à l'académie royale en 1791.

MORLEY (George), évêque anglican, né à Londres vers la fin du 16e S., m. en 1684, était chanoine d'Oxford en 1641, et donna les revenus de son canonicat au roi Charles Ier, alors engagé dans la guerre contre les troupes du long parlement. Il rendit encore d'autres services à la cause royale, encourut la haine du parti contraire, et se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zèle de ce fidèle sujet par l'évêché de Worcester, et ensuite par celui de Winchester. On a de lui des *Sermons* et des *Lettres* en latin, 1683, in-4.

MORLIÈRE (Adrien de La), chanoine de l'église d'Amiens, né à Chauny, a laissé : *Recueil de plus. nobles et illustres maisons du diocèse d'Amiens et des environs*, 1630, in-4; *Antiquités et choses les plus remarquables de la ville d'Amiens*, 1621, in-4, réimp. sous le tit. de *bref Etat des antiquités d'Amiens*, 1622, in-4; et sous le 1er tit., 1627, in-4; 1642, in-fol.

MORLIÈRE (Charles-Jacq.-Louis-Auguste Rochette de La), littérat. plus que médiocre, né à Grenoble en 1701, m. à Paris en 1785, se fit une sorte de célébrité moins par le mérite et le nombre de ses ouv. que par la dictature qu'il s'était arrogée au Théâtre-Français. Entouré d'une troupe de jeunes gens dévoués à tous ses caprices, il établissait son camp au milieu du parterre, et, à un signal convenu, faisait applaudir ou siffler à outrance toutes les nouveautés. On le craignait, on le ménageait, on le recherchait; mais plus tard, ses essais malheureux sur le Théâtre-Français et Italien désillèrent les yeux de la foule, et le firent retomber dans l'obscurité et la misère, dont il n'aurait jamais dû sortir. Homme sans mœurs, sans principes, sans honneur, il était d'ailleurs fort instruit; mais, à l'exception de son *Angola*, hist. indienne, 1746, in-12, il n'a composé que des ouvr. médiocres, parmi lesquels il suffira de citer : *Mirza Nadir, où se trouve l'hist. des dern. expédit. de Thamas Koulikan*, 1749, 4 vol. in-12; *le Gouverneur*, comédie en 3 actes et en prose, jouée en 1751 sur le Théâtre-Italien, impr. en 1752; *le Contrepoison des Feuilles ou Lettres sur Fréron*, 1754, in-12; *le Fatalisme ou Collection d'anecdotes pour prouver l'influence du sort sur l'hist. du cœur humain*, 1769, 2 vol. in-12.

MORLINO (Jérôme), jurisconsulte napolitain qui florissait dans le 16e S., s'essaya dans le genre de Boccace, mais avec moins d'esprit et de goût, et publia, en lat., des *contes* dont la licence est presque le seul mérite. Ce recueil ordurier, impr. avec privilége de l'empereur et du pape, sous le titre de *Novellæ* (80), *fabulæ* (20) *et comœdia*, Naples, Pasquet de Sallo, 1520, 3 part. in-4, révolta la plupart des lecteurs, et fut condamné et livré au feu. Le comte Borromeo a inséré dans ses *Notizie de novellieri italiani*, deux nouvelles inédites de Morlino, où l'indécence est remplacée par la platitude. Quant aux fables et à la comédie, elles sont également insignifiantes. Cependant l'ouv. de Morlino a été payé, sur sa rareté, jusqu'à 48 liv. sterl., et 1121 fr. par les amateurs. C'est ce qui engagea Caron à le faire réimp. en 1799, in-8, à 55 exemplaires.

MORNAC (Antoine), célèbre jurisconsulte, né près de Tours, débuta au parlement de Paris en 1580, demeura pendant 34 ans attaché au barreau, se montra constamment opposé aux ligueurs, et m. en 1620, sans avoir eu le temps d'achever son gr. ouv. sur le droit romain mis en rapport avec l'ancien droit franç. : une partie de ce travail avait été publiée de 1616 à 1619, sous le tit. d'*Observationes in XXIV priores libros Digestorum et in IV priores libros Codicis*. Franç. Pinson, avocat, rassembla les notes rédigées par Mornac pour faire suite à ces premières observat., et les fondit dans une édition générale des œuvres de ce jurisconsulte, Paris, 1654-60; 1721-24, 4 vol. in-fol. On a impr. à part un opuscule de Mornac : *de Falsâ regni Protesi narratione ex majoribus commentariis fragmentum*, 1615, in-8.

MORNAY (Philippe de), plus connu de son temps sous le nom de seigneur du Plessis-Marly, né en 1549 à Buhi, dans le Vexin-Français, était allié aux plus illustres familles du royaume, et même à la maison de Bourbon. Sa mère lui inculqua en secret les principes du calvinisme, que la mort de son père, arrivée en 1560, lui permit d'embrasser ouvertement, quoiqu'il eût été destiné, dès le berceau, à l'état ecclésiastique, où il pouvait espérer d'obtenir les plus hautes dignités de l'Église romaine. Le reste de sa vie répondit à ce généreux sacrifice. A peine âgé de 18 ans, et déjà riche de connaissances, il sentit le besoin de les étendre et de les perfectionner par les voyages, et visita successiv. la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche et les Pays-Bas. Il était de retour en France pour être témoin et presque victime des massacres de la St-Barthélemi, qui lui firent chercher une retraite en Angleterre. Il revint toutefois, l'année suiv., mais se tint à la frontière jusqu'en 1575, époque à laquelle il fut appelé au service du roi de Navarre, depuis Henri IV, et chargé de l'administration des finances. Ce prince lui accorda dès lors une confiance sans bornes, et, entre autres négociations importantes, lui donna la mission d'aller réclamer l'assistance de la reine Elisabeth. Lorsque le duc d'Anjou, frère de Henri III, alla se mettre à la tête des catholiques de Flandre contre l'Espagne, il emmena avec lui Mornay, qui lui fut très-utile, sans cesser pour cela de surveiller les intérêts du roi de Navarre, auquel il ne tarda pas à se réunir de nouveau dès que le duc d'Anjou lui en eut fourni l'occasion. La ligue se déclara ouvertement en 1584. Mornay, déjà chargé des finances de son maître, et créé depuis surintendant-général de la Navarre, dut supporter presque tout le fardeau de la nouvelle guerre; aussi le vit-on se multiplier, pour servir à la fois son prince, de son bras, de ses conseils et de sa plume infatigable. Lorsque Henri III, après le meurtre des Guises, fit des propositions de paix au Béarnais, une des clauses du traité fut que Saumur serait donné pour place de sûreté au roi de Navarre, et le gouvernement de cette ville à Mornay. Celui-ci en assura la possession à son maître lors de l'assassinat du roi de France, s'empara presque en même temps (1589) de la personne du card. de Bourbon, que les ligueurs avaient reconnu pour leur roi, et courut partager les périls de Henri IV à la bataille d'Ivri. Chargé de négocier la paix avec Mayenne en 1592, il déroga cette fois, il faut le dire, aux lois de la délicatesse et de la probité. Le prince lorrain lui avait déclaré, sous le sceau du secret, quelles étaient ses conditions? Mornay divulgua tout, espérant nuire beaucoup au chef de la ligue, lequel ne s'était pas oublié lui-

mais quelques-unes des choses stipulées ni très-favorab. aux seign. et au peuple, ...ment Henri IV qui souffrit de la mau-...de son ministre, Mornay reprit bientôt ...mbles pour plaider la cause des hugue-...r d'opposer à l'abjuration de son maître. ...il lui parlaient de Rome et de sa redou-...ance, il répondait : *Nous ferons voir ...qu'il nous est plus aisé de faire un pape ...qu'à lui de faire un roi.* Si ce conseil ...été mis à exécut., nous ne saurions dire ...histoire de la France, à partir de cette ...t été différente de ce qu'elle est. Il resta ...de France catholique comme il l'avait ...de Navarre protestant, et lui rendit en-...ortants serv. ; mais enfin son zèle exces-...calvinisme le fit disgracier. Un traité *de ...de l'Eucharistie*, qu'il pub. en 1598, ...ruit au pape, qui l'appelait franchement ..., l'occasion de le faire condamner en ...une conférence tenue à Fontainebleau. ...retira dans son gouvernem. de Saumur, ...de sa grande influence sur son parti que ...tenir dans le devoir. Lors de l'assassi-...ri IV, il fit reconnaître l'autorité de la ...is plus tard, quand celle-ci se brouilla ...(1620), il resta fidèle à son jeune roi. ...il parut, à cette même époque, ouvrir ...l'idée d'une opposition armée contre la ...venait d'obtenir le rétablissement de la ...lhol. dans le Béarn : aussi fut-il dépouillé ...le son gouvernem., pour lequel il se vit ...cepter une indemnité de 100,000 liv. Il ...3, dans sa baronie de la Forêt-sur-Sèvre, ..., après avoir été, pend. près de 50 ans, ...le véritable chef des religionn., au point ...nommait *le Pape des Huguenots*. Nous ...lui, comme écrivain : *Traité de l'Église, ...té de la vérité de la religion chrét.*, An-..., in-8 ; *Disc. sur le droit prétendu par ...maison de Guise*, 1582, in-8, inséré ...m. de la ligue, t. 1 ; *le Mystère d'ini-...Hist. de la papauté*, 1607, in-4 ; *Mém. ...de Mornay*, 4 vol. in-4 mis en ordre ...r Daillé, et impr. séparément, les deux ...à la Forêt-sur-Sèvre, en 1624 et 1625, les ...suivants à Leyde, chez les Elzevirs, en 1651 ...et enfin des *Lettres* pub. par Jean Daillé en ...deux dern. de ces ouv. ont été réunis sous ...*Mém. et Correspond. de Duplessis Mornay, ...ir à l'Hist. de la Réformat. et des Guerres ...relig. en France*, Paris, 1822-25, 12 vol. ...e édit. a été publ. (par M. Auguis) sur les ...inaux : elle est précédée des *Mém. de Mad. ...y sur la vie de son mari, écrite par elle-...r l'instruct. de son fils*. V., pour plus de ...*Vie de Mornay*, par ses deux secrétaires, ...Chalopin, et par David de Liques, Leyde, ..., et un *Éloge* du même, par M. Henri ...inséré dans le rec. de l'Athénée de Niort, ...part. 1809, in 8. — V. MONTCHEVREUIL.

(CRISTOPHE), doge de Venise, remplaça ...Faliperi sur le trône ducal en 1462, et m. ...Son administ., d'abord prospère, fut mar-...a perte de Négrepont, dont Mahomet II ...ut la capitale. On accuse ce doge d'avoir ...rité, vindicatif, perfide et avare.

...on MOOR (ANT.), peintre, né à Utrecht ..., à Anvers en 1568, se distingua surtout ...ure du portrait. Il fut nommé peintre de ...uint et comblé de faveur par ce prince et ...Espag. ; mais une familiarité un peu trop ...se permit avec ce dernier, l'obligea de ...dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe l'ac-...ne sa disgrâce. Le Musée du Louvre possède trois beaux portraits : un homme ...âgé, coiffé d'une toque ornée de plumes ; ...vêtu de noir, la tête nue, la main posée sur une table ; un troisième, aussi vêtu de noir, avec une toque, et tenant des gants. Moro a peint aussi avec succès des sujets d'histoire.

MOROGUES (SÉBASTIEN-FRANÇOIS BIGOT, vicomte de), lieut.-général des armées navales, corresp. de l'acad. des sciences et honor. de celle de marine, né au Havre en 1703, ou, selon Rozier, à Brest en 1705, servit d'abord dans l'armée de terre de 1728 à 1736, entra alors dans la marine, et, par sa belle conduite, s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieut.-gén. (1771). Il conçut le désir d'arriver au ministère, et il était sur le point de réussir, lorsque, par une intrigue de cour, il fut disgracié et exilé à Ville-Fayer, près d'Orléans, où il m. en 1781. On cite de lui : *Essai sur l'application de la théorie des forces centrales aux effets de la poudre à canon*, Paris, 1737, in-8 ; trad. en allem., Nuremberg, 1766, in-8 ; *Traité des évolutions et des signaux*, 1764, in-4 ; *Mémoire sur la corruption de l'air dans les cuissons, et sur les moyens d'y remédier* (Acad. des Sc., savans étrangers, t. 1, p. 394), etc. Il a laissé d'autres ouvr. MSS., et l'on voit à Brest, dans le cabinet des modèles d'artill. et de marine, une collect. de ce genre qu'il avait formée. (L'art. consacré à ce sav. marin, p. 266 de ce Dictionnaire, est remplacé comme incomplet par celui qu'on vient de lire).

MOROGUES (JACQUES-ADRIEN-ISAAC BIGOT, seigneur DE VILLANDRY ET DE), né à Utrecht en 1709, fut successiv. gentilhomme de la cour du stathouder, major des gardes-du-corps de ce prince, général-major de la cavalerie de la république de Hollande, etc. Il est aut. de l'*Essai de tactique sur l'infanterie*, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4, attribué faussem. à Sébast.-Franç. Bigot, vicomte de Morogues, dans la nouvelle édit. de la *Bibliogr. historique de la France*, t. 3, p. 189, n° 32177.

MORONE (PIERRE). V. CÉLESTIN V.

MORONE (JÉRÔME), l'un des plus habiles négociateurs de son temps, né vers 1450, se forma à l'école de Louis-le-More, le plus dissimulé des princes d'Italie, s'attacha ensuite aux fils de ce duc, et fut nommé en 1512 vice-chancelier de Maximilien Sforza, au nom duquel il gouverna le duché de Milan. Mais, après la bataille de Marignan, il donna à son maître de lâches conseils, pour l'abandonner ensuite, et s'attacher à la fortune de Franç.-Marie Sforza, second fils de Louis-le-Maure. Il réussit à armer Charles-Quint et Léon X contre les Franç., et prit possession de Milan en 1521 au nom de son nouveau maître. Cependant il vit bientôt que, plus les Impériaux remportaient de victoires, plus leur joug s'appesantissait sur le duché de Milan, et il proposa aux Vénitiens et au pape de s'unir, ainsi que Sforza, avec la France : mais Pescaire, général de l'emper., qui parut d'abord entrer dans ses projets, le fit arrêter et jeter dans les cachots de Pavie (1525). Morone recouvra sa liberté, moyennant 20,000 florins payés au connétable de Bourbon, dont bientôt il sut gagner la confiance au point de devenir son secrét. et son prem. conseiller. Après la m. de ce prince, il conserva le même emploi auprès de son successeur, Philibert, prince d'Orange, et fut un des principaux médiat. du traité qui rendit la liberté à Clément VII (1527). Créé en 1528 duc de Bovino, dans le royaume de Naples, il m. subitement, l'année suiv., au siége de Florence. — Jean MORONE, son fils, l'un des plus illustres prélats de son temps, né vers 1508, fut placé par Clément VII sur le siége épiscopal de Novarre, passa ensuite à celui de Modène, et fut envoyé en 1542 comme nonce pontifical en Allem. pour y jeter les bases d'un concile génér. Le succès de sa nonciature lui valut le chapeau de card. et la présidence du futur concile de Trente. Envoyé ensuite par Jules III à la diète d'Augsbourg, il y soutint avec chaleur les intérêts du St-siége. Cependant, sous le pontificat de Paul IV, on censura la modération dont il avait usé

envers les protestans, et ses envieux parvinrent à le noircir au point qu'on le tint enfermé jusqu'à l'intronisation de Pie IV. Mais ce pontife confondit ses détract. en le nommant présid. du concile de Trente. Il remplit encore deux légat. sous Grégoire XIII, et m. à Rome en 1580. On peut consulter sur cet illustre prélat l'*Hist. de la littérature italienne* de Tiraboschi, t. 7, 1re part., p. 260 et suiv., et le t. 3, p. 301, de la *Biblioth. modenese*, qui contient l'indicat. des div. ouv. qu'il a laissés. Sa *vie* a été écrite par Jacobelli, év. de Foligno.

MORONE (Mathias), méd. à Casal, puis protoméd. du duché de Montferrat, fut attaché ensuite à la personne de Louis XIII, roi de France, et m. en 1650. On cite de lui : *Directorium med.-practicum*, Lyon, 1647, 1650, in-8; Francfort, 1663, in-4, par les soins et avec des additions de Séhast. Schoeffer.

MOROSINI (Dominique), doge de Venise en 1148, signala son règne par la conquête de Corfou, la prise de Pola et de plusieurs villes d'Istrie qui s'étaient révoltées, et m. en 1156. — Morosini (Michel), succéda sur le trône ducal à André Contarini le 10 juin 1382, et m. le 15 oct. de la même année.

MOROSINI (André), hist., de la même famille que les précéd., né à Venise en 1558, m. en 1618, s'était occupé dans sa jeunesse de b.-lett., de droit, et surtout de philosophie; il fut élu successivem. *sage des ordres*, *sage de terre-ferme*, et *sage grand*, fit partie du conseil des dix pend. 3 sessions, fut nommé 3 fois réformat. de l'univ. de Padoue, et faillit réunir tous les suffrages pour succeder au doge Jean Bembo. Il avait été choisi pour continuer l'hist. de la république vénitienne commencée en ital. par Paul Paruta; mais, admirateur du style de Bembo, et aspirant à un succès européen, il résolut d'écrire comme lui en langue lat., et pour présenter un ensemble de faits complet et indépendant du travail de son devancier, il fit remonter ses annales à l'an 1521 et les poussa jusqu'à l'année 1619. L'*hist.* de Morosini, divisée en 18 liv., fut pub. en 1623, in-fol., par les soins de Paul Morosini, son frère; elle fut réimpr. dans le *Recueil des Historiens de Venise* (1719, in-4), dont elle forme les t. 5, 6 et 7; et a été trad. en ital. par le sénateur Jérôme-Ascagne Molino, qui a placé en tête une vie de l'aut., Venise, 1782. On doit encore à Morosini : *Opusculorum et epistolarum pars prima*, Venise, 1625, in-8; *l'Imprese ed espeditioni di Terra Santa, e l'acquisto fatto dell' imperio di Constantinopoli dalla republica di Venetia*, ib., 1627, in-4, etc.

MOROSINI (Franç.), l'un des plus gr. capit. de son temps, né à Venise en 1618, embrassa jeune la profession des armes, et se signala sur mer contre les Turks dans plus. rencontres, de 1638 à 1648, époque à laquelle il fut nommé général des galères de la république. De nouveaux exploits, notamm. à la bataille de Naxos, sur la côte de Morée et dans l'île d'Egine, lui valurent successivem. le titre de commandant en chef de la flotte vénitienne, et le gouvernement de Candie; et il obligea bientôt à la retraite la flotte des Turks qui couvrait les côtes de cette île. Nommé généralissime après la mort de Mocenigo, Morosini prit l'île de Charcio (1658), tenta vainem. de s'emparer de la Canée (1660), et fut rappelé l'année suiv., moins pour le mauvais succès de son entreprise que pour sa sévérité excessive envers le proveditteur Ant. Barbaro. Mais il fut chargé, en 1667, d'aller défendre Candie contre les Turks, et fit l'admirat. de toute l'Europe pend. les 28 mois que dura ce siége mémorable. Malgré la capitulat. honorable qu'il obtint (1669), il se vit exposé aux fureurs du peuple de Venise; il parvint toutefois à se maintenir dans la dignité de procurateur de St-Marc, mit à la voile lors de la guerre de 1684, prit Ste-Maure, se rendit maître du Péloponèse en deux campagnes, et cette fois fut récompensé magnifiquem. par ses compatriotes. Il vit son buste placé dans une salle du palais ducal, et fut élu doge peu de temps après (1688). Il revint l'année suiv. à Venise, laissant à Cornaro la conduite du siége de Négrepont; mais la nécessité de sa présence se faisant sentir à l'armée, il fut nommé pour la quatrième fois généralissime, conduisit la flotte vénitienne dans l'Archipel (1699), et vint mourir, l'année suiv., épuisé de fatigues, à Napoli de Romanie. La *Vie de François Morosini* a été écrite en lat. par Jean Graziani, Padoue, 1698, in-4, et par Ant. Arrighi, ib., 1749, in-4. — Les généalogistes ital. mentionnent plus. autres personnages de la même famille, mais dont la vie offre peu de particularités intéressantes.

MOROZZI (Pierre-Ant.), sav. ingén. italien, inspect. des forteresses du Siennois sous le gr. duc Cosme III, né en 1660 à Colle, dans la Toscane, m. en 1718, memb. de l'acad. *de' Arcadi*, s'était livré à l'étude des lois avant de se vouer à celle des sciences mathémat. Il est aut. de div. traités de fortification, mentionnés dans son *éloge* par le docteur Girolamo Tozzi (*Notizie degli Arcadi morti*, t. 2, p. 249). — Ferd. Morozzi, de la même famille, a pub., entre autres écrits : *Del stato antico e moderno del fiume Arno, e delle cause e remedi delle sue inondazioni*, Florence, 1762, 2 t. in-4.

MOROZZO (Charles-Jos.), sav. prélat ital., né à Mondovi en 1645, m. en 1729, occupa successivement les siéges de Bobbio et de Saluces. On a de lui : *Cursus vitæ spiritualis*, Rome, 1674, in-8; réimp. avec une trad. ital., par Octave de Sainte-Croix, Turin, 1683, in-12; *Theatrum chronolog. Cartusiensis ordinis*, Turin, 1681, in-fol.; *Vita e virtù del B. Amadeo III, duca di Savoja*, ibid., 1686, in-fol.; *Cisterci reflorescentis, seu congregationum cistercio-monasticarum B. Mariæ Fuliensis in Galliâ et reformatarum S. Bernardi in Italiâ chronologica historia*, ibid., 1690, in-fol., etc. V. le 3e vol. de la *Biblioth. volante* de Cinelli, p. 370, et Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.*, t. 8, page 108.

MORRES (Harvey Redmond), vicomte et baron de Mountmorres, en Irlande, se tua d'un coup de pistolet en 1797 par le désespoir que lui causèrent les fâcheuses affaires de son pays. Il s'était montré le plus ardent défenseur de la prérogative royale, dans les discussions qui eurent lieu au parlement irlandais sur la fameuse quest. de la régence. Parmi ses écrits politiq., on remarque : l'*Hist. des principaux actes du parlement irlandais de* 1634 à 1666 (pend. l'administr. du comte de Strafford et du prem. duc d'Ormond), etc., 1792, 2 vol. in-8; *la Crise, collection d'Essais, écrits en* 1792 *et* 1793, *sur la tolérance, le crédit public*, etc.; *Dissertation historique sur l'origine, la suspension et le rétablissement de la judicature et de l'indépendance du parlement irlandais*, 1795, in-8; *Lettres de Themistocle*, 1795, in-8; *Réflexions impartiales sur la crise actuelle*, 1796, in-8.

MORRIS (Lewis), antiq. et poète gallois, né en 1702 dans l'île d'Anglesey, m. en 1765 à Penryn (comté de Cardigen), avait été chargé en 1737, par l'amirauté angl., de l'inspection des côtes du pays de Galles. Outre le *Rapport* qu'il publia à ce sujet en 1748, il a fait imp. div. pièces de sa composit., et l'on conserve de lui à Londres dans l'établissem. dit *Welch Charity School* plus de 80 vol. MSs. sur des sujets d'antiquité. — Richard Morris, son frère, poète et critique, m. en 1699, commis au bureau de la marine de Lond., n'est cité que pour avoir donné des soins à deux édit. précieuses de la Bible en langue galloise.

MORT (Jacques Le), chimiste et médecin à Harlem en 1650, obtint en 1702 à Leyde une chaire de chimie, qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa m. On a de lui : *Chymia-medico physica*, Leyde, 1688, in-8; *Pharmacia medico-physica*, ibid., 1688, in-12; *Fundamenta novo-antiqua theoriæ*

l'ed nuovo opera revocata, ib., 1700, in-8.
RTCZINI (Frédéric-Joseph, baron de), nom dont le nom véritable était Jean-Théo-Hermann, dit *Eichhorni*, né à Bautzen, en 1, vers 1750, de parens catholiques, travailla d chez un avocat, puis s'engagea dans un d'artillerie saxon, déserta ensuite, et se mit r le monde, changeant fréquemm. de nom, des dupes, et les rançonnant sans pitié. On tour-à-tour dans le Mecklenbourg, à Wittem- à Zittau, dans la Thuringe, à Nuremberg, , à Stettin, à Marienbourg, à Elbing, à Kœ- g, en Lithuanie, en Silésie, etc., prêchant ieu à séduire la populace, mais aussi à mé- r l'autorité, et excitant partout des scènes nes. Mais il fut enfin arrêté à Elberfeld phalie (1784), et dès-lors il ne fit plus que s efforts pour reconquérir, notamm. à Co- ne, la vogue dont il avait joui parfois, on nement. Privé du moyen de faire des dupes, n dans une telle obscurité, qu'on ignore ce evint après l'année 1790. On a de Mortczinni, r nom (en allemand) : *Pensées raisonnables religion révélée*, Zerbst, 1781, in-8; *Petit de poésies mêlées pour mes amis*, Witten- 782, in-8; *Vie et Aventures du baron de mi*, ib., 1783, in-8; etc.; — sous le nom mi : *le Précepteur habile, pour les trois les religions chrétiennes, ouvrage pour es en théologie*, Munster et Osnabruck, n-8; *le Mystagogue*, ou *de l'Origine et de tance de tous les mystères et hiéroglyphes ciens qui se rapportent aux franc-maçons, et extraits des sources les plus anciennes, vrai franc-maçon*, Osnabruck et Hamm, n-8, etc. Les jongleries de Mortczinni furent es dans l'*Aventurier spirituel*, ou *le Chevalier de l'ordre de St-Etienne, baron de Mort- voyageant comme vainqueur dans la foi, et r en prédication*, par C.-J. Kranf, Kœnigs- 784, in-8. L'*Almanach de l'église et des es* de 1797 consacra un article au même eur.

TELLARI (Michel), composit. de musiq., aples vers le milieu du 18e S., m. vers 1790, connaître à Rome, à Milan, à Modene et à e, par des opéras où l'on trouve des morceaux facture agréable et facile. Les princip. sont : *ssie amorose*, 1775; *Ezio*, paroles de Métas- 1775; *Alessandro nell' Indie*, paroles du , 1778.

RTEMART (Gabr. de ROCHECHOUART, is, puis duc de), né en 1600, fut attaché à XIII en qualité de gentilhomme de la chamb. lo, créé duc et pair en 1650 par Louis XIV, mé au gouvern. de Paris en 1669. Il m. en laissant un fils, le maréchal de Vivonne, et filles, dont trois ont une place dans l'histoire, e Montespan, la marquise de Thianges, et sse de Fontevrault. Le duc de Mortemart fut s seigneurs les plus aimables et les plus in- s de la cour.

RTEMART (Victurnien-Henri-Elzéar de HECHOUART, vicomte de), petit-fils du hal de Vivonne, né à Paris en 1757, entra marine, fut nommé lieutenant de vaisseau , se distingua dans la guerre d'Amérique s ordres des comtes d'Orvillier et de Grasse, ment à la malheureuse affaire du 12 av il et fut chargé de porter à Versailles la nou- lu désastre de notre armée navale. Le roi un accueil flatteur, et le nomma capitaine seau à 25 ans. Mortemart reconnut cette fa- r de nouveaux exploits; mais, au moment paix allait lui permettre de revoir sa patrie, tait digne de servir plus long-temps, il suc- à une maladie aiguë (1783). — Le marquis RTEMART, lieut.-gén. et pair de France, m. à Paris en 1823, avait été nommé par la noblesse du Poitou député à l'assemblée constituante, où il siégea parmi les défenseurs de la monarchie absolue. Il quitta la France en 1791, fit la campagne des princes, et en 1794 devint colonel d'un corps français au service d'Angleterre. Etant passé ensuite en Portugal, il y resta jusqu'à la paix d'Amiens, revint en France à cette époque, et y vécut ignoré jusqu'à la restauration.

MORTIMER (Roger, comte de), puissant baron anglais, né vers 1287 sur les confins du pays de Galles, fut reçu cheval. en 1306 avec Edouard II, alors prince de Galles, et fit la guerre en Ecosse, en Irlande et en Gascogne, pend. les 14 premières années du règne de ce prince, qui le nomma son lieut. en Irlande. Cepend. il se joignit, en 1320, aux barons mécontens, comme lui, de la faveur que le roi accordait aux Spensers, et leva l'étendard de la révolte. Mais il ne réussit point, et fut enfermé à la Tour de Londres. Etant parvenu à s'évader, il se réfugia en France, et y devint l'amant de la femme de son maître, Isabelle, qui, brûlant de renverser les Spensers, s'unit à lui pour rentrer à main armée en Angleterre. Appuyés du comte de Hainaut, ils débarquèrent sans opposition sur la côte de Suffolk (1326), virent le nombre de leurs partisans s'accroître de jour en jour, et réussirent à déposer le roi et à placer la couronne sur la tête de son fils (1327). La même année Mortimer fit assassiner le malheureux Edouard II, qu'il tenait en prison. Il ne chercha point à se faire admettre dans le conseil de régence établi par le parlement; mais il rendit ce conseil inutile, usurpa toute l'autorité royale, et fut bientôt aussi abhorré que les anciens favoris du roi défunt. Dans une invasion que les Ecossais firent en Anglet., il empêcha Edouard III de leur livrer bataille, et s'exposa ainsi à toute la colère des patriotes anglais. Ce fut alors que, pour se débarrasser au moins des ennemis de l'extérieur, il consentit à reconnaître Robert Bruce comme souverain indépendant du royaume d'Ecosse. Ce traité porta au comble l'exaspér. publ.: mais Mortimer effraya pour quelque temps encore les mécontens par l'assassinat juridique du comte de Kent et l'emprisonnem. du comte de Lancastre : ces deux princes étaient les oncles du jeune monarque anglais. Incapable désormais de prendre conseil de la prudence et de la modérat., l'ambitieux seigneur afficha une hauteur et une magnificence si extravagantes que son propre fils Godefroi l'appelait *le roi de la folie*. Cepend. Edouard III, parvenu à l'âge de 18 ans, et se sentant capable de gouverner par lui-même, fit arrêter et juger son insolent minist. Le parlem. le condamna d'après la notoriété supposée des faits, sans enquête préalable, sans entendre sa réponse ni interroger un seul témoin : Mortimer fut pendu près de Smithfield, en 1330.

MORTIMER (Thomas), écriv. anglais, mort à Londres en 1809 dans sa 80e année, a donné un gr. nombre d'ouvrages utiles, mais écrits d'une manière un peu prolixe, parce qu'il travaillait pour vivre et n'avait pas le temps d'être concis. Nous citerons : *le Plutarque anglais*, ou *Vies des plus illustres personnages de la Grande-Bretagne, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à George II*, 1762, 12 vol. in-8, trad. en franç. (par la baronne de Vasse), Paris, 1785-86, 12 vol. in-8; *Dict. du Commerce*, 1766, 2 v. in-fol.; *Elém. du Commerce, de la politique et des finances*, 1772, in-4; *Dictionnaire de poche de l'étudiant*, ou *Abrégé de l'histoire universelle, de la chronologie et de la biographie*, etc., 1777. On trouve sur cet auteur une *notice* avec portrait dans l'*European Magazine*, vol. 25, pag. 219. — John Hamilton Mortimer, peintre, né en 1739 à Easbourne (comté de Sussex), m. en 1779, se fit quelq. réputat. par ses tableaux, dont les princip. sont : *le roi Jean signant la grande charte, la bataille d'Azincourt*, une suite des pro-

grès du vice et un *portrait de sir Arthegull*, d'après Spenser.

MORTO ou MORTUO (Louis), peintre du 16e S., né à Feltre, dans la marche de Trévise, vint de bonne heure à Rome, s'y livra à l'étude des vues souterraines, qu'il peignit avec succès, passa ensuite à Venise, où il travailla avec le Giorgion, et fut un des prem. qui mirent en honneur la manière dite *égratignée*. Après avoir séjourné alternativem. à Florence et dans le Frioul, il se vit réduit, faute d'ouvrage, à prendre du service dans un corps de troupes vénitiennes destinées à combattre les Turks, et fut tué à l'âge de 45 ans dans un combat livré près de Zara, dans l'Esclavonie. On peut consulter sur cet artiste et ses product. le tome 5, page 45 des *Elogj de' più illustri pittori*, etc.

MORTON (Jean), card., archev. de Cantorbéry, gr.-chanc. d'Anglet., né en 1410 dans le petit bourg de Bare, au comté de Dorset, m. en 1500, remplit d'abord une chaire de droit civil, puis la place de principal de Peckwaters'inn, obtint successivem. divers bénéfices ecclés. et la charge de maître des rôles en 1473. Tout dévoué à la cause de Henri VI et des Lancaster (parti de la rose rouge), il sut toutefois se conformer au gouv. légitime d'Edouard IV, qui lui donna l'évêché d'Ely (1477), l'admit dans son conseil-privé, et le nomma même un de ses exécuteurs testamentaires. Le prélat, sous le règne de Richard, duc de Glocester, sema la divis. entre ce prince et le duc de Buckingham, et se vit forcé d'aller chercher un asile sur le continent. Il reparut en Angleterre à l'avènem. au trône du comte Henri de Richemond, et ce fut pour négocier avec succès un mariage entre Henri VII et la fille d'Edouard IV, et réunir ainsi les partis des deux roses. Non-seulement il se vit rappelé au conseil, mais il fut nommé prem. ministre du nouveau roi, archevêque de Cantorbéry en 1486, gr.-chancelier du royaume l'année suiv., et card. en 1493. S'il faut en croire Thomas More, il ne se montra pas moins recommandable par sa sagesse et sa vertu que par l'autorité de ses charges. Sa *vie* a été écrite par Jo. Rudden, Londres, 1607. Quelques aut. font honneur à ce prélat de la *Vie de Richard III*, plus généralem., et à meilleur droit, à Thomas More.

MORTON (Jacques, 4e comte de), de la puissante famille des Douglas, se trouvait, en 1557, l'un des chefs de la ligue formée par les religionnaires contre Marie de Lorraine, régente d'Ecosse. Après la m. de cette princesse, il posséda pendant quelq. temps la confiance de sa fille, Marie Stuart, et fut même élevé par elle à la dignité de gr.-chancelier du royaume; mais, de concert avec Henri Darnley, Murray et plus. seigneurs mécontens, il projeta et facilita le meurtre de David Rizzio. Abandonné presque aussitôt par le roi et par Murray, il s'enfuit en Angleterre avec les autres conjurés, et ne revint en Ecosse qu'après avoir obtenu sa grâce par l'entremise de Bothwell. Les nobles écossais s'étant réunis à Stirling contre le nouvel époux et pour le jeune fils de la reine, Morton fut un des chefs de cette confédération, qui eut bientôt mis sur pied une armée considérable. L'on sait que Bothwell s'enfuit, que Marie, enfermée au château de Lochleven, parvint à s'échapper, fut battue, et chercha un refuge en Angleterre. Lors de l'assassinat de Murray (1570), le parti du roi fut un moment dans la plus grande consternat.; mais Morton eut recours à la reine Elisabeth, et, de concert avec elle, leurra les deux partis d'un vain espoir de conciliation. Cependant on en vint aux armes; Morton s'empara de Leith, et le fit fortifier, mais tomba bientôt entre les mains de ses ennemis (1571). Rendu ensuite à la liberté, grâce aux efforts du comte de Marr, il essaya vainem. de disputer la régence à ce seigneur; du moins il renversa tous ses projets, l'empêcha de travailler avec succès à la réunion des partis, et le fit périr du chagrin de n'avoir pu réussir (1572). Ce fut alors que, par la protection puissante d'Elisabeth, il fut enfin nommé régent. Il conclut d'abord un traité à Perth avec un des chefs des partisans de la reine (1573), et ramena la tranquillité dans tout le royaume. Mais il se rendit odieux au peuple par ses exactions, aux nobles et au clergé par ses procédés arbitraires, aux favoris du jeune roi par sa hauteur, et fut obligé de se démettre de la régence (1578). Toujours habile à profiter des chances favorables, il reparut encore sur la scène politiq. au bout de quelque temps, et ressaisit par le fait toute l'autorité, même celle qu'il avait eue sur son jeune maître. Malheureusement pour lui, il ne ménagea pas davantage les favoris, qui déjà l'avaient renversé et qui jurèrent sa perte. En vain Elisabeth, pour le sauver, menaça, prix, rassembla un corps de troupes sur les frontières d'Ecosse, et envoya Randolph comme ambassad. dans ce pays; Morton fut enveloppé dans une procédure irrégulière dictée par la violence et l'oppression, et fut condamné à mort comme coupable de trahison. Il eut la tête tranchée (1581), et montra dans ses derniers momens une tranquillité d'âme admirable.

MORTON (Thomas), prélat anglais, né à York en 1564, étudia au coll. de St-Jean à Cambridge, obtint par son mérite l'évêché de Chester en 1615, fut transféré à celui de Litchfield et Coventry en 1618, puis de Durham en 1632, et m. en 1659. Il a laissé divers ouv. estimés des théolog. anglais, et mentionnés (au nombre de 14, outre ceux restés MSs.) par M. George Crabb dans son *univ. hist. Dictionary*, Londres, 1825, in-4. Nous nous bornerons à citer les suiv.: *Apologia catholica*, Londres, 1605 et 1606, 2 vol. in-4; *Antidotum adversùs Eccles. rom. de merito ex condigno venenum*, Cambridge, 1637, in-4; et *Confessions and proofs of protestant divines*, etc., Oxford, 1644, in-4, pub. par l'archev. Usher, avec plus. autres écrits du même sur la même matière.

MORTON (Richard), méd. anglais, né dans le comté de Suffolk, m. dans le comté de Surrey en 1698, méd. du prince d'Orange, s'était fait un gr. réputat. dans le traitem. des maladies chroniques de la poitrine. Il fut un des prem. promoteurs du quina en Angleterre; mais il fut malheureus. trop imbu de cette ridicule chimiatrie qui a déshonoré la méd. des 17e et 18e S. On cite de lui: *Phthisiologia, sive exercitationes de phthisi*, Lond., 1685, in-8, trad. en anglais, 1694, in-8; *Exercitationes de morbis universalibus acutis*, ib., 1692, in-8; *de Febribus inflammatoriis*, ib., 1694, 1698, in-8; *Opera omnia*, Amst., 1696, 2 vol. in-8; Lyon, 1697, 2 vol. in-4; Venise, 1737; Leyde, 1757.

MORTON (Thomas), colon anglo-américain, commença, vers l'an 1625, la première plantat. de Braintrée (état de Massachusetts). Il encourut quelq. répressions de la part des magistrats de la colonie de Plymouth pour l'imprudence qu'il commit en confiant, dans des vues d'intérêt, des armes à feu et d'abondantes munitions de chasse aux Indiens; et il se vengea en publiant, en 1620, un pamphlet contre ses juges. Il m. vers 1644 dans un âge assez avancé, laissant un ouv. intit.: *la nouvelle Canaan angl.*, etc., Boston, 1632, in-4. — Charles Morton, minist. anglican, m. en 1698, pasteur de l'église de Charlestown, au Massachusetts, s'était déjà fait un nom en Angleterre dans les querelles théol. entre les épiscopaux et les puritains (dont il avait entraîné le parti) lorsqu'il passa en Amériq. (1685). Ch. Morton avait fondé l'acad. de Newington-Green, d'où sont sortis plus. eleves distingués, notamment le célèbre aut. de *Robinson-Crusoe* (v. Foe). Nous ne citerons pas tous les opusc. de controverse, de dévotion et de politiq. dont il est auteur, et qui décèlent une érudition assez étendue; ses deux ouv. les plus importans, restés MSs., sont: *Compendium physicæ ex autoribus extructum*,

conservé dans la biblioth. de la société historiq. de Massachusetts; et *Système complet de physique générale et spéciale*, qui se trouve à la bibliothèq. du collége Bowdoin. — Un autre ecclésiast. anglo-américain, Nathaniel MORTON, secrét. de la colonie de Plymouth vers la fin du 17e S., a écrit un *Précis de l'hist. eccléS. de Plymouth*, conservé aux archives de cette église : et un *Mémorial de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Récit*, etc., 1669, in-4.

MORTON (Jacques DOUGLAS, comte de), pair et surintendant des archives d'Ecosse, présid. de la société royale de Londres, memb. de l'acad. des sciences de Paris, né à Edimbourg en 1707, m. en 1768, avait cultivé les sciences en amateur éclairé. Il forma dans sa ville natale, à l'âge de 26 ans, une société de philosophes qui est aujourd'hui l'une des plus célèbres académies de l'Europe, et soutint avec éloquence les intérêts de l'Ecosse dans le parlem. V. son *Eloge* par Grandjean de Fouchy, dans le Recueil de l'acad. des sciences, année 1770, Histoire, p. 149.

MORUS (Thomas). V. More.

MORUS (Alexandre), ministre protestant, né à Castres en 1616, m. à Paris en 1670, fut d'abord principal du collége que les calvinistes avaient dans sa ville natale. Il occupa ensuite les chaires de grec et de théologie, et remplit les fonctions de minist. à Genève. S'étant rendu de là en Hollande sur l'invitation de Saumaise, il fut nommé prof. de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Sur la fin de sa vie, il vint exercer le ministère à Charenton, où ses sermons attirèrent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits polémiques; et l'on cite de lui une réponse à Milton sous ce tit.: *Alexandri Mori fides publica*, La Haye, 1654, in-8. Le *Panégyrique* de ce ministre a été impr. à Amsterdam, 1695, in-8.

MORUS (Samuel-Frédéric-Nathanael), humaniste et théol. saxon, né à Lauban, dans la Lusace-Supérieure, en 1736, m. en 1792, se distingua de bonne heure parmi les élèves de l'université de Leipsig, à laquelle il demeura attaché par divers emplois importans. Il ne laissa point d'enfans; mais un gr. nombre de ses élèves accompagnèrent son convoi, et les étudians de l'univ. prirent spontanément le deuil et le portèrent plus semaines. Nous citerons de lui : *Longinus, cum animadv. et versione novâ*, Leipsig, 1769, in-8; *Libellus animadversionum ad Longinum*, ib., 1773, in-8; *M. Antonini imper. comment. quos ipse sibi scripsit cum syllabo var. lect. et conjecturarum*, ibid., 1774, in-8; *Vita J.-J. Reiskii*, 1776, in-8; *Dissertat. theol. et philolog.*, 1787 et 1794, 2 vol. in-8; un *Choix de Sermons*, 1786, in-8; *Epitome theolog. christ.*, 1789, in-8 (prescrit comme manuel dans plus. états de l'Allemagne); des *Leçons* en lat. *sur l'Epître aux Romains* (mises en ordre par J.-T.-G. Holzapfel), Leipsig, 1793, in-8; — sur celles *de St Jacques et de St Pierre* (par C.-A. Donat, 1784, in-8), etc. On trouvera dans Meusel la liste des *notices biographiques* consacrées à Morus, et l'on pourra juger combien la mémoire de ce gr. théol. est chérie et vénérée de ses compatriotes.

MORVAN. V. Bellegarde.

MORVEAU. V. Guyton.

MORVILLE (Ch.-Jean-Bapt. FLEURIAU, comte de), fils du garde-des-sceaux Fleuriau d'Armenonville, né à Paris en 1686, m. en 1732, débuta au Châtelet à l'âge de 20 ans par les fonctions d'avocat du roi, devint successivem. conseiller au parlem. de Paris, puis procureur-général au grand-conseil. Ayant été nommé à l'ambassade de Hollande (1718), il détermina les états-généraux à signer la quadruple alliance, et fut envoyé ensuite au congrès de Cambrai (1721) comme plénipotentiaire. Chargé du départem. de la marine après son père, en 1722, il obtint l'année suiv. un fauteuil à l'académie française et le porte-feuille des affaires étrangères. Il quitta l'administrat. en 1727, et passa le reste de ses jours dans la retraite; mais on peut croire qu'il n'était point disgracié, puisque le roi lui accorda une pension de 20,000 livres et un logement à Versailles.

MORVILLIERS (Jean de), chancelier, né à Blois en 1506, m. à Tours en 1577, embrassa l'état ecclésiastiq., et fut bientôt pourvu de plus. riches bénéfices. Entré au grand-conseil, par la protect. des Guises, il fut un des juges du chancelier Poyet, remplit ensuite l'ambassade de Venise avec beaucoup d'adresse et de succès, et, de retour en France, fut élevé à l'évêché d'Orléans (1552). Il assista aux conférences d'Ardres, parut avec éclat au concile de Trente, conclut un traité entre Charles IX et la reine Elisabeth (1563), et se démit de son évêché l'année suivante. Il avait refusé les sceaux après la m. du chancelier Olivier, et contribué à les faire donner à L'hospital; mais à la retraite de ce grand homme, il fut obligé de les accepter. Il les remit en 1571, après les avoir gardés deux ans et quelq. mois, se retira dans son abbaye de Saint-Pierre de Melun, et fit toutefois encore de fréquens voyages pour les intérêts de l'état. Morvilliers était un homme faible, mais qui avait une grande expérience des affaires. Il crut sagement que le seul moyen de rétablir l'autorité royale était de traiter les protestans avec douceur. Il a laissé des *lettres* et des *négociations*, qui sont en MSs. à la biblioth. du roi; et des *memoires de son temps*, dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot à Dijon. (*V.* la *Biblioth. histor. de France*, n° 1834.)

MORVILLIERS (Masson de). V. Masson.

MORY D'ELVANGE (N.), né vers 1740, m. sur l'échafaud révolutionn. en 1794, a pub. : *Notice d'un ouvr. intit.* : Recueil pour servir à l'hist. métallique des duchés de Lorraine et de Bar, Nanci, 1782, in-8; *Essai historiq. sur les progrès de la gravure en médailles chez les artistes lorrains*, 1783, in-8; *Notice d'une collection métallique donnée à la biblioth. de Nanci par le roi Stanislas Ier*, ib., 1787, in-8.

MOZZILLO (Fox de). V. Fox.

MOSCARDO (Lodovico), patricien de Vérone, littérat. du 17e S., écrivit *Storia di Verona* en 12 liv., et enrichit sa patrie d'un musée, dont il pub. le catalogue, sous ce titre : *Memorie del museo del conte Lodovico Moscardo, descritte in tre libri, che trattano delle cose antiche, pietre minerali, e terre de' coralli, conchiglie, animali, frutti*, etc., *in esso esistenti*, Vérone, 1762, in-fol., fig.

MOSCATELLO (Jean-Bernard), jurisconsulte napolitain du 16e S., est aut. d'une *Pratica de' tribunali*, impr. avec les addit. de Fr.-Marie Prato en 1645. — Un autre Moscatello (J.-Phil.), écriv. du dépôt des archives romaines, est mentionné dans l'ouvr. de Bonamici, intit. *de pontificiar. epistolar. scriptoribus*.

MOSCATI (Pierre), né à Milan en 1740, d'un chirurgien de cette ville, devint à l'âge de 22 ans profess. de médecine à l'université de Pavie, et acquit en peu de temps une grande réputation. Entraîné dans la carrière politique par les évènemens de 1796, il fut d'abord membre du conseil, puis du directoire de la république cisalpine; et, sous les gouvernem. qui se succédèrent en Italie, Moscati occupa la direction-générale de l'instruct. publiq., et obtint successivement les dignités de sénateur, comte, conseiller-d'état, grand-dignitaire de la couronne de fer et chevalier de la Légion-d'Honneur; il était en même temps méd. du vice-roi Eugène et de sa famille. Cependant les changemens politiques de 1814 l'éloignèrent des affaires publiques; mais malgré le rôle assez important qu'il avait joué pendant la domination de Bonaparte, le comte Moscati resta dans sa patrie, et ne cessa point d'y

jouir de la haute considérat. due à ses talens, à son caractère, ainsi qu'à sa fortune. Il m. à Milan en 1824. Les sciences physiques et chimiques, qu'il avait cultivées avec beaucoup de succès, lui doivent plus. mémoires intéressans.

MOSCHEROSCH (Jean-Michel), littérateur allemand, né en 1600 à Wildstadt, sur le Rhin, à quatre lieues de Strasbourg, m. à Worms en 1669, fut successivem., après avoir rempli plus. emplois subalternes, conseiller des guerres de la couronne de Suède, secrétaire fiscal de la ville de Strasbourg, président de la chancellerie et conseiller de la chambre de finances du comté de Hanau. On cite de lui : *Winderliche*, etc. (Visions merveilleuses et réelles), Strasbourg, 1660-65, 2 vol. in-8; *Technolog. allemande et française*, ib., 1656, in-8; *Anthologia seu floriteglum epigrammatum selectissimar.*, ib., 1650; Francfort, 1655; Iéna, 1672, in-12.

MOSCHION est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Pline et Plutarque. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les poètes grecs de Plantin, 1568, in-8. On n'est pas moins incertain sur le livre *de mulieribus morbis*, pub. en grec à Bâle, 1566, in-4; en grec et en lat. par J. Spacius dans *Cinædiorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol.; idem, par F.-O. Dewez, Vienne, 1793, in-8.

MOSCHOPULE (Manuel), est le nom de deux grammairiens grecs, que Hody a mal à propos confondus et qui étaient cousins. Le plus ancien, né dans l'île de Crète, florissait sous l'empereur Manuel Paléologue vers la fin du 14e S.; le second, qui était de Byzance, fut du nombre des Grecs qui, après la prise de Constantinople, cherchèrent un asile en Italie. Moschopule de Crète est auteur d'une *Gramm.*, pub. en 1540 à Bâle, et de *scholies*, encore inéd., sur les Héroïques de Philostrate. Il faut probablement lui donner aussi les *scholies* sur Hésiode, qu'un MS. d'Espagne lui attribue formellement, mais que Trincavelli a pub. sous le nom de Manuel de Byzance. Ces scholies se trouvent aussi dans l'Hésiode de Heinsius, et ont été réimpr. en 1820 par M. le profess. Gaisford. Manuel de Byzance est bien certainem. l'aut. du *Choix de mots attiques*, qui a paru à Venise en 1524, et à Paris en 1532, chez Vascosan; mais nous ne saurions prendre sur nous de lui attribuer aussi, avec d'autres bibliogr., le traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Peruschedôn*, dont Robert Etienne a donné une magnifiq. édit. en 1545, et qui a été réimpr. à Vienne en 1773 et en 1807. Nous ne pouvons dire non plus auquel des deux Moschopule l'on doit attribuer les *scholies* sur les deux prem. livres de l'Iliade, que Scherpezeel a fait impr. à Utrecht en 1719; la *Vie d'Euripide* qu'on lit au commencem. de plus. édit. de ce poète, le traité *sur les carres magiques*, trad. en latin et lu par La Hire en 1691, à l'acad. des sciences, etc.

MOSCHUS, poète bucoliste grec, naquit à Syracuse. On ne sait rien de sa vie, rien sur l'époque de sa mort : celle même de sa naissance n'est pas sans incertitude. On la place à tort, selon nous, vers la 156e olympiade, sous le règne de Ptolémée-Philométor, environ cent quatre-vingt ans av. J.-C. Disciple et ami de Bion (*v.* son article), il se distingua comme lui dans un genre de poésie (l'idylle) dont ils doivent être regardés comme les inventeurs. Un petit nombre de pièces ou plutôt de tableaux charmans, pleins de grâce dans le sujet et de talent dans l'exécution, ont fait à Moschus une réputation égale à celle de Théocrite et de Bion. *L'Amour fugitif*, *l'Enlèvement d'Europe*, sont des modèles parfaits de la manière dont le genre gracieux doit être traité; et l'idylle *sur la mort de Bion* est peut-être la plus belle élégie que nous ait laissée l'antiquité. Anciennem. confondues avec les poésies de Théocrite, celles de Bion et de Moschus en furent détachées, pour la première fois, par van Metkerke, Bruges, 1565, in-4, et elles en ont toujours été distinguées depuis; mais la mort n'a point séparé les deux poètes que l'amitié avait si étroitement unis pendant leur vie; et toutes les édit. placent les poésies de Moschus à la suite de celles de Bion, et jointes le plus souvent à celles de Théocrite, notamm. dans les excellentes édit. de Brunck, Gaisford et de MM. Kiesling, Briggs et Boissonade. Ces deux poètes ont été trad., chez nous, en vers par Longepierre et Poinsinet de Sivry, et en prose par MM. Gail, et Coupé dans ses *Soirées littéraires*.

MOSCHUS (Jean), moine grec, surnommé *Eucratès*, vécut sous les règnes de Tibère et de Maurice, et m. en 620. On sait qu'il habita sur les bords du Jourdain, qu'il remplit l'office de *prœcentor* (grand chantre) au nouveau monastère de St-Saba, qu'il visita ensuite les solitudes de la Syrie et de l'Egypte, et vint même jusqu'en Occident. Il a laissé un ouvr. intitulé *Leimon*, etc., c.-à-d. le pré ou le verger spirituel; c'est le recueil des vies des saints solitaires de son temps. Ambroise le Camaldule en a donné une traduct. latine, qui a été impr. dans le tom. 7 des *Vitæ sanctor.* de Lippomani, et qui forme le 10e livre des *Vitæ patrum* de Rosweyde. Enfin le texte grec, divisé en 219 chapit., a été pub. par Fronton du Duc dans le tom. 2 de l'*Auctarium Bibl. patr.*, d'où il a passé dans le tom. 13 de la *Bibl. patr.* Quelques fragm. de ce texte étaient restés inédits : Cotelier les a publiés, avec une version latine, dans le tom. 2 des *Monument. ecclesiast. græc.* Arnauld d'Andilly a trad. en franç. l'ouvr. de Moschus; mais il en a retranché plus. passages.—Un autre Moschus (Démétrius), poète et orateur grec du 15e S., vint probablement en Italie après la prise de Constantinople par les Turks, et habita successivem. Ferrare, Mirandole, Mantoue et Venise. Il a laissé des poésies légères, des discours et un poème d'Hélène, dont Giraldi fait l'éloge dans son livre de *Past. suor. tempor.*, tom. 2.

MOSELEY (Benjamin), médecin anglais, né dans le comté d'Essex, m. en 1819, fut d'abord chirurg. et apothicaire à Kingston (Jamaïque), pendant la guerre des colonies anglaises contre la métropole, et devint chirurgien en chef de l'île. A la paix, il visita New-York, Philadelphie, et la plupart des provinces américaines, fut élu membre de la société philosophiq., passa quelque temps à Londres, alla prendre son prem. grade comme médecin à Leyde, et après avoir parcouru l'Europe, revint se fixer définitivem. à Londres en 1785. Il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Chelsea, et soigna le célèbre Fox dans sa dernière maladie. Malheureusem. pour sa réputation, il se montra l'un des plus ardens ennemis de la vaccine, qu'il regardait comme une innovation des plus dangereuses, comme un véritable empoisonnem. On cite de lui *Observat. sur la dyssenterie des Indes occidentales*, 1783, in-8; *Traité sur les propriétés et les effets du café* (1785, in-8), qui eut une 3e édit. dans la même année et une 5e en 1792; *Traité sur les maladies des Tropiques* (4e édit., 1806, in-8); *Traité sur le sucre*, 1799, in-8; *Traités médicaux*, 2e édit., 1803, in-8; *Traité sur la Lues Bovilla ou vaccine*, 1806, in-8; trad. en franç. dans le livre intit. : *la Vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, Paris, 1807, in-8; Comment. sur la *Lues Bovilla*, 1804, in-8, et en 1805, in-8, etc.

MOSELLAN (Pierre), savant grammair. allem. du 16e S., m. à Leipsig en 1524, a laissé plusieurs ouvr. de grammaire et des notes philologiques sur quelq. auteurs latins.

MOSCOSO D'ALVARADO (Louis), officier espagnol et l'un des compagnons d'armes de François Pizarre dans la conquête du Pérou, suivit Ferdinand Soto dans son voyage de Floride, et lui suc-

da en 1542 dans l'emploi de gén. de cette colonie. Mais se trouvant plus que des troupes rebutées et découragées, il se contenta des conquêtes déjà faites par son prédécesseur, revint à Passico, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, et passa ensuite au Mexique, où il servit encore le vice-roi de son conseil et de son épée.

MOSER (Gaspard-Michel), peintre, né à Schaffhouse en 1707, m. à Londres en 1783, se voua d'abord à l'orfévrerie, et travailla de l'orfévrerie, pendant un séjour qu'il fit à Genève; mais s'étant rendu à Londres en 1726, il y établit une petite académie de peinture, qui acquit de la réputation, et dont il fut nommé vice-président, avec une pension de 100 liv. sterling. Ses peintures, ses médaillons en émail et ses ouvrages d'orfévrerie, qu'il ne discontinua pas, furent très-recherchés.—Sa fille Marie, née en 1744, fut aussi habile que lui dans la peinture, surtout pour les fleurs.

MOSER (Jean-Jacques), publiciste allemand, né à Stuttgard en 1701, m. dans la même ville en 1785, fut nommé profess. extraordin. à l'université de Tubingue à l'âge de 19 ans, conseiller de régence à Stuttgard en 1726, accepta ensuite une chaire de droit à Tubingue, puis à Francf.-sur-l'Oder (1736), où il dirigea en même temps l'université. Il eut ensuite des désagrém. provoqués sans doute par son humeur un peu difficile, et se retira dans la petite ville d'Eberadorf (pays de Reuss), où il se trouva engagé avec les hernutes dans des querelles religieuses. Il entra, en 1747, au service du prince de Hesse-Hombourg, qu'il quitta bientôt, fut rappelé dans sa patrie vers 1751, et y remplit la charge d'avocat consultant auprès des états de Wurtemberg. Ces états ayant eu quelques démêlés avec le souverain, celui-ci, au mépris de leurs droits, fit arrêter Moser, et l'envoya dans la forteresse de Hohentwiel. Moser recouvra sa liberté, au bout de cinq ans, sur un ordre du conseil aulique de l'Empire; et dès-lors, cessant de prendre part aux affaires publiques, il se livra exclusivem. à l'étude. Lessel a donné une liste de ses ouvr., qu'il divise en 31 classes et qui s'élèvent au nombre de 484, dont 17 sont demeurés inédits, 16 lui sont contestés, et 4 ne lui sont dus que comme éditeur. Cette immense collection se compose de 702 vol. publiés séparém., dont 71 sont in-fol. Ses ouvr. sur le droit public sont encore très-estimés. Nous nous contenterons de citer de lui : *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, Tubingue, 1731, réimpr. 6 fois; *Ancien droit public d'Allemagne*, Nuremberg, 1727, 1753, 26 vol. in-4; *Nouveau droit public*, Stuttgard, 1766 et suiv. : *Manuel du droit public de l'Empire*, Francfort, 1768-69, 2 vol. in-8; *Esquisse de droit public des électeurs ecclésiastiq.*, ib., 1738; *Droit public d'Aix-la-Chapelle, Augsbourg, Constance, Trèves, Zell, Anhalt, Nuremberg*, etc., plus. vol. in-fol.; *Principe du droit des nations européennes en temps de guerre*, Tubingue, 1752, in-8; *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe en paix et en guerre*, Stuttgard, 1777-80, 10 vol. in 8; *Supplém. au droit public en temps de paix*, 1778-80, 5 vol.; *Supplément, etc., en temps de guerre*, 1779-81, 3 vol. in-8; *Dissertations sur le droit ecclesiastique allemand*, Francfort et Leipsig, 1772, in-8; *Dissertat. sur les droits des jésuites en Allemagne* (Ratisbonne), in-fol. On a sa *Vie* écrite par lui-même, Francfort et Leipsig, 1777-83, 4 vol. in-8.—Moser (Frédéric-Charles de), fils du précéd., né à Stuttgard en 1713, m. dans le Wurtemberg en 1798, se forma, sous la direction de son père, aux affaires publiq., et fut successiv. conseiller aulique de Hesse-Hombourg, député des deux Hesses au cercle du Haut-Rhin, et administrat. du comté impérial de Falkenstein. En 1770 il fut mis à la tête des affaires publiques à Darmstadt, avec le titre de prem. ministre et de chancelier; mais plus tard, se voyant disgracié, il intenta un procès à son souverain devant le conseil aulique de l'Empire, et obtint une éclatante satisfact. du landgrave qui lui assigna même une pension de 5000 florins. Parmi ses nombreux ouvr., qui ne sont guère que des compilat., nous citerons : *Recueil des recès du saint empire romain*, Leipsig et Eberadorf, 1747, 3 vol. in-4; *des Langues de cour et d'état en Europe*, Francfort, 1750, in-8; *Opuscules pour servir à l'explication du droit public et des nations, et du cérémonial de cour et de chancellerie*, Francfort et Leipsig, 1751-65, 12 vol. in-8; *le Maître et le Serviteur*, ou *les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, 1759, 1763; trad. en franç. par Champigny, Hambourg, 1761; *Mém. pour servir au droit public et des nations*, Francfort, 1764-72, 4 vol.; *Apologie du comte de Goertz*, ministre de Suède, tirée des actes authentiques, 1776; Hambourg, 1791; *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, Francfort et Leipsig, 1784-90, 12 vol. in-8, auxquels il fit succéder de *Nouvelles archives*, Manheim et Leipsig, 1792-94, 2 vol. in-8. — Moser (Guillaume-Godefroi), conseiller intime et présid. à Darmstadt, puis député de cercle à Ulm, né à Tubingue en 1729, m. en 1793, a laissé : *Principes de l'économie forestière*, Francf. et Leipsig, 1757, 2 vol. in-8; *Archives forestières*, Ulm, 1788-96, 17 vol. in-8.—Son père, pasteur wurtembergeois, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraïcum et chaldaïcum*, pub. à Ulm en 1795.

MOSER (Juste). V. Moeser.

MOSÈS MENDELSSOHN. V. Mendelssohn.

MOSÈS-MICOSTI, célèbre rabbin espagnol du 14e S., un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandem. de la loi judaïque, a pub. un savant ouv., intitulé *Sepher Mitsevoth gadol*, c.-à-d. *le Grand Livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM (Jean-Laurent de), théolog. protestant, né à Lubeck en 1694, s'annonça de bonne heure par des écrits sur des questions de théologie et d'histoire, qui le firent rechercher de plusieurs gouvernem. Il donna la préférence au duc de Brunswick, et alla professer la théologie à l'université de Helmstadt, de 1723 à 1747. Comblé de toutes les dignités qu'il fut au pouvoir du duc de lui conférer, membre du conseil chargé de la direction suprême de l'Eglise et de l'instruct. publique, abbé de Marienthal et de Michaëlstein, inspecteur-général de toutes les écoles du duché de Wolfenbuttel et de la principauté de Blanckenburg, il reçut encore des souverains étrangers et de diverses sociétés savantes des marques de la plus haute considérat. En 1747 le gouvernem. d'Hanovre réussit à lui faire accepter une chaire de théolog. à Gottingue, avec le titre de chancelier de l'université. Mosheim m., épuisé de travail, en 1755. Il a rendu à l'histoire ecclésiastique des services qui ont été appréciés chez toutes les nations étrangères; mais l'influence qu'il a exercée sur la littérature de son pays par ses sermons si purs, si élégans, si harmonieux, n'est pas moins digne d'être remarquée. Gellert, son émule, a été jusqu'à dire que la postérité désignera peut-être l'époque du bon goût de l'éloquence allemande par le nom de siècle de Mosheim. Comme Fenélon, avec lequel il paraît avoir eu beaucoup d'analogie par ses mœurs, la douceur de son style et son ardent amour de Dieu et des hommes, Mosheim puisait une partie de son talent dans son âme. La liste complète de ses écrits, au nombre de 161, se trouve dans les bibliographes allemands. Nous nous contenterons de citer : six vol. de *Sermons*, Hambourg, 1747, in-8; *Morale de l'Ecriture-Sainte*, 5e édit., Leipsig, 1773, 9 vol. in-4 (les 4 dern. vol. sont de J.-P. Miller); *Institutionum historiæ ecclesiasticæ, antiquioris et recentioris, libri IV* Francfort, 1726, in-8; Helmstadt, 1755, in-4;

1764 (dont il existe une traduct. anglaise trad. allemande en français par Eidous, Maestricht, 6 vol. in-8, et Yverdun, 1776, 7 vol. in-8; et une trad. allem. par Schlegel, qui a paru à Heilbronn, 1779, 4 vol. in-8, avec une continuation jusqu'en 1789); une version latine du *Systema intellectuale* de Cudworth, Iéna, 1738, in-fol.; Leyde, 1773, 2 vol. in-4; *Histoire des hérésies* (en allem.), Helmstadt, 1746, in-4; *Elementa theologiæ dogmaticæ*, Nuremberg, 1758, in-8; 3e édit., 1780; enfin des mémoires relatifs à l'histoire de l'Église, impr. dans les trois recueils suiv.: *Dissertat. ad hist. eccles. pertinentes*, Altona, 1731 et 1743, 2 vol. in-4; 1767, in-8; *Dissertat. ad sanctiores disciplinas pertinentium syntagma*, Leipsig, 1733, in-4; *Commentationes et Orationes varii argum.*, Hambourg, 1751, in-8.

MOSKWA (bataille de la), dite aussi de Mojaïsk ou de Borodino, des lieux qui en furent le théâtre, est moins fameuse par l'importance de ses résultats que par le carnage qui s'y fit de part et d'autre. Livrée le 7 sept. 1812 par Napoléon en personne aux Russes, sous les ordres du feld-maréchal Koutousoff, elle dura plus de 12 heures, pendant lesquelles la lutte fut terrible. Enfin les Français demeurèrent maîtres du champ de bataille; mais la stupeur de leur chef, en le parcourant le lendem., fut telle qu'il semblerait que cette même journée, à l'aurore de laquelle il se flattait de voir briller *le soleil d'Austerlitz*, ne lui apparut dès-lors que comme le prélude de ses désastres. Il est difficile d'évaluer avec précision les pertes qu'essuyèrent les parties belligérantes; toutefois il y a lieu de penser, d'après les évaluat. contradictoires, qu'elles ne s'élevèrent pas à moins de 30,000 hommes mis hors de combat dans chacune des deux armées: six généraux français y trouvèrent la m. C'est à l'hist. qu'il appartient de montrer quelles causes empêchèrent Napoléon de poursuivre un avantage si chèrement payé, et d'achever l'extermination des troupes russes, réduites alors à 70,000 hommes, lui qui dans tant d'autres occasions moins pressantes tenta les chances d'une action décisive sans avoir, comme dans celle-ci, la supérior. du nombre de son côté. Peut-être que, sûr d'investir Moscou, il sacrifia, cette fois, à des sentimens d'humanité, les maximes de sa tactique meurtrière: dans tous les cas il est permis de croire que ce conquérant a été le dernier à prévoir les ressources que suggérait aux Russes, pour éviter son joug, un sauvage mais héroïque patriotisme. *V.* l'art. RUSSIE et l'art. NEY.

MOSLEMAH ou MASELMAS, célèbre capitaine arabe, l'un des fils du khâlyfe Abd-el-Melek, commanda les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid Ier, Soleiman, Yezid II et Hescham. Ses principaux exploits sont la conquête du Pont et de l'Arménie (705), le siége de Constantinople, qu'dura plus de deux ans (717), sa victoire sur Yezid-Ibn-Mahleb, et sur les Turks Khozars, et la réduction du Chirvan. Il m. en 739.

MOSS (ROBERT), théolog. anglais, m. en 1729, doyen d'Ely, a laissé 8 vol. de sermons, et quelq. écrits de circonstances qui n'ont pas été recueillis.

MOSSAILAMAH, chef d'une tribu arabe et contemporain de Mahomet, embrassa d'abord l'islamisme, puis séduit par l'ambition d'imiter cet heureux imposteur, il s'érigea aussi en apôtre de Dieu, et parvint à se faire un parti considérable, augmenté bientôt des proselytes d'une prétendue prophétesse qu'il épousa. Ce triomphe dura peu: Mossailamah périt en 632, dans une bataille sanglante que lui livra Khaled, l'un des généraux musulmans. Avec lui s'éteignit sa secte, qui n'avait eu que deux ans d'existence.

MOSSÉ (N.), littérat., m. à Paris en 1825, est aut. de plus. ouvr. médiocres, dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul. Quelques-uns ont été publ. sous les pseudonymes de Lejoyeux de St-Acre et de L'Ami. Tels sont les suiv.: *l'Art de plaire et de fixer*, ou *Conseils aux femmes*, etc., par L'Ami, Paris, 1821, in-18; *l'Art de se faire aimer des femmes et de se conduire dans le monde*, ou *Conseils aux hommes*, etc., par L'Ami, ib., 1822, in-18; *Examen critique de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc., par Lejoyeux de St-Acre, ib., Mme, 1820, in-8. Ce dernier ouvr. est une réfutation assez remarquable du célèbre ouvr. de M. l'abbé de La Mennais. On peut citer encore la suivante: *Essai sur l'intolérance en matière de philosoph. et de religion*, où l'on examine les tom. 3 et 4 de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc., Paris, Mme, 1823, in-8.

MOSSI (ANTOINE), publiciste italien du 17e s., né à Florence, est auteur des écrits suiv.: *Discorsi politici appartenenti alla milizia*, Florence, 1607; *Lettera alla santità de N. S. papa Clemente VIII persuadendolo al esortare il regi e potenti cristiani alla guerra contro l'ottomano*, ib., 1603.

MOSTACFY-BILLAH (ABOU'L CACEM ABDALLAH IV, AL), fils de Moktafy, et 22e khâlyfe abbasside de Baghdad, monta sur le trône en 944. Son règne ne dura que seize mois. Trop confiant dans l'émyr Moezz-ed-Daulah, il fut déposé par cet audacieux ministre, privé de la vue et relégué dans une prison, où il m. au bout de quatre ans (948).

MOSTADHER-BILLAH (ABOU'L ABBAS AHMED IV, AL), 28e khâlyfe abbasside de Baghdad, fils et success. de Moctady, s'assit sur le trône à 16 ans, en 1094, et m. en 1118, après un règne de 25 ans. Généreux, ami éclairé des belles-lettres, Mostadher n'avait cependant point les qualités d'un prince: durant son khâlyfat les croisés s'emparèrent de Jérusalem (1099), ce qui répandit dans Baghdad une telle épouvante qu'on y oublia les prières et les jeûnes d'obligation pendant le ramadhan, ce qui, selon les historiens arabes, avait été inusité jusqu'alors sans exemple.

MOSTADY-BIAMR-ALLAH (ABOU-MOHAMMED HAÇAN II, AL), 33me khâlyfe abbasside, succéda à son père Mostaudjed en 1170, et m. en 1180, après un règne glorieux. Son khâlyfat est célèbre par la soumission de l'Egypte, qu'il affranchit du joug des khâlyfes fathémides, et replaça sous l'influence religieuse des successs. de Mahomet.

MOSTAIN-BILLAH (ABOU'L-ABBAS-AHMED Ier, AL), 12e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda à son cousin Mouthasser en 862. Trop faible pour régner par lui-même, il s'abandonna aux conseils de ses favoris, et vit ses sujets se soulever plusieurs fois contre son autorité; enfin, assiégé dans Baghdad par les rebelles, Mostain fut obligé de résigner le khâlyfat en faveur de son cousin Motaz, qui, au mépris des traités, fit périr ce malheureux prince (866); il n'avait que 31 ans. — MOSTAIN-BILLAH (Abou'l Fadhl-El-Abbas), fils et success. de Motawakkel-Mohammed XI, et 11e khâlyfe abbasside d'Egypte, porta ce titre honorifique de 1406 à 1415; déposé à cette époque, il fut relégué à Alexandrie, où il m. de la peste vers 1430. Pendant l'ann. 1412 ce prince avait momentanément été revêtu de la dignité de sulthan.

MOSTALY ou MOSTALA-BILLAH (ABOU'L-CACEM-AHMED, AL), 6e khâlyfe fathémide d'Egypte, succéda à son père Mostanser en 1094. Sans génie et sans caractère, il ne prit aucune part aux événemens qui se passèrent sous son règne, et laissa toute l'autorité à son ministre Afdhal. Mostaly m. en 1101. La prise de Jérusalem par les croisés (1099) eut lieu sous son khâlyfat.

MOSTANDJED-BILLAH (ABOU'L-MODHAFFER-YOUSOUF, AL), 32e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda à son père Moktafy en 1160. Il eut d'abord à réprimer la révolte d'un de ses frères; devenu paisible possesseur du trône, il gouverna ses états

grande sagesse, et les préserva de toute [illegible]. Mostandjed m. en 1170, victime [illegible] de son médecin, qui, gagné par un [illegible] fait périr le prince dans le bain.

[illegible]ER-BILLAH (Abou-Abdallah-Mo[illegible]), 8e khalife de Tunis, succ., en 1249, [illegible] Yahia-Zakhariah-Yahia. Après avoir [illegible] réunie de ses frères, il eut à com[illegible] Louis, qui, à la tête de 36,000 Franç., [illegible] devant Tunis (1270). Mostanser [illegible] palut de ses états à la contagion qui [illegible] ses adversaires, et fit périr leur [illegible] de cette circonstance, il proposa la [illegible]-le-Hardi, et l'obtint au prix de [illegible]. Il m. en 1276, laissant la réputa[illegible] courageux et libéral.

[illegible]ER-BILLAH (Abou-Djafar al-[illegible]), 35e khalife abbasside de Baghdad, suc. [illegible], à son père Dhaher, et obtint l'amour [illegible] par sa générosité et par la protection [illegible] accorda aux lettres et aux arts. Une [illegible] Moghols signala les dern. ann. de son [illegible] barbares s'avancèr. jusque sous les murs [illegible]; mais la conduite courageuse de Mos[illegible] contraignit à se retirer. Ce prince m. en [illegible] de 51 ans.

[illegible]ER-BILLAH (Abou'l-Cacem-Ah[illegible]) 1er khalife abbasside d'Egypte, frère ou [illegible] présid., échappa aux massacres qui sui[illegible] de Baghdad par les Tartares (voyez [illegible]). Parvenu en Egypte, il y fit valoir ses [illegible] de success. de Mahomet, fut re[illegible] qualité par le sultan Bibars Ier, et [illegible] même, des troupes pour reconquérir la [illegible] khalifes. Son entrep. ne fut point heu[illegible] par les Tartares, Mostanser périt [illegible] avec la plupart des siens.

[illegible]NSER-BILLAH (Abou'l-Hass al-Ha[illegible]), 9e roi ommiade de Cordoue, succéda, [illegible] son père Abdérame III, et mérita l'a[illegible] des peuples et la reconnaissance de la pos[illegible] sa piété, sa magnificence, sa justice, et [illegible] efficace qu'il accorda aux savans. Mos[illegible] un gr. nombre de colléges, rassembla [illegible] bibliothèque, et institua l'académie [illegible]; il était lui-même très-versé dans les [illegible] chimies et physiques. Il se montra peu [illegible]; toutefois la conquête de plus. villes de [illegible] chrétiennes signala son courage. Ce prince [illegible] en 976, dans la 16e année de son [illegible] le 65e de son âge.

[illegible]ANSER-BILLAH (Abou-Temim-Maad, [illegible] khalife fathémide d'Egypte, né au Caire en [illegible] et successeur de Dhaher, monta sur le [illegible] 1036. Son règne, le plus long dont il soit [illegible] dans les annales du khalifat, est sur[illegible] remarquable par les malheurs qu'il attira sur [illegible]. D'abord assez heureux dans ses démêlés [illegible] (v. ce nom), qui lui contestait l'héritage [illegible], Mostanser vit ensuite ses états en [illegible] famine et aux dissensions intérieures. Ses [illegible], profitant de son incapacité, s'emparèrent [illegible], et le réduisirent à un tel denuement [illegible] dut la vie qu'aux aumônes d'une femme [illegible]. Dans cette extrémité, il appela à son [illegible] le célèbre Bedr-el-Djemaly (v. ce nom), [illegible] les révoltés, pacifia les tribus arabes, [illegible] sage administ. de 20 ann., rendit à l'Ordre et la prospérité. Mostanser m. au [illegible], laissant pour success. son fils Mostaly.

[illegible]TARCHED-BILLAH (Abou-Mansour-[illegible]II, al), 29e khalife abbasside de Bagh[illegible] succéda, en 1118, à son père Mostadher. Après [illegible] réprimé une révolte de son frère Aboul-Has[illegible] triomphé de Dobaïs, émyr des Arabes acça[illegible] prince, plus guerrier que ses prédéces., [illegible] s'affranchir de la tyrannie des émyrs-al-[illegible]. Mais cette entreprise hardie causa la fin malheureuse de son règne : vaincu par Mahmoud en 1126, vainqueur des génér. de Mascud en 1132, Mostarched fut pris par ce dern. en 1135, et n'obtint la liberté qu'à des conditions onéreuses. Il se disposait à retourner dans sa capitale lorsqu'il fut assassiné par une troupe d'ismaéliens. Mostarched était âgé de 44 ans, et en avait régné [illegible].

MOSTASEM-BILLAH (Abou-[illegible]-Abdallah VII, al), 37e et dern. khalife abbas[illegible] de Baghdad, fils et success. de Mostanser, monta sur le trône l'an 640 de l'hégyre (1242 de J.-C.). Aussi faible qu'orgueilleux, ce prince joignait un faste excessif à une avarice sordide, et, tout entier aux plaisirs, abandonna le soin des affaires à ses femmes et à ses courtisans. Une querelle religieuse existait alors à Baghdad entre les sunnites et les chyites : Mostasem fit piller les propriétés de ces dern., que protégeait son visir Mowaied-Eddin. Celui-ci, résolu de se venger, persuada à son maître de diminuer le nombre des troupes ; il éloigna ensuite les meilleurs officiers, puis informa Houlagou, frère du khan des Moghols, que Baghdad n'était pas en état de résister à une attaque. Bientôt le conquérant tartare investit la capitale du malheur. khalife; Mostasem sortit enfin de sa léthargie, mais il ne sut prendre aucune résolution courageuse, et capitula après un siége de quelques semaines. Au milieu du massacre et du pillage, il se rendit au camp d'Houlagou, qui le reçut en coupable, et le fit condamner à mort avec ses deux fils, l'an 656 de l'hégyre (1258) : selon le récit des historiens, Mostasem, enveloppé dans un sac de cuir, fut foulé aux pieds des vainqueurs ; il était âgé de 46 ans, et en avait régné 17. En lui s'éteignit la 1re dynastie des abbassides, qui avait régné à Baghdad pendant 508 ans.

MOSTO. V. Cadamosto.

MOTADHED-BILLAH (Abou'l-Abbas-Ahmed III, al), 16e khalife abbasside, succéda à son oncle Motamed l'an 279 de l'hégyre (882 de J.-C.). Ce prince allia la prudence à la fermeté, maintint les grands dans l'obéissance, diminua les impôts qui pesaient sur le peuple, et protégea les savans. Il m. en 902, après un règne de 9 années, troublé seulement par les incursions des carmathes, qui à cette époque commencèrent à propager leur secte.

MOTAMED BILLAH, ou ALA-ALLAH (Abou'l-Abbas-Ahmed II), 15e khalife abbass. de Baghdad, succéda à son cousin Mohtady l'an 256 de l'hégyre (870 de J.-C.). Prince incapable, n'ayant d'autre goût que celui des plaisirs, il régna 23 ans, pend. lesquels il ne prit aucune part aux événemens qui se succédèrent, laissant toute l'autorité à son frère Mowaffek. Motamed m. à la suite d'une débauche en 892, à l'âge de 51 ans. Son neveu Motadhed lui succéda, au préjudice de son fils Djafar.

MOTANABBI. V. Motenabby.

MOTASEM-BILLAH (Abou-Ischak-Mohammed III, al), quatrième fils d'Haroun-el-Reschid, et 8e khalife abbasside de Baghdad, succéda à son frère Almamoun l'an 218 de l'hég. (833 de J.-C). Intolérant et cruel dans les disputes de religion, barbare dans ses guerres avec l'emper. Théophile, Motasem m. en 842, peu regretté de ses sujets. Il créa la milice turque, qui dans la suite devint si fatale aux khalifes, et pour l'éloigner de Baghdad, fonda, à 12 lieues de cette capitale, la nouvelle ville de Sermeuraï. Les histor. arabes remarquent que Motasem avait régné 8 ans et 8 mois, qu'il était le 8me de sa famille, qu'il se trouva dans 8 batailles, et qu'il laissa 8 fils et 8 filles, 8,000 esclav., 8 millions de dinars d'or, et 8 fois dix millions de drachmes d'argent : cette circonstance lui a mérité un surnom équivalent à celui de *huitainier*.

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (Abou-Abdallah Mohammed ben-Yousouf al-Djezamy, al), prince de la famille des Ben-Houd, régna au 13e S. sur la plus grande partie de l'Espagne musulmane

qu'il avait enlevée aux almohades. Guerrier habile et bon politique, il releva momentanément la puissance des Maures, et balança les armes du roi de Castille, Ferdinand, et de Jayme Ier, roi d'Aragon. Motawakkel périt assassiné l'an de l'hég. 634 (1236 de J.-C.), au moment où il se disposait à secourir la province de Valence contre les chrétiens.

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (Abou-Djafar Mohammed XII, al), 17e et dern. khâlyfe abbasside d'Egypte, succéda à son père Mostanser-Yacoub. Son règne eut une courte durée; une victoire de l'empereur Selim Ier (1516) renversa en même temps le trône des sulthans mamelouks et la puissance khâlyfale. Ayant été fait prisonnier, Motawakkel fut forcé de renoncer à tous ses droits et à ceux de sa famille, et reconnut le vainqueur pour chef suprême de la religion musulmane. Il resta quatre ans captif à Constantinople, et revint ensuite en Egypte, où il m. l'an de l'hég. 945 (1538). En lui s'éteignirent le pouvoir et l'illustrat. de la race des abbassides, qui pendant 800 ans avait occupé la chaire pontificale de l'islamisme. Motawakkel laissait deux fils, dont on ignore la destinée.

MOTAWAKKEL-BILLAH (Abou'l Fadhl Djafar Ier, al), 10e khâlyfe abbasside de Baghdad, succéda en 232 de l'hég. (847) à son frère Wathek. Pendant son règne, qui dura 15 ans, les troupes musulmanes conquirent l'Arménie, et vainquirent l'emper. grec Michel III dans une bataille sanglante. Motawakkel m. assassiné en 861; il s'était attiré la haine des grands par son intolérance et par sa cruauté à leur égard : d'ailleurs affable pour le peuple, il avait protégé les lettres et les arts.

MOTAZ-BILLAH (Abou-Abdallah Mohammed V, al), fils du précédent et 13e khâlyfe abbasside, succéda en 251 de l'hég. (866) à son cousin Mostain. Ce prince, indolent et cruel, fut déposé à la suite d'une révolte des milices turques (869), et m. peu après dans une prison; il avait régné environ trois ans, et n'en avait que vingt-deux.

MOTÉNABBY (Abou'l-Tayyb-Ahmed, al), célèbre poète arabe, né l'an 303 de l'hég. (915 de J.-C.), m. en 354 (955), voulut d'abord s'ériger en prophète, se fit même quelques partisans, mais fut emprisonné par Loulou, gouvern. d'Emès. Rendu à la liberté, il trouva tous ses proselytes dispersés, et devenu plus sage, il tourna son imagination ardente vers l'étude de la poésie, et fut accueilli honorablement dans plus. cours asiatiques. On a de lui un *Diwan*, ou *Recueil de poésies*, très-estimé en Orient, et dont la Biblioth. du Roi possède plusieurs MSs. (*V.* la *Chrestomatie arabe* de M. Sylvestre de Sacy.)

MOTH (Paul), médecin danois, m. à Copenhague en 1670, fut premier médecin du roi Frédéric III. On a de lui : *de Pleuritide legitimâ Disputatio*, Bâle, 1637; *Casus chirurgicus perforati thoracis*, 1656, 1658, 1661, in-4.

MOTHARREZ (Abou-Omar Mohammed, al), écrivain arabe, né en 261 de l'hég. (874), et m. en 345 (956), obtint de son vivant une immense réputation dans les sciences et dans l'histoire. On cite parmi ses ouvrages, qui sont fort nombreux, une *Histoire des Arabes*, intit. *Akhbar al-Arab*, et divers écrits *sur les klepsidres* (*kitab essaat*), sur le *jour et la nuit*, sur les *tribus arabes*, etc.

MOTHARREZY (Abou'l Fath Nasser Ibn Abd-Elsayd, al), savant arabe, né à Khiva en 539 de l'hég. (1144 de J.-C.), s'occupa de jurisprudence, de philologie et de poésie; sa réputat. devint si grande qu'on le proclamait un digne successeur de Zamakschary. Il m. dans sa patrie en 1213. Ses principaux ouvr. sont : un *Dictionn.* arabe destiné à expliquer les termes de jurisprudence; il est intitulé : *Al-Mogreb filloghat*; un commentaire sur les *Mehkemat* de Hariri, intit. : *Idhah*; un traité de grammaire intit. : *Misbah*, ou Flambeau.

MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe de La), duc de Cardone, maréchal de France, né en 1605, fit ses prem. armes à l'âge de dix-sept ans sous le duc de Montmorency, et se distingua dans un grand nombre de combats en France, dans les Pays-Bas et en Piémont, où sa conduite aux siéges de Chieri et de Turin le signala comme digne d'un commandement supérieur. En effet, La Mothe reçut en 1641 le titre de vice-roi de Catalogne, et se mit à la tête de l'armée française qui agissait dans cette province. Vainqueur à Tarragone, à Villefranche, où il gagna le bâton de maréchal, et à Lérida, il fut moins heureux dans un second combat livré près de cette ville, et se vit obligé d'abandonner le fruit de ses prem. succès. Ses ennemis, prompts à saisir une semblable occasion, l'accusèrent de négligence coupable, le firent enfermer au château de Pierre-Encise, traîner devant les tribunaux jusqu'à ce qu'enfin le parlement de Grenoble le déchargeât de toute imputation, et le rendit à la liberté après une détention de quatre ans. La Mothe ne prit pas une faible part aux troubles de la fronde; l'injustice dont il avait été victime l'aurait rangé dans le parti des mécontens; mais ses talens, tout militaires, ne le destinaient pas au rôle de chef de faction. Les progrès des Espagnols dans la Catalogne rappelèrent ce brave maréchal sur le terrain où il avait déjà triomphé, et où il soutint de nouveau l'honneur des armes françaises, surtout dans sa belle défense de Barcelone. Revenu à Paris en 1657, La Mothe y m. la même année, âgé de 52 ans.

MOTHE-LE-VAYER (François de La), écrivain érudit et philosophe, membre de l'académie française, né à Paris en 1588, fit de profondes études dans les lettres, l'histoire et le droit : désigné par goût des affaires publiques, il se démit même de la charge que lui avait transmise son père (celle de substitut du procureur-général au parlement) pour se livrer entièrement à ses recherches savantes. Toutefois il avait près de cinquante ans lorsqu'il mit au jour ses prem. écrits; l'un d'eux, qui traitait de l'instruction à donner à Monsieur le dauphin (Louis XIV), lui mérita d'être désigné par le cardinal de Richelieu comme précept. de ce prince; mais ce ne fut qu'après avoir dirigé les prem. études du jeune duc d'Orléans que La Mothe obtint le poste éminent dont il était digne par ses vastes connaissances. Après le mariage de son auguste élève (1660), il termina l'éducat. de Monsieur, frère de Louis XIV. La Mothe, que Naudé a surnommé le *Plutarque de la France*, m. en 1672, à l'âge de 85 ans. Ses ouvr., fort nombreux et remarquables, sinon par le style, au moins par l'immense érudition qui y est déployée, ont été réunis plus. fois; l'édition la plus complète est celle de Dresde, 1756-59, 14 vol. in-8; nous citerons, entre autres, les titres suivans : *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations*, etc., 1636; *Considérations sur l'eloquence française*, 1638; *de l'Instruction de M. le dauphin*, 1640; *de la Vertu des payens*, 1642; *Jugem. sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646; *Petits Traités en forme de lettres*, 1659; *Hexameron rustique*, 1670; *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, 1698. On a publié l'*Esprit de La Mothe-le-Vayer*, 1763, in-12, par Montlinot, et 1783, in-12, par Alletz.—J.-F. de La Mothe-le-Vayer, de la famille du précéd., maître des requêtes, mort en 1764, est auteur d'un *Essai sur la possibilité d'un droit unique*, 1764, in-12.

MOTHY-LILLAH ou BILLAH (Abou'l Cacem Fadhl ou Moyad'al al), 23e khâlyfe abbasside, et fils de Moktader, succéda à son cousin Moktaky l'an 334 de l'hég. (946 de J.-C.). Entièrem. soumis à l'émyr Al-Omrah, ce prince porta vingt-neuf ans le titre de khâlyfe sans prendre la moindre part aux affaires, et vécut à peu près dans l'obscurité. Pendant son règne les charges publiques furent rendues vénales, et l'Egypte s'affranchit du joug des ab-

bassides. Mothy-Lillah m. en 974, après avoir abdiqué en faveur de son fils Tate-Lillah.

MOTILLO (Gaëtano), jurisconsulte napolitain du 17e S., né à Capoue, a pub. : *Notizia di Pontio-Pilato*, Naples, 1674 ; *Decretorum Praxis civilis ordinarii judicis*, etc., ib., 1671, in-fol.

MOTIN (Pierre), poète, né à Bourges, m. vers 1615, a laissé quelques pièces de vers que l'on trouve dans les recueils du temps. C'est de lui que Boileau a dit :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond et se glace.

MOTRAYE. V. Mottraye.

MOTTAKY-BILLAH (Abou-Isaac-Ibrahim II, al), 22me khâlyfe abbasside, succéda à son frère Radhy-Billah l'an 329 de l'hég. (940 de J.-C.). Ce prince, après un règne de quatre ans, devint la victime des querelles élevées entre les prétendans à la charge d'émyr-al-omrah. Le Turk Touroun, resté maître de ce poste élevé, s'empara par trahison de la personne du khâlyfe, lui fit crever les yeux (944), et ne lui laissa qu'une ombre de puissance. Mottaky survécut vingt-cinq ans à son infortune ; il m. en 965. C'est lui qui céda à l'empereur Romain-Lécapène, le fameux mouchoir conservé à Edesse, lequel, suivant une tradition, avait servi à essuyer la face de J.-C.

MOTTE (Antoine HOUDAR de La), littérat., membre de l'académ. française, né à Paris en 1672, était le fils d'un chapelier originaire de Troyes. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites, il étudia le droit, mais abandonna bientôt cette science pour se livrer aux compositions dramatiques. Son premier essai, intitulé *les Originaux*, ne réussit point. *Le jeune La Motte*, rebuté par cet échec, renonça d'abord à la littérature profane, et voulait même se retirer au monastère de la Trappe. De sages conseils l'ayant ramené dans le monde, son penchant pour le théâtre l'entraîna de nouveau à rechercher les suffrages du public, et il donna successivement à l'Opéra et au Théâtre-Français un grand nombre de pièces qui pour la plupart obtinrent un gr. succès ; il suffit de citer *Issé*, le *Triomphe des Arts*, *Sémélé*, la comédie du *Magnifique*, et la tragédie d'*Inès de Castro* : cette dernière renouvela le triomphe du Cid de Corneille. La Motte ne fut pas aussi heureux dans ses *odes*, où l'on remarque de belles strophes, mais qui parfois sont dépourvues de chaleur et de poésie. Une entreprise singulière, et qui attira sur son aut. les sarcasmes de ses contemp., fut l'*Abrégé de l'Iliade*, qu'il trad. sans savoir un seul mot de la langue d'Homère, et réduisit de douze chants : ce malencontreux travail n'est connu aujourd'hui que par l'épigramme de J.-B. Rousseau. Du reste La Motte se défendit dans un excellent discours *sur la critique*, modèle de diction, de clarté et de discussion, comme tous ses écrits en prose sur les divers genres de littérature ; il y parut, quant aux formes, bien au-dessus de son adversaire, Mme Dacier, qui néanmoins avait la raison de son côté. Les *églogues* et les *fables* de La Motte pub. vers le même temps, obtinrent un brillant succès, surtout aux séances de l'académie, où l'art de son débit déguisait la faiblesse ou la dureté des vers. On s'étonne, après la réputation méritée dont jouissait notre auteur, de le voir tout à coup décrier l'art de Corneille et de Racine, s'élever contre les entraves de la versification et contre les illusions de l'enthousiasme poétique, proscrire la règle des unités théâtrales, et, pour prouver ses assertions, écrire une tragédie et des odes en prose, armes puissantes pour ses ennemis, et fort peu propres à militer en faveur de sa cause. On accuserait son jugement si l'on ne savait qu'alors il devina le génie de Voltaire. Poursuivi sans cesse par les épigrammes et par d'injurieuses satires, La Motte montra dans ses réponses une rare urbanité ; sa douceur inaltérable, son caractère plein de bonté et de droiture le firent respecter et estimer même de ses antagonistes. Accablé de bonne heure par les infirmités, aveugle dès l'âge de quarante ans, il m. le 26 décemb. 1731 ; il n'avait point été marié. Il fut ami intime de Fontenelle, à qui on l'a souvent comparé. Les *Œuvres de La Motte* ont été recueillies en 10 vol. in-12, 1754 : on a aussi pub. ses *Œuvres choisies* en 2 vol. in-18.

MOTTE (Guillaume MAUQUEST de La), chirurgien, né à Valogne en 1655, m. dans la même ville en 1737, avait fait ses études aux hôpitaux de Paris, et de retour dans sa patrie, y obtint une grande réputation comme opérateur et comme accoucheur. La science doit beaucoup à ses ouvrages, qui ont été souvent réimprimés, et traduits dans plus. langues ; en voici le titre : *Traité complet des Accouchemens*, etc., in-4, 1715, Paris ; l'édition de Devaux, de 1722, enrichie de réflexions et d'observat., a servi de type à toutes les suivantes : *Dissertation sur la génération*, *sur la superfétation*, etc., Paris, 1718, in-12 ; *Traité complet de chirurgie*, etc., 3 vol. in-12, 1722 ; nouv. édit., 2 vol in-8, 1771, revue et corrigée par Sabathier.

MOTTE (François La), 1er violon de la chapelle impériale de Vienne, né dans cette ville en 1751, m. en Hollande en 1781, a laissé 3 *concerto*, 6 *solo*, *et des airs varies* pour le violon.

MOTTE (L.-F.-Gabriel DORLEANS de La). V. Dorléans.

MOTTE (Jeanne de LUZ, de SAINT-REMY, de VALOIS, comtesse de La), célèbre par l'affaire dite *du collier*, était née en 1756, au sein d'une extrême indigence, et descendait, par un fils naturel de Henri II, de la maison royale de Valois. Son illustre origine ayant été prouvée, il lui fut accordé une pension, et, en 1780, elle épousa le comte de La Motte, officier dans les gardes de M. le comte d'Artois. C'est quelques années après ce mariage que se noua l'intrigue déplorable qui a commencé les malheurs de Marie-Antoinette. On parlait alors à la cour d'un riche collier, dont la reine avait refusé de faire l'acquisition à cause de son prix exorbitant (1,600,000 fr.) : Mme de La Motte conçut le projet de se l'approprier, et pour venir à son but, compromit le nom et l'auguste personne de l'épouse du roi de la manière la plus impudente. Elle avait été introduite chez le cardinal de Rohan, et en avait même reçu quelques secours pécuniaires ; instruite du faible de ce prince, et du vif désir qu'il avait de rentrer dans les bonnes grâces de Marie-Antoinette, elle se donne à lui comme jouissant de la confiance intime de la reine, et lui offre son entremise auprès de cette princesse. On sait par quels odieux moyens (*v.* Rohan) elle détermina le crédule prélat à acquérir le collier de diamans ; usant d'une signature contrefaite, elle se le fit livrer au nom de Marie-Antoinette (1er février 1785), et partagea cette brillante dépouille avec les complices de cette affreuse trame. L'intrigante n'eut pas le temps de sortir de France avant la découverte de son crime ; arrêtée à Bar-sur-Aube, confrontée avec le cardinal, avec Cagliostro, qu'elle avait désigné comme l'agent principal de l'affaire, elle nia effrontément toute participation frauduleuse, relativement à la disparition du collier, et se peignit comme une victime sacrifiée pour sauver l'honneur de ceux qui l'avaient mise en avant. Tant d'audace et d'impudeur ne pouvait en imposer aux juges ; par l'arrêt du parlement, rendu le 31 mai 1786, Mme de La Motte fut condamnée à faire amende honorable la corde au cou, à être fouettée et marquée sur les deux épaules, et à être enfermée à la Salpêtrière pour le reste de ses jours. Elle trouva peu après le moyen de s'échapper et rejoignit son mari, qui avait réussi à passer en Angleterre. Mme de La Motte ne jouit pas long-temps des fruits de son infamie ; elle m. à Londres en 1791 des suites d'une chute.

Sa conduite ne pouvait être justifiée que par un tissu d'impostures ; c'est ainsi qu'on doit considérer les ouvrages suivans : *Vie de Jeanne de St-Remy de Valois, comtesse de La Motte, etc., etc., écrite par elle-même*, 2e édit., Paris, an I, 2 vol. in-8 ; la 1re édit., sous un autre titre, avait été publiée au commencem. de la révolution, et brûlée par ordre de la cour. Quelques exemplaires, trouvés aux Tuileries après le 10 août, servirent pour la réimpression de ce libelle. On connoît encore : *Mém. justificatifs de la comtesse de Valois de La Motte, écrits par elle-même*, Londres 1788, in-8 ; *Second Mém. justificatif de la comtesse de Valois de La Motte*, etc., 1789, in-8.

MOTTE-FOUQUÉ. V. Fouqué.

MOTTE-GUYON. V. Guyon.

MOTTE-PIQUET (le comte Toussaint-Guillaume PICQUET DE LA MOTTE, connu sous le nom de La), célèb. offic. de marine, né à Rennes en 1720, entra au serv. en 1735, et, durant 46 ans, soutint dignement l'hon. du pavillon et l'intérêt du commerce français : il fit 28 campagnes, de 1737 à 1783 ; les plus remarq. sont celles d'Amérique, où il fut nommé chef d'escadre ; celle de 1779, signalée par le combat de Fort-Royal, où il eut à soutenir, avec 3 vaisseaux, le feu de 10 vaisseaux anglais ; et celle de 1781, où il causa les plus gr. dommages au commerce britannique. Né sans fortune, La Motte recevait depuis 1775 une pension de 800 livres ; le roi lui en accorda une autre de 3000 livres en 1781. Ce brave marin jouit peu de cette nouv. faveur : affaibli par les fatigues continuelles de sa vie, il m. en 1791.

MOTTEUX (Pierre-Antoine), littérat., né à Rouen en 1660, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, se retira en Angleterre, où il se familiarisa tellement avec la langue de cette nouv. patrie, que les traductions anglaises qu'il publia de l'espagnol ou du français semblent des compositions originales. On cite particulièrement sa traduction de *Don Quichotte*, et celle de Rabelais, qui, revue ensuite par Ozell, demeure, au jugement de Tytler, un des plus parfaits modèles de l'art du traduire. Mais ces trav. et d'autres encore, qui n'eurent pas moins de succès, ne suffisant point pour lui assurer une existence honorable, il eut recours au commerce, fit sa fortune ; et sans doute il aurait vécu heureux, s'il n'eût été l'esclave d'un vice honteux qui avança ses jours, après avoir fait l'opprobre de sa vieillesse et le tourment de sa nombreuse famille. On le trouva m. en 1717 dans un mauvais lieu près de Temple-Bar. On soupçonna qu'il y avait été assassiné.

MOTTEVILLE (Françoise BERTAUD, dame de), fille de Pierre Bertaud, et descendante par sa mère de la maison espagnole de Saldaña, était née vers 1621. Elle fut placée, dès l'âge de 7 ans, près d'Anne d'Autriche, mais bientôt éloignée de cette princesse par le cardinal de Richelieu, qui prétendit que la jeune Bertaud pouvait faciliter les intelligences de la reine avec l'Espagne. En 1639 elle épousa Langlois de Motteville ; ce seigneur la laissa veuve après deux ans de mariage. A la mort de Louis XIII (1643), Anne d'Autriche, devenue régente, rappela auprès d'elle Mme de Motteville, qui dès-lors ne la quitta plus, et devint sa confidente intime ; la reine en m. lui legua 30,000 liv. Telle est l'origine des *Mém. pour servir à l'hist. d'Anne d'Autriche*, Amsterdam, 1723, 6 vol. in-12 ; *ib.*, 1739 ou 1750. Cet écrit, souv. altéré par l'éditeur anonyme, est d'une grande simplicité, et porte surtout le caractère de la bonne foi : personne mieux que l'auteur n'avait pu connaître la vie privée de la mère de Louis XIV, et la politique secrète de la cour pend. les troubles de la Fronde ; aussi les *Memoires* de Mme de Motteville sont-ils consultés avec fruit pour l'histoire de cette époque. Cette dame m. en 1689. Deux lettres, écrites par elle à Mlle de Montpensier, ont été imprim. dans le *Recueil de pièces nouv. et galantes*, Cologne, 1667.

MOTTIN (Pierre), doct. de Sorbonne, m. à Paris en 1773, a laissé un petit ouv. intitulé *Essai sur la nécessité du travail*, in-12.

MOTTLEY (John), ant. angl., né en 1692, m. en 1750, a composé plus. pièces de théâtre, entre autre : *the imperial Captives; the Devil to pay*, etc. ; il a aussi publié une *Vie du czar Pierre-le-Grand*, 3 vol. in-8, et une *Hist. de la vie et des règnes de l'impératrice Catherine de Russie*.

MOTTRAYE (Aubry de La), voyageur franç., né vers 1674, et m. à Paris en 1743, avait parcouru, de 1696 à 1729, la plus gr. partie de l'Europe et plus. contrées de l'Asie et de l'Afrique. Ses ouvrages, qui décèlent un observat. peu profond, sont curieux par le grand nombre d'anecdotes et de détails qu'il donne sur tous les noms historiq. Ses liaisons avec Fabrice, l'un des agens de Charles XII, ont aussi fourni quelques documens pour l'hist. de ce prince et de son ministre Goertz. La relation des voyages de La Mottraye, publiée d'abord en angl., 1724, parut en français à La Haye, 1727, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, où *l'on trouve une gr. variété de recherches*, etc. Plus tard il publia : *Voyages en diverses provinces de la Prusse ducale et royale, etc., fait en* 1726, La Haye, Londres et Dublin, en angl. et en franç., 1732, un vol. in-fol. ; *Remarques historiq. et critiq. sur l'hist. de Charles XII*, par *M. de Voltaire*, Londres, 1732, in-12.

MOUÇA. V. Mousa.

MOUCHAN (Jean de CASTILLON, comte de), officier franç., entra au service en 1672, se distingua dans les campagnes de Flandre, passa en Italie vers 1700, prit part à la bataille et à la prise de Luzara (1702) ; il servit ensuite en Allemagne, et se trouva à la bataille d'Hochstett (1704). Mouchan avait le grade de major-gén. à l'armée d'Espagne, lorsqu'il fut tué, en 1708, au siége de Tortose. La m. de ce brave offic. causa de vifs regrets à Louis XIV et à ses généraux.

MOUCHEGH. V. Mouscheeh.

MOUCHERON (Frédéric), peintre de paysage, élève de J. Asselyn, né à Emden en 1633, obtint de grands succès en France et en Hollande. Pend. son séjour à Paris, ce fut Helmbreker qui peignit les figures et les animaux qu'il introduisait dans ses ouvrages ; van den Velde lui rendit le même service à Amsterdam, où Moucheron m. en 1686. Le musée du Louvre ne possède qu'un tableau de ce maître ; c'est une *Vue d'un parc en terrasse, avec un escalier orné de deux grands vases* ; les fig. et les animaux sont de van den Velde. — Moucheron (Isaac), fils du précéd., né à Amsterdam en 1670, m. dans la même ville en 1734, a suivi la carrière de son père d'une manière brillante ; il peignait les fig. et les animaux aussi bien que le paysage, et entendait parfaitement la perspective et l'architecture. Il s'est donné aussi à la gravure, et a produit des estampes très recherchées, entre autres la suite qui a pour titre : *Plusieurs belles et plaisantes Vues, et la cour de Heemstede dans la prov. d'Utrecht*, etc., 26 feuilles numérotées, petit in-fol.

MOUCHET (George-Jean), lexicographe, né à Darnetal près Rouen en 1737, devint l'ami de Sainte-Palaye et de Bréquigny, et fut associé par eux à leurs travaux scientifiques. Le premier avait conçu le plan d'un *Glossaire de l'ancienne langue française* ; pour se donner un auxiliaire dans cet immense travail, il fit choix de Mouchet, qui, en 1770, demeura seul chargé de continuer les recherches. Il les continua jusqu'à l'époque de la révolution ; privé alors de la pension de 2,000 francs que le gouvernem. lui avait allouée, il dut à Legrand d'Aussy la modeste place d'employé à la bibliothèque impériale ; il l'occupait à sa m., arrivée en 1807. Les matériaux que Mouchet avait rassem-

blés pour le *glossaire* sont consignés dans plus de 50 vol. in-fol., conservés à la bibliothèque royale ; une très-faible partie seulem. a reçu une rédaction définitive : l'impression, commencée en 1780, s'arrête à Ast M. A.-A. Barbier a donné une notice sur Mouchet dans *le Magasin encyclopédiq.*, 1817, tom. 4, p. 62. V. aussi les nos 2,824 et 13,277 du *Dict. des anonymes*.

MOUCHET (François-Nicolas), peintre, né en 1750 à Gray (Franche-Comté), m. dans la même ville en 1814, reçut à Paris des leçons de Greuze, et remporta, en 1776, le prem. prix à l'académ. Les événem. de la révolut. l'arrachèrent momentanément à son atelier ; il embrassa les principes des premiers réformateurs, mais ayant manifesté son indignation contre les excès de 1793, il fut emprisonné, et ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. De retour dans sa ville natale, Mouchet s'y livra tout entier à la pratique de son art. On connaît de lui un grand nombre de portraits et de petits sujets gracieux, et deux compost. exposées au salon, représ. *l'Origine de la peinture*, et *le Triomphe de la justice*.

MOUCHI (N.), sculpt. franç., gendre du célèbre Pigale, m. en 1801, est connu surtout par sa *statue du Silence*, l'une de ces productions qui, sur *la fin du 18e S.*, ont le plus honoré la sculpture.

MOUCHON (Pierre), prédicateur protestant, né à Genève en 1733, m. dans la même ville en 1797, exerça avec distinction les fonctions du ministère à Bâle et à Genève. Il fut ami de J.-J. Rousseau, qui le nomme son *cousin* dans une lettre du 20 octobre 1762. On doit à Mouchon un travail immense, qu'il exécuta, durant cinq années, avec une patience au-dessus de tout éloge, et qui annonce d'ailleurs la plus grande variété de connaissances ; c'est la *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans l'Encyclopédie*, Paris, 1780, 2 vol in-fol. Il a été publié un choix des *Sermons* de Mouchon, 2 vol. in-8, Genève, 1798. On peut consulter sur sa vie la *Revue* de 1807, t. 52, et la *notice* insérée dans l'*Almanach des Protestans* de 1809 ; et sur ses liaisons avec Rousseau, une lettre rapportée dans l'*Histoire* de ce philosophe par M. de Musset-Pathay, t. 2, p. 500.

MOUCHY (Antoine de), en latin *Demochares*, docteur de Sorbonne, accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente en 1562, et à son retour en France se chargea, sous le titre d'*inquisiteur de la foi*, de rechercher les partisans d'opinions contraires à la pureté du dogme. Une telle conduite, que les contemporains ont qualifiée d'espionnage, et où Mezeray a même vu l'origine des *mouchards*, était peu propre à concilier les esprits, elle lui attira la haine du plus gr. nombre. Mouchy était assez éloquent, et parut avec avantage au concile de Reims et au colloque de Poissy. Il mourut à Paris en 1574, laissant, entre autres écrits, un tr. *de Sacrificio Missæ*, et une *harangue* prononcée au concile de Trente.

MOUCHY (Philippe de NOAILLES, duc de), maréchal de France, né en 1715 à Paris, et fils de Maurice de Noailles, entra fort jeune au service, et fit toutes les guerres qui se succédèrent de 1733 à 1759 ; il se distingua surtout à la retraite d'Hilkersberg, où l'armée fut sauvée par son courage et sa prudence. De retour de ses nombreuses campagnes, le maréchal de Mouchy vécut long-temps à la cour de Louis XV, qui l'honorait d'une véritable amitié ; il fut chargé par ce prince de plus. missions importantes, remplaça Richelieu dans le commandement de la Guienne, reçut ensuite le gouvernement de Versailles, et fit enfin partie des états-généraux de 1787 et 1788. Son grand âge semblait le dégager des affaires lorsque les événem. de la révol. le rappelèrent près de Louis XVI ; dévoué serviteur de ce prince, le duc de Mouchy le protégea de sa personne pend. la journée du 20 juin. Retiré dans ses terres après la chute du trône ce respectable vieillard en fut arraché sur une vague dénonciat., et conduit devant le tribunal révolutionn., qui le condamna à m., il fut exécuté le 27 juin 1794, à l'âge de 79 ans.

MOUFFET (Thomas), célèbre médecin anglais, né à Londres, m. vers 1600, est connu par un ouv. assez recommandable commencé par Edw. Wotton, et qu'il acheva : *Insectorum sive minimorum animalium theatrum ucenbus suprà quingentis illustratum*, Lond., 1634, in-fol. ; il y en a une trad. angl., Londres, 1658, in-fol. On a encore de lui : *De jure et præstantia chymicorum medicamentorum dialogus apologeticus, accesserunt epistolæ quædam medicinales ad medicos aliquot conscriptæ*, Francfort, 1584, in-8.

MOUGIN (Pierre-Antoine), né en 1735 à Chaux-lemont (Franche-Comté), m. en 1816 dans la paroisse de la Grand'-Combe-des-Bois, dont il était curé, consacra sa vie entière aux études astronomiques, et, depuis l'année 1768, entretint une savante correspond. avec Lalande, qui a souv. fait mention des travaux de ce digne ecclésiast. ; on lui doit un grand nombre d'*observat.* ins. dans la *Connaissance des Temps*, de 1775 à 1803, et dans le *Journal des Savans*.

MOUHY (Charles de FIEUX, chevalier de), né à Metz en 1701, m. à Paris en 1784, a publié durant sa longue carrière un nomb. infini de rom., mém., etc., la plupart d'une gr. médiocrité, et dont les bibliographes seuls recueilleront la liste ; nous citerons comme la moins mauv. de ses product. : *la Mouche*, ou les *Avent. de Bigand*, 1736, 6 v. in-12.

MOULIERES (N. BAUPT de BAPTISTIN de), né en 1747, m. en 1827, fut d'abord secrét. de la compagnie des cent-suisses de 1768 à 1774, devint inspect. de l'imprimerie et de la librairie dep. 1810 jusqu'en 1815, et fut enfin attaché aux archives du ministère de la maison du roi jusqu'en 1825, époque où il fut admis à la retraite. On a de lui les ouvr. suiv. : *le Roi martyr*, ou *Esquisse du portrait de Louis XVI*, Paris, 1815, in-8 ; *Petite Biographie conventionnelle*, Paris, 1815, in-12 ; *le Livre rouge*, ou *Notice historique sur les Procès de Charles Ier, suivi du Tableau des Juges de Louis XVI*, Paris, 1816, in-18 ; *Nouvel Abrégé chronolog. de l'Hist. de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XVIII*, Paris, 1819, 3 vol. in-12.

MOULIN (N...), génér. franç., né à Caen en 1752, entra d'abord dans les ponts-et-chaussées, où il resta jusqu'en 1789 époque à laquelle il fut nommé adjud.-maj., puis adjud.-génér. de la garde nation. parisienne, fut ensuite employé comme gén. de div. à l'armée des Côtes-du-Nord, puis à celle des Alpes, qu'il commanda quelq. temps en chef en 1794. Appelé au commandem. de la div. milit. dont Paris est le chef-lieu en 1798, il fut nommé membre du directoire exécutif l'année suiv. Dépouillé de cette place par la révolut. du 18 brum., il vécut dans la retraite quelque temps, sans autre fortune qu'une petite propriété champêtre, reprit ensuite du service, fut chargé du commandem. de la place d'Anvers, et m. en 1810. — Moulin (N...), frère aîné du précéd., fut employé en 1793 comme général de brigade dans l'armée contre les Vendéens. Attaqué dans Clisson et févr. 1794, il y fut blessé de deux coups de feu, et se brûla la cervelle au moment où il allait être fait prisonnier. La convention décréta qu'un monum. serait élevé en son honneur dans le bourg de Tillauges, avec une inscript. portant qu'il s'était donné la mort « pour ne pas tomber vivant au pouvoir des royalistes. »

MOULIN (Onésime-Benoît-Claude), ancien procureur, né près Lyon vers 1758, et mort dans cette ville en 1823, est auteur d'un assez gr. nomb. de *notices* biographiq., d'*articles* de journaux et de *pamphlets* politiq., recherchés quelquef. à cause de leur bizarrerie. Le titre suiv., choisi parmi ceux que M. Mahul a pris la peine de recueillir dans son *Annuaire nécrolog.*, de 1824, suffira pour faire ap-

précier le style et les pensées de ce fécond pamphlétaire : *l'Enseignem. mutuel dévoilé, ainsi que ses jongleries et ses prétintailles révolutionn., etc., dédié à la jeunesse pensante, réfléchissante, agissante, et surtout bien impressionnée, etc. ; accompagné d'aperçus neufs et de notices sur quelqu'uns des professeurs de morale qui dogmatisèrent le peuple lyonnais, et vésicalisèrent la jeunesse*, etc., par Onuphre, Lyon, in-8, 1820.

MOULIN (Charles du). V. Dumoulin.

MOULIN (Pierre Du), célèbre théologien protestant, né en 1568 au château de Buhi (Vexin), étudia en Anglet. sous les meilleurs profess. de l'époque, et, s'étant rendu en Hollande, obtint la chaire de philos. à l'univ. de Leyde, où il resta plus. années. De retour en France (1599), Du Moulin devint chapel. de la princ. Cather. de Bourbon ; ce fut lui qui prononça à Charenton l'Oraison funèbre de Henri IV. Ses écrits l'avaient déjà rendu célèbre ; le roi d'Anglet. lui commanda plus. ouv., et le fit venir à Londres en 1615 pour rédiger un plan de réunion des églises protestantes. En 1620 Du Moulin présida le synode d'Alais. Quelque temps après, craignant d'être inquiété par suite de sa correspond. avec le monarque angl., il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon l'accueillit avec empressem. et le nomma profess. de théologie. Du Moulin m. dans cette ville en 1658, âgé de 90 ans. On a de lui 75 ouvr., tous consacrés à la défense de la communion réformée ou à la critique de ses adversaires ; la liste en a été insérée dans les *Synodes des Eglises réformées de France*, par Aymon, t. 2, p. 273 ; nous citerons seulem. les suiv. : *de Monarchid temporali pontificis romani liber*, etc., Leyde, 1614, in-8, et Londres, 1712; *Nouveauté du Papisme, opposée à l'antiquité du Christianisme*, Sedan, 1627, in-fol. ; 1633, in-4 ; *l'Anti-barbare*, ou *du Langage étrange et inconnu às-prières*, Sedan, 1629, in-8 ; *Anatomie de la Messe*, Leyde, 1638, in-12; Sedan, 1639, in-8 ; *le Capucin, traité auquel est décrite et examinée l'origine de ces moines*, Sedan, 1641, in-12. On a publié, entre autres, le *Recit des dernières heures du P. Du Moulin*, Sedan, 1658, in-8, et Genève, 1666, in-12. — Pierre Du Moulin, fils aîné du précéd., chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry, mort en 1684, a laissé : *de la Paix de l'Ame*, ouv. dont la meilleure édit. est celle de Genève, 1729, in-12 ; trad. en angl. par le doct. J. Scrope ; *Clamor regii sanguinis*, La Haye, 1652, in-12, mal à propos attribuée à Alex. Morus, qui n'en a été que l'édit. ; une *Défense de la Religion protestante*, en angl. — Louis Du Moulin, frère du précéd., m. en 1683, est auteur de quelques écrits violens contre l'église anglicane, entre autres : *Puranesis ad edificatores imperii*, in-4, dédié à Olivier Cromwell ; *Papa ultrajectinus*; et *Patronus bonæ fidei*.

MOULIN (Gabriel Du), historien, né au commencement du 17e S. à Bernay (Normandie), mort vers 1660 curé de Manneval, est auteur des deux compilat. suiv., encore recherchées pour les détails curieux qu'elles renferment : *Hist. génér. de Normandie*, Rouen, 1631, in-f. ; *les Conquêtes et les Trophées des Normands-Franç.*, Rouen, 1658, in-f.

MOULINES (Guillaume de), littérateur, né à Berlin en 1728, mort dans la même ville en 1802, était d'origine française ; nommé pasteur de la colonie de Berman, il s'y distingua par son éloquence, et fut présenté à Frédéric, qui se plut à favoriser ses travaux. Moulines renonça en 1783 aux fonct. de son ministère pour l'emploi de résident du duc de Brunswick à la cour de Berlin ; le roi le chargea en outre de donner des leçons de philos. au prince royal de Prusse, l'anoblit, et le nomma membre de son conseil privé. Moulines a laissé : *Réflexions d'un Jurisconsulte sur l'ordre de la Procedure*, etc., traduit de Steck, Berlin, 1764 ; La Haye, 1777, in-8 ; *Lettre d'un habitant de Berlin à son ami de La Haye*, ibid., 1773, in-8 ; une traduct. estimée d'*Ammien Marcellin*, etc., Berlin, 1775, 3 vol. in-12 ; Lyon, 1778, in-12 ; et une autre *des Ecrivains de l'Hist. d'Auguste*, Berlin, 1783, 3 v. in-12 ; nouv. édit., Paris, 1806, avec une notice par M. Barbier sur la vie et les ouv. de Moulines.

MOULINS (Guyart Des). V. Desmoulins ou Desmolins.

MOULINS. V. Desmoulins.

MOULTRIE (Guillaume), gouverneur de la Caroline méridionale et major-général dans l'armée d'Amérique, se consacra dès sa jeunesse au service de son pays, et préluda, en 1760 et 1761, dans la guerre contre les Chérokées, aux exploits qui devaient plus tard le placer parmi les plus braves soldats de la liberté américaine. Il fut l'un des prem. à faire valoir les droits de cette cause sacrée, fut nommé colonel d'un régiment, défendit contre les Anglais le fort de l'île de Sullivan, qui depuis s'est appelé de son nom *Fort-Moultrie*, gagna encore sur eux la bataille de Beaufort en 1779, et, après avoir servi constamment avec la même valeur dans toute la guerre, revint en 1782 dans la Caroline méridionale, dont il fut nommé gouverneur. Il m. à Charlestown en 1805, à l'âge de 76 ans. On a de lui des *Mém.* sur la révolution d'Amérique, dans les deux Carolines et dans la Géorgie, 1802, 2 vol. in-8.

MOUNDAR (Abou'l-Hakem, al), premier roi maure de Sarragosse, était gouvern. de cette ville sous Soleiman ; profitant des troubles qui agitaient alors l'Espagne musulmane, il secoua l'un des premiers le joug des Ommiades, et prit le titre de roi vers 405 de l'hégyre (1014 de J.-C.). Il m. assassiné en 1039, après un règne glorieux : les historiens vantent ses talens milit. et sa munificence envers les poètes et les savans.

MOUNIER (Jean-Joseph), homme d'état, né à Grenoble en 1758, d'une famille de négocians, embrassa la carrière du droit, se fit recevoir avocat en 1779, obtint peu après la charge de juge royal dans sa ville natale, et, pendant six ans qu'il en exerça les fonctions, acquit la réputat. de magistrat aussi juste qu'éclairé. Les événem. de la révol. ne tardèrent pas à le placer sur un plus vaste théâtre. On sait que ce sont les états du Dauphiné qui les prem. donnèrent à la France l'impulsion constitutionnelle. Malouet, placé par ses talens personnels à la tête de ses compatriotes, dirigea toutes leurs opérat., surtout à l'assemblée de Vizille (21 janvier 1788), dont il fut le secrét. et l'orateur. La réunion des trois ordres et le vote par tête sont dus à ses propositions. Aussi lorsque le ministère eut convoqué les états-génér. à Versailles, Mounier y parut avec l'influence que lui avait donnée sa conduite antérieure ; il provoqua la fameuse séance du *Jeu de Paume*, où tous les députés, à l'exception d'un seul, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Cependant Mounier crut devoir s'opposer au système qui prévalut dans l'assemb. constituante après le 14 juill. ; il combattit avec force les restrict. imposées au pouvoir roy., et, voyant ses efforts inutiles, cessa de s'associer aux travaux du comité de constitution. Président de l'assemblée pendant les 5 et 6 octobre, Mounier prévint beaucoup de maux par sa fermeté héroïque au milieu des vociférat. de la populace. Néanmoins on doit s'applaudir de ce que le conseil qu'il donna à Louis XVI de repousser la force par la force ne fut pas suivi. L'issue de ces malheureuses journées détermina ce zélé serviteur de la monarchie à envoyer sa démission de représentant. Il se retira à Grenoble, mais il ne put y prolonger son séjour : des principes modérés étaient alors taxés de crime. Mounier quitta la France en 1790, resta deux ans en Suisse, se rendit ensuite en Anglet., où il refusa, par patriotisme, la place de gr.-juge au Canada ; il accepta seulem. de faire l'éducat. du fils d'un pair de la Gr.-Bretagne, et parcourut avec son élève la

t une partie de l'Italie. En 1797 il fonda à
e, sur les prières du duc de Saxe, un établ
ment destiné à compléter l'instruct. des jeunes
ndes à des fonct. publiques : le succès en
ut et lui attira la plus grande considération.
Ébranlé par un vif amour de la patrie, Mou-
lin de rentrer en France dès que les cir-
ces le lui permirent; ses anciens collègues
ssent avec transport, et le firent porter en
la préfecture d'Ile-et-Vilaine, qu'il conserva
Napoléon le nomma ensuite conseiller d'état.
y mourut en 1806, entouré de l'estime
. Voici la liste de ses ouvrages : *Nouvelles*
s sur les États-Généraux, Grenoble, 1789.
Considérations sur le gouvernem., etc., qui
à la France, Paris, 1789, in-8; *Exposé*
ablite de Mounier, etc., 1790, in-8; *Appel*
ion publique, Genève, 1790, in-8; *Re-*
sur les causes qui ont empêché les Franç.
ir libres, 2 vol. in-8, Genève, 1792;
, Berne, 1794, in-8; *Relat. des malheurs*
ère, 1794; *de l'Influence attribuée aux*
phes, aux Franc-Maçons, etc.; Tubingue,
ris, 1821, in-8. M. Berriat-St-Prix a pub.
Histor. de Mounier, 1806.

MOUPORT (Guillaume), comédien angl.,
59 dans le comté de Stafford, obtint une
hat. dans les rôles d'amoureux et de petits-
; il avait le talent de contrefaire d'une ma-
mirable la voix et les gestes de ceux qu'il
ntoit. Mountford m. en 1692, assassiné à
d'une misérable intrigue à laquelle il était
r. On a de lui les ouvrages suiv. : *les Amans*
ds, trag., 1688; *Edouard III*, 1691; *le Parc*
ranché, com., 1691; *les Heureux Etrangers*,
la Vie et la Mort du docteur Faust, 1697;
, trag., 1705.

MOUQUE (Jean), av. et poète, né à Boulogne-
dans le 16e S., a laissé plus. pièces qu'on
ans les recueils du temps. On cite de lui :
Déplumé, ou *La Victoire de l'Amour*
pastorale chrétienne en 5 actes, en vers,
d'honneur, Paris, 1612, in-8.

MURAD-BEY, célèbre chef de mamelouks,
d'en Circassie vers 1750. Devenu l'un des
quatre beys d'Egypte, il s'unit à son rival
ou contre les autres beys qui voulaient leur
ter le gouvernement du Kaire, et après une
e alternative de succès et de défaites, resta
e de l'Egypte conjointem. avec son collègue;
gouverneur que la Porte entretenait au Kaire
l'autorité que de nom, et malgré les efforts
ha turk Ghazy-Hassan, les deux beys con-
nt leur pouvoir, et cessèrent même d'en-
ra tribut à Constantinople. Telle était la
n de Mourad-Bey lorsque les Français dé-
rent en Egypte sous le prétexte de tirer
nce des avanies faites aux négocians de leur
. Le chef mamelouk, abandonné de son col-
Ibrahim, supporta seul le poids de cette
, et, pendant 3 ans, résista aux meilleures
s de l'Europe, combattant des ennemis sur-
s en nombre, sans cesse battu, ne se décou-
t jamais, et reparaissant lorsqu'on croyait
ces anéanties. Une lutte aussi héroïque avait
à Mourad-Bey l'estime de ses vainqueurs; il
da à traiter, fut favorablement accueilli de
, obtint de ce général le titre de gouverneur
partie de la Haute-Egypte, lui promit une
qui ne s'est jamais démentie (1800), et s'en-
n besoin à se joindre aux troupes françaises
expulser les Turks. Plus tard, le refus im-
it que fit Menou des services de Mourad-Bey
voidit point la reconnaissance du mamelouk,
illeurs craignait pour sa sûreté après le dé-
es Français. Il se disposait à se rendre au
près du général Belliard, lorsqu'il fut attaqué
peste, et m. le 22 avril 1801.

MOURAD-KHAN (Aly), 5e prince de la dy-
nastie des Zend en Perse, régna 4 ans sous le titre
de *wekkil* (régent), après avoir renversé l'usurpat.
Sadek, qu'il fit mettre à mort avec toute sa famille
(1781). Maître d'Ispahan, de Chyras et de la plus
grande partie de la Perse, il songeait à rétablir la
tranquillité dans ce pays, depuis long-temps en
proie à l'anarchie, lorsque la révolte de l'eunuque
Agha Mohammed l'obligea de reprendre les armes.
Mourad-Khan m. av. la fin de cette guerre en 1785.

MOURADGEA D'OHSSON (Ignace), diplomate
et écriv. distingué, Arménien d'origine, était né à
Constantinople en 1740; il entra fort jeune dans la
légation de Suède, et devint en 1782 chargé d'af-
faires de ce royaume, et en 1795 reçut le titre de
ministre de Suède près la Porte. Doué de vastes
connaissances dans les langues et dans l'histoire de
l'Orient, Mouradgea travailla toute sa vie à rassem-
bler les matériaux d'un ouvrage destiné à faire con-
naître à l'Europe l'histoire, les lois et la civilisation
des Turks; c'est en français qu'il le rédigea pendant
son séjour à Paris de 1784 à 1795, et de 1799 jus-
qu'à l'époque de sa m. arrivée en 1807. L'empereur
Sélim, qui voyait dans les travaux de Mouradgea
un honneur rendu à sa nation, le favorisa de tout
son pouvoir, et mit à sa disposition les dépôts ou
archives de Constantinople. Voici le titre de ce qui
a été pub. de cet ouv., aussi important que curieux :
Tableau général de l'Empire othoman, 1787-90,
2 vol. in-fol., avec 137 pl.; il en existe une édition
en 5 vol. in-8 : le 3e vol. a paru en 1821, par les
soins de M. d'Ohsson fils; *Tableau historique de*
l'Orient, 2 vol. in-8, 1804 : ce dernier écrit était
une introduct. à l'*Histoire de la puissance musul-*
mane qui, avec le tableau des institutions turques,
complétait le plan de Mouradgea.

MOURAVIOF (Michel-Nikititsch), poète, his-
torien et moraliste russe, né à Smolensk en 1757,
m. à St-Pétersbourg en 1807, était officier supér.
dans la garde impériale lorsque la réputat. qu'il s'é-
tait déjà acquise décida Catherine II à le nommer
chev. d'honneur et institut. de ses enfans. Il en-
seigna à ses augustes élèves la morale, les b.-lett.
et l'hist. de Russie. Tout entier à d'aussi importans
devoirs, il ne composa plus que des ouvr. propres
à former l'esprit et le cœur des deux jeunes princes
confiés à ses soins, et il n'en faisait tirer qu'un petit
nombre d'exemplaires. Tels sont : *le bon Enfant*,
les Lettres d'Emile, *les Dialogues des Morts* (dans
lesquels l'aut. fait parler les divers souverains de la
Russie), *l'Habitant du Fauxbourg*, St-Pétersb.,
1789; les *Essais d'histoire, de morale et de littér.*,
ib., 1796. Mouraviof, qui avait abandonné la car-
rière militaire, devint, sous le règne de l'empereur
Alexandre, sénateur, conseiller privé, puis adjoint
du ministre de l'instruct. publique, et prit une gr.
part à l'organisation de cette branche importante de
l'administrat. Outre les div. ouv. déjà cités, on lui
doit encore les *Traits divers relatifs à la Géogra-*
phie de la Russie et à la réunion de ses nombreuses
principautés en une seule monarchie, St-Pétersb.,
1810. Les *Œuvres complètes* de Mouraviof ont été
imp. à St-Pétersbourg en 1820.

MOURET (Jean-Jos.), composit., né à Avignon
en 1682, vint à Paris en 1707, et fut nommé surin-
tendant de la musique de la duchesse du Maine. Il
composa en cette qualité un gr. nomb. de divertis-
semens pour les fêtes que cette princesse donnait à
Sceaux; presque tous les airs qu'il y introduisit
sont restés populaires. Mouret devint musicien du
roi, direct. du concert spirituel et composit. de la
comédie ital. Le chagrin qu'il ressentit de la perte
de ses div. places, en 1736, par la m. de la duchesse
du Maine, aliéna sa raison, et le conduisit au tom-
beau en 1738. On a de lui un gr. nomb. de com-
positions instrumentales et vocales, 3 liv. d'*Airs*
sérieux et à boire, et plus. opéras, aujourd'hui

oubliés, entre autres les *Amours des Dieux*, le *Triomphe des Sens*, etc.

MOURGUES (Michel), sav. jésuite, né en Auvergne vers 1642, mort en 1713 à Toulouse, où il professait la rhétorique et les mathém., a pub. un gr. nombre d'ouv. remarquables par une profonde érudit.; les princip. sont : *Recueil d'Apophthegmes, ou bons Mots anciens et modernes*, etc., Toulouse, 1694, in-12; *Tr. de la poésie franç.*, Toulouse, 1695; Paris, 1724, 1729 et 1754, par les soins du père Brumoy; *nouveaux Elémens de géométrie*, etc., Toulouse, in-12; *Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes sav. de la Grèce*, etc., Toulouse et Amsterdam, 1712, 2 vol. in-8; *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, etc., Toulouse, Paris et Amsterdam, 1701, in-12; Bouillon, 1769, in-12.

MOURTEZA, Géorgien de naissance, devint pacha de Baghdad en 1063 de l'hég. (1653 de J.-C.), après avoir été selikhdar du gr.-seigneur, vézyr et pacha d'Erzeroum. Libéral et juste pour le peuple, Mourteza se montra mauvais politique par sa conduite cruelle envers les habitans de Bassorah, qui l'avaient appelé à leur secours. Il fut battu par les Arabes révoltés, et à son retour à Baghdad (1655) se vit privé de son pachalik. Il obtint cependant celui de Diarbekir, regagna la faveur du divan en lui envoyant la tête d'un rebelle tué par la plus lâche trahison, et reparut à Baghdad en 1659. Son nouveau pouvoir ne dura que trois ans. Accusé d'intelligence avec la Perse, Mourteza fut déposé, obligé de fuir, et mis à m. par les ordres du pacha de Diarbekir (1662).

MOUSA, fils de Bajazet Ier, reçut du vainqueur de ce malheureux sulthan l'investiture de l'Asie-Mineure. Après le départ de Tamerlan, les Turks, honteux d'obéir à un prince sans courage, se soumirent à Soleiman, qui régnait dans les provinces européennes. Mousa céda sans combattre, ne reparut qu'après la m. de Soleiman, mais trouva bientôt un nouveau compétiteur dans la personne de Mahomet, son second frère. Atteint dans sa fuite par les soldats du vainqueur, Mousa montra enfin quelque résolution, et périt les armes à la main (816 de l'hég., 1413 de J.-C.).

MOUSA AL KADHEM, 2e fils de Djafar-al-Sadik, né entre la Mekke et Médine vers l'an 129 de l'hég. (746 de J.-C.), fut le 7e des douze imans révérés par les musulmans chyites comme khâlyfes légitimes. Haroun-al-Reschid, craignant ce rival de sa puissance religieuse, se rendit maître de sa personne, et le fit secrètem. périr en 799 (183 de l'hég.). Mousa était hautement révéré par les musulmans. Son tombeau, situé à Baghdad, est encore un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

MOUSA BEN-CHAKIR, vivait au commencement du 9e S., et est aut., selon d'Herbelot, d'un ouvr. intit. les *Sources de l'Histoire*. — Ahmed, Haçan et Mohammed-ben Mousa, tous trois fils du précédent, furent célèbres dans tout l'Orient vers le milieu du 9e S., et ont publié en commun plus. ouv. scientifiques. Mohammed s'était adonné à l'étude des astres. Il mourut en 873, laissant des *Tables astronomiques* très-estimées de son temps. Ahmed passe pour avoir écrit un *Livre de Musique* et un *Traité des Machines*. Haçan a composé un *Traité du Cylindre* et divers ouv. de géométrie et de mécanique.

MOUSA BEN-NASER (Abou-ard al-Rahman), général du khâlyfe Walid Ier, fut nommé par ce prince vice-roi de l'Afrique en 703. Il méditait la conquête de l'Espagne et même l'asservissement de l'Europe méridionale, lorsque la trahison du comte Julien (v. ce nom) favorisa en partie ses projets ambitieux. De concert avec son lieut. Tarik, il subjugua, dans l'espace de deux ans, les plus riches contrées de la Péninsule, franchit les Pyrénées, et s'avança en France jusqu'aux portes de Carcassonne. Politiq. habile autant qu'heureux guerrier, il laissait aux habitans le libre exercice de leur religion, et garantissait la conservation de leurs propriétés. Accusé d'injustices envers Tarik (v. ce nom) dont il avait cherché à usurper la gloire, Mousa fut rappelé à Damas, et, malgré ses éclatans services, condamné à être battu de verges et à payer une amende de 200,000 dinars d'or, et exilé à la Mecque (715). Le malheureux général m. dans cette ville vers 718, de la douleur que lui causa la fin tragique de son fils Abd-el-Aziz.

MOUSCHEGH, prince des Mamiguniens, succéda à son père Vasag dans le gouvern. de Dabil en 370, et fut investi de la charge de comte d'Arménie par l'emper. Valens. Pendant plus. années, Mouschegh défendit l'Arménie contre les Persans, rétablit et maintint sur le trône Bab, roi de cette province, et périt assassiné par les ordres de Varazdat, dont il avait favorisé l'avénement. — Mouschegh, de la famille du précéd., et comme lui prince de Daron, succéda à son père en 553, et reçut de l'emper. le titre de duc de l'Arménie romaine. Il contribua à rétablir sur le trône Khosrou, roi de Perse; néanmoins, desservi près de ce prince par quelq. courtisans, il fut obligé dans la suite de repousser ses attaques. Mouschegh m. en 604, après avoir désigné Vahan comme son successeur.

MOUSIN (Jean), méd., né à Nanci en 1573, m. aux environs de cette ville en 1645, parcourut l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, séjourna longtemps à Padoue, et se fit partout remarquer par la supériorité de son esprit et l'étendue de ses lumières. On a de lui : *Discours de l'ivresse et ivrognerie, auquel les causes, nature et effets de l'ivresse sont amplement déduits, avec la guérison et préservation d'icelle, ensemble, la manière du curement, et les combats bachiques des anciens ivrognes*, Toul, 1612, in-12; *Hortus iatrophysicus, in quo immensum exoticorum florum sylvam cuique decerpere licet*, Nanci, 1632, in-8.

MOUSKES (Philippe), en latin *Mus*, occupa l'évêché de Tournai de 1274 à l'époque de sa m. On trouve à la bibliothèque royale le MS. complet de son *Histoire en rimes de la lignée des rois de France*; il la commence à la guerre de Troie et la continue au-delà de 1250. Duchesne en a pub. un fragment à la suite de l'*Hist. de l'île Hardouin*.

MOUSLEM CHERYF ED-DAULAH (Abou'l Mocrem), 5e ou 6e prince okaïlide de Mossoul, succéda à son père Coraïsch en 453 de l'hég. (1061 de J.-C.); il étendit sa dominat. depuis Alep jusqu'à Baghdad, et se distingua par son courage et sa justice. Mouslem fut tué en 1085 dans un combat contre le prince seldjoukide Soleiman.

MOUSSA (Mohammed ben). V. Mousa ben-Chakir.

MOUSSET (N.), poète franç., vivait au milieu du 16e S.; il passe pour avoir le prem. composé des vers scandés à la manière des Grecs et des Latins; il avait traduit de cette manière l'*Iliade* et l'*Odyssée* : cet ouvr. ne se trouve cité dans aucun catalogue; Daubigné seul en fait mention dans ses *Petites œuvres mêlées*.

MOUSSINE-POUSCHKINE (le comte Alexis-Ivanovitsch), sénateur russe, conseiller privé actuel et président de l'acad. des beaux-arts de St-Pétersbourg, né en 1744, m. en 1817, mis toute sa vie un grand zèle à la recherche des antiquités russes. On lui doit la découverte et la pub. de plus. des matériaux les plus précieux de l'histoire de Russie, et entre autres le *Recueil de l'expédit. d'Igor*, MS. du 12e S. d'un grand intérêt.

MOUSTAPHA. V. Mustapha.

MOUSTHUR (N.), échevin de Marseille, a mérité d'avoir dans l'histoire une place à côté du généreux Belzunce. Dès les prem. ravages de la peste de 1720, il se mit à la tête de toutes les expéditions

collègues n'osaient point se charger. Il fallait enlever les cadavres que la mort entassait chaque jour, et les forçats, pour la liberté, remplissaient ces tristes et dangereuses fonctions. Mais il fallait un homme qui sût commander et qui voulût les suivre et les encourager; Moustier fut cet homme intrépide. Tantôt il, tantôt à pied, l'épée dans une main et la pipe dans l'autre, on le vit, toujours infatigable, ranimer, encourager et travailler lui-même à la tête de ces bandes, qu'il avait su rendre utiles et bien. Il m. victime de son beau dévouement.

MOUSTIER (m). V. DEMOUSTIER et MERINMOUSTIER.

MOUSTIER (ÉLÉONOR-FRANÇOIS ELIE, marquis), né à Paris en 1751, d'une ancienne famille noble de la Franche-Comté, fit ses études au collége des jésuites de Heidelberg; il entra fort jeune au service, accompagna son beau-frère, le duc de Clermont-d'Amboise, dans les ambassades de Vienne et de Naples, et en 1778, fut ministre du roi à Trèves. Voué désormais à la carrière diplomatique, le marquis de Moustier successivement, les charges de ministre plénipotentiaire en Angleterre (1783), aux États-Unis et en Prusse (1790). Partisan zélé de l'ancienne monarchie, il s'abstint ensuite de toute participation aux affaires publiques, malgré les instances de Louis XVI, et sollicita même l'ambassade de Constantinople pour ne pas être témoin du triomphe des réformateurs. Les circonstances l'obligèrent bientôt à émigrer; le marquis de Moustier se rangea aux princes français, servit leur cause en Espagne et en Prusse, suivit Louis XVIII à Mitau, et ne rentra en France qu'avec ce prince, en 1817. Des nombreux écrits qu'il composa, les suivans seuls ont été impr.: *de l'Intérêt de France à une constitut. monarchiq.*, Berlin, 1790; *de l'Intérêt de l'Europe dans la révolution de France*, Londres, 1793; *Observat. sur les discours du maréchal-prince de Cobourg aux Français, par un royaliste franç.*, Lond., 1793.

MOUTON (GABRIEL), savant ecclésiastique, né en 1618, m. en 1694, vicaire d'une des églises de cette ville, consacra ses loisirs à l'étude de l'astronomie. On lui doit l'ouvr. suiv., dont le célèbre Delalande a fait un éloge mérité: *Observationes diversarum solis et lunæ apparentium, meridianarumque aliquot altitudinum*, etc., in-4, 1670. Il est aussi auteur d'une *table de logarithmes avec décimales*, insérée dans les *Tables* de Gardiner, 1770.

MOUTON (JEAN-BAPTISTE-SYLVAIN), écrivain distingué, né vers 1740 à la Charité-sur-Loire, se fixa en Hollande près l'abbé Dupac de Bellegarde, et le seconda dans sa vaste correspondance, ainsi que dans la rédaction de ses écrits. Il fut aussi de la continuat. des *Nouvelles ecclésiastiques*, qu'il commença en 1793, époque où ce recueil cessa d'être pub. à Paris, et poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée à Utrecht en 1803.

MOUTON-DUVERNET (N.), lieuten.-général des armées franç., s'était élevé aux prem. grades par sa belle conduite dans les guerres que la France a eu à soutenir pendant vingt ans contre l'Europe, lorsque, en 1815, pendant les cent-jours, il fut nommé pair de la chambre des représentans et gouverneur de Lyon. Ses discours à la tribune nationale donnèrent lieu à sa mise en jugement après la seconde restaurat., il fut arrêté à Montbrison en 1816, puis conduit à Lyon, où, le 19 juillet 1816, il subit avec courage et sang-froid la peine capitale prononcée contre lui par un conseil de guerre, cassée par le conseil de révision.

MOUTONNET-CLAIRFONS (JULIEN-JACQ.), poète et littérateur distingué, né au Mans en 1754, m. en 1813 à Paris, où il occupait un emploi dans l'administrat. des postes, est aut. de plus. traductions estimées et de quelques écrits originaux; en voici la liste: *les Baisers de Jean second*, trad. avec le texte latin, Paris, 1771, in-8; *les Iles fortunées*, etc., Paris, 1771; inséré dans la collection des *Voyages imaginaires*, 1787, 39 vol. in-8; *Anacréon, Sapho, Bion, Moschus*, etc., trad. du grec, 1773, in-8; Paris, 1779, 2 vol. in-12; *Léandre et Hero*, trad., 1774, 1775, in-12; *l'Enfer du Dante*, trad. de l'ital. avec le texte au regard, Paris, 1776, in-8; *Manuel épistolaire*, ou *Choix de lettres puisées dans les meilleurs aut. français et latin*, Paris, 1785, in-12; *Lettre à M. Clément*, etc., Paris, 1772, in-8; *le Véritable philanthrope*, Philadelphie (Paris), 1790, in-8; *la Galeide*, ou *le Chat de la Nature*, 1798, in-8. On trouve une *notice* sur Moutonnet dans *les Consolat. d'un solitaire* par M. Duronceray, 1815.

MOUVANS (PAUL-RICHELIEU), dit *le Brave*, officier protestant, né à Castellane en Provence, se signala dans les guerres civiles du 16e S. Il prit les armes pour venger la m. de son frère tué à Draguignan par la populace dans une émeute suscitée par des prêtres, fit de grands ravages en Provence, et ne consentit à licencier sa troupe qu'après avoir obtenu des condit. avantageuses du comte de Tende, contre lequel d'ailleurs il ne pouvait tenir la campagne. Après avoir échappé aux piéges que lui tendit la mauvaise foi des catholiques, dès qu'il eut désarmé, il se retira pendant quelque temps à Genève, où le duc de Guise, qui voulait le détacher du parti protestant, lui fit faire vainem. les offres les plus brillantes. Les nouveaux troubles qui éclatèrent à l'occasion du massacre de Vassy en 1562, le ramenèrent en France, où il continua de se distinguer dans les troupes protestantes. Enfin en 1563 il fut tué ou peut-être se tua lui-même dans un combat malheureux livré à Mésignac en Périgord.

MOWAFFEK-BILLAH (ABOU-AHMED TELHAH, AL), prince abbasside, et 5e fils du khâlyfe Motawakkel, fut exclu du trône par l'injustice de son père; mais dépositaire de l'autorité souveraine sous son frère Motamed, il releva la gloire du khâlyfat, rétablit la paix dans Baghdad, et triompha de plusieurs rebelles, entre autres du fameux Yacoub et d'Aly, prince des Zondjes, auquel il fit trancher la tête en 270 de l'hég. Associé à l'empire par le frère indolent dont il soutenait le pouvoir, Mowaffek ne vécut pas assez pour régner; il m. de la lèpre en 278 de l'hég. (891 de J.-C.). Son fils Motadhed succéda à ses droits.

MOYA (MATTHIEU de), jésuite espagnol du 17e S., confess. de la reine Marie-Anne d'Autriche douairière d'Espagne, pub. sous le nom d'*Amadeus Guimenius* un opuscule de morale sous ce titre: *Opusculum singularia universæ ferè theologiæ moralis complectens, adversùs quorumdam expostulationes contra nonnullas jesuitarum opiniones moraies*, Lyon, 1665, in-12. Ce livre fut censuré l'année suivante par la Sorbonne, qui ne fit même que rapporter les prem. mots de la plupart des propositions improuvées pour ne pas exposer entièrement aux yeux du public les mystères d'une morale aussi impure.

MOYLAN (FRANÇOIS), évêque catholiq. de Cork (Irlande), était né dans cette ville en 1735. Après avoir fait ses études théologiq. en France, il revint dans sa patrie, fut porté en 1775 à l'évêché de Kerry, et en 1787 passa à celui de Cork, où il m. en 1815, environné de l'estime générale: un grand nombre de protest. assistèrent à ses funérailles.

MOYLE (WALTER), écrivain presbytérien, né en 1672 à Baks (Cornouailles), m. en 1726, avait siégé en 1695 dans la chambre des communes. Il est auteur de plus. écrits historiq. et scientifiques, entre autres d'un *Essai sur le gouvernement de Rome*, trad. par Barrère en 1801, et quelques traductions de Xénophon et de Lucien. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Londres en 1726, 2 vol. in-8,

avec un complém. du même format, pub. par Hammond.

MOYNE (Le). V. Lemoyne.

MOYRIAC. V. MAILLA.

MOYSANT (François), né près de Caen en 1735, m. en 1813 bibliothécaire de cette ville, avait d'abord exercé la profess. de médecin. On a de lui : *Bibliothèque des écrivains français*, etc., Londres, 1800, 4 vol. in-8 ; *Recherches historiques sur la fondation du collége de N.-D. de Bayeux*, etc., 1783, in-4. Il a été pub. une *Notice historique sur la vie de M. Moysant*, par M. Hébert, son neveu, Caen, 1814, in-8.

MOYSANT DE BRIEUX. V. Moisant.

MOYSE. V. Moïse et Mosès.

MOYSE (Henri), historien écossais, né à Lanark en 1573, m. à Edimbourg en 1630, avait été page et gentilhomme de la chambre du roi Jacques. On a de lui un *Mémorial*, impr. en 1753, qui referme des particularités curieuses sur la cour de son maître.—V. Koren.

MOZART (Wolfgang-Amédée), célèbre compositeur allemand, né à Salzbourg le 27 janvier 1756, commença dès l'âge de trois ans ses études musicales, et devint en peu de temps un des plus habiles pianistes de l'époque. A six ans il fut présenté à François Ier, dont les suffrages accrurent sa renommée : on parlait déjà en Europe de cet enfant extraordin., pour qui la musique semblait être non une science acquise, mais un langage naturel. En 1763 Mozart parut à la cour de Versailles ; ses prem. productions datent de cette époque ; ce sont deux œuvres de sonate qu'il dédia l'un à Mme Victoire, fille de Louis XV, l'autre à la comtesse de Tessé. L'année suivante le jeune virtuose passa en Angleterre, où George III, lui-même excellent musicien, se plut à lui faire surmonter les plus grandes difficultés de l'art. Enfin, après une absence de trois ans, Mozart revint à Salzbourg pour se livrer à l'étude de la composit. et méditer les gr.-maîtres. Il avait douze ans lorsque Joseph II lui ayant demandé un opéra buffa, il produisit *la Finta semplice*. Après ce brillant début dans la carrière dramatique Mozart donna à Milan son *Mithridate*, qui eut vingt représentat. consécutives. Comblé d'honneurs et de gloire pendant son séjour en Italie, Mozart revint à Vienne, où il se lia avec Haydn ; il fit ensuite un second voyage à Paris, dans le dessein d'y donner un opéra ; mais ayant assisté à la prem. représentat. de l'*Alceste* de Gluck, qui, comme on sait, fut d'abord peu goûté du public, Mozart renonça à son projet et retourna auprès de Joseph, dont il ne quitta plus le service, refusant les offres avantageuses que lui firent plus. princes. Dès-lors chaque année vit éclore de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres *don Juan*, *les Noces de Figaro*, *la Flûte enchantée*, *la Clémence de Titus*, etc. L'âge de Mozart promettait encore de longs triomphes à son génie, lorsque tout à coup sa santé s'altéra, et après une courte maladie qui fut aggravée par le delire de sa brûlante imagination, il m. le 5 décemb. 1791, n'ayant pas encore 36 ans. Mozart avait essayé tous les genres et excellé dans tous. Doué d'une facilité de création inconcevable, il a composé un nombre infini d'ouvr., dont la liste seule remplit un catalogue volumineux. Nous avons cité ses principaux chefs-d'œuvre dramatiq. ; nous nommerons encore l'admirable *Messe de requiem*, qui fut pour lui le chant du cygne : l'édit. donnée par le Conservatoire de musique en 1805 est précédée d'une *notice* sur Mozart par M. Sevelinges. On peut encore consulter la *notice* de Schlichtegroll, insérée dans le *Necrologe allemand* de 1793, tom. 2, et trad. en franç. par Winckler dans le *Magasin encyclopediq.*, 1801, tom. 3 ; la *Vie de Mozart* par le profess. Niemtschek ; *l'Esprit de Mozart*, Erfurt, 1801 ; les *Anecdotes sur Mozart*, par C.-F. Cramer, Paris, 1801, in-8.

MOZZI (Augustin), jurisconsulte et recteur de l'université de Padoue, a pub. : *Disputationes publicæ per octo dies agitatæ*, Padoue, 1558, in-4. —Mozzi (Pierre-Nicolas), est auteur d'un traité de *Contractibus*, Venise, 1595, in-fol.—Mozzi (Giuseppe-Antoine), en latin *Mutius*, savant chanoine de Florence, né dans cette ville en 1678, m. en 1738, avait cultivé avec succès les lettres et les beaux-arts : en 1701 il prononça, par ordre de Côme III, l'oraison funèbre de Charles II, roi d'Espagne, et en 1703, celle de Léon Strozzi, archevêque de la ville natale. Il m. en 1736, membre de l'académie de la Crusca, profess. de littérat. toscane à l'univ. de Florence, et théologien de la princesse Béatrix de Bavière. On a de lui : *Discorsi sacri*, 1717 ; *Sonetti sopra i uomi dati ad alcune dame fiorentine*, etc., 1705 ; *Istoria di S. Cresci e de' santi martiri suoi compagni*, etc., 1710, in-fol. ; *Vita di Lorenzo Bellini Fiorentino*, insérée dans les *Vies des illustres Arcadiens*, Rome, 1713 ; *Traduzione in versi sciolti degli inni di Prudenzio*, Milan, 1740. —Mozzi (Louis), jésuite, vécut dans l'intimité de Pie VI ; il a pub., entre autres écrits : *Histoire abrégée du schisme de la nouvelle église d'Utrecht*, 1785.

MOZZOLINO. V. Mazolino.

MUCANTE (Jean-Paul), grand-maître des cérémonies de la cour pontificale, né à Rome dans le 16e S., a pub. : *Relazione della riconciliazione, assoluzione, e benedizione del serenissimo Enrico quarto, cristianissimo re di Francia e di Navarra*, etc., Viterbe, 1595, in-4.

MUCIEN (P. Licinius Crassus), en latin *Mucianus*, général et favori de Vespasien, appartenait à une des plus illustres familles de Rome, et parvint au consulat l'an de J.-C. 52. Mais son faste et son amour pour les plaisirs le ruinèrent complétement. Claude l'envoya ou plutôt l'exila en Orient avec un commandem. subalterne. Lorsque l'empire fut tombé entre les mains de Vitellius, Mucien se trouva au nombre de ceux qui engagèrent Vespasien à être son compétiteur, et il vint à Lout de l'y déterminer. Il rassembla aussitôt de grandes forces et des sommes considérables pour marcher contre Vitellius. Mais Antonius Primus avait déjà battu les troupes de ce prince, et ses sold. l'avaient mis à m. Mucien courut alors vers les rives du Danube que les Daces avaient franchies à la faveur des discordes civiles, et il les repoussa au-delà du fleuve. Arrivé ensuite à Rome, il y gouverna en maître pendant l'absence de Vespasien, qui, lorsqu'il fut arrivé dans sa capitale, ne diminua en rien l'autorité de son favori. Mucien abusa quelquefois de son autorité et se fit reprocher soit des exactions, soit la protect. qu'il accordait aux accusateurs. Au reste il perdit qu'il conserva toujours sa faveur, car on retrouve encore deux fois son nom dans les fastes consulaires, l'an 70 et l'an 74 de J.-C., et il m. deux ans avant Vespasien, c.-à-d. en 79.

MUDGE (Thomas), célèbre mécanicien angl., né à Exeter en 1715, montra fort jeune encore des dispositions extraordin. pour l'horlogerie, et acquit en peu de temps une grande supériorité dans cette science. Au nombre des ouv. précieux qu'il a exécutés, on cite deux montres, l'une à équation, l'autre à répétition, commandées par le roi d'Espagne Ferdinand VII ; et un garde-temps qui mérita à son auteur une prime de 500 liv. sterl. On doit à Mudge le perfectionnement des montres marines, et l'invention d'un nouvel échappem. pour les montres ordinaires. Ce savant, mort en 1794, a publié ses *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres, particulièrement celles de la marine*, 1766. — Mudge (William), fils du preced., major-general dans l'armée angl., né à Plymouth en 1762, servit d'abord dans les armées, et y obtint le grade de capit. d'artillerie. Mais bientôt ses connaissances distinguées, et la publicat. de quelques mémoires

ques dans les *Transactions* de la société de Londres dont il était membre, appelèrent l'attention du gouvernem., qui le chargea de plan trigonométrique de l'Angleterre. En raison de ses laborieux travaux, Mudge fut fait major-génér., et devint ensuite membre de l'Institut de France et de l'académie napolitaine. En 1819 il accompagna M. Biot aux Indes pour y déterminer la longitude de Paris. Ce sav. m. à Londres en 1820. On lui doit *Account of the operations for accomplishing trigonometrical survey of England* Lond., 1799-1811, 3 vol. in-4.

MUIR (Pierre Le). V. Le Muet.

MULE (Philadelphe), auteur ital. du 17e S., *Théâtre généalogique des Familles nobles* (en ital.), Palerme, 1647, 1655 et 1670, in-fol., fig.; *Ragguagli historici del Vespro*, Ibid., 1645 ou 1669, in-4.

MULE. V. Munoz.

MULET DE NANTHOU (François-Félix-Jean), membre de l'assemblée constituante, né en 1760, était avant la révol. avocat et lieutenant.-génér. au bailliage de Gray. Ses opinions politiques, franchement constitutionnels, firent faire aux états-généraux de 1789, où il se fit remarquer par une éloquence facile et soutenue. En qualité de membre du comité des recherches, il fit de fréquens rapports sur les troubles du Midi et sur les mesures à prendre contre leurs auteurs. Après la session Muguet fut nommé juge à un tribunal de Paris; mais, résolu de ne prendre part aux affaires publiques, il refusa, et vécut dans ses propriétés près de Gray. L'obscurité où il cherchait à vivre ne le préserva pas des persécutions exercées pendant la terreur; il dut la vie à sa fermeté et à l'indignation qui l'environnait de toutes parts. Les citoyens l'élurent en 1798 au conseil des cinq-cents. Muguet refusa cet honneur, ainsi que celui de Bonaparte, et n'accepta que la place de juge de Soing, où étaient situés ses biens. Cette place lui a dû de nombreuses améliorations: il s'occupait à y faire conduire des eaux de source, lorsque, saisi de la fièvre, il m. victime de son philanthropie en 1808.

MULLER-FELS (Jean-Henri MULLER de), célèbre charlatan, né vers 1579 à Wasselonne (Alsace), avait d'abord été barbier; ayant acheté de Rudolphe quelques secrets d'alchimie, Muller conçut le projet d'exploiter la crédulité publique, à une époque où le manque général de connaissances laissait un vaste champ à ceux qui se disaient initiés du grand-œuvre. Peu heureux à la cour de Wurtemberg, le nouvel alchimiste se présenta à l'empereur Rodolphe II, charma ce prince par sa dextérité et par l'étalage de ses prétendus secrets, et en reçut de riches présens, ainsi que le titre de noble sous le nom de Muhlenfels. Le charlatan trompa de la même manière les Allemands, vendant aux uns de la teinture qui marquait aux autres des sommes considérables en leur promettant la découverte du grand-œuvre. Le rhingrave de Stein, le margrave d'Ansbach, le duc de Wurtemberg se laissèrent tour à tour; mais enfin ses jongleries trouvèrent un terme près de ce dernier prince. Un autre imposteur, nommé Sendivog, venait d'obtenir à Stuttgart une grande considération; Muhlenfels, en voyant se perdre un rival aussi dangereux, vit bientôt ses intrigues dévoilées. Il ne devait trouver aucune commisération dans ceux qu'il avait si longtemps trompés; condamné à être pendu, le malheureux alchimiste fut exécuté au commencement du 17e S. On n'a de lui aucun ouvrage.

MULLER (Thomas), l'un des chefs de la conspiration qui eut lieu en Ecosse en 1792, et membre de la convention nationale, qui s'assembla ensuite à Edimbourg, fut condamné par le tribunal d'Ecosse à un bannissem. de 14 années à Botany-Bay. Cet arrêt fut exécuté, malgré l'éloquente opposit. de lord Stanhope, de Shéridan et de Fox, et malgré les efforts que fit le comité de salut public en France pour intercepter la frégate chargée de déporter le condamné. Cependant Muir s'échappa du lieu de son exil sur un bâtiment américain, et vint en France sur une frégate espagnole, après avoir été pris et relâché par les Anglais, qui ne le reconnurent pas à cause des blessures nombreuses qu'il avait reçues dans le combat. Mais il m. en 1799, des suites de ces blessures, au moment où l'expédition préparée avec tant d'appareil contre l'Angleterre semblait lui permettre l'espoir de la vengeance.

MUIS (Simon MAROTTE de), né à Orléans en 1587, m. à Paris en 1644, profess. d'hébreu au collége royal, a été justement célèbre par sa profonde érudition dans la science rabbinique. On a de lui: *in Psalmum XIX trium eruditissimorum rabbinorum Commentarii hebraicè cum latinâ interpretatione*, Paris, 1620, in-8; *R. Davidis Kimchi Commentarius in Malachiam, hebr. et lat.*, Paris, 1618, in-4; *Bellarmini Institutiones hebraicæ*, Paris, 1622, in-8. Ses autres écrits, également très-estimés, ont été recueillis en plusieurs vol., Paris, 1650; on cite surtout son *Commentaire des Psaumes*, que Bossuet regardait comme le meilleur ouvrage sur cette matière.

MULA (Marc-Antoine de), appelé aussi *Amulia*, patricien de Venise, évêq. et card., bibliothécaire du Vatican, et l'un des membres du concile de Trente, m. en 1570, fonda à Padoue le collége d'Amulio. On a de lui des *Lettres écrites aux Légats du Concile*, Trente, 1562, in-4, qui ont été d'une grande utilité aux continuateurs de l'Histoire ecclésiast.

MULEY-ABD-ALLAH, empereur de Maroc, de la dynastie régnante des Chérifs-Filely, fils de Muley-Ismaël, succéda en 1729 à son frère Muley-Ahmed-Dahaby. Son règne offre une longue série de meurtres et d'expédit. malheureuses. Il échoua dans toutes les entreprises qu'à l'instigation du duc de Ripperda il tenta contre les Espagnols d'Afrique. D'un autre côté, continuellem. en guerre avec ses frères, il fut cinq fois déposé par eux, et ne resta paisible possess. de l'empire que vers 1742. Malgré sa férocité et son avarice, Muley-Abdallah se montra accessible aux Européens; il conclut la paix avec les Anglais et les Hollandais, et autorisa l'établissem. de plus. comptoirs dans ses états. Il m. en 1757.

MULEY-ABD-EL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, de la première dynastie des Chérifs, servit d'abord dans les armées othomanes. A l'avénement de son neveu Abd-Allah (981 de l'hégyre, de J.-C. 1574), il craignit d'être sacrifié à la jalousie barbare de ce prince, et, levant l'étendard de la révolte, se rendit maître du royaume (1576). Encore mal affermi sur son trône, et atteint d'ailleurs d'une maladie dangereuse, Abd-el-Melek se vit menacé par don Sébastien qui, prompt à saisir l'occasion de combattre les infidèles, débarquait sur la côte d'Afrique avec 20,000 Portugais. Le roi musulman essaya d'acheter la paix; mais, trompé dans ses désirs, il se fit porter en litière à la tête de ses troupes, qu'il commanda en personne à la célèbre bataille d'Alcazar-el-Kebyr. On connaît l'issue de cette journée, si funeste au Portugal, et qui lui coûta son roi. Les Maures victorieux eurent aussi à regretter leur vaillant capitaine: Muley-Abd-el-Melek, épuisé par les fatigues, m. le jour même de son triomphe.

MULEY-AHMED-DEHABY, empereur de Maroc, succéda en 1727 à son père Muley-Ismaël; sa généreuse conduite envers son frère Abd-Allah, qui s'était révolté contre lui, semblait promettre un prince humain et juste; mais cet espoir fut bientôt déçu: Ahmed souilla le trône par toutes sortes d'infamies et de crimes; ni les biens de son

sujets, ni leurs femmes, ni leurs personnes ne furent sacrés pour lui. Déposé momentanément par son frère Abd-el-Melek, il parvint à ressaisir la puissance, et fit mettre à mort les révoltés et leur chef (1729). Ahmed ne survécut que peu de jours à sa victoire.

MULEY-AHMED LABASS AL-MANSOUR, roi de Fez et de Maroc, fut proclamé sur le champ de bataille d'Alcazar, après la mort de son frère Muley-Abd-el-Melek, en 986 de l'hégyre (1578 de J.-C.). Son règne offre un contraste frappant avec celui des autres monarques africains; pendant 25 ans la tranquillité de l'empire fut à peine troublée; une guerre heureuse portée au sein des pays voisins du Niger agrandit les états de Muley-Ahmed, et y répandit d'immenses richesses. Ce prince mourut en 1603, regretté de ses sujets, dont il avait mérité la reconnaissance.

MULEY-ARCHYD, 3e prince de la dynastie des Chérifs-Filely, est le prem. membre de cette famille qui ait régné à Maroc. Son père Muley-Aly et son frère Mulex-Mohammed avaient possédé Tafilet. Muley-Archyd ayant détrôné ce dernier (1664), marcha à la conquête de l'Afrique septentrion., se rendit successivem. maître de Fez et de Maroc, et prit le titre d'empereur. Devenu ainsi le plus puissant des souverains maures, il chercha à en être le plus riche, n'épargnant ni les exactions ni les crimes pour parvenir à ce but. Quelques belles qualités, un grand courage, étaient ternis en ce prince par une cruauté extraordinaire : l'office de bourreau, qu'il exerçait souvent, lui paraissait le plus bel attribut de son pouvoir. Muley-Archyd m. en 1672, âgé de 41 ans; il en avait régné 8.

MULEY-HAÇAN, roi de Tunis, de la dynastie des Hassides, parvint au trône en 940 de l'hégyre (1533 de J.-C.), après avoir fait mourir ou aveugler la plupart de ses frères et de ses neveux. L'un des prem. ayant imploré le secours de Barberousse, ce célèbre capitaine arma une flotte considérable, et, dans le but réel de soumettre Tunis au sulthan de Constantinople, vint attaquer Mulex-Haçan, qui, vaincu, abandonné de ses sujets, eut recours à l'emper. Charles-Quint (*v.* ce nom). Une victoire sur Barberousse et la prise de Tunis remirent Muley-Haçan en possession du trône (1535); mais son alliance avec les chrétiens l'avait rendu odieux aux musulmans. Les villes se révoltèrent; le monarque, obligé de fuir, demanda de nouveau l'assistance de Charles-Quint, et reparut avec 2,000 h. devant Tunis. Battu par son fils Muley-Homeidah, il fut jeté dans une prison, et aveuglé par ordre de ce prince. Sa captivité dura peu. Muley-Haçan, délivré par les Espagnols, se réfugia en Italie, où il m. vers 1545. — MULEY-HOMAIDAH, fils du précédent, et dernier roi de Tunis de la dynastie des Hassides, fut proclamé en 950 de l'hégyre (1543 de J.-C.). Après sa victoire sur son père, il essaya d'échapper au ressentiment de Charles-Quint en le reconnaissant pour suzerain. Néanmoins les Espagnols mirent à sa place le frère du malheureux Haçan, nommé Abd-el-Melek : ce dern. étant m., son fils Mohammed lui succéda. Cette nouvelle tyrannie fatigua les Maures, qui rappelèrent leur ancien souverain. Muley-Homaidah signala son retour par le massacre de tous ceux qui lui avaient été contraires, et régna paisiblem jusqu'en 1570, qu'il fut chassé de ses états par Kilidj-Aly, dey d'Alger. Il ressaisit momentanément la puissance (1573); mais, repoussé par ses sujets, il alla m. en Sicile. L'année suiv., Sinan-Pacha soumit Tunis aux Turks, et mit fin à la dynastie des Hassides.

MULEY-ISMAEL, emper. de Maroc, de la dynastie des Chérifs-Filely, était né vers 1646. Après la m. de son frère Muley-Archyd (1672), il s'empara de Fez, tandis que Tafilet et Maroc reconnaissaient d'autres souverains. Trois ans de guerres signalés par d'atroces cruautés mirent Muley-Ismaël en possession de tout l'empire. La prise de Tanger sur les Anglais (1680), celle de Mahmorah (1681) et de Larache (1689) sur les Espagnols, le siége infructueux de Ceuta, qui dura 26 ans et coûta 100,000 h., enfin un traité de commerce conclu en 1699 avec le roi de France Louis XIV, sont les principaux événem. de ce long règne, remarquable par les talens avec lesquels Muley-Ismaël sut faire supporter sa tyrannie. Une expédition contre les Algériens, tentée en 1700 par le monarque en personne, n'aboutit qu'à une honteuse défaite. Les inquiétudes que lui donnait le grand nomb. de ses enfans mâles, la révolte de l'un d'eux, et les préparatifs d'un immense armement contre les Espagnols, que la tempête dissipa en 1722, occupèrent la dern. partie de sa vie. Muley-Ismaël m. en 1727, à l'âge de 81 ans; il en avait régné 55.

MULGRAVE (CONSTANTIN-JEAN-PHIPS, lord), navigateur angl., né en 1734, entra de bonne heure dans la marine, où en peu de temps il acquit la réputat. d'officier instruit. Depuis plus. années on avait remis en discussion la possibilité d'un passage ouvert au nord-est de l'Amériq.; une expédit. vers le pôle boréal ayant été résolue, Phips, alors simple capit. de vaisseau, offrit ses services à l'amirauté, qui les accepta. Il partit en 1773 avec deux bombardes; et, après un voyage pénible et souvent dangereux, constata l'impossibilité de franchir les glaces des mers septentrion.; il s'était élevé au-delà du 80e degré de latitude-nord. A son retour, Phips fut nommé membre de la chambre des communes (1775), et l'un des commissaires de l'amirauté en 1777; ces fonctions ne l'empêchèrent pas de commander un vaisseau de ligne jusqu'à la paix de 1783. L'année suiv. il obtint le rang de pair. Lord Mulgrave m. à Liége en 1794; depuis 3 années le mauvais état de sa santé l'avait forcé à se rendre sur le continent. La relation de son expédit., pub. par lui-même, a pour titre : *Voyage au Pôle boréal, entrepris par ordre du roi en 1773*, Londres, 1774, in-4; trad. en franç., Paris, in-4; en allem., Berne, 1777, in-4.

MULIERS (NICOLAS des), en latin Mulierius, médecin et géomètre, né dans le voisinage de Lille en Flandre, mort à Groningue en 1630, à l'âge de 65 ans, exerça la médecine à Leyde, à Harlingen en Frise, à Amsterd. et à Groningue, fut quelque temps recteur du gymnase de Leuwarden, et publia, partie en latin et partie en holland., des ouv. sur son art et sur l'astronomie. Nous citerons son *Introduction à l'usage de l'astrolabe*, en holland., Harlingen, 1595, et ses *Ephémérides*, 1609-1628, continuées par son fils Pierre des Muliers, docteur en médecine, qui fut appelé en 1728 à professer la botanique à Groningue, et y m. en 1647. *V.* sur le père et le fils, *Vitæ profess. Groning.*, p. 61-69, et 113-114.

MULLER (JEAN), célèbre astronome allemand, plus connu sous le nom latin de *Regiomontanus*, naquit en 1436 à Unfind, près Kœnisberg (Franconie); il étudia l'astronomie et les mathém. sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et, après la mort de ce dern., continua les travaux qui lui avaient été confiés par le card. Bessarion. Muller suivit ce prélat en Italie, où sa réputat. s'était déjà étendue. A Padoue on lui demanda un cours d'astronomie qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). De retour en Allemagne, il résida quelques années à Bude près du roi de Hongrie Mathias Corvin, et s'établit ensuite à Nuremberg; il fonda dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis un nomb. gr. nomb. d'ouv. scientifiques, dont Weiden donne la liste. Attiré à Rome par les vives instances du pape Sixte IV, Muller y m. en 1476, âgé seulem. de 40 ans. On attribua cette fin prématurée au ressentiment des fils de Georges de Trébisonde, dont il avait critiqué les traductions. Muller a beaucoup écrit, et la plupart de ses productions eurent de

son temps un succès extraordin.; les plus importantes sont : *Joannis Regiomontani Ephemerides astronomicæ ab anno* 1475 *ad annum* 1506, Nuremberg, in-4; *Kalendarium novum*, Nuremberg, 1476, in-8, et Augsbourg, 1699, sous le titre de *Kalendarium magistri de Monteregio, etc., Tabulæ directionum perfectionumque*, Venise, 1485, in-4, réimp. plus. fois, entre autres en 1584 par Reinhold; *J. Regiomontani et G. Purbachii Epitoma in Almagestum Ptolomæi*, Venise, 1496, in-fol., souvent réimp.; *de Triangulis planis et sphæricis libri V apud eum Tabulis sinuum*; cet ouv., publié sous ce titre vers 1561, l'avait été d'abord en 1541, in-4: c'est le plus important de l'auteur. De Murr a mis au jour les *Lettres inédites de Muller* dans son *Memorabilia*; il a aussi donné : *Noticia trium codicum autographorum J. Regiomontani*, Nuremberg, 1801.

MULLER (André), savant orientaliste, né vers 1639 à Greiffenhagen (Poméranie), a beaucoup contribué au progrès des langues orient. en Prusse; il s'était particulièrem. appliqué au chinois, et avait fait des travaux considérables sur cet idiome; mais, dans un accès de misanthropie, il brûla une partie de ses écrits; du reste un caractère difficile et capricieux éloigna de lui ses contemporains. Dix ans de séjour à Londres, où il travaillait à la Bible polyglotte de Walton, et ses relations avec le P. Kircher, sont les principaux événemens de la vie de Muller; il avait été pasteur de Bernow. En 1667, nommé prévôt de l'église de Berlin, il résigna cet emploi 18 ans après pour se retirer à Stettin, où il m. en 1694. On a de lui, entre autres, une bonne édition des *Voyages de Marco Polo*, Berlin, 1671, in-4; *l'Oraison dominicale*, en chinois, comparée avec cent autres versions, 1676; ibid., 1680; et 1703, avec la *vie* de Muller par Stark, et la liste de ses ouv.; un recueil intitulé *Opuscula nonnulla orientalia*, Francfort, 1695, in-4; enfin un ouvr. très-rare intit. *Speciminum Sinicorum decimæ de decimis*, etc., 1685, in-fol.

MULLER (Jean-Sébastien), secrétaire du duc de Saxe-Weimar, m. en 1708, a écrit les *Annales de la maison de Saxe*, depuis 1300 jusqu'en 1700, Weimar, 1700, in-f., en allem.—Muller (Philippe), profess. de médecine à l'université de Leipsig, né à Fribourg, vivait dans le 17e S. On a de lui : *de Usu Musculorum*, dans les Observations de Grégoire Horstius, Ulm, 1628, in-4; *Miracula chimica et Mysteria medica libris quinque enucleata*, Paris, 1644, in-12; Rouen, 1651, in-12; Amsterdam, 1656, 1659, 1668, in-12; Genève, 1660, in-8.—Muller (Charles), de Friedberg, m. en 1803, est auteur de l'ouv. intit. : *de l'Intérêt politique de la Suisse, relativem. à la principauté de Neufchâtel et Valangin*, trad. de l'allem. par J.-J. de Sandoz de Travers, conseiller d'état du roi de Prusse, Neufchâtel, 1790, in-8.— Muller (Jean), ingén. de Zurich au 18e S., a pub. les *Restes remarquables des Antiquités de la Suisse*, en 8 cahiers in-4, avec une explication en allem.

MULLER (Jean-Henri), physicien et astronome allem., né près Nuremberg en 1671, m. en 1731 à Altorf, où il professait les mathématiq. et la phys., avait été collègue d'Eimmart dans les Observations scientifiques de ce dernier. On a de lui plusieurs écrits, entre autres : *Exercitatio academica de extispiciis veterum*, Altorf, 1711, in-4; *Collegium experimentale*, Nuremberg, 1721, in-4; *Observationes astronomicæ, etc., in speculâ Altorfianâ ab anno...* 1711, etc., Altorf, 1723, in-4; *Dissertatio de inæquali claritate lucis diurna in terrâ et planetis*, ibid., 1729, in-4.

MULLER (Gérard-Frédéric), savant voyageur et historien, né en 1705 à Hervorden (Westphalie), se rendit à l'âge de 20 ans en Russie, où il passa la plus grande partie de sa vie, et qui l'a adopté en quelque sorte comme l'un de ses plus gr. hommes. Peu de savans en effet ont été aussi utiles à cet empire. D'abord membre de l'acad. de St-Pétersb., Muller fut désigné par elle pour faire plus. voyages scientifiques; le plus célèbre est celui de Sibérie (de 1733 à 1743), où il accompagna Gmelin et Delisle de la Croyère. A son retour, Muller obtint successivem. les places d'historiographe de l'empire russe, de conservateur des archives impériales aux affaires étrangères, de direct. de l'école des enfans trouvés, et de conseiller d'état. Son mérite supérieur l'éleva constamm. au-dessus de ses ennemis; et, jusqu'à sa mort, arrivée en 1783, il jouit de la faveur de l'impératr. Catherine, et d'une immense réputation acquise par ses plus importans travaux. Muller, correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de la société roy. de Londres, a écrit en russe, en allem., en latin et en franç.; ses princip. ouvr. sont : *Gazette allemande de St-Pétersbourg*, de 1728 à 1730, in-4; *Recueil pour l'Histoire de Russie* (en allem.), Pétersb., 1732-64, 9 v. in-8; nouv. édit., moins complète, Offenbach, 1777-80, 5 v. in-8; *de Scriptis longuticis in Siberiâ repertis*, etc., ibid., 1747, in-4; *Origines gentis et nominis Russorum*, ibid., 1749; *Hist. des Voyages et Découvertes des Russes*, Amsterdam, 1766, 2 v. in-8. En outre Muller a été édit. de plusieurs ouv. russes, tels que : le Code de Lois (*Zondebnik*) du tzar Jean Varsilievitsch, Moscou, 1768; *Lettre de Pierre-le-Grand au comte Cheremetief*, ibidem, 1774, etc. Il a en outre coopéré à un gr. nomb. de rec. et d'écrits scientifiques et littéraires. Ses *Remarques sur le* 1er *tome de l'Histoire de Russie par Voltaire* sont impr. dans le *Magasin des Amis des Sciences utiles*, Hambourg, 1760-61.

MULLER ou MILLER (Jean-Sébastien), peintre et botaniste allemand, né à Nuremberg en 1715, m. en 1783 en Anglet., où il résidait depuis long-temps en qualité de peintre-graveur, a mis au jour un gr. nomb. de grav. et de tableaux; mais son principal ouvrage est son *Illustratio systematis sexualis Linnæi*, avec un texte latin et anglais, Londres, 1777, 15 cahiers grand in-fol. — Muller (Frédéric-Adam) est connu pour avoir réuni une riche collection de grav. relatives à l'hist. du Danemark; la description en a été imprim. sous le titre de *Pinacotheca dano-norvegica ære incisa, collecta et in ordinem redacta à F.-A. Muller*, Copenhague, 1797, 25 vol. in-fol.

MULLER (Othon-Frédéric), célèbre naturaliste danois, né à Copenhague en 1730, mort en 1784, obtint de bonne heure, par ses immenses travaux, la réputation de l'un des observateurs les plus laborieux et les plus éclairés du 18e S. Le gouvernem. danois l'honora en lui accordant divers emplois, entre autres ceux de conseiller de chancellerie et d'archiviste de la chambre des finances de Norwége; mais dès 1772 Muller renonça à toute fonction publ. pour se livrer entièrem. à ses goûts. Ses principaux ouvr. sont : un *Traité sur quelques Champignons*, 1763; *Fauna insectorum Friedrichsdaliana*, 1764, 2 vol. in-8; *Flora Friedrichsdaliana*, 1767; un *Traité sur certains Vers de l'eau douce et de l'eau salée*, 1771, in-4; *Vermium terrestrium et fluviatilium succinta Historia*, Copenhague et Leipsig, 1773-4, in-4; *Hydrachnæ quas in aquis Daniæ palustribus detexit et descripsit Muller*, Leipsig, 1781, in-4; *Entomostraca, seu insecta testacea*, etc., Copenhague et Leipsig, 1785, in-4; *Animalcula infusoria fluviatilia et marina*, etc., Copenhague, 1786, in-4; *Zoologia danica, seu*, etc., 1788-1806 : ce dern. ouv., laissé incomplet par l'aut., a été terminé par MM. Abildgaardt et Rathké. On doit encore à Muller les deux dern. volumes de la *Flore de Danemark*, commencée par Œder.

MULLER (Louis), ingén. prussien, né en 1735 dans la marche de Pregnitz, m. en 1804, a beaucoup contribué, par ses travaux et par ses écrits,

au perfectionnement de l'art militaire dans sa patrie, surtout en ce qui a rapport au système d'attaque et de défense des places. Il avait servi durant la guerre de sept ans, et obtenu le grade de major en 1797. Ses principaux sont : l'*Art des retranchemens et des cantonnemens d'hiver*, Potsdam, 1782, in-8; Vienne, 1786; Gotha, 1795; *Précis des trois campagnes de Silésie*, 1785, in-4; *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand*, in-4, Berlin, 1785; Potsdam, 1787; 1786 et 1788 en français; réimpr. à Paris par le comte de Grimoard, sous le titre de *Tableau histor. et militaire de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand*; le même, trad. en espagnol par D.-Fr. Paterno, Malaga, 1789; *Œuv. milit.*, Berlin, 1806, 2 vol. in-4.

MULLER (Christophe-Henri), né à Zurich en 1740, m. dans cette ville en 1807, professa la philosophie à Berlin. Doué de connaissances étendues, il fit de nombreuses recherches sur les poètes allemands du 12e au 14e S., et en donna une édition (Berlin, 1784, 2 vol. in-4). Ses propres écrits ont été recueillis à Zurich en 1792, 2 parties in-8. — Muller (Frédéric-Auguste), poète allem., né à Vienne en 1767, m. dans cette ville en 1807, a obtenu chez ses compatriotes une assez gr. réputation dans le genre de l'épopée romantique. On cite son poème de *Richard-Cœur-de-Lion*, pub. en 1790, et celui d'*Alonzo*.

MULLER (Jean de), célèb. histor. suisse, né à Schaffhouse en 1752, montra de bonne heure le goût des sciences histor. Au sortir de ses études, il pub. sa Guerre cimbrique (*Bellum cimbricum*, Zurich, 1872, in-8), qui lui mérita les éloges et l'amitié d'un gr. nombre de savans, entre autres de Bonstetten. Muller occupa d'abord la chaire de langue grecque dans sa ville natale; il habita ensuite Genève et Berne, où il ouvrit des cours d'hist. univ., et fit paraître le commencem. de son *Histoire de la Confédération suisse* (1780). Cette prem. publicat. diffère essentiellem. de l'ouv. tel qu'il a été publié à Leipzig quelq. années plus tard. En 1780 Muller se rendit à la cour du grand Frédéric, reproduisit en 1782 ses cours d'hist. à Cassel; et, après un nouveau séjour en Suisse, fut appelé auprès de l'élect. de Mayence, qui le nomma secrétaire du cabinet et son conseiller intime. Lors de l'invasion des armées françaises, il se retira à Vienne, et y obtint la charge de conseiller de la chancellerie d'état; cependant, contrarié dans ses opinions politiques et religieuses, il quitta cette ville en 1804 pour accepter la place que Frédéric-Guillaume lui offrait à l'académie de Berlin. Les événem. changèrent encore sa position : Bonaparte, empressé de s'attacher les hommes illustres des pays qu'il soumettait, nomma Muller secrét. d'état du royaume de Westphalie, puis direct.-général de l'instruct. publique. Mais le tourment des fonctions publiques s'accordait mal avec le génie de l'histor. protest.; des travaux multipliés, et d'ailleurs le peu de succès de ses soins administratifs altérèrent sa santé; il m. le 29 mai 1809. Les *Œuvres* de Muller ont été recueillies en 27 vol. in 8, Tubingue; le dern. vol. porte la date de 1819. Les 3 prem. renferment son *Cours d'histoire universelle*, trad. en français par J.-G. Hess, Genève, 1814-17, 4 vol. in-8; les autres comprennent divers écrits, sa *Correspond.*, trad. en franç. par M. de Steck, Zurich, 1810, et Paris, 1812, in-8, et l'*Hist. de la Confédération helvetique*; ce dern. ouv. a été trad. en franç. par Labaume, Lausanne, 1795-1803, 12 vol. in-8. On peut consulter sur Muller la notice publiée par Mme Guizot dans le *Mercure de France* du 17 févr. 1810, et une autre traduite de l'allem. de Boettiger, et insérée au *Magasin encyclopédique* d'oct. 1809.

MULLER (Jean-Frédéric-Guillaume), grav. allem., né à Stuttgard en 1782, réunissait à une grande habileté dans son art la connaissance intime du dessin et de la peinture. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il y coopéra au *musée* de Robillard, pour lequel il grava entre autres la célèbre *Vénus d'Arles*. Cette œuvre commença sa réputation, qui s'accrut bientôt par plus. autres publicat. à Dresde et à Stuttgard. La *Madona di Santo Sisto*, d'après Raphaël, est le chef-d'œuvre de Muller; ce fut son dern. ouv. Epuisé par des travaux excessifs, il m. à Dresde en 1816, à l'âge de 34 ans. On trouve une *notice* sur cet artiste dans le *Morgen-Blatt* de Stuttgard, août 1816, et dans le *Kunst-Blatt*, p. 81. — Muller de Friedberg (Ch.), publiciste allem., m. en 1803, est aut. d'un écrit intit. : *Intérêt politique de la Suisse relativement à la principauté de Neufchâtel*, 1790, in-12; trad. en français par J.-J. de Sandoz de Travers.

MULOT (François-Valentin), né à Paris en 1749, était abbé à l'époque de la révolut., dont il embrassa les principes. Nommé memb. de la commune provisoire en 1789, puis memb. de la municipalité, il fit partie de plus. députat. envoyées à l'assemblée constit., et y porta deux fois la parole. En 1791, le roi nomma Mulot l'un des commissaires médiat. dans le Comtat-Venaissin; après le départ de ses collègues, il s'opposa de tout son pouvoir aux réactions qui signalèrent la réunion de ce pays à la France. Mais, privé des secours nécessaires, il ne put empêcher les massacres d'Avignon. De retour à Paris, Mulot justifia sa conduite devant l'assemblée législative, dont il était memb., et signala les véritables criminels; néanmoins, il n'osa s'opposer à l'amnistie générale décrétée le 6 avril 1792. Pendant la terreur, Mulot fut arrêté à cause de ses opinions modérées; sous le directoire, il se rendit à Mayence en qualité de commissaire du gouvern., et professa quelque temps les h.-lett. à l'école centrale de cette ville. Il est m. à Paris en 1804. On a de lui un certain nombre d'opusc., entre autres un *discours* qui a partagé le prix proposé par l'Institut sur cette question : *Quelles sont les cérémonies à faire pour les funérailles*, etc., an IX, in-8; le *Museum de Florence*, gravé par David, avec des explications françaises, Paris, 1788 et suiv., 6 vol. in-8; un *Essai de poésies légères*, Moscou, 1799, in-8.

MULTISCIUS (Arius). V. Arius (Multiscius). On a omis dans cet article qu'il nous restait de ce savant islandais une *Chronique d'Islande* de 870 à 1134, imp. à Skalholt, 1688, in-8; Oxford, 1716, in-8; Copengague, 1733, in-4. M. Werlauf a pub. en 1808, à Copenhague, une *notice* curieuse et nouv. sur Arius Multiscius.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, issu d'une famille plébéienne, commanda d'abord en Espagne avec le titre de préteur, et en l'an 608 de Rome, il fut chargé de continuer la guerre contre la ligue des Achéens. Mummius vint mettre le siége devant Corinthe, qu'il réduisit en cendres après en avoir massacré la plupart des habitans. On a loué ce général romain du désintéressement qu'il montra à la prise de cette ville, célèbre par ses richesses; on doit ajouter que, complétem. étranger aux arts, il n'attachait aucun prix à leurs productions. A son retour à Rome, Mummius reçut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achaïque*; il fut ensuite porté à la censure (613 de Rome), et m. peu de temps après.

MUMMOL (Ennius), guerrier bourguignon du 6e S., fils de Poénius, comte d'Auxerre, obtint en 561 de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Nommé ensuite patrice, c.-à-d. généralissime des troupes du royaume de Bourgogne, il battit à plusieurs reprises les Lombards et les Saxons, enleva la Touraine et le Poitou à Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés à Sigebert II. Mais il ternit bientôt l'éclat de ses services par une noire ingratitude. Il entreprit en 585 de mettre sur le trône de son maître et de son bienfaiteur un aventurier nommé

Gomband; mais il se vit forcé de s'enfermer dans Comminges, y tint quinze jours contre le roi de Bourgogne, et se voyant à la veille d'être pris, livra Gomband, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, pour se soustraire au supplice qui lui était réservé.

MUNARI (Pellegrino, nommé aussi ARETUSI), peintre de Modène, m. dans cette ville en 1523, fut l'élève de Raphaël, qui l'employa dans ses travaux de la galerie du Vatican. On voit quelques-uns des ouvr. de cet artiste dans plus. églises de Rome; et l'on retrouve quelque chose du talent de son maître dans les airs de tête qu'il a donnés à ses figures, dans leur pose et leur arrangement.

MUNARINI (J.-B.), jurisc. et litt. italien, né à Reggio vers la fin du 16e S., m. dans cette même ville en 1617, a composé plus. ouvrages inédits cités dans la *Storia letteraria dell' academia di Reggio*. Tiraboschi a inséré une *notice* sur la vie de Munarini dans la *Biblioteca modenese*, t. 3.

MUNCER, MUNTZER, ou MUNZER (Thom.), chef des anabaptistes surnommés *conquérans*, naquit à Zwickaw (Misnie) vers la fin du 15e S. D'abord sectateur de Luther, il voulut jouer à son tour le rôle de réformat., s'attacha un gr. nombre de prosélytes par les apparences de la dévotion la plus austère, et s'annonça comme un nouveau Gédéon, chargé de rétablir le royaume de J.-C. au moyen de l'épée. Des soulèvemens eurent lieu dans une partie de l'Allemagne; déjà Muncer comptait sous ses ordres 30,000 fanatiques, lorsqu'il se vit attaqué par l'armée des princes confédérés; défait et pris, il fut conduit à Mulhausen, condamné à m., et exécuté à la fin de 1525.

MUNCHHAUSEN (Gerlach-Adolphe, baron de), homme d'état allem., né dans le Hanovre en 1688, siégea durant 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et, en 1768, parvint à la place de prem. ministre, qu'il remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1770, dans la ville de Hanovre. L'université de Gottingue, qu'il dirigea peud. 32 ans, lui a dû son éclat et sa suprématie sur les autres universités d'Allemagne. Heyne a écrit deux fois l'*éloge* du baron de Munchhausen; le prem. discours est inséré dans ses *Opuscula acad.*, t. 2; le deuxième dans les *Novi Comment. societatis Gottingensis*, tome 2.

MUNCK (Jean), navigat. danois, partit d'Elseneur en 1619 pour aller à la recherche d'un passage aux Indes par le nord-ouest de l'Europe. Cette expédition, qui dura 1 an, n'eut aucun résultat positif, et fut la source de nombreux malheurs pour Munck et son équipage. Échappé aux dangers de cette navigation pénible, il continua d'être employé dans la marine danoise, servit en 1624, 1625 et 1627 sur la mer du Nord et sur l'Elbe, et m. en 1628. Son voyage a été pub. en danois sous le titre de *Relation de la navigation et du voyage au Nouveau-Danemarck*, Copenhague, 1623, in-4; et a été trad. en allem., Francfort, 1650, in-4, et en hollandais, Amsterdam, 1678, in-4.

MUNCKER (Thomas), sav. litterat. allemand du 17e S., occupa différentes chaires et donna plus. ouvrages parmi lesquels on distingue des notes sur Hygin, *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8; et une édit. des *Mythographi latini*, *scilicet C. Julius Hyginus et alii*, avec de bons commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8; Leyde, 1742, 2 tom. in-4.

MUNDELLA (Louis), médecin du 16e S., né à Brescia, fut directeur du jardin des plantes à Padoue, s'y fit remarquer par de gr. connaissances en botanique, et employa tout ce qu'il avait d'érudition et d'éloquence à convaincre ses contemporains de la supériorité des médecins grecs sur les arabes. On a de lui : *Epistolæ medicinales*, etc., conten. l'exposé de plus. questions difficiles qui se trouvent dans Galien, Bâle, 1538, in-8, souvent réimpr.; *Dialogi medicinales decem*, Tongres, 1551, in-4; *Theatrum Galeni, h. e. universæ medicinæ à Galeno diffusæ, sparsim que traditæ, promptuarium*, Bâle, 1538, in-8, 1543, 1556, in-4; Venise, 1545; Lyon, 1557, in-fol.; Cologne, 1587, in-fol.; et une *Lettre* (en latin) à J. Valdanius, Padoue, 1567, in-8.

MUNDINUS. V. Mondini.

MUNIER (Jean-Alcide), médec., né en Lorraine vers le milieu du 16e S., exerça son art à Gênes. Il a laissé sur les vaisseaux lactés et lymphatiques un ouvr. intitulé *de Venis tàm lacteis quàm lymphaticis novissimè repertis Sylloge anatomica*, Gênes, 1648, 1654, in-8.

MUNNICH (Burchard Christophe, comte de), né en 1683 dans le comté d'Oldenbourg, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans l'architecture hydraulique, et, venu en France à l'âge de 16 ans, se disposait à entrer comme ingénieur au service de ce royaume, lorsque la guerre de la succession le détermina à se rendre en Allemagne, où il obtint une compag. sous les ordres du prince Eugène. Munnich fit son apprentissage à l'école de ce gr. génér., le suivit en Italie et en Flandre, et, de retour dans sa patrie, obtint le grade de colonel, et fut chargé de l'exécution d'un canal destiné à joindre la Fulde au Weser. Mais naturellem. ambitieux et passionné pour la guerre, Munnich chercha un plus vaste théâtre; il entra d'abord au service de Pologne, puis se rendit à la cour de Pierre-le-Grand, qui bientôt lui confia la grande entreprise du canal de Ladoga. Tel fut le principe de l'élévation de Munnich. Ces trav., continués jusqu'au règne d'Anne Iwanowa, et terminés en 1738, furent pour Munnich une source de fortune et d'honneurs. Devenu feld-maréchal et membre du conseil privé, il acquit une nouvelle gloire par ses succès en Pologne. En 1736, l'impératrice le mit à la tête des troupes destinées à agir contre la Turquie; quatre campagnes successives, mêlées de quelques revers, mais signalées par la prise d'Oczakoff et de Chocsim, par les victoires de Pérécop et de Stawushane, placèrent le favori au plus haut degré de sa gloire. Mais aussi de puissans ennemis, entre autres Biren (*v.* ce nom), conspiraient pour lui ravir le fruit de ses services. Munnich retarda quelque temps la révolution qui devait le renverser; il fit même exiler son rival, et parvint au rang de premier ministre. Enfin les intrigues et le triomphe de la princesse Elisabeth sur les partisans du jeune Iwan III, achevèrent sa ruine. Munnich et Ostermann, son collègue, furent arrêtés, jugés par leurs accusateurs, et condamnés à mort (1742). La peine fut cependant commuée en un bannissement à Pélim, au centre de la Sibérie, dans le lieu même où Biren avait été relégué. L'ex-ministre se montra plus gr. dans cette circonstance que pendant l'éclat de sa fortune. Depuis vingt ans il vivait, pour ainsi dire, séparé du monde, cultivant un jardin pour subvenir à sa subsistance, quand un ordre du successeur d'Elisabeth le rappela en Russie. Malgré son âge (82 ans) et les rigueurs de la saison, Munnich entreprit une route qui d'ailleurs fut un triomphe continuel. Pierre III lui rendit tous ses titres, et chercha par mille bienfaits à racheter l'ingratitude dont il avait été victime. Aussi Munnich se montra fidèle à la mémoire de ce malheureux prince. Sa noble conduite fut admirée de l'impératrice Catherine, près de laquelle il demeura environné de la plus haute considération. Il m. en 1767, à l'âge de 84 ans. On a de lui : *Ebauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'empire russe*, en Franç., Leipsig, 1774, in-8; *Recueil des ecluses et des trav. du canal de Ladoga*, volume de dessins, 1765. Munnich avait écrit ses *mémoires*, qui probablement ont été déposés aux archives impériales. On peut consulter, parmi les ouvr. publiés sur ce grand homme, les *Mem. sur*

la Russie, de son aide-de-camp Manstein, et l'ouv. de Halem, traduit en franç., sous le titre de *Vie du comte de Munnich*, etc., Paris, 1807, in-8.

MUNNIKS (WINOLD), sav. médec. hollandais, né à Joure (Frise) en 1744, fit d'excellentes études en France et dans sa patrie, fut reçu, en 1769, à l'université de Leyde, et en 1771 remplaça Camper dans sa chaire de l'académie de Groningue. Il m. en 1806, membre d'un gr. nombre de sociétés savantes. Sa coopération aux trav. de Camper, et à ceux des commiss. de surveill. médic. lui a mérité une honorable réputation. On a de lui quelq. opuscules, entre autres un *discours* qui a remporté le prix proposé par la soc. roy. de médec. de Paris sur cette question : *Quels sont en France les abus à réformer dans l'éducat. phys.*, etc. Une *notice* sur Munniks a été publiée par son fils, Groningue, 1812, in-8. — Un autre MUNNIKS, médecin et professeur à Utrecht, né vers 1652, m. en 1711, est auteur de quelques ouvr., entre autres d'une *Praxis chirurgica*, Amsterdam, 1715, in-4.

MUNOZ (GILLES de), anti-pape sous le nom de Clément VIII, était chanoine de Barcelone, et doct. en droit canonique ; il fut élu par les cardinaux dissidens à la place de Benoît XIII, et solennellement installé dans la ville de Peniscola. La réconciliation du roi Alphonse avec le pape Martin V mit fin à la vaine puissance de Muñoz ; invité par ce prince à se démettre du pontificat, il abdiqua solennellement, et mit ainsi fin au schisme qui désolait l'église depuis 51 ans. Muñoz reçut l'évêché de Mayorque en récompense de sa soumission. On ignore l'époque de sa mort.

MUNOZ (SÉBASTIEN), peintre d'histoire, né en 1654 à Naval-Carnero, fut élève de Coello et marcha avec succès sur les traces de son maître ; on lui reproche cependant d'avoir introduit en Espagne le mauvais goût qui, de son temps, régnait dans l'école italienne. Charles II le nomma son peintre. Il m. en 1690, d'une chute qu'il fit en réparant une voûte peinte par Herrera. Son chef-d'œuvre, d'après tous les connaisseurs, est le *Martyre de St-Sébastien* ; ce tableau était au musée du Louvre ; l'Espagne l'a repris en 1815 ; on cite encore sa composition de *Psyché et l'Amour*, et les 8 sujets tirés de la *Vie de St Eloi*. — MUNOZ (Evariste), autre peintre d'histoire, né à Valence en 1671, est aut. d'une gr. partie des tableaux qui décorent les églises de cette ville. Il fonda une école de dessin très-suivie jusqu'à sa mort, arrivée en 1737.

MUNOZ (JEAN-BAPTISTE), sav. espagnol, né en 1745 à Museros près Valence, est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la philosophie dans les écoles espagnoles. Nommé cosmographe en chef des Indes, et official de la secrétairerie d'état, et dépêches générales du même département, il reçut l'ordre d'écrire une histoire de l'Amérique, et commença ce travail vers 1782 ; mais il m. avant de l'avoir achevé, en 1799. Un seul volume en avait paru sous le titre de *Historia del Nuevo-Mundo*, 1793, in-8 ; on l'a trad. en allem., Weimar, 1795, in-8, et en anglais, Londres, 1797, in-8. Muñoz est encore aut. des opuscules suivans : *Juicio del tratado del M. R. L. D. Cesareo Pozzi ; lo escribia por el honor de la literatura española D. Juan, B. Muñoz*, 1778, in-8 ; *Elogio de Antonio de Lebrya*, 1796, in-8. Il a en outre donné une édition des *Œuvres latines* du P. Louis de Grenade, et une autre du *Collectanea moralis Philosophiæ*, 1775 ; il a fait préc. cette dern. d'un traité fort estimé, intitulé : *de scriptorum gentilium Lectione et profanarum disciplinarum Studiis*, etc..

MUNOZ (THOMAS), lieuten.-génér. de la marine espagnole, né vers 1743, a obtenu dans sa patrie la réputation d'habile ingénieur. C'est sous sa direct. que furent exécutés les trav. destinés à préserver Cadix des attaques de la mer, ainsi que les fortifications ajoutées à l'arsenal de la Caraque. Ayant embrassé le parti de Joseph Bonaparte, Munoz fut contraint de s'exiler, et vint à Paris, où il resta jusqu'en 1820 ; la révolution de cette époque lui permit de rentrer en Espagne. Il est m. à Madrid en 1823, laissant inédit un *Traité de la fortification*.

MUNSTER (SÉBASTIEN), sav. allem., aussi célèbre dans les sciences rabbiniques que dans la géographie et les mathématiques, était né, en 1489, à Ingelheim (Bas-Palatinat). Il professa l'hébreu et la théologie à Bâle, où il m. de la peste en 1552. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages très-renommés par les protestans ses contemporains, et dont plus. sont encore recherc. : les princip. sont : *Biblia hebraica*, etc., Bâle, 1534-5, 2 vol. in-fol., 1546, 2 vol. in-f., avec d'import. addit. et correct. ; *Fides christianorum*, etc., *sive Evangelium... secundum Matthæum*, hébreu-latin, ibid., 1537, in-fol. ; *Aruch, Dictionnarium hebraicum*, etc., 1548, in-8 ; *Grammatica chaldaica*, Bâle, 1527, in-4 ; *Dictionarium chaldaicum*, etc., ibid., 1527, in-4 ; *Dictionarium trilingue*, etc. (hébreu-grec-latin) ; *Isaias propheta hebraicè, græcè, latinè*, etc., Bâle, in-4 ; *Catalogus omnium præceptorum legis mosaicæ*, etc., ibid., 1533, in-8 ; *Horologiographia, ibid.*, 1531, 1533, in-4 ; *Organum uranicum*, etc., ibid., 1536, in-fol. ; *Cosmographia universalis*, 1544, en allem., souv. réimp. ; trad. en français, Bâle, 1555, in-fol ; en italien, ibid., 1558, in-fol. On trouve une notice détaillée sur Munster et sur ses ouvrages, au nombre de 40, dans Hager (*Geograph. Buchersaal*, t. 1).

MUNSTER (JEAN), sav. médec., né à Heilbronn dans le duché de Wirtemberg, en 1571, m. en 1606 à Giessen, dans la Haute-Hesse, où il venait d'être appelé à une chaire de médecine, a laissé : *Disputationum de pædo-phlebotomiâ libri V, quibus salubérrimum Galeni decretum, de non mittendo pueris infrà decimum quartum annum sanguine defenditur, pro Alexandro Massario adversus Horatium Augenium*, Tubingæ, 1591, in-4 ; Francfort, 1617, in-4.

MUNTING (HENRI), né à Groningue au commencement du 17e S., m. en 1658 dans cette ville, où il tenait les chaires de médec. et de botan., avait rassemblé un assez gr. nombre de plantes exotiques, dont il a donné le catalogue sous ce titre : *Hortus universa materia medica gazophylacium*, Groningue, 1646, in-12 — MUNTING (Abraham), fils du précéd., et né à Groningue en 1628, succéda à son père dans les chaires de médecine et de philosophie. Il s'était adonné à la culture, et a publié sur ce sujet les ouvr. suiv. : *Waare oeffening der planten*, Amsterdam, 1672, in-8 ; *Aloidarium*, etc., in-4, 1680 ; *De verâ antiquorum herbâ britannicâ*, Amsterdam, in-4, 1681 ; *Description exacte des plantes*, etc., Leyde et Utrecht, 1696, in-fol. ; cet ouvr. a été reproduit en latin par Kiggelaar, sous le titre de *Phytographia curiosa*, etc., Leyde et Amsterdam, 1713 et 1727, in-fol.

MURA (FRANCESCO de), dit le *Franceschiello*, peintre de l'école napolit., né vers la fin du 17e S., m. vers 1740, a orné de ses ouvr. le palais de Sardaigne, à Turin, plus. églises de cette ville et d'aut. d'Ital. On cite de lui une *Annonciation*, placée dans une église de Mantoue, composition originale, où l'on voit la Vierge prête à prendre du chocolat qui chauffe dans une caffetière d'argent, et ayant auprès d'elle un chat, un perroquet, etc. On trouve des détails sur la vie et les ouvr. de cet artiste dans les *Vite de Pittori, Scultori, etc., napolitani*, de Bern. Dominici, Naples, 1745.

MURALT ou MURALTO (JEAN de), sav. médecin, d'une famille originaire de Locarno en Italie, né vers 1645, à Zurich, m. en 1733 dans cette ville, où il professait la physique et les mathématiques, avait été reçu doct. à Bâle en 1671. On cite

lui un grand nombre d'écrits, entre autres : *Œuvres de Chirurgie*, 1691 et 1711 ; *Hippocrates Helveticus*, 1692 et 1716 ; *Physica specialis*, 1707-14 ; les *Ephemerides naturæ curiosorum* continuent plus. mém. de Muralt. — MURALT (Beat Louis de), né à Berne, est connu par quelques écrits, tels que *Lettres sur les Anglais et les Français*, 1728 ; *Fables nouvelles*, 1753 ; *Lettres sur les voyages et l'esprit-fort*, 1753 ; *l'Instinct commun recommandé aux hommes*, 1753.

MURAT (Henriette-Julie de CASTELNAU, comtesse de), né à Brest en 1670, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat ; exilée à Loches à la sollicitation de Mme de Maintenon, qui l'accusait d'avoir coopéré à un libelle insultant pour la cour de Louis XIV, Mme de Murat composa, pendant sa retraite, plus. romans remarq. par la grâce des tableaux et le goût du style. En 1715, le duc d'Orléans fit cesser son exil. Elle m. l'année suivante au château de la Buzardière (Maine). Nous citerons parmi les écrits de cette dame : *Mémoires de sa vie*, Paris, 1697, in-12 ; *Nouv. Contes de fées*, Paris, 1698, 2 vol. in-12 ; le *Voyage de campagne*, ibid., 1699, 2 vol. in-12 ; *les Lutins du château de Kernosy*, Leyde, Paris, 1710, 1717, 2 vol. in-12 ; souv. reimpr. ; *Hist. sublimes et allégoriques*, 1699, 2 vol. in-12. Mme Murat a composé en outre des *chansons* et des *poésies* fugitives, insérées dans les recueils du temps.

MURAT (Joachim), général français, roi de Naples de la façon de Napoléon Buonaparte, et dont la fortune s'éleva et déchut avec celle de cet homme extraord., était né en 1771, d'un aubergiste de la Bastide, près Cahors. Le goût de la dissipation, son peu d'aptitude pour des études suivies l'entraînèrent fort jeune dans les rangs de l'armée, où une grande activité, beaucoup d'intelligence et surtout ses principes exaltés en faveur du nouvel ordre de choses amené par la révolution, lui procurèrent un avancement rapide ; il était lieutenant-colonel en 1794, lorsque la réaction du 9 thermidor amena sa destitution. C'est alors qu'il connut Bonaparte, comme lui sans emploi, et attendant à Paris des circonstances plus favorables. Les événemens du 13 vendémiaire unirent la carrière de ces deux hommes. Murat, désormais attaché à son général, devint son aide-de-camp durant ses campagnes d'Italie (1796-1797), et le suivit en Egypte, déployant partout une audace et une bravoure peu commune. De retour en France, avec le grade de général de division, il contribua efficacement au coup d'état de St-Cloud ; c'est lui qui, à la tête de soixante grenadiers, dispersa le conseil des cinq-cents (18 brumaire). Bonaparte récompensa son dévouement en lui donnant la main de sa sœur Caroline. Murat, toujours aux côtés de son maître, dirigeait la cavalerie à Marengo ; en 1801 il commanda l'armée d'observation en Italie, gouverna ensuite la république cisalpine, fut nommé en 1804 gouverneur de Paris, et, à l'avénement de Napoléon, devint successivement maréchal d'empire, prince et gr.-amiral. Les hostilités ayant été reprises avec l'Autriche (1806), il eut une part active dans les succès de l'armée française, entra l'un des premiers à Vienne, et se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz. Nommé grand-duc de Berg, Murat fit la campagne de 1807 en Allemagne, et fut ensuite envoyé en Espagne, où ses artifices mirent la famille royale aux mains de Napoléon. Cependant sa conduite à Madrid inquiéta ce dernier. Murat, rappelé en France, exhala un vif mécontentem. contre son beau-frère, qui enfin satisfit son ambition en le plaçant sur le trône de Naples, en remplacem. de son frère Joseph (1808). Une tournure chevaleresque, beauc. de faste, une grande bienveillance pour ses nouveaux sujets, gagnèrent aussitôt à Murat l'amour du peuple napolitain. En 1812, l'invasion de la Russie le ramena près de Napoléon ; mais les désastres de la retraite dont il eut à supporter tous les dangers, lui firent craindre pour son roy. De retour à Naples, Murat fit de premières ouvertures à la cour d'Autriche, reparut momentanément à l'armée française, la quitta après la défaite de Leipsig, et dès-lors se détermina à séparer sa cause de celle de Napoléon chancelant. Par un traité avec les puissances alliées, signé le 11 janvier 1814, Murat s'engagea à fournir trente mille hommes à la coalition. En effet, il se mit en marche le 7 fév., et par son mouvement obligea le prince Eugène à se replier sur l'Adige. Là se hornèrent ses démonstrations hostiles. Redoutant les triomphes de Napoléon autant que ceux des alliés, attendant avec anxiété le résultat de la campagne, Murat prouva visiblement aux deux partis qu'il se déciderait pour le plus fort. La chute de Napoléon changea peu ses projets. Le roi de Naples pensait bien que son trône était mal assuré quand en Espagne, en Hollande, en France, on voyait les rois légitimes reprendre leur pouvoir. Sans négliger de tenir avec le congrès de Vienne un langage pacificateur, Murat chercha un appui plus solide en augmentant ses moyens de défense, et en préparant un mouvem. général dans toute l'Italie. L'évasion de Bonaparte décida ses irrésolutions. En déclarant que la cause de l'empereur des Français était la sienne, il appela les peuples italiens à l'indépendance, et commença brusquement les hostilités contre les troupes autrichiennes. Ses prem. succès en Toscane inquiétèrent les monarques alliés ; on lui assura la conservation de son trône s'il se joignait à la coalition européenne ; mais Murat, enivré d'espérances, répondit par des bravades, et continua sa marche vers la Haute-Italie. Son plan de campagne était habilem. conçu ; le manque de promptitude en détruisit l'effet ; d'ailleurs il avait compté sur une diversion de Bonaparte dans le Piémont et la Lombardie. Abandonné à ses propres forces, repoussé dans plusieurs combats successifs, enfin complètement défait à Tolentino (2 mai 1815), Murat ne reparut à Naples que pour fuir honteusement sur une barque qui le conduisit à Cannes. Napoléon irrité lui refusa l'accès de Paris, et le prince détrôné vivait incognito près de Toulon quand il apprit le désastre de Waterloo. Sa cause était perdue pour toujours : Murat se tint caché jusqu'au 22 août, qu'il parvint à s'embarquer pour la Corse. Là, entouré de quelques-uns de ses anciens officiers, l'ambitieux général crut à la possibilité de reconquérir le royaume de Naples, seulement en y reparaissant ; mais à peine débarqué sur la plage de Pizzo, Murat fut arrêté, jugé et fusillé (13 octobre 1815). Le courage qu'il montra à ses derniers momens n'a pas justifié sa tentative aussi ridicule que téméraire. On a dit que le malheureux roi avait été appelé à Naples par des traîtres, qui, en flattant ses illusions, le livrèrent ainsi à ses ennemis : la postérité saura si ce crime a eu lieu. On peut consulter sur Murat, entre autres ouvr. : *Vie de Joachim Murat*, etc., Paris, 1815, in-8 ; *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8 ; *Faits intéressans relatifs à la chute et à la mort de J. Murat*, par son aide-de-camp Macirone ; trad. de l'angl., Gand, 1817, in-8 ; *Hist. des six dern. mois de la vie de J. Murat*, trad. de Coleta par L. Gallois, 1821, in-12 ; *Mém. du gén. Franceschetti....*, 1826, in-8.

MURATORI (Franç.), prof. de chirurgie, né à Bologne en 1569, m. en 1630, est connu par un écrit intit. : *Apologia adversus calumniatores therapeiæ quam ipse in vulnere bracchii ex sciopeto adhibuit*, Bologne, 1600. Il a publié aussi un recueil de remèdes contre la maladie contagieuse, qui ravagea sa patrie en 1620.

MURATORI (Dominique), peintre, né à Bologne en 1661, est l'aut. du tableau des Apôtres, le plus grand tableau d'autel qui soit à Rome, et de plus. autres ouv. de moindre dimension, mais précieux par la pureté du dessin et l'entente du coloris.

MURATORI (Louis-Ant.), un des sav. les plus distingués du 18e S., naquit en 1672 à Vignola (Modenais). Déjà célèbre à l'âge de 20 ans pour son esprit et par son érudition, il se rendit en 1694 à Milan, y prit les ordres sacrés, et occupa pendant plus. années une place de conservateur à la bibliothèque ambrosienne. En 1700, Muratori revint dans sa patrie sur les instances du duc de Modène, qui le nomma son bibliothéc. et lui donna la charge de conservateur des archives de cette ville. Ecrivain infatigable, Muratori a enrichi l'histoire de sav. dissertations, et pub. un gr. nombre de documens précieux, sans négliger la littér. agréable ni même la controverse religieuse. Il m. en 1750 à l'âge de 77 ans. Ses *Œuvres* ont été pub. à Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-4. Nous citerons entre autres la précieuse collection des *Rerum italicarum Scriptores præcipui ab anno 500 ad* 1500, pub. à Milan de 1723 à 1751, en 29 vol. in-fol.; les *Antiquitates ital. medii ævi* (Milan, 1738-43, 6 vol. in-fol.); le *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*, etc. (Milan, 1739-42); les *Annales d'Italie, depuis l'ère vulgaire jusqu'en* 1749, etc.: la meilleure édit. de ce dern. ouvr. fait partie de la Collection des classiques italiens, Milan, 1820, 1821, 18 vol. in-8. Muratori a été l'objet d'un gr. nombre de *notices*; on recherche principalement sa *Vie*, publiée à Venise par son neveu, 1756, in-4; en outre on trouve dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi des détails très-étendus sur cet homme célèbre et sur ses ouvrages.

MURBERG (Jean), poète suédois, m. au commencement du 19e S., rect. d'un collége de Stockholm, est connu dans sa patrie par une traduction très-estimée de l'*Athalie* de Racine. En outre, on a de lui quelq. discours prononcés à l'acad. suédoise, dont il était membre.

MURCHIO (Vincent-Marie), relig. de l'ordre des carmes déchaussés, né à Bormio, fut confesseur du pape Innocent XI, voyagea ensuite dans les Indes orientales, et pub. la *relation* de son voyage, en 5 livres, Rome, 1672.

MURDOC, roi d'Ecosse, fils d'Amberkelleth, succéda en 715 à Eugène IV. Son règne, qui dura 15 ans, ne fut troublé par aucune guerre. Murdoc m. en 730. Il eut pour successeur Eifin.

MURE (Jean-Marie de La), docteur en théol., chanoine de Montbrison, vivait au milieu du 17e S. On a de lui: *Antiquités du prieuré des religieuses de Beaulieu*, etc., 1654, in-12; *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon*, etc., Lyon, 1671, in-4; *Histoire universelle, civile et ecclés. du pays de Forez*, Lyon, 1674, in-4.

MURE (Franç.-Bourguignon de Bussière de La), médecin, né en 1717 au fort St-Pierre (Martinique), m. en 1787 à Montpellier, prof. et doyen de la faculté de médecine de cette ville, était venu fort jeune en France pour y faire son éducation. Il en rapporta un goût très-vif pour la médecine, qui s'accrut encore par l'opposition de sa famille. A l'âge de 19 ans, La Mure quitta secrètement la Martinique, retourna en France, et se rendit à Montpellier, où il se livra avec ardeur à ses études favorites. Reçu docteur en 1740, il obtint en peu de temps une grande réputation par ses cours publics sur différens sujets de médecine. En 1748, il concourut pour une chaire à la faculté de Montpellier; ses thèses furent brillantes; mais la jalousie l'exclut de l'honneur qu'il méritait. La Mure, affligé de cette injustice, vint à Paris réclamer la protect. du chancel. d'Aguesseau, qui reconnut ses droits, et le nomma candidat perpétuel à le prem. chaire vacante à la faculté de Montpellier. Il y entra en 1751. Son rare talent pour l'enseignement, une très-grande pratique de son art, de sav. *mém.* sur plus. questions importantes, ont placé La Mure au rang des premiers médecins du 18e S. Ses écrits, peu nombreux, ont été réunis en 2 vol. in-12. Vicq-d'Azyr a écrit son *éloge*.

MURENA (Lucius Licinius), consul romain, vaincu par Mithridate en l'an 82 avant J.-C., est surtout connu par la harangue que Cicéron prononça pour sa défense.

MURENA (Carlo), architecte, né à Rome en 1715, m. dans la même ville en 1764, eut part à la construction du lazaret d'Ancône, éleva le chât. royal de Caserte, dans le royaume de Naples, le monastère et l'église du mont Oliveto, et plusieurs autres édifices et monumens remarquables dans plusieurs villes d'Italie.

MURER (Henri), né à Lucerne vers 1588, m. procureur de la Chartreuse d'Ittingen (Turgovie) en 1638, s'est fait connaître par les deux ouvrages suivans: *Helvetia sancta, seu Paradisus sanctorum Helvetiæ florum*, Lucerne, 1648, in-folio; *Theatrum Helvetiorum, seu Monumenta sacra Helvetiæ episcopatuum et monasteriorum*, conservé MS. dans les abbayes et couvens de la Suisse.

MURET (Marc-Antoine), célèbre humaniste, né près Limoges en 1526, était déjà à l'âge de 18 ans très-versé dans l'étude des classiques anciens; il professa à Auch, à Poitiers et à Bordeaux, où il compta Montaigne parmi ses élèves. Enfin, vers 1547, il ouvrit à Paris des cours sur la philosophie et sur le droit civil qui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, mais excitèrent aussi la jalousie de ses rivaux. On éleva contre lui l'accusat. d'hérésie et surtout de penchant à un vice infâme. Emprisonné au milieu de ses succès, Muret ne sortit du Châtelet que pour trouver de nouveaux persécuteurs à Toulouse, où des juges aussi crédules qu'ignorans le condamnèrent à être brûlé vif; la fuite seule le sauva du bûcher. L'accueil qu'il reçut en Italie vengea suffisamment Muret des calomnies répandues par ses ennemis: les princes et les grands le recherchèrent à l'envie, et le cardinal d'Este se félicita de l'avoir fixé à Rome auprès de lui. En 1561 Muret accompagna son protecteur au colloque de Poissy. De retour à Rome (1563), il ouvrit un cours de philosophie, et professa ensuite le droit civil et les b.-lett. à Ascoli. En 1576, il embrassa les ordres, et refusa les offres brillantes du roi de Pologne Battori pour s'attacher à Grégoire IX. Muret m. à Rome en 1585, dans de vifs sentimens de piété. Ses travaux d'érudition, tels que les *Varia lectiones* et ses *comment.* sur les auteurs grecs et latins, justifient assez sa grande réputation. Quant à ses *harangues*, à ses *poésies*, à ses *épîtres*, la postérité n'a point confirmé les éloges des contemporains; on se rappellera que Muret eut même l'éloge public de la St-Barthélemi. Ses *Œuvres* ont été impr. à Venise, 1727-1730, 5 vol. in-8; et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8; cette dern. édit., donnée par Buhnkenius, est la seule estimée.

MURET (Pierre), prédicateur, né à Cannes en 1630, mort à Marseille, aumônier du duc de Vivonne, s'était distingué par quelque talent pour la chaire. On a de lui: *Cérémonies funèbres de toutes les nations*, Paris, 1675, in-12; *Traité des festins des anciens*, ibid., 1682, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mortemart*, Marseille, 1688, in-4.

MURET (Jean-Louis), sav. économiste, né à Morges (Suisse) en 1715, m. en 1796 à Vevay, dont il était pasteur depuis 1747, s'est acquis dans sa patrie une honorable réputation par ses nombreux efforts pour améliorer l'état moral et politique de ses concitoyens. On lui doit plus. *mém.* insérés dans les *collections* de la société économique de Berne, entre autres: *Lettre sur le perfectionnement de l'agriculture*, 1762; *Mémoire sur l'état de la population dans le pays de Vaud*, couronné en 1766. On trouve une *notice* sur Muret dans le tome 6 du *Conservateur suisse* de Bridel.

MURILLO (Bartheleni-Esteban), célèbre peintre espagnol, né à Séville en 1618, reçut les

prem. leçons de l'art de son parent Jean del Castillo. Abandonné à lui-même à l'âge de 16 ans, déjà habile coloriste et doué d'une grande facilité, mais sans aucune fortune, il conçut le projet de se rendre en Italie, et partit avec très-peu de ressources. A Madrid, il trouva un généreux compatriote, le peintre Velasquez, qui, frappé des dispositions du jeune artiste, le retint dans cette capitale, et, en lui procurant de nombreux travaux, servit efficacement sa réputation et ses intérêts. Murillo reparut à Séville en 1645, étonna bientôt par ses premières productions, et donna à l'école espagnole un chef digne d'être opposé aux Raphaël, aux Rubens, aux Lesueur. Ce grand peintre m. à Séville en 1682 des suites d'une chute qu'il avait faite à Cadix en exécutant son tableau du *mariage de Ste Catherine*. Ses product. sont en très-grand nombre, et décorent les principales églises d'Espagne et d'Amérique. Le Musée du Louvre en possède cinq, savoir l'*enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge; Dieu le père et le St-Esprit contemplant la Sainte-Famille; J.-C. sur la montagne des Oliviers; St Pierre implorant son pardon; un jeune mendiant*. Nous citer. encore, comme les plus célèbres, les tableaux de *Ste Elisabeth de Hongrie*, de l'*adoration des bergers*, et ceux dits de l'*emplacement de Ste-Marie-Majeure désigné au patrice Jean par un espace couvert de neige*.

MURIS (Jean de), docteur de Sorbonne et chanoine de l'église de Paris au milieu du 14e S., était Français, et probablement originaire de Normandie. Il est célèbre pour avoir inventé, ou du moins pour avoir le premier réuni dans un ordre méthodique les procédés employés par les musiciens de son temps. Son ouvr., *Tractatus de Musicâ*, conservé MS. dans les bibliothèques de Paris, de Vienne, de Berne, etc., a été inséré dans le t. 3 des *Scriptores eccles. de Musicâ*; on en trouve une analyse dans l'*Harmonie universelle* du P. Mersenne, dans le *Dictionnaire de Musique* de Rousseau, etc. On connaît encore de Muris quelques écrits extrêmem. rares, entre autres : *Arithmeticæ speculativæ libri duo*, Mayence, 1538, in-8; et *Arithmetica communis ex Boetii arithmeticâ excerpta*, Vienne, 1515, in-4.

MURITH, religieux de St-Bernard, né en 1742 à St-Branchier (Valais), m. en 1818 à Martigny, dont il était prevôt, s'est distingué par son goût pour les sciences. L'hospice du Grand-St-Bernard lui a dû son cabinet de minéralogie et de nombr. augmentations dans son cabinet d'antiquités. On a de Murith quelq. *lettres* insér. dans les *mémoires de l'acad. celtique* et de la société des Antiquaires de France, dont il était membre; et le *Guide du botaniste qui voyage dans le Valais*, Lausanne, 1810, in-4.

MURNER (Thomas), relig. cordelier et poète satirique, né à Strasbourg en 1475, m. vers 1533, a joui de son temps d'une grande réputation, justifiée sous quelque rapport par son esprit, par la vivacité de son imagination, et même par l'étendue de ses connaissances; mais la plupart de ses écrits, dus aux controverses religieuses, ont perdu maintenant tout intérêt. Murner fut l'un des plus ardens adversaires de la réforme. Après avoir professé le droit et la théologie à Cracovie, à Francfort, à Strasbourg, à Fribourg (Brisgau), à Trèves, il assista au fameux colloque de Bade (1526) comme député des cantons catholiq. Ses invectives contre les novateurs lui firent dans la Suisse un gr. nomb. d'ennemis, et son exil fut l'une des conditions de la paix entre les cantons. On peut consulter, sur ses nombr. ouvr., en latin et en allem., la *Bibliographie* de Gessner, le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, la *Supellex libraria* de Feuerlein, et Waldau (*Notice sur la vie et les écrits de Thomas Murner*, Nuremberg, 1775, in-8). Nous citerons seulement : *Chartiludium logices*, etc., Bruxelles, 1509, in-4; Paris, 1629, in-8; *Narrenbeschwerung, id est Exorcismum stultorum*, Strasbourg, 1518, in-4; enfin Murner a le premier tenté une trad. en allem. de l'*Enéide*; elle a été pub. sous le titre de : *Vergilii Maronis dreyzehen Æneadische Bücher von Trojanischer Zerstorung, etc., durch doct. Murner vertust*, Strasbourg, 1515, in-folio.

MURPHY (Arthur), aut. dramatique anglais, né à Clooniquin (Irlande) en 1727, d'une famille de commerçans, chercha dans la littérat. une occupation plus conforme à ses goûts. Tour à tour acteur, journaliste, auteur dramatique, il exerça la profession d'avocat de 1762 à 1787 sans obtenir une grande réputation dans aucune des diverses carrières qu'il parcourait. Cette circonstance influa beaucoup sur les dern. années de sa vie; le regret de son obscurité avait affaibli son jugement, lorsqu'il m. en 1805. Cepend. il jouissait à cette époq. d'un emploi important à la banque de Londres et d'une pension de 200 liv. sterl. Murphy a lui-même recueilli ses *OEuvres*, 7 vol. in-8, 1786, non compris une trad. de Tacite, 4 vol. in-4, publiée en 1793, et quelques écrits postérieurs. La plupart de ses comédies sont restées au théâtre; on cite entre autres celles de *Connaissez-vous vous-même* (know your own mind); *l'Ecole des Tuteurs*, *Tout le monde a tort*, *le Bourgeois*, *la Vieille Fille*, *le Mariage clandestin*, *l'Ile déserte*, etc. Parmi ses tragédies on remarque : *Alzuma*, *Zénobie*, *Arminius*. John Foot a pub. une *Vie de Murphy*, 1812, in-4. Mme Riccobini a donné une trad. française de la com. de cet aut. intit. *le Moyen de le fixer*.

MURPHY (Jacques-Cavanah), voyageur et antiquaire, né en Irlande, m. à Londres en 1816, avait fait un voyage en Portugal et en Espagne pour y observer les monumens des arts; il consigna ses observations dans plus. écrits, où l'on remarq. de grandes connaissances en architecture et en archéologie. On a de lui : *Voyage en Portugal*, etc., durant les années 1789 et 1790, etc., Londres, 1795, in-4; trad. en franç. par M. Lallemant, Paris, 1797, 1 vol. in-4 ou 2 vol. in-8; *Plans*, *Elévations*, *Coupes et Vues de l'église de Baralha*, etc., traduit du portug. de Fr.-L. de Souza, Londres, 1795, in-fol.; *Antiquités des Arabes en Espagne*, Londres, 1816, 1 vol. gr. in-fol.

MURR (Christophe-Théophile de), savant allemand, né à Nuremberg en 1733, m. en 1811 dans cette ville, où depuis 1770 il occupait la place de directeur des douanes, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les langues, la bibliographie et les antiquités. Ses voyages en Angleterre, en Italie, en Hollande, en France, en Allemagne; ses liaisons et sa correspondance continuelle avec les hommes les plus instruits de l'Europe; enfin ses immenses lectures lui avaient formé un fond inépuisable d'observat. curieuses, de rapprochemens intéressans répandus dans ses nombr. écrits. De Murr a pub. lui-même en 1802 et en 1805 la liste de ses ouvr., imp. ou inédits, tant en franç. qu'en latin et en allem. Nous citerons seulement les plus importans : *Biblioth. de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort, 1770, 2 vol. in-8; *Memorabilia biblioth. publicarum Norimbergensium et universitatis altdorfinæ*, in-8, tom. 1, 1786; tom. 2, 1788; tom. 3, 1791; *Conspectus biblioth. glotticæ universalis propediem edendæ*, Nuremberg, 1804, in-8; *Antiquités d'Herculanum*, Augsbourg, 1777-93, sept parties in-fol.; *Mémoires pour la littérature arabe*, Erlang, 1803, in-4. En outre de Murr a pub. les journaux suivans : *l'Homme content*, Nuremberg, 1763-4; *Journal pour l'histoire des arts et de la littérat.*, ib., 1775-89; *Nouveau Journal pour l'histoire de la littérat. et des arts*, Leipsig, 1798-1800. De plus il a enrichi de notes bibliogr. et histor. un gr. nombre d'ouv. dont il s'est fait éditeur. On peut consulter sur de Murr la *Notice sur sa vie*, écrite

par J.-F. Roth ; *l'Allemagne littéraire* de Meusel ; le *Dictionn. des savans nuremburgeois* par Will et Nopitsch, et le *Dictionn.* de Rotermund.

* **MURRAY** (Jacques, comte de), régent d'Ecosse, fils naturel du roi Jacques V et de Marguerite Erskine, né en 1531, accompagna en France Marie Stuart, sa sœur consanguine, lorsque cette princesse fut mariée au dauphin, depuis Franç. II. Il avait alors 17 ans et portait le titre de prieur de St-André. Il s'était fait donner des pleins pouvoirs pour gérer les affaires de la jeune reine-dauphine, comme on appelait alors Marie. Ses fréquens voyages de France en Angleterre et en Ecosse lui donnèrent les moyens de tramer d'odieuses intrigues qui avaient pour but d'enlever la couronne d'Ecosse à sa sœur et de la placer sur sa propre tête. Ce ne fut pas la faute de Murray, agissant d'intelligence avec la reine Elisabeth, si Marie Stuart échappa aux vaisseaux qui croisaient sur sa route, à son retour de France en Ecosse. Rentrée dans ses états héréditaires, la jeune reine, sans expérience et sans appui, se livra, presque sans réserve, aux conseils de son perfide frère. Toutefois Murray ne put empêch. le mariage de Marie avec son cousin lord Henri Darnley (v. ce n.). Ce dern. ayant été assassiné, Murray accusé ouvert. d'être le chef du compl., passe en France, et y médite le plan de rejeter sur la reine le meurtre de son époux. Il excite le comte de Bothwell à enlever Marie et à la forcer de lui donner sa main. Mais quand le rapt et le mariage sont consommés, il fait chasser d'Ecosse le trop crédule Bothwell, et arrête Marie qui reçoit l'ordre de remettre le gouvernem. entre les mains de son barbare frère. Revêtu du titre de régent, de concert avec la reine Elisabeth, Murray confine Marie dans le château de Lochleven, et fait périr sur l'échafaud le duc de Norfolk, qui a conçu le dessein de tirer cette princesse de sa prison. Ce fut le dernier acte de l'ambitieux régent. Il fut tué d'un coup d'arquebuse, dans une rue de Linlithgow, en janv. 1569, par J. Hamilton, dont il avait injustem. confisqué les biens après avoir séduit sa femme. On peut consulter sur le comte de Murray, l'un des six *mém.* recueillis par Chalmers à la suite de la vie de Marie Stuart.

MURRAY (Jacques), prédicat. écossais, né à Dunkeld en 1602, m. à Londres en 1658, est aut. d'*Alethea*, ou *Système de vérités morales*, 2 vol. in-12.—**Murray** (Jacques), autre prédicat. écossais, m. en 1782, a pub. une *Hist. des églises d'Anglet. et d'Ecosse*, 3 vol. in-8.

MURRAY (William). V. Mansfield.

MURRAY (Adolphe), médecin suédois, né à Stockholm en 1750, m. en 1803 à Upsal, où il professait l'anatomie depuis 1774, était membre de plus. sociétés savantes, et a pub. un grand nombre de thèses et de mémoires sur des sujets intéressans. — Il avait deux frères, dont l'aîné Jean-Philippe **Murray**, né à Sleswig en 1726, m. en 1776, a traduit en allem. les *Observat. critiques* de Nordberg sur l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire.—L'autre, Jean-André **Murray**, né à Stockholm en 1740, m. en 1792, profess. de médecine et direct. du jardin botanique de Gottingue, a pub., entre autres : *Enumeratio librorum præcipuorum medici argumenti*, Leipzig, 1773, in-8 ; nouvelle édit., 1792, in-8, Aurich ; *Biblioth. de médecine pratique*, Gottingue, 1774-81, 3 vol. in-8 ; *Apparatus medicamin.*, 1776-92, 6 v. in-8 ; réimp. en 1793.

MURTHOG. V. Brien.

MURTOLA (Gaspard), poète ital., né à Gênes, m. à Rome en 1624, a laissé plus. poèmes et autres pièces de vers en ital. et en lat., oubliés aujourd'hui, mais dont quelques-uns eurent de la célébrité dans le temps. On en trouvera les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'aut., dans la *Bibliotheca volante* de Cinelli, tome 3, dans le *Teatro letter.* de Ghilini, et dans la *Storia letter.* de Tiraboschi, tom. 8.

MURVILLE (F.-N. André, plus connu sous le nom de), auteur dramatique, né en 1754, concourut, dès l'âge de 19 ans, pour le prix de poésie à l'académie française, ne l'obtint point, et fut pendant quelques années l'un des plus obstinés concurrens. Enfin en 1776, il partagea ce même prix avec un élève de l'abbé Delille, nommé Gruet, et en 1785, il reçut le prix d'encouragem. décerné par la même académie. Pendant les guerres de la républiq., Murville servit dans les armées en qualité de capitaine. Revenu à Paris, il s'y livra de nouveau aux lettres, et m. presque dans l'indigence en 1815. Parmi ses nombr. product., qui, pour la plupart, ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, nous citerons : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui partagea le prix en 1776 ; l'*Epître à Voltaire*, qui obtint l'accessit en 1779 ; la comédie de *Melcourt et Verseuil*, qui eut quelque succès en 1785, et la tragédie d'*Abdelazis et Zuleima*, représentée en 1791. Les Almanachs des Muses et autres recueils contiennent beaucoup de pièces de vers d'André-Murville.

MUSA (Antonius), célèbre médecin, était, suivant l'opinion commune, un affranchi de la famille Pomponia. Il guérit l'emper. Auguste d'une maladie, contre laquelle avait échoué tout l'art des médecins, fut comblé de richesses par le maître du monde, et obtint de la reconnaissance du peuple romain une statue dans le temple d'Esculape. Il soigna Marcellus dans la maladie qui l'emporta ; mais sa réputation ne souffrit en rien de ce malheur, parce qu'on crut le jeune prince empoisonné. Il avait aussi la confiance d'Horace, et était l'ami intime de Virgile, qui a loué son esprit et son goût dans une jolie épigramme (voy. *Virg. Catalecta*). Il paraît qu'il avait laissé des observat. sur les propriétés médicales de quelques plantes, du cicoreie et de la vipère (voy. *Pline*, liv. 29, chap. 5). On lui attribue un petit *traité de la bétoine*, pub. par Hamelberg, avec des notes, et d'autres écrits encore. Les fragmens qui nous restent de lui ont été pub. par Floriano Caldani, Bassano, 1800, in-8. V. sur Musa l'*Histoire de la médecine* par Dan. Leclerc, et la dissert. du profess. J.-C.-G. Ackermann, de *Ant. Musa, et libris qui illi adscribuntur*, Altdorf, 1786, in-4.

MUSAÈUS. V. Musée.

MUSÆUS (Jean-Charles-Auguste), littér. allem., né à Iéna en 1735, m. en 1788, se trouva, dès sa jeunesse, dans l'obligation de se créer des ressources par ses travaux littéraires. Nommé pasteur à Eisenach, il ne put se faire agréer aux paysans qui se souvenaient de l'avoir vu danser ; et plus tard les places qu'il obtint de précepteur des pages du duc de Saxe-Weimar et de prof. au Gymnase de Weimar, n'auraient pu fournir aux besoins de sa famille. Ses ouv. eurent du succès, mais ne l'enrichirent pas. On cite de lui : *Grandisson der zweite* (le second Grandisson, etc.), Eisenach, 1760-62, 3 vol. in-8 ; réimp. sous le titre de *der deutsche Grandison* (le Grandisson allemand), ib., 1781, 2 vol. ; *das Gartner madchen* (la Jardinière), opéra-comique en 3 actes, joué à Leipzig et imp. à Weimar en 1771, in-8 ; *Physiognomische Reisen*, (Voyages physiognomiques), Altenbourg, 1778-79, 4 vol. in-8 ; ibid., 1781, 4 vol. in-8 (trad. en anglais par Anne Plumptre), Londres, 1800, 3 vol. in-12 ; *Volksmahrchen der Deutschen* (contes populaires), Gotha, 1782, 5 vol. in-8 ; ibid., 1787, 6 vol. ; ibid., 1806, 8 vol. ; *Freund Heins Erscheinungen*, etc. (Apparitions de l'ami Hein), sous le nom supposé de Schellenberg, Winterthur, 1785, in-8, 24 fig. ; *Straussfedern* (Plumes d'autruche), Berlin et Stettin, 1787-97, 7 vol. in-8 (c'est un recueil de petits romans et de contes, dont le prem. vol. seul est de Musæus) ; trad. en français par

M. Paul de Kock, Paris, 1826, 2 vol. petit in-12; *Moralische Lauder-klapper* (imitation des *Hochets moraux* de Monget), Gotha, 1788, in-8; ib., 1794. Kotzebue, son seven, pub. de lui des *Œuvres posthumes*, Leipsig, 1791, in-8.

MUSANZIO (Jean-Dominique), savant jésuite du 17e S., m. au commencem. du 18e, a laissé des *tables chronologiq.* estimées, sous le titre de *Tabula chronologica Dominici Musantii, quæ sacra, politica, bellica, fortuita, litteras et artes ad omnigenam historiam complectuntur, ab orbe condito ad annum post christum natum* 1750, Rome, 1750; Bologne, 1752.

MUSARRA (Carlo), ecclésiastiq. de Messine, m. en 1683, a pub. une trad. italienne de l'*Eneide*, et quelq. poésies, imp. dans le Rec. de l'acad. *della Fucina* à Messine.

MUSCARA (André), jurisconsulte sicilien, av. fiscal de l'archevêché de Palerme, m. en 1665, a pub. une *Defensio immunitatis ecclesiasticæ*, etc.

MUSCETTOLA, de la congrégat. de l'Oratoire, né Naples dans le 16e S., est aut. d'un recueil de *Discorsi morali*, Venise, 1670, in-12.—Plusieurs autres individus de la même famille sont mentionnés dans les biographies italiennes, comme ayant cultivé les sciences et les lettres avec quelq. succès. *Voy.* le *Nuovo dizionario istorico*, imp. à Bassano en 1796, tom. II.

MUSCHENBROECK. V. Musschenbroek.

MUSCULUS (Wolfgang), hébraisant et théologien protestant, né en 1497 à Dieuze en Lorraine, m. à Berne en 1563, se vit souvent, dans la prem. partie de sa vie, réduit à la plus extrême misère: il fut même sur le point un jour de se mettre à travailler, comme manœuvre, aux fortifications. Enfin il jouit d'un sort plus prospère, fut successivem. diacre de l'église réformée de Strasbourg, ministre à Augsbourg, député du senat de cette ville aux conférences de Worms et à celles de Ratisbonne, et professeur de théologie à Berne. Il a laissé un grand nombre d'ouv., dont on trouve la liste dans les *Eloges des Savans*, tirés de l'*Histoire* de de Thou par Teissier, tom. Ier, et dans l'*Epitome biblioth.* de Gessner. Nous citerons: *Commentarii in Genesim*, Bâle, 1557, 1600, in-fol.; *Enarrationes in totum Psalterium*, ib., 1559, in-fol.; *Commentarii in Matthæum*, ib., 1541 et 1544, 3 t. en un v. in-fol.; *Prothesis lu eat ne homini christiano, evangelicæ doctr. gnaro, papisticis superstit. ac falsis cultibus externè societate communicare, dialogi IV*, ibid., 1549, in-4; trad. en franç. par Poullain, Londres, 1550; *Loci communes*, ibid., 1554 et 1560. — Un autre Musculus (André), fut professeur de théolog. à Francfort-sur-l'Oder, et m. en 1580. On a de lui plus. ouv. peu remarquables, mais dans lesquels on voit qu'il était un des plus zélés partisans de l'ubiquité.

MUSÉE, poète grec, auteur du petit poème de *Hero et Léandre*. Une erreur, que le nom de Jules César Scaliger était bien capable d'accréditer, attribua quelque temps cette agréable production à Musée l'Athénien, à celui que Virgile place, dans ses *Champs-Elysées*, à la tête des poètes qui ont fait de leurs talens un usage digne d'Apollon. Mais une semblable hypothèse devait tomber et tomba bientôt devant l'examen de la critique. Elle reconnut sans peine l'impossibilité d'accorder plus longtemps à un poète supposé plus ancien qu'Homère, un ouv. qui porte tous les caractères d'une école si différente de l'ionienne. Toute la difficulté fut alors de chercher l'époque où avait écrit l'auteur de *Hero et Leandre*. L'un des plus récens et sans contredit des plus ingénieux interprètes de Musée, M. Heinrich, prenant un milieu juste entre ceux qui placent ce poète long-temps avant Ovide, et ceux qui le font naître au 13e ou 14e S., lui croit pouvoir assigner pour époque celle du 2e ou 4e S. Le fond, les formes et le style de ce petit poème semblent confirmer la probabilité de cette opinion. Il y a de l'intérêt dans le plan, de la grâce et de la vigueur tour à tour dans les tableaux; et dans le style une harmonieuse flexibilité. Mais en vain y chercherait on cette vérité de sentimens, cette justesse et cette franchise d'expression qui donnent tant de prix aux ouv. de l'antiquité: c'est une production toute moderne, comparée aux anciens. Ce petit chef-d'œuvre parut imp. pour la prem. fois à Venise, sans date, mais dans le courant de 1494. Cette édition *princeps* fut bientôt suivie d'un gr. nombre d'autres, parmi lesquelles nous nous contenterons de signaler comme les meilleures dans le siècle dernier, celles de Kromayer, Halle, 1721, in-8; de Matth. Roever, Leyde, 1737, in-8; de Joh. Schræder, Leewarden, 1742, in-8; de C.-F. Heinrich, Hanovre, 1793, petit in-8: elle est regardée à juste titre comme la meilleure de Musée: celle enfin de L.-H. Teucher, Halle, 1801, in-8. Le poème de *Héro et Léandre* a fourni à notre Gentil-Bernard le sujet et les détails principaux de *Phrosine et Melidor*, et à Le Franc de Pompignan, un drame lyrique en 5 actes. Il a été trad. en vers par Cl. Marot; et par M. Mollevaut, Paris, 1805 et 1816. Deux de nos plus savans hellénistes, La Porte du Theil et M. Gail, l'ont trad. et pub. en prose, 1784-1796; ils avaient été devancés en 1774, par Montonnet de Clairfons. — On compte encore un Musée, Thébain, qui florissait long-temps avant la guerre de Troie. — Un autre d'Ephèse, auteur d'une volumineuse Epopée, int. *la Perséide*.— Et enfin un poète latin, contemporain de Martial, qu'il révoltait par l'obscénité de ses écrits.

MUSELLI (Jean-Jacques), antiquaire et littérateur, né d'une noble et ancienne famille de Vérone en 1697, m. en cette ville en 1768, a pub.: *Numismata antiqua collecta et edita*, Vérone, 1750, 3 vol. in-fol.; *Antiquitatis reliquiæ collectæ, tabulis incisæ, et explanationibus illustratæ*, ibid., 1756, 2 vol. in-fol. On a recueilli ces deux ouvr. sous le titre de *Museum Musellianum in quinque tomos distributum*, etc., ib., 1760, 5 v. in-fol.

MUSES (myth.): Elles étaient filles de Jupiter et de Mnemosyne. Hésiode est le prem. qui ait fixé leur nombre à neuf, et voici selon lui leurs noms et leurs attributs, ou l'on reconnaît que le poète a réuni toutes les qualités nécessaires pour exceller dans les sciences et les arts: *Clio*, muse de l'hist., est représentée sous la figure d'une jeune fille couronnée de lauriers, tenant d'une main un livre et de l'autre une trompette; *Euterpe*, muse de la musique, est couronnée de fleurs, et tient une flûte; *Thalie*, muse de la comédie, porte une couronne de lierre, et tient un masque d'une main et un brodequin de l'autre; *Melpomène*, muse de la tragédie, est personnifiée par une femme d'un maintien grave, chaussée d'un cothurne, tenant d'une main des couronnes et de l'autre un poignard; *Terpsichore*, muse de la danse, est une jeune fille couronnée de guirlandes et tenant une harpe; *Erato*, muse de la poésie érotique, est une nymphe couronnée de myrte et de roses, ayant auprès d'elle un petit amour ailé, un arc et un flambeau allumé; *Polymnie* préside à la rhétorique: on la représente habillée de blanc, couronnée de perles, la main droite étendue et un sceptre dans la gauche; *Uranie*, muse de l'astronomie, est vêtue de draperies azurées et couronnée d'étoiles: à ses pieds est un globe; *Calliope* enfin, muse de la poésie héroïque, est représentée comme une jeune fille couronnée de lauriers, ornée de guirlandes, tenant de sa main droite une trompette et un livre dans la gauche.

MUSGRAVE (Guillaume), médecin et antiquaire anglais, né en 1657 à Charlton-Musgrave, dans le comté de Sommerset, m. en 1721, membre du collége des médecins de Londres et de la so-

cété royale, dont il avait été élu secrétaire en 1684, a laissé : *de Arthritide anomalâ sive internâ Dissertatio*, Oxford, 1707, in-8; *de Aquilis romanis epistola*, 1713, in-8; *Geta britannicus : accedit domûs Severianæ synopsis chronologica, et de Icunculâ quondàm M. regis Alfridi Dissertatio*, Exeter, 1716, in-8, fig.; *Belgium Britannicum, in quo illius limites, fluvii, urbes, viæ militares, populus, lingua, dii, monumenta, aliaque permulta, clarius et uberiùs exponuntur*, 1719, in-8. — Musgrave (le docteur Samuel), petit-fils du précéd., et membre aussi de la société royale de Londres, pratiqua la médecine à Exeter, sa ville natale, et m. en 1782, laissant : *Exercitationes in Euripidem*, Leyde, 1762, in-8; *Animadversiones in Sophoclem*, Oxford, 1800, 3 vol. in-8; *Apologia pro medicinâ empiricâ*, ib., 1763, in-4, etc.

MUSH (Jean), missionnaire anglais, né dans le York-Shire au 16e S., prêcha surtout dans le nord de l'Angleterre, où il s'acquit la confiance génér. par son savoir, sa sagesse et son expérience. On lui attribue, entre autres écrits : *Declaratio motuum et turbationum inter jesuitas et sacerdotes seminariorum, in Angliâ*, Rouen, 1601, in-4.

MUSITANO (Carlo), ecclésiastiq. et médecin napolitain, né en Calabre, m. à Naples en 1714, est auteur de plus. ouv. sur la médecine, recueil. et imp. à Genève, 1716, 2 vol. in-fol. Un de ces écrits, sur la maladie vénérienne, a été trad. en franç. par le chirurg. Devaux (*v.* ce nom), 1711, 2 vol. in-12.

MUSIUS ou MUYS (Corneille), supérieur du monastère de Ste-Agate à Delft, né dans cette ville en 1503, se fit généralem. aimer par la douceur de ses mœurs et sa charité envers les pauvres, et fut honoré de l'estime de Guillaume Ier, prince d'Orange; mais en 1572, il périt sous les coups de la soldatesque effrénée de Lumey, comte de La Marck. On a de lui des poésies latines, parmi lesquelles nous citerons : *Solitudo, sive vita solitaria laudata* (en vers rimés) *et alia poëmata*, Anvers, 1566, in-4; et quelq. pièces qui se trouvent dans le *Delicia poëtarum Belgicorum*, tom. 3, p. 667-680.

MUSLU, janissaire et chef de rebelles, vendait des fruits à Constantinople, en 1730, lorsque Patrona Khalil l'associa à ses ambitieux projets. Après la déposition d'Achmet III et la proclamation de Mahmoud Ier, Muslu déclara, de son chef, qu'il allait faire les fonctions de kyaya, ou prem. lieutenant des janissaires. Il osa, malgré les lois, paraître au divan, le cimeterre à la ceinture, et n'en fut pas moins poignardé en plein conseil, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense.

MUSOLLO (Joseph), oratorien de la congrégat. de St-Philippe de Neri, m. à Trente sa patrie, en 1760, est aut. d'un gr. nomb. d'ouvr. de piété, parmi lesquels nous citerons seulem. : *Pratica de santi affetti*, Trente, 1750; *La pazienza cristiana*, etc., ib., 1752; *Ragionamenti sopra l'oraziono*, ibid, 1734; *Dialoghi tra il confessore ed il penitente*, ibid, 1751.

MUSONIUS RUFUS (Caius), philos. stoïcien du 2e S., fut exilé dans l'île de Giara, sous le règne de Néron, et rappelé par Vespasien. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philos. cynique du même nom et de la même époq, qui fut lié avec le célèb. Apollonius de Tyane. On a plus. *lett.* que s'écrivirent ces deux philos., insérées dans les *Mem. de l'acad. des belles-lettres et inscript.*, tom. 31, pag. 131.

MUSOTTI (Alexandre), doct. en droit civil et en droit canon, né à Bologne en 1535, fut successivement chanoine du Vatican, évêque d'Imola, nonce du pape à Venise, et m. dans son diocèse en 1607. Il avait fait impr. à Bologne en 1595, un *Rituale sacramentorum ad usum ecclesiæ Imola*. — Etienne Musotti, relig. augustin, né à Bologne dans le 17e S., publ. : *de Filii, deiparæque semper virginis Mariæ ortu, Oratio*, Vérone, 1622; *prælati sapientiâ, oratio*, Bologne, 1621.

MUSSAPHIA (Benjamin), méd. juif du 17e S., exerça son art à Hambourg à Glucktadt (duché de Holstein), puis à Amsterdam, où il m. en 1657. On a de lui *sacro-medicæ Sententiæ*, Hamburg, 1640, in-8; *Epistola de maris reciprocatione*, Amsterdam, 1642, in-4.

MUSSARD (Pierre), minist. et prédicat. distingué de l'église réformée, né à Genève, vers 1625 ou 1626, m. en 1681, a laissé : *Conformité des cérémonies modernes avec les anciennes, où l'on prouve, par des autorités incontestables, que les cérémonies de l'église romaine sont empruntées des payens*, Genève, 1667, in-8; Amsterdam, 1744, in-12; traduit en allem., Leipsick, 1696 et 1703.

MUSSATO (Albertino), négociateur, poëte latin et historien disting., né à Padoue en 1261, était quit au barreau une grande réputat. et une fortune considérable, fut créé chevalier en 1296, remplit ensuite plus. missions auprès de l'empereur Henri VII, avec plus d'habileté que de bonheur, et fut tour à tour l'objet de l'ingratitude et de la reconnaissance exaltée de ses concitoyens. Cane de la Scala ayant été nommé vicaire impérial pour toute la marche trévisane, Mussato chercha d'abord à détourner les Padouans d'une révolte qu'il prévoyait devoir leur être funeste; mais dès qu'il vit la guerre commencée, malgré ses conseils, il ne songea plus qu'à défendre sa patrie, et s'illustra encore en la servant de son épée. Il se vit toutefois exposé aux fureurs d'une populace aveugle, et fut obligé de s'enfuir à Vico-d'Aggere, d'où l'on ne tarda pas de le rappeler, pour l'honorer d'un triomphe en même temps que de la couronne poétiq. due à ses travaux littér. (1314). Peu de jours après, il rejoignit l'armée sous les murs de Vicence, fut prisonn., et traité avec distinction par Cane de la Scala. Une trêve signée au bout d'un mois lui permit de retourner à Padoue, et d'y rédiger l'hist. des événemens auxquels il avait eu une part glorieuse. La guerre ayant recommencé en 1317, il rendit encore aux Padouans d'importans services, qui ne purent le mettre à l'abri de leurs injustes soupçons. Exilé à Chiozza, en 1325, il m. loin de son ingrate patrie, en 1329. On a de lui : *Historia augustæ de rebus gestis Henrici VII Cæsaris, libri XVI; de Gestis Italicorum post Henricum VII, libri XII*; 2 tragédies, *Eccerinus* et *la Mort d'Achille*; des *poèmes*, des *épîtres*, des *élégies*, des *églogues*, etc., en latin. Ses ouvr. ont été publiés avec des notes de Félix Osio, Laur. Pignorio et Nicol. Villani, Venise, 1636, in-fol. Il a laissé aussi quelq. vers licencieux, que l'on conserve MSs. — Un autre Mussato (J.-F.) littérat., né à Padoue en 1533, m. dans cette ville en 1613, fut un des principaux soutiens de l'académ. de sa patrie. Il était très-sav. dans les langues grecque, latine et hébraïque; mais on ne connaît de lui que quelq. *vers grecs* insérés dans les recueils du temps, et plus. *inscrip.* et *épitaph.*, sur des édifices publics et dans des églises de Padoue.

MUSSCHENBROEK (Pierre Van), célèb. physicien, né à Leyde en 1692, m. dans la même ville en 1761, contribua par ses leçons, ses exemples et ses ouvr., à l'introduct. complète de la physique expérimentale et du newtonianisme en Hollande. Il fut d'abord nommé profess. de philosophie et de mathématiques, et profess. extraordinaire en médecine, dans l'université de Duisbourg sur le Rhin. Il alla prendre possession, en 1723, de la chaire de philosophie et de mathémat., à Utrecht, et y resta jusqu'en 1735. Cette ville fut le théâtre de ses trav. les plus importans. Le refus qu'il fit d'aller s'établir à Copenhague et à Gottingue, où l'appelèrent à l'envie l'un de l'autre le roi de Danemark et le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre,

curateurs de l'université d'Utrecht à lui chaire de profess. d'astronomie (1732). quitta Utrecht, pour aller prendre pos- la place que la m. de Wittichius laissait l'université de Leyde (1740). Il resta nt attaché à cette université, malgré les s qui lui furent faites par plus. souve- ait correspond. de l'académ. des sciences le celles de Pétersbourg, de Berlin, de r, et de la société royale de Londres. s une dissertation inaugurale très-es- *ceris Præsentia in humoribus anima-* ; une harangue *de certa Methodo phi- perimentalis* ; 1723 ; des Elémens de en latin, 1726, et réimpr. plus. fois ditions importantes, notamment après e titre de *Introductio ad philosophiam* cette dern. édit. a été trad. en franç. de Lafond) ; *Dissertationes physicæ lis et geometrica*, 1729, in-4 ; une s-intéressante *de Methodo instituendi physices*, 1730 ; et plus. autres pro- différentes occasions, sur des sujets de de morale.

CORNELIO), l'un des plus célèbres pré- son siècle, né à Plaisance en 1511, en 1574, fut nommé par Paul III évê- noro, puis de Bitonto, et assista au rente. On a de lui des *Sermons*, im- mise, chez les Juntes, 1582 et 1590, et lls furent extraordinairement applaudis, curieux de les lire, pour se convaincre goût d'érudition et d'éloquence qui ré- dans la chaire comme partout ailleurs.

PHA Ier, proclamé empereur des Turks, d'Achmet Ier, son frère, l'an de l'hég se fit bientôt mépriser et haïr par son on aussi insensée que tyrannique, et u bout de 4 mois. Son successeur, le an, fils d'Achmet Ier, ayant été déposé 5 ans après, par les janissaires qu'il ntir, Mustapha fut placé de nouv. sur n 1031 (1622) : mais son imbécillité se sque aussitôt en démence et en fureur. aires se soulevèrent, l'an 1032 (1623), a l'indigne sulthan fut condamné à une pétuelle. Amurath IV, son neveu et son r, le fit étrangler en 1639. Ce misérable nit alors 5½ ans.

APHA II, 22e sulthan des Othomans, homet IV, succ. à son oncle Achmet II, 695). La prem. année de son règne fut r quelq. avantages obtenus sur les Vé- les Impériaux, toute fois sans résultats 1697, il perdit contre le prince Eugè- ie la bataille de Zenta, livrée sur les Theiss, et 2 ans après, il conclut avec s le traité de Carlowitz. Cette paix, à icuse et utile à l'empire, ne tarda pas s murmures du peuple qui lui-même icitée. Le sulthan fut obligé de se retirer ple et de laisser sa capit. en proie à une oj. croissante. La tête du gr.-vézyr Dal- i désapprouvait la paix, tomba par l'or- tapha, et cette exécution détermina la 1703. En vain le malheureux monarque isqu'à essayer de gagner par des concess. es séditieux, au lieu de leur résister ou- et avec vigueur ; il fut réduit à remettre mpériale à son frère Achmet III (1703). suiv. dans l'intérieur du sérail, à l'âge après en avoir régné 8.

PHA III, l'aîné des enfans du sulthan I, succéda à son cousin Osman III en lès son avènement, montra un jugem. mnes intentions, de la fermeté, mais un ioere. Après avoir laissé son gr.-vézyr, cha, s'occuper de réformes utiles pend. quelq. ann., il s'engagea, en 1769, dans une guerre contre la Russie, qu'il aurait dû commencer 6 ans auparavant. La prem. campagne eut pour résultat d'enlever au sulthan Choczim, la Moldavie et une partie de la Valakie : celle de 1770 fut encore plus désastreuse, et celles de 1771 et 1772 furent loin de réparer les pertes qu'avait éprouvées l'empire othoman. Ce ne fut qu'en 1773 que Mustapha vit ses armes obtenir quelques avantages. Cependant ses forces physiques ne répondaient plus à la vigueur de son caractère ; et au moment où il allait se mettre lui-même à la tête de ses troupes, il m. à l'âge de 58 ans (1774). C'est sous le règne de ce prince que la Russie inspira aux Grecs cet esprit d'indépendance qui se manifeste aujourd'hui par de si généreux efforts.

MUSTAPHA IV, 29e empereur othoman, fils aîné du sulthan Abdulhamid, fut porté sur le trône par la révolut. qui en précipita Sélim III, son cousin-germain, en 1807. Il publia un firman pour renouveler la déclaration de guerre contre la Russie, abolit toutes les institutions de son prédécess., et détruisit même l'imprim. de Scutari. Le capitan-pacha, Seid-Aly, combattit avec avantage la flotte russe, près de Ténédos, et bientôt furent conclus deux armistices, l'un entre la Russie et la Porte-Othomane, l'autre entre cette dern. puissance et les Serviens. Les Anglais, qui voulaient s'emparer de l'Egypte, furent battus par les troupes du caimakam Mohammed-Aly. Malgré ces succès, et malgré les mesures qu'il prit pour paralyser les insolentes prétentions des janissaires, il ne put éviter le sort de Sélim. Le chef des partisans de ce dern. prince, Mustapha-Baïracdar, pacha de Roudschouk, et command. l'armée d'observation sur le Danube, força le gr.-vézyr, Tcheleby-Mustapha, de se joindre à lui, entra dans Constantinople le 28 juill. 1808, et fit prononcer la déposition du sulthan, à la place duquel fut proclamé Mahmoud II, son frère, le souverain actuel de la Turquie. Le malheureux Mustapha, relégué d'abord dans la prison qu'avait occupée Sélim, fut étranglé le 15 nov. de la même année.

MUSTAPHA, prétendu fils de Bajazet Ier, est regardé comme un imposteur par quelq. historiens ; mais M. Silvestre de Sacy pense qu'on ne saurait rien décider à ce sujet. Selon lui, c'est encore un problème de savoir si Mustapha, le fils aîné de Bajazet Ier, qui combattait auprès de son père à la funeste journée d'Ancyre, resta dans la foule des morts. Ce n'est pas à nous ni à personne qu'il appartient de trancher cette question, quand M. de Sacy doute encore. Il est certain que Mahomet Ier et Amurath II firent mettre à m. trente individus qui prirent le nom du légitime héritier du trône othoman. Le plus remarquable de tous est celui qui fait l'objet de cet article. Douze ans après la bataille d'Ancyre, il parut en Valachie, et se rendit bientôt redoutable. Mais vaincu par Mahomet Ier, il se jeta dans Thessalonique et dut son salut à Lascaris, gouvern. de cette place, et à l'emp. Manuel, qui refusèrent de le livrer. Il resta comme emprisonné, dans l'île de Lemnos, jusqu'à la m. de Mahomet, en 1421. Manuel lui rendit, à cette époque, la liberté ; mais l'indigne prétendant reconnut par une prompte ingratitude cet import. service, et se vit justement abandonné, saisi, et livré à Amurath II, par les ordres duquel il termina, sur un gibet, son équivoque destinée.

MUSTAPHA, fils aîné du sulthan Mahomet II, reçut de son père la souveraineté de la Caramanie, et s'en montra digne. Il défit, en 1469, un général d'Ouzoun-Haçan, roi de Perse, et remporta, la campagne suiv., une victoire complète sur Ouzoun-Haçan lui-même, dont il tua de sa main le fils, Zeinel-Beyg. De retour à Constantinople, le jeune vainqueur força l'entrée des bains, pour enlever une femme du gr.-vézyr Sadik-Ahmed, s'at-

tira de la part de son père les plus durs reproches, et ayant osé s'en plaindre, fut étranglé 3 jours après.

MUSTAPHA, fils aîné de Soléiman Ier, joignait à ses droits d'aînesse l'affection des peuples et celle des soldats; mais il fut renversé des marches du trône où il devait monter un jour, par les intrigues de Roxelane. Cette ambitieuse épouse du vieux Soléiman s'unit au gr.-vézyr Roustam pour perdre le jeune héros, et n'y réussit que trop bien. Le sulthan, devenu trop soupçonneux dans ses derniers jours, ouvrit facilement son cœur à la crainte non fondée d'éprouver le même sort que Sélim Ier et Bajazet II. Le jeune prince était dans son gouvern. d'Amasie: Soléiman se rendit à l'armée othomane qui campait dans le voisinage, et ordonna à son fils de venir le trouver. La victime se livra elle-même à ses bourreaux qui l'étranglèrent, l'an de l'hég. 960 (1553), sans que son père, témoin caché de cette horrible scène, daignât écouter le cri de la nature. Cette catastrophe a fourni le sujet de 3 tragédies: l'une de Belin, intit. *Mustapha et Zéangir*, 1705; une autre de Chamfort, sous le même titre, 1777; et la 3e de M. de Maisonneuve, sous le nom de *Roxelane et Mustapha*, 1785.

MUSTAPHA (Le Faux), prétendu fils de Soléiman-le-Grand, n'était qu'un esclave dont la parfaite ressemblance avec l'infortuné Mustapha donna l'idée à l'ambitieuse Roxelane de l'opposer à son époux. Elle eut toutefois l'adresse d'agir sans paraître. L'an de l'hég. 961 (1554), l'imposteur se montra près de Nicopoli; parcourut tout le pays qui est entre le Danube, la Valakie et la Moldavie, et se vit bientôt à la tête d'une armée. Il annonçait le projet de marcher sur Constantinople, lorsq. le sulthan ordonna à son gr.-vézyr d'aller le combattre. Abandonné de la plupart de ses partisans à l'approche du danger, le faux Mustapha tomba entre les mains d'Achmet, avec ses complices les plus intimes, et fut jeté secrètement dans la mer, par un ordre du sulthan. Il avait fait des révélations qui ne compromirent que Bajazet, fils de Roxelane; car il ignorait que c'était surtout pour cette femme artificieuse qu'il avait conspiré.

MUSTAPHA (Jean-Armand), voyag. mahométan, né vers la fin du 16e S., vint en France, où il embrassa la relig. chrét., et se rendit utile au cardinal de Richelieu, qui ne laissa pas ses services sans récomp. Il accompagna le commandeur de Razilly dans deux voyages à la côte occidentale de Maroc, et en écrivit la relation sous ce titre: *Voyages d'Afrique, où sont contenues les navigations des François, entreprises en 1629 et 1630, ès-côtes des royaumes de Fez et de Maroc: le traité de paix fait avec les habit. de Salé, et la délivrance de plus. esclaves françois, ensemble la description des susdits royaumes, villes, coutumes, relig., mœurs et commodités de ceux du pays*, Paris, 1632, 1 vol. in-12.

MUSTAPHA-BAIRAKDAR, célèbre gr.-vézyr othoman, né à Rasgrad vers le milieu du 18e S., exerça d'abord la profess. de laboureur, se livra ensuite au commerce des chevaux, et s'enrôla enfin sous les drapeaux du pacha de sa province. Il succ., en 1804, à Tersanik-Oglou, pacha de Roustchouk, sous lequel il s'était distingué dans plus. campagnes, et détruisit, en 1807, à Mussahib-Kioa, une partie de l'armée russe qu'il n'avait pu empêcher d'entrer dans Bukharest. Revêtu, la même année, de la charge de séraskier, ou commandant des forces othomanes, il ne chercha plus à dissimuler son attachement à la cause de Sélim III, qui venait d'être détrôné. Il marche sur Constantinople, se présente au sérail, redemandant Sélim pour le couronner de nouveau. Les portes s'ouvrent, mais c'est pour lui rendre le cadavre du malheureux prince. A cette vue, Bairakdar jure de le venger. Il ordonne le supplice des conseillers et des exécuteurs de ce crime, la déposition du sulthan Mustapha IV, et l'installation de son frère Mahmoud II. Après cette révolut., qui arriva le 28 juill. 1808, Bairakdar, devenu gr.-vézyr, s'occupa sans relâche de tout réformer et principalement de remplacer le corps des janissaires par celui des *seymens*. Mais bientôt le mécontentement général fut à son comble. Le vézyr, forcé de céder au nombre des révoltés, se retira dans le sérail, et réduit enfin à la dern. extrémité, mit le feu au magasin à poudre et se fit sauter, après avoir fait étrangler Mustapha IV (v. ce nom), le 15 novemb. 1808.

MUSTAPHA (Cara). V. Cara-Moustapha.

MUSTAPHA-DALTABAN, grand-vézyr, commença par être simple janissaire, et fut élevé dans le palais du gr.-vézyr Achmet-Kiuperli. Après la m. de son protecteur et celle de Cara-Mustapha, il resta quelque temps oublié, puis sous le nouveau gr.-vézyr, il devint successivem. aglia des janissaires, pacha de Silistrie, avec le titre de séraskier (1692), et beglierbey de Natolie. Exilé en 1697, dans la Bosnie, il y vivait retiré, lorsque les Othomans, vaincus par les impériaux à la funeste bataille de Zenta, le forcèrent de se mettre à leur tête. Il reprit aux ennemis, en une seule campagne, 24 châteaux ou villages fortifiés, sur les deux rives de la Save, et fut confirmé sans peine dans le commandement qu'il avait accepté sans l'aveu de Mustapha II. Il battit les Arabes quelque temps après, et reçut le gouvernem. de Baghdad en 1700. Cependant il se vit sur le point dès-lors de succomber sous les calomnies de ses nombreux ennemis, et fut obligé d'acheter l'amitié du moufty qui le fit nommer, en 1702, pacha de Kioutaya, et bientôt après gr.-vézyr. Il ne tarda pas à vouloir secouer le joug de ce protecteur; mais les efforts qu'il fit pour le renverser et pour provoquer la violation du traité de Carlowitz, lui coûtèrent la vie l'an de l'hég. 1114 (1703). Il vit approcher les bourreaux et la m. avec l'intrépidité qu'il avait montrée tant de fois sur les champs de bataille.

MUSTAPHA-KIRLOU, vézyr et beau-frère de Soléiman Ier, prit Belgrade en moins d'un mois (1521), sous les yeux du sulthan qui venait de l'élever au vézyrat, et commanda en chef, l'année suivante, la seconde expédition tentée par les Othomans contre l'île de Rhodes; mais pour n'avoir pu soumettre cette île indomptée, il encourut la disgrâce de son maître. Relégué en Egypte, il se conduisit d'abord en sujet fidèle, et eut le bonheur de soumettre des révoltés qu'il était chargé de combattre; mais ayant appris que le sulthan avait nommé gr.-vézyr le célèbre Ibrahim, son ennemi, il jura de se venger, et sut dissimuler toutefois jusqu'à ce qu'il eût obtenu le sandjakat d'Egypte. Ce fut alors (1523) qu'il leva le masque. Trahi par Mehémet-Effendi, son secrétaire, et vaincu par les soldats mêmes qu'il avait commandés, il périt percé de leurs flèches, par l'ordre de Soléiman.

MUSTAPHA-PACHA, favori de Sélim II. Devoir la bienveillance de ce prince au courage qu'il avait eu de l'arrêter dans sa fuite, sous les murs d'Iconium, en 1557. Chargé par le sulthan de la conquête de l'île de Cypre (1570), il déshonora sa victoire par une barbarie qui n'eut d'égale que son avidité, et se vit dépouillé de ses honneurs et relégué dans un sandjakat éloigné de la cour. Amurath III, successeur de Sélim II, le rappela et lui donna le commandem. de l'armée qu'il envoya contre les Persans en 1578; mais Mustapha, après s'être emparé de la Géorgie et du Chyrwan, se laissa battre par son imprudence, reçut l'ordre de revenir à Constantinople (1581), et s'empoisonna de honte et de douleur.

MUSURUS (Marc), l'un des Grecs qui contribué à répandre le goût des lettres en Europe, vers 1470, à Retimo, dans l'île de Crète, m. 1517, fut amené fort jeune en Italie par son pè

nous la direction de Jean Lascaris. Il mé-
ôt d'être admis à l'académie qui s'assem-
à l'atelier de Manuce l'Ancien. Plus tard
nné professeur de lettres grecques à l'uni-
e Padoue, et remplit ces fonctions avec un
e talent qui lui donnèrent un nombre in-
itoires de toutes les parties de l'Italie, de
e et de l'Allemagne. Le pape Léon X l'ap-
ma en 1516, et le nomma archevêque de
. On doit à Musurus, comme éditeur,
édit. des *Comédies* d'Aristophane, Alde,
e une préface; celle de l'*Etymologicum*
, Calliergi, 1499, avec une préface; celle
ts de Platon, Alde, 1513, etc. On a de
ne poète, des *épigrammes grecques* dans
nar. graec. copiosissim., Venise, 1497, et
t. de *Musée*, ibid., 1517; mais la plus
omme la plus célèb. de toutes ses pièces,
ème grec de 209 vers hexamètres et pen-
à la louange de Platon, impr. dans l'édit.
rvz de ce philosophe ci-dessus mentionnés,
e séparément avec une version en vers la-
nterdam, 1676, in-4. V. sur Musurus,
, le *Dictionn.* de Bayle, etc.

A (Nicolas), savant jésuite, né en 1713
dans le comté de Meytra, en Hongrie,
é grand-prévôt de la cathédrale de la ville
, devenue épiscopale en 1776, et m. dans
e quelques années après. On a de lui:
latinorum sub regibus Hungariæ, Tyrnaw,
-fol.; *De legibus, earum transgressione*
atis et peccatorum pœnâ, libri III, Vienne,
-4.

AHER, prince du Yémen, et imam de la
zéidia, était fils de Chéryf-Eddin Yahia,
ut arrogé le titre et la dignité d'*imam* et
d-mouaroya dans les montagnes du Yé-
n l'an 940 de l'hég. (1533 de J.-C.), et
éhérita en mourant. Mutaher, quoique
et peu digne d'ailleurs de gouverner, ma-
intention de reconnaître ses droits prétendus.
mé de Saab, en 954 (1547), par Edzemir,
e Zabid et du Bas-Yemen, au nom de la
thomane, et assiégé dans Thela deux ans
Il fut vélléité à accepter le gouvernement de
ne districts. En 974 (1566), il se déclara le
es Arabes mécontens, enleva de nouveaux
ires au pacha Redwan, et l'année suivante e
rode vaincu et tué *Mourad*-Pacha, s'empar
i et y fit faire la khothbah en son nom. Biens
ins à ses avantages rapides, il ne resta plus
ns que la ville et le district de Zabid. Mai
ipha, chargé par Sélim II de réduire l'
en 976 (1569), enleva en peu de temps à
l toutes ses conquêtes, et l'obligea de de-
dépaix, qui lui fut accordée (977), à con-
r il aurait le district de Saada à titre de
que le nom du sulthan figurerait seul dans
khah et sur les monnaies, etc. Mutaher m.
(1592-3). Ce qu'il y eut de plus remarqua-
ui, c'est une avarice dont rien n'approche,
nsa peut-être une partie de ses disgrâces.

EL DE BOUCHEVILLE (Jacques-Fran-
littérat. médiocre, né en 1730 à Bernai, où
1814, fut conseiller à la cour des comptes
m, membre de l'acad. de cette ville, et de
é d'agriculture d'Evreux. Nous citerons de
ème en six chants sur la *Conquête de la*
r les Normands; un poème en quatre
e l'*Education*, impr. avec plusieurs autres
1807 et 1809, 2 vol. in-8; l'*Eloge de l'a-*
ure, poème, 1808, in-8.

I (Francesco), écrivain italien, né à Co-
ne le 16e S., a publié: *Disceptationum*
contra calumnias Th. Angeluccii in maxi-
philosophorum fr. patricium, Ferrare, 1589.

Muti (J.-Marie), relig. de l'ordre des
Prêcheurs, né à Venise dans le 17e S., a
publié: *Problemi del Muti veneziano*, Venise, 1674; l'*Ozio nel trattenimento*, ibid., 1705; *Quaresimale secondo*, Padoue, 1711; *la Penna critica*, Venise, 1712; *le Isole fortunate della religione*, ibid., 1678; *le Gemme di Vaticano*, ibid., 1705; *li Ricordi politici a principi cristiani*, ibid., 1716.

MUTIIS (Donato a), médecin, né à Raguse, dans le 16e S., a laissé quelq. écrits sur sa profession, parmi lesquels on cite: *Epistola de terebinthina resina facultatibus*, etc., Lyon, 1534; *in interpretationem Galeni super XIV aphorismos Hippocratis Dialogus*, Zurich, 1547, in-4.

MUTIS (don Joseph-Celestino), célèbre naturaliste, né à Cadix en 1732, m. directeur de l'expédition botanique du roy. de la Nouvelle-Grenade, et astronome royal à Santa-Fé de Bogota, en 1808, n'a guère été connu jusqu'ici en Europe que par ses vastes connaissances en botanique, qui lui valurent de la part du grand Linné les plus brillans éloges. Toutefois il a rendu d'importans services à toutes les branches de l'hist. naturelle, et exercé sur la civilisation des colonies espagnoles une influence qui lui assure à jamais un rang distingué parmi les bienfaiteurs les plus illustres du Nouveau-Monde. Mutis se livra d'abord à l'étude de la médecine dans sa ville natale, et fut nommé, en 1757, suppléant d'une chaire d'anatomie à Madrid; mais dès-lors il montra plus de goût pour les excursions botaniques que pour la visite des hôpitaux, et ce fut à cette époque qu'il commença à correspondre avec l'illustre natural. d'Upsal. En 1760, il consentit à suivre en Amérique le vice-roi don Pedro Mesia de La Cerda, en qualité de médecin. Nommé professeur de mathémat. dans le Colegio mayor de Nuestra-Señora del Rosario, à Santa-Fé, il y répandit les prem. notions du vrai système planétaire, et fut assez heureux pour être protégé par le vice-roi contre les dominicains, ces tyranniques adversaires des *hérésies de Copernic*. Nous ne pourrions énumérer tout ce qu'il fit pour la science et pour le bonheur des hommes pend. 48 ans de travaux assidus dans le Nouveau-Monde. On doit à ses recherches beaucoup de genres du règne végétal (*Vallea*, *Barnadesia*, *Escallonia*, *Manettia*, et tant d'autres publiés dans le *Supplém.* de Linné). Ce dernier, parlant du genre *Mutisia*, ajoute: *Nomen immortale quod nulla ætas unquàm delebit.* Mais le principal mérite de Mutis, à nos yeux, est d'avoir distingué le premier les différentes espèces de Cinchona (le quinquina) et les véritables caractères de ce genre si précieux. Parmi d'autres plantes, utiles dans la médecine et dans le commerce, qu'il a décrites le premier, il faut compter le *Psychotria emetica*, ou ipecacuanha du Rio-Magdalena, le *Toluifera* et le *Myroxylum* qui donnent les baumes de Tolu et du Pérou, la *Wintera granadensis*, et l'*Alstonia theæformis*, qui fournit le thé de Santa-Fé. C'est encore lui qui découvrit et fit connaître la plante nommée *Vejuco del Guaco* par les Indiens, et employée par eux depuis long-temps comme l'antidote le plus puissant contre la piqûre des serpens venimeux. Il n'existe de ce laborieux naturaliste qu'un petit nombre de *dissertat.* impr. dans les *Mémoires* de l'acad. roy. de Stockholm (pour l'ann. 1769), et dans un excellent journal publié à Santa-Fé en 1794, sous le tit. de *Papel periodico*. Mais le *Suppléem.* de Linné, les ouvr. de l'abbé Cavanilles et de M. de Humboldt, le *Semanario del Nuevo-Reino de Granada*, rédigé par M. Caldas, en 1808 et 1809, ont fait connaître une partie de ses observations. Nous ignorons l'état des MSs. qu'il avait recommandés aux soins de ses amis et de ses proches parens. Mutis, qui avait embrassé l'état ecclésiastique dès 1772, et avait été nommé chanoine de l'église métropolitaine de Santa-Fé, et confesseur d'un couvent de religieuses, fut aussi bon prêtre qu'il était savant estimable.

MUTIUS. V. Scævola.

MUTIUS, architecte romain, qui vivait du temps de Marius, embellit par les plus riches ornemens de l'architecture le temple de l'Honneur et de la Vertu, bâti par Marcellus. Il existe des médailles d'argent, qu'on croit avoir été frappées en l'honneur de cet architecte : on y voit les initiales HO. et VIRT., et dans l'exergue, cet autre mot CORDI..... Le surnom de Cordus était particulier à l'une des branches de la famille Mutia.

MUTIUS (HULDRIC), professeur à Bâle, dans le 16e S., a laissé : *de Germanorum primâ origine, moribus, institutis, legibus et memorabilibus pace et bello gestis omnibus omnium sæculorum usquè ad mensem augusti anni* 1539, *libri chronici XXXI, ex probatioribus germanicis scriptoribus in latinam linguam translati*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTONI (NICOLAS), littérat. italien, né à Venise dans le 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : une traduct. italienne de la poétique de M. A. Vida (*Poetica del diviniss. poeta M. A. Vida*, etc.), Venise, sans date ; *Nic. Mutoni Luminare majus ex græcor., arab. latinorumque medicorum monumentis restitutum*, etc., Venise, 1551, in-fol. ; *Stratagemmi dell'arte della guerra di Polieno macedonico*, etc., trad. du grec en italien, ibid., 1551, 1552.

MUY (LOUIS-NICOL.-VICTOR DE FÉLIX, comte du), maréch. de France, né à Marseille en 1711, m. en 1775, fut d'abord chevalier de St-Jean-de-Jérusalem, et fit, sous Berwick et Coigny, son apprentissage dans la guerre de 1734, entreprise pour soutenir l'élection de Stanislas au trône de Pologne. Attaché ensuite à la cour, comme menin du dauphin, père de Louis XVI, il devint plutôt l'ami que le serviteur de ce prince vertueux. Il assista à la bataille de Fontenoi, fut fait lieutenant-général en 1748, se distingua aux batailles d'Hastembeck, de Crevelt et de Minden, et commanda un corps considérable de troupes, pendant toute la campagne de 1760. Malgré un échec qu'il éprouva près de Warbourg, il fut créé chevalier des ordres du roi en 1762, et reçut le commandement de la Flandre. Il refusa, sous Louis XV, le ministère de la guerre, qu'il accepta de Louis XVI, en 1774. Compris à cette époque dans une promotion de maréchaux de France, il ne put jouir long-temps de ces nobles récompenses. Il a laissé des MSs. pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration. On cite 3 *éloges* du maréchal du Muy : l'un par Le Tourneur, traducteur d'Young (Bruxelles et Paris, in-8 de 59 p.), couronné par l'académie de Marseille, en 1778 ; un 2e par M. de Beauvais, év. de Senez ; et un 3e par M. de Tressézol (1778, in-8).

MUYART DE VOUGLANS (PIERRE-FRANÇ.), le seul des anciens criminalistes franç. dont on lise encore les ouvr., né à Moirans, près de St-Claude, en 1713, m. à Paris en 1791, fit partie du parlem. formé par le chancelier Maupeou et devint ensuite conseiller au gr.-conseil. On a de lui : *Institutes au droit criminel*, etc., avec un *Traité particulier des crimes*, Paris, 1757, in-4 ; *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume*, ibid., 1762, in-4 ; *Réfutation des principes hasardés dans le traité des Délits et des Peines*, ibid., 1767, petit in-8 ; Utrecht, 1768, in-12 ; *Motifs de ma foi en J.-C.*, ou *Points fondamentaux de la religion chrétienne*, Paris, 1776, in-12 ; *les Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, ibid., 1783, in-fol. ; *Preuves de l'authenticité de nos Evangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, ibid., 1785, in-12 ; *Lettre sur le système de l'auteur de l'Esprit des Lois touchant la modération des peines*, ibid., 1785, in-12 de 83 pag. — MUYART DE VOUGLANS, bailli de Moirans, oncle du précédent, m. en 1781, avait formé une belle collection de médailles et d'antiquités. Nous citerons de lui une *Dissertat. sur les antiquités de la ville d'Autre*, dans le *Journal encyclopédique*, ann. 1778, t. 3, pag. 317-321, avec un supplém., t. 5, p. 141-142.

MUYS. V. MUIS et MUSIUS.

MUYS (GUILLAUME), méd., né à Steenwick, dans l'Over-Issel, en 1682, m. en 1744, professa la médecine, la chimie et la botanique à Franeker. On a de lui : *Elémens de physique*, Amsterdam, 1711, in-4 ; *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus extat*, Leyde, 1741, in-4. — Jean MUYS, son père, méd. à Leyde, a laissé : *Praxis medico-chirurgica rationalis*, Amsterdam, 1695, in-8 ; et en allemand, Berlin, 1699, in-4 ; *Podalirius redivivus*, Leyde, 1686, in-8. On a ces deux ouvr. dans le même rec., Naples, 1727, in-4.

MUZIANO (JÉRÔME), ou *le Mutien*, peintre italien, né vers 1528, à Aquafredda, dans le Brescian, m. en 1592, vint fort jeune à Rome, et s'y fit d'abord une telle réputat. par ses paysages, qu'on l'appela le *Jeune Homme aux paysages*. Bientôt il se livra aussi au genre historique, et enrichit de ses tableaux plus. églises, entre autres celles du *Jésus*, d'*Ara-Cœli* et de la *Conception*. L'église des Chartreux en possède un très-beau, qui représente une *Troupe d'anachorètes écoutant la parole d'un père du désert*. Cet artiste excellait à représenter les personnages d'une physionomie grave, et surtout les pénitens exténués par l'abstinence. Malheureusement on peut reprocher, en général, de la sécheresse à son dessin. On lui doit d'ailleurs le perfectionnement de l'art de la mosaïque. Le musée du Louvre possède de lui deux tableaux : le *Lazare ressuscité* et l'*Incrédulité de St.-Thomas*.

MUZIO (JÉRÔME), en latin *Mutius*, littérateur et controversiste italien, né à Padoue en 1496, m. en 1567, ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire, de Capo-d'Istria, où sa famille était établie. Les princip. de ses nombr. ouvr. sont : *Difesa della Messa, dei santi e del Papato*, Pezaro, 1568, in-8 ; *le Battaglie del Muzio per difesa dell'italica lingua*, etc., Venise, 1552, in-8 ; *Istoria di Fatti di Federigo di Monte-Feltro, duca d'Urbin*, Venise, 1605, in-4. — MUZIO ou MUTIUS, religieux de l'ordre du Mont-Cassin, né à Milan en 1574, a laissé : *Considerazioni sopra Tacito*, Brescia, 1623, in-4. — MUZIO (Macario), poète latin, né à Camerino dans le 16e S., est aut. d'un poème intit. : *de Triumpho Christi*, Venise, 1523 et 1567, Rome, 1639, et inséré dans la *Biblioth. volante* de Cinelli, tome 3.

MUZZARELLI ou **MUZZARELLO** (JEAN), littérat. italien du 15e S., né à Mantoue, avait changé son nom, suivant l'usage de son temps, en celui de *Mutius Arellius*. Giraldi (*v.* ce nom) lui attribue quelques poésies, entre autres un poème à la louange de Mutius Scevola.

MUZZARELLI (ALPHONSE), jésuite et théologien romain, né à Ferrare en 1749, m. en 1813, à Paris, où il avait été obligé de se transporter, à l'époque où Pie VII abandonna aussi la capitale du monde chrétien, pour obéir aux ordres du vainqueur de l'Europe, a laissé de nombreux écrits, qu'on peut partager en 2 classes, l'une sur des matières de piété, l'autre sur des points de critique et de théologie. Nous citerons les suivans, tous pris dans la 2e classe : *Recherches sur les richesses du clergé* (en ital.), Ferrare, 1776, in-8 ; *Deux Opinions de Charles Bonnet* (de Genève) *sur la résurrection et les miracles réfutés*, ibid., 1781, (idem), in-8 ; *Emile détrompé*, Sienne, 1782, 2 vol. (Il a paru depuis, en 2 vol., une *Suite* de cette réfutation de Rousseau) ; *du Bon usage de la logique, en matière de religion*, Foligno, 1787, 3 vol. in-8 ; 1789, 6 vol. ; 1810, 10 vol. ; de l'*Obligation des pasteurs, dans les temps de persécution*, 1791, in-8 ; *des Causes des maux présens, et de la crainte des maux futurs, et leurs remèdes*, 1792, in-8 ; *Jean-Jacques Rousseau accusateur des mœ-*

philosophus, Amsto, 1798, réimprimé à o, sous le titre de *Mémoires du jacobinisme*, uvres de J.-J. Rousseau. Tous ces nt en italien. Muzzarelli a laissé, en outre, de Rhe. — Girolamo Muzzarelli, relig. ite, de la même famille que le précédent, ologne, au commencem. du 16e S., fut aucment profess. de théologie, inquisiteur dans le, archevêque de Conza dans le royaume de , et m. en 1561. On lui attribue un *traité* latin, et un écrit *sur l'Autorité du pape*.

ORGE (Claude), savant géomètre, né à 1595, m. en 1647, fut d'abord conseiller ulet, puis trésorier de la généralité d'A- Il se lia d'une étroite amitié avec Descartes, il rendit d'importans services. Il dépensa cent mille écus de son bien, à faire fabri- a verres de lunettes et des miroirs ardens, ux divers essais. On a de lui : *Examen du p récréat. mathémat.* (du P. Leurechon), 1630, in-8 ; réimpr. en 1643 avec des notes Kircher ; *Prodromi catoptricorum et diop- , sive conicorum, libri IV, priores*, Paris, -fol., inséré par le P. Mersenne dans le ritulé : *universæ geometriæ, mixtæque ticæ Synopsis*.

(François van der), médecin distingué l., né à Delft, exerça sa profession à Bréda, in : *Historia medica de vertigine, catarrho, rhemonti*, Anvers, 1624, in-4 ; *de Officio* , Bréda, 1630, in-4.

LE (Abraham van der), en lat. *Mylius*, sav. ologie, né en 1558, à St-Herenberg en Zélande, lisère du saint évangile à Dordrecht, et y st en 1637. On cite de lui particulièrem. un *de Antiquitate linguæ belgicæ, deque Comitatu ejusdem cum latinâ Græcâ, Persicâ et ne, aliis*, Leyde, 1611, in-4. — Myle (Ar- ouv. imprim. originaire du comté de Meurs, 550, m. en 1600 à Cologne, où il exerçait ne, a laissé : *Locorum geographicorum antiquas et recentia*, dans le *Theatrum geo- cum* d'Abraham Ortelius, Anvers, 1573, ; *principum et regum Polonorum Effigies*, commentario, Cologne, 1594, in-fol.

LIUS (Jean-Christophe), bibliographe and, né en 1710, à Battstad, dans la princi- l de Weimar, m. en 1757, à Iéna, dont l'uni- té le comptait au nombre de ses professeurs et L. latine au nombre de ses membres, a laissé ouv. parmi lesquels nous distinguerons : *Bi- ca anonymorum et pseudonymorum*, Ham- , 1740, 2 vol., in-8. ; *De sanctâ quorum- abolendis vel mutilandis auctoribus classicis itate*, Iéna, 1741, in-4 de 48 p. ; *Memo- bibliotheca academicæ Jenensis*, ibid., 1746,

MORS (Robert), chirurgien anglais m. à e 67 ans, en 1806, à Birmingham, où il xercé sa profess. d'une manière distinguée, 6 : *Réflexions sur les amputations*, 1783, *Histoire de l'opération du trépan*, 1785, in-8 ; lques articles insérés dans les *Commentaires* ur du docteur Duncan.

MSIGHT (Adrien), médecin du duc de bourg et de plus. autres princes d'Alleman 17e S., a donné à la médecine le sel de on l'*Arcanum*, encore en usage aujourd'hui. ds ainsi un plus gr. service qu'en écrivant r. intitulé : *Armamentarium medico-chimi- , s., selectissimorum, contrà quosvis mor- harmacorum conficiendorum secretissima ui in fine adjunctum est testamentum Ha- drianeum de aureo philosophorum lapide*, Hambourg, 1631, in-4 ; Lyon, 1645, 1664, 1670, in-8 ; Rouen, 1651, in-8.

MYREPSUS (Nicolas), médecin du 13e S., originaire d'Alexandrie, s'occupa de recueillir tous les médicam. dont les recettes étaient dispersées dans les écrits des Grecs et des Arabes sur l'art médical ; et en composa une espèce de pharmacopée, en grec d'un style très-corrompu. Léonard Fuchs a trad. cet ouvr. en latin, avec des annotations, sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones XLVIII digestum*, Bâle, 1549, Lyon, 1549, Paris, 1567, Francfort, 1626, Nuremberg, 1658, in-8, avec une préface de Hartmann Beverus.

MYRMECIDES, sculpt. grec, né à Lacédémone, s'occupa, comme Callicrates (*v.* ce nom) de petits ouvr., tels qu'un chariot, un vaisseau en ivoire qu'une aile de mouche pouvait couvrir.

MYRO ou plutôt MOERO, femme poète, née à Byzance, 3 siècl. avant J.-C., épousa le grammairien Andromachus, dont elle eut Homère *le Jeune*, poète tragique célèb. Ses œuv. poétiq. furent nombreuses et variées. Athénée cite d'elle un fragment épique remarquable, où elle décrit l'éducation d'Achille dans l'île de Crète. Une ou deux épigrammes de l'*Anthologie* (dans les *Analectes* de Brunck) portent son nom, V. sur Myro, J. Chr. Wolf, *Poetriarum octo Fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4.

MYRON, sculpteur grec, célébré fréquemment par les poètes grecs et latins, naquit à Eleuthère, et fut le condisciple et l'émule de Polyclète. On n'est pas d'accord sur l'époque où il florissait. Scaliger, Winkelman, MM. Emeric-David et Quatremère de Quincy ont essayé de résoudre cette question. Il est du moins certain que Myron doit être mis au rang des plus anciens comme des plus illustres statuaires de l'antiquité. Lucien le range au nombre de ceux « qui, dit-il, sont adorés comme des dieux. » La génisse de Myron est, de tous ses ouvr., celui qui paraît avoir mérité et obtenu la plus grande célébrité. Il paraît que cet artiste excellait à représenter les animaux, et à leur donner l'apparence de la vie. Auteur d'un gr. nombre d'ouvr. estimés, que citent Pline et Pausanias, il m. néanmoins, à ce que l'on croit, dans la pauvreté. *V.*, pour plus de détails, les écrivains déjà cités, et, en outre, Cicéron et les épigrammes de l'*Anthologie*.

MYRONIDE, général athénien, s'acquit une gloire immortelle par la campagne qu'il fit 458 ans av. J.-C. Les Thébains s'étant alliés avec les Lacédémoniens contre Athènes, Myronide, avec une armée peu nombreuse, marcha sur la Béotie, et, malgré l'avis des autres chefs athéniens, livra bataille aux ennemis. Sa victoire fut complète et décisive : il prit ensuite toutes les villes de la Béotie, Thèbes exceptée, soumit les Locriens-Opontiens et les Phocéens, et pénétra dans la Thessalie. L'année de son commandement ayant expiré sur ces entrefaites, il revint à Athènes ; et soit que tant de succès eût excité la défiance ou la jalousie, soit que les circonstances, devenues moins difficiles, exigeassent moins d'efforts, on ne retrouve plus son nom dans l'histoire.

MYRTIS, femme poète, née à Anthédon, en Béotie, 500 ans av. J.-C., avait composé des *chants lyriques*, dont plusieurs subsistaient encore au temps de Plutarque. La célèbre Corinne et Pindare lui-même furent ses élèves. On lui érigea une statue de bronze, qui fut l'ouvr. de Boïscus. *V.* Suidas et Plutarque dans ses *Questions grecques*.

MYS, ciseleur. V. Mentor.

N

NAAMA (Bible), Ammonite, l'une des femmes de Salomon, fut mère de Roboam, et éleva son fils dans sa religion.

NAAMAN (Bible), général de l'armée de Benadad, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par le prophète Elysée vers l'an 884 av. J.-C. V. ELISÉE.

NABAL (Bible), riche Israélite de la tribu de Juda, excita la colère de David, en lui refusant des vivres pour sa troupe, et m. de frayeur, lorsqu'il apprit de sa femme Abigail le danger, qu'il avait couru par ce refus. V. ABIGAIL.

NABEGA (ZIAD-BEN-MOAVIA AL DOBIANI, surnommé), ancien poète arabe du temps de Noman Ben Mondar, roi de Hira, et de Khosrou-Parvis (à la cour duquel il jouissait d'une haute considération), vers la fin du 6e S., a laissé des *poésies* qui ont été réunies sous le tit. de *Divan*, MSs. qui se trouve à la Biblioth. du Roi sous les nos 1455 et 1456. On trouve, dans le *Chrestomathie* de M. Silvestre de Sacy, un poème de cet auteur avec la traduct. franç., des notes savantes et des fragmens de ses autres écrits.

NABIS, tyran de Sparte, success. de Machanidas en l'an 205 av. J.-C., se signala par toutes espèces de cruautés, pend. un règne de 14 ans. Ayant fait un traité d'alliance avec Philippe, roi de Macédoine, alors en guerre avec les Romains, il tenta de s'assurer la possession de la ville d'Argos, que celui-ci lui avait confiée; mais bientôt il fut forcé de se soumettre aux condit. que lui imposèrent les Macédoniens et les Romains réunis contre lui sous les murs de Sparte: c'est en vain qu'il essaya de recouvrer ses avantages après le départ de Flaminius; attaqué par Philopœmen, général des Achéens, il appela à son secours les Etoliens, qu'il croyait ses amis, et périt assassiné par Alexamène leur chef, l'an 192 avant J.-C.

NABONASSAR, roi de Babylone, célèbre pour avoir donné son nom à une ère qui remonte au 26 fév. 747 av. J.-C., occupa le trône depuis l'automne de l'an 748 jusqu'en 734, et eut pour successeur un nommé *Nadius*. L'histoire ne nous apprend presque rien sur tous ces souver. de Babylone qui, jusqu'à l'avènem. de Nabuchodonosor le père, relevèrent des rois assyriens de Ninive.

NABOPOLASSAR, roi de Babylone, monta sur le trône en l'an 644 avant l'ère chrétienne, s'allia à Cyaxare, roi des Mèdes, pour détruire l'empire d'Assyrie, et s'empara de Ninive, qu'il réunit à ses états. Il m. en l'an 623 avant J.-C., après un règne de 21 ans.

NABUCHODONOSOR, roi d'Assyrie, nommé Arphaxad dans la Bible, monta sur le trône en l'an 646 av. J.-C., vainquit Phraortes, roi des Mèdes, le tua de sa propre main, et pénétra en Judée, où Holopherne, l'un de ses lieutenans, ayant mis le siége devant Béthulie, fut tué par Judith (*v.* ce nom). On croit que ce prince périt en défendant sa capitale assiégée par Cyaxare, fils de Phraortes, et par Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR, dit *le Grand*, roi de Babylone, fils de Nabopolassar, lui succéda en l'an 623 avant J.-C., envahit la Judée, prit Jérusalem l'année suiv., emmena captif le roi Joachim (*v.* ce nom), ainsi que les jeunes gens les plus distingués de sa cour, au nombre desquels se trouvait Daniel (*v.* ce n.), et rendit ensuite la liberté à ce prince. La Judée s'étant révoltée quelques années après, Nabuchodonosor rentra dans ce pays, s'empara une seconde fois de Jérusalem, après un an de siége, fit crever les yeux au roi Sédécias (*v.* ce n.), rasa les fortifications de la ville, détruisit son temple et ses autres édifices, et emmena tous ses habitans en Chaldée. Il fit ensuite la guerre aux Tyriens, assiégea leur ville pend. 13 ans, s'en empara au bout de ce terme, porta ensuite ses armes en Egypte, fit la conquête de ce royaume, se rendit maître de tous les établissemens des Phéniciens sur les côtes d'Afrique, et pénétra, dit-on, jusque dans la partie méridionale de l'Espagne. Ce fut après son retour à Babylone, suivant la Ste-Ecriture, que dans l'enivrement de son orgueil, il fit fondre sa statue en or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Mais il fut puni de cet acte de vanité par une maladie singulière. Tombé dans un état complet de démence, il se persuada qu'il avait été transformé en bœuf, et ne recouvra la raison qu'au bout de 7 ans. Suivant les calculs de Larcher (*v.* ce nom), Nabuchodonosor mourut en l'an 580 av. J.-C. Avec lui s'écroula le vaste empire qu'il avait créé. Son fils, Evil Merodach (*v.* ce nom), lui succéda sur le trône de Babylone.

NACCHIANTI (JACOB), théologien italien, né à Florence vers la fin du 15e S., entra dans l'ordre de St-Dominique, devint év. de Chioggia en 1544, assista en cette qualité au concile de Trente, et m. en 1569. On a de lui : *Nacchianti Clugiensis episcopi Scriptura medulla*, Venise, 1561, in-4; *Digressiones et Tractationes in epistolas S. Pauli ad Ephesios et Romanos*, 1557, Lyon, 2 vol. in-fol.

NACHOR, patriarche hébreu, fils de Sarug et père de Tharé, vécut 147 ans. — Son petit-fils, appelé du même nom, fut père de Bathuel, dont Rebecca (*v.* ce nom) fut la fille.

NADAB, roi d'Israël, fils de Jéroboam, monta sur le trône en l'an 954 avant J.-C., se livra à tous les excès, et fut tué après un règne de deux ans par Baasa, l'un de ses généraux, qui prit le titre de roi.

NADAL (AUGUSTIN), littérateur médiocre, né à Poitiers en 1659, vint à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, fut successiv. précept. d'un jeune seigneur, secrét. de la prov. du Bourbonnais, secrét. de l'ambassade franç. au congrès d'Utrecht, obtint, pour prix de ses services, l'abbaye de Doudeauville, et m. dans sa ville natale en 1741. On a de lui des tragédies : *Saul*, *Hérode*, *les Machabées*, *Mariamne* et *Osarphis* ou *Moïse* (aucune n'est restée au théâtre); une parodie de *Zaïre*, jouée au théâtre ital. en 1732 sous le titre d'*Arlequin au Parnasse*, ou la *Folie de Melpomène*, et quelq. autres product. peu remarquables, pub. sous le titre d'*Œuvres mêlées*, Paris, 1738, 3 v. in-12, qui, ainsi que les précéd., ont beaucoup moins contribué à faire connaître leur auteur que le joli triolet de Voltaire sur le parnasse français, exécuté en bronze aux frais de Titon du Tillet (*v.* ce nom) :

> Dépêchez-vous, monsieur Titon;
> Enrichissez notre Hélicon :
> Placez-y sur un piédestal
> Saint-Didier, Danchet et Nadal, *etc.*

NADASI (JEAN), jésuite, né à Tyrnau (Hongrie) en 1614, professa d'abord au collége de Gratz la rhétorique, la philosophie, la théologie et la controverse, fut ensuite appelé à Rome, et y rédigea pendant 5 ans les Lettres annuelles (*annuæ Litteræ*) sur l'état des missions. A son retour en Allemagne il y fut nommé directeur spirituel du collége de Vienne, puis confesseur de l'empér. Eléonore, et m. à Vienne en 1679, laissant un gr. nomb. d'ouv. ascétiques dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. script. Societ. Jesu*, page 482, et dans le *Specimen hungar. litterat.* On lui doit aussi plus. ouv. histor., parmi lesquels nous citerons seulem. : *Reges Hungariæ à S. Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol. Le P. Nadasi a été l'édit.

ouvr. d'Alegambe (*v.* ce nom) : *Mortes il-*
ete., et *Heroes victimæ charitatis*, etc. ; et
ané une continuation jusqu'à son temps.

ASTI ou DE NADAZD (THOMAS), seigneur
, commandant de Bude au nom de Ferdi-
lutriche, qui avait enlevé cette ville à Jean
se disposait à défendre la place menacée
man en 1529, lorsque la garnison et les ha-
rent la lâcheté d'ouvrir les portes à l'en-
de livres leur commandant; mais Soléiman
trahison en passant la garnison au fil de
récompensa la fidélité de Nadasti en le
sans rançon. Ce brave officier servit en-
les armées de Charles-Quint, et enseigna
guerre au fameux duc d'Albe.—NADASTI
s de), comte de Forgatsch, petit-fils du
entra l'un des prem. dans la ligue que for-
es nobles hongrois vers 1666 pour obliger
Léopold à leur rendre leurs anciens pri-
à convoquer une diète. Elevé aux fonct.
l. du conseil souverain, Nadasti aspirait au
comte palatin ; mais cette dignité lui ayant
, il en devint plus actif à seconder les pro-
ligue. On a même prétendu qu'il employa
if contre Léopold le fer et le poison ; mais
ations n'ont pas été prouvées. Des papiers
1671 firent connaître les chefs de la ligue,
at arrêté, conduit à Vienne, condamné à
écuté le 30 avril 1671. Il s'était appliqué
de l'histoire de son pays, et laissa les ouv.
ynosura juristarum, 1668, contenant, par
phabétique, les lois et ordonnances du roy.
grie jusqu'en 1659 ; *Mausoleum regni apos-*
ungaricæ regum et ducum, cum versione
ucæ, Nuremberg, 1664, in-fol., en style la-
, orné de belles estampes, fort recherché,
en hongrois par le P. Horanyi, Bude, 1771,
à lui doit en outre une édition corrigée et
ée de l'hist. de P. de Reva, intit. *de Mo-*
et S. Coronâ regni Hungariæ, Francfort,
-fol.

UD (JOSEPH), sav. ecclés., né à Limoges
commencem. du 18e S., m. en 1792, après
ssacré sa vie entière à étudier l'histoire et
ffrer les vieilles chroniques de sa patrie, est
de plus, écrits dont l'abbé Vitrac a publié la
nous citerons entre autres la *Chronologie des*
urs souverains de Limoges, des gouverneurs-
eux, intendans, impr. dans le Calendrier de
, 1770-1785.

AULT (JEAN), né à Monthar en Bourgogne
, a fait, conjointem. avec Daubenton, une
latine des *Acta Academiæ naturæ Curioso-*
a laissé quelques *mém.* ins. dans le rec. de
e Dijon.

R-CHAH, roi de Perse, fameux d'abord
général sous le nom de Thamas-Kouly-
né l'an 1100 de l'hégyre (1688 de J.-C.)
village de la tribu de Kirklou, près de Mé-
capitale du Khoraçan, se signala, dès l'âge
, contre les tribus voisines de la sienne.
acquis une haute réputation de bravoure
le faible Chah-Houcein, souverain de la
at détrôné (1722). Les prov. de l'empire
it alors la proie des Russes et des Otho-
Nadir, profitant de ces circonstances,
de tout le Khoraçan jusqu'aux frontières
xm. Appelé à prêter son appui à Chah-
, héritier légitime de la couronne, Nadir
ce prince un gr. dévouem., et le plaça sur
mais en même temps il s'empara de toute
, et eut soin de gagner l'affection des sol-
n'était pas encore assez pour son ambition
endu à la Perse ses anciennes limites, il
ontre les Turks en 1730, leur enlève la
e leurs conquêtes, et allait s'emparer de
Erivan lorsque la révolte des Abdallis le
dans le Khoraçan. Pendant son absence, Chah-Thahmas, voulant ressaisir l'autorité dont son général l'avait dépouillé, marche lui-même sur Erivan ; mais il échoue, essuie plus. défaites, et achète la paix en cédant à l'ennemi toute la rive gauche de l'Araxe (1732). Nadir s'oppose à l'exécution de ce honteux traité ; il fait déposer son souverain, place sur le trône un fils de ce prince, Abbas III, encore au berceau, s'empare de la régence, et devient, par le fait, le véritable souver. de la Perse. Vainqueur de tous ses ennemis, et maître de la puissance suprême par suite de la m. du jeune Abbas III, Nadir convoque tous les gr. et les notables de la Perse, et se fait proclamer souver. sous le nom de Thamas-Kouly-Khan. Il cherche bientôt de nouv. ennemis à combattre, se signale par ses exploits contre les Arabes, les Moghols et les Indiens ; mais il ternit l'éclat de sa gloire par son avarice et ses vexations : il essuie des revers, perd son ascendant sur ses peuples épuisés, devient un objet d'horreur, et périt assassiné par quelques-uns de ses généraux, dans la nuit du 19 au 20 juin 1747 (11 djoumadj 1160). Aly-Kouly-Khan, son parent, et capit. de ses gardes, prit le titre de roi sous le nom d'Adel-Chah. L'*Hist. de Nadir-Chah*, par Mohammed-Mahdy-Khan, écrite en persan, a été traduite en français par Will. Jones, Londres, 1770, in-4.

NADJAH, esclave parvenu au timon des affaires sous le règne de la régente pendant la minorité d'Ibrahim, dern. souver. de la dynastie des Zéiadides, rassembla une armée d'Arabes et de noirs pour combattre Caïs, usurpateur du trône du Yémen, le vainquit, prit sa place, et m. en 452 (1060), après un règne de 40 ans. On croit qu'il fut empoisonné par Aly-le-Solahide, fondateur de la dynastie des Solahides en 455.

NÆLDWYCK (PIERRE van), médec. holland. du 17e S., est aut. d'un ouvr. intitulé : *Libri duo Philippicorum, sive de equorum naturâ, electione, educatione, disciplinâ et curatione*, Leyde, 1631, in-4.

NÆVIUS (CNESIUS), poète tragique et comique latin, né dans la Campanie, m. vers l'an 550 de Rome, avait écrit un poème sur la 1re guerre contre Carthage. On a conservé les titres de quelq. tragéd. qui sont imitées des Grecs. Il donna également des drames nationaux, parmi lesquels se trouvait celui qui est intitulé *Alimoniæ Remi et Romuli*. Ayant placé dans quelques-unes de ses pièces des traits satiriques contre plusieurs citoyens notables, il fut banni de Rome et alla terminer ses jours en Afrique. Nævius fut aussi poète épique, et Cicéron le trouvait supérieur, sous plus. rapp., à Ennius, qui n'a écrit qu'après lui.

NÆVIUS (JEAN), médec. saxon, né à Chemnitz, en Misnie, en 1499, m. en 1574, avec la réputation d'un des meilleurs médec. de son temps, a laissé des consultations très-estimées parmi lesquelles on remarque celle intit. : *Medicamenta contra pestem, pro republicâ Dresdensi*. — NÆVIUS (Gaspard), son frère, médec., né également à Chemnitz en 1514, m. en 1579, après avoir occupé avec distinction une chaire de médecine à Leipzig, a laissé aussi des *consultations* estimées qui ont été insérées dans le *recueil* de Brendelius. On lui doit en outre un écrit intit. *De ratione alterandi humores per medicamenta ad purgandum, atque eorumdem evacuationis tempore*, Leipsig, 1551, in-4.

NAGEL (PAUL), recteur de l'école de Torgau, m. en 1621, a publié, en allem., quelques ouvr. qui ne sont remarq. que par l'extravagance des idées de leur aut. Nous citerons entre autres les suivans : *Prodromus astronomiæ apocalypticæ*, Dantzig, 1620, in-4 ; *de quatuor mundi Temporibus*, ibid., in-4 ; *Prognosticon astrologicum*, Halle, 1630, in-4.

NAGEREL (JEAN), chanoine et archidiacre de Rouen dans le 16e S., est auteur d'une *Description*

du pays et du duché de Normandie, publ. en 1578, et réimp. à la suite de la *Chronique de Normandie*, Rouen, 1580 et 1610, in-8.

NAGHID (Samuel), rabbin de Cordoue, et grammairien, contemporain de Rabbi Jonas ben Gannah, a composé, au rapport d'Aben-Ezra, 22 ouv., dont les plus connus sont les suivans : *Sapher ahoscer* (livre des richesses), regardé comme le meilleur ouvr. que les juifs aient publ. à cette époque (v. la *Biblioth. hébraïq.* de Wolf) ; *Ben mischle* (fils des proverbes), dont parle l'abbé de Rossi dans son *Dizionario storico degli autori ebrei* ; *Mevia aghemarà* (introduct. à la Gémare), Constantinople, 1510, oblong, et dans le Talmud d'Amsterdam, 1714.

NAGOT (François-Charles), ecclésiastique, né à Tours en 1734, professa d'abord la théologie au séminaire de Nantes, devint ensuite supérieur du petit séminaire de St-Sulpice, puis directeur du grand séminaire, fut envoyé, en 1791, fonder un séminaire à Baltimore, et y m., en 1816, après avoir établi dans les Etats-Unis un gr. et un petit séminaire, et un collége qui a les priviléges des universités. On a de lui quelques traduct. de livres de piété écrits en anglais, et d'autres ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Conversion de quelq. protestans*, 1796, in-12, édition augmentée ; *Vie de M. Olier*, 1813, in-8.

NAHL (Jean-Augustin), statuaire allem., né à Berlin en 1710, m. en 1785 à Cassel, après avoir rempli avec distinction pend. 30 ans la chaire de sculpture dans cette ville, a laissé, entre autres ouvr. estimés, une belle statue du landgrave Guillaume, placée sur l'esplanade à Cassel, plusieurs morceaux pour la décorat. des jardins de Potsdam et de Charlottenbourg, un tombeau dans la petite église d'Hindelbanck en Suisse, etc, ; ce dernier a été décrit dans la plupart des ouvrages publiés sur la Suisse, principalem. dans le tome Ier des *Tableaux pittoresques de M. de Laborde*.

NAHUM, le 7e des petits prophètes, vivait dans le temps qui suivit la ruine du royaume d'Israël par Salmanazar, sous Achab ou Manassé, et prédit la 2e ruine de la cité de Ninive par Nabopolassar et Astyage. Les grecs et les latins font la fête de ce prophète le 1er décembre.

NAIGEON (Jacques-André), littérat. et philosophe, l'un des collaborateurs de l'Encyclop. méthodique, et memb. de l'Instit., né à Paris en 1738, m. dans la même ville en 1810, a laissé un grand nombre d'ouvr., dans lesquels on trouve des idées profondes et des vues étendues, mais enveloppées d'une métaphysique obscure. On reproche à cet auteur d'avoir fait de l'*Histoire de la Philosophie ancienne et moderne*, dans l'Encyclop., un arsenal d'athéisme, au lieu d'y avoir présenté une analyse de tous les systèmes. Ses ouvr. sont : *le Militaire Philosophe*, ou *Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche*, Londres (Amsterdam), 1768, in-12 ; *le Traité de la Tolérance dans la religion*, ou *de la Liberté de conscience*, trad. du latin de Crellius, et publié avec le livre du baron d'Holbach, intit. : *l'Intolérance convaincue de crime et de folie*, Londres (Amsterdam), 1769, in-12 ; *Œuvres de Sénèque le philosophe*, trad. en franç. par Lagrange, *avec des notes de critique, d'hist. et de litterat., par Naigeon*, augmenté de *l'Essai* de Diderot *sur la Vie de Sénèque*, Paris, 1778-79, 7 vol. in-12 ; *Collection des moralistes anciens*, avec un *Discours préliminaire*, et une nouvelle traduct. du *Manuel d'Epictète* (Didot), 1782 ; *Notice sur La Fontaine*, Dijon, 1795, in-8 ; *Notice sur Racine*, en tête du *Racine* sorti des presses de Didot pour l'éducation du dauphin ; un *Recueil philosophique*, ou *Mélanges de pièces sur la religion et la morale*, Londres (Amsterdam), 1770, 2 vol. in-12. Il a publié en outre divers opuscules du baron d'Holbach, et a donné des éditions de Diderot (1798), de J.-J. Rousseau (1801), et de Montaigne (1802). M. Brière a pub., en 1821, dans son édition de Diderot, des *Mémoires historiques et philosophiq. sur la vie et les ouvr. de Diderot* que Naigeon avait laissés MSs.

NAILLAC (Philibert de), 33e grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, élu en 1383, fut mis en nit des secours à Sigismond, roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit *l'Eclair*, et combattit avec valeur à la funeste journée de Nicopolis, en 1396. En 1409, il assista au concile de Pise, convoqué au chapitre général de son ordre en 1421, y fit adopter plus. décrets pour le rétablissem. de la discipline et des finances, et m. à Rhodes, la même année, regretté des Rhodiens dont il s'était constamment montré le père.

NAIN. V. Le Nain et Tillemont.

NAIRONI (Antoine-Faust), sav. maronite du 17e S., neveu du célèbre Abraham *Echellensis*, et profess. de langue syriaque ou chaldaïque au collége de la Sapience à Rome, depuis 1666 jusqu'en 1694, m. à Rome en 1711 ; est aut. des ouvr. suiv. : *Officia sanctorum juxtà ritum ecclesiæ maronitarum*, Rome, 1656 et 1666, in-fol. ; *de salubrimâ potione cahué seu cafe nuncupatâ Discursus*, ibid, 1671, in-12 ; trad. en italien par Fr.-Fréd. Vegilin de Cluenbergen, capitaine frison, ibid. 1671, in-12, et par le P. Paul Bosca, bibliothéc. de l'Ambrosienne, Milan, 1673, in-12 ; il y a une traduction française par Dufour, Lyon, 1685, in-12 ; *Dissertatio de origine, nomine ac regione maronitarum*, Rome, 1679, in-8, ouvrage moins estimé que celui du célèbre Assemanni ; *Duplia fidei catholicæ romanæ historico dogmatica*, ibid., 1694, in-8.

NALDI (Naldo), l'un des littérat. florentins les plus distingués du 15e S., m. vers 1470, après avoir fait, pendant plus. années, des leçons de littérature aux jeunes profès de l'ordre des carmes, a laissé les ouvr. suiv. : une *Vie de Cristoforo Manetti*, publ. par Burman dans le *Thésaur. antiquit. ital.*, tom. 9, et par Muratori, dans les *Scriptor. rer. ital.*, tom 20 ; une *épître à Matth. Corvin* ; un *poème* en 4 liv. sur la fameuse bibliothèque de Bude, inséré par Pierre Jœnich dans les *Meletemata Thorunensia*, 1731, in-8, tome 3, et d'autres pièces de poésies dont Negri a donné la nomenclature dans les *Scrittori fiorentini*.

NALDI (Antoine), relig. théatin, d'une illustre famille florentine, m. à Florence en 1645, est aut. des ouv. suivans : *Questiones practicæ in foro interiori usu frequentes*, Bologne, 1608 ; *Resolutionis practicæ casuum conscientiæ, inquibus*, etc, Brescia, 1621 ; *Adnotationes practicæ, ad varia juris pontificii loca*, Rome, 1632 ; *Summa theologiæ moralis, seu Resolutiones practicæ notabiliores casuum ferè omnium conscientiæ*, Brescia, 1623 ; Bologne, 1625.

NALDINI (Batista), peintre italien, né à Florence en 1537, m. vers 1592, a laissé un assez grand nombre de tableaux, dispersés dans plusieurs des églises de Rome, de Florence, de Pistoia et de Palerme, et dans plus. galeries particulières. Vasari loue la touche facile, la couleur et l'expression des figures de cet artiste. — Un autre Naldini, sculpteur et stucateur romain, a laissé également un gr. nombre de ses ouvr. dans les princip. églises de Rome, où il m. vers 1660.

NALDINI (Paolo), relig. augustin, né dans la 2e partie du 17e S., devint assistant de son ordre, puis évêque de Capo-d'Istria, et m. en 1713. On a de lui *Corografia ecclesiastica, ossia descrizione della città et diocesi de Giustinopoli detta volgarmente Capo-d'Istria*, Venise, 1700, in-4.

NALDIUS, ou NALDI (Mathias), prem. méd. du pape Alexandre VII, né à Sienne, et m. en 1682 à Rome, où il professa la médec. avec la plus gr. distinction, a publ. les écrits suiv. : *Regole per*

del contagio, Rome, 1656, in-4; *Adno-* *in aphorismos Hippocratis*, ibid., 1667, *et medica Prodromi, præcipuorum physio-* *Tractatus*, ibid., 1682, in-fol.

IAN (Jacques), patriarche des Arméniens tinople, né vers la fin du 17e S., mort en a écrit en arménien plus. ouvr. qui lui as- un rang distingué parmi les littérat. de sa le plus remarquable, intit. *Kandsaran* ou (Constantinople, 1758, 1 vol. in-4) est in- sous le rapport historique et géographique. uns de ses autres ouvrages sont relatifs à la e.

CEL (Nicolas de), médec., disciple du fa- , né en 1539 au village de Nancel, Nivernois, fut attaché en 1587 à l'abbaye ervault, et y m. en 1610, laissant un grand d'ouv. tant imp. que MSs.: on en trouvera dans les *mémoires* de Niceron, tome 39, et dictionn. de Moréri, édition de 1759. Les ouv. sont les suiv.: *Discours très-ample de* , Paris, 1581, in-8 (Ambr. Paré montre me pour cet écrit); *P. Rami Vita*, ibid., -8, renferm. des détails intéressans sur la ouvr. de ce prof.; *Analogia microcosmi cosmum, id est, Relatio et Propositio ad hominem*, etc., ibid., 1611, in-f.; etc.

RE (Pierre de), fils du précéd., littérat., rt en 1570, m. à Paris postérieurement à ès avoir rempli dans cette ville les fonctions titut du procureur du roi, a pub. un *Théât.* Paris, 1606, in-12, très-rare, contenant gédies intit.: *Dina*, ou *le Rapt*, *Josué*, ou *de Jéricho*, et *Debora*, ou *la Délivrance*. alyse de ces pièces se trouve dans l'*Histoire dire-Français*, t. 4. Pierre Nancel est aussi n poème épique divisé en 3 liv. intit.: *de ramnete des rois*, Paris, 1610, in-8, et *ne élégie* sur la m. de Henri IV.

K, fondateur d'une secte devenue célèbre nord de l'Hindoustan sous le nom de *sikh*, 69 à Talwendy, petit village de la province , se sentant entraîné à la méditat., aban- la carrière des emplois publics, dans les- on père voulait le lancer. Il parcourut l'Inde, nt l'unité, la toute-science et la toute-puis- de Dieu, et cherchant à fondre en une seule n le brahmanisme et l'islamisme, qui recon- nt tous deux l'unité de Dieu. A sa mort, en ion code, nommé *Adi-Granth*, resta le dé- re de sa doctrine et le guide de ses prosé- On trouvera des détails plus étendus sur la e, les cérémonies et les pratiq. religieuses s dans les t. 1 et 2 des *Asiatic Researches*; *Sketches relating to the history of the* par M. Crauffurd; dans les *Tracts of India* own; dans le *Voyage du Bengale à Pé-* rg par Forster, t. 3; et dans le *Mercure* er, t. 2.

GIS (Guillaume de). V. Guillaume.

I (Jean-Baptiste-Félix-Gaspard), hist., enise en 1616, d'une famille patricienne de lle, accompagna d'abord son père, nommé assade de Rome en 1638, puis fut envoyé ie en France en qualité d'ambass. en 1643, rs a cette mission pendant 25 ans. De retour patrie, les titres d'historiographe et d'archi- la république, de réformat. de l'univ. de , furent la récompense de ses services; et nouvelles missions tant en Allem. qu'en il fut promu à la dignité de procurateur arc, la prem. après celle de doge. On a de *oria della Republica veneta*, formant les 8e l. de la Collection des histor. de Venise, 1720, in-4, avec une *vie* de l'auteur par Zeno. Cet ouvrage a été trad., savoir: la partie par l'abbé Tallemant, Paris, 1679- in-12, et Cologne, 1682; la deuxième partie par Maselay, Amsterdam, 1718, in-12, 2 vol. On doit en outre à Nani l'idée du recueil de toutes les lois de la république, pub. par les soins du juriscons. Marino Angeli sous le titre de *Legum venetarum compilatarum Methodus*, 1608, in-4. — Nani (Bernard), de la famille du précéd., sénateur vénitien, antiquaire, né au commencement du 18e S., m. en 1761, a laissé l'opuscule suivant: *Dissertat. de duobus imperatorum Russiæ, nunquam monetis ac documentis adhuc inéditis aucta*, Venise, 1752. — Jacq. Nani, de la même famille, sénateur, m. vers la fin du 18e S., avait formé un museum, ou cabinet précieux d'antiquités, et une biblioth. riche en livres rares et en MSs., qu'il se faisait un plaisir de mettre à la disposition des sav. — Augustin Nani, patricien vénitien du 16e S., a pub.: *de Heroe, lib. IV*, Venise, 1588, in-4.

NANNI (Floriano), chanoine régulier de Latran, né dans le 16e S. au diocèse de Bologne, se distingua dans la prédication, fut nommé évêque de Scala, dans le royaume de Naples, et mourut en 1578. On a de lui: *Catena argenta in caput primum Genesis*, Bologne, 1587; et quelques autres *comment.* sur l'Exode, le Lévitique, les Nombres, etc., restés inédits.

NANNI-FANTUZZI (Hippolyte), poète et orateur italien du 17e S., de la même famille que le précéd., mort en 1679, a laissé des poésies latines sur des sujets peu intéressans et plus. *oraisons funèbres*. On peut consulter sur lui les *Notizie degli scrittori bolognesi* de Fantuzzi et la *Biblioth. volante* de Cinelli, t. 3. — Nanni d'Antonio di Bano, sculpteur, né à Florence en 1385, fut élève de Donatello. On voit plus. de ses ouv. dans différentes églises de Florence, entre autres une *assomption de la Vierge* qui passe pour son chef-d'œuvre.

NANNI. V. Annius de Viterbe.

NANNING (Pierre), en latin *Nannius*, savant hollandais, né en 1500 à Alckmaer, m. en 1557 à Louvain, où il occupait depuis long-temps une chaire consacrée à l'explication et à la critique des auteurs anciens, a laissé un recueil d'*Observations critiques* imp. dans le 1er vol. du *Thesaurus criticus* de Grüter; des *dialogues* pub. en latin sous le titre suiv.: *Dialogismi V heroïnarum*, Louvain, 1541, in-4, et d'autres ouv. soit imp. soit MSs. Les *mémoires* de Niceron donnent des détails sur les prem.; la liste des seconds se trouve dans la *Bibl. belgica* de Foppens. Une *Notice sur Nannius* par Isaac Bullart imp. dans l'*Acad. des Sciences*.

NANNONI (Angelo), célèbre chirurgien florentin, né en 1715, commença ses études d'anatomie et de chirurgie sous la direct. d'Antoine Benevoli, à Florence, puis les continua en France, et à son retour dans sa patrie fut nommé prof. et chirurgien en chef du grand hôpital de Ste-Marie-la-Neuve, perfectionna l'opération de la taille par la méthode latérale, et combattit avec succès, dans ses leçons cliniques et théoriques, ainsi que dans ses écrits, l'humorisme galénique qui régnait de toutes parts. On lui reproche d'avoir rejeté trop exclusivement la méthode opératoire de la cataracte par l'extraction inventée par Dariel, et d'avoir blâmé la perforation qu'on fait à l'os *unguis* dans certains cas de la fistule lacrymale pour introduire une canule propre à entretenir le cours des larmes. A sa mort, en 1790, il passait pour l'un des plus savans et des plus habiles opérateurs de son temps. On a de lui un gr. nombre d'ouvr.; le plus remarq. est intit.: *della Simplicità del medicare*, 3 vol. 1761-67: on cite parmi les autres les suiv.: *Trattato sopra i mali delle mammelle*, Florence, 1746, in-4; *Dissertazioni chirurgiche cioè della fistola lagrimale, delle cataratte; de Medicamentis exsiccantibus, de med. causticis*, Paris, 1748; *Discorso chirurg. per l'introduzione al corso dell operazioni da dimostrarsi sopra del cadavere*, Florence, 1750; deux traités sur les *maladies des mamelles*, imp. à

Venise, in-4, l'un en 1764, l'autre en 1770; et un mémoire *Sull' anevrisma della pingatura del cubito*, Florence, 1784.

NANQUIER (Simon), en lat. *Nanquierus*, poète latin, m. au commencem. du 16e s., est aut. d'un poème en forme d'églog. sur la m. de Charles VIII, roi de France, Paris, 1505; Lyon, 1557; Paris, 1565, in-8, et de plus. autres poésies recueillies et pub. à Paris chez Johan Petit, sans date, in-4.

NANSOUTY (Etienne-Antoine-Marie Champion, comte de), lieut.-gén. des armées franç., né à Bordeaux en 1768, entra à l'âge de 10 ans à l'école royale et militaire de Brienne, passa ensuite à celle de Paris, obtint une sous-lieutenance d'infanterie en 1785, le brevet de capitaine d'abord au régiment de Franche-Comté, cavalerie, puis dans le 8e de hussards, commandé par le duc de Lauzun, depuis duc de Biron. Au commencement de la révolution, Nansouty fut désigné, malgré sa jeunesse, pour commander une compagnie de son régiment. Dès que la guerre eut éclaté, il gagna successivement, avec son épée, les grades de lieut.-colonel du 9e régim. de cavalerie, de chef de brigade ou colonel du même régiment, de général de brigade ou maréchal-de-camp, de général de division ou lieutenant-général, et enfin celui de colonel-général des dragons (16 janv. 1813). Il fit la campagne d'Allem. avec Moreau, et celle de Portugal avec le général Leclerc; il commandait la grosse cavalerie sous les ordres du général Mortier, à la conquête du Hanovre, se signala à Wertinghen et à Ulm, acheva la victoire à Austerlitz, commença celle de Wagram, prit part à celle de Friedland, fut blessé à la Moskwa, commandait la cavalerie de l'armée et de la garde à Leipsig, et eut pouvoir à nos troupes le chemin de la France en s'emparant du défilé de Hanau. Dans la campagne de 1814, il assista à tous les combats livrés aux bords de la Marne et de la Seine, protégea la retraite à Brienne, ouvrit l'attaque à Montmirail, à Berry, au Bac, à Craonne; et quoiqu'il ressentît déjà les atteintes de la maladie à laquelle il devait bientôt succomber, il ne posa les armes qu'après l'abdication de Napoléon. *Monsieur* (aujourd'hui Charles X) l'accueillit avec bonté; Louis XVIII l'honora de sa confiance, le chargea de parcourir la Bourgogne en qualité de commissaire du roi, et le nomma capitaine-lieut. de la prem. compagnie des mousquetaires. Le général Nansouty exerçait ce dernier emploi lorsqu'il m. le 12 fév. 1815, laissant la réputation d'un des meilleurs généraux de cavalerie de son époque.

NANTERRE (Matthieu de), prem. président au parlement de Paris sous le règne de Louis XI, permuta, en 1465, par ordre du roi, avec Danvet, prem. président. au parlem. de Toulouse. Plus tard il fut rappelé à Paris, et ne dédaigna point d'accepter l'emploi de présid. à mortier dans la même comp., dont il avait été le chef.

NANTEUIL (Robert), célèb. grav. de portraits, né à Reims en 1630, m. à Paris en 1678, joignait à une grande facilité l'amour constant de son art: aussi a-t-il laissé une grande quantité de pièces. L'abbé de Marolles en avait rassemblé plus de 280 parmi lesquelles on compte 14 portraits de princes ou princesses, 83 de personnages illustres dans la guerre, la politique, les sciences ou les arts, et 7 thèses ou morceaux histor. Il a gravé huit fois différentes, et dans des formats divers, le portrait de Louis XIV. Il a saisissait la ressemblance avec une extrême habileté, excellait à rendre avec du noir et du blanc la valeur des tons, pour lesquels les peintres ont la ressource des couleurs, et savait habilement varier son travail suivant la nature de l'ouvrage. On regarde comme ses chefs-d'œuvre les portraits de *Jean-Baptiste van Steenbergen, dit l'Avocat de Hollande; de Simon-Arnaud de Pomponne, secrétaire d'état*, très-grand in-fol., gravé en 1652, et du *petit Millard*.

NANTEUIL (Pierre), comédien de la reine, m. en 1681 dans un âge avancé, est aut. de quelq. pièces de théâtre qui ont obtenu du succès, savoir: *l'Amour sentinelle*, ou *le Cadenas forcé*, comédie en 3 actes et en vers, La Haye, 1672, in-12; *le comte de Roquefeuille*, ou *le Docteur extravagant*, comédie en 1 acte et en vers, ibid., 1672, in-12; *l'Amante invisible*, comédie en 5 actes et en vers, Hanovre, 1670, in-8.

NANTIGNY. V. Chasot.

NANTILDE ou plutôt NANTICHILDE, reine de France, épouse de Dagobert Ier, m. en 642, fut mère de Clovis II, et régenta du royaume conjointement avec Ega, maire du palais.

NAOGEORGUS (Thomas). V. Kirchmaier.

NAPIER (Jean), NÉPER ou NEPAIR, baron de Merchiston ou Markinston, en Ecosse, mathém. célèbre par l'invention des logarithmes, dont la découverte, en simplifiant la science du calcul, a merveilleusement servi aux progrès de l'astronomie, de la géométrie pratique et de la navigation, né en 1550, m. en 1617, est aut. des ouv. suiv.: *Logarithmorum canonis Descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis Abbreviatio*, etc., prem. partie; *mirifici logarithmorum canonis Constructio et eorum ad naturales ipsorum numeros Habitudines*, etc., deuxième partie, imp. ensemble, Lyon, 1620, chez Barthélemi Vincent, très-rare: les moyens de l'aut. sont exposés avec tous les détails nécessaires dans la nouvelle *Hist. de l'astronomie moderne*, t. Ier. On a en outre de lui: *Rabdologiæ, seu numerationis per virgulas, lib. duo*, Londres et Amsterdam, 1617, in-12, dont on trouve l'explication dans les *Récréations mathémat.* de Montucla, t. Ier; et une *Explication claire de la révélation de St Jean*, ouvrage qui a été très en faveur parmi les protestans, et a été pub. en français, La Rochelle, 1602, in-4. On lui doit en outre deux formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles.

NAPOLÉON. V. Buonaparte.

NAPPER-TANDY (James), Irlandais, né vers le milieu du 18e S., se montra partisan de la révolution française, publia, en 1791, une déclaration sur les réformes nécessaires dans le gouvernement britannique, devint secrétaire d'une association de catholiques romains à Dublin, quoique étant lui-même protestant non-conformiste, se rendit suspect au gouvernem., passa en France pour se soustraire aux poursuites de la police anglaise, vint à Paris, fut accueilli par le directoire exécutif, retourna en Irlande avec l'expédition française destinée pour cette île, et débarqua sur la côte de Donegal. L'entreprise ayant échoué, il s'échappa sur un bâtiment français, et vint à Hambourg, où il fut arrêté sur la réquisition du ministre d'Angleterre, Crawford. Transporté dans les prisons d'Irlande, il comparut devant la cour du banc du roi, et fut condamné à m.: mais, sur la réclamation du gouvernem. franç., il obtint de repasser en France, et m. à Bordeaux en 1803, avec le titre de colonel au service français.

NAQUET (Pierre), littér. obscur, né à Paris en 1729, mort en 1790, est aut. d'un gr. nombre de opuscules éphémères et de quelques pièces de théâtre jouées en province, telles que *le Peintre*, comédie, Paris, 1760, in-8; *les Eaux de Passy*, ou *l'Heureuse méprise*, ibid., 1760, in-8.

NARBONNE (les vicomtes de), ancienne famille de la *Septimanie* ou Languedoc, dont l'illustration remonte au 11e S. Bérenger, vicomte de Narbonne, aida Raimond-Bérenger, comte de Barcelone, à repousser les Maures en 1048, et obtint en récompense la seigneurie de Tarragone, que ses successeurs ne conservèrent pas. — Aimery Ier, petit-fils du précéd., réunit en sa personne toute la vicomté de Narbonne, partagée entre lui, son frère Pierre, évêque de Rhodes, et Bernard Pelet (*Pelitus*) son autre frère. Ce dern. fut la souche des Narbonne-

mille qui existe encore aujourd'hui. Aimeri partit pour la Terre-Sainte en 1104, et y mourut, laissant quatre fils. — AIMERY II, nommé, du précéd., fut tué dans une bataille [illegible], en 1154, devant Fruga, qu'assiégeait Alphonse Ier, roi d'Aragon. Il laissa de deux femmes deux fils et deux filles, dont l'aînée fait le sujet de l'article suivant.

NARBONNE (ERMENGARDE de), fille d'Aimery II, fut en prem. noces, l'an 1142, à un seigneur [illegible], puis en secondes, l'an 1145, à Bernard [illegible], connu dans l'hist. des troubadours. Ermengarde joignit aux plus mâles vertus le goût des lettres et la poésie. Son palais, séjour de la politesse et des Muses, fut long-temps le rendez-vous des méridionaux. Elle marcha, en 1148, au secours de la Tortose, assiégée par les Sarasins; et, pour prix de ses services contre les ennemis du royaume, obtint du roi de France, Louis-le-Jeune, en 1155, l'autorisation de rendre la justice elle-même, quoique les femmes fussent exclues de ces fonctions par les lois romaines, en vigueur dans cette province. En 1167, Hermengarde conclut un traité de commerce avec les Génois; l'an 1177, elle, veuve d'Aimery de Lara, son neveu et son fils, forma, avec le roi d'Aragon, les vicomtes de Béziers et de Carcassonne et le seigneur de Montpellier, une coalition contre Raymond, comte de Toulouse, qui la menaçait de ses armes. Elle abdiqua en faveur de Pierre de Lara, son neveu, et m. l'an 1197 à Perpignan où elle s'était retirée.

NARBONNE-PELET-FRITZLAR (JEAN-FRANÇOIS de) lieutenant-général, commandeur de l'ordre de St-Louis et de celui de St-Lazare, m. en 1787, servit au siége de Minorque, sous le maréchal de Richelieu, en 1756 : l'année suiv. il fut, avec le grade d'aide-major-général de l'infanterie, à l'armée du Bas-Rhin, commandée par le maréchal d'Estrée, et s'était signalé par sa valeur pendant la guerre de sept ans, notamment en 1761 à Corbach, où il avait fait prisonnier un bataillon de la brigade britannique. Devenu ensuite colonel d'un régiment de grenadiers royaux et chargé de la défense du poste de Fritzlar, il avait, en arrêtant les ennemis pendant trois jours, donné le temps au maréchal de Broglie de dégager l'armée qui courait le danger d'être forcée à capituler. En récompense de cette brillante action, Louis XV voulut que le nom ajoutât à son nom celui de Fritzlar.

NARBONNE-LARA (le comte LOUIS de), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Colorno, duché de Parme, en 1755, fut amené en France en 1760, par sa mère, d'abord dame d'atours, puis dame d'honneur de Mme Adelaïde. Dès qu'il fut fini ses études il entra au service, et fut successivement capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie, colonel du rég. d'Angoumois, puis du rég. de Piémont. Son service ne l'empêcha point d'apprendre presque toutes les langues de l'Europe, et de se livrer à la diplomatie, pour laquelle il se sentait un goût particulier. Lorsque la révolution arriva, il était attaché à la maison de Bourbon, auquel il devait une reconnaissance, et dévoué particulièrement à Mme Adelaïde dont il était le chevalier d'honneur, il adopta plusieurs des idées nouvelles. En 1790, le régiment de Piémont, dont il était colonel, ayant causé des troubles dans la ville de Nancy où il tenait garnison, M. de Narbonne rétablit le calme à force de fermeté. En 1791, il fut choisi pour accompagner mesdames de France à Rome, il eut le bonheur de remplir sa mission avec plus de succès que ne semblaient le permettre les circonstances orageuses où l'on se trouvait. Lors du départ du roi pour Varennes, Narbonne fut nommé maréchal-de-camp par l'assemblée constituante, mais il refusa, et ne consentit à accepter ce grade qu'après l'acceptation de la constitution par Louis XVI. Nommé ministre de la guerre, le 6 décembre 1791, il ne vit le salut de la France et celui du roi que dans l'exécution franche de la constitution : il constata l'état des frontières en allant les visiter lui-même, donna tous ses soins à les mettre en défense et prépara la formation de 3 armées, sous le commandement des généraux Rochambeau, Luckner et Lafayette. Bientôt, découragé par l'opposition constante du ministre de la marine, M. Bertrand-Molleville, Narbonne se disposait à sortir du ministère lorsque le portefeuille lui fut retiré, le 10 mars 1792. Après quelque séjour à l'armée, il fut rappelé à Paris par le roi, et s'y trouvait depuis 3 jours lors de la journée du 10 août. Décrété d'accusation par l'assemblée, mis hors la loi par la commune, et forcé de fuir, il se rendit en Angleterre. Ayant appris le procès du roi, il réunit tous les anciens ministres qui étaient à Londres, et leur proposa de demander en commun à la convention un sauf-conduit pour être admis à la barre et réclamer pendant toute la durée du procès la responsabilité de leurs actes ministériels; mais il eut seul la gloire d'un si beau dévouement qui l'exposait à la mort si la convention lui eût accordé ce qu'il demandait. Il voulut au moins se ranger parmi les défenseurs du roi, et fit parvenir à l'assemblée un *mémoire* justificatif de Louis XVI (on trouve ce mém. parmi les pièces du procès). Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, M. de Narbonne se réfugia successiv. en Suisse, en Souabe, puis en Saxe; il revint en France au commencement de 1800, fut rappelé au service avec son grade de lieutenant-général en 1809, nommé gouverneur de Raab jusqu'à la paix de Schoenbrunn, puis de Trieste, et ensuite ministre plénipotentiaire près le roi de Bavière. Peu de temps avant la guerre de Russie il fut appelé auprès de Napoléon en qualité d'aide-de-camp, revint en France après cette campagne, fut chargé de l'ambassade de Vienne au commencement de 1813, puis employé inutilement à Prague pour négocier la paix, et enfin envoyé à Torgau, où il m. le 17 nov. 1813.

NARBOROUGH (JEAN), navigateur anglais, fut chargé, en 1669, par ordre de Charles II, d'aller reconnaître le détroit de Magellan, la côte de l'Amérique méridionale et les ports espagnols qui en sont le moins éloignés dans le grand Océan. Il trouva dans sa navigation des obstacles qui ne lui permirent pas d'en recueillir tous les fruits qu'en attendait son souverain. Toutefois, en considération du zèle qu'il avait montré, il fut créé chevalier. Sa relation, aussi instructive que peu amusante, dit Desbrosses, contient des détails exacts sur la position géographique de la côte des Patagons et de celle du détroit : elle a été publ. dans un recueil intit. *An account of several late voyages and descoveries to the south and north*, etc. Londres, 1694, 1 vol. in-8, et a été impr. en français à la suite du *Voyage de Coréal*, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. Narborough a donné son nom à une île, au sud de l'archipel de Chiloé.

NARCISSE (mytholog.), fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, méprisa l'amour de la nymphe Echo qui en sécha de douleur. Les dieux, pour le punir de son indifférence, lui inspirèrent l'amour de sa propre image qu'il avait vue dans une fontaine; cette passion déréglée le porta à se détruire lui-même, et il fut métamorphosé en la fleur qui porte son nom. Cette fable a fourni à Matfilâtre (*v.* ce nom) le sujet d'un poème estimé.

NARCISSE, affranchi de Claude, eut le plus grand crédit auprès de cet empereur, et ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvaient nuire à sa fortune, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Messaline (*v.* ce nom), jalouse du crédit de ce favori, voulut le renverser et fut immolée à sa vengeance. Agrippine (*v.* ce nom) fut plus heureuse,

elle fit exiler l'insolent affranchi, qui se donna la mort en l'an 54 de l'ère chrét.

NARCISSE (St), patriarche de Jérusalem, gouverna cette église jusqu'à l'âge de 116 ans, et m. vers l'an 216. Il avait assisté, en 195, au concile de Césarée en Palestine, convoqué pour décider du jour où l'on devait célébrer la solennité de Pâques.

NARDI (Jacques), savant florentin, né en 1476, occupa plus. postes honorables dans sa patrie, et fut envoyé en ambassade à Venise l'an 1527. Il est auteur d'une comédie intit. l'*Amicizia*, dans le prologue de laquelle se trouve le modèle des premiers vers appelés *Sciolti*; d'une *Hist. de Florence*, en ital., impr. à Florence en 1580, in-4; et d'une *traduction de Tite-Live*, très-estimée. — Nardi (Balthasar), théolog., né à Arezzo dans le 16e S., a laissé les écrits suivans: *Apologia contro le vane ragioni, con le quali alcune scritture, che sono di Venezia uscite, impugnano le censure del papa*, etc., Naples et Bologne, 1607, in-4; *Rime di B. Nardi, per lo felicissimo cambio delle spose reali fatto in Bajona* 11 *nov.* 1615. Amiens, 1616, in-8; *Expunctiones locorum falsorum de papatu romano*, ouvr. cité dans la *Biblioth. histor.* de Fabricius, tome 2, page 333.

NARDI (Jean), médecin et littérat. italien du 17e S., né en Toscane, exerça la médecine à Florence. On a de lui: *Lactis physica Analysis*, Florence, 1634, in-4; *Apologeticon in Fortunii Liceti mulctrum, vel de duplici calore*, ib., 1636, in-fol. et in-4; *de Igne subterraneo*, etc., ibid., 1641, in-4; *de Rore Disquisitio physica*, ibid., 1642, in-4; *Noctium genalium physicarum annus primus*, Bologne, 1656, in-4; *de prodigiosis vulnerum Curationibus*, Nuremberg, 1662, in-4. J. Nardi a donné aussi une édit. du poème de Lucrèce, *de Naturâ rerum*, enrichie de notes savantes.

NARDIN (Thomas), habile négociateur, né à Besançon vers 1540, remplit successivem. les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, et fut chargé de différentes missions en Italie. Député à la diète de Ratisbonne, il parvint, avec l'appui de Henri IV, à faire respecter les franchises de la ville de Besançon menacées par l'empereur, et m. en 1616. On a de lui une traduct. de l'ouvr. italien de Jérôme Conestaggio, intit. *l'Union du royaume de Portugal à la couronne de Castille*, Besançon, 1596 ou 1601, Arras, 1600, in-8, et Paris, 1680, 2 vol. in-12.

NAREG (Grégoire de), un des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Arménie, né en 951, m. en 1003 au monastère de Nareg, dans la prov. de Rechdouni, a laissé entre autres ouvr. un *Recueil de pièces*, Constantinople, 1774, 1 vol. in-12; Venise, 1789, 1 vol. in-12, souv. réimpr.; des *homélies*, des *hymnes*, un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*.

NARES (James), habile et savant organiste, né à Stanwell, dans le comté de Middlesex, en 1715, m. en 1785, a enrichi la chapelle du roi d'Angleterre d'une foule de pièces remarquables. Quelques-unes ont été gravées et plusieurs autres, bien que restées en MS., continuent à être exécutées avec succès. On a en outre de lui, des *Leçons de clavecin*, un *Traité du chant*, etc.

NARSES, 7e roi sassanide de Perse, surnommé *Nakhdjirkan*, fils de Bahram ou Varanès II, succéda à son frère Bahram III, en l'an 296, et fut en guerre avec les Romains pendant la durée de son règne. Il battit le César Maximien en 301, s'empara de la Mésopotamie, et força Tiridate, roi d'Arménie, de se ranger de son parti; mais en 302 Maximien prit sa revanche. Narsès, complètement vaincu, abandonna la Mésopotamie, et fut contraint en outre de céder cinq de ses provinces au-delà du Tigre. Ce prince m. en 303, après un règne de 7 ans, et eut pour successeur son fils Hormisdas II.

NARSÈS, eunuque originaire de Perse, général des armées de l'empereur Justinien, sans force physique, d'une stature petite et grêle, s'éleva de la condition la plus abjecte aux postes les plus brillans du Bas-Empire, par l'énergie de son caractère, l'activité de son esprit, et l'étendue de ses talens. Entré jeune au service de Justinien, Narsès fut distingué par ce prince. Il devint successivem. chambellan, trésorier privé de l'empereur, et il déploya dans plus. missions diplomatiques une sagesse, une habileté qui justifièrent la confiance que son maître avait placée en lui. En 540, la jalousie des courtisans contre Bélisaire détermina Justinien à choisir Narsès dont il connaissait tout le dévouement, pour commander un corps de troupes envoyé en Italie dans le but apparent de soutenir les opérations de Bélisaire, mais avec l'intention secrète de les contrarier. Narsès joignit Bélisaire à Sirmium, et ces deux généraux firent lever de concert le siége de Rimini; mais bientôt l'eunuque, excité par les ennemis de l'illustre général, affecta de blâmer ouvertement les plans de ce collègue, et proposa de diviser les forces de l'armée romaine. Toutefois Bélisaire, sur sa réclamation, fut confirmé dans le commandement en chef. Cette décision impériale n'empêcha point Narsès de se séparer du vainqueur des Goths, au siége d'Urbin, et sa défect. entraîna la perte de Milan qui fut entièrement ruinée par les Goths. Narsès fut rappelé à Constantinople, mais ne perdit rien de la faveur de Justinien. En 552, il fut renvoyé de nouveau en Italie où les affaires des Romains étaient dans un état presque désespéré. Bélisaire avait quitté cette contrée dès 548. Le roi des Goths, Totila (*v.* ce nom) était maître de Rome et de presque toute la péninsule italique. Narsès, successeur de Germanus, serra de Bélisaire, dans le commandement de l'armée romaine, commença par se concilier, par des libéralités bien entendues, l'affection des troupes, et les renforça par de nombreux auxiliaires, pris tant dans le pays que dans ceux environnans. L'armée était alors rejetée au-delà des provinces de la Vénétie. Narsès, pour rentrer dans la péninsule, fit filer ses troupes sur le rivage de l'Adriatique, en faisant avancer sa flotte à la hauteur de ses colonnes en marche, pour leur faciliter le passage des embouchures des fleuves. Au moyen de cette manœuvre, il se trouva en peu de jours à Ravenne, et s'avança bientôt sur Totila qui l'attendait près de Rocera. C'est là que les Goths essuyèrent une défaite complète, et perdirent leur roi Totila, tué d'un coup de lance. Narsès vainqueur marcha de suite sur Rome, s'en empara, et acheva la ruine de ses adversaires dans les plaines de la Campanie. Toutefois la conquête entière de l'Italie fut retardée par une invasion des Germains sous la conduite de Bucelin et Lothaire (*v.* ces noms). Narsès n'eut point l'imprudence de lutter de prime abord contre ce torrent dévastateur. Disséminant ses troupes dans des places fortes, mais de manière à pouvoir les rassembler promptement au besoin, et se contentant de harceler sans relâche ses adversaires, l'habile général romain laissa pénétrer les Germains jusqu'aux extrémités de la Péninsule, où ils arrivèrent décimés par les maladies, suite de leur intempérance. Quand il aperçut le moment favorable à une offensive vigoureuse, Narsès réunit son armée et joignit Bucelin auprès de Casilinum. Déjà Lothaire avait péri avec presque toute son armée par une maladie contagieuse sur les bords du lac Benacus. Narsès après avoir fait les plus habiles dispositions, détruisit dans une seule bataille l'armée des Germains, et Bucelin lui-même fut tué dans la mêlée. Narsès rentra dans Rome en triomphateur, et bientôt toutes les villes de l'Italie furent réunies sous la puissance romaine. Narsès resta dans la Pé-

nissale, avec le titre d'exarque ou gouverneur-général, eut l'art de conserver long-temps la faveur de Justinien, s'occupa de rétablir l'ordre dans les provinces et de maintenir la discipline dans l'armée; il établit des ducs (*duces*) dans les principales villes, et étouffa des émeutes suscitées par des Francs et des Goths. Toutefois son insatiable avarice éloigna la prospérité du pays confié à son administration. Dans la 14e année de son exarchat, des députés de l'Italie portèrent à Constantinople des plaintes contre lui. Justin, neveu et successeur de Justinien, le rappela, et l'impératrice Sophie lui écrivit une lettre pleine de reproches et d'insultes. Narsès furieux se retira à Naples, et vit avec joie les Lombards menacer l'Italie. Les Romains effrayés des progrès de ces nouveaux agresseurs, employèrent la médiation du pape Jean III auprès de Narsès. Celui-ci consentit à retourner à Rome, et m. peu de temps après. Les conquêtes des Lombards firent bientôt sentir la perte de ce général habile. — Il y eut dans le même siècle (le 6e) deux autres personnages du nom de Narsès, qu'on a confondus quelquefois avec le célèbre eunuque : 1° un *Persarménien*, qui abandonna les drapeaux du roi de Perse, et servit ensuite en Italie sous Bélisaire. *Procope* en parle avec éloge; 2° un Persan, mis à la tête d'une armée en Syrie, par l'empereur Maurice, qui se révolta ensuite contre Phocas, fut conduit à Constantinople, et brulé vif dans l'Hippodrome.

NARUSZEWICZ (ADAM-STANISLAS), jésuite polonais, évêque de Smolensk, né en 1733, dans la Lithuanie, fut élevé successivement aux prem. dignités de l'état et de l'église, après la suppression de son ordre sous le règne de Stanislas-Auguste, et m. en 1796 avec la réput. d'un des poètes polon. les plus distingués. On a de lui : une *Histoire de Pologne*, 6 vol. in-8 dont il existe une traduct. française MS. par M. Gley, à la Biblioth. de l'institut à Paris; *la Vie de Charles Chodkiewicz*, Varsovie, 1805, 2 vol. in-8; une *Traduct. de Tacite*, 1772, 4 vol. in-4; une *Description de la Tauride*, ou *Histoire des Tartares de Crimée; le Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniow en 1786, lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II*; des *Poésies diverses*, telles qu'*odes*, *satires*, *églogues*, *épîtres*, *poésies érotiques*, etc. Ses *œuvres* font partie du *Choix d'auteurs polonais*, publ. en 26 v. in-8, par M. Motowski. Varsovie, 1803-1805.

NARVAEZ (PAMPHILE *de*), guerrier espagnol, né à Valladolid, passa dans les îles de l'Amérique peu de temps après leur découverte, et se signala dans plus. occasions par sa bravoure. Chargé en 1520, par ordre de Velasquez, d'aller combattre Cortez injustement accusé de trahir les intérêts de l'Espagne, il perdit la bataille, tomba entre les mains de celui qu'il était venu combattre, et fut renvoyé à Cuba. En 1526, il partit avec 400 soldats dans l'intention d'aller former un établissement à la Floride, et découvrit la baie de Pensacola; mais s'étant imprudemment avancé dans le pays, il fut enveloppé par les Indiens et périt avec tous les siens.

NASELLI (FRANÇOIS), peintre ital., né à Ferrare dans les dern. années du 16e S., m. en 1630, a laissé plus. tableaux estimés que l'on voit dans quelq. églises de Bologne et dans diverses galeries de particuliers. On connaît aussi de lui quelq. copies des Carraches, du Guerchin et du Guide, si exactes qu'on les a souvent confondues avec les originaux.

NASER (ABOU'L HAÇAN), 3e prince de la dynastie des samanides, qui régnait dans la Perse orientale et la Transoxane, surnommé *Emyr alsaïd* (le prince heureux), n'avait que 8 ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, l'an 301 de l'hégyre, 914 de J.-C. Son visir Abou-Abdallah-Mohammed et son général Hamouyah le firent triompher de tous ses ennemis et l'élevèrent au degré de gloire et de puissance où nul de ses ancêtres n'était parvenu et où nul de ses successeurs ne put atteindre. Par sa clémence, sa justice, sa libéralité, son amour pour les lettres et la protection qu'il accorda aux savans, il mérita d'être placé au rang des plus illustres monarques de son temps. Après 30 ans d'un règne glorieux, il m. l'an 331 (943), laissant le trône à son fils Nouh Ier.

NASER-ED-DAULAH (ABOU-MOHAMMED AL HAÇAN), fondateur de la dynastie des hamdanides, s'érigea en souverain l'an 323 de l'hégire (935 de J.-C.) à Moussoul et dans plus. autres places de la Mésopotamie que son aïeul Hamdan et son père Abou'l-Hidja-Abdallah avaient possédées avant lui. Après plus de dix années de guerres, dans lesquelles il eut successivement de grands succès et de grands revers, il fut détrôné par son fils aîné Abou-Taglab, et renfermé dans un château où il m. en 358 (février 969); ses états passèrent, dix ans après, sous la dominat. des Bowaïdes. — NASER-EDDAULAH (Abou'l-Haçan Aly), arrière-petit-neveu du précédent, dépouillé de ses états d'Alep dès sa plus tendre enfance, l'an 391 (1001), se retira en Egypte et parvint à de hautes dignités. Il se mit à la tête des rebelles sous le règne du khâlife Monstanser et fut massacré avec ses deux frères, l'an 465 (1070).

NASH (THOMAS), poète satirique anglais, né à Leostoff, dans le comté de Suffolk, au 16e S., est auteur d'un pamphlet intit. : *Pierce penny-less* (Pierre sans le sou), écrit avec beaucoup d'emportement contre la société; deux comédies intitulées l'une, *Volonté dernière et Testament de l'Eté*; l'autre l'*Ile des Chiens*; et d'un écrit, dont le titre (*les Pleurs du Christ sur Jérusalem*) fait présumer que ce poète avait abjuré la satire vers la fin de sa vie.

NASINI (JOSEPH-NICOLAS), peintre, né à Sienne en Toscane l'an 1650, m. dans sa patrie en 1736, a laissé un grand nombre de copies des plus beaux tableaux de Rome, de Venise et de quelques villes de la Lombardie : ces différens ouv., entrepris par ordre de la cour de Toscane, prouvent que Nasini avait fait une étude particulière de Paul Veronèse et de Pietro de Cortone. Il a aussi gravé la *Vierge*, l'*Enfant Jésus* et *St Jean*.

NASMITH (JACQUES), savant anglais, né vers 1740, m. en 1808, après avoir rempli les fonctions de recteur de Leverington, dans l'île d'Ely, a donné en 1787 une édit. de la *Notitia monastica* de l'évêque Tanner, augm. de quelq. sermons et autres écrits du même aut. Il a laissé, en outre, plus. ouv. estimés, parmi lesquels on cite les suiv. : *les Itinéraires de Symon, fils de Siméon, et de Guillaume de Worcester*, 1778; *Traité sur les vers léonins*, 1778.

NASREDDYN-HADJA, fabuliste oriental, surnommé l'*Esope turk* par les écrivains de sa patrie, vivait à Yénishéir, dans la Natolie, à l'époque où Tamerlan envahit ces contrées. Il eut l'adresse de ramener le vainqueur à des sentim. d'humanité qui démontrèrent que Tamerlan n'était pas incapable d'éprouver quelquefois le sentim. de la clémence.

NASSAU (ENGELBERT, comte de), gouvern. de Brabant, né dans le 15e S., rendit d'importans services à Charles, dern. duc de Bourgogne, surtout dans la guerre de ce prince contre les Gantois révoltés, et fut nommé chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or en 1473. Il eut le malheur d'être fait prisonnier à la bataille de Nanci, où Charles périt avec la fleur de sa noblesse; mais dès qu'il eut acquitté sa rançon, il offrit ses services à la jeune héritière de Bourgogne, depuis l'épouse de Maximilien; se signala en 1479 à la bataille de Guinegate; signa en 1493 le traité de Senlis, par lequel Maximilien renonça au titre de duc de Bretagne pour être mis en possession du reste de l'héritage de

Bourgogne, et ne cessa, jusqu'à sa m., en 1504, de combattre pour affermir la dominat. de l'Autriche dans les Pays-Bas. Son tombeau subsiste encore dans la cathédrale de Bréda : il est orné de statues qu'on a prétendu être l'ouv. de Michel-Ange.

NASSAU (Guillaume de). V. Orange.

NASSAU (Maurice de), un des plus grands capitaines des temps modernes, né au château de Dillenbourg en 1567, était le 2e fils de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande. A 20 ans on le regarda comme l'homme le plus propre à défendre la liberté que son père avait conquise, et, mis à la tête de l'armée, il justifia bientôt l'opinion que l'on avait conçue de son habileté. Après avoir rétabli la discipline parmi les troupes, il tomba à l'improviste sur les Espagnols pendant que le duc de Parme était en France à soutenir les ligueurs, enleva plusieurs places importantes, telles que Breda en 1590, Zutphen, Deventer, Hulst et Nimègue en 1591, Groningue en 1592, et mit le sceau à sa réputation par sa belle défense d'Ostende, dont le siége coûta aux Espagnols plus de 60.000 hommes et cent millions. Constamment vaincus, les Espagnols demandèrent la paix en reconnaissant l'indépendance de la Hollande; Maurice voulait la leur refuser, mais l'influence d'Olden-Barneveldt l'obligea à consentir une trêve de 12 ans, signée en 1609. Irrité des obstacles qui venaient enchaîner ses projets ambitieux, il en poursuivit l'auteur avec une honteuse persévérance et parvint à faire traîner à l'échafaud ce vieillard dont tout le crime était d'avoir songé aux véritables intérêts de sa patrie. La haine des Hollandais vengea Barneveldt. A l'expiration de la trêve, Maurice eut à combattre Spinola, l'un des prem. hommes de guerre de son temps, éprouva quelques échecs qui contribuèrent à l'affaiblissem. de sa santé et à sa m., arrivée en 1625. On trouvera le récit de ses exploits dans l'ouv. intit. : *Genealogie et Lauriers de la maison de Nassau*, Leyde, 1615, in-fol., avec cartes et fig.; les *Mémoires* de Louis-Aubery du Maurier, Paris, 1687, in-12, contiennent des détails curieux sur le caractère de ce prince.

NASSAU-SIEGEN (Jean-Maurice, prince de), petit-fils de Jean, comte de Nassau, dit *le Vieil*, chef de la branche de Dillenbourg, naquit en 1604. Nommé capitaine-général des possess. hollandaises dans le Brésil en 1636, il enleva aux Portugais plusieurs places importantes, ruina leurs établissem. sur la côte d'Afrique, et revint dans sa patrie en 1644, ramenant une flotte chargée de richesses. En récompense de ses services, il fut nommé gouverneur de Wesel et général en chef de la cavalerie hollandaise. A sa m. en 1679, il était gouvern. du duché de Clèves, pour le duc de Brandebourg : les dern. années de sa vie avaient été consacrées à l'embellissement de la ville de Clèves; il y avait établi un jardin magnifique dont Voltaire a donné la description dans son *Voyage à Berlin*. La Bibliothèq. royale possède un ouv. de la main de ce prince en 2 vol. in-fol., qui contiennent les animaux les plus remarquables de l'Amérique méridionale, dessinés et enluminés, avec de courtes descriptions. Une notice sur ce MS. se trouve dans la préface de la 6e partie de l'*Ichthyologie* de Bloch. Nous avons aussi une *Histoire du Brésil*, sous le gouvernem. de Maurice de Nassau, écrite en latin par Gaspard Baerle.

NASSAU-SIEGEN (Charles-Henri-Nicolas-Othon, prince de), né en 1745, s'est rendu célèbre par sa vie aventureuse. Dépouillé des biens de sa maison par le conseil aulique qui lui contestait la légitimité de sa naissance, Nassau entra au service à l'âge de 15 ans, en qualité de simple volontaire et fut successivement aide-de-camp, lieutenant d'infanterie, puis capitaine de dragons. En 1766 il suivit Bougainville dans son voyage autour du monde, s'enfonça dans les déserts, et mérita, par son intrépidité, la réputation d'un dompteur de monstres. De retour en Europe, il entra au service de France comme colonel d'infanterie, essaya vainement de surprendre l'île de Jersey en 1779, passa au service d'Espagne à l'époque du siége de Gibraltar, et mérita, par les services qu'il rendit alors, une récompense de trois millions en cargaison de vaisseaux, le brevet de major-général de l'armée espagnole et la reconnaissance de ses droits à la grandesse de prem. classe. Appelé par Catherine II au commandem. d'une escadre contre les Turks, Nassau attaqua et détruisit entièrem. sur la mer Noire les forces navales de la Porte. En 1790 il rendit de nouveaux services à l'impératrice, en battant la flotte suédoise sur les côtes de la Finlande; mais au moment où il se croyait maître de Gustave III, il vit ses lignes forcées et perdit 44 bâtimens. La coalition formée contre la France réclamait les services du prince de Nassau, mais il refusa son bras, ne fit plus que voyager en Europe, vint en France à l'époque du traité d'Amiens afin de voir l'homme extraordinaire qui déjà semblait tenir dans ses mains les destinées de l'Europe, et m. quelq. années après dans l'obscurité.

NASSER (Abou'l-Djoiouscb), 4e roi de Grenade, de la dynastie des nassérides, ravit le trône à Mehemed III, son frère, en l'an de l'hégyre 708 (1308 de J.-C.), à l'âge de 23 ans. Il fut obligé de soutenir son usurpat. par la force des armes, et tandis qu'il faisait la guerre à son frère, les chrétiens, commandés par Ferdinand IV, roi de Castille, et Jacques II, roi d'Aragon, lui enlevèrent Gibraltar, et fomentèrent des troubles dans ses états. Profitant de ces troubles, Mehemed l'attaqua avec plus de vigueur le força à capituler l'an 713 (1314) et à descendre du trône après un règne de 5 ans. Nasser m. à Guadix en 1322. C'était un prince aussi distingué par ses avantages physiques que par ses qualités et ses connaissances. Il avait étudié l'astronomie sous la direct. d'Abou-Abdallah-ben-al-Racem, le plus grand mathémat. de son temps et y avait fait de tels progrès qu'il avait dressé les même des tables astronomiq. fort exactes et qu'il avait construit une horloge avec une précision remarquable.

NASSER EDDAULAH. V. Naser.

NASSER-LEDIN-ALLAH (Abou'l-Abbas Ahmed VI), 34e khâlyfe abbasside, monté sur le trône l'an de l'hég. 575 (1180 de J.-C.), régna pendant 47 ans. Uniquem. occupé du soin d'amasser des trésors, il prit peu de part aux grands événem. de son temps : cependant il fit respecter son autorité au dedans et au dehors, recula les frontières de ses états, et sut, au milieu de circonstances difficiles, établir dans ses états et surtout à Bagdad une excellente police; il fonda des mosquées, des hôpitaux, des colléges, des caravensérails, et m. en 602 (1225), laissant des richesses immenses à Dhaher Biamr' Allah, son fils et son successeur.

NASSER-MOHAMMED (Melik al-), 9e sultan mamlouk d'Egypte et de Syrie, de la dynastie des bahrites, et fils de Kelaoun, succéda à l'âge de 9 ans à Khalil, son frère, l'an 693 de l'hég. (1293 de J.-C.). Eloigné du trône par Kethogha, son tuteur, qui lui-même fut dépossédé par Ladjyn, il ne fut rappelé qu'après la m. de ce dernier en 698 (1299). Les dix prem. années du règne de Mohammed furent agitées par des guerres sanglantes, tantôt contre des ennemis extérieurs, tantôt contre des émyrs révoltés. Vainqueur de tous ses ennemis, il étendit son autorité jusqu'à Malathiah et Anah sur l'Euphrate, et l'affermit en déployant des talens et des qualités qui l'ont placé au rang des plus célèbres souverains de l'Egypte : il diminua les impôts, protégea les arts, encouragea l'agriculture, éleva des ponts, des digues, perça des routes, creusa plus. canaux, entre autres celui d'Alexan-

lit ses états de monum. vastes et somp-
ui lesquels on doit remarquer la grande
le palais du Kaire. Enfin, sous le règne
e, l'Égypte atteignit presque le haut
ospérité dont elle avait joui sous ses an-
Mohammed m. en 741 (1341), après
servies 44 ans, et laissa une nombr.
i occupa le trône jusqu'à la fin de la
Fabritzi. Son fils aîné, Aboubekr, lui

EDDYN (Abou-Djafar Mohammed
, célèbre astronome persan, cité quel-
les Orientaux sous le nom de *khodjah*
t fréquemment désigné par le surnom
y, du nom de Thous, dans le Khora-
asquit l'an 597 (1201), possédait des
s étendues sur toutes les matières; il
théologie et la jurisprudence des mu-
r la philosophie, l'économie politique,
ig., l'histoire naturelle, la géographie,
e, etc., etc. Mais c'est surtout comme
et mathématic. qu'il s'est rendu illustre.
que les Orientaux égalent à Ptolémée,
ns plus. instrum. anciens particuliers à
iences, et en a inventé de nouveaux,
t voir la description dans l'*Histoire de*
du moyen âge. On trouvera des dé-
personne et les travaux de ce savant
liste d'un grand nombre de ses ouvr.
moire sur l'observat. de Merogah, par
Paris, 1810, in-8. Le plus remarq. est
ous le tit. de *Tables ilkhaniennes* (Zeidje-
renferme toutes ses observat. astronomi-
réumé de toutes celles qui avaient été
t lui. La *Table des longitudes et des la-*
ah, par Greaves, Londres, 1652, en la-
imp. en 1711 dans le tom. 3 des *Petits*
s, a été extraite des *Tables* de Nassir-
docteur m. l'an de l'hég. 672 (1274).

PACHA. V. Nazoub.

MONS, troubadour du 13e S., a laissé
de vers, insérées dans un beau MS. de
. du Roi, n° 2701, fonds de La Vallière.

E (Jean), médecin et poète, né à Mes-
ôqa, m. vers 1750, a laissé des poésies ita-
t plus. ouv. de médecine en lat. et en ital.,
trouvera les titres dans le *Dictionn. de mé-*
d'Eloy.

LE (Jérôme), jésuite espagnol, mort en
t un des prem. compagnons de St Ignace
la, contribua puissamm. à consolider son
et en devint vicaire-général. On a de lui:
mes in evangelia totius anni, Anvers,
fol., avec fig.—Natale (Antoine), jésuite
ait aut. d'un ouv. intit. *il Paradiso in*
dancato a chi vuole, etc., Padoue, 1722,
3.

LI (Pierre), évêque d'Jesolo (états véni-
à Venise dans le 14e S., est aut. des *Vite*
, imp. pour la prem. fois à Vicence en
réimp. depuis dans d'autres villes d'Italie.
consulter sur ce personnage les *Dissertaz.*
d'Apostolo Zeno, tom. 2.

LI (Martin), théolog. italien, né en 1730
at de Gênes, entra dans la congrégat. des
es à Rome, y professa la théologie, passa
l'univers. de Pavie, attira un gr. nombre
ts à ses leçons, et m. en 1791. Il a laissé
d'écrits théologiq., tant en latin qu'en
resque tous inédits. Quelques-uns ont été
pseudonyme Carlo Bonamici. On lui
un petit traité intit.: *Dubbio sul' centro*
à catolica nella chiesa, Pavie, 1790, in-8.

COMES. V. Conti (Noel).

Bible), prophète d'Israël, sous le rè-
, prédit à ce prince que l'honneur de
temple au Seigneur dans Jérusalem était
réservé à son fils Salomon, et l[illegible]ha ensuite par ordre de Dieu, le meurt[illegible], ainsi que l'adultère qui y avait donné lieu.

NATHAN, rabbin, présid. de la synagogue de Babylone, et ensuite de celle de Jérusalem, dans le 2e S., est auteur de deux traités, intit., l'un, *Pirkè avoth* (chapitre des Pères), et l'autre, *Massecheth avoth* (traité des Pères); tous deux ont été impr. dans le Talmud de Babylone, puis trad. en latin par François Taylor, et impr., le premier à Londres, in-4, avec le texte en regard, en 1651, et le second en 1654.

NATHAN-BEN JECHIEL, présid. de la synagogue de Rome, au 11e S., m. en 1106, avec la réputat. d'un des écrivains juifs les plus distingués et les plus sav. de son temps, a laissé un dictionnaire talmudique intit. *Aruch*; la prem. édit. est de 1480, in-fol., sans date, dont l'abbé de Rossi a donné une descript. détaillée dans ses *Annales heb.-typ.* Cet ouv. a été souv. réimpr.; l'une des édit. les plus estimées est celle de Paris, 1629, in-fol. On trouvera dans la *Biblioth. heb.* de Wolf une liste des imitations et des traduct. qui en ont été faites.

NATHAN ou RABBI-ISAAC-NATHAN, écriv. juif du 15e S., est le prem. aut. de cette nation qui ait fait une concordance hébraïque de la Bible, sur celle qu'Arlot, général des cordeliers, avait composée en lat. Cet ouvr. a été souv. réimpr. sous le tit. de *Meir Netiv* (lumière des sentiers); la meilleure édit. est celle que Buxtorf a publ. à Bâle en 1632. Rabbi-Nathan a laissé aussi quelques autres écrits ou traités en MSs.

NATHANAEL, docteur de la loi chez les Juifs, et l'un des 72 disciples de J.-C., fut, selon quelq. interprètes, le même personnage que St. Barthélemi. Parmi ceux qui ont partagé cette opinion, nous citerons le P. Roberti, jésuite, qui a publié à ce sujet un écrit intit.: *Nathanaël Bartholomæus*, Douai, 1619; le P. Fabricio Pignatelli, aut. du livre intit.: *de Apostolatu B. Nathanaelis Bartholomæi*, Paris, 1660; et le P. Stitting, *Acta sanctorum*, août, tome 5.

NATIVELLE (Pierre), architecte français, a publié un *Traité d'architecture*, Paris, 1729, 2 vol. in-fol., avec pl.

NATIVITÉ (Jeanne LE ROYER, dite la sœur de la), fille d'un laboureur de la Chapelle-Sanson, près Fougères, née en 1732, entra à l'âge de 18 ans dans un couvent de religieuses de Sainte-Claire, appelées urbanistes, à Fougères, et fut ensuite reçue sœur converse. Elle se crut favorisée d'apparitions et de révélations, et dictait à l'abbé Genet, directeur de sa maison, ce qu'elle disait avoir vu ou entendu. La révolution l'ayant obligée à sortir du couvent, elle se retira à Fougères et y m. en 1798. L'abbé Genet, après avoir recueilli de nombreux MSs. dictés par cette sœur, mourut subitem. en 1817. Ce recueil a été publ. sous le tit. de *Vie et Révélations de la sœur de la Nativité*, Paris, 3 vol. in-12, et réimpr. en 1819, 4 vol. in-8 et in-12. On trouve un examen et une analyse de cet ouvr. dans l'*Ami de la Religion et du Roi* (t. 23, n° 321, 385, et t. 24, n° 195), et dans la *Chron. religieuse*, tom. 3. — Une autre sœur Jeanne de la Nativité, ursuline, a laissé un écrit intitulé: *Du triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Armelle*, Paris, 1683, in-12.

NATOIRE (Charles), peintre, directeur de l'acad. de France à Rome, né à Nîmes en 1700, m. à Castel-Gandolfo en 1777, fut élève de Lemoine et maître de Vien (*v.* ces noms). Ses compositions les plus estimées sont celles qui ornaient les appartem. du prem. étage du château de Versailles, un salon de l'hôtel de Soubise, et la chapelle des Enfans-Trouvés. Quelques-uns de ses tableaux ont été reproduits par les plus habiles graveurs du temps, tels que Fessart, Aveline, J. J. Flipart, etc.

NATTA (George), jurisconsu. italien du 15e S., né à Casal, m. vers 1500, professa le droit civil et le droit canon aux universités de Pavie et de Pise, et fut chargé de plus. missions diplomat. par le marquis de Montferrat, son souverain. On a de lui quelq. *traités* de jurisprud. dont on trouvera la liste dans la *Bibgrafia piemontese* de Carlo Tenevelli, Turin, 1785. — Natta (Marc-Antoine), juriscons. du 16e S., de la famille du précéd., né à Asti, en Piémont, fut magistrat à Gênes, et refusa la chaire de droit canon que lui offrait le sénat de Pavie. On a de lui plus. ouvr. de théologie et de jurisprud., tels qu'un traité *de Deo*, Venise, 1559, très-rare; *Conciliorum libri III*, Venise, 1587, in-fol.; *de Immortalitate animæ*, *libri V*; *de Passione Domini*, 1570, in-fol.; *de doctrina principum libri IX*, 1564, in-4; *De Pulchro*, Venise, 1555, in-fol. — Natta (Jacques), de la famille du précéd., m. dans la prem. partie du 17e S., a publié: *Ragionamento della venuta del Messia, contra la durezza e l'ostinazione ebraica*, etc. Venise, 1629, Milan, 1644. On peut consulter sur cet écriv. la *Biblioth. volante* de Cinelli, t. 3. — Natta (le marquis Jacques), de la même famille, né vers la fin du 17e S., a publié: *Reflexioni sopra il libro della scienza cavallesca*, Casal, 1713, in-4: ouvr. mis à l'index à Rome par décret du 7 janv. 1718.

NATT-DAG (Arelson), sénateur, maréchal et baron suédois, employé par Gustave-Adolphe dans plus. circonstances importantes, m. en 1655, est aut. de quelques ouvr. lat., parmi lesquels on cite les suiv.: *Dissertatio juridico-politica de regiâ successione*, Tubingue, 1614, in-4; *Oratio coronæ Poloniæ*, Amsterdam, 1636, in-8.

NATTIER (Laurence), graveur en médailles, né à Biberach en Souabe, m. en Russie en 1763, avec le tit. de prem. graveur de l'impératr. Catherine II, est aut. d'un *Traité sur les anciennes pierres gravées*, en allem. Parmi les médailles qu'il a exécutées, on cite celles du fils *Robert Walpole*, et du *prince d'Orange*. — Nattier (Jean-Marc), peintre français, né à Paris en 1685, m. en 1766, fut professeur à l'acad. de peinture, peintre ordinaire du roi, et s'attacha particulièrem. au portrait. On a de lui plus. esquisses histor. au crayon noir et blanc, entre autres celles de la galerie du Luxembourg, gravées au burin, Paris, 1710, in-fol.

NAU (Michel), jésuite-missionnaire, né à Paris en 1631, m. dans la même ville en 1683, a laissé des ouvr. estimés, savoir: un *Voyage nouveau de la Terre-Sainte*, Paris, 1679 et 1702, in-12; un traité intit. *Ecclesiæ romanæ græcæque veræ Effigies*, ibid., 1680, in-4; et un livre sur l'*état présent de la religion mahométane*, Paris, 1685, 2 vol. in-12, 2e édit. — Son frère, Nicolas Nau, de la même société, a composé en latin une *oraison funèbre* du cardinal de La Rochefoucauld, 1645, in-8.

NAUBERT (Bénédicte), romancière allemande, née à Leipsig en 1755, m. dans la même ville le 12 janv. 1819, a publ., sous le voile de l'anonyme, un gr. nombre de romans qui ont obtenu beaucoup de succès. Quelques-uns ont été trad. en français, entre autres les suiv.: *Herrmann d'Unna*, *Elisabeth de Toggenburg*, *Walther de Montbarry*, et *Thekla de Thurn*.

NAUCHE (Léonard), curé de Rochechouart, est aut. d'une *oraison funèbre de Mar. de Rochechouart, marquise de Pompadour*, Brive, 1666, in-4. — Nauche (Louis). V. Guyon.

NAUCLERUS (Jean Vergen), plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur, né dans la Souabe, vers 1430, entra dans les ordres, fut successivem. prévôt de l'église de Stuttgard, puis de celle de Tubingen, professeur en droit-canon à l'université fondée dans cette ville par Eberhard, ensuite recteur, enfin chancelier, et m. vers 1510, laissant une *chronique* en lat., depuis Adam jusqu'en 1500, estimée particulièrem. pour les faits histor. du 15e siècle. L'édit. la plus complète est celle de Cologne, 1564, 2 vol. in-fol., avec une continuation par Laur. Surcius. On trouve une courte notice sur Nauclerus dans les *Vitæ philosophor. et philologor.*, par Melchior Adam; Dan. Guil. Moller a publ. une *dissertation lat.* sur cet écrivain, Altdorf, 1697, in-4.

NAUCYDES, sculpt. grec, né à Argos, florissait entre la 90e et la 95e olympiade, 420-400 ans avant J.-C. A l'exemple de Phidias et de Polycléte, il employa l'ivoire et les métaux. On cite comme ses plus beaux ouvr. un *Mercure*, un *Sacrificateur immolant un bélier*, et surtout son *Discobole*, dont on croit reconnaître la répétition dans plus. statues antiques, entre autres dans l'une de celles du Musée royal.

NAUDÉ (Gabriel), sav. bibliographe, né à Paris en 1600, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine; mais son goût pour les livres le détourna de cet art pendant quelques années; il y revint en 1633, époque à laquelle il fut nommé médecin ordinaire du roi Louis XIII. Après avoir été successivem. chargé de plus. biblioth. particulières, entre autres de celles des cardinaux Bagni et Barberini, à Rome, et Mazarin, à Paris, il fut appelé à Stockholm par la reine de Suède. Le climat de ce pays ayant altéré sa santé, il revint en France, et m. presque au terme de son voyage, à Abbeville, en 1653. On trouvera des détails curieux et plus étendus sur ce savant dans les *Recherches sur les biblioth.*, par M. Petit-Radel, et dans les *Mém.* de Niceron, t. IX, ainsi que dans les *Dictionn.* de Moreri et de Chaufepié, les titres d'un gr. nombre d'opuscules qu'il a composés. Les principaux sont les suivants: le *Marfore* ou *Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8, tr.-rare; *Instruct. à la France sur la vérité de l'hist. des frères de la Rose-Croix*, ibid., 1623, in-8 et in-4; *Avis pour dresser une bibliothèque*, ibid., 1627, in-8; *Addition à l'hist. de Louis XI*, contenant plus. recherches curieuses sur diverses matières, ibid., 1630, in-8, réimpr. dans le supplém. à l'édit. des *Mém.* de Phil. de Comines, publiés par Godefroy; *Bibliographia politica*, Venise, 1633, in-12, souv. réimpr. et trad. en franç., par C. Challine, 1642, in-8; *Considérations politiques sur les coups d'état*, Rome, 1639, in-4, très-souv. réimpr. et reproduites par un plagiaire anonyme, sous le titre de *Réflexions histor. et polit. sur les moyens dont les plus gr. princes et habiles ministres se sont servis pour gouverner et augmenter leurs états*, Leyde, 1739, in-12; *Jugement de tout ce qui a été impr. contre le cardinal Mazarin*, depuis le 6 janv. jusqu'à la déclaration du 1er avril 1649, in-4, écrit dans lequel il y a beaucoup d'érudition et des notes curieuses. On a publ. sous le tit. de *Naudeana* un recueil d'anecdotes tirées des conversat. de Naudé; l'édit. la plus correcte est celle de Bayle, Amsterdam, 1703, in-12, augm. des notes de Lancelot.

NAUDÉ (Philippe), géomètre, né à Mitau en 1654, se réfugia en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, devint membre de la société des sciences de Berlin, en 1701, fut professeur de mathémat. des jeunes princes de Brandebourg, et m. à Berlin en 1720. On a de lui un *traité de géométrie* en allem., et quelq. autres écrits insérés dans les *Miscellanea* de la société de Berlin. — Son fils aîné, aussi géomètre, membre de l'acad. de Berlin et de la société roy. de Londres, m. en 1745, a publié quelq. opuscules, également insérés dans les *Miscellanea berolinensia*.

NAUDET (Thomas-Charles), peintre de paysages, né à Paris en 1774, m. dans la même ville le 10 juillet 1810, a laissé une collect. de près de 3,000 dessins, des plus beaux sites et des monumens tant anciens que modernes de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Suisse: ils ont été publ. en janv. 1812, et accompagnés d'un texte ex-

M. Néergard, naturaliste et gentilhomme

ERIUS. V. NAVAGERO.

T (Nicolas-Denis), né à Autun, vers
en 1707, est aut. d'une *Hist. de l'ancienne*
appelée aujourd'hui Autun, Autun, 1688,
, *mort d'Ambiorixène, vengée par celle*
César, etc., Lyon, 1688, in-12.

ABN (Jean-Amédée), directeur de la
de l'électeur de Saxe, né à Blaséwitz, près
en 1745, alla fort jeune en Italie, et y
ann. consécutives uniquement occupé de
musicales. Il y retourna vers 1772, et
sur les théâtres de Venise et de Naples
qui ont fait le fondement de sa réputat.
souverains de l'Europe voulaient l'attacher
; mais Naumann se fixa dans sa patrie,
resde en 1801. On a de lui des *opéras* ita-
ms, et suédois; une quantité prodigieuse
ces pour clavecin, la plupart avec accom-
de violon, basse et flûte; de la musique
s laquelle on distingue la *Passion* de
, qu'il fit deux fois, l'une à Padoue, et
Dresde; et le *Giuseppe riconosciuto* du
e, qu'il mit aussi deux fois en musique,
ales italiennes pour Dresde, puis sur des
ns, pour Paris. Naumann possédait une
ce parfaite de la prosodie italienne; la
motifs, la grâce des détails, un style fa-
ive sont les caractères principaux de cet
llem. célèbre.

AN (Fréréric), célèbre théolog. allem.
, né près de Wortzbourg vers 1480, pro-
ord les belles-lettres, et se plaça, par son
prem. rang parmi les littérateurs de son
enseigna successivem. le droit et la théo-
s'il parut avec éclat dans la chaire, remp-
nt douze ans les fonctions de prédicateur
, fut appelé à Vienne en 1533, en qua-
dicateur de la cour, de lecteur en théo-
anoine de la cathédrale, et de conseiller
s lettres prouvent que jusqu'à cette épo-
t essuyé des persécutions qui avaient nui
ation et à sa fortune. Il obtint l'évêché de
n 1541, ainsi que le titre d'ambassadeur
s Romains au concile de Trente, et m.
e ville en 1550, laissant un gr. nomb. d'ouv.
nistre, de poésie, de musiq., d'arithmét.,
ctique, de physique, d'astronomie, d'his-
, droit civil et canonique, dont il a donné
logme raisonné en 1547. Ils ont été re-
publiés à Cologne, 1616, in-fol.

E (Louis JOUARD DE LA), jés., memb.
royale des inscript. et b.-lett., né à Vil-
'Agen en 1696, m. en 1773, s'était fait
, lors de la dispute qui fit naître le sys-
mologique de Newton, par la publication
res, dans lesquelles il répond au P. Sou-
avait attaqué ce système. Ces *Lettres* sont
s le recueil du P. Desmolets, intit. : *Con-*
des Mémoires de littérature de Sallengre,
Les autres écrits de ce littérateur con-
trente *Mémoires*, relatifs à divers points
logie ancienne; ils font partie de la col-
l'acad. Nauze a publ. en franç., sous le
irecteur des âmes relig., Paris, 1726,
e traduct. de ce livre, écrit en latin par
ius.

US (Mathias), théol., né vers la fin du
ns l'évêché de Liége, fut curé de Saint-
Douai, chan. de la cathéd. de Tournai,
es livres, et m. vers 1650. On a de lui :
theologica in festa sanctorum, in-4;
nes in summâ theologiæ et sacræ Scrip-
cipuæ Difficultates, in-4; *Orationes de*
is, etc., 1630, in-4. Il a encore publié :
apparitionum et gestorum S. Michaelis
lis, ouvrage de son oncle Michel Navæus,
chanoine d'Arras et gr.-vicaire de Tournai, m. en 1620. — Un autre Navæus (Joseph), né dans l'évêché de Liége, m. dans cette ville en 1705, a pub. aussi quelq. ouvr. de piété, dont le plus remarquable a pour titre : *Le Fondement de la vie chrétienne*.

NAVAGERO (André), littérat. du 15e S., né à Venise en 1483, succ. à Sabellicus dans les fonctions de bibliothéc. de St-Marc et d'historien de la républ., et fut envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, après la défaite de François Ier à Paris. Plus tard, les Vénitiens sentant la nécessité de contrebalancer l'influence de l'emper. en Italie, chargèrent Navagero d'une mission importante auprès du roi de France : mais la m. surprit l'ambassad. à Blois, où il était venu trouver la cour en 1529. On a de lui des *Leçons* sur Ovide et sur les *Oraisons* de Cicéron; une traduct. lat. des *Oraisons funèbres d'Alviano et du doge Loredano*; un *Voyage* en Espagne et en France, écrit en italien; des *poésies* italiennes; des *lettres*, des *épigrammes* et des *églogues* lat.; le tout a été recueilli par les frères Volpi, et publ. à Padoue, 1718, in-4. Plus. des poésies érotiques de Navagero ont été trad. en français par E. T. Simon de Troyes (1786). — Bernard Navagero, de la même fam. que le précéd., évêq. de Vérone au concile de Trente, m. cardinal en 1565, a laissé des *harangues*, et une *Vie du pape Paul IV*. On trouvera l'histoire de la vie de Bernard dans le liv. d'Augustin Valerio, intit. *de Cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4.

NAVAILLES (Philippe de MONTAULT DE BENAC, duc de), maréc. de France, né en 1619, entra au service en 1638, fut nommé colonel d'un régim. de son nom en 1641, fit toutes les campagnes d'Italie et se signala par sa valeur et son sang-froid. Pend. les guerres de la Fronde, il combattit les rebelles dans l'Orléanais et l'Anjou, passa ensuite en Flandre avec le titre de gouvern. de Bapaume, fut chargé d'une ambassade extraordinaire en Italie en 1658, et la même année succ. au duc de Modène dans le commandement des troupes franç. Chargé, en 1669, de secourir l'île de Candie assiégée contre les Turcs il ne s'acquitta point de sa mission au gré de Louis XIV. et resta pend. trois ans exilé dans ses terres. L'invasion de la Franche-Comté le ramena au service; il enleva la ville de Gray, facilita la prise de Dôle et de Besançon, et contribua à la conquête de toute la province. Rappelé en Flandre, en 1674, il commanda l'aile gauche à la bataille de Senef, reçut l'ann. suiv. le bâton de maréc., passa en 1676 dans la Catalogne, s'empara de Figuières, et remporta plus. avantages sur l'armée ennemie. De retour en France à la paix de Nimègue, il fut nommé gouvern. du duc de Chartres (Philippe d'Orléans, depuis régent), et m. en 1684, laissant des *Mém.* (de 1635 à 1683) Paris, 1701, in-12. — Navailles (Suzanne de Baudean de Neuillant, maréchale de), femme du précédent, qu'elle avait épousé en 1651, a joué un rôle plus important à la cour de la reine Anne d'Autriche qu'à celle de Louis XIV. Reçue au nombre des filles d'honn. de cette princesse, elle obtint la confiance du cardinal Mazarin, et se trouva, par cette voie, initiée à quelques-uns des secrets de la cour. Le cardinal ayant été forcé de quitter la France, Mme de Navailles qui était demeurée auprès de la reine eut la plus grande part à son retour. En 1660, elle fut nommée dame d'honn. de Marie-Thérèse et chargée, en cette qualité, de la surveillance des filles d'honn. de la reine. Mais sa vertu et sa vigilance dans l'accompliss. de ses devoirs contrariaient trop les passions du roi pour que cette charge restât entre ses mains : elle fut disgraciée, et m. à Paris en 1700.

NAVARETTE (Ferdinand), missionn. espagnol de l'ordre de St-Dominique, l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître la Chine où il

avait séjourné depuis 1659 jusqu'en 1672, fut, à son retour en Europe, nommé à l'archev. de St-Domingue, et m. dans sa ville épiscopale en 1689. On a de lui plus. ouvr. dont on trouvera l'indication dans la *biblioth.* des PP. Echard et Quétif t. 2; le plus remarquable est celui qui a été publ. à Madrid, 1676, in-fol., sous le tit. de *Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos de la monarquia de China.* L'aut. y traite de la géographie, du gouvern., des usages civils et religieux de la Chine, de la doctrine de Confucius, des liv. classiques des Chinois; il y a donné aussi une relation de ses différens voyages; et des décisions de la cour de Rome sur les pratiques superstitieuses des Chinois. On trouve un extrait intéressant de cet ouvr. dans l'*Hist. gén. des Voyages* de l'abbé Prévost.

NAVARINI (ANDRÉ), littérat., né à Bassano en 1686, m. en 1758, a laissé: *Exercitationes litterariæ in Orationes Ciceronis ad usum scholæ; Miscellanea litteraria;* des vers latins insérés dans le *recueil* des poésies de L. Buonamici, et quelq. aut. opuscules dont Vecci donne la liste dans ses *Notizie degli scrittori bassanesi.*

NAVARRE (PIERRE), célèbre capit. espagnol du 15e s., servit d'abord comme simple matelot dans sa patrie, puis vint en Italie, s'enrôla dans les bandes génoises, et se trouva en 1487 au siége de Seranesse, où, pour la prem. fois, on fit usage de la mine. Navarre perfectionna cette découverte pend. la conquête du roy. de Naples par le grand Gonzalve; et par ce moyen habilement mis en œuvre, il emporta d'assaut le château de l'Œuf, jusqu'alors regardé comme imprenable. En récompense de sa valeur qui avait beaucoup contribué à l'expulsion des Français, Navarre reçut des lettres de noblesse et l'investiture du comté d'Alvelto. Nommé command. d'une flottille, il donna la chasse aux pirates qui infestaient les côtes de l'Italie; bientôt après, il fut mis à la tête de l'expéd. d'Afrique entreprise par le cardinal Ximenès; mais ses succès furent balancés par des revers. Renvoyé en Italie en 1511, il fut fait prisonn. à la bataille de Ravenne, en 1512. Voyant que Ferdinand, son souverain, n'était pas disposé à payer sa rançon, il se mit au service de François Ier, entra dans le Milanes à la tête de 6,000 Basques et Gascons, contribua à la prise de Novare, de Vigevano et de Pavie, se signala en 1515 à la bataille de Marignan, ainsi qu'à l'attaq. du château de Milan, conduisit des secours à Lautrec, arrêté par des forces supérieures en 1522, et se couvrit de gloire au combat de la Bicoque. Pendant la retraite de l'armée française, Navarre tomba entre les mains des Espagnols, et fut mené à Naples, où on dit qu'il mourut de mort violente, par ordre de Charles-Quint, en 1528. Sa *Vie* ou plutôt son *Eloge* a été publ. par Paul Giovio et par Philippe Tomasini.

NAVARRE (MARTIN AZPILCUETA, dit *le Docteur*), fameux théologien espagnol, né à Varosaio, dans la Navarre, en 1493, professa d'abord en France, remplit ensuite à Salamanque la 1re chaire du droit canonique pend. 14 ann., puis enfin fut appelé à l'université de Coimbre, où pendant 26 ans il forma un gr. nombre de sujets disting. Il était déjà d'un âge avancé lorsqu'il se rendit à Rome, pour prendre la défense de Barthélemi Carrança, archev. de Tolède, qui avait été accusé d'hérésie et jeté dans une prison. Il eut la douleur de ne pouvoir le sauver et m. Rome en 1586, laissant des *traités* qui ont joui de l'estime des casuistes: ils ont été impr. séparément et à diverses époq., puis ont été recueillis en 3 vol. in-fol, Lyon, 1589; en 6 vol. in-4, Venise, 1602; et en 5 vol. in-fol., Cologne, 1616. On cite comme les plus remarquables les 2 suiv.: *de Alienatione rerum ecclesiasticarum; de Redditibus beneficiorum.* La vie de ce docteur a été publ. par Simon Magnus, sous le titre suiv. *Vita excellentissimi jurisconsulti Mart. Azpilcueta*, Rome, 1575, in-4.

NAVIER (PIERRE-TOUSSAINT), méd. correspondant de l'acad. roy. des sciences, né à St-Dizier en 1712, m. en 1779 à Châlons, où il pratiqua la médecine pend. un gr. nombre d'ann. avec un brillant succès, est aut. d'une foule de mém. et de dissertations intéressans qui ont été insérés dans les *recueils* de l'acad. des sciences, de l'acad. de Châlons et dans la *Gazette de médec.* Nous citerons entre autres, les suiv.: *Sur plus. maladies populaires*, Paris, 1753, in-12; *Sur l'amollissement des os*, ibid, 1755, in-12; *Sur les dangers des inhumations précipitées et sur les abus de l'inhumation dans les églises*, ibid., 1775, in-12; *Sur l'emploi du vin de champagne mousseux, contre les maladies putrides*, 1778, in-8; *Sur les moyens de secourir les personnes empoisonnées par les poisons corrosifs*, 1778, in-8; *Sur les contre-poisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du vert-de-gris et du plomb, avec 3 dissertations sur le mercure et sur l'éther nitreux*, dont on lui doit la découverte, Paris, 1778, 2 vol. in-12, ouvr. estimé encore aujourd'hui, et qui a été trad. en allemand par C. E. Wiegel, Greifswald, 1782, 2 vol., in-8. L'*Eloge de Navier*, par Vicq-d'Azir, se trouve dans le *recueil* de la société roy. de médec., 1779.

NAVIERE (CHARLES de), poète franç. du 16e s., né à Sédan en 1544, fut gentilhomme de la m. de Bouillon. C'est à tort que Lacroix-du-Maine dit qu'il périt dans les massacres de la St-Barthélemi. Plus. de ses ouvr. prouvent qu'il survécut longtemps à cette terrible époque. On a de lui: *la Renommée de Ch. de Naviere, gentilhomme sédanois, sur les réceptions à Sédan, mariage à Mezière, couronnem. à St-Denis et entrée à Paris du roi et de la reine*, poème *historial*, en 3 chants, Paris, 1571, in-8; l'*Heureuse entrée au ciel du feu roi Henri-le-Grand*, etc., ibid., 1610, in-12; *Cantiques saints*, Anvers, 1579; et des *Cantiques de la paix*, 1570, dont il a composé la musique.

NAVILLE (FRANÇOIS-ANDRÉ), homme d'état et jurisconsulte genevois, né en 1752, fut reçu avocat en 1775, parvint en 1782 à la place de procureur-génér., et, 6 ans après, fut élu conseiller d'état. Il fit de vains efforts pour attacher les Genevois à leurs institut., rentra dans la vie privée le 29 décembre 1792, époque du renversement de l'ancienne constitut. fut arrêté en juill. 1794 avec une foule d'anciens magistrats et de citoyens, à la suite d'une insurrection qui éclata à Genève, et fut mis à m. le 2 août de la même année. Il avait publ. en 1790, in-8, l'*Etat civil de Genève*, ouvrage estimé qui renferme des vues nouvelles et profondes sur les points les plus importans du droit.

NAWAWI (MOHIEDDIN-ABOU-ZACHARIA-YAHIA), doct. musulman, né en 631 (1233 de J.-C.) à Nawa, bourg du territ. de Damas, m. à Damas en 676 (1277) avec la réputation du plus sav. docteur de son temps, a laissé sur la jurisprud. et les traditions plus. ouvr. parmi lesquels on cite: un *Commentaire sur le Koran*; des *Règles critiques pour l'histoire* et un *Dictionn. histor.*, dont parle le *Journal des savans*, de juin 1821. Sa *Vie* a été écrite par Soiouthy.

NAZIANCE. V. GRÉGOIRE.

NAZOUH, NASSOUH-PACHA, grand-vizir sous le sulthan Achmet Ier, fils d'un prêtre grec de Serrès, près Salonique, avait été envoyé à Constantinople vers l'an 1568, comme enfant de tribut pour le service du sérail, et paraissait destiné à vivre et à m. dans les emplois subalternes. Le sulthane Validé, l'ayant pris à son service, l'envoya en Syrie comme intendant de ses domaines; à force d'exactions, Nassouh amassa une fortune considér., mais en même temps sa cruauté le rendit odieux aux peuples, et il n'échappa que par adresse au juste ressentiment de Mahomet III. Il avait également

fléchi plusieurs fois le cœur d'Achmet Ier ; mais enfin ce sultan, commençant à redouter l'influence de son vézyr, le fit étrangler en 1614. On trouvera une relation circonstanciée de la catastrophe de Nassouh-Pacha dans les *Voyages* de Pietro della Valle, tom. Ier.

NAZZARI (François), littérat. ital., né vers 1634, embrassa l'état ecclésiast., fut chargé de l'enseignem. de la philosophie au collége de la Sapience, et mérita, par la manière dont il s'acquitta de ces fonctions, les suffrages des hommes les plus distingués de son temps. Il fut ensuite successivement attaché, comme secrét., à Jean Lucius, sav. dalmate qu'il aida dans la rédaction de ses ouvrages, à Adrien Auzout, célèbre mathématicien, qu'il suivit en France, et m. à Rome en 1714. On a de lui une traduct. italienne de l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholiq.*, par Bossuet, Rome, 1678, in-8; on lui doit en outre une bonne édit. des *Lettere discorsive*, de Dionède Borghesi, ibid, 1701, in-4; et un journal périodique fait sur le plan du *Journal des Savans*, et publ. depuis 1668 jusqu'en 1679. — Jean-Paul Nazzari, dominic., né à Crémone en 1536, a laissé : *Opuscula varia et theologica; Commentaria in Summam divi Thomæ.* — J.-B. Nazzari, né à Brescia dans le 16e S., a laissé un ouvr. sur les antiquités de sa patrie, sous le titre de *Brescia antica*, ibid, 1562, et un autre, *della Transmutazione metallica sogni III*, etc., Brescia, 1599, in-4.

NEAL (Daniel), théolog. non-conformiste, né à Londres en 1679, m. en 1743, est auteur d'une *History of the puritans*, Londres, 1732-38, 4 vol. in-8.

NEALCÈS, peintre grec, contemporain d'Aratus, qui rendit la liberté à Sicyone, vivait dans la 133e olympiade, 248 ans avant J.-C.; il eut pour disciples Erigonus et Pasias, frère du modeleur Ægineta. Pline cite une *Vénus* comme le plus bel ouvr. de Nealcès.

NÉANDER (Michel), théologien protestant, né à Soraw, en Silésie, l'an 1525, m. en 1595 à Ilfeldt, dont il était recteur, est aut. de div. ouvr. dont Niceron a donné la liste (tom. 30) : nous citerons seulement les suiv. : *Erothemata græcæ linguæ, cum prefatione Philippi Melanchthonis de utilitate linguæ græcæ*, Bâle, 1553, 1565, in-8; *Aristologia Pindarica græco-latina, et sententiæ novem lyricorum, et variis tum patrum, tum ethnicorum libris collectæ*, Bâle, 1556, in-8; *Aristologia græco-latina Euripidis*, Bâle, 1559, in-8; *Gnomologia græco-latina, sive insigniores sententiæ philosophorum, poetarum, oratorum et historicorum, ex magnâ anthologiâ Joannis Stobæi excerptæ*, Bâle, 1557, in-8. On lui doit aussi des édit. de plus. aut. grecs. — Néander (Jean), médec., né à Brême vers la fin du 16e S., est aut. d'un ouvr. curieux et assez rare, intitulé : *Tabacologia, id est tabaci seu nicotianæ Descriptio*, etc., Leyde, 1622, 1626, in-4, traduit en français, Lyon, 1625, in-8. On a encore de lui : *Syntagma, in quâ medicinæ laudes, etc., depingunturr*, Brême, 1625, in-4; *Sassafralogia*, ibid, 1627, in-4.

NÉARQUE, l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, et amiral de sa flotte, né dans l'île de Crète, fut chargé, après la conquête de l'empire de Perse, d'explorer l'océan Indien, pour trouver des communications directes entre Babylone et les provinces les plus éloignées. Il conduisit la flotte macédonienne dep. l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, puis le long des côtes de la Gédrosie, de la Carmanie et de la Perside jusque dans l'Euphrate, et s'acquitta de sa mission de la manière la plus habile, ainsi que le constatent les fragmens du journal qu'il avait tenu. On en trouve un extrait dans l'*Histoire indique* d'Arrien, et dans le 1er vol. des *Geographi minores* de Hudson. Des détails plus étendus sur l'expédit. de Néarque sont consignés dans les ouvr. intit. : *the Voyage of Nearchus, etc., illustrated by W. Vincent*, Londres, 1797, in-4, trad. en franç. par M. Billecocq, 1809, 1 vol. in-4; et dans les *Recherches sur la géographie des anciens*, par M. Gossellin, t. III.

NEBEL (Daniel), médec. et botaniste allem., né à Heidelberg en 1664, m. en 1753, a laissé les ouvrages suivans : *de novis Inventis botanicis hujus sæculi*, Marpurg, 1694, in-4; *Character plantarum naturalis*, Francfort, 1700, in-12; *de Plantis verno tempore efflorescentibus*, Heidelberg, 1707, in-4; *de Plantis vergente æstate efflorescentibus*, ibid., 1707, in-4; *de Ove marino*, ibid., 1710, in-4; *de Lithotomia*, ibid., 1710, in-4; *de Fœtûs Extractione ex utero*, ibid., 1715, in-4. — Guill.-Bernard Nebel, fils du précéd., professeur de médecine à Heidelberg, a publié : *Dissertatio physica de Mercurio lucente in vacuo*, Bâle, 1719, in-4; *de partu tredecim est legitimo*, Heidelberg, 1731, in-4; *de Lethalitate vulneris pericardii*, ib., 1739, in-4.

NEBRISSENSIS (Antoine de LEBRIXA, plus connu sous le nom d'Æl. Antonius), littérat. espagnol, l'un des hommes les plus sav. de son S., né au commencem. de l'année 1444, à Lebrixa, ou Lebrija, dans l'Andalousie, a rendu à la littérat., à la jurisprud. et à la critique sacrée des services importans. Il obtint également des succès brillans dans la carrière de l'enseignem., à l'université de Salamanque, puis à celle d'Alcala; devint l'un des plus utiles collaborateurs de la Bible polyglotte, entreprise sous les auspices du cardinal Ximenes, et m. en 1522. Il a composé un gr. nomb. d'ouvr., tous fort rares. Nicol. Antonio, dans sa *Biblioth. hispano nova*, et Niceron, dans ses *Mém.*, tom. 33, n'en ont donné qu'une liste incomplète; on trouvera, dans le *Specimen biblioth. hispano-majansianæ*, des détails sur les différens ouvrages de Lebrixa, que le savant Mayans avait recueillis : nous citerons seulem. les princip. : *Introductiones lat.*, Salamanque, 1481, in-fol. (c'est le prem. ouvr. impr. dans cette ville); l'aut. y développe des vues nouvelles sur l'enseignem. de la langue latine; cette grammaire a été refondue par La Cerda, et réimp. sous le nom de son prem. aut.; *Grammatica sobre la lengua castellana*, ibid., 1492, in-4; c'est la prem. grammaire qui ait paru dans cette langue; *Lexicon latino-hispanicum, et hispano-latinum*, ibid., 1492, 2 vol. in-fol., Madrid, 1683, in-fol.; ce dictionnaire, le prem. qu'aient possédé les Espagnols, a été surpassé depuis long-temps; *Juris civilis lexicon*, Salamanque, 1506, in-fol. Cet ouvr. a mérité à son aut. le titre de prem. restaurateur du droit civil, et a été réimpr. à Paris, 1549, in-8, avec un commentaire de François Jamet; *Lexicon artis medicamentariæ*, Alcala, 1518, imprimé à la suite du traité de Dioscoride, revu par Lebrixa : ce lexique indiquait aux jeunes gens les ouvrages qu'ils devaient étudier, et les mettait en garde contre les empiriques si communs à cette époque; *Rerum à Fernando et Elisabethâ gestarum Decades duæ*, etc., Grenade, 1545, in-fol.; *Reglas de ortografia en la lengua castellana*, publ. par Mayans, Madrid, 1736, in-8, et regardé comme le meilleur ouvrage que l'on ait sur cette partie de la grammaire. On trouvera dans les *Mélanges* de Chardon de La Rochette, une notice sur Lebrixa, extraite d'un *éloge* écrit par J.-B. Muñoz et couronné par l'acad. roy. de Madrid en 1796.

NECHAO, ou **NECHOS**, nom de deux rois d'Egypte, dont le premier commença à régner vers l'an 691 avant J.-C., et fut tué 8 ans après par Sabacos, roi d'Ethiopie, dans un combat. Il eut pour successeur Psammeticus, son fils. — Nechao II monta sur le trône vers l'an 617, fit la guerre à Nabopolassar, roi d'Assyrie, défit Josias, roi de

Juda, qui voulait s'opposer au passage de son armée, étendit ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate, et fut vaincu ensuite par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Ce roi m. vers l'an 600, av. J.-C.

NECKER (Noël-Joseph), botaniste du 18e S., né dans la Flandre en 1729, se fit recevoir doct. en médec. à l'université de Douai, fut successivement botan. de l'électeur palatin, historiographe du palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire au collége de médec. de Nanci, et memb. de plus. acad. Il m. à Manheim en 1793. On a de lui les ouvr. suivans : *Deliciæ Gallo-Belgicæ sylvestres..... cum animadversionibus secundùm principia linnæana*, Strasbourg, 1763, 2 vol. in-12; *Methodus muscorum*, Manheim, 1771, in-8; *Physiologia muscorum*, ibidem, 1794, in-8; trad. en franç. sous le titre de *Physiologie des corps organisés*, ou *Examen analytique des animaux et des végétaux comparés ensemble*, etc. Bouillon, 1775, in-8; *Eclaircissemens sur la propagation des filicées en général*, Manheim, 1775, in-4; *Histoire naturelle du tussilage et du petasite*, dans le tom. 4 des *actes* de l'académie élect. palatine de Manheim; *Traité sur la mycitologie*, ou *Discours sur les champignons en général*, Manheim, 1788, in-8; *Elementa botanica*, Neuwied, 1690, 3 vol. gr. in-8, ouvr. estimé, suiv. Willemet, aut. d'une *notice* sur N.-J. Necker, insérée dans le *Magasin encyclop.*, 2e ann., tom. 1er.

NECKER (Jacques), ministre des finances et principal ministre d'état sous Louis XVI, né à Genève en 1732, vint de bonne heure à Paris et y fit une fortune brillante comme associé de la maison Thélusson. Nommé résident de la républiq. de Genève à la cour de France, il eut, avec le duc de Choiseul, des rapports qui le firent connaître avantageusement : bientôt il fut appelé au syndicat de la compagnie des Indes françaises; mais tous ses efforts ne purent en prévenir la destruct. en 1770. Des écrits qu'il publ. à cette époque, et dans lesquels il se montrait fortement préoccupé des intérêts et des besoins du peuple, prouvèrent qu'il était en état d'occuper un haut rang dans l'administration des finances; il y fut appelé en 1776, au moment où le crédit publ. était fortement ébranlé par l'appréhension de la guerre d'Amérique. D'abord directeur du trésor et conseiller adjoint au contrôleur-génér. Tabourcau, puis directeur génér. des finances, il sentit que la publicité des ses opérations, l'ordre et le désintéressement pouvaient seuls rétablir le crédit sur des bases durables : il réussit à enrichir le trésor tout en soulageant les peuples par l'abolition ou la diminution de plus. impôts, tels que ceux du droit de main-morte et de la taille : enfin il créa, en 1778, des assemblées provinciales, qui devaient s'introduire successivem. dans les diverses provinces de France, et ranimer la confiance publique. Après 5 ans de ministère, Necker présenta à la France un état de finances, où la recette annuelle excédait de 10 millions la dépense ordinaire : mais on lui reprocha d'avoir publ. le résultat de ses opérations; des intrigues de cour le décidèrent à quitter le ministère en 1781, il emporta avec lui les regrets univers. : sa retraite fut regardée comme une calamité. Après de malheureux essais pour le remplacer, on le rappela à une époque où la pénurie du trésor, le discrédit des effets publics, l'exil du parlement, l'agitation des provinces, la disette des vivres, menaçaient déjà l'existence de la société. A peine avait-il repris le maniem. des affaires que l'ordre se rétablit; mais des conseils secrets lui enlevaient la confiance du roi, et 10 mois après il reçut l'ordre de sortir du royaume sans éclat. Son départ fut le signal d'un soulèvement, de l'incendie des barrières, du siége et de la prise de la Bastille. La cour se vit forcée de le rappeler; son retour fut pour lui un véritable triomphe : mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pourrait résister au parti qui voulait le perdre. Il essaya vainement de déterminer le roi à user des débris de son pouvoir pour ralentir les progrès de la révolut. Perdu dans l'esprit de la cour qui ne lui pardonnait pas son attachement à la monarchie constitutionnelle, attaqué par les jacobins qui traitaient sa fidélité au roi d'*apostasie liberticide*, Necker demanda sa retraite, quitta Paris en 1790, se retira à Coppet, en Suisse, et ne cessa de s'occuper des intérêts financ. de la France jusqu'à sa m., arrivée en 1804. Ses *Œuvres complètes*, réunies en 15 vol. in-8, ont été publ. par son petit-fils, le baron de Staël-Holstein, Paris, 1821; elles sont précédées d'une *notice* sur sa vie par l'édit. On trouve à la fin du dernier volume la liste chronologique des écrits de Necker. — Necker (Susanne Curchod de Nasse, dame), femme du précéd., auquel elle s'était unie, en 1764, à l'âge de 25 ans, descendait d'une ancienne famille de Provence, que la révocation de l'édit de Nantes avait obligée à se retirer en Suisse. Elle avait été élevée comme aurait pu l'être un homme destiné à la carrière des sciences et des lettres; elle possédait très-bien les langues anciennes et modernes, et se plaisait à réunir autour d'elle les hommes de lettres les plus distingués de son temps. Pendant les deux ministères de son mari, elle profita de sa position pour répandre des bienfaits continuels; elle réforma les abus qui s'étaient introduits dans les prisons, ainsi que dans les hôpitaux, et fonda, à Paris, un hospice qui porte son nom. Après la retraite de M. Necker en Suisse, elle publ. en 1794, des *Réflexions sur le divorce*, et m. la même année, laissant plus. autres écrits que son mari a recueillis en 5 vol., sous le titre de *Mélanges*. — Necker (Charles-Frédéric), père du ministre des finances, m. en 1760, professa le droit civil à Genève; on a de lui 4 *Lettres sur la discipline ecclésiastique*, et une *Description du gouvernement du corps germanique*.

NECKHAM, NECKAM, ou NEQUAM (Alex.), théologien angl., abbé de Cirencester, m. en 1217, est aut. de plus. *traités* MSs. de théologie, de philosop. et de morale, conservés dans plus. bibliothèques anglaises, ainsi que plus. pièces de poésie du même aut., parmi lesquelles on cite les deux pet. poèmes *de Laude sapientiæ divinæ*, et *de Vitâ monastica*.

NECTAIRE, en lat. *Nectarius*, patriarche de Constantinople, remplaça sur ce siége St.-Grégoire de Nazianze en 381, m. en 392, et eut pour succ. St-Jean-Chrysostôme. On lui attribue un *Sermon sur l'aumône et le jeûne*, impr. en grec, Paris, 1554, in-8; trad. en latin et publ. la même année dans le même format.

NECTAIRE, patriarche de Jérusalem au 17e S., après la m. du patriarche Paisius, ne garda ce siége que peu d'années, abdiqua à cause de son grand âge, et m. à Jérusalem en 1668. On a de lui : *Confutatio imperii papæ in ecclesiam*, Londres, 1702, in-8, trad. du grec en lat. par Pierre Alix, ministre calviniste; un *Écrit* en grec *contre les principes de Luther et de Calvin sur l'Eucharistie*, trad. en lat. et publ. en grec et en latin, par Eusèbe Renaudot, Paris, in-4, 1709, avec les *Homélies* de Gennadius sur l'eucharistie, des notes et un abrégé de la *Vie de Nectaire*.

NECTANEBUS, NECTANCHIS ou NECTANEBO, roi d'Egypte monta sur le trône vers l'an 375, av. J.-C., et m. assass. par Tochos ou Tnos, après un règne de 12 ans. — Nectanebus II, petit-fils du précédent, fit alliance avec Agésilas, roi de Sparte, fut défait par Artaxerces-Ochus roi de Perse, et s'enfuit en Ethiopie où il m. vers l'an 350, av. J.-C. C'est à cette époq. que l'Egypte devint tributaire de la Perse.

NEDEY (Anatole-François), chirurgien français, né à Besançon en 1730, s'appliqua particulièrement à l'art des accouchemens, fut nommé démonstra-

teur au collége de chirurgie puis attaché, comme chirurg. en chef, à l'un des hôpitaux milit. de sa ville natale, où il m. le 8 août 1794, victime du typhus qui régnait à cette époq. On a de lui : *Principes sur l'art des accouchem.*, par demandes et réponses, Besançon, 1793, in-8, et quelques autres ouvr. restés en MSS, entre les mains de son fils aîné, médecin à Vesoul.

NEDJM-EDDIN-AYOUB (Melik el Saleh), sultan d'Egypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, se fit proclamer l'an 637 de l'hégire. (1240 de J.-C), après avoir vaincu son frère Melik el Adel II, et son cousin, Melik el Djawad Younas, qui voulaient démembrer l'empire. Il régna 10 années, pend. lesquelles il fut occupé à des guerres continuelles, et m. en 647 (1249), à l'âge de 44 ans, laissant l'Egypte ouverte à St-Louis. On attribue à ce prince l'établissement de la milice des Mamlouks.

NÉE de LA ROCHELLE (Jean), avocat et subdélégué à Clamecy en Nivernais, où il était né en 1692 et où il m. en 1772, a composé des poésies légères insérées dans *le Mercure*, et différens ouvr. d'histoire et de jurisprud., entre autres les suiv. : *Mémoire pour servir à l'hist. du Nivernais et du Donziois*, avec 4 dissert. ; 1° sur les servitudes en Nivernais ; 2° sur les maladreries et léproseries du Nivernais ; 3° sur le flottage des bois ; 4° sur la forclusion, Paris, 1647, in-12 ; *Coutume du comté et du bailliage d'Auxerre*, avec un commentaire, ibid., 1749, in-4 ; *le maréchal de Boucicaut*, nouvelle histor., 1718, in-12 ; *le Czar Démétrius*, hist. moscovite, Paris, 1716 et 1717, ou La Haye, 1716, in-12 ; *La duchesse de Capoue*, nouv. italienne, Paris, 1732, in-12.

NEEDHAM (Marchamont), publiciste anglais, né en 1620, à Burford dans le comté d'Oxford, entreprit en 1643 un journal hebdomadaire intitulé *Mercurius britannicus*, et rédigé avec un ton de véhémence qui donna à l'aut. la réputat. d'un des plus utiles défenseurs des libertés publiques. Il se jeta ensuite dans le parti de la cour et publ. son *Mercurius pragmaticus*, pamphlet périodique qui exaspéra au plus haut point la haine des presbytériens : plus tard, il revint à la secte des indépendans, et publ. dans leurs principes, son *Mercurius politicus*, qui paraissait depuis onze ans, lorsqu'un ordre du conseil d'état le supprima en 1660. Depuis la restauration de Charles II, Needham se livra à la médecine et passait, parmi les non-conformistes, pour un habile praticien, lorsque la m. l'enleva en 1678. On a de lui : une trad. du *Mare clausum* de Selden, augm. de nouvelles preuves à l'appui des droits de l'Angleterre à l'empire de la mer, Londres, 1652 et 1662 ; un *Discours touchant la supériorité d'un état libre sur le gouvern. monarchique*, 1660 et 1767 ; cet écrit d'abord impr. dans le *Mercure politique*, a été traduit en 1791 par Théoph. Mandar et publ. avec des notes de J.-J. Rousseau : Mably, de Bossuet, Condillac, Montesquieu, Burlamaqui ; on a, en outre de Needham un écrit intit. *Medela medicinæ*, 1665, ouvrage rempli de paradoxes que Jr Twisden et Robert Sprackling ont réfutés, le 1er dans sa *medicina veterum vindicata*, et le 2e dans sa *Medela ignorantiæ*.

NEEDHAM (Jean-Turberville), physicien angl., membre de la soc. roy. de Londres et associé de l'Acad. des sciences de Paris, né à Londres en 1713, m. en 1781 à Bruxelles où il avait été appelé par l'impératrice Marie-Thérèse, pour l'organisation de l'acad. de cette ville, est connu par ses observat. microscopiques consignées dans ses propres écrits et dans ceux de Buffon dont il a partagé les recherc. sur les animaux spermatiques et infusoires. Il avait des idées étendues, mais il manquait de méthode et de clarté. On a de lui les ouvr. suiv. : *New microscopical Discoveries*, etc. Londres, 1745, trad. en franç. sous le tit. de *Découvertes faites avec le microscope*, Leyde, 1747, in-12, et Paris, 1750, in-12, avec des augment. et 7 planc. ; *Recherches phys. et métaphys. sur la nature et la religion, et nouv. Théorie de la terre*, Paris, 1769, in-8, à la suite des *Nouvelles Recherc.* de Spallanzani, sur les découvertes microscopiques ; *Idée sommaire ou Vue génér. du système physique et métaphysique de Needham sur la génération des corps organisés*, Bruxelles, 1781, différens *mém.* et *observat.* physiques, insérées dans le recueil de l'acad. de Bruxelles ainsi que dans les *Transactions philos.* et des *lettres* contre Voltaire, faisant partie d'une *collect.* sur des miracles publ. à Neufchâtel, 1767, in-8.

NEEFS (Pierre), peintre flamand, né à Anvers vers l'an 1680, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective, et s'appliqua à peindre des intérieurs d'église. Il avait d'ailleurs peu de dons pour la figure, et celles que l'on voit dans ses tableaux les plus estimés sont de Van-Tulden et de Teniers. On ignore l'époque de sa m.

NEEL (Louis-Balthasar), écriv. franç., né à Rouen et m. dans la même ville en 1754, est aut. des ouvr. suiv. : *Voyage de Paris à St-Cloud par mer, et retour de St-Cloud à Paris par terre*, très-souvent réimp. ; *Histoire du maréchal de Saxe*, Mitau 1752, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Louis, duc d'Orléans* (m. en 1752), un vol. in-12.

NEER (Eglon Van der) peintre holland., né à Amsterd. en 1623, m. à Dusseldorf en 1706, a laissé quelq. tableaux d'histoire et des paysages estimés.

NEERCASSEL (Jean de), évêq. de Castorie, né à Gorcum en 1623, entra d'abord dans la congrégat. de l'oratoire, enseigna la philosophie et la théologie à Malines, puis à Cologne ; il fut ensuite provicaire apostolique sous M. de la Torre, coadjut. de M. Catz, enfin success. de ce prélat au siége de Castorie, en 1684, et m. à Zwol, en Over-Yssel, en 1686. On a de lui plus. ouvr. parmi lesquels on cite particulièrement les suiv. : *Amor pœnitens de recto usu clavium*, Emmerick, 1683, 1 vol., in-12, trad. en franç. par l'abbé Guilbert, Utrecht, 1741, 3 vol. in-12. *Tractatus de sanctorum et præcipuè B. Mariæ Virginis cultu*, Utrecht, 1674, in-8 ; trad. en franç. par Leroi, abbé de Haute-Fontaine, Paris 1679, in-8, ainsi que cet autre : *Tractatus de lectione scripturarum*, etc., 1677, in-8 ; un traité de l'*Affermissement dans la foi*, et *la consolation dans les persécutions*, Bruxelles, 1670, in-8, en hollandais ; et des *lettres* à Bossuet, impr. avec la correspond. de ce dernier.

NEESSEN (Laurent) théolog. flamand, mort chanoine de la cathédrale de Malines, en 1679, a laissé une *théologie* en lat., publ. à Lille, 1693, 3 vol. in-fol.

NEFI-OGLOU ou OGLI, en français, *fils de l'exilé*, ainsi nommé parce que son père avait été banni par le gr. vézyr Achmet Kiuperli, sous Mahomet IV, né dans le 17e S. fut un des musulmans les plus éclairés de son temps ; il possédait le lat., l'arabe, les sciences et toutes les parties de la littérature de son pays. Il exerça long-temps une gr. influence sur le reis-effendi Rami-Mehemet, fut l'un des princip. moteurs de la paix de Carlowitz, et se fit, auprès de ses concitoyens, la réputat. d'un prophète, pour avoir prévu la catastrophe que préparaient les fautes de Mahomet IV.

NEGELEIN (Joachim), sav. théologien et numismate, né à Nuremberg en 1675, entra dans les ordres, fut attaché en 1701 à la maison des orphelins de Nuremberg, nommé en 1709, diacre de l'église St-Laurent, puis pasteur de l'église Ste-Marie, et enfin chargé, en 1722, au collége de St-Egide, d'une chaire d'éloquence, de poésie et de littérature grecque, qu'il conserva jusqu'à sa m., en 1749. On a de lui : une trad. allemande du *Thesaurus numismatum modernorum hujus sæculi*

cum int. et german. explicationes (en société avec Melchior Kornlein), Nuremberg, 1701-1710, 21 part. en 3 vol. in-fol. fig.; un liv. intit. : *Ulysses litterarius sive oratio de singularibus et novis quibusdam in orbe litterato*, ibid., 1726, in-8, auquel il a joint l'*Ulysses scholasticus*, de Gaspar Dornau, et la harangue de Gasp. Hofmann *de Barbaris imminente*.

NEGRI (François), grammairien italien, né à Venise vers le milieu du 15e S., embrassa la carrière ecclésiastique, professa la grammaire et les belles-lettres dans sa patrie et à Padoue, fut ensuite protonotaire apostolique, et m. vers l'an 1520. On a de lui : *de conscribendis Epistolis*, Padoue, 1488; quelq. autres écrits sur la grammaire, etc., sur lesquels on peut consulter les *Scrittori veneziani* du P. D. Agostini, tome 2, pag. 473.

NEGRI (Virginie), appelée aussi *Angélique-Paule-Antoinette*, noms qu'elle avait pris à son entrée en religion dans le couvent des *Angéliques de St-Paul converti* à Guastalla, née à Milan au commencement du 16e S., avait une éloquence naturelle dont elle se servit avec succès pour la conversion des pécheurs. Elle m. en odeur de sainteté en 1555, âgée de 47 ans. On a d'elle des lettres qui ont été publ. avec sa vie sous le titre suiv. : *Lettere spirituali della devota e religiosa Angelica, etc.; Vita (della medesima) raccolta pel Giovan.-Batista Fontana de' Conti*, Rome, *in ædibus pop. Rom.* 1576.

NEGRI (Jean-François), littérat., né à Bologne en 1593, cultivait à la fois la peinture, l'architecture et les lettres. Après avoir visité les principales villes de l'Italie, il revint dans sa patrie, contribua, en 1640, à la fondation de l'acad. des *Indomiti* dont les prem. assemblées avaient lieu chez lui, et m. en 1659. On a de lui une *traduct. de la Jérusalem délivrée*, en idiôme bolonais, Bologne, 1628, in-fol. (les 12 prem. chants seulem., et 34 stances du 13e ont été publ.); *Prima crociata, ovvero lega di milizie cristiane liberatrice del sacro Sepolcro*, ibid., 1658, in-fol.; *Basilica Petroniana ovvero vita di S. Petronio, con la descrizione della chiesa*, etc., ibid., 1680, in-4; et quelques autres ouvr. MSs. — Negri (Alexandre), fils du précéd., protonotaire apostolique et chanoine de St-Pétrone à Bologne, m. en 1661, s'était appliqué à l'étude des monumens antiques de Rome et de Bologne, ainsi qu'à l'explication des inscriptions qui s'y trouvent gravées. Il a publ. sur ce sujet les dissertations suiv. : *Maniliani Bononiensis monumenta historico-mystica latina*, — *Epistola de vetustissimâ lapidea cujusdam inscriptionis erasione*, etc; *Ad præsidiarum aquæductum Lucii Publicii Asclepii villici investigatio; Ælia Lelia Crispis*; elles ont été ins. dans les *Marmora falsinea* du comte Malvasia, Bologne, 1690, in-4.

NEGRI (François), savant ecclésiastique de Ravenne, au 17e S., entreprit des voyages pénibles dans les pays du nord, pour étudier les mœurs, les usages, les rites religieux, et connaître l'état de la civilisation des peuples de cette contrée. Après avoir visité le Danemarck, la Suède, la Norwège et la Finlande, il revint en Italie en 1666, se chargea du gouvernement d'une paroisse dans sa patrie, et m. en 1698. Ses lettres, dans lesquelles il rend compte de tout ce qu'il avait observé, ont été impr. sous le titre suiv : *Viaggio settentrionale diviso in otto lettere*, Forli, 1701, in-4; on y a joint, ses *Annotazioni sopra la storia di Olao magno*; Negri est en outre aut. d'un *Discorso pratico della viverezza dovuta a sacri templi, ed el modo più facile ed efficace per conseguirla*, Venise, 1688. Sa *Vie*, écrite par Gian-Francesco Vistoli, a été impr. avec le *Viaggio*.

NEGRI (Jules), biographe, né à Ferrare en 1648, entra dans la société des jésuites, s'occupa pendant presque toute sa vie à rassembler des notes sur les écrivains florentins des cinq dern. S., et m. dans sa ville natale en 1720. Ses confrères mirent la dernière main à son travail et le publ. sous le titre suiv. : *Istoria degli scrittori fiorentini*, Ferrare, 1722, in-fol. On trouve des détails sur la vie et caractère de Négri dans une *Lettre de Baruffaldi*, impr. dans le 34e vol. du *Giornale de' letterati d'Italia*. — Negri (Pierre), peintre vénitien, m. vers la fin du 17e S., a laissé plus. tabl. estimés, parmi lesquels on cite une *Agrippine mourante* qui fait partie de la galerie de Dresde.

NEGRI (Salomon), en arabe *Soleymân Alnasri*, prêtre de l'église grecque, originaire de Damas, fut envoyé en France par les jésuites missionnaires qui avaient conçu l'espoir de le convertir à la foi catholique. Après avoir suivi les cours de Sorbonne à Paris et s'être perfectionné dans la connaissance de l'arabe sous Michaëlis, Négri voyagea en Italie, en Hongrie, il se rendit ensuite à Constantinople, à Venise, à Rome, et enfin à Londres, où il obtint une place d'interprète pour les langues orientales et où il m. en 1729. On a de lui : un Recueil de stances arabes, trad. en latin par Rostgaard et publ. avec des notes par Christian Kall, sous le titre suivant : *Arabum philosophia popularis, sive gnomologia nova proverbiorum*, Copenhague, 1764, in-8; une version arabe et syriaque d'une homélie du pape Clément XI (*v.* Pfaff, *Introd. in hist. theol.*, etc.); quelques opuscules détaillés par Rotermund dans le supplément au dictionn. de Joecher; et une édit. de la version arabe des quatre évangiles et des pseaumes qui avait été faite par Athanase, patriarche grec d'Antioche. La *Vie* de Négri, écrite par lui-même, a été publ. par Anast. Freudenhausen sous le titre de *Memoria Negriana*, Halle, 1764, in-4.

NEGRISOLI (Antoine-Marie), littérat. ital., né à Ferrare dans le 16e S., est aut. d'une traduction italienne, en vers libres, des *Géorgiques* de Virgile, impr. à Venise, 1543, 15[illegible]-8. — Plus. autres individus de cette même famille, sont mentionnés comme médecins et aut. de plus. ouvr. de médecine (oubliés aujourd'hui), dans le *Dictionn. de médecine* d'Eloi, et dans les *Biographies italiennes*.

NEGRO ou NEGRI (François), littérat. ital., né à Bassano au commencement du 16e S., entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, bientôt après il adopta les principes de la réforme, se retira en Allemagne et assista à la fameuse diète d'Augsbourg. Craignant les persécutions que ses opinions pouvaient lui attirer, il voyagea pendant plus. années, finit par se retirer à Chiavenne, ville des Grisons, y ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes, fut chargé des fonctions du pastorat et m. dans cette ville en 1560. On a de lui : *Rudimenta grammatica ex auctoribus collecta*, Milan, 1564, réimpr. sous le titre de : *Canones grammaticales*, Poschiavo, Landolf, 1555, in-8; *Ovidii metamorphosis in epitomen phaleucis versibus redacta*, Zurich, 1542, Bâle, 1544; *Tragedia del libero arbitrio*, (Genève), 1546, in-4, et 1550, in-8; trad. en franç., sous le titre de *la Tragédie du roi franc-arbitre*, (Genève) 1548, in-8; Villefranche (Genève), 1559, in-8; *Rhetia sive de situ et moribus Rhætorum libellus*, Bâle, 1547, in-4; *de Fusini Faventini ac Dominici Bassanensis morte, brevis historia*, Chiavenne, 1550, in-8. Il a publ. sous le titre de *Turcicarum rerum commentarii*, Paris, 1538, in-8, une traduct. de l'ouvr. de Paul Giovio.

NEGRONI (Jules), jésuite, né à Gênes vers le milieu du 16e S., m. vers 1630, a laissé quelq. ouvr. ascétiques, oubliés aujourd'hui, et un panégyrique (*Orazione in lode*) de St Charles-Borromée, prononcé le 2 nov. 1602 dans la cathédrale de Milan, ibid., 1603, in-4. — J.-B. Négroni, né en Corse dans le 18e S., a laissé quelq. écrits, mentionnés dans la *Bibliath. volante* de Cinelli.

NEHEMIA (Abraham), juif portugais, méd. du 16e S., n'est guère connu que par l'ouv. suiv. publ. sous son nom : *Methodi universalis medendi per sanguinis missionem et purgationem libri duo*, etc., Venise, 1591, 1604, in-4.

NEHEMIE (Bible), juif, captif en Perse dans le 5e S. av. J.-C., s'acquit la faveur d'Artaxerces, dit Longuemain, roi de Perse, dont il était échanson, obtint de ce prince la permission d'aller relever le temple de Jérusalem, et termina cette grande entreprise en 454 av. J.-C., malgré les oppositions des ennemis de sa nation. Il gouverna ensuite le peuple hébreu pend. près de 20 ans, avec une grande sagesse, et m. en l'an 430. On lui attribue le second livre d'Esdras.

NEIPPERG ou NEUPERG (Guill.-Reinhard, comte de), feld-maréchal autrichien, né en 1684, entra au service en 1702, obtint en 1717, le grade de colonel d'infanterie, se distingua aux affaires de Temeswar et de Belgrade et quitta le service pour être chargé de l'éducation du duc François-Etienne, depuis empereur François Ier. En 1730, on le nomma au commandement de la forteresse de Luxembourg, et en 1733 on l'envoya en Italie avec le grade de feld-maréchal. Quelques années après il fit la campagne de Hongrie contre les Turks, se distingua au combat de Kornea en 1738, couvrit la retraite de l'armée autrichienne après la bataille de Grocka et reçut de pleins-pouvoirs pour négocier la paix. Lors de la guerre de la succession de Bavière, Neipperg fut mis à la tête de l'armée de Silésie; ayant été blessé à la bataille de Molwitz, en 1742, il se retira en Moravie, alla ensuite remplacer le duc d'Aremberg dans les Pays-Bas et prit part à la bataille de Dettingen. Il se retira dans son gouvernem. de Luxembourg en 1743, fut appelé à Vienne en 1753 pour entrer au conseil de guerre, et m. dans cette ville en 1774. — Neipperg (Léopold, comte de), fils du précéd., chambellan autrichien et ambassadeur d'Autriche à Naples, né en 1728, m. à Schweiger près de Heilbronn en 1792, a publ. des pièces histor. intéressantes pour l'hist. du temps, sous le titre suiv. : *Hist. fondée sur les documens originaux, de toutes les transactions relatives à la paix conclue le 18 septembre 1738 entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte ottomane*, Francfort et Leipsig, 1790, in-8. On lui doit l'invention d'une machine à copier les lettres qu'il nomma le *Copiste-Secret* et dont il publia la description, Vienne, 1764, in-4 avec 6 fig. in-fol.

NELIS (Corneille-François de), évêq. d'Anvers, un des prem. membres de l'acad. des sciences et belles-lettres de Bruxelles, né à Malines en 1736, m. en 1798, à Parme dans le couvent des Camaldules où il s'était retiré en 1794, lors de l'invasion de son diocèse par l'armée française, a laissé, sur plus. points d'histoire et de morale, des dissertat. qui l'ont fait connaître avantageusem. comme littérateur : plus. de ses ouvr. sont restés MSs. Parmi ceux qui ont vu le jour nous citerons : *l'Aveugle de la Montagne*, Parme, Bodoni, 1795, in-4; et Rome, 1796, in-4; *de Historiâ Belgicâ et ejusdem scriptoribus principes commentatio*, Parme, 1795, in-8.

NELLER (George-Christophe), chanoine de Trèves, doct. en droit, né en Franconie en 1709, m. à Trèves en 1783, a laissé un gr. nombre de dissertations, sur les droits de l'église de Trèves, sur les monnaies de ce même pays, et autres sujets.

NELLI (Jean-Baptiste), célèbre architecte florentin, né en 1661, m. en 1725, après avoir rempli dans sa patrie des fonctions distinguées, telles que celles de sénateur, de directeur des ponts et chaussées, etc., a laissé plus. ouv. MSs., entre autres une *Vie de Galilée*, plus étendue que celle de Brenna et dont Tiraboschi souhaitait la publicat. : on a pub. ses *Discorsi di architettura*, Florence, 1753, in-4, précédés de sa vie. On y trouve une fort bonne descript. de la cathédrale de Florence. — Un autre Nelli (Baptiste-Clément), de la même famille que le précéd., est aut. des *Plans et Élévations* de la même cathédrale, imp. à Florence, 1755, et qui ont été quelquefois attribués par erreur au précédent.

NELSON (Robert), écrivain anglais, qui a mérité, par le caractère de ses ouv. et sa conduite dans le monde, le surnom de *Pieux*, né à Londres en 1656, voyagea en France et en Italie, et m. à Kensington en 1714. On a de lui plus. ouv., tous sur des sujets religieux, dont on trouvera les tit. dans l'*Universal historical Dictionary*, etc., de G. Crébb. — Nelson (Valentin), ministre anglican, né dans le comté d'York en 1671, m. en 1724, a laissé un recueil de *sermons* estimés. — Nelson (Samuel), journaliste, né en 1759, dans le comté de Down en Irlande, rédigeait à Belfast une feuille périodique intit. l'*Astre du Nord*, lorsqu'il fut arrêté en 1796 et enfermé au fort George d'où il ne sortit qu'en 1802, pour s'exiler volontairem. en Amérique, où il m. quelque temps après.

NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, né dans le comté de Norfolk en 1758, s'embarque dès l'âge de 12 ans sur un vaisseau de guerre commandé par l'un de ses oncles, et donna bientôt des preuves d'une force de caractère qui firent présager ce qu'il deviendrait un jour dans une carrière dont sa constitution délicate semblait d'abord devoir l'éloigner. Chargé, à 14 ans, du commandem. d'un cutter à la station de Chatam, le jeune Horace explora les bancs de la Tamise, navigation difficile et périlleuse qui le rendit très-habile dans la manœuvre. En 1773 il fut employé dans l'expédition envoyée au pôle nord, sur la demande de la société royale de Londres. Il se fit remarquer pendant la campagne par plus. traits d'intrépidité. Au retour de cette expédition, Nelson partit pour les Indes orientales, sur un cutter de 20 canons, faisant partie de l'escadre aux ordres de l'amiral Edward Hughes, revint peu de temps après en Angleterre pour rétablir sa santé, et en repartit presque aussitôt (1776) sur une frégate, destinée pour les Indes occidentales. Nommé enseigne de vaisseau, il reçut successivem. le commandem. de plus. bricks ou corvettes. Etant mouillé dans la rade d'Elseneur en 1781, il y acquit cette grande connaissance des côtes de Danemarck, dont il retira plus tard de si grands avantages. A la paix de 1783, il fut mis en demi-solde, passa en France, et se fixa à St-Omer, où il resta près d'un an. En 1784 il fut nommé, sans qu'il eût sollicité, au commandem. du *Boréas*, corvette de 28 canons destinée à la station des îles sous le Vent; et c'est à sa fermeté, à la stricte exécution des instructions qu'il avait reçues, que la Grande-Bretagne dut l'*acte d'enregistrement*, mesure si favorable à son commerce. Au mois de janvier 1793, un ordre de l'amirauté appela Nelson (alors marié et retiré avec demi-solde dans le comté de Norfolk) au commandement du vaisseau l'*Agamemnon*, qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Hood (*v.* ce nom), destinée à agir contre la France. Envoyé à Naples pour hâter l'envoi des troupes de ce pays qui devaient former la garnison de Toulon, alors livré aux Anglais, Nelson commença alors sa liaison avec la fameuse lady Hamilton (*v.* ce nom), et après avoir rempli sa mission, rejoignit l'amiral Hood, qui, forcé d'évacuer Toulon, s'était rendu devant Bastia. Il contribua à la prise de cette ville, à celle de Calvi, et prit une part très-active et très-honorable au combat du 13 mars 1795, livré par l'amiral Hotham à l'escadre française sous les ordres du contre-amiral Martin. Deux ans après (janvier 1797), il vint joindre l'amiral sir John Jervis, à la hauteur du cap St-Vincent, ayant le commandem. du vaisseau le *Captaine*, et coopéra puissamm. au succès du combat livré à la flotte es-

pagnole sous le [illegible] le l'amiral D. Jos. de Cordova. C'est à c[illegible] se qu'il fut élevé au grade de contre-am[illegible] cé en même temps chevalier du [illegible] peration dont il fut chargé co[illegible] ut une expédit. contre l'île [illegible] ntreprise échoua, et Nelson [illegible] hon qui lui fracassa le bras [illegible] t néc[illegible] l'amputation. De retour en Angleterre, il [illegible] comblé d'honneurs et de récompenses. Réta[illegible] sa blessure, il reçut l'ordre de rejoindre l'amiral Jervis, nommé alors lord-comte St-Vincent, qui venait d'être envoyé dans la Méditerranée. Chargé par le command. en chef de surveiller l'armement qui se faisait alors dans le port de Toulon, Nelson fut contraint par un coup de vent de relâcher en Sardaigne, et il ne put joindre la flotte française que lorsqu'elle était mouillée dans la baie d'Aboukir. La victoire qu'il remporta sur ce champ de bataille est une des plus décisives qui aient été obtenues en mer depuis l'invention de la poudre, puisque de treize vaisseaux français deux seulement purent échapper. Ce succès plaça l'amiral anglais au faîte de la gloire. Le roi d'Angleterre le créa baron du Nil et de Burnham-Thorpe, son lieu de naissance, en lui assignant une pension de 2,000 liv. sterling, reversible à ses héritiers jusqu'à la 3e génération. La compagnie des Indes lui vota un don de 10,000 liv. sterl. Après cette expédition, l'amiral anglais se rendit à Naples; mais au bout de quelq. mois passés en plaisirs et en festins, dans l'enivrement d'une passion déshonorante qui éteignait dans le cœur du vainqueur d'Aboukir les affections les plus sacrées, il fut forcé, par suite de l'invasion des Français dans les états napolitains, de conduire le roi, la reine et la cour à Palerme. Toutefois cet éloignem. ne fut pas de longue durée : les Français ne tardèrent pas à évacuer Naples. Les partisans de la nouvelle révolution avaient obtenu du cardinal Ruffo, commandant en chef de l'armée royale, une capitulation qui leur assurait l'inviolabilité de leurs propriétés et de leurs personnes; mais Nelson annula ce traité, traita les capitulés comme des rebelles, et en fit périr les plus marquans par la main du bourreau. Le roi de Naples approuva la conduite sanguinaire de l'amiral anglais, le créa duc de Bronte et le combla de richesses. Au commencem. de 1801, Nelson, alors vice-amiral, fut nommé command. en second de la flotte envoyée par le gouvernem. britanniq. dans la Baltique pour dissoudre l'alliance qui venait d'être conclue entre la Russie, la Suède et le Danemarck. Nelson commandant l'avant-garde dans l'action qui eut lieu avec la flotte danoise devant Copenhague, obtint seul tout l'honneur du combat, l'amiral en chef Parker, par sa position, n'ayant pu y prendre part. Nelson fut fait vicomte en récompense de sa conduite en cette circonstance mémorable. Sa dern. expédit., pendant cette guerre, fut une attaque infructueuse contre l'armem. préparé dans le port de Boulogne en 1801. Lors de la rupture du traité d'Amiens, Nelson fut nommé commandant en chef de la flotte de la Méditerranée, et tint bloquée, pendant deux ans, l'escadre franç., alors réunie dans le port de Toulon. Toutefois l'amiral Villeneuve sut échapper à cette surveillance et appareilla de Toulon avec 11 vaisseaux de ligne, 7 frégates et 2 bricks, le 18 janvier 1805, pour aller opérer sa jonction avec l'escadre espagnole au Férol. Nelson, après avoir long-temps cherché l'escadre française dans la Méditerranée, arriva enfin, le 29 sept., devant Cadix, où se trouvait en rade la flotte combinée, forte de 33 vaisseaux, dont 18 français et 15 espagnols. Après diverses évolutions les deux armées se formèrent en présence, à la hauteur de Trafalgar, le 21 octobre. Nelson disposa sa flotte sur deux colonnes, se mit à la tête de la prem., composée de 12 vaisseaux, et confia le commandement de la seconde, qui était de 15, au vice-amiral Collingwood. Le combat s'engagea à midi, après que Nelson eut fait hisser à bord de son vaisseau amiral ce signal, devenu depuis si célèbre : « *L'Angleterre compte que chacun fera son devoir.* » Les Anglais remportèrent la victoire; mais ils achetèrent leur triomphe par la perte du héros qui l'avait assuré par ses savantes dispositions. Nelson, blessé grièvement d'une balle de fusil, partie de la hune du vaisseau français le *Redoutable*, expira peu de temps après que son capitaine de pavillon, Hardy, lui eût annoncé que le succès était complet. Tous les honneurs qu'une nation reconnaissante peut dispenser furent décernés à la mémoire du vainqueur de Trafalgar. Son corps, rapporté à Londres, fut exposé à Greenwich, pendant plus. jours, avec l'appareil le plus magnifique : de là il fut transporté à Westminster, puis inhumé dans la cathédrale de St-Paul. Les sept fils du roi George III, un grand nombre de pairs, de membres de la chambre des communes, d'officiers de mer et de terre, furent présens à ses obsèques. Les Anglais considérèrent sa m. comme un malheur national, et se montrèrent presq. indifférens à une victoire qu'ils croyaient trop chèrement achetée par une telle perte. La *Vie de Nelson* a été écrite par Samuel Clarke, Londr., 1810, 2 vol. in-4; par Churchill, 1813, in-4, par Robert Southey, 1813, in-8 : cette dern. a été trad. en franç., Paris, 1820, in-8.

NEMEITZ (Joachim-Christophe), littérateur, conseiller aulique du duc de Deux-Ponts et du prince de Waldeck, né à Rostock en 1679, m. à Strasbourg en 1753, a laissé, entre autres ouv. : *de Modestiâ historicorum in censuris principum observendâ*, Lunden, 1709, in-8; *Inscriptionum singularium maximam partem novissimarum fasciculus*, Leipsig, 1726, in-8; *Supplem. aux voyages de Misson*, *Burnet*, *Addison*, etc., ib., 1726, 2 vol. in-8; *Remarques sur l'Hist. de Charles XII* par Voltaire, Francfort, 1738, in-8; *pensées* sur diverses matières histor. critiq. et *morales*, pub. sous le tit. suiv. : *Vernunftigen gedanken*, etc., ib., 1739-43, 6 vol. in-8; *Mémoires du comte de Stenbock*, pour servir à l'hist. milit. de Charl. XII, ibid., 1745, in-8; *Séjour de Paris*, ou Guide fidèle des voyageurs de qualité qui désirent employer avec fruit leur temps et leur argent, Strasbourg, 1750, gr. in-8, 4e édit.; pub. aussi en français à Leyde, 1727, 2 vol. in-8.

NÉMÉSIEN (M. Aurelius Olympius), en latin *Nemesianus*, poète didactique et bucoliste latin, naquit à Carthage. On n'a rien de précis sur l'époque de sa naissance et de sa mort; mais il vivait au 3e S., sous le règne de l'emper. Numérien. Il est même avec ce prince un combat poétique, où la victoire lui resta; et, plus heureux que Lucain avec Néron, dans une circonstance semblable, il trouva dans le rival vaincu un ami et un protect. généreux. Némésien composa, sous le titre de *Cynégétiques*, *Halieutiques et Nautique*, trois poèmes sur la chasse, la pêche et la navigation. Il ne nous reste que 325 vers du prem. de ces ouv., et quelques vers des autres. On lui attribue aussi, mais d'après des motifs peu plausibles, un petit poème sur *les Louanges d'Hercule*, que Wernsdorf a fait entrer dans sa collection des *Poetæ latini minores*. C'est avec plus de raison, sans doute, et sur de meilleures autorités, que le même édit. restitue à Calpurnius (*v.* cet article), contempor., émule et ami de Némésien, quatre églogues constamment placées, depuis l'édition d'Ange Ugoletti, 1600, à la suite des fragmens connus du prem. de ces poètes. Au surplus cette opinion n'est pas encore celle de tous les savans. L'amitié qui avoit constamment uni Calpurnius et Némé constamment aussi rassemblé le peu d'ouv. que nous restent d'eux. Les prem. édit. sont celles de Ro 1471, et de Parme, 1500. La plus récente est celle que M. Lemaire vient de pub. dans le tom. 5.

en Biblioth. classique latine, qui est le prem. des *Poetæ minores*.

NEMESIS (mythol.), fille de Jupiter et de la Nécessité, déesse de la vengeance, punissait le crime et récompensait la vertu. Les Grecs lui donnaient aussi les noms d'*Adrastée* et de *Rhamnusia*.

NEMESIUS, évêque d'Emèse, ville de Syrie, vivait sur la fin du 4e S. ou au commencem. du 5e. On a de lui un traité *de la Nature de l'homme*, en grec, imp. pour la prem. fois à Anvers, 1565, in-8, avec une version latine par Nic. Ellebodius Casselanus; puis à Oxford en 1671, in-8, avec des notes, et à Halle, 1801, in-8, avec des notes de G.-G. Mathæi.

NEMIUS (Jean), prêtre, né à Bois-le-Duc au 16e S., enseigna les humanités successiv. à Nimègue, à Amsterdam et dans sa ville natale. Il a composé quelq. livres élémentaires sur l'orthographe et la grammaire, et un poème latin intit. : *de Imperio et Sevitiâ bulli magistri*, Nimègue, 1551, in-4; il a en outre trad. en vers latins l'ancien roman de Tyl Uilenspiegle et l'a pub. sous le titre suivant : *Tyll saxonis Historia, sive humanæ stultitiæ Triumphus, versus iambico*, 1563, in-8.

NEMOURS (Jacques d'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard, comte de la Marche, gouverneur du dauphin, depuis Louis XI, épousa en 1462 la cousine de ce prince, Louise, fille du comte du Maine, et reçut l'investiture du duché de Nemours avec les titres, rang et prérogatives de duc et pair. Comblé des bienfaits de son souverain, il eut la faiblesse d'accéder à la ligue dite du *Bien public* : cette première trahison lui fut pardonnée; il obtint même le gouvernem. de Paris et de l'Ile-de-France en vertu du traité de Conflans en 1465. Louis XI, connaissant la versatilité de son caractère, surveilla ses démarches, acquit la preuve qu'il continuait à le trahir, le fit saisir et poursuivre comme criminel de lèse-majesté; mais il céda aux prières du coupable et lui pardonna de nouveau. Cette clémence, loin de corriger le duc de Nemours, ne servit qu'à l'encourager à tremper dans les complots des mécontens : il fut arrêté, transféré à la Bastille, enfermé dans une cage de fer, et mis à m. le 4 août 1477, âgé à peine de 40 ans. La cruauté réfléchie qui précéda son jugement et à son supplice, la barbarie des tortures qu'éprouvèrent ses jeunes enfans ont donné, à ce qui n'était d'abord qu'un acte de justice, tous les caractères de la vengeance et de la tyrannie. Les pièces du procès du duc de Nemours sont conservées à la biblioth. du roi, en 3 vol. in-fol. On trouve dans les *Mémoires* de Comines, édit. de Godefroy, une *lettre* de Nemours à Louis XI, dans laquelle ce malheureux implorait sa grâce.

NEMOURS (Louis d'ARMAGNAC, duc de), 3e fils du précéd., n'avait que 5 ans lors du supplice de son père; il fut jeté dans un cachot de la Bastille, et n'en sortit qu'à l'avènem. de Charles VIII au trône. Il embrassa la profession des armes, et suivit le roi à la conquête du royaume de Naples. Nommé vice-roi de ce royaume sous Louis XII, il ne sut pas maintenir son autorité : la discorde se mit dans son camp, et Gonzalve, profitant de la mésintelligence des chefs de l'armée française, les attaqua séparément, les battit et les força à opérer leur retraite. Obligé de se frayer un passage l'épée à la main à travers l'ennemi dans la plaine de Cérignole, le duc de Nemours s'élançait à la tête de l'avant-garde lorsqu'il fut atteint d'une balle qui l'étendit m. le 28 avril 1503. Brantôme parle de lui dans ses *Vies des grands Capitaines français*.

NEMOURS (Jacques de SAVOIE, duc de), l'un des grands capitaines français du 16e S., né à l'abbaye de Vaulusant, en Champagne, l'an 1531, fut mis à la tête de 200 chevau-légers en 1546, commença à se signaler en 1552 au siége de Lens, se jeta l'un des prem. dans la ville de Metz, menacée par Charles-Quint, et concourut à la glorieuse défense de cette place. Il servit ensuite en Flandre et en Italie jusqu'à la trêve qui suivit la prise de Pont-de-Sture en 1555. En récompense de ces services, il fut fait colonel-général de la cavalerie légère, et continua de se signaler sous le règne de Charles IX contre les protestans. Il commandait les Suisses qui ramenèrent à Paris ce prince, que les protestans avaient voulu enlever à Meaux. Il se distingua à la bataille de Saint-Denis, fut chargé en 1569, avec le duc d'Aumale, de s'opposer au passage des troupes que le duc de Deux-Ponts amenait au secours des protestans : mais, ayant échoué dans cette expédit. par la faute du duc d'Aumale, il se retira dans son duché de Genevois, s'y livra à la culture des lettres et des arts, en sortit pour peu de temps lors du passage de Henri III à Lyon, et m. à Annecy en 1585. Brantôme fait de lui un portrait magnifique dans ses *Vies des grands Capitaines français*.

NEMOURS (Henri de SAVOIE, duc de), 2e fils du précéd., d'abord connu sous le nom de marquis de Saint-Sorlin, né à Paris en 1572, reçut du duc de Savoie, en 1588, le commandement d'une armée avec laquelle il s'empara du marquisat de Saluces. Il se jeta ensuite dans le parti de la ligue, et fut nommé gouv. du Dauphiné par les ligueurs, en 1591. Ayant fait sa paix avec Henri IV, il assista en 1596 aux états de Rouen, et se signala l'année suivante au siége d'Amiens. Il ne prit aucune part à la guerre qui éclata entre la France et la Savoie au sujet du marquisat de Saluces, réclamé par Henri IV, se retira en France, où il épousa, en 1618, Anne de Lorraine, fille unique du duc d'Aumale, se fit remarquer à la cour par son goût pour les fêtes, et m. à Paris en 1632.

NEMOURS (Henri II de SAVOIE, duc de), fils cadet du précéd., né à Paris en 1625, était destiné à l'état ecclés., et avait été nommé en 1651 à l'archevêché de Reims; mais la mort de Charles-Emmanuel, son frère, tué en duel par le duc de Beaufort, le décida à rentrer dans le monde. Il épousa, en 1657, Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville, et m. 2 ans après. — La duchesse de Nemours, sa veuve, fut reconnue en 1694 souveraine de la principauté de Neufchâtel, et m. à Paris en 1707 à l'âge de 82 ans. Après sa mort, la principauté de Neufchâtel fut adjugée au roi de Prusse, malgré les réclamations de la France et de la Savoie. Elle a laissé des *mém.* remarquab. par leur exactitude, leur fidélité et l'agrément du style : ils sont ordinairement impr. avec ceux du cardinal de Retz et de Joly. La prem. édit. de ces *mém.* a été pub. sur le MSs. de l'auteur avec un *avertissement* et quelq. *notes* par Mlle L'Héritier.

NEMROD (Bible), petit-fils de Cham, l'un des fils de Noé, fut le prem. qui exerça la puissance sur la terre (*cœpit esse potens in terrâ*). S'étant livré particulièrement à la chasse des bêtes farouches avec une troupe de jeunes gens qu'il avait réunis, il les accoutuma à une espèce de discipline et à manier avec adresse les armes offensives. On lui attribue la fondation de Babylone et du premier empire qui porta ce nom. Plusieurs commentateurs confondent Nemrod avec Assur, bien que l'Ecrit.-Ste distingue clairement ces deux personnages. Au surplus il est très-difficile de débrouiller la chronologie de cette époque si reculée de l'hist. du monde.

NENNIUS, ancien chroniqueur breton du 9e S., est aut. d'une histoire des Bretons, écrite dans le goût de Gildas dit *l'Albanien* (*v.* ce nom), et qui se termine au 8e S. : quelques parties seulement ont été impr. Le MS. en est conservé à la biblioth. cottonienne du muséum britannique.

NENTER (George-Philippe), médec., né vers la fin du 17e S., pratiqua son art à Strasbourg, et m. vers 1740. On a de lui : *Fundamenta medicinæ*

theorico-practica, Strasbourg, 1718; *Theoria hominis sani, seu Physiologia medica*, ib., 1714; *Theoria hominis ægroti, sive Pathologiot med. pars generalis*, etc., ibid., 1714.

NENY (Patrice Mac-), issu d'une anc. famille irlandaise réfugiée en Belgique après le renversement du trône des Stuarts, né à Bruxelles en 1712, devint successiv. secrét. des conseils d'état et privé, conseiller privé, membre du conseil suprême des Pays-Bas à Vienne, l'un des commissaires pour l'exécution du traité d'Aix-la-Chapelle, trésorier-général des finances, chef et président du conseil privé. Il eut la plus grande part à la direction des affaires publiques de la Belgique sous le gouvern. de Marie-Thérèse, qui le nomma conseiller-d'état intime, et lui conféra le diplôme de comte et le collier de commandeur de l'ordre de St-Etienne. Après la m. de cette princesse, il sollicita sa retraite, et m. à Bruxelles en 1784. On a de lui des *Mém. histor. et politiques sur les Pays-Bas autrichiens*, Neufchâtel, Fauche, 1784, in-8; et une édit. des *Decisiones brabantinæ* du comte de Wynants, son beau-père.

NÉOBAR (Conrad), savant impr., originaire d'Allemagne, agrégé en 1537 à la corporation des libraires de Paris, nommé en 1538 imp. de François Ier, et chargé spécialement de la publication des MSs. grecs, et m. en 1540, a pub. douze ouv., huit grecs et quatre latins, dont Maittaire a donné la liste (*Ann. typogr.*, t. 3, p. 451). Outre les préfaces dont il a enrichi ses éditions, on a de lui les deux écrits suivans: *compendiosa facilisque artis dialecticæ Ratio*, Strasbourg, 1536, in-8; Leipsig, 1539, in-8; *de inveniendi argumenti disciplinâ Libellus*, ibid., 1536, 1537, in-8.

NEOCASTRO (Bartolommeo da), jurisconsulte sicilien du 13e S., est aut. d'une *Hist. sui temporis, à morte Friderici II, ab anno* 1250, *ad annum* 1294, dans laquelle il rend compte, comme témoin oculaire, des fameuses *vêpres siciliennes*, arrivées en 1282. Cette hist. fait partie des *Scriptor. rerum Italicarum* de Muratori, t. 13. On connaît encore du même auteur: *poeticum Opus, sive Messana, XV lib. hexametris versibus compositum*, et *de Rebus gestis Siculorum post Gallorum cladem*. Ces deux ouv. sont restés MSs.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille. V. Pyrrhus.

NÉOPTOLÈME, nom de deux rois d'Epire, dont le prem., m. en 360 avant J.-C., laissa trois enfans, entre autres Olympias, mère d'Alexandre; le 2e s'empara du trône pendant l'absence de Pyrrhus-le-Grand, et fut ensuite mis à mort par ce prince à son retour d'Italie, en 295 av. J.-C.

NEPHTALI, 6e fils de Jacob et tige d'une des tribus d'Israël, laquelle, suivant la Bible, renfermait, au bout de 200 ans, 53,000 hommes en état de porter les armes.

NÉPOMUCÈNE (St-Jean), chan. de Prague, né vers 1330 à Nepomuck, dans la Bohême, avait refusé plus riches bénéfices que l'emp. Wenceslas lui avait offerts; mais il crut devoir accepter la place d'aumônier de ce prince, dans l'espoir que ses fonctions le mettraient à même d'être utile aux malheureux. Malgré la régularité de la conduite de l'impératrice Jeanne, Wenceslas avait conçu sur sa fidélité des soupçons qu'il résolut d'éclaircir en forçant Népomucène, directeur spirituel de cette princesse, à trahir le secret de la confession. Les menaces, les promesses, les tortures, ne furent point capables d'ébranler le confesseur. Wenceslas, furieux de ne pouvoir réussir, le fit précipiter, pieds et mains liés, dans la Moldau le 16 mai 1383. Népomucène a été canonisé en 1729 par le pape Benoît XIII; sa *vie* a été écrite en latin, 1° par le P. Balbin, et pub. avec des *notes* par le P. Papebroek dans les *Acta sanctorum*; 2° par Berghaner, Prague, 1736; 3° en français, par le P. de Marne, Paris, 1741.

NEPOS (Flavius-Julius), empereur d'Occident, né en Dalmatie, fut d'abord gouverneur de cette province, puis proclamé auguste à Ravenne, en 473, par l'empereur d'Orient, Léon, qui lui avait donné en mariage une nièce de sa femme. Nepos marcha aussitôt contre Glycerius (*v.* ce nom) son rival, le força d'abdiquer l'empire d'Occident, et l'envoya évêque à Salone. Cependant les Visigoths continuaient à étendre leur domination dans les Gaules; Nepos, reconnu empereur, mais se sentant incapable de résister à de tels ennemis, fit demander la paix à Euric ou Everic, leur roi, qui ne l'accorda qu'en retenant l'Auvergne dont il s'était emparé; mais cette paix fut troublée par la révolte d'Oreste, commandant pour l'empereur dans les Gaules. Ce lieutenant rebelle envahit l'Italie et s'avança sur Ravenne, résidence habituelle de Nepos. Celui-ci s'enfuit aussitôt à Salone en Dalmatie. Il conserva son autorité sur cette province pendant 4 ans, au bout desquels il fut assassiné par des serviteurs que Glycerius avait, dit-on, excités à ce crime. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en cuivre; il en existe en petit bronze avec des revers, très-rares.

NEPOS. V. Cornelius Nepos.

NEPOTIEN ou NEPOTIANUS (Flavius-Popilius), l'un des tyrans éphémères qui usurpèrent quelques instans le titre d'empereur, était fils d'Eutropie, sœur de Constantin, et, suivant plus. historiens, du consul Népotien. Il fut lui-même consul en 336. Après la m. de l'emp. Constant, son cousin, Népotien prit le titre d'auguste, en 350, marcha sur Rome et vainquit Anicet, préfet du prétoire de l'usurpateur Magnence. Tandis qu'il s'efforçait d'affermir son autorité dans l'ancienne capitale de l'empire, Marcellin, l'un des lieutenans de Magnence, accourut sous les murs de Rome, dispersa les soldats de Népotien et lui ôta la vie avec le trône, qu'il n'avait occupé que 28 jours. On a de ce prince des médailles en moyen bronze assez rares.

NEPTUNE (mytholog.), fils de Saturne et de Rhée, eut en partage l'empire de la mer. Mécontent de son apanage il prétendit à celui de Jupiter, son frère; mais il fut banni du ciel pour quelque temps, et c'est alors qu'il se réunit à Apollon pour bâtir les murs de Troie. Les anciens représentaient ce dieu tenant un trident à la main, porté sur un char en forme de conque, traîné par des chevaux marins.

NEPVEU (François), jésuite, né à St-Malo en 1639, m. en 1708 au collége de Rennes, dont il était recteur, a laissé divers écrits ascétiques, dont on trouvera la liste dans le *Dictionn. de Moréri*, édit. de 1759; les principaux sont les suiv.: *de la Connaissance et de l'Amour de J.-C.*, Nantes, 1681, in-12, souvent réimp. et trad. en italien par le P. Segneri; *Retraite selon l'esprit et la méthode de St-Ignace*, Paris, 1687, 1716, in-12; trad. en lat., Ingolstadt, 1707, in-8; *Manière de se préparer à la mort*, ibid., 1693, in-12, trad. en italien; *Pensées et Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, ibid., 1699, 4 vol. in-12, souv. réimp., trad. en lat., Munich, 1709, et en italien, Venise, 1715, etc.

NERCIAT (André-Robert-Andréa de), né à Dijon en 1739, faisait partie d'une compagnie des gendarmes de la garde, compris dans la réforme qu'opéra le comte de St-Germain; ayant été mis à la retraite avec le grade de lieutenant-colonel, il voyagea dans plus. contrées de l'Europe, remplit diverses charges auprès de différens princes d'Allemagne, telles que celles de conseiller et sous-bibliothécaire à Cassel, puis de direct. des bâtimens au service du prince de Hesse-Rothenbourg. A son retour en France il avait été chargé, ainsi que plusieurs autres officiers, d'aller soutenir les insurgés de Hollande contre le stathouder, et avait reçu à

de St-Louis en 1788. Au commencement de la révolution il émigra, se rendit à Naples, fut chargé d'une mission à Rome par la princesse Caroline, tomba entre les mains des Français, fut enfermé dans le château St-Ange, n'en sortit que vers 1800, et m. à Naples peu de temps après. On a de lui : *Contes moraux*, Liége 1777, in-8; *Felicia ou Mes fredaines*, 1778, 2 vol. in-18, ouv. très-libre; *Mourose*, 2 vol. in-18, suite de *Felicia*; *Constance ou l'Heureuse témérité*, 1780, in-8; *Dorimon ou le Marquis de Clovelle*, comédie en 5 act. et en prose, Strasbourg, 1777, in-8; l'*Urne de Zoroastre ou la Clef de la science des Mages*, in-8; *Les Galanteries du jeune chevalier de Faublas ou les Folies parisiennes*, 1783, 4 vol. in-12. On lui attribue un liv. fort obscène, intit. *Le Diable au corps*, 1803, 6 vol. in-18.

NÉRÉE (Mytolog.), dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, s'unit à sa sœur Doris et fut le père de 50 nymphes, appelées de son nom *Nérèides*.

NERI (St Philippe), fondat. de la congrégat. de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, se rendit à Rome en 1533, y fit ses études classiq., ainsi que ses cours de philos., de théol. et de droit canon., et se consacra tout entier au service des malades et des pèlerins. En 1548, il établit la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène à Rome, et fonda peu de temps après l'hospice des Pèlerins, qui, lors du jubilé de 1600, donna, dit-on, l'hospitalité pend. trois jours à 444,500 hommes et à 25,000 femmes. Ayant reçu les ordres sacrés en 1551, il se chargea du soin d'instruire les enfans, s'associa quelq. jeunes ecclésiastiques (qui furent nommés *oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière), donna à ses disciples des statuts particuliers qui furent approuvés par le pape Grégoire XIII en 1575, et m. en 1595. On a de lui : des *Lettres*, Padoue, 1751, in-8; des *Avis spirituels* (*ricordi*), et quelques *Poésies*, insérées dans les *Rime Oneste*, t. 1. Sa *Vie* a été écrite en latin par Ant. Gallonio, l'un de ses disciples; en espagnol par Louis Bertrand, Valence, 1625, trad. en latin par le P. Jacques Bacci, Rome, 1645, in-4, et par le P. Jérôme Bernabe. Elle se trouve aussi dans les *Acta Sanctorum* avec des notes de Papebroch.

NERI (Antoine), chimiste florentin du 16e S., l'un des prem. qui aient écrit sur la fabrication du verre, avait embrassé l'état ecclésiastique; mais il avait refusé les emplois et les bénéfices, afin de se livrer entièrement à son goût pour les sciences, et de parcourir la plus gr. partie de l'Europe en visitant les laboratoires des chimistes. On n'a de lui qu'un seul ouvrage intit. : *Arte vetraria distinta in libri sette; ne' quali si scoprono maravigliosi effetti, e s'insegnano segreti bellissimi del vetro nel fuoco, ed altre cose curiose*, Florence, Giunti, 1612, in-4; Venise, 1663, in-12, et 1678, in-8; trad. en angl. par Merret; en allem. par Kunckel; en lat. par un anonyme, et en franç. par d'Holbach, avec les remarques de Merret, de Kunckel et des additions nouvelles.

NERI (Antoine-Marie), jurisconsulte italien, exerça la profession d'avocat à Rome, et m. en 1770. On a de lui : *Tractatus de nominatione ad hereditates, fidei commissa, legata, subsidia dotalia*, etc., Rome, 1750, 2 vol. in-fol.; *Tractatus de vacatione beneficiorum et pensionum ecclesiasticorum*, etc., ib., 1741, in-fol.; *Thesaurus resolutionum sacræ congregationis Concilii tridentini*, etc., avec des notes, ibid., 1753. — Jean-Baptiste Neri, médecin et littérateur italien, né à Bologne vers le milieu du 17e S., m. en 1720, est auteur de plus. poésies et drames lyriques, dont on trouvera la liste dans les *Notizie degli scrittori bolognesi* de Fantuzzi.

NERICAULT. V. Destouches.

NERINI (D.-Felix-Marie), religieux hiéronimite, né à Milan en 1705, fut successiv. procureur et abbé général de son ordre, puis consulteur du St-Office sous le pontificat de Benoît XIV; il se retira sur la fin de ses jours au monastère de Saint-Alexis, à Rome, et y m. en 1787. On a de lui : *Hieronimiana familiæ vetera Monumenta*, Plaisance, 1754, in-4; *de suscepto itinere subalpino Epistolæ tres*, Milan, 1753, in-4; *de templo et cœnobio sanctorum Bonifacii et Alexii historica Monumenta*, Rome, 1752, in-4.

NERLI (Philippe), hist. florentin, né en 1485, m. en 1556, après avoir joui de l'estime du gr.-duc Cosme Ier, qui l'avait nommé sénateur, et l'avait député, en 1550, vers le pape Jules III, pour le complimenter sur son avènement au trône pontifical. On a de lui l'ouvrage suiv. : *Commentari de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dall' anno* 1215 *al* 1537, publ. à Florence sous la rubrique d'Augsbourg, 1728, in-fol. — Nerli (François), cardinal, né à Florence vers la fin du 16e S., étudia la jurisprudence avec succès, remplit l'emploi de secrétaire pour les Lettres latines sous Innocent X, qui le nomma à l'évêché de Pistoie, et ensuite à celui de Florence. Il fut décoré de la pourpre romaine par Clément IX, et m. en 1670. — Un autre François Nerli, religieux augustin, né à Florence dans le 16e S., est auteur d'une *Chronique* du monastère de St-André de Mantoue, de l'an 1017 à 1418, insérée dans les *Scriptor. rerum italicar.* de Muratori, t. 24.

NERO (Andalone del), astronome, né à Gênes, dans le 14e S., est auteur de plus. ouvrages MSs., dont on trouve les titres dans le t. 4e du catalogue de la Biblioth. du roi (à Paris), où ils sont déposés. — Nero (Paul-Antoine del), Génois, fut l'un des fondateurs de l'académie *degli Arcadi* de Rome; et l'on trouve un assez grand nombre de ses *Poésies* dans le Recueil de cette même société littéraire.

NERON (Lucius Domitius Nero Claudius), empereur romain, auquel ses débauches et ses crimes ont assuré une effroyable immortalité, naquit à Antium, l'an de Rome 788 (37 depuis J.-C.), de Domitius Ænobarbus et d'Agrippine, et eut pour premiers instituteurs un histrion et un barbier. Après le mariage de sa mère avec Claude, il fut adopté par ce faible prince, et eut pour gouverneurs Burrhus et Sénèque, dont les bons conseils ne purent que comprimer pour quelq. temps son mauvais naturel. Claude expira, et Néron, salué empereur par les prétoriens, reconnu par le sénat, prononça lui-même l'éloge funèbre de son prédécesseur, qu'il mit au rang des dieux. Il promit de prendre Auguste pour modèle, et parut, dans les premiers temps, vouloir tenir sa promesse. Quelq. actes de modération et de sagesse signalèrent le commencement de son règne. On sait qu'ayant à signer la sentence de mort de deux criminels, il dit : « Que je voudrais ne pas savoir écrire! » Ce n'était là, sans doute, que de l'hypocrisie : il le prouva bientôt. Il s'assura d'abord l'affection du peuple et des prétoriens par ses largesses, et se déroba alors à l'autorité de ses gouverneurs. Cet essai l'enhardissant à secouer aussi le joug de sa mère, qu'il avait laissé régner jusque là sous son nom, celle-ci le menaça de rendre le trône à Britannicus : ce fut l'arrêt de mort de ce jeune prince, le légitime héritier de Claude. A partir de cette époque, un changement total s'opère dans l'empereur : il fait assassiner sa mère, qui le gêne depuis longtemps, et, pour apaiser ses remords, il rappelle en Italie les histrions et les pantomimes, se mêle au milieu d'eux, et se plaît à conduire un char dans le cirque. Bientôt Burrhus expire, et l'on a lieu de croire qu'il a été empoisonné; Sénèque cesse de prendre part aux affaires, dont la direction est laissée à Tigellin; la malheureuse Octavie,

répudiée et exilée, fait place à l'infâme Poppée. Tandis que le tyran se délasse de ses cruautés par les plus honteuses débauches à Antium, il apprend que Rome est en proie à un vaste incendie, et il y vole pour contempler, du haut d'une tour, cet affreux spectacle, et chanter, la lyre en main, un poème qu'il a composé sur l'embrasement de Troie. Il est fort douteux toutefois qu'il ait donné l'ordre de brûler sa capitale, comme on l'a prétendu; et il faut dire, quoique ce soit un fait inconcevable, qu'il tendit une main secourable aux victimes de cette grande calamité; mais il en rejeta tout l'odieux sur les chrét., et leur fit subir la première et la plus violente persécution que l'on connaisse. La conspiration de Calpurnius Pison, qui ne réussit point à délivrer l'univers de ce monstre, anima encore davantage sa fureur. Les conjurés, parmi lesquels on cite le poète Lucain, leurs parens, leurs amis, tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec eux, périrent dans les supplices. Bientôt il ne fallut plus même de prétexte à Néron pour faire couler le sang: il fit étouffer dans un bain chaud le consul Vestinus, par la seule raison qu'il lui déplaisait; Sénèque, Poppée, Pétrone, le vertueux Thraséas furent en peu de temps immolés aussi. Mais au retour d'un voyage en Grèce, dans lequel il avait fait briller son talent de poëte et de musicien et remporté 1,800 couronnes, et pendant qu'il célébrait ses triomphes au sein de Rome avec une joie ridicule, il apprit que Vindex, gouverneur de la Gaule celtique, et Galba, gouverneur de l'Espagne, marchaient sur l'Italie; il se livra à une colère d'enfant, au lieu de songer aux moyens de salut qui pouvaient lui rester. Galba fut proclamé emper. par les prétoriens et reconnu presque aussitôt par le sénat, tandis que le lâche Néron, déclaré ennemi public et forcé de s'ôter une vie à laquelle il tenait encore, s'écriait sottement: « *Faut-il qu'un si bon musicien périsse!* » Enfin, son secrétaire Epaphrodite l'aida à se poignarder, l'an 68 de l'ère chrétienne. Ce monstre avait 31 ans et en avait régné 14. V. sur sa vie Tacite et Suétone. L'*Histoire secrète de Néron*, par Lavaur, Paris, 1726, 2 vol. in-12, n'est qu'un extrait de Pétrone. Cardan a fait l'éloge de Néron; mais l'on ne doit pas oublier qu'il a fait aussi l'éloge de la goutte. Au reste, quand les horreurs de ce règne auraient été exagérées par les historiens, Néron n'en resterait pas moins un homme abominable.

NERSES Ier, surnommé *le Grand*, 6e patriarche d'Arménie, de la race des Arsacides, et arrière-petit-fils de St Grégoire-l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie, succéda à Pharbnersch l'an 340, et se distingua pendant toute la durée de son patriarcat par son zèle pour établir la religion chrétienne et en maintenir la pureté. Il eut une grande part aux affaires publiques sous les règnes d'Arsace et de Bab, fils de ce dernier, parvint plus. fois à rétablir la paix dans sa patrie, et m. empoisonné par les eunuques, qui s'étaient emparés de l'esprit du jeune Bab, l'an 374, après un sacerdoce de 34 ans. — NERSÈS II, patriarche d'Arménie, né à Aschdarag, dans la province de Pakrevant, assembla un concile à Dovin, l'an 527, pour rétablir la discipline de l'église d'Arménie, et m. en 733, après un patriarcat de 9 ans. On a de lui 38 *canons*, qu'il a composés de concert avec Nerschabouh, év. des Mamigoniens, et Pierre, évêque de Siounie. Jean II lui succéda. — NERSÈS III, surnommé *Schinogh* (le fondateur), parce qu'il fonda un grand nomb. d'édifices, de monastères et d'églises, naquit à Ischkhanats-avan, dans la province de Daik'h, et fut élevé au patriarcat l'an 640, après la mort d'Esdras. Les irruptions des Arabes, qu'il avait vainement tenté de prévenir et de repousser, l'obligèrent à quitter sa résidence patriarcale en 649. Il se retira dans sa patrie, et y m. en 661. Anastase lui succéda. — NERSÈS IV, patriarche d'Arménie, surnommé *Klaïétsi*, et appelé ordinair. *Schnorhali* (le Gracieux), né vers la fin du 11e S., fut fait év., en 1135, par Grégoire, son frère, qui avait succédé au patriarche Basile. Il prêcha la foi aux fidèles persécutés par les musulmans; se rendit au concile d'Antioche, convoqué en 1141 pour juger la conduite de Raoul, patriarche lat. de cette ville, ne cessa d'aider Grégoire dans toutes les fonctions d'un ministère que rendaient pénible les troubles de l'Arménie, et fut choisi pour lui succéder l'an 1166. Il entama des négociations avec l'empereur Manuel Comnène, au sujet de la réunion de l'église d'Arménie avec l'église grecque; mais il m. en 1173, avant de les avoir terminées. Ce patriarche passe pour l'inventeur de la poésie rimée chez les Arméniens; il a composé des *hymnes*, des *cantiques* remplis de beautés poétiq., et qui ont été trad. dans le rituel de l'église d'Arménie, et laissé un très-gr. nombre d'autres écrits, dont la plupart on souv. été impr. à Constantinople et en Russie. Parmi ceux qui sont restés MSs., on distingue le livre intit.: *Hisous orti*, qui contient une histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau-Testament; une *Histoire d'Arménie* très-succincte, et une *Elégie* sur la prise d'Edesse par les Turks, en 1144. Les *prières* de Nersès Klaïetsi ont été pub. en 14 langues en un petit vol. in-24, Venise, 1818.

NERSES, archevêque de Tarse au 12e S., un des principaux pères de l'église d'Arménie, surnommé *Lampronatsi*, du nom de Lampron, en Cilicie, où régnait Oschin, son père, naquit en 1153, se renferma fort jeune dans le monastère de Sgevra pour se livrer à l'étude, et devint fort habile dans toutes les sciences sacrées et profanes. Elevé à l'archiépiscopat en 1176, il fut appelé au concile convoqué à Hrhomkla, en 1179, pour l'union des Arméniens avec l'église grecque, et prononça pour l'ouverture de cette assemblée un discours que les docteurs arméniens regardent comme un chef-d'œuvre. Il eut pendant toute sa vie une grande influence à la cour du roi d'Arménie Léon II, et m. en 1198, laissant plus. ouvr. en MS. Le discours ci-dessus cité a seul été publ. avec une version italienne sous le titre de *Orazione sinodale di S. Nierses Lampronense, arcivescovo di Tarso, recata in lingua italiana dall' armena, ed illustrata con annotazioni dal P. Pasquale Aucher*, Venise, 1812, 1 vol. in-8. Il a aussi été publ. en grec moderne, ibid., 1812, 1 vol. in-8.

NERVA (M.-COCCEIUS), empereur romain, né à Narni, ville d'Ombrie, était petit-fils de M.-Cocceius Nerva, qui avait été consul sous Tibère, et fils d'un savant jurisconsulte que Vespasien avait comblé d'honneurs et de bienfaits. Il avait plus de 70 ans lorsqu'il fut proclamé empereur, après la m. de Domitien (*v.* ce nom), en l'an 96 de J. C. Son premier soin fut de rappeler tous ceux qui avaient été exilés injustement sous le règne précédent. Il abolit les nouveaux impôts, ne souffrit point qu'on élevât aucune statue en son honneur, et ne négligea rien pour rendre à l'empire son ancien éclat; mais quelque doux que fût son gouvernem., son règne ne fut pas exempt des complots que la tyrannie provoque. Les prétoriens, qu'il ne comblait pas de largesses, comme son prédécesseur, se révoltèrent contre lui et furent près de lui ôter la vie. Se sentant trop vieux pour opposer une digue aux rebelles, et soutenir seul le poids des affaires, il adopta Trajan (*v.* ce nom), et m. bientôt après en l'an 98 de J.-C. Nerva fut un des meilleurs princes qui occupèrent le trône impérial. On a de lui des médailles de tous métaux, mais principalem. d'

NERVÈZE (ANTOINE, sieur de), littérateur diocre, né vers 1570, dans le Poitou, donn preuves de dévouement à Henri IV dans le quoique prince n'était que roi de Navarre, fu dans la suite secrétaire de la chambre du il passa au service de Henri II, prince d

qu'il chercha vainement à détourner de prendre part aux troubles qui désolèrent sous la régence de Marie de Médicis, et m. postérieurement à 1622. On a de lui les ouvr. suiv.: *les Amours de Filandre et Marisée*, Lyon, 1603, in-16; *les Amours diverses en sept histoires*, Paris, 1605, in-12; *les Amours d'Olympe et de Birène* (à l'imitation de l'Arioste), Lyon, 1605, in-12; *Essais poétiques*, Poitiers et Paris, 1605, in-16; *les Poèmes spirituels*, Paris, 1606, in-12; *les Aventures guerrières et amoureuses de Léandre*, ibid., 1608, 2 part., Lyon, 1608, in-12; *le Songe de Lucidor*, ou *Regrets sur la m. de Théophile* (Henri IV), Paris, 1610, in-12; *Discours funèbre sur le trépas du roi Henri IV*, ibid., 1610, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mayenne*, ibid., 1611, in-12; *Lettre de consolation au duc de Montmorency sur la m. du condamné son père*, ibid., 1614, in-8: *Lettre écrite en prison du Condé*, ibid., 1614, in-8.

NESIAWY (Mohammed Ben Ahmed Al-Monscry, surnommé *El*), gouverneur de la ville de Nesa, dans le Khoraçan, au commencem. du 7e S. de l'hég. (13e de l'ère chrétienne), puis secrétaire d'état du sulthan Djelal-Eddyn-Manberny, a composé une *hist.* du règne de ce prince, et de la destruction de l'empire du Kharizm par les Tartares sous Djengnyz-Khan : la Biblioth. du Roi en possède un MS.

NESBIT (Alexandre), antiquaire, né à Edimbourg en 1672, le plus jeune des fils du lord président Nesbit de Dirlton, s'appliqua avec succès à l'étude des antiquités de l'Ecosse, et m. en 1725. On a de lui : un ouvr. sur le blason, *a Book, of heraldry*, Edimbourg, 1722-42, 2 vol. in-fol., réimpr. depuis; *heraldical Essay on additional figures, and marks of cadency*, in-8; *an Essay on the ancient and modern use of armories*, Londres, 1718. Il a laissé une *Défense des antiquités d'Ecosse*, MS. conservé dans la Bibliothèque des Avocats à Edimbourg.

NESLE. V. Mailly.

NESMOND (Henri de), prédicat. distingué, originaire de l'Angoumois, fut élevé au siége épiscopal de Montauban, puis à celui d'Albi; il prit à l'académ. franç. la place de Fléchier, en 1710, obtint l'archevêché de Toulouse, et m. en 1727, universellement regretté, même des protestans de son diocèse, qu'il avait essayé de ramener à l'unité de la foi par des voies douces et persuasives. On a de lui des *Disc. et Serm.*, Paris, 1734, in-12.

NESSEL (Daniel de), bibliographe, né à Minden en 1644, fut nommé, en 1679, conservateur de la biblioth. impériale à Vienne, et continua la descript. des MS. commencée par Lambecius. Il obtint un peu plus tard des lettres de noblesse, ainsi que le titre de conseiller de l'emper., et m. en 1699, regardé par les uns comme un vrai sav., et par d'autres comme un plagiaire et un intrigant. On a de lui : *Breviarium ac Supplementum commentariorum lambecianorum, sive Catalogus aut Recensio specialis codicum MS. græcorum necnon linguarum orientalium August. Bibliothecæ Cæsareæ vindobonensis*, Vienne, 1690, 7 part. en 2 v. in-fol.; *Prodromus historiæ pacificatoriæ*, ou prospectus d'un catalogue chronologique de tous les traités de paix depuis 1400 jusqu'à 1685, ibid., 1690, in-fol.; *Sciagraphia magni corporis historici*, etc., ibid., 1692, in-4. C'est le prospectus d'un recueil histor. qu'il se proposait de publier. Il a donné un *Supplément* à l'*Hist. des évêchés et des monastères de l'Allemagne*, par Bruschius, tiré des MS. de la bibliothèque de Vienne.

NESSEL (Edmond), méd., né à Liége en 1658, m. en 1731, est aut. d'un *Traité analytique des eaux de Spa, de leurs vertus et usages*, Liége, 1669, in-12. Il ne faut pas le confondre avec Matthieu Nessel, son fils; conseiller de la cour allodiale de Liége, qui a publ. une *Apologie des eaux de Spa*, Liége, 1713, in-8.

NESSIMI (Emad'-Eddin), poète mystique, originaire de Nessim, dans le territoire de Bagdhad, et honoré du titre de *Seyd*, comme descendant direct de Mahomet, s'enfonça dans tous les mystères de la science de l'alphabet, dont tout le secret consiste dans la miraculeuse valeur des 32 lettres qui le composent, et dont chacune est censée représenter une figure particulière. Ses absurdes rêveries et ses opinions indiscrètes sur la nature de l'être infini le firent accuser d'athéisme; il fut cité devant les docteurs d'Alep, et condamné à être écorché vif. On a de lui trois *recueils* de poésies turque, arabe et persane.

NESSIR-KHAN, souverain et législateur du Béloutchistan, contrée maritime située entre l'Indoustan et la Perse, était fils d'Abdallah-Khan, dont les ancêtres régnaient dans ce pays depuis trois générations. Après la mort de ce prince, Hadji-Mohammed, frère aîné de Nessir, monta sur le trône; mais il ne sut pas gagner le cœur de ses sujets, et bientôt ses états furent remplis de troubles. Dans ces circonstances, Nessir, qui s'était déjà acquis une grande réputation de prudence et de courage en combattant dans l'Inde avec le conquérant Nadir-Chah, se présenta dans le Béloutchistan, et fut accueilli comme libérateur. Ayant vainement tenté la voie des remontrances auprès de son frère, il lui ôta la vie et se fit proclamer souverain. Il rétablit la paix, fit de sages règlemens qui favorisèrent l'extension du commerce, acquit bientôt assez de puissance pour être en état de se déclarer indépendant, et d'accroître ses domaines. Sa mort, en 1795, laissa des regrets si vifs, que son nom a depuis passé en proverbe pour désigner un prince accompli.

NESSON (Pierre de), poète franç. de la fin du 14e et du commencem. du 15e S., fut attaché à la maison de Jean Ier, duc de Bourbon. On connaît de lui plus. pièces de vers dont on trouve les titres dans la *Biblioth.* de La Croix du Maine. La plus remarquable est le *Lay de la guerre*, qu'il envoya au duc son maître, alors prisonn. des Anglais, pour charmer les ennuis de sa captivité.

NESSUS (mythol.), centaure, fut tué d'un coup de flèche par Hercule pour avoir voulu enlever Déjanire. Il donna à cette nymphe, en mourant, une chemise teinte de son sang, et imprégnée d'un poison subtil qui fit perdre la vie à son puiss. rival.

NESTOR (myth.), roi de Pylos, échappa, selon Homère, à la catastrophe de ses frères, qui furent tous tués par Hercule, combattit contre les centaures aux noces de Pirithoüs, assista, dans un âge très-avancé, au siége de Troie, aida de ses sages conseils les chefs de cette longue entreprise, et vécut trois siècles.

NESTOR, le père de l'hist. russe, né l'an 1056, dans la Russie méridionale, embrassa l'état ecclés. dans le couvent des Cavernes, à Kiew, et m. en 1116. On a de lui : des fragm. d'un ouv. qu'il avait écrit, en langue slavonne, *sur les vies* des hommes illustres et pieux qui avaient vécu avant lui dans son monastère; et une *chronique* que l'on regarde comme le plus ancien monum. que les Russes possèdent pour l'hist. de leur pays et de leur littérature. Cette chronique, que Nestor fait commencer à l'an 852, et qu'il a terminée à l'année 1116, a été continuée, d'abord par Sylvestre, abbé de Saint-Michel, mort à Kiew en 1123, puis par deux autr. religieux jusqu'à l'année 1203. Elle a été traduite en allem., mais d'une manière très-inexacte, et publ. pour la prem. fois à Pétersbourg en 1732 : elle a été reproduite ensuite dans différentes collections de chroniques russes. Schloezer a commencé à la publier avec une traduct. et des notes en allem., Goettingen, 1802, in-8.

NESTORIANISME. V. l'art. suiv. et Nestoriens.

NESTORIUS, célèbre hérésiarque du 5e S., né à

Germanicie, ville de Syrie, fut élevé dans un monastère d'Antioche, et instruit sous des maîtres habiles dans les lettres sacrées et la pratique des vertus. Nommé, par Théodose-le-Jeune, en 1428, patriarche de Constantinople, il parut d'abord n'accepter ce siége éminent que pour mettre un terme aux dissensions de l'église grecque, et poursuivit avec un zèle outré les disciples d'Arius et de Novat (*v.* ces noms), soit par ses discours et ses anathèmes, soit en provoquant contre ces sectaires les rigueurs de l'autorité. Mais bientôt on le vit protéger une secte nouvelle, non moins condamnable que celles dont nous venons de parler. Un prêtre d'Antioche, nommé Anastase, avait osé prêcher qu'on ne devait point donner à la vierge Marie le nom de *mère de Dieu*. Nestorius entreprit de justifier cette doctrine. « Il faut distinguer, disait-il, deux personnes dans J. C., ainsi que deux natures : l'une divine et l'autre humaine, qui conservent chacune leurs attributs. Marie est la mère du Christ, considéré comme homme, mais il est absurde de croire qu'elle est la mère de Dieu. » Ainsi Nestorius niait l'union hypostatique du verbe avec la nature humaine, et détruisait conséquemment tout le mystère de l'incarnation. Cette opinion, qui trouva un grand nombre de partisans, fut attaquée par St Cyrille d'Alexandrie, et condamnée par le pape Célestin, en l'an 430. St Cyrille assembla dans Alexandrie un synode où les principes de Nestorius furent anathématisés. De son côté, l'emper. Théodose convoqua, l'an 431, un concile général à Ephèse. Nestorius se rendit dans cette ville avec une escorte nombreuse, déclina l'autorité du concile, et refusa de comparaître dev. cette assemblée. Sa doctrine n'en fut pas moins condamnée par plus de deux cents évêq., et il fut lui-même déposé de son siége. C'est en vain que ce patriarche essaya de s'y maintenir en réclamant la protection impériale; Théodose le renvoya dans un monastère d'Antioche, et comme il continuait de publier ses erreurs, il fut renvoyé dans un oasis du grand désert de la Lybie, où il m. en l'an 439. Son corps fut inhumé à Chemnis ou Panopolis, ville de la Haute-Egypte. Il avait composé un gr. nomb. d'écrits qui furent brûlés par ordre de Théodose. Toutefois il reste encore de lui quelq. *homélies* publ. par le P. Garnier dans son édit. des *Œuvres* de Marius Mercator (*v.* ce nom); et des *lettres* dans le rec. des *actes* du concile d'Ephèse. On lui attribue l'*Evangile* apocryphe *de l'enfance*, dont il s'est conservé une version arabe, qui a été publ., avec une trad. latine et des notes, par Henri Sike, Utrecht, 1697, in-8. On peut consulter l'*Hist. du nestorianisme*, par le P. Doucin (*v.* ce nom.)

NETHEN (Math.), en lat. *Nethenus*, théolog. protestant, né en 1618 dans le duché de Juliers, prof. la théol, à Utrecht et à Herborn, et m. past. de cette dern. ville en 1686. On a de lui plus. liv. de théolog. et de controverse, dont les plus connus sont : *de Transubstantiatione*, Herborn, 1666; et *de Interpretatione Scripture*, ibid, 1675, in-4.

NETSCHATI, NEJATI ou NEDJATI (Issa), célèb. poète turk, né vers le milieu du 15e S. dans l'Asie-Mineure, montra de bonne heure du goût pour la poésie, et adressa à Mahomet II une petite pièce de vers qui lui valut la place de secrétaire du divan. Après la m. de ce sulthan, il accompagna le prince Abd'allah dans son gouvern. comme secrétaire. Il remplit ensuite les fonctions de chancelier auprès du prince Mahmoud, puis il se retira à Constantinople et m. dans cette ville en 1509. On a de lui : des trad. en turc, 1° de l'ouvr. de l'iman Gazali sur *la chimie*, 2° du recueil histor. persan, connu sous le tit. de *Djami-el-Hikaiat wa lame alrevaiat*, 3° de l'*Histoire des amours de Medjnoun et Leila*, poème persan de Djamy : il a laissé en outre un recueil de *poésies* dont la Bibl. impér. de Vienne possède un MS.

NETSCHER (Gaspar), peintre allemand, né en 1639 à Prague ou à Heidelberg, se fixa à La Haye, et m. dans cette ville en 1687. Il s'était surtout appliqué au portrait, et il a laissé dans ce genre des tableaux fort remarquables. Le musée du Louvre possède 2 tableaux de ce maître : l'un représente *une jeune Femme recevant une leçon de chant*, et l'autre *une jeune Femme jouant de la basse de viole*. Jacob Van-der-Does fut un de ses élèves. — Théodore Netscher, fils du précéd., m. à Huls en 1732, peignit le portrait avec quelq. succès, ainsi que Constantin son frère.

NETTELBLADT (Christian, baron de), jurisconsulte suédois, né à Stockholm en 1696, obtint au concours la chaire de droit à l'acad. de Gripswald, puis il fut nommé en 1743 assesseur à la cour impér. de Wetzlar, reçut l'ordre de l'étoile polaire et m. en 1776, laissant un gr. nombre de thèses parmi lesquelles on distingue celles qui ont rapport aux cérémonies funèbres des Suédois; elles ont été publ. sous le titre suiv. *Theses de variis mortuos sepeliendi modis apud Suecones et urnis sepulcralibus in Pomeraniâ Suecicâ*, Rostock, 1727, in-4. On a en outre de lui les ouvr. suiv. : *Die Schwedische Biblioth.*, etc. (Biblioth. Suédoise) Stockholm, 1728-36, 5 part. in-4; *Memoria virorum in Suecia eruditissimorum rediviva, sive*, etc., Rostock, 1728-31, 4 part. in-8; *Themis Romano-Suecica*, Gripswald, 1729, avec une préface intéressante *de Suecorum in jurisprudentiam romanam Meritis; Fasciculus rerum Curlandicarum*, ibid., 1729, in-4; *Anecdota Curlandiæ præcipuè territorii et episcopatûs Piltensis*, ibid., 1736, in-4; *Thesaurus juris provincialis et statutarii illustrati* (en allemand) Giessen, 1756, in-4. — Nettelbladt (Daniel), autre jurisconsn., né à Rostock en 1719, d'abord prof. de droit naturel à l'université de Halle, puis membre du conseil privé, enfin directeur de l'université, m. à Halle en 1791, avec la réputat. d'un des plus profonds jurisconsn. de l'Allemagne, a composé un gr. nombre d'ouvr. sur toutes les parties de la science du droit; les principaux sont les suiv. : *Præcognita universæ eruditionis generalis et in specie jurisprudentiæ tum naturalis quàm positivæ*, Halle, 1748 et 1775, in-8; *Systema elementare universæ jurisprudentiæ naturalis*, ibid., 1749, in-8; réimpr. avec des correct. et des addit.; *Mélanges de Halle pour l'hist. litter. de la jurisprudence* (en allemand), ibid., 1754-62, 4 vol. in-8; *Initia historiæ litterariæ juridicæ universalis*, ibid., 1764 et 1774, in-8, avec addition de 3 catalog. propres à faciliter les recherc. de ceux qui s'occupent de l'hist. de la jurisprud.; *Essai d'une introd. à la science prat. du droit* (en allem.), ibid., 1767, in-8, et 1784, in-8, 3e édit. On trouve dans les *Vies* des jurisc. viv., par Weidlich, une *notice* sur Nettelbladt rédigée par lui-même. — Henri Nettelbladt, son frère, né à Rostock en 1715, m. dans la même ville en 1761, après avoir occupé diverses fonctions judiciaires et administratives, a publ. tant en lat. qu'en allemand plus. ouvr., parmi lesquels on distingue les suiv. : *succincta Notitia scriptorum tum editorum tum anecdotorum ducatûs Megapolitani historiamque illustrantium*, Rostock, 1745, in-4; *Dissertation sur quelq. savans princes de Mecklenbourg*, ibid., 1746, in-4; *Dissertation sur l'origine de la ville de Rostock et son histoire jusqu'à l'an 1358*, ibid., 1757, in-fol., *Notice* de tous les écrits et monumens (inédits pour la plupart), qui peuvent servir à l'histoire de Rostock, ibid., 1761, in-4.

NEUBAUER (Ernest-Frédéric), théolog. protestant, né à Magdebourg en 1705, fut profes. d'antiquités, de langues classiques, puis de t. logie à Giessen, où il m. en 1748. On a de lui *dissertat. académ.*; des *explicat.* de divers t. de l'Ecriture-Sainte; des *sermons*, et les w. professeurs en théolog. de Giessen : ces ouvr. en lat. et en allem.

NEUCRANTZ (Paul) médecin, né à Rostock en 1605, m. à Lubeck en 1671, a laissé : *de Purpurâ (febri) Liber singularis*, etc., Lubeck, 1648, Francfort, 1660, in-4 ; *de Harengo exercitatio medica*, etc., Lubeck, 1654, in-4 ; *Idea perfecti medici*, ibid., 1665 : c'est une espèce d'oraison funèbre du méd. Henri Meibom (*v.* ce nom).

NEUENAR (Herman, comte de), en lat. *Nuenarius* ou *de novâ aquilâ*, l'un des plus zélés protecteurs des lett. en Allemagne, né en 1491, dans le duché de Juliers, embrassa l'état ecclésiast., remplit successiv. différens emplois, s'attacha à faire fleurir les bonnes lett. à l'université de Cologne, dont il était chancelier, assista en 1530 à la diète d'Augsbourg, et m. peu de jours après le rejet de la profession de foi présentée par Melanchthon à cette assemblée. On a de lui, entre autres ouvrage : *brevis Narratio de origine et sedibus priscorum Francorum*, Cologne, 1521, in-4, réimpr. dans différens recueils ; *de novo hactenùsque Germaniâ inaudito Morbo ἱδρωτικῷ, hoc est, sudatoriâ febri quam vulgò sudorem britannicum vocant*, etc., ou Traité sur la suette anglaise, Cologne, 1529, in-4 ; *de Galliâ belgicâ Commentarius*, Anvers, 1584, in-8 ; on trouvera des détails plus amples sur la personne et les écrits de Neuenar, dans les *Analecta* de Jacq. Burckhard, Halle, 1749.

NEUFCHATEL (Jean de), cardinal, né vers le milieu du 14e S. fut pourvu, dès l'âge de 15 ans, d'un canonicat au chap. d'Autun, élevé en 1371 à l'évêché de Nevers et transféré l'ann. suiv. à celui de Toul. Robert de Genève ayant été élu pape par une fraction du sacré collège, sous le nom de Clément VII, le fit son camérier et le nomma card. en 1383. Neufchatel donna tous ses soins à l'extinction du schisme que causa cette élection et celle de Pierre de Lune, dit Benoit XIII ; mais il m. en 1398 av. le rétablissement de la paix dans l'église. On trouvera des détails plus étendus sur ce prélat dans la *Bibl. ord. prædicator.*, et dans l'*Hist. des hommes illustres de l'ordre St-Dominique*, par le P. Touron.

NEUFCHATEL (Charles de), archevêq. de Besançon, de la même famille que le précéd., né en 1442, n'avait pas encore 21 ans quand il fut promu à l'archiépiscopat. Ses largesses, sa sollicitude pour le bien de son diocèse, lui méritèrent l'affection génér., de telle sorte qu'ayant été dépossédé de son siége par Louis XI, après la réunion des états du duc de Bourgogne à la France, il n'en conserva pas moins toute son autorité sur l'église de Besançon. Il m. dans le château de Neuilli, près Bayeux, en 1498, à son retour de Reims où il avait assisté au sacre de Louis XII. Il avait favorisé l'établissem. de l'imprim. dans la Franche-Comté, et avait fait impr. le *missel* du diocèse à Salins, en 1485, et le *Recueil des statuts synodaux*, à Besançon en 1487.

NEUFGERMAIN (Louis de), poète ridicule du temps de Louis XIII, nommé *poète hétéroclite* du duc d'Orléans, n'avait d'autre mérite que celui de jouer sur les noms des personnes auxquelles il adressait ses vers. Ses *Poésies et Rencontres*, formant 2 vol. in-4, impr. en 1630 et 1637, se trouvaient encore chez les libraires au temps de Boileau, qui les envoie avec celles de La Serre chez l'épicier (Satire 9).

NEUFVILLE (Nicolas de). V. Villeroi.

NEUHAUS (Henri), en lat. *Neuhusius*, médecin, né à Dantzig, au 16e S., n'est connu que comme aut. d'un petit livre intit. *pia et utilissima Admonitio de fratribus Rosæ-Crucis*, 1618 ; 1622, in-8, 2e édit. Cet écrit a été traduit en franç. et publ. sous le tit. de *Avertissement pieux et très-utile des frères de la Rose-Croix*, Paris, 1624, in-8 ; Neuhaus y attaque l'institut de ces frères : plus. écrivains (dont Struvius et Jugler indiquent les principaux ouvr. dans la *Bibl. histor. litteraria*, ch. IX, *de libris damnatis*), ont pris leur défense et réfuté les reproches qui leur étaient adressés.

NEUHOF (Théodore-Etienne, baron de), aventurier qui régna quelq. temps sur la Corse, était né à Metz vers 1690. Il fit d'abord partie des pages de la duchesse d'Orléans ; il entra ensuite en qualité de lieutenant au régim. de La Marck, puis passa au service de Suède. Employé par le baron de Goertz, minist. de Charles XII, pour préparer avec Albéroni le rétablissement de l'héritier des Stuarts sur le trône d'Angleterre, Neuhof développa une véritable aptitude pour l'intrigue. La m. tragique de Goertz rompit toute cette trame et le négociat. se retira en Espagne. Il y épousa lady Sarsfield, fille de lord Kilmarnock, et fonda sur cette union des espérances de fortune qui ne se réalisèrent point. Alors il passa en France, spécula malheureusem. sur les effets de Law, erra pend. plus. années dans diverses contrées de l'Europe, fuyant ses créanciers, et finit par se rendre à Florence avec le titre de résident de l'empereur Charles VI. La lutte des Corses contre la tyrannie génoise favorisant ses vues ambitieuses, il eut l'art de persuader aux chefs de ces insulaires qu'il avait assez d'influence pour intéresser à leur sort toutes les puissances de l'Europe, et leur insinua que le titre de roi devait être la récomp. de ses services. Ceux-ci réduits à l'extrémité acceptèrent ces offres : le baron de Neuhof aborda le 15 mars 1736 au port d'Aleria avec un bâtiment sous faux pavillon anglais, et apportant avec lui mille sequins, quelq. canons, 4000 fusils, 300 pistolets et divers objets d'approvisionnemens qui lui avaient été fournis par la régence de Tunis. Il fut proclamé roi le 15 avril, sous le nom de Théodore Ier. Huit mois après les murmures de la populat. s'élevèrent contre lui ; les Génois le pressèrent vigoureusem., et le nouv. souverain, voyant son autorité méconnue et sa vie en danger, quitta la Corse, laissant le gouvernem. entre les mains d'un conseil de régence. Depuis lors il ne cessa d'errer en Italie, en France et en Hollande, poursuivi par ses créanciers. En 1738, secondé, dit-on, par les états-généraux, il fit pour remonter sur le trône des tentatives infructueuses qu'il recommença vainement en 1742, avec la protection du gouvern. anglais. Forcé de renoncer à ses prétent. il se retira à Londres, fut arrêté par ses créanciers, subit une détention de 7 années, et m. dans cette ville en 1755, n'ayant pour subsister que les produits d'une souscription qui avait été ouverte en sa faveur. On trouvera des détails sur ce personn. dans les historiens de la Corse, Pommereul, l'abbé Germanes, et le colonel Frédéric, fils de Théodore.

NEUMANN (Gaspard), théologien allemand, né à Breslau en 1648, successivement chapelain du duc de Gotha (Christian), diacre de Sainte-Marie-Madeleine, pasteur de Ste-Elisabeth, professeur de théologie et d'hébreu, inspecteur des églises et des écoles, m. dans sa patrie en 1715, avec la réput. d'un homme érudit, mais d'une imaginat. bizarre, est auteur des ouvrages suivans : *Genesis linguæ sanctæ Veteris-Testamenti, docens vulgò sic dictas radices non esse vera Hebræorum primitiva, sed voces ab alio quodam radicibus his priores et simpliciores principio deductas*, Nuremberg, 1696, in 4 ; *Exodus linguæ sanctæ Veteris-Testamenti*, etc., ibid., 1697, in-4 : il y soutient, sur la langue hébraïque, le système qu'il avait développé dans l'ouv. précédent ; *Biga difficultatum physico-sacrarum*, etc., *pro novo specimine hypotheseos de significationes litterarum hebraicarum hieroglyphycâ*, Leipsig, 1709, in-4 ; *Formulaire de toutes les prières* (Kern aller gebete) ; cet ouvr., dont il y a eu plus de 20 éditions en divers formats, a été traduit en franç., en ital., en holland., en anglais, en polonais, en danois, en suédois, en latin, et même en quelques langues orientales. La *Vie de*

Neumann a été publiée avec sa *Trutina religionum*, par Maur. Casten et par Fréd. P. Tacke, à Breslau, 1741, in-8. — Un autre Gaspard NEUMANN, m. conseiller aulique du roi de Prusse en 1737, professa la chimie à Berlin, fut membre de la société royale de Londres, membre de l'académie des Curieux de la nature et de l'institut de Bologne. On a de lui, outre plusieurs opuscules insérés dans les *actes* des Curieux de la nature, et dans les *Miscellanea* de la société roy. de Berlin : *Lectiones chimicæ de salibus alcalino fixis et de camphorâ*, Berlin, 1727, in-4 ; *de Succino, Opio*, etc., ibid, 1730 ; *Disquisitio de ambrâ griseâ*, Dresde, 1736.

NEURÉ (MATHURIN). V. MESME (Laur.).

NEUSER (ADAM), théolog., né dans la Souabe au 16e S., de parens luth., embrassa le parti de la réforme de Calvin, s'établ. dans le palat. et fut nommé pasteur de l'église de St-Pierre de Heidelberg. Ayant été révoqué en 1569, à cause de son opposition aux projets de l'électeur qui voulait établir dans ses états la police ecclésiastique de Genève, Neuser chercha à introduire le socinianisme dans le palatinat. A cet effet il songea à s'assurer la protection du sulthan Sélim ; mais ce complot fut découvert : Sylvanus, complice de Neuser, fut décapité en 1572 ; Neuser eut le bonheur de s'évader, se retira à Constantinople, prit le turban et m. en 1576. Il a laissé un gr. nombre d'écrits qui ont été recueillis par les sociniens ; on cite entre autres : *Scopus septimi capitis ad Romanos*, Ingolstadt, 1583, in-8 ; sa *lettre* à l'empereur Sélim, insérée dans les *Monumenta pietat. et litterat.* de Mieg, Francfort, 1702, in-4 ; et une autre *lettre* contenant l'apologie de sa conduite, et impr. dans les *Mélanges tirés de la biblioth. de Wolfenbuttel*, en allem., tom. 3.

NEUVILLE (PIERRE-CHARLES FREYDE), jés., né à Vitré en Bretagne en 1692, parcourut les divers emplois de son ordre, fut revêtu deux fois de la charge de provincial, se retira à Rennes lors de la dissolution de sa société, et m. dans cette ville en 1773. On a de lui le *Livre de Judith*, avec des réflexions morales et des notes critiq., 1728, in-12 ; et des *Sermons*, au nombre de 16, Rouen, 1778, 2 vol. in-12. — NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude FREYDE), jésuite, frère du précéd., né en 1693 au diocèse de Coutances, se fit remarquer de bonne heure par sa piété, perfectionna son éducation en se consacrant pend. 18 années à l'instruction de la jeunesse, parut avec éclat dans la chaire en 1736, et y obtint pendant 30 années des succès brillans qui le plaçent au rang des prem. prédicat. du 18e S. Ayant été forcé d'abandonner la société qui venait d'être dissoute, il se retira à St Germain-en-Laye, et y m. en 1774. Ses *Œuvres*, recueillies par son ancien confrère Querbeuf, et publ. en 1776, 8 vol. in-12, renferment des sermons, des panégyriques, des oraisons funèbres, des méditations, des exhortations, etc. On attribue tantôt à Neuville (Anne-Joseph), tantôt à son frère, des *Observations sur l'institut des jésuites*, Avignon, 1771, in-12. — Un autre P. NEUVILLE, coopérateur des *Lettres édifiantes*, est auteur d'une *Vie de St François Régis*, et de la *Morale du Nouveau-Testament, partagée en réflexions pour tous les jours de l'année*, 1758, 4 vol. in-12. — V. LEQUIEN.

NEUVILLE (DIDIER-PIERRE CHICANEAU DE), compilateur, né à Nancy en 1720, m. en 1781 à Toulouse, où il remplissait depuis plus. années la chaire d'histoire, fondée au collége royal de cette ville, a publ., sans y mettre son nom, les ouvrages suiv. : *Considérations sur les ouvrages d'esprit*, Amsterdam, 1748, in-12 ; *les Aventures de Chansi et de Ranué*, impr. à la suite du *Moyen d'être heureux* ou *le Temple de Cythère*, par Rivière, ibid. (Paris), 1750, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire philosophique* ou *Introduct. à la connaissance de l'homme*, Londres (Paris), 1751, 1756, 1762, in-8 ; *l'Abeille du Parnasse*, ou *Recueil des maximes tirées des poètes français*, Londres, 1757, 2 vol. in-12 ; *Esprit de l'abbé de St-Réal*, Paris, 1768, in-12.

NEVALI, savant turk, précepteur du sulthan Amurat III, est auteur d'un ouvr. de politique et de morale, intit. : *Ferah-Nami*, qui le place au premier rang des philosophes et des moralistes de sa nation. Il y traite de la religion mahométane et de ses ministres, des qualités, des vertus, et de l'instruction d'un souverain. On trouvera des détails plus étendus sur ce livre dans l'ouvr. de Tédérini sur la *Littérature des Turcs*.

NEVELET (PIERRE), sieur de Doches, né à Troyes ou dans les environs de cette ville, d'une famille calviniste, fut forcé de s'expatrier, et m. en Suisse vers 1610. On a de lui : une *Vie de François Hotman*, en lat., Francfort, 1595, in-4, et réimpr. en tête de la *Collection des Œuvres d'Hotman*, publ. par Jacques Lect, à Genève, 1599, 3 vol. in-fol.; quelq. *pièces* de vers latins, parmi lesquelles on remarque la suiv. : *Lacrymæ Nevelet Doschii in funere avunculi Pithœi*, etc., Paris, Estienne, 1603, in-4. — Isaac-Nicolas NEVELET, son fils, a pub. quelq. *Fables* qui ont mérité d'être réimprimées.

NEVERS (LOUIS DE GONZAGUE, duc de), un des capitaines les plus expérimentés de son temps, 3e fils de Frédéric II, duc de Mantoue, fut élevé à la cour du roi de France Henri II, entra fort jeune au service, et fut fait prisonnier à la bataille de St-Quentin, en 1557. Devenu duc de Nevers en 1565, par son mariage avec Henriette de Clèves, héritière de ce duché, et nommé peu après gouverneur du marquisat de Saluces, il se signala dans la seconde guerre civile, enleva plus. places aux protestans, notamment celle de Mâcon. En 1573, il se trouva au siége de La Rochelle, et s'opposa de tout son pouvoir à la restitution des places de Pignerol et de Savillan, les seules que la France eût conservées en Italie. Il entra dans le parti de la ligue, mais il y figura peu de temps, fut chargé en 1588 d'attaquer les protestans dans le Poitou, leur reprit plus. places, et les aurait chassés de cette province s'il n'eût été appelé au secours d'Orléans. Après la mort de Henri III, il garda la neutralité pendant quelq. temps, puis il se déclara ouvertement pour Henri IV, et rejoignit ce prince dans les plaines d'Ivri avec 500 gentilshommes armés et équipés. Il fut ensuite envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire pour opérer la réconciliation du roi avec le St-Siége ; à son retour il obtint le gouvernement de Champagne, quitta cette province pour combattre le duc de Parme en Picardie, et m. à Nesle en 1595 à l'âge de 56 ans. Nous avons sur sa vie : 1° les *Mémoires du duc de Nevers*, publ. par Gomberville et Cayson, Paris, 1665, 2 vol. in-fol.; 2° l'*Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers, contenant les principaux événemens de la ligue*, par Turpin, Paris, 1789, in-8.

NEVERS (PHILIPPE-JULIEN MANCINI MAZARINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin et frère des belles Mancini, né à Rome en 1641, m. à Paris en 1707, s'était distingué à la cour de Louis XIV par ses talens agréables et l'aménité de son caractère. Voltaire, dans son catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, le cite comme auteur de vers singuliers, *qu'on entendait très-aisément et avec grand plaisir*. Parmi les product. légères du duc de Nevers, on distingue ses vers contre l'abbé de Rancé, son *Epître* à Bourdelot, méd. de la reine Christine, qui a été insérée par M. François de Neufchâteau dans les Œuvres posthumes du duc de Nivernais, et la pièce intit. : *Défense du poème héroïque*, composée en société avec Régnier-Desmarais et l'abbé Testu, et suivie de quelq. *remarques* sur les Œuvres satiriq. du sieur D.*** (Despréaux), Paris, 1674, in-12. On lui attribue le

livre intit. *le parfait Cocher*, publ. par La Chesnaye-des-Bois (Paris, 1744, in-8.)

NEVIANUS (Marc), dont le nom véritable était NEEFS ou de NEEF, méd., né en Flandre vers 1530, embrassa l'état ecclésiast., devint prêtre, et m. à Gand vers 1580. On a de lui : *de plantar. viribus Poemata*, Louvain, 1563, in-8 ; *de qualitatibus primis, secundis, tertiis, iisque quas natura tegit occultas abditasque, Poemata*, Gand, 1573, in-8 ; *de curandis morbis Poemata*, ibid., 1573, 1575, in-8 ; *in poemata de curandis morbis Corollarium*, etc., ibid., 1575, in-8.

NEVIZANO (Jean), jurisconsu. italien, né à Asti, m. en 1540, après avoir, pendant plus. années, professé le droit à Turin, a laissé div. ouvr. de jurisprud., parmi lesquels nous citerons : *Consilia, seu Consultat.*, Lyon, 1559, in-fol. ; *Summarium decrat. decimæ Sabaudiæ*, Turin, 1586, in-8 ; *Additiones ad Bolandinum*, Turin, in-4 ; *Controversiæ feudales*, Marpourg, 1615, in-4 ; *Quæstio de librorum multitudine resecandâ*, Cologne, 1607, in-8 ; *Index scriptorum in utroque jure*, Lyon, 1522, in-8. Il est plus connu comme auteur d'un livre bizarre, intit. : *Sylva nuptialis libri sex*, etc., Paris, 1521, Lyon, 1526 et 1572, in-8, dans lequel il n'épargne point les sarcasmes contre les femmes.

NEWCASTLE (William CAVENDISH, lord OGLE, comte, marq. et duc de), l'un des génér. les plus distingués de Charles Ier, né en 1592, jouit d'une grande faveur à la cour de Jacques Ier et de Charles Ier ; il conserva une fidélité inviolable à ce dernier, sacrifia toute sa fortune pour nourrir la guerre en Ecosse, depuis 1639 jusqu'à la défaite des troupes roy. à Hexham ou Marston-Moor, en 1644, et souffrit pendant un exil de 18 ans toutes les rigueurs de l'adversité. A son retour en Angleterre, il fut nommé principal juge (chef de justice) des comtés au nord de la Trente, passa le reste de sa vie uniquement occupé de littérature, et m. en 1676. On a de lui : *Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, Anvers, 1667, in-fol. avec 42 pl., en français, et Londres, 1743, 2 vol. in-fol. en anglais ; *Méthode nouvelle et invention extraordinaire pour dresser les chevaux*, Londres, 1667, in-fol., en anglais, et ibid., 1671, en français, ouv. tout-à-fait différent du prem. et regardé comme classique ; des comédies intit. *le Capitaine campagnard*, Anvers, 1649 ; *l'Exilé ; Varietés*, 1649, in-12 ; *les Amans capricieux*, 1677, in-4 ; *la Veuve triomphante*, 1677, in-4. — Newcastle (Marguerite, duchesse de), seconde femme du précédent, née à St-John en Essex, vers la fin du règne de Jacques Ier, montra dès sa jeunesse un penchant décidé pour la littérature, accompagna en France la reine Henriette-Marie en qualité de fille d'honneur, épousa le marquis de Newcastle à Paris, se fixa avec lui à Anvers, y demeura jusqu'à la restauration, et m. à Londres en 1673. Pendant toute la durée de son exil et depuis son retour dans sa patrie, elle ne cessa de s'occuper d'écrire. Ses ouv., dont nous donnons la liste, formaient 13 vol. in-fol. : *the world's Olio*, Londres, 1655, in-fol. ; *Nature Picture drawn by fancy's pencil to the life*, Londres, 1656, in-fol. avec une notice sur sa vie ; des *Discours* sur divers sujets, ibid., 1662, in-fol. ; des *Comédies*, ibid., 1662 ; *Opinions philosophiques et physiques*, ibid., 1663, in-fol. ; *Observations sur la philosophie expérimentale*, ibid., 1666, in-fol. ; *Lettres philosophiques*, ibid., 1664, in-fol. ; *Poèmes et Fantaisies*, ibid., 1653 et 1664, in-fol. ; *Lettres de Société*, ibid., 1664, in-fol. ; une *Vie* de son mari, trad. en lat., ibid., 1668, in-fol. ; *Pièces de théâtre* qui étaient restées inédites, ibid., 1668.

NEWCASTLE (Thomas PELHAM HOLLES, duc de), homme d'état anglais, né en 1693, fils de lord Pelham qui avait rempli les fonctions de lord commissaire de la trésorerie sous Guillaume III, joignit ses efforts à ceux des whigs pour assurer le trône à la maison de Brunswick, prodigua sa fortune pour soutenir la cause de George Ier, et pour apaiser la sédition fomentée par les jacobites et les torys en faveur du prétendant. La faveur du roi le récompensa de ses services : il fut nommé ministre d'état, donna sa démission en 1756, après la prise de Port-Mahon par le maréchal de Richelieu, fut rappelé au ministère en 1757, conjointement avec Pitt, se retira en 1766 pour prendre le repos que lui commandaient ses infirmités, et m. en 1768.

NEWCOMB (Thomas), poète et littérateur anglais, né en 1675, chapelain du 2e duc de Richmond et recteur de Stopham, dans le comté de Sussex, m. vers 1766, a laissé entre autres ouv. : la *Bibliothèque*, petit poème fort estimé, publ. vers 1718 et réimp. dans les *select Collection of miscellany poems*, de Nichols ; le *Jugement dernier des hommes et des anges, en 12 chants, dans la manière de Milton*, 1723, in-fol. ; *Recueil mêlé de poésies originales, odes, épîtres, traductions*, etc., principalement sur des sujets polit. et moraux, 1756, in-4 ; *Novus epigrammatum Delectus*, ou *Epigrammes politiques et odes appropriées aux temps*, 1760, in-8 ; *La mort d'Abel*, d'après Gessner, 1763, in-12 ; *Méditations d'Harvey, mises en vers blancs*, 1764. On lui attribue un poème philosophique et satirique, intit. *Préexistence et Transmigration*, ou *la Nouvelle Metamorphose*, 1743.

NEWCOME (Guillaume), archevêque d'Armagh, en Irlande, m. à Dublin, en 1799, à 71 ans, avait été d'abord gouverneur particulier de Ch.-J. Fox, puis successiv. évêque de Dromore, d'Ossory et d'Armagh. On a de lui : *Harmonie des Evangiles*, 1778, in-fol. ; *Considérations particulières sur la durée du ministère de N. S. en réponse au doct. Priestley*, 1780, in-12 ; *Observations sur la conduite de N. S., comme instituteur divin, et sur l'excellence de son caractère moral*, 1782, in-4 ; *Essai de traduction perfectionnée, d'arrangement métrique, et Explication des douze petits prophètes*, 1785, in-4 ; et des *Sermons*.

NEWCOMMEN, simple serrurier, à Darmouth, dans le Devonshire, vers la fin du 17e S., s'est immortalisé par l'invention du procédé au moyen duquel la vapeur d'eau est employée comme force motrice dans les machines appelées à *vapeur*. Long-temps avant lui on avait remarqué la grande force expansive de la vapeur, et on avait imaginé de l'employer comme puissance, mais c'est à lui que l'on en doit l'application. M. Watt a perfectionné l'appareil de Newcommen, et en a répandu l'usage dans toutes les branches de l'industrie manufacturière.

NEWDIGATE (Roger), savant anglais, né en 1719, représenta le comté de Middlesex au parlement de 1742, et l'université d'Oxford aux parlem. de 1751, 1754, 1761, 1768 et 1774, fit plus. voyages en Italie, recueillit un grand nombre d'antiquités, des copies des plus beaux tableaux et des plus belles statues de Rome et de Florence, et m. à sa terre d'Arbury, au comté de Warwick, en 1806. Il a laissé quelq. ouv., parmi lesquels on cite une *Harmonie des Evangiles*, qui paraît n'avoir pas vu le jour.

NEWISKI ou NEWSKOI (Alexandre). Voyez Alexandre (St).

NEWTON (Thomas), théologien, médecin, littérateur et poète latin, m. à Londres en 1607, a laissé les ouv. suiv. : *a Notable History of the Saracens*, etc., Londres, 1575, in-4 ; *Approved Medicines*, etc., ibid., 1580, in-8 ; *Illustrium aliquot Anglorum Encomia*, ibid., 1589, in-4 ; *Atropolon delion* (discours poétiq. sur la m. de la reine Elisabeth), ib., 1603, in-4 ; des traduct. anglaises de quelq. ouv. de Levinus (v. ce n.), de Luther et autres.

NEWTON (John), mathématicien anglais, né en 1622 à Oundle, dans le comté de Northampton

sultat immédiat de cet admirable fait d'armes est la prise d'Ulm, suivie d'immenses avantages. Ainsi fut gagné par Ney ce titre de duc d'Elchingen, qui ne lui fut conféré que deux ans après. De nouveaux ennemis l'appellent dans le Tyrol, ou plutôt de nouveaux triomphes, auxquels la paix de Presbourg (1805) met seul un terme. Ce n'est pas toutefois pour long-temps. La guerre recommence en 1806, et il prend part à toutes les opérations de cette campagne étonnante, qui écrase la Prusse à Iéna et à Averstadt, et force la Russie à la paix. La capitulation d'Erfurt, celle de Magdebourg, le boulevard de la Prusse; le passage de la Vistule et la prise de Thorn, la destruction totale d'un corps prussien à Deppen, l'heureux combat de Schmoditten qui coupa la retraite des Russes sur Kœnigsberg, enfin sa belle conduite à la journée d'Amskerdof, où, pour la première fois, il déploya cette profonde connaissance de l'art des retraites, qui lui assure une place remarquable parmi nos meilleurs généraux d'arrière-garde, tels furent quelques-uns des exploits auxquels il dut le surnom de *Brave des braves*, si honorable pour un homme dont tous les compagnons étaient des héros. Transporté dans la Péninsule en 1808, il eut sa part de gloire dans les divers combats qui ouvrirent aux Français le chemin de Madrid, et soumit la Galice et les Asturies. En Portugal, la prise de Ciudad-Rodrigo et la reddition d'Alméida doivent lui être attribuées, quoiqu'il servît alors sous Masséna. Avant que ses querelles avec ce chef aussi impérieux qu'habile l'eussent forcé de quitter l'armée, il avait eu le temps de la sauver par la belle retraite qu'il lui fit faire des murs de Lisbonne à Miranda del Corvo, en présence des nombreuses phalanges anglo-portugaises. Aussi Bonaparte ne l'oublia pas au moment d'envahir la Russie avec la plus formidable armée qui fut jamais. Ney, à la tête du 3e corps, se signala au combat de Liady, à la prise de Smolensk, à l'affaire de Valoutina, se surpassa à la bataille sanglante de la Moskwa, et mérita ainsi d'ajouter un nouveau titre à son nom déjà si glorieux; mais ce qu'il faut admirer surtout, c'est cette vigueur d'âme qui soutint chez lui la force du corps dans la déplorable retraite de Russie, et qui lui valut l'honneur impérissable de sauver les débris de l'armée française au passage de la Bérésina. L'année suivante (1813) on le voit reparaître, avec la fortune, à Lutzen, à Bautzen, à Dresde et dans vingt autres lieux illustrés par cette campagne terrible, qui fut presque le dernier adieu des Français à la victoire. Bientôt notre territoire fut envahi par la coalition européenne. Ney, qui n'eut point de commandem. fixe, fut presque toujours auprès de Napoléon, et le seconda puissamment à la journée de Brienne, au sanglant combat de la Rothière et de Dienville, aux batailles de Champ-Aubert, de Montmirail, etc. Il fallut enfin succomber, non sans gloire. Le prince de la Moskwa, chargé par son maître et son bienfaiteur de négocier la paix avec les souverains alliés, fut un de ceux qui le pressèrent le plus vivement d'abdiquer, mais lorsqu'il vit que la nécessité et le bonheur de la France exigeaient ce sacrifice. Resté fidèle jusqu'au dernier moment à Bonaparte, il fut jugé digne de servir aussi Louis XVIII, et reçut de ce prince la dignité de pair, entre autres faveurs. Ici nous voudrions n'avoir plus rien à dire; mais Ney viola ses sermens, et le héros fut un traître: il faut tout rappeler, tout expliquer, s'il nous est possible. Bonaparte sort de l'île d'Elbe, et l'adversaire que les Bourbons lui opposent avec le plus de confiance est le prince de la Moskwa, l'un de ses plus anciens serviteurs. Celui-ci adresse à ses troupes, à Lons-le-Saulnier, une proclamation au nom de l'ex-empereur, et se réunit à lui à Auxerre. Voilà les faits, ils sont incontestables. Ney, avec tout son courage militaire, était un homme faible dans un mouvement politique, et, avec un cœur généreux, il fit une lâcheté. S'il lui répugnait d'opter entre ses devoirs nouveaux et le prestige d'une ancienne amitié, il pouvait n'accepter aucun commandement, et ne reparaître sur la scène qu'à la journée du Champ-de-Mai, comme tant d'autres, non pas plus louables, mais plus habiles. Si quelque chose pouvait faire oublier sa déplorable conduite, ce serait la gloire dont il se couvrit dans cette dernière campagne de Waterloo, qui aurait dû être le tombeau de Napoléon et le sien. Mais il était destiné à offrir par sa mort un grand exemple à ceux qui, dans les troubles politiques, voudraient chercher l'honneur et le salut ailleurs que dans une fixité inébranlable de principes et d'opinion. Il fut arrêté le 5 août 1815, et cité d'abord devant un conseil de guerre, qui se fit déclarer incompétent, puis devant la chambre des pairs, qui fut obligé de subir cette pénible responsabilité. En vain ses avocats, MM. Berryer père et Dupin aîné, réclamèrent en sa faveur l'exécution des articles 11 et 12 de la convention militaire du 3 juillet, qui semblaient devoir le rassurer, comme tous ceux que leur conduite politique rendait répréhensibles: il fut condamné à une immense majorité. Sa fermeté d'âme avait été admirable pendant toute la durée du procès; sa mort fut digne de sa vie. Après avoir reçu les consolations de la religion, il fut fusillé le 7 décembre 1815, dans l'avenue de l'Observatoire, derrière le Luxembourg. On peut consulter sur le maréchal Ney les ouvr. suiv.: *Vie du maréchal Ney avec l'Hist. de son procès*, Paris, 1816, in-8; *Biogr. des généraux français*, par de Courcelles; *Victoires et conquêtes des Français* (*voy.* la table de cet ouvrage); l'*Histoire de Napoléon et de la grande-armée*, *pendant l'année* 1812, par le général de Ségur; *Examen critique* de cet ouvr. par Gourgaud; l'*Hist. de l'expédition de Russie* (par M. de Chambray), Paris, 1820, 2 vol. in-8. *Hist. milit. de la campagne de Russie*, en 1812, par le colonel Boutourlin, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

NEYN (Pierre de), né à Leyde en 1596, fils d'un tailleur de pierre, et destiné au même métier, apprit seul les mathém., l'architecture et la perspective, et se mit en état de les enseigner. Il se livra ensuite à la peinture sous la direction de van des Velde, produisit plus. tableaux fort recherchés, fut nommé en 1632 architecte de la ville de Leyde, et m. dans cette ville en 1639.

NEYRA. V. Mendana.

NEZMY-ZADEH-EFFENDY, histor. turk qui vivait vers la fin du 17e S., est aut. d'un ouv. intitulé *Golchen al Kholefa* (le jardin des khâlyfes), contenant une histoire de la ville de Baghdad depuis sa fondation, l'an 145 de l'hég. (762 de J.-C.), jusqu'à la fin de 1100 (1689), et une histoire des khâlyfes abbassides, celle des pachas de Baghdad sous la domination othomane, etc. La biblioth. roy. en possède une trad. MS. faite par Choquet, drogman de France.

NIALL ou NEILL (O'), monarque suprême d'Irlande, surnommé *le Grand*, ou *le Héros des neuf Otages*, parce qu'il avait imposé à neuf régions différentes l'obligation d'avoir toujours des otages près de lui, fut proclamé roi de Momonie l'an de J.-C. 379, à l'âge de 27 ans. Profitant du déclin de la puissance romaine en Bretagne, il se réunit aux Pictes, aux Scots ou Ecossais, aux Allemaniens et aux Saxons contre les Romains, qui occupaient la partie méridionale de la Bretagne, appelée depuis l'Angleterre, pénétra jusqu'au détroit qui sépare Douvre de Calais, détruisit les garnisons, démolit les forts, rançonna les habitans, et emporta un butin immense. L'an 388, il envahit l'Armorique avec le même succès. A son retour il eut à soutenir une guerre intestine contre Eocha, roi provincial de Leinster ou de Lagénie, qui refusait de payer tribut, vainquit ce prince, rétablit la paix à l'intérieur de ses états, et recommença de

Bretagne des invasions dont les siècle faillirent enlever cette province aux Romains. Il périt vers l'an 402, assassiné par Eochu ; mais le sceptre monarchique d'Irlande, qu'il avait tenu si glorieusement, demeura pendant 500 ans entre les mains de ses descendans, dont le plus célèb. est Aod ou Hugue, le grand O-Neill du 16e S., qui, après avoir passé 20 ans de sa vie à la cour d'Élisabeth, et inspiré à cette princesse une fausse sécurité, leva tout à coup l'étendard de la révolte, s'empara des forts que les Anglais occupaient dans l'Ultonie, soutint pendant sept ans tous les efforts de la reine d'Angleterre, et fut sur le point de rendre à l'Irlande son ancienne indépendance.

NICAISE (St), en lat. *Nicasius*, évr. de Reims au 5e S., fut martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec un autre St Nicaise qui fut, dit-on, le premier archev. de Rouen dans le 3e S., et souffrit également le martyre.

NICAISE (Claude), antiquaire, né à Dijon en 1623, embrassa l'état ecclés., se rendit à Rome au commencement du pontificat d'Alexandre VII, et visita Naples afin d'étudier les monumens antiques. De retour en France, il se démit d'un canonicat de la Ste-Chapelle de Dijon, le seul bénéfice qu'il eût possédé, se retira à sa maison de campagne de Villey, près de Is-sur-Tille, et ne cessa jusqu'à sa m., en 1701, de s'occuper de l'accroissement de sa biblioth. et d'un commerce épistolaire avec les sav. et les artistes qu'il avait connus en Italie. On a de lui un gr. nomb. d'écrits, parmi lesquels on cite : *de numero Pantheo Adriani imper.*, Lyon, 1689, in-8 ; *Dissertation sur les Syrènes*, ou *Discours sur leur forme et figure*, Paris, 1691, in-4 ; *Relation d'un voyage à La Trappe*, insérée sans nom d'aut. dans le t. 5 des Relations de la vie et de la m. édifiante de quelques religieux de cette abbaye, 1755, in-12 ; *Description des Tableaux du Vatican*, *trad. de l'ital. de Bellori*, *avec un Disc. sur l'Ecole d'Athènes et le Parnasse de Raphaël* ; un *Discours sur la Musique des anciens* ; et des *lettres* formant 5 vol. in-4, conservées en MSs. à la bibliothèque du roi.

NICANDER, grammairien, poète et méd. grec, né à Colophon, dans l'Ionie, m. un siècle av. l'ère chrét., écrivit en vers plus. ouv. de matière médicale et de pharmacie, dont il ne reste plus que les poèmes intit. : *Theriaca* et *Alexi pharmaca*, qui sont insérés dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et qui ont eu séparém. de nombr. édit. Ils ont été trad. en latin par Lonicer, Cologne, 1531, in-4 ; en vers latins par E. Cordus, Francfort, 1572, in-4 ; en français par J. Grévin, Anvers, 1567, 1568, in-4.

NICANOR (Bible), général des armées d'Antiochus-Epiphane, roi de Syrie, fut envoyé par ce prince en Judée pour s'opposer aux entreprises de Judas Machabée. Vaincu dans un premier combat, il périt dans une seconde action ; et son corps ayant été reconnu sur le champ de bataille, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qui furent portées à Jérusalem vers l'an 142 av. J.-C.

NICANOR, gramm. d'Alexandrie, vivait sous le règne de l'emp. Adrien. Il avait composé plusieurs ouv., dont il ne reste plus que des fragm. M. d'Ansse de Villoison les a pub. dans les *Anecdota græca*, Venise, 1781, 2 vol. in-4.

NICANOR. V. Seleucus et Démétrius.

NICCOLAI ou NICOLAI (Alphonse), jésuite, philologue et littérat. distingué, né à Lucques en 1726, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Florence, se distingua dans l'explication des saintes écritures par la pureté de son goût, l'élégance de son style, reçut le titre de théol. impérial sous François II, empereur et grand-duc de Toscane, le conserva sous Léopold, et m. à Florence en 1784. Il a laissé les ouvrages suiv., tous écrits en italien : *Mém. histor. sur St Blaise, évêque et martyr*, Rome, 1762, in-4 ; *Dissertations et Leçons sur l'Ecriture-Sainte*, 13 vol. in-4 ; *Discours sur le sacré cœur de Jésus et Panégyrique du bienheureux Alexandre Sauli* ; *Pièces en prose toscane dans les genres oratoire*, *scientifique et historique*, 3 vol. in-4 : *Entretiens sur la Religion*, Gênes, 1770, 8 vol. in-8. — Jean-Baptiste Niccolai, frère aîné du précéd., fit aussi profession aux jésuites ; il occupa pend. 40 ans une chaire de morale au collége d'Arezzo, et exerça les fonctions d'examinateur du clergé pour le grand-duché de Toscane.

NICCOLAI (Jean-Baptiste), savant mathém., né à Venise en 1726, embrassa l'état ecclés., et fut pourvu de l'archiprêtré de Padernello : il ne cessa point pour cela de cultiver les mathém. avec beaucoup de zèle ; mais son goût pour les innovations l'empêcha de réussir comme il aurait pu le faire. Il m. à Schio, dans le Vicentin, en 1793, laissant plus. *mém.* insérés dans le *recueil* de l'académie de Padoue, dont il était membre, et un ouv. intit. : *Nova analysis Elementa*, Padoue, 1791, 2 v. in-4.

NICCOLI (Nicolas), savant ital., né à Florence en 1363, est l'un des prem. érudits de son pays qui se soient occupés de rassembler les MSs. des anciens auteurs : il employa à ses recherches une fortune considérable, dont il avait hérité de son père, et à sa m., en 1437, il laissa à la disposition du public sa biblioth., composée de 800 vol., nombre considérable à cette époque. Cosme de Médicis lui avait acheté tous ses MSs., et les avait placés dans le monastère des dominicains de St-Marc. Niccoli n'a rien composé : il s'était contenté de copier ou de corriger de sa main un très-grand nombre de MSs. Sa *vie*, écrite par Giannozzo Manetti, se trouve dans le *Specimen histor. letter. florentinæ*.

NICCOLO. V. Abbate et Nicolo.

NICÉPHORE (St) souffrit le martyre à Antioche sous l'emp. Valérien, vers l'an 260.

NICÉPHORE (St), patriarche de Constantinople, né dans cette ville vers 760, succéda à Tarasie en 806, prit la défense du culte des images contre l'emper. Léon-l'Arménien, fut exilé par ce prince dans le monastère de St-Théodore, et y m. en 828. On a de lui : *Breviarium historicum*, pub. par le P. Petau, avec une version lat., 1616, in-8, réimp. dans la collection de l'*Histoire byzantine*, et trad. en français par Cousin, dans le tome 3 de son *Hist. de Constantinople* ; *Chronographia brevis*, trad. en lat. par Anastase le-Bibliothécaire, et pub. à la suite de celle de Syncelle, Paris, 1652 ; *Stichometria librorum sanctorum*, impr. à la suite de la *chronographie*, et insérée dans les *Critici sacri*, t. 8 ; *Antirrhetici*, petits écrits contre les iconoclastes, dont quelq.-uns sont trad. en lat. dans la *Biblioth. des Pères*, dans l'*Auctarium* du P. Combefis, et dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius ; 17 *canons* insérés dans le t. 7 de la *Collection des Conciles* ; et d'autres *opuscules* inédits dont on trouvera la liste dans l'*Hist. des auteurs ecclésiast.* par D. Ceillier, t. 18.

NICÉPHORE Ier, emper. d'Orient, surnommé *Logothète*, parce qu'il avait rempli les fonctions de chancelier de l'empire (λογοθέτης) avant de monter sur le trône, était né dans la Séleucie au 8e S. Étant entré dans une conspiration contre Irène (*v.* ce nom), il fut revêtu secrètement de la pourpre en 802, relégua l'impératrice dans l'île de Médelin (l'anc. Lesbos), fit crever les yeux au patrice Bardanes, bien que ce compétiteur à l'empire se fût soumis et eût demandé à s'enfermer dans un cloître. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Charlemagne pour l'inviter à régler les limites des deux empires d'Orient et d'Occident, essaya vainement de se soustraire au joug humiliant que lui avait imposé le khalife Aaroun-al-Raschid, rallume, par la protection qu'il accordait aux sectaires, les querelles relig. qui troublaient l'empire, dépouilla les églises de leurs trésors, et accabla d'impôts les

Provinces. En 811, il fit la guerre aux Bulgares, qui désolaient la Thrace; et, surpris dans sa tente pendant la nuit, il fut assassiné le 28 juillet de la même année. — NICÉPHORE II, surnommé *Phocas*, empereur d'Orient, né en 912, était fils du patrice Bardas, qui avait acquis une juste célébrité par ses exploits. Élevé dans les camps, le jeune Nicéphore se signala lui-même dans tous les grades qu'il parcourut av. de ceindre le bandeau impérial. Nommé généralissime des troupes pendant la minorité du fils de l'empereur Romain (*Romanos*), il parut n'accepter qu'avec répugnance un titre qu'il avait brigué en secret; mais bientôt, appuyé par le clergé et feignant de céder au vœu général, il se laissa couronner empereur en 963. Il battit, par ses lieutenans, les Sarasins en plus. rencontres, et leur enleva la Cilicie, l'île de Cypre et la Syrie. Ces conquêtes lui ayant fourni le prétexte d'augmenter les charges de l'état, il perdit l'affection de ses sujets, accablés d'impôts. Théophanon, son épouse, entretenant de coupab. intelligences avec Jean Zimisces, l'un des meilleurs généraux de l'empire, l'introduisit avec plus. assassins dans la chambre de l'empereur, qui succomba sous les poignards le 11 décembre 969, après six ans de règne. Zimiscès fut immédiatement proclamé empereur. On a de Nicéphore II des médailles en or et en moyen bronze. — NICÉPHORE III ou BOTONIATE, empereur d'Orient, né dans le 11e S., passait pour être d'une anc. et illustre famille de l'anc. Rome. Il suivit de bonne heure la carrière des armes, parvint au commandement de l'armée d'Asie sous le règne de Michel Ducas, et se fit couronner empereur à Constantinople en 1078, après que les grands, séduits par ses largesses, eussent forcé ce même Michel à se retirer dans un monastère; il opposa avec succès Alexis Comnène à Bryenne (*v.* ce nom), qui s'était fait élever à l'empire par les soldats de l'armée d'Illyrie; mais bientôt, sur des rapports mensongers de ses courtisans et croyant la fidélité de son lieut. suspecte, il résolut de le faire périr. Alexis, instruit du complot qui se tramait contre lui, se hâta d'en prévenir l'exécution, et se fit proclamer empereur. Botoniate n'entreprit point de lutter contre ce nouveau compétiteur, se retira dans un cloître en 1081, et y acheva ses jours obscurément. On ne connaît de ce prince que des médailles d'or, qui sont fort rares.

NICÉPHORE-BRYENNE. V. BRYENNE.

NICÉPHORE-BLEMMIDAS, abbé du monastère du mont Athos, dans le 13e S., y avait établi une école qui a produit plus. personnages distingués. Ses talens étendirent sa réputation dans tout l'Orient, et on lui offrit en 1256 le patriarcat de Constantinople; mais il refusa cette dignité pour continuer la direction de son monastère. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort; on a de ce pieux abbé un grand nombre d'*opuscules*, dont on trouvera la liste complète dans la *Biblioth. græca* de J. Alb. Fabricius, t. 6. Nous citerons seulement : *Ratio de compendiariâ arte disserendi et de astrolabio*, Venise, 1498, in-fol.; *de quinque Vocibus, et cur sint quinque tantum, neque plures neque pauciores*, Bâle, 1542, in-8; une *Logique*, Augsbourg, 1605, in-8; un *Abrégé de physique*, ibid., 1606, in-8; deux *discours* sur la procession du St-Esprit, publ., avec la traduct. d'Allatius, à la fin du t. 1er de la continuation des *Annales* de Baronius par Rainaldi, etc.

NICÉPHORE-CALLISTE, histor. grec, vivait au 14e S. sous le règne de Paléologue-l'Ancien. Il prit l'habit monastique, et m., à ce que l'on croit, vers l'an 1350 dans un âge avancé. Il avait composé une *Hist. ecclésiast.*, en 23 livres, dont il ne reste plus que les 18 premiers, qui s'étendent depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la mort de l'empereur Phocas, en 610. Ce n'est qu'une compilat. des hist. d'Eusèbe, de Socrates, de Sozomène, etc. Le seul MS. qu'on connaisse de cette *Histoire* est à Vienne dans la biblioth. impér. Jean Lang en a donné une version latine, Bâle, 1553, in-fol., réimpr. plus. fois dans la même ville, trad. en franç. par J. Gillot, Paris, 1567, in-fol. Le texte grec a été publié par Frontou-du-Duc, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. On a encore de Nicéphore-Calliste plus. *opuscules*, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. græca* de J. Alb. Fabricius, t. 6.

NICÉPHORE-GRÉGORAS. V. GRÉGORAS.

NICERON (JEAN-FRANÇOIS), religieux minime, connu par ses recherches sur l'optique, né à Paris en 1613, m. à Aix en 1646, a pub. les ouvr. suiv. : *La Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique par la vision directe*, Paris, 1638, in-fol.; l'*Interprétation des chiffres*, ou *Règle pour bien entendre et expliquer facilement toutes sortes de chiffres simples*, tirée de l'italien, et trad. en partie d'Ant.-Marie Cospi, Paris, 1641, in-8.

NICERON (JEAN-PIERRE), de la même famille que le précédent, né à Paris en 1685, entra dans la congrégation des Barnabites, professa pendant quelq. années la rhétorique et les humanités dans différens colléges, abandonna l'enseignement pour se livrer tout entier à l'exécution de ses travaux littéraires, et m. en 1738, laissant un des ouv. les plus utiles qui aient été publ. en France sur l'hist. littéraire; il est intit. : *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres de la républ. des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvr.*, Paris, 1727-45, 43 vol. in-12. Les prem. vol. ont été trad. en allemand, savoir : les 15 prem. par Sigism.-Jacq. Baumgarten, Halle, 1749-57, in-8; les 6 suiv. par Fréd. Eberhard Rambach, ibid., 1758-61; le 23e et le 24e par Th. de Jani, ibid., 1771-77. Le P. Niceron a en outre trad. de l'angl. les ouvr. suiv. : *Le grand Fébrifuge*, par Jean Hancock, ou *Discours où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres et pour la peste*, Paris, 1724, réimp. sous le titre de *Traité de l'eau commune*, ibid., 1730, 2 vol. in-12; *Voyages de Jean Ovington à Surate*, 1724, 2 vol. in-12; *la Conversion de l'Angleterre au christianisme*, 1729, in-8; les *Réponses* de Woodward aux Observations de Camerarius sur la géographie physique. L'*Eloge de Niceron*, par l'abbé Goujet, se trouve dans le 40e vol. des *Mémoires*.

NICET (FLAVIUS), en latin *Nicetius*, orateur et jurisconsulte des Gaules, dans le 5e S., fut l'ami de Sidoine Apollinaire (*v.* ce nom), qui fait de lui un grand éloge.

NICET ou NICETIUS (ST), 25e évêq. de Trèves, et l'un des plus illustres prélats du 6e S., né dans le Limousin, suiv. les aut. du *Gallia christ.* (cette opinion a été réfutée par D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 3), destiné d'abord par ses parens à l'état cénobit., devint abbé d'un monast., puis fut placé sur le siége de Trèves en 527. Exilé par Clotaire, il fut rendu à son église par Sigebert, assista aux conciles de Clermont, d'Orléans et de Paris, et m. en 566. On a de lui 2 *lettres*, l'une à l'empereur Justinien, l'autre à Clodesinde, reine des Lombards, insérées toutes deux dans les *recueils* de Freher, de Duchesne, dans les *collect.* des conciles et dans le *Spicilége* de D. Luc d'Achery; 2 traités ascétiques, *de Vigiliis servorum Dei*, et *de psalmodiæ Bono*, insérés dans le *Spicilége* de d'Achery. — NICET (St), 23e évêq. de Besançon, jouit de toute la confiance du pape St Grégoire-le-Grand, fut l'ami de St Colomb[illegible] qu'il déroba aux fureurs de Brunehaut, en le nant caché quelque temps à Besançon, et m. [illegible] l'an 612. La *vie* de ce saint est impr. dans le [illegible] *cueil des Bollandistes*.

NICETAS, (ST), né à Césarée en Bythinie, ab

monastère du Athanitas sur le mont Olympe, m. 842; fut persécuté, sous le règne de Léon-Arménien, à cause de son zèle pour le culte des images.

NICETAS (David), écriv. grec du 9e S., né en Paphlagonie, est aut. d'une *Vie de St Ignace*, patriarche de *Constantinople*, trad. en latin par Fr. Matina, et par le P. Matthieu Rader (Ingolstadt, 1604.) On connaît encore de lui des *Paraphrases des apôtres et d'autres saints*, recueillis dans la dern. continuation de la *Bibliot. des Pères*, par Combefis.

NICETAS-SERRON, diacre de l'église de Constantinople au 11e S., puis évêque d'Héraclée, est aut. d'une *Chaîne des PP. grecs sur le livre de Job*, Londres, 1637, in-fol., grec et latin; d'une *Vie sur les Proverbes* et *le Cantique des Cantiques*, Bâle, 1532; de *Comment.* sur une partie des ouv. de St-Grégoire de Nazianze, etc.

NICETAS-ACOMINATUS ou CHONIATE, né à Chone en Phrygie, exerça plus. emplois distingués à la cour de Constantinople vers la fin du 12e S. A la prise de cette ville par les croisés en 1204, il se retira à Nicée, où il m. en 1216. On a de lui des *Annales*, en 21 liv., qui commencent à la mort d'Alexis Comnène en 1118, et finissent au règne de Baudouin. Elles ont été publiées avec une *version* latine par Jérome Wolf, Bâle, 1557, in-fol. Une nouvelle édition, revue et corrigée par Annib. Fabrot, fait partie de l'*Hist. Byzantine*. Cette *Hist.* de Nicétas a été trad. en franç. par le président Cousin. (*v.* ce nom). On a encore de cet historien : un *Discours sur les monuments détruits ou mutilés par les croisés*, pub. avec une *version* latine par Banduri, dans la troisième partie de l'*Imperium orientale*, et dans la *Bibliot. grecque* de Fabricius, trad. en franç. par le comte d'Hauterive, dans la nouv. édit. de l'*Hist. du Bas-Emp.*, t. 12; *orthodoxa Fidei lib. XXVII*, dont quelques-uns seulement ont été trad. en lat., d'après un MS. du mont Athos, acquis par J. de St-André, doyen de Carcassonne. Le P. de Montfaucon a pub. les *Sommaires* du 27e liv., avec une version lat., dans sa *Palæographia græca*.

NICETAS-EUGENIANUS, écr. grec du 12e S., qui est connu seulement par un roman en vers, intit. : *Les Amours de Dorile et Chariclés*, dont la publicat. récente (Paris, 1819, 2 vol. in-12) est due aux soins de M. Boissonade, l'un de nos plus savans philologues. *Le 1er vol.* contient le *texte* d'Eugenianus, *la version lat.* en regard, et les *Fragmens du roman de Constantin Manassès*, pub. aussi pour la prem. fois; le 2e renferme le *commentaire* de l'éditeur. Le *Journal des savans*, mai 1820, p. 270, donne des détails sur l'ouvrage de Nicetas et sur le travail de son traducteur.

NICHOLAS (Abraham), maître écriv. angl., m. en 1744, est aut. d'un ouvr. sur l'écriture, intit. : *Penman's Assistant* (Guide de l'écriv.), Londres, 1719, et de plus. *pièces* ou *modèles d'écritures*, grav. par George Bickam, 1715 et 1717.

NICHOLS ou NICCOLS (Richard), poète angl., né à Londres en 1584, m. vers 1620, est aut. des ouvr. suiv. : *the Mirror for magistrates*, Londres, 1610; *the Cuckow*, poème, ibid., 1607; *Monodia or Waltham's Complaint*, etc., ibid., 1615.

NICHOLS (William), théol. angl., né à Donnington en 1664, m. en 1712, a laissé un grand nombre d'ouv. théolog., philosoph., moraux et de controverse, parmi lesquels nous citerons seulem. : *A practical Essai on the Contempt of the world*, 1694, 1704, in-8; *a Treatise of Consolation to parents for the death of their children*, etc. 1701, in-8; *the Religion of a prince*, etc., 1704, in-8; *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, 1707, in-12. — Un autre William Nichols, théolog., contemp. du précéd., a laissé : *de Literis inventis*, etc., 1711, in-8; Ἱερατικῶν, *lib. VII*, *accedunt Liturgica*, 1717, in-12; et un *discours* lat., prononcé à Londres devant la Société chrétienne, 1715, in-12.

NICHOLS (Frank), médecin, né à Londres en 1699, m. en 1779, fut médec. du roi d'Angleterre et membre de la société royale de Londres. On a de lui un traité *de Animâ medicâ*, 2e édition, 1772, avec une dissertation *de Motu cordis et sanguinis in homine nato et non nato*.

NICHOLSON (William), habile chimiste et physic. angl., l'un des premiers qui aient reconnu l'action chimique de la pile galvanique, né à Londres en 1753, embrassa d'abord la carrière du commerce, puis il la quitta pour se livrer à l'étude des sciences, et ouvrit à Londres, en 1775, une école qu'il dirigea pendant quelques années avec le plus grand succès. On lui doit plus. inventions mécaniques qui lui font le plus grand honneur, entre autres *l'Aréomètre*, qui porte son nom; mais l'exécution de ces instrumens ayant dérangé sa fortune, il fut mis en prison pour dettes. Il m. à Londres en 1815, laissant un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on distingue les suivans : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8; *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8; *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol, in-4; *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 5 vol. in-4, de 1797 à 1800, etc. Il a traduit du franç. : la *Vie d'Ayder-Aly*, 1783, in-8; les *Elém. d'histoire naturelle et de chimie*, de Fourcroy, 1789, 5 vol. in-8 avec des *notes*; les *Tables synoptiques de chimie*, du même, 1801, in-fol.; les *Elémens de chimie de Chaptal*, 1791, 3 vol. in-8, etc.

NICIAS, célèbre général athénien, ayant eu la gloire de terminer la guerre du Péloponèse, fut chargé avec Eurymédon et Démosthènes du commandement de l'armée que la république envoya contre la Sicile. Les trois généraux assiégèrent en vain Syracuse pendant plus de deux ans; enfin, voyant leurs troupes découragées et consternées, ils résolurent de se retirer. Après avoir tenté sans succès de s'échapper par mer, ils furent obligés de chercher à se frayer sur terre un chemin, qui leur fut également fermé. Nicias se rendit, avec son collègue Démosthènes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait pas dans une prison perpétuelle. On le leur promit, et cependant on les fit périr l'an 413 av. J.-C. Athènes pleura surtout la perte de Nicias, capitaine aussi prudent que brave. — On connaît un autre Nicias, grammairien, ami de Pompée et de Cicéron, qui en parle avec éloge dans *deux lettres*.

NICIAS, peintre grec, l'un des plus habiles de son temps, florissait vers la 112e olympiade, 332 ans av. J.-C. On cite comme ses plus beaux ouvr. : une *Pythonisse évoquant les ombres*, dont Ptolémée offrit 60 talens; ses tableaux d'*Io*, de *Calypso*, d'*Andromède*; un *Alexandre*, qui ornait les portiques de Pompée à Rome; un *Bacchus*, placé dans le temple de la Concorde, et un *Hyacinthe*, qu'Auguste avait fait transporter d'Alexandrie à Rome.

NICIUS-ERYTRÆUS. V. Rossi.

NICOCLÈS, roi de Paphos, abandonna, pour le parti d'Antigone, celui de Ptolémée, roi d'Egypte et fils de Lagus, sous la protection duquel il avait régné jusqu'alors. Ptolémée chargea quelq. officiers qu'il avait en Chypre de le faire périr. Ceux-ci pressèrent vivement Nicoclès de les prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit. La reine, après avoir donné le coup mortel à ses filles, se tua, non sans avoir exhorté les princesses, ses belles-sœurs, à suivre son exemple. La mort de ces dernières fut suivie de celle de leurs époux, qui mirent d'abord le feu aux quatre coins du palais. Cette horrible trag. se passa en Chypre, l'an 310 av. J.-C. V. Diodore de Sicile, liv. 20. — Nicoclès, fils et successeur d'Evagoras, roi de

Chypre et de Salamine, est celui auquel Isocrate a adressé ses deux discours intitulés *Nicoclès*.

NICODÈME, un des principaux chefs de la secte pharisaïque chez les Juifs, visita plus. fois J.-C., crut en sa mission divine, et se fit baptiser par ses disciples. Cette conduite l'ayant rendu odieux aux autres chefs, il fut déposé de sa dignité de prince ou sénateur des Juifs, se réfugia chez Gamaliel, son oncle, et m. peu de temps après. L'Eglise honore sa mémoire, comme confesseur de la foi, le 3 août, ainsi que celle de Gamaliel. Des écrits attribués à St Justin et à Tertullien, citent un *évangile* de Nicodème, et on a, en effet, sous son nom et sous celui de Joseph d'Arimathie, un *Evangile de la passion*, impr. en lat., Leipsig, 1516, in-4, dans le *Codex apocryphus Novi-Testam.*, de J.-A. Fabricius, etc., etc., et réimpr. plus. fois dans les 16e et 17e S. Une inscription, mise en tête de cet Evangile, porte qu'il a été découvert sous Théodose-le Grand, ce qui a donné lieu de penser qu'il aurait été écrit au plus tôt sous le règne de ce prince. Le texte grec se conserve MS. dans plus. bibl. Voltaire en a arrangé une version française, insérée à la suite de sa *Bible enfin expliquée*, dans ses *Œuvres complètes;* mais il a manqué le but qu'il se proposait, puisque cet Evangile est reconnu pour apocryphe et supposé.

NICOLAI (ERASME), évêque de Vesteras en Suède, au 16e S., m. en 1580, avait été du nombre des théologiens suédois qui s'étaient prêtés aux vues de Jean III pour le rétablissement de la religion catholique en Suède. On a de lui un livre intitulé Πιστοῦ μαθηκὰ, *seu brevis Ratio discendi theologiam*, Wittenberg, 1561, in-8.

NICOLAI (NICOLAS de). V. NICOLAY.

NICOLAI (JEAN), sav. et laborieux philologue saxon, né vers 1660, visita une partie de l'Allemagne et de la Hollande, fut nommé en 1700, professeur d'antiquités à l'acad. de Tubinge et m. dans cette ville en 1708. La liste de ses ouvr. se trouve dans la *Biblioth. antiquar.* de Fabricius; les principaux sont les suiv. : *Demonstratio quâ probatur gentilium theologiam, deos, sacrificia, ex fonte scripturæ originem traxisse*, Helmstadt, 1681, in-8; *de Sepulchris Hebræorum libri IV, in quibus variorum populorum mores proponuntur;* Leyde, 1706, in-4; *Tractatus de Mercurio et Hermis, seu statuis mercurialibus*, Francfort, 1687, in-12; *de ritu antiquo, hodierno, bacchanalium Commentatio*, Marpurg, 1696, in-8; *Tractatus de sigliis veterum*, Leyde, 1703, in-4; *Antiquitates eccles. in quibus mores christianorum veterum ostenduntur*, Tubingue, 1705, in-12; etc. On lui doit aussi des édit. de différens ouv. relatifs aux antiquités, et des *notes* sur les *Mœurs des Israélites*, de Fleury, 1740, in-8.

NICOLAI (JEAN), conseiller au parlement de Toulouse, avait accompagné Charles VIII à Naples et y avait été laissé avec le titre de chancelier du royaume. Après son retour en France, il avait été nommé, en 1506, prem. président de la cour des comptes, charge qui passa, en 1656, à un de ses descendans en ligne directe et se conserva de génération en génération dans la même famille. — Jean Aimar NICOLAI, marié en secondes noces à Françoise-Elisabeth de Lamoignon, sœur du chancelier de ce nom, avait d'abord suivi la carrière des armes et s'était signalé par sa valeur à la prise de Valenciennes en 1677. Louis XIV lui fit quitter le service pour le nommer à la présidence de Valenciennes en 1677. C'est lui qui fut chargé de la tutelle de Voltaire et de son frère aîné, par leur père, qui craignait que tous ses biens ne se perdissent en prodigalités. — Aimar-Jean, son fils, né en 1709, devint à son tour premier président, et épousa une demoiselle de Vintimille dont il eut 1° *Aimar-Charles-François*, appelé le marquis de *Nicolaï*, né à Paris, en 1737, d'abord colonel de la légion royale, puis premier présid. du grand-conseil de 1776 à 1788; mis à mort le 28 avril 1794; 2° *Aimar-Charles-Marie*, né en 1747, nommé en 1768 prem. présid. de la cour des comptes, se signala par les remontrances qu'il fut chargé de porter aux pieds de Louis XVI, dans des circonstances importantes pour l'état, fut nommé à l'acad. franç. le 12 mars 1789, en remplacem. du marq. de Chastellux, et périt sur l'échaf. 3 mois après son frère aîné et 2 jours av. son fils, le 7 juillet 1794. — Antoine-Chrétien, chevalier de Malte, frère de Aimar-Jean, né en 1712, et connu d'abord sous le nom de chevalier de Nicolaï, m. maréchal de Fr. Il avait un frère évêque de Verdun. — Renée de NICOLAI, femme du prem. présid., Mathieu Molé, et tante de Nicolas, nommé ci-dessus, morte en 1641, est connue par son *éloge* impr. sous le titre de *Lettres funèbres sur la mort de la présidente Molé*, par le P. Léon de St-Jean, carme déchaussé, Paris, 1653, in-12.

NICOLAI (GUILLAUME), littérat., né à Arles en 1716, remporta à l'âge de 19 ans le prix proposé par l'acad. des inscriptions et belles-lettres sur les connaissances géographiques des anciens du temps d'Alexandre, fut encore couronné l'année suivante par la même compagnie qui le reçut comme associé, composa une longue suite de Mémoires histor. et géograph. sur le fleuve du Rhône et la prov. de Languedoc, fournit à l'acad. quelq. mém. parmi lesquels on remarq. celui qui a rapport à la vie et aux ancêtres d'Alexandre Molossus, roi d'Epire, et m. en 1788, dans sa ville natale, où il remplissait depuis plus années des fonctions municipales.

NICOLAI (ERNEST-ANTOINE), savant médecin, né à Sondershausen en 1722, fit ses études à l'université de Halle, la plus célèbre de l'Allemagne à cette époque, puis fut nommé conseiller du roi de Prusse, professeur extraordinaire de l'université et enfin professeur et doyen de l'université d'Iena. Il mourut en 1802 avec la réputation d'un des hommes les plus vertueux et les plus érudits de son temps. On a de lui un gr. nombre de thèses et de mémoires dont on trouve la liste dans les bibliographies de l'Allemagne, et plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue sa *Pathologie*, en 9 vol., commencée en 1769, et finie en 1784; et ses *Recettes et Méthodes curatives*, en 5 vol., 1798, 3e édit.

NICOLAI (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), libraire et auteur allem., né à Berlin en 1733, m. dans la même ville en 1811, s'était porté avec ardeur à l'étude, avait acquis des notions au moins superficielles dans toutes les parties du savoir humain, et avait été agrégé aux acad. de Munich, de Berlin et de Pétersbourg. Ses grandes entreprises littéraires, telles que la publicat. de la *Bibliothèque des belles-lettres*, ses *Lettres concernant la littérature moderne*, et sa *Bibliothèque allemande universelle*, ont eu beaucoup d'influence sur la littérature de sa patrie. Il a composé un grand nombre d'écrits sur la politique, les sociétés secrètes, la poésie, l'hist. des arts, la philosophie, la biographie, la théologie, et même des romans; ses princip. ouvr. sont les suiv. : *Description de Berlin et de Potsdam*, Berlin et Stettin, 1786, 3e édit. en 4 vol., publ. aussi en abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, 1 vol. in-8, trad. en franç. par Mila; *Vie et Opinions de Sebalde Nothanker*, maître d'école, ibid., 1799, 3 vol. in-8, fig., 4e édit : ce roman philosophique eut un grand succès et fut trad. en français, en hollandais, en danois et en suédois; *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année* 1781, avec des remarques sur l'état des sciences, de l'industrie, de la religion et des mœurs, ibid., 1783 et 1788-96, 3e édit., 12 vol. in-8; *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1788-1792, 6 cahiers; *de mon Education scientifique, de mes Connaissances relatives à ma philosop. critique, de mes Ecrits qui la concernent*,

et de MM. Kant, Erhard et Fitche, ibid., 1799; Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes, Berlin, 1801, avec 17 pl. contenant 66 fig., trad. en franç. (par Jansen), Paris, 1809, in-8; Dissertat. philosophiques, Berlin et Stettin, 1808, tome 1er. Sa Vie et ses Œuv. posth. ont été publ. par M. G. de Gockinghe, Berlin, 1820, in-8.

NICOLAS (St), évêq. de Myre en Lycie, était honoré par l'Église dès le 6e S., mais on n'a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. Dans une dissertation sur ce saint, insérée dans les Mém. de littérat. et d'hist. du P. Desmolets, on cherche à prouver que cet évêq. vivait sous Constantin et qu'il assista au prem. concile-général de Nicée.

NICOLAS Ier, dit le Grand, fils de Théodore, et diacre de l'église de Rome, sa patrie, fut élu pape après Benoît III, en 858, et m. en 867. Son zèle et sa fermeté à défendre les prétent. du siége de St Pierre lui ont valu une place dans le Martyrologe romain. En 860 il envoya des légats à Constantinople, pour examiner l'affaire de St Ignace, et frappa d'anathème Photius. Ce fut là l'origine du schisme qui subsiste encore entre l'église grecque et l'égl. lat. Les évêques de France montrèrent peu l'égards pour ses censures; mais il trouva plus de docilité dans Bogoris, roi des Bulgares, qui embrassa la religion chrétienne, avec une partie de sa nation, en 865. On a de Nicolas 100 Lettres, sur divers points de morale et de discipline, recueillies à Rome en 1542, in-fol., et insérées aussi dans la collection des conciles. — NICOLAS II (Gérard de BOURGOGNE, pape, sous le nom de), fut d'abord évêque de Florence. Élevé sur le siége de Rome en 1058, il fut couronné l'année suivante. Il eut un compétiteur, Jean, évêque de Velleri, connu sous le nom de Benoît X, qu'il fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie. Il fit un traité avec les Normands, leva l'anathème qu'ils avaient encouru, et se fit restituer par eux les domaines de l'église romaine; mais aussi Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, et Robert Guiscard, autre chef de ces conquérans, fut maintenu dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et vit légitimer ses prétentions sur la Sicile. Cependant, comme ce fut à titre de vassal du pape, Fleury pense que telle fut l'origine de la suzeraineté du St-siége sur le royaume de Naples. Nicolas, qui avait conservé l'evêché de Florence pend. son pontificat, m. dans cette ville en 1061. On trouvera de lui 4 lettres dans la collection des conciles. V. les Scriptores rerum italic. de Muratori, t. 3, part. 1re, et l'Hist. littér. de la France, t. 7. — NICOLAS III (Jean-Gaëtan ORSINI, pape, sous le nom de), succéda à Jean XXI en 1277, et m. en 1280. Il montra beaucoup de zèle pour les intérêts temporels du St-siége, se fit rendre, par l'empereur Rodolphe, Imola, Bologne, Faenza et plus. autres villes de l'état ecclésiast, et obligea le roi de Sicile, Charles d'Anjou, de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane, ainsi qu'au titre de patrice de Rome. Il voulut jouer le rôle de médiateur entre le roi de Castille et le roi de France, Philippe-le-Hardi, et ne fut pas plus heureux que dans ses négociations avec l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, pour la réunion des deux églises. — NICOLAS IV (Jérôme d'ASCOLI, pape, sous le nom de), fut élu tout d'une voix, et au prem. scrutin, en 1288, après Honorius IV. Il avait été génér. de l'ordre des frères-mineurs, qu'il ne tarda pas à combler de ses bienfaits. On remarqua en lui un penchant singulier à favoriser le parti gibelin, ennemi des papes, et un zèle pour la religion qu'il manifesta par l'envoi de missionnaires jusqu'en Chine, et par d'inutiles efforts pour ranimer l'esprit des croisades. Il m. en 1292. Sa Vie, par Jérôme Rubeo, a été publiée en latin par le P. A.-F. Mattei, Pise, 1761, in-8. Plus. de ses lettres ont été publiées par Bzovius et Wading. — NICOLAS V (Thomas PARENTUCELLI, ou de SARZANE, pape, sous le nom de), succéda à Eugène IV en 1447, et m. en 1455. Il eut le bonheur d'obtenir l'abdication de l'anti-pape Félix, et de finir ainsi le schisme qui désolait l'église depuis plus. années. Il eut le projet de réunir tous les princes chrétiens contre les Turks, dont les succès toujours croissans alarmaient l'Europe entière, et, pend. qu'il envoyait en Allemagne un légat, pour publier des indulgences et solliciter des secours pécuniaires, il faisait les instances les plus vives auprès des Grecs, pour les déterminer à recevoir les décrets du concile de Florence. Sa plus gr. gloire, selon nous, est d'avoir embelli Rome d'édifices magnifiques et d'avoir recueilli les MSs. les plus précieux, grecs et latins, pour enrichir la biblioth. du Vatican, dont on peut le regarder comme le fondateur. Sa vie, écrite par Giannozzo Manetti, a été publiée par Muratori. Le prélat Giorgi en a donné une autre en 1742.

NICOLAS V, anti-pape. V. CORBIÈRE (Pierre de).

NICOLAS, roi de Danemarck, 7e fils de Suenon II, succéda en 1104 à son frère Eric Ier, au préjudice de ses neveux, gagna d'abord l'affection de ses sujets par la douceur de son caractère, et repoussa les Slaves qui infestaient ses frontières. Mais bientôt, s'abandonnant à l'indolence, il laissa ravager les côtes du royaume par Harald, l'aîné de ses neveux, se rendit odieux à ses sujets en faisant périr le roi des Slaves, Canut, son neveu, dont il redoutait l'influence, fut forcé d'abdiquer après la perte d'une bataille livrée à Fodvick en Scanie l'an 1134, et périt la même année, assassiné par les amis de Canut.

NICOLAS-DAMASCÈNE, ainsi surnommé de Damas, sa patrie, histor., poète et philosophe, né vers l'an de Rome 680 (74 av. J.-C.), d'un père riche et puissant, fut élevé avec le plus gr. soin, et fit de rapides progrès dans les lettres. A peine sorti de l'école, il composa des tragéd. qui furent jouées avec succès. Il s'appliqua ensuite à la rhétorique, cultiva en même temps la musique, les mathémat. et la philosophie, et adopta le système d'Aristote. Lié d'amitié avec Hérode, roi de Judée, il accompagna ce prince dans un voyage qu'il fit à Rome pour apaiser Auguste, prévenu contre lui. Le philosophe parvint à justifier le prince, et se concilia la bienveillance particulière de l'empereur. Après la mort d'Hérode, Nicolas contribua par son crédit à faire partager la Judée entre Archelaüs et Antipas. On ignore l'époque de sa m. Il avait écrit des mém. de sa vie, dont il nous reste des fragmens assez étendus. L'abbé Sévin (v. ce nom) en a inséré les principaux traits dans ses recherches sur l'hist. de la vie et des écrits de Nicolas de Damas (Mém. de l'académ. des inscript., tom. 9). Nicolas avait encore composé beaucoup d'autres ouvr., et on cite de lui, outre les traged. dont on a parlé, des comédies; une Hist. universelle en 144 liv.; une Hist. de l'Assyrie; les Vies d'Auguste et d'Hérode; un Recueil des coutumes les plus singulières des différentes nations; un traité des Dieux; un Livre des principes; un Livre de l'âme; un autre des devoirs qu'il convient de pratiquer dans la vie civile. Les fragmens qu'on a de l'Hist. universelle de Nicolas, nous sont parvenus avec d'autres de différens écrivains, par un MS. acheté dans l'île de Cypre par Peiresc, et publ. par Henri de Valois, sous ce titre: Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ, gr. lat., Paris, 1634, in-4. M. Coray a donné le texte le plus correct de ces fragmens de Nicolas dans son Prodromos biblioth. græcæ, Paris, 1805, in-8. Les fragmens de la vie d'Auguste (de Institutione Augusti) ont été publ. par J.-A. Fabricius, à la tête de l'ouvr. intit.: Augusti temporum Notatio; Genus

et scriptorum Fragmenta, Hambourg, 1727, in-4. — Trois patriarches du nom de NICOLAS ont occupé le siége de Constantinople. Leurs *vies* n'offrent point de particularités remarquables.

NICOLAS DE PISE, sculpteur et architecte, connu aussi sous le nom de *Maître Nicolò dell' Arca*, né à Pise vers le commencem. du 13e S., reçut les premiers principes de son art de quelques sculpteurs grecs employés à la décoration du dôme de Pise, les surpassa bientôt, et fut regardé comme le plus habile sculpteur de son S. Après avoir été employé par les papes et les princes ital., pour la construct. d'une foule d'édifices dont on trouve la liste détaillée dans la *Pisa illustrata* de Morrona, il m. comblé d'honneurs et à un âge très-avancée, à Sienne, vers 1270. On trouvera une notice sur sa vie par Vasari, dans les *Vite de' più eccellenti pittori*, etc. liv. 1er. Parmi les monumens les plus remarq. dont il a embelli sa patrie, on distingue le clocher des Augustins, et la chaire en marbre du baptistère décorée de bas-reliefs, dont l'un des principaux, le jugement dernier, porte son nom et la date de 1260. On regarde comme son chef-d'œuvre en sculpture le tombeau de St Dominique à Bologne, embelli d'un gr. nombre de bas-reliefs, dont les sujets sont tirés de la vie du saint.

NICOLAS (AUGUSTIN), littérateur, né à Besançon en 1622, suivit d'abord la carrière des armes, fit plus. campagnes en Italie, et se trouvait à Naples au moment de la sédition de Masaniello. Devenu secrétaire du cardinal Trivulce, il aurait pu assurer sa fortune en embrassant l'état ecclés., mais il préféra passer en Espagne, où il s'occupa avec zèle des intérêts du duc de Lorraine, Charles IV, prisonnier à Tolède, qui, ayant recouvré sa liberté à la paix des Pyrénées, le nomma son résident à Madrid avec le titre de conseiller d'état. Nicolas quitta ces fonctions pour revenir dans sa patrie avec le titre de maître des requêtes au parlement de Dôle. La conquête de la Franche-Comté, en 1668, lui fit perdre cette place, qui ne lui fut rendue qu'après la paix de Nimègue. Plus tard il fut transféré à Besançon, et m. dans cette ville en 1695. Il était membre de l'académie des Arcadiens et de celle de la Crusca. Ses principaux ouvr. sont : *Historia dell' ultima rivoluzione del regno di Napoli*, Amsterdam, 1660, petit in-8; *Parthenope furens*, Lyon, 1668, ou Paris, 1670, in-4, poème divisé en 5 liv. dont le sujet est la révolte de Masaniello, et suivi de 3 élégies que l'aut. adresse à ses envieux; *Discours et Relation véritable sur le succès des armes de la France dans le comté de Bourgogne*, 1673, in-4 (sans nom de ville); *Dissertation morale et juridique, si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets* (dédié à Louis XIV), Amsterdam, 1681, pet. in-8, trad. en lat., Strasbourg, 1697, in-8; *Dissertation sur le génie poétique*, Besançon, 1693, in-4; et différ. pièces ou rec. de vers lat., franç. ou espag.

NICOLAS (PIERRE), jésuite, géomètre distingué, né à Toulouse vers le milieu du 17e S., d'abord recteur du collége de Béziers, puis provincial du Languedoc, m. vers 1720, est aut. des ouvr. suiv.: *De novis spiralibus exercitationes*, Toulouse, 1693, in-4; *De lineis logarithmicis spiralibus hyperbolicis*, ib., 1696, in-4; *De conchoidibus et cissoidibus*, ibid., 1697, in-4.

NICOLAS DE CLEMENGIS. V. CLAMENGES.

NICOLAS DE CHALONS, rect. de Sarzeau et gr.-vicaire de l'év. de Vannes, m. vers 1720, a laissé : *Règles sur la poésie franç.*, Paris, 1716, in-12; *Dict. breton-fr.*, Vannes, 1723, in-8; et *Dict. franç.-breton*, resté MS.

NICOLAY (NICOLAS de), voyageur dauphinois, né en 1517 à La Grave en Oysans, sortit de son pays à l'âge de 25 ans pour aller au siége de Perpignan; il voyagea ensuite pendant seize années, servit dans les armées de terre et de mer de la plupart des pays de l'Europe occidentale qu'il parcourut, fut nommé, à son retour, géographe ordinaire et valet-de-chambre du roi Henri II, et m. en 1583 à Soissons où il était commissaire d'artillerie. On a de lui : l'*Art de naviguer*, trad. de l'espagnol de Pierre de Médina, et augm. d'observations et de dessins, Lyon, 1554, Rouen, 1577, un vol. in-4; les *quatre premiers livres des Navigations et Pérégrinations orientales, avec les figures et les habillemens au naturel tant des hommes que des femmes*, Lyon, 1568, un vol. in-fol., réimpr. sous le tit. de *Navigations et Pérégrinations de Nicolas de Nicolay, contenant*, etc., Anvers, 1576 ou 1577, in-fol., et 1586, in-4; trad. en allemand, Nuremberg, 1572, 1 vol. in-fol., fig.; et Anvers, 1576, 1 vol. in-4; en italien, par François Flori, Anvers, 1576, in-4, fig.; et Venise, 1580, 1 vol. in-fol., fig.; enfin en flamand, Anvers, 1576, in-4; *la Navigation du roi d'Ecosse, Jacques V du nom, autour de son royaume et des îles Hebrides et Orcades, recueillie et rédigée en forme de description hydrographique*, Paris, 1583, in-4, fig.

NICOLE (CLAUDE), poète français, né à Chartres en 1611, conseiller du roi et président de l'élection de Chartres, m. dans cette ville en 1686, est aut. d'une paraphrase de l'Enlèvement de *Proserpine*, par Claudien; d'une traduct. en vers franç. du poème lat. de Santeul, intit. *Bibliotheca Thuano-Menarriana, carmen*; de poésies sacrées, de poésies érotiques, etc. Le recueil de ses *Œuvres* parut en 1660, 2 vol. in-12, dédié au roi, et réimp. en 1695 avec des augmentations. — Un autre NICOLE (Jean), avec qui on l'a quelquefois confondu, son compatriote et son cousin, avocat et juge official, a publ. une traduct. des *Déclamations* attribuées à Quintilien, Paris, 1642, et laissa en MS. des poésies que son fils Nicole de Port-Royal jeta au feu.

NICOLE (PIERRE), célèbre moraliste et l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, né à Chartres en 1625, enseigna les belles-lettres pendant plus. années dans la maison de Port-Royal, vint à Paris en 1655 pour travailler sous la direction du doct. Arnauld, son ami intime, fit un voyage en Allemagne en 1658 dans les intérêts du jansénisme, dont cependant il n'adoptait pas toutes les opinions. L'orage qui fondit sur les partisans de Jansénius le décida à quitter la France, où il ne se croyait plus en sûreté, l'an 1679; il se retira à Bruxelles, puis à Liége; mais enfin il obtint, par l'intervention de M. de Harlay, archevêque de Paris, la permission de revenir à Chartres, puis de se fixer à Paris, où il m. en 1695. Sa *Vie*, écrite par l'abbé Goujet, est suivie de la liste très-étendue des ouvr. de Nicole; les principaux sont : *Epigrammatum Delectus ex omnibus tum veteribus tum recentioribus poetis, cum dissertatione de vera pulchritudine*, Paris, 1659, in-12; *les Imaginaires et les Visionnaires*, ou *Lettres sur l'Hérésie imaginaire*, Liége, Beyers, 1667, 2 vol. petit in-12, faisant part. de la collect. des Elzeviers franç.; *la Perpétuité de la foi de l'église catholique touchant l'Eucharistie*, défendue contre le ministre Claude, Paris, 1669-72-76, 3 vol. in-4 (les tom. IV et V, publ. en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot); *Essais de morale et instructions théologiques*, ibid., 1671 et ann. suiv. 25 vol. in-12, réimpr. en 1741 et 1744. On doit à l'abbé Cerveau l'*Esprit de Nicole*, Paris, 1765, in-12; *les Pensées de Nicole* ont été recueillies par Mersan, Paris, 1806, in-18.

NICOLE (FRANÇOIS), savant géomètre, né à Paris en 1683, se fit connaître dès l'âge de 19 ans par la solution d'un problème sur la rectification de la cissoïde (*Journal des Savans*, 1703, p. 138), présenta successiv. à l'acad. 26 *mémoires*, qui ont été insérés dans le recueil de cette compagnie, et m. en 1758. Son *éloge*, par Fouchy, est impr. dans l'Hist. de l'acad., ann. 1758. Ses mémoires les plus intéressans sont ceux qu'il publ. sur le *Calcul des différences finies* (1717); sur la *Théorie des lignes du 3e ordre*, et sur une *Méthode pour découvrir*

de toutes les prétendues solutions du problème de la quadrature du cercle.

LE (Nicolas), architecte, né à Besançon m. dans la même ville en 1784, avait méfiance des intendans qui s'étaient succédé l'administration de la Franche-Comté, et consulté sur tous les projets d'embellisse- le construction exécutés de son temps. Il t l'église du *Refuge* à Besançon, a com- lle de Ste-Madeleine dans la même ville, é le plan de la collégiale de *Ste-Anne* à Dans les dern. années de sa vie, il avait in- xécuté un *fusil* qui se chargeait par la crosse a batterie mobile procurait 8 détonations.

LEAU (Pierre), littérateur, né à St-Pé, s Hautes-Pyrénées, professa d'abord avec ou la rhétorique à Toulouse pendant 18 ans, porta plus prix à l'académie des jeux flo- cette ville. Il vint ensuite à Paris établir ison d'éducation, destinée à préparer des aux écoles du génie, de l'artillerie et de la , et quitta l'enseignement en 1784, dans on de jouir tranquillement du fruit de son mais la révolution l'arracha au repos. Après mpli successivem. les fonctions d'électeur, bre du conseil de la commune, d'officier al, et enfin de président de l'administra- trale du dépt., il finit par être nommé bi- taire de la ville de Paris, et conserva cette squ'à sa m. en 1810. On a de lui : *Epître* *tion de la reine Christine aux souverains*, , 1770, in-8; deux discours académiques, *ui* tend à *déterminer ce qu'il y a de fixe et traire dans le goût*, Angers, 1770, in-8; *ances philosophiq.*, couronnées en 1771 par *de Rouen*, 1772, in-8; des *Elémens de numérique et algébrique*, ibid, 1775, in-12.

ELLE DE LA CROIX. V. La Croix (de).

LO (Nicolas ISOUARD, dit), composit., lte en 1777, d'un père d'origine française, é à Paris, retourna dans sa patrie en 1790, voyé ensuite à Palerme, à Naples et à Flo- a qualité de commis d'une maison de ban- a musique, qui d'abord n'avait été pour lui délassement, fut bientôt l'unique objet de ses ; il retourna à Malte occuper la place d'orga- de la chapelle de l'ordre. Après la capitulation tte île, Nicolo vint en France, fréquenta pen- quelque temps l'Opéra-Comique, et conçut le de faire de ce théâtre l'élément de sa fortune. ns successivem. 29 pièces, qui lui ont assuré utation de compositeur agréable et quelquefois l ; les plus remarquables sont les suiv. : *Bai- Quittance*, 1802, *les Confidences*, *Michel- le Médecin Turc*, 1803; *Joconde*, *Jeannot* e, 1814; il s'occupait d'*Aladin* ou la *Lampe illeuse*, et avait presque terminé les 3 premiers lorsque la m. le surprit en 1818; cet opéra, é par Benincori, a été représenté en 1822.

COLSON ou NICHOLSON (William), sav. graphe anglais, membre de la société roy. de res, né en 1655 à Plumland dans le Cumber- visita les principales biblioth. de l'Allemagne, mule les ordres, fut pourvu d'abord de quel- bénéfices, élevé ensuite à l'évêché de Carlisle 14, puis transféré à celui de Londonderry en le en 1718, et venait d'être promu à l'arche- de Cashel quand il m. subitem. à Derry en On a de lui : *Irish historical Library*, Lon- 1736, in-fol. : on y trouve une notice de tous vr. qui avaient paru sur l'hist. civile et ecclé- que des trois royaumes; *Leges Marchiarum*, 1705 et 1747, in-8; *Dissertatio de jure feo- ceterum Saxonum*, impr. avec les *Leges angloi-* ca, publ. par Dav. Wilkins, Londres, 1721, , et divers autres écrits ou mémoires sur la raphie, l'hist. et les antiquités du diocèse de tle, sur les médailles d'Ecosse, etc. On trouve une *notice* sur ce sav. dans le *Dict. de Chaufepié*.

NICOMAQUE, peintre grec, contemporain d'Apelle et de Mélanthe, fils et élève d'Aristodème de Carie, qui avait écrit un livre sur les anciens peintres et sur les princes et les villes qui avaient fait fleurir les arts, fut un des quatre peintres que Pline signale comme n'ayant employé que quatre couleurs (le blanc, le jaune, le rouge et le noir). Cicéron n'hésite point à le comparer à Aétion, Apelle et Protogène. On cite comme ses chefs-d'œuvre l'*Enlèvement de Proserpine*, placé depuis au Capitole dans le temple de Minerve; une *Victoire* traversant les airs sur un quadrige; *Cybèle* assise sur un lion; des *Bacchantes* près desquelles se glissent des satyres; *Apollon et Diane*, et un *Scylla* qui a orné le temple de la Paix. Il eut, entre autres élèves, Philoxène d'Eretrie, qui peignit pour Cassandre une bataille d'Alexandre. — Un autre Nicomaque, graveur en pierres fines, qu'il faudrait appeler *Niconos*, suivant Stosch, ne nous est connu que par un *Faune* assis sur une peau de tigre, qui paraît être la répétition de quelque statue célèbre. — Nicomaque de Stragire, père d'Aristote, fut médecin du roi Amintas, père de Philippe de Macédoine. Il avait composé, s'il faut en croire Suidas, six livres sur la médecine, et un autre de physique; mais ces ouvr. ne nous sont point parvenus.

NICOMEDE Ier, roi de Bithynie, succéda à son père Zipoetès, l'an 278 av. J.-C. Du massacre épouvantable qu'il fit de ses frères, un seul, nommé Zyboeas, échappa comme par miracle, et lui donna bientôt des inquiétudes. Nicomède, après l'avoir forcé de chercher un asile dans les états voisins, s'allia avec les Héracléens et avec les Gaulois, maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse, pour résister à Antiochus, roi de Syrie, dont il redoutait av, raison les projets ambitieux. Mais celui-ci n'ayant pas voulu s'exposer au hasard d'un combat, la paix fut conclue, et le roi de Bithynie s'attacha uniquem. dès-lors à faire fleurir les arts et le commerce dans son royaume. Une ville qu'il fonda fut appelée, de son nom, *Nicomédie*. — Nicomède II, roi de Bithynie, fut conduit à Rome vers l'an 166 av. J.-C., par son père Prusias, dont il était l'héritier présomptif. Mais plus tard, ayant découvert que ce faible prince, écoutant les conseils d'une seconde épouse, cherchait à le faire périr, il ceignit lui-même le bandeau royal, entra dans la Bithynie, et vint assiéger le roi dans Nicomédie. Après avoir trempé ses mains dans le sang de son père (148 av. J.-C.), il s'occupa d'agrandir ses états, malgré les Romains. Il m. l'an 89 av. J.-C. Sa vie a fourni au grand Corneille le sujet d'une belle tragédie. — Nicomède III, fils du précéd. et d'une danseuse de Rome, nommée Nysa, prit possession du roy. de Bithynie après la m. de son père. Expulsé bientôt par son frère Socrates, que Mithridate, roi de Pont, protégeait secrètem., il implora le secours des Romains, qui le rétablirent sur le trône : mais ayant osé faire, pour se venger, quelques incursions sur les terres de Mithridate, il fut battu par ce redoutable adversaire, et forcé d'abandonner une seconde fois ses états. Sylla parvint à réconcilier ces deux princes, et Nicomède put rentrer dans sa capitale. Il m. l'an 75 av. J.-C., après avoir institué les Romains hérit. de la Bithynie, qui fut réduite en prov. — Nicomède, géom. grec du dern. S. av. J.-C., est princip. connu comme invent. de la *Conchoïde*.

NICON de Pergame, architecte, mort dans le 2e S. de l'ère chrét., était fils du célèbre médecin Galien, avait lui-même des connaissances dans l'art que pratiquait son père, et passait pour un des plus sav. mathématiciens de son temps. — Nicon, moine grec du 10e S., m. en 998 à Corinthe, a laissé un *traité* sur l'ancienne religion des Arméniens, à la conversion desquels il avait travaillé. Ce traité est inséré dans la *Biblioth. des Pères*.

NICON, patriarche de l'église de Russie, e tav

historien, né en 1613, gagna, par ses talens et son caractère, toute la confiance du tzar Alexis, et n'usa de son crédit que pour le soulagem. des malheureux : il eut aussi une grande influence dans les conseils du souverain, et dirigea pendant longtemps les affaires temporelles aussi-bien que celles de l'église; mais après les revers qu'Alexis essuya en Suède et en Pologne, il se retira dans un monastère, en conservant seulement le titre de patriarche, s'occupa dans sa retraite de revoir les chroniques qui avaient paru sur l'hist. de la Russie depuis Nestor jusqu'à son temps, et forma, en langue slavone, un corps d'histoire qui va jusqu'à l'an 1630, et dont 2 vol. in-4 ont été publiés par Schlozer, Pétersbourg, 1767-68. Ayant été injustement accusé d'avoir formé des projets hostiles contre son souverain, il fut dépouillé du patriarcat, et relégué dans un monastère éloigné de la capitale. Après la m. d'Alexis, il obtint la permission de revenir à Moscou, mais il m. en chemin l'an 1681. On a des *mém.* sur sa vie, par Bacmeister, Riga, 1788, in-8, en allemand.

NICOT (Jean), seigneur de Villemain, secrétaire du roi Henri II, ambassad. de François II en Portugal, né à Nîmes en 1530, m. à Paris en 1600, est beaucoup plus connu pour avoir enrichi la France de la graine de pétun, appelée *nicotiane* ou *tabac*, que pour avoir rempli d'utiles fonctions diplomatiques, et pub. un ouv. qui, cependant, a été le premier modèle d'un dictionn. franç. : cet ouv. a été pub. sous le titre suiv. : *Trésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, etc., etc., Paris, 1606, in-fol. On lui doit en outre une édit. très-correcte de l'histoire d'Aimoin intit. : *Aimonii monachi, qui antea Ammonii nomine circumferebatur, hist. Franc. lib. IV*, etc., Paris, 1566, in-8.

NIDHARD. V. Nitard.

NICUESSA (Diego de), capitaine espagnol fixé à l'île de Cuba, où il jouissait d'une fortune considérable, voulut prendre part au projet qu'Ojéda était chargé d'exécuter dans le continent de l'Amérique méridionale et concourir à la formation de nouveaux établissem. Il obtint le consentem. de sa cour et partit de San-Lucar en 1509. La mésintelligence qui s'établit entre lui et Ojéda fut la source d'une foule de revers et de malheurs qui s'opposèrent à l'exécution de ses projets. Trahi par les siens, repoussé par les Indiens, Nicuessa fut abandonné avec 17 hommes, sur un mauvais brigantin, dont on n'entendit plus parler.

NIDER, NYDER ou NIEDER (Jean), célèbre dominicain allem. du 15e S., contribua autant par sa modération que par ses talens à maintenir l'intégrité de la foi dans la Franconie contre les hussites, et prêcha l'Evangile avec beaucoup de succès dans la Haute-Allemagne. On lui reproche cependant de n'avoir point montré la même modération dans une seconde mission, dont il fut chargé contre les taborites. Il m. en 1438 ou 1440, laissant un gr. nombre d'ouv., dont le catalogue se trouve dans la *Biblioth. des Frères prêcheurs* et dans l'*Hist. des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron, tom. 3. Les principaux sont les suiv. : *Formicarium seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus*, Paris, 1519, in-4 : livre singulier dans lequel l'aut. a recueilli tous les contes sur les revenans, les fantômes, les incubes et les succubes, la divination, les sortiléges, les diables, etc. ; *Tractatus de visionibus et revelationibus*, Strasbourg, 1517; Helmstadt, 1692 ; *Præceptorium, seu de decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472, in-fol., édit. très-recherchée, que le Manuel du Libraire signale comme le plus ancien livre avec date qui ait des signatures.

NIDHAMI. V. Nizami.

NIEBUHR (Carsten), célèbre voyageur, né en 1733 à Lüdingsworth, dans le duché de Lauenbourg, employa son modique patrimoine à acquérir des connaiss. qui le mirent en état d'entrer dans le corps des ingénieurs hanoviens. En 1761 le gouvernement danois le chargea, conjointem. avec von Haven, orientaliste, Forskaal, naturaliste, Cramer, médecin, et Baurenfeind, peintre, d'aller explorer l'Arabie. Après six années de fatigues qui avaient coûté la vie à ses quatre collaborateurs, Niebuhr revint à Copenhague en 1767, rapportant des matériaux nombreux dont le gouvernem. lui laissa la propriété; il quitta le service militaire, accepta, en 1778, la place d'administrat. à Meldorf, dans la Ditmarsie méridionale ; il reçut plus tard en récompense de ses travaux, le titre de conseiller et la croix de Danebrog, fut nommé associé étranger de la 3e classe de l'institut de France, et m. en mai 1815. On a de lui en allem. : *Descript. de l'Arabie, d'après les observat. faites dans le pays même*, Copenhague, 1772, avec cartes et fig. ; trad. en franç. (par Mourier), ib., 1773, etc. ; *Voyage en Arabie et d'autres pays circonvoisins*, ib., 1774-78, 2 vol. in-4, cartes et fig. ; trad. en holland. et en franç., Amsterdam et Utrecht, 1776-1780, 2 v. in-4 ; l'*Intérieur de l'Afrique*, contenant le résumé des entretiens de l'auteur avec l'ambassadeur tripolitain, inséré dans le *Musée germanique de* 1790 ; *Etat politique et militaire de l'empire turc*, dans le même recueil, 1789, et trad. en danois, Copenhague, 1791. M. Niebuhr fils a pub., en allem., la *Vie* de son père, Kiel, 1817, in-8.

NIEL (Laurent), musicien français, composit. agréable, m. à Paris vers 1760, a fait la musique de plus. gr. ballets de l'Opéra et celle des *Voyages de l'Amour*, paroles de Bonneval ; des *Romans*, paroles du même ou de Monsenil, conseiller au parlement ; et de *l'Ecole des Amans*, paroles de Fuzelier, représ. en 1744.

NIEREMBERG (Jean-Eusèbe), jésuite espag., l'un des écrivains les plus distingués de son ordre, né à Madrid en 1590, fut d'abord envoyé dans les montagnes de l'Algarie, pour instruire les habitans de ces contrées. Tout en s'acquittant de sa mission évangéliq., il se livra à l'étude des plantes et des minéraux, et acquit dans l'histoire naturelle des connaissances qui lui valurent une chaire de cette science à Madrid, où il professa avec le plus grand succès pendant 14 ans. Il fut chargé ensuite de l'explicat. des Stes Ecritures, se consacra sur la fin de sa carrière à la direct. spirituelle, et m. à Madrid en 1658. Sotwel, dans la *Bibl. societ.*, pag. 444 et suiv., donne les titres de 51 ouv. composés par Nieremberg, sans compter un grand nombre de traduct. Les principaux sont les suiv. : *de Arte voluntatis lib. VII*, Lyon, 1631, in-8 ; *la Curiosa filosofia y tesoro de Maravillas de la naturaleza*, Madrid, 1634, in-4 ; *Historia naturæ maximè peregrinæ, lib. XVI*, Anvers, 1635, in-fol., avec grav. en bois; *la Vie de St Ignace de Loyola*, Madrid, 1631, in-8 en espagnol.

NIETO (David), savant rabbin, né à Venise en 1654, d'une famille espagnole ou portugaise, d'abord prédicateur et médecin à Livourne, puis président de la synagogue et de l'université des juifs portugais à Londres, où il m. en 1728, est aut. de plus. ouv. qui attestent son profond savoir. Nous citerons, entre autres, les suiv. : *Matte Dan* (la Tribu de Dan), Londres, 1714, in-4, en hébreu et en espag. ; l'objet de ce livre est de prouver, contre les caraïtes, la vérité et la divinité des traditions et de la loi orale ; *Discours sur la Pâque*, Cologne, 1702 ; Livourne, 1765, in-8 ; *Notes secrètes sur l'inquisition*, Villefranche (Londres), 1722, in-8 ; *Respuesta al sermon predicado por el bispo de Cranganor*, Villefranche, in-8, date : c'est une réponse au discours contre les juifs, prêché par l'archevêq. de Cranganor à un auto-da-fé qui se fit à Lisbonne le 5 sept. 1705.

NIEUHOF ou NIEUWHOF (Jean), né à Usen en Westphalie, entra de bonn

de la compagnie hollandaise des Indes oc-
en, et fut envoyé au Brésil en 1640. Après
de cette contrée, il passa au service de la
nie des Indes orientales, et s'acquitta avec
de zèle que d'intelligence des diverses mis-
ont il fut chargé à Batavia, à la Chine, à la
Coromandel et à Ceylan, dont il fut gou-
. En 1671, étant allé sur la côte de Mada-
pour faire la traite, il descendit à terre
s marchandises et ne reparut plus. On sup-
Il a été massacré par les naturels du pays.
le cours de ses voyages il avait recueilli un
mbre d'observations qui ont été mises en
pub. sous les titres suiv. : *Ambassade de*
gnie hollandaise des Indes orientales au
ur de Tartarie, emper. de la Chine, avec
pt. de ce pays, Amsterdam, 1665, in-fol.
; trad. en franç. par J. Le Carpentier,
1664, 1 vol. in-fol., fig.; en allem., Ams-
, 1666; en angl., par Ogilvy, Londres,
latin, par G. Hornius, Amsterdam, 1668;
ceriaux au Brésil, par mer et par terre,
lam, 1682, 1 vol. in-fol., fig.; *Voyages*
et par terre à différens lieux des Indes
s, avec une descript. de la ville de Bata-
terdam, 1682, 1693, in-fol., fig.

ANT (Guillaume), peintre et graveur à
e, né à Anvers en 1584, reçut les prem.
de la peinture de Roland Savery; il alla
ensuite trois années à Rome pour étudier
beaux édifices de l'antiquité, et revint se
Amsterdam, où il m. en 1635. Le Musée du
a possédé jusqu'en 1815 un tableau de cet
peint sur marbre, et représentant l'*Annon-*
de la Vierge. Comme graveur, Nieulant a
ou-forte une suite de 60 paysages, tant de
ition que de celle de Paul Bril, offrant
d'Italie. — Un autre Nieulant (Adrien),
le paysages et de marines, né aussi à An-
à Amsterdam en 1601, a laissé une suite
es, dont la collect. a été gravée par Peter
t Guillaume de Leeuw.

ENAER (Hermann de). V. Neunar.

POORT (Guillaume-Henri), écriv. hol-
, né vers 1670, m. vers 1730 à Utrecht, où
pait une chaire d'histoire ancienne à l'a-
e, est aut. des deux ouv. suiv. : *Rituum*
apud Romanos obtinuerunt succincta ex-
, Utrecht, 1712, 1716 et 1723, in-8, réimpr.
a double appendix et des notes par Oth.
, Utrecht, 1734, in-8; augm. de fig. et de
nes par Jean Daniel Schœpflin, Strasbourg,
-8; reproduit avec une préface par J. Math.
Berlin, 1743, 1750, in-8, et trad. en fran-
l'abbé Desfontaines, sous le titre de *Expli-*
ies cérémonies et coutumes des Romains,
1741, in-12, etc.; *Hist. reipublicæ et im-*
mnorum, ab urbe conditâ ad imperium
, contexta ex monumentis veterum, Utrecht,
vol. in-8, avec une dissertat. sur les an-
ples d'Italie et une dissertat. sur l'établis-
ts Romains dans cette contrée.

PORT (Charl.-Ferd.-Ant.-Florent Le-
mme d'Hailly, vicomte de), diplo-
Littérat., né à Paris en 1746, d'une illustre
le la Belgique, fut admis dès l'enfance dans
e Malte, et devint, vers 1786, le chargé
près de la cour des Pays-Bas, après avoir
lq. temps dans les armées autrichiennes et
caravanes à Malte. Il obtint vers le même
se command. située dans la Brie et qu'il
plus tard contre celle de Villsmpont, près
es, perdit ce bénéfice en 1793, et après le
m. du royaume des Pays-Bas, reçut du
Orange le titre de chambellan et la déco-
Lion-Belgique. Le vicomte de Nieuport
août 1827, membre de l'acad. de Bruxelles,
de Stockholm et de plus. autres sociétés sav.
On a de lui, entre autres ouv., des *mém.* sur les mathémat. dans les tom. 2 et 4 des rec. de l'anc. académ. de Bruxelles et dans le prem. vol. des nouveaux *mém.* de cette compag.; *Mélanges de mathématiques*, Bruxelles, 1794-99, 2 vol. in-4, avec un supplém. pub. en 1802; *Essai sur la théorie du raisonnem.*, 1805, in-12; *un Peu de tout*, ou *Amusement d'un sexagénaire*, ib., 1818, in-8.

NIEUWENTYT (Bernard), médecin et mathématicien, né en 1654 à Wastgraafdyk en Hollande, m. en 1718, se déroba avec soin aux emplois qui auraient pu contrarier ses habitudes spéculatives. Il exerça toutefois les fonctions de bourgmestre de Purmerend, et fit partie de l'assemblée des états de sa province. Nous citerons de lui : *Traité sur un nouvel usage des tables des sinus et des tangentes* (dans le *Journal littéraire* de La Haye, septemb. et octob., 1714); *le Véritable usage de la contemplation de l'univers, pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715, 1720, avec 23 pl., in-4; trad. en franç. par Nogues, médecin, Paris, 1725, 1740, in-4 : ce livre, s'il n'est pas d'un homme de talent, est celui d'un écrivain souvent judicieux et toujours honnête. L'auteur du *Génie du Christianisme* en a donné (liv. 5 de la prem. partie) un court extrait en le dépouillant de ses formes rebutantes. On trouve un *éloge* de Nieuwentyt dans l'*Europe savante*, t. 8, p. 394, et dans la *Biblioth. Bremens.*, t. 2, p. 356.

NIEUWLAND (Pierre), sav. mathémat. hollandais, né en 1764, eut une précocité de talens fort remarquab. A 7 ans il avait lu la Bible tout entière et des livres de géométrie; il avait même fait un poème adressé au Créateur; à 8 ans il démontrait le théorème du triangle-rectangle ou du carré de l'hypothénuse, et donnait aux problèmes les plus difficiles qui lui étaient proposés, des solutions qui montraient une pénétration extraordinaire. Les sciences et les belles-lett. partageaient également ses soins lorsqu'il fut nommé, par l'amirauté d'Amsterdam, membre de la commission chargée de la détermination des longitudes et de la construction des cartes hydrographiques. En 1789 il fut appelé à une chaire de mathémat. à Amsterdam, et se vit av. 30 ans chargé du triple enseignem. de la phys., des mathémat. et de l'astronomie à Leyde. Mais il ne jouit pas long-temps de la considération que ses talens lui avaient acquise, car la m. l'enleva à l'âge de 30 ans et 9 jours, en 1794. On a de lui les ouvrages suiv. : *Dissert. philosophico-critica de Musonio Rufo, philosopho stoico*, Amsterdam, 1783, in-4; une *Dissertation*, en hollandais, *sur la construction des octans de Hadley, et sur détermination des longitudes en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes*, ibid., 1788, in-8, en société avec M. Van-Swinden; *Discours*, en holl., *sur les moyens d'accélérer les progrès de l'art nautique*, ib., 1789, in-4; *de Rationes disciplinarum cum ratione elegantiorum quæ vocantur litterarum, comparatâ et ex utrarumque naturâ illustratâ*, Leyde, 1793, in-4; *l'Art de la navigation*, tom. 1er, Amsterdam, 1793, in-8; *Traité de la méthode de Cornelis Douwes* pour trouver la latitude par deux hauteurs observées en d'autres instans que celui de midi, publ. en allem. dans le *Calendrier astronomiq.* de Bode, Berlin 1793, in-8; et en hollandais, dans les tables de Douwes (Zeemans Tafelen), Amsterdam, 1800, in-8; *Poésies hollandaises*, Harlem, 1797, in-8; un gr. nombre de *mém.* ou de *traités* insérés, pour la plupart, dans le *recueil* de la société de La Haye; et des *Recherc. sur la cause phys. de l'inclinaison des orbites planétaires*, avec une méthode de calcul pour ramener ce phénomène au système de la force attractive, insérées dans l'Annuaire de Bode.

NIFO (Augustin), en lat. *Niphus*, un des plus célèbres philosophes italiens du 15e S., né vers l'an 1473, professa successiv. à Padoue, à Naples, à

Pise, et à Salerne, où il m. en 1538, laissant un gr. nombre d'ouvr. qui ont été très-estimés dans leur temps, mais qui sont aujourd'hui à peu près oubliés; on en trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, tom. 18; nous citerons seulem. : *de intellectu libri sex*, Padoue, 1492: *De immortalitate animæ*, Venise, 1518, 1524, in-fol., en réfutation du fameux traité de Pomponace sur le même sujet; *De falsâ diluvii prognostication*e, Naples, 1519, in-4, écrit publié pour rassurer les esprits que Stoffler avait effrayés en annonçant un déluge universel pour l'année 1524; *De auguriis libri duo*, Bologne, 1531, in-4, trad. en lat. et inséré dans le *Thesaurus antiquit. roman.*, t. 5; *Opuscula moralia et politica*, Paris, 1645, in-4. — Fabio Nifo, son petit-fils, prof. de médec. à Padoue, m. en Flandre, vers 1640, a laissé : *Ophinum, sive de cœlesti animarum progenie*, Leyde, 1617.

NIGER. V. Pescennius.

NIGIDIUS-FIGULUS (Publius), condisc. et ami de Cicéron, qui lui a adressé l'une de ses épîtres (*ad Fam. lib. IV*, 13), fut lui-même l'un des plus sav. hommes de son temps : à de gr. connaiss. en astrol., il joignait un savoir plus réel comme humaniste et comme philos. Il eut, en qualité de sénateur, quelq. part à l'instruct. du procès de Catilina, fut élu préteur l'an de Rome 695 (59 av. notre ère), remplit ensuite en Asie une mission au retour de laquelle il séjourna quelque temps à Mythilène auprès de Cicéron, et, partisan de Pompée durant les guerres civ., fut envoyé par César en exil, où il m. l'an 45 av. J.-C. Des nombr. ouvr. qu'il avait écrits, il ne reste que des fragmens conservés par Aulu-Gelle, Pline et les anc. gramm.; ils ont été rec. par Rutgersius dans ses *Variæ lect.* Outre le *Dict.* de Bayle, on peut consult. sur la vie et les ouv. de Nigidius un *Mém.* de Burigny dont l'analyse se trouve au t. 29 du *Rec.* de l'acad. des inscriptions.

NIHUS (Barthold), en lat. *Nihusius*, sav. controversiste que Bayle appelle un fameux converti et convertisseur, évêq. de Myre et suffragant de l'évêque de Mayence, né en 1584 à Wolpe, dans le duché de Brunswick, m. à Erfurt en 1657, est aut. de quelq. *Traités de controverse* dont on trouvera le détail dans le *Dictionn.* de Bayle : on lui doit aussi les écrits suiv. : *Epistola philologica excutiens narrationem Pomponii Melæ de navigatione*, Hanau, 1622, in-4; *Adnotationes de communione Orientalium sub unicâ specie*, impr. à la suite de l'ouvr. d'Allacci intit. : *de Eccles. perpet. consensione*, Cologne, 1648, in-4; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem*, etc., Cologné, 1658, in-8; *Epigrammatum libri duo*, Colog., 1661, in-16, etc.

NIKBY BEN MAS'OUD, hist. persan du 8e S., de l'hég. (14e de l'ère chrét.), est aut. d'une *Hist. universelle*, depuis les anciens rois de Perse jusque et y compris le règne de Djenguys-Khan. La biblioth. du roi possède un MS. de cette hist., dont M. Sylvestre de Sacy a donné un extrait dans le tom. 2 des *Notices des MSs.* de cette biblioth.

NIL ou NILUS (St), moine grec, disciple de St-Chrysostôme, né dans 4e S., à Ancyre, en Galatie, vécut d'abord dans le monde, fut élevé à la dignité de préfet de Constantinople, se maria, eut deux enfans, puis se sépara de sa femme, et se retira ensuite au mont Sinaï, avec son fils Théodule, et y vécut avec les moines qui habitaient cette retraite. On a d'ailleurs peu de détails authentiques sur la vie de ce pieux solitaire. Il a laissé : dix-neuf *opuscules ascétiques*, recueillis et trad. en lat. par Suarez, évêque de Vaison, Rome, 1673, in-fol., rare; un *recueil de lett.*, publ. en grec et en lat. par Allatius, Rome, 1668, in-fol. Les *opuscules* et les *lettres* de St Nil ont été insérés en entier dans la *Biblioth. patrum*, tom. VII et XXVII. Fontaine a publ. quelques-uns des *opuscules* en franç. à la suite de la trad. des *Œuvres de St. Clément d'Alexandrie*, Paris, 1696, in-8. — Nil, archevêq. de Thessalonique dans le 14e S., a écrit un traité contre la suprématie du pape, impr. avec un autre sur le même sujet, par Barlaam, Paris, 1645, in-4, avec des notes de Saumaise. — Nilus, surnommé *Doxopatrios*, archimandrite grec, composa, sur l'invitation de Roger, roi de Sicile, à la fin du 11e S., un *Traité des cinq patriarcats* (de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople), ms. par L. Allatius dans son ouv. *de Consensu eccles. occid.*, et dont Et. Lemoine donna une édit. grecque et lat., Leyde, 1685, in-4.

NILES (Samuel), ministre de l'église de Braintree (Massachusetts) dans l'Amérique du nord, m. en 1762, a publ. *Compte succinct et affligeant de l'état présent des égl. dans la Nouv.-Angleterre*, Boston, 1745; *Défense de plus. points de doctr. importans*, etc., ib., 1752, in-8; *Doctr. de l'Ecrit. sur le péché orig.*, etc., 1757, in-8 : ces ouv. sont en angl.

NINIAS. V. Ninus II.

NINON DE LENCLOS. V. Lenclos.

NINUS, roi d'Assyrie, monta sur le trône, s'il faut en croire Ctésias, et Jules Africain, l'un 2138 av. notre ère. Il n'est pas le premier conquérant dont les hommes aient eu à déplorer la gloire sanglante : Vexoris, roi d'Egypte, et Tanaüs, roi de Scythie, avaient paru long-temps avant lui; mais leurs guerres n'avaient été que des expéditions passagères et lointaines. Ninus fut le prem. qui mit une certaine suite dans ses entreprises. Après avoir rassemblé une armée formidable, il fit un traité d'alliance avec Ariéus, roi d'Arabie, et marcha contre ses plus proches voisins, les habitans de la Babylonie (car Babylone n'existait pas encore). Il les eut bientôt subjugués. Passant de là en Arménie, il se fit un allié utile de Barsanès, roi de ce pays, et entra dans la Médie. De nouveaux succès lui donnant une nouvelle ambition, il poussa plus loin ses conquêtes, subjugua en 17 ans toute l'Asie, excepté la Bactriane et les Indes, et pénétra même en Egypte. Il bâtit, sur les bords du Tigre, une ville qu'il appela *Ninive*, et qui paraît n'avoir point eu d'égale dans les temps anciens. Ce fut après la fondation de cette ville qu'il songea à conquérir la Bactriane. Il rassembla, à cet effet, une armée presq. innombrable, et, après avoir essuyé un premier échec, s'empara successivem. de toutes les villes, à l'exception de Bactres (aujourd'hui Balk), la capitale, dont le siége traîna en longueur. Ce fut Sémiramis qui eut l'hon. de le terminer : elle était la femme de Ménonès, chef du conseil de Ninus et gouvern. de Syrie; elle devint celle du roi lui-même. Ninus lui laissa le trône, à sa m. arrivée l'an 1996 av. notre ère. Il avait régné 52 ans, selon Ctésias et Jules Africain, et 55, selon Eusèbe. Bellis et d'autres écrivains pensent qu'il n'est autre que le Nemrod dont parle la Genèse. Il faut bien se garder surtout de le confondre avec Ninus, fils de Bélus, petit-fils d'Alcée et arrière-petit-fils d'Hercule : car celui-ci est postérieur au précédent, de plusieurs siècles. — Ninus *le Jeune*, ou Ninias, fils du précéd. et de Sémiramis, succ. à sa mère, qui abdiqua l'empire, ou qui, selon d'autres auteurs, fut mise à m. par son fils. Quoiqu'il en soit, celui-ci, dans les 38 ans de règne qu'on lui donne, se montra indigne du sang dont il sortait, par son incurie complète et sa honteuse mollesse. Il est toutefois le princ. héros de la trag. de *Sémiramis* de Voltaire.

NIOBE (myth.), fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, fière de sa nombreuse famille, osa se préférer à Latone, qui n'avait que deux enfans, et prétendit mériter plus que déesse des temples et des autels. Latone rem. vengeance aux mains d'Apollon et de Diane, tuèrent à coups de flèches tous les enfans de Lato à l'exception d'Amyclès et Méliboée. Cette perte pl. ges Niobé dans la plus vive douleur, et elle métamorphosée en rocher,

t. V. Hero.

, quoique peuvan, passe pour l'aut. de *fa*
même qu'un édit. anonyme a publ. pour la
Leipzig, 1802, 1 vol. in-fol. de 120 pag.,
ction lat., des *notes* et un *vocabulaire*.

NITRAI DE CARRION, marquis de), lieu-
dal des armées du roi, etc., né au châ-
ms en Languedoc, vers 1660, suivit de
ra la carrière militaire. Il commandait un
nom au siége de Barcelonne, en
d'estimé à la tête du régim. de *la Vieille-*
se distingua à la bataille de Luzzara
ssiba à la défense de Toulon (1707),
i brigadier, et commanda un corps de
ssiba au siége de Gironne (1711). Il
suivan. les grades de maréchal-de-camp
ia-général, devint lieutenant de roi de
a de Languedoc, prit sa retraite, et m.
gé de 94 ans. Il a laissé quelques essais
l'*art de la guerre* dont son petit-fils, le
rision de Nisas, a tiré plus. observat. im-
pour la composition de l'ouvrage intit.
l'hist. générale de la guerre, Paris, 1824,
l. On doit au marquis de Nisas l'établis-
ntonniers sur les grandes routes : mesure
eptée par les états de Languedoc dont il
les barons. Il en avait reconnu l'utilité
lorsqu'il était gouvern. d'Acqui et de la
a Montserrat, pend. la guerre de la sue-
ssard a consacré un article détaillé à cet
général dans sa *Chronologie militaire*.

LE (GUILL.), méd., né à Montpellier en
rt en 1735, s'était appliqué surtout à l'é-
l'histoire naturelle et de la botanique. On
s lui, dans les *mém.* de l'acad. de Mont-
tout il était membre, un gr nombre de
, d'*observat.* et de *descript.* de plantes
nt exotiques.

(mythol.), roi de Mégare, avait, parmi
s, blanchis par l'âge, un cheveu de cou-
re, d'où dépendait, selon l'oracle, la
n de son royaume. Scylla, sa fille, éprise
, qui vint assiéger Mégare, coupa le che-
pendant le sommeil de son père, le porta
mi, et celui-ci devint bientôt maître de la
s dieux changèrent Nisus en épervier, et
a chouette. — Nisus est aussi le nom d'un
riers troyens qui suivirent Enée en Italie,
Virgile a immortalisé dans le plus touchant
de son célèbre poëme.

RD, *NITHARD* ou NIDHARD (JEAN-
), card., né dans le duché d'Autriche en
tra dans l'ordre des jésuites en 1631, a
teur de l'archiduchesse Marie, qui de-
se le roi d'Espagne Philippe IV, fut en-
mé inquisit.-général du royaume, acquit
crédit à la cour de Madrid, et entra dans
re. Mais un parti s'étant formé contre lui,
p à Rome, où il eut plus tard le titre
teur d'Espagne auprès du pape, fut élevé
inal par le pape Clément X en 1672, et
lt. On a de lui quelq. *opuscules ascetiq.*,
pub. à Paris, 1677, 2 vol. in-12.

ARD (appelé quelquefois, par corruption,
f, *Guitard* et *Vitald*), l'un des plus an-
ier. français, fils du célèbre Angilbert et
, fille de Charlemagne, naquit antérieu-
l'année 790. On croit qu'il servit, en qua-
e ou comte de la côte maritime, dans les
e Charlemagne, et qu'après la mort de
-Débonnaire il s'attacha à Charles-le-
pagne la confiance de ce prince, et mit
uvre pour apaiser la guerre civile entre
res. Ayant pris les armes pour repousser
ands, qui ravageaient la Neustrie et l'A-
il reçut à la tête une blessure dont il m.
ée 858. Il est aut. d'une *Hist. des divi-*
s *les fils de Louis-le-Débonnaire*, com-
posée par ordre de Charles-le-Chauve : elle a été mise au jour par Pithou en 1588, puis réimp. par Duchesne en 1636, et insérée d'une manière correcte dans le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, par dom Bouquet, t. 7. Le président Cousin en a donné une trad. franç. dans son *Hist. de l'empire d'Occident*, t. 1er, édit. de 1685.

NITOCRIS (fable), reine de Babylone, fit détourner l'Euphrate de son cours pour la construction d'un pont sur ce fleuve, et fit mettre sur son tombeau une inscription par laquelle elle promettait de grands biens à ceux que la nécessité forcerait d'y chercher une ressource. Darius, fils d'Hystaspes, fit ouvrir le monum., et n'y trouva qu'un cadavre avec cette nouvelle inscription : « Si tu n'étais insatiable et dévoré par une basse avarice, tu n'aurais pas violé ma sépulture. »

NITSCH (PAUL-FRÉDÉRIC-ACHAT), savant et laborieux littér., né en 1753 à Glaucha, dans le comté de Schœnbourg, m. en 1794 à Bibra, dans la Thuringe, où il exerçait le ministère évangélique, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. estimés, parmi lesquels nous citerons : *Manuel de l'histoire jusqu'à Constantin-le-Grand*, t. 1er, Erfurt, 1784, in-8; *Descript. de l'état civil, scientifique, moral, ecclésiastique, etc., des Grecs*, ibid., 1791, 2 vol. in-8, et 1806, 4 vol. in-8, édit. correcte et augm. par MM. Kœpke et Hœpfner; *Description de l'état civil des Romains*, 1806, 2 vol. in-8, édit. donnée par MM. Kœpke et Ernesti; *Théologie des modernes*, ou *Exposition de la croyance chrétienne*, Erfurt, 1790, in-8; *Introduct. à la connaissance des auteurs classiques grecs et latins*, Altenbourg, 1790, in-8; *Plan abrégé des antiquités grecques, d'après les époques nationales*, ibid., 1791, in-8; *Leçons sur les poètes classiques romains*, ibid., 1792-1793, 2 vol. in-8; *Introduction à l'étude des anciens monumens, à l'usage des artistes et des amateurs*, tome 1er, ibid., 1792, in-8; *Plan abrégé de la géographie ancienne*, ouv. très-estimé, dont M. Mannert a donné une édit. augm., Leipsig, 1798, in-8; *Nouveau Dictionnaire de Mythologie*, Altenbourg, 1793, in-8; ib., 1821; *Introduct. à la mythologie et à la théologie des Grecs*, ibid., 1794, in-8. On trouvera une *notice* sur la vie de Nitsch dans le *Nécrologue* de Schlichtegroll, année 1794, tome 2.

NIVELLE. V. HORN ou HORNES et CHAUSSÉE.

NIVELLE (GABRIEL-NICOLAS), théol., fils d'un avocat de Paris, se trouvait au séminaire St-Magloire, à Nantes, à l'époque de la plus grande fermentation des esprits sur les affaires de l'église en 1717 et 1718, se montra un des agens les plus zélés des *appelans*, rédigea des *mém.*, sollicita des adhésions aux actes d'appel, et fit plus. voyages à Paris à cet effet, essuya des persécutions, fut enfermé pendant 4 mois à la Bastille, et m. à Paris en 1761 à l'âge de 74 ans. Dans la foule des écrits qu'il composa, ou qu'il publia à l'appui de ses opinions, on cite celui qui a pour titre : *la Constitution Unigenitus déférée à l'Eglise univ.*, ou *Recueil gén. des actes d'appel*, Cologne, 1757, 4 v. in-fol.

NIVERNOIS (LOUIS-JULES BARBON MANCINI MAZARINI, duc de), ministre d'état, pair de France, brigadier des armées du roi, chev. de ses ordres et grand d'Espagne de première classe, né à Paris en 1716, fit ses prem. armes à l'âge de 18 ans, sous le maréchal de Villeroi, en Italie, et fut nommé colonel du régim. de Limosin. Les fatigues qu'il essuya dans la campagne de Bavière, en 1743, et la faiblesse de sa santé l'obligèrent à quitter la carrière des armes. Dès-lors il se voua à l'étude des lettres et au commerce des muses. L'académie française l'appela à remplacer Massillon, et l'acad. des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son sein. Il fut successivement envoyé en ambassade à Rome en 1748, à Berlin en 1756, enfin à Londres, où il négocia la paix de 1762. Lors de la lutte entre

le parlement et le ministère en 1771, il soutint constamment les droits de la patrie, fut appelé un moment aux conseils de Louis XVI sous le ministère de Vergennes, et se trouva au nombre des serviteurs dévoués qui entouraient le roi en 1791. Dénoncé par Chaumette à la commune de Paris, il fut arrêté le 13 septembre 1793, perdit presque toute sa fortune, ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor 1796, présida la même année l'assemblée électorale du dép. de la Seine, et m. le 25 février 1798. Ses productions ont été rassemblées et pub. par lui-même, Paris, 1796, 8 vol. in-8, contenant : des *fables* ; une trad. en vers français de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, des 1er, 2e et 15e livres des *Métamorphoses* d'Ovide, du 4e chant du *Paradis perdu*, du *Joseph* de Métastase, de l'épisode de *Médor* tiré de l'Arioste, et du *Richardet* de Fortiguerri ; — des imitations de Virgile, de Properce et d'Anacréon ; — des réflexions sur le génie d'Homère, de Despréaux et de Jean-Bapt. Rousseau ; un morceau estimé sur l'élégie ; une trad. de l'*Agricola* de Tacite, et de l'*Essai* de Walpole sur les jardins anglais ; des recherches sur la religion des prem. Chaldéens ; les vies de quelq. troubadours d'après les MSs. de Ste-Palaye ; et autres mélanges en prose. On doit à M. François de Neufchâteau les *Œuvres posthumes du duc de Nivernais*, 1807, 2 vol. in-8, précédées de l'*éloge* de l'auteur, de *lettres familières* concernant ses ambassades à Rome et à Londres, de petits *drames* de société, de deux dissertat., l'une *sur la politique de Clovis*, l'autre *sur l'indépendance de nos rois par rapport à l'empire*, toutes deux présentées à l'acad. des inscript.; et de 9 *discours* prononcés au nom de l'acad. à des réc. mendaires. — La 2e femme du duc de Nivernais, Marie-Thérèse de Brancas, veuve du comte de Rochefort, a donné, en un petit vol. in-16, imp. en 178.. chez Didot, *Mytis et Aglaé*, histoire grecque en 3 parties, accompagnée de pensées diverses et d'un sermon.

NIVERS (Gabriel), music. français, organiste de St-Sulpice et de la chapelle de Louis XIV, né à Paris, et m. dans la même ville vers 1770, à un âge avancé, a laissé des ouv. théoriq. assez estimés : *Traité de la composition de la musique*, Paris, 1668, in-8, et Amsterdam, 1697; *la Gamme du si*, ouv. qui contribua à faire disparaître le système des nuances ; *Dissertat. sur le chant grégorien*, Paris, 1683, in-8 ; *Traité de la musique des enfans*, et 25 livres d'orgue.

NIZA (Marco de), religieux franciscain, chargé par don Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume, partit de Culiacan le 7 mars 1539, s'avança jusqu'à une petite distance de Cibola ou Cibora, capitale d'une province du même nom. Les dispositions hostiles des habitans l'ayant forcé à rétrograder, il adressa au vice-roi une *relation* qui a été imp. dans le t. 3 de Ramusio. — Un autre Niza (Taddeo de), Indien baptisé, a écrit une *Histoire du Mexique* qui n'a pas été publiée.

NIZAM EL MOLOUK (Khodjah-Haçan), célèb. grand-vézyr en Perse sous la dynastie des Seldjoukides, né l'an 408 de l'hégyre (1017-8 de J.-C.) dans un village du Khoraçan, exerça d'abord div. emplois sous le règne de Mas'oud, sultan des Ghaznevides, puis fut nommé vézyr l'an 455 (1064) à l'avènem. au trône de Alp-Arslan, successeur de son oncle Thogroul. Nizam, pendant 30 années de vézyrat, joignit à une extrême prudence l'amour des lettres et des sciences : il assoupit la révolte du gouverneur du Kerman, diminua les impôts, fonda des colléges dans plus. villes, en un mot il ne négligea rien pour le bonheur des peuples comme pour la gloire du souverain, et mérita d'être regardé comme l'un des plus grands hommes de l'Orient. Malgré les services signalés qu'il avait rendus à l'empire, il ne put prévenir sa disgrâce, provoquée par les intrigues de la sulthane Te[illegible]toun, et périt à l'âge de 77 ans, assassi[illegible] du vézyr qui était appelé à le rempl[illegible] (1092). Il avait composé un ouv. célèb[illegible]rient sous le titre de *Wassaïa*, espè[illegible]ment politique, dans lequel il donne [illegible] des préceptes et des exemples pour bie[illegible] leurs états.

NIZAM-EL-MOULOUK ou NI[illegible] MOULK, nom et tit. d'hon. sous les[illegible] et les histor. modernes de l'Inde désig[illegible] *Qélytch-Khan* (prince tirant l'épée), [illegible] grand rôle dans les évènemens politiq[illegible] pendant la première moitié du 18e s. [illegible] Djihân-Abâd (ou Dehly) vers 1648, il f[illegible] cour des grands Moghols, et exerça au[illegible]ment du règne de Behader-Chah, fils [illegible] d'Aureng-Zeyb, une influence qu'il [illegible] de conserver sous le règne des succe[illegible] prince. A force de ruses et de politiqu[illegible] à rendre indépendant son gouvernem. [illegible] l'agrandit aux dépens de plus. autre[illegible] administra en souverain pendant 4 ans [illegible] formaient au moins le quart de l'empi[illegible] Moghol, et m. en 1748, âgé de 104 ann[illegible] emportant avec lui la haine des habitan[illegible] qu'île et du Haut-Indoustan, et le [illegible] Français, des Anglais et des Persans.

NIZAMI ou NIDHAMI, célèbre poè[illegible] 6e S. de l'hégyre, surnommé *Candjév*[illegible] de la ville de Candjèh, dans la provin[illegible] où il était né, est auteur de 5 poèmes [illegible] réunis après sa mort (l'an 576 de l'hég[illegible] J.-C.) en un recueil nommé en arabe [illegible] e.-à-d. *cinq*, et en persan *Pentch-Gha*[illegible] *les 5 trésors*, formant ensemble 28,000 [illegible] on y trouve un poème moral mêlé d'q[illegible] de *contes*, *les Amours de Khosrou et* [illegible] *Amours de Leïla et Medjnoun*, *l'Hist.* [illegible] *du roi Buhramghour et de sept Princes* [illegible] *romanesque d'Alexandre*, en 2 parties [illegible] prem. a été impr. avec un *commen.* per[illegible] cutta, 1812, in-4 ; on en trouve aussi [illegible] dans les *Selections for the use of the* [illegible] *persian class*, Calcutta, 1810, t. 4. Qu[illegible] *logues* ou *anecdotes* de Nizami ont été [illegible] une trad. anglaise dans le t. 2 du recue[illegible] *Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1786. [illegible] aussi la traduct. de divers morceaux de [illegible] dans l'ouvr. intit. : *Geschichte der sch*[illegible] *kunste Persiens*, Vienne, 1818.

NIZZOLI ou NIZZOLIO (Mario), [illegible] *solius*, sav. littér. et philosophe estima[illegible] 1498 à Brescello ou à Boreto, dans le [illegible] m. à Brescello en 1566, avait été charg[illegible] d'une chaire à l'université de Parme, et [illegible] tion de l'académie fondée à Sabionetta p[illegible] Vespasien de Gonzague pour l'enseign[illegible] langues anciennes. Sans parler de ses d[illegible] polémiques, nous citerons de lui : O[illegible] *M. Tullium Ciceronem*, Pratalboino ([illegible] terre du comte J.-F. Gambara, son Mè[illegible] bienfaiteur), 1535, in-fol.; Venise, Al[illegible] 1570, in-fol., sous le titre plus convenal[illegible] *saurus Ciceronianus*, Francfort, 1613 [illegible] publiée de nouveau par Facciolati, ave[illegible] mentations, sous le titre de *Lexicon Cic*[illegible] Padoue, 1734 ; *de veris Principiis et v*[illegible] *philosophandi contra pseudo-philosoph*[illegible] 1553, in-4, dont Leibnitz a donné une [illegible] avec une *préface*, Francfort, 1670, i[illegible] raboschi, *Bibl. modenese*, t. 3, p[illegible]

Nizzoli (Jean-Dominique), poète ital. né à Florence, a laissé : *Viaggio del Cle*[illegible] *a Ferrara*, poème, *in ottava rima* ; [illegible] *presa di Ferrara*, etc., Rome, Bologne et [illegible] 1599, in-8 ; *il Digiuno di Cristo nel de*[illegible] (*in ottava rima*), Bologne, 1611, in-8.

NOAILLES (Antoine de), amiral de France, ambassadeur en Angleterre, gouverneur de Bordeaux, etc., né en 1504 d'une ancienne famille du Limousin, entra fort jeune dans la carrière des armes et dans celle de la diplomatie, accompagna en Espagne le vicomte de Turenne, son parent, chargé d'épouser, pour François Ier, Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint et veuve du roi de Portugal; fut ensuite revêtu de la charge de chambellan des enfans de France en 1530, se distingua pendant la seconde guerre de François Ier contre Charles-Quint, notamment à la bataille de Cérisolles en 1544; reçut le titre d'amiral de France, à l'avènement de Henri II à la couronne; fut envoyé en ambassade en Angleterre; négocia la trêve de 5 ans, conclue à Vaucelles en 1556, entre l'empereur et le roi de France, et m. dans son gouvernement de Bordeaux en 1562. L'hist. de ses négociations en Angleterre a été publiée par l'abbé de Vertot, avec la relation de celles de son frère, Paris, 1763, 3 vol. in-12. — Noailles (François de), frère du précédent, et le plus habile diplomate de son S., né en 1519, embrassa l'état ecclésiastique et se trouvait pourvu de l'évêché d'Aqs lorsque Henri II l'envoya en ambassade à Venise en 1558: il fut ensuite successivement chargé des ambassades de Londres, de Rome et de Constantinople: il eut la gloire, pendant qu'il résidait dans cette dernière ville, de rétablir la paix entre Sélim II et les Vénitiens. De retour dans sa patrie, Noailles continua de jouir d'une gr. considérat. à la cour de France et m. à Bayonne en se rendant aux eaux des Pyrénées en 1585.

NOAILLES (Louis-Antoine de), cardinal, archevêque de Paris, né en 1651, fut promu de bonne heure aux prem. dignités de l'église, assista en 1681 à l'assemblée extraordin. du clergé tenue à l'occasion de la régale, et celle où furent adoptés les 4 articles, dits de 1682. Dans la controverse du quiétisme, il parut d'abord comme médiateur entre Bossuet et Fénelon, mais bientôt, entraîné par le penchant du premier, il publia quelques écrits contre Fénelon. En 1697, il fut nommé commandeur des ordres du roi; en 1700 il fut créé cardin. et alla à Rome recevoir le chapeau. La douceur de son caractère, la pureté de ses vues, la modération dont il avait fait preuve dans toutes les assemblées du clergé semblaient promettre une paix profonde à l'église de Paris; mais les proposit. du P. Quesnel, les écrits auxquels elles donnèrent naissance, les querelles de la bulle *Unigenitus*, l'interdiction des jésuites, furent la source d'une foule de dissensions qu'un mélange d'entêtement et de faiblesse ne contribuait pas peu à entretenir: en sorte qu'à sa m., en 1720, son diocèse était en proie à une agitation extrême. On lui doit de nouvelles éditions des livres liturgiques de son diocèse. Dans la détresse année de 1709, il avait fait fondre son argenterie pour venir au secours des pauvres: plus tard il avait rebâti le palais de l'archevêché, et réparé et embelli l'église de Notre-Dame. On trouve des détails sur les controverses de ce temps dans les *Mémoires chronologiques* du P. d'Avrigny, dans l'*Hist. de Fénelon*, par le card. de Bausset, etc. On a publ. en 1718 un recueil des mandemens du cardinal de Noailles.

NOAILLES (Anne-Jules), frère du précédent, duc et pair et maréchal, né en 1650, obtint la survivance du grade de capitaine des gardes-du-corps du roi en 1661, fit sa prem. campagne en 1664, et commanda les 4 compag. des gardes-du-corps dans la Franche-Comté en 1668. Pend. la Flandre, en 1672, il donna de ses [illegible] une opinion que le roi lui confia le gouvernement du Languedoc: c'était au moment où il préparait la révocation de l'édit de Nantes. Le duc de Noailles, après avoir inutilement tenté les voies de la douceur pour apaiser les rebelles, fut forcé de recourir aux armes; cependant il ne cessa de montrer un esprit conciliant, et disposé à la clémence envers des sujets égarés. Rappelé en 1689 pour être mis à la tête d'une armée destinée à seconder les Catalans qui voulaient secouer le joug de l'Espagne et se mettre sous la protect. de la France, il se signala par quelques expéditions préparées avec prudence et exécutées avec adresse et succès, telles que celles de la prise du château de Campredon: ayant ensuite été forcé d'évacuer cette place, il la fit démolir et priva l'ennemi d'un point de défense très-important. La prise de Roses, la bataille du Ter, gagnée le 27 mai 1694, la prise de Palamos et celle de Girone, celle du château d'Hostalrich, le 20 juillet 1694, et de Castel-Follit, mirent le sceau à sa réputation militaire et lui assurèrent l'estime de Louis XIV. En 1695, sa santé l'obligea à quitter l'armée; il revint à la cour, y passa plus. années et m. en 1708. Il avait épousé en 1671 Marie-Françoise de Bournonville, qui donna le jour à 21 enfans, dont l'aîné et le plus célèbre fut Adrien Maurice, dont l'article suit.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils du précédent, entra fort jeune au service, et fit ses premières armes en Catalogne sous les ordres de son père; il se signala ensuite sous le duc de Vendôme, et fut choisi en 1700 pour accompagner le roi d'Espagne à Madrid. La guerre de la succession d'Espagne lui ouvrit alors une carrière qu'il parcourut avec gloire; il ne se distingua pas moins par son courage que par ses talens militaires. Général des armées du roi en Roussillon, il remporta, en 1708 et 1709, plus. avantages sur l'ennemi, emporta la place de Girone au milieu de l'hiver de 1710, et força, par cet exploit, le reste de l'Aragon à déposer les armes. Philippe V et Louis XIV récompensèrent ses services par le tit. de grand d'Espagne de prem. classe, et celui de duc et pair. Malgré le mécontentem. que le roi témoigna contre le card. de Noailles au sujet des querelles de la bulle *Unigenitus*, Adrien Maurice conserva toujours sa faveur. Après la m. de Louis XIV, il fut nommé présid. du conseil des finances en 1715, puis conseiller au conseil de régence en 1718. L'entrée de Dubois au conseil fut pour lui la cause d'une disgrâce passagère pend. laquelle il conserva un crédit extraordinaire qu'il fit tourner au profit de sa province. La m. du cardinal Dubois mit un terme à sa disgrâce: placé à la tête du conseil des finances, il fit des réformes utiles; en 1716 il eut recours à une mesure violente contre les financiers, et les assujettit à une restitut. considérable. Il servit ensuite dans la guerre de 1733, au siége de Philipsbourg, pend. lequel il gagna le bâton de maréchal, eut le commandement des troupes pend. l'hiver de 1734, et força les Allemands à évacuer Worms, dont ils s'étaient emparés; il se distingua l'année suivante en Italie, puis enfin en 1741 et en 1743 en Allemagne. Après cette dern. campagne son âge avancé l'obligea à ne plus servir l'état que de ses conseils; il entra dans le ministère et m. à Paris en 1766. On a de lui des *Mémoires* publiés en 1777 par l'abbé Millot, 6 vol. in-12.

NOAILLES (Louis, duc de), fils aîné d'Adrien-Maurice, né en 1713, d'abord comte, puis duc d'Ayen, fut successivement mestre-de-camp du régiment de Noailles, maréchal-de-camp et lieuten.-gén.: il fut créé chevalier des ordres du roi en 1749, succéda à son père dans le gouvernement de St-Germain-en-Laye en 1754, et fut créé maréchal de France l'année suiv. Sa vie n'offre rien de bien marquant: on a souvent cité ses bons mots; ils sont quelquefois un peu piquans, mais ils ne l'ont pas empêché de conserver la réputation d'un homme qui réunissait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il m. à St-Germain-en-Laye le 22 août 1793: sa veuve, née Cossé-Brissac, périt sur l'échafaud révolutionnaire le 4 thermidor an II, à l'âge de

70 ans, ainsi que sa belle-fille, la duchesse d'Ayen, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles.

NOAILLES (Louis-Marie, vicomte de), second fils du maréch. de Mouchy, né en 1756, entra de bonne heure dans la carrière des armes, se livra sur la tactique militaire à des études approfondies. Dans le Nouveau-Monde, où il avait combattu avec gloire sous les yeux de Washington, il avait puisé un enthousiasme de liberté qui le plaça dans les rangs des plus zélés partisans de la révolution; cependant il n'en professait pas encore les principes à la chambre particul. de la noblesse av. la réunion des 3 ordres; il se prononça même contre la réunion, et voulut conserver à chacune des chambres le *veto* qu'elles exerçaient l'une sur l'autre: ce ne fut qu'après la réunion de la noblesse au tiers-état qu'il se plaça du côté gauche. Dans la nuit du 4 août 1789, il proposa l'égale répartition des impôts, le rachat des droits féodaux, et la suppression des servitudes personnelles. Ce fut là le premier signal des sacrifices patriotiques. Ses talens lui donnèrent de l'influence, surtout dans le comité militaire: ce fut sur ses rapports que l'on décréta l'organisation de l'armée et de la gendarmerie. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il prêta serment de fidélité à la nation et à l'assemb., fut employé ensuite comme maréchal-de-camp commandant à Sédan, puis enfin chargé du commandement des avant-postes du camp de Valenciennes en 1792. Peu après il donna sa démission et passa en Angl. Lorsque le calme parut renaître en France, Noailles se fit rayer de la liste des émigrés, reprit du serv. et se rendit à St-Domingue avec le grade de général de brigade. Chargé de la défense du môle St-Nicolas, et réduit à la dernière extrémité, il réussit à échapper à la surveillance de l'ennemi; ayant été rencontré par une corvette angl., il l'attaqua avec audace, monta le prem. à l'abordage et s'en rendit maître: mais il avait reçu une blessure mortelle; il expira le 9 janvier 1804 à la Havane, où il avait réussi à faire entrer sa prise. — Mme la vicomtesse de Noailles, son épouse et sa nièce, avait péri à l'âge de 34 ans comme complice de la prétendue conspiration des détenus du Luxembourg.

NOAILLES (le duc de), né en 1739, fils aîné du maréchal de ce nom, fut appelé d'abord duc d'*Ayen*. Inscrit au nombre des gardes-du-corps, à 13 ans, il devint, en 1755, colonel du régiment de Noailles-Cavalerie, corps appartenant à sa famille qui l'avait levé à ses frais pendant la guerre de la succession d'Espagne; et après avoir fait les 4 dern. camp. de la guerre de 7 ans, il fut créé capitaine de la compagnie écossaise des gardes-du-corps: il en exerçà les fonct. sous le règne de Louis XV et de Louis XVI, garda 19 ans ce dern. prince, et se réfugia en Suisse lorsqu'il ne dépendit plus de la force humaine que ses malheurs fussent écartés. Le duc de Noailles, après avoir passé dans le canton de Vaud trente années d'une vie laborieuse et honorable, reparut un moment en France à l'époque de la restaurat.; il siégea quelquefois à la chambre des pairs, et m. en 1824 à Fontenay-en-Brie, entouré de quatre général. de sa famille. Il avait été reçu en 1777 membre de l'académie des sciences, et en 1816 il fut compris dans la réorganisat. de l'institut avec le titre d'acad. libre. C'est à lui qu'est due la carte d'Allemagne connue sous le nom de Chancelarel, le prem. bonne de ce pays, de l'aveu même des nationaux. *L'éloge* du duc de Noailles, prononcé à la chambre des pairs par M. le prince de Noailles-Mouchy), se trouve dans le *Mo-* [illegible] v. 1825.

[illegible] (Gérard), d'une famille illustre de Luc- [illegible] 16e 8. On a de lui: *Oratio* [illegible] *historia ad Clementem VIII*, [illegible] *reip. Lucensis*, Rome, 1523, [illegible]

[illegible] Vincent-Marie), de la même [illegible] congrégation de la mère de Dieu, a publié: *Opere predicabili, contenenti lezioni sacre e morali sopra la divina scrittura*, 1780, 4 vol. in-4. — Noleti (le P. Dominique-Marie), de la même famille et de la même congrégat., a laissé des *Sermons* et des *Panégyriques*, 1768, in-4. — Noleti (Hyacinthe), religieux de l'ordre des prêcheurs, a donné un ouvrage curieux, intitulé: *Il vagabondo, ovvero sferza de' birbanti e vagabundi: opera nuova, nella quale si scoprono le frandi, malizie ad inganni di coloro*, etc., Venise et Macerata, 1647, in-8.

NOBLE DE LA LAUZIÈRE (Jean-François), littérateur, né à Marseille en 1718, entra en 17[illegible] sous-lieutenant dans les gardes françaises, et se trouva aux batailles de Dettingen et de Fontenoi, aux sièges de Fribourg et de Tournai; il quitta le service en 1746, vint se fixer à Arles, et fut élu premier consul de cette ville en 1763. En 1783, il retourna à Marseille, fut nommé membre associé résidant de l'acad. de cette ville, et m. en 1[illegible]. On a de lui: *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Arles jusqu'à la mort de Louis XIV*, 1807, in-4, avec planches; et un discours sur cette question proposée par l'acad. de Marseille en 1779: *Quels sont les moyens de détruire les obstacles qui s'opposent à la navigation de l'embouchure du Rhône?* réimpr. en 1780.

NOBLEVILLE. V. Arnault de Nobleville.

NOBLOT (N.), géographe et compilateur, m. à Paris vers 1745, est auteur des ouvr. suiv.: *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris, 1725, 5 vol. in-12, avec cartes: cet ouvrage, dont Lenglet-Dufresnoy fait l'éloge, renferme des détails importans sur la géogr. eccléS. d'après Commanville; *les Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, Billiet, 1729, in-12; *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12: on y trouve un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le P. Labbe, les principales révolutions des divers états de l'hist. moderne, rangés par ordre alphabétique: il est suivi de *Remarques curieuses*, etc. Il avait commencé à publier une *Bibliothèque des poètes lat. et franç.*, ibid., 1731, in-12; mais il interrompit cette publ. qui n'avait aucun succès. On a encore de lui un écrit sur l'*Origine et les Progrès des arts et des sciences*, ibid., 1740, in-12, dans lequel il cherche à prouver que ce n'est pas aux Egyptiens, mais aux Hébreux que nous devons nos connaissances; cet écrit est suivi d'une [illegible] abrégée de l'imprimerie.

NOEODY (C...), jeune poète, né dans les environs de Beauvais en 1766, n'est connu [illegible] comme aut. d'une pièce de vers érotiques, [illegible] *la Messe de Gnide*, Paris, an 2 de la rép. (17[illegible]), in-24 de 35 pag. Il s'était tué d'un coup de pi[illegible] en 1787, à Paris.

NOCERA (Joseph), médecin, né à Messine [illegible] 1643, m. dans les premières années du 18e s. [illegible] laissé: *Opus medico-physicum, continens* [illegible] etc., Messine, 1695, in-8.

NOCETI (Charles), jés., littér. et théolog. [illegible] nois, né à Pontremoli vers 1695, professa d'a[illegible] avec talent et succès dans le collége Romain, [illegible] nommé en 1756 coadjuteur du savant Bo[illegible] Turano, théologien de la pénitencerie, et [illegible] 1759. Les vigoureuses attaques faites contre l[illegible] des jésuites l'engagèrent à prendre la plume [illegible] la défense de ce corps, dont il était membre; [illegible] publia à cette occasion plusieurs écrits [illegible] trouvera la liste de ces écrits dans l'Histoire li[illegible] de Tiraboschi, t. [illegible] des *Eglogues* latines, 2 et 9. On a d[illegible] celles de Rapin; [illegible] tre intit. *L'Aurore*, [illegible] vich à Rome, 1747, [illegible] les *Poem*[illegible] didascalica, de P. Ov[illegible]

49, 3 vol. in-8. On trouve une imitation du se-
ond de ces poèmes dans les *Mois* de Roucher.

NODAL (Bartholomi-Garcia de), navigateur
spagnol, chargé par Philippe III d'aller, avec deux
travelles de 80 tonneaux, reconnaître le détroit
ue Lemaire et Schouten venaient de découvrir,
t d'examiner s'il était possible de le garder en
onstruisant des forts sur les rivages, partit de Lis-
onne le 23 décembre 1618, remplit sa mission
vec autant de bonheur que d'intelligence, et re-
ntra en Espagne après neuf mois et douze jours de
avigation. Il a publié en espagnol, conjointement
vec son frère Gonzalo, qui laissait partie de la
ième expédition, un journal de son voyage sous
e titre suivant : *Relation du voyage fait par les
apitaines Barth.-Garcia de Nodal et Gonzalo de
Nodal, frères, natifs de Pontevedra, pour la dé-
couverte du nouveau détroit*, Madrid, 1621, 1 vol.
n-4, avec une carte.

NODOT (François), auteur connu par la pu-
blication de quelques *Fragmens de Pétrone* (Paris,
1694), prétendit les avoir découverts à Belgrade;
mais les savans en contestent l'authenticité. L'édi-
teur publia en 1700, pour réfuter leurs objections,
un écrit intitulé *la Contre-Critique*. On a aussi de
lui *le Manitionnaire des armées*. Il a refait, d'a-
près Jean d'Arras, un roman intit. : *l'Histoire de
Mélusine*, Paris, 1698 et 1700, in-12, ainsi que
l'Hist. de Geoffroy à la Grand'Dent, imitée du
roman de Mélusine, Paris, 1700, in-12.

NOÉ (Repos, Consolation), fils de Lamech, na-
quit l'an 2978 avant J.-C. Il fut vertueux dans un
temps que l'Ecriture nous représente comme le
règne de la plus profonde corruption : aussi trouva-
-il grâce devant le Seigneur, qui, se repentant
d'avoir créé l'homme, voulait l'anéantir avec tous
les êtres vivans de la création. Noé reçut l'ordre de
construire une arche de *trois cents coudées de lon-
gueur* (environ 512 pieds, mesure de Paris), *cin-
quante de largeur* (85 pieds), *et trente de hauteur*
(51 pieds), et de s'y enfermer avec sa femme, ses
fils Sem, Cham et Japhet, et les femmes de ses
fils, après y avoir fait entrer aussi sept paires de
tous les animaux purs et deux des impurs : il n'y
avait d'exception que pour les reptiles, dont une
paire seulement, dans chaque espèce, dut être re-
cueillie, afin d'*en conserver la race sur la terre*.
Nous ne pouvons entrer ici dans les discussions qui
se sont élevées sur l'insuffisance de ce vaisseau pour
contenir tant d'êtres vivans et les provisions néces-
saires : toutefois, il faut le dire, on a calculé que
l'arche pouvait avoir 1,781,377 pieds cubes de ca-
pacité; ce qui lui permettait de porter une charge
de plus de 42,413 tonneaux. Lorsque Noé eut rem-
pli toutes les instructions qui lui avaient été don-
nées (il avait alors 600 ans, et depuis 120 ans il
avait été averti, ainsi que tout le genre humain, de
la grande catastrophe qui se préparait), les sources
du grand abîme des eaux furent rompues, les ca-
taractes du ciel furent ouvertes, et la pluie tomba
sur la terre pendant 40 jours et 40 nuits. Les eaux
s'élevèrent de 15 coudées par-dessus les plus hautes
montagnes; mais l'arche était portée sur les eaux,
tant, lorsqu'elles eurent repris leur cours ordinaire,
elle permirent de s'arrêter sur les montagnes d'Ar-
ménie (le mont Ararath, dit-on, près de la ville
d'Erivan). Enfin le 27e jour du 2e mois de l'an 601
de la vie de Noé la terre étant entièrement séchée,
le patriarche sortit de l'arche avec tous les êtres vi-
vans qu'il y avait enfermés. On a demandé souvent
[illegible] et, cette hy-
[illegible] nis de [illegible] it été uni-
[illegible] livre [illegible] e aux in-
[illegible] de Leib[illegible] qui sont la
[illegible] et de [illegible] d'a[illegible] ur opposer
[illegible] ue Bonnet, de
[illegible] ration serait trop [illegible] ysic. illust., dont
[illegible] gue. On sait d'ailleurs
que tous les peuples orientaux ont conservé la tradition de Noé, souvent même sous son vrai nom. On a dit, non sans motifs puissans, qu'il est l'*Orus*, l'*Apollon*, l'*Ogygès*, le *Saturne*, le *Janus*, le *Protée*, le *Vertumne*, le *Bacchus* des écrivains de la Grèce et de Rome, l'*Osiris* et le *Mercure* des Egyptiens, le *Xisutre* des Chaldéens, le *Vichnou* des Indiens. Quoi qu'il en soit, Dieu répandit ses bénédictions sur Noé et sa famille au sortir de l'arche, et leur dit : *Je mettrai mon arc* (l'arc-en-ciel) *dans les nues, et il sera le signe de mon alliance*. Tout le monde a lu dans l'Ecriture que Noé planta le premier une vigne, but du vin et s'enivra, et que les railleries de Cham valurent à ce fils et à toute sa race la malédiction paternelle. Le patriarche vécut encore 350 ans depuis le déluge, et m. ainsi à l'âge de 950 ans. Ses trois fils repeuplèrent la terre : on croit communément que les habitans de la Syrie et de l'Asie orientale descendent de Sem; ceux de l'Arabie et de l'Afrique de Cham, et ceux de l'Asie-Mineure et de l'Europe de Japhet, sauf les nombreux mélanges et les migrations qui ont eu lieu depuis. *V.*, pour plus de détails, entre autres écrits nombreux sur ce sujet, les *Réponses critiques* de Bullet, où sont rapportées et combattues la plupart des difficultés des incrédules sur la certitude du déluge, sur l'arche, le corbeau, la colombe, l'arc-en-ciel, etc.

NOÉ (Marc-Antoine de), évêque de Troyes, né au chât. de la Grimaudière, dans le diocèse de La Rochelle, en 1724, avait été d'abord grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, puis évêque de Lescar. Après le concordat il était passé au siége de Troyes, et il m. dans cette ville en 1802 peu de jours après avoir été présenté, dit-on, pour un chapeau de cardinal. Ses *Œuvres* ont été publ. par M. Auguis, Paris, 1818, in-8. Les morceaux les plus remarquables sont : un *Discours* prononcé pour une bénédiction de drapeaux en 1781; une *Lettre pastorale* à l'occasion d'une mortalité de bestiaux qui avait fait de grands ravages dans son diocèse; un *Eloge d'Evagoras*, trad. d'Isocrate; un *Eloge des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse*, extrait de Thucydide, et une paraphrase de l'*Epître de St Paul aux Romains*.

NOÉ-MENARD (Jean de La). V. Menard.

NOEHDEN (N.), secrétaire du cabinet des antiques au Musée britannique, m. le 14 mars 1826, est auteur de plusieurs ouvrages élémentaires sur la langue allemande, et de quelques écrits sur la botanique; il a aussi publié une traduction angl. de *Don Carlos*, drame de Schiller. V., pour plus de détails, la *Gazette litt. de Londres*, mars 1826.

NOEL (François), sav. jésuite allem. et missionnaire à la Chine, né vers 1640, est auteur des *Observations astronomiques faites à la Chine*, insérées par le P. Gouye dans le *Rec.* où se trouvent celles du P. Richaud. Il a pub. en outre les ouvr. suiv. : *Observationes mathematicæ et physicæ in Indiâ et Chinâ factæ, ab anno* 1684 *usque ad annum* 1708, Prague, 1710, in-4; *Sinensis imperii libri classici sex*, ibid., 1711, in-4 (ces livres sont parmi ceux du second ordre; trois d'entre eux avaient déjà été traduits par les PP. Intorcetta, Costa, Couplet, etc.; mais le P. Noel a travaillé sur les originaux, et n'a pas reproduit la *version* de ses prédécesseurs; il a très-bien entendu les écrits de Confucius et de ses disciples; mais on lui reproche un style diffus et prolixe); *Philosophia sinica*, ibid., 1711, in-4, ou *Recueil* d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine sur la connaissance du vrai Dieu, sur l'esprit et le sens des cérémonies mortuaires, et sur la morale et les devoirs de l'homme; *Opuscula poetica*, Francfort, 1717, in-12; *theologiæ Summa seu Compendium*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol.: c'est un *Abrégé* des traités du P. Suarez, auxquels le P. Noel a joint

sous le titre d'*Appendix*, un extrait du traité de Lessius, *de Justitiâ et Jure*, et le traité du P. Sanches, *de Matrimonio*.

NOEL (Jean-Baptiste), né en 1727, d'abord avocat, puis chargé des intérêts du chapitre noble de Remiremont, sa patrie, en qualité d'officier principal de l'insigne église, fut successivement membre de l'assemblée provinciale de Lorraine en 1788, procur.-syndic du district de Remiremont en 1789, et député à la convention en 1792. Il fut l'un des sept qui refusèrent de prendre part au jugement qui condamna Louis XVI; il paya de sa tête cet acte de courage, et m. sur l'échafaud le 8 oct. 1793, peu de temps après avoir sauvé la vie aux officiers municipaux de Tours, que son collègue Léonard Bourdon voulait envoyer à la mort.

NOEL DE LA MORINIÈRE (Simon-Barthélemi-Joseph), voyageur et ichthyographe, né en 1765 à Dieppe, m. à Drontheim (Norwége) en 1802, à son retour d'un voyage au Cap-Nord, avait obtenu successivement les titres d'inspecteur de la navigation, d'inspecteur-général des pêches, et était associé aux académies de Pétersbourg, de Turin, de New-York, de Philadelphie et des principales sociétés savantes de France. Ce savant, qui embrassa dans ses études la statistique, les antiquités, les langues étrangères, et particulièrement l'histoire et la théorie de la pêche, a laissé, entre autres écrits cités dans le 3e vol. de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul (p. 169-70): *Histoire naturelle de l'Eperlan de la Seine-Inférieure*, 1796, in-8; *premier Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, etc., Rouen, 1795, in-8; *Tableau hist. de la pêche de la baleine*, Paris, an VIII (1800), in-8; *Tableau statistique de la navigat. de la Seine depuis la mer jusqu'à Rouen*, etc., 1802, in-8; *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continens*, Paris, 1815, in-4, non terminée, et dont il n'a paru que deux volumes. Il a fourni en outre divers *mém.* ou *articles* à l'*Histoire naturelle des poissons* de Lacépède, au *Magasin encyclopédique*, à la *Biogr. univ.*, etc.

NOÉMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, suivit son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils à deux filles moabites, dont l'une était Ruth. Ayant ensuite perdu ses deux fils, elle retourna en Judée avec Ruth, qui épousa Booz. V. Ruth.

NOET, hérésiarque du 3e S., maître de Sabellius, confondait la nature et les personnes de la Trinité, et niait la divinité de J.-C.

NOGARET (Guillaume de), chancelier de Philippe-le-Bel, né au 13e S. à St-Félix-de-Caraman dans le Lauragais d'une famille qui a été la tige des ducs d'Epernon, professa d'abord le droit à l'université de Montpellier. Il devint ensuite juge-mage de la sénéchaussée de Nîmes, fut anobli vers l'an 1300 par Philippe-le-Bel, en récompense de ses services, notamment pendant les discussions de ce prince avec le pape Boniface VIII, et m. à Paris en 1314 avec le titre de chancelier ou de garde-des-sceaux. L'*Histoire du Languedoc*, par les bénédictins, t. 4, note 11, fournit des recherches sur sa vie.

NOGAROLA (Isotta), dame de Vérone, célèbre au 15e S. par sa beauté et ses talens, m. en 1466, joignait un talent agréable pour la poésie à des connaissances assez étendues dans la plupart des sciences cultivées à cette époque. On a d'elle: *Dialogus quo utrum Adam vel Eva magis peccaverit, quæstio satis nota, sed non adeò explicata, continetur*, Venise, Alde, 1563, in-4. La Bibliothèque royale possède un recueil de *Lettres* de cette dame, et Maffei donne les titres de plusieurs pièces inéd. dont elle est l'auteur, et qui se trouvent dans les bibliothèques d'Italie. Isotta Nogarola a été quelquefois confondue avec Isotta de Rimini, maîtresse de Sigismond Pandolfe-Malatesti. On trouvera dans le t. 5 des *Mémoires* de d'Artigny des *remarques* publiées sur ces deux dames par l'abbé Saas. — Nogarola (Léonard), frère de la précédente, protonotaire apostolique, est cité comme aut. de deux traités inédits: l'un *de mundi Æternitate*, Vicence, 1480, et l'autre de *Bestiadine*, Bologne, 1481. — Un autre Nogarola (Louis), de Vérone, habile helléniste du 16e S., a traduit du grec en latin *Ocellus Lucanus de Naturâ universi*, avec des *notes* et une *Lettre* sur les hommes illustres d'Italie qui ont écrit en grec, Genève, 1596, in-8.

NOGAROLA (Thadée), jés., né à Vérone en 1729, professait la théol. à Bologne à l'époq. de la suppression de la société, et m. postérieurement à l'année 1808. On a de lui: *Immortalité naturelle de l'âme démontrée*, publ. d'abord en latin, puis en italien, Venise, 1780; *Dissertation théologique sur la disposition nécessaire pour recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de pénitence*, Vérone, 1800, in-8; *Explication et Défense des quatre articles du clergé de France*, en 1682, Vérone, 1808, in-8.

NOGHERA (Jean-Baptiste), jésuite, littérat. distingué, né à Berheno, dans la Valteline, en 1709, professa d'abord la rhétorique à Milan, puis l'éloquence sacrée à Vienne jusqu'à la suppression de la société, et m. dans sa patrie en 1784. Parmi ses principaux ouvr. on cite les suiv.: *de l'Eloquence sacrée moderne*, Milan, 1752; *Discours de Démosthènes, trad. et enrichis de notes*, Milan, 1753; *sur les Anciens et les Modernes*, Bassano, 1774. Ses différens écrits ont été recueillis en 17 vol., et publ. à Bassano en 1790. Tiraboschi, dans son *Hist. littér. d'Italie*, et le comte Giovio, dans ses *Hommes illustres du diocèse de Côme*, citent avec éloge le nom de ce littérateur.

NOINTEL (Charles-François Olier, marquis de), ambassad. de France à Constantinople, de 1670 à 1678, fils d'Edouard Olier, marquis de Nointel, conseiller au parlem. de Paris, suivit d'abord la même carrière que son père, et fut nommé conseiller en 1661; quelques années après il eut le titre de conseiller-d'état, puis envoyé à Constantinople avec la mission de renouveler les anciennes capitulations entre la France et la Turquie, en y faisant insérer une réduction sur les droits de douane, d'obtenir le rétablissement des Echelles du Levant et un libre commerce par la mer Rouge, enfin de protéger la religion catholique et les saints lieux. Il déploya dès son arrivée, et pendant tout le cours de son ambassade, une fermeté de caractère à laquelle il dut le succès de ses négociations, et les nouv. capitulations furent signées le 6 juin 1673. Pour s'assurer de leur exécution dans les différentes Echelles où les Français portaient leur commerce, Nointel les parcourut toutes; il prit à sa suite deux peintres habiles, auxquels il fit dessiner tous les objets d'antiquité qui frappaient son attention; il achetait les médailles, copiait les inscriptions, enlevait des marbres: plusieurs de ses dessins existent dans des collect. particulières; un vol. de dessins précieux du temple de Minerve à Athènes est depuis 1770 dans la Biblioth. du Roi, et la plupart des inscriptions qu'il a recueillies sont au Musée des Antiques. Les dépenses énormes qu'il faisait, autant pour soutenir la dignité de son poste que pour faire des acquisitions continuelles d'objets rares et précieux, ayant mécontenté la cour, Nointel fut rappelé en 1678, et m. à Paris en 1685. On trouve à la Bibliothèque les deux ouvr. suiv., que l'on suppose composés par un parent de l'ambassadeur: *un mémoire concernant la province entière de Bretagne, dressé par ordre du Roi en 1698, par M. de Nointel, intendant de ladite province*, in-fol.; *Projet d'une ordonnance générale sur le fait des monnoies, avec les preuves tirées des ordonnances, édits, décla-*

...is des conseil et cour des monnoies, ...tal, revu et corr. par M. d'Agues... ...-général au parlem., in-fol.
...E. V. DUREY.
...LE). V. LESOIS (Jean).
...prince) en de Galles. V. EDOUARD,

...(...), écrivain peu connu, avoc. ...ssie de Langres, né dans cette ville ...ant. des ouvr. suiv. : *l'Origine des ...eries, bernes et revannes ès-jours de ...nt, escrites sur l'âne à rebours, et ...99, in-8, livre singulier et recherché ...e Jugem. des anciens peres et philo... ...mascarades; Commentaire sur la ...res, et un parallèle des articles de ...avec ceux du droit romain qui y re... ...Hysteria universi*, in-8.
...E FATOUVILLE. V. FATOUVILLE.
...E (St Pierre), fondat. de l'ord. de la ...l'an 1189, près de St-Papoul dans le ...ntra dès son enfance une disposition ...ulager les malheureux. Brûlant de ...le contre les ennemis de la foi, il ...e Montfort contre les Albigeois, et ...par moins par sa valeur et ses talens ...ce. Chargé de l'éducat. du fils de ...n, Jacques, fait prisonnier après la ...tué à la bataille de Muret, Nolasque ...le prince à Barcelonne en 1215, et ...rd en lui un puissant coopérateur à ...entreprit pour la rédemption des cap... ...tion de son ordre remonte à l'année ...eux voyages qu'il fit dans le roy. de ...rachetta plus de 400 esclaves chré... ...ensuite les côtes de l'Afrique dans le ...r des consolations aux malheureux ...tation parvint jusqu'à St Louis : ce ...l'emmener en Palestine, mais les in... ...eux ecclésiastique ne lui permirent ...ndre cette longue navigation. Il m. ...edre fut confirmé en 1230 par le pape ...il subit ensuite quelq. modifications ...que lui avait donnée son fondateur, et ...rnier lieu 18 maisons en France, plus. ...spagne, en Italie et en Amérique. On ...détails sur cet institut dans l'*Hist. des ...rit.*, par Hélyot, et sur la vie de No... ...Baillet, Godescard et les Bollandistes.
...(CHRISTIAN), rav. allemand, né à ...nie, *l'an* 1626, successivem. recteur ...Landscroon, gouverneur des enfans ...le Gerstorff, grand-maître de la cour ...k, et ministre-professeur de théologie ..., où il m. en 1683, est aut. de plus. ...esquels on cite les suiv. : *Concordan...rum hebraeo-chaldaicarum*, Iéna, ...*historia Idumæa, seu de vitâ et gestis ...tribe; Sacrarum historiarum et anti...opsis; Logica*, etc.
...(LORENZIO), poète italien, né à Fano ...connu comme aut. de *Canzoni*, d'un ...*it Bellerofonte*, impr. à Venise en ...s. 3 ans après, et d'une tragédie de ...ise, 1643.
...ENIS), avoc. au parlement de Paris, ...donné une *Lettre de M. Indès, théo...manque, où l'on propose la manière ...version grecque des Septante avec ...mens sur quelques difficultés*. Paris, ...une *dissertat.* sur les bibles franç., ...autre *dissertat.* cri... ...Simon touchant les ...t des Egyptiens.
...IQUE), peintre de paysages ...ruges en 1640, fut attaché au ...de Bavière en qualité de surinten... ...t des tableaux de ce prince, l'accom... ...pagna fidèlement dans s... ...suivit à Paris, retourna avec lui ... ...evint à Paris après la m. du princ... ...ville en 1736. Parmi ses meilleu... ...un tableau représent. *St-Louis ...rre-Sainte, et reçu par les rel...* ...manière de ce maître se rapp... ...der Meulen; ses paysages sont ... ...ieurs, ainsi que ses batailles; ces ... ...t traités avec une gr. vér... ...guent en gén. par la chaleu... ...e d...
NOLLET (l'abbé JEAN ...), physicien distingué, membre de la s... ...Londres, de l'institut de Bologne, d... ...urt, etc., et l'un des hommes qui ont ...tué à répandre en France le goût de ... ...en 1700 à Pimpré dans le Noyonnais, ...d aux recherches de Dufay sur l'é... ...favorisé dans ses études par Réaumur, ...tôt des connaissances qui le mire... ...aire un cours de physique qui jet... ...de sa réputation, et lui ouvrit ... ...iences en ...épelé son cours à ...1743 la première ...r. le plus clair ...re paru sur ce ...recueillir des ...s cette contrée, il ...il communiqua à ...s'aquitta de cette mission, la chaire de physique expérimentale créée en 1756 exprès pour lui; il reçut bientôt après le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfans de France, puis fut nommé profess. de physique expérimentale à l'école d'artillerie de La Fère, et enfin à celles de Mézières : il mourut à Paris en 1770, aux galeries du Louvre, où le roi, qui l'honorait de son estime, lui avait donné un logement. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743, 6 vol. in-12, 1759, etc.; *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1749, in-12; *Essai sur l'électricité des corps*, 1750, in-12; *Rec. de lettres sur l'électricité*, ibid., 1753, 3 v. in-12; *l'Art des expériences*, ibid., 1770, 3 vol. in-12, fig.; *l'Art du chapelier*, dans la *description des arts* de l'acad. des sciences; un grand nombre de *mém.* dans le recueil de cette société et dans les *Transactions philos.* On trouve un extrait de son *éloge*, prononcé à l'acad. par Grandjean de Fouchy, dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France, t. 7, et dans la *Galerie franç.*
NOLLIKINS (JOSEPH-FRANÇOIS), peintre paysagiste, né à Anvers, élève de Tillemans, m. en 1748, en Angleterre, où il était venu s'établir, a laissé quelques tableaux estimés, dans le genre de Watteau et de Panini.
NOLPE (PETER), peintre et graveur hollandais, né à La Haye en 1601, a laissé quelques gravures estimées, parmi lesquelles on distingue les *Huit Mois de l'année*, publiés sous le titre des *Quatre Saisons* et des *Quatre Elemens*, avec le nom du peintre Peter Poter : on regarde comme un chef-d'œuvre sa gravure d'une *Digue rompue*. Le *Manuel de l'Amateur* donne le détail de 56 pièces, dont se compose l'œuvre de cet artiste.
NOLTEN, en latin NOLTENIUS (JEAN-ARNOLD), théologien, né en 1683 à Sparemberg, dans le comté de Ravensperg, m. en 1740, après avoir successiv. rempli les fonctions de pasteur, de ministre et de professeur de théologie, est auteur d'un grand nombre de dissertations théolog. et de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suiv. : *La Confession de foi d'Albert Wolffgang, comte de Lippe, lorsqu'il embrassa la religion réformée en* 1712; une réponse à la question *si l'Eglise anglicane approche plus des réformés ou des luthériens*, en allemand; *de Judiciis sancto-*

rum in mundum et angelos, diatriba ad dictum Pauli I. Cor. VI, 2. Brême, 1718, in-4.

NOMENOE, NOMENOI ou NOMINOE, seigneur breton, né vers la fin du 8e S., gouverneur ou duc de Bretagne en 824 ou 825, essaya de se rendre indépendant à l'avènement de Charles-le-Chauve, obtint d'abord quelques succès, et prit le titre de roi : il mourut à Vendôme en 851, au milieu de la guerre qu'il soutenait contre son souverain : elle fut continuée avec assez de bonheur par Erispoé, son fils, qui parvint à conserver l'intégrité du duché que lui avait légué son père.

NOMINAUX. V. OCCAM.

NOMSZ (JEAN), écrivain hollandais, m. à Amsterdam, sa ville natale, en 1803, à l'âge de 65 ans, a laissé un grand nombre d'ouvr., soit en vers, soit en prose, qui attestent du talent, mais dans lesquels on reconnaît que l'auteur abusait de sa facilité : nous citerons les suiv. : *Guillaume Ier, fondateur de la liberté hollandaise*, poëme épique, Amsterdam, 1779, in-4; *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1785, in-8; des *Tragédies*, dont la plupart ont été représentées avec succès sur le th. d'Amsterdam; des *Mélanges*, ibid. 1782, in-4, dans lesquels on remarque des *épîtres* et des *contes*, il a traduit plus. pièces de théâtre françaises, entre autres *le Cid*, *Bajazet*, *l'Orphelin de la Chine*, *Gabrielle de Vergy*, *Zaïre*, *Athalie*, *le Tartuffe*, ainsi que les *Fables de Lafontaine*. Il a travaillé en outre à quelques feuilles hebdomadaires qui ont eu du succès en Hollande.

NONIUS MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, né à Tibur (Tivoli), près de Rome, dans le 3e S. de l'ère chrét., a laissé un ouvr. intit. *de Proprietate sermonum*, composition assez médiocre, mais qui relève quelques fragm. de divers auteurs (perdus pour nous), qui s'y trouvent conservés. Ce livre a eu plus. édit.; les plus anciennes et les plus rares sont celles de 1471 et 1476; la meilleure est celle de Paris, 1614, publ. par J. Mercier, sieur Desbordes, avec des *notes* savantes. On a joint quelquefois à ce livre celui de Fulgence Planciades, *de prisco Sermone*.

NONIUS ou NONNIUS (PEDRO NUNEZ, plus connu sous le nom latin de), médecin et mathém. portugais, né en 1492, m. en 1577, après avoir été successiv. précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel, et professeur de mathémat. à l'université de Coimbre, est auteur de 2 liv. *de Arte navigandi*, qui ont le mérite d'avoir attiré l'attention des géomètres sur les problèmes nouveaux auxquels l'usage de la boussole avait donné naissance. On lui doit aussi un écrit intit. *in theoricas planetarum Georg. Purbachii Annotationes aliquot*; une réfutation d'Oronce Finé sous ce tit. : *de Erratis Oroncii Finei Delphinatis*, et un traité *de Crepusculis, liber unus* : le tout a été recueilli en 1 vol. in-fol., et publ. à Bâle en 1592, — NONIUS ou NONNIUS (LOUIS), en espagnol *Nuñez*, médecin, du 17e S., a publié les ouv. suiv. : *Dietéticon, sive de re cibariâ*, Anvers, 1646, in-4; *Hispania, sive populorum et urbium accuratior Descriptio*, ibid., 1607, in-8; *Ichthyographia, sive de piscium Esu*, ibid., 1616, in-8.

NONNOTTE (DONAT), peintre du roi, memb. de l'acad. de peinture, et des acad. de Rouen et de Lyon, né à Besançon en 1707, m. à Lyon en 1785, a laissé un grand nombre de portraits estimés, entre autres celui de Lelorrain, sculpteur, et celui de Gentil-Bernard. Les *recueils* de l'acad. de Lyon contiennent quelques écrits de cet artiste, savoir : un *discours* sur les avantages des sciences et des arts; un *traité* complet de peinture en 14 mémoires, et une *Vie de Lemoine* fort intéressante.

NONNOTTE (CLAUDE-FRANÇOIS), frère du précédent, jésuite, né à Besançon en 1711, est particulièrement connu par ses démêlés avec Voltaire. Il parcourut pendant plusieurs années la carrière évangélique, et prêcha successiv. à Paris, à Versailles et à Turin. Après la suppression de son ordre, il revint à Besançon, prit la défense de la religion dans plus. écrits, fut nommé en 1781 membre de l'acad. de cette ville, écrivit pour cette compagnie plus. *dissertations* intéressantes sur des points d'histoire de la province, et m. en 1793. Ses *Œuvres*, publ. à Besançon, 1818, 7 vol. in-8 et in-12, avec son port., contiennent : les *Erreurs de Voltaire*, impr. seul, Avignon, 1762, 2 vol. in-12, souv. reimpr. et traduit en italien, en allemand et en espagnol; *Dictionnaire philosophique de la religion*, en réponse aux objections des sectaires, mis également au jour à Avignon en 1772, 4 vol. in-12, et traduit en italien et en allemand; enfin les *Philosophes des trois premiers siècles de l'église*, Paris, 1789, in-12, trad. en allemand, Augsbourg, 1790, in-8. Il a en outre traduit de l'italien le Traité de Maffei de l'*Emploi des Pargens*, Avignon, 1787, in-8; on lui attribue : *Principes de critique sur l'époq. de l'établissem. de la religion chrét. dans les Gaules*, ibid., 1789, in-12. On trouve une *notice* sur sa vie et ses ouv. dans l'*Ami de la religion et du roi*, t. 25, p. 385.

NONNUS, poëte grec, surnommé *Panopolitanus*, de Panopolis (Égypte), lieu de sa naissance, vivait, suivant Suidas, au commencement du 5e S., vers 410 : on a d'ailleurs peu de détails sur sa vie. Les deux ouvrages, qui nous sont parvenus sous son nom, sont d'un genre si opposé, que plusieurs critiques ont douté qu'ils fussent du même auteur. Le premier de ces écrits est un poëme en 48 liv. ou chants, intitulé *les Dionysiaques*, contenant l'hist. de Bacchus, depuis sa naissance jusqu'après la conquête des Indes, publié pour la première fois par Ger. Falkenberg, sur un manuscrit tiré de la biblioth. de Sambucus, Anvers, Plantin, 1569, gr. in-8; réimpr. à Hanau en 1605, in-8, avec une mauvaise trad. lat. littérale d'*Eilhart Lubin*. M. Fréd. Creuzer a publié à *Heidelberg*, en 1809, in-8, les 6 liv. des *Dionysiaques* (du 8e au 13e) qui contiennent les aventures de Bacchus avant son expédition des Indes, avec une préface, des notes mythologiques de Gr.-H. Moser, et les argum. en lat. des 42 autres livres. Boitet a publié une traduct. franç. des *Dionysiaques*, Paris, 1625, in-8. Le second ouvrage de Nonnus est une *Paraphrase en vers de l'Evangile de St. Jean*, publiée pour la première fois par Manuce, à Venise, vers 1501; trad. en lat. par Christ. Hegendorp, Jean Bordat, le P. Nic. Abram, Erard Hedenecius, et réimpr. un grand nombre de fois, séparém. et dans des recueils, avec des notes de divers savants (*v.* la *Biblioth.* de Fabricius, t. 7). Cas. Oudin et d'autres bibliographes attribuent encore à Nonnus un *recueil d'hist. fabuleuses*, cité dans les deux *discours* de St Grégoire de Naziance contre Julien; mais Rich. Bentley a démontré que ce recueil est l'œuvre d'un autre Nonnus, abbé d'un monastère dans l'Orient (*v.* la *dissertat.* de Bentley sur les lettres de Phalaris). Pour expliquer la disparate qui existe entre les deux ouvrages de Nonnus Panopolitanus, on peut supposer avec quelque vraisemblance que ce poëte, élevé dans les erreurs du paganisme, se convertit ensuite à la foi chrétienne. Le poëme des *Dionysiaques*, avec de nombreux défauts, est rempli d'érudition, et les mythologues modernes y ont puisé largement. Le *Recueil d'hist. fabuleuses*, restitué par R. Bentley à Nonnus, abbé d'un monastère d'Orient, a été publié à la suite des *Discours* de St Grégoire par R. de Montaigu; et J. de Billy en a inséré une traduction latine dans son édition des *Œuvres* de St Grégoire. Il existe plusieurs copies du manuscrit dans les biblioth. de Paris et de Vienne.

NONNUS (THÉODORE) n'est connu que comme auteur d'un petit *traité* qu'il composa à la [illegible] de Constantin VII Porphyrogénète, à la [illegible]

était attaché comme médecin. Cet écrit a
à Gotha en 1594-95, sous le titre suiv. :
Epitome de curatione morborum.
Med. ex codd. Mss. recensuit notisque
Bernard, in-8.

T (GÉRARD), jurisconsulte hollandais,
qui en 1647, m. en 1725 à Leyde, où il
ésor en droit, a composé un gr. nombre
ouvrages : on y trouve une connaissance
de la jurisprudence romaine et des
l'antiquité qui se sont efforcés de l'éclair.
Meilleure édition des œuvres de Noodt est
Leyde, 1735, 2 vol. in-fol., précédés
de l'auteur par Barbeyrac. Les écrits les
qui y sont contenus sont les suiv. :
ques sur le droit, sous le tit. de *Probabilia*; à-dire, *de Fœnore et Usuris*; *de Jure et Legis regia*; *de Religione ab imperio*, *idem*, *ibidem*. Ces deux derniers ont été
en français par Barbeyrac, sous le titre
du Pouvoir des souverains et de la liberté
Amsterdam, 1707, 1714, in-12.
(REMB.), peintre et graveur à l'eau-
à Amsterdam vers 1612, s'est distingué
comme peintre de marines, et a mérité le
le Zeemann ou le marin. Son œuvre, com-
49 pl., est très-recherché des amateurs :
surtout les pièces désignées sous les noms
Escuelle des matelots; *le Lazaret des pes-*
d'Amsterdam, et l'*Incendie de l'hôtel-*
Sur sa réputation, il avait été appelé en
et chargé de décorer de ses tableaux plu-
maisons royales.

MSZ. V. NUMSZ.

RT (OLIVIER VAN), navigateur holland.,
en 1598, par une compagnie de mar-
pour faire le tour du monde, et attaquer
ments espagnols et portugais dans les
; il ne revint qu'en 1601. La relation
expédition, qui ne procura aucune décou-
publiée en hollandais, in-fol., Roter-
Amsterdam, sans date; elle a été aussi
en français sous le titre suivant : *Descrip-*
pénible voyage fait autour de l'univers par
mer du Nord, d'Utrecht, où sont déduites ses
ses aventures et pourtraict au vif en diverses
, plusieurs cas estranges à lui advenus,
rencontrés et veus, Amsterdam, 1602,
in-fol.

ADIN. V. NOUR-EDDYN.

OT (HENRI-NICOLAS VAN DER), avocat au
conseil du Brabant, né à Bruxelles en 1750,
appelé à jouer un grand rôle dans l'insurrec-
Pays-Bas autrichiens, en 1789, quoique
lors il ne fût connu, même dans sa ville
que par quelques médiocres plaidoyers.
Joseph II voulut, comme on sait, in-
quelques réformes plus ou moins utiles
ses états. Mais les changemens, assez
d'ailleurs, qu'il prétendait opérer dans
ordre théologique des Pays-Bas et dans
l'université de Louvain, furent
d'attentat à la liberté par le clergé et les no-
craignant pour leurs priviléges. Il faut
que les agens subalternes de l'autorité
mirent trop de rigueur dans l'exécution
ordres qui leur étaient prescrits. Van Der
décrété de prise de corps pour avoir publié
violent contre le système et contre la per-
même de Joseph II, alla chercher un asile
Hollande, où vinrent bientôt le joindre une
de mécontens. Les principaux d'entre eux
ent une réunion, qui prit le nom de *Comité*
de, et dont tous les efforts se dirigèrent
seul but : celui de chasser les Autrichiens
Pays-Bas. L'ex-avocat du conseil de Brabant se
, moins pour ses talens, qui n'avaient ja-
remarquables, que par son exaltation répu-
blicaine, à la tête de ce comité insurrectionnel. Des intelligences ayant été pratiquées par lui dans les provinces belges, et le parti des mécontens grossissant chaque jour, on se trouva bientôt en état d'armer un corps de volontaires qui, sous les ordres du colonel Van Der Mersch, brave et habile officier, remporta un premier avantage sur les Autrichiens, aux environs de Turnhout, s'aguerrit, se recruta, et détermina par ses succès un mouvement général d'insurrection dans toutes les provinces. En peu de temps les troupes impériales eurent disparu entièrement de la Belgique. On établit à Bruxelles un congrès national chargé du pouvoir exécutif, et dont le président fut Van Der Noot, auquel l'enthousiasme du peuple, des nobles et des prêtres réunis décerna le plus beau triomphe. Mais les chefs du gouvernement laissèrent voir trop vite et trop bien qu'ils n'avaient entendu faire prendre les armes que pour les intérêts du haut clergé et de la noblesse. Le nouveau régime fut fondé sur des bases aristocratiques, et les prélats dominèrent avec les seigneurs dans les états provinciaux, auxquels fut conservée la puissance législative. En vain les hommes éclairés du tiers-état réclamèrent des modifications indispensables au maintien de la constitution : les deux premiers ordres, forts de leurs richesses et surtout de leur union, s'y opposèrent. Il se forma alors, dans le sein de la classe que l'on dédaignait, des comités qui devinrent redoutables. Les chefs de l'aristocratie ameutèrent la populace contre leurs adversaires, appelés *Vonckistes*, du nom de l'avocat Vonck, et les firent massacrer ou piller. Quelques-uns cependant de ces patriotes honorables échappèrent, par un exil volontaire, à la fureur des aveugles instrumens du pouvoir. Van Der Noot gémissait en secret de ces excès, et ne savait point les empêcher. Il était dominé par le secrétaire du pouvoir exécutif, Van Eupen (*v. ce nom*), qui était l'âme de tous les conseils de la république. Le général Van Der Mersch finit par se déclarer ouvertement contre l'oligarchie; et, quand il marcha contre les Autrichiens qui ne tardèrent pas à reparaître avec des forces considérables, il se vit abandonné du gouvernement, et ensuite de ses troupes. La domination impériale fut rétablie presque sans efforts sur les débris de l'éphémère république des Pays-Bas (1790). Van Der Noot alla vivre en Hollande dans l'obscurité et l'inaction. En 1792, il publia une adresse à ses concitoyens, dans laquelle il les exhortait à se joindre aux Français; mais son manifeste fut à peine remarqué. Cet acte de dévouement à notre nation ne put le dérober aux soupçons du directoire exécutif de France, qui le fit arrêter en 1796, et le retint, pendant près d'un an, dans la citadelle de Bois-le-Duc. Il vécut depuis complètement ignoré dans ce Bruxelles, qui l'avait vu un moment si glorieux, et il mourut à Stroombeck, près de cette ville, en 1826, et non en 1817, comme l'a dit la *Biographie des contemporains*.

NORBERG ou NORDBERG (GEORGE), chapel. et historien de Charles XII, né à Stockholm en 1677, fut nommé, en 1703, aumônier de l'armée suédoise; il la suivit en Pologne, en Saxe et en Russie, fut attaché à la personne du roi en 1707, le suivit en Poméranie, et revint m. à Stockholm en 1744, après avoir rempli dans cette ville les fonctions pastorales. Il a écrit une *Vie de Charles XII* par ordre de la reine Ulrique Eléonore, sœur de ce prince : cette vie a été pub. à Stockholm en 1740, 2 vol. in-fol., et trad. en franç. par Warmholtz, La Haye, 1742, 3 vol. in-4. Norberg s'attira le persiflage de Voltaire pour avoir relevé les erreurs dans lesquelles celui-ci était tombé en traitant le même sujet. — Un autre NORBERG (Matth.), m. à Upsal en 1826, âgé de 79 ans, a laissé la réputat. d'un orientaliste profond. Nous citerons seulem. son *Codex*

nasaræus, *liber Adami appellatus*, *syriacè transcript.*, etc., Londini-Gothorum, 1815-17, 3 vol. in-4, publicat. dont M. Sylvestre de Sacy a rendu un compte détaillé dans le *Journal des Savans* (juin et nov. 1819) : a cette édit., donnée sur un MS syrien de la biblioth. roy. de France, sont joints deux autres vol. : *Lexidion Codicis nasaræi*, ibid., 1816, in-4, et *Onomasticon* (*ejusdem codicis*), 1817, in-4.

NORBERT (St), fondateur de l'ordre de Prémontré et archevêq. de Magdebourg, né vers l'an 1092 à Santen, ville du duché de Clèves, prit de bonne heure le sous-diaconat, fut nommé aumônier de l'emper. Henri V, et accompagna ce prince dans son voyage à Rome en 1110. Il avait d'abord mené une vie assez dissipée, mais à la suite d'un accident où il faillit perdre la vie, il quitta la cour et se renferma au monastère de Sigebert pour y faire l'apprentissage de la vie spirituelle. Après avoir reçu le diaconat et la prêtrise en 1116, il se livra aux travaux de la mission ; puis, sur la demande de Barthélemi, évêque de Laon, il tenta la réforme des chanoines réguliers de St-Martin dans un faubourg de la ville : n'ayant pas réussi dans cette tentative, il jeta les fondem. de son ordre en 1120, dans un vallon désert et marécageux nommé *Prémontré*. Ses prédications lui gagnèrent des disciples, et à peine un siècle s'était écoulé que l'ordre des Prémontrés comptait mille abbayes, trois cents prévôtés, cinq cents communautés de filles, sept archevêchés et neuf évêchés. Honorius II confirma les établiss.em. de Norbert par une bulle en date du XIV des calendes de mars (16 fév. 1126). Nommé archevêque de Magdebourg la même année, il réprima les abus, rétablit l'ordre et la discipline et rendit ensuite à l'Eglise des services signalés pendant le schisme qui s'éleva à la m. d'Honorius II. En récompense de son dévouem. il fut investi de la primatie des deux Saxes par Innocent II. Il m. en 1134, et fut canonisé par Grégoire XIII en 1582. On lui attribue plus. écrits, mais on ne reconnaît comme incontestablem. de lui qu'une *exhortat.* insérée dans la *Biblioth. des Peres*, et un *discours* à son peuple. Sa vie a été écrite par plus. aut., en vers et en prose : la plus estimée est celle de Louis-Charles Hugo, abbé d'Estival, Luxembourg, 1704, in-4.

NORBERT (Pierre PARISOT, plus connu sous le nom de Pere), capucin de Lorraine, fameux par ses démêlés avec les jésuites, né en 1697 à Bar-le-Duc, entra fort jeune dans l'ordre de St-François, suivit son provincial à Rome en 1734 en qualité de secrétaire, se fit nommer, en 1736, procur.-gén. des missions étrangères, se rendit à Pondichéry, obtint la cure de cette ville. Ses attaques contre les jésuites dans les Indes obligèrent le gouverneur à l'envoyer en Amérique. De retour à Rome en 1740, il publicat. de son ouv. sur les *Rits malabares*, dans lequel il trouvait occasion de la conduite des jésuites dans les Indes, qui attira des persécut. qui l'obligèrent à se retirer successivem. en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Portugal, etc. Il revint enfin en France, et m. en 1769 dans un village près de Commercy. On a de lui : *Mem. curieux historiques sur les missions des Indes orientales*, Liège et Avignon, 1741, 2 vol. in-4 ; auxquels il faut joindre un 3e vol. publié à Londres en 1750 et contenant des réfutations de l'ouvr. du P. Tournemine, *Mem. histor. sur les affaires des jésuites avec le saint-siège*, La Haye, 1742, 2 vol. in-4, *Oraison funèbre de Mgr de Belsunce*, évêque de Chalons-sur-Marne, Paris, 1747, in-8, *Mem. histor. et critiques sur les Chinois*, avec des notes de Fréron, et plus. lettres de Grosley, 1776, in-8, *Journal chrétien en forme de lettres*, Marseille, 1747, in-12, *Hist. de la vie et de la P. Marguerite-Françoise Pelletier, seculier*, 1759, in-12, *Lettres contenant la relation de l'exécution du P. Malagrida*, Lisbonne, 1761, in-12 ; *la Foi des catholiq.*, en franç. et en portug., ib., 1761, in-12.

NORBY (Séverin), amiral danois, issu d'une illustre famille de Norwége, devint la terreur des villes ansséatiq. sous le règne du roi Jean, et rendit des services signalés à Christian II, qui, pour le récompenser, lui donna en fief l'île de Gotland. Lorsque ce prince eut perdu le Danemarck et la Suède, Norby fit de longs mais inutiles efforts pour le rétablir dans ses états, il fut forcé de se soumettre, et il reçut le gouvernem. de Solvitsborg en Scanie. Bientôt après ayant recommencé ses courses sur mer et ayant tenté d'armer Frédéric contre la Suède, il se vit attaqué simultaném. par ce prince et par une escadre suédoise, n'échappa qu'avec peine, s'enfuit à Moscou, où il fut retenu prisonnier jusqu'en 1520 ; passa ensuite au service de l'emper. Charles-Quint, et fut tué d'un coup de canon au siége de Florence en 1530.

NORDEN (Frédéric-Louis), célèbre voyageur, capitaine de la marine roy. de Danemarck, né en 1708 à Glückstadt, dans le Holstein, fut nommé lieutenant en 1732, et envoyé successivem. en Hollande et en France pour étudier tout ce qui a rapport à la marine : il passa ensuite en Italie puis en Egypte avec la mission de décrire et de dessiner les monum. antiques. A son retour il fut promu au grade de capitaine et nommé membre de la commission chargée de surveiller la construct. des vaisseaux. Pendant la guerre de 1740 entre l'Espagne et la Grande-Bretagne, il alla servir comme volontaire dans la marine anglaise, revint à Londres en 1741, et fut reçu membre de la société royale. Etant venu en France en 1742, avec l'intention de se fixer dans l'une des provinces méridionales, il m. à Paris en 1742. On a de lui : *Mémoire sur les ruines et les statues colossales de Thèbes en Egypte*, en angl., Londres, 1741, 1 vol. in-4, avec pl., *Voyage d'Egypte et de Nubie*, en franç., Copenhague, imp. roy., 1755-1755, 2 vol. gr. in-fol., avec 159 pl. et cartes ; trad. en angl. par Templeman, avec des notes et observat., Londres, 1757, 2 vol. in-fol. : on en trouve un extrait dans le recueil intit. *les Voyageurs modernes*, Paris, 1788, 4 vol. in-12, avec une carte. Langlès a donné une excellente édit. de cet ouv., 3 vol. gr. in-4, Paris, 1795-1798, avec des notes et des additions tirées des auteurs anc. et modernes et des géographes arabes.

NORDENANKAR (Jean de), vice-amiral suédois, m. au commencem. du 19e S., a fait, dans les mers du nord, des voyages qui ont eu pour résultat d'en signaler la vraie situation, les phénomènes et les profondeurs. On doit à ce navigateur plus d'observat. intéressantes insérées dans les Mémoires de l'acad. des sciences de Stockholm, dont il était membre, et un *discours* sur les courans de la Baltique, lu dans une séance de cette société en 1792.

NORDENFLYCHT (Hedwige-Charlotte), dame suédoise, m. en 1718, m. en 1763, a distingué par des talens poétiques qui méritèrent les éloges des hommes les plus distingués de son temps. Ses principales productions sont les suivantes : des *élégies*, la *Victoire de la Diana*, le *Passage des Bêtes*, les *Poètes suédois*, l'*Apologie des Femmes* contre J.-J. Rousseau.

NORDENHIELM (Jean-Christophe), né en Suède, attaché pendant quelq. temps à la cour de Charles XII, m. en 1719 à Stockholm, a exercé ensuite l'art de guérir, a laissé beaucoup d'ouvr. sur des sujets variés : *de Morbis hereditariis*, Halberstadt, en Hollande, 1700, une *dissertation* sur l'antiquité plus, thèses qu'il soutint à l'université de Land, en 1717, pour obtenir la chaire de science de Charles XII, un *traité* sur les eaux *minérales de Warby* près de Stockholm.

1708, et un autre *traité*, égalem. en suédois, *sur la rougeole*, 1722.

NORDIN (Charles-Gustave), évêque et antiq. suédois, né à Stockholm en 1749, occupa plusieurs emplois distingués dans sa patrie. Il fut représentant du clergé à la diète de Stockholm, historiogr. de l'ordre du Séraphin, conseiller du roi Gustave et évêque d'Hernosand. En 1786, l'acad. suédoise et l'acad. des b.-lett. l'admirent dans leur sein. En 1792, Gustave l'appela au nombre de ses conseill. Après la révolution de 1809, Nordin fut nommé à l'assemblée des représentans du royaume; il fit partie du comité de constitution, coopéra au projet de la nouvelle constitution, reçut de Charles XIII le cordon de commandeur de l'ordre de l'Etoile polaire, et m. dans son diocèse en 1812. Il a laissé une collect. de 2,400 vol. de matériaux pour l'hist. de Suède, le catalogue en a été dressé par le prof. Fant; ils ont été achetés par le prince Bernadotte, depuis roi de Suède sous le nom de Charles-Jean, et donnés à l'acad. d'Upsal. On trouvera dans les *Mém. de l'acad. des belles-lettres de Suède*, Stockholm, 1816, une *notice* très-étendue sur Nordin par le baron Adlerbeth, conseiller d'état.

NORES (Jason de), littér., né à Nicosie, dans l'île de Cypre, au 16e S., se retira en Italie après l'invasion des Turks en 1570, s'établit à Padoue, fut choisi pour remplir la chaire de la philosophie morale d'Aristote, et m. dans cette ville en 1590. On a de lui 14 écrits relatifs à la rhétorique et à la philosophie; on en trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron, tome 40. — Nores (Pierre de), fils du précéd., littér., secrét. de plusieurs cardinaux, n'a laissé que des MSs., parmi lesquels on cite une *Vie de Paul IV*.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, assista, comme ambassadeur du *roi et des barons* d'Angleterre, au concile général de Lyon en 1245, combattit les prétentions du pape, qui s'arrogeait le titre de seigneur suzerain du roy, en se fondant sur un acte de Jean-sans-Terre. Il fut aussi du nomb. des barons anglais qui forcèrent Henri III à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*, et à se conformer aux *provisions* d'Oxford, qui lui enlevaient toutes ses prérogatives. Il avait épousé Isabelle, fille d'Alexandre, roi d'Ecosse, et m. sans enfans en 1270.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), neveu du précéd., et comme lui maréchal d'Angleterre, contraignit Edouard Ier à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*; il contribua à lui faire signer le fameux statut connu sous le nom de *confirmation des chartes*, et un autre intit. : *Articles sur les chartes*. Craignant enfin que la manière violente dont il avait soutenu les droits du peuple ne l'exposât au ressentiment d'Edouard, il fit ce prince son héritier universel en 1301.

NORFOLK (Jean HOWARD, duc de), le premier de l'illustre famille de Howard, fils de sir Robert Howard, comte-maréchal d'Angleterre, se fit remarquer par sa bravoure dans les guerres de Henri VI contre la France. En 1462, il ravagea les côtes de la Bretagne et du Poitou à la tête d'une flotte dont Edouard III lui avait confié le commandem., et fut ensuite souvent employé comme négociateur tant auprès du roi de France et du duc de Bourgogne qu'auprès du roi de Portugal. Sous le règne d'Edouard IV, Howard se montra constamment à la tête des antagonistes de la reine, dont le crédit prenait un accroissement rapide; et, après la mort ce prince, il se joignit aux ennemis d'Edouard V. Richard III le récompensa de son dévouement en le nommant pour sa vie lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine. Norfolk ne jouit pas longtemps de ces avantages, car il fut tué, ainsi que le roi, à la bataille de Bosworth en 1485.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 2e duc de), fils aîné du précéd., fait prisonnier à la bataille de Bosworth, où périt son père, ne recouvra la liberté que 3 ans et demi après, fut chargé par Henri VII du commandement d'un corps de troupes destiné à soumettre les révoltés, gagna toute la faveur de ce monarque, et obtint en 1501 la place de lord-chancelier d'Angleterre. Il la conserva pend. une partie du règne de Henri VIII, et m. dans une retraite volontaire en 1524.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 3e duc de), fils aîné du préc., né vers 1474, servit d'abord avec son frère Edouard contre Andrew Barton, pirate écossais qui infestait les côtes d'Angleterre en 1511. Il accompagna ensuite le marquis de Dorset dans l'expédition de Guienne, fut nommé grand-amiral après la m. de son frère Edouard, réprima les pirateries des corsaires français, et contribua puissamment par son courage au gain de la bataille de Flodden (1513), livrée au roi d'Ecosse. Le comté de Surrey fut la récompense de ses services. Il en rendit encore de nouveaux lors de la rébellion d'Irlande, qu'il parvint à comprimer; mais, malgré tous ses titres à la confiance du roi, il fut accusé de trahison, et vit décapiter son fils comme coupable du même crime. A l'avènem. de Marie, il fut réhabilité, et m. en 1554, retiré dans sa terre de Kenning-Hall, au comté de Norfolk, après avoir servi sous huit monarques.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 4e duc de), petit-fils du précéd., et fils aîné du comte de Surrey qui fut décapité, naquit vers 1536. Après avoir joui de toute la confiance et de la faveur d'Elisabeth, il entama une correspondance avec la reine Marie, qu'il projetait d'épouser : mais ces intelligences ayant été découvertes à deux reprises, il fut condamné à la peine de m. comme coupable de haute trahison, et exécuté en 1572. — Un 10e duc de Norfolk, catholique zélé, m. en 1786, est auteur de 3 ouv., le prem. *sur les lois pénales*, le deuxième sur différens sujets; le troisième est int. *Anecdotes historiques de quelques-uns des membres de la famille des Howards*.

NORFOLK (Charles HOWARD, 11e duc de), né en 1746 d'un gentilhomme campagnard qui devint héritier des titres et de la fortune du dernier duc de Norfolk, prit le titre de comte de Surrey en 1777, et renonça au catholicisme trois ans après afin de jouir de ses droits parlementaires et d'exercer l'office de comte-maréchal d'Angleterre, qui était héréditi. dans sa famille depuis l'année 1661. Député à la chambre des communes en 1780, il entra dans le parti de l'opposition, et contribua beaucoup à la chute du ministère de lord North. Les mêmes principes le dirigèrent encore sous l'administration de Rockingham, de Shelburne et de Pitt : il s'opposa long-temps aux plans de ce dern. contre le gouvern. intérieur de la France; mais, voyant que la majorité du parlem. les avait adoptés, il se joignit au ministère pour que la guerre fût faite avec succès. Il m. en 1815, laissant ses titres et sa fortune à un parent éloigné, descendant comme lui du 4e duc de Norfolk.

NORIS (le cardinal Henri), un des plus savans théol. et un des critiques les plus distingués de l'Italie, né à Vérone en 1631, entra fort jeune dans l'ordre des religieux de St-Augustin, et se livra à l'étude de la théologie, de l'histoire, des antiquités et de la numismatique; il enseigna ensuite la théologie dans plus. maisons de son ordre, et fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Sur sa réputation, Christine, reine de Suède, lui conféra le diplôme de membre de l'acad. qu'elle avait établie dans son palais, et le pape Innocent XII l'appela à Rome, l'attacha à la bibliothèque du Vatican, et le nomma cardinal en 1695. Noris m. dans cette ville en 1704, laissant un gr. nombre d'ouv. estimés. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par les soins du comte Maffei et de

Pierre et Jérôme Ballerini, Vérone, 1729-41, 5 vol. in f. Sa *vie*, par les frères Ballerini, se trouve en tête du 5e vol.

NORIS (Matthieu), poète dramatique, né à Venise vers 1640, se fit connaître en 1666 par une tragédie intit. *Zénobie*; et jusqu'à sa m., en 1708, il ne laissa passer aucune année sans donner au public quelques nouvelles productions qui, presque toutes, obtinrent du succès; elles n'ont point été recueillies, et n'ont pu rester au théâtre : on en trouvera la nomenclature dans la *Storia d'ogni poesia*, par Le Quadrio, t. 3, 2e partie.

NORMANBY. V. Buckinghamshire.

NORMAND (Claude-Joseph), médecin et antiquaire, né en 1704 à Clairvaux-lez-Vaudain, en Franche-Comté, m. en 1761 à Dôle, où il occupait depuis 1741 la place de médecin en chef de l'Hôpital-Général, a laissé les ouvr. suiv. : *Theses de pestis Massiliensis contagione et remediis*, Besançon, 1722, in-8; *Analyse des eaux minérales de Jouhe*, Dôle, 1740, in-12; *Lettre à Levacher sur l'opération de la taille latérale* (*Mercure* d'août, 1741); *Dissertat. histor. et crit. de l'antiquité de la ville de Dôle*, ib., 1744; *Supplément* à cette dissertation, ib., 1746, in-12; *Lettre au professeur Charles sur la maladie du bétail*, imprimée dans le *Journal helvétique*, fév., 1716, et dans le *Journal de Verdun*, oct., 1746; *Observations sur les maladies épidémiques qui règnent depuis quelques années en Franche-Comté*, Dôle, 1749, in-12, etc.

NORMAND (N.), avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, est connu comme aut. de deux ouv. de jurisprudence estimés; l'un est intit. : *des Partages par souche et par représentation*, Dijon, 1730, in-8; et l'autre *du double Lien, suivant la coutume de Bourgogne*, ib., 1730, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec le célèbre émule de Cochin, Alexis Normant, m. en 1745.

NORMANDIE. V. Guillaume-le-Conquérant et au *Supplément*.

NORMANN-EHRENFELS (Charles-Frédéric-Lebrecht, comte de), célèbre général wurtembergeois, né à Stuttgard en 1784, entra à 15 ans au service de l'Autriche comme porte-étendard dans le régim. du duc Albert (cuirassiers), obtint quelque avancement, et durant la guerre contre la Prusse, en 1807, fut décoré de plus. ordres militaires et élevé au grade de major. Parvenu à celui de colonel après la deuxième campagne contre l'Autriche (1809), il commanda les chevau-légers de la garde de Napoléon pend. la campagne de Russie, et en 1813 fut chargé, en qualité de major-général, du commandement de plus. escadrons de cavalerie à la tête desquels il dispersa le corps franc de Lutzow, qui, au mépris de la suspension d'armes convenue entre les parties belligérantes, inquiétait les derrières de notre armée. Normann s'honora ensuite en refusant, à la journée de Leipsig, de tourner ses armes contre la nation qu'il avait utilement servie, et chercha un refuge en Saxe, chez un de ses anciens compagnons d'armes, puis en Autriche, où il fut chargé de l'éducation militaire des fils du comte Ernest de Hesse-Philipsthal. Les portes de sa patrie lui furent ouvertes après la mort du roi Frédéric de Wurtemberg; et il y vivait tranquille dans les propriétés de ses pères lorsqu'éclata l'insurrection des Grecs. Leur cause trouva dans Normann un chaud partisan : il s'embarqua à Marseille le 24 janvier 1822 avec un certain nombre d'offic. allem., fut reçu avec empressem. par le gouvern. grec, et nommé, dès le mois suiv., commandant du fort Navarino, où sa conduite justifia la confiance qu'on lui avait accordée. Après avoir organisé ensuite un bataillon de philellènes à Corinthe, il se joignit à Mavrocordato, eut une part brillante au combat gagné près de Combotti, et blessé assez grièvement à la malheureuse affaire de Péta, il se retira, non sans peine, à Missolunghi, où il mourut d'une fièvre nerveuse le 4 nov. 1822.

NORRIS (Silvestre), théolog. anglais, fit ses études ecclésiastiques à Rome, vint en missionnaire dans sa patrie, et comme tel fut condamné au bannissement. Il se retira à Douai en 1606, fit profession quelque temps après chez les jésuites, et rentra dans sa patrie, où il m. en 1630, avec la réputation d'habile controversiste. On a de lui, en angl. : *l'Antidote*, 1616, 1618 et 1622, 3 parties in-4; *Appendix à l'Antidote sur la succession de l'Eglise*, 1621, in-4; *le Guide de la foi contre les sectaires*, 1621, in-4; *les Faux Scripturaires*, 1623, in-4, etc.

NORRIS (Jean), théol. anglais, né en 1657, obtint en 1689, la cure de Newton-St-Loe, dans le comté de Sommerset, et passa en 1691 à celle de Bemerton, où il m. en 1711, laissant plus. écrits estimés. Nous citerons entre autres les suivans : *Poésies et Discours écrits en différentes occasions*, 1684, in-8, souv. réimp., et en dernier lieu sous le titre de *Recueil de Mélanges*, 1710, in-8; *la Raison et la Religion*, ou *les Fondemens et les Mesures de la dévotion*, etc., 1689, in-8; *Discours pratiques sur divers sujets*, 4 vol., 1691, 1692, 1693 et 1698, souv. réimpr.; *Discours philosoph. concernant l'immortalité naturelle de l'âme*, 1708, in-8; *Tableau de l'Amour sans voile*, 1682, in-12; *la Théorie et les Lois de l'amour*, essai moral, 1688, in-8. On lui doit en outre une traduct. anglaise des quatre dern. liv. de la *Cyropédie* de Xénophon, 1685, in-8. Les quatre prem. ont été trad. par Fr. Digby.

NORRMAN (Laurent), évêq. de Goteborg, né en 1654, enseigna, tant à Upsal qu'à Lund, le grec, la théologie, la logique, la métaphysique, fut nommé évêque en 1703, et m. la même année avec la réputation d'un des hommes les plus savans que la Suède ait produits. On ne connaît de lui aucun ouv.; on sait seulement qu'il avait réuni les matériaux d'une dictionnaire grec, auquel la mort l'empêcha de mettre la dernière main.

NORTH (Francis), lord-garde-du-grand-sceau sous les règnes de Charles II et de Jacques II, naquit vers 1640. Les talens dont il fit preuve dès son entrée au barreau engagèrent le roi à le charger de différentes fonctions judiciaires par lesquelles il passa avant d'arriver à celles de solliciteur-général de S. M., qui lui furent conférées en 1671 avec le titre de chevalier. A peu près à la même époque, North fut élu représentant du bourg de Lyon à la chambre des communes. En 1673 il fut élevé à la place de procureur-général; mais, désirant s'éloigner de la cour, il quitta cette place l'année suivante pour celle de président des plaids communs. En 1679, Charles II l'appela près de lui, le chargea de la présidence de la chambre des lords après la mort de Nottingham, lui donna le grand-sceau en 1683, et le créa pair et baron de Guilford, dans le comté de Surrey. Il résigna ses fonctions après la mort de Charles II, et m. en 1685. On a de lui quelques écrits politiques, des compositions musicales et des ouv. sur différens sujets; nous citerons entre autres les suiv. : *Index alphabet. des verbes neutres*, imp. dans la grammaire de Lilly; *Mémoire sur la gravitation des fluides, considérée dans les vessies à air des poissons*, imp. dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques* donné par Lowthorp, vol. II; *Essai philosoph. sur la musique*, 1677, de 35 pages. — John North, frère du précéd., né en 1645, mort en 1683, embrassa l'état ecclés., et fut principal du collége de la Trinité à Cambridge. On a de lui une édition de quelques écrits d tels que *le Phédon*, *le Criton*, etc., Cam. 1673, in-8.

NORTH (George), antiquaire, né à L 1710, m. en 1772, a laissé : un *catal* dailles du cabinet du comte d'Oxf *marques* sur plusieurs des monnaies

trouvées dans différ. provinces d'Angle-
ne *table* MS. de toutes les monnaies d'ar-
gleterre depuis la conquête jusqu'au pro-
e Cromwell.

I (Frédéric, comte de GUILFORD, plus
s le nom de lord), homme d'état, de la
ille que le précéd., né en 1734, mérita,
ière brillante dont il débuta à la cham-
mmunes, d'être nommé un des lords de
erie à l'âge de 26 ans. En 1767 il fut ap-
céder au célèbre Charles Townshend en
chancelier de l'échiquier, et, au com-
t de 1770, il remplaça le duc de Graf-
premier lord de la trésorerie. Les af-
mérique, qui commençaient alors à de-
uses, la guerre déclarée successivement
re par la France, l'Espagne et la Hol-
dirent sa position difficile, et on a re-
aucune autre époque de l'histoire d'An-
est marquée par plus d'évènemens mal-
es attaques violentes du parlement le
est à quitter le ministère en 1782. Il y
en 1783 après la signature du traité où
des États-Unis d'Améric. fut reconnue,
eulem. pour quelq. mois; il se distingua
core: en 1787 lors des débats du parle-
ujet de la motion relative à la révoca-
e du *test* en faveur des dissidens, et en
jet du plan de régence proposé par Pitt
de la maladie mentale du roi. Depuis
ère époque ses infirmités ne lui permi-
e s'occuper des affaires publiques jusqu'à
1792.

HAMPTON (Henri HOWARD, comte
e d'état angl., frère puîné du 4e duc de
signait à une instruction profonde une
naissance des affaires. Il fut élevé suc-
aux emplois de membre du conseil
ardien des cinq ports et gouverneur de
Douvres, et créé baron du royaume,
orthampton et chevalier de l'ordre de la
enfin il arriva au poste de lord-garde-
ellé, et le conserva jusqu'à sa mort en
il dotta la fondation de trois hôpitaux,
ll, encore connu à Greenwich sous le
ége de *Norfolk*.

NORT (Lavold), chanoine de l'église de
ldé décanat de Vié, né en 1278 dans le
de March, présida à l'éducation d'En-
h du comte de La March, l'accompagna
ages en Italie, et passa le reste de sa
dans contrée de ce pays. On a de lui un
*Origines marchanas, sive Chronicon com-
ldi*. Cet ouvrage a été corrigé
ar Henri Meibomius, et publié à Ha-
, in-fol., puis inséré dans les *Scripto-
rum*, t. 1, édit. de 1688.

NORTHERLAND. V. Dudley, Grey
Percy.

I (Thomas), auteur anglais du 16e S.,
ndain de Sarpenhoe dans le comté de
ocat de la corporation des papetiers,
, a laissé quelques écrits de contro-
lesquels il se montre zélé calviniste;
ublié ensemble en 1569. On lui attri-
premiers actes d'une tragédie intitulée
ex, composée en société avec Tho-
, depuis lord Dorset, et réimprimée
ngemens considérables sous le titre de
cette pièce, qui passe pour la première
anglais dans laquelle il y ait quelque ré-
ourni à Voltaire le sujet d'observations
ns sa *lettre* lue à l'académie française
u 25 août 1776.

I (John), auteur anglais du temps de
a laissé un livre intit.: *Vade mecum
lettres, solide et muet Mentor de l'é-
nnable*, ou *Traduction du latin en
anglais de Marcus Antonius Flaminius*, *avec des changemens et des notes idiomatologiques et philologiques sur cet auteur*. Il y propose pour la langue anglaise un nouveau système d'ortographe, conforme à l'étymologie des mots.

NORTON (lady Françoise), dame anglaise, de l'ancienne famille des Frekes au comté de Dorset, m. en 1720, est auteur de deux ouvrages qu'elle composa sur la mort de sa fille. L'un est intitulé: les *Éloges de la vertu*, in-4; et l'autre, *Memento mori* ou *Méditation sur la mort*.

NORTON (John), ministre à Boston, né en 1606 au comté d'Hereford en Angleterre, m. en 1663, est auteur des écrits suivans: *Responsio ad totum quæstionum syllogen à clarissimo viro dom. Gul. Apollonio præpositam*, *ad componendas controversias in Angliâ*, Londres, 1648, in-8; *les Souffrances de J.-C. et les Questions sur la justice active et passive*, 1648, in-8; *Réponse au Dialogue de M. Pinchin*, 1653, in-12; *l'Evangile orthodoxe*, 1654, in-4; la *Vie de M. Cotton*, 1658; *le Cœur de la Nouvelle-Angleterre déchiré par les blasphèmes de la génération présente*, ou *Traité de la doctrine des quakers*, 1760, in-8; un *Catéchisme*, des *sermons*, et une *lettre* en latin au fameux Jean Dury.

NORVÉGE ou NORWÉGE. Ce roy., dont le nom est formé de *nord* et de *weg* (chemin du nord), est situé effectiv. dans la partie septentrion. de l'Europe. On doit le diviser en deux parties, la Norvége proprem. dite et ses dépendances. La Norvége propre comprend quatre gouvernemens généraux, qui sont ceux d'Aggerhus, de Berghen, de Christiansand et de Drontheim-Hus. Quelques-unes de ses dépendances sont l'Islande, les îles de Féroë, de Maggeroe, de Wardhus. La stérilité même de la Norvége fut une source de gloire pour une grande partie de ses enfans, qui émigrèrent et immortalisèrent le nom de *Normands*, qui leur fut donné, par des exploits et même par des conquêtes durables en Angleterre, en France, et jusqu'en Italie et en Grèce. Le roi Olaüs, dit *le Saint*, établit le christianisme en Norvége, dans le 11e S., par la violence. Les premiers mouvemens de la réformation s'y firent sentir vers 1528, et elle y fut introduite en 1537. Dès lors le luthéranisme y devint la religion dominante. En 1607 un nouveau rit fut établi, sur lequel les limites étroites de notre cadre nous empêchent de donner de grands détails; nous dirons seulement que chaque diocèse a son évêque, mais que celui de Christiana a la préséance. La Norvége fut gouvernée, à partir de temps fort reculés, par des princes nés dans le pays même. Les historiens en ont donné une longue liste: on trouvera dans celle qui va suivre les noms qui peuvent paraître authentiques.

Rois de Norvége par ordre chronologique:

Harald Ier, roi en 868, détrôné en 929, mort en	931
Eric Ier	929
Haquin Ier	938
Harald II	961
Haquin II	976
Olaüs Ier	996
Suénon Ier, roi de Danemarck et usurpateur de la Norvége, régna jusqu'en 1015.	
Olaüs II	1030
Suénon II, usurpateur, chassé en 1034	
Magnus Ier	1048
Harald III	1067
Magnus II	1069
Olaüs III	1093
Magnus III, Eysten Ier, Sigurd Ier, Olaüs IV partagèrent le trône, et moururent en	1103, 1123, 1131, 1117

Magnus IV, mort en 1136
Harald IV. 1137
Sigurd II. 1155
Ingon Ier. 1162
Eysten II, partagea le trône avec les deux précédens, et mourut en. 1157
Magnus V. 1178
Swerre ou Sverrir. 1202
Haquin III 1204
Ingon II 1217
Haquin IV 1262
Magnus VI 1281
Eric II. 1299
Haquin V. 1319
Magnus VII. 1374
Haquin VI 1380

Haquin, ayant épousé Marguerite, fille de Valdemar et héritière présomptive de la couronne de Danemarck, devint roi de Danemarck et de Norvége, et, en mourant, laissa à sa femme le soin de s'affermir sur ce double trône (*v.* MARGUERITE). Depuis lors les deux couronnes restèrent unies (*v.* l'article DANEMARCK) jusqu'en 1814, époque à laquelle Bernadotte, qui n'était encore que prince royal de Suède, obtint des Danois ou plutôt des puissances alliées, par le traité de Kiel, la cession de la Norwége : ce ne fut pas toutefois sans peine. Les Norwégiens, voulant s'opposer à cet arrangement, donnèrent d'abord la régence de leur pays et ensuite le trône même à Christian-Frédéric, prince héréditaire de Danemarck; mais celui-ci, après une courte résistance, qui fut vive pourtant, consentit à signer un traité, par lequel il mettait sa couronne à la disposit. de la diète nationale. Cette assemblée arrêta que la Norwége serait gouvernée désormais par le même souverain que la Suède, mais comme un état distinct, auquel on conserverait sa constitution et ses lois particulières. Bernadotte, devenu roi, respecté ce pacte d'alliance.

NORWOOD (RICHARD), géomètre anglais du 17e S., connu surtout pour avoir le premier en Angleterre mesuré l'arc du méridien (1635), est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les suiv. : une *Trigonométrie*; la *Pratique du marin*; un *Traité de la fortification*, imprimés tous trois à Londres en 1667; des *lettres* et des *mémoires* insérés dans les *Transactions philosoph.*; *sur le Flux et le Reflux, et les Puits d'eau douce creusés au bord de la mer aux îles Bermudes, et sur la Pêche de la baleine*, 1667, n° 30; sur l'*Histoire naturelle de la Jamaïque*, 1668, n° 4, et sur la *Mesure de l'arc du méridien*, 1676, n° 126.

NORZI (SALOMON), sav. rabbin de Mantoue au commencement du 17e S., s'est immortalisé par la composition de son excellent *Commentaire sur tout l'Ancien-Testament*. Cet ouvrage, achevé en 1626, et intitulé par l'auteur *Goder Peretz* (Réparateur des ruines), a été impr. avec le texte à Mantoue, 1742, 2 vol. in-4, sous le titre de *Minchâd Scai* (Oblation généreuse). On a en outre de lui des *Consultations légales*, Mantoue, 1588.

NOSSIS, femme grecque, née à Locres vers la 114e olympiade (324 ans avant J.-C.), ne nous est connue que par douze de ses *Epigrammes* écrites dans le dialecte dorique, qui nous ont été conservées par Planude, Agathias, Suidas et autres; elles ont été réunies par Oléarius, et publiées avec des *notes* dans sa *Dissertatio de poetris græcis*, Leipsig, 1708. J.-Chr. Wolf et Brunck les ont aussi insérées, le premier dans ses *Poetriarum octo Fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4, et le second dans ses *Analecta*, t. 1.

NOSTRADAMUS. V. NOSTREDAME.

NOSTRE (ANDRÉ LE). V. LENÔTRE.

NOSTREDAME (MICHEL de), en latin *Nostradamus*, fameux astrologue, né en 1503 à Saint-Remi en Provence, d'une famille juive, commença par étudier la médecine à Montpellier, puis il s'établit à Agen, et s'y maria. Quelques années après, ayant perdu sa femme et deux enfans qu'il en avait eus, il quitta cette ville, parcourut la Guienne, le Languedoc et l'Italie, revint en Provence après une absence de douze années, et se fixa à Salon, où il se remaria. Ayant été appelé successivem. à Aix et à Lyon par les autorités de ces villes pour combattre les malad. contag. qui y régnaient, il employa quelq. remèdes secrets qui lui réussirent et commencèrent sa réputation. Ses confrères, jaloux de ses succès, le déterminèrent par leurs tracasseries à s'éloigner de la société. Ce fut alors que, vivant dans la retraite, il crut posséder la faculté de lire dans l'avenir; il écrivit d'abord ses *prédictions* dans un style énigmatique, mais bientôt après il les mit en vers, en composa des quatrains, dont il publia 7 *centuries* à Lyon en 1555. Ce recueil eut un succès extraordinaire. Catherine de Médicis voulut en voir l'auteur; elle l'envoya à Blois tirer l'horoscope des jeunes princes, et le combla de présens. Le duc de Savoie et son épouse firent le voyage de Salon exprès pour le voir, et Charles IX lui donna le titre de son médecin ordinaire et une gratification de 200 écus d'or. Cependant Nostradamus ne jouissait que d'une très-médiocre réputation à Salon, et il m. dans cette ville en 1566, regardé comme un imposteur par la plus gr. partie de ses compatriotes. Les meilleures éditions de ses *Centuries* sont celles de Lyon ou Troyes, 1588, petit in-8, et celle d'Amsterdam, J. Janson, 1668, petit in-12, faisant partie de la *collection* française des Elzeviers. On trouvera des détails sur les éditions des *Centuries* et sur les commentateurs dans le *Polyhistor* de Morhof, liv. 1, ch. 10, et dans les *Mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. 2, 3 et 7. Il avait donné antérieurement à ces *prédictions*, de 1550 à 1567, un *Almanach* qui a été contrefait de son vivant, et a donné naissance à une foule d'écrits du même genre, qui n'ont servi qu'à entretenir la superstition dans les campagnes. Duverdier cite plusieurs autres ouvrages de Nostradamus, qui sont aujourd'hui complétement oubliés, et que, par cela même, nous nous dispenserons d'indiquer. On trouve, dans le *Mercure* d'août et septembre 1724, deux *lettres* sur la personne et les écrits de Nostradamus. — NOSTREDAME (Jean de), frère puîné du précédent, procureur au parlement d'Aix, m. en 1590, est auteur d'un livre intitulé *les Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux qui ont floury du temps des comtes de Provence*, Lyon, 1575, in 8. Cet ouvrage a été traduit en italien par Crescimbeni, et publié à Rome en 1710, in-4, avec des *corrections* et des *additions*; cette édition a été reproduite dans le t. 2 de la *Storia della volgar Poesia* du même traducteur. On a en outre de Jean de Nostredame des *Mémoires depuis l'an* 1080 à 1494, qui sont restés MSs., et ont fourni des matériaux utiles à César Nostredame pour son *Histoire de Provence*. — NOSTREDAME (César de), second fils de Michel, né à Salon en 1555, m. dans la même ville en 1629, est connu comme auteur d'une *Histoire et Chronique de Provence, où passent de temps en temps et en bel ordre les anciens poètes, personnages et familles illustres qui ont fleuri depuis* 600 *ans*, etc., Lyon, 1614, in fol. On a en outre de lui un recueil de *Pièces héroïques et Poésies*, Toulouse, 1603, in-12; et un *Discours sur les ruines et misères de la ville de Salon*, Aix, 1598, in-12. Il prend en tête de ce dernier écrit les titres de gentilhomme et de premier consul de la ville. — NOSTREDAME (Michel), dit *le Jeune* pour le distinguer de son père, essaya vainem. de pronostiquer l'avenir : l'événement n'était d'accord avec ses prédictions. Il avait prédit petite ville du Pouzin dans le Vivarais, par les troupes royales, périrait par le f et, voulant avoir raison au moins une f lui-même le feu à plusieurs maisons

prise de la ville. Saint-Luc, l'ayant surpris, lui fit passer son cheval sur le corps, et le tua l'an 1574. On a de Nostredame-le-Jeune un *Traité d'astrologie*. Paris, 1563.

NOTARAS (Chrysanthe), patriarche de Jérusalem, un des plus savans prélats grecs au 18e S., possédait à fond le grec ancien et moderne, le latin, le français et l'italien; il était versé surtout dans les mathématiques, était habile géographe et théologien profond: c'est par ses soins que le temple du St-Sépulcre fut rebâti, en 1719, avec le consentement de la Porte. Il m. en 1733, laissant les ouvrages suiv.: *Recueil de traités* concernant les *rits et les dogmes de l'église orientale*, impr. à Tergovist, en Valachie, l'an 1715; la partie de ces écrits qui concerne l'église de Russie a servi au P. Le Brun pour son *Histoire ecclésiastique* de cet empire; une *Introduction à la géographie et à la sphère*, écrite en grec moderne, impr. à Paris, 1716, in-fol., avec une préface du prince J.-N.-Alex. Maurocordato; des *Lettres pastorales* et des *Homélies* en lat. imprimées à Alep en 1711; en outre il a pub. en 1715 une *Histoire des Patriarches de Jérusalem*, ouvr. dont Dositheus, son oncle et son prédécesseur sur le siége de Jérusalem, était l'auteur.

NOTARI (Constantin de), religieux du Mont-Cassin au 17e S., né à Nôle, a pub. quelques ouvr. parmi lesquels on cite les suiv.: *il Duello dell' ignoranza della scienza*, in-4; *del Mondo piccolo ammirabile*, in-4; *il Cittadino del cielo, del mondo grande*, etc.

NOTHNAGEL (Jean-André-Benjamin), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Buch, principauté de Saxe-Cobourg, en 1729, passe en Allemagne pour être celui de tous les graveurs qui se rapproche le plus de Rembrandt. Il a laissé des petits tableaux dans le genre de Téniers qui sont très-estimés. Le catalogue de l'œuvre de cet artiste a été pub. par Huegen sous le tit. de *Artistisches Magasin*, Francfort, 1790, in-8; les pièces les plus remarq. sont les suiv.: le *Buste d'un Turk*; le *Portrait d'Aly Bey*; celui du *juif Baer* de Francfort; celui du *prince Radziwill*, et deux *paysages ornés de* ruines et de tombeaux.

NOTHUS. V. Darius.

NOTKER (le bienheureux), surn. *Balbulus* ou *le le Bègue*, relig. de l'ordre de St-Benoît, litt. et théologien, né à Heiligau, près de l'abbaye de St-Gall, où il fut élevé et où il m. en 912, est auteur de plus. opuscules, parmi lesquels on distingue les suiv.: *de Interpretibus divinarum Scripturarum*, publ. par Bern. Pez, dans le *Thesaur. anecdotor.*, 1re part.; *Sequentiæ*, ou proses et prières rimées qu'on chante dans les églises de France et d'Allemagne aux messes solennelles, impr. en partie à la suite du précédent; *Carmina sacra*, imprimés dans les *antiq. Lectiones* de Canisius et dans la *Bibl. maxim. Patrum*, tom. 27; *Martyrologium*, publ. par Canisius; et un *opuscule* sur la valeur des notes musicales, publ. par Mabillon dans l'*Appendix* au tom. 4 des *Annales* de St-Benoît, et par Gerbert dans les *Script. ecclesiast. de musicâ*. On attribue à Notker une *Vie de Charlemagne*, insérée dans les *Scriptor. rer. Francor.*, de Duchesne et dans la *Collect. monumentor.* de Frédéric Hahn.

NOTKER, dit *Labeo*, moine de St-Gall, né dans le 10e S., m. en 1022, après avoir dirigé pendant long-temps les écoles de l'Abbaye, a traduit, en langue teutonique ou francique, le Psautier de David, le Livre de Job, les Morales de St-Grégoire, Boèce, l'*Organum* d'Aristote, et l'écrit intitulé *de Nuptiis Mercurii et Philologæ*, par Martianus Capella. *Le Psautier*, qui passe pour un des premiers monumens de la littérature allemande, a été publ. par le professeur Frick avec le *Thesaurus* de Schilter sous le tit. suiv.: *Notker tertii Labeonis Psalterium dialecticum à latino in theodiscum veterum linguam versum*, etc. Ulm, 1726. Il est précédé d'une savante *notice* sur Notker, par le P. Franke, bibliothécaire de St-Gall. On trouve une analyse de cette notice dans les *Beytrage zur kritischen Geschichte der deutschen sprache*, etc., Leipsig, 1734, cahier 8, tom. 2. M. Gley, dans son ouvr. sur la *Langue et Littérature des anciens Francs*, 1814, in-8, a donné une partie du Psautier de Notker et une *notice* des divers Mss. de ce livre.—Un autre Notker, moine de St-Gall, puis évêque de Liége en 971, m. en 1007, avec la réputation d'un homme érudit, passe pour avoir composé avec Herigère, abbé de Lobbes, une *Histoire des Evêques de Liége*, qui a été insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de Chapeauville.—Plusieurs autres écrivains de l'abbaye de St-Gall ont porté le même nom: on trouvera d'amples détails sur tous les Notkers dans la *Bibl. med. et infim. latinitatis* de J.-Alb. Fabricius et dans l'*Hist. litt. de France*, tom. 6.

NOTTINGHAM (Charles Howard, comte de). V. Howard.

NOTTURNO, poète napolitain du 15e S., m. vers l'an 1519, a laissé un *Recueil de poésies lyriques*, impr. au 16e S. sans indication de lieu ni d'année. Quelques-unes de ses poésies ont été publiées séparément à Bologne, vers 1517 et 1519, sous le tit. de *Opera nuova de Notturno, Neapolitano, nella quale vi sono capitoli*, etc.

NOUAL DE LA HOUSSAYE (Alexandre de), membre de l'acad. celtique et de plus. aut. sociétés littéraires, avocat à la cour de Rennes, puis chef de bureau de justice criminelle au ministère du grand-juge, né à Rennes en 1778, m. dans la même ville en 1812, est aut. d'un *Voyage au Mont-Saint-Michel, au Mont-Dol et à la Roche-aux-Fées*, Paris, 1811, in-18. On lui doit en outre un *Eloge de Duclos*, couronné par l'acad. de Rennes; et différens *Mémoires* présentés à l'acad. celtique, aujourd'hui société roy. des antiquaires de France. Il était au nombre des rédacteurs de la *Biographie universelle*. Son *Eloge*, par Pagnel, se trouve dans les *Mémoires de la Société des antiq. de France*, tom. 2.

NOUE (François de La), gentilhomme breton, né en 1531, embrassa fort jeune la carrière des armes et fit les campagnes d'Italie, puis celle des Pays-Bas. Ayant pris le parti des calvinistes, il enleva Orléans en 1567, et s'empara de plus. autres places. Après le traité de pacification, il fut envoyé dans les Pays-Bas, surprit Valenciennes en 1571; mais l'ann. suiv. il ne put empêcher la prise de Mons où il s'était renfermé. De retour en France, il reçut la mission d'amener les Rochellois à une conciliation; mais ceux-ci, irrités par les massacres de la St-Barthélemi, ne voulurent écouter aucune proposition. Nommé par les citoyens commandant militaire de la place, La Noue accepta dans l'espoir d'opérer plus facilement une conciliation. Voyant que sa modération le rendait suspect, il se retira dans le camp du duc d'Anjou, auquel il fut très-utile en faisant échouer une conspiration tramée contre lui par le duc d'Alençon. Bientôt il se convainquit que les calvinistes n'avaient de salut à attendre que de leurs armes; il fut le prem. à engager les Rochellois à faire cause commune avec tous les réformés de France; il mit leur ville en état de défense, rendit leur marine formidable, et couvrit les frais de la guerre avec les prises qu'il faisait. Etant ensuite rentré au service des états-généraux, il fut nommé maréchal-de-camp, et se signala en plus. rencontres; mais il tomba entre les mains des Espagnols et resta leur prisonnier pendant cinq ans. A son retour il offrit ses services à Henri III, réuni au roi de Navarre contre la ligue, fut chargé du commandement de l'armée royale, engagea ses biens pour subvenir aux besoins des soldats, et remporta sur le duc d'Aumale une victoire complète. En-

voyé en Bretagne en qualité de lieutenant-général contre le duc de Mercœur, il périt en 1591, au siége de Lamballe. On a de lui : *Discours politiq. et militaires*, Bâle, 1587, in-4, et 1638, in-8. Il avait fait aussi des *remarques* sur l'*histoire* de Guichardin : elles sont impr. en marge de la traduct. française de Chomedey, Paris, 1568, et 1577 ; Genève, 1577 et 1583. — ODET DE LA NOUE, son fils aîné, l'un des capitaines de Henri IV, m. entre 1610 et 1620, est l'officier à qui ce prince répondit lors de son entrée dans Paris : *La Noue, il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes.* On a de lui des *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8. On lui attribue un ouvr. intit. : *vive Description de la tyrannie*, Reims, 1577, in-16 ; et un *Dictionn. des rimes françoises selon l'ordre des lettres de l'alphabet,.... plus un amas d'épithètes, recueillies des Œuvres de Dubartas* (Genève) Vigoon, 1596, in-8, et Cologny (Genève), 1624. L'amas d'épithètes doit être attribué à Simon Goulard, commentateur de Dubartas. — NOUE (Stanislas-Louis de LA), comte du Vair, petit-neveu du précéd., né en 1729, se signala dans la guerre de sept ans à la tête des volontaires, et fut tué dans une retraite à Saxenhausen à l'âge de 31 ans. Louis XV manifesta le regret que lui causait cette perte. On a de lui un livre intit. : *Nouvelles constitutions militaires, avec une tactique adoptée à leurs principes*, gr. in-8, Francfort (Paris), 1760, avec 20 pl. en taille-douce. Sa *Vie*, écrite par le vicomte de Toustain, major de cavalerie, a été publ. à Rennes, 1782, in-8, sous le titre de *Précis histor. sur le comte de Vair, commandant les volontaires de l'armée.*

NOUE (DENIS de LA), imprimeur de Paris, m. en 1650, a publ. un gr. nombre de belles éditions, entre autres la *Somme de St Thomas* et une *Concordance de la Bible* ; celle-ci porte la date de 1635, et est particulièrement estimée pour la netteté de l'impression et la correction du texte. — N. de LA NOUE, financier du 17e S., attira l'attention générale par son faste et ses dépenses excessives. Poursuivi pour ses malversations, il fut condamné en 1705, à 9 ans de galères et au pilori.

NOUE (JEAN SAUVE, surnommé de LA), né à Meaux en 1701, se fit comédien à l'âge de 20 ans, débuta à Fontainebleau en 1742, dans le rôle d'Essex, et fut reçu sur-le-champ au Théâtre-Français. Sa figure était triste et ingrate, sa voix faible et rauque, son geste et son débit également froids ; mais il rachetait tous ces désavantages par une intelligence rare : une comédie-ballet, intitulée *Zélisca*, qu'il fit représenter en 1746 pour le mariage du dauphin, réussit beaucoup à la cour, et lui valut la place de répétiteur des spectacles des petits appartemens et la direction du théâtre du duc d'Orléans à St-Cloud. Sa mauvaise santé le força à quitter le théâtre peu d'années avant sa mort arrivée en 1761. Outre la pièce que nous avons citée, on a de lui une petite comédie intit. : *les deux Bals*, jouée à Strasbourg en 1734 ; *le Retour de Mars*, pièce de circonstance qui eut un grand succès au théâtre Italien à Paris, en 1735 ; une tragédie de *Mahomet II*, jouée aux Français en 1739, et la *Coquette corrigée*, donnée au même théâtre en 1755. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1765, 1 vol. in-12.

NOUET (JACQUES), jésuite, né au Mans en 1605, se distingua dans le ministère de la prédication, fut pendant 25 ans recteur des colléges d'Alençon et d'Arras, et m. vers 1680, à Paris, dans la maison professe de son ordre. On a de lui : *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de J.-C.*, 7 vol. in-12 ; *la Vie de Jésus-Christ dans les saints*, 2 vol. ; *l'Homme d'oraison*, 5 v. ; *la Dévotion à Jésus-Christ*, 3 vol. in-4. Tous ces ouvr. ont été publ. de 1674 à 1678. On attribue à ce jésuite une *réponse aux Provinciales*, et un écrit intit. : *Remercîment du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples de St Augustin.*

NOUET (NIC.-ANTOINE), astronome, né en 1740, à Pompey en Lorraine, entra dans l'ordre de Cîteaux et porta le nom de dom Nouet, sous lequel il est cité dans la *Connaissance des temps*. Il vint se fixer à Paris vers la fin de 1780, pour se livrer aux calculs et observations astronomiques sous la direction du comte de Cassini, et eut une grande part aux travaux publ. annuellement dans les *mémoires* de l'acad. sous le nom du direct. de l'Observatoire. En 1784 il fut envoyé à St-Domingue en qualité d'astronome, pour y construire la carte des débouquemens et de la côte française de cette île. En 1795, il fut appelé au dépôt de la guerre pour lier à la France, par de grands triangles, les départemens du Rhin ; et en 1796, des opérations du même genre l'appelèrent en Savoie. Attaché à l'expédition d'Egypte en 1798, Nouet y commença la triangulation dont devait résulter une nouv. carte de cette contrée. A son retour en France, il reprit d'abord sa place d'ingénieur au bureau de la guerre, puis il alla continuer ses triangles en Savoie, en qualité de chef de section et directeur des opérat. topographiques de la carte du Mont-Blanc, et m. subitement à Chambéri en 1811. Il ne nous reste de lui qu'un mémoire intit. : *Exposé des résultats des observations astronomiques faites en Egypte, depuis le 1er juillet 1798, jusqu'au 28 août 1800*, et un *mémoire* posthume, ne contenant que des observations thermométriques et hygrométriques, sans aucun discours : tous deux font partie de la *Description de l'Egypte*, tom. 1er. (Mémoires).

NOUGARET (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), écriv. des plus infatigables, né à La Rochelle en 1742, s'adonna aux lettres dès sa première jeunesse et sans avoir fait d'études classiques, et parut aussi sur la scène politique, où son rôle ne fut guère plus brillant que celui qu'il a rempli dans le monde savant. Il m. à Paris en 1823, laissant, tant en pièces de théâtre (quelques-unes en société avec Jean-Henri Marchand) qu'en romans et compilations histor., une centaine d'ouvrages dont M. Mahul a recueilli les titres dans le tome 4 de son *Annuaire nécrol.* Nous nous bornerons à mentionner les suivans : *la Bergère des Alpes*, pastorale, 1763, in-8 ; *Lucette*, ou *les Progrès du libertinage*, Genève et Paris, 1763 et 1765, 3 vol. in-18 : l'année suiv., il en parut une suite de 3 vol., et l'ouvr. a été plusieurs fois réimpr. sous divers titres ; *l'Ombre de Calas le suicide*, héroïde, Amsterdam et Paris, 1765, in-8 ; *la Biblioth. du théâtre*, 1769, 4 vol. in-12 ; *le Basson*, 4e *chant ajouté à la Dunciade*, Lyon, 1771 ; *les Astuces de Paris, anecdotes parisiennes*, Londres et Paris, 1776, 2 part. in-12 ; réimpr. et continuées sous div. titres, et trad. en allem. et en anglais ; *Eloge de Voltaire*, poème, Genève et Paris, 1779, in-8 ; *Hymnes pour toutes les fêtes nationales*, etc., 1796, in-12 ; *Anecdotes de Constantinople*, etc., 1799, 5 vol. in-12 ; réimprimées sous le titre de *Beautés de l'hist. du Bas-Empire*, 1811, 1814, in-12 : sous le même titre de *Beautés*, l'auteur a donné beaucoup d'autres compilations qui, avec celles de Durdent et autres, complètent la collection des *Beautés* publiées par le libraire Eymery.

NOUH Ier, 4e prince persan de la dynastie des Samanides, fils et successeur de Naser, l'an 331 de l'hég. (943 de J.-C.), surnommé *Emyr-Hamid* (le prince louable) à cause de ses vertus et de la pureté de ses mœurs, m. vers la fin de l'année de J.-C., après un règne de douze ans qui avait fréquemment troublé par les révoltes des vi[illegible] Son fils Abdel-Melek Ier lui succéda. — NO[illegible] (Aboul Cacem), 8e prince de la même dyn[illegible] petit-fils du précédent, monta sur le trône de l[illegible] Transoxane l'an 365 de l'hégyre (976 de [illegible] après la mort de son père Mansour Ier, et

tutelle de sa mère. Il n'eut ni la force, ni le courage de soutenir le trône que lui avaient légué ses ancêtres; les 22 années de son règne ne sont marquées que par des revers et des actes de lâcheté ou de faiblesse. Il m. en 387 (997), laissant à ses enfans une empire qui ne tarda pas à se dissoudre.

NOULIS (Nicolas PETRINEAU des), échev. de la ville d'Angers, m. en 1709, est connu comme auteur d'une *Histoire des rois de Sicile et de Naples de la maison d'Anjou*, Paris, 1707, in-4.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né en 1604 à St-Brieuc, entra à l'âge de 20 ans dans la congrégat. de l'Oratoire, et s'y distingua par son talent pour la chaire et ses vertus. Mais il montra un zèle réformateur que rien ne pouvait contenir; il prêchait dans les rues, sur les routes, dans les villages: ses supérieurs voulant y mettre un frein lui interdirent toutes les fonctions du ministère. Noulleau se retira dans un lieu solitaire du diocèse de Dôle, exerçant sur son corps des macérations inouïes qui affaiblirent sa santé, et terminèrent sa vie en 1672. Il avait composé un assez grand nombre d'écrits sur la théologie, la morale, la réforme du clergé, etc. Nous citerons, entre autres, les suiv.: *Augustinus Noulleæi de Gratiâ Dei et Christi*, Paris, 1665, in-4; *Velitationes contra Amedeum Guemenæum, cloacam, sterquilinium, latrinam casuistarum*, 1666, in-4; *Politique chrétienne et ecclésiast. pour chacun de tous messieurs de l'assemblée du clergé*, 1665, in-12.

NOUR-DJIHAN, femme de l'emper. moghol Djihan-Ghyr, était fille d'un officier tartare, parvenu de grade en grade jusqu'à la charge de grand-trésorier de l'emper. Akbar: elle fut élevée au rang de sulthane l'an 1019 (1611), et prit sur son époux un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bonheur de ses sujets. Son pouvoir fut tel que son nom et le titre de padischah (impératrice) fut ajouté à celui de l'empereur sur les monnaies. Après la m. de Djihan-Ghyr, elle fut reléguée dans le palais de Lahor, et y m. l'an 1055 (1645) à l'âge de 60 ans. On lui attribue la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN MAHMOUD (Melik-el-Adel), célèbre sulthan de Syrie et d'Egypte, de la dynastie des Atabeks Zenghides et fils aîné du fameux Imad Eddyn Zenghy, monta sur le trône d'Alep l'an 540 de l'hég. (1145 de J.-C.), tandis que son frère Seif-Eddyn Ghazy, prenait possession de celui de Moussoul. Tous deux réunirent leurs armes contre les monarq. chrétiens qui s'étaient croisés pour la 2e fois. Nour-Eddyn vainquit et fit prisonnier Alphonse, fils du roi de Sicile, étendit ses états jusqu'en Mésopotamie et en Syrie, aux dépens de son frère, et continua de se signaler contre les croisés qui le regardaient comme le plus puissant des monarques musulmans. Il se disposait à l'exécution des projets de Saladin, son ambitieux lieutenant, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie, dont il m. l'an 569 (1174) à Damas, à l'âge de 58 ans, après en avoir régné 29. Il est regardé par les musulmans, non-seulem. comme un héros et un grand monarque, mais encore comme un saint. Il partagesit son temps entre les devoirs de la religion, les soins du gouvernem. et la guerre; il releva les remparts de plus. villes et forteresses, fonda un gr. nombre de mosquées, de colléges, d'hôpitaux, de caravansérais, de maisons de bienfaisance, et accueillit avec distinction les savans et les docteurs. C'est lui qui a été l'inventeur de la *poste aux pigeons*. On trouvera des détails à cet égard dans le livre intit.: *la Colombe messagère, plus rapide que l'éclair*, etc., par Michel Sabbagh, trad. de l'arabe par M. Sylvestre de Sacy, Paris, 1805, in-8.

NOURRY (Le). V. Lenourry.

NOUSCHIRVAN. V. Khosrou.

NOUVELLET (Claude-Etienne), religieux bénédictin, né vers l'an 1510 à Talloire, en Savoie, a pub. l'ouv. suiv.: *Petri-Aurioli Franciscani, cardinalis, compendiosa in universam sacram scripturam commentaria edita à Claudio-Stephano Noveletto, Talluerino*, Paris, 1585.—Nouvellet (Claude), docteur de Sorbonne, chanoine de la cathédrale de Genève, membre de l'acad. florimontane d'Annecy, né à Annecy vers le milieu du 16e S., a composé plus. ouv. plaisans, parmi lesquels on cite les suiv.: *le Braquemart*, poème en cent sonnets; *Odes sur les funérailles du chevalier de Soyer*, Paris, 1571; *les Divinailles*, en style burlesque, Lyon, 1571.

NOVA (Juan da), navigateur, né en Galice, entra au service d'Emmanuel de Portugal en 1501, partit pour les Indes avec une escadre de quatre vaisseaux montée par 400 hommes, et après une navigation heureuse dans laquelle il n'acquit pas moins de gloire que de richesses, il découvrit l'île Ste-Hélène, alors entièrem. déserte. C'est à tort que l'on a attribué cette découverte à un Jean Nunez Gallego, ou à un Jean de Hora.

NOVAIRI. V. Nowairi.

NOVARA (Dominique-Marie), astronome, né à Ferrare en 1464, professa successivem. l'astronomie à Pérouse, à Rome et à Bologne, et m. dans cette dernière ville en 1514. Il eut pour élève le célèbre Copernic. — Novara (Nestor-Denis), religieux de l'ordre des frères-mineurs, pub. en 1483, à Milan, un *vocabulaire* latin, souv. réimpr.

NOVARINI (Louis), religieux théatin, né à Vérone, m. en 1650, exerça les prem. emplois de son ordre. On a de lui quelq. ouv. théologiques et ascétiques, entre autres la vie de J.-C. dans le sein de la Ste Vierge et dans la crèche, sous ces titres singuliers: *Calamità de Cuori*, Vérone, 1647, in-16; *Paradiso di Bethelemme*, ibid., 1646, in-16. On peut consulter sur ce religieux les *Mém.* de Niceron, la *Verona illustrata* de Maffei, t. 2, et la *Bibliotheca de' Scrittori teatini*, du P. Vezzosi.

NOVAT, hérésiarq., diacre de l'église de Carthage au 3e S., avait déjà déshonoré le caractère sacré, dont il était revêtu, en s'appropriant les revenus des pauvres et en flattant les grands par de basses complaisances, lorsque St Cyprien (*v.* ce nom) le cita, en 249, devant un synode, pour y rendre compte de sa conduite. Il n'obéit point; et, sommé une seconde fois, il s'enfuit secrètement à Rome, l'an 251. Les pères du concile n'en continuèrent pas moins l'instruct. de la procédure, en son absence, et le déclarèrent excommunié. Novat se lia à Rome avec Novatien (*v.* l'art. suivant), et ils renouvelèrent ensemble l'hérésie des montanistes (*v.* Montan), dont les principes étaient totalement opposés à ceux que Novat avait soutenus en Afrique. (Il avait avancé que les laps, *lapsi*, c.-à-d. les chrétiens tombés dans l'idolatrie par la crainte des persécutions, devaient être admis à la communion sans avoir été soumis à aucune pénitence.)

NOVATIEN, anti-pape en 251, fut le premier qui donna à l'église chrétienne le scandale de deux élections ennemies. Prêtre de l'église romaine et jaloux de St Corneille (*v.* ce nom) qui venait d'être élevé au pontificat, il affecta une doctrine sévère contre les fidèles *tombés* pendant la persécut. de l'emper. Dèce, et prétendit que l'Eglise elle-même n'avait pas le pouvoir de les absoudre. Trois évêq. fanatiques ayant partagé cette opinion, nommèrent Novatien évêque de Rome. Cette élection fut rejetée par St Cyprien, et condamnée dans les conciles de Carthage et d'Antioche. On ignore ce que devint ensuite Novatien; mais sa secte dura longtemps après lui, et se mêla ensuite, dans le 4e S., à d'autres hérésies qui attaquaient le dogme de la religion ou l'autorité du St-siége.

NOVATIENS, sectaires. V. l'art. précéd.

NOVELLA, fille de Jean d'Andrin, savant jurisconsulte, et l'une des femmes les plus étonnantes

de son temps, possédait dans la philosophie et la jurisp. des connaissances profond. qui lui méritèrent le laurier doctoral à l'acad. de Bologne. Elle m. à Bologne, sa patrie, en 1366.—BETTINA, sa sœur, non moins célèbre par son érudition, épousa Jean de St-George, habile jurisconsulte et profess. en droit à Padoue, et m. dans cette ville en 1355. Plusieurs biographes l'ont confondue avec Bettina Gozzadini, savante dame de Bologne, qui florissait un S. auparavant.

NOVELLI (FRANÇOIS), né Rome dans le 16e S., est connu comme aut. d'un livre intit. : *de Urbis Florentiæ ac Medicæ familiæ nobilitate comment.*, Rome, 1604, in-4.

NOVERRE (JEAN-GEORGE), célèbre danseur, réformat. des ballets en Europe, né à Paris en 1727, montra de bonne heure un goût décidé pour l'art qu'il était appelé à perfectionner, on pourrait même dire à créer; il reçut les leçons de Dupré, débuta devant la cour à Fontainebleau, et passa à Berlin, où l'appelaient de brillantes espérances. De retour en France en 1749, il donna à l'Opéra-Comique un ballet chinois qui ne produisit cepend. pas la sensation que l'on pouvait attendre de l'éclat des costumes et des décorations : ce ballet fut bientôt suivi de celui des *Recrues prussiennes*, de la *Fontaine de Jouvence* et des *Fêtes flamandes*. Appelé en Angleterre par Garrick, Noverre conçut, en voyant la perfection du jeu de ce célèbre acteur, la pensée que la danse pouvait s'allier à la pantomime et concourir à exprimer les passions. Il revint à Paris dans l'espoir que ses idées à cet égard seraient accueillies par les directeurs de l'Opéra, mais il ne put rien obtenir malgré la protection de Mme de Pompadour. Il s'attacha alors au théâtre de Lyon, et y donna *la Toilette de Vénus*, *les Fêtes du Sérail*, *le Jugement de Pâris* et *le Jaloux sans rival*. Les innovations que présentaient ces pièces soulevèrent contre l'auteur tous les danseurs de l'Europe, et surtout ceux de Paris. Loin de se décourager, Noverre poursuivit avec constance ses réformes, et les consigna dans ses *Lettres sur la danse*, pub. en 1767. Appelé à diriger les fêtes d'hiver que donnait le prince de Wurtemberg, Noverre composa *les Amours de Henri IV*, *Médée et Jason*, *Orphée aux enfers*, *Sémiramis*, *Antoine et Cléopâtre*, *la Mort d'Hercule*, *Psyché*, *Diane et Endymion*, *Vénus et Adonis*, *Armide*, *l'Enlèvement de Proserpine*, *les Danaïdes*, etc. Il fut ensuite chargé des fêtes qui se préparaient à Vienne pour le mariage de l'archiduchesse Caroline. Il fit représenter successivem. *Iphigénie en Tauride*, *les Grâces*, *Alceste*, *Roger et Bradamante*, *Enée et Didon*, *Adèle de Ponthieu*, *les Horaces*, *la Mort d'Agamemnon*. De Vienne il passa à Milan, et donna à la cour de l'archiduc Ferdinand *Apelle et Campaspe*, *la Rosière de Salency*, *la Foire du Caire*, *Ritiger et Wenda*; *Galeas*, *duc de Milan*; *Eutime et Eucharis*, *Belton et Elisa*, *Hyménée et Chryséis*. La reine Marie-Antoinette le fixa enfin à Paris avec le titre de maître des ballets en chef de l'Acad. roy. de Musique. Il devint l'ordonnat. des fêtes du petit Trianon, et composa les ballets des opéras de Gluck et de Piccini. Pendant un court séjour qu'il alla faire à Londres, il y fit représenter *les Noces de Thétis* et *Iphigénie en Aulide* : cette dernière pièce causa un enthousiasme tel que l'auteur fut couronné sur le théâtre. La révolut. enleva à Noverre une partie de la fortune qu'il avait acquise par son travail; il m. à St-Germain-en-Laye en 1810. Il avait donné, en 1807 une nouvelle édit. de ses *Lettres sur les arts imitateurs et sur la danse en particulier*, 2 vol. in-8. On lui doit en outre deux *Lettr. sur Garrick*, *écrites à Voltaire*, et imp. à la suite de la trad. franç. de la *Vie de D. Garrick*, an IX (1801), in-8, et une *Lettre à un artiste sur les fêtes publiques*, 1801, in-8 : ces deux écrits ont été joints à l'édit. de ses *lettres* pub. en 1807.

NOVES (RICHARD de), troubadour du 13e S., surnommé *de Noves* du nom du village où il avait reçu le jour, fut attaché au service des princes d'Aragon, comtes de Provence, et vécut à la cour de Raimond Bérenger III. Il obtint, après la mort de celui-ci, la place de receveur des droits du comté de Provence, et m. en 1270 dans un âge avancé. On ne connaît aucune de ses productions.

NOVES, et non pas NOVÉS (LAURE de), moins connue sous son nom de famille, long-temps ignoré, que sous celui de *la Belle Laure*, fille d'Audibert de Noves, d'une ancienne famille de Provence, et syndic de la ville d'Avignon, naquit en 1307 ou 1308. Elle fut mariée à 17 ans, en 1325, à Hugues de Sade, âgé de 20 ans, dont les ancêtres, depuis deux ou trois générations, exerçaient les prem. charges municipales à Avignon à la cour du pape. Elle ne brilla pas moins par les charmes de son esprit que par les grâces de sa personne. Le jeune Pétrarque, réfugié dans le comtat Venaissin par suite des guerres civiles des guelfes et des gibelins, n'avait que 23 ans lorsqu'il la vit pour la première fois, en 1327; il conçut pour elle une passion violente, et fit de vains efforts pour séduire celle qui en était l'objet, et pour étouffer un amour sans espoir. Pend. 21 ans il chanta la beauté, les vertus de Laure, dont le nom devint si célèbre en Europe que tous les étrangers de distinction qui venaient à la cour du pape voulaient voir cette beauté célèbre. Une peste affreuse pénétra en Sicile, se répandit dans toute l'Europe, et ravagea la ville d'Avignon; Laure périt victime de ce fléau l'an 1348, à l'âge d'environ 40 ans. Elle avait eu 11 enfans, dont 9 survécurent, 6 garçons et 3 filles. Les portraits de cette femme célèbre sont nombr., mais on a lieu de croire que très-peu d'entre eux sont la fidèle ressemblance de leur modèle. Nous citerons comme les plus parfaits sous ce rapport celui qui se trouve gravé en tête de la *Vie de Pétrarque*, par l'abbé Roman, publiée par l'*Athénée de Vaucluse*, Avignon, 1804, in-18, et celui du *Petrarcha redivivus*. On trouvera des détails plus étendus sur la belle Laure dans les ouvr. suivans : *Mém. pour la vie de François Pétrarque*, par l'abbé de Sade, Amsterdam, 1764-67, 3 vol. in-4; *Hist. de la littér. ital.*, par Tiraboschi; *del Petrarca*, etc., par Baldelli, Florence, 1797, in-4; *Pétrarque à Vaucluse et Retour de la fontaine de Vaucluse*, par l'abbé Arnavon, in-8, Paris, 1803; Avignon, 1805; *Descript. de la Fontaine de Vaucluse*, par M. Guérin, Avignon, 1804, in-12; *Hist. littér. d'Italie*, par Guinguené. On peut en outre consulter sur Laure les *Mém.* de Bimard de La Bastie et celui de Ménard dans la *collect.* de l'acad. des inscriptions et belles-lettres. Mme de Genlis a publié un roman intit. : *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, 2 vol. in-12.

NOVIDIUS (AMBROISE), poète latin, né à Ferenza, dans La Pouille, vécut sous les pontificats de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII et de Paul III. Il a dédié à ce dernier son poème intit. : *sacrorum Fastorum lib. XII*, Rome, 1547, in-4, réimp. à Anvers, 1559, in-12. On a aussi de lui un autre poème latin qui a pour titre : *Consolatio ad Romanos (post direptionem)*, Rome, 1538, in-12, accompagné d'une pièce de vers assez longue adressée à son protecteur Alexandre Farnèse, et portant le titre de *Calor ex auctâ mercede*.

NOVION (JEAN-VICTOR, chevalier, puis comte de), député suppléant de la noblesse du bailliage de Vermandois aux états-généraux, remplaça à l'assemblée constituante, en 1790, le comte [illegible] remont, démissionnaire, vota avec le côté [illegible] et signa les protestations des 12 et 15 septemb. contre les actes de l'assemblée. Il émigra; et [illegible] avoir fait partie de l'armée des princes, et [illegible] quelque temps en Angleterre, vint au se[illegible] Portugal. Il y obtint bientôt une grande [illegible]

ration, et contribua à faire créer une espèce de corps de maréchaussée, qui reçut le nom de garde royale militaire de police, et dont il prit le commandement en 1802. Ce fut lui encore qui donna le plan de ces douanes militairement organisées, dont le Portugal fit une heureuse épreuve, et que la France a depuis adoptées. Nommé commandeur de l'ordre du Christ en 1805, commandant d'armes de Lisbonne en 1807, après l'entrée des Français dans cette capitale, et enfin maréchal-de-camp par le général Junot, au nom de Bonaparte, en 1808, il rentra en France la même année lorsque l'armée franç. évacua le Portugal. Lors de la création des cours prévôt., il fut appelé aux fonctions de prevôt du dép. de la Moselle, qu'il remplit pend. 2 ans. M. de Novion m. à Nantes le 18 juillet 1825.

NOWAIRI (Schéhab-Eddyn Ahmed), écrivain célèbre du 8e S. de l'hég., né en Egypte, et m. à l'âge d'environ 50 ans, en l'année 732 de l'hégyre (1331-32 de J.-C.), se distingua comme jurisconsc. et historien. Le seul ouvr. de lui que nous connaissons est une sorte d'encyclopédie histor. intit. : *Nihayat alarab fi fonoun aladab*, c.-à-d. tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différ. branches des belles-lettres. Cet ouv., divisé en 5 livres, forme 10 vol. La bibliothèque roy. à Paris et celle de l'Escurial en possèdent quelques vol. ; celle de l'université de Leyde en possède un exemplaire complet. On trouve un aperçu de ce livre dans les *Prolegomena ad Hadgi khalifæ tabulas* de Reiske, impr. à la suite de la *Description de la Syrie d'Abul Féda*, édition donnée par Koehler, Leipzig, 1766. La partie de l'hist. de Nowairi qui concerne la Sicile sous le gouvernement des Arabes a été pub. en arabe et en lat. par le chanoine Gregorio Rosario dans le recueil intit. : *Collezione di cose arabo-siciliane*, Palerme, 1790. M. Caussin en a donné une trad. franç., Paris, an x (1802), à la suite du *Voyage en Sicile*, etc., du baron de Riedesel. Quelques autres écriv. ont donné des fragm. du même ouvrage.

NOWEL (Alex.), né à Read, au comté de Lancastre, m. en 1602, après avoir été successivement maître d'école, chanoine de Westminster et doyen de St-Paul sous le règne d'Elisabeth, est aut. de deux *catéchismes*, dont l'un est en latin, en grec et en hébreu. Il a composé en outre plus. écrits contre l'Eglise romaine.

NOY (William), *attorney* ou procureur-général sous le règne de Charles Ier, né à St-Burian, dans le comté de Cornouailles, se montra un des plus zélés défenseurs de la prérogative royale au parlement, et m. en 1634, laissant plus. ouvr. de jurisprud. qui font honneur à ses talens. Nous citerons entre autres les suiv. : *Tr. des principes et des maximes des lois d'Angleterre*, 1641, in-4; réimprimé in-8 et in-12; *le parfait Notaire*, 1635, in-4; *Rapports sous la reine Elisabeth, le roi Jacques, et sous Charles Ier*, 1656, in-fol.; *le parfait Jurisconsulte*, 1661, in-8. Tous ces ouvr. sont en anglais.

NOYER (du). V. Dunoyer et Lucinge.

NOYERS (Hugues de), év. d'Auxerre en 1183, m. en 1206, peut être cité pour la violence et la fermeté de son caractère. Ayant lancé une excommunication contre P. de Courtenai, comte d'Auxerre, qui, à la suite de démêlés avec son évêque, avait chassé tous les ecclésiast. de l'église cathédrale, il consentit à la lever après avoir exigé que le comte, pieds nus et en chemise, déterrât un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et le portât dans le cimetière. — Noyers (Milès de), arrière-petit-neveu du précéd., bouteillier de France en 1304 sous Philippe-le-Bel, puis porte-oriflamme, se signala à la bataille de Cassel en 1328, et à celle de Crécy en 1346. Il fut nommé exécuteur testamentaire de Louis-le-Hutin, et m. en 1350.

NOYES (Jacques), fils des prem. ministres de Newbury (Massachusetts), né en 1608 au Wiltshire, en Angleterre, mort en 1656, est auteur des écrits suiv. : *le Temple mesuré*, ou *Coup-d'Œil sur le Temple mystique qui est la véritable église du Christ*, 1647, in-4; un *Catéchisme*, réimpr. en 1797; *Moïse et Aaron*, ou *les Droits de l'église et de l'état*, mis au jour par Woodbridge d'Anglet. en 1661 : ce dern. écrit renferme deux discussions, l'une sur l'église et l'autre sur le régicide et l'inviolabilité de la personne des rois. — Noyes (Nicolas), ministre de Salem (Massachusetts), neveu du précéd., né à Newbury en 1647, m. en 1717 avec la réputat. d'un des meilleurs littér. de son temps, a publié un *Sermon* en 1698, et un poème *sur la Mort de Joseph Green, du village de Salem*, 1715. On trouve dans le *Magnalia* de Mather une lettre de lui, ou *Notice sur Jacques Noyes*.

NOZZOLINI (Tolommeo), littér. ital., né à Pise en 1569, m. en 1643, professa successivement la logique, la physique et les mathématiques, dans l'université de sa patrie. On a de lui plus. *poèmes* ital. estimés dans le temps, et dont on trouvera les titres dans les *Memorie istoriche di più Uomini illustri pisani*, Pise, 1792, tome 4, p. 405. — Un autre Nozzolini (Annib.), poète florentin du 16e S. a trad. en vers *sciolti* italiens *l'Enlèvement de Proserpine* du poète latin Claudien.

NUADO (Ant.), né à Cagliari, en Sardaigne, prof. de logique à Trévise vers la fin du 16e S., est auteur des écrits intit. : *Orazione nell' entrata di Giambatista Zeno, podestà e capitano meritissimo di Trevigi*, etc., Trévise, 1603, in-4; *Oratio funebris in exequiis funestis Justi Gauri, Tarvisii prastant. rect.*, etc., Trévise, 1602, in-4.

NUCCI (Avanzino), peintre, né à Castello, dans l'Ombrie, élève de Nicolas Pomarancio, travailla avec son maître aux peintures ordonnées par les souver. pontifes de son temps, et m. en 1629. On voit plus. de ses ouv. dans les principales églises de Rome.

NUCK (Ant.), célèb. anatomiste allemand, né vers 1660, exerça d'abord la médec. et la chirurgie à La Haye, puis fut appelé à Leyde, et nommé prof. d'anatomie et de chirurgie. A sa m., en 1692, il était président du collége des chirurgiens de la même ville. Sa vie entière avait été consacrée aux recherches anatomiques; ses travaux le placèrent au rang des médecins les plus remarq. du S. où il vécut. On lui doit l'invention de plus. instrumens pour l'extraction des dents, des observations utiles sur les maladies des yeux et de l'oreille, sur le cancer, sur les meilleurs procédés pour la ponction de la poitrine et de l'abdomen; et surtout des découvertes savantes relatives aux glandes et aux vaisseaux lymphatiques. Tous ses ouv., à l'exception de celui qui a pour titre : *de Vasis aquosis oculi*, pub. à Leyde en 1685, ont été réunis en 3 vol. in-12, Lyon, 1722.

NUCULA (Horace), histor., né à Terni au 16e S., a écrit en latin une *Hist. de la guerre de Charles-Quint en Afrique*, Rome, 1552, ouv. estimé.

NUENARIUS. V. Neuenar.

NUGENT (Thomas), littérat., né en Irlande, m. à Londres en 1772, s'est particulièrem. occupé de la langue et de la littér. françaises. On lui doit un *Dictionn. portatif franç.-angl. et angl.-franç.*, qui a eu un gr. nomb. d'édit.; une *Hist. de la Vandalie*, 1776, 3 vol. in-4, et div. trad. est., parmi lesquelles nous citerons les suiv. : *Principes de droit polit.* de Barlamaqui, 1752, in-8; *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de Condillac, 1756, in-8; *Abrégé chronol. de l'hist. rom.*, de Macquer, 1759, in-8; *Abrégé chronol. de l'hist. de France*, du président Hénault, 1762, 2 v. in-8; *Voyages en Allemagne*, etc., 2 v. in-8; *Vie de Benvenuto Cellini*; *Voyage à Londres*, par Grosley. — Un autre Nugent (Christophe), médecin, membre de la société royale de Londres, mort en

1772, est aut. d'un *Essai sur l'Hydrophobie*, pub. en 1753.

NUGENT (ROBERT CRAGGS), homme d'état et homme de lettres, né en Irlande vers 1709, contrôleur de la maison du prince de Galles, et successivement commissaire de la trésorerie en 1754, conseiller privé et vice-trésorier d'Irlande en 1759, commissaire du commerce et des plantations en 1766, fut créé baron Nugent de Carlanston et vicomte Clare, représenta à différentes sessions du parlement St-Mawe's et Bristol, et m. en 1788. On a de lui un recueil d'*odes* et d'*épîtres* pub. en 1738, et une *Ode au Genre humain*, imp. en 1741 : elles ont été réimp. dans la *collection* de Dodsley.

NUGNEZ. V. NUNNES et NONIUS.

NUMA-POMPILIUS, législat. et 2e roi de Rome, était né, dit-on, à Cures, dans la Sabinie. Il mérita, par ses vertus, de devenir le gendre de Tatius, roi des Sabins; mais tout entier à la simplicité des mœurs domestiques et aux attraits de la vie méditative, pendant que son beau-père partageait l'autorité de Romulus, il demeura sur le sol natal, et s'y vit environné de la vénération de ses concitoyens, qui, frappés de sa haute sagesse, crurent devoir l'attribuer aux inspirations de la nymphe Egérie. Il entrait dans sa 40e année lorsqu'une députation vint lui annoncer que la royauté lui était offerte par les Romains, fatigués de l'interrègne qui avait suivi la m. de Romulus. Numa, qui parut n'accepter qu'à regret le trône, suivit en tout un système différent de celui de son prédécesseur. Il supprima les 300 gardes qui, sous le nom de célères, étaient destinés à veiller autour du roi, et se plut à créer une milice sacerdotale. La fondation des temples de Vesta, de Janus, de la Bonne-Foi, la consécration du culte du dieu Terme, l'institut. des prêtres saliens, des vestales et du collége des pontifes, l'élévat. de Romulus à la dignité de dieu, telles furent les plus remarquables de ses créations religieuses. Voulant faire de la crainte du ciel la base la plus solide de ses vues politiques, il eut recours aux prodiges, et ne craignit point d'imposer aux Romains une foi aveugle, qui peut-être est le meilleur code pour des peuples grossiers. Dans le but d'inspirer des dispositions pacifiques au ramas de brigands qu'il était appelé à policer et à contenir, il substitua les offrandes de fruits, les libations de vin et de lait, aux sacrifices sanglans; il s'occupa de donner des terres aux plus pauvres citoyens, établit un rit pour le mariage, modifia la loi de Romulus qui autorisait les pères à vendre leurs enfans, inventa les *saturnales*, ou fêtes des esclaves, et créa des féciales, ou ministres du droit des gens. L'année, qui commençait auparavant en mars, dut commencer en janvier, et fut augmentée de 2 mois : elle n'en avait eu jusqu'alors que 10. Enfin le sage législateur eut l'heureuse idée de répartir tout le peuple en un corps de métiers, et d'effacer ainsi la dangereuse distinction de Romains et de Sabins. La douce influence de ces réformes s'étendant à toutes les peuplades voisines, la paix extérieure de Rome ne fut pas plus troublée que son repos intérieur pendant les 43 ans du règne de Numa. Ce bon prince m. dans un âge avancé, laissant un petit-fils en bas âge, Ancus-Martius, qui régna sur les Romains après Tullus-Hostilius. Outre les *Vies* de Plutarque, *v.* Jacq. Meyer, *Delineatio vitæ gestorumque Numæ-Pompilii*, Bâle, 1765, in-8. Numa-Pompilius a fourni à Florian le sujet d'un poème en prose.

NUMENIUS, philosophe grec et chrétien du 2e S., né à Apamée, en Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon. Il prétendait que ce dern. avait emprunté du législateur des Hébreux, Moïse, ce qu'il dit de l'Etre-Suprême et de la création du monde. On trouve des *fragmens* de Numa Origène, dans Eusèbe, etc.

EN, NUMERIANUS, emp. romain, fils de Carus (*v.* ce nom), accompagna son père dans son expédition contre les Perses, et à la mort de Carus, ce prince laissa le commandement de l'armée à Arius-Aper, dont il avait épousé la fille, pour se livrer à toute sa douleur. Aper, qui avait, selon toute apparence, avancé les jours de l'emp. défunt, fit assassiner Numérien, et tint sa mort cachée pendant plus. jours. Mais les soldats, avertis de la mort du nouvel empereur par l'odeur de son cadavre, renfermé dans une litière, élurent à sa place Dioclétien, qui punit Aper de sa perfidie en le poignardant en l'an 284. Suivant Vopiscus, qui a écrit la *vie* de Carus et de ses 2 fils, Carin et Numérien, ce dern. avait composé queiq. *harangues* et d'autres ouvr. remarquables (*scripta nobilissima*). On a des médailles de ce prince en toutes sortes de métaux.

NUMITOR, fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulien, fut, s'il faut en croire les anciens historiens romains, le père de Rhéa-Sylvia, mère de Remus et de Romulus. V. AMULIUS.

NUNNES ou **NUNEZ** (FERDINAND), en latin *Nonnius*, surnommé *Pincianus*, l'un des savans qui ont le plus contribué aux progrès des lettres en Espagne, né à Valladolid dans le 15e S., se dévoua à la carrière de l'enseignement, et professa d'abord la langue grecque à l'université d'Alcalá, puis la rhétorique à Salamanque, et m. dans cette dernière ville en 1553, à l'âge de 80 ans. On a de lui : *Annotationes in Senecæ philosophi opera*, Venise, 1536, in-4; ces notes sont insérées dans les principales éditions de Sénèque; *Observationes in Pomponium Melam*, Salamanque, 1543, in-8; *Observationes in loca obscura et depravata Historiæ naturalis C. Plinii*, etc., ibid., 1544 (suivant Antonio, *Biblioth. hispan.*), Anvers, 1547; Francfort, 1596, in-fol.; un *Commentaire* sur les *Œuvres* de Juan de Mena, Séville, 1520; un *recueil de proverbes*, *Refranes y Proverbios glosados*, Salamanque, 1555, Lérida, 1621, in-4, et des *lettres* à Jérome Zurita, insérées par Jos. Dormer dans l'ouvrage intitulé *Progressus historiæ in regno Aragonum*.

NUNNEZ ou plutôt **NUNEZ** (AMBROISE), prof. de médecine à l'université de Salamanque, né à Lisbonne en 1527, m. en 1603 avec la réputation d'un habile praticien et le titre de premier médecin du roi de Portugal, a laissé les deux livres suivans : *Enarrationes in priores tres libros Aphorismorum Hippocratis*, Coimbre, in-fol., 1600; *de peste Liber*, ibid., 1601, in-4. Ce dernier a été traduit en langue castillane sous le titre de *Tratado universal de la peste*, Madrid, 1648, in-4. — Alvarez NUNNEZ ou NUNEZ, chirurgien espagnol, né dans le 16e S., a laissé : *Annotationes ad libros duos Fr. Arceœi de recta curandorum vulnerum Ratione*, Anvers, 1574, in-8.

NUNNEZ ou **NUNEZ** (JEAN), peintre d'hist., né en Espagne vers la fin du 15e S., fut élève de Jean Sanchez de Castro. Ses tableaux se distinguent par l'exécution soignée des draperies et par la finesse et le précieux des détails. On cite entre autres un *St Jean-Baptiste*, un *St Michel*, un *St Gabriel*, auquel il a donné des plumes de paon, et une *Vierge accompagnée de St Michel et de St Vincent, et tenant le Christ mort entre ses bras*. Ces tableaux ornent la cathédrale de Séville. — NUNNEZ (Pierre), autre peintre d'histoire et de portraits, né à Madrid vers l'an 1614, élève de Jean Soto, exécuta une partie des *Portraits des rois d'Espagne*, destinés à orner la salle du comédie du palais de Madrid. Il m. dans cet en 1654.

NUNNEZ ou **NUNEZ DE SEPULVEDA** (MATHIEU), un des plus habiles peintres de son temps, peintre de Philippe IV, en reçut le privilége exclusif de dorer et de peintures destinées à orner les vaisseaux

lères du roi. On cite de lui quelques tableaux de sainteté qui se font remarquer par une manière facile. — Nunzez ou Nunez de Villavicencio, peintre d'hist. et de portraits, chevalier de Malte, né à Séville en 1635, est, de tous les élèves de Murillo, celui qui a le plus heureusement imité la manière de ce maître. On cite comme son meilleur tableau des *Enfans jouant dans une rue*. Il avait embrassé la carrière des armes ; il servit avec distinction sous le règne de Charles II, et m. en 1700.

NUNNING (Josse-Hermann), antiquaire allem., né en 1675 à Schattorp dans le comté de Bentheim, occupa d'abord différentes charges ecclésiastiques, les résigna ensuite pour se livrer exclusivement à des travaux archéologiques, et m. à Munster en 1753. Ses ouvrages ont un intérêt particulier pour la ville de Munster, dont les antiquités l'avaient spécialement occupé. On trouvera la liste de ses écrits dans la *Biblioth. monasteriensis* de Driver, et dans les autres bibliographes allemands. Nous citerons seulement les suivans : *Sepulchretum Westphalico-minigardico-gentile*, etc., 1713, in-4 ; *Diplomatis Caroli-Magni de scholis gr. et lat., anno 804 ecclesiæ osnabrugensi concessi vindicata Veritas*, 1720, in-4 ; *monumentorum monasteriensium Decuria prima*, Wesel, 1747, in-4 ; *Commercium litterarium, sive Dissertationes epistolico-physico-curiosæ J.-H. Nunningii et D. H. Cohausen*, Francfort, 1746-50, 2 vol. in-8.

Nuvoletti (Jean Pellegrin), chirurg., né dans le territoire de Modène, a publié : *Saggi scelti di chirurgia*, Padoue, 1713 ; et une *lettre* sur un accouchement monstrueux, Fano, 1714.

Nuvolone (Panfile), peintre d'histoire, né à Crémone vers la fin du 16e S., élève du chevalier *Trotti ou le Malosso*, a fondé à Milan une école d'où sont sortis d'habiles artistes ; il m. dans cette ville en 1651. On connaît de lui : une *Résurrection de Lazare*, peinte dans la voûte du couvent des religieuses de St-Dominique et St-Lazare de Milan ; une *Assomption de la Vierge*, qui décore la coupole de l'église de la Passion dans la même ville, et un tabl. tr.-estimé représentant *la Vierge et l'enfant Jésus qui écrasent la tête du serpent, et apparaissent à St Charles Borromée et à St François d'Assise*. — Charles Nuvolone, son fils et son élève, né à Milan en 1608, m. en 1661, est regardé comme l'un des plus heureux imitateurs de Jules-César Procaccini. Il réussit également à se rapprocher du Guide, et mérita le surnom de *Guido de la Lombardie*. Ses compositions se distinguent par la grâce des figures et la délicatesse des formes. Milan, Parme, Crémone et Come possèdent plus des tableaux de ce maître ; ses *vierges* sont particulièrement estimées. — Joseph Nuvolone, son frère, né à Milan en 1619, m. en 1703, fut aussi élève de son père, mais il resta au-dessous de lui. Ses tableaux sont très-connus dans la Lombardie.

Nuzzi (Mario), peintre de fleurs, né à Penna dans le roy. de Naples en 1603, se fixa à Rome, et m. dans cette ville en 1673. Ses productions occupent un rang distingué dans les galeries de Rome ; cependant on a remarqué qu'elles ont perdu tout le brillant qui les distinguait dans leur fraîcheur, et qu'elles sont devenues noires et obscures. On cite comme son meilleur élève Laure Bernasconi.

Nuzzi (Ferdinand), cardinal, né en 1645 à Orta (état de l'église), est compté parmi les plus habiles jurisconsultes de l'Italie. Il mérita la confiance du pape Innocent XI et des successeurs de ce souverain pontife, remplit avec zèle et talent différentes fonctions dont il fut chargé, fut nommé à l'évêché d'Orviète en 1715, et m. en 1717. On a de lui un opuscule intitulé : *Discorso intorno alla coltivazione della Campagna di Roma*, 1702, in-fol. — Innocent Nuzzi, son neveu, camérier d'honneur de Benoît XIV, a traduit en italien l'*Histoire de la bulle* Unigenitus, par Lafitau, Cologne (Rome), 1757, in-4.

Nye (Philippe), ministre non-conformiste, né dans le comté de Sussex en 1596, fut quelq. temps curé d'une des églises de Londres, rejeta la constitution de l'église d'Angleterre, se réfugia en Hollande, et y séjourna jusqu'en 1640. A cette époque il revint en Angleterre, et prit une part très-active aux troubles religieux et politiques qui agitaient le royaume ; il prit parti dans la faction dite des *Indépendans*, et m. dans l'obscurité en 1672. Wood cite de lui quelques pamphlets politiques, qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui. — Un autre Nye (Nathanaël), mathématicien anglais et maître canonnier de Worcester, est auteur d'un *Art du canonnier*, imprimé à Londres en 1670.

Nymann (Grégoire), savant professeur d'anatomie et de botanique, né à Wittemberg en 1594, m. dans la même ville en 1638, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout les deux suivans : *Dissertatio de vitâ fœtûs in utero*, etc., Wittemberg, 1628, in-4 ; Leyde, 1644 et 1654, in-12, avec l'ouvrage intit. : *de Partibus generationis*, par Plazzoni ; *de apoplexiâ Tractatus*, Wittemberg, 1629, in-4. — Jérôme Nymann, son père, aussi professeur à Wittemberg, est auteur de quelques écrits, entre autres d'un *Discours sur l'imagination*, en latin, 1615, in-fol.

Nymphes (mythologie), divinités subalternes, filles de l'Océan et de Thétis, étaient répandues dans l'univers. On nommait *uranies* celles qui gouvernaient la sphère du ciel, et *épigies* les nymphes de la terre et des eaux, subdivisées encore en *néréides*, *naïades*, *oréades*, *dryades* et *hamadryades*. Chaque divinité supérieure avait aussi ses nymphes.

Nynauld (Jean de), écriv. obscur du 17e S., a laissé un ouv. intit. : *de la Lycantropie, Transformation et Extase des sorciers, où les astuces du diable sont mises en évidence*, Paris, 1615, in-8.

Nysten (Pierre Hubert), savant médecin, né à Liége en 1771, fit à Paris ses études médicales, devint en peu d'années élève de première classe de l'école-pratique, et obtint au concours, en 1798, une place d'aide d'anatomie à la faculté de médecine. Les découvertes de Galvani et de Volta fixèrent particulièrem. son attention. Il fit une longue suite d'expériences, dont il a consigné les résultats précieux dans un écrit qu'il publia en 1803. Ses connaissances lui méritèrent plusieurs missions honorables du gouvernement. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour étudier le caractère de la fièvre jaune ; et, en 1804, il fut chargé de rechercher les causes d'une épidémie meurtrière sur les vers à soie, qui se manifesta dans le midi de la France. De retour à Paris, il s'occupa de la littérature médicale et de la publication de ses ouvrages ; il se consacra aussi à la pratique, et obtint, par le crédit de M. Hallé, la place de médecin de l'Hospice des Enfans ; il m. peu de temps après en 1818. On a de lui les ouvrages suivans : *Nouvelles Expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, Levrault, 1803, in-8 ; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, imprimerie royale, 1808, in-8 ; *nouveau Dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, art vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivi de deux *vocabulaires* (latin et grec), 2e édit., Paris, 1810, in-8, refaite conjointement avec M. Capuron ; *Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, ibid., 1814, in-8 ; *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, Paris, 1811, in-8 ; *Manuel médical*, 1814 ; 2e édit., 1816, in-8. On lui doit en outre une édition du *Traité de matière médicale*, par Schwilgué, 1809, 2 vol. in-8.

O

O (Franç., marq. d'), surintendant des finances de France, né vers 1535, d'une noble et ancienne famille de Normandie, renonça de bonne heure à l'état militaire pour suivre une carrière plus convenable à ses inclinations. Nommé surintendant des finances par Henri III, en 1578, ses dilapidations, ses prodigalités et de nouveaux impôts lui attirèrent la haine universelle; mais soutenu par une puissante cabale qui était à ses gages, il conserva cette place à l'avènement de Henri IV. Cet homme, qui avait eu si longtemps à sa disposition les trésors de la France, m. en 1594 dans le plus complet dénûment, et ses dettes surpassèrent de beaucoup ses biens. D'Auvigny a donné la *vie* du marq. d'O dans le t. 2 des *Hommes illustres de France*.

OAKES (Urian), ministre non-conformiste, né en Angleterre en 1631, fut conduit très-jeune en Amérique, prit ses degrés au collége d'Harvard, revint ensuite dans sa patrie, fut ministre à Lichtfield, interdit ensuite comme non-conformiste, repassa en Amérique, devint recteur du collége d'Harvard, et m. en 1681. On a de lui un gr. nombre *sermons* et quelq. *poésies*.

OATES (Titus), né vers 1619 dans une condition obscure, fit ses études à l'université de Cambridge, et embrassa l'état ecclésiastique. Ayant encouru une condamnation ignominieuse, comme faux témoin, il passa en Hollande, professa le catholicisme, et prit l'habit de jésuite. De retour à Londres, il espéra qu'une éclatante abjuration lui procurerait quelques bénéfices dans la nouv. église anglicane; trompé dans cette attente, il chercha d'autres ressources dans le métier de délateur. Il dénonça en 1678 une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et les protestans. Le parlem. s'empara de cette affaire, où périrent plus illustres personnages, et Oates obtint une pension de l'état. La fausseté de ses révélations ne tarda pas à être reconnue; et Jacques II étant monté sur le trône, Oates fut condamné à une prison perpétuelle et à être fustigé quatre fois l'an par le bourreau. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension. Il m. en 1705. On peut consulter, sur la prétendue conspiration dénoncée par Oates, *l'Apologie des Catholiques*, par A. Arnauld, apologie d'autant moins suspecte qu'elle tend à justifier les jésuites que ce docteur regardait comme ses ennemis.

OBADIAS. V. Abdias.

OBED, fils de Booz et de Ruth, fut père d'Esaü, aïeul de David, et conséquemm. l'un des ancêtres de J.-C. selon la chair. Il vivait dans le 13e S. avant la naissance du Sauveur du monde.

OBEID-ALLAH, fameux capitaine arabe dans le 1er S de l'hég., obtint le gouvernem. du Khoraçan, sous le khalifat de Moawyah Ier, passa ensuite au gouvernem. de Basrah, puis à celui de Koufah, se rendit redoutable aux Turks par sa valeur, mais se fit détester par ses cruautés dans les états placés sous sa domination. Il perdit la vie dans une bataille qu'il livra à Mokhtar, l'an 67 de l'hég. (685 de J.-C.)

OBÉID-ALLAH AL-MAHDY (Abou Mohammed), fondat. de la célèbre dynastie des khâlyfes fatimites, né vers l'an 269 de l'hég. (882 de J.-C.), se disait issu d'Ismaël, arrière-petit-fils d'Houceïn, fils du khâlyfe Aly et de Fatimeh, fille de Mahomet; de là les noms d'Alydes, d'Ismaélites, mais plus particulièrement d'Obéides et de Fatimites qu'on a donnés aux princes de cette famille. Mais la plupart des histor. orientaux ont accusé Obéid-Allah d'imposture. Quoi qu'il en soit, ce prince se donnait d'abord pour le *mahdy* (chef ou directeur des fidèles) annoncé dans le *Koran*, parvint à réunir sous sa domination les diverses provinces musulmanes de l'Afrique septentrionale, prit le titre d'*émyr al-moumenyn* (prince des fidèles), réservé aux seuls khâlyfes, successeurs de Mahomet, se mit ainsi en révolte ouverte contre les Abbassides qui régnaient à Damas, et fut le prem. auteur du grand schisme qui divisa les musulmans pendant près de trois siècles. Il fonda la ville de Mahdiah, à trente lieues au sud de Tunis, et en fit la capitale de son empire. Il essaya de conquérir l'Egypte; mais cette gloire était réservée à son arrière-petit-fils (*v.* Moez ed Daulah). Ses flottes ravagèrent à plus. reprises les côtes d'Italie, particulièrem. celles de la Calabre. Ce prince m. en 322 de l'hég. (934 de J.-C.), dans la 63e année de son âge et la 25e de son règne. Il eut pour successeur son fils Caïm-Biamr-Allah (*v.* ce nom).

OBEL (Mathias d'), ou de LOBEL. V. Lobel.

OBELERIO, doge de Venise (que nos anciens histor. nomment *Willère* ou *Willerin*), exerçait cette magistrature suprême lors de la prem. guerre que les Vénitiens aient soutenue contre les Français en 810, sous le règne de Charlemagne. Il fut ensuite déposé, envoyé prisonnier à Constantinople en 811, recouvra sa liberté en 830, essaya de soulever ses compatriotes de Malamocco, qui était alors la capitale de la république, pour se faire rétablir dans la dignité qu'il avait perdue, fut fait prisonnier dans un combat, et eut la tête tranchée.

OBEREIT (Jacq.-Heemann), alchim. et mystique, né en 1725 à Arbon, en Suisse, d'une famille livrée au mysticisme, eut de bonne heure l'esprit exalté par la lecture des écrits de la célèbre mad. Guyon, etc. Etabli en 1750 médec.-chirurg. à Landau, et ne réussissant point dans la pratique de cet art, il se tourna vers la théosophie, et ensuite vers l'alchimie. A l'aide de cette prétendue science, il espérait rétablir les affaires délabrées de sa famille, et il acheva sa ruine. Il avait adopté vivement la nouvelle philosophie et écrivait en faveur de Kant, lorsqu'il m. en 1798, laissant plus. ouvr. en style bizarre sur le mysticisme, l'alchimie, etc., dont les curieux trouveront la liste dans le *Nécrologe* allem. de Schlichtegroll, ann. 1798.

OBERHAUSER (Benoît), relig. bénédictin et canoniste, né à Weizenkirchen en Autriche, en 1719, fut successivem. profess. de droit-canon à Gurk et à Fulde, et obtint une certaine réputat. par ses écrits en faveur de la nouv. jurisprudence canonique que l'on cherchait alors à établir en Allemagne. Il m. en 1786; ses nombreux ouvr. ont beaucoup perdu de l'intérêt que leur avaient donné les circonstances. Nous citerons seulem. *Prælectiones canonicæ, in tres priores libros Decretalium*, Anvers (Lauterbach), 1762, 3 vol. in-4; 2e édit., tr.-augmentée, Strasbourg, 1785, 4 vol. in-8; *Apologia historico-critica divisarum potestatum in legibus matrimonialibus*, etc., Francfort, 1774, in-8, avec une suite intit.: *Systema historico-criticum*, etc., ibid., 1772, in-8; *Manuale selectorum conciliorum et canonum*, ibid., 1776, in-4; *Specimen cultioris jurisprudentiæ canonicæ*, ibid., 1777, in-8; *de Dignitate cleri tàm secularis quàm regularis*, Saltzbourg, 1785, in-8; la 2e partie de cet ouvr. publ. en 1786, après la m. de l'auteur, contient une *notice* détaillée de sa vie.

OBERKAMP (François-Joseph), en 1710 à Amorbach, voyagea d'abord dans les Pays-Bas, revint prof. à la [illegible] patrie en 1741, et obtint quelq. années une chaire de médecine-pratique et de botanique à Heidelberg, où il m. en 1765. On a de lui l'ouvr. suiv.: *Dissertatio de mutatione fiscali*

culentorum, 1743, in-4; *Mechanismus, sive Fabrica intestinorum humanorum*, 1747, in-4; *de Febribus malignis*, 1748, in-4. — FRANÇOIS-PHILIPPE, son fils, mort en 1793, prof. d'anat. et de chirurg. à Heidelberg, sa patrie, a pub. de 1773 à 1790, 22 *dissert.* mentionn. dans la *Biogr. méd.*, t. 6, p. 331.

OBERKAMPF (CHRISTOPHE-PHILIPPE), célèb. industriel, fondat. de la manufact. de toiles peintes de Jouy, naquit à Weissembach (marquisat d'Anspach) en 1738. Son père, habile teinturier, était venu fixer son industrie à Arau en Suisse, et y avait formé un établissem. prospère. Oberkampf fils vint à Paris à l'âge de 19 ans, et y apporta les connaissances qu'il avait acquises dans la maison paternelle sur l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Malgré les obstacles nombreux qu'il rencontra, il entreprit, avec un capital qui s'élevait à moins à 400 fr., de jeter les bases de la prem. manufacture de ce genre, et parvint à naturaliser en France une nouvelle branche d'industrie qui affranchit bientôt le sol d'onéreux tributs payés à l'étranger. Il avait 21 ans lorsqu'il s'établit dans une dépendance de la vallée de Jouy, et se chargea du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupait était marécageux; il l'assainit en le desséchant par des saignées habilement ménagées pour l'écoulement des eaux, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre qui arrose la vallée de Jouy. Le pays était presque désert; Oberkampf y appela, par le fait seul de son industrie, une populat. de 1500 âmes. L'abbé Morellet (*v.* ce nom) écrivit en faveur de l'établissement nouveau; un arrêt du conseil d'état étouffa les efforts malveillans des industries rivales. La réputat. d'Oberkampf ne tarda pas à devenir européenne, et s'étendit même jusque sous les tropiques où ses agens allèrent tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. La manufacture de Jouy prit le plus grand développement; et depuis lors plus de 300 établissem. se sont formés sur son modèle. Plus de 200,000 ouvriers y sont employés, et la France en retire un bénéfice immense de main-d'œuvre. Oberkampf fut récompensé de ses services par des lettres de noblesse que lui donna Louis XVI. En 1790, le conseil-général du département de Seine-et-Oise lui décerna une statue dont sa modestie empêcha l'érection. Dix ans après, une place lui fut offerte dans le sénat; il la refusa; mais il ne put refuser la décoration en or de la Légion-d'Honneur que Napoléon détacha un jour de sa boutonnière pour la lui remettre, en déclarant que personne n'était plus digne de la porter. C'était à cette même époque qu'Oberkampf élevait à Essonne sa filature de coton, le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Ce vénérable citoyen, honneur du pays qu'il avait adopté, m. le 14 octobre 1815.

OBERLIN (JÉRÉMIE-JACQUES), sav. antiquaire et laborieux philologue, successivem. associé de l'acad. roy. des inscriptions, et correspondant de l'institut, membre d'un gr. nombre de sociétés savantes, bibliothéc. de l'école centrale du départem. du Bas-Rhin, naquit à Strasbourg en 1735. Il fut dirigé dans ses études par son père, instituteur au gymnase de cette ville, et dès l'âge de 20 ans, il fut chargé de l'suppléer dans ses pénibles fonctions. Il trouva du temps pour se faire recevoir docteur en philosophie et pour étudier la théologie, en s'attachant surtout à la critique du texte sacre, et pour ainsi dire à l'archéologie des livres saints. La place de conservateur-adjoint de la biblioth. de l'université lui fut donnée en 1764; le cours public de langue latine qu'il fut autorisé à ouvrir la même année, sa nomination à la chaire de son père en 1770, et ensuite à celle d'éloquence latine à l'acad., comme professeur-adjoint, ne l'empêchèrent point de faire des cours publics d'archéologie, de géographie ancienne, etc., et d'en former des espèces de manuels élémentaires qui ont été adoptés dans plus. écoles de l'Allemagne. Après avoir augmenté ses connaissances par quelques voyages, il devint professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg (1778), fut nommé à la chaire de logique et de métaphysique (1782), et chargé de la direction du gymnase (1787). La révolution vint successivem. l'investir de fonctions publiques et le frapper d'une détention rigoureuse (1793). Des amis puissans le rendirent à la liberté au bout de 3 mois, et la révolution du 9 thermidor lui permit de retourner dans sa ville natale, où il fit encore avec succès un cours de bibliographie. Il m. en 1806, laissant un grand nomb. d'ouvr., parmi lesquels nous citerons: *juvgendorum marium fluviorumque omnis avi Molimina*, Strasbourg, 1770-75, 4 part. in-8; *Miscellanea litteraria maximam partem Argentoratensia*, ibid., 1770, in-4; *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-La-Roche*, ibid., 1775, pet. in-8; des *dissertat. sur les minnesingers* ou troubadours de l'Alsace, et sur divers autres sujets, de 1782 à 1789, in-4; enfin de bonnes édit. d'*Horace*, Strasbourg, 1788, in-4; de *Tacite*, Leipsig, 1801, 2 vol. in-8. (Cette édit. a été reproduite par M. de Calonne, Paris, Charles Gosselin, 1824, 5 vol. in-12). On trouve une *notice* tr.-étendue sur Oberlin dans le *Magasin encyclop.*, année 1807, t. 2, p. 72-140.

OBERLIN (JEAN-FRÉDÉRIC), frère du précéd., né à Strasbourg en 1740, m. le prem. juin 1826, pasteur à Waldbach, au Ban-de-La-Roche, s'est rangé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité en consacrant sa vie entière à répandre dans la paroisse confiée à son zèle infatigable, les bienfaits d'une civilisat. qui avant lui n'y était connue qu'à peine. De cette partie des Vosges naguère presque inculte et sauvage, il parvint à faire une contrée florissante et couverte d'une population laborieuse et éclairée. On peut consulter, pour plus de détails, le *Rapport fait à la société royale et centrale d'agriculture, par M. le comte François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du Ban-de-La-Roche*, in-8, Paris, 1818. La même année une médaille d'or fut décernée à Oberlin par la société royale d'agricult. Il a paru en 1826 deux *notices*, in-4 et in-8, sur ce respectable pasteur, à qui l'on a donné place aussi dans les *Archives de l'hérésie*.

OBERT (ANTOINE), médecin, né à Saint-Omer en Artois, vivait au commencem. du 17e S. On a de lui quelq. ouvr. de médecine dont le plus remarquable a pour tit.: *de venæ sectione in pleuritide Parænesis secunda; accessit de venæ sectione in variolis administrandâ contra popularem errorem Assertio*, St-Omer, 1635, in-8. Les autres écrits sont des réfutations d'ouvr. peu intéressans sur le même sujet.

OBERTO (FRANÇOIS d'), poète provençal du 14e S., plus connu sous le nom de *Monge des Iles d'Or*, parce qu'il aimait à se retirer dans un hermitage des Iles d'Hières, descendait d'une ancienne et illustre famille de Gênes. Il embrassa la vie monastique, recueillit dans la bibliothèque du monastère de Lérins les œuvres oubliées de plusieurs poètes provençaux, composa lui-même quelques ouvr. en vers et en prose, et m. en 1408. On cite de lui: quelq. *œuvres* en rime provençale; un rec. intitulé: *Fleurs de différentes sciences et doctrines*; un autre *rec.* de vers provençaux, ital., gascons et franç.; un autre contenant les *Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence*; et enfin les *Vies des poètes provençaux*, qui ont été fort utiles à Jean de Nostredame (*v.* ce nom).

OBICINI ou OBIZZINO suivant les biographes italiens (THOMAS), missionn. italien, né vers la fin du 16e S., près de Novarre, d'où il prit le nom de *Thomas à Novarrid*, sous lequel il est souvent désigné, entra dans l'ordre des frères-mineurs, fut destiné aux missions du Levant, devint com-

missaire apostolique, gardien du couvent de son ordre à Jérusalem, revint ensuite à Rome, et fut chargé d'enseigner l'arabe, le syriaque et le copte (langues qu'il avait apprises pendant ses missions), dans le monastère de St-Pierre *in montorio*, où il m. vers 1636. On a de lui une grammaire arabe intit. : *Grammatica arabica agrumia appellata, cum versione latinâ ac dilucidâ expositione*, Rome, 1631, in-8 (il avait publié, avant cette grammaire, une introduction à la logique, sous le titre d'*Isagoge, id est, breve Introductorium arabicum in scientiam logices : ac theses sanctæ fidei*, ibid., 1625, 30 pag. in-4); un ouvr. posthume, intit. : *Thesaurus arabico-syro-latinus Thomæ à Novariis*, ibid., 1636. Wadiny cite d'autres ouvr. laissés en MSs. par ce missionnaire. — Il ne faut pas le confondre avec Bernard ORIGINI ou ORICINO, religieux de l'ordre des frères-mineurs de l'Observance, auteur des ouvr. suivans : *Regno cristiano contenente molti trattati di novissimi, di precetti, de' sacramenti*, etc., Brescia, 1610, in-4; *il Paradiso della gloria de' santi*, etc., ib., 1620, in-4.

OBJOIS (N.), littérat. du 18e S., sur lequel on n'a presque aucun renseignement, est auteur d'un *Recueil de Pensées*, Paris, 1772, in-12; et du *Portrait de bien des gens, ou le Vice démasqué*, ib., 1773, 3 vol. in-12.

OBRADOWITSCH (DEMETRIUS DOSITHÉE), savant hongrois, né dans le banat de Themeswar vers 1740, étudia dans les universités d'Allemagne, voyagea en Turquie, en Italie et en Angleterre, passa ensuite en Savoie, où il fut précepteur des enfans du prince Czerni-George (*v.* ce nom), qui le nomma directeur de l'instruction publique, ministre du culte et des affaires étrangères. Il m. à Belgrade en 1811. On a de lui plus. ouvr. en serbien, publ. à Vienne, Leipsig et Venise, et qui sont à peu près les prem. que l'on connaisse de la littérature de cette contrée. Nous citerons seulem. celui où l'auteur donne l'hist. de sa vie, de ses voyages, etc., et qui a pour titre : *Zchiwotj i Prthljutschenija*, etc., impr. avec les caractères russes de la typographie de Breitkopf, Leipsig, 1785, in-8; *Sowjets sdrowago rassuma* (conseils de la saine raison), ibid., 1785, in-8; une géographie universelle, sous le titre de *Zemli opisanie*, Venise, 1794, in-8.

OBRECHT (ULRIC), sav. jurisc. et philologue, né à Strasbourg en 1646, fit ses études au gymnase de Montbelliard et à l'académie d'Altdorf, y apprit les langues anciennes, le français, l'espagnol et l'italien, l'histoire et la jurisprudence, voyagea en Allemagne et en Italie, et, de retour dans sa patrie, succéda au célèbre Boecler (*v.* ce nom), dans la double chaire d'éloquence et d'hist. L'Alsace et Strasbourg étant passés sous la domination française, Obrecht se décida à quitter le luthéranisme pour embrasser la foi catholique, fit son abjuration à Paris, entre les mains de Bossuet, en 1684, et fut nommé l'année suiv., préteur royal de Strasbourg. Louis XIV le chargea ensuite d'une mission diplomatique à Francfort, en 1698. L'excès du travail affaiblit la santé d'Obrecht; il retourna à Strasbourg où il m. en 1701. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son *éloge* dans les *Mémoires* de Trévoux, 1701, tome 3, et dans les *Mem.* de Niceron, tome 34. Nous citerons seulem. les suiv. : *de Vexillo imperiali*, Strasbourg, 1673, in-4; *de Legibus agrariis populi romani*, ibid., 1674, in-4; *alsaticarum rerum Prodromus*, ibid., 1681, in-4 (c'est le plan d'une hist. complète de l'Alsace); *Dissertationes, Orationes et Programmata*, recueill. par J. Kuhn, ibid., 1704, in-4. On doit à Obrecht des édit. estimées de Dictys de Crète, de Quintilien; des *Eorivains de l'hist. auguste*, des *notes* sur le traité *de Jure belli et pacis* de Grotius, et une version latine de la *Vie de Pythagore* par Jamblique.

OBREGON (BERNARDIN), instituteur des frères infirmiers-minimes, qui soignent les malades dans les hôpitaux en Espagne, né à Las-Huelgas près de Burgos en 1540, m. à Madrid en 1599, avait d'abord suivi la carrière des armes et vécu dans la dissipation. Il quitta le monde en 1568, touché d'un exemple d'humilité évangélique que lui donna un homme du peuple qu'il avait frappé. On a imprimé, sous son nom, un manuel à l'usage des infirmiers, intitulé : *Instruccion de informos, y verdadera Práctica como se hace, de aplicar los remedios que enseñan los médicos*, Madrid, 1607, in-8. La *vie* de B. Obregon a été écrite en espagn. par Fr. Herrera, et on en trouve l'analyse dans l'*Hist. des ordres monastiques*, par Helyot, tome 7.

O'BRIEN. V. BRIEN.

OBSEQUENS (JULIUS), auteur latin, vivait, suivant les conjectures les plus vraisemblables, vers la fin du 4e S., un peu avant le règne d'Honorius, et composa un livre intit. : *de Prodigiis*, extrait, en grande partie, des historiens qui l'ont précédé, et principalem. de Tite-Live. Une partie de cet ouvr. s'est perdue, et ce qui en reste s'étend depuis l'an 254 de Rome jusqu'à l'an 11 avant J.-C. Conrad Lycosthènes (*v.* ce nom) a fait des addit. pour suppléer à ce qui manque, et a donné le prem. une édition séparée de ce livre qui jusqu'alors n'avait été publié qu'avec un abrégé des *Hommes illustres* d'Aurelius Victor (*v.* ce nom). Cette édition, avec les suppléments, fut publiée à Bâle en 1552. La meilleure des édit. postérieures est celle de Hof, 1772, in-8. George de La Bunthière a donné une traduction française de J. Obsequens, Lyon, 1547, in-12.

OBSOPOEUS. V. OPSOPOEUS.

OCAMPO (FLORIAN d'), histor. espagnol, né à Zamora au commencement du 16e S., embrassa l'état ecclésiastique, devint historiographe de l'empereur Charles-Quint, s'appliqua à la recherche des antiquités de l'Espagne, visitait les biblioth. et les archives des principaux monastères, et publia le résultat de son travail sous ce titre : *los cinco Libros primeros de la Coronica general de España*, Zamora, 1544, in-fol.; réimprimé à Alcala, 1578, et continué par Ambr. Morales (*v.* ce nom), successeur d'Ocampo dans la charge d'historiographe.

OCARIZ (don JOSEPH, chevalier d'), diplomate espagnol, né vers 1750 dans la petite province de la Rioxa, débuta dans la carrière diplomatique comme secrétaire d'ambassade à Turin, fut nommé en 1788 consul-général à Paris, puis exerça les fonctions de chargé d'affaires d'Espagne, près du gouvernement français, en 1792. Lorsque le roi Louis XVI, renfermé au Temple, à la suite de la révolution du 10 août de la même année, fut mis en jugement par la convention nation., le chevalier d'Ocariz écrivit aux gouverneurs de cette époque plus. lettres énergiques en faveur de l'infortuné monarque, et essaya de séduire à prix d'argent les membres les plus influens de l'assemblée; mais toutes ses démarches furent inutiles. De retour à Madrid, il fut employé dans les négociations avec les agens du comité de salut public; et, après la paix de Bâle (1795), il revint à Paris reprendre son poste de consul-général. Quelques années après, il fut nommé ministre résident à Hambourg, puis ministre plénipotentiaire en Suède. Il venait d'être nommé ambassadeur à Constantinople, lorsqu'il m. à Varna en 1805, en se rendant à cette destination. Sa veuve obtint du roi Louis XVIII, à la restauration de 1814, une pension de 6000 fr. sur le trésor, « en récompense, est-il dit dans le brevet, de la belle conduite de son mari à l'époque du procès de Louis XVI ».

OCCAM ou OCKHAM (GUILLAUME), religieux cordelier anglais, philosophe scholastique et chef de la secte des *nominaux*, né au village d'Ocam (comté de Surrey), vers la fin du 13e S., fut le dis-

ciple du célèbre Scot (*v.* ce nom), dont il devint par la suite l'un des plus violens adversaires. Il embrassa toutes les sciences cultivées de son temps, et se signala dans les disputes de l'école par la vivacité de son esprit. Banni de l'université d'Oxford pour y avoir excité des troubles parmi les élèves, il vint à Paris, y professa la théologie, et prit la défense du roi Philippe-le-Bel contre le pape Boniface VIII. Élu en 1322 provincial des cordeliers anglais, il assista en cette qualité à l'assemblée de son ordre, qui eut lieu à Pérouse, et prit part à la dissension qui s'éleva au sujet de l'article de la règle qui ne permet pas aux cordeliers d'avoir rien en propre. Il prétendait que cette mesure devait s'étendre à tous les membres de l'église chrétienne; mais le pape lui imposa silence. De retour en France, il se livra aux plus vives déclamations contre les vices des pontifes romains; excommunié en 1330, il se réfugia à la cour de l'emp. Louis de Bavière, qui l'accueillit bien, et par reconnaissance il écrivit en faveur de ce prince dans ses longues querelles avec le St-Siége. Occam m. dans le couvent de son ordre, à Munich, en 1347, dans un âge avancé. Il a composé un gr. nomb. d'écrits, presque entièrement oubliés aujourd'hui, mais qui lui valurent de son temps les titres de docteur invincible, vénérable, etc. Goldast (*v.* ce nom) a réuni dans le tom. II de la *Monarchia S. imperii romani*, ceux de ses ouvrages qui concernent les droits des empereurs d'Allemag.; et Brown en a recueilli quelques-uns du même genre dans l'*Appendice* du *Fasciculus rerum expetendarum*. On trouvera la liste de tous les ouvr. d'Occam dans la *biblioth. scriptor. ordin. minor.*, et dans les *scriptores ecclesiastici* de Cave. Quant à la secte des *nominaux* dont ce moine fut le chef, on peut consulter la Dissertat. de J. Thomasius de *Doctoribus scholasticis latinis*, Leipsig, 1676, et l'*Hist. critique de la philosophie*, par Brucker.

OCCHIALI (Kilig-Aly, appelé vulgairement), capitan-pacha ou grand-amiral othoman, né en Calabre dans le 16e S., fut pris dans sa jeunesse par les Turks, embrassa la religion musulmane, fit d'abord le métier de corsaire sous le célèbre Dragut (*v.* ce nom), s'éleva successivement aux plus hautes dignités dans la marine, eut un commandement à la célèbre bataille de Lépante en 1572, y donna de grandes preuves d'habileté et de valeur, ramena les débris de la flotte turque à Constantinople, et fut récompensé de sa belle conduite par la place de capitan pacha, que lui conféra le sulthan Sélim II. Il enleva aux Espagnols, en 1573, le fort de la Goulette, sur les côtes d'Afrique, rétablit par d'autres exploits la réputation de la marine othomane, et m. en 1577 (985 de l'hég.). Il avait fondé à Constantinople, dans le quartier de Tophana, une fort belle mosquée, où il fut enterré. La capitale de l'empire othoman lui doit encore un collége ou académie qu'il avait également établi près de la mosquée, dont nous venons de parler, pour recevoir 100 étudians.

OCCO (Adolphe), célèbre numismate allemand, né en 1524 à Augsbourg, se livra d'abord à la médecine, mais, ayant éprouvé des désagrémens dans cette carrière, par suite de son obstination à s'opposer à l'introduction du calendrier grégorien dans son école, l'étude des antiquités et de la numismatique l'occupa tout entier. Il m. en 1605 ou 1606. On a de lui : *Pharmocopœa augustana*, dont il a donné 5 édit., corrigées et augmentées; des traduct. latines d'un *fragment* de Platon et de l'opuscule de Gemiste Plethon, *de Quatuor Virtutibus*, 1552, in-8; un *Recueil d'anciennes inscriptions trouvées en Espagne*, 1592, 1596, in-fol.; *Numismata imperator. romanorum à Pompeio Magno ad Heraclium*, Anvers, 1579, in-4 (c'est le plus important et le plus connu des ouvr. de l'aut.), et il a eu plus. édit., dont la plus recherchée est celle donnée par Phil. Argelati, Milan, 1730, in-fol.); et plus. autres écrits, sur lesquels on peut consulter la notice détaillée que Brucker a insérée dans son *Historia vitæ Adolphorum Occonorum virorum clarissim. ad illustrandam rem litterariam et medicam sæculi XVI*, Leipsig, 1734, in-4. — Un autre Adolphe Occo, poète et médecin de Sigismond, né dans l'Ost-Frise en 1447, m. à Augsbourg en 1503, était cousin du père du précédent. Il l'adopta et le fit son héritier. V. sur ces deux Occo l'ouvrage de Brucker cité plus haut.

OCELLUS-LUCANUS, philosophe grec, né dans la Lucanie (aujourd'hui la Basilicate, province du roy. de Naples), dans le 5e S. avant l'ère vulgaire, paraît avoir suivi l'école de Pythagore, qui venait de s'établir à cette même époque en Italie. On a peu de détails sur sa vie. Il avait composé plus. ouvrages, dont un seul, écrit originairement en dialecte dorique, nous est parvenu, traduit en dialecte commun par quelque ancien grammairien. Cet ouvrage, qui a pour tit. *de la Nature de l'univers*, a été publ. pour la 1re fois, à Paris, chez Conrad Néobar, 1539, in-4. L'édit. la plus récente et la plus estimée est celle publiée par A.-Fréd.-Guil. Rudolph, Leipsig, 1801, in-8. Le traité *de la Nature de l'univers* a été trad. en franç. par le marq. d'Argens (Berlin, 1762, petit in-8), et par l'abbé Batteux (Paris, 1768, in-8). Stobée a conservé un fragment d'un aut. ouvr. d'Ocellus intit. *des Lois*.

OCHIN (Bernardin), moine apostat, né à Sienne en 1487, prit, quitta, reprit l'habit de St-François, et passa ensuite dans l'ordre des capucins, dont ses talens et sa conduite austère le firent nommer deux fois vicaire-général; mais, en 1542, il abandonna sa dignité pour se réfugier à Genève, où il embrassa la réforme et épousa une jeune fille qu'il avait enlevée. Il mena depuis une vie errante, fut chassé d'Angleterre, de Suisse et de Pologne, et mourut de la peste en Moravie en 1564. On a de lui : des *Sermons*, en italien, Sienne, 1543, 4 vol. in-8; deux *lettres*, en italien, où il donne les raisons de son départ d'Italie, Genève, 1543, in-8, trad. en franç., 1544; 100 *Apologues*, en italien, *contre les abus, les erreurs de la synagogue papale, de ses prêtres, moines*, etc., Genève, 1554, in-8; 30 *dialogues*, en italien, trad. en latin par Sébast. Castalion (*v.* ce nom), Bâle, 1563, 2 vol. in-12; un *Comment.* ou *Paraphrase* sur les *Épîtres aux Romains et aux Galates* de S. Paul (en italien); l'*Image de l'Antechrist* (en ital.), ouvr. très-rare, trad. en franç.; enfin plus. écrits sur des matières de controverse, où il y a beaucoup de déclamations contre l'église romaine.

OCHOSIAS, roi d'Israël, fils et successeur d'Achab, monta sur le trône en l'an 808 av. J.-C., et fut aussi irréligieux que son père. Se voyant en danger de mourir par suite d'une chute qu'il avait faite, il envoya consulter Beelzebuth, dieu des Philistins : mais le prophète Élie fit descendre le feu du ciel sur les envoyés de ce prince et lui annonça sa m., qui eut lieu en effet l'an 896 av. J.-C. — Ochosias, roi de Judée, dern. fils de Joram et d'Athalie, marcha, dit l'Ecriture-Sainte, dans les voies d'Achab, dont il descendait par sa mère. Il se joignit à Joram, roi d'Israël, pour faire la guerre à Hazaël, roi de Syrie, et fut tué par Jéhu (*v.* ce nom) en l'an 884 av. J.-C.

OCHS (Pierre), chancelier et grand-tribun du canton de Bâle, directeur de la république helvétique, puis conseiller d'état, né à Bâle en 1749, commença sa carrière par être docteur en droit, entra ensuite dans les affaires publiques, contribua à amener la fin de la guerre entre la France et l'Espagne, en juillet 1795, devint le principal instrument des desseins du directoire exécutif de France sur la Suisse, et fut, avec le colonel La Harpe (*v.* ce nom), l'instigateur de la révolution qui s'opéra dans ce pays en 1798. Cette même année, il fut

nommé membre du directoire hélvétique, et donna sa démission en 1799. Servant ensuite les vues de Bonaparte, il vint prendre part à la *consulta*, convoquée à Paris en 1802, ainsi qu'à la rédaction de la nouvelle constitution, qui tendait à fédéraliser la Suisse. Nommé conseiller d'état, Ochs vécut dans une espèce d'obscurité, s'occupant de travaux littéraires, et m. à Bâle en 1821. On a de lui : *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis*, Neufchâtel, 1781; *Hist. de la ville et du territoire de Bâle*, Bâle, 1786-1821, 5 vol. in-8 : ouvr. un peu prolixe, mais estimé (l'aut. y parle avec franchise de sa conduite à l'époque de la révolut. de la Suisse); une tragédie l'*Incas d'Otahis*, Bâle 1807; *Prométhée*, opéra en 3 actes, Paris, 1808; *l'Homme à l'heure*, comédie en 3 act. et en prose, ibid., 1808, in-8; ces trois pièces sont au-dessous du médiocre.

OCHUS. V. Artaxercès.

OCKAM. V. Occam.

OCKLEY (Simon), ecclésiastique et savant orientaliste anglais, né Exeter en 1678, fut professeur d'arabe en l'université de Cambridge, et contribua par ses leçons et par ses ouvrages à répandre dans sa patrie le goût des langues de l'Orient. Ecrivain et traducteur laborieux, il mourut cependant dans la misère en 1720. On a de lui : *Introductio ad Linguas orientales*, etc., 1706, in-8; *Hist. de l'état present des Juifs*, etc., trad. de l'ital. de Léon Modena, rabbin vénitien, suivie d'un *suppléin. concern. les Caraïtes et les Samaritains*, trad. du franç. de Rich. Simon, 1707, in-12; *le Perfectionnement de la raison humaine*, etc. trad. de l'arabe de Jaafar-ebn-Tophaïl, en anglais, et orné de fig., 1708-1711, in-8; *Précis sur la barbarie occidentale*, etc., etc., 1713, in-8, avec une carte et deux lettres du roi Muley-Ismaël, écrites en 1682; *Hist. de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte par les Sarasins*, Londres, 1708, in-8, 2e partie, 1718, in-8; réimpr. pour la 3e fois à Cambridge, 1757, 2 vol. in-8, trad. en allem. et en franç. (c'est le plus considérable des ouvr. de l'aut.); *Sentence d'Aly, gendre de Mahomet*, trad. sur un MS. arabe de la biblioth. bodléienne, Londres, 1717, in-8 de 34 pages; *Nouv. traduct. du 2e liv. apocryphe d'Esdras*, d'après la version arabe, 1712; des *Sermons*, et une *Lettre* sur la confusion des langues, adressée au doct. Wotton, et contenant des remarques curieuses sur les langues orientales.

OCONNOR (Turlogh). *V.* Connor.

OCTAI-KHAN. V. Oktaï.

OCTAVE. V. Auguste.

OCTAVIE, sœur de l'emper. Auguste, fut mariée d'abord à Marcellus, puis à Marc-Antoine qui, épris de Cléopâtre, se montra insensible à sa beauté et à ses vertus. Après avoir fait d'inutiles efforts pour prévenir la perte de son indigne époux, elle revint auprès d'Auguste, qui choisit pour gendre son fils Marcellus; mais la perte de ce prince, « l'amour et l'espérance » du peuple romain, la plongea dans une profonde mélancolie qui hâta la fin de ses jours, l'an de Rome 744, 11 ans av. J. C.

OCTAVIE, sœur de Britannicus, fut mariée à Néron, qui, parvenu au trône, la répudia pour épouser la courtisane Poppée (*v.* ce nom). Elle périt à l'âge de 20 ans par les artifices de sa cruelle rivale, l'an 62 de J. C. Ses malheurs ont fourni le sujet de l'une des tragédies qu'on a sous le nom de Sénèque (*v.* ce nom); et Alfiéri (*v.* ce nom) les a reproduits sur la scène tragique italienne.

OCTAVIEN, anti-pape sous le nom de Victor III, protégé par l'empereur Frédéric, fit déposer le pape légitime Alexandre III, et mourut haï et méprisé à Lucques en 1164.

ODASSI (Tipi degli), en lat. *Typhis Odaxius*, né à Padoue vers le milieu du 15e S., fut l'inventeur de la poésie macaronique, genre dans lequel il a été surpassé par le fameux Merlin Coccaie, ou plutôt Folengo (*v.* ce dernier nom). Il ne reste de lui qu'un poëme fort court, intit. : *Carmen macaronicum de quibusdam patavinis arte magicâ de lusis*, qui, malgré ses nombr. édit., est devenu de la plus grande rareté : il en existe deux exemplaires dans la bibliothèque royale de Parme. — Un autre Odazzi (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, m. dans la même ville en 1731, s'est placé par la peinture de la coupole du dôme de Velletri, au rang des artistes distingués.

ODDI (Sforza degli), poëte italien, conseiller de Ranuccio Farnèse, duc de Parme, et premier lecteur dans l'université de cette ville, né à Pérouse en 1540, m. à Parme en 1610, est auteur de trois coméd. : *l'Erofilomachia, ovvero il duello d'amore e d'amicizia*, Venise, 1572 et 1586; *la Prigione d'amore*, Florence, 1590 et 1592; *i Morti vivi*, Pérouse, 1576; Venise, 1597; Florence, 1608.

ODDI (Muzio), géomètre distingué, né à Urbin en 1569, embrassa la profession des armes, se distingua et obtint de l'avancement dans cette carrière; mais le duc d'Urbin ayant eu à se plaindre de son indiscrétion, le fit enfermer dans un des cachots du château de Pesaro, où il passa un an dans l'attente du supplice. Toutefois cette situation fâcheuse ne l'empêcha pas de composer divers traités de mathématiques, qui sont conservés dans la bibliothèque Vincenzi à Urbin. Remis en liberté après neuf ans de détention, il se rendit à Milan, y devint professeur de mathématiques, et dirigea ensuite les fortifications de la ville de Lucques; rappelé à Milan par le cardinal Trivulce, pour y exercer les fonctions de directeur de l'artillerie, il préféra la place d'ingénieur à Lorette, obtint plus tard la permission de revenir à Urbin, et m. dans cette ville en 1639. On a de lui, outre les manuscr. dont nous avons parlé : *degli Orologi solari nelle superficie piane*; Milan, 1614, in-4; un autre ouvrage sur le même sujet, Venise, 1638, in-4; *dello Squadro*, Milan, 1625, in-4; *della Fabbrica e dell'Uso del compasso polimetro*, ibid., 1633, in-4. — Matthieu Oddi, frère du précédent, a publié : *Precetti di architettura militare*, Milan, 1627, in-8.

ODDI (Jacob degli), cardinal, né à Pérouse vers la fin du 17e S., occupa d'abord plusieurs emplois honor. à la cour de Rome, fut nonce en Portugal, reçut la pourpre en 1743, obtint la légation de Ravenne et l'évêché de Viterbe, et m. dans cette dernière ville en 1770. On a de lui, en latin : des *Constitutions rendues en synode diocésain tenu dans l'église cathédrale de Viterbe*, Viterbe, 1763, in-4; et la Défense (*vindicatio*) de ce même synode, ibid., 1764, in-4.

ODDIS (Oddo de), médecin, né en 1478 à Padoue, m. en 1548 en cette ville, où il avait occupé avec distinction une des premières chaires de médecine, manifesta constamment dans ses leçons et dans sa pratique un tel attachement aux principes de Galien, qu'il fut surnommé l'*Ame de Galien*. Il a laissé plusieurs ouvrages, imprim. après sa mort : *in aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima Interpretatio*, Venise, 1572, in-8; Pavie, 1589, in-4; *in librum artis medicinalis Galeni exactissima et dilucidissima Expositio*, Brescia, 1607, in-4; Venise, 1608, in-4. — Oddis (Marc de), médecin, fils du précéd., né à Padoue en 1526, m. en cette ville en 1591, professa d'abord la logique et la philosophie, puis la médecine théorique, et enfin la médecine pratique. On a de lui : *de putredine germana ac nondùm explicata Aristotelis et Galeni sententia, adversùs Angelum Mercenarium et Thom. Erastum, apologia*, Venise, 1570, in-4; avec un *Traité de la peste* par son père, Pavie, 1585, in-4; *tationes in theriacam et mithridaticam antid.*, Venise, 1576, in-4.

ODEBERT (Pierre), magistrat, né en Bourgogne vers la fin du 16e S., fut président au parlement de Dijon, remplit cette charge

42 ans avec une grande intégrité, donna 80,000 l. pour élever de jeunes filles dans l'hôpital de Sainte-Anne de Dijon, et 30,000 pour établir, dans le collége des jésuites de la même ville, quatre professeurs de théologie. On connaît de lui un ouvr. intit. : *l'Académie des afflictions, où se trouvent les biens solides.*

ODENATH (Septimius), prince arabe, connu surtout pour avoir été l'époux de Zénobie, se présente avec de grands titres à une célébrité personnelle. Sa famille, l'une des plus considérables de l'opulente ville de Palmyre, était attachée à l'empire par d'anciens traités, et en recevait des subsides pour protéger la Syrie contre les incursions des autres Arabes ou des Persans. Il était lui-même phylarque, ou roi des tribus de Sarasins fixées dans les plaines désertes de la Palmyrène, et sénateur de la colonie romaine de Palmyre, quand l'Arabe Philippe se fit déclarer empereur, après le meurtre du jeune Gordien (244). Les abus du nouveau gouvernement causèrent une révolte générale en Syrie, l'an 248 ; un certain Jotapianus fut élu empereur, et, après sa défaite et sa mort, d'autres usurpateurs se maintinrent dans quelques parties de la même province, tandis que Palmyre, révoltée aussi, conservait son indépendance. Des monumens irrécusables nous attestent qu'en 251, Septimius Airaès était prince de cette ville, et que son fils Odenath était chef militaire des Palmyreniens. On voit bientôt après Odenath portant le titre de son père et jouant le rôle d'un souverain. Il fut d'abord l'allié de Sapor, roi de Perse, contre les Romains, et le seconda dans ses opérations en Syrie, vers l'an 256 : mais changeant ensuite avec la fortune, il le harcela dans sa retraite, et lui enleva une partie de son butin. Plus tard, lorsqu'il vit l'empereur Valérien au pouvoir du prince persan, il brigua l'alliance de ce dernier comme une faveur insigne, et n'obtint qu'un dédaigneux silence. Il jura de se venger, et se jeta dans le parti des Romains. Sapor, dont les nombreux bataillons inondaient la Syrie et la Cilicie, fut arrêté dans sa marche victorieuse par celui dont il avait rejeté les propositions d'amitié, perdit une bataille importante sur les bords de l'Euphrate, et, de défaite en défaite, recula jusque sous les murs de Ctésiphon, où il fut bientôt forcé de se renfermer et de soutenir un siége. Le roi de Palmyre (car c'était le nom qu'il prenait alors) tenta vainement de s'emparer de la capitale de l'empire persan. Appelé en Syrie par le désir d'embrasser le parti du lâche et faible empereur Gallien contre l'usurpateur Macrien, il y apprit que celui-ci avait succombé dans une bataille ; mais alors il marcha sur les autres ennemis que pouvait encore craindre l'empereur, et les écrasa. Il fut nommé, en récompense de ses services, général de tout l'Orient (263). Toutefois ce rang ne satisfit pas son ambition : il prit la pourpre, et força Gallien à lui donner le titre d'auguste, et à partager avec lui l'empire. De nouveaux succès contre les Persans, et ensuite contre les Scythes et les Goths, accrurent la gloire du roi de Palmyre en même temps qu'ils excitèrent la jalousie de Gallien, contre lequel il eût été sans doute obligé de lutter, s'il n'eût été assassiné lui-même à Emesse par son neveu, dont il est probable que Zénobie avait conduit les coups. On a de fortes raisons de croire que cette princesse fut coupable : nous n'en alléguerons qu'une seule, c'est qu'elle fit déclarer empereur un fils qu'elle avait eu d'un premier mari, de préférence aux enfans qu'elle avait d'Odenath.

ODERIC, appelé vulgairement en français de Portenau (du nom de son lieu de naiss. *Pordenone*) l'un des missionnaires franciscains et l'un des voyageurs célèbres du 14e S., naquit dans le Frioul vers 1286. Il parcourut l'Asie, les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Bornéo, etc., et revint en Europe, après seize ans d'absence, mourir dans le couvent de son ordre à Udine, en 1331, avec la réputation d'un saint, appuyée, suivant les historiens de sa vie, sur un grand nombre de miracles. Il avait écrit la *Relation* de ses voyages, dont il ne reste que des fragmens, imprimés pour la première fois, selon l'opinion commune, dans le tome 2 du *Recueil* de Ramusio, 1re édit. de 1563. Haym ou Aym (*v.* ce dernier nom) cite une traduction italienne sous ce titre : *Odorichus, de Rebus incognitis, tradotto in italiano da un' anonimo*, Pesaro, 1573, in-4. Ces fragmens se trouvent encore dans le *recueil* d'Hackluyt (*v.* ce nom), en lat. et en angl. ; et dans les *Acta sanctorum* des bollandistes, 14 janv., tome 1er. Venni, l'un des biographes d'Oderic, en a donné une édit. d'après le texte lat. d'un manusc. de 1401, dans son *Elogio istorico del beato Odorico*, Venise, 1761, in-4. Le P. Basile Asquini, barnabite, a publié aussi *la Vita e Viaggi del B. Odorico da Udine*, Udine, 1737, in-8.

ODERICO (Gaspar-Louis), savant numismate et antiquaire, né à Gênes en 1725, entra dans l'ordre des jésuites, professa quelque temps la théologie à Rome, s'y occupa de la recherche des monumens antiques, et mourut en 1803. On a de lui un certain nomb. d'ouv., dont les principaux sont : *Dissertationes et Adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, Rome, 1765, in-4 : *de argenteo Orgetorigis numo Conjectura*, ibid., 1767, in-4 ; *Numismata graeca non antè vulgata, cum notis*, etc., ibid., 1777, in-4 ; *de marmoreâ didascaliâ in urbe repertâ Epistolæ duæ*, ibid., 1777-84, in-4 ; *Lettere liguriche, ossia osservazioni critiche sullo stato geographico della Liguria*, etc., Bassano, 1792 : travail entrepris pour l'impératrice de Russie Catherine II ; Oderico a laissé plus. autres ouvr. MSs. On peut consulter, pour plus de détails, la *Biblioth. scriptor. societ. Jesu, supplem. primum*, du P. Caballero.

ODERIGI DA GUBBIO, peintre en miniature, contemporain de Giotto et du Dante, fut employé à Rome par Benoît XI, dans la biblioth. pontificale, à décorer et à embellir des ouvr. précieux. Le Dante l'a immortalisé par ces vers de son *Purgatoire* :

O, dissi lui, non se' tu, Oderigi,
L'onor d'Agobbio, e l' onor di quell' arte, etc.

ODESCALCHI. V. Innocent XI.

ODET (Philippe), médecin, né à Nanci vers le milieu du 16e S., a laissé : *de tuendâ Valetudine libri sex*, Nanci, 1604, in-12 ; ouvr. dédié au duc Charles III, et qui valut à son auteur des lettres de noblesse en 1605.

ODIER (Louis), médecin correspond. de l'Institut, etc. né à Genève en 1748, prit ses degrés à l'université d'Edimbourg, publia en 1798 la trad. de l'ouvr. de Jenner, et fut le prem. qui signala en France la découverte de la vaccine. Citoyen aussi éclairé qu'écrivain laborieux il fut pendant 30 ans membre du consistoire de Genève et m. en 1817. On a de lui plus. ouvrages dont on trouve la liste complète dans la *Notice de la vie et des écrits de Louis Odier*, publ. à Genève, chez Paschoud, en 1818. Les principaux sont : la trad. franç. de l'ouvrage de Jenner *sur la Vaccine*, insérée dans le 9e vol. de la *Biblioth. britannique*, Genève, 1798 ; *Manuel de médec. pratique*, Genève, 1803, 1811 ; trad. en ital. Odier rédigea pendant long-temps la partie de la médecine dans la *Biblioth. britann.*

ODIER (Pierre-Agathange), sous-intend. militaire, m. à Paris en 1825, avait d'abord servi dans les armées, puis y avait été employé en qualité de commissaire des guerres et d'inspecteur aux revues, pend. les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. En 1815, il fut élu membre de la chambre des représentans. Nommé plus tard professeur d'administration militaire à l'école royale d'état-major, il a publ. le recueil de ses leçons sous

le titre de : *Cours d'étude sur l'administration militaire*, Paris, 1824-5, 7 vol. in-8. Cet ouvrage, très-estimé, est analysé dans la *Revue encyclopédique*, t. 27, p. 351-63.

ODIERNA (J.-B.). V. HODIERNA.

ODIEUVRE (MICHEL), peintre et marchand de tableaux et de grav., né en Normandie vers 1690, est surtout connu par la magnifique collection de 600 personn. célèbres dont il a enrichi les 6 vol. de *l'Europe illustre* de Dreux du Radier, et qu'il fit graver à ses frais. Il m. à Rouen en 1756.

ODILON (ST), 5e abbé de Cluny, né en Auvergne, l'an 962, fut en relation avec l'empereur St Henri, l'impératrice Ste Adélaïde, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri Ier; le roi de Bourgogne Rodolphe; les rois de Navarre Sanche et Garcias; le roi de Pologne Casimir, qui avaient tous pour lui une grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon, et m. à Savigny, en Bourbonnais, en 1048. On a de lui, dans la *Bibliotheca cluniacensis*, quelques *vies de saints*, des *sermons* des *lettres* et des *poèmes*. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Odilon*, moine de St-Médard de Soissons, qui vivait à peu près dans le même temps, et dont on a un traité *sur les translations des reliques des saints*, inséré dans les *Acta benedictinor.*, de Mabillon.

ODIN est le nom de la principale divinité des anciens Scandinaves, et généralement de tous les peuples du Nord. On conçoit que le dieu le plus respecté de ces hommes féroces ne pouvait être que le dieu de la guerre et du carnage. Aussi le terrible Odin présidait-il aux combats, et n'offrait-il d'autre récomp. dans l'autre vie aux élus, c'est-à-dire à ceux qui périssaient les armes à la main, que la perspective de massacres continuels. Les sacrifices humains n'étaient pas égargués pour apaiser sa colère ou gagner sa bienveillance. Il paraît bien démontré qu'il exista quelq. guerrier redoutable sous le nom d'Odin; mais les uns ont dit que ce fut un homme qui parut dans le Nord, environ 70 ans av. J.-C., et qui mérita par ses exploits d'être mis au rang des dieux; d'autres ont prétendu (*v.* Mallet, *Introduction à l'Histoire de Danemarck*), que la divinité existait avant le guerrier, et que celui-ci reçut ou prit ce nom formidable, après avoir conquis la Suède et ravagé tout l'occident de l'Europe. Les uns et les autres s'accordent à le faire mourir d'une manière digne de sa vie belliqueuse. Lorsqu'il se sentit près du tombeau, il ne voulut pas laisser trancher le fil de ses jours par la maladie, et, après avoir convoqué ses principaux compagnons d'armes, se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle. On lui attribue la création de la poésie erse et des caractères runiques, et un poème moral intitulé *Havinal*, c'est-à-dire *Discours sublime*.

ODOACRE, roi d'Italie après la chute de l'empire romain (de 476 à 493), était fils d'Éderon, ministre d'Attila; ayant perdu son père vers l'an 465, il mena d'abord une vie errante dans la Norique, rassembla quelq. compagnons d'armes, jadis dévoués à son père, se les attacha par le pillage, passa avec eux en Italie, et s'engagea dans les gardes impériales, où il occupa bientôt un rang élevé. Ces gardes, de même que toute l'armée romaine, ne se composaient que de barbares et d'étrangers. Odoacre se mit à leur tête dans une insurrection contre l'empereur Augustule (*v.* ce nom), et promit de leur abandonner le tiers des terres de l'Italie. Après la prise de Pavie, où Oreste (*v.* ce nom), père d'Augustule, fut mis à mort, Odoacre ayant relégué le simulacre d'empereur dans la Campanie se fit proclamer roi par son armée, supprima la dignité impériale en Orient, et gouverna l'Italie avec le titre de patrice que lui conféra l'empereur d'Orient. Il montra des talens et des vertus dignes du rang où il avait su s'élever, respecta les lois, les mœurs, les usages, rétablit le consulat dans l'Occident, laissa aux magistrats de Rome le soin de recueillir les impôts, fit respecter les frontières de l'Italie par les conquérans de la Gaule et les peuples de la Germanie, vainquit les Rugiens, peuple de la Norique, et soumit la Dalmatie. Il régna ainsi glorieusement depuis 12 ans, lorsq. Théodoric, roi des Ostrogoths, cherchant à former un établissement, menaça d'envahir l'Italie. Odoacre s'avança jusque sur les bords de l'Isonce, près des ruines d'Aquilée, pour défendre ses états; mais il fut défait le 28 août 489. Avant formé une nouvelle armée il entreprit de défendre le passage de l'Adige, fut battu de nouv. à Vérone, voulut se réfugier à Rome, qui lui ferma ses portes, revint sur Ravenne, et s'y prépara pour soutenir un siége. Il réussit d'abord à se rendre maître de la campagne, en battant l'avant-garde de Théodoric, mais les Visigoths ayant amené du secours à ce dern., Odoacre fut vaincu dans une 3e bataille qui eut lieu sur les bords de l'Adda en 490. Rentré dans Ravenne, il s'y défendit long-temps avec la plus grande valeur, jusqu'à ce que le manque de vivres le contraignit à capituler, le 27 février 493. Théodoric, après lui avoir d'abord accordé des condit. honorables, le fit massacrer dans un banquet. C'est sans aucun fondement que plus. histor. modernes ont représenté Odoacre comme roi des Hérules, peuple barbare, à la tête duquel ils lui font faire, sans plus de raison, la conquête de l'Italie.

ODOLANT-DESNOS (PIERRE-JOSEPH), historien et compilat. laborieux, né en 1722 à Alençon, professa quelque temps la médecine, et se livra ensuite à l'étude de l'hist., surtout à celle de sa ville natale, où il m. en 1801. On a de lui : *Mém. historiques sur la ville d'Alençon*, etc., Alençon, 1787, 2 vol. in-8; *Dissertat. sur Serlon, évêq. de Seez et Raoul, mort archevêq. de Cantorbery*, Rome (Alençon), 1785, in-8; *Dissertat. sur les bénéfices de Robert IV, comte d'Alençon*; un grand nombre d'articles curieux, fournis au *Dictionn. du Maine*, au *Dictionn. de la noblesse*, au *Dictionn. des hommes illustres*, au *Dictionn. géograph. des Gaules et de la France*, par Expilly, à l'édition de la *Biblioth. historiq. de France*, donnée par Fontette, à l'*Art de vérifier les dates*, de D. Clément, et à plus. autres rec. Il a laissé une cent. de vol. in-4. MSs., de *recherc.* et de *docum. historiq.* M. Louis Dubois a publ. en 1810, à Alençon, une *Notice biograph. et littéraire* sur Odolant-Desnos, in-8. — Latuin-Louis-Gaspar ODOLANT-DESNOS, fils du précéd., né à Alençon en 1768, m. en 1807, fut membre du conseil législ. des Cinq-Cents, sous le gouvern. directorial. On a de lui une broch. intit. *Redites sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre, par rapport à leurs auteurs*, 1808, in-8.

ODON (ST), né en Angleterre vers la fin du 8e s., de parens danois d'origine, fut employé par les rois Alfred et Édouard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain du roi Athelstan, puis évêque de Wilton, archevêque de Cantorbery, et m. en 961. Ce saint que, de son vivant, on appelait *le Bon*, est célèbre dans les martyrologes d'Angl., où son nom se trouve placé à l'époque du 4 juillet. — Un autre ST ODON, 2e abbé de Cluny, né en 879, m. en 942, a laissé plusieurs ouvr. MSs. qui ont été publ. dans la *Biblioth. Clun.* de D. Marrier, Paris, 1614, in-fol.; on y trouve aussi la vie de ce saint.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, et frère utérin de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, fut nommé, en 1049, à l'âge de 14 ans, par l'influence de son frère et malgré l'autorité des canons, évêque de Bayeux. Lorsque Guillaume partit pour la conquête de l'Angleterre en 1066, Odon fit équiper à ses frais cent navires, et voulut partager les périls de cette grande entreprise. Chargé de

y, conquis en l'absence du conqué-
à des prodigalités inouies, chargea
ts excessifs, le força de se révolter,
ère le conseil de dépouiller les An-
ires, qui furent partagées aux Nor-
pour sa part 253 fiefs dans divers
le château de Douvres et le comté
ssédait déjà. Il conçut alors l'idée
pape, et dans ce but il leva au-
de nouvelles concessions qui ouvri-
ux au ciel. L'indigne prélat fut con-
où il resta en prison jusqu'à la m.
Mais il reparut alors pour semer la
s princes ses neveux, tenta d'arra-
Guillaume-le-Roux, en faveur de
, et ne réussit qu'à perdre tous ses
erre, et à être renvoyé honteusem.
Devenu premier ministre du duc
qua de bouleverser ses états, partit
Terre-Sainte en 1096, et m. l'année
, déchiré de remords et chargé de
cration par les peuples dont il avait
ermnes. — ODON ou ODOARD, évê-
, né à Orléans, m. en 1113, a donné
du canon de la Messe, Paris, 1640,
ces *traités* impr. dans la *Biblioth.*

DESDE DEUIL (*Odo de Diogilo*),
un village de la vallée de Montmo-
quel dans le 12e S. fut chapelain et
ais-le-Jeune qu'il accompagna en
accéda à son retour au célèbre Suger
rtem. de l'Abbaye de St-Denis, où
2. On a de lui un opuscule intitulé :
Il Francorum regis, profectione in
nno 1146-48, opus septem libellis
bl. par le P. Pierre-Fr. Chifflet (*v.* ce
MS. de Clairvaux, dans le recueil
nus illustre, Dijon, 1660, in-4. Les
st. litter. de la France en ont donné
passages les plus intéressans. Cet
des détails assez curieux pour l'hist.
croisade.

ODONUS (CÉSAR), méd. et philos.,
rdin des plantes de Bologne au 16e S.,
ans l'Abruzze, est auteur d'un ouvr.
euphrastis parva de plantis Sententiæ,
n serium ad propria capita nominaque
literarum ordinem disposita, Bologne,
et d'un traité de *Urinis*, qu'on trouve
nia urinæ de Henri Martinius, Franc-
n-12.

(GODIN DES). V. GODIN.

moine de l'abbaye de St-Pierre-le-
dans le 11e S., composa, vers 1045,
le *Chronica rerum in orbe gestarum*,
qui commence à l'an 875 et finit à l'an
trouve dans la collection des aut. de
France de Duchesne. Pithou en rap-
m. dans ses *Annales de France*.

Achéen, ayant remporté le prix de
jeux olympiques dans la 7e olympiade
.), ses compatriotes lui érigèrent une
elle les vainqueurs, dans ces mêmes
ient leur couronne.

MPADE (JEAN), célèbre théolog. ré-
1482 à Weinsberg, en Franconie, s'ap-
airem. *Hausschein*, nom qui signifie
lumière domestique, mais qu'il chan-
l'usage des érudits de son temps, en
ampade, qui a la même significat. en
destiné par ses parens au commerce,
sprudence, mais préférant la théologie,
grec et l'hébr. à Stuttgard, se livra en-
dication, vint à Bâle, où il se lia étroi-
Erasme, puis se retira dans le couvent
ster, près d'Augsbourg, et y prononça
goût qu'il avait pris pour les nouvelles
opinions religieuses ne lui permit pas de rester long-temps dans cette retraite. Il en sortit pour se rendre dans un château d'Alsace, où il séjourna deux ans et trad. en latin quelq. ouv. de St Jean Chrysostôme. En 1522, il retourna à Bâle, et obtint une chaire de théologie, puis une cure. C'est alors qu'attaquant ouvertem. dans ses sermons le culte et les dogmes de la foi catholiq., il contribua beaucoup aux progrès de la réforme religieuse. Jetant tout-à-fait le masque il se maria, à l'exemple des autres chefs des différentes sectes qui divisaient l'Église à cette époque. Il entra dans la gr. querelle entre Luther et Carlostad, et pub. en 1525, son traité *de vero Intellectu verborum* HOC EST CORPUS MEUM, où il se déclare pour Zuingle (*v.* ce nom) contre Luther. Les deux partis, après s'être dit beaucoup d'injures, finirent par faire une profession commune à Marbourg, sans proscrire ni changer leurs sentim. respectifs. OEcolampade était devenu le prévôt ou lieutenant de Zuingle, comme Melanchton l'était de Luther. Il employa le reste de sa vie à prêcher, à enseigner la nouvelle doctrine, à écrire et à disputer, assista aux conférences de Bade, en 1526, deux ans après à celles de Berne, à celles de Bâle en 1529, et m. en 1531. On a de lui, outre le traité mentionné plus haut, des *commentaires* sur plus. livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; des traduct. latines de quelq. ouv. de St Jean-Chrysostôme; des *lettres* pub. avec des notes historiq. par Ch. Buttinghausen, 1777, in-8. Sa *vie*, écrite en latin par Wolfgang Capiton, a été insérée dans les *Vitæ viror. eruditor.* de Fichard et dans l'*Athenæ rauricæ*. Elle a été aussi pub. en franç., Lyon, 1562, in-12; et en allemand, par Hess, Zurich, 1793, in-8.

OECUMENIUS, écrivain grec du 10e S., a laissé des *commentaires* sur les Actes des Apôtres, sur l'Epître de St Jacques, etc.; et quelq. autres *opuscules*, recueillis avec ceux d'Arétas, évêque de Césarée, par Fréd. Morel, Paris, 1630, 2 v. in-f., grec et latin.

OEDER (GEORGE-LOUIS), médecin-botaniste, né à Anspach en 1728, m. à Oldenbourg en 1791, étudia sous le célèbre Haller à Gottingue, fit plus. voyages en Danemarck et en Norwége, pour connaître les plantes de ces contrées, et composa un gr. nombre d'ouv. (en latin et en danois), dont les principaux sont : *Notice sur la publication de la flore de Dalemarck* (en danois), Copenhag., 1761, in-fol.; *Index plantarum in systemate Linnæi*, ib., 1761, in-8; *Icones plantarum quæ in regnis Daniæ et Norwegiæ....., sponte nascuntur*, etc., ibid., 1762-1814, 9 vol. in-fol., avec fig.; *Elementa botanica*, ib., 1762-64, 2 vol. in-8; *Nomenclator botanicus*, ib., 1769, in-8; *Enumeratio plantarum Floræ danicæ*, ib., 1770, in-8; *OEdertana*, Sleswig et Leipsig, 1792, in-8 (c'est un recueil de div. opusc., les uns inédits, les autres déjà imp.). Linné a nommé *oedera* un genre de plantes vivaces du cap de Bonne-Espérance, de l'ordre de flosculeuses ou de la fam. des corymbifères. — OEDER (George-Louis), père du précéd., né dans le comté d'Anspach, fut docteur en théologie et surintendant à Feuchtwangen, où il m. en 1760. On a de lui un gr. nombre de *dissertat.* sur des sujets de controverse, en lat., des *sermons* et des *opuscules* sur la théologie, en allem. Il prenait quelquefois dans ses écrits le nom de *Sincerus Pistophilus*. Il a donné une édit. du *Catechesis racoviensis, seu liber socinianorum primarius*, etc., Nuremberg, 1738, gr. in-8 : ce liv., impr. pour la prem. fois en 1609, était devenu très-rare.

OEDIPE (myth.), roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste, fut voué à la mort dès sa naissance par son père à qui l'oracle avait prédit que ce même fils le tuerait. Pour prévenir ce crime Laïus remit l'enfant, pour le faire périr, à l'un de ses serviteurs; mais celui-ci se borna à attacher l'enfant par les

pieds à un arbre. Un berger l'ayant trouvé dans cet état, le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui le fit élever comme son fils. OEdipe devenu grand et menacé par l'oracle du malheur déjà prédit à Laïus, crut que cette prédiction s'appliquait à son père adoptif, et quitta Corinthe pour en éviter l'accomplissement. Ayant rencontré le véritable auteur de ses jours dans un chemin de la Phocide, il prit querelle avec lui, le tua, poursuivit sa route, délivra la ville de Thèbes du monstre appelé Sphinx (*v.* ce nom), et reçut, en récompense du service qu'il venait de rendre, la main de Jocaste, sa propre mère. Les dieux irrités de ce nouveau crime, frappèrent les Thébains d'une peste qui ne cessa que lorsque le berger qui avait sauvé OEdipe le reconnut et découvrit sa naissance. Le fils de Laïus se creva les yeux de désespoir, et s'exila à jamais de Thèbes. Les affreux détails de cette fable, dont il nous paraît impossible de deviner le but moral, ont fourni des sujets de tragéd. à plus. poètes anc. et modernes, notamm. celles int. : *Etéocle*, *Jocaste* et *Polynice*.

OEFELS (ANDRÉ-FELIX D'), en latin *Evelius*, histor. allem., né à Munich en 1706, fit ses études à Ingolstadt et à Louvain, et pub., dès l'âge de 16 ans, en latin, des Remarques critiques sur l'histoire de Bavière, et un Essai sur les savans qu'a produits cette contrée. Après avoir achevé ses cours, il visita la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, fut chargé, de retour à Munich, de l'éducat. des jeunes princes Maximilien et Clément, obtint en 1746 la place de conservat. en chef de la biblioth. électorale, devint membre de l'acad. des sciences de Munich en 1759, et m. dans cette même ville en 1780. C'est lui qui a pub. le rec. intit. : *Rerum boicarum Scriptores nusquàm antehàc editi*, etc., Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol. Il a laissé en MS. une suite de cet ouv. ; d'autres collect. sur l'hist. de Bavière ; un *Niceroniana*, un *Drexeliana*, un *Perutingerina*, un *Œfeliana*, etc. On peut consulter pour plus de détails, l'*Eloge* de ce savant par Vacchieri, en allem., Munich, 1781, in-4, et l'*Historische Litteratur* de Meusel, tom. 2.

OELHAF (JOACHIM), médecin, né à Dantzig en 1570, fit ses études à Montpellier, y reçut le bonnet de docteur, professa ensuite l'anatomie dans sa patrie, et y m. en 1630. On a de lui : *Disputatio de fœtu humano*, 1607, in-4 ; *de Usu ventriculorum cerebri*, 1616, in-4 ; *de Seminario pestilenti intra corpus vivum latitante*, Francfort, 1638, in-4 ; *an Ventriculi actio primaria sit chylosis*, ib., 1630, in-4 ; *de Renum officio in re medicâ et venereâ*, Hanau, 1670, in-8. — OELHAF (Nicolas-Jérôme), théolog., né à Nuremberg dans le 17e S., m. en 1675, pasteur à Lausen, a laissé quelq. écrits (sur le *droit naturel*, la *prédestination* et *l'état des âmes après la mort*), dont on trouvera les tit. dans les biogr. allem.—Un autre OELHAF (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, m. à Altdorf en 1666, chancelier de l'univers. de cette même ville, a laissé plus. écrits, dont on trouvera égalem. les titres dans les biogr. allemands.

OELRICHS (GÉRARD), savant jurisconsulte allemand, né à Brême en 1727, fut conseiller et résident de l'emper. à Francfort, et abandonna ensuite la carrière diplomatiq. pour accepter l'emploi de syndic de sa ville natale, où il m. en 1789. On connaît de lui : *Glossarium ad statuta bremensia antiqua*, Francfort, 1767, in-8 ; une *Collection* (en allem.) *des lois anciennes et modernes de la ville de Bréme*, Brême, 1771, in-4 ; *les lois de la ville de Riga*, avec un glossaire pour l'explication des mots anciens, ibid., 1773, 1780, in-4 ; *Thesaurus dissertation. juridicarum selectiss. in academ. belgicis habitarum*, ibid., 1768-70, 5 t. en 2 vol. in-4 ; *nov. Thesaurus dissertationum*, ibid., 1771-1779, 4 tom. en 2 vol. in-4. On peut consulter pour plus de détails les *Nouvelles biograph.* (en allem.) par Weidlich, tom. 2.—Jean OELRICHS, parent du précéd., profess. de théolog. et recteur du gymnase de Brême, sa ville natale, m. en 1801, âgé de 77 ans, a laissé plus. compilat. utiles, parmi lesquelles nous citerons : *German. litter. Opuscula philologica*, *historica*, *theologica*, etc., Brême, 1772-74, 2 vol. in-12 ; *Belgii litterati Opuscula hist., philolog., thelog.*, ibid., 1774-75, 2 vol. in-8 ; *Daniæ et Sueciæ litter. Opuscula*, etc., ib., 1774-76, 2 vol. in-8 ; *Chrestomathie anglo-saxonne*, avec une version en allem., ib., 1798, in-4, de 51 p., avec une planche.—Jean-George-Arnold OELRICHS, né dans le Hanovre, m. en 1791, à l'âge de 24 ans, fut l'ami des savans Heyne et Heeren (*v.* ces noms), et pub. en 1787 et 1788 deux *dissertations* sur la philosophie de Platon et celle des PP. de l'Eglise. Après sa m. on imp. un autre ouv. de lui, intit : *Commentarii de scriptoribus eccles. lat. priorum sæculorum*, etc., Leipsig, 1791, in-8.

OELRICHS (JEAN-CHARLES-CONRAD), histor. et bibliogr., né à Berlin en 1722, acquit des connaissances très-étendues, se vit d'abord obligé de travailler pour les avocats les plus accrédités, entreprit ensuite, avec un de ses amis, en 1747, un journal littéraire (*Biblioth. berlinoise*, 1747-50, 4 vol. in-8), qui eut du succès, devint ensuite professeur d'hist. et de droit civil à l'acad. de Stettin, fut nommé en 1784 conseiller de légation et résident du duc de Deux-Ponts à la cour de Prusse, fut honoré de la confiance de différens autres princes étangers, et m. à Berlin en 1798. On a de lui un grand nombre d'ouv. littér. et scientific., dont on trouvera le catalogue complet dans le *Nouveau Berlin littéraire*, tom. 2, pag. 70-92 et 306, et dont les principaux sont : *Commentationes historico-litterariæ quarum prior.*, etc., etc., Berlin, 1751-52, 2 vol. in-8 ; *Essai d'hist. de la Biblioth. royale de Berlin* (en allem.), ibid., 1752, in-8 ; *Dissertatio de bibliothecarum ac librorum fatis inprimis libris comestis*, imp. à la tête du *catalogue* de la biblioth. de J. de Pérard, ibid., 1756, in-8 ; *Mélange d'hist. et de littérat.* (en allem.), ibid., 1760, in-8 ; *Supplément à l'hist. de Brandebourg* (en allem.), ibid., 1761, in-8 ; *Mélanges histor. et diplom.*, pour l'hist. littér., en particul. du duché de Poméranie, ib., 1767, in-4 ; 2e édit., ib., 1790, 2 vol. in-4 ; *Specimen reliquiarum linguæ slavonicæ in nominibus quibusdam regionum et locorum in Brandeburg. et Pomeran.*, ibid., 1794, in-4. J.-C.-C. OElrichs a laissé en outre un gr. nombre de MSs., dont il a pub. lui-même le catal. raisonné avec son portrait gravé.

OELSCHLÆGER. V. OLÉARIUS.

OENOMAUS, philosophe cynique, né à Gadara en Syrie, vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Parmi les écrits qu'il composa et qui se sont perdus, on cite un *Traité de la philosophie d'Homère*, et un livre des *Prestiges dévoilés*. Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, liv. 5 et 6, donne un extrait de ce dernier ouvrage d'Œnomaüs, qui est une *Diatribe* contre les oracles du paganisme.

OENOPIDAS ou OENOPIDÈS, philosophe pythagoricien, né à Chio, vivait dans le 5e S. avant J.-C. Il avait de grandes connaissances dans les sciences naturelles, dans les mathématiques et l'astronomie. On croit qu'il imagina quelques-uns des problèmes contenus dans les *Eléments* d'Euclide. Il partagea en physique les erreurs de ses contemporains ; mais il établit un cycle au bout duquel les révolutions solaires et lunaires doivent être d'accord, et fit graver sur une table d'airain la série de ses calculs astronomiques, appliqués à une période de 59 ans. C'était là, selon lui, la grande *année*, par laquelle les anciens entendaient le tour de deux ou plusieurs astres au même point du ciel ; et il consacra cette table dans l'enceinte des jeux olympiques pour servir aux usages publics.

OERN (NICOLAS), voyageur lapon, né dans le

lut amené jeune de son pays à Stockholm ordres du roi de Suède Charles XI, qui lui ier d'abord quelque instruction dans cette l'envoya ensuite à l'université de Wittem- rdonné prêtre à son retour dans la capitale uède, il alla prêcher la foi à ses compa- mais, dégoûté bientôt de cette mission, il de voyager, traversa la Suède et la mer , s'arrêta quelque temps en Allemagne, it le titre de prince de Laponie, puis vint ice, où il fut présenté à Louis XIV en tant retourné ensuite en Allemagne, il en é parce qu'on découvrit qu'il avait pris ité qui ne lui appartenait pas. Il passa alors e, où ses débauches et sa mauvaise con- firent enfermer, en 1715, dans les prisons m. L'époque de sa mort est restée ignorée. lui, en allemand, les deux ouvrages sui- *Description de la Laponie*, 1707, in-12; *du fameux voyageur et prince lapon Ni- rn, écrites pendant ses voyages à ses com-* , 1708, in-4. On peut consulter, sur ce personnage, la *Biblioth. hist. de Suède*, *ot*, et un écrit de Hallebeck, int. *Dissert. e Nic. OErn, se principem Laponiæ pro- ind*, 1808, in-4, de 10 pages.

HIELM ou ORNSJOELMS (CLAUDE), ap- i *Arrhenius*, historien suédois, né en yages dans les pays étrangers après avoir ses études, fut nommé, à son retour à im, professeur d'histoire, puis secrétaire historiographe et assesseur du collége des és, dirigea ses recherches sur l'histoire ec- que de la Suède, et m. en 1695. On a de *Anscharii Vita genuina*, etc., Stockholm, -4; *Suecorum Gothorumque histor. eccle- sib. IV*, ibid., 1689, in-4; *Vita herois La Gardie*, Leipsig, 1690, in-4; *Bulla- nanum, h. e. Compages epistolarum quas culis pontifices romani ad reges Sueciæ, pserunt*, Stockholm, sans date; *Historia ancta*, Upsal, 1683; plusieurs *dissertat.* ujets historiques et autres. Le professeur il a publié en latin l'*éloge* d'OErnhielm, 1696, in-4.

NSCHOELD (PIERRE-ABRAHAM, baron d'), uède dans les premières années du 18e S., té une place parmi les hommes distingués pays pour y avoir introduit une branche strie très-importante. Gouverneur pendant des districts du Norrland, contrée de Suède, utre la Norwége et le golfe de Botnie, il na- dans ces provinces la culture du lin, éleva iques de toile, et procura ainsi à la Suède nomie d'importation de plusieurs millions Le baron d'OErnschoeld obtint ensuite le ement de Sudermanie, et m. vers 1770 à g, capitale de cette province.

IEL. V. ORTELI.

ER (ADAM-FRÉDÉRIC), peintre, mouleur et , né à Presbourg en 1717, fut l'ami et le u célèbre Winckelmann (*v.* ce nom) dans miers essais. Il enrichit plusieurs édifices et particuliers de ses compositions à la fres- à l'huile, composa des tableaux estimés esquels on cite la *Pythonisse d'Endor*, et de l'électeur, qui lui mérita les éloges de Cet artiste m. à Leipsig en 1799. — Son éric-Louis OESER, m. à 40 ans en 1792, a elques paysages agréables.

NGER (FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE), sav. phi- né en 1702 dans le duché de Wurtem- t d'abord lecteur en théologie à l'univer- lle, se démit ensuite de cet emploi pour en Hollande, où il se lia avec les théolog. distingués de l'église réformée. De retour Wurtemberg, il fut nommé pasteur à , et devint le chef des *piétistes* dans cette partie de l'Allemagne. Admirateur de Swedenborg (*v.* ce nom), il traduisit ses œuvres en allem., Leipsig, 1765, 2 vol. in-8). Après avoir rempli les fonctions du pastorat dans plusieurs autres villes, et de surintendant des églises, des arrondissemens, de Weimberg et de Herrenberg, il fut élevé à la dignité de prélat à Murhard, et m. dans cette ville en 1782. On a de lui beaucoup d'ouvrages, la plupart écrits en allemand et peu connus, si ce n'est de ses sectateurs. Les principaux sont : *le droit Jugement de Dieu dans la traduct.*, *l'analyse*, etc., *du le Livre de Job*, Eslingen, 1748, in-8; *la Vérité du sens commun dans l'explication des proverbes et de l'Ecclésiaste de Salomon*, Stuttgard, 1751, in-8; *l'Age d'or* ou *Recueil de considérations importantes*, Tubingen, 1761, 2e part., in-8; *la Philosophie des anciens reparaissant dans l'âge*, etc., ibid., 1762, in-8; la *Philosophie terrestre* de Swedenborg, de Malebranche, de Newton, de Cluver, etc., *comparée avec la Philosophie céleste d'Ezéchiel*, ibid., 1765, in-8; *Dictionnaire biblique et emblématique*, Heilbron, 1776, in-8. On peut consulter, pour plus de détails, le *Dictionn. des sav. wurtembergeois*, de Mœser, et le *Dictionnaire historique* de Baur, t. 4.

OETTER (SAMUEL-GUILLAUME), histor. allem., né en 1720 dans le margraviat de Bareuth, entra dans le saint ministère, fut nommé co-recteur du gymnase d'Erlang, puis pasteur à Linden, d'où il passa en 1762 à Makterlebach, où il m. en 1792. Ses travaux historiques lui avaient valu le titre d'historiographe de Brandebourg, Anspach et Bareuth. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, année 1792, et dans le *Bareuth littéraire* de Fikenscher, t. 6. Nous nous bornerons à citer les suivans : *Essai d'une histoire des burgraves et des margraves de Brandebourg*, etc., Francfort, 1751-58, 2 vol. in-8, fig.; *Biblioth. histor.*, Nuremberg, 1752, in-8; *la Médecine en Allemagne, dans l'antiquité et au moyen âge, exposée par des faits historiques*, Nuremberg, 1777, in-8, avec un *supplément*, ibid., 1790, in-8. Le fils d'OEtter a publié une *notice* sur sa vie, Erlang, 1792, in-8.

OEUVRE (JACQUES de L'), prêtre du diocèse de Coutances, et successivement principal des colléges des Lombards, de Provins et d'Harcourt à Paris, n'est guère connu que pour avoir publié, sous le nom d'*Operarius*, l'édition de Plaute *ad usum Delphini*, ayant pour titre *Plauti Comediæ XX et Fragmenta*, etc., Paris, 1679, 2 vol. in-4.

OEXMELIN (ALEXANDRE-OLIVIER), voyageur et historien, était, à ce que l'on croit, Flamand d'origine. Conduit en 1566 à l'île de la Tortue, près de celle de St-Domingue, comme engagé de la compagnie des Indes, il y fut vendu 30 écus à un habitant. Après un service de trois ans il prit parti avec les flibustiers, et resta dans leurs troupes jusqu'en 1674. A cette époque, il profita de l'occasion d'un navire hollandais pour repasser en Europe. Il fit ensuite trois autres voyages en Amérique sur des bâtimens hollandais ou espagnols, et assista à la prise de Carthagène (Amérique méridionale) en 1697. Quelques passages de sa relation, dont nous allons parler, donnent lieu de présumer qu'il exerçait à bord la profession de chirurgien. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Ses MSs. étant tombés entre les mains d'un sieur de Frontignières, celui-ci les publia sous le titre d'*Histoire des Aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers, et des habitans de St-Domingue et de la Tortue*, etc., Paris, 1686, 2 vol. in-12; Trévoux, 1744, ibid., 1775, 4 vol. in-12, avec cartes et planches. Le t. 3 de cette dernière édition contient le *Voyage de Raveneau de Lussan à la mer du Sud*; et le t. 4,

l'*Histoire des Pirates anglais*. Le ton de vérité qui règne dans les écrits d'OExmelin les fait lire avec plaisir.

OFFA, roi de Mercie, le plus considérable des royaumes de l'heptarchie anglaise, succéda en 757 à Ethelbald, son oncle. A l'exemple de ses prédécesseurs, il fit la guerre aux autres rois de l'heptarchie, s'empara du royaume d'Estanglis, après en avoir fait assassiner le souverain Ethelbert, et se rendit ensuite à Rome en 794, pour y implorer son pardon du souverain pontife, qui le déclara absous à condition qu'il ferait des aumônes aux églises et aux monastères. Ce prince m. en 796 après un règne de 39 ans, et eut pour successeur son fils Egfrid, qui ne lui survécut que de quelques mois. Il avait fait recueillir toutes les lois qui régissaient ses états, et que l'on retrouve en grande partie dans le *Code anglo-saxon*, publié depuis par Alfred-le-Grand. La vie d'Offa, pleine de détails fabuleux, est imprimée dans l'*Appendix* de l'hist. de Matthieu-Pâris (*v.* ce nom). On y trouve quelques *lettres* de ce roi à Charlemagne, avec lequel il était lié.

OFFERRAUS (Léonard) professeur d'histoire et d'éloquence à l'académie de Lingen, puis à Groningue, né à Ham en Westphalie, en 1699, m. à Groningue en 1779, a laissé : *Compendium historiæ fœderati Belgii*, Groningue, 1763, in-8; *Compendium historiæ universalis*, in-8, qui a eu 3 édit. à Groningue, de 1750 à 1775.

O'FLAHERTY. V. Flaherty.

OFTERDINGEN (Henri d'), célèbre *minnesinger* ou troubadour allemand, vivait vers la fin du 12e S. à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche. On lui attribue la plus grande partie des fabliaux qui composent le recueil intitulé *Heldenbuch* (livre des héros), qui est pour l'Allemagne ce qu'est pour la France la *Chronique de Turpin*, ou le *Roman des douze pairs*. La prem. édit. de ce liv. est impr. à Haguenau, 1509, pet. in-fol. très-rare; celles de Francfort, 1545, 1560, 1590, sont recherchées des bibliomanes.

OG (Bible), roi de Basan (contrée de la Syrie, au-delà du Jourdain), attaqué dans ses états par les Israélites, qui venaient occuper la terre promise, fut vaincu et tué par Moïse, ainsi que ses enfans et tout son peuple, sans qu'il restât un seul individu.

OGÉE (Jean), ingénieur-géographe, né près de Laon en 1728, fit d'abord la guerre en Flandre dans la gendarmerie royale, et quitta ce corps à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, pour entrer dans les ponts-et-chaussées, d'abord comme ingénieur ordinaire à Nantes et à Rennes, puis comme ingénieur-géographe de cette province. Le travail excessif auquel il se livrait abrégea ses jours, et il m. à la suite d'une longue maladie en 1789. On a de lui : une *Carte du comté nantais*, 1768; *Carte géographique de la Bretagne*, 1771, en 4 feuilles, *Carte* de cette même province, réduite en une feuille; *Carte itinéraire*, idem; *Atlas itinéraire de la Bretagne*, Paris, 1769, in-4; *Dictionn. histor. et géogr. de la..... Bretagne*, Nantes, 1778, 1779 et 1780, 4 vol. in-4. C'est cet ouvr. qui coûta le plus de soins et de veilles à l'aut. Ogée avait annoncé un vol. de supplément qui n'a pas paru.

OGER, dit *le Danois*, appelé aussi *Otger* ou *Autcaire*, originaire d'Austrasie, est célèbre dans les romans de chevalerie comme un des plus braves paladins de Charlemagne et le compagnon des Roland et des Olivier. Las du métier des armes, il se retira, dit-on, avec Benoît, son ami, dans l'abbaye de Saint-Faron, à Meaux, où il m. dans de grands sentimens de piété vers la fin du 9e S. Duchesne a prétendu que l'Oger mort dans l'abbaye de St-Faron était un autre personnage que *le Danois*; mais Mabillon, dans ses *Vies des SS. de l'ordre de St-Benoît*, a établi que le tombeau qui se voyait encore dans cette même abbaye av. la révolution fut érigé au guerrier de la cour de Charlemagne.

OGERON DE LA BOUÈRE (Bertrand d'), fondateur de la colonie française de St-Domingue, né en Anjou vers 1615, était capitaine dans le régiment de la marine lorsqu'il se laissa entraîner, en 1656, par des aventuriers qui formaient une compagnie destinée à un établissem. sur le continent de l'Amérique méridionale. Arrivé à la Martinique, il vit qu'on l'avait trompé, et résolut de s'établir dans cette île; mais, n'ayant pu s'arranger avec Duparquet (*v.* ce nom), gouverneur et propriétaire, il accepta les propositions de quelq. boucaniers qui étaient venus de France avec lui, et les suivit à l'île de Saint-Domingue. Il fit naufrage en abordant à Léogane, perdit toutes ses marchandises et ses provisions, et se vit obligé de vivre avec les boucaniers, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. Il repassa ensuite en France, d'où il revint avec une nouvelle pacotille et de nouveaux moyens d'établissem. Après avoir commencé au port Margot une petite habitation, il se transporta au petit Goave et Leogane, où quelq. Français s'étaient établis depuis peu après en avoir chassé les Espagnols. Il accrut la population de ces deux postes, et voulut aussi fonder une habitation à la Jamaïque, chez les Anglais; mais il y perdit ses avances. Quelque temps après, la compagnie des Indes occidentales jeta les yeux sur lui pour lui confier l'administrat. de la nouvelle colonie française à St-Domingue, et le fit agréer par le ministère en 1665. Ses projets furent d'abord mal secondés par ce même ministère; mais l'île de la Tortue et la côte de St-Domingue n'en prirent pas moins une nouvelle face. Insensiblement toute la partie de la côte, entre le port Margot et le port de Paix, se trouva peuplée. Il voulait profiter de la guerre de 1673 entre la France et l'Espagne pour enlever à cette dernière puissance tout ce qui lui restait de St-Domingue; et il avait commencé l'exécution de ce dessein, en s'emparant de plus. ports occupés par les Espagnols, lorsque ses vues furent dérangées par l'érection d'une nouvelle compagnie des Indes qui remplaça l'ancienne. Ce changement fit repasser Ogeron en France pour y faire goûter ses plans par le gouvernement; mais, arrivé à Paris malade, il y m. vers la fin de 1676, sans avoir eu audience du roi et du ministère. La colonie de St-Domingue reçut un gr. accroissement sous l'administration de Poincy, son neveu et successr. d'Ogeron. (V. pour plus de détails l'*Hist. de l'île de St-Domingue* du P. Charlevoix.)

OGIER (Charles), litt. et poète lat. estimé, naquit en 1595 à Paris, étudia le droit, et fut secrétaire du comte d'Avaux, qu'il accompagna dans ses ambassades en Suède, en Danemarck et en Pologne. Il a laissé div. pièces de vers lat. adressées à des personnages contemporains distingués dans les lettres; et le journal de ses voyages dans le Nord sous le titre d'*Ephemerides, sive Iter danicum, suecicum, polonicum*, Paris, 1666, in-8.—Franç. Ogier, frère du précéd., embrassa l'état ecclés., se distingua dans la prédication, pub. plus. écrits en faveur des gens de lettres, attaqués par le père Garasse, remplaça son frère dans la confiance du comte d'Avaux au congrès de Munster, et m. vers 1670. On a de lui : *Jugement et Censure de la doctrine curieuse du P. Garasse*, Paris, 1623, in-8; *Apologie pour Balzac*, ib., 1627, in-8; un recueil de sermons sous le titre d'*Actions publiques*, ib., 1652-55, 2 vol. in-4; quelques *opuscules* peu remarquables, et des *vers franç.* insérés dans les recueils du temps. — Un autre abbé Ogier, m. 1821, prêtre du diocèse de Vienne (Dauph.), pub., outre deux écrits de piété trad. du *christ.* de M. d'Arvisenet, des *Conférences cours sur divers points de morale*, etc., 1821, 2 vol. in-12.

OGILBY, OGILVY ou OGLEBY (Jean)

ographe et imp., né à Edimbourg en 1600, commença par être maître de danse, devint ensuite directeur d'un théâtre à Dublin, fut ruiné par suite de la rébellion qui éclata en 1641, vint à Londres recommencer en partie ses études, qu'il avait fort négligées, et entreprit la traduction en vers anglais de *Virgile*, qu'il pub. en 1650, in-8 (réimpr. en 1654, in-fol.). Il apprit le grec à l'âge de 54 ans pour traduire les *œuvres* d'Homère, travail dans lequel il fut aidé par J. Shirley, un de ses amis. Il fit paraître l'*Iliade* en 1660, et l'*Odyssée* en 1665. Les trad. d'Ogilby eurent une grande réputation de son temps, même sous le rapport de la poésie. En 1661, il fut chargé de diriger la partie poétique des fêtes pour la solennité du couronnement de Charles II, et il publia la *relation* de cette cérémonie en 10 feuilles in-fol. (réimp. en 1692 avec des additions, et un gros vol. in-folio). La maison dont Ogilby avait fait l'acquisition à Londres ayant été brûlée dans l'incendie de 1666, il perdit toute sa fortune; mais, sans se laisser abattre par ce revers, il travailla à nouv. frais, fit des *traductions*, des *cartes*, *des poèmes*, etc., rebâtit sa maison, y établit une imprimerie, et fut nommé ingénieur-cosmographe et géographe du roi. Il mourut à Londres en 1676. On a de lui, outre les ouvr. déjà cités : le *Portrait d'un Cavalier* (c.-à-d. d'un *royaliste*), facétie en vers; les *Fables d'Esope*, *paraphrasées en vers*, 1er vol., 1641, in-4, 2e volume, 1665, in-fol.; 2e édit., 1674, 2 vol. in-8; une belle édit. de la Bible anglaise, 1660, gr. in-fol.; *la Matrone d'Ephèse* et *l'Esclave romain*, poèmes; un *Atlas* en plus. vol. in-fol.; *le Guide du voyageur*, etc., 1675, in-fol.; div. *cartes géograph.* de quelques comtés d'Anglet., en société avec Will. Morgan; un *Itinéraire oriental*, avec le même, 1689, in-8; *Hist. et Descript. de l'Asie*, etc., 1673, in-fol.; *Atlas chinensis*, ou *Hist. de la Chine*, traduite de la compilation de Dappor, 1667, 1671, in-fol.; *Hist. du Japon*, 1671, in-fol.; *Descript. de l'Afrique*, 1670, in-fol.; *Hist. de l'Amerique*, 1671, in-fol. avec 122 pl.

OGILVIE (John), écriv. écossais, né en 1733, occupa pendant 55 ans la cure de Midmar, dans le comté d'Aberdeen, devint membre de la société royale d'Edimbourg, et m. en 1814. On a de lui plus. poèmes sur div. sujets, parmi lesquels on cite particulièrem. ceux intit. : *le Jour du jugement*, 1759, et *le Paradis*, 1769, in-4; *Sermons sur divers sujets*, 1767, in-8; *Observat. philosophiq. et critiq. sur la composition*, 1774, 2 vol. in-8; *Recherches sur les causes du scepticisme et de l'incrédulité*, 1783; in-8; *la Théologie de Platon, comparée avec les principes des philosophes orientaux et grecs*, 1793, in-8; *Britannia*, poème, précédé d'une *Dissertat. critique sur le merveilleux dans l'epopée*, 1801, in-4; *Examen du témoignage tiré des prophéties en faveur de la religion chrétienne*, 1803, in-8 (tous ces ouv. sont en anglais).

OGIVE, reine de France, fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre. V. Charles III, dit *le Simple*, et Louis III, dit *d'Outre-Mer*.

OGLETHORPE (Jacq.-Edouard), offic.-gén., angl., fondat. de la colonie de la Géorgie, dans l'Amérique septentrionale, né à Londres en 1698, entra de bonne heure au service, servit sous le duc de Marlborough et le prince Eugène, devint membre du parlem., s'associa ensuite avec plus. riches particuliers, et fut nommé l'un des 23 directeurs d'une nouvelle compagnie qui se proposait de fonder une colonie dans l'Amérique du Nord. Il s'embarqua à cet effet en 1732, aborda au commencement de l'année suivante sur la côte de la Caroline, s'occupa aussitôt de reconnaître un emplacement convenable pour bâtir une ville, conclut des traités d'alliance avec les indigènes, et visita l'intérieur, ainsi que le littoral, pour fixer les endroits propres à d'autres établissemens. Etant repassé en Angleterre en 1734, il présenta au roi plus. chefs indiens qui l'avaient accompagné, retourna en Amérique en 1736, trouva son établissem., qu'il avait nommé Géorgie, augmenté de nouveaux colons, l'étendit et le fit prospérer par sa vigilance et son activité, revint en Angleterre en 1743 pour se disculper d'une entreprise mal combinée contre les Espagnols, et fut honorablement acquitté. La rébellion de 1745 ayant éclaté, Oglethorpe fut envoyé en Ecosse contre les partisans du prétendant (*v.* Edouard Stuart) avec le grade de général-major. Accusé de négligence dans la poursuite des rebelles, il fut mis en jugement et acquitté. En 1750, il prit une part très-active à l'établissement des pêcheries anglaises dans le Nord, et éprouva ensuite des revers de fortune. On dit qu'il fut réduit alors pour vivre à exercer la médecine. Il m. en 1785, doyen des généraux de l'armée anglaise. Pope et Thomson ont célébré les hautes qualités d'Oglethorpe dans leurs vers; et Samuel Johnson lui offrit d'écrire sa vie, tant il la trouvait riche en aventures remarq.

OGODAY. V. Oktaï-Khan.

OGYGES (mythol.), fils de Neptune, fonda plusieurs villes en Grèce. De son temps, un déluge inonda l'Attique, la Béotie et l'Achaïe. Les mythologues placent l'époque de ce déluge, auquel ils donnent le nom d'Ogygès, av. celui de Deucalion.

O'HALLORAN (Silvestre), chirurg. anglais, mort à Limerick en 1807, à l'âge de 79 ans, avait étudié son art à Paris et à Londres. Il a laissé quelques ouvr. sur la médecine et sur la politique peu remarq., et une *Hist. gén. d'Irlande jusqu'à la fin du 12e S.*, dans laquelle il se montre encore plus crédule qu'O'Flaherty.

OHSSON. V. Mouradgea.

OIHENART (Arnauld), histor., né à Mauléon, comté d'Armagnac, vers la fin du 16e S., fut avocat au parlem. de Navarre, et s'occupa beaucoup de la recherche des antiquités nationales. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ*, *tum ibericæ*, *tum aquitanicæ*, etc., Paris, 1638, in-4, rare et recherché; *Proverbes basques, recueill. par le sieur d'Oihenart, plus les Poesies basques du même aut.*, Paris, 1657, in-8, en 2 parties, qui ont chacune leur pagination, très-rare. On lui attribue l'écrit intit. *Déclarat. histor. de l'injuste usurpation et retention de la Navarre par les Espagnols*, 1625, in-4; et un autre inédit, en latin, sur le même sujet, dont on trouve un long extrait dans les *Mémoires pour l'hist. de la Navarre*, etc., par Aug. Galland (*v.* ce nom).

OISEL (Jean), jurisc., né à Dantzig en 1631, d'une famille origin. de France, professa le droit public et celui des gens dans l'université de Groningue; et m. en 1686. On a de lui : *Thesaurus numismatum antiquorum ære expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4; des éditions de plusieurs auteurs avec des *correct.* et des *notes*.

OISELAY (Jean d'), poète français d'une anc. famille de Bourgogne, vivait du temps de Charles-le-Téméraire qu'il accompagna au siége de Nanci. Il se signala en 1481 à la défense de son château d'Oiselay attaqué par Charles d'Amboise, fut fait prisonnier, conduit en Champagne, et composa pendant sa captivité, s'il faut en croire l'auteur des *Mém. de la republiq. séquanoise* (Gollut), quelq. poèmes et traduct. des histoires passées. On ignore l'époq. de sa mort.

OJEDA (Alphonse d'), capitaine espagnol, né à Cuenca, dans le 15e S., suivit Christophe Colomb dans son second voyage, et s'était brouillé dans la suite avec lui, commanda l'expédit. de 1498, dont Améric Vespuce (*v.* ce nom) fit en partie les frais. Le caractère hardi et ambitieux, la force extraordinaire d'Ojeda, le précipitèrent dans une foule d'entreprises aventureuses; et il m. dans la plus grande pauvreté, avec le chagrin d'avoir conduit

l'expédition dont Américc Vespuce recueillit toute la gloire.

OKBAH. V. Akbeh-ben-Nafy.

OKOLSKY (Fr.-Simon), historien polonais, était provincial de l'ordre des jacobins, et vivait au milieu du 17e S. Il a publié : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol., où, parmi des recherches savantes, on trouve des généalogies et des traditions peu solides qui n'ont qu'un intérêt local sans être utiles à l'histoire.

OKTAI-KHAN, 3e fils et successeur de Djenguyz-Khan au trône de la Grande-Tartarie, en 1226, poursuivit les conquêtes de son père, détruisit la dynastie des Kin en Chine, et, maître de Moscow, de la Pologne et de la Hongrie, fit trembler le reste de l'Europe. Les Monghols dans le même temps envahissaient l'Asie orientale et le midi de la Chine, lorsque la mort d'Oktai, en 1241, vint suspendre quelque temps leurs rapides progrès. Ce prince eut un sage ministre, Ye-lin-Tchou-tsai qui rétablit la justice dans son vaste emp., et conseilla sou., avec succès, l'humanité aux vainqueurs, mais qui ne put adoucir le caractère féroce de cette nation.

OLAFSEN (Magnus), savant islandais, né en 1573, fit ses études à l'université de Copenhague, et m. en 1636, pasteur de l'église luthérienne à Laufaas en Islande. On a de lui : *Specimen Lexici runici*, publ. par Worm, Copenhague, 1650, in-fol.; *Discursus de poesi islandicâ*, inséré dans l'*Appendix* de Worm, *ad Litteraturam runicam*; une traduct. lat. de l'*Edda*, et plus. *lettres* parmi celles de Worm. — Olafsen (Etienne), né en Islande, fut pasteur de Vallenaes, dans cette même île, et m. en 1688. On a de lui : *Voluspa, philosophia antiquissima, norvego-danica, item Havamal ex biblioth. P.-J. Resenii islandi*, Copenhague, 1665, in-4. Il a trad. aussi en lat. l'*Edda* de Snorro Sturleson, et en islandais *les Psaumes de Kingo*, Skalholt, 1646, Holum, 1751 et 1772.

OLAFSEN (Eggert), naturaliste et voyageur, né en 1721, en Islande, fit ses études en Danemarck, et fut chargé, par l'acad. des sciences de Copenhague, de faire un voyage scientifique dans son pays natal, conjointem. avec Paulsen, son compatriote. De retour à Copenhague, il s'occupa de mettre ses observat. en ordre, puis repassa en Islande où il exerça les fonctions de vice-grand-bailly dans les quartiers du sud et de l'est, et où il m. en 1768. On a de lui : *Enarrationes historicæ de Islandiæ naturâ et constitutione*, Copenhague, 1749, in-8; *Disputationes duæ de ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum*, ibid., 1751, in-4; *Voyage en Islande, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitans, la description des bois, rivières, glaciers, sources chaudes, volcans*, etc. (en danois), Soroe, 1772, 2 vol. in-4 avec cartes et fig., trad. en allem. par Geuss, et en franç. par Gauthier de la Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8 avec un atlas; *La chanologia islandica*, ou *Traité des plantes potagères de l'Islande*, Copenhague, 1774, in-8; un *Livre de l'agriculture* (en islandais), Hrapsœ, 1783, in-8; divers poèmes de circonstance en lat. et en danois. E. Olafsen a laissé en MS. un *Index geographicus veterum Islandorum*, dont Thorkelin a publ. un fragment. — Olafsen (Jean), frère du précéd., né en 1731, m. à Copenhague en 1811, a laissé : *Systagma de baptismo sociisque sacris ritibus in Boreali quondam ecclesiâ usitatis*, Copenhague, 1770, in-4; un petit traité en danois *sur la poésie des habitans du Nord*. Le recueil de la société littéraire d'Islande contient quelq. art. de ce savant, qui a trad. aussi en latin les morceaux qui se trouvent dans le tome 2 du *Scriptores rerum danicarum*. — Olafsen (Magnus), frère des deux précédens, né en 1728, fut successeur d'Eggert, son aîné, dans la place de vice-grand-bailli d'Islande, devint bailli en 1791, et m. en 1800. On a de lui, en danois, un *Rapport sur divers ouvrages relatifs à l'amélioration de l'agriculture et de la navigation en Islande*, Copenhague, 1765, in-8.

OLAGARRAY. V. Olhagaray.

OLAHUS (Nicolas), archev. et palatin de Hongrie, né en 1493 à Hermanstadt, d'une illustre famille, fut conseiller intime de Marie, veuve de Louis II, gouvernante des Pays-Bas. De retour dans sa patrie, il fut nommé par le roi Ferdinand chancel., puis évêque de Zagrab. Il passa en 1552 au siége archiépiscopal de Strigonie, admit les jésuites dans son diocèse, et leur fit obtenir le collége de Tyrnau qui a produit un si grand nombre de mathématiciens et d'astronomes. Nommé en 1562 palatin de Hongrie, il eut l'honneur de couronner Maximilien II à Presbourg. Cet illustre prélat m. à Tyrnau en 1568, laissant une *Histoire d'Attila*, en lat., publ. en 1538, et réimprimée à la suite de l'*Histor. pannonica* d'Ant. Bonfini; *Hungaria, sive de originibus gentis etc., liber singularis; compendiarium chronicon*. Ces deux opuscules ont été insérés pour la prem. fois dans la *Notitia Hungariæ nova* de Matth. Belius, tome 2, et ont été réunis avec l'*Histoire d'Attila*, par A.-F. Kollar, dans une nouvelle édit., Vienne, 1763, gr. in-8.

OLAI (Eric). V. Eric.

OLAUS Ier, roi de Norwége, surnommé *Trygveson*, né vers 955, arrière-petit-fils de Harald Ier, fut admis à la cour du grand-duc Vladimir, après la mort de son père Trygve, qui avait été assassiné en 974. Bien accueilli par le prince moscovite, Olaüs équipa plus. vaisseaux, et, suivant l'usage du temps, entreprit des courses dans la Baltique. Il offrit ensuite ses services à l'empereur d'Allem. qui faisait la guerre au roi de Danemarck, puis parcourut la Basse-Saxe, se maria en Poméranie, perdit sa femme, et visita Constantinople. De nouvelles expéditions maritimes le conduisirent sur les côtes de France, d'Ecosse et d'Angleterre. Haquin *le Mauvais* qui occupait le trône de Norwége avait envoyé vers lui un agent chargé de l'attirer en Norwége pour se défaire de sa personne. Olaüs se laissa tromper par les discours de cet homme qui lui annonçait le désir que la nation avait de revoir le descendant d'Harald. A son arrivée en Norwége, il apprend qu'un soulèvement vient d'avoir lieu, et que Haquin est en fuite : il se défait du traître qui l'a accompagné, s'avance dans le pays sans obstacle, et monte bientôt sur le trône de ses pères, après que le roi fugitif a été assassiné par un de ses domestiques. Décidé à établir dans ses états le christianisme qu'il avait embrassé dans ses voyages, Olaüs mit, dans l'exécution de ce projet, une politique habile, mais en même temps une rudesse analogue à l'esprit de son siècle. Il était allé en Poméranie afin de réclamer les biens de sa femme, lorsque les rois de Danemarck et de Suède armèrent contre lui. Il s'embarqua pour repousser cette agression; mais enveloppé par leur flotte, et sur le point d'être pris après une vigoureuse défense, il se précipita dans la mer et y périt le 9 oct. de l'an 1000.

OLAUS II, dit *le Gros* puis *le Saint*, né vers 992, descendait directement, par son père Harald Grænske ou le Groenlandais, du roi Harald Haarfager. Pendant que son pays était occupé par les rois de Suède et de Danemarck, il entreprit diverses expéditions dans les mers du Nord, combattit ensuite en Normandie, secourut Ethelred, roi d'Angleterre, et revint dans son pays après plus. autres campagnes dans les mers d'Espagne et d'Italie. C'est alors qu'il résolut, pendant que Canut-le-Grand (*v.* ce nom) était occupé loin de ses états, à valoir ses droits sur la Norwége. Il entra dans le royaume, et, après quelq. succès, il monta sur le trône, en 1015. Son prem. soin fut de travailler à l'établissem. du christianisme dans ses états; les moyens rigoureux qu'il employa soulevèrent les sujets, excités par Canut. Celui-ci, après avoir

sé les efforts d'Olaüs, se fit couronner roi à Drontheim. Olaüs, après de nouvelles et inutiles tentatives pour recouvrer ses états, se retira en Suède avec sa famille, puis en Russie auprès du grand-duc Iaroslaw qui lui offrit la Bulgarie, en lui proposant de convertir ce pays au christianisme. Mais Olaüs parti pour la Suède en 1033, se rendit par les chemins les plus difficiles sur les frontières de Norwége, et périt dans un combat, livré au mois d'août de la même année, près de Drontheim. Un an après sa mort, son corps, enterré secrètement, fut déterré avec solennité, pour être exposé à la vénération publique, et, sous les régnes suivans, ses reliques furent placées dans une église qui devint ensuite la cathédrale de Drontheim. Eynar Skuldeun, scalde ou poète du 12e S., a composé un poème sur St Olaüs, qui est inséré dans l'édit. de Snorro Sturleson, publiée à Copenhague. — Olaus III, surnommé *Kirre* (le Pacifique), était fils de Harald III. Son frère, Magnus II, lui céda une partie du roy. de Norwége en 1067, et m. deux ans après. Olaüs, resté seul roi, ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, créa une législation pour l'affranchissement des esclaves faits à la guerre, fonda la ville de Bergen, lui accorda de grands privilèges, organisa des associations religieuses pour étendre la civilisation, fit venir des ouvriers étrangers pour l'introduction des arts mécaniques, accorda un revenu fixe au clergé, et tint la main à ce que les cérémonies religieuses fussent célébrées convenablement. Il m. en 1093, après s'être montré aux peuples du Nord comme un véritable phénomène au milieu de ces temps barbares. — Olaus IV, fils de Magnus III, partagea le roy., après la m. de son père, avec ses deux frères aînés, Sigurd et Eystein, et eut dans son lot les provinces du centre. Il m. en 1116; et son frère Eystein étant mort en 1122, leur aîné Sigurd régna seul sur toute la Norwége. — Olaus V, fils de Haquin VII, né en 1370, succéda en 1376 à son grand-père maternel, Valdemar, roi de Danemarck, et en 1380 à son père, qui lui laissa de plus des prétentions au roy. de Suède. Après sa mort, arrivée en 1387, sa mère, la célèbre Marguerite (*v.* Marguerite, reine de Norwége, etc.), réunit sur sa tête les trois couronnes de Norwége, de Suède et de Danemarck.

OLAUS Ier, roi de Danemarck, ne régna que dans une partie de ce pays nommé La Jutie, en 813, et périt dans un combat contre les Francs, en 814. — Olaus II, 3e fils de Suénon II, monta sur le trône après la mort de son frère Canut IV, en 1086. Le Danemarck jouit, sous son règne, d'une paix profonde, mais fut désolé par une famine terrible qui fit donner à Olaüs le surnom de *Hunger* ou l'affamé. Ce prince m. en 1095, peu regretté de ses sujets.

OLAUS, premier roi chrétien de Suède, né en 934, fut surnommé *l'Enfant*, ou *Roi du giron*, parce qu'il sortait du berceau, quand Eric, son père, le fit reconnaître pour successeur au trône. Il fut baptisé, ainsi que toute sa famille et plus. des grands du royaume, par Siegfrid, moine anglais, en 1008. Ce prince eut des guerres avec les Norwégiens qui reculèrent, à ses dépens, les frontières de leur territoire. Il m. en 1026, et fut le premier prince des Suédois qui porta le titre de roi de Suède, ses prédécesseurs s'étant contentés de celui de roi d'Upsal, ville où ils faisaient leur résidence, et qui était le centre de l'administration et du culte religieux.

OLAUS (Pierre), religieux de l'ordre des frères mineurs, né en Danemarck, vivait enc. vers 1560. Il existe de lui un MS. dans la biblioth. de Copenhague intitulé : *Petri Olai Collectanea paralipomena, chronica, adversaria*. Langebeck (*v.* ce nom) en a tiré plus. morceaux historiques pour les insérer dans son recueil. P. Olaus avait continué l'*Hist. danoise* de Saxo-Grammaticus (*v.* ce nom), depuis Canut VI, jusqu'à Frédéric II, et trad. en latin les 8 livres des *Révélations de Ste Brigitte*.

OLAUS MAGNUS, V. Magnus.

OLAVIDÉ (Paul-Antoine-Joseph), homme d'état espagnol, connu aussi sous le nom de comte de Pilos, né à Lima vers 1726, vint perfectionner son éducation à Madrid, suivit le comte d'Aranda dans son ambassade en France, en qualité de secrétaire, et, de retour en Espagne, fut créé comte par Charles III, et nommé intendant de Séville. Il conçut alors, et exécuta le grand projet de défricher la Sierra-Morena, ou Montagne-Noire. Il y appela des colonies de toutes les nations, et surtout de l'Allemagne, fit élever de bonnes hôtelleries, et même des villes dans ces lieux jusqu'alors déserts, où le voyageur trouve aujourd'hui plus de commodités peut-être que dans aucun autre canton de l'Espagne. Mais l'homme qui avait fait et qui voulait encore faire tant de bien à son pays, ne fut pas assez fort pour triompher d'une accusation d'hérésie. Jugé par le tribunal de l'inquisition, il fut condamné à vivre exilé à 20 lieues de la cour, et de toutes les grandes villes, après avoir passé d'abord 8 ans dans un couvent, pour y faire pénitence de ses prétendus crimes. On prononça en outre son exclusion perpétuelle de tout emploi, on lui enjoignit de ne jamais aller qu'à pied, et de ne plus porter que les habits les plus humbles. Olavidé ne resta en captivité que 3 ans : le souvenir de ses services fut assez puissant pour lui faciliter les moyens de s'échapper. Il se retira à Venise et revint plus tard en Andalousie où il m. en 1803. On a de lui : *el Evangelio en triunfo (Triomphe de l'Evangile*, ou *Mémoires d'un philosophe converti*), traduit en franç. par M. Buynand Deséchelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8. V. sur Olavidé l'*Ami de la Religion et du Roi* du 6 févr. 1822, n° 782, t. 20, p. 385.

OLDCASTLE (John), appelé *le bon lord Cobham*, né sous Edouard III, épousa l'héritière de ce lord Cobham qui se distingua par son patriotisme sous Richard II. Il hérita des biens et de la pairie, comme de l'esprit d'indépendance de son beau-père. Imbu des sentimens hérétiques de Wiclef, il chercha tous les moyens de propager sa doctrine, dénonça à la chambre des communes la corruption du clergé, et fut bientôt lui-même livré aux censures ecclés. par Henri V, qu'il avait offensé par ses invectives contre le pape. Jugé par contumace et frappé d'excommunication, il fut bientôt saisi et transféré à la Tour. Il parvint à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles; mais ses ennemis le représentèrent à la cour comme un sectaire dangereux par le nombre de ses prosélytes; sa tête fut mise à prix, et il fut arrêté et suspendu avec des chaînes à un gibet placé au-dessus d'un bucher ardent qui le consuma.

OLDECORN, jésuite flamand, se signala en Angleterre, sous Jacques Ier, par un zèle inconsidéré pour la relig. catholique; il fut impliqué dans la *conspiration des poudres*, condamné et pendu à Worcester avec son confrère H. Garnet (*v.* ce nom), le 17 avril 1606.

OLDEN-BARNEVELDT V. Barneveldt.

OLDENBURG (Henri), physicien, né dans le 17e S. à Bremen, suivit un jeune seigneur anglais, son élève, à Oxford, se lia avec la plupart des savans qui concoururent à la formation de la société royale, devint secrétaire de cette même société, et m. à Charlton en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* de 1665 à 1677; et il a enrichi ce savant recueil de plus. *dissertations* et autres morceaux remarquables. On a encore de lui des traductions latines de plus. ouvr. de Boyle (*v.* ce nom), son ami, l'*Explicat. de l'Apocalypse*, trad. en anglais; la *Vie de la duchesse de Mazarin*, idem, etc. Il entretenait une correspondance très-étendue avec les savans les plus illustres de son temps, en Anglet., en France et en Allemagne.

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, dans les prem. ann. du 17e S., visita les différens états de l'Europe, et s'établit ensuite à Genève, où il ouvrit une école particulière d'histoire et de droit public, et où il m. en 1678. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont Senebier (*v.* ce nom) a donné la liste dans l'*Hist. littéraire* de Genève, t. 2. Nous citerons seulem. : *Itinerarium Germaniæ politicum*, etc., Cosmopoli (Genève), 1668, in-12; un *abrégé* de l'analyse de Puffendorf : *de Statu imperii germanici*, avec des éclaircissemens (Oldenburger se cache sous le nom de *Pacificus à Lapide*); *Notitia imperii, sive Discursus in instrumentum pacis osnabrugo-monasteriensis*, Freystadt, 1669, in-4, sous le nom de *Phil. – André Burgoldensis*; *Limnæus enucleatus*, Genève, 1670, in-fol. (*v.* Limnæus); *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, ibid., 1675, 4 vol. in-8.

OLDENDORP (Chrétien-George-André), né en 1721, dans l'évêché d'Hildesheim, entra dans la commun. des frères moraves, et remplit pend. plus. années l'emploi d'instituteur. En 1763 il fut envoyé par sa communauté dans les colonies danoises aux Antilles, pour y recueillir les matériaux nécessaires à la composition de l'hist. de la mission que les frères Moraves avaient établie dans les îles de Ste-Croix, de St-Thomas et de St-Jean. Oldendorp parcourut ces trois établissem., passa ensuite dans l'Amérique septentrionale, visita les maisons de sa communauté dans le New-York et la Pensylvanie, revint ensuite en Europe, et m. à Ebersdorf en 1787. On a de lui, outre des *opuscules*, des *cantiques moraves*, une *Histoire de la mission des frères évangéliques dans les îles Caraïbes de St-Thomas, Ste-Croix et St-Jean* (en allem.), Barby, 1777, 2 vol. in-8, fig. On y trouve des détails géograph. et d'hist. naturelle assez intéressans. — Un autre Oldendorp, Oldendorpius (Jean), né à Hambourg, m. à Marpurg en 1561, professa le droit dans cette dern. ville, ainsi qu'à Cologne, et a laissé quelq. écrits de jurisprudence, dont le plus remarquable est un traité *de Præscriptionibus*, Cologne, 1568, in-8.

OLDERIC. V. Oderic.

OLDFIELD (Anne), célèbre actrice anglaise, née à Londres en 1683, m. en 1730, obtint les plus grands succès dans la comédie et dans la tragédie : ses talens et sa générosité envers des poètes malheureux ont fait excuser quelques faiblesses communes dans la carrière où elle était entrée. Elle fut enterrée à l'abbaye de Westminster, au milieu des tombeaux des rois, des personnages les plus illust. de son pays, et près de Congrève (*v.* ce nom), son auteur favori. Sa *Vie* a été publiée à Londres, 1731, in-8.

OLDHAM (John), poète satirique anglais, né en 1653, vécut dans la société des comtes Rochester et de Dorset, et dans celle de Dryden. Il promettait un talent du prem. ordre, dont les plaisirs et la débauche empêchèrent le développement. Il m. de la petite-vérole en 1683, à peine âgé de 30 ans. *Ses poésies*, parmi lesquelles on remarque surtout plus. satires énergiques, ont été recueillies et imprimées plus. fois in-8 et in-12. On les trouve aussi dans la *collection* des poètes anglais.

OLDISWORTH (Will.), écriv. angl., né sur la fin du 17e S., vécut sous les règnes de la reine Anne et de George Ier, et m. en 1734. On a de lui un vol. de *Mélanges de poésies*, 1715, in-8; la *Vie d'Edmond Smith*, placée en tête des œuv. de ce dern.; *Timothée et Philaltheus*, espèce de roman moral, 1709, 3 vol. in-8, et quelq. aut. écrits peu remarq.

OLDJAITOU ou ALDJAPTOU (Gaiath Eddyn Mohammed Khodabendeh), 8e emper. persan de la dynastie de Djenguyz-Khan, monta sur le trône en 1304, fonda la ville de Sulthanieh, y établit sa résidence, et fit avec succès la guerre aux Mongols. La protection qu'il accorda aux chrét. et aux rois d'Arménie a fait soupçonner qu'avec d'embrasser l'islamisme il avait été baptisé. Il fleurir la justice, diminua les impôts, et m. en 1316 regretté de ses sujets.

OLDMIXON (John), historien et littérat., vers la fin du 17e S., dans le comté de Somerset, m. en 1742, a laissé un assez gr. nombre d'ouv. historiq., critiques et litter., dans la plupart desquels il se montre partial, injuste et d'une mauvaise foi. Nous citerons seulem., parmi ses ouv., une *Histoire des Stuarts*, in-fol., où il peint cette famille malheureuse des couleurs les plus défavorables; l'hist. et la description des colonies anglaises en Amérique, sous le titre de *British Empire in America*, Londres, 1708, 1721, 2 vol. in-8, trad. en allem. et en hollandais; un vol. de poésies, 1708; la *Vie d'Arthur Maynwaring* (*v.* ce nom), dont il publia les œuv. posthumes en 1715; essais critiques *sur la critique*, ouvr. dirigé contre Pope et Addison; *l'Art de la logique et de la rhétorique*, composé à l'imitation du P. Bouhours; *Vie de la reine Anne*, dans l'*Hist. d'Anglet.* depuis Guillaume III jusqu'à George Ier, faisant suite à l'*Hist. des Stuarts*, Londres, 1735, in-fol.; *Examen de la Défense des histor. angl. anciens et modernes*, par le docteur Grey. Il a coopéré à l'*Hist. critique* d'Angleterre. Pope s'est vengé des attaques d'Oldmixon dans un poème de *la Dunciade*, et Addison en a fait autant dans le *Tatler*, où il le désigne sous le nom de the *unborn Poet*.

OLDOINI (Augustin), jésuite italien, historien et biographe, né en 1612 dans l'état de Gênes, m. vers 1685, professa long-temps les humanités dans plusieurs colléges de son ordre. On a de lui : une *Grammaire* italienne, Ancône, 1637, in-8; *Necrol. pontificum et pseudo-pontificum romanorum, cum notis*, Rome, 1671, in-8; *Clementis titulo sanctitatis vel morum sanctimonia illustrem cum animadversionibus*, Pérouse, 1675, in-4; *Athenæum romanum, in quo pontificum, cardinalium*, etc. *scripta exponuntur*, ibid., 1676, in-4; *Athenæum augustum in quo Perusinorum scripta publicè exponuntur*, ibid., 1678, in-4; *Athenæum ligusticum, seu Syllabus scriptorum ligurum*, etc., ibid., 1680, in-4; *Catalogus eorum qui de rebus pontificibus scripserunt*, Francfort, 1732, in-4 (publ. par Meuschen); une édition augmentée des *Vies des papes et des cardinaux* d'Alph. Ciacon, avec une continuation (*v.* Chacon). Oldoini a laissé en manuscrit : un *Athenæum pistoriense*, complété et publ. par le P. Zaccaria dans la *Bibliotheca pistoriensis*, Turin, 1752, in-fol.; un *Athenæum italicum*; un traité *de Titulis cardinalium*, et d'autres ouvrages de biographie.

OLDRADE ou OLRADE, jurisconsu. du 13e S., né à Lodi en Italie, étudia le droit romain sous Dynus, et l'enseigna bientôt lui-même avec éclat à Bologne et à Padoue. Appelé à Avignon par le pape Jean XXII, en 1316, il y continua ses leçons, et donna ses décisions à ceux qui le consultaient de toutes parts. Il fut l'ami de Pétrarque, et devint avoc. au consistoire romain. S'étant ensuite brouillé avec le pape, il abandonna ses fonctions et se tint renfermé dans son cabinet. C'est de cette retraite que sortirent ces nombreuses et savantes consultations, qui furent depuis mises à contribution par plusieurs jurisconsultes estimés, et qu'il ne fit jamais imprimer. Il m. à Avignon en 1335.

OLDSWORTH (Edouard), écrivain anglais, né en 1688, ne voulut pas prêter serment à gouvernement qui avait remplacé celui des S., passa sa vie à voyager avec des jeunes gens dont l'éducation lui était confiée, et m. en 1743. On a de lui : un poème latin, *Muscipula* (le rat qui est regardé comme un chef-d'œuvre du genre, et dont on trouve une traduct. dans le 5e vol. des *Mélanges* de Dodsley;

, ou *Essai pour expliquer..., avec l'hist.* Philippes *des Géorgiques de Virgile*; -4; *Remarq. et Dissert. sur Virgile*, et bservat. classiques, publ. avec des notes ée, en 1768; in-4.

YS (WILLIAM), antiquaire et bibliographe né en 1695, d'un père qui cultivait les fut quelque temps bibliothécaire du comte d, passa le reste de sa vie à la solde des , et m. pauvre en 1761. On a de lui: *le ecrire anglais, ou Revue de bons livres dans toutes les sciences*, 1737, in-8; *ir Walter Raleigh*, imprimée en tête *ire du monde* du même auteur, in-fol.; articles insérés dans la *Biographia Britannica*, in-fol., et signés d'un G; *Tableau des ges eminents célèbres par les poètes anglais*; *Vie de sir John Talbot*, dans le Dictionnaire général de biographie (anglais). Il a laissé de notes sur divers sujets bibliograph.; attribue une traduct. angl. de la *Britannia* des, 2 vol. in-4.

ARIUS, ou plutôt OELSCHLÆGER , nav. voyageur allem., né vers 1600 dans l'Anhalt, fit ses études avec succès à Leipsuite au serv. du duc de Holstein-Gottfut nommé secrétaire de l'ambassade que avait cru devoir envoyer au tzar de Mosm roi de Perse, en 1633, pour établir des commerciales avec ces deux potentats. La des envoyés du duc dura près de six ans, ur traversé une partie de la Russie d'Eur se rendre à Moscou, et avoir séjourné temps dans cette capitale, où ils obtinrent Mic. Fédérovitch l'objet de leur demande, rent à Gottorp en 1635, et repartirent la mais pour traverser une seconde fois la gagnèrent Astrakhan, s'embarquèrent sur Caspienne, débarquèrent à Derbend, se à Ispahan, revinrent par le même chefurent de retour à Gottorp le 7 janv. 1639. fut récompensé de ses services par le titre ller et les places de bibliothécaire et de aticien du duc de Holstein: il m. en 1671. lui: la relation (en allem.) de la mission ous venons de parler, sous le tit. de *Voyages ieux et renommés faits en Moscovie, Tartarie et Perse, dans lesquels on trouve une descrip. des pays*, etc., *Slesvig*, 1647, in-folio, g. et cart. (cet ouvrage a eu 4 édit.); trad. çais par *Wicquefort*, Paris, 1656, 1659, -4, avec cart.; Leyde, 1719; Amsterdam, vol. in-fol., trad. aussi en angl. et en hol.; *la conquête de la Chine*, de Martini, *et ise de Formose sur les Hollandais* (en alle *Gulistan* de Saadi, trad. du persan en Slesvig, 1654, in-folio; les *Fables de* , trad. de l'arabe en allem., ibid.; *Chroln Holstein* (en allem.), ibid., 1663, in-8; r. nombre d'autres ouvrages dont on trouvera liste dans Jocher et son continuateur Rod. Olearius avait appris, avant son voyage, , le persan et l'arabe. Il fut aussi l'éditeur *rag. de Moulelslo* (*v.* ce nom) qui avait tie de l'ambassade, et des *voyages* de ten en Orient.

ARIUS (GODFROY), savant professeur en grecque et latine, et en théologie à Leipen cette ville en 1672, m. en 1715, voyagea eterre et en Hollande pour augmenter ses iances. On a de lui: une bonne édition de ote, en grec et en latin, avec un grand de notes grammat. et hist., Leipsig, 1709, une traduction latine de l'*Histoire de la phie* de Thom. Stanley, avec des additions orrections, ibid., 1712, 2 vol. in-4; *Hist. e et d'Allemagne*, ibid., 1699, in-8.

ARY (ARTHUR), prêtre catholique irlandais, né en 1729, se fit connaître par des ouvrages de controverse, écrits dans un esprit de concorde et de modération, qui lui valurent l'estime de plusieurs membres distingués du parlement et une pension du gouvernement. Il prononça en 1799, dans une chapelle catholique qu'il avait fondée à Londres, l'oraison funèbre de Pie VI. On trouve des détails intéressans sur ce vénérable ecclésiastique, et sur ses ouvr., dans son *Eloge funèbre* prononcé et imp. à Lond. en 1802, année de sa m.

OLEASTER ou OLEASTRO (JÉRÔME), dominic. portugais du 16e S., fut envoyé par Jean III au concile de Trente, refusa à son retour un évêché, et m. saintement en 1563. On a de lui: des comment. sur le Pentateuque, dont l'édit. suiv. est fort recherchée: *Hyeronimi ab Oleastro Comment. in Mosi Pentateucum*, Lisbonne, 1556, in-f.; *Comment. in Isaiam*, Paris, 1628, in-fol.

OLEG, 2e gr.-duc de Moscovie, dans le 9e S., fut nommé par Rourik, son parent, tuteur du jeune prince Igor, et régent des états moscovites, dont Novogorod était la capitale. Ce prince, par l'éclat de ses victoires et l'étendue de ses conquêtes, peut être regardé comme le premier fondateur de la monarchie russe. Après avoir soumis tous les pays jusqu'au Dniéper et jusqu'à la mer Noire, il porta ses armes devant Constantinople, où régnait alors l'empereur Léon, dit le *Philosophe*, et consentit à s'éloigner de cette ville, moyennant un tribut considérable et un traité de commerce tout à l'avantage des Moscovites. Oleg établit sa résidence à Kiew, et y m. en 912. « A sa mort, dit l'historien Nestor (*v.* ce nom), le peuple versa des larmes, et poussa de profonds gémissements. » — OLEG, prince russe, fils du grand-duc Swientoslaw, né dans le 10e S., eut en apanage le pays des Drzewliens en 972, et périt dans une guerre qu'il eut à soutenir contre son frère aîné Yaropolk, gr.-duc de Russie, en 977. — OLEG, prince russe, petit-fils du grand Yaroslaw, né dans le 11e S., fut renfermé de bonne heure dans un château fort par ses oncles, qui craignaient son esprit ambitieux. Etant parvenu à s'échapper, il se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers, et désola long-temps son pays par ses brigandages et ses cruautés; chassé enfin des frontières de la Russie, il s'établit dans la principauté de Tmoucorokan, et m. en 1124.

OLEGGIO (JEAN-VISCONTI), tyran de Bologne dans le 14e S., passait pour être fils de l'archev. Jean Visconti, seigneur de Milan. Il se maintint long-temps dans son usurpation par la politique la plus adroite, et échangea à la fin une souveraineté qui allait lui échapper contre une seigneurie nouvelle et légitime. Il céda Bologne au St Siége en échange du marquisat de Fermo où il transporta tous ses trésors, et où il m. paisiblement en 1366.

OLENSCHLAGER (JEAN-DANIEL d'), publiciste allemand distingué, né à Francfort-sur-le-Mein en 1711, m. dans la même ville en 1778, a laissé un grand nombre d'écrits estimés, dont on trouvera la liste dans la *Nouvelle Europe savante* (en allem.), t. 9, et parmi lesquels on distingue: *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort, 1746, 4 part. in-4; *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers états de l'Allemagne et de l'Italie*, ibid., 1748, in-8; *Hist. de l'empire romain durant la première moitié du 14e S.*, ibid., 1755, in-4; *Nouv. Explicat. de la bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartes, ibid., 1766, in-4; tous ces ouvrages sont en allem.

OLESNIKI (SBIGNÉE), l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits la Pologne, né vers 1389, m. à Sandomir en 1455, fut d'abord secrétaire du roi Ladislas Jagellon, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et auquel il eut le bonheur de sauver la vie dans un combat. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint l'évêché

de Cracovie, puis le chapeau de cardinal, fut employé par Ladislas dans les ambassades et les affaires les plus importantes, et reçut de ce prince mourant, comme marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il tenait de la reine Hedwige, sa première femme. Le prélat reconnaissant fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, fils aîné de son bienfaiteur : après la mort de ce prince en 1444, il rompit l'élect. de Boleslas, duc de Moscovie, sur lequel on avait d'abord jeté les yeux, et eut assez d'habileté ou d'influence pour faire élire Casimir, frère du jeune Ladislas. Une vieillesse honorable et paisible fut la récompense des longs travaux et des importans services du vertueux évêque.

OLGA, épouse d'Igor, troisième grand-duc de Russie, introduisit la première le christianisme dans cette vaste contrée, et m. en 968, après avoir défendu qu'on célébrât des fêtes sur sa tombe, à la manière des idolâtres. L'église grecque a placé cette princesse dans le calendrier de ses saints.

OLGIATI (JÉRÔME), serviteur de Galéas Sforce (*v.* ce nom), duc de Milan, fut l'un des assassins de ce prince, conjointement avec Visconti et Lampugnani, le 26 décembre 1476, et montra la plus grande intrépidité dans le supplice qui lui fut infligé après cet attentat.

OLHAGARAY (PIERRE), historiographe, né dans le Béarn, au 16e S., d'une famille protestante, fut pasteur à Mazères, et obtint d'Henri IV le titre de son historiographe. On a de lui : une *Histoire de Foix, Béarn et Navarre*, Paris, in-4, 1609, dans laquelle on trouve des détails intéressans sur les troubles religieux de ces prov., et la jeunesse de Henri IV.

OLIBRIUS. V. OLYBRIUS.

OLIER (JEAN-JACQUES), curé de St-Sulpice et fondateur du célèbre séminaire de ce nom, était né en 1608. Il répandit ces utiles établiss. dans toute la France, et jusqu'au Canada, et m. en 1657, accablé d'infirmités précoces, suite de ses trav. et de ses austérités. Ami de St Vincent de Paule, Olier a été loué par Bossuet et Fénélon. On a de lui : *Traité des saints ordres*, Paris, 1676, in-12 ; *Introduct. à la vie et aux vertus chrétiennes*, ibid., 1689, in-24 ; *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Louvain, 1686, Paris, 1691, in-24 ; *Journée chrétienne*, ibid., 1672, in-12 ; *Explication des cérémonies de la grand'messe*, 1655, in-12 ; un *Recueil de lettres*, 1674, in-12. Le P. Giry a écrit un *Abrégé de la vie d'Olier* ; et M. l'abbé Nagot a publ., en 1818, une *Vie* du même pasteur, in-8. La congrégation des prêtres de St-Sulpice, fondée par l'abbé Olier, a survécu à la révolut. et dirige encore plusieurs séminaires.

OLIER DE NOINTEL. V. NOINTEL.

OLIMPIA (Dona). V. MAIDALCHINI.

OLINA (JEAN-PIERRE), naturaliste, né à Novare dans le 16e S., est aut. d'un traité sur div. oiseaux, intit. *l'Uccelliera*, imprimé à Rome en 1622, in-4, avec des planc. grav. par Tempesta et Villamena. Cet ouvr. est rare et recherché.

OLIVA (FERNAND-PEREZ de), sav. littérat., né à Cordoue en 1497, fut le prem. écrivain espagnol qui ait donné à la prose l'élégance et l'harmonie qui semblaient jusqu'alors réservées pour la poésie. Il m. à peine âgé de 36 ans, lorsqu'il venait d'être nommé précepteur du fils de Charles-Quint, Ambr. Morales (*v.* ce nom), neveu et disciple d'Oliva, a publ. le recueil de ses *œuvres*, Cordoue, 1586 ou 1588, in-4. On distingue, parmi les pièces que renferme ce vol., le *Traité de la langue Castillane* ; celui *des Puissances de l'âme* ; le *Dialogue de la dignité de l'homme*, prem. modèle que la littérat. espagnole ait offert d'une discussion nette et franche, dans un langage correct, noble et élégant.

OLIVA (JEAN), littérat. et antiquaire, né à Rovigo en 1689, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique. Ses talens le firent distinguer à Rome par le cardinal de Rohan, qui lui offrit une place à la bibliothéc. en France. Ce sav. bibliographe m. à Paris en 1757, laissant divers ouvr. pleins d'érudition et de sagacité ; on en trouvera le catalogue ainsi que l'analyse de son éloge dans les *Mem. de Trévoux*, août, 1758. Quelques-uns de ses opuscules ont été réunis sous le tit. d'*Œuvres diverses*, Paris, 1758, in-8, précéd. de l'*éloge* de l'auteur par Ch.-Arm. Lescalopier, son ami.

OLIVAREZ (GASP. GUZMAN, comte duc d'), célèbre ministre espagnol, de l'ancienne et illustre maison de Guzman, gouverna pend. 22 ans l'Espagne sous Philippe IV, qui livré à ses plaisirs la abandonnait toutes les affaires. Ayant à lutter contre Buckingham, ministre d'Angleterre, et sur-tout contre Richelieu, prem. ministre en France, son administration fut signalée par la révolte du Portugal et le soulèvem. de la Catalogne, que lui suscitèrent ces deux habiles rivaux. Le roi, cédant aux représentations des grands de sa cour, éloigna Olivarez, qui mourut de chagrin quelq. mois après en 1643. Après avoir gouverné l'Espagne pend. 22 ans, il laissa moins de fortune qu'il n'en avait à son entrée au ministère. La *Vie d'Olivarez* a été écrite en italien par don J.-J. d'Iscbia, *Udine*, 1653, in-24 ; l'*Hist. de son ministère*, par le comte de la Roca, a été trad. en franç. avec des *Réflexions politiq.*, Cologne, 1673, in-12 ; la *Relat. de sa disgrâce*, publ. en ital. par le P. Cam. Gaddi, Ferrare, 1644, in-4, a été trad. en franç. par A. Fabian, Paris, 1650, in-8.

OLIVE (PIERRE-JEAN), cordelier de Séraçan, dans le diocèse de Béziers, m. au couvent des franciscains de Narbonne, en 1297, se déclara pour la pauvreté évangélique avec un zèle qui déplut aux relig. de son ordre. Ceux-ci cherchèrent dans ses *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, des erreurs qu'ils firent condamner. Olive confondit ses accusat. devant le chap. général tenu à Paris en 1292 ; mais ses restes n'en furent pas moins déterrés, par ordre de Jean XXII, et brûlés publiquement avec ses écrits, en 1318. — OLIVE (Simon d'), sav. magistrat, né à Toulouse, d'une famille distinguée de la robe, fut nommé conseiller au parlement de sa ville natale en 1628, et fut chargé, après la soumission de Montauban, d'exécuter l'édit qui y réglait l'instruction publique. Il sentit l'un des prem. que l'éloquence était incompatible avec cet amas de citations que l'on prodiguait alors dans les plaidoyers. Ses *Œuvres* ont été publ. à Lyon, 1650, in-fol. Ses *Questions notables de droit*, qui en font partie, ont été imprimées séparém. à Lyon, 1649, 1656, 1682, in-4. — OLIVE (Jean), jésuite de Cahors, m. en 1638, à l'âge de 50 ans, à Bordeaux, où il professait la grammaire, a laissé quelq. *odes* lat. et franç., insérées dans la *Couronne du Parnasse de Guienne*, Bordeaux, 1620.

OLIVECRANTZ (JEAN-PAULIN), homme d'état suédois, né à Strengnès en 1633, jouit de la faveur de la reine Christine, qui, lors de son abdication, le fit nommer gouverneur général des domaines qui lui étaient réservés. Il fut envoyé comme ambass. de Charles XII au congrès de Nimègue, et m. à Stockholm en 1707. Il joignait à des talens pour les affaires publiq., de vastes connaiss. littéraires. On a de lui : un *Discours* en grec, à la louange de la reine Christine, Upsal, 1646 ; *Fabulæ in Hug. Grotii de jure belli et pacis libros*, Kiel, 1688, in-fol. ; des *poésies* grecques et lat.

OLIVER (JEAN), peintre anglais né en 1558, peignit avec succès les personn. [illegible] de son temps. On conserve avec [illegible] originaux d'*Elisabeth*, de *Marie* [illegible] *Johnson*. Il existe dans le palais de [illegible] tableaux d'hist. de son fils, Pierre Olive[illegible] passa son père par le fini de ses ouvr., [illegible] 1654. — Jean OLIVER, peintre et grav., que l'on [illegible]

a précéd., excella dans la peint. sur verre, e prouvent les beaux vitraux de l'église du à Oxford, qu'il exécuta à l'âge de 80 ans. rs 1700.

'EROTTO-DI-FERMO, capit. italien du acquit quelq. réputation comme *condottiere* ne, s'attacha à César Borgia (*v.* de nom), ploya dans plus. guerres, s'empara en la souveraineté de la ville de Fermo, sa n en faisant égorger les plus notables ci- l'étant déclaré contre Borgia, celui-ci l'at- un guet-apens et le fit massacrer en 1502.

ST (JOSEPH-THOULIER D'), l'un de nos grammairiens, né à Salins en 1682, fut ne encore, chez les jésuites, qui l'eu- successivem. au collége de Reims, à Di- Paris, pour y faire son cours de théologie, d'abord exercé à faire des vers français; s brûla, et se mit à étudier les orateurs et surtout Cicéron, pour entrer dans la de la chaire. Cependt. ses confrères, vou- faire continuer l'*Histoire de la Société*, ent recueillir des documens à Rome, en Olivet, qu'effrayait ce travail, s'en débar- rtant de la société, et se voua dès lors ge à des études plus chères. En 1723, il à l'acad. franç., à laquelle il fut très-utile vision du *Dictionnaire*, et dont les suf- pagèrent à publier, en 1738, des *remar- mmaticales* sur Racine. Il allait essayer le vail sur Boileau, lorsqu'une proposition ai faite par le ministère anglais de préparer , complète des *OEuvres* de Cicéron, lui idée d'élever ce monument à la gloire de même et de le consacrer à l'éducation du . Un autre honneur lui était réservé, ce- ecevoir à l'acad. Voltaire, dont il avait di- remières études littér., et qui lui conserva la tendresse la plus respectueuse. D'Oli- a brusque franchise, se fit quelq. enne- e laissèrent pas que de troubler son repos; aut dire aussi qu'il resta constamment fi- hommes qui furent vraiment ses amis. Le t Boubier, Boileau, J.-B. Rousseau et encore furent de ce nombre. Le sav. abbé aris en 1768, laissant une réputation qui autant que la langue française : il était né airien et traduct., comme d'autres naissent . Comme éditeur, nous citerons de lui : *Ci- Opera omnia, cum delectu commentario-* Paris, 1740-42, 9 vol. in-4; *Poemata didas- nunc primùm vel edita vel collecta*, ibid., vol. in 12; *Opuscules sur la langue franç.*, rs académiciens, ibid., 1754, in-12. Parmi uct., nous distinguerons les suiv. : *Entre- Cicéron sur la nature des dieux*, Paris, vol. in-12; 1732, 1749, 1766, 2 vol. in-12; *ques* de Démosthènes, et *Catilinaires* de , ibid., 1727, in-12; 1736, 1744, 1766, *Pensées* de Cicéron, ibid., 1744, in-12; réimpr. Enfin, comme écrivain, nous ci- e lui : *Hist. de l'acad. franç.*, depuis son ment jusqu'à l'année 1700, Paris, 1729. ; 1730, 2 vol. in-12; six *Lettres au prési- hier*, publ. d'abord séparément, et réu- uite au recueil d'*opuscules* dont il a été s haut; enfin un *Traité de la prosodie* il des *Essais de grammaire*. *V.* son *Eloge* t. 6 de l'*Histoire des membres de l'acad.* ar d'Alembert.

ETAN (PIERRE-ROBERT), parent du célèb. né à Noyon vers la fin du 15e S., fut un r. à propager les principes de la réforme à où il remplissait l'emploi de précepteur. suite de s'éloigner de cette ville, il se re- le comté de Neufchâtel, où il pub. une de la Bible, sous ce titre : *la Bible qui est Sce-Escriture*, etc., Neufchâtel, 1535, 2 part. in-fol. Cette prétendue traduct. n'est que la version retouchée de Lefèvre d'Estaples; mais Olivetan n'en eut pas moins l'impudence de se vanter d'avoir traduit sur les textes originaux. Son édit., qui est la prem. pub. à l'usage des protestans, est très-rare; mais elle n'a guère d'autre mérite. Olivetan m. à Ferrare en 1538.

OLIVEYRA (SALOMON BEN-DAVID), savant rabbin portugais, professa avec distinction à l'acad. hébraïque d'Amsterdam, et m. dans cette ville en 1708. Il a laissé une *Grammaire hébraïque*, et un abrégé de *Grammaire chaldaïque* en portugais, Amsterdam, 1689, in-8; un *Lexique hébraïco-portugais*, ibid., 1682; une *Rhétorique hébraïque*, ibid., 1665, in-8; un *Recueil de différens rythmes ou mètres hébraïques*, ibid., 1665, in-12; une *Logique rabbinique*, ib., 1688, in-12; et d'autres *opuscules*, tant imp. qu'inédits, dont on peut voir le catalogue dans Rossi (*Dizionario storico degli autori ebrei*), et dans Wolf (*Biblioth. hebr.*).

OLIVEYRA (FRANÇOIS-XAVIER d'), né à Lisbonne en 1702, d'une famille distinguée, succéda à son père dans le poste de secrétaire d'ambassade auprès de la cour de Vienne. C'est là que ses liaisons avec quelques luthériens lui inspirèrent contre la religion catholiq. des préventions qui lui firent perdre sa place et l'exilèrent de sa patrie. Il pub. ensuite divers ouv. en Hollande et en Angleterre, et m. à Hackney en 1783. Parmi ses écrits, dont on trouvera la liste dans le *Gentleman's Magazine* du mois de mai 1784, nous ne citerons que les *Mémoires* de ses voyages, pub. en Hollande, 1741-42, 2 vol. in-8 (en portug.); des *Lettres familières*, histor., politiq., et critiq., 1743 (en franç.). Il a laissé en MSs. 27 vol. in-4 des *mém.* hist., littér., etc., sous le tit. d'*Oliveyriana*.

OLIVIER (JACQUES), prem. président au parlem. de Paris, né dans cette ville vers 1460, était fils d'un procureur, et s'éleva successivem. par son mérite aux charges d'avocat-général, de président à mortier et de chancelier du duché de Milan. Ses services dans ce dern. emploi furent récompensés par la prem. dignité du parlem. de Paris, que lui conféra François Ier en 1517. Il m. en 1519.—OLIVIER (Jean), frère du précéd., né à Paris, entra dans l'ordre de St-Benoît, devint gr.-aumônier et vicaire-général de l'abbaye de St-Denis, puis abbé de St-Médard, enfin évêque d'Angers, et m. dans un château près de cette dern. ville en 1540. On a de lui un *poème* latin intit. *Pandora Jani Oliverii, Andium hierophante*, Paris, chez L'Angelier, 1542, in-12; trad. en vers franc., en 1542, par Guillaume Michel de Tours, et réimp. en original, Reims, 1618, in-8.

OLIVIER (FRANÇOIS), chancelier de France, né à Paris en 1497, était fils de Jacques, dont l'article précède. D'abord simple avocat puis conseiller au grand-conseil, maître des requêtes, ambassad., chancelier de Marguerite de France, reine de Navarre, il obtint en 1543 le rang de président à mortier, et, deux ans après, la place éminente de chancelier du royaume. Il ne tarda pas à se signaler dans cet emploi par des règlem. sages, des mesures prévoyantes; mais il échoua dans son projet de mettre un frein aux excès du luxe. Ses lois somptuaires restèrent sans exécution; et sa rigidité lui attira de nombreux ennemis, à la tête desquels se trouvait Diane de Poitiers (*v.* ce nom). Cette célèb. favorite parvint à ébranler le crédit du chancel. auprès du roi. On invita Olivier à donner sa démission; mais ce magist. suprême déclara que n'ayant pas démérité, il ne pouvait renoncer à son inamovibilité. Toutefois il consentit à ce que l'on détachât de son office toute la partie active, qui fut donnée, avec le titre de garde des sceaux au présid. Bertrandi (*v.* ce nom). Olivier réduit ainsi au titre seul de chancelier, se retira dans une terre qu'il avait près de Montlhéri, et s'y livra aux douceurs de l'étude

et à la culture des champs. C'est alors que l'hôpital (v. ce nom), placé à la chambre des comptes, et abreuvé des dégoûts que lui suscitait sa surveillance sévère sur les finances de l'état, trouva des consolations dans les conseils et l'approbat. d'Olivier, avec lequel il était lié depuis long-temps. Rappelé au conseil sous le règne si court et si orageux de François II, Olivier, affaibli par la vieillesse, manqua de force pour contenir le cardinal de Lorraine, qui, en tirant le chancelier de sa retraite, n'avait eu pour but que de couvrir ses propres actes de la réputat. de ce vertueux ministre. Lors de la découverte de la conjurat. d'Amboise, Olivier insista en vain pour que les listes de proscription ne s'étendissent qu'aux chefs. Il ne put arrêter les supplices commandés par les Guises. Un grand nombre des victimes lui reprochèrent en face d'avoir sacrifié ses propres principes à l'esclavage de la faveur. Une profonde mélancolie s'empara de ce respectable vieillard, et il m. le 30 mars 1560.

OLIVIER (Séraphin), cardinal, né à Lyon en 1538, embrassa l'état ecclésiastiq., professa le droit canon à Bologne, et vint ensuite à Rome, où Pie V le fixa en lui donnant une place d'auditeur de rote. Il fut pendant 40 ans attaché à ce tribunal sous Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII. Ce dern. le créa cardinal à la recommandation de Henri IV. Il m. en 1609, laissant un recueil de la jurisprudence du tribunal qu'il avait éclairé si long-temps. Ce recueil a pour titre : *Decisiones rotæ romanæ*, Rome, 1614, 2 vol. in-fol.; réimp. à Francfort en 1615, avec des notes et des addit. Le cardinal Olivier, communém. désigné sous son prénom de Séraphin, était, suivant la *Gallia christiana*, de la même famille que le chancelier, et même, suivant de Thou, le fils naturel de ce magistrat.

OLIVIER (Claude-Matthieu), avocat au parlement d'Aix, né en 1701 à Marseille, se fit une grande réputat. dans le barreau de Provence, fut un des fondateurs de l'académ. de sa patrie, lui paya tribut comme littérat.; et m. en 1736. On a de lui une *Histoire de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre*, Paris, 1740, 2 vol. in-12; quelq. *dissertat.* insér. dans les *Mem. de littér. et d'histoire* de Desmolets, et dans le Rec. de l'acad. de Marseille.

OLIVIER (Guillaume-Antoine), voyageur et entomologiste, membre de l'institut, né près de Fréjus en 1756, s'adonna avec passion à l'étude des plantes et des insectes, et pub. plus. ouv. fort importans pour les sciences naturelles. La révolution l'ayant arraché à ses occupat., il accepta avec Bruguière une ambassade que le ministre Roland avait eu l'idée d'envoyer au roi de Perse. Il supporta les fatigues et les dangers d'une expédit. aussi longue que périlleuse, et revint seul en France après six années d'absence, en décemb. 1798, rapporta avec lui de nombr. collect. sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Admis à l'institut de France en 1800, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiq., fit des rapports, et rédigea de nombr. mém., tant pour l'institut que pour la société d'agriculture de Paris, dont il faisait également partie. Attaqué depuis plus. années d'une maladie de langueur, il m. en 1814 à Lyon, en revenant de Provence, où les médec. l'avaient envoyé pour respirer l'air natal. On a de lui des *mém.* sur l'entomologie, l'agricult. et de la botaniq., épars dans les Mém. de l'institut et autres recueils scientifiq.; *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 v. in-4, avec 363 pl.; *Dictionn. de l'hist. naturelle des insectes*, dans l'*Encyclopéd. methodiq.*, 1789, 1819, 9 vol. in-4 (il a eu pour collaborat. dans cet ouv. MM. Mauduyt, Latreille et Godart); *Voy. dans l'empire othoman, l'Egypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-8, avec atlas; plus. articles dans le *Nouveau Dictionn. d'histoire naturelle appliquée aux arts*, de Déterville. L'*éloge d'Olivier*, lu à l'institut le 8 janv. 1816, se trouve dans le recueil des *Eloges historiq.*, pub. par M. Cuvier, tom. 1er.

OLIVIER. V. Marche et Malmesbury.

OLIVIERI ou OLIVIERO (Dominique), peintre, né à Turin en 1679, adopta le genre de l'école flamande, et ses tableaux pleins d'imaginat. et de gaieté ne tardèrent point à être recherchés dans toute l'Italie. Il m. en 1755. On conserve de lui à Turin deux tableaux d'une assez grande dimension, dont l'un représente un *Marché*, avec un grand nombre de figures, et deux autres tableaux d'église, plus petits, représentant les *Miracles du St-Sacrement*.

OLIVIERI DEGLI ABBATI (Annibal-Camille), antiquaire, né à Pesaro en 1708 d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiast. et renonça à tout espoir d'élevat. pour se consacrer entièrem. à l'étude. Il a laissé un grand nombre de dissertat. pleines de savoir et de critique sur l'hist. et la numismatiq. On les trouve pour la plupart dans la *Raccolta* de Calogera (v. ce nom), et dans les *Mém.* de l'acad. de Cortone. L'*Oraison funèbre* d'Olivieri, par Fortunato Marignoni, a été pub. à Pesaro, 1789, in-8.

OLLENIA DU MONTSACRÉ. V. Montfrey.

OLLIER. V. Nointel et Olier.

OLLIERES (N.), jésuite, né en Lorraine au commencement du 18e S., fut envoyé comme missionn. à la Chine, et s'y signala par son zèle et ses travaux apostoliq. depuis 1758 jusqu'en 1780, époque où il m. à Pe-king, après avoir pub. un *catéchisme* en langue chinoise.

OLLIVIER (Rémi), secrétaire-général du ministère de la guerre sous le comte de Muy, le comte de St-Germain et le prince de Montbarrey, né à Paris en 1727, m. à Dijon en 1814, est auteur de l'*Esprit de l'Encyclopédie*, pub. sous le voile de l'anonyme, Paris, 1798-1800, 12 vol. in-8.

OLMI (Valeriano), chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, né à Bergame dans le 16e S., a pub. une traduct. ital. des ouv. attribués à St Denys l'Aréopagite (v. ce nom), Venise, 1563, in-8.

OLMO (Fortunato), moine du Mont-Cassin, né à Venise dans le 16e S., retrouva les MSs. que Pétrarque avait donnés à la republiq. de Venise, et qui étaient restés oubliés dans un coin obscur de la Basilique de St-Marc. On a de ce religieux une *Histoire de l'invention et de la translation du corps de St Nicolas-le-Grand* (en ital.), Venise, 1620, et une *histoire* de la paix conclue à Venise en 1177, entre le pape Alexandre III et l'empereur Frédéric Barberousse.

OLMOS (François-André), missionn. espagnol, né vers la fin du 15e S., dans le diocèse d'Burgos, passa une grande partie de sa vie dans le Nouveau-Monde, livré à tous les travaux d'un pénible apostolat. Il a composé des *gramm.* et des *vocabulaires* en langue mexicaine, fort utiles à ses confrères des missions, et des *livres* d'éducat. et de piété à l'usage de ses néophytes. Le savant Wading (v. ce nom) donne la liste de ces ouvrag., au nombre de quinze.

OLONNOIS (Jean-David NAU, dit L'), ainsi nommé du lieu de sa naissance, les Sables-d'Olonne, fut un des plus fameux flibustiers du 17e S., et surnommé *le Fléau des Espagnols*. Chef d'un grand nombre d'aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, il s'élançait de là sur les établissem. espagnols, portant sans relâche le pillage et la désolation, et, soit vainqueur soit vaincu, ne tardait point à reparaître. Mais étant tombé entre les mains des Indiens, ces barbares le rôtirent et le mangèrent en 1667 : digne fin d'un homme dont le courage n'avait été égalé que par la cruauté. V. l'*Histoire de l'île de St-Domingue* par le P. Charlevoix.

O-LO-PEN, ou, d'après l'orthographe portug., OLO-PUEN, était un religieux dont on ignore le

pays, et qui, suivant une inscript. trouvée à Si-an-fou, apporta le prem. l'Evangile en Chine, sous le règne du grand emper. Thai-tsoung (635). V. le *Journal des Savans*, oct., 1821, p. 598.

OLOUG-BEIG. V. OULOUG-BEYG.

OLYBRIUS (ANICIUS), emper. d'Occident dans le 5e S., descendait de l'ancienne famille romaine *Anicia*, et fut d'abord général des armées de l'empereur Léon, après avoir épousé Placidie, fille de l'emp. Valentinien III. Ricimer (*v.* ce n.), s'étant révolté contre l'emp. d'Occident, Anthemius fit proclamer Olybrius en avril 472; mais celui-ci qui joignait, suivant quelq. histor., à des vertus privées les talens d'un gr. capitaine, n'eut point le temps de signaler son règne, et m. au bout de 3 mois et 12 jours. On a de cet emper. éphémère quelques médailles en or, en argent et en bronze.

OLYMPIAS, femme de Philippe II, roi de Macédoine, fille de Néoptolème, roi d'Epire, et mère d'Alexandre-le-Grand, fut mariée vers l'an de J.-C. 356. Philippe, à ce qu'il paraît, soupçonna sa vertu, ou du moins se servit de ce prétexte pour la répudier après plus de 25 ans d'union, et devenir l'époux de la jeune Cléopâtre, nièce d'*Attale*. La fureur d'Olympias ne connut point de bornes à cette nouvelle, et il est probable que du fond de l'Epire, où elle se retira après avoir été dépouillée du titre de reine de Macédoine, elle fit agir l'assassin qui tua Philippe; du moins affecta-t-elle de rendre à son cadavre et à sa mémoire les plus grands honneurs. Elle poursuivit ensuite Cléopâtre, sa rivale, avec le plus insigne acharnement, et la força à se pendre. Fatiguée de tant d'excès, Alexandre, en partant pour l'Asie, ne laissa à Olympias aucune autorité, et confia la vice-royauté de la Macédoine à Antipater, avec lequel la reine eut de perpétuels démêlés tant que le conquérant de la Perse vécut. A la mort d'Alexandre, elle se retira encore en Epire; mais elle revint au bout de six mois à la sollicitation de Polysperchon, et elle débuta par faire mourir Aridée, frère naturel et successeur d'Alexandre, Eurydice, sa femme, et Nicanor, un des fils d'Antipater. Cassandre, frère de Nicanor, marcha alors sur la Macédoine, battit les troupes de la reine, la bloqua dans Pydna, et enfin la réduisit à se rendre, ce qu'elle fit en stipulant qu'elle aurait la vie sauve. Cassandre consentit à tout; mais il trouva moyen d'éluder sa parole en ameutant contre elle les gens du peuple et les parens de ceux qu'elle avait fait massacrer. Ceux-ci l'égorgèrent l'an 316 avant J.-C. — Une autre princesse du nom d'OLYMPIAS régna en Epire, où elle était née. Fille de Pyrrhus Ier, sœur et femme d'Alexandre Ier, et mère de 3 enfans, elle resta par la mort de son mari tutrice de ses 2 fils, et gouverna le royaume en leur nom. Les Etoliens ayant voulu conquérir sur elle l'Acarnanie, elle réunit à les en expulser en se faisant un allié de Démétrius, roi de Macédoine. Dans la suite, elle eut la douleur de perdre successivement ses 2 fils Pyrrhus et Ptolémée, qui régnèrent chacun un instant par eux-mêmes; et la douleur qu'elle ressentit de ce double malheur fut si vive qu'elle y succomba peu après l'an 240 avant J.-C.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, vivait à Alexandrie vers le milieu du 6e S. On a de lui un *commentaire* sur les 4 livres des *Météores* d'Aristote, publ. par J.-B. Camozzi, avec une traduct. lat., Venise (chez les fils d'Alde Manuce), 1551, 2 t. in-fol. Gab. Naudé attribue au même philos. la *paraphrase* sur les *Morales* d'Aristote, qu'Heinsius a publ. sous le nom d'Andronicus de Rhodes, et qu'un MS. de la Bibliothèque royale donne à Héliodore de Pruse. — On a confondu cet Olympiodore avec un philos. du même nom, qui lui est antérieur de plus d'un S., et dont on a une *Vie de Platon*, faisant partie du *commentaire* du même auteur sur le 1er *Alcibiade*. Cette vie a été impr. dans le t. 2 du *Diogène Laërce*, édit. de Ménage, avec une traduct. latine et des notes. — OLYMPIODORE, diacre d'Alexandrie, qu'Oudin (*v.* ce nom) confond avec les deux précédens, vivait vers le milieu du 7e S.: il a composé des *commentaires sur le Livre de Job*, insérés presqu'en entier dans la *Catena græcorum patrum*; une *Scholie sur l'Ecclésiaste*, trad. en lat. par Zenobio Acciajuoli; des *comment. sur la Prophétie et les Lamentations de Jéremie*, insérés aussi dans la *Catena gr. patr.*

OLZOFFSKI (ANDRÉ), prélat polonais, né en 1618, m. à Dantzig en 1678, obtint de bonne heure la faveur de Ladislas IV, roi de Pologne, qui lui donna un canonicat à Gnesne, la place de chancelier de l'archevêché de cette ville, le nomma ensuite son secrétaire pour la langue latine, et l'envoya à Vienne en qualité d'ambassadeur pour assister à l'élection de Léopold. Nommé à son retour prébendier de la couronne et évêque de Culm, il encourut plus tard la disgrâce de la reine Marie-Louise de France, veuve de Ladislas, pour s'être opposé à l'élection d'un prince français au trône de Pologne, et n'en fut pas moins élevé à la dignité de vice-chancelier de la couronne. Lorsque Michel Koribut eut été placé sur le trône, Olzoffski négocia à Vienne le mariage de ce prince avec une princesse d'Autriche, et obtint la charge de grand-chanc. de la couronne. Enfin à la mort de Michel, il eut beaucoup de part à l'élection de Jean Sobieski, qui le nomma archev. de Gnesne et primat du roy., et l'employa dans des affaires importantes.

OMAR (ABOU HAFSA-IBN-AL-KHATTAB), second khâlyfe ou successeur de Mahomet, né vers la fin du 6e S. de l'ère chrétienne, fut d'abord l'un des plus ardens persécuteurs du prophète, son cousin à la 4e génération du côté paternel; mais la lecture du Koran, qu'il trouva entre les mains de sa sœur et qu'il lui arracha de force, le convertit tout à coup à l'islamisme. Il alla trouver Mahomet, fit la profession de foi musulmane, et devint dès lors (vers l'an 615 de J.-C.) un des plus zélés sectateurs de la nouvelle religion. Sa fille fut une des femmes du prophète. A la mort de celui-ci, Omar proclama le prem. que le corps de son père n'était point périssable. Chancel. du prem. khâlyfe Abou-bekr (*v.* ce nom), il lui succéda en l'an 13 de l'hég. (634 de J.-C.), et joignit au titre de khâlyfe (vic.-lieutenant) celui d'*emyr al moumenyn* (prince des croyans ou fidèles). Omar fut pour les musulmans un modèle de sagesse, de modération et de vertu. Il étendit, par lui-même ou par ses lieutenans (*v.* ABOU-OBEIDAH, KHALED, AMROU), les bornes du nouvel empire arabe aux dépens de celui de Constantinople, enleva la Syrie à l'empereur Héraclius, fit la conquête de la Perse et celle de l'Egypte, et porta ses armes jusqu'à Barkah et Tripoli sur la côte septentrionale de l'Afrique. On a reproché à ce khâlyfe d'avoir ordonné à son lieutenant Amrou d'incendier la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile si les vol. qu'elle contenait s'accordaient avec le Koran, et comme dangereuse s'ils étaient contraires à ce livre divin; mais il faut moins en accuser le caractère d'Omar que les mœurs du siècle d'ignorance ou d'enthousiasme religieux où il vivait. Après avoir échappé une première fois au poignard d'un Arabe gagné par un scheick, ennemi juré de l'islamisme et du khâlyfe, Omar succomba six ans plus tard sous celui d'un esclave persan, qui le frappa dans la mosquée de Médine en l'an 23 de l'hég. (644 de J.-C.), et se tua lui-même après, afin de se dérober au supplice. Ce khâlyfe était alors dans la 63e année de son âge, et en avait régné 10. Il avait plus contribué que Mahomet lui-même aux progrès de l'islamisme. Suivant l'historien Khondemir, il fit détruire, dans le cours de ses conquêtes, plus de 40,000 temples de chrétiens, et fonda 1,400 mosquées. Ce fut lui qui introduisit le premier l'ère si

célèbre de l'hégyre, qui commence au 16 juillet 622 de J.-C., et qui sert à fixer les époques de l'histoire de toutes les nations musulmanes. Il créa des registres de contrôle où étaient inscrits les noms de ceux qui servaient dans ses armées, afin qu'ils reçussent une solde régulière. La mémoire d'Omar est dans la plus haute vénération parmi les musulmans appelés *sunnites* ou traditionnaires; mais elle est en horreur parmi ceux qu'on nomme *chyites* ou hétérodoxes, qui regardent les trois premiers khâlyfes, Abou-Bekr, Omar et Othman, comme usurpateurs du khâlyfat, lequel, suivant eux, devait appartenir sans intermédiaires à Aly, gendre et cousin de Mahomet. — Omar II, huitième khâlyfe omayade (*v.* Omayah), arrière-petit-fils (par sa mère) d'Omar Ier, et fils d'Abdel-Aziz, neveu du khâlyfe Abdel-Melek, fut fait d'abord gouverneur de Médine par Walid Ier (*v.* ce nom), son cousin-germain, et succéda ensuite au fils de ce dernier, Soleïman, en l'an 99 de l'hég. (717 de J.-C.) Ce fut un prince simple, modeste et juste. Il supprima les malédictions fulminées dans toutes les mosquées, depuis le règne de Moawiah Ier (*v.* ce nom), contre Aly et ses descendans, et restitua à ces derniers un domaine dont Mahomet avait gratifié Aly en le prenant pour gendre. Cette conduite généreuse d'Omar II ayant alarmé les princes omayades, et particulièrement son cousin Yezid, qui devait lui succéder, ils lui donnèrent un poison lent, dont il m. en l'an 101 de l'hég. (720), après un règne de 2 ans et 5 mois dans la 41e année de son âge. Les historiens grecs accusent ce khâlyfe d'avoir persécuté les chrétiens, et condamné à mort ceux qui rafusaient d'apostasier.

OMAR (Abou-Hafs-al-Galedh-Ben-Schoaib), fameux capitaine arabe, né en Espagne, dans les environs de Cordoue, vers la fin du 2e S. de l'hég. (7e de J.-C.), prit parti dans une révolte contre Abderame II, roi de Cordoue, refusa de se soumettre après la défaite des révoltés, s'embarqua avec sa famille et les troupes qui voulurent s'attacher à son sort, parcourut la Méditerranée en pirate, ravagea une partie de l'Archipel, aborda en Crète, s'empara de cette île, s'y établit vers l'an 207 de l'hég. (823 de J.-C.), bâtit une forteresse dont il fit sa capitale, et l'appela *al Khandak* (le retranchement). C'est de ce nom que s'est formé, par corruption, le nom de *Candie*, devenu commun à toute l'île. Abou-Hafs-Omar fut ainsi le premier prince ou gouverneur musulman de l'île de Crète, et y m., suiv. Casiri, en l'an 240 (854-55 de J.-C.) Un autre historien arabe le fait vivre plus longtemps, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un successeur de ce prince. L'île de Crète demeura 135 ans sous la domination des Arabes, et leur fut enlevée l'an 350 (961 de J.-C.) par Nicéphore Phocas, depuis empereur.

OMAR-AL-MOTAWAKKEL-AL-ALLAH (Abou-Mohammed), surnommé communément *al Aftas*, cinquième et dernier roi maure de Badajos, en Espagne, dont les états renfermaient la plus grande partie du Portugal, disputa long-temps le trône à Yahia, son frère aîné, et y monta après lui vers l'an 470 de l'hég. (1079 de J.-C.) Ce prince se rendit célèbre par ses richesses, sa prospérité et son goût pour les arts. S'étant joint à Yousouf-ben-Taschfin, roi de Maroc, contre Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, il se repentit bientôt de contribuer à l'accroissement de la puissance du prince africain aux dépens des musulmans d'Espagne, et se sépara de lui. Mais, pendant son absence, une partie de ses sujets s'étaient détachés de lui pour se donner aux princes almoravides; il ne lui restait plus que sa capitale, dans laquelle il ne tarda pas à être assiégé par Saïr, un des lieutenans du roi de Maroc. Trahi par les siens, Omar fut livré au général ennemi, qui lui fit trancher la tête, ainsi qu'à ses deux fils, en l'an 487 (1094 de J.-C.) On a conservé des vers que ce prince fit dans sa prison avant son supplice.

OMAR EBN-FAREDJ. V. Ibn Faredj.

OMAR (Nadjm-Eddyn-Abou-Hafs), surn. *al Nasafi*, célèbre doct. musulman de la secte orthodoxe des hanefites, né en l'an 461 de l'hég. (1068-1069 de J.-C.) dans la ville de Nakhscheb ou Nasaf, m. à Samarcande en 537 (1142-1143), a composé, suivant le savant orientaliste d'Herbelot, plus de 100 ouvr., tant sur le droit musulman que sur les traditions. On cite principalement celui en vers, connu sous le titre d'*al man dhouma* (sur toutes les questions de droit controversées parmi les sectes orthodoxes musulmanes), qui fait partie des MSs. arabes de la Bibliothèque du Roi, à Paris, n° 1385, et de ceux de la Bibliothèque bodléienne, n° 1243. Ce poème a été commenté par plus. docteurs, entre autres Mahmoud, fils de Daoud, dont l'ouvr. est au nombre des MSs. arabes de la Bibliothèque du Roi, sous le n° 1387. On trouve encore dans ce même dépôt, un autre commentaire d'*al Mandhouma*, par *Hafedh-Eddyn abou'l Berecat Abdallah*, nommé aussi *al Nasafi*. Ce comment. a pour tit. *al Masfi* ou *al Mosaffi*. Le surn. d'*al Nasafi*, sous lequel on cite souvent le célèb. doct. qui fait le sujet de cet article, ne lui est pas seulement commun avec son commentateur Hafedh-Eddyn, il appartient encore à un autre écrivain arabe, nommé Ayhad-Eddyn. Nous citerons encore du docteur Omar: un traité des principaux dogmes de la religion musulmane, intit.: *Akaïd*, conservé à la Biblioth. du Roi sous le n° 407 des MSs. arabes; et un autre petit poème moral *sur la Vanité du monde*, ibid., sous le n° 1418.

OMAR (ben-Hafsoun, ben-Djafar), fameux chef de bandits en Espagne, né à Ronda, vers le milieu du 3e S. de l'hég. (9e de J.-C.), était chrétien d'origine. Après avoir exercé d'abord la profession de tailleur, il se rendit à Tauxiffa, y prit le parti des armes, et se rendit bientôt célèbre par son audace et ses exploits. S'étant mis à la tête d'une troupe de bandits et de vagabonds, il profita des troubles qui agitaient le royaume de Cordoue, sous le règne de Mehemed, pour exercer les plus affreux brigandages, devint assez puissant pour s'emparer de Tolède, se rendit redoutable à tous les princes voisins, résista successivement à quatre rois de Cordoue, et m. sous le règne d'Abdéramé III, l'an deux, en l'an 306 (919 de J.-C.), dans la ville d'Huescar, après avoir fondé dans les monts Alpujarres une principauté, renfermant plus. villes considérables, et qui subsista 70 ans sous lui et ses 3 fils, Djafar, Soleïman et Hafs. On trouve beaucoup de confusion dans les récits des histor. espagnols et des auteurs arabes sur cet Omar, que Casiri appelle aussi souvent Khaled, ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille.

OMAR, pacha, dey ou prince d'Alger, fut élevé à ce poste éminent en 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de 15 jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était auparavant agha ou commandant des troupes de la régence. Ce fut sous son règne que l'amiral anglais, lord Exmouth, se présenta devant Alger (en 1816) avec une flotte de 5 vaisseaux de ligne, 7 frégates et plus. autres bâtimens de guerre, pour obliger cette même régence, ainsi que les autres puissances barbaresques, à reconnaître les îles Ioniennes comme possessions anglaises, à faire la paix avec les rois de Sardaigne et de Naples, et à renoncer à l'esclavage des chrétiens. Omar admit ces conditions à l'exception de la dernière, sous le prétexte qu'étant sujet du sultan de Constantinople, il ne pouvait, sans la permission de son suzerain, consentir à l'abolition de l'esclavage. Trois mois lui furent accordés pour obtenir ce consentem. Au bout de ce temps, les Algériens ayant commis de nouvelles insultes, lord Exmouth reparut devant leur ville, avec sa

rmément plus considérable que le premier. Omar ayant fait tirer sur la flotte anglaise, l'amiral commença le bombardement de la place et de la flotte ennemie, incendia cette dernière, entra dans le port en vainqueur, et fit souscrire le dey à toutes les conditions déjà demandées. Celui-ci ne tarda point à réparer ces revers; il fit relever les fortifications, réorganisa sa marine, et les pirateries recommencèrent. Mais l'année suivante, la peste s'étant déclarée avec violence dans Alger, la milice attribua cette nouvelle calamité à Omar, se révolta contre lui et l'étrangla dans son palais. Ce prince s'était fait distinguer de la plupart de ses prédécesseurs par des qualités estimables. Pend. le bombardement d'Alger, son prem. ministre avait ordonné d'égorger, à son insu, 1500 captifs chrétiens, qu'on avait renfermés dans une caverne; Omar, informé à temps, fit arrêter l'exécution qui n'avait encore coûté la vie qu'à 32 victimes.

OMAYAH ou OMMYAH, tige de la célèbre dynastie des princes omayades ou ommyades, était fils d'Abd-Schems, et petit-fils d'Abd-Menaf, prince de l'ancienne tribu arabe de Coraïsch ou Kareich, qui dominait à la Mekke. On ne sait rien de ce personnage, qui mourut probablement au commencement du 7e S. de l'ère chrétienne, avant que Mahomet eût entrepris sa prédication. Son petit-fils, Abou-Sofyan, après avoir été l'un des persécuteurs les plus acharnés de Mahomet, embrassa l'islamisme en l'an 8 de l'hég. (630 de J.-C.), et m. 22 ans après. C'est d'Omayah qu'ont pris leurs noms les khalifes omayades, séparés en 2 branches, l'une, fondée en Syrie par son arrière-petit-fils, Moawiah (v. ce nom), et l'autre fondée en Espagne, l'an 139 de l'hég., par Abdel-Rahman (v. ABDERAME), échappé au massacre des princes de sa famille à Damas.

OMEIS (MAGNUS-DANIEL), savant philologue allemand, né en 1646 à Nuremberg, contribua par ses écrits à perfectionner la langue de sa nation qui se dépouillait à peine de sa rudesse primitive. Il m. en 1708, avec le titre de comte curial et palatin, que lui avait conféré l'empereur Léopold Ier. Il a laissé un grand nombre de petits traités latins, de thèses, de programmes, etc., sur des sujets de théolog., de philosoph., de morale et de philologie; et des poésies allem., tombées dans un juste oubli.

OMER (ST), en latin *Audomarus*, né près de Constance en Helvétie, vers la fin du 6e S., renonça au monde de bonne heure et se retira dans le célèbre monastère de Luxeuil. Tiré de cette retraite par le roi Dagobert, en 636, pour occuper le siége épiscopal de Térouane, en Artois, il travailla avec un grand zèle à rétablir la discipline dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithiu, auquel St Bertin, qui en fut le 2e abbé, donna ensuite son nom. St Omer m. vers l'an 668.

OMMEGANCK (N.), un des prem. paysagistes de l'Europe, m. à Anvers, sa patrie, le 18 janv. 1826, chevalier du Lion-Belgique et membre de l'institut roy. des Pays-Bas, excella à représenter les beautés simples et gracieuses de la nature. Ses nombreux tableaux, dont plus. ont soutenu, à notre musée, la concurrence avec les principales product. en ce genre, tant anciennes que modernes, lui ont mérité le surnom de *Racine des Moutons*.

OMMYAH. V. OMAYAH.

OMODEI (S. Degli), jurisc. ital. du 14e S., né à Milan, est auteur d'un ouvr. classique dans son temps, intitulé: *Repetitiones juris civilis*, imprimé à Lyon en 1553, in-fol. — On connaît enc. deux [illegible] aux de la même famille, Louis OMODEI, [illegible] et un autre Louis OMODEI, neveu du [illegible], m. en 1706.

[illegible]ODEO (LÉONARD), mathématicien et littér[illegible], né à Palerme, m. en 1630, a laissé un gr. [illegible] écrits, consistant en tragédies, poésies, [illegible] académiques, traités d'astrologie, livres de mathématiques, etc., qu'on ne trouve plus guères que dans quelques biblioth. siciliennes, ou d'amateurs italiens.

ONCIU (GAD de), relig., prédicateur, né à Poligny, en Franche-Comté, vers la fin du 13e S. ou au commencem. du 14e, a trad. en langue romane le livre de la *Consolation philosophique* de Boèce, traduct. attribuée mal à propos à un aut. religieux, appelé *frère Renaud de Louhans*. On croit que Gad de Onciu est encore aut. d'un *poème* sur les guerres de Franche-Comté en 1336.

ONÉSICRITE, hist. grec, né dans l'île d'Egine, ou selon d'autres à Astypalée, dans le 4e S. avant J.-C., fut disciple de Diogène-le-Cynique, accompagna Alexandre-le-Grand dans son expédition aux Indes, en qualité de command. de ses trièmes (galères), et composa sur cet ouvrage calqué sur le plan de la *Cyropédie* de Xénophon, et rempli, au jugement de Strabon, des récits les plus étranges et les plus absurdes. Cette histoire s'est perdue; mais Strabon, Elien et Pline en rapportent, d'après Plutarque, un gr. nombre de faits relatifs à la géographie et à l'hist. natur. des Indes. Onésicrite eut deux fils, Androsthène et Philisque, disciple de Diogène, à qui l'on attribue les *tragédies* qui portaient le nom de son maître.

ONGARO (ANTOINE), poète de Padoue selon les uns, ou de Venise selon les autres, au 16e S., et l'un des imitateurs du Tasse dans le genre pastoral, passa plus. ann. de sa vie, qui fut très-courte, au service des Farnèse, et ne recueillit guère dans leur cour, que des politesses et des complimens. Il est vrai qu'il ne méritait peut-être pas davantage. Le succès de l'*Aminte* du Tasse, représentée à Ferrare en 1572, excita l'émulation d'Ongaro, qui publia peu de temps après son *Alcée*, où, par une innovation qu'on ne trouva pas heureuse, il introduisait des pêcheurs au lieu de bergers. Cependant la beauté de quelques vers, la vérité et la simplicité des caractères, firent recevoir avec indulgence cet ouvr., qui fut imprimé pour la première fois à Venise en 1582, sous ce titre: *Alceo, favola piscatoria di Antonio Ongaro, recitata in Nettuno, castello de' signori Colonnesi, e non più posta in luce*. On a encore de lui des *poésies* publiées à Bologne en 1644.

ONIAS Ier, gr.-prêtre des Juifs, les gouverna depuis l'an 321 jusqu'à l'an 300 avant J.-C.; ce fut sous son administ. que Ptolomée-Soter s'empara par surprise de Jérusalem. — ONIAS II, gr.-prêtre des Juifs en l'an 242 av. J.-C., refusa de payer le tribut que ses prédécesseurs avaient payé jusqu'alors aux rois d'Egypte. Mais les préparatifs formidables du roi Ptolomée-Evergète effrayèrent le pontife, et la paix ne fut point troublée. Il m. vers l'an 229 av. J.-C. — ONIAS III, pet.-fils du précédent, succéda à son père Simon II dans la gr. sacrificature vers l'an 200 de J.-C., et gouverna avec autant de modérat. et de sagesse que de just. C'est sous ce pontife que le roi de Syrie, Séleucus, envoya Héliodore pour s'emparer des trésors dont il croyait le temple rempli. Héliodore, renversé miraculeusement au moment où il posait le pied sur le seuil du lieu saint pour s'acquitter de la commission, ne dut la vie qu'aux prières d'Onias. Dans la suite ce grand-prêtre fut déposé par le success. de Séleucus, Antiochus-Epiphane, qui donna successivem. la souveraineté à ses frères Jason et Ménélas, selon que ceux-ci enchérissaient l'un sur l'autre pour parvenir à cette haute dignité. Onias qui, peu avant la m. de Séleucus, s'était rendu à Antioche afin de rendre compte de sa conduite pend. le séjour d'Héliodore à Jérusalem, éclata en reproches contre Ménélas, et le menaça de toute la colère du vrai Dieu. Celui-ci, pour se débarrasser à la fois d'un censeur importun et d'un rival, chargea Andronique, gouverneur d'Antioche, de l'assassiner, ce que celui-ci exécuta de sa propre main vers l'an 163 av. J.-C.

— Onias IV, fils du précédent, ne pouvant succ. à son père à cause des intrigues de ses oncles Jason et Ménélas, se retira en Égypte, où il devint le favori de Ptolémée-Philométor et de sa femme Cléopâtre. Ceux-ci lui permirent d'élever un temple juif dans les environ. de Bubastis, et lui en conférèrent pour lui et ses descendans la souveraineté. Dans la suite beaucoup de Juifs s'établirent autour de ce temple, et fondèrent ainsi une ville qui prit le nom d'Onipsn ou Onim. Il paraît qu'après la mort de Ptolomée-Philométor, Cléopâtre, sa veuve, chargea Onias de faire la guerre à Ptolomée-Physcon, qui s'opposait à ce que son fils héritât de sa couronne. Mais Physcon l'emporta et fit mourir Onias.

ONKELOS est de nom d'un rabbin que les uns prétendent avoir été disciple de Gamaliel, condisciple de St Paul, et que d'autres confondent avec Aquila, auteur d'une version grecque de l'Ancien-Testament, et vivant sous le règne de l'empereur Adrien : la prem. opinion est la plus accréditée. On lui attribue le *Targum*, ou la paraphrase chaldaïque sur le Pentateuque, qu'il composa des dir. explications recueillies de la bouche de ses maîtres, Gamaliel, Hillel, Schammai et autres. Les juifs lisent tous les samedis un chapit. du *Targum* avec un chapitre du texte de la loi, et ils ont imprimé un grand nombre de fois cette paraphrase, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne des éditions que l'on connaisse est celle de Bologne, 1482. Les MSs. du même ouvrage sont très-communs. Il en existe trois trad. latines, par Alphonse de Zamora, par Paul Fagius et par Bern. Baldi : cette dern. est restée inédite dans la biblioth. Albani.

ONOMACRITE, poète grec d'Athènes, vivait vers l'an 516 av. J.-C. On le croit aut. des *poésies* attribuées à Orphée et à Musée (*v.* ces noms).

ONOSANDER, philos. platonicien, que l'on croit avoir vécu sous le règne de l'emper. Claude, dans le 1er S. de l'ère chrétienne, avait commenté les traités politiques de son maître. Ces *comment.* se sont perdus, mais leur auteur s'est fait connaître par le livre intitulé Στρατηγικὸν λόγον ou la *Science du chef d'armée*, qui est parvenu jusqu'à nous, et dont la 1re version latine est celle de Nicolas Sagudino, impr. à la suite des *Institut. milit. de Végèce*, Rome, 1493. Camerarius a le prem. reproduit l'original grec sur des MSs. inexacts, Nuremberg, 1595, in-8. Rigault (*v.* ce nom) en a donné une autre édit. plus correcte, accompagnée d'une traduct. latine, Paris, 1599, in-4 ; et cette édit. servit de modèle à toutes les suivantes jusqu'à celle de Schwebel, la plus complète et la plus soignée, Nuremberg, 1761, in-fol., avec une traduction française de Zurlauben, qui avait été déjà publiée en 1754 (*v.* Zurlauben). L'emper. Léon faisait grand cas du traité de la *Science du chef d'armée*, et le maréchal de Saxe pensait que les préceptes en étaient dignes d'une étude particulière.

ONS-EN-BRAY (Louis-Léon Pajot, comte d'), mécanicien, né à Paris en 1678, fut directeur-général des postes sous Louis XIV, qui l'honorait d'une estime particulière. Passionné pour les arts mécaniques, il forma un cabinet, alors le plus curieux de l'Europe par l'immense collection de machines qu'il contenait, et dont plus. étaient de son invention. Il m. en 1753, ayant légué toutes ses collections à l'académie des sciences dont il était membre honoraire. On a de lui : *Méthode facile pour faire tels carrés magiques que l'on voudra*, inséré dans le recueil de l'académie des sciences, année 1750 ; et un *Mémoire sur les moyens de remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des differ. mesures*, ibid. 1739.

OONSEL (Guillaume van), dominicain, né à Anvers en 1571, m. à Gand en 1630, a laissé les écrits suivans : *Consolatorium animæ hinc emigrantis*, Gand, 1617 ; *Enchiridion concionatorum*, Anvers, 1619 ; *Syntaxis ad expeditam divini Verbi tractationem*, Anvers, 1622 (réimpr. à Lyon à Paris) ; *Officina sacra biblica*, Douai, 1624. *Perspectiva mobilitatis christianæ*, en latin, français, espagnol et flam., par Colonnès, Anvers, 1626 ; *Hieroglyphica sacra*, Anvers, 1627 ; *Tuba Dei*, Gand, 1629 ; *concionum moralium Compendium*, Douai, 1630.

OORN. V. Hoorn.

OOST (Jacques van), peintre d'hist. et de portraits, surnommé *le Vieux*, né à Bruges en 1600, se fit de bonne heure connaître par des tableaux qui eurent un gr. succès. Il avait pris pour guide et pour modèle Annibal Carrache, et sut tellement imiter ce maître qu'il étonna tous les artistes de Rome, où il était allé pour perfectionner son talent. Il travaillait avec tant de facilité que le nombre de ses ouvr. est immense : on met au premier rang la *Descente du St-Esprit sur les apôtres*, et son *St Charles Borromée* que l'on voit encore au musée royal du Louvre. Il m. à Bruges en 1671, laissant un fils, Jean-Jacques van Oost surnommé *le Jeune*, qui fut élève de son père et héritier de ses talens.

OOSTERGA (Cyprien van), jurisconsulte hollandais, né en 1614, professa le droit à Utrecht, et m. dans cette même ville en 1687. On a de lui : *Logica juridica*, Utrecht, 1638, in-12 ; *Centuria belgica in libros IV Institutionum*, ibid., 1658, in-8 ; *Cens. belg. in lib. Pandectarum*, ibid., 1661 et 1665, in-4 ; *in omnes leges Codicis*, 1666, in-4 ; *ad jus Canonicum*, 1669, in-4 ; *ad Novellas*, 1669, in-4.

OOSTERWICK (Marie van), peintre de fleurs, née à Nootdorp, près de Delft, en 1630, fut placée par son père dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre dans le même genre, y fit des progrès rapides, et exécuta des tableaux qui se répandirent bientôt à l'étranger, et balancèrent même la réputation de ceux de son maître. Elle m. à Eutdam en 1693. Ses tableaux sont encore du plus grand prix pour les amateurs.

OPIE (John), l'un des meilleurs peintres de l'école anglaise, né en 1761 dans un village du comté de Cornouailles, était fils d'un charpentier. Sa rudesse, son défaut d'éducation eurent une grande influence sur les sujets et le caractère de ses tableaux, et l'empêchèrent de réussir dans le grand monde à Londres. Ses compositions les plus estimées sont : la *Mort de David Rizzio en présence de Marie Stuart*, le *Meurtre de Jacques Ier* et la *Mort de Saphira*. On admire surtout son coloris, la vérité et la perfection de son exécution. Il m. en 1807. — Sa femme, mistress Opie, est auteur de plus. romans estimés.

OPILIUS. V. Macrin.

OPIMIUS (Lucius), consul romain, fameux par son opposition aux Gracques. Les habitans de Fidgilles ayant manifesté la prétention de jouir des mêmes droits que les citoyens romains, Opimius non content d'étouffer la révolte qui eut lieu à cette occasion, accusa hautement Caius Gracchus de son mouvement populaire. Opimius était alors préteur. L'année suivante, 132 avant J.-C., il brigua le consulat et ne put l'obtenir. Mais il fut nommé en 131, et prit sur-le-champ des mesures pour anéantir, par le meurtre des partisans de Gracchus, tous les projets des novateurs. La mort d'un [illegible] lecteur, tué par ceux qu'il insultait, servit de prétexte pour conférer à Opimius un pouvoir illimité. Aussitôt il entoure le forum de gens armés et met à prix la tête de Caius Gracchus, qui, dans la même journée, est mise à ses pieds. Il éleva un temple à la Concorde. Dans la suite, étant traduit sous la prévention de s'être laissé corrompre par l'or de Jugurtha, il fut condamné, passa le reste de sa vie en butte à la haine et à [illegible] pris public.

OPITZ (Martin), en latin *Opitius*,

ur allem., né en 1597 à Bunzlau en Silésie, e vastes connaiss. aux gymnases de Breslau, ien et à l'univers. de Francfort-sur-l'Oder, cessivement Heidelberg, Strasbourg, Tu- le Holstein, à la Hollande, vint à Paris en e lia avec Grotius, obtint la place de secré- d'historiographe du roi de Pologne, passa ures années de sa vie à Dantzig, et y m. ste en 1639, dans la 42e année de son âge. mands ont nommé Opitz le *père* et le *res-* r de leur poésie. Ce poète s'est exercé dans genres de littérature, et l'on a de lui un mbre d'ouvr. publ. en partie séparém., ts sous le titre d'*Œuvres*, dont la 1re édit. de Strasbourg, 1624, in-4. Il y a eu 11 ions, et la meilleure est la 10e, Breslau, vol. in-8. Opitz a exercé une gr. influence ngue allemande, tant par ses préceptes et ion des ressources qu'elle contenait, que ploi qu'il en fit lui-même. Il est, suivant ues allemands, le représentant d'une épo- e ainsi dire isolée entre les *meistersengers* les de Lohenstein et de Gottsched (*v.* ces s noms).

(Hesse), en latin *Opitius*, théologien et te allemand, né en 1642 à Altenbourg en occupa successiv. la chaire d'hébreu et celle gie à l'université de Kiel, et m. dans cette 1712. Les philologues, tout en rendant la profonde érudition de cet orientaliste, rent d'*homme singulier* et de visionnaire. lui plus. ouvr., dans la plupart desquels mentre l'un des plus savans hommes de protestants, et dont Rotermund, dans son *ntzu Octionn. univers. des savans* de Joe- onné le catalogue complet au nomb. de 33. erous seulement les plus importans : *Sa- Davidis et Salomonis*, Iéna, 1672, 1684, *ecimus facilitati suæ restitutus, methodo* te., ibid., 1676, Leipsig, 1687, 1697, *stitutiones accentuationis hebraæ, tabulis* *ieis hinc et inde illustratæ*, etc., Iéna, n-4; *Atrium linguæ sanctæ*, Hambourg, in-4, souvent réimpr.; *Lexicon hebræo- o-biblicum*, Leipsig, 1692, Hambourg, 1714, in-4; *Synopsis linguæ chaldaicæ*, 1674, in-4; *Biblia hebraica ex optimis... editibus... accuratissimè emendata*, etc., 709), 2 vol. in-4 (édit. très-estimée malgré fautes qui s'y sont glissées); *Nov. Testamen- raicum cum versione latinâ*, Hambourg, n-8; *Theologia exegetica tabulis decem tensa, seu Hermeneutica sacra*, Kiel, 1704, 1708, in-fol.

EER (Pierre), chroniqueur hollandais, né dam en 1526, s'appliqua successivement à prudence, à la médecine et à la théologie, une grande érudition, se fit remarquer par pour la défense de l'église catholique, et ldit en 1595. On a de lui : *Opus chronogra- ab orbe condito continens historiam, ico- logia summorum pontificum, imperatorum, ri virorum illustrium*. Anvers, 1611, 2 t. réimp. à Cologne, 1625, in-8, sans la con- n de Beyerlinck, de 1582 à 1611, mais té de l'*Historia martyrum gorcomensium, lucque*; et quelques autres *opuscules* peu ables, dont on trouvera les titres dans le *naire* de Chauffepié.

RIN (Jean), imprimeur distingué, né à 1507, s'appelait originairement *Herbst*, mand qui signifie automne, et changea ce ître celui d'Oporin, qui a la même signifi- n grec. Il fit ses études à Strasbourg, re- suite dans sa patrie, y fut d'abord correcteur ves chez le célèbre Froben (*v.* ce nom), de- suite direct. du gymnase de Bâle, renonça place pour étudier la médecine sous le Fa- meux Paracelse (*v.* ce nom), occupa plus tard la chaire de langue grecque à l'académie de Bâle, et finit par établir, en société avec Robert Winter, son parent, une imprimerie qui obtint bientôt une grande célébrité, et qu'il dirigea ensuite seul jusqu'à sa m., arrivée en 1568. Il fut l'un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres. Le catalogue des ouvr. sortis de ses presses se trouve à la suite de son article dans les *Vitæ selectæ eruditissimorum virorum* de Ch. Gryphius, Breslau, 1711, in-8, dans les *Mémoires* de Niceron, t. 27, dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, dans l'*Athenæ rauricæ*, et dans plusieurs autres recueils biographiques et bibliographiques.

OPPÈDE (Jean MEYNIER, baron d'), premier président du parlement d'Aix, né dans cette ville en 1495, s'est acquis une triste célébrité par les rigueurs et les cruautés qu'il exerça envers les hérétiques vaudois (*v.* ce nom), dans plusieurs bourgs et villages de la Provence. Chargé par François Ier de faire exécuter l'arrêt rendu par le parlement d'Aix, en 1540, contre ces malheureux sectaires, d'Oppède s'acquitta de cette mission avec une violence déjà naturelle à son caractère, et qu'augmentaient encore, dit-on, des ressentimens particuliers. La belle comtesse de Cental, qui lui avait refusé sa main, et beaucoup d'autres nobles, dont les possessions avaient été ravagées dans l'expédition dirigée par le président (qui cumulait avec ses fonctions de magistrat le commandement milit.), firent retentir leurs plaintes à la cour. D'Oppède y parut pour se justifier : le roi refusa de le voir. Les choses en restèrent là jusqu'à la mort de François Ier; mais en 1551 le président, quatre conseillers qui s'étaient associés à ses fureurs, et avec eux le fameux baron de La Garde (*v.* ce nom), furent traduits devant le parlement de Paris. Cinquante audiences furent consacrées aux débats. D'Oppède fut déclaré innocent des cas à lui imputés, et rétabli dans ses fonctions de premier président; mais quelques années après « la justice du ciel supplea, dit l'historien de Thou, à celle de la terre » : D'Oppède mourut en 1558 d'une maladie assez semblable, dit-on, à celle qui, dans la suite, emporta Charles IX. On a de lui une traduct. en vers français des *Triomphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8, rare.

OPPENHEIMER (David ben Abraham), rabbin du 18e S., célèbre par son savoir, et peut-être plus encore par sa bibliothèque, une des plus riches qu'un particulier ait jamais possédées en livres et en MSs. hébreux, était né à Worms. Il présida successivement les synagogues de Nicolsbourg et de Prague, et m. dans cette dernière ville en 1737. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières, notamment sur le droit judaïque et le Talmud, dont la plupart sont restés inédits. Le *Catalogue* de sa bibliothèque, publié à Hambourg en 1782, in-4, par Isaac Seligman, contient la liste complète de ces mêmes ouvrages, dont Wolf a mentionné les principaux dans la *Biblioth. hebr.* Le plus étendu est le *comment.* du Talmud et des livres saints, int. *Jad David* (main de David). On peut consulter encore sur ce personnage J.-B. de Rossi, et Voigt dans son *Traité des savans qui ont illustré la Bohême et la Moravie* (en allem.) Prague, 1773.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte, né à Paris en 1672, m. en cette ville en 1742, fut directeur-général des bâtimens et des jardins du duc d'Orléans, régent du royaume, et passa dans son art pour un génie du premier ordre. Il est certain qu'il excellait dans le genre de dessin convenable à son art, et l'on peut s'en convaincre en parcourant la suite considérable de dessins qu'a gravés d'après lui Huquières. Il fut d'ailleurs le maître de Jacques-François Blondel.

OPPIEN, poète grec et auteur de deux poèmes

didactiques, l'un en 5 liv. sur *la Pêche*, et l'autre en 4 sur *la Chasse*, appartient au 2e S. de notre ère. Il était de Coryce ou d'Anazarbe, en Cilicie, et son père, qui tenait un rang distingué dans le sénat, lui donna une éducation solide et conforme à ses principes. Ce fut dans l'exil où il accompagna volontairement ce digne père, qui n'avait pas voulu fléchir devant l'usurpateur Septime-Sévère, que le jeune Oppien composa les ouvrages que nous venons d'indiquer. Il vint ensuite à Rome, les présenta au fils de Septime, Antonius Caracalla, qui en fut, dit-on, si charmé qu'il permit au poète de mettre à la récompense le prix qu'il voudrait. Oppien ne demanda que le retour de son père, qui lui fut accordé sur-le-champ, et accompagné d'une forte gratification. Oppien ne jouit pas long-temps de ces faveurs du prince; une maladie contagieuse qui ravageait sa ville natale l'enleva à la fleur de son âge; il avait à peine 30 ans. Il n'y eut long-temps qu'une voix sur le mérite littéraire des poèmes d'Oppien; mais ce concert d'éloges, répétés de siècle en siècle, fut troublé tout à coup par le savant J.-G. Schneider, qui, frappé de la disparité qu'il remarquait entre le poème de *la Chasse* et celui de *la Pêche*, ne put se résoudre à les supposer du même auteur, ni à les croire de la même époque. En vain un savant français, Belin de Ballu, combattit l'hypothèse des deux Oppiens, avancée par le savant allemand; celui-ci l'appuya de nouvelles preuves dans une édition postérieure (1813), et son opinion paraît être aujourd'hui celle des hellénistes le plus en état de l'apprécier. Oppien fut publié d'abord par les Juntes, Florence, 1515; et successivement à Venise, 1517; à Bâle, 1552; à Paris, 1549-55, et à Leyde, 1597. Le 17e S. ne semble pas s'être beaucoup occupé de ce poète, et il faut aller jusqu'en 1776 pour en trouver une édition vraiment critique : c'est celle de Schneider, Strasbourg, in-8. La même ville vit paraître quelques années après (1786) celle de Belin de Ballu; mais elle ne renferme que les *Cynégétiques*, dont il publia l'année d'après une excellente traduction française, avec des *notes* critiques. Deux autres traductions avaient déjà précédé la sienne : celle Florent Chrestien vers 1550; et celle de Fermat en 1690. Assez récemm. (1817), M. Limes nous a donné celle des *Halieutiques*, Paris, 1 vol. in-8. Un autre poème attribué à Oppien, *les Lacutiques* ou *la Chasse aux oiseaux*, n'est point parvenu jusqu'à nous : il ne nous en reste que la paraphrase du sophiste Eutechnius.

OPPORTUNE (Ste), abbesse du monastère de Montreuil, près de Sens, était sœur de St Godegrand, évêque de cette ville, et m. en 770.

OPSOPOEUS (Vingent), savant philologue, né dans la Franconie vers la fin du 15e S., m. vers 1540, a laissé : *Castigationes ac diversæ Lectiones in Demosthenis orationes*, Nuremberg, 1534, in-4; *de Arte bibendi libri tres*, ibid., 1536, in-4, petit poème traduit en allemand l'année suivante; un *Traité de rhétorique*, en latin, qui a eu plusieurs éditions; divers traductions du grec en allemand; une traduction latine des *lettres* diverses (*Farrago*) de Luther, Haguenau, 1525, in-8; et des *Annotationes in quatuor lib. græc. epigramm.*, Bâle, 1540, in-8. — Opsopoeus (Jean), savant médecin allem., né à Bretten, dans le Palatinat, en 1556, m. à Heidelberg en 1596, a donné des éditions de divers *Traités* d'Hippocrate, avec des *corrections* dans la traduction et des *remarques*, Francfort, 1587, in-12. On a aussi de lui des *notes* sur Frontin, sur Macrobe, sur les *œuvres* de Sénèque, etc.; un recueil de thèses (*de Partibus corporis humani*), Heidelberg, 1595, in-4. — Simon Opsopoeus, frère du précédent, fut médecin comme lui, et m. professeur à l'académie d'Heidelberg en 1629.

OPSTRAET (Jean), théologien, né à Beringhen, dans le pays de Liége, en 1651, professa la théologie à Louvain et au séminaire de Malines, partagea les principes de Jansénius et de Quesnel (*v.* ces deux noms), fut banni par lettres de cachet, en 1701, de tous les états de Philippe V, revint à Louvain quand les Pays-Bas passèrent sous la domination de la maison d'Autriche, et m. en 1720. Il a laissé un gr. nombre d'ouvrages en latin et en français, parmi lesquels nous citerons seulement : *Theologus christianus*, trad. en franç. sous ce titre : *le Directeur d'un jeune theolog.*, Paris, 1723, in-12; *Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique*, en latin, Louvain, 1726, 3 vol. in-12. Les autres écrits consistent en *dissertations* latines et *opuscules* polémiques, qui n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui.

OPTAT (St), en latin *Optatus*, évêque de Milève, ville de Numidie, en Afrique, dans le 4e S., joignait à des connaissances étendues des vertus qui lui méritèrent l'épiscopat. On conjecture qu'il m. vers l'an 384. Saint Augustin, saint Jérôme et saint Fulgence en parlent avec éloge. Il est surtout connu par un traité *de Schismate donatistarum*. Ce seul écrit qui nous reste de lui a été publié pour la première fois par Jean Cochlée, Mayence, 1549, in-fol. La meilleure et la plus complète des éditions subséquentes est celle donnée par Dupin, Paris, 1700, in-fol., reproduite dans le même format, Amsterdam, 1701, et Anvers, 1702. L'édit. y a joint une *préface* savante et deux *dissertations*, l'une sur l'histoire des donatistes, et l'autre sur la géographie sacrée de l'Afrique.

OPTATIEN (Publius Porphyrius), en latin *Optatianus*, poète latin, que l'on a souvent confondu avec le philosophe Porphyre (*v.* ce nom), vivait sous le règne de Constantin, au commencem. du 4e S. Il adressa au prince que nous venons de nommer plusieurs *poèmes*, dont un seul nous est parvenu. C'est une espèce de *panégyrique* de cet empereur, retrouvé à Vienne, et publ. par Pithou dans les *Poemata vetera*, Paris, 1590 (*v.* Pithou). M. Welser en a donné un 2e édition, avec un *comment.*, Augsbourg, 1595, in-fol., réimpr. à la suite des *Œuvres* de Welser, Nuremberg, 1682, avec de nouvelles *remarques* de Christophe Dorn. C'est une collection de vers tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières, formant différentes figures, telles qu'un autel, une *orgue hydraulique*, etc. Optatien a eu des imitateurs en ce genre; et nous citerons entre autres Raban Maur, Abbon, moine de Fleury, Panard, etc.

ORANGE (Philibert de CHALLON, prince d'), l'un des plus grands capitaines de son temps, né en 1502 au château de Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne, réclama vainement, en 1517, contre les droits de suzeraineté que François Ier prétendait avoir sur la principauté d'Orange, et dès lors n'attendit plus que l'occasion de se venger. Bientôt le roi de France déclara la guerre à Charles-Quint, et Philibert se hâta d'aller joindre ce redoutable ennemi de la France, qui l'accueillit avec le même empressem., et lui donna le comté de St-Pol et d'autres terres considérables, pour le dédommager de la perte d'Orange, confisquée par le prétendu suzerain de cette principauté. Philibert, après avoir rendu quelq. services à son nouveau maître, fut fait prisonnier (1525) et resta enfermé au château de Lusignan, en Poitou, jusqu'au traité de Madrid. En 1527, il se trouvait au siége de Rome avec le connétable de Bourbon, auquel il succéda dans le commandem. de l'armée impériale. Il se rendit maître du château St-Ange, obligea le pape de souscrire à toutes les conditions qu'il voulut imposer, s'empara de Naples, dont il fut nommé vice-roi (1528), et força les Français à lever le siége de cette ville et bientôt à sortir du royaume. Il s'honora son triomphe par les barbaries qu'il exerça contre les barons napolitains qui avaient suivi

la France. Il prit ensuite le commandem. fe impériale en Toscane, et passa vivem. e Florence, qui en était aux dernières ex. lorsqu'il fut tué (1530), à l'âge de 28 ans. usin a publ., dans un recueil intitulé *Con*, l'*Oraison funèbre* de Philibert, par lletenus d'Asti. Brantôme lui a consacré e intéressante dans les *Vies des grands capitaines étrangers*.

GE (Guillaume de NASSAU, prince d'), de la république de Hollande et l'un des ds hommes des temps modernes, naquit s de Dillembourg, en 1533, de Julienne rg et de Guillaume, dit *le Vieil*, comte . Il prit le titre de prince d'Orange, en m. de son cousin, René de Nassau, dont éritier. En 1554, Charles-Quint, à la cour avait été élevé et dont il s'était fait conmagesem., lui confia le commandem. de le Flandre contre les Français, pendant d'Emmanuel-Philibert de Savoie, et n'eut e se repentir de ce choix, qui avait été désde son conseil, mais qui fut justifié par du jeune général. Lors de son abdicat., ublia pas de le recommander à son fils, et encore, en se retirant des affaires, de marme et d'affect. Mais cet exemple ne fut pas Philippe II, et Guillaume ne tarda pas à ir de ce changem. Sur sa proposition, les Pays-Bas demandèrent le renvoi des trouqui paraissaient n'être qu'une charge ment la paix; mais le roi d'Espagne, qui ais d'effet pour appuyer les entreprises ; ne répondit que par des vaines proe, lorsqu'il confia le gouvernem. des proinces à la duchesse de Parme, Marguerite , il lui enjoignit de ne se conduire que par ardin. de Granvelle. Le prince d'Orange, ette préférence, fit cause commune avec uxi flamands, et bientôt le cardinal fut e retirer. Le duc d'Albe ayant été nomle remplacer, les mécontens eurent lieu s que jamais et remirent entre les ls gouvernante une protestat. contre l'établ. de l'inquisit., l'érection des nouveaux et la réception du concile de Trente. Ils ndés de gouver. par un des conseillers de , et acceptèrent avec plaisir, avec enmmandement. qui pouvait rendre dit leur cause populaire. Guillaume profita de la disposit. des esprits, ner au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas ; e fut point écouté, et alla chercher un llemagne. Condamné à m., pendant son par une commission dont le duc d'Albe s les bannis, il appela de cet arrêt à ; il ne fit qu'irriter davantage. Ce fut il décida à en appeler au sort des comtroupes qu'il leva, commandées par de Nassau, furent battues par le Javerdi par cet échec, il se met à la tête nelle armée, et pénètre lui-même dans où il avait de nombreux partisans; mis et ses sanglantes exécutions avaient les courages, et il se vit obligé de licenpée, sans avoir rien fait. Il alla se joindes Deux-Ponts, qui conduisait des secours roi de Navarre, et, après avoir asdéfaite des protestans dans le Poitou, ne peine l'Allemagne. Enfin il rentra à la tête d'une nouvelle armée, et ssout cette fois comme un libérateur; ne pouvant solder ses troupes et les promesses du roi de France, qui, le secourir, faisait la St-Barthélemi, il ir le Rhin. Pendant ce temps la fortune sans lui, la ruine des Espagnols. Les se souvinrent pourtant de ses efforts et de son patriotisme et l'appelèrent pour les gouverner. Il commença par les engager à proscrire entièrement le culte catholique. Dans ces circonstances difficiles, le duc d'Albe fut remplacé par D. Louis de Requesens, dont un des lieutenans remporta sur les insurgés une victoire qui lui ouvrit la Hollande (1575); mais la rupture des digues le força à une retraite précipitée. L'armée d'inves. se perdit elle-même, l'année suiv., par ses cruautés, qui jetèrent dans le parti de l'insurrection les provinces demeurées jusqu'alors fidèles à l'Espagne. Le 8 novembre 1576 tous les Bataves s'engagèrent, par la paix de Gand, à délivrer leur pays du joug étranger. D. Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays-Bas, ayant violé ce traité qui lui défendait de garder auprès de lui des soldats étrangers, les Flamands donnèrent au prince d'Orange le titre de gouverneur-général du Brabant. Celui-ci ne tarda pas à avoir pour compétiteur l'archiduc Mathias, l'élu des seigneurs du pays; mais il sut gagner sa confiance, fut nommé son lieutenant-général et eut toute l'autorité. Après la m. de D. Juan, l'Espagne nomma, pour administrer les Pays-Bas, Alexandre Farnèse, qui remit doucement sous l'ancien joug plus. provinces. Ce fut alors que Guillaume fit adopter à celles qui avaient embrassé la réforme évangéliq. et qui abhorraient la croyance autant que la tyrannie des Espagnols, le fameux traité connu sous le nom d'*Union d'Utrecht*. Il voulut aussi s'assurer l'appui de la France et alla jusqu'à proposer au duc d'Alençon la souveraineté des Provinces-Unies, sous la condit. qu'il respecterait leurs privilèges et leur conserverait la liberté de conscience. Pour prix de ses efforts, il vit sa tête mise à prix par Philippe; mais en 1581, les états déclarèrent le roi d'Espagne déchu de la souv. des Pays-Bas; et, l'année suivante, le duc d'Alençon fit son entrée, Anvers. Les fêtes de sa réception furent troublées par une prem. tentative d'assassinat sur le prince d'Orange; c'était un coup de l'Espagne. Bientôt la conduite du duc d'Alençon fit perdre à Guillaume de son crédit et le décida de se retirer à Delft. Il fut assassiné dans cette ville par Balthazar Gérard, le 10 juillet 1584. V. l'*Abrégé de l'histoire belgiq.*, par Dewez, l'*Histoire de Guillaume de Nassau*, par Amelot de La Houssaye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, et *les Bataves*, par Bitaubé.

ORANGE (Frédéric-Henri de NASSAU, prince d'), stathouder de Hollande, né à Delft en 1584, l'année même que Guillaume de Nassau, son père, fut assassiné par le fanatique Gérard, fut élevé par son frère, Maurice d'Orange, l'un des plus grands capitaines de son siècle, et se signala de bonne heure dans la carrière des armes. Revêtu de la dignité de stathouder et de celle de maréchal héréditaire de Hollande, à la m. de son frère, en 1625, il assura l'indépendance de la républiq. encore nouvelle par plus. combats glorieux et par la conquête de Bois-le-Duc, de Venloo, de Ruremonde, de Maestricht, de Limbourg, de Breda, de Hulst. Sous son gouvernem. la marine holland. obtint de brillans succès sur les flottes espagnoles, et fit armer vers le Texel l'or du Mexique et du Pérou. De nouvelles découvertes et de nouveaux établissem. faits aux Indes orientales étendirent les relations commerciales et accrurent la puissance de la Hollande. Frédéric-Henri m. en 1647, au moment où la suspension d'armes avec l'Espagne allait faire jouir la républiq. d'une paix glorieuse et nécessaire à son affermissem. Ce prince eut une partie des talens de son frère, fut vaillant et infatigable comme lui, mais n'eut pas son ambition inquiète et sut respecter la liberté de son pays qui s'éleva, sous son administrat., au plus haut degré de puissance et de richesse.

ORANTES (François), cordelier espagnol, m. en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, fut ensuite confesseur de don Juan

d'Autriche, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les institut. de Calvin*, etc.

ORBESSAN (Anne-Marie d'AIGNAN d'), président à mortier au parlem. de Toulouse, né dans cette ville en 1709, m. sur la fin du 18e S., a laissé : *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 4 vol. in-8 ; *Variétés littéraires*, pour servir de suite aux Mélanges, ib., 1781, 2 vol. in-8. Il a aussi trad. de l'anglais le *Traité du sénat romain*, par Middleton, Montauban, 1755, in-12, avec des notes.

ORCAGNA (Bernard), peintre italien du 14e S., était fils d'un habile orfèvre de Florence et se fit une réputat. par ses peintures à fresque ; mais il fut surpassé par son frère André Orcagna, qui, à la fois peintre, sculpteur et architecte, était regardé de son temps comme un prodige. Ce furent ces deux frères qui, dans leurs peintures du *Paradis* et de l'*Enfer* (du Dante), donnèrent les premiers l'exemple imité tant de fois depuis, de placer parmi les réprouvés leurs ennemis et leurs amis parmi les élus. André Orcagna, que Michel-Ange estimait beaucoup comme architecte, m. en 1389, laissant une école féconde en artistes distingués.

ORCHAMPS (Claude d'), général de l'ordre des minimes, né en 1595 à Besançon, se distingua par son talent pour la prédication, prêcha dans les principales villes de Bourgogne et d'Italie, remplit successivem. les différens emplois de son ordre, en fut nommé supérieur-général en 1655, et m. à Madrid en 1658, dans une visite qu'il faisait des monastères des minimes en Espagne. On a de lui : *les Perfect. royales d'un jeune prince*, Lyon, 1651, in-4.

ORCHAN. V. Ottman.

ORDELAFFI, nom d'une famille de Forli dans la Romagne, de la fact. des gibelins, célèb. dans les guerres d'Italie du 14e S. — Cecco Ordelaffi s'empara en 1315 du gouvernem. de sa patrie qui resta dans sa famille jusqu'en 1480. Chassés de Forli et de la Romagne par les troupes pontificales, sous le pape Sixte IV, les Ordelaffi se réfugièrent à Venise, où ils servirent la républiq. dans la profess. des armes.

ORDERIC, ORDRIC ou OLDERIC VITAL, historien ecclésiastiq., né en Angleterre en 1075, prit l'habit monastiq. à onze ans dans l'abbaye de St-Evroul-en-Ouche, en Normandie, et y m. vers 1150, laissant une histoire ecclésiastique qui commence par la vie de J.-C., et se termine à l'année 1141. Elle est divisée en 3 parties, dont la dernière contient des détails plus ou moins intéressans sur les événem. contempor. Cet ouv., du reste assez mal écrit et indigeste, ayant pour titre : *Orderici Vitalis, Angli, monachi uticensis, historia ecclesiastica*, a été recueilli en son entier dans la collection latine des *Ecrivains de l'Histoire de Normandie*, pub. par Duchesne, Paris, 1619, in-fol. Un MS. autographe de proportion in-4 est conservé dans la biblioth. publique de la ville d'Alençon ; mais il ne renferme que la seconde moitié de l'ouv., le reste s'étant perdu, avant que les moines de St-Evroul se fussent décidés à le faire relier. M. Erial, ancien bénédictin, a donné un bon extrait de l'histoire d'Orderic Vital dans le t. 12 du *Recueil des Historiens de France*. L'*Histoire des Normands*, par Orderic Vital, a été trad. pour la prem. fois en franç. par M. Dubois, Paris, 1827, 4 vol. in-8 : cette trad. fait partie de la collect. des *Mém. relatifs à l'histoire de France*.

ORDINAIRE (Claude-Nicolas), naturaliste, né à Salins en 1736, entra de bonne heure dans la congrégat. de l'Oratoire, professa les humanités dans divers colléges pendant plusieurs années, fut pourvu d'un canonicat à Riom en Auvergne, et se livra, dans ce pays, à l'étude de l'histoire naturelle avec assez de succès pour être appelé à en montrer les élém. à Mesdames de France, filles de Louis XV. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté en 1793, se retira en Angleterre, rentra en France en 1802, fut nommé bibliothécaire de la ville de Clermont, et y m. en 1809. On a de lui une *Histoire naturelle des volcans, compren. les volcans sous-marins, leur théorie et autres phénomènes analogues*, Paris, 1801, in-8 : ouv. regardé comme élémentaire dans cette partie. Il a laissé en MS. plus. autres ouvr., un *Statistique de l'Auvergne*, dont on a annoncé la publicat., mais qui n'a pas encore vu le jour.

ORDRES RELIGIEUX. Le cadre de ce Dictionnaire ne pouvant admettre des détails complets sur une hist. aussi compliquée et aussi étendue que celle des ordres religieux, nous avons cru devoir reproduire en moins la liste chron. des plus importans et des plus connus d'entre eux. Leur consacrer des notices particulières, c'eût été s'exposer à des redites, les indications principales sur le but de ces instituts, leurs usages, leurs règles, se trouvant liés à la biographie des div. fondateurs. Il n'a donc été dérogé à cette règle que pour les congrégations les plus fameuses. Du reste, on a donné sur l'origine commune des associations religieuses, des notions sommaires à l'art. Moines ; et la liste suivante en formera l'unique complément que puisse comporter notre plan.

Dates.	*Noms des ordres.*	*Fondateurs.*
310	Moines de St-Antoine.	St Antoine, ermite.
320	Tabennites ou moines de Tabennes.	St Pachôme.
363	Moines de St-Basile ou basiliens.	St Basile.
395	Chanoines réguliers de St-Augustin.	St Augustin.
400	Relig. du Mont-Carmel.	Jean, patriarche de Jérusalem.
420	Moines de Lérins ou religieux de St-Honoré.	St Honoré, évêque d'Arles.
529	Bénédict. ou moines noirs.	St Benoît.
565	Moines de St-Colomban.	St Colomban, abbé hybernois.
763	Clercs ou chan. réguliers de St-Chrodegand.	St Chrodegand.
910	Moines de Cluny.	L'abbé Berno.
997	Camaldules.	St Romuald.
1060	Ordre de Wallombreuse.	St Jean Gualbert, nob. de Florence.
1076	Relig. de Grandmont.	St Etien. de Thiers en Auvergne.
1086	Chartreux.	St Bruno.
1095	Religieux de St-Ant. de Viennois.	Gaston, comte du Dauphiné.
1098	Moines de Cîteaux ou Bernardins.	St Robert, abbé de Molême.
1104	Hospitaliers ou Joannites, auj. chev. de Saint-Jean-de-Jérusal. ou de Malte.	(V. Malte).
1107	Chanoines réguliers de la congrégat. de St-Ruf.	St Ruf, archevêq. de Lyon.
1117	Ordre de Fontevrault.	Robert d'Arbrisselles.
1118	Templiers ou Chevaliers du Temple.	(V. Templiers).
1120	Chanoines régul. de Prémontré.	St Norbert, archev. Magdebourg.
1124	Monastère du Mont-de-la-Vierge.	Guillaume de Vercel.
1140	Notre-Dame de la maison de la Trappe ou Trappistes.	Rotrou, comte de Perche (V. ce).
1148	Gilbertins.	Gilb. Sempri
1152	Ermites de St-Guill., ou Blancs-Manteaux.	Guill., duc de Aquitaine et de Poitou.

Dates.	Noms des ordres.	Fondateurs.
[illegible]	[illegible]quins.	Ste Beque, sœur de Ste Gertrude.
[illegible]	Humiliés, qu'il ne faut pas confondre avec ceux qu'Innocent III condamna comme hérétiques.	Quelques gentilsh. milanais.
[illegible]	Relig. de la Trinité.	St Jean de Mâtha et St Félix de Valois.
[illegible]	[illegible]liers du St-Esprit.	Guy, fils de Guillaume, seigneur de Montpellier.
[illegible]	Relig. du Mont-Dieu.	Alexandre, archev. de Magdebourg.
[illegible]	Carmes.	Albert, patriarche de Jérusalem.
[illegible]	Franciscains ou Cordel., ou Frères-Mineurs.	St François d'Assise.
[illegible]	Religieuses de Ste-Claire, divisées plus tard en Damiennes ou Clairistes et en Urbanistes.	St François d'Assise.
[illegible]	Relig. du Val-des-Ecoliers.	Un profess. nommé Guillaume.
[illegible]	Relig. du Val-des-Choux.	Le frère Viard.
[illegible]	Dominicains ou Frères-Prêcheurs ou Jacobins.	St Dominique, espagnol.
[illegible]	Hermites de St-Paul.	Eusèbe, archev. de Strigonie.
[illegible]	Religieux de Ste-Croix (furent connus en Italie avant [illegible] 1160, mais ne s'établ[illegible] en Fr., en Flan[illegible] et en Allem. que vers l'an 1216.)	
[illegible]	Religieux de la Merci.	Jacques, roi d'Aragon, d'après le conseil de St-Raimond de Pegnafort et de S Pierre Nolasque.
[illegible]	Religieux du tiers-ordre de St-François.	
[illegible]	Filles-Dieu pour [illegible]rer les femmes de mauvaise vie.	
[illegible]	Sylvestins.	Le B. Sylvestre Gozzolin ou Gonzolin, chanoine d'Osma.
[illegible]	Chanoines de St-Marc.	Une fausse tradition leur donnait saint Marc pour père.)
[illegible]	Ermites-de-la-Pénitence.	Le pape Innoc. IX.
[illegible]	Célestins.	Pierre de Mouron, pape en 1294, sous le nom de Célestin.
[illegible]	Augustins ou Ermites-de-St-Augustin.	
[illegible]	[illegible]gréganion du Mont-[illegible].	Bernard Ptolémée, ou Ptolomée, noble siennois.
[illegible]	Religieuses de Ste-Brigite.	Ste Brigite.
[illegible]	Briciens, ordre militaire.	Inst. sous Urbain V.
[illegible]	Collites ou Alexiens.	Alexius Romain.
[illegible]	Jésuates.	Jean Colombin.
[illegible]	Jésuanimites ou moines de [illegible], milice relig.	Pierre Ferrand, Espagnol.
[illegible]	Frères de la Commune.	Gérard, doct. de Paris.
[illegible]	Ermites de St-Jérôme.	Pierre Gambacurta, gentilhomme de Pise.
[illegible]	Congrat. de St-Jérôme, dite *Féyulans*.	Le B. Charles, fils d'Antoine, comte de Monte-Gravelli.
1395	Congrégation frisonnaire ou de Latran.	Barthélemi Colonne.
1408	Congrégat. de Ste-Justine ou du Mont-Cassin.	Louis Barbe, Vénitien.
1408	Congrégat. des chanoines réguliers de St-Sauveur ou des Scopetins.	Etienne de Sienne.
1408	Congrégat. des chanoines réguliers du St-Esprit.	Gabriel Spolette.
1419	Observatins des Cordel.	Saint Bénardin de Sienne.
1424	Ermites de St-Jérôme.	Loup d'Olmédo.
1425	Congrégat. des religieux de St-Bernard.	Martin Vasga, moine de Citeaux.
1429	Congrégation des moines de Bursfeld.	Jean Rodius.
1432	Carmes mitigés ou Billettes.	(Eugène IV adoucit leur règle).
1433	Congrég. de St-Ambroise.	(soumise à la règle de St Augustin).
1435	Minimes.	St Franç. de Paule.
1444	Augustins de la congrégat. de Lombardie.	Grégoire Rocchius de Pavie et Grégoire de Crémone.
1484	Barnabites ou Aposcoliq.	(institués par Innocent VIII).
1493	Pénitentes ou Repenties.	Le P. Jean Tisserand, cordelier. Jean Simon de Champigny, év. de Paris.
1497	Filles pénitentes.	Jean Biclare, év. de Gironne en Catalogne.
1497	Girondins.	
1498	Religieuses de l'Annonciation de la Ste-Vierge.	Jeanne de France, fille de Louis XI.
1524	Théatins.	Jean-Pierre Caraffa, év. de Théate, depuis Paul IV.
1525	Capucins.	Matthieu Baschi, cordelier.
1525	Guastallines.	Louise Torelli, comtesse de Guastalla V.
1525	Haudriettes.	Etienne Haudri, secrétaire de St Louis.
1531	Somasques.	Jérôme Emiliani, sénat. de Venise.
1532	Recollets.	(de l'étroite observance de St François.)
1533	Barnabites de St-Paul ou congrégat. des Clercs réguliers.	Jacques-Antoine Mongia.
1534	Jésuites.	Ignace de Loyola (*v.* JÉSUITES).
1534	Jésuitesses.	Warda et Tuittis, anglaises.
1537	Ursulines, (prem. institution).	Angela Merici.
1538	Capucines.	
1550	Pénitentes de Jésus.	
1550	Pénitentes de la Madeleine.	
1568	Carmes déchaux et Carmélites.	Ste Thérèse.
1568	Missionnaires minimes.	Bernard. Obregon.
1572	Pères de la Charité ou de Jean-de-Dieu.	Le B. Jean, Portugais.
1577	Feuillans et Feuillantines.	Jean Barrière, abbé de Citeaux.
1578	Oblats de St-Ambroise.	St Charles Borromée.

Dates.	Noms des ordres.	Fondateurs.
1579	Religieux de St-Basile (en Occident).	Grégoire XIII.
1588	Clercs-Mineurs.	Augustin Adorne.
1595	Augustins déchaussés.	(Clément VIII l'approuva).
1598	Doctrinaires de France.	César de Bus.
1600	Congrégat. de St-Yanne.	Les PP. Daniel, Picart, etc.
1608	Jacobins réformés ou Dominicains réformés.	Fondat. Jean Michaëlis, et réformateur Paul V.
1610	Religieuses de la Visitation de la Ste-Vierge.	Ste Jeanne-Françoise Fermiot de Chantal, et Saint Franç. de Sales.
1612	Ursulines (2e instit.)	Marie L'Huillier.
1615	Congrégat. des chanoines régul. de St-Sauveur.	(Le B. Pierre Fourrier de Mataincourt, réformat.)
1615	Congrégat. des religieuses de Notre-Dame.	Jeanne de Lestonac.
1615	Pères de l'Oratoire.	M. de Bérulle (v. BÉRULE et NÉRI.)
1617	Congrégat. des sœurs hospitalières, dites de St-Charles.	
1617	Congrégation Pauline.	Joseph Casalini.
1618	Religieuses du Calvaire.	Antoinette d'Orléans.
1621	Congrégation de St-Maur (en France).	Didier de La Cour, bénéd. de Verdun.
1624	Lazaristes.	Saint Vincent de Paul.
1634	Hospitalières de la Charité de Notre-Dame.	Simonne Gaugin, dite *la mère Françoise de La Croix*.
1625	Prêtres de la Mission.	Saint Vincent de Paule.
1631	Dames du Refuge.	Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus.
1637	Ordre de la Miséricorde.	Marie-Madeleine de la Trinité.
1640	Barthélemistes.	Barthélemi Holzanter.
1643	Eudistes.	Eudes, ci-devant oratorien.
1645	Sulpicions.	M. Olier, curé de Saint-Sulpice.
1645	Béthlémites.	Pierre de Béthencourt.
1662	Pénitentes d'Orviette.	Antoine Simonelli.
1668	Chevalières de la Vraie-Croix.	L'impératr. Eléonore de Gonzague, veuve de Ferdinand III.
1732	Cenonistes.	Alphonse de Varsovie, prêtre napolitain.
1735	Liguoristes ou congrégat. du Très-St-Rédempt.	Le B. Alph.-Marie de Liguori.

OREFICE (PIERRE). V. COSIMO (Pierre). Orefice était le vrai nom de cet artiste, qui prit ensuite celui de son maître Cosimo Rosselli. Il faut ajouter que le musée du Louvre possède de P. Cosimo (Orefice) un tableau estimé représent. le *Couronnem. de la Vierge*, peint sur bois.

OREGIO (AUGUSTIN), cardin., et l'un des plus célèbres théol. de son temps, né dans la Romagne, de pauvres parens, en 1577, ne dut son élévation qu'à ses talens et à sa vertu. Les cardinaux Bellarmin et Barbérin, qui appréciaient tout son mérite, se chargèrent de sa fortune, et ce dernier, parvenu au souverain pontificat sous le nom d'Urbain VIII, le décora de la pourpre romaine et le nomma à l'archevêché de Bénévent. Oregio jouit peu de temps de ces honneurs, et m. en 1635 dans sa ville épiscopale. On a de ce prélat des traités *de Deo, de Trinitate, de Incarnatione, de Angelis, de Opere sex dierum*, etc., impr. d'abord séparém., et recueillis ensuite par Nicol. Oregio, neveu de l'aut. Rome, 1637 et 1642, in-fol. On trouve une notice sur le cardin. Oregio dans les *Additions* d'Oldoin (*v.* ce nom) *aux vies des papes et des cardinaux* d'A. Chacon.

O'REILLY (ALEXAND.), général espagnol, né en Irlande vers 1735, entra de bonne heure au service d'Espagne, fit avec distinct. plus. campagnes, obtint la faveur de Charles III, et parvint aux plus hautes dignités militaires. Nommé en 1774 commandant de l'expédit. contre Alger, sa réputation souffrit du mauvais succès d'un armement aussi considérable; il avait été néanmoins choisi pour diriger la guerre contre les Français en 1794, lorsqu'il m. subitem. dans un âge avancé.

ORELLANA (FRANCISCO), né à Truxillo, dans les prem. années du 16e S., accompagna les frères Pizarre (*v.* ce nom) au Pérou, eut l'ambition d'égaler, par quelque brillante découverte, ces illustres aventuriers, et s'abandonna sur un léger brigantin, au cours du fleuve des Amazones. Après avoir exécuté ce dangereux voyage, il revint en Europe faire des récits merveilleux qui décidèrent Charles-Quint à lui accorder des lettres patentes pour établir des colonies dans les pays qu'il avait visités. Il repartit dans ce dessein en 1549, avec trois vaisseaux; mais une maladie contagieuse lui enleva la plus grande partie de ses équipages et deux de ses bâtimens. Il perdit bientôt après, sur la côte de Caracas, le seul navire qui lui restât, et succomba en peu de jours au chagrin de son infortune. On ne connaît guère que le résultat du premier voyage d'Orellana : les histor. Zarate et Herrera (*v.* ces noms) en ont négligé les détails. Ce voyageur est le prem. Européen qui ait parcouru le gr. fleuve des Amazones, depuis l'endroit où un autre fleuve, le Napo, s'y jette, jusqu'à la mer, et qui ait fait connaître sa marche de l'ouest à l'est dans une direction presque parallèle à l'équateur.

ORELLE (RIGAUD d'), ou D'AUREILLE ou D'AUREILLE, chevalier, comte de Nonguada en Italie, baron de Villeneuve en Auvergne, conseiller-chambellan et maître-d'hôtel du roi, gouverneur et sénéchal d'Agénois et de Gascogne, etc., né à Villeneuve-de-l'Ambrou en Auvergne, fut appelé à la cour de Louis XI vers 1481, et sut se maintenir dans la faveur de ce prince soupçonneux et de ses deux successeurs. En 1488, il fut chargé d'une mission importante auprès du gr.-maître des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, à Rhodes. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples (1494), et, l'année suivante, fut envoyé en ambassade auprès des ducs de Savoie, de Milan et d'autres souverains d'Italie. Louis XII le nomma, en 1508, son ambassadeur à la cour de l'empereur Maximilien. Sous le règne de François Ier, Rigaud d'Orelle, qui vit sa faveur décliner avec son âge, se retira en Auvergne, où il se consola en faisant bâtir le magnifique château de Villeneuve.

ORESME (NICOLAS), l'un des prem. écrivains du 14e S., né à Caen, suivant la conjecture de Huet, fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris, devint gr.-maître du collége de Navarre en 1355, puis successivem. archidiacre de Bayeux, doyen du chapitre de Rouen, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, et enfin précepteur du dauphin, depuis Charles V. Son élève, m[illegible], le nomma évêque de Lisieux en 1[illegible] et l'admit à ses conseils. Ce sav. prélat m. [illegible]. On a une *traduct.* des *Éthiques* d'Aristote, impr. à Paris en 1488, in-fol.; *la Polit.* du même, ib., 1[illegible] in-fol.; *les Livres du Ciel et du Monde*; *des Remèdes de l'une et de l'autre fort[illegible]*

ue, ibid., 1535; un *traité* lat. sur la *Com-tion des idiomes*; 115 *sermons* dont un a été lans la *Biblioth. des Pères*; un *ouvr.* assez r, imp. par Martène et Durand (*v.* ces noms), ur *Collect.* des anc. écrivains et monumens otiq., sous le tit. de *Liber magistri Nicol. de Anti-Christo ejusque ministris, ac de n adventu*, etc. On attribue encore à Oresme s écrits, mais rien ne prouve qu'ils lui ap-nent.

STE (mytholog.), fils d'Agamemnon et de nestre (*v.* ces noms), après s'être purifié, à s, du meurtre de sa mère, et avoir détruit, tement avec Pilade, son ami, le culte san-e de la Tauride (*v.* Thoas), épousa Her-fille de Ménélas et d'Hélène, qui lui ap-m dot le roy. de Sparte. Il était lui-même Mycènes.

STE, préfet ou gouverneur d'Alexandrie. tarta.

STE, tyran de Rome. V. Odoacre.

ANEL (Hyacinthe), missionn. espagnol, llence en 1578, brûlé vif au Japon en 1622, d'une *Hist. de la prédication de l'Evang.* e (en espagnol), Madrid, 1633, in-4.

REUS ou ORFFYRE (Jean-Ernest-m mécanicien allem., dont le véritable nom *ster*, né en 1650 près de Zittau en Alsace, d'abord à l'étude de la théologie et de la e, qu'en ces deux sciences pour les mathé-s, cultiva surtout la mécanique, s'essaya dans la pratique de plus. arts, tels que la e, la verrerie, l'horlogerie, la peinture, tourneur, du fourbisseur, du vernisseur, le monde pour les mettre en pratique, entra *frère lay* dans un couvent, se battit, fut jeta le froc pour s'enrôler dans les troupes ours, déserta, se fit empirique, et accom-ge seigneur en Italie. De retour à Prague, , en société avec un jésuite et un rabbin, erche du mouvem. perpétuel; mais cette n'ayant produit aucun résultat, Orfireus Hollande, puis en Angleterre, revint au de charlatan, à celui d'horloger, retourna magne, s'associa à des chercheurs de tré-prit son idée du mouvem. perpétuel, eut recours à l'empirisme, épousa la fille d'un nestre d'Annaberg qu'il avait eu le bonheur rer; et, après avoir travaillé pend. plus. an-une *machine* suivant son plan, il l'exposa *aux regards* du public; il s'établit avec écanique, à laquelle il donna successivem. développem., dans diverses villes de Saxe, oir d'abord *gratis*, puis la brisa, lorsque rnem. y eut mis un impôt journalier de environ, fut ensuite appelé à Cassel par r, reçut le titre de conseiller de commerce, a local pour sa demeure et l'établissem. de ine qu'il avait reconstruit, et publ. un écrit *e Mouvem. perpétuel triomphant* (en allem. t.), Cassel, 1719, in-4. Sa machine ayant mise à l'examen de S'gravesande (*v.* ce Orfireus, qui ne fut pas content du rapport lèbre physicien, brisa une seconde fois son e se livra à la dévotion. Il conçut le plan blissem. appelé *le Gottesburg*, où l'on rece-chrétiens, des Turks, etc., pour les in-ions la piété et dans les arts et les sciences, dans les mathématiques. Il publ. aussi, sous *Orffyréen orthodoxe* (Cassel, 1723, in-4), t de réunion de sectes religieuses, qu'il re-t en 1724, sous le nouv. tit. de *Précis de on chrét. unie* (en allem.), in-4. Ramené oin aux arts mécaniques, il publ. en 1738 entions nouvelles, un jet d'eau perpétuel, ne d'horloge et le *vaisseau orffyréen*, ou la de conservation. En 1743 il se rendit dans nick, où il voulait construire des moulins, une fabrique de polissage de marbre, et une autre de maroquin. Il m. en 1745 à Fürstenberg. On trouve des détails sur son invention dans les *Acta eruditorum*, 1715 et 1718, dans la vie de S'gravesande par Allamand, et dans les *Mém. de Trévoux* de 1717, t. 4.

ORGEMONT (Pierre d'), chancelier de France, né à Lagny-sur-Marne, dans le 14e S., exerça cette charge de 1373 à 1380, époque à laquelle son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi, et m. en 1389. Une chose importante à remarquer, c'est que, suivant les actes anciens de la chambre des comptes de Paris, il fut élu chancelier par voie de scrutin, en présence du roi Charles V.

ORFORD (N., comte de). V. Walpole.

ORGETORIX, riche et illustre Helvétien, ayant formé le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine, persuada à ses compatriotes d'abandonner le pays qu'ils occupaient entre le Rhin et les Alpes, en leur promettant de les mettre en possession des campagnes de la Gaule, dont il exagérait la fertilité. César a décrit les préparatifs de cette expédition dans le 1er liv. de ses *commentaires*. Les projets d'Orgétorix furent découverts, et le peuple allait en faire justice, lorsque cet ambitieux m. subitem., vers l'an 62 av. J.-C.

ORIA (d'). V. Doria.

ORIBASE ou ORIBASIUS, médecin célèbre du 4e S., né à Pergame, fut disciple de Zénon de Cypre, fit de grands progrès dans les sciences, devint médecin de Julien, surnommé l'*Apostat*, suivit ce prince dans les Gaules, eut assez de crédit pour l'aider à monter sur le trône impérial, fut ensuite nommé par lui questeur de Constantinople, l'accompagna dans son expédition contre les Perses, et tomba plus tard dans la disgrâce des empereurs Valentinien et Valens, qui l'exilèrent, le dépouillèrent de ses biens, et le rappelèrent ensuite sur la réputation qu'il s'était acquise parmi les peuples barbares. Oribase vécut jusque vers le milieu du 5e S.; il avait composé beaucoup d'ouvr., dont près des deux tiers se sont perdus. Ceux qui restent sont: *Collectanea artis medicæ, ex Galeni Commentariis*, in-8, Paris, 1556; Bâle, 1557, mis en latin par J.-B. Rasario; *Synopseos ad Eustathium filium libri novem*, etc..., *Rasario interprete*, Venise, 1554, 1571, in-8; Paris, 1555, in-8; Bâle, 1557, in-8: c'est l'abrégé du grand ouvrage dont les *Collectanea* ne sont qu'un fragment; *Euporistorum, hoc est paratu facilium, libri quatuor*, Bâle, 1529, in-fol., Venise, 1554, 1558, in-8; *Commentarii in Hippocratis aphorismos*, Paris, 1533; Bâle, 1535, in-8, Padoue, 1658, in-12; *de Victûs rûtione*, impr. avec plusieurs autres ouvrages, Bâle, 1528, in-fol.; *Anatomia ex libris Galeni*, gr. lat., *Rasario interprete*, Paris, 1556, in-8; Leyde, 1735, in-4; *Græcorum chirurgici libri... Oribasii duo de fractis et luxatis.... editi ab Ant. Cocchi*, Florence, 1754, in-fol. Oribase a fait plusieurs découvertes importantes en physiologie.

ORICELLARIUS. V. Ruccellai.

ORICHOVUS. V. Orzechowski.

ORIENT (Joseph), peintre de paysages, né en Hongrie vers la fin du 17e S., se plaisait à représenter *des orages, des coups de vent*, et les scènes les plus terribles de la nature: ses compositions sont vastes et riches. Il m. à Vienne en 1747, après avoir formé plusieurs élèves distingués.

ORIENTIUS (St Orient, ou), confondu souvent avec un évêque espagnol du même nom, fut, selon les meilleurs critiques, évêque d'Auch, ville qui le reconnaît encore pour son patron. On conjecture qu'il mourut vers 450, et on lui attribue un poëme intitulé *Commonitorium*, recueil d'instructions dont les principes valent mieux que la poésie. Cet ouvrage, dont le premier livre, publié par le P. Delrio, Anvers, 1590 ou 1600, in-12, fut réimpr. plusieurs fois, et inséré dans

la *Biblioth. max. patrum*, a été donné en entier par D. Martène, d'après un manusc. de St-Martin de Tours, dans le *Thesaur. anecdotorum*, t. 5, suivi de quelques pièces de poésie du même aut. sur des sujets pieux. H. L. Schurtzfleisch en a publié une nouvelle édition, Wittemberg, 1706, in-4 : on doit y joindre le *supplém.*, impr. à Weimar en 1716.

ORIGÈNE, doct. de l'église, naquit à Alexandrie vers l'an 185, de parens chrétiens qui l'élevèrent avec le plus grand soin. Il fut instruit dans les arts libéraux, les belles-lettres, et surtout dans les saintes écritures. Il avait 17 ans quand la persécution s'éleva contre les chrétiens en 202, par suite d'un édit de l'empereur Sévère. Léonide, père d'Origène, eut la tête tranchée et ses biens confisqués. Origène, pour subvenir aux besoins de sa famille, se mit à enseigner la grammaire ; mais il remplaça bientôt St Clément, dans la direction de l'école chrétienne d'Alexandrie, que ce père de l'église avait été forcé d'abandonner pour se soustraire à la persécution. Origène mena dès-lors la vie la plus austère ; et, pour se mettre en sûreté contre la tentation et contre les discours de la méchanceté dans ses relations avec les jeunes catéchumènes, il ne craignit point de se mutiler, prenant à la lettre les paroles de l'évangile. Dans la suite il condamna lui-même la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance. Après la m. de l'empereur Septime-Sévère en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il reprit ses fonctions de catéchiste sous les ordres de l'évêque Démétrius. Une émeute qui survint dans cette ville l'obligea de fuir pour se retirer à Césarée, où il donna des leçons publiques. Démétrius, jaloux du succès qu'il obtenait en Syrie, le rappela à Alexandrie, où il reprit ses premières fonctions, et continua d'étonner les fidèles par ses lumières, ses vertus, son zèle et l'austérité de ses mœurs. Obligé d'aller ensuite à Athènes pour secourir les églises de l'Achaïe, Origène passa de nouveau à Césarée, où l'évêque de cette ville et celui de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre en 230 : il avait alors 45 ans. Cette ordination fut désapprouvée par l'évêque Démétrius, qui publia alors la mutilation d'Origène qu'il avait tenue secrète jusqu'alors, et qui le rendait, suivant les lois de l'église, inapte au sacerdoce : les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Un grand trouble s'éleva dans l'église, et les choses en vinrent au point qu'un concile fut assemblé contre Origène, qui reçut l'ordre de quitter Alexandrie. Excommunié par Démétrius, il se retira de nouveau à Césarée, et continua d'expliquer l'Ecriture-Sainte. La persécution contre les chrétiens ayant recommencé sous l'empereur Maximin, Origène fut obligé de quitter la Palestine, se cacha pendant deux ans, et revint à Alexandrie après la mort de son persécuteur : ce fut dans cette ville qu'il acheva le grand ouvrage auquel il travaillait depuis long-temps, et dont nous parlerons bientôt. Avant lui, les auteurs ecclésiastiques avaient expliqué diverses parties de l'Ecriture-Sainte ; il fut le premier qui commenta la Bible en entier. Ce grand docteur subit encore une troisième persécution, celle que suscita l'empereur Dèce, par son édit rendu contre les chrétiens en 249. Mis en prison, chargé de chaînes, mis à la torture, Origène trompa l'attente de ses bourreaux. De sa prison, il ne cessait d'écrire aux compagnons de ses malheurs pour les consoler et les encourager, et c'est alors qu'il composa le dernier, et peut-être le plus utile de ses ouvrages, son livre contre Celse (*v.* ce nom). Peu de temps après l'avoir terminé, il m. en 253, âgé de 69 ans, n'ayant cessé, jusqu'à sa dernière heure, de servir l'église par ses écrits et ses discours. On trouvera dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius la liste et les différentes édit. des ouv. d'Origène. Nous citerons seulement : ses *Commentaires sur toute l'Ecriture Sainte* (gr. et lat.), avec des *notes* précieuses sur la *vie*, la doctrine et les écrits de l'auteur, par Huet, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol. ; Paris, 1679, et Cologne, 1685 ; *les Hexaples*, édit. de l'Ecriture-Sainte, en six colonnes, publ. par le P. Montfaucon, Paris, 1713, 2 vol. in-fol., et depuis par C. F. Fahrdt, Leipsig, 1768-70, 2 vol. in-8. Il y a plusieurs éditions lat. des *Œuvres d'Origène*, entre autres celle d'Erasme, Bâle, 1536. L'édit. grecq. de Paris, 1759, 4 vol. in-fol., peut tenir lieu de toutes les autres. — Un autre ORIGÈNE, philosophe platonicien, étudia sous Ammonius, et fut aussi disciple et ami de Porphyre. Il avait composé un *panégyrique* de l'emp. Gallien, qui s'est perdu.

ORIGNY (PIERRE d'), sieur de Ste-Marie, poète du 16e S., né à Reims, est auteur des ouv. suiv. : *le Temple de Mars tout puissant*, poème, Reims, 1550 ; *le Héraut de la noblesse française*, ibid., 1578. — ORIGNY (Pierre-Adam d'), de la même famille que le précéd., né à Reims en 1697, entr[illegible] bonne heure au service, devint capitaine de gr[illegible]diers au régim. de Champagne, fut blessé à l'attaque des lignes de Weissembourg en 1713, prit sa retraite et se livra à l'étude de l'histoire, principalement à celle des anciens Egyptiens, et m. en 1774, avant d'avoir terminé le grand travail qu'il avait entrepris sur cette matière. On a de lui : un *Mém. sur la famille des d'Origny*, publ. par Anquetil, auteur de l'*Hist. de la ville de Reims*, Châlons, 1757, in-12, de 28 pages ; *l'Egypte ancienne*, ou *Mém. historiq. et critiq. sur les objets import. de l'histoire du gr. empire des Egyptiens*, Paris, 1762, 2 vol. in-12 (cet ouvrage a été vivement critiqué par Paw, dans ses *Recherches sur les Egyptiens*) ; *Chronol. des rois du gr. empire des Egyptiens*, ibid., 1765, 2 vol. in-12. — Nicolas-Pierre d'ORIGNY, neveu des précéd., officier au régiment de Champagne, fit avec distinction la campagne de 1757, en Hanovre, et m. des suites d'une blessure en 1761. On trouve l'éloge de ce jeune officier à la fin de la préface de l'*Egypte ancienne* de son oncle. — Antoine-J.-B.-Abraham d'ORIGNY, de la famille du précéd., né à Reims en 1734, fut conseiller à la cour des monnaies, cultiva la littérature, et m. en 1798. On a de lui : *Dictionn. des origines, ou Epoques des inventions utiles, des découvertes*, etc., Paris, 1776-78, 6 vol. in-8. ; *Abrégé de l'hist. du théâtr. français depuis le mois de septemb. 1780 jusqu'au 1er janv. 1783*, t. 4, Paris, 1783, in-8 : les trois premiers vol. sont du chevalier de Mouhy (*v.* ce nom) ; *Annales du théâtre italien*, ibid., 1788, 3 vol. in-8. — ORIGNY (Jean d'), de la famille des précéd., né à Reims vers la fin du 17e S., a laissé : *Vie du P. Canisius*, Paris, 1707, in-12 ; *Vie du P. Ant. Possevin*, ibid., 1712, in-12 ; *Vie de St Rem.*, ibid., 1714, in-12 ; *Vie du P. Edm. Auger*, Lyon, 1716, in-12 ; et quelques autres *notices* biographiques de personnages de la Société de Jésus.

ORIOL (PIERRE), en latin *Aureolus*, théologien du 13e S., né à Verberie en Picardie, succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, mérita le surnom de *Doctor facundus*, et fut élevé, dit-on, à la dignité de archevêque d'Aix en 1321. Suivant les auteurs de *Gallia christiana*, Oriol m. en 1322 ; mais Pierre Dutens retarde sa mort jusqu'en 1345. Outre des *sermons*, un *Abrégé de théologie*, quelq. traités ascétiques dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque minor.* de Wading, on cite d'Oriol *Viarium Bibliorum*, Venise, 1507, 1521, 1565, 1585 ; des *Comment.*, en 4 livres, Maître des Sentences, Rome, 1595-1605, in-fol., très-rare.

ORIOL (BLAISE d'). V. AURIOL.

ORIOLLE (PIERRE d'), chancelier de France, fils d'un maire de La Rochelle, s'élevait

xerça la première magistrature de 1472 t m. en 1485. Deux ans avant sa mort, il de se démettre des fonctions de chance- les ordres de Louis XI, qui le fit premier e la chambre des comptes.

ON, prince des Celtibériens, dans le 3e S. , d'abord allié des Carthaginois, tourna s contre eux, défit et tua Amilcar Barca, ées, devant la ville d'Helicie, fut vaincu r et fait prisonnier par Asdrubal, gendre r, qui le fit périr dans les tourmens, l'an -C.

AN, surnommé *al Ghazy* ou le Victo- sulthan des Turks othomans, succéda en de l'hég. (1326 de J.-C.) à son père, Oth- , conquit la Bithynie et tout ce que les médaient encore en Asie, se distingua par e et son humanité, laissa aux chrétiens l'exercice de leur religion, se montra su- ce politique aux empereurs grecs ses en- lions à ses sujets musulmans leurs prem. s civils et politiques, fit élever dans la re- musulmane les jeunes esclaves chrétiens, et un corps de troupes, qui, sous le règne devint la fameuse milice des janissaires. u Bosphore, il fit passer des troupes en sous la conduite de Soleiman, son fils, para de plus, places dans la Thrace et e, et forma ainsi comme la prem. ligne s de Constantinople qu'achevèrent les suc- d'Orkhan. Ce sulthan m. en l'an 761 de 1360), à l'âge de 80 ans, et après un règne de t pour successeur Mourad, son second fils.

ANDI (Pellegrino-Antonio), religieux né à Bologne en 1660, s'adonna à l'étude dur, et composa plus. ouvr. qui attestent les recherches, mais qui manquent de mé- d'exactitude. Il fut membre de l'académ. ne et m. dans sa patrie en 1727. On a de *zie degli scrittori Bolognesi*, etc., Bo- 714, in-4; *Origine e Progressi della ossia dell' arte impressoria, e notizia re stampate dal 1475, sino al 1500*, ibid., -4; *Abecedario pittorico de' professori più in pittura, scultura ed architettura*, ibid., 719 et 1731, réimpr. à Venise en 1753, et nce, 1776 et 1778, avec des addit.; traduit l. et publ. à Londres en 1730. On trouvera icle sur *Orlandi* dans le tome 6 des *Notizie scrittori Bolognesi* du comte Fantuzzi. — *ni* (Clément), architecte, né à Rome en m. dans la même ville en 1775, y a élevé lises et palais, et restauré quelques anciens avec goût et habileté.

ANDI (César), de Sienne, abandonna l'é- procureur qu'il exerçait à Rome, pour se l'étude des belles-lettres et des antiques, éduisit bientôt à mourir de misère, vers le du 16e S. On a de lui un traité : *de urbis asque episcopatûs antiquitate*, qui se trouve 8e vol. du *Trésor des antiq. et de l'Hisitalie*.

ANDINI (Nicolas), premier historien de l des jésuites, né à Florence en 1554, entra é 18 ans dans la Société de Jésus, fut des- carrière de l'enseignement, devint recteur ge de Nola, puis directeur du noviciat à Appelé à Rome pour être employé à la se- rie générale, il se fit remarquer par la fa- sa rédaction, et fut chargé de travailler à e de son institut; mais le mauvais état de ne lui permit pas d'achever ce gr. ouvr. Il 606. On a de lui : *Annuæ littera societatis*, à 1585; une *Vie* de P. Fabre, l'un des dix ompagnons d'Ignace, Lyon, 1617, in-8 (en *Historia societ. Jesu, pars prima*, Rome, Anvers, 1620, in-fol. (Fr. Sacchini, le P. Bouhours, le P. Jouvenci et le P. Jules Cordara ont été les continuat. de cet ouvr. qui forme 7 vol. in-fol., rare et recherché, à raison de la suppression rigoureuse qui fut faite en France du 6e vol. rédigé par le P. Jouvenci (*v.* ce nom).

ORLANDO (Matthieu), religieux de l'ordre de Ste-Marie-du-Mont-Carmel, né en Sicile dans le 17e S., devint général de ce même ordre, puis évêque de Céphalonie, fut chargé de plus. négociations importantes par la cour de Rome et m. en 1695. On a de lui : *Cursus theologicus, in III part., D. Thomæ ad methodum scholast. ordinat.*

ORLÉANS (la pucelle d'). V. Jeanne d'Arc.

ORLÉANS (Louis Ier de France, duc d'), comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., fils du roi Charles V, né en 1371, eut beauc. de part aux affaires publiques pendant le règne de Charles VI, son frère. Il était éloquent, affable, et passait pour le plus bel homme du royaume; mais il abusa trop de ces dons heureux, et s'attira peut-être autant d'ennemis par ses bonnes fortunes et son indiscrétion que par ses projets ambitieux. Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, son rival et peut-être aussi l'une des dupes de ses galanteries adultères, le fit assassiner dans la rue Barbette, au Marais, à Paris, en 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. On peut consulter, sur le duc d'Orléans, les *Vies des hommes illustres* de Thevet.

ORLÉANS (Charles d'), comte d'Angoulême. V. Charles d'Orléans.

ORLÉANS (Gaston-Jean-Baptiste de France, duc d'), 3e fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, était doué des plus heureuses dispositions; mais il fut mal élevé. Le sieur de Brèves, son gouvern., ayant été entraîné dans la chute de Concini, le comte du Lude, qu'on mit auprès du jeune prince, se déchargea de ses devoirs pénibles et honorables sur Contade, homme grossier et inhabile, qui eut bientôt effacé les bonnes impressions qu'avait reçues son élève. Ceux qui succédèrent à du Lude ne montrèrent pas moins de négligence ou d'incapacité. Au reste, on doit dire que Gaston, avec un esprit vif et pénétrant, un cœur honnête, généreux et bienfaisant, manquait entièrement de cette fermeté de caractère, plus précieuse dans un prince que les dons les plus brillans de la nature et de l'éducation. Objet constant de la jalousie du roi son frère, poussé par les favoris que lui donnait sa faiblesse, il tenta plusieurs fois de perdre le cardinal de Richelieu; mais il s'arrêta toujours au milieu de ses entreprises, et, pour rentrer en grâce, abandonna ses conseillers et ses complices à la vengeance de l'implacable ministre. Montmorency, Bouillon et Cinq-Mars furent tour-à-tour victimes de sa pusillanimité. Nommé lieutenant-général du royaume, après la mort de Louis XIII, il rétablit sa réputat. par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick : mais il se mit bientôt à cabaler contre Mazarin, et fut relégué à Blois où il m. en 1660, laissant (ainsi que l'a dit le P. d'Avrigny) la réputation d'un prince né avec des inclinations qui lui auraient fait honneur si elles avaient été mieux cultivées. Gaston eut de son mariage avec Marie de Bourbon-Montpensier, Mlle Montpensier, si connue sous le nom de *la Grande-Mademoiselle*. Il contracta un second mariage avec Marguerite de Lorraine-Vaudemont, dont il n'eut pas d'enf. On lui attrib. des *mém.* dep. 1603 jusqu'en 1635, revus par Martignac, et réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particul. pour servir à l'Histoire de France sous Henri III, Henri IV et Louis XIII.*

ORLÉANS (Philippe de France, duc d'), frère unique de Louis XIV, né à St-Germain-en-Laye en 1640, fut un prince faible et sans passions. La nature avait déjà peu fait pour lui, mais l'édu-

cation qu'on lui donna à dessein achéva de le dégrader. On sait que Mazarin disait à La Mothe-le-Vayer, précepteur du jeune prince : *De quoi vous avisez-vous de faire un habile homme du frère du roi?* Anne d'Autriche travaillait, de son côté, à empêcher ce malheur ; elle défendait de *viriliser* le jeune prince. Elle se plaisait à faire paraître son fils cadet en jupes devant les courtisans et à lui donner ainsi des habitudes, dont ses mœurs ne se ressentirent que trop dans la suite. Philippe épousa, en 1661, Henriette-Anne d'Angleterre, princesse charmante, qu'il n'aima point, mais pour laquelle le galant Louis XIV eut les prévenances les plus délicates. MONSIEUR ne laissa pas que d'en concevoir de la jalousie. Aussi, lors de la mort cruelle et imprévue de Madame, des soupçons s'élevèrent contre lui et contre le chevalier de Lorraine, qui avait enlevé à la princesse toutes les affections de son mari et avait cherché ensuite vainem., dit-on, à la consoler par l'offre de sa propre tendresse. Quoi qu'il en soit des véritables causes de la mort d'Henriette, il paraît constant qu'on négligea de les approfondir. Les preuves disparurent et les soupçons restèrent. Les limites étroites de notre cadre, plus encore que la difficulté d'éclaircir une pareille question, nous empêchent de rien décider. Cependant un procès-verbal dressé lors de sa mort, et la déclaration de Bossuet qui l'assista dans ses derniers momens, attestent qu'elle mourut d'un *cholera-morbus*. Bientôt Philippe, cédant aux instances de son aumônier, rechercha la gloire des armes, et alla prendre part à la guerre des Pays-Bas (1667). On lui fit épouser, en 1671, la princesse Charlotte-Elisabeth de Bavière, grosse Allemande bien laide, mais aimable et spirituelle, qui travailla 30 ans à gagner l'estime et l'affection de son apathique mari, et n'y réussit qu'avec peine dans les dernières années de leur triste union. Monsieur suivit son frère à la conquête de la Hollande, en 1672. La prise de Zutphen, de Bouchain et de St-Omer, et la victoire qu'il remporta sur le prince d'Orange, à Cassel (1677), révélèrent en lui la plus brillante valeur, et firent prendre au roi la ferme résolution de ne lui donner jamais le commandement d'une armée. Les soldats disaient de lui : « Il craint plus que le soleil ne le hâle qu'il ne craint la poudre et les coups de mousquet. » Dès-lors Philippe, éloigné du seul théâtre où il pouvait briller, fut contraint de rentrer dans la vie oisive à laquelle une politique jalouse l'avait condamné. Seulement comme il prétendait, en sa qualité de fils d'Anne d'Autriche, à la succession à la couronne d'Espagne dans le cas où le duc d'Anjou, second fils du dauphin, en faveur de qui Charles II venait de se prononcer, viendrait à mourir sans enfans, il signa une protestation énergique contre le testament du monarque espagnol, et Philippe V, roi d'Espagne, sut reconnaître la justice des droits du prince par une déclaration du 29 octobre 1703. Philippe-d'Orléans m. à St-Cloud en 1701. Son précepteur, La Mothe-le-Vayer, lui avait fait traduire l'hist. romaine de Florus : cette version, dont Lenglet Dufresnoy fait l'éloge, n'est plus recherchée aujourd'hui.

ORLÉANS (PHILIPPE, duc d'), régent de France, fils du précédent et de Charlotte-Elisabeth de Bavière, né à St-Cloud en 1674, annonça les plus heureuses dispositions ; mais il perdit successivement cinq gouverneurs qui avaient commencé à le diriger vers le bien, et il se trouva abandonné à son sous-précept. Dubois, qui fit tout pour gâter leur ouvrage. Toutefois le prince fit les plus rapides progrès dans tous les genres d'étude, débuta dès l'âge de 17 ans dans la carrière des armes, et se signala au siége de Mons, à Steinkerque et à Nerwinde, par la plus brillante valeur. Sa gloire donna même quelque ombrage à Louis XIV, qui ne lui permit pas de faire la campagne de 1694, l'accueillit froidement à Versailles, et contribua peut-être, par cette conduite blâmable, à le jeter dans les désordres les plus scandaleux pour occuper son ardente activité. Le jeune duc consentit à épouser, vers le même temps, une des filles légitimées du roi son oncle et de Mme de Montespan, Mlle de Blois ; mais ce fut à condition qu'il aurait toutes les prérogatives de premier prince du sang, après la mort de son père, à l'exception du titre de *monsieur*. Devenu duc d'Orléans en 1701, il se forma une cour selon ses goûts et ses habitudes, et mena une vie plus licencieuse que jamais. Cependant il sortit de son engourdissement à l'époque de la mort de Charles II, roi d'Espagne, et protesta contre le testament de ce prince, qui appelait la maison de Savoie à lui succéder après la branche aînée de la maison de France, au préjudice de celle d'Orléans. Tous ses entretiens dès-lors roulèrent sur l'art de la guerre et sur les affaires politiques. Le roi le sut ; mais le roi avait besoin de lui, et l'envoya commander l'armée d'Italie (1706). Ce ne fut pas toutefois sans donner au maréchal de Marchin des ordres secrets, qui contrarièrent les dispositions du prince, et ne lui laissèrent que l'honneur de sauver une partie des troupes françaises par une habile retraite. Envoyé l'année suivante à l'armée d'Espagne, il arriva le lendemain de la victoire d'Almanza, et se dédommagea de ce contre-temps par la soumission de plusieurs provinces et la prise de plusieurs places importantes. La campagne suivante (1708) fut encore très-glorieuse pour lui ; mais les incertitudes et les terreurs du faible Philippe V lui donnèrent le désir de s'asseoir sur le trône chancelant d'Espagne. Il ne fut pas assez discret, et c'en était fait de sa vie peut-être, s'il n'eût été défendu par le duc de Bourgogne, qui l'empêcha d'être jugé comme criminel d'état : il en fut quitte pour renoncer formellement à ses prétentions. Un autre orage allait éclater bientôt sur sa tête : le dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne et leur fils aîné moururent dans l'espace d'une année presque subitement. On parla d'empoisonnement, on accusa le duc d'Orléans, on se souvint qu'il avait long-temps étudié la chimie, et le peuple se serait porté contre lui aux dernières violences, sans les précautions actives du lieutenant de police d'Argenson. Le second fils du duc de Bourgogne étant tombé malade, les soupçons devinrent plus violens. Philippe alla se jeter aux pieds du roi, et demanda des juges : le fier monarque ne voulut point faire juger son neveu. Cependant le jeune dauphin se rétablit, et le public commença à se repentir de ses inculpations précipitées. Louis XIV garda pour le duc d'Orléans la même froideur et la même défiance, et fit un testament dont toutes les dispositions lui étaient contraires. Mais Philippe les connaissait ; il savait qu'il n'était désigné que comme le président d'un conseil de régence, et que la personne du jeune roi était confiée au duc du Maine. Dès le lendemain de la mort de son oncle il se rendit au parlement, et se fit déclarer régent du royaume avec un pouvoir absolu. Cette fois il fut reconduit en triomphe dans son palais par le peuple ; il vit se presser aussi autour de lui tous les courtisans, et leur pardonna leurs calomnies autant par générosité que par politique. Tout en un instant changea de ton et de direction. Les jansénistes supplantèrent les jésuites, les parlemens furent réintégrés dans le droit de faire des remontrances, la paix fut maintenue à tout prix (chose remarquable !) sur un prince, jeune encore, qui avait connu l'enivrement de la gloire militaire ; 25.000 soldats furent licenciés, la France ne s'épuisa plus à soutenir la cause perdue des Stuart, et, en 1718, on avait éteint 400 millions de dettes ; mais ces moyens d'ordre et d'autres encore n'avaient pu combler le déficit des finances, et déjà l'on parlait de la

eut la sagesse et le courage de repousser
use ressource. Law parut (*v.* ce nom), et
enthousiasme et toutes les apparences
iste imprévue succédèrent au décura-
t à la détresse : mais on alla trop loin ; on
rudemment de cette faculté, quelquefois
de créer des valeurs imaginaires, et la
e tarda pas à se montrer plus effrayante
s. Philippe défendit le fameux Ecossais
parlement, qui n'avait jamais été dupe,
, qui ne l'était plus ; il fit même faire
ition par un lit de justice, où il dé-
fermeté et une présence d'esprit admi-
août 1718). La duchesse du Maine, seule
s ennemis du régent, ne fut point inti-
jura de se venger. Elle conspira avec le
llamare, ambassadeur d'Espagne, et de
ec Albéroni (*v.* ces noms), pour donner
r de France à Philippe V. Tout fut décou-
e duc d'Orléans s'efforça d'abord, en ne
personne, de faire regarder cette con-
véritablement très vaste, comme une mi-
trigue ; plus tard, il fit arrêter le duc et
e du Maine, et, sur les dénonciations de
our se sauver elle et son époux, quatre
ix Bretons périrent à Nantes. Cellamare
nommé vice-roi de Navarre par son sou-
régent se décida à signer, avec les cours
et de Londres, un traité d'alliance, dé-
erre à l'Espagne (1719), et força Phi-
par ses succès, à renvoyer Albéroni. La
blie, la France fut en proie à plusieurs
armi lesquels il faut compter la peste de
, les désastreuses conséquences du sys-
Law et les querelles religieuses. Le parle-
exilé pour avoir refusé d'enregister les
rables au système : les jésuites furent ré-
our concilier la faveur de Rome à l'in-
ois, enfin le prince, qui tenait encore
ains les destinées du royaume, s'enfon-
e jour davantage dans ses habitudes vi-
n ne trouve rien à louer en lui à cette
ti ce n'est la modération qu'il montra au
s excès auxquels se porta le peuple mé-
Il s'empressa de remettre tous ses pou-
ouis XV, quoique incapable encore de ré-
723). Il resta à la tête des affaires pour
x instances de son royal pupille ; mais il
rvenu à un âge où les désordres ne restent
punis, et, d'un autre côté, il n'avait plus
de changer. Il m. subitement la même an-
les bras d'une nouvelle maîtresse, la du-
l'Halaris. Ce prince, aussi heureusement
a guerre que pour l'administration, avait
pour la musique, la peinture et la gra-
i eussent fait honneur à un artiste. *Voy.*,
s de détails, les *Mémoires de la régence*
evalier de Piossens), édit. de 1749, 5 vol.
s *Mémoires* de St Simon et de Duclos ;
V, sa Cour et le Régent, par Anquetil ;
de la régence, par Marmontel ; le *Siècle*
XIV et celui de *Louis XV*, par Voltaire,
tle 1er vol. de l'*Histoire de France pen-*
s., par M. Lacretelle.

ANS (Louis, duc d'), fils du précédent,
saillès en 1703, épousa la princesse de
1724 ; mais, ayant eu le malheur de la
rès deux ans d'une union dont rien n'avait
né la douceur, il en fut inconsolable, ne
s à la cour que lorsque son devoir le for-
y présenter, et se fit dépouiller sans
r le cardinal de Fleury, de la charge de
énéral de l'infanterie française. En 1730,
appartement à l'abbaye de Ste-Gene-
il se fixa tout-à-fait en 1742. Dès-lors il
on temps entre les exercices de piété et
apprit l'hébreu, le syriaque, le chal-
grec, pour approfondir la religion dans
ses sources. Il n'en cultiva pas moins avec ardeur les sciences naturelles, et les savans trouvèrent toujours en lui un protecteur généreux et éclairé. L'excès du travail et l'austérité de sa vie ayant ruiné sa santé, il vit approcher le dernier terme avec calme et résignation. Le curé de Saint-Etienne-du-Mont (Bourlin), après avoir tenté vainement de lui faire rétracter quelques opinions suspectes de jansénisme, lui refusa la communion. Le prince se fit administrer par son aumônier, demanda que l'on ne poursuivît point le curé, et m. avec la sérénité d'une âme vraiment chrétienne (1752). Parmi les ouvrages qu'il a laissés MSs., on peut remarquer : une *Traduction littérale des psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une *paraphrase* et des *notes* ; des *traductions littérales* d'une partie des livres de l'Ancien-Testament, et des *Epîtres* de St Paul ; un *Traité contre les spectacles*. Noel a publié *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, Paris, 1753, in-12. On trouve l'indication de plusieurs des *Oraisons funèbres* de ce prince dans la *Bibliothèque historique de la France*, tom. 2 et 4, nos 25675-78.

ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), fils du préc., né à Paris en 1725, porta le nom de duc de Chartres jusqu'à la m. de son père. Nommé colonel d'un régiment d'infanterie sous son nom en 1737, il fit, en 1742, sa première campagne en Flandre, commanda la cavalerie l'année suivante sur les bords du Rhin, et, après avoir montré beaucoup de valeur à la bataille de Dettingen, fut créé maréchal-de-camp. A son retour de cette campagne, il épousa Louise-Henriette de Bourbon-Conti, princesse aussi belle que spirituelle, mais qui fut loin de le rendre heureux. Elevé au grade de lieuten.-général en 1744, il assista aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, et aux batailles de Fontenoi, de Raucoux et de Lauffeld, et obtint ensuite le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père. Le plus grand service qu'il rendit à la France, fut d'y populariser l'inoculation par l'heureux essai qu'il en fit faire par Tronchin, en 1756, sur son fils unique et sa fille, depuis duchesse de Bourbon. Devenu veuf en 1759, il fit construire un théâtre dans sa délicieuse campagne de Bagnolet, y joua lui-même les rôles de financier et de paysan avec beaucoup de naturel et de vérité, et s'entoura de plusieurs gens de lettres, auxquels il ne donna pas seulement de stériles éloges. Lors de la querelle des parlemens, il refusa de se mettre à la tête du parti qui le désirait pour chef. Son attachement sincère au monarque, chef de sa famille, lui valut l'autorisation d'épouser secrètement Mme de Montesson en 1773. Il m., généralement regretté, en 1785. On sut, après sa mort, qu'il donnait chaque année aux malheureux 240,000 francs au moins, sans compter les pensions et les gratifications qu'il payait en son nom ou au nom de ses ancêtres. Trois *oraisons funèbres* furent consacrées à sa mémoire dans les églises de Paris, l'une de l'abbé Maury, l'autre de l'abbé Bourlet de Vauxcelles, la troisième de l'abbé Fauchet. Une quatrième fut prononcée à Orléans, en 1786, par l'abbé Rozier, chanoine de la cathédrale.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), fils du précédent et de la princesse de Modène, premier prince du sang, né à St-Cloud en 1747, et connu d'abord sous le nom de duc de Montpensier, puis de duc de Chartres, fut marié, en 1769, à la fille unique du vertueux duc de Penthièvre. Il n'était alors connu que par ses manières élégantes, son esprit naturel, son goût pour la dépense ; mais bientôt il préluda, par quelques actes d'une honorable indépendance, au rôle moins heureux qu'il devait jouer par la suite. Il fut un de ceux qui s'opposèrent à la dissolut. des parlemens en 1771, et qui furent exilés de la cour pour avoir refusé de prendre place, en qualité de pair, inhérente à

celle de prince du sang, au *parlement Maupeou*. L'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale ayant fait prévoir une guerre prochaine entre la France et l'Angleterre, le duc de Chartres, tourmenté par le besoin d'occuper sa vie, et pour se préparer aux évènemens de cette grande lutte, peut-être aussi pour obtenir la survivance de la charge de grand-amiral, dont son beau-père était investi, fit plusieurs campagnes sur mer. On a sous les yeux une *lettre* écrite à cette époque, et qui n'a jamais été publiée; on y remarque ces lignes : « .... Je suis vraisemblablem. condamné à une oisiveté éternelle... Quand même il surviendrait une guerre, à quoi puis-je aspirer? J'ai 27 ans, et je ne l'ai pas encore faite!..... Le service de mer est ma seule ressource;..... c'est le seul parti que je puisse prendre pour acquérir l'estime et la considération publique, qui sont pour nous la seule fortune réelle, et sans lesquelles notre naissance ne fait que nous mettre au-dessous des autres, etc..... » Il fut nommé, en 1777, lieutenant-général des armées navales du roi, et commanda l'*escadre bleue* au combat d'Ouessant. A son retour, il reçut l'accueil le plus flatteur du peuple, de la cour et des grands, quoique déjà ses ennemis cherchassent à ternir sa réputation de bravoure par des rapports invraisemblables, et qui ont été depuis solennellement démentis. Son départ pour une nouvelle croisière permit à la calomnie de recueillir ses forces contre lui; et, lorsqu'il vint demander la survivance de la charge de grand-amiral, qu'il croyait avoir suffisamment méritée, il essuya des refus, des humiliations, sollicita même vainement l'autorisation de rejoindre la flotte, et fut obligé de se contenter de la charge de colonel-général des hussards, récompense au moins singulière pour des services maritimes, et qu'un homme de sa naissance avait le droit de regarder comme une ironie insultante. Les mouvemens précurseurs de la révolution trouvèrent le duc d'Orléans (il avait pris ce titre, en 1785, à la mort de son père) plein de ressentimens contre la cour, et disposé à chercher une satisfaction personnelle dans un nouvel ordre de choses. Il fut appelé en 1787, par le droit de sa naissance, à présider le troisième bureau de cette première assemblée des notables, qui se sépara sans avoir remédié aux maux de la France. On le vit, la même année, déclarer dans le parlement que le droit de voter des impôts n'appartenait qu'aux états-généraux, et protester hardiment en présence de Louis XVI, dans la fameuse séance royale du 19 novembre, contre l'enregistrement illégal des édits boursaux. Il fut d'accord en cela avec la majorité du parlement; mais ce fut une raison de plus pour être exilé le lendemain à Villers-Cotterets. En vain le parlement se rendit à Versailles pour demander la liberté du duc, ou du moins sa mise en jugement; le roi n'accorda rien ni aux prières ni aux remontrances. Le prince exilé ne revint à Paris que l'année suivante, et n'obtint qu'après plusieurs semaines la permission de se présenter à la cour. Après avoir présidé encore le troisième bureau dans la seconde assemblée des notables, il fut député aux états-généraux (1788) par la noblesse de Paris, de Villers-Cotterets et de Crespy-en-Valois, et opta pour la représentation de ce dernier bailliage. On chercha dès-lors à faire croire que la plupart des instructions données aux députés de cette contrée par leurs commettans avaient été rédigées sous l'influence du duc d'Orléans, comme si la voix d'un seul homme avait pu être comptée pour quelque chose dans ce grand mouvement national. Le duc d'Orléans ne fut point le chef ni le meneur de la révolution : il en fut le partisan le plus riche et l'un [illegible] plus influens; rien autre chose. Il n'hésita pas [illegible] la chambre de la noblesse, à se ranger du [illegible] de la minorité, et, après s'être déclaré pour la vérification des pouvoirs des trois ordres en commun, et pour le vote par tête et par ordre, il fut du nombre des 47 députés nobles qui se réunirent au tiers-état, déjà constitué en *assemblée nationale*. Il en fut nommé président lors de la réunion des trois ordres en une seule assemblée, et refusa cette fonction, en déclarant qu'il ne se regardait pas comme capable de la remplir, ce qui peut paraître extraordinaire à ceux qui lui supposaient dès cette époque des projets ambitieux. Dans la soirée du 12 juillet, son buste fut porté en triomphe avec celui de Necker; mais rien ne prouve qu'il ait pris plus de part à ces troubles que le ministre genevois. C'est avec aussi peu de fondement qu'on attribua à son influence les funestes évènemens des 5 et 6 octobre. En effet, l'assemblée, après avoir pris connaissance de la procédure instruite contre *le duc d'Orléans et le comte de Mirabeau*, pendant le court voyage du prince en Angleterre, déclara, à une grande majorité, qu'il *n'y avait lieu à accusation* ni contre l'un ni contre l'autre. Cependant beaucoup de gens persistèrent à croire le prince coupable, et il faut dire que les grands embarras pécuniaires qu'il éprouva donnèrent de la consistance à ces inculpations; mais on pouvait bien trouver la cause de ces embarras dans la difficulté, commune à tout le monde à cette époque, de percevoir les revenus territoriaux. Le duc d'Orléans ne quitta l'assemblée constituante que lors de la dissolution de ce corps (1791). Il se rendit l'année suivante à l'armée du Nord avec l'autorisation du roi, et y servit quelque temps, ainsi que ses fils, les ducs de Chartres et de Montpensier et le comte de Beaujolais; mais bientôt le maréchal Luckner reçut l'ordre de ne point le garder plus long-temps sous ses drapeaux. Le duc cédant aux instances du parti de la *montagne*, qui voulait le porter à la convention, prit le nom de *Louis-Philippe-Joseph Egalité*. Il demeura attaché au parti auquel il devait son élection, et s'exposa à la colère de la *Gironde*. Entraîné par ses redoutables amis à voter la mort de Louis XVI, il fut poussé ainsi au seul crime qu'on puisse justement lui imputer. Mais les instigateurs d'une détermination qui n'eut sans doute rien de volontaire le punirent bientôt de ce qu'il ne s'était rendu le plus coupable des régicides, que parce qu'il avait été le plus faible des hommes. Il fut arrêté au Palais-Royal le 4 avril 1793, et emprisonné d'abord à l'Abbaye, puis de la transféré dans les cachots de Marseille. Le 3 octobre de la même année, lorsque l'on mit en accusation 45 girondins, Billaud-Varennes proposa d'ajouter à cette liste le nom de Philippe; et cette motion absurde, puisque celui qui en était l'objet avait toujours lutté contre la Gironde, passa sans la moindre opposition. L'on ne fit aucun changement à l'acte d'accusation des autres députés, et l'on y laissa subsister, entre autres absurdités, l'imputation adressée au girondin Carra, d'avoir voulu placer le duc d'York sur le trône de France; ce qui établissait une contradiction manifeste avec le principal grief imputé au duc d'Orléans, celui d'avoir aspiré à la même couronne. Philippe, qu'on avait amené à Paris pour être sacrifié par le tribunal révolutionn., daigna à peine se défendre, et, après avoir entendu son arrêt de mort, demanda la grâce d'être exécuté sur le champ. Il obtint facilement de ses bourreaux cette triste faveur, et, par un raffinement de sarcasme, ils firent arrêter quelques minutes la fatale charrette devant son palais, en le [illegible] complice. Il montra une grande [illegible] d[illegible] niers moments, et reçut le [illegible] al[illegible] Louis XV le 6 novembre 1[illegible]

ORLÉANS (Louise-M[illegible] BON-PENTHIÈVRE), [illegible] précédent, née en 1753 [illegible] environ sept ans après son [illegible]

étroite avec la reine Caroline amitié. lle se trouva, au sein même de sa pa- n solennel déplorable. Eloignée de la Isqu'elle son époux était brouillé, dé- cet époux lui-même, elle avait déjà ne tout espoir de bonheur sur la terre, exécution vint ajouter à ses infortunes. c son père au château de Vernon, elle r la mort de cet homme vertueux en ntoit la captivité ou l'exil de ses en- elle fut arrêtée elle-même en 1794 par comité de sûreté générale, auquel les Vernon avaient essayé de la soustraire, les armes. De la prison du Luxem- les insultes cruelles des geôliers lui r cher le respect que lui portaient les mates; elle fut transférée, pour cause , dans une espèce d'hospice, rue de appelé la maison *Belhomme*. Elle en ut de trois ans, lors de la révolution du r (5 septembre 1797); mais ce fut pour en Espagne, avec une pension de , qu'on voulut bien lui accorder, en ses immenses propriétés, confisquées et : mais cette ressource lui fut bientôt Espagne, où elle vécut plusieurs an- e rendit à Mahon, puis à Palerme, où double joie de revoir sa bonne et con- la reine Caroline, et de marier son fils clème avec la princesse Amélie de Si- . Elle revint en France lors de la pro- auration, et dut trouver de grandes con- tions les témoignages de respect que lui e peuple. Bonaparte, lors de son retour lbe, respecta le malheur de Mme la du- rléans, et lui accorda la permission de ris; elle y était encore lors de la res- is XVIII, qu'elle n'avait pu suivre dans et court exil. Elle m. à Ivry, près Pa- 21; elle donna à son fils les deux tiers s, l'autre tiers à sa fille, et fit un grand legs à des serviteurs fidèles. V. *Journal le S. A. R. mad. la duchesse d'Orléans*, chille, son secrétaire, 1822, in-8; et la *ndance de L.-P.-J. d'Orléans*, Paris, Le- 800, in-8.

ANS (Antoine-Philippe d'). V. Mont-

ANS. V. Dorléans (Louis); Dorléans b); Dorléans (L.-F.-G. de La Motte); Henriette d'Angleterre, Charlotte e, Montpensier, Rothelin.

RS (Jean), secrét. de la ville de Leyde a laissé en holl. une *descript.* curieuse et la ville de Leyde, dont il était magistr.: édit. est de 1614, la deuxième de 1641, vol. in-4. On a encore de lui : *Généalo- ontes de Nassau*, dont la trad. française eyde, 1615, in-fol.; et *Descript. histor. ures de terre et de mer remportées par le Nassau* (en holl.), Leyde, 1610, in-fol.

V (Bernard van), peintre flamand, né à en 1490, alla fort jeune en Italie, où il ve de Raphaël. De retour dans sa patrie, ployé par Charles-Quint et le prince de t donna à ses composit. un éclat et une dignes de l'école d'où il était sorti. On autres son beau tableau du *jugement der- é* dans la chapelle des aumôniers à An- Richard van Orley, parent du précédent, telles en 1651, m. dans la même ville ôt une réputation comme peintre en mi- t fit paraître en dessins une foule de com- ingénieuses et piquantes. Il grava aussi à e plusieurs pièces d'après Luca Giordano, t queiq. autres maîtres. — Jean van Orley, précéd., se distingua également comme peintre et graveur. Il a fait plus. tableaux estimés pour les églises de Bruxelles, sa ville natale. On a de lui 28 sujets tirés du Nouveau-Testament, gravés d'une pointe fine et spirituelle. Le Musée royal de Paris possédait de lui une *Ste Famille*, tableau qui a été rendu à l'emp. d'Autriche en 1815.

ORLOFF (Grégoire), gentilhomme russe, né vers 1740, servit d'abord dans l'artillerie, et devint aide-de-camp du gr.-maître de cette arme, le comte Schouvaloff. Après une aventure galante avec la princesse Kourakin, maîtresse du même comte Schouvaloff, il était sur le point d'être exilé en Sibérie, lorsqu'il fut sauvé par une haute protection. Son aventure, ayant fait un grand éclat à St-Pétersbourg, avait retenti jusque dans la retraite où vivait la grande-duchesse Catherine (*v.* Catherine II, de Russie). Cette princesse désira voir le jeune officier, et prit pour lui le plus vif intérêt. Orloff, secondé par ses trois frères, surtout par Alexis, l'un d'entre eux, prépara et exécuta le fameux coup d'état qui eut lieu à la cour de Russie en 1762. Favori de l'impératrice, il devint grand-maître de l'artillerie, et accumula tous les honneurs auxquels sa position lui permettait de prétendre. Catherine II supporta long-temps ses indiscrétions et ses vues ambitieuses, et lui proposa un mariage secret auquel il eut la maladresse de se refuser. Vivement piquée de ce refus, l'impératrice s'en vengea en faisant choix d'un autre favori; mais Orloff, en perdant la faveur, reçut 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un mobilier magnifique et une terre de 6,000 paysans. A ces conditions, il consentit à voyager, avec le titre de prince, en France, en Italie et en Allemagne, éclipsant par son luxe les plus grands seigneurs. Ramené plus fois par l'ambition vers le trône sur lequel il s'était flatté de monter, il ne put supporter l'aspect de la puissance de Potemkin (*v.* ce nom), le second de ses successeurs dans la faveur de Catherine, et mourut en 1783, dans un horrible état de démence à Moscou, où il avait reçu l'ordre de se rendre. On a dit que Potemkin l'avait fait empoisonner; mais d'autres ont pensé avec raison que c'eût été pour le nouveau favori un crime tout-à-fait inutile. — Alexis Orloff, frère du précédent, amiral, commença par être simple soldat aux gardes russes, dans le régiment de Preobazinski. Doué de la force d'Hercule, d'une taille de géant, d'une audace à toute épreuve, il contribua puissamm. à la révolution de 1762, qui mit le sceptre impérial dans les mains de Catherine, et fut, dit-on généralem., l'un des trois assassins du tzar Pierre III (*v.* ce n.). Récompensé avec magnificence, il continua de servir avec le plus grand zèle l'impératrice, qui le nomma, lui et trois de ses frères, lieut.-colonels dans la garde. Lors de la guerre entre la Russie et les Turks, Alexis fut nommé amiral sans avoir jamais servi dans la marine, et sans être capable de conduire une chaloupe. Ce fut lui qui dirigea les expéditions de la Morée et de l'Archipel. Guidé par les conseils d'un officier anglais nommé Elphinston, il remporta la célèbre victoire navale de Tschesmé, sur les côtes de l'Asie-Mineure, qui lui valut le surnom de *Tschesminski*. Il donna ensuite une nouvelle preuve de son dévouement à Catherine en enlevant de Rome, où le prince de Radziwill l'avait conduite, la jeune princesse Tarakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth, et, après l'avoir épousée secrètement, en l'amenant en Russie, où elle périt dans un cachot. Là se bornèrent les exploits d'Alexis Orloff, qui continua de jouir de la plus grande faveur jusqu'à la m. de Catherine II. Le premier soin de Paul Ier, à son avènement au trône impérial, ayant été de réhabiliter la mémoire de son père, il tira de ses meurtriers, dont deux, Alexis Orloff et Baratinski, existaient encore, une vengeance bien remarquable : il ordonna qu'ils tiendraient les coins du drap funéraire. Pendant trois

XVI lui avait confiées avant la révolution. Il t échapper aux proscriptions qui suivirent le rsement du trône et la mort du roi. Arrêté en il fut traduit au tribunal révolutionnaire après mois de détention, et condamné à mort le ril 1794 avec Bochart de Sarron (*v.* ce nom) et nombre de ses confrères. — Henri-François ULE LEFÈVRE D'ORMESSON D'AMBOILE, cou- rmain du précédent, avec lequel on l'a con- , né en 1751, fut successivem. conseiller au n., maître des requêtes, intend. des finances, l.-général et conseiller-d'état. Lors de la ré- de l'ordre judiciaire, en 1791, d'Ormesson eille, alors officier-supérieur dans la garde ale parisienne, fut élu président d'un des aux de la capitale, refusa en 1792 la place ire, à laquelle il venait d'être élu à une im- majorité de suffrages, et se retira à la com- . Ayant échappé de cette manière aux pro- ons de la terreur, il remplit des fonctions ipales sous les gouvern. directorial et consu- et m. à Paris en 1807.

MOND (JACQUES BUTLER, duc d'), homme nglais, né à Lond. en 1610, d'une ancienne ître famille irlandaise, consacra sa vie et ses la cause des Stuart, fut le dern. appui de uné Charles Ier, et l'un des principaux aut. staurration qui replaça son fils Charles II sur . Long-temps vice-roi d'Irlande, il s'appli- elever le commerce et l'agriculture trop né- de cette province. Souv. en butte aux cabales cour, il n'en conserva pas moins une fidélité olable à Charles II et à ses fils, et emporta a tombe, en 1688, la réputation d'un homme distingué et d'un général habile. La *Vie du Ormond* a été écrite en anglais par Th. Carte nom). — ORMOND (Jacq. BUTLER, 2e duc tit-fils du précédent, né à Dublin en 1665, a le parti du prince d'Orange, et jouit de grande faveur sous son règne et celui de la ne. Il se distingua à l'affaire de Vigo, gou- aelq. temps l'Irlande, et fut nommé en 1712 issime des troupes anglaises dans les Pays- la m. de la reine Anne, son penchant connu s Stuart le fit disgracier de George Ier. Con- comme coupable de haute trahison, tous ens furent confisqués, et le duc d'Ormond, de quitter l'Angleterre, rejoignit le préten- Saint-Germain. Il ne désespéra point de la de ce prince; mais il vit successiv., à la mort nis XIV et à la chute d'Alberoni, s'évanouir ses espérances, et m., retiré à Avignon, en arte a écrit aussi la *vie* de ce deuxième duc ond. Les *mém.* pub. en Hollande sous son nt évidemment apocryphes.

ANO (ALPHONSE d'), maréchal de France, Corse vers le milieu du 16e S., était fils du x Sampiétro (*v.* ce nom), et prit le nom de e, Vahina d'Ornano, qui appartenait à l'une nilles descendues des souverains de la Corse. élevé à la cour de Henri II comme enfant eur des princes de France, et se rendit en à l'âge de 18 ans, avec quelq. hommes et les munitions pour soutenir la lutte que son tait engagée avec les Génois. Sampiétro étant s une embuscade, les Corses proclamèrent leur général, malgré son extrême jeunesse. poursuivre une guerre douteuse, et n'espé- s de secours de la France, Ornano ne tarda ntrer en accommodem. avec ses adversaires. la en 1568 une amnistie générale pour ses riotes, et sa sortie de l'île avec ceux de ses ui voudraient le suivre sans qu'ils fussent bannis. Ayant réuni 800 Corses qui consen- à suivre sa fortune, il passa en France, fut cueilli par Charles IX, et nommé colonel- l des Corses au service du roi. Il demeura at- Henri III pendant les troubles de la ligue. Après l'assassinat du duc de Guise, Ornano fut envoyé dans le Dauphiné pour calmer les esprits disposés à la révolte. Il fut l'un des prem. à se ranger sous les drapeaux de Henri IV, contribua, avec Lesdiguières et le connétable de Montmorenci, à la soumission des villes de Lyon, Grenoble et Valence, et fut envoyé contre le duc d'Esperneu en Provence. Ses services furent récompensés par le cordon de l'ordre du St-Esprit, le titre de lieut.-général en Dauphiné, et le bâton de maréchal de France. Il fut ensuite lieut.-général de Guienne, et m. dans l'opération qu'on lui fit de la pierre en 1610. Henri IV appréciait le désintéressement et la franchise d'Ornano, et l'avait admis dans son intimité. — ORNANO (Jean Baptiste d'), fils aîné du précéd., né à Sisteron en 1581, succéda à son père dans la place de colonel-général des Corses, fut nommé gouverneur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et suggéra à ce prince, qui n'avait pas encore atteint sa 16e année, le désir d'entrer au conseil, afin de s'y introduire ensuite lui-même. Eloigné de la cour par suite de cette intrigue, Ornano y fut rappelé sur les vives réclamations de son pupille, qui le nomma bientôt premier gentilh. de sa chambre, surintendant-général de sa maison, et obtint encore pour lui le brevet de maréchal de France en avril 1626. Richelieu, imputant à Ornano la résistance de Gaston aux volontés du roi, l'accusa d'avoir déterminé le frère du roi à contracter, avec une princesse étrangère, une union qui le rendrait indépendant. Le 4 mai de la même année (1626) il donna l'ordre d'arrêter le nouveau maréchal, qui se trouvait aussi impliqué dans la conspiration du prince de Chalais (*v.* TALLEYRAND). Ornano fut conduit au château de Vincennes, et y m. le 2 sept. 1626. Cette fin si prompte fit soupçonner qu'il avait été empoisonné. Sa famille s'éteignit en France en 1674; mais une autre branche s'est continuée en Corse. La *Vie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, secrétaire des commandemens de Gaston, a été imp. sur un MS. de la bibliothèq. de l'abbaye de St-Germ.-des-Prés, à Paris, dans le *Conservateur*, août et septembre, 1760.

ORNEVAL (N. d'), auteur dramatiq. français, né vers la fin du 17e S., m. à Paris en 1766, travailla pour le théâtre de la Foire St-Germain, soit seul, soit en société avec Lesage, Fuselier, Lafont, Piron, Autreau (*v.* ces noms). On trouve la liste de ses pièces dans le tom. 2 de l'*Hist. du théâtre de l'Opéra-Comique*, de Desboulmiers. d'Orneval a été aussi, avec Lesage, l'édit. du *Théâtre de la Foire*, Paris. 1721-37, 9 vol. in-12.

OROBIO (ISAAC DE CASTRO), écrivain juif du 17e S., né en Portugal, suivant Rodriguez de Castro, ou en Espagne, suivant l'abbé de Rossi, fut élevé dans la religion chrétienne, fit ses études à Salamanque, et devint profess. de philosophie dans l'université de cette même ville. Il cultiva ensuite la médecine, et en donna des leçons à Séville; mais ayant eu l'indiscrét. de faire connaître son attachement au judaïsme, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, où il resta trois ans. Etant passé en France, après sa captivité, il enseigna quelque temps la médecine à Toulouse. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il abjura solennellem. la religion catholique, exerça la médecine le reste de sa vie, et m. vers 1687. On a de lui trois écrits en latin, pub. et réfutés par Ph. de Limborch, dans son livre int. *de Veritate religionis christianæ*, etc., Gouda, 1687, in-4; Bâle, 1740, in-8; *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis*, etc., Amsterdam, 1681, 1684, 1703 et 1730, in-12: ouvr. dirigé contre le système de Spinosa (*v.* ce nom); trois autres ouv. MSS. en espagnol, réunis en un vol. in-fol., conservé dans la Bibliothèq. des Pères de la Merci à Madrid. On peut consulter sur Orobio, les *Escritores rabinos españoles* de Rodriguez de Castro; le *Dizionario storico degli*

autori abrégé de l'abbé de Rossi; la *Biblioth. hebr.* de Wolf, et la *Biblioth. judaïque anti-chrétienne* de Rossi.

ORODES ou mieux **OUORODES**, roi des Parthes, fils de Phraate III, né dans le 1er S. av. J.-C., succéda à son frère Mithridate III, après l'avoir assassiné. Ce fut lui qui, après la défaite de Crassus par Surena (*v.* ce nom), fit fondre, dit-on, de l'or dans la bouche du consul romain, tombé au pouvoir du vainqueur, en lui reprochant son avarice (*v.* CRASSUS). Ce prince étant vieux et malade, choisit pour son successeur Phraate, l'un de ses fils, qui le fit assassiner en l'an 37 av. J.-C. On a des médailles d'Orodes, sur lesquelles on peut consulter l'*Imperium arsacidarum* de Vaillant, et l'*Iconographie grecque* de Visconti.

OROLOGGI. V. DODRIS.

ORONCE-FINE. V. FINÉ.

OROMO, chef d'une tribu d'Indiens sur les bords de la rive Penobscot, dans le territoire de Massachusetts (Amérique septentrion.), né vers la fin du 17e S., m. en 1801, à l'âge de 130 ans, avait fait avec le gouvernem. des Etats-Unis, à l'époque de la guerre entre les colonies anglo-américaines et la métropole, un traité qu'il observa religieusem.; et il se rendit utile à ses alliés par sa coopération franche et loyale. Sa tribu avait été convertie à la foi chrétienne par des missionnaires, et possédait une église pour le culte. Oromo conserva ses facultés intactes dans un âge très-avancé; et sa femme m. en 1809, âgée de 115 ans.

OROSE (PAUL), historien, naquit vers la fin du 4e S., à Tarragone, suivant l'opinion la plus génér., ou à Braga, en Portugal, suivant quelques écrivains de cette nation. S'étant destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastiq., il alla trouver St Augustin à Hippone, demeura un an auprès de lui, et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les sciences sacrées. Il entreprit ensuite le voyage de Palestine, pour consulter St Jérôme sur l'origine de l'âme. Pendant son séjour à Bethléem, il fut invité d'assister à un synode convoqué à Jérusalem, au sujet de l'hérésie de Pélage (*v.* ce nom). Le zèle qu'il montra en cette occasion indisposa l'évêque de Jérusalem, nommé Jean, qui l'accusa de blasphème. Orose se défendit par l'écrit intit. *Apologeticus de arbitrii libertate*, où il démontre toutes les fâcheuses conséquences de la doctrine des pelagiens. Orose retourna ensuite près de St Augustin, et travailla, par les conseils de ce doct., à un ouv. destiné à répondre aux plaintes des païens qui accusaient le christianisme d'être la cause de tous les malheurs qui affligeaient l'empire. On ignore l'époque de la m. d'Orose. Son grand ouv., dont nous venons de parler, intit. *Historiarum adversùs paganos lib. VII* (depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 316 de J.-C.), a été imp. pour la prem. fois, sur de bons MSs., à Augsbourg, 1471, in-fol. Cette édit. est rare et recherchée : plus. autres édit. ont paru dans les 15e, 16e et 17e S. La plus commode est celle donnée par Sig. Havercamp, avec des notes, Leyde, 1738, et avec un nouveau frontispice, 1767, in-4. L'hist. d'Orose a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe. La traduct. franç., pub. à Paris, Vérard, 1491, in-fol., que Mercier de St-Leger attribue à Claude de Seissel, est assez recherchée. Nous devons citer parmi les traduct. en d'autres langues, la version anglo-saxonne faite par le roi Alfred-le-Grand, à la fin du 9e S., et qui parut pour la prem. fois, avec une nouv. version anglaise, par les soins de Barrington, sous ce tit. : *The anglo-saxon version from the histor. Orosius by Aelfred the Great*, etc., Londres, 1773, in-8. L'hist. d'Orose, dit le savant Weis, ne doit être consultée qu'avec défiance, parce qu'elle renferme une foule de faits, qui n'ont d'autre fondement que des traditions populaires.

ORPHÉE, poète, musicien et fondat. de quelques cérémonies religieuses, a été regardé quelquefois comme un personnage imaginaire. Il est juste de dire qu'on a débité sur son compte quelques fables; mais elles ne doivent pas nous faire douter qu'il n'a point existé. Il faut savoir faire la part de la vérité et du mensonge. S'il n'y eut jamais d'Orphée qui traînât à sa suite les arbres et les rochers, qui suspendît le cours des fleuves, qui vit les bêtes féroces s'attrouper autour de lui pour l'entendre, enfin qui pénétrât jusqu'aux enfers pour en tirer son Eurydice, la regardât, malgré la défense singulière du capricieux Pluton et la perdît encore, il est bien certain qu'il y eut un homme de ce nom. Homère, Hérodote, Hésiode, Pindare, Euripide, Aristophane, Platon, Isocrate, Pausanias, nous l'attestent. Il paraît qu'Orphée était né dans la Thrace, près d'un siècle avant le siége de Troie, et que son père était Œagre, l'un des rois ou chefs du pays. Ses talents et son génie lui ont fait donner pour mère, tantôt Calliope, tantôt Polymnie. C'est ainsi qu'on l'a supposé aussi fils d'Apollon. Orphée prit part à l'expédition des Argonautes, voyagea ensuite en Egypte, rapporta dans sa patrie les mœurs et les sciences de cette contrée et institua les jeux de Cérès-Eleusine et de Bacchus, qui furent appelés de son nom jeux *orphiques*. La m. de son épouse Eurydice le jeta dans une douleur telle qu'il rompit tout commerce avec les hommes; les femmes de Thrace, furieuses de le voir dédaigner tout leur sexe, le mirent en pièces, s'il faut en croire les poëtes. Les *Hymnes* d'Orphée, qui renfermaient toute sa doctrine, s'altérèrent insensiblement, quoique conservés parmi ses disciples, et l'on y en substitua d'autres, que l'on continua de décorer de son nom. Les autres ouv. qu'on lui a attribués, sont également d'écrivains très-postérieurs. Ils ont été pub., pour la prem. fois, à Florence en 1500, in-4. Cette édit., très-rare, a servi de base à celle de Venise, Alde, 1517, in-8. André-Christ. Lechenbach en a donné une édit. bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, Utrecht, 1689, petit in-8; mais la plus complète est celle qu'a publiée M. Godefr. Hermann, sous le tit. d'*Orphica*, Leipsig, 1805, in-8. Les ouv. attribués à Orphée ont été trad. en latin dès 1519, par Crivellò, poète milanais. Ses *Hymnes* ont été réunis avec ceux d'Ariphron, Paris, 1615, in-4; trad. en latin par Jos. Scaliger et Fréd. Morel.

ORRENTE (PEDRO), peintre d'histoire et de genre, né vers 1550 à Monte-Alegré, dans le royaume de Murcie, mort à Tolède en 1644, fut élève du Greco, imita la manière du Bassan (*v.* ce nom), et composa un grand nombre de tableaux conservés dans les villes de Tolède, Valence, Murcie, Cordoue, Madrid et Séville. Le musée du Louvre possédait deux tableaux de ce maître, la *Famille de Jacob* et des *Bergers gardant les moutons* : ils ont été rendus au roi d'Espagne en 1815. Orrente eut plus. élèves distingués.

ORRERY, comte de CORK. V. BOYLE.

ORSANNE. V. DORSANNE.

ORSATO (SERTORIO), en latin *Ursatus*, lettré et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une famille patricienne, se distingua par des succès précoces et un goût décidé pour les investigat. archéologiques. Il obtint la chaire de physiq. dans l'université de sa patrie en 1670, et m. en 1678, décoré du titre de chevalier de St-Marc. On a de lui : *Sertorii philosophicum ex variis scientiæ naturalis floribus contextum*, Padoue, 163[illegible] in-[illegible]; *Monumenta* [illegible] etc., ib., 1652, in-[illegible] *menti di Padova*, e[illegible] *eruditi*, etc., ib., 16[illegible] *Commentarius*, etc. [illegible] *Padova*, etc., ib[illegible] écrits moins re[illegible] titres dans les [illegible]

ORSATO (J.-F.), [illegible]

à Padoue en 1673, professa la médecine dans cette ville, et y m. en 1720. On ne connaît de lui que quelq. dissertat. latines et italiennes, insér. dans le *Giornale de' letterati* de Padoue, t. 35, et dans la *Galleria di Minerva*, tom. 6.

ORSELLI (Laurent), juriscons., d'une anc. et noble famille de Forli, vivait dans le 17e S. On a de lui un ouv. en 3 vol., intit. : *Examen apum, sive catechismus legalium, quæ ingeniosè delibata fuerunt ex floribus decisionum rotalium totius orbis, et præcipuè Romanæ Rotæ*, etc.

ORSEOLO (Pierre Ier), doge de Venise, proroqua la chute de Candiano IV, auquel il succéda le 12 août 976. Il gouvernait glorieusem. la république lorsque les éloquentes prédication de St Romuald, fondat. de l'ordre des camaldules, lui inspirèrent un si vif désir de retraite, qu'il s'enfuit du palais ducal en 978, pour suivre les missionn. dans le couvent de St-Michel en Gascogne. Il y vécut 19 ans dans la pénitence, et m. révéré comme un St. — Orseolo (Pierre II), fils du précéd., devint doge en 991. Son règne fut signalé par la soumission de la Dalmatie et de l'Istrie. Il m. en 1009. — Othon Orseolo, fils du précéd., lui succéda par un droit qu'il regardait comme héréditaire. Il avait eu pour parrain l'emper. Othon III, avait épousé la nièce de St Etienne, roi de Hongrie, et en conçut tant d'orgueil qu'il devint odieux à ses concitoyens, qui le chassèrent en 1023. Il m. à Constantinople en 1032.

ORSI (Lelio), peintre italien, né à Reggio en 1511, est aussi connu sous le nom de *Lelio da Novellara*, ville où il passa la plus grande partie de sa vie. Cet artiste, oublié par la plupart des biographes italiens, a été vengé de ce silence injuste par Tiraboschi (v. ce nom), qui lui à consacré une notice très-détaillée. Orsi avait exécuté à Reggio et à Novellara plus. belles fresques, dont on regrette les pertes. Il existe peu de tableaux de lui. Le musée du Louvre en possédait un représent. *J.-C. qui, à l'intercession de la Vierge, de St Joseph et d'un évêque, délivre une âme du purgatoire*. Ce tableau a été vendu en 1815. Tiraboschi accorde à ce peintre l'exactitude du clair-obscur, l'empatem. des couleurs et un dessin gracieux. Il m. à Novellara en 1587. — Benedetto Orsi, né à Pescia en Toscane, dans le 16e S., s'est fait un nom par son beau tableau de *St Jean l'Evangéliste*. — Prosper Orsi, peintre romain, né vers le milieu du 16e S., fut employé dans tous les travaux que Sixte-Quint fit exécuter à Rome. Lié d'abord avec le Joseppin (v. ce nom), il devint l'un de ses adversaires les plus acharnés par les insinuations du Caravage (v. ce nom). Il m. à Rome en 1635. — Orsi (Jean-Joseph), né à Bologne en 1652, m. en 1733, cultiva avec succès les belles-lettres, la philosophie, les mathématiq. et la poésie. On a de lui une *défense* de quelq. auteurs italiens, entre autres du Tasse, contre le P. Bouhours; des *sonnets*; des *pastorales* et quelq. autres pièces de poésie; des *lettres*, et une traduct. lat. de la *Vie du comte Louis de Sales* par le P. Buffier, jésuite.

ORSI (Joseph-Augustin), card., né à Florence en 1692, entra d'abord dans l'ordre de St-Dominiq., enseigna la philosophie et la théologie au couvent de St-Marc dans sa patrie, devint ensuite membre de plus. congrégat. à Rome, secrétaire de l'index, maître du Sacré-Palais en 1749, et cardinal de la promotion de Clément XIII en 1759. Il m. à Rome en 1761. On a de lui plus. ouv., dont les plus remarquables sont : une *Histoire ecclésiastiq.* (qu'on peut regarder comme la contre-partie de celle de Fleury), Rome, 1746-1762, 21 vol. in-4 (continuée par Phil.-Ange Becchetti, en 17 vol.) ; *de la Puissance du pape sur les conciles généraux et sur leurs canons* (en latin), 1740, 3 vol. in-4; *de l'Infaillibilité et de l'Autorité du pontife romain*, etc. (en ital.), 1741, in-4; *de l'Origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains* (en ital.), 1742. Fabroni a pub. une *Vie* du cardinal Orsi, Rome, 1767.

ORSINI, nom d'une famille illustre et puissante en Italie, dès le 11e S., plus connue en France sous le nom des *Ursins*, est célèbre dans l'hist. par sa longue rivalité avec la famille des Colonna. Imposant tour à tour des souver. pontifes à l'Eglise, ces deux familles régnèrent long-temps dans Rome. La famille Orsini, alliée à celle de Médicis, étendit ses possessions dans l'état de l'Eglise, et se dédommagea ainsi de ce quelle avait perdu dans le roy. de Naples, où plus. de ses membres s'étaient distingués dans la profess. des armes. — Nicolas Orsini, comte de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambrai, né en 1442, acquit une gr. réputation militaire au commencem. du 16e S., dans un âge asses avancé. Mis à la tête des armées vénitiennes, il mérita le surnom de *Fabius*. Associé avec le célèbre Barthélemi Alviano (v. ce nom), il perdit à la vérité la fameuse bataille d'Agnadel (14 mai 1509); mais resté seul général en chef, il rassembla de nouvelles troupes, leur inspira une grande énergie, reprit Padoue dans la même année, la défendit avec succès contre l'emper. Maximilien, et m. l'année suiv. (1510) à Lunigo, par suite des fatigues de la guerre. Le sénat vénitien lui fit ériger une statue dans l'église de St-Jean et de St-Paul, où son corps fut inhumé. — Orsini (Lorenzo), seigneur de Ceri, nommé souvent *Renzo de Ceri*, cousin du précéd., admit comme lui à la solde des Vénitiens, pendant la guerre de la ligue de Cambrai, forma le prem. un corps d'infanterie ital., en état de résister aux redoutables bataillons des Suisses et des Espagnols, signala sa valeur au siége de Bergame, accusa Alviano de l'avoir sacrifié en cette occasion, passa en 1515 au service de Léon X, et fut employé à la conquête du duché d'Urbin. Après la m. de Léon X, Lorenzo Orsini passa au service de François Ier, et fit pour lui une guerre de partisan en Italie. Il se distingua ensuite dans les défenses de Marseille et de Rome contre le connétable de Bourbon; et lorsque la capitale de la chrétienté fut prise, il se retira à Barlette, et m. en 1536.

ORSINI (Fulvio), savant antiquaire et philolog., fils naturel d'un command. de l'ordre de Malte, de l'illustre famille de ce nom, né à Rome en 1529, surmonta tous les obstacles que lui opposait la misère à laquelle sa mère était réduite, et devint l'un des hommes les plus érudits de son temps. Ayant embrassé l'état ecclésiastiq., il fut nommé biblioth. du cardinal Farnèse, honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII, et lié avec plus. savans ital. contemporains. Il consacra toute sa fortune à la fondat. d'un magnifiq. cabinet qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protect., et m. en 1600. On a de lui : *Virgilius collatione scriptorum græcor. illustratus*, Anvers, 1568, in-8; Leuwarden, 1747, in-8 (cette dern. édit. est plus estimée que la prem.) ; *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus*, etc., Rome, 1577, in-fol.; Paris, 1663, in-fol., corrigé et aug.; *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditor. ex antiq. lapidibus et numismat. expressa*, Rome, 1570, in-fol., rare; Anvers, 1598, 1606, in-4, avec pl. (trad. en franç. par Baudelot de Dairval, sous ce tit. : *Portraits d'hommes et de femmes illustres*, Paris, 1710, in-4); et plus. autres ouv., tant impr. que MSs., sur lesquels on peut consulter la *Pinacotheca* de Rossi, les *Eloges des hommes savans* de Teissier, tom. 4, et la *notice* que L.-A. Millin a consacré à Orsini dans le *Magasin encyclopédiq.*, 1811, 3e vol., p. 96-113.

ORSINI. V. Benoît XIII et Urbain.

ORTA (Garcias de). V. Horto.

ORTE (N., vicomte d'), gouvern. de Bayonne à l'époque de la St-Barthélemi, est un de ces hommes qu'un seul jour, une seule action a immortalisés,

sans qu'ils aient songé à autre chose qu'à remplir leur devoir. L'histoire a inscrit dans ses fastes le billet que ce vertueux citoyen écrivit au roi Charles IX, dont il avait reçu l'ordre d'égorger tous les calvinistes de son gouvernem. Nous retracerons ici cette réponse si courte et si noble : « Sire, j'ai communiqué la lettre de votre majesté à la garnison et aux habit. de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. »

ORTEGA (Jean de), enseigne de la marine espagnole au commencem. du 17e S., a laissé : *Numerato de quatro esquadrones, y declaracion por donde se sabia el cuyo numero y la epacta y luna y mareas*, Cadix, 1624. — Un autre Jean de Ortega, dominic. aragonais, a composé un *traité d'arithmétique*, réimp. depuis avec des correct. sous le titre de *Tratado utilisimo de aritmetica, de nuevo emendado por Juan Lagarto y antes por Gonzalo de Busto*, Grenade, 1563, in-4. — C'est enfin à un troisième Jean de Ortega, qu'a été quelquefois attribué le *Lazarillo de Tormes*.

ORTEGA (Casimir Gomez de), botaniste espagnol, né à Madrid en 1730, fit ses études à Bologne, en Italie, devint profess. au jardin royal de botaniq. de sa patrie, et m. en 1810, membre des académ. de méd. et d'hist. On a de lui un assez gr. nombre d'ouv., dont plus. ont contribué à répandre en Espagne le goût de la botanique. Les principaux sont : *Tentamen poeticum, seu de Laudibus Caroli III*, etc., Bologne, 1759, in-4; *Commentarius de cicuta*, Madrid, 1761; trad. la même année en espagnol ; *Tabula botanica*, ibid., 1773, in-4 ; *Tratado de las Aguas termales del Trillo de Madrid*, 1778, in-4 ; *Instruccion sobre el modo mas seguro y económico de trasportar plantas vivas*, ibid., 1779, in-4 ; *Historia natural de la malagueta*, etc., ibid., 1780, in-4 ; une continuat. de la *Flora española* de Jos. Quer, tom. 5 et 6, ibid., 1784, in-4 ; *Curso elemental de botanica*, etc., 1785, in-8 ; *Sex novarum aut rariorum plantarum horti regii botanici matritensis*, etc., in-4, 1797-98-1800, en dix part. Ortega a trad. en espag. le *Voyage du commodore Byron autour du monde*, etc. ; le *Voyage autour du monde* par Magellan et Seb. del Cano ; plus. ouvr. de l'agronome Duhamel du Monceau (*v.* ce nom), et du physicien Sage (*v.* ce nom). Loefling a donné le nom d'ortegia, à un genre de plantes de la famille des caryophyllées.

ORTELL ou OERTEL (Abraham), en lat. *Ortelius*, savant géographe, surnommé le *Ptolémée* de son siècle, né à Anvers en 1527, parcourut, au sortir de ses études, les Pays-Bas, une partie de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande et l'Italie, recueillit dans ses voyages des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma un cabinet des plus curieux de l'époque, s'appliqua ensuite à l'étude de la géographie, et conçut le prem. l'idée de réunir les cartes pub. jusqu'alors par différens aut. Ce recueil ou atlas obtint le plus grand succès, et lui valut en 1575 le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Il m. en 1598. On a de lui : *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol. ; c'est l'édit. originale de son atlas, qui a été trad. en ital., en espag. et en franç. ; *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4 ; 2e édit. pub. sous le nouv. tit. de *Thesaurus geograph.*, ibid., 1596, in-fol. ; *Theatri orbis terrarum parergon, sive veteris geographiæ tabulæ*, Anvers, 1595, 1609, 1624, in-fol., et réuni aussi à l'atlas universel du même aut. ; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, Anvers, 1584, in-8 ; réimp. avec quelq. opuscules de Peutinger, Iéna, 1684 ; *aurei sæculi Imago*, etc., Anvers, 1598, in-4, fig. ; *Deorum dearumque Capita, è veteribus numismatib.*, Anvers, 1573, in-4.

ORTIGUES ou DE LORTIGUES (Annibal d'), poète franç., né à Apt en Provence l'an 1570, servit avec distinction dans les armées royales contre les ligueurs, et visita presque toutes les cours de l'Europe, dont il a tracé des portraits satiriques assez ressemblans. Ce poète avait de la verve, beaucoup de naturel, et Malherbe composa en quatrain pour mettre en tête d'un recueil de ses vers :

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous,
Mars et les Muses le défendent.

On a d'Ann. d'Ortigues : *la Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12 ; *Poésies div.*, etc., déd. au roi, Paris, 1617, in-12 ; *le Désert du sieur de l'Ortigues, sur le mépris de la cour*, ibid., 1637, in-8.

ORTIZ (Alphonse), chanoine de Tolède vers le milieu du 15e S., se livra à l'étude des sciences ecclésiast. et composa divers traités sur ces matières. Le cardinal Ximenès, connaissant sa capacité, le chargea de rédiger et de revoir la Liturgie mozarabique. Il m. vers 1530. On a de lui : *Missale mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1500, in-fol., avec une dév. préface ; *Breviarium mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, ibid., 1502, petit in-fol. ; *de la Herida del rey don Fernando el Catholico*; *Consolatorio à la princesa de Portugal*; *Oracion à los reyes catolicos*, en espagnol et en latin ; quelq. autres opuscules peu remarquables, en espagnol, impr. tous ensemble, Séville, 1493, in-fol. — Ortiz (Blaise), parent et contemporain du précéd., né au village de Villa-Robledo, fut successivem. vicaire-général de Talavera, chanoine théologal, et vicaire-général de Tolède. Il n'était pas moins distingué par son savoir que par sa piété. On a de lui : *Itinerarium Adriani VI, ab Hispania Romam usque*, etc., Tolède, 1548, in-8 ; *Descriptio graphica summi templi toletani*, Tolède, 1544, in-8.

ORTLOB (Jean-Frédéric), doct. en méd., né en 1651 à Oels en Silésie, mort en 1706, remplit à Leipsig la chaire extraordin. d'anatomie et ensuite celle de médecine, fut associé à l'acad. impériale des Curieux de la Nature, et obtint le titre de médecin de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe. On a de lui : *Historia partium corporis humani*, Lipsig, 1691, in-4 ; *Dissertatio de vesicatoriis*, ibid., 1696, in-4 ; *Historia partium et œconomiæ hominis secundum naturam, seu Dissertationes anatomico-physiologicæ in academia lipsiensi publicè ventilatæ, et in usum philiatrorum collectæ*, ibid., 1696, in-4.

ORTON (Job), théolog. anglais non-conformiste, né à Shrewbury en 1717, m. en 1783, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels il suffira de citer : *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12 ; *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8 ; *Exposition pratique de l'Ancien-Testament*, 6 vol. in-8.

ORTWINUS. V. Gratius.

ORVAL (Gilles d'), religieux de l'ordre de Cîteaux réformé, né à Liége, florissait dans le 13e S. On a de lui une *Histoire* des évêq. de Tongres et de Liége, depuis St Materne jusqu'en 1240, qui fait partie de la collection des *Historiens de Liége*, qu'a donnée Chapeaville en 1613.

ORVAL (l'abbé d'). V. Montgaillard.

ORVILLE (Jacques-Philippe d'), sav. littérateur et antiquaire, né à Amsterdam en 1696, annonça de bonne heure des dispositions remarquables pour la littérature, auxquelles son père, riche négociant, se vit forcé de céder. Le jeune d'Orville, après avoir fait d'excellentes études [illegible] renommés, parcourut [illegible] France, les Pays-Bas, [illegible] ne lia avec un gr. nombre [illegible] nom[illegible] ces diverses contrées. De retour en 1730, il fut nommé profess. d'hist. d'Amsterdam, remplit cette chaire [illegible] distinction jusqu'en 1742, qu'il a

pour travailler sans obstacle aux différ qu'il avait commencés. Il m. de la pierre es 1732, il avait été le collaborateur de ans la rédaction du recueil périodique *ianæ Observationes*. Resté seul rédact. continua ce rec. sous le tit. d'*Observat. et critica nova*. Les premières observat. vol.; les secondes en 12 tom. ou 4 vol., Amsterd., 1730-39, Amsterd. 1740-51, (Les art. qui appartiennent à d'Orgnée d'un B.) On a en outre de ce sav. *Voyage en Sicile*, publié par P. Burs le tit. de *Sicula*, Amsterdam, 1764, et des édit. d'un gr. nombre d'auteurs nains, avec des *comment.* ou des *notes*. e des MSs. qu'il a laissés et qui font auartie de la biblioth. Bodléienne, a été e tit.: *Codices MSs. et impressi cum nolis Dorvilliani, qui in biblioth. Bodservantur*, 1806, in-4.—Pierre d'Orre du précéd., m. en 1739, avait comn latins, dont Jacques Philippe a donné lition, 1740, in-8.—Nicolas-Philippe parent des précéd., a laissé un *Recueil ions chrét., morales et historiques*, en d. MSs., mentionné dans le *Catalogue* Milsoneau, publ. à Paris en 1770.

E. (CONTANT d'). V. CONTANT.

IERS (Louis GUILLOUET, comte général, ou vice-amiral de la marine rance, né à Moulins en 1708, était lieufanterie, lorsqu'il passa dans la me8, en qualité de garde. Après plusieurs sur divers vaisseaux ou frégates, dans l'Amérique septentrion., il obtint la -Louis en 1746, et le grade de capitaine en 1754. Vers le commencement de élevé au grade de lieutenant-général, ommandem. de l'armée navale qui était le époque dans le port de Brest et qui escadres. Ce fut avec cette flotte qu'il la flotte anglaise, commandée par l'a el (v. ce nom), le 27 juillet 1778. L'an fut chargé d'opérer une descente sur l'Angleterre, conjointement avec une pole; mais div. événemens le forcèrent dans le port de Brest, au mois d'octobre e année, 1779. Il donna alors sa démisrendit à Rochefort, où il obtint sa reitive. Quelq. mois après, en 1783, il se éminaire de St Magloire, et y resta jusolution. Ayant quitté la France à cette finitses jours en pays étranger. On ignore le lieu de sa mort.

ANÇOIS), jurisconsc., fils d'un libraire uivit quelque temps le barreau de cette ensuite occuper une chaire de droit à m. en 1657. On a de lui, sous le pseud'*Osius*, différens ouvrages dont les ns sont: *Dispunctor ad Merillium*, *Rationibus Cujacii interpretationibus, in ierum dispunctiones* 53, Orléans, 1642, *quantiationis, seu de pacto dotaliis adjecto*, 1664, in-4. F. Ory fut Gaillbert Ory ou Orry, successivem. intoisons, de Perpignan et de Lille, conral des finances, m. en 1747.

WSKI (STANISLAS), en lat. *Orichoui*, dérivain célèbre, né en Pologne le règne de Sigismond-Auguste, était e Prussie, lorsque au milieu des queuses de cette époque, il épousa la fille hanne Dantiscus. Son évêq. le dégrada n et l'excommunia. Mais après la m. de Czechowski ayant fait une profession ie de Petrikovie, fut relevé des cenastiques. Il fut ensuite nonce et député 1563. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé: *Annales de la Pologne* (en latin), depuis la m. de Sigismond Ier, trad. en polonais et impr. dans le *Choix d'ant.* de cette nation, Varsovie, 1803-6; *Annales du règne de Sigismond-Auguste* (en latin), publ. en 1611 et réimpr. en 1712 avec l'Hist. polonaise de Dlugoss; *Oraison funèbre du roi Sigismond-Auguste* (en Polonais), Cracovie et Venise, 1548, réimpr. dans plus. collect. Ce dern. écrit fit donner à son aut. le surnom de *Démosthène de la Pologne*.

OSBECK (PIERRE), voyageur et naturaliste suédois, né vers 1720, fut placé, en 1750, à la recommandation du savant Linné, sur un vaisseau de la compagnie des Indes suédoises, en qualité d'aumonier: revenu à Gothembourg en 1752, il fut nommé prevôt ecclésiast. de Hasloef, et m. en 1805, à l'âge de 83 ans. On a de lui, en suédois: *Journal d'un voyage aux Indes orientales, fait dans les années* 1750, 1751, 1752, *avec des observations sur l'hist. naturelle, la langue, les mœurs, l'économie domestique des peuples étrangers*, Stockholm, 1757, in-8, fig.; trad. en all. et en angl.; plus. mém. ins. dans le *rec.* de l'acad. des sciences de Stockholm. Linné a donné le nom d'*osbeckia* à un genre de plantes vivaces de la famille des mélastomées.

OSBORNE (FRANÇOIS), écriv. angl., né en 1589, m. en 1669, avait pris parti pour le parlem. et Cromwell dans la guerre civile de 1640, et occupé divers emplois publics. S'étant ensuite retiré à l'université d'Oxford pour y surveiller l'éducation de son fils, il a publ. divers écrits, parmi lesquels nous citer.: *Avis à un fils*, qui eut un gr. nomb. d'édit. Toûs les opuscules d'Osborne ont été réunis en 1689, un vol. in-8, et en 1722, 2 vol. in-12.—Un autre OSBORNE (Jean) a trad. de l'angl. en franç.: *Pamélé ou la Vertu récompensée*, de Richardson, Paris, 1743, 4 vol. in-12.

OSCKRI-ELIEZER, rabbin de la synagogue de Venise, est aut. d'un livre en langue hébraïque, intit.: *Liber timentium explicatio DCXIII præceptorum legis mosaicæ*, Venise, 1606, in-4.

OSEE, fils de Beeri, le 1er des 12 petits prophètes dans l'ordre des Bibles, vécut sous les règnes de Jeroboam II, roi d'Israel, d'Osias, Josthan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, et m., âgé de plus de 80 ans, vers l'an 784 av. J.-C. Sa prophétie est divisée en 4 chap. Les Grecs célèbrent sa fête le 17 octobre et les Latins le 4 juillet.—OSÉE II, fils d'Éla, dern. roi d'Israël, conspira contre Phacée, le tua et s'empara du trône; mais il ne le garda que 9 ans: assiégé dans Samarie par Salmanasar, roi d'Assyrie, il fut pris et conduit en captivité dans la Médie, ainsi que les dix tribus d'Israël.

OSIANDER (ANDRÉ), célèbre théolog. protest., né en 1498 à Gunzenhausen en Franconie, fit ses études à l'académie de Wittemberg, embrassa l'un des prem. la réforme de Luther, devint pasteur de Nuremberg en 1522, se trouva à toutes les assemb. où furent discutés les articles de la profession de foi si connue sous le nom de confession d'Augsbourg, émit plus. idées nouvelles qu'il soutint avec emportem., et notamment celle sur la justification, qu'il prétendait avoir lieu, non par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes (v. l'*Hist. des Variations*, etc., par Bossuet). Il enseigna publiquem. cette doctrine après la m. de Luther qui l'avait combattue, et m. d'épilepsie à Konigsberg en 1552. Ses principes dominèrent en Prusse, où il s'était réfugié, et ses disciples y sont encore connus sous le nom d'*Osiandéristes*. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. tombés aujourd'hui dans l'oubli, et dont on trouvera les titres dans la *Biblioth.* de Gesner, dans les *éloges* de Teissier, etc. Le seul que l'on cite encore, pour sa rareté, est intitulé *Harmonia evangelica lib.* 4, Bâle, 1537, in-fol.—Jean OSIANDER, fils du précéd., dit l'*Aîné* (pour le distinguer d'un fils

qu'il eut sous le même prénom, qui fut chancelier de l'université de Tubingue, et publ. aussi un gr. nombre d'écrits théolog., oubliés aujourd'hui), né à Nuremberg en 1534, fut surintendant des églises du Wurtemberg, et m. en 1604. On a de lui beaucoup d'ouvr. de controverse, la plupart en allemand. — André Osiander, 2e fils de Luc l'Ancien, né en 1562, fut chancelier de l'université de Tubingue en 1605, et m. en 1617. Plus. ouvr. théologiques qu'il a publ. ont eu le destin de ceux de son aïeul, de son père et de son frère. — Jean-André Osiander, probablem. de la famille des précéd., théologien et philologue, né à Tubingen en 1622, professa la théologie à l'académie de cette ville, et m. prevôt de la collégiale en 1697. On a de lui : *de azylis Hebræorum, gentilium et christianorum*, Tubingue, 1673, in-4 ; *Tractatus theologicus de magiâ*, ibid., 1687, in-4 ; des *comment.* sur plus. parties de la Bible ; des *notes* sur le traité de Grotius, *de Jure belli et pacis*.

OSIAS ou OZIAS. V. Azarias.

OSIDIUS-GETA vivait l'an de Rome 802, et de l'ère chrétienne l'an 47. C'est lui qui, suiv. Tertullien (*Lib. de præscript.*, *cap.* 39), commença à mettre en vogue ce genre bizarre de composition qu'on appelle *centons*, et composa une *tragédie* de Médée, dont presque tous les vers étaient tirés de Virgile. Scriverius a publ. quelq. fragmens de cette œuvre ridicule dans sa collect. des anciens tragiq.

OSIO (Félix), écrivain savant et fécond, né à Milan en 1587, d'une anc. famille, embrassa l'état ecclésiastique, et professa la rhétor. à l'université de Padoue. Tout en composant des harangues, des discours, en remplissant de ses vers les recueils du temps, il s'occupait de publier la *collection* des hist. italiens du moyen âge lorsqu'il m. de la peste en 1631. Il a laissé en MSs. des *poésies*, des *harangues*, des *panégyriques*, etc. On peut consulter sur Osio la *Storia litterat.* de Tiraboschi, t. 8. Ses *notes* et *remarques* critiq. et histor. ont été publ. dans différens recueils, tels que le *Thesaur. antiquitat. ital.*, les *rerum italicarum Scriptor.*, la *collect.* de Muratori, etc.

OSIRIS (mytholog.) fils de Jupiter et de Niobé, fit la conquête de l'Égypte, et épousa Isis. Il fut assassiné par son frère Typhon. On croit que les Grecs, ayant eu connaiss. du culte que les Egyptiens rendaient au soleil sous le nom d'Osiris, forgèrent à leur gré une généalogie à ce dieu-législateur, que les anciens Grecs croyaient être aussi le même que Bacchus. La vérité est qu'Osiris et Isis étaient des divinités purement allégoriques, emblèmes du soleil et de la terre.

OSIUS, évêque de Cordoue au temps du concile d'Illibéris (295), confessa la foi dans la persécution de Maximien, fut honoré par Constantin, et parut avec éclat au concile de Nicée. Mais l'empereur Constance, prévenu pour l'arianisme, l'exila à Sirmium, et parvint, à force de mauvais traitemens, à faire signer au vieillard la *formule* dite de Sirmium. Osius revint dans sa ville épiscopale, et m. en 357 ou 358, après avoir témoigné un vif repentir de sa faiblesse.

OSMAN ou plutôt OTHMAN Ier, surnommé *el Ghazy* (le victorieux ou conquérant), fondateur de l'empire othoman et de la dynastie des Osmanlis, naquit à Soukout, en Bithynie, l'an 657 de l'hég. (1259 de J.-C.). Chef d'une tribu de Turkomans établie dans l'Asie-Mineure, il partagea d'abord, avec plusieurs autres émyrs ou princes, les débris de l'empire seldjoukide qui venait d'être renversé en 1294. (V. Mas'oud II), fit battre monnaie dans la ville de Cara-Hissar, s'empara d'une gr. partie de l'Asie-Mineure jusqu'à la mer de Marmara, et m. en 726 de l'hég. (1326 de J.-C.), après un règne glorieux de 27 ans. Ce prince conquérant, moins gr. par lui-même que par la dynastie qu'il fonda, a laissé une réputation de bonté, de justice et de modération, qui s'est conservée religieuse. chez les Othomans. A l'avènement de chaque nouveau sulthan, le peuple de Constantinople et des provinces fait le souhait unanime et constaté, qu'il ait un règne heureux, une longue vie et les vertus d'Osman. — Osman ou Othman II, 16e sulthan othoman, monta sur le trône de Constantinople, à l'âge de 13 ans, après la déposit. de Mustapha Ier, son oncle, l'an de l'hég. 1027 (1618 de J.-C.). La prem. année de son règne il envoya une ambassade au roi Louis XIII, en réparation de l'insulte faite l'année précéd. au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea ensuite des troupes sur la Perse, fit passer des secours aux Hongrois, soulevés contre Ferdinand Ier, et marcha en personne contre les Polonais, en 1621, avec une armée formidable. La fureur aveugle des janissaires ayant échoué contre la valeur d'un peuple qui combattait pour sa patrie et la liberté, les Othomans rebutés s'indignèrent contre leur jeune sulthan, qui de son côté les accusait avec raison d'être dégénérés. Osman voulut punir les janissaires d'une paix honteuse qu'il souscrivit la même année. Mais, prévenu dans ce dangereux projet qui lui avait été conseillé par Omar-Effendi, son ancien précepteur, il fut étranglé en 1622 (de l'hég. 1031), au château des Sept-Tours de Constantinople par les janiss. révolt. qui remirent Mustapha Ier en possess. de l'empire. Le père Pacifique de Provins (*v.* Pacifique) a publ. une relation de la catastrophe qui termina la vie d'Osman II. — Osman ou Othman III, 25e sulthan othoman, succéda à son frère Mahmoud Ier en 1754, et signala son règne de 3 ans, par son incapacité, son indécision et sa cruauté. Il fit empoisonner 2 princes, fils d'Achmet III, dont l'existence lui faisait ombrage, déposa ou fit mettre à m. 6 gr.-vézyrs et autant de caimakans, et m. presque subitem. en 1757, laiss. le trône impérial à son cousin Mustapha III.

OSMAN-BEY (Nemsey), renégat, était né en Hongrie vers 1740, d'une famille noble de ce pays. Etant colonel au service d'Autriche, il fut accusé d'avoir soustrait la caisse de son régim., dégradé et détenu long-temps dans une forteresse. Indigné de la rigueur du traitem. qui lui avait été infligé, il passa à Constantinople, prit le turban sous le nom d'Osman-Bey, et reçut, en considération de son rang, en apanage du gr.-seigneur. Une somme d'argent qu'il venait de recevoir le fit assassiner par ses domestiq. en 1785. Il avait composé une *collect.* assez nombreuse de médailles, passée avec celle de M. Cousinery dans le riche cabinet du roi de Bavière à Munich.

OSMAN-TOPAL. V. Topal.

OSMOND (Saint), né en Normandie dans la prem. moitié du 11e S., était fils du comte de Seez. Il accompagna, en 1066, Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, et devint son chancelier, puis évêque de Salisbury en 1078. Il adoucit autant que possible les maux de la conquête, réforma la liturgie anglaise, m. en odeur de sainteté en 1099, et fut canonisé en 1458.

OSMOND (N.), libraire à Paris, m. en 1773, est aut. d'un *Dictionn. topographique et critique des livres rares et singuliers*, etc., Paris, 1768, 2 vol. in-8.

OSORIO (Jérôme), illustre écrivain portugais du 16e S., né à Lisbonne en 1506, embrassa l'état ecclésiast., et voyagea en France et en Italie pour y étudier la philosophie et les langues orientales qui pouvaient lui faciliter la connaiss. des saints. De retour da les saintes lettres à ere d'Evora, puis confiance du ro douleur de voi chevaleresque e frique. Accusé

pagne sur le Portugal, il publia une apologie qui calma un peu la fureur de la malveillance, mais qui ne l'étouffa point. Il m. à Tavira en 1580. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. sur des sujets philosophiques, théologiq., critiq. et historiques qui tous ont été recueillis et impr. à Rome, 1592, 4 vol. in-fol. Le plus remarquable de ces écrits est celui intitulé : *de Rebus Emanuelis virtute et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571 ; Cologne, 1581, in-8 ; ibid., 1597, in-fol. : Coimbre, 1791, 3 vol. in-12 ; trad. en angl., 1752 ; et Simon Goulart (*v.* ce nom) en a donné une espèce de version en vieux franç. — Jérôme Osorio, neveu du précéd., est auteur d'une *vie* de son oncle, mise en tête des *ouv.* de ce dern. : et de *notes* sur quelques-uns des écrits qui composent cette collection.

OSSAIGNE (Raimond d'), mériterait d'être placé, dans la mémoire des hommes, à côté des héros des Thermopyles. En 1479, l'archiduc Maximilien, à la tête d'une armée de près de 40 mille hommes, s'avançait à grands pas dans la Picardie. Il était de la plus haute importance de retarder sa marche, et de lui faire perdre quelques journées. Raimond d'Ossaigne se jeta dans le château de Malannoi avec 160 Gascons, y soutint plus. assauts pend. 3 jours, et après avoir perdu presque tous ses compagnons, affaibli lui-même par 3 blessures, et ne pouv. trouver la m. qu'il cherchait, il tomba entre les mains de Maximilien, qui eut la lâcheté de le faire pendre.

OSSAT (Arnaud d'), card., né en 1536 dans le diocèse d'Auch, fils d'un opérateur de campagne, surmonta le double obstacle de sa naissance et de sa pauvreté, devint secrétaire de Paul de Foix, ambassadeur d'Henri III à Rome, puis commissaire d'Henri IV, pour obtenir du St-Siége l'absolution de ce prince. Le succès de cette négociation, aussi difficile qu'habilem. conduite, lui valut l'évêché de Rennes et le titre de conseiller-d'état. De nouv. services, le divorce de Henri IV avec Marguerite de Valois qui fut encore son ouvr., lui méritèrent l'évêché de Bayeux et le chapeau de card. Il m. en 1604. On a de lui un rec. de *lett.* adress. au minist. Villeroi, liv. considéré comme classiq. en diplomatie, impr. pour la prem. fois à Paris, 1624, in-fol. L. meilleure édit. est celle donnée par Amelot de la Houssaie, Paris, 1697, 2 vol. in-4. Mme d'Arconville a publ. une *Vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 ; elle y a inséré la traduct. d'un *mém.* remarq. sur les effets de la ligue, écrit en ital. par le célèbre cardinal.

OSSELIN (Charles-Nicolas), avocat, membre de la convention nationale, né à Paris vers 1760, signala sa jeunesse par des écarts qui le précipitèrent avec ardeur dans la révolution qui venait d'éclater. Nommé député à la convention nationale, il vota la mort de Louis XVI, et poursuivit les émigrés et les girondins avec un acharnement qui inspira de la jalousie à Robespierre. Incarcéré en l'an 2 à Bicêtre, sous un léger prétexte de prévarication, il essaya vainement d'éviter l'échafaud en se donnant lui-même la mort. Osselin, dominé par un caractère violent, n'était point cruel ; il était susceptible au contraire de mouvemens de sensibilité. Il avait fait paraître en 1792 un petit livre élément., sous le titre d'*Almanach du juri*, in-18.

OSSENBEECK (Josse ou Jean van), peintre et graveur, né à Roterdam en 1627, m. en 1678, passa la plus grande partie de sa vie en Italie, et sut unir, dans ses compositions, la pureté de l'école italienne à la piquante originalité de l'école flamande. Son œuvre, comme graveur, se compose d'environ 60 pièces, dont 27 d'après ses propres dessins.

OSSIAN, célèbre barde écossais, paraît avoir vécu dans le 2e et dans le 3e S., et avoir eu pour père Fingal, roi de Morven, qui défendit avec succès son pays contre les invasions des Romains. Ossian suivit les traces de Fingal ; et, dans une de ses premières expéditions en Irlande, épousa Evirallin, fille de Branno, roi de Rego, dont il eut un fils, nommé Oscar, qui périt par une trahison au moment où il allait être uni à la belle Malvina. Le malheureux père resta avec cette amante aussi malheureuse que lui, pour pleurer son fils, sa femme qu'il avait perdue depuis long-temps, et même la plupart de ses proches et de ses amis, qui lui furent enlevés par une horrible catastrophe. Enfin, il fut privé de la vue, et, pour comble d'infortune, il survécut à sa chère Malvina : il m. le dernier de sa race, chargé de chagrins et d'années. Ses poésies, écrites en langue gallique, demeurèrent, pendant 1400 ans, presque entièrem. inconnues en Angleterre. Macpherson en traduisit en prose poétique anglaise quelques fragmens qu'il publia vers 1760. Encouragé par le succès de cette première publication, il recueillit d'autres poèmes manusc. dans les montagnes de l'Ecosse, et en fit impr. la traduct. avec le texte, Londres, 1765, 2 vol. in-fol. J. Smith publia aussi 14 poèmes d'Ossian et autres bardes, Edimbourg, 1780. Mais on ne tarda pas à révoquer en doute l'authenticité de toutes ces poésies, et la querelle fut vive. Il paraît aujourd'hui presque certain que Macpherson et Smith ne firent que modifier beaucoup les idées et les expressions de l'original, mais qu'ils n'inventèrent rien. Et en effet, ni l'un ni l'autre n'était doué de cette verve de génie qui anime les chants immortels du barde écossais ; et, en supposant que la nature les eût tous deux heureusement inspirés une fois, serait-il possible qu'ils eussent rencontré le même ton, et pour ainsi dire chanté sur la même note ? Enfin la société littéraire, connue sous le nom de *Highland Society*, a fait rédiger et publier par son président, M. Mackensie (Edimbourg, 1805, 1 vol. in-8), un rapport qui vient fortement à l'appui de l'authenticité des poèmes dont il s'agit. La société écossaise de Londres a donné une édit. du texte gallique avec une traduct. lat. littérale, 1807, 3 gr. vol. in-8. Le Tourneur a donné la traduct. franç. des poèmes publiés par Macpherson : on a depuis imprimé celle des 14 autres, publiés par Smith, et trad. en franç. par Griffet-Labaume et St-Georges, 1794, 3 vol. in-18. Ces diverses traductions ont été réunies par le libraire Dentu, qui les a fait précéder d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian*, par Ginguené, 1810, 2 v. in-8. Tout le monde connaît les heureuses imitations d'Ossian en vers français, par M. Baour-Lormian. Un beau tableau de Girodet, et l'opéra des *Bardes*, par MM. Le Sueur et de Jouy, ont été composés sous l'inspiration du poète écossais.

OSSOLINSKI (George), grand-chancelier de Pologne, né en 1595, rendit, dans le cours d'une longue carrière politique, les plus grands services à sa patrie comme ministre et comme diplomate. Il venait d'employer toute l'influence de son caractère et de sa position pour faire élire Jean Casimir, après la mort de Wladislas, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie en 1650. On peut consulter, sur la vie de cet illustre personnage, le t. 3 de la *Biograph. polonaise*, par M. Thadée Mostowski, Varsovie, 1805.

OSSONE, ou mieux OSSUNA (don Pedro Tellez y Giron, duc d'), homme d'état espagnol, né à Valladolid en 1579, fit ses études à l'université de Salamanque, parut de bonne heure à la cour de Philippe II, et ne tarda pas à s'attirer la haine des courtisans et la disgrâce du monarque par la causticité de son esprit. Ayant reçu l'ordre de s'éloigner de Madrid, il alla d'abord en France, passa ensuite en Portugal, revint en Espagne après la m. de Philippe II, et s'attacha au duc de Lerme, premier ministre du nouveau roi. Mais les courtisans, que ses sarcasmes ne cessaient d'irriter, trou-

ymandyas. On sent, au reste, que la lec-
ntive de plus. milliers de lignes hiérogly-
serait nécessaire pour résoudre avec certi-
s questions aussi délicates. Quoi qu'il en
voyait à Thèbes, en Egypte, un immense
ans lequel, entre autres curiosités, se re-
ent des peintures représentant les exploits
ontre les Bactriens, une biblioth. et le tom-
roi Osymandyas, surmonté par un cercle
365 coudées, qui faisait le tour de ce mo-
t qui probablem. était destiné à des usages
iques.

ILIA (Marcia-Severa), impérat. rom., vers l'an 247, Philippe, qui parvint à l'em- l'assassinat de Gordien le jeune (*v.* ce n.). t chrét., et elle rendit son époux favorable eligionnaires. Après la m. de Philippe et ls, tués par Dèce (*v.* ce nom), Otacilia it dans une solitude, et y finit ses jours. cette princesse des médaillons grecs et lat., édailles sur toutes sortes de métaux.

(Abou'l Naser Muhammad ben Moham- Djaerar al.), histor. et poète arabe, né silieu du 4e S. de l'hég. (11e de J.-C.), est ouvr. intit. : *Tarickh-Othy*, ou, plus cor- *Tarickh-Feminey* (hist. de Yemin ed- lahmoud, sulthan de la dynastie des Ghaz- Cette hist. a été trad. en persan vers la S. de l'hég. (12e de J.-C.), et cette ver- partie des MSs. de la Biblioth. du Roi à Silvestre de Sacy en a donné un extrait dans le 4e tom. de ses *notices*, etc.

NOWSKI (Valérien), littérat. polonais S., est aut. d'une traduct. des *Géorgiques* ile, en vers polon., Cracovie, 1614, in-4, autre des *Métamorphoses* d'Ovide, également. ibid., 1638, in-4. — Erasme Otfinowski, te polon., a fait un poème intit. : *les Héros* Zaluski, qui cite ce livre, n'en indique l., ce qui fait douter qu'il ait été imprimé.

ID, théolog. et poète du 9e S., né en Al- brassa la vie monastique dans l'abbaye de bourg en Alsace, et s'attacha à perfection- ngue théotique ou tudesque. Sa *traduction* ngile en vers rimés, le plus ancien monum. langue, fut long-temps populaire en Al- Cet ouvr. curieux, dont le plus célèbre est connu sous le nom de *Codex palatinus*, tient à l'université d'Heidelberg, a été pub. ncowitz et A. P. Gasser, Bâle, 1571, in-8, réimpr. plus correctem. dans le tom. 1er *iquités teutoniques*, et accompagné d'une latine par Schilter (*v.* ce nom). On peut r sur Otfrid : le *Thesaurus linguar. veter. onal.*, t. 2; les *Amœnit. litter.* de Schelhorn, dissertat. de Dav. Hofmann, *de Otfrido Weissemburgico*, etc., Helmstadt, 1717, *Hist. litter. de la France*, t. 5; la dissertat. ich de Stade, *de Laboribus otfridianis*, ns les *Miscellanea lips.*, t. 5.

ER, OHTHER ou OTTAR, voyag. nor- du 9e S., était né dans la province de Nor- , où il possédait des propriétés considérab. e les motifs qui lui firent quitter sa patrie ir en Angleterre, où il prit du service à la roi anglo-saxon Alfred. Ce fut à ce prince mmunique la relation de ses deux voyages, qui sont les plus anciennes que l'on ait sur Alfred les inséra avec celles d'un autre nord, Wulfstan, dans l'introduct. à sa [illegible] d'Orose (*v.* ce nom). Les Wulfstan ont été [illegible] *v.* impr. yt, en 1598, et ensuite les traduct. angl. dans leurs Le texte anglo-saxon, ac- t. lat. et de quelq. notes, [illegible] dans la *Vie d'Alfred*, par 1678. Plus. sav. anglais, allem., danois, tels que Barrington, [illegible]er, Beckmann, Rask, ont commenté ces mé[illegible]lations, qui sont un monum. précieux pour l'[illegible]ane géographie.

OTHMAN. V. Osman.

OTHMAN AL RADHY (Abou'l Saïd), roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Mérinides, monta sur le trône l'an 1310, apaisa les troubles qui avaient agité les règnes précéd., gouverna ses sujets avec sagesse, fit une heureuse expédit. sur les côtes d'Andalousie en 1327, et m. en 1331.

OTHMAN IBN AFFAN, le trois. des khâlyfes, success. de Mahomet, gendre de ce prophète, succéda à Omar l'an 23 de l'hég. (644 de J.-C.). Ce fut un prince pieux, humain, mais peu capable de gouverner un vaste empire. Sous son règne, les Musulmans firent de nouvelles conquêtes; mais son injustice envers ses généraux, ses prodigalités pour ses favoris, finirent par exciter un mécontentement général. Mohammed, fils d'Abouheckr, profitant de la disposition des esprits, conspira contre le khâlyfe, le surprit dans son palais, et le poignarda en l'an 35 de l'hég. (656 de J.-C.). C'est à Othman que la ville de Djeddah, port de la Mekke, doit sa fondation.

OTHO (Georges), hébraïsant et orientaliste, né en 1634 dans le pays de Hesse-Cassel, surmonta tous les obstacles de la misère pour devenir l'un des hommes les plus doctes de l'Allemagne, et m. en 1713, profess. et bibliothéc. à l'université de Marbourg. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr., dont on trouvera la liste dans les biogr. allem., et dont les principaux sont : *de Accentuatione textûs hebraici*, Marbourg, 1668, in-4; *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicarum ex optimis auctoribus excerpta*, Francfort, 1701, in-8; *Palæstra linguarum orientalium*, ibid., 1702, in-4.

OTHON (M. Salvius), empereur rom. après la m. de Galba, né l'an 32 de J.-C., signala son adolescence par des prodigalités et des débauches dont l'éclat lui concilia les bonnes grâces de Néron. Il devint un de ses favoris; mais bientôt la fameuse Poppée, sa femme, plut aussi à l'empereur, qui, pour la lui ravir, le fit nommer questeur en Lusitanie. Othon, dans son exil, fit preuve de talens, de modération et d'intégrité; mais il n'attendait apparemment que l'occasion pour se déclarer contre Néron. Aussi fut-il un des premiers à seconder la tentative audacieuse du vieux Galba proclamé empereur par ses troupes. Il espérait que ce prince septuagénaire et sans enfans l'adopterait et lui donnerait ainsi le rang d'héritier présomptif de l'empire. Austère et rude dans ses mœurs, Galba, vainqueur et maître de Rome, lui préféra Pison. Aussitôt Othon, que cette nominat. reléguait à jamais dans la foule, et qu'une troupe de créanciers harcelait perpétuellem., se décide à une grande entreprise. Vingt-un soldats l'enlèvent, le mènent au camp des prétoriens, le proclament; bientôt son parti se grossit de tous ceux que heurte la froide sévérité du vieil empér.; la soldatesque et la populace sont à ses pieds; les têtes de Galba et de Pison sont sous ses yeux. Peu de jours après les légions de Germanie proclament aussi Vitellius, et la guerre civile recommence avec plus de fureur que sous Vindex. Othon, aussi actif dans le danger que voluptueux quand tout est tranquille, sort de Rome, et organise ses forces avec un art qui leur assure la supériorité en Ligurie, sur les côtes de la Narbonaise, à Plaisance et près de Crémone. Mais impatienté des délais et de la prolongation de la guerre, il veut en finir d'un seul coup, et, sans attendre les légions de Mésie et d'Illyrie qui doivent plus que doubler ses forces, il livre bataille à Cécina et à Valens près de Bédriac. Quarante mille des siens tombent sur le champ de bataille, et tous cependant brûlent de retourner au combat. Cette défaite accablante est loin d'être décisive. Mais Othon a pris

son parti : ennemi des guerres civiles, et voyant enfin qu'il a vainement espéré de posséder l'empire sans trouver d'autre obstacle qu'un vieillard, il se donne la m. le 20 avril 69. Il n'avait encore que 37 ans. Tous les historiens se sont accordés à louer l'héroïsme calme et simple, la délicatesse et la générosité dont Othon fit preuve dans cette funeste extrémité. Il brûla les lettres de tous ses amis, pourvut à la sûreté de ses partisans, et distribua tous ses biens entre ses serviteurs. Aussi ses soldats pleurèrent-ils en portant son corps au bûcher, et ne montrèrent-ils à Vitellius qu'une fidélité chancelante et douteuse.

OTHON (Saint), évêque de Bamberg en 1102, porta le premier dans la Poméranie le flambeau de l'évangile. De retour dans son diocèse, le vénérable pasteur s'occupa de raffermir la foi chancelante des habitans de Stettin à de Camin, et m. le 30 juin 1139. On célèbre sa fête le 2 juillet, et sa *vie* se trouve dans le *recueil* des bollandistes.

OTHON Ier, dit *le Grand*, le premier prince allemand qui ait porté réellement le titre d'empereur, né en 912, était fils de Henri, dit l'*Oiseleur* (*v.* ce nom), et fut élu roi des Romains, en 936, par les prélats et seigneurs assemblés à Aix-la-Chapelle. Ses premières opérations furent contre les Huns et les Hongrois qu'il battit en plusieurs rencontres, et auxquels il ferma l'Occident qu'ils dévastaient depuis tant d'années. Il rendit ensuite la Bohême tributaire de la Germanie, marcha contre Louis-d'Outremer qui était entré en Lorraine, défit les ducs de Franconie et de Lorraine, et s'avança jusque dans la Champagne. Forcé de retourner en Allemagne par la révolte de son frère Henri, il rentra plus tard en France, en 946, pour secourir cette fois Louis-d'Outremer qu'Hugues-le-Grand, son vassal, retenait prisonnier. Othon s'avança jusqu'auprès de Paris, et assiégea Rouen; mais, abandonné par le comte de Flandre, il fut contraint de retourner pour la deuxième fois dans ses états. Pensant à renouveler l'empire de Charlemagne, après avoir abaissé plus grands vassaux, il conquit l'Italie, se fit couronner successivement roi des Lombards et emper. par le pape Jean XII qui lui prêta serment de fidélité sur le tombeau de St Pierre. Les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails du règne glorieux d'Othon Ier, il nous suffira de dire que, victorieux sur tous les points, après s'être rendu le monarque le plus puissant de l'Occident, ce grand prince m. en 973 à Minsleben en Thuringe. On peut consulter sur son règne : l'*Hist. des républ. italiennes*, de M. Sismondi, t. 1; l'*Hist. des Allem. sous Othon-le-Grand*, par T. G. Voigtel, Halle, 1802, in-8 (en allem.). — Othon II, dit *le Roux*, fils du précédent et d'Adélaïde de Bourgogne, né en 955, fut sacré roi de Germanie en 961, et proclamé empereur en 973, après la mort de son père, dans une assemblée tenue à Magdebourg. Dans le même temps, Henri de Bavière, son cousin, était couronné empereur par l'évêque de Freisingen. Othon marcha contre son compétiteur qui n'avait point encore d'armée, le fit prisonnier, et l'envoya en exil à Ettick. Il fit ensuite la guerre, avec des chances variées, en France, en Italie (contre les Grecs et les Sarasins), et mourut à Rome en 983, avec la réputation d'un prince cruel. — Othon III, fils unique du précédent, né en 980, fut sacré empereur à Aix-la-Chapelle en 983. Henri de Bavière, qui avait disputé la couronne impériale à Othon II, troubla une seconde fois l'Allemagne par ses prétentions. S'emparant de la personne du jeune empereur, il le conduisit à Magdebourg; mais les prélats et les grands seigneurs le forcèrent de céder la régence à l'impér. mère. Othon III passa les Alpes en 996, assiégea Milan, s'empara de cette ville, et y fut couronné roi des Lombards; puis, ayant fait élire pape Grégoire V, son parent, il vint à Rome pour recevoir la couronne impériale des mains du nouveau pontife, et retourna ensuite en Allemagne pour s'opposer aux incursions des Slaves. Il revint ensuite en Italie, à deux reprises différentes, la première pour rétablir sur le Saint-Siége Grégoire V, qui en avait été chassé par Crescentius (*v.* ce nom); la deuxième pour chasser les Grecs et les Sarasins du pays de Naples; mais s'étant arrêté à Rome pour y attendre l'arrivée de ses troupes, il y fut assiégé dans son palais par les Romains révoltés, n'eut que le temps de s'enfuir avec le pape pour se soustraire à la fureur de la populace, et m. à Paterno, en 1002, empoisonné par la veuve de Crescentius, qui s'était insinuée dans ses bonnes grâces, afin de mieux trouver l'occasion de venger la m. de son mari, à qui ce prince avait fait trancher la tête. — Othon IV, emper. d'Allemagne, né vers 1175, était le troisième fils de Henri, duc de Bavière, surnommé *le Lion*, et de Mathilde, princesse d'Angleterre. Il se rendit de bonne heure à la cour de Richard-Cœur-de-Lion, son oncle, qui l'accueillit avec bonté, et lui assigna plusieurs domaines dans ses états. Après avoir servi Richard avec un grand zèle dans ses guerres contre Philippe-Auguste, Othon, qui avait conservé ou s'était créé un grand nombre de partisans en Allemagne, fut élu empereur à la mort de Henri VI, en 1197, par une portion des électeurs assemblés à Cologne, puis reconnu par toute l'Allemagne en 1208 (*v.* Philippe, emper. d'Allemagne). Il confirma tous les droits dont jouissaient les villes d'Italie, fit de grandes concessions au pape Innocent III, qui le couronna en 1209, et l'excommunia peu de temps après, parce qu'il voulait enlever à Frédéric (*v.* Frédéric II) la Pouille, seule portion que ce jeune prince conservât de l'héritage paternel. Soutenu par le roi d'Angleterre, Othon conserva sa puissance en Allemagne, et s'unit à Jean-Sans-Terre pour faire la guerre au roi de France. Il s'était avancé en Flandre avec une armée de plus de 120,000 hommes, lorsqu'il fut défait entièrement à Bouvines par Philippe-Auguste (*v.* ce nom). Honteux de cette défaite, Othon se retira dans le duché de Brunswick, où il passa quatre ans oublié, et où il m., dans le château de Hartzbourg, en 1218, après s'être fait relever de l'excommunication. Comme il ne laissait aucun enfant de ses deux mariages (avec Béatrix, fille de Philippe, et avec Marie, fille du duc de Brabant), Frédéric, dont nous avons parlé plus haut, lui succéda sans obstacle.

OTHON, dit de *Freisingen*, célèbre chroniqueur, né vers la fin du 11e S., était fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Après avoir fait ses premières études à Nuremberg, il se rendit à Paris pour y acquérir de nouvelles connaissances en fréquentant l'université de cette ville. L'amour de la retraite le porta à embrasser la règle de St Bernard dans le monastère de Morimond, dont il devint ensuite abbé. Ses vœux se bornaient à finir ses jours dans ce poste tranquille; mais son frère, Conrad III, devenu empereur, le rappela en Allemagne, et le plaça sur le siége épisc. de Freisingen. Othon suivit ensuite Conrad dans son expédition en Syrie, et vint ensuite reprendre l'administration de son diocèse. Il mourut, en 1158, dans l'abbaye de Morimond, où il s'était rendu pour revoir quelques-uns des amis de sa jeunesse. On a de cet illustre prélat une *chronique* en 8 livres, depuis la création du monde jusqu'à [illegible] quatre premiers livres ne[illegible] d'Orose, d'Eusèbe, d'Isi[illegible] etc. (*v.* ces noms) [illegible] intéressans, surtou[illegible] chronique a été co[illegible] Othon, abbé de St.-[illegible]

Freisingen, un *Traité de la fin du monde*, du règne de l'Antechrist et du jugement dernier; et deux livres de *Gestis Friderici I Ænobarbi* (cette vie de Frédéric Barberousse a été continuée, depuis l'an 1157, où s'arrête Othon, jusqu'en 1160, par Radewik, chanoine de Freisingen, et terminée par un anonyme). Les ouvrages d'Othon ont été publ. par Guspinianus, Strasbourg, 1515, in-folio, et rempr. à la suite du poëme de Gonthier (*de Gestis Friderici I*), Bâle, 1569, in-folio, avec une *préface* de Mélanchthon; et enfin, dans le t. 8 de la *Biblioth. patrum cistercensium*, de Tissier. La vie de Frédéric Barberousse a été insérée par Muratori dans le t. 6 des *rerum italic. Scriptor.*

OTHONIEL (Bible), premier juge des Israélites dans la terre promise, était parent de Caleb, dont il épousa la fille, Axa, après s'être emparé de la ville chananéenne de Kariath-Sepher. Dans la suite, ses compatriotes ayant été 8 ans soumis au joug du roi de Mésopotamie, Chusan-Rasathaïm, Othoniel devint leur libérateur l'an 1405 av. J.-C., et, après les avoir rendus à l'indépendance, fut nommé chef suprême du peuple, sous le nom de juge. Il gouverna ainsi 40 ans en paix, et m. l'an 1365 av. J.-C.

OTROKOTSIFORIS (François), théologien et canoniste hongrois, m. en 1718 à Tirnau, où il enseignait le droit, fut d'abord ministre dans sa patrie, et embrassa ensuite la religion catholique. On a de lui: *Origines hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8; *antiqua Religio Hungarorum verè christiana et catholicæ*, Tirnau, 1706, in-8.

OTT (Henri), en latin *Ottius*, théologien, né à Zurich en 1617, s'appliqua à l'étude des langues orientales, devint professeur d'éloquence sacrée dans sa patrie en 1651, professeur d'hébreu en 1655, d'histoire ecclésiastique en 1668, et m. en 1682. On a de lui quelques écrits, dont le plus remarq. est une dissertation latine dans laquelle il examine si St Pierre a été à Rome, et à quelle époque il a pu s'y rendre. — Jean-Baptiste Ott, fils du précédent, né en 1661, professa également l'hébreu à Zurich, et a laissé quelques écrits entièrement oubliés aujourd'hui.

OTT (Pierre-Charles, baron), feld-maréchal autrichien, né en Hongrie, se distingua dans la campagne contre les Turks en 1789, et figura plus tard avec distinction dans les guerres d'Italie, sous Wurmser, Souwarow et Mélas. Il commanda le corps d'armée qui assiégea Gênes en 1799, fut battu le 9 juin 1800 à Montebello, partagea en 1805 les nouveaux revers des armées autrichiennes, et m. à Pesth en 1809.

OTTAVIANI (Jean), dessinateur et graveur, né à Rome en 1735, fut élève de Wagner. Il est principalement connu par la gravure des *Loges de Raphaël au Vatican*. — Son frère, Charles Ottaviani, a gravé les peintures de la chapelle pontific. du palais Quirinal.

OTTER (Jean), orientaliste, né en Suède en 1707, embrassa la religion catholique, et vint à Paris, où le comte de Maurepas, frappé de ses dispositions pour les langues étrangères, l'envoya dans le Levant en qualité d'agent du commerce français. Récompensé à son retour par une pension et une chaire de professeur de langue arabe, il mourut en 1748. Il avait été reçu, dans cette même année, membre de l'acad. des inscript. et belles-lettres. On a de lui: *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-Koulikan*, Paris, 1747, 2 vol. in-12, trad. en allem. par C.-F.-C. Schad, Nuremberg, 1781, in-8. L'*éloge* d'Otter, par Bougainville, est inséré dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, t. 23, p. 297-308.

OTTIERI (François-Marie), historien, membre de l'acad. de la Crusca, né à Florence en 1665, m. en 1742, voyagea dans une grande partie de l'Europe, se fixa ensuite à Rome, et s'occupa de la composition du grand ouvrage que son fils Lothaire a publié sous ce titre: *Istoria delle guerre avvenute in Europa, e particolarmente in Italia, per la successione della monarchia delle Spagne, d'all' anno 1696 all' anno 1725*, Rome, 1762, 9 vol. in-4.

OTTINI (Pascal), peintre, né à Vérone vers 1570; m. en 1630, fut élève de Félix Brusasorti. Ses compatriotes le regardent comme un des peintres qui ont le plus approché de Paul Véronèse, et son chef-d'œuvre est un *St-Nicolas* que l'on voit dans l'église St-George, à Vérone.

OTTO (Everhard), sav. jurisconsulte, antiq. et philologue allem., né en 1685 à Ham, en Westphalie, fut professeur à l'université d'Utrecht pend. près de 20 années, et m. syndic à Brême, où il s'était retiré, en 1756. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus et les plus estimés sont: *de Œdilibus coloniarum et municipiorum Liber singularis*, etc., Francfort, 1713, in-8; nouv. édit., augm., Utrecht, 1732, in-8; *Papinianus, sive de vitâ, studiis, scriptis, honoribus et morte Papiniani Diatriba*, Leyde, 1718, in-8; rev. et augm., Brême, 1743, in-8, fig.; *Dissertationes juris publici et privati*, Utrecht, 1723, in-4; *De vitâ, studiis, scriptis et honoribus Servii Sulpitii*, etc., ibid., 1725, in-4; *Thesaurus juris romani*, etc., Leyde, 1725, 4 vol. in-f., Utrecht, 1733-35, 5 vol. in-fol.; *primæ lineæ Notitiæ rerum publicarum*, Utrecht, 1726, in-8; *ad Instituta Justiniani notæ crit. et Commentarii*, ibid., 1729, 3e édit., Bâle, 1760, in-4; *de Jurisprudentiâ symbolicâ exercitationum Trias*, 1730, in-8; *de Tutelâ viarum publicarum Liber*, 1731, in-8. M Bouchaud (*v.* ce nom) n'a fait que reproduire cet ouvr. dans les *mém.* qu'il a lus à l'instit., sur la police des Romains concernant les grands chemins.

OTTO (Louis-Guillaume), comte de Mosley, né en 1754 dans le grand-duché de Bade, vint perfectionner ses études à Paris, s'attacha en qualité de secrétaire au chevalier de La Luzerne, ambass. français en Bavière, entra ensuite au ministère des affaires étrangères, fut chargé successivem., sous les gouvernem. républic., consulaire et impérial, de plus. missions importantes à Berlin, à Londres, à Munich, et devint ambassadeur à Vienne, où il eut grande part au mariage de l'emper. Napoléon avec l'archiduch. Marie-Louise. Depuis la 2e restauration (1815), il vécut dans la retraite, et m. en 1817. Homme aimable et instruit, il se fit remarquer surtout dans les postes les plus élevés par une gr. modestie et un rare désintéressement.

OTTO-VÆNIUS. V. Veen.

OTTOBON-TERZO. V. Terzo.

OTTOBONI. V. Alexandre VIII.

OTTOCARE II, dit *le Victorieux*, roi de Bohême dans le 13e S., signala le commencement de son règne par d'important et glorieuses conquêtes. Il se trouvait en 1270 le prince le plus puissant de l'Allemagne, et refusa avec dédain le titre d'empereur que lui offraient les électeurs. Rodolphe de Habsbourg, son grand-maréchal, fut élu, et somma son ancien seigneur de lui rendre hommage. La guerre s'engagea, et le superbe Ottocare fut contraint de plier les genoux devant celui qui avait été un de ses serviteurs, et dont il devenait le grand échanson. Il reprit bientôt les armes, fut vaincu, et tomba percé de coups à la bat. de Laa le 26 août 1278. Son fils Wenceslas lui succéda sur le trône de Bohême.

OTTOMAN. V. Osman Ier.

OTTONAJO (Jean-Baptiste dell'), poëte ital. du 16e S., est auteur de 51 *canzoni*, insérées dans l'édit. que donna Grazzini en 1559, du 2e livre de Berni, intitulé *de tutti i Trionfi*, etc., et publiées l'année suiv. avec 4 nouv. chansons, 1568. La prem.

publication avait eu lieu sans la participation d'Ottonajo qui la fit supprimer par l'autorité des magistrats de Florence.

OTTONELLI (Jules), doct. en droit et littér., né en 1550 dans le territ. de Fano, où il m. en 1620, fut employé par le duc de Modène dans plusieurs affaires import. On a de lui : *Discorso sopra l'abuso del dire Sua Santità, Sua Maestà, Sua Altezza, senza nominare il papa, l'imperadore, il principe, con le difese della Gerusalemme liberata dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586 ; *Annotazioni di Alessandro Tassoni sopra il Vocabolario degli accademici della Crusca* (publié faussem. comme étant de Tassoni), Venise, 1698, in-fol. — Ottonelli (Jean-Dominique), jésuite et neveu du précédent, né à Fanano vers 1602, m. en 1670, a laissé : *della cristiana Moderazione del teatro*, Florence, 1646 et 1652, 4 tomes in-4 ; *Trattato della pittura e scultura, uso ed abuso loro, composto da un teologo* (le P. Ottonelli) *e da un pittore* (Pierre Berettini de Cortone), Florence, 1652, etc.

OTTONI (dom Lucien degli), relig. bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Goito, près Mantoue, fut abbé de Pompone et député par les supérieurs de sa congrég. au concile de Trente, et m. en 1528. Il a traduit les *Comment. de St Jean-Chrysostôme sur l'Epît. aux Romains*, et y a joint une apologie de ce saint doct., accusé par quelqu.-uns d'avoir trop relevé la grâce du libre arbitre.

OTWAY (Thomas), poète dramatique anglais, né dans le comté de Sussex en 1651, m. en 1685, fut à la fois auteur et acteur, et n'en vécut pas moins presque dans la misère, malgré le succès qu'obtinrent plusieurs de ses pièces. Enlevé dans la force de l'âge, Otway ne put remplir, dit un biographe, toute la mesure de son talent. Toutefois ses compatriotes, fortement émus par ses conceptions théâtrales, lui ont donné la première place après Shakespeare. Les *OEuvres* d'Otway (tragédies et comédies) ont été recueillies, Londres, 1736, 2 vol. in-12, réimpr. en 1768, ibid, 3 vol. in-12. Une traduction angl. de l'*Hist. du Triumvirat*, par Citry de la Guette, n'en fait point partie. Les coméd. d'Otway sont oubliées aujourd'hui. Parmi ses tragéd. nous citerons : *don Carlos*, qui a inspiré à Schiller la tragéd. du même nom ; *Venise sauvée*, dont il prit le sujet dans la *Conjuration de Venise*, de St-Réal (*v.* ce nom), et qui a été transportée sur la scène française, avec des costumes romains, par Lafosse (*v.* ce nom), sous le titre de *Manlius*.

OUAN-LY. V. Chin-tsong.

OUARDY. V. Ibn al Ouardy.

OUBOUCHA ou, suiv. les écriv. chinois, OUBA-CHÉ, était khan ou prince monghol de la tribu des Tourgauts, établie dans les steppes qui sont entre le Don et le Wolga, lorsqu'à la fin de 1770 il disparut subitement avec tout son monde, emmenant quelq. officiers et sold. russes qui auraient pu faire connaître sa marche, et se dirigea par le pays des Kirgis vers les contrées soumises à sa domination chinoise. Avant d'habiter le territ. russe, les Tourgauts avaient quitté le pays qui sépare la Toula et l'Orgou, pour fuir l'oppression des souverains kalmouks ; mais ne pouvant s'accommoder des institutions régulières que la cour de Russie voulait introduire parmi eux, et décidée par les intrigues du gouvernem. chinois, cette populat. avait pris la résolution de rentrer dans les contrées d'où elle était originaire. Composée de 50,000 familles, et formant une masse de 300,000 individus, la tribu des Tourgauts arriva sur les bords de la rivière d'Ili en août 1771, après avoir éprouvé de grandes pertes dans une marche de 8 mois à travers les déserts de la gr. Tartarie, ou en combattant d'aut. hordes qui voulaient s'opposer à son passage. L'empereur de la Chine, prévenu du départ des Tourgauts, avait pris des mesures pour les recevoir. Il leur assigna des terres sur les bords de l'Ili, et Oubou-cha, appelé à la cour impériale, y reçut des honneurs et des présens. On ignore l'époque de la mort de ce khan ; mais il est probable qu'il revint finir ses jours parmi les siens. On trouve des détails sur cette transmigration des Tourgauts dans le t. 2 des *Mém. concernant les Chinois*.

OUCIU. N. Guy de Doucié.

OUDAAN (Joachim), sav. holland., né en 1628 au village de Rhinsbourg, à une lieue de Leyde, et connu par quelques ouvr., parmi lesquels nous citerons un traité *de la Puissance romaine*, 1664, in-4.

OUDEAU ou ODEAU (sœur Françoise), relig. du monastère de St-Louis de Poissi, où elle m. en 1644, a donné une traduct. des sermons de St-Bernard, sous ce titre : *Sermons méditatifs du devot P. St Bernard, abbé de Clairvaux, sur les cantiques*, etc., Paris, 1621, in-8.

OUDEAU ou ODEAU (Joseph), prédicateur célèbre dans son temps, né à Grai (Franche-Comté) en 1607, entra chez les jésuites en 1625, professa d'abord les humanités et la rhétorique pend. 7 ans, se livra ensuite tout entier à la prédication, brilla dans les chaires de Paris et de Lyon, et m. en 1668 à Besançon, où il s'était retiré dans les dernières années de sa vie. On a de lui : les *Panégyriques des fondateurs des ordres religieux*, Paris, 1664, in-8 ; l'*Illustre Criminel*, etc. (recueil de sermons pour l'avent), Lyon, 1665, in-8 ; *Panégyriques pour toutes les fêtes de la Ste-Vierge*, ibid., 1665, in-8 ; le *Prédicateur évangélique*, ou *Disc. pour tous les jours de carême*, ibid, 1667, in-8 ; le *Banquet d'Elie*, etc. (sermons pour l'octave du St-Sacrement), ibid, 1668, in-8. La réputation extraordinaire du P. Oudeau est peu justifiée par tous ces écrits.

OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte de Lille, publia, en 1571, les *Chroniques et Annales de Flandre de* 620 *à* 1476, Anvers, chez Plantin, in-4. Il est à regretter qu'il n'ait point continué cet ouvrage, précis plein de recherches et d'exactitude de tout ce qu'on avait écrit avant lui sur cette province.

OUDENARDE (Robert van), peintre flamand, né à Gand en 1663, alla se perfectionner à Rome dans l'école de Carle Maratte, dont il a imité la manière et la touche. Il a orné de ses tableaux les églises de sa ville natale, et a gravé à l'eau-forte la plupart des compositions de son maître. Les curieux recherchent le grand ouvrage qu'il composa par ordre du comte Barbarigo, intitulé : *Numismata virorum illustrium ex gente barbadigâ*, Padoue, 1762, gr. in-fol., très-rare. Van Oudenarde m. à Gand en 1743.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protest., né à Bois-le-Duc, m. vers 1683, a laissé : *Origine et Antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12 ; *Antiquités cimbriques*, Harlem, 1682 ; *Description de la Holl. anc. ou de la Sud-Holl.*, 1654, in-4.

OUDET (Jacques-Joseph), un des officiers les plus distingués de l'armée républicaine, était né à Meynal, département du Jura, vers l'année 1758. Les guerres de la révolution lui ouvrirent une carrière brillante, à laquelle il était dignement préparé par la nature et par l'éducation. Il venait d'acquérir un grade supérieur sur le champ de bataille, quand Napoléon arriva d'Egypte. Oudet, sincèrement dévoué aux institutions républicaines, prévit avec douleur un tyran dans le héros, et affecta hautement ses soupçons. Le gouvernement, effrayé de l'influence que lui avait acquise sa bravoure à toute épreuve, et qu'il savait fortifier toutes les séductions d'une amabilité entraînante d'une admirable éloquence, le relégua dans province, comme adjoint de l'adjudant Mallet, depuis si célèbre. C'était m[illegible] port les élém. les plus dangereux qu[illegible] l'autorité. On fait remonter à cette ép[illegible]

d'une société secrète qui menaça souvent la puissance de Napoléon. Oudet, tour à tour rappelé à l'armée ou repoussé par la destitution et par l'exil, s'était trouvé en relation, par une autre coïncidence de sa destinée, avec la plus grande partie des officiers français, et il avait laissé en eux tous cette impression profonde qui résultait infailliblement de l'ascendant de sa parole et du prestige éblouissant de son caractère. A l'époque de la conspiration de Moreau, il fut renvoyé le premier loin du centre des affaires; mais sa popularité militaire l'empêcha d'être jamais compromis essentiellem. dans une instruction publique, quoique un écrivain officiel du temps l'eût évidemment désigné comme chef des républicains de France, dans la brochure intitulée : *Alliance des jacobins avec le ministère anglais*. Il resta dans un oubli apparent jusqu'à la campagne de Wagram, où il commanda le 6e régiment supplémentaire de ligne. La journée qui a donné son nom à cette campagne mémorable mit le comble à sa gloire, et eût été peut-être le commencement d'une fortune plus digne de lui, s'il n'y avait honorablement succombé sous de nombreuses blessures. Cependant il vécut encore près de trois jours, encourageant ses camarades à la mort par des leçons qui rappelaient l'ironie philosophique de Socrate et l'éloquence de Platon. Un officier et un sous-officier se tuèrent sur sa fosse. Les détails que nous donnons sont tirés des sources les plus authentiques. On en trouvera d'autres, qui nous paraissent un peu plus hasardés, dans le *Voyage en Moldavie*, de M. Cadet-Gassicourt, dans les *Mém. du sergent Guillemard*, et dans ceux d'*une Contemporaine*. L'*Histoire des sociétés secrètes de l'armée* (Paris, 1815, in-8) offre sur Oudet des renseignemens curieux, et dont le temps a confirmé déjà en partie l'authenticité.

OUDIN (César), fils d'un grand prévôt du Bassigni, fut aimé de Henri IV, qui le chargea de plusieurs missions importantes en Allemagne, et le nomma secrétaire-interprète pour les langues étrangères en 1597. Il m. en 1625. On a de lui : une *traduct. de don Quichotte*, Paris, 1639, 2 vol. in-8; *Recueil de sentences et de proverbes*, trad. de l'espagnol, 1614, in-8; deux *dictionn.*, espagnol et italien, refondus depuis par son fils aîné; une *Gramm. ital.*, Paris, 1645, in-8; une *Gramm. esp.*, Rouen, 1675, in-12. — Antoine Oudin, fils aîné du précédent, le remplaça dans les fonctions d'interprète pour les affaires étrangères, fut envoyé, sous Louis XIII, en Savoie et à Rome (où le pape Urbain VIII l'honora de son amitié), donna des leçons d'italien à Louis XIV, et m. en 1653. On a de lui : *Curiosités franç., pour servir de supplém. aux dictionn.*, etc., Rouen, 1640, 1656, in-8; *Gramm. franç.*, etc., Paris, 1633, et Rouen, 1645, in-12; *Recherches ital. et franç.*, ou *Dictionnaire*, etc., Paris, 1640, 2 vol. in-4; *Trésor des deux langues espagn. et franç.*, ou *Dictionn.*, etc., ibid., 1645, in-4; *Hist. des guerres de Flandre*, trad. de l'ital., ibid., 1635, in-4. — César Oudin, probablement de la famille des précédens, fut attaché à la célèbre marquise de Sévigné, et lui dédia un *Recueil de divertissemens comiques*, 1670, in-12. — Oudin (Charles), doct. en théol., est aut. d'une *traduct.* latine et française d'un *discours* de St Jean Chrysostôme, où ce père de l'église démontre que *personne ne souffre de vrais maux que ceux qu'il se fait soi-même*, 1664, in-12.

OUDIN (Casimir), sav. bibliogr., né à Mezières en 1638, entra à 17 ans chez les prémontrés, et, n'ayant point tardé à se lasser de la vie monastique, se retira en Hollande, où il abjura ses vœux et sa religion. Il est auteur de plus. ouvr. de critique et de bibliographie ecclésiastiques assez recherchés, mais pleins de sarcasmes contre ses devanciers et les écrivains de son ordre. On en trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, t. 10. Nous citerons seulement, comme le plus remarquable, *Commentarius de scriptoribus ecclesiæ antiquis*, etc., Francfort ou Leipsig, 1722, 3 vol. in-fol.

OUDIN (François), jésuite, né à Vignori, bourg de Champagne, en 1673, m. à Dijon, en 1752, s'était rendu familières les langues grecque, latine, anglaise, italienne, portugaise et espagnole, sans négliger pour cela l'étude des livres saints et des PP. de l'église. On trouve quelques-unes de ses poésies lat. dans les *Poemata didascalica*, dont il fut réellement l'éditeur, sous le nom de d'*Olivet*. Il faut parler aussi de ses judicieuses remarques sur les classiques lat., de sa dissertation sur le *Culex*, insérée dans le t. 7 des *Mém.* du P. Desmolets, de ses observat. répandues dans le *Cicéron* de d'Olivet, enfin de son édit. de P. Syrus (*P. Syri et aliorum veterum sententiæ, adjunctis brevibus notis*, Dijon, 1734, in-8). Il cultivait aussi la numismatique et les antiquités avec succès, et l'on cite son *Essai sur les Ambrons*, qui se trouve dans le 4e vol. des pièces d'histoire et de littérat. de Granet, et ses *Etymologies celtiques*, reproduites dans les *Œuvres posthumes* de Gédoyn. Tous ces travaux n'étaient que des distractions de la tâche qui lui avait été imposée par ses supérieurs, de conduire à sa fin une bibliothèque latine des écrivains de la soc. de Jésus. Mettant en œuvre les matériaux amassés par ses prédécess., Ribadeneira, Alegambe, Tournemine, etc., il acheva les 4 prem. lett. de ce vaste répertoire ainsi que les notices les plus importantes qui devaient suivre, au nombre d'environ 700. Il a trouvé lui-même, dans Michault, de Dijon, un biographe que l'on peut consulter pour plus de détails.

OUDINET (Marc-Antoine), antiquaire et numismate, né à Reims en 1643, d'abord avocat et profess. distingué, ensuite garde des médailles du cabinet de Louis XIV, fut admis en 1701 à l'acad. des inscript. et belles lettres, et m. en 1712. Ce sav. n'a laissé que quelq. *mém.*, insérés dans le tom. 1er du *recueil* de l'acad. des inscript. et bell. lett. On conserve de lui, à la Biblioth. du Roi, l'*hist.* de l'origine et des progrès de cet établissement. Boze a prononcé à l'acad. l'*Eloge d'Oudinet*, et Niceron en a inséré un extrait dans le tom. 9 de ses *mém.*

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre et grav., né à Paris, en 1686, m. en 1755, fut élève de Largillière (*v.* ce nom), peignit d'abord l'hist., le portrait, le paysage et les fleurs, et se fit ensuite une réputat. par ses tableaux de *chasse* ou d'animaux. Le musée royal en possède deux de ce genre : la *Chasse au loup*, et celle *au sanglier*. Oudry a gravé d'après ses propres tableaux; mais son œuvre le plus estimé est sa suite de dessins pour les *Fables de La Fontaine*, en 4 vol. in-fol., Paris, 1755.

OUEL ou OWEL, dit *Le Bon*, en gallois *Hiwel-Dda*, souverain et législateur du pays de Galles, était fils du roi Cadell, et commença à régner en 907. Il conçut le projet, remarquable pour l'époque, de rétablir la législation de ses états sur des bases conformes à l'esprit national, travailla avec une sage lenteur à cette œuvre difficile, assembla un conseil national, composé de clercs et de laïcs, et entreprit le voyage de Rome pour soumettre à la sanction du pape les lois adoptées par ce conseil. Ce prince m. en 948. Son code, promulgué dès 940, a transmis le nom de son auteur à la postérité. Il en existe plus. copies MSs. en gallois, dans la biblioth. Cottonienne de Londres, et le recueil fut impr., pour la 1re fois, en gallois, avec une trad. lat. et des notes explicatives, par le docteur Wotton, 1730, in-fol., sous le tit. de *Leges Wallicæ*, rare. Une nouvelle traduct. a été entreprise en anglais, et commencée dans le *Cambrian Register*, tom. 1 et 2, puis reprise et continuée dans le tom. 2 du *Cambro-Briton*, Londres, 1821. La *Charte d'Hoel-le-Bon*, par M. A-R. M. (Mangourit), Paris, 1819, brochure de 26 pag., est, dans un cadre fa-

tif, l'hist. résumée de la confection de cette même charte.

OUEN (St), en lat. *Audœnus*, connu aussi sous le nom de *Dodon*, était né à Sanci près de Soissons, et fut élu en 639 évêque de Rouen. Ce saint Prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de sagesse, mais plusieurs fois de l'ascendant de ses lumières et de ses vertus pour concilier les princes français, et m. à Clichi en 683, le 24 août, jour où l'église célèbre sa fête. On a de lui une *Vie de St Eloy*, publ. par Surius dans les *Vitæ sanctorum*. On peut consulter sur St Ouen le *Gallia christiana*, l'*Hist. littér. de France*, et l'*Hist. de l'abbaye* de ce nom, par Pommerey, Rouen, 1662, in-fol.

OUGHTRED (Guillaume), théolog. et mathématicien anglais, né à Eton en 1574, m. en 1660, embrassa l'état ecclésiastique et composa quelques traités théologiques; mais il doit sa réputation à ses ouvrages sur l'algèbre et la géométrie, etc. On cite comme le meilleur de ces écrits : *Arithmeticæ in numeris et speciebus Institutio, quæ tum logisticæ tum analyticæ, atque totius mathematicæ clavis est*, 1631, pet. in-8. Un choix de ces manuscrits a été publ. depuis sa m. sous le titre d'*Opuscula mathematica*, Oxford, 1676, 2 v. in-8.

OULOUGH-BEYG (Myrza-Mohammed-Taraghy), roi de la Transoxane et de la Perse orient., et l'un des plus gr. astronomes de l'Orient, né à Sultanieh, l'an de l'hég. 796, succéda à son père Chah-Rokh en 850 (1446), et fut dépouillé et mis à m. par son fils Abdallatif, en 853 (1449). Il a laissé des *Tables astronomiques*, dont on trouve plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Roi. M. Burckhardt en a publ. plus. fragmens, en 1799, dans les *Ephémérides géographiques* du baron de Zach.

OULTREMAN (Henri), historien, né en 1546, à Valenciennes, m. prévôt de la même ville en 1603, a écrit une *Hist. de la ville et comté de Valenciennes*, depuis son origine jusqu'au 16 S., Douai 1639, in-fol. Cet ouvr. a été corrigé et augmenté par un des fils de l'aut., dont l'art. suit. — Oultreman (Pierre d'), le plus jeune des 4 fils de Henri, né en 1591, entra chez les jésuites en 1611, s'y distingua comme prédicateur, se livra ensuite à l'étude de l'hist., et m. à Valenciennes en 1656. On a de lui : *Vie de Pierre l'Hermite*, etc., Valenciennes, 1632, in-12; nouv. édit., augmentée, Paris, 1645, in-12; *Constantinopolis Belgica, sive de rebus gestis à Balduino et Henrico, imperator. Constantinopolit.*, etc., Tournai, 1643, in-4; quelq. ouvr. ascétiques et des traduct. dont on trouvera les titres dans la *bibliothèque* de Sotwel. — Oultreman (Philippe d'), 2e fils de Henri, entra à l'âge de 22 ans chez les jésuites, s'appliqua à la prédication, et m. en 1652. On a de lui : *le vrai Chrétien catholique*, St-Omer, 1622, in-8; trad. en angl.; *le Pédagogue chrétien*, 1641-45; 3 vol. in-8; trad. en latin, et souv. réimpr.

OUSEL, OISEL ou LOISEL (Philippe), théologien et hébraïsant, né à Dantzig en 1611, d'une famille originaire de France, fréquenta successivement les gymnases ou universités de Dantzig, de Brême, de Groningue, de Franeker et de Leyde, pour se fortifier dans l'étude de la philosophie, de la théologie et de la langue hébraïque, passa ensuite en Angleterre, visita les biblioth. de Londres, d'Oxford et de Cambridge, se fixa à Leyde en 1706, apprit la médecine pour joindre cette connaissance à celles qu'il avait déjà acquises, devint pasteur de l'église allemande de la même ville, fut appelé, en 1717, à Francfort, pour y professer la théologie, et m. dans cette ville en 1724. On a de lui : *de lepra cutis Hebræorum Dissertatio*, Franeker, 1709, in-4; *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, Leyde, 1714, in-4; *de Accentuatione Hebræorum prosaica*, ibid., 1715, in-4; *de auctore Decalogi Dissertationes duæ*, Francfort, 1717, 1718, in-4; *de Decalogo seu Ideadalo Dissertationes tres*, ibid., 1719, in-4; et quelq. aut. écrits du même genre, dont on trouvera les titres dans Niceron, tom. 42, dans la *Biblioth. germanique*, tom. 12, et dans le *supplém. de Jocher*.

OUTHIER (Reginald ou Renaud), astronome, né dans le bailliage de Poligni (Franche-Comté), embrassa l'état ecclésiastique, étudia l'astronomie, et fut nommé correspondant de l'académie des sciences en 1731. Devenu ensuite secrétaire du cardinal de Luynes, évêque de Bayeux, il partit en 1736 avec Maupertuis, que le roi envoyait dans le Nord pour mesurer un degré du cercle polaire. A son retour de cette expédition, Outhier obtint un canonicat à la cathédrale de Bayeux, le résigna ensuite pour mieux s'appliquer à l'étude, et m. en 1774. Il était membre de la société royale de Berlin et des académies de Caen et de Besançon. On a de lui : *Journal d'un Voyage fait au Nord en 1736 et 1737*, Paris, 1744, in-4, avec cartes et planches dessinées par l'auteur; réimpr. à Amsterdam, 1746, in-12, fig.; *Cartes topographiques* de l'évêché de Bayeux, en 2 feuilles; *Observations météorologiques*, faites à Bayeux, insérées, ainsi que quelques autres *observat. astronom.* du même, dans le Recueil de l'académie des sciences, t. 4 des *Mém. des sav. étrangers*.

OUTRAM (Guillaume), théologien anglais du 17e S., est auteur d'un savant traité, intitulé : *de Sacrificiis Judæorum libri duo*, Lond., 1677, in-4. Il y discute sur tous les sacrifices de la loi ancienne et nouvelle, sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Comme protestant, il n'y parle point de celui de la messe.

OUTREIN (Jean d'), professeur de philosophie et d'antiquités sacrées à Dordrecht, né à Middelbourg en 1662, m. ministre à Amsterdam en 1722, a laissé : *Courte Esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12; *Essai d'emblèmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4.

OUTREMONT (Anselme d'), fils d'un avocat et avocat lui-même, né à Paris en 1746, entra à vingt ans au parlement, et, lors de sa suppression en 1771, fut exilé à Crévant, où, pendant un séjour de quatre années, il s'adonna exclusivement à la culture des lettres. Chargé ensuite de la rédaction de quelques *remontrances*, notamment contre les édits de Turgot, il s'en acquitta avec succès, parvint en 1785 à la grand'chambre, fut un des opposans à la convocation des états-généraux, et termina sa carrière judic. par cette dernière chambre des vacations, qui, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, demeura chargée des attributs du parlement. Il émigra en Belgique l'année suivante, puis passa en Hollande, et de là fut appelé à Hamm, où il devint conseiller de régence de *Monsieur* (Louis XVIII). Retiré en Angleterre peu de temps après et fixé à Londres, il ne rentra en France qu'à la restauration, époque où il fut nommé conseiller d'état. Il m. à Paris en 1822, laissant, entre autres ouvrages : *le nouveau Siècle*, ou *la France encore Monarchie*, Londres, 1796, 2 vol.; et *Examen critique de la révolution franç., considérée comme système politique*, Londres, 1805, in-8. Il ne paraît pas qu'aucune des pièces de théâtre qu'il avait composées ait été représentée ou imprimée; mais on connaît entre autres sa tragédie intitulée *Marguerite d'Anjou*. *La Quotidienne* du 2 octobre 1822 contient sur d'Outrem[illegible] plus étendue.

OUTREPONT (Charles [illegible] tribunal de cassation, né à [illegible] avait été successivement avo[illegible] verain de Brabant, [illegible] centrale de ce pays, [illegible] cents, et se montra [illegible]

la révolution qui, en 1788, éclata dans la Belgique. Il avait signalé ses opinions politiques, dès 1780, dans un écrit intitulé *Essai historiq. sur l'origine des dîmes*, in-8. Trois ans après il composa, pour un concours académique, son *Discours sur l'autorité du droit romain dans les Pays-Bas*, qui obtint l'accessit. En 1785, il publia une *Défense* de son *Essai historique sur l'origine des dîmes*, et une *réponse* à la critique qui en avait été faite par l'abbé Ghesquière.

OUVILLE (Antoine Le METEL, sieur d'), frère de Boisrobert (*v.* ce nom), né à Caen, m. en 1656 ou 1657, a laissé plus. comédies, oubliées aujourd'hui, mais dont on trouvera les titres dans l'*Histoire du théâtre français*, des Frères Parfaict; quelq. *romans* trad. de l'espag.; et des *contes* assez libres, qui ont seuls sauvé de l'oubli le nom de l'auteur. Ils ont été recueillis sous le tit. de l'*Elite des Contes du sieur d'Ouville*, 1669, 2 v. in-12; les meilleurs sont tirés du *Moyen de Parvenir*, de Bercalde de Verville (*v.* ce nom).

OUVRARD (René), compos.-mus., né à Chinon vers 1620, fut d'abord maître de chapelle à Paris, puis chan. à St-Gratien de Tours, où il m. en 1694. On a de lui, outre quelq. ouv. de controverse, oubliés aujourd'hui: *Secret pour composer en musique par un art nouv.* Paris, 1660; *Biblia sacra in lection. ad singulas dies per legem, prophetas et evangel. distributa et 329 carminibus mnemonicis comprehensa*, ib., 1668, trad. en franç., 1669; *l'Art et la Science des nombres*, latin-franç., avec une préface, Paris, 1677; *Défense de l'ancienne tradit. des églises de France*, sur la mission des prem. prédicateurs évangéliq. dans les Gaules, ibid., 1678, in-8; *Architecture harmonique*, etc., ibid., 1679, in-4; *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile*, ib., 1682, in-4. Il a laissé en MS. plus. autres écrits dont les curieux trouveront la liste dans la *Biblioth. ecclesiæ Turonensis*, Tours, 1706, in-8.

OUWATER (Albert van), peintre, né à Harlem dans le 14e S., fut l'un des prem. artistes hollandais qui se servit de la peinture à l'huile récemment découverte par van Eyck, dont il était le contemporain et le rival. Les scènes animées et les paysages de ses tableaux remarquables pour l'époque, présageaient la perfection à laquelle les peintres hollandais devaient porter ce genre.

OUWENS (Reyer), recteur de l'école latine de La Haye en Hollande, où il m. dans un âge très-avancé en 1779, a laissé: *Noctes Hagenæ, sive Observationum, lib. III*, Franeker, 1780, 1 vol. in-4 de 637 p.

OUYN (Jacques), poète dramatiq., né à Louviers dans le milieu du 16e S., fit jouer, en 1597, *Tobie*, tragéd. en 5 actes et en vers, sans distinction de scènes, impr. à Rouen, 1606, in-12.

OUZBEK-KHAN, prince tartare, khan ou souverain du Kaptchak dans le 14e S., était fils de Thogroul (*v.* ce nom), et succéda à Toghtagou, son oncle. A cette époque la Russie était tributaire des Tartares, et l'un des prem. actes du nouveau khan, fut de confirmer dans leur dignité le gr.-duc Michel Yaroslawitz et le métropol. Pierre, d'exempter le clergé russe de toute espèce de tribut et d'impôt. Le grand-duc Michel obtint en outre un corps de troupes tartares contre George Danielowitz, prince de Moscou, que les Novogorodiens avaient élu pour grand-duc. Mais plus tard ayant été accusé d'avoir fait empoisonner la sœur d'Ouzbek, épouse de George, Michel fut jugé, condamné et mis à m. par les ordres du khan. En 1327, Ouzbek prit prétexte du massacre de quelq. Tartares dans la ville de Tver, alors capitale du grand duché de Russie, pour ravager ces contrées par ses armées, et partager les diverses provinces entre Ivan, frère de George, et Constantin, fils de Michel. Il fit ensuite deux expédit. contre la Perse, s'empara de la province de Chyrwan, et m. en 1338. Ce prince, pendant un règne glorieux de 20 ans, s'était tellement concilié l'affection de ses peuples, qu'ils lui en donnèrent une preuve éclatante en prenant le nom d'*Ouzbeks*, sous lequel ils sont encore connus.

OUZOUN-HAÇAN-BEYG (Abou Mam Mohammed Eddyn), nommé par les voyageurs vénitiens et les historiens occident. *Usum Cassan*, roi de Perse de la dynastie turkomane *Ak-Kotouslu* (du Mouton blanc), né dans le 16e S., était petit-fils de Cara-Osman, à qui Tamerlan avait concédé une principauté dans le Diarbekr. Après avoir détrôné et fait périr son fils Djihanghyr, il résolut de s'emparer de toute la Perse occidentale, sur laquelle régnait un autre prince turkomen, et réussit complétem. dans cette entreprise en 1469 (874 de l'hég.). Comme il avait épousé une sœur de David Comnène, dern. emper. de Trébisonde, les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, alors maîtres de Rhodes, et les Vénitiens lui envoyèrent plus. ambassades pour le décider à tourner ses armes contre Mahomet II, conquérant de Constantinople. Ouzoun-Haçan entra dans la Natolie (Asie mineure) en 1472, et y obtint d'abord quelq. succès; mais il fut vaincu l'année suiv. En 1476, il conquit la plus grande partie de la Géorgie; et il m. en 1478 (882 de l'hég.). Les longues et sanglantes guerres de ses fils et petits-fils qui se disputèrent le trône, facilitèrent l'élévat. de la dynastie des Sofys et la conquête de la Perse par Ismaël, dont la mère et l'aïeule étaient, l'une fille, l'autre sœur d'Ouzoun-Haçan.—V. Ismael-Chah.

OVALLE ou OVAGLIE (Alonse de), jésuite, né au Chili en 1601, trouva eux brillantes espérances de fortune que lui donnait sa naissance pour se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. Il en devint l'un des membres les plus remarquables, et m. à Lima en 1651, épuisé par les travaux de l'apostolat. On a de lui: *Epistola ad præposit. generalem, quæ statum societatis in provincia Chili ostendit*, Madrid, 1642, in-fol.; *Istorica Relazione del regno di Cile, e delle missioni e ministerij della compan. di Giesù*, Rome, 1646, in-fol., avec cartes et fig.: l'ouv. avait paru la même année en espag. à Madrid, in-4; cet ouvr. est vero et recherché, quoique l'aut. ne soit pas exempt du reproche de crédulité.

OVANDO (Nicolas), gentilhomme espagnol, fut nommé en 1501 gouvern. de l'île de St-Domingue en remplacem. de Bovadilla (*v.* ce nom), et pub. d'abord, en faveur des naturels du pays, de nouveaux réglem., qui adoucissaient le sort de ces infortunés. Mais bientôt cette modérat. fit place à la barbarie la plus révoltante. On peut lire dans l'*Histoire de St-Domingue*, du P. Charlevoix, les détails des moyens atroces employés par Ovando ou ses agens, pour contenir les Indiens dans la soumission. Un horrible massacre eut lieu à Xaragua (où depuis fut bâtie Léogane). En 1507, il ne restait plus dans l'île que 60,000 indigènes; et ce nombre ne suffisant pas pour les travaux que les Espagnols exigeaient d'eux, Ovando dépeupla les îles Lucayes, et, en peu d'années, cet archipel devint un désert. Rappelé en 1508 et remplacé par Diego Colomb, fils de l'amiral, Ovando finit ses jours en Espagne dans une retraite honorable. La mémoire de Xaragua a été dévouée, par Las-Casas et l'histor. Herrera, à l'exécration de la postérité.

OVERALL (John), prélat anglais, né en 1559, fut successivem. profess. de théologie à Cambridge, doyen de St-Paul, évêque de Lichfield et de Coventry en 1614, passa au siége de Norwich en 1618, et m. en 1619. On a de lui quelq. ouvr. théologiq. sur la prédestinat. et le libre arbitre, dont le plus connu a pour titre *Convocation-Book*, et quelques *lettres* insérées dans le recueil *Epistolæ præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol.

OVERBEECK (Bonaventure), dessinat., peintre et antiquaire hollandais, né à Amsterdam

en 1660, étudia l'antique à Rome, et rapporta une riche collect. de dessins dans sa patrie. Il se livrait avec la même fougue au travail et au plaisir : ses excès en tout genre usèrent bientôt ses forces, et il m. en 1706. On estime les dessins et les planches de son grand ouvr., intit. *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, etc., Amsterdam, 1709, gr. in-fol., avec 150 pl.; trad. en franç. la même année, même format : cette trad. a été réimpr. à La Haye en 1763, 3 parties in-fol.

OVERBURY (sir Thomas), auteur anglais, moins connu par ses écrits que par sa fin tragique, était né en 1581. Ami de Robert Carr, dep. comte de Sommerset (*v.* ce dernier nom), il encourut la haine de cet indigne favori de Jacques Ier pour s'être montré contraire à son mariage avec lady Essex, et Robert Carr se vengea de lui en le dénonçan au roi comme ennemi de l'état. Arrêté et enfermé dans la Tour de Londres, Overbury y m. empoisonné en 1613. Le mystère de cet empoisonnement dont Sommerset était l'instigateur, ne se dévoila que deux ans après, et les agens subalternes subirent seuls le dernier supplice. On a de lui quelques écrits en vers et en prose, impr. d'abord séparément, puis réunis en un vol., souvent réimpr., et dont la 15e édit. est de 1732, in-12. L'auteur y décèle une grande connaissance du monde et le talent de saisir le ridicule.

OVERDATZ (Louis), médecin, né à Enghien, ville de Hainaut, vers 1630, m. à Bruxelles vers 1682, après avoir obtenu de Charles II des lettres de noblesse, a donné, à l'usage des pauvres, et en flamand, un *Traité abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir*, Bruxelles, 1668, in-12.

OVIDE (Publius-Ovidius-Naso), l'un des poètes latins les plus célèbres, naquit à Sulmone, dans le territoire des Péligniens, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, de l'an de Rome 711, avant J.-C. 43, sous le consulat de C. Vibius Pansa et de A. Hirtius. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya de bonne heure à Rome, où l'orateur célèbre Messala dirigea ses premières études : mais son talent et ses soins ne parvinrent point à faire un avocat de celui que la nature avait fait poète. Il nous apprend lui-même qu'il bégayait des vers au sortir du berceau. Ses illustres contemporains, Virgile, Properce, Tibulle, Horace, s'empressèrent d'accueillir et de protéger auprès du prince le jeune émule qui devait un jour partager avec eux les honneurs du Parnasse romain. Auguste lui prodigua les honneurs, les récompenses, et lui donna publiquement des marques d'estime; mais cette faveur eut plus d'éclat que de solidité; et après en avoir joui quelque temps, celui qui en était l'objet se vit condamné tout à coup à un exil rigoureux, dont la cause véritable, toujours dissimulée par Ovide, est demeurée un problème insoluble. Relégué par Auguste à l'extrémité du Pont-Euxin, dans une contrée et au milieu d'un peuple barbare, le malheureux Ovide y languit huit ans et quelq. mois, dans l'espoir toujours trompé d'un retour qu'il ne cessa de solliciter auprès de l'inflexible empereur, et qu'il n'obtint pas même de son successeur Tibère : circonstance qui suffirait peut-être pour prouver que la faute qu'il expiait si cruellement n'était pas uniquement personnelle à Auguste, mais intéressait aussi sa famille adoptive. Ovide mourut âgé de 59 ans, l'an 17 de notre ère, et fut enterré à Tomes, lieu même de son exil. Peu de poètes ont écrit autant de vers, et se sont exercés avec autant de succès dans des genres différens. Quintilien parle avec éloge de la *Médée* d'Ovide, et la donne comme preuve de ce qu'il eût pu faire s'il avait su régler la marche de son génie : cette pièce a partagé le sort commun à plusieurs autres écrits d'Ovide, entièrement perdus pour nous, et parmi lesquels on doit regretter surtout les six der. liv. des *Fastes*; c'était l'un des fruits de son exil, où il composa également l'admir. volumineux rec. de ses *élégies* (les *Tristes* en 5 livres, et les *Pontiques* in-4). C'est sans contredit les *Métamorphoses*, son chef-d'œuvre, qui Ovide doit cette popularité classiq. qu'il partage avec Horace et Virgile : on dit que, mécontent de l'état d'imperfect. où il les laissait, l'aut. les jeta au feu avant de partir pour son exil; mais des copies s'en étaient multipliées, et les lettres lat. n'eurent point à déplorer une perte irréparable. Les *Héroïdes*, genre nouv. de poésie qu'Ovide se glorifiait d'avoir le premier fait connaître aux Romains, sont, avec les *Fastes*, l'ouvrage le plus achevé du poète, et celui qui a fait le plus d'imitat. Les cinq livres des *Amours*, réduits par la suite à trois, sont les caprices d'une imagination libertine plutôt que voluptueuse, et les jeux d'un esprit facile et léger plutôt que l'expression d'un sentiment qu'Ovide ne semble guère avoir connu dans sa jeunesse. Il fut marié trois fois, et de ses trois femmes, la dernière paraît seule lui avoir inspiré une affection véritable, et elle en était digne, par celle qu'elle lui conserva dans son malheur. Néanmoins l'ouvrage que nous venons de citer, et l'*Art d'aimer*, sont des monumens précieux, non-seulement du génie brillant et fécond de leur auteur, mais de l'état moral de la société romaine, à cette époque de luxe et de corruption. Fidèles au plan que nous imposent l'objet et les bornes de ce Dictionnaire, nous n'indiquerons ici que les éditions et les traductions principales d'Ovide. Le premier livre impr. à Bologne en 1471, fut les *Œuv. d'Ovide*, in-fol.; elles le furent la même année à Rome, 2 vol. in-fol. On estime les éditions que les Aldes publièrent, Venise, 1502-1503, ibid., 1515-1516, 3 vol. in-8; Leyde, *cum notis variorum*, 1661-1662; Lyon, *ad usum Delphini*, 4 vol. in-4, 1689; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4 : excellente et belle édition, publiée par P. Burmann, et devenue la base de presque toutes celles qui ont été données depuis; l'édit. donnée par M. Amar, faisant partie de la *Biblioth. lat.* de M. Lemaire, Paris, 1820-1825, 10 vol. in-8 (le t. 8, pag. 355 et suiv., contient une *Notice littér.* revue par M. A.-A. Barbier sur les *éditions et traductions d'Ovide*); enfin celle que le même édit. (M. Amar) a entreprise pour la Collect. des Aut. classiques lat., format in-12, pub. par M. Charles Gosselin, et que nous avons eu déjà l'occasion de citer. Il existe en prose française deux traductions des *Œuvres complètes* d'Ovide : l'une est de Martignac seul, Lyon, 1697, 9 vol. in-12. On a réuni dans l'autre les traductions du *Métamor.* par Banier; des *Fastes*, par Bayeux; des *Tristes et des Pontiques*, par Kervillars, etc., en tout 7 vol. in-8, Paris, 1799. Traductions en vers des *Métamorphoses*, par Thomas Corneille, Paris, 1697, 3 volumes in-8; par F. de Saint-Ange, Paris, 2 vol. in-8, 1800; la même, 4 vol. in-8, 1808, et in-12, 1823; des *Fastes*, par le même, 2 vol. in-8, Paris, 1804; de l'*Art d'aimer*, par le même, 1 vol. in-12, Paris, 1807; des *Héroïdes*, par M. de Boisgelin, 1 vol. in-8, Philadelphie (Paris), 1786; réimpr. dans la collection des *Œuvres* de Saintange, Paris, 1824; des *Amours*, par M. P. D. C. (M. Pirault des Chaulmes), Paris, 1825, dans la collection ci-dessus indiquée. Enfin une trad. nouv. en prose des *Métam.* précé. d'une *Vie* d'Ovide a été publ. par M. T. G. Villenave, 4 vol. in-4 et in-8, avec fig., Paris, 1805 et suiv., et tout récemment, 4 vol. in-12, à l'usage des classes.

OVIEDO Y VALDEZ (Gonzalve-Ferdinand d'), voyageur et histor. espagnol, né en 1478 dans les Asturies, avait été successivem. a don Juan, infant d'Espagne, du roi de enfin de la reine, lorsqu'il se rendit e en 1513, avec le titre d'intendant des m la Darie, dont il jouit deux ans. Après voyages, il fut nommé intendant de l'Il 1535. Il ne fut rappelé qu'au bout de

obtint la charge d'historiogr. du roi en 1548. Il profita du pouvoir que lui donnaient ses places pour arracher sa part des dépouilles du Nouveau-Monde. Voulant ensuite se justifier de ses exactions aux yeux de Charles-Quint, il peignit les malheureux Indiens comme un peuple qui, par sa perversité incorrigible, avait mérité l'extermination. Les hypothèses qu'il mit en vogue sur la syphilis entrèrent sans doute dans son plan de calomnie. Il affirma qu'elle était originaire des Indes-Occident., et qu'elle devait même y être endémique, et cela, parce que la Providence, qui place toujours le remède à côté du mal, a fait croître dans le pays le gaïac, qu'on regardait alors comme un spécifique contre cette maladie. Les médecins ont aujourd'hui, pour la plupart, d'autres idées sur l'origine de la syphilis. V. l'art. Oviédo dans la *Biographie médicale*, qui fait suite au *Dictionn. des sciences médicales*. Les ouv. d'Oviédo sont : *Sumario de la historia general y natural de las Indias-Occidentales*, Tolède, 1525, in-fol.; *la Historia general y natural de las Indias-Occidentales*, Madrid, 1535, in-fol.

OWAIN-GLENDWR ou plutôt OWEN-GLENDOUR, né en 1348, fut le dernier rejeton des princes souverains de Galles. Nommé chevalier par Richard II, roi d'Angleterre, il vit, sous le règne suivant, ses terres confisquées et données au lord Grey. Il rassemble alors ses amis, fait Grey prisonnier, ne lui rend la liberté que moyennant une rançon considérable, et, poursuivant le cours de ses succès, soumet le comté de Glamorgand, et se fait reconnaître souverain de Galles. Il obtient l'appui de la France (1404), et s'empare de Caermarthen. Mais dès cette époque, sa puissance commença à décliner, et bientôt il se trouva réduit à errer en fugitif, méditant de vains projets de vengeance. Il m. en 1415.

OWEL. V. OUEL.

OWEN (Jean), en latin *Audoenus*, poète lat. du 16e S., né dans le pays de Galles, fit ses études à Oxford, d'où il a ajouté l'épithète d'*Oxoniensis* à son nom, sans être pour cela de cette ville, comme quelques-uns l'ont prétendu à tort. Mort en 1622 dans l'indigence, Owen obtint un magnifique tombeau dans l'église de St-Paul de Londres. Ses épigrammes, d'un style assez facile, sont infectées de traits licencieux et d'invectives contre le clergé. Sur ce recueil, impr. complet chez les Elzévirs, Leyde, 1628, in-24, Amsterdam, 1647, in-12, on peut s'en tenir au jugement de l'auteur :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil invidiam.

M. Auguste La Bouisse a publié les *Epigrammes choisies d'Owen*, trad. en vers franç. par Kerivalant et d'autres imitateurs, Lyon, 1819, in-18. — Thomas Owen, magistrat anglais du temps d'Elisabeth, m. en 1598, est principalem. connu comme aut. de l'ouvr. suiv. : *Reports in the king's bench and common pleas in the reign of queen Elisabeth*, 1685, in-fol. — V. Goronwy-Owen.

OWEN (Henri), théologien angl., né vers 1719, pratiqua d'abord la médecine, entra ensuite dans la carrière ecclésiast., et m. en 1795. On a de lui divers ouvr. de critique sacrée, écrits en angl., et un traité mathémat. intit. *Harmonia trigonometrica*, etc., 1748, in-8. — Owen (Edouard), recteur de Warrington, dans le comté de Lancastre, m. en 1807, [illegible] *latin Accidence*, 1770, in-12, et [illegible] vers angl. des *satires* de Juvénal, [illegible]. — Owen (Thomas-Edouard), [illegible] dans l'île d'Anglesey, m. à [illegible] *le Méthodisme démas-*[illegible] Owen, secrét. de la so- [illegible] et étrangère, né à Lon- [illegible] les ordres à 28 ans, s'a- [illegible] édicat., et après avoir des- [illegible] Fulham, exerça les fonct. [illegible] apelle du parc de Chelsea. Choisi, lors des prem. assemblées de la société biblique, pour en rédiger les réglem., il devint ensuite l'un de ses secrét., et depuis lors vouaux progrès de cette institut. les dern. années de sa vie, qu'il termina à Ramsgate le 26 sept. 1822. On a de lui entre autres ouvr. angl., et dont on peut voir la liste au t. 4 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Malul, p. 413 : *Réflexions* (retrospective Reflections) *sur l'état de la relig. et des affaires polit. en France et dans la Gr.-Bretagne*, 1794, in-8; *Voy. en différ. parties de l'Europe*, etc., 1796, 2 vol. in-8; *Justification* (Vindication) *de la société biblique*, etc., 1809, in-8; *Hist. de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique*, 1816-20, 3 vol. in-4, trad. en franç. par M. Peschier et autres pasteurs de Genève, Paris, 1819, 2 vol. in-8.

OXENBRIDGE (John), l'un des plus célèbres théologiens et des meilleurs prédicateurs populaires de son temps, né en 1609 en Angleterre, m. en 1674 à Boston (Amérique), où il était ministre, a laissé : *Proposition de propager l'évangile par le moyen des colonies chrétiennes dans le continent de la Guiane*, 1671, et quelques autres écrits peu remarquables.

OXENSTIERNA (Axel, comte d'), célèbre homme d'état, sénateur et chancelier de Suède, né en 1583 dans la province d'Upland, perfectionna ses études dans plus. universités d'Allemagne, et s'appliqua particulièrement aux langues savantes, à l'histoire et à la politique. De retour en Suède, il fut employé, par le roi Charles IX, à des négociations importantes; puis, à l'avènement de Gustave-Adolphe (*v.* ce nom), il devint chancelier ou ministre principal du royaume. Sa prudence, son zèle infatigable, ses combinaisons profondes le rendaient digne de ce poste sous un prince tel que Gustave, et les noms de ces deux grands hommes sont devenus inséparables dans l'histoire comme ceux de Henri IV et de Sully. Oxenstierna suivit son maître dans ses campagnes contre les Russes, et négocia en 1617 la paix de Stolbova, qui fit gagner à la Suède un territoire considérable le long de la Baltique. Il dirigea ensuite quelques opérations de la guerre de Pologne, et fut ensuite gouverneur général de la Prusse après la conquête de ce royaume par les Suédois. Appelé par Gustave-Adolphe en Allemagne, il eut la douleur d'apprendre en route la mort glorieuse de ce monarque aux champs de Lutzen; mais ce fatal évènement n'abattit point son zèle et sa fermeté. Après avoir concentré les troupes de la Suède et des alliés, il fit un voyage en Brandebourg et en Saxe, et combina si sagement toutes ses mesures et ses démarches, qu'il obtint une confiance générale. Plus tard, lorsque plus princes se détachèrent de l'alliance de la Suède, après la perte de la bataille de Nordlingen, Oxenstierna réunit les débris de l'armée suédoise, soutint le courage des soldats, demanda du secours à sa patrie, entama de nouvelles négociations, fit un voyage à Paris pour conférer avec Richelieu, conquit l'estime de ce ministre, son rival, et parvint en 1630 au but qu'il s'était proposé. La fortune étant retournée sous les drapeaux des Suédois, Oxenstierna revint à Stockholm, rendit compte de son administration, prit sa place parmi les tuteurs de la jeune reine Christine, veilla à son éducation, à ses intérêts comme à la gloire du royaume, devint l'âme de son conseil, et gouverna réellement la Suède jusqu'à la majorité de cette princesse. Christine suivit long-temps les sages avis de son chancelier; mais les courtisans et les favoris écartèrent peu à peu l'homme sage qui les gênait. Toutefois Oxenstierna ne cessa point de se montrer dans les occasions importantes, et de manifester son dévouement au bien général. Il retarda quelque temps, par ses représentations énergiques, l'abdication de la reine, et refusa d'assister à l'acte solennel où

Christine remit le sceptre à son cousin Charles-Gustave. Retiré des affaires, non sans être consulté quelquefois par le nouveau roi, qui avait su apprécier son expérience et ses vertus, Oxenstierna m. en 1654. Ce grand homme, dont la perte fut vivement sentie par ses compatriotes éclairés, s'était toujours montré le protecteur zélé de tous les talens. Il écrivait avec la même facilité en suédois et en latin ; et une partie de sa correspondance dans ces deux langues a été conservée. On le regarde comme l'auteur du 2e vol. de l'*Historia belli suecogermanicé*, dont le 1er est de Phil. Chemnitz (*v.* ce nom). — Oxenstierna (Benoît), de la famille du précédent, né en 1623, fut nommé chancelier de Suède sous le règne de Charles XI. Long-temps investi de toute la confiance de ce monarque, il vit avec peine Charles XII s'éloigner du système pacifique suivi par son père, et prévit dès-lors les malheurs qui devaient bientôt accabler la Suède. Il venait de remettre au nouveau roi un mémoire énergique à ce sujet (inséré depuis dans plusieurs recueils historiques), lorsqu'il m. en 1702. Il avait été, comme son illustre parent, un protecteur zélé des sciences et des lettres. — Oxenstierna (Gabriel Thureson, comte d'), arrière-neveu d'Axel, né à Stockholm en 1641, parcourut d'abord une partie de l'Europe au sortir de ses études, embrassa ensuite la carrière militaire, fut nommé ambassadeur de Suède au congrès de Ryswick, et appelé en 1699, par Charles XII, au poste de gouverneur du duché de Deux-Ponts, qui venait d'échoir à la maison royale de Suède. Il m. en 1707. Ce fut pendant les dernières années de sa vie qu'il écrivit, en français, l'ouvrage connu sous le titre de *Pensées sur divers sujets avec des réflexions morales*, publ. par Brusen de la Martinière (*v.* ce n.). — On a publié à Stockholm, 1805, 3 vol. in-8, une édit. complète des ouvrages en vers et en prose du comte J.-G. Oxenstierna, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme on l'a fait dans le *Magasin encyclopédique* de 1805 (t. 1, p. 383) : celui-ci était membre de l'acad. des sciences de Stockholm depuis 1786. On ignore l'époque de sa mort.

OXFORD. V. Harley.

OYSEL. V. Loisel et Ousel.

OZANAM (Jacques), laborieux mathémat., né en 1640 à Bouligneux, dans la principauté de Dombes, étudia les sciences exactes malgré son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il renonça à la cléricature, et alla vivre à Lyon du produit de quelq. leçons, auquel suppléait celui du jeu. Il vint ensuite à Paris sur l'invitation du père du chancelier d'Aguesseau, renonça dès-lors au jeu pour se livrer tout entier aux mathém., et eut bientôt un gr. nomb. d'élèves. Il donnait des leçons pend. la paix, et il employait les loisirs que lui laissaient les temps de guerre à composer des ouv. qui ajoutèrent à son aisance et à sa réputation. Mais la perte qu'il fit, en 1701, d'une femme qu'il adorait, et la guerre de la succession, qui lui enleva ses écoliers, portèrent un coup funeste à son bonheur. Ses dern. jours s'écoulèrent péniblement. Il m. en 1717. Il avait une piété sincère et une foi docile, et il disait qu'*il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller au paradis en ligne perpendiculaire*. Nous citerons de lui : *Traité de Gnomonique*, Paris, 1673, in-12, augmenté sous le titre de *Méthode générale pour tracer les cadrans*, ib., 1685, in-12 ; *Traité des lignes de premier genre, de la construction des équations*, etc., ib., 1687, in-8 ; *Usage du compas de proportion expliqué*, etc., ib., 1688, in-8 ; ib., 1700 ; nouvelle édition revue par Garnier, ibid., 1794, in-12 ; *Récréations mathémat. et physiques*, ib., 1694, 2 vol. in-8 ; nouv. édit. augmentée, ib., 1720, 1735, 4 vol. in-8 ; ib., 1778 ou 1790, 4 vol. in-8 ; *Nouveaux Elémens d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8. V. son *éloge* par Fontenelle, les *Mém.* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

OZANNE (Hilaire), philologue et poète latin, né à Dôle en 1608, étudia d'abord la jurisprud., fut reçu avocat au parlem., apprit ensuite les langues orientales, et fut nommé en 1644 audit. général de l'armée de Flandre. On ignore l'époque de sa mort. Il n'a laissé qu'un petit poème intit. : *Vitæ Christi ordine chronolog. epigrammatis intertexta*, Ypres, 1647, petit in-8 de 79 pages.

OZANNE (Christophe), simple paysan des environs de Mantes, se fit, à la fin du 17e S., une réputation extraordin. par ses cures merveilleuses et son désintéressem. On peut voir dans le t. 8 des *Diversités curieuses* de l'abbé Bordelon (*v.* ce nom) plusieurs détails singuliers sur cet honnête charlatan, qui ne dut, à ce qu'il paraît, sa renommée qu'à la recommandation qu'il faisait à ses malades d'observer une diète austère et de boire beaucoup d'eau.

OZANNE (Nicolas-Marie), dessinateur de la marine, né à Brest en 1728, fut choisi pour diriger l'éducation des jeunes princes, enfans de France, sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale, et m. en 1811. On a de lui des dessins remarq. par une gr. facilité dans l'exécution. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins, près de 300 planches, notamment un *Traité de marine militaire* dédié au duc de Choiseul. Cet ouv., qui contient 50 pl. in-8, représente les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats, ainsi qu'à l'attaque et la défense des ports. — Ozanne (Pierre), frère du précédent, ingén.-construct. de la marine, né à Brest en 1737, mort dans la même ville en 1813, acquit une grande réputation dans son art. On a de lui une suite de dessins gravés représentant des *vaisseaux*, des *ports de mer*, des *paysages*. Il a gravé, conjointement avec son frère Nicolas et les deux sœurs, des *nouv. vues perspect. des ports de France* d'après ses propres dessins et ceux de son frère. — Yves-Marie Ozanne, sœur du précéd., morte à Penrin 1786, a gravé une *vue du port de Livourne* d'après J. Vernet, le *temps serein* d'après le même, les *relais flamands* et la *ferme flamande* d'après Wouwermans. — On doit à Jeanne-Franç. Ozanne, sœur de la précédente, m. en 1795, une *vue de Dieppe*, une *vue du port de St-Valeri*, une seconde *vue du port de Livourne* d'après Vernet, et différentes *vues des colonies françaises*. On peut consulter sur cette famille la *notice* impr. en tête du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coiny*, Paris, 1811, in-8.

OZAROWSKI (Pierre), hettmann ou grand-général de la couronne de Pologne, embrassa la cause de la Russie, et prit beaucoup de part à la confédération de Targowitz, qui produisit la constitution de 1792. Aussi, lors de l'insurrection qui éclata à Varsovie contre les Russes en 1794, il fut condamné à être pendu, et la sentence fut exécutée de suite. Une potence était déjà plantée pour lui avant son jugement.

OZELL (John), litt. anglais, m. en 1743, a traduit un gr. nomb. de pièces de théâtre français, notamment toutes celles de Molière, et plus. autres ouv. de différ. langues. Toutes ces productions n'auraient point tiré son nom de l'oubli si Pope ne l'eût signalé dans sa *Dunciade*.

OZI (Etienne), musicien, prem. basson de la chapelle du roi, né à Nîmes en 1754, m. à Paris en 1805, a laissé quelq. *concertos* estimés, et une *Méthode nouvelle et raisonnée pour le basson*, Paris, 1800, 2e édit.

OZIAS, roi de Juda. V. Osias.

OZIAS ou AZARIAS, fils d'Obed. V. Azarias.

P

PAAW (Pierre). V. Pauw.

PABO, prince breton, vivait dans le 5e S. Vaincu par ses voisins, il se réfugia dans le pays de Galles, où il fut généreusem. accueilli par le roi de Powys. Il embrassa ensuite la vie relig., et fut compté au nombre des saints. Son tombeau se trouve encore, avec une inscription, dans l'église de l'île de *Mona* (aujourd'hui Man), dont il fut le fondateur.

PAC DE BELLEGARDE (Gabriel du). V. Bellegarde.

PACABEAU (Pierre), antiquaire, né à Bordeaux en 1711, m. en 1797, apprit avec succès les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque, anglaise, espagnole, italienne, et fut très-versé dans la littérat. étrangère. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se distingua par le talent de la chaire, prêta le serment exigé par la constitution civile du clergé en 1790, et fut nommé évêque constitut. de Bordeaux en 1791. Outre divers *mem.*, on a encore de lui : *Considérat. sur l'usure*, 1790, in-8. ; et *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, Bordeaux, 1791, in-8.

PACATIEN, *Pacatianus* (Titus Claudius Marcus), empereur romain, n'est connu que par les médailles qui nous restent de lui. On conjecture qu'il fut proclamé Auguste dans la partie méridionale des Gaules, qu'il fut défait par Dèce, et que son règne fut de très-courte durée. On fait rapporter ces événem. à l'année 249. Le cabinet du roi possède plusieurs médailles de cet empereur, en argent.

PACAUD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, m. en 1760, s'acquit de la réputation par son talent pour la chaire. On a de lui des *Discours de piété*, ou *Sermons sur les plus importans objets de la religion*, Paris, 1745, 3 vol. in-12. Ces discours furent d'abord approuvés, mais on crut y voir ensuite des propositions jansénistes, et le gouvernement n'en permit la publication qu'après y avoir fait mettre 35 cartons. L'auteur fut exclus de la maison de l'Oratoire en 1746, et relégué en province où il finit ses jours dans un âge avancé.

PACCA (Nicolo-Angelo), docteur en médecine et en philosophie, vivait à Naples vers le milieu du 16e S. On a de lui une *Histoire de Naples* qui s'étend jusqu'à l'année 1562.

PACCHIAROTTO (Jacob), peintre italien, né à Sienne, florissait dans la prem. partie du 16e S. Plus. de ses compositions se trouvent dans les églises de Sienne ; on estime surtout le tableau qui représente *Ste-Catherine visitant le corps de Ste-Agnès de Montepulciano*.

PACCHIONI (Antoine), médecin, et l'un des anatomistes les plus disting. du 17e S., né à Reggio dans le Modénais en 1665, et m. à Rome en 1726, a laissé plus. ouvr. relatifs à sa profession, qui ont été recueillis et réimprimés plus. fois à Rome, sous le titre d'*Opera omnia*. La 4e édition a paru en 1741, in-4.

PACCI (Côme), archevêq. de Florence au 16e S., fut le prem. qui fit connaître, par une traduction latine, les *Discours de Maxime de Tyr*.

PACCIANI (Fulvio), jurisconsulte, né à Modène dans la 2e partie du 16e S., professa le droit à Ferrare, et m. dans cette ville en 1613. On a de lui quelques ouvr. de jurisprudence dont les plus connus sont les traités *de Probationibus*, Venise, 1594 ; Francfort, 1603, 1631 et 1695 ; et *de Appellationibus*, Francfort, 1663. On lui doit encore : *Dell' arte di ben governare i popoli*, Sienne, 1607 ; et quelq. poésies latines et italiennes.

PACCIOLI (Luc), en latin *Paciolus*, mathémat. du 15e S., surnommé *de Burgo*, parce qu'il était né à Burgo-Sansepolcro, en Toscane, entra dans l'ordre de St-Franç., et professa les mathém. à Naples, à Milan, à Rome et à Venise. On a de lui plusieurs sav. ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Storia letter. ital.* de Tiraboschi, t. 6. (La rareté de ces productions de Paccioli, la prolixité de leurs titres et la confusion causée par la différence de son nom de religion comme franciscain, et de son nom de famille, ont fait commettre aux biographes et aux bibliographes des erreurs que l'on évitera en consultant l'ouvrage précité.)

PACCORI (Ambroise), écrivain ascétique, né à Céaucé dans le Bas-Maine, devint principal du collége de cette ville, fut chargé ensuite de la direction du petit séminaire de Meung, sous l'épiscopat du cardinal de Coislin, et occupa ce dern. emploi pendant 18 ans ; mais après la m. du cardinal, il fut contraint de sortir du diocèse, et vint se fixer à Paris, où il m. en 1730, à l'âge d'environ 81 ans. Paccori avait été élevé au diaconat, mais la haute idée qu'il avait du sacerdoce l'empêcha de le recevoir. Il passait pour être très-attaché aux opinions des disciples de Port-Royal. Ses princip. ouvrages sont : *Avis salutaires aux pères et mères pour bien élever leurs enfans*, Orléans, 1696, in-12 ; *Entretiens sur la sanctification des dimanches et fêtes ; Règles chrét. pour faire saintement toutes ses actions ; Journée chrétienne ; les Regrets de l'abus du Pater*, in-12 ; *Pensées chrétiennes* ; une édit. des *Hist. choisies*, Paris, 1747 ; une nouv. édit. des *Epîtres et Evangiles*, Paris, 1727, 4 vol. in-12 ; *Devoirs des vierges chrét.* ; *Société chrét.* ; *Abrégé de la loi nouvelle* : tous ont été souvent réimpr.

PACE (Richard), ecclésiast. et homme d'état, né dans le diocèse de Winchester en 1482, obtint par son mérite la faveur de Henri VIII, qui le nomma secrétaire-d'état, et l'employa dans les négociations les plus importantes. Quoique jeté dans la carrière politique, il prit les ordres en 1514, et fut successivem. chanoine d'York, archidiacre de Dorset, doyen d'Exeter et de St-Paul de Londres. Ayant été envoyé à Rome à la mort de Léon X, pour solliciter le trône pontifical en faveur du cardinal Wolsey, il arriva trop tard pour remplir sa mission, et le ressentiment de l'ambitieux cardin. le poursuivit jusqu'à sa m. arrivée à Stepney en 1532. Il a laissé : *de Fructu qui ex doctrinâ percipitur*, Bâle, 1517, in-4 ; *de Lapsu hebraicorum interpretum* ; une traduct. latine du traité de Plutarque, *de Commodo ex inimicis capiendo* ; *Traité contre le mariage de la reine Catherine*, en angl. ; *Sexdecim orationes ad principes* ; *Carmina diversa* ; plusieurs *lettres* à Erasme, en latin ; et quelq. traductions lat. d'aut. grecs.

PACE ou PACIO (Jules), en latin *Pacius à Berigâ*, ainsi nommé d'un quartier de Vicence, sa patrie, jurisconsulte distingué, né en 1550, composa dès l'âge de 13 ans un *Traité d'arithmétique*, professa le droit successivement en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en France et à Padoue, et obtint le collier de St-Marc par décret du sénat de Venise, en récompense de son livre intit. *de Jure maris Adriatici*. Il m. à Valence en 1635. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *de Contractibus*, Lyon, 1606, in-fol. ; *Synopsis Juris*, ibid., 1616, in-fol. ; *in decretales Lib. V*, in-8 ; *Corpus juris civilis*, Genève, 1580, in-fol. ; *Aristotelis Organum*, Francfort, 1597, 2 vol. in-8 (c'est une traduction fidèle de la *logique* d'Aristote) ; *legum conciliatarum Centuriæ*, Lyon, 1643, Cologne, 1661, in-8.

PACHE (Jean-Nicolas), ministre de la guerre, et maire de Paris pendant la révolution, avait été d'abord précepteur des enfans du duc de Castries,

qui lui avait donné ensuite un emploi dans les bureaux de la marine. Il était marié et établi en Suisse lorsque la révolution le rappela à Paris. Il se fit remarquer bientôt par l'exagération de ses principes démocratiques, et par une austérité qui n'était pas sans affectation, et, grâce à Brissot et à Roland, qui le prônaient, il fut appelé en 1792 à remplacer Servan au ministère de la guerre. Son administration, à laquelle Vincent, Ronsin, Meusnier, et quelques autres désorganisateurs imprimèrent un mouvem. aussi violent que désordonné, coûta plus à la France que n'aurait pu le faire une armée ennemie. Ce n'est pas qu'il fût un homme cupide, mais l'amour inconsidéré de la réforme l'entraîna dans une foule d'actes de vexations et de gaspillages, qu'il eut au moins le tort de tolérer. Il fut dénoncé par la Gironde, et remplacé sur le rapport de Barrère (2 février 1793). Devenu, par sa disgrâce et malgré la douceur de son caractère, l'un des chefs des montagnards, il fut élu maire de Paris, et manqua peu d'occasions d'attaquer la Gironde dans le sein et au dehors de l'assemblée. Il nia toutefois jusqu'au dernier moment l'existence des complots ourdis sous l'influence démagogique, ne prit aucune mesure pour protéger la convent. contre le mouvement du 31 mai 1793, et porta témoignage quelques mois après contre les girondins, dont une multitude furieuse avait obtenu le jugement ou plutôt la proscription. Bientôt les vainqueurs du 31 mai se divisèrent. Pache était dans les rangs des cordeliers. Lors de la conjuration d'Hébert, qui amena la chute de cette faction, il fut écarté de la municipalité par l'influence de Robespierre, et resta emprisonné jusqu'au 9 thermidor. Inquiété un moment par le directoire à propos de la conspiration de Babeuf, mais sans aucune apparence de raison, il finit par se dégoûter du monde et des affaires, et se retira à Thym-le-Moutiers, département des Ardennes, où il vécut jusqu'en 1823, n'ayant qu'un très-modique revenu, dont il consacrait une partie à des actes de bienfaisance, mais ne voulant pas entendre parler des affaires publiques, ne lisant pas même les journaux, et ne parlant jamais des événemens de sa vie politique. Il avait consacré de longues années de travail à un grand ouv. de métaphysique qui se trouve MS. entre les mains de son fils, lieutenant-colonel d'artillerie.

PACHECO (Dona Maria), dame espagnole d'un courage héroïque, née vers la fin du 15e S., était femme de don Juan de Padilla (*v.* ce nom), chef de l'insurrection qui avait pris le nom de *Sainte-Ligue*, sous le règne de Charles-Quint. Après la perte de la bataille de Villalor, don J. Pacheco ayant été condamné à l'échafaud, dona Maria, loin de se laisser abattre par sa douleur, ne songea qu'aux moyens de venger son époux. Elle ranima par son exemple le courage des habitans de Tolède, les détermina à se défendre contre toutes les forces réunies de Charles-Quint, combattit vaillamment à leur tête, et remporta plusieurs avantages sur les assiégeans. Mais, ayant été abandonnée ensuite par le peuple, auquel on persuada qu'elle était sorcière, elle se renferma dans la citadelle, s'y soutint pendant quatre mois, et ce ne fut que quand elle eut épuisé ses vivres et ses munitions qu'elle renonça enfin à combattre. S'étant échappée à la faveur d'un déguisement, cette femme héroïque se réfugia en Portugal, où elle finit ses jours dans l'indigence et l'obscurité, regrettant plus son époux et sa patrie que sa gloire et ses honneurs.

PACHECO, marq. de VILLENA. V. Villena.

PACHECO (François), peintre, écrivain et poète distingué, né à Séville en 1571, mort en 1654, fut choisi pour peindre, avec Antoine Vasquez, six grands tableaux, tirés de la vie de Saint-Raimond, pour le couvent de la Merci. Il ouvrit à Séville une école qui est célèbre dans l'histoire de l'art. Jacques Vélasquez fut son élève, et devint son gendre. Le chef-d'œuvre de Pacheco est incontredit son célèbre tableau du *Jugement universel*, qu'il fit en 1618. On cite encore comme un de ses plus beaux ouvrages le *Saint-Michel* qu'il exécuta pour le collége de Saint-Albert. On a de lui un *Traité élémentaire de la peinture*, qui est très-estimé, et quelques *poésies*. — Pacheco (Christophe), peintre de l'école de Madrid, vivait en 1568. Son talent pour le portrait et la draperie lui acquit de la célébrité. Il travailla beaucoup pour le duc d'Alhe, dont il avait gagné la faveur.

PACHECO DE NARVAEZ (Louis), né à Baeza en Andalousie, dans le 16e S., se fit de la réputation comme maître d'escrime, et donna des leçons de son art à Philippe IV, dont il fut breveté ensuite. Pacheco a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, l'abrégé d'un ouvrage de Carranza, intit. : *Compendio de la filosofia y destreza de las armas del Ger. Carranza*, Madrid, 1612, in-4; *Libro de las grandezas de la espada*, 1600, in-4. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. — Pacheco est aussi le nom d'un des assassins d'Inès de Castro (*v.* ce dernier nom).

PACHYMÈRE (George), l'un des écrivains les plus distingués de l'histoire byzantine, était né à Nicée vers l'an 1242. S'étant rendu à Constantinople, lorsque Michel Paléologue reprit cette ville sur les Français, il y parvint aux premières dignités de l'église et de l'état, et mérita la confiance de Paléologue, qui le chargea de différentes négociations. Pachymère m. vers 1310. On a de lui une *Histoire de l'Orient*, qui commence à l'an 1258 et finit à l'an 1308. Cette histoire est très-estimée, et fait suite à celles de Nicétas et d'Acropolite. Le P. Poussines, jésuite, la publia à Rome, 1666-69, 2 vol. in-fol., avec une *version* latine et de savantes *notes*. Le président Cousin l'a aussi traduite en français. On attribue encore à Pachymère une *paraphrase* des *œuvres* de St Denis-l'Aréopagite. Le P. Cordier l'a insérée, avec les *Scolies* de saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de St Denis. On trouve dans le *Recueil* d'Allatius, Rome, 1651 et 1659, 2 vol. in-4, un petit *Traité sur la procession du St-Esprit* de Pachymère.

PACIAUDI (Paul-Marie), religieux théatin, l'un des plus savans et des plus laborieux antiquaires du 18e S., né à Turin en 1710, m. à Parme en 1785, obtint par son mérite les premières dignités de son ordre, et devint, en 1761, bibliothécaire de don Philippe, duc de Parme. Plusieurs sociétés savantes l'admirent dans leur sein, et il fut membre correspondant de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *de sacris christianorum Balneis*, Rome, 2e édit., 1758, in-4; *De athletarum cubisteri in palæstrâ Græcorum Commentarius*, Rome, 1756; *Monumenta peloponnesiaca*, ibid., 1761, 2 vol. in-4; *Memorie de' gran maestri dell' ordine gerosolimitano*, Parme, 1780, 3 vol. in-4; *de Libris eroticis antiquorum* (cette savante *dissertation*, insérée d'abord dans l'édition de Longus de Bodoni, a paru à Leipsig en 1803); *Lettres au comte de Caylus*, publ. à Paris, 1802, in-8; avec une *notice* sur Paciaudi, par Sérieys.

PACICHELLI (Jean-Baptiste), ecclésiastique, littérateur très-versé dans le droit, la théologie et les antiquités, né à Pistoie vers 1640, et m. à Naples en 1702, parcourut la plus grande partie de l'Europe, et publia à Naples en 1691 la relation de ses voyages sous le titre de *Memorie de' viaggi per l'Europa*, 3 vol. in-12 : et il en donna une suite intit. *Memorie nuove*, etc., Naples, 1690, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *Schediasma de iis quæ nullo modo possunt in jus vocari*, Rome, 1669, in-4; *Schediasma de larvis, capillamentis, et chirothecis*, Naples, 1693; *de Jure hospitalitatis*

, etc., Cologne, 1675; *Lucubratio autumtintinnabulo nolano*, Naples, 1693, in-12; *di Napoli in prospettiva*, *diviso in dodeci*, etc., ibid., 1703, 3 vol. in-4, avec cartes s, et quelques autres peu remarquables.

EN (St), en latin *Pacianus*, évêque de ne, vivait sous le règne de Valens, et m. n 390 sous celui de Théodose, après s'être é par ses vertus, son savoir et son élo-

On a de lui : trois *lettres* au donatiste nien ; une *Exhortation à la pénitence*, et *ours sur le baptême*. Ces ouvrages ont été par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4.

FICO *de Novare*, religieux de l'ordre t-François, vivait dans le 15e S. On a de *Somme de cas de conscience*, dite *la pacifique*, en latin. François Tarvisi la tra- italien, et la publia en 1574 et 1580.

FICUS, archidiacre de Vérone, dans le fut, dit-on, l'inventeur des horloges à à ressorts, divisant le jour en 24 parties l est principalement connu par l'épitaphe e à sa mémoire dans la cathédrale de Vé- nph. Panvinio est le premier qui ait pu- partie de cette pièce, donnée depuis en ar Scipion Maffei dans la préface *ad* . *Cassiodori*, et par Muratori dans les *ital. medii ævi*. Tiraboschi la trouve si ob- a'il la compare à une énigme dont l'auteur à la postérité le soin de découvrir le vérit- s. Plusieurs savans antiquaires se sont ef- n vain de l'expliquer.

FICUS (Picenus), frère-mineur, né au dans la Marche de Fermo, se fit d'abord réputat. comme *trouvère*, que l'empereur c II le couronna et l'appela le *Roi des vers*. s, dont on ignore le véritable nom, renonça à ses succès poétiques pour embrasser la vie e. Converti par un des sermons de St Fran- devint un de ses disciples, et fut nommé à cause de l'extrême douceur de son ca- Quatre ou cinq ans après sa conversion on en France, où il fut le prem. provincial es-mineurs. On ignore l'époque de sa mort. g lui attribue un grand nombre de chansons tres poésies, composées avant sa conversion.

IFICUS (Maximus), poète latin, né à As- d'une famille noble, m. à Fano vers l'an 1500, près de cent ans, a laissé un grand nombre es et d'autres pièces impr. sous le titre suiv. : *legium, sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et fes- audes summorum viror., urbium et locor.; æ in quosdam ; Laudes patriæ æsculanæ et adam jucunda et docta*, Florence, 1489, dit. originale et fort rare. Magliabecchi a ane édit. des *Poésies* de Pacificus (Padoue, n-4), dont il a retranché tous les pièces ob- Ce poète, qu'on a osé comparer à Ovide, que pas de facilité ; mais est en général dé- d'élégance.

IFIQUE DE PROVINS (le Père), mission- apucin, que l'on croit être né dans la ville porte le nom, après avoir parcouru diffé- regions et avoir été supérieur-préfet de son n Amérique, revint à Paris, où il m. en In a de lui : *Lettre sur l'étrange mort du Turc, empereur de Constantinople*, Paris, n-12 ; *Voyage de Perse, contenant les re- s particul. de la Terre-Sainte et le testam. omet*, ibid., 1631, in-8 ; 1642, in-12 ; *Re- ou Description des îles Saint-Christophe et e en Amérique*, ibid., 1648, in-12.

ane *Apologie de Raimond Lulle*, -12.

(Jacques), médecin, originaire de Mi- 60, professa son art à Bologne, à Ra- doue. On a de lui : *De tenuis tumoris entis ante purgationem per artem Incrassatione, necnon Græcorum super hoc cum Arabibus conciliatione*, etc., Venise, 1558 et 1559.

PACINO (Eustachio), gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti, au commencement du 15e S., s'acquit une grande réputat. en combattant les flottes vénitiennes, avec une marine formée sur les lacs et les rivières de Lombardie, et manœuvrée par des bateliers qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de vaisseaux. Il fut d'abord battu par l'amiral François Bembo ; mais il remporta une victoire éclatante, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, qui commandait la plus belle flotte que les Vénitiens eussent équipée dans ce S.

PACIUS ou PACIO (Fabius), médecin, né à Vicence, dans les états de Venise, en 1547, se fit d'abord de la réputat. dans les lettres par une comédie italienne intit. *Eugène*, professa ensuite la médecine et la philosophie avec un gr. succès, et m. en 1614. On a de lui : *Commentar. in sex priores Galeni libros methodi medendi*, Vicence, 1598, in-fol. ; *Commentarius in septimum Galeni librum methodi medendi, quæstionibus physicis et medicis refertus : accedit de morbo gallico per methodum curando*, ib., 1608, 1610, in-fol.

PACOME (St), né dans la Haute-Thébaïde vers l'an 292, de parens idolâtres, porta d'abord les armes ; mais ayant reçu le baptême à la fin de la guerre, il se mit sous la discipline d'un saint solitaire nommé Palémon, et fit de tels progrès dans la vertu, que par ses soins la Haute-Thébaïde fut peuplée de monastères, et qu'il devint chef de 5000 cénobites. Cet illustre patriarche m. le 3 mai 348. Nous avons de lui : *Præcepta, judicia et monita*, trad. en latin par St Jérôme ; et onze *lettres*, impr. dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien aut. grec écrivit la *vie* de St Pacôme. Denis-le-Petit la trad. en latin : Arnould d'Andilly l'a mise en français. On l'a trouve parmi celles des Pères du Désert.

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, s'est rendu célèbre par les expéditions qu'il fit en Syrie après la défaite de Crassus. Ventidius (*v.* ce nom), lui ôta la victoire et la vie vers l'an 37 av. J.-C.—Pacorus, roi des Parthes, contempor. de Domitien et de Trajan, n'est connu que par quelq. légères indicat. des auteurs anciens. Les Arméniens lui donnent le nom d'*Ardaschès*, qui signifie *grand roi* ; ils le croient fils d'Artaban IV, et placent son avènem. au trône vers l'an 91. Suivant la chroniq. d'Arménie ce prince m. vers l'an 111. — Pacorus, roi de Médie, était de la race des Arsacides et frère de Vologèse Ier, qui le fit roi de la Médie atropatène vers l'an 51. Pacorus fut vaincu par les Alains. Depuis cette époque il n'est plus question de lui dans l'histoire. — Pacorus (Aurélius), roi d'Arménie, n'est connu que par un ancien passage tiré du troisième livre des Parthéniques d'Asinius Quadratus. On croit qu'il était contemporain de Lucius Verus et de l'empereur Marc-Aurèle, qu'il régnait en Arménie sous la protection des Romains, et qu'il fut dépouillé de la couronne, en l'an 163, par Lucius Verus.

PACORUS, l'un des plus puissans des petits princes de l'Arménie, au 4e S. de notre ère, descendait de Sennachérib, roi d'Assyrie. Il était dynaste de l'Arzanène, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie. Vers l'an 315, ayant voulu se rendre indépendant, il se révolta contre Kosrou ou Chosroès, fils de son souverain, fit alliance avec les Persans, et après plus. combats, trouva la m. sur le champ de bataille. Toute sa famille fut massacrée à l'except. de deux de ses enfans qui furent rétablis ensuite dans les possessions paternelles. — Pacorus Ier, roi d'Ibérie, fils de Vatché, régna depuis l'an 231 jusqu'en 246. Son fils Mirdat lui succéda.—Pacorus II, roi du même pays, vivait au commencem. du 5e S.—Pacorus III, fils de Datchi Ier, monta sur le trône en l'an 528, et fut remplacé par Pharasman V.—Pacorus IV, fils

et successeur de Pharasman VI, régnait en l'an 557. L'emper. de Constantinople le fit remplacer en l'an 568.

PACQUOTTE (Charles-Guillaume), conseill. médecin ordinaire de Léopold, duc de Lorraine et île Bar, florissait au dern. S. On a de lui : *Dissertation sur les eaux minérales de Pont-à-Mousson*, Nancy, 1719, in-12; *Dissertation sur la maladie épidémique qui règne dans le pays Messin*, Pont-à-Mousson, in-8.

PACUVIUS (Marcus), poète dramatiq. latin, né à Brindes vers l'an 218 av. J.-C., était fils d'une sœur d'Ennius. Son caractère doux et obligeant lui concilia l'affection des personnages les plus illust. de Rome, où il se distingua par le double talent de peintre et de poète. On connaît surtout l'amitié étroite qui le lia avec Accius (*v.* ce nom). Sur la fin de ses jours il se retira à Tarente, où il m. âgé de plus de 90 ans. Il ne nous reste des pièces de Pacuvius que quelq. fragm. qu'on trouve avec la trad. dans le dern. vol. du *Théâtre des Latins*, publié par M. Levée.

PACK (Richardson), poète anglais, né vers 1680 dans le comté de Suffolk, m. en 1728, a laissé plus. écrits, tant en vers qu'en prose, recueillis et pub. à Londres, 1729, en 1 vol. in-8.

PADERNA (Paul-Antoine), peintre d'hist. et de paysages, né à Bologne en 1649, et m. en 1708, a laissé des tableaux estimés.

PADILLA (dona Maria de), demoiselle espagnole, d'une rare beauté et d'un esprit artificieux, inspira une violente passion à Pierre-le-Cruel, dont elle eut plus. enfans qui furent élevés comme héritiers présomptifs de la couronne. Cette favorite m. à Séville en 1361, et ses funérailles furent célébrées avec la même magnificence que celles d'une reine. Un an après, Pierre, ayant déclaré qu'il était uni à Marie par un mariage secret, ses restes, qui avaient été déposés dans un monastère dont elle était fondatrice, furent transférés dans le lieu de la sépulture des rois de Castille.

PADILLA (don Juan de), fils du commandeur de Castille, allié aux plus grandes familles d'Espagne, se déclara pour le parti du peuple dans les guerres civiles de 1520 à 1522. Sa femme, dona Maria Pacheco, fut la confidente et l'associée de tous ses projets : ils avaient tous les deux le même courage et le même dévouement pour la cause de la liberté. Don Juan commanda les troupes que Tolède envoya au secours de Ségovie. Dans l'assemblée d'Avila il organisa la ligue des communes : bientôt il s'empara de Tordesillas et de la personne de la reine Jeanne qui y résidait. Ce fut au nom de cette princesse, privée de la raison, que furent promulgués les décrets des *communeros*. Padilla s'empara aussi de Valladolid, où siégeait le conseil royal, présidé par le cardinal Adrien. Enfin Charles-Quint se décida à faire quelques concessions aux insurgés, ce qui servit de prétexte à plusieurs nobles pour abandonner leur parti. Le clergé se détacha aussi peu à peu de la cause des communes, à l'exception du fameux évêque de Zamora. Don Pedro Giron avait été élu général des soldats de la ligue : soit trahison, soit incapacité, il se laissa tromper et vaincre. Don Juan le remplaça trop tard au commandement. Les soldats se débandaient ; les coffres devenaient vides; dona Maria les remplit en dépouillant la cathédrale de Tolède d'une partie de ses trésors, en demandant pardon à chaque saint de ce larcin forcé; mais cet acte et un impôt exigé des chanoines de la cathédrale achevèrent d'aliéner les ecclésiastiques. Le connétable de Castille s'empara de Tordesillas, et marcha contre don Juan de Padilla, qu'il rencontra à Villalor (1522). Le désavantage du terrain et du nombre fut fatal aux communes ; leur déroute fut complète : don Juan voulut périr les armes à la main ; mais il fut fait prisonnier et exécuté le lendemain par la main du bourreau, comme traître : il m. en héros et en chrétien, martyr de la liberté. Avec lui périrent les priviléges de la Castille, et de sa mort data le despotisme de Charles-Quint. V. sur don Juan de Padilla, Brantôme, le *Dictionn.* de Bayle, l'*Hist. de Charles-Quint* par Sandoval, et une hist. encore inédite des *Comuneros* de 1520, par A. P. Le célèbre Martinet de la Roza a composé une tragédie sur la mort de Padilla, qu'on trouvera dans ses œuvres complètes publiées à Paris.

PADILLA (Laurent de), chroniqueur espagnol, fut historiographe de Charles-Quint. Il m. vers l'an 1540. On a de lui : *Catálogo de los santos de España*, Tolède, 1538, in-fol. — Padilla (François de), neveu du précéd., chanoine de Malaga, professeur en théologie à Séville, m. en 1607, a laissé : *Conciliorum omnium index, chronographia seu epitome*, Madrid, 1587, in-4 ; *Historia eclesiástica de España hasta el año 700 de Cristo*, Malaga, 1605, 2 vol. in-fol.

PADIOLEAU (Albert), avocat de Rennes, m. à la fin du 17e S., a pub. quelq. ouvr. de jurisprud. peu remarquables, et un autre historique intit. *Antiquité, fondation, splendeur, ruine et état présent de la ville de Jérusalem*, Nantes, 1635 ou 1686, in-4.

PADOUAN (Jean Le). V. Cavino.

PADORANI (Elideo), de Forli, docteur en médecine et en philosophie, m. à Bologne en 1678, a laissé : *Curationes et consilia in curandis particularibus morbis*, Leipsig, 1697 ; *De febribus libellus ; de superfluo fluxu ; de variis morborum generibus*, etc. (*v.* les *Notizie degli scrittori Bolognesi*, de Fantuzzi).

PAESIELLO. V. Paisiello.

PAEZ (François-Alvarez), en lat. *Alvarus Petagius*), théolog. portugais, entra dans l'ordre des cordeliers en 1304, et devint pénitencier de pape Jean XXII, qui lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. Il m. à Séville en 1352. On a de lui un traité *de Planctu ecclesiæ ; une somme de théologie ; l'Apologie de Jean XXII*, Ulm, 1474 ; Lyon, 1517, Venise, 1560, in-fol. — Paez (Balthazar), autre théolog., de l'ordre de la Trinité, m. à Lisbonne, sa patrie, en 1638, a laissé des *sermons* et des *commentaires* sur l'épître de St-Jacques, sur les deux cantiques de Moïse, etc., Paris, 1631, 2 vol. in-fol.

PAEZ (François), missionn.-jésuite, né à Olmedo en Espagne, en 1564, alla prêcher l'Evangile avec tant de succès dans l'Abyssinie, qu'il convertit le monarque et toute sa cour. Il m. à Gorgora en 1622, des fatigues de son apostolat, et sa mort fut une perte irréparable pour le catholicisme en Abyssinie. Ce zélé missionnaire avait composé, en idiome amharique, un *traité des mœurs des Abyssins*, et traduit dans cette langue un traité de la *doctrine chrét.* On a de lui diverses lettres dans les *Litteræ annuæ*, et un ouvr. inédit qui va de 1555 à 1622, où il parle fort au long des affaires d'Abyssinie. — Paez (Gaspard), aussi missionn. jésuite, était né en 1582 en Andalousie. Il fut également envoyé en Abyssinie, lorsqu'après sa conversion Melec Seghed, roi de ce pays-là, demanda un renfort de jésuites ; mais six ans après la m. de François Paez, le catholicisme n'ayant pu résister aux attaques des prêtres abyssins, les prêtres catholiques furent proscrits, et Gaspard Paez fut mis à mort en 1633. On trouve des lettres de lui dans les *Litteræ annuæ* de 1624 à 1626.

PAGAN (Blaise-François, comte de), ingén. et astronome, né en 1604, près de Marseille, se distingua par sa valeur et ses talens dans les guerres d'Italie, de Picardie, de Flandre, obtint des rois Louis XIII et Louis XIV des témoignages d'estime et de satisfaction, et m. à Paris en 1665. Ses principaux ouv. sont : *Traité des fortifications*, Paris, 1645 et 1689, in-f. ; *Théorèmes géométr.*, ib., 1654, nouv. édit., 1654, in-8 ; *Relat. histor. et géogra-*

ue de la rivière des Amazones, 1655, in-8, ; *Théorie des planètes*, 1657, in-4 ; *Tables as-tomiques*, 1658, 1681, in-4 ; *Œuvres pos-mes*, 1669, in-12, précéd. de l'*Eloge* de l'aut.

AGANEL (Pierre), membre des assemblées lat. et conventionn., né à Villeneuve-d'Agen, 1 juillet 1745, embrassa de bonne heure, et avec ès, la carrière de l'enseignement. Dès le com-cem. de la révolut. il jouissait d'une pension lui avait été accordée après douze années de ice comme professeur, et il venait d'être nommé cure de Noailhac près d'Agen. Ayant prêté le ment civique, il fut élu en 1790 procureur-syn-du district de Villeneuve, et, l'année suivante, uté à l'assemblée législative. Au 10 août, quand ortuné Louis XVI venait chercher un asile la salle des représentans, Paganel fut le prem. ffrir pour faire partie d'une députat. qui devait au-devant du roi pour imposer à la fureur de ultitude. Membre de la convention, il publia crit dans lequel il demanda que le jugem. du ne l'assemblée s'arrogeait fût laissé aux tribu-. Sa demande n'ayant pas été accueillie, il vota la majorité, mais avec l'amendement du dé-Maillhe, et réclama le sursis. Nommé, sous rectoire, chef du contentieux et secrétaire-al du ministère des relations extérieures, il fut 03 appelé comme chef de division à la grande ellerie, par M. de Lacépède, son ami d'en-, et l'une des nombreuses victimes qu'il avait hées à la mort dans des jours de proscription. 816, Paganel, obligé de sortir de France comme nde, alla d'abord se réfugier à Liége, et de là endit à Bruxelles, où il termina sa carrière le ovembre 1826. Il a publ. *Essai histor. et cri-sur la révolut. franç.*, 3 vol. in-8 ; ouvr. mis lon par le gouvernem. impérial, et dont 3 édit. 10, 1815 et 1816, ont constaté le succès ; une et. en prose des *Animaux parlants* de Casti, ux mémoires, l'un sur l'*ancienneté du globe*, e sur les *causes de la durée de l'empire des is*. Paganel était membre de plusieurs sociétés tes franç. et étrangères : il a laissé un fils qui uté avec succès dans la carrière du barreau.

AGANELLI (Barthélemi), poète latin, né à pano, m. à Modène en 1493, a laissé, entre es ouvr. : *de Vitâ quietâ*, Regho, 1487, in-4 ; *ricum libri tres*, Mutinâ, 1489, in-4 ; *de Im-o Cupidinis libri tres*, Modène, 1494, in-4.

AGANI (Vincenzo), peintre, qu'on croit être e de Raphaël, naquit à Monte-Rubiano vers la n 15e S. Il a laissé plusieurs ouvrages très-et-s, parmi lesquels on cite une *Assomption*, ta-s conservé dans la collégiale de sa ville natale.

AGANI (Lattanzio), fils du précéd., surnommé *nzio dalla Marca*, ou *da Rimini*, fut élève de ère, et succéda à Giov. Bellini dans plusieurs prises importantes. Il devint *bargello* de Pé-e en 1553, et renonça dès ce moment à l'art de inture. — Pagani (Francesco), autre peintre en, élève de Maturino, né à Florence vers l'an , imita avec succès la manière du Caravage, et le palais de *Giuiano di Ricasoli* de plusieurs ues, dont la plus belle représentait *Jupiter et n*. Il m. en 1561. — Pagani (Gregorio), fils précédent, naquit à Florence en 1558, et m. en . Elève de Gigoli, il égala la réputation de son re par un grand tableau représentant l'*Inven-de la croix*, qui fut détruit dans un incendie. ite encore de lui une *Descente du St-Esprit*, *Sommeil de Diane*, et le *dieu Pan une grotte*. — Pagani (Paul), peintre, n 1661, m. en 1716, a laissé un grand avrage s voit dans les églises et t d s de Milan. On a aussi de epréſentant une des *Œu-* à Dresde une *Madeleine re et un crucifix*.

PAGE (Pierre-François), né en 1764 à la Gardelle, département de la Haute-Garonne, et m. au commencement de ce siècle, passa à St-Domingue où il acquit une grande fortune, et fut envoyé, en 1791, en qualité de commissaire près du gouvernement français. On a de lui un *Traité d'économie politique et du commerce des colonies*, en 2 vol. : un troisième, annoncé, n'a pas été publié.

PAGEAU (Margarit), poète, né à Vendôme dans le 16e S., a publié des *Œuvres poétiques*, Paris, 1600, 1 v. in-12. On y trouve deux tragédies en 5 actes, en vers, avec des chœurs. — Un autre Pageau (Guy), poète, né au Mans, a laissé des *Cantiques et Noels*, 1584, in-12.

PAGEAU (René), avocat au parlement de Paris, m. en 1683, jouissait d'une grande réputation, et passait pour le premier orateur du barreau, après Fourcroi (*v.* ce nom) son contemporain. On ne connaît de lui qu'un *Discours prononcé à la présentation des lettres de provision du chancelier Letellier*, Paris, 1687, in-12.

PAGELLO (Guillaume), gentilhomme de Vicence, fut secrétaire du pape Paul II, qui, en 1468, lui conféra la préfecture de Bologne, et plus tard le chargea d'une mission auprès de l'empereur Frédéric II. On sait qu'après la mort du souverain pontife (1471), Pagello songea à revenir dans sa patrie ; mais on ignore l'époque et le lieu de sa m. Entre autres opusc., il avait écrit : *Laudatio in funere illustris Bartholomæi Colei exercitûs Venetorum imperatoris*, Vicence, 1477 ; réimpr. à Bergame en 1732, avec la *Vie de Barth. Colleoni*, de P. Spino. La *Bibl. de' scritt., vicent.*, t. 2, p. 244, mentionne encore de Pagello divers *discours* et autres écrits.

PAGENSTECHER (Alexandre-Arnold), né à Brême, dans la Basse-Saxe, sur la fin du 17e S., m. vers 1730, abusa de ce qu'il savait de jurisprudence pour composer sur cette matière des traités aussi obscènes que burlesques. Celui qui est intit. *de Jure ventris*, et auquel sont jointes deux dissertations, *de Cornibus* et *de Cornutis*, est recherché pour sa singularité. Les trois petits ouvrages, ne formant ensemble qu'un vol. in-12, ont paru à Brême en 1714 ou 1737. — Pagenstecher (François-Guillaume), parent du précédent, a publié : *de Barbâ Liber singularis*, Lemgow, 1715, in-8, 5e édit.

PAGEOT. V. Pajot.

PAGERIE (Tascher de La). V. Joséphine.

PAGES (Pierre-Marie-François, vicomte de), né à Toulouse en 1748, entra à 19 ans dans la marine royale, conçut le projet de visiter les mers de l'Inde en s'y rendant par l'ouest, afin de découvrir le passage du nord ; et son service l'ayant conduit de Rochefort à St-Domingue, il fit les préparatifs de cette longue excursion, qu'il commença en 1767, par la visite de la Louisiane, et dont il était de retour en 1771. Nommé deux ans après pour faire partie de l'infructueuse expédition aux terres australes, sous le commandement de Kerguelen, il y recueillit du moins des observations qu'il fit concourir à l'exécution de nouveaux projets. Ses services lui avaient valu le grade de capitaine de vaisseau, le titre de corresp. de l'acad., etc., lorsque, retiré à St-Domingue à la paix d'Amérique où il avait servi (1783), il fut égorgé dans une révolte des nègres en 1793. Cet estimable voyageur a laissé un ouvrage intéressant qui a pour titre : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer*, 1767-76 ; Paris, 1782, 2 vol. in-8, avec cartes et fig.

PAGES (François-Xavier), né à Aurillac en 1745, d'une famille distinguée, s'était fixé à Paris avant la révolution, dont il embrassa les principes. Privé de sa fortune par la marche des événemens, il fit ressource de sa plume, et m. dans l'obscurité

en 1802. Entre autres compilat. ou romans, nous citerons de lui : les *Discours* de la collection des *Tableaux historiques de la révolution française*, Paris, 1791-1804, 3 vol. in-fol., avec 222 planch. ; *Histoire secrète de la révolution française*, ibid., 1796-1801, 6 vol. in-8; *Nouveau voyage autour du monde*, etc., ibid., 1797, 3 vol. in-8; *Cours d'études encyclopédiques*, etc., ibid., 1799, 6 vol. in-8 et atlas ; *Amour, haine et vengeance*, 1799, 2 vol. in-12 ; le *Délire des passions*, idem ; le *Triomphe de l'amour et de l'amitié*, idem ; *les Amans comme il y en a peu*, 1800, 2 vol. in-12 ; *Vies, Amours et Aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, etc., 1800, 4 vol. in-12 ; *Vie et Aventures de Jean-Louis de Fiesque*, ibid., 1802, 4 vol. in-12 : enfin on lui attribue le poème intit. : *la France républicaine*, et l'*Histoire du consulat*, ou *Annales de France*, in-8.

PAGET (lord WILLAM), né vers la fin du 15e S. à Londres, fils d'un simple huissier de cette ville, s'éleva par son mérite aux premières charges de l'état sous Henri VIII et sous Edouard VI, qui lui confièrent diverses ambassades. Lié d'une étroite amitié avec Cranmer, il l'aida dans les importantes réformes que celui-ci fut chargé d'opérer dans le gouvernement ; mais il fut enveloppé ensuite dans la disgrâce du duc de Sommerset. Renfermé dans la Tour de Londres, et condamné à 6,000 l. sterling d'amende, on lui retira tous ses emplois, qui cependant lui furent rendus à l'avènement de la reine Marie. Il prit de nouveau une grande part aux affaires publiques, et fut un des membres du conseil qui engagèrent cette princesse à se marier avec Philippe II. Paget m. en 1564 dans la 6e ann. du règne d'Elisabeth, qui lui fit faire de magnifiques funérailles aux dépens du trésor public.

PAGGI (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Gênes en 1554, mort dans la même ville en 1627, était élève du Cambiaso. Il fut appelé, sur sa réputation, en France et en Espagne, se fixa ensuite dans sa patrie, où il a orné un grand nombre d'églises et de galeries de ses tableaux, parmi lesquels on distingue une *Transfiguration* dans l'église de Saint-Marc, et le *Massacre des Innocens* dans le palais de Doria. Il avait composé, pour l'instruction des jeunes élèves, un écrit intit. : *Definizione ossia divisione della pittura*, Gênes, 1607. On a aussi de lui quelques gravures sur cuivre.

PAGI (ANTOINE), religieux cordelier, chron., né à Rognes en Provence en 1624, m. à Aix en 1690, joignait une grande érudition à beaucoup de modestie. Il entreprit l'examen des *Annales* de Baronius, ouvrage très-important, mais rempli d'erreurs chronologiques, et les rectifia année par année. Le premier tome de sa critique parut à Paris en 1689, in-fol. : *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos cardinalis Baronii*. Les trois autres volumes n'ont été publiés qu'après sa mort, à Genève, en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville en 1727, et inséré dans l'édition des *Annales* de Baronius, Lucques, 1738. Le P. Pagi a encore donné : *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*, Lyon, 1682, in-4 ; *Dissertation sur les consulats des empereurs romains*, dans le *Journal des savans* de nov., 1688. — PAGI (François), neveu du précédent, et cordelier comme lui, naquit à Lambese en 1654, et m. en 1721. Il a aidé son oncle dans la critiq. des *Annales* de Baronius, et a donné une histoire des papes sous ce titre : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustrium pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta, necnon complura tùm sacrorum rituum, tùm antiq. eccles. disciplinæ capita, complectens*, 4 vol. in-4, dont le premier parut en 1717, et le dernier en 1747. — PAGI (Antoine), cordelier, neveu du précédent, fut éditeur de l'*Histoire des papes* de son oncle, qu'il termina. — PAGI (N), autre neveu du P. François, né à Martigue en Provence vers 1690, entra d'abord dans l'ordre des jésuites, et en sortit ensuite pour être chanoine, puis prévôt de l'église de Cavaillon, et m. vers 1740. On a de lui : *Hist. des révolutions des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12 ; *Hist. de Cyrus-le-Jeune et de la retraite des dix mille*, ibid., 1736, in-12.

PAGLIA (FRANCESCO), peintre, né à Brescia en 1636, m. dans les prem. années du 18e S., fut élève du Guerchin, et suivit avec succès les traces de son maître. Son principal talent était le portrait. Il a fait aussi quelq. tableaux d'église, parmi lesquels on cite une *Charité*. — Antonio PAGLIA, son fils et son élève, né en 1680, acquit une grande réputat. en imitant la manière des anciens maîtres de l'école vénitienne, particulièrem. celle du Bassan ; il enrichit de ses tableaux la plupart des églises de Brescia, sa patrie, et m. en 1747, assassiné par un de ses domestiques. — Un autre PAGLIA (Balthazar), Sicilien, de l'ordre des mineurs conventuels de Saint-François, profess. de l'université de Padoue, m. en 1705, est aut. de *Paraphrasis epica in psalmos et cantica ad laudes, vesperas et completorium ; in XII Suetonii Cæsaribus epigrammata ; Triumphus amoris in divini verbi incarnatione*, etc.

PAGLIARINI (JEAN-BAPTISTE), né à Vicence, dans le 15e S., est auteur d'une *chronique* de cette ville, depuis son origine jusqu'en 1458. Cet ouvr. a été publ. en italien, Padoue, 1623, d'après le MS. latin qui était en la possession de l'abbé Lewis-Marie Canonici à Venise, et dont la bibliothèq. de Vicence conserve une copie.

PAGNINI (LUC-ANTOINE), littérat. italien, né à Pistoie en 1737, entra chez les carmes de Mantoue, professa la philosophie et la rhétorique dans plusieurs maisons de son ordre, fut agrégé ensuite à l'univ. de Pise comme professeur d'humanités, et m. en 1814, chanoine de l'église cathédrale de sa patrie. On a de lui de bonnes traduct. italiennes des *Bucoliques*, de *Théocrite*, *Bion et Moschus*, Paris, 1780, 1 vol. in-4 ; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Horace*, d'*Epictète*, et d'un gr. nombre d'autres ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et franç. En 1813 l'académ. della Crusca décerna le prix de poésie à sa belle traduction en vers italiens des *Œuvres d'Horace*. Il n'est presque aucun genre de littérat. sur lequel Pagnini ne se soit exercé ; et on connaît de lui, outre des poésies légères, des épigrammes grecques, latines et italiennes, des discours sur différens sujets, en latin et en italien, et des opuscules mathématiq. On trouvera dans le *Magasin encyclopéd.* de janvier 1815 un extrait de l'*éloge* de Pagnini, écrit en latin par Sébastien Ciampi, avec la liste bibliograph. de tous les ouvr. de ce savant abbé.

PAGNINO (SANTE), en latin *Sanctes Pagninus*, savant orientaliste, né à Lucques en 1470, entra dès l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique, et m. à Lyon en 1541. On a de lui *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont les plus belles édit. sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-4 ; et Genève, 1614, in-fol. de Jean Mercier ; *Veteris & Novi-Testam. nova translat.*, Lyon, 1542, in-fol., avec des notes de Servet ; *Catena argentea in Pentateuchum*, ibid., 1536, 6 vol. in-fol. ; *Isagoge, seu introductions ad sacras litteras liber unus*, ibid., 1536, in-fol. ; *Hebraicarum institutionum lib. IV*, etc., ibid., 1526, Paris, 1549, in-4 ; *Abrégé* du même ouvr., Paris, 1546 et 1556, in-4 ; *Isagoge græca*, Avignon, 1525, in-fol. On trouvera la liste complète des ouvr. tant imprimés qu'inédits du P. Pagnino dans Moreri, et dans l'*Histoire litter. de Lyon*, par Colonia, tom. 2.

PAIGE (THOMAS LE), dominicain, né en Lorraine en 1597, m. en 1658, avec la réputation d'un habile prédicateur, a laissé : *Manuel des confrères du St-Rosaire*, Nancy, 1625, in-12 ; *L'Homme con-*

ris, 1629-1633, 2 vol. in-8; et quelques *funèbres*. — Jean Le Paige, procur.-gén. nontrés, puis curé de Nantouillet, m. vers st aut. de la *Bibliotheca præmonstratensis*, Paris, 1633, in-fol.

E (André-René Le), chan. de l'église du né dans cette ville en 1699, y m. en 1781. lui un *Dictionn. topographiq., historique, giq. et bibliographiq. de la province et du du Maine*, le Mans, 1777, 2 vol. in-4.— drien Le Paige, avocat et bailli du Temple, 1708 à Paris, où il m. en 1802, a pub. sans ner plus. ouvr., dont la liste se trouve dans *nn. des Anonymes*. Nous citerons seulem.: *de lettres pacifiques*, 1752, in-12 et in-4; *historiq. sur les fonctions essentielles du , les droits des pairs*, etc., 1753, 2 vol. *Mémoire au sujet d'un écrit* (de l'abbé Cap- le Champy, *v.* ce nom au *Supplém.*) *contre ment*, 1754, in-12; *Histoire de la détent. n. de Retz*, 1755, in-12: ce dern. ouv. a été ociété avec le présid. Durey de Menières. E. V. Lepaige.

E (Thomas), né à Thetford, dans le comté de Norfolk en 1737, fut d'abord, comme , fabricant de corsets, puis employé dans et ensuite sous-maître dans des écoles des s de Londres. S'étant dégoûté de ces di- ofessions, il passa en Amérique, et s'y fit r par des articles de journaux, où il sou- indépendance des colonies. Ce fut pour la de cette cause qu'il pub., en 1776, son et du *Sens commun*, trad. en franç. par La- , 1793, in-8. Il obtint ensuite une place de re aux affaires étrangères, fut envoyé en pour y négocier un emprunt, puis retourna is-Unis. La faveur dont il y jouissait et les ont il s'était vu combler, ne parent domi- stabilité de son caractère; il revint à Lon- ne tarda pas à s'attirer, par ses libelles, illance des gouvernans. Ses fameux *Droits me*, qu'il pub. en 1791, l'ayant fait con- comme un séditieux, il fut traduit devant du banc du roi, et réduit à chercher un re- France, où le peuple égaré l'accueillit avec iasme. Elu député à la convention, par le em. du Pas-de-Calais, il fut un des juges de XVI, quoiqu'il entendit à peine la langue se, et vota pour le bannissem. et la détention à la paix. Il motiva ensuite son opinion en du sursis. Cette espèce de modération avant à Robespierre, Paine fut rayé de la liste des es de la convention, et envoyé peu après au des détenus du Luxembourg. C'est là qu'il lernière main à son trop fameux pamphlet, *âge de la raison*. Rendu à la liberté sur la t. du ministère américain, il reprit sa place ivention en 1794, et présenta en 1795 sa *Dis- n sur les prem. principes du gouvernement*. later de cette époque il vit décroître son in- , et quelques années après il retourna aux Unis, où il m. en 1809.

SIELLO (Jean), et non *Paëziello*, comme rit quelquefois, célèbre composit. italien, rente en 1741, fut élève de Durante (*v.* ce fit des progrès rapides sous ce maître ha- omposa d'abord des messes, des motets, des , et débuta dans la composit. dramatique en par deux opéras comiques, la *Pupilla* et *lo alla Rovescia*, qui lui firent tant de répu- que les principales villes d'Italie se dispu- le le posséder. *La Madama umo- Artaserce*, *le Virtuose ridicole*, *i Bagni di Abano*, *il Marchese Tulipano*, *le due Contesse* et *la Disfatta* donna successivement, rendirent m célèbre dans toute l'Europe. Les lres, de Vienne et de St-Pétersbourg, lui firent les offres les plus avantageuses; il se rendit de préférence à l'invitat. de Catherine II, et fut comblé des bienfaits de cette souveraine. Après avoir passé neuf ans en Russie, Paisiello composa à Varsovie, pour le roi de Pologne, l'oratorio de la *Passion* par Metastase, et à Vienne, pour l'emper. Joseph II, l'opéra *il re Teodoro*. C'est dans ce bel ouvr. qu'il offrit le modèle des grands morceaux d'ensemble dits *finals*, dont ses prédécess. n'avaient eu que l'idée. De retour en Italie, il donna à Rome, en 1785, *l'Amore ingegnoso*, et se fixa ensuite pendant dix ans à Naples, où il produisit un grand nombre de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite surtout la *Molinara* et la *Nina*. Sollicité depuis fort long-temps de venir en France, Paisiello céda enfin à la volonté de Napoléon; il vint à Paris en 1801, et fit représenter son opéra de *Proserpine*, qui n'eut qu'un médiocre succès, parce que déjà l'âge commençait à glacer l'imagination du célèbre compositeur. Après deux ans et demi de séjour en France, il obtint, non sans peine, de retourner à Naples, où il m. le 5 juin 1816, à l'âge de 75 ans. Paisiello était membre de plus. sociétés académiques et associé étranger de l'institut de France. Outre les opéras dont nous avons parlé, il en a encore donné une foule d'autres, parmi lesquels on peut citer: *il Barbiere di Siviglia*, *il Tamburro notturno*, *la Pazza per amore*, *il Matrimonio inaspettato*, *la Serva padrona*, l'*Antigono*, l'*Elfridæ*, l'*Andromacha*, *la Fedra*, *Catone in Utica*, etc. On a aussi de lui un grand nombre de morceaux de musique d'église.

PAITONI (Jacques-Marie), savant bibliogr., né à Venise vers 1710, embrassa l'institut des somasques, devint conservat. de la biblioth. de leur maison, et m. en 1774. On a de lui une dissertation intit.: *Venezia la prima città fuori della Germania dove si esercito l'arte della stampa*, Venise, 1756, in-8; *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati*, Venise, 1766-67, 5 tom. in-4; la traduct. des *Problèmes* de Diophante, insérée dans les *Elementi di fisica* de Crivelli, Venise, 1744; celle du *Traité de l'amitié* de Cicéron, ibid., 1763; et plus. *notices* insérées dans les *Memorie della storia letterar.* (Venise, 1758).—Jean-Marie Paitoni, médec., de la même famille que le précéd., s'appliqua successivem. aux mathématiq., à la botanique, à l'anat. et aux diverses parties de la médecine, mais cultiva de prédilect. celles qui se rattachent à l'hist. naturelle. Il se montra le partisan décidé du système des ovistes, et en défendit la doctrine dans les opuscules suiv.: *della Generazione dell' uomo*, en 4 disc., Venise, 1722-1726, 2 part. in-4; et *Vindiciæ contra epistolas Petri Bianchi*, 1724, in-4, en rép. à cet élève de Vallisnieri, qui l'avait attaqué. On a encore de J.-M. Paitoni: *de Vitâ et meritis Fabr. Bartholeti comment.*, Venise, 1740, in-8.

PAJON (Claude), ministre protestant, né à Romorantin en 1626, m. en 1685, a donné: *Examen des préjugés légitimes contre les calvinistes*, La Haye, 2 vol. in-12; *Remarques sur l'avertissem. pastoral*, etc.—Pajon, prêtre de la congrégat. de l'Oratoire et curé de N.-D. de La Rochelle, était fils du précéd. Il a pub. à Paris, en 3 vol. in-12, les *Œuvres* de son cousin Isaac Papin (*v.* ce nom). Suivant l'abbé Goujet, c'était un homme de beaucoup d'esprit, dont on a plus. pièces de poésies françaises très-spirituelles, imp. sans nom d'auteur. — Charles Pajon, de la même famille que les précédens, conseiller à la cour de cassation, né en 1747 à Blois, m. Paris en 1826, avait été l'élève et l'ami du célèbre Pothier, sous les yeux duquel il obtint ses prem. succès. Appelé en 1771 au conseil supér. résid. à Blois, il fut ensuite nommé successivement substitut du procur.-général, procureur-général de l'assemblée provinc. de la généralité de l'Orléanais et enfin présid. du tribunal de Blois.

L'intégrité et le zèle de ce magistrat ne le distinguèrent pas moins que son profond savoir.—PAJON (Henri), avocat, né à Paris, où il m. en 1776, a pub. l'*Histoire du prince Soly*, 1740, 2 vol. in-12; celle *des trois fils d'Haly-Bassa*, 1746, in-12; *Contes nouveaux*, et *Nouvelles Nouvelles*, en vers, 1753, in-8; *Essai d'un poème sur l'esprit*, 1757, in-8; *Observations sur les donations*, 1761, in-12; *Dissertation sur les articles* 15 *et* 16 *de l'ordonn. de* 1731, *concernant les donations*, 1765, in-12.

PAJON DE MONCETS (LOUIS-ISAIE), théol. protestant, né à Paris en 1725, m. en 1799, pasteur à Berlin, a trad. de l'allem. les deux ouvr. suiv. : *Leçons de morale* ou *Lectures académiques* de Gellert, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8; *Léonard et Gertrude*, de Pestalotz de Neuenhof, Lausanne et Paris, 1784, 2 vol. in-12.

PAJOT (MARIE-ANNE). V. CHARLES IV DE LORRAINE et LASSAY.

PAJOT. V. ONS-EN-BRAY.

PAJOU (AUGUSTIN), statuaire, professeur de l'académie de peinture et de sculpture, membre de l'institut et de la Légion-d'Honneur, né à Paris en 1730, était fils d'un compagnon sculpteur du faubourg St-Antoine. Il remporta à 18 ans le grand prix de l'académie, et fut ensuite envoyé à Rome, où il travailla avec ardeur pendant 12 années consécutives. De retour à Paris, il présenta, pour être reçu de l'académie, le groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné*. Cette production, d'une invention vigoureuse et d'une exécut. ferme et pure, fut le prem. pas vers le perfectionnem. de la sculpture; et les nombreux travaux que Pajou fournit depuis lui méritèrent le titre de restaurateur de l'art. Beaucoup de ses ouvr. ont été détruits pendant la révolution, mais on reconnaît le talent de ce grand maître dans les statues en marbre de *Descartes*, de *Bossuet*, de *Pascal*; dans celles de *Turenne* et de *Psyché*, *abandonnée de l'Amour*. Son dern. ouvr. fut un *Démosthène*, qu'il fit pour le palais du Luxembourg. Pajou m. à Paris en 1809. Il a laissé un fils qui cultive la peinture avec succès.

PALACIOS-RUBIOS (JUAN LOPEZ DE), jurisconsulte espagnol, né vers 1480 dans la province de Salamanque, fut d'abord juge près la cour souv. de Valladolid, puis choisi par Ferdinand-le-Catholique pour travailler à la réforme des lois dites *de toro*. On a de lui un *Traité de l'héroïsme militaire*, 1524, in-4. — PALACIOS DE SALAZAR (Michel de), son frère, a laissé des *commentaires* latins sur différens livres de l'Ecriture, et sur les livres *de Animâ* d'Aristote. Le plus connu de ces ouvr. est son *Comment. sur les quatre livres des Sentences*, Salamanque, 1574-79, 6 vol. in-fol.

PALADINI (FILIPPO), et non *Palladino*, peintre florentin, né vers 1544, m. à Mazzarino, en Sicile, en 1614, fut élève de Poccetti. On ne connaît de lui à Florence qu'un tableau représentant la *Décollation de St Jean-Baptiste*; mais cette product. suffit pour donner une idée très-avantageuse du talent de son auteur.—Arcangela PALADINI, fille du précéd., née à Pise en 1599, cultiva la peinture, la poésie et la musique avec tant de succès, qu'elle fut appelée à la cour de Madeleine d'Autriche, femme du grand-duc Côme, qui la combla de bontés, et lui procura un mariage avantageux. Mais Arcangela jouit peu du bonheur que ses grâces et ses talens lui avaient mérité; elle m. en 1622, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connue.

PALAFOX (JEAN de), prélat espagnol, né en 1600, dans le royaume d'Aragon, d'une famille illustre, fut nommé en 1639 à l'évêché d'Angélopolis en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Il mit tout ses soins à adoucir la servitude des Indiens, mais un démêlé fort vif qu'il eut avec les jésuites de son diocèse, le fit repasser en Espagne, où il fut fait évêque d'Osma en 1653. Après avoir fait éclater sa charité et son zèle sur ce nouveau siége, il m. en 1659, s'étant dressé lui-même cette épitaphe : *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Oxamiensis*. On lui doit : *le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol, et à Paris, 1676, en franç.; des *homélies*; une édit. des *Lettres de Ste Thérèse*, avec des remarques; l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, pub. en franç. par Colle, Paris, 1678, in-8; l'*Hist. du siége de Fontarabie* en 1628, Madrid, 1629, in-4. Ses *Œuvres* ont été réunies et pub. à Madrid, 1762, 13 vol. in-fol., qui se relient en 15.

PALAMAS (GRÉGOIRE), archev. de Tessalonique, soutint, dans le 14e S., contre le moine Barlaam, qu'il était possible que dès cette vie l'homme vît des yeux de la chair la lumière incréée qui environne Dieu; il citait pour exemple les apôtres qui contemplèrent sur le mont Thabor la lumière dont resplendissait le Christ transfiguré. Cette doctrine occupa plus. conciles.

PALAMÈDE (myt.), fils de Nauplius, roi d'Eubée, contraignit à se rendre au siége de Troie Ulysse qui, pour s'en dispenser, feignait d'être fou. Voulant se venger de Palamède, le roi d'Ithaque l'accusa injustement d'intelligences avec les Troyens, et le fit lapider. La fable attribue à Palamède, entre autres inventions, celle des poids et mesures, tout que l'art de ranger un bataillon et de régler l'année sur le cours du soleil.

PALAPRAT (JEAN DE BIGOT), poète dramat., né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure par son talent pour la poésie. Créé capitoul en 1675, et chef du consistoire en 1684, ces honneurs ne purent le retenir dans sa patrie. Après différens voyages, il se fixa à Paris, et s'attacha, en qualité de secrétaire, au duc de Vendôme, auprès duquel il vécut dans une grande familiarité. Dès les premiers temps de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta encore lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Brueys. Ces deux poètes travaillèrent presque toujours de concert, et leur amitié ne se démentit jamais. Ils étaient tous deux recherchés dans le monde pour leur extrême enjouement et leurs qualités aimables. Palaprat qui joignait, dit-on, à une imagination vive et plaisante, la candeur et la simplicité d'un enfant, m. à Paris en 1721. Les pièces auxquelles il a concouru avec Brueys sont : *le Secret révélé*, *le Sot toujours sot*, *le Grondeur*, *le Muet*, *le Concert ridicule*. Celles qu'il a faites seul sont : *Hercule et Omphale*, *les Sifflets*, *le Ballet Extravagant* et *la Fronde des temps*. Le recueil de Brueys et Palaprat a été publ. en 5 volumes in-12. Ces deux poètes ont fourni à M. Etienne le sujet d'une jolie comédie, intitulée *Brueys et Palaprat*, qui se joue au Théâtre-Franç.

PALATINAT. V. l'art. BAVIÈRE.

PALAZZI (JEAN) historien médiocre, conseiller aulique de l'empereur Léopold Ier, né à Venise 1640, m. vers 1703, a laissé *Monarchia occidentalis, scilicet Aquila inter lilia, Saxonica sive Bavarica, Franca, Sueva et vaga Austriaca, Romana*, etc., Venise, 1671-73, 9 vol. gr. in-fol. Cet ouvr., imprimé avec un luxe extraordinaire, est tout-à-fait tombé dans l'oubli. On doit encore à Palazzi : *Aristocratia ecclesiastica*, 1703, 5 vol. in-fol.; *Vita Justiniani Venetorum ducis*, ibid., 1688, in-fol.; *Fasti ducales Venetorum*, etc., Venise, 1696, in-4. — Phil. PALAZZI, en latin *Palatius*, méd. du 16e S., né à Trevi, dans le duché de Spolette, a publié un opuscule intit. : *de certâ Methodo quibuscumque vulneribus medendi cum eo medicamento, quod aquâ simplici et fronde de cannabe vel de lino constat*, Pérouse, 1570, in-8. — Pierre PALAZZI, mathém. de Brescia, a publ. à Rome, de 1664 à 1670, les *Ephémérides célestes*.

PALEARIUS (AONIUS), dont le vrai nom est

lla Paglia, écrivain du 16e S., né à ans la campagne de Rome, professa d'a- ec et le latin avec beaucoup de réputation mais quelq. paroles indiscrètes lui ayant s ennemis, il fut obligé de se retirer à où ses talens lui procurèrent des avanta- éables. De là il passa à Milan, où, accusé rté en faveur des luthériens et contre l'in- il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et à être pendu et brûlé. Il subit cet arrêt après avoir rétracté ses erreurs. On a de *me de Immortalitate animarum libri III*, 36, in-16, et d'autres ouvrages en vers . Les meilleures édit. sont celles d'Ams- ubl. par Witt, 1696, in-8; ou d'Iéna, 8. On a publ. en 1825, *Plaidoyer de Pa- ur Servius Sulpicius contre Murena*, *la prem. fois en franç. par A. Péricaud*, 8.

ION (Q. RHEMNIUS), grammairien de fils d'un esclave, enseigna à Rome avec e distinction sous Tibère et sous Claude, nité et ses déréglemens ternirent sa répu- a de lui un traité *de Ponderibus et Men- ide*, 1587, in-8, et quelques fragmens s les *Poetæ latini minores*.

LOGUE (JEAN VI), emper. d'Orient, antinople en 1332, était fils d'Andronic- auquel il succéda en 1341, sous la tutelle s et de Cantacuzène, grand-domestique ; mais cet officier ayant usurpé l'autorité e, Paléologue fut obligé de partager le c lui, et ils régnèrent ensemble jusqu'en 55, que Cantacuzène se retira pour entrer loître. Ce prince avait su contenir les en- l'état par sa prudence et ses rares talens ; que Paléologue fut seul sur le trône de les Turks le dépouillèrent de ses plus vinces. Trop faible pour les reconquérir, duit à aller mendier des secours en Italie, partout que de vaines promesses. Abreuvé ions, il revint à Constantinople, où la l'ambition d'un fils rebelle lui causèrent agrâces. Il m. vers 1391, bravé par ses et méprisé de ses sujets. Son fils Manuel da. — PALÉOLOGUE (Jean VII), petit-fils dent, né en 1390, fut associé à l'empire en r Manuel son père, lui succéda en 1425, pas plus heureux que lui. Craignant que e ne devînt la proie des Turks, qui ne ces- lui faire la guerre, et n'attendant de se- des latins, il voulut opérer l'union des ses grecque et latine ; le pape Eugène IV e projet ; un concile tut indiqué à cet rrare. Jean s'y rendit en 1438, suivi de prélats et princes grecs, et y fut reçu onneurs extraordinaires. La peste s'étant Ferrare, on fut obligé de transférer le Florence, et l'union des grecs et des conclut en 1439 ; mais cette union ayant soulèvement général parmi les grecs, r essaya vainement de la soutenir ; la di- glissa jusque dans sa famille, et après un 29 ans, rempli par les agitations de toute m. de chagrin en 1448. Constantin-Dra- succéda, et fut le dernier des empereurs Orient. — V. ANDRONIC II et III, et MI- I.

OLOGUE (JACQUES), hérésiarque, né dans l'île de Scio, descendait des Pa- upèrent le trône de Constantinople. Transylvanie, il devint recteur du ausenbourg, et adopta les principes ne Fauste Socin réfuta. Paléologue, andale par sa dangereuse doctrine, demande du pape Grégoire XIII, re brûlé vif. Il subit cet arrêt en ait de lui que quelques opuscules, dont on trouve la liste dans la *Bibl. anti-trinitariorum* de Sandius, pag. 58-59. Le plus remarquable est intitulé *de Magistratu politico*.

PALÉOLOGUE-MISHA. V. MESIR-PACHA.

PALÉOTTI (GABRIEL), cardinal, né en 1522 à Bologne, m. à Rome en 1597, fut lié d'une étroite amitié avec St Charles Borromée, et se fit une telle réputat. de savoir et d'intégrité que le pape Pie IV, avant de l'avoir décoré de la pourpre rom., l'envoya au concile de Trente pour y diriger les délibérat. des cardinaux. Le succès de ce pontife créa Paléotti évêque de Bologne ; et celui-ci, par ses vertus et sa sage administrat., mérita qu'on songeât à l'élever sur le siége de St-Pierre. Les trav. apostol. ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des sciences ; il a laissé divers ouvrages, parmi lesquels on cite : *de Bono senectutis*, Rome, 1595; Anvers, 1598, in-8 ; *Archiepiscopale bononiense*, Rome, 1594, in-fol. ; *de Nothis spuriisque Filiis*, Francfort, 1573, in-8 ; *de sacri concistorii Consultationibus*, ibid., 1596, in-fol. ; *Discorso intorno alle immagini sacre e profane*, 1582, in-4, traduit en latin et publié à Ingolstadt, 1594, in-4. — Un autre PALEOTTI (Alphonse), parent du précédent, dont il fut d'abord le coadjuteur, et auquel il succéda sur le siége archiépisc. de Bologne, né dans cette ville en 1531, m. en 1610, a laissé : *Esposizione del sagro lenzuolo, ove fu involto il Signore*, etc., Bologne, 1599 ; *Instruzioni per li predicatori*, Bologna, 1598, etc. *Voyez* le t. 6, p. 229 et suiv. des *Notizie degli scritt. bologn.* de Ch. Fantuzzi, qui mentionne encore un autre personn. du même nom : — Camille PALÉOTTI, dit *le Vieux*, d'abord profess. de rhét. et de poésie à Bologne, sa patrie, puis sénateur et chancelier de cette ville, où il m. de la peste en 1530. Ses *lettere*, *poesie*, etc., sont éparses dans div. rec., et notamm. dans les *Anecdota litt.* d'Amadozzi, les *Select. claror. viror.*, et dans la collection de Ranusio Ghero : *Delicæ italor. poetarum*, etc.

PALÉPHATE, poète athénien, vivait avant Homère, selon Suidas, qui lui attribue une *Cosmopée*, ou *Création du monde* en 5000 vers. — Un autre PALÉPHATE, qui vivait sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, vers la 77e olympiade, est regardé par Suidas comme l'auteur du traité *des Choses incroyables*, en 5 livres, dont le premier est parvenu jusqu'à nous. Polier de Bottens en a donné une traduct. française, Lausanne 1771, in-12. — PALÉPHATE, historien grec de la ville d'Alydos, qui vivait sous Alexandre-le-Grand, avait écrit des *mém.* sur l'île de Cypre, sur celle de Délos, sur l'Attique et sur l'Arabie. — Enfin Strabon cite un quatrième PALÉPHATE, sur la naissance et la patrie duquel on ne possède aucun renseignement ; il avait traité de la philosophie des Egyptiens, et donné une *Interprétation des fables*, ainsi qu'une *Hist. de Troie*.

PALESTRINA (JEAN-BAPTISTE-PIERRE ALOISDA), proclamé par ses contemporains le *Prince de la musique*, né à Palestrina en 1529, prit, selon l'usage du temps, le nom du lieu de sa naissance. Son mérite est d'avoir le premier mis en pratique toute la théorie de l'art, en se proposant la plus rigoureuse exécution des règles. La plupart de ses compositions sont considérées comme des chefs-d'œuvre, et produisent encore une admiration qui ne se dément pas. Il m. en 1594. On a de lui plus. livres de messes souv. réimp. à Venise et à Rome ; id. d'*offertoires*, Venise, 1594; id. de *motets*; *Hymnes pour toute l'année*, Rome, 1589; plus. livres de *madrigaux* à quatre et cinq voix, Venise, 1581 et 1586 ; *litanies* à quatre voix, Venise, 1600; enfin un *miserere* et des *psaumes*, etc. Les plus remarquables de ses compositions sont : la fameuse *Messe du pape Marcel*, son *Stabat* et son célèbre motet *Populo meus*.

PALEY (WILLIAM), théolog. anglican, né en

1743 à Peterborough, au comté de Northampton, m. à Sunderland en 1805, est aut. de plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *the Principles of moral and political philosophy*, Londres, 1800 : cet ouv., très-estimé en Angleterre, eut seize édit., et fut, dit-on, payé à l'aut. 2,000 liv. sterl. par un libraire anglais : il a été trad. en allem. par Garve, et en franç. par J.-L.-S. Vincent ; *natural Theology or Evidence of the existence and attributes of the Deity, collected from the appearences of nature*, 1802, trad. en franç. par C. Pictet de Genève ; *Horæ Paulinæ*, etc., Londres, 1787, in-8.

PALFIN (Jean), chir., né à Courtray en 1649, m. en 1730 à Gand, où il avait enseigné publiquement son art, s'acquit dans le temps, par de prétendues découvertes, une gr. réputation de savoir qui aujourd'hui lui est fortem. contestée. Toutefois, en le destituant du rang où ses contemporains l'avaient placé comme anatomiste, les critiq. conviennent qu'il a rendu à la chirurgie des services plus réels, notamment par ses réformes dans div. procédés d'accouchem., et par l'invent. du forceps, encore usité aujourd'hui sous le nom de *tire-tête de Palfin*. Ses principaux ouv. sont : une *Ostéologie* en flamand, in-8, Gand, 1702 ; Leyde, 1727 ; trad. en allem., Breslau, 1730, in-8 ; et en franç. par l'aut. lui-même, Paris, 1731, in-12 ; une *Anatomie du corps humain* (*Heelkonstige ontleeding vans menschen lichnam*), Leyde, 1718, in-8 ; trad. en allem., Leipsig, 1717, in-8, en franç. par l'aut., Paris, 1726, 1734 et 1753, 2 vol. in-8 ; en ital., Venise, 1759, 3 vol. in-4 : la 2e édit. de la trad. franç. est due aux soins de Bourdon, et la 3e à ceux d'A. Petit, qui a refondu l'ouvr. et y a fait, entre autres addit., celle d'un *traité d'ostéologie* de sa composition.

PALICE (Jacques II de CHABANNES, seigneur de La), maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, fut un des plus grands capit. de son temps. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples, et Louis XII au recouvrem. du duché de Milan, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenne en 1512. Fait prisonnier l'année suiv. à la journée des Eperons, il échappa à ceux qui l'avaient arrêté, et l'Italie fut encore témoin de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan et au combat de la Bicoque en 1522. Etant passé de l'Italie en Espagne, il secourut Fontarabie, puis fit lever le siége de Marseille, et m. en 1525, les armes à la main, à la bataille de Pavie. On trouve la vie du maréchal de La Palice dans les *Hommes illustres* de Thevet, dans les *Capitaines françois* de Brantôme, et dans les *Vies de plus. grands capit. de France* du baron de Fourquevaux, Paris, 1643, in-4.

PALINGENIO. V. Manzoli.

PALISOT DE BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph, baron de), célèb. naturaliste, membre de l'institut et conseiller titulaire de l'université, né à Arras en 1752, se fit d'abord recevoir avocat au parlem. de Paris en 1772. Ses sav. observat. le firent nommer, dès 1781, memb. correspondant de l'acad. des sciences. En 1786 il entreprit un voy. en Afrique pour y étudier la Flore du Benin, qui n'avait encore été visitée par aucun naturaliste, et, en l'espace de 18 mois, il rassembla une quantité considérable de fleurs et d'insectes, dont il fit parvenir une grande partie en Europe. Doué d'une constitution robuste, il résista longtemps à l'influence d'un climat brûlant et meurtrier, et se fraya un chemin à travers les déserts, sans que les périls de toute espèce, qui se multipliaient sous ses pas, pussent ralentir son ardeur ; mais, attaqué pour la seconde fois de la fièvre jaune, il fut enfin obligé d'abandonner ces contrées dangereuses, et s'embarqua presque mourant sur un vaisseau français, qui le transporta à Saint-Domingue. Etant rétabli, il reprit ses savantes recherches, et devint membre du conseil supérieur du Cap-Français. La révolution qui éclata ensuite à St-Domingue l'ayant forcé de fuir sans pouvoir même emporter ses riches collections, il se retira à Philadelphie, où il fit de nouv. récoltes de plantes et d'animaux, qu'il rapporta en France quand il y put rentrer sans danger. Ce savant naturaliste m. à Paris le 21 janvier 1820. Ses principaux ouv. sont : *Flore d'Oware et de Benin, en Afrique*, 1804-21, 2 vol. in-fol., avec 120 pl. ; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, etc., Paris, 1805-1821, 1 vol. in-fol., avec 90 pl. ; *Mémoire sur une nouvelle plante recueillie en Oware*, Paris, 1804, in-8 ; *Prodrome des cinquième et sixième familles de cryptogamie, les mousses, les lycopodes*, 1804, in-8 ; *Essai d'une nouvelle agrostographie*, Paris, 1812, in-4 et in-8. Il a aussi fourni des articles au *Dictionn. des Sciences naturelles*, aux *Ephémérides des Sciences naturelles*, et à plus. autres recueils scientifiques. M. Thiébaut de Berneaud a publié l'*Eloge histor. de Palisot*, Paris, 1821, in-8, et M. Mirbel lui a consacré, sous le nom de *Palisota*, un genre de plantes de la famille des Fougères.

PALISSOT DE MONTENOY (Charles), littér., né en 1730 à Nanci, fit de tels progrès dans ses études qu'à l'âge de 13 ans il soutint une thèse de théologie, et se fit recevoir à 16 bachelier dans cette faculté. Il entra alors dans la sav. congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit peu de temps après pour se livrer avec plus de liberté à la littérature et à la poésie. A 19 ans il était aut. de 2 tragédies ; la première ne fut point représentée ; la seconde, sous le titre de *Zarès*, et ensuite sous celui de *Nouv. Il*, n'eut qu'un médiocre succès, malgré l'élégance et la pureté du style. Les discussions polémiq., dans lesquelles Palissot se jeta ensuite, lui firent un gr. nombre d'ennemis, surtout parmi les philosophes, dont il excita d'abord la haine par sa comédie du *Cercle*, ensuite par ses *petites Lettres contre des grands philosophes*, et enfin par sa comédie des *Philosophes*, qui parut en 1760, et qui porta l'exaspération des esprits au plus haut degré. Il se vit attaqué avec violence dans tous les mémoires, toutes les correspondances, les satires et les libelles du temps ; mais, loin de céder à la fureur de ses adversaires, il continua la guerre avec une nouvelle ardeur, et fit paraître en 1764 le poème de la *Dunciade*, où il attaque également avec l'arme du ridicule des écriv. sans noms et sans talens et des littérateurs justement estimés. Ce poème, d'abord fort court, fut dans la suite allongé de 7 chants et de nouvelles *satires* contre ses nouveaux ennemis. Après la révolution, il y ajouta de longues tirades contre Robespierre, Marat, Couthon, etc. Pendant ce temps de troubles, Palissot se fit peu remarquer. Il fut nommé ensuite administr. de la bibliothèque Mazarine, puis correspondant de l'institut, et m. à Paris en 1814. Outre les ouv. que nous avons cités, on a encore de lui : *Mém. pour servir à l'hist. de la littér. française depuis François Ier jusqu'à nos jours* : cet ouv. eut du succès, et en mériterait à plusieurs égards : il contient d'excellens morceaux, et en général la critique y est judicieuse ; mais il faut se défier de la partie qui regarde les contemporains, parce que dans les div. édit. que l'aut. a publiées, il encense et déchire tour à tour les mêmes écrivains, selon qu'il a eu à s'en louer ou à s'en plaindre d'une édition à l'autre ; *Hist. des prem. siècles de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la république*, 1756, in-12 ; *le Génie de Voltaire*, 1806, in-8 ; et quelques comédies auxquelles on reproche le manque d'intérêt et de chaleur, mais écrites avec pureté. Palissot a donné en 1801 une édition des *œuvres de Corneille* enrichie de *notes* judicieuses qui modifient les décisions ou les expressions sévères du *comment.* de Voltaire. Il a aussi publié une édition de Voltaire avec des *notes*, 1792 et années suiv.,

55 vol. in-8. On a imprimé les *Œuvres de Palissot*, Paris, Didot, 1788, 4 vol. in-8, dont on a donné une dernière édition en 1809, 6 vol. in-8.

PALISSY (Bernard), l'un des hommes de génie dont la France s'honore, né à Agen au commencement du 16e S., m. vers 1589, était simple potier de terre, et se fit bientôt remarquer par son esprit et les connaissances qu'il chercha à acquérir. Il porta fort loin l'observation, étudia les monum. de l'antiquité, et fit sur les terres et sur les pierres des remarques d'une grande sagacité. Nous avons de lui deux liv. singuliers, et difficiles à trouver; le prem. est int. : *de la Nature des eaux et fontaines..., des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux*, Paris, 1580, in-8; le second a pour titre : *le Moyen de devenir riche par l'agriculture*. On a réimp. les ouvr. de Palissy à Paris, 1777, in 4, avec les *notes* de M. Faujas de Saint-Fonds et des *recherches* sur la vie de l'auteur par M. Gobet.

PALITSINE (Abraham), moine russe, m. vers 1625, cellerier du couvent de St-Serge-de-la-Trinité à Moscou, s'est fait connaître en coopérant, avec Minine et Pojarskoï, au salut de son pays dans des circonstances difficiles, dont il a écrit la relation sous ce titre : *Récit du siége du couvent de St-Serge-de-la-Trinité par les Polonais et les Lithuaniens, et des troubles qui éclatèrent ensuite en Russie*, Moscou, 1784.

PALITZSCH (Jean-George), simple paysan saxon, né en 1723 au village de Prohlis, près de Dresde, m. en 1788, s'occupait obscurément d'astronomie et de botanique, lorsqu'il aperçut le premier, c.-à-d. le 25 et le 26 décemb. 1758, la comète dont le retour avait été prédit par Halley, que tous les astronomes attendaient, et cherchaient inutilement depuis long-temps. Signalé au monde savant par cette découverte, Palitzsch fut nommé correspondant de la société royale et de l'académie de St-Pétersbourg.

PALKIRA (Sem Tob, ben Joseph ben), rabbin espagnol qui vivait, à ce qu'on croit, au 13e S., a laissé plus. ouv. relatifs à la poésie, à la philosophie et à la jurisprudence hébraïque. Les principaux sont : *Sepher Mahaloth* (liv. des degrés) : on ignore si ce liv. a été imp.; Pic de La Mirandole en possédait une traduction latine; *Rassith Chomah* (principes de la sagesse), MS.; *Higgereth Havicoah* (lettre polémique), Prague, 1525 et 1610, in-8, et plus. autres MSs. dont les titres se trouvent dans le *Dizionario storico degli autori ebrei* de l'abbé de Rossi.

PALLADE, en latin *Palladius*, né en Galatie l'an 368, se fit solitaire de Nitrie en 388, et devint en 401 évêque d'Hélénopolis, en Bithynie. Il était l'ami de St Jean-Chrysostôme, pour lequel il essuya de grandes persécutions. On a de lui : *Hist. des Solitaires*, appelée *Hist. Lausiaque*. Hervet en a fait une trad. franç., Paris, 1570, in-4.— St Pallade, diacre de l'église de Rome, fut ordonné év. et envoyé en Hibernie en 431. Il fut le premier év. et le prem. apôtre des Scots, et m. à Fordun, près d'Aberdeen, vers 450. L'ancienne liturgie écossaise célèbre sa mémoire le 6 juillet.

PALLADE ou PALLADIUS, surn. l'*Iatrosophe* ou *le Sophiste*, méd. grec de l'école d'Alexandrie, enseigna son art à Antioche dans le 16e S. C'est à lui qu'est dû l'original de l'ouvr. traduit par Janus Plautus Crassus sous le titre de *breves Interpretationes sexti lib. de morbis popularibus Hippocratis*, et inc. dans ses *Medici antiqui græci*, Bâle, 1581, in-4. Il a laissé en outre *Scolia in lib. Hippocratis de fracturis, gr. et lat., ex interpret. J. Santalini, Melanchthonis medici, operum Hippocratis sectione sexta*, Francfort, 1595, in-fol., avec les *œuvres d'Hippocrate* de l'édition d'Anuce Foes; *de Febribus concisa Synopsis*, Paris, 1646, in-4; Leyde, 1743, grec et latin. Un autre Pallade ou Pallas (Palladius), surn. *Niger* ou *Fuscus*, de Padoue, prof. d'éloquence à Capo d'Istria dans le 15e S., est cité par Sabellico, dans son *de clar. Patav.*, liv. 3, comme aut. d'un *Comment. sur Catulle*, et d'un *Traité des Iles*.

PALLADINO (Giacomo), ecclésiastiq. et écrivain italien du 14e S., plus connu sous le nom de *Jacobus de Teramo*, ou aussi de *Giacomo d'Ancarano*, né en 1349 à Teramo, dans l'Abbruze ultérieure, se livra d'abord à l'étude du droit à l'univ. de Padoue, puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de sa ville natale, et ensuite d'un archidiaconat de l'église d'Aversa. Appelé à l'emploi de secrétaire des brefs et de la pénitencerie, puis, en 1391, à l'évêché de Monopolis, il fut, neuf ans après, promu au siége archiépiscopal de Tarente, passa en 1401 à celui de Florence, et devint en 1410 évêque et administrateur du duché de Spolette, où sa nomination, attaquée par Vivario, créature du pape Jean XXIII, fut confirmée par le concile de Constance. Le pape Martin V, qui honorait Palladino de son estime, le fit son légat en Pologne; et c'est dans cette province que le prélat mourut en 1417. Outre divers ouvrages restés en MSs., et dont on peut voir les titres dans le t. 3 des *Scriptor. eccl.*, de Casimir Oudin, Palladino a écrit une espèce de roman ascétique, que les curieux recherchent encore. Il a été réimprimé plusieurs fois et sous divers titres dans le 15e S., et il en a été fait à la même époque des traductions dans la plupart des langues d'Europe. La plus anc. édition avec date a pour titre : *Jac. de Teramo compend. perbreve, Consolatio peccatorum nuncupatum et apud nonullos Belial vocatum*, Augsbourg, 1472, in-fol.

PALLADIO (André), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, eut pour mécène son compatriote J.-G. Trissino, et pour maître J. Fontana, sous lequel il se livra d'abord à la sculpture. Le premier travail important qu'il exécuta comme architecte dans sa patrie fut le vaste portique à trois faces qu'il éleva autour de l'ancienne basilique, monument également connu sous le nom de *Palais de la Raison*. La réputation que lui valut ce bel ouvrage le fit charger d'autres grandes constructions dans les principales villes, telles que le palais ducal à Venise, celui des comtes Valmarana à Vicence, et le théât. olymp. de la même ville. On lui a aussi attribué le fameux théâtre de Parme, qu'on sait avoir été achevé par Le Bernin. Palladio m. en 1580. Il avait joint la culture des lettres à celle des arts, et entre autres ouvrages, il a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en 4 livres, Venise, 1570, in-fol., avec figures, ouvrage très-recherché des connaisseurs, et qui a été traduit dans presque toutes les langues. Dubois l'a traduit en français, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol. On a réimprimé l'Architecture de Palladio en italien et en français, Venise, 1740, 5 tom. en 3 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de Vicence, 1776-83, 4 vol. in-fol. MM. Chapuy et Amédée Beugnot publient en ce moment une nouv. édit. des *Œuvres de Palladio*, Paris, 1827, in-fol. La *vie* de Palladio, en ital., a été pub. à Venise en 1762, par Thom. Temenza.

PALLADIO DEGLI OLIVI (Henri), histor. du 17e S., né dans le Frioul, a écrit en latin l'histoire ancienne de sa patrie sous ce titre : *Rerum Foro-Juliensium libri XI, et de Oppugnatione gradiscanæ libri V*, Udine, 1659, in-fol. Cette hist. fut continuée en italien par Jean-François Palladio, son neveu, qui l'intitula : *Istorie della provincia del Friuli*, Udine, 1660, deux tom. in-fol.

PALLADIUS (Rutilius Taurus Æmilianus), l'un des plus anciens agronomes dont les ouvrages nous soient parvenus, était, suiv. Barth et D. Rivet, fils d'Exsuperantius, préfet dans les Gaules. Né au commencement du 5e S., il suivit d'abord les écoles des Gaules, alla étudier la jurisp. à Rome,

et s'établit ensuite, à ce que l'on croit, dans la campagne de Naples. On a de lui un traité *de Re rusticâ* dans les *Rei rusticæ Scriptores*, Leipsig, 1755. M. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in-8, qui fait le t. 5 de l'*Economie rurale*, en 6 vol. in-8. Cet ouvrage de Palladius a été aussi traduit plus. fois en allem. et en ital.

PALLANTIERI (Girolamo), recteur de l'église San-Petronio de Bologne, sa patrie, m. vers la fin du 16e siècle, a traduit les *Bucoliques* de Virgile, en vers libres, Bologne, 1603, et Parme, 1760. Il a mis aussi en vers italiens les *Amours malheureux de Héro et Léandre*. Ce poème fut inséré dans le *Recueil* des Muses Toscanes, impr. à Bergame en 1594. — Un autre Jérôme Pallantieri, parent du précédent, évêque de Pitano, m. en 1619, a laissé quelques *discours* et d'autres *œuvres*, dont le catalogue se trouve dans les *Notices des auteurs bolonais*, par Fantuzzi, qui cite plusieurs autres personnages du même nom, entre autr. Jean-Paul Pallantieri, évêq. de Laquedonia, m. à Naples en 1606, auteur des deux ouvrages suivans : *in totum Psalterium davidicum*, Brescia, 1600, 2 vol. in-4; *Explanatio in hymnos ecclesiasticos*, Bologne, 1606, in-4.

PALLAS. V. Minerve.

PALLAS, affranchi de l'emper. Claude, jouit du plus grand crédit sous le règne de ce prince. Il l'engagea à épouser Agrippine, sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. Son crédit l'éleva si haut, que les courtisans placèrent sa statue en or parmi celles des dieux domestiques. Agrippine acheta ses services, et, de concert avec elle, la mort de Claude fut accélérée; mais Pallas ne jouit pas long-temps de son crime. Quoique Néron lui dût sa couronne, il se dégoûta bientôt de son extrême arrogance. Non content de le disgracier, il le fit empoisonner en l'an 843, et s'empara de ses biens, qui montaient à plus de 60 millions de notre monnaie. Pallas était frère de Félix, gouv. de la Judée, connu par ses exactions, et par la conduite qu'il tint à l'égard de l'apôtre St Paul. — Un autre Pallas, philos. du temps de Valens, excita de grands troubles dans l'empire. Ayant été arrêté, les tourments de la torture lui firent déclarer les noms de ses complices, philosophes qui cherchaient à perdre l'état par de fausses apparences de doctr. et de vertu. Sa secte fut proscrite.

PALLAS (Pierre-Simon), célèbre voyageur et grand naturaliste, né à Berlin en 1741, s'était établi à Leyde, et avait acquis déjà une réputation méritée par quelques ouvrages sur les sciences naturelles, lorsqu'il se décida à accepter la place que Catherine II lui offrait à l'académie de Pétersbourg. Il fut adjoint aux astronomes envoyés dans la Sibérie pour y observer le passage de Vénus sur le soleil (1768), et employa plusieurs années à parcourir, dans l'intérêt de la science, les différentes parties de la Russie, de la Sibérie et de la Tauride; il pénétra même jusqu'aux frontières de la Chine, et ne revint à Pétersb. qu'en 1774, avec une santé ruinée par les fatigues. Il n'en fut pas moins obligé de redoubler d'activité pour publier les observations de ses compagnons, dont la plupart avaient succombé avant d'avoir mis leurs notes en ordre. Voici quelques mots de M. Cuvier qui peuvent faire apprécier le travail de Pallas : « Une considération attentive des deux grandes chaînes de montagnes de la Sibérie lui fit apercevoir cette règle générale, qui s'est ensuite vérifiée partout, de la succession des trois ordres primitifs de montagnes, les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. On peut même dire que ce grand fait a donné naissance à toute la nouvelle géologie. » Pallas, comblé d'honneurs par l'impératrice, parut préférer au séjour de Pétersbourg celui de la Tauride, et reçut de la généreuse souveraine deux villages dans le plus riche canton de la presqu'île, une grande maison à Sympheropol, et une somme considérable pour son établissement. Il retourna donc dans cette contrée en 1795, et y passa quinze années presque entières, qui furent employées à continuer ses grands ouvr. Mais las enfin de ce pays, et même de la Russie, il alla reposer sa vieillesse dans sa ville natale, et y termina ses jours en 1811. Willdenow lui a consacré un genre de plantes (*pallasia*), de la famille des corymbères. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Elenchus zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, La Haye, 1766, in-8, trad. en allem., Nuremberg, 1787, in-4; *Spicilegia zoologica*, Berlin, *fasc.* I-X, 1767-73; XI, 1776; XII, 1777; XIII, 1779; XIV, 1780, in-4; *Reise durch verschiedene provinzen des russichen reichs*, Saint-Pétersbourg, 1771-76, 3 vol. in-4; trad. en français par Gautier de la Peyronie, Paris, 1788-93, 5 vol. in-8; ibid., 1794, 8 vol. in-8, avec des *notes* de Langlès et de M. Lamark; *Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés à notre globe*, Saint-Pétersbourg, 1777, in-8; Paris, 1782, in-12; trad. en allem., Saint-Pétersbourg, 1777, in-8; *Tableau physique et topographique de la Tauride*, Saint-Pétersbourg, 1795, in-4; Paris, 1799, in-8 et in 4. — Pallas Auguste-Frédéric, frère du précéd., né à Berlin en 1731, y enseigna la médecine, et publia *Dissertatio de variis calculos secandi methodis*, Leyde, 1754, in-4. — Pallas (Simon), père des deux précédens, et chirurgien estimé, né en 1694 à Berlin, où il m. en 1770, a laissé quelques écrits, parmi lesquels nous citerons *Anleitung zur praktischen chirurgie*, Berlin, 1763, 1770, in-8.

PALLAVICINI ou PELAVICINO (Oberto), capitaine italien du 13e S., suivit le parti de l'empereur Frédéric II contre Grégoire IX, et fut chargé de la guerre que faisait l'empereur aux Génois. Il y déploya de grands talens militaires, forma un corps redoutable de cavalerie, acquit une grande influence en Italie, y battit le féroce Ezzelin (*v.* Romano), se créa une souveraineté indépendante, devint chef du parti gibelin en Lombardie, et eut des succès presque continuels jusqu'au passage de l'armée de Charles d'Anjou pour aller à Naples. Alors il éprouva de grands revers, fut dépouillé d'une grande partie de ses conquêtes, et m. de chagrin en 1269.

PALLAVICINI (Baptiste), illustre prélat et poète italien, m. à Rome en 1466, a laissé un poème latin, suivi de quelques autres poésies, sous ce titre : *Historia flendæ crucis et funeris Domini nostri Jesu-Christi*, etc., Parme, 1477, in-4; *Epist. ad Alb. Harisium, resp. bonon. concil.*, 1465; *Baptistæ Pallavicini Epist. ad patrem suum*, Sienne, 1443. — Pallavicini (Antoine), card., né à Gênes en 1441, m. à Rome en 1507, fut honoré de la confiance de plus. souver. pontifes, fut chargé par eux de diverses négociations, et fut pourvu successiv. des évêchés de Vintimille et de Pampelune.

PALLAVICINO (Sforza), cardinal, né à Rome en 1607, était membre des congrégations romaines, de l'académie des humoristes, gouverneur de Jesi, d'Orviette et de Camerino, lorsqu'il renonça à tous ces avantages pour se faire jésuite en 1638. Il fut chargé par Innocent X de plusieurs affaires importantes, et décoré de la pourpre par Alexandre VII en 1657. Pallavicino m. à Rome le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du concile de Trente*. La première édition, Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol., est encore la plus recherchée. On l'a réimprimée depuis, 1664, 3 vol. in-4. Cette histoire a été traduite en latin par Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4. Le P. Puccinelli en a donné un bon *abrégé*, et Dumarsais en a extrait son petit ouvrage de la *Politique charnelle de la cour*

de Rome, etc., 1719, in-12. On a encore de Pallavicino : *Trattato dello style et del dialogo*, Rome, 1662, in-12, et des *lettres*, 1669, in-12. — PALLAVICINO (Etienne-Benoît), poète, né à Padoue en 1672, m. à Dresde en 1742, fut secrétaire et conseiller d'Auguste II, roi de Pologne. On cite de lui, parmi quelq. ouv. peu remarquables, une trad. en ital. de *Odes* d'Horace, Leipsig, 1736.

PALLAVICINO (FERRANTE), littérateur italien, chanoine de St-Augustin et de la congrégation de Latran, né à Plaisance vers 1618, développa pour la poésie satirique des talens qui furent cause de tous ses malheurs et de sa fin tragique. Ayant osé les diriger contre le pape Urbain VIII et la maison des Barberins, il s'attira la haine de la cour de Rome, qui mit sa tête à prix. Malgré cette condamnation, Pallavicino vivait tranquille à Venise, sous la protection du sénat, lorsqu'il se laissa persuader par un perfide ami de passer en France près du cardinal de Richelieu. Il fut arrêté dans le comtat Venaissin, et conduit à Avignon, où il eut la tête tranchée en 1644. On a donné à Venise, 1655, 4 vol. in-12, ses *Œuvres permises* ; mais ce que l'on recherche le plus, ce sont ses *Œuvres choisies*, imprimées à Villefranche (Genève), 1660, en 1 vol., qui se relie en 2 in-12. On y trouve le *Divorce celeste*, qui a été traduit en français par Brodeau d'Oiseville, Cologne (Amsterdam), 1696, in-12, avec une *vie* de l'auteur. — PALLAVICINO (Nicolas-Marie), jés. génois, né en 1621, théologien de la reine Christine, l'un des fondateurs de l'académie royale établie par cette princesse, et décoré de la pourpre par Innocent XI, m. à Rome en 1693. Ses principaux ouvrages sont : *Vita di S. Gregorio Taumaturgo*, Rome, 1649 ; *Considerazioni sopra l' eccellenza di Dio*, ibid., 1693 ; *l'eterna felicità de' Giusti*, Rome, 1694 ; *Difesa del pontificato romano e della chiesa cattolica*, Rome, 1686, 3 vol. in-fol. ; *Difesa della Provvidenza divina contro i nemici di ogni religione*, Rome, 1674.

PALLIÈRE (VINCENT-LÉON), peintre, né à Bordeaux en 1787, d'une famille d'artistes, vint à Paris à l'âge de 15 ans, et s'attacha à l'école de Vincent. Ses progrès furent rapides, et, après s'être exercé avec succès dans plusieurs concours, il remporta le premier prix dans celui de 1812, par un tableau remarquable, *les Prétendans de Pénélope massacrés par Ulysse*. Il travailla beaucoup à Rome, et fortifiait sa réputation par plusieurs envois estimables. De retour à Paris, il parut avec éclat à l'exposition de 1819, et déjà il voyait s'ouvrir pour lui la carrière de la fortune, et peut-être même de la gloire, lorsqu'il m. dans sa ville natale, en 1820, d'une affection de poitrine, que l'excès du travail avait aggravée. Parmi ses tableaux, on peut distinguer les suivans : *la Flagellation du Christ*, à Rome, dans l'église de la Trinité-du-Mont ; un *Berger en repos*, au musée de Bordeaux ; *St Pierre guérissant un boiteux*, dans l'église de St-Séverin à Paris ; et surtout un *Tobie rendant la vue à son père*, donné par le ministre de l'intérieur au musée de Bordeaux.

PALLIOT (PIERRE), imprimeur-libraire, généalogiste des duché et comté de Bourgogne, né à Paris en 1608, s'appliqua de bonne heure à l'étude du blason, épousa la fille d'un imprimeur de Dijon, et succéda à son beau-père dans cette profession. S'étant attaché à la recherche des antiquités de la province de Bourgogne, devenue sa patrie adoptive, il obtint le titre d'historiographe du roi et de généalogiste des états. Exact et laborieux, il travaillait lui-même à l'impression de ses livres, et il a gravé les planches nombreuses dont ils sont remplis. Il m. à Dijon en 1698. Parmi ses ouvr., les curieux en recherchent principalem. deux : *le Parlem. de Bourgogne, son origine, son établiss., ses progrès*, Dijon, 1649, 2 vol. in-fol. ; *Science des armoiries*, de Géliot, augmentée de plus de 6,000 *écussons*, Paris ou Dijon, 1650, ou 1661, ou 1664. M. J.-Bern. Michault a publié un *Mém. sur la vie et les ouvrages de P. Palliot*, Dijon, in-12 de 12 pages.

PALLISER (sir HUGH), marin anglais, né en 1721, entra fort jeune au service, et fut nommé capitaine en second en 1746. Il eut part à la prise de Québec, fut nommé contrôleur de la marine, créé baronnet, et 5 ans après, au combat d'Ouessant, il servait comme amiral en second sous Keppel (*v.* ce nom). Dans sa vieillesse, on lui donna le gouv. de l'hôpital de Greenwich, où il m. en 1796.

PALLU (MARTIN), jés. distingué dans la chaire, né en 1661, fut obligé de renoncer à la prédication à cause de ses infirmités, et m. à Paris en 1741. On a de lui : un *Traité du saint et fréquent usage des sacremens*, etc., Paris, 1739, in-12, et des *sermons*. — Un autre PALLU (Etienne) a publié la *Coutume de Touraine commentée*, in-4, 1661, — et François PALLU, évêque d'Héliopolis, une *Relation des missions des évêques franç. dans l'Inde*, Paris, 1688. — V. PALU.

PALLUAU. V. CLERMBAULT.

PALLUCCI (NOEL-JOSEPH), bachelier en méd. à l'université de Paris, né en 1719, m. en 1797, exerça d'abord la chirurgie à Florence, sa patrie, puis à Vienne. Il s'est fait connaître par l'invent. d'un procédé pour l'opération de la fistule lacrymale, s'occupa avec succès du perfectionnement des méthodes du petit et du haut appareil (pour l'extraction de la pierre), et publia divers ouvr., au nombre desquels on distingue : *Description d'un nouv. instrum. pour abattre la cataracte avec tout le succès possible*, Paris, 1750, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1752, in-8 ; *nouv. Remarq. sur la Lithotomie, suivies de plus. observ. sur la séparat. du pénis et sur l'amputat. des mamelles*, ibid., 1750, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1753, in-8 ; *Lithotomie nouvellem. perfectionnée, avec quelq. essais sur la pierre, et sur les moyens d'en empêcher la format.*, Vienne, 1757, in-8 ; *Ratio facilis atque tuta narium curandi Polypos*, ibid., 1763, in-8 ; *Saggio di nuove osservazioni e scoperte*, Florence, 1768, in-8.

PALLUEL (FRANÇOIS CRETTÉ de). V. CRETTÉ-PALLUEL.

PALM (JEAN-PHILIPPE), libraire, né en 1766 à Schorndorf (Wurtemberg), était établi à Nuremberg, lorsque, ayant été accusé d'avoir distribué au printemps de 1806 une brochure intitulée, *l'Allemagne dans son profond abaissement*, dont M. Gentz était cru l'auteur, et qui était dirigée contre Napoléon Bonaparte, il fut arrêté d'après les ordres de celui-ci, condamné à mort par une commission militaire, et fusillé trois heures après à Braunau, le 26 août 1806, malgré les prières et l'indignation publiq. Le comte de Soden a publ. l'écrit suiv. en allem. : *J.-P. Palm, libr. à Nuremberg, exécuté par ordre de Napoléon*, Nuremberg, 1814, in-8.

PALMA (VICTOR). V. CAYET.

PALMA (JACOPO), surnommé *le Vieux* ou *l'Ancien*, peintre, élève du Titien, né à Serinalata, dans le territoire de Bergame, vers 1518, m. à Venise en 1574, imita la manière de son maître et celle de Giorgion, et ne réussit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. On voit au Louvre 4 tableaux de ce maître : le *Portrait du chevalier Bayard, remettant son épée au fourreau après avoir armé chevalier François Ier ; la Vierge et l'Enfant Jésus, recevant les hommages de six saints personnages ; la Vierge et St Joseph présentant l'enfant Jésus à l'adoration d'un jeune berger ; la Vierge, l'enfant Jésus, Ste Catherine, St Jean et St Agnès*. — PALMA (Jacopo), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, et comme lui peintre distingué, né à Venise en 1544, reçut les principes de son art d'Ant. Palma, son père, peintre médiocre, fut en-

suite envoyé à Rome par le duc d'Urbin, son patron, y resta 8 ans, y copia les plus beaux ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël, et les monochromes de Polydore (*v.* ce nom), et retourna ensuite à Venise, où il m. en 1628. On a de lui des tableaux où il a réuni les excellens principes de l'école romaine aux meilleurs de l'école vénitienne. On cite particulièrement : *la Victoire navale remportée par F. Bembo*, qui orne une des salles du palais de St-Marc ; un *St Benoît*, exécuté pour l'église de St-Côme et de St-Damien ; une *Annonciation* qui se trouve à Pesaro ; et une *Invention de la croix* à Urbin. Le musée du Louvre possédait de lui deux tableaux qui ont été rendus au gouvernement autrichien en 1815 : mais cet établissement a conservé du même artiste un dessin à la plume et lavé au bistre, représentant *J.-C. porté au tombeau*. Palma a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces que les amateurs recherchent avec empressement.

PALMA (CHARLES-FRANÇOIS), né à Rosemberg en 1735, entra d'abord chez les jésuites, et, après la suppression de cette société, devint chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine, chanoine de l'église métropolitaine de Colocza, puis évêque de Colophon. Il consacra sa vie à l'étude de l'histoire, et m. à Pest en 1787, laissant : *Specimen heraldicæ Hungariæ*, etc., Vienne, 1766, in-4 ; *Notitia rerum hungaricarum ab origine*, etc., Tyrnaw, 1770, in-8, réimprimé en 1776 ; *Traité des titres et armoiries de Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie*, Vienne, 1744, in-8, en allem. ; *Specimen ad Habsburgo-Lotharingicam prosapiam illustrandam*, etc., Vienne, 1773, in-8, et 1774, in-f.

PALME (MARC D'ALVERNY DE LA), savant ecclésiastique, né à Carcassone en 1711, mort à Paris en 1759, fut un des rédacteurs les plus distingués et les plus spirituels du *Journal des Savans*, auquel il travailla depuis 1752 jusqu'en 1759. Fréron lui a consacré une notice dans son *Année littéraire*, 1760, t. 4, p. 18.

PALMER (SAMUEL), savant imprimeur de Londres au 18e siècle, maître de Franklin, a publié dans sa langue une *Histoire de l'imprimerie*, Londres, 1732, in-4. — Herbert PALMER, puritain écossais, né à Wingham, fit partie de l'assemblée des théologiens de sa secte, et m. en 1647. On a de lui un ouvrage intitulé : *Memorials of Godliness*, dont la 3e édit. a paru en 1708, in-12.

PALMER (JOHN), célèbre acteur anglais, né en 1741, était fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane. Il fut d'abord comédien ambulant, parvint dans la suite à jouer à Londres les premiers rôles, et m. sur la scène en 1798, en représentant le rôle de l'étranger dans la pièce de Kotzebue, *Misanthropie et Repentir*. On assure que la cause de cette fin soudaine fut un mouvement violent de douleur qu'il ressentit à l'instant où il dut (suiv. son rôle, répondre à la question suivante que lui adressait son interlocuteur : *Comment se portent vos enfans ?* Il venait de perdre un fils tendrement aimé, et dont la mort avait suivi de près celle de sa femme.

PALMIERI (MATTHIEU), historien et poète, né à Florence en 1405, m. dans la même ville en 1475, avait commencé à se faire remarquer dans le concile tenu dans sa patrie en 1439, et fut dans la suite chargé de plusieurs négociations importantes. On a de lui : une continuation de la *chronique* de St Prosper jusqu'en 1449, impr. pour la première fois à la suite de l'édition d'Eusèbe et de St Prosper vers 1475 ; un traité *della Vita civile*, Florence, 1529, in-8, trad. en français, 1557, in-8 ; *la Vita di Niccolò Acciajuoli*, 1588, in-4 ; *de captivitate Pisarum Historia*, 1656, in-8 ; et un poème intitulé : *Città di Vita*. Cet ouvrage, resté MS., fut condamné par l'inquisition après la mort de l'auteur, et c'est ce qui l'a sauvé de l'oubli. — PALMIERI (Mathias), prélat de la cour de Rome, né à Pise en 1423, mort en 1483, a continué la *chronique* de Matthieu Palmieri jusqu'en 1481 ; cet ouvrage parut pour la première fois à la suite de la première chronique, Venise, 1483, in-4. Il y en a une édition de Paris, 1518. On a encore de lui une traduction latine de l'*Histoire des septante interprètes*, par Aristée, qui parut en tête de la Bible, Rome, 1471, 2 vol. in-fol. — PALMIERI (Vincent), savant oratorien, né à Gênes en 1753, professa la théologie dogmatique et l'hist. ecclésiastique à Pise et à Pavie, se montra partisan des réformes opérées par Joseph II, et m. dans sa patrie en 1820. On a de lui en ital. plus. écrits dont les plus remarquables sont : *Traité historique, critique et dogmatique des indulgences*, 1788, 2 vol. in-8 ; *la Liberté et la Loi, considérée dans la liberté des opinions et la tolérance des cultes*, etc. ; *la Perpétuité de la foi de l'église catholique, concernant les dogmes des indulgences*, Gênes, 1817, in-12 ; *Analyse raisonnée des systèmes des incrédules*, 7 vol.

PALMQUIST (MAGNUS, baron de), mathématicien suédois, né en 1660, suivit long-temps la carrière militaire, se distingua comme ingénieur, devint ensuite président du conseil des mines, et m. en 1729. On a de lui une *Lettre* à Régis, sur la solution d'un problème d'arithmét. (insérée dans le *Journal des Sav.*, année 1690, p. 311). — Il ne faut pas le confondre avec Frédéric PALMQUIST, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, auteur de quelques écrits sur les mathématiques (en suédois), et d'une traduction, dans la même langue, du *Spectacle de la nature*, de Pluche.

PALMSCHOELD (ELIAS), sav. antiq. suédois, m. en 1719, fut long-temps employé à la chancellerie de Stockholm pour la partie des antiquités. On trouve à la bibliothèque d'Upsal, sous le titre de *Collectio Palmschoeldiana*, un recueil de lettres de documens et de pièces relatives à Christine de Suède. L'*Historia biblioth. upsaliensis*, d'Olaus Celsius, renferme une espèce de table de ce recueil.

PALNATOKE, chef de pirates danois du 10e S., se fit remarquer par sa bravoure et son intrépidité. Il forma une espèce d'association de piraterie chevaleresque, dont le chef-lieu était le fort de Jomsbourg. Plusieurs auteurs danois ont donné des détails sur ce personnage, entre autres P.-E. Muller, dans le tome 3 de la *Bibliothèque des sagas* (Copenhague, 1820), et Vedel Simonsen dans le t. 2 des *Annales archéol.* du Danemarck (ibid., 1843). Palnatoke est le héros d'une tragédie composée par le poète danois Oehlenschlæger.

PALOMARES (FRANÇOIS-XAVIER DE SANTIAGO), calligraphe espagnol très-habile du 18e S., imitait parfaitement les écritures anciennes et gothiques, et fut employé par le P. Buriel à copier les manuscrits qu'il tirait de la bibliothèque de Tolède. On trouve quelques planches d'anciens caractères arabes, gravés d'après Palomares dans la *Paleografia española* de Terreros y Pando.

PALOMINO DE CASTRO Y VELASCO (ACISCLE-ANTONIO), l'un des plus grands peintres de l'Espagne, né à Bajalance en 1653, m. à Madrid en 1726, fut élève de Valdès (*v.* ce nom), devint peintre du roi, et exécuta des travaux considérables à Madrid, à Valence, à Grenade et à Cordoue. Il avait embrassé l'état ecclésiast. dans sa vieillesse. On cite, parmi ses ouvrages les plus remarquables, une *Confession de St Pierre*, à Valence ; les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue, les fresques de l'église St-Etienne à Salamanque, celles du chœur des Chartreuses de Grenade et du Paular. On a aussi de lui les écrits suivans : *el Museo pictorico, y escala optica*, etc., Madrid, 1715-24, 3 vol. in-fol. La troisième partie de ce grand ouvrage, qui renferme les *Vies* des peintres espagnols, a été réimpr. à Londres, 1742, in-8 ; et la *notice* des villes, églises et couvens qui possèdent

eurs ouvr., ibid., 1746, même format. On a une traduction française de l'*Hist. abrégée des plus fameux peintres espagnols*, *par Palomino*, Paris, 1749, in-12.

PALONI (Marcel), né à Rome dans le 16e S., composa un poème intitulé : *la Storia della Battaglia di Ravenna guadagnata da' Francesi nel anno* 1512, in-4.

PALSGRAVE (John), grammairien, né à Londres vers 1480, m. vers 1554, s'adonna à l'étude de la langue française, et fut choisi pour enseigner cette langue à la princ. Marie, sœur de Henri VIII, lors de son mariage avec Louis XII. Il est auteur de la plus ancienne grammaire française que l'on connaisse : elle a pour tit. : *Les Eclaircissem. de la langue françoyse, composé par maistre Jehan Palsgrave, angloys, natif de Londres et gradué de Paris*, 1530, petit in-folio, gothique, en anglais, de 1134 p. ou 567 feuillets en deux séries. Il a encore publié une traduction ou paraphrase mot à mot, en angl., d'une pièce composée en latin sur le sujet de l'*Enfant prodigue*, par G. Fullonius, intit. : *the Comedye of Acolastus*, 1540, in-4.

PALTEAU (Guillaume-Louis FORMANOIR de), né au château de ce nom dans le diocèse de Sens en 1712, et mort sur la fin du 18e S., a publié : *Nouvelles constructions des ruches de bois*, Metz, 1756, in-12 ; et 1774, in-12 ; *Observations et Expériences sur diverses parties de l'agriculture*, La Haye, 1768, 1 vol. in-8.

PALU (Pierre de La), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits l'ordre des dominicains, né dans la Bresse vers 1280, fut en 1329 patriarche de Jérusalem, et mourut à Paris en 1342, après avoir fait de vains efforts pour exciter une nouvelle croisade. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste dans la *biblioth.* des PP. Echard et Quétif (t. 1er, p. 605, 609, et t. 2, p. 820 : ce sont pour la plupart des *comment.* sur la Bible, sur les 4 livres des Sentences de P. Lombard, des *postilles* et des *sermons*). Nous citerons encore une histoire des croisades, intit. : *Liber bellorum Domini*. On peut consulter aussi, pour plus de détails, l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par Touron, t. 2.

PALU (Victor), médecin du comte de Soissons, né à Tours, m. à Port-Royal en 1650. On a de lui : *Studium medicum ad lauream scholæ parisiensis emensum*, Paris, 1630, in-8 ; *Quæstiones medicæ tres*, etc., Tours, 1642, in-8.

PALUDANUS (Jean), professeur de théologie à l'université de Louvain, chanoine et curé de St-Pierre dans la même ville, naquit à Malines, et mourut en 1630. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ theologicæ adversus verbi Dei corruptelas*, Anvers, 1620, 2 vol. in-8 ; *Apologeticus Marianus*, Louvain, 1623, in 4 ; *de sancto Ignatio Concio sacra*, ibid., 1623, in-8 ; *Officina spiritualis sacris concionibus adaptata*, ibid., 1624, in-4. — Paludanus (Bernard), professeur de philosophie à Leyde, voyagea dans les quatre parties du monde, enrichit d'un *recueil* de notes les *Voyages maritimes* de Linschot, Amsterdam, 1610, in-fol., et m. vers 1634. — V. Palu.

PAMÈLE (Jacques de), en latin *Pamelius*, savant théologien, né à Bruges en 1536, fut chan. de la cathédrale de cette ville, prevôt de l'église de St-Sauveur à Utrecht, et m. en allant prendre possession de l'évêché de St-Omer, où Philippe II venait de le nommer en 1587. On a de lui, outre des éditions de divers ouvr., avec des *notes*, les écrits *liturgica latinorum*, Cologne, 1576, 2 vol. *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8 ; *ad Belgii ordines de non admittendis unâ publicâ diversarum religionum exercitiis* ; et autres dont Foppens donne la liste dans sa *biblioth. belgica*.

PAMPHILE, peintre grec, né en Macédoine sous le règne de Philippe, fonda l'école de peinture de Sicyone, fut maître d'Apelles, et joignit à son talent d'artiste une grande connaissance des belles-lettres et des mathématiques.

PAMPHILE (St), prêtre et martyr, né vers le milieu du 3e S., à Beryte, occupait une des prem. places de magistrat. dans cette ville, lorsqu'il embrassa la religion chrétienne. Se livrant dès-lors à l'étude des livres saints, il suivit les leçons de Pierius, successeur d'Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie, et bientôt en établit une nouvelle à Césarée de Palestine. Quand le tyran Maximin eut renouvelé en 307 les persécutions de Dioclétien et de Maximien, Pamphile fut arrêté par ordre du gouverneur de Césarée, détenu pendant 2 ans, et mis ensuite à mort avec plus. autres saints confesseurs. Eusèbe de Césarée prit le nom de Pamphile par respect pour la mémoire de ce vénérable martyr, avec lequel il avait été renfermé dans les prisons. On doit à Pamphile une très-bonne édit. de la *Bible* ; et un sav. *comment.* sur les Actes des apôtres, publ. par Montfaucon. Il avait écrit, pendant sa détention, une *apologie* d'Origène (*v.* ce nom) en 5 livres dont il ne reste plus que le prem., trad. en latin par Rufin, et inséré parmi les *œuvres* de St Jérôme.

PAMPHILE-MAURILIEN, est le nom sous lequel a été donné au 15e S., par un auteur inconnu, le roman en vers latins *de Pamphile et de Galatée*. Cet ouv., imp. plus. fois S. D. sous le tit. de *Pamphyli Codex*, etc., in-4, a été tr. en fr., 1494, in-f., sous celui du *Livre d'amour, auquel est relaté*, etc. Il avait été composé, dit-on, pour Charles VIII. On l'a réimp. avec la trad. en vers fr., Paris, 1594, in-18.

PAMVA-BERINDA, moine moldave, m. en 1632 à Kiew, où il remplissait d'éminentes fonctions ecclés., a laissé un *Dictionn. raisonné slavo-russe*, *avec addit. de mots hébreux*, *latins*, etc., Kiew (au couv. des Grottes), 1627, in-4.

PAN, fils de Jupiter et de Callisto, et l'un des huit grands dieux, a été confondu par quelques mythologues, mais à tort, avec Sylvain et Faune. Les poètes le représentent avec un visage enluminé, des cornes sur la tête, l'estomac couvert d'étoiles, un bâton recourbé à la main, et la partie infér. du corps semblable à celle d'un bouc. Il présidait aux campagnes et principalement au sort des bergers. On lui attribue l'invention de la flûte. Ses fêtes, appelées lupercales, étaient particulièrement en honneur chez les Arcadiens. Dans la suite, elles furent célébrées aussi à Rome. Les anciens croyaient que Pan courait la nuit par les montagnes, et c'est ce qui a fait nommer terreur panique cette épouvante dont on est saisi pend. l'obscurité de la nuit, ou qui vient d'un danger imaginaire.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes, ou, selon d'autres auteurs, dans la Phénicie, florissait vers l'an 150 avant J.-C. Il étudia d'abord à Athènes où il refusa le droit de bourgeoisie, et passa ensuite à Rome, y ouvrit une école qui fut bientôt fréquentée par les jeunes gens les plus distingués. Scipion, l'un de ses disciples, voulut que le philosophe s'établît dans sa propre maison, et l'accompagnât dans les div. missions dont il fut chargé par la suite (*v.* Scipion-l'Africain). Panætius profita de son crédit auprès de Scipion pour rendre plus. services aux Rhodiens, ses compatriotes. Plus tard, il se retira à Athènes, où il m. presque nonagénaire. Panætius avait composé un livre *des sectes*, où il soumettait les philosophes à la censure (on en trouve quelq. fragmens dans les *Vies* de Diogène-Laërce) ; un traité *des Magistrats* ; deux autres, *sur la Divination* et *sur la Tranquillité d'esprit*. Panætius, comme la plupart des anciens philosophes, admettait l'éternité de la matière, et niait le dogme si consolant de l'immortalité de l'âme. Posidonius (*v.* ce nom) fut un des disciples de ce philosophe

éclectique. On peut consulter pour plus de détails les *Recherches* de l'abbé Sevin, sur la *vie* et les ouvrages de Panætius, dans les *Mém. de l'acad. des inscriptions*, et la *Dissertation* de M. van Linden, *de Panætio Rhodio, philosopho stoïco*, Leyde, 1802, in-8.

PANAJOTI (PANAGIOTES NICOSIOS, plus connu sous le nom de), prem. drogman ou interprète du gouvernement othoman, né dans la première partie du 17e S., dans l'île de Scio, commença à se faire connaître, vers l'an 1667, au siége de Candie. Il était alors attaché au gr.-vézyr Achmet Koproli (*v.* ce nom), en qualité d'interprète. La prise de Candie, à laquelle il eut une grande part par son adresse, le mit en grande faveur auprès de son patron, et lui valut le poste de premier drogman de la sublime Porte, poste qui n'avait été occupé jusque-là que par des renegats. Après avoir exercé ces fonctions pendant quelques années, il m. en 1673. C'est de lui que date l'époque où les Grecs obtinrent d'être nommés à la place de premier interprète de la Porte-Othomane, fonctions qui conduisirent ensuite les anciens titulaires aux deux postes plus éminens d'*hospodar* ou prince de Valachie et de Moldavie, dern. degré ou puisse atteindre l'ambition d'un *raïa* ou sujet grec du sulthan de Constantinople. Panajoti avait fait imprimer en 1662, à Amsterdam, une *Confession de foi orthodoxe des églises catholiques d'Orient*, trad. en latin par Laur. Normann, Leipsig, 1695. — PANAJOTI, prêtre grec de Sinope, enseigna long-temps la langue grecque, et m. à Brescia vers 1748. L'abbé P.-A. Barzani a publié en ital. et en grec la *Vie* et quelq. *Lettres* de ce prêtre, Brescia, 1760, in-8, avec des notes sur Polybe par Phil. Garbelli (*v.* ce nom).

PANARD (CHARLES-FRANÇOIS), poète français, né à Nogent-le-Roi près de Chartres vers 1694, m. à Paris en 1765, se distingua par ses chansons faciles et piquantes, mais dont les épigrammes ne furent jamais dirigées contre personne. Marmontel le surnomma le *La Fontaine du vaudeville*, et il se rapprochait encore plus du bonhomme par l'insouciance de son caractère que par son talent. Ses pièces se montent à plus de quatre-vingts; toutes ne sont pas dignes de lui. On a imprimé une collection de son *Théâtre et Œuvres diverses*, Paris, 1763, 4 vol. in-12, dans laquelle il y a 5 comédies, 13 opéra-comiques, des chansons, des fables, et autres petites pièces galantes, bachiques et morales. M. Armand-Gouffé a publié les *Œuvres choisies de Panard*, 1803, 3 vol. in-18.

PANAROLI (DOMINIQUE), médecin italien du 17e S., né à Rome, m. dans la même ville en 1657, a laissé les ouvr. suivans : *il Camelconte esaminato*, Rome, 1645, in-4; *Polycarponia, seu variorum fructuum Labores*, Rome, 1647, in-12; *Il Mare esaminato*, ibid., 1656, in-4; *Apollo Pythius, seu Putredo debellata*, ibid., 1648; *Museum Barberinum*, ibid., 1656, in-4; *Iatrologismorum, seu medicinalium observat. Pentecoste quinque*, etc., ibid., 1652, in-4; Hanau, 1654, in-4.

PANASSAC (BERNARD de), fut avec Camo (*v.* ce nom) l'un des 7 fondat. de l'acad. des jeux floraux à Toulouse, dans le 13e S.

PANCEMONT (ANTOINE-XAVIER MAYNAUD DE), évêque de Vannes, né à Digoing-sur-Loire en 1756, fut d'abord gr.-vicaire de l'archevêque de Toulouse, puis obtint, en 1788, la cure de St-Sulpice, où il montra toutes les vertus d'un digne pasteur. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, en 1790, il sortit de France et se retira en Allemagne. De retour en France sous le régime consulaire, en 1801, il fut nommé à l'évêché de Vannes, par suite du concordat signé la même année, et m. en 1807, après avoir donné des preuves de son attachement au gouvernement impérial.

PANCIROLI (GUI), jurisc., né à Reggio en 1523, professa le droit avec distinction à Padoue, et fut appelé ensuite par le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, à l'université de Turin; mais le séjour du Piémont lui étant contraire, il revint à Padoue où il m. en 1599. Parmi les ouvr. qui ont fait sa réputation, et dont on trouve la liste dans les *Mém.* de Niceron, tome 9, ainsi que dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, nous citerons un traité curieux et intér. : *de Rebus inventis et perditis* 1599, 2 vol. in-8, comp. en ital., trad. en lat. par Henri Salmuth, 1599 et 1602, 2 vol. in-8 : Pierre de La Noue l'a traduit en français, Lyon, 1617, in-8; *Commentarii in notitiam utriusque imperii et de magistratibus*, Lyon, 1608, in-fol.; *de Numismatibus antiquis; de Juris Antiquitate; de claris juris Interpretibus*, Francfort, 1721, in-4; *de Magistratibus municipalibus et Corporibus artificum libellus*, etc. On a imprimé toutes ses œuvres à Venise sous le titre : *de Tractatus universi juris*, 1584. — PANCIROLI (Hercule), docteur en droit, neveu du précéd., a publié deux ouvrages que son oncle avait laissés inédits : *Thesaurus variarum lectionum utriusque juris*, et l'*Histoire de la ville de Reggio*, en latin. — PANCIROLI (Ottavio), chanoine à Reggio, sa patrie, autre neveu de Gui Panciroli, publia l'ouvr. de son oncle : *de claris legum Interpretibus*, et est cru l'aut. d'un livre ayant pour titre : *Tesori nascosti nell' alma città di Roma* (Rome, 1600 et 1645), que d'autres attribuent au jésuite Hippolyte Panciroli, qui m. en 1624 à Frascasti.

PANCKOUCKE (ANDRÉ-JOSEPH), libraire, né à Lille en 1700, m. en 1753, avait fait de bonnes études, et s'adonna à la culture des sciences et des lettres. On a de lui les ouvr. suiv. : *Dictionnaire histor. et géographique de la Chatellenie de Lille*, Lille, 1733, in-12; *Elém. d'astronomie*, 1739, in-12; *Elém. de géographie*, 1740, in-12 (ces deux ouvr. réunis furent réimpr. en 1748, 2 vol. in-12); *Essai sur les philosophes*, ou *les Egaremens de la raison sans la foi*, 1743, in-12, réimprimé en 1753, sous le titre d'*Usage de la raison; la Bataille de Fontenoi*, poëme héroïque en vers burlesques, etc., 1745, in-8, de 27 pages; *Manuel philosophique*, ou *Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionn. des proverbes franç.*, 1749, in-12. (M. de la Mesangère a publié sous le même titre un ouvr. plus complet, en 1821, in-8); *Etudes convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12; *Amusemens mathématiques*, 1749, in-12; *Art de désopiler la rate*, 1749, in-12; nouv. édition, 1773, 2 vol. in-12; *Abrégé chronologique de l'hist. de Flandre*, etc. (ouvr. posthume), 1761, avec une introduction par l'abbé Monthinot (*v.* ce nom).

PANCKOUCKE (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, imprimeur-libraire et homme de lettres, né à Lille en 1736, vint s'établir à Paris à l'âge de 28 ans, et s'y fit bientôt connaître par quelq. écrits littéraires, et des *mém.* sur des sujets de mathématique, adressés à l'acad. des sciences. Sa maison devint en quelque sorte le rendez-vous des écrivains les plus distingués, et l'une des librairies les plus renommées de l'Europe par les grandes opérations qu'entreprit son chef. Devenu éditeur du *Mercure de France*, Panckoucke éleva cet ouvr. périodiq. à un très-haut degré de prospérité. Dans le même temps il faisait paraître les *Œuvres de Buffon*, le *Grand Vocabulaire français*, le *Répertoire univ. de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages*, par La Harpe, etc. Il conçut le projet d'une nouv. édit. des *œuvres* de Voltaire, plus soignée que les précédentes, et fit à ce sujet des démarches auprès de philosophe de Ferney, qui approuva le plan de classification proposé par l'édit. Après la mort du gr. poëte, Panckoucke crut convenable de donner à son entreprise délicate un puissant appui en offrant

la dédicace des *œuvres* à l'impératrice de Russie. Catherine ne répondit à la demande du nouvel éditeur que sept mois après, et lorsque celui-ci avait déjà signé avec Beaumarchais (*v.* ce nom), la veille même de l'arrivée du courrier, un traité pour publier en commun cette même édit. de Voltaire. La missive de l'impérat., accompagnée d'une lettre de change de 150,000 fr., annonçait que S. M. acceptait la dédicace et se chargeait des frais de l'entreprise. Beaumarchais ne voulut pas rompre l'engagement, et les *œuvres* de Voltaire parurent sous le titre d'*Édition de Kehl*. Panckoucke conçut ensuite le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, puis, en 1789, celui du fameux journal, connu sous le titre de *Moniteur universel*, et qui devint plus tard la feuille *officielle* du gouvernem. Enfin, sous le régime directorial, après avoir cédé ses presses et ses grandes opérations courantes à son gendre, M. Agasse, il créa la feuille périodique intitulée : *la Clef du cabinet des souverains*, supprimée par l'ordre du gouvernement consulaire. C.-J. Panckoucke m. à Paris au mois de décembre 1798, laissant un fils qui a dignement soutenu la réputation paternelle. Il avait trad., en société avec Framery (*v.* ce nom), les poèmes du *Tasse* et de *l'Arioste*, et publié seul les ouvr. suivans : *Traité histor. et pratiq. des changes*, 1760, in-12 ; *de l'Homme et de la reproduction des différens individus*, 1761, in-12 ; *Contreprédiction au sujet de la Nouvelle-Héloïse*, etc. (morceau inséré dans le *Journal encyclopédique*, juin, 1761 ; traduction libre de *Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-12 ; *Disc. philosophique sur le beau*, 1779, in-8 ; *Plan d'une encyclopédie méthodique*, etc., 1781, in-8 ; *Avis d'un memb. du tiers-état sur la réunion des ordres*, 1789 ; *Observat. sur l'article important de la votation par ordre*, etc., 1789, in-8 ; *Discours sur le plaisir et la douleur*, 1790, in-8 ; *Nouv. Grammaire raisonnée à l'usage d'une jeune personne*, 1795, in-8 ; *Mém. sur les assignats*, etc., 1795, in-8 ; *Nouv. Mém. sur les assignats*, etc., 1795, in-8 ; *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfans*, etc., 1795, in-12 ; divers articles dans le *Journal* et dans le *Magasin encyclopéd.* — PANCKOUCKE (Henri), cousin du précédent, est auteur de la *Mort de Caton*, trag. en 3 actes et en vers, 1768, in-8 ; et de *don Carlos à Elisabeth*, héroïde, avec les imitations de Gessner, 1769, in-8. Cette dern. pièce a été mal à propos attribuée à Ch.-Joseph Panckoucke.

PANCKOW (THOMAS), méd. allem., né en 1622 dans la marche de Brandebourg, étudia à Rostock, puis à Leyde, où il prit le grade de docteur, et, de retour en Allemagne, s'établit à Berlin. Il y m. en 1665, après avoir rempli pendant 10 ans les fonctions de médecin de la cour. On a de lui, sous le titre d'*Herbarium*, un ouvrage imp. pour la première fois à Ulm en 1634, in-4, avec plus de 1200 pl. grav. en bois, et plusieurs fois réimp., notamment à Cologne, 1673, in-4, par les soins de Zorn, qui y a joint environ 140 fig. : la dernière édit. de cet ouvrage est de Leipzig, 1679 ; il a été traduit en allem., ibid., 1756, in 4.

PANDENOLFE, quatrième prince de Capoue, successeur de Landolphe II, régna de 879 à 884, et eut pour successeur son frère Landenolfe. Il avait été presque continuellement en guerre, d'abord avec Guaifer, prince de Salerne, ensuite avec la république de Gaëte (882), et enfin contre les Sarasins, qui commençaient à envahir l'Italie.

PANDOLFE Ier, ou *Tête de fer*, fils et successeur de Landolfe IV, prince de Capoue, réunit, par la protection d'Othon-le-Grand, les trois principautés de Bénévent, Capoue et Salerne, au marquisat de Camérino et au duché de Spolette, ce qui le rendit un des souverains les plus puissans de l'Italie. Son règne fut marqué surtout par une guerre sanglante avec les Grecs, au pouvoir desquels il tomba après une défense vigoureuse devant Bovino (juin 969). Rendu à la liberté par suite de la révolution qui, en 970, priva Nicéphore Phocas du trône et de la vie, il punit les Napolitains de leurs tentatives contre ses états. Il m. en 981, laissant pour successs. ses fils Landolfe VI et Pandolfe II, avec lesquels Othon II appela un tiers à partager son héritage, Trasmondo, qui eut les duchés de Spolette et de Camérino. — PANDOLFE II, fils du précéd., ne conserva que peu de temps après la mort de son père la principauté de Salerne, que lui avait légué en 978 Gisolfe II, reconnaissant des services que lui avait rendus Pandolfe-Tête-de-Fer. Les Salernitains, que la seule puissance de celui-ci avait retenus dans l'obéissance, ne tardèrent pas à chasser Pandolfe II pour se soumettre à Mansone, duc d'Amalfi. — PANDOLFE III, fils d'un cadet des princes de Capoue, réussit, à la m. de Pandolfe-Tête-de-Fer, à s'emparer de la souveraineté de Bénévent, qui fut ainsi détachée de celle de Capoue ; il régna jusqu'en 1021 ; et moins d'un an après cette époque, son fils Pandolfe, qui lui succéda, s'était vu dépouillé de son héritage. — PANDOLFE IV, fils de Landolfe VII, et prince de Capoue en 1007, fut prisonnier en Allemagne, et ne recouvra sa liberté qu'en 1025. Il mourut sur le trône, à Capoue, 25 ans après. — PANDOLFE V, fils et successeur du précédent, avait été associé à son père dès 1026 ; il régna jusqu'en 1060, époque de sa mort. Il laissa sa principauté à Landolfe VIII, son fils, qui avait été son collègue.

PANDORE (myth.), la première des femmes, fut modelée par Vulcain, et reçut le souffle de Minerve. Chacune des divinités concourut à l'orner de qualités précieuses ; ensuite Jupiter, songeant à punir Prométhée d'avoir ravi le feu céleste pour animer les hommes, la lui envoya comme épouse après lui avoir fait don d'une boîte où tous les maux étaient enfermés. Celui-ci ayant refusé Pandore et la boîte funeste, ce fut son frère Epimethée qui l'ouvrit, et aussitôt les maux inondèrent la terre ; mais l'espérance resta au fond. Telle est, suivant les poètes, l'origine de l'âge de fer.

PANEL (ALEXANDRE-XAVIER), savant jésuite et numismate, né en 1699 à Nozeroi (Franche-Comté), professa d'abord les humanités et la réth. dans divers colléges de son ordre, puis fut appelé en 1738 en Espagne, où il obtint le double emploi de précepteur des infans et de garde du cabinet du roi, places auxquelles fut joint ensuite le titre de professeur de réth. au collége royal de Madrid. Le père Panel m. dans cette ville en 1777, après s'être fait, par son érudition, une réputation qui serait plus durable s'il eût su diriger, au moyen de plus de critique, la vive pénétration dont il était doué. Parmi les écrits dont il est auteur, et qui presque tous roulent sur des points d'hist. et de numismatique, nous citerons : *de Cistophoris seu numis quæ cistas exhibent*, Lyon, 1734, in-4, fig. ; *Explication d'une médaille d'Auguste, frappée à Lyon*, insérée dans les *Mém. de Trévoux* (juin 1738, p. 1263) ; *Rem. sur les premiers vers. du prem. liv. des Macchabées*, Lyon, 1739, in-4, trad. en espagnol par Manuel Gomez y Marco, Valence, 1753, in-4, avec le texte orig. ; *de Numis Vespasiani fortunam et felicitat. reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4 ; *de Coloniæ Tarraconæ nummo, Tiberium Aug., etc., exhibente*, Zurich, 1748, in-8 et in-4, fig., avec une trad. esp. en regard. — PANEL (Antoine), son frère, d'abord jésuite comme lui, puis prêtre séculier, m. vers 1750 à Nozeroi sa patrie, cultiva la poésie lat. avec quelq. succès, et publia séparément quelques *odes* sans indication de dates ni de lieu de l'impression.

PANETIUS. V. PANÆTIUS.

PANIERI (FERDINAND), théologien italien, né en 1759 à Pistoja, renonça aux principes de l'école

janséniste qu'il avait soutenus avec éclat, en 1786, au synode tenu par l'évêque Ricci, dirigea plus tard les conférences ecclésiastiques du clergé de sa ville natale, adhéra avec un empressement marqué à la bulle *Auctorem fidei* de Pie VI, et m. en 1822, chanoine de la cathédrale de Pistoja. Nous citerons, parmi ses divers écrits, une *Exposition des lois de Dieu et de l'église sur l'usure*, 1813, in-8.

PANIGAROLA (François), prédicateur célèbre au 16e S., né en 1548 à Milan, m. en 1594, évêque d'Asti en Piémont, avait eu une jeunesse fougueuse et dissipée, ce qui retarda le développement des talens qu'il avait annoncés d'abord. Mais rentré dans la bonne voie après la m. de son père qui l'aimait tendrement, et dont il n'avait pu recueillir les derniers embrassemens, il prit l'habit religieux chez les cordeliers de Florence (1567), et devint bientôt l'exemple de ses confrères. Ses prem. succès dans la chaire furent brillans. Après s'être vu couvert d'applaudissemens dans plusieurs villes d'Italie, et particulièrement en 1571 à Rome, où il avait été chargé de prêcher devant le chapitre général de l'ordre, il vint en France à l'invitation de Pie V, pour y suivre des cours de théologie, et ne retourna qu'au bout de 13 ans en Italie, dont toutes les villes se disputèrent l'honneur de le posséder. Suffragant de l'év. de Ferrare en 1586, il fut dépouillé de cette dignité comme prévenu d'entretenir, avec le card. de Médicis, une correspondance suspecte, mais n'en fut pas moins accueilli avec distinction à Rome, et nommé peu après évêq. d'Asti. Charles-Quint l'ayant envoyé en France avec le card. Cajetan, pour appuyer le parti de la ligue, Panigarola se montra l'un des plus ardens à exciter les Parisiens contre Henri IV; il ne renonça lui-même à l'espoir de voir triompher la ligue qu'après l'entrée de ce prince dans la capitale de son royaume enfin reconquis; et, revenu dans son diocèse, il ne survécut que peu de temps à cet évènement. Les *sermons* de Panigarola, aujourd'hui justement oubliés, furent imprimés à Rome en 1596, in-4. Parmi ses autres ouv., le plus connu est un traité de l'éloquence de la chaire, intit. : *il Predicatore, ossia parafrasi e commento intorno al libro dell' eloquenza di Demetrio Falereo*, Venise, 1609, in-4, plusieurs fois réimp.

PANIN (Nikita Ivanovitch, comte de), homme d'état russe, originaire de la famille des Paguini, de Lucques, et fils d'un des généraux du tzar Pierre Ier, né en 1718, fut successivement chambellan et grand-écuyer de l'impératrice Elisabeth, remplit ensuite diverses missions diplomatiques, et enfin devint gouverneur du grand-duc Paul Petrovitch, puis ministre de Catherine II. Ce fut au prix d'une soumission sans bornes aux volontés de cette souveraine qu'il obtint cette faveur, et il la justifia du moins, à défaut de génie, par son application aux affaires et par des vues utiles : il m. en 1783. On a imprimé un *Précis historique de la vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8. — Panin (le général Pierre), frère du précédent, se signala dans la guerre contre les Turks, notamment à Bender, puis dans l'expédition contre le chef de révolte Pougatchef, dont il triompha. Courtisan moins habile que le comte son frère, il osait murmurer hautement contre l'ingratitude de Catherine à son égard; mais cette grande princesse lui prouva assez qu'elle n'avait point oublié ses services, puisqu'elle ne songea jamais à réprimer ses murmures.

PANINI (François), sav. modénois du 16e S., a écrit, vers 1567, une *chron.*, ou plutôt un nobiliaire de sa patrie, qu'il continua ensuite depuis 1507, où il l'avait laissée, jusqu'en 1567, de concert avec un comte Fulvio Rangone. On en conserve le MS. dans la bibliothèque ducale de Milan. Panini avait en outre composé des *épigrammes* latines qui ont été imp. à la suite des *poésies* d'Angelo Giuccinardi, Reggio, 1595 (v. le t. 4, p. 22 de la *bibliot. modenese*, de Tiraboschi.

PANIZZA (Louis), médecin de Frédéric II, duc de Mantoue, né dans cette ville en 1480, m. vers 1560, a laissé : *Apologia commentarii olim editi de parvâ evacuatione*, etc., Venise, 1561, in-fol.; *Quæstio de phlebotomiis fiendis in omni dolore*, etc., ibid., 1532, in-4.

PANNARD. V. Panard.

PANNARTZ (Arnold), imprimeur, sorti de l'atelier de Guttemberg à Mayence, pour porter l'imprimerie en Italie au commencement du pontificat de Paul II. S'étant établi avec quelques autres dans le monastère de Sublac, ils imprimèrent le *Donat* sans date, le *Lactance* de 1465, et la *Cité de Dieu* de 1467. Appelé à Rome par François de Maximis, il y publia en 1467 les *Epîtres familières de Cicéron*, l'année suivante les *Lettres* de St Jérôme, 2 vol. in-fol., et la première édition du *Speculum vitæ humanæ*.

PANNEELS (Guillaume), graveur, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600, et travailla d'après son maître. Ses principales estampes sont : *Esther devant Assuérus*, *la Nativité*, *l'Adoration des Mages*, *la Madeleine chez le pharisien*, deux tableaux de *la Sainte famille*, *le Portrait de Rubens*, etc.

PANNINI (Jean-Paul), l'un des meilleurs peintres paysagistes du 18e S., élève de Benoît Luti, né à Plaisance en 1691, m. à Rome en 1764, se distingua dans la perspective par la grâce et la vérité qu'il mettait dans ses paysages. On voit à Rome, dans la *Villa Patrizi*, quelques-uns des ouvrages de J.-P. Pannini : le musée du Louvre en possède sept, dont un, représentant des *Ruines d'architecture d'ordre dorique*, passe pour l'un de ses plus beaux ouvrages après ses *Vendeurs chassés du temple*. — Son fils François Pannini se distingua dans le même genre de peinture. Notre musée possède de lui 16 dessins lavés à l'aquarelle : on en peut voir le détail dans la *Notice des dessins exposés au Louvre, dans la galerie d'Apollon*.

PANNONIUS. V. Cisinge.

PANOENUS, peintre grec, frère de Phidias, fut employé comme lui à orner et embellir le temple de Jupiter-Olympien, où il peignit divers sujets de la myth. Il fit dans Athènes le tableau de la bataille de Marathon, et représenta en Elide, sur le bouclier d'une Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones.

PANORMITA (Antoine BECCADELLI, plus connu sous le nom de). V. Antoine de Palerme, et ajoutez : Ses *Poésies* ont été imp. à Venise, 1553, in-4, avec des *épigrammes* et des *satires contre Laurent Valla*. On a publié à Paris, en 1791, dans un recueil infâme intitulé *Quinque illustrium poetarum Lusus in Venerem*, l'*Hermaphroditus*, de Panormita, son ouv. le plus connu.

PANSA (Caius-Vibius), consul romain, collègue d'Hirtius, ami de Cicéron, commandait les armées romaines contre Antoine avec Octave et son collègue. Il fut blessé dans un combat, et m. de sa blessure.

PANSERON (Pierre), architecte, né à Provins, a dessiné et gravé plusieurs volumes de planches, pour jardins anglais et autres.

PANTAGATHUS (Octavio BACATO, plus connu sous le nom de), religieux servite, né à Brescia en 1494, m. à Rome en 1567, se distingua par une vaste érudition, et fut regardé de son temps comme un oracle en littérature. Il n'a fait imprimer par modestie aucun ouvrage. Parmi les traités qu'il avait composés, on en remarque un intitulé : *Notitia rerum romanarum*, et une *Hist. ecclésiastiq.* Sa *Vie* a été publiée par J.-B. Rufus, Rome, 1657, in-8.

PANTALÉON (St), natif de Nicomédie, souf-

frit le martyre vers 305, sous l'empire de Galère. — Un autre PANTALÉON, diacre de l'église de Constantinople dans le 13e S., est auteur d'un *traité* contre les erreurs des Grecs, inséré dans la *Bibliothèque des pères*.

PANTALÉON (HENRI), médecin, historien et littérateur, né à Bâle en 1522, occupa avec distinction plusieurs chaires de littérature et de médecine dans sa patrie, où il était revenu après quelques voyages en Italie et en France, et où il mourut en 1595. Outre un certain nombre d'*opuscules* en vers latins, de *notes*, de *préfaces* et *traductions*, on a de lui : *Prosopographia heroum et illustrium virorum totius Germaniæ*, 1566, 3 vol. in-fol.; *Diarium historicum*, Bâle, 1572, in-fol.; *militaris ordinis johannitarum rhodiorumque, aut melitensium equitum Historia nova*, ibid., 1581, in-fol., fig., rare, etc.

PANTALEONE, professeur de médecine à Verceil, puis premier médecin du duc de Savoie, se fit, vers la fin du 15e S., une grande réputation de savoir, et écrivit divers ouvrages, parmi lesquels on distingue les deux suivans : *Lacticiniorum Summa*, Turin, 1477, in-4; et *Pilularium*, impr. avec le précédent, Pavie, 1518, in-fol.; Lyon, 1525, in-4; ibid., 1528, in-8.

PANTÈNE (ST), philosophe stoïcien et père de l'église, né en Sicile de parens païens, renonça à l'étude des sciences profanes après avoir embrassé la foi chrétienne, et étant venu se fixer à Alexandrie, y fut placé, vers l'an 179, à la tête de la célèbre école qu'avaient fondée les disciples de Saint Marc. Institué apôtre des nations orientales par le patriarche Démétrius, il passa dans les Indes, y séjourna plusieurs années, et revint à Alexandrie, où il remplissait encore en 216 les fonctions de catéchiste sous St Clément. Ce saint père, dans ses *Comment.*, parle avec beaucoup de vénérat. de Pantène, dont l'église honore la mémoire le 7 juillet.

PANTEO (JEAN-ANTOINE), médecin, né à Vérone au 15e S., a laissé : *Confabulat. ex thermis chalderianis, quæ in veronensi agro sunt*, etc., Vicence, 1483, in-fol. — Jean-Aug. PANTEO, de Venise, est auteur d'un traité intitulé *Ars et Theoria transmutationis metallicæ*, etc., pub. à Venise en 1551.

PANTERO-PANTERA (N.), gentilhomme de Côme, et capitaine de galères au service de Clément VIII, est auteur d'un ouvrage publié à Rome en 1614 sous le titre de *l'Armata navale*, en 2 liv.

PANTHÉE, femme d'Abradate. V. ABRADATE.

PANTHOT (LOUIS), chirurgien lyonnais, se distingua au 17e S., et accrédita un des prem. l'opér. césarienne. — Ses 2 fils, HORACE et JEAN-BAPTISTE, se distinguèrent aussi comme médec. Le second, mort en 1707, a laissé, entre autres écrits, un *Traité sur la baguette divinatoire*, ou *la Recherche des véritables usages auxquels elle convient*, Lyon, 1693, in-4 et in-12; *Dissertation sur l'usage des bains chauds, principalement sur ceux d'Aix en Savoie, et sur l'effet du mercure*, ibid., 1700, in-4; *Traité des dragons et des escarboncles*, ibid., 1691, in-12.

PANTIN (GUILL.), méd. à Bruges, m. en 1583, a écrit, sur le *de Re medicâ* de Celse, un *Commentaire*, imprimé à Bâle, 1552, in-fol. — Pierre PANTIN, petit-neveu du précédent, né à Thielt, en Flandre, professa les langues à Louvain, fut doyen de Ste-Gudulle à Bruxelles, et m. en 1611 à 56 ans. Outre des traductions de plusieurs aut. grecs, on a de lui, entre autres ouvrages, un traité *de Dignitatibus et Officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, inséré dans l'*Hispania illustrata*.

PANVINIO (ONUPHRE), antiq., hist. et compil., né en 1529 à Vérone, prit l'habit des ermites de St-Augustin, enseigna la théologie à Florence (en 1554), parcourut ensuite l'Italie pour recueillir des inscript. et autres monum. d'antiquité, fut attaché à la bibl. du Vatican sous le pape Marcel II, accompagna le cardinal Alexandre Farnèse en Sicile, et m. à Palerme en 1568. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont Niceron (t. 16 de ses *Mém.*) et Scipion Maffei (*Verona illustrata*, t. 2), donnent la liste exacte. Nous citerons seulem. : *Epitome pontificum romanorum usque ad Paulum IV*, Venise, 1567, in-4, 2e édit.; *Fasti et Triumphi Romanorum, à Romulo usque ad Carolum V*, Venise, 1557; Heidelberg, 1588, in-fol.; *de baptismate pascali Origine*, etc., Rome, 1560, in-4; *de Sybillis et Carminibus sybillinis*, Venise, 1567, in-8; *de Triumpho Commentarius*, ibid., 1573, in-fol.; *de Ritu sepeliendi mortuos*, etc., Louvain, 1572, in-8; trad. en franç., Arras, 1613, in 8; *de Republicâ romanâ libri III*, Venise, 1581, in-8; *amplissimi ornatissimique Triumphi, ex antiq. lapidum, nummorum monumentis..... Descriptio*, Rome, 1618, in-fol. obl., fig., très-rare, etc., etc. On a peine à concevoir comment Panvinio, m. à 39 ans, eut le loisir de composer un aussi grand nombre d'ouvr.

PANYASIS, poëte d'Halycarnasse, avait composé un poëme sur les 12 travaux d'Hercule, fort vanté par les anciens, et dont il ne nous est rien parvenu.

PANZACHIA (MARIE-HÉLÈNE), peintre, née à Bologne en 1688, avait un talent remarq. pour le paysage. Elle a aussi traité avec succès quelques objets d'histoire.

PANZANI (GRÉGOIRE), ecclésiastique italien du 17e S., fut envoyé par Urbain VIII en Angleterre l'an 1634, pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre les catholiques de cette île. Les *mém.* qu'il écrivit en italien relativ. à cette mission, sont restés MSs.; mais Berington en a donné une traduction angl., avec des notes et un supplém., sous ce ce tit. : *the Memoirs of Gregorio Panzani, giving an account*, etc., Birmingham, 1794, in-4.

PANZER (GEORGE-WOLFGANG-FRANÇOIS), ministre du St-Evangile et bibliogr., né à Sulzbach en 1729, m. à Nuremberg en 1805, s'est fait connaître surtout par ses *Annales typographici, ab artis inventæ origine ad annum MD*, etc., Nuremberg, 1793-1803, 11 v. in-4. On a en outre de lui : *Description des plus anciennes Bibles allem.*, Nuremberg, 1777, in-4; *Hist. de l'imprimerie dans les prem. temps à Nuremberg*, ibid., 1779, in-4; *Annales de l'ancienne littérat. allem.*, ibid., 1788, gr. in-4. On trouvera une *notice* détaillée sur Panzer en tête du prem. vol. du *catalogue* de sa biblioth., en lat., Nuremberg, 1806-7, 3 vol. in-8.

PAOLI (D. SÉBASTIEN), religieux de la congrég. des clercs réguliers de la Mère de Dieu, littérateur et antiquaire distingué, né à Lucques en 1684, m. en 1751, membre de plus. académ., publia dans les journaux d'Italie beaucoup de *dissert.*, dont plus. ont été impr. depuis à Lucques et à Venise, 1748 et 1750. Nous citerons les suivantes : *Della poesia de' SS. padri greci e latini*, Naples, 1714, in-8; *Dissertatio de numo aureo Valentis imperatoris*, Lucques, 1722, in-4, etc. On a aussi de lui les *vies* de plus. hommes illustres. *Voy.*, pour plus de détails, l'*éloge* de D. S. Paoli, dans le t. 33 du *Giornale de' letter. d'Italia*, p. 397, et celui qu'a pub. le P. Paciaudi sous ce tit. : *De rebus Sebast. Paulli, congreg. Matris Dei, Comment. epistol.*, etc., Naples, 1751.

PAOLI (HYACINTHE), général corse, d'une famille plébéienne, ne dut d'abord son élévat. qu'à la supériorité de ses lumières, et il la justifia ensuite par son énergique intrépidité dans l'insurrection de l'île contre les Génois en 1734. Chargé du commandem. avec Giafferi et Ceccaldi, et réduit à une lutte trop inégale, il pensa à adoucir le joug dont il devenait impossible d'affranchir sa patrie, et, de concert avec ses collègues, il en proposa la dominat. aux cours de Rome et de Madrid, qui re-

fusèrent cette offre. Ce fut alors que les chefs de la Corse placèrent, dans un manifeste, cette île sous la protect. de l'*Immaculée Conception*. Cependant l'enthousiasme public s'y affaiblissait de plus en plus; l'arrivée du baron de Neuhof (*v.* ce nom) l'avait relevé pour un moment. Paoli et ses collègues déposèrent en ses mains le pouvoir suprême; mais la fortune trahit les espérances de l'aventureux baron, et des négociations entamées entre la France et l'Allemagne allaient replacer la Corse sous le joug détesté des Génois. Paoli adressa à Louis XV, au nom de ses concitoyens, un manifeste rempli de force et de pathétique. Cette ressource désespérée ne fut pas moins vaine que les dern. efforts du patriote général, qui du moins s'honora, avant de succomber devant la fortune du maréchal de Maillebois (1739), par un trait d'humanité qui lui mérita l'admirat. de ses heureux adversaires: il parvint à sauver la vie à six compagnies franç. qu'allaient égorger les Corses, entre les mains de qui elles étaient tombées. Réfugié à Naples avec sa famille, après la conquête de sa patrie, il y fut mis à la tête d'un régiment, et m. à l'instant des prem. succès de son fils, dont l'art. suit.

PAOLI (Pascal), fils du précéd., né en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de Rostino, dépendante de la juridiction de Bastia, suivit son père dans l'exil, et fut élevé sous ses yeux, à Naples, dans la haine du nom génois. Il était simple enseigne dans un régiment de cavalerie, lorsqu'il alla rejoindre en Corse son frère aîné, Clemento, qui venait d'être nommé l'un des magist. suprêmes de l'île. Ce fut vers le jeune Pascal que se tournèrent bientôt tous les regards. En 1755, il fut proclamé, quoique absent, chef unique de l'île. La fortune ne fut pas d'abord favorable à ses armes, et l'un de ses rivaux, Marius-Emmanuel Matra, s'étant fait le stipendié des Génois, profita de ce moment pour l'accabler encore. Pascal dut son salut aux prompts secours d'un autre ennemi plus généreux, Thomas Cervoni, et dès-lors il fit oublier ses revers par des victoires dont il sut profiter. Non content de triompher sur terre, il créa une petite marine qui fit beaucoup de mal au commerce de Gênes. Les anciens maîtres de la Corse en étant venus à faire des propositions de paix, il fit décréter en 1761 que la nation ne se prêterait à aucun accommodem., à moins que son territoire ne fût évacué et son indépend. reconnue. Il poursuivait en même temps ses succès contre tous les ennemis du nouv. gouvernem., tant étrangers que nationaux, et commençait l'époque la plus brillante de sa vie. Les places maritimes restant seules aux Génois, et tout l'intérieur de l'île étant reconquis sur eux, Paoli crut devoir saisir le beau rôle de législateur. L'établissem. de tribunaux permanens, l'uniformité introduite dans les poids et les mesures, une nouv. monnaie mise en circulation, des soins constans donnés au maintien de la paix intérieure, l'agriculture ranimée, les bienfaits de l'instruct. offerts publiquem. aux jeunes Corses dans l'université nouv. de Corté, enfin les priviléges de la juridict. ecclésiastique, sinon détruits, du moins combattus avec courage, tels furent les actes qui recommandèrent le nom de Paoli à l'admirat. de l'Europe. J.-J. Rousseau, invité par lui à venir se fixer dans son île, céda à ces instances faites au nom d'une nation qu'il estimait; des circonstances indépendantes de la volonté du philosophe purent seules l'empêcher d'aller travailler, sous les auspices du guerrier libérat., à la législation de cette république naissante. Cependant des troupes franç., commandées par le comte de Marbeuf, débarquèrent en Corse. Paoli, alarmé d'abord, se laissa rassurer par les démonstrations de neutralité du ministre de France, le duc de Choiseul, et se crut même assez en sûreté pour aller enlever Capraia aux Génois (1767). Mais enfin ceux-ci cédèrent à la France leurs prétentions à la souveraineté de la Corse. Paoli protesta contre ce marché déloyal, et résolut d'en empêcher l'exécution par la force des armes. Après quelq. avantages obtenus sur le marquis de Chauvelin, il fit complètem. défait par le comte de Vaux, qui avait été chargé du commandem. des troupes franç. à la place du présomptueux marquis. L'Angleterre fut l'asile du généreux défenseur de la Corse jusqu'en 1789, époque à laquelle l'assemblée constituante fit cesser son exil et celui de tous les autres champions malheureux de l'indépendance. Il vint à Paris recevoir du peuple et des grands l'accueil le plus flatteur, et du roi le titre de lieuten.-général avec le commandement militaire de son pays. Arrivé à son poste, et investi, par la confiance de ses concitoyens, de plusieurs autres charges importantes, il seconda sincèrem. d'abord les vues de l'assemblée constituante; mais les maux de la révolut. qui s'étendirent jusqu'en Corse, et d'autres motifs légitimes encore le détachèrent insensiblement de la métropole. Il fut accusé de trahison dans le sein de la convention, et rompit alors tous les liens qui l'attachaient à ce gouvernem. horrible. Elu par les autres mécontens généralissime et présid. d'une consulte formée à Corté (1793), mis hors la loi presque aussitôt par la France, il offrit son pays au roi d'Angleterre, qui ne dédaigna point cet hommage, mais qui fut assez peu reconnaissant pour donner la vice-royauté de la Corse, et même la présidence du parlement de ce nouveau royaume, à d'autres qu'à Paoli. Ce grand citoyen étouffa son ressentim. et fit tout pour engager ses compatriotes à rester fidèles au roi George, persuadé qu'il était que cette alliance était leur seul moyen de salut. Il se rendit toutefois à Londres en 1796, pour y faire entendre des plaintes auxquelles on ne fit pas attention. Il passa ses dern. jours sur cette terre étrangère, désespéré de voir son pays au pouvoir de la France, et la France gouvernée par un homme qu'il avait vu naître, qu'il avait protégé, et qui n'avait pu rester son ami. Il m. dans un village voisin de Londres en 1807. V., pour plus de détails, la *Descript. de l'île de Corse*, par le baron Frédéric, fils du roi Théodore, et l'écrit de Pompéi, intit.: *De l'etat de la Corse*, Paris, 1821, in-8.

PAOLILLO, peintre, élève de Sabbattini, a peint à Naples, sa ville natale, un *St-Jean* et un *Tableau de la Vierge*, qui lui ont fait beaucoup de réputation.

PAOLINI (Fabio), philosophe et médec., né à Udine vers le milieu du 16e S., fut l'un des fondat. de la nouv. académ. qui s'éleva à Venise en 1593, et il y fit un cours public de langue grecque. On a de lui, entre autres ouv. mentionn. dans la *Biblioth. volante* de Cinelli, et dans le *Dictionn.* d'Eloy: *de viperis in trochiscorum apparatu pro theriacâ adhibendis Disputatio*, Venise, 1604; *Prælectiones Marciæ sive Commentaria in Thucydidis Historiam*, etc., ibid., 1603; *Fabulæ ex antiquis scriptoribus excerptæ, et græcis latinisque tetrasticis sensuatim explicatæ*, ibid., 1587.

PAOLINI (Pétronille), poète et musicienne distinguée, né à Tagliacozzo en 1663, m. en 1728, a laissé diverses *poesies* qui se trouvent dans les recueils de son temps, cinq *oratorio* en musique, et deux drames intit.: *Il tradimento vindicato, ovvero la Dona illustre* et *la Tomiri*.

PAON, DU PAON ou LE PAON (N.), peintre de batailles, né vers 1740, d'un paysan des envir. de Paris, vint s'établir dans cette ville après avoir servi plus. années dans un régim. de dragons. Mais de dessins qu'il avait exécutés au milieu des cam où s'était fortifié son goût naturel pour l'art, lequel il devait plus tard se distinguer, il se prés à Carle Vanloo, prem. peintre du roi, en reçut encouragem., et en peu de temps il devint l'é de Casanova, sous lequel il commença à pe Cet artiste m. en 1785; div. morceaux qu'il

Palais-Bourbon et dans la salle du conseil le-Militaire, dénotent un dessin ferme et une gr. exactitude d'imitat., mais sont d'un is un peu froid.

(Joseph del), prem. médecin du gr.-duc ston de Médicis, né en 1649 à Empoli (Tos-. en 1737, avait d'abord professé la dia-, puis successivem. les institut. théoriques ique de la médec. à l'université de Pise. lui : *Lettera intorno alla natura del caldo ldo*, *al signor Francesco Redi*, Florence, -8; *Lettera nella quale si discorre se il luce sieno una cosa medesima*, Florence, 8; *Exercitat. de præcipuis humoribus qui o corpore reperiuntur*, etc., ibid., 1733, nise, 1735, et Leyde, 1736, in-8; *Con-ici*, in-4, Rome, 1733, et Venise, 1734; *varij fatti in diverse circostanze*, Florence, -4.

CINO. V. Antoni.

DOPOLI (Nicolas COMMÈNE), jésuite, t ensuite professeur de droit canon à Pa-en 1655, m. en 1740, a fait imp. div. ouv. ent une connaiss. distinguée des langues mais que départent de nombr. inexacti-us citerons seulement ses *Prænotationes ica ex jure canonico*, etc., Padoue, 1697,

-PARIZ (François), médec. hongrois, 9 à Deez, dans la Transylvanie, où il m après avoir, pendant 40 ans, enseigné la , a laissé une traduct. en latin de la *Paix* de Pierre Dumoulin, in-8; un *Abrégé de clésiast. de Hongrie et de Transylvanie*, 1723, in-8; *Paix du corps*, en hongrois; . *latino-hungaricum*, Leutschau, 1708, *tionarium hungarico-latinum*; *Ars heral-6*, in-12; des *poésies*, etc.

ELLA (Sébastien), profess. de médec. le Pérouse, né au commencem. du 16e S. anto, dans la Marche d'Ancône, est aut. gr. nomb. d'ouvr. mentionnés dans le ire d'Eloi, et qui, impr. d'abord séparé-enise, Pavie et Pérouse, de 1551 à 1573, réunis par l'aut. en une édit. complète, , 1582, in-fol.

(Gui). V. Gui-Pape.

, nom sous lequel on désigna d'abord évêques, ne devint particulier aux suc-de saint Pierre que depuis Grégoire VII. es autres évêques, les papes furent élus nple et le clergé, jusqu'à ce que les em-'étant faits chrétiens, s'attribuèrent le nfirmer leur choix, et Justinien et ses suc-xigèrent même une somme d'argent pour rder cette confirmat. Constantin Pogonat glise de cette servitude en 681. Louis-le-re déclara en 824 que l'élection des papes re à l'avenir. Mais sous Innocent II les rrogèrent le droit de faire seuls cette élect.). Le pape Honorius III en 1216, ou plutôt en 1274, ordonna que l'élect. se ferait à ns un conclave, ce qui s'est pratiqué jus-Les papes forment depuis St Pierre, que le comme le prem., une suite non inter-Ils se sont succédé dans l'ordre suivant :

m. en	66	St Soter.	171
	67	St Eleuthère.	185
t.	76	St Victor I.	197
	83	St Zéphirin.	217
.	96	St Calixte I.	222
e.	108	St Urbain I.	230
dre I.	117	St Pontien.	235
	127	St Anthère.	236
ore.	138	St Fabien.	250
	142	St Corneille.	252
	150	Novatien, antip.	251
	161	St Luce I.	254
	257	St Etienne I.	
	259	St Sixte II.	
	268	St Denis.	
	274	St Félix I.	
	283	St Eutichien.	
	295	St Caïe.	
	304	St Marcellin.	
	310	St Marcel.	
	310	St Eusèbe	
	314	St Melchiade.	
	335	St Sylvestre.	
	336	St Marc.	
	352	St Jules I.	
	366	Libère.	
		Félix II.	
	384	St Damase.	
		Ursicin, antip.	
	399	St Sirice.	
	401	St Anastase.	
	417	Innocent I.	
	418	Zozime.	
	422	Boniface I.	
	432	Célestin I.	
	440	Sixte III.	
	461	St Léon-le-Grand.	
	468	St Hilaire.	
	483	Simplicius.	
	492	Félix III.	
	496	Gélase.	
	498	Anastase II.	
	514	Symmaque.	
		Laurent, antip.	
	523	Hormisdas.	
	526	Jean I.	
	530	Félix IV.	
	532	Boniface II.	
	535	Jean II.	
	536	Agapet.	
	538	Sylvère.	
	555	Vigile.	
	560	Pélage I.	
	573	Jean III.	
	578	Benoît I.	
	590	Pélage II.	
	604	St Grégoire-le-Gr.	
	606	Sabinien.	
	607	Boniface III.	
	615	St Boniface IV	
	615	Dieudonné I.	
	624	Boniface V.	
	638	Honorius I.	
	640	Séverin.	
	642	Jean IV.	
	649	Théodore.	
	655	St Martin I.	
	657	Eugène I.	
	672	Vitalien.	
	676	Dieudonné II.	
	679	Donnus I.	
	682	St Agathon.	
	683	Léon II.	
	685	St Benoît II.	
	686	St Jean V.	
		Pierre, antip.	
		Théodore, antip.	
	687	Conon.	
	701	St Sergius I.	
		Théodore, antip.	
		Paschal, antip.	
	705	Jean VI.	
	707	Jean VII.	
	708	Sisinius.	
	715	Constantin.	
	731	Grégoire II.	
	741	Grégoire III.	
	752	Zacharie.	
		Etienne II, élu et non consacré.	
	757	Etienne II ou III.	757
		Paul I.	767
		Théophilacte, Constantin, Philippe, antipapes.	
	772	Etienne III ou IV.	
		Constantin, antip.	
	795	Adrien I.	
	816	Léon III.	
	817	Etienne IV ou V.	
	824	Paschal I.	
	827	Eugène II.	
		Zizime, antip.	
	827	Valentin.	
	844	Grégoire IV.	
	847	Sergius II.	
	855	Léon IV.	
	858	Benoît III.	
		Anastase, antip.	
	867	Nicolas I.	
	872	Adrien II.	
	882	Jean VIII.	
	884	Marin ou Martin II.	
	885	Adrien III.	
	891	Etienne V ou VI.	
		Anastase, antip.	
	896	Formose.	
		Sergius, antip.	
	896	Boniface VI.	
	897	Etienne VI ou VII.	
	898	Romain.	
	898	Théodore II.	
	900	Jean IX.	
	904	Benoît IV.	
	904	Léon V.	
	905	Christophe, antip.	
	912	Sergius III.	
	914	Anastase III.	
	915	Lando.	
	928	Jean X.	
	929	Léon VI.	
	931	Etienne VII ou VIII.	
	936	Jean XI.	
	939	Léon VII.	
	943	Etienne VIII ou IX.	
	946	Marin ou Martin III.	
	956	Agapet II.	
	964	Jean XII.	
	965	Léon VIII, antip.	
	964	Benoît V, chassé en	
	972	Jean XIII.	
	974	Benoît VI.	
	975	Boniface VII, ant.	
	975	Donnus II.	
	984	Benoît VII.	
	985	Jean XIV.	
	985	Boniface VII pour la seconde fois antipape.	
	985	Jean XV, fils de Robert, élu et non sacré.	
	996	Jean XVI.	
	998	Jean XVI, antip.	
	999	Grégoire V.	
	1003	Sylvestre II.	
	1003	Jean XVII.	
	1009	Jean XVIII.	
	1012	Serguis IV.	
	1024	Benoît VIII.	
		Léon ou Grégoire, antipape.	1012
	1033	Jean XIX.	
	1044	Benoît IX, abdique en	

Sylvestre et Jean antipapes. 1044
Grégoire VI. 1046
Clément II. 1047
Benoît IX réintég. 1048
Damase II. 1048
Léon IX. 1054
Victor II. 1057
Etienne IX ou X. 1058
Benoît X, antip. 1058
Nicolas II. 1061
Alexandre II. 1073
Honoré II, antip. 1081
Grégoire VII. 1085
Clément III, antip. 1086
Victor III. 1087
Urbain II. 1099
Pascal II. 1118
Albert et Théodoric, antip.
Gelase II. 1119
Maurice Bourdin, antipape. 1119
Calixte II. 1124
Honoré II. 1130
Calixte III, antip.
Innocent II. 1143
Anaclet et Victor, antipapes.
Célestin II. 1144
Lucius ou Luce II. 1145
Eugène III. 1153
Anastase IV. 1154
Adrien IV. 1159
Alexandre III. 1181
Victor, Pascal, Calixte, Innocent, antipapes.
Luce III. 1185
Urbain III. 1187
Grégoire VIII. 1187
Clément III. 1191
Célestin III. 1198
Innocent III. 1216
Honoré III. 1227
Grégoire IX. 1241
Célestin IV. 1241
Innocent IV. 1254
Alexandre IV. 1261
Urbain IV. 1264
Clément IV. 1268
Grégoire X. 1276
Innocent V. 1276
Adrien V. 1276
Vicedominus, non sacré. 1276
Jean XXI 1277
Nicolas III. 1280
Martin IV. 1285
Honoré IV. 1287
Nicolas IV. 1292
Célestin Valdique, 1294
Boniface VIII. 1303
St Benoît XI. 1304
Clément V siége à Avignon. 1314
Jean XXII. 1334
Pierre de Corbière, antipape. 1338
Benoît XII. 1342
Clément VI. 1352
Innocent VI. 1362
Urbain V. 1370
Grégoire XI retourne à Rome. 1378

A Rome.

Urbain VI. 1389
Boniface IX. 1404
Innocent VII. 1406
Grégoire XII. 1409
Alexandre V. 1410
Jean XXIII. 1415
Martin V. 1431
Eugène IV. 1447

A Avignon.

Clément VII. 1394
Benoît XIII. 1423
Clément VIII. 1429
Félix V. 1449

Fin du schisme.

Nicolas V. 1455
Calixte III. 1458
Pie II. 1464
Paul II. 1471
Sixte IV. 1484
Innocent VIII. 1492
Alexandre VI. 1503
Pie III. 1503
Jules II. 1513
Léon X. 1521
Adrien VI. 1523
Clément VII. 1534
Paul III. 1549
Jules III. 1555
Marcel II. 1555
Paul IV. 1559
Pie IV. 1565
St Pie V. 1572
Grégoire XIII. 1585
Sixte V. 1590
Urbain VII. 1590
Grégoire XIV. 1591
Innocent IX. 1591
Clément VIII. 1605
Léon XI. 1605
Paul V. 1621
Grégoire XV. 1623
Urbain VIII. 1644
Innocent X. 1655
Alexandre VII. 1667
Clément IX. 1669
Clément X. 1676
Innocent XI. 1689
Alexandre VIII. 1691
Innocent XII. 1700
Clément XI. 1721
Innocent XIII. 1724
Benoît XIII. 1730
Clement XII. 1740
Benoît XIV. 1758
Clément XIII. 1769
Clément XIV. 1774
Pie VI. 1799
Pie VII. 1823
Léon XII.

PAPEBROCH, ou plus exactement PAPEBROECK (Daniel), sav. jésuite, un des plus laborieux édit. des *Acta sanctorum*, naq. à Anvers en 1628. Le cours de l'immense travail qu'il avait entrepris conjointem. avec les pères Bollandus et Henschenius fut interrompu par les querelles que lui suscitèrent les carmes, irrités contre lui pour ce qu'il avait dit relativem. à leur origine. Il fallut des jugemens, et de l'inquisition de Madrid et de la cour de Rome. Les décisions finirent par être favorables à Papebroch, qui depuis continua tant qu'il put ses travaux. Devenu aveugle à 82 ans, il consacra à des exercices de piété les 5 dern. années de sa vie, qu'il termina à Anvers en 1714. Outre la part qu'il eut aux *Acta sanctorum*, et particulièrement aux volumes de cette savante compilation qui contiennent les mois de mars, avril, mai et juin, il a pub. encore le *Propylæum ad Acta sanctorum mai*, in-fol., et ses *Réponses aux accusations des carmes*, 4 vol. in-4. Le P. Piens a écrit la *vie* de ce sav. jésuite en tête du 6e vol. des *Actes* du mois de juin; et elle a été reproduite dans le tome 2 des *Mém.* de Niceron.

PAPENDRECHT (Corneille-Paul Hoynck van), théol. flamand, chanoine et archiprêtre de la métropole de Malines, né en 1686 à Dordrecht, m. à Malines en 1753, avec la réputation d'un homme instruit, laborieux et zélé, a laissé : *Historia ecclesiæ ultrajectinæ à tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, Malines, 1725, in-fol., trad. en flamand, et impr. en Hollande, 1728, in-fol.; *sex Epistolæ, de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectentium*, Malines, 1729, in-4; *Specimen eruditionis Broedersianæ*, ib., 1730, in-4; *Analecta belgica*, La Haye, 1743, 6 vol. in-4.

PAPHNUCE (St), év. de la Haute-Thébaïde, souffrit des persécutions cruelles sous Maximin, et assista en 325 au concile de Nicée. On ignore l'époque de sa m. — Il ne faut pas le confondre avec un autre confesseur du même nom qui, étant év. de Saïs, assista en 362 au concile d'Alexandrie, et fut banni par l'emp. Constance.

PAPIAS (St), disciple de St Jean-l'Evangéliste, devint év. d'Hiérapies, et composa, vers le commencement du 2e S. de J.-C., un ouvrage intit. *Exposition des discours du Seigneur*, dont il ne nous reste que des fragmens. Quelques canonistes imputent à Papias d'avoir le premier donné cours à l'opinion des millenaires, si répréhensible depuis que Cérinthe y mêla de grossières erreurs, mais qui du temps même de St Augustin, comme l'avoue ce St père, était encore admise par la presque totalité des fidèles. — Un autre Papias, gramm. du 11e S., est aut. d'un *Vocabularium latinum*, dont toutes les éditions sont rares; la première est de Milan, 1476, in-fol.

PAPILLON (Almaude), poète français, contemporain de Marot, et comme lui valet de chambre de François Ier, qu'il suivit dans sa captivité en Espagne après la bataille de Pavie, naquit à Dijon en 1487, et m. dans la même ville en 1559. On a de lui : *le Nouvel Amour*, souv. impr.; *Victoire et Triomphe d'argent contre le dieu d'amour*, Lyon, 1537; *Ordonnances d'argent; Victoire et Triomphe d'honneur et d'amour contre argent.* — Thomas Papillon, sav. jurisc., de la même famille que le précéd., né à Dijon en 1514, m. en 1596, avocat au parlement de Paris, a laissé, outre un Traité du Droit d'Accroissem. (*libellus de Jure accrescendi*, 1571, in-8), deux autres traités insérés dans le *Thesaurus juris* du jurisc. Otto; ils avaient déjà paru isolém. sous ces titres : *De directis hæredum substitut.*, 1616, in-8; et *Comment. in IV priores titulos lib. primi Digestorum*, 1624, in-12.

PAPILLON (Philibert), chanoine de la Chapelle-aux-Riches à Dijon, où il était né en 1666, consacra toute sa vie à des recherches historiques et littéraires. Il fournit à plusieurs savans, ses contemporains, des *mémoires* et des *observations* intéressantes sur la Bourgogne, dirigea l'ouvrage de Garreau, intitulé *Description du gouvernement de Bourgogne* (Dijon, 1717), publia en 1702 la *Vie de Pierre Abailard* et celle *de Jacq. Amyot*, évêque d'Auxerre; mais ce ne fut qu'après sa mort, arrivée en 1738, que parut l'ouvrage qui prouve le mieux sa vaste érudition et son assiduité

au travail. Il a pour titre *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-fol., et fut publié par les soins de Papillon de Flavignerot, neveu de Philibert.

PAPILLON (Marc de). V. Lasphrise.

PAPILLON (Jean), graveur sur bois, né en 1639 à Rouen, m. à Paris en 1710, a laissé des ouvrages où l'on remarque du talent, et qui lui ont fait sa réputation; mais, faute de connaissances en dessin, il ne put aller aussi loin que semblaient l'annoncer ses dispositions. — Son fils, Jean Papillon *le Jeune*, né à St-Quentin en 1661, mort à Paris en 1710, suivit la même carrière, et y atteignit un plus haut degré de perfection. Il travailla pour les tapissiers, les brodeurs, les gaziers, et surtout pour les libraires. Il inventa le *trusquin*. Les amateurs recherchent les portraits de *Paul III*, *Jules III* et *Pie IV*, gravés sur bois par cet artiste. — Papillon (Jean-Nicolas), frère du précédent, né à St-Quentin en 1663, m. à Paris en 1714, obtint moins de succès, parce qu'il apporta moins de zèle et d'ardeur aux études de son art. — Jean-Baptiste Papillon, neveu du précédent, se distingua dans la même carrière, et l'on admire encore ses *culs-de-lampe* pour l'édition in-fol. des *Fables* de La Fontaine. Il publia en outre sur son art un ouvrage ayant pour titre *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766, grand in-8. Cet habile graveur était né en 1698 à Paris, et il y m. en 1776. — Papillon (Jean-Baptiste-Michel), frère du précédent, mais d'un second lit, fut formé à son art par ses soins, et m. à 26 ans en 1746. Cette mort prématurée l'empêcha d'obtenir les succès qu'avaient annoncés ses rares dispositions. — Marie-Anne Rouillon, 2e femme de Jean-Baptiste Papillon, a cultivé aussi la *gravure* avec succès.

PAPILLON DE LA FERTÉ (Denis-Pierre-Jean), intendant des menus-plaisirs du roi, né à Châlons-sur-Marne en 1727, envoyé à l'échafaud par le tribunal révolutionnaire à l'âge de 67 ans, a laissé : *Extrait de différens ouvrages publiés sur la vie des peintres*, Paris, 1776, 2 vol. in-8; *Elémens d'architecture, de fortification et de navigation*, ibid., 1787, in-8; *Elémens de géographie*, ibid., 1783, in-8; *Leçons élémentaires de mathématiques*, Paris, 1784, 2 vol. in 8. — Nicolas-Gabriel Papillon du Rivet, jésuite, né à Paris en 1717, mort à Tournay en 1782, a traduit quelques *discours* latins du P. La Sante, des *poèmes* en vers latins : *Templum assentationis*, et *Mundus physicus, Effigies mundi moralis*, et des *sermons*, imprimés en 1770, Tournay, 4 vol. in-12.

PAPIN (Isaac), théologien, né à Blois, en 1657, d'une famille protestante, était, par sa mère, neveu du ministre Pajon, auprès duquel il puisa un grand esprit de tolérance et une certaine hardiesse de principes sur quelques points de dogme, notamment sur la grâce efficace. Cette sorte de dissidence lui attira de la part de ses co-religionnaires, entre autres du fameux Jurieu, des désagrémens qui le décidèrent à passer en Angleterre. L'évêque d'Eli l'admit dans son clergé; mais peu de temps après il fut réduit à se réfugier en Allemagne, où le poursuivit encore la haine de ses ennemis. Revenu en France, il embrassa la foi catholique, et fit son abjuration (1690) entre les mains de Bossuet. Il m. à Paris en 1709, après avoir écrit, en réponse aux attaques de ses adversaires, un assez grand nombre d'ouvrages qui furent réunis à quelques autres traités de sa composition, et publiés, avec une *vie* de l'auteur, par l'oratorien Pajon, son cousin, Paris, 1723, 3 vol. in-12. — Nicolas Papin, oncle du précédent et médecin distingué, est auteur de quelques *traités* ou *dissertations* sur des points d'histoire naturelle et de médecine, notamment des suivans : *de Pulvere sympathetico*, in-8, Paris, 1644, 1650; Padoue, 1654, et Nuremberg, 1660, in-12; trad. en fr., Paris, 1651, in-8; *Raisonnem. philosoph. touchant la salure, flux et reflux de la mer*, etc., Blois, 1647, in-8. — Son fils, Denys Papin, né à Blois vers le milieu du 17e S., prit ses degrés en médecine à la faculté de Paris, et y pratiqua ensuite avec succès, consacrant ses loisirs à l'étude de la physique. S'étant rendu en Angleterre, il y fut accueilli avec distinction par les savans, dont il s'était déjà fait connaître, et fut associé par Boyle à ses belles expériences sur la nature de l'air. Il fut admis en 1681 à la société royale de Londres, et, en 1687, l'université de Marbourg lui offrit une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Enfin, il fut nommé en 1699 correspondant de l'académie des sciences de Paris. Ce savant, laborieux et estimable, m. en 1710, laissant, outre un grand nombre de *lettres* et de *mémoires* dans le *Journal des savans*, les *Transactions philosophiques*; les *Nouvelles de la républ. des lettres*, et les *Acta erudit. lips.*, plusieurs ouvr. parmi lesquels on distingue : *la Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais*, etc., Paris, 1682, in-12, Amsterdam, 1688, in-4; trad. en angl., Londres, 1681, 1682, in-4. C'est la description de sa fameuse machine appelée *digesteur*, autrefois si usitée, mais que de nouvelles découvertes ont fait abandonner.

PAPIN (Elie), maréchal-de-camp, né à Bordeaux d'un père commerçant, avait lui-même embrassé ce genre d'industrie, lorsque la réquisition de 1793 le porta sur les champs de bataille. Incorporé dans l'armée des Pyrénées, il s'y éleva rapidement, par des actions d'éclat, au grade de général de brigade. Cependant, en 1796, quelques circonstances, et probablement aussi un secret éloignement pour le service de la révolution, le déterminèrent à abandonner la carrière qui lui offrait un si brillant avenir, et il reprit les occupations commerciales. Bientôt, sur le bruit de sa démission inopinée, un des agens de Louis XVIII, M. Dupont-Constant, vint lui proposer, au nom du prince français, le brevet confirmatif de son grade, qu'il accepta avec des pouvoirs militaires de commandant en chef de la Guienne. Trompant l'inquiète surveillance des autorités locales, le général Papin concourut à organiser sur le territoire de Bordeaux, au milieu d'obstacles de toute nature, un armement secret de 6,000 hommes. Mais la police plus active et mieux faite du gouvernement impérial pensa se saisir de Papin, qui n'échappa à une condamnation à mort, comme coupable de haute trahison, qu'en se sauvant en Amérique, où il fut transporté secrètement à fond de cale d'un navire. Pendant un séjour de huit années sur cette terre lointaine, Papin, en se livrant aux spéculations commerciales, amassa une certaine fortune, qu'il s'empressa d'embarquer pour la France, sitôt qu'il eut connaissance du retour de la famille royale. La traversée fut des plus périlleuses; le navire qu'il montait périt avec tout son avoir, qu'il y avait placé; lui-même il n'échappa que par miracle à une perte dont il vit de près toute l'horreur, et dont il éprouva les plus horribles angoisses. Accueilli avec quelques compagnons d'infortune à bord d'un bâtiment marchand, il est transporté à Londres, et de là se rend à Paris, où il présente avec confiance au gouvernem. du roi ses titres à faire partie de la nouvelle armée dans son grade. Cette faveur ne lui fut accordée qu'après la révision préalable du jugement qui le condamnait à la peine capitale, c'est-à-dire en 1821. Mais il eut à peine le temps d'oublier, dans la faveur qu'il recouvrait, les maux et les traverses affreuses au prix desquels il l'avait payée. Il mourut en 1825, dans le commandement d'une subdivision militaire, à Agen, M. Lestrade (qui prend le titre de *capi-*

taine-organisateur de l'armée roy. de la Guienne sous le général Papin), a consacré à cet officier-général une *notice nécrologique* dans le *Moniteur* du 20 août 1825.

PAPINI-CORTESE (Léonard), philosophe, né dans la Romagne en 1690, et mort en 1765, a laissé, sous le nom anagrammatique de *Epoandro Napilo Betariciense*, les ouvrages suivans : *de maris Æstu reciproco*, Faïence, 1749; *de Origine fontium et de Magnete*, ibid., 1751; *de Modo reperiendi meridianum*, ibid., 1752; *de Electricitate*, ibid., 1752. V. le traité *de Litteraturâ faventinâ* du P. Mittarelli, p. 132. — Fontanini, dans le t. 2, p. 79, de sa *Bibliothèque*, cite un autre Papini (Jean-Antoine), académicien de Florence, auteur de divers ouvrages de littérature et d'érudition, notamment de *Lezioni sopra il Burchiello*, Florence, 1733, in-4.

PAPINIEN (Æmilius Papinianus ou), regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité, vivait vers le commencement du 3e S. Il fut, sous Septime-Sévère, d'abord préfet du fisc, puis préfet du prétoire, charge la plus considérable de l'empire. Après la mort de ce prince, Papinien osa défendre Géta contre les cruautés de Caracalla, tous deux fils de Sévère. Plus juste que Sénèque, il refusa de faire l'apologie d'un parricide, après que ce monstre de barbarie eut fait égorger son frère; et lui-même il fut décapité l'an 212 à 70 ans, selon l'opinion la plus probable. Il y a plusieurs lois de Papinien dans le *Digeste*. Ses autres ouvrages, qui, suivant Hermenopule (*Prompt., lib.* 2, *tit.* 4), existaient encore en entier au 14e S., se sont perdus pour la plup. Il n'en reste que des fragmens, dont Cujas a formé un *recueil*, auquel il a joint d'excellens *commentaires*. On a également publié : *Papinianus, seu optimi icti et veri Forma, in Æmil. Papiniano spectata à Baviâ Voordâ*, Leyde, 1770, in-4. La *vie* de ce jurisconsulte, autrefois révéré comme un oracle, a été écrite par Everard Otto (*v.* ce nom).

PAPIRE-MASSON. V. Masson.

PAPIRIUS (Publius Sextus), patricien et jurisconsulte romain, fut chargé par le sénat et le peuple, sous le règne de Tarquin-le-Superbe, de recueillir les lois rendues par les six premiers rois de Rome. La reconnaissance de ses concitoyens a nommé ce travail *Code papirien*. — Papirius Cursor-(Lucius), l'un des premiers capitaines de l'ancienne Rome, fut 5 fois consul, 2 fois dictateur, et obtint 3 fois les honneurs du triomphe comme vainqueur des Samnites. Sa fermeté et sa prudence égalaient son courage. L'extrême agilité qui le distinguait lui valut le surnom de *Cursor*. Durant sa première dictature, il donna un exemple mémorable de rigidité pour le maintien de la discipline, en faisant traîner au supplice le jeune patricien Q. Fab. Max. Rulianus, général de la cavalerie, qui, malgré sa défense, avait attaqué l'ennemi à l'improviste, et l'avait complètement défait. L'inflexible dictateur n'accorda la grâce au coupable que sur l'intercession du peuple, et après que la discipline eut été vengée par l'humiliation de l'imprudent général. — Papirius Cursor (Lucius), fils du précédent, marcha sur les traces de son père. Il fut deux fois consul avec Carvilius, en 461 et 482 de Rome. Chaque fois il remporta une victoire complète : la première sur les Samnites, la seconde sur les Brutiens, et les honneurs du triomphe lui furent décernés. — Papirius Crassus vainquit les Privernates, et triompha avec son armée sur le mont Albin, n'ayant pu obtenir cet honneur dans Rome. — Papirius, surnommé *fœnerator*, l'Usurier, se fit connaître par son avarice et sa cruauté, et fut l'occasion de la loi qui défendait à Rome d'emprisonner un homme libre pour dettes. — Papirius *Prætextatus*, de la même famille, mis en liberté pour avoir répondu d'une manière très-adroite aux questions indiscrètes de sa mère, qui voulait savoir ce qui s'était passé au sénat. C'est à cette occasion que les dames romaines, alarmées par la prétendue nouvelle que leur avait communiquée la mère de Papirius, se présentèrent au sénat surpris pour demander qu'on décidât qu'il était moins dangereux qu'une femme épousât deux hommes, qu'un homme deux femmes.

PAPIUS (André), chanoine de Saint-Martin à Liége, né en 1547 à Gand, mort en 1581, a traduit en vers latins le livre de Denys d'Alexandrie, *de Situ orbis*, et celui de Musée, *de Amore Eri et Leandri*. On lui doit en outre une édition de *Priscien* avec des *notes*, Anvers, 1575, in-8, et un traité *de Harmoniis musicis*, ibid., 1581, in-12.

PAPIUS (Jean), médecin, né à Iphoven, en Franconie, l'an 1558, mort en 1622, premier médecin de la cour d'Anspach, et professeur primaire de l'université de Kœnigsberg, a laissé : *de medicamentorum præparationibus et earum causis Tractatus*, etc., Wittemberg, 1612, in 8.

PAPON (Jean), né en 1505, près de Rosset, m. en 1590 à Montbrison, où il avait été successivement lieutenant-général du bailliage, et maître des requêtes de la reine Catherine de Médicis, a laissé : des *Comment.* (latins) *sur la coutume du Bourbonnais*, Lyon, 1550, in-fol.; *Rapport des deux princes de l'éloquence gr. et lat.*, ib., 1551, in-8; *Rec. d'arrêts notables*, ib., 1556, 3 vol. in-fol.

PAPON (Jean-Pierre), littérat. et historien, associé de l'institut de France, né au Puget Téniers près Nice, en 1734, entra de bonne heure dans l'Oratoire, et y professa avec distinction les humanités. Après avoir rempli ensuite une chaire de rhétoriq. successiv. à Marseille, à Riom, à Nantes et à Lyon, il fut chargé par les chefs de sa congrégation d'une mission auprès du roi de Sardaigne, revint à Marseille avec le titre de biblioth. de cette ville, fit un voyage en Italie, et à son retour se fixa à Paris, où bientôt il quitta l'oratoire pour suivre avec plus de liberté ses travaux littéraires. Au temps de la terreur, il chercha un asile dans le départ. du Puy-de-Dôme, et revint ensuite à Paris, où il m. en 1803. On a de lui : *Ode sur la Mort*, insérée dans le *Recueil des Jeux floraux de Toulouse*; *l'Art du poète et de l'orateur*: la cinquième et dernière édition de cet ouvrage, précédée d'un *Essai sur l'éducation*, parut à Paris, 1801, in-8; *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne* (franç. et ital.), Turin, 1773, in-8; *Voy. littéraire de Provence*, Paris, 1787, 2 vol. in-12; *Histoire générale de Provence*, Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4; *Hist. du gouvernement franç. depuis l'assemblée des notables du 22 fév. 1787 jusqu'à la fin de l'année 1788*, Londres et Paris, 1788, in 8, avec un *Discours de l'opinion sur le gouvernement*; *Époques mémorables de la peste*, 1800, 2 vol. in-8. Son *Histoire de la révolution*, qui était restée inédite, a paru par les soins de son frère, Paris, 1814, 6 vol in-8.

PAPPA FAVA (Marsilietto). V. Carrare.

PAPPENHEIM (Godefroi-Henri, comte de), général allemand qui, à une rare prudence et à une grande valeur, joignait un zèle ardent pour la religion catholique, naquit en 1594, et se distingua surtout pendant la guerre de 30 ans. A la bataille de Lutzen, il avait fait des prodiges de valeur, et peut-être la victoire allait-elle échapper aux Suédois lorsqu'il reçut la blessure dont il m. au mois de novembre 1632, âgé seulement de 38 ans, mais couvert de plus de cent cicatrices. — Emile, baron de Pappenheim, lieut-général, ministre de Hesse-Darmstadt à Paris, y est mort le 27 mars 1826.

PAPPONI (Jérôme), célèb. jurisc. de Pise, où il m. en 1605, après avoir professé pend. 45 ans le droit à l'univ. de cette ville, a laissé div. *traités*, *conseils* et *décisions*, dont on trouvera les titres en

t. 3, p. 289, des *Mem. istor. di più uomini illustri pisani*, Pise, 1792.

PAPPUS, philosophe et mathém. d'Alexandrie, dans le 4e S., florissait sous le règne de Théodose-le-Grand. Il a laissé un ouvr. pub. depuis avec la version latine et des notes de Commandine sous le titre de *Collectio mathematica*, *lib. VIII*, Pesaro, 1588, in-fol., et Bologne, 1660, in-fol. Il nous reste l'abrégé en latin d'une *Géographie* qui était de Pappus.

PAPPUS (Jean), théol. protestant, né à Lindau en 1549, m. en 1610, était dès l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg. On a de lui un *Abrégé de l'histoire eccles.*, en latin, 1584, in-8; et quelq. livres de controverse, in-4.

PAPROCKI ou PAPROZ (Barthélemi), hist., généalogiste et poète polonais du 16e S., a laissé: *Epigrammata in apophtegmata selecta veterum scriptorum*, latin et grec, Cracovie, in-8 et in-4; *Stemmata præcipuarum familiarum palatinat. Russiæ et Podoliæ*, Cracovie, 1575, rare; *Nidus virtutis*, ib., 1578, in-fol.

PAQUOT (Jean-Noël), ancien prof. à l'univ. de Louvain, memb. de l'acad. de Bruxelles, conseiller historiogr., de l'imp. Marie-Thérèse, né à Florennes en 1722, m. en 1803 à Liége, était très-savant dans les langues anciennes. On a de lui: *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des dix-sept provinces des Pays-Bas*, etc., Louvain, 1753-70, 3 vol. in-fol., ou 18 vol. in-12; *Hist. Flandricæ synopsis*, 1781, in-4, et d'autres ouv.

PAR. V. Pare.

PARA, roi d'Arménie, fils d'Arsace II et de la reine Pharandsem, est appelé Bab par les auteurs arméniens. Il eut besoin du secours de l'empereur Valens pour remonter sur un trône d'où Sapor avait chassé son frère; il réussit dans son entreprise, mais peu après, paisible possess. de son roy., s'étant rapproché de ce même Sapor, il devint suspect à l'emp., qui le fit assassiner dans un festin en 374.

PARABOSCO (Jérôme), poète comique, né à Plaisance vers le commencem. du 16e S., a laissé plus. comédies ital. en prose et en vers: *il Ladro*, *il Marinajo*, *la Notte*, *il Pellegrino*, etc., Venise, 1560, édit. de Giolito; des nouvelles impr. sous le titre de *Diporti di Girolamo Parabosco*, Venise, 1558, in-8; *Lettere amorose*, 1546, in-12.

PARACCA (Jean-Antoine), sculpt. célèbre du 16e S., né à Valsoldo dans le diocèse de Côme, fut employé par Grégoire XIII à restaurer à Rome plusieurs belles statues. Il m. très-misérable à Rome dans un âge avancé.

PARACELSE (Adréole-Phil.-Théophraste Bombast de Hohenheim), fameux charlatan, ou, si l'on veut, alchimiste du 16e S., naquit dans un bourg du canton de Schwitz, en 1493. Il passa sa jeunesse à courir le monde pour pénétrer les secrets relatifs à son art; et, après des courses nombreuses, il vint s'établir à Bâle en 1527. Des cures heureuses ne tardèrent pas à lui faire une réputation. Il fut nommé à la chaire de médecine, malgré une conduite très-irrégulière, et il vit le public accourir à ses leçons, qu'il faisait en langue vulgaire, et dans lesquelles il se faisait gloire de prouver, par de grands mots et des phrases emphatiq., qu'Hippocrate et Galien n'étaient que des charlatans. Bientôt on se dégoûta du professeur, et notre médecin, moins favorisé de la fortune, n'eut plus de malades. Il reprit le métier des docteurs ambulans, et fut promener sa science de ville en ville jusqu'à Saltzbourg, où il m. en 1541, à l'hôpital de St-Etienne. Il avait rendu quelq. services réels à la médecine, mais il ne peut être regardé comme un homme de mérite. On lui doit l'art de préparer les médicamens par le moyen de la chimie, la connaissance de l'opium, du mercure, et quelques autres découvertes; mais on ne peut oublier qu'il se vantait d'avoir trouvé le secret de prolonger la vie pendant plusieurs siècles, lui qui est mort à 48 ans. La meilleure édition de ses *œuvres* (en lat.) est de Genève, 1658, 3 vol. in-fol.

PARADEL (Eudaldo), né en Catalogne, fondit au 17e S. les plus beaux caractères d'imprimerie qu'on eût encore vus en Espagne.

PARADÈS (Victor-Claude-Antoine-Robert, comte de), fils, selon l'opinion la plus probable, d'un pâtissier de Phalsbourg nommé Richard, naquit en 1752, et prétendit être issu de l'ancienne maison espagnole de Paradès. Il fut d'abord en faveur auprès du ministre Sartine, pour qui il était allé reconnaître les différents ports d'Angleterre, et cette faveur lui valut quelques emplois à son retour en France; mais, soupçonné de trahison, il fut, en 1780, enfermé à la Bastille. Après son élargissement, il passa à St-Domingue, et y m. en 1786. Desenne a pub. les *Mem. secrets de Robert, comte de Paradès*, etc., Paris, 1789, in-8.

PARADIN (Guill.), labor. écriv., né à Cuiseaux, dans la Bresse châlonaise, mort à 80 ans en 1590 à Beaujeu, où il était doyen du chapitre, a laissé: *Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4; *Histoire du temps*, Lyon, 1552, in-16, et la même, en latin, sous le titre de *Hist. Galliæ à Francisci primi coronatione ad annum* 1550; *Annales de la Bourgogne*, 1566, in-fol.; *de motibus Galliæ... comment.*, 1558, in-4; *Mém. de l'hist. de Lyon*, 1573, 1625, in-fol.; *de Rebus in Belgio anno* 1343 *gestis*, 1544, in-8; *Chronique de Savoie*, 1552, 1561, 1602, in-f.; *Hist. eccles. gallic.* — Claude Paradin, son frère, chan. de Beaujeu, m. postérieurem. à 1569, a laissé: *Alliances généal. des rois de France et princes des Gaules*, 1636, in-fol.; *Devises héroïques et emblèmes*, 1621, in-8, édit. augmentée par François d'Amboise; *Quadrias historiques de la Bible*, Lyon, 1553 et 1583, in-8. — Un autre Paradin ou Parradin (Jean), poète de la même famille, né à Louhans en Bourgogne, m. à plus de 80 ans, en 1588, à Belleneuve, près de Mirebeau, suiv. Papillon, aurait été médecin de François Ier, si l'on en croit le P. Jacob; mais il est plus probable qu'il fut seulem. clerc au greffe de Dijon, comme le prétendent La Monnoie et Niceron. Entre autres ouv., on a de lui la *Micropédie*, Lyon, 1546, in-8; Paris, 1547, in-16.

PARADIS ou PARADISI (Paul), appelé le *Canose*, juif d'origine, né à Venise, est le prem. qui enseigna la langue hébraïque à Paris; il m. catholique en 1559. On a de lui: *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu*, pub. en latin par Jean Dufresne, l'un de ses disciples, Paris, 1534, in-8. — Paradis (P. D. Basile), moine du Mont-Cassin, né à Ravenne en 1614, enseigna la philosophie et la théol. dans divers couvens de l'ordre de St-Benoît, et m. à Rome en 1647, laissant des *Poésies lyriques*, qui ont été impr. à Naples, 1641, et à Rome, 1647. Sa *vie* a été écrite par le P. Armellini, tom. 1er de sa *Biblioth. cassinense*, et l'on trouve son *éloge* dans le 4e vol. des *Comment. della poesia ital.* de Crescimbeni. — V. Clusa.

PARADIS DE RAYMONDIS (Jean-Zacharie), né à Bourg en 1746, succéda à son père dans la charge de lieut.-gén. du bailliage de Bresse; mais la faiblesse de sa santé l'obligeant de se démettre de ses fonctions, il se voua tout entier à l'étude et à la pratique de l'agriculture. Après avoir séjourné quelq. temps en Italie, où il s'était retiré aux approches de la révolut., il rentra en France en 1797, et m. à Bourg la même année. On a de lui: *Traité élémentaire de la morale et du bonheur*, 1784, 2 vol. in-18; *des Prêtres et des Cultes*, Paris, 1797, in-8; *Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable*, Paris et Lyon, 1789, in-12.

PARADISI (le comte Agostino), sav. du 18e S., membre de plus. acad., secrétaire perpétuel de celle de Mantoue, président des études et ministre de la

justice à Reggio, était né en 1736 dans le territoire de cette ville, où il m. le 29 fév. 1783. On a de lui : *Versi sciolti*, Bologne, 1762, pub. par Jos. Taruffi ; *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi, trad. in verso sciolto*, Liége (Modène), 1764 ; *Orazione nel solenne aprimento dell' università di Modena*, etc., Modène, 1772 ; réimpr. à Turin en 1773, avec une trad. franç. ; *Elogio del principe Raimondo Montecuccoli, con note*, Bologne, 1776 ; réimpr. à Venise en 1782, dans le tom. 6 des *Elogj ital.*, etc. Tiraboschi, dans les t. 4 et 6 de sa *Bibl. modenèse*, donne de plus amples détails sur ce littérateur illustre, dont on cite plus. autres product. — Un autre Agostino PARADISI, gr.-oncle du précédent, conseiller de justice à Modène dans le 17e S., n'est guère connu que comme aut. de divers opuscules, parmi lesquels on distingue celui intitulé : *Ateneo dell' uomo nobile*.

PARAMO (LOUIS de), inquisiteur espagnol, a pub. : *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate, libri tres*, Madrid, 1598, in-fol. Cet ouvr., trad. en franç. par Morellet, a paru sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*, etc.

PARASOLS (B. de), poète provençal du 14 S., ne nous est connu que par la *Vie* de Jean de Nostre-Dame qui nous le donne comme un ecclés., mort chanoine de Sisteron, sa patrie, vers 1383, et le prem. aut. connu des *Mystères*. Cette dern. circonstance ne peut être vraie.

PARAVICINO (FABRICIUS), médecin, né Traon, dans la Valteline, m. à Trezzo (duché de Milan) en 1695, âgé de 64 ans, a pub. : *Sollievo dell' età cadente*, etc., Milan, 1690 ; *la Regola del vivere*, etc., ib., 1690 ; *Abuso de' medici nel medicare gli assenti infermi*, ib., 1694 ; *Acque minerali di Masino descritte*, etc., ibid., 1694. — PARAVICINO ou PARAVICINI (Vincent), né à Castasagna, dans le pays des Grisons, en 1648, m. à Bâle en 1726, a laissé : *Catalogus scriptorum ab Helvetiis ac fœderatis reformatæ religionis*, 1648, in-8 ; *Précis des principaux évènemens de Bâle*, 1701, in-12, en allem. ; *Singularia de viris eruditione claris*, 1713, in-8 ; et plus. traduct.—PARAVICINO (Pierre-Paul), médec. de Côme, sa patrie, au 16e S., pratiqua son art à Milan, et fut fait citoyen de cette ville. On a de lui un traité *de massiniensium et burmensium thermarum hactenùs incognitar. Situ, Naturâ miraculisque*, Milan, 1545, in-4, trad. en ital. par Jean-Pierre Paravicino, méd. de Milan, ibid., 1658, in-12, avec des addit. du trad. et d'autres de J.-André Malagrida.—PARAVICINO (Basile), médecin, né à Côme au 16e S., professeur à Padoue, a pub. une *Traduct. de cinq livres d'Alexandre Petronio de Cività Catellana, sur la manière de vivre des Romains, et les moyens de conserver la santé*, Rome, 1592, in-8 ; et un *Discours sur le rire*, Côme, 1615, in-8.

PARAVICINO Y ARTÉAGA (HORTENSIO-FÉLIX) de Madrid, provincial de l'ordre de la Trinité et prédicateur de Philippe III, m. dans sa patrie en 1633, à 53 ans, a laissé : *Recueil de sermons sur divers sujets*, réimpr. plus. fois ; *Discours sur la tranquillité de l'âme*, MS. ; *Obras de don Arteaga*, rec. de poésies mystiq., Lisbonne, 1645, Madrid, 1650.

PARC (DU). V. SAUVAGE.

PARCALINI (JEAN-BAPTISTE), grav. ital., né à Cento en 1661, a exécuté, entre autres estampes, l'*Aurore devançant le Soleil*, d'après le Guide ; et les figures allégoriq. la *Mémoire*, l'*Intelligence*, la *Volonté*.

PARCELLES (JEAN), peintre de marines, né à Leyde vers 1597, m. à Leyerdorfs, fut élève de Henri Vroom, et acquit une très-gr. facilité d'exécution. Cet artiste, qui se distingua surtout par l'imitation fidèle de la nature, laissa un fils, Jules PARCELLES, digne héritier de ses talens. Plus. des marines de Jean Parcelles ont été grav., Amsterd., 1620, chez N.-J. Visscher.

PARCIEUX. V. DEPARCIEUX.

PARDAILLAN. V. GONDRIN.

PARDIES (IGNACE-GASTON), jésuite et habile géomètre, né en 1636 à Pau, d'un conseiller au parlem. de cette ville, embrassa en secret, dans ses études, le système philosoph. de Descartes, ce qui plus d'une fois l'obligea à de pénibles explicat. envers ses supérieurs. Il m. jeune encore en 1673, après avoir professé avec une gr. distinct. les mathématiques au collége Louis-le-Grand. Ses ouvr. sont : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4 ; *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12 ; *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12 ; *Elémens de géométrie*, Paris, 1671, in-12 ; *Discours de la connoissance des bêtes*, Paris, 1672, in-12 ; *Statique*, Paris, 1673, in-12 ; *Description de deux machines propres à faire des cadrans*, etc., Paris, 1678 ; *Globi cœlestis in tabulas planas redacti descriptio latino-gallica*, Paris, 1674, in-fol., pub. par J. de Fonteney, un an après la m. de l'auteur.

PARDO (JEAN), littérat. et philosophe espagnol du 15e S., fut lié intimem. avec Sannazar et avec Jean-Jovien Pontanus. C'est à lui que ce dern. a dédié son traité *de Conniventiâ*, ainsi que le 2e liv. *de Rebus cœlestibus*. Pardo n'a laissé que quelq. pièces de vers latins épars dans les recueils du temps.

PARDOUX (BARTHÉLEMI), en latin *Perdulcis*, médecin, né en 1545 à Bouillac, dans le Vivarais, m. en 1611, se distingua comme profess. et comme médecin. Ses principaux ouvr. sont : *Universa medicina, ex medicorum principum sententiis*, etc., Lyon, 1659, in-4 : édit. augm. d'un livre *de Arcanis morbis ; in Jacobi Sylvii Anatomen, et in librum Hippocratis de naturâ humanâ commentarii*, Paris, 1643, in-4.

PARÉ (AMBROISE), le père de la chirurgie française, né à Laval vers le commencem. du 16e S., de parens peu aisés, fut élevé chez un chapelain qui l'employait au service de sa maison, en même temps qu'il lui enseignait les élémens de la langue latine. Le hasard ayant rendu le jeune homme témoin d'une opérat. de la taille, celui-ci, en qui se développa tout à coup une vocat. décidée pour la chirurgie, quitta son précepteur, et vint à Paris se livrer aux études anatomiques. Ses progrès furent si rapides que bientôt le colonel-général des gens de pied, René de Montjean, le choisit pour son chirurgien et l'emmena à sa suite en Italie, alors théâtre de la guerre. Revenu en France, Paré prit ses degrés au collége de St-Edme et fut ensuite nommé prevôt de la corporation des chirurgiens. En 1552 Henri II le choisit pour son chirurgien, et Paré remplit successivement les mêmes fonctions auprès de François II, de Charles IX et de Henri III. Après avoir constamm. joui d'une haute considérat. à la cour de ce souver., Paré m. à Paris en 1590, laissant la réputat. du plus habile chirurgien qu'eût eu jusqu'alors la France. Ses *Œuvres* forment 1 vol. in-fol., divisé en 28 liv., Paris, 1561 ; elles ont été plus. fois réimpr., et trad. à diverses reprises en allem., en angl., etc. : on en doit une bonne trad. lat. à J. Guillemeau, sous le titre suiv. : *Ambrosii Parei Opera, novis iconibus elegantissimis illustrata*, Paris, 1582, in-fol. Indépendamm. de ce recueil, on a de Paré : *Manière de traiter les plaies faites par arquebuzes, flèches*, etc., in-8, Paris, 1545, 1552, 1564 ; *Brève collection de l'administration anatomique*, ibid., 1549, in-8 ; *Traité de la peste*, ib., 1568, in-8. L'*éloge* de Paré a été mis au concours par l'acad. de Bordeaux : le prix a été décerné au docteur Vimont en 1814.

PARÉ. V. PAREUS.

PEREDES (GARCIA de). V. GARCIA.

PAREJA (Bartolomeo RAMO), l'un des réfor. de la musique, enseigna cet art à Salamanque, puis à Bologne (1482), et écrivit contre le système de Gui d'Arezzo un ouvr. intit. *Tractatus de musicâ*, Bologne, sans date, très-rare, quoique réimprimé dans la même ville en 1595, etc.

PAREJA (Juan de), peintre espagnol, né en 1606 à Séville, de parens esclaves et indiens d'origine, étant tombé en la possess. du peintre Diego Velasquez, se prit d'un goût décidé pour son art. Il s'exerça d'abord en secret à dessiner et à copier les tableaux de son maître, et devint habile dans le portrait et les tableaux de genre. Lorsque Philippe envoya Velasquez en Italie pour y recueillir divers objets d'art, Pareja l'y accompagna, et ce voyage ne contribua pas médiocrem. à ses progrès. Enfin, après leur retour, le roi étant venu, suivant sa coutume, visiter l'atelier de Velasquez, porta les yeux sur un tableau qu'il trouva de son goût : c'était l'ouvr. du modeste esclave, qui jusque-là s'était caché soigneusem. pour se livrer à des études qu'avait couronnées un si rapide succès. Le monarque fit affranchir Pareja, qui n'en demeura pas moins fidèlement attaché à son maître, à la fille duquel il reporta ensuite ses services et son affection, jusqu'à sa m., arrivée en 1670. On cite comme le chef-d'œuvre de Pareja sa *Vocation de St Matthieu*, au palais d'Aranjuez.

PARELLI. V. Laparelli.

PARENNIN. V. Parrenin.

PARENT (Antoine), savant mathém., membre de l'acad. des sciences, né à Paris en 1666, m. en 1716, avait suivi dans deux campagnes le marquis d'Alègre pour mieux connaître la science des fortifications. Il a laissé : *Recherches de mathématiques et de physique*, 1714, 3 vol. in-12 ; *Arithmétiq. théorico-pratique en sa plus grande perfection*, Paris, 1714, in-8 ; *Elémens de mécanique et de physique*, etc., 1700, in-12 ; et plus. MSs.—François-Nicolas Parent, prêtre réfractaire, né à Melun en 1752, m. à Paris en 1822, rédigea pendant la révolution le *Journal des Campagnes*, et entre autres opuscules publia : rec. d'*Hymnes philos.*, *civiques et moraux*..., *pour faciliter dans les campagnes la célébration des fêtes républicaines*, 1799, in-8. Parent, qui sous le gouvern. imp. avait occupé un chétif emploi à la police, se créa ensuite un moyen d'existence en corrigeant des épreuves d'imprimerie.

PARENTI (Paul-André), né à Castel-Franco en 1699, exerça avec succès la médecine et la chirurg. à Bologne, et m. dans cette ville en 1771. On lui doit : *Trattato di medicamenti spettanti alla chirurgia*, etc., Bologne, 1755, édit. augm. ; *de Medicament. dosibus Index*, etc., ibid., 1745 ; *Dosium tùm ad simplicia*, *tùm ad composita medicamenta spectantium Index locupletissimus*, etc., Bologne et Venise, 1761, in-4 ; et quelq. autres ouvr. MSs. mentionnés dans le tom. 6 des *Scritt. bolognesi* de Fantuzzi, p. 286.

PARES ou PERES (Jacques), connu sous le nom de *Jacques de Valence*, sa patrie, m. en 1491, évêque de Christopolis, avait commencé par être religieux parmi les ermites de St-Augustin. On a de lui : des *Commentaires sur les Psaumes*, etc.; et un livre contre les Juifs, *de Christo Reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre de genre, né à Madrid en 1747, étudia d'abord son art sous A.-G. Velasquez, puis entra dans l'école de Ch.-Fr. Traverse, et alla se perfectionner en Italie. Chargé par le roi, en 1780, de peindre les ports d'Espagne, il remplit cette tâche avec succès, entreprit encore d'autres travaux importans, parmi lesquels on cite surtout les deux tableaux suivans : le *Serment du prince des Asturies dans l'église de St-Jérôme*, ouvrage qui se voit au palais de Madrid ; et un *Tournoi*, où il a peint tous les membres de la famille royale. Ce dernier décore le cabinet du palais d'Aranjuez. Paret m. en la fleur de son talent, l'an 1799.

PAREUS (David WÆNGLER, plus connu sous le nom de), ministre de la religion réformée, né à Frankenstein en 1548, m. en 1622, avait mérité, par ses heureuses dispositions, d'être tiré d'une condition obscure pour entrer à l'académie d'Heidelberg, où son application et son savoir lui valurent bientôt une chaire de théologie. Son esprit de conciliation et de paix, dans les discussions qu'occasionait alors la réforme, furent pour lui une source de désagrémens que lui suscitèrent ses antagonistes. On a de lui un ouvr. intit. : *Methodus ubiquitariæ controversiæ*, et une traduction de la *Bible* en allem., avec des *notes*, Neustadt, 1549. Ses *œuvres* ont été publiées à Francfort par son fils, 1547, 3 vol. in-fol. — Philippe Wængler ou Pareus, son fils, l'un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne, né à Hemsbach en 1576, étudia d'abord à Neustadt et à Heidelberg, puis à Genève sous Théod. de Bèze, et, après différens voyages, occupa successivement les rectorats de Neustadt, de Hanau (1645), où il m. postérieurement à 1647. Outre le recueil des *Œuvres exégétiques* de son père, il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire* de Bayle, et surtout dans les *Mémoires* de Niceron. On regarde comme les plus importans ceux qu'il a écrits sur Plaute, son auteur favori. Nous citerons seulement les suivans : *Plauti Comediæ cum dissertat. et notis perpetuis*, 1610, in-8 ; 1619, in-4 ; 1641, in-8 ; *Lexicon plautinum*, in-8 ; 1614, 1634. — Pareus (Daniel), savant helléniste, fils du précédent, l'accompagna dans ses voyages, se fixa ensuite aux environs de Metz, puis alla enseigner les humanités à Kaiserlautern. Il fut assassiné par des voleurs en 1645. On lui doit, outre des éditions de Musée, de Quintilien, d'Hérodien, de Lucrèce, d'Héliodore, de Salluste, quelques opuscules, dont les principaux sont : *Mellificium atticum*, Francfort, 1627, gros in-4 ; *Medulla historiæ univ. profanæ*, 1631, in-12 ; *Lexicon lucretianum*, 1631, in-8 ; et *Historia palatina*, 1633, in-12.

PARFAICT (François), né à Paris en 1698, mort en 1753, avait fait du théâtre et de son histoire sa principale étude. On a de lui : *Histoire générale du Théâtre-François*, Paris, 1734-49, 15 vol. in-12 ; travail dans lequel il fut aidé par son frère (*v.* plus bas) ; *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*, ibid., 1743, 2 vol. in-12 (avec le même) ; *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien*, 1753, in-12 ; *Hist. de l'Opéra*, en MS. ; *Dictionn. des théâtres de Paris*, 1756, 1767, 7 vol. in-12 ; *Atrée*, trag., et *Panurge*, ballet ; *Aurore* et *Phébus*, histoire espagnole. François Parfaict travailla avec Marivaux au *Dénouement imprévu* et à *la fausse Suivante*, pièces du Théâtre-Italien. Il fut en outre l'éditeur des *Œuvres de Boindin*, 1753, 2 vol. in-12. — Claude Parfaict, son frère, né à Paris vers 1701, mort en 1777, prit part à plusieurs des compilations de son frère, et donna la *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite*, traduite du grec, 1730, in-12.

PARFRE (Jean), l'un des plus anciens auteurs dramatiques anglais, n'est guère connu que comme auteur d'une pièce intitulée *la Chandeleur*, ou *le Massacre des enfans d'Israël*, impr. dans la *Collection* d'Hawkins.

PARIATI (Pierre), littérateur italien, né en 1665 à Reggio (Lombardie), m. dans sa patrie vers 1715, fut le poète dramatique de la cour impériale, et fit plusieurs pièces conjointement avec Apostolo Zeno. On lui doit en outre : *il Sidonio*, Venise, 1706 ; la *Svanvita*, Milan, 1708 ; *il Ciro*, Venise, 1710 ; l'*Anfitrione*, imité de Plaute avec

des *épisodes*; plusieurs *Oratorio*, et en allemand *les Noces de l'Aurore*, Vienne, 1732.

PARIGI (Jules), architecte et graveur à l'eau-forte, né à Florence, m. en 1635, avait été chargé d'enseigner le dessin et l'architecture militaire au grand-duc de Toscane Ferdinand Ier, qui le nomma ensuite son ingénieur. Les titres de Parigi, comme archit., sont : la maison de plaisance dite *Poggio imperiale*, et le palais *Manetti*. Parmi ses estampes, on remarque *l'Armée navale des Argonautes représentée sur l'Arno*. La *vie* de cet artiste a été écrite par Baldinucci. — Son fils Alfonso rétablit l'équilibre de la façade du palais *Pitti*, qui penchait de plus de huit pouces du côté de la place, et construisit le palais *Scarlati*. Il mourut en 1656.

PARINI (Joseph), poète italien, né à Bosizio, dans le Milanez, en 1729, éprouva dans sa vie plusieurs persécutions, et montra beaucoup de fermeté. Il eut aussi des protecteurs, occupa diverses charges avec distinction, et fut nommé membre de plusieurs sociétés savantes. Son principal ouvrage, et celui qui fit sa réputation, est son poème *il Mattino*, publié en 1763, et auquel il donna une suite, *le Midi*, *le Soir*, *la Nuit*. Les *œuvres* de Parini ont été réunies en 6 vol. in-8, Milan, 1801, 1804. *Les quatre Parties du jour à la ville* ont été traduites en français par l'abbé Desprades, Paris, 1776, in-12; et une seconde fois, Paris, 1814, in-18. *Le Jour*, poème de Parini, a été traduit en vers franç. par J.-L.-A. Raymond, 1826, in-8.

PARIS, en latin *Lutetia Parisii* et *Lutetia Parisiorum*, capitale de la France, formait, avant la conquête des Francs, un état indépendant, dont l'existence remontait aux temps antérieurs à Jules-César. Devenu capitale du nouvel empire, Paris, successivement embelli par Charlemagne et ses successeurs, fut entouré de murailles à la fin du 12e S., agrandi et fortifié par François Ier et Henri IV. Louis XIV y commença ces boulevarts qui depuis sont devenus l'un des plus beaux ornemens de cette ville; mais l'étonnante progression d'assainissement et de perfectionnement qui la distingue ne date guère que de la fin du 18e époque cependant si funeste de son histoire. Cette capitale, siége métropolitain de l'église gallicane, a été le lieu de réunion d'un grand nombre de conciles, notamment en 360, 551, 557, 573, 577, 614, 825, 829, 847, 1059, 1145, 1185, 1188, 1196, 1212, 1284, 1290, 1302, 1344, 1379, 1398, 1429, 1528, etc. Un nombre considérable de traités y ont été conclus, savoir : en 1635, 1641, 1657, 1658, 1659, 1660, 1661, 1662, 1663, 1686, 1718, 1721, 1739, 1742, 1761, 1763, 1778, 1782, 1783, 1795, 1796, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1805, 1806, 1808, 1810, 1812, 1814, 1815, 1815, 1816, 1817, 1818, etc. Depuis les temps de la ligue et de la fronde, Paris n'avait point été le théâtre de la guerre. En 1814, il fut occupé par les armées de la coalition, en vertu de la capitulation du 30 mars. La restauration des Bourbons suivit de près cet événement. Paris fut encore occupé par les armées alliées le 3 juillet 1815 à la suite de la *bataille de Waterloo* (*v.* les art. Bonaparte et Louis XVIII). Entre une foule d'ouvrages écrits sur Paris, nous citerons ceux de Félibien et Lobineau, de Ste-Foix et de Mercier (*v.* ces noms); l'*Histoire de Paris*, par J.-A. Dulaure, 3e édition, 1825 et suivantes, 10 vol. in-8; le *Tableau historique et pittoresque de Paris*, par M.-J.-B. de St-Victor, 2e édition, Paris, 1821-27, 4 vol. en 8 part., in-8., et un *atlas* in-4.

PARIS (mythologie), un des fils de Priam et d'Hécube. On raconte qu'Hécube ayant songé, pendant qu'elle le portait dans son sein, qu'elle enfermait un flambeau qui devait un jour embraser Troie, Priam, pour détourner ce présage, fit exposer cet enfant; mais Hécube le sauva, et le fit élever par les bergers du mont Ida. Pâris se distingua bientôt au milieu des bergers par sa beauté et son adresse, et épousa la nymphe Œnone. Il fut choisi par Jupiter pour juge du différend qui s'était élevé entre Junon, Pallas et Vénus, au sujet de la beauté, et adjugea à Vénus la pomme d'or que la discorde avait adressée *à la plus belle*. Quelque temps après il alla à Troie pour combattre dans des jeux funèbres, et y fut reconnu de son père, qui le reçut avec joie. Envoyé peu après dans la Grèce pour réclamer la succession d'Hésione, sœur de Priam, il y fut accueilli par Ménélas, époux d'Hélène; mais, profitant d'une absence que fit ce roi, il séduisit sa femme, et l'emmena en Asie. Cet enlèvement devint la cause de la guerre de Troie, dans laquelle Pâris ne se distingua que par sa lâcheté et sa perfidie. Il prit la fuite devant Ménélas, et fut Achille en trahison. Il fut lui-même blessé à mort par Pyrrhus, ou, selon d'autres, par Philoctète. (V. Hélène.)

PARIS, pantomime romain et favori de Néron, accusa impunément Agrippine devant l'empereur. — Un autre Paris, favori de Domitien, fit exiler le poète Juvénal. — V. Matthieu-Paris.

PARIS (François), prêtre, né à Châtillon, commença par être domestique, et m. dans un rang très-avancé à Paris, l'an 1718, sous-vicaire de St-Etienne-du-Mont. Ses principaux ouvr. sont : *Psaumes en forme de prières*, Paris, 1712, in-12; *Prières tirées de l'Ecriture-Sainte paraphrasée*, in-12; *Martyrologe*, Paris, 1694, in-8; *Traité de l'usage des sacremens de pénitence et de l'eucharistie*, 1673; *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, etc., in-12; une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1706, 1728, in-12. — Un autre abbé Paris (François), associé en 1720 à l'académie des inscriptions et belles-lettres, y lut un *mémoire* pour prouver que *les anciens avaient fait le tour de l'Afrique*, etc. — François de Paris, prêtre appelant et diacre de Paris, né en 1690, est recommandable par son zèle, sa charité et sa vie pénitente et pleine d'austérités, mais surtout célèbre par les miracles que l'on prétendit s'être opérés sur sa tombe dans le cimetière de St-Médard. On a plusieurs fois imprimé la *vie de ce diacre* (*v.* P. Boyer, Barbeau-la-Bruyère, Montgeron, etc.), qui, après avoir ruiné sa santé par la pénitence, mourut en 1727. On a de lui : des *Explications sur l'Epître de Saint-Paul aux Romains*, *sur l'Epître aux Galates*, une *Analyse de l'épître aux Hébreux*, etc. *Voy.*, pour plus de détails sur le diacre Pâris son art. dans la *Biog. univ.*, t. 32. — Paris (Claude), célèbre optic., né à Ghuillot en 1703, mort en 1763, réussit à faire des *télescopes de réflexion*, après avoir vu celui de Sharlett, et ne cessa de perfectionner cet instrument. — Paris (P.-L.), oratorien, membre de plusieurs académies, embrassa avec chaleur le parti de la révolution, et fut, après le 10 août 1792, officier municipal de la commune de Paris. Il fut décapité par ordre de la convention le 29 juillet 1794. On a de lui : *Globe aérostatique*, ode, 1781, in-8; *Electricité*, ode, 1788, in-8; *J.-J. Rousseau*, 1785; *Eloges de Peiresc et du capitaine Cook*, 1790, in-8; *Projet d'éducation nationale*, 1790, in-8. — Paris, garde-du-corps de monsieur le comte d'Artois, et garde constitut. de Louis XVI, résolut d'assassiner un de ceux qui avaient voté condamner ce prince à mort, et exécuta son projet sur Lepelletier de St-Fargeau, chez un restaurateur du Palais-Royal, appelé Février. Il se sauva en Normandie; mais, découvert à Forges-les-Eaux, il se brûla la cervelle au moment où deux gendarmes venaient le saisir dans son lit, en 1793.

PARIS (Louis-Michel), ecclésiastique instituteur, né à Argentan en 1740, séjourna 9 ans à Londres pendant la révolution, et m. en France en 1806. Il a laissé une *Introduction à l'étude de la*

géogr.; des *Elém. de gramm. franç.*, etc., in-18.

PARIS (Pierre-Adrien), architecte, né à Besançon en 1747, mort dans sa patrie en 1819, se distingua par ses talens, son désintéressement et sa modestie. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut chargé par le gouvernement d'acheter les antiques de la Villa-Borghèse et de diriger les fouilles du *Colysée*. Il fut architecte de l'Opéra, membre de l'académie d'architecture. Son principal ouvrage en ce genre est le portail de la cathédrale d'Orléans. — Jean-Joseph Paris, ex sous-préfet, m. à Paris en 1824, avait été, pendant l'occupat. des Français, secrét. en chef de la commission du gouvernement dans les départemens formant la républ. Septentrionale. On a de lui : des *Considérations sur la crise actuelle de l'emp. othoman*, etc., Paris, 1821, in-8, et deux *Mémoires* couronnés par la société d'agriculture de la Marne : l'un sur les blés (1819), l'autre sur l'industrie nationale (1821). — Paris de Boisrouvray (le baron), né à Chartret en 1776, m. à Metz le 13 oct. 1825, officier au 24e régiment d'infanterie de l'gne, a pub. : *Système général du monde, et cause du mouvem. des astres*, Paris, 1819, in-8 ; et *un Mot sur l'électricité*, ib., 1823, in-8.

PARIS DE GRASSIS. V. Grassi.

PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, d'une famille qui a fourni plus. autres personnages également distingués par leur mérite et par les fonctions qu'ils occupèrent, jouit en France des plus grands honneurs, et malgré quelques disgrâces qui étaient plutôt celles de ses protecteurs que les siennes, il fut consulté par le gouvernement sur toutes les grandes opérations de finances, et toujours on reconnut que ses plans étaient justes et bien combinés. Il m. en 1770. On lui attrib. l'*Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. Le général Grimoard a publié les *Correspondances de Richelieu, du comte de St-Germain, et du card. de Bernis avec Paris-Duverney*, Paris, 1789, in-8. — Paris de Montmartel, garde du Trésor roy. en 1730, frère cadet du précédent, partagea ses travaux, devint banquier de la cour, et s'acquit une certaine influence. — Le marquis de Brunoy, si zélé pour les cérémonies religieuses, était fils de Paris de Montmartel. — Paris de Meyzieu (Jean-Baptiste), neveu des précéd., m. en 1778, passe pour auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne*. (V. Ch. André.)

PARISANI (Jacq.-François), poète ital. du 17e S., né à Ascoli, a écrit, dans le goût du temps où il vivait, différens opuscules en vers qui pour la plupart ont été recueillis dans la *Biblioth. volante* de Cinelli. Nous citerons entre autres les suivans : *Erbillo*, Bologne, 1626 ; *lo Filomanta zingara vagabonda*, ibid., 1726 ; *la Polisia*, tragédie, ibid., 1624, 1629 ; *Cinque trionfi, cioè d'Astrea, della politica, della poesia*, etc., ibid., 1626. — Emilio Parisani ou Parisano, méd., né à Rome vers 1567, étudia à l'univ. de Padoue sous le célèbre Fabr. Aquapendente, puis s'établit à Venise, et y m. en 1643, après s'être distingué dans la pratiq. par des cures heureuses et avoir occupé, durant plus. années, le monde savant de ses querelles avec Riolan et autres anatomistes, qu'à défaut de bonnes raisons il accablait de grossières invectives. Parmi ses ouvr., nous citerons : *Nobilium exercitat. libri XII de subtilitate microcosmicâ*, etc., in-fol., Venise, 1623 et 1633 ; *de Subtilitate pars altera : Lapis Lydius de diaphragmate, ad J. Riolanum junior.; de seminis à toto proventu*, etc., ibid., 1635, in-fol.

PARISEAU (N.), écrivain et poète dramatique, né à Paris, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1793, fut un des rédacteurs de la *Feuille du Jour*, les principales pièces sont : *le Prix académique*, 1789 ; *la Veuve du Cancale*, 1780 ; *Richard*, 1781 ; *la Soirée d'été*, 1782 ; *les Etrennes et le Bouquet* ; *le Rendez-vous*, 1784 ; *Julien et Colette*, 1788, in-8.

PARISETTI (Louis), littérat. ital., né en 1503 à Reggio, m. à Rome en 1570, avait renoncé au barreau pour se consacrer à la poésie, et il se fit de son temps une grande réputat. d'élégance et de savoir. On remarque qu'il prenait à tâche d'imiter la manière de Lucrèce dans ses poèmes, et dans ses épîtres celle d'Horace. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il s'est exercé. Ses *Epistolæ* forment trois recueils dont l'un parut à Reggio en 1541, in-4 : l'autre à Venise, chez les fils d'Aldo Manuce, 1553, in-8, et le 3e à Bologne, 1560, in-8. Parmi ses poèmes, qui n'ont pas tous vu le jour, mais dont on trouvera le détail dans la *Biblioteca modenese* de Tiraboschi, nous citerons ceux intitulés : *de Immortalitate animæ*, Reggio, 1541, in-4 ; et *Theopoiæ lib. VI*, Venise, Aldo, 1550, in-8. — Louis Parisetti, dit *le Vieux*, florissait à Reggio, sa patrie, vers le commencem. du 16e S. ; il a laissé une *hist.* très-étendue de cette ville sous le titre suivant : *Lud. Parisetti regiensis à condito et instaurato Reggio Lepidi sua ad usque tempora repetitæ historiæ Carmen*, Reggio, 1517, in-4. — Un autre Parisetti (Jérôme), juriscons. et littérateur de Reggio au 16e S., fut en crédit à Rome comme habile canoniste sous les pontificats de Paul IV, de Grégoire XIII et de Sixte V. Pancirole a consacré un pompeux éloge à ce jurisc., dont les dérn. années furent vouées tout entières à la dévotion et à la défense des pauvres.

PARISIÈRE (Jean-César Rousseau de la), évêque de Nîmes, né à Poitiers en 1667, m. dans son diocèse en 1736, avait consacré aux lettres quelq. loisirs et composé div. pièces ingénieuses en vers et en prose ; mais un retour sur lui-même lui fit brûler ces productions dont on peut au moins se faire une idée par l'échantillon qui en est resté : c'est la fable allégorique sur le *Bonheur et l'imagination*, impr. parmi les œuvres de Mlle Bernard. Après la mort de ce prélat, plus recommandable par la modération dont il usa envers les réformés de son diocèse, que par ses talens comme auteur, on recueillit ses *Harangues*, *Panégyriques*, *Sermons et Mandem.*, 1740, in-12.

PARISIO (Pierre), en latin *Parisius*, médecin sicilien du 16e S., né à Trapani, fut plus. fois employé avec succès pour arrêter les progrès de la peste ou des maladies contagieuses, et m. à Palerme vers 1606. Entre autres ouvr. dont on peut voir la liste dans le *Dictionn. de la médec.* d'Eloy, on a de lui : *Avvertimenti sopra la peste*, etc., Palerme, 1593, in-4 ; *Breve discorso sopra il medicamento del vino ed oglio per guarire ogni sorta di ferite*, Palerme, 1603, in-4, trad. en français, Paris, 1607, in-8. — Les biogr. ital. citent plus. autres personnages du même nom, notamm. Prosper Parisio, antiq. sicilien, auteur d'un ouvr. intitulé : *rariora Magnæ-Græciæ Numismata*, Naples, 1683 ; — et Pierre-Paul Parisio, de Cosenza, successivement auditeur de Rote, card. et évêque de Nusco et Auglona. Il m. en 1545 à Trente, pendant la tenue du concile qu'il présidait en qualité d'un des 3 légats. *Voy.*, pour la liste de ses ouvr., les *Scritt. cosentini* de S. Spiriti, pag. 42, etc.

PARISOT (Jean-Patrocle), écriv. du 17e S., n'est guère connu que comme auteur d'un livre prohibé : *la Foi dévoilée par la raison*, Paris, 1681, in-8.

PARISOT. V. Norbert et Valette.

PARK (Mungo), célèbre voyageur anglais, né à Fowlshiels en Ecosse en 1771, ayant été chargé de remplacer Houghton en Nigritie, partit le 22 mai 1795, et voyagea en Afrique pour découvrir le Niger, sur les bords duquel il arriva après bien des fatigues. De retour en Europe, il exerça quelque temps la médecine, puis entreprit en 1805 un nouveau voyage en Afrique pendant lequel il mourut,

Park avait publié la relation de son premier voy., sous le titre de : *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en* 1795-96-97, Londres, 1799, 1 vol. in-4. Ce livre a été traduit dans la plupart des langues : la traduct. franç., par M. Castera, fut publ. à Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8, fig. Le major Renuel a publ. le journal de la 2e expédition de Mungo Park avec sa *vie* et d'autres pièces sous le titre de : *dernier Voyage dans les contrées de l'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815 et 1816, in-8; traduit en franç., Paris, 1820, in-4, fig. et cartes. Les inexactitudes géographiques que renferme cette dern. relation ont donné lieu à plus. réfutations, notamment à l'écrit de M. Bowdich, intitulé : *Contradictions in Park's last Journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4.

PARKER (Math.), 2e archevêque protestant de Cantorbéry, né en 1504 à Norwich, obtint, dès son entrée dans la carrière ecclés., la protection de l'archev. Cranmer, dont il partageait les principes en matière de dogme; et après être devenu successivement chapelain d'Anne Boleyn, doyen du collége de Stoke, chapelain de Henri VIII, et vice-chancelier de l'université (1545), il s'avança davantage encore dans la faveur sous Edouard VI, auquel il donna des preuves du plus chaud dévouement. A l'avènement de la reine Marie, Parker se trouva en butte à des persécutions qu'il n'avait que trop provoquées par son zèle extrême pour la réforme. Dépouillé de ses charges et envoyé en exil, il n'en fut rappelé qu'après l'élévation d'Elisabeth sur le trône; et cette grande souveraine, qui le créa archevêque de Cantorbéry (1559), trouva en lui un ministre tout dévoué à ses projets. Il m. en 1575, laissant, outre div. édit. d'anciens aut. anglais, tels que des histor. Matthieu de Westminster, Matthieu Pâris, Thomas Walsingham, etc., une trad. des *psaumes* en vers anglais, quelq. écrits en faveur du mariage des prêtres et les *vies* de ses prédécess. sur le siége de Cantorbéry : la meill. édition de ce dern. ouv., ayant pour titre *de Antiquitate britannicæ eccles.*, est de Londres, 1729, in-fol. On doit en outre à Matth. Parker la préface de la *Bible anglaise*, dite *des Evêques*, dont il dirigea la publication, 1568, in-fol. — Parker (Samuel), autre prélat anglais, né à Northampton en 1640, fut successivement archidiacre de Cantorbéry, puis évêq. d'Oxford, et m. en 1687. Ses ouv. sont nombreux; voici les principaux : *Tentamina physico-theolog. de Deo*, etc., Londres, 1665, in-4; *Disputationes de Deo et Providentiâ*, ib., 1678, in-4; *Démonstration de l'autorité divine; de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais, 1681, in-4; *Discours sur le gouvernement ecclésiastique*, 1669, in-8; *Discours apologétique pour l'évêque Bramhall*, etc.; *de rebus sui temporis Comment.*, Londres, 1726, in-8. — Samuel Parker, fils du précéd., m. en 1730, avait refusé de prêter le serment après la révolut. de 1688. Dépouillé de tout emploi, il eut recours à sa plume pour subsister, et publia, outre div. trad. anglaises de Cicéron, un *Abrégé de l'hist. ecclés.* d'après Eusèbe, Socrates, Sozomènes et Théodoret; *Bibliotheca biblica*, Oxford, 1720, 6 vol. in-4; et quatre livres de *Commentaires* en latin sur les évènemens du temps, laissés MSs. par son père, 1726, in-8.

PARKER (Richard), marin anglais, né à Exeter, se distingua dans la guerre d'Amérique. En 1797 il servait sur le *Sandwich*, et se proclama chef de la révolte qui éclata sur l'escadre de l'amiral Bridport. Après un moment de succès, il fut abandonné, pris, condamné à mort, et exécuté le 30 juin 1797. — Parker (Henri, lord Morley), contribua puissamment au divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre. — Parker (George), comte de Macclesfield, mathém. distingué, m. en 1766 memb. de la soc. roy., était fils de Thomas Parker, lord-chancelier, m. en 1732. George Parker eut une gr. part à l'admission du nouveau style en Angleterre; il en rédigea le bill, et publia un *discours* à cette occasion. — Parker (sir Hyde), amiral anglais, m. en 1802, servit avec beaucoup d'activité contre la France pendant toute la guerre de la révolution, et se distingua surtout à la défaite de la flotte espagnole par lord St Vincent en 1797. — Parker (William), capit. de vaisseau anglais, m. en 1801, des suites de blessures qu'il avait reçues à l'attaque devant Bologne, se distingua dans la guerre de la révolution; le 28 mai 1794, il soutint, avec un vaisseau de 74, *l'Audacieux*, un combat contre le vaisseau français, *la Bretagne*, de 112 canons. — Parker (Samuel), ecclés. anglais, né à Portsmouth en 1745, après avoir rempli div. postes honorables, fut nommé à l'évêché des états de Massachusetts, et m. peu de temps après en 1804. Il avait pub. un *Choix de sermons* et quelques *discours* de circonstance, 1797. — Parker (Samuel), chimiste, né vers 1760 dans le comté de Worcester, mort le 23 décembre 1825 à Londres, où il s'était fixé depuis de longues années, s'est fait connaître comme un philanthrope zélé en même temps que comme sav. Les différens ouv. qu'il a écrits sur la chimie ne se sont guère répandus hors de l'Angleterre.

PARKHURST (John), ministre anglais, distingué par ses connaissances en théologie et dans la langue hébraïq., était né en 1728 à Catesby-House, comté de Northampton, et m. en 1797 à Epsom, en Surrey. Il publia en 1753 une *brochure* contre Wesley, et on trouve dans *the Gentleman's Magaz.*, août 1797, une *lettre* de lui sur la confusion des langues à Babel. On lui doit encore : *Lexique grec et anglais du Nouveau-Testament avec une Grammaire grecque*, 1764, in-4; *Dictionn. hébreu avec une Gramm. hébraïque et chaldaïque*, Lond., gros in-8, 1802; *la Divinité et la préexistence de J.-C. prouvée par l'Ecriture.* — Un autre Parkhurst (John), ecclésiast. anglais, né en 1511 à Guildford, m. en 1574, avait été l'un des trad. de la *Bible anglaise*, dite *des Evêques*; mais il est principalem. connu comme aut. d'un poème lat. intit. : *Ludicra, sive Epigrammata juvenilia.*

PARKINSON (John), célèbre botaniste anglais, né à Londres en 1567, devint apothicaire du roi Jacques Ier, et pub., entre autres ouv. : *Paradisi in sole* (en angl. *park-in-sun*) *Paradisus terrestris*, Lond., 1629, 1656, in-fol.; *Theatrum botanicum*, ibid., 1640, 1656, in-fol.

PARKMAN (Ebenezer), prem. ministre de l'église de Westborough, m. en 1782, âgé de 88 ans, composa une courte *Hist. de Westborough*, qui se trouve dans quelq. collections historiq., écrivit sur les réformat., 1752, et pub. en 1761 un discours fait pour l'assemblée des états.

PARME. V. Farnèse et Philippe (don).

PARME (Ferdinand, duc de), petit-fils de Philippe V, roi d'Espagne, né en 1751, succéda en 1765 dans les états de Parme, Plaisance et Guastalla, à son père, l'infant don Philippe, et épousa en 1769 Marie-Amélie de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, une des filles de l'emp. François Ier. La vie de ce prince offre peu d'évènemens; elle en fut troublée par l'invasion des Franç. en Italie. Il fit sa paix avec Bonaparte, et m. en 1802. Après sa mort ses états furent réunis à la France en vertu d'une convention de 1801. — Parme (Louis de), fils du précéd., né en 1773, épousa, en 1795, la fille cadette du roi d'Espagne, eut en partage, en 1801, le gr.-duché de Toscane, avec le titre de roi d'Etrurie, fut couronné sous le nom de Louis Ier. Mais attaqué d'une maladie de cerveau, il ne put se livrer aux affaires, et m. en 1803, après avoir institué par testament son épouse tutrice de ses enfans et régente du royaume.

PARMÉNIDE, philosophe grec d'Elée, disciple de Xénophane et d'Anaximandre, florissait vers

l'an 435 avant J.-C. Il admettait que le monde est éternel, immuable ; que tout est formé du feu et du froid ; que les prem. hommes avaient été produits par le soleil. Il pensait que la terre est ronde, et placée au centre du monde. Il avait exposé son système dans un poème dont il ne reste que quelq. fragmens recueillis par H. Estienne sous le titre de *Poesis philosophica*. Platon a donné le nom de Parménide à un dialogue dans lequel il traite des idées.

PARMÉNION, gén. de Philippe et d'Alexandre, accompagna ce dernier en Asie. Il contribua puissamment au gain des batailles du Granique et d'Issus, et s'empara par lui-même de Damas et de toute la Syrie. Au siége de Tyr, Darius ayant fait proposer à Alexandre de lui abandonner la moitié de ses états en lui donnant une de ses filles en mariage, et 10,000 talens d'or : « J'accepterais, lui dit Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répondit le roi, si j'étais Parménion. » Après la conquête de la Perse, il obtint le gouv. de la Médie ; mais sa puissance ayant bientôt excité la jalousie, il fut accusé avec son fils Philotas de conspiration, et mis à mort l'an 330 av. J.-C.

PARMENTIER (Jehan), navigat., né à Dieppe en 1494, est, dit-on, le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le prem. Franç. qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Sumatra, où il m. à l'âge de 49 ans. On a de lui des mappemondes, des cartes marines, et un rec. de poésies impr. en 1536, in-4, sous le tit. : *Desc. nouv. des merveilles de ce monde.* — Parmentier (Jacq.), peintre, né en France en 1658, s'établit en Angleterre, où il m. en 1730. Parmi ses ouv., qui sont presque tous des tableaux d'autel, on remarque un *St Pierre de Leeds.*

PARMENTIER (Antoine-Augustin), célèbre agronome, membre de l'institut, né à Montdidier en 1737, se distingua d'abord en qualité de pharmacien, à l'armée de Hanovre, où il donna des preuves multipliées de ses talens et de sa courageuse humanité. De retour à Paris, il y exerça encore pendant quelq. années les fonctions de pharmacien à l'hôtel des Invalides ; mais, s'étant livré ensuite à l'étude des substances alimentaires, il abandonna la pharmacie pour s'appliquer tout entier à la culture des pommes de terre, introduites en France par les Anglais, mais dont une prévention aveugle arrêtait la propagation. Cinquante-quatre arpens de la plaine des Sablons, qu'il obtint du gouvernem., le mirent à même de commencer son heureuse expérience. Il ensemence ce sol aride, condamné jusque-là à une stérilité absolue ; on traite sa confiance de folie ; mais les fleurs poussent en abondance ; il en compose un bouquet, va l'offrir à Louis XVI, qui a favorisé son entreprise. Le monarque accepte les fleurs, en pare sa boutonnière, ordonne un nouvel essai dans la plaine de Grenelle. Bientôt la précieuse semence est répandue sur tous les points de la France, et c'est alors qu'elle prend le rang qui lui appartient parmi nos richesses agricoles. Heureux de ce premier succès, Parmentier s'occupa ensuite de perfectionner la boulangerie, et propagea la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Il décida le gouvernem. à ouvrir une école pratique de boulangerie, et il résuma tous ses prin- sur cette matière dans un *Traité* qu'il pub. 8. Enfin le maïs, la châtaigne, l'eau, le [illegible] vin, le sirop de raisin, pour suppléer au sucre, en un mot tout ce qui entre dans l'usage journalier des alimens devint l'objet de ses recherches et de ses écrits. Nommé successivement président du conseil de santé, inspect.-général du service de santé des armées, administ. des hospices, il donna dans ces diverses fonct. de nouv. preuves de son dévouement au bien public, et m. en 1813 environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. MM. Cuvier, Silvestre et Cadet-Gassicourt ont pub. des *éloges* de Parmentier. La liste des nombreux écrits de cet estimable philanthrope se trouve dans la *Bibliographie agronomiq.* de M. Musset-Pathay.

PARMESAN (Le). V. Mazzuoli.

PARNELL (Thomas), poète anglais, né à Dublin en 1679, occupa plus. bénéfices ecclés., fut lié avec Pope et d'autres grands hommes de l'Angleterre, et m. à Chester en 1717. Ses princip. product. sont : l'*Ermite*, poème rempli de facilité et d'élégance ; trad. en franç. par Hennequin, Riom et Clermont, 1801, in-12, que l'on regarde avec raison comme son chef-d'œuvre ; le *Conte des Fées* ; l'*Eglogue sur la santé*, et *Hésiode* ou *la Naissance de la femme*. Parnell composa une *Vie d'Homère* que Pope recorrigea pour la mettre en tête de sa trad. de l'*Iliade*, et quelq. opuscules en prose. Ses *Œuvres* ont été impr. à Paris en 2 vol. in-12. Pope fit des poésies posthumes que laissa Parnell un choix qui forme un vol. in-8, 1721. On en a donné à Dublin, 1758, un autre vol. qui a été ainsi que le précédent impr. à Londres dans la collect. des poètes anglais et dans celle d'Edimbourg en 1775. Goldsmith a écrit la *vie* de Parnell. — Will. Parnell, memb. du parlement, m. en 1820 à Castle Howard (Irlande), est aut. de quelq. broch. politiques.

PARNY (Evariste-Désiré Desforges, chevalier puis vicomte de), surnommé à juste titre le *Tibulle français*, naquit à l'Ile-Bourbon en 1753. Envoyé en France à l'âge de neuf ans, il fit ses études au collége de Rennes, se crut ensuite appelé à l'état ecclésiastiq., et voulut même entrer dans l'ordre de la Trappe. Mais bientôt ses idées changèrent entièrem. ; il embrassa la carrière militaire, et retourna à l'Ile-Bourbon au moyen d'un congé. Ce fut là qu'il connut cette Eléonore qui lui inspira ses *poésies élégiaques*, qui lui ont assuré une place dans les prem. rangs de notre littérature. Celles, ou, séparé de l'objet de ses vœux, il peint les regrets de l'amour après en avoir célébré les plaisirs, sont particulièrem. des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Dans *les tableaux*, *les fleurs*, *les déguisemens de Vénus*, on reconnaît la même touche et la même grâce que dans les *Poésies élégiaques*. Mais l'heureux rival de Tibulle ne fut plus qu'une faible copie de Voltaire, lorsque cessant d'être inspiré par les émotions de son âme, il ne le fut plus que par les idées de son siècle ; *le Paradis perdu*, *les Galanteries de la Bible* et *la Guerre des Dieux*, figureront plus dans les fastes de notre révolut. que dans ceux de la littérature : ce dern. poème écarta même pendant quelque temps Parny de l'institut ; il y fut cependant reçu en 1803, et m. en 1814 d'une maladie de langueur. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 5 vol. in-18, Paris, Didot, 1808 ; et Bruxelles, 1826, 2 vol. in-8. C'est à M. Boissonnade qu'est due la meilleure et la plus belle édition des *Œuvres choisies de Parny* ; cette édit. fait partie de la *Collection des classiques français*, pub. par Lefèvre, Paris, 1827, 1 vol. in-8, avec notes et portrait. Des *Poésies inédites* de Parny ont été pub. en 1826, 1 vol. in-18. M. Tissot a placé en tête de ce vol. une *notice* sur la vie et les ouvr. de ce poète.

PARODI (Filippo), l'un des plus habiles sculpt. du 17e S., né à Gênes vers 1740, m. dans la même ville en 1708. Ses princip. ouvr. sont une statue de la *Vierge*, dans l'église de St-Charles, une autre de *St Jean-Bapt.*, et la porte du jardin du palais Brignole. — Ses fils Domenico et Battista, ainsi que son petit-fils Pellegrino, se distinguèrent également dans la peinture et dans la sculpture.

PARONCY (César) a trad. en italien le *Traité de vénérie* de Dufouilloux, Milan, 1615, in-8, et plus. autres ouvr. français.

PAROY (Jacques de), l'un des meilleurs peint. sur verre, né à St-Pourçain-sur-Allier vers la fin du 16e S., vécut 102 ans, et dessina, entre autres pour

une chapelle de l'église de St-Méry, le *Jugem. de Suzanne* et les vitraux du chœur.

PAROY (Jean-Philippe-Guy LEGENTIL, marquis de), né en 1750, m. à Paris en 1824, avait été colonel avant la révolut. On lui doit l'usage en France d'un procédé de stéréotypage, où les matrices formées par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caract. mobiles, reçoivent, sans altération, la matière fondue. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence, entremêlé de poudre d'or, qui paraît susceptible d'un très-bel effet. Il peignait assez agréablem. et avait été de l'ancienne académie de peinture. Nous citerons de lui : *Précis sur la stéréotypie, précédé d'un coup d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et ses progrès*, etc., Paris, impr. de Cosson, 1822, in-8. V. l'*Annuaire nécrologique*, par M. A. Mahul, année 1824, p. 245.

PARPERA (Hyacinthe), oratorien de Gênes au 17e S., se passionna pour la théol. mystique, et composa sur les arcanes de cette doctrine des *commentaires* qui furent pub. à Gênes en 1682, in-4. On a en outre de lui : *Ste Catharina Genuensis ropositio illustrata*, ib., 1684, in-4.

PARQUES (mythol.), divinités des enfers, chargées de filer la vie des hommes, sont au nombre de trois : Clotho, Lachésis et Atropos. La prem. présidait à la naissance et tenait en main la quenouille; la seconde tournait le fuseau et la troisième coupait le fil.

PARR (Catherine), 6e femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, avait eu pour premier époux le baron Latimer, et trente-quatre jours après la m. du monarq., arrivée en janv. 1547, elle se maria à l'amiral Thomas de Seymours. Son zèle pour le luthéranisme l'avait exposée, du vivant de son royal époux, à des grands dangers, que son adresse sut écarter. Elle m. en 1548 (V. Henri VIII).

PARR (Thomas), paysan de la plus grande frugalité et très-pauvre, né dans la province de Shropshire, se maria, dit-on, à l'âge de 120 ans, travailla à la campagne jusqu'à 130 ans, et m. à Londres chez le comte d'Arundel en 1635 à 152 ans 9 mois.—Richard Parr, théolog. angl., né dans le comté de Cork en 1617, m. en 1691, a pub. un recueil des *Lettres de l'archev. Usher*, précéd. de la *vie* de ce prélat. — William Parr, gentilhomme gallois, zélé partisan de Marie Stuart, et défenseur ardent de la religion catholique, fut mis à m. en 1584 comme ayant conspiré contre la reine Elisabeth.

PARRADIN. V. Paradin.

PARRIN. V. Coutures.

PARRENNIN (Dominique), jésuite, né en 1665, fut envoyé, à l'âge de 33 ans, comme missionn. à la Chine, où il obtint un grand crédit auprès de l'emp. Khang-hi, qui fit les frais de ses funérailles à sa m., arrivée à Pé-king en 1741. C'est à lui que sont dues les *cartes de l'empire de la Chine*. On a impr. sa *Correspondance* avec Mairan, 1759, in-12. Le recueil de l'acad. de Besançon, t. 1er, contient son *éloge* par le P. Renaud.

PARRHASIUS, l'un des plus célèbres peintres de l'antiquité, contemporain et rival de Zeuxis et de Timanthe, vivait vers l'an 420 av. J.-C. On lui reproche d'avoir fait paraître toute sa vie une vanité qui ternit un peu la gloire qu'il s'était acquise par ses talens. Pline donne l'énumérat. de ses ouv. dans le 35e livre de son *Hist. natur.* On cite comme les principaux le tableau allégorique du *Peuple d'Athènes*, et celui de *Méléagre et Atalante*, acheté par Tibère 150,000 liv. de notre monnaie.

PARRHASIUS (Aulus-Janus), grammair. ital., dont le nom véritable était Parisio, naquit à Cosenza en 1470, et ne jouit pas d'une vie tranquille. Il eut plus. places qu'il fut presque toujours forcé d'abandonner, et m. très-pauvre vers 1534. L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Parrhasius, est celui qui a pour titre : *de Rebus per epistolam quæsitis*, in-8, Paris, 1567, et Naples, 1771 : il y explique avec érudition plusieurs passages des auteurs anciens, et jette un grand jour sur différens points de l'histoire.

PARROCEL (Bartrél.), peintre, né à Montbrison, m. à Brignoles en 1660, n'a rien laissé de bien remarquable, et serait à peine connu sans son fils dont l'article suit. —Joseph Parrocel, le dernier des fils du précéd., n'avait encore à sa m. que 12 ans. Né à Brignoles en 1648, il montra de bonne heure du talent pour la peinture, et s'adonna principalement à représenter les batailles. Il fut employé dans ce genre par la cour de France, et m. en 1704, conseiller de l'acad. de peinture. On voit de lui au Louvre un *Passage du Rhin*, et un tabl. de bataille. Il a laissé en outre une suite tr.-estimée de 48 grav. représent. des sujets tirés de la *Vie de Jésus-Christ*.—Parrocel (Charles), fils et élève du précéd., ancien profess. de l'acad. de peinture, né à Paris en 1688, m. en 1752, excella dans le même genre que son père, et fut choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV*. On a de lui une suite de dessins et de gravures (à l'eau-forte), représentant différentes attitudes de la cavalerie et de l'infanterie, gr. in-4. — Pierre et Ignace, neveux et élèves de Joseph Parrocel, se distinguèrent comme lui dans la peinture. Ignace travailla pour le prince Eugène dans le même genre que son oncle, et m. à Mons en 1722. L'ouv. le plus considér. de Pierre est l'*Hist. de Tobie* en 16 tableaux, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, et son chef-d'œuvre, un *Enfant Jésus couronnant la Vierge* : il m. âgé de 74 ans en 1739. —Joseph-Ignace Parrocel, fils de Pierre et le dernier peintre de cette famille, m. vers la fin du règne de Louis XV, était membre de l'acad. de peint.

PARRY (Richard), théologien anglais, né à Londres en 1722, m. curé de Wichampton, en 1780, a écrit dans son idiome : *Sabbat des chrétiens aussi ancien que le monde*, 1753, in-4; *Dissertation sur la prophétie de Daniel, des soixante-dix semaines*, 1762, in-8; l'*Harmonie des quatre évangélistes sur la résurrection de notre Seigneur*, 1765, in-4, etc.

PARS (Adrien), savant antiquaire, né à La Haye vers le milieu du 17e S., mort ministre du saint évangile, dans un village sur le Rhin, a publié, outre quelques *sermons* et des *explications* sur quelques chapitres de l'évangile : *Catti aborigines Batavorum*, Leyde, 1697, in-8; réimpr. en 1715, par les soins de van der Schelling, sous le titre d'*Antiquités de Catric*; *Index batavicus*, ib., 1701, in-4, etc.

PARSIN (Joachim), graveur, né à Utrecht en 1501, s'est fait connaître par les *portraits des frères Crabbert*, qu'il grava vers 1528.

PARSONS (Robert), en latin *Personius*, jésuite anglais, né à Nether Stowey, dans le comté de Sommerset, en 1547, m. en 1610, avait été élevé dans la croyance protestante, qu'il quitta après quelques désagrémens que lui avaient suscités des fautes d'inconduite. Il fut le premier missionnaire sorti du collége des Anglais, à Rome, où lui-même en avait obtenu l'érection. Cet établissement remplaça en 1579, avec l'agrément du saint-siége, l'hôpital qu'avait fondé la reine Marie dans la capitale du monde chrétien pour sa nation. Ne pouvant tenter d'éclaircir les ténébreuses intrigues qu'on dit avoir été tramées par ce jésuite, dans ses missions en Angleterre et en Espagne, nous renvoyons, pour ces détails, aux *Mémoires* de M. Gée sur les jésuites, aux *Lettres* du cardinal d'Ossat, etc. Nous ne citerons des nombreux ouvrages de R. Parsons que le *Christian Directory guiding men to their salvation*, livre plusieurs fois réimprimé et mis en langue moderne : sa 8e édition est de 1782.

PARSONS (Jacques), médecin et antiq. angl., membre de la société royale et de plusieurs autres

savantes, né à Barnstable en 1705, m. en
erça avec succès à Londres l'art des accou-
s, et a laissé, outre divers *mémoires*,
Transactions philosophiques, plusieurs
s, parmi lesquels on distingue : *philos.*
on the analogy between the propagat. of
and that of vegetables, 1752; in-8, etc.
utre PARSONS (Moïse), théologien et prédi-
anglais, né en 1716, m. en 1783, ministre
ld, a publié un *Choix de sermons*, 1772.
ons (Abraham), voyageur et négociant an-
, à Livourne en 1785, a laissé une rela-
es courses, publiée sous le titre de *Voya-*
tie et en Afrique, Londres, 1808, 1809.
Philippe PARSONS, théologien et littéra-
lais, né en 1729 à Dedham (comté d'Es-
en 1812, a laissé, entre autres ouvrages :
icary of Satire, poème, 1766, in-4; *New-*
or an Essay on the Turf; astronomic
Monuments and painted Glass in upwards
churches, chiefly in the eastern part of
794, in-8.
ENIO (BARTHÉLEMI), né à Brescia, pro-
e belles-lettres à Rome au 15e S., est au-
discours (*orazione*) à la louange des
s hommes de Brescia, ses contemporains.
itre traduit l'*Histoire* de Thucydide, et
rs de Leucippe et de Cléophonte.
ENIO. V. MAZZOLARI.
ENIUS (BERNARD), savant humaniste du
dont on croit que le véritable nom était
uni, né à Spilimberg dans le Frioul,
ns sa patrie, pour les langues anciennes,
démie qui ne lui a pas survécu. Il professa
les belles-lettres à Ancône, puis l'élo-
Venise, où il mourut en 1589. Outre des
aires sur les *Odes* d'Horace, on a de lui :
urs en faveur de la langue latine; Trnité
tion poétique, en italien, Venise, 1560,
lat. par l'auteur, 1565; trois livres de
tines, Venise, 1579.
HAMASIRIS, prince de la race des Arsa-
oi d'Arménie, fils de Pacorus, auquel
a, fut détrôné, et même mis à mort
il apparaît d'après un passage de Fron-
ouvellement découvert par l'abbé Maï) par
qu'il avait offensé par d'outrageans pro-
face de l'armée romaine, et après s'être
devant lui comme suppliant.
HAMASPATES, prince arsacide, re-
an 115, pour roi des Parthes par ordre de
fut ensuite chassé par le peuple. Hadrien
alors le gouvernement d'un royaume que
s historiens ne nous ont point nommé.
HENAY (ANNE de), femme savante et ai-
pousa le comte de Marennes, et fut, par
it et ses talens, un des ornemens de la
Renée de France, duchesse de Ferrare et
ouis XII. Elle avait embrassé les opinions
, et elle contribua à les répandre. —
e de PARTHENAY, nièce de la précédente,
552, fut deux fois veuve, d'abord du
Pont-Kuellevé, puis en secondes noces
vicomte de Rohan, prince de Léon.
fort attachée au parti calviniste, et in-
mêmes sentimens à ses enfans. Elle et sa
e déployèrent un grand courage au siége
ochelle. Catherine m. en novembre 1631.
le siége de La Rochelle, elle avait fait
tragédie de *Judith*, ainsi que d'autres
e. — Jean LARCHEVÊQUE DE PAR-
eur de Soubise et l'un des plus vail-
des huguenots, en Poitou, au
t frère des précédentes, remplaça le
ets dans le commandement de Lyon,
le siége contre le duc de Nemours,
are menace que lui firent les catho-
er sous ses yeux sa femme et sa fille,
qui étaient tombées en leur pouvoir. Cet intrépide capitaine m. en 1566 à 54 ans. On a oublié les odieuses inculpations dont l'assassin du duc de Guise, Poltrot, avait cherché à le noircir dans ses dépositions. — Emmanuel de PARTHENAY, aumônier de la duchesse de Berri, mort en 1761 à 96 ans, publia une traduction latine du *Discours* de Bossuet *sur l'histoire universelle*, sous le titre de *Commentarii universam complectentes historiam*, 1718, in-12. — V. DESROCHES.

PARTHÉNIENS, nom donné aux enfans issus à Sparte du commerce qu'eurent, pendant la longue guerre de Messénie, les femmes de la ville avec des jeunes gens que l'on y détacha de l'armée pour suppléer à l'absence des maris, et empêcher que l'état ne périt faute de citoyens.

PARTHENIUS, *de Nicée*, poète du dernier siècle avant J.-C., fut fait prisonnier, comme nous l'apprend Suidas, dans la guerre contre Mithridate, et, ayant été amené à Rome, y obtint la liberté en faveur de ses talens. Ce poète, que Tibère eut en honneur, et à qui Virgile et Ovide paraissent avoir fait quelq. emprunts, avait composé plusieurs ouvrages, dont le seul qui nous soit parvenu a paru pour la première fois à Bâle, avec une traduction latine de Janus Cornarius, sous ce titre : *de amatoriis Affectionibus Liber*, 1531, in-8. Il a été plusieurs fois réimprimé et traduit. La meilleure édition est celle donnée à Gœttingue par Heyne, 1798, in-8. Outre la traduction française de Jehan Fornier (*v.* ce nom), on en connaît une autre, ayant pour titre : *Affections des divers amans*, Paris, 1743, petit in-8. Fabricius a consacré, dans le t. 2 de sa *Bibliotheca græca*, p. 675 et suivantes, un curieux article à Parthenius, sur qui les curieux doivent consulter aussi la *lettre critique* de Bast à M. Boissonnade sur Antonius Liberalis, Paris, 1805, in-8.

PARTHÉNOPE (mytholog.), l'une des syrènes, s'éprit d'un violent amour pour Ulysse, dont les dédains la portèrent à se précipiter dans la mer. Son corps fut repoussé sur le rivage d'Italie, vers l'endroit où l'on bâtit Naples, qui prit de là le nom de *Parthénope*.

PARTHES, peuple belliqueux de l'Asie, Scythes d'origine, furent long-temps tributaires des Mèdes, des Perses et des rois de Syrie. Mais ils secouèrent le joug sous Antiochus-Théos, roi de Syrie, l'an 250 avant J.-C., ayant à leur tête Arsace, dont les descendans régnèrent sur eux sous le nom d'Arsacides. Sous ces princes, les Parthes formèrent l'empire le plus puissant de l'Asie, et furent continuellement en guerre avec les Romains, sans être jamais soumis. Après une existence de près de 560 ans, l'empire des Parthes fut détruit et soumis au nouveau royaume des Perses par Artaxerce Ier, l'an 229 de J.-C.

PARTICIPATIO ou PARTICIACCIO (ANGE), originaire d'Héraclée, défendit Venise contre les attaques de Pépin, et fut élu doge en 806. — Sous son fils, Justinien PARTICIPATIO, les reliques de St Marc furent apportées à Venise. — Orso PARTICIPATIO, 7e doge de cette famille en 912, est connu sous le nom de Badoero (*v.* ce nom).

PARTS (JACQUES des). V. DESPARTS.

PARUTA (PAUL), histor., surn. par ses contemporains le *Caton de Venise*, né dans cette ville en 1540, devint successiv. historiographe de la république, sénateur, membre de l'administr. gén., gouv. de Brescia, et, après avoir rempli div. missions diplomat., m. en 1598, procurat. de St-Marc. Il a laissé, entre autres ouv. : *della Perfezione della vita polit.*, *lib. III*, Venise, 1579, 1586, 1599, 1650, in-4, trad. en angl. et en français; *Discorsi polit.*, en 2 livres, ibid., 1599, 1629, 1650, in-4; *Soliloquio..... di tutto il Corso della sua vita*, à la suite du précéd. une *Hist. de Venise*, en ital., 2 parties

in-4, ibid., 1605, 1645, 1703 et 1718, avec une *Relation* de la guerre de Chypre. La *Vie de Paruta*, par Apostolo Zeno, a été mise en tête d'une nouv. édit. de la *Storia veneziana*. — Philippe PARUTA, antiq., né à Palerme vers le milieu du 16e S., remplit long-temps la place importante de secrétaire du sénat de Palerme, et m. dans cette ville en 1629. Parmi ses ouvr., dont on trouvera le catalogue au t. 2, p. 173-76, de la *Biblioth. sicula* de Mongitore, le plus connu a pour titre : *la Sicilia descritta con medaglie*, Palerme, 1612, in-fol.; réimprimée à Rome en 1649 avec une suite par Lionardo Agostini. — PARUTA-TOMMASINI (Tommaso), év. de Ville-Neuve, dans l'Istrie, né à Venise en 1380, était d'abord entré dans l'ordre des frères prêcheurs. Il assista au concile de Constance, et m. dans sa patrie en 1446. On cite comme ses principaux ouv. : *Historia concilii Constantiensis; Sermones; Carmen de divinissimo corporis Christi sacramento*, etc. V. le t. 19, p. 577, de la *Raccolta* de Calogera, édit. de Venise, 1739, et le tom. 1, p. 450, des *Scritt. veneziani*, du même, édition de 1752.

PARY (ETIENNE-OLIVIER), né à Paris, m. en 1782, a donné : *le Guide des corps de marchands et des communautés des arts et métiers*, Paris, 1766, in-12.

PARYSATIS, reine de Perse, mère d'Artaxercès-Mnémon et de Cyrus-le-Jeune, favorisa l'ambition et la révolte de celui-ci contre son frère, et lorsqu'il eut été vaincu à la bataille de Cunaxa, elle empoisonna Statira, femme d'Artaxercès, et s'abandonna à tous les excès de la vengeance. V. ARTAXERCÈS.

PAS ou PAAS (CRISPIN de), en latin *Passæus*, dessinateur et graveur, élève de Coornhaert, né à Armuyde, en Zélande, vers 1536, travailla à Amsterdam, Cologne, Londres et Paris. Il grava toutes les histoires de la Bible et plus. portraits. — Ses fils CRISPIN, GUILLAUME et SIMON, se distinguèrent dans le même art, ainsi que MADELEINE et BARBE, leurs sœurs. — V. FEUQUIÈRES.

PASCAL (ST). V. PASCHAL.

PASCAL ou PASCHAL (PIERRE), né à Sauveterre en 1522, mort à Toulouse en 1563, parvint, avec quelque connaissance de la langue latine, à en imposer à des gens instruits, et à se faire passer pour savant. Il suivit le cardinal d'Armagnac à Rome; et, après l'assassinat de Jean de Mauléon, il fut chargé par la famille de la poursuite des auteurs du crime. Il le dénonça au sénat de Venise dans une *Harangue* qu'il a fait imprimer, Venise et Lyon, 1548, in-8 : c'est à peu près son seul titre authentique. De retour en France, il s'annonça comme devant continuer l'Eloge des savans, de Paul Jove, et écrire l'histoire de France. Cela ne lui valut pas seulem. beaucoup de protecteurs et d'amis, mais encore des pensions, qu'il reçut jusqu'à la mort de Henri II, après quoi, sa vaine jactance étant enfin découverte, il se sauva pour échapper à de nombreux créanciers.

PASCAL (BLAISE), géomètre du prem. ordre, et l'un des plus illustres écriv. que la France ait produits, né à Clermont, en Auvergne, le 19 juin 1623, fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui, pour se donner plus particulièrement à l'éducation du jeune homme, se démit d'une place de président à la cour des aides de Clermont. Le principal goût de celui-ci était pour les mathémat.; mais son père, préférant l'appliquer d'abord à l'étude des langues, lui défendit de travailler à la géométrie; néanmoins, sur une simple définition de cette science, Pascal parvint, dit-on, sans maître et sans aucun secours, à deviner, jusqu'à la 32e, les propositions d'Euclide. Libre enfin d'étudier sa science favorite, le jeune homme, dès l'âge de 16 ans, pub. un *Traité des sections coniques*; à 19 il inventa la *machine arithmétique*; à 23 il exécuta les expériences de Torricelli sur le vide, et quelques années après, 1649, il pub. à Paris, in-4, la solution d'un problème proposé par le P. Mersenne, et que n'avaient pu résoudre les premiers mathém. du temps. Les études précoces et continuelles de Pascal avaient considérablement altéré sa santé; et, sa piété augmentant tous les jours avec sa science, il se retira à Port-Royal-des-Champs. Au milieu des pieux solitaires qui habitaient ce désert, il s'appliqua à méditer sur l'Ecrit.-Ste. Ce fut aussi dans cette retraite qu'il écrivit ces fameuses *Lettres provinciales*, l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature, que les jésuites eurent le crédit de faire condamner. Les 18 lettres qui composent ce recueil parurent successivem., in-4, depuis le mois de janv. 1656 jusqu'au mois de mars de l'année suiv. Cependant la santé de l'aut. s'altérait de plus en plus, et sans que son génie parût en souffrir (les *Lettres provinciales* et les *Solutions des problèmes de la roulette*, de 1658, en sont la preuve), sa tête était dérangée. Un accident terrible, qui lui était arrivé au pont de Neuilly en 1654, avait augmenté de beaucoup ce dérangem.; et toujours de plus en plus souffrant, Pascal m. à Paris le 19 août 1662, âgé de 39 ans 2 mois. Outre ce que nous avons cité, on a de lui : *Pensées sur la religion*, Paris, 1715, in-12; on ne doit aucune confiance à l'édition de Condorcet, avec des notes et un *éloge*, Londres, 1776, in-8; *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12; quelques écrits pour les curés de Paris. Les édit. les plus estimées des *Lettres provinciales* sont celles de Cologne, 1684, en 4 langues, et 1657, in-12, en français; d'Amst., 1749, 4 vol. in-12, notes de Wendrock; et de Paris, 1754, 4 vol. in-12, avec un *discours préliminaire* de Rondet. La première édit. complète de Pascal a été publiée par Bossut, Paris, 1779, 5 v. in-8. — Gilberte PASCAL, sa sœur, veuve de Florin Périer, a mis en tête des *Pensées sur la religion* une *vie* de son frère peu estimée.

PASCAL (JEAN-BENOÎT), littér., né à Paris en 1725, mort vers l'an 1800, ne nous est connu que par les ouvr. suiv. : *Officia divina pro variis anni temporibus*, etc., 1773, in-12; *Officia S. Petrus exercitia ex variis scripturæ locis desumpta*, 1776, in-12. C'est lui qui a rassemblé les Textes de la *Bible* et de l'*Imitat.* cités dans l'*Année spirituelle*, 1767, in-12. — PASCAL (Philippe), jurisconsulte, né à Cosensa dans le 17e S., juge de la vicairerie en 1612, conseiller en 1625, a publié *de Viribus patriæ potestatis*, Naples, 1628, in-fol., et 1627 avec des *additions*. — Valentin PASCAL, secrét. du cardinal Montalte, a écrit dans le 17e S. plus. ouv., tels que : *De rebus Moschicis*; *De Baliæ fluminibus*, etc.

PASCAL-VALLONGUE (JOSEPH-SECRET), général de brigade, né en 1763 à Sauve (départ. du Gard), passa du génie des ponts-et-chaussées dans le génie militaire, et fit les campagnes du Nord et d'Italie. Fait prisonn. à la journée d'Aboukir, dans la guerre d'Egypte, il fut livré aux Turks, et resta quelques années dans les prisons de Constantinople. De retour en France, il servit encore en Allem. et en Italie, et fut tué au siége de Gaëte, où il commandait le génie, en 1806. Il cultiva aussi la poésie; pub. plus. *relations* d'évènem. contemporains, et fut le principal rédact. du *Mémorial topographique et milit.*, qui cessa de paraître après sa m., et qui se forme que 5 cahiers in-8.

PASCH (GEORGE), prof. à l'univ. de Kiel et philologue distingué, né à Dantzig en 1661, mort en 1707, a laissé, outre plus. *thèses*, quelq. ouv., tels que : *Tractatus de novis inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipzig, 1700, in-4, et *De variis modis moralia tradendi*, Kiel, 1707, in-4. — Un autre PASCH (Jean), né à Ratzeburg, dans le comté de Lauenburg, professeur la philos. à Rostock, et m. à l'hôpital de Hambourg en 1709. Ce qu'il a laissé de plus remarq.

st son *Gynæceum doctum, seu de Fœminis eruditis*, Wittemberg, 1686, in-4.

PASCH (Jean), peintre suédois, né en 1706, tudia son art en Hollande, en France et en Italie, e fit dans ses voyages une collect. précieuse de tableaux et de dessins, fut chargé de peindre le plafond de la chapelle du roi au palais de Stockholm, et m. en 1769, laissant un certain nombre de paysages, de marines et de tableaux de fleurs. — Laurent Pasch, autre peintre suédois, se distingua dans le portrait. — Sa fille Ulrique-Frédérique, née en 1735, morte en 1796, fut membre de l'académie de peinture et de sculpture.

PASCHAL, antipape et contendant de Théodore après la mort de Conon (688), était archidiacre de Rome lorsqu'il tenta d'usurper le St-siége par la protect. de l'exarque de Ravenne. L'élect. de Sergius mit fin aux prétentions obstinées de cet intrus.

PASCHAL (St), en latin *Paschasius*, souver. pontife, né à Rome, eut d'abord sous Léon III la direct. du monastère de St-Etienne, près St-Pierre. Choisi pour succéder à Etienne IV en 817, il envoya en France des légats chargés de présens pour l'empereur Louis-le-Débonnaire, et ce prince leur donna en échange pour le St père la confirmation des *dotations* de Pépin et de Charlemagne, y ajouant celle des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Ce fut ce pontife qui couronna Lothaire, empereur, l'an 823; peu de temps après, deux partisans de ce prince, Théodore, primicier de l'église romaine, et son gendre Léon, nomenclateur, furent tués dans le palais de Latran. On soupçonna le pape d'avoir ordonné ou conseillé ces meurtres, et ce fut en vain que les fils de l'emp. se rendirent à Rome pour éclaircir le fait: Paschal protesta par serment de son innocence, mais refusa de livrer les assassins sous le prétexte qu'ils étaient de la famille de St Pierre, et alléguant d'ailleurs pour leur justification qu'ils n'avaient commis ce meurtre que pour punir Théodore et Léon d'un crime de lèse-majesté. Après un pontificat de 7 ans 3 mois et 17 jours, pendant lequel il avait réparé ou orné quantité d'églises ou de monastères, et établi une maison de refuge à Rome pour les Grecs qu'y faisait affluer la persécution des iconoclastes en Orient, Paschal m. le 11 mai 824, et eut Eugène II pour successeur. L'église romaine honore la mémoire de St-Paschal le 14 mai.

PASCHAL II (Rainieri, pape sous le nom de), success. d'Urbain II, naquit à Bléde, en Toscane, et fut d'abord, comme relig. de Cluni, chargé des affaires de son ordre auprès de Grégoire VII, qui, après l'avoir décoré de la pourpre, le fit abbé de St-Paul *extra muros*. Devenu souverain-pontife en 1099, il eut beaucoup à démêler au sujet des investitures avec Henri Ier, roi d'Angleterre, l'emp. Henri IV et Henri V. Ce dern. le fit emprisonner sur son refus de le couronner. Cette violence n'est pas la seule traverse qu'ait éprouvée Paschal II dans le cours de son pontificat; il eut à combattre un antipape (*v.* Bourdin) et plusieurs rebelles. Il m. en 1118, après avoir occupé le St-siége pendant 18 ans, 5 mois et 5 jours, et eut Gélase II pour success. Il reste de lui plusieurs *lettres*, deux entre autres assez importantes pour l'hist. eccles. de cette époque. V. le t. 15, p. 23, de la *Collect. des hist. de France*.

PASCHAL III (Gui *de Crème*, anti-pape, sous le nom de). V. Alexandre III.

PASCHAL (Charles PASQUALI, plus connu sous le nom de), en latin *Paschalius*, né en 1547 à Coni, en Piémont, fut chargé de plus. ambassades, remplit dans l'intérieur du royaume div. emplois honorables, et m. en 1625 dans son château de Quente, près d'Abbeville, avec les titres de vicomte, conseiller-d'état et ambassad. près les Ligues grises. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouv. dont on peut voir la liste complète dans le t. 17 des *Mém.* de Niceron et dans les *Scritt. piemontesi* de Fr.-Agost. della Chiesa. Les principaux sont: *Viti Fabricii Pibrachii vita*, Paris, 1584, in-12, et dans les *Vitæ selectæ*, Breslau, 1711, in-8, trad. en franç. (par Gui du Faur), Paris, 1617, in-12; *De optimo genere elocutionis tractatus*, Rouen, 1595, in-12; Paris, 1601, in-8; *Legatus*, Rouen, 1598, in-8; Leyde, Elzevir, 1645, in-12: la publication de l'ouv. intit. l'*Ambassadeur* de J. Hotman, que Paschal prétendait n'être qu'un extrait de son livre, engagea ce dernier dans une querelle avec le négociat. franç.; *Legatio Rhætica*, *sive Relatio*, etc., Paris, 1620, in-8; *Corona*, *opus X lib. distinctum*, ibid., 1610, in-4; Leyde, 1671 et 1681, in-8; *virtutum et vitiorum Definitiones*, in-8, ibid., 1615; Genève, 1520.

PASCHAL (Françoise), né à Lyon, à ce qu'on croit, vers 1630, a laissé quelq. pièces de théâtre, tragi-comiques et comiques, qui ont paru à Lyon de 1655 à 1661, et parmi lesquelles nous citerons: *Agathonphile*, *martyr*, tragi-comédie, 1655, in-8, et *Endymion*, idem, 1657, in-8. On a d'elle des *Noëls*, franç. et bourguignons, Dijon, 1723, in-12. — Michel-Jean Paschal, en latin *Paschalis*, méd. espagnol du 16e S., né à Valence, étudia dans sa patrie, puis à Montpellier sous Jacques Faucon. Outre une traduct. espagnole du *traité* de Jean de Vigo sur la chirurgie (Valence, 1548; Sarragosse, 1581, in-fol.), et un petit traité *De morbo gallico*, imp. dans le t. 2 de la Collect. pub. à Venise, on a de lui: *Praxis medica*, *sive Methodus curandi*, in-8, Valence, 1555; Lyon, 1585, 1602 et 1664. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Paschal ou Pasquali, de Suessa, près de Capoue, méd. du 16e S., et également aut. d'un traité sur la maladie vénérienne ayant pour titre: *Liber de morbo quodam composito*, *qui vulgò apud nos gallicus appellatur*, Naples, 1534, in-4, réimprimé dans le t. 1er de la *Collection* de Venise.

PASCHASE-RATBERT. V. Radbert (Paschase).

PASCHASE-DE-SAINT-JEAN (le P.), en latin *Paschasius*, carme déchaussé, né en Franconie en 1637, m. à Bude en 1692, professa les belles-lett. et la poésie latine en Bavière et dans le Tyrol, et nous a laissé un ouv. fort curieux sur les règles générales la versificat. lat.; il est intit. *Poesis artificiosa*, Wurtzbourg, 1668, in-12, avec des figures non moins curieuses que le texte. — V. Calentyn.

PASCHETTI (Barthélemy), méd. du 16e S., né à Vérone, a laissé: *de Distillatione*, *catharro vulgò dicta*, etc., Venise, 1615, in-4; *Dialogo delle Bellezze di Genova*, etc.; *Annales de Gênes* de 1528 à 1550, traduites en italien du latin de Bonfadio.

PASCHIUS. V. Pasch.

PASCOLI (Gabriel), littérat., né à Ravenne, m. au commencem. du 17e S., fut chanoine régul. de Saint-Jean-de-Latran, professa la théologie, et obtint quelques succès comme prédicateur. On a de lui plus. ouvr. dont les principaux sont: *la Passesca da pazzia degli uomini e donne di corte innammorati, ovvero il cortigiano disperato*, Venise, 1592; *Judicium Paridis*, etc., Plaisance, 1603.

PASCOLI (Léon), biographe et littérateur, né à Pérouse en 1674, se fixa à Rome et y m. en 1744. On a de lui: *Vite de' pittori, scultori, ed architetti moderni*, Rome, 1730-1736, 2 vol. in-4; *Vite de' pittori, scultori ed architetti perugini*, ib., 1732, in-4; *Testamento politico in cui si fanno diversi progetti*, etc., Cologne (Pérouse), 1733, in-4; *il Tevere navigato e navigabile*, etc., ibid., 1744, in-4; et quelq. pamphlets littéraires peu remarquables. — Alexandre Pascoli, frère du précédent, méd. et anatomiste, né à Pérouse en 1669, professa l'anatomie à Rome, et y m. en 1757. Ses ouvr. ont été recueillis en 2 vol. in-4, Venise, 1741 et 1757: ils n'offrent guère qu'une compilat.

des écrits de Borelli, Malpigi, Bellini, Redi, Bartholin et Vieussens. Le plus important des ouv. qui composent ce rec. a pour titre : *il Corpo umano, o breve storia dove con nuovo metodo, si descrivono tutti gli organi suoi*, Pérouse, 1700, in-4, Venise, 1712, 1727, 3 vol. in-8; trad. en lat., Rome, 1726, 3 v. in-8; ib., 1738, et Venise, 1735, in-4. Son tr. *del Moto* avait paru à Rome en 1723, in-4.

PASI (François), jésuite, né à Rome en 1551, se consacra aux missions, prêcha avec succès l'évangile dans le Japon, et m. à Macao en 1612. On a de lui : *Annuæ litteræ de Sinis*, 1583; *Annuæ litt. ex Japonié*, 1598; — *cum adjunctâ narratione mortis Taicusamæ imperat. Japoniæ*, Rome, 1601; *annuæ Litteræ anni* 1601, *et sequentium usque ad annum* 1606; Rome, 1608, Lyon, 1609.

PASINELLI (Lorenzo), peintre d'histoire, né à Bologne en 1629, mort à Parme en 1700, se distingua par une manière pleine de feu et une grande nouveauté d'idées; on lui reproche un peu trop d'affectation, en ce qui tient à la représentation des étoffes et au luxe des vêtemens et des accessoires. On cite particulièrement parmi ses compositions : l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*; la *Descente du fils de Dieu dans les limbes*, et l'*Histoire de Coriolan*. Il a gravé à l'eau-forte, d'après lui-même, le *Martyre de plus. saints*, gr. in-fol.; la *Prédication de St Jean-Baptiste*, et, d'après le Pérugin, les *Noces de Jacob et de Rachel*.

PASINI (Louis), méd. ital. du 16e S., né à Padoue, m. en 1557 dans sa patrie où il professait la philosophie et la médecine, a laissé les ouvr. suiv. : un traité *de Pestilentiâ patavinâ anni* 1555, Padoue, 1556, in-8; *Liber in quo de thermis patavinis ac quibusdam balneis Italiæ tractatur*, inséré dans la collection intitulée : *de Balneis omnia quæ extant*, Venise, 1553, in-fol.— Pasini (Antoine), médecin, né à Vérone dans le 16e S., est auteur des *Annotazioni ed emendazioni, nella traduzione d'Andrea Mattioli de V libri della materia medicinale di Dioscoride*, Bergame, 1591, et 1608, in-4.

PASINI (Joseph), hébraïsant, né à Turin en 1656, embrassa l'état ecclésiastique, se livra de bonne heure à l'étude de l'hébreu, devint bibliothécaire de l'université de sa patrie, obtint le titre de conseiller du roi, fut pourvu de l'abbaye de Monte-Canisio, et m. vers 1770. On a de lui : *de Præcipuis bibliorum linguis et versionibus*, Padoue, 1716, in-8; *Dissertationes selectæ in Pentateuchum*, 1722, in-4; *grammatices linguæ sanctæ Institutio*, Padoue, 1739, 1756; *Vocabolario italiano-latino*, Turin, 1737, 2 vol. in-4; *Storia del Nuovo-Testamento* etc., Turin, 1749; et Venise, 1751; *Codices manuscripti bibliothecæ regiæ Taurinensis Athenæi per linguas digesti*, Turin, 1749, 2 vol. in-fol.

PASIPHAÉ (myth.), fille d'Apollon et de la nymphe Perséide, et femme de Minos, donna le jour, par un monstrueux adultère, au Minotaure que le roi de Crete enferma dans un labyrinthe pour mettre fin à ses ravages (*v.* Thésée). Pasiphaé avait eu de son époux, Androgée, Adriadne et Phèdre.

PASITELES, sculpteur grec qu'on a quelquefois confondu avec Praxitèle, vint s'établir à Rome après la guerre de Macédoine, et fit en ivoire la statue de Jupiter, pour le prem. temple élevé en marbre, à Rome, sous Metellus le Macédonique. Il m. déchiré par une panthère au moment où il s'étudiait à modeler un lion. Il avait écrit un ouvrage en 5 liv. sur les plus beaux monumens connus de son temps. Cet ouvr. ne nous est pas parvenu.

PASOLINI (D. Séraphin), biographe, chan. de St-Jean-de-Latran, né à Ravenne en 1649, professa la philosophie et la théologie dans cette ville, et y m. en 1715, après avoir publié les ouvr. suivans : *Relazione della madona greca de' Canonici portuensi di Ravenna*, Ravenne, 1676, in-12; *Lustri Ravennati dall' anno* 600 *dopo l'universale diluvio sino al* 1713, etc., Bologne et Forli, de 1678 à 1713, 7 parties in-4; *Uomini illustri di Ravenna antica, ed altri degni professori di lettere ed armi*, etc., Bologne, 1703, et quelques thèses de philosophie, peu remarquables.

PASOR (George), savant philologue, né en 1570, à Herborn (dans le comté de Nassau), devint, à l'âge de 27 ans, professeur de théologie et d'hébreu à l'université de la même ville, fut appelé en 1636 à Franeker pour y professer la langue grecque, et y m. en 1637. On a de lui, outre l'*Oraison funèbre* de J. Piscator, en lat., Herborn 1625, in-4, les autres écrits suiv., publ. par son fils Mathias : *Manuale græcarum vocum Novi-Testamenti, deque græcis N.-T. accentibus; Syllabus, sive Idea omnium Nov.-Testam. dictionum seu dialectarum; Grammatica græca Nov.-Testamenti in tres libros distributa; Lexicon græco-latin. in Nov.-Testam.*, Amsterdam, 1675, in-8. On lui doit enc. un *Index* fort utile, impr. plusieurs fois à la suite des poésies d'Hésiode. — Mathias Pasor, fils du précéd., né à Herborn en 1599, professa d'abord les mathémat. à l'université d'Heidelberg, passa ensuite en Angleterre, obtint une chaire de langues orientales à Oxford, et vint ensuite à Groningue pour y professer successivement la philosophie, les mathémat. et la théologie, m. dans cette ville en 1658. On n'a de lui que quelques *thèses*; mais il fut, comme nous l'avons dit, l'éditeur de plus. des ouvr. de son père. On a publié à Groningue le *Journal de la vie de Math. Pasor* (1658, in-4), trouvé parmi ses papiers après sa mort.

PASCALI (Charles). V. Paschal.

PASQUALIGUS (Zacharie), religieux théatin, né à Vérone vers le milieu du 17e S., a donné *Praxis jejunii*, Gênes, 1655, in-fol.; et un *Traité moral sur la castration*.

PASQUALINUS (Pompée), chanoine de Ste-Marie-Majeure, a publié un *Index vocum* sur les *Métamorphoses d'Ovide*, Rome, 1616, in-8.

PASQUALIS. V. Paschal et Martinez.

PASQUIER (Etienne), célèbre jurisconsulte et écrivain du 16e S., né à Paris en 1529, fut destiné dès l'enfance, par ses parens, à suivre la carrière du barreau, reçut les prem. leçons de droit du fameux Cujas à Toulouse, et se rendit ensuite à Bologne, où il étudia sous Marianus Socin. Il fut reçu avocat dans sa ville natale en 1549, resta plusieurs années sans être connu, et, dans cet intervalle, se livra avec un nouveau zèle à la culture des lettres, qu'il avait constamment aimées. A force de constance, il commençait à se faire remarquer au barreau, lorsqu'il publia les premiers livres d'un ouvrage intitulé *Recherches sur la France*, un dialogue intitulé *le Pourparler du prince*, et des dissertations sur l'amour, sous le titre de *Monophile*. Ces écrits, surtout les *Recherches*, eurent un grand succès, et acquirent à leur auteur une réputation parmi ceux de sa profession. Mais ce fut en 1564 seulement qu'une circonstance fortuite devint la source de la fortune et la cause de la juste renommée de Pasquier. Les jésuites, ayant demandé à faire partie de l'université de Paris, venaient d'être éconduits par ce corps enseignant. Sur leur pourvoi au parlement, l'affaire fut mise en instance; et Pasquier, bien que n'étant pas au nombre des avocats ordinaires de l'université, fut chargé de plaider sa cause, et s'acquitta de cette mission avec un éclat extraordinaire. Il chercha à prouver que les jésuites avaient d'autres intérêts que ceux de la France, et s'appliqua à démontrer que de leur institut il ne peut résulter que corruption de la religion, et trouble chez les peuples. Le parlement ne prononça pas, apposant seulement la cause, et laissa les parties en l'état; mais Pasquier se trouva porté par cette plaidoirie au premier rang des avocats, et fut dès-lors en-

yé dans les procès les plus célèbres. En 1579, il vit la commission du parlement, qui alla tenir grands jours à Poitiers, et y séjourna quelques nées. En 1585, il fut nommé, par Henri III, ocat-général à la chambre des comptes. Député x états-généraux en 1588, il fut témoin à Blois l'assassinat du duc de Guise, et il en fait, dans usieurs des lettres qui nous restent de lui, un cit exact et impartial. Après la dissolution des ats, il ne quitta point le roi, et le suivit à Tours. eux ans après la reddit. de Paris au roi Henri IV, asquier fit paraître la suite de ses *Recherches sur France*, y inséra son *plaidoyer* contre les jéuites, et y ajouta de nouvelles attaques. Il s'enivit une vive polémique entre les pères et leur oquent adversaire. Celui-ci m. en 1615. Douze s avant, il s'était démis de sa charge d'avocat-gééral en faveur de son fils aîné, Théodore Pasuier. Ses ouvrages, après avoir été publiés successivement de son vivant ou peu après sa mort, fuent réunis en 1723 en 2 vol. in-fol., imprimés à révoux. Dans cette édition, qualifiée de complète, n ne trouve ni les *Ordonnances d'amour* (le lans, 1564, in-8), ni le *manifeste* après le procès e l'assassin Barrière (*v.* ce nom), ni le *Catéhisme des jésuites* (inséré dans un *Recueil de ièces historiques et curieuses*, Delft, 1717, 2 vol. -12). On a joint aux *œuvres* d'Etienne Pasquier *lettres* de Nicolas, l'un de ses fils.

PASQUIN, tronc d'une statue en marbre, où on attache à Rome toutes sortes de pamphlets et l'épigrammes, que l'on appelle de son nom *pasquinades*.

PASSAROTTI ou PASSEROTTI (Barthélemy), peintre, né à Bologne au commencement du 16e S., élève de Jacopo Vignola, fut rival des Carraches, et se distingua également dans l'histoire et e portrait. On cite de lui : la *Décollation de Saint Paul à Rome aux trois Fontaines ; la Vierge entourée de saints*, dans l'église de St-Jacques de Bologne ; un *Tytie*, et la *suite des portraits de la famille Legnami*. — Ses nombreux enfans cultivèrent aussi la peinture ; et Tiburzio Passarotti, mort en 1612, montra un véritable talent dans le tableau du *Martyre de Sainte-Catherine*.

PASSAVANT (Claude), médecin suisse, né en 1709 à Bâle, étudia dans cette ville, puis à Neufchâtel, devint conseiller et médecin du margrave de Bade-Durlach, et m. en 1778. Il a publié : *Dissertatio de insensibili perspirat. sanctorianâ et structurâ cutis*, Bâle, 1733, in-4 ; *Theses anatomico-botanicæ*, ibid., 1733, in-4 ; *Theses hist. de observ. religionis Romanorum atque Græcorum*, ibid., 1737, in-4 ; et *Specimen rhetoricum*, ibid., 1741, in-4.

PASSAVANTE (Jacques), dominicain, né à Florence, m. en 1357, se fit un nom en Italie par son ouvrage *lo Specchio della vera penitenza*, imprimé pour la première fois en 1495. La meilleure et dernière édition est de Florence, 1725, in-4.

PASSE. V. Pas (Crispin de).

PASSEMANT (Claude-Siméon), ingénieur du roi, né à Paris en 1702, après avoir reçu une éducation soignée s'était vu forcé, pour vivre, de s'établir marchand mercier. Dès l'enfance, il avait montré un goût décidé pour les hautes sciences, et particulièrement pour l'astronomie. Pour se livrer tout entier à ce penchant, il abandonna à sa femme le soin de son négoce, et, au bout de quelques années, il s'était déjà fait connaître par des ouvrages dignes d'une attention particulière, tels que la *pendule astronomique* qu'il présenta à Louis XV ; un grand *miroir ardent* de glace et deux *globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. En 1765, il présenta au roi Louis XV un *Plan en relief*, et un *Mémoire contenant des moyens simples pour faire arriver les vaisseaux à Paris*. Ce savant et habile mécanicien mourut en 1769, après avoir obtenu, comme récompense de ses travaux, une pension de 1,000 fr. et un logem. au Louvre. On a de lui : *Construction d'un télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4 ; *Description et Usage des télescopes*, etc., in-12. Son *Eloge historique* a été publié par M. Sue le jeune (son gendre), 1778, in-8.

PASSERA (Félix), capucin et empirique de Bergame dans le 17e S., est principalement connu par le recueil intitulé : *il nuovo Tesoro degli arcani farmacologici, galenici, chimici e spargirici*, Venise, 1688, 1689, in-fol. — Un autre Passera (Jean-Pierre), aussi de Bergame, avait publié : *de Caussis mortis in vulneribus capitis*, etc., Bergame, 1590, in-4.

PASSERANI (Albert RADICATI, comte de), seigneur piémontais, attaché au service du roi Victor-Amé II, prit parti pour son maître dans ses démêlés avec la cour de Rome, fut condamné par l'inquisition, et réduit à se réfugier en Angleterre, puis en France, et enfin en Hollande, où l'on croit qu'il mourut. Il avait publié en 1736, à Rotterdam, un recueil de ses pamphlets sous le titre de *Pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes*, etc. On prétend que cet esprit fort rétracta dans la suite, devant les ministres du culte réformé, les sarcasmes qu'il n'avait pas non plus ménagés contre cette croyance religieuse. Ce qui est plus certain, c'est qu'il institua les pauvres ses héritiers. On conçoit qu'un tel homme n'a pu manquer d'ennemis. Les curieux trouveront plus de détails sur ses aventures dans le récit qu'il en a fait lui-même en tête de son *Recueil* de Rotterdam.

PASSERAT (Jean), poète, né à Troyes en 1534, étudia le droit sous Cujas, mais surtout s'appliqua à la littérature ; et il obtint à Paris, en 1572, la place de professeur d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de Ramus. Ses leçons furent interrompues par les troubles de la ligue, et reprises à la rentrée de Henri IV. Passerat m. en 1602. Il fit des *vers* latins et français, et composa une partie de ceux que l'on trouve dans la *Satire Ménippée*, Ratisbonne, 1709, 3 vol. in-8. On a en outre de lui : *de litterarum inter se Cognatione ac Permutatione*, Paris, 1606, in-8 ; *Orationes et Præfationes*, 1606 et 1637, in-8 ; des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce, Paris, 1608, in-fol. ; une traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1604, in-8 ; *Kalendæ januariæ et varia quædam Poemata*, 1603, 1606 ; *Recueil des œuvres poétiques de Passerat*, Paris, 1597 ; in-8, ibid., 1603, in-8. — Un autre Passerat (François), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a donné un recueil d'*Œuvres dédiées à S. A. E. de Bavière*, La Haye, 1695, in-12.

PASSERI (Jean-Baptiste), poète et peintre médiocre, né en 1610, mort à Rome en 1679, cultivait les belles-lettres lorsque, vers l'an 1635, il fit la connaissance du Dominiquin, dont les avis le décidèrent à s'appliquer à la peinture. Il ne réussit guère qu'à connaître la théorie de cet art ; ce qui ne l'empêcha pas de devenir prince de l'académie de St-Luc. Cet artiste, que l'on rechercha de son temps pour ses belles manières et son esprit, ne doit guère le souvenir qu'on a conservé de lui qu'à un ouvrage qu'il laissa MS., et qui, près de cent ans après sa mort, parut, par les soins de Bottari, sous le titre de *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti che hanno lavorato in Roma, morti dal* 1641, *fino al* 1673, Rome, 1772, in-4. — Jos. Passeri, son neveu, né à Rome en 1654, reçut les leçons de Carle Maratte, et m. à Rome en 1715, après s'être fait un nom par les belles fresques qui décorent les voûtes de St-Nicolas *in Arcione*, de Ste-Marie *in Campitelli*, ainsi que le salon de l'Aurore à la villa *Corsini*. Parmi ses tableaux, on distingue le *Jugement dernier*, qu'il

peignit à Pesaro, et son *Moïse portant les tables de la loi*, dans la *Chiesa nuova* à Rome.

PASSERI (Jean-Baptiste), savant antiquaire, né en 1694 à Farnèse (campagne de Rome), d'une ancienne famille de Pesaro, exerça d'abord la profession d'avocat dans cette dernière ville, faisant ses délassemens de l'étude de la numismatique et de l'architecture; et, devenu veuf après douze années d'une heureuse union, il entra dans les ordres, devint successivement vicaire-général de Pesaro, auditeur de Rote, puis protonotaire apostolique, et m. en 1780 avec les titres d'antiquaire du grand-duc de Toscane, de membre associé de l'académie d'Olmutz, de la société royale de Londres, etc. Entre autres ouvrages, dont on trouvera la longue énumération à la suite de sa *vie* par Oliv. Degli Abbati (Pesaro, 1780, in-4, sous le titre de *Memorie dell' uditor Giambatt. Passeri*, etc.), on cite de lui : *Lucernæ fictiles musæi Passeri, cum animadvers.*, Pesaro, 1739-43-51, 3 vol. in-fol., publ. aux frais de l'académie de Pesaro; *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pésaroise*, en italien, Bologne, 1775; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, etc., Rome, 1767-1775, 3 vol. in-fol., avec 300 pl.; *Dissertations sur des monumens antiques dans les journaux d'Italie*; le 2e et 3e vol. du *Thesaurus gemmarum antiquarum astriferarum*, Florence, 1750; et le 4e du *Thesaurus diptychorum consularium*; enfin *novus Thesaurus gemmarum veterum ex insignioribus dactyliothecis selectarum cum explicat.*, Rome, 1781-83, 3 vol. in-fol.

PASSERINI (Pierre-Marie), religieux de l'ordre des frères-prêcheurs, et l'un des plus savans canonistes du 16e S., né à Sestola, dans le Modenois, en 1597, m. au couvent de la Minerve, à Rome, en 1677, après avoir été successivement inquisiteur de Bologne, et procureur-général de son ordre, a laissé un certain nombre d'ouvr., dont on peut voir la liste dans les *Script. ord. prædicat.* II, 674, et dans la *Bibliot. modenese*, t. 4, p. 65, etc. Nous nous bornerons à citer les suivans : *de electione canonicâ Tractatus*, Rome, 1663; Cologne, 1693; *de hominum statibus et officiis Inspect. morales*, Rome, 1665, et Lucques, 1732, 3 tom. in-fol.; *Comment. in I, II, III et VI lib. decretal.*, Rome, 1667, 4 vol. in-fol.; *de Electione summi pontificis*, ibid., 1670; *de Indulgentiis*, ibid., 1672, etc.

PASSERONI (Jean-Charles), ecclésiastiq. et poète ital., dont le caractère jovial, burlesq. même, forme un singulier contraste avec l'austérité et la réserve qu'il s'imposa toujours comme règle de conduite, naquit en 1713 à Lantosca, village du comté de Nice. Ce fut à Milan qu'il reçut les élémens de l'instruct., et il regarda comme sa patrie cette ville qui s'honore aussi de le compter au nombre des siens. Il revint s'y fixer après avoir accompagné à Rome et à Cologne le nonce Lucini, qui lui offrit en vain de lui ouvrir la voie des hauts emplois. Après avoir passé dans cette ville, au sein d'une humble médiocrité, de longues années toutes remplies par les jouissances de l'étude et de l'amitié qu'il préférait à la fortune et aux distinct., il y m. en 1802, à l'âge de 89 ans, décoré du titre de membre de l'institut des sciences, lettres et arts de la *république cisalpine*. En mettant sa vieillesse à l'abri des besoins, les honoraires de cette place lui fournirent les moyens de soulager les pauvres, dont lui-même avait connu toutes les privations sans presque les ressentir. Les ouvr. de ce poète éminemment original et gai sont : *il Cicerone*, poème *in ottava rima*, Venise, 1750, 2 vol. in-8; Milan, 1768, 6 vol. in-8; Turin, 1774, 6 vol. in-12; *Traduzione di alcuni epigrammati greci*, Milan, 1786-94, 9 part. in-8; *Favole Esopiane*, ib., 1786, 6 vol. in-12.

PASSEROTTI (Barthél.). V. Passarotti.

PASSOROTTI (Hippolyte), jeune dame de Bologne, d'une rare beauté, empoisonna son mari, et fut décapitée avec son amant, nommé Louis, le 3 janv. 1587. Ses charmes, le courage qu'elle déploya sur l'échafaud, furent célébrés par les poètes de ce temps, et on impr. à Bologne, la même année, in-4, deux rec. de pièces de vers sur ce sujet; l'un d'eux, dédié au Tasse, valut à son aut. (Alex. Benacci), une lettre de félicitation du gr. poète : elle se trouve dans presque toutes les édit. de ses œuvres.

PASSEWAND-OGLOU. V. Passwan.

PASSI ou DEL PASSO (Joseph), moine camaldule, humaniste et poète, né à Ravenne en 1569, m. en 1620 à Venise, membre de plus. acad., s'est fait connaître par un certain nombre d'opuscules, au nombre desquels on distingue : *i Difetti donneschi*, Venise, 1598, 1599, 1600 et 1618; *Trattato dello stato maritale*, ib., 1602, 1610; en lat., 1613; *la Mostruosa fucina delle sordidezze degli uomini*, ibid., 1603, avec une suite pub. en 1609, etc. V. pour plus de détails la *Bibliot. volante* de Cinelli, le t. 8 des *Annali camaldolesi*, lib. 75, p. 248, etc. — Francesco Passi, de Carpi (état de Modène), où il m. en 1594, est principalem. connu pour avoir donné une trad. latine du *Plutus* d'Aristophane, Parme, 1501.

PASSIENUS (Crispus), orateur romain, premier mari de Domitia, épousa ensuite Agrippine, et depuis fut deux fois nommé consul. C'est de lui que Pline raconte la bizarre vénération qu'il avait pour un mûrier, dont il fit sa divinité favorite.

PASSIGNANO (Domenico Cresti, surnommé du lieu de sa naissance It.), peintre, élève de Marchietti, puis de J.-B. Naldi, travailla ensuite sous Fréd. Zuccaro, lorsque ce maître fut appelé à continuer la gr. coupole de *Sta Maria del Fiore* à Florence, laissée imparfaite par Vasari. Devenu après différens voyages prem. maître de l'acad. de dessin à Florence, il m. dans cette ville en 1638, laissant une réputat. distinguée, surtout pour l'extrême facilité de sa composit. et une exécut. des plus rapides. Parmi ses tableaux nous citerons le *Martyre de Sta Reparata*, qu'il fit en huit jours pour le palais *Pitti*; son *St Jean-Gualbert*, peint en moins de 18 heures, et de nuit; enfin sa *Présentat. de la Vierge au temple*, commandé par Urbain VIII pour la basilique de St-Pierre à Rome. Le jeu de mots populaire qu'on fit sur son nom et sur son genre de talent mérite d'être rappelé : on l'appelait *Passo-Ognuno* (qui surpasse les autres). Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Invention de la Ste-Croix*.

PASSIONEI (Dominique), savant cardinal, né à Fossombrone, dans le duché d'Urbin en 1682, fut élevé à Rome et fit des études très-brillantes au collége *Clementino*, voyagea ensuite en France et en Hollande, fut nommé légat au congrès d'Utrecht (1712) et de Bade (1714), nonce en Suisse et archevêque d'Ephèse (1721), nonce à Vienne (1730), reçut le chapeau de cardinal en 1738, succéda à Quirini (*v.* ce nom), dans la place de conservat. en chef de la biblioth. du Vatican en 1755, et m. à Frascati en 1761, d'une attaque d'apoplexie. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie, et associé étranger de l'acad. des inscript. et belles-lettres, où Lebeau (*v.* ce nom) prononça son *éloge*, inséré dans le tom. 31 du recueil de cette académie. Outre la part qu'il eut avec Fontanini (*v.* ce nom), à la révision du *Liber diurnus pontificum*, on a de ce cardinal deux *Discours latins*, insérés par Pez dans le 6e vol. de la *Bibliotheca ascetica*; l'*Oraison funèbre du prince Eugène*, Padoue, 1737, in-4 et in-8; trad. en franç. par madame Duboccage; plus. *lettres*, deux pièces diplomatiques, et des essais de traduct., insérés par Galletti dans les *Memorie per servire alla storia della vita del card. Domin. Passionei*, Rome, 1762,

4. L'abbé Goujet a pub. l'*Eloge historique* du dinal Passionei, La Haye, 1763, in-12.—PASNEI (Benoît), neveu du préc., fut élevé à la dité épiscopale, et m. à Terni en 1787, après s'être si distingué par son goût pour l'étude des antités. Outre une trad. ital., avec notes, de la *Vie D. Calmet*, Rome, 1770, in-4, et la *Raccoltà lle lettere inedite del card. Bona*, ib., 1759, il pub. un recueil d'inscript. grecq. et lat., rassemées par son oncle, sous le tit. d'*Iscrizioni antiche, n annotazioni*, Lucques, 1765, in-fol.

PASSWAN-OGLOU (OSMAN), fameux rebelle rk, né à Widdin, en Bulgarie, en 1758, était, lon l'opinion la plus commune, fils de Passwanmar-Agha, *ayan* ou notable de la ville de Widdin ulgarie), qui avait commandé un corps de volonires pendant la guerre contre les Russes et les atrichiens, et à qui le gr.-vézyr avait fait trancher tête parce qu'il lui était devenu suspect par son édit et ses richesses. Enveloppé dans la disgrâce son père Passwan-Oglou fut arrêté; mais s'éit échappé ensuite, il se réfugia dans les montaes, devint chef de partisans, s'empara de Widn, et soutint pendant plusieurs années une guerre inistre contre toutes les forces réunies de l'empire il voulait ébranler. Presque toujours victorieux, licta des lois à la Porte othomane, rompit plus les traités qu'il avait faits avec elle, et ne mit in bas les armes, en 1798, qu'après avoir obtenu, e son pardon, le pachalick de Widdin et les trois eues. Depuis lors le nouveau pacha servit fidèlent la Porte, et conserva une autorité presque nolue, jusqu'à sa m., arrivée en 1807.

PASTEUR (JEAN-DAVID), savant et littérateur lland., né à Leyde en 1763, fut membre des diises assemblées nationales qui eurent lieu en ollande, depuis 1795 jusqu'en 1798, et m. en 04. On a de lui en holland. : *Histoire naturelle s mammifères*, 3 vol. in-8; *les Russes en Nordillande*, drame. Il a trad. en outre le *Voyage de ok*, *l'an 2440* de Mercier; le *Voyage d'Utrecht ranefort*, de Cognan, etc.

PASTORINI (JEAN-BAPTISTE), poète génois, né 1650, entra dans l'institut des jésuites, et m. ns sa patrie en 1732. Ses poésies ont été recueilies et pub. à Palerme, 1741 et 1756, in-8.

PASTORIUS DE HIRTENBERG (JOACHIM), istorien, né à Glogau (Silésie) en 1610, s'appliua d'abord à l'étude de la médecine, suivit ensuite la carrière de l'enseignem., fut nommé par le si Casimir V, historiogr. de Pologne, et m. en 681. On a de lui : *Florus polonicus, sive polonicæ istoriæ Epitome*, Leyde, 1641; Amsterd., 1664; antzig, 1679, in-12; *Peplum sarmaticum*, Dantg, 1645, in-4; *Character virtutum variis..... doribus adumbratus*, ibid., 1650, in-4; *Bellum ythico-cosaccicum*, ibid., 1652-59, in-4; *de juentutis institutionis Ratione*, ibid., 1653, in-4; *ylvarum Pars prima*, recueil des vers non continué, ibid., 1656, in-12; *Theodosius magnus*, Iéna, 1664, in-8; *ministri Status, seu Considerationes uper vitâ Nicol. Neovilli*, ibid., 1664, in-8; *Hist. olonica ab obitu Uladislai IV usque ad annum* 651, ibid., 1680-85, 2 vol. in-8; *Acta pacis olinensis inedita*, Breslau, 1763-66, 2 gros vol. in-8; quelq. autres écrits moins importans, dont on ouvera la liste dans la *Biblioth. anti-trinitarum* de hr. Sandius.

PASTORET (JEAN), président au parlement de aris et membre du conseil de régence, sous la miorité de Charles VI, était né vers 1328, et m. en 1301, l'un des deux prem. avoc. du roi au arlem. de Paris. Jean Pastoret fut un de ceux qui ontribuèrent le plus, avec Maillard et Charny, à tre Paris sous l'obéissance de Charles V, alors t du royaume (1358). Il porta l'étendard de te aux halles, et précéda le dauphin à sa rentrée dans Paris. Ce digne magistrat fut enterré à St-Denis, ainsi que sa femme. Un de ses descend. a laissé des *mémoires*, où il y a quelque fois des choses curieuses sur l'état de la Provence pendant la minorité de Louis XIV. M. le marquis Pastoret, pair de France, appartient à la même famille.

PASTOUREAUX. V. JACOB, fanatique hongrois.

PASTRENGO (GUILLAUME de), écrivain peu connu, né à Pastrengo, village du territoire de Vérone, vers le commencem. du 14e S., mérite d'être signalé parmi les savans de son temps, comme auteur du prem. essai d'un *Dictionn. historique, bibliogr. et géograph.* Il s'appliqua à l'étude de la jurisprudence, devint notaire et juge à Vérone, fut chargé d'une mission auprès du pape Benoît XII à Avignon, et se lia dans cette ville avec le célèbre Petrarque. On ignore l'époque de sa m. Son ouvr. est conservé en 2 vol. in-fol. à la biblioth. de Saint-Jean et de St-Paul à Venise : la prem. part. contient la *Bibliothèque alphabétique* des écrivains, classés selon leur profession; la seconde forme une espèce de *dictionnaire historiq. et géograph.*, dans lequel l'auteur s'est attaché surtout aux origines. Cette deuxième partie a été pub. par M. A. Biondo, sous le tit. *de Originibus rerum*, Venise, 1547, in-4. On peut consulter pour plus de détails, la *Verona* de Maffei, tom. 2, la *Bibliot. di storia litterar.* de Pasq. Amati, tom. 5, et la *Storia della litterat.* etc., de Tiraboschi, t. 5, p. 409-14.

PASTRIZIO (JEAN), théol., né dans le 17e S. à Spalatro en Dalmatie, professa les langues grecq. et hébraïq. dans le collége de la Propagande à Rome, fut ensuite nommé écrivain et interprète en langue hébraïque au Vatican, et m. en 1708. On a de lui : *Patenæ argenteæ mysticæ..... Descriptio et Explicatio*, etc., Rome, 1706, in-4.

PASZKOWSKI (MARTIN), écrivain polonais du 17e S., est auteur d'un poème de la guerre des Turks, des Tartares et des Cosaques, impr. à Cracovie en 1626, suivi d'une relation générale sur les Cosaques, d'un *vocabulaire* turk, et d'une *dissertat.* sur les superstitions des othomans. On a aussi du même auteur quelques autres poésies et une traduct. polonaise de la *Chronique de la Sarmatie européenne*, par Alexandre Guagnini de Vérone, impr. à Cracovie en 1611, et que quelques auteurs ont attribué à Mathias Strykowski.

PASUMOT (FRANÇOIS), ingénieur-géographe, né à Beaune en 1733, se consacra d'abord à l'enseignement, reçut le brevet d'ingénieur-géogr., et fut envoyé, en 1756, en Auvergne, pour étudier les volcans éteints de cette province, mesurer les hauteurs et les distances, et en dresser les cartes. Il fut ensuite appelé à professer la physique et les mathématiques au collége d'Auxerre, devint membre de la société des sciences et b.-let. d'Auxerre, et écrivit pour cette compagnie des *Mémoires géographiques sur quelques antiquités des Gaules*, publ. en 1765 avec de fort bonnes cartes. Des contrariétés imprévues l'ayant forcé de quitter sa chaire de physique et de mathémat., il vint à Paris, se dévoua pendant 11 ans à des leçons particulières, fut attaché, dans les dern. années de sa vie, au bureau des plans et cartes de la marine en qualité de sous-chef, et m. à Beaune en 1804. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr., dont le plus import. a pour titre : *Voyages physiques dans les Pyrénées en* 1788 *et* 1789, Paris, an V (1797), in-8. M. Grivaud de La Vincelle a publ. un recueil de *Dissertations et mém. sur différens sujets d'antiquités et d'histoire par M. Pasumot*, Paris, 1810 à 1813, in-8. On trouve en tête une *notice* sur ce savant, avec une liste complète de ses écrits. Le même éditeur a encore publ. une *Dissertation sur la situation du jardin d'Eden*, *rédigé sur les MSs. de M. Pasumot*, Dijon, 1824, in-8. Pasumot a pris une grande part à la rédaction du *Journal de Phys*

tiques de l'abbé Rosier, et de l'*Histoire de Beaune* par Gandelot.

PATAROLI (Laurent), antiquaire et naturaliste, né en 1674 à Venise, où il m. en 1727, s'est fait connaître par différens ouvr. dont on trouvera la liste complète dans le *Giornale d'Italia*, part. 2, tom. 38 : les princip. ont été recueillis sous le titre de *Opera omnia numismatica et philol.*, etc., Venise, 1743, 2 vol. in-4., précédé de la vie de l'aut. par le doct. dalle Laste.

PATAUD (Jean-Jacques-François), chan. honoraire de l'église d'Orléans, et aumônier du collége de la même ville, y était né en 1752, et y m. en 1817. Il a laissé des *Discours* dans lesquels on remarque celui où se trouve l'*Eloge de Jeanne d'Arc*, 1813 in-8; *Essais historiques sur quelques rues de la ville d'Orléans*, dans les *Etrennes orléanaises*. Il avait annoncé une *Hist. d'Orléans et des principales villes du Loiret dep. Jeanne d'Arc.*

PATEL (Pierre), peintre, surnommé *Patel-le-Tué*, ou *le Bon Patel*, né en 1654, tué en duel en 1703, s'est distingué dans le paysage. On voit au Louvre un tableau de lui dans ce genre. — Son fils, Pierre Patel, marcha sur ses traces.

PATENIER (Joachim), peintre, né en 1487 à Dinant, apprit les élémens de son art à Anvers et se distingua dans le paysage et les batailles; malheureusement sa conduite déshonorait son talent. On cite comme l'un de ses principaux tableaux : *Jésus-Christ baptisé dans le Jourdain*, que le Musée du Louvre a restitué en 1815 à la galerie de Munich.

PATER (Paul), mathémat., né à Menhardsdorf en 1656, mort à Dantzig après 68 ans d'une vie consacrée à l'instruction publique, a laissé, entre autres ouvr. : *Labor solis, sive de eclipsi, Christo patiente*, *Hierosolymis visâ*, Iéna, 1688 : *de Astrologiâ persicâ; de mari Caspio; de Cœlo empireo*, Francfort, 1687, in-8; *de Insignibus turcicis*, etc., 1687, in-4. — Jean-Baptiste Pater, peintre, né à Valenciennes en 1695, m. à Paris en 1736, n'avait reçu que quelques leçons de Watteau. On a gravé d'après lui quelques morceaux, quoique généralement ses compositions soient peu estimées.

PATERCULUS. V. Velleius.

PATERE ou PATÉRA (Attius), né à Bayeux et élevé au collége des Druides de cette ville, enseigna la grammaire et les lettres à Bordeaux, et professa la rhétorique à Rome vers l'an 326. Ausone a fait de lui un pompeux éloge. Il eut pour fils Delphidius (Attius-Tyro). — Patère, en latin, *Paterius*, notaire de l'Eglise romaine, év. de Brescia au 6e S., fut élève et ami de St Grégoire-le-Grand. Il est connu par un *Commentaire* sur l'Ecriture-Sainte, imprimé à la suite des ouvr. de St Grégoire.

PATERIN (Claude), jurisconsulte, né à Lyon, mort en 1551, mérita par ses bienfaits le surnom de *Père du peuple*. Louis XII l'avait nommé vice-chancelier du duché de Milan, et il fut ensuite prem. président du parlement de Bourgogne. Ce fut lui qui, au lit de justice de 1527, examina la validité du traité de Madrid (*v.* François Ier).

PATERNIONO (Gualterio), né à Catane, où il m. chanoine de la cathédrale en 1531, après avoir été juge de la grand'chambre de Sicile et grand protonotaire, a écrit : *in Cap. volentes de feudis; Allegationes in caussâ baroniæ Furnaris.* — Un autre Gualterio Paterniono, qu'on suppose être de la même famille que le précédent, vivait en 1515. Il visita en qualité d'agent plusieurs cours de l'Europe. On a de lui : *Responsa multa; de Apocalypsi Libro II; Historia sacra à mundi constitutione ad sua usque tempora.* — Paterniono (Jean), bénédictin, d'abord grand-vicaire à la cathédrale de Catane, sa patrie, puis évêque de Melito (1478), enfin archevêque de Palerme, où il m. en 1511, a laissé : *Allegationes de primis ecclesiæ panormitanæ.* — Paterniono (Ferdinand), jésuite, né à Catane en 1604, a laissé : *de regiâ siculâ Monarchiâ*, et *Vite de' re di Sicilia.*

PATERNO (Eusèbe), né à Crémone au 15e S., de l'ordre des chanoines réguliers de St-Jean-de-Latran, a laissé un *Commentaire sur les Livres de Judith et d'Esther.* — Paterno (Louis), poète napolitain du 16e S., imitateur de Pétrarque, a publié : *il nuove Petrarca; ses Triomphes*, 1561; *le nuove Fiamme*, Venise, 1561; cinq Satires, Venise, 1565, in-18. — Paterno (François), jésuite né à Catane, mort en 1720, a laissé : *Orationes extemporaneæ habitæ in funere Vincentii cardinalis Grimani*, etc., Naples, 1710. V. la *Bibliothèque volante* de Cinelli. — Paterno (Ignace-Vincent), surintendant et ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Biscari, fit construire à ses frais sur le Simeto un pont de 31 arches, ayant 200 cannes de longueur, commencé en 1765 et terminé en 1777. On a de lui : *Ragionamento à madama.... sopra gli antichi ornamenti e trastulli de' Bambini*, Florence, 1781, in-4.

PATERNUS (Bernardin), médecin, né à Sale dans le Bressan, enseigna la médecine dans plusieurs villes d'Italie, et m. à Padoue en 1592. On a de lui : *de humorum Purgatione circa morborum initia tentandâ*, Rome, 1547; Spire, 1581, in-8; *Consilium de balneis aquensibus apud equos Sutiellorum*, dans la collection *de Balneis*; *Explanationes in primam fen primi Canon. Avicennæ*, Venise, 1596, in-4; *Consilia medica*, dans le *Recueil de Laurent Scholz*, Francfort, 1598, in-fol.

PATERSON (Samuel), savant bibliographe et libraire anglais, né à Londres en 1728, commença par tenir dans cette ville la librairie étrangère. Son entreprise n'ayant pas réussi, il s'adonna avec beaucoup de succès à faire des catalogues bibliographiques, devint bibliothécaire du marquis de Lansdown, et m. en 1802. On lui doit : *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas*, 1769, 3 vol. in-12; *Joineriana*, ou *Livre des singuries*, 1772, 2 vol. in-8; *le Templier*, feuille hebdomadaire; *Considérations sur la jurisprudence et les gens de loi*, in-8; *Bibliotheca crystsana*, Londres, 1783, in-8; *Bibliotheca westiana*, ibid., 1773, in-8; *Bibliotheca beauclerckiana*, ibid., 1781, un vol. in-8.

PATERSON (William), gouverneur de New-Jersey, sa patrie, l'un des juges de la cour supérieure des Etats-Unis, succéda à Livingston, premier gouverneur de New-Jersey, et m. à Albany en 1806. Son nom est attaché aux différens changemens politiques opérés à cette époque dans sa patrie.

PATICCHI (Antonio), peintre célèbre, né à Rome en 1762, peignit fort jeune le réfectoire des carmes de Velletri, et la galerie du comte Truzzi, qui ne fut pas achevée. La mort, qui le frappa dans sa 26e année, l'empêcha de réaliser les belles espérances qu'il avait fait concevoir.

PATIN (Gui), médecin, fameux par son esprit satirique et la singularité de ses manières, né en 1601 à Houdan en Beauvoisis, et m. à Paris en 1672, se montra grand partisan des anciens et ennemi de l'antimoine, ce qui occasiona parmi les docteurs des querelles tout-à-fait scandaleuses. On a de lui, entre autres ouvrages, *Traité de la conservation de la santé*, 1632, in-12, réimpr. dans le *Méd. charitable* de Guibert, ainsi que les suivans : *Notes sur le Traité de la peste*, de Nicolas Allain; et un *Recueil de lettres*, Amsterdam, 1718, 7 vol. in-12. — Son fils aîné Robert, qui obtint la survivance de sa chaire de médecine au Collége de France, m. avant lui en 1670. — Patin (Charles), second fils de Gui Patin, né à Paris en 1633, se distingua, comme son père, dans la pratique et l'enseignement de la médecine, mais

it obligé de fuir la France, et fut, après son éva-
on, condamné aux galères par contumace. On
accusait d'avoir distribué quelques exemplaires
'un libelle licencieux, qu'il avait été chargé d'a-
éantir. Il voyagea pendant quelq. temps dans les
iffér. cités de l'Allemagne, et se fixa à Padoue, où
fut nommé prem. prof. de chirurgie, cheval. de
t-Marc de Venise et membre de plusieurs académies et sociétés savantes. Il m. en cette ville en 693. On trouva annexée à son testament une *ettre* au roi, où il protestait de son innocence, et e priait d'accepter cinq marbres précieux et une ollection unique de dessins de médailles des mpereurs romains. Ch. Patin était aussi savant ntiquaire que bon médecin. Il a laissé : *Itinerarium comitis Etienne*, Paris, 1662, in-8; *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, n-fol.; *Traité des tourbes combustibles*, Paris, 663, in-4; *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1665, et Amsterdam, 1695, in-12; *imperatorum romanorum Numismata*, Strasbourg, 1671, et Amsterdam, 1696, n-fol.; *Relations historiques de divers voyages en Europe*, Bâle, 1673, et Lyon, 1674, in-12; *Pratica delle medaglie*, Venise, 1673; *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Bâle, 1675, in-4; *de optimâ medicorum secta*, Padoue, 1676; *de Febribus*, ibid., 1677; *de Scorbuto*, ibid., 1679; *Lyonnaise patavinum*, ibid., 1682; *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1684, in-4; *Commentarii in monumenta antiqua Marcellina*, Padoue, 1688; *Thesaurus numismatum è museo Caroli Patini*, 1672, in-4, fig. — PATIN (Charlotte et Gabrielle), filles du précédent, étaient, ainsi que leur mère (Marguerite HOMETS) de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, que leur mère présida long-temps. La mère publia un recueil de *Réflexions morales et chrétiennes*, Paris, 1680. Les ouvrages de Charlotte sont : une *harangue* latine sur la levée du siége de Vienne; et *Tabellæ selectæ ac explicatæ*; Padoue, 1691, in-fol. On doit à Charlotte un *Panégyrique de Louis XIV*; *de Phenice in numismate imper. Ant. Caracallæ expressa Epistola*, Venise, 1683, in-4.

PATINA (BENOÎT), médecin, né à Brescia en 1534, fut aussi poète satyrique. L'empereur Maximilien II le fit venir à Rome pour le consulter sur une palpitation de cœur, et la consultation de Patina fut imprimée à Brescia en 1573. Il m. en 1577, laissant encore : *Opuscula de re medicâ*; *Libri tres de venenis quæ in corpore humano fiunt*; *Commentarius de naturâ et curatione febrium in quibus apparere solent peticulæ*, Brescia, 1572, in-8.

PATIÑO (BALTHASAR), marquis de Castellar, né à Milan, mort à Paris en 1733, consacra ses connaissances diplomatiques au service de l'Espagne, qui le revêtit de plusieurs charges et missions importantes. — Son frère aîné, Joseph PATIÑO, né en 1667, fut d'abord jés. au collége de Rome, puis devint, par son frère, ministre d'Espagne, et m. en 1736.

PATISSON (MAMERT), savant et habile imprimeur établi à Paris, né à Orléans, m. en 1600, était épousé en 1580 la veuve de Robert Etienne, 2e du nom. Il a donné les éditions de la *Vénerie d'Oppian*, 1575, in-4; des *Discours sur les médailles et gravures antiques*, 1579, in-4; des *Œuvres de Scévole de Sainte-Marthe*; de Joseph Scaliger, *de Emendatione temporum*, 1583, in-f., etc.

PATKUL (JEAN-RENAUD de), gentilhomme livonien, né, à ce qu'on croit, dans une prison de Stockholm, l'an 1660, servait en qualité de capitaine dans l'armée suédoise, lorsqu'en 1689 il fut [illegible] à faire partie d'une députation de l'ordre chevaleresque chargée de défendre à Stockholm les droits de la Livonie devant Charles XI. Quoique aussi [illegible]que justes et mesurées, les représentations des nobles patriotes demeurèrent sans fruit; et, après la diète de Wenden qu'il avait présidée, Patkul reçut mission d'adresser au gouvern.-général suédois, à Riga, de nouvelles et plus pressantes doléances. Il paraît que cette fois les express. du représent. de la Livonie peignirent avec peu de ménagem. l'inique oppression qui pesait sur sa patrie; et on le manda à Stockholm, avec quelques autres nobles, pour rendre compte de ses démarches. Patkul, que les conséquences d'une rixe avec l'un des chefs du corps suédois où il servait venait d'obliger à se réfugier en Courlande, reçut un sauf-conduit pour se rendre dans la capitale de Suède, où il s'aperçut bientôt qu'on ne l'avait appelé que pour le perdre plus sûrement. Tandis qu'il regagnait clandestinem. la Courlande, une condamnat. capitale était prononcée contre lui. Il erra quelq. temps en Suisse, en Italie et en France, puis accepta du service en Saxe, où il fut nommé conseiller intime en 1698. Le noble proscrit vit bientôt encore sa sécurité compromise : une guerre allait s'engager entre la Suède et la puissance qui l'avait accueilli; il est vrai que de son heureuse issue pouvait dépendre aussi la délivrance des Livoniens. Enflammé à la fois par des motifs particuliers de vengeance et par l'intérêt sacré de la patrie, Patkul saisit ou fait naître vingt occasions de porter obstacle aux succès de Charles XII. L'activité et l'intelligence qu'il avait déployées en 1702 dans une mission dont il était chargé par Auguste II à la cour de Russie, portèrent le tzar Pierre Ier à l'attacher à son service; et après l'avoir nommé commissaire-général des guerres, il l'accrédita son minist. plénipotentiaire auprès du roi de Pologne. Dans ce poste, qu'il n'occupa que peu de temps, Patkul tenta en vain d'animer l'ardeur des Livoniens, et de les porter à seconder les projets qu'il roulait pour les affranchir du joug : les prestiges de gloire de l'habile Charles XII en avaient déjà fait oublier le poids à ses compatriotes. Renonçant alors au rôle trop peu actif de diplomate, Patkul demande en 1702 le commandem. du corps de troupes russes envoyé au secours du roi de Pologne; il l'obtient avec le grade de lieuten.-général, et dès-lors dirige à la fois contre le monarque suédois les efforts de sa plume et de son épée. Les succès qu'il obtint exaspérèrent encore l'animosité de Charles XII : Patkul devait tomber et tomba effectivem. dans cette lutte inégale. Abandonné par le faible et versatile Auguste, dénoncé comme traître à la cour de Russie sous de spécieuses apparences, il fut, contre le droit de gens et malgré son innocence, jeté dans la forteresse de Kœnigstein par les ordres même de l'indigne allié du tzar, avant que celui-ci lui eût retiré le caractère politique dont il l'avait revêtu. De Kœnigstein Patkul fut conduit par des soldats suédois au quartier-général d'Alt-Ranstadt, puis traîné dans Casimir, en Pologne, à la suite de l'armée. Là Charles XII le fit condamner par un conseil de guerre à être roué et écartelé; il subit le 10 oct. 1707 cette horrible sentence, dont l'exécution prolongée par la maladresse du bourreau, ne finit qu'avec les dernières palpitations de l'infortuné Patkul : son corps, coupé en quatre quartiers, demeura exposé sur la roue. Honte éternelle à celui qui ordonna son supplice; mépris au faible prince qui, dans l'humiliat. de sa défaite, manqua de courage pour refuser aux bourreaux cette illustre victime. Nous avons été réduits dans cette rapide analyse à rejeter de son cadre beaucoup de circonstances intéressantes; on en trouvera le détail dans la *Vie* de Patkul, pub. à Berlin, 1792-97, 3 vol. in-8, dont le prem. contient ses *Rapports officiels* au tzar pendant sa dern. mission auprès d'Auguste II. On a encore d'autres écrits de l'infortuné Livonien, parmi lesquels il suffira de citer sa trad. franç. du traité *de Officio hominis et civis* de Puffendorf, et les *Actes* de son prem. procès (en 1694), adressés à une commiss. d'échevins de Leipsig.

PATON (Richard), peintre de marines et grav. à l'eau-forte, né en Angleterre vers 1720, peignit et grava avec succès plus. *Combats de mer*. On cite parmi ses tableaux 4 *vues* représ. les opérat. de la flotte russe contre les Turks, dans la guerre de 1770.

PATORNAY (Philippe), religieux minime et prédicat. distingué, né à Salins en 1593, m. en 1639 à Besançon, évêq. de Nicopolis *in partibus*, a laissé des *sermons*, et un *Abrégé de controverses*, qui sont restés MSs.—Léonard Patornay, jésuite, parent du précéd., et savant controvers., m. en 1639 à Besançon, a pub., sous le pseudonyme, un ouvr. intit. : *Declarationes multorum deductorum ad ecclesiæ castra*.

PATOUILLERE. V. Lyrot.

PATOUILLET (Nicolas), jésuite, supérieur de la mission franç. à Londres, né à Salins en 1622, m. en 1710, dans la maison de son ordre à Besanç., a laissé : *Sentimens d'une âme pour se recueillir en Dieu*, Besançon, 1700, in-12.—Etienne Patouillet, son frère, abbé d'Acey, né en 1634 à Salins, où il m. en 1696, est aut. d'une *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France*, Besançon, 1684, in-8.—Patouillet (Louis), prédic. et savant jésuite, né à Dijon en 1699, m. à Avignon vers 1779, a laissé : *Apologie de Cartouche*, Avignon, 1733, in-12, et l'*Histoire du Pélagianisme*, 1767, in-12. On lui doit en outre une édit. augm. du *Dictionnaire des livres jansénistes*, Anvers, 1752, 4 vol. in-12; la publ. des *Lettres édifiantes et curieuses*, etc. (avec plus. pères de son ordre), Paris, 32 vol. in-12; *Supplément de la Gazette ecclésiastiq*. Le P. Patouillet s'attira les sarcasmes de Voltaire par quelq. articles virulens contre les philosophes.

PATRAT (Joseph), auteur et acteur comique, né à Arles vers 1732, m. à Paris en 1801, a laissé des comédies au nombre de 57, et parmi lesquelles on distingue : *l'Heureuse erreur*, *les Déguisemens amoureux*, *le Fou raisonnable*, *les Méprises par ressemblance*, *le Complot inutile*, *les Deux Morts*, *les Deux Frères*. Il composa aussi des opéras : *la Kermesse*, ou *la Foire allemande*, *Isabelle de Rosalvo*, *les Amans protées*, *Adélaïde de Mirval*, etc.

PATRIARCHES, chefs de famille chez le peuple hébreu qui ont conservé la connaissance du vrai Dieu, avant Abraham et ses descendans, jusqu'à Moïse. En voici la liste chrologique :

Adam, né av. J.-C.	4004	Sara.	1986
Caïn.	4003	Melchisédech bénit	
Abel.	4002	Abraham.	1912
Seth.	3874	Ismaël.	1910
Enos.	3769	Isaac.	1896
Cainan.	3710	Jacob.	1836
Malaléel.	3609	Ruben.	1752
Jared.	3544	Simon.	1749
Enoch.	3382	Lévi.	1748
Mathusala.	3317	Juda et Dan.	1747
Lamech.	3130	Nephtali et Gad.	1746
Noë.	2978	Issachar et Aser.	1741
Japhet.	2448	Zabulon.	1740
Sem.	2446	Joseph.	1737
Déluge.	2348	Benjamin.	1729
Arphaxad.	2346	Manassé.	1712
Salé.	2311	Ephraïm.	1711
Heber.	2281	Caath, fils de Lévi.	1662
Phaleg.	2247	Amram, fils de	
Rebu.	2217	Caath.	1630
Sarog.	2185	Aaron, fils d'Am-	
Nachor.	2155	ram.	1574
Tharé.	2126	Moïse, fils d'Am-	
Abraham.	1999	ram.	1571

PATRIARCHI (Gaspard), littérat., né en 1709 à Padoue, où il m. en 1780, a donné : *Traité des Tropes*; traduct. des *Saints désirs de la mort* du P. Lallemant, et de *l'Agonie de J.-C.* de Bossuet. Son principal ouvr. est un *Vocabolario veneziano e padovano*, etc., Padoue, 1775, in-4.

PATRICE (St), né en Ecosse l'an 372, fut évêq. et apôtre d'Irlande en 431, et m. vers l'an 460. Il fonda l'église métropolit. d'Armagh, et introduisit l'usage des lettres en Irlande. On raconte beaucoup de fables sur le purgatoire de St Patrice : c'était une caverne d'Irlande dans un monastère où les peines de l'enfer étaient représentées. Jac. Ware a pub. à Londres en 1658, in-8, les *Œuvres* de saint Patrice, qui se trouvent aussi dans la *Biblioth. des Pères*.

PATRICE (Pierre), né à Thessalonique au 6e s., fut ambassad. et maître du palais sous Justinien. Il a composé en grec une *Histoire des ambassad.*, dont il ne nous reste que des fragm. trad. en latin par Chanteclair, avec des notes sav., auxquelles Henri de Valois en joignit d'autres qui les unes et les autres font partie de l'*Hist. bysantine*, 1468, in-fol. — Augustin Patrice, ou mieux Patrizi, d'abord chanoine à Sienne, sa patrie, puis secrétaire du pape Pie II, et évêque de Pienza, où il m. en 1496, a laissé, entre autres ouvr. : *Abrégé des Actes du concile de Bâle*; *Pontificale*, Rome, 1485, in-fol. On lui attribue le *Traité des rites de l'église rom.*, Venise, 1516, in-fol.—Patrice (André), prélat polonais du 16e S., prevôt de Varsovie, archidiacre de Wilna, et enfin prem. évêq. de Wenden, dans la Livonie, où il m. en 1585, a laissé des harang. *latines*, des *commentaires* sur deux harangues de Cicéron, et quelq. ouvr. de controverse. — On a pub. sous le nom d'un Patrice de Sènes, un ouv. int.: *Liv. très-fructueux et utile à toute personne de l'institution et administration de la chose publique*, écrit en latin, trad. en franç., Paris, 1520, in-fol., gothique.

PATRICIUS. V. Patrice et Patrizi.

PATRICK (Simon), né en 1626 à Gainsborough (Lincolnshire), d'un marchand de cette ville, parcourut tous les degrés des honneurs ecclésiastiq., fut élevé, en 1689, à l'évêché de Chichester, puis transféré, en 1691, à celui d'Ely, où il m. en 1707. On a de lui des *commentaires* et *paraphrases* sur l'Ecriture-Sainte, souvent réimpr. et en deux lieu, en 3 vol in-fol.—Un autre Patrick (Samuel), sav. et laborieux philologue, attaché au collége d'Eton, vers 1750, s'est fait l'édit. d'un grand nombre d'ouvrages anciens, tels que *Plauti comœdiæ IV*, cum notis Jacob. Operarii (v. Œuvre), Londres, 1724, in-8; *Clavis homerica*, 1784, in-4, 5e édit., etc. — Richard Patrick, chapelain de la marquise douairière de Townshend, m. en 1815 à Hull, où il était vicaire de Sculcoates, a laissé : *Tableau des dix premiers chiffres en 200 langues*, 1812, in-8; *Etat des mœurs dans un port de mer*, sermon, 1809, in-8; *la Mort du prince Bagration*, poème, 1813, in-8.

PATRIN (Eugène-Louis-Melchior), célèbre minéralogiste, né à Lyon en 1742, s'appliqua aux sciences naturelles, et fit avec succès ses cours de physique et de chimie. Après avoir achevé ses études, il voulut voyager dans le nord pour vérifier quelques hypothèses et étendre ses recherches géologiques; il mit dix années à ces courses périlleuses, qui procurèrent la découverte de plus. échantillons minéralogiques. Député à la convent., où l'avaient nommé ses compatriotes, il y montra des sentimens modérés, et vota le bannissement du malheureux Louis XVI. Echappé à la proscript. lancée contre lui quelque temps après, il devint bibliothécaire à l'école des mines, qu'il enrichit de sa collection, fut nommé correspondant de l'institut, membre de l'académ. de St-Pétersbourg, etc., et m. à Saint-Vallier, près de Lyon, le 12 août 1815. Outre un gr. nomb. de pièces curieuses insér. dans le *Journal de physiq.*, les *Annales des mines*, etc., on a de Patrin : *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïe*, Pétersbourg, 1783, in-8; *Histoire naturelle des*

minéraux, Paris, 1801, 5 vol. in-18; *Notes sur les Lettres à Sophie*, par M. Aimé Martin, Paris, 1810, 2 vol. in-8. M. Villermé a donné une *notice* sur Patrin dans les *Annales encyclopédiques*, en 1818, IV, 58-71.

PATRINI (Joseph), graveur, né à Parme, mort dans cette ville en 1786, avait travaillé à Venise sous la direction de Zanetti pour la collection des *Statues antiques de Venise*, 2 vol. in-fol.

PATRIX (Pierre), né à Caen en 1583, d'un conseiller au bailliage de cette ville, cultiva la poésie, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans, et fit briller son esprit à la cour de ce prince. Après la mort de son protecteur, il fut également fidèle à la fortune de Marguerite de Lorraine, et m. à Paris en 1671. On a de lui: *la Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, Blois, 1660, in-4; *Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain*, impr. dans les *Œuvres* de Voiture; *Poésies diverses*, insér. dans un *Rec. des plus belles pièces des poètes français*, etc., publ. à Paris chez Cl. Barbin, 1692, 5 vol. in-12.

PATRIZI ou PATRIZIO (François), en latin *Patricius*, évêque de Gaëte, né à Sienne en 1494, est principalement connu comme auteur des ouvr. suivans: *de Regno et regis Institutione*, Paris, 1519, in-fol., traduit en franç. par J. de Ferrey, 1577, in-8; *de Institutione reipublicæ*, ibid., 1519, in-fol.; traduit en français, Paris, 1520, in-fol., et 1610, in-8, par La Mouchetière; *Poemata de antiquitate Sinarum*, etc. — Un autre François Patrizi ou Patrizio, philosophe platonicien, né en 1529 dans l'île de Cherso, m. en 1597, profess. de philos. à Rome, avait d'abord enseigné la même science à Ferrare, à Padoue, et s'était fait connaître à la fois comme géomètre, histor., militaire et poète. Toutefois il doit surtout le souvenir qu'on a conservé de lui à l'acharnement qu'il montra contre Aristote, alors que sa philosophie, protégée par le card. Bellarmin, dominait les écoles de la capitale du monde chrétien. Il fut édit. des livres attribués à Mercure Trismégiste, et on lui doit en outre plus. ouvr. mentionnés dans le catalogue de la Bibliothèque *Imperiali*, Rome, 1711, in-fol., et dans le tom. 7, pag. 465-77 de l'*Hist. d'Italie* par Ginguené. Les principaux sont: *Della Storia dieci Dialoghi*, Venise, 1560, in-4; trad. en latin par Nicolas Stupano, et réimpr. avec le *Methodus historicæ* de Bodin, Bâle, 1576, in-8; *la Milizia romana di Polibio, di Livio e di Dionisio Alicarnasseo*, Ferrare, 1583, in-4, fig.; trad. en latin par Kuster, et insér. au tome 10 du *Thes. antiq. romanor.* de Grævius; *Paralleli milit.*, Rome, 1594-95, 2 vol. in-fol.; *Procli Elem. theol. et phys. lat. reddita*, Ferrare, 1583, in-4; *della Poetica*, etc., Ferrare, 1586, in-4, etc.

PATRIZI (Augustin). V. Patrice.

PATROCLE (myth.), ami d'Achille, qu'il suivit au siége de Troie, était fils de Menœlius, roi des Locriens. Lorsque Achille, irrité de l'affront que lui avait fait Agamemnon, s'enferma dans sa tente et refusa de combattre, Patrocle se couvrit des armes de son ami, espérant par cette ruse inspirer de la terreur aux Troyens. En effet, il eut d'abord quelq. succès, mais il fut bientôt vaincu et tué par Hector dans un combat singulier. A la nouvelle de son trépas, Achille furieux courut au combat, et parvint à immoler le héros troyen lui-même aux mânes de son ami.

PATRONA KALIL, Albanais, d'abord soldat ...ne (*levanti*) sur la 2e galère de l'empire ap- *Patrona* d'où il prit son prénom, puis janis- , se mit à l'âge de 43 ans, à la tête de la fam. le qui eut lieu à Constantinople en 1730, et la prétexte était l'établissement d'un nouvel Après avoir demandé d'abord les têtes du , du grand-vézyr, et de quelq. autres mi- Patrona finit par déposer le sulthan Achmet, et donna l'empire au neveu de ce prince, Mahmoud. Le nouvel impôt fut aboli, et Patrona resta tranquille pendant quelque temps. Mais bientôt l'audace et l'insolence de ce chef de révolte reprirent un nouveau cours. Mahmoud, irrité par les conseils de son ancien précepteur, Khodja Dgiamau, fit massacrer Patrona et deux de ses princip. complices dans la salle du divan.

PATRU (Olivier), avocat, plus célèb. par l'amitié de Boileau et de Racine que par ses ouvr., né à Paris en 1604, suivit le barreau de cette capitale en même temps qu'il cultivait la littérature. Reçu à l'acad. en 1640, ce fut lui qui introduisit l'usage des discours de *remerciement*. Ses succès comme orat. furent éclatans, mais ne contribuèrent point à sa fortune. Insouciant sur ses affaires personnelles, ébréchant chaque jour son modeste patrimoine, il était sur le point de se défaire de sa bibliothèque pour arrêter les poursuites de ses créanciers; mais il trouva dans Boileau un acquéreur généreux qui lui en laissa l'usage. Peu de jours avant sa mort qui arriva en 1681, il obtint enfin du roi, sur les sollicitations long-temps infructueuses du duc de Montausier, une gratification de 500 écus. Patru a passé pour l'homme de son temps le plus versé dans la connaissance du mécanisme de notre langue. Il était dur et tranchant dans ses censures; mais son tact de critique fut souvent en défaut. Ses écrits, qui consistent en *discours*, *plaidoyers*, *mémoires*, *dissertations*, *lettres*, etc., ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres*, dont la meilleure édit. est celle de Paris, 1732, 2 vol. in-4.

PATTE (Pierre), architecte, né à Paris en 1723, mort à Mantes en 1814, fut d'abord associé aux collaborateurs de l'Encyclopédie pour la direction des dessins et gravures, et se brouilla ensuite avec les entrepreneurs de ce gr. ouvr. Comme il aimait la vie retirée et l'étude, il écrivit plus sur son art qu'il n'exécuta. Il critiqua les plans de Soufflot (*v.* ce nom) pour la construct. de l'église de Ste-Geneviève, démontra l'insuffisance des piliers qui devaient porter le fardeau du dôme, et vit ses observations justifiées par l'événement. Nous citerons parmi les ouvr. de Patte, qui prenait le titre d'architecte du duc de Deux-Ponts: *Mémoire sur la construction de la coupole projetée pour couronner l'église de Ste-Geneviève*, Paris, 1770, in-4; *Monumens érigés en France en l'honn. de Louis XV*, etc., ibid., 1765, in-fol., avec fig.; *Traité de la construction des bâtimens*, 3 vol. in-8, faisant suite au *Cours d'architecture civile* de Blondel; *Mém. qui intéressent particulièrem. Paris*, an IX (1801), in-4; *Etudes d'architecture*, etc. (suite de 20 pl. en taille-douce, gravées par l'auteur, avec un texte égalem. gravé), Paris, 1755, in-fol. Patte a été l'éditeur des *Mém. de Ch. Perrault*, 1759, in-12; et des *Œuvres d'architecture* de Boffrand, 1753, in-fol. On connaît encore de lui une suite de six estampes de perspective et d'architecture, d'après Piranesi, et un *Temple* (allégorique) *de Vénus*, d'après les dessins de Le Lorrain.

PATTEN (Thomas), théol., angl., mort en 1790, a laissé entre autres ouvr.: *l'Apolog. chrét.*, serm., in-8; *l'Apolog. chrét. de St Pierre*, tirée d'un sermon, in-8; *la Suffisance des preuves données de l'Evidence de l'Evangile*, in-8; *l'Opposit. entre l'Evangile de J.-C. et ce qu'on appelle la relig. nat.*, sermon; *Défense du roi David*, etc.

PATTISON (William), poète angl., mort de la petite-vérole en 1727 à l'âge de 21 ans, était fils d'un fermier du comté de Sussex. Ses poésies, qui ont été recueillies en 1728 en 2 vol. in-8, font regretter qu'une mort prématurée l'ait empêché de réaliser les belles espérances qu'elles faisaient concevoir de son talent.

PATU (Claude-Pierre), avocat au parlement de Paris, né dans cette ville en 1729, m. en 1758, s'occupa plus de littérature que de jurisprudence,

et fut lié avec Piron. On a de lui : *les Adieux du Goût*, comédie en un acte et en vers libres (faite en société avec Pontelaurce). Paris, 1754, in-12 ; *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12.

PATUZZI (Jean-Vincent), dominicain italien, né à Conégliano en 1700, m. à Vicence en 1769, professa la théologie à Venise. On a de lui un assez grand nombre d'écrits dont on trouvera la liste dans l'*Europe littéraire*, juin 1769, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Défense de la doctrine de St Thomas*, contre Benoît, Lucques, 1746, in-4 ; *Lettres théologico-morales pour la défense de l'hist. du probabilisme de Concina*, Venise, 1751, 2 vol. in-8 ; avec deux suites qui parurent en 1753 et 1754, chacune en 2 vol. ; *Observat. sur quelques points d'hist. littéraire*, Venise, 1756, 2 vol. in-8 ; *Exposition de la doctrine chrétienne*, ibid., 1761 (ce n'est qu'une reproduction de l'ouvrage de Meseguy sous le même titre, v. Meseguy.) ; *Lettres apologétiques*, ou *Défense de St Thomas sur le tyrannicide*, ibid., 1765, in-8 ; *la Cause du probabilisme rappelée à l'examen par M. Liguori, et de nouveau convaincue de faux, par Adolphe Dosithée*, ibid., 1764, in-8 ; *Observation théologique sur l'apologie de M. Liguori*, contre l'écrit précédent, in-8 ; *Theol. morale*, Bassano, 1790, 7 vol. in-4, ouvr. posthume, terminé et publié par le P. Fantini, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur. Ces ouvr. sont en ital., à l'exception du dernier qui est en latin.

PATZKE (Jean-Samuel), pasteur luthérien, né à Selov, près de Francfort-sur-l'Oder, en 1727, exerça successivement le ministère à Wormsfeldt et à Liegen, fut prédicateur à Magdebourg, acquit une grande réputation par ses sermons, et m. en 1786. On a de lui : une traduct. des *Comédies de Térence*, avec des notes, Halle, 1753 ; *Chansons et Contes*, ibid., 1754, 2 vol. in-8 ; une traduct. des *Œuvres de Tacite*, avec des notes, Magdebourg et Halle, 1765-77, 6 vol. in-8 ; *Entretiens hebdomadaires*, Magdeb., 1777-79, 3 vol. in-8 ; *le Vieillard*, ouvr. hebdomadaire, ibid., 1763-67, 14 vol., réimpr. en 4 vol. à Leipsig, 1781 ; *Considérations sur les intérêts les plus importans des hommes*, Leipsig, 1779-83, 3 vol. in-8 ; *Sermons sur les évangiles de toute l'année*, ibid., 1776, 2 vol. in-4 ; *Sermons sur les épîtres de toute l'ann.*, ibid., 1776, 2 vol. in-4 ; *Poésies musicales* avec un supplément. On a publ. en 1794, à Dessau, un *Choix des discours prononcés en chaire par Patzke*. Tous ces ouvr. sont en allem.

PAUCTON (Alexis-Jean-Pierre), mathémat., né en 1732 ou 1736 dans un village du Maine, m. à Paris en 1798, associé correspondant de l'institut, est aut. des ouvr. suiv. : *Théorie de la vis d'Archimède*, Paris, 1768 ; *Métrologie*, ou *Traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes*, Paris, 1780, in-4 ; *Théorie des lois de la nature*, ou *la Science des causes et des effets*, Paris, 1781, in-8. Il a laissé en MS. une traduct. des *Hymnes d'Orphée*, un *traité* gnomonique, et une *Théorie* du ptérophore, et d'un char volant, dont les prem. idées avaient été déjà exposées dans la *Théorie de la vis d'Archimède*.

PAUDITZ (Christophe), peintre, l'un des meilleurs élèves de Rembrandt, né vers 1618 dans la Basse-Saxe, travailla long-temps pour l'évêque de Ratisbonne et pour le duc de Bavière, Albert Sigismond. On ignore l'époque de sa mort. Le musée du Louvre a possédé deux tableaux de cet artiste, l'un représentant *le Réveil de St Jérôme*, l'autre *un Vieillard avec un enfant*. Ces tableaux, provenant des galeries de Munich et de Vienne, ont été restitués en 1815.

PAUL-ÉMILE (Lucius Æmilius Paulus), surnommé *l'Ancien*, génér. romain, fait consul avec M. Livius Salinator l'an 219 av. J.-C., fut chargé, avec son collègue, de terminer la guerre contre Démétrius, roi d'Illyrie, et les succès qu'il obtint dans cette occasion lui valurent à Rome les honneurs du triomphe. Il éprouva ensuite quelques disgrâces ; mais sa sagesse et sa prudence remportèrent le firent rappeler au consulat, avec Varron, en 216. Il périt la même année à la bataille de Cannes, après y avoir fait des prodiges de valeur. — Paul-Emile (Lucius Æmilius Paulus), surnommé le Macédonique, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, né l'an 228 avant J.-C., était fils du précédent. Après avoir passé par différentes charges et remporté plusieurs victoires éclatantes, il fut élu consul en l'an 182, défit les Ligurien, reçut les honneurs du triomphe, et abandonna ensuite la carrière des emplois publics. Mais rappelé au consulat en l'an 168, il se remit à la tête des armées romaines, vainquit Persée, roi de Macédoine, l'emmena à Rome avec tous ses trésors, et reçut pour la seconde fois les honneurs du triomphe. Paul-Emile était alors dans sa 60e année. Il m. 8 ans après, l'an 160 avant J.-C. Plutarque, à qui nous devons la vie de ce guerrier, le compare à Timoléon.

PAUL (St), Juif d'origine, de la tribu de Benjamin, nommé auparavant *Saul*, né à Tarse, dans la Cilicie, fut d'abord un des plus acharnés ennemis des chrétiens. Sa conversion miraculeuse est racontée au *Livre des Actes des Apôtres*. Devenu l'un des plus zélés prosélytes de la religion chrétienne, St Paul la prêcha dans toute l'Asie-Mineure, dans la Grèce, et mérita le titre d'apôtre des gentils. Il prêcha long-temps dans Rome, où il fut condamné à mort sous l'empire de Néron, et la tête tranchée au lieu appelé *les Eaux-Salviennes*, le 29 juin, l'an 66 de J.-C., et fut enterré sur le chemin d'Ostie, où St Grégoire-le-Grand fit construire une église du nom du saint. On a de saint Paul 14 *épîtres*, qui se trouvent dans toutes les éditions du *Nouveau-Testament*.

PAUL (St), premier ermite, né dans la Thébaïde vers 229, se retira dès l'âge de 22 ans dans le désert, pour se soustraire à la persécution suscitée contre les chrétiens par l'empereur Dèce. Une caverne lui servait d'abri, et il tirait sa subsistance et son vêtement de quelques palmiers environnans. Il m. en 341, âgé de 113 ans, après avoir reçu la visite de St Antoine. St Jérôme et St Athanase écrivirent sa *vie* ; et l'église célèbre sa fête le 15 de janvier. — Un autre St Paul, né à Thessalonique, fut patriarche de Constantinople, où son zèle à défendre la foi contre les ariens lui attira des persécutions de la part de l'empereur Constance, qui protégeait l'hérésie. Il finit par en être la victime, et m. étranglé dans une caverne du mont Taurus, où ses ennemis l'avaient laissé six jours enfermé sans nourriture, en 350 ou 351.

PAUL Ier (St), pape, succéda à Etienne II, son frère, et fut élu en 757. Il gouverna dix ans l'église, et se distingua plus par sa piété que par sa prudence. On trouve 22 *lettres* de lui dans le *recueil* de Cretser. — Paul II (Pierre Barbo), neveu du pape Eugène IV, succéda à Pie II en 1464, à l'âge de 48 ans. Son pontificat n'est remarquable que par l'excommunication du roi de Bohême, la guerre contre les Turks, et la révolte des princes d'Italie. Paul II occupa sept ans la chaire de St Pierre, et m. en 1471. On a de lui des *lettres*, des *ordonnances*, et on le croit auteur d'un *Traité des règles de la chancellerie*. V. sa *Vie*, publiée par le cardinal Quirini, Rome, 1740, in-4. — Paul III (Alexandre Farnèse), évêque d'Ostie et doyen du Sacré-Collége, Carin, avait 68 ans lorsque le vœu unanime des cardinaux l'appela à remplacer Clément VII à la chaire de St Pierre en 1534. Il l'occupa pendant 15 ans, convoqua un concile général d'abord à Mantoue, puis à Trente, chercha à réconcilier

Charles-Quint avec François Ier, qu'il protégeait, traita avec beaucoup de rigueur le roi d'Angleterre Henri VIII, et m. en 1549. On a de lui quelques lettres adressées à Erasme, à Sadolet et autres. — PAUL IV (Jean-Pierre CARAFFA), fut élu souverain pontife en 1555, à l'âge de 80 ans. Il avait été revêtu d'un grand nombre de dignités ecclésiastiques, et chargé de missions aussi délicates qu'importantes par ses prédécesseurs. Il employa les quatre années que dura son pontificat à corriger les abus, et à lancer l'anathème contre les hérétiques; mais il irrita contre lui, par son excessive sévérité, le peuple romain, qui, après sa mort, arrivée en 1559, s'en vengea sur sa statue, et la jeta dans le Tibre. On a de Paul IV : *de Symbolo; de conciliandâ Ecclesiâ;* la *Règle des théatins*, dont il fut un des instituteurs. — PAUL V (Camille Borghèse), né à Rome vers 1552, obtint la tiare en 1605 à la mort de Léon XI. Les premières années de son pontificat furent troublées par une querelle qu'il eut avec la république de Venise, au sujet des juridictions séculière et ecclésiastique, et qui fut accommodée par Henri IV. Pendant les douze années de son pontificat, il embellit Rome, qui lui doit plusieurs beaux monumens, et tâcha d'apaiser, plutôt que de décider, les disputes qui étaient élevées relativement à divers articles de foi. Il m. en 1621 âgé de 69 ans. Ce fut lui qui acheva le frontispice de Saint-Pierre et le palais Monte-Cavallo.

PAUL PÉTROWITZ, Ier du nom, empereur autocrate de toutes les Russies, naquit en 1754 de la grande-duchesse, depuis Catherine II, et du grand-duc, qui régna quelques mois sous le nom de *Pierre III*. Les jours de son enfance furent tristes. Son père, qui désavouait ce titre, n'eut pour lui que de l'aversion; et sa mère, livrée tout entière à ses projets ambitieux, était moins portée à l'aimer et à le consoler qu'à lui envier secrètement le rang de légitime héritier du trône. L'impératrice Elisabeth, dans un moment où elle était réconciliée avec Catherine, ayant présenté le jeune Paul aux gardes comme leur futur souverain, cette scène, à laquelle le grand-duc Pierre n'avait point été admis, dut contribuer beaucoup à envenimer la haine qu'il portait déjà à son prétendu fils et à son épouse, tant de fois infidèle. Aussi, lorsqu'il eut saisi la couronne, après la mort d'Elisabeth, il résolut de désavouer publiquement son fils par un ukase impérial. Catherine prévint ce coup, dont elle sentait bien que les conséquences lui seraient aussi funestes à elle-même qu'au jeune prince; et Pierre III perdit à la fois le trône et la vie en 1762. Paul Pétrowitz, auquel seul devait appartenir l'empire, ne fit que changer de maître par cette révolution, et, pendant le long et glorieux règne de sa mère, donna l'exemple d'une soumission qui, sans cesse prouver en faveur de sa piété filiale, attestait sa faiblesse de caractère et la médiocrité de ses talens. Il parut se résigner facilement à une existence oisive et rétrécie, dont les seuls évènemens furent ses deux mariages avec une fille du landgrave de Hesse-Darmstadt (1774), puis avec la princesse de Wurtemberg, nièce du grand Frédéric (1776), et son dispendieux voyage avec cette dernière épouse en Pologne, en Autriche, en Italie, en France et en Hollande. Lors de la guerre de la Russie avec la Porte, en 1788, il sollicita instamment la permission d'aller combattre les Turks, et ne fut dédommagé du refus qu'il essuya qu'en obtenant l'autorisation de se montrer un moment à l'armée de Finlande, sans y avoir même un régiment à ses ordres. Il ne tarda pas à rentrer dans son inaction obligée, d'où il ne sortit qu'en 1796 par la mort de Catherine; mais il n'avait pas appris dans la retraite à gouverner, et dès les premiers jours de son règne il désabusa le peuple des espérances d'amélioration qu'il avait conçues et manifestées par des transports de joie. Il lâcha le frein à ses passions impétueuses, long-temps comprimées, et renouvela la face de l'empire avec une précipitation imprudente. La plupart des serviteurs de Catherine furent destitués et exilés pour faire place à ceux qu'elle avait disgraciés. C'était une double faute, d'abord de faire tant de changemens, quels qu'ils fussent, ensuite de respecter si peu les choix d'une aussi habile souveraine. Tout fut bouleversé dans l'administration et surtout dans l'armée, dont un caprice ridicule changea les uniformes et jusqu'à la coiffure. Les moindres transgressions à ces mesquines ordonnances sur le costume étaient souvent punies du knout ou de l'exil en Sibérie. Une autre tyrannie, qu'il parut avoir empruntée à quelque despote asiatique, fut d'ordonner que toutes les personnes qui se trouveraient sur son passage descendissent aussitôt de voiture, et se prosternassent devant lui. Il porta la même violence aveugle dans sa politique extérieure, et, se déclarant inconsidérément le champion des vieux principes monarchiques, aspirant même à être le chef de la coalition européenne formée contre la république française, il déclara la guerre à cette puissance, plus redoutable que la sienne, et eut lieu de s'en repentir (*v.* les articles MASSÉNA, BRUNE et SOUWAROW). S'étant aperçu que ses alliées, l'Angleterre et l'Autriche, tout en combattant les doctrines républicaines, songeaient à s'agrandir, et contrariaient d'ailleurs ses prétentions au protectorat de l'ordre de Malte, dont il s'était proclamé le grand-maître, il rompit avec elles, et se rapprocha des Français par un traité d'alliance conclu avec Bonaparte, alors premier consul, et devenu pour lui l'objet d'une admiration exaltée. Mais il ne sut pas garder plus de mesure dans cette circonstance que dans les autres, et chassa indignement de ses états les malheureux princes de la maison de Bourbon, qu'il avait d'abord accueillis avec des honneurs extraordinaires. Toutefois sa fermeté en imposa aux cabinets de Vienne et de Londres, et les paix d'Amiens et de Lunéville furent conclues. Malheureusement pour lui, Paul ne changea pas de conduite envers ses sujets, comme il avait changé de politique à l'égard de ses alliés. Bien loin de là, il rendit son joug encore plus insupportable; il encouragea la délation, l'organisa même sur un plan régulier, et multiplia les condamnations arbitraires. Quelques actes imprévus de justice ou de générosité, tels que celui par lequel il rendit la liberté au brave Kosciussko et à ses frères d'armes, dès le commencement de son règne, venaient parfois surprendre la nation russe, mais ne pouvaient lui faire oublier tant de misères et une si outrageuse tyrannie. Quelques hommes de la cour, fatigués d'un tel état de choses, se chargèrent d'y mettre un terme, et pénétrèrent jusqu'au despote, à travers ses nombreux satellites, dans la nuit du 11 au 12 mars 1801. Paul Ier, attaqué presque dans son lit et à moitié nu, essaya en vain d'opposer quelq. résist. à ses meurtr. Il fut étranglé, et sa force prodigieuse ne servit qu'à prolonger la durée de son supplice. Lorsque le peuple eut appris, le 12 mars à la pointe du jour, que son tyran n'existait plus, sa joie fut une ivresse véritable, et le soir la capitale de la Russie fut tout entière illuminée. Le successeur de Paul Ier fut Alexandre Ier, son fils, mort en décembre 1825 (*v.* ce nom au *Supplément.*)

PAUL, diacre de Mérida, vivait au 7e S. Il a laissé l'*Histoire des Pères d'Espagne*; la meilleure édition est celle d'Anvers, 1635, in-4.

PAUL (WARNEFRIDE, plus connu sous son prénom de), diacre d'Aquilée, distingué par ses lumières, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards. Après avoir séjourné quelque temps à la cour de Charlemagne et à celle de Bénévent, chez Archise, il se fit moine au monast. du Mont-

Cassin, où il m. vers 801. On a de lui une *Histoire des Lombards* et l'*Histor. miscella*, qui se trouvent dans le prem. vol. des *rerum italicarum Scriptores*. Il a écrit aussi des *Vies des saints*, une *Hist. des évêques de Metz* et l'hymne *Ut queant laxis*.

PAUL (François), médecin sav., m. en 1774, membre des acad. de Marseille et de Montpellier, était du bourg de St-Chamas, en Provence. On lui doit : *Mém. de l'acad. de Prusse*, 3 vol. in-4, et 10 vol. in-12 ; *Mém. de l'acad. de Bologne*, in-4 ; *Mém. de l'acad. de Turin*, in-4. Il a traduit en outre les *Institutions chirurgicales* d'Heister, Avignon (1770, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-8) ; et les *Traités* de van Swieten sur *la peripneumonie*, *la pleurésie* et *les maladies des enfans*, 1 vol. in-12 chaque. — Amand-Laurent Paul, ex-jés., frère du précéd., né à St-Chamas (Provence) en 1740, m. à Lyon en 1809, avait enseigné les belles-lett. dans les divers colléges de son ordre. Devenu ensuite profess. de rhétorique à Arles, la mort de son frère le fit renoncer à la carrière de l'enseignem., et il se retira dans le sein de sa famille pour s'y livrer tout entier à la trad. des classiques latins. On a de lui les trad. de *Velleius Paterculus*, *Florus*, *Justin*, et des morceaux choisis de *Tite-Live*, *Cornelius Nepos*, *Phèdre*, *Sulpice Sévère* et *Eutrope*.

PAUL *de Saumur*, plus connu sous le nom de *chevalier Paul*, célèbre marin du 17e S., naquit dans un bateau en décembre 1597 d'une lavandière qui faisait le trajet de Marseille au château d'If. Il servit d'abord comme mousse sur les vaisseaux de Malte, s'y distingua de la manière la plus brillante, et obtint le commandement d'un vaisseau. Le cardinal de Richelieu, le demanda ensuite au grand-maître, et le fit capitaine de haut-bord. Paul devint successivem. chef d'escadre, lieut.-gén., vice-amiral des mers du Levant. Il m. à Toulon en 1667. Son oraison funèbre fut prononcée par le père de Villecrose de l'Oratoire. Elle n'a pas été impr.

PAUL D'EGINE. V. Ægineta.

PAUL DE LA CROIX, né en 1694 à Ovada, petite ville de l'état de Gênes, fonda l'ordre régulier qui porte le nom de *clercs déchaussés de la croix et passion de N. S. J. C.* Paul passa sa vie dans l'exercice des vertus, et m. en 1775.

PAUL *de Samosate*, d'abord év. de Samosate, ville sur l'Euphrate, qui était sa patrie, et d'où il avait tiré son nom, fut nommé en l'an 260 patriarche d'Alexandrie. Quelque temps après il devint hérétique, fut condamné, déposé, excommunié en 270 dans un concile tenu à Antioche. Ses sectateurs, peu nombreux, prirent le nom de *Paulianistes*.

PAUL DE SANCTA MARIA ou DE BURGOS, Juif d'origine, né à Burgos, se convertit au christianisme, et devint, par son mérite, précepteur de Jean II, roi de Castille, évêque de Carthagène, et enfin de Burgos. On dit qu'il fut nommé patriarche d'Aquilée, où il m. en 1446, âgé de 82 ans. On a de lui : *Additions aux Postilles de Nic. de Lyra ; Scrutinium scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol. — Ses trois fils, dont les articles suivent, furent baptisés avec lui : Alphonse, év. de Burgos, composa un *Abrégé de l'hist. d'Espagne*, dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol.— Le second, Gonsalve, fut év. de Placentia. — Le troisième, Alvarez, pub. l'*Hist. de Jean II, roi de Castille*.

PAUL-LE-SILENCIAIRE, surnom qu'il tira de la charge qui lui était confiée dans le sacré palais de Constantinople sous Justinien au 6e S., a écrit en vers grecs : *Hist. de l'église de Sainte-Sophie*, imp. avec la *traduct.* et les *notes* de Du Cange dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1670, in-fol.; *Carmen in Thermas Pythias*, impr., grec-latin, avec les *notes* de Huet, Paris, 1598, in-4; et un assez gr. nombre d'*épigrammes* dans l'*Anthologie* (celle de Brunck en contient 83).

PAUL *de Tyr*, prof. de rhétorique au commencement du 2e S., a laissé quelq. écrits en grec sur son art. — V. Castro, Giovio Jones, Lucas, Marc-Paul, Sarpi, Vincent (St).

PAULA (Julia Cornelia), dame romaine aussi vertueuse que belle, inspira une violente passion à l'emp. Héliogabale, qui l'épousa, mais la répudia bientôt après.

PAULE (Ste), dame romaine de la famille des Scipions et des Gracques, née vers 347, embrassa le christianisme, et, étant devenue veuve, se retira au monastère de Bethléem, pour y pratiquer, sous la conduite de saint Jérôme, toutes les austérités d'une vie pénitente. Elle devint abbesse de ce même monastère, et y m. en odeur de sainteté à 60 ans, en 407, après avoir étonné par sa ferveur les plus saints hommes de son temps. Le *Recueil des ouv. de St-Jérôme* renferme une lettre adressée à cette sainte dame, où il cherche à la consoler de la perte de Blésille, sa fille aînée : dans une autre lettre à Eutochie, 3e fille de Ste-Paule, le même père s'étend sur les vertus de celle-ci, et on a conservé à cette pièce le titre d'*Epitaphe de Ste Paule* (voyez Pammaque).

PAULE. V. St Franç., Monglat et Voltaire.

PAULET (le chevalier), d'origine irlandaise, était depuis quelque temps fixé en France lorsqu'en 1772 il conçut le plan d'un établissement spécial d'enseignement mutuel. Quoique d'abord négligé par le gouv. (comme l'avait été en 1747 la conception d'un Français nommé Herbault, qui avait imaginé de soumettre à un mode analogue d'instruct. une école de 300 enfans dans l'hospice de la Pitié, à Paris), l'institution de Paulet obtint un succès remarquable. Des familles distinguées s'empressèrent de placer leurs enfans dans cette école, que le fondateur n'avait, dès le principe, destinée qu'aux fils des milit. morts ou blessés au service de l'état, et qu'il y admettait sans distinction pour être préparés à la profession de leur choix. D'illust. élèves sont sortis de l'école de Paulet ; et c'est aux détails fournis par l'un d'eux (le maréchal duc de Tarente), dans le *Journal d'éducation*, juillet, 1816, p. 229, que nous sommes redevables de ces documens sur un homme qui, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, a le mérite d'avoir le prem. répandu en Europe le meilleur mode d'enseignement qu'on soit encore parvenu à découvrir. Louis XVI venait de prendre sous sa protection l'école de Paulet, et l'avait dotée d'un fonds de 36,000 fr., lorsque la révolut. obligea celui-ci d'abandonner son ouvr. — Jean Paulet, né à Nîmes, fils d'un ouvrier en étoffes de soie, avait d'abord travaillé comme lui sur le métier, lorsqu'il acquit par l'étude des notions sur la théorie de son art. Il en pub. une *Description* complète, 1773-76, in-fol., dédiée à l'administration municipale de la ville de Nîmes, et insérée dans la Collection des arts et métiers, in-fol.

PAULET (Jean-Jacques), docteur-médecin, membre de la société royale de médecine, né en 1740 à Andèse (départ. du Gard), prit ses degrés à l'école de Montpellier, et s'annonça de bonne heure au monde savant par une *Hist. de la variole* en 2 vol. (1765), contenant aussi la trad. du Traité de Rhazès. Le courage avec lequel, en soutenant dans cet ouv. que la petite-vérole (variété de peste suivant lui) était contagieuse et pouvait devenir épidémique, il attaquait l'un des préjugés nationaux les plus enracinés, ne lui valut d'abord de la part de ses confrères que plus critiques fort acerbes, et qu'une menace de la Bastille de la part de l'autorité. Toutefois, loin de renoncer à la littérat. médicale après ce contre-temps, Paulet ne s'y livra qu'avec plus d'ardeur. Il fit paraître en 1776 des *Recherches hist. et phys. sur les maladies épizootiques*, 2 vol. in-8 ; et cet ouv., dont le succès fut aussi complet que mérité, plaça enfin l'aut. au rang que lui assignaient ses connaissances et la justesse de ses vues.

Successivem. rédact. de la *Gazette de santé* et collaborateur de plus. autres recueils, il s'attacha à en écarter cette vaine pompe de style, cette jactance fleurie qui a fait de si grands torts à la médecine moderne; et en même temps qu'il y combattait à outrance la manie de l'introduction des poisons en médecine, il se montrait le censeur inflexible des systèmes exclusifs. Partageant ainsi ses instans entre les expériences et la culture des lettres, il se délassa parfois de ses travaux en prenant part à la plaisante polémique que souleva Mesmer (*v.* ce nom), contre qui il décocha plus d'un trait. Paulet m. à Fontainebleau en octobre 1826, laissant, outre les ouvrages dont nous avons parlé : un *Traité des champignons*, 1775, 2 vol. in-4; pl. un autre *de la Morsure de la vipère-aspic de Fontainebleau*, et quelq. autres mentionnés dans la *Biogr. méd.* pub. chez C.-L.-F. Panckoucke, t. 6, p. 379-80. On a pub. en 1827 le *catalogue* de la biblioth. de Paulet, et la plupart des feuilles périodiques lui ont consacré des *notices nécrol.* à l'époque de sa mort.

PAULI (Jean-Guillaume), médecin allemand, né à Leipsig en 1658, m. en 1723, voyagea en France, en Espagne, en Angleterre, et fut professeur de physiologie à l'université de sa patrie. On a de lui, outre divers *mém.* et *dissertat.* insérés dans les *Actes des Curieux de la Nature*, une édit. des opuscules d'anatomie et de chirurgie de J. van Horne, Leipsig, 1707, in-8; et un petit ouvr. intit. : *Speculationes et Observationes anatomicæ*, Ib., 1722, in-4. — V. Paulli.

PAULIAN (Aimé-Henri), jésuite, né à Nîmes en 1722, professa la physique avec succès dans divers colléges de son ordre, revint ensuite, après l'extinction de la société, dans sa ville natale, et m. en 1802. On a de lui : *Dictionnaire de physique*, Avignon et Paris, 3 vol. in-4; *Dictionnaire des nouvelles découvertes en physique*, 1787, 2 vol. in-8; *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-4; *Traité de paix entre Descartes et Newton*, 1764, 3 vol. in-12; *Système général de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Dictionnaire philosophico-théologique*, Nîmes et Paris, 1774, in-4, etc.

PAULIN (St) (*Pontius-Meropius Paulinus*), né à Bordeaux, vers 353, fit ses études sous Ausone (*v.* ce nom), passa ensuite avec éclat au barreau de Rome, s'attira la faveur de l'empereur Gratien, et devint consul en 378. Mais dégoûté bientôt du monde, il se retira en Espagne avec Thérasie, son épouse, et se dépouilla de ses biens en faveur des églises et des monastères. Thérasie ayant pris le voile, Paulin fut ordonné prêtre par le clergé de Barcelone en 393, et passa à Nole, dont il fut élu évêque. L'invasion des Goths lui fut une occasion de donner dès le commencement de son épiscopat des preuves de sa charité. Il m. en 431. Les ouvr. qui nous restent de lui sont : des *lettres*, des *poésies* des *discours* et une *Histoire du martyre de saint Genès d'Arles*. On trouve plus. de ces écrits dans la *Bibliothèque des Pères*. L'édit. la plus complète de St Paulin, est celle de Vérone, 1736, in-fol.; la plus estimée est celle de Paris, 1685, in-4. La *vie* de St Paulin, par le P. Sacchini, est insérée dans les *Acta sanctorum*, avec les remarques de Papebroch. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire littéraire de France* par Rivet, tom. 2, et la *Storia ecclesiastica di Nola* par le P. Remondini, tom. 2. — Paulin (St), évêque de Trèves en 349, fut déposé, exilé par l'empereur Constance, et m. l'an 359 en Phrygie. Son crime était d'avoir soutenu au concile d'Arles, tenu en 353, les décrets du concile de Nicée et l'innocence de St Athanase. L'Eglise célèbre sa fête le 31 août. — Paulin (St), patriarche d'Aquilée, né dans le Friouli vers l'an 730, enseignait les lettres, lorsqu'il attira l'attention de Charlemagne, qui lui donna un fief en Lombardie, et peu de temps après (777) le fit monter sur le siége patriarcal. Paulin assista, par les ordres de ce gr. prince, aux divers conciles qui furent tenus sous son règne, et m. en l'an 804. On a de lui plus. ouvr. qui ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres*. Nous citerons l'édit. de Venise, 1737, in-fol. (avec la *vie* du saint), pub. par Madrisio, et celle de l'abbé J.-P. della Stua, ibid., 1782. L'Eglise célèbre la fête de St Paulin d'Aquilée le 28 janvier.

PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMI (Jean-Philippe WERDIN, plus connu sous le nom de), savant missionnaire, né en 1748 à Hof sur la Leitha, près de Mannersdorf, dans la Basse-Autriche, prit l'habit du Mont-Carmel en 1768, s'embarqua pour la côte de Malabar en 1774, et passa quatorze ans dans les missions de l'Inde, où il remplit plus. fonctions importantes. Il revint à Rome en 1790, se crut obligé de fuir devant les Français victorieux en 1798, et reparut, après un exil de deux ans qui n'avait pas été pour lui sans consolation, dans la capitale de la chrétienté. Il y remplit encore quelq. emplois honorables qu'il dut à la faveur de Pie VII, et y m. en 1806. Quelques progrès qu'ait fait la science depuis un petit nombre d'années et quelques erreurs que l'on ait eu l'occasion de reprocher au P. Paulin, de son vivant même, on ne saurait lui contester le mérite d'avoir répandu des notions plus justes que celles qu'on avait avant lui sur les mœurs, les opinions philosophiques et religieuses, la littérature et les langues des peuples de l'Indoustan. On peut dire qu'il a ouvert la carrière à des rivaux qui ont été plus heureux, parce qu'ils sont venus après lui. Les titres seuls des livres qu'il a pub. forment un catalogue étendu : nous renverrons donc pour les connaître à l'excellent article que lui a consacré M. Abel-Rémusat, dans la *Biogr. univers.* Nous citerons seulem. les suivans : *Sidharubam, seu Grammatica samscrdamica, cum dissertatione historico-critica in linguam samscrdamicam*, Rome, 1790, in-4; *Viaggio alle Indie orientali*, ibid., 1796, in-4, fig.; trad. en français (par Marchena), avec des *observat.* de Forster, d'Anquetil-Duperron et de M. Sylvestre de Sacy, Paris, 1808, 3 vol. in-8, avec un atlas in-4.

PAULIN (Auguste), littérateur, né à Dressuire en 1774, m. à Nantes en 1824, a donné, outre diverses pièces de vers dans les feuilles périodiques du temps, etc., un opusc. int. *Leçons de cosmogr. ou de geogr. astron.*, Nantes, 1811, 1812, in-8.

PAULLI (Simon), médecin et prélat danois, né à Rostock en 1603, professa d'abord la physiologie à Copenhague, devint ensuite premier médecin du roi Frédéric III, fut nommé par Christian V évêque d'Aarhusen, et m. dans cette dern. ville en 1680. On a de lui : *Digress. de verd..... causâ Febrium*, 1678, in-4; *de l'Abus du tabac et du thé* (en lat.), 1661, in-4; *Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Copenhague, 1668, in-4; *Icones floræ danicæ cum explicationibus*, 1648, in-4; Francfort, 1708, in-8; *Viridaria regia varia et academica*, Copenhague, 1653, in-12; des trad. allemandes de plus. ouvr. de médecine. V. la *Bibliotheca danica*; de Bartholin, et les *Mémoires* de Niceron, tom. 3 et 10. — Paulli (Jacques-Henri), fils du précéd., médecin, historiographe de Frédéric III, professa l'anatomie à Copenhague, où il fit impr. en 1663 un traité sur cette matière. Il écrivit aussi sur les autres branches de la médecine et sur la politique. — Simon Paulli, frère du précédent, renonça à l'exercice de la médecine, et vint s'établir imprimeur à Strasbourg. Il est aut. ou édit. de plus. ouvr., dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron. — Paulli (Oliger), 3e fils de Simon Ier, né à Copenhague en 1644, suivit la carrière du commerce, fit une fortune rapide et devint un des plus riches négocians du Danemarck; mais au milieu de sa prospérité, son cerveau se dérangea. Il eut des visions, et, après plus. extravagances, fit banqueroute, abandonna sa femme et ses enfans,

vint en France, s'y livra à de nouveaux actes de folie, annonça qu'il descendait en ligne directe de David, et prétendit que son bisaïeul, en embrassant le christianisme, n'avait pu lui ôter ses droits au trône d'Israël. Il écrivit à Louis XIV et à plusieurs autres souverains, pour les engager à l'aider dans son projet de reconquérir la Judée. Il s'imagina ensuite être appelé au trône de Pologne, s'établit au milieu des juifs d'Amsterdam, dont quelques-uns devinrent ses partisans, devint ennemi ardent du christian., fut mis en prison et condamné à scier du bois de Brésil, obtint plus tard sa liberté, se rendit à Altona, d'où il fut chassé, revint à Copenhague en 1705, et y m. obscur en 1715. On a de lui une douzaine de brochures, en allemand et en holland., qui toutes attestent sa démence. Sa vie a été écrite par Adelung, dans le 4me vol. de l'*Histoire de la folie humaine* (Leipsig, 1787), et nous y renvoyons pour plus de détails.

PAULLINI (Christian-François), en latin *Paullinus*, médecin, né à Eisenach en 1643, acquit une réputation brillante à Hambourg, à Altona, et occupa des postes importans auprès de plusieurs princes et évêques d'Allemagne. Il m. en 1712. On a de lui, entre autres ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biogr. méd.*, pub. chez C.-L.-F. Panckoucke, t. 6, pag. 383 : *Onograph., seu de Asino*, Francfort, 1675, in-8 ; *Cynographia curiosa*, Nuremberg, 1648, 1683, in-4 ; *Lagographia*, Augsbourg, 1691, in-8 ; *Lycographia*, Francfort, 1694, in-8 ; *Observationes medicæ*, 1689, in-4.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Julien Le), en latin *Palmarius*, médec., né en 1520 dans le Cotentin, guérit le roi Charles IX d'une malad. grave, suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, et m. à Caen en 1588. Il a laissé : *de Vino pomaceo*, Paris, 1588, in-8 ; *de Lue venereâ*, in-8 ; *de Morbis contagiosis*, in-4 : ces traités ont été traduits en franç. par Calagnes, compatriote de l'auteur.—Paulmier de Grentemesnil (Jacques Le), fils du précéd., littérat., naquit au pays d'Auge en 1587, suivit d'abord la carrière militaire, puis vint s'établir à Caen, où il fut l'un des fondateurs de l'académ., et où il m. en 1670. Il a laissé, entre autres ouvr. : *Exercitationes in optimos ferè auctores græcos*, Leydè, 1668, in-4 ; *antiq. Græciæ Descriptio*, 1678, in-4 ; des *poésies* en grec, lat., françois, ital., espag.—Jacques Le Paulmier, neveu du précéd., embrassa la profess. des armes, et m. en 1702. On dit qu'il se trouva à 48 siéges ou batailles, dont il écrivit la relation.

PAULMIER (Pierre), médec., né à Coutances, fut exclus des écoles de la faculté de Paris en 1608, pour avoir administré l'antimoine, contre lequel cette même faculté s'était prononcée. On a de lui : *Lapis philosoph. dogmaticor.*, Paris, 1609, in-8 ; *Confutatio objectionum quas Censorii....., Palmario proposuerunt*, ibid., 1609, in-8 ; *Laurus palmaria frangens fulmen, subventan. cyclop.*, ib., 1609, in-8.

PAULMIER DE GONNEVILLE. V. Gonneville.

PAULMY. V. Voyer de Paulmy.

PAULO ou PAULE (Antoine de), gr.-maître de Malte, né à Toulouse en 1570, augmenta les forces de son ordre, lui rendit d'autres services importans, et m. en 1636, après 13 ans d'exercice de la grande-maîtrise. La ville de Toulouse a placé son buste dans la galerie de ses personnages illust.

PAULONI (Nicolas-Orphée), médecin, né en 1653 près de Macerata, professa son art à Ascoli, à St Severin et à Jesi, où il m. en 1721. On a de lui une *Dissertation sur l'origine et la circulation du sang*, en latin, Macerata, 1675, in-4.

PAULUS (Peters), homme d'état hollandais, né à Axel, en 1754, fut d'abord conseiller et avoc. fiscal de l'amirauté de la Meuse. Destitué en 1787, il resta sans fonctions jusqu'à la chute du stathouderat, vint ensuite en France, et fut accueilli avec distinction par la cour de Versailles, visita quelques uns des ports français, et revint dans sa patrie, où, en 1795, il présida le premier l'assemblée des représentans provisoires de la Hollande. Il fut ensuite membre du comité de marine, négociat. du traité de paix avec la France, et député de la Hollande aux délibérations qui avaient pour objet la convocation d'une assemblée constituante. Il m. en 1798. On a de lui différens ouv. de politiq. dont les plus remarquables sont : un *Commentaire sur l'union d'Utrecht*, 1775, 3 vol. in-8, en hollandais ; de *Stathouderat*, 1773 et 1778, idem.

PAUSANIAS, fils de Cléombrote, roi de Sparte, fut régent du royaume pendant la jeunesse de Plutarque, fils de Léonidas. Placé à la tête des forces de Lacédémone, il contribua beaucoup à la victoire de Platée (470 ans av. J.-C.), où fut anéantie l'armée de Mardonius par les Grecs, sous les ordres de l'Athénien Aristide. Il força ensuite les Perses à laisser libres toutes les colonies grecques. Mais ses succès lui donnèrent de l'orgueil, et il aspira à devenir le tyran de sa patrie avec le secours des Perses, auxquels il fit des propositions. Devenu suspect aux Spartiates, ceux-ci le rappelèrent, et un esclave ayant remis aux éphores une lettre de Pausanias, qui était une preuve de sa trahison, ces magistrats le condamnèrent. Il se réfugia dans le temple de Minerve, dont on mura les portes, et où il m. de faim l'an 477 av. J.-C. Cornelius Nepos a écrit la vie de ce personn., qui a fourni à M. Treuvé le sujet d'une tragédie imp. en 1810.—Pausanias, roi de Sparte, petit-fils du précédent, succéda l'an 408 avant J. C. à Mistonase son père, et eut pour collègue à la royauté Agis II. Plusieurs expéditions dont il fut chargé n'ayant pas réuni au gré des Lacédémoniens, il se retira à Tégée, où il finit ses jours.

PAUSANIAS, historien et orateur grec, vivait à Rome au 2e S., et m. dans cette ville dans un âge très-avancé. On a de lui un *Voyage historique de la Grèce*, ouvrage très-précieux de nos jours, et qui semble avoir été destiné à guider les voyageurs dans cette contrée. Parmi les nombreuses édit. qu'on en a faites, les meilleures sont celle de Leipsig, avec la version latine d'Amaseo, 1794-97, 4 vol. in-8, et celle de Clavier, avec une traduction française, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8.

PAUSE (Jean de Plantavit de La), abbé de St-Martin-aux-Bois, et évêq. de Lodève, né en 1576, dans le Gevaudan, d'une famille originaire d'Italie, fut élevé dans les principes du protestantisme, qu'il abjura de bonne heure, puis placé à l'acad. de Nîmes, où il se livra particul. à l'étude de l'hébreu. Ayant pris les ordres sacrés, il se rendit à Rome, voyagea en Italie et en Allemagne, et de retour dans la capitale du monde chrétien, fut employé par Paul V dans les négociat. du St-Siége avec la répub. de Venise. Il y donna des preuves de talent qui fixèrent sur lui l'attention de l'ambassad. de France. Recommandé par lui à Marie de Médicis, il fut choisi comme aumônier par cette princesse, s'attacha plus tard en la même qualité à la reine d'Espagne, Elisabeth de France, qu'il suivit à Madrid, et à la protect. de laquelle il dut bientôt la dignité épiscopale en 1623. Le nouveau prélat s'engagea alors plus que jamais dans les intrigues polit. ; il fut l'un des plus actifs partisans de la révolte de Gaston d'Orléans et du maréch. de Montmorency (1632) ; et lorsque celle-ci fut comprimée par Richelieu, La Pause, excepté d'abord de l'amnistie, n'acheta son salut qu'à prix de supplicat. et d'abaissem. Il retourna alors à son diocèse, y demeura, occupé surtout de travaux philol. et lexicographiques, jusqu'à l'âge de 72 ans, et alla m. au sein de sa famille, au château de Margon, près de Beziers, en 1651. On a, outre l'ouvrage dont la dédicace au cardinal-ministre lui valut sa grâce, et qui a pour

hronol. praesulum Lodovensium in Galliâ narbonensi, Aramon, 1634, in-4, un gr. Dictionn. de la langue hébr., espèce de polyglotte, impr. à Toulouse, sous les yeux de l'aut., par Colomiez, 1644-45, 3 vol. in-fol., dont la 1re partie a pour titre : *Thesaurus synon. hebr.-caldaico-rabbinicus*; la 2e *Florilegium biblicum*, et la 3e *Florilegium rabbinicum*. M. Poitevin-Peitavi a pub. une *Notice* sur la vie de M. de La Pause, Besiers, 1817, in-8.

PAUSIAS, peintre grec, né à Sicyone, vers l'an 360 avant J.-C., fut disciple de Pamphile, qui lui apprit à peindre à l'*encaustique*, genre dans lequel il acquit une grande réputation. Pausanias cite surtout une figure de l'*Ivresse* et un Amour qui se trouvait dans un temple d'Esculape.

PAUSON, peintre grec, dont Aristote, Plutarque, Elien et Lucien ont parlé avec éloge, vivait vers l'an 400 avant J.-C. La pauvreté dans laquelle cet artiste passa sa vie dut nuire beaucoup au perfectionnem. de son talent, qui du reste ne pouvait être très-relevé, vu l'époque où il vivait.

PAUTE (Le). V. Lepaute.

PAUTRE (Le). V. Lepautre.

PAUW (Pierre), en lat. *Pawius* ou *Pauwius*, né à Amsterdam en 1564, professa à Leyde l'anat. et la botanique, voyagea en France et en Italie, et m. en 1617. On a de lui quelques ouvrages oubliés aujourd'hui, et dont on trouvera la liste dans le tom. 12 des *Mém.* de Niceron. Nous citerons seulem. son *Hortus lugduno-batavus*, 1629, in-8.

PAUW (Renier), magistrat et diplomate hollandais, né à Amsterdam en 1564, fut employé par le stathouder Maurice dans plus. négociations, et, par ses services, se concilia la faveur de ce prince, qui le savait d'honorables distinctions. Mais à la mort de son maître (1526), Pauw vit son crédit renversé durant les dix années qu'il lui survécut. Il se trouva en butte aux épigrammes du poète Vondel et de quelques autres, qui ne lui pardonnaient pas son trop grand dévouement aux volontés du stathouder Maurice. — Ses fils, Adrien, m. en 1653, et Corneille, né en 1593, jouèrent aussi un rôle dans les affaires du temps.

PAUW (Jean-Corneille de), philologue hollandais, chanoine de St-Jean, né à Utrecht sur la fin du 17e S., fut l'édit. de plus. ouvr. grecs. Dans son édition d'Anacréon, Utrecht, 1732, in-8, il émet l'opinion que les *poésies* ne sont pas de cet auteur, mais un rec. de pièces de vers qui se trouvent réunis sous son nom. — Guill. de Pauw, conseiller à la haute cour de justice de La Haye, n'est cité que comme auteur d'un livre sur le droit-romain ayant pour titre : *Varia juris civilis capita*, 2e éd. Halle, 1737, in-8, mentionné avec éloge dans l'*Antiol. lat.* de P. Burman II. — Pauw (Corneille de), savant hollandais, né à Amsterdam en 1739, m. en 1799, chanoine de Xanten, est connu par ses *Recherches philosophiques sur les Grecs, sur les Américains, sur les Egyptiens et les Chinois*. On a donné à Paris, en 1785, une édition de ces trois grands ouvr. en 7 vol. in-8. C. de Pauw était cousin du baron de Clootz, dit *Anacharsis* (v. Clootz).

PAUWELS (Nicolas), curé de Saint-Pierre, préall. du collége d'Arras, né à Louvain en 1655, m. en 1713, a laissé une *Théologie pratique*, Louvain, 1718, 5 vol. in-12. — Pauwels (Jean), musicien-compositeur, né en 1771 à Bruxelles, où il m. en 1804, avait été attaché pendant 3 ans à l'orchestre de Feydeau, à Paris. De retour à Bruxelles, il composa pour le théâtre de cette ville où il était chef d'orchestre, la musique de trois opéras; *la Maisonnette dans les bois*, *l'Auteur malgré lui*, et *Léontine et Fonrose*.

PAVANELLO (Michel), savant vicentin des dern. années du 18e S., s'est fait connaître par des poésies et par quelq. opuscules d'érudit., au nomb. desquels on distingue : *Saggio di documenti morali*, etc., Vicence, 1791; *Saggio secondo di documenti morali*, etc., ibid., 1793; *l'Etica di Epicuro secondo il Gassendo*, etc., ibid., 1796, etc.

PAVERI-FONTANA (Gabriel), né à Plaisance, mort à Milan vers la fin du 15e S., a donné un *commentaire* sur Horace, une *grammaire*, et un *poème élégiaque* sur la mort de Galeas-Marie Sforce. On a encore de lui quelq. ouvr. MSs.

PAVIE (Raymond de BECCARI de). V. Fourquevaux.

PAVILLON (Nicolas), petit-fils de Nicolas Pavillon, avocat au parlement de Paris, ville où il naquit en 1597, fut d'abord associé aux nobles travaux de St Vincent-de-Paul. A un gr. zèle et à une charité ardente, il joignait des talens pour la prédication, qui lui valurent, en 1639, l'évêché d'Aleth. Dans la suite, s'étant opposé à Louis XIV dans l'affaire de la régale, il encourut la disgrâce du monarque. Il m. dans son évêché en 1677. On lui doit : *Rituel à l'usage du diocèse d'Aleth*, Paris, 1667-70, in-4; *Ordonnances et Statuts synodaux*, 1675, in-12. Sa *vie* ou plutôt son *panégyrique* a paru en 1733, in 12. — Etienne Pavillon, neveu du précéd., né à Paris en 1632, fut d'abord avocat-général au parlement de Metz, place dont il se démit pour se livrer dans le loisir de la retraite à son goût pour la poésie. Il m. membre de l'acad. franç. en 1705. Ses *Poésies* ont été impr. plus fois. La Haye, 1715, 1720, 1747, in-12. Elles sont presque toutes dans le genre de Voiture. Son éloge a été prononcé à l'acad. franç. par Brûlart-Sillery, évêque de Soissons, qui le remplaça.

PAVILLON (Jean-François du CHEYRON du), marin français, né à Périgueux en 1730, entra en 1745 comme sous-lieutenant dans le régiment de Normandie (infanterie), et, 3 ans après, fut admis au concours du port de Rochefort dans le corps de la marine. Il y servit de la manière la plus honor., s'occupant, dans le cours même de ses campagnes, d'études relatives à la tactique, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de major-général de l'armée navale, sous les ordres du comte d'Orivilliers. Le chevalier du Pavillon, qui avait commandé tour à tour divers vaisseaux avec une haute distinction, périt en 1782 à bord du *Triomphant*, de l'escadre du marquis de Vaudreuil. Ce n'est pas seulement par ses longs et bons services que s'est distingué ce brave marin; il s'est encore rendu recommandable par les changémens utiles qu'il introduisit dans les signaux de nuit et de jour. Dès 1778, il avait rédigé le livre de *Tactique navale*, impr. pour l'armée aux ordres du comte d'Orivilliers. C'est le seul ouvrage qu'on connaisse encore de lui.

PAVIN. V. Saint-Pavin.

PAVONE (François), jésuite, né à Cantazaro, m. à Naples en 1637, après avoir été quelques années professeur, a laissé, entre autres ouvrages mentionnés dans le t. 4, p. 40, de la *Biblioth.* de Ginelli, dans celle du P. Alegambe, et de *Summa ethicæ, seu Comment. in librum ethic. Aristot.; Introd. in sacram doctr.*, etc.

PAXINO DI VILLA, peintre italien, né à Bergame dans le 14e S., avait exécuté plusieurs tableaux, de l'*Histoire de Ste-Catherine*, dans l'ancienne cathédr. de Saint-Alexandre de Bergame. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Paxino ou Pécino de Nova, aussi de Bergame, et qui travailla, de 1362 à 1389, pour l'église de Santa-Maria-Maggiore. Cet artiste, dont la manière s'approchait de celle du Giotto, m. en 1403. — Pietro, son frère et son collaborateur, m. vers 1400, est, comme le précédent, cité dans le t. 1 des *Vite de' Pitt., Scultori ed Architetti bergamaschi*, du comte Fr. Tassi.

PAYEN (Dom Basile), bénédictin, né à Cen-

drecourt vers 1680, mort en 1756 à Luxeuil, après avoir rempli les premiers emplois de sa congrégation, avait d'abord professé la philosophie et la théologie à l'abbaye de Murbach. Outre plusieurs ouvrages élémentaires à l'usage des élèves de sa congrégation, et plusieurs traités de controverse, dans les querelles de jansénisme, il avait laissé en MS. : une *Bibliothèque séquanaise*, in-4 ; des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres du comté de Bourgogne*, in-4 ; une *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*, in-fol. ; un *Traité du blason*, in-4, etc.

PAYNE (JOHN), dessinateur et graveur, né à Londres en 1608, est regardé comme le premier de sa nation qui se soit distingué dans cet art. Son maître fut Simon de Pas. On cite surtout de lui le vaisseau *le Royal-Souverain*, construit par Phinéas Pitt, qu'il avait gravé sur deux planches, formant trois pieds de large sur 2 pieds 3 pouces de haut. Il a gravé aussi quelques portraits d'après van Dyck, etc. Cet artiste m. en 1648.

PAYNE (ROGER), relieur anglais très-renommé, né à Windsor en 1739, faisait payer son travail fort cher, mais, ne travaillant que lorsqu'il y était forcé par le besoin, n'en devint pas plus riche. Un libraire, nommé Thomas Payne, qui n'était pas son parent, le recueillit dans sa vieillesse, et fut obligé de le faire enterrer à ses frais en 1797. — PAYNE (Thomas), dont il est question dans l'article précédent, m. à 82 ans en 1799, était versé dans la bibliographie. On a de lui un *Catalogue des livres rares*, impr. en 1740.

PAYNE (NEVIL), auteur dramatique anglais, vivait sous le règne de Charles II. Ses pièces sont : *la Jalousie fatale*, tragédie ; *la Promenade du matin*, comédie ; et *le Siége de Constantinople*, tragédie, 1675, in-4.

PAYNE (THOMAS). V. PAINE.

PAYNGK (ASSUÉRUS), premier médecin de Frédéric III, né à Husum en Danemarck, m. en 1657, a laissé : *Operationes chymicæ rariores*, dans la *Cista medica*, Copenhague, 1661, in-8.

PAYS (LE). V. LEPAYS (René).

PAYSON (PHILIPPE), ministre à Chelsea dans les Massachusetts, naquit en 1736, professa les humanités avec distinction, et m. en 1801. Il publia plusieurs *mémoires* dans les *Transactions des arts et des sciences de l'Amérique*. On a encore de lui : un *Choix de sermons*, 1778, et un *Discours sur la mort de Washington*, 1800.

PAYVA. V. ANDRADA (Diego).

PAZ (AUGUSTIN DU), religieux dominicain, né en Bretagne, publia la généalogie de plusieurs maisons de cette province, 1619, in-fol. Il se proposait d'en faire, en les réunissant en corps, une *Histoire de Bretagne*, quand il m. en 1630. — V. ALVAREZ de PAZ.

PAZMANI ou PAZMAN (PIERRE), jésuite, cardinal, évêque de Strigonie, était né au Grand-Waradin en Hongrie, et m. à Presbourg en 1637. On a de lui des ouvrages ascétiques, polémiques, etc., en latin et en hongrois ; des *Sermons*, dans cette dernière langue, 1636, in-fol. ; *Vindictæ ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4 ; *Acta et Decreta synodi strigoniensis celebrata*, Presbourg, 1629, in-4. Il fit construire plusieurs églises et monumens pieux, et fonda un beau collége à Presbourg.

PAZUMOT. V. PASUMOT.

PAZZI (JACQUES), banquier de Florence et chef de la faction opposée aux Médicis, fit assassiner Julien, l'un des membres de cette famille, en 1478, et fut pendu avec deux de ses neveux et la plupart des conjurés, qui s'étaient réunis à eux pour commettre cet attentat. Ange Politien a publié la même année l'histoire de cette catastrophe, dont il avait été témoin oculaire : *Pactianæ conjurationis Commentariolum*, Florence, 1478, in-4, réimpr. avec de nombreux éclaircissemens, par J. Adimari, Naples, 1769, in-4, fig. La conjuration des Pazzi a fourni à Alfieri le sujet de l'une de ses meilleures tragédies. — PAZZI (Côme), archevêque de Florence en 1508, de la même famille que le précédent, a traduit du grec en latin *Maxime de Tyr*. — PAZZI (Alexandre), frère du précédent, donna quelques tragédies, et traduisit la *Poétique* d'Aristote. Paul Jove fait l'éloge de cette traduction.

PAZZI (ANGE), jurisconsulte du 15e S., né à Rimini, m. à l'âge de 80 ans, a laissé : *Consilorum Volumen ; Historia de bello cænomano* ; et *de rebus Venetorum suo tempore gestis*, etc.

PAZZI (ANTOINE), graveur florentin du 18e S. On lui doit un gr. nombre de portraits d'artistes, dans les *Musæum Florentinum* ; une *Sainte-Vierge*, d'après Ant. van Dyck, et diverses *pièces* de la galerie de Florence.

PAZZI. V. MADELEINE (Ste).

PAZZIS (MAXIME DE SEGUINS DE), né à Carpentras, ex-grand-vicaire du diocèse de Trèves, m. à Paris, âgé d'environ 52 ans, le 24 août 1817, a laissé : *Notice historique de Malachie d'Inguimbert*, in-8, an XIII ; *Mémoire statistique sur le département de Vaucluse*, 1808, in-4 ; *Vers de Louis XIII*, Paris, 1814, in-8 ; *Observations sur le récit des troubles du diocèse de Gand*, dans le journal intitulé *l'Ami de la religion et du roi* (20 juillet 1816).

PEACHAM (HENRI), écrivain anglais des 16e et 17e S., né dans le comté de Lincoln, est auteur des ouvrages suivans : *the Garden of eloquence*, 1577, in-4 ; *Minerva britannica*, 1612 ; *the Period of mourning*, 1613, in-4 ; *the compleat Gentleman*, 1622, 1627, 1634, 1661, in-4.

PEACOCK (REGINALD), prélat anglais, né à Londres en 1390, occupa successivement les sièges de St Asaph et de Chichester, fut déposé pour avoir nié l'autorité du pape, et m. dans un couvent en 1460. Sa *Vie* a été écrite en 1744 par John Lewis, de Margate.

PEAN, écrivain janséniste, mort en 1764, âgé de 80 ans, est auteur de quelques écrits polémiques, dont le plus connu est intitulé : *Parallèle de la morale des jésuites avec celle des païens*, 1726, in-8, et la *suite*, Utrecht, 1749, in-8.

PEAPS (WILLIAM), auteur dramatique, né en 1632, n'est connu que par son *Extase de l'amour*, 1649, in-4, qu'il composa à l'âge de 17 ans au collége d'Eaton.

PEARCE (ZACHARIE), savant évêque anglais, né à Londres en 1690, mort doyen de Westminster en 1774, est auteur d'un *Essai sur l'origine et les progrès des temples ; Défense des miracles de Jésus-Christ*, 1727 ; Londres, 1732, in-8 ; *Commentaire sur les quatre évangélistes et les actes des apôtres*, Londres, 1777 ; *Sermons* sur divers sujets, ibid., 1777, 4 vol. in-8. On lui doit aussi une édition des livres de Cicéron *de Oratore* et *de Officiis*, ainsi qu'une autre de Longin. On peut consulter sur ce prélat l'ouvrage publié par John Derby sous le titre de *Mém. de Pearce*.

PEARCE (NATHANIEL), voyageur anglais, né en 1780 à East-Acton, près de Londres, a passé une grande partie de sa vie en Afrique. Exposé en 1814 de la propriété qu'il avait acquise à Gondar, dans le Tigré (Abyssinie), il était sur le point de revenir en Europe, lorsqu'il m. à Alexandrie d'Egypte en 1820. M. Salt, à qui Pearce a légué ses MSs., se dispose à les publier. Ils jetteront un grand jour sur l'histoire civile et morale de l'Abyssinie. Pearce avait été chargé, par la société biblique de Londres, de distribuer des bibles en langue arabe aux églises de cette même contrée.

PEARSON (JOHN), évêque de Chester, né dans le comté de Norfolk en 1612, m. dans sa ville épiscopale en 1686, fut, avec son frère Richard, édit. de plus. ouvr. On lui doit en outre : *Vindiciæ epis-*

ancii Ignatii, etc., 1672, in-4; *Annales* et des ouvrages de St Cyprien, Oxford, fol.; *Expositio symboli apostol.*, Franc-, in-4: ouvr. très-estimé en Angleterre, . en 1741; *Opera posthuma*, 1688; *Pro-in Hierocleem*. Un anonyme a déclaré dans *nan's Magazine* de 1789, p. 493, avoir eu . plus. ouvr. inédits de ce savant prélat.

HO (DOMINIQUE), peintre du 18e S., né à fut d'abord perruquier, et parvint ensuite nu nom dans la peinture. On voit quelq.- tableaux à Ferrare.

HOLI (ALAMANNO), prébendier dans la de Florence, m. dans cette ville en 1748, ans, a pub.: *Tractatus peregrinorum re- quæstionum*, etc., Venise, 1748, in-8, partie par l'abbé Lami.

(JOSEPH), gentilhomme siennois, né en brassa l'état ecclésiastiq., professa le droit et le grec dans sa patrie, où il m. à 51 de lui: *Prolusione a' pregi della lingua* ocques, 1741; Naples, 1743, avec des ad- ret ouvr. a été trad. en français. — PECCI (ione), frère du précéd., antiquaire distin- Vienne en 1693, m. en 1768, a laissé: *l vescovado della città di Sienna*, Luc- 8; *Ragionamento sopra un' urna antica*, *agazione d'un sigillo guelfo*, 1762; et es *dissertat.* académiq. On doit encore au Pecci un tableau intéressant du gouvern. llo Petrucci (*v.* ce nom).

ANTRÉ (NICOLAS de), poète dramatiq., Jouse en 1638, exerça d'abord la profess. cin, qu'il abandonna pour venir à Paris pour le théâtre. Il avait donné trois tra- *Séra*, 1687; *Jugurtha, roi de Numidie*, *Mort de Néron*, 1703; et n'avait plus à le prologue d'un opéra d'*Amphion et Par-* lorsqu'il m. en 1708. Pechantré a composé pour le collége d'Harcourt: *Joseph vendu rère et le Sacrifice d'Abraham*, tragédies pas été impr. Une prétendue aventure ar- t aut., que Voltaire et La Harpe ont ou- nentionner, a fourni à M. Sewrin le sujet tite pièce intit.: *Pechantré*, ou *une scène die*.

LIN (JEAN-NICOLAS), né en 1646 à Leyde, m. médecin, bibliothécaire, conseiller du Holstein-Gottorp, précept. du prince hé- , et m. en 1706 à Stockholm, où il avait gné son élève. On a de lui: *de purgantium ientorum Facultatibus*, Amsterdam, 1702; *Vulneribus sclopetor.*, Kiel, 1674, in-4; *et alimenti Defectu, et Vitâ subaquis*, 1676. *Habitu et Colore Æthiopum*, Kiel, 1677; *theophilus Bibalcus, seu de potu herbæ alogus*, Paris, 1685, in-12; *Observ. phys.- um libri tres*, Hambourg, 1691, in-4.

MEJA (JEAN), littérat., né à Villefranche, Rouergue, en 1741, après avoir professé ace au collége de La Flèche, obtint en *accessit* à l'acad. française, par l'*éloge du olbert*; mais il doit sa principale réputation *dèphe*, poème en prose en 12 livres, 1784, en 2 vol. in-12; réimpr. en 1795, 2 vol. t trad. en angl. et en allemand. Pechmeja, lus célèbre dans les fastes de l'amitié (par n avec le médecin Dubreuil) que dans ceux téirat., m. à St-Germain-en-Laye en 1785. Il arni à l'abbé Raynal pour son *Histoire phi- ique et politique des deux Indes*, plus. mot- dans la prem. édit., furent distingués ; P.: celui sur la *Traite des nègres*, eu- lui appartient entièrement.

ION DE RUBY (N.), gentilhomme breton S., a décrit les tours et escroqueries des ho- , chez qui il avait passé sa première jeu- nesse: cet ouvr., devenu fort rare, est accompagné d'un *dictionnaire* en langage blesquin, et a pour tit.: *Vie généreuse des Mattois, Gueux, Bohémiens et Cagoux*, Paris, 1622, in-8.

PECK (PIERRE), en latin *Peckius*, né dans l'île de Ziricrée en Zélande, enseigna le droit à Louvain, et m. en 1689, conseiller de Malines. On a recueilli ses écrits sur le droit, Anvers, 1647, in-fol. — Son fils Pierre hérita d'abord de la charge de son père, et fut ensuite chancelier de Brabant, conseiller d'état et ambassadeur. Il m. à Bruxelles en 1625. On a de lui: *Votum pro studiis humanitatis*.

PECK (FRANÇOIS), membre de la société des antiquaires de Londres, né à Stamford en 1692, m. en 1743, se fit un nom en Angleterre comme naturaliste, poète et littérat. Parmi ses nombreux ouvr. nous nous bornerons à citer: *Histoire naturelle et antiquités des comtés de Leicester et de Rutland*, 1740, in-4; et *Mémoires sur la vie et les product. poétiques de Milton*, 1740, 2 vol. in-4. Le muséum britannique possède plus. MSs. de cet aut., entre autres, la *Suite de l'hist. naturelle et des antiquités du comté de Leicester*, et *Monasticum anglicanum, volum. quartum*, en 4 vol. in-8, auxquels M. Nichols, avoue être redevable de plus. articles intéressans pour la composit. de son *Hist. du comté de Leicester*.

PECKHAM (JOHN), archevêque de Cantorbéry, né dans le comté de Sussex vers 1240, m. en 1292, fonda le collége de Wingham, dans le comté de Kent. Parmi les écrits qu'il a laissés et dont Tanner donne la liste, deux seulem. ont été pub.: ce sont: *Collectanea Bibliorum lib. V*, Cologne, 1513, 1591; Paris, 1514; et *Perspectiva communis*, Venise, 1504; Nuremberg, 1542; Paris, 1556; Cologne, 1592, in-4. Quelques-unes de ses *lettres* ont été publiées par Warton, et ses *statuts*, *institut.*, etc., ont été insér. dans les *Concil. Magnæ-Britanniæ et Hiberniæ*, tome 2.

PECORONI (FRANÇOIS-MARIE), procur.-génér. de l'ordre des servites, né à Bergame vers 1700, m. à Rome en 1770, a laissé: *Storia dell' origine e fondazione del sagro ordine de' servi di Maria Vergine*, Rome, 1746, in-4.

PECOURT, fameux danseur, maître des ballets à l'Opéra, m. à Paris en 1729, à l'âge de 78 ans, mit le prem. du caractère et de l'express. dans la danse, et enseigna cet art à la duchesse de Bourgogne.

PECQUET (JEAN), célèbre anatomiste, doct. de la faculté de méd. de Montpellier, naquit à Dieppe au commencem. du 17e S. Pecquet découvrit d'abord dans les animaux et ensuite dans l'homme le canal thorachique et surtout le réservoir du chyle, auquel la reconnaissance des anatomistes a donné le nom de *réservoir de Pecquet*. Après avoir exercé la médecine dans sa ville natale, il vint se fixer à Paris, où il devint membre de l'acad. des sciences en 1666. Il m. en 1674. On lui doit encore plus. observations nouvelles sur les sécrétions, sur l'organe de la vue, et principalem. sur les fonct. de la rétine. Pecquet associa son nom à ceux de Pélisson et de Lafontaine, en restant attaché au célèbre surintendant Fouquet (*v.* ce nom), pendant sa disgrâce. Il a pub. les trois ouvr. suiv.: *Experimenta nova anatomica*, etc., Paris, 1651, in-12; *de circulatione sanguinis et chyli motu Dissert.*; *Epistola de thoracis lacteis*, qui ont été réunis en 1 vol. in-4, Paris, 1654, et plus. fois réimprimés.

PECQUET (ANTOINE), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, intendant de l'école militaire en survivance, né à Paris en 1704, m. dans cette ville en 1762, a pub.: *Analyse de l'esprit des lois*; *Esprit des maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-12; *l'Art de négocier*, in-12; *Lois forestières de France*, Paris, 1753, 2 vol. in-4; *Pensées sur l'homme*, La Haye, 1738, in-12; des traduct. du *Pastor fido* de

Guarini de l'Aminte du Tasse, et de l'Arcadie de Sannazar.

PEDEROBA (Pierre-Marie de), ou Pietrarossa, mineur réformé de l'ordre de St-François, né à Pederoba, dans le territoire de Trevise, en 1703, se distingua comme prédicat. dans plus. villes d'Italie, et m. à Trevise en 1785. On a impr. à Vicence son *Carême* en 1786, 2 vol. in-4, et en 1788 un autre vol. de *panégyriques et de sermons*.

PEDIANUS. V. Asconius.

PEDO. V. Albinovanus.

PEDROSA (Louis-Rodriguez de), médecin, né à Lisbonne, professa pendant cinquante années à Salamanque dans le 17e S. Il n'avait encore donné que le prem. vol. de ses *Selecta philosophiæ et medicinæ Difficultates*, Salamanque, 1661, in-fol., lorsq. il m. l'empêcha de faire impr. les trois autres.

PEDRUSI (Paul), antiquaire, né à Mantoue en 1644, entra fort jeune chez les Jésuites de Parme, et devint directeur du collége de cette ville. A ces fonctions le P. Pedrusi ne craignit pas d'ajouter la tâche pénible que lui avait imposée le duc de Parme de faire le catalogue raisonné de toutes les médailles de la riche collection de l'ancienne. La m. le surprit au milieu de ses travaux en 1720, comme il terminait le 8e t. in-fol. de son savant et volumin. commentaire. Le P. Piovene compléta l'œuvre de son confrère, ce qui porta l'ouv. entier à 10 vol., dont le premier avait été pub. à Parme en 1694, sous le titre de *I Cesarii aere, argento, medaglioni, etc., raccolti nel farnese Museo*, avec le portrait de l'auteur, et dont le dern. parut en 1737.

PEELE (George), poète anglais, vivait sous le règne d'Elizabeth, et était né dans le comté de Doven. On connaît de lui quatre pièces de théâtre : *le Jugement de Pâris*, *Edouard Ier*, *le roi David et la belle Bethsabee*, *Mahomet le Turk et Irène la belle Grecque*; un conte intit. *the old Wives*; et quelques poésies pastorales.

PEGEL (Magnus), savant saxon, né au 16e S., m. en 1610 à Helmstadt, où il enseignait les mathématiques, resta inconnu, malgré des découvertes utiles, qu'il n'avait pu faire adopter au public, et dont il nous a laissé le dépôt dans un ouv. intit. : *Thesaurus rerum selectarum, magnarum, dignarum*, etc., 1604, in-4, très-rare. G. Pasch (p. ce m.) en a pub., dans la préface des *Inventa novantiq.*, plus. extraits qui donnent une idée favorable des talens de Pegel. Il paraît, d'après un passage de cet auteur, qu'il avait eu, bien avant le P. Lana Terzi, l'idée des moyens employés pour élever et soutenir les aérostats.

PEGGE (Samuel), savant anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, né en 1704 à Chesterfield, m. en 1796, est connu principalem. par sa *Vie de Robert Grosse-Tête*, évêque de Lincoln, 1793, in-4. Presque tous ses autres écrits sont sur des sujets d'antiquités. Il a composé aussi un gr. nombre d'articles pour *l'Archæologia britannica*, depuis 1746 jusqu'en 1795, et sept *mémoires* pour la *Biblioth. topogr. anglaise* de Gough. — Son fils Samuel Pegge, né en 1731, m. en 1800, a pub. : *Curialia*, ou *Essai historique sur quelq. branches de la maison royale*, 1782-84-91, in-4; *Anecdotes sur la langue anglaise*, Lond., 1803, et 1814, in-8.

PEGOLOTTI (Alexandre), poète et littérateur italien, né à Guastalla en 1666, fut quelque temps au service du duc de Mantoue, et m. dans sa patrie âgé de 70 ans. On a de lui : *Ditiramba con alcuni Sonetti*, Mantoue, 1711; *Rime*, Guastalla, 1726; *Rime facete non più stampate*, ibid., 1776; *S. Teresa, Oratorio I e II*, Mantoue, 1706; *Vita del dottor Bernard. Ramazzini*, Rome, 1720; *Trionfi dell' Amor fecondo*, Guastalla, 1705.

PEGOLOTTI (François-Balducci), voyageur italien du 14e S., né à Florence, se rendit à la Chine pour des affaires de commerce. Il a laissé son itinéraire, inséré dans un autre ouv. de sa composition, intitulé : *Traité des poids et mesures des marchandises ainsi que d'autres choses qu'on doit savoir des marchands des différentes parties du monde* (en ital.); un MS. de ce traité conservé dans la biblioth. *Riccardiana* à Florence, sous ce titre : *Divisamenti di prezzi e mercanzie di varie parti del mondo*.

PEGUILLAIN (Aimeri de), trouvère, toulousain du 13e S., dont il nous reste 58 pièces, fut en faveur auprès d'Alphonse, roi de Castille, et m. dans un fort âge avancé.

PEGUILLON ou PICIGUILHEM. V. Bertrand et Lauzun.

PEHLEVAN MOHAMMED, second prince de la dynastie des Atabeks de l'Adzerbadjan, succéda à son père Ildéghiz l'an 568 de l'hég. (1172 de J.-C). Ce prince juste et bon, après avoir régné 14 ans, m. l'an 582 (1186), laissant quatre fils, dont l'aîné et les deux dern. régnèrent après leur oncle Eldéghiz, qui monta immédiatem. sur le trône.

PEIGNÉ (N.), prof. émérite de l'univ., m. à Paris en 1822, est aut. d'un *Précis de la Vie de J.-C.*, etc., Paris, 1821, in-12 et in-18, réimp. en 1822.

PEINS (Grégoire), et non George Pentz, ainsi qu'il a été nommé par erreur dans quelques biographies, né à Nuremberg en 1500, est connu comme peintre et graveur au burin. La galerie de Vienne possède quelques tableaux fort estimés de ce maître. La collection de ses gravures, dont plus. sont des chefs-d'œuvre, s'élève à 250 : on en trouve le détail dans le *Manuel des amateurs de l'Art* de Huber et Rost.

PEIRERE (La). V. Peyrere.

PEIRESC (Nicolas-Claude Fabri, seigneur de), savant distingué, conseiller au parlement de Provence, né au château de Beaugensier en 1580, étendit ses recherches à tous les genres d'érudition, parcourut un grand nombre de pays, fut lié avec les plus illustres savans de son siècle, et accueillit toute sa vie aux sciences et aux lettres une généreuse protection. Il m. en 1637. On n'a impr. de lui qu'une *dissertation* sur un trépied ancien, qui se trouve dans le 10e vol. des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets, et un grand nombre de *lettres*. La liste des nombreux ouvr. qu'il a laissés inédits, se trouve dans le tom. 2 de la *Bibliothèq. des manuscrits*, par Montfaucon. L'*éloge* de Peiresc a été pub. dans presque toutes les langues de l'Europe. Sa *vie* a été écrite en latin par Gassendi, et trad. en franç. par Requier.

PEIROUSE (Philippe Picot, baron de La), naturaliste, né à Toulouse en 1744, fut pourvu, à l'âge de 24 ans, de la charge d'avocat-général près de la chambre des eaux-et-forêts du parlem. de sa ville natale : mais la révolution opérée en 1771, dans la magistrature par le chancelier Maupeou lui permit de se retirer dans les Pyrénées et d'y commencer ses recherches de botanique et de minéralogie. La m. d'un oncle qui lui laissa, en 1775, le titre de baron de La Peirouse, et de la fortune, le mit en position de se livrer sans réserve à sa passion pour les sciences naturelles. Il resta ainsi quelq. années sans fonctions publiques. En 1789, il fut chargé de la rédaction des cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et, l'année suivante, il accepta une place d'administrat. du district de sa ville. Plus tard il fut arrêté, passa 18 mois en prison, et ne fut délivré qu'après la m. de Robespierre. Étant retourné alors à ses occupations scientifiques, il fut nommé successivem. inspect. des mines et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Toulouse, puis maire de cette ville, m. en 1818; il était associé de l'institut, de plusieurs académies étrangères, etc. Le nombre des plantes nouvelles que l'on doit à La Peirouse s'élève à plus d'une centaine. Le principal de ses travaux avait été une histoire détaillée des Pyrénées, qui devait se composer de

ches in-fol., dont 43 ont paru en 1795. L'auteur n'ayant pu exécuter son plan dans toute son étendue, en pub. un sommaire sous le titre d'*Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et Itinéraire des botanistes dans ces montagnes*, Toulouse, 1813. Sans parler de ses autres écrits pub. séparém., on trouve de lui plus. *mémoires* dans les Recueils des académ. de Toulouse, de Stockholm, et dans le *Journal de Physique*. M. Cuvier a consacré un article à La Peirouse dans la *Biographie universelle* de M. Michaud.

PELAGANI (Blaise), astronome, mathématicien, né à Parme au 14e S., m. au commencem. du 15e, a laissé plus. ouvr. sur l'astronom., dont quelques-uns sont restés inédits. Ce qu'il a fait de plus considérable est un *Traité de la perspective*, qui se trouve en MS. dans les principales bibliot. d'Italie.

PELAGE Ier, pape, né à Rome, était apocrisiaire de l'église de cette ville, lorsqu'il fut choisi, en 555, pour succéder à Vigile (*v.* ce nom). Il occupa la chaire de St Pierre pendant 4 années. On a de lui 16 *épîtres*. Il avait commencé à faire bâtir l'église St-Philippe et St-Jacques, qui fut achevée sous Jean III, son successeur. — Pélage II, pape, né à Rome, succéda à Benoît Ier en 578. Il travailla, avec peu de succès, à ramener à l'unité de l'église plus. évêques d'Italie qui faisaient schisme en soutenant les trois chapitres (*v.* Vigile), et m. en 590. Il avait fait de sa demeure un hospice pour de pauvres vieillards et rebâti le palais de Latran. Il eut pour successeur St Grégoire-le-Grand.

PÉLAGE Ier, roi des Asturies, issu du rang royal des Goths, se retira en Biscaye en 711, après la fameuse bataille de Xerès, dont la perte livra l'Espagne aux Maures ou Musulmans d'Afrique. Caché dans une grotte profonde, il y mûrit pendant 3 ans le projet de secouer le joug des vainqueurs, obtint ensuite sur eux plus. avantages remarquables, et m. en 737, roi de Léon et des Asturies, laissant la couronne à son fils Favila. Sobre, ennemi du luxe, plein de valeur et de piété, Pélage n'a pas obtenu dans l'histoire le surnom de Grand, mais il le mérita.

PÉLAGE, hérésiarque du 4e S., né dans la Grande-Bretagne, avait reçu de son père le nom de *Morgan*, qui dans la langue du pays signifie *né sur les bords de la mer*; il le changea en celui de *Pelagius*, qui a la même significatt en latin. Ayant embrassé l'état monastique, il vint à Rome, se fixa dans cette ville, s'y fit connaître et estimer de plus. personnages vénérables, entre autres St Augustin, composa quelques livres, tels qu'un traité *de la Trinité* et un recueil de passages de l'Ecriture *sur la morale*. Mais partageant ensuite les erreurs qui circulaient alors en Orient sur la grâce, il se déclara l'apôt. d'une nouvelle doctrine dont les points principaux étaient : qu'Adam avait été créé sujet à la mort; que son péché n'avait pu être imputé à ses descendans; que les enfans, en naissant, sont dans le même état où se trouvait Adam avant son péché; que ce péché n'est pas plus la cause de la mort du genre humain que la résurrection de J.-C. n'est la cause de la résurrection des hommes; que l'observance de la loi de Moïse conduit au ciel, comme l'observance des lois évangéliques; qu'avant la venue de J.-C. il y avait des hommes impeccables; que les enfans morts sans baptême n'en jouissent pas moins de la vie éternelle; enfin que l'homme peut, par ses seules forces, parvenir à la perfection. Cette doctrine, déférée d'abord, en 415, à un concile tenu à Diospolis, fut condamnée l'année suivante par un concile tenu à Carthage. Pélage composa une apologie captieuse qui retarda pendant quelque temps la décision pontificale. Un nouveau concile, qui s'ouvrit à Carthage en 418, et où assistaient 214 évêques, frappa d'anathème le pélagianisme. Au mépris des décisions de ces conciles et de 4 autres qui succédèrent, du jugement de deux papes et de l'appui donné par l'autorité civile à l'autorité ecclésiastique pour proscrire cette hérésie, ses partisans refusèrent de se soumettre, en appelèrent à un concile *plénier*, s'adressèrent d'abord à Constantinople où on ne voulut pas les écouter, et ne furent pas mieux accueillis à Ephèse. Un concile, tenu à Antioche en 424, les condamna de nouveau, et Pélage fut classé des saints lieux. On croit qu'il m. peu de temps après. A toutes ces condamnations se joignit le jugement définitif du concile d'Ephèse, de l'an 431. Toutefois cette hérésie conserva encore de nombreux défenseurs. Des lettres du pape Gélase prouvent qu'à la fin du 5e S. elle avait encore des partisans en Dalmatie. Le cardinal Noris et le jésuite Patouillet (*v.* ces noms) ont écrit l'histoire du pélagianisme.

PÉLAGIE (Ste), née dans le 5e S., fut d'abord comédienne à Antioche, ensuite se fit religieuse, se retira sur la montagne des Oliviers, et y finit ses jours dans la plus austère pénitence. — Les légendes font mention d'une autre sainte du même nom, également, née à Antioche, et qui périt pendant la persécution suscitée en Orient dans le 4e S.

PÉLAVICINO. V. Pallavicini.

PÉLÉE (myth.), fils d'Eaque, et père d'Achille, qu'il eut de la déesse Thétis, régna sur la Thessalie, après avoir renversé du trône Acaste, qui l'avait voulu faire périr. V. Acaste.

PÉLÉE de CHENOUTEAU (Blaise-Louis), jurisconsulte, né à Sens en 1704, m. dans la même ville en 1791, a laissé les ouvr. suiv. : *Dictionnaire des pensées ingénieuses*, Paris, 1773, 2 vol. in-8. *Conférences de la coutume de Sens avec le droit romain*, etc., Sens, 1787, in-4, et quelques opuscules peu intéressans.

PÉLÉE DE VARENNES (Marie-Joseph-Hippolyte), littérateur, né à Sens en 1741, fut d'abord imprimeur dans sa patrie, puis receveur des finances à Montargis, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. On a de lui : *Les Loisirs des bords du Loing, ou Recueil de pièces fugitives*, publ. par M. Leorier de Lisle, fabric. de papier, et imp. sur papier rose, 1784, in-12. V. le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, 2e édit, tom. 4, p. 426.

PELETIER (Jacques), littérateur et mathémat. distingué pour son temps, né au Mans en 1517, s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprud. puis devint principal du collége de Bayeux, étudia ensuite la médecine qu'il exerça à Bordeaux, à Poitiers et à Lyon, visita l'Italie en 1557, vint à Paris l'année suivante, puis voyagea en Suisse et en Savoie, fut nommé en 1573 principal du collége du Mans à Paris, et m. dans cette ville en 1582. Le P. Niceron a donné dans le tom. 21 de ses *Mémoires* la liste des ouvr. de Peletier, qu'il porte à vingt. Nous nous bornerons à citer : *l'Art poétique d'Horace*, traduit en vers franç., Paris, 1545, in-8; *Œuvres poétiq.*, ibid., 1547, in-8; *Dialogue de l'ortografe et prononciation françoese*, Poitiers, 1550; Lyon, 1555, in-8; *Art poétique françois*, Lyon, 1555, in-8; *les Amours des Amours*, contenant 96 sonnets, ib., 1555, in-8 (rare); *la Savoie*, poème de 2200 vers, Anneci, 1572, in-8 (très-rare); *Œuvres poétiques intit.* les Louanges, Paris, 1581, in-8. L'abbé Goujet a donné dans la *Biblioth. franç.* l'analyse des poésies de Peletier. Comme mathématic., Peletier a donné une *arithmétique* en 4 livres, une *algèbre* en 2 livres, un traité *de l'usage de la géométrie*, et une traduct. des *Elémens d'Euclide*. Ses *opuscules* de médec. n'offrent aucun intérêt. — Jean Peletier, frère du précéd., grand-maître du collége de Navarre et curé de St-Jacques-de-la-Boucherie à Paris, où il mourut en 1583, fut envoyé par Charles IX au concile de Trente. — Jacques et non pas Julien Peletier, neveu des précéd., ligueur for-

cédé, et comme son oncle, curé de St-Jacq.-de-la-Boucherie, fut en 1595 exécuté en effigie par contumace comme ayant eu part à la m. du président Brisson.

PELETIER (Claude Le), contrôleur-génér. des finances, né à Paris en 1630, remplit d'abord plus. charges honorables dans la magistrature, et se distingua surtout comme prévôt des marchands en 1668. Il fit construire à cette époque, le quai de Paris, qu'on appelle enc. aujourd'hui quai Peletier. Nommé en 1683 pour succéder à Colbert dans la charge de contrôleur-général des finances, il s'en démit six ans après, quitta la cour, et passa le reste de sa vie dans la retraite. On lui doit : le *Corps de droit canon*, l'*Ancien Code ecclésiastique*, et des *observations* sur le Code et les Novelles (d'après les MSs. de P. Pithou); *Comes rusticus ex optimis latinæ linguæ scriptoribus collectus*, Paris, 1692, in-12, 1708, petit in-8; *Comes senectutis*, ib., 1709, in 12. Cl. Le Peletier a donné aussi des éditions nouv. du *Comes juridicus* et du *Comes theologus* de P. Pithou; et il laissé en MSs. des *mém.* pour la *vie* de Jér. Bignon, pour celle de Matthieu Molé, et de plus. autres personnages contemporains. J. Boivin a pub. la *Vie de Claude Le Peletier*, en latin, Paris, 1716, in-4.—Peletier de Souzy (Michel Le), frère du précéd., né à Paris en 1640, fut successivem. avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlem., intendant de Franche-Comté puis de Flandre, conseiller d'état, intendant des finances, enfin direct.-général des fortifications. Il quitta les affaires à l'âge de 80 ans, se retira dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris, et y m. en 1725. Son *éloge*, par de Boze, a été inséré dans le 7e vol. du Recueil de l'acad. des inscript., dont il était membre honoraire.—Un autre Peletier ou Pelletier-Volmerange, profess. de déclam. à Paris, où il m. en 1824 à 68 ans, a pub. quelq. pièces de théâtre, au nombre desquelles on distingue *le Mariage du Capucin*, comédie, 1798, in-8, et *la Servante de qualité*, drame, 1811, in-8.

PELETIER. V. Lepelletier.

PELEUS (Julien), juriscons., né à Angers vers le milieu du 16e S., fut conseiller d'état et historiographe de France sous Henri IV. On a de lui : *Panegyrique au peuple de France*, 1600, pièce de circonstance devenue illisible; *de Matrimonii dissolut. ob defectum testium non apparentium*, 1600, in-8; *Commentarius verè analyticus in regulas cancellariæ romanæ; Actions forenses singulières et remarquables*, etc., Paris, 1604, in-4; *Hist. de la vie et des faits de Henri-le-Grand, jusqu'en* 1595, Paris, 1613-16, 4 vol. in-8; *Hist. de la dern. guerre entre les Suédois et les Danois en* 1610, Paris, 1622, in-8.

PELHAM (Henri), homme d'état anglais, frère cadet du duc de Newcastle, commandait une compagnie de dragons, lors de la rébellion d'Ecosse en 1715. Il fut nommé à la chambre des communes en 1718, entra en 1724 dans le ministère comme secrétaire d'état au departem. de la guerre, devint premier lord de la trésorerie, puis chancelier de l'échiquier et conserva ce dern. poste jusqu'à sa m., arrivée en 1754. Ce ministre s'attacha à augmenter le crédit national et à faire fleurir le commerce : l'une des opérat. qui ont fait le plus d'honneur à son administ., à laquelle on reproche peu de fautes, fut d'avoir diminué, sans aucun soulevem., le fardeau de la dette publiq., en réduisant à trois pour cent l'intérêt qu'on payait au prêteur à raison de quatre.

PELHESTRE (Pierre), littérat., fils d'un tailleur de Rouen, né vers 1635, et m. en 1710, sous-bibliothéc. du couvent des Grands-Cordeliers, avait partagé son temps entre la prière et l'étude. Il fut lié avec Mabillon et les savans les plus distingués de la congrégation de St-Maur. Bien qu'il eut acquis une grande érudit., il ne pub. que quelq. *opuscules*. On a de lui une édit. du *Tr. de la lecture des Peres avec des notes*, Paris, 1697, in-12; des *Remarques critiques* contre les *Essais de litterat.* de l'abbé Tricaud, Paris, 1703, in-12; des articles dans les *Mémoires* de Trévoux. Il a laissé en MS. une critique sévère de la *Bibliothèque* de Dupin, et des notes sur les *Scriptores ecclesiast.* de Cave.

PELIAS (myth.). V. Médée.

PELISSIER. V. Pellicier.

PELISSON. V. Pelisson.

PELL (John), mathémat. anglais, né en 1611 à Southwark, dans le comté de Sussex, enseigna avec distinction les mathématiq. à Amsterdam et à Bâle, fut nommé par Cromwell résident anglais près des cantons suisses protestans, et, de retour en Angleterre, devint chapelain de l'archevêque de Cantorbéry. Il m. en 1685, dans un état voisin de la misère. On a de lui plus. ouvr. sur la science qu'il professait. Le meilleur est celui intit. *an Idea of mathematics*, écrit d'abord en latin, Londres, 1650, in-12. On trouvera la liste des autres dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

PELLEGRIN (Simon-Joseph), littérat., né à Marseille en 1663, fut d'abord religieux servite, ensuite aumônier de vaisseau. S'étant rendu après plus. courses à Paris, où il n'avait d'autres ressources que ses messes, ce qui ne lui suffisait pas, il resta dans la capitale au bureau d'épigrammes, madrigaux, etc., travailla pour plus. théâtres, surtout pour l'Opéra-Comique, et m. en 1745. On a de lui : *Cantiques spirituels*, Paris, in-8; *Nouveaux cantiques*, Paris, 1725, in-12; *Histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, mise en cantiques sur des airs d'opéra et de vaudevilles*, Paris, 1732, 2 vol. in-8; *Psaumes de David*, en vers français, sur les plus beaux airs de Lulli, etc., Paris, 1731, in-8; l'*Imitation de J.-C.*, mise en cantiques sur des airs de vaudevilles, Paris, 1727, in-8; les *Œuvres d'Horace*, trad. en vers français, Paris, 1732, 2 vol. in-12. De toutes les pièces de théâtre de l'abbé Pellegrin, nous ne citerons que les trois qui eurent quelq. succès dans le temps : *le Nouveau monde*, comédie en 3 actes et en vers, 1721; *Jephté*, tragéd.-opéra, 1732; *Pélopée*, tragédie, 1733. La malheureuse fécondité de cet auteur fournit en 1801 à MM. Tourray et Audras le sujet d'un vaudeville intit. *l'Abbé Pellegrin*, ou la *Manufacture de vers*, joué en 1801 sur le théâtre du Vaudeville à Paris.

PELLEGRINI (Pellegrino-Tibaldo de), le plus communém. *Tibaldi*, peintre et architecte, né dans le Milanez en 1527, s'établit à Bologne avec sa famille, y reçut son éducat., et fut envoyé à Rome, en 1547, par Vasari (v. ce nom), qui lui fit étudier les chefs-d'œuvre que renfermait cette ville. De retour à Bologne, Pellegrini y exécuta, pour l'institut, en concurrence avec Niccolini, une série de tableaux qui représentent divers sujets tirés de l'*Odyssée* d'Homère, et, pour l'église de St-Jacques, deux composit. estimées. Il fit aussi à Loretto, et dans quelq. villes voisines, d'autres tableaux, et livra ensuite à l'architecture, et acquit bientôt une si grande réputat. qu'il fut nommé ingénieur en chef de l'état de Milan, et architecte de la grande fabrique du dôme de cette ville. Appelé en Espagne par Philippe II, en la même qualité, il fut à ce royaume ce que le Primatice et Nicolo-dell'Abbate avaient été pour la France. Il y introduisit le goût de la peinture, peignit le cloître et la bibliothèque de l'Escurial, et fut magnifiquem. récompensé de ses travaux par le roi. De retour en Italie, il mourut à Modène, et y m. en 1592. J.-P. Zanotti a pub. le *Pitture di Pellegrino Tibaldi, e di Nicc. Abate esistenti nell' istituto di Bologna*, Venise, 1756, gr. in-fol. — Pellegrini-Tibaldi (Dominique), frère du précéd., comme lui peintre et architecte, né en 1541, m. en 1582, s'est fait connaître principalement par la construction d'une des chapelles de la cathedrale de Bologne, du palais de la Gabelle, et par le palais de Magnani. On ne connaît point d'ouvr. de son pinceau; mais il a gravé à l'eau-forte plus. pièces estimées des amateurs, telles que le

erge à la rose, d'après le Parmesan; *la Trinité*, après Horace Samacchini; *la Paix foulant aux ds le dieu de la guerre*, d'après son frère aîné.

PELLEGRINI (Félix), peintre, né à Pérouse 1567, et son frère, né en 1575, furent élèves du arroche: le dern. m. dans sa patrie en 1612, reçut surnom de *Pittor bello*, à cause de la beauté de figure. On ne connaît maintenant aucun des ouages de ces deux artistes qui eurent quelque célébrité dans leur temps.—Ludovica ou Antonia Pellegrini, née à Milan vers la fin du 16e S., peintre l'aiguille, acquit une grande réputat. en ce genre. n a d'elle *le Pallium* et quelq. autres ornemens crés, conservés avec soin dans la cathédrale de Milan. Ses contempor. l'appelaient *la Minerve lombarde*.—André Pellegrini, cousin de la précéd., cinire, orna de quelq. tabl. l'église de St-Jérôme Milan.—Pellegrino Pellegrini, frère d'André, ait employé dans les travaux de l'Escurial, obtint titre d'architecte et de peintre de la cour d'Espane, et m. en 1634.—Antoine Pellegrini, autre intre, né à Venise en 1675, parcourut une partie l'Europe, laissa plus. grands tableaux en Angleterre, et peignit à Paris le plafond d'une des prinpales galeries de la Banque royale, aujourd'hui iblioth. du Roi. De retour à Venise, il fut chargé peindre l'église de St-Moïse, y exécuta le beau bleau du *Serpent d'airain*, et m. en 1741. Le usée du Louvre possède son tableau de réception l'académ. royale de peinture.—Jérôme Pellegrini, peintre, né à Rome dans le 17e S., imita la manière du Caravage. Après avoir exécuté plus gr. tableaux dans sa patrie, il peignit plus. vastes fresques à Venise. On ignore l'époque de sa mort.

PELLEGRINI (Camille), histor., né à Capoue u 1598, m. à Naples en 1663, a laissé, outre plusieurs ouvr. sur diverses matières: *Apparato alle istichità di Capua*, etc., Naples, 1651, in-4; *Historia principum longobardorum*, ibid., 1643, in-4. 'est un des sav. qui ont le plus contribué à éclairir l'hist. de l'Italie au moyen âge. On peut consulter sur lui les *Storici napoletani* de Soria, t. 2, t la *Storia della letteratura* de Tiraboschi, t. 8.—Pellegrini (Lelio), profess. de philosoph. à Rome u 16e S., a laissé plus. *discours* latins, entre autres: *de Utilitate moralis philosophiæ*, Rome, 1587; *de Sixto V pontifice Oratio funebris*, ibid., 1551; *In obitum Torquati Tassi*, ib., 1597.—Pellegrini (Matthieu), né dans le territoire de Bologne, profess. la logique et la philosophie à Rome et à Gênes, où il m. en 1652. On a de lui: *della Pratica commune a' principi e servitori loro*, Viterbe, 1634; *Ponti dell' ingegno ridotti ad arte*, Bologne, 1650; *Politica massima divisa in diecisette declamazioni*, Gênes et Venise, 1640, *de contemplat. et activ. vitæ regimine Positiones*, Bologne, 1520.—Pellegrini (Alexandre), clerc régulier, né à Capoue au 17e S., a laissé quelq. ouvr. sur les constitut. et priviléges de son ordre, et en outre: *Commentar. in pontific. constitut. de Duello*, Milan, 1614, in-4; *de Immunit. ecclesiastica*, Crémone, 1621, in-8.—Pellegrini (Joseph), jésuite, m. à Vérone en 1799, a laissé un recueil de *Sermons*, Venise, 1772, in-8; et un autre *de Poesies*, ibid., 1774, 2 vol. in-8.

PELLEGRINO DI SAN-DANIELO (Jean-Martin d'Udine, plus connu sous le nom de), l'un des bons peintres du 16me S., fut appelé à la cour d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et m. en 1546. On a de lui, entre autres composit., une *Madone assise entre les quatre vierges d'Aquilée*, etc., qui [illegible] des morceaux les plus précieux du [illegible]ivers sujets tirés de la *Vie de J.-C.*—[illegible], *de Modène*, fut élève de Raphaël, et [illegible] vie de ce gr. peintre quelq. tableaux [illegible] divers monumens de Rome. Il revint à après la m. de son maître, et y m. en 1523. [illegible]cipal ouvr. qui nous reste de lui est une [illegible] de *Jésus-Christ*, que l'on conserve à Rome dans l'église de St-Paul.—Pellegrino [illegible], surnommé *Arétusi*, fils du précéd., se d[illegible] aussi dans la peinture, s'attacha à copi[illegible] vr., et m. en 1612. On cite ses copies d[illegible] eau de la *Nuit*, et de la *Madone co*[illegible] composa aussi, de concert avec J.-B. F. [illegible]abl., parmi lesquels on remarque [illegible] *le la Vierge*, à Ste-Afra de Bre[illegible]

PELLEPORE (Anne-G[illegible]on Lafite, marquis de), né à Stenay vers [illegible], m. vers 1810, est auteur des ouvr. suiv.: *les Mohémens*, 1790, 2 vol. in-12; *le Diable dans un bénitier*, Paris, 1784, in-12; *les Petits Soupers et les Nuits de l'hôtel Bouillon*, 1783, in-8.

PELLEPRAT (Pierre), jésuite, né à Bordeaux en 1606, se fit un nom co[illegible]me [illegible]eur. Il m. en mission au Mexique en [illegible] lui: *Prolusiones oratoriæ*, Paris, [illegible]*lation des missions des jésuites dans* [illegible] *la terre ferme de l'Amérique mé*[illegible], 1655, in-8; *Introduction à la la*[illegible]*is, sauvages de l'Amé*[illegible], 1655, in-8 (opuscule reche[illegible]

PELLERIN ([illegible]sav[illegible]naire, né en 1684 à Marli-le[illegible]s V[illegible] fut commissaire-général, puis pre[illegible]e la marine. Il fort[illegible] lus précieux qu'ait [illegible] (elles s'élevaient [illegible]n, en 1776, pour 300,000 [illegible] lui laissa Pellerin jouir de sa collection jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Paris en 1782 dans sa 99e année. Il a publié: *Recueils de médailles des rois, peuples et villes*, Paris, 1762-78, 10 vol. in-4.

PELLETAN (Jean-Gabriel), voyageur français, né à Marseille en 1747, m. en 1802, séjourna quelque temps au Sénégal, ainsi qu'à l'île Saint-Louis, et fut nommé à son retour directeur-général de la compagnie du Sénégal. Privé de sa place pendant la révolution et enfermé à Saint-Lazare, Pelletan composa dans sa prison un intéressant *Mémoire sur la colonie française du Sénégal*, fruit de ses observations dans son voyage, et qu'il fit imprimer à Paris, au IX (1801), in-8.

PELLETAN (Philippe), chirurgien célèbre, membre de l'institut, mort en janvier 1827 dans un âge assez avancé, se livra d'abord à l'enseignement de la physiologie, professa successivement avec éclat plusieurs branches de la médecine, succéda à Déssault dans la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, et fut l'un des professeurs les plus distingués de l'Ecole de Médecine, où il attira de nombreux auditeurs par le charme de son élocution. Il a publié: *Clinique chirurgicale* ou *Mémoires et Observations de chirurgie clinique*, Paris, 1810, 3 vol. in 8; et *Observations sur un otho-scaccome de l'humérus, simulant un anévrysme*, ibid., 1815, in-8.

PELLETIER, V. Peletier.

PELLETIER (Bertrand), chimiste et pharmacien, né à Bayonne en 1761, vint étudier la chimie et la pharmacie à Paris sous Darcet et Bayen, fit de grands progrès, fut reçu membre du collége de pharmacie à 21 ans, se livra avec succès à des travaux chimiques importans, devint membre de l'académie des sciences en 1791, fit ensuite partie de l'Institut à la création de ce corps savant, professa la chimie à l'école polytechnique, et m. en 1797 à peine âgé de 36 ans. Il a beaucoup contribué aux progrès des diverses branches de la chimie pneumatique, et a rendu de grands services à la métallurgie et à la chimie appliquée aux arts. Ses principaux écrits ont été recueillis par son fils, de concert avec M. Sedillot jeune, et publié sous ce titre: *Mémoires et Observations de chimie*, Paris, 1798, 2 vol. in-8. D'autres *mémoires* et *observations* sont insérés dans le *Journal de physique*, et dans les *Annales de chimie*, dont Pelletier était un des au-

teurs. Son *Eloge* a été composé par M. Sédillot, dans le t. 3 des *Mémoires* de la société de médecine de Paris; par M. Lassus, dans les *Mémoires* de l'Institut, *Sciences physiques*, t. 2; par M. Bouillon-Lagrange, dans le *Journal de la société des pharmaciens*, t. 1; enfin par M. Lartigue, *Journal de la société de santé et d'hist. naturelle de Bordeaux*, t. 2. — PELLETIER (Gaspard), docteur-médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Middelbourg, sa patrie, et m. en 1658. Il a laissé un ouvrage fort rare, intitulé : *plantarum, tùm patriarum, tùm exoticarum, in Walachriâ, Zelandiæ insulâ, nascentium Synonyma*, Middelbourg, 1610, in-8. — Ambroise PELLETIER, bénédictin, né en 1703 à Porcieux, m. vers 1758 curé de Senones, avait commencé la publication d'un *Nobiliaire* ou *Armorial général de la Lorraine et du Barrois* (il n'en a paru qu'un vol.), Nanci, 1758, in-fol.

PELLEVÉ (NICOLAS de), cardinal, archevêque de Reims, né au château de Jouy en 1518, obtint la pourpre pour avoir parlé au concile de Trente contre les libertés de l'église gallicane, qu'il était chargé de défendre. Il fut un des chefs les plus fanatiques et les plus acharnés de la ligue, et m. de chagrin en 1594, en apprenant l'entrée de Henri IV dans Paris.

PELLICAN (CONRAD), en allemand *Kürschner*, savant théologien et hébraïsant, né à Ruffach (en Alsace) en 1478, entra dans l'ordre des frères-mineurs en 1493, apprit l'hébreu, enseigna, dans le couvent de Bâle, la théologie, la philosophie et l'astronomie, et occupa divers emplois dans son ordre. Vers 1520, ayant lu les ouvrages de Luther, il en adopta les opinions, sans toutefois se déclarer ouvertement. En 1526, il fut appelé à Zurich par Zwingli pour occuper la chaire de langue hébraïque; et c'est alors qu'il jeta le froc, et se maria à l'âge de 48 ans. Devenu veuf, il contracta un nouveau mariage en 1536, et m. en 1556. On a de lui : *Psalterium Davidis ad hebraicam veritatem interpretatum*, etc., Strasbourg, 1527, in-8; *Commentarii Bibliorum cum vulgatâ editione*, etc., Zurich, 1531-36, 5 vol. in-fol.; *Comment. in Novum Testamentum*, Zurich, 1537, 2 vol. in-fol; *Grammatica hebraica, nec non et Margarita philosophica*, Strasbourg, 1540, in-8. Pellican a continué l'édition des *Œuvres de St Augustin*, commencée par Antoine Dodon et Franç. Wyler, Bâle, 1506, 9 vol. in-fol.

PELLICER (JEAN-ANTOINE), bibliographe espagnol, bibliothécaire du roi d'Espagne, né vers 1750, mort à Madrid en 1806, a laissé : *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*, 1778, in-4; *Disertacion historico-geográfica sobre el origen, nombre y poblacion de Madrid, asi en tiempo de Moros como de Cristianos*, Madrid, 1806, in-4. On lui doit une excellente édition, avec *notes*, du *Don-Quixote* de Cervantes, 1797, 5 vol. petit in-8; réimpr. avec des *corrections*, 1798, 1800, 9 part. petit in-8.

PELLICIARI (BARTHÉLEMI), de Modène, se distingua, au commencement du 17e S., au service du duc de Modène César Ier et du grand-duc de Toscane. En 1622, il accompagna le marquis Cornelio Bentivoglio en France, où il est probable qu'il finit ses jours. Nous citerons de lui : *Avvertimenti militari, utili e necesari a tutti gli offici*, etc., Modène, 1606, in-4; Venise, 1619. On peut consulter sur Pelliciari la *Biblioth. modenèse*.

PELLICIER (GUILLAUME), prélat, homme d'état et savant distingué, né vers la fin du 15e S. à Melgueil ou Mauguio en Languedoc, acquit de bonne heure de grandes connaissances en théologie et en droit, et fut nommé en 1527 évêque de Maguelone, à la place de Guillaume Pellicier, son oncle. Comblé de faveurs et chargé de plusieurs missions importantes par François Ier, il justifia la confiance de son souverain. Il obtint, non sans peine, que le siége de son évêché fût transféré à Maguelone à Montpellier. En 1540, il fut envoyé à Venise pour maintenir cette république dans l'alliance de la France. Il était chargé en même temps de recueillir des MSs. des auteurs anciens, et l'on trouve encore aujourd'hui à la bibliothèque du roi des monumens de son zèle à remplir cette mission. A la mort de François Ier, il perdit toute la faveur dont il avait joui, et se voua dès lors exclusivement au soin de son diocèse; mais il ne tarda pas à le voir troublé par les discussions religieuses auxquelles donna lieu la réforme, et il fut lui-même emprisonné sur les dépositions d'un calomniateur. Bientôt il fut rétabli dans tous ses droits; mais, en 1567, il eut la douleur de voir sa cathédrale tombée aux mains des réformés, et il m. à son château de Montferrand l'année suivante.

PELLICIONI (BERNARD), né dans le Modénois, fut prieur de la Chartreuse de Bologne et du couvent de Lucques, où il m. en 1646. Nous citerons de lui : *Arbore d'egli uomini illustri, scrittori, e generali de' Certosini*, Bologne, 1664.

PELLISSON-FONTANIER (PAUL), de l'académie française, né à Béziers, en 1624, d'une famille protestante, depuis long temps illustrée dans la robe, s'adonna d'abord à l'étude de la jurisprudence, et commençait à se distinguer au barreau de Castres, lorsque la petite-vérole le défigura, dérangea sa santé, et le força de se retirer à la campagne. Dès-lors il résolut de s'occuper de littérature. Il vint se fixer à Paris en 1652. Mais peut-être de se faire un nom dans les lettres que de faire fortune, il acheta une charge de secrétaire du roi. Fouquet lui reconnut des talens, le fit son premier commis, et lui obtint une place de conseiller d'état en 1660; mais, l'année suivante, la disgrâce du ministre entraîna celle de son favori, et Pellisson fut enfermé à la Bastille, où il eut le courage de composer trois *mémoires* en faveur de son ancien protecteur. Le roi détrompé tira Pellisson de son cachot cinq ans après son emprisonnement, et, pour l'en dédommager, lui prodigua les pensions et les places. L'ami de Fouquet avait déjà accompagné Louis XIV dans sa campagne de Franche-Comté, dont il avait écrit la relation. Son crédit augmenta encore lorsqu'il eut embrassé la religion catholique. Il fut pourvu de plusieurs bénéfices, et chargé du tiers des économats pour le distribuer aux nouveaux prosélytes de la véritable église. Pellisson m. à Versailles en 1693. Il doit bien moins de célébrité à ses talens, comme écrivain, qu'à sa disgrâce et à sa belle conduite envers Fouquet. C'est même à ce dévouement que se rattache son plus beau titre littéraire; car ses *discours* en faveur de l'infortuné surintendant sont les chefs-d'œuvre du barreau français dans le 17e S., et un modèle d'éloquence judiciaire unique à cette époque. Nous citerons en outre de lui : *Histoire de l'académie française*, continuée par l'abbé d'Olivet, 1729, 2 vol. in-12; *Histoire de Louis XIV, depuis la mort de Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue*, 1749, 3 vol. in-12; *Abrégé de la vie de Anne d'Autriche*, 1666, in-4; *Histoire de la conquête de la Franche-Comté en 1668*; dans les *Mémoires* de P. Desmolets; *Lettres historiques et autres diverses*, 3 vol. in-12, Paris, 1749; *Recueil de pièces galantes*, de Pellisson et de Mme la comtesse de la Suze, 1695, 5 vol. in-12; *Poésies chrétiennes et morales* dans le *Recueil* dédié au prince de Conti; *Réflexions sur les différends de la religion*, 4 vol. in-12; *Traité de l'eucharistie*, in-12. La faveur de Pellisson pour le culte qu'il avait embrassé et de son choix lui inspira aussi des *prières*, en plusieurs recueils. En 1739, on imprima *Œuvres diverses de Pellisson*, Paris, 3 vol. et, en 1805, Desessarts a publié les *Œuvres de Pellisson*, 2 vol. in-12. —

(Godfroy), frère aîné du précédent, consacra toute sa vie à la littérature. Il vint à Paris, où il vécut dans une solitude studieuse jusqu'en 1677. On a de lui un *Mélange de divers problèmes sur plusieurs choses du monde et autres sujets*; 1647, in-12. — Pelletier (Jean), principal du collége de Tournon, est l'éditeur d'un *Éloge latin du cardinal de Tournon*, Lyon, 1524, et d'un *Abrégé de la grammaire latine de Despautère*, Ibid., 1530, in-12.

Pellizzari (Jean), prêtre de Bergame, vivait au 16e S. Entre autres écrits, il a laissé : *Ars oratoria ex Aristotele, Quintiliani, Ciceronis praecepta exposita, in adolescentes pro Milone*, etc., Bergame, 1580, 1593.

Pellizzari (Beltrame), Vénitien du 14e S., découvrit une odieuse conjuration, l'horrible complot du doge Marino Faliero, qui voulait tous les massacrer pour régner sans partage sur sa patrie. Pellizzari obtint des récompenses qui ne lui parurent pas suffisantes. Il se plaignit, fut exilé dans l'île d'Augusta, et périt misérablement comme il passait en Dalmatie. — Pellizzari (François), jésuite de Plaisance, professa la théologie à Ferrare, et m. sur la fin du 17e S. Il a donné deux ouvrages, qui ont été défendus par la cour de Rome : *Tractatio de monialibus*, Venise, 1690, in-4; et *Manuale regularium*, en 2 vol.

Pelloutier (Simon), historien, né en 1694, à Leipsic, d'une famille française, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de s'exiler, devint ministre de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'académie de cette ville, et m. en 1757. Son *Histoire des Celtes*, dont le 1er vol. parut en 1740, et dont le 2e ne fut publié que 10 ans après, est le seul titre incontestable qu'il ait à l'estime de la postérité; mais il n'en a pas fallu davantage pour lui assurer une réputation durable. Cet ouvrage a été réimprimé avec de nombreuses additions, tirées des MSs. de l'auteur par Chiniac, sous ce titre : *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, Paris, 1771, 2 vol. in-4. ou 8 vol. in-12. Cette édition est d'autant plus précieuse, qu'elle offre en outre plusieurs *mémoires* et autres écrits de Pelloutier, auxquels sont réunis quelques *opuscules* de divers auteurs, qui ont parlé de l'*Histoire des Celtes*. On y trouve aussi l'*Éloge* du savant historien, par Formey.

Pélopidas, fils d'Hippoclus, est connu surtout comme l'ami et le compagnon d'armes d'Épaminondas; mais sa vie fut brillante aussi, et Plutarque et Cornelius Nepos l'ont jugée digne d'être racontée. Issu d'une des premières familles de Thèbes, et possesseur de biens immenses, Pélopidas s'attacha au parti populaire, dont il devint bientôt chef par ses largesses et son courage. Il fut auteur de blessures à Mantinée, et dut la vie au dévouement d'Épaminondas. Mais bientôt l'autorité fut ressaisie entre les mains des nobles, grâce à l'appui que leur prêtèrent les Lacédémoniens, et s'emparant de la Cadmée, Pélopidas fut banni avec 400 citoyens, et se réfugia dans Athènes. Trois ou quatre ans après (l'an 379 ou 378 av. J.-C.), il rentre dans Thèbes avec quelques-uns de ses amis, déguisés, ainsi que lui, en chasseurs, et, profitant des bonnes dispositions de ses concitoyens, qui lui déférent le commandement, il reprend la Cadmée, et en chasse les Lacédémoniens. Pour diviser les forces de cette république, de la vengeance de laquelle il avait tout à craindre, il lui suscite une guerre avec les Athéniens, et remporte sur elle, près de Tégyre, une victoire long-temps disputée. Il commande à la bataille de Leuctres le bataillon sacré, qui décide le succès de cette journée, partage avec Épaminondas (l'an 370 av. J.-C.) l'office de polémarque ou chef de la ligue béotienne, et humilie par de nombreux succès l'orgueil de Sparte. Mais, de retour à Thèbes, les deux amis furent traduits en justice pour avoir gardé le commandement au-delà du terme fixé. Épaminondas osa seul braver la sévérité déplacée de ses concitoyens. Pélopidas alla chercher au dehors des occasions d'exercer son courage. Il protégea les Thessaliens contre Alexandre, tyran de Phérès, intervint aussi dans les affaires de la Macédoine; mais, étant tombé entre les mains du tyran de Phérès, il fut retenu prisonnier, et dut sa liberté à Épaminondas. Envoyé ensuite en ambassade à Suse, il déconcerta les mesures des députés d'Athènes et de Lacédémone, et obtint d'Artaxerès un traité conforme aux intérêts de sa patrie. Sa mission terminée, il rentra dans la Thessalie pour punir Alexandre de sa mauvaise foi, et, après avoir obtenu sur lui quelques avantages, périt dans une bataille, l'an 364 avant J.-C.

Pélore, pilote d'Annibal, fut mis à mort par ordre de ce général, à l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de cap Pélore, en Sicile. Annibal se croyait trahi par ce malheureux, qui était innocent. Aussi plus tard, lorsqu'il découvrit son erreur, il se repentit de sa précipitation, et érigea au même lieu une statue pour apaiser les mânes de son pilote. On a conté aussi que le cap *Pélore* devait son nom à un pilote d'Ulysse, qui s'y noya.

Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, passa en Élide où il épousa Hyppodamie, fille d'Œnomaüs, roi de ce pays. Il succéda à ce prince, et se rendit puissant dans toute la presqu'île qui a reçu de lui le nom de Péloponèse. Il laissa plusieurs enfans, dont les plus célèbres sont Atrée et Thyeste. La fable raconte que Tantale, ayant reçu les dieux dans son palais, voulut éprouver leur puissance en leur servant à table le corps de son propre fils. Cérès seule, dont l'attention était absorbée par la douleur que lui causait la perte de sa fille, toucha à ce mets détestable; mais les autres dieux découvrirent aussitôt le crime; ils punirent Tantale, rendirent la vie à Pélops, et lui donnèrent une épaule d'ivoire, pour remplacer celle que Cérès avait mangée.

Pels (André), poète hollandais, mort à Amsterdam en 1631, donna en 1667 une traduction en vers holland. de l'*Art poétique* d'Horace, et quatre ans après un poème *sur l'usage et l'abus du théâtre*. Il fit jouer aussi, en 1668, une tragédie de *Didon* et une coméd. intit. *Julius*, toutes deux en 3 act. Il faisait partie d'une société poét. holland. qui a enrichi le théâtre holland. d'un grand nombre de pièces, la plupart trad. du franç., et qui était fort attachée aux principes professés en France sur l'art dramatique.

Peltan ou Pelte (Théodore-Antoine), jés., né à Pelte, dans le diocèse de Liége, mort à Augsbourg en 1582, fut profes. à l'univ. d'Ingolstadt, et pub. plus. ouvr. parmi lesquels nous citerons : *Paraphrasis et Scholia in Proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4. Valère Rotmare fait de lui un grand éloge dans son *Hist. des profess. de l'univ. d'Ingolstadt*.

Peltier (Jean-Gabriel), né à Nantes, paraissait destiné à suivre la carrière du commerce; mais se trouvant à Paris en 1789, il se sentit de la vocation pour le métier de journaliste, et écrivit, pour défendre les prétentions du côté droit de l'assemblée constituante, un pamphlet périodique intitulé les *Actes des Apôtres*, où l'on trouve de l'esprit, sans doute, mais un esprit frivole et souvent de mauvais goût, qui ne serait plus de mise aujourd'hui dans la discussion des intérêts politiques. Nous exigeons dans nos moindres publicistes une raison toujours grave, un ton sérieux et digne; mais le succès des *Actes des Apôtres* fut dû surtout aux calembourgs, aux allusions mordantes, aux plaisanteries personnelles, et à toutes les ressources grossières du style burlesq. Leur aut. principal se réfugia à Londres après le 10 août, et continua d'y

servir l'ancienne monarchie à sa manière, c.-à-d. par des pamphlets et des feuilles périodiques d'une grande virulence contre les divers gouvernemens qui se succédèrent en France. Bonaparte, après la paix d'Amiens, le fit poursuivre devant les tribunaux angl., par son ambassadeur à Londres, et obtint contre lui une condamnation insignifiante, qui, grâce aux hostilités recommencées vers la même époque entre la France et l'Angleterre, eut pour unique résultat de donner plus de vogue aux écrits de l'infatigable pamphlétaire. La double restauration des Bourbons lui permit de venir 2 fois visiter le sol natal, en 1814 et 1815; mais il retourna en Angleterre, et se signala par de nouv. déclamations contre le ministère de M. Decazes. Plus tard, il revint définitivem. se fixer à Paris, où il m. en 1825. On trouvera la liste de ses nombr. ouv. dans l'*Annuaire nécrologique* de M. A. Mahul.

PELTZ (Jean), sénat. de Sopron ou Œdenbourg, en Hongrie, est connu par les deux ouv. suiv. : *la Hong. sous ses vaivodes et ses ducs, jusqu'à Geisa*, en 1074, Sopron, 1755, in-8; *la Hongrie sous Geisa*, 1759, in-8.

PELUSIO (Jean), *de Cortone*, poète latin du 16e S., mort en 1593, a laissé, entre autres écrits : *Lusorum lib.* 4, Naples, 1567, in-8.

PELVÉ. V. Pellevé.

PELVERT. V. Rivière.

PEMBERTON (Henri), sav. profess. de méd. au collége Gresham d'Oxford, né à Londres en 1694, m. en 1771, avait eu d'abord l'intention de se livrer à la pratique; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de se borner au travail du cabinet. Il se lia intimement avec plus. hommes supérieurs, entre autres avec Newton, qu'il aida à préparer une édition nouv. de ses *Principia*, et dont il recueillit les découv. philosophiques sous ce titre : *View of sir Isaac Newton's philosophy*, Lond., 1728, in-4, fig. Parmi ses ouvr. nous citerons : *Cours de physiologie, en vingt leçons* (en anglais), Londres, 1773; *De facultate oculi quâ ad diversas rerum conspectarum distantias se accommodat*, Gottingue, 1751, in-4, publié par Haller. — Pemberton (Ebenezer), ministre à Boston, prédicat. disting., et précept. au collége d'Harward où il avait pris ses degrés en 1691, m. en 1717 dans sa 45e année. On a imp. ses *sermons* en 1727. — Pemberton (Ebenezer), fils du précéd., né en 1704, m. en 1777, fut aussi ministre à Boston, et pub. des *sermons* sur différens sujets. Nous citerons particulièrement ses *Discours moraux sur divers textes*, Boston, 1741, in-12. — Pemberton (James), quaker, né à Philadelphie en 1714, m. dans la même ville en 1809, fut un des plus zélés défens. des nègres, et fit tous ses efforts pour hâter l'abolition de la traite. Il avait succédé à Franklin dans la présidence de la soc. établ. pour s'occuper du sort des esclaves. — Pemberton (Thomas), né à Boston en 1728, mort en 1807, membre de la soc. histor. de Massachusetts, contribua beaucoup à former la *collect.* de cette compagnie, à laquelle il légua ses MSs. Ce sont d'abord une *Chronol. du pays de Massachusetts pendant le* 18e *S.*, en 5 vol. MSs., dont le docteur Holmes s'est servi pour ses *Annales*, et ensuite des *Mém. histor. et biograph.*, pouvant former 15 vol. environ.

PEMBROKE (Marie-Herbert), femme de Henri, comte de Pembroke, morte à Londres en 1821, cultiva la poésie. On trouve d'elle une trad. des psaumes en vers anglais les dans *Nugæ antiquæ* d'Harrington, 1779, 3 vol. in-12.

PEMBROKE (Thomas), peintre angl., m. à Londres, vers 1730, à l'âge de 28 ans, réussissait dans l'hist. et le portrait. Il était élève de Larroon, dont il imita la manière.

PENA (Jean), professeur de mathématiques au collége royal, né à Moustiers en Provence, m. en 1560, âgé de 30 ans, a donné une édit. des *Sphériques* de Théodose, en grec et en latin, 1581, in-4, et une trad. latine de la *Catoptrique* d'Euclide. — Pena (Pierre), botaniste français du 16e S., né à Narbonne, ou, selon d'autres, dans le diocèse d'Aix, voyagea beaucoup pour étudier mieux sa science favorite, et recueillit dans ses courses un gr. nomb. de plantes dont Lobel a fait usage dans ses *Adversaria*. Le *pena*, dédié à Pena par Fabrier, est un *Polygala* de Linné, de la Diadelphie.

PENALOSA (Jean de), peintre, né à Baeza, dans l'Andalousie, en 1582, a laissé plusieurs tableaux estimés que l'on voit encore à Cordoue, où il m. en 1636.

PENDASIUS (Frédéric), né à Mantoue, professa la philosophie à Bologne. A sa m., sa chaire vaqua pendant 27 ans, personne n'ayant osé le remplacer. On lui doit : *De corporum coelestium natura*, Mantoue, 1555, in-8; *Traité de l'eau*, Venise, 1603, in-8.

PENDLETON (Edmond), président de la cour d'appel de la Virginie, m. à Richmond dans sa 83e année, exerça sur ses concitoyens une heureuse influence, que lui donnaient décorum son âge, ses talens, sa modestie et les emplois honorables qu'il avait remplis. En 1798 il publia un pamphlet dans lequel il protestait contre le pouvoir qui semblait devoir éclater entre la Eta-Unis et la France, leur alliée naturelle.

PÉNÉLOPE, épouse d'Ulysse, roi d'Ithaque, était fille d'Icarius, prince spartiate. Pendant l'absence d'Ulysse, qui était allé au siége de Troie, et qui demeura 20 ans éloigné de ses états, elle résista constamment aux sollicitations de plus princes qui lui demandaient sa main. Pour se délivrer de leurs poursuites, elle promit de faire un choix quand elle aurait achevé une pièce de toile qu'elle avait commencée; mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait tissu le jour, et éludait ainsi l'accomplissement de sa promesse. Elle fut enfin récompensée de sa constance par le retour de son époux. Elle avait eu d'Ulysse, avant son départ, un fils nommé Télémaque. Malgré la réputation de chasteté qu'on accorde généralem. à Pénélope, quelques écrivains, Pausanias entre autres, disent qu'elle se livra à tous ses amans pendant l'absence d'Ulysse; que ce prince, à son retour, la chassa de ses états, et qu'elle se retira d'abord à Sparte, puis à Mantinée, où elle finit ses jours.

PENHALLOW (Samuel), membre et trésorier du conseil de New-Hampshire, m. à Portsmouth en 1726, a écrit une *Histoire de la guerre de la Nouvelle-Angleterre avec les Indiens de l'est*, de 1703 à 1726, Boston, 1726.

PENINGTON (Isaac), né en 1617, m. en 1679, éprouva plusieurs persécutions, pour avoir embrassé la secte des quakers, et n'en persista pas moins dans ses opinions. Il les défendit même par plusieurs écrits qui eurent les suffrages de ses coreligionaires. Ses *lettres* impr. à part, en 1796, in-8, sont surtout très-estimées des quakers. On a réuni ses ouvr. en 1681, 1 vol. in-fol., depuis en 2 vol. in-4, et plus récemment en 4 vol. in-8.

PENN (William), père du législat. de la Pensylvanie, dont l'art. suit, naquit à Bristol en 1621, et entra de bonne heure au service de la marine. Il était à 31 ans vice-amiral d'Angleterre. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, notamment aux Indes occidentales, il fut nommé commissaire de l'Amirauté en 1660, et commanda 4 ans après, sous les ordres du duc d'York, l'escadre qui détruisit presque entièrement la Hollandais. Il se retira, pour des motifs inconnus, à Wanstead, dans le comté d'Essex, où il m. en 1670. Sa veuve fit son épitaphe, ou plutôt le portrait de sa vie, dont on trouve la traduct. française dans le *Dictionn.* de Chauffepié, art. *Penn*, rem.

PENN (William), législat. de la Pensylvanie,

né à Londres en 1644, étudiait encore à Oxford, lorsqu'il entendit prêcher le quaker Thomas Loë; et dès lors il cessa d'assister au service des églises réformées, forma des réunions particulières, et montra une indépendance d'opinions qui le fit chasser du collége. Son père crut qu'un voyage en France et dans les Pays-Bas diminuerait son exaltation et son entêtement. Le jeune Penn revint avec les mêmes idées, et bientôt ses conférences avec Thomas Loë le décidèrent à faire profession publique de la doctrine des quakers. Emprisonné quelque temps en Irlande, il ne revit son père que pour se faire chasser par lui de la maison paternelle. Toutes les concessions qui lui furent faites ne purent l'engager à faire un seul pas de son côté et à contrarier ce qu'il appelait la volonté divine. En 1668, il commença à prêcher et à écrire pour sa secte. Le scandale fut grand dans l'église anglicane, et l'ardent apôtre des quakers subit 7 mois d'emprisonnem. à la Tour de Londres. A peine rendu à la liberté, il alla en Irlande recommencer ses prédications et se faire emprisonner de nouveau. Les persécutions ayant fortifié son enthousiasme et agrandi sa renommée, il fut honoré à Londres d'une visite de G. Fox, patriarche de la secte, avec lequel il alla propager dans les pays étrangers la doctrine des *Amis* : c'est ainsi qu'on appelle les quakers en Angleterre et en Hollande. Il revint dans sa patrie pour assister aux derniers momens de son père, qui lui avait enfin pardonné et qui lui laissait 1500 liv. sterl. de rentes, et une créance de 16 000 liv. sterl. sur la couronne, pour des dépenses faites par lui dans des expédit. maritimes. Penn se fit céder en 1684, à titre d'indemnité pour cette créance, la propriété et la souveraineté du territoire contigu au New-Jersey, et situé à l'ouest de la Delaware. Il destinait ce territoire, qui prit dès lors le nom de *Pennsylvanie*, à servir d'asile aux sectaires de tous les cultes. Plusieurs familles d'Angleterre et d'Ecosse ayant répondu à son appel, il chargea des commissaires d'aller les installer dans leur nouvelle patrie, et il s'y rendit lui-même l'année suivante. Il commença par traiter amiablem. avec les sauvages du prix des terres cédées par eux, le leur paya, leur fit des présens, pour s'assurer encore davantage leur amitié, et convoquant ensuite les colons, leur fit accepter une constitution en 24 art., qui a servi de base à celle des Etats-Unis, en 1776. Il bâtit Philadelphie, fit tout pour resserrer les liens d'amitié qu'il avait établis entre les sauvages et les colons, et, au bout de deux ans, laissant le gouvernement à 5 commissaires, il revint en Angleterre, comblé des bénédictions de tout un peuple dont le bonheur était son ouvrage. Il fut en faveur sous Jacques II; aussi devint-il suspect sous la dynastie qui remplaça les Stuarts, et fut-il traduit 4 fois devant les juges. On lui enleva le gouvernement de la Pennsylvanie, qui pourtant lui fut rendu en 1696. L'année suiv. il s'honora en faisant ajourner indéfiniment, par l'influence d'un de ses écrits, la discussion d'un bill contre les blasphémateurs, que la chambre haute devait examiner. En 1699, il retourna en Amérique, où il passa 2 ans, adoré et vénéré des sauvages comme des colons. Enfin il leur dit adieu, pour ne jamais les revoir. Son départ avait été motivé par le projet du ministère anglais de le dépouiller de son gouvernement : les embarras résultant des grandes dépenses qu'il avait été obligé de faire, et diverses tracasseries dont la protection de la reine Anne ne put le garantir, achevèrent de répandre l'amertume sur ses derniers jours. Il m. en 1718 : il était membre de la société royale de Londres. On a de lui un grand nomb. d'opuscules en anglais, qui ont été recueillis en 1726, in-fol., précédés de la *Vie* de l'aut., et réimpr. à Londres sous le titre d'*Œuvres choisies*, 1782, 4 vol. L'énumération de ses autres écrits ne peut trouver place ici. On peut consulter sur lui les ouvr. suiv.: *Revue histor. de la constitution et du gouvernem. de Pennsylvanie, depuis l'origine*, Londres, 1759 (cette broch. est de Franklin, qui ne partage pas l'opinion généralem. adoptée sur les talens et les vertus tant vantées de ce Penn, que Montesquieu appelle *le Lycurgue moderne*); *Histoire de la Pensylvanie*, par Proud, Philadelphie, 1745, 2 vol. in-8; Londres, 1793, 1 vol. in-8; *Vie de Guill. Penn*, par J. Marsillac, Paris, 1791, 2 vol. in-8, et surtout *Mémoires de la vie publique et privée de Penn*, par Th. Clarkson, Londres, 1813, 2 v. in-8, de 1620 p.

PENNA (Jean de), médecin, né à Penne en Languedoc, établi à Naples, où il m. en 1388, a laissé : *Reprobationes in tractatum comminantium Francisci de Bononiâ de animatione fœtûs*, Lyon, 1529, in-fol. — Un autre Penna (J.-J.-W.), conseiller-médecin de l'empereur d'Allemagne, protomédecin du royaume de Hongrie, président perpétuel du conseil de santé, a laissé : *Historia constitutionis pestilentis annis* 1708, 1709, etc., *per Thraciam, Sarmatiam, etc., grassatæ*, Vienne, 1714, in-8. — Penna (don Juan-Nuñez de La), historien espagnol, a laissé : *Conquista y antiguedad de los islas de la Grand Canaria, y su descripcion*, Madrid, 1676, in-4.

PENNA (François-Horace della), capucin-missionnaire, né à Macerata en 1680, fut envoyé au Thibet, avec douze religieux de son ordre, en 1719. Il revint à Rome, en 1735, annoncer que neuf de ces courageux apôtres de la foi avaient succombé, et demander un renfort pour la mission, qui avait pénétré jusque dans Lassa, capitale du Thibet. Il repartit de Rome, avec neuf compagnons, en 1738, et arriva à sa destination en 1741. Ses devoirs l'ayant appelé dans le Népâl, il m. en 1747, à Patan ou Hé'a. Ce fut d'après les renseignemens fournis par lui que la congregat. de la Propagande publia l'ouvr. suiv., en italien : *Relation du commencement et de l'état présent du gr. royaume du Tibet, et de deux autres roy. voisins*, Rome, 1742, in-4. Il a laissé beaucoup d'autres morceaux précieux qui sont restés MSs., mais dont le P. Giorgi a fait usage dans son *Alphabetum Tibetanum*. — Penna (Laurent), carme de la congrégation de Mantoue, mort à Bologne, sa patrie, en 1693, s'adonna avec succès à l'étude de la musique. On trouve le catalogue de ses *œuvres* dans les *Notices sur les écrivains de Bologne*, tom. 6, p. 346.

PENNANT (Thomas), naturaliste et antiquaire anglais, né en 1726, à Downing dans le comté de Flint, voyagea dans diverses parties de la Grande-Bretagne et de l'Europe, et publia des relations de ses voyages qui contribuèrent à augmenter sa réputation, mais que nous ne pouvons citer ici, quoiqu'on y trouve beaucoup de recherches historiques et littéraires, d'un intérêt indépendant de la topographie. Parmi ses ouvr. relatifs à l'histoire nat., nous citerons les suivans : *la Zoologie britannique* ou *l'Histoire des animaux de la Grande-Bretagne*, 4 vol. in-8, dont les 2 prem. parurent en 1768, le 3e en 1769, et le 4e en 1777; un *Synopsis* des quadrupèdes, publié à Chester en 1771, 1 vol. in-8; réimpr. avec des augmentat., sous le titre d'*Hist. des quadrupèdes*, 1781, 2 vol. in-4; 1793, 2 vol. in-4; une *Zoologie arctique*, 1784-85-87, 3 vol. in-4; 2e édit., 1792. Il m. en 1798. Il avait donné en 1793, in-4, une histoire de ses travaux, sous le titre de : *Vie littéraire de feu Thomas Pennant, écrite par lui-même*.

PENNI (François), peintre florentin, né en 1488, m. en 1528, fut surnommé le *Fattore*, parce qu'il avait commencé par être garçon d'atelier (*fattorino*) dans l'école de Raphaël. Au reste, ce gr. peintre, frappé de ses dispositions, se plut à les cultiver, et le traita plutôt comme un fils que comme un élève. Il se fit aider par lui dans un grand nombre de travaux et l'institua même son héritier,

complétement avec Jules Romain. Le Fattore séjourna successivement à Rome, à Florence et à Naples. Il forma dans cette dernière ville un grand nombre d'élèves; mais sa passion pour le jeu l'empêcha toujours de s'enrichir. Le Musée du Louvre possédait de lui une Sainte Famille, qui provenait de la galerie impériale de Vienne, et qui fut rendue en 1815. — PENNI (Luca), peintre et graveur, frère du précédent, né à Florence vers 1500, reçut des leçons de Raphaël et de Perino del Vaga, et cultiva le genre historique avec succès, mais sans égaler la réputation de son frère. Le Musée du Louvre possède un de ses dessins, représentant les Saintes Femmes au sépulcre de J.-C., trouvant à sa place un ange qui leur annonce la résurrect. du Sauveur.

PENNINGTON (Isaac), lord-maire de Londres en 1640, fut l'un des juges de l'infortuné Charles Ier, et m. en prison après la restauration. Il avait été condamné à mort, et avait obtenu un sursis. — PENNINGTON (Miss), anglaise, morte en 1769, à l'âge de 25 ans, est connue par une Ode au Matin, et un petit poème intitulé le Liard.

PENNOTTI (Gabriel), de Norace, chanoine régulier de St Augustin, de la congrégation de Latran, vivait sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1625. On cite de lui : *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum historia tripartita*, Rome, 1624; Cologne, 1645.

PENNY (Thomas), médecin et naturaliste angl., mort en 1589, voyagea beaucoup et découvrit plusieurs plantes, entre autres celle qu'il apporta de l'île de Majorque, et que Clusius appelée *Myrtocistus Pennei*. Il fut très-utile à plus. naturalistes; tels que Lobel, l'Ecluse, Gesner et Wolf, et il eut beauc. de part à l'ouvr. que Moufet acheva et qui a pour titre : *Insectorum sive minorum animalium Theatrum*.

PENOT (Bernard-George), alchimiste, né à Port-Sainte-Marie en Guienne, passa presque toute sa vie à chercher la pierre philosophale, et m. au commencement du 17e S., à l'hôpital d'Yverdun en Suisse, âgé de 98 ans. Il publia plus. ouvr. relatifs à l'objet de ses recherches, dont sa pauvreté avait fini par le désabuser. Il suffira de citer de ce nom : *Tractatus varii de verâ preparatione et usu medicamentorum chymicorum*, Francfort, 1594, in-8; Bâle, 1616, in-8.

PENROSE (Thom.), poète angl., né à Newbury, dans le Berkshire en 1743, fit de bonnes études à Oxford, et s'échappa ayant l'âge de 20 ans, pour faire partie d'une expédition armée contre Buenos-Ayres, sous les ordres d'un aventurier nommé Machamara. De retour en Angleterre, et dégoûté des aventures par le mauvais succès de son début, il embrassa l'état ecclésiastique, et succéda à son père, recteur de Newbury. Il venait d'obtenir la cure lucrative de Beckington et de Standerwick, lorsqu'il m. à Bristol en 1779. Ses *Œuvres*, impr. en 1781, 1 vol. in-12, et réimpr. depuis, sont estimées, et font partie d'une collection des poètes classiques anglais.

PENRUDDOCK (Jean), colonel angl., fils de sir Jean Penruddock, du comté de Wilt, prit les armes pour la défense du roi, dans la révolution d'Angleterre, fut fait prisonnier et eut la tête tranchée en 1655. Steel a publié dans son *Lover* les lettres de cet infortuné à sa femme, après sa condamnation.

PENRY (Jean), ou Ap Henry, connu sous le nom de *Martin Mar-Prelate* ou *Mar-Priest*, naquit dans le pays de Galles. D'abord ministre de la religion anglic., il en devint ensuite ennemi acharné, et se fit anabaptiste ou plutôt brownisste. Il fut condamné pour félonie et exécuté, selon Fuller, en 1593. Il avait publié un gr. nombre de libelles qui ne peuvent offrir aucun intérêt aujourd'hui.

PENSA (Jérôme), chevalier de Malte, au 16e S., a laissé des Epigrammes dans le genre de celles de Louis Alemanni. Elles ont été imprimées à Rodosti, en 1594.

PENTHIÈVRE (Louis-Jean-Marie de BOURBON, duc de), gr.-amiral de France, dern. héritier fils légitimé de Louis XIV, naquit à Rambouillet le 16 novembre 1725, et dès l'année 1727, il m. du comte de Toulouse, son père, lui passer sur ses tous ses titres et toutes ses dignités. Il fit ses premières armes sous le maréchal de Noailles, se distingua à la journée de Dettingue, à la bat. de Fontenoi, et garantit la Bretagne d'une descente que les Anglais menaçaient d'y effectuer. Après avoir assez donné de preuves de courage et de talent, il quitta le service, et les douceurs de la vie privée et les soins de la bienfaisance occupèrent le reste de ses jours. L'amour et la vénération des Français de toutes les classes lui rent la récompense de ses paisibles vertus, mais ne purent lui donner le bonheur sur cette terre qu'il regardait comme un lieu d'exil. Il avait, jeune encore, la bat. de Fontenoi, épousé une princesse de Modène; la perte de cette femme chérie, la mort prématurée de son fils, le prince de Lamballe, le plongèrent dans une profonde mélancolie, à laquelle il était naturellement porté, et qu'il ne charmait qu'en faisant du bien. Il protégea la jeunesse de Florian, et ce fut pour le distraire que cet écrivain composa ses fables. Au commenc. de la révolution, le duc joua le rôle d'un honnête homme et d'un bon Français, et put s'apercevoir qu'au milieu de l'explosion des mécontentem. nationaux long-temps comprimés, il conservait encore une grande popularité; mais la fin tragique de sa belle-fille, l'intéressante princesse de Lamballe, et les malheurs de la fam. royale empoisonnèrent les dern. jours de sa vie. Il fut assez heureux pour mourir à Vernon, le 4 mars 1793, 36 jours avant que la Convention n'eût décrété l'arrestation de tous les princes de la fam. de Bourbon. Le duc de Penthièvre avait eu 6 enfans. La duchesse d'Orléans, héritière de ses vertus, fut la seule qui lui survécut. Madame Guénard a pub. une *Vie* romanesque du duc de Penthièvre. Les *Mémoires* sur la vie de ce prince, par Fortaire, qui parurent en 1808, in-12, sont plus exacts, mais remplis de détails minutieux qui en détruisent l'intérêt. L'abbé Carron a resserré et corrigé cet ouvr. dans son *Vie des justes dans les plus hauts rangs de la société*.

PENTZ (George). V. Pentz.

PENZEL (Abraham Jacques), philologue allem., né en 1749 dans la principauté de Dessau, remplit en différentes villes plus. emplois dans l'instruction publique, et ne sut pas les garder. Il travaillait à la Gazette littéraire d'Iéna, et y était maître d'angl. lorsqu'il m. en 1819. Outre une traduct. allem. de la *Géographie de Strabon* (Lemgo, 1775-77, 4 vol. in-8.), et celle d'une partie de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, tom. II (Leipsig, 1786-89), on a de Penzel *De arte historicâ libellus*, Cracovie, 1781; Leipsig, 1784; *Essai sur les principes de la foi catholique*, Cracovie, 1782, in-8. Il travailla aussi à plus. ouvr. périod.

PEPAGOMÈNE. V. Démétrius-Pépagomène.

PEPANO-DOMESTICO (Démétrio), né à Chio, vint, en 1637, à Rome faire ses études au collége des Grecs, où il devint profess. de latin. Après avoir exercé pendant 6 ans ces fonctions, il retourna dans sa patrie. On ignore où et quand le m. M. Stellio Raffaelli, consul angl. à Chio, a retrouvé plus. de ses MSs, dont on a impr. une version lat. sous ce tit. : *Demetrii Pépani Domestici Chii Omnia quæ reperiuntur*, Rome, 1781, 2 vol. in-4.

PEPIN-LE-VIEUX ou DE LANDEN, maire du palais du royaume d'Austrasie, sous Dagobert, durant la minorité de Sigebert, n'eut d'influence dans le gouvernement : on de lui aucune grande action; et au d'ambition ne s'est élevé contre sa mémoire tation n'est fondée que sur ses vertus, ... ce

ur d'être la tige de la famille de Charlema-
m. en l'an 640.

IN-LE-GROS ou D'HERISTAL, petit-fils
in-le-Vieux par sa mère, et père de Charles-
, gouverna l'Austrasie avec le titre de duc,
assassinat de Dagobert en 680, et résista aux
d'Ebroin (v. ce nom), maire du palais du
ierri, qui voulait remettre ce royaume sous
ité de son maître. Ebroin ayant été tué en
epin d'Héristal porta la guerre en Neustrie,
s troupes de Thierri, se fit nommer par ce
maire du palais, et devint ainsi, en con-
l'autorité souveraine en Austrasie, maître
e la France. Pendant 27 ans que dura son
ement tous les rois Thierri, Clovis III,
bert III, et Dagobert II, il s'approcha, par
, de la royauté sans oser s'en emparer. Il
714, laissant pour héritier de ses projets son
rles Martel.

IN dit *le Bref*, ou le petit, deuxième fils de
-Martel, partagea la France avec son frère
rlemagne, en 741, et prit pour lot la Neustrie,
gne, l'Aquitaine et quelq. autres pays,
donner et sans recevoir le nom de roi. Mais
oir confiné dans un monast. l'infortuné Chil-
, dernier roi Mérovingien, il ceignit la cou-
yale à Soissons, l'an 752, et obtint en 754
ation du pape, qui le sacra lui et ses deux
t le premier exemple de cette cérémon., qui
oublié depuis le baptême de Clovis. En re-
ance Pepin passa les Alpes, pour défendre
rain pontife contre Astolphe, roi des Lom-
Ce prince fut battu; le roi de France lui en-
exarquat de Ravenne, qu'il donna en 756 au
iége. Ainsi commença la puissance tempo-
es papes. Pepin et Charlemagne après lui
assurèrent la possession. Des victoires rem-
sur les Saxons et Waifre duc d'Aquitaine,
autres exploits de Pepin, prince recom-
le, et que l'on regarderait comme un de
grands rois, si l'on n'était accoutumé à le
rès de Charlemagne, et, pour ainsi dire, de
hauteur de la gloire que ce dern. s'est ac-
epin m. à Saint-Denis, en 768, laissant à
s fils un trône qu'il avait élevé sur les dé-
celui de Clovis, et qu'il avait affermi par
rage et sa prudence.

IN, second fils de Charlemagne, fut nommé
ge de cinq ans roi d'Italie, en 781. Il com-
dans les armées, sous son père, et entreprit
me plus. expéditions, qui lui font honneur.
n 810, laissant cinq filles et un fils, l'infor-
ernard (v. ce nom), que Louis-le-Débon-
son cousin, fit périr d'une manière cruelle.
erve, dans le recueil des lois lombardes, 49
constitut. de Pepin, comme roi d'Italie.

IN, roi d'Aquitaine, 2e fils de Louis-le-
aire, prit les armes contre son père, et m.
—PEPIN II, fils du précéd., fut dépouillé de
par son aïeul, qui, à la sollicit. de Judith,
sa en faveur de Charles-le-Chauve. Pepin,
les reconquérir, s'unit aux Normands, les
dans leurs courses sanguinaires, et exerça
ds ravages en diverses contrées d'Aquitaine;
ré ensuite par ses propres vassaux, il fut
é dans l'abbaye de St-Médard de Soissons,
ses jours.

N (MARTIN), peintre, né en 1578 à Anvers,
a sa jeunesse étudier à Rome, et revint ex-
ns sa patrie. On ignore le lieu et l'époq. de la
t artiste : parmi ses comp. on cite spécialem.
scenie de croix, dont le dessin et le coloris
ent de la manière de Rubens.

OLI (ROMEO), le plus riche particulier de
n 14e S., crut pouvoir se servir de ses biens
es pour devenir le tyran de Bologne, sa pa-
répandit à cet effet de grandes largesses
r bas peuple; il se forma un parti, qui fut appelé la faction de l'*Echiquier*. Heureusement les amis de la liberté éclairèrent le peuple sur ses intérêts : Pepoli, attaqué dans sa maison en 1321, parvint à s'échapper; il fut condamné avec toute sa famille à un exil, dans lequel il m. — Son fils Tadeo PEPOLI fut rappelé à Bologne en 1327, à l'époque où les factions guelfe et gibeline agitaient toutes les villes de l'Italie. Héritier du crédit et de l'ambition de son père, il chercha en 1334 à succéder au cardinal Bertrand du Poiet, qui avait pendant 7 ans gouverné Bologne, et qui venait d'en être chassé par une émeute. A force d'intrigues et de proscriptions, Pepoli parvint en 1337 à se faire investir de la souveraineté; s'y maintint jusqu'à sa m., arrivée en 1349, par les mêmes moyens qu'il avait employés pour l'obtenir. — Jean et Jacques PEPOLI, fils du précéd., succédèrent à la puissance mal affermie de leur père en 1348, et ne purent la conserver longtemps. Entourés d'ennemis, détestés de leurs sujets, ils vendirent honteusement Bologne en 1350 à l'archevêque Visconti, seigneur de Milan, pour sortir d'embarras; mais ne jouirent pas long temps de cet infâme marché : Jacques fut condamné avec son fils, comme traîtres, à une prison perpétuelle, et Jean fut retenu à Milan, sous une garde sévère. Leurs descendans reparurent dans la suite à Bologne, mais dans la condition de simples citoyens. — Un d'eux, le comte Cornelio PEPOLI, sénateur de Bologne, protégea et cultiva les lettres; mais, ayant eu quelq. démêlés avec le cardinal-légat, en 1730, il alla s'établir à Venise, où sa famille était inscrite sur le livre d'or depuis le 15e S.; il y m. en 1777. On a de lui une traduct. ital. du *Tableau de Cébès*, en vers *sciolti*; suivie de quelq. autres poésies, Venise, 1763, in-4; et quelq. autres écrits, dont on trouvera les titres dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Ch. Fanturzi, t. 2.

PEPUSCH (JEAN-CHRISTOPHE), musicien-compositeur, né à Berlin en 1667, fut chargé d'enseigner la musique au prince royal, fils de Frédéric Ier, passa ensuite en Hollande, où il commença de publier quelq. morceaux de sa composit., puis passa en Angleterre, où il m. en 1752, membre de la société royale de Londres. On a de lui des *sonates*, des *cantates*, beaucoup de musique d'église, les opéras de *Vénus et Adonis*, de *la Mort de Didon*, du *Sieur d'Alsace*, etc. Il s'adjoignit à Gay pour arranger les airs du fameux opéra des *Gueux*, dont il composa seul l'ouverture. Il avait formé une riche biblioth. d'ouvr. anciens et modernes sur l'art harmonique.

PERAC (ETIENNE du). V. DUPERAC.

PERANDA (SANTO), peintre vénitien, né en 1566, perfectionna son talent à Rome, fut l'un des plus célèbres artistes de son temps, orna de ses compositions le palais du doge dans sa patrie, ceux du duc de Modène et du prince de la Mirandole, les galeries de plus. riches particuliers, et m. en 1638. On peut consulter sur lui les *Vite de' Pittori* de Ridolfi, t. 2.

PERARD (ETIENNE), doyen de la chambre des comptes de Dijon, où il était né en 1593, et où il m. à l'âge de 73 ans, a laissé un *Recueil de pièces servant à l'histoire de Bourgogne*, Paris, 1669, in-fol. — Son fils Jules PERARD, né à Dijon, m. en 1690, conseiller au parlem. de la même ville, est aut. de plus, pièces franç. et latines, en vers et en prose. — Un autre PERARD (Bénigne), avocat dans la même ville et à la même époque, a laissé diverses pièces sur les évènem. de son temps et de son pays.

PERARD-CASTEL (FRANÇOIS), savant canoniste, né à Vire (Normandie) en 1647, se fit recevoir avocat au parlem. de Paris, puis au gr.-conseil, se partagea entre la plaidoirie et le travail du cabinet, et m. en 1687. On a de lui : *Paraphrase* du comment. de Dumoulin *sur les règles de la chancellerie romaine*, Paris, 1683 ou 1685, in-fol.; *Traité sommaire de l'usage et de la pratique de la*

cour de Rome pour l'expédition des signatures, Paris, 1717, 2 vol. in-12, avec des addit. de G. Dunoyer; *Remarques sur les définit. du droit canon sur les natures bénéficiales*, par Desmaisons, ibid., 1700, in-fol.; *Nouveau recueil de plus. questions notables sur les matières bénéficiales*, ibid., 1689, 2 vol. in-fol.

PERAU (Gabriel-Louis CALABRE), littérat., né en 1700 à Semur en Auxois, embrassa l'état ecclésiastique sans vouloir recevoir la prêtrise, consacra sa vie à des travaux littéraires, et m. en 1767. On a de lui une continuation des *Vies des hommes illustres de France*, par d'Auvigny, depuis le t. 13e jusqu'au 23e; *Lettres au sujet de M. le marquis de Tavannes*, accusé de rapt, Paris, 1753, in-12; *le Secret des francs-maçons*, ib., 1744, in-12; recueil A. B. C., Fontenoi (Paris), 1745-62, 24 vol. in-12 (c'est une collect. de pièces historiq., a sez bien choisies: l'abbé Perau n'en a pub. que les deux prem. vol.); *Description historiq. de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1756, in-fol., avec pl. grav. par Cochin; et des édit. de plus. ouvr. avec des notices et préfaces. On en trouvera la liste dans la *notice* sur l'abbé Perau, insérée au *Nécrologe des hommes célèbres de France*, année 1769.

PERAULT (Guillaume), en latin *Peraldus* ou *de Petrâ Altâ*, religieux de l'ordre de St-Dominique, né dans le 13e S. près de Vienne en Dauphiné, se distingua par sa piété et ses talens, gouverna le diocèse de Lyon, pendant que Philippe de Savoie occupait ce siége sans avoir reçu les ordres sacrés, et m. en 1275. On a de lui une *Somme des vertus et des vices*, dont la dern. édit. est de Paris, 1663, in-4; un *Commentaire sur la règle de St-Benoît*, impr. en 1500, in-8, sans nom de lieu, d'année et d'imprimeur; un recueil de *sermons*, qui a eu beaucoup d'édit.; un traité *de Eruditione religiosorum*, publ. sous le nom d'Imbert, général des dominicains; un autre traité *de Eruditione principum*, impr. pour la premr. fois à Rome en 1576.

PERCEVAL (Spencer), homme d'état anglais, né à Londr. en 1762, était le 2e fils de John Perceval, comte d'Egmont, 1er lord de l'amirauté sous le ministère de lord Bute (v. ce n.). Après avoir suivi d'abord la carrière du barreau, Spencer, élu membre du parlem., en 1797, par le crédit de sa famille, se fit remarquer parmi les soutiens du ministère, par son éloquence, son zèle et ses connaissances en matières de finances. Successivem. solliciteur et procur.-génér., chancelier de l'échiquier en 1807, 1er lord de la trésorerie en 1809, il fut tué le 11 mai 1812, d'un coup de pistolet que lui tira un individu nommé Bellingham, au moment où il entrait dans le vestibule de la chamb. des communes. Bien que les Anglais ne placent point Spencer Perceval au rang des hommes d'état du 1er ordre, ils lui ont reconnu des qualités très-remarquables. On a publié à Londres un *Essai biographique sur M. Perceval*, qui a été trad. en franç. par M. H. de La Salle, Paris, 1812, in-8.

PERCHAMBAULT (René de la Bigotière de), président du parlem. de Bretagne, né en Anjou, vers la fin du 17e S., eut, au commencem. du 18e S., des démêlés de controverse assez vifs avec la Sorbonne, au sujet de *l'usure et de l'intérêt*, matière sur laquelle il avait publié deux *factum* et un *traité*. Il m. en 1727. On a de lui: *Observations sommaires sur la coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4, sous le nom de P. Ahel, avocat; cet ouv. a été rempr. en 2 vol., sous le tit. de *Coutume de Bretagne*, 1694, 2, *Comment. sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1693, *Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne*, ibid., 1693, *Des devoirs des juges*, etc., 1695, et quelques autres écrits semblables dont on trouvera le tit. et le sujet dans la *Biblioth. des auteurs ecclésiast. de la 18e S.*, par l'abbé Gouget, tom. 3.

PERCIN. V. Montgaillard.

PERCIVAL (Thomas), médecin angl., membre de la société royale de Londres, né à Warrington en 1740, fut un des fondateurs et des principaux soutiens de la société littéraire et philosophique de Manchester, où il s'était établi en 1767, et où il m. en 1804. On a de lui: *Essai de médecine et de physique expérimentale*, 3 vol. in-8. C'est un recueil de *Mém.* adressés par l'aut. à la société royale de Londres et à celle de Manchester. D'autres écrits relatifs à la médecine, ont été réunis en 1807, 1 vol. in-8.

PERCLIGIA, chef de fanatiques et sectaire turc, prêcha les armes à la main dans la Natolie, vers l'an de l'hégyre 820 (1418 de J.-C.), et parvint à réunir un grand nombre de disciples. Le sultan Mohammed Ier envoya contre lui une armée de 60,000 hommes. Après une lutte opiniâtre, les fanatiques furent taillés en pièces; et Percligia, fait prisonnier, fut conduit à Éphèse, et cloué sur une croix, où il expira en persistant à se dire l'envoyé de Dieu, l'apôtre de la vérité, et en assurant qu'il était immortel.

PERCOTO (Jean Marie), missionnaire italien, de la congrégation de St Paul, vicaire apostolique et évêque de Maxula, naquit à Udine en 1729, et m. en 1776 dans le royaume d'Ava, où il était voué à la prédication. Il a traduit plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte en birman, a donné une *grammaire* et un *dictionnaire* de cette langue, et traduit en italien quelques livres dogmatiques des Birmans. Sa *Vie*, publiée par M. A. Griffini, son confrère, Udine, 1782, in-4, contient des détails intéressans sur le gouvernement et la religion des royaumes d'Ava et de Pégu.

PERCY (Henri), comte de Northumberland, se distingua dans les armées anglaises, et battit les Ecossais, commandés par le comte de Douglas, à la bataille de Halidown-Hill. Il porta ensuite les armes contre l'Angleterre, avec son fils Hotspur, et fut tué en 1403 à la bataille de Shrewsbury. Son fils perdit aussi la vie dans une autre bataille qu'il livra dans le comté d'York.

PERCY (Thomas), savant prélat anglais, né à Bridgenorth, dans le Shropshire, en 1728, m. en 1811, à Dromore, en Irlande, dont il était évêque depuis 1782, a laissé plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons: *Han-kiou-chouan*, roman traduit du chinois, 1761, 4 vol. in-12; *Morceaux de poésie runique*, trad. de l'islandais, 1763; *Reliques d'ancienne poésie anglaise*, 1765, 3 vol. in-12; 1794 et 1812, 3 vol. in-8. Ce dernier ouvrage, qui avait paru pour la première fois en 1765, fut remarqué plus que les autres, et fit époque dans l'histoire de la littérat. angl. du 18e S.

PERCY (Pierre-François, baron), célèbre chirurgien-militaire, né en 1754, à Montagney, en Franche-Comté, reçut à 21 ans le grade de docteur en médecine à Besançon, vint alors perfectionner ses talens à Paris, et remporta pendant plus. ans tous les prix proposés par l'académie de chirurgie, qui s'empressa de le nommer associé-régnicole. Il fut depuis couronné 16 fois dans les concours publics ouverts par les principales académies de l'Europe. Appelé aux armées dès le commencement de la guerre de la révolution, il remplit avec succès les fonctions de chirurgien en chef dans les armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, et dans la plupart de celles qui portèrent la guerre depuis par toute l'Europe. Entre autres travaux utiles qu'il introduisit dans le service, il en eut une dont il partage l'honneur avec M. Larrey, et que nous ne saurions taire: c'est l'institution de ces corps de chirurgiens ambulans, portés sur des chars légers, parcourant avec rapidité le champ de bataille, cherchant au milieu des rangs les militaires blessés et les pansant sous le feu même de l'ennemi. La reconnaissance et l'amour de tous les soldats

français, et l'estime des princes étrangers eux-mêmes furent la récompense de son dévouem. continuel. En 1814, après l'occupation de Paris, il fit ouvrir les vastes abattoirs de cette ville à 12 mille soldats des armées alliées, blessés et presque abandonnés; il leur prodigua ses secours et les sauva pour la plupart. Déjà nommé par Bonaparte commandant de la Légion-d'Honneur et baron, il mérita, par ce nouveau service rendu à l'humanité, les distinctions que lui décernèrent plusieurs souverains étrangers. Il représenta le département du Doubs à la chambre éphémère des cent-jours, se trouva à son poste à la journée de Waterloo, et fut mis à la retraite immédiatem. après le second retour des Bourbons. Il consacra ses derniers jours à des travaux scientifiques et à l'exercice d'une bienfaisance inépuisable, dans sa terre de Mongey, près Lagny, et m. à Paris en 1825. Nous citerons de lui : *Mémoire sur les ciseaux à incision*, *couronné par l'acad. royale de chirurgie*, Paris, 1785, in-4; *Manuel du chirurgien d'armée*, ibid., 1792, in-12, fig.; *Pyrotechnie chirurgicale-pratique*, ou *l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, Metz, 1794, in-8. Il a en outre coopéré à différens journaux de médecine, donné des articles au *Magasin encyclopédique*, au *Dictionnaire des sciences médicales*, et lu des *dissertations* et des *rapports* dans plus. sociétés savantes. Voy. pour plus de détails, la *Notice biographique* sur M. le baron Percy, par A.-F. Silvestre, dans les *mém.* de la société royale et centrale d'agriculture, vol. de 1825, et l'*Histoire de la vie et des ouvr. de Percy, composée sur les manuscrits originaux*, par C. Laurent, Versailles, 1827, 1 vol. in-8, avec portrait.

PERDICCAS Ier, roi de Macedoine, monta sur le trône l'an 729 av. J.-C., ajouta plus. provinces à son royaume, et régna 40 ans. — PERDICCAS II monta sur le trône vers l'an 457, ou, selon d'autr., en 436, secourut les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponèse, repoussa le roi des Thraces qui voulait envahir ses états, et m. après un long règne en 413. — PERDICCAS III monta sur le trône l'an 371 av. J.-C., et eut à défendre ses droits contre 2 compétiteurs, Pausanias et Ptolémée-Loritès. Il fut tué dans un combat contre les Illyriens en 360.

PERDICCAS, l'un des lieutenans d'Alexandre-le-Grand, et celui auquel ce prince, en mourant, remit son anneau, devint le prem. ministre du nouveau roi, Aridée, fils nat. de Philippe. Bientôt les partisans de Roxane (veuve d'Alexandre, ayant fait décréter que, si elle accouchait d'un fils, il serait associé au trône de Macédoine, Perdiccas fut désigné tuteur de cet enfant encore incertain. Il aida Roxane à faire périr Statira, autre veuve d'Alexandre, donna l'ordre d'exterminer les Grecs qui avaient été transplantés par ce prince dans la Haute-Asie, et qui voulaient retourner dans leur patrie, donna la Cappadoce à Eumènes, dont il connaissait le dévouement à sa personne, maintint en fit rentrer dans le devoir les villes de la Pisidie, et enhardi par le succès de toutes ses entreprises, résolut de répudier sa femme, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre; mais les autres généraux se ligaèrent pour empêcher cette alliance, qui lui aurait nécessairement frayé le chemin au trône de la Macédoine. Perdiccas, appuyé d'Eumènes, crut pouvoir faire tête à l'orage. Il commença par faire tuer Méléagre, son associé dans la tutelle du jeune roi, et déclara la guerre à Antigone, gouverneur de la Lydie et de la Phrygie, qui chercha un asile en Egypte, auprès de Ptolémée. Perdiccas l'y suivit; mais il s'était aliéné par son orgueil les cœurs de ses soldats, qui, voyant d'ailleurs la fortune cesser de lui sourire, l'égorgèrent avec la plupart de ses amis, environ 2 ans après la mort d'Alexandre, l'an 322 av. J.-C.

PERDICCAS, protonotaire d'Epire, qui florissait en 1347, est, selon Ducange, le même que le médecin Perdiccas, à qui l'empereur Michel Paléologue fit couper le nez pour le punir de ses censures hardies. On a, sous le nom du protonotaire : *Expositio thematum dominicorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt*, publié dans les *Symmieta* d'Allatius, lequel recueil a été réimpr. lui-même à la fin de l'ouvr. de Jos. Genesius : *de Rebus constantinopolitanis*.

PERDU (BENOÎT), médecin, né à Gravelines en 1615, mort en 1694, à Tournai, où il exerçait son art, a laissé : *Statera sanguinis, sive Dissert. de sapheneæ sectione in febribus*, etc., Tournai, 1658, in-8.

PEREDA (PIERRE-PAUL), médecin, né à Xativa, dans le royaume de Valence, exerça dans le 16e S. la médecine dans la capitale de ce royaume. On a de lui : *in Michaelis-Joannis Paschalii methodum curandi morbos Scholia*, Barcelone, 1579, Lyon, 1664, in-8.

PEREDA (ANTOINE de), peintre, né à Valladolid en 1599, m. à Madrid en 1669, peignit avec succès l'histoire, la nature morte, des vases, des tapis, etc., et se distingua surtout par la vigueur et l'éclat de son coloris; mais la vérité de l'imitation l'empêcha trop d'être noble, et il fut loin de s'élever jusqu'à ce beau idéal, sans lequel il n'y a point de perfection dans les arts. Parmi ses beaux ouvr. on cite un *Père Eternel, ayant à ses pieds une foule de saints et de saintes qui lui offrent leur cœur*. Le Musée du Louvre possédait de lui 2 tabl. qui ont été rendus en 1815. L'un d'eux, le tabl. des *Vanités humaines*, est assez estimé.

PERÉE (J.-B.-EMMANUEL). V. PERRÉE.

PÉRÉFIXE (HARDOUIN DE BEAUMONT DE), le meilleur historien qu'ait eu jusqu'ici Henri IV, né en 1605, fut nommé précept. de Louis XIV en 1644, évêque de Rhodez en 1648, confess. du roi bientôt après, membre de l'acad. franç. en 1654, et archevêque de Paris en 1662. Il m. en 1670, généralem. regretté pour ses mœurs douces, son esprit conciliant et la sagesse avec laquelle il avait administré son église dans des temps de divisions. Il avait composé à l'usage de son royal élève un livre intitulé *Institutio principis* (Paris, 1647, in-16); mais son prem. tit. litter. est la *Vie de Henri IV*, Paris, 1661, in-4. Elle fait connaître et aimer ce grand prince. Aussi a-t-elle été trad. dans toutes les langues de l'Europe, et souvent réimpr. Parmi ces édit. on cite celle de 1661, in-12, et celle de 1664, qui est augmentée d'un *Recueil de quelques belles actions et paroles de Henri-le-Grand*. Quelques critiques ont prétendu, mais à tort, ravir à Péréfixe l'honneur de cette production estimable, pour l'attribuer, les uns à Mézeray, les autres au P. Annat, confesseur de Louis XIV. On trouvera l'Eloge historique de Péréfixe, par Martignac, dans les *Journ. des savans*, de 1698, p. 191.

PEREIRA (D. NUNEZ-ALVAREZ), fils du prem. connétable de Portugal D. Alvarez Pereira (établi dans cette charge par le roi Ferdinand en même temps que D. Ferd. Coutinho avait été fait prem. gr.-maréch. du royaume), appartenait à l'une de ces familles nobles qui font remonter leur origine jusqu'au roi D. Ramirez, frère d'Alphonse IV; c'est de cette même famille qu'est issu le duc actuel de Cadaval, et elle a été aussi, par les femmes, la tige de la maison de Bragance. D'abord écuyer de la reine Eléonore Teller (v. ce nom), D. Nuñez-Alvarez Pereira l'abandonna pour se jeter dans le parti du frère naturel de Ferdinand, le gr.-maître de l'ordre d'Aviz, lorsque ce prince eut été déclaré régent après l'assassinat du comte Andeiro, amant de la reine. Admis au rang des conseillers d'état, il fut envoyé dans l'Alentejo, réduisit plus. villes à la soumiss., s'avança contre un parti d'Espagnols qui comptait son frère (D. Diego Alvarez) au nomb. de ses chefs, le défit à la bataille de d'Aulerros,

et eut, pendant le reste de la guerre, une si gr. part à l'affermiss. de l'autorité du roi Jean, que ce prince, après l'avoir nommé connétable et major-dome lui prodigua les plus éclatantes faveurs. A la célèbre bataille d'Aljubarota (1385), où les Castilians, bien supérieurs en nombre, perdirent près de 12,000 h., il commandait une aile de l'armée portugaise, dont l'autre aile était conduite par le jeune roi en personne. Il rendit encore de nouv. services à ce souver. qui l'avait si généreusem. récompensé; mais sur la fin de sa vie, las des grandeurs, et peut-être désabusé de l'espoir qu'il avait conçu de voir sa patrie plus heureuse sous un maître tel que Jean Ier, il se retira dans un couv. en 1421, et y m. 10 ans après à l'âge de 71 ans. Rodriguez Lobo a pub. un poème à sa louange sous ce tit. : *o Condestabre de Portugal D. Nuñ-Alvarez Pereira*, Lisbonne, Silva-Nazareth, 1785, in-12. Outre l'*Hist. gén. de Portugal*, par La Clède, on peut consulter le t. 10 des *Chron.* de Froissard, édit. de M. Buchon, et les trois *chron.* qui ont été faites sur la vie de ce célèbre capitaine et homme d'état. L'une est écrite en lat., les deux autres en portug., sous ce titre : *Cronica do condestabre de Portugal D. Nuñez-Alvarez Pereira*. M. Bouterweck, dans son *Essai sur la littér. esp.*, donne un long extrait de la plus anc., qui passe pour un modèle de style. — D. Rui Pereira, oncle du précéd., fut l'âme du complot qui mit fin aux brigues et à la vie de Jean d'Andeiro. Ce fut sous ses coups que tomba ce malheureux, déjà frappé d'un coup de poignard par le gr.-maître d'Aviz (*v.* Jean Ier et Jean de Regras).

PEREIRA (Benoît), en latin *Pererius*, savant jésuite espagnol, né à Valence, en 1535, m. à Rome en 1610, a laissé entre autres ouvr. : *Commentaria in Genesim*, Lyon, 1607, 4 tom. in-4; *in Apocalypsim*, etc. — Pereira (Gomez), médec. espagnol, vivait probablem. au 16e S.; car c'est à cette époque que furent publiés ses écrits, parmi lesquels nous citerons : *Antoniana Margarita, opus physicis, medicis ac theologis non minùs utile quàm necessarium*, Medina del Campo, 1554, in-f.; Francfort, 1610; et *nova veraque Medicina experimentis et evidentibus rationibus comprobata*, 1558, in-fol. Ces deux ouvr. ont été réimpr. à Madrid en 1749. On a prétendu que Descartes avait pris dans le prem. ses idées sur l'âme des bêtes; mais Descartes méditait beaucoup, lisait peu, et n'avait pas besoin d'emprunter des idées, même fausses, à personne : nous croyons donc cette imputation mal fondée. — Pereira (Joseph), carme portug., m. postérieur. à 1751, a laissé entre autres écrits : *Chronique des carmes portugais de l'étroite observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-folio. — Pereira (Antoine), orator. portugais, publia, sous le minist. du marquis de Pombal, un *Traité du pouvoir des évêques*, dont il a paru une trad. franç. en 1772. — V. Castro et Figueiredo.

PEREIRE (Jacob-Rodrigue), membre de la société royale de Londres, et le prem. qui se soit occupé activement en France de l'éducation des sourds-muets, obtint les suffrages de l'académie des sciences et une pension du roi Louis XV. Il était né en 1716, à Berlanga, dans l'Estremadure espagnole, et m. à Paris en 1780. Il eut le tort de cacher sa méthode, et fut éclipsé d'ailleurs par un homme plus généreux, le vénér. abbé de l'Epée, dont il essaya vainement de refuter la méthode, qui lui semblait impraticable. Nous citerons de Pereire : *Observations sur les sourds et muets*, insérées dans le *Recueil des savans étrangers*, 5e vol., 1769.

PERELLE (Gabriel), dessinat. et graveur à l'eau-forte, né à Vernon-sur-Seine au commencem. du 17e S., m. à Paris en 1675, a laissé un grand nombre de vues et de paysages, que les connaisseurs estiment. La plupart de ses product. ont été réunies en deux recueils intitulés : *Délices de Paris et de ses environs*; et *Délices de Versailles et des maisons royales*. — Ses deux fils, Nicolas et Adam, l'aidèrent dans ces travaux : le prem., né à Paris, m. à Orléans; le second, né en 1638, m. à Paris en 1695.

PERERINYI (François), jésuite hongrois, cultiva la poésie, et donna : *Archilaurus strigoniensis*, Tirnau, 1655, in-8.

PERERIUS. V. Pereira.

PERET. V. Duperret.

PEREYRA (Diogo), peintre portugais, né en 1570, m. en 1640, montra un rare talent pour le paysage. Il peignait, de préférence, des incendies, des purgatoires, des enfers. Il a répété plus fois, mais toujours d'une manière différente, l'incendie de *Troie* et l'*Embrasem. de Sodome*. C'est à Lisbonne qu'on trouve le plus gr. nombre de ces product. : le cabinet du duc d'Almeida en renferme plus de 60.

Pereyra (Manuel), l'un des plus habiles graveurs qu'ait produits le Portugal, naquit en 1624, d'une de bonne heure à Madrid, où il a laissé un très-gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite surtout le *Christ del Perdon*, qui se trouve dans l'église des Dominicains du Rosaire. On prétend que cet artiste étant devenu aveugle, sur la fin de sa vie, fit le modèle de la statue de *Saint-Jean-de-Dieu*, et qu'il en dirigea l'exécut. par le tact. Il m. en 1689.

PEREZ (Jean), littérat. espagnol, plus connu sous le nom de *Petreius*, né à Tolède en 1504, m. en 1545, a mérité une place parmi les doctes pédocces (*v.* la *Biblioth.* de Kletekor). Il professa l'éloquence avec beaucoup d'éclat à l'université d'Alcala. Nous citerons de lui : *Libri quatuor in laudem D. Mariæ-Magdalenæ, unà cum aliis opusculis*, Tolède, 1552, in-8.

PEREZ (don Antonio), ministre espagnol, et surtout connu par ses malheurs, dont l'amour fut prem. cause. Chargé de faire agréer à la princesse d'Eboli les hommages de Philippe II, il parla pour lui-même et devint le rival heureux de son maître. Cette intrigue, demeurée quelque temps secrète, fut remarquée enfin par un certain Escovedo, qui fit part de sa découverte à Perez lui-même. Celui-ci le peignit au roi comme un homme dangereux, et le fit assassiner (1578). Mais bientôt Philippe, assuré que son favori livrait les secrets de l'état à la princesse d'Eboli, le fit juger et condamner à une forte amende, à deux ans de prison et au bannissement pendant huit années. Les parens d'Escovedo ayant profité de ce moment pour demander justice, Perez avoua son crime, mais ajouta qu'il avait agi d'après un ordre supérieur. Il parvint à s'évader dans cette circonst. (1590) et à gagner l'Aragon, mais il fut arrêté et conduit à Saragosse, où sa présence causa de grands troubles par l'acharnem. du peuple à le défendre contre les familiers de l'inquisition qui voulaient le juger à leur tour comme hérétique. Il s'échappa encore cette fois (1591) et passa quelques jours. Accueilli en France par Henri IV, et en Angleterre par Elisabeth et Leicester, il finit par se fixer à Paris, où il m. en 1611. Sa femme, Juana Coello, était m. en prison, en 1609, victime de sa tendresse conjugale et de l'injuste ressentiment du roi d'Espagne. Perez a laissé des *mémoires et lettres*, impr. séparém. plusieurs fois, et ensuite sous le titre d'*Obras y Relaciones*, Paris, 1598, in-4; Genève, 1631, 1644, in-8.

PEREZ (Antoine), jurisconsulte espagnol, né à Alforo-sur-l'Ebre vers 1585, enseigna le droit à Louvain, et m. en 1672. Nous citerons de lui : *de notationes in Codicem*, Louvain, 1642; Amsterd. Elzevir, 1661.

PEREZ DE VARGAS (Bernard), écrivain espagnol, pub. à Madrid en 1559, in-8, un ouv. intit. : *de Re metallicâ, en el qual se tratan muchos y diversos secretos del conocimiento de toda suerte*

de minerales, etc.; trad. en franç. sous le titre de *Traité singulier de métallique*, Paris, 1743, 2 vol. in-12. — V. Oliva.

PERFETTI (Bernardin), célèbre improvisat., né à Sienne en 1681, fut professeur d'institutes de droit civil et canonique à l'université de Pise, et reçut en 1725 la couronne dont le Tasse n'avait pu jouir. Il m. en 1747. On n'a de lui que des *fragmens* recueillis à la hâte et à son insu pendant qu'il chantait. Il a désavoué toutes ces copies, persuadé qu'il était que les plus brillantes improvisations perdent beaucoup à être imprim et lues. Toutefois le recueil le plus complet a été publié, par le docteur Ciamponi, sous ce tit. : *Saggi di poesie parte dette all' improvviso, e parte scritte dal cav. Bern. Perfetti, Sanese*, etc., Florence, 1748, 2 vol. in-8. V. les *Vite Italorum* de Fabroni.

PERGAME, petit royaume dans la partie occidentale de l'Asie-Mineure, dont la ville principale était Pergame, et dont les limites varièrent souvent. Il fut fondé par Peunuque Philétère, qui enleva à Lysimaque cette province, l'an 283 av. J.-C. D'abord borné à la Mysie, il comprit ensuite presque toute l'Asie-Mineure. Les rois s'y succédèrent dans l'ordre suivant :

Philétère..	283 av. J.-C.	Eumène II	197 av. J.-C.
Eumène I.	263	Attale II...	159
Attale I....	241	Attale III.	134

Ces rois furent, pour la plupart, alliés fidèles des Romains, et Attale III, le dernier, leur légua son royaume. Mais Aristonicus, qui avait usurpé le trône à la mort de ce prince, leur en disputa longtemps la possession, et ce ne fut que l'an 126 que le royaume de Pergame fut réduit en province romaine. Les rois de Pergame favorisèrent les lettres, et fondèrent une bibliothèque, qui devint presque aussi célèbre que celle d'Alexandrie.

PERGAMINI (Jacopo), de Fossombrone, professeur de droit à Bologne, et ensuite secrétaire des cardinaux Visconti et Scipion Gonzague, vivait dans le 17e S. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons 2 vol. de *lettere*, et un *Trattato della lingua*, Venise, 1636.

PERGOLA (Paolo della), philosophe assez renommé du 15e S., né à Pergola, dans la marche d'Ancône, professa la philosophie à Venise. Nous citerons de lui : *Logica sive Compendium logicæ*, Venise, 1481 et 1498; *de Sensu composito et diviso*, Venise, 1550. *V.* Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

PERGOLA (Ange de la), l'un des meilleurs généraux de l'Italie au commencement du 15e S., était à la tête d'une troupe de 600 chevaux, en 1405, lorsqu'il secourut les Pisans contre les Florentins. Sa petite armée ayant été défaite et dispersée, il en forma une autre, passa en Lombardie, s'attacha au duc Philippe-Marie, et contribua à faire recouvrer à ce prince les états de son père. Sa gendarmerie était réputée la meilleure de l'Italie, et sa propre renommée fut justifiée par de nombr. victoires; mais en 1427, se trouvant sous les ordres de Malatesti de Pesaro, il perdit presque tous ses soldats à la bataille de Macalo, et manqua d'être fait prisonnier. Il m. subitement à Bergame peu après cette grande défaite, et sa mort détermina le duc de Milan à faire la paix avec ses ennemis.

PERGOLESE (Jean-Baptiste), célèbre compositeur, né en 1704 à Casoria, petite ville du royaume de Naples, m. en 1737 dans une retraite que lui avait offerte, au pied du Vésuve, le duc de Mondragone, est surtout connu par son *Stabat*, qui réunit, au jugement de Gretry, *tout ce qui doit caractériser la musique d'église dans le genre pathétique*. Cependant il a laissé quelques opéras, entre autres la *Serva Padrona*, que toute l'Europe voulut entendre, et l'*Olimpiade*, qui fut sifflée par ses envieux, et qui ne méritait certainement pas un pareil accueil. On trouve une *notice* sur la vie et les ouvrages de Pergolèse dans le *Mercure de France* de juillet 1772, p. 191.

PERI (Jacopo), de Gênes, vivait au 16e S. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Recueil de proverbes et de sentences* (*Raccolta di proverbj e sentenze*), auquel on peut joindre les *Proverbj italiani*, d'Orlando Pescetti, Venise, 1618, in-12. — Peri (Giov.-Domenico), pauvre berger de Toscane, que la lecture de l'Arioste rendit poète, vivait au 17e S. Il s'exerça d'abord dans les montagnes à composer des drames et des poèmes, qu'il récitait à ses camarades et aux voyageurs : mais bientôt sa réputation s'étendit au-delà de ces limites étroites. Outre une fable intitulée *il Siringo*, nous avons de lui deux poèmes (*in ottava rima*), l'un intitulé *Fiesole distrutta*, Florence, 1619, in-4; l'autre *il Mondo desolato*. — Peri (Jacopo), maître de chapelle à Florence, est connu pour avoir composé la musique de deux opéras de Rinuccini, celle de *la Dafne*, en 1594, et celle de l'*Euridice*, en 1600. Ce dernier ouvrage fut représenté lors de la célébration du mariage de Henri IV, roi de France, avec Marie de Médicis.

PERIANDER (Gilles), littérat., né à Bruxelles vers 1540, passa une grande partie de sa vie à Mayence. On cite de lui : *Germania, in quâ doctissimorum virorum Elogia et Judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12; *Nobilitas moguntinæ diœcesis, metropolitan. eccles.*, Mayence, 1568, in-8.

PERIANDRE, tyran de Corinthe, succéda à son père Cypselus l'an 633 avant J.-C., suivant Larcher, ou l'an 585, suivant La Nauze. Il gouverna d'abord sagement, limita lui-même son autorité, fit tout pour maintenir la paix, et s'occupa de faire fleurir les arts et les lettres; mais bientôt le mécontentement causé par son usurpation et les troubles qui s'ensuivirent le portèrent à chercher sa sûreté dans des mesures sévères, et insensiblement il devint cruel. Il se débarrassa des plus illustres citoyens par l'exil ou par les supplices, exerça des vexations même contre les femmes, et maltraita la sienne, au point de la faire périr. Lycophron, le plus jeune de ses fils, ne prit aucun soin de cacher son ressentim. légitime, et fut exilé dans l'île de Corcyre. Plus tard, Périandre le pria de venir occuper le trône de Corinthe; mais le jeune prince ayant déclaré qu'il ne voulait point habiter la même ville que son père, celui-ci lui promit d'aller se fixer dans l'île de Corcyre. Cet arrangement effraya les Corcyréens, qui, pour en empêcher l'exécution, tuèrent Lycophron. Périandre fit encore couler du sang pour venger son fils, et m. dans un âge très-avancé l'an 563 avant J.-C., selon Larcher. Cette date est en contradiction avec l'opinion d'Aristote et de tous les bons chronologistes, qui veulent que Périandre ait régné 44 ans. Ce tyran est compté assez généralement parmi les sept sages de la Grèce; mais quelques auteurs mettent à sa place Chilon ou Lassus. La *Mort de Périandre* est le sujet d'une tragédie de Luce de Lancival.

PÉRICLÈS, orateur, guerrier, politique, et l'un des plus grands hommes d'Athènes, a mérité de donner son nom au plus beau siècle de la Grèce. Sa naissance, qui était illustre, doit être probablement placée entre les années 500 et 490 avant l'ère chrétienne. Il montra beaucoup d'ardeur pour tous les genres d'études, mais un goût dominant pour les affaires, qui devinrent le sujet de ses entretiens même avec son maître de musique. Il eut l'adresse de se cacher d'abord pour être mieux aperçu, et il attendit sans impatience le moment de saisir le rôle auquel devaient l'appeler ses talens, sa fortune et l'illustration de sa famille. Lorsqu'il vit Cimon à la tête de l'aristocratie, il aspira à être le chef du parti populaire, qui n'en avait point alors, et bientôt il eut écarté tous ses rivaux par l'habileté de sa conduite, par l'ascendant de sa parole flatteuse et in-

sinuante, et plus encore peut-être par ses largesses. Il eut le crédit de faire bannir Cimon, en l'accusant de favoriser les intérêts de Lacédémone, et de le rappeler ensuite pour conclure un traité avec cette même république. Après la mort de ce vertueux citoyen, son beau-frère Thucydide, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien de ce nom, fut le chef de l'aristocratie. Périclès le fit bannir aussi (444), et resta le seul maître de l'administration. Délivré de cet adversaire, qui censurait amèrement ses fastueuses entreprises, il acheva l'Odéon, le Parthénon et d'autres monumens dont les débris fournissent encore des modèles ou des inspirations aux artistes. Il rechercha aussi la gloire militaire, moins peut-être pour elle-même que pour le prestige dont elle pouvait environner son pouvoir. Il ravagea le Péloponèse en 455, vainquit les Sicyoniens deux ans après, et parcourut en tous sens les mers de la Grèce, dévastant les côtes de l'Acarnanie, retenant les alliés dans l'obéissance, et frappant de terreur les peuples barbares : enfin il soumit l'Eubée, qui s'était révoltée en 446. Dès-lors il put se dispenser d'être trop complaisant pour le peuple, et il n'en travailla que plus efficacement à lui assurer le repos et le bonheur. Il s'opposa aux projets de conquêtes de ses concitoyens, et eut le courage de braver les murmures populaires; mais en 441 il entreprit une guerre contre les Samiens, dont les Milésiens avaient à se plaindre, et on l'accusa d'avoir cédé cette fois aux prières d'Aspasie, née à Milet. L'on a peine à croire que cette accusation soit fondée : il est vrai toutefois que Périclès aima passionnément cette femme, et que, pour s'unir à elle, il répudia son épouse, dont il avait en deux fils, Xantippus et Paralus. Il se vit en butte aux sarcasmes des poètes comiques, n'éprouva pour cela aucune colère contre les arts et ceux qui les cultivaient, et conserva toute son influence. En 432, il fit envoyer des secours aux Corcyréens, attaqués par les Corinthiens, pour distraire l'attention de ses compatriotes, et ne pas être obligé de rendre des comptes, s'il faut en croire Diodore de Sicile. On lui reprocherait avec plus de raison d'avoir trop faiblement défendu Corcyre et de n'avoir pas prévenu la défection de Potidée. Ses ennemis, n'osant encore l'attaquer lui-même, persécutèrent ses partisans les plus illustres, Phidias, Anaxagore. Cependant la guerre du Péloponèse vint encore une fois mettre en évidence son habileté. Il sut enchaîner l'impatience de ses concitoyens, et les sauver ainsi de l'invasion des Lacédémoniens, qui se retirèrent après d'inutiles efforts. Ce fut là son dernier succès. Le peuple le taxa de lâcheté, lui ôta le pouvoir et le condamna à une forte amende. Pour comble de malheur, ce grand citoyen perdit presque toute sa famille dans une peste qui ravagea l'Attique. Bientôt il fut rappelé à la tête de l'administration; mais ses jours de gloire étaient passés. Il fut forcé de lever le siége de Méthone et d'abandonner les places du Péloponèse, dont il s'était emparé, et il eût encouru, sans doute, une nouvelle disgrâce, s'il n'eût été emporté par la peste, l'an 429 av. J.-C. Il ne nous reste aucun monument de son éloquence, qui fut presque aussi vantée que ses talens politiques : les discours que lui prête Thucydide ne sont pas de lui, quoiqu'il en ait réellement prononcés dans les mêmes circonstances.— Un fils qu'il avait eu d'Aspasie, et qui porta aussi le nom de PÉRICLÈS, était un des généraux athéniens qui, en 406, après avoir vaincu les Athéniens, commandés par Callicratidas, furent condamnés à mort pour avoir négligé de faire inhumer les guerriers morts dans cette bataille.

PERICTYONE, femme philosophe, attachée à la doctrine de Pythagore, passe pour avoir composé un *Traité de la sagesse*, qui ne nous est pas parvenu. Bentley a contesté l'existence de l'ouvr. et de l'auteur. — PÉRICTYONE était aussi le nom de la mère de Platon.

PERIER (SCIPION DU), jurisconsulte, né en 1583 à Aix en Provence, de ce François du Périer, à qui Malherbe a adressé quelq. stances, parut avec éclat au barreau, obtint les suffrages d'Arnaud d'Andilly, de Jérôme Bignon, et le savant Peiresc, fut élu consul de sa ville natale en 1638, et m. en 1667. Il a laissé quelq. écrits, dont on trouvera les plus importans dans le recueil publié par La Touloubre, conseiller au parlement, sous le titre de *Œuvres de du Périer*, Toulouse, 1701, 3 vol. in-4. Cette édit. renferme en outre une bonne *notice* sur du Périer.—PERIER (Aimar du), sieur de Chameloc, etc., conseiller au parlem. de Grenoble, de la même famille que le précéd., a laissé : *Rec. historique* touchant l'état général des Gaules, et principalem. du Dauphiné et de la Provence, tant sous les Romains que sous les Français et Bourguignons, etc., Lyon, 1610, in-8.—V. DUVEYRIER.

PERIER (JACQUES-CONSTANTIN), habile mécanicien, membre de l'acad. des sciences, né à Paris en 1742. Il avait deux frères, qui comme lui s'appliquèrent à la mécanique : le plus jeune m. à l'âge de 24 ans; mais l'autre (Auguste-Charles, qui vit encore), ne cessa de le seconder dans ses nombreux travaux. La pompe centrifuge, plusieurs machines à vapeur, des cylindres à papier, des machines à filer le coton, une foule d'autres inventions utiles, et un nombre prodigieux d'appareils d'usines, sont sortis de leur établissem. Selon que les circonstances l'exigeaient, ils se chargèrent de div. entreprises qui réussirent la plupart, mais qui cependant portèrent un coup funeste à leur fortune, parce qu'elles leur furent payées en assignats. Ils eurent parfois en activité plus de 93 ateliers. Jacques-Constantin est auteur d'un *Essai sur les machines à vapeur*, et de plus. *mémoires* insérés dans le Recueil de l'acad. des sciences. Il m. en 1818.

PERIER (SCIPION), né à Grenoble en 1776, d'une autre famille que le précéd., dirigea les importantes qui furent faites dans les mines de houille d'Anzin, dont son père avait acheté une partie considérable, fonda une maison de banque à Paris, avec son frère Casimir, et créa ou perfectionna plusieurs autres établissem. d'industrie. A l'époque de sa m., arrivée en 1821, il était un des régens de la banque de France. Il a donné plusieurs articles dans les *Annales de chimie*. V. son *éloge*, par M. Degérando, dans le *Bulletin de la société d'encouragem.*, avril 1821, n° 202, 20e année, pag. 117.

PERIERS (BONAVENTURE DES). V. DESPERIERS.

PERIGNON (dom PIERRE), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né à Ste-Menehould vers 1640, m. en 1715 à Hautvilliers, où il était procureur de l'abbaye, et en cette qualité chargé du soin des vignes, s'occupa beaucoup des moyens d'améliorer leur culture, et parvint à donner au vin de Champagne cette finesse et ce montant qui le distinguent. Il fit connaître son secret dans des *Mémoires sur la manière de choisir des plants de vigne convenables au sol, sur la façon de les provigner, de les tailler, de mélanger les raisins, de faire la cueillette, et de gouverner les vins*.

PERIGNON (le marq. DOMINIQUE-CATHERINE de), pair et maréchal de France, né à Grenoble en 1754, fut député en 1791 à l'assemblée législative par le département de la Haute-Garonne. Il quitta bientôt ce poste pour rejoindre l'armée des Pyrénées-Orientales, et après avoir passé de grade en grade, il succéda à Dugommier dans le commandement en chef. Les batailles de la Jonquière, de St-Sébastien et de la Madeleine, la prise de Figuières et celle de Roses sont les traits saillans de Pérignon. Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, il fut nommé ambassadeur à Madrid, où il signa, en 1796, un traité d'alliance offensive et défensive entre ce pays et la Fr.

ns pas moins à l'armée d'Italie dans un
ur. En 1808, il remplaça Jourdan dans
ement des Français à Naples; il était
quelques années sénateur et maréchal.
fut nommé par le comte d'Artois com-
ordinaire de la première division
rs du retour de Bonaparte, il essaya
n plan de résistance dans le Midi, et
ite dans ses terres. Après la seconde
si, il eut le gouvernement de la pre-
n milit. et fut nommé pair de France.
n 1819, maréchal de France depuis
cette dignité, et sénateur depuis 1801.
on PERILLUS, sculpteur athénien,
ans avant l'ère chrét. Il fut employé
tyran d'Agrigente, à fabriquer un tau-
pour brûler vifs les criminels, et lui-
t le prem. l'essai, pour sa récompense.
ZI (JOSEPH-MARIE), évêq. d'Oppido,
ns la Calabre, mort en 1740, a laissé :
Deo scientiam Dissertationes selectæ,
ignaticæ, *scholasticæ*, Naples, 1738,
., etc.
KIOELD (JEAN), antiquaire suédois,
tiquités à Upsal, conseiller de la chan-
la même science, etc., né à Streng-
Sudermanie, en 1654, mort en 1720,
vans qui ont rendu le plus de services
la Nord, surtout en publiant des MSs.
mais il eut malheureusement moins de
e de zèle. Parmi les éditions qu'on lui
citerons : *Heimskringla*, *sive Historiæ*
ntrionalium, *à Snorrone Sturlonide*
, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol.; *Joan-*
ii scandia illustrata, *sive Chronologia*
ciæ, *Daniæ et Norvegiæ*, *ex MSs. ip-*
s, ibid., 1700-1704, 14 t. en 2 v. in-fol.
(LOUIS), architecte, mort en 1731 à
patrie, a publié une *Histoire du mo-*
it-Sylvestre à Vérone, et un bon *Traité*
ie pratique.
DEL VAGA, ou BUONACCORSI
peintre florentin, élève de Raphaël, na-
01. Ses premiers essais annoncèrent du
le Vaga, qui les vit, protégea le jeune
, par reconnaissance, joignit à son nom
m bienfaiteur. Raphaël l'employa dans
ntrav. dont il était chargé, et Perino se
gne d'un tel maître. Lors de la disper-
ecole qu'avait formée ce grand peintre,
à Gênes, où il fut employé par le prince
mbellissement du palais qu'il faisait con-
s de la porte St-Thomas. C'est-là sur-
élève de Raphaël fit preuve d'un beau
evint dans la suite à Rome où il peignit
salle conn. sous le nom de *Salle royale*.
547. Parmi ses tabl. on remarque : la
d'Eve; un *Saint Jean dans le désert*;
d'Horatius Coclès; et des *Jeux d'enfans*.
egardo comme le meilleur dessinat. de
Florence après Michel-Ange, et comme
r de tous les peintres qui aidèrent Ra-
ses travaux.
N (JOACHIM), savant philologue, de l'or-
nédictins, né vers la fin du 15e S. à Cor-
Lorraine, m. à l'abbaye de cette ville en
rant Niceron, et en 1561, suivant D. Li-
sé un grand nombre de traductions, dont
ra la liste dans le t. 36 des *Mémoires* de
es plus remarquables sont celles des *ou-*
morale et de politique d'Aristote, des
s d'Eschine et de Démosthènes pour la
, etc. Parmi ses autres écrits, nous nous
ons de citer : *de Vitis et Rebus gestis*
um, Paris, 1551, in-16; réimp. plusieurs
ad. en franç. par Jean de La Fosse, ibid.,
16; *de sanctorum virorum*, *qui patriar-*
clesiâ appellantur, *Rebus gestis ac Vitis*,
ibid., 1555, in-4; trad. en français par La Fosse, sous ce titre : *les Vies des patriarches de l'Ancien-Testament*, ibid., 1557, in-8.

PÉRIPATÉTICIENS, nom donné aux disciples d'Aristote, soit parce qu'ils recevaient leurs leçons en se promenant (περιπατειν, *se promener*), soit parce qu'ils se réunissaient dans les salles du Lycée (περιπατοι, *salles*). Après Aristote, les plus célèbres péripatéticiens furent Théophraste, Straton, Hiéronyme de Rhodes, Critolaüs, Diodore de Tyr, Démétrius de Phalère. Vers le temps d'Auguste, la doctr. péripatéticienne se répandit partout l'empire, et fut illustrée par Nicolas de Damas, Ammonius d'Alexandrie, Alexandre d'Aphrodisie, etc. Négligée dans les premiers siècles du christianisme, elle fut remise en honneur par Boèce et Cassiodore, vers le 5e S., et, de toutes les sectes du paganisme, fut la seule qui se conserva dans le moyen âge. Elle prit alors le nom de philosophie scolastique, et l'on sait combien Descartes eut de peine à renverser ce fantôme puissant, qu'il voyait placé entre lui et la lumière de la vérité.

PERIPOT-DURAN, rabbin aragonais, vivait à la fin du 14e S. et au commencement du 15e. Il se réfugia en Égypte pour professer librement la religion de ses pères. Le christianisme, dit M. Labouderie, a eu peu d'adversaires aussi emportés et aussi astucieux dans le raisonnement. Nous citerons de lui : *Iggereth al tebi Caavodecha* (lettre sur les fondemens de la loi, pour répondre aux Epicuriens qui adorent les images); *Mahasseh Ephod* (œuvre du pectoral). Le premier de ces écrits est une attaque violente dirigée contre la religion chrétienne; le second est une grammaire philologique et critique de la langue hébraïque, très-estimée.

PERISADÈS Ier, 7e roi du Bosphore cimmérien, de la dynastie des Leuconides, prend les titres de roi des Sindes, des Torètes et des Dandariens, sur quelques-uns de ses monumens, et sur d'autres la qualité de roi de tous les Mœotes et des Thates. Il joignait à ces titres celui d'archonte de Bosporus et de Theodosia, les deux principales villes grecques du Bosphore cimmérien. Cette circonstance montre que les princes de la race des Leuconides ne jouissaient pas encore de toute la plénitude de la puissance royale, ou qu'ils avaient laissé aux Grecs, leurs sujets, quelques-unes des formes du gouvernement républicain. Perisadès monta sur le trône, selon Diodore de Sicile, la 4e année de la 107e olympiade (349 avant J.-C.) Il paraît qu'il partagea l'autorité avec ses frères, Satyrus et Gorgippus; mais, du reste, les évènemens de sa vie ne sont guère connus. Il régna 38 ans, et m. par conséquent vers 312, laissant trois fils, Satyrus, Eumelus et Prytanis, qui se firent la guerre. Eumelus resta, par la mort de ses frères, maître de tout le Bosphore. — PERISADÈS II était fils du roi Spartocus, qui paraît être Spartocus IV, fils d'Eumelus, fils de Perisadès Ier. Le titre de roi lui est formellement donné dans les monumens du Bosphore. Ce Spartocus, que nous croyons le prédécesseur de Perisadès II, était mort la 4e année de la 122e olympiade (289 av. J.-C.) — PERISADÈS III, dernier roi du Bosphore, de la race des Leuconides, dut cesser de régner vers l'an 118. Il prit le parti de céder ses états au célèbre Mithridate-Eupator, pour se soustraire aux prétentions vexatoires des Scythes, dont il était tributaire.

PERIZONIUS (JACQUES), savant philologue et critique judicieux, né en 1651 à Dam, dans la province de Groningue, professa à Leyde l'histoire, l'éloquence et la langue grecque, après avoir occupé d'abord quelques fonctions honorables dans l'enseignement à Delft et à Franeker. Il mourut à Leyde en 1715. Nous citerons de lui : *Animadversiones historicæ*, etc., Amsterdam, 1685, in-8; *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Utrecht,

1706, 2 vol. in-8; *Rerum per Europam saeculo 16° maximè gestarum Commentarii historici*, Leyde, 1710, in-8. *Voy.*, pour plus de détails, son *Éloge* dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, t. 9 et 10.

PERKIN-WARBECK est le nom que l'on a donné à un personnage qui joua un rôle important dans l'histoire d'Angleterre, sous le règne de Henri VII. Nous allons rapporter en peu de mots les faits relatifs à sa singulière destinée. Vers l'an 1490, on put remarquer dans le palais de la duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, un jeune homme dont la ressemblance avec ce prince était frappante. La duchesse le reconnut solennellement pour son neveu, et l'envoya en Irlande (1492), où il prit le nom de duc d'York. Un moment il eut l'espoir d'être secondé par Charles VIII, qui l'accueillit à la cour de France; mais bientôt ce prince fit la paix avec le roi d'Angleterre, et le prétendant se réfugia auprès de la duchesse de Bourgogne, qui lui donna le surnom de *Rose-Blanche*. Cependant Henri VII cherchait, sans beaucoup de succès, à démontrer que son rival était un imposteur, et faisait des démarches inutiles auprès du gouverneur des Pays-Bas pour se le faire livrer. Le jeune homme, poursuivant ses desseins sous les auspices de la princesse qui s'avouait sa tante, fit une tentative sur la côte de Kent (1495), puis en Irlande, et, n'ayant point réussi, alla se jeter entre les bras du roi d'Ecosse, Jacques IV, qui le reconnut publiquement, l'attacha à sa famille par un mariage, et entra même avec lui dans le Northumberland (1496). Leurs armes ne furent pas heureuses, ni cette année, ni l'année suivante, et le prétendant alla attendre en Irlande une occasion plus favorable. Une révolte qui éclata dans le comté de Cornouailles lui ayant permis de reparaître sur la scène politique, il débarqua dans la baie de White-Sand (1498), et se porta aussitôt sur Bodmin. Ce fut là que, pour la première fois, il prit le titre de Richard IV dans une proclamation que Bacon nous a conservée. Il échoua encore dans cette nouvelle entreprise, réclama et obtint le droit d'asile dans l'abbaye de Beaulieu; mais, se laissant séduire par les promesses artificieuses de Henri, il se livra à lui volontairement, et fut conduit à la Tour de Londres. Au bout d'un an de captivité, pendant lequel son heureux rival travailla plus que jamais à le faire passer pour un imposteur, sans y réussir toutefois, le vrai ou faux Richard IV s'évada, et se réfugia dans le monastère de Béthléem, dont le prieur consentit à le livrer, après avoir stipulé que l'infortuné aurait du moins la vie sauve. Henri VII fit subir à son prisonnier deux expositions publiques, et le renferma ensuite à la Tour; mais bientôt il le fit comparaître, comme coupable d'une conspiration, devant des commissaires qui le firent attacher au gibet (1499). Telle fut la fin de ce Perkin, qui avait été reconnu par plus princes de l'Europe comme le légitime héritier de la couronne d'Angleterre, et dont les droits ont paru incontestables à quelques auteurs contemporains, ainsi qu'à plusieurs historiens modernes. *Voy.* Rapin-Thoiras, et les *Essais historiques et critiques sur Richard III*, par M. J. Rey, Paris, 1818, in-8. On doit à M. Dorion un roman intit. *Perkin Warbeck*. M. Brazier a donné, en 1827, une pièce sous le même titre au théâtre de Madame.

PERKINS (William), né à Marton en 1558, professa la théologie à Cambridge, où il mourut en 1602. On a de lui : un *commentaire* sur une partie de la Bible; un gr. nombre de *traités théologiques*, rec. et publ. en 1606, 3 vol. in-fol.

PERKINS (Elisha), médecin établi aux Etats-Unis d'Amérique, se fit connaître par l'invention d'un moyen thérapeutique, qui consistait à promener sur la partie malade du corps deux aiguilles coniques, qu'il appelait le *tracteur métallique*. L'enthousiasme fut grand d'abord pour le perkinisme (c'est le nom qu'on donna à cette nouvelle méthode), mais bientôt son fondateur ne fut plus qu'un charlatan aux yeux des enthousiastes même, qui s'étaient multipliés en Amérique et dans plusieurs contrées de l'Europe. Il n'avait d'abord appliqué son remède qu'à des maladies telles que la goutte, le rhumatisme; mais bientôt il prétendit guérir avec ce singulier moyen tous les maux de l'espèce humaine, la fièvre jaune, par exemple, à laquelle il succomba lui-même à Plainfield, dans les dernières années du 18e S., malgré toutes les promenades qu'il fit faire à ses aiguilles sur lui-même. — Son fils, le docteur Benjamin Douglas Perkins, soutint l'utilité de cette invention dans un ouvrage imprimé à Londres en 1799, in-8, sous ce tit. : *Influence des tracteurs métalliq. sur le corps humain*. Le perkinisme, restreint à quelques maladies, a été regardé comme salutaire par des médecins distingués, et a survécu à son auteur, mais aujourd'hui il est relégué parmi les rêveries médicales. Un anonyme, entre autres, l'a combattu par un ouvrage intitulé : *du Perkinisme, ou des Aiguilles du sieur Perkins, dans l'Amérique septentrionale*, Copenhague, 1798, in-8.

PERMISSION (Bernard Bluet, plus connu sous le nom usurpé de comte de), né dans la pauvreté en 1566, au village d'Arbères, près de Divonne, au pays de Gex, se figura qu'il était appelé à jouer un grand rôle, quoiqu'il eût passé ses premières années à garder les troupeaux, et s'échappa de chez ses parens. Il séjourna quelq. temps à la cour du duc de Savoie, qui s'en amusa, et vint ensuite à celle de Henri IV, qui ne voulut pas de lui. Il vivait de quelques aumônes qu'il recueillait, distribuant des livrets remplis d'obscénités et de folies. On conjecture qu'il mourut de misère à Paris vers 1606. Nous n'entrerons pas ici dans de plus grands détails sur ce malheureux. On ne sait rien sur sa vie qu'il n'ait raconté lui-même dans l'ouvrage intitulé : *Recueil de toutes les œuvres de Bernard de Bluet, d'Arbères, comte de Permission, chevalier des lignes des treize cantons suisses*, etc., in-12, dont on trouvera la description dans la *Bibliographie* de Debure, t. 4, n° 3990, et dans le catalog. *Delaleu*, par Nyon, 1775, in-8, n° 1081.

PERMOSER (Balthasar), sculpteur, plus connu sous son prénom, né à Cammer, en Bavière, l'an 1650, fit un long séjour en Italie, et travailla ensuite principalem. pour le prince Eugène, dont il a fait aussi la statue, que l'on voit dans un des jardins des faubourgs de Vienne. Ses ouvrages les plus renommés sont : *la Charité*, *la Peinture et la Sculpture qui s'embrassent*, une *Mauresque avec son enfant*, et surtout un *Maure tenant un poisson*. Il m. à Dresde en 1732.

PERNETTE DU GUILLET, V. Guillet.

PERNETTI (Jacques), prêtre, historiographe de la ville de Lyon, né dans le Forez en 1696, m. à Lyon en 1777, cultiva les lettres avec plus d'ardeur que de succès. Nous citerons de lui : *le Roman de Cyrus*, Paris, 1732, in-8, fig., dont on trouve l'analyse dans la *Bibliothèque des romans*, décembre 1775; *Lettres philosophiques sur les phénomènes*, 1748, 3 part. in-12; Lyon, 1760, in-8; *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon, ou les Lyonnais dignes de mémoire*, Lyon, 1757, 1 vol. petit in-8.

PERNETY (dom Antoine-Joseph), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Roanne, dans le Forez, en 1716, quitta son monastère et son habit, et fut pendant quelque temps conservateur de la bibliothèque de Berlin. De retour à Paris, il refusa de rentrer dans son ordre, obtint à ce sujet un arrêt du parlem., et resta dans le monde. Il m. en 1801. Il s'était beaucoup occupé d'alchimie, et croyait même avoir trouvé la pierre philo-

sophale. L'on prétend qu'il forma à Avignon une espèce de secte, dont on ne connaît pas bien les dogmes, et qui comptait en 1787 une centaine d'affiliés. Au reste, il était très-savant, mais n'avait aucune méthode dans les idées. Nous citerons de lui : *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1757, in-8 ; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, fait en 1763 et 1764, 2e édit., Paris, 1770, 2 vol. in-8, avec 16 planches (Pernety avait accompagné Bougainville aux îles Malouines en qualité d'aumônier) ; *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, Berlin, 1770, in-12.

PERNO (Guillaume de), jurisconsulte syracusain du 15e S., a laissé : *Consilia feudalia ; Consilia practica et statuta ; de principe, rege, reginâ ; Tractatus ; de feudis Tractatus ; in aliquot pragmaticis et privilegiis Commentarium.*

PERON (François), naturaliste et voyageur, né en 1775 à Cerilly, petite ville du Bourbonnais, venait d'achever ses études au collége de sa ville natale, lorsque la révolution le jeta dans la carrière militaire. Il assista à quelques combats, fut fait prisonnier, et profita de sa captivité pour lire sans distraction les historiens et les voyageurs. De retour en France en 1794, il fut réformé pour ses blessures, et vint étudier la médecine à Paris. Il allait être reçu docteur lorsqu'il obtint, non sans peine, d'être employé comme zoologiste dans l'expédition aux terres australes, commandée par Baudin, et qui partit du Hâvre le 19 octobre 1800. Ce fut dans ce voyage, qui fut terminé le 7 avril 1804, que Péron fit les belles expériences qui démontrent que les eaux de l'Océan sont d'autant plus froidet qu'on descend à une plus grande profondeur. Sa collection d'animaux, d'après le rapport de la commission chargée de l'examiner, contient plus de cent mille échantillons d'animaux, et le nombre des espèces nouvelles s'élève à plus de deux mille cinq cents : d'où il résulte que Péron, aidé toutefois de M. Le Sueur, son compagnon de voyage, son collaborat. et son ami, a fait connaître plus d'animaux que tous les naturalistes des derniers temps. Sa santé était affaiblie par de longues fatigues. Il m. dans le lieu de sa naissance en 1810. Nous citerons de lui : *Observations sur l'Anthropologie*, Paris, an VIII ; *Voyage de découvertes aux terres australes pendant les années* 1800-1804, Paris, 1807-1816, 3 vol in-4, et atlas. Le 2e vol. était imprimé à moitié à la mort de Péron. La publication en est due à M. L. de Freycinet, l'un des officiers de l'expédition, auquel appartient d'ailleurs en entier le 3e vol., et qui a présidé aussi à la confection de l'atlas. M. Arthus-Bertrand a publié, en 1824 et années suivantes, une 2e édition de cet ouvrage, format in-8. On a l'*Eloge* de Péron, par MM. Alard et Deleuze, 1811, in-4.

PERONI (Joseph), sculpteur, né à Rome, où il m. en 1663 à l'âge de 36 ans, montra du talent pour son art ; mais ses passions fougueuses et la vie errante qu'elles lui firent mener furent de grands obstacles à ses progrès et à sa fortune. Il fit à Stockholm la *statue de la reine Christine*, et à Naples un *Neptune* destiné à une des fontaines de Madrid.

PERONNE (Claudine), lyonnaise du 16e S., remarquable par sa beauté, cultiva la poésie, et dédia quelques-unes de ses productions à Henri II.

PERONNET DE GRAVAGUENS (Joseph-François), né à Lyon, mort dans la même ville en 1761, à l'âge de 42 ans., a publié, sans nom d'auteur, quelques opuscules, entre autres : deux *Lettres sur la tragédie de Spartacus ; la Famille indigente*, drame ; et des *Regrets* sur la mort de sa femme, Lyon, 1761, in-12.

PEROTTI (Nicolas), célèbre grammairien, né en 1430 à Sasso-Ferrato, petite ville sur les confins de l'Ombrie et de la Marche d'Ancône, étudia à l'acad. de Bologne, où le défaut de fortune l'obligea d'accepter une chaire de rhétorique et de poésie ; mais bientôt il se concilia la bienveillance de l'empereur Frédéric III et du pape Nicolas V, et fit un chemin rapide. Après avoir rempli plus. fonctions honorables à Rome, il fut nommé, en 1458, archevêque de Siponto ou de Manfredonia dans la Pouille, et fut pourvu, en 1465, du gouvernement de l'Ombrie, et en 1474, de celui de Pérouse. Il m. dans la petite île de *Centipera*, près de Sasso-Ferrato, en 1480, après avoir pris part à toutes les affaires importantes qui furent traitées de son temps. Les biblioth. d'Italie possèdent un gr. nombre de *Harangues*, de *lettres* et d'autres *opuscules* de Perotti : Apostolo Zeno en a recueilli les titres dans ses *Dissertaz. vossiane*, I, 256-74. Nous citerons de lui : *Rudimenta grammatices*, Rome, 1473, in-fol., souv. reimpr. à Rome, dans le reste de l'Italie, et à Paris ; *Cornucopia sive Commentaria linguæ latinæ*, Venise, 1489, in-fol. ; ibid., chez les Aldes, 1499, 1513 et 1526, in-fol. (C'est un commentaire sur quelq. parties des ouv. de Martial).

PEROTTI (François), ami de Frà Paolo, est auteur d'une réfutation de la bulle de Sixte-Quint contre le roi de Navarre. Cet écrit, en ital., est recherché de quelq. curieux.

PEROTTI (Antoine-Marie), carme de la congrégation de Mantoue, d'abord profess. à Milan, ensuite prieur du couvent de Sora, né à Bologne en 1715, mort à Sora en 1769, se distingua comme prédicat. et comme poète. Il a laissé des *oraisons funèbres*, des *sermons*, des *remarques*, et un gr. nomb. de pièces de poésie, ins. dans div. recueils.

PEROTTI-LÉVI (Justine), contemporaine de Pétrarque, eut avec lui une correspondance littéraire et poétique, et cultiva elle-même la poésie italienne. C'est elle qui adressa à l'amant de Laure le sonnet si connu, qui commence par ce vers : *Io vorrei pur drizzar queste mie piume*, etc. ; et elle en reçut pour réponse le sonnet qui commence ainsi : *La gola, il sonno, e l'oziose piume*, etc. V. les *Dissertazioni vossiane* d'Apostolo Zeno, tom. I, p. 257.

PÉROUSE (N. de La), ecclés. et poète assez médiocre, m. vers 1775, est connu par quelques vers dévots, tels que des *stances* sur les évangiles, des *cantiques*, des *poésies sacrées*, 1770, in-8.

PÉROUSE (Jean-Franç. Galaup de La), célèbre navigat., né à Albi en 1741, était enseigne en 1764. Les quatorze années qui suivirent lui donnèrent l'occasion de parcourir une grande partie du globe. Lors de la reprise des hostilités, en 1778, il commanda une frégate dans l'escadre du comte d'Estaing, et mérita par sa belle conduite le grade de capitaine de vaisseau (1780), dont il se rendit de plus en plus digne par de nouv. faits d'armes. En 1782, il fut chargé d'aller attaquer les établissemens anglais de la baie d'Hudson, et eut un plein succès dans cette entreprise, qui l'exposa à la plupart des dangers que la navigation peut offrir dans les parages les plus redoutés. Cette expédit., d'ailleurs peu importante par ses résultats politiq., développa du moins et fit connaître en même temps les talens de La Pérouse. Ce fut alors que Louis XVI lui confia la direction de cette belle campagne de découvertes qui a mis fin à sa carrière et rendu son nom immortel. Les bases du projet, résumées par le prince lui-même et écrites de sa main, étaient le commerce d'une part et les reconnaissances de l'autre. L'expédition, composée des frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, la prem. commandée par La Pérouse, la seconde par Delangle, son ami, fit voile le 1er août 1785. La relation du voyage de La Pérouse, rédigée par M. Milet de Mureau, a été publiée à Paris en 1797, 4 vol. in-4, avec atlas. On pourra y voir la route qu'a suivie l'infortuné navigateur. Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que, depuis son départ de Botany-Bay on n'a reçu de lui aucune nouvelle. Dans sa dern. lettre

au ministre, datée du 7 février 1788, il annonçait l'intention de remonter aux îles des Amis, de passer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existait un, de visiter le golfe de la Carpentarie et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diemen, de manière cependant à pouvoir arriver à l'Ile-de-France, au commencement de décembre 1788. Tel est, à peu de choses près, le fil qui a conduit d'Entrecasteaux sur les traces de La Pérouse; mais ni lui ni d'autres n'ont rien pu découvrir de certain sur le sort de cet intrépide marin et de ses compagnons. Il paraît constant qu'ils ne sont pas venus aux îles des Amis, comme ils l'annonçaient, et tout porte à croire qu'ils auront péri en s'y rendant de Botany-Bay. Au reste, l'on ne peut faire sur ce triste évènement que des conjectures plus ou moins probables. On a découvert en 1826, des *lettres inédites* de La Pérouse, sur lesquelles on peut consulter la *Revue encyclop.*, t. 1er de 1827, p. 323.

PÉROUSE (Picot de La). V. Pérouse.

PEROZAMAD, prince arsacide qui vivait au 3e S., dans la Bactriane, était fils de Vehsadjan, roi de Balkh dans le pays de Kouschan (la Bactriane), et appartenait à la branche des Arsacides, connue sous le nom de carénane. Il échappa au massacre de toute sa famille; mais son existence donna quelque inquiétude à Ardeschir, usurpat. du royaume de Perse, qui fit tout pour l'avoir en sa puissance, le fit élever à sa cour, et le rétablit ensuite dans tous les honn. dont ses ancêtres avaient joui. Sous le règne de Sapor, successeur d'Ardeschir, Perozamad eut le commandement des armées, et fut envoyé contre le *vezerg Khakan* ou *grand Khakan* des régions orientales qui séparent la Perse de la Chine. Il fut vainqueur; mais ses succès et les alliances illustres qui en furent la suite, éveillèrent les soupçons du roi de Perse. Une guerre éclata entre ce monarque et le prince carenian, qui, après avoir obtenu de nombreux avantages, périt empoisonné par les partisans de Sapor.

PERPENNA, consul l'an 130 av. J.-C., battit et fit prisonnier Aristonicus, qui disputait aux Romains le royaume de Pergame. — Perpenna Censorinus, consul l'an 92 av. J.-C., et censeur 6 ans après, arriva aux plus hautes dignités quoiqu'il fût grec.

PERPENNA, gén. romain, embrassa le parti de Marius, et devint lieut. de M. Æm. Lepidus. Après la défaite et la m. de son chef, il lui succéda dans le commandem., recueillit les débris de l'armée et passa en Espagne. Il n'avait pas le projet de réunir ses forces à celles de Sertorius, dont il méprisait l'origine obscure; mais ses soldats l'y obligèrent. Le désir de se venger de cet affront, joint à la jalousie que lui donnait la haute renommée de ce général, le porta à le faire assassiner dans un festin. Devenu alors command. en chef des troupes, il ne tarda pas à montrer toute son incapacité. Il alla se jeter dans une embuscade, fut fait prisonnier, et mis à m. par l'ordre de Pompée, l'an 680 de Rome, 74 av. J.-C.

PERPÉTUE et FÉLICITÉ (Stes). V. Félicité.

PERPINIACO (Guido de), ainsi appelé parce qu'il était de Perpignan, fut général de l'ordre des carmes en 1318, év. de Majorque en 1321, et m. à Avignon en 1342. Il a laissé : une *Concordance des évangélistes*, une *Somme des hérésies*, avec leur réfutation, et beaucoup d'autres ouvrages.

PERPINIAN (Pierre-Jean), en esp. *Perpiñan*, jésuite, né à Elche, dans le royaume de Valence, vers 1550, professa l'éloquence à Coimbre, la rhétorique à Rome, l'Ecriture-Ste à Lyon et ensuite à Paris, où il m. en 1566. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le P. Lazery, jésuite, a pub. le recueil de ses ouvrages, Rome, 1749, 4 v. petit in-8.

PERPONCHER (W.-E. de), écriv. hollandais, avait été envoyé à Paris comme otage par ordre du gén. Molitor en 1813. Il m. à Utrecht en 1819 dans un âge fort avancé. Nous citerons de lui : *Observ. sur les Epîtres de St Paul*, et un *Recueil de poésies hollandaises*, Utrecht, 1808, in-8.

PERRACHE (Jacq.), auteur du *Triomphe de Brelan*, etc. (en vers et en prose), Paris, 1585, in-4.

PERRACHE (Michel), sculpt., né à Lyon en 1685, visita les académies d'Italie et d'Anvers, obtint le droit de bourgeoisie à Malines pour avoir décoré une église de cette ville, revint dans sa patrie, qui lui doit aussi plus. ouvr., et y m. en 1750. — Perrache (N.), son fils, m. en 1779, fut un sculpteur médiocre; mais il est connu à Lyon par le projet qu'il conçut d'étendre cette ville au midi, et pour cela de reculer d'une demi-lieue le confluent du Rhône et de la Saône. On construisit une chaussée qui porte son nom; mais les autres travaux nécessaires ne furent pas exécutés, et il est probable qu'on a abandonné pour toujours ce plan d'agrandissement de Lyon sur sa longueur, déjà disproportionnée avec sa largeur.

PERRAULT (Guillaume), dominicain, fut suffragant de Philippe de Savoie, archev. de Lyon de 1245 à 1260, et publia, entre autres ouv., un *Traité sur les devoirs des religieux* et une *Instruction sur le bonheur des princes*.

PERRAULT (Claude), célèbre architecte, né à Paris en 1613, étudia la médec., et obtint même le titre de doct. de la faculté de cette ville; mais les travaux qu'il fut obligé de faire sur Vitruve, que Colbert l'avait chargé de traduire, lui révélèrent les rares dispositions qu'il avait pour l'architecture. Devenu memb. de l'académie des sciences, il fournit les dessins et les plans des bâtimens de l'Observatoire, monument d'un style lourd, et qui ne remplit qu'imparfaitement son but, quoique certaines parties soient bien touchées. L'on était loin de pressentir alors à quelle hauteur s'élèverait dans la suite ce médec., transformé tout d'un coup en architecte par la puissance d'une vocation décidée. Lorsque Colbert fit un appel à tous les artistes pour la construction du Louvre, Perrault envoya un dessin auquel ne purent être comparés ceux de ses concurrens, et qui obtint les suffrages du chevalier Bernini, venu de Rome à la voix du ministre français. Mais l'envie se vengea en déclarant que ce beau plan était impraticable; et il fallut que l'exécution d'un modèle en petit écartât toutes les objections, et fît disparaître jusqu'à l'apparence même des difficultés. Alors seulement fut élevé ce monument, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'architect. française et le plus bel édifice qui existe à Paris; la colonnade surtout, malgré quelques défauts, est admirable. Des modifications ont eu lieu sous Bonaparte, notamment dans l'intérieur de la cour. La seule façade, dite de *l'Horloge*, et qui est de Jean Goujon et de Philibert Delorme, a été conservée; les trois autres ont été achevées conformément aux plans de Perrault. On reconnaît dans ces plans un génie né pour les grandes choses. Après la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté, un arc de triomphe fut élevé à la gloire du roi à l'extrémité de la grande rue St-Antoine, encore d'après les dessins de Perrault. Une partie de ce monum. ne fut construite qu'en plâtre, et il fut d'ailleurs détruit un siècle après la m. de Louis XIV; mais la superbe estampe que Leclerc en a donnée prouve qu'il surpassait en grandeur et en magnificence tous ceux de même genre que l'on connaît. Perrault a laissé quelques d'autres ouvrages qui auraient suffi à la réputation d'un artiste moins habile, tels que la chapelle de Notre-Dame de Navonne, dans l'église des Petits-Pères, et la plupart des dessins des vases, en bronze, soit de marbre, qui ornent les jardins de Versailles. Il m. à Paris en 1688, assez de jours

ire impérissable, malgré les efforts de . les plaisanteries injustes de Boileau. s écrits, nous citerons : une traduct. de 1673 ; 2e édit., 1684, 1 vol. in-fol. ; *Or-s des cinq espèces de colonnes, selon la des anciens*, 1 vol. in-fol. ; *Essais de*, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12, dont les trois parurent en 1680, et le 4e en 1688 ; *Re-s grand nombre de machines de son in-nto.*, Paris, 1700, 1 vol. in-4.

AULT (CHARLES), frère du précéd., né à 628, trouva le burlesque à la mode à son s le monde, et perdit son temps, avec s frères, le médecin et le doct. de Sor-bire quelques bagatelles dans le goût de l faisait des vers avec cette extrême fa-lité presque certain d'un talent qui ne main. Cependant il s'était déterminé à nière du barreau, et y avait même dé-e manière assez honorable ; mais il suivit mple de son frère Pierre, jeta de côté avocat, et devint le commis de ce frère, t d'acheter la charge de receveur-général ns de Paris. Libre alors de suivre son il publia des poésies frivoles et quelques reconstance, et fut applaudi du public et oileau. Le satirique était destiné à avoir tre Perrault le poète, autant qu'il avait r l'architecte (*v.* Claude PERRAULT). ur Colbert en 1664 premier commis de la lance des bâtim. du roi, Ch. Perrault usa de la confiance du ministre pour protéger les sciences et les lettres. Le comité de t de médailles qu'il formait avec Chape-mme et l'abbé Bourzeis, fut le berceau . des inscriptions : et c'est aux mémoires ss que doit être attribuée en partie la fon-l'acad. des sciences et de celle de pein-pture et architecture. Admis à l'académie en 1671, il la fit établir au Louvre, lui r des jetons à titre de droits de présence, ea à adopter deux changemens avantageux organisation, la publicité de quelq.-unes ances, et l'élection de ses membres par le scrutin. Malheureusem. pour sa réputa-taire, il renonça à ses places, eut plus de t publia son *Parallèle des anciens et des s* (Paris, 1688-96, 4 vol. in-12) : ce fut le une mémorable querelle, assez oiseuse du t dans laquelle nous ne prétendons pas en-ces remarquerons seulement la maladresse alt, qui, au lieu d'opposer La Fontaine à Molière à Téronce, Bossuet à Cicéron, même à Horace, s'avisa, pour détruire le l'antiquité, d'attaquer Homère et de lui Chapelain et d'autres écriv. de cette force. les auteurs du temps, il n'eut pour lui que lle, qui se garda bien d'aller aussi loin. fut écrasé, et il devait l'être, par Racine oileau. Cependant on parvint à le réconci-ce dernier en 1694. Le champion des an-ura le temps qu'il avait perdu dans cette de ridicule, où pourtant il s'était honoré rare modération, et fit paraître les *Eloges mes illustres du 17e S.*, Paris, 1696-1701, -fol. Il m. à Paris en 1703, estimé pour son racière, ses connaissances étendues et l'at-sincère qu'il avait voué à tous les gens , plutôt que pour ses écrits et son goût. es ouvr. que nous n'avons pas indiqués, erons : les *Contes des Fées*, publ. en 1697 nom de son fils, Perrault d'Armancour ; *des beaux-arts*, ou *Recueil d'estampes sui-explications en vers et en prose*, Paris, n-fol.; et des *Mémoires* sur sa vie pub. par 1759, petit in-12. V. son *éloge* par d'A-. — PERRAULT (Pierre), l'aîné de cette , d'abord avocat honoraire, puis receveur-gén. des finances de Paris, fut renvoyé par Colbert pour avoir pris quelques valeurs sur sa caisse dans un moment de détresse. Nous citerons de lui une *Défense de l'opéra d'Alceste* (de Quinault), imp. dans le *Recueil de divers ouvrages de prose et de vers*, de Lelabourer, 1675, in-4. — PERRAULT (Nicolas), frère des précéd., mort jeune en 1661, avait été exclu de la Sorbonne avec Arnauld. Nous citerons de lui : *Morale des jésuites, extraite fidèlement de leurs livres imprimés avec l'approbation et permission de leurs supérieurs*, Mons, 1667, in-4 ; 1669, 3 vol. in-12 ; 1702, 1739, id.

PERRAY (MICHEL DU). V. DUPERRAY.

PERREAU (JEAN-ANDRÉ), né à Nemours en 1749, m. à Toulouse en 1813, dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur des nouvelles écoles organisées par Buonaparte, avait été précédemment professeur de législation à l'école centrale de la Seine, professeur suppléant du droit de la nature et des gens au collége de France, et membre du tribunat, où il avait présenté comme rapporteur, dans la discussion du Code civil, les titres de l'adoption et de l'usufruit. Il cultiva les lettres sans beaucoup de succès. Nous citerons de lui : *Elémens de législation naturelle*, in-8 ; *Etudes de l'homme physique et moral dans ses quatre âges*, 2 vol. in-8.

PERREAUD (FRANÇOIS), ministre protestant, originaire de Bussy, près de Châlons-sur-Saône, exerça son ministère à Mâcon vers 1612. Des persécutions l'ayant forcé d'abandonner cette ville, il se retira dans le pays de Gex, et dirigea l'église de Toisy, où il eut de nouvelles persécutions à supporter. Il m. dans un âge avancé vers 1660. Il eut les vertus de son état, mais aussi plus que la crédulité de son temps. On peut en juger par les deux ouvrages suivans : *Démonologie*, ou *Traité des démons et sorciers*, etc.; l'*Antidémon de Mascon*, ou *véritable Histoire*, etc., Genève, 1653, in-12.

PERRECIOT (CLAUDE-JOSEPH), historien, né en 1728 à Roulans, bailliage de Baume, se fit recevoir avocat au parlement, et sut concilier les devoirs de son état avec l'ardeur qu'il avait pour l'étude. Il accepta ensuite la charge de procureur du roi près de la maîtrise de Baume, s'en démit dès qu'il eut fait disparaître les abus de la police forestière, fut nommé maire de cette ville en 1768, et trésorier au bureau des finances de Besançon en 1782. Il fut un des commissaires choisis pour rédiger les cahiers de ce bailliage, lors de la convocation des états-généraux, et fut élu membre du conseil général du département du Doubs en 1790. Emprisonné en 1793, il ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor, et m. à Roulans en 1798. Il était membre de l'académie de Besançon. Nous citerons de lui : *de l'Etat civil des personnes et de la Condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*, en Suisse (Besançon), 1786, 2 vol. in-4 ; Londres, 1790, 5 vol. in-12.

PERRÉE (JEAN-BAPTISTE-EMMANUEL), contre-amiral, né à St-Valeri-sur-Somme en 1761, était capitaine dans la marine du commerce, lorsqu'en 1793, il passa dans celle de l'état avec le grade de lieutenant de vaisseau. Après une croisière qui mit en son pouvoir 63 bâtimens, il fut nommé capitaine de vaisseau (1794), alla détruire les établissemens angl. à la côte d'Afrique, et revint avec 54 bâtimens richement chargés. Il s'était signalé par de nouveaux faits d'armes, et venait d'être élevé au grade de chef de division, lorsqu'il fut envoyé en Egypte (1798) sous les ordres de Bruéys. Avec une flottille de bâtimens légers, tirant peu d'eau, il suivit sur le Nil toutes les opérations de l'armée de terre, à laquelle il rendit d'importans services. Il tomba aux mains des Anglais comme il revenait en France (1799), fut échangé presque aussitôt, et nommé contre-amiral la même année. Chargé d'al-

ler ravitailler Malte, il rencontra une escadre anglaise, l'attaqua le premier lorsqu'il vit que le combat était inévitable, et périt dans cette lutte inégale (1800), avant d'avoir vu sa défaite.

PERREIN (Jean), naturaliste, membre de la société des sciences et belles-lettres de Bordeaux, mourut en 1805, âgé de 55 ans, à New-York, où il était allé pour se perfectionner dans la connaissance de l'histoire naturelle, et compléter ses collections. Il a donné beaucoup de notes importantes dans le Cours d'histoire naturelle de Sonnini.

PERRELLE (Jean), professeur de belles-lettres à Châtillon-sur-Seine, où il était né vers la fin du 15e S., a traduit du grec *Theodori Gazæ Liber de mensuris atticis* (Paris, 1535, in-8), et formé quelques élèves remarquables, tels que Hubert Languet et Philandrier.

PERRELLO (Mariano), antiquaire sicilien, m. en 1670, a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *l'Antichità di Seichilli, anticamente chiamata Casmena, seconda colonia siracusana*, etc.

PERRENOT (Antoine). V. Granvelle.

PERRIER (François), avocat, puis substitut du procureur-général au parlement de Dijon, né à Beaune en 1645, m. à Dijon en 1700, ne vit pas une seule fois la cour s'écarter de ses conclusions pendant les 21 ans qu'il remplit les fonctions du ministère public. On cite de lui un recueil d'*Arrêts notables du parlement de Dijon, avec des observations sur chaque question*, Dijon, 1735, 2 vol. in-fol., pub. par Guill. Raviot, conseiller des états de Bourgogne. — Perrier (Nicolas), né à St-Jean-de-Lône vers 1620, m. à Dijon en 1694, avait été l'un des avocats consultans les plus laborieux de cette dernière ville, et avait rassemblé des arrêts, dont Raviot a profité pour le recueil indiqué dans l'article précédent. Il a laissé aussi des *notes* MSs. sur la coutume de Bourgogne.

PERRIER (François), peintre, né à St-Jean-de-Lône vers 1590, m. à Paris vers 1650, avait séjourné à deux reprises différentes en Italie : ce fut pendant le second voyage qu'il se distingua le plus, surtout par la gravure des planches qui contiennent la suite des statues et des bas-reliefs qu'il a copiés d'après l'antique. Toutefois le dessin de ces planches manque d'exactitude et de précision. L'édition la plus estimée est celle que l'auteur publia lui-même à Rome, sous ce titre : *Statuæ antiquæ centum, edente Francisco Perrier*, Rome, 1638; et *Icones et Segmenta illustrium è marmore tabularum, quæ Romæ adhuc exstant*, Rome, 1645. Cette collection, comme on voit, se compose de deux suites, l'une des statues, l'autre des bas-reliefs. Parmi ses tableaux, qui ne sont pas sans défauts, mais qui sont pleins de feu et annoncent une grande fougue d'imagination, on cite l'hist. de *St Antoine ermite*.

PERRIER (Charles Du). V. Duperier.

PERRIER (M.-Victorine PATRAS, dame), morte à Paris en 1821, est auteur d'une petite comédie en un acte et en vers, jouée avec succès à la Porte-St-Martin, en 1820, et de quelques poésies publiées dans divers recueils, entre autres dans le *Petit magasin des dames*. Nous citerons encore d'elle : *Récréations d'une bonne mère avec ses filles*, ou *Instructions morales sur chaque mois de l'année, à l'usage des jeunes demoiselles*, 1804, in-12.

PERRIÈRE (Jacq.-Charles-François de la), né à Marancenê en Aunis, mort en 1777, a donné le *Mécanisme de l'électricité*, 1756, 2 vol. in-12; et la *Physique nouvelle, céleste et terrestre*, 1766, 3 vol. in-12.

PERIGNY (Taillevis de), capit. de vaisseau, né en 1720, se distingua par sa valeur, ses talens milit., et par ses trav. et ses connaissances en hydrographie. C'est à lui que l'on doit la carte des sondes du golfe de Gascogne, qui fait partie du *Neptune français*. Il périt glorieusement dans un combat de la corv. l'*Emeraude*, qu'il commandait, contre la frégate le *Southampton*, en 1757. Vers le même temps, le marquis de Perrigny, son frère, était fait prisonnier par les Anglais qui le rétablirent en considération de la belle défense du capitaine de l'*Emeraude*.

PERRIN (Pierre), connu sous le nom d'abbé *Perrin*, quoiqu'il ne fût point ecclésiastique et ne possédât aucun bénéfice, ni abbaye, était né à Lyon, on ne sait en quelle année, et m. en 1680. C'est comme créateur de l'opéra français qu'il mérite l'attention de la postérité. En 1659, il fit chanter à Issy, dans la maison de M. de La Haye, une pastorale en 5 actes, dont Cambert avait fait la musique. Le succès l'engagea à composer deux autres pièces. Vers le même temps, le marquis de Sourdeac perfectionnait les machines propres à l'opéra et faisait représenter la *Toison d'or* (de Pierre Corneille) dans son château de Neubourg en Normandie; mais ce ne fut que le 28 juin 1669 que Perrin obtint des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de musique, où l'on chanterait au public des pièces de théâtre. En mars 1671 fut joué l'opéra de *Pomone*, paroles de Perrin, musique de Cambert, dans un jeu de paume, rue Mazarine, en face de la rue Guénégaud : on fut-là le berceau d'un théâtre qui devait s'élever plus tard à un si haut degré de magnificence. Perrin, comme poète, fut souvent maltraité par Boileau et le méritait. Nous citerons de lui : *Pom. comédie française en musique, représentée en France, pastorale*, 1659, in-4, réimpr. dans le recueil des *Œuvres de poésie* de l'auteur, 1661, in-12. — Perrin (Denis-Marine de), né à Aix en Provence, m. en 1754, à l'âge de 72 ans, a donné deux édit. des *Lettres de Mme de Sévigné*, avec des notes, 1734, 4 vol. in-12; Paris, 1754, 8 vol. in-12. La prem. fut faite sous les yeux de Mme de Simiane. — V. Perino del Vaga.

PERRIN (Charles-Joseph), jésuite, prédicat., né à Paris en 1690, fut accueilli par l'archevêque de cette ville lors de l'abolition de sa société, et m. à Liége en 1767. On a publié dans cette dernière ville les *sermons* de Perrin, 1768, 4 vol. in-12. — Un autre Perrin (François), jésuite, professeur dans l'univ. de Toulouse et ensuite dans celle de Strasbourg, mort à Toulouse en 1716, a publié un *Manuale theologicum*, Paris, 1714, 2 vol. in-8.

PERRIN-DULAC (F.-M...), m. sous-préfet de Rambouillet en 1824, a laissé : *Voyage dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les Etats-Unis, l'Ohio, et les provinces qui les bordent, dans les années* 1801 à 1803, etc., Lyon, 1805, in-8, fig., etc.

PERRINET DU PIN, est auteur de la *Conquête de Grèce, faite par Philippe de Mézière*, Paris, 1527, in-fol. et in-4, gothique.

PERRON (Du). V. Duperron.

PERRONET (Jean-Rodolphe), célèbre ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Suresnes, près Paris en 1708, fut chargé, à l'âge de 17 ans à peine, de diriger plus. constructions importantes dans cette ville. Nommé, en 1747, directeur de l'école des ponts-et-chaussées, nous l'avons vu, il se montra digne de ce poste, et jouit de la plus grande réputation par treize ponts qui furent exécutés d'après ses plans. Quelques-uns, tels que ceux de Neuilly, de Nemours, de Pont-Ste-Maxence, et de Louis XVI à Paris, passent pour des chefs-d'œuvre qui n'ont pas encore été surpassés. Celui de Neuilly était le prem. exemple d'un pont horizontal. On doit encore à Perronet le *canal de Bourgogne*, et le projet de rendre navigable et d'amener à Paris la rivière d'Yvette, projet dont le but a été rempli depuis d'une manière plus avantageuse par l'exécution du canal de l'Ourcq. Il faut parler aussi

des routes aplanies, ouvertes, rectifiées ou plantées d'arbres, et de plusieurs machines ingénieuses. Nous ne pouvons entrer dans le détail de tous ses travaux, qui d'ailleurs ont été décrits dans 3 vol. in-fol., imprimés aux frais du gouvernement. Il m. en 1794, chéri de ses élèves et regretté de tout le monde. Il était associé à la société royale de Lébdred, à l'acad. de Stockholm, de Berlin, etc., et à la plupart des sociétés sav. de France. Nous citerons de lui : un *Mémoire* sur la recherche des moyens que l'on pourrait employer pour construire de grandes arches de pierre, de deux cents.... jusqu'à cinq cents pieds d'ouverture, etc., Paris, 1793, in-4; et d'autres *mémoires*, insérés dans le *recueil de l'acad. des sciences*. V. la *Notice pour servir à l'éloge de M. Perronet*, publiée en 1805 par M. Lesage.

PERROT (sir JOHN), célèbre homme d'état anglais, né en 1527, d'une ancienne famille du comté de Pembroke, jouit de la faveur d'Edouard VI et d'Elisabeth. Après une courte disgrâce qu'il subit sous la reine Marie, il fut nommé par Elisabeth président de Munster, amiral de la flotte sur la côte d'Irlande, et ensuite lord-député d'Irlande. La trop grande sévérité dont il usa dans ce dern. emploi le fit rappeler et enfermer à la Tour. Condamné à m. en 1592, il obtint de la reine un sursis; mais il m. la même année.

PERROT D'ABLANCOURT. V. ABLANCOURT.

PERRY (JOHN), ingénieur angl., fut appelé en Russie par le tsar Pierre Ier auquel il fut d'un gr. secours pour établir des communications par eau entre diverses parties de ce vaste empire; mais ne pouvant obtenir d'être payé de ses appointemens, il quitta le service du tsar. De retour en Anglet. en 1712, Perry dessécha plus. marais, construisit des digues, et m. en 1733. On cite de lui : *Etat présent de la Russie, ou Moscovie, contenant une relation de ce que S. M. czarienne a fait de plus remarquable dans ses états, et une Description de la religion, des Mœurs, etc., tant des Russes que des Tartares, et autres peuples voisins*, Londres, 1716, in-8; trad. en franç. par Hugony, La Haye, 1717, in-12, et en allem., id., in-8.

PERRY (JACQUES), publiciste angl., né à Aberdeen en 1756, écrivit plus. brochures politiques et travailla successivement à la rédaction de plusieurs journaux de l'opposition, au *general Advertiser*, à l'*european Magazine*, au *Gazetteer*, et enfin au *Morning-Chronicle*, dont il devint propriétaire avec son ami Gray. On sait que cette feuille est, depuis plus de vingt ans, le principal journal de l'opposition en Angleterre. Perry m. à Brighton en 1821. Le club de Fox lui a voté un monument.

PERS (CIRO signor de), chev. de St-Jean-de-Jérusalem, né dans le Friouli au 17e S., a publié des *Poésies*, dont la meill. ed. est de Venise, 1683, 2 v.

PERSAN (PIERRE-NICOLAS-CASIMIR de), littérateur, né à Dôle en 1750, mort dans la même ville en 1815, consacra sa vie à des recherches et à l'étude de la diplomatique. Il a laissé : *Notice sur la ville de Dôle*, 1806, in-8; *Recherches historiques sur la ville de Dôle*, 1809, in-8 de 418 pages.

PERSE (la), contrée d'Asie, l'une des premières et des plus vastes monarchies qui aient existé, comptait déjà, aux temps de la fondation de Rome, plusieurs dynasties de souverains (celles des *Kayoumariens*, des *Pischedadiens*). Les vestiges qui attestent l'ancienneté de cette nation ne dénotent rien de positif sur son berceau; aussi s'accorde-t-on assez généralement à la regarder comme un peuple primitif. La haute réputation de sagesse et de justice acquise aux Perses près des autres peuples de l'antiquité précède tout ce qu'on a d'authentique sur leur histoire. Ils la devaient au respect sévère qu'ils avaient conservé pour les institutions de Zoroastre ou Zerdosch, législateur immortel, dont aujourd'hui encore des tribus indouses se flattent d'observer la doctrine dans toute sa pureté (v. l'article GUÈBRES). Tandis que l'empire d'Asie passait successivement des Assyriens aux Mèdes et aux Babyloniens, la monarchie persane se maintenait indépendante et séparée; mais à cela paraît s'être borné sa gloire jusqu'au règne de Cyrus (Key-Kosrou, suivant les historiens persans), l'un des successeurs de Key-Kaoûs (le même, à ce qu'on croit, que le prince nommé Phraortès par les historiens grecs), fondateur de la 3e dynastie, dite des *Keyaniens*. Agrandi des débris de l'empire des Mèdes (559 avant J.-C.), par ce jeune guerrier, l'admiration et l'épouvante de l'Asie, le royaume de Perse atteignit l'apogée de sa gl. ire sous les successeurs de Cyrus, pour passer ensuite, avec le reste du monde connu, sous la conquête d'Alexandre, en 331. Plus tard, une petite tribu de soldats-pasteurs, sortie du sein de l'anarchie dont les guerres que se firent les lieutenans du roi de Macédoine couvrirent l'empire immense que laissait ce conquérant, les Parthes, vainqueurs des Syriens sous les Séleucides, et établis sur les bords du Tigre, dans la province aujourd'hui appelée l'Irak-Adjemi, s'y agrandirent peu à peu, et fondèrent par les armes cette puissance, un instant l'heureuse émule de Rome, et dont l'éclat rappela celui qu'avait jeté le trône de Perse aux temps de sa gloire. Vers l'an 230 de notre ère, un soldat persan, Ardeschir (Artaxercès), homme plein d'audace et de génie, après s'être élevé aux premières charges de l'état, fit revivre l'antiq. monarch. de Cyrus sur le trône même d'Artaban, dern. roi des Parthes, qu'il en avait précipité. Durant cette troisième époque, que termine la conquête des Arabes sous la conduite de Saad, lieutenant du khâlyfe Omar (vers l'an de J.-C. 650), l'histoire n'offre que des lueurs passagères de intérêt au travers d'une foule d'incertitudes, d'hypothèses et de contradictions. Rayée en quelque sorte de la liste des nations, et passant alternativement, durant une période de 870 années, du joug des Arabes sous celui des Turks, des Arméniens, des Tatars, la Perse fut le théâtre de guerres presque continuelles, et gémit sous les persécutions religieuses qu'entraîna à sa suite l'établissement de l'islamisme. Enfin, en propageant le schisme d'Ali parmi les Persans, un novateur, soi-disant descendant du gendre de Mahomet, le scheïk Eidurh-Sefi, prépara l'affranchissement de sa nation, qu'effectua son fils Ismaël, fondateur de la dynastie des Sofis, et vainqueur du sulthan Selim Ier (1516). Depuis le règne de ce grand prince, la Perse, détachée de l'union musulmane, c'est-à-dire de la dépendance des khâlyfes ou chefs spirituels des *vrais-croyans*, a été la rivale éternelle de Constantinople. Sous des prétextes de religion, ces deux puissances n'ont cessé jusqu'à nos jours la lutte acharnée qui fait la base de toute leur politique. De fréquentes révolutions ont fait passer les rênes de l'état aux mains d'usurpateurs; mais ces révolutions n'ont apporté aucun changement bien notable à la condition du peuple de la Perse, qui toutefois passe pour le plus civilisé de l'Asie. Celle qui, en 1722, mit fin au règne de Schah-Hussein, le dernier des Sofis, avait été depuis long-temps préparée par l'incurie des prédécesseurs de ce prince; mais le mépris que sa stupide indolence excitait parmi le peuple s'étant joint au mécontentement que les cruautés et la tyrannie des grands avaient rendu général, on se trouva hors d'état de comprimer les fréquentes révoltes de quelques ambitieux chefs de tribus. Ainsi s'effectua l'usurpation des Afgans, dont le premier dynaste, Nader-Schah (Thamas-Kouli-Khan), sut gagner l'affection de la multitude par une activité et une modérat. qu'on n'était plus habitué à trouver réunies dans le même souverain. Toutefois la confiante sécurité qu'avaient fait naître les feintes vertus d'un ancien bandit couronné ne tarda pas à

être dissipée par les ennuis et les rapines qu'il fit peser sur son propre royaume. Il fut assassiné par ses compagnons d'armes, et l'anarchie recommença avec une nouvelle fureur. En moins de 40 ans, remplis par des guerres civiles sans fin, trois dynasties se succédèrent sur un trône souillé de sang et de crimes. Enfin l'avènement d'Aga-Mahammed-Khan arrêta la rapide suite de calamités allant précipiter la Perse. Cet aventurier, de la dynastie khazarde, parvint à réunir sous son autorité les fragments épars de l'ancienne monarchie (1794); mais, au moment où il se disposait à monter sur le trône, il fut assassiné : la guerre qu'il soutenait avec avantage contre les Russes, il la finit sous le poignard d'un assassin, et ce fut l'un de ses neveux, Baba-Khan, qui se saisit du pouvoir avec le titre de régent (1797). Actuellement couronné sous le nom de Fatey-Ali-Schah, ce prince n'a rien négligé pour faire rechercher la Perse au sein de la paix; et dans les circonstances où se trouve aujourd'hui ce royaume (décembre 1826), ce ne peut être qu'en se montrant guerrier valeureux et habile que le prince Abbas-Mirza, héritier de la couronne, justifiera les espérances que ses autres qualités ont fait concevoir au peuple. Le cadre resserré de cette notice ne nous a pas permis d'y admettre une foule de détails curieux sur l'état des mœurs et des institutions des Persans modernes. On en trouvera un exposé succinct et habilement tracé dans l'excellent *Tableau de l'histoire de la Perse*, par C. D. Rafinel. 2e édit. Paris, 1825, in-18.

PERSE (Aulus Persius Flaccus), poète satirique latin, naquit à Volterre, ville de Toscane, l'an 34 de J.-C. sous le règne de Tibère. Aux avantages de la naissance et de la fortune, Perse joignait celui de qualités personnelles, qui le firent chérir de ses contemporains, et qui recommandent encore sa mémoire à la postérité. Les grâces de la figure étaient relevées en lui par la plus douce aménité de mœurs et par des vertus solides, qui, plus encore que ses satires, étaient la censure vivante de son siècle. Lié d'une étroite amitié avec le philosophe Cornutus, stoïcien célèbre de cette époque, il s'attacha sincèrement à des doctrines qui s'accordaient si bien avec ses inclinations morales; et ce ne fut point en paroles seulement qu'il se borna à les professer. Il les avait mises en pratique dans sa conduite, avant de les consigner en beaux vers dans le recueil qu'il nous a laissé. Il se compose de six *satires*, qui excèdent à peine 600 vers; et c'est avec ce modeste bagage qu'il a franchi 20 siècles, et qu'il arrivera à la dernière postérité. Ainsi continuera de se réaliser l'avenir de gloire que lui avait présagé Quintilien, dès l'apparition de ses satires. Perse ne jouit point de sa célébrité. Il m. à l'âge de 28 ans la 8e année du règne de Néron. C'est, avec la verve satirique et la vertueuse indignation qui semble l'inspirer, une conformité de plus avec notre célèbre et malheureux Gilbert : mais le satirique français m. dans un hôpital; et le poète romain légua à son ami Cornutus 100,000 *sesterces*, environ 75,000 *francs* de notre monnaie. Ses *satires*, publiées après sa mort par les soins de Caïus Bassus, mais d'après la révision et peut-être même les corrections de Cornutus, furent reçues du public avec une avidité qu'elles ne durent point à leur seul mérite littéraire. Une curieuse malignité y chercha, et crut y voir de fréquentes allusions au règne et à la personne même de Néron; et il faut convenir que la mystérieuse obscurité d'un grand nombre de passages ouvrait à cet égard un vaste champ aux conjectures. C'est une des causes de l'obscurité si souvent et si durement reprochée à notre poète; mais ce n'est pas la seule, et malheureusement ses nombreux commentateurs n'ont guère fait qu'épaissir les nuages qu'ils se proposaient de dissiper. Perse a été plus heureux en traducteurs, et surtout en traducteurs français. Lemonnier et Selis, en prose, L. V. Raoul et tout récemment M. Théry, en vers, ont rétabli le satirique latin aux yeux de ceux qui, sur la foi de critiques ou de panégyristes quelquefois passionnés, le mettaient, faute de le bien connaître, au-dessous ou au-dessus de sa valeur réelle. Au moment même où nous rédigeons cet article, on vient de découvrir et de publier un volume curieux, dont Perse a été l'objet : c'est la traduction presque complète donnée autrefois, imprimée par Boileau, jeune encore à ce qu'il paraît, et qui prétendait alors à la lutte plus glorieuse qu'il dut engager un jour avec Horace, Perse et Juvénal. Cet essai de traduction et les courtes notes interprétatives qui l'accompagnent sont écrites de la main même de Boileau, et jetées en marge d'un *Juvénal* de Farnabe. Le libraire Delahain est, il y a quelques années, l'idée assez heureuse de réunir dans un seul et même volume, les traductions de Selis et de Lemonnier, et de mettre ainsi le lecteur instruit en état de prononcer entre deux habiles traducteurs, qui ne s'étaient pas toujours rendu la justice qu'ils se devaient. La meilleure édit. fr. de Perse est celle publ. en 1812 par N. L. Achaintre, Paris, Firmin-Didot, un vol. in-8.

PERSÉE (myth.), un des plus célèbres héros de la fable, naquit de Jupiter et de Danaé, fille d'Acrisius, roi de Danaé, sur la foi d'un oracle qui lui avait prédit que son petit-fils lui donnerait la mort, avait enfermé sa fille dans une tour, pour qu'elle vécût sans époux et sans postérité; mais Jupiter s'y introduisit en pluie d'or, et donna le jour à Persée. Acrisius, instruit de la naissance de cet enfant, le fit exposer avec sa mère à la merci des flots; mais la nacelle qui les portait aborda dans l'île de Sériphe, dont le roi, Polydecte, les sauva, et fit élever Persée. Celui-ci, devenu grand, s'illustra par ses exploits. Il vainquit Méduse avec le secours du bouclier de Minerve, délivra Andromède, qui allait être dévorée par un monstre marin, et épousa cette princesse. Dans un de ses voyages, il se rendit à Larisse pour prendre part à des jeux qu'on y célébrait; mais il eut le malheur d'y tuer Acrisius, son grand-père, sans le connaître. Cette mort le rendait maître du trône d'Argos; mais, affligé d'un si funeste accident, il ne voulut point habiter cette ville, et alla fonder, vers l'an 1313 avant J.-C., Mycènes, où il régna environ 30 ans. Il laissa plusieurs enfans : Alcée, Sthénélus, Nestor et Electryon.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, fils de Philippe, 5e de ce nom, et d'une de ses concubines, fut élevé dans les camps, et se fit par quelques faits d'armes une réputation qu'il ne soutint pas long-temps. Jaloux de Démétrius, son frère cadet, il le calomnia auprès de Philippe, obtint l'ordre de le faire périr, et s'assura ainsi la possession du trône, sur lequel il monta l'an 179 avant J.-C. Il dissimula d'abord sa haine contre les Romains, et s'efforça de leur prouver son dévouement, pendant qu'il travaillait en secret à leur susciter de nouveaux ennemis. Sa conduite ne put rester long-temps sans être suspecte, et l'ambassade d'Eumène, dont il se rendit coupable, acheva d'ouvrir les yeux aux Romains, alliés de ce malheureux prince. La guerre était inévitable; elle fut déclarée (l'an 165 avant J.-C.). Le roi de Macédoine eut d'abord quelques avantages; mais bientôt, poursuivi par le consul Q. Marcius, il fut défait à Pydna, et s'aliéna le cœur de ses sujets même et de ses soldats par sa lâcheté et ses cruautés. Enfin, il fut défait complétement à Pydna par Paul-Emile. Il se réfugia, avec ses trésors et ses enfans, dans l'île de Samothrace; mais bientôt il n'eut plus d'autre ressource que de s'abandonner à la clémence de son vainqueur, qui le fit servir d'ornement à son triomphe. Persée, au sortir de cette humiliante cérémonie, fut jeté dans une prison,

il se laissa mourir de faim vers l'an 167 avant C. Il avait régné 11 ans. L'un de ses fils, nommé Filippo, exerça à Rome la charge de greffier.

PERSIA (Horace), jurisconsulte et poète du 1 S., né à Matéra, a laissé : *consiliorum civilium ns decisionibus Semicenturia*, Naples, 1642, -fol.; *consiliorum criminalium cum decisionibus micenturia*, Naples, 1640, in-fol.; *della Vita di Vincenzo Fengerio Canzoni* 12; Trani, 1634, -4; *Il mal Marito*, commedia, Naples, 1627, -12; *il Martirio di S. Doratea*, ibid., 1627, -12; *Pompeo Magno*, trag., Naples, 1603, in-12. C'est peut-être à tort que quelq. biog. le distin- ient d'Orazio Persiani, secrét. de Charles-Louis Lorraine, duc de Joyeuse, et qui naquit à Flo- nce au commencement du 17e S. Des sonnets, s madrigaux, etc., composent les œuvres qu'on tribue à ce dern.; et l'on y ajoute quelq. drames musique, parmi lesquels on remarque : *le Nozze Teti e Peleo* (1639); *Narciso ed Eco immorta- li; gli Amori di Giasone e d'Issipile* (1642).

PERSIO (Ascanio), littérateur, né à Matera en 54, professeur de grec en 1586 à Bologne, mort ns cette dernière ville en 1610, a laissé : *Dis- rso intorno alla conformità della lingua ita- na, con le più notabili antiche lingue, e princi- lmente con la greca; l'Indice de' poemi d'Omero*, ologne, 1592, in-8.

PERSIUS (Caius), orateur romain, le plus sa- ant homme de son temps, remplit les charges de questeur et de tribun du peuple, et fut élu préteur ns l'an de Rome (132 avant J.-C.). Il paraît cer- ain qu'il avait composé plusieurs ouvrages, dont il e nous est resté aucun fragment.

PERSON (Claude), méd., né à Châlons-sur- arne, eut de la réputat. à Paris, où il publia, 1749, *ses Elémens d'anatomie raisonnée*, in-8. m. en 1758.

PERSONA (Gobelin), chroniq., né en West- alie en 1358, embrassa l'état ecclésiast., et plus d la vie monastique à Badeken, où il m. vers 1410. On a de lui : *Cosmodromium hoc, est Chro- con universale complectens res eccles. et reipub. orbe condito usque ad ann. Christ.* 1418, Franc- rt, 1599, in-fol., inséré par Meibom le jeune ns les *Scriptor. germanicar. rerum*. On lui at- ribue : *Vita S. Meinulphi, paderbornensis dia- oni et confessoris*, insérée par les bollandistes dans ur *Recueil* (oct., t. 3, p. 216-25).

PERSONA (Christophe), litt., religieux guil- hmite, direct. de la bibliothèq. du Vatican, né à ome vers 1416, m. dans la même ville en 1485, trad. du grec en lat. : 25 *Homelies* de St Jean- ryssostôme, Rome, sans date, in-4; Bologne, 75; l'ouvrage d'*Origène contre Celse*, Rome, 81, in-fol., l'*Hist. de la guerre des Goths*, par rocope, Rome, 1509, in-fol., l'*Hist.* d'Agathias, ntinuateur de Procope, ib., 1516, in-fol.; Augs- urg, 1519, in-4, etc.

PERSONA (Jean-Baptiste), méd. et littérat., ort en 1620 à Bergame, sa patrie, a laissé : des mment. sur différ. ouvr. de Galien, Bergame, 1611, in-4; *Discursuum medicinalium uni- s liber*, ib., 1603, in-4; *Noctes solitariæ*, Ve- se, in-4.

PERSONALI (Achille), jurisconsulte du 16e S., né à La Mirandole, a pub. : *Tractatus tres : de adi- scendâ possessione, de Interdicto, de petitione ereditatis*, Venise, 1572 et 1582; Cologne, 1596; *rona questionum civilium et criminalium*, Franc- rt, 1596, in-4.

PERSONALI (François), jurisc., de la même mille que le prec., podestat de Guastalla, où il m. en 1624, a laissé : *Quæstiones practicantibus necessariæ*, Venise, 1585, in-4; *de Indiciis et ortu à et questionibus, cum tractatu de Gabellis*, enise, 1583; Francfort, 1610, in-4; *Consilia ulta et criminalia*, Venise, 1590, in-4.

PERSONNE. V. Roberval.

PERSUIS (Loiseau de), composit., direct.-gén. de l'Académie royale de Musique, né à Avignon, m. après s'être démis de sa place en 1819, a donné au Grand-Opéra : *le Triomphe de Trajan*, avec M. Lesueur, et *la Jérusalem délivrée*; à l'Opéra-Comique : *Léonidas*, *Fanni Morna*, ou *l'Ecossaise*, *le Fruit défendu*, *Marcel*, ou *l'Héritier supposé*, *Phanor et Angela*. On lui doit encore la musique des ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, de *l'Epreuve villageoise*, du *Carnaval de Venise* et le *Chant franç.*

PERSYN (Regnier de), grav., né à Amsterdam en 1636, grava à Rome, avec Corneille Bloemaert, les statues du palais Giustiniani. Il nous reste encore de cet artiste les *portraits* de Balthasar et de l'Arioste et la *Mort de Leandre*.

PERTARITE, roi des Lombards, succéda en 661 à son père Aribert conjointem. avec Godebert, son frère. La division s'étant mise entre les deux rois, qui régnaient, le prem. à Milan, le second à Pavie, Godebert appela Grimoald, duc de Bénévent, à son secours. Celui-ci massacra Godebert et vainquit Pertarite. Privé de son royaume, cet infortuné prince se réfugia auprès du caghan, ou roi des Avares, et plus tard en France, où il fut accueilli par Clotaire III. Il partait pour l'Angleterre lorsqu'il apprit la m. de Grimoald. Il remonta sur son trône en 671, et l'occupa paisiblement et avec sagesse jusqu'à sa m., arrivée en 688. Ce prince a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses tragédies : ce n'est pas une des meilleures.

PERTHUIS DE LAILLEVAUT (Léon de), ingénieur et agronome français, né à Germini-l'Evêque, près Meaux, en 1757, m. à Paris en 1818, fut un des officiers chargés de la construct. du fort de Château-Neuf, qui sert de défense à la ville de St-Malo. Outre de nombreux *rapports* faits à la société d'agriculture, dont il était membre, et d'autres travaux utiles, nous citerons de lui deux *Mémoires*, l'un *sur l'art de perfectionner les constructions rurales*, couronné par la société d'agriculture (1805, in-4), et l'autre *sur l'amelioration des prairies naturelles et sur leur irrigation* (1805, in-8, figures).

PERTI (Jacques-Antoine), composit. de musique sacrée, et l'un des plus fameux professeurs de l'ancienne école de musique en Italie, né à Bologne en 1656, m. à Venise en 1723, a aussi travaillé pour le théâtre, et composé 27 à 30 pièces, dont les principales sont : *Alide*, 1679; *Marzio Coriolano*, 1683; *Flavio*, 1686; *Furio Camillo*, 1692; *il Venceslas*, 1708; *Morte di Giesù*, oratorio, 1718.

PERTICARI (le comte Jules), littérat. et philosophe ital., né à Savignano en 1779, m. à Rome en 1822, mérite des éloges pour avoir essayé, dans ses écrits, de rappeler ses concitoyens dégénérés aux mâles exemples et aux doctrines élevées de leurs ancêtres, persuadé qu'il était qu'on ne peut être bon écrivain sans être en même temps bon citoyen et vrai philosophe. Les fragm. qu'il a pub. se trouvent impr. avec les *Proposte* de M. Monti (propositions de quelq. correct. et addit. au dictionn. *della Crusca*). Il fut aussi un des principaux collaborateurs du *Giornale Arcadico* de Rome. Ses MSs. sont entre les mains de sa veuve, fille du célèbre poète Monti.

PERTINAX (Publius Helvius), emp. romain, né l'an 126 à Villa-Martis, près d'Alba-Pompéia, dans la Ligurie (aujourd'hui Albe, dans le Montferrat), d'un affranchi qui se livrait avec succès au commerce, reçut une éducation brillante, et ouvrit même une école dans sa province. Mais bientôt il embrassa le parti des armes, et se signala dans plus. occasions, notamm. à la guerre de Germanie. Il avait déjà été admis au sénat par Marc-Aurèle. Il fut élevé au consulat avec Didius Julianus, et

appelé successiv. à gouverner les deux Mésies, la Dace et la Syrie; partout il se fit aimer des peuples, partout il rendit d'import. services à l'emp. Après avoir été exilé pend. 3 ans par Perpennis, il revint en faveur sous Commode, qui l'envoya dans la Grande-Bretagne pour apaiser la révolte des légions, et ensuite en Afrique avec le titre de proconsul. Il avait été désigné pour la seconde fois consul, nommé préfet de Rome lorsque les prétoriens et le sénat lui donnèrent l'empire, qui venait d'être arraché à Commode avec la vie. Pertinax gouverna avec beaucoup de modération et de sagesse; mais en annonçant le projet de réformer les abus, il se fit un grand nomb. d'ennemis, et en rétablissant la discipline militaire, il souleva les prétoriens, qui l'assassinèrent le 18 mars 193. Il avait près de 67 ans. Son règne, qui rappelait déjà ceux de Marc-Aurèle et des Antonins, n'avait été que de 87 jours.—Helvius Pertinax, son fils, fut tué, l'an 216, par l'ordre de Caracalla pour s'être permis contre le prince une plaisanterie injurieuse, quoique bien méritée.

PERTUSATI (le comte François), né à Milan en 1741, m. en 1823, fut toute sa vie très-attaché aux jésuites, chez lesquels il avait été élevé, et dont il avait même porté quelque temps l'habit. Parmi ses ouvr., nous citerons les suiv., trad. du français en italien : *la Consolation du chrétien*, par le P. Boisard, jésuite; *la Vérité défendue et prouvée par des faits contre les calomnies anciennes et nouv.*, Reggio, 1819 (c'est une apologie des jés.). V. l'*Ann. nécrol. de M. A. Mahul*, 1824, p. 396.

PERUCCI (Franc.), protonot. apost., fils d'un habile archit. de Reggio, fut assassiné dans cette ville en 1647. Ses principaux ouv. sont : *Proginnasmi di Pensieri famigliari fra' complimenti misti, con tariffe*, Vérone, 1629; *Stato politico del principe*, Venise, 1633; *Pompa funebre di tutte le nazioni del mondo*, Vérone, 1639.

PERUGIN (Pietro VANUCCI, plus généralement connu sous le nom du), peintre célèbre, né à Città-della-Pieve, en 1446, et non à Pérouse, quoiqu'il doive à cette ville son surnom de *Perugin*, m. à Castello-della-Pieve, en 1524, fut la tige de cette école romaine, qui devint bientôt la première de toutes. Raphaël fut son élève, et ce gr. peintre s'est plu à consacrer sa reconnaissance par le tableau de l'*Ecole d'Athènes*. Du reste, le style du Pérugin a toujours un peu de sécheresse et de crudité; ses draperies sont pauvres, et il y a peu de variété dans ses compositions, qu'il a répétées trop souvent, satisfait qu'il était de ne piller que lui-même; mais ces défauts sont bien compensés par la beauté de ses têtes, surtout celles de jeunes gens et de femmes, par la grâce des mouvemens, par l'amabilité du coloris, et par d'autres qualités précieuses. C'est à Florence, à Pérouse et à Rome, qu'on trouve la plupart de ses productions. Son tableau du *Mariage de la Vierge* est un des spectacles les plus curieux qu'offre la ville de Pérouse, et c'est pour ainsi dire le résumé de tous ses ouvr., trop semblables entre eux, comme nous avons dit. Toutefois ses fresques ont mérité, presque sans restriction, les éloges des vrais connaisseurs. Son chef-d'œuvre en ce genre est l'admirable suite de peintures dont il a orné la salle du Change à Pérouse. Le Musée du Louvre possède de lui deux tableaux : *le Combat de la chasteté contre l'amour* et un *Jésus-Christ ressuscité qui apparaît à la Madeleine*. Le même établissement en possédait cinq autres, parmi lesquels on distinguait *la Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage des saints protecteurs de la ville de Pérouse*, l'un des beaux ouvrages du Pérugin. Ce peintre, né dans l'indigence, amassa une fortune considérable : mais son avarice égala ses talens. V. les *Brevi notizie delle pitture e sculture che adornano l'augusta città di Perugia*, Pérouse, 1683, 1 pet. vol. in-16, et les *Lettere pitt. perugine*. —V. Cesti, dit le *chevalier Perugin*.

PERUSE (Jean de La), né vers 1530 à Angoulême, m. en 1556, près de Poitiers, fut lié avec Ronsard, Remi Belleau, Jodelle, etc. Outre quelques pièces de vers, on a de lui une trag. de *Médée*, qui parut la première fois à Poitiers, sans date, in-4.

PERUSSEAU (Sylvain), jésuite, m. en 1771, d'abord confesseur du dauphin, fils de Louis XV, puis du roi, a laissé : l'*Oraison funèbre du duc de Lorraine*, un *Panégyrique de St Louis* et des *Sermons choisis*, 1758, 2 vol. in-12.

PERUZZI (Balthasar), peintre et architecte, né en 1481, dans la partie du diocèse de Volterra qui dépendait de la république de Florence, vint à Rome Raphaël, qu'il a imité, surtout dans les *Saintes Familles*. Ses tableaux d'autel et de gallerie, à l'huile, sont extrêmement rares, et l'on ne connaît de lui, comme authentique en ce genre, qu'un tableau composé de 3 demi-figures, représentant la *Vierge entre St Jean-Baptiste et St Jérôme*, que l'on conserve à Torre-Ballina. Il approcha beaucoup de Raphaël dans ses peintures à fresque, parmi lesquelles nous citerons celle que l'on voit à Sienne, et qui représente la *Sibylle prédisant à Auguste l'enfantem. de la Vierge*. Toutefois, comme peintre, il a plus souvent été composé, et il est trop inégal; mais on doit le regarder comme un des plus habiles architectes de son temps. Entre autres ouvr. remarquables, tant publics que particuliers, le palais Massimi, à Rome, fut élevé et distribué d'après ses dessins. Il venait d'être chargé de l'exécution de la basilique de St-Pierre, conjointement avec Antonio de San-Gallo, lorsqu'il m. en 1536. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau représentant la *Vierge qui couve d'un voile l'enfant Jésus endormi*, et trois dessins.

PESANT (Pierre Le). V. Bois-Guillebert.

PESARESE. V. Cantarini.

PESAY. V. Pezai.

PESCAIRE. V. Avalos et Colonna.

PESCATORE (Gian-Battista), poète ital., né en 1558, sénateur de Ravenne, sa patrie, a laissé, entre autres pièces mentionnées au tom. 2, p. 1[illegible] des *Mem. degli Scritt. ravennati* du P. Guarnacci, la *Morte di Ruggiero* en 40 chants, Venise, 1[illegible] et suiv., in-4; trad. en franç., Lyon, 1583, [illegible]; la *Vendetta di Ruggiero*, etc., ib., 1557; la [illegible], comédie, ibid., 1557.

PESCENNIUS-NIGER (Caius), empereur romain, originaire de la ville d'Aquino, embrassa le parti des armes sous les Antonins, et s'éleva par son courage jusqu'au consulat, après avoir obtenu le gouvernement de Syrie et le commandement des légions de l'Asie. Pescennius déploya de grandes qualités et parvint à faire régner dans son armée la plus exacte et la plus sévère discipline. Vers la fin d'avril 193, pendant que Didius Julianus occupait le trône ensanglanté par le meurtre du vertueux Pertinax, les légions romaines saluèrent Pescennius empereur à Antioche; mais au même moment les troupes d'Illyrie proclamaient Sévère. Ce dernier marche sur Rome, qu'il délivre de Didius, et se fait reconnaître par le sénat. Pescennius, qui avait essayé vainement d'entrer en accommodement avec son rival, et se voyant déclaré par lui ennemi de l'état, se prépare à la guerre. Il eut d'abord quelques succès; mais vaincu ensuite près de Issus et près d'Issus, il cherchait à gagner le pays des Parthes, lorsqu'il fut tué, non loin de Cyzique, par des soldats qui portèrent sa tête à Sévère (de notre ère 195).

PESCETTI (Orlando), grammairien, né dans la 2e moitié du 16e s., ouvrit à Venise une école qui eut quelq. célébrité, mais il se fit de virulentes diatribes en se faisant impudemment le parasite du Tasso. On a de lui, entre autres, des réponses aux attaques dirigées contre lui par Gonzaga

legina pastorella; une trag. de *César*; *es* et des *dialogues sur l'honneur*, pu- *ella Quirino*.

TI (Jean-Baptiste), l'un des bons [illegible] moderne d'Italie, né à [illegible] 1758, travailla pour l'église et [illegible] de lui : *Dorinda*, 1729; *Ales- l'Indie*, paroles de Métastase, 1739; [illegible], 1740; *Narciso al fonte*, cantate; *si Esip*, paroles de Métastase, 1747.

[illegible] (Louis Du), avocat au parlement de [illegible]rie, publia en 1629, in-8, sous le [illegible] Bary, célèbre marchand d'orviétan, [illegible] contre le style ampoulé et hyper- [illegible], et intitulée *la Comédie des co-*

[illegible]LLI (André), littérat. ital., né à Co- [illegible], de Naples, en 1601, fut d'abord [illegible] D. Ferrante de' Monti, et, après la [illegible] seigneur, professeur de philosophie [illegible] Gesù. Il m. à Rome en 1691. On [illegible] *lo Specchio de' principi*, *poesia per il [illegible] Rospigliosi*, Rome, 1668; *il [illegible]magica*, etc., Gênes, 1648; *il Pol- [illegible]magica*, ibid., 1652.

[illegible] (Francesco PESELLO), peint., né à [illegible] 1380, excella surtout à peindre les ani- [illegible] divers mouvemens. Il m. du chagrin [illegible] la mort prématurée de son fils uniq., [illegible] année, 1547. — Ce fils, nommé aussi Pesello, et surnommé *Peselino*, était [illegible]. Le Musée du Louvre possède de lui un [illegible] divisé en deux tableaux peints sur [illegible] représentant, le premier : *St François [illegible] les stygmates*; le second, *St [illegible] visitant un malade*.

[illegible]IUS DE BERGAME (Elisée), [illegible] province de Brixen, m. en 1637, avait [illegible]rabe avec succès pend. 30 ans, et pub. [illegible]es sur la langue hébraïque, parmi les- [illegible]ire de citer : *Sal Elisei*, *viri divini*, [illegible] *arium hebraïcum*, etc., 4 vol. in-fol.; [illegible] *is ex floribus delibatus horti clausi*, [illegible] *tica hebrea*, 1 vol. in-fol.

[illegible] (François-Louis de), plus connu sous [illegible] général *Saint-Saphorin*, qu'il tenait du [illegible] il naquit en 1668, au pays de Vaud, [illegible] et comme militaire et comme diplo- [illegible] rvit de plus. princes d'Europe aux quels [illegible] successivement, tels que les souverains [illegible]mde, de l'Allemagne, de l'Angleterre, [illegible] château de St-Saphorin, en 1737.

[illegible] (Jean), graveur, né à Rouen vers 1623, [illegible]ris en 1700, doit toute sa réputation [illegible] circonstances qu'à ses talens, qui n'a- [illegible] d'extraordinaire. Il eut le bonheur de [illegible]écuter une foule de sujets capitaux d'a- [illegible]tres célèbres, tels que le Poussin, Ra- [illegible] Dyck, le Guerchin. Parmi ses ouvrages, [illegible]ns : *le Ravissement de St Paul*, dont le [illegible] au Musée; *Jesus apparaissant à la Ma- [illegible]ther devant Assuérus*; *l'Adoration des* [illegible]. Pesne (Antoine), premier peintre du [illegible]sse, neveu du précédent, né à Paris en [illegible] à Berlin en 1723. Le Musée du Louvre [illegible] lui le *portrait du chevalier Fleugels*, [illegible]recteur de l'académie de Rome.

[illegible]IER (Charles-Etienne), litt., né à Pa- [illegible], m. en 1763, sut allier le goût des let- [illegible] l'esprit des affaires, et eut dans les fer- [illegible]lace assez lucrative, qui lui permit de se [illegible] douces et paisibles inclinations. Nous [illegible] lui : l'*Ecole du temps*, comédie en un [illegible]vers, donnée au théâtre italien en 1738; *Parnasse*, joué sur la même scène en [illegible]rec. de *Fables nouvelles*, Paris, 1748, [illegible]8. Ses pièces de théâtre, suivies de quelques poésies fugitives, ont été réunies en un vol. in 8, Paris, 1742.

PESTALOZZI (Jérome-Jean), médecin, né à Lyon en 1674, m. en 1742, après avoir été, pendant 23 ans, médecin de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille, qui contient une idée complète de la peste et de ses accidens*, Lyon, 1721, in-12; *Dissertation sur les causes et la nature de la peste*, Bordeaux, 1722, in-12. — Pestalozzi (Antoine-Joseph), médecin, né à Lyon en 1703, mort en 1779, était probablement fils de Jérôme-Jean. Il a laissé quelques écrits sur l'électricité.

PESTALOZZI (Henri), célèbre instituteur, né à Zurich en 1745, occupa d'abord son ardente activité par l'étude des langues, se tourna ensuite vers la théologie, qu'il abandonna bientôt pour la jurisprudence, et se fit connaître dans le même temps par quelques essais littéraires. A l'âge de 22 ans, après avoir brûlé ses notes, ses extraits, ses collections de MSs. sur le droit et sur l'histoire de la Suisse, il se voua à l'économie rurale dans une petite campagne du canton d'Argovie, qu'il appela *Neuhof*. Ce fut alors qu'il eut occasion de remarquer l'état de misère intellectuelle et morale des classes inférieures de la société. Son âme fut émue profondément, et, dès 1775, il forma dans sa petite propriété un institut pédagogique pour des enfans pauvres et abandonnés. Il soutint quelque temps sa généreuse entreprise avec ses seules ressources personnelles; mais il était loin de pouvoir exécuter ses projets comme il savait les concevoir, et il perdit la plus gr. partie de sa fortune, malgré les mœurs simples et la vie frugale qu'il avait introduites dans sa colonie, et, malgré les sources de prospérité qu'il espérait trouver dans l'agriculture et l'industrie manufacturière, deux bases importantes de son utile système d'éducation. Ce mauvais succès et les sarcasmes qu'il lui attira ne le découragèrent point. Quoiqu'il ne pût réaliser ses théories, il ne leur fut pas un moment infidèle, et les propagea par plusieurs écrits. Sa persévérance fut enfin récompensée. En 1798, de l'aveu et sous la protection du gouvernement helvétique, il établit un institut à Stans. Peu de temps après, il eut le chagrin de le voir détruit par l'approche des armées étrangères; mais il n'avait pas perdu pour cela l'appui du gouvernement, et il obtint à un prix de louage très-modéré le château de Berthoud (canton de Berne), et le domaine qui en dépendait. Là, il réorganisa son établissement, et eut la consolation de le voir prospérer, grâce à ses travaux assidus et au zèle de ses collaborateurs, dont quelques-uns étaient ses élèves. En 1804, l'institut fut transporté d'abord à Munchen-Bouchsée, puis à Yverdun, dans le canton de Vaud. Pestalozzi parcourut dans cette ville et en peu d'années des vicissitudes bien diverses. Il vit son établissement, élevé d'abord à un très-haut degré de prospérité et de célébrité, puis troublé par des dissensions intestines, ensuite ébranlé dans ses fondemens par les vices d'une administration qui manquait d'ordre et de surveillance, tomber enfin tout-à-fait en dissolut. Il se retira en 1825 à sa campagne de Neuhof, où la *Société helvétique d'Olten* vint le chercher pour le nommer son président. Il m. à Brougg (canton d'Argovie) le 27 février 1827, et s'il avait survécu à son ouvrage, il put du moins emporter avec lui dans la tombe l'assurance d'avoir laissé une réputation européenne et quelques idées utiles, qui porteront sans doute un jour des fruits durables. Ce serait ici le lieu d'exposer le système de Pestalozzi; mais le cadre si étroit dans lequel nous sommes obligés de nous renfermer nous interdit les longs développemens qu'il faudrait donner sur ce sujet intéressant. Nous nous bornerons à prémunir l'esprit du

lecteur contre l'ingénieux trop répandu qui prétend trouver une grande analogie entre la marche de l'instituteur suisse et la méthode lancastérienne. La première est un système psychologique d'éducation, tandis que la seconde n'est qu'un mode simplifié d'enseignement. L'ouvrage contient d'ailleurs, pour [illegible] ouvrages mêmes, *l'Esprit de la méthode lancastérienne*, précédé d'un *Précis sur l'instituteur suisse et Pestalozzi*, par M. A. Julien, Milan, 1812, 2 vol. in-8; *des principales Opinions sur l'origine des idées*, dissertation par André Gindroz, ministre de St Evangile, Lausanne, 1817, in-4 de 66 pages; *Meine Lebensschicksale*, etc., Leipsig, 1826, in-8 (cet ouvrage est sous le nom de Pestalozzi, mais on l'attribue avec plus de raison à M. Schmidt); *Beitrag zur Biographie Henrich Pestalozzi's*, St-Gall, 1827, in-8. Quant aux œuvres complètes de Pestalozzi, il a commencé lui-même à les publier en 1819, et elles l'ont été dans l'ordre suivant, t. 1-4, 1819-20; t. 5, 1820; t. 6, 1820; t. 7, 1821; t. 8, 1822; t. 9, 1822; t. 10, 1823; t. 11, 1823; t. 12, 1824. *Voy. le Globe*, décembre 1824, 4 et 25 janvier 1825, et et 22 mars 1829.

PESTEL (Frédéric-Guillaume), professeur de droit public et privé à Leyde, où il m. en 1805, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels on cite particulièrement *sur Fundamenta jurisprudentiæ naturalis*, qui ont eu plus. édit. et ont été trad. en franç. par Kerroux et par Blonde.

PETACHIAS ou PETACHIA, rabbin du 12e S., né à Ratisbonne, est célèbre parmi les Israélites comme voyageur et historien. Son itinéraire a pour titre : *Sibbub olam* (Voyage dans le monde). Cette relation, qu'on croit avoir été rédigée sur ses mémoires par les rabbins Isaac et Nahaman, ses frères, fut d'abord impr. à Prague, 1595, in-4, puis à Altorf et à Amsterdam. Elle a été trad. en latin, et insérée dans diverses compilations de ce genre. Bassage en a donné un abrégé au liv. 9 de son *Histoire des Juifs*.

PETAU (Paul), antiquaire, né à Orléans en 1568, m. en 1614 conseiller au parlement de Paris, a laissé quelques écrits, dont les plus connus sont : *antiquarius supellectilis Portiuncula*, Paris, 1610, in-4; et *veterum numismatum Gnorisma*, ibid., 1620, in-4. — Petau (Denis), en latin *Petavius*, savant jésuite, de la même famille que le précédent, né à Orléans en 1583, obtint à 19 ans la chaire de philosophie de l'université de Bourges, et peu après un canonicat de la cathédr. de sa ville natale. Ce fut à l'instigat. du P. Fronton-du-Duc qu'il embrassa la règle de St Ignace en 1605. Seize ans plus tard, ayant succédé à ce père dans la chaire de théologie positive de Paris, il consacra plus particulièrement aux investigations chronologiques les loisirs que lui laissait cette place. La réputation que lui firent les nombreux ouvrages qu'il publia successivement lui valut, de la part du roi d'Espagne et du pape même, des offres brillantes, qu'il eut la modestie de refuser. Cet estimable et laborieux jésuite m. en 1652 dans son humble cellule du collége de Clermont. Outre des éditions excellentes qu'il a laissées, on doit encore au P. Petau : *de Doctrinâ temporum*, et *Uranologion*, Amsterdam, 1703 et 1705, 3 vol. in-fol.; *Rationarium temporum*, Paris, 1633-34, 2 vol. in-12, réimpr. un grand nombre de fois; *theologica Dogmata*, ibid., 1644-50, 5 vol. in-fol.; *les Psaumes*, trad. en vers grecs, ibid., 1637, in-12; *de ecclesiasticâ Hierarchiâ*, 1643, in-fol. On ne lit plus aujourd'hui ses écrits contre Saumaise et La Peyre, et la réputation du P. Petau n'a pu qu'y gagner; car, malgré la douceur naturelle de son caractère, il n'était jamais en reste envers ses antagonistes pour l'âpreté des répliques. Sa *vie* a été écrite par H. de Valois, en tête de l'édition des *Œuvres* de St Epiphane; et le P. Oudin lui a consacré une notice fort étendue au t. 37 des mém. de Niceron.

PETERBOROUGH (Charles Mordaunt, comte de), guerrier et homme d'état anglais, célèbre surtout par la tournure originale de son esprit, né en 1662, était fils aîné du vicomte d'Avalon et d'Elisabeth Carvey. La carrière militaire fut la première qu'il embrassa, et il se distingua en Espagne à la tête des troupes envoyées pour secourir l'archiduc Charles, en 1705 et en 1706. Après une disgrâce, qui suivit ces succès, le comte de Peterborough fut employé dans diverses négociations, envoyé comme ambassadeur auprès des différens princes d'Italie, et enfin près de l'empereur. Il était en Portugal pour rétablir sa santé, un peu chancelante, lorsqu'il m. à Lisbonne en 1735. Ce noble pair avait épousé en secondes noces miss Robinson, célèb. cantatrice, après avoir entretenu long-temps avec elle une liaison qui paraît n'avoir eu rien de d'honorable. Après la mort de son époux, cette dame jeta au feu des *mémoires* d'une franchise extrême, que celui-ci avait écrits sur ses propres vie. Il avait cultivé l'amitié de Pope; aussi cet illustre poète lui a-t-il prodigué de fort pompeux éloges dans ses ouvrages. On trouve plus de vérité dans le portrait plaisant que Swift a tracé de milord Peterborough. Il suffit, pour le juger, de rappeler ce qu'il disait de lui-même et du général français qui lui était opposé dans la guerre de la succession d'Espagne : *Nous sommes de bien gr. dieux pour combattre pour ces deux benêts !*

PETERFF (Charles), en latin *Petrofius*, jésuite, né en Hongrie, mort en 1746, après avoir professé les belles-lett. à Tyrnau et la philosophie à Vienne, a donné la compilation suivante : *sacra Concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno 1016 usque ad annum 1715*, Vienne et Pesthorg, 1742, in-fol.

PETERKIN. V. Perkin.

PETERMANN (André), méd., né à Wurtz (Basse-Saxe) en 1649, m. en 1703 à Leipsig, où il avait rempli avec distinction les chaires d'anatomie et de chirurgie, est auteur des écrits suivans, publ. par son fils : *brevissima Manuductio ad praxim medicam*, Leipsig, 1706 et 1750, in-8; *Observationes medicæ*, ib., 1707, in-8; *Chymia*, ib., 1708, in-8.

PETERNEEFS. V. Neefs (Peter).

PETERS (Hugues), célèbre puritain, né en 1599 à Fowey dans le pays de Cornwall, prit ses degrés au collége de la Trinité à Cambridge, et prêcha d'abord en Angleterre avec quelque éclat. En 1629 il passa en Amérique, et fut chargé de l'église de Salem dans les Massachusetts; puis, ayant été envoyé en Angleterre par le conseil général (1641), il se montra le partisan dévoué de la cause du parlement. Après la restauration, Peters fut exécuté comme complice de Cromwell le 16 octobre 1660. Outre les pamphlets pleins de fiel qu'il publia durant la rébell., on a de lui, en angl., un liv. int. *Exp. d'un père mourant à son fils unique*, 1660 et 1700, in-8. — Un autre Peters, jésuite, confesseur et l'intime conseil du roi d'Angleterre Jacques II, fut chassé en 1688 sur le soupçon d'avoir secrètement provoqué les troubles qui venaient d'éclater à cette époque dans le royaume (V. Jacques II).

PETERSEN (Jean-Guillaume), visionnaire allemand, né à Osnabruck en 1649, était prêtre à Hanovre, et y jouissait d'une réputation honorable, quand tout à coup il s'érigea en prophète, annonçant le *rétablissement de toutes choses* par la venue du Christ sur la terre, et enseignant que par le mérite de son divin sacrifice, toute créature même les démons, obtiendra grâce devant le jour suprême. Ces révélations le firent déposer de ses fonctions pastorales en 1692, et il m. ignoré à Magdebourg, laissant une histoire de sa vie imprimée en 1717, in-8. — Jeanne-Eléonore

, sa femme, qui avait partagé ses illu- t réimprimer cette *vie* l'année suivante, et la sienne. — Henri PETERSEN, autre mi- protestant, Suisse de nation, m. en 1820 à , président du consistoire réformé, et pro- de physique à Strasbourg, a publié, entre mmes : *Prière d'inauguration de la cha- l'atelier de travail de Strasbourg*, Stras- 1826, in-8 ; et *Souvenir consacré à la de Blessig*, en allem., Strasbourg, in-8.

ETIN (JACQUES-HENRI-DÉSIRÉ), médecin de Montpellier, né à Lons-le-Saulnier ; mort en 1808, président honoraire de la de médecine de Lyon, a laissé plusieurs sur le magnétisme, dont il avait fini par partisan, après l'avoir combattu. Nous ci- lement de lui : *l'Electricité animale par la découverte de phénomènes physi- ux de la catalepsie hysterique*, Lyon, 8.

ETIN DE VILLENEUVE (JÉROME), maire à l'époque des massacres de septembre, la profession d'avocat à Chartres, sa ville lorsqu'il y fut nommé par le tiers-état dé- x états-généraux en 1789. Un extérieur eux et beaucoup de facilité dans les ma- t dans le langage lui valurent, parmi les de partisans de la révolution, dont il partag- principes, cette influence qu'il n'a pas ent expiée par une fin déplorable, mais en- r la sévérité extrême des jugemens dont ses ans et sa conduite ont été l'objet. Antago- infatigable des abus que les nouvelles idées nes avaient signalés dans l'ancien ordre de , il ne laissa échapper presque aucune occa- de mettre son avis sur les objets discutés par blée, et il le fit surtout avec éclat dans les relatifs à l'affranchissement des noirs, ainsi s la discussion sur le droit de paix ou de Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il rgé, avec Barnave et Latour-Maubourg, ener cet infortuné prince à Paris, et plus fit partie de la députation des sept qui lèrent sa mise en jugement. Après la session semblée, Péthion fut porté en triomphe, ne Robespierre. Le parti dominant, qui les n quelque sorte confondus dans une même rie, en donnant à celui-ci le titre de *ver- ble*, à celui-là le surnom d'*incorruptible*, les mit tous deux à des fonctions importantes. Le r fut nommé maire de Paris ; l'autre accusa- ublic près le tribunal criminel de la même Empressé de justifier les espérances des dé- seurs, dont il s'était fait l'instrument peut-être ssu, Péthion fit célébrer en l'honneur des du régiment de Château-Vieux, condam- galères pour fautes de discipline, une fête bale à l'issue de laquelle ceux-ci eurent les rs de la séance au corps législatif. Mais ce ait imprimer le sceau à l'administration de ille et avengle chef de la municipalité de l'a- l'insurrection du 20 juin 1792 (*Voy.* l'article XVI). Suspendu un moment de ses fonc- Péthion les recouvra par une insurrection le de la populace, qui le redemanda à grands avec menaces. Lors de la convocation de la ition nationale, il y fut porté par le départe- l'Eure-et-Loire, et il présida le prem. cette blée, dont il avait lui-même provoqué la réu- et où il se prononça, dans le trop célèbre , pour l'appel au peuple, la mort, puis con- ursis. Cependant, par la marche même des nens à cette époque d'effervescence et de dé- s partis se faisaient les vengeurs de l'huma- s'entre-détruisant. Celui des girondins vou- recherche et le supplice des auteurs des res de septembre. Péthion, gravement com- , chercha à se disculper, en alléguant l'im- possibilité où il s'était vu d'arrêter ces attentats horribles. Sans porter de jugemens à cet égard, on doit à la justice de dire que cet homme, fameux dans les annales de notre révolution, était revenu à des sentim. modérés, lorsque, par ce fait même, il fut enveloppé dans la proscription du 31 mai avec tout le parti de la Gironde, auquel il s'était attaché durant sa lutte avec celui de la *montagne*. Il se réfugia d'abord dans le département du Calvados, où se formait un parti contre la convention ; puis, réduit de nouveau à la fuite, et ne pouvant trouver d'asile, il erra quelque temps dans les landes de Bordeaux, et finit probablement par y périr de besoin. On trouva son cadavre à moitié dévoré par les loups. Cet homme, dont la fin déplorable n'a pu désarmer la haine de ceux qui suivirent d'autres bannières pendant nos temps d'orages, a trouvé, sinon plus de justice, du moins de plus favorables dispositions dans les jugemens des personnes dont il fut l'ami. *Voy.* les *Mémoires* de madame Roland, et le *Précis* de mad. de Genlis sur sa conduite pendant la révolution. On a réuni les *Œuvres* de Péthion (contenant ses *disc.* prononcés aux deux assemblées constituante et nationale, ses *comptes rendus* comme maire de Paris, et enfin divers opusc. politiq.), Paris, 1793, 4 vol. in-8.

PETIET (CLAUDE), anc. ministre de la guerre, né en 1749 à Châtillon-sur-Seine, entra de bonne heure dans la gendarmerie de la maison du roi, fut ensuite pourvu d'une charge de commissaire des guerres, puis nommé secrétaire en chef et subdélégué-général de l'intendance de Bretagne. Il avait rempli pendant 20 ans cet emploi difficile lorsqu'à l'époque de la révolut. le vote unanime des électeurs le porta à la place de procur.-gén.-syndic du départem. d'Ille-et-Vilaine. Après en avoir rempli quelque temps les fonctions, il fut appelé à celles de commissaire-ordonnateur, puis nommé commissaire-général ; et il servit successivem. en cette qualité aux armées du centre, de Sambre-et-Meuse et de l'Ouest. La modération de ses principes lui valut les honneurs d'une destitution momentanée de la part des députés en mission dans la Bretagne, où son emploi l'avait appelé durant la guerre civile. Député de l'Ille-et-Vilaine au conseil des anciens en 1795, il fut presque aussitôt chargé du portefeuille de la guerre, et, à force d'activité et de zèle, il parvint à remettre de l'ordre et de l'harmonie dans cette administrat., alors en délabre. Il ne porta qu'un an ce lourd fardeau : mais ce fut assez pour lui mériter la reconnaissance publique ; les comptes qu'il rendit de sa gestion ne firent pas moins honneur à sa probité rigoureuse qu'à sa bonne entente des diverses branches de l'administration qui lui avait été confiée. Depuis Petiet fut député de la Seine au conseil des cinq-cents (1799) ; il passa un an après au conseil-d'état, puis fut nommé au gouv. de la Lombardie après la deuxième invasion de l'Italie par les armées françaises. Pend. un séjour de deux années à Milan, il travailla sans relâche à mériter la confiance et l'estime du peuple de cette contrée conquise ; puis les nouveaux projets de Napoléon nécessitant sa participation à l'armement des trois armées destinées à effectuer une descente en Angleterre, il fut choisi pour en diriger l'administrat. dans le grade d'intend.-général. Cependant les travaux et les fatigues commençaient à altérer sa santé, lorsque, mandé à Vienne par l'empereur, il va y remplir la tâche qui lui est imposée, et, sans renoncer un seul jour aux soins de son emploi, revient expirer à Paris en mars 1806. Petiet venait d'être nommé memb. du sénat et gr.-officier de la Légion-d'Honneur. De vieux et bons services recommandent la mémoire de cet estimable administrateur milit., qui a laissé trois fils, dignes héritiers de sa réputation et de son mérite.

PETIH (JEAN-FRANÇOIS LE), né à Béthune en 1546, m. postérieurem. à 1598, s'était réfugié à

Aix-la-Chapelle après avoir embrassé le calvinisme. On a de lui une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol.; et *la République de Hollande*, etc., Arnheim, 1615, in-4.

PÉTION (Alexandre Sabès, surnommé), président de la république d'Haïti, né en 1770 au Port-au-Prince, d'un colon aisé et d'une mulâtresse, reçut une éducation assez soignée, ce qui, joint aux qualités milit. qu'il déploya durant les guerres civiles et la guerre extérieure qui déchirèrent sa patrie par suite de notre révolution, lui avait valu le grade d'adjudant-général av. l'époque de l'expédit. du gén. Leclerc contre St-Domingue. Attaché au parti soulevé par le gén. Rigaud contre le fameux Toussaint-l'Ouverture, il avait été chargé de défendre la place de Jacmel, assiégée par ce dernier, à la tête de 22,000 hommes; et si la fortune ne seconda pas ses efforts, il s'honora du moins par la prudence et l'habileté qu'il opposa à son heureux adversaire. Retiré en France avec les officiers les plus distingués de son parti, il s'y livrait paisiblem. à des études sérieuses, lorsque le gouv. projeta de ramener à l'obéissance la plus riche de ses colonies. Pétion accepta l'emploi de colonel dans l'expédit. confiée au général Leclerc. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quelles causes en empêchèrent le succès; il nous suffira de dire que, indigné de la conduite déloyale de ses chefs envers Toussaint et envers Rigaud lui-même, Pétion quitta les rangs français avec ceux de ses compatriotes qui purent le suivre, afin de joindre leurs armes à celles du gén. noir Dessalines (*v.* ce nom au *Supplément*). A peine les hasards de la fortune avaient-ils assuré l'indépendance haïtienne, que la jeune république devint la proie d'un despote. Une conjuration se forma entre les hommes de couleur qu'on voulait massacrer; ils se réunirent au Port-au-Prince à l'insu de Pétion, qui y commandait: sa loyauté était trop connue pour qu'on jugeât à propos de l'initier à ce complot, dont le résultat devait être l'assassinat de l'éphémère empereur. A celui-ci ne tarda pas de succéder un autre tyran, le nègre Christophe. Cependant la partie de l'île où commandait Pétion refusant de reconnaître un maître dans celui qui ne voulait d'autre titre que celui de roi, et prête à défendre ses droits par les armes, élut solennellement pour président l'intrépide et loyal commandant du Port-au-Prince. La guerre civile recommença avec une nouvelle fureur jusqu'à ce que, effrayés eux-mêmes des sinistres projets de leur maître, les principaux officiers et presque toute la garde de Christophe passèrent sous les étendards de Pétion. Après la catastrophe de Christophe, le président de la république haïtienne ne songea plus qu'à y faire fleurir en paix le commerce, et à rendre respectable le nouveau gouv. qu'il avait tant contribué à établir. La sagesse de son administration lui mérita le nom de *Père de la Patrie*; et à sa m., survenue en 1818, il emporta les justes regrets de toute la population haïtienne, qui long-temps honorera sa mémoire comme celle de son premier héros. Un mausolée lui a été érigé par l'ordre du sénat, et le général Boyer, qui avait été son ami et son lieut., lui a succédé dans le titre de président. de la république.

PÉTIS (François), sav. oriental., né en 1622, d'une famille originaire d'Angleterre, fut pourvu à 30 ans de la charge de secrétaire-interprète du roi pour les langues turque et arabe, et m. en 1695. Il avait trad. en arabe l'histoire de France, et rédigé les trois vol. des *Voyages en Orient*, de Thévenot le neveu, ainsi que le *Catalogue raisonné de tous les MSs. turcs et persans de la Bibliothèque du Roi*. On lui doit en outre un *Dictionnn. franç.-turc et turc-français*, ainsi qu'une *Hist. du grand Gengis-Can* (Djenguys-Khan), *prem. emper. des Mogols et Tartares*, 1710, in-12, pub. par le fils de l'aut., dont l'article suit. — Pétis de La Croix (François), fils du précéd., né en 1653 à Paris, il m. en 1713, avait fait plus. voyages en Orient par ordre de la cour. Il obtint ensuite une chaire de professeur d'arabe, et succéda à son père dans la charge de secrét.-interprète de Louis XIV pour les langues orientales. Aussi modeste que laborieux, ce savant avait passé toute sa vie dans l'étude des langues orientales. Outre une traduct. persane de l'*Hist. de Louis XIV par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au roi de Perse par l'ambassadeur extraordinaire Michel, et la pub. de l'ouv. précéd. de son père, on lui doit les ouv. suiv.: *Les Mille et un Jours*, contes persans, Paris, 1710-12, 5 vol. in-12; *Hist. de la Sultane de Perse et des Vizirs*, contes turks, trad. de Cheikh Zadeh (Ibid., 1707, in-12; *Voyage en Syrie et en Perse* (de 1670 à 1680), pub. par Langlès à la suite de la relation de Dourry Effendi, ib., 1810, in-8, ainsi que dans le *Magasin encyclopédique* de 1808, t. 5, pages 370-376. Pétis, que quelq. biographes ont mal à propos confondu avec le secrét. d'ambass. de Louis XIV, son contemporain, a de plus laissé beaucoup de Mss. dont l'abbé Goujet a donné les titres dans son *Mémoire sur le Collége royal*, et que le fils de l'aut. a également indiqués dans un avertissement placé à la tête de l'un de ces mêmes MSs. qu'il a pub., et qui a pour tit.: *Hist. de Timur-Bec* (Tamerlan), Paris, 1722, 4 volumes in-12. — Alexandre-Louis-Marie Pétis de La Croix, son fils, né à Paris en 1698, fut de bonne heure envoyé en Syrie, où il passa 8 années, remplit à son retour la charge de secrét.-interprète de la marine, dont il avait été nommé titulaire av. son départ, devint ensuite interprète des langues orientales à la biblioth. du roi, et m. en 1751, après avoir occupé 6 ans la chaire de professeur d'arabe au Collége royal de France. Outre plus. trad. d'ouvr. arabes qu'il a laissés MSs., on a de lui: *Canon du sultan Suleiman II*, trad. du turk, in-12; *Lettres critiq. de Hadgi-Mahomed Effendi à mad. la marq. de G****, Paris, 1731, in-12.

PETIT (Jean), docteur en théologie de la faculté de Paris, m. à Hesdin, sa patrie, en 1411, s'était dévoué, par des vues de cupidité, au service du duc de Bourgogne Jean-sans-Terre, dont il se fit l'apologiste après qu'il eut assassiné son cousin le duc d'Orléans. La harangue que Petit prononça à ce sujet, le 8 mars 1408, dans la grand' salle de l'hôtel royal de St-Paul, souleva l'indignation de tous les auditeurs, que la crainte seule du meurtrier put retenir. Ce ne fut qu'en 1414 que, sur la requête du chancelier de l'univ. Gerson (*v.* ce nom), l'évêque de Paris condamna la doctrine de Petit et fit brûler son plaidoyer, où était professée la dangereuse maxime depuis reproduite, et si mensongèrement interprétée qu'*il est permis de tuer un tyran*. Cette proposit., anathématisée par le concile de Constance, au jugement duquel le duc de Bourgogne en avait appelé, fut encore l'objet d'une condamnat. prononcée par le parlement le 4 juin 1416, ainsi que d'un arrêt en date du 16 septembre de la même année contre quiconque oserait la reproduire. Le *plaidoyer* de J. Petit a été inséré par Monstrelet au livre 1er, chap. 39, de sa *Chronique*, et Dupin l'a fait impr. de nouveau à la suite des *œuvres* de Gerson.

PETIT (Samuel), sav. ministre de l'église réformée, né en 1594 à Nîmes, y professa avec beaucoup de distinct. la théologie, le grec et l'hébreu, et m. dans cette ville en 1643. Entre autres ouvr., il a laissé: *Miscellaneor. lib. IX*, Paris, 1630, in-4; *Eclogæ chron.*, 1631, 1632, in-4; *Variorum lectionum in sacram Script. lib. IV*, 1633, in-4; *Leges atticæ*, gr.-lat., Leyde, 1742, in-4, etc.

PETIT (Pierre), géographe du roi et intendant des fortifications de France, né à Mont-Luçon en 1594, m. en 1677 à Lagny-sur-Marne, avait reçu du roi des lettres de noblesse en récompense de ses

rvices. Concilient avec les diverses fonctions dont fut chargé l'étude des mathém. et de la phys., il rit part à la discussion qui s'éleva entre les savans a sujet de la *Dioptrique* de Descartes, fut l'un des rem. à signaler les importantes vérités que renferme cet ouvr.; puis il répéta avec Pascal, dont il tait l'intime ami, les expériences commencées par Torricelli sur le vide. Entre autres ouvr., dont on peut voir le détail dans le Dictionnaire de Chauffepié, etc., nous citerons de P. Petit, outre ses *Observations sur la plupart des phénomènes arrivés de son temps*, insérées dans les *Journaux des Savans*, les opuscules suiv. : *L'usage ou le moyen de pratiquer par la règle toutes les opérations du compas de proportion*, etc., Paris, 1634, in-8; *Avis sur la conjonction proposée des mers océane et méditerranée, par les rivières d'Aude et de Garonne*, in-4, etc. — Un autre Pierre Petit, poète latin moderne qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., né à Paris en 1617, selon l'opinion la plus probable, fut d'abord destiné à la médec., prit ses degrés à Montpellier, puis renonça à la pratique de cet état pour se charger de l'éducation des fils du premier président. Lamoignon. La réputation que lui firent diverses pièces de poésie lui valut l'honneur d'être admis dans la *Pléiade* de Paris, et de faire la protection du premier président de la chamb. des comptes, Nicolai, dont les libéralités, dans les temps les plus difficiles de sa vie, le mirent à même de suivre son goût pour la culture des lettres. Petit m. à Paris en 1687. On trouvera à la suite de son éloge par le P. Niceron (*Journal des Savans*, avril 1689), ainsi qu'aux t. 11 et 20 des *Mém.* de Niceron, etc., la liste de ses nombreuses productions; nous ne citerons de lui que les ouv. suiv. : *Selectorum poematum lib. II : accessit dissert. de furore poetico*, Paris, 1683, in-8; *de Amazonibus Dissert.*, ibid., 1685, in-12; Amsterdam, 1687, in-8 (cet ouvr. a été trad. en franç., Leyde, 1718, in-12, fig., et il faut bien se garder de confondre avec cette trad. l'ouvr. qu'a pub. l'abbé Guyon sur le même sujet); *de Sibyllâ lib. tres*, Leipsig, 1686, in-8; *miscellanearum Observat. lib. IV*, Utrecht, 1683, in-8; *de Naturâ et moribus Anthropophagorum*, ibid., 1688, in-8. Parmi les ouv. de P. Petit comme méd., nous citerons son traité *De motu animalium spontaneo lib. unus*, Paris, 1680, in-8, dirigé contre l'automatisme de Descartes. L'opposition de sentimens où étaient, sur le compte du célèbre philosophe, les deux personnages qui font le sujet de ces articles faisait dire au prem. qu'il regrettait beauc. de porter le nom d'un homme qui s'était prononcé contre tous les principes de Descartes; mais lui-même a eu aussi le tort de parler de son homonyme avec trop de mépris.

PETIT (C. Le), avocat au parlem. de Paris, s'est fait une certaine célébrité au commencem. du 17e S. par quelques poésies satiriques ainsi que par d'autres d'une licence effrénée. Outre celles qui ont été impr. dans le rec. ayant pour titre : *Tableau de la vie et du gouvernem. de MM. les card. Richelieu et Mazarin et de M. Colbert* (Cologne, 1694, in-12), telles que sa *Chronique scandaleuse*, ou *Paris ridicule*, Cologne, 1668, in-12, et Amsterdam, Elzevier, rare, il avait pub. un poème ordurier et impie, qui lui attira une condamnation capitale : il fut brûlé vif en place de Grève, ce qui n'a pas empêché que son livre ait été réimpr. en 1755 par le duc d'Aiguillon dans son infâme recueil. — Petit (Louis), ancien receveur-général des domaines et bois du roi, m. presque octogénaire à Rouen, sa patrie, en 1693, est auteur de quelq. *épigrammes*, *madrigaux*, *sonnets*, etc. (*V.* le t. 2 du *Tableau hist. des littérat. franç.*). — Un autre Petit (Paul), licencié de Sorbonne, né à Dijon en 1671, n'est connu que pour avoir aidé P. Dumay (*v.* ce nom) dans sa trad. bourguignonne de l'*Enéide*.

PETIT (Marie), aventurière, que d'assez singulières persécutions ont rendue célèbre dans les dern. années du règne de Louis XIV, naquit vers 1675 à Moulins. En 1702 elle tenait à Paris une maison de jeu, lorsque, s'étant liée avec J.-B. Fabre, négociant de Marseille, et ancien agent du commerce à Constantinople, elle s'engagea par écrit à « le suivre partout où il irait, à l'assister de ses soins sans pouvoir prétendre à aucune rétribut. ni se dispenser en aucune manière de l'accompagner. » Fabre ayant été nommé en 1703 envoyé extraordinaire de Louis XIV à la cour de Perse, Marie Petit l'alla joindre à Marseille, vêtue en homme, et s'embarqua avec lui à Toulon le 22 mars 1705. Cependant le comte de Ferriol, alors ambassadeur de France à Constantinople, où il avait eu autrefois des démêlés avec Fabre, dont il retenait encore la femme dans son palais comme concubine, mit tout en œuvre pour susciter des obstacles à la mission de l'envoyé, et n'y réussit que trop bien. Il avait précédemment fait de vains efforts pour qu'une de ses créatures fut chargée de cette même mission. Dans ce conflit d'intrigues, Fabre, que le pacha d'Alep refusait de laisser partir, se jette secrètem. sur un esquif avec sa compagne de voyage, laissant à Samos la plus grande partie de sa suite ainsi que les présens qu'il est chargé de remettre au roi de Perse, et pour se dérober aux poursuites de Ferriol, va descendre à Constantinople chez un ambassadeur persan, part avec lui, arrive à Erivan, où il doit attendre le reste de ses gens, mais y meurt peu après, non sans soupçons d'avoir été empoisonné (août 1706). Après avoir mis ordre aux affaires personnelles du défunt, Marie prend à tâche de terminer, sous le nom et avec un jeune fils de Fabre qui était du voyage, la mission commencée sous de si funestes auspices. Elle obtient que les présens, retenus par le pacha d'Erzroum, lui soient remis à Erivan; mais les gens de sa suite, excités par une lettre du P. Mounier, jés., signalent leur entrée à Erivan par un soulèvement contre elle, et n'échappent toutefois que par son intervention à la juste punit. que le khan menaçait de leur faire subir, ainsi qu'à leur imprudent conseiller, pour les fâcheuses conséquences qu'avait eues leur émeute. Ces faits parvinrent à la connaissance du chah Houceim, qui, curieux de voir la belle ambassadrice, ordonna qu'elle lui fût amenée. Marie Petit, à son arrivée à Tauryz, s'y trouva devancée par Michel, que Ferriol avait envoyé pour remplacer le malheureux Fabre, et qui, payant d'audace, s'empara des présens destinés au soff, et voulut faire arrêter celle qui s'était arrogé l'honneur de les porter. Le roi de Perse était alors en pèlerinage sur la route de Mesched. Marie à son tour gagne les devans sur Michel, et elle revenait après avoir eu son audience de congé, lorsque celui-ci, se trouvant à Tauryz, affecta envers elle une tout autre conduite, lui donna même des lettres de recommandation et lui en fit également délivrer par les missionnaires. Tout fut mis en œuvre pour abuser cette malheureuse sur les piéges dont elle fut environnée pendant le reste de son excursion; et ce ne fut qu'après son retour à Marseille (8 février 1709) qu'elle connut l'indignité des trahisons qu'en lui avait réservées. Traînée dans une maison de force et accablée d'imputat. qui allaient vouer sa tête au dern. supplice, imputat. dont la plus surprenante, sinon la plus odieuse, est qu'elle aurait persécuté les missionnaires et volé les présens destinés au roi de Perse, elle parvint, du fond de son cachot, à intéresser en sa faveur le chancelier Pontchartrain, qui l'arracha à ses nombreux et puissans ennemis. Rendue à la liberté, elle poursuivit devant les tribunaux le remboursem. d'une somme de 1200 pistoles qui lui était due sur la succession de Fabre, et dont Michel lui avait garanti le paiement lorsqu'il prit possession des titres d'envoyé en

placement du défunt. Mais ses réclamat. furent vaines, bien qu'elles fussent appuyées par le chancelier, et l'infortunée Petit dut s'estimer heureuse d'aller mourir dans une sorte d'exil, après avoir subi encore d'autres persécutions. Il existe des *mémoires* des parties opposées dans ce long débat, et le célèbre Lesage avait commencé à dresser des aventures de la Petit un corps d'histoire lorsque des considérat. de politique lui firent abandonner ce travail. On ne remarquera pas sans surprise qu'il ne soit fait aucune mention dans les *Causes célèbres* de cette infortunée, à laquelle M. Audiffret a consacré un article plus détaillé dans le t. 33 de la *Biographie universelle*.

PETIT (Jean-Louis), chirurgien célèbre, né à Paris en 1674, étudia l'anatom. sous Littre, et fit de tels progrès dans l'art de disséquer, qu'avant qu'il eût atteint sa 16e année on l'avait chargé de faire des répétitions aux élèves à l'amphithéâtre. Il partit pour l'armée en qualité de chirurg. en 1692, fit quelq. campagnes, et à la paix de 1697 obtint la place de chirurgien-aide-major de l'hôpital de Tournai. Etant venu se fixer à Paris trois ans après, il y ouvrit des cours d'anatom. et de chirurg., qui lui firent un nom à bon droit. Successivem. memb. de l'académ. des sciences, de la société royale de Londres, prevôt puis démonstrat. royal aux écoles de chirurgie, il joignit à ces titres la charge de censeur royal pour les livres consacrés à cette science, et m. à Paris en 1750, directeur de l'acad. royale de chirurgie. Ce grand praticien joignait à une rare habileté manuelle les connaissances théoriques les plus distinguées. Vraiment digne de toute la réputation qu'il s'était acquise, il fut appelé tour à tour pour donner des soins à plus souv. étrangers, et d'autres le chargèrent du choix des hommes de l'art qu'ils voulaient attacher à leurs personnes ou placer aux prem. emplois, soit dans les hôpitaux, soit dans les armées. Des recherches auxquelles il se livra sur la nature des hémorragies lui firent imaginer un tourniquet pour suspendre le cours du sang dans les artères : et il a été également conduit par d'autres explorat., à trouver un moyen d'extraire les corps étrangers de l'œsophage. On trouvera la descript. de ces instrum., ainsi que ses savantes considérat. sur les tumeurs produites dans la vésicule biliaire, et d'autres sav. mém. dans le rec. des compagnies savantes dont il faisait partie. On a en outre de lui : *l'Art de guérir les maladies des os*, etc., Paris, 1705, in-12 ; réimpr. à Leyde en 1709, et trad. en allem., Dresde, 1711 : cet ouvrage, qui fonda la réputat. de l'aut., fut pourtant l'objet des plus violentes attaques ; elles ne firent qu'accroître sa vogue, et il eut plus. réimpr. sous le titre de *Traité des maladies des os*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1723, 1735 et 1738. L'ouvr. suiv. de Petit ne parut qu'après sa mort : *Traité des malad. chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, ibid., 1774, 1790, 3 vol, in-8.—On trouve au t. 2, p. 43, des *Mem.* de l'acad. de chirurg., un *éloge* du fils du précéd., chirurg.-aide-major, m. en 1737, membre de l'acad. des sciences.

PETIT (Antoine), célèbre médecin, l'un des plus habiles praticiens et profess. du dern. S., né en 1718 à Orléans, d'un pauvre tailleur, vint à Paris après avoir fait de bonnes études au collége de sa ville natale, ouvrit bientôt des cours qui le mirent en réputat., et devint successivem. membre de l'acad. des sciences (1760), et profess. d'anatom. au Jardin du Roi, en remplacem. de Ferrein. Ant. Petit illustra cette chaire par la profondeur et la clarté de ses leçons jusqu'à l'an 1776, qu'il se retira à Fontenay-aux-Roses : puis il alla plus tard se fixer au village d'Olivet, où il mourut en 1794. M. Portal lui avait été adjoint comme professeur suppléant ; mais ce fut au gr. regret de Petit, qui [illegible]ire nommer à cet emploi Vicq-d'Azyr, [illegible]ves les plus distingués. Les ouvr. que Petit a pub. sont l'*Anatomie chirurgie. de Palfin*, Paris, 1753, 2 vol. in-12, et 1757, in-4; *Rec. de pièces concernant les naissances tardives*, [illegible] 1766, 2 vol. in-8 ; *Rapport en faveur de l'inoculation*, ibid., 1768, in-8 ; *Projet de réforme de l'exercice de la médecine*, in-8. Il n'est pas certain, comme l'avancent quelq. biographes, qu'il soit aut. du libelle intit. : *Lettre de M. Duchesne, protect. et disciple de M. Petit, à M. Portal*, Amsterdam, 1761, in-12.

PETIT (Marc-Antoine), médecin-chirurg. en chef de l'hôpital de Lyon, membre de l'acad. de cette ville, où il était né en 1766, m. en [illegible] correspond. de l'institut, avait reçu le doctorat à Montpellier en 1790. Son humanité et sa bienfaisance ne lui firent pas moins d'honneur que son instruct. et son habileté. On a de lui, entre quelq. *opuscules* impr. dans les *Actes* de la soc. de méd. de Lyon, et div. morceaux de poésie dans les mag. du temps, un *Eloge de Desault*, Lyon, [illegible], in-8 ; *Essai sur la médecine du cœur*, [illegible], in-8 ; *Onan*, ou *le Tombeau du Mont-Cindre*, [illegible], 1809, in-8 ; *Collection d'observations cliniques*, Lyon, 1815, in-8, pub. par les soins de MM. A. Lorterbourg et T. Jobert. Outre l'*Hommage rendu à la mémoire de Marc-Ant. Petit*, par M. Dumas, 1811, in-8, on a deux *éloges* de ce médecin, l'un par M. Cartier, 1812, in-8, l'autre par M. Pont, in-4, celui-ci lu à la société de méd. de Lyon, celui-là à l'acad. de la même ville.

PETIT (Alexis-Thérèse), professeur de physique à l'école Polytechnique, naquit à Vesoul en 1791. Enfant précoce, il avait à 10 ans toutes les connaissances exigées pour être admis à l'école Polytechnique : cependant rien ne fut négligé pour les accroître encore jusqu'à ce qu'il atteignît sa 18e année. Attaché d'abord en qualité de profess. au lycée Bonaparte, Petit étonna ses examinat. en prenant ses différ. grades; enfin le meilleur élève de l'école Polytechnique y obtint promptem. la chaire de physique qu'il remplit avec la plus gr. distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1820. Les *Annales de chimie et de physique*, et le *Journal de l'école Polytechnique*, contiennent plus. articles fort curieux de ce jeune savant, que la m. a enlevé trop tôt à une science que ses travaux n'eussent pas manqué d'enrichir considérablem. M. Biot a lu à la société philomatiq. une *notice historiq.* sur A.-T. Petit, Paris, 1821, in-4 : elle a été reproduite au t. 16 des *Annales physiq.*, et ins. par M. Mahul dans le prem. vol. de son *Annuaire nécrologique*.

PETIT (François POURFOUR DU), médecin, né en 1664 à Paris, où il m. en 1741, avait montré dans sa jeunesse plus d'application que d'aptitude; mais, dès que son goût l'eut porté vers l'étude des sciences naturelles, il y fit de rapides progrès. Après avoir suivi les leçons de Chirac à Montpellier, où il prit le grade de docteur, il vint étudier à Paris l'anatomie sous Duverney, la botanique sous Tournefort, et se livra aussi à la chirurgie. Il fut en 1693 une commission de médecin à l'armée de Flandre, s'en démit après la paix de Ryswick pour la reprendre lors de la guerre de la succession, et il ne quitta de nouveau les hôpitaux militaires qu'à la paix d'Utrecht, en 1713. Du Petit se fixa à cette époque à Paris, et il y mourut en 1741, membre de l'académie des sciences. Moins habile professeur que praticien distingué, il a imaginé, pour mesurer les diverses parties de l'organe de la vue, un instrument nommé *optométre*; et, outre de nombreux *mémoires* insérés dans le *recueil* de l'académie des sciences, on lui, entre autres opuscules : *Lettres d'un méd. des hôpitaux du roi... sur un nouveau système du cerveau*, Namur, 1710, in-4 ; *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, Paris, 1727, in-12 ; *Lettres contenant des réflexions sur des découvertes faites sur les yeux*,

1732, in-4. M. Mairan a fait son *éloge* à l'a-
ie des sciences.

TIT-DIDIER (Dom MATTHIEU), bénédictin,
e de Macra, *in partibus*, m. en 1728, abbé de
ies, était né en 1659 à St-Nicolas en Lor-
. Ses principaux écrits sont : *Remarques sur
remiers tomes de la Bibliothèque ecclésiasti-
de Dupin*, Paris, 1691-92-93, 3 vol. in-8;
*ogie des Lettres provinciales contre les entre-
de Clémdre et d'Endoxe*, Delft, 1697-98,
. in-12; *Dissertations historiques et théolo-
es sur le sentiment du concile de Constance,
hant l'autorité et l'infaillibilité des papes*,
xembourg, 1725, in-12. — Le jésuite PETIT-
EN (Jean-Joseph), son frère, né à St-Nicolas-
'ort en 1664, mort dans la maison de son or-
m même lieu en 1756, avait été successivement
seur de philosophie et de mathématiques au
ge de Strasbourg, directeur du séminaire de la
e villa, chancelier de l'université de Pont-à-
sson, et chef du conseil de conscience de la
esse de Lorraine-Elisabeth Charlotte. On trou-
dans la Bibliothèque de Lorraine, par D. Cal-
, les titres de treize ouvrages du P. Petit-Didier.
lus curieux est son livre intitulé *les Saints en-
ens restitués aux jésuites*, Luxembourg,
, in-12.

TIT-PIED (NICOL.), doct. de Sorbonne, né
1630 à Paris, où il desservit long-temps la cure
t-Martial, m. en 1705 chan. de Notre-Dame,
t commencé par être conseiller-clerc au Châ-
t. On a de lui un *Traité du droit et des préro-
tives des ecclésiastiques dans l'administration
la justice séculière*, Paris, 1705, in-4. — Un
re Nicolas PETIT-PIED, théologien appelant,
eu du précédent, et comme lui docteur de Sor-
ne, né à Paris en 1665, passa sa vie au milieu
querelles théologiques, et fut en butte à de
bruenses persécutions par suite de son attache-
t aux doctrines de Port-Royal. Exilé, puis rap-
à diverses reprises, il finit par mourir à Paris
747. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a pu-
, et dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire
Moréri*, nous ne citerons que ses *Réponses aux
rissements de M. Languet*, évêque de Soissons,
al. in-12, et son *Traité de la liberté*, etc., ou-
ge posthume, publié par Nivelle, 1755, in-4.

PETIT-RADEL (LOUIS-FRANÇOIS), architecte,
pecteur-général des bâtimens civils, né à Paris
1749. Il fit un voyage en Italie après avoir rem-
rté successivement plusieurs médailles d'ému-
ion à l'académie d'architecture, et à son retour
rsit un cours particulier, d'où sont sortis des
ves d'une haute distinction. Il consacra une
nde partie de sa fortune à former un précieux
inet d'antiques et d'objets d'arts les plus curieux,
m. en 1818. Outre les travaux dont il fut chargé
nme inspecteur des bâtimens civils, il a construit
grand abattoir du Roule. On a aussi de lui un
rand nombre de gravures de ruines et d'architec-
re, et un opuscule intitulé *Projet pour la restau-
ation du Panthéon français*, Paris, 1799, in-4.

PETIT-RADEL (Philippe), son frère, président
la faculté de médecine, né à Paris en 1749, ob-
t jeune au concours une place de chirurgien-
e-major des Invalides, partit ensuite comme
rurgien-major pour les Indes orientales, et,
ès un séjour de trois années à Surate, vint oc-
per à Paris la chaire de chirurgie (1782). Il fit
nouveau voyage aux Indes pour se soustraire
x calamités de la révolution, ne revit la France
'en 1797, fut nommé l'année suivante professeur
clinique chirurgicale à l'Ecole-de-Médecine de
aris, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1815, il con-
ra tous les loisirs de cette place aux travaux
taires. Entre autres ouvrages, nous citerons de
: *Introduction méthodique à la théorie et à la
atique de la médecine*, trad. de l'anglais du doc-
teur Macbride, avec *notes*, 1787, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de chirurgie*, 1790 et suiv., 3 vol. in-4, pl., faisant partie de l'Encyclopédie; *Instit. de méd.*, 2 v. in-8; *Voyage hist., chorograph. et philosoph. fait dans les princip. villes d'Italie*, Paris, 1815, 3 vol. in-8. Petit-Radel, qui avait un goût très-vif pour la littérature latine, a publié, outre des traductions en vers de quelques opuscules grecs en cette langue : *de Amoribus Pancharitis et Zoroæ, poema erotico-didacticum*, Paris, in-8, 1800, 1801.

PETIT-THOUARS (DU). V. DUPETIT-THOUARS.

PETITAIN (LOUIS-GERMAIN), homme de lettres, né à Paris en 1765, renonça à la place d'avoué au tribunal civil, pour remplir celle de commis dans les bureaux où l'on inventoriait les biens nationaux, et, après avoir été employé pendant la révolution dans divers secrétariats, il devint sous-chef de l'octroi de Paris, et m. dans cet emploi en 1820. Parmi ses nombreux écrits politiques, dont M. Beuchot a donné la liste dans le *Journal de la librairie*, 1820, p. 617 et suiv., nous ne citerons que celui dirigé contre le conseil des cinq-cents, et ayant pour titre : *Description d'une machine curieuse nouvellement montée au palais ci-devant Bourbon*, Paris, an VI, in-8; ainsi qu'un autre en faveur des jeunes et illustres prisonn. du Temple, sous ce titre : *un Mot pour deux individus auxquels personne ne pense*, etc., ibid., an III, in-8. Ce dernier écrit a précédé l'article inséré par M. Laisné de Villevêque dans les *Nouvelles politiques, nationales et étrangères en faveur de Madame* (aujourd'hui Dauphine). On a encore de Petitain : *Traité complet d'économie domestique....., par un homme qui n'a plus rien*, Paris, an VIII, 1800, in-8; *l'Emulation est-elle un bon moyen d'éducation?* ibid., 1801, in-8; *Annuaire du département de Loir-et-Cher pour l'année* 1806, Blois, in-12; des articles dans la *Décade* et autres journaux, et l'édition des *Œuvres de J.-J. Rousseau*, chez Lefèvre, 1819-20, 22 vol. in-8.

PETITOT (JEAN), peintre en miniat., né à Genève en 1607, apprit d'abord la profession de joaillier sous Bordier, qui, frappé du talent avec lequel son élève réussissait à préparer les émaux, lui conseilla de s'attacher à peindre le portrait en émail. Après de nombreux essais, dont le maître abandonna de bonne heure la direct. au jeune homme, les deux artistes associés se rendirent en Italie, y fréquentèrent les plus habiles chimistes, et passèrent de là en Angleterre, où Petitot acheva de porter son art à un haut degré de perfection. Il fut présenté par le médecin et habile chimiste Mayerne au roi Charles Ier, qui le logea dans White-Hall, et le fit chevalier. Ce fut à cette époque de ses premiers succès que Petitot connut van Dyck. Ce grand peintre se plut à diriger par ses conseils et ses leçons l'habile émailleur qu'on avait chargé de faire des copies de ses tableaux. Petitot se retira en France à la suite de Charles II, qu'il refusa de suivre lors de la restauration pour demeurer attaché à Louis XIV. Pourvu d'une pension considérable et logé au Louvre, il continua encore assez long-temps son associat. avec Bordier, devenu son beau-frère. Mais leur fortune étant devenue très-considér. et leurs 2 familles s'étant fort accrues, ils se séparèrent amis, après avoir partagé le produit de leurs travaux communs durant une assoc. de 50 ans, qu'aucun nuage n'avait troublée. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Petitot, né dans la religion protestante, sollicita en vain la permission de se retirer à Genève. Il fut enfermé au Fort-l'Evêque après une tentative d'évasion, et Bossuet eut commission de chercher à le convertir. A l'éloquent archevêque l'artiste, presque octogénaire, opposa un inébranlable attachement à la croyance dans laquelle il avait été nourri, et on ne lui rendit la liberté que lorsqu'une maladie que lui causa le cha-

gria eut fait craindre pour ses jours. C'est vers ce temps qu'il exécuta à Genève les portraits du roi et de la reine de Pologne, qu'un envoyé de ces princes était venu sur ses traces pour lui commander. Bientôt il fut obligé, pour se soustraire à l'importunité des visites qui lui étaient faites, de se retirer à Vevei, où il m. d'une attaque d'apoplexie en 1691, tandis qu'il travaillait à un portrait de sa femme. Une finesse de dessin, une douceur et une vivacité de coloris vraiment admirables forment le caractère des ouvrages de cet artiste, de qui nous citerons encore, comme un de ses chefs-d'œuvre, le portrait de *Rachel de Rouvigni, comtesse de Southampton*, d'après van Dyck. Le musée roy. possède dans un même cadre plusieurs portraits des grands hommes du 17e S. peints par Petitot. *Voy.* la *notice des dessins, peintures, émaux et terres cuites*, exposés dans la galerie d'Apollon au Louvre. — Un autre PETITOT (Simon), né à Dijon en 1682, m. à Montpellier en 1746, s'est fait un nom par son habileté dans l'architecture hydraulique. Parmi ses travaux, on cite le puits de l'hôtel des Invalides.

PETITOT (CLAUDE-BERNARD), directeur-général de l'université, né en 1772 à Dijon, fit ses études au collége de cette ville, et vint à l'âge de 18 ans à Paris, où il ne s'occupa que de littérature jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut nommé chef du bureau de l'instruction publique à la préfecture de la Seine. Il quitta cette place en 1804, et cinq ans après M. de Fontanes (*v.* ce nom), dont il était l'ami, lui fit donner celle d'inspecteur-général de l'université. Petitot, qui, dans les cent jours, se démit de ses fonctions, fut, au second retour du roi, nommé secrétaire-général de la commission d'instruction publique. Il fut appelé en 1821 à faire partie du conseil royal de l'université, et m. en 1825. Outre trois tragédies, *la Conjuration de Pison*, 1795; *Geta et Caracalla*, 1797, et *Laurent de Médicis*, 1799, on lui doit de bonnes traductions des *tragédies* d'Alfieri, 1802, 4 vol. in-8; et des *Nouvelles de Michel Cervantes*, 4 vol. in-18. Il a été en outre éditeur de plusieurs ouvrages, entre autres du *Répertoire du Théâtre-Français*, avec *notices*, etc., 1803-4, 23 vol. in-8, 2e édit., augmentée, 1817-18, 33 vol. in-8; des *Œuvres choisies et posthumes de La Harpe*, 1806, 4 vol. in-8; enfin des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*, 1re et 2e série, 1819 à 1824. Cette dern. collection a été continuée par M. Monmerqué, qui a placé une *Notice biographique et littéraire sur Petitot*, en tête du 57e vol. de la 2e série des *Mémoires sur l'Histoire de France*.

PETITY (JEAN-RAIMOND de), ecclésiastique, né vers 1715 à St-Paul-Trois-Châteaux, près de Montélimart, abandonna la chaire pour cultiver les lettres, et m. en 1780. Outre les *panégyriques* de St Jean-Népomucene et de Ste Adélaïde, on cite de lui, entre autres compilations : *Etrennes franç.*, Paris, 1766 et 1769, in-4; *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, etc., Paris, 1766, 2 t. en 3 vol. in-4, reproduite l'année suivante sous le titre d'*Encyclopédie élémentaire*; *Manuel des artistes et des amateurs*, ibid., 1770, 4 v. in-8, etc.

PETIVER (JAMES), célèbre botaniste anglais, m. en 1718, membre de la société royale de Londres, consacra à former l'une des plus belles collections d'histoire naturelle qu'on connût de son temps une partie de la fortune considérable qu'il avait acquise en tenant une pharmacie dans la capitale d'Angleterre. Quoique les ouvrages qu'il a laissés ne soient que d'un ordre très-secondaire, ils n'ont pas été sans utilité par rapport à la science dont ils ont contribué à répandre le goût parmi les Anglais. Publiées séparément de 1695 à 1717, les diverses productions de Petiver, à l'exception de ses *mém.* insérés dans les *Transactions philosoph.*, ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Londres, 1764 et 1773, sous le titre *Jacobi Petiveri Opera*. Plumier a rendu un hommage mérité à la mémoire de ce botaniste (sur la vie duquel on n'a d'autres que fort peu de documens) en lui dédiant, sous le nom de *Petiveria*, un genre de plantes de la famille des stripliées.

PETLINE (JEAN), cosaque sibérien, envoyé à Tomsk en 1620 pour déterminer les limites de l'emp. russe en Sibérie, explora le cours de l'Obi. Le relat. de son voy., seul titre par lequel Petline ait soit connu, a été impr. à St-Pétersbourg en 1818 dans la 2e partie du *Messager sibérien*.

PÉTRARQUE (FRANÇ.), un des plus grands poètes dont s'enorgueillit l'Italie, naquit le 20 juill. 1304 à Arezzo, d'un père attaché au parti gibelin et exilé du Dante. Ce fut au sein de l'agitation et des guerres intestines que s'écoulèrent les premières années de celui qui allait devenir le restaurateur des lettres en Europe. Pétrarque avait environ dix ans lorsqu'il fut emmené par son père dans le comtat d'Avignon, où Clément V venait de transférer la cour pontificale. Après avoir terminé à Carpentras ses premières études sous le grammairien Convenole, dont il avait déjà suivi l'école à Pise, Pétrarque, destiné à la jurisprudence, alla passer à l'univ. de Montpellier quatre années qui ne furent pas consacrées exclusivem. à l'érudition scholastique du haut de ce temps son père, courroucé de la préférence que donnait le jeune homme à Virgile, à Cicéron et à Tite-Live, sur les ténébreux commentaires du Digeste, livra aux flammes ses livres chéris, et l'envoya à Bologne suivre les leçons du célèbre canoniste Jean d'Andréa. Mais un poète illustre fréquentait aussi cette université, Cino de Pistoje, dont Pétrarque rechercha et obtint bientôt les conseils et l'amitié. Devenu orphelin à 20 ans, et libre de s'adonner aux études de son choix, il porta sa pensée vers ces sites agrestes où les premières inspirations poétiques l'ont fait tressaillir, et il vint se fixer à Avignon. Dans cette terre natale des troubadours, au sein d'une société choisie, et rendue plus brillante encore par le concours d'illustres étrangers qu'y faisait affluer la présence d'un pontife homme aimable, Pétrarque s'enivra de ce premier encens qui exalte les muses, et dont l'attrait les pousse aux plus sublimes élans. On a parlé ailleurs (*v.* NOVES) de la violente passion qui l'enchaîna pour toujours, et sans nulle espérance, à la belle Laure, qu'il avait vue le lundi saint, 6 avril 1327, dans une église d'Avignon. Nous ne détaillerons pas non plus ses voyages dans le midi de la France, à Paris, dans la Flandre, les Pays-Bas, la forêt des Ardennes, etc., lieux qu'il remplit de ses douces plaintes, et qu'il laissa non moins émerveillés de ses vers que des attraits de la rigide beauté qui les lui inspirait. Il était revenu s'ensevelir à Vaucluse après huit mois d'exil (1334) lorsque la nouvelle d'une croisade projetée par Jean XXII, et de la promesse vaguement exprimée par ce pape de rétablir à Rome la chaire de St-Pierre, l'arrache un moment aux pensers d'amour pour chanter la gloire que va reconquérir la ville éternelle. Entré alors dans les ordres sacrés, il chercha encore dans divers voyages une distraction qui le fuit partout : Rome même, qu'il visite, ne peut le retenir; cette Rome pour laquelle il professe une sorte de culte, et où l'attendent des amis empressés, les Colonne, que sa liaison avec eux rendit plus illustres. Saisi dans sa retraite par l'ambition d'ajouter à tous ses triomphes littér., un triomphe qui remplira tout son siècle, il trace l'ébauche d'une épopée régulière, *l'Africa*. L'hist. de Rome, à la fin de la 2e guerre punique, lui en fournit le sujet; Scipion en doit être le héros. Une année s'écoule à peine que le poète est simultanément invité à venir recevoir la couronne lauréale par le sénat romain et par le chancelier de l'université de Paris, le Florentin Robert de' Bardi. S'embarquant aussitôt pour Naples, où régnait Robert d'Anjou,

arque présente son épopée à ce prince, qu
-ocalem. le proclame digne du triomphe après
jours de conférences sur la poésie et l'histoire,
encore le revêt de sa robe, dont il veut que
oète soit paré au jour fixé pour la cérémonie
vril 1341). Conduit avec la plus grande pomp
Capitole, il fut couronné des mains du sénateur
o, comte d'Anguillara ; ensuite le cortége s'a-
mina vers l'église St-Pierre, et Pétrarque y dé-
a sur l'autel ses lauriers, qui devinrent l'un des
ements de ce temple. Dans le même temps il re-
ait, avec le titre d'aumônier ordinaire du roi de
ples, des lettres-patentes portant, entre autres
brisations, celle de *composer des poèmes et de*
ter dans tous les actes la couronne de laurier,
lièvre ou de myrte, à *son choix*. Pendant un
our qu'il fit à Parme, où le retint Azon de Cor-
e, avec lequel il était lié, et qui lui fit accepter
fonctions d'archidiacre, Pétrarque essuya les
m. attaques de l'envie. Cependant Clément VI
pelait la cour (1342). Choisi par les Romains pour
ompagner le pontife, il en reçut l'accueil le plus
ttueux et quelques places honorifiques, mais ne
t obtenir qu'il effectuât la translation tant pro-
e du St-siége dans la capitale de l'Italie. Une
uvelle mission lui est confiée par le St-père lui-
me, celle de faire valoir ses droits à la régence
Naples durant la minorité de Jeanne, petite-
e du roi Robert ; mais il la remplit également, sans
ccès. Lorsqu'il revint enfin sa retraite de Vaucluse,
ne tarda pas à en être tiré par l'éclat soudain des
uvres de Rienzi (*v.* ce nom). L'illusion du poète
t courte ; elle disparut avec le tribun et le fan-
me de liberté qu'avait évoqué celui-ci sous l'om-
e de l'ancien Capitole. Mais une perte plus cui-
nte que celle des Colonne, dont il pleurait en-
re le massacre, vint mettre le comble aux chagrins
Pétrarque : la peste de 1348 venait d'enlever
jet de sa passion toujours brûlante : Laure avait
sé de vivre le 6 avril de cette même année, le
me jour et à la même heure qu'il l'avait vue pour
première fois. Après avoir quelque temps épan-
i sa douleur dans cette solitude, témoin déjà de
nt de larmes d'amour, il se rend aux sollicitations
Louis de Gonzague, et fixe près de lui sa de-
eure à Mantoue. On remarque que depuis l'an
350, époque où il vint assister au jubilé ouvert à
ome, Pétrarque mit dans ses mœurs et dans ses
bitudes un degré de sévérité dont l'empreinte se
trouve dans ses dernières poésies. Ce fut vers le
même temps que le sénat de Florence lui députa
quence, pour lui offrir, avec la restitution du pa-
moine de ses pères ainsi que de ses droits de ci-
yen, la direction de l'université récemm. fondée
ns la première ville de Toscane. Quoique très-
sible à ce nouvel honneur, Pétrarque refusa la
m. de ces offres pour retourner dans sa retraite
Vaucluse. Il y fut troublé, sous le pontificat
Innocent VI, par les préventions moins injus-
mais qu'absurdes que ses ennemis étaient parve-
s à soulever contre lui dans l'esprit de ce saint
ne. Milan devint alors son séjour. Admis au con-
il de Jean Visconti, lié avec le doge André Dan-
lo, et surtout plein du désir de voir enfin la
ix rétablie dans toute l'Italie, il consentit à se
ager encore de diverses missions ; mais aucune
ut le succès qu'il se flattait d'obtenir. Il finit par
nouvoir un invincible dégoût pour l'agitation des
ours, et ne fit plus que promener ses ennuis dans
s divers voyages qu'il fit depuis, moins sans doute
ur se délasser que pour chercher des inspirations
uvelles. C'est dans l'une de ces excursions que,
n 1362, il fit don à la république de Venise de
bibliothèq., que jusque là il avait habitué d'em-
ener à sa suite à grands frais. Une autre circon-
nce se rattache à son séjour à Venise : profitant
la présence du grammairien grec Leonce Pilate
Thessalonique, il y reprit, quoique sexagénaire, l'étude de la langue de Platon, dont le moine Barlaam lui avait autrefois appris les élémens à Avignon. Incapable de repos et privé de toutes consolations, il cherchait ainsi à tromper, dans les ennuis d'une étude rebutante, les longs ennuis de sa vieillesse, lorsque l'avènement d'Urbain V lui rendit la faveur de la cour d'Avignon. Ce pontife, homme vertueux et éclairé, accédait enfin aux vœux qu'il lui avait exprimés dans une lettre fort véhémente, où il l'avait conjuré de faire cesser le veuvage de l'Eglise romaine. Pétrarque désireux à son tour de faire honneur à l'invitation flatteuse d'Urbain, qui souhaitait le voir, se met en route, est surpris à Ferrare par une maladie à laquelle il n'échappe que grâce aux soins empressés des seigneurs d'Este, est reporté à Padoue couché dans un bateau, et ne se rétablit enfin au célèbre village d'Arquà, où il a fixé le séjour de sa convalescence, que pour apprendre bientôt la mort d'Urbain, qui, las des tumultueuses agitations de Rome, avait quitté cette cité, et était retourné en France. Il était dans la destinée de Pétrarque de survivre à tout ce qu'il avait chéri. Le plus ancien de ses amis, Philippo de Cabassole, est nommé par le pape Grégoire XI son légat en Italie ; à peine arrivé à Pérouse il meurt, et le sensible poète n'a pas reçu ses embrassemens. L'âme brisée par tous ces revers, et livré néanmoins à des travaux sans relâche ainsi qu'aux plus rudes austérités, il succomba le 18 juillet 1374. On le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête courbée sur un livre ouvert. Ainsi finit cet homme dont la vie, si pleine, a été si diversement agitée ; dont le nom, lié à tous les noms illustres du 14e S., se trouve mêlé aussi à la plupart des évènemens notables de cette époque. Le monde littéraire doit à ses infatigables investigations la découverte et peut-être la conservation de divers morceaux de Quintilien, de Cicéron, etc. ; et par la persévérance avec laquelle il poursuivit dans ses écrits l'alchimie, l'astrologie, la scholastique, il purifia les lettres du bizarre alliage dont les avait souillées l'ignorance. Pétrarque a eu de nombreux commentateurs, et sa *vie* a été écrite près de trente fois différentes. Parmi les ouvr. qui le concernent, les plus estimés sont : le *Petrarca redivivus*, de Tomasini ; les *Mém.* de l'abbé de Sade, 1767, 3 v. in-4 ; le gr. ouvr. de Tiraboschi, et celui de Baldelli intit. *Del Petrarca e delle sue opere*, 1797, in-4. L'espace que nous avons consacré à l'esquisse de la biographie de l'amant de Laure nous permet à peine d'énumérer ses nombreux ouvr. ; d'ailleurs ils n'offrent pas tous un égal intérêt. L'édition la plus complète de ses *OEuv.* est celle de Bâle, 1581, in-fol. ; et la plus ancienne des éditions latines aussi de Bâle, 1496, in-fol. Ces collections sont loin de comprendre tout ce qu'a écrit Pétrarque. On conserve de lui beaucoup de *lettres* et de MSs. inédits dans les grandes bibliothèques d'Italie. Ce qu'on estime surtout parmi tant de compositions diverses sont ses poésies italiennes. L'auteur y fait, pour la grâce, la pureté et la douceur de l'idiome ital., ce qu'avait fait avant lui le Dante pour son énergie, ses formes grandes et hardies, ses tours sublimes. Les *Rime* de Pétrarque se composent de *sonnets*, *odes* ou *canzoni*, d'*églogues*, *épîtres*, *triomphes*, etc. : elles ont été plus. fois réimp. (*v.* le tome 3, p. 49 et suiv. du *Manuel du libraire*, par J.-C. Brunet). Depuis l'édition gr. in-4 de Venise, 1470, on distingue surtout les édit. d'Alde Manuce, ibid., 1501, in-8 ; de Lyon, 1574, in-16 ; de Padoue, 1722, in-8 ; de Venise, 1727, in 4, avec les *notes* de Muratori ; celles de Bodoni, 1799, in-fol., ou 2 vol. in-8 ; de Morelli, avec les remarques de Beccadelli, Vérone, 1799, 2 volumes in-8 ; celle de M. Buttura, dans la *Bibliot. poet. ital.*, impr. par Didot l'aîné, 3 vol. in-24 ; enfin l'édition donnée par Biagioli, avec *comment.*, 1821, 2 vol. in-8 : cette dernière est la plus estimée. Les autres ouvr.

de Pétrarque sont, outre ses poésies latines, des *discours* ou *harangues*, des *opuscules* historiques en latin (1604, in-16), des traités de philosophie, tels que ceux intit. : *de Remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4; *de Otio religiosorum*, *de Verâ sapientiâ*, etc.; enfin ses *Vite de' pontifici ed imperatori romani*, Florence, 1478, in-folio, encore recherché. Ginguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, a donné une *notice* très-étendue sur Pétrarque, dont il passe en revue tous les ouvrages avec beaucoup de détails.

PETREIUS (Marcus), général romain, se trouvant le lieutenant du consul Antoine, qui feignit une indisposition pour ne point marcher contre Catilina, poursuivit lui-même les conjurés et les tailla en pièces. Il fut plus tard l'un des lieutenans de Pompée en Espagne, et fut obligé de se rendre à César, avec son armée qui manquait de vivres et de munitions. Mis en liberté par le vainqueur, il rejoignit Pompée et combattit à Pharsale. Il trouva un asile auprès de Caton, à Patras, suivit Scipion en Afrique, et, après la défaite de Thapsus, se donna la mort, si l'on en croit Tite-Live. D'autres historiens prétendent qu'il s'entre-tua avec Juba, roi de Mauritanie. On s'accorde toutefois à placer sa m. à l'an 706 de Rome, 46 avant J.-C.

PETREIUS (Théodore), controversiste et bibliographe, de l'ordre des chartreux, né à Kempen, dans l'Over-Yssel, en 1567, mort à Cologne en 1640, a laissé des écrits de controverse, des traductions latines de livres ascétiques, et quelques autres ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Catalogus hæreticorum, seu de moribus et mortibus omnium propemodùm hæresiarcharum*, etc., Cologne, 1629, in-4. — Nicolas Petreius, historien danois du 16e S., s'est rendu célèbre comme le prem. fauteur de l'hypothèse gothlandaise tant et si vivement débattue, et qui ferait remonter l'histoire danoise jusqu'au prem. siècle après le déluge. La priorité d'origine du Danemarck et de la Suède était, au temps de Petreius, l'objet d'une rixe très-animée entre les savans de ces deux nations : l'un et l'autre parti avait employé toutes les ressources de l'érudition pour accréditer des fables et des traditions plus ou moins absurdes à la place d'une réalité impossible à découvrir et enc. moins à prouver. Sur ces entrefaites, un abbé Jean de Bonsac, se disant possesseur de vieux documens runiques recueillis dans l'île de Gothlande, communique ces documens à Petreius, qui, intéressé à admettre sans plus de critique leur authenticité, y puise les matériaux qu'il s'empresse de coordonner avec les notions contenues dans les livres sacrés, et produit des générat. de rois inconnus, dont la généalogie remonte en ligne directe à Japhet et à Gomer. Ainsi, par l'imposture de cette fabrication, se trouvèrent perdus pour l'histoire ces documens, sans doute précieux, mais dont la critique seule eût pu établir l'authenticité. L'ouvr. de Petreius, écrit vers 1570, fut long-temps consulté en MS.; il fut impr. à Leipsig en 1695, sous ce titre : *Cimbrorum et Gothorum Origines et Migrat.*, etc., in-8 (*v.* Lyschander).

PETREMAND (Jean), conseiller au parlement de Dôle, né en 1580 dans cette ville, où il m. en 1621, a laissé un *Rec. des ordonnances et édictz de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dôle, 1619, in-fol. — Pierre Petremand, né en 1534 à Besançon, où il m. en 1581, a publié avec une *préface* : *Jurisprudentiæ lib. I, disciplinæ instar institutum* de Sébastien Derrerus, 1562. — Thierri Petremand, parent du précéd., a publié la *Paraphrase* (en vers) *de l'admirable histoire de la sainte heroïne Judith*, Lyon, 1578, in-8, très-rare.

PETREY (Louis), sieur *Champvans*, conseiller au parlement de Dôle, né à Vesoul en 1580, se distingua par le zèle qu'il mit à défendre sa province de l'invasion des Français, et m. à Dôle en 1638, après avoir publié, pour se justifier auprès de ses ingrats concitoyens, une *Lettre contenant une bonne partie de ce qui s'est fait en comté au comté de Bourgogne, pendant et après le sège de Dôle*, 1637, in-4, de 111 pages.

PETRI (Suffrid), histor. et philologue, né en 1527, à Ryntsmaguert, dans la province de Frise, professa les h.-lett. à Erfurt, la langue grecque à Louvain, le droit à Cologne, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique, ce qui lui permit d'avoir un canonicat de l'église des Douze-Apôtres. Il m. à Cologne en 1597, avec le titre d'historiographe des états de Frise. Nous citerons de lui : *de Scriptoribus Frisiæ, decades 16 et semis*, Cologne, 1593, in-8; Franeker, 1699, in-12; et une *Continuation* de la Chronique des évêq. d'Utrecht et des comtes de Hollande, depuis 1345 jusqu'à 1574, insérée par Arnold Buchel dans son *Hist. d'Utrecht*, 1663, in-fol. *Voy.* le tome 30 des *Mémoires* de Niceron.

PETRI ou PETERSON (Laurent), prem. archevêque protestant d'Upsal, né en 1499, dans la ville d'Oerebro, répandit en Suède les principes de Luther, sous les yeux duquel il avait fait ses études à l'université de Wittenberg. Il fut mis à la tête du nouveau clergé, et obtint toute la confiance de Gustave-Wasa, qui profita de son zèle pour l'établissement de la réforme. Outre une traduct. de la Bible, Peterson publ. plus. ouvr. de théol., et m. en 1573. Voy. la *Vie des deux réformateurs suédois, Anderson, Olaus et Laurent Petri*, par J.-Ad. Schinmeier, Lubeck, 1783, in-4, en allem. — Petri (Olaüs-Phase), frère du précéd., né en 1497, prêcha le luthéranisme en Suède avec un tel enthousiasme, qu'il fut sur le point d'y faire naître une guerre civile. En 1539, il devint pasteur à Stockholm, où il organisa le nouveau culte; mais bientôt son esprit inquiet, n'ayant plus d'aliment dans les querelles religieuses, se porta vers la politique. Il se lia avec les ennemis du gouvernement, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Cependant il obtint sa grâce, à la sollicitation de ses paroissiens, continua ses fonctions de pasteur et m. paisiblement en 1562. On a de lui plusieurs ouvr., notamment des *mém.* MSs. sur l'histoire de Suède. On en conserve à la bibliothèque du roi à Paris, une copie, dont Keralio a donné une analyse, en 1787, dans les *Notices et extraits des manuscrits*, I, 440-76. — Petri (Jonas), évêq. de Lindkœping, dans le 17e S., publia : *Dictionarium lat.-sueco-german.*, etc., Lindkœping, 1649, in-fol.

PETROEUS (Henri), médecin, né à Smalkalde, ou cercle de Franconie, en 1589, professa l'anatomie, la botanique et la chirurgie à Marpurg, et m. en 1620. Nous citerons de lui : *Nosologia hermetica, dogmatica et hermetica*, Marpurg, 1614-18, 2 tom. in-4; *Enchiridion chirurgicum*, ibid., 1617, in-4 (en allem.).

PETROF (Basile-Petrovitsch), poète et philologue russe, né à Moscou en 1736, se destina aux ordres sacrés, lorsque en 1763, une ode qu'il composa à l'occasion du couronnement de Catherine II lui valut de la part de cette princesse le titre de son lecteur avec un emploi dans l'administration civile. Des raisons de santé l'ayant contraint à se démettre de ses places en 1780, il en conserva les honoraires, reçut même le titre de conseiller d'état, et passa le reste de ses jours partagé entre les occupations littéraires et les douceurs de la retraite. Ce fut, dit-on, le chagrin qui lui causa la mort de l'impératrice qui le conduisit lui-même au tombeau, le 4 décembre 1796. Comme Pétrarque, ce poète, versé d'ailleurs dans la naissance des langues anciennes et qui entreprit à 60 ans d'étudier le grec, bientôt il connut à fond. Moins hardi sa versification que riche d'idées et de critiques, Petrof s'est placé par ses ouvr. au rang des littérateurs de sa nation. (

supplées de *Petrof*, St-Pétersbourg, 1781-3. Il avait publié lui-même isolém. : des pièces qui composent ce recueil, une trad. de l'*Enéide*, impr. à St-Pétersb. 1781 et 1786.

PÉTRONE, *Petronius*, surn. *Arbiter*, né aux env. de Marseille, est, à ce qu'on croit, le personnage qui, sous l'emper. Claude, fut en Bythinie. Il était connu dès-lors par ses ouv. et par son goût pour les beaux-arts. Néron le nomma surintend. de ses plaisirs; plus tard, sur une accusation d'intelligence Pison portée contre lui par un esclave à nom de Tigellin, l'empereur le fit arrêter à Cumes (l'an J.-C. 66); et tandis qu'on délibérait sur son supplice, Pétrone se fit ouvrir les veines, et expira en s'entretenant avec ses amis de l'immortalité de l'âme, à laquelle il croyait, mais de sujets lascifs, tels que ceux qui nous ont conservé le texte habituel de ses compositions ne paraît pas que ses penchans voluptueux aient déservé son âme : ses dern. instans le prouvent, en défiant des renseignemens qu'on a rendus dont il remplit les fonctions publiques qui lui étaient confiées. Se réjouissant de pouvoir survivre l'empereur après qu'il aurait cessé de lui plaire (car c'était assez l'usage que les amis de Néron l'institutassent leur héritier), sous le voile de son sceau, l'ingénieuse satire du *Trimalcion*, où l'infamie des mœurs et des riches du tyran est peinte avec tant de finesse d'une manière si dangereuse par le libertinage d'esprit qui y règne. Voltaire a émis l'opinion que ce roman poetique, tel qu'il nous est parvenu, n'est pas l'ouvrage original de Pétrone, mais un extrait fait sans goût et sans choix par quelque amateur d'obscénités. Il avait déjà publié un assemb. considérable d'édit. des fragm. de cet ouv. (*v.* le t. 3 p. 60 du *Manuel du libr.*, Brunet, 3e édit.) lorsqu'en 1663 J. Lucius trouva à Traù, en Dalmatie, le MS. qui aujourd'hui à la Biblioth. du Roi, et qui a fourni un contingent considérable aux édit. subséquentes de ce morceau satirique. Les meilleures sont celles d'Amst., 1669, in 8 : *Varior.*, ibid., 1677, avec les notes de Boschius; de Burman, 1743, 2 v. in-4 : cette dern. contient le fragment apocryphe reproduit en 1694 par Nodot. Il existe des *Satyricon* de Pétrone dans la plupart des éditions; la seule complète qui ait été faite en France l'a été anonyme (Durand), 1803, 2 v. in-8. Elle a reproduite en 1816, à la suite de son *Lucain*, la traduction en vers libres de Nodot de *la Guerre civile*, publié en 1799 par Le.

PÉTRONE (St), évêque de Bologne au 3e S., a écrit la vie des moines d'Egypte, et il avait fait, pour les mieux connaître, un voyage, dont la relation se trouve dans le second livre des *Pères*. V. *Historia litt. eccl. aquilicensis* Fabrini.

PETRONI (Richard), cardinal et l'un des restaurateurs de la science du droit à Naples, né à Naples vers le milieu du 13e S., m. à Gênes, où il était légat, en 1314, avait enseigné, avant d'être vêtu de la pourpre, le droit avec distinction à Naples. Il fut un des trois jurisconsultes chargés par Boniface VIII de compiler le Code décrétales, connu sous le nom de *Sexte*, Paris, 1465, in-fol.

PÉTRONILLE (Ste), vierge et martyre, a été martyre, sans aucun fondem., comme la fille de St. Pierre. L'un des plus beaux tableaux du Guerchin que l'on peut voir au musée du Louvre, représente Ste Pétronille que l'on descend dans le tombeau.

PETRONIUS-MAXIMUS. V. Maxime.

PETRUCCI (Pandolfe), citoyen siennois, du parti aristocratique et de l'ordre des Neuf, devint l'arbitre de sa patrie à la fin du 15e S. Pour épouvanter ses adversaires et se débarrasser d'un concurrent redoutable, il fit assassiner son beau-père, Nicolas Borghèse, en 1500, et demeura seul à la tête de la republiq. Il était l'allié de l'infâme César Borgia, dont il recevait même une solde. Plusieurs autres petits seig. de la Toscane et de l'état ecclés., qui suivaient la même politique, furent massacrés par ce monstre; et Petrucci, n'échappa à sa fureur que pour être exilé de Sienne, par sa funeste influence en 1503. Rappelé, deux mois après, sur l'intercession du roi de France, il fut bientôt délivré de toute crainte par la m. d'Alexandre VI et l'arrestat. de César Borgia, et gouverna dès-lors ses concitoyens avec une autorité absolue, qu'il transmit à son fils, Borghèse, à sa m., arrivée en 1512.—Achille Petrucci, né à Sienne, fut un des assassins de l'amiral de Coligny, auquel il donna les prem. coups de poignard, et se chargea de porter la tête de cette auguste victime à Médicis. —Un autre Petrucci (Joseph), profess. de médecine à Rome, né dans cette ville en 1648, m. en 1711, est cru l'auteur d'un ouvr. intitulé : *de Capsulis renalibus earumque Usu*, Rome, 1676, in-12.

PETTY (William), mécanicien et économiste anglais, né en 1623 à Rumsey, dans le Hampshire, d'un drapier qui ne lui laissa point de fortune, fut l'artisan de la sienne, à force d'industrie et de persévérance. Après avoir étudié la médecine en Hollande et à Paris, tout en luttant contre la misère, il retourna en Angleterre, et remplit, entre autres fonctions, celles de profess. au collége de Gresham à Londres, et celles de médecin de l'armée d'Irlande. Il n'oubliait pas, dans ces places honorables, le soin de ses intérêts pécuniaires; il sut se concilier tour à tour la faveur de Cromwell et des Stuarts, fit partie du parlem. sous l'un et l'autre régime, et parvint à se faire donner, entre autres titres, celui du comte de Kilmore. Tandis qu'il se livrait à une foule d'entreprises qui l'enrichissaient, il trouvait le temps de s'occuper de l'économie politique, de la construct. maritime et des arts mécaniques et se faisait recevoir à la société royale. Il offrit à ses collègues le modèle d'un navire à double coque, qui devait résister à toutes les tempêtes, et qui n'en fit pas moins naufrage. Il avait levé des cartes topographiq. des baronies d'Irlande, et c'est probablem. le même atlas que l'on conserve au cabinet des MSs. de la Biblioth. du Roi à Paris. Nous citerons de lui, en outre : *Traité des taxes et contributions*, 1662, in-4; 1667, 1685, 1691; *Essai sur la multiplication de l'espèce humaine*, 1686, in-8; *Arithmétique politique* (ouvr. posthume), 1690, in-8; 1755. Il est mort en 1687. Ses descendans se sont distingués sous les noms de lord Shelburne et de marquis de Lansdowne.

PETTY (William). V. Shelburne.

PETTYT ou PETYT (William), jurisconsulte anglais, assesseur, trésorier du collége de justice du Temple, et garde des archives de la Tour, né à Skipton, dans le comté d'York, en 1636, mort à Chelsea en 1707, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : les *Droits anciens des communes d'Angleterre; Jus Anglorum ab antiquo*, etc., 1681, in-8; *Miscellanea parliamentaria*, 1680, 1681, in-12, etc.

PETUS ou POETUS (Cécina). V. Arria.

PEUCER (Gaspard), médecin et mathématic., gendre de Mélanchthon, né en 1525 à Bautzen, dans la Lusace, professa les mathématiq., puis la médecine, avec beaucoup de succès, à l'université de Wittemberg, et fut comblé de faveurs par l'électeur de Saxe; mais il fut accusé de partager les opinions des calvinistes, se vit emprisonné, malgré ses protestations (1574), et eut la faiblesse de se reconnaître le chef d'un complot formé contre la religion de la Saxe. Il recouvra la liberté en 1586,

se retira à Zerbst, dans les états du prince d'Anhalt, qui avait intéressé pour lui, et m. à Dessau en 1602. On trouvera la liste de ses nombreux ouvrages, presque tous oubliés aujourd'hui, dans le t. 25 des *Mémoires* de Niceron. Nous citerons les suiv. : *Elementa doctrinæ de circulis cælestibus et primo motu*, Wittemberg, 1551, in-8; *Historia carcerum et liberationis divinæ Gaspar. Peuceri*, Zurich, 1605, in-8.

PEURBACH (George), en latin *Purbachius*, astron., ainsi nommé de la petite ville de Peurbach en Peyrbach, en Autriche, où il était né en 1423, m. en 1461, eut une grande réputation dans un temps où l'imprimerie, si elle était inventée, n'avait encore multiplié aucun ouvr. de mathématiq., où les MSs. étaient rares, où l'on n'avait, pour étudier l'astronomie, que le livre de Sacrobosco, une mauvaise traduct. d'Albategnius, une d'Alfragan; et deux, assez inexactes et souvent inintelligibles, de Ptolémée, dont le texte grec fut apporté en Europe, pour la prem. fois, par Bessarion. L'on peut juger, d'après cela, des connaissances de George de Peurbach. Son mérite fut de lire toutes les traduct. existantes, de les débarrasser des démonstrat. géométriq. et des calculs ennuyeux et de s'attacher au fond de la doctrine, qu'il expliquait, non à des gens qui prétendissent devenir astronomes, mais à ceux qui se contentaient de comprendre à peu près le mécanisme des phénomènes et l'arrangem. des corps célestes. Il essaya de développer la théorie des planètes dans un livre qui fut impr., pour la prem. fois, en 1488, sous le titre de *Theoricæ planetarum*, Venise, in-4, à la suite de la sphère de Sacrobosco, et réimpr. successivem. et avec divers comment. en 1490, 91, 95, 1514, 15, 16, 25, 42, 43, 51, 55, 56, 69, 73, 80, 81, 91, 95, 96, 1601 et 1604. Ce serait aujourd'hui temps perdu, à dit M. Delambre, que de lire les théoriques de Peurbach. On pourrait tirer plus de fruit de l'ouvr. suiv. commencé par lui et terminé par son élève Jean *Regiomontanus* (*v.* Muller) : *Johannis de Monteregio et Georgii Purbachii Epitome in Cl. Ptolemæi magnam constructionem*, Bâle, 1543; Nuremberg, 1550. Nous nous dispenserons de citer d'autres ouvr. de George de Peurbach.

PEUTEMAN (Pierre), peintre, né à Rotterdam en 1650, excellait à représenter la nature morte. Chargé de peindre un tableau allégorique de la puissance de la mort, il s'enferma, pour mieux se pénétrer de la vanité des choses humaines et donner plus de vérité à son dessin, dans un cabinet d'anatomie. Il s'endormit, fut réveillé en sursaut par le tremblement de terre du 18 septemb. 1692, et vit s'agiter autour de lui les os, les crânes et les squelettes par un mouvem. qui lui parut surnaturel; car il en ignorait la véritable cause. Un tel spectacle le frappa d'une frayeur, dont il ne put se remettre, et qui lui coûta la vie peu de temps après.

PEUTINGER (Conrad), secrétaire du sénat d'Augsbourg, où il était né en 1465, et où il m. en 1547, est le prem. savant de l'Allemagne qui se soit occupé de recueillir des antiquités. Quoique chargé plus fois de missions honorables, quoique distrait continuellem. par les détails de sa place et obligé d'assister à presque toutes les diètes, qui ne furent jamais si fréquentes, il trouva le loisir de se livrer à des études suivies et de rendre aux lettres d'immenses services. Toutefois l'ouvr. auquel il doit la plus grande partie de sa célébrité, n'est pas de lui : c'est une carte connue sous le nom de *Tabula Peutingeriana*, qui a été exécutée à Constantinople en 393 ou en 435. Ce précieux monument de la géographie des anciens, découvert à Spire vers la fin du 15e S., par Conrad Celtes, et légué par lui à Peutinger, n'a pas même été pub. par ce dernier; car la prem. édit. qui en fut faite date de 1598. On estime particulièrem. celles de Scheyb, 1753, in-fol., et de J.-D. Podocatharus Christianopulus, Iesi, 1809, in-fol. Parmi les ouvr. qui sont réellem. de Peutinger, nous citerons : *Inscriptiones vetustæ romanæ et carmen fragmentum Augustæ Vindelicorum*, etc., Mayence, 1520, in-fol.; *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur*, Strasbourg, 1530, même format; nouv. édit. augment., Augsbourg, 1781, in-8.

PEVERELLI (Barthélemi), jésuite, né en 1695, m. à Modène vers 1765, a laissé : *Lezioni sacre e morali sopra il libro degli Atti apostolici*, Vérone, 1767, 2 vol. in-4, etc.

PEY (Jean), chanoine de l'église métropolitaine de Paris, émigré à la révolut., et m. à Constance en 1797. On a de lui : *Vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste*, 1770; *le Philosophe cathéchiste*, 1779, in-32; *Observations sur la théologie de Lyon*, 1784, in-8; *le Sage dans la solitude*, 1787, in-8; *de l'Autorité des deux puissances*, Strasbourg et Liége, 1781, 3 vol. in-8; *la loi de nature développée et perfectionnée par la loi évangélique*, Paris, 1789, in-8; *le Philosophe considérant les grandeurs de Dieu*, etc., Lausanne, 1793, in-8; *de la Tolérance chrétienne opposée au tolérantisme philosophique*.

PEYER (Jean-Conrad), médecin, né à Schaffhouse en 1653, y professa l'éloquence, la logique et la physique, et m. en 1712, membre de l'acad. impériale des curieux de la nature, sous le nom de Pythagore. Nous citerons de lui : *Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinorum earumque usu et affectionibus*, Schaffhouse, 1671, in-8; Amsterdam, 1681, in-8; *Methodus historiarum anatomico-medicarum*, Paris, 1678, in-12; *Parerga anatomica et medica septem*, Genève, 1681, in-8; Amsterdam, 1682, in-8; Leyde, 1724, in-8; *Experimenta nova circa pancreas*, Amsterdam, 1683, in-4. — Son fils, Jean-Jacques Peyer, aussi médec. à Schaffhouse, a laissé : *Observationes anatomicæ numero I.*, Leyde, 1719, in-8.

PEYER-IM-HOF (Jean-Conrad), fut membre du gr. conseil de Schaffhouse, sa patrie. Nous citerons de lui une dissertat. *de Differentiis municipiorum romanorum, et civitatum imperialium municipiorum*, Marpurg, 1729, in-4; et un recueil de *Poésies allemandes*, Schaffhouse, 1758, in-8. — Peyer-im-Hof (Honoré), capitaine de l'abbaye de St-Gall, et profess. de grec et d'hébreu, né à Lucerne en 1610, a laissé MS. une *Histoire abrégée de tous les abbés de son monast.*, en langue latine.

PEYRARD (François), ancien profess. de mathématiques spéciales au lycée Bonaparte et bibliothécaire de l'école Polytechnique, né vers 1760 dans la commune de St-Victor-Malescourt (Haute-Loire), après s'être fait un nom dans les sciences par une érudit. très-distinguée, tomba, faute de conduite et de tempérance, dans une dégoûtante abjection, et m. à l'hôpital St-Louis à Paris le 3 oct. 1822. Il avait été chargé par le gouvernem. de plus. commiss. scientifiq. à Milan et dans d'autres villes d'Italie, et ses services lui avaient valu une pension sur le trésor de l'état. On a de lui, outre plus. éd. du Cours de mathém. de Bezout, revu, corrigé et complété, les ouvr. suiv. : *de la Nature et des lois*, 4e édit., 1794 (an II), in-18; une trad. en société avec Batteux des *Poésies complètes d'Horace, avec le texte en regard*, Paris, 1803, vol. in-12; *de la Supériorité de la femme au-dessus de l'homme*, par H. Corneille Agrippa, avec un commentaire par Roetiz (Peyrard), ib., 1803, in-8; *Elémens de géom. d'Euclide*, trad. littérale, suivis d'un *Traité du cercle*, du cylindre, 1804, in-8; *Alphabet français*, 1805, *Œuvres d'Archimède*, trad. littérale, comment., précéd. de sa vie et de l'analyse ouvr., etc., ibid., 1807, in-4; 2e édit., ibid., in-8, revue par M. Delambre, *Statique démontrée à la manière d'Archimède*, ibid.

s *Œuvres d'Euclide, en grec, latin et fr.*, ms. *MS. très-ancien qui était resté inconnu ques jours*, *dédié au roi*, ibid., 1814-18, 4 v. in-4.; *les Principes fondam. de l'arith-* etc., 3e édit., ibid., 1822, in-8. On con- ntre de lui une trad. lat. et franç. des *Co- d'Apollonius de Perge*, dont le MS. a ob- nobat. de l'acad. des sciences.

AT (De). V. Duveyrat.

AUD DE BEAUSSOL, maître de géogra- ie, parvint à faire jouer, en 1775, une *les Atrucides*, en 6 actes, qu'il avait déjà ner sous le titre de *Stratonice*. Jamais fit tant rire, et on se porta en foule à la représentation par un sentiment de curio- l'auteur prit naïvement pour une marque . Il survécut quelques années à sa misérable intelligible rapsodie.

E (Marie-Joseph), architecte du roi et de l'académie royale d'architecture, né à 1750, m. en 1785, à Choisy-le-Roi, con- n bâtim. de la couronne, avait fait comme ître le voyage de Rome, où il s'appliqua l'étude des monumens antiques. Dès ses s'était fait remarquer par un style ferme et et par une grande hardiesse de conception. il fut un de ceux qui, pour l'architecture, les bases d'une révolution analogue à celle ère Vien commença à effectuer dans la . Peyre publia en 1766 un volume in-folio, nt ses *Œuvres d'architecture*. On y remar- nt ses plans d'un palais pour les académies, tre palais pour un souverain, et celui d'une théâtrale. Bien que ces projets ne soient pas de quelques-uns des défauts que l'on re- dans l'architecture du règne de Louis XV, nanoins portent l'empreinte du génie, et se nt par un style élevé, une grande habileté disposition des plans, et beaucoup de pu- l'emploi des différens ordres. Le monum. portant qui nous reste de ce célèbre archi- ancienne salle du Théâtre Français, main- Odéon, qu'il construisit de concert avec les projets pour une salle d'Opéra, pour la chapelle du palais de Versailles, son plan de la chancellerie pour le roi soutiennent le pa- ces les plus beaux monumens des anciens. adressé lui une *Dissertation sur les distribu- anciens comparées à celles des modernes*, t à son fils, aujourd'hui architecte du gou- nt, qu'est due la 2e édition de ses *Œuvres itecture*, Paris, 1795, in-fol.

E (Antoine-François), frère du précéd., 39 à Paris, étudia d'abord la peinture, puis même carrière que son aîné, sous les aus- quel il traversa avec une grande distinction s concours, jusqu'à celui dont le prix est n de Rome, qu'il obtint en 1763. A une ture spéciale des monumens antiques, il endant son séjour en Italie celle de la per- , et il parvint, dans cette branche impor- l'art, à une connaissance profonde, qu'at- ès beaux dessins qui ornent le Musée *Intérieur de la basilique de St-Pierre*; la *la Coupole et du Baldaquin, éclairés par lumineuse du Vendredi-Saint*, et une au- *de la Colonnade au moment de la procession Fête-Dieu*. Nommé successivem., après tr, contrôleur des bâtimens du roi à Fon- , puis à St-Germain, il bâtit entre au- tres cette dern. ville, deux petites églises, construction desquelles il mit en pratique ies rationnelles du bon goût, qu'alors l'é- ude des anciens édifices pouvait enseigner. ade royale d'architecture, où il fut admis , le désigna deux ans après pour ériger à le palais de l'électeur de Trèves, com- sur un plan vicieux, et il le termina avec succès. Retiré à Fontainebleau au moment de la révolution, il s'efforça de soustraire à la fureur des sicaires divers objets d'art qui enrichissaient cette résidence royale, et il ne dépendit pas de son zèle qu'il n'en sauvât un plus grand nombre. Pendant la terreur il fut détenu dans le château, devenu une maison de force, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Depuis il fut nommé successivement membre de l'Institut, du conseil des bâtimens civils, de l'administration des hospices, et m. le 7 mars 1823, après avoir joui des succès brillans de l'école d'architecture qu'il avait fondée. Son *Eloge*, par M. Quatremère de Quincy, a été imprimé dans le *Moniteur* du 26 janvier 1824, et reproduit presque en entier par M. Mahul dans le t. 4, p. 228, de son *Annuaire nécrol.* Outre divers *mém* dans la collection de ceux de l'Institut, on a d'Ant.-Fr. Peyre un écrit ayant pour titre : *Restauration du Panthéon franç. : compte rendu*, etc., 1799, in-4. Ses *Œuvres d'architecture* ont été imprimées, Paris, 1819 20, in-fol. On a aussi publié : *Notice des tabl., dessins, gouaches, etc., composant le cabinet de feu M. Peyre*, ibid., Tilliard, 1823, in-8 de 20 p.

PEYRÈRE (Isaac de La), si connu par son système du *préadamisme*, naquit à Bordeaux, en 1594, d'une famille calviniste. Il fit partie en 1644 de l'ambassade française à Copenhague, alla ensuite en Espagne pour le service du prince de Condé, son maître et son protecteur, et l'accompagna ensuite dans sa retraite aux Pays-Bas. Un jour qu'il tomba sur le chap. 5 de l'Epître de St Paul aux Romains, il crut y apercevoir la preuve qu'il avait existé des hommes avant Adam, et bientôt il publia ses *Præadamitæ*, ouvrage qui souleva contre lui une foule d'adversaires, même parmi les protestans. Il fut arrêté à Bruxelles en 1656, et jeté dans une prison, d'où il sortit au bout de quelques mois, par le crédit du prince de Condé, après avoir promis de rétracter son livre et d'abjurer le calvinisme. Il se rendit à Rome, où il fut accueilli avec bienveillance par le pape Alexandre III, et rentra en France en 1659 à la suite de son ancien protecteur, dont il devint le bibliothécaire. Il m. en 1676 au séminaire de Notre-Dame-des-Vertus, près de Paris. Nous citerons de lui : *Relation de l'Islande*, Paris, 1663, in-8, fig.; *Relation du Groenland*, ibid., 1647, in-8; ibid., 1651, in-8; et dans le t. 1 du *Recueil des voyages au Nord; Præadamitæ, sive Exercitatio super versiculis* 12, 13, 14, *capitis* 5, *Epistolæ Pauli ad Romanos*, etc., 1655, in-4; 1656, in-12. *Voy.* les *Mémoires de Niceron*, t. 12 et 20. — Peyrère (Abraham de La), frère du précédent, avocat célèbre du parlement de Bordeaux, mort en 1704, est auteur d'un rec. de *Décisions sommaires du Palais*, par ordre alphabétique, ouvrage qui eut un assez grand nombre d'éditions. Nous citerons particulièrement la sixième, publiée en 1749, 2 vol. in-fol.

PEYRILHE (Bernard), médecin, professeur de matière médicale à la faculté de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit en 1735 à Perpignan, où il m. en 1804. On a de lui : *Histoire de la chirurgie*, 1774-80, 2 vol. in-4, en société avec Dujardin (le 3e vol. qu'il a composé seul est resté inédit); un *Mémoire sur le cancer* (en latin), couronné par l'académie de Dijon; *Tableau d'histoire naturelle des médicamens*, 1800, 1 vol. in-8, dont M. Lullier-Winslow a donné une nouvelle édit. en 1818, 2 v. in-8, avec des *notes*; enfin un grand nombre de MSs. inédits, dont Sue a donné l'énumération.

PEYROLS D'AUVERGNE, troubadour, dont il nous reste : 24 *chansons galantes*, 5 *tensons* et 1 *poème*, composé en Asie après la mort de l'empereur Frédéric Ier, avait fait le voyage de la Terre Sainte, et mourut à Montpellier.

PEYRON (Jean-François-Pierre), peintre,

né en 1744 à Aix en Provence, fut porté de bonne heure, par un sentiment naturel du vrai beau, à étudier les ouvrages du Poussin, bien que ce maître fût discrédité depuis long-temps dans notre école. Après avoir remporté le grand prix de peinture en 1773, par un tableau représentant la *Mort de Sénèque*, et qui était déjà une protestation éclatante contre le mauvais goût de l'époque, il résolut de marcher d'un pas ferme sur les traces de Vien, qui avait commencé une réforme, achevée depuis avec tant de gloire par David. Admis à l'académie de peinture en 1783, nommé directeur de la manufacture des Gobelins en 1785, et chargé de plusieurs travaux importans pour le roi, il perdit tout à la révolution, et ne fit guère que languir depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée en 1815. L'émule de sa jeunesse, le grand David, qui assistait à ses obsèques, fit son éloge d'un seul mot : *Peyron*, dit-il, *m'a ouvert les yeux*. En effet, la manière de Peyron rappelle constamment, par ses défauts comme par ses qualités, la réforme importante à laquelle il a contribué. Nous citerons de lui : un *Cimon qui se dévoue à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père*; un *Paul-Emile s'indignant de l'humiliat. où se réduit Persée, qui se prosterne à ses pieds*. Ces deux tabl. sont au Musée royal. On estime particulièrement une *Mort de Socrate* du même artiste, qui décore une des salles du palais des députés. — PEYRON (Jean-Fr.), frère du précédent, né à Aix en 1748, m. à Goudelour, avec le titre de commissaire des colonies, en 1784, a traduit plus. ouvrages anglais, parmi lesquels nous citerons : *Méditations d'Hervey* (avec Letourneur), 1770, in-8; *Choix des lettres du lord Chesterfield à son fils*, 1776, in-12; *nouvelles Lettres persanes* (de Lyttleton), 1770, in-12; *Jeux de Calliope*, etc., 1776, in-12; *le Fourbe*, comédie, de Congrève, 1775, in-8. On lui doit en outre : *Essais sur l'Espagne, et Voyage fait en 1777 et 1778, où l'on traite des mœurs, du caractère, des monumens, du commerce, du théâtre et des tribunaux particuliers à ce royaume*, Genève, 1780, 2 vol. in-8, contrefaits sous le titre de *Voyage en Espagne pendant 1777 et 1778*, 1782, 2 vol. in-8.

PEYRONIE (FRANÇOIS GIGOT DE LA), habile chirurgien, né à Montpellier en 1678, fut nommé, très-jeune encore, chirurg.-major de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, puis démonstrateur d'anatomie aux écoles de la faculté de médec. Appelé à Paris en 1714, il y obtint peu après la place de chirurg.-major de l'hôpital de la Charité, la survivance de la charge de premier chirurgien de Louis XV en 1717, des lettres de noblesse en 1721, et le titre d'associé libre de l'académie des sciences en 1732. Il faisait déjà partie depuis long-temps de la société royale des sciences de Montpellier. Il devint en 1733 médecin du roi par quartier, et premier chirurgien en 1736. Il accompagna Louis XV à l'armée de Flandre, et contribua à réformer une foule d'abus dans le service de santé militaire. Enfin, comblé d'honneurs et de distinctions, il m. à Versailles en 1747. Il n'a publié aucun ouvr. étendu, et les écrits qui nous restent de lui se bornent à des *mém.* et à des *observat.* consignés dans les Recueils des académies, dont il était membre. C'est surtout pour sa bienfaisance qu'il mérite des louanges. Il avait converti son château de Marigny en une sorte d'hospice ouvert aux indigens, et il légua sa fortune presque entière aux établissemens qu'il avait conservés, augmentés ou créés, tous consacrés à l'enseignement, à l'exercice ou au perfectionnement de la chirurgie. *V.* son *Eloge*, par M. Briot, Besançon, 1820, in-8.

PEYROT (JEAN-CLAUDE), poète, prieur de Pradines, naquit à Millau en 1709. Il s'adonna à la poésie et à la musique d'église, et fit des vers dans le patois du Rouergue. Ils sont plus estimés que ceux qu'il a laissés en français. On a imprimé à Millau en 1810, in-8, en 2 parties, la troisième et dern. édit. des *Œuvres patoises et françaises de Claude Peyrot*. Ce v. contient, entre autres pièces, un poème des *Quatres Saisons*, sous les *Géorgiques patoises*, déjà imprimé en 1781, in-12. Peyrot, au village de Paillès, près de Millau, en 1768, un anonyme a donné un *Eloge historique, critique et littéraire de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradines*; Millau, 1812, in-8.

PEYROUSE (LA). V. PERROUSE et PÉROUSE.

PEYSSONEL (CHARLES de), naquit à Marseille en 1700, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale, et contribua, avec ses frères, dont l'article suit, à y faire établir une académie. Nommé secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, en 1725, il prit part au congrès de Belgrade, et employa son loisir à parcourir les plaines de l'Asie-Mineure et à visiter les restes de Nicomédie et de Nicée. Ses recherches furent pas sans résultat pour la science. Rappelé, en 1747, au consulat de Smyrne, où il m. en 1757. Il était associé depuis 10 ans à l'acad. des inscriptions. Il a laissé la *Relation du voyage au Levant*; plus. *Mémoires*; un *Eloge de Villars*, dans le *Recueil* de l'acad. de Marseille, ann. 1734. C'est probablement sur ses mémoires qu'a été rédigé l'*Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, qu'on lui attribue. — PEYSSONEL (J.-Ant.), frère du précédent, né à Marseille en 1694, associé des académies des sciences de Paris, Montpellier, Rome, etc., et membre de la société royale de Londres, n'est connu que par 10 articles, insérés dans la collection des *Transactions philosophiques*, de 1748 à 1759, et relatifs à divers points d'hist. naturelle; les plus importans sont ses *Observations sur le corail*. — PEYSSONEL (N. de), fils de Charles de Peyssonel, né à Marseille en 1727, m. à Paris en 1790, suivit les traces de son père, fut nommé consul-général à Smyrne, et acquit de grandes connaissances dans les antiquités. Nous citerons de lui : *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, 1766, in-4, fig.; *Traité sur le commerce de la mer Noire*, ibid., 1787, 2 vol. in-8; *Examen du livre intitulé Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, par Volney, Amsterdam (Paris), 1788, in-8; réimpr. à Paris en 1821; *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, Paris, 1790, in-8. On conserve de lui plus. MSs. inédits sans à la Biblioth. du Roi, carton n° 33. On lui attribue la rédaction d'un *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, Paris, 1754, in-12 (*v.* l'article de son père).

PEYTES. V. MONCABRIÉ.

PEZ (dom BERNARD), savant bénédictin, né en 1683, à Ips, petite ville de la Basse-Autriche, s'occupa beaucoup de l'histoire civile du moyen âge, dont l'étude était alors très-négligée dans les états autrichiens, et parcourut la plus grande partie de l'Allemagne, avec son frère, dom Hyacinthe Pez, pour recueillir des documens précieux dans les bibliothèques. De retour d'un voyage qu'il avait fait en France en 1728, il fut nommé bibliothécaire de l'abbaye de Mœlck, où il m. en 1735. Nous citerons de lui : *de Irruptione bavarica in Italiam anno 1703 a Gallis et Bavaris facta*, Wien, 1709, in-12; *Bibliotheca ascetica antiquo-nova, hoc est collectio*, etc., Ratisbonne, 1725-31, 12 vol. in-8. *V.*, pour plus de détails : *Monumenta litteraria ordin. S.-Benedicti*, par Ziegelbauer, 466-76. — PEZ (dom Jérôme), frère du précédent, né en 1685, m. en 1762, fut, après lui, bibliothécaire de Mœlck jusque vers 1760, et publia *Scriptores rerum austriacarum veteres ac genuini, plurimum partem nunc primum editi*, Leipzig, 1721-25; Ratisbonne, 1745, 3 vol. in-fol.

a *S. Leopoldi, Austriæ marchionis*, Vienne, 157, in-fol.

PEZAY (Alexandre-Frédéric-Jacques MASON, marquis de), litt., né à Versailles en 1741, crit pour modèle Dorat, dont il n'eut point la fa-ilité, mais dont il sut en revanche éviter la ma-ière prétentieuse dans quelques poésies. Son goût pour les vers et pour les plaisirs de la société ne l'empêcha pas d'obtenir des succès dans la carrière militaire et administrative. Il donna des leçons de tactique au dauphin, depuis Louis XVI, contribua, dit-on, à la chute de l'abbé Terray; et ce fut lui qui indiqua Necker comme l'homme le plus propre à rétablir l'ordre dans les finances. Il avait du talent, et même des talens divers; mais il se fit beaucoup de tort par sa trop grande prétention. Après avoir été éloigné de la cour au moyen d'une charge, qu'on créa pour lui, d'inspect.-gén. des côtes, il fut, pour avoir mortifié un intendant en crédit, exilé dans sa terre de Pezay, près de Blois, il y m. en 1777. On a recueilli ses poésies sous le titre d'*Œuvres agréables et morales*, ou *Variétés littéraires*, Liége, 1791, 2 vol. in-16. On y distingue l'*Epître à la maîtresse que j'aurai*, badinage charmant. Nous citerons en outre de lui : *Poésies helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, Amsterdam (Paris), 1771, in-8; Londres, 1772, 2 vol. in-12; *Histoire des campagnes de Maillebois en Italie en* 1745 *et* 1746, Paris, imprimerie royale, 1775, 3 vol. in-4, et un atlas.

PEZENAS (Ignace), jésuite, très-instruit en mathématiques et en astronomie, né à Avignon en 1692, mort dans la même ville en 1776, a laissé : *Eléments du pilotage*, 1733 et 1754, in-8; *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, in-12; *Theorie et Pratique du jaugeage des tonneaux, des navires et leurs segments*, 1749, 1778, in-8; *Astronomie des marins*, 1766, in-8. On lui doit en outre les traduct. suivantes : *Traité des fluxions de Maclaurin*, Paris, 1749, 2 vol. in-4; *l'Algèbre* du même; *le Microscope* de Backer, Paris, 1754, in-8; *l'Optique* de Smith, Avignon, 1767, 2 vol. in-4, etc.

PEZRON (Paul), chronologiste habile et philologue aussi savant que paradoxal, né en 1639 à Hennebon, en Bretagne, embrassa la vie religieuse dans la congrégation de Cîteaux, y remplit plus. places importantes avec autant de succès que de zèle, et m. à Chessi en 1706. Nous citerons de lui : *L'Antiquité des temps retablie et defendue*, Paris, 1687, in-4; 1688, in-8; *Essai d'un commentaire littéral et historique sur les prophètes*, ib., 1693, in-4; *l'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, ibid., 1696, 2 vol. in-12; *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, ibid., 1703, in-12.

PEZZI (Laurent), savant prêtre de Cologne au 16e s., a laissé : un catéchisme romain sous le titre de *Epitome sacramentorum*, etc., Venise, 1566, 1584; *Vinea Domini cum brevi descriptione sacramentorum*, ibid., 1588, in-8.

PFAFF (Jean-Christophe), théolog. luthérien, né à Pfallingen, dans le duché de Würtemberg, en 1631, professa la morale et la théologie à Tubingue, où il m. en 1720. Nous citerons de lui : *Dogmata protestantium ex jure canonico et conciliis*, Tubingue, 1722, in-4; *Dissertatio de allegatis Veteris-Testamenti in Novo*, ib., 1702, in-4; *Dissertationes in Matthæum*.—Pfaff (Christophe-Matthieu), théologien protestant, fils du précéd., né à Stuttgard en 1686, montra les dispositions les plus précoces qui furent développées par de fortes études et par des voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie et en France. De retour dans sa patrie, en 1716, il obtint une chaire de théologie à l'univ. de Tubingue, et fut successivement nommé doyen de l'église de cette ville, chancelier de l'université, comte palatin, avec la faculté de créer des docteurs en théologie, abbé de Lorch, membre des états de Würtemberg, etc. Il m. en 1760, laissant de nombreux écrits, dont la simple liste occupe une feuille d'impression dans les bibliographies allemandes. Nous ne pouvons citer que les suivans : *Dissertationes anti-baïanæ tres, in quibus Pet. Baïlius* (Bayle) *refellitur et conflictatur*, Tubingue, 1719, 1720, in-4; *Institut. theolog., dogmat. et morales*, ibid., 1719, in-8; Francfort, 1721, in-8; *Institutiones hist. eccles.*, Tubingue, 1721, in-8; 1727, in-8. C'est sous la direction de Pfaff qu'a été pub., en 1 vol. in-folio, 1729, la Bible connue chez les protestans d'Allemagne sous le nom de Bible de Tubingue.

PFANN (Matthieu-George), médecin, né près d'Erlangue en 1719, obtint à l'université de cette ville, en 1743, une chaire qu'il quitta volontairement au bout de 7 ans, et m. en 1762. Nous citerons de lui : *Dissertatio de modo agendi medicamentorum anodynorum*, Erlangue, 1749, in-4; *Sammlung verschiedener merkwuerdigen Fuelle*, Nuremberg, 1750, in-8.

PFANNER (Tobie), généalogiste allemand, né en 1641 à Augsbourg, mort en 1717, secrétaire des archives du comte de Saxe-Gotha, a laissé, entre autres ouv., en latin : *Histoire de la paix de Westphalie*, Gotha, 1697, in-8, ouvr. effacé par celui qu'a pub. le P. Bougeant sur le même sujet; *Histoire des assemblées de* 1652 *à* 1654, Weimar, 1694, in-8, etc.

PFEFFEL (Jean-Conrad), jurisconsulte du roi de France en Alsace, et stettmestre de Colmar, né en 1684 à Moundinger, m. en 1738, n'est connu que par différens *memoires* en latin, adressés par lui au ministre des affaires étrangères, et imprim. dans les recueils diplomatiq. du temps.— Pfeffel (Christian-Frédéric), fils aîné du préc., naquit à Colmar en 1726. Son père avait obtenu pour lui la survivance de sa charge de jurisc. du roi. Après de bonnes études, et des voyages entrepris pour les perfectionner, Pfeffel eut, en 1768, le titre qui lui était dû, et qu'il avait encore mérité par lui-même. Il avait rempli, dès cette époque, plusieurs fonctions diplomatiques pour les cours de Saxe, de France et de Deux-Ponts. Il m. en 1807. Nous citerons de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, 1776, 2 vol. in-4; 1777, 2 vol. in-8; *Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon, avec pièces justificatives*, Paris, 1768, in-8; *Etat de la Pologne, avec un abregé de son droit public et les nouvelles constitutions*, etc., ib., 1770, 1 vol. in-12. — Pfeffel (Conrad-Théophile), écriv. allemand, frère cadet du précédent, né à Colmar en 1736, mort dans la même ville en 1809, est auteur de plus. pièces de théâtre, et de différens traités à l'usage de la jeunesse. Nous citerons : *le Trésor*, pastorale; *l'Ermite*, tragédie; *Philemon et Baucis*, drame, qui parurent successivement en 1761, 62 et 63; *les Amusements dramatiques, d'après des modèles français* (en cinq collections, Francfort et Leipsig, 1765, 66, 67, 70, 74), formant environ 25 pièces, tragédies ou comédies, parmi lesquelles il faut remarquer : *la Veuve* de Collé, *la Jeune Indienne* de Chamfort, *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine, *Essais poétiques*, 1 vol. in 8, en 3 parties, Bâle, 1789, 1790; Francfort et Leipsig, 1796; Tubingue, 1802-10, 10 vol. in-8; *Principes du droit naturel à l'usage de l'école militaire de Colmar* (en français), Colmar, 1781. — Pfeffel (Jean-André), graveur, né à Augsbourg vers 1690, est connu par les planches de *la Physique sacrée*, 1725, 31 et 35, qui sont encore recherchées.

PFEIFFER (Auguste), savant orientaliste, né à Lauenbourg, dans le Basse-Saxe, en 1640, remplit successivement plus. fonctions dans le clergé et dans l'enseignement, fut appelé à Lubeck, en

1690, y obtint la charge de surintendant, et y m. en 1698. Nous citerons de lui : *Dubia vexata scriptura sacra, sive Loca difficiliora Vet.-Test., circa quæ auctores dissident, vel hærent*, etc., Leipsig, 1685, in-4; ibid., 5e édition, 1713; *Hermeneutica sacra, sive legitima sacras literas interpretandi ratio*, ib., 1694, in-8; *Antiquitates hebraicæ selectæ*, etc., ibid., 1687, in-12; *Critica sacra, quæ agit de sacri Codicis partitione, editionibus variis*, etc., ib., 1680, in-8; Dresde, même année, même format. Tous ces ouvr. et quelq. autres ont été recueillis en 2 vol. in-4, Utrecht, 1704, sous le tit. d'*Opera philologica*.

PFEIFFER (Jean-Frédéric), économiste allemand, né à Berlin en 1718, remplit plus. charges importantes à la cour de Prusse, et auprès de plus. petits princes d'Allem. Il m. en 1787, à Mayence, avec le titre de professeur des sciences économiq. Parmi les nombreux écrits qu'il a composés sur cette matière, nous citerons : *Précis de toutes les sciences économiques*, Manheim, 1770-78, 4 vol. in-4; *Histoire de la houille et de la tourbe*, ibid., 1774, in-8; *Secret d'améliorer la houille et la tourbe*, ibid., 1777, in-8 (cet ouvr. et le précédent ont été trad. en franç. et publiés ensemble, Paris, 1787, in-8); *Principes de la science forestière*, ibid., 1781, in-8; *Principes de la science financière*, Francfort, 1781; *Principes de l'économie générale*, ibid., 1782-83, 2 vol. in-8.

PFENNINGER (Matthieu), dessinat. et grav., né à Zurich en 1739, m. vers 1810, a gravé les premières livraisons des *Vues coloriées de la Suisse*, d'Aberli; celles du *Tombeau de Virgile près de Naples*, et de la *Statue de Marc-Aurèle à Rome*, d'après Brandoin; d'autres *Vues de la Suisse*, d'après ses propres dessins, et au nombre de 13, etc. — Pfenninger (Henri), peintre et graveur de la même famille que le précédent, né à Zurich en 1749, grava pour Lavater plus. fig. du *Traité de physiognomonie*. On lui doit encore les 95 portr. de l'*Abrégé historique de la Vie des hommes illustres de la Suisse*, par Léonard Meister (Zurich, 1781, 3 vol. in-8), et les 34 autres qui accompagnent la *Collection des portraits des plus célèb. poètes allem.*, recueillis par le même auteur (ibid., 1785, in-8), etc.

PFIFFER ou PFYFFER (Louis), colonel suisse, né en 1530, à Lucerne, servit dans l'armée franç. en Piémont, puis en Picardie, jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis. En 1567, il commandait un corps de six mille Suisses, avec lesquels il assura la retraite du jeune roi Charles IX, qui se trouvait à Meaux, près de tomber entre les mains des protestans. Après s'être distingué à plus. batailles importantes de la guerre civile, il se retira dans sa ville natale, et grâce aux places importantes et aux missions qu'il remplit, il s'assura beaucoup d'influence dans les assemblées générales des cantons catholiques, et fut appelé le roi des Suisses. Il fut zélé pour la ligue, et donna des partisans au duc de Guise. Il m. à Lucerne en 1594. V. l'*Histoire des officiers suisses*, par l'abbé Girard, xi, 195-208. — Pfiffer (François-Louis de), seigneur de Wyher, etc., lieutenant-général au service de la France, était de la même famille que le précéd., et naquit à Lucerne en 1716. Après cinquante années de service, dans lesquelles il s'était distingué aux sièges de Menin, d'Ypres et de Fribourg, et aux journées de Rocoux et de Laufeld, il se retira dans sa patrie. Ce fut alors qu'il travailla au *Plan relief de la Suisse*, qui a répandu partout sa réputation. Ce plan, qu'il n'a pas terminé, a 22 pieds et demi de longueur, sur 12 de largeur, et se compose de 136 pièces qu'on peut séparer à volonté. C'est un beau monument dont la précision est admirable. Il a été gravé dans les *Tableaux pittoresques de la Suisse*. Le burin de Méchel l'a reproduit, en 1783, avec plus d'exactitude, et Pfiffer l'a fait graver, en 1795, par Clausner, à Zug, sous la forme d'une carte géographique.

PFINGSTEN (Jean-Germain), médecin, né à Stuttgard en 1751, mort à Témesvar en 1[illegible], après avoir professé quelque temps la philosophie à Erfurt et rempli plus. fonctions administratives, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., mais qui se consistent pour la plupart en de simples traduc. Il suffira de citer : *Bibliothek ausländischer Chymisten, Mineralogen und mit Mineralien handelnder Fabrikanten*, Nuremb., 1781-83, 3 v. in-8; *Miscellanea physico-medica*, Halle, 1789, in-8.

PFINTZING (Melchior), poète allemand, conseiller de l'empereur Maximilien, qui lui donna plus. riches bénéfices, naquit à Nuremberg en 1[illegible], et m. à Mayence en 1535. Il est auteur d'un célèb. poème allem., intitulé : *Die Gewerlichkeit*, ou, c'est-à-dire, les hauts faits d'armes et quelq. aventures de l'illustre chevalier Theuerdank. C'est l'histoire romanesque de l'empereur Maximilien. La prem. édition de ce poème, Nuremberg, 1517, in-fol., et la suivante, qui est de 1519, sont des chefs-d'œuvre de typographie. Les bibliographes citent jusqu'à 8 éditions, impr. à Francfort, à Augsbourg et à Ulm, toutes in-fol., excepté celle de 1596, qui est in-8.

PFISTER (Albert), impr. allem., au milieu du 15e S., avait probablement appris son art à Mayence, chez Guttemberg. Ce fut à Bamberg qu'il travailla le plus et qu'il s'établit. On ne connaît que cinq ouvr. impr. par Pfister, et l'on présume qu'il m. peu après avoir achevé l'impression du second des *Quatre histoires*. V. ce que Camus dit de lui dans sa *Notice* d'un livre imprimé à Bamberg.

PFLUG (Jules), en latin *Pflugius*, évêque de Naumbourg, né en 1510, mort en 1564, jouit de la confiance et de la faveur des empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier. Il fut choisi par le prem. pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, et publia en son nom aux diètes de Ratisbonne. On cite de lui, entre autres ouvr. de controverse écrits en lat. et en allem., une *Exposition des cérémonies de la messe*; un *Traité de la réforme chrét.*, et des *Lettres aux ecclésiastiques*.

PFLUGUER (Marc-Adam-Daniel), agronome, né en 1777 à Morges, dans le canton de Vaud (Suisse), m. en 1824 à Paris, où il était [illegible]. Dès son jeune âge, joignit la culture des lettres aux études de la science à laquelle il s'était particulièrement voué. On a de lui les ouvr. suivans : *Cours d'agriculture pratique*, etc., 1809, 2 vol. in-8; *les Amusemens du Parnasse*, ou *Mélange de poésies légères*, 1810, in-18; *Manuel d'instruction morale*, 1811, 2 vol. in-12; *Cours d'[illegible] l'usage de la jeunesse*, etc., Paris, 1811, in-12, fig. (on en a réimpr. le frontispice en 1818 sous l'indicat. de *nouv. édit.*) *la Maison des champs*, ou *Manuel du cultivateur*, ibid., 1819, 4 v. in-8.

PFYFFER D'ATISHOFFEN (François-Xavier), jésuite, né à Lucerne, mort à Augsbourg en 1[illegible], a publ. en allemand un écrit sur cette question : *Pourquoi les évangélistes n'ont pas reçu le nom de Trente?* Augsbourg, 1726. On a en outre de lui quelques écrits de polémique religieuse, tels que l'*Ascension merveilleuse de Martin Luther*, [illegible], 1746, in-4.

PHACÉE, fils de Romélias, général de l'armée de Phacias, roi d'Israël, assassina ce monarque, s'empara de sa couronne en l'an 759 avant J.-C., et fit avec succès plus. invasions dans le royaume de Juda. Il subit à son tour l'invasion des Assyriens sous le règne de Teglat-Phalasar, acheta la paix de ce prince, et fut assassiné par un de ses sujets nommé Osée, en l'an 739 avant J.-C.

PHACÉIAS, roi d'Israël, successeur de Manahem, fut massacré dans son palais de Samarie l'an 759 avant J.-C., par Phacée, qui usurpa le trône (*Voy.* l'article précédent).

IDRUS (Thomas). V. Inghirami.
ER (Thomas). V. Prayer.
INUS, astron. athénien, vivait vers l'an 432 -C. Il fournit à Meton (v. ce nom) la pre- dée de son cycle de 19 ans, connu sous le *nombre d'or*. Il ne reste de lui aucun écrit.
LARIS, tyran d'Agrigente, était originaire ylée, ville de Crète. Les chronologistes ne feut ni sur l'époque ni sur la durée de son llami de sa ville natale en raison de ses des- ablieux, il vint à Agrigente, en Sicile, s'y arti considérable, et s'empara de l'autorité. mentes séditions auxquelles son usurpation eu le rendirent cruel. Il fit couler le sang illustr. citoyens. On rapporte qu'un sculp- énien, nommé Perilas, se flattant d'obte- tyran une grande récompense, lui pré- taureau d'airain, dans les flancs duquel on enfermer une victime, et l'y brûler par mais que Phalaris indigné fit mourir l'ar- le supplice qu'il avait inventé, et consacra cette horrible machine dans le temple d'A- On varie sur le genre de sa mort. L'opinion accréditée est qu'il fut lapidé par les Agri- L.-J. de La Nauze (v. ce nom) fixe la du- gne de Phalaris à 16 années, et place sa l'an 558 avant J.-C. On a sous le nom de des *lettres* au nombre de 146, qui sont re- pour l'ouvrage de quelque sophiste ancien. ont été publiées pour la première fois à Ve- 1498, in-4, édition très-rare. La plus ré- et la plus remarquable est celle de Groninge 1777, in-4. Parmi les traductions latines de nous citerons celle de Fr. Accolti d'A- dont il a paru plusieurs édit. dans le 15e S. Accolti. Elles ont été traduites en italien Bartoli, Florence, 1491; Venise, 1545, en français par Gruget, Paris, 1550, in-8; Beauvais (le général), Paris, 1797, in-12; par M. Benaben, Angers, 1803, in-8.
IN. V. Sapho.
AMOND, que l'on a désigné long-temps e premier roi de France, était un chef ou Francs dans les premières années du 5e S., ce peuple de Germanie, essayant de se- joug des Romains, faisait de fréquentes ns dans les Gaules. On ne sait pas bien où ude sa résidence ordinaire, et combien de a régné. La *Chronique* de St Denis place de Pharamond à l'année 420. On croit que fut enterré au lieu appelé aujourd'hui burg, situé entre la Lorraine et l'Alsace.
ARAMNEM, reine d'Arménie dans le 4e S., d'Artaxias II, fut célèbre par sa beauté. Lors- Artaxias, dont elle avait eu long-temps à se , eut été emmené en Perse, et que son fut envahi par Sapor, cette princesse se ré- ns la forteresse d'Artogerassa, y soutint un e contre toutes les forces des Persans et Arabes révoltés, et finit par être livrée à ui la fit mettre à mort vers l'an 368.
AON, nom commun donné dans la Bible d'Egypte. La sainte Ecriture mentionne s Pharaons, savoir : deux dans *la Genèse*, s *l'Exode*, cinq dans les *Livres des Rois*, *Paralipomènes*.
RASMANE, nom commun à sept rois d'I- (Petite-Mineure) que nous allons faire con- premier, fils de Mithridate, régnait de J.-C. Allié des Romains, il fit la guerre III, roi des Parthes, puis à son propre portait le nom de Mithridate, et occupait d'Arménie. Pour se débarrasser de son miste (v. ce nom), qui était impatient de lui fit espérer la couronne d'Arménie, a la conquête de ce royaume, et le fit en- tiner, sous le règne de Néron, vers l'an smane n'est connu que par les historiens romains; on ne trouve aucune mention de ce prince dans les annales géorgiennes. — Pharasmane II, roi d'Ibérie ou de Géorgie, selon la chronologie géorgienne, commença de régner en l'an 72. De son temps Erovant ou Iarvand, roi d'Arménie, fit une irruption dans l'Ibérie, et soumit une partie de ce pays. Pharasmane se maintint dans l'autre partie, et m. en l'an 87 à Armazi, capitale de ses états. — Pharasmane III succéda, en l'an 113, à son père Hamazasp sur le trône d'Armazi, et m. empoisonné vers l'an 122. — Pharasmane IV, petit-fils du précédent, monta sur le trône d'Armazi en l'an 125. Les annales géorgiennes ne mentionnent aucun des évènemens de son règne, et placent sa m. en l'an 182. Ce prince doit être celui du même nom qui vivait sous le règne d'Adrien, et qui refusa de se rendre auprès de cet empereur, qui avait invité tous les princes d'Asie à venir le visiter en Cappadoce, où il se trouvait en l'an 130. Plus tard Pharasmane, s'étant repenti de ce refus, alla à Rome avec sa femme et son fils, y fut bien traité, et reçut de magnifiques présens. — Pharasmane V succéda, en l'an 405, à son frère Tiridate, chassa les Persans de la Géorgie, et mourut en 408. — Pharasmane VI succéda, en l'an 528, à Pacorus. Sous son règne la Géorgie fut ravagée par les Persans à diverses reprises. — Pharasmane VII, successeur et neveu du précéd., monta sur le trône en l'an 532, ne fit rien de remarquable, et m. en l'an 557, laissant la couronne à Pacorus II.

PHARÈS, fils aîné du patriarche Juda et de Thamar, est compté parmi les ancêtres de J.-C.

PHARISIENS, secte juive, affectaient une grande sévérité de principes, une exactitude minutieuse à payer la dîme et à observer toutes les cérémonies relig., mais cachaient sous ce masque des mœurs dissolues. Les pharisiens se distinguaient des sadducéens par leur croyance à l'existence des anges et à l'immortalité de l'âme.

PHARNABASE, en géorgien *Pharnavas*, nom de deux rois d'Ibérie. Le prem., dont on ne trouve aucune mention dans les auteurs grecs et latins, a donné son nom à la première dynastie des rois ibériens. Les annales géorgiennes placent son règne vers l'an 250 av. J.-C. Long-temps caché dans les montagnes du Caucase, il en sortit pour se mettre à la tête d'une troupe de révoltés, délivra son pays du joug des Persans, lui donna une nouvelle organisation, le divisa en huit provinces, dont l'administration fut confiée à des gouverneurs généraux, construisit un gr. nomb. de villes et forteresses, et m. à l'âge de 65 ans, après un règne de 25. — Un autre Pharnabaze régnait en Ibérie vers l'an 37 av. J.-C., lorsque Marc-Antoine le triumvir entreprit son expédition contre les Parthes. Contraint de faire alliance avec les Romains, ce prince se joignit à eux dans la même expédit. C'est tout ce qu'on sait de lui, et les annales géorgiennes ne mentionnent même pas le fait que nous venons de rapporter d'après les histor. romains.

PHARNACE Ier, roi de Pont, succéda à son père Mithridate V vers l'an 184 av. J.-C. Pendant son règne il voulut faire la guerre à Ariarathe, roi de Cappadoce, et à Eumène, roi de Pergame, allié de la république romaine; mais, n'ayant point assez de forces pour la continuer, il fit la paix, et m. vers l'an 157 av. J.-C. Les histor. en parlent comme du plus injuste et du plus turbulent des souver. Son fils, Mithridate VI *Eupator*, lui succéda. On ne connaît aucune médaille qu'on puisse attribuer avec certitude à ce roi, bien que le célèbre Visconti ait placé son portrait dans l'*Iconographie* grecq. (t. 2, pl. 42), d'après un médaillon d'or du gr.-duc de Toscane. — Pharnace II, roi de Pont, fils du fameux Mithridate, succéda à son père en l'an 64 av. J.-C., et régna avec assez de succès et d'éclat jusqu'à l'an 47. A cette époque César ayant porté ses armes dans le royaume de Pont, Pharnace, après

avoir essayé de le fléchir par des ambassadeurs, fut complétem. vaincu auprès de Zéla, dans les lieux mêmes où Mithridate avait défait, 30 ans auparavant, une armée romaine. C'est à cette occasion que César, qui avait reconnu et battu l'armée ennemie dans la même journée, écrivit au sénat romain cette phrase laconique devenue si célèbre : *veni, vidi, vici*. Après cette défaite, Pharnace se retira à Sinope, y fut assiégé par Calvinus, capitula, et obtint pour toute condition la faculté de se retirer sur le Bosphore avec 1000 cavaliers, qui ne l'avaient point abandonné. Ayant passé la mer pour faire rentrer sous son obéissance une province qui s'était révoltée, il obtint d'abord quelques succès ; mais il périt ensuite dans un combat, à l'âge de 50 ans ; il en avait régné 15. Son fils Darius fut remis plus tard en possession du royaume de Pont par Marc-Antoine.

PHAVORINUS (VARINUS). V. FAVORINUS.

PHAYER (THOMAS), médecin anglais du 16e S., né dans le comté de Pembroke, m. en 1560, se fit une grande réputation sous le règne de Henri VIII. On a de lui un *Traité abrégé de la peste*, etc., publié en 1544 (à l'occasion de la peste qui ravagea l'Angleterre en l'an 1530) ; *Description des veines du corps humain, et de l'usage de la saignée ; — des maladies des enfans ; Remèdes et Ordonnances de médecine* (pub. par H. Holland), 1603 ; *Régime de vie*, trad. du franç., Londres, 1544, 1546, in-8. Phayer cultivait aussi la poésie latine ; et on a encore de lui une traduct. anglaise des neuf premiers livres de l'*Eneide*, et d'une partie du 10e, pub. en 1584 par Th. Payne, autre médecin ; un *Traité de la nature des esprits*, attribué par quelq. bibliogr. à Fitz-Herbert, magistrat anglais, contemporain.

PHAZAEL, frère d'Hérode-le-Grand, fut gouverneur de la Judée l'an 47 avant J.-C. Devenu prisonnier des Parthes et n'ayant d'autre moyen de se donner la mort, il se brisa la tête contre une pierre vers l'an 39 avant notre ère. Son père donna le nom de *Phazaël* à une des tours de Jérusalem, et à une ville qu'il bâtit dans la vallée de Jéricho.

PHÉDON, philosophe grec, disciple de Socrate, se retira après la mort de son maître à Elée, sa patrie, où il se consacra, à l'exemple de son maître, à l'enseignem. de la morale. Son école donna naissance à la secte éléatique, qui, plus tard, prit le nom d'erythréenne, de la ville d'Erythrée, où elle fut transportée par Ménédème (*v.* ce nom). Platon a donné à son beau dialogue sur l'immortalité de l'âme, le titre de *Phédon*, en l'honneur de ce fidèle ami de Socrate, qui ne quitta le grand philosophe qu'après lui avoir fermé les yeux.

PHÈDRE (mythologie), fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, épousa Thésée, et conçut pour Hippolyte, fils de ce prince, une passion criminelle. Hippolyte n'ayant pas voulu y répondre, elle l'accusa auprès de Thésée, qui, dans sa fureur, livra ce malheureux fils au courroux de Neptune. Phèdre, tourmentée par ses remords, s'étrangla de désespoir. Les malheurs de cette princesse ont été mis en scène par Euripide Sénèque et Racine.

PHÈDRE (JULIUS-PHÆDRUS), célèbre fabuliste latin, était né, comme on le conjecture d'après ses propres écrits, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine : esclave d'abord et ensuite affranchi d'Auguste, il devint, sous Tibère, son successeur, l'objet de la haine et des persécutions de Séjan ; mais il trouva dans cette même cour, des appuis et des protecteurs, et c'est à ces nobles patrons qu'il dédia l'ingénieux ouvr., où, sous le voile d'une allégorie perpétuelle, il couvre alternativement ses ennemis de honte ou de ridicule, et donne à tous les hommes de belles leçons de sagesse, de justice et de modération, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Quant au silence absolu des contemporains et des écrivains des siècles suivans (deux auteurs seulement, Martial et Avienus, en font mention d'un Phèdre ; mais il est fort douteux si celui dont ils parlent est l'auteur des fables), sur la personne et le mérite du fabuliste latin, il s'explique naturellement, ce nous semble, par la raison même et l'objet de l'ouvr. Il paraît toutefois que Phèdre avait pris d'avance les précautions nécessaires pour que ses fables lui survécussent, puisque, grâce au zèle et aux soins de François Pithou, elles découvrit, et de Pierre, son frère, qui les publia, elles furent rendues, plus de quinze cents ans après la mort de l'auteur, à l'admiration de l'Europe lettrée. En vain quelques savans s'efforcèrent alors d'en contester l'authenticité : elle en demeurée incontestable ; et la découverte récente de nouveaux fables, attribuées à Phèdre, n'a fait que confirmer de nouveau l'authenticité des premières. On distingue parmi les nombreuses éditions d'un auteur si souvent réimpr. et d'un usage si général dans les classes (*v.* le t. 3, du *Manuel du libraire*, etc., par J.-C. Brunet), celles de Burmann, Leyde, in-4, 1727, *ad usum*, Paris, 1675 ; de Desbillons, Mannheim, in-12, 1786 ; d'Adry, Paris, 1807 ; celle des fables anc. et nouv., avec *notes*, par M. Chambry, 1811, in-8 ; celle enfin de J.-Gott.-Sam. Schwabe, avec un volumineux comment., reproduite dans la collection de M. Lemaire, avec les addit. de M. Gail, qui lui-même a donné une trad. de Phèdre dans sa collect. des *Trois Fabulistes*. Une trad. nouvelle de Phèdre vient d'être publiée par M. l'abbé Beaudin, avec un commentaire français, qui ne laisse rien à désirer pour la parfaite intelligence du sens et de l'exquise latinité de l'auteur.

PHELAIR (OLAF), célèbre poète persan, n. à Ispahan en 1825, à l'âge de 96 ans, est réputé le Voltaire de son pays. Il a laissé un nombre très considérable de MSs, sur les mathémat., l'astron., la politique et la littérature. Il ne nous appartient pas de prononcer sur le mérite de tant de productions si vantées par les nationaux : quelles qu'elles soient, elles ne peuvent manquer de fournir, avant peu, un aliment aux études et aux investigat. critiques de l'un des savans orientalistes que compte aujourd'hui l'Europe.

PHÉLIPPEAUX (JEAN), docteur en théologie et chanoine de Troyes, fut placé par le grand Bossuet auprès de l'abbé Bossuet, son neveu, pour le diriger dans ses études. Il accompagna son élève en Italie, devint ensuite official et grand-vicaire de l'évêché de Meaux, et m. en 1708, dans un âge avancé. On a pub. de lui : *Discours en forme de méditations, sur le sermon de J.-C. sur la montagne*, Paris, 1730, in-12 ; *Relation de l'origine, des progrès et de la condamnat. du quiétisme*, 1732 et 1733, in-8, 2 parties, sans nom d'auteur, de vile et d'imprimeur. Cet ouvr. suivant M. le cardinal de Bausset, décèle la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre Fénélon. On trouve encore plus. *lettres* de Phelippeaux dans la Correspondance sur le Quiétisme, insérées parmi les *Œuvres* de Bossuet. Ce même théologien a laissé en MS. une *chron.* des évêques de Meaux, etc.

PHELIPPEAUX (A. LE PICARD DE), chef d'artillerie, né en 1768, fut élevé à l'école mil. de Pont-le-Voy, passa ensuite, en 1783, à celle de Paris, s'y distingua par son aptitude, y fut le disciple et le rival du célèbre Bonaparte, et entra dans le régiment d'artillerie de Besançon, en qualité de lieutenant en 2e, en 1786. Sorti de service en 1791, il fit la campagne de 1792, avec le corps des émigrés, sous les ordres des princes français, rentra en France en 1795, pour y organiser une surrection royaliste dans les provinces, et leva un corps à la tête duquel il s'empara de Sancerre, et se maintint quelque temps en Berri. Mais bientôt ne se trouvant pas en état résister aux forces déployées contre lui, il s'est caché avec plus, autres chefs royalistes

té et conduit à Bourges, il trouva les moyens de ader, vint à Paris, conçut et exécuta le projet délivrer un officier supérieur de la marine anse, sir Sidney Smith, de la prison du Temple, il était détenu, et de le conduire à Londres. Sir ney témoigna sa reconnaissance à son libérateur, lui faisant obtenir le grade de colonel au service ngleterre, puis l'emmena avec lui dans une pédition dont il était chargé dans la Méditerra-. Phélippeaux eut part aux succès que son ami lint dans le cours de sa mission, fut chargé des vaux de défense de la place de St-Jean-d'Acre, iégée par Bonaparte, contribua puissamment à levée du siége par l'armée française, le 20 mai 99, et m. peu de temps après, à l'âge de 31 ans, usé de fatigues, selon quelques versions, ou on d'autres, atteint de la peste. Cet officier, n esprit vif et pénétrant, unissait la résolution l'activité à la prudence, et avait une grande caité militaire. On doit croire, avec un biographe, , s'il eut vécu, l'expérience et l'habitude du mandem. aurait mûri son talent, et qu'il aurait recouru avec gloire une carrière dans laquelle le tin ne lui a permis de faire que le prem. pas.

PHÉLYPEAUX (Raimond-Balthasar, marquis , diplomate français, sous le règne de Louis XIV, de Phélypeaux d'Herbault, secrétaire d'état, n d'abord au service en 1671, et fut successinent colonel et maréchal-de-camp. Le roi le ttha ensuite envoyé extraordinaire auprès de l'éteur palatin et de l'électeur de Cologne en 1698, nis ambassad. à la cour de Savoie en 1700. C'est ns ce dern. poste qu'ayant informé Louis XIV e intelligences que le duc Victor-Amédée entretenait avec l'empér. d'Allemagne, Phélypeaux fut rêté à Turin par les ordres de ce même duc, sous étexte qu'abusant de son caractère il avait formé projet de l'enlever. Il fut mis en liberté l'année vante et rentra en France. En 1709, il fut enyé au Canada comme gouverneur, et y m. en 13, sans laisser de postérité. — Phélypeaux Herbault (George-Louis), archevêque de Bour , m. en 1787, fut un prélat recommandable par piété et son zèle. Son *oraison funèbre* a été prononcée par l'abbé Fauchet (*v.* ce nom), et M. Blin Saint-Maure a composé son *éloge* historique.

PHÉLYPEAUX. V. Maurepas, Pontchartrain, St-Florentin et Vaillière.

PHÉRÉCRATE, poète comique, né à Athènes, contemporain de Platon et d'Aristophane, vivait ers l'an 420 avant J.-C. Suidas, à qui nous deons quelques détails sur ce poète, lui attribue dixpt comédies; mais Meursius et Fabricius (*Bibl. ecca*) en portent le nombre à 23, dont ils donnent les titres, d'après d'anc. aut. Il nous en reste quelques fragmens qui ont été recueillis par J. Herd dans les *Vetustissimor. comicorum sententiæ*. Le lus remarquable est celui d'une pièce intitulée Hiron, dont Burette a donné une bonne analyse ans les *Remarques* sur le dialogue de Plutarque sur *la musique*. Phérécrate inventa une sorte e vers, appelé de son nom *phérecratiens*, composé d'un spondée et des deux derniers pieds du ers hexamètre.

PHÉRÉCYDE, célèbre philosophe grec, né vers 45e olympiade (600 ans avant J.-C.) dans l'île de yros, fut maître de Pythagore. Il composa, sur nature des dieux, un traité qui ne nous est pas arvenu; et c'était, suivant Théopompe, le prem. hilosophe grec qui eût écrit sur cette matière. Les istoriens varient sur le genre de sa mort; mais l'opinion la plus commune est qu'il fut victime d'une maladie pédiculaire dans un âge très-avancé. On trouve dans les *Mémoires* de l'acad. de Berlin, année 1747, une *dissertation* trad. du latin de J.-Ph. Klein, sur Phérécyde, ses ouvr. et ses sentimens.

— **PHÉRÉCYDE**, historien, né dans l'île de Leros, vivait, suivant Suidas, dans la 75e olympiade (480 ans avant J.-C.), et habitait Athènes, où ses talens l'avaient mis en considération. Il recueillit, dit-on, les *hymnes* d'Orphée, et composa une histoire intitulée les *Autochthones*, parce qu'elle contenait la généalogie des familles indigènes de l'Attique. Il n'en reste que des *fragmens*, pub. avec ceux d'Acusilas (*v.* ce nom), par M. Sturz, Gera, 1789, 1798, in-8 : l'édit. a fait précéder ce recueil d'une *dissertat.* sur les deux Phérécydes, le philosophe et l'historien.

PHIDIAS, célèbre sculpteur athénien, naquit, suivant les conjectures les plus probables, dans la 3e ou 4e année de la 70e olympiade (498 ou 497 ans avant J.-C.). Malgré l'immense réputation dont il a joui dans l'antiquité et dont il n'a rien perdu jusqu'à nos jours, son histoire nous est peu connue. Selon Dion Chrysostôme, il fut élève du statuaire Hippias; mais, s'il faut en croire un des scholiastes d'Aristophane, il eut pour maître Eladas, que l'on croit être le même qu'Ageladas (*v.* ce nom), l'un des sculpteurs les plus renommés de son temps. On présume que le prem. ouvr. de Phidias fut la statue de Minerve *area* ou guerrière, érigée du produit des dépouilles enlevées aux Perses après la bataille de Marathon, ainsi qu'une autre Minerve *poliade* ou protectrice de la ville, qu'il exécuta ensuite et qui fut placée dans l'Acropolis d'Athènes : la prem. était en bois doré, la tête, les mains et les pieds en marbre pentélique; la deuxième était en bronze dans des proportions colossales. Quelq. temps après Phidias exécuta une troisième statue de Minerve, en ivoire et en or, pour la ville de Pellène en Achaïe. Il en fit encore plusieurs autres également admirées. Pausanias affirme que de toutes ces images de Minerve, celle appelée *Lemnienne* (parce que les habitans de Lemnos en avaient fait hommage aux Athéniens), était la plus digne de la déesse; et cet ouvr. fut le prem. sur lequel Phidias inscrivit son nom. Périclès étant parvenu au gouvernem. de la république d'Athènes, fit nommer Phidias, dont la réputation était établie, surintendant de tous les travaux entrepris par ordre du peuple. C'est en cette qualité qu'il dirigea les travaux du temple de Minerve ou *Parthenon*, pour lequel il exécutait en même temps la statue de la déesse, placée dans l'intérieur, et plusieurs autres sculptures en ronde-bosse. Les ennemis de Périclès avaient d'abord imaginé d'accuser Phidias d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à la statue de Minerve; et cette accusation avait pour objet d'impliquer le chef de la république dans la procédure. Forcés de renoncer ce moyen par l'absurdité de l'imputat., ils accusèrent l'artiste de sacrilége pour avoir placé son portrait et celui de Périclès sur le bouclier de Minerve. Bien que cette nouvelle accusation fût dérisoire, Phidias, menacé d'une arrestation et craignant les suites d'une procédure instruite devant un peuple fanatique, prit la fuite chez les Eléens. C'est dans cet exil qu'il commença la célèbre statue de Jupiter d'Olympie, et qu'il la termina, à ce que l'on croit, dans la 85e olympiade. Ce magnifique ouvr. était en ivoire et en or; et de tous les chefs-d'œuvre de sculpture créés par le génie des anciens, il n'en est aucun, si l'on en excepte la Vénus de Praxitèle, qui ait excité une aussi vive admiration. Un des dern. ouvr. de Phidias, est une statue en bronze représentant le jeune Pantarcès, vainqueur à la lutte des enfans, la prem. année de la 86e olympiade. Phidias m. à Elis, la prem. année de la 87e (431 ans avant J.-C.). Il règne une très-grande incertitude parmi les savans modernes sur les circonstances de la vie et de la mort de Phidias, qui nous ont été transmises par les auteurs anciens. On peut consulter sur les ouvr. de ce célèbre artiste le *Catalogus architectorum, pictorum, sculptorum*, etc., de Fr. Junius, Rotterdam, 1694, in-fol.; *Mémoire sur les ouvr. de sculpture*

qui appartenaient au Parthénon, et qu'on voit à présent dans la collection du comte Elgin à Londres, par M. Visconti, Paris, 1818, in-8; *Lettres adressées de Londres à M. Canova*, par M. Quatremère de Quincy, Rome, 1820, in-8; et l'article *Phidias* de M. Emeric David, dans la Biographie universelle pub. chez L.-G. Michaud.

PHILANDRIER ou FILANDRIER (Guillaume), plus connu sous le nom de *Philander*, savant ecclésiastique et architecte, né à Châtillon-sur-Seine en 1505, fut d'abord lecteur de George d'Armagnac, évêque de Rodez. Ayant puisé dans les écrits de Vitruve un grand goût pour l'architect., il enrichit Rodez de plus. monum.; il fit terminer la cathédrale de cette ville, et accompagna en Italie G. d'Armagnac, son patron. Nommé ambassad. à Venise, il séjourna quelque temps à Rome, y reçut le droit de bourgeoisie, fut pourvu à son retour à Rodez d'un canonicat, et m. à Toulouse en 1565. On a de lui : *in Institutionem Quintiliani Specimen annotationum*, Lyon, 1535, in-8; plus. fois réimprimé; *Annotationes in Vitruvium*, Rome, 1544; 2e édit., 1552, augm. d'un tiers de notes et de l'abrégé des livres de George Agricola *de Ponderibus et Mensuris*. La meilleure édit. est celle d'Elzevir, Leyde, 1649, in-fol.; trad. en franç., ainsi que le texte de Vitruve, par J. Martin, Paris, 1572; Genève, 1618, in-4. Philibert de la Mare a pub. une *lettre* au cardinal Barberini, *de Vitâ, Moribus et Scriptis Guill. Philandri, castilionei, civis romani*, Dijon, 1667, in-4 de 63 pages.

PHILARAS (Léonard), savant grec du 17e S., dont le nom a été défiguré par ses contemporains qui l'ont appelé *Villeré*, *Villeré*, *Villeret*, etc., était né à Athènes vers la fin du 16e S. Il vint étudier à Rome, où son savoir lui acquit bientôt de la réputation. Il fut employé dans diverses négociat. par Charles de Gonzague, duc de Mantoue, passa ensuite au service du duc de Parme, Edouard Farnèse, fut chargé des affaires de ce prince à Venise et à Paris, fit un voyage en Angleterre, et s'y lia avec le célèbre Milton, et m. à Paris en 1673, lorsqu'il venait d'obtenir du sénat de Venise la place de garde de la biblioth. de St-Marc. On a de lui : *Doctrina christiana græco-vulgari idiomate aliàs tractata*, etc. (c'est une traduct. du traité italien de Bellarmin sur le même sujet), Paris, 1633, in-8, dédié au cardinal de Richelieu; *Ode in immaculatam conceptionem Deiparæ cum aliis quibusdam Epigrammatibus*, etc., ibid., 1644, in-4. On conserve du même savant, à la biblioth. du roi, une copie in-4 de l'*anthologie*, appelée *inédite*.

PHILARETE (en arménien, et en arabe *Philardus*), né en Arménie dans le 11e S., était un des principaux officiers de l'empereur grec Romain-Diogène (v. ce n.), lorsqu'il accompagna ce prince dans son expédition contre les Turks seldjoukides. Il lui resta fidèle lors de la révolte de Michel Parapinace (v. ce nom), se cantonna dans les provinces orientales de l'empire, s'y déclara indépendant, rassembla autour de lui toutes les troupes arméniennes, prit, bientôt après, le titre d'emper., et réduisit tous les pays voisins qui étaient soumis aux Grecs, aux Arméniens et aux musulmans. Après s'être maintenu assez long-temps dans l'indépendance et avoir fait sa paix avec le successeur de Michel, l'emper. Nicéphore-Botoniate, qui lui conféra le duché d'Antioche, il se soumit au sulthan Malek-Schah. Comptant beaucoup sur l'appui et la protection de ce prince, il fut trompé dans ses espérances, et m. en 1086. Dans le cours de ses prospérités, il avait cru utile à ses intérêts d'embrasser le musulmanisme, mais les historiens arméniens disent qu'avant sa mort, il retourna à la religion chrétienne.

PHILARETE, méd., né à Limbourg, vint s'établir à Liége, où il m. en 1567, après avoir refusé les plus brillans avantages pour rester attaché au prince-évêque de cette ville. On a de lui : *Conciliatio Galeni cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1[illegible], in-4; *Pulchra de variabili ratione victûs*, Lyon, 1543, in-12; *Gerontocomia, hoc est, senum ratio victûs, Modus et Ratio*, Cologne, 1545, in-12; *Fontaines acides de la forêt d'Ardenne, et principalement de celle qui se trouve à Spa*, Liége, 1577, in-8.

PHILÉ (Manuel), poète grec du moyen âge, né à Ephèse vers l'an 1275, vint, dans sa jeunesse, à Constantinople, suivit les leçons de George Pachymère, passa sa vie à solliciter un emploi qu'il ne put obtenir, et à mendier la faveur des courtisans, dont il était méprisé. On conjecture qu'il a vécu vers 1350. Il a laissé plusieurs ouvr., dont le plus connu est un poème intitulé *de Animalium proprietate*, composé de morceaux tirés d'Elien (v. ce nom), écrit en vers politiques ou mesurés, qui contiennent un nombre déterminé de syllabes, sans égard à la prosodie. Il fut publié pour la prem. fois à Venise en 1533, in-8, rare et recherché. J. Conrad Dyle a reproduit cette édit., avec des augment., Utrecht, 1730, in-4. Les autres poèmes de Philé, dont Cattius et Fabricius avaient fait connaître quelques-uns, ont été pub. avec une version latine et des notes par G. Wernsdorf, Leipzig, 1768, in-8, précédés d'une savante *dissertation* sur la vie et les ouvr. de l'auteur.

PHILELPHE (François), célèbre philologue, né à Tolentino en 1398, fit ses études à Venise, et y professa l'éloquence dès l'âge de 18 ans. Il fut ensuite à Venise, il y obtient le droit de cité, et fut nommé secrétaire de légation à Constantinople. Il profita de cette occasion pour se perfectionner dans la langue grecque, et se fit connaître avantageusement de l'emper. Jean Paléologue, qui l'envoya en 1423 auprès de l'empereur d'Allemagne Sigismond, pour implorer le secours de ce prince contre les Turks. De retour en Italie, Philelphe enseigna successivem. les littératures grecque et latine à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne, à Milan, avec un succès extraordinaire, obtint ensuite une chaire de philosophie morale à Rome, enfin une autre de langue et de littérature grecque à Florence, où il m. en 1481. On reproche à ce savant une grande vanité et un orgueil excessif. Il se regardait comme l'homme le plus érudit et le plus éloquent qui eût jamais paru, et traitait avec mépris les littérateurs les plus distingués de son temps. Malgré ces défauts, il faut convenir qu'il rendit d'importans services aux lettres. Il a laissé une foule d'écrits en vers et en prose, et des traductions d'anciens ouvr. grecs, dont on trouvera la liste dans le tom. 42 des *Mém.* de Niceron. On peut consulter encore sur Philelphe, la plupart des biographies italiennes, et surtout la vie de ce écrivain par M. de Rosmini, Milan, 1808, 3 vol. in-8, dont M. Ginguené a donné une analyse très bien faite dans son *Histoire littéraire de l'Italie*, tom. 3, pag. 326-50.—Philelphe (Mario), fils du précéd., né à Constantinople en 1426, fut élevé en Italie, retourna dans sa ville natale pour y occuper un emploi à la cour de l'emper. Paléologue, puis revint en Italie, où, après s'être brouillé avec son père, il mena pendant quelque temps une vie errante, donnant des leçons de littérature dans les villes où il s'arrêtait. La cour l'ayant attiré en Provence, le roi René lui donna un emploi à Marseille. En 1451 Philelphe obtint, à la demande de son père, la chaire de belles-lettres à l'académ. de Gênes; et, peu de temps après, il quitta cette place pour s'établir à Turin, où il exerçait, en 1453, la profession d'avocat. Pie II le nomma en 1459 avocat consistorial, et toute; mais l'humeur inconstante de Mario ne permit pas de se fixer dans ce dern. [illegible] avoir encore professé successivem. les [illegible] nise, à Bologne, à Ancône et à Mantoue

ı. ville en 1480. On a de lui des *discours*, es latines et ital., des *épigrammes*, des , des *comédies*, divers *commentaires*, s, etc. On trouvera des détails sur Mario dans la *Storia della letterat. ital.* de Ti- , et dans les biographes de Philelphe père.

MON, poète comique grec, rival et con de Ménandre, m., dit-on, de rire, à 97 ans. Il avait composé, suivant Fabri- comédies, dont il ne nous reste plus que gmens recueillis par Hertel et Gronovius, suite des fragm. de Ménandre, et trad. par Poinsinet de Sivry.—Philémon laissa nommé *le Jeune*, qui avait aussi com- comédies que l'on a peut-être confondues s de son père.

MON, grammairien grec, sur lequel on les notions très-incomplètes, vivait, suiv. teurs, vers le milieu du 5e S., mais plus ment dans le 12e. Il nous reste de lui un pub. en entier pour la première fois par ney, *Lexicon technologicum græcum e à parisiensi typis evulgatum*, Londres, -8 : cette édit. ne contient que le texte ; Frédéric Osann, profess. à l'université de a donné une nouvelle, augmentée de plu- gmens inédits, sous ce titre : *Philemonis quæ supersunt*, etc., Berlin, 1821, in-8, notes et une *dissertat.* sur les différens riens qui ont porté le nom de Philemon, Lexique technologique.

ENES, nom de deux frères carthaginois, ostrèrent en sacrifiant leur vie pour agran- territoire de leur patrie. Carthage et Cyrène venus de faire partir deux hommes chacun été en même temps pour fixer les limites villes à l'endroit où ils se rencontreraient ; frères Philènes, choisis par les Carthagi- vaucèrent sans rencontrer ceux de Cyrène environs de cette ville. Les Cyréniens ut les Carthaginois de fraude, et refusèrent pour limite le lieu où ils se trouvaient, que les Philènes ne consentissent à s'y faire vivans. Ceux-ci pour conserver à leur pa- trie aussi reculée, acceptèrent la propo- et firent de leur tombeau la borne du ter- carthaginois. Carthage leur éleva des autels en de leur dévouem. héroïque. On ne con- bien l'époque de cet évènem. ; et Salluste sur qui le retrace avec plus de détails dans de la *guerre de Jugurtha*.

ESIUS. V. RINGMANN.

IBERT (EMMANUEL-ROBERT de), ecclé- tié à Toulouse en 1717, m. sur la fin du pub. les *Annales de la société des jésuites*, 4 vol. in-4.

IBERT (N.), préteur à Landau, m. en laissé les ouvr. suiv. : *Histoire des révolu- la Haute-Allemagne*, 1765 ; *le Cri d'un homme en faveur du divorce*, 1768, in-12.

IBERT. V. SAVOIE.

IDOR (FRANÇOIS-ANDRÉ DANICAN, dit), -compositeur, né à Dreux en 1726, fut x pages de la musique du roi, et montra ositions si précoces, qu'à l'âge de 15 ans ata à la chapelle royale un motet de sa com- . Sorti des pages, il vint à Paris donner des e musique ; mais bientôt une passion plus e celle de l'art auquel il paraissait s'être e manifesta chez lui. C'était celle du jeu , et il se flatta, en raison des succès qu'il d'en faire l'instrument de sa fortune. Il ut dans ce but la Hollande, l'Allemagne et erre. Etant à Londres en 1749, il y fit im- par souscription son *Analyse du jeu des* Quelques années après, revenant à sa pro- fession, il mit en musique l'ode de Dry- tit. *la Fête d'Alexandre*, et cette composit. lui valut quelques éloges du célèbre Haendel (*v.* ce nom). De retour en France en 1754, Philidor continua de cultiver la musique, et ne considéra plus les *échecs* que comme une distraction. Il travailla pour le théâtre de la Foire-St-Laurent, et après avoir débuté par donner en 1759 un petit opéra-comique intit. *Blaise le Savetier*, il en fit jouer régulièrem. chaque année un nouveau. Ces pièces eurent toutes du succès ; mais, à l'exception du *Maréchal ferrant*, aucune n'est restée au répertoire. Philidor donna ensuite trois gr. opéras : *Ernelinde*, qui fut assez bien accueilli ; *Persée* et *Thémistocle*, qui ne réussirent point. Réfugié à Londres pendant le régime révolutionn., ce compositeur y m. en 1795. Sa musique, au jugem. des connaisseurs, manque de couleur et d'originalité. Ses partisans firent grand bruit, dans le temps, de sa composit. sur le *Carmen seculare* d'Horace, qu'ils proclamèrent à la fois son chef-d'œuvre et le chef-d'œuvre de l'art ; mais ce jugem. n'a point été confirmé par la suite ; et le morceau est presque inconnu aujourd'hui : l'*Analyse du jeu des échecs* a été souvent réimpr. On trouve dans l'édition de Londres, 1777, in-8, le portrait de Philidor, gravé par Bartolozzi.

PHILIPEAUX (PIERRE), conventionnel, né à Ferrières en 1759, était avocat avant la révolution, dont il embrassa les principes. Nommé, par le département de la Sarthe, député à la convention nationale, il se montra d'abord modéré dans ses opinions ; mais bientôt entraîné par l'exemple, il se plaça au rang des hommes les plus exaltés. Après avoir provoqué l'accélération du jugement de Louis XVI, il vota pour la condamnat. à mort de ce monarque, et fit ou appuya ensuite les proposit. les plus extravagantes. Mais bientôt envoyé dans les départem. insurgés de l'ouest, il vit de près les horreurs de la guerre civile ; et son cœur fut ému à l'aspect des désastres qui frappaient une population exaspérée. Se trouvant en opposition de sentimens avec ses collègues en mission dans les mêmes contrées, il s'unit à plus. généraux qui pensaient comme lui, et conçut avec eux un système de guerre et de conduite, tout différent de celui que suivaient les députés et les chefs militaires réunis à Saumur, et qu'il appelait par dérision la *cour de Saumur*. Ses ennemis prirent le dessus et le firent rappeler. Aigri par cette disgrâce, il accusa ses adversaires dans un écrit, de prolonger la guerre intérieure par leurs cruautés ; il s'éleva contre le comité de salut public lui-même, et répéta ses dénonciations à la tribune de la convention. Ces attaques imprudentes le perdirent. Il fut compris dans le nombre des complices de Danton (*v.* ce nom), et condamné à m. par le tribunal révolut. le 5 avril 1794. Plus tard la convent. rendit hommage à sa mémoire et accorda des secours à sa veuve. On a impr., en 1795, les *Mémoires historiq. de Philipeaux sur la Vendée*, in-8, et ils font partie de la collect. des *Mémoires sur la révolut.*, pub. par les frères Baudouin.

PHILIPON DE LA MADELEINE (LOUIS), littérateur, né à Lyon en 1734, fut d'abord avocat du roi à la chambre des comptes de Besançon, puis intendant des finances de S. A. R. monseigneur le comte d'Artois. Privé de cet emploi par la révolut., il eut le bonheur d'échapper aux proscript. de la terreur, obtint, sous le régime directorial, la place de bibliothécaire du ministère de l'intérieur, consacra ses loisirs aux muses, et m. en 1818. On a de lui, outre un assez grand nombre de pièces jouées sur le théâtre du Vaudeville, et dont plus. ont été faites en société avec MM. de Ségur, Le Prévost-d'Iray, etc., un *recueil* de chansons qui a eu 4 édit., dont la dern. est celle de 1810, in-18 (Paris, Capelle et Renaud, éditeurs) ; *Géographie élémentaire de la France*, 2e édit., 1801, in-12 : *Manuel et nouveau Guide du promeneur aux Tuileries*,

1806, in-18 ; *des Homonymes français*, 3me édit., Paris, 1817, in-8 ; *Manuel épistolaire*, 7e édit., Paris, 1820, in-12 ; *Grammaire des gens du monde*, 2e édit., Paris, 1807, in-12 ; *Dictionnaire portatif des poètes français, morts depuis* 1050 *jusqu'en* 1804, etc., Paris, 1805, in-18 ; *Dictionnaire portatif des rimes*, etc., 2e édit., Paris, 1806, in-18 ; *Dictionnaire portatif de la langue franç.*, etc., 3e édit., Paris, 1819, in-18 ; plus. *discours*, *moraux et littéraires* ; quelq. écrits sur l'éducation ; des édit. des *Voyages de Cyrus* de Ramsay ; des *Lettres de la duchesse du Maine et de la marquise de Simiane* ; des *Elémens de la Grammaire française* de Lhomond ; d'un *Traité sur les participes* ; des *Morceaux choisis des Caractères* de la Bruyère, avec une courte *notice* sur cet écrivain (Paris, 1808, in-12).

PHILIPPE (St), l'un des apôtres de J.-C., né à Bethsaide en Galilée, fut appelé auprès du Redempteur des hommes le jour qui suivit la vocation de St Pierre et de St André. Il est placé par les évangélistes le cinquième en rang parmi les apôtres. Après la descente du St-Esprit et la séparation des disciples du Sauveur, Philippe alla prêcher l'évangile dans la Phrygie, et y termina sa carrière dans un âge tr.-avancé. L'église grecq. célèbre sa fête le 14 nov., et l'église latine le 1er mai, avec celle de St Jacques.—PHILIPPE (St), fut un des sept disciples que les apôtres choisirent, peu de temps après la descente du St-Esprit, pour remplir les fonctions de diacre. Philippe alla prêcher l'évangile à Samarie, et fit un grand nombre de conversions dans cette ville, baptisa le trésorier de la reine d'Ethiopie, qui était venue visiter le temple de Jérusalem, et m., à ce que l'on croit, à Césarée, vers l'an 70 de l'ère chrétienne.

PHILIPPE DE NERI (St). V. NERI.

PHILIPPE, success. de l'antipape Constantin, fut tiré d'un monastère, par la faction du prêtre Valdibert, le 31 juillet 768, pour être placé sur le St-siége, concurrem. avec Etienne III, qui l'emporta sur ce compétit., et le déposa.

PHILIPPE, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, et 3e fils d'Amyntas II, naquit l'an 383 avant J.-C. Il n'avait que dix ans lorsque la m. de son frère aîné, Alexandre II, laissa deux prétendans au trône, Perdiccas, 2e fils d'Amyntas, et un fils naturel de ce prince, nommé Ptolémée. On choisit comme arbitre de ces différens le génér. thébain Pélopidas, qui, s'étant prononcé en faveur de Perdiccas, emmena avec lui en otage 30 jeunes gens des prem. familles du royaume, et dans leur nombre le jeune Philippe. Confié aux soins d'Epaminondas, le jeune prince apprit sous lui l'art de la guerre, apprentissage qui fut dans la suite bien funeste au pays où il l'avait fait. Dix ans plus tard, Perdiccas en mourant laissa vacant le trône de Macédoine. Des voisins puissans se disposaient à l'envahir, et dans l'intérieur deux prétendans se le disputaient avec acharnement : personne ne songeait à conserver au fils et légitime héritier de Perdiccas la couronne de son père. Philippe alors s'échappe furtivement de Thèbes, se dit protecteur de son neveu, et sous son nom s'empare des rênes du gouvernem. Bientôt les prétendans sont éloignés ; parmi ses ennemis extérieurs, les uns sont désarmés par des traités de paix, les autres vigoureusement attaqués. Au bout de quelq. années tous étaient soumis, et Philippe avait usurpé le trône qu'il n'avait feint d'occuper d'abord que pour le rendre au roi légitime de la Macédoine. Dès-lors l'ambitieux Philippe aspira à soumettre la Grèce. Il avait reculé les bornes de son royaume : Méthonte, Olynthe, Amphipolis, étaient sous sa domination. Avec des troupes bien disciplinées, cette phalange macédonienne si fameuse qu'il forma lui-même, et surtout avec de l'argent et des traîtres, toutes ces conquêtes lui avaient coûté peu de temps. Les dissensions des Grecs étaient encore pour lui un nouveau secours. En vain Démosthène tonna contre le Macédonien dans la tribune athénienne : il ne put qu'exciter quelquefois ces indolens concitoyens, et la valeur de Phocion ne fit que retarder l'asservissement des Grecs. Philippe était déjà le nombre des Amphictyons, et ce conseil le nomma général de la Grèce contre les Locriens d'Amphisse que l'on accusait d'avoir renouvelé le sacrilége des Phocéens. Alors Philippe s'empara des Thermopyles, et prit Elatée, en feignant de marcher contre Amphisse. A cette nouvelle les Athéniens et les Thébains se réunirent pour s'opposer à l'ennemi commun, qu'ils rencontrèrent dans les plaines de Chéronée. Phocion ne commandait point cette armée, et les Grecs ne surent pas vaincre ; ils ne surent que mourir avec courage. Dès-lors Philippe, maître de la Grèce, fut nommé par les Amphictyons général contre les Perses, et déjà il avait envoyé en Asie Attale et Parménion, deux de ses généraux. Des dissensions domestiques avaient troublé quelque temps son bonheur ; elles étaient assoupies : mais, parmi les qualités de Philippe, on ne pouvait pas toujours compter la justice. Attale, oncle de sa seconde femme, avait insulté le jeune Pausanias, et celui-ci n'ayant pu en obtenir justice, crut pouvoir s'en venger sur le prince qui la lui refusait : au milieu d'un sacrifice offert aux dieux avec la plus grande pompe, pour le succès des armes en Asie, Philippe fut assassiné l'an 336, après 24 ans de règne. Il eut un mérite réel comme conquérant, mais avec des vertus il eut des vices qui ont laissé des taches à sa mémoire.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, fils de Démétrius, monta sur le trône à l'âge de 14 ans, dans la 221e année avant J.-C., après qu'Antigone-Doson (*v.* ce nom), son cousin, lui eut remis la couronne, dont il n'était que dépositaire. Ce prince suivit pendant plus. années les conseils du célèbre Aratus, général des Achéens, et son règne fut alors glorieux et prospère. Il s'était ligué avec les Achéens dans la guerre dite des *alliés*, contre les Etoliens ; et il s'y montra grand capitaine. Après fait ensuite alliance avec Annibal, vainqueur des Romains en Italie, il se disposait à passer dans cette contrée avec une flotte et une armée considérable, pour appuyer les opérations du général carthaginois, lorsqu'il fut prévenu par les Romains qui le battirent sur les côtes d'Epire. Dans cette conjoncture, Aratus étant devenu pour Philippe un censeur incommode, ce prince l'éloigna d'abord de sa cour, et finit par le faire périr, ainsi que son fils, d'un poison lent. La guerre entre les Romains, les Macédoniens et les alliés se continua avec des succès divers ; mais trop occupé de ses affaires en Italie, Rome prit moins de part à celles de la Grèce. La paix fut conclue par l'entremise du consul Sempronius. Elle ne fut pas de longue durée. Le sénat excité par les plaintes des Athéniens, des Rhodiens et d'Attale, roi de Pergame, auxquels Philippe faisait une guerre injuste et cruelle, instruit d'ailleurs que ce prince avait envoyé des soldats et de l'argent en Afrique, lui déclara de nouveau la guerre. Le consul Q. Flaminius battit les Macédoniens en Epire, passa ensuite en Thessalie, soumit la plupart des villes de cette contrée, de la Phocide et de la Locride, détacha les Achéens de l'alliance de Philippe, et défit complétem. ce dernier dans la mémorable bataille de Cynocéphales, près de Larisse. Le roi de Macédoine se vit dans la nécessité d'implorer la paix que le sénat lui accorda sous des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent se joindre à ces revers : secret mouvem. de jalousie contre son fils Démétrius (*v.* ce nom), il venait d'ordonner son meurtre sur d'odieuses calomnies répandues contre l'ambitieux Persée, et ce dern. prince, parricide rendait l'unique héritier du trône

tout à coup le masque et brava impu-
[illegible] et malheureux Philippe, dont
[illegible] aussi vains qu'amers. Pour en-
[illegible] du crime auquel il s'était si
[illegible], il s'efforçait d'assurer la cou-
[illegible] lorsqu'une maladie causée par
[illegible] le conduisit au tombeau
[illegible] fait l'avant-dern. roi de Macé-
[illegible] dont l'ambition fut tournée à profit
[illegible], et dont les fautes hâtèrent leur
[illegible] la malheureuse Grèce.—Trois autres
[illegible] sur le trône de Macédoine, l'un
de Persée, qui fut vaincu et tué par
[illegible]pha; l'autre fils du gr. Alexandre
[illegible], qui ne fut qu'un fantôme bientôt
troisième enfin, fils de Cassandre, qui
[illegible] an.

[illegible], prince du sang des Séleucides, fils
[illegible] VIII, surnommé *Grypus*, occupa
[illegible] temps le trône de Syrie. Vers l'an
[illegible], il s'unit à son frère jumeau, An-
[illegible] contre l'ennemi de leur maison, An-
[illegible] après qu'ils l'eurent vaincu, Philippe
[illegible] prendre son frère et s'empara d'une
[illegible], mais il ne put l'en dépouiller en-
[illegible] même les enlever à son neveu, qui
[illegible] bas âge. Vers l'an 80, les peu-
[illegible], lassés des dissensions continuelles
[illegible], appelèrent chez eux Tigrane,
[illegible], et lui remirent la couronne. Ce
[illegible] époque probablem. que Philippe fut
[illegible] et réduit à l'état de simple particu-
[illegible] en l'an 57 avant J.-C.

[illegible], prince juif, fils d'Hérode-le-Grand,
[illegible] de Salomé, qui demanda la tête de
[illegible]. Il obtint par le testament de son
[illegible] en partie par l'emper. Auguste, le
[illegible], avec plus. des provinces du roy.
[illegible] qu'il gouverna avec sagesse. Il m. vers
[illegible]-C., après un règne de 33 ans. — Un
[illegible], fils d'Hérode, comme le précéd.,
[illegible], fut le père de cette même Sa-
[illegible] vient de parler.

[illegible] (Marcus-Julius), empereur romain,
[illegible] *l'Arabe*, était né vers l'an 204 de J.-C.,
[illegible], province d'Arabie. Parvenu,
[illegible], à la dignité de Préfet du prétoire,
[illegible] minorité du jeune Gordien, il osa as-
[illegible]. Après avoir excité un soulèvem.
[illegible] impériale, alors employée à une ex-
[illegible] les Perses, il fit déposer et mettre
[illegible] en 244. Son premier soin fut ensuite
[illegible] la guerre, afin de pouvoir aller tran-
[illegible] se faire reconnaître à Rome. D'autres
[illegible] il est difficile de déterminer la suc-
après les anciens historiens, occupèrent
[illegible] de partie du règne de Philippe, qui ob-
[illegible] avantages sur les barbares; mais la
[illegible] administrat. de ce prince excita des mé-
[illegible] sur plus. points de l'empire. La Syrie
[illegible] Jotapianus, Arabe d'origine, issu de
[illegible] race royale d'Émèse, prit le titre d'em-
[illegible] entraîna une partie de l'Orient dans sa
[illegible] autre aventurier nommé Pacatianus,
[illegible] dans une autre partie de l'empire. Les
[illegible] Mésie et de la Pannonie se soulevèrent,
[illegible] emper. un simple centenier nom-
[illegible]. Philippe ayant envoyé contre ces re-
[illegible] armée, dont il confia le commandem.
[illegible] Decius ou Dèce (*v.* ce nom). Les lé-
[illegible] nèrent Marinus, et proclamèrent le gé-
[illegible] nait pour le combattre. Philippe mar-
[illegible] rencontre du nouvel élu avec une armée
[illegible] en nombre; mais il fut vaincu et ensuite
Vérone par ses propres soldats. A la nou-
[illegible] mort, les prétoriens massacrèrent à
[illegible] fils, âgé de 12 ans, qu'il avait associé à
[illegible]n a des médailles de ces deux princes
et de Marcia Otacilia Severa, femme de l'un et mère de l'autre.

PHILIPPE, empereur d'Allemagne, né en 1178, eut d'abord en partage, après la m. de son père, la Souabe et la Toscane, et se fit décerner à la m. de Henri VI, son frère, la tutelle de Frédéric II, son neveu, déjà reconnu roi des Romains. Mais le pape ayant fait élever à l'empire Berthold, duc de Zeringhen, Philippe acheta les droits de ce dernier pour 11,000 marcs d'argent, et se fit sacrer à Mayence en 1198. Quelques électeurs, mécontens de voir le trône devenir héréditaire dans la maison de Souabe, élurent dans le même temps, à Cologne, Othon, duc de Brunswick. L'Allemagne et l'Italie se divisèrent alors entre les deux compétit. Soutenu par la France, Philippe, après avoir obtenu plus. avantages sur son rival, le força de s'éloigner, fut reconnu emper. par plus. princes allemands, et se fit couronner de nouveau à Aix-la-Chapelle en 1205. L'année suivante, il remporta une victoire décissive sur Othon, soutenu par le pape et le roi d'Angleterre. Le pape proposa une alliance au vainqueur; et Philippe commençait enfin à affermir son autorité, lorsqu'il fut assassiné à Bamberg en 1208, à l'âge de 30 ans, par Othon de Witelsbach, qui fut ensuite mis au ban de l'Empire, et condamné à mort pour ce crime.

PHILIPPE Ier, roi de France, succéda à son père, Henri Ier, en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la tutelle et la régence de Baudouin V, comte de Flandre, son oncle, à l'exclusion de la reine-mère, Anne de Russie. Baudouin, après s'être acquitté avec prudence de l'emploi qui lui était confié, m. en 1067, laissant à son pupille, âgé de 15 ans, un royaume tranquille. Les fils du comte de Flandre ne tardèrent pas à se faire la guerre pour l'héritage paternel. Philippe prit les armes en faveur de l'aîné, fut battu près de Mont-Cassel, et fit la paix avec Robert, son adversaire, dont il épousa ensuite la belle-fille nommée Berthe. Il fut plus heureux dans la guerre qu'il fit à Guillaume-le-Conquérant (*v.* ce nom). Le vainqueur des Anglais, occupé à faire le siége de Dôle en Bretagne, en 1075, fut obligé de renoncer à cette entreprise, et de se retirer devant le roi de France, qui le poursuivit vivement et lui fit essuyer une grande perte. Dégoûté de la reine Berthe, quoiqu'il en eut un fils (Louis VI, dit *le Gros*), il supposa qu'elle était sa parente, la répudia, enleva Bertrade, 3e femme de Foulque, comte d'Anjou, et trouva des évêques asses complaisans pour faire la cérémonie de ce nouveau mariage. Le pape Urbain II intervint dans ce désordre et Philippe fut excommunié ainsi que Bertrade, dont il ne voulut pas se séparer. Cette malheureuse affaire commencée en 1092 ne fut terminée qu'en l'an 1105. Les époux reçurent l'absolution, et la permission de se voir devant témoins; mais on ne sait pas positivem. si le mariage fut autorisé. L'excommunication de Philippe avait servi de prétexte à plus. révoltes, dont ce prince réussit à paralyser les résultats fâcheux, en associant son fils Louis au trône. Philippe m. à Melun le 29 juillet 1108, dans la 48e année de son règne et la 57e de son âge.

PHILIPPE II, plus communément appelé *Philippe-Auguste*, roi de France, fils de Louis VII et d'Alix, sa 3me femme, reçut en naissant (1165) le surnom de *Dieu-Donné*. Associé au trône par son père à l'âge de 14 ans, il fut, après la cérémonie de son mariage à Reims, marié avec Isabelle de Hainaut, du sang de Charlemagne, qui lui apporta en dot le comté d'Artois. Avant que la m. de son père l'eût rendu seul maître de la couronne, Philippe avait déjà rendu plus. édits, un entre autres portant peine de mort contre les blasphémat. et les hérétiques. Il est naturel d'imputer la violence de cette loi à l'influence sous laquelle fut encore le jeune prince, à peine hors de la tutelle de ses précepteurs; toutefois d'autres faits prouvent sa fer-

meté précoce. Plus. gr. vassaux, jugeant les circonstances favorables, avaient levé simultanément l'étendard de la révolte. Il les contraignit par les armes à s'humilier devant son trône. Mais presque dans le même temps qu'il signalait ainsi sa bravoure et sa vigueur, il trahissait son asservissement aux idées qu'on avait inculquées à son enfance, et dont la raison n'avait pu encore l'affranchir : nous voulons parler de la proscript. qu'il lança dans tout le royaume contre les juifs, dont les biens furent impitoyablement confisqués. Parce qu'elle fit entrer dans le trésor royal des sommes immenses, et qu'elle affranchit les nombreux débiteurs des Israélites, acquittés moyennant le versem. fait au même trésor du 5me de leurs obligat., certains biograph. présentent cette spoliation comme l'acte d'une *politique prudente et habile*. Mais n'était-il pas à la fois plus prudent et plus habile de chercher, dans les barbares préjugés qui entourèrent la jeunesse du prince, une excuse à cette tache d'un règne glorieux, que d'en faire l'objet d'une flétrissante apologie. Ce qu'on ne saurait louer assez, ce sont les soins que mit Philippe-Auguste à affermir la prospérité de la France, après lui avoir conquis la paix par une valeur qu'on pouvait à peine espérer de son âge. Il réprima les déprédat. et la tyrannie de la noblesse, chassa les bandes de brigands qui infestaient les provinces, et par ses soins et à ses frais, Paris, assaini et entouré de murailles, eut pour la prem. fois des rues pavées (1182 et 1183). En 1187 une contestat. s'élève entre Philippe et le vieux roi d'Angleterre, Henri II, au sujet de la restitut. du Vexin, dot de Marguerite de France, dont l'époux, le prince Henri d'Angleterre, a cessé de vivre. Le monarque anglais, frappé de la fermeté et des habiles dispositions de Philippe, est le prem. à demander la paix ; et à la suite de l'accommodement qu'ils viennent de conclure, les deux princes prennent la croix. Lorsque s'effectua l'expédition projetée, Richard avait succédé à Henri II. On a retracé ailleurs les principaux faits de cette 3me croisade (*v.* au mot CROISADES, p. 768), qu'il n'est point dans notre plan de détailler. Il suffira de remarquer qu'avant son départ pour la Terre-Ste, Philippe-Auguste eut l'adresse d'imposer au clergé, sous le nom de *dîme saladine*, une contribut. du 2e de tous ses biens. La régence demeurait confiée aux mains de la reine-mère et de l'archevêque de Reims, Guillaume de Champagne, oncle du roi. De Vezelai, lieu du rendez-vous général des croisés, et où Philippe s'était rendu en hâte après avoir été prendre l'oriflamme à St-Denis, les Français vinrent s'embarquer à Gênes pour la Sicile ; ils y devancèrent l'armée de Richard, et furent aussi les prem. devant les murs de Ptolémaïs. Cette ville, assiégée par les armées réunies des deux princes, tombe au pouvoir des croisés ; mais des mésintelligences divisent les vainqueurs. Enfin Philippe revient en France, non sans avoir failli succomber à une maladie singulière, produite par l'insalubrité du climat, et qu'on imputait faussem. à du poison que lui aurait fait donner Richard. Philippe, en quittant ce violent mais loyal compagnon de guerre, a tout fait pour lui inspirer la plus parfaite sécurité sur les secrètes intentions qui le ramènent en Europe ; mais, au mépris d'un serment qui le lie, et dont il a tenté vainem. de se faire relever par le pape lors de son passage à Rome, il ne se donne que le temps de prendre quelq. mesures de sûreté personnelle dans son royaume, dont il a ressaisi les rênes, et déjà il songe à partager celui de Richard avec le frère de ce prince, Jean-sans-Terre (*v.* ce nom). Cependant la reine Isabelle avait cessé de vivre : uniquem. déterminé dans son nouveau choix par l'espoir de se donner un puissant auxiliaire, il épouse en 2e noces, l'intéressante Ingelburge ; mais loin de se montrer disposé à prendre part à ses projets contre l'Angleterre, le frère de cette princesse, Canut VI, roi de Danemark, refuse à Philippe toute coopérat. ou secours. Il s'engage une longue série de guerres et de négociations entre Philippe et Richard : la m. de ce dernier (qui y met à peine un terme (*v.* RICHARD Ier)) avait ensanglanté la France, qui en fait le théâtre ; et lorsque Philippe tourhait au moment de réaliser ses projets sur les fiefs que possédait l'Angleterre dans le continent, des démêlés qu'il eut avec le St-siége au sujet de son mariage avec Agnès de Meranie, plongèrent de nouveau son royaume dans le deuil. Trop grand pour ne pas immoler ses propres affections au bien-être de ses sujets, Philippe eut le louable courage de se séparer d'Agnès, qui en mourut chagrin la même année ; et il rappela Ingelburge à sa cour. De l'époque où nous sommes parvenus jusqu'à celle où Philippe cita à son tribunal Jean-sans-Terre pour y rendre compte du meurtre d'Arthur de Bretagne, l'hist. n'offre que des alternatives de paix et de guerre entre la France et l'Angleterre : la Normandie est enfin détachée de cette dernière puissance, et le Maine, la Touraine, l'Anjou et le Poitou accroissent encore le roy. de Philippe-Auguste. Innocent III (*v.* ce nom) ayant excommunié Jean-sans-Terre, offrit son roy. à Philippe ; et ce prince qui pour en aller prendre possession venait d'armer une flotte, outré de dépit [illegible] par de nouv. disposit. le St-père se [illegible] protecteur d'un trône naguère anathématisé, [illegible] dans une aventureuse expédit. contre le comte de la Flandre Ferrand. Celui-ci obtint d'abord des succès marqués sur son agresseur, et bientôt [illegible] contre lui la formidable coalition qui devait le foudroyer (27 juillet 1214) d'une manière si [illegible] pour Philippe la célèbre bataille de Bouvines (*v.* ce mot). Revenu triomphant dans son royaume après avoir recueilli dans toute sa route les plus [illegible] acclamat., Philippe-Auguste ne songea plus qu'à justifier par son administrat. les preuves de [illegible] et d'amour qu'il avait reçues de ses sujets. Un grand nombre de places furent fortifiées ; les principales villes eurent des baillis, juges des cas royaux ; [illegible] une foule de mesures concoururent à affermir la puissance roy. contre la turbulence des seigneurs ; et en même temps que la France s'embellissait d'une foule d'édifices, on vit s'ouvrir dans tout le royaume de nouvelles communicat. pour le commerce et les transports. Les arts, les sciences et les lettres [illegible] çurent aussi des encouragem. de ce prince, qui lui-même fut l'un des hommes les plus instruits de ses temps. Philippe-Auguste m. à Mantes le 14 juillet 1223, après avoir vu la couronne d'Angleterre sur la tête de son fils Louis VIII, qu'il avait (du moins en apparence) refusé d'aider dans l'entreprise d'une guerre durant laquelle la France demeura calme et heureuse. Outre les hist. Rigord et Guillaume le Breton, plus. écrivains ont retracé l'hist. du règne ou du temps de Philippe-Auguste (*v.* entre autres BAUDOT de JUILLY et LUSSAN).

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, né en 1245, fut salué roi de France sur les rivages d'Afrique, après la m. de Louis IX, son père, le 25 août 1270. Il pouvait être appelé à gouverner dans des circonstances plus difficiles. Ses prem. actes furent d'écrire en France pour confirmer dans leur autorité les régens institués par son père, et de fixer [illegible] par une ordonnance datée du camp près de Carthage, la majorité de Louis, l'aîné de ses enfants. Jusque là, les rois de France n'étaient majeurs qu'à 21 ans. Malgré la contagion qui régnait [illegible] dans l'armée, et à laquelle il manqua de succomber lui-même, le jeune monarq. obtint sur les Sarrasins tant par lui que par ses alliés et ses lieutenants, les rois de Sicile et de Navarre, le comte d'Alençon, Philippe de Montfort), des avantages qui amenèrent une paix aussi honorable qu'on pouvait l'espérer (1270). Philippe arriva à Paris en 1271, et [illegible] avoir rendu les dern. honneurs aux illustres morts

nt il rapportait les cendres et s'être fait sacrer à ims, il visita diverses parties de son royaume. se vit dans la nécessité de soumettre par la force armes un vassal révolté, Roger-Bernard, comte Foix, et cet acte de vigueur dut effrayer tous les ands vassaux; car, selon Nangis, il n'y eut pas autre révolte sous ce règne. Après avoir assisté, 1274, au concile général de Lyon, où les Grecs jurèrent le schisme et reconnurent la primauté du pe (ce ne fut pas pour long-temps), le roi épousa conde noces, l'année suivante, Marie, sœur de an, duc de Brabant. Un favori du prince, Pierre La Brosse (v. ce nom), alarmé de l'étroite union es deux époux, qui pouvait ruiner son crédit, fit vains efforts pour la troubler et périt victime de s insinuations reputées calomnieuses. La même née, un des trois fils de Philippe, celui qui régna depuis sous le nom de Philippe-le-Bel, épousa anne, fille encore en bas âge et unique héritière Henri Ier, roi de Navarre et comte de Champane et de Brie, qui lui avait prescrit, par son testament, de réunir à un prince français. Ce mariage fut pas conclu sans une vive opposition de la et des grands de la Navarre, et de Jacques, roi Aragon, et Alphonse, roi de Castille, qui prédaient tous deux avoir des droits sur une couune qu'ils se voyaient ainsi enlever. Il fallut en poler au sort des armes. Les troupes françaises, mandées par Robert, comte d'Artois, soumirent la Navarre (1276), tandis que Philippe se préparait avec une armée formidable à pénétrer en Castille; mais il en fut empêché d'abord par la difficulté de franchir les Pyrénées, et plus tard par défense du pape Jean, qui voulait engager les rinces chrétiens dans une nouvelle croisade. Un énement affreux eut lieu sous le règne de Philippe; ce fut le massacre général des Français à lerme et dans toute la Sicile (30 mars 1282), assacre si connu sous le nom de *vêpres siciliennes*. Le roi de France, pour venger à la fois sa nau et Charles d'Anjou, roi de Sicile, alla ravager Aragon, et accepta même du pape Martin IV l'inituture des royaumes d'Aragon, et de Valence et comté de Barcelone, pour son second fils, le ne comte de Valois. Il fallut se préparer à une uvelle guerre, qui parut sacrée, grâce aux préations du légat de la cour de Rome (1285). Philippe, après quelq. succès obtenus tant sur le territ. nemi que sur mer, repassa les Pyrénées pour aller iverner en Provence; mais, dans sa retraite, qui fut rem. inquiétée par les Aragonais, il ne put se préerver de l'épidémie qui ravageait son armée, et m. à rpignan en 1285. Ce prince, auquel on a donné surnom de *Hardi*, ne nous paraît l'avoir mérité e par son ardeur à commencer de grandes entrepses, ardeur qu'il faudrait estimer, si elle avait durable; mais il ne montra jamais assez de ite dans l'exécution.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, succéda à son père, ilippe-le-Hardi, à l'âge de 17 ans, en 1285, et ignat au titre de roi de France celui de roi de Navre, qu'il tenait de Jeanne, son épouse. Après oir rendu à Edouard Ier, roi d'Angleterre, la rtie de la Saintonge, qui est au-delà de la Chaste, et avoir reçu l'hommage de ce puissant vas, il songea à continuer la guerre d'Aragon, pour urer le succès de la donation faite de ce royaume on frère, Charles de Valois; mais celui-ci ayant noncé à ses prétendus droits, et sa renonciation ayant pas été révoquée, on posa les armes de part d'autre, et la Sicile appartint définitivem. à la maison d'Aragon. Cependant la paix ne tarda pas à e troublée par de nouveaux évènem. Il y avait eu r mer plus. engagem. considérables entre des oyens anglais et bretons: Philippe envoya demander satisfaction à Edouard, qui voulut bien la ner, mais devant les tribunaux de son pays, et l refusa de comparaître devant la cour des pairs de France. Les domaines qu'il possédait, à titre de vassal de Philippe, furent confisqués; mais on ne mit pas si facilem. cet arrêt à exécution. Les deux monarques se préparèrent à la guerre en cherchant à se ménager de puissantes alliances. Toutefois au milieu de ces préparatifs, on était parvenu à leur faire accepter un arrangem.; mais il paraît que la mauvaise foi de Philippe rompit tout accord. La guerre fut inévitable et la nation anglaise fit les plus gr. sacrifices pour la soutenir, ce qui semble une nouvelle preuve que son roi n'était point la cause volontaire de cette rupture. Les hostilités, conduites avec des succès variés de part et d'autre, n'eurent aucun résultat politiq. Seulem. Philippe, tout en combattant le roi d'Angleterre, fut assez heureux pour soumettre la plupart des villes de la Flandre, dont le comte prétendait ne plus reconnaître de suzerain. Ce furent ces dern. avantages du roi de France qui amenèrent entre lui et son rival Edouard une suspension d'armes, bientôt suivie d'une trêve (1297), confirmée deux ans après à Montreuil, et signée par des plénipotentiair., prorogée enfin d'année en année jusqu'en 1303, époq. où la paix fut définitivem. conclue. Un motif puissant devait porter les deux rois à se réconcilier, malgré leur orgueil; c'était le besoin de résister aux prétent. ambitieuses de Boniface VIII. Tout le règne de ce pontife est rempli de ses différends avec Philippe, et nous ne pouvons pas même esquisser le tableau de ces déplorables querelles, dont l'histoire a été écrite amplem. par Baillet, et a fourni 1 vol. in-fol. de documens recueillis par Dupuy. Il serait trop long d'énumérer toutes les bulles par lesquelles Boniface essaya de soustraire les ecclésiastiq. franç. à l'obéissance de leur roi légitime et d'amener ce prince lui-même à abaisser sa couronne devant l'autorité temporelle du St-siége. Philippe lutta contre l'excommunicat. même avec une constance et une fierté admirables, et fut dignem. secondé par tous les corps du royaume, y compris le clergé, dont quelq. membres pourtant montrèrent parfois de la faiblesse. Les états, convoqués au Louvre en 1303, appelèrent au concile général et au pape futur, légitimement élu, de tout ce que Boniface avait fait et pourrait faire dans la suite, par ses excommunications et par ses interdits, tant contre le roi que contre ses vassaux. Enfin la longue querelle du sacerdoce et de l'empire finit par la mort du pontife, au moment où Philippe, qui l'avait fait enlever, se disposait à le faire déposer dans un concile général. Pendant cette querelle, les évènem. politiq. n'avaient pas cessé de marcher. Le comte de Flandre, voyant Charles de Valois maître de Gand, était venu implorer la clémence du roi (1299), et avait été retenu prisonnier, tandis que son comté était réuni à la couronne de France. Mais Philippe, qui d'abord avait su gagner les cœurs des Flamands, leur donna pour gouvern. Jacques de Châtillon, et vit bientôt sa nouvelle conquête transformée en un foyer de continuelles révoltes. Pour soutenir la guerre, dans laquelle il n'eut pas toujours l'avantage, et qui lui enleva une grande partie de sa noblesse, il fut obligé de faire murmurer ses peuples par des impôts exorbitans et par une élévation considérable dans le prix des monnaies. Enfin la bataille de Mons-en-Puelle (1304), où il fut vainqueur, amena une trêve, et, l'année suivante, une paix, qui lui donnait Lille, Douai, Orchies, Béthune, et tout le reste du pays en deçà de la Lys, et qui affaiblissait ainsi beaucoup les comtes de Flandre, les plus redoutables de tous les grands vassaux de la couronne, après les rois d'Angleterre. Philippe fut aussi heureux du côté du St-siége, occupé successivem., après la m. de Boniface, par le pacifique Benoît XI en par Clément V, prélat franç., qui devait en grande partie son intronisation à l'influence de son souverain, et qui ne fut pas ingrat. Le roi de France envoya Louis, son

fils aîné, prendre possession de la Navarre (1307), qui lui était échue par la m. de Jeanne, donna sa fille Isabeau à Edouard II, roi d'Angleterre, reçut l'hommage de ce prince pour le duché de Guienne et le comté de Ponthieu (1308), et obtint enfin, non sans de longues démarches, que le souver. pontife ordonnât l'instruct. du procès de Boniface, comme hérétique; mais il échoua cette fois dans son projet le plus cher : cette accusat. d'hérésie fut examinée au concile de Vienne, et déclarée sans fondement. Il se consola de cet échec, en faisant brûler les Templiers (*v.* ce nom), croyant sans doute cette œuvre bien méritoire. Au reste, ses derniers jours s'écoulèrent sans gloire, au milieu des chagrins que lui causèrent les désordres de sa famille, la lenteur des Flamands à exécuter le dern. traité, et les révoltes prêtes à éclater dans tout le royaume, écrasé d'impôts et ruiné. Philippe m. à Fontainebleau en 1314, après un règne mêlé, comme tant d'autres, de bien et de mal. Il s'était créé des ressources, aux dépens de ses sujets, en altérant les monnaies, et avait mérité le surnom de *faux monnoyeur;* mais il gouverna toutefois avec une grande habileté dans des temps difficiles réunit le prem. les trois ordres aux états-généraux (1303), porta de grands coups à l'autorité des seigneurs et fit fléchir même celle du St-siége. Ce sont là des titres à l'estime de la postérité.

PHILIPPE V, dit *le Long*, 2e fils de Philippe-le-Bel, dut concevoir le légitime espoir de régner à la m. de Louis-le-Hutin, son frère (1316); mais celui-ci avait laissé une fille nommée Jeanne, qu'un parti puissant regardait comme héritière du royaume, à moins que la reine Clémence de Hongrie, qui était enceinte des œuvres du feu roi, ne vînt à accoucher d'un prince. Philippe commença par se faire reconnaître *gardien de l'état*, et Clémence ayant mis au monde un enfant mâle, qui ne vécut que huit jours (quelques-uns le nomment Jean Ier), il se déclara roi par le *droit de la nation*, qui excluait les filles du trône. De grandes contestations s'élevèrent au sujet de ce principe prétendu de la loi salique, avant et après le sacre du nouveau souverain de la France, qui eut pourtant lieu à Reims en 1317, au milieu des plus vives appréhensions. Philippe s'empressa, la même année, de convoquer une assemblée à Paris, où il fut unanimement reconnu que la loi salique ne permettait pas aux femmes de régner. Jusque là il n'avait pas été fait mention de cette loi dans l'histoire de France. Rassuré par cette décision nécessaire, il obtint du pape Jean XXII une menace d'excommunication contre les mécontens qui ne rentreraient pas dans le devoir, et, de son côté, il fit tout pour attirer à lui la noblesse et le peuple. Il ne songea plus alors qu'à terminer la guerre contre les Flamands, et, en effet, il conclut avec eux une paix assez avantageuse en 1320. Désormais tranquille dans ses états, il revint à son idée chérie, celle d'une expédition contre les infidèles. Cette fois, ce fut le pape qui fut obligé de modérer l'ardeur du roi de France. Philippe m. en 1322, à l'âge de 28 ans. Ce fut un prince pieux, plein de bonnes intent., qui fit quelque bien, et ameuta dans les campagnes une révolution à peu près semblable à celle que l'établissem. des communes avait produite dans les villes.

PHILIPPE VI, dit *de Valois*, premier roi de France de la branche collatérale des Valois, né en 1293, fut nommé régent du roy. en 1328, après la m. de Charles IV, dit *le Bel*, qui laissait sa femme grosse de 7 mois. Comme cette régence était un acheminem. au trône, dans le cas où la veuve du feu roi n'aurait point d'enfant mâle, Edouard III, roi d'Angleterre, s'était mis sur les rangs pour l'obtenir. Il alléguait comme un droit incontestable à la couronne de France, qu'il était fils d'Isabelle, sœur du dern. roi, tandis que son compétit. n'en était que le cousin germain, étant fils de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. Le prince franç., de son côté, prétendait que la mère d'Edouard n'avait pu transmettre à son fils un droit qu'elle n'avait elle-même, et s'appuyait sur la loi salique, application qui en avait été faite après la m. de Louis-le-Hutin. Les pairs et les barons franç. se prononcèrent en faveur de Philippe, qui prit d'abord la régence, puis la couronne, dès que la reine, en mettant au monde une fille, lui en eut donné le droit. Il commença son règne sous d'heureux auspices et reçut le nom de *Bien-Fortuné*. Il prêta secours au comte de Flandre, Louis de Crecy, contre ses sujets révoltés et remporta sur eux la victoire du Mont-Cassel, qui mit tout le pays à sa disposition. Il ne voulut point profiter de ses avantages pour dépouiller le prince qu'il était venu secourir, et retourna en France, où il força enfin le fier Edouard à rendre hommage, comme duc de Guienne et comte de Ponthieu. Le monarq. anglais trouva bientôt l'occasion de se venger de ce qu'il croyait un affront. Robert III d'Artois, sorti de France, après avoir vainem. essayé, au moyen d'une pièce fausse, d'enlever le comté dont il portait le nom à Mathilde, sa cousine germaine, fille et héritière de Robert II, alla envenimer encore la haine du roi d'Angleterre contre son suzerain, qui d'ailleurs avait accueilli David Bruce et soutenait le parti de ce dernier en Ecosse. Au milieu des efforts pour maintenir la paix, les deux monarques avaient d'ailleurs d'utiles alliances et se préparaient à la guerre, qui fut enfin déclarée par Edouard. Il n'eut pas l'avantage d'abord, ni sur terre ni sur mer; il sentit qu'il ne pouvait rien faire sans l'appui des Flamands; mais ceux-ci avaient prêté serment de fidélité au roi de France, et ce fut pour leur lever ces scrupules, que d'après l'avis d'Artevelle (*v.* ce nom) et de Robert d'Artois, il ajouta ce titre à celui de roi d'Angleterre. La victoire navale de l'Ecluse, à l'embouchure de l'Escaut, fut le prélude pour lui de quelq. succès moins importans, qui amenèrent toutefois une trêve (1340), prolongée à plusieurs reprises, mais non la paix. En 1341 les hostilités recommencèrent par la mort de Jean III, duc de Bretagne, dont l'héritage fut disputé par Jean de Montfort, soutenu d'Edouard, et par Charles de Blois, qui avait l'appui de Philippe. Une trêve eut lieu par l'intervent. du pape Clément VI, puis la guerre recommença. Ce fut alors que, pour arrêter les succès d'Edouard en Guienne, Philippe, dont le trésor était vide, mit un impôt sur le sel, qui le fit surnommer par son rival *l'Auteur de la loi salique*. Cependant le monarq. anglais évacua la Guienne; mais ce fut pour transporter le théâtre de la guerre en Normandie et de là jusque sous les murs de Paris. Sa retraite n'en fut que plus difficile, et il dut peut-être plus à son bonheur qu'à sa prudence la faculté de gagner les rives de la Somme. Les Français la poursuivirent avec une aveugle impétuosité, et quoique plus nombreux, se firent écraser à la bataille de Créci. Bientôt après commença ce siége de Calais si mémorable par la résistance qu'éprouva Edouard de la part des Calaisiens et par le beau dévouement de six d'entre eux (*v.* EUSTACHE DE SAINT-PIERRE et EDOUARD III). Après sa conquête (1347), le monarque anglais souscrivit à une trêve, qui fut prorogée jusqu'en 1350. Mais la France n'en fut pas plus heureuse. D'abord la trêve ne fut pas exactement observée, et la peste ainsi que la famine étendirent partout leurs ravages. Ces fléaux empêchèrent peut-être seuls la rupture définitive du traité. Enfin le malheureux Philippe m. à Nogent-le-Rotrou en 1350, dans la 57e année de son âge et la 23e de son règne. Il avait des qualités brillantes; mais rival d'un prince aussi vaillant que habile capitaine et plus habile politiq. On dit gré toutefois d'avoir pu, au milieu des orages, réunir à la couronne de France la Champagne, de Brie, d'Anjou, du Languedoc, de Montpellier et le Dauphiné.

Gaillard a écrit l'*Histoire de la querelle* ...pe-de-Valois et d'Édouard III, Paris, ...ol. in-12.

...PPE Ier, dit *le Beau*, roi d'Espagne, né ..., de l'archiduc, depuis empereur Maximi... et de Marie de Bourgogne, était devenu ...ort de sa mère souverain des Pays-Bas, ...guidé par des vues d'ambition, il épousa ...Jeanne, dite *la Folle*, principale héritière ...Aragon, Ferdinand V, et d'Isabelle de ...agrat envers celle à qui il allait devoir un ...ilippe, le plus bel homme de son temps, ...les prétextes qui s'offrirent pour voyager. ...ités à Lyon Louis XII, convint avec lui ...mmodem. dans le partage, alors en litige, ...ces de Naples, et fit entrer dans les con... ce traité le mariage de son fils (depuis ...Quint), avec Claude, fille aînée du roi de ...ayant pris avec Jeanne le titre et les armes ...de Castille, à la mort d'Isabelle, Phi... plus. démêlés avec Ferdinand, son beau... non-seulem. songeait à un nouvel hy... le frustrer des couronnes d'Aragon et de ...mais encore s'était emparé de la régence ..., qu'il ne résigna que lorsqu'enfin une ...pérée en faveur de l'époux de Jeanne, le ... à rentrer dans ses états d'Aragon. Les ...taillans n'eurent pas long-temps à se louer ... auquel ils avaient donné une si grande ...e dévoueme. ; car Philippe, à peine affermi ...ne, en confia toute l'autorité à des favoris ... il se livra à la débauche et à l'intempé... m. à Burgos en 1506, d'une fièvre qu'il ... prompt une trop gr. quantité de boisson ...mande après un excès de table. Il avait tenté ... de s'affranchir de l'importune mais trop ...omniscente femme en la faisant interdir ...avère, comme incapable de s'occuper des ...n gouvernement.

...PPE II, roi d'Espagne, fils de Charles-...d'Elisabeth de Portugal, né à Valladolid ...fut nourri dans des principes d'intolérance ... qui, se combinant plus tard avec l'in... le caractère, la profonde dissimulation, ...défiance et l'impitoyable dureté qui lui ...naturelles, firent de lui ce que sous Clé... les nations catholiq. ont pu appeler un gr. ... mais ce que l'impartiale histoire nom... ne saurait un tyran sanguinaire. Devenu par ... de son père, en 1554, roi de Naples et de ...Sicile, par les autres cessions successives du ...souver. des Pays-Bas (oct. 1555), et ...chaq. des Espagnes (janv. 1556), Philippe, ...Doña-Maria de Portugal, ajouta à tous ses ...souveraineté, par son mariage avec la ...Angleterre, Marie, le titre illusoire de roi ... Sa puissance était formidable; ses ri... la surpassaient. Les courtisans lui ...le surnom de *Prudent* : la flatterie n'en ...mère choisir un plus convenable pour un ...un esprit aussi délié. Philippe ne se tar... de bravoure ni de magnanimité. Il montra ...une certaine espèce de modérat. ; mais elle ...de calcul; et apparemment que le pape ...l'avait mise trop long-temps à l'épreuve, ...le dévot monarque lui déclara la guerre. ...les Anglais, après avoir rompu la trêve ...avec la France par Charles-Quint, Philippe ...Picardie une armée de 40,000 hommes. ...talens du duc de Savoie Philibert Em... qui la commande, elle remporte sur les ...gr. victoire près de St-Quentin (10 août ...après une défense désespérée que Coligni ...depuis 17 jours, cette ville même tombe ...Philippe, qui assista de son confess. ...se montrer devant ses murs au jour ...pour l'assaut général, mais y fut vœu de ne ...trouver à aucune bataille. La paix fut signée à Cateau-Cambresis (13 avril 1559), à des condit. avantageuses pour Philippe, à l'habileté duquel ce traité fait honneur; elle fut cimentée par un troisième hymen de ce prince encore veuf, avec Elisabeth de France, fille de Henri II. Tournant alors contre les Barbaresques les armes de ses généraux, il échoue dans deux prem. expédit. contre Drugut, qu'ensuite François Mendoza parvint à dompter devant Malte. Songeant à fixer son séjour dans sa capitale d'Espagne, Philippe va installer comme régente des Pays-Bas, sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme. On a vu à l'article HOLLANDE (pag. 1456) quelles violences odieuses le rendirent l'objet de l'exécrat. des religionn. dans ces malheureuses provinces, et comment celles-ci secouèrent enfin le joug espagnol (*v.* EGMONT, GRANVELLE, HORN et Guill. d'ORANGE). Philippe, outré de dépit, arrivait à Valladolid après avoir juré d'anéantir l'hérésie de Luther. L'affreuse pompe qu'il demande pour cérémonie de sa récept. est un *auto-da-fé*, et il y assiste solennellem. entouré de sa famille et de ses gardes : 33 malheureux subirent devant lui le plus atroce supplice sans qu'il montrât d'autre émotion que celle d'une satisfact. féroce. Mais il devait bientôt se montrer tout aussi impitoyable envers son propre fils, don Carlos (*v.* ce nom). En réunissant à ses autres couronnes celle du Portugal, sur laquelle il fit valoir par les armes les droits qu'il tenait de sa mère Isabelle (*v.* ANTOINE, prieur de Crato), Philippe réparait une perte bien sensible : celle des Pays-Bas, totalem. détachés de son obéissance. Il songe alors à punir la reine d'Angleterre Elisabeth de l'appui qu'elle a prêté aux Provinces-Unies, ou plutôt il saisit ce prétexte pour se venger des dédains qu'il a autrefois essuyés de cette gr. reine, dont son ambition lui avait fait convoiter la main. Il est à peine nécessaire de parler encore ici de cette *invincible Armada*, qu'il mit à la voile pour réduire l'Angleterre, et qu'une tempête disperse. C'est dans le même temps que, protect. de la ligue en France (*v.* au mot LIGUE, pag. 1718), il se flattait déjà de faire sa proie de ce qu'il nommait *ses bonnes villes de Paris*, *d'Orléans*, etc. Il alla jusqu'à tramer dans le Béarn une conspirat. pour enlever Jeanne d'Albret, la livrer comme hérétiq. à l'inquisit. d'Espagne, et se faire adjuger ses domaines à titre de confiscat. Les triomphes du bon Henri le contraignirent à signer le traité de Vervins. Philippe, vieilli prématurém. par les débauches de sa jeunesse, par les soucis de l'ambition, et probablement accablé dans les dern. temps, par de poignans remords, vit sa fin approcher lentem. : les douleurs auxquelles il était en proie lui rendirent peu regrettable une vie trop longue, qu'il termina après 43 ans de règne en 1598. Avec lui finit la prépondérance que Charles-Quint avait donnée à l'Espagne. Les principaux histor. de Philippe II, sont Sepulveda, Ant. Herrera, Greg. Leti et Watson. M. Alexis Dumesnil a pub. à Paris en 1822 (in-8), une *Hist.* de ce prince, dont il a su n'être ni le détracteur ni le panégyriste.

PHILIPPE III, surnommé *le Pieux*, fils du précéd. et d'Anne d'Autriche, sa 4e femme, né à Madrid en 1578, avait 20 ans lorsque la mort de Philippe II l'appela à régner. Doué des facultés les plus médiocres de l'esprit et du jugem., il eut pourtant avec son père un trait de ressemblance morale : cette haine fanatique avec laquelle ils poursuivirent l'un et l'autre les sectateurs de tout autre culte que celui de l'église romaine. On avait de bonne heure marié Philippe III à Marguerite d'Autriche, fille de l'archiduc de Gratz, Charles. Déposant toute l'autorité aux mains de son prem. ministre le duc de Lerme (*v.* ce nom), cet imbécile monarque ne montra quelque force de volonté que pour faire exécuter le désastreux édit de proscript. qu'il lança dans toute l'Espagne contre les Mauresques, ou descendans convertis de ces

anciens Maures, sous la dominat. desquels plus. provinces de la péninsule avaient vu fleurir durant sept siècles l'agriculture, les lettres et les arts. Nous n'énumérerons pas toutes les fautes qui signalent l'administrat. du duc de Lerme; mais pour terminer l'ébauche de ce règne sans gloire, qu'il nous suffise de parler des succès éphémères du duc Albert à Ostende, du traité de 1609 qui suspendit, au profit des Provinces-Unies, la guerre commencée contre elles par Philippe II, de la conspiration du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, et enfin de l'édit par lequel Philippe promit des lettres de noblesse et l'exemption des droits de guerre, à quiconque voudrait bien s'occuper de l'agriculture. Ce prince m. en 1621, d'une maladie lente, dont le terme fut hâté par une circonstance tellem. ridicule qu'on est obligé de la rappeler. Etant au conseil, il se sentit incommodé par la vapeur d'un brasier : on s'empressa de chercher l'officier de la chambre à qui appartenait le service de ces foyers mobiles, encore usités en Espagne; mais personne ne s'avisa de le remplacer dans les soins de son attribution, et le malheureux roi fut victime de ce singulier respect pour l'étiquette. On a plus. *vies* de Philippe III; celle de l'Angl. Watson, continuée par W. Tomson, a été trad. en franç. sur la 2e éd., par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 1809, 3 vol. in-8.

PHILIPPE IV, fils et success. du précéd., né en 1605, monta sur le trône l'année même où finissait la trêve conclue avec les Pays-Bas. Déterminé par le comte d'Olivarez, son prem. ministre, à recommencer la guerre, il eut d'abord quelq. succès, grâce aux talens de Spinola (*v.* ce nom), mais finit par voir ses troupes défaites par les Hollandais (1628). A cette époque la ligue formée par Richelieu contre la maison d'Autriche, avait mis toute l'Europe en armes. Philippe en soutint quelque temps le choc avec avantage; mais il perdit bientôt plus. provinces; et tandis qu'une révolut. habilem. conduite appelait le duc de Bragance à régner sur le Portugal détaché de sa dominat., une perte plus vivem. sentie accablait le bon mais faible monarq. espagnol. La m. de sa femme Elisabeth, fille de Henri III, le laissait attéré. Il songea enfin au salut de ses états, fit renouer des négociat. avec la France, et le célèbre traité de paix, dit des *Pyrénées*, fut conclu en 1659 dans l'île des Faisans (*v.* D. Luis de Haro et Mazarin). Après avoir vu décroître dans une effrayante proport. la puissance que lui avaient léguée ses ancêtres, Philippe IV m. en 1665. Il avait régné 44 ans. Plus. qualités personnelles peuvent expliquer l'affect. qu'eurent pour lui ses sujets; mais aucun de ses actes ne justifie le titre de *Grand* qui lui fut donné par Olivarez (*v.* ce nom) à son avènement au trône. Charles II, son fils, lui succéda.

PHILIPPE V, fils du dauphin Louis de France et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles en 1683, portait le titre de *duc d'Anjou*, lorsqu'en 1700 il fut appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II (*v.* ce nom). Déclaré roi à Fontainebleau, puis proclamé à Madrid, il fit son entrée dans cette capitale le 14 avril 1701, et y fut reçu avec des sentim. divers de joie et de mécontentement. Toutefois, en mettant en pratique les leçons qu'il avait reçues de Louis XIV, son aïeul, il ne tarda pas à gagner beaucoup dans les esprits dont la disposit. lui était le moins favorable; et le cardinal Porto-Carrero, qui guida aussi avec succès ses premiers pas dans le gouvernem. de la nation fière sur laquelle il était appelé à régner, ne négligea rien pour le façonner à ses préjugés, qu'il eût été difficile au jeune prince de ne pas heurter d'abord. Marié à la princesse Louise de Savoie, il venait d'être reconnu par plus. souver. d'Europe, lorsque la fameuse coalit. connue sous le nom de *grande alliance* se forma contre la France et l'Espagne. L'emper. Léopold, héritier naturel de Charles II, avait mis à profit la jalousie, la crainte ou la haine qu'excitaient partout la puissance et les projets ambitieux de Louis XIV, pour former un parti redoutable à son fils, l'archiduc Charles, qui prétendait contester par les armes la validité du testament de son oncle. La longue guerre qui s'engagea alors est fameuse dans l'histoire sous le nom de *guerre de la succession d'Espagne*. A la suite des prem. succès obtenus à Carpi et à Chiari par les Impériaux sous les ordres du prince Eugène, Philippe, qui était venu visiter l'Italie, s'empressa d'aller joindre l'armée franç. commandée par le duc de Vendôme. Peu après la célèbre bataille de Luzzara, à laquelle il avait assisté, il regagna en toute hâte la capitale de ses états que menaçaient déjà sur plus. points les forces des puissances alliées. Nous ne reproduirons pas ici le détail des principales opérat. de cette guerre (*v.* Berwick, Charles, Ormond et Renaud, qui dirigèrent depuis plus de 6 ans, avec beaucoup de fortune et presque sans succès de la part des Espagnols, lorsque la bataille d'Almanza, gagnée par Berwick sur les troupes confédérées (25 avril 1707), rétablit les affaires de Philippe. De nombreuses intrigues de cour avaient, pendant cet intervalle, fait passer les rênes du gouvernem. des mains de Porto-Carrero et de D. Manuel Arias, à celle du card. d'Estrées, du financier français Orri, etc., etc.; elles avaient fait tomber aussi plus. têtes illustres. L'amitié du duc d'Orléans et ses prem. succès soulevèrent contre lui des intrigues nouvelles, et il fut obligé de quitter l'Espagne, après avoir replacé sous l'autorité du jeune monarque les roy. de Valence et d'Aragon, ainsi qu'une partie de la Catalogne. Lorsq. Louis XIV fut réduit par les revers à demander la paix à ses ennemis et à ceux de Philippe, on y mit pour condition qu'il se joignît à ces dern. contre son petit-fils, dont alors le trône s'écroulait : il ne fit rien moins que le succès des journées de Villa-Viciosa et de Denain (*voy.* Vendôme et Villars) pour rendre quelq. avantage à la maison des Bourbons : l'Espagne n'eut enfin une ombre de paix extérieure bien chèrem. payée qu'à la conclusion du traité d'Utrecht (11 avril 1713), et il fallut encore une année à Philippe pour réduire toutes les provinces du royaume sous son obéissance. Devenu veuf en 1714, il parut d'abord inconsolable, bien qu'alors la princesse des Ursins, qui avait sur son esprit un ascendant extraord., eût redoublé d'efforts pour lui faire oublier la feue reine; mais il se remarie avec la princesse hérédit. de Parme, Elisabeth Farnèse (*v.* ce nom), et dès-lors commença le règne d'Albéroni, qui mit fin à celui de la favorite (*v.* Albéroni et Ursins). Un moment relevé sur le penchant de sa ruine par l'habile mais fantasque ministre, le roy. d'Espagne allait être de nouveau précipité par l'insuccès de ses projets gigantesques, quand Philippe le sacrifia pour obtenir la paix du régent de France et du roi d'Angleterre, dont les forces réunies le pressaient de toutes parts. En 1725 il accéda au traité de la triple alliance; et dès-lors peu après de toute inquiétude extérieure par la levée du siége de Ceuta par les Maures, il parut s'endormir dans une stupide inertie jusqu'à ce que les peut-être d'obéir sur un trône, il abdiqua en 1724 en faveur de l'infant Louis, qui mourut après 7 mois de règne. Reprenant avec peine les rênes de l'état, il vit enfin effectuée la paix entre l'Empereur et l'Espagne (30 avril 1725), paix que les plus politiq. avaient en vain cherché à conclure dans [illegible] ans, et qui fut l'ou[illegible] [illegible]ndai[illegible] tiré à la cour de Ma[illegible] manufact. Ce fut [illegible] du règne de Phili[illegible] la guerre de la su[illegible] avait pris part. Son [illegible] Outre les ouvr. mentis[illegible] [illegible]ise, on peut consult[illegible] [illegible] d.

). Joseph de Viera y Clavijo, trad. en franç. par ongars. Paris, 1780, in-8.

PHILIPPE Ier, comte et duc de Bourgogne, urnommé *de Rouvre*, du lieu de sa naissance, près e Dijon, succéda, dès l'âge de 18 mois, à Jeanne, on aïeule, dans les comtés de Bourgogne et d'Ar-ois; il eut pour tutrice Jeanne de Boulogne, sa mère, t remplaça, en 1350, son aïeul, Eudes IV, dans e duché de Bourgogne. Pendant sa minorité les tats de son duché secoururent la France d'armes t d'argent, et s'exposèrent par là aux fureurs des nglais, dont ils ne se débarrassèrent qu'au moyen 'une forte rançon et en donnant des otages. Le eune duc, déclaré majeur à la m. de sa mère, rit les rênes du gouvern. à l'âge de 15 ans. Il tenait 'elle le comté d'Auvergne, avait épousé, déjà epuis trois ans, Marguerite, fille et héritière de ouis, comte de Flandre, et se trouvait ainsi l'un es principaux souver. de l'Europe. Mais il m. un n après sa déclarat. de majorité en 1361; et en lui uit la prem. branche royale, qui avait régné en ourgogne depuis Robert de France. Le duché de ourgogne fut réuni, malheureusem. pour peu de mps (*v.* l'art. qui suit), à la couronne de France, ont il avait été détaché par Hugues-Capet en fa-eur de Henri, son frère.

PHILIPPE-LE-HARDI, duc de Bourgogne, fils de Jean, roi de France, né en 1342, avait peine 15 ans, lorsqu'il fut blessé et fait prisonn. la bataille de Poitiers, en défendant son père. our prix de sa piété filiale, dont il avait donné ien d'autres preuves encore, il reçut d'abord le omté de Touraine, puis le duché de Bourgogne, vec le titre de prem. pair de France. Plus tard il endit le duché de Touraine à son frère Charles V, ais garda celui de Bourgogne. A ce brillant apa-age vinrent se joindre les comtés de Bourgogne t de Flandre, d'Artois, de Réthel et de Nevers en 384 par la m. du comte de Flandre, dont il avait pousé la fille Marguerite: il est à remarquer toute-ois que celle-ci conserva son sceau particulier et secrétairerie d'état, et que tous les actes furent ités en son nom dans les domaines qui lui étaient ius. Philippe, après avoir arrêté les progrès des ngl. en France et soumis les Gantois par la douceur, t appelé par Charles V mourant à partager l'autorité vec le duc de Berri, son frère, sous la minorité e Charles VI, quoique la régence eût été dévolue u duc d'Anjou. Mais il eut bientôt mécontenté les ourtisans, qui suggérèrent au jeune roi de gouvern. ur lui-même. Le duc de Bourgogne ne manqua as de ressaisir le pouvoir, avec le duc de Berri, endant la maladie de Charles VI; mais le duc Orléans, neveu du monarque, parvint à le leur alever, et la médiation de la reine put seule em-cher la guerre civile d'éclater entre les Orlea-ais et les Bourguignons. Les convent. stipulées ors furent favorables à Philippe, qui reprit les rê-es du gouvernem. et se montra plus digne que ses aux de les tenir. Il m. à Halle en 1404, laissant our successr. Jean-sans-Peur, son fils aîné.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, né en 396 à Dijon, fils de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Bavière, était marié à la sœur du dauphin, epuis Charles VII, lorsqu'il reçut la nouvelle de assassinat de son père (*v.* JEAN-SANS-PEUR). Se ittant aussitôt entre les bras du roi d'Angleterre, Henri V (*v.* ce nom), il médite avec lui l'envahis-sement de la France; la perte du légitime héritier e ce roy. est jurée à Troyes, et Paris est bientôt au ouvoir des deux princes coalisés. Cependant une ontestat. survient parmi ceux-ci au sujet des pré-entions du duc de Gloucester, nouvel époux de acqueline de Bavière, sur la souver. de Brabant, t ces mésintelligences sont mises habilem. à profit ar le dauphin, que les succès du duc de Bourgo-ne avaient réduit à la fuite (*v.* CHARLES VII et JEANNE D'ARC). Tandis que Philippe, suivi de la noblesse bourguignonne qui a abandonné le régent Bedfort va harceler les Anglais dans le Hainaut et la Hollande, les troupes royales, après la levée du siége d'Orléans, s'avancent victorieuses vers Reims, et le duc plus. fois appelé à Paris, consent enfin à entrer en accommod. avec le parti de Charles. Vers le même temps il instituait l'ordre célèbre de la Toison-d'Or, en l'honneur d'Isabelle de Portugal, qui lui donnait sa main. La guerre avait recommencé avec une fureur nouvelle, et l'avantage en était toujours de son côté; mais il sut s'honorer par le refus positif qu'il fit de livrer aux Anglais l'héroïque Pucelle, tombée en son pouvoir au siége de Compiègne. A la m. du duc de Brabant, son cousin, il eut encore à repousser les prétent. de Jacqueline (*v.* ce nom), qui lui laissa enfin la paisible possess. de la Hollande et du Brabant. Quelq. autres démêlés partiels avaient encore compliqué les sanglantes querelles qui remplissent cette époque, lorsqu'après de longs prélimin. fut signé à Arras le célèbre traité de paix du 21 sept. 1435. Philippe reconnut la suzeraineté de Charles VII, qui de son côté, désavouant le meurtre de Jean-sans-Peur, promit une amnistie générale, et céda au duc, entre autres immunités, plus. seigneuries limitrophes du duché de Bourgogne, ainsi que la souveraineté de Picardie, déclarée toutefois rachetable moyennant 400,000 écus. Cette union fut cimentée par la rupture définitive de Philippe avec l'Anglet., où avaient été insultés les ambassad. qu'il chargeait d'offrir sa médiat. à Henri VI, en lui présentant le traité d'Arras. Diverses révoltes des Gantois, la soumission du duché de Luxembourg à l'autorité d'Elisabeth, tante de Philippe, qui par reconnaissance céda à celui-ci tous ses droits moyennant une pension de 10,000 livres tournois, enfin quelq. préparatifs pour une croisade qui n'eut pas lieu, et d'infructueuses tentatives pour réconcilier Louis XI avec le roi son père, remplirent les dern. années de la vie de Philippe-le-Bon, qui m. à Bruges en 1467, pleuré de ses sujets et respecté de l'Europe. Protect. éclairé des lettres et des arts, il fonda l'univers. de Dôle, encouragea les talens du peintre J. van Eyck, dressa les coutumes de Bourgogne et de Franche-Comté, étendit et favorisa le commerce des Hollandais, enfin mérita par ses vertus autant que par la sagesse de son administrat. le surnom que lui a conservé l'histoire. Il avait été marié trois fois, et on lui donne 14 enfans naturels. Son fils Charles-le-Téméraire lui succéda. V. l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, 3e édit., Paris, Ladvocat, 1825-27, 13 vol. in-8.

PHILIPPE (l'infant don), duc de Parme, né en 1720, du roi d'Espagne, Philippe V, et d'Elisabeth Farnèse, fut marié à 18 ans avec Louise-Elisabeth de France, fille de Louis XV, et après plus de 7 années de machinations et de guerres sanglantes que soutinrent l'Espagne et la France (*v.* CONTI, GAGES, MAILLEBOIS et MINAS), pour lui procurer un établissem., il fut mis en possession des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle (1748). Don Philippe ne négligea rien pour faire oublier par une bonne administration à quel prix il avait eu cette souveraineté, et il m. de la petite-vérole à Alexandrie en 1765. Six ans auparavant la même maladie avait enlevé sa femme à Versailles. L'abbé de Beauvais (depuis évêq. de Senez, a prononcé l'*Oraison funèbre* de D. Philippe, Paris, 1766, in-4. — V. DREUX, HESSE, ORLÉANS, SAVOIE.

PHILIPPE, médecin grec, né dans l'Acarnanie, ne désespéra point de la guérison d'Alexandre, lorsque ce prince tomba malade après s'être baigné dans les eaux froides du Cydnus. Ce fut sans doute cette confiance même qui fit soupçonner Philippe. Parménion écrivit à Alexandre que ce médecin devait l'empoisonner par un breuvage qu'il lui présenterait. Le prince donna la lettre de Parménion

à l'an 713. Conduit ensuite en exil, Philip- termina ses jours dans la misère. On a des les de cet empereur.

LIPPON. V. PHILIPON.

LIPS (FABIAN), né en 1601 à Prestbury, e comté de Glocester, se livra particulière- à l'étude des anciennes lois d'Angleterre, et à ce sujet plus. ouv. Pendant la révolution , il osa, deux jours avant l'exécution de s Ier, faire afficher sa protestation contre la le ce malheureux prince. Il m. en 1690. On i : *Veritas inconcussa, or king Charles I no blood*, etc. ; *Tenenda non Tollenda*, etc. ; *liquity, legality, reason, duty and necessity emption and pourvoyance for the king*, etc., , 1660, in-4.

LIPS (CATHERINE), fille d'un négociant de es nommé Fowler, née en 1631, morte en se fit connaître de bonne heure par quelq. pour la poésie, et traduisit en anglais les es de *Pompée* et des *Horace*, par le grand lle. On a encore d'elle des *lettres* et plus. de vers réunies en 1669 sous le titre de *Poé- l'incomparable mistress Catherine Philips*, elles ont été réimp. en 1678.

LIPS (EDOUARD), neveu de Milton, né à s en 1630, a publié : *Theatrum poetarum, eil complet des poètes les plus éminens des s siècles*, avec un *discours* sur la poésie et *gemens critiques*, qui font soupçonner que y a mis la main. Cet ouvrage, le plus con- ble de ceux qu'a publiés Edouard Philips, Londres, 1675. On lui doit encore : *Tractatus modo et ratione formandi voces derivatas latina*, 1684, in-4; et *Speculum lingua la- 1684*, in-4, traités extraits du MS. de Milton, *orum latinum*. — JEAN PHILIPS, autre neveu teur du *Paradis perdu*, publia la *défense* *pus*, en réponse à l'*Apologia pro rege*. On e de lui les 5e et 6e livres de l'*Enéide*, tra- 1678, in-8; et une continuation de la *Chro- e Heath*, 1676, in-fol.

LIPS (JOHN), poète anglais, né à Bampton 5, mort à Hereford en 1708, a laissé, en- es pièces de vers, les poèmes intit. : *Po- la Cidre*; la *Bataille d'Hochstet*, et le *Schelling*, qui ont été traduits en franç. *Port*, dans son *Idée de la poésie angl.* *de* Jean Philips ont été imprimées à in-12.

LIPS (AMBROISE), poète angl., né dans le de Leicester, m. en 1749, est principalem. par des *Pastorales*, qu'il publia vers 1700, Richard Steele (*v.* ce nom), son ami, met- dessus de celles de Pope; mais les lecteurs tiennèrent point le jugement de ce critique. score de Philips : la *Vie de lord John Wil-* 1700; trois tragéd. (*the Distressed Mother*, m de l'*Andromaque* de Racine, 1711; *the* , 1721; *Humfrey, duke of Gloucester*), et es morceaux de politique, réimpr. dans le *Tinker*, 3 vol. in-8. Hennet, dans sa *Poé- anglaise*, a mis en parallèle quelq. passages terales de Pope, Gay et Philips.

LIPS ou PHILIPPS (THOMAS), jésuite an- né à Ickford en 1708 (comté de Buckin- , mort à Liége en 1774, a publié une *lettre* *pulant* en théologie, 1756, in-8, qui eut *litions*. L'ouvrage qui a le plus contribué à *pouvaître* est la *Vie du cardinal Polus*, vol. in-4, et 1767, 2 vol. in-8.

LIPS (GEORGE), premier ministre de l'église *Westown*, dans l'état des Massachusetts, né *gleterre* au comté de Norfolk, se déclara *aformiste*, et fut alors obligé de passer en que, où il débarqua en 1630, et y m. en On a de lui une *Réplique à une réfutation* *lques opinions sur le baptême des enfans*. —

PHILIPS (Samuel), petit-fils du précédent, et ministre d'Andover à Massachusetts, exerça pendant 60 ans ses fonctions, et m. dans sa 82e année, le 5 juin 1771. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on trouve plusieurs *sermons*; une *Histoire du Sauveur; le Chrétien orthodoxe* (1738); un traité de la *Nécessité pour les hommes d'être appelés par Dieu, afin qu'ils se soumettent au Christ*; et *la Justification de l'Evangile* (1766).

PHILISTE ou PHILISTUS, historien célèbre dans l'antiquité, né à Syracuse la 2e année de la 87e olympiade (481 ans av. J.-C.), suivit à Athènes les leçons d'Isocrate, et, de retour dans sa patrie, s'associa aux projets ambitieux de Denys-l'Ancien, et contribua de tous ses moyens à l'asservissement de ses concitoyens. Sa valeur et son éloquence furent également utiles au tyran dans les guerres que celui-ci eut à soutenir. Plus tard Denys, oubliant les services de Philiste, le bannit de Syracuse. Retiré dans Adria, Philiste employa ses loisirs à écrire l'*Histoire de Denys*, auquel, malgré son injustice, il prodigua les plus grands éloges. Toutefois, il ne put revenir à Syracuse qu'après la mort du tyran. Il y fut bien accueilli de Denys-le-Jeune, et profita de l'ascendant qu'il prit sur ce prince pour éloigner Dion et Platon (*v.* ces noms). Chargé du commandement de la flotte de Denys à l'époque où Dion reparut en Sicile, Philiste, après avoir rendu longtemps la victoire incertaine dans une bataille navale qu'il livra à son adversaire, se tua, dit-on, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses concitoyens. D'autres historiens prétendent que le vaisseau qu'il montait ayant échoué sur la côte, il fut pris par les partisans de Dion, qui lui tranchèrent la tête en l'an 410 ou 411 avant J.-C. Il avait composé l'*Histoire de la Sicile*, en 13 livres, dont il ne reste qu'un seul *fragment*, conservé par saint Clément d'Alexandrie. On peut consulter, pour plus de détails, les *recherches* de l'abbé Sevin sur la vie et les ouvrages de Philiste, dans le t. XIII du Recueil de l'académie des inscriptions.

PHILLIP (ARTHUR), navigateur anglais, né à Londres en 1738, était fils d'un Allem., qui enseignait dans cette ville la langue de son pays. Il entra dans la marine à l'âge de 17 ans, et parvint successivem., par ses services distingués, au grade de capitaine de vaisseau. Nommé en 1787 gouvern.-général de la colonie de la *Nouvelle-Galle mérid.* (New-South-Wales), découverte par le célèb. Cook (*v.* ce nom), il y arriva, en janvier 1788, avec une escadre composée d'une frégate, d'un aviso et de neuf transports. Ayant reconnu que le point de Botany-Bay, indiqué par Cook comme le plus favorable à un établissem., ne répondait point à l'idée que ce navigateur en avait donnée, il préféra le port Jackson. Il établit l'ordre parmi les malfaiteurs déportés qui devaient former la population de la nouvelle colonie; il y fit régner la paix, et jeta les bases de la prospérité à laquelle elle est parvenue de nos jours. Le mauvais état de la santé de Phillip l'ayant forcé de revenir en Europe au bout de 5 ans, il fut élevé au rang de vice-amir., passa le reste de ses jours à Lymington, dans le comté de Hamp, et m. à Bath en 1814. On a publié : *Voyage du gouvern. Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jackson et de l'île de Norfolk*, etc., etc., Londres, 1789, in-4, avec *cartes*. Cet ouvrage, mal rédigé, a été fort mal traduit en franç., Paris, 1791, in-8, sans les cartes et les planches qui se trouvent dans l'original. Le traducteur a aussi négligé quelques écrits publiés en 1791 et 1792, in-4, pour faire suite au même ouvrage. C'est à Philipp que la France est redevable des dernières dépêches reçues de LA PÉROUSE. (*Voy.* PÉROUSE).

PHILLIPS (THOMAS). V. PHILIPS.

PHILLIPS (THOMAS), antiquaire angl., m. en

s ses *Réflexions critiques sur les histoires ens peuples*, 2 v. in-4. Quelques écrivains it croire que Philon est l'auteur de cette *universelle* qu'il a attribuée à Sanchoniaton; tte opinion n'est pas fondée. *Voy.* la *Bibl.* de Richard Simon, t. 1er; l'*Antiquité dé-* du P. Montfaucon, liv. 4; van Dale, dom et le P. Tournemine, *Journal de Trévoux*, 1714.

ON *de Byzance*, mécanicien ou ingé-, né dans le 2e S. avant J.-C., nous ap-i-même qu'il séjourna quelque temps à rie, pour se perfectionner dans l'étude de nique, et qu'il s'arrêta aussi dans l'île de pour y étudier l'architecture. Il était très-ns la géométrie. On connaît de lui un traité *ercétique*, dont il ne reste plus que le 4e et re, publ. avec une *version* latine, dans le intitulé: *veterum mathematicorum Opera*, 693, in-f. On lui attribue encore un opusc. *le septem orbis Spectaculis*, assez curieux, ous est pas parvenu en entier, et qui a été avec une *version* latine, et des *notes*, par Ratius, Rome, 1640, in-8. Gronovius l'a ns le t. 8 du *Thesaurus antiquitat. græc.*; eu en a donné une nouvelle traduct. latine *Miscellanea*, Lyon, 1661. Montucla a fait à Philon de Byzance d'un *Traité de me-*, que Fabricius attribue à Philon de Tyane.

ON, docteur arménien, surnommé *Dira-* du nom de Dirag, bourg du pays de Daron, nsion. Ayant été chargé par un patrice d'Ar-de traduire, dans la langue du pays, l'*Hist.* *Socrates pour faire* suite à celle d'Eusèbe, ite de cet emploi, et ajouta même à l'ori-faits omis, et le récit de plusieurs ns postérieurs à Socrates. C'est là tout ce sait de ce docteur.

OPŒMEN, cél. gén. de la ligue achéenne, phlopolis, principale ville de l'Arcadie, om. armes contre les Spartiates, en guerre patrie, décida ensuite, par une manœuvre le succès de la bataille de Sellasie, où ne, roi de Sparte, fut complètem. défait igne-Doson, roi de Macédoine, et se dis-r de nouveaux exploits dans l'île de Crète, rvit comme volontaire après la paix. Nommé l'*hippeterie* des Achéens, il donna à cette pé organisation nouvelle qui la rendit bien-Pible qu'elle avait été jusqu'alors, la pre-s forces publiques. Il gagna, en l'an 208 , la bataille de Larisse contre les Etoliens. ensuite à la dignité de préteur, ou de géné-e de la ligue achéenne, Philopœmen défit em. l'armée lacédémonienne à la fameuse de Mantinée, et tua de sa main le tyran ides. Les Athéniens élevèrent au vainqueur me de bronze dans le temple d'Apollon, à , et la Grèce entière lui rendit hommage solennité des jeux néméens. Plus tard, il , avec les seules forces de Mégalopolis, la Messène, assiégée par Nabis. Ayant ha-ssaillé contre ce même Nabis une bataille d'abord perdit par son inexpérience des ma-uvres tactiques; mais il répara bientôt cet échec ssant son adversaire sous les murs de Gy-Cette nouvelle victoire le rendit maître de il attacha à la ligue achéenne; et il re-ssant que les vaincus, touchés de sa mo-ty' voulaient lui offrir. Dans la suite les s cherchant à se détacher des Achéens, men, d'autant plus sévère qu'il les avait s deux fois, fit démanteler Lacédémone, ne partie de la population, et abolit les Lycurgue, qui rendaient cet état belliqueux prenant. Il refusa aux Romains, qui la lui aient, la grâce des bannis, pour que ceux-ssent exclusivement à la confédération achéenne. Il venait d'être élu préteur pour la huitième fois, lorsque les Messéniens (détachés de la ligue achéenne par les intrigues de Dinocrate, ennemi personnel de Philopœmen) firent une excursion dans l'Arcadie. Le héros marcha à leur rencontre à la tête de la jeunesse mégalopolitaine; mais, forcé à la retraite par la supériorité numérique de ses adversaires, après avoir fait des prodiges de valeur, renversé de cheval, il fut pris et conduit à Messène, où Dinocrate s'en défit par le poison en l'an 183 av. J.-C. Les Achéens, conduits par Lycortas, père de l'historien Polybe, vengèrent sa mort, et rapportèrent ses cendres dans sa ville natale. Dinocrate se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Philopœmen, que l'histoire a nommé le dernier des Grecs, réunissait toutes les qualités d'un grand général, et Folard (*v.* ce nom) vante surtout la promptitude et la sûreté de son coup-d'œil militaire. La simplicité de son extérieur formait un contraste frappant avec le rang qu'il occupait. Aussi austère dans ses mœurs qu'Epaminondas, il eut le même désintéressement et le même respect pour la vérité; mais on lui reproche de n'avoir pas eu, comme l'homme qu'il avait pris pour modèle, cette égalité d'âme que les injustices populaires ne pouvaient troubler. La *vie* de Philopœmen est au nombre de celles écrites par Plutarque.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né en Cappadoce vers l'an 364, vint à Constantinople à l'âge de 20 ans pour se perfectionner dans la connaissance des lettres et des sciences, dont il avait eu les premiers élémens dans la ville de Borisse (l'ancienne *Prusium*), sa patrie. Séduit par la lecture des ouv. d'Arius, il adopta les erreurs de cet hérésiarque, s'en montra le défenseur, et composa, pour rendre odieux ses adversaires, l'*Histoire de l'Eglise depuis l'avènement de Constantin jusqu'à la mort d'Honorius, en 425*. Cette histoire s'est perdue; mais il en reste un abrégé par Photius (*v.* ce nom), pub. par Godefroy, Genève, 1642, in-4, avec de sav. *dissertations*, et une *version* latine très-mauvaise. Henri Valois en a donné une édit. plus correcte, avec une nouvelle *version* latine et des *notes*, à la suite d'Eusèbe et des autres histor. ecclésiastiques, Paris, 1673. Cette édit. a été suivie de plusieurs autres dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. græca* de Fabricius.

PHILOSTRATE, nom porté par plus. philos. et sophistes grecs. Les plus connus sont: — PHILOSTRATE, de Lemnos, qu'Eusèbe, Syncelle et quelques autres auteurs font naître à Athènes, professa la rhétorique dans cette ville, et vint ensuite enseigner à Rome, où il fut bien accueilli à la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Ce fut à l'instigation de cette princesse qu'il écrivit la *Vie d'Apollonius de Thyane*, le plus considérable des ouvrages qui nous restent de lui, trad. en français par Castillon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12; et par Legrand d'Aussy, Paris, 1808, 2 vol. in-8. On a encore du rhéteur de Lemnos: *les Héroïq.*, ou *Dialogue entre Vinitor et Phœnix*, dont M. Boissonade a donné en 1806 une édition, collationnée sur neuf MSs. de la bibliothèq. royale, avec des *scholies* grecques et de sav. *remarques*; *les Tableaux*, description de 76 peintures qui décoraient le portique de Naples, traduit en français sous ce titre: *les Images*, ou *Tableaux de platte peinture*, par Blaise de Vigenère, 1614, in-folio; *les Vies des Sophistes*, en deux livres; un recueil de 73 *lettres* sur des sujets érotiques ou galans. — PHILOSTRATE, dit *le Jeune*, neveu du précédent, vivait sous les empereurs Macrin et Héliogabale. On a de lui un ouv. qui a aussi pour titre *les Tableaux*. Ce sont, suivant le savant Heyne, moins des descriptions de peintures déjà exécutées, que des espèces de programmes de divers sujets, proposés à l'émulation des artistes. — Les œuvres de ces deux

rice avait imploré le secours dans les premiers momens de sa détresse, retint prisonnier l'ambassadeur de Phocas, déclara aussitôt la guerre à cet usurpateur, et envahit les provinces d'Asie. Phocas, tourmenté par des craintes continuelles, fit verser des flots de sang à Constantinople, Alexandrie et Antioche, devint un objet d'horreur et de mépris, même pour ses partisans. Crispus, son gendre, excita Heraclius (*v.* ce nom), exarque d'Afrique, à délivrer l'empire du monstre qui souillait le trône. Heraclius aborda avec une flotte près d'Abydos, où il fut bientôt rejoint par une foule de mécontens. Phocas, trompé par Crispus sur l'imminence du danger, ne fit des préparatifs de défense que lorsqu'il vit la flotte d'Heraclius sous les murs de son palais; et après une action sanglante, s'étant caché dans la ville, il fut découvert, dépouillé de la pourpre, et conduit au vainqueur qui lui fit trancher la tête le 5 octobre 610. Son corps fut traîné dans les rues par le peuple. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en bronze. Il avait fait composer en grec, par Théophile, une paraphrase des *Institutes* de Justinien, et traduire, également en grec, le *Digeste* et le *Code*. Ces trois ouvr. devaient servir, d'après ses ordres, de base à l'enseignement public du droit.

PHOCAS (Jean), moine du 12e S. que les uns font naître dans l'île de Crète, les autres dans la Calabre, servit d'abord dans les armées de l'emp. Manuel Comnène, et se retira ensuite avec quelq. religieux dans une petite église qu'il avait fait bâtir sur le mont Carmel. Le *Symmikta* renferme de lui une *Description de la terre-sainte, de la Syrie, de la Phénicie*, etc., pays qu'il avait parcourus. *V.* l'édition de 1653, in-8.

PHOCION, général athénien, l'un des hommes les plus illustres de l'antiquité, né 400 ans environ avant J.-C., était d'une famille obscure. Les leçons de Platon et de Xénocrate développèrent en lui les germes de la vertu et l'élévation de l'âme. Simple soldat sous Chabrias (*v.* ce nom), il acquit bientôt un ascendant remarquable sur ce général, qui lui fut, en grande partie, le succès de la bataille navale de Naxos. Chabrias, incapable d'une basse jalousie, fit connaître Phocion à la Grèce, en lui confiant des missions importantes et hasardeuses. Appelé au commandement suprême des troupes, Phocion sut allier la science militaire à celle du gouvernement, sans jamais les séparer. Toute sa vie politique fut dominée par la crainte de soumettre la fortune publique aux chances d'une guerre que ses concitoyens ne pouvaient soutenir long-temps. Orateur inflexible dans ses conseils, il comptait sur les succès de sa persévérance. Supérieur aux applaudissemens comme aux clameurs de la multitude, il ne craignait point de braver la puissance populaire, et ses vertus imposaient à toutes les passions. Appelé 45 fois à la tête des armées athéniennes, nul général ne commanda un plus grand nombre d'expéditions, et sa réputation ne fut jamais démentie par les événemens. Dans les camps, sa vie était celle d'un soldat; dans ses foyers, celle d'un sage. Il refusa toujours d'augmenter son faible patrimoine. « Si mes enfans, disait-il, vivent en bons citoyens, mon champ les nourrira; sinon, je ne veux pas accroître leurs vices par des richesses. » L'éloquence de Phocion était l'expression naturelle de son caractère et de ses mœurs. Il parlait à ses concitoyens avec le calme d'un philosophe et la conscience d'un Spartiate. On sait que Démosthènes appelait ce grand homme la *hache de ses discours*. Inaccessible aux illusions de la multitude, comme à l'ambition de fixer les regards de la Grèce, Phocion jugeait les ressources réelles de sa république en capitaine et en homme d'état, alors que Démosthènes appelait les Athéniens aux armes contre Philippe de Macédoine, et traçait des plans de campagne dans ses harangues éloquentes. L'événement justifia les craintes du sage guerrier. Les Athéniens perdirent la bataille de Chéronée. Phocion, mis à la tête de la république, ne chercha plus qu'à lui assurer une paix honorable. Lorsqu'Alexandre, fils de Philippe, maître de Thèbes et de la Grèce, demanda que Démosthènes lui fût livré avec quelq. autres, Phocion, sollicité à plusieurs reprises de donner son avis dans cette circonstance, hésita long-temps. Enfin, désignant Nicoclès, le plus cher de ses amis : « Si Alexandre vous le demandait, dit-il au peuple, je vous conseillerais de le livrer, quelq. innoc. qu'il fût; car je serais heureux de périr moi-même pour vous sauver : c'est assez que les Grecs déplorent la perte de Thèbes, ne leur faisons point pleurer Athènes. » Chargé de réconcilier sa patrie avec le vainqueur, Phocion acheva de déterminer Alexandre à tourner ses armes contre les barbares, conduisit cette négociation avec la plus grande habileté, et Alexandre conserva toujours pour lui la déférence la plus marquée. Au milieu de ses conquêtes en Asie, le vainqueur du Granique avait envoyé 100 talens (600,000 francs) au général athénien. « Si Alexandre m'estime, dit Phocion, surpris par les envoyés de ce prince dans les soins de son modeste ménage, qu'il me laisse ma réputation et la vertu. » Le roi de Macédoine essuya un nouveau refus, lorsqu'il offrit au sage de choisir entre quatre villes de l'Asie-Mineure. Après la mort d'Alexandre, la Grèce reprit les armes contre l'avis de Phocion; et alors commença la guerre lamiaque, qui finit par mettre les Athéniens à la merci d'Antipater. Ce fut inutilement que Phocion, déjà octogénaire, appelé au commandement des troupes, battit les Macédoniens sur les côtes de l'Attique. Polyperchon, ayant rétabli dans Athènes le gouvern. populaire au nom du fils d'Alexandre, dont il était le tuteur, refusa d'entendre Phocion, chef de l'ancien gouvernement, et le renvoya chargé de fers devant l'assemblée générale des Athéniens. Accusé de trahison, Phocion dédaigna de se défendre, et but la ciguë, après avoir ordonné à son fils de ne jamais se souvenir de l'injustice des Athéniens. Ceux-ci, après avoir d'abord refusé la sépulture au héros, lui élevèrent bientôt une statue de bronze, et mirent à mort son accusateur. Phocion m. dans sa 83e année, 317 avant J.-C. Cornelius-Nepos et Plutarque ont été ses biographes. Le dernier, plus exact et plus judicieux, compare le héros athénien à Caton d'Utique. Mably a choisi Phocion pour le principal interlocuteur de ses *Entretiens sur le rapport de la morale avec la politiq.* (*V.* Mably).

PHOCYLIDE, poète et philosophe grec, né à Milet, contemporain de Théognis, vivait vers la fin du 6e S. avant J.-C. Il composa quelques poèmes héroïques, et des élégies citées avec éloge. Il nous reste, sous son nom, un poème moral (*Carmen notheticon*) de 217 vers, dont aucun ancien auteur n'a parlé, si ce n'est le scholiaste de Nicandre. Ce poème se trouve dans toutes les éditions des Sentences de Théognis et des autres poètes gnomiques, et fait aussi partie d'un recueil d'opuscules, publié à Paris en 1507, très-recherché des curieux. Nous citerons encore, parmi les édit. séparées du poème de Phocylidès, celle publiée par J.-A. Schier, gr. et lat., avec des notes, Leipsig, 1751, in-8. Il en existe trois traduct. françaises, sous ce titre : *les Préceptes de Phocylide*, par Duché, Paris, 1698; Bruxelles, 1699, in-12; par Levesque, Paris, 1782, in-18; par Coupé, *Sentences de Théognis, etc., poème moral de Phocylidès*, 1798, in-18.

PHOCYLIDES (Jean), dont le vrai nom était *Fokkens*, mathématicien et médecin, né à Holwarden, en Frise, l'an 1618, m. en 1651, professa la philosophie, et pratiqua la médecine dans sa ville natale. On a de lui : *Dissertatio astronomica in Lansbergium*, Franeker, 1640, in-12; *Epitome astronomiæ reformatæ*, ibid., 1642, in-12; *Sciagraphia logicæ generalis*, ibid., 1643, in-12; *Colle-*

l'empire de l'Asie. Il eut à soutenir une guerre très-active contre Antiochus VII ou Sidètès (*v.* ce nom), roi de Syrie, qui, vainqueur dans trois batailles, reconquit Séleucie et Babylone, entra en Médie et se rendit maître d'Ecbatane. Bientôt Phrahates fut réduit aux seules provinces de la première monarchie parthique. Pressé à l'occident et au midi par les armes d'Antiochus, il l'était également à l'orient par les Grecs de la Bactriane. Dans cette extrémité, le roi des Parthes eut l'idée de recourir aux Scythes, dont les secours avaient été si utiles à ses ancêtres; il les engagea par de forts subsides à combattre pour sa cause. L'imprudence d'Antiochus servit encore mieux Phrahates que son courage et ses nouveaux moyens de défense. L'armée du roi de Syrie, livrée à l'indiscipline, était disséminée dans des cantonnemens très-étendus, pour ne pas épuiser les ressources du pays. Phrahates informé que les habitans étaient disposés à se soulever, vint attaquer les troupes d'Antiochus dans ses quartiers. Le roi de Syrie, pris au dépourvu, et n'ayant pas eu le temps de rassembler une masse assez forte pour résister à cette agression, fut vaincu, et périt dans le combat. Sa mort fut suivie de l'anéantissement de son armée, et les provinces envahies retombèrent sous la puissance des Parthes. Phrahates n'avait plus besoin du secours des Scythes: après leur avoir refusé la somme qu'il leur avait promise, il les congédia insolemment; mais ils ne tardèrent pas à se venger, en se jetant sur le roy. grec de la Bactriane qui était dépendant des Parthes. Phrahates marcha contre les agresseurs, fut vaincu, et périt dans le combat qui eut lieu vers l'an 127 av. J.-C. Parmi les médailles qui nous restent des rois parthes, il en est un assez grand nombre qu'on attribue avec toute raison à Phrahates II. Il y prend les surnoms de *Philopator*, *Theopator*, *Nicator*, *Autocrator*, *Epiphanes*, *Evergètes* et *Philellène*. Il avait emprunté la plupart de ces surnoms aux Séleucides. Il est appelé aussi, dans quelques monumens, *Juste* (Dicæus), nom tout-à-fait propre aux rois parthes, qui le firent constamment placer sur leurs monnaies. — PHRAHATES III, 12e roi des Parthes, fils de Sanatrocès, monta sur le trône, selon Phlégon de Tralles (*v.* ce nom), en la 3e année de la 177e olympiade (70 et 69e année av. J.-C.). Il fit alliance avec les Romains dans la guerre de Lucullus contre Tigrane et Mithridate-Eupator (*v.* ces noms), et refusa ensuite de seconder le grand Pompée dans son expédition contre le même Mithridate. Toutefois, après la dernière défaite du roi de Pont, Phrahates entra dans l'Arménie pour y appuyer les prétentions de son gendre Tigrane le Jeune. Pompée, malgré ses nombreux griefs contre le roi des Parthes, n'osa point lui faire la guerre, craignant qu'elle ne fût désapprouvée par le sénat romain. Phrahates III perit, en l'an 58 av. J.-C., victime d'une conspiration ourdie par ses fils Mithridate et Orodès qui régnèrent successivem. après lui. — PHRAHATES IV, 15e roi des Parthes, fils et successeur d'Orodès, monta sur le trône en l'an 37 av. J.-C. Comme plusieurs de ses prédécesseurs, ce fut par un parricide qu'il hâta son avènement, après avoir fait égorger tous ses frères dont il redoutait la concurrence. Il était à peine en possession de la couronne, qu'il dut soutenir la guerre contre les Romains. Il les fatigua par une multitude de petits combats, presque tous à son avantage, et força Marc-Antoine, qui s'était avancé jusque dans la Médie, à une retraite longue et désastreuse; il fit ensuite une irruption dans l'Arménie, passa au fil de l'épée les troupes romaines qu'Antoine y avait laissées et rétablit Artaxès sur le trône de ses pères. A la suite de ces succès, les sujets de Phrahates s'étant révoltés contre lui, il fut obligé d'aller chercher un asile chez les Scythes; et les Parthes placèrent sur le trône un prince du sang royal, nommé Tiridates. Mais Phrahates rentra bientôt dans ses états, à la tête d'une armée que les Scythes lui fournirent. Tiridates fut vaincu et alla chercher un asile chez les Romains. Quelques années après, Phrahates fit la paix avec ces derniers, et renvoya à l'empereur Auguste les prisonniers et les enseignes tombés au pouvoir des Parthes par les défaites de Crassus et d'Antoine (*v.* ces deux noms). Cet évènement combla de joie tout l'empire romain; les poètes s'empressèrent de le célébrer, et on frappa un gr. nombre de médailles pour le rappeler à la postérité. Phrahates périt, comme son père, en l'an 9 de J.-C., par les mains d'un fils aussi criminel qu'il l'avait été lui-même. Il existe plus. médailles de ce prince, où il prend les surnoms de *Dicæus*, *Evergètes Epiphanes* et *Philellène*, alors communs à tous les rois parthes, avec des dates de l'ère des Séleucides. — PHRAHATES V, fils du précéd., avait été envoyé en otage à Rome avec trois de ses frères. Long-temps après la mort de son père et celle de tous ses frères, en l'an 35 de J.-C., pendant qu'Artaban III régnait sur les Parthes, l'emp. Tibère, irrité contre ce dernier, consentit à remettre le jeune Phrahates aux ambassad. de la nation parthe qui le réclamait pour lui donner la couronne qui fut ravie à Artaban. Phrahates m. de maladie peu de temps après son arrivée en Syrie, et Tibère lui donna pour successeur Tiridates, son neveu. Le nom de Phrahates, consacré dans les auteurs grecs et romains, est le même que celui de *Farhad*, en usage chez les Persans, et se retrouve chez les Arméniens avec une légère altération, sous la forme *Hrahad*.

PHRANZA ou PHRANTZÈS (GEORGE), l'un des écrivains de l'histoire byzantine, né à Constantinople en 1401, fut élevé à la cour de l'empereur Manuel Paléologue, dont il était le parent éloigné. Il devint chambellan et secrétaire de ce prince, qui le recommanda en mourant à Jean, son fils et son successeur. Il obtint en 1446 le gouvernem. de la Morée, et fut ensuite revêtu de la dignité de gr.-logothète. Cet emploi, qu'il vint exercer à Constantinople, le rendit témoin de tous les évènem. du siége mémorable de cette ville par Mahomet II; et il les a décrits avec exactitude et impartialité. Après la prise de Constantinople, il resta au pouvoir des Turks, et fut esclave de l'un des principaux officiers, qui le traita avec humanité et lui donna la liberté au bout de 4 mois. Phranza se rendit alors en Morée, où il trouva un asile près du prince Thomas Paléologue, qui se soutenait encore dans cette province. Ayant pris l'habit monastique, il se retira ensuite dans un couvent de l'île de Corfou sous le nom de Grégoire. C'est là qu'il rédigea l'*histoire* ou la *chronique* de Constantinople depuis l'an 1259 jusqu'à l'année 1477, que l'on conjecture avoir été celle de sa mort. Le P. Pontan ayant découvert dans la bibliothèque de Munich une copie de cette chronique divisée en quatre livres, la réduisit en trois, qu'il publia en latin, Ingolstadt, 1604, in-4. Cet abrégé a été inséré dans l'édition de l'*Hist. byzantine*, à la suite de l'hist. de Joseph Genesius (*v.* ce nom). Le texte grec de Phranza a été pub. pour la prem. fois, d'après le MS. qui avait servi au P. Pontan, par M. F.-Chr. Alter, profess. de grec à l'académie de Vienne, ib., 1796, in-fol.

PHRAORTES, deuxième roi des Mèdes suivant Hérodote, succéda à Déjocès, son père, en l'an 657 av. J.-C. Il fit la guerre à presque tous les peuples de l'Asie pour étendre sa domination; mais, après de nombreux succès, il échoua enfin contre les Assyriens, et fut tué dans une bataille livrée non loin de l'Euphrate et du Tigre vers l'an 635 avant J.-C. Plusieurs savans ont pensé que ce prince est le même que le roi des Mèdes, nommé Arphaxad dans le livre de *Judith* (Bible). Il eut pour successeur Cyaxare Ier.

PHRÉAS (JEAN) ou FRÉAS, médecin, né à

culano Ciceronis, etc. (ouvr. posthume), 1757, 1 vol.

PIAGGIO (Térano), peintre né dans le territoire de Gênes en 1485, fut un des prem. qui s'éloignèrent du style goth. qui régnait de son temps. L'église de Notre-Dame-des-Grâces, près de Chiavari, celle de St-Laurent à Gênes, la ville de Zoagli, sa patrie, conservent quelques-uns des ouvr. de Piaggio, parmi lesquels on distingue *Ste Thérèse entourée de St Nicolas de Bari, de St Jean-Baptiste, de Ste Claire, et d'un évêque.*

PIALES (Jean-Jacques), savant canoniste, né en 1720 dans le Rouergue, fut reçu, en 1747, avocat au parlement de Paris, y acquit la réputation d'un jurisconsulte très-versé dans les affaires ecclésiastiques, et m. en 1789. Il était devenu aveugle 27 ans auparavant. On a de lui : *Traité des collations et provisions de bénéfices*, 1754, 2 vol. in-12 ; *des Provisions de la cour de Rome*, 1756, 2 vol. in-12 ; *de la résolution, du dévolut et des vacances de plein-droit*, 1757, 3 vol. in-12 ; *de l'Expectative des grades*, 1757, 6 vol. in-12, *des Commandes et des réserves*, 1758, 3 vol. in-12 ; *des Réparations et Constructions des églises*, etc., Paris, 1762, 2 vol. in-12 ; 2e édit. augmentée et publ. par Cadet, ibid., 1788, 5 vol. in-12.

PIALI, célèbre capitan-pacha sous les règnes de Soliman Ier et Selim II, était né en Hongrie de parens chrétiens. Abandonné dans son enfance sur le champ de bataille de Mohacz, en 1526, il fut recueilli par des soldats qui le présentèrent à Soliman Ier qui ordonna qu'on en prît soin. Elevé dans le séraïl du sultan, il occupa successivement plusieurs emplois du palais, avant d'être nommé pacha du banc des vézyrs. En 1555, il fut envoyé par Soliman, avec le titre de capitan-pacha, au secours de François Ier, roi de France, alors allié de l'empire ottoman. Piali se joignit à la flotte française avec une escadre, eut part à la prise des îles de Messine et de Reggio, et, sur les côtes d'Espagne, des îles de Majorque, Minorque et Iviça. Il obtint, en 1559, un avantage signalé sur l'armée navale combinée du roi d'Espagne Philippe II, et des princes d'Italie. Il commanda, en 1565, la flotte qui assiégea Malte et échoua dans cette entreprise. Plus tard il conduisit l'expédition contre l'île de Chypre ; mais Sélim II, irrité de la lenteur de cette guerre, le déposa avant la prise de Famagouste. Piali m. peu de temps après à Constantinople, laissant la réputation d'un des plus illustres amiraux qu'ait eus l'empire ottoman.

PIASECKI (Paul). V. Piazeski.

PIAST, chef de la seconde race des ducs ou rois de Pologne, ainsi nommé à cause de sa taille courte et ramassée, né vers la fin du 8e S., habitait un village de la Cujavie où il s'occupait de la culture de quelques arpens de terre qui formaient tout son patrimoine, lorsque les palatins du royaume, après un interrègne de 12 ans, s'étant décidés enfin à faire le choix d'un monarque, s'accordèrent pour le Piast, que ses vertus rendaient probablement digne d'un trône auquel il était bien loin d'aspirer. Cette élection eut lieu en 842. L'histoire a conservé peu de détails du règne de Piast, regardé comme une des époques les plus heureuses de la Pologne. Législateur, dit-on, les factions, fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture, n'abusa jamais du pouvoir, et sut touj. conserver, au milieu d'une cour fastueuse, la simplicité de ses mœurs patriarcales. Il m. dans un âge très-avancé, en 861, à Gnesne où il avait transféré sa résidence de Varsovie, et laissa la couronne à son fils Zemowitz, dont la postérité a occupé le trône de Pologne jusqu'à l'avènement de Jagellon, chef de la 3e dynastie du royaume.

PIAT (St), né à Bénévent, au pays des Samnites (roy. de Naples), accompagna saint Denis lorsqu'il vint prêcher l'évangile dans les Gaules, et s'attira un gr. nombre de disciples par son éloquence, sa piété et sa charité. Il eut la tête tranchée vers 287 ; il est honoré comme martyr, principalement à Tournai et à Chartres. M. Hérisson, juge au tribunal de cette dernière ville, a publié une *Notice historique sur St Piat*, Chartres, 1816, in-8 de 85 pages.

PIAT (Louis-Charles), principal du collége de Melun, né à Villeneuve-le-Roi en 1759, fut d'ab. professeur d'humanités au collége de Montaigu, à Paris, devint ensuite principal du collége de sa ville natale, puis de celui de Melun, qu'il organisa en 1804. Il se retira de l'instruction publique en 1816, et m. à Melun en 1822. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. classiques élémentaires, tels que : *Preludia ad syntaxim latinam*, etc., in-12 ; *Elémens lexicologiques de la langue latine*, in-8 ; *Fables de Phèdre, mises à la portée des commençans*, in-16 ; *le Second Livre des écoles chrét.*, etc., 6e édition, 1826, in-18 ; *Nouvel Essai sur la conjugaison des verbes français*, in-12, etc.

PIATTI (Jérôme), jésuite d'une noble famille de Milan, mort à Rome en 1591, âgé de 44 ans, a laissé les ouvr. suivans : *de Bono statûs religiosi lib. III*, Rome, 1590 ; Venise, 1591 ; *de cardinalium Dignitate et Officio*, etc., publ. par J.-A. Tria, à Rome en 1746, in-8. Piatti avait écrit en outre un traité *de Bono statûs conjugalis*, dont le MS. fut détruit par accident.

PIAZESKI (Paul), en latin *Placesius*, évêque de Przemysl, en Pologne, sous le règne de Sigismond III (au 17e S.), a écrit une *chronique* de ce pays, depuis le règne d'Et. Battori jusqu'en 1646, Varsovie, in-fol. On cite encore de lui un ouvr. intit. *Praxis episcopalis*, in-8.

PIAZZA (François), frère-mineur de l'Observance, m. en 1460 à Bologne, sa patrie, se distingua dans son ordre par ses talens et son érudition dans tout ce qui concernait la théologie et le droit canon. Il a écrit un ouvr. *de Restitutionibus, Usuris et Excommunicationibus*, Crémone, 1472 ; Venise, 1474. — Piazza (Calixte), peintre de l'école vénitienne, né à Lodi vers la fin du 15e S., fut un des élèves les plus distingués du Titien ; il parcourut l'Italie, et laissa dans beaucoup de villes des ouvr. estimés. On cite principalem. ses *fresques* dans la ville de Lodi, les *Noces de Cana* qu'il peignit à Milan en 1543. On ignore l'époque de sa mort. — Piazza (Paul), autre peintre, né à Castel-Franco en 1557, fut élève de J. Palma *le Jeune*, quitta le monde de bonne heure pour entrer dans l'ordre des capucins, où il prit le nom de P. Côme ; mais ce nouvel état ne l'empêcha point de se livrer à la culture de son art. Il m. en 1621. On cite parmi ses composit. les plus estimées, une *Descente de croix*, conservée à Rome dans le palais du Capitole. — André Piazza, neveu du précéd., fut son élève. Le tableau des *Noces de Cana*, conservé dans l'église de Ste-Marie à Castel-Franco, passe pour le meilleur ouvr. de cet artiste, qui m. dans sa patrie vers 1670. — Christophe et Pierre Piazza, frères, nés à Modène dans le 17e S., cultivèrent la poésie. On trouve quelques pièces de leur composit. dans le recueil pub. par l'abbé Ginanni. — Un autre Piazza, dominic. italien, embrassa la communion anglicane, se maria et enseigna long-temps les langues italienne et franç. à Cambridge, et m. dans cette ville en 1745. On a de lui un *Abrégé de l'histoire de l'inquisition et de ses procédures*, Londres, 1722. — Le marquis Vincent Piazza, m. à Parme en 1745, a pub. : *Bona expugnata*, poème en 12 chants, 3e édit., Parme, 1743. On trouve à la suite une pastorale intit. *Eudamia*, en ital., impr. pour la prem. fois à Rome en 1717.

PIAZZETTA (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise en 1682, m. en 1754, s'attacha à la manière des Carraches et du Guerchin. On cite de lui une

bbé Sepher, avec les pièces justificatives, etc., Amsterdam (Paris), 1758, 1761, in-12.

PIC DE LA MIRANDOLE. V. MIRANDOLE.

PICARD (JEAN), savant astronome, né à La Flèche (Anjou) en 1620, s'appliqua avec ardeur à l'étude des mathématiq., s'attacha spécialem. à l'astronomie, observa l'éclipse de soleil du 15 août 1645, conjointem. avec Gassendi qu'il remplaça ensuite dans la chaire d'astronom. du collége de France, et devint membre de l'acad. des sciences à sa formation en 1666. Il lut à cette société savante un mém., dans lequel il traçait le plan d'une astronomie perfectionnée par ses propres inventions et celle de Huygens. Dans la vue de rendre plus sûrement utiles les observations de Tycho-Brahé (v. ce nom), il fit le voyage d'Uranienbourg pour déterminer plus exactem. la longitude et la latitude de cet observatoire célèbre. Ce fut lui qui fit appeler Cassini (v. ce nom) à Paris pour l'aider dans ses travaux, et il eut le chagrin de voir ce savant étranger devenir l'objet de toutes les préférences du gouvernem. Picard avait contribué par ses plans et son crédit à la construct. de l'Observatoire : Cassini en fut déclaré directeur ; les projets du prem. furent négligés ou ajournés. Blessé dangereusem. par une chute qu'il avait faite dans une observation difficile, Picard passa ses dern. années dans un état languissant, et m. à Paris en 1682, ou selon d'autres en 1683 ou 1684. On a de lui, outre ses observ. recueillies par Lemonnier (v. ce nom) dans son Histoire céleste, etc., 1741 : *la Mesure de la terre*, Paris, 1671, in-fol. ; *Voyage d'Uranienbourg*, opusc., ibid., 1680, in-fol. ; *Observat. astronomiq. faites en divers endroits* du royaume ; *la Connaissance des temps*, 5 vol. de 1679 à 1683 ; plus. *traités et mém. intéressans* dans le Recueil de l'acad. des sciences, où l'on trouve aussi son *éloge* par Condorcet. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Hist. de l'astron. moderne*, par Delambre, t. 2.

PICARD (BENOÎT), plus connu sous le nom de Père Benoît, histor., né à Toul en 1680, entra dans l'ordre des capucins, s'occupa de recherches historiques, et m. en 1720. On a de lui : *Histoire de la province de Lorraine*, 1704, in-8 ; *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4 ; *Pouille de Toul*, 1 vol. in-8, qui fut défendu par arrêt du parlem.

—PICARD (Mathurin), curé du diocèse d'Evreux dans le 17e s., fut exhumé après sa m. et brûlé à Rouen comme sorcier en 1647. Il est auteur d'un ouvr. intit. *le Fouet des Paillards*, ou *Juste punition des voluptueux et charnels*, Rouen, 1623, in-12, très-rare.—PICARD (Charles-Adrien), antiq., m. à Paris en 1779, a pub. une *Lettre* sur quelq. monnaies antiq., Paris, 1758, in-8 ; et un *Catal. raisonné du cabinet de M. Babault*, ib., 1763, in-12.

PICARD (BERNARD). V. PICART.

PICARDET (HUGUES), procur.-général au parlement de Dijon, né à Mirebeau (Bourgogne) en 1[illegible], demeura fidèle aux rois Henri III et Henri IV, pendant les troubles de la ligue, fut le père du président J.-A. de Thou, et m. à Dijon en 1641. On a de lui : *Remontrances faites en la cour du parlement de Bourgogne*, Paris, 1618 et 1624, in-8 ; *Remontrances sur l'édit de Nantes*, *les duels*, *blasphèmes*, etc., Dijon, 1614, in-12 ; *l'Assemblée des notables à Rouen*, Paris, 1617, in-8 ; *l'Assemblée des notables tenue à Paris*, *années* 1626 *et* 1627, ibid., 1632, in-4. Picardet a pub. l'*histoire des guerres soutenues par les Français en Italie*, écrite par George Fiori, sous ce tit. *de Bello italico et rebus Gallorum præclarè gestis lib. VI*, etc., Paris, 1613, in-4.—PICARDET (C.-N.), littérat., né à Dijon, m. dans la même ville vers 1792, était ecclésiastiq. et prieur de Neuilly. On a de lui : *les Deux Abdolonymes*, hist. phénicienne, Dijon, 1779, in-8.—Son frère, membre de l'académ. de Dijon, a pub. un recueil de *poésies* et un *journal des observat. du baromètre de Lavoisier*, inséré dans les *Mémoires* de l'acad. de Dijon, année 1785.

PICART (ETIENNE), surnommé *le Romain*, graveur, né à Paris en 1631, séjourna long-temps en Italie, et travailla, à son retour, à la gravure des estampes qui forment la grande collection connue sous le nom de *Cabinet du Roi*. En 1710, il passa avec son fils en Hollande, et m. à Amsterdam en 1721. Il a gravé le portrait et l'histoire, mais on lui reproche d'avoir laissé trop dominer l'eau-forte dans ses estampes, ce qui les rend d'un aspect un peu dur.—Bernard PICART, fils du précéd., né à Paris en 1663, acquit de bonne heure une grande réputation comme graveur et comme dessinateur. Nous avons dit plus haut qu'il accompagna son père en Hollande : les libraires d'Amsterdam s'empressèrent de lui commander un si grand nombre de travaux qu'il ne put apporter à leur exécution le soin qu'il avait mis à ses prem. product. Il gagna beaucoup d'argent, mais ce fut aux dépens de sa réputation. Il était très-laborieux et avait le travail facile ; aussi a-t-il exécuté une grande quantité de pièces ; plus. sont d'après ses propres dessins. Il m. à Amsterd. en 1733. Son œuv. est curieux et piquant par la variété des sujets et par l'esprit avec lequel ils sont composés. Nous citerons : *le Massacre des Innocens*, sa pièce capitale, d'après son propre dessin ; une suite d'*Epithalames* en 12 planch. ; le *Temps découvrant la Vérité*, et les *Bergers d'Arcadie* d'après Le Poussin ; les portraits de *son père*, de *Roger de Piles*, du *prince Eugène*, du *duc d'Orléans*, *régent* ; et surtout ce qui a rendu son nom pour ainsi dire populaire, les planches du traité des *cérémonies religieuses de toutes les nations*, rédigé par J.-F. Bernard et Bruzen de La Martinière, Amsterdam, 1723-43, 11 vol. in-fol. : le libraire Prudhomme en a pub. une édit. (Paris, 1810, 13 vol. in-fol. avec augment. de texte), qui n'est point estimée des amateurs, parce qu'on y a fait servir les anciennes planch. qui sont fort usées.

PICART (FRANÇOIS LE), théologien, docteur de Sorbonne, doyen de St-Germain-l'Auxerrois, né à Paris en 1504, m. dans la même ville en 1556, est regardé comme auteur d'un ouvr. int. : *le Début d'un jacobin et d'un cordelier*, *à qui aura sa religion meilleure*, 1606, in-12, très-rare.

PICATRIX ou PISCATRIS, médecin ou plutôt charlatan arabe, vivait en Espagne vers le 13e S. Il s'était acquis dans l'astrologie une telle réputation, qu'Alphonse X, roi de Castille, fit traduire en espagnol ses ouvrages, en 1252. Cette traduction n'a jamais été impr. Le fameux Corneille Agrippa (v. ce nom), qui en eut connaissance pendant son séjour en Espagne, lui emprunta, dit-on, plusieurs idées, et une partie de la prétendue science qu'il développa plus tard dans ses écrits, notamm. dans son traité *de occultâ Philosophiâ*.

PICCART (MICHEL), savant philologue, né à Nuremberg en 1574, fut professeur de philosophie et de poésie à l'académie d'Altdorf, et m. dans cette ville en 1620. Il savait très-bien le grec, et passait pour un des hommes les plus instruits de son temps. Il était en même temps critique, historien, poète, orateur et philosophe. On a de lui : une *traduct.* en vers latins du poème de *la Chasse*, d'Oppien, Amberg, 1604, in-8 ; *Isagoge in lectionem Aristotelis*, Nuremberg, 1605, in-8 ; réimprimé à Altdorf, 1660 et 1666, in-8 ; *Organum aristotelicum*, etc., Leipsig, 1613, in-8 ; *Idea hominis*, ouvrage refondu avec quelques autres *traités* de philosophie du même auteur dans la *Philosophia altdorfiana*, de J.-P. Feller, Nuremberg, 1644, in-4 ; *in politicos Libros Aristotelis*, Leipsig, 1615 ; Iéna, 1659, in-8 ; *Orationes academicæ*, etc., Leipsig, 1614, in-8 ; un recueil d'*Observat. historico-polit.*, en latin, ibid., 1651-52, 3 vol. in-8 ; *Periculorum criticorum Liber singularis*, Helmstadt, 1663, in-4, rare et recherché des curieux ; des *vers* latins, insérés dans le t. 5 des *Deliciæ poetarum germanor.*

PICCININO (Nicolas), célèbre capitaine ital., né à Pérouse dans le 15e S., s'attacha dans sa jeunesse à Braccio de Montone (*v.* ce nom), et devint bientôt l'un des meilleurs lieutenans de ce prince. Il s'engagea ensuite au service des Florentins, qu'il quitta la même année (1425), pour entrer à celui de Phil.-M. Visconti, duc de Milan, et dès-lors, jusqu'à sa mort, il ne quitta plus ce prince. Général des armées milanaises, il remporta des avantages signalés sur le comte d'Urbin, sur Carmagnola et plusieurs autres généraux vénitens, sur Fr. Sforza, fut battu à Anghiari par les troupes florentines en 1440, s'empara en 1441 des forteresses du Brescan et de Bergamasque, et fut adopté par le duc de Milan dans la maison Visconti, dans celle d'Aragon par le roi Alphonse de Naples. La carrière glorieuse de Piccinino fut marquée à sa fin par des revers, et il m. de chagrin en 1444. — Franç. Piccinino, fils du préc., servit sous son père en qualité de lieutenant, fut chargé par lui de commander à Bologne, et s'y laissa surprendre par une troupe de révoltés, qui ôtèrent à Nicolas Piccinino la souveraineté de cette ville, que lui avait donnée le duc de Milan. Il éprouva ensuite de nouveaux revers, et m. à Milan en 1449. — Jacq. Piccinino, 2e fils de Nicolas et frère du précédent, succéda à ce dernier dans le commandement des troupes milanaises, et passa avec son armée du côté des Vénitiens, lorsque François Sforza (*v.* ce nom), se fit proclamer duc de Milan en 1450. Devenu général en chef des armées vénitiennes, Jacq. Piccinino fut opposé à Fr. Sforza; il ne se distingua point dans cette guerre, qui se termina en 1454. Ayant été congédié à cette époque par le sénat de Venise, il forma une compagnie d'aventuriers, vint attaquer la république de Sienne, s'empara de plusieurs forts sur son territoire, accepta ensuite les propositions d'Alphonse d'Aragon, qui l'appelait dans le royaume de Naples, passa plus tard au service de Jean, duc d'Anjou, auquel les barons napolitains avaient offert la couronne, et abandonna ce prince en 1463, en se faisant donner par Ferdinand d'Aragon, fils d'Alphonse, des terres et une pension de 90,000 florins. Deux ans après, il fut arrêté par les ordres de ce même Ferdinand, alors paisible possess. du roy. de Naples, et étranglé dans sa prison.

PICCINNI (Nicolas), célèbre musicien-compositeur, né en 1728 à Bari, dans le royaume de Naples, fut placé très-jeune au conservatoire de *Sant'-Onofrio*, alors dirigé par Léo (*v.* ce nom). A quinze ans il avait déjà composé une *messe*, que Léo fit exécuter en sa présence, et dans laquelle il trouva le germe d'un beau talent. Piccinni débuta dans la carrière dramatique, en 1754, par un *opera buffa* sur le grand théâtre de Naples. Le succès qu'il obtint deux ans après dans l'*opera seria* de *Zénobie*, décida sa vocation. Il donna en 1760, sur le théâtre de Rome, la *Cecchina*, opéra plus connu en France sous le titre de *la Bonne Fille*, dont les paroles étaient du célèbre Goldoni. Cette composition, où l'on entendit pour la première fois le grand morceau d'ensemble appelé *final*, fut accueilli avec le plus vif enthousiasme, et l'auteur ajouta encore à sa réputation par son *Olimpiade*, où il avait eu à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et Jomelli (*v.* ces noms), et dont il triompha complètement. Après un séjour de 15 ans à Rome, il quitta cette ville, affligé d'un passe-droit qu'on lui fit en faveur du musicien Anfossi (*v.* ce nom), et revint à Naples, où bientôt il reçut des propositions qui influèrent sur le reste de son existence. Il quitta l'Italie pour venir en France, où sa réputation lui avait acquis de nombreux partisans, et où l'appelait en quelque sorte la reine Marie-Antoinette. Arrivé à Paris à la fin de 1776, il s'y lia particulièrement avec Marmontel (*v.* ce nom), qui lui apprit le franç. Le poème lyrique de *Roland*, écrit par cet académicien, servit aux premières études de Piccinni, qui en composa ensuite la musique. La représentation de cet opéra éprouva de grandes difficultés. Le célèbre compositeur Gluck (*v.* ce nom) venait de donner *Armide*, et possédait alors toute la faveur du public. La reine Marie-Antoinette, qui avait choisi Piccinni pour maître de chant, témoigna le désir de voir cesser la division qui était née entre les deux music. Ceux-ci se rapprochèrent, mais la hostilité, n'en continuèrent pas moins leurs partisans. Tout Paris prit part à cette guerre musicale. La fureur des deux partis fut portée à comble. Enfin Gluck quitta la France; mais Piccinni trouva un nouv. rival dans Sacchini. Il donna successivement *Atys*, *Didon*, *Dioxe* et *Dolymène*, *Pénélope* et deux opéras comiques, et fut nommé en 1782 directeur de l'école royale de chant. La révolution de 1789 l'avant privé de ses traitemens à la cour, il revint à Naples en 1791. Mais, après la maladresse de manifester des opinions politiques qui n'étaient point en harmonie avec celle de la cour napolitaine, il tomba dans une disgrâce complète, passa plus. années dans l'abandon et l'indigence, revint en France vers la fin de 1798, obtint une pension du gouvernement directorial, et m. à Passy, près Paris, en 1800. Il a laissé plus de 150 ouvrages dramatiques de divers genres; mais il n'en est resté qu'un seul au théâtre, l'opéra de *Didon*. « Ce fut un malheur pour Piccinni, dit un biographe, d'être tombé, en arrivant en France, sous la tutelle d'un homme aussi étranger que l'est Marmontel à ce qu'exige l'art théâtral. » Ginguené a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccinni*, Paris, an IX (1801), in-8. — Piccinni (Joseph), fils aîné du précédent, mort à Paris en 1826, âgé de 68 ans, est auteur des paroles de plusieurs opéras comiques, joués à la comédie ital., tels que *le faux Lord*, *le Mensonge officieux*, *Lisette*, mis en musiq. par son père. Il a aussi fait plusieurs comédies : *les Valets, singes de leurs maîtres*; *Arlequin, empereur dans la lune*; *les deux Français à Naples*; *le Coffre*; *l'Auteur mécontent*; *les Infidélités imaginaires*.

PICCIONI (Matthieu), peintre et graveur, né à Ancône, vivait dans le 17e S. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs ouvrages de Raphaël, de Paul Véronèse et de plusieurs autres maîtres.

PICCOLOMINI (Jacques Ammanati, plus connu sous le nom de), cardin., né auprès de Lucques en 1422, fut d'abord secrétaire du cardinal Capranica, devint ensuite secrétaire apostol. sous le pape Calixte III, puis évêque de Pavie sous le pontificat de Pie II, qui lui donna, par une sorte d'adoption, le nom de *Piccolomini*, qui était celui de sa famille, et le revêtit de la pourpre romaine en 1461. Après avoir été nommé successivement, par le pape Sixte IV, légat de l'Ombrie, évêque de Tusculum, puis de Lucques, Piccolomini m. en 1479. On a de lui des *commentaires*, dans lesquels il a continué l'histoire de son temps, commencée par Pie II, Milan, 1506, avec 782 *lettr.*, les unes de lui, les autres qui lui ont été adressées, et une *Vie*, par J. de Volterre, qui avait été son secrétaire. Il a laissé plusieurs autres ouvrages inédits, dont un, *de Officiis summi pontificis et concilium*, fait partie des MSs. de la Biblioth. royale.

PICCOLOMINI (Alexandre), archevêque de Patras, né à Sienne, en 1508, de la même famille que le pape Pie II, embrassa l'état ecclésiastique, acquit de grandes connaissances dans les langues hébraïque, grecque et latine, dans la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie et les mathématiq., fut nommé en 1574, par Grégoire XIII, à l'archevêché (*in partibus*) de Patras, et coadjuteur de celui de Sienne, et, 1578. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont Niceron a donné une liste peu exacte, parmi lesquels nous citerons seulement : *Institutio*, *o della Creazione della donna*, *poema*,

in-8 ; Venise, 1574, in-12 ; Londres, 1750, in-8 ; trad. en franç. par Fr. d'Amboise, sous le pseudonyme de Thierry de Timophile, et sous le titre d'*Instruction aux jeunes dames*, *en forme de dialogue*, etc., Lyon, in-16, sans date ; 2e édit., sous le titre de *Dialogues et Devis des demoiselles pour les rendre vertueuses*, etc., Paris, 1583, in-16 ; *Instituzione di tutta la vita dell' uomo nato nobile*, etc., Venise, 1542, in-4 ; refondu sous le tit. *dell' Instituzione morale*, *libri XII*, etc., 1560 ; trad. en français par Larivey (*v.* ce nom) ; *Orazione in lode delle donne*, 1549, in-8 ; *della Sfera del mondo*, 1540, in-4 ; trad. en français par Goupil, 1580, in-8. Les autres ouvrages d'A. Piccolomini sont : quelques *pièces* dramatiq., quelques *traduct.* et *paraphr.* de plusieurs écrits d'Aristote, de Xénophon, etc. Sa *Vie* a été écrite par Fabiani, Sienne, 1749, 1759, in-8. — François PICCOLOMINI, parent du précédent, né en 1520 à Sienne, professa la logique dans cette ville, la philosophie à Macerata, à Pérouse, à Padoue, et m. dans sa patrie en 1604. On a de lui : *universa Philosophia de moribus*, etc., Venise, 1583, in-fol. ; Francfort, 1601, 1611, in-8 ; *Comes politicus pro rectâ ordinis ratione Propugnator*, 1596, in-8 ; *de Arte definiendi et elegenter discurrendi*, etc., Francfort, 1600, in-4 ; *Libri de scientiæ naturâ V partibus*, ibid., 1597, in-4 ; 1527, in-8, et 4 autres ouvr. sur Aristote.

PICCOLOMINI (ALPHONSE), duc de Montemariano, né dans le 16e S., était de la même famille que les précéd., et propriétaire de fiefs considérables dans les états du pape ; il avait reçu de la nature un caractère violent et impétueux, auquel une mauvaise éducation avait donné encore plus de développement. L'esprit militaire de l'Italie, alors même dans le siècle précédent, ne se fondait ni sur l'amour de la patrie ni sur le point d'honneur. Les chefs et les soldats se louaient au plus offrant. Les seigneurs stipendiaient des soldats licenciés et les spadassins, pour les employer à venger leurs inimitiés privées. Piccolomini ne pouvait manquer de faire cet exemple, et sa bande fut plus nombreuse qu'aucune autre. Excommunié par le pape Grégoire XIII, qui confisqua en outre ses biens, il résolut de s'en venger sur la société entière. Bientôt il forma une armée de tous les brigands de la Toscane, de la Romagne, de la Marche et du patrimoine de Saint-Pierre, et porta la désolation dans toutes les provinces de la domination papale. Le pape, de son côté, mit toutes ses forces sur pied pour le combattre. Piccolomini repoussé trouva un refuge dans les états de François de Médicis, grand-duc de Toscane, et recommença ses ravages en [illegible]. Grégoire, dont les troupes étaient dispersées [illegible], entra en négociat., lui rendit tous ses biens, [illegible] une amnistie à ceux qui avaient suivi son [illegible]. Mais, dans cette conduite indulgente, le pape [illegible] d'autre but que de gagner du temps. En effet, [illegible] qu'il eut réuni ses troupes, il oublia le [illegible]. Piccolomini battit les troupes de l'E[illegible], força le pape à tenir ses engagemens, passa [illegible] France la même année (1582), y trouva du ser[illegible], et y séjourna 8 ans. La mort de François de [illegible] le ramena en Italie, et il réunit une bande [illegible] hommes, avec lesquels il commença à ra[illegible] la province de Pistoie en 1590. Chassé par les [illegible] du grand-duc de Toscane, il se cacha pen[illegible] quelque temps, puis s'approcha de Rome avec [illegible] nouvelle troupe de brigands, pendant la tenue [illegible] conclave, dans lequel fut élu Grégoire XIV. Dé[illegible] le nouveau et arrêté par les troupes du grand-[illegible], Piccolomini fut pendu par les ordres de ce [illegible] prince en 1591.

PICCOLOMINI (OCTAVE), général des armées [illegible] impériales, et l'un des plus distingués de ceux em[illegible] dans la guerre dite de 30 ans, né, en 1599, [illegible] la même famille que les précédens, se consacra [illegible] bonne heure à la profession des armes, et fit ses premières campagnes en Italie dans les troupes espagnoles. Etant passé ensuite en Allemagne capitaine dans un régim. que le grand-duc de Toscane envoyait à l'armée impériale, il se distingua à la célèbre bataille de Lutzen, où périt Gustave-Adolphe (*v.* ce nom), et fut promu successivement à des grades supérieurs. Il commandait une des ailes de l'armée à la bataille de Nordlingen, où le duc de Weimar fut défait, parcourut ensuite la Souabe et la Franconie, et s'empara de plusieurs villes. L'année suivante, il conduisit à Namur un renfort de 12,000 hommes de pied et de 7,000 cavaliers, et ce secours mit, pour un moment, les Pays-Bas à l'abri de l'invasion des Français. Sans entrer dans tous les détails de la carrière glorieuse parcourue par cet habile général, il nous suffira de dire qu'après avoir sauvé, par son activité et ses savantes manœuvres, les états héréditaires de l'empereur de l'invasion des Suédois, alors si redoutables en Allemagne, Piccolomini fut appelé sur sa réputation au service du roi d'Espagne, et y entra avec l'agrément de son souverain. Nommé général en chef des forces espagnoles dans les Pays-Bas, il ne put, malgré ses efforts, rendre à l'armée qui lui était confiée cette ancienne valeur qu'elle avait récemment perdue à la célèbre journée de Rocroi (*v.* CONDÉ) ; mais il soutint sans désavantage un combat naval contre la flotte combinée des Français et des Hollandais. Les progrès que firent de nouveau les Suédois, en 1648, déterminèrent l'emper. à rappeler Piccolomini, et il lui conféra le grade de feld-maréchal. Le guerrier justifia la confiance de son souverain, en contribuant à ralentir la marche des Suédois. Mais bientôt l'emper. se vit dans la nécessité de conclure la paix. Piccolomini fut nommé principal commissaire de l'Autriche au congrès rassemblé à Nuremberg pour l'exécut. du traité de Westphalie, et fut élevé après cette mission au rang de prince de l'empire. Il m. à Vienne en 1656, sans laisser d'enfans. Il avait obtenu le duché d'Amalfi, dans le roy. de Naples. Ce duché et le tit. de prince passèrent à son petit-neveu, Enée Piccolomini.

PICCOLOMINI. V. PATRIZI, PIE II et PIE III.

PICCOLOMINI (ARCHANGE), médecin, évidemment d'une autre famille que les précédens, né en 1526 à Ferrare, vint pratiquer à Rome, où il ouvrit des cours publics, et m. vers la fin du 16e S. On a de lui : *in librum Galeni de humoribus Commentarii*, Paris, 1556, in-8 ; et *anatomicæ Prælectiones explicantes mirificam corporis humani fabricam*, Rome, 1586, in-fol., réimp. par les soins de Fantoni, sous le titre de *Anatome integra revisa*, Vérone, 1754, in-fol. Ce dern. ouvr. n'a pas été sans fruit pour l'avancem. de la science anatom.

PICHARD (PIERRE), notaire royal et procureur au parlement de Rennes, dans le 16e S., est auteur d'un *journ.* de ce qui s'est passé à Rennes depuis 1589 jusqu'en 1598. On le trouve dans le 3e vol. des *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, de D. Morice. — PICHARD (Remi), conseiller-médecin ordinaire du duc de Lorraine, Charles IV, vivait vers le commencement du 17e S. On ne cite de lui qu'un ouvrage intit. : *de l'admirable Vertu des saints exorcismes sur les princes des enfers*, etc., Nancy, 1622. (V. dom Calmet, *Histoire de Lorraine*).

PICHAT (N.), né vers 1790 à Vienne en Dauphiné, m. à Paris le 26 janvier 1828, est auteur des 3 tragédies suivantes : *Léonidas*, en 5 actes, représentée au Théâtre-Français le 26 novembre 1825, et imprimée in-8 ; *Turnus*, et *Guillaume Tell*, imitation de Schiller. Les deux dernières n'ont pas encore été représentées. M. Soumet, de l'académie française, et plusieurs autres amis de Pichat, ont prononcé des *discours* sur sa tombe.

PICHEGRU (CHARLES), général en chef des armées de la république française, né en 1761 à Arbois (Franche-Comté), y fit de bonnes études, puis

passa comme répétiteur des classes de philosophie et de mathématiques au collége de Brienne, où Bonaparte était alors élève. Bientôt Pichegru, fort jeune encore, s'engagea comme simple soldat dans le premier régiment d'artillerie, et il était parvenu au grade d'adjudant-sous-officier, lorsque la révolution de 1789 éclata. Il en adopta les principes, fréquenta les *clubs* ou sociétés populaires, et, par l'influence de celle de Besançon, dont il était devenu président, fut appelé au commandem. d'un bataillon de volontaires du Gard. En 1792, il fut employé dans l'état-major de l'armée du Rhin, et s'éleva rapidement aux grades de général de brigade et de général de division. Les talens qu'il développa dans ces grades supérieurs, ses opinions connues, et peut-être aussi son origine peu relevée déterminèrent les conventionnels Saint-Just et Lebas, alors en mission auprès de l'armée du Rhin, à lui confier le commandement en chef de cette même armée, qui venait d'être battue. Les lignes de Weissembourg étaient forcées, et l'Alsace envahie. Avant de songer à prendre décidément l'offensive, il fallait remonter le moral des soldats par quelques succès; et Pichegru y parvint tout en se bornant à arrêter la marche victorieuse de l'ennemi. Mais son système de prudence et de circonspection fut peu goûté. On lui préféra l'aventureuse audace du jeune général Hoche, entre les mains duquel on réunit le commandem. des deux armées, celles de la Moselle et du Rhin. Avec une modestie toute républicaine, Pichegru seconda l'exécution des plans de son collègue. Lors de la disgrâce de celui-ci, il le remplaça dans la direction générale des deux armées, puis il passa peu après au commandement de celle du Nord, alors en pleine désorganisation. Son premier soin est de rétablir la discipline; ensuite il se fait autoriser, par le comité de salut public, à substituer aux instructions qui lui ont été données ses propres combinaisons, dont le résultat est la défaite des alliés à Cassel, à Courtrai, à Menin, à Rousselaer, à Hooglède. Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo et Nimègue ouvrirent leurs portes à l'armée française. Celle-ci passa le Wahal sur la glace, et pénétra en Hollande. Pichegru entre dans Amsterdam le 21 janvier 1795, et dans les prem. jours de février, les Provinces-Unies sont occupées. Le 3 mars, le conquérant de la Hollande reçoit l'ordre d'aller diriger les opérations de l'armée du Rhin et Moselle. Il passe par Paris, accepte un moment le commandement de cette capitale, et y rétablit la tranquillité par des mesures de modération et de sagesse; mais les scènes d'anarchie dont il a été témoin le désenchantent de son enthousiasme pour une cause que la vertu ne pouvait plus servir. Dans le même temps un agent du prince de Condé lui vient faire quelques ouvertures pour le gagner à la cause royale, et il y accède sous la seule condition qu'on lui garantira la coopérat. des Autrichiens. Le prince n'ayant pas cru devoir mettre ceux-ci dans ses secrets, les négociations du général républicain avec le parti royaliste traînèrent en longueur. Il paraîtrait qu'on assurait à Pichegru, pour l'époque du rétablissement de la monarchie, le gouvernement de l'Alsace, le cordon rouge, la propriété du château de Chambord, 1 million comptant, 200,000 fr. de rentes, 12 pièces de canon en présent; enfin la terre d'Arbois, qui aurait pris le nom de Pichegru, exempte de contributions pendant 15 ans. Le général répondit, dit-on : « Je ne ferai rien d'incomplet; je ne veux pas être le troisième tome de La Fayette et de Dumouriez. » Sur ces entrefaites, la correspondance de Pichegru et du prince de Condé fut connue du général autrichien Wurmser et de l'archiduc Charles, qui en profitèrent dans l'intérêt de leur cour, et mirent obstacle aux résultats qu'elle aurait pu avoir dans le sens des vues du prince français. Conformément aux ordres de la convent., Pichegru avait repassé le Rhin. Il ne remporter aux troupes autrichiennes quelques avantages, dans l'espoir de favoriser la cause du royalisme en France. Mais ses intrigues commencaient à y être connues. Le directoire, récemment installé, s'en tint à le rappeler, puis lui offrit l'ambassade de Suède. Déclinant cette espèce d'exil, Pichegru se retira à Arbois, sa patrie, et il y resta quelque temps, sans que sa conduite privée démêlât en rien les bruits fâcheux qui avaient cours sur le changement de ses opinions politiques. Le mars 1797, il fut nommé membre du conseil législatif des cinq-cents. Il en fut élu président dans la première séance, et devint aussitôt le chef du parti appelé *clichien*, dans lequel se trouvaient un certain nombre d'individus dévoués à la cause royale. Le 20 juillet, Pichegru fit un rapport sur la nécessité de réorganiser la garde nationale, dans l'intention d'opposer cette milice aux troupes dont voulait s'entourer alors le directoire, pour déjouer les projets des royalistes; et le 26, il prononça un discours véhément sur la marche de ces mêmes troupes, qui s'approchaient de Paris, et présenta à la suite deux projets, pour fixer les limites constitutionnelles autour du Corps-Législatif. Ces projets, accueillis au conseil des cinq-cents, furent rejetés à celui des anciens. Pichegru pensa alors à ceux de son parti de tenter un coup de main; mais il ne put surmonter la circonspection des uns, les scrupules des autres, et la frayeur de presque tous. Le 5 septembre, des troupes tirées de l'armée, et placées sous les ordres du général Augereau (v. ce nom), occupèrent la capitale, envahirent les avenues du lieu des séances du corps législatif. Pichegru fut arrêté avec plusieurs de ses collègues, conduit à la prison du Temple, et condamné le lendemain, ainsi que 50 autres députés, à être déportés à Cayenne. L'agent du gouvernement, dans cette colonie franç. d'Amérique, envoya ces proscrits dans les déserts pestilentiels de Sinamari. Aussitôt après ce coup d'état, le directoire s'empressa de publier la correspondance de Pichegru avec le prince de Condé et les généraux autrichiens (elle avait été saisie au mois de mai par les troupes de l'armée du Rhin, alors commandée par Moreau, dans un caisson du général Kinglin). Peu de personnes crurent à l'authenticité de cette correspondance, et les royalistes eux-mêmes la considérèrent comme une invention du directoire. Après quelques mois de séjour à Sinamari, Pichegru parvint à s'évader avec plusieurs de ses compagnons d'infortune. Il se rendit à travers mille dangers en Angleterre, y fut accueilli avec beaucoup d'empressement, passa de là en Allemagne au moment de la campagne de 1799, puis alla en Suisse auprès de l'armée russe, commandée par Korsakow, et, après la retraite des Russes, vécut quelque temps ignoré dans la principauté de Bareuth. Il retourna ensuite en Angleterre, et y resta jusqu'en 1803, époque à laquelle il vint secrètement à Paris, avec George Cadoudal et plusieurs autres royalistes, pour tenter le renversement du gouvernement consulaire, en l'attaquant dans la personne de son chef, Bonaparte. Lorsque ce complot fut découvert (voy. George Cadoudal), la police de Paris recherchait Pichegru avec la plus grande activité. Ce général, qui depuis plusieurs jours errait d'asile en asile, fut trahi par son dernier hôte, fut arrêté et conduit au Temple. Interrogé plusieurs fois, il mit toujours la plus grande réserve dans ses réponses. Quelques jours après on le trouva mort dans son cachot. Des médecins, qui furent appelés à la visite du corps, attestèrent que Pichegru s'était étranglé avec une cravate. Le bruit courut que Bonaparte avait commandé cette strangulation à quelques assassins qui auraient été introduits dans la tour du Temple pendant la nuit; mais il n'existe aucun [illegible] de forfait poliit. L'édit du Cte de Mont

s contenant la trahison de Pichegru, dans les III, IV et V de la républ. (1795 à 1797). L'imprimerie du gouvernement, fut à cette répondu à un très-grand nombre d'exem- On peut consulter les *Notices sur Moreau* *egru*, par M. Fauche-Borel, Londres, n-8; et le broch. de M. le comte Rœderer, *Moreau et Pichegru*, 1804, in-8. Il a été une souscription, en 1821, pour ériger à e une statue dans sa ville natale.

ILER (Weitz, en lat. *Vitus*), théologien, ière vers la fin du 17e S., entra dans l'in- jésuites, fut professeur de droit cano- Dillingen, à Ingolstadt et à Munich, où il 36. On a de lui : *Iter polemicum ad eccle- tholicæ veritatem*, Augsbourg, 1708, in-8; *pia polemica*, ibid., 1719, in-4, souvent *ius canonicum*, etc., Ingolstadt, 1738, Venise), 1758, 2 vol. in-fol.; *Epi- ris canonici*, etc., Augsbourg, 1749, 2 vol. Manuel attribue au P. Pichler une *Hist. des Allemagne* (en lat), imp. à Vienne en 1753, ne d'autres croient être d'un autre Pichler.

ION (Jean), jésuite, né à Lyon en 1683, ployé dans les missions que son ordre faisait différentes provinces, montra un grand zèle le jansénisme, devint grand-vicaire de l'é- Lion, supérieur des missions dans le Va- m. en 1751. On a de lui l'*Esprit de J.-C. et tes sur la fréquente commun.*, 1745, in-12; e qui ne méritait pas d'être connu, et qui ronté-ignoré, s'il ne fût pas tombé entre les des adversaires des jésuites, qui suscitèrent ses persécutions à l'auteur.

ION (Thomas), littérateur, né à Vire en occupa diverses places dans les hôpitaux des s françaises, et, ayant éprouvé quelques in- s, vint se fixer à Londres sous le nom de , épousa mad. Leprince de Beaumont (*v.* ce et m. en 1781. On a de lui : *Lett. et Mém. voir à l'hist. natur., civile et polit. du Cap*, La Haye (Londres), 1760, in-12. Il a laissé rs autres ouvrages MSs.

ION (Thomas-Jean), docteur en théologie, lions en 1731, fut chanoine de la Sainte-Cha- cette ville, en refusa l'évêché constitution- 1791, et y m. en 1812. Il a laissé un assez nombre d'écrits, parmi lesquels nous cite- seulement : *la Raison triomphante des nou- s*, un *Essai sur les mœurs et l'incrédulité*, in-12; un *Traité hist. et critiq. de la nat. de* 1758, in-12; *des Etudes théol.*, ou *Essai sur s qui s'opposent aux progrès de la théolo- les études publiques*, etc., 1767, in-12.

IOT (Pierre), chanoine de Saint-Denis, né en 1738, m. en 1823, était prêtre de Saint- à l'époque de la révolution. Quoique alors refusé le serment exigé de son ordre par les velles, il n'émigra point, et reprit des pre- après la réouverture des églises, l'exercice ctions pastorales à celle des Carmes de Pa- ne connaît de lui qu'un *Eloge de Christophe mont*, archevêque de Paris, 1822, in-8.

KLER. V. Pichler et Pikler.

YT (Eustache), musicien-composit., sous- de la chapelle de Louis XIII, a laissé quel- morceaux qui ne sont bons qu'à donner une la musique d'église de cette époque. Le roi e donné l'abbaye de Chaulmoy et un cano- s la Ste-Chapelle de Paris. — Picot (Ber- François-Bertrand), marquis de La Motte, al-de-camp, né en 1734, servit d'abord marine, et, à la paix de 1763, fut nommé ndant-général de la côte du Malabar et gou- r de Mahé; il se retira du service avant la ion, fut un des otages de Louis XVI, et m. en 1797.

YT (Pierre), ministre du St évangile, né en 1746 à Genève, où il m. en 1822, descendait de Nicolas Picot, le compatriote et le compagnon de Calvin. Après quelques voyages qu'il fit en France, en Hollande et en Angleterre, où il se lia avec Franklin, P. Picot desservit 10 ans la cure de Satigny, puis fut nommé en 1787 prof. de théologie à Genève, où ses prédications eurent beaucoup d'éclat. On a recueilli ses *Sermons*, Genève, 1823, in-8, publiés par le profess. Chenevière. — Picot-Belloc (Jean), frère puîné du botaniste Picot de La Peirouse (*v.* Peirouse), naquit à Toulouse en 1748. Il faisait partie des gardes-du-corps du roi à l'époque de la révolut., dont il embrassa avec chaleur les principes; et, en 1793, il exerçait les fonctions de commissaire des guerres à St-Girons, petite ville du département de l'Arriége. Décrété d'arrestation et traîné dans les prisons de Paris, il ne dut son salut qu'au 9 thermidor, et depuis ce temps jusqu'à sa mort, survenue en 1820, ne demeura occupé que de littérat. dramat. ainsi que de l'exploitation de ses propriétés. Outre divers écrits pub. pend. la révolution, et dans le sens des nouv. doctrines, on connaît de lui un drame en 3 actes intit. *les Dangers de la calomnie*, joué au théâtre du Lycée des Arts dans les dern. mois de 1794; et *le Père comme il y en a peu*, ou *le Mariage assorti*, comédie en 3 actes et en prose : cette dern. pièce, impr. ainsi que la précédente, fut dédiée par l'auteur au directoire exécutif et aux deux conseils. — Picot de Clorivière (Pierre-Jos.), de l'ex-soc. de Jésus, anc. rect. de Parame, m. à Paris en 1820, après avoir subi une longue détention au Temple sous le gouvernem. impérial, conserva toujours au corps dont il avait fait partie un attachement qu'il ne négligea aucune occasion de manifester, soit par des démarches, soit par ses écrits, au nombre desquels on cite : la *Vie de Louis-Marie Grignon de Montfort*, *missionnaire apostolique*, 1785, in-12; *Exercice de dévotion à St Louis de Gonzague*, trad. de l'ital. de P. Galpin, 1785, in-12; *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison*, Paris, en x (1802), in-12.

PICOTEAUL (Claude-Etienne), médecin, né à Salins vers le milieu du 17e S., m. en 1748 dans cette ville, dont il était devenu le maire, a laissé : *Analyse des fièvres*, Salins, 1704, in-8; *Réflexions sur la cause et la nature d'une maladie épizootique régnante dans le comté de Bourgogne*, ibid., 1714, in-8.

PICQUET (François), missionnaire, né à Lyon en 1626, fut nommé en 1652 consul à Alep, dont le pacha eut bientôt en lui assez de confiance pour l'établir juge de tous les différends qui s'élèveraient entre les chrétiens. Après la défaite et le remplacement de ce pacha, qui s'était révolté contre la Porte, le consul français n'en conserva pas moins son crédit auprès des musulmans, et s'en servit pour protéger le commerce et la relig. des France de toutes les sectes. Cependant il renonça à ses fonctions en 1660, et revint en France, où il entra dans les ordres et fut revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques. Il retourna à Alep en 1679 avec les titres d'évêque *in partibus*, de Césarople en Macédoine, et de vicaire apostolique de l'archevêché de Naxivan, en Arménie; mais il s'aperçut bientôt que ses efforts pour ranimer la foi des chrétiens dans ces contrées et pour convertir les hérétiques seraient plus efficaces s'il était investi de la dignité d'ambassadeur, très-respectée en Perse. Il la brigua donc par un zèle désintéressé, et l'obtint en 1681. Il partit aussitôt d'Alep, et s'achemina vers Ispahan, en passant par Diarbekr, Erzeroum, Erivan, Naxivan, Agulis, Tuscit, Vanand et Tauris, honoré partout des chrétiens qu'il rencontrait sur sa route, et les affermissant dans leur foi et leurs saintes espérances. Il arriva dans la capitale de la Perse en 1682, fut assez bien accueilli par le schah, et fit servir son séjour dans le pays au bien de la

ticulteurs du continent, 1810, 10 vol. in-8 : ce n. ouvr. est la réimpr. de la partie qui, dans que numéro de la *Biblioth. britannique*, était sacrée à l'agriculture.

PICTON (Thomas), général anglais, né dans la ncipauté de Galles, servit avec distinction dans guerre maritime de la fin du 18e S., pendant laelle l'Angleterre enleva à la France et à l'Es-gne leurs colonies. Il se distingua depuis, sous les ires du duc de Wellington, en Espagne, en Porgal et en Flandre, et fut tué d'un boulet de ca-n à la journée de Waterloo, le 18 juin 1815. tait un militaire estimé, ferme dans ses résolu-ns, incapable de cacher sa pensée, et doué sur-t d'un rare désintéressement.

PICTOR. V. Fabius.

PICTORIUS (George), méd., né en 1500 à Vil-gen, ville d'Allemagne, dans la forêt Noire, fessa son art à Fribourg en Brisgau et le pra-ua à Ensisheim dans la Haute-Alsace. Nous cite-s de lui : *de Peste et Papulis puerorum, lib. duo*, e, 1555, in-8 ; *Rei medicæ totius compendiosa actatio*, ibid., 1558, in-8 ; *Sermonum convivan-m libri decem*, ibid., 1559, in-8 ; *Scholia in rbodeum de gemmis et lapidibus*, ibid., 1559, ; *Physicorum quæstionum Centuriæ tres*, ibid., 8, in-8.

PIDANZAT. V. Mairobert.

PIDOU DE SAINT-OLON (François), di-mate français, né en Touraine en 1640, fut avent employé par Louis XIV dans des missions confiance. En 1693, il fut envoyé en ambas-le auprès de Moulay-Ismaël, empereur de Ma-, qui avait donné par écrit des espérances très-itives de conclure un traité de commerce favo-le à la France ; mais le négociateur franç. reçut ce prince, presque en même temps, sa prem. lience et son audience de congé, et s'en revint s avoir pu rien entreprendre. Il m. en 1720. On s lui : *État présent de l'emp. de Maroc*, Paris, net, 1694, in-12, fig. On lui attribue, avec x de probabilité, la traduction de l'ouvr. de rana, intitulé : *les Evénemens les plus considé-les du règne de Louis-le-Grand, dédiés à Mgr. rard. d'Estrées*, Paris, 1690. — Pidou de Saint-on (Louis-Marie), missionnaire, évêque de bylone et consul de France en Perse, était frère précédent, et naquit à Paris en 1637. Ce fut à que l'on dut la réunion de l'église arménienne l'église romaine, en Pologne ; mais ses efforts ssirent pas un résultat aussi heureux en Perse. Il paralytique à Ispahan en 1717, âgé de plus de ntre-vingts ans. Dans le tome 3 de l'*Explication rale, etc., des cérémonies de la messe* (Paris, 6), on a imprimé une *Version de la liturgie ménienne*, qui est du P. Pidou. Il avait aussi posé une *courte Relation de l'état, des com-mencemens et des progrès de la mission aposto-lique aux Arméniens de Pologne, de Valachie et des circonvoisines, et de l'érection du collége fical de Léopold*, etc., qui est restée MS. dans bioth. de St-Silvestre de Monte-Cavallo, à ome.

PIDOUX (Jean), médecin de Henri III, de rl IX et de Louis de Gonzague, duc de Ne-m, né à Paris, au milieu du 16e S., m. en 1610, pt de la Faculté de Poitiers, a rendu son nom ebre dans la médecine, par la découverte des ux Pougues en Nivernois, et par l'administra-tion de la douche, inconnue en France avant . Il est auteur de deux petits traités, l'un *de la rge et des Usages des fontaines de Pougues*, itiers, 1597, in-4 ; l'autre *sur la Peste* (en lat.), 6, in-8. — Pidoux (François), fils du précé-at, et médecin comme lui, m. en 1662, à l'âge 78 ans, est connu par quelques écrits, parmi quels il faut remarquer le suivant : *in actiones hodiernas inpuæ virginum Exercitatio*, Poitiers, 1635, où il attribue à la possession du diable les faits et gestes des religieuses de Loudun.

PIE Ier (St), pape, successeur d'Hygin, était natif d'Aquilée. Il parvint au saint-siége en 142, et m. en odeur de sainteté après un règne de 8 ans, suiv. Longlet du Fresnoy, de 15 ans, suiv. Alletz, et de 10 suivant le P. Pagi. Sa piété lui avait mérité le surnom de *Pie*, et son zèle à combattre les hérésies de Valentin et de Marcion lui valurent le titre de *martyr*. L'histoire ne nous fait connaître aucun acte remarquable de son pontificat. On trouvera dans Fontanini (*Histoire d'Aquilée*) des détails étendus sur ce souverain pontife et une discussion approfondie sur l'authenticité de quelques-unes des *lettres* qui lui sont attribuées : St Anicet lui succéda.

PIE II (Æneas-Sylvius Piccolomini, pape sous le nom de), né en 1405 à Corsignano dans le Siennois, dont il changea ensuite le nom en celui de Pienza, fut employé de bonne heure dans les affaires ecclésiastiques : en 1431, il était au concile de Bâle en qualité de secrétaire du cardinal Dominique Capranica ; il fut ensuite attaché en la même qualité à plus. autres cardinaux, passa au service de Frédéric III, et s'acquitta de diverses ambassades à Rome, à Naples, à Milan, en Bohême et dans d'autres cours. Il occupa ensuite successivement les siéges de Trieste et de Sienne, fut revêtu de la pourpre par Calixte III, en 1456, et lui succéda deux ans après, en 1458. Il s'était d'abord montré le défenseur de l'autorité des conciles, mais à peine monté sur le trône pontifical, tous ses efforts parurent tendre à l'anéantissement de cette même autorité. Sur la fin de sa carrière, il exprima de vifs regrets, et rejeta ses fautes sur sa jeunesse et son inexpérience. Il fit des efforts à peu près infructueux pour engager les princes chrétiens à une croisade contre les Turks. Dans l'espoir de les entraîner par son exemple, il annonça, pour l'année 1464, le départ d'une expédition à la tête de laquelle il voulait se mettre ; mais la mort le frappa en 1464, à Ancône, au moment où il se disposait à s'embarquer. Ce fut sous le pontificat de Pie II que fut agitée l'affaire de la *pragmatique sanction*. Ses *œuvres* ont été recueillies en 1 vol. in-fol., Bâle, 1571 ; mais on a impr. séparément : ses *Œuvres historiques et géographiques*, Helmstadt, 1699, et Leipsig, 1707, 3 vol. in-4, publ. par Gaspard Cœrber et J.-A. Schmidt ; ses *Harangues*, Lucques, 1755-1759, 4 vol. in-4, renfermant des pièces inédites, mises au jour par J.-D. Mansi ; des *Lettres* dont l'édit. la plus complète est celle de Nuremberg, 1481 ; enfin son roman d'*Euryale et Lucrèce*, trad. en franç. par J. Millet et par Octavien-de-St-Gelais. On le croit auteur des *Mém. sur sa vie*, publ. par J. Gobellin, Rome, Basa, 1584, in-4 ; et Francfort, 1614, in-fol, avec une continuation par Jacq. Piccolomini, cardinal de Pavie. Paul II fut le successeur de Pie II.

PIE III (François TODESCHINI), pape, fils d'une sœur du pape Pie II, fut fait par son oncle, archevêque de Sienne et cardinal. En 1503, il succéda au pape Alexandre VI, et m. le 18 octobre de la même année, 25 jours après son élection. Ses vertus avaient fait concevoir l'espérance qu'il réparerait le tort qu'avaient fait au saint-siége les crimes de son prédécesseur. Cependant, dès son avénement au trône pontifical, voulant user de représailles à l'égard de Louis XII qui protégeait le duc de Valentinois, fils du pape précédent, il avait banni tous les Français des états ecclésiastiques. Jules II fut son successeur.

PIE IV (Jean-Ange MEDICI ou MEDICHINO, pape sous le nom de), était originaire de Milan et frère du marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il occupa plus. postes importans sous les pontifes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, et succéda à ce dernier, le 25 décembre 1559. Il

D), né en 1740, à Césène dans la Romagne, famille noble mais peu aisée, et se disant al- la maison française de Clermont, prit de bonne l'habit de bénédictin, et prononça ses n couvent de Ste-Marie dans sa ville natale . Il alla peu après commencer au monastère -Justine, à Padoue, ses études théologiques, ermina au collége de St-Anselme à Rome. n à son tour professeur, il enseignait depuis n théologie dogmatique dans ce même séminaire, lorsqu'à son avènem. au pontificat, Pie VI, dont il parent, l'éleva à la dignité d'abbé dans ne. Nommé à 40 ans évêq. de Tivoli, Chia- fut décoré de la pourpre en 1785, et trans- même temps au siége d'Imola, en rem- du card. Bondi, oncle maternel de . Sur ce nouveau siége, comme dans celui ntait, le prélat se fit aimer par sa modéra- charité; et lorsqu'en 1796 le traité de To- eut détaché son diocèse de l'état romain incorporer à la républ. cisalpine, non-seu- il prêcha à son troupeau la soumission et mme, mais il prévint une foule de ven- par le crédit que sa conduite lui avait ac- près des vainqueurs de l'Italie. La mort de ayant rendu vacante la chaire de St-Pierre, collége fut convoqué à Venise. Les débats ave furent longs; deux factions obstinées iquaient; elles firent de vains efforts pour ur une majorité de suffrages à leurs candi- et c'est à l'impossibilité où elles furent d'y ir que Chiaramonti dut son élect. (14 mars . Le pontife, qu'on cherchait à retenir, par- ntinent pour Rome; il y fit son entrée so- le 3 juillet suivant, et put bientôt s'ap- r d'être venu lutter en faveur de la tolé- et de l'humanité contre les vexations qu'exer- dans l'état romain les troupes napolitaines, ntre les réactions de la cour de Sicile envers . Après avoir fait choix de l'habile Consalvi n ministre, il porta ses soins à l'administra- térieure. La bulle *Post Diurnas*, qu'il lança ov. 1800, établit, avec des réglem. d'une ngue, la formation d'un ordre judiciaire; ui, les beaux-arts commencèrent à renaître, commerce affranchi de toutes entraves, prit ange un essor jusqu'alors inconnu. Les intérêts l'Eglise ne réclamaient pas moins instam- la vigueur et les efforts de Pie VII. C'était ne opinion fort accréditée que cette révolut. ée, qui avait porté de si rudes atteintes à la hie sacerdotale, était surtout l'œuvre des phes: de là naquit la pensée de relever de te la société redoutable des jésuites, milice dévouée au saint-siége, et qui autrefois avait , dans ce qu'on appelait l'instruction de la e, tant d'adresse à restreindre à un cercle la marche des esprits, et tant de persévé- combattre les innovations intellectuelles, qu'on fût la nature ou l'espèce. Accédant mandes spontanées des cours de St-Péters- et de Naples, Pie VII donna aux jésuites des autorisation pour se reformer par maisons rtaines contrées de l'empire de Russie et e royaume de Sicile: plus tard la société me fut formellement rétablie par la bulle ût 1814; et c'est dans ce même temps que -siége lancait ses foudres contre les franc- r, contre les sociétés secrètes d'Italie, dites bonari, et enfin contre les sociétés bibliques ômes. Mais n'anticipons point sur la marche nemens. La France prenait une face non- lonaparte qui venait de renverser le gouver- t directorial, voulut faire concourir la reli- ux nouvelles usurpations qu'il méditait. Du de bataille de Marengo il ouvrit avec le St- es premières négociations d'un concordat, signé entre la France et Rome, le 15 juil- let 1801. Mais une longue série de mécontentemens réciproques et de démêlés allait naître de l'exécution même ou de l'interprétation de ce traité. Vers 1804, le consul, devenu empereur, voulut engager le saint père à venir le sacrer à Paris; il se montra un peu plus traitable. Pie VII ne se dissimulait pas que par cette démarche il allait s'attirer l'animadversion de toutes les têtes couronnées; mais il se flattait qu'elle lui devait fournir l'occasion et les moyens d'obtenir ce qu'il demandait dans l'intérêt de l'Eglise: il céda aux désirs de Napoléon et vint à Paris. Ses espérances furent trompées; le nouvel empereur voulait des concessions, mais n'en accordait pas; et quelques mois après le retour du saint père à Rome, le général Gouvion-Saint-Cyr s'emparait d'Ancône ainsi que des villes maritimes sur l'Adriatique. Les réclamat. de Pie VII eurent pour réponse, que, s'il voulait conserver ses états, il devait en fermer les ports aux Anglais. Résolu à ne rompre sa neutralité naturelle avec aucune puissance de l'Europe, le pape montra alors toute sa fermeté; les états de l'Eglise étaient un domaine qui lui était confié; il ne pouvait le céder; il ne pouvait le défendre: il attendit les évènem. Une excommunication qu'il lança contre son ambitieux ennemi était le seul moyen qui lui restât de protester publiquement contre ses usurpat. En 1809, les généraux Miollis et Rudet occupèrent Rome; Pie VII était assiégé dans le palais Quirinal. Rudet y pénétra dans la nuit du 5 au 6 juillet, et signifia au pape qu'il fallait, ou renoncer à la puissance temporelle, ou le suivre. Pie VII se leva sans répondre et obéit. Bientôt il fut enlevé de Rome, et ensuite amené à Fontainebleau, où il montra la même constance. Les premiers revers de Napoléon, et surtout la révolte du roi Joachim, l'engagèrent à renvoyer le pape en Italie; et il le fit partir le 23 janvier 1814. Le pontife fut aussi ferme contre les offres de Joachim que contre les menaces de l'empereur, et après avoir lutté encore quelque temps, il eut la consolation de voir l'intégrité et l'indépendance de ses états respectées par le congrès de Vienne. Un bon gouvernement le fit alors aimer de ses sujets, comme sa fermeté dans le malheur lui avait mérité l'intérêt et l'admiration. Digne successeur de St Pierre et vicaire de Jésus-Christ, il reçut dans ses états la famille persécutée de celui qui avait été son plus cruel ennemi. Il jouissait en bonne santé du repos qu'il avait si bien acheté; lorsque le 6 juillet 1823, anniversaire du jour où il avait été enlevé de Rome, une chute vint hâter la fin de ses jours, et lui causa la maladie dont il est mort le 20 août suivant. Il avait bien mérité tous les regrets qui l'ont suivi dans la tombe, et il a laissé au cardinal della Genga, son successeur sous le nom de Léon XII, outre le patrimoine de l'Eglise intègre, l'exemple des plus grandes vertus, comme pape et comme souverain. Parmi les nombreux écrits qui ont trait à la *vie* ou aux divers actes du pontificat de Pie VII, nous mentionnerons: *Omelia del cittadino cardinale Chiaramonti, vescovo d'Imola.... nel giorno del santissimo natale, l'anno* 1795, traduit en franç. par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, Paris, 1814, in-8; 3e édit. avec le texte italien, 1818, in-8: c'est sur cette version qu'ont été faites celles qui ont paru en allem., en angl., en espagnol; *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France*, 1814, in-8, plus. fois réimprimé; *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, par M. A. de Beauchamp, Paris, 1814, in-12; *Relation authentique de l'assaut donné le 6 juillet* 1809 *au palais Quirinal*, trad. de l'ital. par *Lemière d'Argy*, Paris, Nicolle, 1814, in-8; *les Quatre Concordats*, etc., par M. de Pradt, Paris, Bechet, 1818, 2 vol. in-8, plus. fois réimpr.; *du Pape et des jésuites*, ou *Exposé de quelques événemens du pontificat de Pie VII* (par M. Tabaraud), 1815, in-8, 2e édit.;

par Théodore Lange, de la famille des Com-, il fut pris par ce dern., et mis à mort après ans de captivité.

PIERRE Ier (ALEXIOWITSCH), tzar de Moscovie, nommé le Grand, naquit en 1672. Il était fils tzar Alexis Michaëlowitsch, et succéda à son re aîné. Les premières années de son règne fu- t troublées par une révolte. Il était sur le trône préjudice d'Ivan, un de ses frères. Les strélitsch, l'on pourrait appeler les janissaires russes, rent le parti du prince que l'on frustrait du ne, et Pierre fut obligé de le partager avec lui. mêlé la m. lui enleva son collègue. Déjà il avait ntré une partie de son ardeur milit. et de ses ns polit. La prise d'Azof, en 1696, donna aux ssie une place qui leur servit de barrière contre attaques des Turks. Le tzar avait établi dans armées une discipline nouvelle. Il méditait un n grand projet. Toutes les nations de l'Europe ient alors policées; la Russie seule était encore ngée dans la barbarie. Pierre méditait de faire voyage chez les autres peuples, pour s'instruire tout ce qui pouvait contribuer à la fortune et à prospérité d'un état; et, dans ce dessein, il se ndit en Hollande en 1697 par l'Allemagne. Les ntiers de Saardam, village à deux lieues d'Amsdam, étaient alors les plus célèbres pour la conction des vaisseaux. Sous le nom de Peter Miailof, le tzar se fit inscrire parmi les ouvriers, pt leurs leçons, et devint bientôt habile charntier. De Hollande, il passa en Angleterre, où trouva des ingénieurs capables d'achever et de diger le canal qui devait joindre le Don et le Wolga. ierre se disposait à passer aussi en Italie, lorsqu'il prit à Vienne une nouvelle révolte des strélitz. rrivé dans ses états, il montra une sévérité que n peut taxer de cruauté. Il fit périr presque tous rebelles, qui étaient au nombre de 40,000, et t lui-même le bourreau de plusieurs. Il établit à tte époque plusieurs réformes; mais bientôt de pisl. il voulut redevenir conquérant. Charles XII, n-jeune encore, venait de monter sur le trône de ède. Auguste, roi de Pologne, et le tzar prédèrent lui enlever son royaume. De là vint cette erre qui fut, pendant 9 ans, si glorieuse pour le une monarque suédois, et si désastreuse pour ses nemis; mais, comme l'avait prédit le prince ssie, les Suédois lui avaient appris eux-mêmes à s vaincre, et la journée de Pultawa, en 1709, hangea la fortune. La Livonie, l'Ingrie, la Finnde, une partie de la Poméranie suédoise furent s fruits de cette victoire, qui abattit la puissance Charles. A son retour, le tzar fut enfermé par Turks près de la rivière de Pruth. La tzarine atherine le tira d'embarras en traitant avec le géral ennemi, et lui sauva ainsi la honte et les suites chesses d'une défaite. Ce fut en mémoire de cet ènement qu'il fonda pour les femmes l'ordre de te-Catherine, comme au retour de ses voy. il avait ndé ceux de St-André et de St-Alex.-Nouski pour récompenser le mérite, soit civil, soit militaire. nand il vit ses états pacifiés, il songea encore à ler étudier les autres nations d'Europe. Il vint en rance en 1717; et, après avoir parcouru tous les ys, observant tout, et cherchant à profiter de ut, il retourna dans son empire exercer de nouelles cruautés. Celui qui s'était montré avec les édois captifs un vainqueur clément et magnaime, fut envers son infortuné fils, le tzarowitsch lexis, le plus injuste et le plus barbare des pès. Ce jeune prince fut condamné à mort sur un upçon; et l'on a accusé son père d'avoir été luième l'exécuteur secret de ce jugement. On trouva condamné mort dans sa prison. Le tzar ne s'ocupait plus que de ses réformes et de ses établissens. La ville de Saint-Pétersbourg s'élevait; et, r son ordre, on dressait le plan de la mer Cassienne, dont ses troupes avaient, en 1722 et 1723, soumis les bords. Peu après, le tzar fut attaqué d'une rétention d'urine, dont il m. le 28 janvier 1725, âgé de 53 ans. L'*Hist. de la Russie*, sous son règne, pub. par Voltaire, est une apol. de ce qu'on lui reproche, et un panégyrique de ses gr. qualités. Quoique Montesquieu l'accuse de s'y être mal pris pour policer ses états et d'avoir agi en tyran, on ne peut nier que, comme législat., il ne mérite d'occuper un rang distingué dans l'hist.; il faut pourtant convenir qu'il mérite plutôt la réputation d'homme extraordin. que celle de grand homme. Sa cruauté, poussée jusqu'à la barbarie, et d'autres vices qu'on lui reproche en sont la preuve. On peut consulter, pour l'histoire de Pierre-le-Grand, entre autres écrits, les suivans : *Histoire de Pierre-le-Grand*, par Halem (en allemand), Munster, 1803-1805, 3 vol. in-8; *Anecdotes originales de Pierre-le-Grand*, par M. Staehlin, trad. de l'allem., Strasbourg, 1787, 1 vol. in-8; *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand* (par Rousset, sous le nom d'Iwan Neste-Suranoi), La Haye, 1725, 4 vol. in-12; *Hist. de Pierre Ier*, Amsterdam, 1742, 1 vol. in-4, et 3 vol. in-12. Quant à l'*Hist. de l'empire de Russie sous Pierre-le Grand*, c'est un livre écrit avec une partialité remarquable. Nous avons en outre une tragédie de *Pierre-le-Grand*, par M. Carion-Nisas, représentée et imprimée en 1804, in-8; et un poème intitulé *la Pétreide*, par Thomas.

PIERRE II, empereur de Russie, fils de l'infortuné tzarowitsch Alexis, que le tzar Pierre-le-Grand, son père, fit périr si cruellement, succéda en 1727 à l'impératrice Catherine. Il n'avait encore que 12 ans, et, ayant été attaqué de la petite-vérole, il en m. en 1730. Son règne de deux ans et quelques mois n'offre rien de remarquable que la disgrâce de Mentschikoff, relégué en Sibérie. Anne Ivanowna lui succéda.

PIERRE III, emp. de Russie, né en 1728 d'Anne Petrowna, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fut nommé en 1742 gr.-duc de Russie par Elisabeth, sa tante. Le lendemain du jour où il avait été ainsi désigné pour lui succéder à l'empire, des ambassadeurs suédois vinrent lui offrir la couronne de Stockholm. Il refusa, et fut proclamé empereur de Russie le 5 janvier 1762. Les commencemens de son règne furent heureux; mais, voulant imiter le roi de Prusse, il alla trop vite dans les changemens qu'il projetait. On murmura, on se révolta, et il fut détrôné en 1762. Sa femme fut reconnue impératrice, sous le nom de Catherine II, le 6 juillet 1762. Jeté en prison, Pierre III y m. sept jours après, empoisonné et assassiné. On trouvera des détails circonstanciés de cette catastrophe dans le récit qu'en a fait Rulhières. Nous indiquerons en outre les deux ouvrages suivans : *Histoire de la vie de Pierre III*, par M. Saldern, Metz, 1802, in-8; et *Histoire de Pierre III et des Amours de Catherine II*, par M. Lavaux, Paris, 1798, 3 vol. in-8; bien que le premier passe pour un panégyrique, et le second pour un pamphlet.

PIERRE, roi des Bulgares, surnommé *Calo-Pierre*, ou *le Beau-Pierre*, était Valaque de nation, et fut avec son frère Azan le fondateur du second royaume de Bulgarie. Dès l'an 1186, il avait formé le projet de secouer le joug de l'empire grec, et, malgré de premiers revers, il poursuivit avec constance l'exécution de ses desseins, et réussit à former un petit royaume, qui subsista jusqu'à la conquête qu'en firent les Turks sous le sulthan Amurath. Azan et Pierre m. assassinés. Joanice ou Jean Ier, surnommé *Calo-Jean*, succéda à ce dern.

PIERRE Ier ou PEDRO, roi de Navarre et d'Aragon, fut proclamé roi après la mort de Sanche-Ramire, son père, dans le camp devant la ville d'Huesca, en 1094. Après la cérémonie de son couronnement, et les premiers soins donnés à l'administration de son royaume, il continua la guerre,

sanier comme les autres compagnons du monarque franç., et m. en revenant en France en 1250.

PIERRE II, duc de Bretagne, prit possession de cette seigneurie, en 1450, à la mort de François Ier, son frère. Il rendit ses sujets heureux, et sut se faire aimer des nobles, du clergé et du peuple. On lui reproche une superstition poussée jusqu'à la folie. Il m. sans enfans à Nantes en 1457.

PIERRE Ier, patriarche d'Arménie, surnommé *Kodaïanès*, succéda en 1019 à Sergius Ier. Pendant la durée de son patriarcat, l'Arménie fut troublée par des dissensions intestines; et Pierre, tantôt sous la domination d'un parti, tantôt soumis à un autre, eut quelques disgrâces et mauvais traitemens à subir. Il m. l'an 1058 au monast. de Ste-Croix. Il a laissé des *homélies* et des *cantiques*, qui n'ont pas été publiés.

PIERRE II, surnommé *Hromglaietsi*, fut élevé, en 1058, à la dignité patriarcale, après la déposition de Lazare de Djahoug. Mais le parti qui avait favorisé ayant eu le dessous, son rival le fit enfermer dans un cachot, dont la porte fut murée, et où il m. de faim.

PIERRE (Jean-Baptiste-Marie), prem. peintre du roi, mort en 1789 à Paris, âgé de 75 ans, réunissait les agrémens de la figure et de l'esprit aux avantages d'une fortune indépendante; et cet ensemble contribua, plus peut-être que son talent de peintre, à lui faire un nom dans le monde, et à son avancement à la cour. On cite, parmi ses tableaux : *St Pierre guérissant le Boiteux*; la *Mort d'Hérode*, à Saint-Germain-des-Prés; le *St François*, à l'église de St-Sulpice; un autre *St François*, à l'église de St-Louis à Versailles; la *coupole* de la chapelle de la Vierge à Saint-Roch. Il se distingua par une manière large et facile.

PIERRE-ALPHONSE (Rabbi-Moïse-Sephardi), médecin, né à Huesca, en Espagne, l'an 1062, fut élevé dans la religion judaïque, mais il se fit baptiser à l'âge de 44 ans. Ses connaissances en médecine lui méritèrent le titre de médecin d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, son protecteur. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé des dialogues, dans lesquels il répond à ceux qui l'accusaient d'avoir embrassé le catholicisme dans des vues d'intérêt. Ils ont été mis au jour sous le titre de *Dialogi lectu dignissimi in quibus impiæ Judæorum opiniones..... confutantur, quædamque prophetarum abstrusiora loca explicantur*, Cologne, 1536, in-8, et ont été insérés dans la grande Bibliothèque des Pères, t. 21, édit. de Lyon.

PIERRE de Baume (*Petrus de Balmâ*), général de l'ordre des dominic., né vers la fin du 13e S., mort à Paris en 1345, a laissé des *Postilles sur les Evangiles*, conservées en MS. à la Bibl. de Bâle.

PIERRE *de Blois*, ainsi nommé du nom de la ville où il naquit vers le milieu du 12e S., l'un des meilleurs écrivains ecclésiastiques de son temps, précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile, fut appelé en Angleterre par Henri II, qui lui donna l'archidiaconat de Bath, et ensuite celui de Londres, qui était une charge moins lucrative. Il fut fort estimé de son temps, bien qu'il s'élevât avec force contre les dérèglem. du siècle. Pierre de Blois mourut en Angleterre vers l'an 1200. La meilleure édit. de ses œuvres est celle de Pierre de Goussainville, Paris, 1667, 1 vol. in-folio, réimp. dans la Biblioth. des Pères, édit. de Lyon. Ce recueil se compose de lettres, de sermons et de quelques traités particuliers. On trouve dans l'*Hist. littéraire de la France*, t. 15, une savante analyse et un examen judicieux de ces ouvr. par M. Brial.

PIERRE *de Poitiers*, théol. scolastique, chancelier de l'église de Paris, né dans le Poitou sous le règne de Louis VI, mort à Paris sous celui de Philippe-Auguste, donna pendant 38 ans des leçons de théologie dans les écoles parisiennes. Son nom figure avec ceux de Gilbert de La Porée, d'Abailard et de Pierre-Lombard, dans l'ouvrage de Gautier de Saint-Victor. On a de lui cinq livres de *stances*, publiés par dom Mathoud à la suite des *œuvres* de Robert Pullus (Paris, 1655, in-fol.).— Il ne faut pas confondre le précéd. avec un autre Pierre *de Poitiers*, moine de Cluny au 12e S., secrétaire de Pierre-le-Vénérable, et aut. de *poésies latines*, de *lettres*, et divers *opuscules* en prose, ni avec un religieux de St-Victor portant le même nom, ou du moins qu'on désigne en lat. sous celui de *Petrus Pictavinus*, et qui a écrit un *Pénitentiel* vers le commencement du 13e S.

PIERRE *de Saint-André* (Jean-Antoine Rampalle, dit *le Père*), carme, né en 1624 à l'Isle, dans le comtat Venaissin, fut élevé aux premières dignités de son ordre, et mourut définiteur-général à Rome en 1671. Il a continué l'histoire générale de la congrégation, commencée par le P. Isidore de St Joseph, et en publia le 1er vol. sous le titre de *Historia generalis fratrum discalceatorum ordinis beatæ Virginis de Monte Carmelo*, etc., Rome, 1668, in-fol.; le 2e parut après sa mort. On a de lui des *odes* à la louange de Ste-Thérèse, et quelques traduct. françaises d'ouv. ascétiques. On lui attribue les ouv. suiv. : *le Religieux en solitude*, etc., Lyon, 1668, in-8; la *Vie du B. Jean-de-La-Croix*, Aix, 1675, in-8; un *Traité de la physionomie naturelle*, et deux tragédies sacrées, l'une *la Susanne chrétienne*, et l'autre *Ste Dorothée, vierge et martyre*, impr. sous le nom d'Antoine Rampalle; mais on conjecture que ce dernier est en effet l'auteur de ces deux pièces, et même du traité de la physionomie.

PIERRE *de Saint-Louis* (le père), poète fameux par son extravagance, naquit en 1626 à Valreas, dans le diocèse de Vaison. Il eut la douleur de voir enlevée par la petite-vérole une femme qu'il aimait beaucoup, et qu'il était sur le point d'épouser. Dès-lors il se fit carme; et, se croyant poète, il composa son poème de *la Magdelaine au désert de la Ste-Baume*, chef-d'œuvre d'extravagance que La Monnoye fit réimp. en 1714, 2 vol. in-12, dans son recueil de *Pièces choisies tant en vers qu'en prose*, La Haye, 1714, 2 vol. in-8. L'auteur était mort deux ans avant que cette seconde édition ne parût. Il avait fait un second ouvrage dans le même genre intitulé *l'Eliade* qui n'a point paru. Sa *vie*, écrite par l'abbé Folard, chanoine de Nîmes, se trouve dans le *Mercure* de juillet 1750. Pierre de St-Louis était le plus déterminé anagrammatiste de son temps. Il avait fait des *anagrammes* sur les noms des papes, des emper., des rois, des princes, des gén. de son ordre, des saints et des saintes, etc.

PIERRE DES VIGNES (de Vineis), chancel. de l'emper. Frédéric II, né à Capoue vers la fin du 12e S. d'une famille pauvre, obtint un grand crédit auprès de son maître. Etant tombé dans sa disgrâce, et ayant été emprisonné, il ne voulut pas y survivre, et se brisa la tête contre les murs de son cachot, en 1246. On trouvera un examen raisonné de sa catastrophe dans la *Storia della letteratur. italiana* de Tiraboschi. Outre des *poésies*, on a de lui six livres de *lettres*, Bâle, 1566, in-8, précédés de la *vie* de l'auteur et de celle de l'empereur Frédéric; un *Traité de la puissance impériale*, et un autre *de la Consolation*, imité de Boëce. Les *lettres* de Pierre des Vignes renferment des renseignemens très-précieux pour l'hist. de son temps.

PIERRE L'ERMITE, gentilhomme français, né à Amiens vers le milieu du 11e S., avait quitté la profession des armes pour se faire ermite; c'était l'époque où une fausse prédict. de la fin prochaine du monde entraînait un grand nombre de chrétiens au pèlerinage de la Terre-Sainte. Ce fut vers l'an 1093 que Pierre entreprit le sien. Le malheur des chrétiens dans cette contrée le toucha vivem., et il en fit au pape Urbain II un tableau si pathétique que le pontife le chargea de prêcher la pre-

mastomosson eulerum, etc., ibid., 1593, in-8; *Lienis censura in acerbam admonitionem Andreæ Laurentii*, ibid., 1593, in-8.

PIETRO DA CORTONA. V. CORTONE.

PIETRO-LEONE. V. ANACLET.

PIETRO (MICHEL di), card. rom., né à Albano en 1747, montra de bonne heure des connaissances dans l'histoire ecclésiastique et le droit canonique, de la capacité pour les affaires, et avant tout de l'attachement pour les principes du clergé ultramontain. Après avoir été élevé successivement aux dignités d'évêque d'Isaure *in partibus*, de consulteur de l'inquisition, etc., il fut nommé délégué apostolic. en l'absence de Pie VI, lorsque ce pontife fut forcé de quitter Rome (1798). Il reçut de Pie VII le titre de patriarche de Jérusalem et le chapeau de card. (1801), l'accompagna en France en 1804, et devint son délégué en 1809, lorsque ce pontife fut arraché de sa capitale; mais bientôt il fut contraint lui-même de se rendre à Paris. Son refus d'assister à la célébration religieuse du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche, et les raisons qu'on eut de le croire le rédacteur du bref adressé par le pape au cardinal Maury en 1810, lui attirèrent quelques persécutions. De retour à Rome après la chute de Buonaparte, il obtint, entre autres récompenses de son zèle, l'évêché d'Albano, puis celui de Porto et Ste-Ruffine, et m. en 1821, sous-doyen du sacré collége.

PIETROLINO, peintre italien, du commencement du 12e S., n'est connu que par les peintures que l'on voit enc. à Rome sur les murs de l'église *de' Santi-Quattro-Coronati*, et qu'il exécuta de 1110 à 1120 avec un autre artiste italien, nommé Guido Guidacio.

PIFFARI (P.-B. FRANÇOIS), moine camaldule du Mont-Saint-Savin, en Toscane, professa les mathématiques au 16e S. dans les écoles de Sienne. Il retrouva le monicomètre et en donna une description, Sienne, 1595, in-4. On lui doit encore : *la Sfera di Giovanni di Sacrobosco, tradotta e dichiarata*, ibid., 1604, in-4.

PIGAFETTA (ANTOINE), voyageur, né à Vicence vers la fin du 15e S., se trouvait à Rome au moment où Charles-Quint, après avoir disputé au Portugal la propriété des Moluques, consentit à vendre ses prétentions. On sait que l'empereur ne tarda pas à se repentir de ce marché et envoya une expédition dans ces îles, sous les ordres de Magellan, qui était chargé de se frayer un chemin par l'ouest (v. MAGELLAN). Pigafetta fit partie de cette périlleuse entreprise en qualité de volontaire, et eut ainsi le temps d'en consigner tous les évènem. dans un journal non interrompu. Grâce à sa robuste santé, il fut un des 18 navigateurs qui revinrent à Séville, en 1522, après un voyage de 1124 jours, et reçut l'accueil le plus flatteur de plus. souverains de l'Europe, du Pape Clément VII, du grand-maître Ph. de Villiers de l'Ile-Adam, qui le fit chevalier de Rhodes, en 1524. On présume qu'il passa le reste de sa vie dans le repos et qu'il m. dans sa patrie, on ne sait à quelle époque. Outre le journal dont nous avons parlé, il avait fait de son voyage, d'après ses notes originales, une relation circonstanciée, que l'on pouvait croire perdue, lorsque M. Amoretti en découvrit une copie entière dans la bibliothèque ambroisienne de Milan, et en donna une traduction italienne, et une autre ou plutôt la même, en français, sous ce titre : *Prem. voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années* 1519, 1520, 1521 et 1522, etc., Paris, Jansen, an IX, 1 vol. in-8, cartes et fig.— PIGAFETTA (Philippe), voyageur italien, de la même famille que le précédent, né à Vicence vers 1533, embrassa l'état militaire, combattit dans plusieurs contrées de l'Europe, visita Constantinople, la Syrie, l'Egypte, la Suède, fut chargé par Sixte-Quint de deux ambassades importantes, l'une auprès du roi de Perse, l'autre en France, et m. dans sa patrie en 1603. Outre plus. traductions et des ouvr. MSs, nous citerons de lui : *Lettres et Disc. du card. Bessarion, adressés aux princes d'Italie, pour les engager à former une ligue et à déclarer la guerre aux Turcs*, trad. en italien, Venise, 1573, in-4; *Relation du royaume de Congo et des pays voisins, tirée des écrits d'Edouard Lopez*, Rome, 1591, in-4, fig.; Venise, 1728, in-4; *Relation du siége de Paris en* 1590, *avec le plan de cette ville et des lieux voisins*, Bologne, 1591, in-8; Rome, 1592, in-4. — PIGAFETTA (Jérôme), de l'ordre des frères prêcheurs, prieur de Sainte-Sabine à Rome, né à Vicence, mort dans la même ville en 1543, a laissé des *sermons* et la *Vie de St Dominique* en vers héroïques.

PIGALLE (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, né à Paris en 1714, d'un père menuisier-entrepreneur des bâtimens du roi, fut mis, dès l'âge de 8 ans, chez un sculpteur, et montra dès lors un penchant décidé, mais peu de dispositions en apparence, pour l'art qui devait l'illustrer. Après avoir concouru vainement pour le gr. prix de l'académie, il partit presque découragé pour l'Italie, dont il étudia les chefs-d'œuvre sans nombre pendant plus de 3 ans, et où il acquit un juste sentiment de ses forces. De retour en France, il se livra à des trav. continuels qui le firent connaître, mais le laissèrent dans le besoin. Il ne sortit de cet état de gêne qu'après avoir fait la figure en pied de madame de Pompadour, qui lui commanda en outre la statue du *Silence* et le groupe de *l'Amour et l'Amitié*. Il commença alors à travailler uniquement pour la gloire, fut reçu à l'acad., où il remplit, entre autres fonctions, celles de chancelier, et fut décoré de l'ordre de St-Michel. Il m. en 1785, laissant une grande réputation, quoiqu'on lui ait reproché de sentir et d'aimer plus le vrai que le beau. Cependant l'on ne trouve point ce défaut d'idéal dans sa *Vénus* et surtout dans son *Mercure*, qui furent envoyés en présent au roi de Prusse, en 1748. L'ouvr. qui assura sa gloire fut le tombeau du maréchal de Saxe à Strasbourg. Il fit preuve de bien peu de goût et de plus d'entêtement encore, lorsqu'il persista à représenter entièrement nu le vieillard de Ferney, dont on connaît l'extrême maigreur et les formes grêles : l'on peut voir aujourd'hui cette statue dans la bibliothèque de l'institut de France. On trouvera un *Eloge* de Pigalle dans les mélanges de littérature, tome 3, 1806.

PIGANIOL DE LA FORCE (JEAN-AYMAR de), historien et géographe, né en Auvergne, 1673, mort à Paris en 1753, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Description historique et géographique de la France*, Paris, 1715, 5 vol. in-12; 1752-1753, 15 vol. in-12; *Description de la ville de Paris et de ses environs*, nouv. édition augmentée (par l'abbé Pérau, ou par Lafont de Saint-Yenne), ibid., 1765, 10 vol. in-12; *Nouv. Voyage en France*, ibid., 1724, 1755, 1770, 2. v. in-12, avec des cartes.

PIGEAU (EUSTACHE-NICOLAS), ancien avocat, et profess. à la Faculté de droit de Paris, ville où il m. le 22 décembre 1818, était né à Mont-Lévêque, près de Senlis, en 1750, d'une famille pauvre. Destiné à une profession mécanique, il fut envoyé à Paris après avoir reçu d'un vénérable ecclésiastique les élém. de l'instruction, mais quitta bientôt l'atelier où il faisait son apprentissage, pour entrer chez un procureur, dont il devint premier clerc au bout de six mois. L'aptitude singulière qu'il apporta à l'étude des lois, son ardeur infatigable à en comparer l'esprit avec les applications si souvent divergentes de l'ancienne procédure, lui firent de bonne heure concevoir le plan d'un ouvr. où le chaos des formulaires de la chicane fit place à une méthode à la fois plus sûre et plus

a 1782, son fidèle conseil. abandonna aussi ...chine, et, après avoir mené la vie la plus ...ble dans le Camboge et dans d'autres pays , fit voile pour le royaume de Siam (1783). ...t traîné jusqu'alors avec lui ses chers élèves ...ége des missions, fondé en Cochinchine, ...pérait pouvoir asseoir son établissement chez ...mais, les alliés de son souver. adoptif; mais ...bientôt désabusé sur le compte de ce peuple ..., qui n'avait paru s'unir au prince cochin- ...que pour entrer dans ses états et les rava- ...malheureux prince était sur le point de se ...ns les bras des Hollandais ou des Portugais, ...Pigneau de Behaine, qui avait eu avec lui ...ntrevues, conçut le projet de le placer plu- ...s la protection de la France, qui probable- ...ent retiré de ce patronage, s'il eût eu lieu, ...t honneur. Il fit donc voile pour son ancienne ...en 1785, investi des pouvoirs illimités de ...Anh, qui lui avait confié d'ailleurs son fils ...gé de 6 ans, comme une garantie de ses in- ...ntions de bonne foi. Il parvint à triom- ...m préventions du ministre de la marine, le ...al de Castries, et obtint la conclusion d'un ...par lequel, entre autres clauses, le roi de ...s'engageait à envoyer sans délai à son nou- ...un secours d'hommes, de vaisseaux, d'ar- ...de munit., et le roi de Cochinchine à faire ...cessions de territoire aux Français. Malheu- ...ment le comte de Conway, gouverneur-génér. ...établissements français dans l'Inde, fut chargé ...commander l'expédition projetée, et eut la fa- ...l'en surseoir ou hâter l'exécution. Cet offi- ...ut devoir ne rien entreprendre, et l'évêque ...n eut recours aux négocians et aux habitans ...Pondichéri, dont il obtint quelques faibles se- ...Le roi de Cochinchine, qui s'était déjà remis ...même en possession des provinces méridio- ...prit dès-lors (1789) un ascendant toujours ...t sur les usurpateurs (les Tay-son), et les ...venus de Pondichéri contribuèrent beau- ...cette révolution. L'infatigable missionnaire ...it la même année à son souverain adoptif, ...ssa à le servir de ses conseils, malgré les ...ions envieuses des courtisans, qui ne purent ...ter de jouir presque constamment de l'es- ...t et du respect du roi et de son fils. A la mort ...neux et sage prélat, arrivée en 1799, les ...ciens montrèrent la plus vive douleur, et ...mêtes honneurs incroyables à cet ami fidèle, ...qu'à son dern. soupir, avait travaillé à leur ...r l'alliance et l'appui de la France. *Voy.*, ...ns de détails, les *Nouvelles des missions ...res*, publiés à Londres en 1797, et les *Nou- ...Lettres édifiantes*.

NONE (Sim.), peintre florent., né en 1614, ...a 1698, a laissé plusieurs tableaux, qui sont ...admirés des connaisseurs, entre autres : le ...reux *Bernard Tolomei*, à Monte Olivetto, et ...*Louis, roi de France*, que l'on voit dans l'é- ...e Sainte-Félicité de Florence.

NORIA (Laurent), antiquaire, né en 1571 ...ne, où il m. en 1631, curé de la paroisse ...Laurent de cette ville et chanoine de la ca- ...le de Trévise, a laissé un assez grand nom- ...mvr., parmi lesquels nous citerons : *Mensa ..., quâ sacrorum apud Ægyptios ratio et si- ...ra subjectis tabulis æneis simul exhibentur ...licantur*, Amsterdam, 1669, in-4; *de servis ...um apud veteres ministeriis Commentarius*, 1674, in-12; *le Origini di Padova*, ibid., in-4, fig., et dans le t. 6 du *Thesaurus an- ...tum Italiæ; la Vita di Santa Giustina, ver- ...protomartire padovana*, ibid., 1626, in-4.

NOTTI (Laurent), le plus célèbre des la- ...a italiens, né en 1739 à Figline, petite ville ...Florence et Arezzo, se livra à l'étude de la ...ine, qu'il pratiqua surtout à Florence. Il oc- cupa une chaire de physique dans cette ville, puis à l'université de Pise, dont il fut nommé conseiller en 1802. D'autres titres vinrent le chercher, entre autres celui d'auditeur de la même université : l'on sait que ce titre est la première dignité littéraire de la Toscane. Il m. en 1812. Physicien naturaliste, poète, littérateur, historien, antiq. c'est surtout comme fabuliste qu'il est connu des étrangers, quoique les critiques italiens eux-mêmes conviennent qu'il est resté fort au-dessous de notre inimitable Lafontaine. Outre ses *poésies*, recueillies à Florence, 1812-13, 6 vol. in-8, et à Pise, 6 vol. in-12, nous citerons de lui : *Congetture meteorologiche*, mémoire inséré dans les *Novelle letterarie*, de Lastri, Pise, 1780; *Storia della Toscana sino al principato, con diversi saggi sulle scienze, lettere ed arti*, ib., 1813, 9 vol. in-8, et 10 vol., grand in-18.

PIGRAY (Pierre), en latin *Pigræus*, célèbre chirurg., fut l'élève et l'émule d'Ambroise Paré, dont il propagea les bons principes, excepté celui de la ligature si salutaire des vaisseaux. Il m. à Paris en 1613, après avoir été premier chirurgien de Henri IV et de Louis XIII. On a de lui : *Chirurgia cum aliis medicinæ partib. conjuncta*, Paris, 1609, in-8; *Epitome præceptorum medicinæ, chirurgiæ*, etc., Paris, 1612, in-8, en français; Lyon, 1628, et Rouen, 1658, in-8; *Chirurgie mise en théorie et en pratique*, Paris, 1610, in-8.

PIGRÈS, poète antérieur à Aristote, est surtout connu pour avoir ridiculement entrepris d'ajouter un vers pentamètre de sa façon à chaque hexamètre de l'Iliade.

PIHAN DE LA FORÊT (Paul-François), avocat, né à Pontoise en 1739, se distingua de bonne heure par ses plaidoyers. Il était subdélégué près le bailliage de sa ville natale en 1789, lorsqu'il fut condamné à un exil de 2 ans. Après son rappel, il occupa presque toujours la même charge sous divers noms. Il s'y fit toujours remarquer par son intégrité. Il fut choisi, en 1805, pour premier candidat de l'arrondissement de Pontoise au corps-législatif, et m. en 1810. Outre ses plaidoyers et une *Histoire de Pontoise et du Vexin-Français*, qui est restée MSte, on a de lui : l'*Esprit des coutumes du bailliage de Senlis*, Paris, 1771, in-12.

PIJON, conseiller au présidial de Provins, où il était né en 1736, et où il m. en 1766, a laissé une tragédie de *Progné*, et les *Muses françaises*, 1re partie, ou *Tableau des théâtres de France*, 1764, in-12.

PIKLER (Jean-Antoine), graveur en pierres fines et en pierres dures, né à Brixen, dans le Tyrol, en 1700, s'établit d'abord à Naples, où ses talens lui méritèrent l'estime des plus grands personnages, et lui fournirent les moyens de se faire une fortune honnête. Il m. en 1779 à Rome, où il s'était fixé depuis 1743. Parmi ses dernières productions, on remarque 2 *Homères*, l'un en cornaline, et l'autre en camée, qui donnent une haute idée de son talent. — **Pikler** (le chevalier Jean), fils du précédent, le plus habile graveur en pierres fines et en pierres dures de son siècle, naquit à Naples en 1734. Ses ouvrages nombreux lui méritèrent l'admiration de ses contemporains, et lui valurent les bonnes grâces de l'empereur Joseph II, qui le nomma chevalier. Il avait entrepris deux ouvrages que la mort l'empêcha de publier, et qui sont restés inédits. L'un était un *Recueil de planches gravées*, d'après les plus beaux ouvrages peints par Raphaël au Vatican; l'autre un *Choix d'empreintes de pierres gravées et de camées*. Il m. en 1791. Sa *vie* se trouve dans le *Magasin encyclopédique* (3e année, III, 472).

PIKOULIN, Russe distingué par ses connaissances, né en 1784 dans le gouvernement de Tver, m. en 1824 à Moscou, après avoir rempli, entre

agne, naquit à Dublin en 1712. Elle ...ntura avec assez de succès; mais elle ...ng-temps avec son époux, qui avait ...r une conduite plus que légère et qui ...ne était animé contre elle par une ja... m. Elle m. à Dublin en 1750, laissant ...de théâtre, des *mémoires* de sa vie, ...légères qui ne sont pas sans mérite.

(James), prélat anglais, né en 1520 ...ans le Lancashire, fut élevé sur le ...ant par Elisabeth en 1560, et m. en ...quelq. ouvr. théologiques.

LAURENT), poète, chanoine de Saint-...a Lorraine au 16e S., Dom Calmet a ...Bibliothèque de Lorraine, un poème ...rale sur la guerre des paysans d'Al...ait été publié à Metz en 1548, pe...

...ué), général franç., né à Tours en ...re chez un procureur au Châtelet de ...n 1789 il devint aide-de-camp de ...ette. Il fut ensuite employé comme ...guerres à l'armée du centre et à celle ...escrit après le 10 août 1792, et pro...l pour voyager. De retour en France, ...rvice, obtint de l'avancem., mais fut ...n Portugal (1808) et conduit en An...ntenaral. lui rendit la liberté, mais ...Il m. à Paris en 1816. On a de lui: ...ence à *Londres et dans ses provinces*, ...séjour de six *années*, *dont six comme* ...*guerre*, Paris, 1815, in-8.

(CLAUDE-MARIE), l'un des principaux ...de la *Biographie universelle*, dont il a ...vaux depuis le tom. 5 jusques et y ...nm. 44, m. à Paris le 4 fév. 1826, ...mbéry vers 1773. Modeste et simple ...ieux, il était loin d'annoncer par ...les vastes connaissances qu'il avait ac...ftude presque continuelle qui a rempli ...même était la singularité de ses habi...iques qu'il faisait sur sa nourriture et ...des épargnes afin d'accroître les som...levait ennuellem. sur le produit de ses ...nsacrait au soulagem. de ses parens, ...equisit. de livres dont il se plaisait à ...ablioth. de sa ville natale. D'après ces ...le caractère privé de Pillet, on conçoit ...il n'être pas tout-à-fait exempt de sin...s plus de ses jugem. sur les personnes ...oses; mais il n'en fut pas moins un ...emm. honorable. Feu M. A. Barbier, ...lui (pag. xxxix du *Disc. Prelim.* du ...*Anonymes*, 2e édit.) l'appelle ingé...le *chef du bureau de la Biographie uni*...tre sa coopérat. à cette immense collec...u'à la *Biographie des hommes vivans*, ...chez Michaud jeune (et dans laquelle ...point avoir d'article), il a révisé encore ...r., et a donné en propre quelq. opusc. ...chot a rec. les titres dans la *Bibliogr.* ..., 1826, p. 127-28. Nous nous borne...onner ses *barêmes* des mesures agraires ...de Tarentaise, de Morienne, pub. en ..., et l'*Analyse des cartes et plans dres*...*tatoire des Croisades*, Paris, Michaud, ...une suite pub. en 1814, en tout 35 p. ...rtes.

...célèbre jurisconsulte du 12e S., pro...cit à Bologne, ville dans le territoire ...il était né, et passa en 1189 à Modène, ...t qu'il m. Ses *Questiones sabbatinæ* ont ...lome sous ce tit.: *Celeberrimi jurisconsultorii vetustissimi*, *D. Pilei Medi*...*stiones aureæ*, 1560.

...(convention de), l'une des plus impor...ociations qui aient été entamées auprès ...ces européennes en faveur de l'infortuné Louis XVI et des princes franç. émigrés, fut réglée entre l'emper. d'Allemagne, le roi de Prusse et l'élect. de Saxe, au château de ce dern. prince, ainsi nommé, à quelq. lieues de Dresde. Outre les princes héréditaires des maisons d'Autriche et de Prusse, et les princes et princesses de la famille de l'élect., on vit aux conférences de Pilnitz, qui souvrirent le 25 août 1791, le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), le prince de Nassau, l'ex-minist. Calonne et le marquis de Bouillé. Après trois jours de délibérat. (27 août) l'emp. et le roi de Prusse signèrent la déclarat. fameuse par laquelle réclamant la coopérat. des puissances *pour mettre le roi de France en état d'affermir dans la plus parfaite liberté les bases d'un gouv. monarchique*, ils s'engageaient à agir promptem. et d'un mutuel accord pour atteindre ce but. Indépendamm. de la pièce officielle dont on vient de rapporter la substance, il paraît que six articles secrets avaient été signés la veille. Par le 2e, le trône de Pologne était promis à l'élect. de Saxe; le 3e article avait trait à des échanges de territoire projetés, et dans le 4e les deux monarq. contractant établissaient les bases d'une alliance que réalisa un peu plus tard le traité de Vienne.

PILON (GERMAIN), l'un des plus habiles sculpteurs français, né à Loué, petite ville à six lieues du Mans, vint à Paris vers 1550, après avoir exécuté dans sa province plus. ouvr. remarquables, et fut l'émule de Jean Goujon, avec lequel il contribua à naturaliser parmi nous le bon goût de l'antique. Malgré sa grande réputat., l'on n'a presque point de renseignem. sur sa vie, et c'est seulement d'après des probabilités qu'on a placé l'époque de sa m. à l'année 1590: d'autres l'ont fait vivre jusqu'en 1606. Parmi ses nombreux ouvr. nous citerons: *le Mausolée de Guillaume Langei du Bellay*, dans la cathédrale du Mans; la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité* et les *Bonnes œuvres*, ainsi que les statues en bronze de *Catherine de Medicis* et de *Henri II*, faisant partie du monum. érigé à la mémoire de ce prince et placé à St-Denis; le *Mausolée du chancelier de Birague*, avec deux *Figures de génies qui éteignent le flambeau de la vie* (au Musée des Monumens français), enfin le *Groupe des trois Grâces* (au Louvre).

PILON (FRÉDÉRIC), né à Cork en Irlande, se destina d'abord à la médecine, et se livra ensuite à son goût pour le théâtre. N'ayant eu aucun succès comme acteur, il s'avisa de faire lui-même des comédies. Il chercha presque toujours ses inspirations dans l'à-propos des circonstances, qui le servirent parfois assez bien. Il m. en 1788, âge de 38 ans. Nous citerons de lui: *l'Invasion*, ou *Voyage à Brighthelmstone*, 1778, in-8; *l'Amant sourd*, 1780, in-8; *les Menées d'une élection*, 1780, in-8.

PILPAY ou PIDPAY, ou plutôt BIDPAI, bramine et gymnosophiste indien, fut, à ce que l'on croit, gouvern. d'une partie de l'Indostan. On présume qu'il florissait quelq. siècles avant J.-C.; mais on ne sait rien de bien certain sur sa vie ni sur ses ouvr. Son nom, attaché à un recueil de fables ingénieuses et pleines de sagesse, est devenu immortel. Ce recueil, connu dans tout l'Orient sous le titre de *Calilah el Dimnah*, et dans l'Occident sous celui de *Fables de Pilpay* ou *Bidpaï*, est une espèce de roman moral et politique, dont les principaux personnages sont deux chacals, animaux auxquels les Indiens attribuent la même finesse que les Européens aux renards. V. JEAN DE CAPOUE dans notre *Dictionnaire*, et en outre le curieux article inséré par M. de Chézy dans le *Journal des Savans* (mai 1817), sur l'édit. arabe de *Calila el Dimna*, ou *Fables de Bidpai*, etc., pub. par M. Sylvestre de Sacy, 1816, in-4.

PIMENTA (NICOLAS), jésuite portugais, né en 1541, mort en 1614 à Goa, visiteur des missions des Indes, a laissé: *Lettre écrite des Indes orien-*

Henri Etienne, Paris, 1560, in-4. La prem. édit. critique est celle d'Erasme Schimdt, Wittemberg, 1616, in-4; réimpr. 4 ans après à Saumur, par les soins de J. Benoît. La critique du texte ne fit aucun progrès depuis Schmidt et Benoît jusqu'en 1773, époque de la prem. édit. pub. par le célèbre Heyne, Gottingue, 2 vol. in-8; réimpr. en 1798, en 3 vol. in-8, avec de notables améliorat., et un excellent traité de M. Hermann, sur le mètre de Pindare: cette dern. est réputée classique, sous le rapport de l'interprétat. La principale, la plus complète et la plus savante de toutes les édit. de Pindare est jusqu'ici celle de M. Aug. Boeckh, Leipsig, 2 v., in-4, 1811-1821. Nous n'avons en franç. que deux trad. complètes (en prose) des *odes* de Pindare: celle de Gin, et celle de Tourlet, infinim. supérieure, sous tous les rapports, à celle de son devancier: elle a d'ailleurs l'avantage d'offrir le texte grec, soigneusement revu et accompagné de *notes* savantes. Les Italiens ont plus. traduct. de Pindare, en vers: celles entre autres, d'Adimari, de Mazari, de Jérocades. On cite les versions anglaises de Cowley et de West, quoique incomplètes; et les Allemands font de celle de Gedike un cas particulier.

PINDARE *de Thèbes*, pseudonyme, a laissé un poème latin intit.: *Abrégé de l'Iliade d'Homère*. On ignore le véritable nom de l'auteur et l'époque où il vivait. M. Wernsdorf a ins. ce poème dans le 4e vol. de ses *Poetæ minores*, et M. Henri Weytingh en a pub. une nouv. édit., Leyde et Amsterdam, 1800, 1 vol. in-8.

PINDEMONTE (Marc-Antoine), gentilhomme vénitien, né en 1694, mort vers 1744, était versé dans les langues grecque et latine, et cultiva plus particulièrement la poésie. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse. On a de lui: des *discours sur les règles* de l'art dramatique; un recueil de poésies qui ont été pub. sous le titre de *Poesie latine e volgari*, Vérone, 1721, in-8; Venise, 1776, 2 vol. in-8, avec des additions; et une trad. en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, Vérone, 1776, in-4. — Pindemonte (Charles), neveu du préc., né à Vérone en 1735, est auteur d'une bonne traduct. ital. du poème de Vida sur les échecs. — Pindemonte (Didier), frère du précédent, gentilhomme du duc de Hesse-Darmstadt, a pub.: *Risposta universale alle opere del Scip. Maffei*, Vérone, 1754, in-8. — Pindemonte (Jean), de la même famille que les précéd., né à Vérone en 1751, a laissé quelques trag. qui ont été recueill. sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8. — Hippolyte Pindemonte, son frère cadet, né à Vérone en 1757, doit être placé parmi les poètes ital. les plus agréables du 18e S. On connaît de lui: *Volgarizzamenti dal latino e dal greco in versi ital.*, Vérone, 1781, in-4; *Versi*, Bassano, 1784, gr. in-8; *Volgarizzamento dell' Inno a Cerere..... attribuito ad Omero*, 1785, in-8; *Saggio di poesie campestri*, Parme, 1788, in-12; *Poesie*, Pise, 1798, in-16; *Arminio*, *trag.*, Philadelphie (Pise), 1804, in-8; *Epistole in versi*, Vérone, 1805, Florence, 1809, in-12; trad. en vers des deux prem. chants de l'*Odyssée*, 1810, in 8, avec quelq. fragm. des *Georgiques* et deux *epîtres*, l'une à Virgile et l'autre à Homère.

PINE (John), graveur au burin, né à Londres vers 1700, mort vers 1760, a laissé plus. planches estim., parmi lesquelles on distingue surtout: *la Destruction de la flotte invincible de Philippe, roi d'Espagne; les Plans de la ville de Londres et de Westminster*, 1746, 25 feuilles. On lui doit en outre une belle édition d'Horace, dont le texte est gravé sur cuivre, 1737, 2 vol. gr. in-8. — Robert-Edge Pine, fils du précéd., peintre, s'adonna au genre du portrait, et s'y fit une réputation. Des prix ayant été proposés pour la peinture historique, Pine fut couronné successiv. en 1760 et 1762. Les sujets qu'il traita étaient: *la Prise de Calais par Edouard III* et *Canut entendant les vagues de la mer*. Cet artiste passa ensuite en Amérique, et y mourut en 1790.

PINEAU (Séverin), en latin *Pinaus*, chirurg., né à Chartres vers le milieu du 16e S., fut doyen du collége de chirurgie de Paris, y professa avec distinction, se rendit surtout célèbre par l'opération de la taille au grand appareil, et publia à ce sujet un *Discours touchant l'invention et instruct. pour l'opération et extraction du calcul de la vessie*, Paris, 1610, in-8. Il m. à Paris en 1619. On a encore de lui un écrit intit.: *Opusculum anatomicum, physiologicum..... in duos libellos distinctum, tractans analyticè, primò notas integritatis et corruptionis virginum, deindè graviditatem et partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis et ilium distrahi dilucidè docetur*, Paris, 1597, in-8: cet écrit a été trad. en français, en allemand et en flamand.

PINEAU (Gabriel Du), jurisconsulte, né à Angers en 1573, vint de bonne heure à Paris, fit briller son savoir au parlem. et au gr. conseil dans plus. causes importantes, revint occuper dans sa ville natale les fonctions de conseiller au présidial, et enfin devint maître des requêtes de l'hôtel de Marie de Médicis, pour laquelle son dévouem. fut toujours subordonné à ses devoirs de sujet fidèle envers Henri IV. Du Pineau se distingua toujours par son intégrité, son affabilité, autant que par ses lumières et ses connaissances. Il m. en 1644, maire et capitaine-général de sa ville natale. On a de lui: un *Comment. sur la coutume d'Anjou*, regardé comme son chef-d'œuvre, des *consultations* et des *dissertations* sur diverses matières de jurisprudence.

PINEDA (Jean de), jés., né à Séville en 1557, mort en 1637, s'appliqua principalement à l'étude de l'Ecrit.-Ste. On lui doit les ouv. suiv.: *Commentarius in Job*, Madrid, 1597-1601, 2 vol. in-fol.; Venise, 1619; *Salomo prævius, sive de rebus Salomonis regis Libri octo*, Lyon, 1609, in-folio; *Comment. in Ecclesiasten*, Venise, 1619; Anvers, 1620, in-fol.; *Mémorial touchant la sainteté et les vertus héroïques du St roi Ferdinand III*, Séville, 1627, in-fol., en espagnol; *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*, Séville, 1631, in-fol.; *la Monarchie ecclésiastique*, ou *Histoire universelle du monde depuis la création* (en espagnol), Salamanque, 1588, 4 vol. in-fol.

PINEL (le P.), prêtre de la congrégat. de l'Oratoire, né vers la fin du 17e S. en Amérique, et, suivant toute probabilité, à St-Domingue, fut d'abord employé dans l'enseignem. en France, dans les colléges de Juilly et de Vendôme; mais les discussions qui divisaient alors les théologiens furent pour lui la source de quelq. traverses et de quelq. disgrâces; bientôt il donna dans le ridicule du millénarisme et des convulsions. Il parcourut les provinces comme le précurseur d'Elie, lorsqu'il m. dans un village avant 1777. Il avait pub.: *Horoscope des temps*, ou *Conjectures sur l'avenir*; et un livre de *la Primauté du pape*, Londres ou La Haye, 1769, in-4. On trouvera des détails sur cet enthousiaste dans l'écrit intit.: *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours*, attribué au père Crêpe, dominicain et imp. à Lyon en 1788.

PINEL (Philippe), célèbre médecin, né en 1745 à St-Paul, près de Lavour, aujourd'hui départ. du Tarn, fut reçu docteur à la faculté de Toulouse en 1764, se rendit aussitôt à Montpellier, pour se perfectionner dans son art, et vint ensuite à Paris étudier la botanique, la zoologie, l'anatomie comparée et les autres sciences qui tiennent à l'art de guérir. Il s'était fait connaître de ses confrères comme traduct. et comme éditeur, ainsi que par sa coopération à la *Gazette de santé*, et au recueil intit. *la Medecine eclairee par les sciences physiques*, lorsqu'il fut appelé aux fonctions de médec. en chef de Bicêtre en 1792. Il reconnut qu'on ne

et y fit de très-grands progrès. L'observ- passage de Mercure, en 1753, lui valut correspondant, puis d'associé libre de Paris, la place de biblioth. de Ste-Ge- le titre de chancel. de l'université. Il fut ngé d'essayer les montres marines de Berthoud et celles de Le Roi, et fit à cet yages, le premier avec Courtanvaux en 1767, le deuxième avec Fleurieu en troisième avec Verdun et Borda en 1771. 98, laissant plus. *mémoires* dans le Re- end., et quelques autres écrits, dont le rtant est sans contredit sa *Cométogra- hnité historiq. et théorique des comètes*, r. royale, 1783, 2 vol. in-4. On trou- ll de ses observations et de ses ouv. as- n dans les Tables de l'acad. des sciences, *Mémoires* de Trévoux de 1762 à 1765, et *Biographie astronomique* de Lalande. par M. de Prony, est ins. dans les *Mé- l'Institut* (sciences mathém. et physiq.). une *notice* sur Pingré, par Ventenat, *ecueil* du 10 prairial an IV, et dans le *ographie*. (2e année, 1er vol., p. 342).

le P. Ermenegildo), de la congréga- *ères* de St-Paul, dits *barnabites*, mort vait cultivé avec un soin particulier les hysiques et l'histoire naturelle, et con- gnenter la célébrité du collége de Saint- à Milan, qui le comptait parmi ses pro- Il était devenu sous Buonaparte inspect.- *ftudes*, membre de l'institut des sciences, *arts d'Italie*, et chevalier de la Couronne- On lui doit une foule d'écrits importans *éralogie*, la géologie, etc., parmi les- s citerons : *Osservazioni mineralogiche*, *terra di ferro di Rio ed altre parti dell' lia*, Milan, 1777, in-8; *Mémoires sur de cristallisations de feld-spath et autres fs des granits*, ib., 1779, in-8; *Viaggio per diverse parti meridionali dell' Ita- t.*, ib., an 1 de la république ital., in-8; *analytiques sur les systèmes géologiq.*), Milan, 1811.

RTON (Jean), écriv. anglais, membre des Antiquaires de Londres et de plus. savantes, naquit à Edimb. en 1758, et, r acquis par d'excell. études des connais- nces en tous genres, fut destiné à la n barreau, et placé chez un avocat de sa le; mais, ayant perdu son père, il alla, s'établir à Londres, où il se lia avec plu- rat. distingués, et pub. lui-même quel- nes élégiques qui eurent du succès. Il a bientôt la poésie pour se livrer entière- s recherches historiques et à une étude ie de la numismatique. Ces nouvelles oc- ne l'empêchèrent pas de jeter dans le n 1785, sous le nom supposé de *Robert* s *Lettres sur la littérature* qui lui atti- grand nombre d'ennemis : on lui repro- paradoxes débités avec un ton de hauteur ité, et des jugemens portés avec une har- ésomptueuse sur les écrivains anciens et . Il m. en 1826, sans avoir su prendre un convenable avec ses confrères les gens de ui ne lui ont pas pardonné. Parmi ses ouv., il en est un qui jouit d'une répu- opéenne : c'est sa *Géographie rédigée sur en plan*, 1802, 2 vol. in-4, dont il a lui- nné un *Abrégé*, souvent réimpr. Nous n outre les suiv.: *Essai sur les médailles*, ol. in-8, trad. en français avec *notes* et , par J.-G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4; *es sur l'origine et les progrès des Scythes* , 1787, in-8, trad. en fr. par Miol; *Hist. depuis l'avènement de la maison des* 797, 2 vol. in-4; *Recollections, etc.*, ou *Souvenirs de Paris*, en 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805, 2 vol. in-8; *Collect. générale des voyages*, 13 vol. in-4, de 1808 à 1813.

PINO (Bernard), doyen de la cathédrale de Cagli, sa patrie, vivait au 16e S. On a de lui plus. comédies : *lo Sbratta*, Rome, 1552; *i falsi Sospetti*, Venise, 1588; *gli ingiusti Sdegni*, Rome, 1553; *l'Evagria*, Venise, 1584; un discours *della Comodità dello scrivere*, Venise, 1574, in-8; et un petit ouv. intit. *il Galantuomo*, Venise, 1604.

PINON (Jacques), conseiller au parlement de Paris, sa patrie, m. en 1641, se distingua au barreau par son intégrité, et dans le monde par ses connaissances variées. On a de lui un recueil de *poésies* latines, imp. à Paris en 1615 et 1630, in-8.

PINS (Jean de), en latin *Pinus*, év. de Rieux, né vers 1470, en Languedoc, d'une ancienne famille de cette province, embrassa l'état ecclésiastique, après avoir fréquenté les universités de Toulouse, Poitiers et Paris; il fut nommé conseiller-clerc au parlement de la première de ces villes, accompagna le cardinal Duprat en Italie, et gagna la confiance de Louis XII, qui l'envoya en ambassade à Rome et à Venise. Renvoyé plus tard dans cette dernière ville, en la même qualité, par François Ier, J. de Pins y acquit un grand nombre de MSs. précieux, dont il enrichit la bibliothèque de Fontainebleau, qui venait d'être formée. Il fut récompensé de ses services diplomatiques par l'évêché de Pamiers, d'où il passa, 3 ans après (1523), au siége de Rieux, et m. à Toulouse en 1537. On a de lui : *divæ Catharinæ senensis Vita*, etc., Bologne, 1505, in-4, très-rare, et insér. depuis dans le recueil intitulé *de claris Faminis*, qu'on a, par erreur, attribué à de Pins; *S. Rochi narbonensis Legenda*, etc., Venise et Paris, 1516, in-4; *de vitâ aulicâ Libellus*, Toulouse, in-4; quelq. *épigrammes* latines en l'honneur d'Urcœus Codrus, dans le recueil des *OEuvres* de ce dernier. Le père Charron, jésuite, a publié des *Mémoires pour servir à l'éloge histor. de J. de Pins*, avec un rec. de ses *lettres*, Avignon (Toulouse), 1746, in-12.

PINSSON (François), jurisconsulte, avocat au parlement de Paris, né à Bourges en 1612, mort à Paris en 1691, a laissé de nombreux ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels nous citerons : *la Pragmatique-Sanct. de St Louis*, et celle de Charles VII, avec des *comment.*, 1666, in-fol.; *Notes sommaires sur les indults accordés par plusieurs papes à Louis XIV; Traité des régales*, 1688, 2 vol. in-4. Il avait publié en 1654 le traité des *Bénéfices*, d'Ant. Bengi, son aïeul, resté imparfait et continué par lui.

PINSSON DE LA MARTINIÈRE (Jean), procureur du roi près la connétablie et maréchaussée de France, m. à Paris en 1778, a publié : le *vrai Etat de la France*, 1649, 1653; *Recueil des priviléges des officiers de la maison du roi*, 1645; des *Etats des maisons du roi, de la reine* etc., 1649, 1652; *Traité de la connétablie et maréchaussée de France*, 1661, in-fol. Ce dern. ouvrage est un recueil des ordonnances ou déclarations sur le pouvoir des connétables et maréch. en la justice roy., exercée par lieut. à la table de marbre du Palais.

PINTELLI (Baccio), archit. florent. du 15e S., se distingua à Rome, sous Sixte IV, par la construction de l'église de Sainte-Marie, *della Pace*, faite sur ses dessins, et surtout par celle du dôme de l'église de Saint-Augustin, élevée en 1483. On pense que le genre de construct. de ces deux édifices a suggéré à Michel-Ange l'idée de la coupole de la basilique de Saint-Pierre.

PINTO (Fernand-Mendez), l'un des plus célèbres voyageurs portugais, né dans les environs de Coïmbre, vers 1510, de parens très-obscurs, embrassa dès l'âge de 13 ans le métier de marin. Se trouvant dans les mers de l'Inde en 1537, il fut pris par des Turks, et traité en esclave. Le gouverneur

rent les Ducs-Châpagni, ducs de Soria, qui la
possédèrent jusqu'à la fin du 18e siècle. Bonaparte
nna ensuite à sa sœur Elisa (*v.* Marie-Anne-Elisa-
BONAPARTE) cette principauté, qui, plus tard (en
1815), fut réunie aux états du gr.-duc de Toscane.

PIOMBO (Sébastien del). V. Sébastien.

PIOZZI (Hester LYNCH), Angl., auteur, né
en 1739 à Bodvell, dans le comté de Carnarvon,
mariée d'abord à riche brasseur du bourg de South-
wark; mariée en suite au parlement, se lia avec le célè-
bre Samuel Johnson (*v.* ce nom), et, après la mort
de son mari, elle s'unit en secondes noces avec un
chef de musique ital., Piozzi, sous le nom du-
quel elle obtenait depuis des titres à la célébrité lit-
téraire. Ayant cessé toute relation avec Johnson,
elle était désapprouvé ce 2e mariage, elle quitta
Angleterre pour se rendre à Florence, patrie de
son époux, y publia quelques ouvrages, visita en-
tre plusieurs contrées de l'Europe, revint dans
son pays natal en 1786, fit paraître de nouv. pro-
ductions littéraires, fut recherchée dans les sociétés
dont elle était et l'aimabilité de ses manières, et m.
à Bath en 1823. On a d'elle : *Anecdotes of doc-
tor Johnson*; 1786, in-8; *Observat. et Réflexions
faites dans un voyage par la France, l'Italie et
l'Allemagne* (en anglais), Londres, 1789, 2 vol.
in-8; *English Synonymes*, ibid., 1794, 2 v. in 8;
Retrospection, etc., ou Revue des évén. et des ca-
ractères les plus frappans ou les plus importans
dans les 18 dernières siècles ont présentés au monde,
ibid., 1801, 2 vol. in-4; Recueil de morceaux en
prose et en vers, publ. à Florence, en 1785, sous
le titre de *Florence Miscellany*, et imp. à un petit
nombre d'exemplaires (quelques-unes des pièces
de ce recueil ont été réimprim. dans les journaux
et périodiques anglais).

PIPELET (François), chirurgien, né à Coucy-
Château, près Soissons, en 1722, fit ses études à
Paris, s'y établit, fut successe. secrét. du roi, conseill.
direct. de l'académie de chirurgie de cette ville,
retourna dans sa patrie en 1792, et y m. en 1809.
On a de lui deux écrits, insérés dans les *Mémoires
de l'académie de chirurgie*, sous ces titres : *nou-
velles Observations sur les hernies de la vessie et
l'intestin*; *Observat. sur les signes illusoires
du relâchement épiploïques*. M. Sédillot a lu à la so-
ciété de médecine, le 31 décembre 1809, une *no-
tice* de ce chirurgien. — Jean-Baptiste Pipelet,
neveu, fils du précédent, mort à Tours en 1823,
a principalement la célébrité qu'a eue son nom
par la réputation litt. de sa femme, qui par un nouv.
mari devint en 1803 la princesse Constance de
Salm-Dyck. On a de Pipelet *Manuel des personnes
atteintes de hernies*, etc., 5e édit., 1805, in-12.

PIPER (Charles, comte de), sénateur suédois,
chancelier ministr. du roi Charles XII, né vers 1660
d'une condition obscure, parvint aux places et
aux honneurs par ses talens et la souplesse de son
caractère. Après avoir gagné la confiance entière du
roi Charles XI, il sut flatter si habilement les goûts
de Charles XII, que ce monarque l'éleva au rang
de ministre principal. Piper accompagna son maître
à toutes ses campagnes. Fait prisonnier à la ba-
taille de Pultawa, il fut traité avec peu de ménage-
ment par les Russes, et, renfermé dans la forte-
resse du Schlusselbourg, il y m. en 1716. — Son
neveu Charles-Frédéric de Piper, devint le favori du
roi Adolphe-Frédéric, qui l'éleva aux premiers em-
plois. Mais le comte de Brahé (*v.* ce nom), son
beau-frère, ayant été décapité en 1756, le comte de
Piper quitta la cour pour se retirer dans une de ses
terres, où il m. en 1770.

PIPER (François Le), dessinateur et peintre
anglais, né dans le comté de Kent, m. en 1740,
jouit quelque réputation dans le genre appelé *ca-
ricature*. On cite de lui plusieurs scènes de *prédi-
cateurs* de diverses sectes, un *constable* dans l'exer-
cice de ses fonctions, etc.

PIPI ou PIPPI (Giulio). V. Jules-Romain.

PIPPING (Henri), théologien protestant, né à
Leipsig en 1670, obtint la place de premier prédi-
cateur de la cour de Saxe, avec le rang de premier
conseiller du consistoire, et m., en 1722, des suites
d'une attaque d'apoplexie, dont il avait été frappé
dans la chaire évangéliq. Outre un recueil de *ser-
mons*, on a de lui : *Syntagma dissertat. academic.*,
Leipsig, 1708, in-8; *Epistolæ variæ ad Seligmannum
et G. H. Gœrtzium*, ibid., 1703, in-4; *Arcana
Bibliothecæ thomanæ lips. sacra*, ibid. 1703;
*memoriæ theologorum nostrâ ætate clarissimorum
Decades X*, ibid., 1705, 2 vol. in-8.

PIQUER (André), savant médecin espagnol,
né en 1711 dans le roy. d'Aragon, m. en 1772 à
Madrid, eut beaucoup de succès dans la pratique,
et cultiva aussi la littér. médic. Entre autres ouvr.,
cités au t. 6 de la *Biogr. méd.*, on a de lui : *Instit.
medicæ ad usum scholæ valentinæ*, Madrid, 1762;
Praxis medica ad usum, etc., ibid., 1764 et 1769;
Amsterdam, 1775; Venise, 1776 (ces deux ouvr.
élémentaires sont assez estimés); et quelques autres
écrits en espagnol, dont les plus connus sont des
Traités sur la fièvre, imprimés à Valence en 1768.

PIQUET (François). V. Picquet.

PIQUET ou PICQUET (Claude), relig. cor-
delier, né à Dijon vers le milieu du 16e S., fut lec-
teur en théologie et philosophie, occupa ensuite les
premières dignités de son ordre, dans la province
de Bourgogne, et m. vers 1621. On a de lui : des
comment. (en latin) sur la règle des frères-mineurs
(cordeliers), Lyon, 1597, in-8; *provinciæ Burgun-
diæ fratrum minor. regular. observant. ac cœno-
biorum ejusdem Initium, Progressus et Descriptio*,
Tournon, 1610; Lyon, 1617, in-8.

PIRANESI (Jean-Baptiste), dessinat. et grav
à l'eau-forte et au burin, né à Rome en 1707, éta-
blit dans cette ville, pour le commerce des estam-
pes, une maison dont les relations s'étendirent dans
toute l'Europe, et il m. en 1778. Comme artiste, il
n'a point eu d'égal dans le talent de dessiner l'ar-
chitecture et les ruines, et il a gravé d'après ses
propres dessins. Son *œuvre* se compose de 16 vol.
de planches, format atlantique, qui représentent
tout ce que Rome ancienne et moderne offre d'édi-
fices remarquables et ce que l'antiquité a laissé de
plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tom-
beaux, etc. — François Piranesi, fils aîné du pré-
cédent, né à Rome en 1748, se livra comme son
père au dessin et à la gravure des monumens an-
tiques; et il n'y a point de distinction à faire entre
les ouvr. de l'un et de l'autre. Lorsque Jean-Bap-
tiste eut abandonné la direction de son établissem.
à son fils aîné, celui-ci s'associa son frère Pierre et
sa sœur Laure, qui cultivaient aussi la grav. avec
succès, et la maison de commerce continua à pros-
pérer. François Piranesi prit part à la révolution
qui s'opéra à Rome, lors de l'occupation de cette
ville par les Français, et fut envoyé à Paris en
1798, comme ministre de la nouvelle république
romaine. A son retour en Italie, il vit bientôt chan-
ger la face des affaires, et, ne se croyant plus en
sûreté à Rome, il se rendit à Naples, avec sa col-
lection de planches, dans l'intention de s'embar-
quer pour la France. Il fut arrêté par ordre du mo-
narque napolit., et le séquestre mis sur sa collect.
La liberté lui ayant été rendue par l'intervention
du prem. consul, il vint à Paris, et y transporta
ses planches qui faisaient toute sa fortune. C'est
dans cette ville qu'il publia successivement une
édition complète de ses *Antiquités romaines*, une
magnifique collection de dessins coloriés, et plus.
œuvres nouvelles de gravures. Il fonda ensuite une
manufacture de vases peints, candelabres, trépieds,
etc., en terre cuite, à l'imitat. des vases etrusques;
mais cette entreprise lui étant devenue ruineuse,
il se vit dans la nécessité de se défaire de son éta-
blissement. Un décret impérial décida que ce même

ne quitta qu'à l'âge de 30 ans, n'est marqué que par des habitudes de paresse et de plaisir, et par des épigrammes auxquelles donna lieu sa dispute avec les Beaunois. Ce fut pendant cette période, qu'ayant reçu d'un de ses amis une *ode* terminée par une pensée très-obscène, il eut l'idée malheureuse d'y répondre par une autre *ode*, qui n'est que trop connue, et qui lui attira de sévères réprimandes de la part du procureur-général du parlement de Dijon. Plus tard, en plus d'une occasion, il condamna lui-même cette pièce et ses autres écrits licencieux. De tels succès et la vie de provinces parurent enfin insupportables à Piron, qui prit le parti de venir dans la capitale. Après y avoir fait le métier de copiste pour vivre, se voyant privé même de cette chétive ressource, qui ne pouvait être long-temps de son goût, il se fit poète décidément, et par nécessité. L'entrepreneur de l'Opéra-Comique eut recours à lui pour soutenir son théâtre abandonné par Lesage et Fuselier, et Piron fit pour lui *Arlequin-Deucalion*, bientôt suivi d'une foule d'autres bagatelles, toujours gaies et quelquefois ingénieuses. Celui qui devait écrire un jour la *Métromanie*, n'osait encore, à cette époque, s'élever au-dessus des tréteaux de la foire. Il fallut de pressantes sollicitations pour l'engager à s'aventurer sur un théâtre plus digne de lui. En 1728, il donna l'*Ecole des pères*, sous le titre des *Fils ingrats*. Ce drame, qui eut du succès et qui le méritait sous quelques rapports, fut suivi d'une tragédie de *Callisthène* (1730), qui ne réussit pas et ne devait pas réussir. A cette pièce succéda *Gustave Wasa* (1733), dont quelques scènes attestent du talent, mais dont l'ensemble justifie le mot de Boindin, qui l'appelait la révolution de Suède, corrigée et augmentée, et celui de Maupertuis, qui disait que ce n'était pas un événement en 24 heures, mais 24 événemens en une heure. Enfin parut, en 1738, la *Métromanie*, ce chef-d'œuvre d'intrigue, de style, de verve comique et de gaieté, dont le seul défaut peut-être est de ne fronder qu'un ridicule trop peu général. Outre ses pièces de théâtre dans tous les genres, Piron a laissé des *odes*, des *poèmes*, des *contes*, des *épîtres*, des *satires* et des *épigrammes*, dont quelques-unes sont excellentes et bien connues. Il ne fut point de l'académie, et il a pris soin lui-même de nous l'apprendre; mais ce qu'il n'a point dit, c'est qu'il avait fait plus, fois des démarches pour entrer dans cette corporation tant raillée par lui. L'amitié des gens de lettres et des académiciens même dut le consoler de cet échec. Il était digne, par sa franchise, son désintéressement et ses douces vertus, d'avoir beaucoup d'amis, et il en compta parmi les plus illustres personnages, qui réparèrent à son égard les torts de la fortune. Il m. en 1773. Ses *œuvres* ont été recueillies et publiées en 1776, par Rigoley de Juvigny, en 7 vol. in-8, et 9 vol. in-12; mais dans ce volumineux bagage poétique, une comédie, une tragédie, quelques odes, deux ou trois contes, et une 20e d'épigrammes, voilà tout ce qui méritait d'être conservé. On a publié ses *Poésies diverses*, Neufchâtel, 1775 et 1793, in-8. Ses bons mots ont été recueillis en 1 vol. in-18. Son *éloge*, lu à l'académie de Dijon, par Perret, secrétaire de cette compagnie, a été imprimé dans la même ville, 1774, in-8 de 48 pag.

PIRON (N.), général vendéen, né à La Varenne, près Ancenis (Bretagne), en 1755, d'une famille noble, quitta la France en 1791, avec ses parens, et servit quelque temps dans l'armée des princes français. Rentré en Bretagne en 1793, il se réunit aux insurgés vendéens, et combattit avec une grande distinction dans les affaires de Vihiers et de Coron (17 juillet et 18 sept. 1793), où le gén. républicain Sauterre fut complètement défait. C'est alors que Piron obtint le commandement de l'une des divisions de l'armée vendéenne, avec laquelle il continua de se signaler aux combats de Mortagne, de Chollet, aux affaires de Laval et de Granville, et surtout aux déroutes du Mans et de Savenai où il commandait l'arrière-garde, et qui furent si funestes à la cause royale. Après la dispersion de l'armée vendéenne, Piron se tint caché dans les environs de Nantes; mais las de cette inaction, il traversait la Loire pour aller rejoindre les royalistes qui combattaient encore dans le Poitou, lorsqu'il fut aperçu par l'équipage d'une canonnière républicaine en station sur la Loire, et tué à coups de fusil dans son embarcation, vers le mois de mars 1794. Il a laissé la réputation d'un des meilleurs officiers des troupes royales dans la Vendée.

PIROT (Edme), théologien, doct. et professeur de Sorbonne, né à Auxerre en 1631, se trouva mêlé à l'affaire du quiétisme, fut choisi par Fénelon (*v.* ce nom) pour examinateur du livre de l'*Explication des maximes des saints*, composé par ce prélat, et m. en 1713, chancelier du chapitre de Notre-Dame de Paris. On ne connaît d'imprimé de lui qu'un *discours* latin, prononcé en Sorbonne l'an 1669; mais il a laissé plus. MSs. dont il a circulé des copies, et parmi lesquels on cite une *Relation des 24 dern. heures de la vie de la marquise de Brinvilliers*; un *Mémoire* sur l'autorité du concile de Trente en France. — Pirot (George), jésuite, né dans le diocèse de Rennes en 1599, m. en 1659, est auteur d'une *Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes*, publ. en 1657, et condamnée par le pape Alexandre VII, ainsi que par la faculté de théologie de Paris.

PIRRO (Roch), en latin *Pirrus*, historien, né en 1577, à Neto, dans la Sicile, fut reçu, à Catane, docteur en théologie et en droit, en 1601, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint chanoine de Palerme, trésorier de la chapelle royale, s'appliqua particulièrement à éclaircir l'histoire ecclésiastique de la Sicile, fut nommé historiogr. du roi Philippe IV en 1643, et m. à Palerme en 1651. On a de lui les ouvr. suivans : *Synonimi*, Palerme, 1594, in-8, réimpr. en 1637 et 1640; *Historia del glorioso san Corado piacentino*, ibid., 1595, in-8; *Chronologia regum penes quos Siciliæ fuit imperium, post exactos Saracenos*, ibid., 1630, in-fol., refondu ensuite dans les *Notitiæ siciliensium ecclesiarum*, ibid., 1630-33, in-fol., qui fut réimpr. avec des addit. considérables, sous ce titre : *Sicilia sacra disquisitionibus et notitiis illustrata libri quatuor*, ibid., 1644-47, 3 vol. in-fol., et inséré dans le tome 10 du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*. On peut consulter pour plus de détails la *Biblioth. sicula* de Mongitore, tome 2.

PISAN. V. Christine de Pisan.

PISANELLI (Balthasar), médecin, né à Bologne au 16e S., s'est fait connaître par les écrits suivans : un *discours* italien *sur la Peste*, 1577; d'autres *discours* sur les livres d'Aristote et la comète de 1582; *Trattato della natura de' cibi e del bere*, Venise, 1584, in-4, trad. en latin et imprimé sous ce titre : *De esculentorum potulentorumque facultatibus liber*, Herborn, 1593, 1614, in-4, Bruxelles, 1662, in-12; Osnabruck, 1677, in-12.

PISANELLO (Victor), peintre véronais du milieu du 15e S., approcha de Masaccio plus qu'aucun des artistes de son époque, et exécuta, tant à Rome qu'à Venise, de nombreux travaux, qui, pour la plupart, n'existent plus. Le Musée du Louvre possédait de lui 2 tabl. peints sur bois, et en détrempe : *Saint Bernardin de Sienne ressuscitant un jeune homme tué par un taureau furieux*, et une *Femme d'Aquila, obtenant par l'intercession du même saint la résurrection de son enfant venu mort au monde*. Pisanello ne s'est pas rendu moins célèbre comme graveur de médailles que comme peintre.

PISANI (Nicolas), amiral vénitien du 14e S.,

logne, 1474, in-fol.; *de Documentis antiquorum opus morale*, *editum diligentiâ Alberti Clarii*, Trévise, 1601, in-4. — V. Albizzi.

PISE (Reinier de), religieux dominicain, m. en 1351, a laissé un poème *de Prælüis Tusciæ*, pub. par Muratori dans son *Recueil des écrivains d'Italie*, et une *Pantheologia*, 1473, in-fol.

PISELLI (Clément), religieux de l'ordre des clercs réguliers mineurs, né à Olevano, diocèse de Palestrina, en 1650, m. en 1715, a laissé : *Compendio della vita del ven. P. Francesco Caraccioli*, Rome, 1710, in-4; *Memorie istoriche de' cherici regolari minori*, Rome, 1710, in-fol.; *Theologiæ moralis summa*, Rome, 1710, 1792, 2 t. in-12.

PISIDES. V. George.

PISISTRATE, Athénien, osa concevoir le projet d'asservir sa patrie, et il faut dire que nul n'avait plus de ressources que lui pour réussir. Plein d'éloquence, illustré par des faits d'armes, doué de ces avantages extérieurs qui en imposent toujours à la multitude, possesseur d'une fortune considérable qu'il savait prodiguer à propos, il voulut encore faire servir à ses vues ambitieuses une ruse à laquelle on peut à peine croire. Un jour il parut sur la place publique couvert de blessures qu'il s'était faites lui-même, et qu'il attribuait à la haine du sénat et des grands. Le peuple indigné de voir son plus ardent défenseur ainsi maltraité, lui accorda des gardes pour sa sûreté. Le fourbe lève le masque alors et s'empare de la citadelle qui domine Athènes, l'an 560 av. J.-C. Il en est chassé bientôt; il y rentre pour s'en faire chasser de nouveau et subir un exil de 11 ans, après lequel il saisit irrévocablement le pouvoir, le garde 17 ans, jusqu'à sa m., arrivée l'an 528 av. J.-C., et le transmet à ses fils Hipparque et Hippias (*v.* ces n.). On cite des traits de Pisistrate qui prouvent que sa modér. égalait son habileté pour les affaires publiq. Solon lui-même se laissa gagner à ses douces vertus et l'aida à gouverner. Avec un tel conseiller, Pisistrate ne put faire que le bien. Il ranima l'agricult. et l'industrie, embellit Athènes, fit refleurir les arts, donna à ses concitoyens une nouvelle édition d'Homère et une bibliothèq. : il aurait fait bénir sa tyrannie, si les souvenirs de la liberté pouvaient s'effacer du cœur des peuples.

PISON (Lucius Calpurnius), juriscons., hist. et orateur romain, surnommé *Frugi*, à cause de sa frugalité; il fut tribun du peuple l'an 149 av. J.-C., et ensuite consul. Il fut l'aut. de la loi Calpurnia *de Pecuniis repetendis*.

PISON (Caius Calpurnius), consul romain l'an 67 av. J.-C., fut auteur de la loi Calpurnia *de Ambitu*. Il se fit remarquer dans beaucoup de circonstances par une fermeté inebranlable et un gr. zèle pour la république.

PISON (Lucius Calpurnius), consul romain l'an 60 av. J.-C., est connu par des vices plutôt que par des talens. Il figura parmi les ennemis de Cicéron et contribua à faire exiler cet illustre citoyen. On peut voir comme l'orateur se venge dans son discours *in L. C. Pisonem*, où il dévoile tous les crimes dont s'était souillé cet indigne proconsul dans le gouvernem. de la Macédoine, qui lui était échu au sortir du consulat. Pison n'évita que par le crédit de César, son gendre, déjà tout-puissant, la honte de subir une condamnat. bien méritée. Cependant au bout de 4 ans (l'an 702 de Rome et 50 av. J.-C.), il fut élevé à la dignité de censeur. Plus tard, après la m. de César, dont il avait été exécut.-testamentaire, il fut député vers Antoine, pour l'engager à lever le siége de Modène, et ne réussit qu'à se faire mépriser par son peu de dignité. On pense qu'il survécut peu à cette négociation.

PISON (Cneius Calpurnius), consul romain sous Auguste, et gouvern. de Syrie sous Tibère, fut chargé de faire mourir Germanicus, et il est généralement regardé comme son empoisonn. On cite de lui des traits de cruauté capables de confirmer cette opinion.

PISON (C.), romain consulaire, de l'illustre famille Calpurnia, n'est connu que pour avoir pris part à la conjurat. contre Néron, dont la découverte entraîna sa mort, celle de Sénèque, de Lucain, et d'une foule de sénateurs. Il avait quelq. qualités brillantes, mais un amour effréné pour tous les genres de plaisirs. Ce fut l'ambit. plutôt que l'amour de la patrie qui le poussa à conspirer contre le tyran. Il devait, pendant que Néron serait frappé au milieu du cirque le jour de la fête de Cérès (19 avril de l'an 65 de notre ère), se rendre au camp des prétoriens et les gagner par son éloquence et par ses largesses. L'emper. ayant tout découvert par un affranchi du sénateur Scévinus, Pison, au lieu de profiter du temps qu'il lui restait pour tenter de soulever les prétoriens et le peuple, se fit ouvrir les veines et remit aux satellites du tyran un testam. dans lequel il lui prodiguait les adulations pour l'engager à laisser jouir de sa fortune Arria, sa femme, dont la beauté était le seul mérite.

PISON (Licinius César), était fils de M. Crassus, et entra par adoption dans la famille des Pison. Ses vertus et ses talens attirèrent sur lui les regards de Galba, lorsque cet empereur voulut se donner un collègue, et Pison fut nommé César. Dans le même temps, Othon profitait du mécontentement qu'excitait chez les prétor. la sage parcimonie de Galba pour les pousser à la révolte. Pison voulut vainem. défendre la vie de son bienfaiteur, et, après l'avoir vu périr sous ses yeux, il fut lui-même assassiné par deux émissair. d'Othon le 14 janv. de l'an 69, à l'âge de 31 ans. Il y avait cinq jours qu'il avait été élevé à l'empire.

PISON (Lucius Calpurnius), sénateur romain, suivit en 258 l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été fait prisonnier, Pison passa au service de Macrien, nouvellement proclamé empereur par les légions de l'Orient. Chargé par ce nouveau maître de surprendre et de faire périr Valens, qui se hâta de revêtir la pourpre, il ne put réussir, et prit le parti de se faire proclamer lui-même empereur par une partie de l'armée. Il fut tué par les soldats de Valens l'an 261, après un règne de quelques semaines.

PISON (Guillaume), naturaliste hollandais du 17e S., pratiqua la médec. d'abord à Leyde, puis à Amsterdam, et accompagna ensuite le prince de Nassau dans son voyage au Brésil. Il paraît qu'après avoir perdu son protecteur, il passa au service du grand-électeur Frédéric-Guillaume. On ignore la date de sa mort. Ses découvertes, réunies à celles de Marggraff, jeune savant allem. qu'il avait emmené avec lui au Brésil, furent publiées par Laet, sous le titre commun de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, 1 vol. in-fol. *De Medicinâ brasiliensi libri quatuor*, tel est le titre spécial de l'ouvrage de Pison, dont il donna lui-même une seconde édition, dans un recueil intitulé *de Indiæ utrisque re naturali et medicâ libri quatuordecim*, Amsterdam, 1658, in-fol. Il ne faut pas oublier que c'est Pison et Marggraff qui ont, les premiers, rapporté en Europe et décrit l'*ipécacuanha*. Plumier a consacré au premier de ces deux voyageurs le *pisonia* (*arbos spinis horrida*), genre de la famille des nyctaginées.

PISONI (Omobono), professeur de médecine-pratique à Padoue, né à Crémone, mort en 1748, combattit l'opinion du célèbre Morgagni, qui cherchait à établir la vérité de la circulation, découverte alors toute récente. On a de lui : *Ultio antiquitatis in sanguinis circulationem*, Cremone, 1690, in-8; *de Usu vesicant.*, ib., 1694, in-8; *Methodus medendi et exquisitio in sanguinis circulat.*, Padoue, 1726, in-4; *de Regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum*, Padoue, 1735, in-4; *Spicile-*

Histoire de la noblesse du comté Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange, Paris, Duand, 1743-50, 4 vol. in-4.

PITHOU (Pierre), savant et vertueux magistr., né à Troyes, en 1539, d'un père qui était au barreau l'oracle de la Champagne, et qui figurait avec avantage parmi les érudits de son siècle, reçut sa première éducation dans la maison patern., acheva ses études à Paris sous la direction de Turnèbe, et fut confié ensuite à Cujas, dont il suivit les cours pendant 5 ans. Il s'annonça comme jurisconsulte, dès cette époque, par des essais sur divers points de la législation romaine, et prit à 21 ans la robe d'avocat; mais ce ne fut qu'après avoir consacré quatre années encore à l'étude, qu'il plaida sa prem. cause. Il la gagna, et renonça néanmoins aux luttes du barreau, dont l'éloignait sa timidité naturelle et son dégoût pour la pratique et toutes ses tortueuses difficultés. Il se contenta de suivre les audiences du parlement, et de rendre dans le silence du cabinet des décis. toujours respectées. A l'approche des troubles religieux, il chercha un asile dans sa ville natale, dont le barreau le repoussa comme calviniste. Il se vengea de cet affront, en donnant des fois au territoire protestant de Sédan, sur la demande du duc de Bouillon, et se retira ensuite à Bâle, où il employa ses loisirs à publier des éditions de l'*Histoire de Paul Diacre* et de la *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, par Othon de Freisingen. Rappelé dans sa patrie par l'édit de pacification de 1570, il faillit être une des victimes de la Saint-Barthélemi. Peu de temps après on le vit entrer dans le sein de l'église romaine; mais personne ne s'avisa de révoquer en doute sa bonne foi, et les plus chauds partisans de la cause qu'il abandonnait continuèrent à entretenir avec lui des relations amicales. Se refusant aux faveurs qui vinrent le chercher, mais qui l'auraient distrait de ses études chéries, l'illustre Pithou se contenta de l'emploi de bailli de Tonnerre, dans lequel il sut encore se rendre très-utile, en simplifiant les formes de la procédure civile et de l'instruct. criminelle. Plus tard, lorsqu'on forma une chambre temporaire pour rendre la justice dans la Guienne, il consentit à y remplir la charge de procureur général, et, après trois ans d'un exercice pénible, il rentra avec dignité dans les rangs des avocats, où les étrangers vinrent le consulter même sur l'interprétation de leurs propres lois. Durant les troubles de la ligue, il continua de fréquenter le palais, tant que le corps des magistrats maintint le nom du roi dans ses actes, et refusa subir le joug des factieux; mais, lorsque ceux-ci se furent installés en maîtres dans le parlement de Paris, il prit le parti de se retirer, et chercha des consolations dans l'étude. Cependant, il ne perdit pas de vue les intérêts de la cause royale. Il chercha à ménager un rapprochement entre les partis, fit tout pour inspirer à ses concitoyens l'horreur du joug étranger, et contribua beaucoup à disperser les préventions qui s'élevaient de toutes parts contre le chef de la maison de Bourbon. Il fut un des auteurs de la satire *Ménippée*, ce pamphlet qui versa le ridicule avec tant de succès sur les menées de la *Sainte-Union*. On a affirmé, sans exagération, que cette pièce fit plus pour Henri IV qu'il n'avait fait lui-même par ses victoires d'Arques et d'Ivry. Pithou composa ensuite un *Mémoire*, pour montrer aux évêques qu'ils pouvaient, de leur propre autorité, relever le Béarnais de l'excommunication, et se soumettre à lui. Aussi, lorsque ce prince fut enfin maître de Paris, il exigea que Pithou exerçât la charge de procureur-général au parlement installé provisoirement dans la capitale. Le vertueux citoyen remplit ces importantes fonctions avec zèle, et se confondit ensuite de nouveau avec les avoc. Il m. à Nogent-sur-Seine en 1596. Quelques-unes de ses dernières paroles furent : « O mon roi! ô mon roi! que tu es mal servi! Pauvre » royaume, que tu es déchiré! » Ce peu de paroles et toutes ses actions d'ailleurs font foi de ses vertus civiques. Il nous resterait à parler de ses nombreux écrits, qui appartiennent à la littérature, à l'hist., au droit civil et canonique; mais nous ne pouvons citer que les suivans : *Corpus juris canonici*, 1687, 2 vol. in-fol. (en société avec son frère, dont l'article suit); *Codex canonum vetus ecclesiasticum*, in-fol.; *gallicæ ecclesiæ in schismate Status*, in-8, *Libertes de l'église gallicane*, livre qui devint la base de la déclaration du clergé en 1682, et dont la dernière édit. est due à Clavier, 1817, in 8; enfin, un *parallèle* (en lat.) des lois de Moïse avec les lois romaines, auquel on a réuni ses *Observations sur le Code et les Novelles*, Paris, 1689, in-fol. — Pithou (François), frère puîné du précédent, né à Troyes en 1543, profita aussi des leçons de Cujas, et adopta les principes de Calvin. Il préféra d'abord un exil volontaire à un changement de religion; mais plus tard il se convertit à la foi catholique, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1580. Il combattit par ses écrits les prétentions ambitieuses de l'Espagne, fut chargé, après l'avènement de Henri IV au trône, de régler les limites de la France et des Pays-Bas, conformément au traité de Vervins, remplit les fonctions de procureur-général auprès d'une chambre instituée pour rechercher les malversations des gens de finance, et m. à Troyes en 1621. Nous citerons de lui un *Traité de la grandeur des droits, prééminences et prérogatives des rois et du royaume de France*, Troyes, 1587, in-8; un autre *de l'Excommunication et de l'Interdit*; un *Glossaire* pour l'intelligence des capitulaires, et un autre destiné à éclaircir la loi salique. — Deux frères aînés de ces Pithou dont les articles précèdent, Jean et Nicole, se firent connaître, l'un comme médecin, l'autre comme jurisconsulte, et furent en grande estime parmi leurs co-religionnaires, les sectateurs de Calvin. L'avocat Grosley a écrit la *vie* des membres distingués de cette famille, en 2 vol. in-12. P. Pithou avait déjà eu pour biogr. J. Mercier, Loisel et Boivin.

PITISCUS (Barthélemi), mathémat., né en 1561 à Schlaune, près de Grumberg en Silésie, m. à Heidelberg en 1613, fut précept. de Frédér. IV, électeur palatin, et ensuite chapelain de ce prince. On a de lui : *Trigonometriæ libri quinque*, *item Problematum variorum nempè geodaticorum*, *allimetricorum*, *geographicorum*, *gnomonicorum*, *astronomicorum libri decem.*, 3e édit., 1612 : les deux édit. précéd. étaient de 1599 et 1608. Les tangentes et les sécantes des dern. degrés étant inexactes dans le grand ouvr. de Rheticus (*Opus palatinum de triangulis*), Pitiscus fut chargé de les corriger, et l'ouvr. parut sous ce titre : *Georgii Joachimi Rhetici magnus Canon doctrinæ triangulor. ad decades secundorum scrupulor.*, *recens emendatus à B. Pitisco Silesio*, etc. Les exempl. ainsi corrigés sont très-rares. On attribue à Pitiscus un ouvr. plus important qui n'est pas de lui, et dont il suffit de lire le titre pour le rendre à son véritable aut. : *Thesaur. mathemat. sive Canon sinuum ad radium* 1.00000.00000.0000....., *labore ac sumptu à G. Joachimo Rhetico supputatus*, *ac nunc primùm in lucem editus..... à Bartholomæo Pitisco....*, 1613. On voit que Pitiscus ne fut que l'édit. de cet ouvr. très-recherché par les savans et devenu fort rare aujourd'hui.—Pitiscus (Samuel), savant philologue, neveu du précéd., né en 1637 à Zutphen, fut recteur du collége de cette ville, puis de celui de St-Jérôme à Utrecht, où il m. en 1717. On a de lui : *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leeuwarden, 1713, 2 vol. in-fol., ouvr. très-estimé et dont l'abbé Barral a donné un *abrégé* en franç. en 3 vol. in-8, Paris, 1766; des édit. de plus. aut. latins anciens et modernes, avec des notes. Parmi ces dern. on estime particulièrem. *Plinianæ exercitationes*, par Claude de Saumaise, Utrecht, 1689, 2 vol.

ment où la paix étant sur le point de se , les préliminaires en furent discutés au itt, quoique attaqué alors d'un violent accès , se fit porter à la chambre des communes urer avec amertume les condit. du traité, vait contraires aux intérêts de la Grande- ; mais, malgré son improbat. la paix fut e 10 fév. 1763. Retiré depuis dans la re- e se montra plus au parlem. que dans les cessions, où il crut son intervent. nécess- anv. 1765, sir Pynsent, propriétaire d'une considérable et admirat. enthousiaste de s d'état, l'institua, au préjudice de sa fa- ritier de tous ses biens. Dans le mois d'a- it Pitt reçut de nouvelles proposit. pour ministère ; mais comme il exigeait le re- ssat de tous ceux qui occupaient les gr. st refusait même de laisser à la cour la s des emplois inférieurs, les démarches ies auprès de lui n'eurent alors aucun ré- ne fut qu'en 1766 qu'il obtint du roi tous ire nécessaires pour former un nouveau n'y admit que des hommes à talens sou- l'opinion publiq., et ne réserva pour lui- la place de garde des sceaux. Mais étant tte époque dans la chambre haute avec le comte Pitt, comte de Chatham, ces di- coûtèrent, dit-on, une partie de sa po- Du reste les infirmites dont il était acca- ès long-temps ne lui permettaient plus ire une part bien active à l'administra- 'abandonna même tout-à-fait en 1768, en le titre de garde des sceaux, sans cesser de s'occuper encore avec ardeur des térêts de sa patrie. En 1775, malgré l'état s de sa santé, il combattit les mesures le ministère contre les Américains ; et 1778 les malheurs de la guerre forcèrent ître l'indépendance de l'Amérique, il se rter au parlem., quoique déjà il fût pour environné des ombres de la mort, et té- vive indignation dans un discours plein ce et d'énergie ; mais ayant voulu rép i- ne de Richemont qui lui avait repondu, fut au-dessus de ses forces ; il porta la son cœur et tomba dans un accès con- ns avoir pu articuler un seul mot. Cette ébante a été transmise à la postérité dans s. Lord Chatham n'y survécut que peu de débats avaient eu lieu le 8 avril 1778, il m. suiv. dans la 70e ann. de sa vie. La mém. de ime d'état fut honorée de tous les partis. Le ota pour lui l'exécut. d'un monum. dans e Westminster aux frais de la nation, et le a sur les revenus de la liste civile, une e 4,000 liv. sterling à ses héritiers. Lord a pub. un petit vol. des *lettres* de lord à son neveu Thomas Pitt, lord Camel- es contiennent d'excellens avis et sont un style élégant. On a aussi de lui quelq. *tiques*, cités par lord Orford et par son sur M. Park. Il a paru en Angleterre, sans teur, un recueil intit. : *Anecdotes de la me de Chatham et des principaux evê- e son temps*, 3 vol. in-8.

'WILLIAM), célèbre ministre anglais, se- du précéd., né en 1759 à Hayes, dans le Kent, et non en France, ainsi qu'on l'a , hérita de tous les talens de son père et e sa haine contre les Français. Elevé jus- de 14 ans sous les yeux de lord Chatham, ta de bonne heure l'habitude de parler ité, et acquit à un haut degré cette assu- cette présence d'esprit si nécessaires à un 'état. Après avoir terminé ses études à l'u- de Cambridge, il fut reçu avocat en 1780, cès au barreau annoncerent tout ce qu'on ttendre de lui. Mais, déjà tourmenté par l'ambition de se distinguer à la chambre des communes, il assistait à toutes les séances, étudiait avec soin les ressources de l'éloquence parlementaire, et après s'être vainement présenté en 1780, comme candidat à l'université de Cambridge, il fut élu l'année suiv. par le bourg d'Appleby et se jeta dans le parti de l'opposit. formée contre lord North. C'était un pesant fardeau que le souvenir et le nom de Chatham. Pitt, alors à peine âgé de 22 ans, se montra cependant digne de le soutenir, et se fit dès son début une telle réputat., qu'un an après il obtint la place de chancelier de l'échiquier. Ce fut à dater de cette époque que commença entre Fox et lui cette longue inimitié qui dura autant que leur vie. Lord Shelburne, qui tenait alors le timon des affaires, fut bientôt contraint de donner sa démission, et Pitt, resté seul au ministère en activité, soutint pendant six semaines le poids de toutes les discussions parlementaires. Le roi le pressa souvent de se mettre à la tête du cabinet ; mais, sentant la nécessité de ployer pendant quelq. temps sous la coalition de North et de Fox, il refusa constamm., et résigna son emploi de chancelier de l'échiquier le 31 mars 1783. Au mois d'avril suiv. cette coalit. devint le ministère, et, à la prorogat. du parlem., qui eut lieu au mois de juillet, Pitt se rendit en France, séjourna quelq. temps à Reims, puis à Paris, et reçut partout l'accueil le plus distingué. De retour en Angleterre, il ne se montra pas d'abord en opposition avec le ministère de la coalit., mais quand Fox présenta son bill sur l'administrat. de l'Inde, il s'éleva avec force contre ce mode d'administration, prouva qu'il était attentatoire aux droits de la couronne, et le bill, adopté par la chambre des communes, fut rejeté par la chambre haute. Le roi ayant ordonné ensuite aux ministres de se retirer, Pitt fut nommé prem. lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, et se trouva par ces deux charges à la tête du nouveau ministère. Il n'avait alors que 24 ans, peu d'influence, peu de fortune ; et il avait à lutter contre la majorité d'une chambre des communes composée d'hommes habiles, puissans et d'une expérience consommée. Cepend. il ne se laissa point abattre par tant d'obstacles. Soutenu par le roi et la chambre des pairs, il parvint à faire dissoudre le parlem., et ce coup d'état, qui étonna toute l'Europe, donna la plus haute idée de son caractère. Ce fut à cette occasion que lord North, qui se piquait de connaître les ressorts des gouvernem., dit, en parlant de Pitt : « Cet homme est né ministre. » Une grande irritation des esprits suivit cette crise : les plus puissans des adversaires de Pitt faillirent se ruiner pour l'empêcher de triompher dans la nouvelle election ; il triompha cependant et ouvrit la session avec une majorité tres-prononcée : sa position n'en restait pas moins difficile. Tout languissait dans l'intérieur, le trésor était vide, la contrebande faisait des progrès alarmans, et l'administrat. de l'Inde demandait une main aussi ferme qu'habile. Pitt, dirigeant ses prem. soins sur les finances, arrêta les fraudes commerciales en diminuant les droits sur les matières que l'on importait frauduleusem., et pour que le trésor ne souffrît pas de cette diminut. ; il augmenta l'impôt sur les fenêtres, en créa d'autres sur divers objets de luxe, et parvint, à force d'économies partielles et de taxes additionnelles, à réaliser un fonds d'un million sterling, qu'il appliqua au rachat progressif de la dette publique. Ce fonds d'amortissem., qui s'augmenta chaque année par l'intérêt des effets publics rachetés, et auquel il ajoutait encore les sommes disponibles, fut livré par quartier à des commissaires choisis dans les plus hautes classes, et Pitt ne souffrit jamais qu'on en détournât la moindre partie pour l'appliquer à un autre usage. Il s'occupa ensuite des affaires de l'Inde, soutint le crédit chancelant de la compagnie, et régla d'une manière aussi avantageuse que solide

servés sur une médaille, gravée dans l'*Iconographie* grecque de Visconti.

PITTERI (Jean-Marc), graveur à l'eau-forte et au burin, né à Venise en 1703, m. dans la même ville en 1787, a laissé un assez grand nombre d'estampes estimées, dont on peut voir le détail dans le *Manuel de l'Amateur de l'Art* de Huber et Rost.

PITTI (Buonaccorso), historien florentin du 15e S., a laissé une *chronique* qui s'étend depuis 1412 jusqu'à 1430, et qui a été pub. à Florence en 1720, in-4, par Manni, qui l'a enrichie de savantes notes.

PITTON (Jean-Scholastique), historien provençal, docteur en médecine, né vers 1620 dans la ville d'Aix, où il m. en 1690, est auteur de plus. ouvr. historiq., dont la réputat. ne franchit guère les bornes de sa province. Le plus considérable est l'*Hist. de la ville d'Aix*, Aix, 1666, in-fol. Elle est mal écrite, et les faits présentés sans ordre ne sont pas assez circonstanciés. Cet ouvr. fut suivi en 1668 des *Annales de l'église d'Aix*, auxquelles Pitton joignit cinq *dissertations*, où il cherche à prouver, contre Launoy, que St Maximin et Ste Madeleine ont fini leurs jours en Provence. On a encore du même auteur : *Traité des eaux chaudes d'Aix, de leur vertus et de la saison de s'en servir*, 1678, in-8, et un autre traité en latin : *de Conscribendâ historiâ rerum naturalium Provinciæ*, 1679, in-8. Mais le meilleur de ses ouvr. est celui qu'il a intit. : *Sentimens sur les historiens de Provence*, qui parut à Aix en 1682, in-12, et auquel Joseph Templery, auditeur des comptes, avait fait beaucoup de corrections.

PITTON (Joseph). V. Tournefort.

PITTONI (Batista), de Vicence, peintre et graveur du 16e S., grava, entre autres sujets, les 40 planches des antiquités de Rome ; elles se trouvent dans l'ouvr. de Scamozi, Venise, 1582, intitulé : *Discorsi sopra le antichità di Roma, con 40 tavole intagliate da Batista Pittoni Vicentino*, in-fol.—Pittoni (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise en 1687, et que plus. biographes ont confondu avec Batista Pittoni de Vicence, a laissé, dans les états de Venise, un grand nombre d'ouvr. remarquables, qui l'ont mis au rang des plus habiles artistes de son temps. Il m. dans sa ville natale en 1767. — Un autre Pittoni (Jean-Baptiste), prêtre vénitien et laborieux compilateur, né vers 1666, m. en 1748, a donné un *Recueil des constitutions pontificales et des décisions de la congrégation de Rome*, 14 vol. in-8 ; *Vita di Benedetto XIII*, Venise, 1730, in-4 ; *Calendario romano decennale*, et *de Octavis festorum quæ in ecclesiâ universali celebrantur*, 2 vol. in-8

PITTORIO (Louis BIGI, plus connu sous le nom de), en latin *Pictorius*, poète latin, né à Ferrare en 1454, m. vers 1525, a laissé les ouvr. suivans : *Candida*, poème, Modène, 1491, in-4 ; *Tumultuarior. carminum lib. septem*, ib., 1492, in-4 ; *Christianorum opusculorum lib. tres*, ibid., 1496 ou 1498, in-4 ; *Meditatio de oratione dominicâ*, etc., Venise, 1502, in-4 ; *Epigrammatum in Christi vitam libellus*, Milan, 1513, in-4 ; *in celestes proceres hymnorum epitophiorumque liber*, etc., ibid., 1514, in-4 ; *Sacra et satyrica Epigrammata*, *Elegiæ*, etc., ibid., 1514, in-4 ; *Hippolytæ epigrammatum per dialogos opus libri sex*, Venise, 1516 ; recueil d'*Homelies*, en ital., sur les épit. et évangiles de l'année, etc., etc. Tous les ouvr. de Pittorio sont rares et recherchés ; Freytag en a donné la liste complète dans les *Amœnitates litterariæ*, et David Clément dans sa *Bibliothèque curieuse*.

PIVATI (Jean-François), jurisconsulte ital., né à Padoue en 1689, membre de l'académie des sciences de Bologne, m. à Venise en 1764, est aut. d'un *Nuovo Dizionario scientifico, e curioso, sacro e profano*, Venise, 1740, 10 vol. gr. in-fol., fig. ; et de *Riflessioni fisiche sopra la medic. elettrica*, Venise, 1749, in-4.

PIX (Marie), dame anglaise, auteur dramatiq., née au 17e S., m. vers 1720, a composé 10 à 12 *tragédies* ou *comédies*, dont aucune n'est restée au théâtre.

PIXODARE, dynaste ou souverain de Carie, dans l'Asie-Mineure, vivait au 4e S. av. J.-C. Il fut le père de Mausole et d'Artémise, dont les noms sont devenus célèbres dans l'histoire. On connaît de lui quelques médailles très-rares, avec la légende ΠΙΞΩΔΑΡΟΥ, sans aucun titre.

PIZARRE (François), conquérant du Pérou, né à Truxillo, dans l'Estremadoure, en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme, dont il prit le nom. Son éducation fut négligée au point, dit-on, qu'il n'apprit pas même à lire, et sa prem. occupat. fut de garder des pourceaux dans une campagne de son père. Un jour en ayant perdu un et n'osant rentrer dans la maison paternelle, il prit la fuite, s'embarqua pour les Indes, et embrassa la carrière des armes, où son caractère entreprenant et hardi semblait devoir lui assurer des succès. Il ne tarda pas en effet à se distinguer sous Nuñes de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il projeta de pénétrer dans le Pérou et de le conquérir, s'associa Diego d'Almagro, partit de Panama le 14 sept. 1524, et découvrit la côte de l'empire péruvien. Mais ne pouvant poursuivre cette découverte sans le secours du gouvernem. espagnol, il revint en Europe, se présenta devant Charles-Quint, et après avoir obtenu de ce monarque le titre de gouvern. de tout le pays qu'il avait découvert, il retourna en Amérique avec ses frères, équipa trois vaisseaux, mit à la voile en février 1531, et s'empara de l'île de Puna, qui lui facilitait l'entrée du Pérou. Usant en politique de sa prem. victoire, Pizarre traita les Indiens avec douceur malgré la vive résistance qu'ils avaient faite, et la renommée exagérant la force, les exploits des Espagnols et le mérite de leur chef, l'inca Huascar lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère Atahualpa, qui, après l'avoir dépouillé de son empire, voulait lui arracher la vie. Pizarre avait trop de pénétration et d'habileté pour laisser échapper les avantages que lui promettait cette guerre intestine : il se dirigea en conséquence vers le centre du Pérou ; mais il était à peine en marche qu'Huascar fut défait par Atahualpa. Celui-ci intimidé par des oracles qui avaient annoncé qu'il viendrait de l'Orient des hommes barbus, portant le tonnerre et conduisant des animaux formidables, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du ciel pour venger son usurpation, et se hâta de dépêcher deux ambassadeurs à Pizarre avec des présens magnifiques en le priant de sortir de ses états ; mais loin d'avoir égard à sa prière, Pizarre précipita sa marche et arriva bientôt à Caxamarca, où l'emper. était campé avec 40,000 hommes. Après une sorte de négociat. l'inca consentit à le recevoir en qualité d'ambassad. d'Espagne ; mais le jour même de l'entrevue Pizarre ayant rassemblé ses Espagnols, fondit sur les Indiens qui escortaient l'empereur, se saisit de ce prince après avoir massacré ses gardes, et le fit m. ensuite sous prétexte qu'il avait donné des ordres pour exterminer les Espagnols Cette mort ayant facilité l'entière réduct. du Pérou, Pizarre n'eut plus à soutenir que de faibles attaques de la part des Indiens ; mais la discorde éclata ensuite parmi les conquérans : ils se battirent avec acharnement sous les murs de Cusco. Pizarre triompha, abusa de la victoire, en opprimant ses compagnons vaincus, et fut assassiné par eux en 1541. — Pizarre (Gonzale), frère du précéd., l'accompagna dans la conquête du Pérou et l'aida puissamm. à triompher en 1538, du parti d'Almagro. Nommé gouverneur de Quito, il entreprit une expédit. pénible et hardie,

tans en France, comme un peu divergentes de l'orthodoxie calvinienne. Le recueil de ses *œuvres*, en partie traduites du français, sous le titre de *Josua Placei Opera omnia*, a paru à Franeker en 1699, et il en a été fait une nouvelle édit. en 1703, en 3 vol. in-4.

PLACE (Pierre-Antoine de La), l'un des écrivains les plus féconds et les plus médiocres du 18e S., né à Calais en 1707, mort à Paris en 1793, obtint en 1762 le privilège du *Mercure de France*, et fut obligé de l'abandonner au bout de 2 ans, parce que son peu de talent en occasiona la chute. Il fut toute sa vie tourmenté d'un besoin de célébrité qu'il fut loin de pouvoir satisfaire. Il eut la singulière idée, pour faire un peu de bruit, de faire annoncer une fois, dans les *feuilles* de l'abbé Desfontaines, qu'il était mort, et de déplorer la perte d'un si intéressant jeune homme. On s'aperçut que ce jeune homme vivait encore; et, bien que ridicule, en trouva le tour fort plaisant. Ce pitoyab. écrivain a donné : la traduct. du *Théâtre anglais*, Londres (Paris), 1745-48, 8 vol. in-12; des trag. : *Venise sauvée*, en 5 actes, 1747; *Adèle de Ponthieu*, en 5 actes, 1757; *Jeanne d'Angleterre* et *Polixène* (la prem., imitée d'Otway, est la seule qui ait eu quelque succès); des comédies : *le Veuvage trompeur*, en 3 actes et en vers; *Rennio et Alinde*, ou *les Amans sans le savoir*, en 2 actes et en prose, pièces qu'on désigna de critiquer lors de leur courte apparition : celle des *deux Cousines*, qu'il fit impr. en 1746, n'a point été représ. On a encore de lui : *Recueil d'épitaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*, 1782, 3 vol. in-12; *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*, Maestricht, 1785-90, 8 v. in-12; *Hermippus redivivus*, ou *le Triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau*, traduct. de l'anglais de Cohausen, Bruxelles, 1789, 2 v. in-8; et d'autres compositions plus indignes les unes que les autres d'être citées. La Harpe a pub. sur La Place, dans le *Mercure* du 20 juillet 1793, une piquante *notice* reproduite dans le *Cours de littérature*.—V. Laplace.

PLACENTINUS. V. Casserio et Placentini.

PLACENTIUS (Jean-Leo), ou *le Plaisant*, né à St-Trou, petite ville de la principauté de Liége, entra dans l'ordre des dominicains au commencement du 16e S., et l'on croit qu'il m. vers l'an 1548. On a de lui : *Catalogus omnium antistitum tungrensium, trajectensium et leodiensium*, Anvers, 1529, in-8, ins. par Boxhorn dans la *Respublica Leodiensis*, Amsterdam, 1633, in-24; *Dialogi duo, prior Clericus eques, alter Luciani aulicus*, Anvers, 1535; *Pugna porcorum per P. Porcium poëtam*, poème contenant 253 vers, dont tous les mots commencent par un P. Ce pitoyable livre a eu un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles il suffira de citer les suivantes : Anvers, 1530, petit in-8; Paris, 1539.

PLACES (Des). V. Desplaces.

PLACET (le P. François), religieux de l'ordre des cordeliers ou des capucins, sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement, est aut. d'un ouv. singulier intit. : *la Corruption du grand et du petit monde, où il est montré que toutes les créatures qui composent l'univers sont corrompues par le péché d'Adam*, etc., 3e édit., Paris, 1668, in-12.

PLACETTE (Jean de La), fameux théologien, surnommé le *Nicole des protestans*, né à Pontac, dans le Béarn, le 19 janv. 1639, fut placé en 1660 à la tête de l'église d'Orthez; il obtint quatre ans après une vocation pour Nay, dans la même province. Mais la révocation de l'édit de Nantes l'ayant forcé de s'expatrier, il se retira en Danemarck, accepta le pastorat de l'église de Copenhague, y resta jusqu'en 1711, époque à laquelle ses infirmités l'obligèrent de renoncer à ses fonctions, et il m. à Utrecht en 1718. Ses principaux ouvr. sont : *nouveaux Essais de morale*, Amsterdam, 1692, 4 vol.; ib., 1714, 2 vol. in-12; *Traité de l'orgueil*, Amsterd., 1693; ib., 1699; *Traité de la conscience*, ib., 1695, in-12; *la Mort des justes*, ou *la Manière de bien mourir*, ib., 1695, in-12; *la Communion devote*, ou *la Manière de participer saintement et utilement à l'Eucharistie*, ibid., 1695, in-12; 4e édit., corr. et augmentée d'une seconde partie, ib., 1699, in-12; *la Morale chrétienne abrégée et réduite à trois principaux devoirs : la repentance des pécheurs, la persévérance des justes et les progrès dans la piété*, ib., 1695, in-12; 2e édition, augm., ib., 1701, in-12; *Traité de la restitution*, ib., 1696, in-12; Rotterdam, 1716, in-4; *divers Traités sur des matières de conscience*, Amsterd., 1698, in-12; *Traité des bonnes œuvres en général*, Amsterdam, 1700, in-12; *Traité du serment*, La Haye, 1701, in-12; *Réflexions chrétiennes sur divers sujets*, Amsterdam, 1707, in-12; *Traité de l'aumône*, in-12; *Traité des jeux de hasard*, La Haye, 1714, in-12; plusieurs *Livres de controverse*, aujourd'hui sans intérêt; et la *Réfutation des principes de Bayle, touchant l'origine du mal*. Le P. Niceron a consacré un long article à La Placette dans ses *Mém. des hommes illustres*; et Cartier de St-Philippe ayant découvert le MS. de son *Avis sur la manière de prêcher*, l'a puh. en 1733, in-8, précédé de la *vie* de l'auteur.

PLACIDE DE SAINTE-HÉLÈNE (le Père), augustin déchaussé, né en 1649 à Paris, reçut dans son enfance des leçons de Pierre Duval, géographe, qui avait épousé sa sœur, et fit de rapides progrès sous cet habile maître. Entré en 1666 dans l'ordre des augustins déchaussés, il continua de se livrer à l'étude de la géographie, publia un grand nomb. de *cartes*, obtint en 1705 le titre de géographe ordinaire du roi, et m. à Paris en 1734. Outre la réimpression de la *Sphère*, ou *Traité de géogr.* de Duval, et de sa *Carte de France*, en 4 feuilles, avec de nouvelles observations, on cite du P. Placide : *le Cours du Danube*, en 3 feuilles; *l'Allemagne; la Flandre française*, pub. en 1690; *la Savoie; le Cours du Pô*, en 5 feuilles; *les Ports de France et d'Italie; les Etats du duc de Savoie*, et les *Pays-Bas catholiques*.

PLACIDIE (Galla-Placidia-Augusta), fille de Théodose-le-Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, née à Constantinople vers l'an 388, fut amenée en Italie, tomba peu après dans les fers du farouche Alaric, qui s'empara de Rome en en 409, et ne sortit d'esclavage qu'en épousant Ataulphe, beau-frère du vainqueur, qui s'était épris pour elle d'une passion violente, et qui mit à ses pieds les plus riches dépouilles de Rome. Profitant ensuite de l'ascendant qu'elle avait obtenu sur l'esprit de son époux, elle le décida à quitter l'Italie pour aller combattre les Vandales qui venaient d'envahir l'Espagne; mais ils étaient à peine arrivés en Catalogne qu'Ataulphe fut assassiné. Placidie, dédaignée par le successeur de ce prince, retomba alors au rang des esclaves, et ne recouvra sa liberté qu'à la faveur d'un traité conclu entre les Romains et les Barbares, qui exigèrent 600,000 mesures de grains pour sa rançon. Rendue au pouvoir d'Honorius, son frère, Placidie se vit bientôt obligée de contracter un nouvel hymen; elle devint l'épouse de Constance, l'un des gén. d'Honorius, en eut deux enfans, Honoria et Valentinien, et obtint pour lui le titre d'auguste, qui l'associait à l'empire. Mais devenue veuve pour la seconde fois, et s'étant brouillée avec Honorius, auprès duquel elle avait joui jusque là d'un crédit absolu, cette princ. se réfugia à Constantinople, y fut accueillie par son neveu Théodose-le-Jeune, et parvint dans la suite à faire monter son fils Valentinien sur le trône d'Occident. Elle régna pend. 35 ans sous le nom de ce prince, et m. à Rome le 27 nov. 450. Ses restes furent transportés à Ravenne, dans une chapelle qu'elle avait édifiée sous l'invocation de

PLANQUE (Franç.), médecin, né en 1696 à ...iens, m. en 1765, a donné : *Chirurgie compl. ...vant les modernes*, Paris, 1744, 2 vol. in-12; ..., 1757, in-8, ouvr. qui a passé long-temps pour ...des meilleurs manuels élémentaires de chirurg.; *...ibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvr. ...riodiques, tant français qu'étrangers, avec plu...ures pièces rares et des remarques*, Paris, 1748-...0, 10 vol. in-4, ou 31 vol. in-12 : recueil al...phabétique qui a été terminé par Goulin; la tra...ction des *Observations rares de médecine et de ...rurgie*, de van der Viel, 1758, 2 vol. in-12.

PLANT (Jean-Traugott), littérateur allem., ...à Dresde en 1758, m. à Gera en 1794, a laissé ...ouvr. suiv. (en allem.) : *Plan chronologique, ...graphique et critique de la poésie allemande*, ..., Stettin, 1782; *Poésies gaies, tendres et mo...es*, ib., 1782, in-8; *Revue politique des formes ...gouvernement de tous les états de la terre*, ...in, 1787, petit in-fol.; *Dictionnaire politique ...*, etc., Hambourg, 1789, in-8; *Tableau im...ial de la constitution de l'empire turc*, Berlin, ..., in-8; livre élément. de la *doctrine mahomé...*, trad. de l'arabe, Stamboul et Genève, 1790, ...; *Manuel d'une géographie et hist. complète ...la polynésie*, ou *Cinquième partie du monde*, ...peig, 1793, t. 1 (la suite n'a pas paru); *Nouveau ...lendrier des souverains de l'Europe pour l'année ...5*, Leipzig, 1794, in-fol.

PLANTAVIT. V. Pause et Margon.

PLANTERRE, auteur et acteur, m. à Paris en ...99, a donné au théâtre : *Agnès de Châtillon*, ...éra en 3 actes; *Midas au Parnasse; les Deux ...uites*, opéra en un acte; *la Famille indigente; ...Baillé coiffé; la Tentation de St-Antoine; les ...rlatans; la Triple Vengeance*, etc.

PLANTIN (Christophe), célèbre imp. du 16e S., ...à Mont-Louis, près de Tours, en 1514, vint ...jeune à Paris, où il apprit d'abord l'état de re...r; il entra ensuite chez un imp. de Caen, puis ...ls les principaux ateliers de France, notamm. ...e de Lyon, passa ensuite dans les Pays-Bas, et ...ablit à Anvers, où il porta bientôt l'art typogra...phique à un haut degré de perfection. Le bâtiment ...servait à ses presses était regardé comme un ...principaux ornem. de cette ville. A l'exemple ...Robert Estienne, Plantin exposait ses épreuves ...ant sa porte, en promettant une récompense à ...ux qui y trouveraient quelques fautes. Le roi ...Espagne Philippe II le nomma son prem. impr., ...e chargea de donner une nouvelle édition de la ...*Bible polyglotte* d'Alcala. Cette édition, regardée ...ame le chef-d'œuvre de Plantin, parut de 1569 ...à 72, en 8 vol. gr. in-fol. Il existe de cette Bible ...exemplaire sur vélin à la Bibliothèque du Roi. ...trouvera beauc. de dét. sur Plantin et ses success. ...s le t. 3 des *Annal. typographiq.* de Maittaire.

PLANTIN (Jean-Bapt.), hist. suisse, né à Lau...sanne vers 1625, ministre de la paroisse d'Oex, ...s le canton de Berne, mort vers 1678, a pub. : ...*Bibliotheca antiqua et nova*, Berne, 1656, in-12; ...*Abrégé de l'histoire générale de la Suisse*, Genève, ...5, in-8; *Dictionn. franç. et latin*, Lausanne, ...7, in-8; *Chronique de Berne*, 1678, in-12. Il ...a aussi composé une *Chronique de Lausanne*, ...une autre *du pays de Vaud*, qui sont conservées ...tes, dans quelques bibliothèques de la Suisse.

PLANUDE (Maxime), moine à Constantinople ...s le 14e S., est auteur d'une *vie d'Esope* qu'on re...le comme un tissu de contes absurdes et d'a...chronismes grossiers. On lui doit aussi une édi...n du recueil d'*épigrammes* grecq. connu sous le ...m d'*Anthologie*, dont la prem. édit. est de Flo...rence, 1494, in-4, et la meilleure de Francfort, ...1600, in-fol. Il a laissé en outre beaucoup d'écrits, ...t les uns sont de simples versions de livres la...ins en langue grecque, et les autres des composit. ...originales. On connaissait, depuis 1495, sa trad. en vers grecs des *Distiques moraux* de Caton, souvent réimp. jusqu'en 1754 et 1759; les *Métamorphoses* d'Ovide, trad. par Planude en prose grecq.; ont été pub. pour la prem. fois en 1822, enrichies d'une *preface* et de *notes* sav. par M. Boissonade, en un vol. in-8, qui fait partie de la *Collection des Classiques latins* de M. Lemaire.

PLAT ou PLAET (Josse Le). V. Leplat.

PLASSCHAERT (Jos.), memb. de la deuxième chambre des états-gén. du royaume des Pays-Bas, né vers 1760 à Bruxelles, m. à Louvain en 1821, avait fait partie en 1793 de la junte administrative chargée, au nom de la républ. franç., d'organiser les provinces belges soumises par ses armes. Admis plus tard à l'intime confiance de M. de Pontécoulant, alors préfet de la Dyle, il administra en son absence, avec le titre de conseiller de préfecture, jusqu'en 1806, qu'il partit pour la Hollande dans les gardes d'honn. Il fut peu après porté au corps législatif par le départ. de la Dyle, et remplit en même temps les fonctions de maire de Louvain. Depuis quatre ans il vivait éloigné des fonctions publ., lorsqu'en 1818 il fut élu membre des états-gén., où il se signala par des vues sages et beaucoup de fermeté de principes. On ne connaît de lui que les deux opuscules suiv. : *De l'influence des lang. sur la civilisation*; et *De la noblesse, des titres et de la féodalité*.

PLATEA (Pierre de), médecin, né en 1606 à Monte-San-Juliano, en Sicile, exerça d'abord sa profession à Palerme, se rendit ensuite à Rome, y passa la plus grande partie de sa vie, et m. en 1678. On a de lui : *breve ed utile Discorso de Cirurgia, diviso in sei trattati*, Rome, 1650, in-4. — Un autre Platea est auteur d'un livre intit. : *Opus restitutionum usurarum et excommunicationum*, Venise, 1472, in-12; Cologne, 1474, in-fol.

PLATEARIUS (Jean), médecin de Salerne au 12e ou 13e S., est auteur des ouvr. suivans : *Expositiones et Commentationes ad Nicolai Antidotarium*, impr. à Venise en 1497, in-fol., avec les écrits de Serapion (*v.* ce nom); *de simplici Medecinâ liber*, etc., Lyon, 1512, in-4; et à la fin du *Dispensaire de Nicolas*, Paris, 1582, in-4; *Practica brevis morborum curandorum*, etc., Lyon, 1525, in-fol., avec les *œuvres* de Serapion et le *Thesaurus pauperum*.

PLATEL. V. Norbert.

PLATER (Felix), célèbre médecin, né à Bâle en 1536, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude de l'art de guérir, et fut reçu docteur dès l'âge de 20 ans; il parcourut ensuite la France et une partie de l'Allemagne, et revint dans sa patrie, riche d'une foule de connaissances acquises dans ses voyages. Nommé archiâtre et profess. de médecine-pratique, il remplit cette double charge avec succès pendant 54 ans, et rendit d'importans services à ses concitoyens, surtout à l'époque des fièvres pestilentielles qui désolèrent une partie de la Suisse, en 1564 et en 1610. Plater m. le 28 juillet 1614. Il avait établi à Bâle un jardin botanique, dont il abandonnait la disposition à ses élèves, et avait formé un riche cabinet d'histoire naturelle qui a subsisté jusqu'à l'extinction de sa famille. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont on peut voir les titres dans le *Dictionnaire de médecine* d'Eloy, et dans l'*Athenæ rauricæ*, pag. 182. Les principaux sont : *de corporis humani Structurâ et Usu libri tres*, Bâle, 1583, in-fol.; ibid., 1603, même format (la plupart des planches qui décorent ce vol., sont tirées de Vesal et de Coiter; celles qui concernent l'organe de l'ouïe et de la vue sont les seules qui appartiennent à Plater); *de mulierum Partibus generat. dicatis*, ibid., 1586, in-4; Strasbourg, 1597, in-fol.; *Praxeos medicæ tomi tres*, Bâle, 1602 (cette pratique a souvent été réimprimée : la meilleure édit. est celle qu'Emmanuel Kœnig a donné en 1736, in-4 avec une préface); *Observa-*

mission chargée de la rédaction d'une nouvelle sur la liberté de la presse.

PLATON, célèbre philosophe grec, que les anc ont surnommé le *Divin*, né à Athènes vers 430 av. J.-C., eut pour père Ariton qui descendait de Cadmus, et pour mère Perictyone qui descendait du frère de Solon. Doué d'une imagina vive et brillante, il se distingua dès sa plus dre jeunesse par ses progrès dans l'étude de la sie, de la musique et de la peinture; mais ce surtout à celle de la philosophie qu'il se livra suite avec le plus d'ardeur. Il devint, à l'âge de ans, disciple de Socrate, qui, reconnaissant en toutes les qualités éminentes qui forment les ustre, et un vaste génie, capable des plus ndes conceptions, l'appela le *Cygne de l'acad.* rès la mort de ce philosophe, Platon se rendit à gare pour y entendre Euclide; delà il passa en lie, où il vit les illustres philosophes sortis de ole de Pythagore; les quitta pour aller en Egypte, il fut accompagné, dit on, par Euripide, et ce à son retour à Athènes qu'il ouvrit cette école libre, où il se plut à répandre ses doctrines, et ttirer un si grand nombre de disciples Platon à diverses époques trois voyages en Sicile: dans premier, qu'il entreprit pour son instruction s le règne de Denys-l'Ancien, il s'attacha Dion r l'affection la plus vive; mais ayant encouru la ine du tyran en exposant devant lui avec une rrageuse éloquence les droits sacrés de la justice, eut beaucoup de peine à échapper à la mort qui il était réservée, et fut livré à Pollis, envoyé de parte, qui, pour servir la vengeance de Denys, conduisit à Egine et l'y vendit comme esclave. ibéré par Anniceris, philosophe cyrénaïque, aton retourna à Athènes, et ne tarda pas à y recevir une lettre du vieux tyran qui le supplait de point répandre sa perfidie; il ne lui répondit e ces mots: « Je n'ai pas assez de loisir pour me ouvenir de Denys. » Son second voyage en Sicile t déterminé par l'invitation de Denys-le-Jeune et instances de Dion. On lui faisait espérer que le uveau tyran de Syracuse était disposé à suivre les nseils de la sagesse, et qu'en lui inspirant l'aour de la vertu, il pourrait assurer le bonheur la Sicile. Le philosophe partit, et fut reçu avec plus grands honneurs: Denys, en le comblant témoignages d'attachement, parut goûter ses ximes, et les suivit pendant quelque temps; ais bientôt la flatterie vint détruire l'ouvrage de laton, qui, ne pouvant plus rien sur l'esprit du ran, parvint à se soustraire à l'espèce de captivité ns laquelle il voulait le retenir. Plus tard, et dans à âge déjà très-avancé, Platon, cédant aux mêmes ttières, fit, dit-on, son troisième voyage dans l'es ir de réconcilier Denys avec Dion; mais cette uvelle tentative fut moins heureuse encore que ppram: le zèle qu'il montra pour la défense de Dion, de Théodote et d'Héraclite, excita des soupçons qui lui firent courir plus dangers; et il fallut intervention d'Architas le Pythagoricien pour qu'il fût permis de retourner en Grèce. Le sublimité la doctrines de Platon, la beauté de son génie et étendue de ses connaissances, avaient fixé sur lui s yeux de toutes les nations: les habitans de Cyne, les Arcadiens et les Thébains lui demanrent des lois; il les refusa aux premiers parce ils se montraient trop attachés aux richesses; x autres parce qu'ils ne voulaient point d'égalité; ais il donna aux Crétois douze livres de lois pour fondation de Magnésie, envoya Pharmion aux bitans d'Elée, Ménédème à ceux de Pyrrha pour donner leurs républiques, et dirigea la Thrace r ses conseils. Du reste, Platon ne voulut jamais rendre une part active dans les affaires publiques, même dans sa patrie. Il m. à l'âge de 83 ans, l'an 347 avant J.-C., sans avoir contracté les liens du mariage. Les plus grands honneurs furent consacrés à sa mémoire: le Persan Mithridate lui éleva une statue, Aristote un autel dans l'académie, et son école célébrait chaque année, par un banquet, le jour de sa naissance. Platon est le premier philosophe de l'antiquité dont les écrits nous aient été transmis presque en entier. On a de lui: *Euthyphron*, ou *de la Santé*, du genre délibératif; l'*Apologie de Socrate*; *Criton*, ou *du Devoir*; *Phédon*, ou *de l'Ame*, dialogues moraux; *Cratyle*, ou *de la Justesse des noms*, logique; *Theætète*, ou *de la Science*, délibératif; *le Sophiste*, ou *de l'Etre*, et *le Politique*, ou *du Gouvernement*, logique; *Parmenide*, ou *des Idées*, logique; *Philèbe*, ou *de la Volupté*; *le Banquet*, ou *de l'Amour*; *Phèdre*, ou *de la Beauté*, moraux; *Alcibiade*, ou *de la Nature de l'homme*, dialogue par induction; *le Second Alcibiade*, ou *de la Prière*, du même genre; *Hipparque*, ou *de l'Amour du gain*, et *les Rivaux*, ou *de la Philosophie*, genre moral; *Théagès*, ou *de la Sagesse*, par induction; *Charmide*, ou *de la Modération*, délibératif; *Lachès*, ou *du Courage*, et *Lysis*, *de l'Amitié*, même genre que *Théages*; *Euthydème*, ou *le Disputeur*, réfutation; *Protagoras*, ou *les Sophistes*, satirique; *Gorgias*, ou *de la Rhétorique*, pour réfuter; *Ménon*, *de la Vertu*, délibératif; *le Premier Hippias*, ou *du Beau*; *le Second Hippias*, ou *du Mensonge*, tous deux réfutatifs; *Ion*, ou *de l'Iliade*, délibératif; *Ménexène*, ou *le Discours funèbre*, moral; *Clitophon*, ou *l'Exhortation*, moral; les dix livres de la *Republique*, ou *du Juste*, politique; *Tumée*, ou *de la Nature*, physique; *Critias*, ou *l'Atlantique*, moral; *Minos*, ou *de la Loi*; les douze liv. des *Lois*, ou *de la Législation*; l'*Epinomis*, ou *le Philosophe*, tous dialogues politiques; et 13 *Lettres morales*. Les éditions complètes de Platon sont celles d'Alde, 1513; de Bâle, 1534 et 1556; d'Henri Etienne, Paris, 1578; de Lyon, 1590; de Francfort, 1602; de Deux-Ponts, 1782-86; de Bekker, Berlin, 1816-18. Les plus beaux morceaux de Platon se trouvent réunis dans l'ouvr. intit.: *Pensées de Platon sur la religion, la morale, et la politique*, recueillies et trad. par M. J.-V. Le Clerc, Paris, 1819, 2e édit., 1824. Louis Le Roy, J. Racine, Maucroix, Dacier, le P. Grou, avaient trad. quelques ouvr. de Platon. M. Cousin a entrepris en 1822 une traduct. complète, dont il a paru cinq vol., et dont la suite est impatiemment attendue.— PLATON, poète grec, né à Corinthe, florissait environ cent ans après Platon le philosophe. Il passe pour le chef de la moyenne comédie. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses pièces. — Plusieurs autres PLATON figurent dans les monumens de l'antiquité, mais aucun ne mérite de mention spéciale.

PLATONI (CAMILLE), prêtre théologien et prémicier du chapitre de Parme, sa ville natale, mort en 1592 à l'âge de 61 ans, a laissé: *Oratio civium Parmensium nomine in funere serenissimæ Mariæ Lusitaniæ, etc.*, *habita*, etc., Parme, 1577, in-4. Il existait à la Bibliothèque un MSs. de quelques *epigrammes* latines du même auteur.

PLATOW ou PLATOFF (le comte), hetmann des Cosaques russes, né vers 1765, dans la Russie méridionale, entra très-jeune au service et devint hetmann (grade de général) à la suite de plusieurs actions d'éclat. Ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1806 et 1807 contre les Français. Après la paix de Tilsit, il passa à l'armée russe de Moldavie, battit les Turks en plus. rencontres, prit d'assaut la ville de Babad, et cette campagne lui valut le grade de général de cavalerie. En 1812, il fut un des généraux chargés de s'opposer à l'invasion des Français en Russie. Battu plus. fois, et particulièrement près de Grodno, il fut obligé, avec les débris de l'armée russe, de se retirer précipitamment dans l'intérieur; mais bientôt la fortune changea avec les élémens. Platow, chargé

bourg, en 1822, 2 vol. des *œuvres* de J. Playfair; la collection doit être de 4 vol.

PLAZZA ou **PIAZZA** (Benoît), jésuite sicilien, né à Syracuse vers la fin du 17e S., mort à Palerme vers l'an 1765, se distingua dans son ordre par ses talens et son savoir. On a de lui un gr. nombre de livres de théologie dont les principaux sont : *il Purgatorio, istruzione catechistica dello stato e pene del purgatorio*, etc., Palerme, 1754; *Causa immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ Virginis*, ibid., 1747, et Cologne, 1751, in-fol.

PLÉE (Auguste), ancien chef de division à la secrétairerie des conseils du roi, m. le 7 août 1825, au Fort-Royal, île de la Martinique, avait été envoyé en 1819 comme voyageur naturaliste du gouvernement dans l'Amérique du Sud. Le Muséum d'hist. naturelle de Paris a été enrichi par lui de plus. collections. On cite de lui : *Herborisat. artificielles aux environs de Paris*, Paris, 1811-14, 18 livraisons in-8, fig. (publ. en société avec Fr. Plée); *le Jeune botaniste*, ou *Entretiens d'un père avec son fils sur la botanique et la physiologie végétale*, etc., ibid., 1812, 2 vol. in-12.

PLÉLO (Louis-Robert-Hippol. de BREHAN, comte de), diplomate français, né, en 1699, d'une ancienne famille de Bretagne, était ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas fut élu pour la seconde fois roi de Pologne en 1733. Ce prince se retrancha dans Dantzig, où une armée russe vint l'assiéger. Le comte de Plélo osa, avec 1,500 Français, attaquer 30,000 Russes, et força trois de leurs retranchemens; mais, accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 27 mai 1734, et le reste des braves qu'il commandait fut pris entièrement. Aux sentimens d'un héros, Plélo joignait le goût des lettres et de la philosophie. Il faisait avec méthode des recherch. sav. et des observ. astronomiques (*v.* le *Recueil de l'académie royale des sciences*). Il cultivait même la poésie avec succès. On a de lui des pièces légères, pleines de délicatesse et de naïveté. La plus connue est une idylle intitulée *la Manière de prendre les oiseaux*, insérée dans le *Portefeuille d'un homme de goût*.

PLEMP (Corneille), en latin *Plempeius*, poète lat., né à Amsterdam en 1574, m. en 1638, a laissé un *Recueil* (*poemata*), Amsterdam, 1617, in-4. — **Plemp** ou **Plempeius** (Vepiscus Fortunatus), probablement parent, peut-être fils du précédent, né à Amsterdam en 1601, mort à Louvain en 1671, occupa une place parmi les médecins distingués de son temps. L'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, le fit nommer professeur de médecine à Louvain, et il honora par ses talens et par ses écrits la chaire confiée à ses soins. On a de lui : *Ophthalmographia, sive de oculi Fabricâ*, Amsterdam, 1632, in-4; réimp. avec ses *medicinæ fundamenta*, Louvain, 1659, in-f.; *de Affectibus pustularum et ungium Naturâ*, 1662, in-4; *de toto corporis Valetudine tuendâ*, 1670, in-4; *Loimographia, sive Tractatus de peste*, Amsterdam, 1664, in-4; *Antimus Coningius peruviani pulveris defensor, repulsus à Melippo Protymo*, Louvain, 1655, in-8.

PLESCHTSCHEIEF (Serge-Ivanovitsch), conn. privé actuel de Russie, né à Moscou en 1752, m. à Montpellier en 1802, après avoir servi dans la marine de son pays et rempli div. missions diplomatiques, est auteur du *Coup d'œil sur l'état et l'organisation actuels de la Russie*, Saint-Pétersbourg, 1790. C'est le premier ouvrage complet qui ait été publié sur ce vaste empire. On lui doit encore les *Notes journalières d'un voyage de l'île de Paros, en Syrie, pendant l'année 1772*, Saint-Pétersbourg, 1773.

PLESSING (Frédéric-Victor-Lebrecht), littérateur allemand, professeur de philosophie à Duisbourg, où il m. en 1806 à l'âge de 54 ans, a laissé : *Ostris et Socrate*, Berlin, 1783, in-8, ouvrage ayant pour but de comparer la philosophie et la théol. des Egyptiens à celles des Grecs; *Memnonium*, ou *Essai pour dévoiler les secrets de l'antiquité*, Leipsig, 1787, in-8. Il donna une suite à cet écrit important par ses *Essais tendant à éclaircir la philosophie de la plus haute antiquité*, 1788, 2 vol. in-8.

PLESSIS-RICHELIEU (François Du), père du célèbre cardinal de ce nom, signala sa valeur à la bataille de Moncontour, et fut chargé de plusieurs missions importantes sous Henri III, qui lui accordant une confiance particulière, lui donna la charge de grand-prevôt, et le fit chevalier de ses ordres en 1586. Honoré aussi de l'estime de Henri IV, Du Plessis venait d'être nommé capitaine des gardes, lorsqu'il m., pendant le siége de Paris, en 1590, à l'âge de 42 ans.

PLESSIS (Du). V. Argentré, Duplessis et Richelieu.

PLESSIS-MORNAY (Du). V. Mornay.

PLESSIS-PRASLIN (Du). V. Choiseul.

PLETHON. V. Gemiste.

PLEUVRI (Jacques-Olivier), littérat., né en 1707 au Havre-de-Grâce, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, où il cultiva les lettres sans négliger les devoirs de son état, et m. dans cette ville en 1788. On a de lui : *Discours sur la gloire des héros*, Paris, 1747, in-12; *Examen de cette question :* Nous naissons poètes, nous nous formons orateurs, ibid., 1747, in-12; *Panégyrique de saint Louis*, 1757, in-4; *Histoire, Antiquités et Description de la ville et du port du Havre-de-Grâce*, ib., 1765; 2e édit., 1769, in-12; *Sermons sur les mystères et sur la morale*, ib., 1778, in-12; *Sermons sur la morale, et Panégyriques*, ib., 1780, in-12; *Tables chronologiques des principales époques et des plus mémorables événemens de l'histoire universelle*, etc., 1787, in-24.

PLÉVILLE-LE-PELLEY (George-René), ministre de la marine, né à Granville en 1726, montra dès sa plus tendre jeunesse un penchant irrésistible vers la carrière de la marine. A l'âge de douze ans, il quitta en secret la maison paternelle, s'embarqua, comme mousse, sous le nom de *Duvivier*, et illustra bientôt ce nom par des prodiges de valeur. Il était à peine âgé de vingt ans, lorsqu'il eut la jambe emportée par un boulet angl.; mais, dans plusieurs autres affaires, les boulets ennemis ne purent fracasser que sa jambe de bois. Nommé successivement lieut. de frégate, capitaine de brûlot, et lieutenant de port, il servait en cette qualité à Marseille, à la fin de 1770, lorsque la frégate anglaise *l'Alarme*, commandée par le capitaine Jervis (depuis lord St-Vincent), fut jetée par la tempête, au milieu d'une nuit obscure, dans la baie de ce port. Ce bâtim., se trouvant affalé sur la côte, courait le danger de se briser sur les nombreux rochers dont elle est semée. Pléville, informé de sa détresse, et ne consultant que son humanité et son courage, se rend au fort Saint-Jean, se passe autour du corps un cordage assez fort pour le tenir suspendu, saisit le bout d'un câble qu'il avait eu la précaution de faire amarrer fortement à terre, et, se laissant descendre du haut des rochers jusqu'à la mer en fureur, il réussit à aborder la frégate, et la fait entrer dans le port au moyen des manœuvres qu'il ordonne. L'amirauté anglaise témoigna à Pléville son admiration et sa reconnaissance par un présent magnifique, et, en 1778, le fils de cet intrépide marin ayant été fait prisonnier par les Anglais, elle donna des ordres pour qu'il fût renvoyé en France sans échange, avec la faculté d'emmener avec lui plus. de ses camarades. Dans cette même année, Pléville reçut l'ordre de se rendre à Toulon, où il fut embarqué comme lieutenant sur *le Languedoc*. Il fit sur ce vaisseau toute la guerre d'Amérique, reçut en récompense de ses services

r si habile et à la fois si vertueux, que les
s lui confiaient, dit-on, leurs biens et leurs
, comme à une espèce d'ange gardien. Plo-
lans la Campanie l'an 270. Tous ses écrits
ormant 54 livres, divisés en 6 *Ennéades*. Il
s les 21 premiers dans la 49e année de son
phyre étant devenu son disciple un an après,
npoas pour lui 24 autres, et depuis il écri-
derniers. Marsile Ficin donna à Florence,
, in-fol., une *traduction* latine de Plotin,
sommaires et des *analyses* sur chaque li-
te version fut imprimée à Bâle, en 1559,
même form., et avec le *texte* grec en 1580,
même ville.

INE (PLOTINA POMPÉIA), femme de l'em-
rajan, l'une des princesses les plus recom-
s qui aient partagé le trône des césars,
a beaucoup à la diminution des impôts,
provinces étaient surchargées. Sa sagesse et
tie lui gagnèrent le cœur des grands et
peuple. Elle accompagnait son époux en
lorsque ce prince m. à Sélinunte l'an 117,
pporta ses cendres à Rome, où elle revint
rien, qu'elle avait favorisé dans tous ses
. Il lui dut l'adoption que Trajan fit de lui,
nséquent l'empire. Ce prince conserva tou-
ur Plotine la plus tendre reconnaissance.
sous son règne la même autorité qu'elle
s sous celui de Trajan, et il la fit mettre au
s dieux après sa mort, que Tillemont place
99.

UCQUET (GODEFROI), métaphysicien alle-
membre de l'acad. de Berlin, né en 1716 à
d, mort en 1790, fut appelé en 1750 à la
e logique et de métaphysique à Tubingue,
seigna encore la philosophie et l'économie
Non-seulement il avait profondément étu-
philosophes anciens, mais il avait beaucoup
ns les Œuvres de Leibnitz, Malebranche,
t Descartes, et il combattit divers philoso-
l'école moderne. Outre un très-grand nom-
ésert. philosophiques, il a publié : *Fun-
philosophia speculativæ*, 1759; *Methodus
ndi in logica*, 1763; *Institutiones philoso-
ostiticæ*, 1772, réimprimées à Stuttgard en
ous ce tit. *Expositiones philos. theor.; Ele-
Philosophiæ contemplativæ, sive de Scientiâ
ntis*, etc., Stuttgard, 1778; *Commenta-
Philosoph. selectiores, antea seorsim editæ*,
, 1781, in-4; *variæ Quæstiones methaphy-
bingue*, 1782, in-4.

WDEN (EDMOND), jurisconsulte anglais,
517 dans le comté de Shrop, m. en 1584, a
a ouvrage très-estimé, sous ce titre : *Com-
tes or Reports, Containing cases upon mat-
ters argued and determined, in the reigns
ward VI, Mary*, etc., Londres, 1761. Cet
, originairement écrit en français, avait été
en cette langue en 1571, 1578, 1599, 1613

WDEN (FRANÇOIS), ecclésiastique anglais,
rance au commencem. du 18e S., fils d'une
l'honneur de la reine d'Angleterre, épouse
mes II, fut placé au séminaire des Anglais
, et y reçut les ordres sacrés. Mais, ne vou-
a donner son adhésion au formulaire et à la
Unigenitus, il renonça aux dignités de l'égl.,
ne au cardinalat que le prétendant lui réser-
près un séjour de trois ans en Angleterre,
en revint à Paris, et entra chez les doctri-
de la maison de Saint-Charles, où il m. en
On a de lui : *Traité du sacrifice de J.-C.*,
, 1778, 3 vol. in-8. Quelques passages de cet
e excitèrent des divisions entre les théolo-
appelans, et donnèrent lieu à plusieurs écrits,
rurent pour et contre. Plowden a encore
Élévation sur la vie et les mystères de J.-C.,
posthume, Paris, 1804, 2 v. in-12. — Un
autre PLOWDEN (Charles), jésuite, de la même fa-
mille que le précédent, né en Angleterre en 1743,
mort en 1821, a laissé : *Discours prononcé lors du
sacre de M. Douglas*, 1791, in-8; *Considérations
sur l'opinion moderne de la faillibilité du St-siége
dans les décisions des questions dogmatiq.*, Lon-
dres, 1790; *Observat. sur le serment proposé aux
catholiques angl.*, 1791; *Réponse au second livre
bleu*, 1791; *Lettre de M. C. Plowden aux cathol.,
pour justifier sa conduite; Remarq. sur les écrits
de M. Joseph Berington*, 1794; *Remarq. sur les
Mém. de Grég. Panzani, précédées d'une Lettre à
M. Berington*, 1794; *Lettre à M. C. Butler sur la
protestat. des cathol.*, 1796, in-8. Tous ces écrits
sont en anglais.

PLUCHE (NOEL-ANTOINE), écrivain plus labo-
rieux que profond, né à Reims en 1688, fut nommé
profess. d'humanités au collége de cette ville, et
ne tarda pas à passer dans la chaire de rhétorique.
Il venait d'être admis dans l'état ecclésiastique,
lorsque l'évêque de Laon lui offrit la direction du
collége de sa ville épiscopale. L'abbé Pluche ac-
cepta, et ramena l'ordre dans ce collége; mais, dé-
noncé ensuite comme professant des sentimens
contraires à la bulle *Unigenitus*, il fut contraint de
quitter son emploi. L'intendant de Normandie
(Gasville) lui confia l'éducation de son fils, à la
prière du célèbre Rollin; et, après avoir rempli
cette place avec succès, l'abbé Pluche vint à Paris,
où il obtint bientôt de la célébrité par ses ouvrages.
Il mourut à Varenne-Saint-Maur en 1761. On a de
lui : le *Spectacle de la nature*, ou *Entretiens sur
l'histoire naturelle et les sciences*, Paris, 1732,
8 tom. en 9 vol. in-12 : cet ouvrage, qui a eu un
grand nombre d'éditions, a été traduit en plusieurs
langues de l'Europe. M.-L.-F. Jauffret en a donné
une édit. abrégée et revue en 1803, 8 vol. in-18; le
marq. de Puységur en avait publié l'*Analyse et
l'Abrégé*, Reims, 1772 ou 1786, in-12; *Histoire
du ciel*, considérée selon les idées des poètes, des
philosophes et de Moïse, Paris, 1739, 2 vol. in-12,
La Haye, 1740, même form., trad. en anglais et en
allemand; *la Mécanique des langues et l'Art de les
enseigner*, Paris, 1751, in-12, trad. en latin par
l'auteur : *De linguarum artificio et doctrinâ*, ibid.,
in-12; *Harmonie des Psaumes et de l'Évangile*, ou
*Traduction des Psaumes et des Cantiques de l'Ré-
glise, avec des notes relatives à la Vulgate, aux
septante et au texte hébreu*, Paris, 1764, in-12;
Concorde de la géographie des différens âges,
ibid, 1765, in-12, avec cartes, le portrait de l'au-
teur et son *Éloge historique*, par Robert Etienne.

PLUKENET (LÉONARD), botaniste anglais, né
en 1642, mort vers 1710, s'était ménagé des cor-
respondances dans toutes les parties du monde pour
obtenir des plantes rares et nouvelles, et fit faire à
ses frais les nombreuses gravures de ses ouvrages.
Ce ne fut cependant que vers la fin de sa carrière
qu'il obtint la surintendance du jardin d'Hamp-
toncourt, et le titre de professeur royal de botanique.
On a de lui : *Phytographia, seu plantarum Icones*,
Londres, 1691, 1692 et 1696, 3 vol., 328 planches
in-fol.; *Almagestum botanicum, sive Phytographiæ
onomasticon*, 1696, pet. in-fol.; *almagesti bota-
nici Mantissa, plantas nov estimè detectas com-
plectens*, 1700, planches 329 à 350, pet. in-fol.;
*Amaltheum botanicum, id est, stirpium indicarum
alterum Cornucopiæ*, 1705, planches 351 à 454.
Ces ouvrages réunis contiennent environ 2748 fig.
Son *herbier*, composé de 8000 plantes, est maintenant
dans le musée britannique. Tous ses ouvrages réu-
nis ont été réimprimés avec des additions en 1769.
Le P. Plumier a donné le nom de *Plukenet* à une
plante originaire des deux Indes.

PLUMIER (CHARLES), religieux minime, savant
botaniste, né à Marseille, en 1646, étudia d'abord
les mathématiques à Toulouse, sous le P. Maignan,
son illustre confrère, et s'adonna ensuite à la bo-

t fut le royaume des enfers, qu'il avait déjà visité. reparut plus d'une fois à la lumière du jour : une ia, ce fut pour aller prendre parti dans la guerre e Troie, où il reçut une blessure, dont sa dignité ifernale ne le préserva point, et qu'il ne put gué- r sans le secours d'Esculape ; une autre fois, ce it pour enlever Proserpine, qui se jouait avec ses mpagnes dans les prairies délicieuses d'Enna, a Sicile. Pluton, comme toutes les divinités dont n croyait avoir quelque chose à craindre, fut très- onoré chez les Grecs et chez les Romains, qui lui evèrent un grand, nombre de temples. La cou- ur noire était affectée aux victimes qu'on lui sa- ifiait et à tous les emblèmes et les insignes de sa iissance. On célébrait à Rome des fêtes en son nneur, le 12 des calendes de juillet.

PLUTUS (mythol.), dieu des richesses, fils de frès et de Jasion, comptait parmi les dieux infer- ux, parce que les métaux précieux se tirent du in de la terre, séjour ordinaire de ces divinités, peut-être aussi pour d'autres raisons. Il déclara jour à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec les ns de bien ; mais ce dieu le rendit aveugle, et de- uis lors, on ne sait par quelle fatalité il fut tou- ours dans la société des méchans. On voyait à thènes une statue de la Paix tenant Plutus dans n sein : c'est là une des allégories des anciens, xquelles on ne peut reprocher de ne pas porter ec elles de sages leçons.

PLUYMER (Jean), poète hollandais assez mé- iocre, fut un des fermiers ou directeurs du théâ- re d'Amsterdam, auquel il a donné quelques *pro- ognes*, une tragédie en cinq actes, intitulée *yranne et Thysbé*, et plusieurs autres pièces, tel- s que *la Couronnée après sa mort ; l'Avare ; l'E- ole des Jaloux ;* et *Crispin astronome*. Ces der- ières pièces manquent dans les deux volumes de s œuvres recueillies à Amsterdam en 1692.

PLUYERES, horloger, né à Valenciennes et m. ans la même ville en 1773, est connu par une hor- ge d'un travail fort ingénieux. Elle marque la ré- olution du soleil, les signes du zodiaque, les mois : les travaux de chaque saison. Les diverses phases e la lune y sont peintes ; un des rayons du soleil ndique l'heure et le quantième du mois ; un ange ésigne les minutes et les secondes ; les épactes y ont marquées par une étoile : son frontispice a dix- uit pieds de haut sur huit de large, et est orné de lusieurs figures mécaniques, telles qu'un grena- ier en faction, un coq, un squelette, un docteur en ohe, et divers autres objets curieux.

POAN DE SAINT-SIMON (N.), ancien magistrat, . à Paris en 1814, âgé de 86 ans, est cité dans la 2e dit. du *Dictionn. des Anonymes*, (nos 17839, 5659, 17351 et 15118), et par M. Beuchot (*Bi- liog. de la France*, année 1826, p. 120) comme ant pub. sans se nommer les ouvr. suiv. : *de la olérance ecclés. et civile*, *trad. du lat. de Tha- dée de Trautmansdorf*, Paris, 1796, in-8 ; *Re- ueil tiré du portefeuille d'un rentier*, ibid., 1797, n-18 ; un *supplém.* au précéd., an VII, in-18. Il a onné en outre, dans le vol. intit. *Quatrins de Pi- ne trad. en vers grecs par Fl. Chrétien*, etc. 802, in-8, pub. par A.-M.-H. Boulard), la *trad. nterlinéaire* des vers grecs de Fl. Chrétien, imités e Pibrac.

POÇA (Andrès de), auteur espagnol du 16e S., a issé un ouvrage intit. : *De la antigua lengua, po- laciones y camarcas de las Españas, en que de aso se tocan algunas cosas de la Cantabria*, Bil- ao, 1587, in-4.

POCCETI, surnom sous lequel est connu aussi e peintre Bernardin BARBATELLI. V. l'art. qui ui a été consacré sous ce dern. nom, p. 175, et ajou- ns : on peut voir le détail de ses product. dans l'ouv. ntit. : *Serie degli uomini piu illustri nella pittura, cultura ed architettura*, etc., 12 vol., Florence, 773. Cet artiste m. à Florence en 1612.

POCCIANTI (Michel), religieux de l'ordre des servites, né à Florence en, mort 1576, a laissé, outre des *comment.* sur les Stes Ecritures et quelques opusc. ascétiques, les ouvrages suivans : *Historia, seu Chronicon ordinis servorum B. M. V., ab anno* 1222, Florence, 1566, in-4 ; *mysticæ Coronæ B. Mariæ Virginis, numero LXIII, Miracula*, ibid., 1569 ; *le Vite de sette beati fiorentini, fundatori del S. ordine de' servi*, etc., ibid., 1589, in-8 ; *Catalogus scriptorum florentinorum omnis generis*, etc., ibid., 1589, in-4, très-rare.

POCH (Bernard), prêtre génois, mort à Rome en 1785, cultiva avec succès la langue hébraïque. On a de lui : *del Pentateuco stampato in Napoli l'anno* 1491, *e saggio di alcune varianti lezione estratte da esso e da libri antichi della sinagoga*, Rome, 1780, in-4 ; *Chizzouk Emounah* (Bouclier de la foi), en hébreu et en italien, et d'autres ouvrages restés MSs.

POCHARD (Joseph), ecclésiastique, né en 1715 à la Cluze, bailliage de Pontarlier, mort à Besançon en 1786, professa la théol. pendant plus de 30 ans au séminaire de cette ville, et s'y fit une grande réputation par ses talens et par ses vertus. C'est à lui qu'on doit la révision du *missel* et du *bréviaire* du diocèse de Besançon, qui sont regardés comme des modèles en ce genre. Il a eu aussi la plus gr. part à l'ouv. intitulé *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le gouvern. des paroisses*, par Urbain Grisot, Neufchâteau, 1772. Cet ouv. a eu un très-grand nomb. d'éditions. Celle de Besançon, 1817, 2 vol. in-12, est précédée de l'*éloge* historique de Pochard, par Louis Rousseau, anc. curé de Lons-le-Saulnier. Cet *éloge* avait été inséré dans le *Journ. eccl.*, mai 1788.

POCOCK (Edouard), savant thélogien angl., né à Oxford en 1604, entreprit le voyage du Levant pour se perfectionner dans les langues orientales. De retour en Angleterre, il remplit une chaire d'arabe dans le collége de Balliol à Oxford, où il m. en 1691. On a de lui des traductions latines des *Annales* d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 v. in-4 ; de l'*Hist. orient.* d'Abulfarage, Oxford, 1672, 2 vol. in-4 ; une vers. du syriaq. de la 3e Epître de St Pierre, de la 2e et de la 3e de St Jean, et de celle de St Jude, 1630, in-4 ; une vers. du liv. int. *Porta Mosis*, 1655, in-4 ; des *comment.* sur Michée, Malachie, Osée et Joël, en anglais, 3 vol. in-fol. ; un *recueil* de lettres ; *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4 ; et d'aut. ouv. imp. à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol. — Pocock (Edouard), fils aîné du précédent, a publié, en 1671, de concert avec son père, un ouv. arabe, intit. *Philosphus autodidactus, sive Epistola Abu Jaafar ebn Tophail, de Hai ebn Yokdhan*, et avait préparé une édition arabe-latine de la relation de l'Egypte, écrite au milieu du 12e S., par le méd. arabe Abd-Allatif. Cette édition parut à Tubingue, et a été réimp. à Oxford en 1800. Depuis M. Sylvestre de Sacy a donné une excellente traduction française du même ouvrage, en 1 vol. in-4, 1810. — Pocock (Thomas), autre fils d'Edouard, a publié une traduction angl. du livre *de Termino vitæ*, de Manasses ben Israël.

POCOCKE (Richard), célèbre voyageur anglais, né à Southampton en 1704, commença ses voyages en Orient en 1737, revint en Angleterre en 1742, fut alors successivem. évêque d'Ossory et de Meath, et m. en 1765. Les circonstances les plus intéressantes de sa vie se trouvent dans ses *voyages*, pub. sous ce titre : *a Description of East, and of some other countries*, Londres, 1742-1745, 3 v. in-fol., avec 179 pl. ; trad. incomplètem. en français par M. F. de La Flotte, Paris, 1772-73, 7 vol in-12. (Cette traduct. est peu estimée.) On a en outre de R. Pococke divers *mémoires* dans les *Transact. philosoph.*, tom. 42, dans l'*Archæologia*, tom. 2, et quelq. MSs. conservés au muséum britannique.

olim à Gratiano collectæ), Rome, 1756-62, 4 vol. in-4, avec un grand nombre de notes.

POGGIO BRACCIOLINI, connu en France sous le nom du *Pogge*, est l'un des écrivains du 15e S. qui ont le plus contribué à la renaissance des études classiques. Né en 1380 à Terra-Nova, dans le territoire de Florence, il étudia les langues grecque et latine dans cette dern. ville, sous les célèbres Emmanuel Chrysoloras et Jean de Ravenne. Élevé par de tels maîtres, il se distingua bientôt par ses progrès, et obtint dès l'âge de 22 ans de Boniface IX un emploi de secrétaire apostoliq., qu'il a continué de remplir sous sept autres papes. Pendant la tenue du concile général de Constance, le Pogge fut envoyé dans cette ville pour y chercher des manuscrits anciens : il eut le bonheur d'en découvrir un grand nombre, et passa de là en Angleterre, où il continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit encore son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit après environ 10 ans de séjour pour se rendre à Florence, où il l'était marié en 1435, et où il obtint la place de secrétaire de la republiq. Il m. le 30 oct. 1459, à l'âge de 79 ans. Les Florentins lui élevèrent une statue. Le Pogge avait l'esprit satirique, beaucoup de licence dans les mœurs, et ces défauts lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Ses principaux ouvr. sont : des *oraisons funèbres* prononcées au concile de Constance ; *Hist. de Florence*, en lat., depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que Recanati a pub. pour la prem. fois in-4, 1715, avec des notes et la vie de l'auteur. Il y en avait long-temps auparavant des versions italiennes : celle de son fils Jacques à Venise, 1476, in-fol., n'est pas commune; un traité *de Varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit impr. pour la prem. fois à Paris, 1723, in-4; deux livres d'*épîtres ; Facetiæ*, dont il y a eu un grand nombre d'édit et de traduct. ; les cinq prem. *Livres* de Diodore de Sicile, trad. en latin et d'autres ouvr., Strasbourg, 1510, in-fol., et Bâle, 1538. Parmi les livres des anciens que le Pogge a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva, dit-on, dans une vieille tour du monastère de St-Gall : une partie de l'*Asconius Pedianus*; les 13 prem. livres de *Valerius Flaccus; Ammien Marcellin*; un morceau *de Finibus et Legibus* de Cicéron, *Lucrèce*, *Manilius*, *Silius Italicus*, etc. Jacques Leufant a donné un *Poggiana*, contenant la vie de l'aut., Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12.—POGGIO BRACCIOLINI (Giacomo), l'un des cinq fils du précédent, cultiva aussi les lettres avec quelq. succès. Il fut pendu à Florence en 1478, pour avoir tempé dans la conjurat. des Pazzi. On a de lui des trad. ital. de l'*Hist. de Florence* de son père; de la *Vie de Cyrus*, dont son père avait laissé en MS. une version lat.; quelq. *vies* d'emp. romains; un *Comment.* sur le *Triomphe de la Renommée*, poème de Pétrarque ; la *Vie de Philippe Scholarius*, et quelq. autres ouvr.—POGGIO (Gian-Francesco), autre fils du Pogge, fut chanoine de Florence et secrétaire de Léon X. Il m. en 1522, à l'âge de 79 ans. On a de lui un *Traité du pouvoir du pape et de celui du concile*.

POHL (JEAN-CHRISTOPHE), médec. allem., né en 1706 à Lobendau, près de Liegnitz, prit ses degrés à l'univ. de Leipsig, obtint en 1750 le titre de profess. extraord., et enseigna successivem., depuis 1758 jusqu'en 1780, époque de sa m., la physiol., la chirurgie, l'anat. et la pathol. Outre les diguités universitaires dont il fut revêtu, Pohl remplit aussi divers emplois civils ; ce qui ne l'a pas empêché de cultiver la littérat. médicale, et de publier un nombre considérable d'opuscules académ., dont on peut voir les titres au tom. 6 de la *Biogr. médic.* du Dictionnaire des Sciences médicales pub. chez C.-L.-F. Panckoucke. Nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Dissertat. de Vampyris*, Leipsig, 1732, in-4; *Programma de hydrope saccato ab hydatidibus*, ibid., 1747, in-4; *Dissertat. de caussis obstructionis lentæ*, ib., 1768, in-4; *Programma de lethalitate vulnerum lienis*, ib., 1777, in-4; *Programma de atrophiâ infantum*, ibid., 1780, in-4.

POHL (JEAN-EHRENFRIED), fils du précédent, né en 1746 à Leipsig, étudia la médecine à l'université de cette ville, y fut reçu docteur en 1772, alla peu après suivre les cours de l'école de Strasbourg, puis la clinique des hôpitaux de Paris, et à Rouen la pratique du célèbre chir. David. Appelé en 1788 à Dresde comme prem. méd. de l'élect. de Saxe, il passa l'année suiv. comme prof. de pathologie à Leipsig, et m. dans cette ville en 1800. Entre autres écrits, il a pub.: *Animadvers. in structurum ac figuram foliorum in plantis*, Leipsig, 1711, in-4; *Programma de analogiâ inter morbillos ac tussim convulsivam*, Leipsig, 1789, in-4. — JOS. POHL, jés., né en 1705 à Prague, m. en 1778, a laissé: *Tentamen phys.-experimentale in principiis peripateticis fundatum super phenomenis electricitatis*, in-8, Prague, 1747 et 1750.

POIDEBARD (JEAN-BAPTISTE), prêtre sulpicien, ancien profess. de mathémat. au séminaire de St-Irénée à Lyon, né vers 1760, à St-Etienne en Forez, était curé de Myons (Dauphiné) au commencement de la révolut., époque à laquelle il suivit en Russie Imbert Colomès (*v.* ce nom), avec qui il s'était lié. C'est dans cette lointaine contrée que l'abbé Poidebard, attaché bientôt au service du tzar comme ingénieur-mécanicien, a illustré son nom par l'invention ou le perfectionnement d'une foule de procédés et de machines : la Russie ne lui fut pas seulem. redevable de l'établissem. et de l'améliorat. de plus. de ses fabriques et manufactures ; il forma aussi d'habiles élèves, et instruisit un nombre considérable d'ouvriers en tous genres. On connaît en France l'ingénieux moyen qu'il imagina pour la remorque des bateaux, et qu'il mit en œuvre sur le Wolga (*v.* le t. 39, p. 314 de la *Revue encyclop.*), procédé qui épargne annuellem. l'emploi de plus de 160,000 hommes. Cependant tant de services demeurèrent sans récompense, et l'abbé Poidebard m. dans un état voisin de l'indigence à St-Pétersbourg le 6 mars 1824. Il a été impr. sur lui une *notice* dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, tom. 4, pag. 291 et suiv.

POILLY (FRANÇOIS), graveur, né à Abbeville en 1622, m. à Paris en 1693, était aussi bon dessinateur que grav. habile. Tous ses ouv. sont au burin pur, à l'except. d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau-forte pour être mis à la tête des *œuvres* de ce savant cardinal. Louis XIV le nomma son grav. ordinaire : « en considérat., dit ce monarque, de son expérience et des beaux ouvr. qu'il a mis au jour. » — POILLY (Nicolas), frère du précédent et son élève, né en 1626, m. en 1696, s'est aussi fait un nom dans la grav ; le portrait a été sa principale occupation. — POILLY (Jean-Baptiste), neveu de François Poilly, m. en 1728, membre de l'acad. de peinture, a laissé *Suzanne accusée ; la Madeleine chez le Pharisien*, d'après Lebrun ; l'*Adoration du Veau d'Or*, d'après le Poussin ; et le *Martyre de Ste Cécile*, sur les dessins du Dominiquin. —POILLY (François), frère du précédent, mort en 1723, grava à Rome le *Tabl. de Ste Cécile donnant son bien aux pauvres*, d'après Dominiquin.

POILLY (..... DE LA FAGE, baron de), memb. de l'acad. des jeux floraux, m. en 1806 dans son château de Mamies, situé entre Rieux et Narbonne, s'est distingué par ses connaissances en physique et en agriculture. Il a perfectionné plus. machines et mis à la mode les foudres en maçonnerie, qu'il a rendus plus solides et plus commodes.

POINSIGNON (dom ÉTIENNE), bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, est connu par un ouvr. intit. : *le Pasteur instruit de ses obligations*, ou

te, parmi les ouv. qu'il a laissés : *Commentarium libri tres in Aphorismos Hippocratis; Commentarii in opera Galeni; de Febribus libri duo; de venenis et eorum Cognitione libri duo; Quæstiones*, etc., Venise, 1506, in-fol.

POLE ou POOL. V. POLUS.

POLÉMON, philos. académique, né à Athènes, admis au nomb. des disciples de Xénocrate, devint son successeur, ne changea rien à sa doctrine, et m. vers l'an 272 avant J.-C. Ses ouv. étaient sans doute déjà perdus au temps de Laërce, puisqu'il n'en donna pas les titres dans la *vie* de ce philos. Polémon eut pour disciples Arcésilas, Cratès et Zénon, fondateur de la secte stoïque.

POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, et le servit de tous ses moyens dans la guerre contre les Parthes. Lorsque la guerre civile s'alluma entre Octave et Marc-Antoine, Polémon fit marcher des troupes au secours de son protect.; mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, il se réconcilia avec Octave, qui lui donna la souveraineté du Bosphore; il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1 de J.-C. Il existe une médaille unique de ce prince, portant au revers une étoile avec la légende de Βασιλέως Πολεμωνος Ευσεβους.— POLÉMON II, son fils, lui succéda, et fut reconnu par l'emp. Caligula en l'an 39 de J.-C.

POLÉMON (ANT.), célèbre sophiste, né à Laodicée dans le 1er S. de l'ère chrét., d'une famille consulaire, ouvrit une école à Smyrne, et mérita par ses talens la bienveillance des emper. Trajan et Adrien. Mais il avait en même temps une telle vanité qu'il se croyait dispensé des moindres égards, même envers les princes et les rois. Il ne nous reste de lui que deux *déclamations*, qui ont été publiées pour la prem. fois en grec par Henri Estienne, avec les *harangues* d'Himerius et de quelques autres rhéteurs, Paris, 1567, in-4. Le P. Poussines a donné une édition séparée des *discours* de Polémon, avec une *version* latine, Toulouse, 1637, in-8. Philostrate, dans la *Vie de Polémon*, cite plusieurs autres *harangues* de ce sophiste; et Fabricius en indique douze, dont il donne les titres dans la *Biblioth. græca*, édit. de 1732.

POLÉMON, physiognomoniste, était Athénien, selon quelques auteurs, et antérieur à Origène, qui l'a cité dans le prem. livre de son ouv. contre Celse. Il nous reste de lui un *Traité de physiognomonie*, pub. pour la première fois par Camille Péruscus à la suite des *Histoires diverses* d'Elien, Rome, 1545, in-4. Fréd. Sylburge l'a ins. depuis dans le 6e vol. des *Œuvres* d'Aristote. Nicolas Petrus, de Corcyre, en a donné une *version* latine dans un *Recueil* de quelq. *opuscules* de Meletius, Hippocrate, etc., Venise, 1552, in-4; cette version a été réunie au texte grec dans l'édition des *Scriptores physiognomoniæ veteres*, Altenburg, 1780, in-8.

POLENI (GIOVANNI), célèbre physicien, antiq. et mathémat., né à Venise en 1683, m. à Padoue en 1761, fut membre de l'acad. roy. des sciences de Paris et de presque toutes les soc. sav. de l'Europe. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite : *de Motu aquæ mixto libri duo*, Leipsig, 1717, in-4; *de Castellis per quæ deriventur fluviorum latera convergentia*, ib., 1718, in-4; *Prælectio de mathesis utilitate*, ib., 1720, in-4; *Exercitationes vitruvianæ, seu Commentar. criticus de Vitruvii architecturâ*, Venise, 1739, in-4, etc.; une édit. de Frontinus, *de aquæ Ductibus*, avec un *comment.*, pub. à Padoue en 1722, in-4; des *suppléments* aux grands recueils de Graevius et de Gronovius, Venise, 1735, 5 vol. in-f. On peut consulter, pour plus de détails sur ce savant : *Memorie per la vita, gli studj e costumi del sign. Giov. Poleni*, Padoue, 1762, in-4; son éloge dans le *Recueil* de l'académie des sciences, année 1763; et le t. 12 des *Vitæ Italorum*, par Fabroni.

POLENTA (GUIDO NOVELLO DA), souverain de Ravenne dans le 14e S., conserva près de 50 ans l'autorité suprême; il la partagea avec ses deux fils Ostasio et Rambert, et avait marié sa fille Françoise à Jean Malatesti, l'un des seign. de Rimini. Le Dante a rendu cette princesse à jamais célèbre, en peignant avec un charme inimitable son amour et ses malheurs, qu'il lui fait raconter à elle-même. Guido de Polenta m. en 1323. Il cultiva la poésie, et l'on trouve de ses rimes dans le *Recueil* d'Allatius, dans la *Poetica* de Trissin, etc. — POLENTA (Ostasio Ier) fut seigneur de Ravenne et de Cervia de 1322 à 1346. Il poignarda son neveu Renaud, fils de Rambert, pour s'emparer de l'entière souveraineté, fut l'allié des marquis d'Este et l'ennemi de l'Eglise, jusqu'au 14 nov. 1346, qu'il mourut asphyxié par la vapeur des charbons allumés dans son appartement. — POLENTA (Bernardino), fils aîné et successeur du précéd. dans le gouvernem. de Ravenne, fut d'abord en butte à la haine de ses frères Pandolfe et Lambert, qui s'emparèrent de lui par trahison, le jetèrent dans un cachot, et se firent proclamer seigneurs de Ravenne. Mais Bernardino, ayant été remis ensuite en possession de son gouvernement, se vengea de ses frères en les faisant mourir. Il devint un odieux tyran, et m. détesté de ses sujets en 1359. — POLENTA (Guido II), fils et succ. de Bernardino, fit oublier autant qu'il était en son pouvoir les cruautés de son père. Il embrassa, en 1382, le parti de Louis Ier d'Anjou. Parvenu à une vieillesse assez avancée, il fut dépossédé par ses trois fils, et jeté dans une prison obscure, où il m., on ne sait à quelle époq. — POLENTA (Obizzo, Ostasio II et Pierre), co-seigneurs de Ravenne, fils et success. de Guido II, après avoir déposé leur père, étaient convenus de gouverner en commun; mais il paraît qu'Ostasio survécut peu à l'attentat par lequel il était parvenu au trône. Pierre étant mort aussi, Obizzo continua de régner jusqu'au 21 janvier 1431. — Son fils, Ostasio III de POLENTA, lui succéda; mais il ne tarda pas à être victime des querelles de ses voisins trop puissans. Les Vénitiens, dont il avait dû tour à tour embrasser et quitter la cause, devinrent ses ennemis les plus cruels; ils s'emparèrent de lui en 1441, et le firent mourir avec sa femme et son fils dans l'île de Candie, où ils avaient été transportés. Ainsi finit la maison de Polenta, après avoir régné 166 ans à Ravenne.

POLENTONE (SECCO ou XICO), littérateur, né à Padoue vers la fin du 14e S., fut nommé chancelier du sénat en 1413, et m. en 1463. Le plus considérable de ses ouvr., intit. *de Scriptoribus illustribus lat. linguæ*, n'a point été pub., mais on en a extrait les *vies* de Sénèque et de Pétrarque. Il a aussi donné : *Lusus ebriorum*, comédie en prose latine, et divers autres ouv. sur lesquels on trouvera des détails dans l'*Historia gymnasii patavini* de Papadopoli et dans la *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis* de Fabricius.

POLHEM (CHRISTOPHE), mécanicien suédois, né en 1661 à Visby, en Gotland, m. en 1751, se distingua par un grand nombre d'inventions aussi ingénieuses qu'utiles. Le canal de Trollhaetta, et le bassin de réparation de Carlscrona ont été établis d'après ses plans. Il était membre de l'acad. des sciences de Stockholm, et a fourni à cette société plus. *mém.* intéressans.

POLI (MARTIN), chimiste, né à Lucques en 1662, mort à Paris en 1714, eut à Rome un laboratoire public de chimie qui fut très-fréquenté. Ayant trouvé un secret concernant la gravure, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur, et le titre de son ingénieur; mais, préférant l'intérêt du genre humain à son intérêt privé, il ne voulut point se

s drapeaux derrière lesquels eux-mêmes
nsque là trouvé que de la gloire, et qu'en-
n n'acquitterait envers leur patrie de tout
ils avaient versé pour lui. Les événemens
le congrès de Vienne qui en fut la suite,
expier cette confiance et ce dévouement.
solution arrêtée entre les puissances, le
, à l'except. de quelq. provinces,
ire de Russie; la portion du même
rdée à la Prusse prit le nom de *grand-*
Posen. La propriété des salines de Wie-
édée à l'Autriche; Cracovie fut déclarée
t neutre sous la protection des trois puis-
mpereur Alexandre, devenu possesseur
gain de la plus grande partie de ce mal-
t, qui prit la qualification de royaume,
n le traité de Vienne du 9 juin 1815,
lans le nouv. roy. la *constitut. existante*,
r, comme état séparé des autres posses.
russe, une *administration distincte*. De
ui annonce qu'une *extension intérieure*
au roy. de Pologne, et d'avance il
l'égard le consentem. de l'Autriche et
, par le même traité, une 3e con-
imposée en commun aux trois puissances,
ecorder une *représentation* et des *insti-*
tionales aux *autres* Polonais leurs sujets
c.-à-d., pour ce qui concerne la Russie,
nie, la Volhynie, la Podolie et l'Ucraine).
st tant qu'Alexandre marcha dans la voie
il prétendait à diriger l'Europe, nulle
s'éleva contre l'inexéc. des 2 dern. clauses;
ût débordé, l'autocrate recula à la vue des
l'esprit de liberté, et dès lors il s'appliqua
e et habileté à étouffer chez ses nouveaux
e pensée d'indépendance. Son successeur
as hardiment dans les mêmes voies. Mais,
la violation des garanties stipulées en fa-
nationalité de leur pays entretenait une
très-vive parmi les patriotes polonais,
atentement fut encore augmenté par les
ui signalèrent l'administration du prince
, frère de l'autocrate et vice-roi de Po-
fermentation était au comble dans Var-
que, à la nouvelle de la révolution qui
s'effectuer en trois jours à Paris, le gou-
t russe, craignant avec raison la contagion
ple, y dirigea des forces pour comprimer
le soulèvem. des patriotes. Rapide comme
insurrection y éclata sur l'annonce même
piement de forces, qu'on disait être destiné
la France. Dans la nouvelle lutte qu'elle
itre ses dominateurs, l'héroïque Pologne
à quelq. chose de plus que la sympathie
s libres et des gouv. constitut., mais l'his-
rera un jour si la bonne volonté de ceux-ci
paralysée par l'ardeur indiscrète de ces li-
smopolites qui, dans un langage plus que
ommèrent ces gouvernemens de remplir
es insurgés polonais l'engagement qu'eux-
aient pris de les secourir. On ne s'attend
trouver ici le tableau de cette mémorable
on qui pour dix mois rendit à la Pologne
nce convulsive, qu'on ne peut espérer de
cit des faits militaires dont elle a laissé le
uvenir. Disons seulem. que, si le souvenir
sko encore vivant dans la génération de
fait surgir tant de héros, l'exemple de ces
nira par créer, dans une autre génération,
teurs à la Pologne : en attendant, sa na-
reste garantie par des traités que ne sau-
roger ni les rescrits ni les ukases, pas même
prétendu *organique* du 26 février 1832 : or
e l'objet de ce statut, applicat. du droit
ire dans sa plus grande extension est d'ef-
Pologne jusqu'aux traces de nationalité;
terreur et les colonies militaires sont le
r lequel on prétend opérer la fusion.

Liste des ducs et rois de Pologne, avec les dates de leur avènement. (*N. B.* Leur histoire ne commence à être assurée que vers le milieu du 9e S.) :

DUCS.

550	Leck Ier.	999	Boleslas Ier.
700	Grack ou Cracus, Leck II.	1025	Micislas II.
		1037	*Interrègne.*
740	Venda, reine.	1041	Casimir.
	Les douze Palatins gouvernent.	1058	Boleslas II.
		1081	Uladislas.
760	Premislas ou Lesko Ier.	1102	Boleslas III.
		1138	Uladislas II.
	Interrègne.	1146	Boleslas IV.
804	Lesko II.	1173	Micislas III, *déposé.*
810	Lesko III.	1177	Casimir II.
815	Popiel Ier.	1194	Lesko V.
823	Popiel II.	1200	Micislas III, *rétab.*
	Interrègne.	1200	Lesko V, *rétabli.*
842	Piast.	1202	Uladislas III.
861	Ziemovit.	1206	Lesko V, *rétabli pour la 3e fois.*
892	Lescot IV.		
913	Ziemomislas.	1227	Boleslas V.
954	Micislas Ier, *qui se fait chrét.* en 966.	1279	Lesko VI.
		1289	*Interrègne.*

ROIS.

1295	Premislas II.	1572	*Interrègne*
1296	Uladislas IV, *dép.*	1574	Henri d'Anjou.
1300	Venceslas III, *de Bohême.*	1576	Etienne Battori, *pr. de Transylvanie.*
1304	Uladislas IV, *rétab.*	1587	Sigismond III, *roi de Suède.*
1333	Casimir III, *le Gr.*		
1370	Louis, *r. de Hongr.*	1632	Uladislas VII.
1382	*Interrègne.*	1648	Jean-Casimir.
1386	Uladislas V Jagellon, *duc de Lithuanie*, et Hedwige.	1669	Michel Ier.
		1674	Jean Sobieski.
		1697	Fred.-Auguste Ier.
1434	Uladislas VI.	1704	Stanislas Ier.
1445	Casimir IV.	1709	Frédéric-Auguste, *rétabli.*
1492	Jean-Albert.		
1501	Alexandre.	1733	Stanislas, *élu de nouv. Il abdique.*
1506	Sigismond Ier.		
1548	Sigism. II Auguste.	1733	Fréd.-Auguste II.

— (1764 Stanislas-Auguste II abdique en 1795. et la Pologne est partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. — (1807) Le duché de Varsovie, formant un cinquième de l'ancienne Pologne, est cédée par le roi de Prusse à Frédéric-Auguste III, roi de Saxe. — (1814) Par décision du congrès de Vienne, la Pologne est de nouveau érigée en royaume et placée sous l'autorité souver. de l'emper. de Russie, à condition que sa nationalité demeure assurée sous de certaines garanties politiq., dont la violat. motive, en 1830, une révolution qui pour quelq. mois rend l'indépendance à la Pologne. Après une lutte trop inégale et que l'héroïsme seul peut prolonger, elle retombe, en 1831, sous la dominat. russe, mais sans préjudice, vis-à-vis des puissances de l'Europe, des condit. stipulées en sa faveur au congrès de Vienne.

POLTROT DE MÉRÉ (Jean), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, suivit d'abord en Espagne le baron d'Aubeterre, fit le métier d'espion pendant la guerre entre les deux nations, s'attacha ensuite à Soubise, devint un des plus zélés partisans du parti protestant, et se fit, en 1563, l'assass. du duc de Guise, alors au moment de réduire Orléans. Arrêté dès le lendemain, il fut livré au parlement, qui le condamna à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux, et écartelé.

POLUS (Renaud POLE ou POOL, plus connu sous le nom de), cardinal, archev. de Canterbury, légat apostol., en Angleterre, né en 1500 à Stowerton-Castle, dans le comte de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Edouard IV. Henri VIII eut d'abord pour lui de l'amitié; mais Polus ayant écrit contre son changement de religion, ce prince le persécuta, mit sa tête à prix, et fit condamner à mort sa mère, son frère, et plusieurs de ses amis.

l'homme. C'est la réunion de ces deux ouvr. qu'il appela lui-même *le Canon*. Plus. auteurs veulent que ce grand statuaire ait aussi professé la peinture; mais il est certain du moins qu'il fut un très-habile architecte. La plupart des écriv. de l'antiquité ont parlé de lui avec admiration ; et il faut convenir qu'il est un des maîtres qui ont exercé le plus d'influence sur les progrès de l'art. Toutefois il ne nous est parvenu qu'une statue où l'on ait cru retrouver une copie d'un de ses ouvrages : elle représente un jeune athlète attachant sur son front la bandelette, qui est le signe de sa victoire. — POLYCLÈTE d'*Argos* ou POLYCLÈTE II, statuaire grec, élève de Naucydès, ne doit pas être confondu, comme nous l'avons dit à l'article précéd., avec l'aut. de la statue colossale de Junon. On a vu qu'à l'époque de la bataille d'Ægos-Potamos, qui eut lieu la 4e année de la 93e olympiade, 405 ans avant J.-C., il devait être âgé au plus de 16 à 18 ans. On cite de lui particulièrement une statue de *Jupiter Phileus*, ou de Jupiter protect. de l'amitié, élevée à Mégalopolis à l'époque de la fondation de cette ville, qui date, comme on sait, de la 2e année de la 102e olympiade, ou de l'an 371 av. J.-C. Un autre ouvr. qui ne l'honore pas moins est une statue de *Jupiter Meilichius*, ou conciliateur, élevée dans la ville d'Argos, au plus tôt la 2e année de la 109e olympiade, ou 343 ans av. J.-C. L'époque où florissait ce second Polyclète se trouve ainsi fixée de la 94e à la 109e olympiade.

POLYCRATE, tyran de Samos, vivait au 6e S. av. J.-C. Il sut retenir le peuple dans la soumission tantôt par les fêtes et les spectacles, tantôt par l'éclat des conquêtes, et plus souvent encore par la violence et la cruauté. Toutes les années de son règne, toutes ses entreprises étaient marquées par des succès ; et l'on raconte qu'Amasis, roi d'Egypte, s'alarma pour lui de cette prospérité continue, et l'avertit de craindre les retours de la fortune. Le monarque Egyptien avait raison : pendant que Polycrate méditait la conquête de l'Ionie et de la mer Egée, l'un des satrapes de Cambyse parvint à l'attirer dans son gouvernem.; et après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, il ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. Cet évènem. eut lieu vers l'an 524 av. J.-C. Polycrate prouva qu'un infâme tyran peut protéger les lettres (v. ANACRÉON).

POLYDORE-VIRGILE ou VERGILE, histor., né à Urbin vers 1470, embrassa l'état ecclésiastiq., et professa les belles-lettres à Bologne. Ayant été chargé par le pape Alexandre VI d'aller en Angleterre recevoir le denier de St-Pierre, il fut en gr. faveur auprès des rois Henri VII et Henri VIII, et devint, en 1507, archid. de la ville de Wells. Il obtint la permission, en 1550, de retourner dans sa ville natale, où il m. en 1555 au plus tard. Nous citerons de lui : *anglicæ Histor. lib. XXVI*, Bâle, 1534, in-fol. ; Leyde, 1649 et 1651, in-8 ; *de Inventoribus rerum lib. VIII* : *necnon de prodigiis lib. III*, Amsterdam, 1671, in 12 ; trad. en franç. par Belleforest, Paris, 1576, 1582, in-8.

POLYEN, hist. grec, né en Macédoine, exerçait la profess. d'av. à Rome sous le règne de Marc-Aurèle : c'est tout ce qu'on sait de lui. Ses *Stratagèmes*, ou *Ruses de guerre*, distribués en 8 liv., furent pub. pour la prem. fois en 1589 par Isaac Casaubon. Pancrace Massvicius en donna une édit., Leyde, 1690, in-8, reproduite par Samuel Marsinna, Berlin, 1756. La plus estimée de beaucoup est celle que l'on doit à M. Coray, Paris, Eberhart, 1809, in-8. On cite une traduct. des *Stratagèmes*, par D. G. A. L. R. D. L. C. D. S. M. (dom Guillaume-Alexis Lobineau, relig. de la congrégat. de Saint-Maur), avec des *notes* et la version de Frontin, par d'Ablancourt, Paris, 1739, 2 vol. in-12. — Un autre POLYEN, dont parle Cicéron dans ses *Questions académiques*, fut un habile géomètre qui finit par soutenir, avec Epicure, la fausseté de la science à laquelle il s'était appliqué la moitié de sa vie.

POLYGNOTE *de Thasos*, peintre grec, qui florissait vers la 90e olympiade, fut un des prem. qui firent prendre à l'art un développem. remarquable : c'est sans doute ce que Théophraste a voulu exprimer en lui attribuant l'honneur d'avoir inventé la peinture ; car cette assertion prise à la lettre serait fausse. On attribue à Polygnote la composition d'un noir, qu'il obtenait en brûlant le marc du raisin, et il est probable aussi qu'il faisait usage du procédé de l'encaustique ; mais ce qu'on admirait surtout dans ses ouvr., c'était le dessin et le beau caractère qu'il savait donner à ses figures. Plusieurs villes de la Grèce possédèrent de ses tableaux ; mais c'était à Delphes, dans le portique appelé le Lesché, que se trouvaient les plus estimés. Il y avait peint, sur les murs mêmes de l'édifice, les plus terribles scènes qui suivirent la prise de Troie. Ces comp. immenses contenaient près de 200 figures.

POLYHISTOR (ALEX.), philos., géogr. et hist., ainsi surn. à cause de sa vaste érudit., florissait à Rome au temps de Sylla, environ l'an 85 av. J.-C., et périt dans un incendie de sa maison à Laurente. Il était affranchi de Corn. Lentulus, et disciple de Cratès. Il ne nous reste des 42 ouv. que citent de lui les anc. que des fragm. de son *Hist. des peuples de l'Orient*, ainsi que d'un *Traité sur les Juifs* : ces dern., conservés par Syncelle, ont été insérés par Eusèbe dans la *Prépat. évang.* — V. SOLIN.

POLYNICE (myth.), né de l'inceste d'OEdipe et de Jocaste, dut prétendre au trône de Thèbes après la m. de son père, qui avait décidé qu'il régnerait alternativement avec Etéocle, son frère jumeau. Mais ces deux jeunes princes nourrissaient l'un pour l'autre une haine mortelle, qui, dit-on, avait commencé dans le ventre même de leur mère. Etéocle, qui se trouva le premier possesseur du trône, n'en voulut pas descendre lorsque son terme fut expiré. Polynice alla chercher contre son frère des alliés parmi les étrangers, et lui fit cette guerre qu'on appela la guerre *des sept chefs devant Thèbes*. Les deux ennemis dénaturés s'entretuèrent, et la mort même ne put éteindre leur ressentiment ; car leurs corps ayant été mis sur un bûcher commun, l'on vit, s'il faut en croire les poètes, la flamme se diviser en deux langues qui parurent se combattre. Créon, qui se trouva par cette double mort héritier du trône de Thèbes, recueillit les cendres d'Etéocle, mais fit jeter au vent celles de Polynice, qui avait attiré sur sa patrie une armée étrangère. Etéocle et Polynice ont fourni le sujet de la trag. de Racine intit. : *les Frères ennemis*.

POMBAL (SÉBAST.-JOS. CARVALHO MELHO, comte d'Oeyras, puis marquis de), le Richelieu du Portugal, né en 1699 au bourg de Soura, d'une famille noble, s'était déjà fait connaître par une singulière aptitude aux affaires de haute administration, lorsqu'en 1739 il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade auprès de la légation portugaise. Nommé six ans après ministre plénipotentiaire à Vienne, il y remplit avec succès la mission de raccommoder la cour impér. avec le saint-siége. Ce ne fut donc pas sans qu'il eût déjà fait ses preuves que Joseph Ier l'admit à sa confiance. D'abord secrétaire d'état au département des affaires étrangères (1750), puis soudainement disgracié au bout d'un mois par la brigue des envieux qu'écrasait sa supériorité, il recouvra bientôt sa place dans les conseils du souver., à qui le confesseur de ce prince ne rendit pas un médiocre service en lui faisant mieux apprécier le mérite d'un tel homme d'état. Carvalho songea d'abord à consolider le trône contre les factions, les cabales et les complots dont il était entouré. En imprimant un mouvement salutaire à tous les ressorts du gouvernem., il avait rendu aussi quelque vie à l'industrie et au commerce de la nation portugaise : délivrée du joug d'une abrutissante

scolast. et moralis, ib., 1668, in-12; *Libitina* ou *Traité des funérailles des anciens*, en latin, ibid., 1659, in-12; un *Traité des particules latines*; *Pantheum mysticum, seu fabulosa deorum Historia*, ibid., 1659, in-8: ce traité a été réimpr. six fois jusqu'en 1741: la meilleure édit. est celle d'Utrecht, 1697, in-12, avec fig.; il a été trad. en français par Thesard, sous ce titre: *Methode pour apprendre l'histoire des anciennes divinités du paganisme*, Paris, 1715, in-12; *novus rhetorices Candidatus*, Lyon, 1668, 1736, in-12. On a aussi du même auteur quelq. ouvr. ascétiques, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu*.

POMIS (David de), médecin et écrivain hébreu, né à Spolette en 1525, m. dans les environs de Venise en 1587, fut regardé comme un prodige d'érudition rabbinique. On a de lui: *Tzemach David*, Venise, 1587, in-fol.; *Enarratio brevis de senum affectibus præcavendis atque curandis*, Venise, 1588, in-4: ouvr. très-rare; *de medico hebræo Enarratio apologetica*, ibid., 1588, in-4, aussi très-rare; *l'Ecclesiaste di Salomone nuovamente dal testo hebreo tradotto*, ib., 1571, in-8; *Discorso intorno a l'humana miseria*, ibid., 1572, in-8; et divers autres ouvr. qui n'ont point été publiés.

POMMERAYE (Jean-François), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Rouen en 1617, m. en 1687, a pub.: *Histoire de l'abbaye de St-Ouen de Rouen, de St-Amand et de Ste-Catherine* de la même ville, 1662, in-fol.; *Histoire des archevêq. de Rouen*, 1667, in-fol.; *Histoire de la cathédrale de Rouen*, in-4; *Recueil des conciles et des synodes de Rouen*, 1677, in-4; *Pratique journalière de l'aumône*, 1 vol. in-12.

POMMEREUL (François-René-Jean de), officier-général et administrat., né à Fougères en 1745, entra fort jeune, en qualité d'officier, dans le corps royal d'artillerie, servit ensuite dans les armées de la républiq., devint général de division, préfet du départem. d'Indre-et-Loire, puis de celui du Nord, enfin conseiller d'état et direct.-général de la librairie. Il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui le força à quitter la France, n'y revint qu'en 1819, et m. à Paris en 1823. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont: *Histoire de l'île de Corse*, 1779; *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781; *des Chemins et des Moyens les moins onereux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781; *Manuel d'Epictète, précédé de réflexions sur ce philosophe et sur la morale des Stoïciens*, 1783; *Réflexions sur l'histoire de Russie par M. Levesque*, 1783; *Vues generales sur l'Italie et Malte dans leurs rapports politiques avec la republique française et sur les limites de la France à la rive droite du Rhin*, 1797; *Campagne du général Bonaparte en Italie*, 1797, in-8; enfin diverses traduct., parmi lesquelles on remarque plus. ouvr. du savant architecte Milizia (*v.* ce nom au *Supplement*). Il a aussi coopéré à l'*Art de verifier les dates*, ou *Dictionnaire geographiq. et historiq. de Bretagne*; au *Dictionn. des sciences morales, économiques et diplomatiques*; à l'*Encyclopedie méthodiq.* M. Beuchot a consacré un article à Pommereul dans l'*Annuaire* de M. Mahul, année 1823, p. 229.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de), née en 1722, était fille d'un boucher des Invalides, qui, accusé de malversat., fut condamné et obligé de prendre la fuite. Elle reçut de sa mère une éducation soignée, et épousa, étant encore très-jeune, le neveu d'un fermier-général, nommé Lenormand d'Etioles. Sa beauté, sa grâce, ses talens, lui attirèrent bientôt les hommages d'un cercle nombreux; mais ceux qui le composaient n'étaient pas, en général, d'un ordre assez élevé, pour satisfaire l'ambition de Mme Poisson, et peut-être celle de sa fille. Celle-ci fut offerte adroitem. aux regards du monarque: toutefois ce ne fut qu'au bout de deux ans que Louis XV, après la m. de la duchesse de Châteauroux (*v.* ce nom), eut sa prem. conversat. avec la jeune Mme Lenormand, à un bal donné à l'hôtel-de-ville de Paris (déc. 1744). Cette entrevue fut suivie de plus. autres, tout-à-fait intimes; et le roi se crut bientôt entraîné par une nécessité irrésistible à un éclat qu'il n'avait pas prévu sans doute. Mme Lenormand d'Etioles, malgré tous les efforts que fit son mari pour la retenir, fut installée au chât. de Versailles, dans un appartem. très-peu éloigné de celui du prince. Elle fut créée, par lettres patentes de 1745, marquise de Pompadour, et prit les armes de cette ancienne famille du Limousin, qui s'était éteinte en 1722, et avec laquelle la présente titulaire n'avait rien de commun. L'état de maîtresse reconnue du roi, dit un biographe, assura à la fille du boucher Poisson le rang qui était l'objet de tous ses désirs. Elle obtint, en outre, une pension de 240,000 fr., et plus tard la place de dame du palais de la reine (Marie Leczinska). Alors elle vit à ses pieds ce qu'il y avait de plus élevé en France, même en femmes. Connaissant le caractère du monarque et l'aversion qu'il avait pour les affaires, son plus grand soin fut d'empêcher qu'il ne sentît le poids du gouvernem. Elle se déclara la protectrice des lettres et des arts qu'elle avait cultivés dès son enfance; divers littérat., tels que Voltaire, Crébillon, etc., et beaucoup d'artistes lui durent des places ou des pensions. Elle fit nommer son frère direct.-général des bâtimens (*v.* Marigny); et il faut le dire aussi, elle eut une grande part à l'établissement de l'Ecole-Militaire et de la manufacture royale de Porcelaines. Au déclin de sa beauté, elle sut retenir encore Louis XV dans son influence. Elle nommait les ministres, les généraux; elle recevait les ambassad. et entretenait des correspondances avec les cours étrangères. Cédant à l'influence du duc de Choiseul, alors prem. ministre, elle eut une assez grande part à l'abolition de l'ordre des jésuites. Le crédit de cette favorite diminua avant la fin de sa carrière. Atteinte d'une maladie de langueur, elle m. à Versailles en 1764, à l'âge de 42 ans, et sa faveur en avait duré vingt. Une *Vie de la marquise de Pompadour* parut à Londres en 1758, 2 vol. in-12, et eut 4 édit.: la traduct. franç. de cet ouvr. par le littérateur La Place, n'a pas été pub. Les *Mém.* pub. sous le nom de Mme de Pompadour (Liége, 1765, 2 vol. in-8), sont apocryphes; ceux intit.: *Mém. historiq. et anecdotes de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour, ouvr. conservé dans les portefeuilles de la maréchale d'Estrées* (Paris, 1802, in-8), pub. par Soulavie, paraissent tirés d'une source plus authentiq. Les *Lettres de madame de Pompadour*, mieux écrites que les *Mémoires* de 1765, sont attribuées, par M. A.-A. Barbier (*Dictionn. des Anonymes*, 2e édit.), à M. de Barhé-Marbois. M. Crawfurd a livré au public le *Journal d'une femme de chambre* (Mme du Hausset) *de madame la marquise de Pompadour*, dans ses *Melanges d'histoire et de littérat.*, etc., Paris, 1809, in-4; et ce journal a été réimpr. dans la *Collection des Mémoires* sur la révolution, des frères Baudouin. On y trouve beaucoup de détails curieux sur la favorite et la vie privée de Louis XV. M. Crawfurd tenait le MS. original de M. Senac de Meithan (*v.* ce nom), qui le devait lui-même à un ami du marquis de Marigny.

POMPÉE-LE-GRAND (Cnæus Pompeius Magnus), né l'an 648 de Rome, 106 ans avant J.-C., était à peine âgé de 20 ans lorsqu'il eut à défendre la mémoire de l'auteur de ses jours, et à repousser pour son propre compte une accusation de peculat; mais on put prévoir dès-lors que ce jeune homme serait un jour l'idole du peuple romain. Il ne tarda pas à embrasser le parti de Sylla, et pour avoir des titres à sa reconnaissance, il forma trois légions com-

frat. d'Antoine et tenta de se relever par les Abandonné de ses troupes, il fut contraint endre, fut transféré à Milet, et y fut égorgé ours après, sans doute par ordre d'Antoine.

PEE (Trogus), historien latin, dont les li- it perdus, dut vivre sous le règne d'Auguste, l'opinion de quelq. chronologistes qui pla- 2e S. de l'ère vulgaire l'époq. où il florissait st contempor. de son abréviateur Justin. Il ssé une *Histoire universelle* en 44 livres, Ninus jusqu'à Auguste, et lui avait donné l'*Histoires philippiques*. L'abrégé de Justin dommage trop peu de la perte de l'ouvr., laquelle il a peut-être contribué (V. dans les st. *societ. Gotting.*, t. 15, la dissertation L. Heeren : *de Trogi Pompeii ejusque epi- tis fontibus et auctoritate*).

PEI (Albert), écrivain italien du 17e S., a s ouvr. suiv. : *Archisofia della quiete et o lib. III*, Vérone, 1627 ; *Esame dell' onore resco*, etc., Venise, 1625 ; *Vita di Frances- 2e marchese di Mantova*.—Pompei (Alexan- rchitecte, né à Vérone en 1705, mort en pub. *Li Cinque ordini dell' Architettura ci- M. Sammicheli*, etc., Vérone, 1755, in-fol.

PEI (Jérôme), philologue et littérat. ital., rone en 1731, m. en 1788, a pub. les ou- suiv. : *Canzoni pastorali con alcuni idilli di to e di Mosco*, Vérone, 1764, in-8 ; *nuove i pastorali*, etc., ibid., 1779 ; *Raccolta* (traduct. de poésies grecques anciennes, avec ie), ibid., 1781 ; *Eroidi d'Ovidio Nasone*, lesano, 1785, in-8 ; *Ipernestra*, *Callirhoe*, a (tragéd.), impr. à Vérone, 1769 et 1789 ; *degli uomini illustri* (trad. de Plutarque), , 1772 ; Naples, 1784 ; Rome, 1791 et 1798, 4. La *vie* de Pompei a été écrite en lat. par le tana, Vérone, 1790, et insérée dans le t. 15 *a Italorum* de Fabroni ; son *éloge* (en ital.), Piedemonte, a été inséré dans le *Journal* , tom. 70, pag. 272.

IPEIUS-FESTUS (Sextus). V. Festus.

IPIGNAN (Jean-Jacques Le Franc, mar- s), poète lyrique et dramatique, né à Mon- en 1709, exerça d'abord dans cette ville la d'avocat-général à la cour des aides, et suc- son père et à son oncle dans la prem. préси- du même tribunal. Il fut revêtu aussi d'une e de conseiller d'honneur au parlem. de Tou- , distinction extraordin. et unique : son goût les lettres lui fit quitter ensuite toute espèce ctions publiq., et il vint à Paris jouir des suc- e lui avaient déjà mérités quelques-uns de vr. Il avait débuté sur la scène tragique en par sa pièce de *Didon*, qui s'est maintenue emps au théâtre. Les *Adieux de Mars*, petit en un acte, joué au Théâtre-Italien ; le *e de Languedoc et de Provence* ; la *Disser- sur le nectar et sur l'ambroisie*, et les *Poé- ecrées et philosophiques*, *tirées des livres* , qu'il pub. successivement, ne furent pas bien accueillis ; mais il se fit de nombreux is à l'époque de sa réception à l'acad. franç. 50. Le parti philosophiq. qu'il avait attaqué on discours se souleva tout entier contre lui ; int l'objet des plaisanteries et des sarcasmes us amers, et bientôt fatigué des tracasseries lui suscitait, il quitta Paris et se retira dans e de l'Empignan, où il m. en 1784. Outre les déjà cités, on a encore de lui : *Considération revolution de l'ordre civil et judiciaire sur- en* 1771 ; plus. autres écrits et diverses tra- ons. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1784, vol. in-8. — Pompignan (Jean-George Le c de), archevêque de Vienne, frère du pré- t, né à Montauban en 1715, se distingua par té, son zèle, et par les nombreux écrits qu'il . contre l'incrédulité. La prov. du Dauphiné le députa en 1789 à l'assemblée constituante. Bientôt après il entra au conseil, devint ministre de la feuille des bénéfices, et m. à Paris en 1790. Outre ses *mandem.*, il a laissé quelq. *opusc.* de controv. et autres tels que des *Quest. sur l'incrédulité*, 1753, in-12 ; *la Dévotion reconciliée avec l'esprit*, 1754, in-4, etc.

POMPONACE ou POMPONAZZI (Pierre), en en latin *Pomponatius*, philosophe et médecin ital., né à Mantoue en 1462, fut reçu doct. en ces deux sciences à l'université de Padoue, et y professa la prem. avec un grand succès, ainsi que dans les villes de Ferrare et de Bologne, où il m. en 1524, selon les uns, ou 1526, selon d'autres. Sa réputation dans les sciences naturelles égala celle qu'il avait acquise dans sa chaire de philosophie où il professait les principes d'Aristote, dont il voulut rétablir le règne en Italie. Aujourd'hui son nom n'est plus guère connu que par l'accusation d'impiété qui le poursuivit pendant sa vie. Dans son *Traité de l'immortalité de l'âme* (en latin), impr. à Bologne en 1516, in-8, il soutient qu'Aristote n'a point reconnu ce dogme ; que la raison toute seule pourrait le repousser ; mais que la révélation ne permet point qu'on le rejette. Un autre passage, assez libre, du même livre, le fit brûler à Venise. Les *Œuvres* complètes de Pomponace ont été pub. à Venise, 1625, in-fol. : ette édit. est très-rare. Le *Traité de l'immortalité de l'âme* a été réimpr. pour la dernière fois à Tubingue, 1791, in-8, avec la *vie* de l'auteur, par C.-G. Bardili.

POMPONE ou POMPONNE (Simon Arnauld, marquis de), fils d'Arnauld d'Andilly, et neveu du célèbre Antoine Arnauld, né en 1618, fut employé, dès l'âge de 24 ans, en qualité de négociateur, conclut plus. traités en Italie, fut ensuite intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassad. en Suède et en Hollande, et devint ministre des affaires étrangères en 1671. La bienveillance et l'estime royale dont il jouissait dans cet emploi éminent, ne tardèrent pas à importuner Colbert et Louvois : ces deux ministres se réunirent pour l'éloigner du ministere, et y parvinrent en 1679 ; mais après la mort de Louvois (1691), M. de Pompone, que le roi avait toujours regretté au fond du cœur, se vit rappelé à la cour, et reprit sa place dans les conseils comme ministre d'état. Il m. à Fontainebleau le 26 sept. 1699. — Pompone (Antoine-Joseph Arnauld, chevalier de), second fils du précéd., embrassa la carrière des armes, fut nommé colonel de dragons en 1689, et prépara, au maréchal de Luxembourg, le succès de la bataille de Fleurus, gagnée le 1er juill. 1690, en emportant deux redoutes élevées sur les bords de la Sambre. Il mourut à Mons en 1693.—V. Arnauld et Bellièvre.

POMPONIUS (Sextus), jurisconsulte romain, vivait, à ce que l'on croit, sous les règnes d'Adrien et de Marc-Aurèle. Il avait composé des traités sur différ. matières de jurisprud. Il en reste quelques fragmens, insérés dans le *Digeste* : le plus remarquable est celui qui forme la seconde loi du tit. de l'*Origine du droit*. J.-L. Uhle a donné en 1661 : *Collectio opusculorum ad hist. juris*, *et maximè ad Pomponii Enchiridion illustrandum pertinentium* ; réimpr. en 1735, avec une préface de J. Théoph. Heineccius qui renferme une *notice* sur la vie et les ouvr. de Pomponius. Les *fragmens* de ce jurisconsc. ont été pub. par H.-T. Pagenstecher, Hanau, 1723 ; Lemgo, 1750, in-4, et dans d'autres collect. plus recentes. — V. Mela.

POMPONIUS-LÆTUS (Julius), savant napolitain du 15e S., né en 1425 dans la Haute-Calabre, était de l'ancienne maison de San-Severini. Il reçut une brillante éducation, et, jeune encore, se rendit à Rome, où son érudit. et son éloquence lui valurent de gr. succès, mais lui attirèrent en même temps des ennemis. Ceux-ci réussirent à le rendre

st. nat. du froment, 1779, in-8. C'est surtout à deux dern. ouv. que Poncelet dut sa réputat.

PONCET (Charles-Jacques), méd. et voyag. nçais, m. en Perse en 1706, a laissé la *Relation régée du voyage d'Ethiopie*, qu'il fit en 1698, 99 et 1700. Elle se trouve dans le t. 4, 1re part., rec. des *Lettres édifiantes*, et dans le t. 3 de dit. de 1786.

PONCET DE LA GRAVE (Guillaume), litt., en 1725 à Carcassone, exerça à Paris la charge procur.-gén. au siége de l'amirauté de France, lle de censeur royal pour les ouv. de jurispr. maime, et m. dans la même ville vers 1800. On a lui : *Abrégé chronol. de l'hist. de Paris*, inséré ns *le Mercure*, sept., oct. et nov. 1755; *Projet mbellissem. de la ville et des faubourgs de Pa*, 1756, in-12; *Etat actuel des cours souver. de urope*, 1769, in-12; *Précis hist. de la marine France*, *depuis l'origine de la monarch.*, 1780, ol. in-12; *Mém. intéressans pour servir à l'hist. France*, etc., 1788-90, 4 vol. in-12; *Hist. gén. descent. faites*, *tant en Anglet. qu'en France*, *mis Jules-César*, etc., 1799, 2 vol. in-8.

PONCHER (Etienne), homme d'état, né à Tours 1446, s'éleva par son mérite aux plus hautes dités. Il fut successivement président aux enquê en 1498, évêque de Paris en 1503, garde-des aux en 1512, et archevêq. de Sens en 1519. Les s Louis XII et François Ier l'admirent dans leur nseil, et l'employèrent dans plus. négociations mportantes. On a de lui des *Constitut. synodales*, bliées en 1514. — Poncher (François), neveu du décédent, lui succéda dans l'archevêché de Sens; is, loin de marcher sur les traces de son prédécesseur, il devint criminel d'état, en cabalant contre la duchesse d'Angoulême, pour lui faire ôter régence, et fut enfermé au chât. de Vincennes, il m. en 1532. Il a laissé des *Comment. sur le oit civil*.

PONÇOL (Henri-Simon-Joseph ANSQUER de), t., né à Quimper-Corentin en 1730, m. en 1783, pub. : *Analyse des tr. des bienfaits et de la clemence de Sénèque, précédée d'une vie de ce philos.*, 76, in-12; *Code de la raison*, ou *Principes de la orale*, 1778. — Son frère, Théophile-Ignace ESQUER de Londres, né en 1728, est aut. des *Variétés philos.*, 1762, et édit. des *Sermons du P. Le hapelain* (*voy.* Chapelain).

PONIATOWA (Christine), fille d'un moine ostat de Pologne, née en 1610 à Lessen, petite lle de Prusse, se rendit fameuse par ses visions ses extases. Ses révélat., qu'elle écrivit d'après rdre qu'elle disait en avoir reçu du ciel même, été tradnites en latin par J. Amos Comenius, publiées avec celles de Christophe Kotter et de el. Drabicius, Amsterdam, 1657 et 1665, in-4.

PONIATOWSKI (Stanislas, comte de), père roi Stanislas-Auguste de Pologne, né en 1678, Il compagnon d'armes de Charles XII, et rendit à ce prince les plus importans services. Il soutint aussi la cause de Stanislas; mais, forcé ensuite de se soumettre au roi régnant, il fut chargé de missions à la cour de France, et obtint en la dignité de castellan de Cracovie, ce qui lui na le prem. rang parmi les sénat. du royaume. dans ses terres en 1762. On lui attribue les *Marq. d'un seigneur polonais sur l'Histoire de rles XII, roi de Suède*, par Voltaire, 1741, 8. — Poniatowski (Stanislas-Auguste). V. *Stanis.* — Poniatowski (le prince Joseph), surnommé le *Bayard polonais*, né à Varsovie le 7 mai 3, était fils d'André Poniatowski, gén. d'artille au service de l'impératrice Marie-Thérèse, et eu de Stanislas-Auguste, dernier roi de Polo. Il fit ses prem. armes dans l'armée autrich., obtint un avancement rapide. Rappelé dans sa rie en 1789, et nommé command. en chef pen la guerre de 1792, il sut communiquer à l'armée sa bouillante ardeur, et remporta des avantag. signalés à Zielenca et à Dublinska; mais une politique pusillanime et honteuse étant venue rendre inutiles les efforts de son courage, il déposa le commandement de l'armée, et quitta sa malheureuse patrie, qu'il avait craint d'exposer par une plus longue résistance. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille qu'ils avaient fait frapper à son effigie, avec cette inscription : *Miles imperatori*. La nouvelle révolut., qui éclata en Pologne en 1794, y ramena le prince Poniatowski. Il se contenta cette fois du commandement d'une division sous les ordres du général en chef Kosciuskzo; mais bientôt l'issue désastreuse de cette dern. lutte des Polonais le força encore de s'expatrier, et il ne reparut sur la scène politique qu'en 1806, époque de l'entrée des Français en Pologne. Un gouvernem. provisoire ayant été formé à Varsovie, Poniatowski devint ministre de la guerre, et dirigea ses prem. soins vers l'armée polonaise, qu'il organisa avec une grande habileté; mais cette armée fut ensuite disséminée; et, lorsqu'en 1809 le duché de Varsovie fut attaqué par l'archiduc Ferdinand avec 60,000 Autrich., Poniatowski, n'ayant que 8,000 Polonais à opposer, résolut toutefois de défendre pied à pied le sol de sa patrie, et se couvrit de gloire à la bataille de Rasin, où il repoussa avec sa poignée de braves toutes les attaques de l'archiduc. Fidèle allié des Français, sa valeur ne se démentit point dans les funestes campagnes de 1812 et 1813. Nommé maréchal de France le 16 octobre sur le champ de bataille de Leipsig, quoiqu'il eût déclaré hautement qu'il ne voulait d'autre titre que celui de chef des Polonais, il jouit peu d'instans de cette nouvelle distinction. Le 18, chargé de protéger la retraite de l'armée française, n'ayant avec lui que 700 hommes d'infanterie et soixante de cavalerie, il s'efforce de contenir les colonnes ennemies, qui s'avancent en force, reçoit une blessure, et parvient, malgré sa faiblesse, à traverser la Pleisse à la nage; mais, par une méprise funeste, le pont sur l'Elster avait été coupé par les Français eux-mêmes. Arrivé sur les bords escarpés de cette rivière, plus profonde que la prem., Poniatowski s'arrête un instant : l'ennemi lui crie de se rendre; alors, n'hésitant plus, il se jette dans les flots, et y disparaît. La mémoire de ce prince sera toujours chère aux Polonais, et doit l'être à toutes les nations qui estiment la loyauté et la valeur.

PONINSKI (Antoine LODZIA), poète polonais, m. en 1742, était référendaire du royaume de Pologne, et palat. de Posnanie. On a de lui : un poème en latin, intit. *augustissimus Hymenaus*, Dresde, 1720; *Opera heroica*, 1739, in-4; *Sarmatides seu Satyræ*, 1741, in-4; et une trad., en vers polonais, des *quatrains* ou *maximes* du chevalier de Solignac, composés pour l'éducation des jeunes gentilshommes polonais.

PONS (Jacques), médecin de Lyon au 16e S., n'est guère connu que comme aut. des ouv. suiv. : *Sommaire traité des melons*, Lyon, 1583, in-8; 1586, in-16, et 1580, in-12; *de nimis licentiosâ sanguinis missione..... Tract.*, ibid., 1596, 1600, in-8; *Medicus*, *seu Ratio ac Via aptissima*, etc., ibid., 1600, in-8. — Un autre Pons (Claude), compatriote du précédent, est auteur d'un *Parallèle des vipères et herbes lyonnaises avec les romaines et candiotes*, Lyon, 1632, in-8, etc.

PONS (Jean-François de), littérat., chanoine de la collégiale de Chaumont, né à Marly en 1683, mort à Chaumont en 1733, fut intimement lié avec Houdard de La Motte, qu'il défendit contre madame Dacier. Il avait publié divers opuscules, qui ont été réimp. avec quelques autres inédits, sous le tit. d'*Œuvres de M. l'abbé de Pons*, Paris, 1738, in-12. — V. Ponte.

PONT DE VEYLE (Antoine DE FERRIOL comte de), littérat., frère aîné du comte d'Argen-

où se trouvaient les jeunes Savoyards, occupés dans la capitale à ramoner les cheminées ou à d'autres emplois, vint au secours de ces pauvres enfans, et leur consacra son temps, ses soins et sa fortune, jusqu'à la fin de sa vie. A cette époque, il fut remplacé par l'abbé J.-B.-A. Salignac de Fénélon (*v.* ce nom). On a de ce respectable ecclésiastique : *Projet d'un établissem. pour élever dans la piété les Savoyards qui sont dans Paris*, 1751 et années suiv., 4e part., in-8; *Pèlerinage du Calvaire sur le mont Valérien*, 1751, in-18; *l'Incrédule détrompé, et le Chrétien affermi dans la foi*, 1752, in-8. — L'abbé de Pontbriant eut des frères ecclés. comme lui. L'un fut promu, en 1741, à l'évêché de Québec, dans le Canada, et m. à Montréal en 1760. Le second, chanoine et grand chantre de la cathéd. de Rennes, abbé commendataire de Lanvau, m. en 1767, a été quelquefois confondu avec son frère René-François, abbé de Saint-Marien. On a du chanoine de Rennes : un *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux jeux floraux en 1722; *Sermon sur le sacre du roi*, 1722, in-4; *Essai de grammaire franç.*, 1754, in-8. On lui attribue des *nouv. Vues sur le système de l'univers*, Paris, 1751, in-8.

PONTCHARTRAIN (Paul PHÉLYPEAUX, seigneur de), né à Blois en 1569, d'une famille qui a produit un gr. nombre de magistrats et plus. ministres, fut admis dans les bureaux de Villeroi dès l'âge de 18 ans, et devint bientôt très-habile dans les affaires. Nommé secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, il mérita, par son zèle, la confiance de cette princesse, qui lui fit obtenir, en 1610, la place de secrét.-d'état. Il m. en 1621. On a de lui des *Mémoires* concernant les affaires de France sous le règne de Marie de Médicis, avec un *Journal des conférences de Loudun*, La Haye, 1720, 2 pet. in-8. — Pontchartrain (Louis Phélypeaux, comte de), chanc. de France, petit-fils du précéd., né en 1643, fut reçu conseiller du parlem. de Paris en 1660, nommé prem. prés. du parlem. de Bretagne en 1667, intend. des finances en 1687, secrét.-d'état en 1690, et chancel. en 1699. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira des affaires en 1714, et m. dans son château de Pontchartrain en 1727. — Jérôme, comte de Pontchartrain, son fils unique, fut le père du ministre comte de Maurepas.

PONTE (Louis de), jésuite, né à Valladolid en 1554, mort, en odeur de sainteté, dans sa ville natale en 1624, est connu en France sous le nom de *Du Pont*. On lui doit divers ouvr. pieux, dont la plupart ont été trad. en lat. par le P. Melch. Trevinnia, son confrère. Les princip. sont : *Explicat. morale du Cantique des cantiques*, en lat., Cologne, 1622, 2 vol. in-fol.; *Tr. de la perfection chrét.; le Direct. spirituel; la Guide spirituelle*, trad. en franç. par le P. Brignon, Paris, 1685, 2 vol. in-8; *les Méditations sur les mystères de la foi*, traduit plus. fois en franç. et en arabe. — V. Passan.

PONTEDERA (Jules), botan. ital., né à Vicence en 1688, m. en 1757 à Padoue, direct. du jardin de plantes de cette ville, y avait prof. avec succès la botaniq. Il fit de nombr. excursions dans l'Italie pour y découvrir de nouv. plantes, et s'éleva avec chaleur contre le système sexuel de Linné, qui ne lui en a pas moins consacré un genre de plantes de la famille des narcissoïdes, sous le nom de *Pontederia*. Il a le premier décrit 272 plantes, et a laissé entre autres ouvr. : *Compendium tabularum botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italiâ nuper detectæ recensentur*, Padoue, 1718; *Anthologia, sive de floris naturâ libri III, plurimis inventis observationibusque æneis tabulis ornati*, ibid., 1720; *Antiquitatum latinar. græcarumque enarrationes, præcipuè ad veteris anni rationem attinentes epistolis* 68 *comprehensæ*, ibid., 1740; *Epistola ac Dissert., opus posthumum in duos tomos distributum, præfatione et notis auctum à Jos.-Ant. Bonato*, ibid., 1791, 2 vol. in-4.

PONTIEN (Saint), pape, succéda à saint Urbain Ier en l'an 230, gouverna l'église pend. cinq ans et deux mois, fut persécuté sous l'empereur Maximin et relégué dans l'île de Sardaigne, où il m.

PONTIER (Gédéon), protonotaire du St-siége, m. en 1709, dans un âge avancé, a laissé divers ouvr., entre autres : *le Cabinet des grands*, 3 vol. in-12, dont les deux prem. parurent en 1680 et le trois. en 1689, sous ce titre : *Continuation du cabinet des grands*, suivi, en 1690, d'une addition intitulée : *Choses remarquables*, etc. Ce fut à l'occasion de cet ouvr. que La Bruyère fit le portrait de *Dioscore*, nom sous lequel il peint Pontier comme un aut. dont les écrits n'offrent aucun intérêt.

PONTIER (Pierre), chirurg., né à Aix en 1711, mort en 1789, fut un des meilleurs anat. et opérateurs de son temps. Sa ville natale lui dut l'établissement d'une école de chirurg., dont il fit, en 1768, les prem. frais et l'ouverture en qualité de premier prof. Pontier laissa deux fils, l'un, doct. en méd., est aujourd'hui membre de l'acad. d'Aix; l'autre, minéralogiste distingué, a fait la découverte du *chromate* de fer près de Gassin, dans le départem. du Var.

PONTIS (Louis de), gentilh. provençal, né en 1583 au château de Pontis, embrassa dès l'âge de 16 ans la carrière des armes, et parvint par son mérite et sa bravoure à l'emploi de maréchal de bataille. Après 54 ans d'honorables services, il se retira dans la maison de Port-Royal, où il mourut en 1670, à l'âge de 87 ans. On a sous son nom des *Mém.* curieux, publ. en 1676 et réimp. plus. fois. L'édition d'Amsterdam, Wolfgang, 1678, 2 vol. pet. in-12, est recherchée des curieux parce qu'elle fait partie de la collect. des *Elzeviers* franç. Les *Mém. de Pontis* font aussi partie de la 2e série des *Mém. sur l'hist. de France*, pub. par MM. Petitot et Monmerqué.

PONTIUS ou DU PONT (Paul), célèbre grav., né à Anvers en 1596, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. d'après Rubens, van Dyck et autres maîtres. Parmi ses productions on admire surtout le *St Roch*, dont l'original fait partie du Musée du Louvre, et la belle estampe de *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang*.

PONTOPPIDAN (Eric-Ericson), théol., poète et philol. dan., év. luthér. de Drontheim en Norwége, né en 1616 à Biergegard, dans l'île de Fionie, m. en 1678, a laissé : *Epigrammatum sacrorum centuriæ tres*, Copenhague, 1641, in-12; *Paraphrasis metrica in Cebetis tabulam*, Paris, 1642; *Bucolica sacra*, Leyde, 1643, in-8; *theologiæ practicæ Synopsis*, Sora, 1656, in-4; ib., 1673, même format; une *Gramm. danoise*, Copenhague, 1666, in-8; des *Méditations* et plus. ouvr. ascét. en dan. — Pontoppidan (Eric), évêq. de Bergen, en Norwége, petit neveu du précéd., né en 1698, m. en 1764, a laissé un gr. nomb. d'écrits sur la théol. et l'hist., dont on trouve une notice détaillée dans la *Bibliogr. dan.* de Nyerup et Kraft. Les principaux sont, en allemand : *Tabl. du Danemarck anc. et moderne*, Brême, 1730, in-4; *Hist. abrégée de la réformation de l'église danoise*, Lubeck, 1734, in-8; en latin : *Marmora danica, seu inscriptionum per Daniam universam Sylloge*, Copenhague, 1741, 2 vol. in-fol.; *Annales ecclesiæ danicæ*, ib., 1741 et 1752 : en danois : *Essai sur l'hist. natur. de la Norwége*, Copenhague, 1752, in-4; ib. 1754, 2 vol. in-4, trad. en angl. et en allem. — Pontoppidan (Jean-Louis), son frère, profess. de théol. à l'acad. de Soroe, puis prévôt de l'év. d'Aalborg, en Jutland, m. en 1799, a laissé des *sermons*, des *disc.* et des *oraisons funèbres*. — Six autres auteurs du même nom sont cités dans la *Biogr. dan.*

PONTORMO (Jacopo Carrucci da), peint., né en 1493, m. en 1558, acquit à Florence une gr.

intrigues du temps. Parmi les beaux esprits et les critiques anglais, il dut trouver plus d'un envieux; lui-même, d'une santé délicate, maltraité de la nature, et par conséquent craintif, méfiant même, il devait se tenir sur la défensive contre les hommes en gén., et attaquer même le prem. dans un moment d'humeur; il eut donc beaucoup d'ennemis, et quelques-uns avaient été ses amis; mais ceux-ci en général le trouvèrent dévoué et fidèle dans leurs revers de fortune, témoin sa liaison avec le fameux Bolingbroke. Peut-être enfin ne faut-il chercher le secret de son goût pour la satire que dans l'irrésistible instinct de son talent; en effet il a excellé dans ce genre, et ses *Imitat. d'Horace* sont dignes de ce poète. Mais, outre ses combats partiels contre la sottise ou l'envie, Pope voulut renfermer tous ceux qui lui avaient déclaré ou à qui il avait déclaré lui-même la guerre dans une espèce de *Bedlam* poétique. Sa Dunciade (*Sottisiade*), composée dans ce but, offre des passages pleins de verve et d'esprit; mais ce poème est trop essentiellement anglais pour plaire beaucoup en France; le goût anglais lui-même peut lui adresser de justes critiques. Dans l'Epître morale, genre de composition plus élevé, Pope n'a de rival que Voltaire; son *Essai sur l'homme* a mérité d'être traduit dans toutes les langues. On a légèrement cru y voir des principes irréligieux : le savant Warburton l'a défendu à ce sujet. Pope a écrit aussi élégamment en prose; ses lettres sont naturelles et charmantes, et sa *préface de l'Iliade* est une admirable composition. En parlant du succès des ouvrages de Pope, il faut y comprendre la partie mercantile; ils furent pour lui une source de richesses; les souscriptions à son *Iliade* consolidèrent surtout sa fortune. Il m. en philosophe et en chrétien le 30 mai 1744. Colardeau a imité heureusement l'*Epître d'Héloïse à Abailard*. Duresnel a paraphrasé en vers faciles l'*Essai sur l'homme*, que Fontanes et Delille ont traduit avec plus de précision; quant à la traduct. compl. de ses œuvres, elle abonde en contresens ridicules. Le talent de Pope a été récemment un sujet de controverse littéraire entre Byron, Campbell et M. Bowles; celui-ci a donné l'éd.t. la plus compl. de ses *Œuvr.* 10 vol. in-8, Londres, 1806.

POPELINIÈRE (Lancelot VOISIN, seigneur de LA), historien, né vers 1540 dans le Bas-Poitou, d'une famille attachée aux opinions de Luther, joua lui-même un rôle important durant la guerre de religion, fut député en 1574 par les Rochellais à l'assemblée de Milhaud, eut l'année suiv. le commandem. de l'expéd. contre l'île de Rhé, y tailla en pièces les troupes cathol., et, en 1576, rédigea la protestation des religionn. contre la décision des états de Blois. Exclusivem. voué aux travaux littér. depuis le rétabliss. de la paix, il continua l'hist. des guerres civiles qu'il avait commencée; la modérat. et la franchise qu'il a mises dans ses récits ont fait croire aux uns qu'il avait abjuré la réforme; aux autres qu'il avait vendu sa plume aux catholiques. Quoi qu'il en soit il m. très-pauvre à Paris en 1608, laissant les ouv. suiv. : *la vraie et entière Hist. des dern. troubles*, etc., Cologne, 1571, in-8; 3e éd., Bâle, 1579, 2 vol. in-8; *Hist. de France, enrichie des plus notables occurrences survenues ès prov. de l'Europe et pays voisins, etc., depuis l'an* 1550 (La Rochelle), 1581, 2 vol. in-fol.; 1582, 4 vol. in-8; *les Trois mondes*, Paris, 1582, in-4; *l'Amiral de France*, ib., 1584, in-4; *Hist. des hist.*, ib., 1599, in-8; *Hist. de la conquête du pays de Bresse et de Savoie*, ib. et Lyon, 1601, in-8.

POPELINIÈRE ou plutôt POUPLINIÈRE (Alexandre-Jean-Joseph LE RICHE DE LA), financ. bel esprit, s'est rendu célèbre dans 18e S. par ses dépenses fastueuses, son amour pour les plaisirs et la protection qu'il accorda aux lettres et aux beaux-arts. On a de lui : *Dara, hist. orient.*, Paris, 1760, in-8 (il a été tiré quelq. exempl. in-4); *Mœurs du siècle*, ouvrage dans le genre du *Portier des chartreux* : un exemplaire, avec de superbes peint., fut saisi par ordre du roi à la vente des livr. de la biblioth. de La Popelinière. V. sur cet ouvr. et unique exempl. le *Dictionn. des anonymes*, par M. A.-A. Barbier, n° 3266.

POPHAM (Edouard), min. angl., né en 1738, m. en 1815, rect. de Chilton, dans le comté de Wilts, a pub. entre autres ouv. : *Selecta poemata*, 1774, 3 vol.; *Illustrium virorum Elogia sepulchralia*, 1778, in-8; des *Remarques sur div. textes de l'Ecriture*, 1809, in-8.

POPHAM (sir Home RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar, d'une famille origin. d'Irlande, fut le 21e fils de sa mère, qui m. en lui donnant le jour : son père, consul à Tétuan (roy. de Maroc), n'eut pas moins de 40 enfans de ses différentes femmes. Elevé par les soins de l'un de ses frères, jurisc. à Madras, le jeune Popham passa de l'université de Cambridge au service de mer comme simple matelot dans l'escadre de sir Thomson, et suivit plus tard ce commodore sur la côte d'Afrique en qualité d'intendant maritime. De retour en Anglet. à la mort de son patron, il offrit ses services à la compagnie des Indes, fut chargé par elle de diverses commissions; et ce fut en s'acquittant de l'une d'elles, qu'il découvrit, en 1791, le passage du sud. Au commencement des guerres de la révolution franç., il eut un commandement dans l'armée sous les ordres du duc d'York, puis obtint celui d'un corps de pêcheurs hollandais dont il avait provoqué la formation. Lorsque les succès de Pichegru (*v.* ce nom) contraignirent les Angl. à évacuer la Hollande, Popham, alors capit., présida à l'embarquement des troupes; il présenta ensuite au gouvernement le plan d'organisation d'un corps de marins destiné à résister à toute tentative d'invasion de la part des Français, eut en récompense le commandement d'une de ces compagnies créées en 1798, le conserva jusqu'à l'année 1800, et à cette époque repassa aux Indes à la tête d'une escadre de 4 vaisseaux. La compagnie, aux intérêts de laquelle il s'était montré fort dévoué, le fit nommer gouvern.-général de l'Inde et ambassadeur auprès des états d'Arabie; et il la servit désormais plus utilement que jamais en ouvrant une correspondance régulière avec Houssier Mehemet Pacha, vice-roi d'Egypte, en faveur de ses établissemens en Asie. Cependant, lorsque sir Home Popham revint en Angleterre, il trouva le ministère changé, ainsi que le bureau de l'amirauté : les whigs, qui l'accusaient d'avoir employé son escadre dans des vues d'intérêt particulier, firent de sa conduite l'objet de longues enquêtes, dont l'unique résultat fut qu'il demeura sans emploi. Mais, comme dans cet intervalle il avait été élu représentant du bourg d'Yarmouth à la chambre des communes, il profita de sa position pour censurer à son tour l'administration; et le nouveau changem. qui y fut effectué en 1804, le fit remettre en activité : il obtint le commandement de l'*Antilope*, de 50 canons, et fut employé pour présider à l'essai d'un nouveau moyen de destruct. des flottes. L'année suivante, il eut la direction de la partie maritime de l'expédit. contre le cap de Bonne-Espérance, qui bientôt fut au pouvoir des Anglais, et il contribua ensuite, sous les ordres du général Beresford, à l'aventureuse tentative contre les Espagnols sur le Rio de la Plata. Le mauvais succès de cette échauffourée attira à sir Home Popham une sévère réprimande de la part de son gouvernement, sans les ordres de qui il avait commencé d'agir. Toutefois il n'en fut pas moins désigné plus tard pour commander en second, sous les ordres de l'amiral Gambier, la flotte armée pour surprendre la marine danoise, expédition dont le succès lui valut des éloges et de nouvelles distinctions. Il eut part, en 1809, comme contre-amiral, à l'infruc-

ssa son père dans le genre même où celui-ci excellait, et n'eut pas moins de talent dans le genre storr. C'est ce qu'attestent les deux tableaux qu'il t chargé de peindre pour l'hôtel-de-ville de Paris dont Louis XIII est le principal personnage. 'un de ses meill. ouv. est le *Christ en croix entre s deux larrons*, exécuté pour l'abbaye de St Martin e Tournai. Le Musée du Louvre possède six tabl. e ce maître, dont deux d'histoire et quatre portr. e sont une *Cène*; un *St Franç. en extase*, *recevant les stygmates*; le *Portrait en pied de la reine Marie de Médicis*; celui de *Guillaume du Vair*; deux *Portraits de Henri IV*, d'une admirable exécution, et dont l'un sert encore de type à tout nx que l'on fait de ce prince.

PORCACCHI (Thomas), littérat. savant et laborieux, né à Castiglione-Aretino en Toscane, vers 530, visita d'abord les principales villes d'Italie, s'établit en 1559, à Venise, où il se lia intimement avec un célèbre imprimeur, Gabriel Giolito. lui suggéra l'idée de publier la collect. des anc. istoriens grecs et latins, traduits en italien; et ui-même fit plus. de ces traduct. des auteurs dont n'existait pas encore de versions. Porcacchi surrilla l'impression de cette grande collection, disée en deux parties, connues sous le nom de : *ollana græca et collana latina*. Il donna ensuite s réimpressions d'un gr. nombre d'ouvr. italiens odernes, tels que *l'Histoire de Milan*, par Bern. Corio; *le Roland furieux* de l'Arioste; *l'Arcadie* e Sannazar, et m. à Venise en 1585. On a en utre de lui : *Lettere di tredeci Uomini illustri raccolte*, Venise, 1565, in-8, réimpr. trois fois; *Paradelli ed esempli simili*, ibid., 1566, in-4; *il Primo volume delle Cagioni delle guerre antiche*, id., 1566, in-4; *la Nobiltà della città di Como*, id., 1569, in-4; *le Isole più famose del mondo*, id., 1572, 1604, in-fol., avec gravures; *le Attioni d'Arrigo* (Henri) *III, re di Francia e di Polonia*, id., 1574, in-4, rare et recherché; *Funerali antichi di diversi popoli e nationi*, Venise, 1574, in-4, rare et recherché à cause des gravures; quelques *opuscules* dont on trouvera les titres dans le me 34 des *Mémoires* de Niceron; quelq. *poésies* insérées dans le tome prem. des *Deliciæ poetar. Italor.* Les traduct. données par Porcacchi dans les eux collections de G. Giolito, sont celles de Dictys de Crète et de Darès, de Justin, de Quinte-Curce et de Pomponius Mela.

PORCARI (Etienne), gentilh. romain, occupa une place dans l'hist. du 15e S. pour avoir conspiré ontre le pape Nicolas V, en 1453, dans le but de endre la liberté à sa patrie. Dès sa jeunesse, il avait ontré une admiration enthousiaste pour les héros e la Grèce et de l'ancienne Rome. Il conçut le essein de soustraire sa patrie à la domination sacerdotale. La souveraineté des papes lui paraissait ne usurpation récente et notoire; et les vieillards e son temps lui rappelaient que la républ. romaine vait été rétablie avec une espèce d'indépendance, ndis que le St-siége était fixé à Avignon. Exilé par icolas V, qui d'abord avait cherché à le gagner par es grâces, Porcari, secondé par son neveu et par lus. autres mécontens, trama une conjuration qui at révélée par un traître. Il fut arrêté le 5 janvier 453, et pendu avec neuf de ses princ. complices.

PORCHERON (dom Placide), bénédictin et ibliothéc. de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, é en 1652 à Châteauroux, mort à Paris en 1694, a onné une édit. d'une trad. anonyme des *Maximes our l'education d'un jeune seigneur, avec les instructions de l'empereur Basile pour Leon, son fils*, 1690, in-12, et la *vie* de ces deux princes. C'est aussi à lui qu'on doit la prem. édit. de la *Géographie* de l'anonyme de Ravenne, d'après un MS. le la Biblioth. du Roi sous ce titre : *anonymi ravennatis, qui circa sæculum septimum vixit, de Geographia lib. quinque*, etc., Paris, 1688, in-8. J. Gronovius a pub. de nouveau ce même ouvr. à la suite de Pomponius Mela, avec une *préface* qui contient des invectives contre D. Porcheron.

PORCHETTI SALVAGIO, en lat. *de Silvaticis*, sav. prof. d'hébreu, né à Gênes dans le 13e S., entra dans l'ordre des chartreux, continua, au milieu d'une vie austère, l'étude de la langue hébraïque, qu'il avait commencée dans le monde, et m. en 1315. Il a laissé : *Victoria adversùs impios Hebræos ex sacris litteris, tum ex dictis Talmud, ac cabalistarum et aliorum omnium authorum quos Hebræi recipiunt, monstratur veritas catholicæ fidei*, pub. par A. Giustiniani, évêq. de Nebbio, Paris, 1620, in-fol.; *de Entibus trinis et unis*, ouv. resté inédit, ainsi que celui qui a pour titre : *de sanctissimâ virgine Mariâ*. V. pour plus de détails la *Biblioth. hebr.* de Wolf.

PORCIE ou PORCIA, fille de Caton d'Utique et femme, en secondes nôces, de Junius Brutus, se donna la mort après la perte de son époux, l'an 42 avant J.-C., en avalant, dit-on, des charbons ardens.

PORCQ (Jean Le), prêtre de l'Oratoire, né dans le diocèse de Boulogne, m. en 1722 à Saumur, où il avait professé la théologie pendant 50 ans, combattit la doctrine de Jansénius dans le livre int.: *les Sentimens de St Augustin sur la grâce, opposés à ceux de Jansénius*, 1682, in-4.

PORDAGE (Jean). V. Jeanne Leade.

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit Le), célèbre peintre d'histoire, né en 1483 à Pordenone, dans le Frioul, mort à Ferrare en 1540, fut comblé d'honneurs par Charles-Quint, qui lui accorda le titre de chevalier. On a de cet artiste divers tableaux, dont les amateurs font le plus grand cas. On cite surtout son *Saint Laurent Giustiniani, environné de plus. autres saints* : ce beau tableau à fait long-temps partie du Musée du Louvre; mais il a été rendu en 1815. Les peintures à fresque de Pordenone font encore l'ornement de plus. villes d'Italie. — Bernardino Licinio, également surn. le *Pordenone*, parent du préc. et son élève, né au commencem. du 16e S., a laissé plus. ouvr. dans le style de son maître, et qui n'en sont pas indignes. — Jules Licinio, neveu et élève du Pordenone, né en 1500, m. à Augsbourg en 1561, peignit aussi plus. fresques fort estim., et fut surn. *le Romain* pour le distinguer des autres Licinio. — Jean-Ant. Licinio, son frère, plus connu sous le nom de *Sacchiense*, s'est fait aussi une assez grande réputation; mais ses ouv. sont presque ignorés.

PORÉE (Charles), célèbre jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, m. en 1741, fut nommé, en 1708, à la chaire de rhétoriq. du collége Louis-le-Grand, et s'y montra le digne succ. des Pétau, des Cossart, des La Rue et des Jouvancy; peut-être même les a-t-il surpassés dans l'art de former les jeunes gens, auxquels il savait inspirer en même temps l'amour des lett. et celui de la vertu. « Les » heures de ses leçons, dit Voltaire, qui fut son » élève, étaient pour nous des heures délicieuses; et » j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris » comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout » âge à de telles leçons : je serais revenu souvent » les entendre. » La modestie du P. Porée égalait ses talens : il avait composé pour ses élèves des *plaidoyers* qui n'ont pas vu le jour; et il ne consentit jamais à donner au public des tragédies qui avaient obtenu le suffrage des connaisseurs. Ce fut malgré lui que parut, en 1735, un recueil de ses *Harangues latines*, 2 vol. in-12. Le P. Ch. Griffet en donna une nouvelle édit. (1747, 3 vol. in-12), dans laquelle se trouvent plus. morceaux inédits. Le même édit. avait pub., en 1745, les tragéd. du P. Porée; elles sont au nombre de six : *Brutus; le Martyre de St Hermenigilde; la Mort de l'empereur Maurice; Sennacherib, roi d'Assyrie; Schy-Myrza, fils d'Abbas, roi de Perse; et le Martyre de saint*

mais on conserve aux archives du conser-
e *la Pietà*, à Naples, plus. morceaux de
sacrée de ce maître.

ORATI (Charles-Antoine), célèbre gra-
f à Turin en 1741, fut d'abord ingénieur-
ie de l'armée piémontaise, et vint ensuite
où il ne tarda pas à se faire un nom dans
la gravure. Le premier ouvrage qui le fit
s fut le portrait de *Charles-Emmanuel III*,
rdaigne (ce prince lui avait accordé une
n particul., et il lui devait les prémices de
). *La Petite Fille au chien*, qu'il grava en-
après le tableau de Greuze, et la *Suzanne*
d'après Santerre, vinrent mettre le sceau
itation. De retour dans sa patrie, il y de-
fesseur, et fut peu de temps après ap-
ples pour y fonder une école. Il grava dans
, d'après Raphaël, le tabl. de la *Vierge*
, et exécuta un petit *médaillon* au pointillé
ne de France, Marie-Antoinette, resté in-
Bain de Léda, d'après le Corrége, fut le
ouvrage de Porporati, qui m. à Turin en
était membre de l'académie de cette ville
le de Paris, où il avait été admis dès l'an-
.

UET (Pierre-Charles-François), ec-
ue, né à Vire en 1728, mort à Paris en
d'abord précepteur du chevalier de Bouf-
ensuite aumônier de Stanislas, roi de Po-
a de lui diverses poésies, publiées dans
ch des Muses (où il signait quelquefois le
illard); dans le *Journ.* de Fréron, et dans
autres recueils. Il a publié son *discours*
ion à l'académie de Nancy, prononcé en
les *Reflexions sur l'usure*. On trouve une
s-étendue sur l'abbé Porquet, dans le
encyclopéd., 1807, t. 2 et 3.

ÉE (Gilbert de La). V. Gilbert.

O (Pierre-Paul), imprimeur italien, né
ers la fin du 15e siècle, est un des prem.
employé des caractères arabes. Il impr.
en 1516, le *Psautier pentaglotte*, qui est
sous le rapport typographique, comme
l'œuvre dont il n'existait pas de modèle.

O (Jérôme), graveur, né à Padoue vers
gravé : les *Vues des îles les plus célèbres*
, de Porcacchi (*v.* ce nom); les *gravures*
pagnent le livre intitulé *Funerali Anti-*
ersi popoli e nazioni, du même auteur;
its qui accompagnent la *Vie des Visconti*,
Milan, par Scipion Barbuò Soncino; un
statues antiques, et ce fut lui qui grava
es de l'édition, devenue très-rare aujour-
Roland furieux, imp. à Venise en 1548

O (François-Daniel), mathématicien, ré-
gébriste, né à Besançon en 1729, em-
égle des bénédictins dans la congrégation
ar, où il prit le nom de *Donat*. Enlevé à
ible du cloître par la révolution de 1789,
tinua pas moins de s'appliquer à l'étude
matiques, et m. ignoré en 1795. Il a pu-
ardant l'anonyme : *Jeu de cartes harmo-*
vcréat., sans date (c'est un jeu au moyen
peut composer de petits airs, par la
tribution des cartes et leur arrangement
gression numérique); *l'Algèbre selon les*
cipes, Londres (Besançon), 1789, 2 vol.
P. Porro expose dans cet ouv. des prin-
sés à ceux qui sont admis par les géo-

NNA, roi d'Etrurie, n'est guère connu
voir accueilli Tarquin, chassé de Rome,
nté de le rétablir sur le trône, d'abord
de la conciliation, ensuite par la force
Il battit les Romains sur les bords du
l serait peut-être entré à leur suite dans
n'eût été arrêté sur le pont Sublicius par
P. Horatius Coclès. Il résolut alors de prendre la ville par la famine, et il était sur le point de réussir, lorsque, effrayé de l'audacieuse entreprise et des menaces de Mutius Scévola (*v.* ce nom), il fit offrir la paix aux Romains. Un traité fut conclu, dans lequel on n'eut point égard aux prétentions des Tarquin. Clélie, jeune Romaine d'une noble famille, et l'un des otages donnés au roi étrusque, s'échappa de son camp, traversa le Tibre à la nage, et montra, par son exemple, combien il devait y avoir de courage dans ce peuple, calomnié par des tyrans déchus. Porsenna traita dès-lors les Romains en amis, et en reçut plus d'un témoignage de reconnaissance. Ayant échoué contre la ville d'Aricium, dont il faisait faire le siége par son fils Aruns, il vit ses troupes fugitives accueillies à Rome. Cependant l'année suivante (247 de Rome, 507 avant J.-C.), il fit de nouvelles démarches pour décider les Romains à rétablir les Tarquins sur le trône, et n'y réussit point. Il abandonna alors ses indignes protégés, et, comme il ne se trouva plus mêlé à l'histoire de Rome, on ne sait sur lui rien d'important, à partir de cette époque, sinon qu'il favorisa les arts dans ses états.

PORSON (Richard), célèbre helléniste anglais, professeur de grec au collége de la Trinité de Cambridge, né à East-Ruston, dans le duché de Norfolk, en 1759, m. en 1808, a pub. : des *analyses* du t. 1er de l'*Eschyle* de Schutz, de l'*Aristophane* de Brunck, de l'*Hermesianax* de Weston, et des *Monostrophes* de Huntingford, insérées dans la *Revue littér.*, de Maty, de 1783 et 1784; des *notes* à la fin d'une édition de la *Retraite des dix mille*, de Xénophon, Cambridge, 1786, in-4 et in-8; 3 *Lettres sur la vie de Johnson*, par Hawkins, insérées dans le *Gentleman Magazine*, de 1787; *Notes sur les Commentaires de Toup sur Suidas*, *Hesychius* et autres lexicographes grecs, édit. d'Oxford, 1790; *Letters to M. Archdeacon Travis, in answer to his defence of the three heavenly witnesses*, 1 *John*, v. 7, Lond., 1790, in-8 de 440 p.; *Virgilii Opera*, *curante Heyne*, ib., 1793, 4 vol. in-8; *Analyse de l'Essai de R. Payne Knight sur l'alphabet grec*, dans le *Monthly Review*, de 1794; *Æschyli Tragœdiæ septem*, Glascow, 1795, in-fol.; *Euripidis Hecuba*, *græcè*, Londres, 1797 et 1808, in-8; *Euripidis Orestes*, *græcè*, ibid., 1798 et 1811, in-8; *Euripidis Phœnissæ*, ib., 1799, 1811, in-8; *Euripidis Medea*, Cambridge, 1801, 1812; *Adversaria Notæ et emendationes in poetas græcos*, *edentibus J.-H. Monk et C.-J. Blomfield*, ib., 1812; Leipsig, 1815, in-8; *Tracts and miscellaneous Criticisms collected by Thomas Kidd*, Londres, 1815, in-8; *Notæ in Aristophanem*, *quibus Plutum comœdiam præmisit P. P. Dobree*, Cambridge, 1820, in-8; *Photii Lexicon*, *è Codice galeano* (*collegii Trinit. Cantabrig.*), *descripsit Ric. Porsonus*, Londres, 1822. Porson fut un des critiques du prem. ordre qu'ait produits la Grande-Bretagne.

PORTA (Joseph), peintre, né en 1520 à Castel-Novo di Garfagnana, m. à Venise en 1570, prit le surnom de *Salviati*, dont il fut l'élève, et le suivit à Venise, où il ne tarda pas à signaler son talent. La fameuse bibliothèque de Saint-Marc est ornée de diverses peintures à fresque de Porta, qui font honneur à son génie, et il ne se distingua pas moins par ses tableaux à l'huile. Il contribua à l'embellissement de la salle royale du Vatican, et reçut les applaudissemens du pape Paul III et de toute la cour. Cet artiste était très-versé dans les mathématiques. Il s'est aussi fait connaître comme bon graveur en taille de bois.

PORTA (Jean-Baptiste), célèbre physicien italien, né à Naples vers 1540, fit d'excellentes études, voyagea ensuite pour acquérir de nouvelles connaissances, parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, visitant les bibliothèques, conversant avec les sav. et les artistes, et notant tout ce qui lui semblait re-

naires furent réorganisés sous ses auspices ; les associations religieuses de femmes qui se consacraient au service des malades et des pauvres, à l'instruction gratuite des enfans de la classe indigente, à l'enseignement des jeunes personnes du sexe, furent autorisées, et les congrégations des missions étrangères furent rétablies. Chargé, en juill. 1804, du portefeuille du ministère de l'intér., il exerça pendant plusieurs mois avec distinction ces fonctions importantes. En 1807, ce laborieux homme d'état, menacé de cécité, subit une opération douloureuse, qui n'eut malheureusement qu'un succès trompeur. Il survécut peu de temps à cet accident, et m. le 25 août de la même année. Toutes les égl. de France, soit catholiques, soit protestantes, rendirent spontanément des honneurs funèbres à sa mémoire ; et, deux ans après, Bonaparte ordonna qu'il lui serait élevé une statue dans le conseil d'état (elle a été exécutée par de Seine). Portalis était grand-officier de la légion-d'honneur, et membre de la seconde classe de l'Institut (académie franç.). Il prononça dans cette assembl., en 1806, un *éloge* de l'avocat-général Séguier, imp. deux fois dans la même année. On a de lui un *Traité* (posthume) *sur l'usage et l'abus de l'esprit philosoph. pendant le 18e S.*, précédé d'une *notice* fort intéressante sur l'aut., par son fils, Paris, 1820, 2 vol. in-8. C'est un ouvrage très-remarquable par le style, par l'esprit de méthode, d'analyse et d'impartialité qui l'a dicté, et par la philosophie religieuse qui y règne.

PORTE (Maurice de La), littérat., né à Paris en 1530, m. en 1571, est le prem. aut. qui ait rassemblé les *Epithètes franç.* Le P. Daire, qui a fait un ouv. sous le même tit., paraît n'avoir pas connu celui de La Porte, qui fut impr. à Paris en 1571, in-8, et a eu plusieurs édit., également recherchées des curieux.

PORTE (Pierre de La), premier valet de chambre de Louis XIV, né en 1603, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, en qualité de porte-manteau ordinaire, et se dévoua entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse, dont il devint l'agent secret. Enveloppé en 1625 dans la disgrâce de la maison de la reine, il entra dans la compagnie des gendarmes commandée par le comte d'Estaing, et ce ne fut qu'en 1631 que le roi lui permit de reprendre ses premières fonctions. Pendant cet espace de temps, La Porte n'avait pas cessé d'être l'intermédiaire secret des relations que la reine entretenait avec le roi d'Espagne, la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse. Soupçonné par le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, où bientôt on mit tout en usage pour lui arracher des aveux qui vraisemblablement eussent perdu la reine : mais les promesses, les menaces, l'appareil de la question, la crainte même du supplice ne purent ébranler sa fidélité. Il sortit enfin de sa prison en 1638, et fut envoyé en exil à Saumur, où il resta jusqu'à la m. de Louis XIII. Rappelé ensuite à la cour, il devint premier valet de chamb. du jeune roi, et semblait devoir jouir d'une grande faveur auprès de la reine ; mais un excès de zèle et de franchise le perdit dans l'esprit de cette princesse, qui l'éloigna de la cour en 1653. La Porte m. en 1680. On a de lui des *Memoires contenant plus. particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, Genève, 1756, in-12 ; réimp. dans la 2e série de la *Collect. des mém. relatifs à l'hist. de France*, pub. par MM. Petitot et Montmerqué. — La Porte (Gabriel de), son fils, m. doyen du parlement de Paris en 1730, a laissé la relation d'un voyage qu'il fit en 1670, avec M. Arnoul, en Flandre, en Hollande et en Angleterre. Cet ouv., qui n'a point été impr., présente, dit-on, plus. faits curieux.

PORTE (l'abbé Joseph de La), né à Béfort, en Alsace, en 1713, m. à Paris en 1779, s'est fait connaître par un grand nombre de compilations, dont quelq.-unes sont estimées. Outre la part qu'il prit aux *Lettres sur quelq. écrits de ce temps*, à l'*Année litter.*, au *Mercure de France*, et à *la France littér.*, dont il publia seul le 1er *Supplément*, on a de lui : *Observat. sur la littérat. moderne*, 1749 et années suiv., 9 vol. in-12 ; *l'Observateur littér.*, 1758 et suiv., 18 vol. in-12 ; *Calendrier histor. et chronolog. des théâtres de Paris, depuis 1751 jusqu'à 1778*, 28 vol. in-24 ; *Voyage au séjour des ombres*, 1749 ; *l'Antiquaire*, comédie en 3 actes et en vers, 1751, pièce à l'usage des colléges ; *Observations sur l'Esprit des lois*, 1755, in-12 ; l'*Ecole de la littérat.*, tirée de nos meilleurs écriv., 1763, 2 vol. in-12 ; le *Portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol. in-12 ; *le Voyageur franç.*, 1765-95, 42 vol. in-12 (l'abbé de La Porte n'a rédigé que les 26 prem. vol.) ; les t. 27 et 28 sont de l'abbé de Fontenay, et les suiv. de Domairon, *voy.* ce nom) ; l'*Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol. in-12 ; *Hist. littér. des femmes franç.*, 1769, 5 vol. in-8 ; *Anecdotes dramat.* (avec Clément de Dijon), 1775, 3 vol. in-8 ; *Dictionn. dramatiq.* (avec Chamfort), 1776, in-8, et un grand nombre d'autres compil., dont on trouvera la liste dans *la France littéraire*, d'Ersch, et dans le *Dictionn. des anonymes*, de M. Barbier. — Porte (Sébastien de La), neveu du précédent, fut député du Haut-Rhin à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la m. de Louis XVI, et, dans différentes missions, imita la conduite des plus fougueux démagogues. Néanmoins il se prononça en faveur de la journée du 9 thermidor, et concourut dans la suite aux mesures prises contre les débris du parti montagnard. Au conseil des cinq-cents, La Porte ne s'occupa guère que des finances, et, après la session, vécut dans l'obscurité. Il est mort en 1823. *L'Ami de la religion* (t. 35, p. 391), assure qu'à ses dern. momens il abjura les erreurs de sa conduite pendant la révolution.

PORTE (Arnaud de La), né en 1737, entra à l'âge de 23 ans dans l'administration de la marine, et y déploya tant d'habileté qu'il obtint un avancement rapide, et parvint à la charge d'intendant-général. Déjà la voix publique le désignait pour le ministère, lorsque la révolution éclata. Il crut devoir alors se réfugier en Espagne ; mais Louis XVI l'ayant nommé en 1790 intendant de la liste civile, avec les attributions du ministre de sa maison, La Porte, malgré ses trop justes craintes, n'hésita point à venir remplir un devoir sacré, et, se dévouant tout entier à l'infortuné monarque, il devint le dépositaire des secrets les plus importans de l'état, et fut chargé des correspondances les plus délicates. Appelé à la barre de l'assemblée nationale, après le départ du roi pour Varennes, il sut imposer aux factieux par sa noble fermeté, et refusa de faire connaître la lett. que son maît. venait de lui écrire. Mais, après la funeste journ. du 10 août, La Porte, resté fidèle à son poste, ne tarda pas à être désigné comme victime. Arrêté le 13, il fut condamné à m., et subit son jugement le 28 du même mois.

PORTE DU THEIL (François-Jean-Gabriel de La), savant littérat., né à Paris en 1742, suivit d'abord la carrière des armes, servit plusieurs années avec quelque distinction, et obtint la décorat. de l'ordre de St-Louis. Retiré du service à la paix de 1763, il se livra tout entier à la culture des lettres, dont il s'était toujours occupé, même au milieu des fatigues et des hasards de la guerre. Il publia en 1770 une traduction de l'*Oreste* d'Eschyle, avec des *notes* judicieuses, et ce travail le fit admettre la même année à l'académie des inscriptions et belles-lettres. En 1775 il donna la traduction des *Hymnes* de Callimaque, et l'année suivante il partit, avec l'autorisation du gouvernement, en qualité de membre du comité des *Chartes*, établi pour la recherche des monumens historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il en rapporta

ie. Tourmenté depuis long-temps de la ma-
e la pierre, ses souffrances l'obligèrent à
sa démission en sept. 1809, et il m. au mois
ivant des suites de l'opération. Il a été l'un
ibreux écrivains auxquels on a successive-
tribué les fameuses *Lettres de Junius;* et
ublié, pour établir ce système, un volume
*etters to a nobleman, proving a late prime
, the late duke of Portland, to have been
v.* le *Monthly Review* de sept. 1816, p. 111).
TUGAL (le), partie principale de la contrée
e par les Romains sous le nom de *Lusitanie*
e embrassait tout l'espace compris entre le
et la Guadiana, ainsi que l'Estremadure
, la province actuelle de Salamanque, une
le celle de Zamora, de Toro, de Vallado-
:), forme la lisière occidentale de la pénin-
spanique, et s'étend le long de l'Océan entre
et 42° degrés de latitude septentrionale. On
ture que ce pays, ainsi que l'anc. Ibérie, fut
é par les Phéniciens. Durant la domination
ne, son existence, qui ne fut pas sans quelq.
est marquée par la lutte que soutinrent ses
s contre les vainqueurs du monde (*v.* SER-
et VIRIATES). Devenu successivem. la proie
ves, des Alains et des Visigoths, après la
e l'empire d'Occident, le territoire des Lu-
Lusitains passa, au 7e S., sous la conquête
ibes. Toutefois il ne fit que peu de temps
du khâlyfat d'Espagne. Au bout de 35 an-
les Visigoths reconquirent sur les Maures
a Galice, ainsi que la province de Minho,
t le nom de *Portucalia*, de la ville de *Por-*
(aujourd'hui Porto), d'où est venu le nom de
al. Les deux siècles suivans sont remplis par
erres des chrétiens contre les Maures. Des
du khâlyfat de Cordoue s'étaient formés plu-
petits états. Les mahométans partageaient
au 11e S., avec le roy. de Léon et de Cas-
'étendue de terrain qu'embrasse aujourd'hui
tugal. Vers l'an 1093, Henri de Bourgogne,
en Espagne avec son cousin Raymond pour
ttre les infidèles, reçoit, pour prix de ses
es, la main de la fille du roi de Castille, Al-
e VI (Thérèse), qui lui apporte en dot le
de Porto-Cale, circonscrit alors aux deux
ices de Minho et de Tra-os-Montes, et accru
it d'une partie de la Beira, que le guerrier
enlève aux Maures. Peu après la m. de son
la comtesse Thérèse prit le titre de reine;
Alphonse, son fils, mettant à profit le mécon-
nent qu'excitait parmi les grands l'immense
qu'accordait cette princesse à ses favoris, la
illa du gouvernem., et sanctionna son usur-
par la célèbre bataille d'Ourique, gagnée
s Maures en 1139. Le succès de cette journée
l que la nation conféra par acclamation au
ueur le titre de roi, titre que confirma sol-
lement une assemblée des états du royaume,
iques à Lamego. La sagesse des vues politiq.
honse Ier, que les historiens nomment aussi
iquex, répondit à sa haute valeur. Fondateur
monarchie portugaise, il en promulgua les
ondamentales, et sa maison se maintint sur le
jusqu'en 1580. A cette époque, le Portugal
connu le plus haut degré de sa gloire. Il avait
glorieux règne de Denis-le-Libéral, également
ommé le *Roi-Laboureur*. Les importantes con-
s que fit successivement cette nation chevale-
e et aventureuse en Asie, en Afrique et en
rique, avaient fait briller du plus vif éclat le
d'Emmanuel, prince dont la gloire pâlit un
devant celle des grands hommes qui la lui ont
ise, et dont plusieurs ne furent payés par lui
d'ingratitude (*v.* ALBUQUERQUE). Tandis que
fructueux succès soutenaient encore la renom-
portugaise dans les Indes, les germes de des-
tion croissaient au sein du royaume dans une effrayante progression. Aux manœuvres des jésuites, aux bûchers de l'inquisition, se joignirent d'autres fléaux. Nous voulons parler des affreux tremblem. de terre qui eurent lieu pend. le règne de Jean III. Le jeune roi Sébastien, successeur de ce prince, n'eut pas plus tôt saisi le sceptre, qu'il se jeta dans une folle expédition contre les Maures d'Afrique. Il y trouva la m. à la fameuse journée d'*Alcazarquivir* (le 4 août 1578). Un prêtre-roi, le cardinal Henri, après avoir vieilli dans le cloître, succède sur le trône ruiné de Portugal à l'infortuné Sébastien, que sa fougue imprudente a précipité vers sa perte, avant même qu'il ait songé à contracter un hymen. La couronne que Henri n'avait portée qu'un an devint, après sa mort, l'objet des prétentions de nombreux concurrens, dont les principaux étaient le prieur de Crato Antoine, bâtard de l'infant don Louis, et le roi d'Espagne Philippe II (*voy.* ces noms). Le prem. avait pris le titre de roi de Portugal, lorsque le fils de Charles-Quint trancha toute la question avec l'épée du duc d'Albe. Sous la domination espagnole, qui dura 33 ans, le Portugal fut traité en province conquise, mais encore menaçante. Enfin, dès que l'affaiblissement de ses vainqueurs lui permit de secouer un joug qu'ils avaient tout fait pour rendre plus odieux, la nation portugaise, depuis long-temps préparée, se souleva à la voix de plusieurs patriotes illustres (*voy.* entre autres l'article PINTO), et le duc de Bragance fut proclamé roi, sous le nom de Jean IV. Les vains efforts que fit l'Espagne pour reconquérir sa proie se prolongèrent jusqu'au-delà du règne de ce prince, durant lequel fut à peu près consommée la perte des possessions du Portugal dans l'Inde. Néanmoins, ce peuple généreux et brave devait bientôt, par l'influence monacale qui le dominait au dedans et au dehors, retomber dans la plus funeste langueur; et, pendant un demi-siècle, l'industrie, l'agriculture, le commerce et la navigation y furent comme paralysés. L'esprit national s'y effaçait de jour en jour durant cette période, qui n'est remplie que par des conspirations, par les scandales de la cour sous le règne de Pierre II, amant adultère d'Elissbeth de Savoie avant de devenir l'époux de cette femme divorcée du malheur. roi Alphonse VI, son frère, enfin par des alliances et des traités ruineux, dont les efforts d'un ministre habile, le comte d'Ericeira, n'avaient pu être qu'un palliatif transitoire, et qui achevèrent de placer le royaume sous le monopole des Anglais. Au dévot Jean V succéda enfin Joseph Ier, qui fut assez heureux pour apprécier le grand homme auquel son règne allait emprunter tout son lustre. Nous avons nommé le célèbre marquis de Pombal, objet de jugemens contradictoires, ministre loué avec tant d'emphase par quelques écrivains, et si impitoyablement déchiré par les nombreux ennemis que ne pouvait manquer de lui susciter le coup de mort qu'il a porté dans les deux mondes à la redoutable *Compagnie de Jésus*. Nous avons parlé en son lieu de l'administration du marquis de Pombal; pour terminer ces faibles aperçus sur une grande histoire, nous passerons à l'énumération des principaux faits qui saillent entre une infinité d'accidens secondaires. Une réaction quelque peu tempérée suivit, sous le court règne de Marie, le mouvement prodigieux qu'avait pu donner le génie de Pombal à la marche d'un état par lui relevé sur le dernier penchant de sa ruine. D'abord régent, puis roi, son fils Jean VI sut procurer au Portugal une véritable prospérité par son administration ferme et active. Mais l'époque était venue où les orages politiques de la France allaient bouleverser aussi l'Europe. On a vu aux articles JEAN VI, JUNOT et MASSÉNA, le récit sommaire de l'invasion des Français dans cette partie de la Péninsule, des cessions qui furent arrachées à la couronne portugaise par les traités de Badajos et de Madrid, de l'émigration de la famille royale

vrages de Posidonius se sont perdus; mais on en a recueilli quelq. fragmens, épars dans divers aut. anciens, et ils ont été pub. sous ce titre : *Posidonii rhodii reliquiæ doctrinæ, collegit atque illustravit J. Bake*, etc., 1810.

POSSE (C.-H., comte de), seigneur de Fogelvik, l'un des patriotes les plus éclairés de la Suède, m. en 1823, avait fait différens voyages dans les pays d'Europe pour recueillir des notions sur l'économie rurale et politiq. et sur la législation. M. Mahul, t. 5 de son *Annuaire nécrolog.*, cite de lui un écrit intit : *Actes relatifs à la question de la responsabilité ministérielle de la diète de* 1823, Stockholm, in-8.

POSSEL (Jean), profess. de littérat. grecque à l'acad. de Rostock, né à Parchim dans le duché de Mecklembourg en 1528, m. en 1591, a laissé, outre une *paraphrase* en vers grecs des évangiles : *Syntaxis græca*, Wittemb., 1560, in-8, qui eut au moins 28 édit. jusqu'à celle de Leipsig, 1693; *Calligraphia oratoria linguæ græcæ*, Francfort, 1582, in-8; *familiarium colloquiorum Libellus, gr.-lat.*, Wittemberg, 1586, in-8, souvent réimpr.—Possel (Jean), fils du précéd., et que l'identité de nom a souvent fait confondre avec son père, né en 1565 à Rostock, où il professa aussi la littérat. grecque, m. dans la même ville en 1633, a publié : *Apophthegmata ex Plutarcho et aliis selecta, inque locos communes redacta*, gr. et lat., Wittemberg, 1595, in-8; *Hesiodi Opera omnia, græcè et latinè*, Francfort et Leipsig, 1601, 1603, 1615, in-8. On lui attribue encore l'*Oratio de Reimondi Pellisonis et urbis Camberii laudibus*, et il a donné de nouvelles édit. de la *Calligraphia oratoria*, etc., de son père.

POSSELT (Ernest-Louis), histor. et publiciste allemand, né à Bade en 1763, embrassa avec chaleur le parti de la révolution française, et en devint hautement l'apologiste. Il écrivit en latin les premières guerres des Français contre les coalisés, entreprit l'*Almanach de l'histoire moderne*, Tubingue, 1792-1800; les *Annales européennes*, ib., 1795-1804, et un journal intit. *Weltkunde*, 1798, que la cour de Vienne fit supprimer ensuite. Lié avec le général Moreau, Posselt conçut le projet de recueillir auprès de lui les docum. de l'histoire de la fameuse retraite de Bavière; il le suivit à Strasbourg, et inséra cette histoire dans les *Annales européennes*. On en fit à Strasbourg une trad. franç. avec des notes. L'auteur continua ensuite de correspondre avec Moreau; mais lorsque ce général fut arrêté, en 1804, et accusé de haute trahison, Posselt, dont les relations avec lui avaient été publiques, craignit d'être impliqué dans la procédure. Frappé de terreur, il quitta Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté, et son imagination se troubla à tel point, qu'étant arrivé au mois de juin 1804 à Heidelberg, il s'élança d'un 3e étage sur le pavé de la rue, et expira quelques heures après. On a encore de cet écrivain : *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipsig, 1787; *Histoire des Allemands*, ibid., 1689 1790, 2 vol. : ouvr. qui n'a pas été continué, mais auquel cependant Pœlitz a ajouté un 3e vol. en 1805; *Remarq. sur l'histoire secrète de la cour de Berlin par Mirabeau*, Carlsruhe, 1789, in-8; *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, Memmingen, 2 vol., 1790-1792; *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, trad. en franç.; *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, 2 v., dont le prem. seulem. fut réimp. en 1802; *Dictionnaire de la révolution franç.*, ou *Recueil de notices biographiques*, Neuremberg, 1802, 1 vol.; des *discours*, et plus. autres écrits, sur lesquels on peut consulter le 4e vol. du *Dictionnaire* des poètes et prosateurs allem., par Joerdens. —Charles-Fréd. Posselt, né à Carlsruhe en 1780, m. en 1804, profess. d'hist. natur. et d'anat. comparée à l'univers. d'Heidelberg, n'ayant occupé cette chaire que peu de mois, a laissé : *Tentamina circa anatomiam forficulæ auriculatæ* Linnæi, *icone illustrata*, Iéna 1800, in-4; *Additions* (*Beytræge*) *à l'anat. des insectes*, Tubingue, 1804, in-4, en allemand.

POSSEVIN (Antoine), célèbre jésuite, né à Mantoue en 1534, m. à Ferrare en 1611, fut envoyé, par le pape Grégoire XIII, dans les principales cours de l'Europe pour des négociat. importantes, et montra dans ces diverses missions autant d'habileté que de zèle. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont on voit la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans les *Memoires* de Niceron, t. 22; les principaux sont : *Moscovia, seu de rebus moscoviticis*, etc., Wilna, 1586, in-8; Anvers, 1587, et réimpr. plus. fois avec des addit. : cet ouvr. est très-remarquable en ce qu'il est un des prem. qui aient paru sur l'empire de Russie; *Judicium de quatuor scriptoribus* (Lanoue, Bodin, Philippe de Mornay et Machiavel), Rome, 1592, in-12; Lyon, 1593, in-8, avec des addit.; *Bibliotheca selecta de ratione studiorum, ad disciplinas et ad salutem omnium gentium procurandam*, Rome, 1593, 2 vol. in-fol., nouv. édit. augm. et corrigée, Cologne, 1607, 2 vol. in-fol.; *Apparatus sacer*, Venise, 1603-1606, 3 vol. in-fol.; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol.: ouvr. très-estimée. La *Vie de Possevin* a été pub. par le P. Nicol. Dorigny, Paris, 1712, in-12. — Possevin (Jean-Baptiste), frère aîné du précéd., né à Mantoue en 1520, m. à Rome en 1549, avait du talent pour la poésie. On a sous son nom : *Dialogo dell' onore, nel quale si tratta a peino del duello*, Venise, 1553, 1556, 1558, in-4, et 1564, in-8, avec des addit. d'Ant. Possevin, qui fut l'éditeur de cet ouvr. Ant. Bernardi, évêque de Caserte, dans la préface de son *Traité contre le duel*, accuse J.-B. Possevin de plagiat, et les amis de ce dern. ont en vain essayé de le justifier de ce reproche. On a encore de lui quelq. pièces de vers, entre autres la *paraphrase* d'une ode de Sapho dans les *Rime* d'Atanagi. — Possevin (Jean-Baptiste), théol., neveu des précéd., a donné, outre une trad. ital. de l'*Histoire de la Moscovie* par son oncle, Ferrare, 1592, in-8 : *Discorsi della vita et azioni di Carlo Borromeo, card.*, Rome, 1591, in-8; *Dichiarazioni delle lettioni di tutti li matutini dell' anno del breviario romano*, Ferrare, 1592, 2 part. in-4, très-rare; *Hinni sacri del breviario romano tradotti in lingua volgare*, Pérouse, 1594, in-4; Venise, 1699, même format; *Vite de' santi di Todi nelle quali si scuoprono l'antichità e grandezza di detta città*, Pérouse, 1597, in-4.—Possevin (Antoine), autre neveu d'Antoine et de Jean-Baptiste 1er, exerçait la méd. à Mantoue au commencement du 17e S. On a de lui : *Theoria morborum libri quinque carmine conscripti*, Mantoue, 1604, in-8; *Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati ducum Historia*, ibid., 1617, in-fol., 1628, in-4; il avait hérité des MSs. de son oncle sur cette illustre famille; *belli montisferratensis Historia ab anno* 1612 *usque ad ann.* 1618, Genève, 1631, in-fol.

POSSIDIUS (St), célèbre disciple de St Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame en Numidie; mais cette contrée ayant été ravagée par les Vandales, Possidius se retira à Hippone, où il recueillit les dern. soupirs de son illustre maître, dont il a écrit la *vie* en y joignant le catalogue de ses ouvr. Depuis la m. de St Augustin, Possidius, vécut errant au milieu des ruines de sa patrie. On ignore le lieu et l'année où il termina ses jours. La *vie* de St Augustin a été pub. à Naples en 1731, et à Augsbourg en 1734.

POSSIDONIUS. V. Posidonius.

POST (François), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Harlem en 1614, mérita par ses talens la protection de Maurice de Nassau, et suivit ce

et c'est ce qui a donné lieu à la fable de l'apparit. de Castor et Pollux à ce dictat., rapportée par Denis d'Halycarnasse.

POT (Philippe), né en 1428, m. en 1494, était filleul et favori de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Il fut chargé par ce prince de diverses miss. import., et jouit également de la faveur de Louis XI, qui lui conféra l'ordre de St-Michel, le fit son prem. conseiller et son chambellan, puis le nomma chevalier d'honneur du parlement de Bourgogne et gouvern. de la province. Philippe Pot conserva ce titre sous Charles VIII, et mérita par sa douceur, sa sagesse et ses bienfaits, d'être nommé *le Père de la patrie*. Son éloquence le fit appeler *la Bouche de Cicéron*, et il passait pour un des hommes les plus accomplis de son temps.—Gui Pot, frère aîné de Philippe, était père d'Anne Pot, qui épousa Guillaume de Montmorenci.

POTAMON, philos., né à Alexandrie, a passé pour le chef de la secte éclectique. Diogène-Laërte, qui écrivait au commencement du 3e S. de J.-C., dit que Potamon venait de fonder récemment la secte dont nous venons de parler. Suidas fait vivre ce philosophe sous le règne d'Auguste. Quelques compilateurs modernes, et notamment Deslandes, dans son *Hist. de la phil.*, placent à l'époque même de la venue de J.-C. les leçons de Potamon et la naissance de l'éclectisme. L'opinion la plus vraisemblable est que le philosophe d'Alexandrie vivait à la fin du 2e S. Quoi qu'il en soit, il ne nous reste aucun de ses écrits, et sa doctrine ne nous est connue que par la courte notice qu'en donne Diogène-Laërte. Diderot (*v.* ce nom) expose ainsi la doctrine de Potamon : « Il soutenait, en métaphysique, que nous avons dans nos facultés un moyen sûr de connaître la vérité, et que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies ; en physique, qu'il y a deux principes de la production générale, l'un passif, ou la matière ; l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguait dans les corps naturels le lieu et les qualités ; il réduisait toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il était possible, ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage, des biens et des plaisirs. »

POTEMKIN (Grégoire-Alexandrovitsch), prince et feld-maréchal de l'empire russe, premier min. et favori de l'impératrice Catherine II, né aux environs de Smolensk en 1736, d'une famille noble mais pauvre, fut destiné d'abord à l'état ecclésiast., puis abandonna les études théol. pour la profess. des armes, plus conforme à ses goûts. Admis en qualité d'enseigne dans les gardes à cheval, il y servait encore lorsque le 28 juin 1762, jour où Pierre III fut renversé du trône, il eut occasion de se faire distinguer par Catherine. On rapporte que, suivant cette princesse qui revêtue d'un uniforme parcourait à cheval et l'épée à la main les rues de St-Pétersbourg, il remarqua qu'elle n'avait point de dragonne (insigne des grades milit. à partir du rang d'officier chez tous les peuples du Nord) ; et que, détachant aussitôt la sienne, il s'empressa de la lui offrir avec un mouvem. marqué de courtoisie auquel l'impératrice ne fut pas insensible. Ce ne fut toutefois qu'au bout de huit années que, devenu lieut.-gén., et ayant fait déjà en cette qualité et avec distinction une campagne contre les Turks, il parvint, à force de ruse et d'intrigues, à prendre sur sa souveraine un empire absolu. Potemkin (ce nom en russe se prononce *Patiomkine*) était plus jaloux de conserver son crédit que de posséder exclusivement le cœur de l'impératrice ; il l'entoura de gens qui lui étaient dévoués, et, flattant avec art ses passions, il sut tirer profit de son inconstance en s'arrogeant le droit de la diriger dans le choix de ses amans. Les titres, les grades, les décorations, les dons de terres, de maisons, de rentes, furent dès ce moment prodigués à Potemkin, et on lui doit cette justice de dire qu'il exprima sa reconnaissance par un attachement à sa souveraine, un zèle pour sa gloire dont la sincérité et la vivacité ne se démentirent pas un instant. Son système, que le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas de développer, ne tendait à rien moins qu'à réunir à l'empire russe la Turquie d'Europe et une partie de la Pologne. Rien ne fut négligé pour en assurer la réussite, et les évènemens secondèrent à merveille les vues de Potemkin. En 1783, une expédition faite en temps de paix, à la tête d'une armée formidable, et dont le résultat fut la réunion de la Crimée à la Russie, lui valut le surnom de *Taurique;* et, en 1787, placé comme feld-maréchal à la tête de la principale armée destinée à agir contre les Turks, il obtint des succès soutenus pendant tout le temps de la guerre, et emporta d'assaut Oczakof et Bender. Mais l'épuisement que cette guerre avait amené dans les finances de l'état, et surtout l'éloignem. prolongé de Potemkin, lui avaient fait perdre une grande partie de son crédit. Un nouv. favori (le comte Platon Zoubof), au choix duquel il n'avait pas contribué, régnait exclusivement sur le cœur de l'impératrice. Il n'ignorait pas ces circonstances, et les inquiétudes qu'elles lui causèrent l'amenèrent, en 1791, à St-Pétersbourg. Là, il apprit bientôt que l'impératr. s'était empressée d'envoyer au prince Repnin, successeur de Potemkin dans le commandement de l'armée, des pleins pouvoirs pour traiter de la paix, et que ce général, vainqueur des Turks, en avait déjà signé les préliminaires. Potemkin se flatta de pouvoir encore arrêter l'exécution de ces pacifiques projets, et il n'hésita pas à partir pour l'armée ; mais arrivé à Yassy, il apprit que la paix était définitivem. conclue. Irrité au dernier point, il reprit brusquement la route de St-Pétersbourg. Incommodé au moment de son départ, il sentit bientôt redoubler son mal, et m. subitement, dans les bras de la comtesse Branitska, sa nièce, le 15 octobre 1791. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison ; mais il semble plus naturel de l'attribuer, avec les écriv. russes, à une décompos. de sang dès long-temps préparée par son intempérance, et hâtée encore par ses dern. chagrins. C'est dans les ouvr. de quelq. étrangers, et surtout dans les *Mém.* de M. le comte de Ségur, qu'il faut chercher le portrait moral de Potemkin, de cet homme dont le caractère offrait le mélange d'une ardeur très-martiale, de l'activité et de la paresse, d'une grande piété, de beaucoup de superstition et des mœurs les plus déréglées, de l'avarice avec la prodigalité, et qui, fier avec ses égaux, affable envers ses inférieurs, fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses ennemis, contribua beaucoup à la gloire du règne de Catherine, et rendit à sa patrie des services qu'elle ne saurait méconnaître sans ingratitude. Sa *Vie* a été écrite plus. fois en russe et en allem.; on en a une en fr. imp. à Paris, 1807, in-8. Une des meill. qui aient été données en russe est anonyme, et imp. à St-Pétersb. en 1811.

POTENZANO (Franç.), poète, peint. et grav., né vers le milieu du 16e S. à Palerme, visita successivement Naples, Rome et une partie de l'Espagne, devint membre de l'acad. de peint. de Florence, fut décoré de la couronne poétique par le vice-roi de Naples, M. A. Colonna, et m. dans sa patrie en 1599. Outre des peintures et des estampes très-estimées, on a de lui : un recueil d'*épitaphes*, diverses *poésies* siciliennes, Naples, 1582, in-12 ; et un poème posthume de *la Destruttione di Gerusalemme*, en 8 chants, ib. 1600, in-8.

POTERIE (Pierre de La), en latin *Poterius*, médec. du 17e S., né à Angers, passa fort jeune en Italie, s'établit à Bologne, et y acquit par ses talens ou ses succès une considér. qui souleva contre lui des envieux parmi ses confrères : l'un d'eux l'assassina. P. de La Poterie se vantait de posséder des remèdes secrets, et il en substituait l'usage à

verneur de la Lyonnaise orientale, ainsi qu'un gr. nomb. d'autres chrétiens. Son âge et ses vertus ne purent lui faire trouver grâce devant son juge; il fut condamné à la torture et expira deux jours après. Eusèbe a détaillé le supplice de ce St prélat et de 45 autres chrétiens dans son *Hist. de l'Eglise*. La fête de ces martyrs est fixé au 2 juin.

POTIER DE BLANCMESNIL (Nicolas), président au parlement de Paris, né dans cette ville en 1541, se distingua par son dévouement et sa fidélité à Henri IV. Il fut persécuté pendant les troubles de la ligue, et était même sur le point de perdre la vie, lorsque Mayenne, qui conservait pour ce magistrat une vénération qu'on ne pouvait refuser à ses vertus, vint l'arracher au supplice. Potier alors s'étant jeté aux pieds du duc lui dit : « Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime souverain : je vous reconnaîtrai toute ma vie comme mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de sa noble franchise, le releva, l'embrassa, et lui permit de se rendre auprès de Henri IV. Honoré de la confiance de son souverain, Potier lui donna dans la suite de nouvelles preuves de dévouement. La reine Marie de Médicis récompensa ses services en lui donnant le titre de son chancel. Il m. en 1635, à l'âge de 94 ans. — Potier de Gesvres (Louis), frère puîné du précéd., obtint, en 1567, une charge de secrét. des finances, et, en 1578, celle de secrét. du conseil. Henri III, dont il avait mérité la confiance par sa fidélité, l'employa dans les affaires les plus importantes. Nommé secr.-d'état en 1589, il contribua beaucoup à réconcilier son maître avec le roi de Navarre, et fut très-utile à Henri IV pendant tout le temps que durèrent les troubles de la ligue. Potier fut un des magistrats désignés pour instruire le procès du maréchal de Biron. Il m. en 1630, dans un âge avancé. — Potier de Novion (Nicolas), memb. de l'acad. franç., de la même famille que les précédens, né en 1618, fut d'abord conseill. au parl., puis présid. en 1645, soutint les droits de sa compagnie contre la cour, joua un rôle dans les troubles de la fronde, se réconcilia ensuite avec le cardinal Mazarin et rendit un arrêt sanglant contre les ennemis du ministre. Il fut appelé, en 1678, à la première présidence du parlem.; mais ayant abusé de son autorité, on le força de donner sa démission en 1689. Il m. en 1697. — André Potier de Novion, son petit-fils, remplaça de Mesmes dans sa prem. présid. en 1723, donna sa démission en 1724, et m. en 1731. On lui attribue, du moins en partie, le *Mém. pour le parlem. contre les ducs et pairs, présenté à Mgr. le duc d'Orléans, régent*.

POTOCKI (Venceslas), gr.-échanson de Cracovie, se distingua dans le 17e siècle par son talent pour la poésie polonaise. On cite de lui un poème de *la Passion du Sauveur*, publ. en 1696, souvent réimpr. et regardé en Pologne comme un *livre d'or* (V. la *Biblioth. des poètes polon.*). On a encore de Potocki un *rec.* de poésies facétieuses, et une trad. en vers polon. de l'*Argenis* de Braclai, publiée en 1697, et souv. réimp. en Pologne et en Allemagne.

POTOCKI (Stanislas-Félix, comte), né en 1750, de la famille du précéd., l'une des plus illustres et des plus opulentes de la Pologne, embrassa le parti de la Saxe à l'époque des troubles qui désolèrent son pays, s'exila ensuite volontairement dans la Gallicie, fit bâtir plus. villages dans les deserts de l'Ukraine et s'occupa de la civilisation des habitans de cette contrée. Rappelé ensuite de son exil, il devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau, et alla chercher de l'emploi dans l'armée russe. Appuyé par Catherine II, Potocki publ., en 1792, le fameux manifeste de Targowitz, auquel Stanislas-Auguste accéda, et le partage de la Pologne fut la suite de ce traité. Plus. écriv. prétendent que Potocki fut trompé sur le résultat de ses démarches, qui n'avaient pour but que d'obtenir la protection de la Russie, et qu'il quit. l'armée russe avec le double regret de voir son pays opprimé et d'avoir combattu dans les rangs de ses oppresseurs. Quoi qu'il en soit, lors de la révolut. qui eut lieu à Varsovie en 1794, il fut déclaré traître à la patrie, condamné à mort et ses biens confisqués. Potocki, retiré alors en Amérique, s'indigna d'un pareil jugement, et, se croyant quitte désormais envers ses compatriotes, il redemanda du service à l'impératrice de Russie, fut nommé lieuten.-gén., et revint jouir en Europe de tous les honneurs dont sa souver. se plut à le combler. Il m. en 1805, âgé à peine de 55 ans. — Potocki (Ignace, comte), gr.-maréchal de Lithuanie, cousin du précéd., né en 1751, fut employé dans les affaires publiques, et montra des vues entièrement opposées à celle du comte Félix. Nommé membre de la commission de l'instruction publique, il introduisit un nouveau mode d'enseignement dans les colléges, traduisit lui-même la *Logique* de Condillac, et entretint à ses dépens, plus. sav. qu'il fit voyager. Lors de l'envahissement de la Pologne, Potocki, s'étant touj. montré en opposition avec le cabinet russe, fut persécuté, privé de ses dignités, de ses biens et alla se réfugier en Saxe. La victoire remportée par Kosciuszko à Praclawice affranchit un instant la Pologne du joug des Russes. Potocki revint dans sa patrie, fut chargé d'organiser un gouvernement à Varsovie et se conserva le ministère des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée : fait prisonnier par les Russes à la prise de Varsovie, il fut traîné en Russie et détenu dans la forteresse de Schlusselbourg jusqu'à la m. de l'impératrice Catherine II. Libre alors de se retirer en Gallicie, il y vécut dans la retraite, fut arrêté de nouveau en 1798, souffrit encore quelques mois de détention à Cracovie, et obtint enfin l'autorisation de retourner dans ses terres, où il m. en 1809. — Potocki (Jean, comte), histor. polon., memb. de l'académie des scienc. de Varsovie et de plus. sociétés sav. de l'Europe, a fait partie, en 1805, de la gr. ambass. russe à la Chine, et a rapporté de ce pays de nombr. matériaux historiq., qu'il s'occupait de coordonner lorsqu'il m. en Ukraine à la fin de 1815. Parmi les ouvr. qu'il a pub. on cite des *Recherches sur la Sarmatie*; une *Hist. primitive des peuples de la Russie*; enfin son *Voyage en Egypte*, pend. lequel il grava sur les pyramides du Kaire ce vers de Delille :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

POTOCKI (le comte Stanislas), public., litt. et homme d'état, né en 1757 à Varsovie, de l'illustre famille des précéd., se consacra de bonne heure à la carrière publique, fut élu nonce dans les diètes de 1776, 1786 et 1788, y déploya des vues aussi sages que généreuses et patriotiques, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établiss. de la fameuse constitut. du 3 mai, qui, plus opportune, eût rendu à l'état toute sa splendeur et sa force. Lorsqu'après le dern. partage de la Pologne le célèbre Kosciuszko tenta de rétablir l'indépendance nationale, le comte Potocki, qui, sous un prétexte de santé, s'était rendu à Carlsbad, y fut arrêté par ordre du gouv. autr. et envoyé au fort de Josephstadt, où, pend. huit mois que dura sa captivité, il eut du moins la consolation de voir à ses côtés un fils digne de tout son amour. Ecarté depuis des emplois publics, il voulut servir encore son pays, et il en trouva le moyen en consacrant son savoir et ses riches revenus à faire fleurir les arts, les sciences et les lettres. Ces soins l'occupèrent tout entier jusqu'à ce que, Varsovie ayant été érigé en duché, il fut appelé aux dignités de sénateur palatin et de chef du conseil-d'état et des ministres. Celle de ministre des

trouvera les titres dans le *dictionnaire* de Moreri, édition de 1759.

POURFOUR DU PETIT. V. PETIT.

POURTALÈS (JACQUES-LOUIS de), négociant suisse, né en 1722, mort en 1814, se distingua par le noble usage qu'il sut faire de ses richesses et par l'étendue de ses vues commerciales. Après avoir établi des comptoirs dans toutes les grandes villes de l'Europe, il aida puissamment à développer l'industrie de son pays natal, créa la prospérité d'une populat. nombreuse, et fonda, à Neuchâtel, sa patrie, un hôpital où les pauvres sont reçus sans distinct. de religion ou de nation. Le roi de Prusse honora la mémoire de cet homme estimable en conférant, en 1814, à ses 3 fils, le titre de comte.

POUSANT ou PIOUZANT POSDOS est le nom arménien de l'historien *Faustus de Byzance* (*v.* ce nom). On ne remarquera pas sans quelq. surprise qu'un des sav. aut. de la *Biogr. univ.*, publ. chez L.-G. Michaud, n'a pu être tout-à-fait d'accord avec lui-même touchant cet histor., auquel il a, par méprise sans doute, consacré deux notices différentes. Dans la dernière, donnée sous le nom de *Poussant* (t. 35, pag. 559), M. St-Martin nous apprend que Faustus était évêque du pays des Saharhouniens, situé dans la partie orientale de l'Arménie. Le *Magasin encyclopédique* de septembre 1811 contient deux chapitres du troisième livre de l'*Histoire d'Arménie* de Faustus, trad. en français par F. Martin.

POUSSIN (NICOLAS), l'un des plus célèb. peint. français, et le chef de notre ancienne école, né aux Andelys en 1594, d'une famille noble, mais pauvre, montra, dès sa prem. jeunesse, un goût très-vif pour le dessin. Il vint à Paris à l'âge de 18 ans, et entra chez un peintre de portraits, puis chez un peintre d'histoire nommé Lallemant, mais ne fut réellem., comme le dit Voltaire, que l'élève de son génie. Raphael et Jules Romain, dont il ne connut d'abord les chefs d'œuvre que par des gravures, aidèrent beaucoup au développem. de ses heureuses dispositions. Deux fois il entreprit le voyage de Rome, et deux fois la pauvreté le força de s'arrêter en route. Cependant il avait déjà peint, dès cette époque, des tableaux qui n'étaient pas sans mérite; mais il était payé, sans doute, d'après sa réputation à peine naissante, et d'ailleurs on sait qu'il poussa toujours le désintéressement jusqu'à l'insouciance, même aux plus beaux jours de sa gloire. Il eut le bonheur toutefois de connaître à Paris le caval. Marin, qu'il alla rejoindre à Rome en 1624. Mais cet ami m. bientôt, et le cardinal Barberini, auquel il avait recommandé l'artiste français, partit pour ses légat. de France et d'Espagne. Le Poussin se trouva ainsi encore une fois sans protecteur, et réduit aux seules ressources de son talent, qui le mettait à peine au-dessus de l'indigence. Il ne se découragea point, et eut même la force, dans une position si difficile, de lutter contre le mauvais goût des Italiens, qui préféraient alors l'école du Guide à celle d'Annibal Carrache. Pour se prémunir contre les séductions de la mode, et se former un style sévère et pur, on le vit étudier sans relâche l'antique, et y puiser ces inspirations poétiq. et ce beau idéal qui devaient un jour caractériser si heureusem. ses moindres tableaux. En même temps il épiait tous les secrets du mouvement dans la nature vivante; il remarquait les phénomènes de l'optique; il s'instruisait des théories de la perspective, de l'architecture; il assistait aux dissections de Nicolas Larche pour apprendre l'anatomie, et il s'inspirait de la lecture d'Homère, de Plutarque et surtout de la Bible. En 1629, il épousa une fille de Jacques Dughet, son compatriote, chez lequel il avait été accueilli et soigné pendant une maladie. Il n'eut point d'enfans de ce mariage; mais il adopta l'un des jeunes frères de sa femme, qui hérita de son nom et de son talent dans le paysage (*v.* Gaspard DUGHET). Ce fut vers ce temps que le Poussin commença à être chargé de plus. travaux importans par la protect. du card. Barberini, revenu de ses ambassades. Il n'obtint point de grandes récompenses pécuniaires; mais il se fit connaître du cheval. del Pozzo, qui lui voua une amitié durable, occupa ou recommanda son talent, et lui ouvrit sa bourse et son cabinet d'antiquités. La réputation de l'artiste ne tarda pas à s'étendre par de nouveaux ouvr. dans toute l'Italie et jusqu'en France, d'où il lui arriva beaucoup de demandes. Entre autres personnages de distinction pour lesquels il travailla, il faut citer M. de Chantelou, qui devint son ami. Bientôt le cardinal de Richelieu manifesta le désir de le voir rentrer dans sa patrie, et le roi Louis XIII lui adressa même à ce sujet la lettre la plus flatteuse, dans laquelle il lui assurait le titre de son peintre ordinaire; mais il était réservé à M. de Chantelou de dissiper les irrésolutions de son illustre ami, et de l'emmener avec lui en France vers la fin de 1640. Le Poussin reçut l'accueil le plus gracieux du card. et du roi, qui lui confirma par un brevet la qualité de premier peintre ordinaire avec une pension de 3,000 livres et un logement au Louvre, et lui donna la direct. générale de tous les ouvr. de peinture et d'ornem. des maisons royales. Tant d'honneurs éveillèrent l'envie de Vouet, qui conservait le titre de prem. peintre titulaire, de Le Mercier, prem. architecte du roi, et de Fouquière, peintre flamand, qu'on appelait le *baron aux longues oreilles*, et le zèle que mit le grand artiste à poursuivre les embellissemens dont il était chargé au Louvre achev. d'exaspérer contre lui des hommes qui lui étaient si inférieurs par le talent. Las de lutter contre leur mécontentement et les tracasseries qui en furent la suite, il repartit pour Rome, en 1642, sous prétexte d'aller chercher sa femme et mettre ordre à ses affaires. On lui avait fait promettre de revenir; mais il se crut dégagé de sa promesse par la m. de Richelieu et de Louis XIII, et resta sur la terre étrangère, où il avait trouvé une patrie et une famille. Cepend. il ne renonça pas à travailler pour la France, et l'on peut dire que, par ses travaux et ses conseils, il contribua beaucoup à former Lesueur, Lebrun et Mignard, et fut le principal réparateur de l'art sous Louis XIV : aussi ce monarque lui conserva-t-il le titre et les honoraires de son prem. peintre. En avançant dans la carrière, Le Poussin devenait moins exclusivement attaché à ce goût sévère, qu'il avait poussé quelquefois jusqu'à la dureté et à la sécheresse. On ne peut pas dire précisément qu'il changea sa manière; car il écrivait lui-même à M. de Chantelou qu'il se sentait, en vieillissant, plus animé que jamais du désir de régler ses pensées sur celles des anc. peint. grecs : mais son exécution devint plus moëlleuse, sa composition plus riche. Il commença à traiter des sujets où les beautés de la nature pussent avoir une place, et ne montra pas moins de talent pour le paysage historique que pour l'histoire. Il impr. à tous ses ouvr., qui ne pouvaient être animés par un intérêt dramatique, un tel caractère de poétiq. mélancolie, qu'on ne les voit pas sans tomber dans une rêverie pleine de charmes : témoin ce paysage où, à travers les danses légères et les jeux folâtres d'une troupe de bergers livrés à la joie qu'inspirent la jeunesse et le printemps, on aperçoit une tombe que couronne un cyprès avec cette inscript. : *Et in Arcadiâ ego* (*et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie*)! Cet illustre peintre, l'éternel honneur de la France, auquel tant de belles qualités étaient échues en partage, et dont les défauts ne viennent que de l'exagération de ces qualités mêmes, m. à Rome en 1665; mais la plus grande partie de ses ouvrages est en France. Le Musée du Louvre possède de lui trente-trois tableaux, tous de chevalet, à l'exception de cinq, dont les figures

traîner dans leur parti, le mirent d'abord en prison, et l'en arrachèrent ensuite pour le faire périr dans la Charente, après lui avoir fait souffrir toutes sortes d'insultes, et lui avoir déchiré le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes.

POYET (Bernard), architecte, né en 1742 à Dijon, reçut les leçons de de Wailly, fit le voyage de Rome comme pensionnaire, et à son retour devint successiv. architecte de Mgr le duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'univ., du corps législatif, etc., memb. de l'acad. d'archit, du conseil des bâtimens civils, et il m. en 1824, membre de l'acad. des sciences. L'édifice consacré à la tenue des séances de la chambre des députés est un des principaux ouvr. de cet artiste, dont la fécondité et la fougue d'imaginat. étaient extraordinaires. Malheureusem. il tomba dans la bizarrerie en voulant paraître original, et plus. de ses conceptions, empreintes d'ailleurs du cachet d'un talent distingué, furent avec raison considérées comme excentriques et inexécutables. Nous ne reproduirons point la liste des écrits de Poyet, donnée par M. Mahul, t. 5 de son *Annuaire nécrol.*, au nombre de 25. Il suffira de mentionner les suiv.: *Mém. sur la nécessite de transferer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4: le lieu de son choix pour cette reconstruct. était l'île des Cygnes, et il reproduisit ce projet en 1807, en 1822 et en 1824; *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dediée à la nation*, etc., 1791, in-8; *Projet d'un monument à élever à la gloire de Napoleon Ier*, 1806; *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de S. M. Louis XVIII*, etc., in-4, 1816 et 1822; *Mém. sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Elysées pour la réunion de la garde roy. et de la garde nationale ainsi que pour servir aux fêtes publiques* 1816, in-4; enfin beaucoup de pétitions aux deux chambres représentatives, etc.

POZZI (Jean-Bapt.), peintre, né à Milan sous le pontificat de Sixte-Quint, m. à l'âge de 28 ans, fut élève de Raffaellino da Reggio, et s'est beaucoup approché du talent de ce maître. On cite de lui le *Chœur d'anges*, qu'il a peint dans l'église de Jésus à Rome. — Pozzi (Etienne), autre peintre, né à Rome en 1708, mort en 1768, a exécuté dans Rome un gr. nombre d'ouvr. qui lui ont mérité la réputation d'un des meilleurs artistes de son temps. La *Mort de St Joseph*, qu'il a peinte dans l'église du Très-Saint-Nom-de-Marie est regardée comme un de ses chefs-d'œuvre. — Joseph Pozzi, frère du précéd., se distingua aussi dans l'art de la peinture, mais n'atteignit point la réputation de son aîné.

POZZI (Jos.-Hyppol.), méd. et poète ital., né à Bologne en 1697, m. en 1752, fit impr. en 1732 deux *Discours sur l'anatomie*, et quelques *traités* de cette science. On trouve aussi de lui, dans le second vol. des *actes* de l'institut de Bologne, une *dissert.* sur la grenade (*de malo punico*). Le rec. de ses *poesies* parut à Venise en 1776, 3 vol. in-8. Un de ces vol. contient ses rimes joyeuses. — Son fils dom Césaire-Jos. Pozzi, abbé du Mont-Olivet, m. en 1782 à l'âge de 64 ans, a pub. divers ouvr. dont on peut voir la liste dans le t. 7 des *Scrittori bolognesi*.

POZZO (Cassien del), commandeur de l'ordre de St-Etienne, né à Turin, mort vers la fin de 1657, s'est rendu célèbre par sa riche collection d'antiquités romaines, et par la noble protection qu'il accordait aux artistes distingués, notamment au Poussin qui jouit pleinement de son cabinet. Il correspondait avec presque tous les littérateurs et les savans de l'Europe, fut l'émule et l'ami de Peiresc, et est considéré comme le restaurat. de l'art antique. Le détail de sa collect. forme 23 vol. in-f.

POZZO (André), jésuite, peintre et architecte, né à Trente en 1642, mort à Vienne en 1709, s'est surtout fait une grande réputation dans la perspective. On estime les peintures dont il a orné la voûte de l'église de St-Ignace, à Rome. Il a publié: *Perspectives des peintres et architectes*, 1697-1700, 2 gros vol. en latin et en italien.

POZZO (Jérôme dal), célèbre architecte, né à Vérone en 1718, exerça son art avec une extrême habileté, et chercha par ses conseils et son exemple à remettre en honneur la manière des anciens. On a de lui un traité d'architecture sous le titre: *De gli ornamenti dell' architettura civile, secondo gli antichi*. Cet ouvrage, plein d'érudition et de goût, a été adopté dans un cours public à Vérone. Pozzo était membre associé des académies royales de Parme, et Clémentine de Bologne. — *V.* Fonte-Moderata et Mongiorgi.

PRADES (Jean-Martin), prêtre, bachelier de Sorbonne, né vers 1720 à Castel-Sarrazin, doit l'espèce de célébrité qui s'est attachée à son nom à une thèse qu'il soutint en Sorbonne, qui causa un grand scandale, et força l'auteur à se réfugier en Hollande, où il fit paraître son *Apologie* (1752, in-8). S'étant ensuite rendu à Berlin, il y fut accueilli par Voltaire, et obtint par sa protection la place de lecteur du roi de Prusse, dont il eut le bonheur de gagner l'amitié. Mais les bienfaits dont ce prince le combla ne tardèrent point à exciter la jalousie des courtisans. Pendant la guerre de sept ans, l'abbé de Prades fut accusé d'être en correspondance avec un secrétaire du duc de Broglie, et de lui rendre compte des mouvemens de l'armée prussienne. Le roi reconnut ensuite l'innocence de l'abbé, qui n'en fut pas moins envoyé à Glogau, avec l'injonction de ne pas sortir de cette ville sans necessité. Il s'était depuis quelque temps réconcilié avec l'église par une rétractation solennelle des principes contenus dans sa thèse. Il fut nommé archidiacre du chapitre de Glogau, et mourut dans cette ville en 1782. On a de lui l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, de Fleury* (supposé), *traduit de l'anglais*, Berne (Berlin), 1767, 2 vol. p. in-8. La *Préface* est du roi de Prusse.

PRADON ( ), poète dramatique, né à Rouen, mort à Paris en 1698, est bien moins connu par ses ouvrages que par l'honneur qu'il eut d'être opposé à Racine, et par les traits plaisans que son nom a fournis au satirique français. Il vint de bonne heure à Paris, où il suivit la carrière du théâtre avec succès, si l'on considère les triomphes trompeurs qui l'aveuglèrent lui-même; avec honte, si on le juge sur la réputation qui lui est restée. Une cabale aussi lâche qu'inepte, qui poursuivait alors Racine, eut l'idée de lui faire subir une indigne rivalité: sa *Phèdre* venait de paraître; deux jours après on fit jouer celle de Pradon, et, à la honte des barbares, Pradon fut déclaré vainqueur. (*voy.* Racine). C'est mal à propos que presque tous les biographes donnent à Pradon le surnom de *Nicolas*, qui n'est pas le sien; la source de cette méprise a été l'indication négative (N.) mise quelque part après son nom, et qu'on crut être l'initiale de Nicolas. Les ouvrages de ce poète sont: *Pyrame et Thisbé; Tamerlan*, ou *la Mort de Bajazet; Phèdre et Hippolyte*, 1677; *la Troade; Statira; Régulus*, la meilleure de ses pièces; *Scipion l'Africain*; un opuscule intitulé le *Triomphe de Pradon*, 1684, in-12, qui est le monument le plus ridicule que la fatuité littéraire ait pu produire; de *Nouvelles Remarques sur les ouvrages du sieur D****, 1685, in-12; le *Satirique français expirant*, Cologne, 1689; quelques pièces de vers contre Boileau, et une comédie contre Racine, intitulée: *le Jugement d'Apollon sur la Phèdre des anc.*, jugement dans lequel Apollon n'est certainement pour rien. Le père Niceron cite plusieurs autres pièces de Pradon, aujourd'hui totalement inconnues.

PRÆPOSITIVUS, théol. des 12e et 13e S., né à Crémone, fut chanc. de l'égl. de Paris en 1206, et

Nuremberg, 1747, in-4; *Biblioth. brunsw.-luneb.*, etc., Wolfenbutel, 1744, in-8, rare. Il a pub. en franç. : *Méditat. sur l'excellence de la relig. chrétienne*, 1767, in-8.

PRAXAGORAS, médec. grec, né à l'île de Cos, fils de Néarque, fut l'un des dern. de la famille des Asclépiades qui acquirent quelque réputation dans l'art de guérir. Bien qu'il se soit écarté à quelques égards des principes d'Hippocrate, il n'en a pas moins rendu son nom immortel par d'importantes découvertes en anatomie et en patologie. Il est aussi le prem. qui ait observé les fièvres intermittentes pernicieuses, et qui ait reconnu que le pouls indique les variations de la force vitale dans les maladies. Le temps n'a respecté aucun des ouvr. qu'il avait composés.

PRAXILLA, poète, née à Sicyone, vivait, suivant Eusèbe, dans la 82e olympiade (450 ans avant J.-C.). Elle excella surtout dans la composit. des *Scolia*, sorte de poésie qui se chantait dans les festins, et s'exerça aussi dans le genre lyrique et dithyrambique. Il ne reste d'elle que cinq à six vers, insérés dans les *Fragm. poetar. græcorum.*

PRAXITÈLE, célèbre statuaire grec, qu'on croit natif d'Athènes, florissait dans les prem. années du 4e S. av. J.-C., c'est-à-dire dans la 111e olympiade, et par conséquent dut être contemporain d'Apelles et le Lysippe. Il m., suivant les mêmes conjectures, postérieurem. à la 3e année de la 123e olympiade, et âgé d'environ 80 ans. Ces faits sont établis avec une grande érudition par M. Emeric-David, dans la *notice* qu'il a consacrée à Praxitèle, tom. 36 de la *Biographie universelle*. Au rapport des anciens auteurs, le nombre des ouvr. de Praxitèle ne fut pas moins considérable qu'ils ne furent dignes d'illustrer ce gr. artiste. Telle était leur degré de perfection que la célèbre Phryné, avec qui l'on sait que Praxitèle eut un long commerce de galanterie et même d'affection plus douce, ayant obtenu de lui qu'il la laissât faire choix d'une des product. de son ciseau, s'avisa pour connaître quelle était celle dont il faisait lui-même le plus grand cas, de l'alarmer par la fausse nouvelle que son atelier était en proie aux flammes.—« Quel malheur pour moi ! s'écria aussitôt l'artiste, si l'incendie n'a pas respecté mon *Satyre* et mon *Cupidon !* » La courtisane donna la préférence à ce dernier chef-d'œuvre, puis elle en fit hommage à la ville de Thespies, où il fut consacré dans un ancien temple de l'Amour. Transporté à Rome par ordre de Caligula, puis rendu aux Thespiens par l'emper. Claude, et de nouveau ravi à ceux-ci par Néron, ce Cupidon, qui était en marbre et avait les ailes dorées, fut détruit par un incendie sous les portiques d'Octavie, où le tyran l'avait fait placer. Le Satyre décora, dans Athènes, un temple situé sur la rue des Trépieds. Il faut parler maintenant des deux statues de Vénus qu'exécuta Praxitèle, et dont l'une illustra la ville de Cos, l'autre celle de Cnide : celle-ci était nue, celle-là drapée. La Vénus de Cnide passait, avec le Jupiter de Phidias, pour la production la plus achevée de la sculpture grecque. Comme les chefs-d'œuvre dont nous avons parlé, les deux statues de Phryné, dont l'une, en bronze doré, orna le temple de Delphes, l'autre, en marbre, le temple de l'Amour à Thespies, semblent aussi être l'ouvr. de la jeunesse de Praxitèle ; il orna plus tard de ses sculptures les deux frontons du temple d'Hercule à Thèbes. On range également parmi ses principales composit. ces dernières sculptures, qui vraisemblablement étaient en ronde-bosse, et qui durent être exécutées dans la 2e année de la 116e olympiade. Pline cite une foule d'autres ouvr. de Praxitèle ; nous ne pouvons entreprendre de les énumérer ici : mais pour donner la mesure du degré de confiance qu'il faut accorder à l'attribution d'un nombre aussi extraordin. de chefs-d'œuvre que lui ont faite les anciens auteurs sur la foi des tradit., nous remarquerons que dans ce nombre ils placent une statue de Flore, divinité d'origine romaine, et encore inconnue aux Grecs au temps de Praxitèle. Le caractère de son talent était une vérité frappante dans l'imitation, une grâce, une finesse exquises dans les contours, enfin une admirable entente dans l'express. des émotions douces de l'âme. On ne connaît jusqu'ici, avec certitude, que des copies des ouvr. de Praxitèle ; quelq.-unes d'entre elles ont été gravées dans le *Musée franç.*, pub. par MM. Robillard-Péronville et Laurent, ainsi que dans le *Musée des Antiques* de M. Bouillon. Praxitèle eut deux fils, qu'il associa de bonne-heure à ses travaux : le plus illustre fut Céphisodore (*v.* ce nom). Il forma en outre plus. élèves d'un tr.-haut mérite, notamm. Pamphile, dont Pline cite une statue de Jupiter hospitalier, qui se voyait à Rome, dans le jardin d'Asinius Pollion. — Il y eut dans l'antiquité un autre PRAXITÈLE, modeleur en argent, contemporain de Pompée, et dont les aut. ne citent qu'une composit. représentant *Roscius enfant, entouré dans son berceau par un serpent qui repose sur son sein.*

PRAY (GEORGE), savant et laborieux historien, né en 1723, dans le comté de Neytra en Hongrie, entra dans l'institut des jésuites, enseigna successivement les belles-lettres, la philosoph. et la théologie dans différens colléges. Il devint, à la suppression de son ordre, conservat. de la biblioth. royale de Bude, historiogr. de Hongrie, et m. à Pesth en 1801. Il a laissé un gr. nombre d'ouv. estimés, dont on trouvera la liste dans le *Supplement* du P. Caballero, à la *Bibl. soc. Jesu*, et dans la *Vie de G. Pray*, par Cl.-Michel Paitner. Nous citerons seulem. : *Annales veter. Hunnor., Avarum et Hungarorum, ab anno* 210 *ante Christ. ad annum Christi* 997, Vienne, 1761, in-fol. ; *Dissertationes historico-criticæ in annales veteres Hunnorum*, ibid., 1774, in-fol. ; *Annales regum Hungariæ, ab anno Christi* 997, *usque ad annum* 1564, ibid., 1764-70, 5 vol. in-fol., *Specimen hierarchiæ hungaricæ*, ib., 1776-79, 2 vol. in-4 ; *Historia regum Hungariæ stirpis austriacæ*, ibid., 1799, in-8 ; *Historia regum Hungariæ cum notitiis prævis*, etc., ibid., 1801, 3 vol. in-8 ; *de Sigillis regum et reginarum Hungariæ*, etc., ib., 1805, in-4.

PRÉAMENEU (FÉLIX-JUL.-JEAN BIGOT de), ministre des cultes sous le gouv. impérial, né en Bretagne vers 1750, m. à Paris le 31 juillet 1825, membre de l'acad. franç., où il fut remplacé par le duc Math. de Montmorenci, avait été d'abord avocat au parlem., puis successivem. juge au 4e arrondissement de Paris (1790), et député de la même ville à l'assemblée législative, après avoir rempli à Usez, comme commiss. du roi, la mission d'apaiser quelq. troubles dont la religion était le prétexte. Après le 10 août, Bigot de Préameneu disparut de la scène politique, non sans s'être signalé par la sagesse et la modération de ses vues ; mais il n'émigra point. Le gouvernem. consulaire l'appela aux fonct. de commiss. près le tribunal de cassat., et dès le mois d'avril 1800, il passa au conseil d'état, section de législat., dont il devint président en septemb. de la même année. Élu en 1804 par le collége électoral d'Ile-et-Vilaine candidat au sénat, il reçut plus tard la croix de gr.-officier de la Légion d'Honneur, fut créé comte, eut part à la rédaction du projet de code civil avec MM. Portalis, Tronchet et Malleville, succéda au prem. (5 janv. 1808) dans le ministère des cultes, et sut remplir avec honneur ces fonctions difficiles, qui lui furent retirées lors de la prem. restaurat. Il les reprit pendant les cent-jours avec le titre de direct.-généra des cultes, fit en même temps partie de la chamb des pairs de cette même époque, et fut de nouveau et définitivem. écarté des affaires publiques par la 2e restaurat. Cet homme honorable cultiva les lettres et les sciences ; mais, bien qu'il fût de l'acad.

qui ont fait le plus de progrès dans la littérature de cet emp., et celui qui a le mieux apprécié la théorie de la langue et des antiquités chinoises. Il m. à la Chine vers 1735. On a de lui : *Recherches sur les temps intérieurs à ceux dont parle le Chou-King, et sur la mythologie chinoise*, écrit inséré par Deguignes, à la tête du *Chou-king*, traduit par le P. Gaubil, sous la forme d'un discours préliminaire ; un grand nombre d'autres ouvr., dont trois écrits en chinois, qui n'ont point été pub., et font partie des MSs. de la biblioth. du roi. Nous citerons entre autres sa *Notitia linguæ sinicæ*, en 3 pet. vol. in-4. Trois des *lettres* de ce savant jésuite ont été pub. dans le recueil des *Lettres édifiantes*, et une 4e dans les *Annales encyclopédiques*. On peut consulter pour plus de détails la *notice* judicieuse que M. Abel Remusat a consacrée au P. Prémare dans la *Biogr. universelle, anc. et mod.*, pub. par L.-G. Michaud, t. 36.

PREMIERFAICT (Laurent de), né dans le village du même nom, près Arcis-sur-Aube, m. en 1418, fut secrétaire du duc de Berri. On lui doit la prem. traduct. franç. du *Décaméron* de Boccace, pub. en 1534, celles des *Economiques* d'Aristote, des *œuvres* de Sénèque-le-Philosophe, et des *traités* de Cicéron sur l'*Amitié* et la *Vieillesse*. Ces dern. n'ont pas été pub. et sont conservés MSs. dans la biblioth. de Genève.

PRÉMONTRÉS (ordre des). V. Norbert.

PREMONTVAL (André-Pierre Le Guay de), littérat., membre de l'acad. des sciences de Berlin, né à Charenton en 1716, enseigna d'abord avec succès les mathématiques à Paris. Une aventure amoureuse le détermina à quitter la France; emmenant avec lui sa maîtresse, qu'il épousa bientôt, il alla se fixer à Berlin, où il m. en 1764, après avoir embrassé le protestantisme. On a de lui : *la Monogamie*, ou *l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8 ; *le Diogène de d'Alembert*, 1755, 2 vol. in-8 ; *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, Berlin, 1759, 1764, 2 vol. in-8 ; *l'Esprit de Fontenelle*, La Haye (Paris), 1744, 1753, 1767, in-12 ; *du Hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8 ; *Pensées sur la liberté*, in-8 : plus. *mémoires* dans le recueil de ceux de l'acad. de Berlin, et divers autres opuscules mathématiq., philosophiq. et littéraires. — Prémontval (Marie-Anne-Victoire Pigeon de), femme du précéd., née à Paris en 1724, m. peu de temps après son mari, se distingua par son esprit et l'élégance de ses manières. Elle fut lectrice de la princesse Guillelmine de Prusse, et a pub. la *vie* de son père sous ce titre : *le Mécaniste philosophe*, ou *Mémoires concernant la vie et les ouvr. de Jean Pigeon*, La Haye, 1750, in-8.

PRESLES (Raoul de), appelé ailleurs Paul de Prayères, avocat du 14e S., fut attaché à Philippe-le-Bel en qualité de secrétaire, et rendit des services à la reine Jeanne de Navarre et à son fils Louis-le-Hutin. Accusé ensuite d'être le complice de Pierre Latilly, dans l'empoisonnem. de Philippe-le-Bel, il fut emprisonné et l'on confisqua ses biens; mais son innocence ayant été reconnue, il rentra dans tous ses droits, fut nommé conseiller au parlement en 1319, et m. quelq. années après. Il avait consacré une partie de ses richesses à des fondations pieuses et à l'établissem. d'un collége à Paris, qui porta son nom jusqu'à la fin du 18e S. — Presles (Raoul de), fils naturel du précéd., cultiva les lettres avec succès, et mérita les bontés de Charles V, qui le nomma maître des requêtes, et ajouta à cette faveur des lettres de légitimation. Ce fut par l'ordre de ce prince que Raoul traduisit en franç. la *Cité de Dieu* de St Augustin, impr. à Abbeville en 1486, 2 vol. in-fol., et réimpr. à Paris en 1531. C'est la prem. version franç. de ce savant traité. On a encore de Presles, un *Traité de la puissance ecclésiast. et séculière*. Il m. en 1383, âgé de 67 ans.

PRESSAVIN, chirurg. de Lyon, embrassa avec ardeur les principes de la révolut., fut élu député à la convent. nation. en 1792, vota la m. de Louis XVI, se prononça contre l'appel et le sursis, et fut nommé ensuite (1798) du cons. de cinq-cents. On ignore où et comment il termina sa carrière. On a de lui : *Tr. des malad. des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs*, 1769, in-12 ; réimpr. sous le titre de *Nouveau Traité des Vapeurs*, etc., 1771, in-12 ; trad. en allem. ; *Traité des maladies vénériennes*, etc., 1773, in-8 ; *l'Art de prolonger la vie et de conserver la santé*, 1786, in-8 ; trad. en espag., Madrid, 1799, in-8.

PRESTET (Jean), prêtre de l'Oratoire, profess. de mathématiq. à Angers, m. en 1690, avait pub. en 1675 des *Elémens de mathématiques*, dont la seconde édit., augm. de moitié, parut en 1689, 2 vol. in-4. L'auteur suit dans cet ouvr. les traces de Descartes.

PRESTON (Guillaume), savant typographe et littérat. anglais, né à Edimbourg en 1742, m. en 1818, fut pendant plus d'un demi-siècle attaché au grand établissem. de G. Strahan et de son fils imprimeurs du roi à Londres, et ses talens, comme correcteur, furent souvent utiles aux célèbres auteurs de son temps. Il a pub. : *Eclaircissemens sur la franc maçonnerie*, Londres, 1772 ; réimp. pour la 13e fois en 1821, in-12 ; *Calendrier du franc-maçon ; Chronique de Londres*, journal auquel il fournit un grand nombre d'articles. Après avoir été maître ou vénérable de la loge de l'*Antiquité*, il lui légua en mourant une somme de 32,500 fr. consolidés, dont 12,500 furent affectés à une école de charité pour les jeunes filles.—Un autre Preston (Guillaume), né en Irlande, et m. en 1809, a laissé une traduct. anglaise des *Argonautiques* de Valérius Flaccus, 3 vol. in-12 ; des *Poésies*, 2 vol. in-18 ; et plus. articles de littérature insérés dans les *Transactions de la société irlandaise*, dont il était membre.

PRESTRE (Sébastien Le). V. Vauban.

PRETEXTAT (St), évêq. de Rouen dans le 6e S., marin Brunehaut (*v.* ce nom) avec Mérovée, son neveu, en 576 ; mais un concile, tenu à Paris, l'année suivante, condamna cette union ; et le prélat fut exilé dans une île de la Basse-Normandie. De retour dans son diocèse, il y fut assassiné par les ordres de la reine Frédégonde en 588.

PRETI, dit Il Calabrese (Mathias), peint., né en 1613 à Taverna, petite ville de Calabre, m. à Malte en 1699, fut élève du célèbre Guerchin. Ses talens lui valurent son admission dans l'ordre de Malte, et il obtint la commanderie de Syracuse, avec une pension considérable. La plupart des villes d'Italie possèdent des tableaux de cet artiste ; ils sont aussi communs en Espagne, à Malte, en Allemagne et en France. Le musée du Louvre en possède deux : le *Martyre de St André* et *St Antoine abbé, visitant St Paul dans le désert*.

PRÉTOT (E.-A.-Philippe de). V. Philippe.

PREUSCHEN (Augustin-Théophile), conseiller ecclésiastiq. du grand-duc de Hesse, né à Diethart en Basse-Hesse en 1734, m. en 1803, est considéré comme l'invent. de la typométrie, dont il a rendu compte en allem. dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, et dans un autre ouvr. intit. : *Monument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1783. Il en avait déjà donné le prem. aperçu en français sous le titre d'*Essais préalables sur la typométrie, ou le Moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs*, Carlsruhe, 1776, in-8. On a encore de lui divers écrits sur la théologie, l'histoire et la politique, entre autres : *Monumens des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne, surtout dans les contrées du Rhin*, Francfort, 1787, in-8 ; et le *Précis des principales*

l'*Hist. de Marguerite d'Anjou*, celle d'une *Grecque moderne*, les *Campagnes philosoph.*, ou *Mém. de Moncal*, l'*Hist. de la jeunesse du commandeur de...*, celle de *Guillaume-le-Conquérant*, *la Vie et les Lett. de Cicéron*, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mém. d'un honnête homme*, il entreprit, en 1745, à la prière du chancelier d'Aguesseau, l'*Hist. gén. des voyag.*, qui fut continuée par Querlon et Surgy, et dont La Harpe a donné un *abrégé*, en 24 vol. in-8. L'infatigable abbé se délassait de ce vaste travail, en naturalisant parmi nous les romans de Richardson, et il composa encore un gr. nomb. d'ouvrages, qu'il serait trop long de citer ici. Parvenu à sa 67e année, il s'était retiré dans une petite maison qu'il avait à Saint-Firmin, près Chantilly, et avait résolu d'y vivre dans les pratiq. les plus austères, et de consacrer sa plume à la religion, lorsqu'une mort tragique, arrivée le 23 novemb. 1763, vint l'arracher à ses pieux desseins. Frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly, il fut trouvé sans mouvem. au pied d'un arbre et transporté chez un curé voisin, où la justice fut appelée, selon l'usage. L'officier public, agissant alors avec une précipitation bien déplorable, ordonne à l'instant l'ouverture du prétendu cadavre. Au premier coup de scalpel un cri déchirant de la victime révèle son existence, et frappe d'effroi les assistans. La main glacée de l'opérat. s'arrête; mais le coup mortel est porté, et le malheureux Prevost ne rouvre un moment les yeux que pour voir l'horrible appareil qui l'environne, et meurt à l'instant même. Les *OEuvres complètes* de cet écriv. forment plus de 170 vol.; ses *OEuvres choisies*, réunies à celles de Le Sage, forment 39 v. in-8. On trouve en tête de cette édition une *Notice sur Prevost*, par Bernard d'Héry.

PREVOST D'EXMES (François Le), né en Normandie en 1729, entra dans les gardes-du-corps du roi de Pologne, Stanislas, et se fit remarquer à la cour de Lunéville par une *ode* qu'il envoya au concours de l'académie de Nanci, et qui y obtint une mention honorable. Ayant quitté ensuite l'état militaire, il occupa successivem. divers emplois, dont la perte le réduisit à vivre du produit de sa plume, et, après plusieurs années de peines et de travaux, il m. en 1793 à Paris dans l'hôpital de la Charité. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *les Thessaliennes* ou *Arlequin au sabbat*, coméd. en prose, 1752, in-12; *Rosel* ou *l'Homme heureux*, 1776, in-8; 1777, même format; *Trésor de littérat. étrangère*, 1784, in-12; *Vies des écrivains étrangers, tant anciens que modernes*, 1781, 1787, 2 vol. in-8. Prevost d'Exmes a eu part à la rédaction des *Etrennes du Parnasse*, et à celle de plusieurs journaux littér.

PREVOST SAINT-LUCIEN (Roch-Henri), avocat au parlement, né à Paris en 1740, mort en 1808, a laissé, outre plusieurs pièces de théâtre, imprimées et non représentées : *Moyens d'extirper l'usure*, ou *Projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*, 1775, 1778, in-12 (livre auquel on attribue l'établissem. du Mont-de-Piété); *Principes élém. de la gramm.*, 1800, in-12, 4e édit., 1807; *l'Arithmét. simple, démontrée en 6 leçons*, 4e édit., 1807; *la Gramm. franç. et l'Orthogr., apprises en 8 leçons*, 12e éd., 1807; *la Syntaxe franç. apprise en 8 leç.*, 4e éd., 1807, in-12. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis sous le titre de *la Gramm., l'Orthogr. et la Syntaxe de la langue franç.*, 13e éd., 1807, 2 vol. in-12. On a encore du même aut. divers ouvrages de jurisprudence, d'économie politique, etc., dont on trouvera les titres dans la *France littéraire*, de M. Ersch, et dans l'article que M. Beuchot a consacré à cet écrivain dans la *Biographie univ.*, pub. chez L.-G. Michaud, t. 36.

PRIAM (mythologie), dernier roi de Troie, fils de Laomédon, fut dans sa jeunesse emmené dans la Grèce par Hercule. Ayant été racheté ensuite, il monta sur le trône à la mort de son père, fortifia et agrandit la capitale de ses états, qu'il sut rendre florissans. Il épousa Hécube, et en eut 19 enfans, entre autres Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Politès, Polyxène, Créuse et Cassandre. La fin de son règne fut cruellement troublée par la guerre qu'excita l'enlèvement d'Hélène par Pâris. Il soutint un siége de dix ans; mais Hector étant enfin tombé sous les coups d'Achille, Troie fut prise, et Priam lui-même fut impitoyablement égorgé par Pyrrhus, fils d'Achille. On place cet évènement vers l'an 1184 avant J.-C.

PRICE (John), savant scholiaste, professeur de grec à Pise, né à Londres en 1600, m. à Rome en 1676, a laissé : *Notæ et Observationes in apologiam Apulei*, Paris, 1635, in-4; *Notæ in II lib. Metamorphoseos Apulei*, Gouda, 1650, in 8; *in undecim apuleianæ Metamorphoseos libr. Annotationes*, ibid.; *Index scriptor., qui in Hesychii græco vocabulario laudantur*, à la suite du Lexique de Schrevelius, édition de 1668; *Matthæus ex sacrâ paginâ, sanctis patribus, græcisque ac latinis gentium scriptoribus illustratus*, Paris, 1647, in-8; *Annotationes in Epist. Jacobi*, ibid., 1646, in-8; *Acta Apostolor. ex sacrâ paginâ, sanctis patribus, græcisque ac latinis gentium scriptoribus illustrata*, ib., 1647, in-8; *Annotationes in lib. Psalmorum*, Londres, 1660. — Price (Charles), aventurier angl., fut successivem. comédien, changeur, colporteur de billets de loterie, brasseur et fabricant de faux billets. Ses déguisemens variés le mirent long-temps à l'abri des recherches de la police; mais il fut découvert enfin, et se pendit dans sa prison en 1789.

PRICE (Richard), ministre dissident et écrivain politique anglais, né en 1723 à Tynton, dans le pays de Galles, m. en 1791, a laissé : *Discussion libre des doctr. du matérialisme et de la nécessité philos.; Etat des dettes publiq. et des finances en janv. 1783, avec un plan d'emprunt pour le rachat des dettes publ.; Observat. sur l'importance de la révolution améric., et sur les moyens de la rendre utile au monde*; des *sermons* et div. autres écrits politiques et religieux. Les *Mém.* de sa *vie* ont été publ. par son neveu, William Morgan, Londres, 1815, in-8.

PRIDEAUX (John), savant théologien anglican, évêque de Worcester, né en 1578, mort en 1650, fut, pendant un très-grand nombre d'années, recteur du collége d'Exeter à Oxford, et professeur royal de théologie. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *Tabulæ ad grammaticam græcam introductoriæ*, Oxford, 1608, in-4; *Tirocinium ad syllogismum contexendum, necnon Heptades logicæ, sive Monita ad amplioreſ tractatus introductoria*, impr. avec la gramm. grecque; *scholasticæ theologiæ Syntagma mnemonicum*, Oxford, 1651, in-4. — Prideaux (Humphrey), sav. historien et antiquaire anglais, doyen de Norwich, né à Padstow en 1648, m. en 1724, a laissé : *Marmora oxoniensia ex arundellianis, seldenianis aliisque conflata, cum perpetuo commentario*, Oxford, 1676, in-fol.; *Vie de Mahomet*, 1697, plus. fois réimp., et traduite en français par Daniel de Larroque, Amsterdam, 1698, in-8, avec figures et des *augmentat.*; *Traité de l'origine du droit des dîmes* (en anglais), 1709; *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence du royaume d'Israël et de Juda jusqu'à la m. de J.-C.* (en anglais), Londres, 1715-18, 6 vol. in-8, ouvrage qui eut en Angleterre un succès prodigieux, et qui eut dix à douze éditions dans l'espace de quelques années. L'une des plus estimées est celle de Londres, 1720. Deux écrivains anonymes (Brutel de La Rivière et du Soul, suivant M. Barbier, *Dictionn. des Anonymes*, n° 22,623) ont donné une traduction

Lorme qui donna le plan de ce beau monument. Le Primatice, comblé de faveurs et de richesses par François Ier, Henri II et François II, m. à Paris en 1570. Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste : l'un représente *Scipion rendant à Allucius son épouse;* l'autre est une *Composition allégorique* dont le sujet est inconnu.

PRIMEROSE (Jacques), médecin habile, mais systématique, né vers la fin du 16e S., à St-Jean-d'Angeli, ou à Bordeaux, de parens écossais, fut reçu docteur à Montpellier en 1617, se rendit ensuite en Angleterre, où il exerça son art avec succès, et m. vers 1660, laissant, entre autres ouvr. : *Exercitationes et Animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis adversùs G. Harveum*, Londres, 1630, Leyde, 1639, in-4; *de vulgi Erroribus in medicinâ lib. IV*, Amsterdam, 1639, in-12; réimpr. plusieurs fois en Hollande, et trad. en angl. et en franç.; *Enchiridion medico-practicum*, ibid., 1650 et 1654, in-12; *de Morbis mulierum et symptomatis libri V*, Rotterdam, 1655, in-4; *de Febribus lib. IV*, ibid., 1658, in-4; *de Morbis puerorum*, ibid., 1659, in-12.

PRIMUS (Marcus-Antonius), général romain, né à Toulouse, se déclara l'un des premiers pour Vespasien, et porta la guerre en Italie, à la tête des légions de la Pannonie, qu'il avait entraînées par son éloquence. Après s'être emparé d'Aquilée, et de tout le pays jusqu'à Vérone, il prit Crémone d'assaut, livra cette ville au pillage, et marcha ensuite sur Rome, où ses soldats massacrèrent l'empereur Vitellius. Accueilli comme un libérateur, et décoré, par le sénat, des ornemens consulaires, Primus s'empara des richesses du palais impérial, et commanda pendant quelques jours en maître; mais l'arrivée de Mucien, favori de Vespasien, détruisit son autorité, et il ne tarda pas à s'éloigner d'une cour, où le prince, qui avait été prévenu contre lui, ne fit aucun effort pour le retenir. Primus se retira alors dans le lieu de sa naissance, et y m. vers l'an 99 de J.-C., à l'âge de 75 ans. On croit qu'il avait composé plus. ouvr.; mais on ne connaît de lui que 2 *Fragm.*, conservés par Tacite.

PRINCE (John), théologien et biographe angl., né en 1643 à Axminster, dans le comté de Devon, m. en 1723, avait été successivem. vicaire de l'église de St-Martin à Exeter, puis de Totness, et enfin de Berry-Pomeroy. Il a laissé différens ouvr. dont les principaux sont : un livre intit. *Humble defence of the Exeter bill* (relatif à l'union des paroisses), in-4; *the Worthies of Devon, a work wherein the lives and fortunes of the most famous persons natives of that most noble province, from before the norman conquest down to the present age*, etc., nouv. édition, Londres, 1809, grand in-4, fig. La prem. édition de cet ouvr., tres-recherchée, est d'Exeter, 1701, in-fol. — Daniel Prince, direct. de l'imprimerie de l'univ. d'Oxford, ville où il m. en 1796, à 85 ans, avec la réputat. d'un homme fort instruit, fut l'émule de J. Nichols et de Bowyer. On cite comme lui faisant le plus d'honneur les édit. de la *Magna Charta* de Blackstone, 1759, in-4; des *Marmora oxoniensia*, 1763, in-fol.; la *Bible hébraïque* de Kennikott, 1776, 2 vol. in-fol. — Thomas Prince, ministre anglican, m. pasteur de la vieille église du Midi à Boston (Amérique septent.), en 1758, à l'âge de 72 ans, est auteur de quelq. ouvr., parmi lesquels on distingue plus. vol. de *sermons* et une *Histoire chronol. de la Nouvelle-Angleterre*, en forme d'annales, 1736, in-12. Cet ouvr., qui devait former plus. vol., ne va que jusqu'à l'année 1633. — Nathan Prince, son père, m. en 1748, ministre à Ratlan, aux Indes occidentales, s'est fait connaître surtout par l'animosité qu'il montra contre la secte des épiscopaux. On ne cite de lui qu'une *Notice sur la constitution et le gouvernement du collége d'Harvard* (aux Massachusetts), *depuis sa fondation jusqu'à l'an* 1742, écrit qu'il publia après u'on lui eût ôté une bourse qu'il avait à ce collége, où d'abord il avait été précepteur.

PRINCE (Th.-Nic. Le), né à Paris en 1750, m. en 1818, est auteur de l'*Essai historique sur la Biblioth. du Roi*, Paris, 1782, petit in-12. Il a été éditeur, avec Baudrail, de la *Petite Biblioth. des théâtres* (publiée avec des *notices* sur la vie et les ouvr. des auteurs), 1783 et années suiv., environ 100 vol. petit in-12. — V. Leprince.

PRINGIS (madame de), morte dans les prem. années du 18e S., est auteur de plusieurs romans, tels que *Junie*, ou *les Sentimens des Romains*, etc., et d'une *Vie du P. Bourdaloue*, 1705, in-4.

PRINGLE (John), l'un des médecins les plus distingués du dernier siècle, né à Stickel-House, dans le nord de l'Angleterre, en 1707, fut nommé successivem. professeur-adjoint de philos. morale et de pneumatique à Edimbourg, médec. en chef des hôpitaux, et prem. médecin des armées, place où il rendit d'importans services par son zèle et son habileté. Il vint ensuite s'établir à Londres avec le titre de médecin du duc de Cumberland, devint premier médecin du roi, qui le décora du titre de baronnet, et m. à Londres en 1782. On lui éleva un mausolée dans l'église de Westminster. Il était membre de la société roy. de Londres et des principales académies de l'Europe. Les ouvr. de Pringle sont encore la plupart fort estimés, et doivent être surtout médités par les médecins militaires. Les principaux sont : *Dissertatio inauguralis de marcore senili*, Leyde, 1730, gr. in-8; *several Accounts of the vitrum ceratum antimonii; Observations of the nature and cure of hospital and goal fevers, in a letter to doct. Richard Mead*, Londres, 1750, 1755, in-8; *Experiments upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in the theory of medicine, in several papers read before the royal society*. Ces expériences, insérées dans les *Transactions philosophiques* de 1751, ont été publiées de nouveau avec l'ouvrage suivant : *Observations on the diseases of the army*, Londres, in-8. Il en a paru depuis plusieurs éditions, la dern. en 1810. Les *Observations sur les maladies des armées* ont été trad. en franç. par Larcher, Paris, 1755 et 1771, in-12. On cite enc. de Pringle : *Discours sur quelques nouveaux procédés pour conserver la santé des marins*, Londres, 1776, in-4. Sa *vie* a été écrite en angl. par Kippis. Vicq d'Azir et Condorcet ont écrit son *éloge* en français.

PRIOLO (Benjamin), né en 1602, à Saint-Jean-d'Angeli, descendait d'une ancienne famille de Venise qui a donné des doges à la république. Il s'attacha au duc de Rohan, qui était alors au service des Vénitiens, et le servit de ses talens et de son épée. Après la mort de ce seigneur, Priolo vint en France, où il fut employé dans divers négociations. S'étant rangé du parti des mécontens pend. les troubles de la Fronde, il fut déclaré rebelle par un arrêt du parlement, mais on le comprit ensuite dans l'amnistie, et il était chargé d'une mission secrète pour Venise, lorsqu'il m. à Lyon en 1667. On a de lui une *Hist. de France*, en latin, dep. la m. de Louis XIII, jusqu'en 1664, sous ce titre : *ab excessu Ludovici XIII, de rebus gallicis historiarum lib. VII*, Charleville (Paris), 1665, in-4, qui a eu plus. édit., parmi lesquelles on distingue celle d'Utrecht, 1669, Elzevier, et celle de Leipsig, 1686. Il a laissé plus. autres ouvr. MSs. Sa *Vie* a été écrite en latin par J. Rhodius, Padoue, 1662, et Paris, même année, in-4 de 6 pag.

PRIOR (Matthieu), poète et diplomate angl., né en 1664, à Winburn dans le Middlesex, suiv. Johnson, à Winborne dans le comté de Dorset, suivant d'autres écrivains, était fils d'un menuisier qui exerçait sa profession à Londres. Il dut sa fortune et son élévation au comte de Dorset, qui

fils aîné du préd., né à Bologne en 1546, eut une fécondité d'invention surprenante, et se montra un des prem. artistes de son époque. C'est à Milan qu'il a exécuté ses ouvr. les plus considérables. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite les peintures de l'orgue de l'église métropolitaine, dans lesquelles il a représenté *David jouant de la harpe*, et quelq. traits de la vie du roi-prophète. Cependant Milan ne renferme rien de comparable au *Jugement dernier* dans l'église de St-Procolo de Reggio, qui passe pour une des plus belles fresques de la Lombardie. — Jules-César PROCACCINI, frère du précéd. et le plus habile peintre de cette famille, né à Bologne en 1548, étudia spécialem. les ouvr. du Corrége, et est un de ceux qui s'est le plus approché de la manière de ce maître. On a de lui un gr. nombre de vastes composit., telles que le *Passage de la mer Rouge* dans l'église de St-Victor à Milan, et celles surtout qu'il laissée à Gênes. Le musée du Louvre avait de lui un *St Sébastien* provenant de l'église de St-Celse à Milan; et il possède encore un tableau représentant la *Vierge*, *l'enfant Jésus*, *St François d'Assise*, *St Jean-Baptiste* et *Ste Catherine*. Jules-César m. à Milan en 1626, la même année que son frère Camille.—Charles-Antoine PROCACCINI, le plus jeune des fils d'Hercule, s'adonna aussi à la peinture, et se fit de la réputat. comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits.—Hercule PROCACCINI, surnommé *le Jeune*, pour le distinguer de son aïeul, né à Milan en 1596, fut élève de Jules-César, son oncle, ouvrit une académie dans sa maison, et exerça une assez grande influence sur les artistes de sa ville natale; mais sa manière se ressentait de la décadence de l'art, et plus. de ses composit. ont été critiquées. Il m. à Milan en 1676.—André PROCACCINI, peintre et grav. à l'eau-forte, né à Rome en 1667, m. à St-Ildephonse en 1734, fut l'un des artistes choisis par Clément XI. pour peindre un des douze prophètes dans l'église de St-Jean de Latran. C'est de lui qu'est le *Daniel*, et cet ouvr. lui fit tant de réputat., qu'il fut appelé en Espagne, et y obtint le titre de peintre du cabinet du roi. Il a orné les palais royaux d'un grand nombre d'ouvr. fort estimés. On ignore si cet artiste était de la même famille que les précédens.

PROCIDA (JEAN de), gentilhomme napolitain, chef de la conjurat. contre les Français, connue sous le nom de *vêpres siciliennes*, né vers l'an 1225, s'adonna d'abord à la médecine avec tant de succès, que ses talens lui valurent la faveur de l'emper. Frédéric II, et celle de ses fils Conrad IV et Manfred, qui le comblèrent de bienfaits. Dépouillé de ses charges et de ses biens par Charles d'Anjou, il conçut contre ce prince et contre tous les Français une haine implacable, résolut d'affranchir sa patrie du joug de ses oppresseurs, et de faire déférer la couronne à Pierre III, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrètem., il se déguisa en cordelier, parcourut les Deux-Siciles et diverses autres contrées, pour susciter des ennemis à Charles, se rendit ensuite à Constantinople, obtint des subsides de l'emp. Michel Paléologue, et après avoir ourdi sa conspirat. pendant deux années avec des soins infatigables, il la fit exécuter en 1282. V. les *Eclaircissem. sur les vêpres siciliennes*, par Bréquigny, pub. par Sainte-Croix dans le *Magasin encyclopédique*, 1re année. Procida fut depuis le conseiller fidèle des princes aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse très-avancée. M. Casimir Delavigne a donné au second Théâtre-Français la tragédie des *Vêpres siciliennes* dont Procida est le personnage principal et qui a obtenu le plus grand succès (*v* LORIA).

PROCLUS (ST), patriarche de Constantinople, m. en 447, fut un des disciples de St Jean-Chrysostôme. On a de lui des *homélies*, des *épîtres*, etc., insér. en latin dans la *Biblioth. des Pères*, publ. aussi à Rome, 1630, in-4; et trad. en franç. par N. Fontaine, à la suite de St Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8.

PROCLUS, philosophe platonicien, né, suivant l'opinion la mieux fondée, au commencement du 5e S., à Constantinople, fut envoyé fort jeune encore à Alexandrie pour y suivre les leçons du grammairien Orion et du rhéteur Léonas, profess. alors renommés. Il étudia ensuite la philosophie éclectique ou syncrétique, sous Olympiodore, et les mathématiques sous Héron, 2e du nom. A l'âge de 20 ans, il se rendit à Athènes, où Plutarque, fils de Nestorius, lui expliqua le *Phedon* de Platon et quelq. livres d'Aristote. Proclus devint chef de l'école platonicienne d'Athènes après la m. de Syrianus, et écrivit un grand nombre de livres où il associait ses propres doctrines (mélange de platonicisme et d'aristotélisme) à celles d'Orphée, de Pythagore, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. Parmi les nombreux élèves qu'il forma, on distingue Asclépiodote, Zénodote, Hégius et Marinus, qui a écrit sa *vie*, et qui lui succéda. Proclus m. à Athènes vers l'an 487. L'opuscule de Marinus sur ce philosophe est moins une notice biographique qu'une sorte de panégyrique, calqué sur le système des vertus platoniques, non-seulement de celles qui sont connues sous le titre de *cardinales*, mais encore de celles que l'école d'Alexandrie avait distinguées sous les noms de physiques, morales, théorétiques et théurgiq. (M. Boissonnade a pub. une édit. correcte et très-savante de cet opuscule en 1814.) Proclus avait composé un grand nombre d'ouvr., dont la plupart se sont perdus. Ceux qui nous restent, pub. d'abord dans divers recueils, ont été réunis et pub. par M. Victor Cousin, avec des comment. sous ce tit. *Procli philosophi platonici opera*, *è cod. MSs. Biblioth. regiæ parisiensis*, etc., Paris, 1819-1823, 5 v. in-8. A ces vol. il faut joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonnade, pub. à Leipsig, 1820, in-8, sous le titre d'*Extraits des scholies de Proclus sur le Cratyle de Platon*.—Il y a eu plus autres PROCLUS, PROCULUS ou PROCLÈS. Fabricius en compte 25, la plupart antérieurs au philosophe platonicien. Nous n'en indiquerons que cinq : Eutychius PROCLUS, gramm. du 2e S., précepteur de l'emper. Antonin, qui le fit proconsul.—PROCLUS de Naucrate, m. dans le 3e S., profess. d'éloquence à Athènes, élève du sophiste Adrien, et maître de Philostrate, qui parle de lui. Il avait conservé, dit-on, jusqu'à l'âge de 90 ans, une mémoire prodigieuse, supérieure à celle de Simonide. — PROCLUS, préfet de Constantinople, sous Théodose, mis à m. en l'an 389. Il avait fait élever en 32 jours un obélisque dans l'Hippodrome.—Un autre PROCLUS, philosophe, qu'on a confondu avec le platonicien, interprétait les songes. Ce fut lui qui brûla une flotte de Vitalien, non avec des miroirs, mais avec du soufre, s'il faut en croire Jean Malalas. — Procope, Suidas, et d'après eux Banduri, parlent d'un PROCLUS, jurisconsulte, sous l'emp. Justin II, au 6e S., et auquel on éleva une statue, sur laquelle se lisaient six vers gr., recueillis au liv. 4 de l'*Anthologie*.

PROCOPE, historien grec, né à Césarée en Palestine vers le commencem. du 6e S., se fit connaître à Constantinople par ses leçons d'éloquence et par quelq. plaidoyers, et entra alors dans la carrière des emplois publics. Il suivit Bélisaire en Asie, en Afrique et en Italie, comme secrétaire, et fut récompensé de ses services par le titre de sénateur et et la charge de préfet de Constantinople en 562. Il paraît toutefois qu'il éprouva quelques disgrâces. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. Il m. à l'âge de plus de 60 ans, peu avant ou peu après la fin du règne de Justinien, à qui Justin-le-Jeune succéda en 565. Les savans modernes ont cherché à savoir si Procope était chrétien, et s'il a exercé la médec. Ce sont deux questions qu'on ne peut s'attendre à

justice, et condamné à boire la ciguë. Sa mort est postérieure de quelques années à celle de Socrate, que l'on met au rang de ses disciples : ainsi l'on peut conjecturer qu'il mourut dans un âge avancé. *Voy.* pour plus de détails la dissertation de G.-A. Cubæus intit. *Xenophontis Hercules Prodicius et Silii Italici Scipio, perpetuâ notâ illustrati, præmissâ de Prodico dissert.*, Leipsig, 1797, in-8.

PRODROMUS. V. THÉODORE.

PROFECTUS (JACQUES), d'Andria, dans le roy. de Naples, m. vers 1550, avait d'abord enseigné à Rome la philos. et la méd., et fut ensuite attaché comme médecin à la personne du pape Paul III. On ne cite de lui qu'un opusc. intit. : *Symphosium de Vinis*, in-8, Rome, 1536, et Venise, 1559.

PROISY D'EPPE (CÉSAR de), litt., né le 1er avril 1788, m. à Marie-Galande le 14 octob. 1816, est aut. des ouv. suiv. : *le Danger d'un prem. amour, suivi de Thélaïre de Vernille et de l'Inconduite*, contes moraux, Paris, 1813, 2 vol. in-12, anonyme; *Vergy*, ou *l'Interrègne depuis* 1792 *jusqu'à* 1814, poème en 12 chants, 1814, in-8; le *Dictionnaire des Girouettes*, 1815, in-8, trois édit., ouv. anonyme, dans les deux dern. édit. duquel l'aut. a profité de beaucoup de documens qui lui furent fournis par d'officieux inconnus. Proisy d'Eppe a ins. div. *articles* dans le *Nain rose*, dans le *Journal de Paris*, le *Mercure* et le *Journal des Arts*; on trouve en outre de lui des romances et poésies dans plus. recueils, et il a laissé en MS. une pièce de théâtre intit. : *le Mari prêt à se marier*, jouée à l'Odéon en 1815.

PROMETHÉE (mythologie), fils de Japet et de Clymène, et frère d'Épiméthée, eut l'ambition de créer un homme. Il prit de l'argile, qu'il façonna, et à laquelle il mêla une portion de chaque élém., en y ajoutant les passions de l'âme. Minerve vit cet ouvr., l'admira, et offrit à l'artiste de lui donner tout ce qu'il y avait chez les dieux pour le rendre plus parfait. Prométhée, admis dans le ciel, approcha d'une roue du soleil une baguette, qui s'enflamma, et dont il se servit pour animer sa figure d'argile. Ce fut alors que Jupiter, pour se venger du téméraire, qui avait usurpé le privilége des dieux, créa Pandore, cette femme charmante qui devait répandre tous les maux sur la terre. Ce ne fut pas tout : le malheureux Prométhée fut enchaîné sur le Caucase, où un vautour lui dévora le foie, toujours renaissant, jusqu'à ce qu'Hercule vint le délivrer. Plus savans se sont livrés à des conjectures sur cette fable. Bochart entre autres s'est efforcé de prouver que Prométhée est le même que le Magog dont il est parlé dans l'Ecrit.-Sainte.

PROPERCE (SEXTUS AURELIUS), poète élégiaq. latin, naquit à Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette. L'opinion la plus vraisemblable et la plus communém. reçue, fixe l'époque de sa naissance à l'an de Rome 702 (52 av. J.-C.). Fils d'un père proscrit avec les restes du parti vaincu, et même égorgé, dit-on, par l'ordre d'Octave, sur l'autel du *divin César*, le jeune Properce resté sans fortune, sans appui et sans autre ressource pour l'avenir, qu'un génie que lui-même ignorait encore, vint de bonne heure à Rome, et s'y livra d'abord à l'étude des lois et aux exercices du barreau. Mais quelq. vers échappés à sa muse, au milieu de travaux et d'études si peu poétiques, lui révélèrent le secret de son talent, et le signalèrent bientôt au patronage de Mécène et aux faveurs souveraines dont il était le judicieux et politique dispensateur. Il paraît même que son protecteur avait assez bien auguré de son génie pour ne pas craindre de lui imposer le fardeau d'une épopée, à condition toutefois qu'Auguste en serait le héros. Mais l'amour avait inspiré les premiers vers de Properce; il demeura fidèle à sa vocation, et l'amour reçut constamment les tributs de sa muse. La reconnaissance, il est vrai, mêla quelquefois le nom du bienfaiteur du poète à celui de sa maîtresse chérie, de cette Cynthia, qui partage avec Lesbie et Corinne l'immortalité que nos Parny et nos Bertin ont assurée depuis à leur Eléonore et à leur Eucharis. Nous avons de Properce quatre livres d'*élégies*, plus admirées sur parole que véritablement appréciées, parce qu'elles sont généralement peu lues. Cette lecture en effet est une étude : souvent même une étude pénible; et tandis que Tibulle et Ovide attachent et rappellent sans cesse et sans effort le lecteur, Properce le repousse fréquemm., parce qu'il le fatigue et ne tarde pas à le décourager. C'est que Tibulle ne parle qu'au cœur : Ovide intéresse l'esprit, tandis que Properce ne s'adresse qu'à l'imaginat.; il la suppose aussi ornée que la sienne. Il faut être savant pour le goûter et même pour l'entendre; il suffit d'être sensible et d'avoir aimé pour retrouver dans Tibulle l'interprète fidèle de ses propres sensations. Une autre raison de la difficulté que présente Properce au commun de ses lecteurs, c'est l'état d'imperfection où se trouvait le manuscrit, d'après lequel il fut imprimé pour la prem. fois en 1472 ou 1473. En vain des savans tels que Turnèbe, Muret, Passerat et quelq. autres s'efforcèrent de rétablir un texte, vicieux dans le principe et détérioré depuis par les prétendues corrections d'une critique plus hardie que judicieuse : en vain à des époq. plus voisines de nous, Barth, Burmann II, Kuinoel, et tout récemment encore MM. Lachmann et Pottier, ont essayé de nous donner des éditions plus correctes : Properce est resté hérissé de difficultés qui tiennent d'une part aux causes que nous avons indiquées et de l'autre, au caractère particulier du style de l'auteur. Ces difficultés toutefois n'ont pas semblé invincibles à un assez grand nombre de traducteurs; et pour ne point sortir ici des bornes de notre littérature, elle compte, en prose : la traduct. de Delongchamps, publiée d'abord en 1772, et réimpr. en 1802; celle de La Houssaye, 1785, de Piètre, 1801. Les *élégies* de Properce, réduites à trois livres, ont été traduites en vers par M. Mollevaut, Paris, 1821; et M. Denne-Baron en a donné une traduction plus complète et également en vers, Paris, 1825.

PROPIAC (CATHERINE-JOSEPH-FERDINAND GIRARD DE), traduct. et compilat. infatigable, né vers 1760, d'une famille noble de la Bourgogne, s'était déjà fait connaître par quelq. compositions musicales, lorsque, à l'époque de la révolution, il quitta la France, et porta les armes contre elle dans l'armée dite *des princes*. Il passa à Hambourg presque tout le temps de son émigrat., à laquelle mit fin la révolut. du 18 brumaire. Pourvu vers ce temps de l'emploi d'archiviste du départem. de la Seine, il consacra aux travaux littér. les amples loisirs que lui laissait cette place, et m. en 1823, memb. du comité de lecture du théât. de la Gaîté et chevalier de Saint-Louis. Parmi ses écrits, dont M. Mahul a donné le catalogue au t. 4 de son *Annuaire nécrologique*, nous nous bornerons à citer, outre plus. édit. rarrangées d'une des *Beautés* de Durdent (*v.* ce nom) et d'autres *Beautés* de sa façon : *nouv. Contes moraux d'Auguste Lafontaine*, trad. de l'allem., 1802, 2 vol. in-12; *Hist. de Gustave Wasa, roi de Suède, par M. d'Archenholtz*, id., 1803, 2 vol. in-8; *le Plutarque des jeunes demoiselles*, etc., 3e édit., 1821, 2 vol. in-12; *le Plutarque franç.*, ou *Abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore*, 1813, 2 vol. in-12; *Dictionn. d'emulation à l'usage de la jeunesse*, 1820, in-12; *les Merveilles du monde*, etc., trad. de l'anglais, 1823, 2 vol. in-12, 2e édit.; *la Sœur Ste Camille*, ou *la Peste de Barcelonne*, roman historique, 1822, 2 vol. in-12, etc. Le chev. de Propiac a fourni quelq. *articles* à la *Biographie univ.*, pub. chez L.-G. Michaud.

PROSIMUS (JEAN-DOMINIQUE), prof. de méd.,

ır de Sorbonne en 1462, obtint la protection ·né, roi de Sicile et comte de Provence, se uprès de ce prince, et mourut à Marseille en Il avait pub., dans un chapitre général tenu 54, des statuts relatifs à la réforme de la dis- e de son ordre.

OTOGÈNES, peintre grec, vivait à Rhodes a 112e olympiade (336 ans av. J.-C.). On quel fut son maître, et la nécessité le ré- à peindre, pendant long-temps, des ornem. isseaux, des décorations intérieures, etc. es, sachant que les tableaux de cet artiste n'é- ni recherchés ni payés, en acheta un 50 attiques. C'est alors que les compatriotes de gènes ouvrirent les yeux sur son mérite. Les ins de l'antiquité ont cité comme le chef- re de ce peintre son tableau d'*Ialysus*, chas- et fondateur de Rhodes. Il employa, suivant , sept ans à le terminer, et Apelles en le t resta muet d'admiration. Il avait à repré- , dans cet ouvr., un chien écumant de fa- et de chaleur : vingt fois il avait recommencé e de cet animal sans pouvoir rendre l'effet se proposait : enfin le hasard le servit, au nt où, avec une éponge, il allait encore effa- a travail. Ses autres tableaux cités, sont les its de *Cydippe*, de *Tlepolème*, de *Philiscus*, tragique, d'un *athlète*, du roi *Antigone*, *ıandre* et du *dieu Pan*. Sous le règne de Ti- a voyait à Rome des dessins et des esquisses otogènes, qu'on regardait comme des mo- le beau idéal. Le tableau d'*Ilaysus*, enlevé ce et placé dans le temple de la Paix, périt n incendie. Suidas rapporte que Protogènes icrit deux livres, sur la peinture et sur les .

OTOSPATHARIUS. V. THÉOPHILE.

OUSTEAU (GUILLAUME), avocat distingué fess. en droit, né à Tours en 1625, mort à s en 1705, fut le fondat. de la bibliothèque ue de cette dern. ville, et mérita, par le usage qu'il fit de sa fortune, le surnom de *es pauvres*. On a de lui : trois *Discours* lat. pémitence, Orléans, 1680, in-8; *Recitatio- l legem XXIII contractus ff. de regulis* ibid., 1684, in-4; *Eloge funèbre* (en latin) *bé Desmahis, chanoine de l'église d'Orléans*, in-12.

OVANCHÈRES (SIMÉON de), médecin, né gres, vers 1540, mort en 1617, exerça avec sa profession à Sens, obtint le titre de mé- du roi, et fut député aux états-généraux de On a de lui : des *Traductions de la chirur- Jacq. Houllier*, Paris, 1576, in-16; et de *urgie de Fernel*, Toulouse, 1567, in-8; *le ieux enfant petrifié de la ville de Sens*, *la latin* (de Jean Aillebouist), *et accru de on du traducteur sur ledit problème*, Sens, in-8; *Aphorismorum Hippocratis Enarratio* 1, ib., 1603, in-8; *Hist. de l'innappétence d'un de l'anprofonde près Sens*, 1616, in-8. Cet est recherché des curieux, mais il prouve rovanchères était mauvais observateur, quoi- nit en la réputation de bon praticien. On a de lui une traduction latine des *quatrains* rac, in-8.

OVENCE (la), fut appelée par les Romains *icia*, parce que ce fut la prem. partie des s réduite par eux en province romaine. Sous dénomination se trouvaient compris, non- nent la Provence proprement dite, mais en- Languedoc, le Dauphiné et la Savoie jus- ieuève. Vers le 11e S, on restreignit le nom ovence au territoire renfermé entre la mer erranée, le Rhône, la Durance et les Alpes. mains pénétrèrent pour la première fois dans s, à la sollicitation des Phocéens établis à ille, qui réclamaient leur appui contre les anciens habitans. Ceux-ci, vaincus par le consul Fulvius, 125 ans av. J.-C, furent soumis entièrement deux ans après par Sextus. La Provence, enlevée aux Romains par Euric, roi des Visigoths, fut transmise à Alaric, fils de ce prince, et passa ensuite sous la domination de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui la laissa à sa fille Amalasonte et à son petit-fils Athalaric. Plus tard, les rois mérovingiens la voyant abandonnée par les Ostrogoths, vaincus par Bélisaire, la partagèrent entre eux. Enfin, sous les Carlovingiens, elle fut possédée par Lothaire, qui la donna à son fils Charles, à titre de royaume, en 855. Ce roy. s'étant éteint environ cent ans après, plus. princes en jouirent alors sous le titre de comtes jusqu'à Charles III, roi de Sicile, après la mort duquel Louis XI, qui prétendait avoir été institué son héritier, s'empara de la Provence. Louis XI étant mort à son tour, René, duc de Lorraine, dont les droits sur la Provence étaient plus légitimes, puisque le roi René était son aïeul maternel, les fit valoir; mais ce fut en vain. Une sentence arbitrale le débouta, et Charles VIII réunit à perpétuité la Provence à la couronne. Les recherches que l'on voudrait faire sur ce pays seront facilitées par le tableau suiv. :

926.	Boson Ier, *prem. comte bénéfic.*	1209.	Raimond Bérenger IV.
948.	Boson II.	1245.	Béatrix et Charles, *frère de S-Louis, lequel devint, en 1266, roi de Sicile.*
968	au plus tard. Guillaume Ier.		
992.	Rothold.		
1008.	Guillaume II, *premier comte propriétaire.*	1285.	Charles II, *le Boiteux, roi de Naples et de Sicile.*
1018.	Geoffroi Ier, Bertrand Ier et Guillaume III.	1309.	Robert, *roi de Naples.*
	Premiers comtes héréditaires.	1343.	Jeanne, *reine de Naples.*
1063.	Bertrand II.	1382.	Louis Ier, *duc d'Anjou, fils de Jean, roi de Fr., adop. par Jeanne.*
1090 ou 1093.	Etiennette.		
1100.	Gerberge et Gilbert.		
1112.	Douce et Raimond Bérenger Ier.	1384.	Louis II.
		1417.	Louis III.
1130.	Béreng. Raimond.	1434.	René dit *le Bon, fr. de Louis III, duc de Lorraine et de Bar, roi de Naples.*
1144.	Raimond Bérenger II, dit *le Jeune.*		
1166.	Douce II, Alph. Ier, Raimond Béranger III et Sanche.	1480.	Charles III.
		1481.	Louis XI, *roi de*
1196.	Alphonse II.	1486.	*La Provence réunie à la Fr. par Charles VIII.*

PROVENZALI (JÉRÔME), archev. de Sorrento, où il m. en 1612, à 78 ans, était né à Naples, et avait d'abord pratiqué la médecine avec beaucoup d'éclat. Appelé à donner ses soins au souverain pontife, il en reçut, comme marque de reconnaissance, la dignité épiscop., dont il était digne aussi par ses connaissances dans les matières ecclésiast. On ne connaît de lui qu'un traité : *de Sensibus*, Rome, 1597, in-4.

PROVINS (le P. PACIFIQUE de). V. PACIFIQUE.

PROYART (LIEVAIN-BONAVENTURE), histor., né en Artois vers 1743, embrassa l'état ecclésiast., et se distingua de bonne heure dans l'enseignement. Il était principal du collége du Puy, lorsque la révolution éclata : forcé de s'expatrier, il se rendit d'abord à Bruxelles, ensuite en Franconie, où il devint conseiller ecclésiast. du prince Hohenlohe-Bartenstein, et fut chargé spécialement de la distribution des secours aux prisonniers franç., mission dont il s'acquitta avec le plus grand zèle. De re tour en France, après le concordat de 1801, la publication d'un ouvr. intitulé : *Louis XVI et ses*

Annibal le prévint en s'empoisonnant. La lâcheté du roi de Bithynie l'a couvert d'un opprobre éternel. A l'époque du détrônement de Persée et de la destruction du royaume de Macédoine, Prusias, beau-frère du roi déchu, vint à Rome se prosterner devant le sénat. Revêtu d'un costume abject, la tête rasée, il baisa le seuil de la porte, se déclarant l'affranchi de la république, saluant les sénateurs comme ses dieux sauveurs, demandant qu'on lui permît de sacrifier au Capitole, en l'honneur des succès de Rome, et qu'on voulût bien renouveler l'alliance contractée avec lui. Il finit en recommandant son fils Nicomède à la bienveillance du sénat, et ses demandes furent accueillies après une nouvelle guerre contre Attale, successeur d'Eumenès sur le trône de Pergame, et dans laquelle ce prince eut recours aux Romains, qui lui firent restituer ses états, envahis par les Bithyniens. Prusias, chassé de son palais et réfugié dans un temple, y périt sous les coups de son fils Nicomède, s'il faut en croire les historiens Diodore de Sicile, Justin, Appien et Zonaras.

PRUSSE (la), long-temps habitée par des peuples idolâtres, fut conquise en 1283 par les chevaliers teutoniques, qui s'y établirent en souverains. Un grand-maître de cet ordre religieux et militaire, Albert de Brandebourg, eut l'adresse et le bonheur, au commencement du 16e S., de faire passer le pouvoir suprême de son ordre dans sa maison. Cette maison, d'où sont sortis les rois de Prusse, était celle de Hohen-Zollern, qui avait été investie, en 1417, de l'electorat de Brandebourg par l'empereur Sigismond, et qui plus tard, du temps d'Albert-l'Achille, s'était divisée en 2 branches, les électeurs de Brandebourg et les ducs de Prusse. Albert de Brandebourg, petit-fils d'Albert-l'Achille, profitant de la position avantageuse où le plaçaient sa haute dignité et la fermentation produite dans tout le Nord par les principes de Luther, traita directement avec les Polonais, en 1525, pour cette partie de la Prusse, qui reconnaissait les lois des chevaliers, et obtint qu'elle lui fût concédée, pour lui et pour ses descendans, à titre de *duché séculier*, sous condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Cet hommage ayant été rendu en 1569 par Joachim II, électeur de Brandebourg et cousin d'Albert, le premier duc de Prusse, conjointement avec Albert-Frédéric, fils de ce prince, ce fut là le premier fondement des droits que les électeurs de Brandebourg ont eu sur la Prusse. Albert-Frédéric étant mort sans enfans, les deux branches se réunirent en une seule dans la personne de Sigismond, électeur de Brandebourg, qui se déclara vassal et tributaire de la Pologne. Mais son petit-fils, Frédéric-Guillaume, dit le *Grand-Electeur*, mettant à profit la position fâcheuse des Polonais, leur arracha un traité (1656) par lequel il se trouvait affranchi de l'assujettissement de l'hommage, et se fit reconnaître en 1662 duc souverain et indépendant. Il fut convenu seulement que, si la branche électorale de Brandebourg venait à manquer, la Pologne rentrerait dans ses anciens droits sur la Prusse, qui serait alors possédée en fief par les branches cadettes de Brandebourg : mais le sort en avait ordonné autrement. L'empereur Léopold érigea le duché de Prusse en royaume, en 1701, en faveur de Frédéric Ier, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles. La Pologne ne consentit au nouveau titre donné à Frédéric qu'à condition que ses droits demeureraient les mêmes, et le roi de Prusse ne fut reconnu en cette qualité par les puissances de l'Europe qu'en 1713. La Prusse n'était encore qu'un vaste désert. Elle fut défrichée, repeuplée et embellie sous son second roi, Frédéric-Guillaume Ier. Son fils, Frédéric II, l'un des plus grands hommes qu'on ait vus sur le trône, étendit ses états par des conquêtes, leur donna des lois, et les enrichit par le commerce. Il eut pour successeur son neveu, Frédéric-Guillaume II, qui commit bien des fautes, notamment celle de se déclarer le chef de la coalition, qui espérait rétablir en France le pouvoir absolu, et y détruire le nouvel ordre de choses fondé par la révolution. Enfin fut appelé au trône, par les droits de sa naissance, Frédéric-Guill. III, qui règne encore en Prusse, mais dont les états ont été resserrés ou agrandis au gré de la conquête. Le traité de Tilsitt, signé le 8 juillet 1807, lui enleva la moitié de son territoire, qu'il ne recouvra que par le traité de Paris, signé le 30 mai 1814. La Prusse eut en outre par ce traité une partie des états du roi de Saxe, et, sur les deux rives du Rhin, les duchés de Berg et de Westphalie, une partie de celui de Nassau, les principautés de Siegen et de Corvey, le comté de Dortmund, les ci-devant départ. franç. de Rhin et Moselle, de la Roer, une partie de ceux de la Sarre et de l'Ourthe. Le roy. de Prusse a dès-lors été divisée en 5 gr.dép.milit.: 1° Province de Magdebourg et duché de Saxe; 2° Marches et Poméranie; 3° Prusse proprem. dite; 4° Silésie et grand-duché de Posen; 5° Grand-duché du Bas-Rhin.

PRUSSE. V. Henri et Wilhelmine.

PRYCE (William), médecin anglais, né à Cornouailles, mort vers la fin du dernier siècle, a complété les travaux de son compatriote Borlase (*v.* ce nom), par la composition de deux ouvrages importans. L'un est la minéralogie de sa province, *Mineralogia cornubiensis*, Londres, 1778, in-fol.; et l'autre, une *Gramm.* et un *Vocabul.* de la langue de ce pays, 1790, in-4.

PRYNNE (William), jurisconsulte anglais et l'un des plus infatigables écrivains qu'on puisse citer, né à Swanswick, près de Bath, en 1600, embrassa avec ardeur le parti des puritains, et s'éleva avec tant de violence contre le papisme et l'arminianisme, qu'il fut cité en 1633 devant la *Chambre étoilée*, condamné à payer une amende de 5,000 liv., à être attaché au pilori en deux endroits différens, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. Il subit cette odieuse sentence avec courage; mais sa haine contre ses persécuteurs s'exhala par de nouveaux pamphlets, et l'on prétend qu'un second arrêt le condamna à être marqué sur chaque joue des lettres S. L., comme libelliste schismatique. Après plusieurs années passées dans les fers, Prynne recouvra enfin sa liberté en 1640, fut élu membre du parlement, et déploya tout son zèle pour l'établissement du presbytérianisme; mais son intérêt s'étant tourné ensuite vers le parti vaincu, il prononça un discours en faveur du roi, dont il voulait faire agréer les propositions, et alla expier dans un cachot sa généreuse opposition. Incapable de fléchir, même au sein de la captivité, il eut la hardiesse de braver Cromwell, et de publier contre lui et les siens divers écrits, qui firent resserrer ses chaînes. Enfin la restauration le rendit à la liberté. Il fut nommé gardien des archives de la Tour de Londres, et m. a Lincoln's-Inn en 1669. On a de cet écrivain 40 vol. in-f. et in-8; mais ce grand nombre d'ouvrages, où le défaut de jugement se fait souvent remarquer, n'aurait point sauvé son nom de l'oubli, s'il ne l'eût signalé par son dévouement, ses souffrances et son courage. Ses écrits les moins inconnus sont : *exact chronological Vindication*, etc., Londres, 1666-68, 3 vol in-f., rare; *Observ. sur la 4e part. des Institutes des lois angl.*, par Coke, in-fol.; *Writs* ou *Edits parlementaires*, 4 vol. in-4, et une édition améliorée de l'*Abrégé des archives de la Tour* de sir Rob. Cotton, in-fol.

PRZYBILSKI, professeur de littérat. ancienne à l'université de Cracovie, dans le 18e S., a donné des traduct. (en polonais) des *poésies* d'Hésiode, et de plusieurs ouvrages anglais. Il a aussi publié une *Dissert. sur l'excellence et l'utilité de la chirurgie*, pour laquelle Stanislas-Auguste lui donna une médaille d'or.

PSALMANAZAR (George) est le nom supposé

Ratione, *deque Facultatibus et succi Qualitate*, *lib. duo*, trad. souv. réimp. dans le 16e S. : le texte est encore inédit ; *de quatuor mathem. scientiis*, *arithmeticâ*, *musicâ*, *geometriâ et astronomiâ*, *Compendium*, en grec, Venise, 1532, in-8 ; nouv. édition, par G. Xilander, sous ce titre : *Perspicuus Liber de quatuor mathemat. scientiis*, avec une version lat., Bâle, 1556, in-8 ; *de omnivariâ Doctrinâ*, *capita et quæstiones ac responsiones* 193 *complectens*, pub. par Fabricius, avec une version lat., dans le t. 5 de la *Biblioth. græca ; de operationes dæmonum Dialogus*, grec et latin, Paris, 1615, in-8 ; *Expositio* (*metrica*) *in Canticum Canticorum*, pub. par Meursius, avec des *notes*, dans un recueil d'autres écrits sur le même cantique, Leyde, 1617, in-4 ; *Iambi in vitia et virtutes ; anagoge in Tantalum et Cyrcen*, *de Allegoria de sphinge*, grec et latin, Bâle, 1544, in-8 ; *Synopsis legum versibus iambicis et politicis gr.*, *cum notis et versione latinâ F. Bosquet*, Paris, 1632, in-8. Allatius a recueilli, dans le chap. 30 de son traité *de Psellis et eorum scriptis Diatriba*, tous les éloges prodigués à cet écrivain, qui a bien perdu de son ancienne réputation.

PSINACHES, roi d'Egypte, 6e de la 3e dynastie des Tanites, success. d'Osochor, régna 9 ans, depuis 1021 jusqu'à 1013 av. J.-C., et eut pour successeur Psusennès II.

PSUSENNES Ier, roi d'Egypte, 2e de la 21e dynastie, success. de Smendès (le même qu'Osymandias), régna pendant 40 ans, depuis 1077 jusqu'à 1037 av. J.-C., et eut pour succ. Nephercherès II. — PSUSENNÈS II, 7e et dern. roi de la même dynastie, régna 35 ans, et fut remplacé en 979 avant J.-C. par Sesonchosis (le même que le Sesac de la Bible), fondateur de la dynastie des Bubastites.

PSYCHÉ (mythol.) était une jeune fille d'une si rare beauté que l'Amour même en fut épris et voulut l'épouser. Elle fut exposée par ses parens, d'après un oracle d'Apollon, sur une haute montagne au bord d'un précipice. On l'avait parée de vêtem. funéraires, et l'on croyait qu'elle devait être livrée aux fureurs d'un monstre inconnu. Mais à peine amenée sur le lieu où elle devait attendre son sort, elle fut enlevée par Zéphire, qui la transporta dans un palais brillant d'or, et entouré de jardins magnifiques. Là, elle était servie à souhait par des personnes invisibles. L'Amour venait la visiter pendant la nuit et la quittait avant le jour, en lui recommandant de ne pas chercher à le connaître. Elle se résigna d'abord et obéit ; mais une nuit, emportée par sa curiosité, elle alluma une lampe, et découvrit que son époux n'était autre que l'Amour même. Malheureusement une goutte d'huile tomba sur lui et le réveilla. Il s'enfuit aussitôt, non sans avoir reproché à Psyché son indiscrét. Psyché, pour le retrouver, eut recours à Vénus. Elle ne pouvait plus mal s'adresser, car Vénus la soumit à plusieurs épreuves pénibles. L'Amour se crut trop vengé, et obtint de Jupiter la permission de prendre pour épouse la belle Psyché, qui fut mise au nombre des déesses, et qui donna le jour à la Volupté. Comme le nom de Psyché est celui de l'âme (ψυχή) chez les Grecs, il serait facile de trouver dans cette fable une piquante allégorie et une leçon. En effet, cette jeune fille, qui voit tout son bonheur s'évanouir pour avoir voulu en connaître l'aut., n'a-t-elle pas été imaginée pour nous avertir que l'amour ne vit que de mystère et d'illusion, et que des amans doivent redouter, comme l'a dit un poète,

. . . . . Le coup d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.

PSYCHRESTUS (JACQUES), médecin grec du 5e S., né à Alexandrie d'une famille originaire de Damas, apprit l'art de guérir sous Hesichyus, devint prem. méd. de l'emp. Léon, et excita au dernier point l'admiration de la multitude par la certitude de son pronostic et par le succès de ses cures. On ne connaît aucun écrit de Psychrestus ; mais on sait que ses contemporains eurent son nom en vénération, et lui consacrèrent des monum. comme à un autre Esculape.

PTOLÉMÉE Ier, surn. *Soter*, l'un des compagnons d'Alexandre-le-Grand et le fondateur d'une nouvelle monarchie en Egypte, naquit vers l'an 360 av. J.-C., dans l'Eordée, province de la Mygdonie, qui faisait partie de la Macédoine. Il passait pour être fils de Philippe, et par conséquent frère d'Alexandre ; mais il ne reconnut jamais d'autre père que Lagus, le mari de sa mère : aussi tous ses descendans sont connus sous le nom de *Lagides*. Il fut élevé avec le jeune Alexandre, dont il embrassa le parti avec ardeur, lorsque ce prince se brouilla avec le roi de Macédoine à l'occasion de la reine Olympias. Le fils de Philippe, à peine monté sur le trône (l'an 337 av. J.-C.), s'empressa de témoigner sa reconnaissance à Ptolémée, qui continua à le servir fidèlement, le suivit dans toutes ses expéditions, et lui sauva même la vie lors de la prise de la ville des Oxydraques. Après la mort de son maître (l'an 324 av. J.-C.), il songea à s'assurer une part des vastes conquêtes auxquelles il avait puissamment contribué. Il proposa même de partager l'empire. Son avis ne fut pas adopté, et l'on arrêta qu'Arrhidée, fils naturel de Philippe, serait reconnu roi à la condition de prendre le nom de Philippe, encore cher aux Macédoniens, et de partager la couronne avec Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, et le prince qui pourrait naître de Roxane, femme aussi du conquérant. On confia la tutelle des rois à Perdiccas, et l'on procéda bientôt après au partage des provinces. Ptolémée obtint l'Egypte avec la Libye, ainsi que plus. parties de l'Arabie et de la Syrie limitrophes de l'Egypte. Le prem. soin du nouveau gouverneur fut de s'attacher les cœurs des peuples confiés à son zèle, et il eut bientôt lieu de s'applaudir de cette sage conduite ; car Perdiccas, qui tenta par de secrètes manœuvres de le dépouiller de son gouvernem., et qui en vint ensuite à une rupture ouverte, échoua dans toutes ses entreprises, et fut même assassiné (l'an 322 av. J.-C.) par ses soldats, dont Ptolémée sut grossir son armée. N'ayant plus dès-lors rien à craindre pour les provinces qui lui étaient échues, il voulut y en ajouter d'autres. Déjà il avait profité des dissensions civiles de Cyrène pour placer cette ville sous sa dépendance. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Judée, pendant que son lieutenant Nicanor s'emparait de la Syrie. Cependant il évita, autant qu'il put, de prendre une part active aux guerres par lesquelles les success. du héros macédonien ensanglantaient l'Asie et l'Europe, et il aima mieux s'occuper d'embellir et de fortifier ses états. Mais il fut forcé, par l'ambition d'Antigone, d'entrer dans une ligue avec Seleucus, Cassandre et Lysimaque. Il obtint avec eux quelq. avantages ; mais il perdit quelques-unes de ses possessions en Phénicie et en Syrie, qui lui furent enlevées par Démétrius, fils d'Antigone. Il fit de grands armemens pour les reprendre (l'an 312), et, après une victoire signalée, s'empara effectivement de Sidon, de Tyr, de la Phénicie tout entière et de la plus grande partie de la Syrie. Mais Démétrius reçut des renforts, et la face des affaires changea complètement. Ptolémée prit le parti que lui dictait la prudence : il se retira en Egypte, disposé à s'y défendre. L'on ne vint point l'y chercher : il résolut alors de se diriger encore une fois sur l'Asie-Mineure ; mais Démétrius le força de repasser la mer. Enfin une paix fut conclue, qui remplissait également les vœux de toutes les parties belligérantes. Elle fut pourtant de courte durée. Ptolémée donna le premier le signal de la guerre l'an 310. Il s'assura, par une ruse indigne de son grand cœur, la paisible

possession de l'île de Cypre. L'année suivante, il se mit en mer avec des forces imposantes, et soumit plusieurs villes de l'Asie-Mineure et de la Grèce ; mais une révolte le força de rentrer en Egypte. L'an 307, Démétrius, après avoir chassé des villes grecques les garnisons qu'y avait laissées le gouverneur de l'Egypte, s'empare de plusieurs places de l'île de Cypre, et de Salamine même, après avoir remporté, en vue de cette île, la plus brillante victoire navale. Ce fut alors qu'Antigone, assuré d'être invincible avec un tel fils, osa prendre le titre de roi. Ptolémée en fit autant (l'an 307) pour montrer que l'échec qu'il venait d'essuyer en personne ne l'avait point découragé. Il y avait 17 ans qu'il régnait sur l'Egypte, dont il passait pour être seulement le gouverneur. Cet exemple trouva des imitateurs. L'année suivante, le nouveau roi d'Egypte se vit attaqué dans ses propres états par terre et par mer : Antigone et Démétrius songeaient à profiter de la victoire de Salamine. Mais leur rival sut se défendre, et fut d'ailleurs secouru par l'inondation du Nil. La guerre fut reprise, et continuée entre eux comme entre tous les successeurs d'Alexandre, mais avec une mollesse qui ne promettait pas de grands résultats. A la fin, les prétentions d'Antigone armèrent contre lui Lysimaque, Cassandre, Séleucus et Ptolémée (l'an 301). Une bataille décisive, livrée l'année suivante dans les plaines d'Ipsus, en Phrygie, fixa sans retour les destinées des successeurs d'Alexandre. Antigone y périt, et Démétrius se retira dans Ephèse, avec quelques débris de sa formidable puissance. Les vainqueurs se brouillèrent quand il fallut partager les provinces conquises. Séleucus étant passé dans le parti de Démétrius, Ptolémée s'unit avec Lysimaque, et reconquit une portion de l'île de Cypre, la plus grande partie de la Phénicie, et les autres provinces qui lui avaient appartenu autrefois en Syrie. Cependant la paix ne tarda pas à être conclue entre le roi d'Egypte et Démétrius. Elle fut troublée plus d'une fois par le caractère remuant de ce dernier, qui la vioia enfin ouvertement, et, malgré quelques succès, se vit enlever successivem. toutes ses possessions sur les côtes de la Phénicie et de l'Asie-Mineure. Depuis lors Ptolémée cessa de prendre part aux événemens qui agitaient encore le monde ; mais c'est sans doute à cette époque qu'il termina les palais, les temples et les autres beaux édifices d'Alexandrie. Parvenu à un âge très avancé, il s'occupa de régler sa succession. Il donna la préférence, sur tous ses enfans, à l'aîné de ceux qu'il avait eus de *Bérénice*, Ptolémée, surnommé depuis *Philadelphe*. Non content de l'avoir désigné pour son héritier, il voulut l'installer lui-même sur le trône de son vivant, et en descendit pour lui faire place l'an 285 avant J.-C. Il ne survécut que deux ans à son abdication, et m. l'an 283 av. J.-C., âgé d'environ 80 ans. Sous son règne, les savans et les philos. abordèrent de tous les côtés en Egypte : l'accueil qu'il leur fit et le musée qu'il fonda donnèrent naissance à cette école d'Alexandrie, qui eut une si grande influence sur les sciences et sur les lettres.

PTOLÉMÉE II, surn. *Philadelphe*, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 av. J.-C., avait environ 24 ans, quand son père, Ptolémée-Soter, lui céda la couronne d'Egypte, qu'il posséda 38 ans, 2 ans pendant la vie de son père, et 36 seul. Ses années royales comptèrent du 2 nov. 285 av. J.-C. au 24 octobre 247. Il n'eut point les vertus guerrières de son prédécesseur ; mais ce fut, sans doute, un bonheur pour l'Egypte. On ne voit pas qu'il ait pris souvent [illegible]ux divisions et aux guerres des successeurs [illegible]ndre ; et quand il y fut entraîné malgré lui, [illegible] la conduite de ses armées à ses généraux. [illegible] il sut maintenir la monarchie égyptienne [illegible]ut rang politique qu'elle devait à son fon[illegible] et il la fit jouir d'une prospérité que rien n'altéra. Il protégea les lettres et les sciences, voulut enrichir la bibliothèque d'Alexandrie fondée par son père, et n'épargna ni les recherches ni les dépenses pour y réunir une immense quantité de monumens littéraires, qu'il fit acheter ou copier dans les pays les plus éloignés. Ce fut alors, si l'on en croit une tradition très-ancienne et très-répandue, que fut exécutée la prem. version des livres saints en langue grecque. Ce récit paraîtra aussi vraisemblable si l'on réfléchit que, dès l'époque de la fondation d'Alexandrie, les Juifs vinrent en grand nombre s'établir dans cette ville, qu'ils y obtinrent de grands priviléges sous Ptolémée-Soter, qu'ils s'y multiplièrent beaucoup, et que probablement la langue grecque leur était devenue plus familière que celle de leurs ancêtres. Parmi la foule des poètes, des savans et des philosophes qui furent attirés à la cour du roi d'Egypte par ses bienfaits, on voyait Straton de Lampsaque, Théocrite de Syracuse, Callimaque, Lycophron de Chalcis et le fameux critique Zoïle. Pour ouvrir de nouveaux débouchés au commerce, Ptolémée fit rétablir le canal qui, sous les anciens rois, unissait le golfe Arabique avec la Méditerranée, employa ses navires à faire des voyages de découvertes et des courses lointaines, et couvrit de colonies toute la côte occidentale du golfe Arabique et de la mer Erythrée. Plusieurs villes d'ailleurs s'élevèrent par ses ordres sur tous les points du royaume, et reçurent de lui les noms de *Bérénice* et d'*Arsinoé* : c'étaient ceux de sa mère et de sa sœur bien-aimée, dont il fit sa femme. La reconnaissance publique décora d'autres villes des noms de *Ptolémaïs* et de *Philadelphie*. Il y eut cependant plusieurs conspirat. sous son règne ; mais elles ne furent suivies d'aucun résultat.

PTOLÉMÉE III, surn. *Evergètes* (le bienfaisant), fils et successeur du précéd., était âgé d'environ 36 ans quand il monta sur le trône : ses années royales comptèrent de l'an 247 av. J.-C. à l'an 222 ou 221, qui marque le commencem. du règne de Ptolémée-Philopator, son fils. A peine maître de la couronne, il fut engagé dans une guerre longue et opiniâtre contre le roi de Syrie Séleucus, dit *Callinicus*. Il croyait marcher au secours de sa sœur Bérénice, qui déjà avait péri victime de l'ambition du prince syrien. Quoique déçu dans son espoir, le roi d'Egypte n'eut pas lieu de se repentir d'avoir pris les armes ; il soumit la Cilicie, l'Ionie, la Pamphylie et toute l'Asie-Mineure ; puis, passant l'Euphrate, il conquit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane et la Médie : enfin, sans les troubles qui le forcèrent de revenir dans son royaume, il aurait achevé la ruine de son ennemi. Celui-ci réparait pendant ce temps-là ses affaires, et voulut recommencer la lutte ; mais il fut vaincu encore une fois, et n'eut d'autre ressource que de former une ligue avec son frère Antiochus, surn. *Hiérax*, qui avait combattu contre lui pour les Egyptiens. Cette ligue eut pour résultat immédiat de faire signer à Ptolémée une trêve de dix années ; mais les deux frères s'étant brouillés de nouveau, il profita de leurs sanglans débats pour ordonner plus. incursions dans la Syrie, et jusque dans la Mésopotamie, tandis qu'il maintenait l'Egypte dans une parfaite tranquillité, et qu'il se livrait en paix à tous les plaisirs. On ne peut le regarder toutefois comme un prince sans énergie et sans talent. Il conserva à la cour d'Alexandrie toute sa splendeur ; il protégea les lettres et les sciences et ceux qui les cultivaient ; il s'occupa de conserver et d'entretenir les établissemens commerciaux et militaires que son père avait fondés sur les côtes de la mer Erythrée ; en un mot, il fut le dernier de sa race qui se montra digne de régner. Voulant conserver l'influence que les rois ses prédécesseurs avaient eue dans la Grèce européenne, il se déclara d'abord le protecteur de la ligue des Achéens, puis de Cléomène, roi de Lacédémone, qu'il accueillit dans son

heur, et qu'il eût, sans doute, aidé à recouvrer ses états, si la mort ne l'eût empêché de secourir ce prince, qu'il estimait.

PTOLÉMÉE IV, surn. *Philopator*, fils et successeur du précéd., occupe le trône pend. 17 ans : ses années royales comptèrent de l'an 222 ou 221 à l'an 205 av. J.-C., époque du règne de Ptolémée-Épiphanes, son successeur. Le ministre Sosibius, pour conserver sous lui toute l'influence dont il avait joui sous le règne d'Evergètes, l'éloigna des affaires, et entretint son goût déjà très-prononcé pour la débauche. Le roi sacrifia successivement à l'ambition de ce ministre son frère Magas et sa mère Bérénice. Plus tard, lorsque le malheureux roi de Sparte, Cléomènes, après avoir long-temps compté sur de vaines promesses de secours, se fut donné la mort, non sans avoir cherché à se venger de la mauvaise foi du prince égyptien, celui-ci insulta son cadavre, et fit ensuite égorger la mère, la femme et les enfans de l'homme auquel il avait donné l'hospitalité. Antiochus-le-Grand crut le moment favorable pour venger les affronts faits à ses prédécesseurs, les rois de Syrie, par les Ptolémée, et prit les armes. Il ne réussit point dans sa première tentative ; mais une seconde expédition fut plus heureuse. De deux lieutenans de Philopator, l'un passa dans les rangs ennemis, l'autre fut battu complètement. Le lâche roi d'Egypte, pend. ce temps, ne songeait qu'à ses honteuses voluptés. Ses ministres, Agathoclès et Sosibius, furent assez adroits pour amuser Antiochus par des négociations trompeuses pendant qu'ils faisaient d'immenses préparatifs de guerre. Enfin, il fallut en venir encore aux mains, et ils furent vaincus. L'an 216 avant J.-C., Ptolémée consentit avec peine à se montrer à la tête de son armée ; mais ce fut pour se retirer d'un combat décisif à l'approche du danger. La victoire néanmoins le favorisa, et fit rentrer rapidement sous sa puissance les villes de la Palestine, de la Phénicie et de la Célésyrie, qui lui avaient été enlevées. Il se hâta de retourner à Alexandrie pour s'y replonger dans la débauche. Dès-lors il cessa de s'occuper des évènemens qui se passaient autour de lui : il ne donna plus signe d'existence, si ce n'est par quelques cruautés. Il persécuta les Juifs, parce qu'à son passage à Jérusalem, en revenant de son expédition, il n'avait pas été admis dans le *saint des saints* : il fit périr sa femme Arsinoé, qui était aussi sa sœur, pour complaire à une indigne maîtresse et pour se débarrasser d'un censeur incommode. Il m. lui-même de maladie l'an 205 avant J.-C., n'étant encore qu'à la fleur de son âge.

PTOLÉMÉE V, surnommé *Epiphanes*, fils et success. du précédent, monta sur le trône d'Egypte à l'âge d'environ 5 ans, et régna 24 ans. Ses années royales comptèrent de 205 à 181 av. J.-C., prem. année de Ptolémée *Philométor*. Le vieux Sosibius conserva la principale part dans l'administration des affaires, et Agathoclès eut la tutelle du jeune prince ; mais cet indigne tuteur eut bientôt mérité la haine générale, et l'on fut obligé d'accorder à la vengeance publique sa mort et celle de sa sœur Agathoclée, l'infâme maîtresse du dernier roi. Tlépolème, jeune homme qui avait été l'un des chefs de cette révolution, et qui se trouva porté par elle à la tête du gouvernement, ne tarda pas à se brouiller avec Sosibius, qu'il parvint à supplanter ; mais il fut supplanté à son tour. On pense bien qu'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, sut profiter de ces divisions. Il enleva à l'Egypte, tant par lui que par ses lieutenans, un grand nombre de places importantes. Cependant, comme il se proposait d'attaquer les Romains, il fit la paix avec Aristoménès, le nouveau ministre de Ptolémée. L'Egypte n'en fut pas plus heureuse : des révoltes, des conspirations troublèrent son repos, et la vie même du jeune roi fut menacée. Bientôt la défaite et la mort d'Antiochus débarrassa Ptolémée de la crainte des guerres étrangères ; mais il brouilla tout dans l'intérieur de son royaume, par son insouciance, sa tyrannie et sa cruauté. Il vit éclater de toutes parts des rebellions sérieuses et ne les apaisa qu'à force de sang. Enfin, il fut empoisonné par les grands de sa cour : il était alors âgé de 28 ans.

PTOLÉMÉE VI, surnommé *Philométor*, fils et successeur du précéd., était âgé de 5 ans environ, quand il monta sur le trône. Ses années royales comptèrent de 181 à 146 av. J.-C. Sa minorité, grâce à la prudence de sa mère, Cléopâtre de Syrie, ne fut pas très-orageuse. Il venait de prendre les rênes du gouvernem., lorsqu'il vit ses possessions hors de l'Egypte, et l'Egypte même, envahies par Antiochus Epiphanes, roi de Syrie. Ce prince, dont il fut alors le prisonnier, le traita avec beaucoup d'égards ; mais, pend. ce temps, les Alexandrins se donnaient un nouveau roi, Ptolémée, surnommé Evergètes, frère de Philométor. Une révolte des Juifs ayant forcé Antiochus de retourner en Asie, les deux frères, compétiteurs au trône d'Egypte, consentirent à le partager. Les années de ce double règne datèrent de 170 av. J.-C., la douzième année de Philométor répondant à la première d'Evergètes. Les Ptolémées auraient eu de la peine à résister à Antiochus ; mais les Romains intervinrent comme médiateurs dans cette querelle, et firent restituer l'île de Cypre aux Égyptiens, qui furent obligés de renoncer, en faveur du roi de Syrie, à leurs prétentions sur les provinces asiatiques. Les deux frères, débarrassés ainsi de l'ennemi commun, ne tardèrent pas à se brouiller. On ignore les détails de la guerre qu'ils se firent : on sait seulement qu'Evergètes fut contraint de quitter l'Egypte, et d'aller à Rome implorer la protection du sénat, vers l'an 164 av. J.-C. A partir de cette époque, Philométor régna seul. Rome fit droit aux prières réitérées d'Evergètes, prétendit lui assurer la possession de l'île de Cypre, et retrancher son frère de l'alliance de la république ; mais Philométor se prépara à la guerre, la fit avec succès, et, maître de traiter Evergètes en ennemi, lui pardonna, et lui abandonna même la Cyrénaïque et plus. villes de l'île de Cypre. L'Egypte jouit alors, pendant plus. années, d'une profonde paix, et se rétablit, sous l'heureux gouvernement de son souverain, des maux qu'elle avait soufferts par les guerres civiles et étrangères. Philométor intervint néanmoins dans les démêlés du roi de Syrie, Démétrius Ier, avec un prétendant à la même couronne, Alexandre Bala, et seconda ce dern. avec succès. Bientôt il déclara la guerre à ce prince, auquel il avait contribué à faire donner la couronne, mais dont il croyait avoir à se plaindre ; et, après lui avoir enlevé une partie de ses états, il s'unit à Démétrius, surnommé *Nicator*, fils et héritier des droits de Démétrius Ier. Il fut salué roi par les habitans d'Antioche ; mais il n'en pas eu ne voulut pas accepter cette nouvelle couronne, et eut le crédit de la faire placer sur la tête du jeune prince qu'il avait pris sous sa protection. Bientôt une bataille décisive fixa les destinées des deux rois de Syrie. Alexandre fut vaincu ; mais Philométor périt peu de jours après, des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette journée. Il avait régné trente-cinq ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Eupator*, fut le successeur immédiat de Ptolémée-Philométor, son père. Le surnom d'*Eupator* (né d'un père illustre), donné au jeune prince, servirait seul à prouver quelle vénération les peuples avaient vouée à la mémoire du roi précédent. C'est sans doute en l'an 145 avant J.-C., aussitôt après la mort de son père, que Ptolémée-Eupator fut proclamé, sous la tutelle de sa mère Cléopâtre. La prem. année fut certainement aussi la dern. de son règne éphémère,

laissant la couronne d'Egypte entre les mains de sa fille Bérénice, nommée aussi Cléopâtre, veuve d'Alexandre Ier, Sylla résolut de faire valoir les droits de son protégé, qui devait avoir alors une trentaine d'années, et qui était le dernier descendant mâle de la race des Ptolémées. Le jeune prince, déclaré roi par un décret du sénat, partit aussitôt pour Alexandrie, où il épousa la reine Bérénice-Cléopâtre, sa belle-mère. A peine était-elle devenue sa femme, qu'il la fit assassiner. Le peuple et les soldats, également indignés de sa cruauté, le massacrèrent dans le gymnase d'Alexandrie, après un règne de 19 jours, selon le témoignage formel d'Appien et de Porphyre. Leurs expressions sont trop précises pour laisser la moindre incertitude sur ce point. Les modernes, qui ont soutenu une opinion différente, ont été trompés par des passages de Cicéron et de quelques autres auteurs, qu'ils ont mal entendus. Les règnes d'Alexandre II et de sa belle-mère Bérénice furent confondus, à cause de leur peu d'étendue, dans la 36e et dernière année de Soter II (82-81 av. J.-C.)

PTOLÉMÉE XI, surnommé *Aulétès*, ou *le Joueur de flûte*, à cause de la passion désordonnée qu'il avait pour cet instrument, était fils naturel de Soter II. Ce fut là son seul tit. pour obtenir la couronne, que lui déféra le peuple d'Alexandrie après la mort de Bérénice et d'Alexandre II. Il ne restait plus alors en Egypte aucun descendant légitime de la race des Lagides. Ptolémée, quoique très-jeune encore, était probablement déjà en âge de régner par lui-même. Les Romains persistèrent à regarder son élévation au trône comme non avenue, et le royaume d'Egypte comme dévolu à la république, en vertu du testam. réel ou supposé d'Alexandre II. Cependant ils ne prirent aucune mesure pour faire valoir leurs prétentions, et plusieurs fois la question de savoir si l'on s'emparerait de cette proie si riche fut débattue dans le sénat, et presque aussitôt écartée par le crédit des amis qu'entretenait à Rome le prince égyptien. Enfin, à force d'argent, il parvint à se faire déclarer roi, l'an 59 av. J.-C., par le sénat, désormais l'arbitre des destinées du monde. Mais son frère, qui régnait à Cypre depuis qu'il possédait lui-même l'Egypte, ne tarda pas à être dépouillé de son petit état par un autre acte de la même volonté souveraine. Cette usurpation excita l'indignation des Alexandrins, qui, après avoir essayé vainement de détacher le lâche Aulétès de l'alliance des Romains, se révoltèrent contre lui et le mirent dans la nécessité d'aller à Rome mendier des secours. Il y avait un an qu'il était reconnu par le sénat. Ses sujets, ignorant qu'il était passé en Italie et le croyant mort, placèrent sur le trône ses filles aînées, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice. La première de ces deux princesses m. après un an de règne environ, et la seconde ne régna pas plus de deux ans seule. Les trois années royales des filles d'Aulétès comptèrent de 58 à 55 av. J.-C. Il en résulte que ce monarque déchu fut absent de l'Egypte pendant trois ans environ. Pendant tout ce temps, il intrigua pour obtenir les moyens de recouvrer ses états. Plusieurs fois il fut sur le point de réussir; mais il était réservé à Gabinius, gouverneur de Syrie et lieut. de Pompée, de faire rentrer ce prince en Egypte par la force des armes, l'an 55 av. J.-C. Le premier acte d'Aulétès fut de faire périr sa fille Bérénice, et avec elle les personnes les plus distinguées et surtout les plus riches de la ville, pour avoir payer les services de Gabinius, qui avait fait sans l'autorisation du sénat et par l'espoir d'une brillante récompense. Ptolémée régna encore trois années environ. Ses années royales comptèrent de 51 à 52 av. J.-C. Le célèbre antiquaire Baudelot de Dairval a publié une histoire de ce prince, Paris, 1696, in-12.

PTOLÉMÉE XII, l'aîné des fils de Ptolémée Aulétès, n'avait que treize ans lorsqu'il succéda à son père, tandis que sa sœur, la fameuse Cléopâtre, appelée à régner conjointement avec lui, avait déjà dix-sept ans, et se trouvait en âge de gouverner elle-même. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, celui-ci crut pouvoir compter sur Ptolémée et Cléopâtre, enfans d'un roi qu'il avait fait placer sur le trône par son lieut. Gabinius. Cléopâtre répondit par des services importans à cette confiance du général romain; mais les tuteurs de son jeune frère, jaloux de la voir exercer son autorité en reine, excitèrent contre elle une sédition dans Alexandrie, et la forcèrent d'aller chercher en Syrie un asile et une armée. Ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu la bataille de Pharsale, suivie bientôt après de la mort de Pompée, lâchement assassiné par les ordres du jeune Ptolémée, et de l'arrivée de César dans la capitale de l'Egypte. Ce dernier n'avait aucun motif honorable d'y prolonger son séjour; mais les vents contraires, ou plutôt sa passion pour Cléopâtre, l'y retinrent. Le faste qu'il y déploya et le désir qu'il manifesta de régler, comme seul arbitre, les différends du roi avec sa sœur Cléopâtre, mécontentèrent les Egyptiens; et bientôt il se vit assiégé dans ses quartiers, à Alexandrie, par une population furieuse, à laquelle vint se joindre l'armée commandée par Achillas. César, ayant reçu quelques renforts et obtenu sur ses ennemis de faibles avantages, entra avec eux en pourparlers, et crut acheter la paix en leur rendant leur roi, qu'il avait gardé jusqu'alors dans une captivité honorable. Ce prince, à peine mis en liberté, s'abandonna à toute sa fureur contre les Romains, et la guerre recommença sur terre et sur mer. Il est probable que César aurait fini par succomber dans une lutte aussi inégale, si Mithridate de Pergame, fils du gr. Mithridate, ne fût venu, avec des forces imposantes, le tirer de cette position fâcheuse. Ce fut au tour du jeune Ptolémée de trembler pour sa couronne et pour sa vie. Il perdit l'une et l'autre, en se noyant dans le Nil, après une bataille perdue. Il avait compté quatre années révolues de règne (du 5 septembre 52 au 4 septembre 48 av. J.-C.), et m. dans la 5e (entre le 4 sept. 48 et le 4 sept. 47).

PTOLÉMÉE XIII, frère et successeur du précédent, était le deuxième fils de Ptolémée-Aulétès. Il n'avait que 12 ans environ, quand il fut associé par César à Cléopâtre comme époux et comme roi. On pense bien qu'un si jeune souverain n'eut qu'un vain titre, et que tout le pouvoir resta entre les mains de sa sœur. En l'an 46 ils firent tous deux le voyage de Rome, et y furent admis au nombre des alliés de la république. On ne sait rien de plus sur Ptolémée XIII, sinon qu'il m. avant d'avoir pu prendre part aux affaires, dans la 8e année du règne de Cléopâtre, et dans la 4e du sien. Il fut empoisonné, dit-on, par les ordres de cette princesse. Ses années royales doivent être comptées de l'an 48 à l'an 44 av. J.-C.

PTOLÉMÉE XIV, prince connu sous le nom de *Césarion*, naquit, en l'an 47 avant J.-C., de l'union illégitime de Jules-César et de Cléopâtre. Les écrivains modernes ne l'ont pas admis au nombre des souverains de l'Egypte; mais ils ont eu tort. Les monumens s'accordent avec les témoignages de l'hist. pour lui donner le titre de roi, que sa mère obtint pour lui, en l'an 42 avant J.-C., des triumvirs, héritiers et vengeurs de César. Marc-Antoine alla même jusqu'à le reconnaître publiquem. pour le véritable fils de César, prétendant que Cléopâtre avait été femme légitime du dictateur. En l'an 32 av. J.-C., le jeune prince fut déclaré *roi des rois*; mais l'année suiv., après la défaite et la mort d'Antoine, il fut conduit à Rhodes par son précepteur Théodore. Ramené de là en Egypte par cet homme perfide, il fut livré à Auguste, qui le fit périr en l'an 30 av. J.-C. Césarion avait alors envir. 18 ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Philadelphe*, fils d'Antoine et de Cléopâtre, fut déclaré par son père, en l'an 32 av. J.-C., souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont; mais il ne jouit jamais des états qui lui avaient été assignés, et fut bientôt enveloppé dans la mauvaise fortune d'Antoine. Cependant, comme un fils du triumvir était moins à craindre qu'un fils du dictateur, il n'éprouva pas le sort de Césarion. Après avoir servi, avec son frère Alexandre et sa sœur Cléopâtre, au triomphe d'Auguste, il alla vivre en Numidie auprès du roi Juba, devenu son beau-frère. Ce prince ayant obtenu en échange de son royaume la Mauritanie tout entière, il paraît que les frères de sa femme l'y suivirent; mais, à partir de cette époq., il n'est plus parlé d'eux.

PTOLÉMÉE, roi de la Mauritanie, né de Juba II et de Cléopâtre-Sélène, fille de Marc-Antoine et de la fameuse Cléopâtre, monta sur le trône vers l'an 19 ou 20 de l'ère chrét., sous le règne de Tibère. Il ne se fit guère remarquer que par son goût pour les plaisirs et son attachement pour les Romains, auxquels il fournit des secours dans leur guerre contre Tacfarinas (*v.* ce n.) En récompense de ce service, il reçut du sénat, l'an 26, les ornem. triomph. Etant venu à Rome sous Caligula, il excita, par ses habillemens magnifiq. et par ses richess., la jalousie et la cupidité de ce tyran, qui le fit assassiner. Les deux Mauritanies devinrent provinces romaines en l'an 40. Ce ne fut cependant pas sans résistance. Edémon, un des affranchis de Ptolémée, voulut venger la m. de son souver., et alluma une guerre qu'on eut bien de la peine à éteindre.

PTOLÉMÉE, fils naturel de Ptolémée-Soter II, fut reconnu roi de l'île de Cypre l'an 81 av. J.-C., dans le même temps que Ptolémée Aulétès, son frère, montait sur le trône d'Egypte. Loin d'imiter la prévoyance de celui-ci, en sollicitant l'alliance des Romains, il affecta au contraire envers la république un dédain qu'il ne tarda pas à expier. Il avait refusé de payer plus de 2 talens pour le rachat de P. Clodius, tombé aux mains de pirates en se rendant de la Syrie en Cilicie. Relâché par eux sans rançon et devenu tribun du peuple, celui-ci, pour punir ce qu'il appelait l'avarice de Ptolémée, fit rendre un plébiscite prononçant la réduction de Cypre en prov. et la mise des biens du roi à l'encan. Caton, nommé quest. pour l'exécut. de cet arrêt du peuple romain, s'efforça vainement de déterminer Ptolémée à résigner de bonne grâce son royaume. Ce prince préféra finir ses jours par le poison. Ses richesses furent envoyées à Rome, et l'île de Cypre fut annexée comme province au gouv. de Cilicie.

PTOLÉMÉE, surnommé *Aloritès*, roi de Macédoine, fils naturel d'Amyntas III, dont il épousa la fille légitime, appelée Euryone, avait inspiré une violente passion à sa belle-mère Eurydice, qui mit tout en œuvre pour lui assurer le trône. Un premier complot fut ourdi par elle, dans ce but, du vivant même d'Amyntas, à qui Euryone le dévoila. Lorsque la m. de son père eut appelé Alexandre II sur le trône, Ptolémée-Aloritès chercha encore à se créer un parti; mais un secours qu'envoyèrent au roi les Thébains réduisit les révoltés, et ce ne fut qu'après l'assassinat d'Alexandre (l'an 371 av. J.-C.) que Ptolémée réussit à se faire reconnaître roi, en enlevant à Perdiccas une partie de ses états, que lui avait aussi disputés Pausanias, prince de la famille royale. Ptolémée ne conserva l'autorité souveraine qu'environ 3 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Pélopidas, pris pour arbitre de ces différends, déclara que la couronne appartenait à Perdiccas. L'Hist. ne fait plus mention de Ptolémée Aloritès, à partir de cette époque. On sait seulem. qu'il se soumit à la décision du général thébain, qui, pour prévenir de nouveaux troubles, emmena comme otages dans sa patrie Philoxène, fils de Ptolémée, et le jeune Philippe, frère de Perdiccas.

PTOLÉMÉE, surnommé *Apion*, c'est-à-dire *Maigre*, roi de la Cyrénaïque, fils de Ptolémée Evergètes II et d'Irène, sa maîtresse, fut, par le testament de son père, mis en possession de la Cyrénaïque et de toute la partie de la Lybie dépendante de l'Egypte. Après un règne d'envir. 20 ans, et dont on ignore les actes, il m. l'an 96 av. J. C., léguant ses états au peuple romain. Le sénat ne voulut point se prévaloir de ces dispositi., et ce ne fut que pour y faire cesser des troubles sans fin, qu'environ 20 ans plus tard les Romains réduisirent en prov. les petites républiques de la Cyrénaïque.

PTOLÉMÉE, surnommé *Céraunus* ou *le Foudre*, roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée-Soter et d'Eurydice, quitta l'Egypte, où il se voyait réduit à la condition de sujet par la préférence que son père venait d'accorder aux enfans qu'il avait eus de Bérénice, et se rendit en Thrace auprès de Lysimaque, dont le fils aîné, Agathocle, était son beau-frère. Arsinoé, belle-mère de ce dern. prince, ayant réussi, par d'odieuses machinat., à le perdre dans l'esprit du roi, son père, qui le fit mettre à mort, Ptolémée passa à la cour de Syrie (environ l'an 284 av. J.-C.) avec sa sœur Lysandra, veuve d'Agathocle, les enfans qu'elle en avait eus, et Alexandre, son beau-frère cousanguin. Ils furent accueillis avec honneur par Seleucus-Nicator, qui promit à Ptolomée-Céraunus de le placer sur le trône d'Egypte après la mort de son père. Ces circonstances devinrent le prétexte d'une guerre qu'à l'instigat. de Ptolémée Philadelphe, frère de Céraunus, le vieux Lysimaque déclara à Séleucus. On sait que le premier perdit la victoire et la vie dans les plaines de Couroupedium. Mais ce fait ne vint que Céraunus réclama alors la promesse que lui avait faite le roi de Syrie. Outré de dépit, il se vengea de ses refus en le poignardant, et osa se fit proclamer roi, après avoir été ceindre le diadème à Lysimachie. Il défit ensuite Antigone Gonatas, qui prétendait lui disputer sa proie, obtint un égal avantage sur un des fils de ce prince, mais que sur le roi d'Illyrie Monunius, et demeura tranquille possesseur de la couronne de Macédoine. Céraunus ne négligea rien pour affermir au dehors sa puissance, qu'il cimenta au dedans par des actes qui lui concilièrent l'affection des peuples. Il envoya un ambassadeur proposer à son frère l'arbitrage de leurs querelles, s'assura de l'alliance de Pyrrhus en lui donnant sa fille en mariage, et noua aussi habilement des relations amicales avec Antiochus et Antigone-Gonatas. Il put alors accomplir impunément les sanglans projets que la politique lui avait fait différer, et il immola sans pitié les fils de Lysimaque. Cependant des hordes gauloises commençaient à porter l'épouvante au sein de la Thrace et de la Grèce. Le roi de Macédoine, se croyant assez fort pour repousser ces conquérans nomades, traita avec fierté les ambassadeurs que lui avait envoyés Belgias, leur chef, et qui lui offraient la paix au prix d'un subside. Il refusa même un secours de 20,000 hommes que lui voulait envoyer le roi des Dardaniens. L'événement ne justifia point la présomption de Céraunus; car, peu de temps après, obligé d'accepter le combat, il vit son troupes brusquement assaillies par les Gaulois, et lui même tomba percé de coups sur le champ de bataille l'an 280 avant J.-C. Il avait occupé son trône 5 mois le trône de Macédoine, où mourut après son frère Méléagre, qui ne s'y maintint que 2 ans.

PTOLÉMÉE, dynaste, et probablement grand prêtre de Chalcidène, dans le mont Liban, vers l'an 86 avant J.-C., ayant succédé à Menna son père, l'un des petits souverains qui se partagèrent la Syrie après la chute des Séleucides. Ce fut pour réprimer les fréquentes incursions qu'il faisait

sur le territoire de Damas, que les principaux citoyens de cette ville la placèrent sous l'autorité d'Aréthas, roi des Nabathéens, et le roi des Juifs Aristobule entreprit aussi, mais sans succès, de le combattre. En l'an 63, Ptolémée acheta l'alliance ou plutôt la protection de Pompée, vainqueur de Mithridate, moyennant la somme de 1,000 talens (environ 6 millions), et plus tard, le général romain ayant dépouillé la famille d'Aristobule de la souveraineté des Juifs, il donna aux malheureux restes de cette famille un asile dans ses états. Son fils Philippion s'était épris d'Alexandra, l'une des filles d'Aristobule qu'il avait été chargé de conduire, ainsi que son frère Antigone et leur mère, d'Ascalon à la cour de Chalcidène: Ptolémée, qui conçut aussi pour cette princesse une violente passion, fit donner la mort à son fils pour épouser celle qu'il aimait éperdument. Il m. vers l'an 41, après avoir, de concert avec Marion, tyran de Tyr, reconduit en Palestine Antigone, devenu son beau-frère. Il laissa sa souveraineté à son fils Lysanias, que Marc-Antoine fit mettre à mort en l'an 36 avant J.-C., sous le prétexte qu'il avait pris parti pour les Parthes lors de l'expédition de Pacorus en Syrie. La Chalcidène fut alors donnée à Cléopâtre.

PTOLÉMÉE, prêtre égypt., de la ville de Mendès, avait écrit 3 liv. d'une *Hist. d'Egypte*, que le temps n'a pas respectée, mais qu'on suppose avoir servi à plusieurs pères de l'église, notamment à saint Clément d'Alexandrie. Ce dernier, qui, ainsi qu'Eusèbe et Tatien, cite l'ouvrage de Ptolémée, ne nous a rien transmis touchant l'auteur. On sait seulement qu'il florissait antérieurement au règne de Tibère.

PTOLÉMÉE (Claude), Κλαυδίος Πτολεμαῖος, le plus célèbre, sinon le plus grand des astronomes de l'antiquité, et celui dont le nom, objet autrefois d'une sorte de culte, sert maintenant à désigner le système décha de l'immobilité de la terre, florissait vers l'an 125 et jusqu'à l'an 135 de notre ère. Le lieu de sa naissance est inconnu (car c'est par méprise qu'on a cru qu'il était de Péluse), et les savans ne s'accordent même pas sur la question de savoir où il exécuta les travaux qu'il nous a transmis, bien qu'il semble certain que sa résidence habituelle était à Alexandrie. Plus laborieux qu'homme de génie, ce grand mathémat. n'eut d'abord sans doute d'autre objet que celui de rassembler en un corps de doctrine tout ce que ses prédécesseurs avaient disséminé dans des traités spéciaux. Aussi c'est bien moins pour avoir fait faire à la science de notables progrès que pour l'avoir en quelque sorte rendue vulgaire, qu'il s'est acquis cette réputation devant laquelle pâlirent celles d'Hipparque et des autres grands astronomes, dont les écrits, uniquement destinés aux savans, lui avaient tant servi. Si l'un de ses titres à la reconnaissance de la postérité est de nous avoir conservé des fragmens de ces auteurs, il faut convenir qu'à cet égard même son mérite est singulièrem. affaibli par le reproche qu'on a pas craint de lui adresser, d'avoir contribué à l'oubli où tombèrent les ouvrages de ses devanciers, ...ce qu'on crut que les siens en contenaient la substance. Dans son *Almageste* (traité d'astronomie, qu'il avait lui-même intitulé *Syntaxe mathémat.*, monument précieux, puisqu'il renferme l'histoire de la science et toute la science même de ces temps), Ptolémée se vante d'avoir imaginé plusieurs instruments, dont il assure s'être servi pour atteindre à ...ne d'exactitude; mais il ne rapporte aucune de ses observations. Epuisant des calculs déjà faits av. ..., alors qu'ils conduisent à une solution évidente ...es propositions qu'il a reproduites, il s'abstient de parler des observations originales sur les points dont il a reconnu lui-même fautives ou insuffisantes les démonstrations qu'il se résigne néanmoins à donner telles, sans en signaler les vices. Telles sont ses *Règles parallactiques*, où nulle part il n'évalue les diamètres apparens de la lune, dont les erreurs seraient sensibles à la vue, sans le secours d'aucun instrument; telles sont ses *Tables solaires*, qu'il a évidemment copiées d'Hipparque; tel est son *Catalogue des étoiles*, emprunté du même, et qu'il a gâté en ajoutant à toutes les longitudes 2° 4′ au lieu de 3° 41′, qu'il aurait dû ajouter. Enfin Ptolémée nous laisse ignorer en combien de parties il avait divisé le degré, et il ne donne le rayon ni de ses *armilles*, ni de son *quart-de-cercle*, ni même de son *astrolabe*. Outre l'*Almageste*, nous avons, sous le nom de Ptolémée, plus. autres ouvrages, également importans, entre autres un livre de l'*Analemme*, où l'auteur traite de deux projections de la sphère sur un plan, et expose toute la théorie gnomonique des Grecs; un traité de l'*Optique*, le seul ouvrage des anciens où l'on trouve quelques traces de physique expérimentale (ce dernier ouvrage, dont il existe deux MSs. à la Bibliothèque du Roi, n'a pas encore été publié; le texte original en est perdu comme celui des précéd., dont nous n'avons que des traductions d'après l'arabe); huit livres de *géographie*, ouvrage précieux, comme le plus vaste dépôt des connaissances des anciens en cette science; enfin plusieurs livres d'astrologie judiciaire, dont le plus considérable, ayant pour tit. *Tetrabible* ou *Quadripartitum*, a été commenté par Proclus Diadochus. Léon Allacci a donné une traduction latine de cette paraphrase, et il en a été fait en 1635, chez les Elzevier, une jolie édition grec-que-lat. Nous mentionnerons encore l'abrégé que fit Ptolémée de ses *Tables astronomiques*, et qu'il intitula *Tables manuelles*. Cet ouvrage, commenté par Théon d'Alexandrie et par plusieurs autres astronomes, a été publié pour la première fois en entier par l'abbé Halma, en 1822. M. Delambre, dans la savante *notice* qu'il a consacrée à Ptolémée (t. 36 de la *Biographie universelle*), nous paraît avoir suffisamment prouvé que c'est sans fondement qu'on lui a attribué le curieux traité de projection stérégographique, connu sous le titre de *Planisphère de Ptolémée*, et qui a été imp. en latin, Bâle, 1536, in-4; Venise, 1558, même format. L'énumération des principales éditions qui ont été faites des ouvr. de Ptolémée occupe plusieurs pages dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet (t. 3, p. 163-167). Nous y renvoyons pour plus de détails bibliographiques, nous bornant à citer les éditions suivantes: *Almagestum Cl. Ptolemæi Pheludiensis Alexandrini, astronom. principis..., in lucem ductu Petri Liectenstein Coloniensis Germani, ann. Virg. partûs* 1515, Venise, goth.; réimp. à Paris, 1527, et Venise, 1528, in-f. (*ed. Lucâ Gaurico*); en grec, avec le *comment.* de Théon, Bâle, 1538, in-fol.; grec-français, par l'abbé Halma, Paris, 1813-15, 2 vol. in-4; *Ptolemæi Opera omnia*, etc., Bâle, 1541, ibid. (*ed. Schrekenfuchs*), 1551, in-f. (cette collect. ne contient ni la *Geogr.*, ni le *Planisphère*, ni l'*Analemme*); *Ptolemæus de Analemmate, cum Frid. Commandini comment.*, in-4, Rome, 1562, 1572; *Liber Quadripartiti*, etc., Venise, 1484, in-4; ibid., 1493, in-fol.; et Prague, 1610, in-12, sous le titre de *Quadripartitum et Centiloquium*; grec-latin, Bâle, 1533, in-8; *Ptolemæus de hypothesibus planetarum*, *Procli Spera*, Londres, 1620, in-4; *Lib. de apparentiis inerrantium*, 1630, in-fol., par les soins du P. Pétau; *de judicandi Facultate..., inscript. Canobi in Serapidis templo*, ib., 1663, in-4; *Geographia*, in-fol., Vicence, 1475; Amsterdam, 1618; Lyon, 1535; Bâle, 1541; en grec, ibid., 1533, in-4. Les *Harmoniques*, de Ptolémée, imp. gr.-lat., en 1682, in-fol., se trouvent au t. 3 des *Œuvres* de Wallis, Oxford, 1699.

PUBITSKA (François), savant jésuite, né à Commotau, dans la Bohême, en 1722, mort en 1807, enseigna successivem. la philosophie, la grammaire, la poésie, le grec, l'éloquence et l'histoire

menta jurisprudentiæ naturalis methodo mathematicâ, qui lui fit une telle réputation, que Charles-Louis, élect. palatin, auquel il l'avait dédié, créa en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'univ. d'Heiberg. Pufendorf resta dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, le fit son histor., et lui donna en même temps la charge de secrétaire d'état. Il s'attacha ensuite à l'élect. de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui le nomma conseiller aulic., puis conseiller intime, et le chargea d'écrire l'histoire de son règne. Il. m. à Berlin en 1694. Nous citerons parmi ses nombreux ouvr. philos., polit., philolog. et historiq. : *de Jure naturæ et gentium lib. VIII*, Lund, 1672, in-4; id., *cum notis varior. à Gottl. Mascovio*, Leipsig, 1744; trad. en franç. avec des notes par Barbeyrac, Amsterdam, 1729, 3e édit. 1754, 2 vol. in-4; *de Officio hominis ac civis libri II*, Lund, 1673, in-8 : c'est l'abrégé de l'ouvr. précéd., il a été réimpr. plus. fois; Barbeyrac l'a aussi trad. en franç.; *Severini Monsambani veronensis de Statu imperii germanici*, 1660, souvent réimpr. depuis, trad. en plus. langues et notamment en franç., Amsterdam, 1669, in-12 : ce ne fut qu'après la m. de Pufendorf qu'on acquit la certitude qu'il était l'auteur de cet ouvr.; *Dissertatio de fœderibus inter Sueciam et Galliam*, La Haye, 1708, in-8, trad. en franç., ibid., 1709; *Georgii Castriotæ Scanderbegi Historia*, Stade, 1684, in-12; *Commentarii de rebus suecicis, ab expedit. Gustavi-Adolphi usque ad abdicationem Christinæ*, Utrecht, 1686, in-fol.; *de Rebus gestis Caroli-Gustavi Suecia regis*, Nuremb., 1695, 1729, 2 vol. in-f. : c'est le plus est. de ses ouvr.; *de Rebus gestis Friderici III, electoris, postea regis, commentariorum lib. III*, Berlin, 1784; *Einleitung zur geschichte der europæischen staaten*, Francfort, 1682, in-8; trad. en franç. par Rouxel, 1710, et continué par Ohlenschlæger. La Martinière en a donné une continuation franç., Amsterdam, 1722, reproduite avec l'ouvr. original, sous le titre d'*Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers*, édit. revue et augmentée par de Grâce, Paris, 1753 et suiv., in-4.—Isaïe PUFENDORF, frère aîné du précéd., fut chargé de plus. missions diplomatiq. par les cours de Danemarck et de Suède, et acquit la réputation d'un politiq. habile. Il fut pendant quelq. temps ministre de Suède à Paris, et il représentait la même puissance à Ratisbonne, lorsqu'il m. en 1689. On a de lui : *Opuscula juvenilia*, pub. par J.-P. Ludwig, avec une *vie* de l'aut., Halle, 1700, in-8 : on y distingue une *dissertation* sur les lois saliques, et une autre sur les druides. On lui attribue aussi les *Anecdotes de Suède*, ou *Histoire secrète des changemens arrivés dans la Suède sous le règne de Charles XI*, La Haye, 1716.—Frédéric-Isaïe de PUFENDORF, de la même famille, vice-président du tribunal de Celle, m. en 1785, a pub. divers ouvr. sur le droit, entre autres : *de Juridictione germanicâ*, Lemgo, 1740, 1786; *Observationes juris universi*, Celle et Hanovre, 1744-76, 4 vol., 1780-84.

PUGATSCHEFF. V. POUGATSCHEW.

PUGET (PIERRE), célèbre sculpteur, construct. de vaisseaux, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, s'appliqua de bonne heure aux beaux arts, se signala dès l'âge de 16 ans par la construction d'une galère. Il parcourut ensuite l'Italie, séjourna à Florence et à Rome, et revint dans sa patrie à 25 ans. Ce fut alors qu'il inventa ces poupes colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes et de figures en bas-relief et en ronde-bosse, qui ont fait long-temps l'ornement des vaisseaux de toute l'Europe. Puget se fit aussi un grand nom par des tableaux qu'il peignit dans les villes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Cuers et de la Ciotat; mais une maladie grave, dont il fut atteint en 1655, lui fit abandonner la peinture pour se livrer à la sculpture en marbre, dont il ne s'était point occupé jusque là d'une manière suivie. La porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon furent son premier ouvr. Ce monum. est entièrem. de lui : il en a été l'architecte et le sculpteur. Il vint ensuite à Paris, où Fouquet ayant entendu parler de son talent conçut le projet de le charger de toutes les sculptures destinées à l'embellisem. de son château de Vaux-le-Vicomte, et le chargea en conséquence d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Puget s'était rendu à Gênes lorsqu'il apprit la disgrâce du ministre. Les Génois le retirent alors parmi eux, le comblèrent de biens et d'honneurs, et leur ville devint pour lui une seconde patrie. Il y exécuta la statue colossale du bienheur. *Alexandre Santi*; celle de *St Sébastien*, de l'église de Carignan; le groupe de l'*Assompt.* de l'hospice dit l'*Albergo*; la figure de la *Vierge* du palais Balbi; celle du palais Carrége; la statue de *St Philippe-Néri*; le tabern. et les anges en bronze doré de l'égl. de St-Syr; l'autel de Notre-Dame des Vignes; le groupe de l'*Enlèvem. d'Hélène* pour le palais Spinola, et fit pour le duc de Mantoue le magnifique bas-relief représent. aussi l'*Assomption*. Rappelé en France par Colbert, il fut nommé direct. de la décoration des vaisseaux à Toulon, et ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il exécuta, entre autres ouvr., le groupe colossale de *Milon*, le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*, et celui d'*Andromède* qui fut placé dans le parc de Versailles avec le groupe de *Milon*. La dern. product. de ce grand maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille dans la salle du conseil de la Santé. Il m. dans cette ville en 1694, avant d'avoir pu mettre la dern. main à cet admirable ouvr. L'académie de Marseille a proposé son *éloge* pour un sujet de prix en 1801. Le prix a été décerné en 1807 à M. Eméric-David. La même année l'administrat. municipale a fait élever en l'honneur de Puget, une colonne surmontée du buste de ce grand artiste.—PUGET (François), fils du précéd., architecte et assez bon peintre de portraits, m. en 1707, a laissé, entre autres ouvr., un tableau qui se voit dans la collection du roi; il présente huit figures vues à mi-corps, qui sont des portraits de Lulli, de Quinault et de plus. autres poètes et artistes du siècle de Louis XIV, au nombre desquels l'auteur s'est placé lui-même.

PUGET (LOUIS de), naturaliste et physicien, né à Lyon en 1629, m. en 1709, a laissé des *Observat. sur la structure des yeux de divers insectes, et sur la trompe des papillons*, Lyon, 1706, in-8; et des *lettres* sur l'aimant et sur des expériences faites avec le microscope. Il ne s'était pas borné à l'étude des sciences; il cultivait aussi les littérat. grecque et latine, et avait trad. plus. *odes* d'Horace en vers franç. Son *éloge*, par l'abbé Tricaud de Belmond, est inséré dans le *Journal de Trévoux*, sept. 1710, pag. 1575-1589.

PUISAYE (le comte JOSEPH de), lieutenant-général, né à Mortagne vers 1754, dans le Perche, d'une famille titulaire de la charge héréditaire de gr.-bailli d'épée de cette province, fut destiné dès bord à l'état ecclésiast. et placé au séminaire de St-Sulpice; mais ayant renoncé aux études théologiques pour embrasser le parti des armes, il entra à 18 ans comme sous-lieutenant dans le régim. de Conti-cavalerie, puis passa dans un régiment de dragons avec le grade de capitaine, et enfin acheta une charge dans les Cent-Suisses de la maison du roi. Nommé en 1789 député aux états-généraux par la noblesse du Perche, il se réunit au tiers-état, après avoir été un des signataires de la protest. du 19 juin, et pendant toute la durée de l'assemblée constituante, il vota avec les partisans de la régénération politique. En 1791 il fut fait maréchal-de-camp; plus tard il eut le commandem. de la garde nationale d'Evreux, et en 1793, s'étant fait adjoindre comme chef d'état-major au général Wimpf.

capitaine de chasseurs dans la garde nationale parisienne, adjudant-général et colonel. Il présenta à l'assemblée constituante (4 oct. 1790), une pétition pour se faire autoriser à recueillir les inscriptions et archives des couvens, et dès l'année suiv. devint membre de la commission des monum. établie à la biblioth. des Quatre-Nations. C'est à cette époque qu'il entreprit la pub. d'un ouvr. périodiq. ayant pour titre les *Monumens*, et dont il devait paraître 24 livrais. par an. Outre sa coopérat. au traité *des Offices* de Guyot, dont il rédigea la partie milit., on lui doit encore : *Géographie de nos villages*, ou *Dictionn. mâconnais*, Mâcon, 1800, in-8.

PUTSCHIUS (Elie), philologue, né à Anvers en 1580, doit être compté au nombre des savans précoces. Il fit sous d'habiles maîtres des progrès étonnans dans les langues et la littérat. anciennes. Il parcourut ensuite l'Allemagne, s'arrêta quelq. temps à Iéna et à Leipsig, et m. à Stade en 1605, à l'âge de 25 ans et 4 mois. On a de lui un recueil des anciens grammair., pub. sous le titre de *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 part. in-4 : ce vol., dédié à Joseph Scaliger, est très-recherché des amateurs et contient les écrits de 33 grammairiens, sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. latina* de Fabricius. Conrad Ritterhus a écrit la *vie* d'E. Putschius, Hambourg, 1608, in-4 ; ib., 1726, in-8.

PUTTER (Jean-Etienne), l'un des plus célèbre publicistes de l'Allemagne, né en 1725 dans un bourg de Westphalie, étudia successivem. à Marbourg, Halle et Iéna, fut appelé, comme profess., à Gottingue en 1746, y donna, pendant plus de 50 ans, des cours sur la procédure des tribunaux suprêmes, sur le droit public et l'hist. de l'empire ; enfin des leçons pratiques de jurisprudence. Il devint doyen de la faculté de droit en 1797, et m. en 1807, après avoir pub. un gr. nombre d'ouvr., dont quelques-uns en latin, les autres en allemand, sur le droit public et l'hist. d'Allemagne, sur la procédure des tribunaux suprêmes de l'empire, sur le droit civil et la jurisprudence pratique. Nous citerons seulem. les suiv. : *Institutiones juris publici germanici*, Gottingue, 1802, 6e édit. ; *nova Epitome processûs imperii supremorum tribunalium*, ibid., 1796, in-8 ; *Manuel de l'hist. d'Allemagne*, ibid., 1772, 2 vol. in-8, 2e édit. (en allem.) ; *Développement historique de la constitut. de l'empire germanique*, ibid., 1798, 3 vol. in-8, 3e éd. ; *Essai d'une hist. acad. des savans de l'université de Gottingue*, ib., 1768-1788, 2 vol. ; *Littérat. du droit public allem.*, ib., 1781-1783, 3 vol.

PUY (Du). V. Dupuy.

PUYSÉGUR (Jacques de CHASTENET, vicomte de), né vers la fin du 16e s., descendait d'une famille illustre de l'Armagnac, très en faveur à la cour des rois de Navarre. Il fit ses prem. armes en 1617, devint lieuten.-général des armées du roi, et prit part, pendant quarante-un ans de service, à trente combats et à plus de cent vingt siéges sans avoir reçu aucune blessure. Sujet fidèle, officier plein de bravoure, il fut un des hommes les plus considérés de son temps, et m. en 1682, à l'âge de 82 ans, sans avoir rien ajouté à la fortune qu'il tenait de ses ancêtres. On a de lui des *mémoires* sur les évènem. dont il avait été témoin. Ils s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658, et ont été réimpr. en 1747. Cet ouvr. se trouve compris dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Petitot. — Puységur (Jacques-François de Chastenet, marquis de), maréchal de France, cheval. de l'ordre du roi, comte de Chessi, vicomte de Puységur, fils du précéd., né à Paris en 1655, entra [illegible] en 1677, s'éleva de grade en grade par [illegible] et sa valeur, et fut considéré comme un des [illegible]res de guerre les plus expérimentés de son [illegible] XIV, qui en faisait gr. cas et lui commu[illegible] chaque année ses projets de campagne, le chargea de plus. missions diplomatiq. Puységur eut une grande influence sur les évènem. qui consolidèrent, sous Philippe V, le trône d'Espagne dans la maison de Bourbon. Il fut nommé membre du conseil de guerre pendant la minorité de Louis XV, et remplissait les fonctions de commandant en chef sur toutes les frontières des Pays-Bas, lorsqu'il reçut le bâton de maréchal en 1734. Il m. en 1743, âgé de 88 ans. On a de lui un ouvr. estimé intitulé *l'Art de la guerre*, qui parut en 1748 in-fol. et in-4 : il a été trad. en allem. Le baron de Traverse en a publ. un extrait en 1758, sous le titre d'*Etudes militaires*. — Puységur (Jacques-François-Maxime de Chastenet, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1716, m. en 1782, se distingua aussi dans la carrière des armes, et parvint jeune encore au grade de lieuten.-général. On a de lui : *Etat actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*, Londres (Paris), 1773, in-12 ; *du Droit du souverain sur les biens du clergé et des moines*, 1770 ; *Analyse et Abrégé du spectacle de la nature* de Pluche, Reims, 1772, 1786, in-12 ; et diverses brochures de circonstance. — Puységur (Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet de), plus connu sous le nom de comte de Chastenet, second fils du précéd., né en 1752, entra de bonne heure au service de mer, où il obtint un avancem. rapide. Réunissant des connaissances archéologiq. à celles de marin, ce fut pour satisfaire son goût pour les antiquités qu'il demanda au roi d'Espagne, en 1772, la permission de pénétrer dans les cavernes servant de sépulture aux Guanches (anciens habitans des îles Fortunées, aujourd'hui îles Canaries), à Ténériffe. Il parvint, au péril de sa vie, à en extraire des momies très-bien conservées, dont il enrichit le cabinet d'histoire naturelle de Paris et de Madrid, où on les voit encore. Le gouvernem. français le chargea ensuite d'aller dresser les cartes de tous les débouquem. de St-Domingue ; et ce sont ces cartes qui servent encore aujourd'hui à guider la navigat. dans les parages de cette colonie. Les services que le comte de Chastenet avait rendus comme marin et comme savant, l'eussent sans doute élevé aux premiers grades de la marine française, si la révolut. n'était venue entraver sa carrière. Ayant émigré en 1791, il servit à l'armée de Condé, passa ensuite au service de l'Angleterre, puis à celui de Portugal, et après y avoir obtenu, avec le grade de contre-amiral, la croix de l'ordre du Christ, il sauva de Naples Ferdinand IV et sa famille, et les conduisit en Sicile sur un vaisseau qu'il commandait. De retour en France en 1803, il ne reprit aucun service, et m. en 1809, honoré de toute l'estime que ses qualités et ses talens lui avaient si justem. acquise. Son ouvr. *sur les Débouquemens de St-Domingue*, qui avait paru en 1787, in-4, a été réimpr. depuis par ordre du roi. — Puységur (Pierre-Louis de Chastenet, comte de), fils du maréchal de France, Jacques-François, né en 1727, suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes, et était parvenu au grade de lieutenant-général des armées du roi, lorsqu'aux approches de la révolut. il fut appelé au ministère de la guerre. Quoiqu'il n'ait conservé ce poste que jusqu'en 1789, l'assemblée constituante déclara, au moment de sa retraite, qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Le comte de Puységur conserva pour Louis XVI le plus grand attachem. ; il commanda une compagnie de gentilshommes qui se dévouèrent à la défense de la famille royale dans la funeste journée du 10 août, et il ne passa en pays étrangers qu'après la m. de l'infortuné monarque. De retour en France, il m. à Rabasteins en 1807. Il était gr.-croix de l'ordre de St-Louis. — Jean-Auguste de Chastenet de Puységur, son frère, archevêque de Bourges, né en 1740, m. en 1815, fut nommé député aux états-généraux, et fut un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile*

s occasionèrent deux factions qui appelèrent . fois l'intervention de l'autorité impériale. solence de Pylade le fit bannir de Rome et d'I- ; mais les murmures du public forcèrent l'em- ur à revenir sur sa décision. On ignore l'époque m. de Pylade. Les pantomimes furent encore és de Rome à différentes époques, sous Ti- , Néron, Domitien, Trajan, etc.; mais leur n'était que temporaire, et la clameur publique nt constamm. leur rappel. La manie pour ce e de spectacle ne fit qu'augmenter jusqu'au , et ne finit qu'à la chute de l'empire. On pré- avoir retrouvé l'inscript. du tombeau de Py- ; et l'on cite trois autres pantomimes du même ; ainsi qu'un musicien grec, né à Megalopolis, le Peloponèse, et contemp. de Philopœmen.

YLE (Thomas), ecclésiastique anglais, né en à Stodey dans le comté de Norfolk, mort en à Swaffam, a pub. : *Paraphrase des Actes des res et de toutes épîtres du Nouveau-Testament*, lit., Londres, 1737; nouv. édit., 1765, 2 vol. ; trad. en allem.; *Paraphrase de l'Apocalypse des notes*, 1735; nouv. édit., 1795, in-8; *phrase des livres historiques de l'Ancien-Tes- nt*, pub. de 1715 à 1725, et réunie sous un général en 1738, 4 vol. in-8; trois vol. de *ser-* et divers autres écrits. — Philippe Pyle, le jeune des fils du précéd., m. en 1799, a pub. *Sermons à l'usage du peuple*, parmi lesquels a impr. qui appartiennent à son père, 1789, . in-8.

YLEMENES, nom commun à un gr. nombre ds de Paphlagonie, dans l'Asie-Mineure, dont se perpétua jusqu'au temps des Romains. rem. de ces rois, connu dans l'histoire, est nné par Homère, qui le range parmi les venus au secours des Troyens, à la tête d'une lade de la Paphlagonie, appelée les Henètes, l était presque entièrement anéantie au temps ographe Strabon. Ce Pylémènes fut tué en attant les Grecs sous les murs de Troie.—Un e de ce nom, de la même race que le précé- , vivait en l'an 134 av. J.-C. L'histor. Eutrope ce au nombre des amis et alliés de la républi- omaine. — Un autre Pylémènes, qu'on croit n précéd., régnait en Paphlagonie à l'époque prem. guerre de Mithridate contre les Ro- en l'an 88 av. J.-C. Allié de la république se son père, il fut chassé de ses états par le Pont, et rétabli plus tard par Pompée; mais céder à la république toute la Paphlagonie ime. Après la m. de ce prince, la portion de la gonie qu'il possédait fut réunie au territoire répub.; en lui s'éteignit la race Pyléménide.

M (John), né dans le comté de Sommerset en , fut un des membres les plus remarquables chambre des communes sous le règne de l'in é Charles Ier. Il s'était déjà fait distinguer règne de Jacques II, par une opposit. con- ures mesures de la cour. En 1726, il concon- dition des articles de l'acte d'accusation se de Buckingham. Partageant toutes les s puritains, il avait formé le projet de Amérique pour y fonder un gouvernem. rté civile et la liberté religieuse fussent ntées qu'en Angleterre; mais un ordre du Pempêcha, ainsi que plus. autres mécon- ont nombre desquels se trouvait Cromwell, ter cette résolution. Il devint l'un des mem- plus actifs et les plus influens du parlem., prononça la dissolut. le 6 mai 1640. Re- mbre de celui qu'on a appelé le long m en défendit d'abord les doctrines et avec une grande énergie; mais ensuite us virulent dans ses attaques contre me quelques ouvertures en faveur au système de conduite ayant di- é, il se plaignit de l'inconstance du peuple à son égard : toutefois il jouissait encore d'un grand crédit dans son parti, lorsqu'il m. à Derby-House en 1643, exerçant l'emploi de lieutenant dans l'armée parlementaire. Il fut enterré avec de grandes solennités dans l'abbaye de Westminster. On trouve dans les *Mémoires* de lord Clarendon des détails intéressans sur ce personnage.

PYNAKER (Adam), peintre hollandais, né en 1621, m. en 1673, s'est acquis la réputation d'un habile paysagiste. Le musée du Louvre a trois tableaux de ce maître : une *Tour, au pied de laquelle est une barque à l'ancre*, un *Paysage* dans lequel on voit un muletier arrêté à la porte d'une auberge, et un autre *Paysage* représentant des villageois qui gardent leurs troupeaux.

PYRA (Jacques-Emmanuel), poète allem., né en 1715 à Kolbus, en Lusace, se consacra d'abord à des éducations particulières, et fut ensuite professeur dans un gymnase de Berlin, où il m. en 1744. Ses *Poésies*, réunies à celles de Langen, ont été pub. pour la prem. fois à Zurich, puis à Halle, avec des augm., 1749, in-8.

PYRAMIDES (la bat. des) fut gagnée le 20 juill. 1798 par les Français sur les Mamlouks, au village d'Embabé, en vue des antiq. mon. dont cette journée a pris le nom. V. Buonaparte et Mourad bey.

PYRARD (François), voyageur français, né à Laval dans le 16e S., s'embarqua à St-Malo en 1601, sur un des deux navires qu'une compagnie de marchands des trois villes de Laval, St-Malo et Vitré, avait armés pour chercher un chemin aux Indes orientales. Cette expédition relacha successivement aux îles Annobon, Madagascar et Comore, dans l'océan Indien. Le bâtiment sur lequel se trouvait Pyrard ayant fait naufrage sur les Maldives, ce voyageur et ses compagnons furent recueillis par les insulaires, et répartis sur plus. îles. Pyrard fut conduit à Malé, résidence du roi des Maldives, et fut bien traité par ce prince. Il vivait depuis cinq ans dans cette île, lorsque les Maldives furent attaqués par la flotte du roi de Bengale. Le prince insulaire ayant été tué, Pyrard pria le vainqueur de le rendre à la liberté. Pris d'abord pour un Portugais, il fut maltraité et on voulut même lui ôter la vie; mais, reconnu ensuite pour Français, il fut traité plus humainem., et le chef de l'expédition le prit, avec trois de ses compagnons, sous sa protection spéciale. Ils s'embarquèrent sur la flotte qui retournait au Bengale. Pyrard rendu à la liberté, éprouva bientôt de nouvelles infortunes. Les Portugais le firent prisonnier. Il servit, pendant 2 ans, comme soldat dans leurs troupes, fut détenu ensuite avec tous les étrangers qui se trouvaient à Goa, obtint sa liberté par l'entremise des jésuites qui résidaient dans cette dern. ville, en partit avec ses trois compagnons, le 30 janv. 1610, et aborda les côtes de Galice au bout d'un an de traversée. Il quitta l'Espagne presque aussitôt pour revenir en France, et se rendit à Paris, où le récit de ses aventures lui valut la protection de plus. personnages puissans. Ce fut d'après le conseil du président Jeannin (*v.* ce nom), qu'il écrivit la relation de ses voyages, qui parut pour la prem. fois sous ce titre : *Discours du voyage des François aux Indes orientales, ensemble des divers accidents, adventures et dangers de l'autheur en plus. royaumes des Indes*, etc., Paris, 1611, in-8. Jérôme Bignon, avocat-général, obtint ensuite de Pyrard des renseignem. beaucoup plus amples que ceux qui étaient contenus dans ce *Discours;* et la rédaction de ces matériaux, fondus dans la prem. relation, fut confiée à Bergeron, qui publia son travail sous le titre de *Voyages des François aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil, depuis* 1601 *jusqu'en* 1611, Paris, 1615, 2 vol. in-8, avec un vocabulaire des îles Maldives. On ignore l'époque de la m. de Pyrard. Long-temps après, Pierre Duval fit paraître *Voyage de Fr. Pyrard, de Laval*,

contenant sa navigation aux Indes orientales, etc., *divisé en trois parties*, *nouv. édit.*, *revue, corrigée et augm.*, etc., Paris, 1679, in-4. : l'édit. a omis le vocabulaire des Maldives ; mais il a dressé une carte de ce voy. La relation de Pyrard est une des plus exactes et des plus intéressantes que l'on puisse lire; et des voyageurs anglais, qu'un malheureux hasard avait jetés, de même que lui, sur les Maldives, ont confirmé son témoignage par leur récit. On trouve des extraits du voyage de Pyrard dans plus. recueils de voy., écrits en franç. ou dans d'autres langues.

PYRAULT ou PYRAUX (CLAUDE), médecin, né à Besançon vers 1720, fut nommé agent de la compagnie des Indes à Bassorah, et y travailla sans relâche à étendre notre commerce dans les Indes, et à se procurer des renseignemens sur les produits des pays qu'il avait visités. Il était sur le point de repasser en France pour y rendre compte de ses utiles travaux, lorsqu'il fut emporté par la peste de de Bassorah en 1773. On a de lui un *Traité de la pharmacie moderne*, Paris, 1751, in-12; quelques trad. d'ouv. anglais sur la médec., et d'une *lettre* sur l'art de faire des songes.

PYRÉNÉES (traité des). V. HARO (D. Luis de) et MAZARIN.

PYRGOTÉLÈS, artiste grec, grav. en pierres fines, vivait sous le règne d'Alexandre-le-Grand. Il paraît que la gravure en pierres fines était alors portée au plus haut degré de perfection, comme la peinture et la sculpt. Pline cite Pyrgotélès parmi les quatre plus habiles graveurs qui aient existé. Les pierres qui portent son nom sont les têtes d'*Alexandre* et de *Phocion*, un *Hercule assommant l'hydre*.

PYRON DE LA VARENNE. V. PIRON.

PYRRHIS DE VAVILLE (N.), écriv. politique sur lequel on n'a presque point de renseignemens, né en Provence dans le 18e S., m. en 1808, a laissé les ouv. suiv. : *Compendium politicum, seu brevis Dissertatio de variis imperii Poloni viribus*, Varsovie, 1760, in-8; *Lettre sur la constitution actuelle de la Pologne et la tenue de ses diètes*, 1771, in-12.

PYRRHON, philosophe grec, chef de l'école ou de la secte qui a pris son nom (le pyrrhonisme), né à Elis, dans le Péloponèse, vivait vers l'an 336 av. J.-C. Il exerça la peinture dans sa jeunesse, suivit ensuite l'école de Mégare et les leçons du philosophe Anaxarque, qu'il accompagna dans la grande expédition d'Alexandre en Asie. De retour en Grèce, il obtint le droit de cité à Athènes, et acquit une grande réputation de sagesse. Ses concitoyens l'élevèrent aux fonctions de grand-prêtre, et, par estime pour lui, exemptèrent d'impôts tous les philosophes. Il m. dans un âge très-avancé. Avant lui, le sage Anacharsis, Xénophane, Zénon, Démocrite, Métrodore, les sophistes Protagoras et Gorgias, plus récemment les disputes de l'école de Mégare et les paradoxes des cyrénaïques, avaient semé les germes du scepticisme parmi les Grecs. Pyrrhon réduisit leurs doutes en corps de doctrine; et du scepticisme indirect des sophistes qui avaient enseigné que tout peut se soutenir, il tira cette conséquence que rien ne peut se démontrer. Il ne rejetait point la vérité; mais il déclarait seulem. que les philosophes ne l'avaient point encore trouvée. Il voulait que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de la vérité. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens. Il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale, qu'il considérait comme écrite au cœur de l'homme, et comme la fin de toutes ses actions. Il n'affirmait rien et ne détruisait rien. La doctrine de Pyrrhon, suiv. la judicieuse remarque de M. Degérando, au milieu du vague qu'elle présente, se rapproche plus de l'idéalisme que du doute absolu d'Arcésilas, fondé sur l'incompréhensibilité de toutes choses. La plus grande contradiction du pyrrhonisme, c'est de présenter le doute suspensif comme un état fixe, et de placer dans cette situation inquiète et violente, le parfait repos de l'intelligence et de la volonté que les sceptiques appelaient le souverain bien. La vie de Pyrrhon a été écrite par Sextus Empiricus, qui a donné l'exposé le plus complet de la doctrine de ce philosophe. On la trouve aussi dans le recueil de Diogène-Laërce. Pyrrhon eut un grand nombre de disciples : mais leur enseignement fut individuel et isolé. Ils ne formèrent point une succession liée de philosophes, et furent rapidement éclipsés par la seconde et la troisième académ., où presque toutes leurs opinions ont été reproduites.

PYRRHONISME. V. l'art précéd.

PYRRHUS (mythol.), fils d'Achille et de Deidamie, est surn. *Néoptolème*, parce qu'il sortait à peine de sa prem. jeunesse lorsqu'il porta les armes au siége de Troie, où, suivant un oracle, sa présence devait décider du sort de cette ville héroïque. Comme son père, Pyrrhus poussa jusqu'à la férocité l'instinct des combats. *Ayant vaincu et tué Euripyle*, fils de Télèphe, *il institua, dit-on, en mémoire de son triomphe, la danse appelée pyrrique*, qui consistait à figurer par les gestes et par les mouvemens du corps, soit les évolutions militaires, soit les combats corps à corps avec la lance et l'épée. Ce fut Pyrrhus qui entra le premier dans le fameux cheval de bois que les Troyens eurent l'imprudence d'introduire dans leurs murs. Pendant l'horrible nuit qu'éclaira l'incendie de Troie, Pyrrhus se montra insatiable de carnage : non content d'avoir massacré le roi Priam, et précipité du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector, il voulut encore immoler Polyxène aux mânes de son père. Il eut alors en partage Andromaque, qui devint sa femme. Plus tard il alla fonder un royaume en Epire, et fut tué au pied des autels par Oreste, furieux de ce qu'il avait fait son épouse de la belle Hermione, dont lui-même avait demandé la main au roi Ménélas, son oncle.

PYRRHUS, célèbre roi d'Epire dans le 3e S. avant J.-C., descendait, dit-on, de Pyrrhus, fils d'Achille, et d'Hercule par sa mère. Il règne beaucoup d'incertitude sur les premières années de la vie de ce prince; et, à vrai dire, son histoire ne commence qu'à la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), dans laquelle il se distingua. Il était alors âgé de 15 ans, et combattait dans l'armée de Démétrius-Poliorcète, son beau-frère, qui fut vaincu. Pyrrhus consentit à se rendre comme otage en Egypte, après le traité conclu entre les successeurs d'Alexandre. Il épousa dans ce pays la princesse Antigone, fille de la reine Bérénice; et cette alliance l'ayant mis en état de revendiquer ses droits sur l'Epire, il y entra avec des troupes et de l'argent, et fit d'abord un accord avec Néoptolème, qui s'était emparé de la couronne après la mort d'Œacide (père de Pyrrhus). Mais bientôt ce collègue, qui voulait régner seul, ayant tenté de l'empoisonner, il le prévint, et le tua au milieu d'un festin. En l'an 291, Pyrrhus profite d'une maladie de Démétrius, son beau-frère, pour envahir la Macédoine, dont celui-ci s'était emparé. Les Macédoniens finirent par abandonner Démétrius, reconnurent Pyrrhus pour leur souverain, et s'en détachèrent au bout de 7 mois de règne pour se donner à Lysimaque. Pyrrhus fut contraint de retourner en Epire, et, quelques années après, accepta la proposition que lui firent les Tarentins de commander leur armée contre Rome. Le prudent Cynéas (v. c[illegible]) s'efforcé vainement de le détourner de cette entreprise, fut envoyé par lui à Tar[illegible] d'infanterie; et le prince s'em[illegible] peu après avec 23,000 fantassins [illegible] 20 éléphans. Une partie de ces t[illegible]

gée dans une tempête ; toutefois le reste suffit à Pyrrhus pour marcher contre le consul Lævinus, qui s'avançait dans la Lucanie. L'armée romaine fut mise dans une déroute complète, et laissa 15,000 hommes sur le champ de bataille. Après cette victoire, Cinéas vint, au nom du roi, offrir la paix au sénat, qui répondit, d'après le conseil d'Appius Cæcus, « Que si Pyrrhus voulait traiter, il devait commencer par sortir d'Italie ». Toutefois les sénateurs jugèrent convenable de négocier la rentrée des prisonniers ; et cette mission fut confiée à C. Fabricius (*v.* ce nom), qui conquit l'estime de Pyrrhus par ses vertus. Ce prince renvoya tous les prisonniers romains sans rançon, et reçut en échange un égal nombre de Samnites et de Tarentins, précédemment tombés au pouvoir des Romains. Fabricius, nommé consul, perdit une nouvelle bataille contre le roi d'Epire, après une action prolongée durant deux jours et long-temps douteuse : ce qui fit dire à Pyrrhus : « Si nous remportons encore une pareille victoire, c'en est fait de nous. » Sur la demande des Siciliens, qui l'invitaient à venir défendre leur île contre les attaques des Carthaginois, le roi quitta bientôt après l'Italie, et chassa les agresseurs de la Sicile. S'étant brouillé ensuite avec les Siciliens, il retournait en Italie lorsque les Carthaginois attaquèrent sa flotte et lui prirent plus. vaisseaux. Toutefois il parvint à gagner Tarente avec 20,000 fantassins et 3,000 chevaux. Avec cette armée, renforcée d'un corps de Tarentins, il marcha à la rencontre des Romains. Mais cette fois il fut battu sous les murs de Bénévent par le consul M. Curius Dentatus. Cette bataille fut la dernière que Pyrrhus livra en Italie ; et cette même année (274 avant J.-C.) il retourna en Epire avec 8,000 fantassins et 500 cavaliers, restes de sa formidable armée. Ennemi du repos, et manquant d'argent pour payer et entretenir ses troupes, Pyrrhus attaqua ensuite Antigone, qui régnait alors sur la Macédoine, et soumit la plus grande partie de ce royaume ; mais, entraîné bientôt par le roi Cléonyme (*v.* ce nom) dans une nouvelle guerre contre les Spartiates, il fut tué au milieu d'une mêlée nocturne qui eut lieu dans la ville d'Argos, dont il venait de s'emparer, en l'an 272 av. J.-C. Pyrrhus a été regardé par les anciens comme le plus célèbre des capitaines après Alexandre-le-Grand ; c'était aussi l'avis d'Annibal, qui pourtant l'a surpassé. Son histoire avait été écrite par Hieronyme de Cardie ; mais elle s'est perdue. Il y a lieu de croire que Plutarque, qui cite cet écrivain, s'est beaucoup aidé de son ouvr. pour composer la *vie* de Pyrrhus, où il a rassemblé presque toutes les traditions relatives à ce prince, vraies ou fabuleuses. J.-B. Jourdan a publ. une *Hist. de Pyrrhus*, *roi d'Epyre*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.

PYTHAGORE, célèbre philosophe, chef et fondateur de l'école qu'on a désignée sous le nom d'*école d'Italie*, paraît avoir vécu dans le 6e S. av. l'ère chrét. Les anciens auteurs ne s'accordent point sur le lieu de sa naissance ; toutefois l'opinion la plus générale est que l'île de Samos fut sa patrie. Il prit des leçons de Phérécyde (*v.* ce nom), et l'on présume qu'il fut admis aussi à l'école de Thalès et d'Anaximandre. Suivant l'usage des sages de ce temps, il entreprit de visiter les contrées que la renommée signalait alors comme jouissant des bienfaits de la civilisat. et du trésor des connaissances. Il visita l'Egypte, et y séjourna long-temps ; il parcourut la Phénicie, l'Asie-Mineure, visita les temples les plus célèbres de la Grèce, fut initié dans les mystères égyptiens, dans ceux de Bacchus, d'Orphée ; et, s'il faut en croire Jamblique, ainsi [illegible] beaucoup d'autres auteurs, il alla jusque dans [illegible]e et dans l'Inde ; quelques-uns même ont [illegible] en rapport avec les Hébreux et les [illegible]. On doit croire que dans le [illegible]erinages, il étendit le cercle de ses connaissances, et s'exerça surtout à d'utiles comparaisons. Il fit des découvertes importantes dans les sciences mathématiques, et leur donna une forme méthodiq., dont il ne paraît pas qu'elles fussent encore en possession chez les différ. peuples qu'il avait visités. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord la géométrie et l'arithmétique à Samos, et de là, selon le témoignage de Porphyre et de Jamblique, dans la plupart des îles de la Grèce, en propageant avec ces sciences une doctrine mystérieuse et sacrée dont il était le créateur. Etant passé dans la partie de l'Italie qu'on appelait alors la Grande-Grèce, Pythagore s'établit à Crotone. Là, cet homme extraordinaire, sans exercer aucune fonction publique, obtint, par l'influence de ses lumières et de sa vertu, un empire égal à celui des législateurs. On accourut en foule auprès de lui : les hommes les plus distingués se rangèrent au nombre de ses disciples. Il dirigea ses efforts vers la réforme et le perfectionnement des mœurs, et, par suite, des institutions sociales, « pensant, dit un sage écrivain (M. Degérando) que le moyen le plus sûr pour conduire les peuples à la liberté est de les en rendre dignes ; et que c'est en formant de bons magistrats qu'on prépare de bonnes lois, qu'on procure aux lois une bonne exécution et un salutaire empire. » Aussi un grand nombre de ses auditeurs furent-ils appelés aux principaux emplois publics dans les villes de la Grande-Grèce. Toutefois les passions et les intérêts ambitieux s'irritèrent contre les doctrines du philosophe, quelle que fût la réserve qu'il s'était imposée ; on s'alarma des innovations qu'il introduisait ; on s'effraya de la sévérité de ses préceptes. De son vivant même, il vit éclater la persécution qui s'attacha à son école ; et, suivant quelq. aut., il en aurait été personnellement la victime. Il m. vers l'an 500 av. J.-C. Le cadre de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'exposer dans ses détails le système de l'école fondée par ce célèbre philosophe, nous indiquerons à nos lecteurs l'excellent ouv. de M. Degérando intit. *Hist. comparée des systèmes de philosophie, considérés relativem. aux principes des connaissances humaines*, 2e édit., Paris, chez Al. Eymery, 1822, 4 vol. in-8, et à l'art. PYTHAGORE du même auteur dans la *Biogr. univers.*, pub. chez L.-G. Michaud.

PYTHÉAS, astronome, géographe et navigat., né à Marseille, vivait au commencem. du 4e S. av. J.-C., et passe pour le plus ancien écriv. qu'aient produit les Gaules. Citoyen d'une ville libre, dont le commerce était alors au plus haut degré de splendeur, il y trouva les moyens de cultiver son goût pour les sciences ; et, s'appliquant surtout à la physique et à l'astron., il y fit des progrès qui fixèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. On conjecture que les magistrats, dans la vue d'étendre le commerce de la républ., envoyèrent Pythéas faire, par mer, des découvertes dans le Nord, en même temps qu'un autre navigateur, Euthymène (*v.* ce nom), allait explorer le Midi. Après avoir passé les colonnes d'Hercule, longé les côtes de l'Espagne, de la Lusitanie, de l'Aquitaine, de l'Armorique, traversé le canal qu'on nomme aujourd. la Manche, Pythéas aborda l'île de Thulé, que l'on a cru être l'Islande, et que le sav. Danville (*v.* ce nom) a jugé, peut-être avec plus de raison, devoir être une des îles Schetland, désignées aussi sous le nom de Thulé par les anciens. Dans un second voy., que le même Danville et M. Gossellin n'admettent point, le navigateur marseillais aurait pénétré par le Sund dans la mer Baltique, et poussé jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme *le Tunaïs*, et qui serait, selon quelques-uns, ou la Vistule, ou la Radaune, ou la Dwina. Il consigna ses découvertes dans deux ouvrages ; le prem., int. *Description de l'Océan*, contenait la relat. de son voyage de Gadès (Cadix) à l'île de Thulé ; et le second, ayant pour titre *le Période*, ou *le Périple* suivant quelq. aut.,

[illegible] le récit de sa navigation dans la Baltiq. Il ne reste de l'un et de l'autre que de courts fragmens dans la *Géographie* de Strabon, et dans l'*Hist. natur.* de Pline. Selon Hipparque, Pythéas apprit aux Grecs que l'étoile polaire n'était pas au pôle même, mais qu'elle formait avec trois autres étoiles voisines un quadrilatère dont le pôle était le centre. Il paraît aussi que ce sav. navig. fut le prem. qui soupçonna la liaison du phénomène des marées avec le mouvement de la lune. On peut consulter, pour plus de détails sur Pythéas : le *Dictionnaire* de Bayle ; les *éclaircissemens sur la vie et les ouv.* de *Pythéas*, par Bougainville (*Mém.* de l'acad. inscriptions, t. 19) ; le *Mém.* de J.-P. Murray *Pytheâ massiliensi*, pub. en 1775 dans les *Comment. soc. Gotting.*, t. 6. Le P. Hardouin confondu Pythéas le Marseillais avec un orateur même nom, contempor. et ennemi de Démosthène.

PYTHODORIS, reine de Pont, femme de Polémon Ier, gouverna seule pend. la minorité de Polémon II. En l'an 17 de notre ère, elle était encore devenue veuve d'Archélaüs, dernier roi de Cappadoce. *Voy.*, sur les médailles de cette princesse, les *Mém.* de l'abbé Belley, t. 24 de l'acad. des inscrip.

Q

QUERCENEN (Guill.), méd., né à Courtrai, en Flandre, vers 1660, s'attacha au diplomate Rembow, qu'il suivit à Constantinople, où il m. le 9 de juin qu'une lettre adressée au botaniste Vaillant, dans laquelle il lui annonce l'envoi de quelques plantes rares.

QUERLON (Marc-Antoine), philologue, né en 1695 à Bordeaux, où l'université, obtint en 1716 le [illegible] de la chaire de philosophie et grammaire du Bas-Navarre, et m. dans cette ville en 1757. On a de lui un grand nombre d'écrits, principalement [illegible] dans le genre que les Bibliothèques appellent anonymes, c'est-à-dire des traités [illegible] : [illegible] *Pantheum transportandi*, ibid., 1728, in-4; *de Rata veterum vita sobriendi*, 1730, in-4; *de Constitutionibus imperat. confessionis*, ib.; *de Usu et abusu studii mathematici*, ib., 1747, in-4.

QUADRAT (St), disciple des apôtres, évêque d'Athènes vers l'an 126, présenta, l'an 131, à l'empereur Adrien, une *Apologie* en faveur des chrétiens, ce qui porta ce prince à faire cesser la persécution. Il est fâcheux qu'il ne nous reste de cette célèbre *Apologie* qu'un très-petit fragment conservé par Eusèbe. C'est à tort que quelques critiques ont prétendu que Quadrat l'apologiste n'était pas le même que l'évêque d'Athènes.

QUADRIGARIUS (Quintus Claudius), hist. romain, vivait du temps de Sylla, 80 ans av. J.-C. Il peut être considéré comme le plus ancien des auteurs qui écrivirent les annales de la république. Ce qui reste de son histoire donne lieu de regretter ce qui en est perdu. Tite Live et Aulu Gelle citent fréquemment cet auteur, dont les fragmens ont été recueillis par Havercamp à la suite de son édition de Salluste *cum not. varior.*, Amst., 1742, in-4.

QUADRI (Jean-Louis), architecte, peintre de perspective et graveur, né à Bologne, m. en 1748, a pub. : *Tavole gnomoniche per delineare gli orologj a sole*, Bologne, 1733 et 1735 ; *Tavole gnomoniche per regolare di giorno gli orologj di ruota*, etc., Bologne, 1736 ; *Tavole gnomoniche per le ore oltramontane*, Bologne, 1743 ; *Regole degli cinque ordini di architettura di Messer Jacopo Barozzi di Vignola*, Bologne, 1736 ; *Regole della prospettiva pratica delineate in tavole*, Bologne, 1744. La bibliothèque de l'institut de Bologne possède encore plus. MSs. de Quadri ; il serait à désirer qu'on les fît imprimer.

QUADRIO (Franç.-Xavier), littérat. italien, né en 1695, à Ponte en Valteline, entra fort jeune chez les jésuites, et ne tarda pas à sentir qu'il n'avait aucune vocation pour l'état qu'il avait embrassé. Il s'y distingua néanmoins dans l'enseignement et la prédication, et se livra en même temps à div. compositions littéraires qui firent honneur à ses talens et à son érudition ; mais voulant enfin se dégager de ses liens, il quitta l'habit de jésuite, se rendit en Suisse, vint ensuite à Paris, où il fut avec le cardinal de Tencin et Voltaire, qui apprécièrent son mérite, et retourna en 1738 en Italie, où le pape Benoît XIV, dont il avait obtenu la bienveillance, lui permit de se retirer dans le couvent des Barnabites de Milan. Il y m. en 1756, laissant plus. ouvr., dont les principaux sont : *della Poesia italiana*, impr. à Venise en 1734 sous le nom de Giuseppe-Maria Andreucci ; *della storia e della ragione d'ogni Poesia*, 7 t. in-4 : le prem. volume parut à Venise en 1736, et fut réimp. à Bologne en 1739 ; les suiv. sont de Milan, 1741-1759. Ce vaste recueil, qui a exigé de Quadrio de longues et pénibles recherches, a mérité l'estime des littérat., et les Italiens l'ont généralement préféré à celui de Crescimbeni. On cite encore de lui : *Dissertazione critica-storica intorno alla Rezia di qua delle Alpi, oggi detta Valle-Lana*, 3 tom., Milan, 1755-56. On peut consulter sur la vie de cet écrivain la préface qu'il a mise en tête de ce dernier ouvrage, la *Biblioteca modenese* de 1756 ; les *Annali letterarj d'Italia* : et les notices sur les hommes illustres du *Comasco Lacesi*, par le comte Giorio. — Jean-Quadrio, médecin, né à Ponte en 1707, mort en 1757, était neveu du précédent, et l'un des éditeurs posthumes de Vallisnieri et de Morgagni. On a de lui quelques poésies et des ouv. de médecine, t. le suiv. : *Uso, utilità e storia delle acque termali di Trescorio, nel territorio di Bergamo*, Venise, 1743 ; *Nuovo Metodo per curare il cancro cheroso esperto, e specialmente le ghiande scirrose*, ib., 1750. — Un autre Quadrio (Joseph-Marie), archiprêtre de Locarno, sur le lac Majeur, a pub. en 1711, à Milan, une *Paraphrase* lyrique en vers italiens du *Stabat*, du *Dies irae*, et de quelques autres poésies qui se chantent à l'église.

QUAGLIA (Gian-Genesio), relig. de l'ordre de Saint-François, théol. et prof. d'écriture-sainte à Pise, m. à Parme, sa patrie, en 1398, a laissé *Liber de contate Christi*, etc., Reggio, 1501, in-4, réimp. à Rome en 1523 ; *de incarnatione Christi seu de secretis philos.*, et un *Rosarium*, ouvr. MSs. dans quelques bibliothèques d'Italie.

QUAINO (Jérôme), religieux de l'ordre des servites, savant théolog., prédicateur éloquent, m. à Padoue en 1582, a laissé des *Commentaires* sur la Bible, des *traités théologiques*, des *discours* [illegible] et des *sermons*, Venise, 1586.

QUANZ (Jean-Joachim), musicien [illegible] et compositeur, né en 1697 près de Gottingue, se distingua par son talent sur la flûte, dont il prit les leçons de cet instrument au grand Frédéric, qui prenait plaisir à exécuter souvent des duos avec lui, et se l'attacha par de nombreux bienfaits. Il m. à Potsdam en 1773. On a de lui : *pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, qui eut plus. éditions, et qui a été traduit en holl. Quanz a composé en [illegible] *pièces à deux flûtes*, pub. en [illegible] d'avoir perfectionné cet inst

QUAKERS, Trembleurs ou Amis, sont les noms divers d'une seule et même secte religieuse, très-répandue en Angleterre et aux Etats-Unis, et qui, malgré sa foi en J.-C., n'admet aucun sacrement, pas même le baptême ni la cène. Quatre dogmes principaux sont la base de sa doctrine : 1° l'autorité civile ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse ; 2° les sermens exigés par l'autorité civile sont illicites ; on doit se borner à une simple déclaration affirmative ou négative ; 3° la guerre est une chose illégitime ; aussi les Quakers refusent-ils de porter les armes, de faire des réjouissances à l'occasion d'une victoire, etc. ; 4° enfin, les ministres de l'Evangile doivent être nourris, entretenus, comme les apôtres, par des oblations volontaires et non par des conventions, des arrangemens qui leur assurent un salaire déterminé. Au reste, tout Quaker peut être reconnu *ministre*, sans formule de consécration quelconque, mais aussi sans acquérir aucun privilége ni traitement, s'il a prêché plus fois de manière à se faire écouter avec intérêt ; et tout individu de la société, sans distinction d'âge ni de sexe, peut prendre la parole dans les assemblées, dès qu'il se sent ou qu'il se croit inspiré du Saint-Esprit. On l'écoute, s'il a le talent ou le bonheur de se faire écouter, ou si un des *Amis*, inspiré à son tour, ne l'interrompt brusquem. Plus d'une fois un débutant a fermé ainsi la bouche à un *anc.* Quelq.-uns de ces ministres, hommes ou femmes, font des excursions lointaines, même d'Amérique en Europe et d'Europe en Amérique. Dans ce cas, ils sont munis par leurs frères, qui les ont entendus prêcher, d'un certificat de capacité. Quoi qu'on en ait dit, les Quakers sont loin de regarder le culte public comme superflu, et ils ont même établi des mesures répressives contre ceux qui ne fréquentent pas assidument les assemblées. Les hommes et les femmes ont séparément des assemblées périodiques de mois, de trimestres et d'années. Les dern. sont au nomb. de sept : 1° celle de Londres, où les Amis d'Irlande envoient leurs représentans ; 2° de la Nouvelle-Angleterre ; 3° de New-York ; 4° de Pensylvanie et Nouvelle-Jersey ; 5° de Maryland ; 6° de Virginie ; 7° des Deux-Carolines et de la Géorgie. Nous ne parlerons point ici des choses qui ont pu rendre ridicule la secte des *Amis*. Qu'importent leurs grands chapeaux, leurs marques extérieures d'austérité, leur habitude de tutoyer tout le monde? Ils ont bien racheté quelques singularités par les mœurs irréprochables, la probité, la philanthropie véritable et sans exagération qui sont les traits distinctifs de leur caractère. Ainsi l'on n'oubliera jamais tout ce qu'ils ont fait pour hâter l'abolition de la traite des noirs. Non contens d'affranchir leurs esclaves, beaucoup d'Amis leur tinrent un compte pécuniaire du temps passé à leur service. Depuis quelques années, les Quakers, enrichis par le commerce et devenus aussi beaucoup plus nombreux, se sont un peu relâchés de leur sévérité primitive, et se sont divisés en *Dry-Quakers*, *Quakers-Secs*, ce sont les rigides, et en *Wet-Quakers*, *Quakers-Humides*, ce sont les mitigés, qui se plient aux usages du monde, qui consentent à faire la guerre, etc. Il n'a pas manqué de s'établir dans cette société des schismes comme dans toutes les autres ; mais jusqu'ici sa doctrine n'a subi que des altérations peu considérables. Les détails qu'il faudrait donner à ce sujet n'entrent pas dans notre plan. L'on trouvera des renseignemens sur les Quakers dans les ouvrages suivans : *the History of the people called Quakers*, Londres, 1779, in-8 ; *Portraiture of Quaquerism*, *by* Th. Clarkson, New-York, 1806, 3 vol. in-8 ; *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique*, *dans les années* 1795, 1796 et 1797, par Liancourt, Paris, an VII, 8 vol. in 8 ; *Précis de l'histoire*, *de la doctrine et de la discipline des* [illegible], Londres, 1790, in-18 ; *Etats-Unis de* [illegible] *la fin du* 18e *S.*, Paris, 1802, 2 v. in-8.

QUARIN (Joseph), premier médecin de l'empereur Joseph II, membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne, né dans cette dernière ville en 1733, s'est fait une grande réputation par ses talens, son zèle et ses soins infatigables pour le perfectionnement de l'instruction médicale dans sa patrie. Non-seulement il ouvrit des écoles de clinique, qui ont servi de modèle à celles qui ont été formées depuis en France et en Italie, mais il travailla aussi sans relâche à l'amélioration du système des hôpitaux, forma plusieurs établissemens en ce genre, et publia, dans l'intérêt de la science, diverses observations, qui lui valurent les plus honorables suffrages. Nommé comte en 1797, il fut décoré en 1808 du cordon de l'ordre de St-Léopold, remplit six fois les fonctions de recteur de l'université, et m., en 1814, environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. Les écrits de Quarin, dont plusieurs ont été traduits en français, en anglais et en italien, présentent d'excellentes vues pratiques, et méritent d'être consultés ; mais ils pèchent quelquefois par des divisions inexactes, et par des théories erronées qui régnaient au moment où ils ont été publiés. En voici la liste : *Tentamina de cicutâ*, Vienne, 1761, in-8 ; *Methodus medendarum febrium*, ibid., 1772, in-8 ; *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8 : ces deux dern. ouvrages ont été réimprimés, en 1781, sous ce titre : *de curandis febribus et inflammationibus Commentatio ; Tractatus de morbis oculorum ; de Entomiâ noxâ et utili physico-medicè consideratâ ; Considerations sur les hôpitaux de Vienne*, en allemand, 1784 ; *Animadversiones practicæ in diversos morbos*, ibid., 1786, in-8 ; trad. en français, par M. Sainte-Marie, sous le titre impropre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8.

QUARLES (François), poète anglais, né à Steward, dans le comté d'Essex, en 1592, vécut au milieu des troubles de l'Angleterre. Une pièce, qu'il intitula *le royal Proselyte*, et son attachement à la cause de Charles Ier lui suscitèrent beaucoup d'ennemis, et consommèrent la ruine de sa fortune. Ses livres furent pillés, plusieurs de ses manuscrits enlevés, et cette perte contribua à hâter sa mort, arrivée en 1644. On a imprimé de lui, en 1649, *la Vierge veuve*, avec quelques poésies sur des sujets religieux. — L'un de ses fils, Jean, cultiva la poésie, prit les armes pour Charles Ier, et m. de la peste, à Londres, en 1665.

QUARRÉ (Guillaume), chirurgien de Paris, au 17e S., a publié : *Myographia heroïco versu explicata*, Paris, 1638, in-4. C'est une description aussi bizarre qu'inexacte des muscles du corps humain. — Quarré (Pierre), médecin, est auteur du livre intitulé *les merveilleux Effets de la nymphe de Santenay au duche de Bourgogne*, *où il est sommairement traité de son origine*, *propriété et usage*, Dijon, 1633, in-4.

QUARREY ou QUARRÉ (Jean-Hugues), écrivain ascétique, docteur de Sorbonne et chanoine de Poligny, en Franche-Comté (où il naquit en 1580), puis oratorien, et enfin prédicateur du roi d'Espagne à Bruxelles, m. dans cette même ville en 1656, a laissé plusieurs ouvrages qui eurent beaucoup de succès dans le temps, et qui sont presque tous oubliés aujourd'hui. Nous citerons seulement : *le Trésor spirituel*, Paris, 1636, in-8, souv. réimp. ; *Traité de la pénitence chret.*, ibid., 1648, in-12 ; *le Riche charitable*, Bruxelles, 1653, in-12 ; *Direction spirituelle*, etc., ibid., 1654, in-8.

QUARTERONI (Arcangelo), recteur du séminaire épiscopal d'Arezzo, vivait dans le 18e siècle. Il a pub. des *poesies* toscanes et lat., enrichies des *notes* et *remarques* d'Ange-Laurent Grazzini, professeur d'humanité dans le même séminaire. Il a consacré un chapitre de ses poésies toscanes à de-

velopper cette opinion : *que l'étude des belles-lettres ne convient point aux femmes.*

QUATREMAIRE (dom Jean-Robert), relig. bénédictin, né à Courzeraux, dans le diocèse de Séez, en 1611, se signala par deux écrits très-vifs en latin (Paris, 1640 et 1650, in-8) contre Naudé, qui soutenait que Gerson n'était pas l'aut. de l'*Imitation* (*voy.* Naudé). Appelé par ses supérieurs à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en défendit les priviléges contre Launoy, dans deux *dissertations*, publiées, la première en 1657, in-8, la seconde en 1668, in-4. Une troisième parut en 1659, également pour défendre les droits de l'abbaye de Saint-Médard-de-Soissons. Est-ce à Quatremaire qu'on doit le recueil des ouvrages sur *la grâce* et *la prédestination* ? Les opinions ne s'accordent pas sur ce point. Ce savant bénédictin, étant à l'abbaye de Ferrières, en Gatinais, pour y prendre les bains, se noya en l'an 1671. On peut consulter, pour la liste de ses ouvrages, la *Bibliothèque* de D. Lecerf, et l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

QUATTROFRATI (François-Marie), jésuite de Modène, mort à Plaisance en 1704, a laissé, entre autres ouvrages : des *Sermons*, des *Panégyriques pour les huit principales fêtes de la Vierge-Marie*, Plaisance, 1698; *Lamentations de Jérémie*, trad. en italien, ib., 1701; des morceaux en prose et des poésies, Mantoue, 1706, in-4; les *vies* de quelques personnages célèbres, et quelques opuscules peu remarquables.

QUATTROMANI (Sertorio), littérateur ital., né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1551, m. vers 1606, a laissé un *recueil* de poésies latines et italiennes, des *lettres*, et autres opusc., publ. à Naples en 1714, in-8.

QUAUHTEMOTZIN. V. Guatimozin.

QUEBOOREN (Crispin), graveur flamand du 18e S., a laissé plusieurs portraits estimés, entre autres celui de *Guillaume Ier*, prince d'Orange, et celui du *cardin. Infant*, d'après le célèbre van Dyck.

QUECCIUS (Grégoire), médecin allem., professeur de philosophie à Altdorf, né dans cette ville en 1596, m. à Nuremberg en 1632, a laissé : *Anatomiæ philologicæ Pars prima, continens discursus de nobilitate et præstantiâ hominis, contra iniquos conditionis humanæ æstimatores*, Leipsig, 1655, in-4. C'est la première partie d'un ouvrage dont la lecture est rendue pénible par une érudition indigeste.

QUELLIN (Erasme), peintre flamand, né à Anvers en 1607, étudia d'abord la philosophie avec succès, mais sans aucun goût, devint ensuite l'un des élèves distingués de Rubens, et m. en 1676. Ses princip. ouvrages sont dans sa ville natale.— Il eut un fils nommé Jean-Erasme, dont on conserve quelq. tableaux dans plusieurs galeries d'Italie. — Artus Quellin, de la famille des précédens, né à Anvers en 1630, m. en 1716, a exécuté les belles sculpt. de l'hôtel-de-ville d'Amsterd., qui ont été gravées par Hubert Quellin, de la même famille.

QUELLMALTZ (Samuel-Théodore), médecin et anatomiste allemand, né à Freidberg, en Misnie, en 1699, m. en 1758 à Leipsig, où il avait professé l'anatomie, la chirurgie et la pathologie, a laissé un grand nombre de dissertations académiques, entre autres : *de Ptyalismo febrili*, Leipsig, 1748; *de Narium, earumque septi Incurvatione*, ib., 1750; *de musculorum capitis extensorum Paralysi*, ibid., 1757; *de Viribus electricis medicis*, 1755; *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano Effectus expendit*, ibid., 1755, etc., insérées pour la plupart dans le recueil d'Haller, intitulé : *Disputationes ad morborum historiam*, et dans le *Commercium litterar.*, de Nuremberg.

QUELUS (Jacques de Levis, comte de), jeune seigneur, *mignon* de Henri III, m. entre les bras de ce prince, le 29 mai 1578, d'une blessure qu'il reçut en se battant en duel avec d'Entragues. Henri lui fit élever un magnifique mausolée en marbre, avec cette épitaphe :

Non injuriam, sed mortem, patienter tulit.

QUÉNON (J.), professeur de seconde au collége Louis-le-Grand, m. à 54 ans en 1821, est auteur d'un *Dictionnaire grec-français*, adopté par l'université, Paris, 1807, 2 vol. in-8, dans la rédaction duquel il fut aidé par M. Thory, premier employé à la Bibliothèque du Roi. Quénon avait en outre laissé des matériaux pour un *Dictionn. franç.-gr.*

QUENSEL (Conrad), mathématicien suédois, né à Stockholm en 1676, m. à Lund, en Scanie, en 1732, professa avec beaucoup d'honneur les mathématiques dans cette dern. ville, fut membre de la société royale d'Upsal, et enrichit de savans *mém.* le recueil de cette société. — Quensel (Conrad), de la même famille que le précédent, né à Heyda, en Scanie, en 1768, mort, en 1806, à Stockholm, où il était intendant du cabinet d'histoire naturelle de l'académie des sciences suédoises, a rédigé en suédois le texte d'une collect. de plantes, i.....lée : *Flore suédoise.*

QUENSTEDT (Jean-André), théolog. protestant, né en 1617 à Quedlimbourg, d'une famille patricienne, professa avec distinction la philos. à Wittemberg, fut nommé directeur du pensionnat du collége électoral, et, en récompense de ses services dans l'enseignement, obtint la prévôté de l'église de tous les Saints. Il m. en 1688 après avoir été marié trois fois. Outre plus de 60 dissertations théolog., dont on trouve les titres dans le 22e vol. des *Memoires* de Niceron, on a de lui un savant traité intit. : *Sepultura veterum, seu Tractatus de antiquis ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et christianorum*, Wittemberg, 1648, 1660, in-8; *Antiquitates biblicæ et ecclesiasticæ*, ibid., 1688, 1695, in-4; *Dialogus de Patriis illustrium doctrinâ et scriptis virorum omnium ordinum et usque ad annum* 1600, ib., 1653 et 1691, in-4 : histoire littér. indigeste et fastidieuse (rare); *Ethica pastorum et Instructio cathedralis*, ib., 1708, 3e édit.; *Theologia didactico-polemica, sive Systema theolog.*, ib., 1685 et 1696, in-fol.

QUENTAL (Barthélemi de), prédicat., confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et fondateur de la congrégat. de l'Oratoire en ce pays, né aux îles Açores en 1626, m. à Lisbonne en 1698, a laissé des *méditations sur les mystères*, et des *sermons* en portugais.

QUENTEL (Pierre), imprim. de Cologne, m. vers la fin du 16e S., s'est fait un nom par ses éditions nombr. et recherchées, entre autres, celle des *Œuvres de Denis-le-Chartreux* en 21 vol. in-fol.

QUENTIN (St), regardé comme l'apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois, y souffrit, à ce que l'on croit, le martyre durant la persécut. de Dioclétien en 287.

QUER-Y-MARTINEZ (Joseph), botaniste espagnol, né à Perpignan en 1695, fut d'abord employé, en qualité de chirurgien-major, dans les armées espagnoles, et profita des différens voyages qu'il fit avec son régim., dans les provinces orientales de l'Espagne, sur les côtes d'Afrique, etc., pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, desquelles il forma dans la suite un jardin botanique, où il réunit en peu d'années plus de deux mille espèces. Cet établissement, le prem. de ce genre en Espagne, donna l'idée à Charles III d'en créer un semblable dans le potager du Prado. Ce projet ne fut mis à exécution que sous Ferdinand VI en 1755. Quer, nommé alors p. au jardin du roi, y propagea l'étude de la bot. et s'occupa en même temps d'un ouvr. *Flora española, o Historia de las plantas que crecen en España*, dont il fit paraître le 1er vol. à Madrid en 1762, avec une i

une petite carte de la Péninsule, et 188 planches. Quer fut le prem. Espagnol qui pub. un travail sur les plantes de son pays ; mais il n'eut pas la satisfaction de le terminer. Il fut enlevé aux sciences en 1764. Ortega, continuateur de cette *Flore*, dont les deux dern. vol. parurent en 1784, fit précéder le 5e de l'*Eloge historiq. de Quer.*

QUERAS (MATHURIN), doct. de Sorbonne, né à Sens en 1614, m. à Troyes en 1695, fut exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire et de souscrire à la censure contre le docteur Arnauld. On a de lui une *dissertation* sur cette question : *Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que l'attrition, conçue par les seules peines de l'enfer et sans amour de Dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grâce de la justification au sacrement de la pénitence*, Paris, 1685, in-8 : l'auteur y soutient la négative.

QUERBEUF ou QUERBOEUF (YVES-MATHU, SIN-MARIE de), jésuite, né à Landernau en 1726, m. en 1799 en Allemagne, où il s'était réfugié pendant la révolut., a pub. une édit. des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des miss. étrangèr.*, etc., Paris, 1780, 1783, 26 vol. in-12; des *Mémoires pour servir à l'hist. de Louis, dauphin de France*, Paris, 1777, 2 vol. in-12 ; des *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau*, par le P. Berthier, Paris, 1789, in-12 ; des *Sermons* de son confrère le P. de Neuville, 1776, 8 vol. in-12 ; l'*Oraison funèbre de monseig. le duc de Bourgogne*, trad. du latin du P. Willermet, Paris, 1761, in-12, et un *Abrégé des principes de Bossuet et de Fénelon sur la souveraineté*, pub. par l'abbé Emery, Paris, 1791, in-8. On doit aussi à Querbeuf une édit. non terminée des *Œuvres de Fénelon*, Paris, 1787-1792, 9 vol. in-4.

QUERCETANUS. V. DUCHESNE.

QUERCIA (JACQUES della), sculpteur, né à Sienne en Toscane, où il m. en 1418, est connu par plus. ouvr. qu'il fit pour sa ville natale, et entre autres par une belle fontaine de marbre, construite sous sa direction et qui lui fit donner le nom de *Quercia della fontana.*

QUERENGHI ou QUERENGI (ANTOINE), poète italien et latin, né à Padoue en 1546, m. à Rome en 1633, occupa des emplois importans sous les papes Clément VIII, Grégoire XV et Urbain VIII : Henri IV voulut l'attirer en France. On a de lui quelq. ouvr. en prose peu remarquables ; des *Poésies italiennes*, Rome, 1616, in-8, et *Latines*, Rome, 1629, in-8, qui sont estimées. — Flavio QUERENGHI, neveu du précéd., fut camerier du pape Grégoire XV, refusa l'évêché de Veglia, fut appelé à Venise en 1624, pour y professer la morale, et m. dans cette ville en 1646. On a de lui quelq. écrits de morale, d'après les principes d'Aristote, en latin.

QUERINI (ANGELO-MARIA), cardinal et littér., né à Venise en 1680, entra en 1698 chez les bénédictins de Florence. Entraîné par le désir d'étendre ses connaissances en littérature, Querini, après avoir visité l'Allemagne et la Hollande, se rendit à Paris, y passa deux ans à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, se lia avec tous les savans de l'époque et peu de temps après être rentré dans sa patrie, fut fait archevêque de Corfou, évêque de Brescia, et enfin cardinal en 1727. Il m. à Brescia en 1759. Ses principaux ouvr. sont : *Primordia Corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, Brescia, 1738, in-4 ; *Veterum Brixiæ episcoporum sancti Philetti Gaudentii Opera, necnon beati venerabilis Aldemani Opuscula*, etc., 1, in-fol. ; *Specimen variæ litteraturæ, e Brixiâ ejusque ditione paulò post tyrannunabula florebat*, etc., 1739, in-4. donné une édit. des *Œuvres* de saint 6 tom. in-fol. en grec, en syriaque et en latin. Voltaire, dans sa correspondance, remercie Querini d'avoir trad. en beaux vers latins une partie de la *Henriade* et du *Poème de Fontenoy*. Ce prélat était membre correspondant de l'académ. des inscript. et belles-lettres de Paris et de plus. académies étrangères.—Parmi les autres QUERINI, au nombre de plus de vingt, dont les biographes italiens ont conservé la mémoire, nous ne parlerons que de LAURO, né vers 1420 à Candie, où il m. vers 1466. Profess. de philosophie à Venise, il y acquit une grande célébrité, vint ensuite occuper une chaire d'éloquence à l'université de Padoue, et prit part à plus. querelles littér. de son siècle. On a de lui des *oraisons*, des *lettres*, un livre contre les Juifs et un traité *de Nobilitate.*

QUERLON (ANNE-GABRIEL MEUSNIER DE), litterat. et traduct. estimable, né à Nantes en 1702, m. à Paris en 1780, a travaillé aux *Petites affiches de Province*, à la *Gazette de France*, au *Journal étranger* et au *Journal encyclopédique*. On a de lui un grand nombre d'opuscules, parmi lesquels nous citerons seulem. : les *Impostures indécentes* ; le *Testament de l'abbé Desfontaines*, 1746, in-12 ; le *Code lyrique*, ou *Réglement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12, etc., des édit. de *Lucrèce*, 1744, in-12 ; de *Phèdre* ; des *Poésies d'Anacréon* ; *Collection historique*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en* 1748, Paris, 1758, in-12 ; *Continuation de l'histoire des voyages de l'abbé Prévost*; *Traduction du poème de la Peinture*, de l'abbé de Marsy ; *les Grâces*, Paris, 1769, in-8 ; les *Soupers de Daphné*, in-12. On lui a consacré une *notice* dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1781, p. 301-16.

QUESNAY (FRANÇOIS), chef de la secte des *économistes*, médec. ordinaire de Louis XV, membre de l'acad. des sciences de Paris, de la société royale de Londres, etc., né en 1694 à Merci près de Montfort-l'Amaury, exerça d'abord la chirurgie à Mantes-sur-Seine, avec beaucoup de succès, et commença à se faire connaître dans le monde médical par une réfutation du traité de Silva sur la saignée. La Peyronie, prem. chirurgien du roi, ayant dès ce moment jeté les yeux sur lui pour remplir la place de secrétaire perpétuel de l'acad. de chirurgie, il en fut pourvu, en 1737, en même temps que d'une place de chirurgien ordinaire du roi et du brevet de profess. royal aux écoles de chirurgie. Toutes ces faveurs se trouvèrent bientôt justifiées par la public. du prem. vol. des *Mém. de l'académie*, à la tête duquel Quesnay mit une *préface*, regardée comme un chef-d'œuvre en ce genre. Il prit ensuite une part très-active aux querelles qui s'élevèrent entre la faculté de médec. et le collége de chirurgie, et rédigea le plus grand nombre des écrits qui parurent au nom de ses confrères pendant cette longue et mémorable dispute. De fréquens accès de goutte l'empêchaient depuis quelq. temps de se livrer à la pratiq. des opérations de chirurgie, et l'obligeaient à une vie sédentaire. Cependant il suivit Louis XV dans la campagne de 1744, et se fit recevoir docteur en médec. dans la faculté de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, étant déjà médecin consult., il acheta la survivance de la charge de médecin ordinaire du roi. Ce prince aimait à causer avec lui. Il l'appelait *le Penseur*, et en lui accordant des lettres de noblesse, il lui donna pour armoiries trois fleurs de pensée avec cette devise : *Propter cogitationem mentis.* Quesnay s'était occupé dès sa jeunesse du sort des habitans des campagnes et le désir de l'améliorer lui dicta les articles *Grains*, *Fermiers*, etc., dans l'*Encyclopédie*, ainsi qu'une foule de *mémoires* et d'articles dans les *Journaux de physique et d'agriculture*, et dans les *Ephémérides d'un Citoyen.* Ses idées furent accueillies par un grand nombre d'écrivains, qui dénaturèrent souvent leur simplicité originelle, ou-

trèrent les conséquences déduites de ses principes, et les énoncèrent quelquefois avec l'enthousiasme et l'obscurité des oracles. Les *économistes* ont, d'un commun accord, proclamé Quesnay comme leur chef. Il m. octogénaire en 1774. Il était bon, franc, loyal et obligeant, mais ses manières avaient quelq. chose d'agreste et de tranchant qui effarouchait l'amitié. On a prétendu qu'il ressemblait physiquement à Socrate, ce qui n'est pas exact; mais on cite de lui plus. traits qui rappellent le caractère de ce philosophe. Outre les articles pub. par Quesnay dans les différens recueils que l'on vient de citer, la *Préface* du prem. vol. de l'académ. de chirurgie (collection dans laquelle on distingue de lui quatre *dissertations sur les plaies à la tête et l'usage du trépan*), il a encore laissé : *Observations sur les effets de la saignée*, Paris, 1730 et 1750, in-12; *Essai physique sur l'économie animale*, avec *l'art de guérir par la saignée*, ibid., 1736 et 1747, 3 vol. in-12 : cet ouvr., qui a eu beaucoup de vogue, n'est pas sans de grands défauts; *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et les progrès de la chirurgie en France*, ib. 1744, in-4 et 2 vol. in-12, reproduit sous ce titre : *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, Paris, 1749, in-4; à la fin de cet ouvr. curieux, on trouve l'*Index funereus* de Jean Devaux; *Traité de la suppuration*, ibid., 1749, in-12; trad. en allem.; *Traité de la gangrène*, ib., 1749; *Traité des fièvres continues*, ibid., 1753, 2 vol. in-12; *la Physiocratie*, ou *Constitution naturelle des gouvernemens*, ib., 1768, in-8 : cet ouvr. que La Harpe appelle l'Alcoran des *économistes*, a été pub. par Dupont de Nemours; *Recherches philosophiques sur l'évidence des vérités géométriques*, *suivies d'un projet de nouveaux élémens de géométrie*, Amsterdam et Paris, 1773, in-8 : cette product. de l'extrême vieillesse de Quesnay, n'apprit qu'une chose, dit un de ses biographes, l'affaiblissement de sa tête. On cite encore de lui : *Observation sur la conservation de la vue*; *Observations sur la psycologie*, ou *Science de l'âme*; *Extrait des économies royales de Sully*. Ces trois ouvrages furent imprimés à Versailles, par ordre de Louis XV, qui en tira, dit-on, lui-même quelq. épreuves; mais ils ont été si soigneusement séquestrés, qu'il n'en est pas resté un seul exemplaire à la famille de l'auteur. L'*Eloge de Quesnay*, par Grandjeand de Fouchy, a été inséré dans le recueil de l'acad. des sciences. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirat. de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédact. de quelq.-uns de ses ouvr., a composé aussi son *éloge* d'un ridicule si rare, que, s'il faut en croire La Harpe, les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias. Il existe un 3e *Eloge de Quesnay*, par le comte d'Albon (Paris, 1775, in-8), et inséré dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Le portrait de Quesnay a été gravé par Will, in-8 et in-fol., et par J.-Ch. François, à la manière noire. L'un et l'autre sont égalem. recherchés.—QUESNAY DE SAINT-GERMAIN, petit-fils du précéd., m. en 1805, a pub. : *Projet d'instructions et pouvoirs généraux et spéciaux à donner par les communes des pays d'élection à leurs députés aux états-génér., convoqués à Versailles pour le 21 avril* 1789, Philadelphie, 1789, in-8.

QUESNE (DU). V. DUQUESNE et Joseph DUCHESNE.

QUESNÉ (FRANÇOIS-ALEXAND.), botaniste-cultivateur, né à Rouen en 1742, renonça au commerce, qu'il avait d'abord embrassé pour complaire à ses parens, et consacra dès-lors tout son temps à la culture des plantes et à l'étude raisonnée de la botanique. Il recueillit un grand nombre de plantes et d'arbustes exotiques qu'il sut acclimater, et m. dans sa patrie en 1820. On a de lui une trad. estimée de la *Philosophie botanique* de Linné, Rouen, 1788, gr. in-8; divers *mémoires* sur la bot. et plus. *notices* insérées dans le Recueil an. de la société d'émulation de Rouen.

QUESNEL (PASQUIER), théolog., né à L. 1634, entra dans la congrégat. de l'Ora. 1657, devint direct. de l'institut. de Paris, un gr. rôle dans les débats de religion, entr. suites et les jansénistes. Ce fut pour l'us. jeunes élèves confiés à ses soins, qu'il comp. *Réflexions morales*, dont la prem. partie fut à Paris en 1671. Peu de temps après il donn. nouvelle édit. des *OEuvres de St Léon*, pap. un ancien MS. apporté de Venise; Paris, 2 vol. in-4; Lyon, 1700, in-fol.; Rome, in-fol. (*v.* St LÉON). Ce fut à cette époque qu. chevêque de Paris (Harlay), instruit de l'ins. de Quesnel aux jansénistes et de son opposi. la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quit. capitale et de se retirer à Orléans en 1681. semblée générale de l'Oratoire ayant dem. 1684 la signature d'un formulaire de doctrine d. en 1678 sur divers points de philosophie et de. ie, le P. Quesnel ne voulut point y sou. et se retira dans les Pays-Bas espagnols en 168. alla trouver à Bruxelles Arnauld, dont il reçu. les dern. soupirs, et c'est là qu'il achève ses *flexions morales sur les Actes et les Epîtres d. Apôtres* : ouvr. condamné par Clément XI. constitution *Unigenitus* en 1713. Les jésuites. obtenu un ordre de Philippe V, pour le fa. rêter, il fut transporté dans les prisons de l'ar. vêché de Malines (*v.* PRECIPIANO). Rendu. berté en 1703, Quesnel alla former à Amst. quelq. églises jansénistes, et m. dans cette vi. 1719. Ses principaux ouvr., outre les *Réfl. morales*, 1694, sont : *Lettres contre les mal.* 1686, in-12; l'*Idée du sacerdoce et de l'u. de Jésus-Christ*; *Tradition de l'église rom. la prédestination des saints et sur la grâce*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom de Germain, doct. en théologie; la *Discipline de l'église*, *tirée du Nouveau-Testament et des anciens conciles*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4; *Arnaldina*, Hollande, 1690, in-8; sept *Nouv.* en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la. titution *Unigenitus*; la *Souveraineté des rois d. due*, Paris, 1704, in-12. On lui doit aussi *tion de diverses problèmes*, Cologne, 1699, in-12. On trouvera dans Moreri la longue n. clature des pièces relatives aux contestat. dans quelles le P. Quesnel s'est engagé.

QUESNEL (PIERRE), surnommé Bénard, siastique, mort à La Haye en 1774, on c. l'*Histoire de la compag. de Jésus*, dont les. miers vol. ont été impr. à Soleure en 17. in-12. Cette hist., qui occupa la plus grande de sa vie, était achevée depuis trois mois. sentant approcher sa fin, il en fit brûler le. aurait formé 20 vol. in-12. Il ne put. on, à quelques personnes qui lui en. cas de conscience. On a encore de l'abbé Q. *Extrait de l'Almanach du Diable*, 173. *nach du Diable*, 1738, in-12, pièces. necdotes piquantes sur plus. gr. personnages à tort qu'on lui a attribué un ouvrage. sur les affaires de la bulle *Unigenitus*. *de don Ronucio d'Aletès*, Venise (Rouen). 1738, 2 v. in-12 : ce rom. est de l'abbé C. — Le baron QUESNEL, lieut.-gén., né. entra au service au commencem. de la. passa rapidem. par les div. grades. gén. divisionn., dans lequel il était. lie lorsque s'effectua le célèbre pas. (*v.* ce mot), où sa conduite lui. publics du prince Eugène de Beau. taouration de 1814, le baron Ques. de St-Louis et gr.-offic. de la L. faveurs du roi lui ouvraient

plus hautes dignités militaires ; mais l'é-
es *cent jours* était celle marquée pour le
e sa vie : il périt noyé dans la Seine, où l'on
son corps. Nous ignorons les circonst. de
em., qui n'a donné lieu à aucune enquête.

SNOY. V. DUQUESNOY.

TANT (FRANÇ.-ANTOINE), vaudevilliste,
733 à Paris, commença par faire quelques
ns particulières, puis, dans un âge assez
obtint de l'emploi dans les bureaux admi-
, et m. en 1823, après avoir été successi-
chef du bureau des lois, de celui des hôpi-
s prisons et de la commission des secours
départem. de la Seine, adjoint au secréta-
'administrat. des hospices, et contrôleur de
des Incurables. La liste de ses product. a
par M. Beuchot (*Bibliogr. de la France*,
ag. 567-72), qui, à cette longue énumérat.,
le curieuses recherches sur les théât. de la
à furent représ. les pièces de Quétant. Nous
nerons à citer de lui les deux pièces suiv.,
e qu'on joue quelquefois encore aux théâ-
boulevards : *le Maréchal ferrant*, opéra-
1761, in-8; trad. en allem., Francfort,
-8; et *le Tonnelier*, 1765, in-8. Outre ses
théâtre Quétant a donné quelq. trad., et
e de lui div. opuscules dans le vol. intit. :
de la Cour-Neuve pour l'année 1774. On
sulter pour plus de détails la *notice necrol.*
a tête du Catalogue des livres MSs. et imp.
blioth. de feu M. F.-A. Quétant, Paris,
823, in-8.

TIF (JACQUES), religieux dominicain, né à
1618, fut, depuis 1652, biblioth. de la
de la rue St-Honoré, où il avait fait pro-
jusqu'à sa m., arrivée en 1698. On a de
édit. des *Opuscules* et des *Lettres de Pierre*
une nouvelle édit. du *Concile de Trente*,
e la *Somme de St Thomas*, en 3 v. in-fol.;
es de Savonarole, et de sa *vie* par Jean-
Pic de la Mirandole. Il préparait une *Bi-*
ne des Auteurs de son ordre, qui fut ter-
r le P. Echard, son confrère; elle a pour
iptores ordinis minorum, cum notis, Paris,
721, 2 vol. in-fol.

TINEAU (PIERRE), gén. républ., né vers
ay-N.-Dame (Maine-et-Loire), command.
de la divis. de Bressuire lorsque, par suite
partiels contre les troupes royales, il fut
leur abandonner la place de Thouars. Ac-
sitôt de trahison, il fut livré au tribunal
maire de Paris, qui l'envoya à l'échafaud
1794. Mme de La Roche-Jacquelein, dans
oires, le disculpe pleinement de l'injuste
n dont il fut victime.

IX (LE). V. LEQUEUX.

EDO DE VILLEGAS (D. FRANCISCO),
littérat. espagnol, qu'un critique moderne
mondi, t. 4, p. 74-94 de l'*Histoire de la*
du Mid.), ose presque mettre en parallèle
uice, sinon sous le rapport du goût ou du
moins pour sa tournure originale d'es-
ersalité des connaiss. et la fécondité,
Madrid en 1580 d'une famille noble, et,
e heure orphelin, fut placé à l'université
, où il fit de brillantes études. Versé dans
es savantes possédant l'arabe, l'hébreu,
t le français, il avait déjà pris, dit-on, à
s degrés en théol.; il avait étudié avec fruit
droit et la méd., et s'était rendu habile dans
., lorsque les suites d'un duel qu'il
grand seigneur l'obligèrent à s'expa-
en Sicile le comte d'Ossuna, dont il
dévoué par le zèle avec lequel il remplit
tions que lui confia ce vice-roi; mais
ne de toute inquiétude relativem. à l'a-
heuse qui le tenait éloigné de sa patrie,
impliqué à Venise dans la conspirat. de
Bedmar (*v.* ce nom). S'étant sauvé en Espagne, il y partagea la disgrâce de son protect., fut arrêté en 1620, et ne parvint, au bout de 3 ans, à recouvrer sa liberté que pour être exilé de nouveau dans sa terre de Torre de Juan Abad. C'est là qu'il composa la plupart de ses poésies, qui durent nécessairement porter l'empreinte de la situat. où il se trouvait réduit. Quevedo fut dans la suite autorisé à reparaître à la cour : il eut même le titre honorifique de secrétaire du roi, mais refusa de rentrer dans les affaires. A 54 ans il épousa une femme de haute naissance, qu'il perdit après quelq. années d'une paisible union; et ce malheur ne fut que le prélude de nouvelles infortunes. En 1641 il fut jeté dans un noir cachot comme prévenu d'avoir écrit une virulente diatribe contre l'administrat. du comte d'Olivarez, y languit oublié pendant 22 mois vivant d'aumônes (ses biens avaient tous été confisqués), et ne fut remis en liberté qu'après la disgrâce du comte-duc, alors que le véritable auteur du libelle, aussi détenu, sortait également. de sa prison. Quevedo m. peu de temps après en 1645. Ce fécond écrivain, celui de sa nation qui a le plus approché de l'immortel Cervantes, a embrassé dans ses ouvr. tous les genres de littérat.; mais il excellait surtout à manier la satire; et certes un vaste champ lui était ouvert de ce côté. Cependant, loin de planer, comme l'a fait Voltaire, au-dessus des préjugés de ses contemporains, Quevedo a non-seulem. respecté religieusem. tous ceux de la nation espagnole, mais il a encore consacré quelq.-uns de ses écrits à des objets peu dignes d'un philosophe : telle est sa Lettre (*Carta*, etc.), au roi de France Louis XIII, où il appelle toute la rigueur de ce monarque sur les protestans des Pays-Bas. Du reste, comme la plupart de ses MSs. furent dispersés lors de sa dern. détention, il est plus que probable que le gouvernement soupçonneux sous lequel il vivait n'eût pas manqué d'anéantir ceux de ses écrits qui auraient eu trait à l'inquisit. ou aux abus de la puissance sacerdotale, s'il se fût exercé sur ces matières. Mais on peut affirmer que telle n'a jamais été la pensée de Quevedo; sa *Politica de Dios*, son *Memorial por el patronato de St Iago*, etc., en font foi. Les plus connus d'entre ses autres ouvr. en prose, ont pour titre : *los Sueños* (les Visions), Rouen, 1627; trad. en franç. par La Geneste et par l'abbé Berault; *Historia y vida del gran Tacaño*, etc., dont on a trois trad. en franç. et une en allem. : la plus récente des prem., par Rétif de La Bretonne et d'Hermilly, est int. *le Fin Matois*, ou *Histoire du gr. Taquin*, La Haye (Paris), 1776, 3 part. in-12. Ses poésies, réunies par J.-N.-Ant. Gonzales de Salas, ont pour titre *el Parnaso español*, Madrid, 1648, 2 vol. in-4 : il en a été fait un choix, impr. à Paris en 1821, in-18, avec celles de Luis de Gongora. Les édit. plus ou moins complètes de ses œuvres sont assez nombreuses : nous nous bornerons à citer celles de Madrid, 1650, 3 vol. in-4; Sancha, 1791-94, 11 vol. in-8 : *Obras jocosas y Poesias escogidas*, ibid., 1796, 6 vol. in-12; *Obras jocosas*, Madrid (Paris), 1821, 4 vol. in-18; *Obras escogidas*, Barcelone, 1798, 4 vol. in-8. Les pièces satiriq. ou burlesq., en prose, de Quevedo, ont été trad. en français par Raclotz, Bruxelles, 1698 et 1699, 2 vol. in-12. Don Paul-Ant. de Tarsia a donné en espagnol une *Vie* de Quevedo, Madrid, 1663, in-8. On peut aussi consulter avec fruit le tom. 2, p. 115 de l'*Histoire de la littérat. espag.* de M. Bouterweck, et l'ouvrage de M. Sismondi déjà cité. — Pedro de ALCANTARA de QUEVEDO, card. et év. d'Orense en Galice, gr.-cordon de l'ordre de Charles III, né en 1736 à Villa-Nova-de-Freno dans l'Estremadure, mort le 28 mars 1818, a mérité la reconnaissance de toutes les âmes généreuses, par la charité sans bornes et l'héroïque dévouem. qu'il déploya envers les prêtres et nobles français émigrés, qui accoururent en foule dans son petit dio-

Quin, 1766, in-8. Davies, a donné de grands détails sur cet acteur célèbre dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (Philippe), célèbre poète lyrique, membre de l'académie franç. et de celle des inscriptions et belles-lettres, né en 1635, était, dit-on, fils d'un boulanger. Après avoir fait quelq. études, il eut le bonheur de s'attacher à Tristan-l'Ermite, auteur de *Mariamne*, qui, ayant reconnu en lui un goût décidé pour la poésie, encouragea ses dispositions, et l'associa à l'éducat. qu'il donnait lui-même à son fils unique. Tristan ne tarda pas à recueillir le fruit de ses soins : dès l'âge de 15 ans le jeune Quinault avait déjà composé plus. pièces de théâtre, et à 18 ans, il débuta sur la scène française par sa comédie des *Rivales*, qui fut très-applaudie et eut un grand nombre de représentations. Il ne se laissa point éblouir cependant par ce brillant succès : cédant aux sages conseils de ses amis, il entra chez un avocat pour se livrer à quelque chose de plus solide que le théâtre; mais les études de sa nouvelle profession ne purent le détourner de son goût favori; et l'on vit chaque année se succéder sur la scène quelq. pièces de sa composition. *L'Amant indiscret*, qu'il fit jouer en 1654, fut couvert d'applaudissemens : cette pièce se distingue entre les comédies de Quinault, par un style plus vif et plus comique; et l'on pense que Voltaire en a profité pour sa comédie de l'*Indiscret*. Après la m. de son bienfaiteur, auquel il avait à son tour prodigué les plus tendres soins, Quinault donna successivement au théâtre : *la Comédie sans Comedie*; *les Coups de l'Amour et de la Fortune*; *la Mort de Cyrus*, tragédie en 5 actes; diverses autres pièces, et en 1661 la tragéd. d'*Agrippa*, ou *le Faux Tibérinus*, qui fut jouée deux mois de suite et reprise plus. fois. S'étant marié vers cette époque, Quinault prit le titre d'avocat en parlement, acheta une charge de valet de chambre du roi, et fut pendant trois ans plus occupé de son bonheur domestique que de la littérature. Il y revint en 1664, et fit paraître sa tragéd. d'*Astrate*, qui eut un succès prodigieux, et qui attira une telle affluence de spectateurs que les comédiens doublèrent le prix des places. Cette pièce, malgré la critique de Boileau, eut, avec *le faux Tibérinus*, l'honneur assez rare d'être jouée pendant quatre-vingts ans; mais le peu de réussite qu'elles eurent aux dernières reprises les a fait disparaître de la scène. Jusqu'alors notre poète s'abandonnant à sa trop grande facilité, n'avait encore rien produit qui fût vraiment digne du suffrage des connaisseurs et de la postérité. Chez lui les succès amenaient les succès; car il est à remarquer qu'aucune de ses pièces ne fut mal accueillie, si ne n'est *Bellerophon*, son avant-dern. tragédie, qui tomba dès la prem. représentation. Mais sa comédie de *la Mère coquette*, ou *les Amans brouilles*, représentée en 1665, raffermit sa réputation dramatiq. qui avait souffert quelque atteinte. *Pausania*, qu'il fit jouer un an après fut sa dern. tragéd. Enfin il devint le créateur et le modèle d'un nouveau genre dramatique; il s'essaya dans la tragédie-opéra; et quoique ses prem. pièces, en ce genre, fussent loin encore de la perfection à laquelle il parvint ensuite, elles annonçaient du moins que Lulli, qui avait obtenu le privilége de l'Opéra, ne s'était pas trompé dans son choix en préférant Quinault aux autres poètes de son temps. L'alliance de ces deux talens éleva bientôt la scène lyrique française au-dessus de toutes les autres; mais avec cette différence que la musique du composit. a passé de mode, tandis que [illegible]ète seront toujours goûtés. Déjà gra[illegible] d'une pension de deux mille livres, [illegible] décoré du cordon de St-Michel, et [illegible]lever la renommée de l'opéra français [illegible]6, que parut *Armide*, son dern. ouv. [illegible]-d'œuvre. Depuis cette époque cédant [illegible]ns religieux que sa femme lui avait in[illegible] entièrement de travailler pour le théâtre, et ne voulut plus composer de vers que pour chanter les louanges de Dieu. Il m. le 26 novembre 1688 à l'âge de 53 ans. La noblesse de ses sentimens, la bonté de son cœur, sa modestie et l'aménité de son caractère le firent regarder comme l'un des hommes les plus aimables de son siècle. Ses ouvr. lyriques sont : *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*; *Cadmus*; *Alceste*; *Thésée*; *le Carnaval*; *Athys*; *Isis*; *Proserpine*; *le Triomphe de l'Amour*; *Persée*; *Phaéton*; *Amadis de Gaule*; *Roland*; *la Grotte*, ou l'*Eglogue de Versailles*; *le Triomphe de la Paix* et *Armide*. Le *OEuvres* de Quinault ont été impr. avec sa *Vie*, Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12. M. Crapelet a pub. pour la prem. fois dans le format in-octavo, les *OEuvres choisies* de Quinault, précédées d'une *notice* fort intéress., Paris, 1824, 2 vol. in-8.

QUINAULT (Jean-Baptiste-Maurice), bon acteur comiq., fut reçu au Théâtre-Français en 1712, et m. en 1744. Son père avait commencé à jouer en 1695, et s'était retiré du théâtre en 1717. Quinault l'aîné était aussi musicien. Il a fait, outre ses *divertissemens*, la musique des *Amours des déesses*. — Quinault-Dufresne (Abraham-Alexis), frère du précédent, acteur tragique, débuta au Théâtre-Français en 1712. Il rétablit le vrai goût de la déclamation, qui s'était perdu depuis la retraite du célèbre Baron, et m. en 1767. La tradition de Quinault-Dufresne, dans plusieurs rôles, a servi longtemps de règle à ses successeurs. On trouve dans tous les dictionnaires dramatiques diverses anecdotes curieuses sur cet acteur, qui avait, dit-on, un orgueil démesuré. — Jeanne-Marie Duprè, connue sous le nom de Mlle de Seine, femme du précédent, joua avec un égal succès les premiers rôles tragiques et comiques, excella principalement dans celui de *Didon*, qu'elle avait créé, se retira du théâtre en 1736, et m. en 1759.

QUINAULT (Jeanne-Franç.), sœur des précédens, née à Paris à la fin du 17e S., joignit à la réputation d'une excellente actrice celle d'une femme de société, pleine d'esprit et d'instruction. Après avoir débuté en 1718, dans la tragédie, par le rôle de Phèdre, se reconnaissant plus de vocation pour la comédie, elle s'essaya immédiatement dans les rôles de soubrette, et fut admise, dans cet emploi, au nombre des comédiens français. Elle décida le succès d'un grand nombre de pièces par son talent flexible et son jeu piquant. Les auteurs s'empressaient de consulter son goût exquis, et ce fut d'après ses idées que La Chaussée composa *le Préjugé à la mode*. Voltaire lui lut sa tragédie de *Zaïre* et sa comédie de l'*Enfant prodigue*. Elle attirait chez elle, à la fois, les gens du monde et les gens de lett., et elle devint l'intime amie du marquis d'Argenson et de D'Alembert, auquel elle laissa, dit-on, par testament, un diamant d'un grand prix et des manuscrits précieux. Cette actrice aimable, après avoir quitté le théâtre en 1741, m. en 1783. On trouve sur elle et sur ses relat. avec Duclos (*v.* ce nom), de curieux détails dans les *Mémoires de madame d'Epinay*, 1818, 3 vol. in-8. — Marie-Anne Quinault, sœur de la précédente, fut plus célèbre par sa beauté que par ses talens. Reçue à la comédie française en 1715, elle quitta le théâtre en 1722, et m. en 1791, âgée, dit-on, d'au moins 100 ans. — Françoise Quinault, sœur aînée des précédentes, plus connue sous le nom de Mlle de Nesle, celui de son mari, fut reçue au Théâtre-Français en 1708, et m. en 1713, âgée de 25 ans. On croit qu'elle aurait pu acquérir une gr. réputat. dans les deux genres dramat., sans sa fin prématurée.

QUINCY (Charles Sévin, marquis de), officier-général, né vers 1660, signala sa valeur dans les guerres que Louis XIV eut à soutenir depuis 1676 jusqu'à la paix d'Utrecht, et obtint, en récompense de ses services, le grade de lieutenant-général dans l'arme de l'artillerie. Il se distingua

recherchent guère que de brillans récits, des peintures fortes et un style élégant et pur. Il se composait originairem. de 10 livres, dont les 2 prem. sont perdus, ainsi qu'une partie du 5e et du 6e. Les édit. de Quinte-Curce, avec ou sans comment., sont innombrables. Plus de 150 mériteraient d'être citées honorablem.; mais nous devons nous borner à indiquer, comme les plus anc., celles de Rome (1470) et de Venise (1470 ou 1471), in-4; et comme les plus estimées, outre les édit. publiées par les Juntes, par les Aldes et Elzevier (Leyde, 1633, in-12, et Amsterd., 1673, in-8), celles de Strasbourg, avec les *Supplemens* de Freinsheim, 1648, 2 v. in-8; et 1670, in-4; *cum not. var.* de Schrevelius; *ad usum delphini*, par le P. Tellier, Paris, 1678, in-4; de Leipsig, avec *supplement*, de Ch. Cellarius, et des *cartes* géogr., 1688, in-12; de Dresde, 1700, in-12, avec les *supplémens* de Junker; de La Haye, 1708, in-8, avec le *commentaire* de Pitiscus, 1708, in-8; de Delft, 1724, in-4, par les soins de H. Snakenburg; de Londr., par Maittaire, 1716, in-12, et par Brindley, 1748, 2 vol. in-18; d'Hemlstadt, 1795-1802, 3 v. in-8, par D.-J.-T. Cause; de Leipsig, 1818, gr. in-8, par J.-C. Coker; enfin l'édit. faisant partie de la *collect.* de M. Lemaire, 1822, 2 vol. in-8. Toutes les nations d'Europe possèdent une ou plusieurs traduct. de l'*Histoire d'Alexandre*. Parmi celles qui ont été faites en français, on en compte une de 1490, in-fol., imp. par Ant. Vérard. La *version* de Beauzée, 1789, 2 v. in-12, 2e éd., a effacé celles de Vaugelas et de l'abbé Mignot. Entre autres ouvr., on peut consulter sur Quinte-Curce *Examen des hist. d'Alexandre*, par Ste-Foix. *Voy.* aussi son article dans le *Dictionn.* de Bayle, et celui que lui a consacré M. Daunou, t. 36 de la *Biogr. univ.* de L.-G. Michaud.

QUINTIANUS STOA. V. QUINZANO.

QUINTILIEN (MARCUS FABIUS QUINTILIANUS), célèbre rhéteur latin, né à Rome dans le 1er S. de l'ère chrét., était fils d'un avocat, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Il règne, au surplus, une gr. incertitude sur plusieurs circonstances de la vie de ce rhéteur. Selon les calculs du savant Dodwell, Quintilien dut naître en l'an 42, et mourir sous le règne d'Adrien. Il suivit Galba en Espagne, y enseigna la rhétorique, y plaida des causes, revint à Rome en 68, continua à donner des leçons de rhétorique, et reçut à cet effet un traitement public. On a de lui, sous le titre d'*Institutions oratoires*, le cours de rhétorique le plus complet que les anc. nous aient laissé. Des copies de cet important ouvrage existaient au moyen âge. Celle que Le Poggio déterra, en 1419, au fond de l'abbaye de S. Gall, et une autre, possédée par Léonard Arétin, sont les sources de toutes celles qu'on a faites depuis, et des deux premières édit. qui parurent en 1470 à Rome, in-fol. Dix autres furent publiées dans le 15e S. Nous citerons, parmi les nombreuses édit. du 16e, celles des Aldes, 1514, in-4; de Vascosan, Paris, 1538, in-fol.; de Robert Estienne, 1542, in-4; de Mamert-Patisson, 1580, in-8, revue par P. Pithou, qui y a joint des *variantes*, des *notes*, et 145 petites *déclamations* du même auteur (on n'en avait encore imprimé que 136). Schrevelius, et après celui-ci J.-Fréd. Gronovius, ont donné leurs soins à l'édit. qui parut en 1665, Leyde et Rotterdam, in-8, *cum notis variorum*. En 1715, Rollin publia, chez les Estiennes, *Quintilien abrégé*, en 2 vol. in-12, et Capperonnier donna, en 1725, une 1e édition, in-fol., avec un choix de *notes* et des *observations* critiques. L'édition de Mathesius, Gottingue, 1738, in-4, est plus estimée que la précédente, et celle de P. Burmann, qui parut à Leyde, 1720, 2 vol. in-4. Les dernières édit. sont celles de Barbou, Paris, 1769, de Deux-Ponts, 1784, 4 v. in-4; de Leipsig, 1798-1815, 4 vol. in-8. *Les Institutions oratoires* ont été traduites en français par l'abbé de Pure et par Gedoin; mais on ne lit que la traduct. du dernier, qui parut à Paris, 1718, in-4, et qui a été souv. réimpr. depuis, jusqu'en 1812, 4 ou 6 vol. in-12. Il existe aussi des traduct. du même ouvrage en ital., en angl., en allem., en danois (du 10e livre seulem.), en espagnol. Le dialogue sur les orateurs, du même auteur, a eu plusieurs traducteurs français, notamment Claude Fauchet, Dureau de La Malle, Chénier (dans ses *Fragm. de littér.*) On doit consulter, sur la vie et les ouvrages de Quintilien, les *Annales quintilianæ*, de Dodwell; le *Dictionn.* de Bayle; la *Biblioth. latina* de Fabricius; les *Jugem. des sav. sur les rhéteurs*, recueillis par Gibert, et le *Lycée* de La Harpe.

QUINTILLUS (MARCUS AURELIUS CLAUDIUS), empereur romain, commandait un corps de troupes stationné près d'Aquilée, quand l'empereur Claude II, son frère, m. en 270. Il prit alors le titre d'Auguste, qui lui fut confirmé par les légions d'Italie. Mais Claude, ne reconnaissant pas dans Quintillus la capacité nécessaire pour le gouvernement, avait recommandé, av. de mourir, à ses généraux d'élire Aurélien (*v.* ce nom), dont la valeur éprouvée promettait un digne défenseur à l'empire, alors attaqué de toutes parts. En apprenant l'élect. d'Aurélien, Quintillus réunit ses légions, et essaya de les gagner à sa cause. Cette démarche fut infructueuse. Abandonné par les soldats, le frère de Claude rentra dans Aquilée, et se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne de 17 jours. On a de cet empereur quelques médailles en or, très-rares, et d'autres en petit bronze, qui sont plus communes.

QUINTIN (JEAN), cheval. de Malte, né en 1500, fut profess. en droit canon à Paris, et m. en 1561. On a de lui: *Melitæ insulæ Descriptio*, 1536, in-4; *Tractatus de ventis, et nauticâ bruxulâ ventorum indice*, et quelques ouvrages sur des matières canoniques, oubliés aujourd'hui. — Un autre QUINTIN, tailleur de profess., fut brûlé à Tournai, en 1530, comme chef d'une secte d'hérétiques, qu'on nommait *libertins*.

QUINTINIE (JEAN DE LA), célèbre écriv. agronomique, né en 1626 à Chabanais, dans l'Angoumois, fit de très-bonnes études à Poitiers, vint se faire recevoir avocat à Paris, et voyagea ensuite en Italie, où il acquit une gr. théorie dans l'agriculture et le jardinage, qui étaient ses goûts dominans depuis l'enfance. De retour dans la capitale, il fit, en ce genre, des essais et des expériences fructueuses, qui le firent connaître, et il ne tarda pas à être appelé par Louis XIV, à Versailles, pour prendre soin des jardins de cette résidence royale. Il y développa un génie et une habileté qui lui valurent de nombreuses et éclatantes preuves de la généreuse gratitude du monarque, et qui lui ont mérité d'être compté parmi les personnages illustres du gr. siècle. La Quintinie m. à Versailles en 1688, laissant un écrit qui a été long-temps regardé comme le seul guide des jardiniers. Cet ouvrage, impatiemm. attendu, parut en 1690, sous le titre d'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un Traité des orangers, suivi de quelques réflexions sur l'agriculture, par le feu sieur de La Quintinie*, 2 vol. in-4. Les édit. suiv. sont ornées du portrait de l'auteur, de vignettes et de dix planches. On y trouve de plus un poème de Santeuil, intit. *Pomona*, et une *idylle* de Charles Perrault. La meilleure de ces éditions est celle de 1730, à laquelle on ajoute encore un *Traité des arbres fruitiers*, qui avait paru anonyme en 1683. L'ouvrage de La Quintinie a été trad. en anglais, en belge, en ital. M. Briquet a publié un *Eloge de La Quintinie*, dans les *Mém.* de la société d'agriculture de Niort, 1807, in-8. Déjà Charles Perrault avait placé La Quintinie dans la *Galerie des hommes illustres* du 17e siècle, qui parut en 1696;

reignements qui le déterminèrent à se diriger vers le Sud. Il aperçut successivem. les îles de *Tucopia* et de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et continua sa route vers le Sud. Le 26 avril 1606, plus. terres se présentèrent à sa vue, et, dans l'embarras du choix, il mit le cap sur celle qui gisait au sud-ouest de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et qu'il appela *Tierra austral del Espíritu-Santo*. Le port où il aborda fut nommé *la Vera-Cruz*. Il est bien reconnu aujourd'hui que cette terre est la même que les Grandes-Cyclades de Bougainville et les Nouvelles-Hébrides de Cook. Quiros en prit possession au nom de son maître, et fit voile pour le Mexique, où il arriva le 3 octob. 1606. De là, il se rendit à Madrid pour solliciter les moyens de poursuivre ses découvertes et d'établir une colonie sur la terre du Saint-Esprit; mais ce fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles n'ont pu effacer ni la vérité ni la vivacité, il peignit à Philippe III les nombreux avantages de cette terre nouv.; on ne mit à sa disposit. que des moyens peu proportionnés à la grandeur de ses desseins. Il partit cepend. pour Lima, avec l'intent. de tenter un nouv. voyage; mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver, et m. à Panama en 1614. Son mémoire à Philippe III fut publié à Séville, en 1610; en lat., à Amsterd., en 1613, sous le titre de *Franc.-Ferd. Quir Narratio de terrâ australi incognitâ et de terrâ Samojedarum et Fingensiorum in Tartariâ*, in-4; et en fr., à Paris, en 1617, sous le titre de *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine Pierre-Ferdinand de Quir, sur la découverte de la cinquième partie du monde, appelée la* TERRE AUSTRALE INCONNUE, *et des gr. richesses et fertilité d'icelle*, in-12 de 16 pages. *Voy.*, pour les détails que nous ne pouvons donner ici, Fleurieu, *Découvertes des Franç. au sud-est de la Nouv.-Guinée*, in-4; Desbrosses, *Navigations aux terres austr.*, t. 1, liv. 3, pag. 306 et suiv. — QUIROS (Théodore de), missionnaire espagnol, de l'ordre de St-Dominique, né en 1599 à Vivero, dans la Galice, s'embarqua pour les îles Philippines en 1637, et y consacra sa vie à l'instr. et à la convers. des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Il mourut en 1662, épuisé de fatigues. Il avait composé la *gramm.* et le *dictionn.* de la langue *tagala*, et traduit dans cette langue un *catéchisme* et plusieurs ouvrages ascétiques. *Voy.* la *Bibl. fratr. ordin. prædicator.* des PP. Quétif et Echard. — QUIROS (Augustin de), jésuite espagn., natif d'Audujar, inspecteur des miss. de la Nouv.-Espagne, m. à Mexico, en 1622, à l'âge de 56 ans, a laissé des *comment.* en lat., sur quelques livres de la Bible, Séville, 1622, in-fol. — QUIROS (Hyacinthe-Bernard de), dominic. espagnol, qui portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thomas, apostasia, et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'hist. eccl. à l'univ. de Lausanne. Il y m. en 1758. On connaît de lui une *Hist. de l'égl.*, en allem., Lausanne, 1756, in-fol.

QUITA (DOMINGOS DOS REIS), poète portugais, né le 6 janv. 1728, passa dans la misère les prem. années de son enfance, et n'eut d'abord d'autre instruction que celle qu'il acquit lui-même par la lecture des ouvrages du Camoens et de Fr. R. de Lobo. De malheureuses affaires de commerce avaient contraint son père à quitter le Portugal; Domingos, qu'il laissait sans ressource avec six autres enfans, entra à 15 ans en apprentissage chez un barbier. Cependant le jeune homme avait pour la poésie un goût décidé; et en même temps qu'il suppléait à son défaut d'instruction par l'étude du français, de l'italien et de l'espagnol, il se livrait secrètem. à la composit. de quelq. pièces, qu'enfin il s'enhardit à faire paraître, comme les *Essais d'un moine des Açores*. On remarqua entre autres morceaux un sonnet amoureux (*Benigno Amor, os que te offendem*) qui décelait un germe de talens distingués, et les littérateurs voulurent connaître le jeune auteur. Celui-ci trouva un protecteur et un ami dans le comte de São-Lourenço; et bientôt, malgré son humble profession, il fut reçu à l'unanimité parmi les membres de la société des Arcades, qui venait de se former à Lisbonne. Le tremblem. de terre qui renversa cette ville en 1755 priva Domingos du fruit de ses épargnes, et la brigue des envieux l'empêcha d'avoir part aux bienfaits de l'archev. de Braga et du marquis de Pombal : mais, comme notre Lafontaine, il trouva soins d'une généreuse hospitalité chez une amie, D. Theresa-Theodore de Alvieu, femme d'un médecin, et c'est dans sa maison que l'infortuné poëte m. en 1770, à peine âgé de 43 ans. Outre 5 tragéd., dont la meilleure est celle d'*Inès de Castro*, on a de lui beaucoup de *sonnets*, plus. *élégies*, des *pastorales*, *idilles*, etc. C'est surtout dans ce dernier genre qu'il a excellé, et on peut le citer comme un modèle du genre pastoral. Le recueil de ses *œuvres* forme 2 vol. in-8; il en a été fait deux édit. à Lisbonne.

R

RAB ou RAV. V. JUDA.

RABACHE (ÉTIENNE), religieux augustin, docteur de Sorbonne, né dans le diocèse de Chartres, en 1556, fit à Bourges la réforme de son ordre, institua la congrégation dite de St-Guillaume, en 1594, et m. à Angers en 1616.

RABAN-MAUR, appelé quelquefois en latin *Hrabanus Magnentius*, évêque de Mayence, où il était né vers 776, fut l'un des écrivains les plus féconds et les plus laborieux de son temps. Destiné à la vie religieuse, il entra dès l'âge de dix ans dans l'abbaye de Fulde, y fit ses prem. études, et alla se perfectionner à l'abbaye de St-Martin de Tours, où il professa ensuite la grammaire et la philosophie. Rival et contemporain de Jean Scot, Maur se distinguait par un savoir moins et des qualités plus estimables. De retour à Fulde, il fut ordonné prêtre en 814, et à l'enseignement avec un tel succès que le devint bientôt la plus célèbre de l'Allemagne. Elu abbé en 822, il réconcilia Louis-le-Débonnaire avec ses enfans, obtint en récompense de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entre autres l'abbaye d'Hirsange, et se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-Saint-Pierre; mais il en fut tiré cinq ans après pour occuper le siége de Mayence, et ce fut alors que ses talens parurent avec un nouvel éclat. Il composa divers ouvrages propres à l'enseignement, tint plus. synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés jusque dans les cloîtres et fit de sages règlemens pour en prévenir le retour; mais l'histoire lui reproche une excessive sévérité envers Gotescalc, qu'il renvoya à Hincmar, archev. de Reims, son juge naturel, comme un hérétique qu'il fallait punir, et qui ne le fut que trop en effet (*v.* GOTESCALC). Une famine, qui désola le diocèse de Mayence en 850, fournit à l'évêque une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau. Ses revenus furent distribués aux pauvres, et il en nourrissait chaque jour trois cents à sa propre table. Il présida ensuite le concile assemblé dans sa ville épiscopale en 852, assista l'année suivante à

Ce recueil a été continué sous le titre d'*Annuaire protestant*.

RABBI (Carlo-Costanzo), religieux de l'ordre de Saint-Augustin de la congrégat. de Lombardie, né à Bologne en 1678, m. à Rome en 1746, a laissé quelq. écrits, dont les principaux sont : *de mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in eâ usu Dissertatio*, Faenza, 1729; *Sinonimi, ed aggiunti italiani Raccolti, con in fine un trattato de' sinonimi degli aggiunti e delle similitudini*, Bologne, 1732.

RABELAIS (François), né vers l'an 1483, à Chinon, petite ville de Touraine, où son père était apothicaire, prit l'habit religieux chez les cordel. de Fontenai-le Comte, fut élevé aux ordres sacrés, se fit remarquer par la diversité de ses connaissances, surtout par celle des langues, et eut aussi des succès dans la prédication. Mais malheureusement son humeur bouffonne s'accordait trop peu avec l'austérité de son état pour qu'il pût longtemps s'y maintenir. Une espièglerie sacrilége dont il se rendit coupable lui attira de la part de ses confrères un traitem. fort rude, à la suite duquel il fut enfermé. Il résolut dès-lors de secouer le joug qu'il s'était imposé; et, quoiqu'on lui eût obtenu de Clément VII la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Maillezais, il n'en jeta pas moins le froc aux orties, et mena pendant quelque temps une vie assez vagabonde. S'étant ensuite rendu à Montpellier, il y étudia la médecine, fut reçu docteur, et publia une édit. latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt provoqué par le chancelier Duprat avait aboli les priviléges de la faculté de médecine de Montpellier. Cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait désormais de la robe de Rabelais. Mais si, comme on le dit, cet usage subsiste encore, cette robe, qui a environ 300 ans, ne doit plus être qu'un lambeau. Après avoir exercé la médecine à Montpellier et à Lyon, Rabelais suivit à Rome le cardinal du Bellay, qu'il connaissait depuis sa jeunesse, et qui lui montra toujours de l'amitié. Ce fut bien plus sans doute au crédit de ce protecteur qu'il dut la nouvelle bulle de translation qui l'envoyait dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre, qu'à ses saillies plus ou moins heureuses qui amusèrent beaucoup, dit-on, le pape et les cardinaux. Quoi qu'il en soit, de cordelier devenu bénédictin, de bénédictin médecin, et de médecin chanoine, Rabelais devint, 1545, curé de Meudon, et ne parut pas plus lé à cet état qu'à ceux qu'il avait abandonnés. roit qu'il m. vers 1553. Depuis environ 7 ans il it mis la dern. main à son *Pantagruel*, ouv. qui fut censuré par la Sorbonne et condamné par le parlement. Cette composition bouffonne et satirique, où l'aut. décrit avec une gaieté cynique les mœurs son siècle, où il dévoile avec un plaisir honteux turpitudes de tous les rangs, où sont répandus leines mains l'esprit et l'érudition, les traits piquans et les sottises grossières, les ordures et les impiétés, a eu des prôneurs et des détracteurs également exclusifs; mais les bons esprits se sont placés entre les deux extrêmes, et ont adopté ce jugement de Labruyère, dicté par la raison : « Où » Rabelais est mauvais, il passe bien loin au-delà » du pire : c'est le charme de la canaille; où il est » bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il » peut être un mets des plus délicats. » Parmi les itions qui ont été faites des *OEuv. de Rabelais*, distingue celle des Elzeviers, 1663, 2 vol. pet. -12; celle de 1711, avec fig. et les remarques de Duchat et de La Monnoye, 5 vol. pet. in-8, imp. avec des remarques nouv. de Gueulette et Jamet l'aîné, 1732, 5 vol. in-12; avec de nouv. notes par Le Duchat et des fig. de B. Picart. Amsterdam, 1741, 3 vol. pet. in-4. M. Delaulnaye en a publié depuis 2 autr. édit., 1820, 3 vol. in-18; 1823, 3 vol. in-8, enfin MM. Esmangart et Eloi Johanneau ont publié les *OEuvres de Rabelais*, édition *variorum*, augmentée de *pièces inédites*, des *Songes drolatiques de Pantagruel*, ouvrage posthume, avec l'explication en regard, des remarques de Le Duchat, de Bernier, de Lemotteux, de l'abbé de Marsy, de Voltaire, de Ginguené, avec un *comment. histor. et philolog.*, Paris, Dalibon, 1823-1825, 8 v. in-8, avec grav. L'abbé Perau a donné en 1752, sous le tit. d'*OEuvres choisies de M.-F. Rabelais, Gargantua le Pantagruel*, etc., d'où il a retranché les endroits licencieux. On trouve à la fin une *vie* de Rabelais. Jean Bernier avait déjà pub. : *Jugement et observations sur les OEuvres de Rabelais*, ou *le Véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12.

RABENER (Théophile-Guill.), moraliste allemand, né à Wachau, près de Leipsig, en 1714, fit ses études au collége de Meissen et à l'univ. de Leipsig, montra de bonne heure un goût très-prononcé pour la poésie, exerça pend. long-temps div. fonctions financières, et m. à Dresde en 1771. On a de lui un assez gr. nomb. d'écrits, pleins d'observ. fines et vraies, où il montre une grande connaissance des hommes et de leurs travers, mais sans affections haineuses et misanthropiques. Tous ont été réunis sous le tit. d'*Œuvres*, dont la 11e et dern. édit. a paru à Leipsig, 1777, 6 vol. in-8, avec la *vie* de l'auteur par C.-R. Weisse. Ces œuv. ont été trad., en totalité ou en partie, dans différentes langues. En angl. les *Lettres satiriques* (satirical Letters), Lond. 1757, 2 vol, in-8; traduct. compl. en danois, en suédois et en hollandais. On a en franç. quelques-unes des *Lettres satiriques*, insér. dans le *Choix de poésies allemandes*, par Huber, tom. 4; *Satires de M. Rabener*, trad. lib. de l'allem., par Boispreaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 v. in-12; *Mélanges amusans, récréatifs et satiriq. de litiérat. allem.*, *trad. librem. de Rabener*, par M. N. L. F., ibid., 1776, 4 vol. in-12; *Osaureus*, ou *le Nouvel Abeilard*, coméd. trad. d'un MSs. allem. de Rabener (par Cailleau), Berne (Paris), 1761, in-12.

RABESANO (Livio), relig. de l'ordre des frères-mineurs, né près de Vience, en 1605, m. vers 1680, a laissé les ouv. suiv. : *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis protyrombus scotistis*, etc., Venise, 1665, in-4; *Cursus philosophicus*, etc., *continet tres libros Aristotelis de animâ*, ibid, 1605; *De cœlo et mundo*, ib., 1672; *De generatione et corruptione* ibid., 1674.

RABIRIUS (C.) chevalier romain, m. dans le dern. S. av. J.-C., accusé par Sabienus d'avoir assassiné le tribun Apuleius-Saturninus, fut défendu par Cicéron, qui le fit absoudre. Cette défense fait partie des plaidoyers qui nous restent du célèbre orat. — Un autre Rabirius, poète lat. du S. d'Auguste, avait composé, sur la guerre entre Octave et Antoine, un poème dont on trouve quelq. fragm. dans le *corpus poetarum* de Maittaire. — Rabirius, archit. rom., vivait au temps de l'emper. Domitien, qui l'employa à construire un palais et quelq. aut. édifices dont on voit encore des ruines dans Rome.

RABOTTEAU (Pierre-Paul), litt. et vaudev., né en 1766 à La Rochelle, fut admis en 1788 à l'acad. des belles-lettres de cette ville, vint 9 ans après se fixer à Paris, s'y fit connaître par quelq. product., et remplit, sous le ministère de M. Decazes (1815-20), l'emploi de sous-chef d'une div. du minist. de la police. Retiré plus tard dans sa ville natale, il y m. le 21 oct. 1825. On cite de lui, entre autr. compos. : *la Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8; *l'Avare et son Ami*, com. en 1 acte et en prose, mêlée de vaud., 1801, in 8, avec Radet; *Lasthenie*, ou *une Journée d'Alcibiade*, id., 1802, in-8, avec La Chabeaussière; *la Ville et le Village*, divert.,

Bérénice furent représentées sur la fin de 1670. Racine avait su déguiser l'extrême faiblesse du sujet par un style enchanteur et des beautés de détail inimitables ; sa pièce fit verser des larmes, et le grand Corneille fut vaincu. *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, proclamée par Voltaire le chef-d'œuvre de la scène française, se succédèrent d'année en année, et valurent à Racine de nouveaux succès, mais en même temps d'amères critiques, qui n'étaient pourtant encore qu'un faible essai des indignes persécutions qu'on lui réservait. Ce fut en 1677, époque de la première représent. de *Phèdre*, que l'odieuse cabale montée contre lui osa se mettre tout-à-fait à découvert. Elle usa dès-lors de tous ses moyens pour déprécier la *Phèdre* de Racine, et pour élever aux nues celle de Pradon, qui fut jouée trois jours après, et qui, à la honte du goût, eut tous les honneurs du triomphe. Le siècle qui vit cette injustice et ne l'empêcha pas en fut assez puni, et malheureusement la postérité, innocente d'une faute qu'elle déplore, a porté sa part du châtiment. La reprise de *Phèdre*, qui eut lieu un an après, ne put faire oublier à Racine l'acharnement de ses ennemis ; il renonça au théâtre à l'âge de 38 ans, c'est-à-dire dans toute la maturité de son génie, et chercha alors dans la religion, pour laquelle son âme tendre était si bien faite, les consolations que le monde où il vivait ne pouvait lui offrir. Il s'était marié vers cette époque. Bientôt les exemples d'une pieuse compagne, qui poussait l'indifférence des choses mondaines jusqu'à n'avoir jamais voulu lire les chefs-d'œuvre de son mari, achevèrent de le fortifier dans l'espèce de réforme qu'il avait embrassée, et ce ne fut qu'après un silence de 12 ans, en 1689, que, à la prière de madame de Maintenon, il composa son *Esther*, non pour être jouée sur la scène française, mais dans la maison de St-Cyr. Cette pièce, qu'il appelle un *amusement d'enfans*, fut accueillie avec des transports d'admiration, et fait encore aujourd'hui les délices de tous les âges. L'aut. reçut du roi l'ordre de composer une nouvelle tragédie tirée des livres saints pour le même théâtre, et il fit *Athalie*. Mais, par la nature religieuse du sujet, cet immortel ouv., ce « chef-d'œuvre de l'esprit humain, » ainsi que l'appelle Voltaire, ne put être représenté ; il fut joué seulement deux fois à Versailles, sans théâtre et sans costumes, par les demoiselles de St-Cyr ; et quand l'auteur l'eut fait imprimer, il fut tellem. en butte au dédain et à l'outrage, que, s'il faut en croire les mémoires du temps, on en prescrivait la lecture par *pénitence* dans quelques sociétés de soi-disant beaux-esprits ! Cet affront, plus cruel encore que le premier, et que Racine ne vit point réparer, porta à son âme le coup le plus sensible. En vain Boileau lui répétait : *Cette pièce est votre plus bel ouvrage ; on y reviendra ;* il ne crut point à ce retour, et peu s'en fallut qu'il ne pensât avoir survécu à son génie. Soutenu par la religion, honoré de la faveur et de l'estime de son souverain, auquel il portait le plus vif attachement, Racine cependant pouvait encore se consoler des injustices de son siècle, et surmonter peut-être la maladie dont il était atteint depuis long-temps ; mais quelq. années après, en 1697, il eut le chagrin de déplaire à son roi et à son bienfaiteur par un mémoire sur des affaires d'état qui fut surpris entre les mains de madame de Maintenon. Le monarque ayant laissé échapper à cette occasion quelques paroles sévères, Racine se crut disgracié, et l'on remarqua que depuis cette époque le mal fit chez lui des progrès beaucoup plus rapides. Il y succomba le 22 avril 1699, avant d'avoir atteint sa soixantième année. Indépendamm. des ouvrages déjà cités, nous avons de ce grand poète : la comédie des *Plaideurs*, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, et jouée en 1668 ; un *Abrégé de l'hist. de Port-Royal ;* des *cantiques*, des *lettres* et quelques *opuscules*. Les éditions de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celle de Bodoni, 1813, 3 vol. in-folio ; et celle de P. Didot l'aîné, an IX (1801-05), 3 vol. in-fol., le livre le plus magnifique que la typographie ait encore produit. Les meilleurs éditions des *Œuvres complètes de J. Racine* sont, sans contredit, celles que M. Aimé Martin a publiées, avec les *notes* de tous les commentateurs, Paris, Lefèvre, 1820, 1822 et 1825. — RACINE (Louis), que Voltaire appelle *le bon versificateur Racine*, *fils du grand Racine*, né à Paris le 6 nov. 1692, fut privé de bonne heure des soins paternels, et fut confié à ceux du savant Rollin, alors principal du collége de Beauvais, qui se plut, ainsi que Mésenguy, à le diriger dans ses études et à le fortifier dans les principes de vertu qu'il avait puisés dans sa famille. Le jeune Racine, au sortir du collége, s'attacha à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat ; mais le penchant qu'il avait toujours eu pour la poésie le dégoûta bientôt de cette profession. En vain Boileau, qu'il consulta sur ses premiers essais, chercha à le détourner du commerce des muses ; il entra comme pensionnaire dans la congrégation de l'Oratoire, et commença dès-lors son poème de *la Grâce*, qui lui fit quelque réputation. En se retirant dans la solitude, le jeune poète semblait avoir eu dessein de s'y fixer : les chagrins que son père avait essuyés dans le monde n'étaient pas propres à le réconcilier avec lui ; mais le chancelier d'Aguesseau parvint à changer ses résolutions. Reçu à l'académie des inscriptions en 1719, Racine partit pour Marseille en 1722, avec le titre d'inspecteur-général des fermes, passa successivement à Salins, à Moulins, à Lyon, se maria dans cette dernière ville, et fut ensuite envoyé à Soissons, où il demeura plusieurs années. Sa retraite, qu'il obtint au bout de 24 ans de services, le ramena enfin à Paris, et lui permit de se consacrer entièrement aux lettres, que pourtant il n'avait point cessé de cultiver ; mais la perte de son fils unique, jeune homme de la plus grande espérance, qui périt dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Lisbonne en 1755, vint le frapper d'un coup si sensible qu'il renonça dès-lors à toutes ses occupations favorites pour se livrer à des lectures pieuses qui l'aidaient à supporter son malheur. Il m. le 29 janvier 1763, emportant les regrets de tous ceux qui avaient connu le charme de ses vertus et les qualités aimables qui le distinguaient. Louis Racine était membre des acad. de Lyon, de Marseille et de Toulouse. Outre le poème de *la Grâce*, pub. en 1722, on a de lui : le poème de *la Religion*, ouvr. estimable que La Harpe regarde comme un des meilleurs du second ordre, et dont les édit. multipliées ont suffisamment prouvé le succès (il a été traduit en vers anglais, en vers allem., deux fois en vers ital., et plus. fois en vers latins) ; des *odes* tirées des livres saints ; des *Epîtres sur l'homme*, *sur l'âme des bêtes*, etc., adressées au chevalier Ramsay ; et des poésies diverses parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'harmonie*. Il a encore publ. des *Réflexions sur la poésie*, 2 vol. in-12 ; des *Mém. sur la vie de J. Racine*, *avec ses lettres et celles de Boileau*, 2 vol. in-12 (c'est un monument de la piété filiale et un morceau de biographie du plus grand intérêt) ; des *Remarques sur les tragéd. de Racine*, *avec un Traité de la poésie dramatique et moderne*, Paris, 1752, 3 vol. in-12 ; une trad. du *Paradis perdu* de Milton, avec les *notes* et *remarques* d'Addison ; et un *Discours sur le poème épique*, ibid., 1755, 3 vol. in-12. On a publ. en 1784, sous le nom de Louis Racine, des *pièces fugitives* que sa veuve et ses amis ont désavouées. Les *Œuvres* de cet aut. ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12. M. Lenormant en a pub. une nouv. édit., Paris, 1808, 6 v. in-8, précédée de l'*éloge* de l'aut. par Le Beau.

RACINE (BONAVENTURE), ecclésiastique, théologien appelant, né à Chauny en 1708, se livra

RADEGONDE (Ste), née en 519, était fille de Bertaire, roi d'une partie de la Thuringe, qui était païen. Ce fut Clotaire Ier qui la fit instruire à 10 ans dans le christianisme. Devenue reine de France, elle obtint 6 ans après de se retirer dans l'abbaye de Ste-Croix, qu'elle avait fondée, et où elle passa sa vie dans des exercices de piété et de charité, protégeant encore les malheureux par le crédit qu'elle avait conservé sur l'esprit de son époux. Elle m. le 13 août 587. Son testament et sa *vie* se trouvent dans le *Recueil des conciles*, Poitiers, 1527, in-4. Le P. de Monteil a donné depuis une nouv. *vie* de Radegonde, Rodez, 1627, in-12.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, fils et success. de Radelgise Ier, régna de 851 à 854, et s'efforça de réparer les désastres que son père avait attirés sur ses états. Son frère Adelgise lui succéda sur le trône.

RADELGISE Ier, prince de Bénévent, avait été trésorier de Sicard, et fut désigné par le peuple, en 839, pour lui succéder; mais Siconolfe, frère du dernier duc, et Landolfe, prince de Capoue, s'étant opposés par les armes à cette élection, Radelgise appela à son secours les Sarasins d'Afrique et de Sicile, soutint pend. dix années une guerre désastreuse, dans laquelle il fut tour à tour vainqueur et vaincu, et occasiona ainsi la ruine de ses états, dont il fut obligé d'abandonner la moitié à son adversaire. Resté maître des provinces situées sur la mer Adriatique, il m. en 851, laissant pour successeur Radelgaire son fils. — Radelgise II, prince de Bénévent, fils d'Adelgise qui fut massacré en 879, recouvra le trône de son père en 881, mais ne sut point s'y maintenir. Chassé par le peuple en 884, il subit un exil de 12 ans, fut rétabli dans sa principauté en 896, et livré enfin, en 900, au prince de Capoue Atenolfe Ier, qui fut reconnu pour souverain.

RADEMAKER (Gérard), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1672, m. en 1711, a laissé un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on cite une *Vue perspective de l'église de St-Pierre de Rome*, et surtout le *tableau allégorique de la régence d'Amsterdam*, qu'il a peint dans l'hôtel-de-ville de cette cité. — Rademaker (Abraham), autre peintre, né aussi à Amsterdam en 1675, m. en 1735, s'est fait beauc. de réputation dans le genre du paysage. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessein à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'*hiver*. On a aussi de lui un recueil fort estimé des *Vues les plus interessantes des monumens de l'antiquité repandus dans les Provinces-Unies*. Ce rec., composé de trois cents estampes, qu'il a dessinées et gravées, a été publié à Amsterdam en 1731, en 1 vol. in-4.

RADER (Matthieu), jésuite allem., né dans le Tyrol en 1561, professa la rhétorique dans divers colléges de son ordre, et m. à Munich en 1634. On a de lui des *comment.* sur Martial et sur Quinte-Curce, des trad. latines de l'*Hist. du manichéisme* de Pierre de Sicile, des *actes* du 8e concile œcuménique, des *œuvres* de St Jean Climaque, du *Chronicon alexandrinum* (Munich, 1615, in-4), plus connu sous le nom de *Chronicon paschale; Viridarium sanctorum ex Meneis græcorum collectum*, etc., Augsbourg, 1604-1612, 3 part. in-8; *Aula sancta Theodosii junioris imperatoris*, etc., Mun., 1604, in-8; *Bavaria sancta*, 1615-24-27-28, 4 vol. in-fol., avec de belles gravures de Sadeler; *Auctarium ad librum V Nicolai Trigaltii de christianis apud Japonios triumphis*, Munich, 1623, in-4; des *notes* sur 3 tragédies de Sénèque.

RADET (Etienne), général de division, né en 1762, dans la Lorraine, commandait en qualité de colonel la 24e légion de la gendarmerie, lorsqu'il présenta à Bonaparte, prem. consul, sur l'organisation de cette arme, un *mém.* qui fut approuvé, et dont on le chargea d'exécuter les vues. Il fut à cet effet appelé à Paris, plus tard envoyé en Corse, et de là en Piémont, puis à Gênes. C'est à lui que fut confiée, en 1809, la triste mission d'enlever le pape (*v.* Pie VII), et il ne dépendit pas de ses prévenances et de ses soins que cet attentat eût moins d'amertume pour le St-Père, qu'il n'accompagna que jusqu'à Florence. Revenu à Rome, le général Radet reçut de l'empereur le titre de baron. Après la prem. restaurat., il cessa d'être employé activement; mais s'étant rangé des premiers sous les drapeaux de Napoléon, au mois de mars 1815, il eut le commandem. de l'escorte chargée de conduire Mgr le duc d'Angoulême (aujourd. dauphin) à Cette, où il s'embarqua. Au mois de juin, Radet fut nommé inspect.-génér. de la gendarmerie et grand-prevôt de l'armée. Remplacé dans ces fonctions après la retraite de l'armée sur les bord de la Loire, il fut arrêté à Vincennes en 1816, conduit à la citadelle de Besançon, et condamné à 9 ans de détention par le conseil de guerre de la 6e div. milit., comme ayant favorisé la reprise du trône par Bonaparte. Une ordonn. royale de déc. 1818 rendit la liberté au général Radet, qui m. le 28 sept. 1825, à Varennes (Meuse).

RADHY-BILLAH. V. Rady-Billah.

RADICATI (Albert). V. Passerani.

RADIER (Dreux Du). V. Dreux..

RADLOFF (Jean-Gottlieb), human. allem., né en 1775, à Lauchstaedt, m. en déc. 1824, à Berlin, était titulaire d'une chaire au gymnase de Bonn. La *Rev. encyc.* d'avril 1825 (t. 26, p. 591) le cite comme auteur de plus. bons écrits sur l'hist. primitive de la Germanie et sur la langue allem., mais n'indique point les titres de ces ouvr., vraisemblablem. fort peu répandus.

RADONVILLIERS (Claude-Fr. LYSARDE de), ecclés., littérateur, né à Paris en 1709, fut sous-précept. des enfans de France, conseiller-d'état, membre de l'acad. française, et m. à Paris en 1789. On a de lui : une *idylle* sur la convalescence du roi; un *Traité sur la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12; une comédie intit. *les Talens inutiles*; div. *opuscules* composés pour l'éducation des enfans de France, et quelques *traductions*, entre autres celle des 3 prem. liv. de l'*Enéide* et celle des *Vies des hommes illustres*, par Cornélius Népos, rev. et termin. par M. Noël, qui a rec. et pub. en 1807 les *Œuvres diverses* de l'abbé de Radonvilliers, Paris, 3 vol. in-8. L'abbé de Radonvilliers n'eut pas de success. à l'ac. franç., et ce ne fut qu'en 1807 que le cardinal Maury paya un tardif hommage à la mém. de son ancien confrère.

RADY-BILLAH (Abou'l-Abbas-Mohammed VIII al), 11e khâlyfe abbasside de Bagdhad, fut tiré de la prison où son oncle Caher-Billah (*v.* ce nom) l'avait fait enfermer, pour être mis à la place de ce dernier, déposé en l'an 322 de l'hég. (933 de J.-C.). Pressé de toutes parts par les divers usurpateurs qui avaient déjà démembré l'empire, le nouv. khâlyfe créa la charge d'*émyr-al-omrah* (prince des princes) en faveur de l'un d'eux, et cette mesure acheva la ruine du khâlyfat. Rady, forcé d'obéir au maître qu'il s'était donné, m. d'hydropisie en l'an 329 de l'hég. (940 de J.-C.), dans la 30e année de son âge et la 7e d'un règne à peu près semblable à ceux de nos rois fainéans

RADZIWIL (Nicolas IV), palatin de Wilna au 16e siècle, issu d'une ancienne et noble famille de Lithuanie, se distingua par sa valeur brillante dans la guerre contre les cheval. teutoniques, en 1557, et fut nommé gouverneur de la Livonie. Chargé ensuite de repousser les Russes, qui s'étaient emparés de la Lithuanie, il défit complètement leur armée en 1565, et sa réputation de bravoure s'étendit alors dans toutes les cours de l'Europe. Du milieu des camps, Radziwil se montra aussi l'un des plus chauds partisans de la réforme, et ce fut dans son palais de Wilna que les réformés polonais

Hist. des Grecs modern. depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour, Paris, 1824, in-12; *Rés. de l'hist. de la Perse depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour*, ibid., 1825, in-18; *Hist. complète des évènemens de la Grèce, depuis les prem. troubles jusqu'à ce jour*, 2e édit., ibid., 1825, 3 vol. in-8, avec carte et portraits (le prem. volume de cet ouvrage avait paru en 1822, et le deuxième en 1824; il y a été fait en dernier lieu quelques correct. ou changemens); *Résumé de l'hist. du Bas-Empire*, ibid., 1826, in-18.

RAFFRON DE TROUILLET (N.), né à Paris en 1709, embrassa à l'âge de 80 ans les principes de la révolut. avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Nommé en 1792 memb. de la convent., il vota avec la majorité la m. du roi, présida la prem. séance du conseil des cinq-cents comme doyen d'âge, en sortit le 20 mai 1797, et m. à Paris en 1800.

RAGGI (Antoine), sculpt., surnommé *le Lombard*, né à Vicomorto en 1624, étudia sous l'Algarde à Rome, où il fut nommé académicien. Il y avait dé lui à Paris, aux Carmes-Déchaux, une *Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus*. Raggi m. à Rome, en 1686, dans une gr. opulence.

RAGHIB-PACHA (Mohammed), gr.-vézyr de l'empire othoman, né vers l'an 1702, manifesta de bonne heure un goût très-prononcé pour l'étude, ce qui lui valut le surnom de *Raghib* (studieux). Admis dans les bureaux de la Sublime-Porte, il remplit successivem. différ. emplois, fut nommé *mektoubjy-effendi* (secr.-gén. du gr.-vézyr) en 1736, et, l'année suiv., plénipot. au congrès de Niemirov, où il signa un traité avec le ministre de l'empereur d'Allemagne. Cette miss. lui valut ensuite la place de *reis-effendi* (secrét.-d'état aux affaires étrangères). Elevé plus tard à la dignité de pacha à 3 queues, il eut successivem. les gouvernemens d'Aidin, d'Alep et de l'Egypte. En 1757, il fut appelé par le sulthan Osman III au poste dangereux de vézyr-suprême, qu'il conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1768. L'Angl. Porter et le baron de Tott ont parlé avec éloge des talens, de l'habileté et du caractère de ce ministre; mais ils l'accusent de cruauté envers les hommes qui lui portaient ombrage. M. Chénier, père des 2 poètes de ce nom, a dit de Raghib « qu'il était un des Turks les plus éclairés de son temps, et celui peut-être qui écrivait le mieux. » Avide des connaissances étrangér., il voulut avoir en langue turque une histoire de la Chine, qui ne fut achevée qu'après sa m. On a de ce vézyr des mélanges en langue arabe, intit. *Sefinei-Raghib* (vaisseau des studieux) : ce sont des dissertat. théologiques et philosophiques; un rec. (*divan*) de *poésies*; un choix de *mots* remarquables et de *sentences*; un recueil de *lettres* sur des sujets diplomatiques et administratifs. Il fut le fondateur, à Constantinople, de la bibliothèque qui porte son nom.

RAGIMBERT, roi des Lombards, était fils de Godebert, roi de Pavie. Son père ayant été massacré en 662 par Grimoald, duc de Bénévent, qui usurpa la couronne des Lombards, Ragimbert, qu'un serviteur fidèle avait sauvé, vit, au bout de quelques années, son oncle Pertarite remonter sur le trône, et reçut de lui en fief le duché de Turin. En 701, Ragimbert prit les armes contre le petit-fils de son bienfaiteur, et se fit ensuite couronner roi avec son fils Aribert II. Mais il m. la même année sans jouir du fruit de son ingratitude.

RAGOBAH. V. Rakouban.

RAGOIS (N. Le), ecclésiastique, fut nommé, par la protection de Mme de Maintenon, précept. du duc du Maine. Ce fut pour l'éduc. de ce prince qu'il composa son *Instruct. sur l'hist. de France et sur l'hist. romaine*, 1684, in-12; réimp. un très-gr. nomb. de fois avec des *correct.* et des *addit.*, qui n'ont pas rendu l'ouv. meilleur. M. Moustalon l'a totalem. refondu dans l'édit. qu'il a publiée à Paris en 1820, 2 v. in-12, augm. d'un *Abrégé de géogr.*, de l'*Hist. poétique*, etc., etc.

RAGOTZKY, ou plus exactement RACOCZI (Franç.-Léopold), prince de Transylvanie, né en 1676, fut élevé à la cour de Vienne, où plus tard il réclama une partie des biens que l'on avait enlevés à sa maison. Cette démarche le fit enfermer dans le château de Neustad, d'où il parvint à sortir quelq. temps après, déguisé en dragon. Réfugié parmi les mécontens de Hongrie, qui le nommèrent leur chef, il se distingua par son courage; mais, lorsque la Hongrie eut fait la paix avec l'empereur, Ragotzky, qui avait été proscrit et condamné à m. par la cour de Vienne depuis son invasion, se retira d'abord en France et ensuite à Constantinople, où il fut traité avec honneur et de grands égards. Il m. dans une retraite qu'il s'était choisie à Rodosto, sur les bords de la mer de Marmara, le 8 avril 1735. On a publié, sous le nom de Ragotzky, un ouv. apocryphe, intit. : *Testament politique et moral du prince Ragotzky*. Ce prince avait composé plus. ouv., entre autr., des *Méditat. sur l'Ecriture-Sainte*, et des *confessions*, qu'il cite plus. fois dans les *Mém.* qui ont été pub. par l'abbé Brenner, dans l'*Hist. des révolut. de Hongrie*. — Ragotzky (François), fils de George II, prince de Transylvanie, m. à Makovitz en 1676, est le véritable aut. de l'*Officium Ragotzianum*, qui est en usage dans presque toute la Hongrie.

RAGUEAU (Franç.), jurisc., professa le droit dans l'université de Bourges, et m. en 1605. On a de lui : un *Comment. sur les cout. de Berri*, 1615, in-f.; un *Indice des droits roy.*, 1704, 2 vol. in-4.

RAGUEL (Bible), parent de Tobie au fils duquel il maria Sara, sa fille, possédait de grands biens à Ecbatane.

RAGUENET (Franç.), littér. estimable, né à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastiq., devint précepteur des neveux du cardinal de Bouillon, et m., à ce que l'on croit, en 1722. Outre 2 disc. envoyés au concours de l'académie franç., et dont l'un, intit. *le Mérite et l'Utilité du martyre*, lui obtint le prix en 1687, on a de lui : *Hist. d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4, ou 2 vol. in-12, *des Monumens de Rome*, ou *Descript. des plus beaux ouv. de peinture, de sculpture et d'architect., qui se voient à Rome et aux environs, avec des observations*, Paris, 1700; Amsterdam, 1701, in-12. Cet ouv. valut à l'aut. des lettres de citoyen rom.; mais il fut moins heureux dans son *Parallèle des Français avec les Italiens, dans la musiq. et dans les opéra*, qu'il publ. en 1702, in-12. Cet ouv. fut vivem. critiqué, et souleva contre l'abbé Raguenet tous les partisans du chant français. On a encore de lui : l'*Hist. abrégée de l'Ancien-Testament*, Paris, 1708, in-8, réimpr. plus. fois, et la *Vie de Turenne*, publ. à La Haye, Paris, 1738, 2 v. in-12, qui a eu plusieurs éditions.

RAGUET (Gilles-Bern.), littérateur, né à Namur en 1668, vint fort jeune à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, devint prieur d'Argenteuil, fut employé, par le cardinal de Fleury, à l'éducat. de Louis XV, obtint ensuite la place de directeur spirituel de la compagnie des Indes, et m. à Paris en 1748. On a de lui : *Hist. des contestat. sur la Diplomatiq. de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12; et une trad. de la *Nouv.-Atlantide* de Bâcon, 1702, in-12. Il travailla aussi à la rédact. du *Journal des sav.*, de 1705 à 1721.

RAGUSA (Jérôme), jésuite, né à Modica, en Sicile, en 1665, m. vers 1720, a laissé plus. ouv., parmi lesquels on cite : *Elogia Siculorum qui veteri memoriâ litteris floruerunt*, Lyon, 1690, in-12; *Ragionamenti*, *Panegirici morali e misti*, Venise, 1706, in-12; *Fragmenta progymnasmatum diversorum*, ibid., 1706, in-8. On trouvera, dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore, t. I, l'*Eloge du P. Ragusa*, et les titres des ouvrages qu'il a laissés.

nombreuses productions qui, pour la plupart, furent accueillies avec une admiration toujours croissante, et les découvertes qu'il fit pour le perfectionnement de son art, lui valurent d'honorables distinctions : le roi créa pour lui la charge de compositeur de son cabinet, lui donna des lettres de noblesse et le nomma chevalier de St-Michel. L'académie de Dijon le reçut au nombre de ses membres, et les magistrats de cette ville l'exemptèrent des impôts, lui et sa famille, à perpétuité. Les composit. de Rameau, malgré les beautés qu'elles renferment, sont généralem. moins goûtées aujourd'hui qu'elles ne le furent de son temps; mais comme théoricien, il n'a du moins rien perdu de sa réputat. : la découverte de la *basse fondamentale*, qu'on doit à ses savantes recherches, suffirait seule pour la lui conserver. On a reconnu qu'il avait trouvé les lois de l'harmonie comme Newton celles du système du monde; et son nom, souvent associé à celui de ce grand homme, en reçoit une nouvelle illustration. Parmi les ouv. de Rameau sur la théorie de son art, on cite son *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4; *Nouveau système de musiq. théorique*, etc., 1726, in-4; *Génération harmonique*, 1737, in-8; *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, in-8; *Erreurs sur la musique pratique de l'Encyclopédie*, 1655 et 1756; *Code de musique pratique*, et *Nouvelles Réflexions sur le principe sonore*, 1760, in-4. Ses opéras sont : *Samson; Hipppolyte et Aricie*, trag.; *les Indes galantes*, op.-ball.; *Castor et Pollux*, trag.; *les Talens lyriques*, op.-ball.; *Dardanus*, trag.; *les Fêtes de Polymnie*, op.-ball.; *la Princesse de Navarre*, coméd. avec intermèdes; *le Temple de la Gloire*, op.-ball.; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, id.; *Zaïs*, id.; *Pigmalion*, id.; *Naïs*, id.; *Platée*, op.-bouf.; *Zoroastre*, trag.; *Acante et Céphise*, past.-héroïq.; *la Guirlande*, op.-ball.; *Daphné et Eglé*, id.; *Lisis et Délie*, id.; *la Naissance d'Osiris*, ou *la Fête de Pamylie*, idid.; *Anacréon*, id.; *Zéphire*, id.; *Nélée et Mirthis*, id.; *Io*, id.; *le Retour d'Astrée*, prolog.; *les Surprises de l'Amour*, op.-ball.; *les Sybarites*, id.; *les Paladins*, com.-ball.—Jean-François RAMEAU, neveu du précéd., né à Dijon en 1716, m. vers 1772, a laissé les ouv. suiv. : *le Maître à danser, qui enseigne la manière de faire tous les pas de danse*, Paris, 1748, in-8; *la Raméide*, ib., 1766, in-8. On trouve quelq. détails assez curieux sur ce personnage dans un écrit posthume de Diderot, intit. *le Neveu de Rameau*.

RAMEL (PIERRE), officier-général, né à Cahors en 1761, fut nommé, en 1791, député à l'assemblée législative, y vota constamm. avec le côté monarchique, et s'opposa à la mise en accusat. de M. de La Fayette, dont il était l'ami. Chargé ensuite de concourir à l'organisat. de l'armée des Pyrénées-Orientales, Ramel y obtint le commandem. d'une légion de cavalerie, se distingua en diverses occasions, et fut fait général de brigade en 1793; mais il avait été signalé, comme patriote modéré, par Jean-Bon-Saint-André, son ancien concurrent dans les élections de l'assemblée législative : un léger prétexte servit de base à une accusation en forme; et l'infortuné Ramel, condamné à m. en 1794, fut exécuté à l'insu des troupes dont on craignait le soulèvement.—Trois de ses frères suivirent aussi la carrière des armes : l'un d'eux capitaine au régim. de Wellesley (irlandais) fut massacré à Châlons, avec plus. officiers du même corps, pour avoir refusé de prêter le serment exigé des troupes après le 10 août 1792. Le plus jeune, officier de cavalerie, fut tué en 1795, sous les murs de Kehl, à côté de son frère qui commandait ce fort, et dont l'art. suit.

RAMEL (JEAN-PIERRE), officier-général, frère des précéd., né à Cahors en 1770, était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées, lorsque son frère aîné fut traîné à l'échafaud; et il eût subit le même sort, si le brave et vertueux Dugommier n'était venu mettre un frein aux fureurs du terrorisme dans les départem. frontières du midi de la France. Rendu à la liberté, après une captivité de seize mois, Ramel fut nommé adjudant-général, fit la campagne du Rhin, sous les ordres du général Moreau, défendit vaillamm. le fort de Kehl, dont il avait obtenu le commandem., et fut appelé, en 1797, à celui de la garde des deux conseils de la républiq. sous le gouvernem. directorial. On prétend que sa conduite offrit alors des disparates qui lui firent tort dans l'opinion de ses amis eux-mêmes et qu'il n'obtint la confiance d'aucun parti. Proscrit au 18 fruct. et déporté à Cayenne avec quinze autres victimes de cette journée, Ramel et ses compagnons d'infortune furent traités pendant leur voyage, et après leur arrivée dans l'île de Sinnamari, avec une telle cruauté qu'ils n'eurent bientôt plus qu'à choisir entre l'évasion et la m. Plus. d'entre eux s'étaient résignés à ce dern. parti, mais Ramel, Pichegru, Barthélemy, Dossonville, Aubry, Delarue, Willot et Le Tellier, résolurent au contraire d'échapper à tout prix au sort affreux qui leur était réservé sur cette terre de désolat.; ils se jetèrent la nuit dans un frêle esquif, sous la conduite d'un pilote qui se dévouait à leur salut, et après sept jours d'une navigat. des plus périlleuses, pendant laquelle ils souffrirent tour à tour les tourmens de la faim et les horreurs du naufrage, ils parvinrent le 10 juin 1798 à prendre terre au fort de Monte-Krick, dans la colonie hollandaise de Surinam, où ils trouvèrent tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Ramel s'embarqua bientôt après pour l'Angleterre, et fit paraître un *Journal sur les faits relatifs à la journée du 18 fructidor, sur le transport, le séjour et l'évasion des déportés*. Cet écrit, pub. en 1799, eut alors une gr. vogue, mais il valut à l'aut. un nouvel exil sur la terre étrangère, et ce ne fut qu'après la journée du 18 brum. qu'il lui fut permis de rentrer en France. Il reprit alors du service, fit plus. campagnes, devint maréchal-de-camp en 1814, et fut nommé commandant de la ville de Toulouse en 1815. Ramel conserva cette place après le second retour du roi et s'efforça de rétablir la tranquillité parmi les habitans; mais, ayant voulu désarmer ces compagnies dites de *Verdets*, qui n'avaient ni existence avouée par le gouvernem. ni organisation régulière, et qui prétendaient se maintenir malgré les ordres de l'autorité, il se vit tout à coup l'objet de l'animadversion publique. Une bande de forcenés avait résolu sa perte : elle s'introduit jusque dans son hôtel, le frappe de mille coups, se repaît de son sang, et va ensuite proclamer son horrible triomphe. L'infortuné Ramel survécut deux jours à cet attentat, et m. le 17 août 1815, sans avoir voulu nommer ses assassins. M. de Villèle, qui alors était maire provisoire de Toulouse, pub. à ce sujet une proclamat.

RAMELIN ou REMMELIN (JEAN), anatomiste, né à Ulm en Souabe, vivait dans le cours du 17e S. Il a pub. une *Description du corps humain*, remarquable seulem. par la disposit. des figures : la dernière édit. a pour titre *Catoptron microscomicum suis ære incisis visionibus splendens, cum histor. et pinace de novo prodiens*, Amsterdam, 1607, in-fol. Cet ouv. a été traduit en allem. et en anglais.

RAMELLI (AUGUSTIN), ingénieur et mécanic., né vers 1531 dans le duché de Milan, fit de gr. progrès dans les lettres, les sciences, et surtout dans les mathématiques. Ayant embrassé la profession des armes, il se signala en plus. occas. dans les armées de l'emp. Charles-Quint, vint ensuite en France, où il fut bien accueilli par le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le nomma son ingén. Ce prince, devenu successivem. roi de Pologne et de France, ne cessa point de protéger Ramelli, et le fixa près de lui par une pension considérable. Cet habile ingénieur m. en 1590. On a de lui un recueil intit. *le Diverse*

aussi à revoir et à corriger les ouv. de plus. poètes de sa nation ; mais ses correct. n'ont pas toujours été heureuses. Ses principaux travaux en ce genre sont : *Epigrammes de Longau*, avec des augment. et des remarq., Leipsig, 1791, 2 vol. in-8 ; *Chansons des Allemands*, le 1er v. sous ce titre, Berlin, 1766 ; le 2e sous celui d'*Anthologie lyrique*, Leipsig, 1774-1778, 3 tom. in-8 : ce recueil contient les poésies de plus de cent aut. ; *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766 ; in-8 ; *Recueil de fables*, Leipsig, 1790, 3 vol. in-8 ; *Choix d'Idylles de Sal. Gesner, mises en vers*, Berlin, 1787, in-8 ; *le Premier navigat.* (du même), mis en vers, ib., 1789, in-8.

RAMO-PAREJA (Barthelemi). V. Pareja.

RAMOND DE CARBONNIERES (le baron Louis-François-Elisabeth), conseiller d'état, membre de l'institut (acad. des sciences), commandant de la Légion-d'Honn., etc., né en 1755 à Strasbourg, mort le 14 mai 1827, avait d'abord été attaché comme conseill. intime au card. de Rohan, et au commencem. de la révolution il faisait partie de la maison milit. du roi. Déjà ses connaissances en physique et en géologie lui avaient donné rang parmi les savans les plus distingués de l'époque ; comme eux il adopta toutes les espérances que faisait naître le nouvel ordre de choses pour l'amélioration de l'état social. Il fut élu en 1791 député de Paris à l'assemblée législative, s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie constitutionnelle, occupa souvent la tribune, et y développa avec un art facile des vues toujours grandes, fortes et généreuses. Ami sincère de la liberté légale, il se prononça avec chaleur contre la saisie des biens de tout émigré qui ne serait point convaincu d'avoir agi en haine de la France ou porté les armes contre elle ; il s'opposa avec le même talent de conviction aux mesures de rigueur proposées contre les prêtres insermentés, insista sur la nécessité de laisser libre l'exercice de tout culte, et proposa de les salarier tous. Ce fut lui qui, appuyant la pétition du gén. La Fayette à l'assemblée touchant les attentats commis contre la personne du roi dans la journée du 20 juin, donna le prem. à ce gentilh. citoyen le tit. de *fils aîné de la liberté*. Réduit à la fuite pour se soustraire aux persécutions après le 10 août, il passa les jours de la terreur en voyageant dans les Pyrénées, reparut après la chute de Robespierre, et fut nommé prof. d'hist. naturelle à l'école centrale du départem. des Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il obtint ensuite la préfecture du Puy-de-Dôme, et lors de la restauration fut nommé maître des requêtes en service ordin. (août 1815), puis conseiller d'état en service extraordinaire (1818). On trouvera dans le *Moniteur* du 10 juin 1827 les *discours* qui ont été prononcés à l'occasion des funérailles du baron Ramond de Carbonnières. Outre différ. mémoires imp. dans la collect. de ceux de l'Institut, on a de lui : *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, trad. de l'anglais avec des augment., 1781, 2 vol. in-8 ; *Observ. faites dans les Pyrénées*, etc., 1789, 2 v. in-8 ; *Opinions sur les lois constitutionnelles*, etc., 1791, in-8 ; *Voyage au mont Perdu*, 1801, in-8 ; *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4.

RAMONDINI (Vincent), minéralogiste, membre de plus. acad., né à Messine en 1758, mort à Naples en 1811, a fait connaître une nouvelle substance qu'il appela *zurlite*, et a donné un nouveau procédé pour préparer le chanvre. On a de lui les ouv. suiv. : *Lettera sulla nitriera naturale di Pulo, di Molfetta, in Puglia*, Naples, 1788, in-8 ; *Memoria sulla preparazione della canapa*, ib., 1811, in-4, fig. Il a laissé en MS. un *Trattato elementare di mineralogia, diviso in tre parti*.

RAMPALLE, littérat. médiocre du 17e S., dont Colletet parle cependant avec éloge dans son *Discours du poème bucolique*, mais que Brossette, l'abbé Goujet, et surtout Boileau, ont jugé moins favorablement, était, à ce qu'on croit, de la même famille que le P. Pierre de Saint-André. On ne connaît du reste aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il fut attaché dans sa jeunesse à la maison de Tournon, et qu'il suivit à l'armée Louis de Tournon, tué devant Philisbourg. On a de lui : *l'Hermaphrodite*, poème, imité de Jérôme Preti, Paris, 1639, in-4 ; *les Evénem. prodigieux de l'Amour*, nouv. trad. de l'espag. de J. Perez de Montalvano, ib., 1644, 2 v. in-8 ; des *Discours acad.*, ib., 1647, in-8 ; des *Idylles*, ib., 1648, in-4 et in-12 ; *la Chiromance naturelle* de Romphile, traduite en fr., ib., 1653 in-12 ; et deux pièces de théâtre, dont l'une est intit. *Bélinde*, tragi-coméd., Lyon, 1630, et l'autre *Sainte Dorothée*, ou *la Susanne chrét.*, ib., 1658.

RAMPEGOLO (Ant.), relig. de l'ordre de Saint-Augustin, vivait dans le 15e S., et fut un des plus forts théologiens de son temps. Il disputa contre les hussites au concile de Constance. On a de lui un ouv. intit. *Biblia aurea*, dont il y eut plusieurs éditions, et auquel Clément VIII fit subir des corrections.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Liége vers 1572, mort en 1641, professa le grec et la philosophie à Louvain, et publia un *Comment. sur les quatre Evangiles*, Louvain, 1631 et suiv., 3 vol. in-4.

RAMPINELLI (P.-D.-Ramiro), religieux de la congrégat. du Mont-Olivetan, né à Brescia en 1697, m. en 1759, s'adonna à l'étude des mathém., et fut prof. à Padoue et à Pavie. On a de lui : *Lezioni d'ottica*, Brescia, 1760, in-4, et il a laissé MS. des *Instituzioni di mecanica e di statica*.

RAMPOLLA (Ange-Marie), médec., né à Palerme dans le 17e S., m. en 1679, était aussi docteur en théologie, cultivait la poésie, et a laissé des vers dans plus. langues. On a de lui une *Relation*, en latin, d'une maladie dont fut atteint le prince de Ligne, vice-roi de Sicile, Palerme, 1672, in-4. Il a laissé plus. autres ouv. MSs.

RAMSAY (André-Michel de), littérat., né en 1686 à Ayr en Ecosse, d'une ancienne et illustre famille, montra, dès sa jeunesse, un goût très-vif pour les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de la théologie. Les doutes qu'il conçut sur la vérité de la religion anglicane le déterminèrent à en faire l'examen. Ne pouvant dissiper ses inquiétudes, il se rendit en Hollande, où le ministre protestant Poiret (*v.* ce nom), ne put le convaincre, et ensuite en France, où l'illustre Fénélon réussit à lui faire embrasser la foi catholique. Ramsay se fit d'abord connaître par quelques *opuscules* écrits en franç., fut nommé gouv. du duc de Château-Thierry, puis du prince de Turenne, et chargé de l'éducation des princes anglais, fils du prétendant (Jacques III), réfugié à Rome. Des intrigues l'éloignèrent de cette petite cour, et, en 1730, il fit un voyage en Angleterre, où il fut admis à la société royale de Londres, et reçu docteur à l'univ. d'Oxford. A son retour en France, il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et m. à St-Germain-en-Laie en 1743. On a de lui : *Discours sur le poème épique*, impr. en tête de l'édit. du *Télémaque*, 1717, in-12, et plus. fois depuis ; *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12 ; ib., 1722, in-8 ; réimp. depuis sous le titre d'*Essai de politique ; Histoire de la vie de Fr. de Salignac de La Motte-Fénelon*, La Haye, 1723, in-12, pub. aussi en anglais à Londres la même année ; *Voyages de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8 (cet ouvr. est moins un roman qu'un système d'éducat. pour un jeune prince) ; *Hist. de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-12 ; *Poèmes* en an-

lui : une traduct. latine d'un poème, *le Bouclier d'Hercule*, attribué à Hésiode; *Comment. ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1541, in-4; et quelques autres écrits littér. et de jurispr. peu import.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (Jean-Baptiste), historien italien, né à Venise en 1485, d'une ancienne famille, originaire de Rimini, fut envoyé par la république, en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire du conseil des Dix; et ayant donné sa démission dans les dern. années de sa vie, il se retira à Padoue, où il m. en 1557. Il a publié une collection de voyage sous le titre de : *Raccolta delle navigazioni e viaggi*, Venise, 3 v. in-fol., impr. par les Juntes, le prem. en 1550, le second en 1559 et le troisième en 1566. Ce recueil estimé des savans, est regardé encore aujourd'hui par les géographes comme un ouvr. des plus importans, soit à raison des voyages que Ramusio avait faits lui-même, soit à raison de ses grandes connaissances dans l'histoire, la géographie et les langues. Il avait laissé les matériaux d'un 4e vol.; mais ses notes ont péri dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes, arrivé en 1557. Il faut, suivant les biogr., pour avoir un exemplaire bien complet du recueil de Ramusio, choisir le prem. vol. de l'édition de 1563, le second de celle de 1583; le troisième de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces qui sont de l'édition de 1606. La plus grande partie des morceaux qui composent les premiers vol. ont été trad. en franç., et forment le recueil de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique*, etc., impr. à Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.

RANCÉ (Armand Jean LE BOUTHILIER de), abbé et réformateur de la trappe, né à Paris en 1626, eut pour parrain le cardinal de Richelieu, fit des études très-brillantes, acquit des connaissances variées, embrassa l'état ecclésiastique, prit ses degrés en Sorbonne avec une grande distinction, et débuta avec succès dans la carrière de la prédication. Devenu, à 25 ans, maître d'une fortune considérable, doué d'une figure aimable, de beaucoup d'agrém. et de qualités, l'abbé de Rancé se vit bientôt recherché dans le monde, et se livra sans réserve à toutes les séductions du plaisir. Ses liaisons avec le cardinal de Rets l'ayant perdu dans l'esprit du cardinal Mazarin, il quitta la cour et Paris pour se retirer dans sa terre de Veret, sans interrompre le cours de ses divertissemens, qu'il savait toutefois fort bien concilier avec l'étude et l'esprit des affaires. La mort de la duchesse de Montbazon qu'il aimait tendrement, opéra en lui une révolution soudaine et commença l'œuvre de sa conversion. Retenu encore dans le monde par d'anciens et de nouveaux engagemens, il finit par se retirer chez un ami pour réfléchir au parti qu'il devait prendre; et, après un séjour de six semaines dans cette retraite, il revint à Véret, congédia le plus grand nombre de ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles pour en distribuer le prix aux pauvres, s'interdit jusqu'aux récréations les plus innocentes pour ne s'occuper que de la prière et de l'étude des choses saintes, se démit de tous ses bénéfices, à l'except. de l'abbaye de la Trappe où il se retira en 1662, pour y vivre en abbé régulier. Son premier soin fut de chercher à rétablir l'ancienne discipline de cette maison. La plupart des religieux ayant refusé de se soumettre à la réforme, il ne voulut point les y contraindre, et leur permit d'habiter un quartier séparé ou d'aller dans d'autres couvens. Pour lui il alla s'enfermer dans le monastère de Notre-Dame de Perseigne, et y prit en 1663 l'habit de l'étroite observance de Cîteaux. Il revint ensuite à l'abbaye de la Trappe où il jeta les fondemens de cette réforme fameuse qui a illustré son nom. On vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austères. La prière, la lecture, le travail des mains, partagèrent tous les momens des religieux, auxquels l'étude même fut interdite comme une source de vaines disputes et de relâchement. L'abbé de Rancé voulut étendre sa réforme à quelques autres maisons, et fit, à cet effet, plus. voyages à Paris; mais ses démarches furent inutiles. Il se renferma dans son monastère pour n'en plus sortir, et m. sur la paille et sur la cendre, en 1700, après une réclusion de 33 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera le catalogue dans Moréri, édit. de 1759, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Lettre sur le sujet des humiliations et autres pratiques de religion*, Paris, 1667, in-12; *de la Sainteté et des devoirs de la vie monastique*, ibid., 1683, in-4, ou 2 vol. in-12; *la Règle de St-Benoît traduite et expliquée*, ibid., 1689, 2 vol. in-4; *Réponse aux études monastiques* (de dom Mabillon), ibid., 1692, in-4; *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, ib., 1696, 4 vol. in-12; *Conduite chrétienne*, adressée à Mme de Guise, ibid., 1697, in-12; *Conférences ou Instructions sur les épîtres et les évangiles*, ibid., 1699, in-12; *Lettres de piété écrites à différentes personnes*, 1701-1702, 2 vol. in-12; *Règlemens généraux pour l'abbaye de la Trappe*, ibid., 1701, 2 vol. in-12. L'abbé de Rancé avait publié dans son extrême jeunesse une édition d'*Anacréon* (Paris, 1639, in-8), dédié au cardinal de Richelieu, avec des scholies, insérées depuis par Maittaire dans son édit. d'Anacréon, Londres, 1740, in-4. La *vie* de Rancé a été écrite par Marsollier, Lenain de Tillemont (*v.* ces noms), et par Maupeou, curé de Nonancourt, Paris, 1700, in-12.

RANCHIN (Etienne), jurisconsulte français, né en 1500, mort à Montpellier vers 1583, a laissé un ouvr. intitulé *Miscellanea decisionum juris*, qui a été traduit en franç., Genève, 1709, in-fol. — Guillaume Ranchin, autre jurisconsulte, parent du précédent, fut avocat-général près la cour des aides de Toulouse. On a de lui une *Révision du concile de Trente*, Toulouse, 1600, in-8. Cet ouvrage fit accuser l'aut. de protestantisme. — Henri Ranchin, de la même famille, est auteur d'une mauvaise traduction des *Psaumes* en vers français, 1697, in-12.

RANCHIN (François), médecin, né à Montpellier vers 1560, y fut reçu docteur en 1592, obtint une chaire en 1605, et devint chancelier de la faculté en 1612. Il était prem. consul de Montpellier en 1629, lorsqu'une maladie pestilentielle ravagea cette ville. Il rendit en cette occasion de grands services. Dans la suite il fit restaurer et orner les écoles publiques, et m. en 1641. On a de lui : *Questions franç. sur la chirurgie de Gui de Chauliac*, Paris, 1604, Rouen, 1628, in-12; *Opuscula medica utili jucundâque rerum varietate referta*, Lyon, 1627, in-4; *Œuvres pharmaceutiques*, Lyon, 1623, in-12; *Traités divers et curieux en médecine*, Lyon, 1640; *de Morbis ante partum, in partu et post partum*, etc., Lyon, 1645 et 1653, in-8.

RANÇONNIER (Jean), jésuite missionnaire, né en Bourgogne en 1600, embrassa la règle de St-Ignace en 1619, partit en 1625 pour le Paraguay, et se rendit, en 1632, auprès d'une peuplade appelée *les Itatines* qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de sa vie au milieu de cette peuplade dont il fut l'apôtre et le législateur. On a du P. Rançonnier des *lettres* sur l'état des missions dans le Paraguay, publiées à Anvers en 1636, in-8, fort rare.

RANDOLPH (Thomas), gentilhomme de Kent, né en 1523, mort en 1590, fut banni d'Angleterre sous le règne de Marie, et chargé d'ambassades et d'emplois considérables par la reine Elisabeth. Il a laissé une relation de son ambassade en Russie,

RAOUL, ecclésiast. du 12e S., à qui la vigueur de son zèle ou le genre de son éloquence comme prédic. ont fait donner le surnom d'*Ardent*, naquit aux env. de Bressuire (Poitou), et devint archidiacre du dioc. de Poitiers. Attaché en même temps comme prédic. au duc d'Aquitaine Guillaume IX, comte de Poitiers, il le suivit en 1101 dans sa malheureuse expédition de Palestine, où vraisemblablement il périt, ainsi que la majeure partie des 300,000 hommes qui composaient l'armée, et dont un bon nombre avaient pris les armes enflammés par ses exhortat. Raoul possédait un vaste savoir, et il était particulièrem. versé dans la connaissance des langues. On a de lui des *Homélies* latines, qui furent imprim. à Paris en 1567, 2 vol. in-8, et à Cologne en 1604. La 1re part. fut traduite en franç. par frère Jean Robert, Paris, 1575, in-8; et la 2e par frère Eremen Capitis. On lui attribue d'autres ouvr. restés MSs. et disséminés dans diverses bibliothèques.

RAOUL *de Caen*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, suivit en Palestine le célèbre Tancrède, l'un des chefs de la première croisade en 1096, et décrivit les exploits de ce héros dans une histoire intit. : *Gestes de Tancrède*. Elle fut publ. pour la 1re fois par Martène dans le t. III de ses *Anecdotes*, et a reparu depuis dans la gr. collect. de Muratori. Écrite sur le théâtre même des évènem. et sous les yeux de ceux qui y jouaient le principal rôle, cette histoire contient des renseignemens qu'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur ne manque pas de quelque esprit de critique; et, si son style se ressent du mauvais goût de l'époque, il offre cepend. çà et là des traits d'une naïveté simple et piquante, surtout dans les passages qui sont écrits en vers. L'ouvrage, en somme, passe pour très-authentique. M. Guizot l'a reproduit sous le titre de : *Faits et gestes du prince Tancrède pend. l'expédition de Jérusalem*, dans sa collect. des *Mém. relatifs à l'histoire de France*. On croit que l'auteur mourut prématurém. avant d'avoir achevé son ouvr., opinion qu'il semble impossible de concilier avec celle qui le considère comme étant le même Raoul *de Caen* qui s'illustra par de hauts faits d'armes comme gouvern. d'Acre sous Roger, neveu de Tancrède.

RAOUL DE DOMFRONT, patriarche d'Antioche en 1139, eut avec la cour de Rome des démêlés assez vifs au sujet des mesures que prescrivait alors Innocent II à tous les dépositaires de l'autorité spirituelle, pour réparer les atteintes qu'elle avait reçues par suite du schisme d'Anaclet. Raoul avait fait sa paix avec le St-Siége lorsqu'il mourut empoisonné en 1142. — V. Coucy, Presle et Glabes.

RAOUX (Jean), peintre, né à Montpellier en 1667, mort à Paris en 1734, fut le précurseur de Boucher dans ce genre faux et maniéré dont les grâces affectées dépravèrent pour si long-temps le goût de notre école. Élève de Ranc puis de Bon Boullongne, il alla ensuite passer quelque temps en Italie, et il n'en rapporta que de fausses idées sur les caractères distinctifs du beau et du grandiose. Il semble que c'était le propre de l'époque où il vivait de substituer ainsi l'éclat et la pompe aux beautés naturelles et à la majesté. En effet, il lui suffit pour établir sa réputat. de faire dans ce style le portrait en pied du grand-prieur de Vendôme, qui toutefois est resté l'un de ses ouvrages les plus remarquables. Après avoir refusé le titre de prem. peintre du roi d'Espagne Philippe V, il ne voulut pas briguer des succès sur une autre scène que celle où il avait débuté; et, si plus tard il alla passer 8 mois en Angleterre, ce fut uniquement pour y peindre des portraits que l'engouement de la vogue lui avait fait commander. Dessinateur plus médiocre que bon coloriste, il a surtout réussi dans le portrait, et l'on reconnaît qu'il savait engencer ses figures avec entente, qu'il saisissait la ressemblance avec bonheur: quant à l'expression, il n'en faut point chercher dans ses têtes. On a de lui des morceaux d'histoire, mais il n'obtint en ce genre qu'une réputation secondaire. Il fit pour l'électeur palatin 2 tableaux considérab., l'un représentant la *Continence de Scipion*, l'autre *Alexandre malade, avec son médecin Philippe*; et il peignit ensuite pour le duc d'Orléans, alors régent : *Télémaque dans l'île de Calypso*. Raoux fut admis à l'académie de peinture en 1717. Le sujet de son tableau de récept. était *Pygmalion et Galatée*.

RAPAERT ou RABARDUS (François), de Bruges, pratiquait la médec. dans cette ville, où il vivait vers le milieu du 16e S. Il ne put sans indignat. voir le magistrat de cette ville faire l'éloge du *Grand et perpétuel Almanach* de Bruhesius, et il composa à cette occasion l'ouv. suiv. : *Magnum et perpetuum Almanach, à consuetis nugis liberum, adeòque verè medicum*, etc., Anvers, 1551, in-12.

RAPARINI (George-Marie), poète italien, né à Bologne en 1660, suivit la célèbre cantatrice Angélique Raparini à Mantoue, où il obtint la place de secrétaire de l'électeur palatin. Il m. en 1726. Outre plusieurs tragédies, on a de lui : *la Troade de Sénèque* (en italien), Cologne, 1700, in-4; *la Médée* du même, ib., 1702, in-4; *il Leone tra gigli, applausi poetici al senator Virgilio Davia*, etc., Bologne, 1674, in-4; *Lampi di Gloria accesi nelle vittorie cesaree e Venete*, Bologne, 1686; *l'Incoronazione di Dario, dramma per musica*, ib., 1686.

RAPHAEL. V. Maffei et Sanzio.

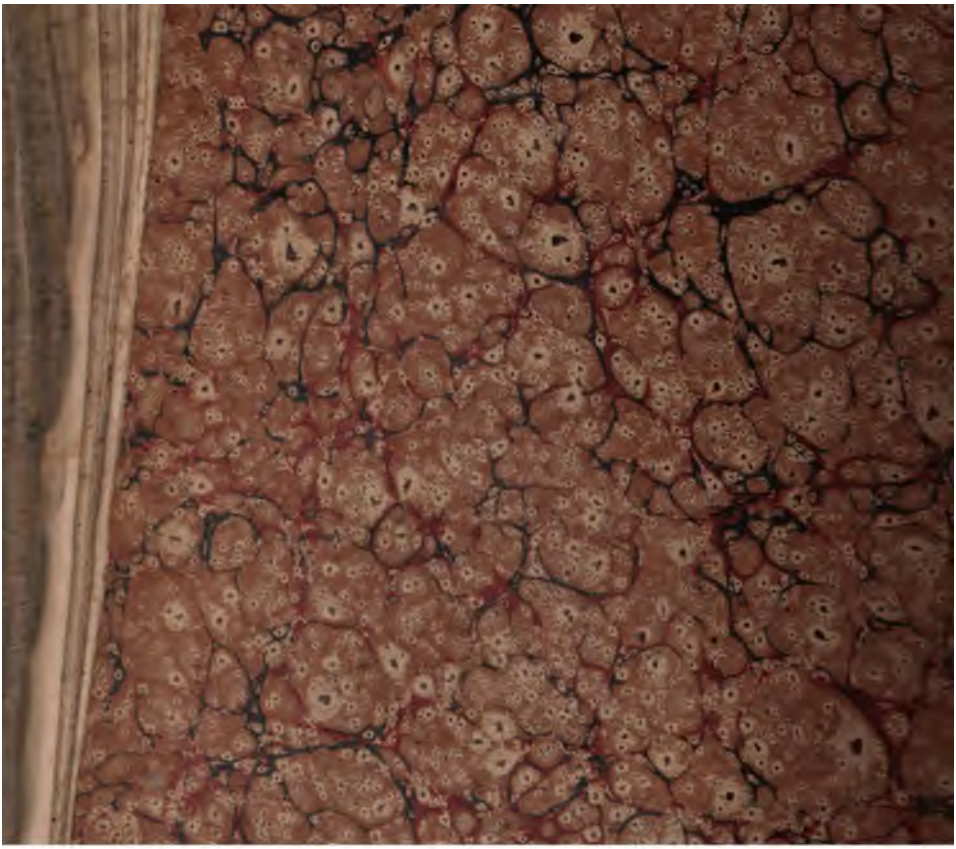
RAPHELENG ou RAVLENGHIEN (Franç.), savant orientaliste, gendre du célèbre imprimeur Christophe Plantin, né à Lanoy, près de Lille, en 1539, apprit l'hébreu et le grec, qu'il enseigna en Angleterre à l'époq. des guerres civiles. De retour dans les Pays-Bas, il travailla pour l'imprimerie de son beau-père, et surtout à la *Bible polyglotte* impr. en 1571. Rapheleng, s'étant établi à Leipsig, fut nommé par l'univ. de cette ville prof. d'hébreu et d'arabe. Il y mourut en 1597. Ses princip. ouvr. sont : des *observat.* et des *correct.* sur la paraphrase chaldaïque; une *grammaire* hébraïq.; un *Lexicon* arabe, Leyde, 1613, in-4; un *Nouveau-Testament* syriaq., Anvers, 1575, in-4; un *Dictionn.* chaldaïq., qu'on trouve dans l'*Apparat* de la polyglotte. — Franç. Rapheleng, fils aîné du précéd., s'est aussi distingué par son érudit. On a de lui : *Elogia carmine elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum*, Leyde, 1587, in-fol. L'aut. n'avait alors que 21 ans. Il a encore donné divers *morceaux* de poésies et des *notes*, insérées dans l'édition de Sénèque publiée par Juste-Lipse.

RAPICIO (Giovita), ou aussi *Ravizza*, cité par les biogr. ital. comme né près de Brescia vers 1480, et mort à Venise en 1563; donné enfin comme aut. de différens ouvr. tels que : *De institutione puerili*, Venise, 1551; *De numero oratorio, liber V, et Carmina*, ibid., 1554, in-fol.; *Paraphrasis in psalmos Davidis*, ibid., 1554, in-fol.; *Oratio in funere Pauli Zanchii*, ibid., 1561, a de si singuliers rapports avec notre Ravisius Textor (Jean Tixier de Ravisi), Nivernais, né vers la même époque à St-Saulge, qu'on serait tenté de croire à l'identité des deux personnages, et que cette notice de l'Ital. deviendrait le complément de celle de notre humaniste. En effet, rien n'est moins constaté que le décès de ce dernier, placé par les biographes à la date du 23 déc. 1524, c.-à-d. à 44 ans et dans tout l'éclat de sa réputat. La Monnoie dit que ce recteur de l'univ. de Paris mourut à l'hôpital. (Notes sur les *Jugemens des Savans* de Baillet.) Est-il donc impossible que le prétendu décès de Ravisius ait été ou une fuite clandestine, ou un exil secret? Et l'on conçoit sans peine que l'éclat de son talent comme poète et comme orat. lui ait mérité cette adopt. parmi les savans illustres de Brescia. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, nous l'établissons sur la remarque suivante bien plus que sur l'analogie des noms : les deux premières publications citées de l'Italien, et qui ne remontent pas au-delà de 1551, c.-à-d. se rapportent à la

suivit en Belgique, puis en Allemagne, et soutint avec éclat sa réputat. de valeur à la bataille d'Austerlitz, où, à la tête de deux escadrons de chasseurs de la garde, il mit en déroute la garde impériale russe et fit prisonnier le prince Repnin. Ce brillant succès, qu'il avait acheté par plus. blessures, lui valut le grade de général de division sur le champ de bataille. Toujours avide de gloire, Rapp ne se distingua pas moins dans les campagnes suivantes, particulièrement au combat de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé; à celui d'Essling; enfin, en 1812, à l'affaire de Malojaroslavitsch, où il fit des prodiges de valeur et eut un cheval tué sous lui. Après cette désastreuse campagne, le général Rapp, dont l'activité avait été à peine ralentie par les nouvelles blessures qu'il reçut dans cette malheureuse campagne (il était à sa 22e, sans parler des contusions qu'il dut éprouver sous les pieds des chevaux des Cosaques qui lui passèrent sur le corps au dern. choc qu'il soutint pendant la retraite de Moscou sur Wilna), mais qui était épuisé de fatigues, et surtout éprouvait de cruelles souffrances, ayant eu le nez, une oreille et deux doigts gelés, eut ordre d'aller reprendre le commandement de Dantzig, dont, pendant 2 ans déjà et durant ses convalescences, il avait été gouverneur, et où il s'était acquis l'estime générale par la modérat. de sa conduite. Cette fois on l'y vit déployer toutes les ressources du génie militaire, tout le sang-froid et l'héroïsme du courage, pend. le siége qu'il eut à soutenir durant une année entière contre 60,000 combattans qui employaient tour à tour la force et la ruse pour triompher de ses nobles efforts. Ce ne fut qu'après avoir lutté contre la famine et une épidémie cruelle, qui lui enleva les deux tiers de sa garnison, réduite alors à sept mille hommes, qu'il consentit enfin à capituler. La faculté de rentrer en France avec armes et bagages avait été stipulée dans la convent. conclue le 27 novembre 1813; mais, au mépris de cette convention, la vaillante garnison de Dantzig fut faite prisonnière, conduite en Russie, et son général à Kiow. De retour à Paris en juillet 1814, Rapp y fut accueilli avec beaucoup de prévenances par Louis XVIII, qui le créa chevalier de Saint-Louis, grand-cordon de la Légion-d'Honneur, et qui ne craignit pas de lui donner, en 1815, le commandement du premier corps d'armée destiné à arrêter la marche de Napoléon. Mais tous les moyens organisés pour la résistance devaient tomber devant l'ascendant de l'empereur sur ses anciens compagnons de gloire : Rapp se rangea sous ses drapeaux, accepta le command. de la 5e division, fut nommé membre de la chambre des pairs, et command. en chef de l'armée du Rhin. Il fit face d'abord aux forces presque triples à la tête desquelles le prince de Würtemberg vint l'attaquer (21 juin); puis, instruit que l'armée ennemie marchait sur Strasbourg, il se jeta lui-même dans cette place avec ce qui lui restait de sa troupe, désorganisée par la nouvelle de la défaite de Waterloo. En en défendant l'approche à l'ennemi, il préserva l'Alsace de l'occupat. étrangère, alors même que Paris était rendu. On se rappelle encore dans le pays le singulier caractère d'une sédit. qui éclata à Strasbourg parmi les débris de l'armée, alors que Rapp, qui ne pouvait tenir plus long-temps, fut obligé de proclamer le nouv. règne, de remettre son command. aux délégués de Louis XVIII, et qu'il fut question du licenciem. La troupe, qui exigeait le paiem. de sa solde arriérée, l'obtint en partie malgré des ordres que Rapp ne put parvenir à faire executer. Le licenciem. effectué, il se retira en Argovie, et ne rentra en France qu'en 1817. C'était le sort des Bourbons de s'accommoder d'une fidélité sans de trop rudes épreuves, de la part des guerriers qui avaient défendu vingt ans la France contre les tentatives de l'étranger, qu'animaient contre elle leurs partisans les plus dévoués : voilà pourquoi de nouveaux témoignages de la faveur royale s'adressèrent encore à Rapp, dont on ne pouvait se défendre d'estimer le caractère de loyauté et de franchise. Se trouvant dans le cabinet du roi au moment où il apprit la mort de Napoléon, il n'essaya point de cacher sa sensibilité, et l'adroit Louis XVIII voulut bien jouer près de lui le rôle de consolateur en lui disant que ses pleurs l'honoraient, et qu'il l'en estimait davantage. Rapp fut nommé pair de France en 1818; il mourut le 2 nov. 1821. On a publié, sous son nom, des *Mémoires* auxquels, suivant M. Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*, n° 13647), il n'a eu aucune part directe, mais qui paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des *notes* du général Belliard et de quelques autres amis du général Rapp.

RAPPOLT (Charles Henri), savant prussien, né à Kœnigsberg en 1702, fut profess. de physique dans l'université de cette ville, se distingua par la variété de ses connaissances, et mourut en 1753. On a de lui : *Conjecturæ philosophicæ de colorum in facie telluris vicissitudine annuâ*, Londres et Berlin, 1730, in-4; *De emolumentis è Creaturis noxiis capiendis*, etc., Berlin, 1730, in-4; *Quæstio naturalis prussica de oolitho regiomontane, an caviarium putrefactum?* Kœnigsb., 1733, in-4; *De origine succini in littore Sambiensi meditatio epistolaris*, ib., 1737, in-4 : et autres opuscules d'histoire naturelle et de physique.

RAS-WELLETA-SELASSE ou RAS-WALDER-SERLASSEY, vice-roi du Tigré (Abyssinie), né vers 1746, mort vers 1816, se fit remarquer, chez un peuple encore barbare, par l'étendue de ses conceptions, sa sagesse et sa générosité. Avant de s'élever à ce haut commandement, il s'était acquis un grand renom en Abyssinie par ses exploits. En butte à des persécutions sous le règne du *ras* (prince) son prédécess., alors que lui-même était revêtu du titre de *balgudda* (protecteur des caravanes de sel), il alla réunir autour de lui, dans le désert, une bande de ces mêmes pillards qu'auparavant il était chargé de réprimer. Ayant réussi à se former un parti assez puissant pour faire ouvertement la guerre au ras, il resta vainqueur, et plaça sur le trône de Gondar un roi dont il devint le lieutenant pour la province du Tigré, qu'autrefois son père avait lui-même régie en qualité de gouvern. Il fit avec avantage, en 1807, la guerre contre les Gallas, dont, après une dernière victoire, 1700 combattans laissés sur le champ de bataille furent mutilés, suivant la barbare coutume des Abyssins, qui veut que, en signe de triomphe, on apporte aux pieds du vainqueur un membre de chaque ennemi mort dans le combat. Le voyageur angl. Pearce, dont les relat. MSs. ont servi de canevas au *Voy. en Abyssinie* pub. par H. Salt (ouv. trad. en franç. par M. Henry, Paris, 1816, 2 vol. in-8, et qui contient d'amples détails sur Ras-Welleta), avait assisté ce dern. dans son expédit. contre les Gallas.

RASARIO (Jean-Baptiste), médecin recommandable par son zèle et sa générosité pour les pauvres, né dans le Novarais en 1517, enseigna la médecine à Venise, à Milan, et m. en 1578, âgé de 60 ans. On a de lui : *Commentaria in libros Hippocratis de morbis vulgaribus, de humoribus, de alimento*, Turin, 1567, et des trad. lat. de Gallien, d'Oribase et de George Pachymère, etc.

RASCAS (Pierre-Antoine), sieur de *Bagarris* et du *Bourguet*, habile antiquaire, né vers 1567 à Aix en Provence, où il exerça d'abord la profession d'avocat, qu'il finit par reprendre, fut nommé, en 1601 ou 1602, maître des cabinets, médailles et antiquités du roi Henri IV, et rendit, dans cet emploi, de grands services aux beaux-arts et à la science des antiquités. Il avait conçu le projet de composer l'hist. du roi par des medailles qui en retraceraient les faits les plus curieux : mais la mort du prince arrêta l'exécution de ce projet, recueilli depuis par Colbert, et exécuté en l'honneur de Louis XIV. Rascas m. à Aix en 1620. — Jean-Ant. de Rascas, jésuite, de la famille du précéd., est auteur d'un